LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77
LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND
LEIPZIG, 15, POST-STRASSE
—
1864

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
M.
BIBLIOTHÈQUE

Bédouin de la presqu'île du Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

EXCURSION AU MONT SINAÏ,

PAR DEUX VOYAGEURS FRANÇAIS [1].

1862. — TEXTE INÉDIT. — DESSINS INÉDITS PAR M. H. POTTIN D'APRÈS M. BIDA.

Du Caire à Suez.

Avant de quitter le Caire pour faire l'excursion du mont Sinaï, nous passons un traité en bonne et due forme par-devant le chancelier du consulat, avec le Nubien Ali. Ali est noir comme un corbeau. Ce sera notre conducteur et notre fournisseur pendant les vingt jours que durera notre voyage.

Nos chameaux nous rejoindront à Suez; nous aimons mieux profiter jusque-là d'un autre moyen de locomo-

1. M. Bida était l'un de ces deux voyageurs; l'autre était M. Georges Hachette. Ce qu'on va lire se compose de notes et d'extraits de lettres dont nous devons la communication à leur obligeance.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion. Il sera toujours assez tôt de monter sur cet incommode *vaisseau du désert*. En six heures nous franchirons, par le chemin de fer, tout l'espace monotone que nos bêtes mettront trois jours à traverser.

Nous avons grand soin de nous munir d'une lettre d'introduction pour le supérieur du couvent du Sinaï. On peut toujours se procurer ce passe-port indispensable au couvent grec du Caire.

18 *février* 1861. — Du Caire à Suez, la distance est de trente à quarante lieues. Nous arrivons à la gare du chemin de fer avant sept heures du matin. L'employé n'a pas de monnaie à nous rendre ; où pourrions-nous en trouver? Nous ne voyons autour de nous que des figures froides et rogues ; il s'en faut de peu que nous ne soyons obligés de retourner à l'hôtel.

J'entends deux voyageurs qui disputent sur le prix des places : ils veulent une remise : je ne suis pas sûr qu'ils ne l'aient pas obtenue. Nous ne demandons pas cette faveur, mais nous cédons à l'influence du mauvais exemple : nous nous emparons d'un wagon entier, nous y entassons tous nos bagages, et nous déclarons que nous ne laisserons entrer personne : c'est entendu.

Enfin nous partons. La machine a déjà fait en gémissant un demi-kilomètre. Mais voici un voyageur en retard. Il appelle, il crie, il est furieux. Le chef du train s'intimide et donne le signal d'arrêt. Le voyageur, apaisé, ralentit le pas, s'essuie le front, remercie de la main, arrive, cherche, choisit sa place, fait à l'aise ses petits arrangements, monte, et enfin a la bonté de donner l'avis qu'on peut repartir : si nous étions plus près de lui, nous lui témoignerions toute notre reconnaissance.

Nous parcourons une partie de la terre de Gessen, où Joseph avait établi ses frères et leurs troupeaux. Gessen est depuis longtemps ce qu'était Chanaan en l'année où les frères de Joseph parlaient ainsi au Pharaon : « ni hommes ni bêtes ne pourraient plus y vivre ; le sable a tout envahi. »

Il y a dix ans, j'ai fait la même route d'une façon moins ennuyeuse. On se servait alors de voitures du transit, sorte de caisses roulantes, solides et dures, attelées de quatre chevaux terribles qui les emportaient rapides comme le vent, au milieu du sable et des pierres jaillissant sous leurs pieds. On ne peut se faire aucune idée d'une course si désordonnée et si dangereuse, et toutefois je l'aimais mieux que ce convoi, chef-d'œuvre de la science et de l'industrie, qui n'a pas l'air d'être à sa place dans le désert et déroute l'imagination.

Comme nous ne tenons pas infiniment à séjourner dans ces solitudes sans caractère, nous ne nous arrêtons à aucune des stations.

Arrivés à Suez, nous trouvons notre fidèle Ali, de plus en plus noir ce nous semble, et tout inquiet de n'avoir pas encore vu nos bédouins et nos chameaux. Il y a cependant quatre jours qu'ils sont partis du Caire.

Suez est une ville triste et laide[1] : pas un seul arbre à trois lieues à la ronde ; le désert commence à ses dernières maisons. Tout ce que l'on peut s'y procurer vient du Caire, jusqu'à l'eau douce qui en arrive chaque jour par les wagons. Autrefois, le pacha-gouverneur envoyait chercher l'eau par des dromadaires aux fontaines de Moïse, et il la vendait environ trois francs le seau à ses administrés : la concurrence du chemin de fer l'a contraint à renoncer à cette honnête industrie : un seau d'eau ne coûte plus que soixante-quinze centimes : on juge bien qu'à ce prix c'est encore un luxe d'en boire[2].

Nous attendons toute l'après-midi en flânant sur le quai : nous chassons quelques bécassines. De lourdes barques, pointues en avant, larges et hautes en arrière, contrastent dans le port avec les paquebots de l'Inde et de l'Australie, et divers navires du commerce.

Le soir, nos hommes arrivent. Nous couchons à l'hôtel anglais, un des hôtels les mieux bâtis, les plus propres et les mieux servis qu'on puisse rencontrer en quelque pays que ce soit. Le lendemain, la carte à payer tempère un peu notre satisfaction ; mais nous avons été parfaitement hébergés ; et, d'ailleurs, nous ne trouvons rien à répondre à cette observation du maître de l'hôtel : « Tout nous vient du Caire ! »

Départ. — Le passage des Hébreux. — Les fontaines de Moïse. — Wadi-Sadr. — Effets de lumière. — Marah. — Wadi-Garandel (Elim).

19 *février*. — Je vais dès quatre heures éveiller nos Bédouins ; ces gens-là ont le sommeil bien dur : ils se tournent de droite à gauche, de gauche à droite ; je vais de l'un à l'autre, je crie à leurs oreilles, comme dans le prologue de la *Princesse d'Elide* :

Holà ! holà ! debout, debout, debout.
Pour *le départ*, il faut préparer tout ;
Holà ! ho ! debout, vite debout.

C'est en vain ; je les pousse du poing, même un peu, je crois, du pied ; rien n'y fait ; c'est à recommencer sans fin. Ils sont à peine éveillés à six heures, et il est huit heures et demie quand ils se décident enfin à se mettre en route, avec les chameaux et les dromadaires. Ils auront trois lieues à faire pour contourner les lagunes : c'est un trajet peu intéressant ; aussi les laissons-nous partir les premiers.

Vers onze heures nous traversons, en barque et en

1. Voy., t. VIII, *Une excursion au canal de Suez*, page 27. La vie commence à naître à Suez : il suffira de peu d'années, selon toute apparence, pour la transformer entièrement, et le spectacle d'une grande animation, dont parle M. Paul Merruau, n'échappera plus aux yeux d'aucun voyageur.

2. *Ibidem*. « Un canal d'eau douce, dit M. Paul Merruau, portera prochainement à Suez un fleuve plein de fraîcheur et de salubrité. » Ce canal est terminé et inauguré.

A ce propos, voici une anecdote qui nous arrive de Suez en ligne directe. Un de nos compatriotes, M. Jules Guichard, vaillant jeune homme qui travaille avec ardeur, dans la plaine de Gessen, à enseigner aux Arabes un meilleur système de culture, était venu, au galop de son cheval, apporter à un grand repas de l'*hôtel de Suez* quelques bouteilles de cette eau douce que le canal emprunte au Nil. C'était alors une nouveauté. Les convives de toutes les nations en goûtèrent, la trouvèrent agréable et pure, comme elle l'est sur tout le cours du fleuve ; un Anglais seul, après l'avoir lentement dégustée et beaucoup réfléchi, déclara qu'il la trouvait *salée*. — Nos lecteurs se rappellent ce que M. Paul Merruau leur a raconté du speech de l'ambassadeur anglais à Damiette (t. VIII, p. 32).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix minutes, le petit bras du golfe où les Hébreux ont passé à pied sec.

L'eau est maintenant si basse que les chameaux en ont au plus jusqu'au ventre. C'est là que le Pharaon et son armée ont été engloutis.

On ne peut juger aujourd'hui de ce qu'était la mer Rouge en ces temps lointains. Elle s'étendait probablement jusqu'aux lacs amers : les sables du désert ont comblé le lit de la mer et refoulé les eaux.

Nous attendons nos gens à la Quarantaine. Il est midi quand nous montons sur nos dromadaires. Notre caravane se compose de huit chameaux, trois dromadaires, huit Bédouins, un cuisinier, et notre drogman Ali. Rien de plus modeste assurément : mais nous ne sommes que deux.

A trois heures nous atteignons les Fontaines de Moïse (Aïn-Mouça), dont nous cherchons et ne voyons aucune mention dans l'exode. Quelques petits jardins, enclos de

Gravé chez Erhard rue Bonaparte 42

barrières en palmier, avec une habitation en planches, forment dans ce lieu une espèce d'oasis où les bourgeois de Suez viennent se livrer au plaisir de la villégiature. Ce n'est ni Meudon, ni Auteuil, ni Richmond, mais il y a là de l'eau, et partant un peu de fraîcheur et d'ombrage. Je ne pense pas sans un profond sentiment de pitié que j'ai vu à Suez des gens qui ne savaient pas ce que c'est qu'un brin d'herbe, encore moins un arbre.

Première nuit passée sous la tente. Nous dormons à merveille, et d'autant mieux que cette petite course sur nos montures de désert nous a un peu fatigués.

20 *février*. — Levé de très-bonne heure; mais nos Bédouins ont encore l'air de vouloir prolonger leur nuit jusqu'au milieu du jour. Comme ils n'ont ni l'idée ni la mesure du temps, ils ne connaissent que le présent et ne se hâtent jamais de rien faire.

La route est monotone. A droite la mer Rouge, à gauche le Djébel-el-Tih, longue chaîne de montagnes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui traverse la presqu'île. Devant nous du sable à perte de vue. A peine quelques genêts sauvages. Ces plantes poussent ordinairement dans les ouadis ou wadis, qui sont les lits où se réunissent les eaux pluviales. Par extension on donne ce nom aux vallées.

Nous nous arrêtons dans un de ces wadis pour déjeuner; mais un vent léger soulève la fine fleur du sable, et saupoudre nos aliments de telle sorte que nous ne pouvons achever notre repas.

A quatre heures nous arrivons à Wadi-Sadr. Le lieu n'a rien de séduisant ni de pittoresque. On a peine à se figurer une pareille aridité. Cependant il faut que les chameaux n'en jugent pas de même, car ils se dispersent, aussitôt qu'ils sont déchargés, et paraissent brouter quelque chose d'invisible pour nous. C'est dans cette vallée que nous piquons notre tente et dînons.

La nuit venue, nous jouissons d'un spectacle magnifique qui nous fait oublier le peu de charme du paysage au grand jour. La lune est dans son plein et plane majestueusement au-dessus de nos têtes. Elle luit dans un ciel d'un bleu mat et d'une coloration profonde, inconnue à nos climats. On dirait qu'il a neigé autour de nous, tant la lumière, qui tombe du ciel, est éclatante sur le sable blanc. La ligne d'horizon s'enlève en vi-

Bédouin de la presqu'île du Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

gueur sur un fond d'opale. Il nous semble que de pareilles nuits doivent être rares même en Orient. Malgré notre grande fatigue, nous restons longtemps à considérer ces effets merveilleux.

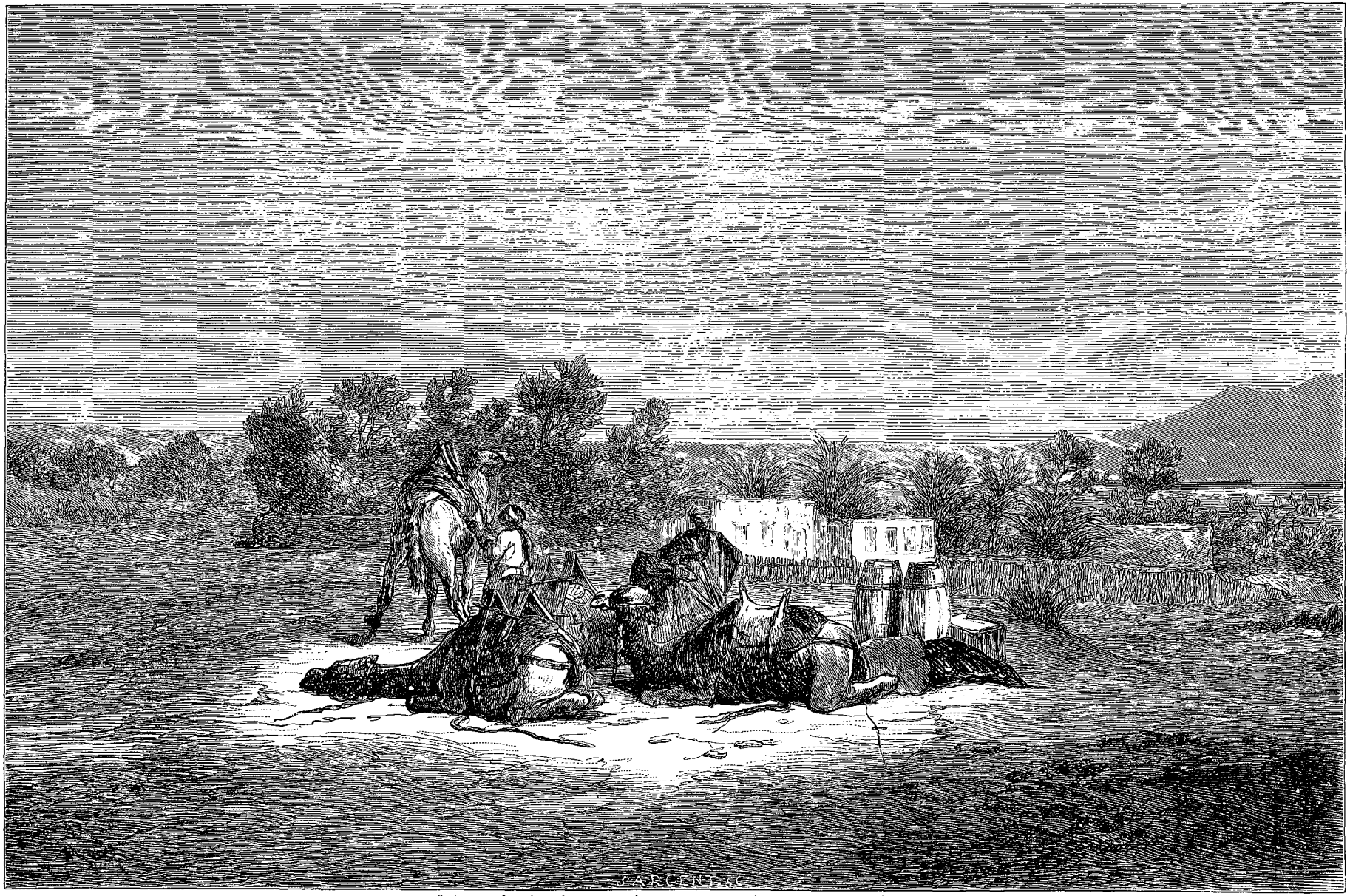
Vraiment notre système de locomotion est tout ce qu'on peut inventer de plus incommode : le pittoresque du chameau n'est bon qu'à voir. Les Arabes ajoutent encore au déplaisir de l'allure du chameau en fabriquant des selles qui pourraient passer pour de petits instruments de supplice. Il ne nous a pas fallu moins de quatre ou cinq jours pour inventer et composer un certain échafaudage de coussins, de matelas et de couvertures qui nous aide du moins à supporter les cahots de nos montures.

21 *février*. — Partis de Wadi-Sadr à huit heures. Le désert n'est pas toujours gracieux; mais les jeux étonnants de la lumière dans ces solitudes de sable sont pour nous un sujet continuel d'intérêt. Cela ne ressemble à rien de ce que l'on voit en Europe.

Nous passons à quatre heures à Marah, où les Hébreux commencèrent à murmurer contre Moïse parce que les eaux étaient amères.

Nous poussons jusqu'à Wadi-Garandel, où le désert s'humanise un peu. C'est le lieu mentionné dans l'Exode

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aïn-Mouça, fontaines de Moïse, près de Suez. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sous le nom d'Élim, et où il y avait douze fontaines et soixante-dix palmiers.

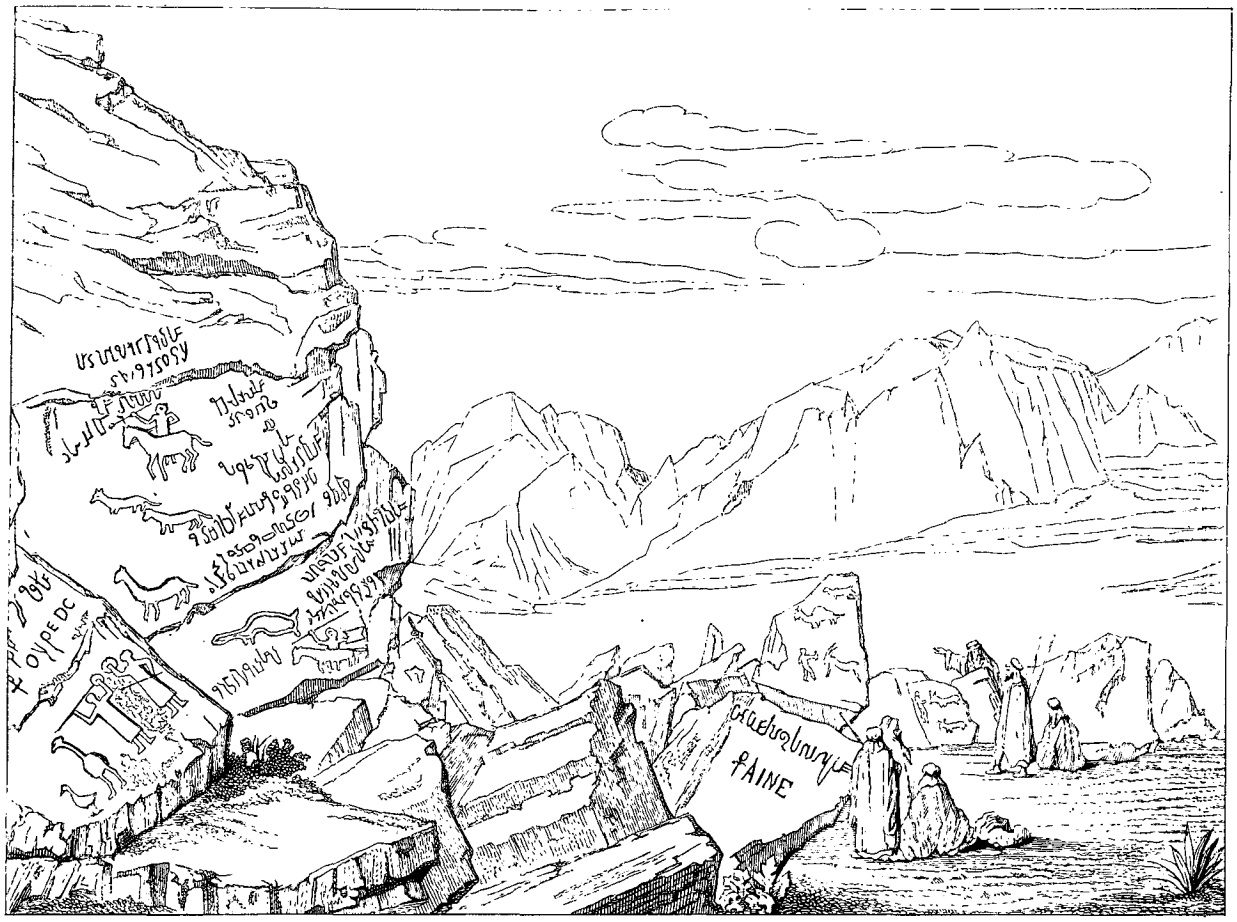
Aujourd'hui, nous avons marché dix heures.

Wadi-Tâl. — Ras-Abou-Zelimèh. — Wadi-Schellal.. — Wadi-Mokatteb (la vallée écrite). — Les inscriptions sinaïtiques.

22 *février*. — La journée d'hier a été pénible; nous restons à Wadi-Garandel jusqu'à midi. Sous les tamarix et les palmiers coule un filet d'eau douce. Que faut-il de plus pour être heureux, quand on vient de respirer du sable pendant trois jours? Nous jouissons en sybarites de notre halte. Nous nous donnons même le plaisir d'une chasse innocente à des gazelles imaginaires, guidés ou promenés par un de nos Bédouins. Après tout, nous avons du moins la satisfaction de nous dire que nous aurions pu trouver mieux que des gazelles, car je distingue sur le sable des empreintes de bêtes fauves. Deux Arabes viennent un moment après nous offrir des peaux de léopards récemment tués.

Nous partons de Wadi-Garandel à midi, et à quatre heures et demie nous arrivons à Wadi-Tâl.

Le désert prend de plus en plus de physionomie; les rochers commencent à s'élever et le sable devient plus rare. La lumière est aussi plus éclatante encore, ce que nous n'avions pas cru possible; les montagnes ont des colorations qui feraient crier au scandale le public



Profil d'un rocher de la vallée écrite. — D'après le *Voyage à l'Arabie Pétrée* de M. Léon de Laborde.

de nos expositions de peinture. Elles sont rouges et noires; quelquefois elles paraissent vertes, ce qui ferait croire qu'elles sont couvertes de végétation, et cependant ce ne sont que des surfaces de roches nues. Les couchers et les levers du soleil sont toujours d'un aspect merveilleusement beau.

23 *février*. — Partis de Wadi-Tâl à sept heures. A midi nous arrivons au bord de la mer Rouge, à Raz-Abou-Zelimèh, où nous déjeunons.

Une heure après avoir quitté Raz-Abou-Zelimèh, nos chameaux entrent dans la mer que nous côtoyons : il n'y a pas d'autre chemin. Les falaises et les montagnes de granit rose ou de basalte qui bordent notre route, ont les formes les plus tourmentées qu'on puisse imaginer et sont toujours admirables.

A quatre heures nous arrivons à Wadi-Schellal.

24 *février*. — Plié la tente à huit heures. Nous passons par Wadi-Mokatteb (la vallée Écrite), un des plus beaux sites de la presqu'île. Les rochers qui forment cette vallée portent en grand nombre des caractères dits sinaïtiques.

Cosmas Indicopleustes, voyageur égyptien du sixième siècle de notre ère[1], paraît être le premier qui ait fait mention de ces caractères; il les attribue aux anciens

1. Voyez une traduction nouvelle de l'ouvrage, très-singulier et très-important, de ce moine, mort vers l'an 550, en tête du vo-

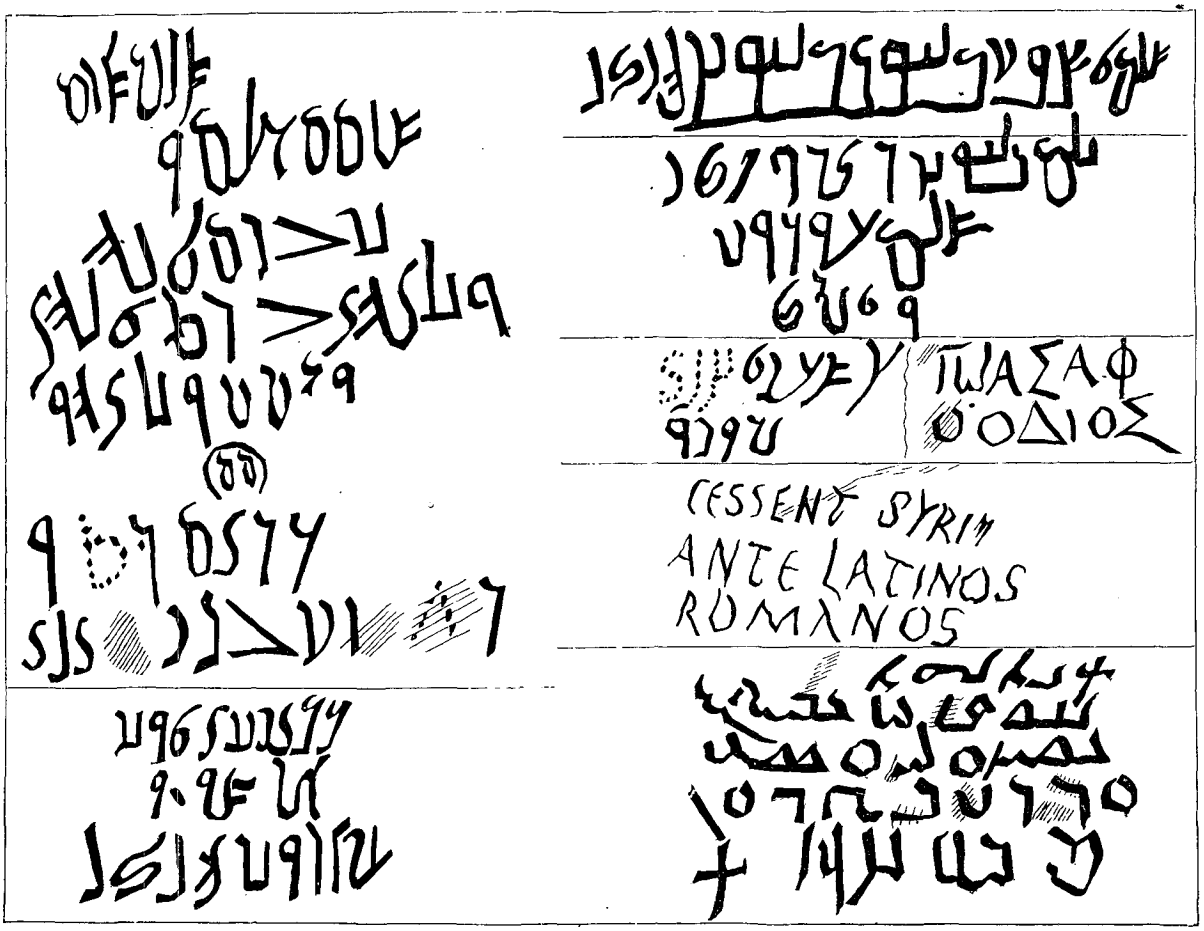
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Hébreux. C'est seulement au dix-huitième siècle que les savants européens ont commencé à faire quelques études sérieuses sur des copies d'inscriptions sinaïtiques rapportées par Pococke, Niebuhr et Edward Wortley Montagu. Deux érudits Français, Coutelle et Rozière, ont publié un certain nombre de ces inscriptions dans le grand ouvrage de la description de l'Égypte. Les spécimens que nous reproduisons sont empruntés au *Voyage à l'Arabie Pétrée* de MM. Léon de Laborde et Linant, et au recueil tout récent de M. Lottin de Laval, dont les premières livraisons seules contiennent trois cent cinquante-quatre inscriptions.

Sait-on à quelles langues il faut rapporter ces inscriptions? Sait-on ce quelles signifient? On a longtemps cherché et discuté vainement sur ce sujet; mais, depuis une vingtaine d'années, grâce surtout à un jeune savant, E. F. F. Beer, mort prématurément, et à un autre Allemand, M. Tuch, on ne doute plus.

La langue de ces nombreuses inscriptions, à l'exception de quelques-unes en grec, en copte ou en syriaque, est un dialecte de l'arabe, présentant sous beaucoup de rapports la forme la plus ancienne de cet idiome, mais en même temps empreint d'une certaine influence arménienne.

On lit donc et l'on comprend fort bien les inscriptions sinaïtiques; elles sont très-simples, et pour la plupart se



Inscriptions sinaïtiques non figurées. — D'après l'atlas de M. Lottin de Laval.

composent uniquement de noms de pèlerins. Voici quelques exemples extraits d'un excellent mémoire de M. François Lenormant. « Hhersch, fils de Salomon, pèlerin. — Labech, fils d'Eldeti, pèlerin. — Aousch, fils de Medem, fils d'Isch, pèlerin. — Zid, fils d'Oual, émir. — Jali, fils d'Aoumi, et Aomi, son fils. — Abdelchon, père, fils d'Oual, etc.

Quelques individus ont fait suivre leur nom des titres de cavalier, de poëte, de savant, d'ancien, etc.

Parmi ces inscriptions, on voit çà et là, figurés grossièrement, des chameaux, des chevaux, des hommes, etc., ainsi que des chrismes cruciformes, une palme, une sorte de fourche, ou d'étoile, ou d'ancre, etc.

En regardant de près, on croit voir que ces caractères et ces dessins ont dû être tracés à l'aide de tarières ou à la pointe du couteau, d'après un procédé uniforme, ce qui donne lieu de supposer qu'il y avait dans la vallée certains individus, des pâtres sans doute, faisant profession d'écrire ce que leur ordonnaient les pèlerins sur les rochers, et souvent à une assez grande hauteur, à l'aide de cordes ou d'échelles.

Mais quels étaient ces pèlerins des premiers siècles de notre ère qui se dirigeaient vers le Sinaï? Ici les savants sont encore aujourd'hui divisés. Les uns, comme

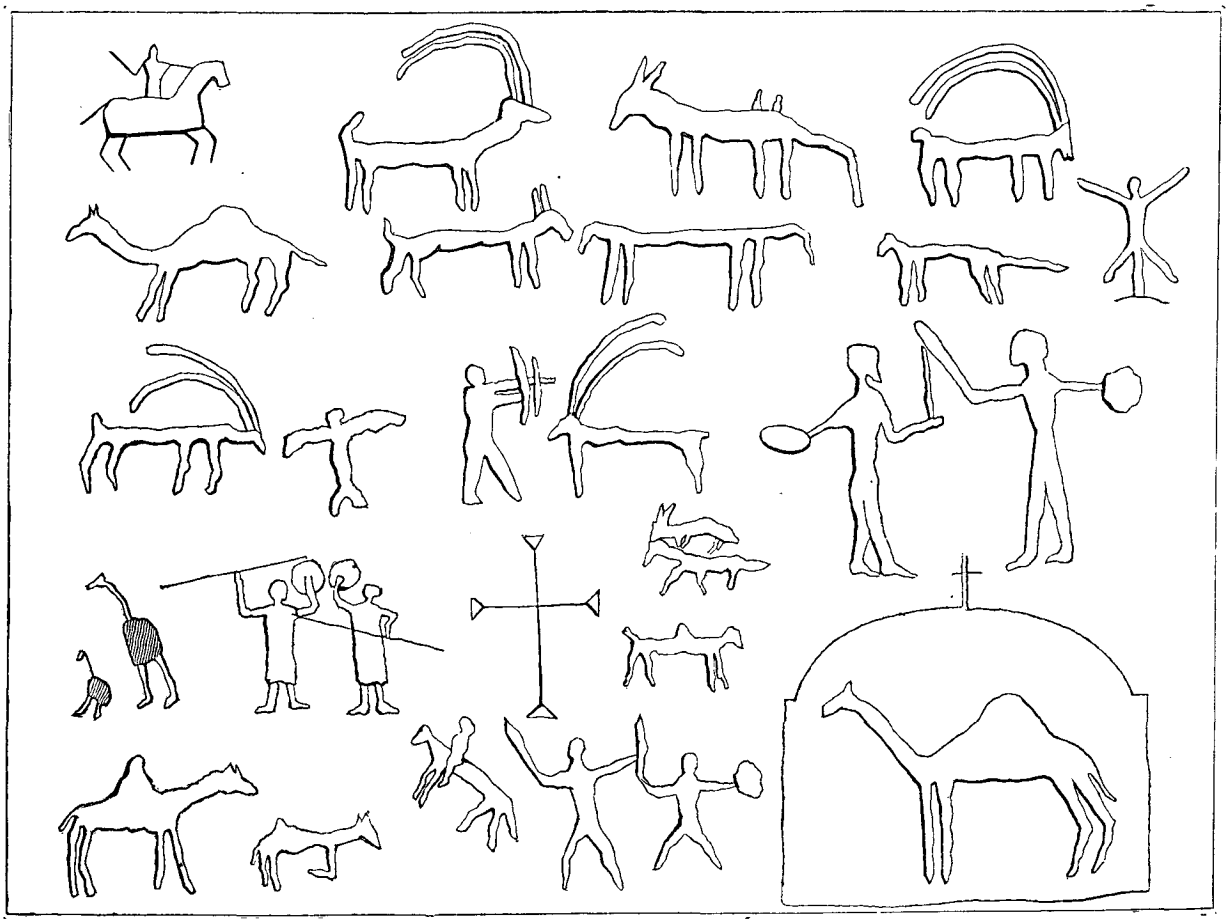
lume des *Voyages du moyen âge*, dans la collection des *Voyages anciens et modernes*, en quatre volumes, de M. Édouard Charton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Credner, M. Tuch et M. Renan, supposent que c'étaient des païens, des Sabéens (qui adoraient les astres), se fondant sur ce que presque tous les noms propres sont païens; quelques-uns même, dit M. Tuch, se donnent le titre de prêtres de divinités païennes, et l'on ajoute qu'il y avait des sanctuaires du culte sabéen au Sinaï, au Serbal et en d'autres endroits où conduit le Wadi-Mokatteb. D'autres, notamment Beer et M. François Lenormant, sont d'avis que ces pèlerins étaient des chrétiens des trois ou quatre premiers siècles, et invoquent, outre les symboles évidemment chrétiens, divers arguments d'histoire et de linguistique que nous n'avons pas à analyser ici. Il suffit que nous ayons donné à réfléchir sur ces questions aux voyageurs et aux auteurs qui persistent encore à dire aujourd'hui même que personne ne peut déchiffrer les inscriptions sinaïtiques.

Wadi-Feiran. — Wadi des Palmiers. — Misère des Bédouins. Le mont Serbal. — Le Nabs-el-Hawa.

Vers les cinq heures du 24 février, nous arrivons à l'entrée de Wadi-Feiran. Nous sommes toujours sous le charme de la beauté des rochers que nous traversons. La forme n'y cède jamais en rien à la couleur qui est éblouissante. Ici, il y a un peu plus de végétation que dans les autres wadis, où il ne pousse que des genêts dont nos chameaux cherchent, en passant,



Inscriptions sinaïtiques figurées. — D'après le *Voyage à l'Arabie Pétrée* de M. Léon de Laborde.

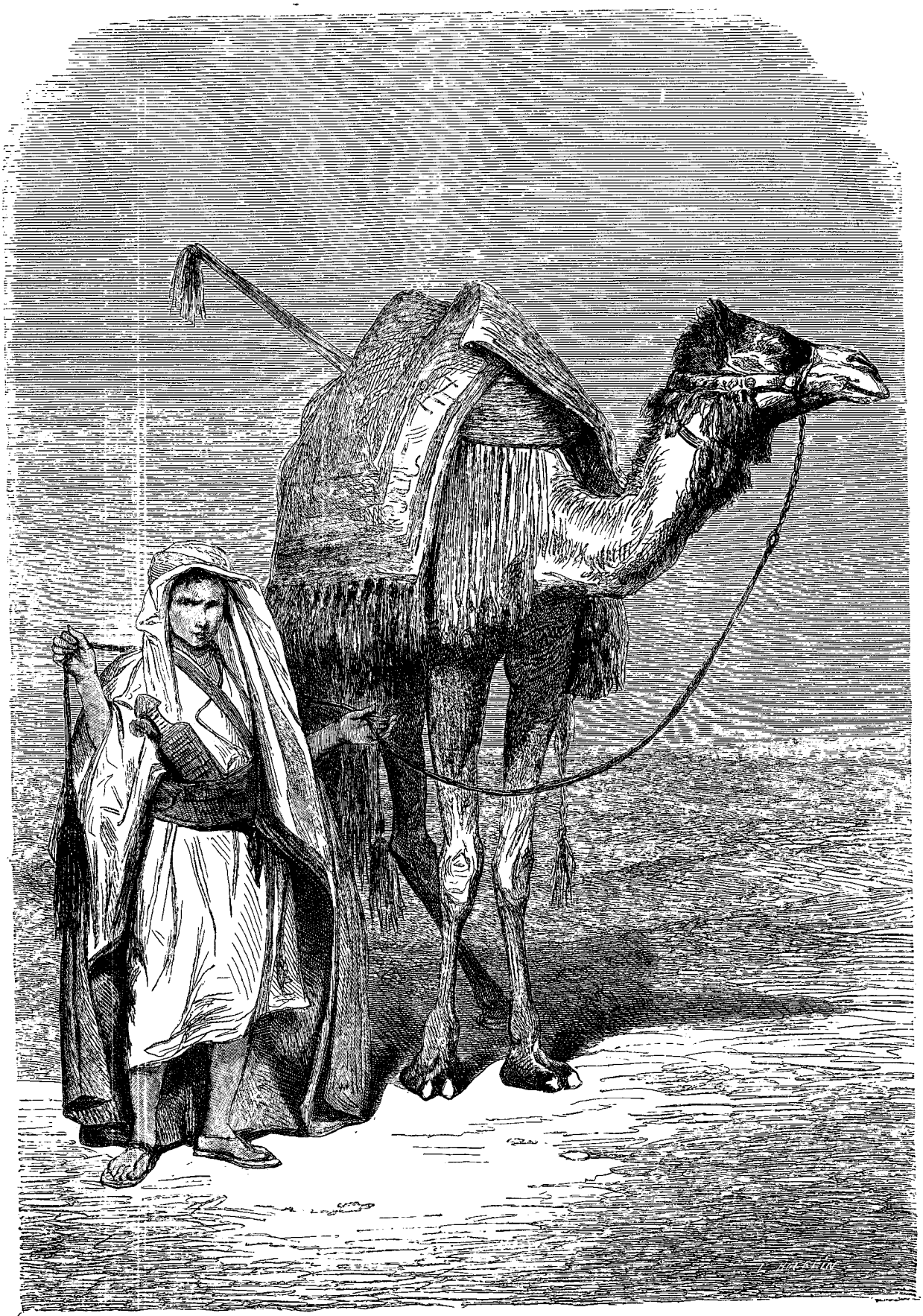
à happer quelques brindilles. Ces genêts, il faut le dire, ont une odeur très-aromatique et sont d'une légèreté de ton ravissante. Ils couvrent quelquefois toute la vallée : on dirait qu'elle est tapissée d'une couche de neige verte.

25 *février*. — Nous quittons notre campement à sept heures. Pour faire une partie du chemin en chassant, nous prenons les devants et, dans ce labyrinthe de wadis, nous nous perdons. Nos Bédouins, ne nous voyant plus, reprennent en arrière la trace de nos souliers ferrés sur le sable et nous découvrent au moment où nous étions en danger de nous égarer complétement. Or, se perdre dans ces solitudes, c'est, à coup sûr, la mort, et quelle mort ! L'une des plus cruelles assurément que l'on puisse imaginer.

A deux heures, nous arrivons au wadi des Palmiers, qui nous offre l'aspect d'une vraie oasis. Les arbres sont animés par le vol et les chants d'une multitude d'oiseaux, de merles qui chantent et sifflent, de tourterelles, de pigeons sauvages qui roucoulent, et que nous décimons à coups de fusil, avec un certain mélange de plaisir, de pitié et de regret.

Les puits, les ombrages des palmiers et des tarfah (tamarix mannifera) entretiennent une agréable fraîcheur dans cette étroite vallée. Les Bédouins peu nombreux qui l'habitent ont l'aspect le plus misérable et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un chamelier de la presqu'île du Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nuisent à l'agrément de ce joli paysage. De quoi peuvent vivre ces pauvres familles? C'est la première fois que je vois une si grande misère sous un si beau soleil. Du reste, la plupart des enclos, renfermant un puits et quelques dattiers, sont complétement abandonnés. — Nous passons toute la journée du 26 dans cette belle vallée.

27 *février*. — Nous marchons pendant deux heures dans le Wadi-Feiran avant de le quitter, et nous entrons dans le Wadi-Slaf.

Le mont Serbal (que M. Lepsius croit pouvoir identifier avec le Sinaï[1]) est une des plus hautes montagnes de la presqu'île. Sa forme est grandiose, sa couleur éclatante; il domine, il force le regard à se fixer sur sa cime et sur le ciel, il impose le respect.

Tous les rochers ont les teintes de matière passée au feu. Le Serbal conserve encore un peu de neige dans ses fissures.

Nous arrivons au pied du Nasb-el-Hawa (passage du vent), que nous franchirons demain. Le Wadi-Slaf est probablement le Raphidim de l'Exode; c'est dans cette plaine, la seule, à une grande distance, assez vaste pour contenir une armée, que les Hébreux, souffrant de la soif, dirent à Moïse : « Donnez-nous de l'eau pour boire. » Et Moïse les conduisit à la pierre d'Horeb d'où il fit jaillir une source.

28 *février*. — En marche à huit heures, nous passons le Nasb-el-Hawa en deux heures et demie.

A l'extrémité du défilé, nous entrons dans la plaine d'Er-Raah où les Hébreux adorèrent le veau d'or. Ils ne voyaient pas Moïse descendre du Sinaï, et comme ils voulaient continuer leur route vers la Terre promise, ils dirent à Aaron : « Nous ne savons ce qui est arrivé à *cet homme* qui nous a tirés de l'Égypte; faites-nous des dieux qui marchent devant nous. » Et Aaron fit réunir tous les pendants d'oreille en or que portaient, non-seulement les femmes et les jeunes filles, mais aussi les jeunes gens, et, ayant fondu tous ces ornements, il en fit une figure de veau d'or; puis il l'éleva devant un autel. Quand Moïse descendit et vit cette idole, il entra dans une violente colère, jeta le veau dans le feu, le réduisit en poudre, mit cette poudre dans l'eau, et en fit boire aux enfants d'Israël.

On nous montre une petite roche creuse où, suivant la tradition, le veau d'or aurait été coulé. Il n'est pas difficile de croire qu'il y eût des ouvriers habiles dans ce grand nombre d'Hébreux qui avaient vécu en Égypte.

Près de là s'élève un monticule où les Arabes vont quelquefois tuer des chèvres sauvages.

Nous avons vis-à-vis de nous le pic du Safsafeh, qui fait partie du groupe de rochers où se trouve le Sinaï[2].

A midi, nous arrivons au pied de ce mont sacré. Nous campons non loin du couvent, où nous ne coucherons pas : nous préférons notre tente à l'hospitalité des moines.

Après un peu de repos, nous nous dirigeons vers le couvent. Extérieurement l'aspect n'en a rien de religieux. On n'a devant soi que des murailles crénelées, formant un carré irrégulier de deux cent quarante-cinq pieds de long sur deux cent quatre de large, et construit en blocs de granit hauts d'environ un demi-mètre, sur une largeur un peu plus grande. De petits bastions avertissent les Bédouins qu'on pourrait au besoin repousser leur attaque avec de l'artillerie.

La grande porte du couvent est murée; on ne l'ouvre que lorsque le véritable supérieur, l'un des quatre archevêques indépendants de l'Église grecque, vient du Caire, à de longs intervalles, honorer les moines de sa visite.

Fondé, dit-on, l'an 527, par l'empereur Justinien et son épouse Théodose, sur l'emplacement d'une tour élevée par l'impératrice Hélène, ce monastère fut protégé, au siècle suivant, par Mahomet lui-même, qui mêla une grande partie du christianisme à sa doctrine nouvelle. En 1403, un traité conclu entre l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem et le soudan d'Égypte, mentionna, parmi les droits à prélever sur les pèlerins de la Terre-Sainte, ce qu'on pouvait percevoir sur les visiteurs du couvent du mont Sinaï. Vers cette époque, les bâtiments furent réparés et agrandis. Il y avait alors au Sinaï beaucoup d'autres monastères, « aimés de Dieu et dignes de tout honneur, » selon ce que dit l'empereur Marcien dans une lettre. Le général Kléber, lors de son passage, a fait relever quelques parties des murailles du couvent.

Nous sommes impatients de pénétrer à l'intérieur. Le long du mur pend une corde qui tombe d'une poterne. Notre guide appelle Mouça. Les Bédouins et les voyageurs donnent toujours ce nom de Moïse, au portier du couvent, quel qu'il soit.

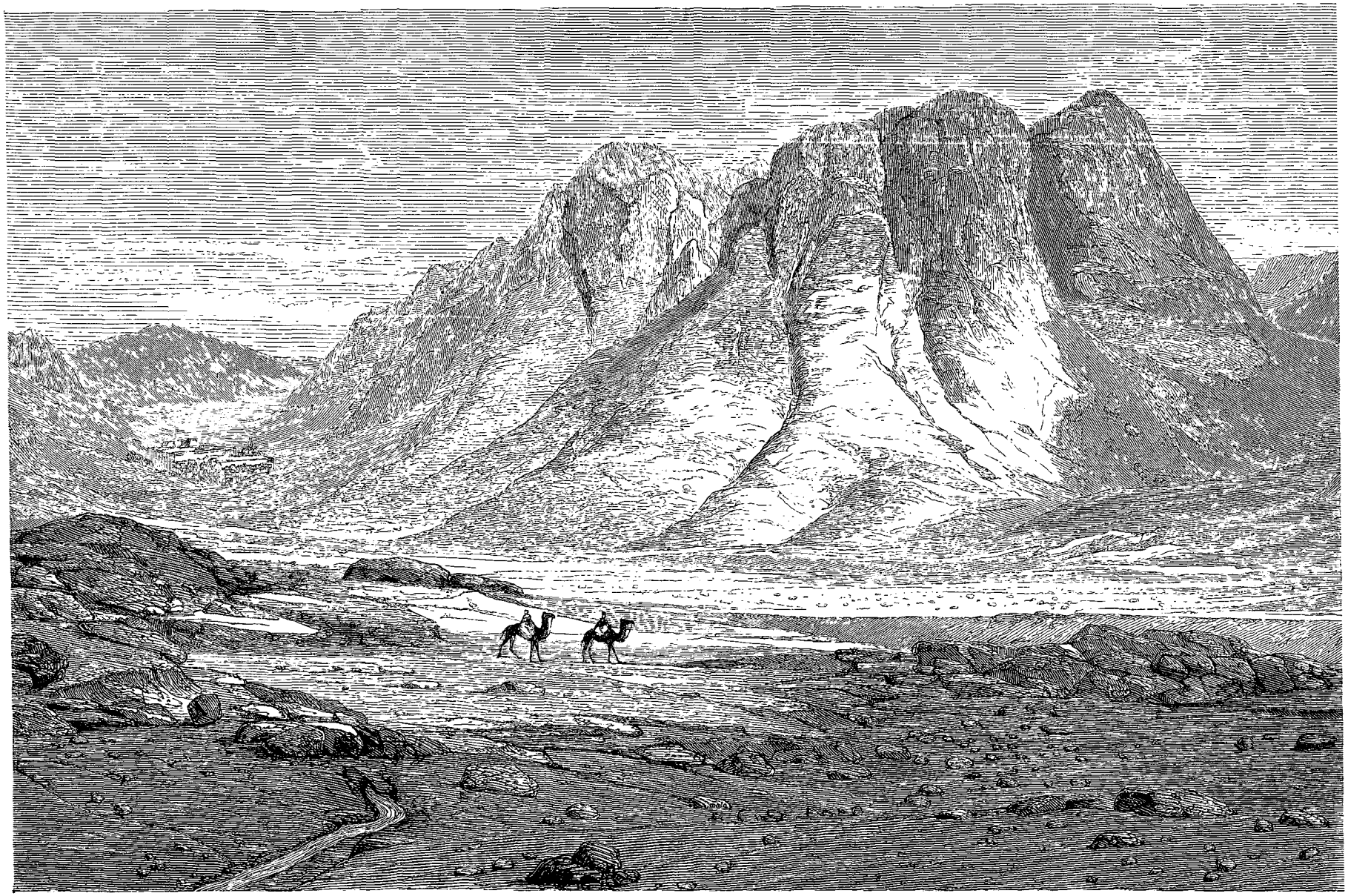
Un moine paraît au haut de la poterne; nous attachons à la corde notre lettre de recommandation. Après une demi-heure d'attente, on nous introduit, non plus comme on aurait fait autrefois, c'est-à-dire en nous hissant dans un anneau de corde ou dans un panier jusqu'à la poterne, mais par une petite porte de côté, basse et bardée de fer. L'appareil des verroux et des serrures en est formidable. Ces précautions ne sont bonnes qu'à dissuader de pauvres Bédouins de l'idée d'une invasion. Une douzaine de nos zouaves prendraient d'assaut cette forteresse en un quart d'heure.

Le supérieur (l'higoumène) vient à notre rencontre, et se met à notre disposition pour tout ce qui peut nous être agréable : l'utile, nous l'avons sous la tente. Il nous conduit dans toutes les parties du couvent. Cet intérieur est un amas confus de constructions irrégulières, disposées sans ordre, sur les différents plans d'un terrain inégal et accidenté. A travers un labyrinthe de petits passages, de corridors, de cours, nous visitons des cellules communiquant avec des galeries extérieures en bois, des chambres très-modestement meublées et réservées aux étrangers, des celliers, des ateliers, de petites fabriques pour les choses nécessaires à l'existence

1. Sur cette question soulevée par M. Lepsius, on trouve des discussions dans les ouvrages de Porter, Robinson, Stanley, Kinner, de Laborde, etc.

2. Le nom de Sinaï est ordinairement employé pour désigner l'ensemble du massif, et celui d'Horeb pour désigner le pic où la loi fut donnée. Robinson. (*Itinéraire d'Orient*, par MM. Ad. Joanne et Émile Isambert.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Massif du Sinaï; le couvent de Sainte-Catherine. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des religieux et à l'entretien du couvent, la grande église dédiée à sainte Catherine, vingt-quatre chapelles, et, ce qui nous étonne le plus, une ancienne mosquée qui s'élève au milieu de l'enceinte; le supérieur nous dit qu'on l'a élevée pour l'usage des Arabes employés dans le couvent; probablement aussi ce fut une concession obligée à l'autorité musulmane : c'est une sorte de palladium profane contre les tribus de la presqu'île sinaïtique. Extérieurement, l'église est plus que modeste; à l'intérieur elle est richement décorée. Elle est divisée en trois nefs, séparées par des colonnes de granit blanchies à la chaux, qui supportent un plafond de bois peint et semé d'étoiles d'or. Le sanctuaire est fermé par une boiserie sculptée et dorée; l'autel, en marqueterie d'écaille et de nacre, est chargé d'œuvres d'orfévrerie offertes par de riches croyants; le siége de l'évêque est en bois sculpté et doré; le pavé est fait de marbre, de serpentin et de granit; le supérieur nous fait remarquer quelques peintures byzantines, les médailles des fondateurs, Théodose et Hélène, à l'abside une mosaïque représentant Moïse, jeune, beau, imberbe, à genoux devant le buisson ardent, et, dans une autre scène, recevant des mains de Dieu les tables de la loi. La place même où était le buisson se trouve, dit-on, à gauche du maître-

Bédouin de la presqu'île du Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

autel; on l'a enfermée dans une chapelle où l'on ne peut entrer qu'après avoir ôté ses chaussures; non, sans doute, comme on le répète souvent, par imitation d'une coutume musulmane, mais en mémoire de ces paroles du Seigneur à Moïse, lorsqu'il l'appela du milieu du buisson : « Otez les souliers de vos pieds, parce que le lieu où vous êtes est une terre sainte. »

Cette église est sous l'invocation de sainte Catherine, dont le tombeau, orné et entouré de lampes et de cierges toujours allumés, attire un grand nombre de pèlerins.

Dans la bibliothèque, on nous laisse entrevoir plutôt que voir des manuscrits grecs et arabes, au nombre, dit-on, d'environ 1500. On nous permet de regarder de plus près l'évangéliaire de l'empereur Théodose, et un psautier qui aurait appartenu à sainte Catherine.

Nous nous promenons dans le jardin qui est tout en fleur. Sa verdure, au milieu des rochers arides qui nous entourent, est d'un effet charmant : il nous rappelle nos vergers aux beaux jours de mai et de juin. Les arbres sont blancs et roses. Les amandiers, les figuiers, les oliviers, la vigne, les pêchers, les poiriers surtout, produisent, nous assurent les moines, d'excellents fruits.

Nous visitons deux cryptes funéraires, ossuaires où sont déposés séparément les os des prêtres et des frères

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lais, morts dans le couvent depuis sa fondation. Les crânes sont rangés soigneusement avec les crânes, les mains avec les mains, et ainsi de toutes les autres parties des squelettes; chaque os a sa catégorie et sa place. Les squelettes des archevêques seuls sont conservés, entiers et vêtus, dans des espèces de cercueils. Aspect lugubre. Ne pas rendre à la terre ce qui reste de nous et ce qui lui appartient m'a toujours paru plutôt une profanation qu'un objet d'édification religieuse. Ce couvent est un peu, m'a-t-on dit, un lieu de correction pour les moines qui l'habitent. La plupart d'entre eux sont assez grossiers; le supérieur se distingue de ses frè-

Le père Procope, économe du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

res par des manières plus affables et un maintien plus digne. Il a une fort belle tête.

1er *mars.* — La journée se passe en flâneries à l'intérieur et à l'extérieur du couvent toujours assailli par une multitude d'Arabes, hommes et femmes. Ces pauvres gens attendent là que Mouça leur ait donné leur pitance, car le couvent a la charge de nourrir une certaine quantité de Bédouins qui, à leur tour, eux et leurs chameaux, doivent rendre divers services aux moines.

2 *mars.* — Monté au Sinaï, ou Djebel-Mouça (mont de Moïse), à huit heures. Notre excursion dure cinq heures. On sort par les jardins, au sud du couvent, et l'on s'engage dans des sentiers où des gradins sont creusés dans la roche. On passe entre le mont des Juifs et le mont Horeb, on arrive à la fontaine du Cordonnier, puis à une chapelle dédiée à la Vierge, qu'on appelle aussi la chapelle du Commissionnaire, et enfin à un petit plateau où l'on se repose sous un cyprès, près d'une source d'eau pure. Plus haut, on nous montre les débris d'une chapelle autrefois construite dans un enfoncement que l'on croit être la grotte où se réfugia Élie poursuivi par Jézabel.

Sur le sommet du Sinaï, on voit les ruines d'une chapelle et d'une mosquée, toutes deux consacrées à Moïse.

C'est de là que Mahomet, suivant la tradition musulmane, fut enlevé au ciel. Son chameau a laissé sur le rocher l'empreinte d'un de ses pieds.

Quelle que soit la croyance ou la conviction philosophique du voyageur, il est à plaindre s'il reste froid sur cet étroit plateau consacré par de si grands souvenirs, tandis que son regard erre parmi ces alpes nues, au milieu du silence le plus solennel où la pensée de l'homme puisse s'élever librement de la terre aux cieux.

3 *mars.* — Assisté, aujourd'hui dimanche, à l'office dans l'église du couvent. Horrible carillon. Au lieu de cloches, on se sert de deux barres de fer que l'on frappe l'une sur l'autre, ou quelquefois d'un maillet et d'une planche de hêtre. Les pauvres moines, sales et déguenillés, chantent, en nasillant, avec les voix les plus fausses du monde. Ils ne paraissent pas très-occupés de ce qu'ils font : ils nous regardent, et, dans l'intervalle des chants, causent et gesticulent comme s'ils étaient à la promenade ; de son côté le supérieur, sans nulle crainte de les troubler, marche çà et là avec nous et répond à haute voix à toutes nos questions. Si nous en jugions par cet exemple, nous devrions croire que le rite grec n'a rien de grave ni de religieux. Force génuflexions et prosternements, signes de croix, baisers aux religieux; tout ce culte ne paraît qu'extérieur : rien, du moins, ne témoigne que le cœur y prenne plus de part que l'esprit; on n'a devant soi que la représentation d'une sorte de pantomime sacrée jouée de routine depuis des siècles. Il faut avouer que les musulmans ont l'air d'être plus respectueux et plus recueillis dans leurs prières.

3 *mars.* — Vers midi, cinq de ces religieux viennent à notre tente nous faire visite. Nous partageons avec eux notre café et nos cigares. Ces bonnes gens sont bien misérablement vêtus. Le supérieur seul a quelque instruction.

Trois Anglais arrivent du Caire. L'un d'eux, habillé en Arabe, vient causer avec nous et d'une manière très-aimable. Quelques heures après, nous lui rendons sa visite, et il nous offre le café sous sa tente.

4 *mars.* — Il est temps de retourner à Suez. Nous prenons congé des moines en leur remettant notre offrande. Ils ne nous avaient pu rendre beaucoup de services, et nous devons dire qu'ils se montrent satisfaits de ce que nous leur donnons : nous n'avons donc point à peser dans l'accusation de cupidité que portent contre eux la plupart des voyageurs.

Nous quittons le couvent et remontons sur nos dromadaires. Pour le retour, nous prenons une autre route que celle par où nous sommes venus.

Passé par Wadi-Scheikh, puis par Wadi-Tarfah.

Campé à Wadi-Lakdar. Nous avons le Serbal à l'ouest et le Nasb-el-Hawa au sud.

Ce côté de la presqu'île a plus de grandeur que celui que nous connaissons. Les vallées sont plus larges, les rochers plus élevés, les points de vue plus étendus. — Aujourd'hui nous avons marché neuf heures.

5 *mars.* — Monté par le Wadi-Brah, grande vallée à pente douce que nous ne mettons pas moins de trois heures à parcourir.

Pour récompense de nos fatigues, en entrant dans le Wadi-Gnèh nous jouissons d'une vue magnifique. Les teintes du ciel et des rochers sont impossibles à traduire. On marche ici dans une atmosphère fantastique. La limpidité de l'air, l'éclat de la lumière, la transparence des ombres, n'ont rien de comparable à ce que nous voyons dans nos climats. L'œil est charmé, ravi, et cette contemplation sereine absorbe tellement l'esprit qu'on n'a plus d'autre faculté que celle de sentir : la pensée s'éteint, s'efface et se noie dans une sorte de rêverie confuse et délicieuse.

Le silence, au milieu de ces vastes solitudes, n'est pas un de leurs moindres attraits. Le pied souple des chameaux s'étale sur le sable sans faire aucun bruit, les Arabes parlent peu en marchant, de sorte que, n'étant distraits par aucun son, nous nous livrons tout entiers à la jouissance muette des merveilles qui nous entourent. Ce que l'on éprouve devant ces grands spectacles n'est traduisible par aucune des formes de l'art.

Nous descendons par Wadi-Barack dans Wadi-Sick où nous campons. La nuit est superbe quoiqu'il n'y ait pas de lune. *Cette obscure clarté qui tombe des étoiles* nous semble éclatante.

6 *mars.* — Passé par Sarabit el Kadim. L'horizon est très-vaste. Le Djébel-el-Tih se détache sur le fond en tons de perle.

Ramleh, étang de sable. Ce lieu est la patrie d'horribles serpents noirs, courts et gros, et d'énormes lézards qui viennent prendre un bain de soleil au bord de leurs trous.

Après avoir suivi les sinuosités d'une vallée assez étroite, nous débouchons tout à coup dans Wadi-Nessoub qui est ce que nous avons vu certainement de plus magni-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Méléthios Bajanelles, supérieur du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fique. C'est un cirque de vingt à vingt-cinq lieues d'étendue, entouré de grands rochers s'échelonnant en gradins d'une beauté de forme et de couleur incomparables. L'arène de cet amphithéâtre est une immense nappe de basalte noir, sillonnée çà et là de longs torrents de sable jaune. Un soleil éblouissant éclaire ce vaste paysage d'une beauté inouïe.

Nous nous éloignons de ce spectacle avec effort, et nous montons par la droite une grande Ramleh.

Vers le soir, nous campons à l'entrée de Wadi-Homr. Le soleil, qui en ce moment se couche dans la mer Rouge, colore le Djébel-el-Tih des teintes les plus tendres. La journée a été complète comme beauté ; seulement nous sommes fatigués ; nous avons cheminé pendant dix heures.

7 *mars*. — Nous ne reverrons plus de si beaux sites, car nous approchons des wadis que nous avons déjà traversés en venant. A la jonction des trois wadis Taÿbéh, Chebekéh et Homr, où nous déjeunons, nous commençons à rentrer dans notre premier chemin, mais nous

Jeune chamelier de la presqu'île du Sinaï. — Dessin de H. Pottin d'après Bida.

nous rappelons la journée d'hier, et ce souvenir nous fait supporter bien des ennuis.

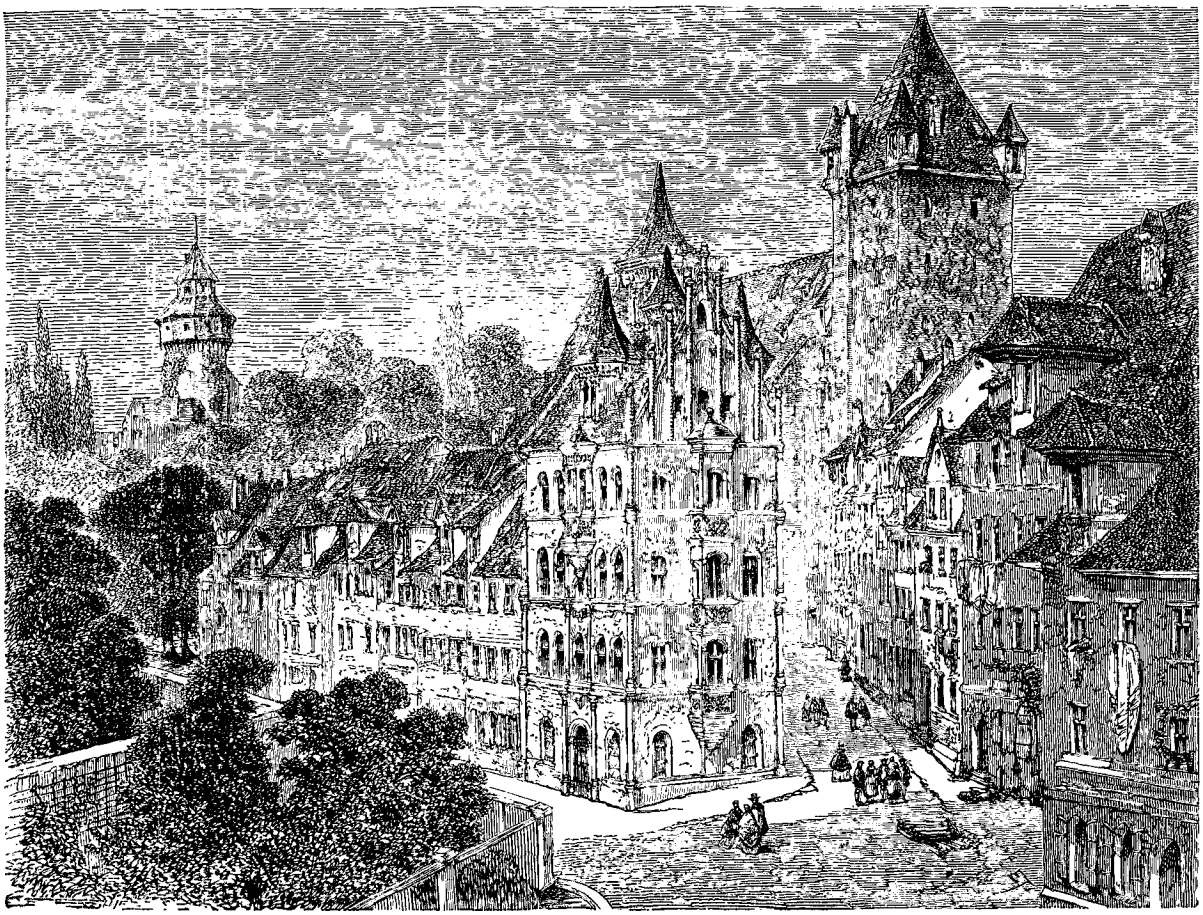
Nous rentrons dans Wadi-Garandel où nous campons. Nos Bédouins creusent un peu le sable pour faire boire leurs chameaux : l'eau vient immédiatement.

8, 9, 10 *mars*. — Revenus à Suez par la route déjà suivie, c'est-à-dire par Wadi-Sadr et Aïn-Mouça, nous quittons nos chameaux avec un sentiment de satisfaction inexprimable. Nous sommes arrivés à temps pour éviter le kamsin qui souffle ; s'il nous avait surpris dans les sables, nous aurions eu beaucoup à souffrir : nous étions déjà assez brûlés par le vent et le soleil du désert.

Il nous est impossible de jeter sans regret un dernier regard vers ces solitudes que nous ne reverrons plus et qui laisseront dans nos âmes une impression ineffaçable. Nous avons suivi, pour ainsi dire pas à pas, les Hébreux dans leur fuite jusqu'à la montagne sainte. Ces souvenirs bibliques joints à la majesté du paysage donnent à l'excursion au Sinaï une unité et une grandeur d'intérêt qu'on ne trouve pas toujours dans de plus longs voyages.

B. et G. H.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Panierplatz, près du Burg, à Nuremberg. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

NUREMBERG

(BAVIÈRE)

PAR M. ÉDOUARD CHARTON.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

En route. — L'auberge du *Rothe Ross*. — Excursion nocturne. — La maison de Serz : Wallenstein. — Une préface d'Hoffmann. — Le presbytère de Saint-Sebald. — Theuerdank. — Saint-Sebald. — La porte des Mariées. — Le tombeau de saint Sebald. — Un bas-relief comique d'Adam Krafft. — La mort de Jean Palm. — Le globe de Martin Behaim. — La maison Tucher.

17 septembre, 1862. En route.

Mes souvenirs me reportent au milieu des campagnes de la Bavière. Le convoi passe à toute vitesse en vue des villes d'Augsbourg, Donauwœrth et Nordlingen. Nous traversons des paysages où rien n'étonne, mais qui ont tout ce qu'il faut pour plaire : on sent qu'il ne serait pas besoin d'être Bavarois pour les aimer. Les teintes adoucies d'un soir d'automne conviennent bien à cette nature tempérée. Les scènes de la vie rustique se détachent légèrement, en demi-teinte, sur le fond vert des prairies qui commence à s'assombrir, et viennent s'encadrer aux fenêtres de notre wagon comme des tableaux de maîtres. De grandes troupes d'oies blanches, babillant et boitant, rentrent aux villages, sous la garde de jeunes filles. Des groupes de paysans franconiens, tout vêtus de noir, graves comme nos Bretons du Léonais, précèdent ou suivent de longs chariots bas, évasés, chargés d'herbages mêlés de fleurs des champs qui débordent et flottent sur les roues. Le long de la voie, des enfants blonds jouent aux portes de maisonnettes en bois élégamment sculptées et tapissées de vignes vierges : les derniers rayons du soleil empourprent ces gais visages, glissent avant de s'éteindre sur les contours des pampres, et s'y balancent un moment comme des franges d'or.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il est près de six heures. J'entends crier : « Schwabach! » C'est la dernière station avant Nuremberg. Je ne me défends pas d'un trouble qui m'est agréable. Je sais que Nuremberg n'est pas une ville du moyen âge, je ne dois pas m'attendre à y voir

Des murs noirs hérissés de clochers ; l'amas sombre
De vieux pignons tremblants qui s'embrassent dans l'ombre ;
Des enseignes de fer qui grincent....

Non ; mais j'espère y trouver du repos, du silence, et y jouir de la contemplation d'œuvres d'art des quinzième et seizième siècles que je connais assez déjà par les descriptions et les gravures pour être sûr de ne pas me trouver exposé à de bien grandes déceptions. Je me complais d'ailleurs dans une sorte de respect filial pour la patrie de tant d'hommes illustres, artistes, voyageurs, poëtes, savants, qui m'ont toujours été sympathiques, de deux surtout que j'estime et honore particulièrement, Martin Behaim, le célèbre cosmographe, l'auteur du globe terrestre de 1491, et Albert Durer, la gloire de l'école allemande, le maître et le patron des dessinateurs sur bois.

Une gracieuse jeune personne, demoiselle ou dame, assise devant moi depuis Ottingen et qui jusqu'à ce moment n'a pas entr'ouvert les lèvres, murmure ce seul mot comme un soupir heureux : *Nurnberg!*

Je me penche vivement à la portière, et j'aperçois à l'horizon la mince silhouette de l'ancienne ville impériale qui disparaît, reparaît, à droite, à gauche, grossit, grandit.... Encore quelques tours de roue, quelques mugissements de la machine, et nous entrons au milieu des bâtiments en pierre rouge d'une belle gare dont le style est imité du gothique.

A Nuremberg.

Je n'avais eu garde d'oublier trois mots que m'avait appris notre ami Léon Gérard[1], neveu d'un voyageur français bien connu, M. Casimir Lecomte. Ces trois mots : *Zum rothen Ross!* auraient la vertu, m'avait-il dit, de me transporter de la gare dans une hôtellerie italienne égarée sur les bords de la Pegnitz. — Entendre, au lieu du *ya*, résonner le *si* au cœur de la Bavière, rare fortune assurément ! — A peine sorti, j'ai le plaisir de lire la devise cabalistique peinte en jaune sur les flancs d'un des quatre ou cinq omnibus d'hôtels rangés en file et béants. Je me hâte, j'entre et prends place le premier, avec une joie d'enfant, dans le lourd véhicule.

La nuit est encore comme suspendue au-dessus de la ville ; il ne serait pas impossible d'apercevoir, au passage, quelque chose de la physionomie des murs d'enceinte, des rues et des édifices ; j'ai même déjà reconnu, je crois, le profil d'une des tours que j'ai vues dans la gravure sur bois de Petrus Kœrius[1] ; mais l'omnibus est lent à se remplir. Un vieillard très-barbu qui craint la brume conseille d'un ton doctoral de fermer toutes les fenêtres : on obéit prestement, et une seconde après trois ou quatre grosses pipes en porcelaine ont couvert les vitres de rideaux plus épais et moins blancs que mousseline. Maintenant, il fait plus noir dans l'omnibus qu'au dehors. Tandis que ma curiosité se replie sur elle-même avec un peu de regret, la machine s'ébranle, roule, monte, descend, traverse un pont, me semble faire mille détours. Il faut que Nuremberg soit une bien grande ville, et les cinquante mille habitants que lui donne la statistique doivent y tenir à l'aise. Enfin nous nous arrêtons, et, en posant le pied à terre, j'entrevois au-dessus de ma tête un petit cheval de bois peint en rouge (*Rothe Ross*) qui s'élance d'un balcon vitré et fait mine de galoper dans l'air.

L'hôte, tête nue, s'avance vers moi et me sourit.

« *Il signor Galimberti?* lui dis-je sous forme d'interrogation insinuante et souriant moi-même.

— *Ya*, *mein herr!* » me répond une voix de basse-taille formidable.

Je reste muet. Non, cette réplique germanique et laconique, cette large face honnête, florissante, épanouie, mais sans expression, ce calme embonpoint enveloppé dans une longue redingote boutonnée jusqu'au menton, non, rien de tout cela ne me rappelle la joyeuse et perfide tribu des *ostieri*, *locandieri* et *trattori*, vifs, empressés, loquaces, gesticulants, dont je m'attendais à rencontrer ici quelque frère ou fils exilé.

Je questionne le serviteur qui me conduit à la *speisesaal* (salle à manger). Il n'est que trop vrai. Ce M. Paul Galimberti est Nurembergeois de naissance.

« Mais son père?...

— Depuis un an, personne ne le voit plus. On le garde au fond des appartements. Il est si vieux !

— Quel âge a-t-il donc ?

— Soixante ans ! »

1. Il y a quelques années, M. Léon Gérard, notre ami et notre collègue à l'Assemblée constituante, eut la pensée d'utiliser les loisirs que lui laissait la politique et que lui permet sa fortune, en reproduisant, à l'aide de la photographie, les monuments et les aspects les plus curieux de la ville de Nuremberg. A son retour, il voulut bien mettre à notre disposition ces belles planches, et les gravures que nos lecteurs ont sous les yeux, exécutées d'après les dessins sur bois de M. Thérond, en sont les copies fidèles. M. Léon Gérard nous avait aussi fait espérer une relation de son voyage ; mais son goût pour les arts l'ayant conduit dans d'autres contrées de l'Europe, il nous a écrit de loin pour dégager sa promesse. Il fallait donc suppléer à son silence. C'est dans cette intention que, faute de mieux, nous-même, vers la fin de l'été dernier, nous avons passé des eaux de Pfeiffer, où l'on nous avait fait un devoir de séjourner, au lac de Constance, puis en Bavière. Les notes que nous avons prises à Nuremberg ont simplement pour but, comme on le voit, d'expliquer ou de commenter les gravures : nous prions qu'on les accueille avec indulgence.

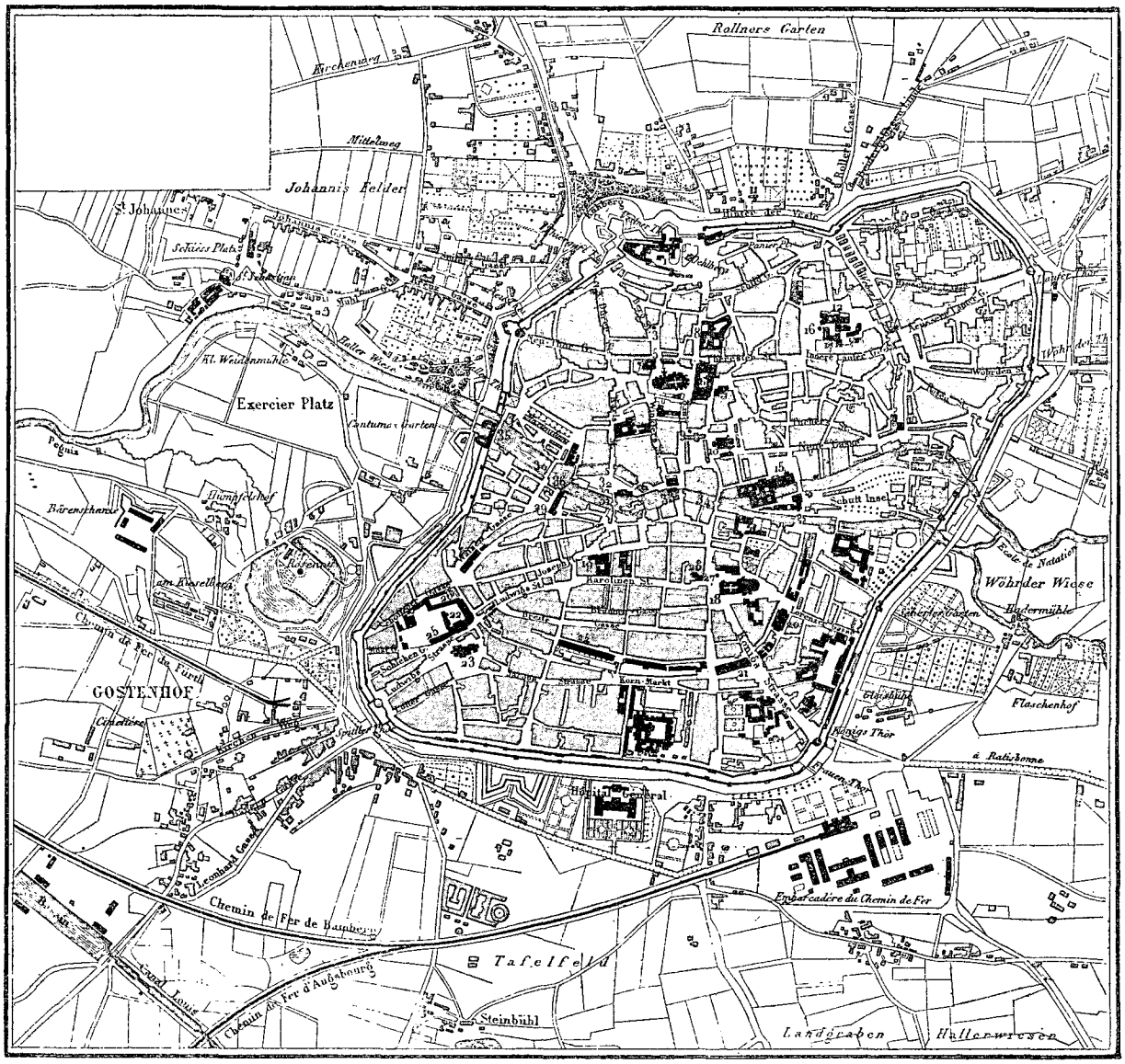
1. Il existe un grand nombre de gravures représentant Nuremberg depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours. Or, la ville ayant traversé trois ou quatre siècles sans changer aucunement de physionomie, grâce à la respectueuse résolution des Nurembergeois, transmise de père en fils, de ne rien détruire et de ne pas innover en restaurant même les habitations privées, il en résulte l'effet singulier que les seuls changements qu'on remarque dans toute cette succession de gravures, se rapportent uniquement aux costumes et aux mœurs. J. A. Delsenbach a dessiné et gravé, en 1716, avec beaucoup de finesse d'observation et d'esprit, toute la vie des Nuremburgeois de son temps dans leurs rues et sur leurs places publiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je regarde en face mon interlocuteur. C'est un jeune homme candide, imberbe, blanc et rose; le malheureux n'a pas vingt ans!

Un voyageur prudent a beau vouloir, au départ, se défendre de toutes les illusions qui voltigent autour de sa tête, il est rare que quelqu'une ne se glisse pas, malgré lui et à son insu, au fond de son espérance. L'Espérance n'est-elle pas trop souvent une autre petite boîte de Pandore pleine de trahisons? Il paraît que je m'attendais à un intérieur d'auberge intéressant, à de vieux meubles à caractère, à de petits vitraux jaunes enchâssés dans le plomb, à des poutres enfumées, et surtout, je ne sais

PLAN DE NUREMBERG.



LÉGENDE.

1 Château (Burg).
2 Maison d'Albert Durer.
3 Statue d'Albert Durer.
4 Église Saint-Sebald.
5 Chapelle Saint-Maurice.
6 Hôtel de ville.
7 Le presbytère de Saint-Sebald.
8 Bibliothèque.
9 Belle-Fontaine.
10 Frauenkirche.
11 Maison de Hans Sachs.
12 Église de Saint-Gilles.
13 École des Beaux-Arts.
14 Galerie de tableaux.
15 Église du Saint-Esprit.
16 Statue de Mélanchthon.
17 Gymnase.
18 Saint-Laurent.
19 Poste.
20 Théâtre.
21 Halle.
22 Deutschhauskirche.
23 Église Saint-Jacques.
24 Arsenal.
25 Casernes.
26 Banque royale.
27 Fontaine des Vierges.
28 La maison de Nassau.
29 Unschlitthaus.
30 Le pont de Maximillen.
31 Le pont de Carl.
32 Trodelmarkt.
33 Le pont de la Boucherie.
34 Le pont du Roi.
35 Kettensteg.
36 Henkersteg.

pourquoi, à un large fauteuil de cuir à bras de chêne usés et polis par le frottement, où j'aurais aimé à me plonger tout entier en quelque coin ténébreux, pour y rêver creux et observer de là, sans être remarqué, les mœurs étranges des indigènes. Mais la salle à manger du *Rothe Ross* n'est pas plus allemande qu'italienne : elle est parfaitement cosmopolite, c'est-à-dire sans la moindre originalité. Une chambre carrée, un papier terne, une longue table étroite couverte de petites serviettes et garnie des deux côtés de chaises en paille, un poêle verni sans au-

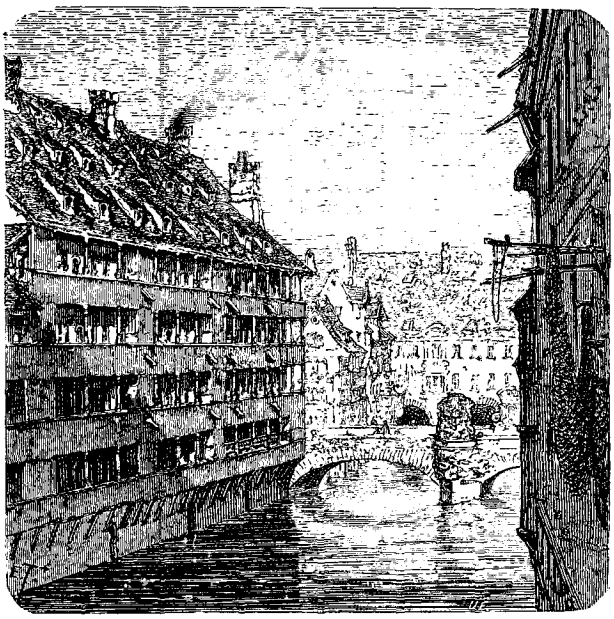
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cune moulure et dont les bords supportent des salières, des poivrières, des verres communs et des colonnades d'assiettes blanches, rien de plus.

Quelques Anglais prennent gravement le thé. Une douzaine d'habitants de la ville fument en silence, assis devant de petites chopes en verre à couvercles d'étain brillant. Chacun d'eux, lorsqu'il veut boire, soulève du doigt, avec dextérité, ce couvercle à la hauteur de sa bouche, puis, ayant bu, le laisse retomber sans bruit, afin sans doute qu'entre la coupe et les lèvres il n'y ait point place pour.... une mouche. C'est un petit exercice qu'il me faudra apprendre vite de manière à ne point paraître ridicule.

Il n'est pas dix heures. Je ne résiste pas au désir d'errer un peu dans les rues.

Le ciel s'est assombri. Des rafales ont éteint les lanternes. A deux cents pas de l'hôtel je me heurte presque contre une grande église. Vers le sommet, à la hauteur où volent d'ordinaire les corbeaux, scintille une petite lumière rougeâtre : il y a là un nid de guetteur. En contournant à tâtons l'édifice, j'éprouve une sorte de saisissement : j'entr'aperçois au-dessus de ma tête une immense figure de Christ en croix dont le buste, vu ainsi d'en bas et de côté, se penche et se détache en noir intense sur les tons gris et cuivrés d'une flottille de nuages qui passe lentement à l'ouest. Je me rappelle avoir lu que ce bronze du quinzième siècle pèse quinze quintaux; dans l'ancien temps, il a dû en peser mille à pareille heure sur plus d'une conscience souffrante.



La Pegnitz. — Le pont Royal. — L'hospice du Saint-Esprit.
Dessin de Thérond d'après une photographie.

A ce signe, du reste, j'ai la certitude, en souvenir d'une gravure de Delsenbach, que c'est là l'église de Saint-Sebald, qui renferme le célèbre tombeau de Pierre Vischer.

J'avance, et à l'autre extrémité je me trouve près d'un corps de garde où un factionnaire bavarois se promène entre deux canons braqués du côté de la rue. Sommes-nous en révolution? Nullement. Ces tubes formidables qui menacent les vieux bourgeois, les bonnes et les enfants, sont simplement, comme jadis le gibet et la roue en permanence, un symbole d'autorité paternelle.

Quelques lampes jettent des lueurs mourantes au fond des boutiques des apothicaires, des confiseurs, des épiciers, des opticiens et des libraires, qui avec les fabricants d'instruments de mathématiques, de jouets, de crayons et de tabac, concourent le plus aujourd'hui à soutenir la réputation et la prospérité de Nuremberg[1].

Dans une petite rue déserte, un grand monsieur, maigre et à dos voûté, se promène sous une fenêtre en tirant d'un accordéon des notes longues et plaintives. Sérénade mélancolique!

Je passe près d'une fontaine qui a la forme d'une pyramide; je ne puis en distinguer les détails. Des servantes y recueillent l'eau dans des huttes de bois, et, selon un usage aussi vieux que le genre humain, profitent de l'occasion pour causer, comme dit dame Pernelle, « tout du long de l'aune. »

Il se fait temps de rentrer; mais je m'égare. Me voici près d'un pont. Évidemment je tourne le dos à l'hôtel. Ceci est la Pegnitz, qui coupe la ville en deux parties à peu près égales et que l'omnibus a traversée. Ses eaux glissent sans bruit. Leur amour-propre ne paraît pas s'être beaucoup ému de l'épigramme de Schiller :

La Pegnitz. — Je suis devenue tout hypocondre par ennui, et je ne continue de couler que parce qu'ainsi le veut la vieille coutume[2].

Un peu plus bas, sous une clarté subite de la lune qui vient de déchirer les nuages, je reconnais « l'homme à l'oie » de Pancraz Labenwolf, élève de Pierre Vischer. Chose singulière, l'élégant petit homme rustique m'a l'air d'être en prison. Et sur quelle lourde cuve est-il donc huché? Au revoir.

La lune se voile. Aux fenêtres supérieures des maisons, les lumières s'éteignent une à une. Je ne rencontre plus personne. Dans cette ville où l'on a inventé les montres, je n'entends pas une seule horloge. J'en arrive presque à regretter ces bons veilleurs qui l'an dernier troublaient, à Harlem, le repos de mes nuits. Me faudra-t-il comme eux frapper aux portes et interrompre le sommeil de quelques honnêtes habitants de Nuremberg? A la fin, par bonheur, de l'angle d'une rue, j'aperçois la lanterne de l'hôtel et le petit *Rothe Ross* qui galope toujours.

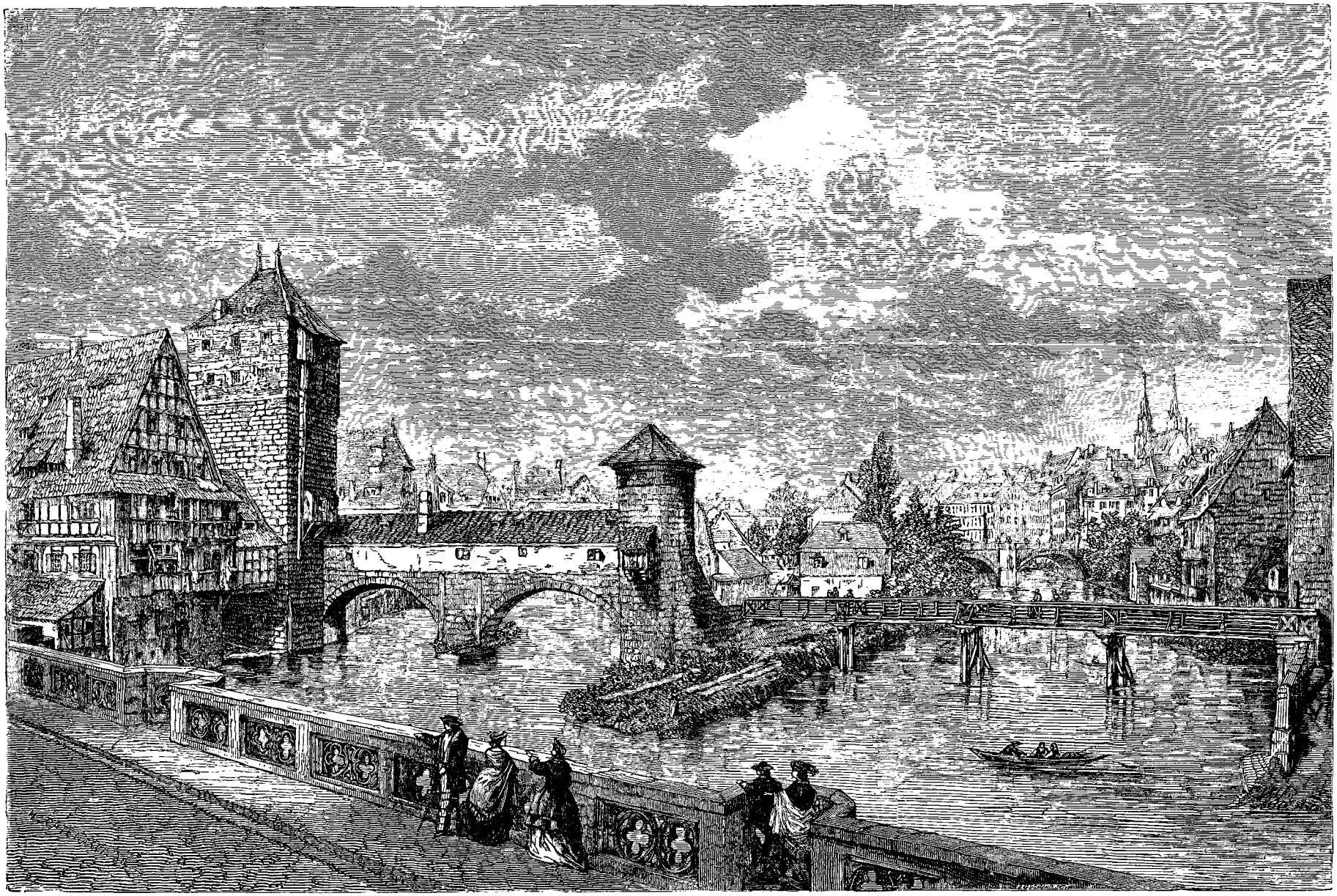
---

1. On compte, par exemple, à Nuremberg, une vingtaine de fabriques de crayons qui occupent cinq mille ouvriers, et produisent annuellement plus de deux cent seize millions de crayons représentant une valeur de six à sept millions de francs.

2. *Les Fleuves*, distiques publiés par l'*Almanach des Muses* de 1797. Schiller y fait dire au *Rhin :*

« Fidèle comme il convient au Suisse, je garde la frontière de la Germanie; mais les Gaulois passent par-dessus mes flots patients. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ancienne prison de ville.

Au loin le pont de Max.
Dessin de Catenacci d'après une photographie

Flèches de Saint-Laurent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

18 septembre.

Les deux premiers étages de l'hôtel du *Cheval-Rouge* sont envahis depuis deux jours par des familles anglaises. On m'a logé très-haut, « en belle vue, » m'a dit *mein herr* Galimberti.

A mon réveil, au lieu des vagues rumeurs matinales des grandes villes, j'entends deux ou trois bruits très-distincts qui ne servent qu'à faire mieux ressortir le silence : le roulement lointain d'une voiture, des coups secs frappés sur un tonneau, une mère qui appelle sa fille: « Mina! Mina ! »

J'approche de la fenêtre. L'instant est solennel. Serai-je agréablement et vivement surpris ? — Es-tu bien différente de toutes les villes que j'ai vues, m'étonneras-tu, t'aimerai-je, Nuremberg ? — J'ouvre. La vue est bornée. La façade modeste de l'hôtel se développe sur une petite place, un marché au vin. A ma gauche, voici bien Saint-Sebald. En face, une vaste et lourde bâtisse carrée, sans aucun style, s'élève entre la ville et moi. D'après un de mes auteurs, c'est la maison de Serz, qui aurait eu pour hôtes, en 1630, Wallenstein ; en 1649, Ottavio Piccolomini, « ce vieux chat hypocrite, » comme disait le capitaine Hillo. Wallenstein ! le grand-duc de Friedland ! l'une des physionomies les plus extraordinaires de l'histoire moderne ! Que ne donnerais-je pas pour le voir apparaître une seconde seulement à l'une de ces fenêtres tel qu'il dut s'y montrer plus d'une fois au peuple : « maigre, de haute stature, teint jaunâtre, cheveux roux et courts, yeux petits, étincelants, un sérieux terrible [1] ! »

Que venait-il faire en 1630 à Nuremberg, deux ans avant de l'assiéger ? N'avait-il pas osé se loger dans le château impérial avant d'être (ce qu'il rêvait alors sans doute) empereur lui-même ? Avait-il avec lui son cortége de barons et de chevaliers, ses soixante pages, ses cinquante trabans, ses cent carrosses, ses cinquante chevaux de main, ses douze patrouilles tournant sans cesse autour de sa personne ? Des députations de patriciens nurembergeois attendaient-elles respectueusement son bon vouloir devant sa porte, dont les sentinelles repoussaient la foule empressée, avide, houleuse, murmurante ? Une telle puissance ! l'idole de si redoutables armées ! Quel luxe ! quel éclat ! quelle animation !... dans ma pensée qui rêve. Au lieu de cette grande ombre et de sa cour, je ne vois au premier étage du vieux bâtiment que deux servantes confectionnant, à tour de bras et de rouleaux, de larges galettes, et, au second étage, une dame pâle, belle, jeune encore, qui porte le front haut, tient ses bras croisés, et fait avec régularité dix pas en avant et dix pas en arrière à reculons. Que peut signifier cette promenade peu usitée lorsqu'on n'a plus huit ou dix ans ? Qu'en aurait pensé Hoffmann ? Mais quand M. le conseiller visitait Nuremberg, il se sentait pris d'une nostalgie du passé si grave, si magistrale, qu'il en oubliait toutes ses hallucinations, et ne trouvait plus à exprimer que les effusions sentimentales qui débordent de l'âme de tout archéologue vraiment passionné : c'est ce qu'on peut voir dans sa préface d'un joli conte dont la scène se passe à Nuremberg.

« Ton cœur, dit Hoffmann [1], n'a-t-il jamais battu d'une émotion douloureuse, cher lecteur, lorsque tes regards planaient sur une cité où les magnifiques monuments de l'art germain racontent, comme des langues éloquentes, l'éclat, la pieuse persévérance et la grandeur réelle des temps passés ? Ne te semble-t-il pas alors que tu pénètres dans une demeure abandonnée ?... Tu t'attends à voir un des vieux habitants paraître et s'avancer pour t'accueillir avec une cordialité hospitalière ; mais c'est vainement : la roue éternellement rapide du temps a emporté les anciennes générations, le passé n'est plus, la vie présente te heurte et te cerne de toutes parts. Il ne reste rien de ton beau rêve qu'une ardeur profonde qui fait tressaillir ton sein de légers frémissements.

« Voilà les impressions qui agitaient mon âme toutes les fois que ma route me conduisait dans la célèbre ville de Nuremberg. M'arrêtant tantôt devant la merveilleuse fontaine du marché, tantôt contemplant la tombe de Saint-Sebald ou la chapelle du Saint-Sauveur, passant tour à tour du château à la maison de ville, ornée des tableaux profonds d'Albert Durer, mon âme s'abandonnait tout entière aux douces rêveries qui l'enchaînaient au milieu des magnificences de l'ancienne ville impériale que le vieux poëte Rosenblut a chantée dans ses vers [2]. »

Je pars pour ma première excursion.

Sur la plaque en cuivre de la maison voisine de l'hôtel, je lis ces mots en lettres d'or : *Julius Simon*. Je ne cherche pas à savoir ce que peut être celui-ci. Qu'il soit heureux ! C'est assez qu'il éveille en moi le sentiment d'une amitié qui m'honore, et qu'il me reporte à travers l'espace vers l'un des plus nobles cœurs de ma patrie.

A quelques pas plus loin, je me trouve devant le presbytère de Saint-Sebald. De son mur sort à demi, à hauteur d'un premier étage, une charmante petite œuvre d'architecture de forme octogone que je ne saurais comment nommer, si mon *taschenbuch* (livre de poche) ne me soufflait les mots « petit chevet » ou « grand chœur du presbytère. » Cette saillie est sans doute le prolongement d'une chapelle. Le joli édicule est porté sur un pilier que couronne une corniche à moulures ornée de feuillage. Six figures d'anges sont sculptées aux angles, à la base des clochetons qui séparent les pans de l'octogone. Dans les cadres ou champs, au-dessous des fenê-

1. Schiller, *Histoire de la guerre de trente ans*, liv. II, p. 133. Traduction de Ad. Regnier. — Hachette, 1860.

1. *Maître Martin et ses apprentis, ou les Maîtres chanteurs.*

2. Ce poëte Rosenblut vivait de 1431 à 1460. Il parcourait l'Allemagne, allant de cour en cour, sans doute pour chanter aux fêtes des princes. Les rares renseignements que donnent sur lui les biographes sont assez obscurs. Ce maître chanteur peignait, dit-on, des armoiries. On paraît le confondre quelquefois avec un autre poëte de son nom, qui aurait été prieur d'un couvent de Dominicains. Son poëme sur Nuremberg n'a jamais été imprimé. On a de lui un grand manuscrit in-folio plein de poésies de toutes sortes, entre autres de poésies carnavalesques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tres, cinq bas-reliefs représentent des sujets de la vie de la Vierge. Une guirlande de feuillage sépare le haut des fenêtres du toit, et dans l'intervalle, entre l'arc des fenêtres et les clochetons, d'autres anges déploient des banderoles. Toute cette composition amusante, qu'on croit dater de 1318, est d'un art vraiment exquis. Mais voici bien une autre surprise! Est-il vrai? C'est là, dans cette loge vitrée, que vers 1512, Melchior Pfintzing, prévôt de Saint-Sebald, écrivait le Theuerdank!

O brave Theuerdank, et toi, mystérieux chevalier de la roue, vous avais-je donc oubliés?

A ce moment, qui m'aurait rencontré sur cette place étrangère aurait pu me croire transformé en statue. Les cent dix-huit gravures du poëme de Melchior Pfintzing passaient comme les scènes d'un drame derrière ces vitraux coloriés, et j'y voyais se dérouler en mon imagination toute la belle *Histoire des aventures et actions périlleuses du fameux héros et chevalier Theuerdank*[1].

Quel est ce vieillard couronné? C'est le roi *Romreich* (riche en gloire). Sa fin approche. Les nobles de sa cour viennent au pied de son trône et lui disent : « Seigneur, tu n'as pas de fils. Donne à ta fille, à la belle *Erenreich* (riche en honneur), un époux jeune et vaillant qui, après ta mort, soit son soutien et protége le royaume contre ses ennemis. »

Le roi, ému de ces sages conseils, fait choix du seul prince vivant digne de porter après lui sa couronne, le chevalier *Theuerdank* (aux nobles pensées), qui, en ce temps-là, remplissait l'univers du bruit de ses exploits.

Cela fait, le vieux roi meurt dans son jardin. (Je le vois encore, le pauvre homme, couché parmi les fleurs.)

La belle Erenreich, en fille obéissante, envoie sans délai un messager à Theuerdank. Mais on verra plus loin qu'elle n'était pas aussi pressée que d'abord elle paraissait l'être.

Le chevalier, qui n'est pas un fils moins soumis, prie son père de lui donner son consentement, ses conseils, puis part à cheval avec son fidèle compagnon *Ernhold* (héraut de renommée, témoin ou gardien d'honneur).

Rien n'est charmant comme de voir ces deux beaux jeunes gens chevaucher ensemble à travers les vallées, les monts, les fleuves, les villes du nord. A l'âge où tout homme est naïf et poëte, j'ai passé bien des heures à les suivre.

Theuerdank, armé de pied en cap, est fier, confiant, impétueux : c'est Thésée, jaloux d'Hercule, en quête de luttes et de gloire.

Ernhold n'est pas un guerrier. Nul casque ne pèse sur sa tête. Sa main, au lieu de lance ou d'épée, porte une légère baguette que couronne une fleur. Au milieu de sa poitrine est dessinée une roue montée sur une tige à trois pieds (cette tige alourdit un peu le symbole : un artiste italien l'eût supprimée). Ernhold est rêveur, muet, n'agit pas : à cheval ou à pied, il est toujours là, près de Theuerdank, ses regards fixés sur lui. Theuerdank ne paraît soupçonner sa présence qu'à de rares instants.

Ernhold produit l'effet du fantôme de la solitude dans la *Nuit d'août*.

Qui donc es-tu, toi que dans cette vie
Je vois toujours sur mon chemin?
Je ne puis croire, à ta mélancolie,
Que tu sois mon mauvais destin!
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié,
Ta douleur même est sœur de ma souffrance
Elle ressemble à l'amitié.

La route que suivent les deux jeunes gens est longue, semée d'aventures extraordinaires et de périls. Les événements sont sinon parfaitement conformes à l'histoire, du moins possibles, et ils ne sont ni d'Athènes ni du royaume d'Utopie, mais bien Allemands. Le poëte a dédaigné de faire aucun emprunt aux âges héroïques : il est le naïf historien d'un héros de sa génération et de son pays.

A la cour d'Erenreich, quelques seigneurs ambitieux se sont irrités à la pensée d'avoir pour maître un prince étranger. Ils ont conspiré contre Theuerdank et juré sa mort.

Trois capitaines vont à la rencontre du chevalier. Le premier s'appelle *Furwittig* (téméraire), le deuxième, *Unfalo* (événements fâcheux), le troisième, *Neidelhard* (cœur envieux).

Furwittig (on reconnaît ce capitaine à son gros bonnet de fourrure) flatte et excite perfidement le penchant de Theuerdank pour les entreprises hasardeuses. Il l'entraîne dans des chasses imprudentes, au bord des torrents, sur les pentes abruptes des montagnes, contre le lion, le sanglier, le cerf ou le chamois. Il essaye de le

1. En Allemagne, on désigne ce poëme seulement par le mot *Theuerdanck*. Le titre est : *Die Geuerlicheiten und eins teils der Geschichten des loblichen streitbaren und hochberumbten Helds und Ritters Tewrdannckhs* (Histoire des hauts faits d'armes et de quelques aventures et actions périlleuses du fameux héros et chevalier Tewrdannck).

Le volume est de format in-folio. Le texte est composé avec des caractères mobiles, gravés ou fondus exprès, et qui figurent une belle écriture allemande. Cette sorte de caractère est connue dans les imprimeries d'au delà du Rhin sous le nom même du poëme.

Les gravures sur bois, au nombre de cent dix-huit, ont été exécutées par Hans Schäuffelein et ses élèves, ou d'après ses dessins, par Jost von Negker, etc.

L'épître dédicatoire de la première édition porte la date du 1er mars 1517.

Jean Franco a traduit ce poëme en prose française avec le titre : « Les dangiers, rencontres et, en partie, les aventures du digne très-renommé et valeureux *chier merciant* (*cari gratias*); » mais le mot *Theuerdanck*, dans l'intention de l'auteur, signifie : « qui a de hautes pensées, l'esprit porté aux choses difficiles et aux grandes actions. »

Melchior Pfintzing, issu d'une des plus nobles familles nurembergeoises, dont une branche était également illustre en Silésie, naquit en 1481; son père était sénateur et édile. L'empereur Maximilien lui confia des missions importantes. De 1512 à 1531, il fut prévôt de Saint-Sebald, mais sans cesser pendant cet intervalle d'accompagner Maximilien comme conseiller ou de le servir dans diverses négociations. Il mourut à Mayence en 1535.

Les exemplaires du *Theuerdank* que possèdent la bibliothèque de la rue Richelieu et celle de Besançon sont dans un très-bel état de conservation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

faire périr moins glorieusement sous la glace ou sous une meule. Theuerdank devine enfin ses mauvaises intentions, et lui donne un grand coup de poing ganté dans l'œil. Furwittig s'esquive. Un sourire effleure les lèvres d'Ernhold.

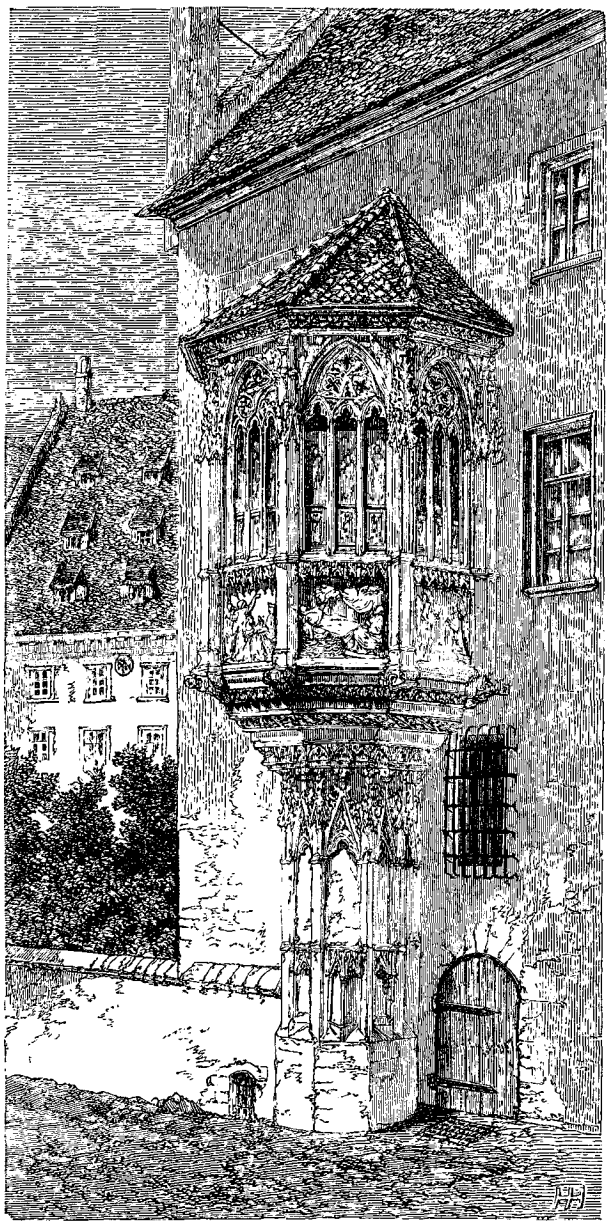
Unfalo vient à son tour. Ce capitaine n'a qu'un modeste chapeau rond. Il s'insinue aussi dans l'amitié de Theuerdank et l'engage dans de nouveaux dangers. Il défie son courage et le fait sauter d'un rocher à un autre au-dessus d'un abîme ; il le conduit sous une avalanche, sous les bonds d'une énorme pierre ; il l'expose aux foudres du ciel, à des vents furieux, à des tournois où l'on ne combat pas courtoisement, et finalement à une explosion de poudre dans une chambre meublée comme au seizième siècle. Pour le coup, Theuerdank s'emporte et envoie Unfalo à tous les diables ses pareils.

Neidelhard (que pouvait-il bien avoir sur la tête?), a une tâche plus difficile, venant le dernier. Les meilleurs stratagèmes sont épuisés. Aussi prend-il le parti de laisser de côté la flatterie et la ruse. Il va directement au but ; il fait attaquer Theuerdank par des troupes de soldats (des cuirassiers), puis par des assassins. De guerre lasse, il empoisonne ses plats. Theuerdank trouve ce dernier procédé tout à fait déloyal, et chasse Neidelhard.

Après tant d'aventures, on est soulagé de voir le héros arriver sain et sauf devant la jeune reine, vêtue d'une robe magnifiquement brochée d'or.

Elle l'accueille gracieusement, mais ne se hâte pas assez, au gré du lecteur, de le prendre pour époux. Cédant à des conseils dont elle ne soupçonne point la perfidie, elle ordonne un tournoi où les conspirateurs espèrent bien faire périr cette fois le chevalier.

Naturellement Theuerdank est six fois vainqueur, et sa jeune fiancée pose en rougissant sur son front une couronne de lauriers.



Le chœur du presbytère de Saint-Sebald. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Alors Ernhold, qui jusque-là est toujours resté simple témoin des hauts faits du héros, sort de son impassibilité idéale, et dénonce publiquement les crimes des trois capitaines, Furwittig, Unfalo et Neidelhard. Le premier a la tête tranchée ; le second est pendu ; le troisième est précipité du haut d'une tour dans une rivière. (Ces supplices remplissaient mon âme enfantine d'horreur. Je sautais d'ordinaire par-dessus ces trois gravures.)

On se croit arrivé à l'avant-dernière scène ; on espère qu'il n'y a plus qu'à célébrer les noces, et ce n'est pas sans un peu de déception qu'on est informé par la gravure suivante qu'Erenreich a résolu d'envoyer son fiancé combattre.... qui ? les Turcs !

La dernière estampe, semblable à une apothéose, montre le chevalier, au milieu d'une forêt, les pieds posés sur une roue formée de quatorze épées croisées. Ernhold regarde !

Bien des années après, il m'arriva de rencontrer à notre grande Bibliothèque de Paris, qui change si souvent de nom, un commentaire de ce merveilleux poëme composé dans le presbytère de Saint - Sebald. J'appris alors que le roi Romreich était Charles, duc de Bourgogne ; Erenreich, Marie, sa fille unique, et Theuerdank, Maximilien Ier, duc d'Autriche, dont Melchior Pfintzing avait été le conseiller.

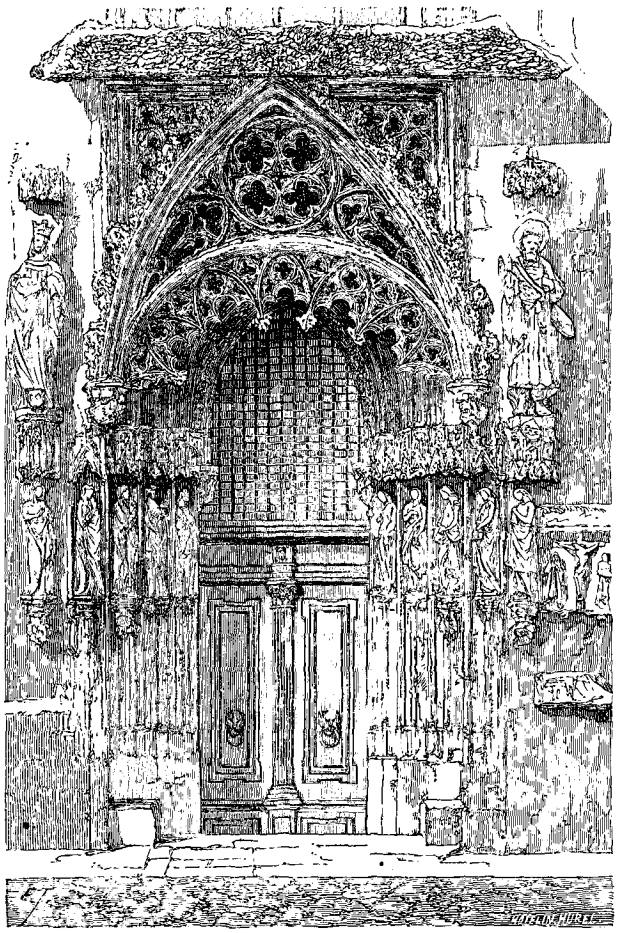
Maximilien n'avait que dix - huit ans lorsqu'il épousa Marie de Bourgogne, et il est vrai qu'il y avait eu beaucoup d'obstacles à ce mariage. Marie l'aimait ; elle lui avait envoyé un anneau comme gage de sa foi. Cette princesse était belle, douce et bonne. Elle mourut, victime de sa pureté et de sa délicatesse extrêmes, à vingt-cinq ans.

Les témérités de Maximilien sont historiques. On montre, près d'Innsbruck, la paroi d'un rocher où il resta un jour entier suspendu au-dessus d'un abîme.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'église de Saint-Sebald est noire et de proportions qui n'ont rien d'imposant. Le style, mêlé de roman et de gothique, est indécis. Les deux tours surmontées de clochers, terminées vers la fin du quinzième siècle, ne s'élancent certes pas assez spirituellement pour faire naître l'idée de « flammes ou de doigts qui montrent le ciel.» Je me sens à peu près indifférent et froid. Mais je revois extérieurement avec intérêt le crucifix colossal en bronze, coulé, dit-on, en 1482, par les frères Stark. Dans le mur du chevet, s'ouvre une grotte assez profonde, où la scène de la Passion est représentée en plein relief : une lampe en pierre, artistement travaillée à jour, répandait autrefois pendant la nuit sa lumière tremblante sur toutes ces rudes images grises, vigoureusement taillées par Adam Krafft, en 1494. Près du corps de garde et de ses canons, un bas-relief du même artiste figure un jugement dernier.

Au nord, la porte des Mariées (*Brautthür*), œuvre de la fin du quinzième siècle, me retient quelques minutes attentif et diverti. De son ogive tombe en festons une sorte de riche dentelle de pierre. D'un côté est la statue de la Vierge, de l'autre, celle de saint Sebald portant un petit modèle de l'église. Au-dessous, sont rangées, à droite, les cinq vierges sages, à gauche, les cinq vierges folles. Ces figures de jeunes femmes ne manquent point d'agrément; mais il ne faut pas les regarder de trop près : on s'apercevrait qu'elles se ressemblent toutes trait pour trait, et que le type, dix fois répété, est un peu lourd. Les draperies elles-mêmes sont trop rondes, et n'ont pas été assez délicatement fouillées. Mieux vaut s'en tenir à respectueuse distance, se redire mentalement la charmante parabole qu'elles évoquent dans la mémoire [1] et en tirer quelque peu de morale.



La Brautthür (porte des Mariées) à l'église de Saint-Sebald (quinzième siècle). Dessin de Thérond d'après une photographie.

Combien d'entre nous ont oublié, étant jeunes, de remplir d'huile leur lampe! Aussi n'est-ce pas un sujet d'étonnement s'ils ont tant de peine à éclairer leur marche et si, quand surviennent les événements obscurs, on les voit s'arrêter indécis, tournoyer sur eux-mêmes, ou revenir timidement en arrière.

La porte opposée à la Brautthür est ouverte : j'entre. La famille du gardien est réunie dans une des chapelles. Femmes, jeunes filles, enfants, m'ont l'air, en ce moment, d'y vaquer aux soins ordinaires du ménage.

J'avance jusqu'au milieu de la nef : rien ne ressemble moins que ce que je vois à l'intérieur d'un temple protestant. Les fonds d'or des triptyques ouverts rayonnent de toutes parts; les autels sont ornés de crucifix, de flambeaux d'argent, de broderies et de fleurs; les verrières diaprent les arceaux, les piliers et les dalles de longs rubans diaphanes, rouges, jaunes ou bleus. En quelque endroit que le regard se porte, il rencontre des bas-reliefs, des peintures, des ornements qui récréent les yeux et l'esprit : ce sanctuaire d'un culte réputé iconoclaste est un véritable musée. Tout catholique est obligé de rendre hommage à ce respect des protestants nurembergeois pour les images saintes. Parmi tant d'œuvres, quelques-unes attribuées à des maîtres, je ne puis hésiter, me sentant tout d'abord attiré invinciblement par la merveille de l'art nurembergeois, le tombeau de saint Sebald, composé, modelé, ciselé, coulé en bronze par Pierre Vischer et ses cinq fils, de 1506 à 1519.

Il faut que l'heure où les touristes ont l'habitude de visiter les églises ne soit pas encore sonnée. Le gardien ne me voit ni ne m'entend : il est tout occupé à nettoyer, à polir l'illustre tombeau, et n'y va pas de main morte : il frotte, brosse, frappe, essuie, grimpe, saute

1. Tous nos lecteurs ont-ils les *Évangiles* à portée de leur main? On a quelque raison d'en douter, et on ne s'étonnerait pas si plusieurs d'entre eux n'avaient pas relu la parabole des dix vierges depuis leur enfance.

« Les dix vierges, ayant pris leurs lampes, s'en allèrent au-devant de l'Époux. Il y en avait cinq d'entre elles qui étaient folles (étourdies, légères de raison), et cinq qui étaient sages (prévoyantes). Les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles. Les sages, au contraire, prirent de l'huile dans leurs vases avec leurs lampes. Et comme l'Époux tardait à venir, elles s'assoupirent toutes, et s'endormirent. Mais, sur le minuit, on entendit un grand cri : « Voici l'Époux qui vient, allez au-devant de lui. » Aussitôt toutes ces vierges se levèrent et accommodèrent leurs lampes. Mais les folles dirent aux sages : « Donnez-nous de votre huile, parce que nos lampes s'éteignent. » Les sages leur répondirent : « De peur que ce que nous en avons ne suffise pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans ce petit monument (qui a cinq mètres de haut, presque trois de long), passant une jambe d'un côté, ses bras et sa tête de l'autre, s'évertuant à donner le vertige. Que les mânes de Vischer ne s'irritent point ! mais ce brave homme a vraiment l'air de rétamer. Bien lui prend, d'ailleurs, d'être court et fluet : cet exercice-là ne siérait nullement, par exemple, à mon hôte du *Rothe Ross*.

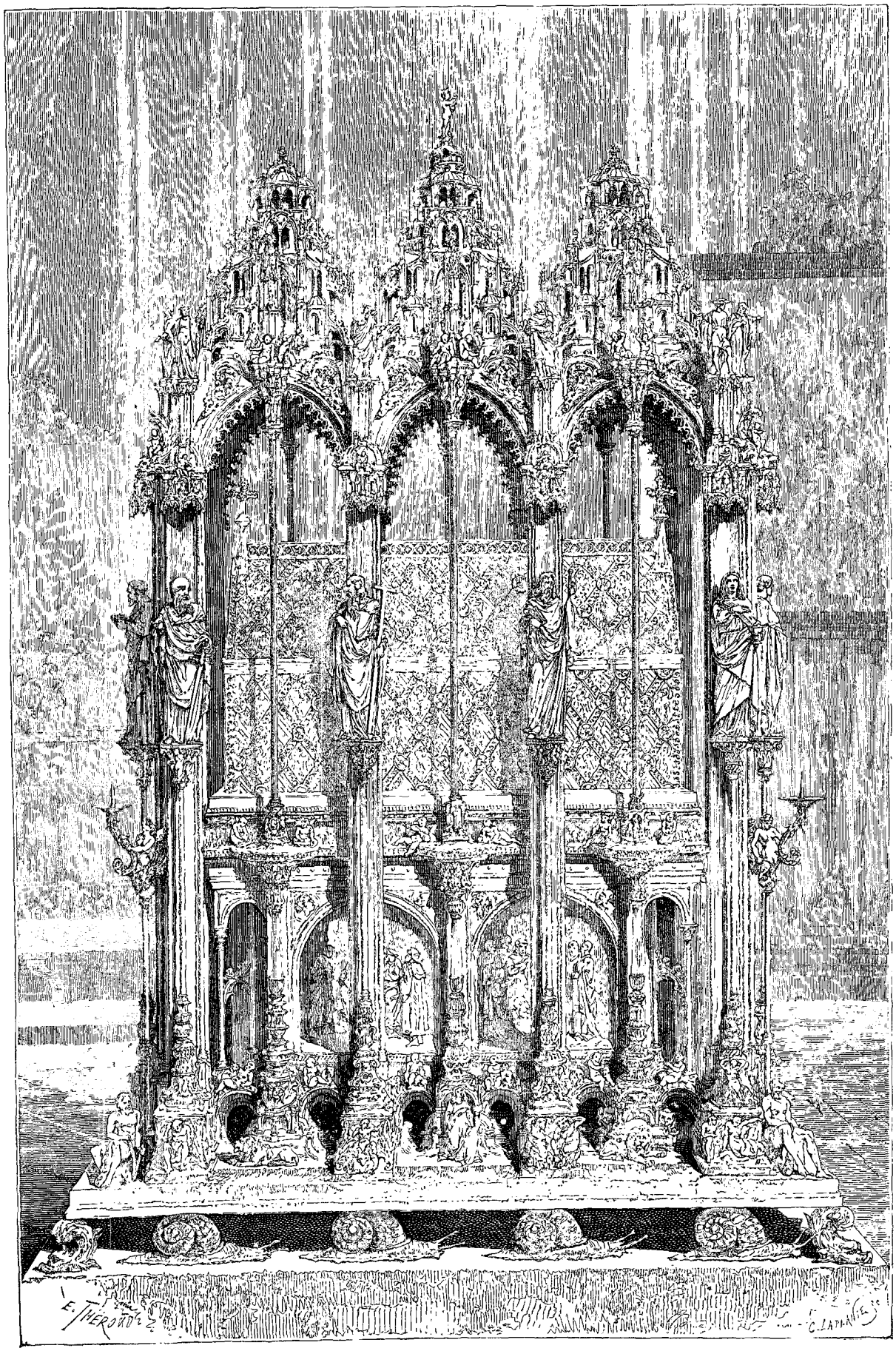
La châsse, lamée d'or et d'argent, qui contient les reliques de saint Sebald, est abritée sous un élégant petit édifice gothique. Le socle est décoré de bas-reliefs qui racontent la vie du saint et ses miracles. A regarder l'ensemble de l'œuvre, on est d'abord embarrassé par sa composition un peu complexe, surtout par la multitude et la diversité de ses figurines mythologiques ou chrétiennes, apôtres, pères de l'Église, anges, amours, syrènes, Hercules, sans compter les lions, dauphins, escargots, et insectes : c'est tout un monde! Mais peu à peu l'ordre se fait, le charme secret agit, l'art délicat des détails intéresse : on éprouve un plaisir exquis à étudier une à une les belles figures d'apôtres que supportent les colonnettes ; elles sont vraiment bien grandes dans leur petite taille ! elles font penser à Ghiberti et à Donatello : le souffle florentin est venu jusqu'ici en passant par Venise. L'inspiration plus purement allemande se reconnaît auprès, dans de jolies statuettes, mais où l'on a le sentiment qu'elle pèse un peu, qu'elle ne s'élève ni si librement ni si haut. Tout n'est pas de même valeur : le goût du bon sculpteur nurembergeois et de ses enfants a eu des défaillances. On n'est point là en contemplation si parfaitement égale et sereine que devant la porte du baptistère de Sainte-Marie des Fleurs. Mais pourquoi cette pensée? Mieux vaut écarter toute comparaison et admirer avec reconnaissance. Le tombeau de saint Sebald est digne de sa célébrité. Pierre Vischer, qui s'est figuré lui-même liliputiennement à l'une des extrémités de la tombe, en costume de simple ouvrier, est un artiste de premier ordre : il suffirait à l'honneur de Nuremberg de lui avoir donné naissance.

Si j'étais sage, je ne regarderais de tout le reste de cette journée aucune autre œuvre d'art. Me voici, grâce à Vischer, en digne et heureuse disposition d'esprit : qu'aurais-je de mieux à faire que de me soutenir le plus longtemps possible dans cette sphère de satisfaction idéale et de douce paix? A vingt ans, lorsque je venais d'entendre *Cinna*, *Polyeucte*, *Nicomède* ou le *Cid*, j'avais toujours grand soin de sortir du théâtre avant la petite pièce, emportant en toute hâte ces grandes visions héroïques, dans la crainte de quelque impression inférieure qui les eût effacées de mon cœur ravi! Je fuyais impatient à ma chambrette, et je m'y enfermais palpitant, heureux de n'avoir plus rien à redouter du monde dans les longs silences de la solitude et de la nuit.

Je n'ai pas évité la petite pièce. Mais comment faire, au milieu du jour, dans une ville où l'on est exposé, ainsi que dans celle des Médicis, à rencontrer quelque œuvre d'art des quinzième ou seizième siècles à chaque pas, partout, sur les places, à l'intérieur des cours, sur les murs? En ce temps-là on ne se complaisait pas à la froide symétrie, à la monotonie nue et insignifiante des longs alignements, on ne comprenait point le charme des grandes surfaces planes, uniformes et muettes. On aimait, au contraire, sur les places et le long des rues, dans les monuments comme dans les habitations privées, la diversité, les contrastes, les lignes interrompues, les saillies, la libre expansion du goût et du caractère individuels. Les artistes, encouragés, sollicités par le sentiment public, déployaient une verve et une activité extraordinaires. De simples marchands en détail faisaient décorer l'extérieur de leurs maisons de statues ou de bas-reliefs dont ils donnaient eux-mêmes la première idée ; et, aujourd'hui, nous sommes heureux d'orner nos musées ou nos collections privées de ces enseignes sculptées, religieuses ou historiques, allégoriques ou plaisantes. Par quelles influences expliquer cette merveilleuse efflorescence du goût des arts en Europe, aux quinzième et seizième siècles, jusque dans les professions les plus vulgaires? Le petit trafiquant, l'artisan, l'homme du peuple étaient-ils plus éclairés que ceux de notre siècle? Les écoles d'art, les expositions de peinture et de sculpture étaient-elles plus nombreuses? Non : mais il s'agitait dans les âmes quelque chose qui avait besoin de l'art pour s'exprimer extérieurement. La source était ancienne et profonde : elle avait jailli sous la puissante commotion des tremblements du Golgotha, de la chute épouvantable du colosse romain, des hordes impétueuses du nord foulant, ravageant, transformant la surface de l'Europe : elle avait été, pendant une longue suite de siècles, tumultueuse et d'abondance déréglée, trouble, sombre, tempétueuse comme la destinée des peuples; mais, vers le quinzième siècle, alors qu'achevaient de se dissiper les terreurs du moyen âge et que commençaient à renaître la sécurité et la confiance parmi les hommes, on la vit s'épancher plus mesurée, plus contenue, plus transparente, et comme pénétrée de la pure et sereine lumière d'un ciel nouveau. Ce n'est pas pendant la crise des émotions violentes que peuvent s'épanouir les belles et nobles inspirations de la sensibilité poétique et des arts. Qui de nous n'est capable d'en juger par quelqu'une des grandes épreuves de son existence? C'est peu après, quand l'esprit sent se

pour nous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en ce qu'il vous en faut. » Mais pendant qu'elles allaient en acheter, l'Époux arriva ; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et la porte fut fermée. Enfin, les autres vierges vinrent aussi, et lui dirent : « Seigneur, ouvrez-nous. » Mais il leur répondit : « Je vous le dis en vérité, je ne vous connais point. » Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure. (*Évangile selon saint Matthieu.*)

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le tombeau de saint Sebald à Nuremberg. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêler aux frémissements et aux agitations de ses souvenirs, le souffle caressant d'un air plus libre et les douces séductions de l'espérance. Plus tard la source s'appauvrit et se glace, jusqu'au jour nécessaire où un autre ébranlement solennel vient réveiller les hommes de leur indifférence et de leur égoïsme, et remuer, jusque dans les profondeurs de leur âme, ce qu'il y a en eux de supérieur et de divin.

J'étais sorti de Saint-Sebald, sans avoir voulu m'arrêter devant la cuve en cuivre où fut baptisé Wenceslas, ni devant les peintures de Wohlgemuth, de Kulmbach, de Veit Stoss, de Heideloff, de Veit Hirschvogel et autres. J'avais en idée de chercher du ciel et de l'eau, de revoir la Pegnitz. J'entrai au hasard dans une rue, la Winklerstrasse, qui part de l'extrémité sud de Saint-Sebald et se dirige en droite ligne du côté de la rivière. Mais à vingt pas, levant la tête, je remarquai, au-dessus de la porte d'une maison qui a été et qui est encore peut-être celle du pesage public, un grand bas-relief d'aspect singulier. Voici ce qu'on y a figuré : un maître peseur du seizième siècle, debout au centre de la scène, regarde en l'air l'aiguille d'une grande balance dont les deux plateaux portent, l'un des poids qu'empile un commis, l'autre un énorme ballot qui se soulève à grand'peine. Le propriétaire de la marchandise, vieux, à mine refrognée, fouille lentement et d'un air maussade au fond de son escarcelle : le prix qu'on lui demande le mécontente fort; à son gré, la balance n'y met pas de complaisance. On devine le colloque. Sur une banderole qui sort de la bouche du peseur public, on lit : « Pour toi comme pour les autres. » — Cette règle ou cette promesse publique d'équité est exprimée d'une manière vraiment très-divertissante et dans un excellent style comique. L'œuvre est d'Adam Krafft, et il est à regretter qu'il n'ait pas eu l'occasion d'exercer plus souvent son puissant ciseau dans ce genre familier : nous aurions maintenant sous les yeux les mœurs du seizième siècle bien conservées en opposition avec les mœurs modernes. Pensant ainsi, souriant ou même riant, je sens l'impression de la belle œuvre de Vischer qui à demi s'efface.

Mon émotion se relève. En me retournant, je lis, sur une plaque de marbre encastrée dans un mur, une inscription en lettres d'or dont voici la traduction :

JOHANNES PALM,
LIBRAIRE,
HABITAIT ICI,
EN 1806,
IL TOMBA VICTIME
DE LA TYRANNIE
NAPOLÉONIENNE.

Quel était ce Jean Palm? Quel rapport entre lui et Napoléon? Pourquoi, comment fut-il frappé?

Je l'ignorais alors. Aujourd'hui je le sais.

Un jour de cette année 1806 où la ville de Nuremberg fut cédée, bon gré malgré, à la Bavière[1], Jean Palm, libraire, reçut secrètement l'avis que le maréchal B.... avait donné ordre de l'arrêter. Sur les instances de sa famille, il sortit de la ville et se réfugia à Erlangen. Quelques jours après, ne pouvant supporter d'être plus longtemps séparé de sa femme et de ses enfants, et ayant conscience, d'ailleurs, qu'il n'avait rien à se reprocher, il revint de nuit à Nuremberg et se cacha dans une chambre retirée de sa maison. Les recherches s'étaient en apparence ralenties; il semblait qu'on l'eût oublié. Mais on soupçonnait son retour; on lui tendit un piége : il s'y laissa prendre. Un matin, un pauvre enfant mal vêtu vint au magasin de la librairie et présenta à la femme de Palm une liste de souscriptions pour sa mère, veuve, disait-il, d'un soldat allemand. Il demandait à parler à Palm lui-même. Palm, sans méfiance, le fit venir et lui remit quelque argent. L'enfant sortit. Peu de minutes après, des soldats français entrèrent brusquement, se dirigèrent tout droit vers la chambre qui leur avait été indiquée, saisirent Palm et le conduisirent chez le maréchal.

B.... le fit traduire immédiatement devant une commission militaire.

Accusé d'être l'auteur ou l'éditeur d'une brochure politique intitulée : « *L'Allemagne tombée dans une dégradation profonde,* » Palm répondit qu'il n'avait ni écrit ni édité cette brochure, et il offrit de prouver par témoins que les exemplaires saisis dans sa maison faisaient partie d'un ballot de livres dont il ignorait le contenu. Il demanda de plus d'être admis à prouver qu'il n'avait pas été vendu un seul exemplaire de cette brochure dans sa boutique.

On passa outre, et « attendu que rien n'était plus urgent que de sévir contre le progrès des doctrines hostiles aux droits des nations, au respect dû aux têtes couronnées et à tous les principes d'ordre et de subordination, » Jean Palm fut condamné à mort.

L'arrêt reçut son exécution le lendemain. Palm fut fusillé à Branau.

Avant de commander de faire feu sur lui, on lui demanda une fois encore de nommer l'auteur de la brochure. Il refusa.

Il était luthérien, et à Branau il n'y avait aucun ministre de sa religion. Deux prêtres catholiques lui offrirent le secours de leurs prières qu'il accepta avec reconnaissance.

L'un d'eux, prêtre de Salzbourg, se nommait Thomas Pölschl. Après la mort de Palm, il écrivit à sa veuve une admirable lettre dont voici quelques lignes :

« Nous lui avons fait demander si, malgré ce qui séparait notre foi de la sienne, notre présence et nos exhortations à cette heure solennelle ne pourraient pas

1. Les guerres de Trente et de Sept ans avaient endetté Nuremberg. Son crédit était tombé, son industrie languissait, sa population décroissait sensiblement. En 1796, ses anciens remparts ne lui avaient servi de rien contre notre armée de Sambre et Meuse. La vieille cité impériale fut bien obligée de s'avouer qu'elle ne pouvait plus se soutenir par elle-même : elle eut alors l'idée de s'offrir au descendant de ses anciens burgraves, le roi de Prusse; mais celui-ci trouva qu'elle lui coûterait trop cher. C'est l'acte de la confédération germanique qui a donné, en 1806, Nuremberg à la Bavière, et jusqu'ici la ville s'est bien trouvée de ce dénoûment.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

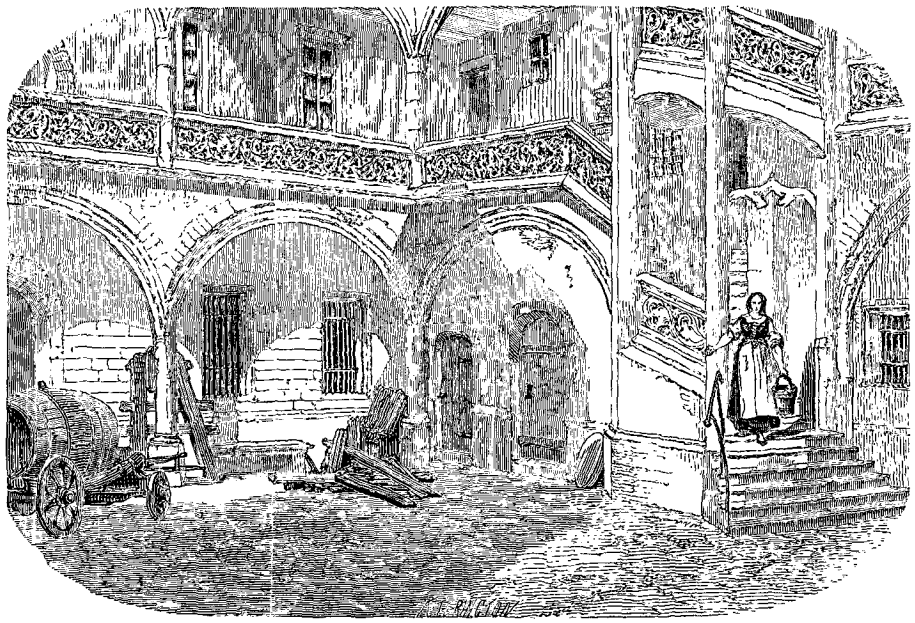
lui être de quelque consolation, l'assurant que, s'il pensait autrement, nous nous garderions de lui être une cause d'importunité. Il nous fit répondre aussitôt que nous serions les bienvenus ; en effet, il écouta attentivement tout ce qu'il nous parut bon de lui dire sur la charité et sur la foi dans un sens général, car notre respect pour les sentiments de tolérance et de fraternité chrétiennes nous interdisait de troubler en rien, à ce moment suprême, les convictions auxquelles il était resté fidèle depuis son enfance. Il récita ensuite avec une profonde dévotion ses deux hymnes favorites : *Alles ist an Gottes Segen*, et *Gott Lob, wenn ist es wieder Morgen*, et il nous pria de vous engager à les enseigner à vos enfants, et de leur recommander de se les rappeler toute leur vie, ajoutant qu'elles avaient toujours été pour lui une source de grand encouragement et de paix, et particulièrement pendant ces dernières heures du 20 août.

« Il dit aussi qu'il aurait bien voulu recevoir la communion selon les formes du culte luthérien ; mais il était impossible de satisfaire à son désir, parce qu'il n'y avait point là de ministre luthérien. Nous l'avons tranquillisé sur ce point, en l'assurant que notre Seigneur et Sauveur est certainement avec tous ceux qui, comme lui, le cherchent avec sincérité et observent sa loi dans la vie et à l'heure de la mort.

« Plusieurs heures s'écoulèrent dans ces échanges de bonnes pensées. Ses dernières paroles furent une tendre prière au Très-Haut pour qu'il eût pitié de vous et de ses enfants, et nous lui dîmes qu'il pouvait avoir toute confiance dans la bonté céleste. »

Jean Palm mourut avec un courage héroïque.

La nouvelle de cette mort se répandit dans toute l'Allemagne avec la rapidité d'un coup de foudre. Elle n'intimida personne, comme on l'avait espéré ; au contraire, elle souleva dans toutes les âmes une indignation profonde. Aujourd'hui encore on ne prononce en Bavière



Cour d'une maison, dans la rue Thérèse. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

le nom de Palm qu'avec une douleur mêlée de ressentiment. En 1862, on a élevé au pauvre libraire nurembergeois une statue sur le lieu même où il a été supplicié.

Je rentre à l'hôtel. On m'invite à m'inscrire sur le livre des voyageurs. Qui résiste jamais à la curiosité de le parcourir? On désire, on espère vaguement y rencontrer le nom d'un ami ou seulement d'un compatriote. A travers des centaines d'Anglais et d'Allemands, j'arrive à un unique Français. Quel était-il? Le sommelier me dit que cet individu faisait beaucoup rire les habitués et tout le personnel de M. Paul Galimberti. On l'avait surnommé : *Monsieur vive l'argent!* parce qu'il avait toujours les mots *vive l'argent* à la bouche. Ce représentant de la France, si jovial, colportait des échantillons de fil de fer. C'est bien. Le fer vaut l'argent, l'or et plus. La plus modeste industrie a le droit de lever la tête haut. Un riche négociant est même aujourd'hui un homme de bien autre importance qu'un savant ou un philosophe. A chacun son tour, dit-on. Rien de mieux. Mais qui que l'on soit, il serait bon d'aimer à faire respecter un peu, en quelque pays qu'on se trouve, la dignité de la patrie : la qualité de Français oblige.

Parmi les Anglais qui prennent leurs repas aux mêmes heures que moi se trouve un jeune adolescent, élève d'Eton, je suppose, qui lit et apprend par cœur tour à tour Homère et Virgile. Son gouverneur ou précepteur, est un vieillard dont le visage sérieux et la physionomie triste m'intéressent plus, ce me semble, que de raison. Qu'il paraît malheureux! Quelles ombres sur ce front! Quelles angoisses dans ces yeux! J'imagine qu'il lui a fallu, pour faire un tour d'Europe avec cet écolier, abandonner son foyer, sa femme, ses enfants. Il corrige parfois avec une ardeur singulière les épreuves d'un ouvrage d'érudition latine : c'est un dernier espoir de gain

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou de célébrité. Ce matin, il a rapporté, de ses premières courses dans la ville, deux jouets bien insignifiants, un très-petit baquet à cercle de cuivre, un étui où se déroule un dessin bizarre en laiton, et tandis qu'il les tournait entre ses mains et les regardait en rêvant, un demi-sourire éclaira un instant son visage. Ce soir, il a reçu une lettre, et des larmes sont venues à ses paupières.

---

19 septembre.

Au moment où, avant de sortir, je trace le plan de ma journée, un domestique entre et introduit un vieux petit bonhomme très-proprement vêtu qui, dit-il, veut me parler.

Je regarde de loin l'inconnu avec méfiance :

« Est-ce un guide?

— Monsieur, c'est un tailleur.

— Je n'ai pas besoin de tailleur. »

Le domestique hausse les épaules d'un air d'incertitude, et fait signe à l'homme d'avancer pour s'expliquer lui-même.

Ce petit vieillard, tout chétif, tient à la main un vaste chapeau noir, où il me semble que deux ou trois têtes comme la sienne s'enfouiraient dans l'invisible. Sa redingote brune descend jusqu'à ses talons; elle est ouverte et laisse voir du linge blanc, un gilet de velours violet presque neuf, une chaînette d'argent. Son visage est si ridé, qu'il m'est impossible de me faire aucune idée de ce que furent ou de ce que doivent être son nez et sa bouche : je n'aperçois guère que des sillons de toutes formes. Il parle français ou à peu près.

« Job Steyer, monsieur, je suis Job Steyer. Je viens avec respect chercher monsieur (il prononce *monsieueur*) pour lui faire voir le globe Behaim. »

Je le regarde fort étonné.

« Ce globe, dis-je, appartient à la ville. J'irai le voir à la bibliothèque, un autre jour, lorsque je me trouverai de ce côté.

— Monsieur fait erreur. Le globe a été rendu depuis longtemps à la famille Behaim qui, dans la saison d'été, est toujours absente, et si monsieur n'est pas particulièrement connu de l'homme d'affaires du major Behaim, monsieur, je crois, ne réussira pas à se faire montrer la chose de Nuremberg qu'il a le plus le désir de voir. »

(Comment ce tailleur sait-il si bien ce que je désire?)

« L'homme d'affaires part ce soir pour la Bohême, » ajoute-t-il en voyant mon indécision.

Refuserai-je? Cet homme, après tout, a deviné ma pensée et me rappelle un devoir. Je suis, de plus, très-convaincu que j'aurais grand tort de compter sur les indications des gens de l'hôtel. M. Galimberti n'est pas sans complaisance, mais il n'aime pas à parler, et ses jeunes serviteurs, venus récemment des bords du Rhin et de la Suisse, ne savent encore rien de Nuremberg. Ne pensant donc plus qu'au globe, je prends mon chapeau et je suis le petit homme qui passe fièrement au milieu des gens de l'hôtel, dans le corridor du rez-de-chaussée. Il est le triomphateur, et je suis sa conquête.

Nous traversons une petite place où l'on a élevé à Albert Durer une belle statue en bronze d'après un modèle du célèbre sculpteur de Berlin, Rauch, mort depuis peu d'années.

Dans la rue Thérèse (*Theresien Strasse*), le petit tailleur pousse une grande porte, et je vois une cour à moitié remplie de grandes tonnes et décorée de balcons en bois et d'un escalier sculptés d'un goût agréable.

« C'est ici, me dit-il avec un salut, une manufacture de tabac. »

Sur la place Saint-Gilles (Egidien platz), dans une belle maison qui appartient à M. Fuchs, j'entrevois un étroit escalier à jour en spirale d'un charmant effet et dont le plafond est sculpté d'une manière exquise.

A côté de l'église Saint-Gilles, devant le gymnase royal, fondé en 1526, s'élève, depuis 1826 seulement, une statue de Mélanchthon, par le sculpteur Burgschmidt.

Je contemple la figure de ce doux réformateur, qui, le jour où un de nos savants lui rendit visite, tenait d'une main sa Bible et de l'autre berçait son plus jeune enfant. Pendant ce temps, le petit homme s'éloigne, et quelques instants après revient précédé d'un monsieur très-grave qui porte un trousseau de clefs et m'invite à le suivre.

Nous entrons dans une jolie maison qui fait face à l'église Saint-Gilles. L'intérieur indique l'aisance, même la fortune. La pièce du rez-de-chaussée, pavée seulement, mais bien close et d'une propreté remarquable, paraît servir d'antichambre et de bûcher. L'escalier en bois est élégant quoique un peu massif. Nous montons à une petite chambre du second étage qui contient les archives de la famille. Le globe est au milieu, dans un cercle supporté par une sorte de trépied en fer.

Ce n'est qu'une vieille petite boule de bois couverte d'un morceau de vélin noirci par le temps et taché çà et là de quelques couleurs ternies. Mais qui peut la voir avec indifférence? A peine Behaim achevait-il, à Nuremberg, d'y tracer savamment le contour de toutes les terres jusqu'alors connues, quand trois caravelles, sortant de Palos sous un vent propice, avec Colomb pour guide, commençaient la découverte d'une autre moitié de notre monde! Le globe de Behaim est comme la borne milliaire qui marque la limite extrême des connaissances géographiques antérieures à Colomb. Un pas au delà, le rideau se lève, un éclair du génie dissipe les ténèbres, et le vieil Occident étonné voit se doubler comme par miracle la profondeur du théâtre humain!

Je considère avec respect ce précieux monument de la cosmographie du quinzième siècle : mon regard s'arrête longtemps sur l'île d'Antilia[1], marquée par Behaim

1. Cette île avait déjà été indiquée sur quelques cartes, mais non point dans la même situation. On remarque aussi sur ce globe une chaîne d'îles que Behaim a dessinée entre le quarante-cinquième degré nord et le quarantième degré sud, vers l'extrémité de l'Asie. On est surpris de ne pas y voir la désignation du détroit de Magellan. En effet, Herrera raconte, dans ses *Décades*, que Magellan avait confié à l'évêque de Burgos la certitude où il était de découvrir ce détroit « pour avoir vu une carte dressée par un certain Martin de Behemia, (Behaim) Portugais, à l'île Fayal, cosmographe de grand renom, qui lui avait donné de grandes lumières à ce sujet. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre l'Europe et l'Asie, à l'ouest des Canaries, au 24° de latitude, presque sous le signe de l'écrevisse. Behaim avait sciemment noté en ce point les pressentiments des cosmographes et des navigateurs les plus éminents de son époque, parmi lesquels lui-même avait le droit d'être compté, bien que son portrait peint sur une bannière du musée germanique, donne plutôt l'idée d'un beau et vaillant gentilhomme que d'un savant. Né à Nuremberg en 1459, il était issu d'une noble famille originaire de Bohême. Il avait connu dans sa ville natale l'astronome Regiomontanus (Jean Muller de Kœnigsberg, *de regio*, kœnigs, *monte*, berg), et dès sa jeunesse il s'était fort avancé dans l'étude des sciences. A l'exemple d'autres patriciens, il avait d'abord voyagé comme représentant d'une des branches du haut commerce de Nuremberg. Il avait visité les Pays-Bas, l'Italie, l'Espagne, le Portugal. A la cour de Lisbonne, il s'était aisément laissé enflammer à la passion des découvertes géographiques qu'encourageait et stimulait la politique généreuse de Jean II, dit le *Parfait;* il avait mis ses connaissances, son ardeur, son épée au service du roi, et il ne paraît pas contestable qu'il ait pris une glorieuse part aux explorations portugaises sur les côtes de l'Afrique occidentale, notamment à celle qui avait reconnu le Gabon. En 1486, il avait épousé, aux Açores, la fille du chevalier Hurber de Mœrkirchen, gouverneur des îles Fayal et Pico[1]. Le Portugal était ainsi devenu sa seconde patrie; il mourut à Lisbonne en 1506.

Escalier de la maison Fuchs, sur la place Saint-Gilles. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Cependant il avait voulu revoir Nuremberg en 1491, et il y était resté jusque vers la fin de l'année suivante. Ce fut durant ce séjour qu'il fit son globe, considéré avec raison par ses contemporains comme une œuvre d'une haute importance scientifique en même temps que comme une ingénieuse nouveauté. Pour satisfaire la curiosité des hommes instruits et du public, il fallut construire de si nombreux exemplaires de cette image de la terre en miniature, que toute une nouvelle industrie en prit naissance. Dès 1510, les fabricants de globes formaient à Nuremberg une corporation distincte, et leurs globes étaient renommés dans toute l'Europe[1].

Ma contemplation a sans doute duré trop longtemps. Lorsque j'en sors, je me trouve seul avec l'homme d'affaires qui, tout en se promenant d'un air pensif devant les casiers, remplis de nobles parchemins d'où pendent des sceaux en cire ou en plomb, remue ses clefs avec une secrète impatience. Je le remercie, je descends : je cherche des yeux sur la place le petit tailleur : il a disparu[2].

Une affiche, toute fraîche collée et d'un beau bleu, m'attire : c'est une annonce de spectacle. Il serait peut-être intéressant d'assister à la représentation de quelque comédie de mœurs populaires. Mais, ô déception ! on jouera *Paillasso und seine Familie* « Paillasse et sa famille, » mélodrame imité du français. La semaine précédente je m'étais détourné, avec un égal

1. A Nuremberg, on tient pour certain que Behaim, lorsqu'il vivait à l'île Fayal où il avait déjà presqu'un pied dans le nouveau monde, eut des relations avec Christophe Colomb et qu'il l'aida et l'encouragea par ses conseils et ses démonstrations. « Colomb, dit Herrera, fut affermi dans la pensée de chercher à l'ouest une route vers les Indes orientales, par son ami le Portugais Martin de Behemia, de l'île Fayal, grand cosmographe. » (*Decades*, liv. I et II).

En 1485, Jean II fit Behaim chevalier du Saint-Esprit et lui remit l'épée dans une cérémonie publique. Il le nomma membre d'une commission (*Junta de mathematicos*) chargée de chercher les moyens de calculer la hauteur du soleil. Behaim, élève, comme on l'a vu, de Regiomontanus, construisit un astrolabe pour l'usage de la navigation.

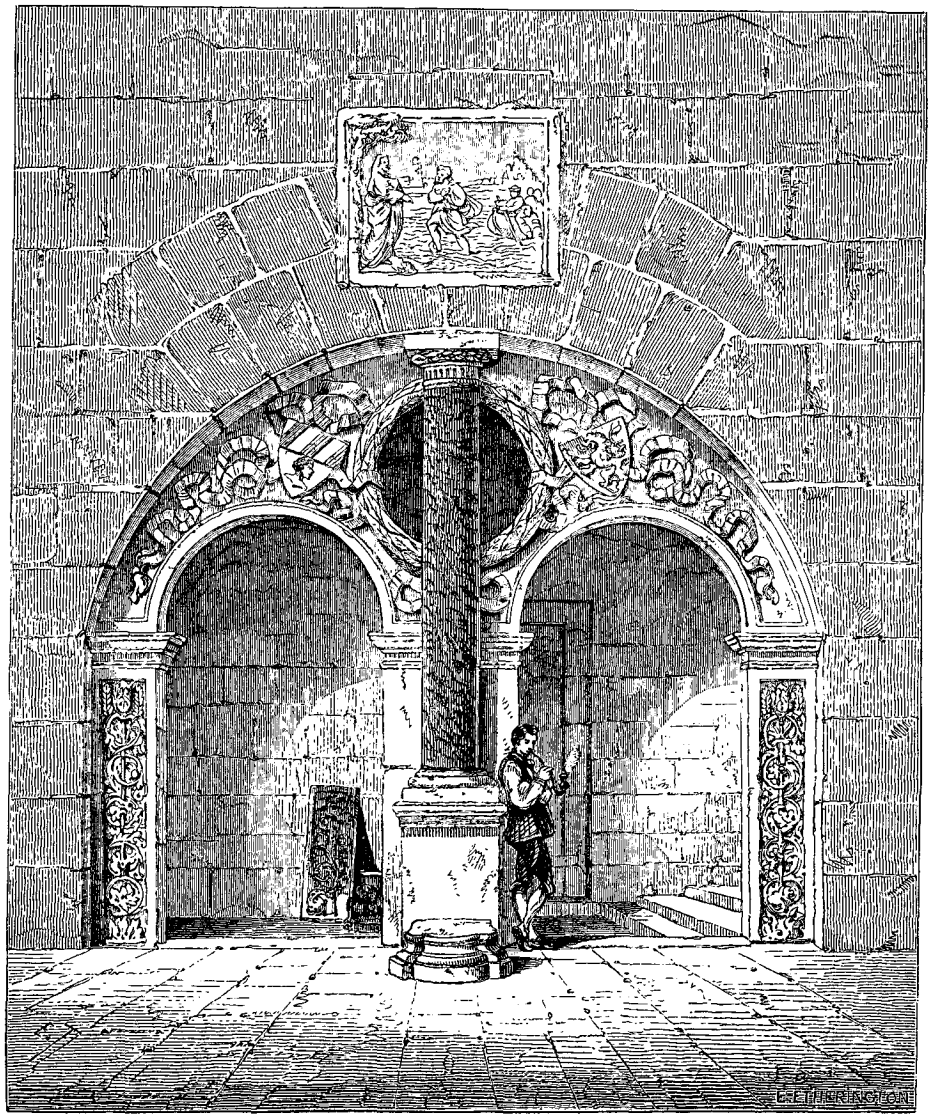
1. La bibliothèque de la rue de Richelieu possède une copie du globe de Martin Behaim, faite à Nuremberg en 1848. C'est une des curiosités les plus précieuses de la galerie du département des cartes.

2. Je dois une réparation à ce petit homme de Nuremberg, si complaisant. Ce n'était pas un guide. Il avait servi en France M. B..., membre de la Société de géographie, qui, depuis mon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déplaisir, à Munich, d'une affiche du théâtre du peuple (*Volktheater*), annonçant une imitation du trop fameux « Orphée aux Enfers. » Un des principaux rôles de cette bouffonnerie devait être joué par une naine.

Au delà d'Egidien-Platz, vers la promenade Weber, dans la rue d'Hirschel, je me trouve vis-à-vis l'une des maisons les plus originales assurément de Nuremberg. La façade parle aux passants par symboles : un éléphant et une boule (chasteté), une main (Dieu le Père?), un agneau, le soleil (Jésus), la lune (Marie, ou l'Église?). Que sais-je encore? Dans la cour, à l'entrée d'une chapelle, une colonne de marbre oriental supporte un double cintre. La clef de voûte de la chapelle est sculptée et représente la Cène. De hautes colonnes se dévelop-



Maison Tucher. Porte de la chapelle. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

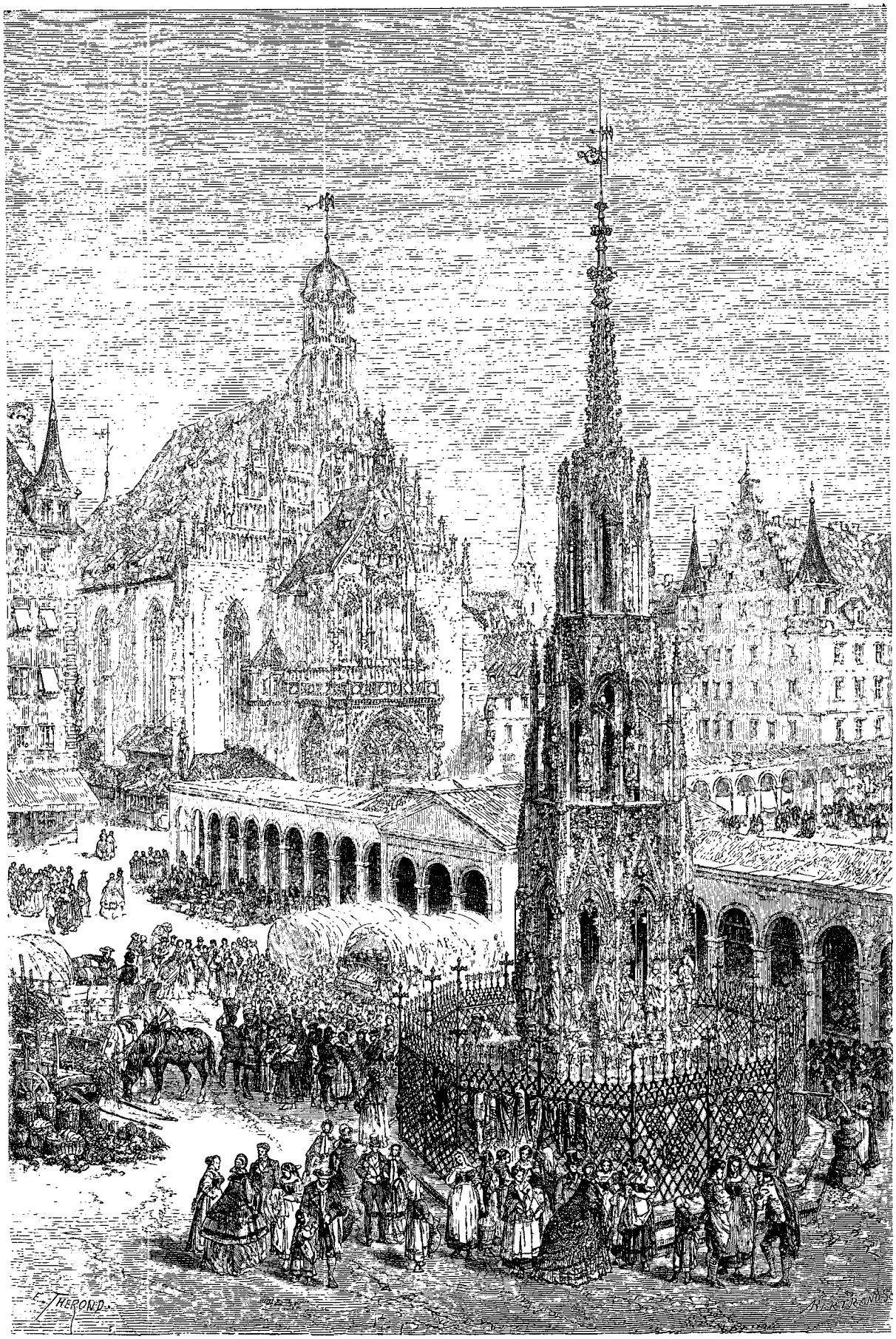
pent extérieurement sur la hauteur de deux étages. Une tour engagée dans la muraille se triple à la naissance du toit et se coiffe d'un gros et de deux petits turbans, à la façon des minarets. Cette maison a été construite de 1535 à 1544 par Laurent Tucher, qui avait visité l'Asie Mineure. On se demande ce que devaient être la vie intérieure et l'ameublement de ce riche patricien, qui mêlait si singulièrement le goût du mysticisme chrétien à ses souvenirs et à ses regrets peut-être du mol Orient : on a le vague espoir d'en découvrir quelques traces : on veut entrer : on franchit respectueusement le seuil, et on tombe au milieu des cuves d'une fabrique de carton.

Édouard CHARTON.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

départ, lui avait, par lettre, recommandé de me conduire au globe Behaim. Il n'avait pas jugé utile de me parler de M. B..., me croyant averti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Place du marché. — La Belle-Fontaine. — La Frauenkirche. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

NUREMBERG

(BAVIÈRE)

PAR M. ÉDOUARD CHARTON [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le Rathhaus. — Conversation avec un magistrat du seizième siècle. — Le char de triomphe. — Une guillotine romaine. — Détail d'architecture recommandé aux dames françaises. — La Belle-Fontaine. — L'homme à l'oie. — La Frauenkirche. — Hans Sachs. — La fontaine des Vierges. — L'église Saint-Laurent. — La maison sacramentelle d'Adam Krafft. — Les ponts. — La chapelle Saint-Maurice. — Le musée Germanique. — La maison d'Albert Durer. — Albert Durer gravait-il sur bois? — Sa femme était-elle méchante? — Panierplatz. — Le Burg. — Le vieux tilleul. — La chapelle d'Ottmar. — Le cimetière Saint-Jean. — Regrets.

Nuremberg, bâtie au milieu des sables, avait sans cesse les yeux fixés vers sa belle et riche alliée, la reine de l'Adriatique. Vers le commencement du dix-septième siècle, elle voulut avoir aussi son palais ducal. Le vieil hôtel de ville, le *Rathhaus*, rajeuni, agrandi, de 1616 à 1619, par Holeschuher, est régulier, solennel et lourd; il avait sans doute un aspect plus caractérisé et plus sombre, au temps où les mères disaient à leurs fils : « Quand tu passes devant l'église, dis un *pater*, devant le Rathhaus dis-en deux. » Les chroniques parlent de tortures, de supplices affreux que les magistrats patriciens faisaient subir mystérieusement, dans les cachots souterrains de la maison commune, aux criminels, aux suspects, ou aux ennemis de leur pouvoir. Les traditions du palais de Nuremberg sont toutes teintes de la poésie sinistre de celles de Venise. On aimerait à croire que l'imagination populaire a beaucoup exagéré ces horreurs; mais il est certain qu'au commencement de notre siècle, on a trouvé dans les cachots du Rathhaus d'affreux instruments qui témoignent d'une justice singulièrement barbare. On en conserve quelques-uns au musée germanique. Lorsqu'en 1790 les Français approchèrent de la ville, on s'empressa d'en remplir tout un chariot que l'on envoya au baron de Diedrich, propriétaire d'une collection de choses rares et curieuses en son ancien château de Feistriz. Parmi ces hideux objets que les Nurembergeois auraient eu honte de nous laisser voir, était l'effroyable « Vierge de fer, » qui étreignait ses victimes, sinon au Rathhaus, du moins dans une des tours de la ville, la *Froschthurm* [2]. Quelle idée peut-on concevoir d'une époque où l'autorité se croyait obligée d'user de pareils moyens, soit pour maintenir l'ordre public, soit pour conserver ses priviléges et sa puissance! Il fallait bien que le peuple nurembergeois fût réellement en grande partie inférieur à ce qu'il est de nos jours sous le rapport, soit de la moralité, soit de la dignité. Nous lisons dans une chronique sur Nuremberg : « Le peuple ne s'occupe que de ses intérêts privés : il ne s'inquiète nullement des affaires publiques [1]. » Quel bon peuple à gouverner! La bulle d'or avait excepté les burgraves de Nuremberg de l'évocation et de la révision de leurs jugements à la Chambre impériale. A qui profitait ce privilége? aux citoyens ou à leurs juges? N'oublions point qu'il ne s'agit pas en tout cela du moyen âge. Les instruments de torture les plus abominables fonctionnaient en ce temps même où le peuple ne s'inquiétait plus des affaires publiques, c'est-à-dire au milieu du seizième siècle!

Il serait divertissant, pensais-je, de voir la physionomie étonnée d'un de ces terribles juges patriciens, sortant d'une longue léthargie, et demandant à être vitement reconduit sur son siége, parmi les fers, les ceps, les tenailles, les chevalets, les assommoirs, les cordes, les couperets, et tous les autres abominables engins que l'on croyait nécessaires pour intimider les méchants, protéger les bons, et maintenir la paix publique.

« Monsieur, lui dirait-on, ce n'est pas le chemin du Rathhaus qu'il faut prendre. Si vous voulez bien venir à notre collection d'antiquités et d'œuvres d'art, on vous montrera un petit assortiment de ces vieilles curiosités.

— Curiosités! monsieur, vieilles curiosités! Et a-t-on mis aussi dans votre collection le beau gibet carré et sa grande roue en cocarde qui décoraient la plaine, non loin de la *Frauenthor* (porte des Dames) [1] ?

— Mon aïeul se souvenait en effet, monsieur, d'avoir vu, étant tout petit, quelques débris de ces vilaines choses. Aujourd'hui un chemin de fer passe sur l'ancien emplacement du gibet.

1. Suite et fin. — Voy. page 17.

2. « En l'année de Notre Seigneur 1530, la Vierge de fer fut construite pour le châtiment des malfaiteurs, au-dessus de la muraille du *Froschthurm* (tour des Grenouilles), vis-à-vis la place des *Sieben Zeiler* (les sept cordes).... Cette statue de fer avait sept pieds de haut : elle étendait ses bras en face du criminel, et, en lui donnant la mort, envoyait le pauvre pêcheur aux poissons; car aussitôt que l'exécuteur mettait en mouvement la planche sur laquelle se tenait le condamné, elle s'enfonçait, et de larges sabres taillaient le malheureux en petits morceaux qui devenaient la proie des poissons dans des eaux cachées. » (D. I. C. *Siebenkees. Materialen zur Nurnbergerischen Geschichte*, etc. Nuremberg, 1792.)

Une représentation exacte de la Vierge de fer a été publiée dans le *Magasin pittoresque*, tome XX, 1852, page 312.

1. Habet senatum et magistratum a plebe distinctum. Nam vetustiores cives rempublicam administrant, et interim plebs suis rebus studet, de publicis minime curiosa.

2. On voit ce gibet et cette roue au premier plan de la gravure de Pétrus Kœrius, publiée à Amsterdam en 1639, par Jean Janssen, et déjà citée plus haut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Un chemin de fer! Quel nouveau supplice est cela?... Vous souriez. La justice criminelle, monsieur, n'est pas matière à plaisanterie. Mais enfin, à quoi emploie-t-on nos trois bourreaux, nos deux tourmenteurs et leurs quinze valets?

— Monsieur, il n'existe plus à Nuremberg un seul bourreau.

— O ciel! et vous osez me proposer, monsieur, de sortir en plein jour dans les rues. Nuremberg n'est donc plus qu'un coupe-gorge!

— Il se passe des quarts de siècle, monsieur, sans qu'il s'y commette un seul crime qui exige une expiation sanglante. Les meurtriers sont comme les fous, de très-rares exceptions, et on ne pense pas plus à eux qu'aux tuiles qui peuvent tomber des toits. Si votre seigneurie daigne m'accompagner, elle ne rencontrera que des citoyens paisibles qui s'occupent de leurs affaires et de leurs plaisirs, en toute sécurité, avec le respect des lois et de l'opinion sans doute, mais sans aucune crainte des magistrats. On ne dit plus de *pater* devant le Rathhaus, et le concierge gagne seulement quelque argent de temps à autre à montrer aux étrangers les cachots vides.

— Monsieur, vous vous jouez de ma crédulité, vous parlez de miracles impossibles; il ne se peut pas qu'une société vive et se conserve dans des conditions semblables. La nature humaine est la même dans tous les temps, portée au mal et capable de tous les crimes. Me ferez-vous croire que les méchants ne sont pas infiniment plus nombreux que les bons, et me persuaderez-vous que la justice de la terre ne doive, à l'imitation de la justice divine, avoir pour objet constant de contenir et réprimer les mauvaises passions par l'épouvante des châtiments? non, non! Si vos magistrats n'inspirent plus la terreur, c'est que le mal triomphe, c'est qu'il y a là-dessous quelque piége, c'est que le diable est de la partie, c'est que vous-même, peut-être.... mais il suffit! Qu'on me renferme, je vous prie, sous ma pierre. »

Le concierge, attiré et fasciné sous la porte par la musique militaire du poste voisin, ne me propose pas de visiter les souterrains du Rathhaus où, dit-on, les patriciens se cachaient pendant les jours d'émeute. A merveille! J'ai peu le souci de les voir.

J'entre librement dans la cour, où une belle fontaine en bronze de Pancraz Labenwolf, rappelle les célèbres puits de Nicolas de' Conti et d'Alphonse Alberghetti au palais ducal. Quelques marches me conduisent à une salle immense, qui fait penser à celle du grand conseil où se déroulent les soixante-dix-neuf portraits des doges au-dessus des éclatantes peintures de Tintoret, de Véronèse, de Palma, du Bassan, des Zucheri et autres.

Sur les murs de la salle nurembergeoise, Albert Durer a peint le *char de triomphe* allégorique de Maximilien Ier, des musiciens, un jugement. On connaît ce char magnifique qui, popularisé par la gravure sur bois, et admiré de l'Italie, y séduisit le pinceau de plus d'un maître : on retrouve, par exemple, quelques-unes de ses figures au char de l'Aurore, de Guido Reni, qui décore un plafond du palais Rospigliosi, à Rome.

Sur le mur en face, on ne manque pas de faire remarquer, parmi les peintures de G. Weiher, qui datent de 1612 environ, la représentation du supplice du fils aîné de Manlius Torquatus au moyen d'une guillotine. Laissons de bon cœur à nos aïeux l'honneur de cette invention. Il y a certes de meilleures idées à retrouver dans leur héritage;

Et quand sur leur exemple on prétend se régler,
C'est par leurs beaux côtés qu'il leur faut ressembler.

Le plafond en stuc d'un vaste corridor supérieur représente en relief un tournoi de 1446. Le concierge, qui le concert fini, s'est mis à ma poursuite, me fait observer que ces chevaliers, ces varlets, ces pages, ces fous, qui se mêlent et se gourment là-haut, sont tous de grandeur naturelle. Fous nous-mêmes! Ces reliefs ne tiennent plus guère aux poutres. Il y a précisément au-dessus de ma tête un cheval blessé qui, quelque jour, tombera certainement avec son cavalier sur une famille anglaise.

Au premier étage d'un très-grand nombre de maisons, au-dessus de la porte d'entrée ou à côté, une petite chambre élégante sort du mur et reste à demi-suspendue sur la rue. Je ne parviens pas à apprendre le vrai nom de ce détail caractéristique de l'architecture privée des nurembergeois. Les serviteurs du *Rothe Ross* ne savent quelle réponse me faire.

« On appelle cela un balcon, dit avec assurance le plus âgé.

— Non, un pavillon, répond avec un égal aplomb le plus jeune.

— Une lanterne!

— Une logette! »

Je crois entendre Spadille et Quinola. Un archéologue, M. Darcel, le nomme « échauguette, » et je trouve qu'il est indiqué par le mot « encoignure » (*ecke*) dans l'ouvrage remarquable sur l'art en Allemagne, d'un ami bien cher et bien intime que j'ai eu le malheur de perdre plusieurs années avant sa mort. « Les encoignures (*ecke*) qui pendent sur les façades des maisons....» dit M. Fortoul [1].

Échauguettes ou encoignures, ces curieuses chambrettes sont très-variées de style. L'une a des profils simples et sévères; l'autre affecte les formes gothiques; celle-ci est surmontée d'un petit toit arrondi que supportent quatre pilastres de la renaissance; celle-là est toute bigarrée des fantaisies de la mode rocaille; toutes sont intérieurement décorées avec l'aimable délicatesse du goût féminin. Des stores peints ou des rideaux laissent entrevoir d'en bas des vases de fleurs, des cages vertes, de belles lampes, des glaces vénitiennes, des ta-

1. « Les maisons les plus modernes datent du dix-septième siè-« cle, elles ont toutes conservé leur brétêches saillantes sur la rue, » dit M. Viollet-le-Duc. Mais brétêche s'applique sans doute ici à de petites tourelles.

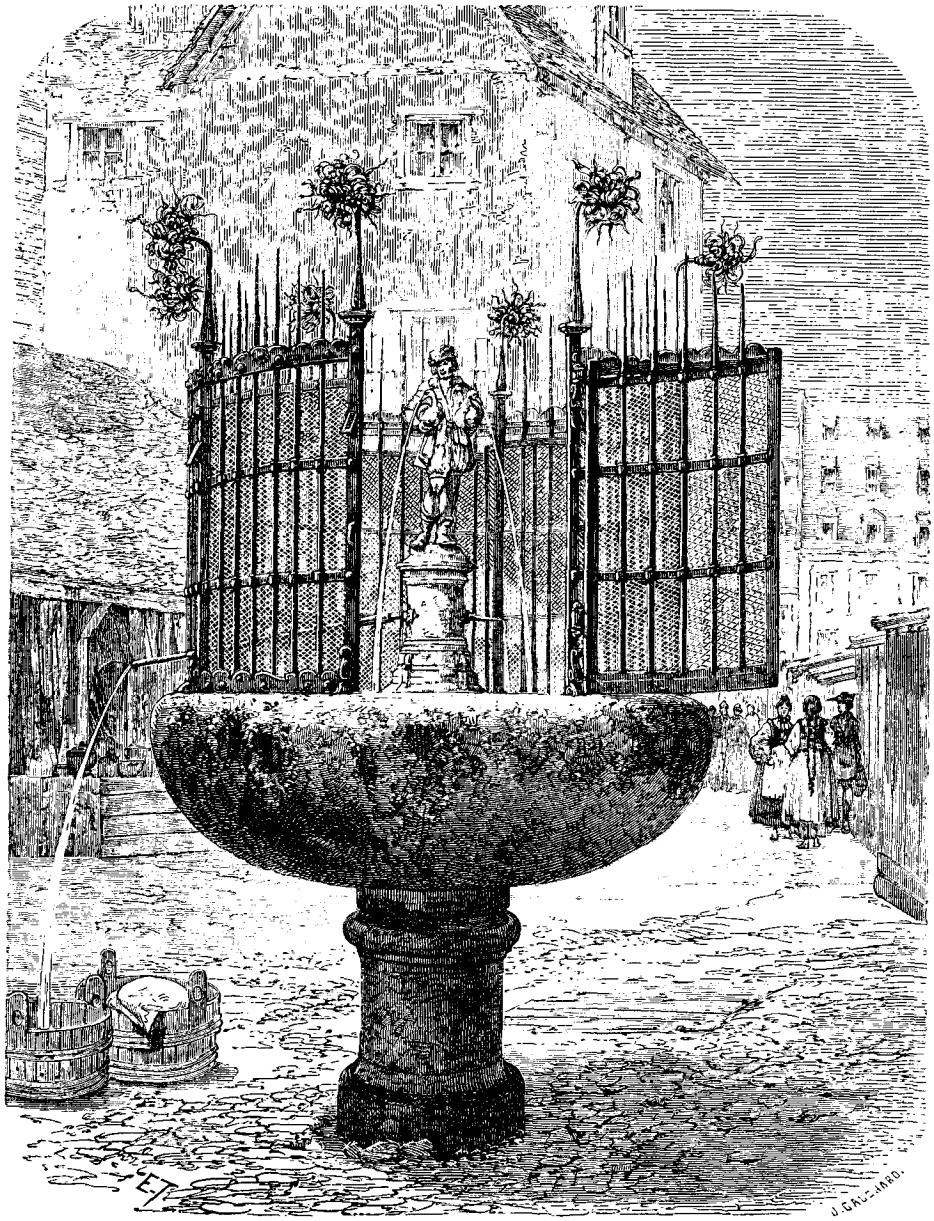
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bleaux. Les dames se tiennent assises et travaillent, entourées de leurs enfants, au milieu de ces jolis cabinets transparents d'où, sans qu'elles aient à se lever ni à se pencher, leur regard peut atteindre par trois fenêtres tout ce qui vient à se mouvoir dans la rue, de près ou de loin. L'*ecke* est, à mon gré, bien préférable au miroir hollandais qui saisit en traître l'image du passant pour l'emporter au fond d'un intérieur invisible. Les choses se passent plus aimablement à Nuremberg. On n'a pas l'air d'épier, on regarde loyalement : on voit, mais on est vue.

---

20 septembre.

D'échauguette en échauguette, j'arrive à la place du Grand-Marché, devant l'église de la Vierge ou de Notre-



L'Homme aux oies, par Pankraz Labenwolf (1492-1563). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

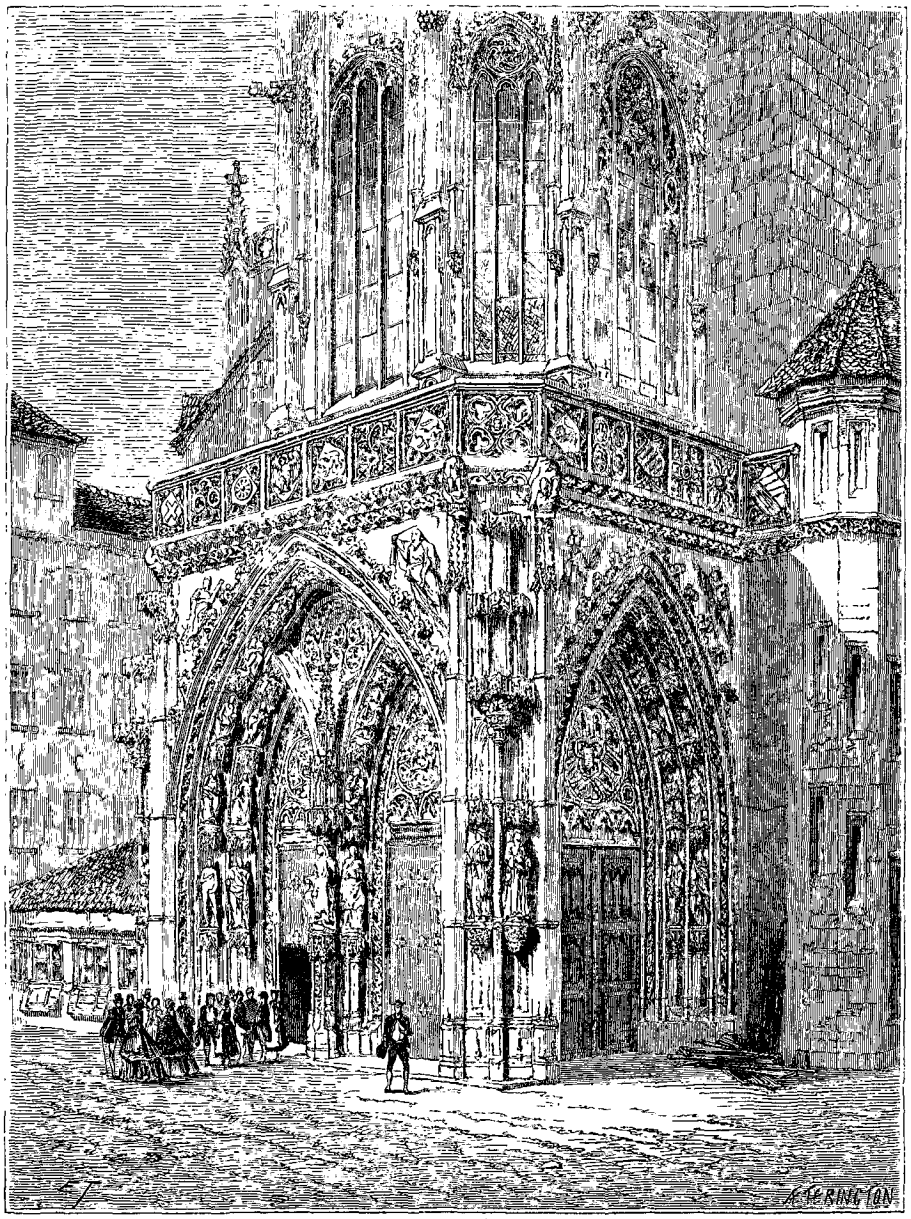
Dame, la *Frauenkirche*, près de la haute fontaine pyramidale que j'avais entrevue le soir dans l'ombre.

Cette fontaine est un monument gothique haut de vingt mètres, œuvre renommée de l'art nurembergeois en son meilleur temps, c'est-à-dire vers le milieu du quatorzième siècle. Il faudrait être bien osé pour ne pas la regarder avec l'admiration la plus respectueuse : voilà cinq cents ans qu'on l'appelle la Belle-Fontaine (*der schœne Brunnen*) ! Elle a été construite de 1355 à 1361 par les frères Ruprecht, architectes, et sculptée par Sebald Schonhover. On l'a restaurée il y a vingt-cinq ou trente ans. Jadis elle était peinte et dorée : aujourd'hui elle a la couleur maussade du carton-pierre. Peut-être se rendrait-on moins bien compte du mérite des statuettes qui l'entourent, prophètes, héros et rois, si elles étaient revêtues d'or et de vives couleurs, mais l'ensem-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ble serait d'un effet plus pittoresque et sentirait mieux son vieux temps. J'admire.... un peu archéologiquement.

C'est tout autre chose quand, faisant le tour de la *Frauenkirche*, je me retrouve en face du petit homme à l'oie, le *Gænsemænnchen*. Je ne sais pas ce que la ville de Nuremberg pense de ce chef-d'œuvre : à coup sûr on ne s'est pas mis en frais pour lui faire honneur. En guise de piédestal, on a fait choix d'une lourde vasque mal dégrossie, très-propre à servir d'auge : on a emprisonné le pauvret dans un cercle redoutable de barreaux de fer que n'ébranleraient point les fureurs d'une bête fauve : un long tuyau de ferblanc, qui vient malhonnêtement à la traverse, a l'air de dire : « Ne faites pas attention à moi. » Alentour, on vend des harengs salés dont la forte odeur saisit les gens à la gorge, au nez, et leur donne une prodigieuse envie de prendre la fuite. Cependant, qu'importe ? Ce petit rustre insouciant, flanqué de ses deux oies, fait tout pardonner, tout oublier. Du premier regard, on est pris : sous ces grossiers vêtements, on sent ce que la libérale nature accorde aussi bien à l'homme né dans une ferme qu'à l'héritier d'un duché ou d'un trône, une forme élégante, une pose simple, des proportions harmonieuses, un contentement d'être, un air souverain d'aisance dans la manière de porter la vie.



Porche de la Frauenkirche. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

L'église gothique de la Frauenkirche qui, en ce moment, projette son ombre sur le *Gænsemænnchen*, a plus d'originalité que Saint-Sebald. Elle a été construite et décorée de sculptures dans le même temps et par les mêmes artistes que la « Belle-Fontaine. » L'empereur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Charles-Quint en avait fait sa chapelle impériale et l'avait appelée « salle Notre-Dame. » Le porche, couvert de bonnes sculptures de Schonover, est tout à fait récréatif. On a bâti dessus une jolie chapelle dont Adam Krafft a orné la tourelle et encadré l'horloge. Autrefois les villageois et les villageoises faisaient asseoir, pendant les heures du marché, leurs enfants devant l'horloge comme devant un théâtre, pour voir tourner les sept électeurs autour de l'empereur Charles IV. Le peuple appelait cela la *Mænnleinlaufen* (la course des petits hommes). Peu à peu le vieux mécanisme s'est rouillé comme la vieille politique ; les petits électeurs se sont fatigués de tourner : rien ne va plus[1].

Depuis 1816, la Frauenkirche a été rendue au culte catholique. On l'a fort inutilement surchargée de nouveaux ornements : elle était assez riche déjà en vitraux peints, en beaux autels, en sculptures d'Adam Krafft. Son œuvre la plus précieuse est un beau rétable de la fin du quatorzième siècle, dont les peintures sur fond d'or sont attribuées à Conrad Wolgemuth : il appartenait avant 1816 à l'église du Sauveur. Il décore aujourd'hui l'autel de la famille patricienne des Tucher.

Une rue voisine de l'église de la Vierge porte un nom qui éveille des souvenirs poétiques. Hans Sachs, cordonnier de par sa pauvreté, prince des Meistersanger de par son talent, y passa presque toute sa longue vie, en bon et honnête homme, tirant assidûment son alêne pour nourrir sa famille, tout en improvisant dix-sept cents contes ou fabliaux, deux cents drames, des psaumes, des satires de mœurs, des facéties, en tout plus de six mille pièces de vers. On montre sa maison noire, chétive (S. 969), qui, par une exception rare, ne porte pas la moindre trace de la vénération de Nuremberg pour ses gloires anciennes. On vend de la bière dans la boutique de l'illustre cordonnier, si toutefois la maison n'a pas été entièrement reconstruite.

Hans Sachs avait une figure douce et respectable; il aimait ardemment sa patrie et était naïvement religieux.

Un jour Gœthe rencontra une gravure sur bois qui représentait allégoriquement Hans Sachs et sa muse. Il prit plaisir à l'interpréter dans un petit poëme où il a imité le style et la manière du vieux Meistersanger. En voici, ce me semble, l'idée générale et le mouvement :

« C'est aujourd'hui dimanche. Voyez! notre cher maître, jeune encore, entre dans son atelier. Il n'a pas son sale tablier de cuir; non, vraiment, il a mis son beau pourpoint de fête. Son alêne est plantée sur sa boîte à ouvrage, et le marteau, la pince et le ligneul dorment auprès.

« Comme son regard est sincère, vif et bienveillant!

« Une femme entre à son tour. Elle le salue avec amitié. Elle est jeune, belle; elle marche droit, avec une agréable simplicité. Ses yeux ont l'éclat d'un jour pur.

« Ce n'est pas, j'imagine, une vraie femme : ce doit être la muse de Hans Sachs. Appelons-la, si vous voulez, l'active Honnêteté, la Grandeur d'âme ou la Droiture.

« Elle ouvre une fenêtre.

« Regarde le monde, dit-elle au brave Hans, regarde et prends courage. Observe bien cette fourmilière, tous ces hommes qui se pressent, se poussent, se tirent, s'embrouillent. Démêle dans ce tourbillon l'histoire véritable de la vie humaine. Raconte-la simplement, honnêtement, sans enjolivement, sans grimace, avec plénitude et force de vérité, comme Albert Durer. Sois juste, loyal. Appelle le mal par son nom. Estime et honore la vertu.

« Puis la muse s'élève dans le cadre de la haute fenêtre, se pose légèrement sur le bord argenté d'un nuage, et de là elle montre à Hans Sachs, derrière la maison, dans un jardinet, une gracieuse jeune fille, assise sous un pommier, près d'un petit ruisseau limpide qui gazouille et coule sous un buisson de sureau. Elle tresse une couronne de roses, et elle rêve.

« Hans, ne vois-tu pas? ne comprends-tu pas? Le bonheur, le voilà. Ce qui agite en ce moment le cœur de la douce bien-aimée, c'est l'attente. Que tardes-tu? Voilà l'épouse qui te fera oublier la fatigue, les peines de l'âme, qui te consolera si jamais la fortune t'est contraire, qui renouvellera ta jeunesse dans une constante abondance de joie sereine et de félicité. »

Encore une église, et celle que les Nurembergeois tiennent, je crois, pour la plus belle de toutes, leur cathédrale, l'église Saint-Laurent. Auprès on remarque, devant la curieuse maison de Nassau, crénelée et à tourelles couvertes de toits (1350-60), une œuvre agréable en bronze ou en fonte, la « fontaine des Vierges, » fondue en 1589 par Benedict Wurzelbauer : il y a plaisir à en regarder les figures; six vierges, emblêmes des vertus, laissent jaillir de leur sein de minces filets d'eau cristalline ; six enfants portent les armes de la ville et sonnent de la trompette; au sommet est perchée la justice près d'une grue.

Saint-Laurent a, comme Saint-Sebald, son chef-d'œuvre de sculpture. On l'appelle le tabernacle de Saint-Laurent, ou la maison mystique, ou encore la maison sacramentelle d'Adam Krafft. C'est un édifice gothique, plein d'art et de fantaisie, adossé à un des piliers du chœur, et qui n'a pas moins de soixante-quatre pieds de haut. De loin, l'aspect général est celui d'une sorte de végétation en pierre s'élevant en pyramide. En approchant, on voit d'abord au bas trois statues d'hommes de grandeur naturelle, à demi agenouillés, qui portent sur leur tête, leur dos ou leurs épaules, avec l'air de la fatigue, une galerie à jour où des figures de

1. Lorsque la maison de Franconie s'éteignit par la mort de Henri V, la noblesse d'Allemagne résolut de rendre l'empire réellement électif. A l'élection de Lothaire, en 1124, les princes confièrent, dit-on, le choix préalable de l'empereur à dix personnes choisies dans leurs rangs. Une loi d'Othon, de l'année 1208, paraît fixer ce privilége des princes électeurs, qui ne sont plus alors que sept. Ces origines sont, du reste, encore fort obscures. L'institution des « électeurs de l'empire, » supprimée en 1806 avec l'empire d'Allemagne lui-même, rétablie en 1814, a définitivement disparu lors de la création de la Confédération germanique, en 1815.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

saints sont séparées par des entrelacs. Une de ces trois statues est la figure d'Adam Krafft, qui tient un maillet et un ciseau : les deux autres représentent sans doute deux de ses apprentis. Sur la galerie est un tabernacle carré, orné d'une grille en cuivre doré : quatre saints en décorent les angles. De là s'élève une ample tige dont les nombreux rameaux, entremêlés des scènes de la passion, se déroulent, s'enroulent, fleurissent, s'épanouissent jusqu'à la rencontre de la voûte, où l'extrémité se recourbe en forme de crosse. Adam Krafft a mis cinq ans à faire ce tour de force pour un assez médiocre salaire. C'était un rude travailleur : il sculptait, dit-on, de l'une et l'autre main avec la même facilité : ses apprentis étaient d'ordinaire de robustes paysans : il appréciait avant tout la vigueur; mais il a voulu prouver, dans ce tabernacle, qu'il avait aussi le sentiment des finesses de l'art, et qu'il pouvait modeler la pierre à sa volonté comme une cire flexible.

Tandis que je me complais aux détails amusants de toute cette efflorescence d'art, la fille du gardien, qui a reconduit à la porte un groupe d'étrangers, vient vers moi. C'est une bonne fille, un peu carrée; elle me débite en conscience une description du tabernacle que je n'écoute guère; j'ai aperçu tout à coup un homme assis entre deux colonnes, sur une saillie en pierre : il est immobile et rigide comme une statue. Il était là, avant mon arrivée, et n'a pas fait un seul mouvement. Étonné, je le montre du doigt à la jeune fille qui le regarde de côté et me dit, tout près de l'oreille, que cet individu est assis à ce même endroit depuis trois heures. Elle a l'air demi effrayé, demi amusé : ses yeux sont effarés, sa bouche sourit. Je fais un pas. Ah ! cette figure pâle, ces regards fixes, je les reconnais ! Cet homme est le gouverneur du jeune Anglais. Que contenait donc cette lettre qui ce matin a mouillé ses yeux ? Il a détendu sa chaîne pour quelques heures, il est venu souffrir dans ce sanctuaire, en liberté !

La Pegnitz forme dans Nuremberg deux îles, le Trodelmarkt, et la Schütt, qui est verte, ombragée de tilleuls, et d'où l'on aperçoit les flèches de Saint-Laurent. On y venait jadis exercer les chevaux; aujourd'hui l'on y tient trois grands marchés par an. On a, pour traverser la rivière, sept ou huit ponts en pierre et six en bois. Le plus renommé de ces ponts est celui de la Boucherie, fait d'une seule arche, de 1596 à 1598, par le charpentier Pierre Carl, sous la direction du sénateur W. J. Stromer, avec la prétention avouée d'égaler le Rialto. Sous la sculpture en plein relief d'un bœuf couché sur une petite porte de la boucherie, on a gravé une phrase latine trop facécieuse.

Je cherche sur le plan de la ville le nom d'une ancienne petite église sans tour ni flèche, comme un navire démâté, isolée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, vis-à-vis Saint-Sebald, dont elle a l'air d'être la chaloupe. C'est la chapelle Saint-Maurice. Une estampe de 1716 montre qu'au dernier siècle elle était entourée d'échoppes. Depuis la réforme elle servait de magasin. C'est, aujourd'hui, un précieux petit musée. A peine y compte-t-on cent quarante tableaux, mais ce sont toutes œuvres d'anciens maîtres de l'école allemande, qui ont appartenu au prince de Wallerstein et aux galeries d'Augsbourg, de Schleissheim et des frères Boisserée. Je ne saurais dire qu'aucune de ces peintures ait produit sur moi une très-vive impression et doive me laisser un de ces souvenirs qui sont pour la vie morale ce que de bonnes rentes sont pour la vie matérielle, c'est-à-dire un revenu agréable, économie du passé, qui se reproduit d'année en année et empêche l'esprit de se débiliter par inanition. Je note cependant une Marie Cléophas, de Martin Schœngauer, où respire un beau sentiment; un portrait de femme, par Hans Grimmer; une Vierge, de Baldüng Grün; une autre de Schwarz; une jeune Femme, de Lucas Cranach; une Naissance de la Vierge, d'Israël de Mekenen; une sainte Marguerite, de Barthélemy Zeitblom; une sainte Brigitte, par un inconnu. Quelques-unes de ces peintures sont surtout remarquables par une finesse de modelé où ne se trahit aucune touche du pinceau, par la limpidité de la couleur, par la recherche et l'intention scrupuleuse des moindres détails de la réalité. Les expressions des figures ont peu d'idéal, les types sont rarement d'une grande élévation, les formes sont le plus ordinairement anguleuses, sèches ou lourdes; mais, parmi toutes ces personnes qui, sous d'autres noms, ont vraiment vécu, beaucoup ont l'attrait que donnent à la physionomie la délicatesse, la placidité d'une conscience pure, la bonté, et la modestie qui s'ignore. Il est bien certain que, de nos jours, on célèbre avec un peu de passion ces artistes qui ont reproduit si naïvement ce qu'ils avaient sous les yeux. Ils ne prétendaient guère, je pense, à tant de gloire. Après tout, l'excès de l'approbation vaut mieux que son contraire. Nous leur devons de connaître ce qu'ils ont rencontré et étudié de plus charmant : ils ont cueilli pour nous ces fleurs de beauté, et c'est grâce à eux qu'elles se sont conservées jusqu'à nous avec tout leur parfum. Devant leurs tableaux, il semble que nous puissions toucher à ces mains délicates et en sentir la molle étreinte, entendre le doux langage de ces lèvres et de ces yeux qui se dirigent vers les nôtres, nous suivent et semblent nous voir s'éloigner comme à regret; et encore que ces jeunes filles ou femmes de la Germanie, vers la fin du quinzième siècle, n'aient pas eu le don d'inspirer à leurs peintres de ces images enflammées qui, comme les Vénus ou les Judith de Venise ou de Florence, soufflent parfois dans les âmes de violentes et éternelles passions, notre pensée ne saurait remonter vers elles sans leur payer le tribut d'une admiration sincère qui ne perd sans doute rien de son prix pour être tempérée par le respect et l'estime.

Une autre collection de peintures, voisine de l'école de dessin, sur la place Saint-Gilles, ressemble plus que

1. Il est mort en 1507, à l'hôpital de Schwalbach.

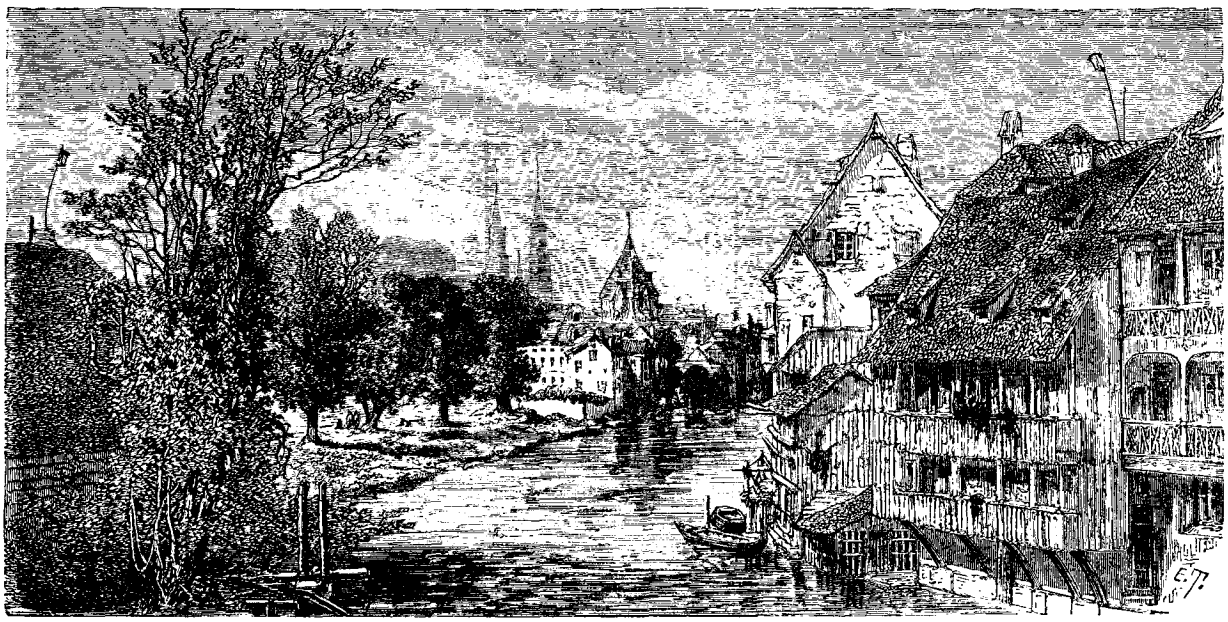
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

celle de la chapelle Saint-Maurice aux galeries que l'on rencontre partout. Les époques et les écoles y sont mêlées. On est sans doute à la veille de quelque distribution de prix : presque tous les tableaux sont cachés par des dessins d'élèves suspendus à des cordes. Je remarque toutefois deux saintes Marie-Madeleine et Lucie, par Michel Vohlgemuth, qui me charment; deux portraits (de Charlemagne et de Sigismond), un saint Jean et un saint Pierre, attribués à Albert Dürer; un Repas, donné en 1649 à l'hôtel de ville de Nuremberg par le comte palatin Charles-Gustave ; une Mort de Lucrèce, par Aldegrever; un portrait de Femme, par Hans Holbein, le jeune; un portrait de Melanchton, par Lucas Cranach.

---

21 septembre.

Le musée Germanique m'a surpris : j'ajouterai que j'ai ressenti quelque honte de ma surprise. C'est un de ces établissements de premier ordre dont il n'est presque pas permis d'ignorer la création. Le plan de celui-ci a été proposé par une assemblée d'historiens et d'antiquaires réunis à Dresde en 1852; il a été adopté en 1853 par la Diète de Francfort. Il ne s'agit donc de rien moins que d'une institution nationale, fondée, soutenue, protégée par toute la Confédération germanique. On se propose d'y réunir, sans limites, les œuvres allemandes de tous les temps qui peuvent servir à éclairer et à étudier l'ancienne histoire de la vie publique et de la vie privée des Allemands : sculptures, tableaux, orfévrerie, ameublements, armes, instruments d'art et de science, médailles, cartes, manuscrits, livres, en un mot les témoignages du passé national quels qu'ils soient. Les premiers objets réunis étaient contenus à l'aise dans une maison de Panierplatz (voy. p. 17). Aujourd'hui la collection emplit rapidement tout l'espace de l'ancien cloître des Chartreux de Marienzell (*cella beatæ Mariæ*), au nord de la Pegnitz.



La Pegnitz. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Les dons des particuliers, des princes et des rois affluent; les acquisitions ne se ralentissent point; on se procure les copies des œuvres dont il est impossible de se promettre les originaux; on fait rechercher par correspondance les objets d'origine allemande jusque dans les pays les plus éloignés ; bien plus, un conseil et un journal spécial dirigent toutes ces recherches, constatent les progrès et en signalent la valeur au public. Le catalogue de ce musée est déjà un gros livre. Comment pourrais-je apprécier au passage tant de richesses? Je les traverse, en gémissant sur la rapidité des jours; j'effleure du regard ces vieux troncs d'arbres coupés en deux qui servaient de cercueils aux vieux Germains (*todtenbaüm*), cette chambre pleine d'instruments de torture enlevés aux Rathhaus : lits de fer bardés d'aiguillons, assommoirs à pointes, chevalets, ceps, tenailles à dents et le reste; des costumes complets et amusants de femmes de différentes époques, les ustensiles de ménages riches et pauvres, les armes et les luths, les portraits historiques, et notamment celui de Maximilien Ier par Albert Dürer; mille curiosités, qui toutes concourent à ressusciter la vieille Allemagne. De salle en salle, j'entre dans la bibliothèque; je m'arrête devant les nombreuses petites brochures de Hans Sachs, j'écoute avec plaisir et profit les explications du plus complaisant des bibliothécaires; mais l'heure de la clôture sonne : j'ai passé dans ce cloître plus d'une demi-journée, semblable à un éclair qui dans la nuit allume le désir du voyageur et ne lui laisse qu'un regret.

Ce matin, le jeune Anglais déjeune seul. Il est à ma droite : deux ou trois chaises vides nous séparent. A ma gauche, deux dames allemandes commentent une nouvelle qui agite pour le moment l'hôtel Galimberti. — Le gouverneur est parti subitement pour Munich ! reviendra-t-il? a-t-il abandonné ce jeune homme? — Les da-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes parlent très-bas, sans lever les yeux : je les entends à peine. Comment se fait-il que l'adolescent devine que c'est de lui qu'elles parlent? Il rougit et, distrait, verse sa théière sur une tranche de jambom. Il est vrai que, tout en se servant, il paraît étudier l'Iliade : serait-ce le grec qui vermillione ainsi son visage? Est-ce Hélène qui passe?

Quelques heures après, en montant une rue, je vois voleter vers moi une feuille de papier : je la relève : c'est l'esquisse à larges traits de la maison d'Albert Durer. Le jeune Anglais vient à ma rencontre, un pliant d'une main, un crayon de l'autre. Je le félicite en lui rendant son dessin, et nous nous arrêtons devant la maison du premier des peintres de la Germanie : elle est grande, mais très-modeste de matière et d'art. Le jeune homme juge utile, par retour de politesse sans doute, de m'apprendre que cette maison appartient à la ville, qu'une société d'art s'y réunit et qu'on y fait des expositions de peintures. Mon silence l'encourage à ajouter qu'Albert Durer n'était pas seulement un très-grand peintre, mais qu'il dessinait et gravait admirablement sur bois, sur

La maison d'Albert Durer.—La statue du chevalier Martin Koetzel.—Dessin de Thérond d'après une photographie.

cuivre, sur fer, sur étain, en camayeu et à l'eau forte, qu'il a fait des œuvres d'orfévrerie, qu'il a sculpté même le bois et la pierre à rasoir, et de plus qu'étant ingénieur, comme Léonard de Vinci et Michel-Ange, il a restauré et complété les fortifications de Nuremberg. Il regrette que les Nurembergeois n'aient que très-peu de peintures d'Albert Durer, un très-beau portrait conservé par la famille Holzstucher, et quelques tableaux de médiocre importance dans les églises et les musées. A son avis, Munich devrait leur faire don des *quatre évangélistes* de sa Pinacothèque, ce qui ne laisserait pas un grand vide dans une si vaste collection, et serait un bon procédé de sœur riche. Il termine ce petit discours, bien fait et assez bien prononcé en français, par quelques réflexions philosophiques sur la triste loi de compensation qui fit expier à Albert Durer son génie, sa gloire et sa fortune en lui donnant une méchante femme, une Xantippe. Et, ce disant, il sourit en montrant ses belles dents blanches.

Je remercie le jeune fils d'Albion. Dans cinq ou six ans, il ne sera peut-être plus aussi aimable. Je ne relève de tout ce qu'il m'a dit que trois points : Il n'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas prouvé qu'Albert Durer ait gravé sur bois, il n'a jamais été riche, et il se pourrait bien qu'on ait calomnié sa femme.

Premier point. Il est sans doute certain que l'art de la gravure sur bois doit à Albert Durer ses plus grands progrès. Cet art était grossier avant lui : depuis il a dévié en voulant exprimer toutes choses. Mais Albert Durer faisait-il plus que dessiner sur le bois et diriger ensuite les ouvriers tailleurs en bois, désignés de son temps sous les noms de *Formschneider* ou *Figurschneider*, en leur enseignant à évider exactement au couteau ou au canif, les espaces blancs entre les lignes tracées par sa plume sur la planche? Dans les belles et simples gravures sur bois du seizième siècle, le mérite est celui du dessin : l'opération de la taille fidèle, qui laisse tous les traits du dessin en relief, est secondaire. Les dessinateurs ne laissaient rien à l'interprétation des graveurs. Il faut remarquer cependant que, même dans ce simple travail de découpage, on pouvait se montrer plus ou moins habile, et faire preuve non-seulement de correction et de hardiesse, mais encore d'un sentiment fin et délicat du dessin. On a beaucoup discuté cette question de notre temps[1]; l'opinion la plus prudente paraît celle qui admet que, par exception, Albert Durer à dû graver de sa main certains détails ou même quelques planches entières de son œuvre qui se distinguent par leur perfection.

Deuxième point. Il ne faut pas parler de la fortune d'Albert Durer dans le sens de richesse ou même de grande aisance matérielle. C'était une âme désintéressée, simple, un caractère digne et pur : il n'avait point de vices : surtout il ignorait l'oisiveté : on le reconnaissait sans conteste pour l'un des premiers dans l'immortelle phalange des artistes du commencement du seizième siècle. Cependant on voit par sa correspondance, par toute l'histoire de sa vie, qu'il n'arrivait qu'avec peine aux moyens de soutenir médiocrement son ménage. A l'approche de ses dernières années, il est réduit à demander par lettre aux seigneurs patriciens de Nuremberg, qu'ils veuillent bien se charger du petit capital qu'il a économisé, de manière à lui faire produire des intérêts quelque peu supérieurs à ceux que lui offraient les marchands ou les usuriers [2].

Troisième point. Non, la femme d'Albert Durer n'était pas une Xantippe. N'en croyez rien, jeune homme. Ce sont là de mauvais propos qu'il ne faut pas laisser courir de bouche en bouche sans de bonnes preuves. Les femmes des artistes, même les plus sages et les meilleurs, ne sont pas toujours heureuses. Le noble désintéressement de leurs maris, le génie qui les tient sous sa loi et les entraîne, imposent souvent de cruelles épreuves à la vie domestique. La femme d'Albert Durer, Agnès Frey, fille d'un célèbre mécanicien, et qui avait apporté en dot deux cents florins, était très-belle [1] et très-honnête. Que lui reprochaient certains amis du grand artiste? d'être trop pieuse, trop économe. Qu'importent, en effet, à « certains amis » la gêne intérieure, les embarras du ménage, l'anxiété du lendemain? Ils s'étonnent que le génie ne dédaigne pas toutes ces misères. S'il est triste, abattu, c'est à eux qu'on fait tort. Pourquoi s'est-il marié? Qu'est-ce, après tout, que la femme d'un grand homme? — Eh! messieurs, si grand qu'il soit, elle est peut-être plus grande que lui. C'est à elle à mesurer la somme de souffrances qu'elle croit digne et nécessaire de supporter, à vous à la respecter et souvent à la plaindre.

Albert Durer appelle sa femme, dans quelques-unes de ses lettres datées de Venise, « sa maîtresse de calcul, » par allusion aux réflexions qu'elle lui faisait sur l'utilité de balancer les recettes et les dépenses. Avait-elle tort, la pauvre femme? Tandis qu'il passait d'assez heureux jours dans la belle patrie du vieux Jean Bellin (1506), qui l'admirait beaucoup, elle vivait difficilement à Nuremberg. Encore semble-t-il bien qu'Albert Durer, en écrivant, plaisantait et n'entendait pas qu'on prît ces expressions en mauvaise part. C'est ainsi que, racontant qu'il a assisté à un concert où des instrumentistes vénitiens jouaient d'une matière si touchante qu'ils en pleuraient aussi, il dit : « Plût à Dieu que notre maîtresse de calcul pût les entendre! Elle pleurerait elle-même. » Voilà qui ne paraît pas bien méchant. Mais si l'on veut avoir une idée exacte des rapports d'Albert Durer avec sa femme, le mieux est de lire le livre de notes ou de dépenses qu'il a écrit pendant son voyage aux Pays-Bas, en 1520 et 1521. Il avait emmené Agnès Frey et sa servante, et, dans son journal, confident ingénu de ses pensées, il ne lui échappe contre Agnès aucun mouvement de mauvaise humeur ou d'ennui. Le plus souvent, pendant son séjour dans les grandes villes des bords du Rhin et des Pays-Bas, il dîne à table d'hôte ou bien il il est invité dehors par des artistes, des gens riches, voire par des princes. Sa femme et sa servante font modestement leur cuisine en haut et prennent *seules* leur repas. Un jour il note à peu près ceci : « J'ai acheté à Suzanne (sa servante) un bonnet pour deux florins et

1. Le débat est parfaitement résumé dans l'excellent ouvrage de M. Ambroise Firmin Didot, intitulé : *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois.* Paris, 1863.

2. Rien de plus triste que cette lettre. Elle est d'environ 1526. En voici quelques lignes :

« Honorables, sages et surtout gracieux seigneurs, pendant une longue suite d'années, j'ai, par mes travaux et à l'aide de la Providence, acquis la somme de mille florins du Rhin (d'or ou d'argent? on ne sait) que je voudrais placer pour mon entretien. Bien que je sache que ce n'est pas votre habitude de donner un intérêt fort élevé et que vous avez souvent refusé un florin pour vingt, ce qui m'a fait hésiter à vous demander ce service, je m'y suis cependant résolu.... Dans notre commune, pour ce qui concerne mon art, j'ai travaillé plus souvent gratis que pour de l'argent, et, depuis trente années que je reste dans cette ville, je puis le dire avec vérité, les travaux dont j'ai été chargé ne se sont pas élevés à la somme de cinq cents écus, somme peu considérable et sur laquelle je n'ai pas eu un cinquième de bénéfice. J'ai gagné ma pauvreté, qui, Dieu le sait, m'a été amère et m'a coûté bien des labeurs, avec les princes, les seigneurs et d'autres personnes du dehors.... Je vous prie donc d'accepter les mille florins.... et de m'en donner, comme une grâce particulière, cinquante florins d'intérêt par an, pour moi et ma femme, qui tous deux devenons de jour en jour vieux, faibles et impuissants. » Albert Durer ne devait avoir alors que cinquante-six ans. On prétend toutefois qu'à sa mort il aurait laissé une somme de six mille florins.

1. On conserve à Vienne son portrait dessiné par Albert Durer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix stubers. Ma femme a dépensé quatre florins du Rhin pour un lavoir, un soufflet, un grand pot, des pantoufles, du bois pour faire la cuisine, des hauts-de-chausses, une cage à perroquet, deux cruches. »

Il avait pris parti pour Luther, et on ne voit pas qu'il ait eu à ce sujet aucune vive altercation avec sa femme, qui fut très-fidèle à la catholicité. A Anvers, où il séjournait dans le temps même où l'on conduisait Luther au château de Wartburg, il écrit : « J'ai donné huit stubers au moine qui a confessé ma femme. »

Si j'avais à défendre en règle la belle Agnès Frey, il y a surtout un indice sur lequel j'insisterais. En général, un mari malheureux ne ressent et ne témoigne pas grande affection pour le père et la mère de sa femme ; or, Albert Durer parle, en termes très-respectueux et très-touchants, de son beau-père et de sa belle-mère, qui logeaient dans sa maison[1].

Mon jeune compagnon ne paraît pas autrement contrarié d'entendre réhabiliter la mémoire d'Agnès Frey. Il est à l'âge où l'on ne comprend guère le diable sous la figure d'un ange. L'union intime de la beauté et de la méchanceté dans une femme est chose si contraire à la nature, si monstrueuse, que beaucoup de gens qui ont dépassé, et de loin, la période enchantée des illusions, se refusent obstinément à l'évidence jusqu'à la fin, malgré tous les coups que peut leur asséner sur la tête la rude maîtresse de la vie, l'expérience !

Nous traversons Panierplatz[2], où l'on avait d'abord établi, dans une jolie maison, la collection naissante du « musée Germanique. » Nous y sommes à cinquante pas de l'entrée du Burg ou château impérial. Une caserne est auprès.

Le Burg est le trait qui marque l'âge de Nuremberg : c'est sa ride Sans le Burg, on pourrait la prendre pour une jeune ville : on ne lui donnerait que cinq ou six cents ans.

« Nuremberg, ville capitale de son État et seigneurie, la plus orientale des impériales du cercle de Franconie et du banc de Souabe, est bien renommée à toute l'Alemaigne et Europe, estant ville marchande et de grande traficque, et qui est ornée d'ouvrages et bastimens fort magnifiques, tant publiques que particuliers. Elle a un château très-ancien assis sur la montaignette qui est pendante sur la ville[3]. »

On n'apprécie guère la hauteur de cette montaignette, dont la pente est couverte de rues, qu'en arrivant sur une petite esplanade d'où la vue domine toute la ville et la campagne. La plaine qui entoure Nuremberg ne paraît pas aussi aride et sablonneuse que le disent les traditions, et qu'elle l'était peut-être en effet il y a plusieurs siècles. J'aperçois de toutes parts des cultures et, à distance, des bois. La ville est toute gaie sous la belle lumière qui fait reluire ses toits, ses clochers et les fenêtres de ses maisons : elle est proprette comme ces jeunes vieilles qui ont grand soin de leur mise et dont la fine coquetterie est d'éviter l'éclat des modes nouvelles et de faire qu'on trouve que la coupe un peu ancienne de leurs robes et la nuance argentée de leurs cheveux leur vont bien.

En face de nous se dresse la tour des Païens, qui doit ce nom à quelques vieilles sculptures encastrées dans la muraille. Le concierge qui nous guette, ouvre la grande porte et nous introduit dans une cour où est un tilleul planté, dit-on, par l'impératrice Cunégonde. Jadis, dans les grandes fêtes, on venait danser sous son feuillage, qui couvrait de son ombre la cour entière. Le jour même où, en 1445, le père d'Albert Durer vint s'établir à Nuremberg, le patricien Philippe Pirkheimer célébrait sa noce sous le tilleul. Albert Durer le père était orfévre, et ce fut lui qui donna les premiers enseignements de l'art à son fils.

Les statues qui entourent le tronc du tilleul sont très-modernes; elles représentent des empereurs; celle de Wenceslas, je crois, la plus agréable, est en plâtre comme les autres : il est probable qu'on se propose de les fondre en bronze.

A l'intérieur de la tour des Païens, nous visitons deux chapelles de style roman placées l'une au-dessus de l'autre. La moins élevée des deux, dédiée à sainte Marguerite, construite vers le commencement du onzième siècle, était jadis ouverte au public. Elle est en ce moment encombrée d'objets d'art en désordre ; les araignées y filent en paix leurs toiles. Celle d'Ottmar, qui était réservée à la famille impériale et à la cour, est ornée d'œuvres intéressantes, peintures et bas-reliefs en pierre et en bois. J'y remarque une belle sculpture en bois de Fite ou Weit Stoss, représentant un *Jugement dernier*, et qui date de 1490. Fite Stoss était venu de Cracovie à Nuremberg dès 1486. On le cite souvent comme l'inventeur de la gravure sur bois ; mais, comme le dit Jules Renouvier, « les racines de l'invention sont toujours plus prolongées dans le passé qu'on ne le croit. »

Les appartements du château se composent d'une suite de petites chambres irrégulières, garnies de meubles modernes pour l'usage du roi et de la reine de Bavière lorsqu'ils viennent passer quelques jours au Burg. Çà et là on rencontre quelques tableaux des vieux maîtres : Martin Schœn, Lucas Cramach, Wohlgemuth, Burgkmair, etc. Je trouve aussi à noter un très-beau poêle en porcelaine de 1657.

« Ce château vous intéresse-t-il? me dit le jeune homme avec un air d'ennui.

— Il devrait nous intéresser. S'il nous laisse froids, ce n'est pas sa faute, mais bien celle de notre mémoire ou de notre imagination. Il nous parle, nous ne l'écoutons pas. Songez-vous que c'est un héros qui a vécu pour le moins huit ou neuf siècles? Il en aurait vécu

1. « Le 18 août 1521, ma chère belle-mère, la Hans Freyn, tômba malade, et le 29 du mois de septembre, après avoir reçu les saints sacrements, elle mourut dans la nuit vers la neuvième heure d'après l'horloge de Nuremberg. Dieu veuille avoir son âme ! »

« Après 1523, mon cher beau-père, qui a aussi bien souffert dans le monde, est mort le jour de sainte Marie. Dieu lui fasse miséricorde ! »

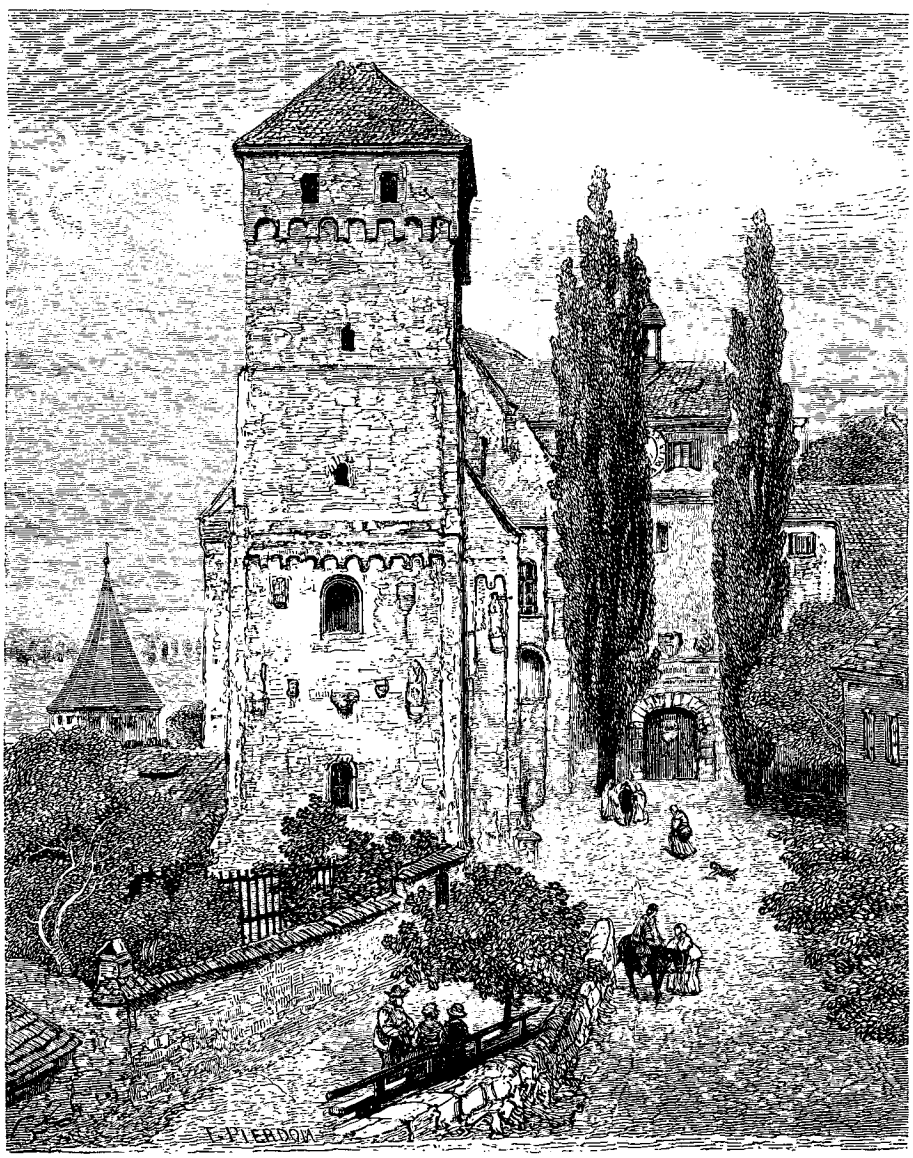
2. Voy. p. 17.

3. Au bas d'une vieille estampe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dix-neuf cents, à en croire la tradition qui s'obstine à faire remonter jusqu'à Tibérius Nero la tour pentagonale que nous voyons de cette fenêtre. Mais il est bien reconnu que l'ami de Brutus et le père de l'infâme Tibère n'a rien à faire ici, et que s'il faut absolument que, dans *Nurnberg*, *nurn* signifie quelque chose, il est plus sensé d'y attacher le souvenir des vieux Germains de Franconie, les *noriques*, que celui de ce malheureux républicain de Rome, dont la femme Livie épousa le rusé Auguste, et dont le fils déshonora jusqu'à la tyrannie. L'âme du Burg, s'il nous plaît de lui en prêter une, a bien des fois changé de nom; regardez ce tableau où l'on a pris soin d'inscrire tous les empereurs qui ont habité ici, depuis Henri III le Noir, le Barbu, le Vieux (1150), jusqu'à l'aimable et un peu fou Louis Ier de Bavière, notre contemporain. Quelle liste !...

Le jeune homme s'émeut à certains noms : ils lui rappellent plusieurs grands épisodes dramatiques. Il s'arrête à celui du siége de 1632, où la famine seule tua dix mille citoyens de Nuremberg. Il cherche avec moi, au loin, la direction du lieu où campait Wallenstein derrière la Regnitz. Il vient de trouver un point d'où il domine une belle perspective; il ouvre son album et taille son crayon; je me sépare de lui. Nous échangeons un adieu. Son intention est d'aller à la recherche de son gouverneur, et, s'il ne le découvre pas, d'achever seul son tour d'Allemagne, en la noble et sage compagnie d'Homère et de Virgile.



Entrée du Burg. — La porte des Païens. — Dessin de Gérard d'après une photographie.

---

23 septembre.

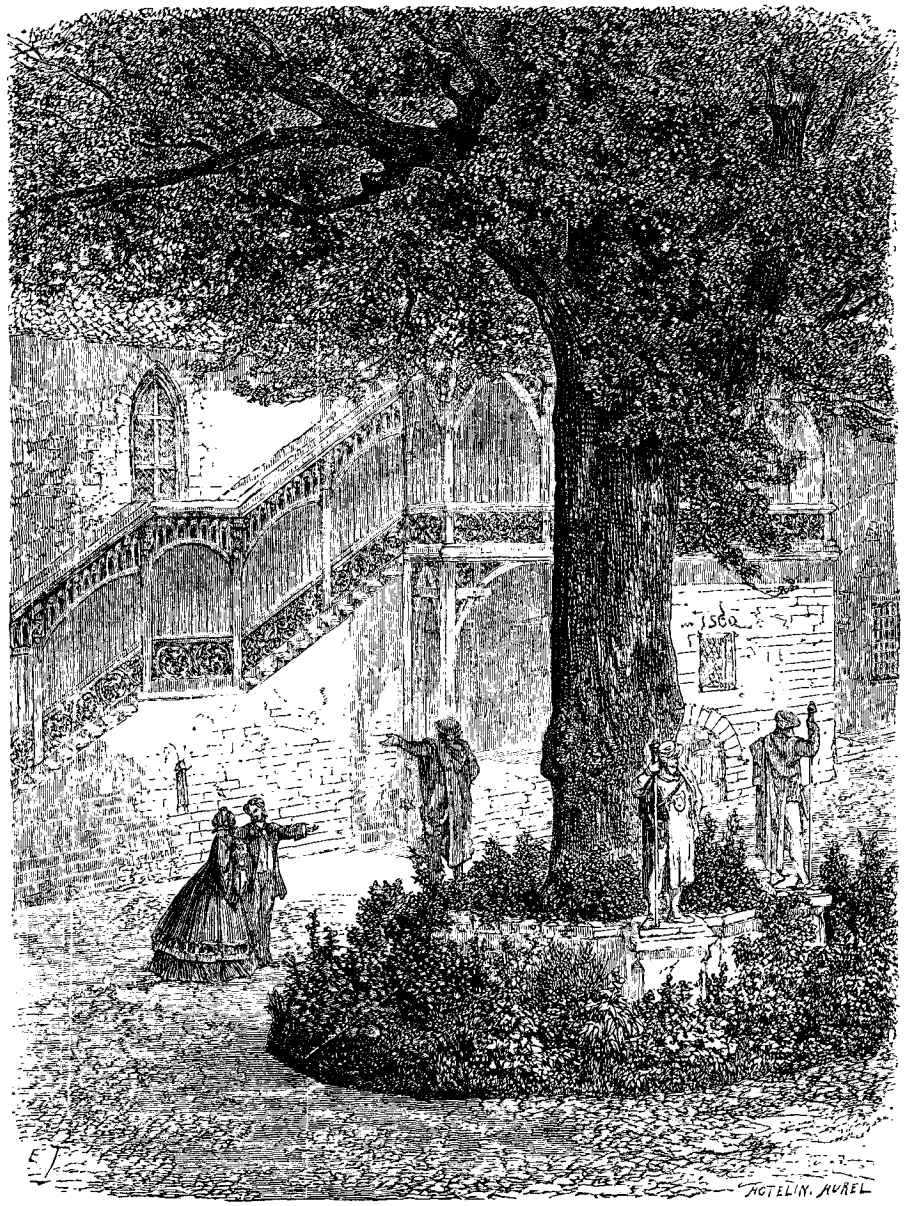
Mon voyage à Nuremberg s'est terminé, comme celui de la vie, par une visite au cimetière.

Vers midi, j'allai me placer devant la statue du chevalier Martin Kœtzel, qui décore le coin de la maison

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dite de Pilate, vis-à-vis celle d'Albert Durer (voy. p. 41). On sait l'histoire singulière de ce chevalier Martin Kœtzel, homme de conscience s'il en fut jamais, qui fit deux fois le voyage de Jérusalem afin de mesurer exactement la route que suivit le Christ portant sa croix, et qui en traça une de même longueur entre son logis et le cimetière Saint-Jean. Sept bas reliefs très-remarquables d'Adam Krafft marquent les stations de cette *via dolorosa* de Nuremberg.

Quelques-uns de ces tableaux de pierre sont encastrés dans des murs de jardins; les deux derniers sont isolés et portés sur des piliers au bord des champs qui approvisionnent la ville de légumes. Ce sont de vigoureuses sculptures et d'un effet vraiment pittoresque. L'artiste n'a rien négligé pour donner à son travail tout le fini possible, mais on y sent l'effort : le style est dur, les figures sont courtes; évidemment elles sont à la ressemblance de quelques bonshommes de Nuremberg,



Cour et escalier du Burg. — Le tilleul. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

et, même, vêtues comme eux. Telles qu'elles sont, on ferait bien d'en préférer des copies aux détestables bas-reliefs des stations qui déshonorent les piliers de nos églises.

L'aspect du champ des morts est d'une singulière monotonie. On a devant soi une immense quantité de tombes grises, plates, toutes semblables les unes aux autres, ne s'élevant guère qu'à deux pieds au-dessus du sol, taillées à peu près comme certains grands bahuts du moyen âge, sans autre ornement qu'un double renflement sur les côtés.

Une seule grande pierre domine cette vallée de Josaphat. C'est un pilier haut de sept ou huit mètres, et surmonté d'une apparence d'édicule élevé à la mémoire du patricien nommé Alexis Munzer. Chaque tombe est numérotée. Mon *taschenbuch* me donnant avis que la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombe d'Albert Durer est marquée du chiffre 649, je me persuade que rien ne sera plus facile que de la découvrir : la conséquence serait juste, sans aucun doute, si l'ordonnateur du cimetière avait été aussi méthodique que l'excellent chevalier Martin Kœtzel. Il m'en souviendra de mes recherches à *Saint-Johanniskirchhof*. J'ai perdu bien du temps à déchiffrer les épitaphes des innombrables patriciens qui paraissent avoir été, de temps immémorial, les hôtes privilégiés de ce cimetière.

Ces étalages des titres de noblesse, de blasons, de casques panachés, d'armes ornées, de devises prétentieuses sur des tombes, sont choses évidemment si opposées au véritable esprit du christianisme, que la vue en est non-seulement déplaisante, mais fait naître de mauvaises pensées. On est tenté d'interpeller le mort : « Pensais-tu, par hasard, que tu conserverais cet écusson sur ta robe blanche parmi les bienheureux, ou qu'en enfer, elle te servirait de bouclier contre la fourche du diable ! »

Tandis que j'erre inutilement de tombe en tombe, les yeux éblouis par les rayons qui me torréfient, un chœur de jeunes voix s'élève dans une église située au milieu du cimetière, d'abord douces, puis fortes, et avec un éclat qui emplit l'air d'harmonie. Je vais regarder à la porte. Ce sont vingt-cinq ou trente fillettes de douze à quatorze ans qui, vêtues de blanc et assises, chantent devant un petit autel couvert de fleurs. J'éprouve, debout sous le soleil, un sentiment délicieux de fraîcheur : c'est du fond de ces âmes candides que me vient ce souffle qui m'enveloppe un moment comme l'ombre fraîche des bois.

Je reprends ma course à travers les petites ruelles de l'inextricable labyrinthe. Je rencontre les noms du poëte Grübel (1809), de W. Pirkheimer (1530), du docteur Link, qui promut Luther au doctorat, de Veit Stoss (1591). Enfin je découvre le n° 649. La pierre ne diffère point des autres. Au chevet, on voit une sorte d'oreiller en pierre sur lequel, au-dessus du monogramme bien connu d'Albert Durer, on lit cette simple inscription :

« Tout ce qu'il y avait de mortel en Albert Durer est enfermé dans ce tombeau. Il a émigré le 8 août 1528. »

Wenceslas, sous le tilleul. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

A l'extrémité du cimetière sont les tombes les plus récentes, entièrement entourées de guirlandes de verdure ou de fleurs.

Un petit bâtiment est voisin de ces tombes. Plusieurs femmes regardent avidement aux vitres. Je cède à un mouvement de curiosité que mon instinct aurait bien dû m'épargner. « Peut-être, me dis-je, un retable, une peinture, une statue ? » Mais j'aperçois une suite de vrais cercueils d'une forme élégante, rangés comme des lits. Au-dessus de chacun d'eux pend un cordon de sonnette. Sur le deuxième cercueil est étendue une jeune fille d'environ quatorze ans : son corps est enveloppé d'un beau linceul brodé. Sa figure est visible sous un voile : ses joues jaunes sont gonflées : une mouche se promène lentement sur ses lèvres noires : sa pauvre petite main est suspendue à l'anneau d'un cordon. D'un seul regard, j'ai distingué jusqu'aux moindres détails de ce triste tableau : je m'éloigne brusquement. Les sonnettes sont certainement des précautions en vue d'un état de léthargie qui aurait échappé à l'art des médecins.

En sortant du cimetière, je me demande si cette enfant ne serait pas une figure de cire qui sert seulement à expliquer au public la coutume de ces expositions et l'usage prudent des sonnettes. Cette supposition me soulage et je me garde bien d'aller m'assurer si elle est vraie.

J'annonce à M. Galimberti mon départ. Un habitué de l'hôtel, assis dans l'embrasure d'une fenêtre où chaque matin il vient lire les feuilles publiques, se tourne vers moi, pose sur ses larges genoux ses larges mains, les coudes en dehors, comme M. Bertin l'aîné dans son beau portrait par M. Ingres, et me dit en bon français :

« Monsieur, vous n'avez pas pu voir Nuremberg en si peu de jours; plusieurs mois vous suffiraient à peine. » — Je fais un signe d'assentiment.

« Monsieur, poursuit-il, vous avez vu quelques grosses choses, les monuments, des églises, des musées, des maisons; mais les petites choses, les curiosités? Avez-vous vu seulement la tête de Cunégonde[1], le fer du che-

1. Au Burg.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

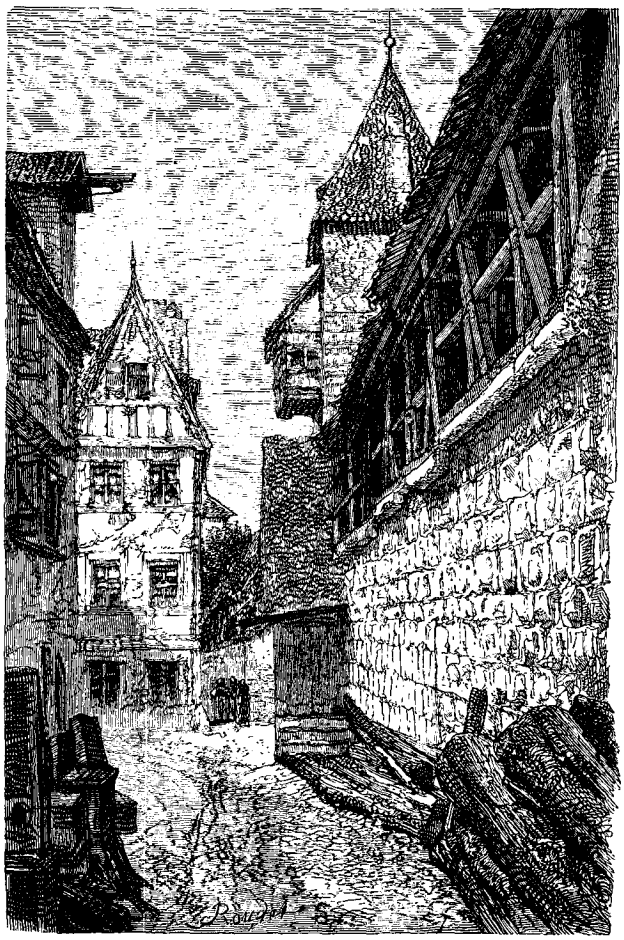
val d'Eppelein [1], le bonnet de soie noire de Luther [2], le verre du docteur Jonas, l'arbre qui fleurit tous les cent ans, la voiture de Jean Haustch qui va toute seule, le signe de Nuremberg ou l'anneau qui remue [3], le cadran de Stabius [4], la clarinette de mon ami Jobst [5]? La cave des seigneurs [6], les douze étangs [7], le Rosenau [8]?... »

Il continue ainsi pendant plusieurs minutes, et, sans attendre ma réponse, il conclut bref par ces mots :

« Non? Alors, monsieur, je l'avais bien dit, vous n'avez rien vu. »

Je m'empresse de lui accorder, et en toute sincérité, que je vais sortir de Nuremberg bien ignorant. Mais ce ne sont pas toutes ces raretés que je regretterai le plus. Si j'avais été libre de prolonger mon séjour au *Rothe Ross*, j'aurais aimé à étudier de plus près les arts de Nuremberg, et à me faire une idée plus nette de ce qui leur donne, selon les Allemands, un caractère si particulier. On trouve, disent-ils, dans les églises et les maisons de cette ville privilégiée, « les grands principes qui ont présidé au développement de l'architecture du moyen âge. » C'est là une prétention bien haute, et je ne m'étonne pas si elle scandalise et irrite jusqu'à l'injustice quelques-uns de nos archéologues français. L'ogive est, incontestablement, un de ces « grands principes. » A Saint-Sebald, l'église typique, on voit des ogives de deux époques, du douzième et du seizième siècles. M. Fortoul, qui avait réellement le sentiment de l'architecture (comme me l'ont souvent dit MM. Léon Vaudoyer et Duc, ses amis et les miens), M. Fortoul juge les premières de ces ogives basses, opprimées, informes, et les secondes tout à fait déformées par la décadence. M. Viollet-le-Duc déclare, sans ambages, que les Nurembergeois, du reste comme les autres Allemands du Nord, ont emprunté à la France le principe ogival, mais ne l'ont pas compris. Notre collègue et ami bien regretté, Jules Renouvier, qui n'était pas un esprit si absolu, trouve lui-même à reprendre, dans les arts de Nuremberg, trop de préoccupation des détails matériels, de sécheresse et de pesanteur. Quelle que soit la valeur de ces opinions, on peut, à mon sens, se consoler de n'avoir pu les approfondir soi-même, avec les souvenirs de Krafft, de Vischer, de Labenwolf, de Volgemuth et de quelques autres.

J'aurais aimé aussi (les voyageurs ne doivent-ils avoir d'yeux que pour les arts? ce serait ressembler aux hommes qui n'estiment dans les femmes que leur beauté), j'aurais aimé à visiter les établissements d'utilité publique et de bienfaisance, qui sont nombreux à Nuremberg, et dont plusieurs ont précédé de loin les essais que l'on fait aujourd'hui en France et en Angleterre pour répandre le goût dans les classes ouvrières et perfectionner l'éducation professionnelle, entre autres l'École d'art et d'industrie, l'Institut d'enseignements techniques, la Société Thérèse, fondée par les épouses des membres de la Société agricole, etc.



Chemin de ronde près des remparts. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

J'aurais aimé enfin à étudier avec loisir dans les jardins, dans les cercles, à l'intérieur de quelques maisons, la physionomie morale et le véritable esprit des citoyens. J'imagine, d'après le peu que j'ai entrevu, entendu ou lu, qu'on ne serait pas bien longtemps sans avoir à profiter, dans la vieille patrie du bon Hans Sachs, de l'exemple de plus d'une qualité délicate et aimable transmise de loin, et de certaines vertus de fond pratiquées avec une simplicité que semblent tendre à trop effacer ailleurs, l'influence des longues discordes sociales, l'émulation excessive du luxe, et l'habitude peu sincère d'exalter l'esprit et la finesse (mérite de renards, comme dit Bernardin de Saint-Pierre), aux dépens de la bonhomie et de l'honnête bon sens.

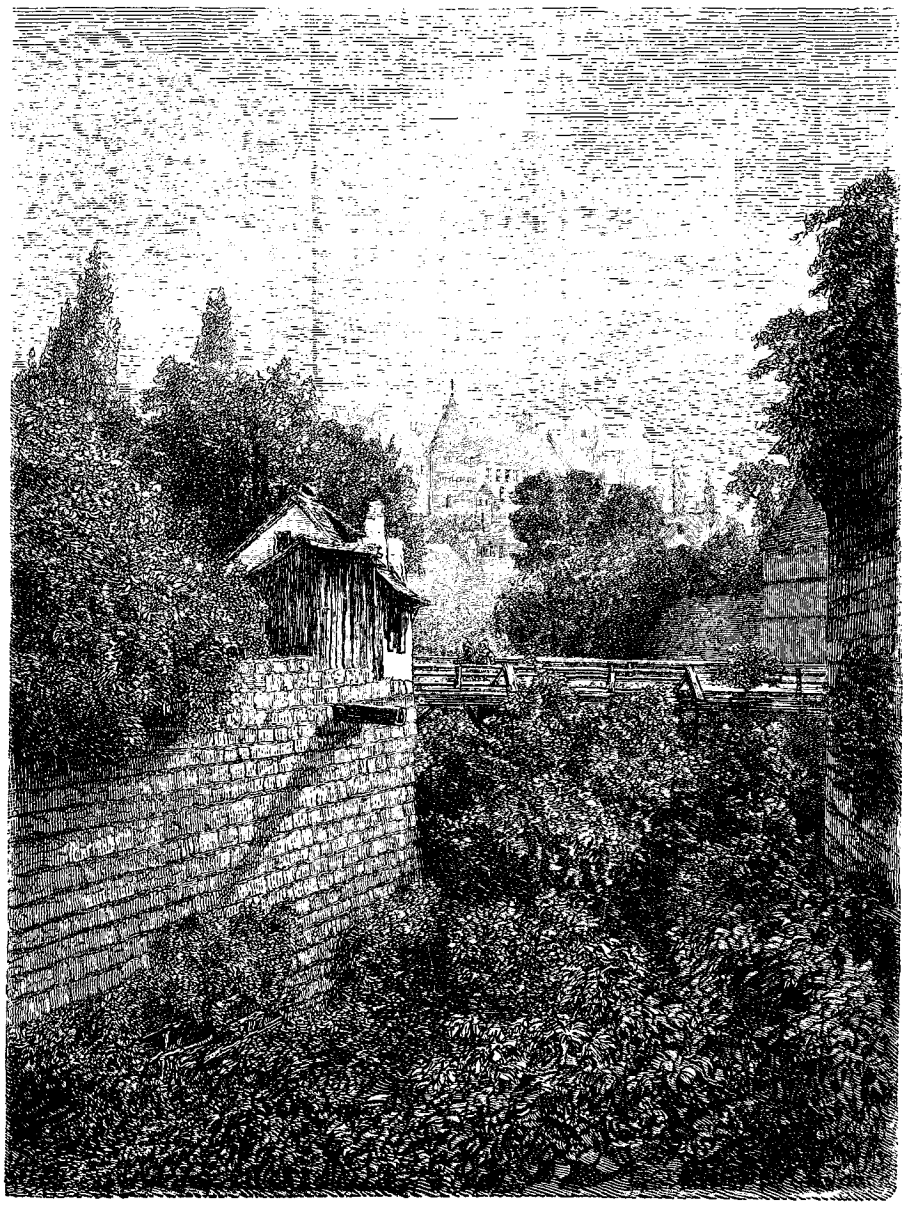
Aujourd'hui dimanche, on a suspendu extérieurement, aux murs des églises protestantes, des tableaux noirs sur lesquels sont indiqués en blanc, à la craie, les chiffres

1. Cheval qui a franchi, dit-on, la muraille du Burg.
2. A la bibliothèque de la ville, ainsi que les trois objets suivants.
3. A la grille de la Belle-Fontaine.
4. A Saint-Laurent.
5. Ceci doit être une plaisanterie. Les Nurembergeois prétendent que la clarinette a été inventée dans leur ville en 1690.
6. Gustave-Adolphe s'exerçait à tirer le pistolet dans cette cave.
7 et 8. Jardins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des psaumes que chantera l'assistance. On voit venir, de toutes les rues, des groupes de fidèles. Quelques femmes portent les vieux costumes franconiens.

A Saint-Sebald, plusieurs bancs sont occupés par les soldats vêtus de bleu. Ils chantent avec le reste de l'assemblée. Je me rappelle qu'à Munich, en sortant des Pinacothèques, je me suis arrêté devant la vaste cour d'une caserne où une soixantaine de soldats, rangés en cercle autour d'un fourgon, chantaient en chœur, sous la direction d'un officier, un chœur du *Prophète*. Quelques semaines auparavant, j'avais eu honte de l'odieux charivari d'une de nos troupes françaises en marche sur la route de Versailles. Quelles sottes paroles ! quels cris sauvages et ridicules ! Si l'on enseignait aussi un peu de musique vocale à nos soldats, pense-t-on qu'on affaiblirait beaucoup leur courage ?



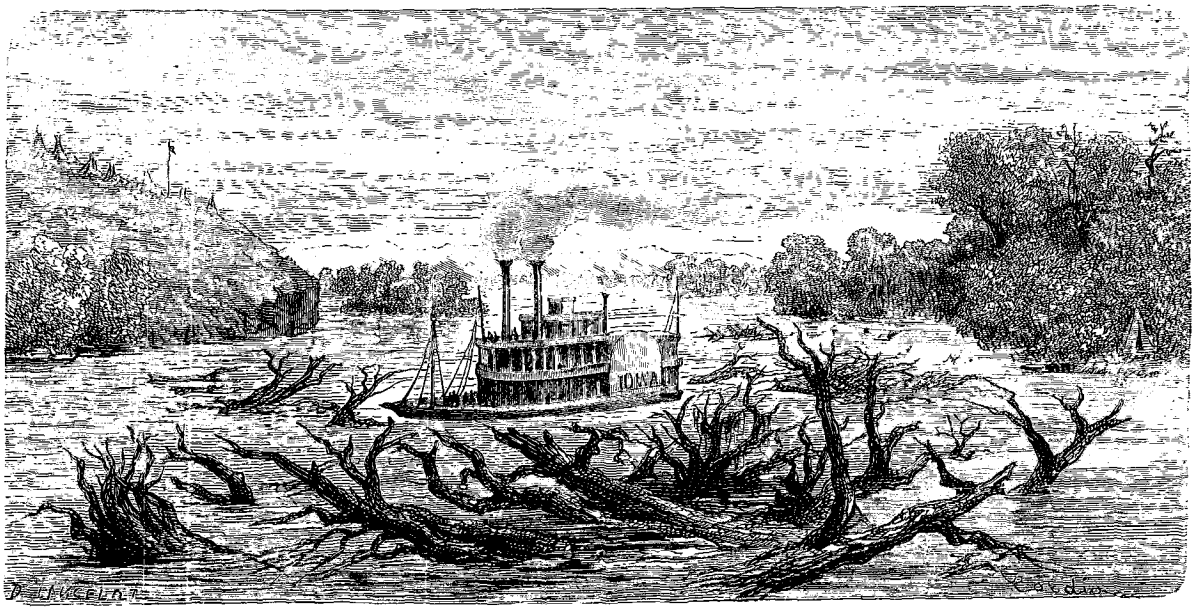
Le Burg vu des fossés de la ville. — Dessin de Gérard d'après une photographie.

A l'église de Notre-Dame, le prêtre qui est en chaire a des lunettes et est d'un embonpoint excessif; il parle bien, avec chaleur, et ses auditeurs paraissent très-attentifs. Autant que je puis le comprendre, son sujet est la charité morale. Je saisis au passage une phrase qui me donne à réfléchir :

« Aimez-vous sincèrement; redoutez le sort de ces grandes nations divisées en deux classes, l'une qui envie et menace sourdement, l'autre qui craint et, pour assurer à ses biens matériels la protection de la force, fait bon marché de sa liberté même. »

Édouard CHARTON.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Steamer naviguant sur le Missouri.

VOYAGE DANS LES MAUVAISES TERRES DU NEBRASKA

(ÉTATS-UNIS),

PAR M. E. DE GIRARDIN (DE MAINE-ET-LOIRE).

1849-1850. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[1].

I

Voyage de Saint-Louis au fort Pierre Chouteau.

J'avais été chercher fortune à Saint-Louis, la grande cité du Missouri; tour à tour commissionnaire, colporteur, ou conducteur de mulets, j'allais aussi, moi, suivre le courant de l'émigration vers la terre promise de Californie, quand je rencontrai un géologue américain qui devait partir ce jour même pour un long voyage d'explorations à travers le continent américain. J'obtins de l'accompagner comme dessinateur; on me demanda deux heures pour faire tous mes préparatifs de voyage, c'est-à-dire, acheter un pantalon de peau de daim, deux chemises de laine, un revolver et une carabine, et je m'embarquai sur le steamboat *Iowa*, au milieu d'une cohue et d'un brouhaha des plus étourdissants. Les nombreux amis des passagers nous accablaient d'une grêle d'oranges et poussaient des hourras frénétiques, les maîtres d'équipage frappaient les matelots ivres, on se disputait et on jurait en toutes sortes de langues de l'ancien et du nouveau monde, au milieu des sifflements aigus et des grondements sourds de notre puissante machine, dont la vapeur nous enveloppait d'un nuage épais.

On sait que les *steamboats* américains ne ressemblent en rien aux chétives embarcations de nos rivières; ce sont d'immenses constructions à trois étages, surmontées de deux énormes cheminées, de véritables caravansérails où le voyageur trouve tout le luxe et le confortable d'un hôtel de première classe. Aussi une dame de Saint-Louis, voulant donner une haute idée d'une maison meublée et décorée avec luxe, disait : « C'est presque aussi beau qu'un steamboat! »

Nous étions deux cents passagers environ, la plus grande partie passagers d'entre-pont, pauvres aventuriers engagés pour un an à la Compagnie Américaine, qui fait le commerce des pelleteries du *Far-West*. Il y avait des types de tous les pays du monde : Parisiens barbus, les uns victimes des événements politiques, les autres, déserteurs de la colonie de Cabet; Danois, Allemands, Espagnols, Anglais, Irlandais, nègres, mulâtres, Indiens et métis. Les plus nombreux, cependant, étaient les Canadiens; doués d'une constitution de fer, habitués aux voyages et aux dangers, ce sont d'excellents chasseurs et des coureurs d'aventures infatigables.

A la chambre, nous avions trois géologues, un botaniste, deux officiers de l'armée américaine et un jeune prince allemand et sa suite. La race indienne y était représentée par deux sauvagesses pur sang, dont l'une, fille d'un chef Pied-Noir, et mariée à un directeur de la Compagnie des Fourrures, est bien connue dans le haut Missouri, par l'heureuse influence qu'elle y exerce....

1. Tous les dessins joints à cette relation ont été exécutés par M. Lancelot, d'après les croquis rapportés par le voyageur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

.... Au moment du départ seulement, j'apprends la destination du *Iowa* : ce bateau, appartenant à la Compagnie Américaine, fait chaque année un voyage dans le haut Missouri, s'arrêtant aux différents postes de traite situés sur le fleuve, et y déposant les hommes nouvellement engagés, les provisions et les marchandises.

C'est un long voyage de quarante jours, pour remonter jusqu'au fort Union, établissement situé à l'embouchure de la rivière *Yellow-Stone* (Pierre jaune), à six cent soixante-quinze lieues de Saint-Louis et onze cents de la Nouvelle-Orléans. Mais, comme les bateaux à vapeur de fort tonnage peuvent pendant quatre ou cinq mois de l'année remonter jusqu'au fort Bouton, situé dans le pays des Pieds-Noirs, et à dix lieues des grandes chutes du Missouri, on peut dire que la navigation du grand fleuve est de douze cent seize lieues.

Remontant péniblement contre un courant de quatre à cinq kilomètres à l'heure, nous passons devant les coteaux de Gasconade, remarquables par leurs beaux rochers couverts de verdure; puis viennent Jefferson-City, la capitale du Missouri, et Indépendance, où les Mormons, dans leur hégire, avaient établi leur nouvelle Sion et d'où ils furent chassés par les Missouriens.

Aujourd'hui cette petite ville est encombrée d'émigrants se rendant en Californie et un *ferry-boat* (bac) à vapeur traverse continuellement le fleuve, transportant d'une rive à l'autre une multitude de chariots, de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux, ainsi que des milliers d'émigrants, hommes, femmes et enfants.

Après un temps d'arrêt causé par de nombreuses déceptions, une nouvelle épidémie de fièvre d'or venait de se déclarer; les fermiers vendaient leurs terres à vil prix, les hommes de loi abandonnaient leur étude; négociants, ministres, presbytériens, méthodistes ou baptistes, tous endossaient la chemise de laine rouge; et, le revolver à la ceinture, la longue carabine sur l'épaule, ils s'acheminaient en longues caravanes vers le nouvel Eldorado.

Les chariots d'émigrants, recouverts d'une large toile, sont arrangés à l'intérieur avec beaucoup d'ordre et de propreté; c'est une cabane roulante que son propriétaire doit habiter pendant six ou sept longs mois, et qu'il rend aussi confortable que possible.

Les pistolets et les carabines, arsenal indispensable à l'aventurier du *Far-West*, sont accrochés aux parois intérieures du chariot; dans un coin est attaché le poêle en fonte que l'on installe à chaque campement, pour y cuire le biscuit; çà et là sont aussi suspendus des outils et des ustensiles de ménage. On trouve dans presque toutes ces tentes roulantes quelques ouvrages d'histoire et de géographie, et toujours la Bible, ce compagnon inséparable de l'émigrant américain.

Quelques émigrants inscrivent extérieurement sur la toile leur nom et profession; je lis sur l'un des chariots :

J. B. SMITH, DENTISTE DE NEW-YORK.
S'adresser au bouvier.

Le bouvier n'était autre que le dentiste lui-même; après avoir dételé ses bœufs et cuit son dîner, il passait un habit noir, et, comme les charlatans de nos foires, il faisait monter les victimes dans son chariot, et leur arrachait les dents, *sans douleur*, moyennant la modique somme d'une piastre.

On me montre un grand chariot couvert d'une toile blanche à raies bleues et hermétiquement fermé; il est habité, me dit-on, par six jeunes filles qui vont aux mines d'or y chercher des maris et une position indépendante. On les dit fort jolies, et surtout fort *respectables*, et la preuve de cette dernière assertion est qu'elles verrouillent chaque soir avec des épingles la porte de calicot qui ferme leur chariot.

Quittant, non sans regret, le campement des émigrants, nous passons rapidement l'embouchure de la rivière Kanzas, le fort Leavenworth, établissement militaire d'une grande importance par sa position sur la frontière du territoire indien, et Saint-Joseph, ville fondée d'hier et déjà riche et commerçante.

Là, s'arrête toute trace de civilisation; en amont, les rives sont désertes, la navigation devient plus difficile, et il faut renoncer à marcher pendant la nuit, afin d'éviter les bancs de sable qui barrent souvent le fleuve et nécessitent des sondages continuels.

Le lit du fleuve devient de plus en plus tortueux et le courant si rapide, que nous mettons quatre heures à passer la pointe de la rivière aux Sioux. On chauffait cependant à toute vapeur, le bateau tremblait dans toute sa charpente; parfois l'avant disparaissait complétement sous l'eau qui couvrait le pont; nous avions gagné quelques pouces, mais le courant semblait redoubler de force, et nous reculions de nouveau. Notre capitaine, furieux, fait jeter un baril de résine dans les fourneaux; c'est un moment solennel pour les passagers, qui, tout en redoutant une explosion, s'intéressent vivement à la lutte.

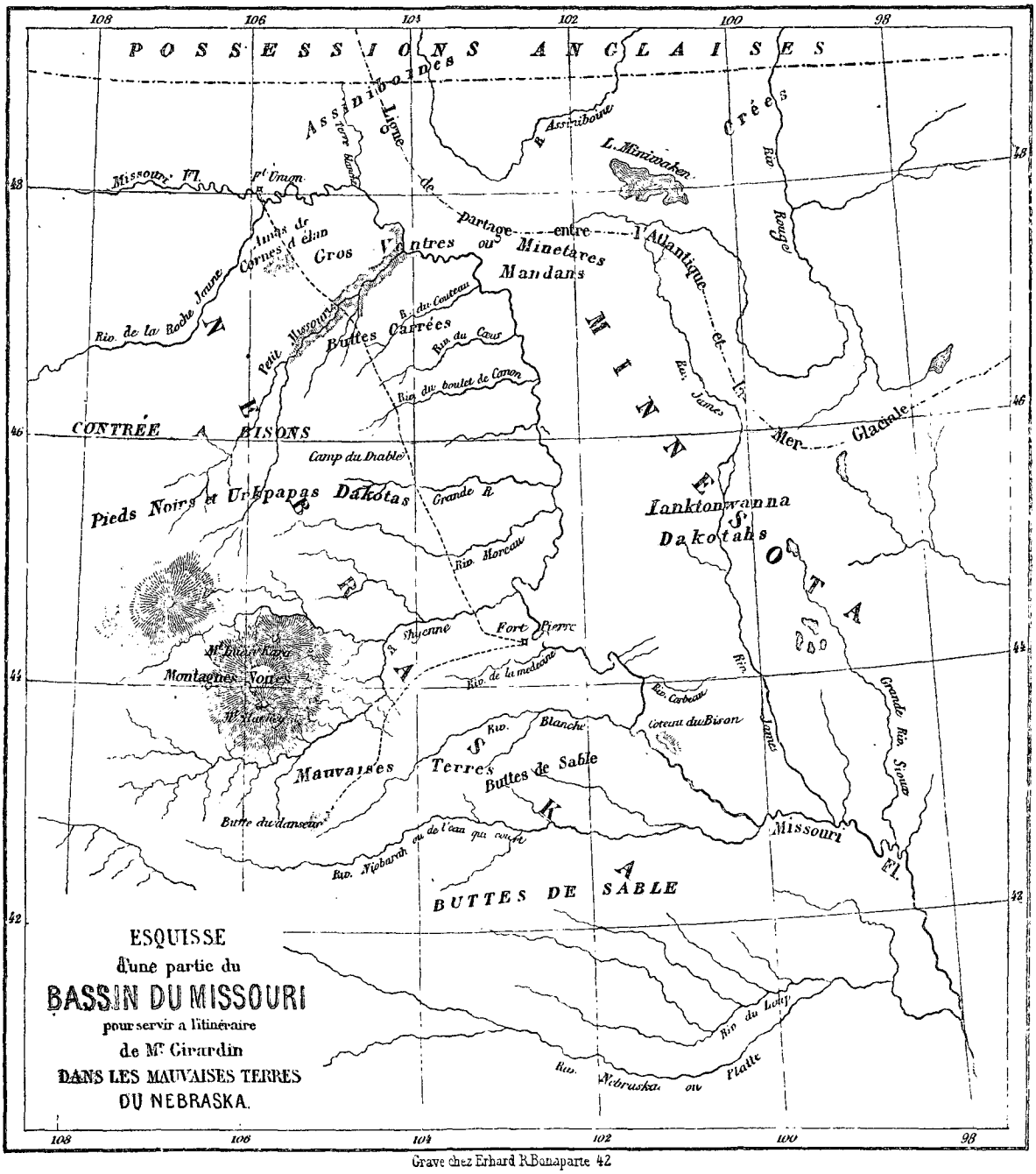
Ce qui frappe le plus le voyageur remontant le Missouri, c'est l'immense quantité d'arbres énormes entraînés par le courant et qui s'enfonçant dans le lit boueux du fleuve, présentent une pointe souvent à fleur d'eau et causent de nombreux et terribles naufrages. Parfois ces troncs d'arbres accrochés ensemble et amoncelés les uns sur les autres, forment des îlots et couvrent une étendue de plusieurs milles, et c'est à peine si les bateaux peuvent se frayer un passage en faisant mille zigzags; aussi est-il impossible de naviguer la nuit, et au coucher du soleil, le steamboat est solidement amarré à la rive. Comme le pays est complétement inhabité et que l'on n'y trouve ni charbon, ni bois coupé d'avance, nos quatre-vingts hommes d'équipage, armés de haches, font un terrible dégât dans les vieilles forêts de cèdres ou de peupliers des deux rives.

Les compagnies qui ont pour but le commerce de pelleteries sur le territoire américain, sont au nombre de deux seulement : la Compagnie Américaine (*American fur Company*), et celle de l'Opposition. La haine la plus invétérée existe entre les employés de ces deux compagnies, et ils ne reculent devant aucun moyen de se nuire mutuellement, toutes les fois qu'il s'en présente l'occasion.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un jour que nous passions devant un *blokhaus* ou poste d'hiver appartenant à la Compagnie de l'Opposition, notre capitaine trouva charmant de débarquer tout son équipage et de démolir maisons, bastions et palissades; le tout fut transporté à bord et brûlé dans la journée. Quelques jours après, le bateau de l'autre Compagnie se vengea en renouvelant, sur un autre point, l'innocente plaisanterie de notre capitaine et détruisant complétement un poste d'hiver de la Compagnie Américaine.

Cette longue navigation devient fatigante et monotone; jour après jour, nous remontons le grand fleuve, et le volume d'eau qu'il roule sur son lit de vase semble



Grave chez Erhard R.Bonaparte 42

augmenter sous notre carène, les îlots de troncs d'arbres sont moins nombreux, les épais massifs de cotonniers qui bordaient les rives font place à des prairies à perte de vue et, parfois, une colonne de fumée visible à l'horizon nous indique un campement d'Indiens.

Les nuits sont brûlantes : dès que le bateau est amarré à la rive, des millions de moustiques envahissent le salon et les cabines. Alors, malgré la chaleur, il faut se ganter et s'envelopper la figure et le cou à grand renfort de foulards et de cache-nez.

II

Arrivée au fort Pierre Chouteau. — Indiens. — Festin, etc.

Enfin, après une traversée de trente-deux jours, nous apercevons, à travers la brume du matin, l'im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

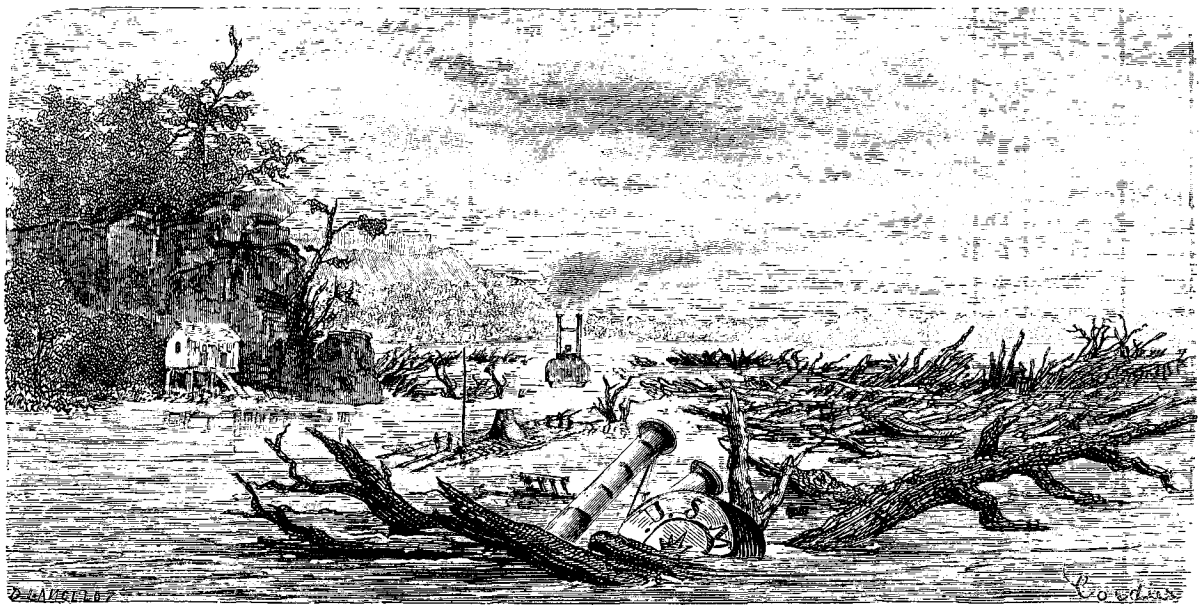
mense pavillon américain qui flotte au-dessus du fort Pierre[1]. Le fleuve est presque entièrement barré par des bancs de sable mouvant et nous avançons lentement, guidés par la sonde; la brise s'élève tout d'un coup, le brouillard se dissipe et fait place à un charmant paysage que nous saluons de trois hourras et d'une décharge de notre petite artillerie. Nous avons devant nous le fort Pierre avec ses bastions et ses blanches murailles; tout autour sont dressées une centaine de loges en peaux de bison, les unes d'une blancheur éblouissante, les autres bariolées et couvertes de peintures fantastiques.

A quelques pas de nous, sur la rive, un groupe d'Indiens en habits de fête, la figure barbouillée de rouge, de jaune et de blanc, immobiles comme des statues, appuyés sur leurs fusils, nous examinent d'un air sombre et inquiet. Sans doute, ils se demandent ce que renferme cet immense bateau de feu, qui, l'année précédente, leur apportait le choléra, et s'il n'est pas cette fois-ci porteur d'un fléau plus terrible encore.

A peine avons-nous touché terre, qu'une cinquantaine de jeunes guerriers et de femmes envahissent le pont, pénètrent dans le salon, dans les cuisines, partout enfin, examinant, touchant et goûtant tout, et malgré les remontrances de nos cuisiniers nègres, une immense marmite remplie de bouillie de maïs est vidée en un instant. Le reste des provisions aurait sans doute eu le même sort, si un des chefs n'était arrivé à temps pour disperser à coups de fouet cette bande de loups affamés.

L'ordre est bientôt rétabli, et une dizaine de sauvages bien armés et uniformément habillés par la Compagnie, remplissent d'un air grave et digne le rôle de gendarmes et d'officiers de police.

Le fort Pierre est un immense carré, formé de quatre



Iles flottantes du Missouri.

murailles en palissades d'une hauteur de cinq mètres et d'une longueur de deux cents; il est défendu au nord, à l'est et au sud-est par trois bastions armés de canons.

Les bâtiments de la Compagnie sont construits parallèlement aux palissades; ce sont les habitations des employés, directeurs, commis, interprètes, puis d'immenses magasins remplis de provisions, de marchandises et de fourrures, une forge où l'on fabrique des haches, des casse-tête et des couteaux pour les Indiens, des ateliers de menuiserie, ferblanterie, enfin des écuries et étables, et une poudrière.

Le gouverneur du fort nous reçoit de la manière la plus gracieuse, et nous fait préparer par une de ses femmes un excellent déjeuner, où figurent des langues de bison, du pemmican[2], et d'excellent pain de maïs.

Établi depuis nombreuses années dans le territoire sioux, il a adopté certains usages indiens et entre autres la polygamie, non pas, nous dit-il, dans un but condamnable, mais simplement par politique et pour les intérêts de son commerce. Entouré de sept femmes appartenant à sept tribus différentes de la nation dakotah, il a ainsi l'avantage d'être assuré du dévouement d'une armée de beaux-frères, d'oncles et de cousins, ce qui lui donne une grande influence et facilite ses rapports avec les Indiens. Nous reproduisons cette excuse pour ce qu'elle vaut.

Voulant célébrer l'arrivée du steamboat, le gouverneur donna un grand festin suivi d'un bal. Le premier consistait en une bouteille de whiskey, une livre de farine et un peu de graisse de bison pour chacun des convives, composés de voyageurs, chasseurs, coureurs, etc.

Des feux sont allumés au milieu du fort, on fait des monceaux de crêpes que l'on arrose de copieuses libations, et deux joueurs de violon, l'un Canadien, l'autre

1. Ce fort ou poste de *traite* fut fondé par un Français, M. Pierre Chouteau, un des directeurs de la Compagnie Américaine (*American fur Company*).

2. Voyez la note de la page 59.

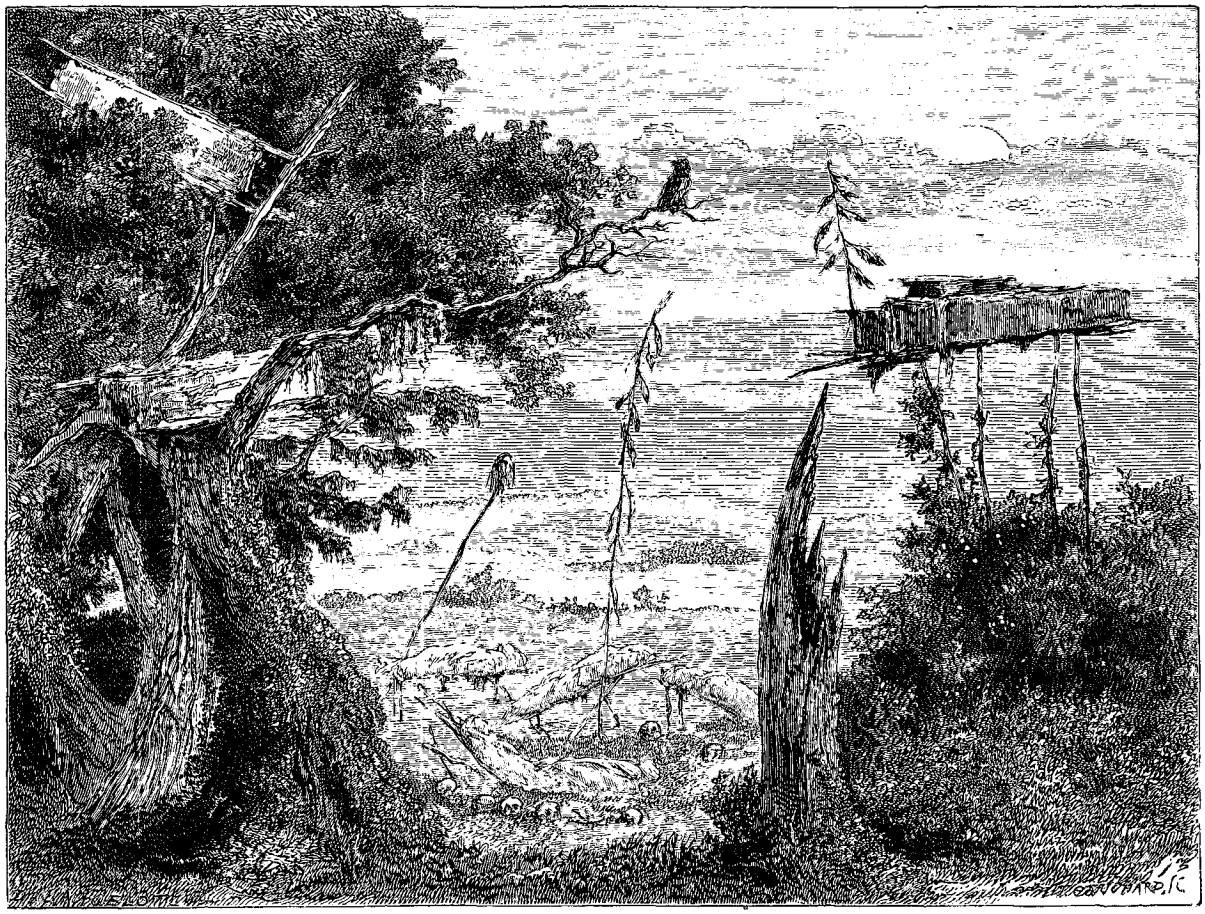
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Irlandais, perchés sur un tonneau, me rappellent les noces de campagne de mon pays natal.

Tous prennent part à la danse : employés, chasseurs, métis, nègres, mulâtres et Indiens, et toutes ces figures, blanches, jaunes, noires, cuivrées et couleur de brique, éclairées par une flamme rougeâtre et excitées par une nouvelle distribution de whiskey, ont quelque chose de vraiment diabolique. Les têtes s'échauffent, les vieilles querelles reviennent sur le tapis, les coups de poing pleuvent de tous côtés, les métis ripostent par des coups de couteau, les Indiens brandissent leurs casse-tête, on se menace de la carabine pour le lendemain, puis on recommence à danser sans s'apercevoir que toutes les femmes se sont esquivées pendant le combat. Tels sont les intermèdes des fêtes au fort Chouteau.

Le lendemain de notre arrivée au fort, j'étais dans le camp des Sioux, occupé à faire l'esquisse du *coursier de bataille*, guerrier fameux dont le costume original m'avait frappé. Le croquis terminé circulait de main en main, quand mon vaillant modèle s'en empare, s'élance sur son cheval et se sauve au galop, me laissant d'autant plus mystifié que les banarets[1] et les jeunes filles riaient aux éclats, trouvant sans doute la plaisanterie excellente.

Pendant mon séjour parmi les Sioux, il me fut presque impossible de faire le portrait des guerriers ou même



Cimetière indien sioux.

un croquis de leur camp, car ils se figuraient qu'une fois maître de leur image j'aurais le pouvoir de les détruire aussi facilement qu'elle-même. Les Sioux, qui ont été cruellement décimés par le choléra et la petite vérole, maladies apportées au milieu d'eux par les blancs, sont excessivement superstitieux, et croient que les Américains se servent des maladies comme d'une arme pour les exterminer.

Le cimetière indien est situé à un kilomètre du fort Pierre, dans une plaine où paissent un grand nombre de chevaux en liberté. Les Sioux n'enterrent pas les morts, ils les enveloppent dans leurs meilleures couvertures de laine et les enferment dans une sorte de bière faite quelquefois de planches de cèdre grossièrement travaillées, le plus souvent de branches d'arbres; quatre pieux fixés en terre supportent cette espèce de cercueil, qui se trouve ainsi élevé à huit ou dix pieds du sol et à l'abri de l'humidité et des bêtes féroces.

Les parents ont soin de placer à côté du défunt une pipe, un peu de tabac, un arc et des flèches, quelques provisions et divers articles dont le défunt peut avoir besoin pendant son long voyage dans l'autre monde.

Mais avec le temps, les pieux se pourrissent, tout l'échafaudage s'écroule, et les loups et les *coyotes* ou petits

1. Les jeunes guerriers, dandys de l'endroit.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

loups, qui rôdent sans cesse autour des cimetières, dispersent au loin les os des pauvres Indiens.

Souvent aussi les Sioux se contentent d'envelopper le mort d'une couverture de laine écarlate, et de le suspendre dans les hautes branches d'un cèdre ou d'un cotonnier. Les Sioux n'ont en fait de religion que des idées vagues et mal définies. Il est vrai qu'ils prient généralement le grand Esprit dans les moments de danger, et qu'ils lui offrent des sacrifices de fourrures et quelquefois aussi un festin de chien gras, mais ils paraissent croire que les bons et les méchants sont également heureux dans l'autre monde.

Comme toutes les tribus indiennes, les Sioux regardent les femmes comme des êtres très-inférieurs que le grand Esprit leur a donnés pour dresser leurs tentes, seller leurs chevaux, etc.

Quant aux vieillards, ils sont plus maltraités encore; dans les temps d'abondance, ils mangent les restes, aux jours de disette, ils meurent de faim et sont souvent abandonnés dans le désert quand ils sont trop infirmes pour marcher.

III

Voyage aux mauvaises terres de la rivière Blanche (Nebraska).

Deux jours après notre arrivée au fort Pierre, tandis que le bon bateau *l'Iowa* continuait sa route vers le haut Missouri, notre petite caravane se dirigeait vers les *mauvaises terres* de la rivière Blanche, malgré les remontrances des Indiens qui nous voyaient partir avec défiance et cherchaient à nous décourager par tous les moyens imaginables.

Notre caravane se composait de deux géologues, de cinq voyageurs canadiens qui nous servaient de muletiers et de cuisiniers, et enfin d'un guide indien et d'un interprète.

Il va sans dire que nous étions tous bien montés et armés de carabines et de revolvers. Nous emmenions en outre trois légères charrettes chargées de provisions pour vingt jours, et quelques chevaux et mulets en liberté.

Notre guide était un de ces types comme on en rencontre tant dans les grandes prairies de l'Ouest : Canadien de naissance, nommé Joseph la Violette, c'était un petit homme trapu, vif et actif comme un singe, infatigable et plein d'énergie; en revanche, superstitieux, vantard, menteur, ivrogne et querelleur comme tous les coureurs de prairies, et il portait les marques toutes fraîches encore d'une terrible lutte : un nez horriblement mutilé et des yeux entourés d'un grand cercle noir.

Nous emmenions en outre, comme second guide, un vieillard sioux, nommé la *Corne-d'élan*, célèbre magicien dans sa tribu, où il jouit encore d'une certaine autorité.

Le pays que nous eûmes à traverser les deux premiers jours est d'une monotonie qui attriste : ce sont d'immenses plaines légèrement ondulées, au sol imprégné de salpêtre, et couvertes d'une herbe excellente; mais pas un arbre, pas même un buisson à dix lieues à la ronde; rien que des cactus en fleur et, dans les bas-fonds, quelques *plantes à lait*[1]. Nous traversons ce que les hommes de l'Ouest nomment un village de chiens de prairie : ces petits animaux, qui, du reste, n'ont aucune ressemblance avec le chien, vivent réunis en communauté, et leurs terriers couvrent souvent une étendue de plusieurs kilomètres : des sentiers bien battus conduisent d'une habitation à l'autre et, de distance en distance, des sentinelles montent la garde sur de petits monticules; au moindre signe de danger, elles poussent un petit cri aigu, et toute la tribu rentre dans le terrier en un clin d'œil. Les chiens des prairies sont de la grosseur d'un lapin et leur chair est excellente. Tous les voyageurs prétendent qu'ils vivent en bonne intelligence avec les serpents à sonnettes, et les admettent au partage de leurs terriers.

Le troisième jour après notre départ du fort Pierre, après dix heures de marche sous un soleil brûlant, nous campons auprès d'une source bordée d'absinthes sauvages. On se hâte d'allumer un petit feu, autant pour cuire notre souper que pour chasser des nuées de moustiques qui nous enveloppent et nous mettent tout en sang. A côté de ce premier foyer, nous en allumons encore un autre, alimenté d'herbes vertes et surtout d'absinthe pour faire de la *boucane*[2], et nos pauvres montures, dont je n'oublierai jamais l'air piteux, viennent se ranger en cercle, la tête dans la fumée, et, l'oreille basse, les yeux fermés, elles attendent le vent frais du matin qui disperse et entraîne au loin notre ennemi commun.

Ce matin, j'aperçois notre guide sioux, la *Corne-d'élan*, perché sur le haut d'une colline qui domine notre camp, et là, nu comme notre premier père, il exécute une danse accompagnée de gestes et de contorsions bizarres, puis il commence un chant lugubre et monotone ayant pour refrain l'aboiement du coyote ou loup des prairies[3], imité à s'y tromper. J'apprends que le but de son invocation matinale est de charmer et d'attirer les troupeaux de bisons, éloignés sans doute de cinquante lieues; j'ai déjà dit que la *Corne-d'élan* était un grand magicien parmi les Sioux.

Son incantation est suivie d'un branle-bas général causé par un nuage de poussière visible à un mille environ. En un clin d'œil, les mulets sont rangés dans l'enceinte formée par nos chariots rangés en cercle, chacun est à son poste et notre vieux sauvage s'élance sur son cheval et galope au-devant des cavaliers qui s'avancent rapidement.

Alors, suivant l'usage des prairies, la *Corne-d'élan* agite sa main de droite à gauche, ce qui veut dire : qui êtes-vous? Le chef des étrangers, arrêtant son cheval, fait le signe de donner une poignée de main, puis il porte la main droite à sa gorge comme s'il voulait se la couper[4]; nous comprenons alors qu'il appartient à la

1. Les Indiens font bouillir les boutons de cette plante avec la viande de buffle, ce qui fait un mets exquis.
2. Expression canadienne pour la fumée.
3. *Canis latrans.*
4. Pour se reconnaître de loin, les Cheyennes ou Bras-Coupés font avec la main le geste de se couper le bras; les Arapahoes ou Sauteurs se prennent le nez entre le pouce et l'index; les Pawnies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tribu amie des Sioux, ou Têtes-Coupées, et nous lui faisons signe d'avancer.

On échange des poignées de main avec les jeunes guerriers, et, après avoir fumé le calumet de la paix, nous apprenons qu'ils arrivent des Black-Hills ou montagnes Noires, où au lieu d'ours et d'élans, ils ont rencontré un gibier bien plus formidable, c'est-à-dire un parti de guerriers Corbeaux qui leur ont enlevé quelques chevelures et bon nombre de chevaux. Tous ont le visage couvert de boue ou de peinture noire en signe de deuil, et nous sommes obligés de faire un cadeau à chaque guerrier pour nous tirer de leurs griffes.

Après cinq jours de marche vers l'ouest, nous approchons des *mauvaises terres;* aussi l'enthousiasme est grand parmi notre petite troupe.

Accompagnant un des géologues, je gravis une colline d'une centaine de mètres d'élévation, et je jouis de la vue la plus étrange et la plus incompréhensible. A l'horizon, à l'extrémité d'une immense plaine, et teintée de rose par les reflets du soleil couchant, une ville en ruine nous apparaît, une immense cité entourée de murailles et de bastions, remplie de palais couronnés de dômes gigantesques et de monuments de l'architecture la plus bizarre et la plus fantastique. De distance en distance, sur un sol blanc comme la neige, s'élèvent des châteaux crénelés et d'un rouge de brique, des pyramides au sommet aigu coiffé de masses informes qui semblent se balancer au vent : une colonne de cent mètres se dresse au milieu de ce chaos de ruines, comme un phare gigantesque.

Notre guide était triomphant, et nous parlait des merveilles renfermées dans cette cité du désert, où l'on trouve, au dire des sauvages, des animaux de toute sorte et jusqu'à des hommes pétrifiés.

Un peu plus à l'ouest, on aperçoit une chaîne de montagnes d'un bleu sombre; ce sont les montagnes Noires, couvertes d'épaisses forêts de sapins et de cèdres, et dont le pic le plus élevé et couvert de neige est nommé par les Indiens *Inian kara*. Nous en sommes éloignés de quarante-huit kilomètres, et une immense plaine nous en sépare. De nombreux cours d'eau prennent leur source dans ces montagnes; on y trouve de charmantes vallées, habitées l'été par les différentes tribus de la nation dakotah. Les ours gris, noirs et bruns, les élans, les chevreuils, les *grosses cornes* et les castors y abondent, et les riches prairies situées au pied des montagnes fournissent aux Indiens une quantité de racines dont ils sont très-friands, entre autres les pommes de terre des prairies, racine blanche et farineuse dont ils font leur nourriture au printemps, alors que le gibier vient à manquer complétement.

On y rencontre aussi, en grande quantité, un petit arbuste connu par les Indiens sous le nom de *Kini-Kinik*, et dont l'usage est général parmi toutes les tribus à l'ouest et à l'est des montagnes Rocheuses. Sa feuille qui ressemble à celle du buis, est séchée et mêlée au tabac auquel elle donne un parfum délicieux.

Comme tous les ruisseaux que nous avons traversés depuis deux jours, celui où nous campons aujourd'hui, est à demi desséché; l'eau en est blanchâtre et salée, et en s'évaporant, elle laisse sur le sable une épaisse couche d'alkali qui de loin produit l'effet de la neige.

Ces eaux salées contiennent un purgatif violent et ne sont potables qu'avec un fort mélange de sucre et de café. Notre caravane se met en route dès le point du jour et après avoir suivi pendant une heure le lit tortueux du ruisseau, et traversé, non sans peine, une chaîne de coteaux couverts de cactus et d'herbe à bison, notre guide nous conduit vers une charmante oasis où nous campons pendant deux jours.

Nous dressons notre tente à l'ombre d'un bouquet de cotonniers et auprès d'une petite fontaine dont l'eau est douce et glacée, et nous nous étendons avec bonheur sur un tapis de gazon, semé de charmantes fleurs, mais habité par des hôtes dangereux. Pendant la nuit, nous découvrons un serpent à sonnettes dans notre tente; attiré par la chaleur il s'était blotti dans nos couvertures de laine.

Laissant notre camp à la garde de deux hommes, nous partons pour explorer les *mauvaises terres*, emmenant quelques mulets de bât que nous espérons charger de pétrifications.

Nous suivons un sentier de bison qui nous conduit par une pente des plus roides, à cette étrange cité que nous avons aperçue la veille.

Passant entre deux colonnes d'une architecture antédiluvienne, et d'une élevation de deux cents pieds, nous découvrons un vaste amphithéâtre entouré de collines crénelées, dentelées, et d'une riche couleur d'ocre, une masse confuse de monticules de terre rouge ou blanche, jetées sans ordre et pêle-mêle sur un sol si dur, que les pieds de nos chevaux n'y laissent aucune empreinte. On dirait que le sol s'est affaissé tout à coup à une profondeur de deux cents à deux cent cinquante pieds, laissant de distance en distance des monticules de toutes formes et dimensions, dont les parois perpendiculaires, lavées depuis des siècles par les pluies torrentielles, déchiquetées par les neiges fondues, ont pris les formes les plus étranges et les plus incompréhensibles.

Le sol est formé par endroits d'une épaisse couche d'os pétrifiés, tantôt dans un état parfait de conservation, tantôt broyés et réduits en poussière.

Au pied des monticules gisent des tortues pétrifiées et couleur de brique, quelques-unes admirablement conservées et pesant jusqu'à cent cinquante livres, mais le plus grand nombre brisées en morceaux; au milieu de ces restes de *chénoliens*, nous trouvons une tête de rhinocéros également pétrifiée, et la mâchoire d'un chien ou loup d'une espèce particulière, garnie de toutes ses dents.

Par endroits, ce sont des monceaux de dents et des débris de mâchoires brisées; plus loin, des os et des vertèbres d'oréodon, de mastodonte et d'éléphant, enve-

ou Loups imitent, au moyen de deux doigts placés de chaque côté du front, les oreilles pointues du loup; les Corbeaux, par le mouvement de leurs bras, cherchent à imiter le vol d'un oiseau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

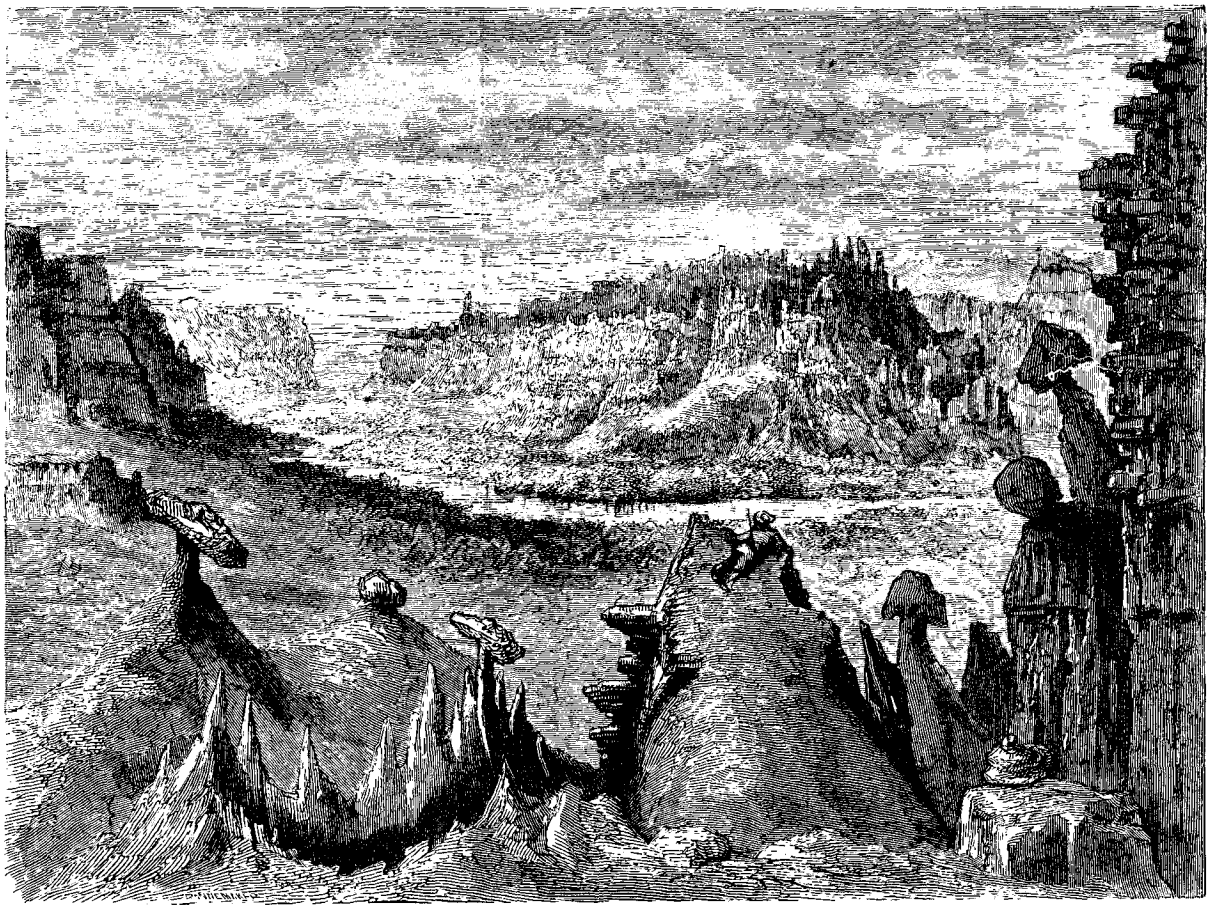
loppés dans une couche d'argile ou de marne couleur chair.

Comment expliquer l'origine de cet immense sépulcre? Comment des monceaux d'ossements appartenant à des espèces de mammifères qui n'existent plus, se sont-ils trouvés ainsi amoncelés pêle-mêle avec des millions de coquilles et de tortues de mer au milieu du désert et à quatre cents lieues de l'Océan?

Vers midi, nous découvrîmes un immense lac entouré de monuments étranges, de bastions, de pyramides et de clochetons aigus qui se reflètent dans ses eaux bleues.

Mais, plus nous avancions, et plus ce beau lac semblait s'éloigner; ce n'était qu'un effet de mirage, assez commun dans les plaines de sable et connu des Indiens sous le nom d'*eaux menteuses*.

Ce désert, dont la longueur est de vingt lieues et la largeur de quinze, est entièrement dénué d'eau et de végétation; on n'y trouve pas un être animé, pas un oiseau, pas même un insecte; la chaleur y est étouffante et la réflexion d'un soleil ardent sur un sol d'une blancheur de neige produit une cécité, de courte durée, il est vrai, mais des plus pénibles. Au sud-est, un étroit ruban de verdure se déroule au milieu d'une immense plaine couverte de buttes étranges. C'est la rivière Blanche, dont les eaux, blanchies par l'alkali qui couvre le sol, ont un goût amer et désagréable.



Mauvaises terres du petit Missouri (voy. p. 63).

Un peu plus au sud, entre la rivière Niobarah, ou eau qui court, et la rivière Platte, se déroule un immense désert d'une superficie de 6700 lieues carrées, et couvert de sable mouvant. Ces sables, soulevés par les ouragans, forment une succession de buttes qui s'étendent généralement de l'est à l'ouest et dont l'élévation varie de 25 à 200 pieds. Parfois aussi, un ouragan soufflant du nord, bouleversant et soulevant tout sur son passage, forme de nouveaux monticules qui prennent une nouvelle direction.

Après avoir exploré pendant trois jours les « mauvaises terres, » sans avoir pu découvrir les éléphants, les bisons et les hommes pétrifiés dont on nous a tant parlé, nous reprenons le chemin du fort Pierre, emportant avec nous un chargement complet de tortues et d'ossements pétrifiés. Huit jours après, nous faisions notre entrée dans le fort.

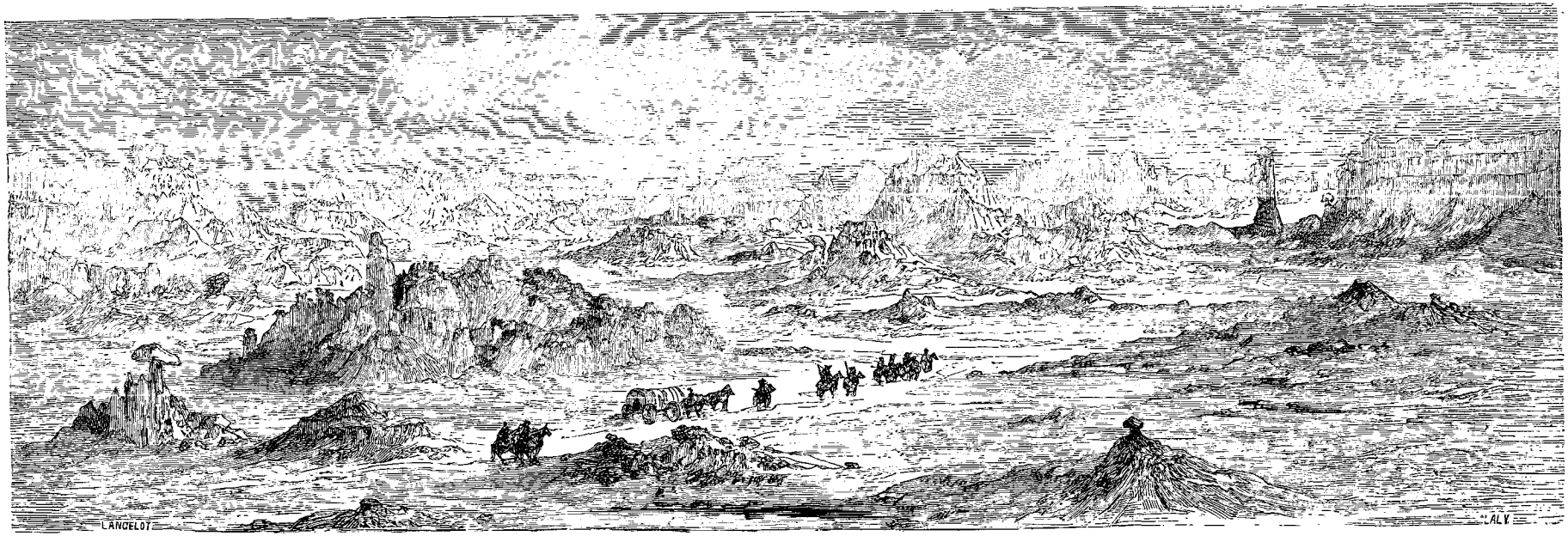
IV

Retour au fort Pierre. — Grand conseil de la nation dakotah.

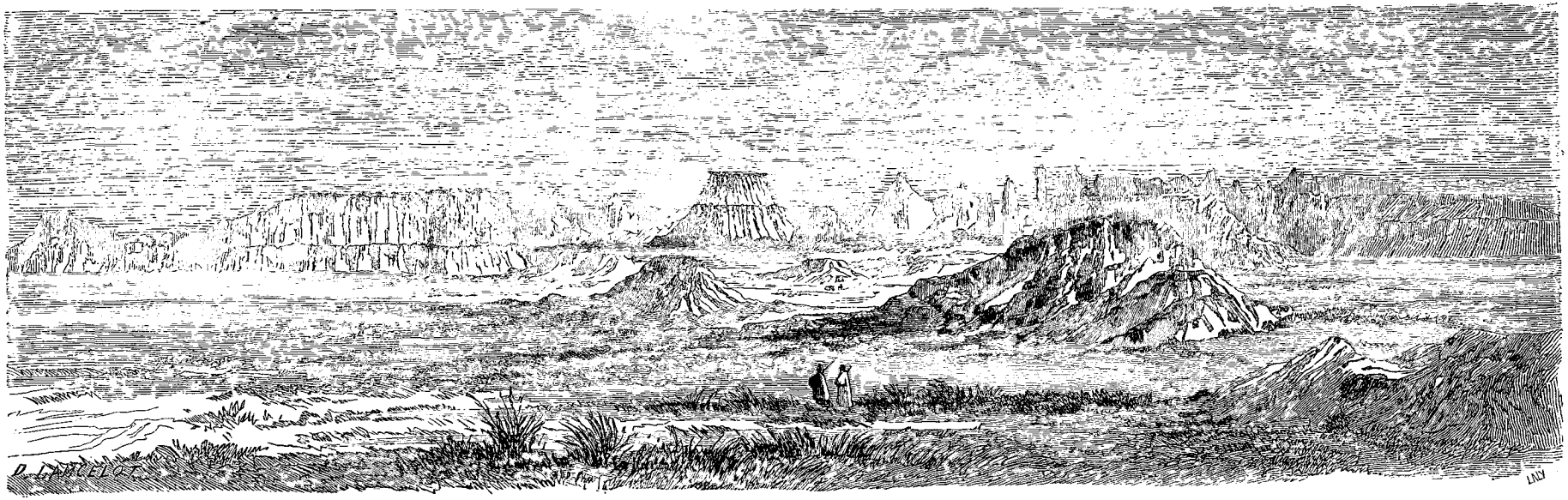
Pendant notre absence, l'agent américain avait réuni autour du fort une partie de la nation, Dakotah ou Sioux, pour leur distribuer les présents que le gouvernement de Washington leur envoie chaque année.

Les chefs des différentes tribus, vêtus de leurs plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée des mauvaises terres de la rivière Blanche.



Les mauvaises terres. — Deuxième vue.

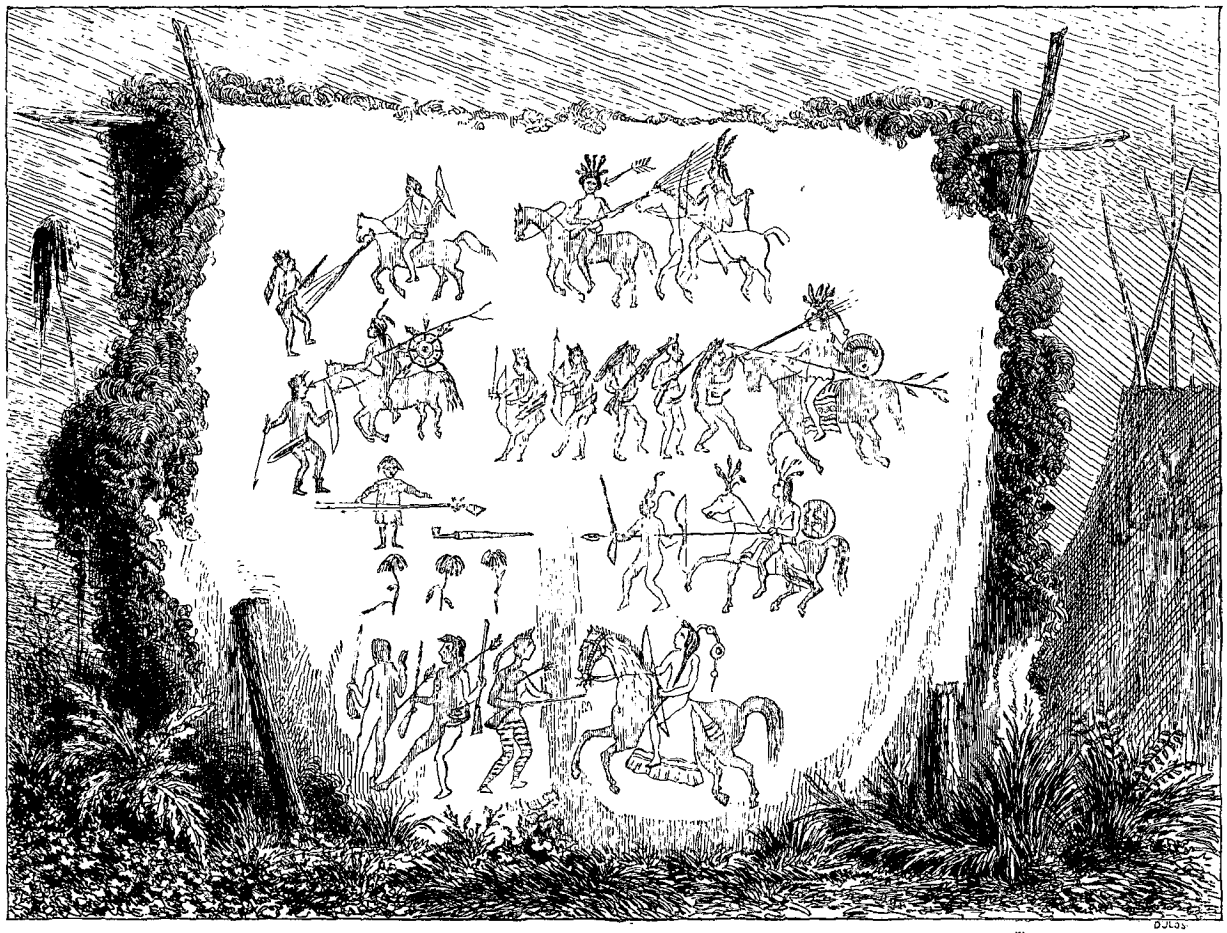
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brillants costumes, haranguaient les jeunes guerriers, tandis qu'une vingtaine de braves adolescents, sans autre vêtement qu'une épaisse couche de vermillon ou d'ocre, faisaient caracoler leurs chevaux et exécutaient mille fantasias. Les chevaux, généralement peints en jaune, en rouge et en blanc, avaient leur longue queue ornée de plumes aux couleurs brillantes.

Une immense tente, formée de cinq ou six loges de peaux de bison était dressée au milieu du camp; les chefs et les principaux guerriers formaient un cercle au milieu duquel se tenaient l'agent, le gouverneur du fort et ses interprètes.

Selon l'usage indien, le plus grand chef alluma le calumet de la paix, une magnifique pipe de pierre rouge, dont le tuyau, long d'un mètre, est orné de plumes de toutes couleurs.

Après avoir offert quelques bouffées de fumée au grand *Manitou* et au mauvais esprit, il présente la pipe à l'agent, qui, ayant aspiré les trois bouffées d'usage, la fait circuler et annonce aux Indiens qu'il est chargé par leur grand-père[1] de leur distribuer les présents annuels. A peine son discours est-il interprété, qu'un des chefs les plus braves, le Petit-Ours, se lève et fait une longue harangue dont rien ne saurait rendre la véhémence. Sa physionomie, ses mouvements, ses moindres gestes, tout en lui parlait avec tant d'expres-



Dessins et hiéroglyphes indiens.

sion et d'énergie, que, sans comprendre un seul mot de la langue sioux, il nous fut facile de deviner une partie de son discours.

Il refusait avec indignation les présents du gouvernement américain : « Sommes-nous des chiens, pour qu'on nous jette les restes dont on ne veut plus? Si notre grand-père est si riche et si puissant, qu'il nous envoie cent bateaux chargés de marchandises et de munitions, car il nous faut de la poudre et des balles en grande quantité, et ce que vous en distribuez tiendrait dans le creux de la main. Voilà assez longtemps que vous vivez avec les femmes de notre tribu; nous voulons à notre tour mille jeunes filles vierges et à peau blanche.... Pour moi, je retourne dans les montagnes Noires; gardez vos présents pour les femmes et les enfants. »

Puis, sans donner aux blancs la poignée de main d'usage, le Petit-Ours se retire, majestueusement drapé dans son manteau de fourrures. Cependant les jeunes gens chargés de la cuisine avaient apporté une immense marmite remplie de café, ou plutôt d'eau chaude légèrement colorée et sucrée avec de la mélasse, un baril de biscuit, et assez de bouillie de maïs pour rassasier les deux cents Indiens qui assistaient au festin.

Tout autour de la tente du conseil, les femmes et

1. Le président des États-Unis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les filles des chefs se tenaient accroupies et dévoraient avec avidité les restes du banquet, auquel l'étiquette ne leur permettait pas d'assister.

Un Indien vêtu d'un riche costume, se jette aux pieds de l'agent : « Qui es-tu, toi qui représentes ici le père des hommes blancs, des hommes rouges et des hommes noirs? Es-tu un esprit surnaturel, es-tu un Dieu?... Parle, dis-moi qui tu es? Pour moi, je ne suis qu'un pauvre Indien, mais mon cœur est grand; prends ma chemise de peau de daim, tu l'offriras à notre grand-père. »

Alors il quitte son vêtement et l'offre à l'agent, qui lui présente en échange une chemise de laine rouge et une tunique à épaulettes d'or. Enfin, après quatre heures de pourparlers, après avoir écouté de nombreux orateurs et fumé d'innombrables calumets, une espèce de héraut d'armes fait une harangue, annonce que le conseil est terminé, et engage chacun à retourner chez soi.

Le conseil s'était mal terminé pour nous; les Indiens nous avaient refusé la permission de passer sur leurs terres pour gagner le territoire des Pieds-Noirs, dont les jeunes guerriers étaient exaspérés et nous massacreraient sans doute, etc.; ils nous invitaient donc à retourner dans le pays des blancs. Tout ceci était peu rassurant, mais nous étions trop avancés pour reculer, et en attendant que nos préparatifs fussent terminés, le temps se passa gaiement à flâner dans le camp indien et à emballer les pétrifications que nous avions rapportées des mauvaises terres.

Je fus invité à un festin de *chien;* refuser eût été très-impoli, et, d'ailleurs, je tenais à goûter à cette viande si recherchée dans le pays. Notre vieux guide la *Corne-d'élan*, qui donnait la fête, me fit asseoir sur une peau d'ours et plaça devant moi, sur un morceau de *parflèche*[1] en guise d'assiette, une côte de chien sauvage que je trouvai délicieuse. La viande en était tendre et

Le *Fou*. — Guide indien.

grasse comme une côtelette de mouton. Une queue de castor et du pemmican[1] complétaient le festin[2].

Les Indiens n'ayant pas de traditions écrites, se servent de peintures hiéroglyphiques pour transmettre leurs faits d'armes à la postérité.

Les jeunes guerriers qui se sont le plus distingués se réunissent autour d'une peau de bison soigneusement tannée et d'une grande blancheur, et chacun reproduit à son tour ses prouesses au moyen de grossières peintures plus ou moins véridiques. Il va sans dire que l'artiste se représente toujours sous les traits d'un brillant cavalier et se donne le beau rôle, tandis que ses ennemis, les Pawnies et les Corbeaux, fuient ignominieusement. Un coin du tableau, reproduit page 58, représente un guerrier, qui après avoir tué sa femme fait la paix avec le beau-père et fume le calumet de la paix.

1. Viande de bison, d'abord coupée par tranches et séchée au soleil. On la pile ensuite, puis on y mêle de la graisse de bison et un petit fruit rouge qui ressemble à la groseille : enfin on l'enferme dans des sacs de cuir et on la conserve pour l'hiver.

2. Les Indiens croient faire une grande politesse à un invité en lui passant leurs restes, que celui-ci se trouve obligé de manger séance tenante, ou d'emporter avec lui.

A la fin d'un repas, ayant la bouche remplie de wiskhey, en faire passer le contenu dans la bouche de son voisin est le *nec plus ultra* de la politesse et du savoir-vivre parmi les Sioux.

V

Départ du fort Pierre pour les montagnes Rocheuses.

Le pays que nous avons à traverser étant parcouru en tous sens par les partis de guerre des tribus ennemies, nous avons mille difficultés à nous procurer un guide; enfin un des nombreux beaux-frères du gouverneur se décide à nous accompagner. C'est un grand chasseur de chevelures, fort versé dans l'art de voler les

1. Cuir de bison très-dur et dont les Indiens font des boucliers.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chevaux, en un mot un affreux coquin qui eût assassiné son père pour une bouteille de rhum. On l'avait surnommé le *fou* à cause de ses excentricités, et on eût été enchanté de s'en débarrasser.

A la fin de juillet, rien ne nous retenant plus au fort Pierre, nous en partons un vendredi, malgré les préjugés des hommes des prairies, les menaces et les lugubres prédictions des Indiens.

Si notre petite caravane ne présente pas un effectif bien imposant[1], nous avons avec nous un arsenal ambulant en la personne de notre guide indien, qui, armé d'une carabine, de deux pistolets à six coups, d'un sabre de cavalerie, d'un arc et d'un carquois bien garni de flèches, enfin d'un long couteau et d'un casse-tête, ouvre la marche avec une majesté vraiment comique.

Vêtu d'une tunique d'infanterie avec une épaulette de général d'un côté et une épaulette de laine rouge de l'autre, il ne porte ni chemise ni pantalon, et ses jambes sont enveloppées dans des guêtres de peau de daim dont les franges brodées retombent jusqu'à terre. Il a aussi, suivant l'usage indien, couvert son cheval de peintures bizarres en rouge et en jaune.

Vient ensuite notre chasseur, un jeune Indien de la tribu des Cayusses, perché et solidement attaché, au moyen de lanières de cuir, sur une mule rétive qui fait des bonds épouvantables. Il précède immédiatement notre chariot, que suivent une dizaine de chevaux et mulets en liberté, et enfin deux métis bien armés forment l'arrière-garde.

Guerrier sioux.

Vers le soir nous rencontrons une petite caravane qui revenait de l'intérieur avec un chargement de pelleteries, et nous campons avec eux près d'un ruisseau qui coule au milieu de hautes herbes.

Absence totale de bois, ce qui s'explique par la sécheresse extrême qui règne pendant huit ou neuf mois de l'année, par les vents glacés de l'hiver, et peut-être aussi par les incendies qui consument presque tous les ans l'herbe des prairies.

En revanche nous trouvons du *bois de vache*[2] en quantité, et ce combustible, une fois bien allumé, donne beaucoup de chaleur, et surtout assez de fumée pour chasser les moustiques.

La nuit venue, notre guide la passe tout entière accroupi auprès de notre petit feu, sa carabine sur ses genoux, son sabre hors du fourreau, et ses pistolets à la ceinture. Au point du jour il pousse des cris et fait des contorsions épouvantables, et, feignant d'être dangereusement malade, il nous quitte après avoir promis de nous rejoindre dans quelques jours. Sa maladie n'est autre que la terreur que lui inspirent les Pieds-Noirs.

Nous nous mettons en route, n'ayant plus désormais que la boussole pour guide.

Nous marchons toute la journée dans une plaine légèrement ondulée et couverte d'herbe bleue (herbe à bison), et nous arrivons sur les deux heures, par une chaleur brûlante, à la rivière Sheyenne, où nous campons.

Du haut d'un coteau qui domine notre camp, nous apercevons une charmante vallée plantée de peupliers à coton, de cerisiers et de groseilliers sauvages.

Vers le soir nous sommes rejoints par dix guerriers sioux, et nous reconnaissons parmi eux nos farouches orateurs du conseil, le Grand-Cœur et le Petit-Ours. Leurs dispositions hostiles de l'avant-veille ne purent tenir devant le parfum qui s'échappait de nos marmites, et ils vinrent sans cérémonie s'installer à notre bivouac et s'inviter à souper.

Un Indien peut facilement vivre trois ou quatre jours de l'air du temps, mais aussi, quand il tombe sur un bon repas, ce qu'il peut dévorer tient du prodige; viande, biscuit, café, tout disparaît avec rapidité dans son estomac de caoutchouc. Quand il n'a plus faim, il mange pour le lendemain, puis il se bourre pour le surlendemain; enfin, en homme prudent, il remplit, non pas ses poches, mais sa chemise, s'il en a, ou toute autre partie de ses vêtements, et y renferme les restes du festin.

Le Grand-Cœur avait fait de sa chemise un véritable garde-manger, et elle renfermait, dans cinq ou six petits paquets soigneusement ficelés, du bœuf salé, du café broyé, du thé, du sucre, du lard, etc.

Pour terminer la fête, il fallut donner à chacun d'eux un peu de tabac, de la poudre et des balles.

Le Petit-Ours après avoir fumé un nombre prodigieux de calumets de la paix devint communicatif et nous offrit de nous accompagner avec sa troupe jusqu'au fort Union, offre qui nous fit trembler; car ils auraient dévoré toutes nos provisions en moins de deux jours.

Dès quatre heures du matin nous quittons sans bruit notre camp auquel nous donnons le nom de campement de la faim; nos voraces amis sont plongés dans un profond sommeil et nous sommes enchantés d'en être débarrassés.

1. Nous n'étions que sept y compris nos deux Indiens.
2. Fiente de bison desséchée que l'on trouve en grande quantité dans certaines régions de l'ouest.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rien de remarquable aujourd'hui. Toujours la monotone prairie, une herbe courte et déjà desséchée, de profonds sentiers fréquentés seulement par les bisons dans leurs pérégrinations. De distance en distance, des têtes et des ossements desséchés, indiquant combien ces animaux étaient innombrables autrefois.

Vers dix heures nous nous arrêtons auprès d'un trou bourbeux dont l'eau est tellement corrompue, que nos mulets refusent de la boire.

Nous déjeunons à la hâte et quittons cet horrible bas-fond, entourés d'un nuage de moustiques qui nous mettent tout en sang.

Un orage terrible nous force à nous arrêter; nos mulets sont attachés au chariot, et nous couchons dans les hautes herbes, sous une pluie battante.

Parfois le vent soulève notre chariot; les nuées les plus épaisses se succèdent, pendant deux heures; nous sommes tantôt inondés par une pluie de déluge, tantôt lapidés par une grêle dure comme de petits cailloux.

Nous nous arrêtons ce matin dans une riche vallée où coule une petite rivière, nommée par les trappeurs la rivière Moreau.

Ses bords sont fréquentés par des multitudes de faisans et de poules de prairie, et nous nous faisions une fête de nous reposer une journée dans cette charmante vallée, quand la détonation éloignée d'un coup de fusil, nous rappela que nous étions désormais en pays ennemi et nous décida à chercher pour y passer la nuit, un campement moins fréquenté des Indiens.

Femme sioux.

Traversant une chaîne de coteaux peu élevés et séparés entre eux par de nombreux ravins, nous vînmes camper dans un profond défilé, nous gardant bien d'allumer du feu et faisant bonne garde toute la nuit.

Le lendemain, nous arrivons à la rivière Grande; notre chariot et nos mulets de bât s'embourbent dans un bas-fond marécageux planté de saules et d'osiers entrelacés les uns dans les autres.

Enfoncés dans la vase jusqu'au-dessus du genou et harcelés par des nuées de moustiques, nous finissons par nous y frayer un passage après quatre heures de travail et nous campons sur un petit coteau qui domine la rivière.

Le lit de ce cours d'eau est jonché d'une quantité de pierres rondes, faciles à briser et contenant une grande variété de coquillages et de limaçons pétrifiés dans un état parfait de conservation.

Nous marchons toute la journée suivante dans une plaine immense, sur un sol tantôt aride, tantôt couvert d'herbe à bison et de cactus en fleur.

On dirait un calme plat sur l'Océan, et l'on chercherait vainement à l'horizon un buisson ou une touffe d'herbe plus élevés que les autres.

Nous campons dans un bas-fond marécageux et nous passons une horrible nuit au milieu d'un nuage épais de moustiques.

Non contents de boire notre sang, ils voltigent autour de nous par millions et nous remplissent les oreilles de leur horrible bourdonnement.

C'est un concert infernal auquel se joignent les hurlements d'une nombreuse troupe de loups qui cherchent à s'approcher de nos mulets.

Vers minuit, nos mulets tourmentés par les moustiques et épouvantés par les loups, arrachent leurs piquets et disparaissent dans la prairie, sans qu'il soit possible de les suivre, tant les ténèbres sont épaisses.

Dès qu'il fait jour, deux de nos hommes partent à la recherche des mulets, et la journée se passe dans la plus grande inquiétude.

Vers le soir, nous découvrons un nuage de poussière à l'horizon et nous distinguons bientôt les mulets et les chevaux conduits par un de nos hommes qui les a trouvés à notre campement de la veille.

Poursuivis, sans doute, par les loups, ils avaient couru toute la nuit, et parcouru une distance de quarante kilomètres.

Il nous manque encore un de nos voyageurs, un sang-mêlé; qui se sera sans doute égaré; on allume un grand feu de bois de vache, on tire des coups de fusil, au risque d'attirer l'attention des Indiens : la nuit se passe ainsi sans qu'il soit arrivé.

Le lendemain, nous battons le pays en tous sens pour le retrouver, et après trois jours de recherches infructueuses, nos provisions commençant à diminuer, nous nous décidons à continuer notre route. Avant de quitter cet horrible trou que nous surnommons le Camp du Diable, on attache une vieille chemise en guise de drapeau au bout d'une longue perche et on y cloue une lettre indiquant au métis égaré la direction que nous devons suivre.

Nous avons le cœur bien triste, car nous aimions tous notre pauvre compagnon, le plus gai et le plus actif de la bande, un boute-entrain et un conteur infatigable qui amusait tout le monde au bivouac. Nos hommes commencent à se décourager et attribuent notre mau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaise fortune au chef de notre petite expédition, qui nous a fait partir un vendredi.

Pendant trois jours, nous voyageons continuellement dans la prairie, traversant plusieurs bras de la rivière du Boulet de canon où nous trouvons quelques pétrifications.

Le pays devient plus accidenté. On aperçoit au loin des coteaux aux parois taillées à pic, les uns parfaitement carrés, d'autres semblables à des pyramides.

Les cours d'eau deviennent aussi plus fréquents, et ce qui nous intéresse vivement, notre chasseur, absent depuis un jour, a enfin aperçu les bisons et nous promet de la viande fraîche pour le lendemain.

Nous passons la journée entière campés près de la rivière du Cœur où nous trouvons des prunes et des cerises sauvages en quantité. Vers le soir, notre Indien Cayusse revient au camp avec deux chevaux chargés de venaison, et notre souper se compose de côtes de bison rôties devant le feu, de bosses, de langues et de filets du même animal. Notre chasseur me fait aussi goûter à un mets exquis qu'il nomme œufs de bison : ce sont des glandes frites dans la moelle de bison, et assaisonnées avec des fruits sauvages; la langue du sauvage ruminant nous tient lieu de pain.

Je remarque que nos hommes, après avoir dévoré une quantité énorme de viande et vidé une immense marmite pleine de bouillon à la moelle, s'endorment d'un profond sommeil et qu'au bout de deux heures ils s'éveillent pour faire un second repas de viande aussi copieux que le premier. Vers minuit ils se lèvent de nouveau pour manger un morceau de bosse, ce qui ne les empêche pas de dévorer, comme autant d'ogres, un déjeuner servi à quatre heures du matin.

Nous dûmes traverser, le jour suivant, plusieurs petits ruisseaux encaissés dans de profondes et étroites vallées, et garnis de charmants massifs de groseilliers et de cerisiers sauvages.

Les groseilles sont délicieuses; les jaunes surtout sont sucrées et ont un goût exquis; quant aux cerises, elles sont à peine mangeables.

Ces petites vallées ne sont fréquentées que par les ours qui viennent y manger les fruits dont ils sont très-friands. Le soir du même jour, ayant accompagné notre chasseur à l'affût et m'étant posté avec lui dans un épais fourré, où nous avions découvert un sentier fréquenté par les ours, je ne tardai pas, avant une heure écoulée, à entendre un grand bruit dans le buisson, et, à trente pas de nous, nous apercevons un ours noir qui s'avance lentement vers un massif de groseilliers et de cerisiers. Il se lève sur ses pattes de derrière, saisit une branche de cerisier, l'abaisse à la portée de ses dents, reste immobile pendant quelques instants, regardant attentivement dans toutes les directions, puis il se met à manger les cerises avec une gloutonnerie des plus amusantes. Souvent il s'arrête, fixant un regard scrutateur tout autour de lui, et debout et immobile, sans lâcher la branche qu'il tient à brassée, il écoute, puis rassuré sans doute, il se remet à l'œuvre, variant, en fin gourmet, des cerises aux groseilles, et des prunes aux framboises. Il s'était encore rapproché et nous présentait le côté, quand nous faisons feu tous les deux; l'ours pousse un terrible grognement, fait un bond et retombe lourdement en arrière. L'Indien l'achève d'un coup de revolver et retourne au camp chercher un cheval de bât pour emporter une partie de la viande, la peau et la graisse qui fait d'excellentes fritures.

Vers midi, après avoir gravi une petite montagne, formée d'un sol aride et rocailleux, nous découvrons à deux mille pieds au-dessous de nous, une étroite vallée, dont les parois sont formées de buttes de terre jaune ou rouge disposées en terrasse et garnies çà et là de bouquets de verdure et de cèdres rabougris suspendus au-dessus de l'abîme. Un petit ruisseau, ombragé de saules, d'osiers et de cotonniers au gai feuillage, serpente en mille zigzags; c'est une délicieuse oasis, mais la descente en est difficile et périlleuse; notre chariot y est descendu au moyen de cordes, les mulets roulent et dégringolent comme nous d'une terrasse à l'autre et enfin, après deux heures de pénible travail, nous arrivons tous au fond de la vallée, ayant les jambes et les mains écorchées, et brisés de fatigue.

Mais cette charmante vallée n'est qu'un horrible repaire de moustiques de la plus mauvaise espèce qui fourmillent dans les hautes herbes : nous boucanons nos mulets, nous nous boucanons nous-mêmes, et la soirée et la nuit se passent ainsi, entre la fumée âcre des absinthes sauvages et celle de nos pipes, sans que nous puissions fermer l'œil.

A l'approche des mauvaises terres du petit Missouri, l'aspect du pays devient plus original. Des coteaux de forme bizarre et de couleur jaune ou rouge, se dessinent sur un ciel d'un bleu limpide, le terrain plus rocailleux, est couvert de cactus dont les pointes aiguës s'attachent aux jambes de nos chevaux et retardent notre marche. Nous tuons aussi plusieurs serpents à sonnettes que nous conservons dans de l'alcool; le plus grand mesure un mètre vingt centimètres et sa queue est garnie de neuf anneaux.

Après avoir traversé plusieurs petits bois de cotonniers et de cèdres, nous arrivons à la nuit au milieu d'un labyrinthe de monticules, de ravins et de rochers d'un aspect si effrayant, que nous prenons le parti de camper jusqu'au jour.

La nuit fut triste, n'ayant trouvé ni eau ni bois, et pas un brin d'herbe pour nos pauvres mulets.

En outre une bande de loups rôda toute la nuit autour de notre camp, et nous enleva un sac de viande sèche. Ce fut jusqu'au jour une horrible sérénade, avec accompagnement de coups de fusil et hurlements des blessés.

Au point du jour, nous gravissons une haute colline et nous découvrons enfin la vallée du petit Missouri des *gros ventres*, rivière qui prend son nom de la tribu des Minetares ou Gros-Ventres qui habitent auprès de son embouchure. Ils faisaient autrefois partie de la nation des Corbeaux, mais ils s'en sont séparés et se sont construits, comme les Mandanes et les Rees, des huttes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bois et d'osiers entrelacés et recouvertes de terre, et renonçant à la vie aventureuse et nomade de leurs pères, ils cultivent le maïs et quelques légumes dans les terrains fertiles qui bordent le Missouri.

Nous avons encore ici sous les yeux un paysage fantastique.

Un chaos de buttes aux formes les plus tourmentées, sont bordées de profonds précipices qui ouvrent une gueule effrayante et montrent une rangée de dents aiguës, des pyramides de terre rouge et calcinée dont la pointe aiguë est coiffée d'énormes rochers qui ne semblent s'y tenir que par un miracle d'équilibre (voy. p. 56).

En dessous, le sol, noirci et calciné comme si le feu y eût passé, est crevassé en tous sens et miné par de profondes cavernes et menacé de s'abîmer sous le poids de nos mulets.

Notre chariot que nous descendons au moyen de cordes finit par tomber entre deux aiguilles de terre calcinée et y reste suspendu et brisé en morceaux.

Transportant à grand'peine les bagages et les provisions sur notre dos, nous finissons par dégringoler au fond du ravin où nous campons vers midi.

Nous n'avons ni bu ni mangé depuis la veille à cinq heures du matin et nous avons de plus passé deux nuits sans fermer l'œil; aussi le reste de la journée se passe à manger et à dormir, bien certains que les Indiens ne sauraient nous découvrir.

Nous traversons le petit Missouri. Après une marche pénible de deux heures à travers les mauvaises terres auxquelles il donne son nom, nous atteignons le sommet du plateau, et nous apercevons devant nous une immense plaine coupée au nord par une ligne bleue qui nous indique la proximité du Missouri.

Au milieu de la prairie que nous avons traversée aujourd'hui se trouve un monticule formé par des milliers de bois d'élans, entassés les uns sur les autres, et formant une sorte de pyramide dont la hauteur est de sept mètres et la largeur de douze environ.

Comme nous n'y découvrons pas une seule tête, il est évident que cet énorme monceau est formé de bois rejetés annuellement par les élans à une époque où ils étaient innombrables, époque bien reculée, car les Indiens les plus âgés n'ont aucune tradition à ce sujet. Les voyageurs prétendent aussi que vers les sources de la rivière de la Pierre jaune, les Indiens Corbeaux ont construit un petit fort au moyen de bois d'élans amoncelés les uns sur les autres.

Enfin, vingt-six jours après notre départ du fort Pierre, nous découvrons le grand fleuve et nous campons dans une pointe formée par la jonction de la rivière de la Pierre jaune avec le Missouri, et à trois lieues seulement du fort Union.

Nous essayons inutilement de traverser la rivière, très-profonde à son embouchure et remplie de bancs de sable mouvant; nos provisions sont presque épuisées: depuis trois jours, n'ayant plus ni farine ni biscuit, la viande séchée au soleil est notre seule nourriture.

Notre meilleur nageur, un vigoureux métis de la rivière Rouge, vêtu d'une chemise seulement et sa carabine solidement liée sur la tête, consent à aller nous chercher un bateau au fort Union. Il traverse à la nage la rivière de la Roche jaune et nous le voyons disparaître dans un épais fourré de saules.

Des feux de campement tout récents et des os de bisons fraîchement disséqués nous indiquent la proximité des Indiens et nous faisons bonne garde toute la nuit, ce qui nous est d'autant plus facile que les loups et les moustiques ne nous laissent pas un instant de repos.

Ce matin, un vieux chef Corbeau accompagné de quelques guerriers vient s'inviter à déjeuner. Après avoir bu chacun un litre de café et fumé plusieurs calumets, ils nous invitent à visiter leur campement, situé à un kilomètre et sur un petit coteau qui domine la rivière.

Le camp se compose de cinq ou six loges coniques de peaux de bison, remarquables par leur blancheur et leur propreté et couvertes de peintures bizarres en rouge et en jaune, représentant des guerriers fumant le calumet, des chevaux, des cerfs et des chiens.

De nombreuses chevelures, fraîchement scalpées, sont suspendues au bout de longues perches. A côté de chaque tente une sorte de trépied supporte les carquois, les boucliers en cuir de bison et les lances ornées de plumes aux couleurs brillantes. De jeunes guerriers aux traits fortement accentués, au nez aquilin et aux formes herculéennes, mais hideusement barbouillés de noir et de blanc, sont occupés à lancer des flèches dans une boule que l'un deux jette en l'air ou fait rouler sur une sorte d'allée unie comme un jeu de boule.

Le chef nous fait asseoir sur des peaux d'ours et de bison qui garnissent l'intérieur de sa loge, et commence une longue conversation avec l'interprète, tandis que je reste exposé à la curiosité des jeunes gens, des femmes et des enfants. Les jeunes filles s'enhardissent jusqu'à chercher dans mes poches et à en retirer mon couteau, mes crayons et mon livre de notes, qui passent de main en main et semblent amuser beaucoup ces dames.

Enfin la plus hardie et la plus curieuse, une belle fille aux yeux très-doux et aux dents magnifiques, me voyant une longue barbe, veut s'assurer si je ne suis pas velu comme un ours, et, aidée de ses compagnes, tente de faire de ma personne un examen trop minutieux. J'allais abandonner une partie de mes vêtements entre les mains de ces dames, quand mon ami le chef Corbeau me tire d'embarras en me présentant la pipe d'amitié, et les jeunes filles me rendent mon livre de notes, mais dans quel état, hélas! Les pages blanches, ainsi que les intervalles entre chaque ligne étaient couverts de gribouillages comme en font chez nous les enfants de quatre ou cinq ans.

J'étais singulièrement vexé et les risées moqueuses des jeunes guerriers m'exaspéraient à tel point que je résolus de me venger et d'étonner toute la tribu. Plaçant un peu de poudre dans la main de la belle curieuse, j'y mis le feu au moyen d'une loupe dont je me sers habituellement pour allumer ma pipe, ce qui les effraya et

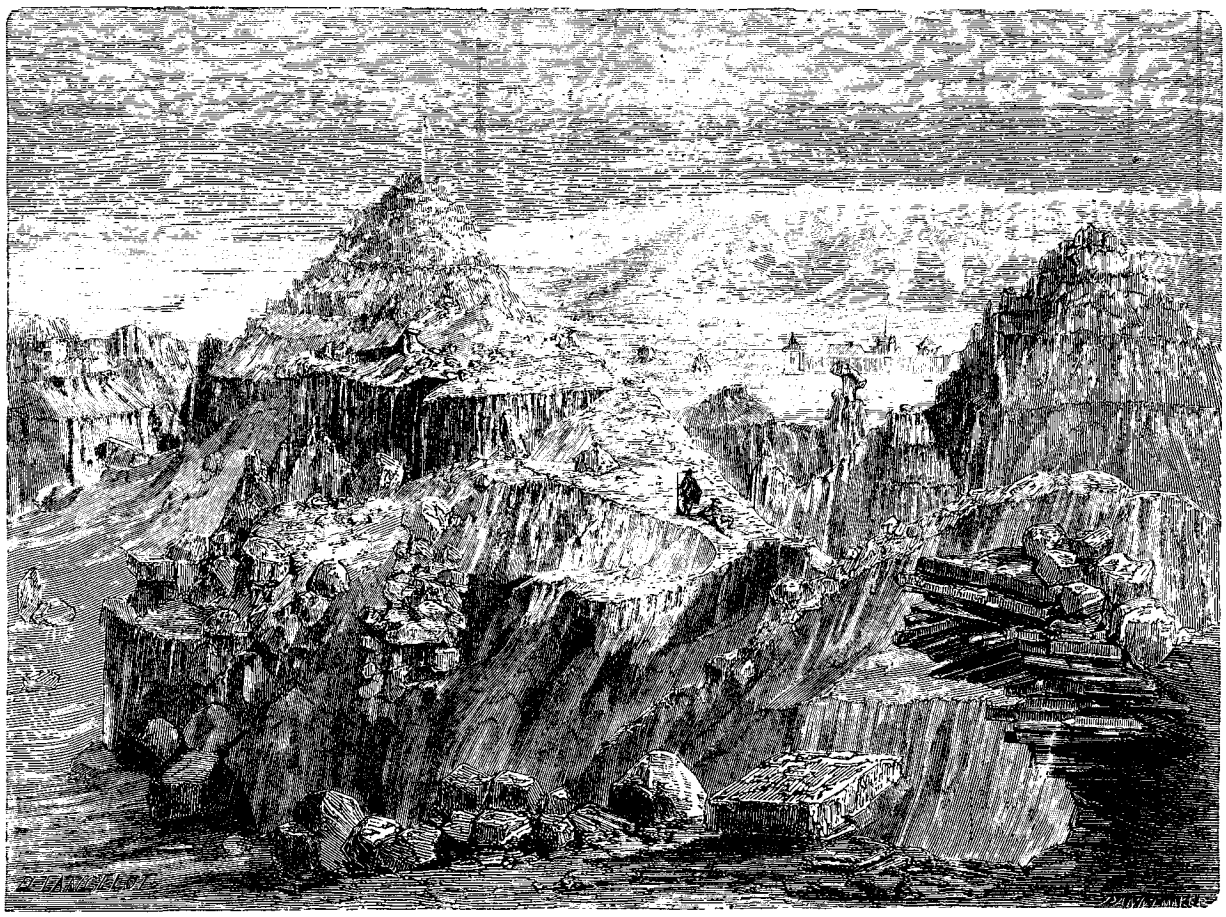
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur fit prendre la fuite comme un troupeau de cabris. Mais elles revinrent bientôt, et je fus obligé de renouveler plusieurs fois l'expérience au grand amusement de la tribu entière.

Vers le soir, de nombreux coups de fusil et les chants joyeux des bateliers canadiens, nous annoncèrent l'arrivée du bateau qui venait nous délivrer. L'équipage se composait de six vigoureux Canadiens au teint bruni par le soleil et aux longs cheveux tombant sur les épaules.

Après plusieurs tentatives infructueuses, nous réussîmes enfin à faire entrer nos mulets dans le fleuve. Excités par nos cris aigus, par les cailloux que nous leur jetions et par de nombreux coups de fusil tirés au-dessus de leur tête, ils se laissèrent emporter par le courant, tandis que nous les suivions en bateau et les dirigions à coups de rames.

Deux heures après nous atteignîmes le fort Union où nous trouvâmes notre pauvre métis couché avec une fièvre brûlante, et vraiment méconnaissable : sa figure n'était qu'une masse de piqûres de moustiques envenimées et ses paupières étaient enflées au point qu'il ne pouvait ouvrir les yeux. Après avoir traversé la rivière de la



Fort-Union, sur le Missouri.

Roche jaune, il s'était engagé dans un marais où il enfonçait jusqu'aux épaules au milieu des joncs et de hautes herbes qui s'entortillaient à ses jambes et l'arrêtaient souvent. Enfin il s'en arracha à la nuit, mais poursuivi par une nombreuse bande de loups, il n'eut que le temps de grimper dans les branches d'un saule où il resta accroché jusqu'au jour, à quelques pouces seulement de ses ennemis affamés dont les yeux brillaient dans l'obscurité comme autant de lumières. Le lendemain il traversa le Missouri à la nage, mais tellement épuisé qu'il eut les plus grandes peines à gagner le fort.

Le fort Union, quadrilatère en bois d'environ soixante-quinze mètres de côté, est situé sur la rive gauche du Missouri, en amont du confluent de la Pierre jaune, au milieu d'une charmante prairie, fermée à l'est par des mauvaises terres semblables à celles de la rivière Blanche, mais d'une étendue beaucoup moins considérable.

Les collines sont ici formées de pierres molles, recouvertes de terre et d'argile brûlées. Leur couleur rouge leur donne de loin l'apparence de monuments de briques en ruine. On y trouve aussi des couches d'une sorte d'ardoise qui semble avoir été exposée au feu.

E. DE GIRARDIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Camp d'Indiens Sioux. — Dessin de Lancelot d'après un croquis de M. E. de Girardin.

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DANS LES MAUVAISES-TERRES[1],

EXTRAIT DU

GEOLOGICAL SURVEY OF WISCONSIN, IOWA, MINNESOTA, AND PORTION OF NEBRASKA TERRITORY.

OUVRAGE PUBLIÉ PAR ORDRE DU CONGRÈS EN 1859.

Lorsque après avoir franchi la chaîne crétacée des montagnes du Renard, qui ne semble qu'un immense dépôt d'ammonites de toutes tailles, on parvient sur les bords du Sage-Creek, riches en coquillages fossiles, on ne tarde pas à apercevoir les Mauvaises-Terres, qui déploient aux regards l'un des spectacles les plus pittoresques et les plus extraordinaires de tout le bassin du Missouri. C'est une espèce de monde à part, une large vallée, qui semble avoir été creusée, d'abord par une immense faille verticale, puis modelée par la longue et incessante action d'agents dénudateurs.

Large de 48 kilomètres en moyenne, sur une longueur totale de 145, elle se développe, dans la direction de l'ouest, au pied de la sombre chaîne de montagnes connue sous le nom de *Black-Hills*. Au sortir de la prairie uniforme, monotone, immense, le voyageur se trouve subitement transporté, après une descente de 100 à 200 pieds, dans une dépression du sol où se dressent des milliers de rocs abrupts, irréguliers ou prismatiques, ou semblables à des colonnes coiffées de pyramides informes et hautes de 100 à 200 pieds, quelquefois plus.

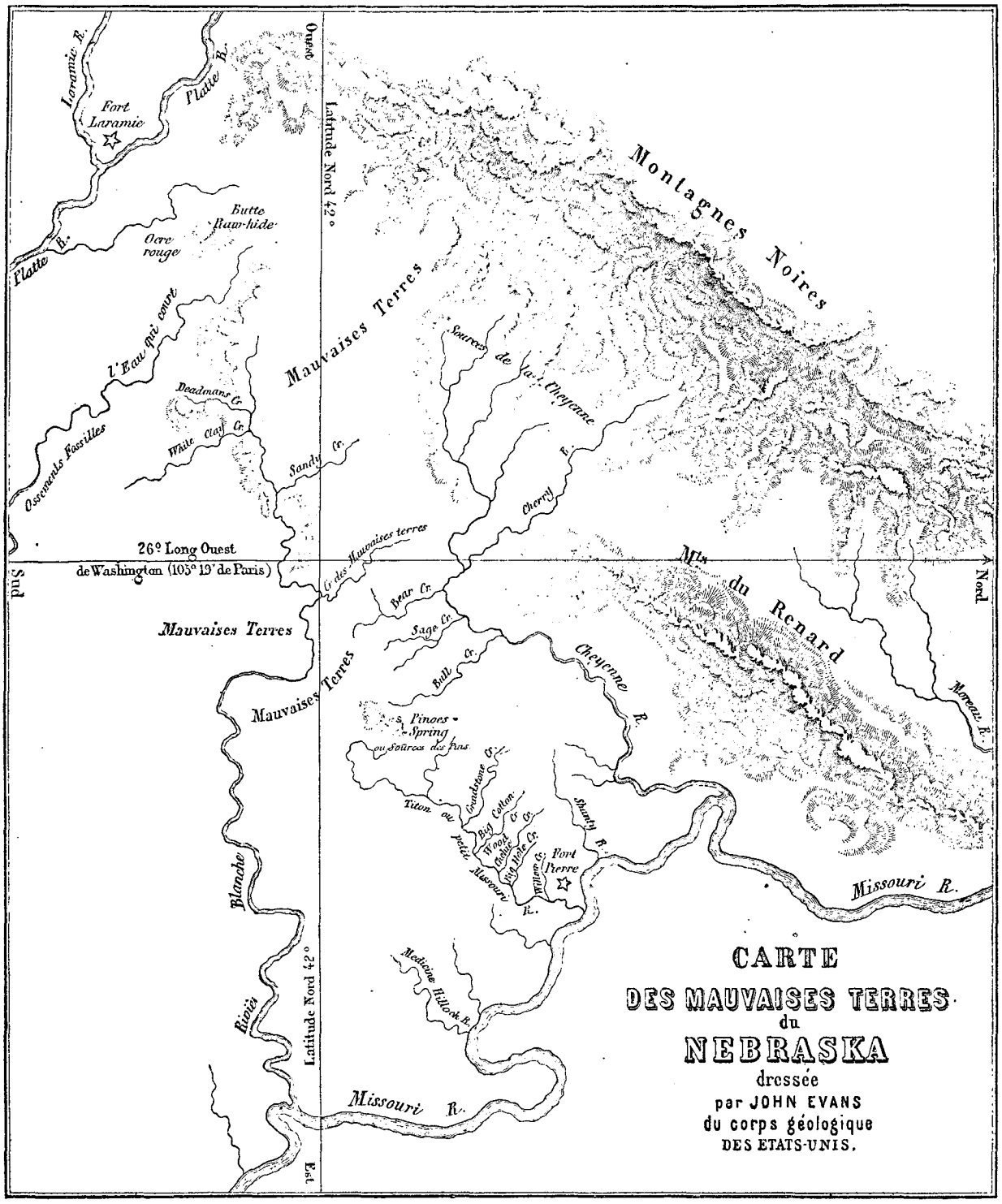
Ces tours naturelles sont tellement multipliées sur la surface de cette région extraordinaire, que la route du voyageur serpente dans des passages étroits, comme dans un labyrinthe assez semblable à celui qu'offrent les rues irrégulières et les ruelles de quelques bizarres cités du moyen âge européen. Vues de loin, dans leur succession indéfinie, ces colonnes rocheuses ressemblent à de massifs monuments auxquels ne manquent ni arcs-boutants, ni tourelles, ni portails voûtés, ni groupes de colonnes, ni frontons, ni flèches effilées. On dirait presque de loin qu'on s'approche de quelque prodigieuse ville déserte, où le travail et le génie de peuples disparus ont légué à l'avenir une multitude de chefs-d'œuvre d'architecture. Mais, dès qu'on descend des hauteurs et que, pénétrant dans ce vaste dédale, on vient à s'engager dans ses replis les plus profonds et les plus inextricables, l'illusion fait place à la réalité; les châteaux bâtis par l'imagination s'écroulent, et, de tous côtés, se dressent des rocs sombres, nus et désolés, et, si l'on voyage au milieu de l'été, les rayons brûlants du soleil, réfléchis par les parois blanches ou grisâtres qui hérissent ce désert, créent une fournaise que ne tempèrent ni le plus léger souffle d'air, ni le plus frêle rameau d'un arbrisseau solitaire.

Mais il n'est pas permis au géologue de se laisser abattre par la fatigue et l'épuisement en face des trésors fossiles étalés sous ce soleil de feu : il ne saurait faire un

1. L'auteur du *Voyage aux Mauvaises-Terres* nous ayant manifesté le désir de voir compléter son récit au point de vue géologique, nous ne pouvons mieux concilier ce vœu bien légitime avec l'intérêt bien compris du public, qu'en offrant à nos lecteurs un fragment sur le même sujet, emprunté à l'une de ces magnifiques publications dont le cabinet de Washington a fait suivre, dans ces dernières années, l'exploration scientifique de ses vastes territoires du *Far-West*. F. DE L.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas sans se heurter contre quelque objet du plus haut intérêt, et, surtout, contre des débris semés à profusion d'animaux disparus; tout témoigne ici de l'antique présence d'un vaste dépôt d'eau douce de la première période tertiaire et lui révèle l'existence des races remarquables qui erraient jadis dans la haute vallée du Missouri et vers les sources des affluents occidentaux de la grande rivière, là où paissent aujourd'hui l'*ovis mon-*

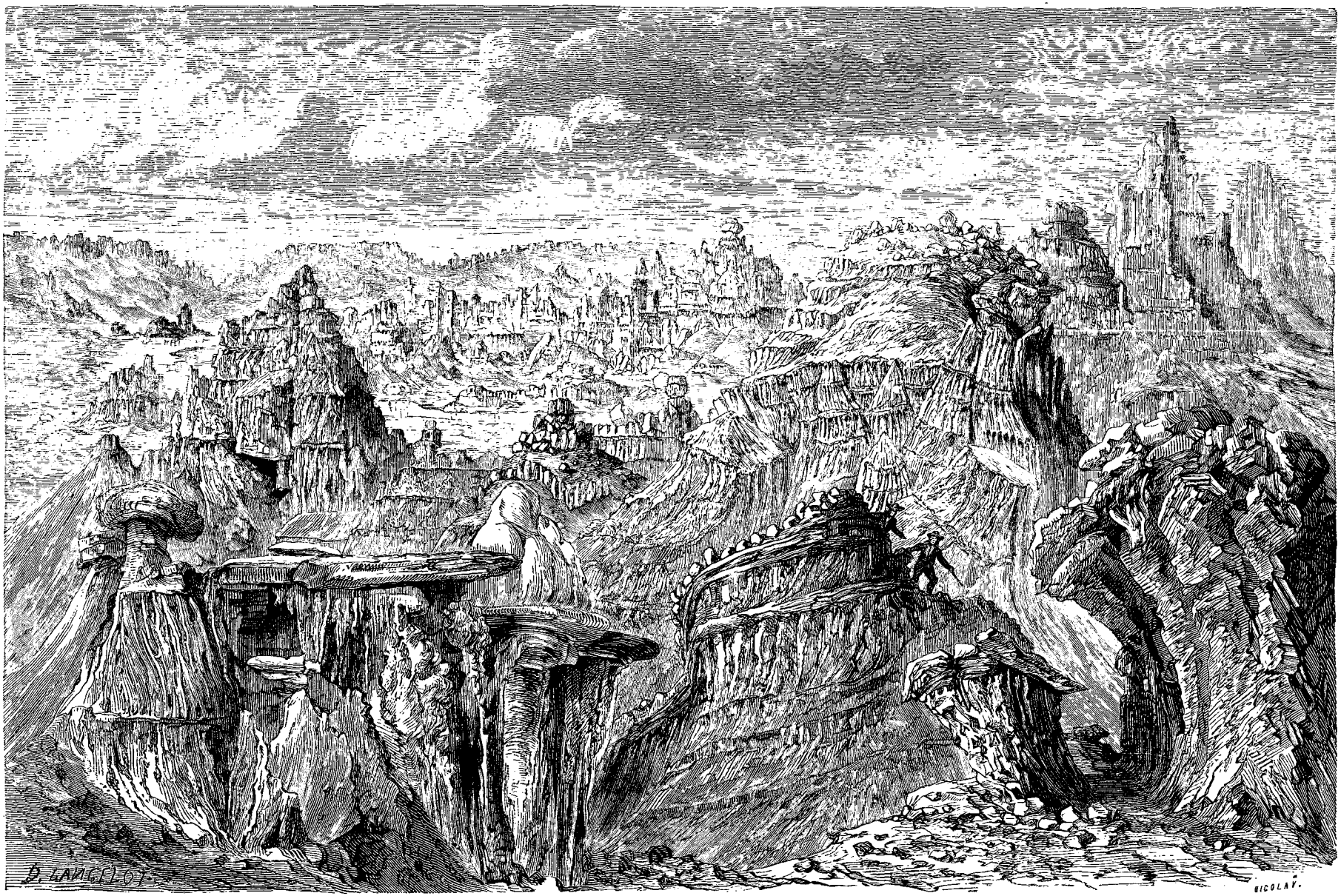


Gravé chez Erhard.

tanea à grandes cornes, le buffle à poils longs ou bison américain et l'élégant et svelte antilope.

Les spécimens fournis par les Mauvaises-Terres appartiennent à des espèces qui ont été anéanties avant l'apparition du mammouth et du mastodonte, et diffèrent non-seulement de toute espèce vivante, mais encore de tout fossile découvert, n'importe où, et jusqu'à ce jour, même dans les formations géologiques contemporaines. A côté d'un seul genre encore existant, le rhinocéros, les Mauvaises-Terres ont mis au jour des genres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue générale des Mauvaises-Terres. — Dessin de Lancelot d'après M. de Girardin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la science ne connaissait pas encore et des familles anomales, réunissant dans leur structure l'anatomie de différents ordres et servant de liaison entre les pachydermes, les plantigrades et les digitigrades. Par exemple, l'un des spécimens de cette étrange région, décrit par le docteur Leidy sous le nom d'*archiothérium*, unit en lui les caractères des trois ordres ci-dessus dénommés; ses molaires ressemblent à celles du cochon, du peccari et du babiroussa; ses canines sont analogues à celles de l'ours; le haut du crâne, les os des joues, la fosse temporale rentrent dans le type du genre *felis*. Un autre animal, l'*oréodon* du docteur Leidy, a les molaires de l'élan et du cerf, et les canines analogues à celles des pachydermes omnivores; il appartenait, en effet, à une race vivant à la fois de chair et de végétaux et il ruminait pourtant comme nos herbivores aux pieds fendus.

A côté de ces races éteintes dorment par myriades, dans les Mauvaises-Terres, des pachydermes fossiles, de dimensions gigantesques, dont l'anatomie a des rapports avec celle de la singulière famille des proboscides dont le tapir est le type vivant; ces fossiles forment ainsi la transition entre le tapir et le rhinocéros : par la structure de leurs molaires, ils sont intermédiaires entre le daman et le rhinocéros, par leurs canines et leurs incisives, ils relient le tapir, d'une part, au cheval, et d'autre part, au peccari et au cochon. Ils appartiennent à ce genre dont les travaux du grand Cuvier ont révélé le passage sur la terre et qu'il a décrit sous le nom de *palœotherium;* mais ils forment une espèce distincte et l'un d'eux, au moins, le *palœotherium Proutii*, devait être d'une taille plus gigantesque que le palœotherium du bassin de Paris. Une mâchoire, trouvée dans une assise verte argilo-calcaire, mesurait, dans sa gangue, cinq pieds de long, des premières aux dernières dents, mais elle était si friable qu'on n'en put déloger qu'une portion qui même s'est brisée avant d'arriver à Indiana, malgré toutes les précautions prises pour l'empaquetage et pendant le transport.

Un squelette presque entier du même animal, découvert dans une assise analogue, présentait, mesuré dans sa gangue, dix-huit pieds de long et neuf pieds de haut; mais l'état de désaggrégation des os en rendit aussi l'extraction impossible, et d'ailleurs on n'avait pas de moyens de transport suffisants pour les faire parvenir jusqu'au Missouri.

Un des crânes les mieux conservés de la collection et le premier en grandeur après celui du Palœotherium Proutii, appartient à une nouvelle espèce de rhinocéros du sous-genre connu sous la dénomination de rhinocéros sans corne, *acérothéerium*. Ce crâne mesurait seize pouces de long, malgré le manque de la portion terminale de l'ossature nasale; deux autres crânes se rangent dans un nouveau genre partageant les caractères de l'*hyracotherium* et du *cheropothamus*, animaux qui, sous une taille beaucoup plus considérable, reproduisaient les traits du babiroussa et du peccari de nos jours. Dans cette série vraiment unique de pachydermes disparus, on n'a trouvé qu'un exemplaire du type carnivore à griffes retractiles, et c'est malheureusement l'un des plus mal conservés de la série. On a encore découvert dans les Mauvaises-Terres diverses espèces de tortues, dont quelques-unes de dimensions formidables. La plus grande que nous pûmes transporter mesurait seize pouces sur dix-huit et quart, et pesait plus de cinquante-huit livres; d'autres, impossibles à dégager, ne devaient pas peser moins d'un millier de kilogrammes.

La géologie de cette curieuse contrée et l'histoire de son ancienne faune offrent encore plus d'intérêt quand on considère qu'à l'époque où ces animaux singuliers parcouraient les Mauvaises-Terres et le haut Missouri, la configuration du continent américain était toute différente de celle qu'il a aujourd'hui. L'Europe et l'Asie n'étaient pas alors des continents, mais des groupes espacés d'îles dispersés sur un immense océan. Le rivage américain de l'Atlantique jusqu'à la chaîne alleghanienne et la vallée du Mississipi jusqu'à Wicksburg étaient couverts par les flots. Le mont Etna, ce remarquable cône volcanique de la Sicile, haut de onze mille pieds, n'existait pas encore et le fertile plateau, de cent soixante kilomètres de circonférence qui le supporte, était encore caché sous les vagues de la Méditerranée. Pendant la période qui suivit l'extermination de la faune éocène du Nébraska, l'Europe vit les Alpes s'élever presque à leur hauteur actuelle, et, dans l'Inde, se dresser toute la haute chaîne de l'Himalaya; dans l'Amérique du Sud, les Cordillères gagnèrent trois mille mètres de plus en altitude, et l'Océan atlantique du sud recula de plus de onze cents kilomètres, pendant qu'une contrée longue de quatre mille kilomètres, de la grande plaine des Amazones au détroit de Magellan, émergeait du sein de ses eaux.

Quand, arrêtant les regards sur les restes fossiles des espèces éteintes qui habitaient les Mauvaises-Terres, au commencement de la période tertiaire, on vient à se rappeler que ces étranges animaux florissaient dans le Nébraska lorsque les Alpes élevaient à peine leurs têtes au-dessus des vagues de l'océan, comment ne pas s'émerveiller que l'anatomie comparée puisse aujourd'hui nous raconter l'histoire de ces animaux disparus, nous en donner d'exactes descriptions et les remettre sur pied devant nous tels qu'ils vécurent autrefois. Bien plus grand encore est l'étonnement quand on voit et touche les spécimens fossiles eux-mêmes; il y en a qui, une fois dégagés de leur gangue, se montrent dans un état de conservation et de fraîcheur tel que les rayons de lumière se reflètent sur leur surface émaillée et brillante comme sur de l'acier poli. Sans leur poids, sans leur étrange physionomie, on les prendrait pour des ossements blanchis par une seule saison.

Traduit de l'anglais de DAVID DALE OWEN,
Géologue des États-Unis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Guillaume Lejean. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

NOTES D'UN VOYAGE EN ABYSSINIE,

PAR M. GUILLAUME LEJEAN[1].

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

M. Guillaume Lejean, envoyé, en 1862, à Massaoua (île de la mer Rouge) par le gouvernement français, partit de Khartoum en septembre, remonta le fleuve Bleu jusqu'à Messalémie, se dirigea, à dos de chameau, vers Oued-Medinéh, et atteignit Sennar : il releva le plan de cette station, qui n'est qu'un amas de ruines. De là, il alla visiter les antiquités du mont Sagadi, à sept heures environ à l'ouest de Sennar : ces prétendues sculptures ne lui parurent être que des formes bizarres de roches. Il partit ensuite pour Karkodji, en face de Serou et d'un long marais à l'ouest du Nil, où il fut saisi d'un accès de fièvre. Il s'avança vers l'est et coupa les deux îles

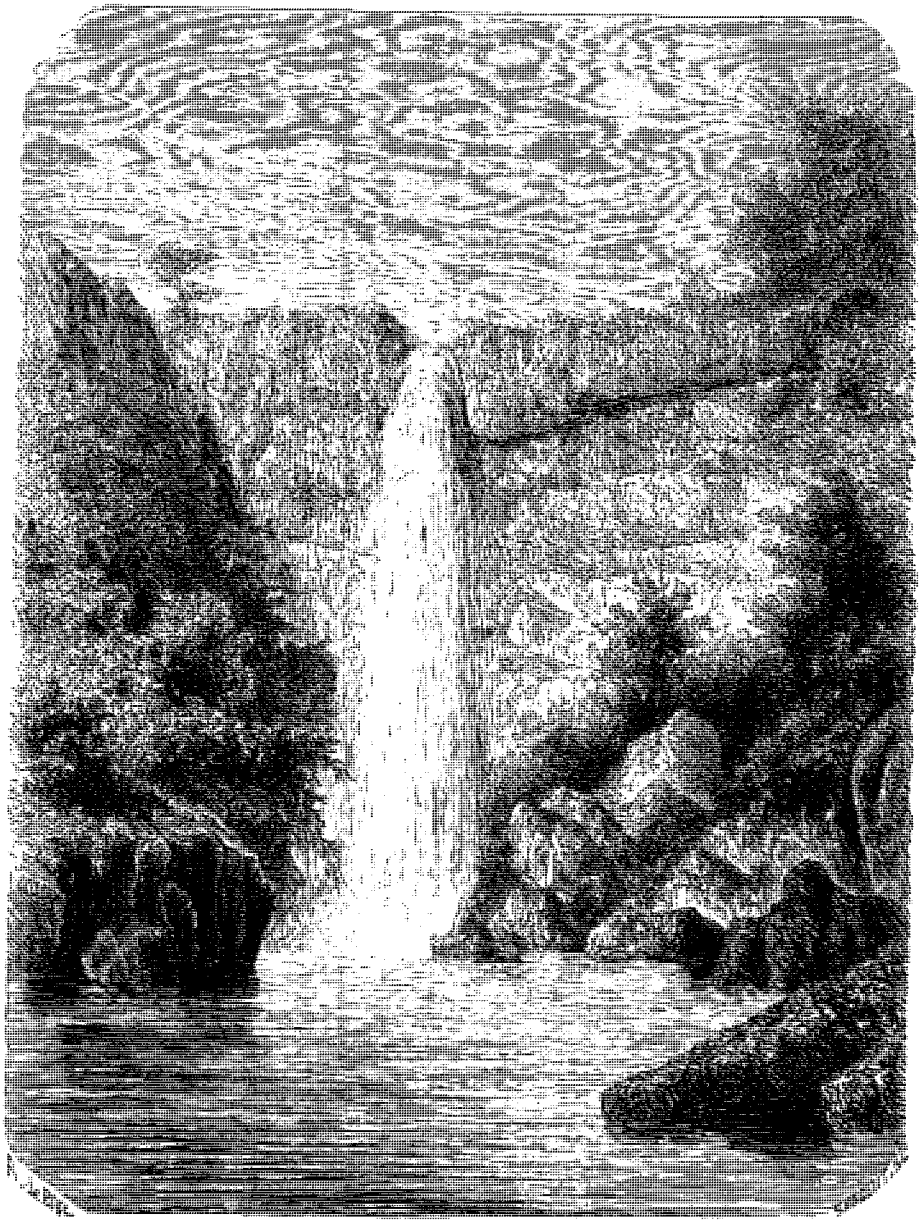
1. Voy. tome VI, 1862, page 397, et tome VIII, 1863, page 99.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formées par le Nil-Bleu, le Dender et le Rahad. — De Rahad (14 novembre), M. Guillaume Lejean se dirigea presqu'à l'est vers Gallabat, étudia le massif de Ras-el-Fil, composé de trois chaînes parallèles à l'Albara, séjourna à Metamna, d'où il se rendit à Vohin, à Tchelga, résidence du belembras (chef des quatre forteresses) Guelmo, sorte de margrave abyssin. Enfin, il arriva vers la fin de janvier à Devra-Tabor. C'est de là qu'il nous a adressé les pages suivantes :

La cascade et la vallée du Reb.

... L'une de mes premières excursions autour de Debra-Tabor fut pour cette *fafatié* ou cascade du Reb que l'on m'avait fort vantée. Je montai un beau matin



Cascade du Reb. — Dessin de A. de Bar d'après M. Lejean.

à mule, et, tirant au sud-est, je laissai à gauche la grande et fertile plaine de Gafat avec son torrent desséché, dont une traînée de beaux mimosas marque le lit, et le large mamelon de Chibehango avec ses ruines d'habitations et ses buissons d'acanthes. Je passai au pied d'une ligne de hauteurs, la plupart bien boisées, et je franchis avec quelque difficulté le torrent de Davezout. Une demi-heure plus tard, je tournais autour d'une haute colline, en suivant un sentier étroit, mais très-praticable, ombragé d'une épaisse végétation, et qui débouchait dans un petit vallon découvert, à pente douce et cultivé, où le Reb coule doucement sur un lit de rochers d'un bleu sombre. La cascade était à cinq pas de moi : je ne la voyais pas, mais une coupe effroyable dans le plateau et un mugissement sonore me l'annonçaient assez. Pour le voir de face, il fallait descendre dans cette faille à peu près à pic par un sentier en zigzag pratiqué au flanc de la roche, dans l'épaisseur d'une forêt vierge, où abondent les singes. Après trois minutes de descente, je m'arrêtai un instant pour boire à une source qui

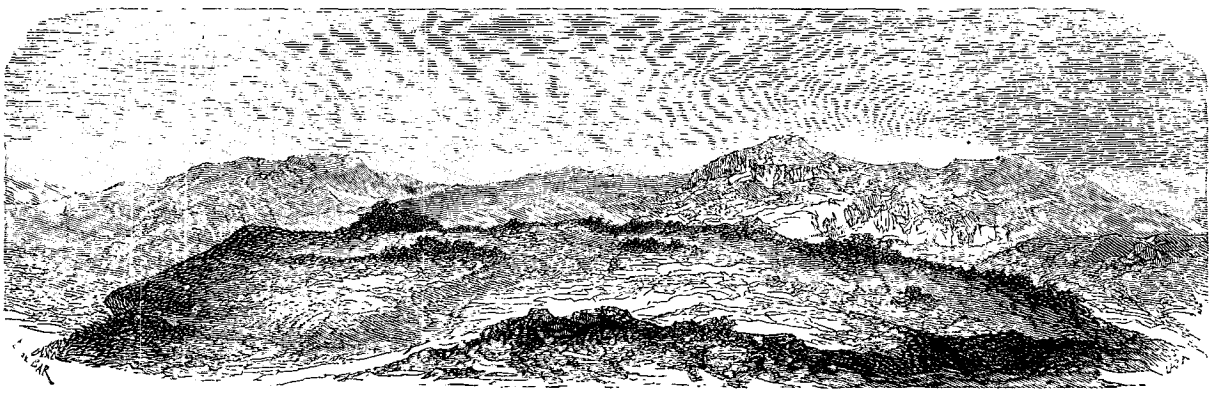
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suinte abondamment du rocher dans la situation la plus pittoresque : trois canaux grossiers, en bois, plantés dans les fentes de la pierre, recueillent l'eau et annoncent que la source est assez fréquentée. J'appris qu'elle l'était surtout par les jeunes mariées des environs, qui viennent pieusement boire cette eau pour obtenir la fécondité.

Après m'être dépêtré de mon mieux des ronces et des lianes, j'arrivai au fond de la faille, en face d'un assez joli lac verdâtre, où tombait perpendiculairement une colonne d'eau d'environ quatre-vingts pieds de hauteur. Le lac, m'assura-t-on, est profond, et a des tournants qui rendent assez dangereuse toute tentative de natation. Après s'y être un instant reposé, le Reb en sort et conserve, sur une longueur d'au moins trois lieues, sa muraille basaltique de droite et de gauche. J'affirme hardiment qu'un paysagiste peut trouver, sur ce court espace de dix milles, au moins soixante vues admirables et variées.

3 *janvier*. — Le Reb, qui est à sec une partie de l'année, roulait une eau indigente sous les arches indestructibles du pont portugais bâti, nous dit-on, par ordre du roi Fasilides, pour mettre en relation Devra-Tabor et Gondar à l'époque des hautes eaux. Je jetai un regard sur la partie supérieure de la vallée. Ma vue embrassait la superbe chaîne qui, sous le nom de Libo, court des bords du lac jusque près d'Ibenat, dans une direction est, légèrement inclinée au sud. Derrière ses pics aigus et ses escarpements aux flancs inaccessibles, s'étend la Voina-Dega, plateau tempéré, comme son nom l'indique ; à l'est, elle descend en une pente plus douce vers le col à larges ondulations où passe la route d'Ibenat, et, à l'est de ce col, se relève brusquement en masses encore plus tourmentées, fouillées de plus de cent cinquante ravines, qu'on appelle Melza.

Ce dernier s'arrondit à son tour en une croupe qui porte des villages populeux et des églises renommées, et se rattache, par une légère dépression, au sud-est, à une masse de montagnes sédimentaires d'où sortent plusieurs belles rivières, délices des amateurs de beaux paysages : l'Amous-Oanze, le Makar, le Reb, le Gologué et la romantique famille des cinq Goumara. C'est le Gouna, que je ne pouvais voir en ce moment. Ainsi le Reb, plus



Panorama du Libo et du Melza, vus du sud (grand Gafat). — Dessin de A. de Bar d'après M. Lejean.

bruyant qu'illustre, renferme son bassin capricieux dans cette ceinture de merveilles sauvages; le Libo, une table, du moins tel qu'il m'apparut; Melza, Gouna, deux mers solidifiées, et Devra-Tabor, sorte de géant sournois qui semble bouder les élégantes *sierras* ses voisines.

Le négus : Théodore II, roi des rois d'Éthiopie.

25 *janvier*. — On m'avait averti que le négus, que je n'avais jamais vu, devait venir ce jour-là à Gafat, et à tout hasard j'avais passé mon uniforme. Vers les dix heures, le missionnaire W.... vint chez moi tout essoufflé, et me dit : « Voici Sa Majesté qui arrive ! » Je sortis avec lui et me trouvai face à face avec un cortége tumultueux de grands officiers portant le *marghef* (tunique brodée) des grands jours. Au milieu d'eux, il y avait une sorte de paysan de bonne mine, tête et pieds nus, vêtu d'une *chama* (toge) de soldat qui n'était pas de la première blancheur, un sabre de cavalerie à la ceinture, et à la main une lance dont il s'appuyait en marchant. Un homme familier avec les usages abyssins eût reconnu à l'instant le rang du personnage à un simple détail : il était le seul des assistants qui eût les deux épaules couvertes de la toge. Cet homme, plus que simplement vêtu, était Théodore II, *roi des rois* d'Éthiopie.

En me voyant, il m'adressa, d'un air de bonne humeur, le salut abyssin : *Na deratcho* (comment avez-vous dormi)? L'étiquette ordonne de ne pas répondre et de saluer profondément. Maderckal (ce jeune Abyssin que M. Lefèvre avait amené en France vers 1843, et qui y a fait son éducation) courait à reculons devant le nègre, en faisant une cabriole à chaque mot de Sa Majesté, et me traduisait les gracieusetés royales. Théodore II s'arrêta dans un petit clos où l'on avait apporté pour lui un tapis sur lequel il me pria de prendre place, à sa droite, avec le petit Émile B..., fils d'un armurier français à son service, entre nous deux. Ce singulier homme, dont la vie est si sanglante, paraît aimer beaucoup les enfants et a pour eux des attentions de grand'mère.

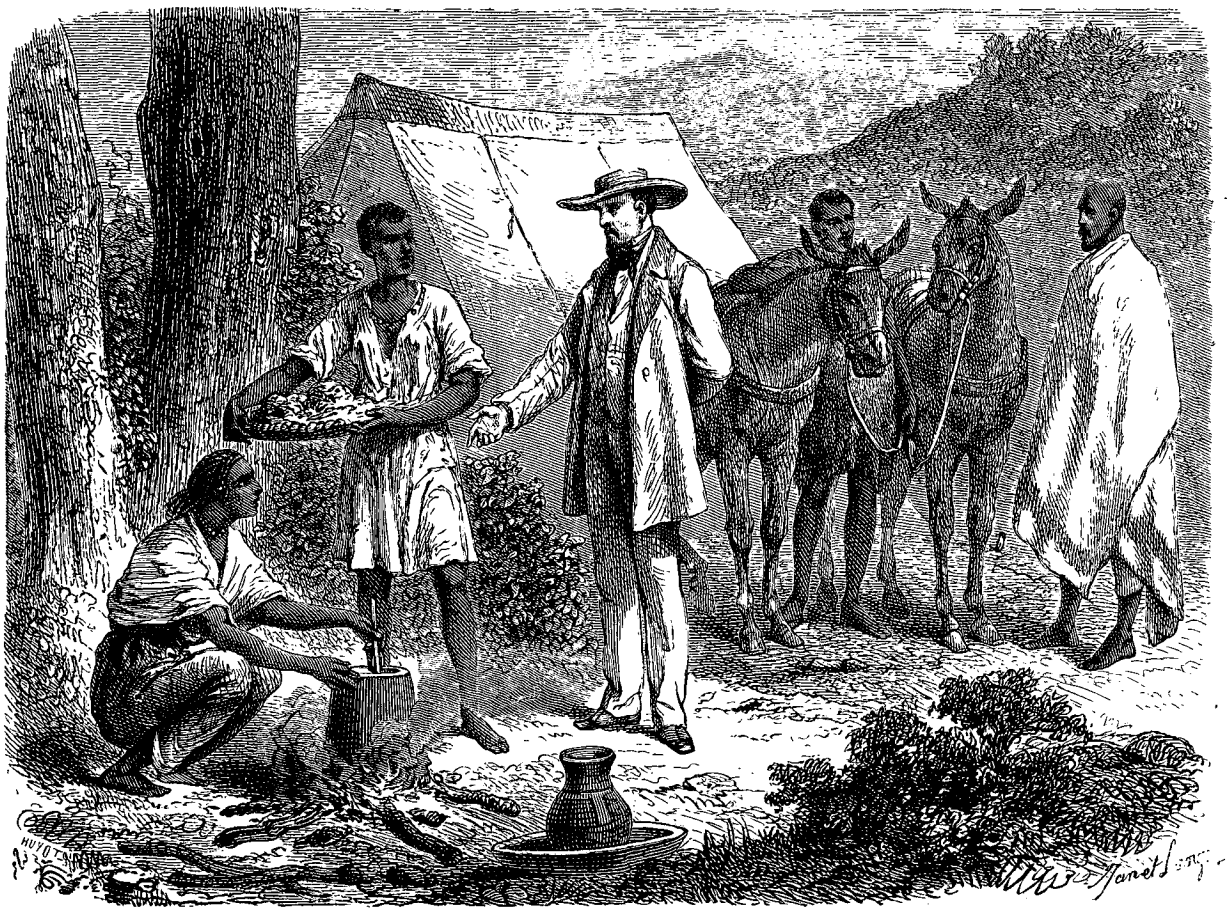
L'objet principal de la séance était d'essayer un obusier que les missionnaires bâlois lui avaient fabriqué. L'engin fut chargé, et M. B..., *preacher* fort honorable et fort aimable homme autant que mauvais artilleur, ôta sa chama, s'établit confortablement sur le sol, à deux pas en arrière de l'obusier et y mit le feu. Obusier et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

affût, comme une chose fantasque, se cabrèrent et faillirent se renverser sur le tireur : l'obus partit où il lui plut; si le nègre fut émerveillé de l'essai, il ne le laissa guère voir.

Après quelques mots de courtoisie, il me demanda fort obligeamment quand il me plairait d'être officiellement reçu. Je répondis, bien entendu, que j'étais entièrement à la disposition de Sa Majesté. Le négus alors me fixa le lendemain pour me recevoir à Debra-Tabor avec les honneurs dus au pays que je représentais près de lui, et leva la séance. Telle fut ma première entrevue avec le « roi des rois. »

Théodore II est un homme d'environ quarante-six ans (nul ne sait au juste son âge, à commencer sans doute par lui-même), de taille moyenne pour un Abyssin, et bien prise, de figure ouverte et sympathique. Son teint est à peu près noir, son front développé, ses yeux petits et vifs : le nez et le menton rappellent le type juif et lui servent à appuyer ses prétentions de descendre de David et de Salomon : prétention fort gratuite, car la généalogie impériale dont il s'enorgueillit n'a été *trouvée*, par les poëtes et les docteurs abyssins, que depuis qu'il est sur le trône. Comme il est né au Kouara, et Kouaranya au moins par son père, le prince dedjaz Hailo Ouelda Ghiorghis (et non dedjaz Konfou, qui n'était que son oncle), je le croirais Agan ou Kamante, car ces



La *maison* de M. Lejean. — Dessin de Janet Lange d'après M. Lejean.

deux populations sont fort répandues dans ces parages. Il est vraiment trop noir pour un Éthiopien pur sang.

Son extérieur est imposant, et annonce ce qu'il est réellement, un homme doué d'une agilité et d'une vigueur infatigables, avantages dont il est assez fier. Un de ses malicieux passe-temps est de grimper ou de descendre d'un pas rapide, appuyé sur sa fidèle lance, un coteau un peu ardu, et d'obliger ainsi ceux qui l'entourent à le suivre du même pas, également à pied : c'est l'étiquette. Il n'y a pas moyen de rester en arrière, on serait foulé aux pieds de la cavalerie la plus affreusement pittoresque qu'on puisse voir. Il m'a joué ce tour quelquefois, et une fois surtout dans l'Ibaba, j'en suis resté fourbu une grande heure, ma poitrine sifflant comme un soufflet de forge; mais je me serais laissé crever sur place plutôt que de lui donner lieu de me croire moins infatigable que lui. A cheval, il ne se connaît plus : ce n'est plus un roi, mais un gaucho enivré d'air et de mouvement; aussi on a vu ses chevaux trembler (à la lettre) quand il les approchait, en prévision du rude quart d'heure qu'ils allaient passer. Il a, comme tous les chefs abyssins, un cri de guerre qu'il pousse en chargeant : c'est *Abba Senghia!* (père des chevaux).

Sa mise ordinaire est d'un négligé tel, qu'on pourrait le croire affecté; mais c'est simplement le dédain d'un soldat pour la superfluité du costume. Il est habituellement mis comme le plus simple officier, la tête et les pieds nus; il a la coiffure caractéristique des guerriers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

renommés, les cheveux tressés et formant trois grosses touffes sur le front et les côtés de la tête, et retombant gracieusement sur les épaules. Parfois un bandeau blanc, comme les rois homériques « pasteurs de peuples. » A mule, il porte habituellement sa lance horizontalement sur le cou, à deux mains, comme les coureurs arabes portent leur bâton.

Voilà l'homme physique. L'homme moral est bien moins aisé à connaître, et j'avoue que je ne le tiens pas encore. C'est une sorte de paysan rusé, sans scrupules, orgueilleux, très-dévot jadis, aujourd'hui une sorte d'athée mystique, et ayant un culte servile pour la mémoire de David, son douteux ancêtre, qu'il n'imite malheureusement qu'en deux choses : les massacres et Bethsabée. De Bethsabées il a six ou sept, et comme il sait fort bien qu'on en jase, il feint des retours à la vertu

NEGUS : NAGAST : ZA : AITIOPIYA : TEODOROS. — Théodore II, empereur d'Abyssinie.
Dessin de Janet Lange d'après M. Lejean.

devant sa cour assemblée aux grands jours de fête et de pénitence.

« N'est-ce pas, ô mes enfants, que je suis un grand pécheur, un pilier de scandale dans toute l'Éthiopie? » Silence général : il serait peu prudent de faire la réponse du gendarme Pandore. « Ah! je n'ai pas toujours été ainsi ; mais que voulez-vous? je crois que le démon a triomphé de moi. Mais il faut que je m'amende.... »

Et il s'amende en prenant une nouvelle dame et en gardant les anciennes.

Ce qui peut le justifier un peu, c'est le caractère de sa femme légitime, la belle iteghi (impératrice) Toronèche (pureté), fille du fameux Oubié. On la représente un peu comme une de nos anciennes reines, Anne de Bretagne : petite, charmante, spirituelle, instruite, dévote, orgueilleuse, opiniâtre et vindicative. Il l'a beaucoup aimée un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

an ou deux, un peu par passion réelle, beaucoup par orgueil d'avoir une femme de si grande maison et si admirée; puis un jour ils se sont brouillés pour une bagatelle où le négus, de l'aveu de tout le monde, avait tort, et sont restés ennemis. Comme au fond il l'aime toujours, je crois, il va de temps à autre la voir et passe une heure à s'entendre dire une foule de choses désagréables dont nul, en Afrique, ne lui dirait impunément la centième partie; après quoi il s'en va, justifié à ses propres yeux par l'impossibilité de vivre avec une femme pareille.

Le négus est ce que les Abyssins appellent *Fakerer;* c'est une nuance de plus que *théâtral*. Avec son mépris affecté pour les lettres et les lettrés, il est lui-même le premier lettré d'Abyssinie, au dire des Amharas, qui citent ses lettres et proclamations comme les modèles classiques de la langue. Il est certain. qu'à travers son pathos mystique et *cromwellien*, percent comme des fusées d'originalité puissante atteignant parfois aux sommets de la poésie. Voici des extraits d'une proclamation de lui aux Européens d'Abyssinie, il y a quelques mois :

« Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, un seul Dieu. Le roi des rois, Théodore, créé par la Trinité, serviteur installé et fait prince par Elle, à ses enfants donnés par Dieu, tous les Francs. Par votre Dieu et le Dieu de votre ami Théodore, qui apparut à Moïse au Sinaï et sur la mer Rouge, qui apparut à Josué à Jéricho, qui oignit du signe de Samuel Saül qui cherchait ses ânesses perdues; qui, lorsque Saül quitta le créateur, commanda à Samuel d'oindre David. Comme Salomon fut roi par David selon la parole du prophète et de son père, quoique Adonias, sans la volonté de Dieu, eût la faveur de la nation et fût proclamé roi par elle; Salomon, de la reine d'Asib (le sud-est), engendra Menilek qui fut négus d'Éthiopie. De Menilek à la dynastie des Gallas, tous les négus ont été des histrions qui ne demandaient à Dieu ni génie ni, avec son assistance, les moyens de relever l'empire. Quand Dieu me choisit, moi son serviteur, pour roi, mes compatriotes dirent : « Le « fleuve est tari, il n'y a plus rien dans son lit. » Et ils m'insultèrent parce que ma mère était pauvre, et m'appelèrent fils de mendiant. Mais la grandeur de mon père, les Turcs la connaissent, eux qu'il a rendus tributaires jusqu'aux frontières d'Égypte, aux portes de leurs villes. Mon père et ma mère descendent de David et de Salomon, et ils sont même de la lignée d'Abraham, serviteur de Dieu, mon père et ma mère ! Maintenant, ceux qui m'insultaient du nom de fils de mendiant, mendient eux-mêmes leur pain de tous les jours....

« Sans la volonté de Dieu, ni force ni sagesse ne sauvent de la ruine. Cependant, comme Dieu dit à Adam : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front, » il faut se tenir éloigné de l'abrutissement (de la paresse qui abrutit). Mais je n'ai pas besoin de vous donner ces conseils, car le proverbe dit : *Ne recommande pas la sagesse à un sage et ne coupe pas la viande à un lion....*

« Bien des puissants dans le monde ont eu abondance de bombes et de canons, et ils ont succombé. Napoléon en avait des milliers, et il est mort vaincu. Nicolas, négus des Moscovites, en avait en foule, et il a été vaincu par les Français et les Turcs, et il est mort sans avoir rempli le désir de son cœur....

« Si vous rencontrez dans vos contrées quelque partisan de Negousié le brigand, qui vient de dire comme les lettrés de ce pays-ci, que l'Éthiopie est gouvernée par le fils d'un mendiant, pariez avec lui une plaine couverte d'or, que moi, l'empereur présent, je suis sur le trône de mes pères, d'Abraham à David et de David à Fasil, et amenez-le ici qu'il soit confronté avec moi. C'est Dieu qui abaisse les puissants et relève les humbles. »

Cette lettre, qui ne paraît ici qu'étrange, est, dans l'original, un chef-d'œuvre de style-Tibère, plein de petits mots obliques, d'allusions sournoises, de protestations contre tout le monde et contre l'opinion publique, d'un immense orgueil sous une humilité feinte. Théodore II est là tout entier. Si je publie quelque jour cette lettre *in extenso*, je la ferai suivre d'un commentaire.

J'ai reçu aussi quelques lettres du négus, mais ce ne sont que des lettres sèches d'affaires ou de petits billets amicaux comme celui-ci :

« Au nom du Père, etc. Au consul français, le roi des rois, Théodore, envoie ce message. Comment avez-vous passé le temps? Moi, Dieu soit béni ! je me porte bien. »

Madame, il fait grand froid et j'ai tué six loups.
Moi, le roi.

Ma maison.

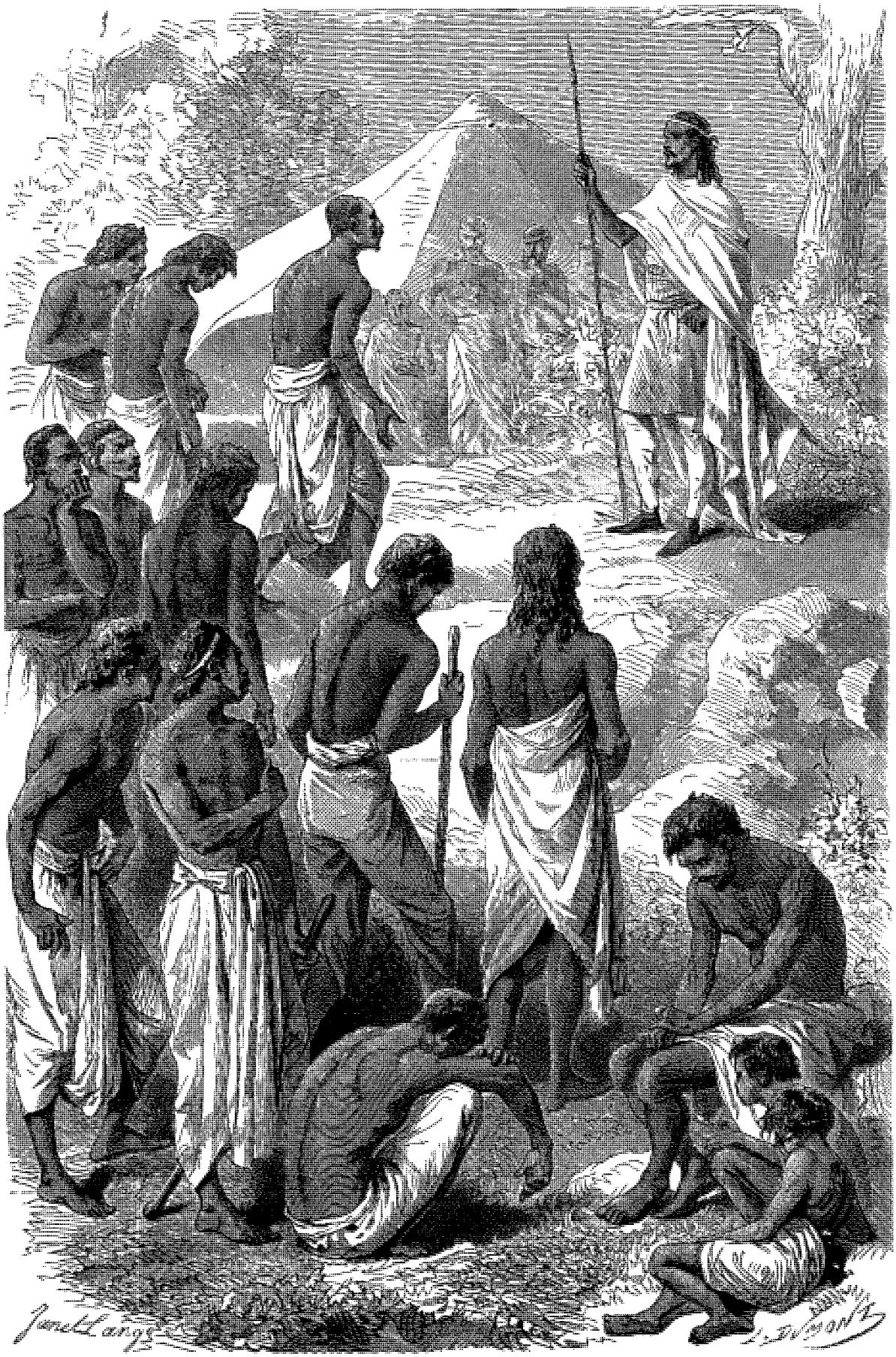
Mes gens méritent une revue. Ma maison particulière, c'est une réduction fidèle et variée du peuple abyssin.

Ettihoune (c'est-à-dire, ma sœur me reste), une vingtaine d'années, type abyssin pur, c'est-à-dire petite, bien faite, figure ronde comme une pleine lune et pourtant osseuse, teint de cuivre rouge, beaux cheveux dont elle prend un soin exagéré. Signalement moral : rusée, coquette, belle parleuse et posant volontiers pour la mélancolie.

Atamenio (je te désire vivement), cinq ans de moins, teint beaucoup plus foncé, visage allongé : la partie inférieure légèrement portée en avant et jointe à de fort belles dents, lui donne un air un peu féroce qui jure avec la placidité de son caractère.

Il ne faut pas s'étonner des noms un peu étranges que j'ai cités : ils tiennent à une habitude superstitieuse dominante en Abyssinie. Les Éthiopiens sont persuadés que si le *Bouda* (le malin esprit) qui rôde autour de nous — *leo rugiens* — entend prononcer le vrai nom de baptême d'un chrétien, il entre aussitôt en lui; on donne donc le nom de baptême dans le plus grand secret possible; mais dans l'usage ordinaire on y substitue le premier mot de gratitude ou d'affection échappé à la mère, et cela même pour les garçons. J'en ai ici, sous les yeux, un exemple curieux dans Addalò, la très-jolie sœur d'Atamenio. Il paraît que les mauvaises langues du village avaient, lors de sa naissance, recherché injurieusement sa paternité; aussi le premier mot de la mère, en prenant dans ses bras l'enfant nouveau-né, fut : *Addalò*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Camp d'Aouret. — Théodore II recevant à merci des paysans insurgés (22 février 1862). — Dessin de Janet Lange d'après M. Lejean.

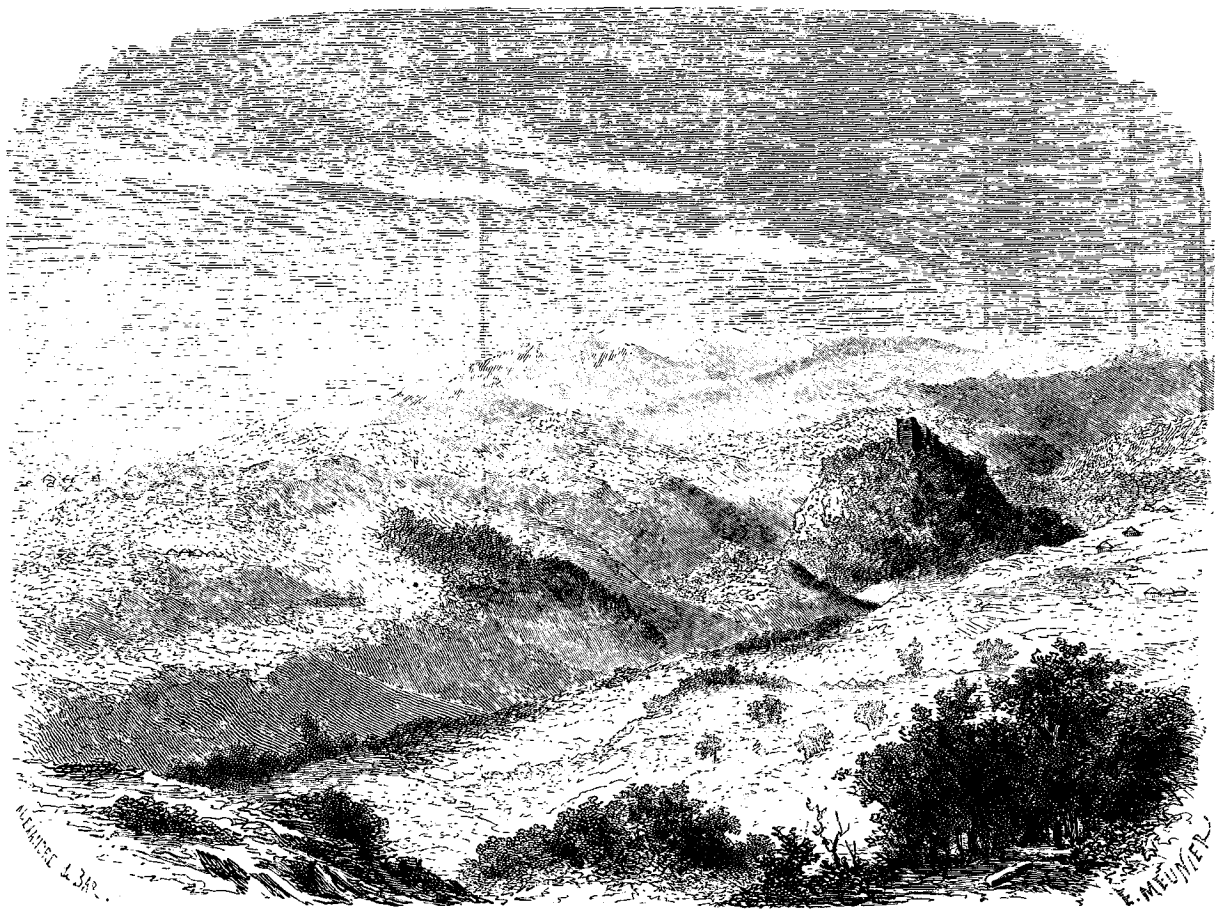
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(ce n'est pas à lui, c'est-à-dire à mon prétendu complice). Le nom lui en est resté.

Parmi d'autres noms de femmes, j'ai entendu les suivants : *Melkamia* (beauté), *Poronèche* (pureté), *Beledèche* (la préférée), ce qui, par parenthèse, n'est pas aimable pour la sœur qui ne s'appelle pas Beledèche ; *Ouarkenèche* (précieuse comme l'or ; c'est plus souvent un nom d'homme). Le second de ces noms est aussi fréquent que la vertu qu'il rappelle l'est peu, en Abyssinie, s'entend.

Guerre du Godjam. — Revers et barbarie. — Une députation de paysans.

Le 8 février au soir, l'empereur, qui partait pour le Godjam afin de soumettre le chef rebelle Tedla-Gualu, me fit donner l'option de retourner à Gafat ou à Foudar, ou de le suivre. Je tenais beaucoup, dans l'intérêt de ma mission, à rester près de lui le plus longtemps possible, et ma réponse, qui n'était pas douteuse, lui fit grand plaisir. Il me fit dire : « N'ayez aucune crainte pour cette campagne : je serai un mur solide entre les dangers et vous. » Je répondis à ce compliment oriental par un équivalent, et le négus ajouta : « J'ai appris que votre mule est fatiguée, et nous marchons vite : je vous en donnerai une qui pourra me suivre partout. » En effet, le lendemain matin, au moment où l'on allait se mettre en marche, on m'amena une mule gris perle fort belle même pour une mule d'Abyssinie, c'est-à-dire supérieure à tout ce que nous avons en France. Je n'eus



Panorama de Gouna vu de Samara (nord-ouest). — Dessin de A. de Bar d'après M. Lejean.

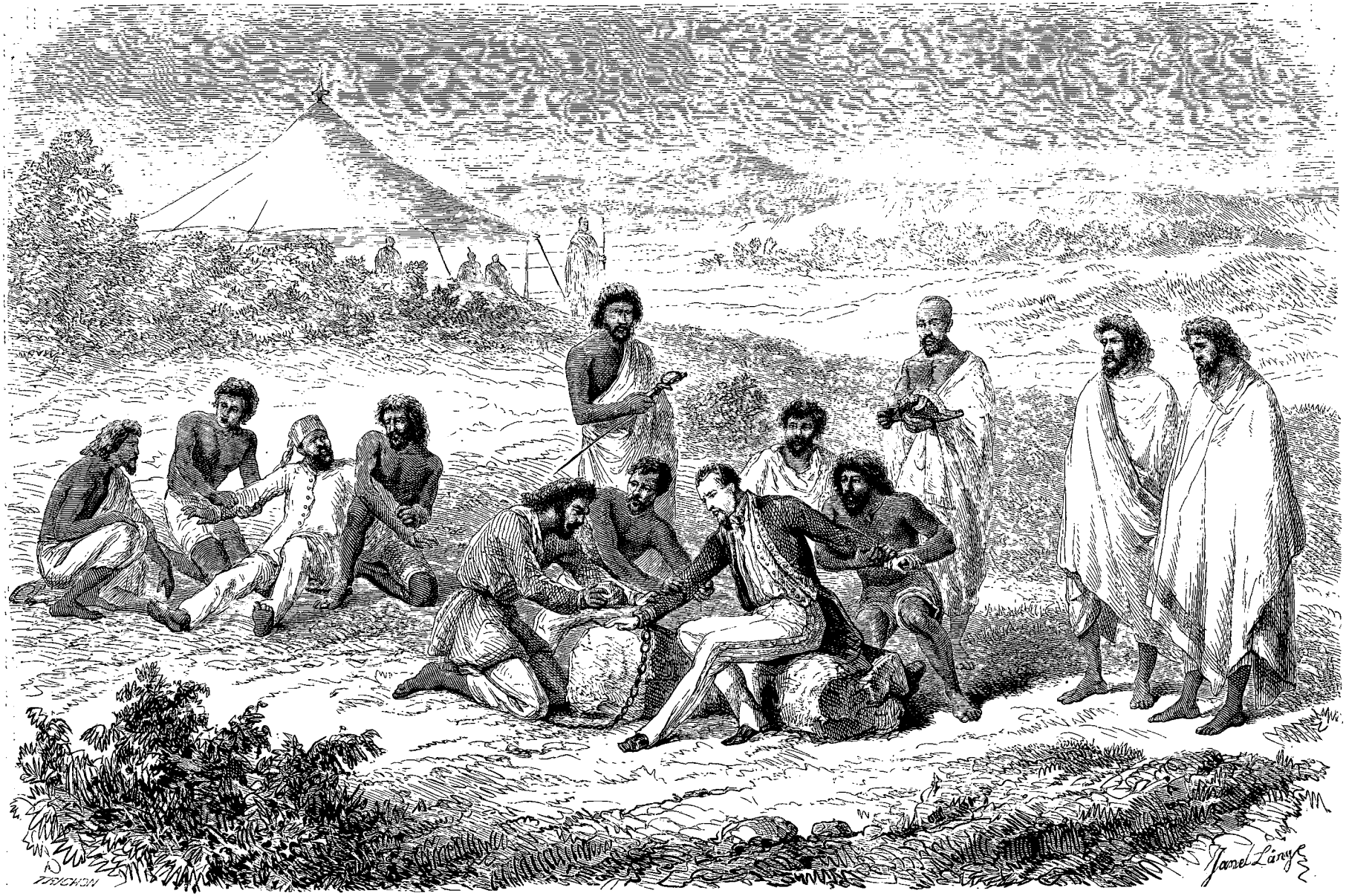
que le temps de faire seller et de prendre place derrière le négus : on partait.

Cette campagne que je raconterai plus tard en détail, ne fut pas heureuse. Le premier district ennemi qu'on rencontra fut Arafa : c'était plutôt un district neutre, qui, depuis cinq ans que durait la révolte, avait *oublié* de payer l'impôt. Ce qu'apprenant, Tedla-Gualu avait envoyé dire aux gens d'Arafa : « Vous ne voulez rien payer à ce brigand de Kassa (ancien nom du négus), et vous avez bien raison : or, puisque vous n'êtes pas pour lui, vous êtes pour moi : donc, payez-moi vos impôts. » Les paysans trouvèrent la prétention fort plaisante, et le firent comprendre : bref, ils restèrent cinq ans sans payer.

Le négus lança sur eux des masses de cavalerie qui se mirent à brûler les villages et s'éparpillèrent pour piller. Les paysans, profitant de cette ineptie et appuyés par un corps de deux cents cavaliers de Tedla-Gualu, tombèrent sur les pillards et en firent (14 février) une boucherie assez méritée. Il est difficile d'avoir sur le moment des renseignements certains en pareil cas, mais j'entendis parler de cent fusils pris par l'ennemi, ce qui, vu la rareté des fusils dans l'armée du négus, indiquait un échec sérieux.

Ce revers exaspéra Théodore II, d'autant plus que les paysans du mont Miran avaient refusé d'obéir aux réquisitions de fourrage, et au mont Sagado, son cheval fa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



M. Guillaume Lejean arrêté et mis aux fers par ordre de Théodore II, le 2 mars 1862. — Dessin de Janet Lange d'après M. Lejean.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vori manqua de foin. « Comment, dit-il, on m'appelle le roi des rois, et je n'ai pas un peu de paille pour mon cheval? » Et il ordonna de saccager les villages du Miran. L'ordre fut rigoureusement exécuté. Les paysans entassèrent leurs bestiaux dans les églises, qui jusque-là avaient toujours servi de lieux d'asile dans les guerres civiles d'Abyssinie : mais les soldats ne respectèrent rien cette fois. Un pillard eut le bras traversé d'un coup de lance par un paysan qui s'était placé à l'entrée d'une église et se donnait pour un gardien nommé par le négus. On amena le paysan à l'empereur qui lui dit : « Ne sais-tu pas que c'est un crime de mentir? Qui t'a nommé gardien de cette église? » Et il lui fit couper la main et le pied.

Le Miran et l'Arafa continuèrent à brûler plusieurs jours comme deux fournaises. Une nuit, je sortis de ma tente par un doux clair de lune pour jouir du coup d'œil qu'on embrassait des flancs du Sagado, et passant à côté d'un feu autour duquel riaient et babillaient mes deux serviteurs, je regardai tour à tour le coteau au-dessous de moi, illuminé par des centaines de feux, et les lignes sévères du Mizan, où couraient de longs serpents de flamme. Ces flammes étaient, les unes celles des incendies, les autres celles des brûlis du *sâr*, ces hautes graminées dont les pluies estivales couvrent les plaines d'Abyssinie, et que le paysan brûle pour cultiver ou préparer le sol à un vert tapis d'herbes nouvelles. C'était un spectacle grandiose et dont j'aurais joui davantage si j'avais pu oublier quelles populations en deuil erraient autour de ces abominables incendies.

Un dimanche matin (c'était, je crois, le 22 février), une troupe d'environ quatre-vingts paysans de tout âge et des deux sexes, hâves, maigres, couvrant à peine de quelques haillons des corps qui, on le voyait assez, étaient naturellement robustes et bien faits, vint implorer la pitié du négus. Les soldats leur avaient tout pris : ils ne réclamaient ni leurs vêtements ni leur bétail, mais un peu de pain. Leur aspect était déchirant, c'était celui que devaient présenter les paysans de l'Allemagne et de l'est de la France durant la guerre de Trente ans. Ils s'arrêtèrent au pied de la colline où le négus, entouré de quelques officiers et pelotonné jusqu'au nez dans sa chama, se réchauffait au soleil du matin. Un grand bel homme, d'une quarantaine d'années, un peu chauve, tête de Cincinnatus, et que je vois encore, prit la parole et fit un discours pathétique, débité d'un ton fort digne, sans jactance et sans servilité. Un petit homme à l'œil vif, d'une laideur spirituelle, était à sa gauche et semblait parfois lui servir de souffleur. A l'air dont les paysans s'en allèrent, je jugeai que la réponse avait été favorable.

Un mauvais jour. — *La mie prigioni.*

Après quelques revers, Théodore II, plus démoralisé que battu, ordonna la retraite (17 février).

Nous repassâmes la Gounara et campâmes trois jours près Zetava, en face de Debra-Mai et dans la province de Mietcha.

Un messager qui revenait du nord m'apporta la fâcheuse nouvelle que le courrier que j'avais envoyé à Massaoua pour y prendre une correspondance et divers colis était resté vingt jours à Gondar. J'appris plus tard que ce bruit était faux : mais tout était croyable de la part de ce courrier, un *debtera* ou lettré abyssin, c'est-à-dire un mauvais drôle. Le plus sûr, dans cette circonstance, était de me rendre moi-même à Massaoua, d'y expédier les affaires consulaires les plus pressées et de revenir au plus vite.

Le 2 mars, je chargeai en conséquence le fidèle *achate* du négus, Zooudié, de lui demander pour moi la permission de faire ce voyage, craignant d'autant moins un refus que le 26 janvier l'empereur m'avait spontanément laissé l'option d'aller à Massaoua ou de rester encore quelque temps avec lui.

A midi, Zooudié vint m'annoncer que le négus désirait que je restasse jusqu'au retour d'un sieur B., ex-comptable de l'isthme de Suez, venu en Abyssinie pour y vendre des fusils, et dont Théodore s'était fait, moyennant 500 talaris, un envoyé d'occasion près de l'empereur des Français. Ceci était contraire à mes devoirs consulaires autant qu'à la sécurité de ma correspondance officielle ou privée, car les environs d'Adoua étaient justement alors au pouvoir d'un rebelle nommé Kassa, qui coupait les routes et avait obligé M. Duncan Cameron, consul britannique, à prendre asile dans l'église d'Axum. Je renvoyai Zoodié avec invitation d'exposer tout cela au négus; mais voyant qu'il ne revenait pas, je passai mon uniforme, et suivi de mes domestiques, j'allai vers la colline royale pour demander moi-même une audience.

Le négus me vit venir, et comme, selon l'étiquette, je m'étais arrêté à mi-côte, le chapeau sous le bras, il me fit demander ce que je voulais. Je répondis que je désirais parler à Sa Majesté elle-même. Il appela alors trois Européens qui parlaient amaringa (langue officielle de l'Abyssinie) et les envoya me demander de quoi je voulais l'entretenir. Je répondis : « Je désire demander à aller à Massaoua, qui est mon poste, parce que j'apprends que les gens de Massaoua se plaignent de n'avoir pas encore vu un *choum* (fonctionnaire) qui est nommé depuis onze mois : en second lieu, je désire convoyer moi-même deux caisses de présents destinés à Sa Majesté par mon souverain, et qui doivent y être arrivées. Je voudrais partir immédiatement pour être de retour avant les pluies » (c'est-à-dire fin juin).

Pour comprendre l'incroyable scène qui suivit, il faut savoir trois choses : Théodore II, humilié par un sujet rebelle, venait d'apprendre que les Égyptiens (qu'il redoutait fort, ayant été honteusement battu par eux en 1848), avaient occupé sa province de Gallabat. A cette surexcitation s'en joignait une autre plus physique. Le négus a le cognac fort mauvais, et il n'est pas très-habile de l'aborder passé deux heures après midi. Or, ce jour-là, m'a-t-on dit, il était gris. En dernier lieu, il avait confié, en 1855, à un touriste russe de passage, une lettre pour « son frère de Russie, » où il lui proposait une coopération militaire qui leur permettrait de se partager

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le monde (ou seulement l'Orient, je ne sais pas bien lequel). Le czar avait, comme bien on le pense, jeté au panier cette lettre extravagante, si toutefois il l'a jamais reçue : et il paraît que le négus, craignant un pareil accueil de Napoléon III, voulait au besoin se réserver un otage.

Quoi qu'il en soit, à peine les trois interprètes eurent-ils parlé, que Théodore, au paroxysme de la colère :

« Je le retiendrai à tout prix ! Qu'on le prenne, qu'on le mette aux fers, et s'il cherche à fuir, qu'on le rattrape et *qu'on le tue !* »

Le ras (colonel) à qui il s'adressait passa derrière la colline pour requérir un demi-bataillon qui y stationnait.

« Qu'est-cela ? dit le négus. Cinq cents hommes pour en arrêter un ?

— Que Votre Majesté remarque, dit le ras tremblant, qu'il a sous le bras quelque chose de très-brillant (c'était mon chapeau dont le galon d'or brillait vivement au soleil couchant), et que c'est peut-être une machine formidable qui peut nous tuer tous.

— *Donkoro* (idiot), ne diras-tu pas bientôt qu'il peut vous tuer avec ses sourcils ? Six hommes et qu'on le prenne ! »

Les hommes commandés, accompagnés des trois Européens, vinrent à moi, qui étais fort éloigné et à mille lieues de ce qui s'était passé.

J'entendis sans défiance les Abyssins murmurer entre eux : *talandja alle* (a-t-il des pistolets) ?

Pendant que les interprètes me balbutiaient quelques mots que je ne pus comprendre, les autres passèrent sournoisement derrière moi, et l'un d'eux me jetant les bras autour de la poitrine, me serra si violemment, que je pouvais à peine respirer : deux autres m'ôtèrent mon chapeau et mon épée, et deux autres enfin me saisirent les poignets.

Plus irrité qu'alarmé, je demandai vivement à l'orateur européen, M. Kienzlen : « Qu'est-ce ceci ? » Il tremblait comme la feuille et me répondit au hasard en anglais : *Ok! never mind, M. Consul, never mind* (n'y faites pas attention).

Je fus aussitôt entraîné violemment derrière la colline : mon kavas nubien également garroté, venait derrière moi. On me fit arrêter à trente pas de la tente royale et asseoir sur une grosse pierre.

Je n'avais rien compris à ces brutalités ; mais j'y vis plus clair quand on apporta une lourde chaîne, terminée par deux grossières menottes, et qu'un officier de marque, comme on le voyait à son *marghef*, m'en fit passer une au poignet droit, et, armé d'une grosse pierre, se mit en devoir de me la river. Je ne sais si aucun de mes lecteurs connaît cette sensation, plus morale encore que physique, d'avoir eu les fers rivés au poignet, et d'avoir ressenti chacun de ces coups de marteau dans ses oreilles et dans sa chair à la fois. C'est au cerveau surtout que ces coups secs et métalliques retentissent comme des coups de tonnerre : je ne connais rien de plus irritant et de plus douloureux. Ma surexcitation, d'abord violente, fit subitement place à un calme singulier. Je n'étais guère en voie de réflexion, mais trois choses se dessinèrent vigoureusement dans le miroir de ma pensée : mon innocence, mon caractère officiel, l'honneur de la grande famille à laquelle j'appartenais parmi les nations. Je compris qu'ici, comme en bien d'autres cas, le rôle d'offensé était encore matériellement préférable à celui d'offenseur, et j'assistai avec sang-froid et une sorte de curiosité bizarre à tous les détails brutaux de l'opération. La chose faite, on attacha à l'autre bout de la chaîne un pauvre diable chargé de répondre sur sa tête que je ne m'évaderais pas, et je fus ramené, toujours EN GRAND UNIFORME, à ma tente qu'on avait dressée à quinze pas de là, et qui fut aussitôt entourée de gardiens armés, pendant qu'une douzaine d'autres s'installaient à l'intérieur.

Le lecteur me fera grâce de mes vingt-cinq heures de fers. On comprendra, sans que je l'exprime, la situation ridicule et pénible que me faisait, à chaque instant, la présence de mon compagnon de fers. Le lendemain matin, il obtint du chef de mes gardiens, qui n'était pas un méchant homme, un congé de deux heures qui m'apporta un grand soulagement, suivi d'un autre encore plus sensible. J'avais payé cruellement une particularité dont je n'ai jamais été fier, la petitesse de ma main. Pour être bien sûr, après divers essais, qu'elle ne passerait pas à travers la menotte, l'homme à la chaîne avait trouvé prudent de la river si serré que la pointe du fer m'entrait à chaque mouvement dans les chairs du poignet. Mon aimable geôlier, ce voyant, s'empressa de la faire desserrer de quelques millimètres, et ma situation devint supportable. Mon fidèle Ahmed, quoique ferré comme moi, mettait d'ailleurs le plus grand dévouement à me rendre tous les bons offices possibles.

Ce qui m'était le plus pénible, c'était l'abandon absolu où me laissaient mes serviteurs et les trois Européens du camp. Pour ces derniers, je savais sous quelle terreur ils vivaient : quant à mes serviteurs, je sus la vérité plus tard. Mon drogman Abba Hailo, sorte d'ecclésiastique, qui avait fait trois ans de fers pour sa religion ou pour autre chose, et que je gardais un peu par pitié pour ce qu'il avait souffert, avait menacé mes serviteurs de la colère du roi s'ils restaient au service d'un suspect comme moi. Il agissait ainsi par servilité ou par méchanceté naturelle, car plus insigne coquin je n'ai vu onc en Abyssinie. Les pauvres gens, qui s'étaient d'abord sauvés au bois, n'avaient pas voulu le croire sur parole et étaient allés aux informations ; ils avaient appris que le négus n'avait jamais songé à eux, et s'étaient remis à leur besogne. Dès le premier soir, j'eus bon espoir en voyant la toile de ma tente se soulever et le fin museau d'Ettihoune passer entre les piquets, se glisser près d'Ahmed et commencer à cuisiner comme si de rien n'était. Puis la bonne tête d'Atamenio apparut à son tour, me regardant avec de grands yeux compatissants qui me donnaient les plus grandes envies de rire, car je voyais bien que je ne serais pas pendu : puis vinrent les autres à leur tour. Je ne perdais pas cependant de vue le négus, et je comptais sur une de ces réactions communes chez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les ivrognes. Vers le soir, je lui écrivis en anglais un mot poli, mais sec, où je lui demandais un instant d'explication. Mon geôlier se chargea de le lui faire passer, et tint si bien parole, que le 3 mars, vers cinq heures et demie du soir, je vis arriver à ma tente le bataillon européen marchant comme à un enterrement, ou

Comme un recteur suivi des quatre facultés.

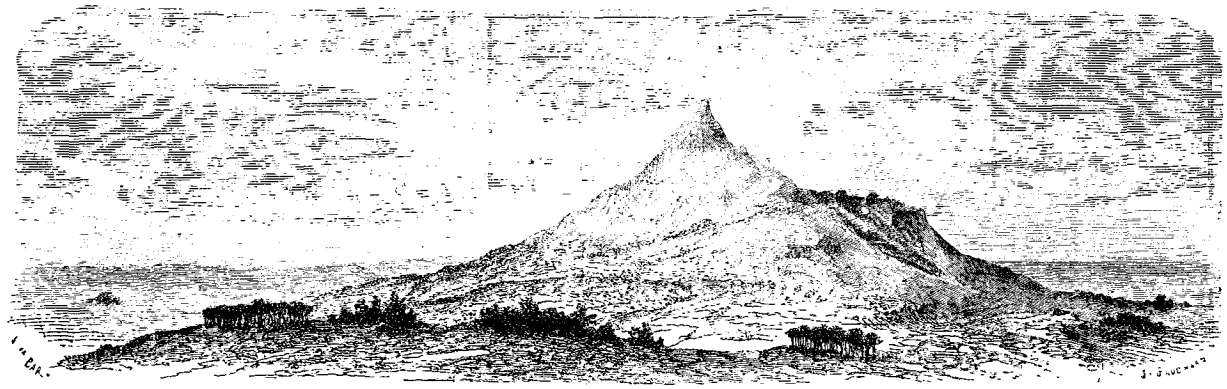
Ils étaient chargés par le négus de me dire que je serais libre si je voulais lui promettre mon amitié d'abord, puis de rester sur parole à Gafat jusqu'au retour de son agent. J'hésitais et je voulais parlementer : mais Kienzlen me dit rapidement : *Promise, promise, monsieur Consul, 'tis better to be free amongst us than bound.* C'était incontestable. Je donnai la parole demandée et je fus libre. Je suivis ces messieurs à leurs tentes : ils me témoignèrent une sympathie dont je fus très-touché. Kienzlen me dit en riant : « Eh bien, monsieur le consul, vous êtes le second Français mis aux fers en Abyssinie[1] ! »

Je répondis d'un ton indifférent : « J'espère bien être le dernier. »

Le roi des Vampires.

Le 4 mars, le négus, sachant que les autres Européens et moi avions un vif désir de faire l'ascension d'un pic isolé, à une heure du camp, et appelé Aouala-Négus (le roi des Vampires), chargea spontanément un de ses officiers de nous y conduire. C'est un lieu redouté des superstitieux Abyssins, qui croient que c'est la demeure du roi des Bouda, esprits malfaisants, dont je parlerai longuement plus tard, car à leur nom se rattache un des phénomènes pathologiques les plus curieux du monde.

L'ascension du dernier tiers du mont, masse basaltique fort ardue, fut très-pénible : mais nous fûmes bien



Le mont Aouala-Négus (le roi des Vampires). — Dessin de A. de Bar d'après M. Lejean.

dédommagés par l'admirable vue dont nous jouîmes. De la muraille sombre du Mizan, au sud, le regard embrassait toute la plaine de Mietcha et se perdait dans la nappe bleue du Tzaua, au nord, avec ses escarpements, ses îles, sa belle presqu'île de Zephié, connue par les meilleurs cafés de l'Abyssinie. Au milieu de coteaux d'un vert semé de bandes jaunes, le petit lac de Kourtabahar (le lac séparé du Tzana) brillait comme un saphir dans l'or. Debra-Mai montrait au nord ses massifs de genévriers, et à nos pieds la T'oul roulait son joli filet clair dans sa ravissante vallée qu'encadrent des murs de basalte.

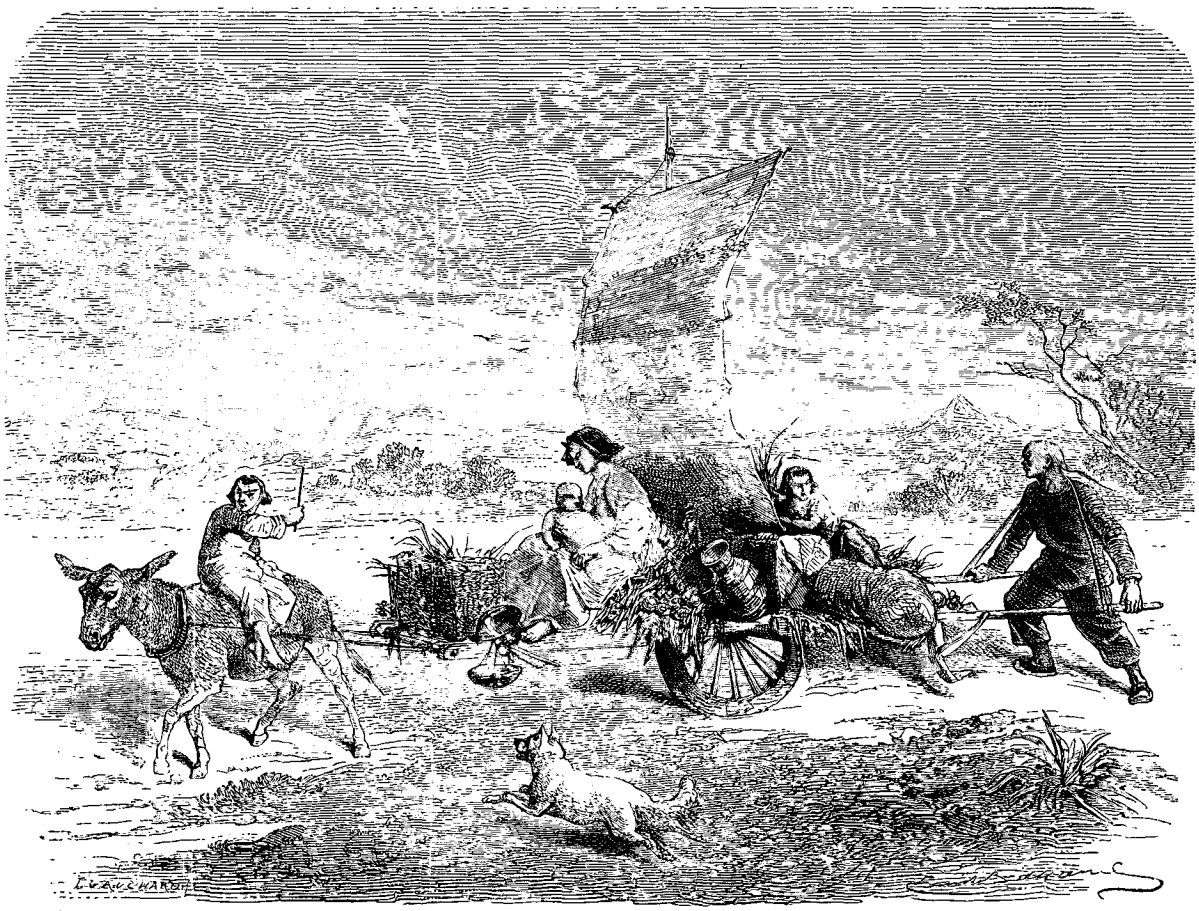
L'Aouala-Négus est pyriforme, le sommet surmontant le gros bout de la poire, et le bout effilé, tourné au nord, supporte une enceinte presque cyclopéenne en forme de D. Une enceinte non moins massive tourne à l'ouest, autour du mont, aux deux tiers de la hauteur. Un de nous suggéra que ce lieu pouvait avoir été une ancienne forteresse des Falachas, qui, passant parmi les Abyssins pour être possédés du Bouda, ont pu donner à l'Aouala-Négus sa terrible renommée. Cette conjecture est gratuite sans être improbable.

G. Lejean.

Ces lignes sont les dernières que nous ait adressées M. Guillaume Lejean, et au moment où nous les imprimons[2], nous ne connaissons personne qui, depuis plus de six mois, ait reçu de lui aucune lettre. Quelques journaux ont successivement annoncé que notre collaborateur était une fois devenu le prisonnier du roi de Choa, à la suite d'une bataille perdue par Théodore II, puis qu'il avait été repris par ce dernier et traité avec plus de loyauté, et récemment enfin qu'il avait été rendu à la liberté. Mais ce sont là des assertions dont il est impossible de constater l'exactitude. Nous ne sommes donc pas encore délivré de toute inquiétude sur le sort de M. G. Lejean.

1. Allusion au traitement subi par le voyageur Rochet d'Héricourt.
2. 15 janvier 1864. — 18 janvier. *Une lettre de M. Lejean arrive à l'instant. Il est en liberté.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La brouette à voile (voy. p. 90). — Dessin de E. Bayard d'après une aquarelle du commandant anglais Fane (album de Mme de Bourboulon).

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

SHANG-HAÏ.

La mer Jaune. — Le fleuve Bleu. — Description de Shang-haï. — Les rebelles Taï-pings. — Massacre d'un missionnaire jésuite. — Siége et défense de la ville. — Les réfugiés chinois. — Famine. — L'armée des rebelles s'éloigne. — Excursion dans les environs. — Détails sur la vie des Européens à Shang-haï. — Le champ de course. — Réceptions.

Lorsqu'en arrivant du sud ou de l'est, on pénètre dans les mers de Chine, vers le trentième parallèle, on est frappé du changement subit de la couleur des eaux, qui, perdant leur limpide transparence, deviennent si limoneuses et si épaisses qu'on croirait naviguer dans une couche de vase.

C'est la fameuse *mer Jaune* à laquelle les deux grands fleuves de la Chine apportent le tribut de leurs eaux

1. Outre les documents inestimables, albums, photographies, notes et carnets de voyage que M. et Mme de Bourboulon ont mis à sa disposition, le rédacteur de ce récit doit beaucoup aux communications obligeantes de MM. Trèves, lieutenant de vaisseau, et Bouvier, capitaine du génie, qui, tous deux furent attachés à la légation de France en Chine. Des envois de photographies, adressées directement de Pékin à M. et à Mme de Bourboulon, ont complété tout récemment ce précieux ensemble de documents. (A. P.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre le trentième et le trente-cinquième degré de latitude.

Le plus considérable de ces fleuves est le Yang-tse-kiang ou *fleuve Bleu*, ainsi nommé sans doute par antithèse, et qui donne accès au port de Shang-haï situé près de son embouchure sur un de ses affluents, la rivière de Whang-Pou.

M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, avait quitté Macao vers la fin de mai 1859, et s'était fixé à Shang-haï pour se trouver plus à portée du théâtre de la guerre et des événements diplomatiques qui pourraient en résulter.

L'absence de tout édifice convenable pour l'établissement de la légation dans la *concession française* l'avait décidé à louer une maison dans la *concession américaine* près du port de débarquement.

En remontant le Whang-Pou, cours d'eau large de six cents mètres au moins, on passe d'abord devant le village de Wou-Soung qui est devenu l'entrepôt du commerce de l'opium ; de là on peut apercevoir la ville européenne de Shang-haï avec ses hautes maisons en pierre, ses magasins, et les mâts nombreux des bâtiments qui ont jeté l'ancre devant ses docks.

La ville européenne se divise en trois parties : la *concession américaine* d'abord, séparée par la petite rivière de Sou-Tcheou; la *concession anglaise*, qui se trouve dans le coude formé par le Whang-Pou; puis, plus en amont, la *concession française* dont la limite s'arrête aux hautes murailles de la ville chinoise qu'on entrevoit à l'horizon.

Tout ce pays est d'une platitude extrême ; aussi loin que l'œil peut s'étendre on n'aperçoit pas le moindre mouvement de terrain ; le sol, élastique comme tous ceux qui reposent sur l'eau, est un relais du fleuve Bleu formé par les sédiments amoncelés par ses eaux bourbeuses.

D'immenses rizières, des canaux pleins d'une eau fétide qui n'est jamais renouvelée, des chaussées étroites où l'on peut à peine passer, quelques champs de coton et des jardins de maraîchers, enfin un soleil torride qui, dardant ses rayons sur ces marécages délétères, en fait sortir la fièvre, le choléra et la dyssenterie, telle est la description peu flatteuse, mais vraie du pays où s'élève la ville de Shang-haï.

Pourtant, malgré ces fâcheuses dispositions de la nature, la nouvelle ville européenne fondée en 1846, est en train de devenir une des plus grandes cités de l'Orient. Sa population augmente dans des proportions inconcevables; les églises, les maisons, les magasins s'y élèvent comme par enchantement ; c'est aujourd'hui le centre d'un commerce immense.

Les résidants européens y vivent dans l'aisance, et même dans le luxe ; il s'y est fait des fortunes inouïes grâce à la plus-value toujours croissante des terrains ; les Chinois riches étant venus eux-mêmes s'établir dans les concessions étrangères, pour échapper aux rebelles Taï-pings, les maisons, malgré la rapidité des constructions nouvelles s'y louent de vingt à cinquante mille francs. C'est que Shang-haï, à part la magnificence de son port, est placée dans une position unique à l'entrée du *Grand-Fleuve* et du *canal Impérial*, par lesquels s'alimente tout le commerce de la Chine intérieure.

La ville chinoise, qui compte, dit-on, une population de trois cent mille âmes, est laide et sale, et ne contient d'autres monuments remarquables que ses murailles qui ont vingt-quatre pieds de haut et une circonférence de six à sept kilomètres.

M. et Mme de Bourboulon se trouvaient à Shang-haï dans un moment où le séjour de cette triste ville était rendu plus triste encore par la présence des rebelles qui la tenaient presque assiégée. Formés en quatre bandes distinctes, sous les ordres de deux chefs qui s'intitulaient les lieutenants de Taï-ping-honang, le prétendu descendant de la dynastie des Mings, ils pillaient et dévastaient le pays environnant.

L'organisation du pillage et du meurtre par les Taï-pings, qui ne forment plus aujourd'hui qu'une vaste jacquerie, était vraiment remarquable : les quatre bandes, représentées par quatre bannières, noire, rouge, jaune et blanche, ont chacune une mission à remplir :

La *bannière noire* est chargée de tuer;

La *bannière rouge* d'incendier;

La *bannière jaune* de piller, et d'arracher par des supplices, l'argent des victimes;

La *bannière blanche* d'approvisionner les autres de vivres.

Déjà, ils s'étaient emparé de la grande ville de Sou-Tcheou et de Kia-Hing, située à vingt kilomètres de Shang-haï. Leurs partis venaient battre la campagne jusqu'auprès de la ville.

Mais nous laisserons parler Mme de Bourboulon qui a consigné fidèlement les violentes impressions qu'éprouvaient alors tous les résidants européens.

Shang-haï, 15 août 1860 [1].

« Nous vivons dans un état d'alarme perpétuelle. Chaque jour, de mes fenêtres, je vois passer sur le fleuve, les cadavres des malheureux massacrés par les Taï-pings. Ces affreuses épaves annoncent leur approche.

« On s'attend d'un moment à l'autre à ce que la ville soit attaquée.

« Les rebelles s'imaginent que les concessions européennes contiennent des richesses immenses.

« Il faut convenir que le moment serait bien choisi pour tenter un coup de main : la grande expédition du Nord [2] nous a enlevé les troupes qui assuraient la sécurité de la ville ; et tous les bâtiments de guerre ayant été mis en réquisition pour les transports, il ne nous reste plus que les stationnaires, qui font la police du port.

1. Les guillemets indiquent les notes écrites, en Chine même, par Mme de Bourboulon.

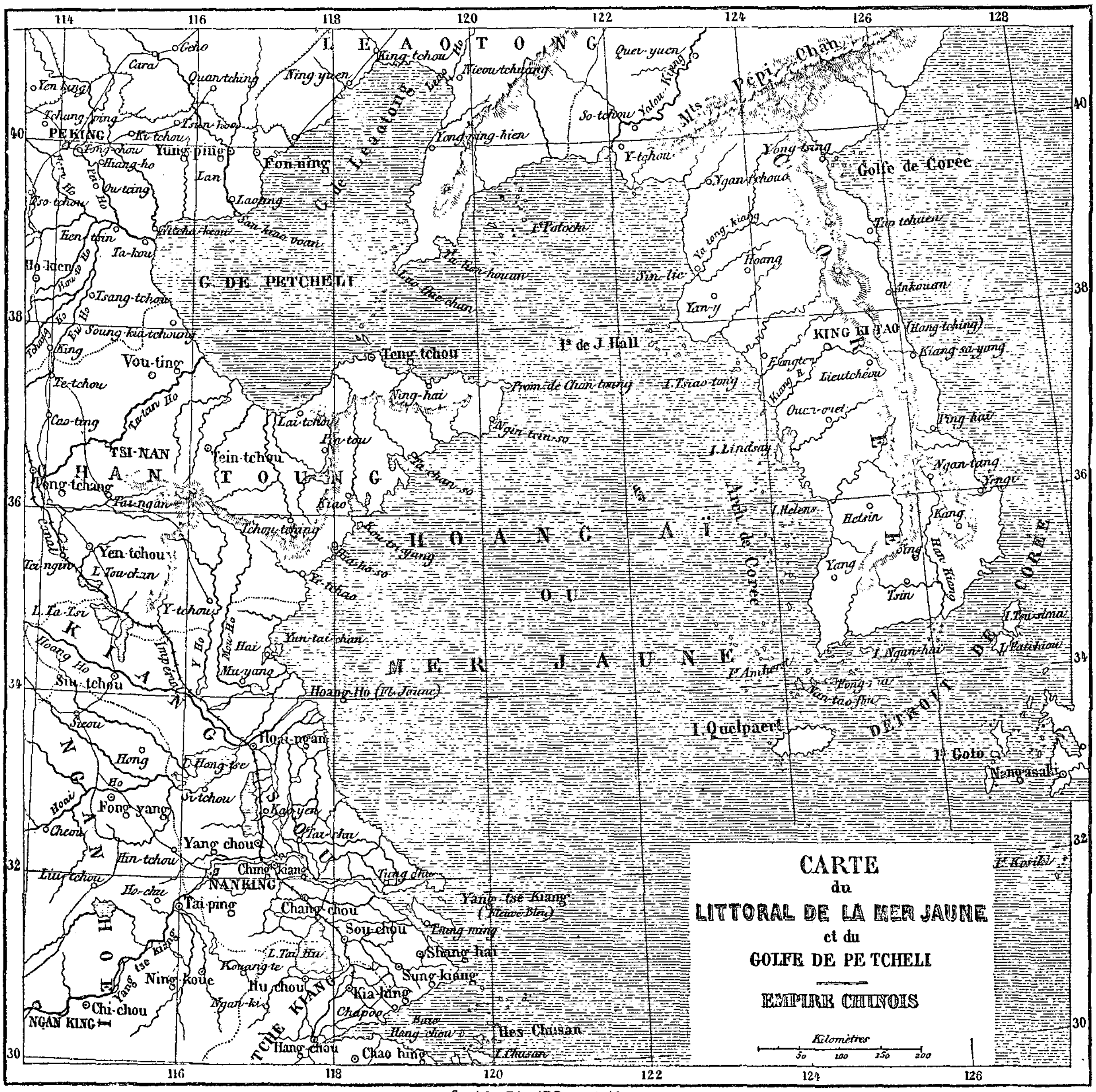
2. Au moment où ces lignes étaient écrites, les généraux de Montauban et Grant attaquaient les forts du Peï-ho, à la tête de l'armée anglo-française soutenue par les flottes combinées.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« La concession française a pour garnison des marins débarqués et des malades du corps expéditionnaire ; la concession anglaise est également défendue par quelques troupes, mais ici, dans la concession américaine, nous sommes moins bien gardés; cependant on a fait ce qu'on pouvait : les résidants européens se sont armés et ont formé une milice de cent cinquante hommes ; enfin on a élevé des barricades qui ferment l'abord des chaussées et des rues principales. La terreur est générale.

« A chaque instant on apprend de sinistres nouvelles de ces féroces pillards; la population des villages environnants, surprise la nuit par des bandes de quinze à vingt hommes, et réveillée par la lueur des incendies qu'ils allument, se laisse égorger comme des troupeaux de moutons. Ils tuent tout sans pitié, les enfants, les femmes et les vieillards.

« Un de nos pères jésuites, surpris dans son église au milieu de ses néophytes, a été massacré par ces misé-



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

rables avec une férocité inouïe, parce qu'il n'avait pu leur donner de l'argent pour se racheter.

« Ils martyrisent leurs victimes en détail à coups de couteaux et de lances, afin de leur extorquer leurs richesses ; puis, quand elles leur ont tout livré dans l'espoir de conserver la vie sauve, ils les achèvent.

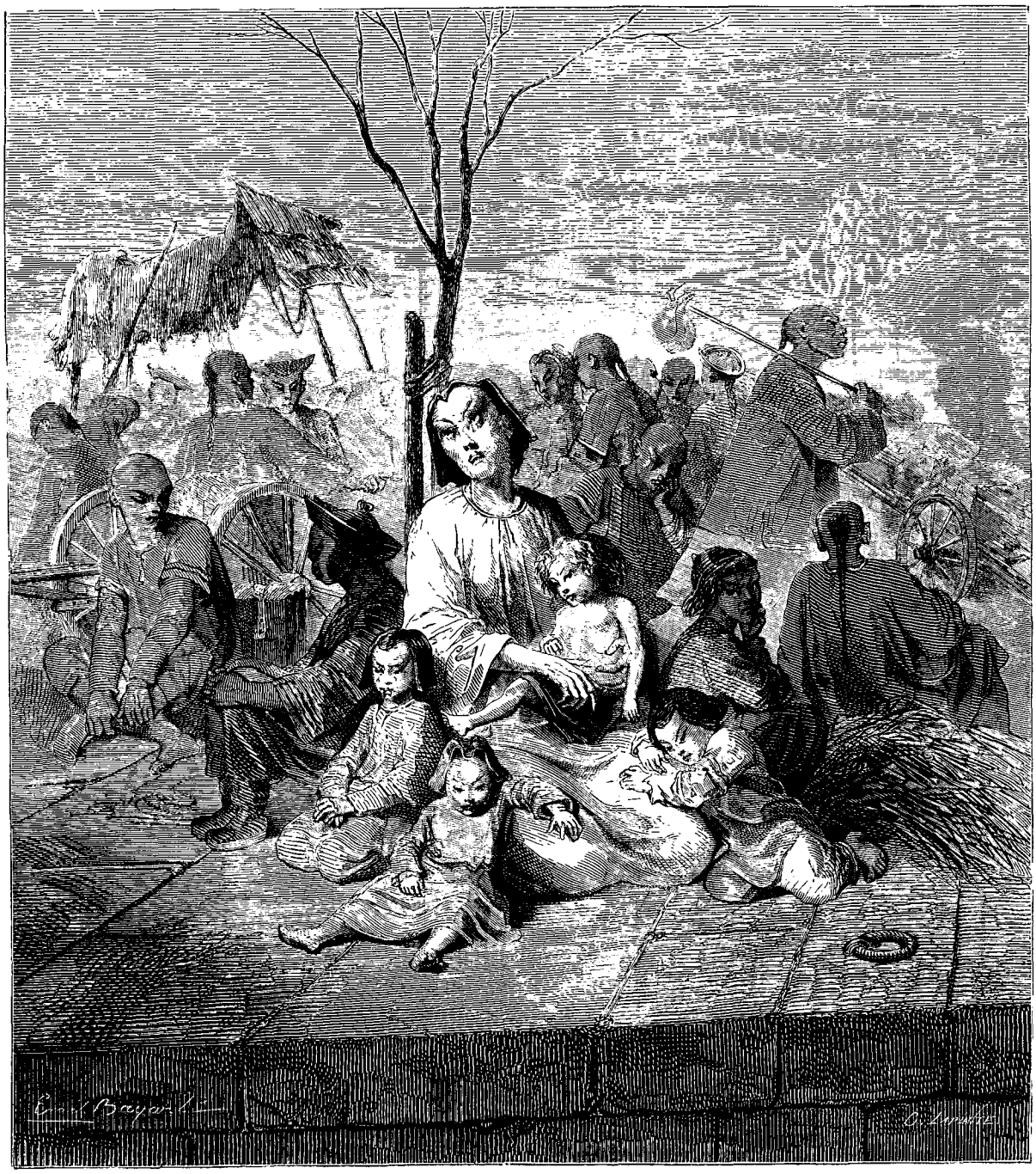
« Les négociants ont fait revenir dans le port les bâtiments d'opium qui stationnent ordinairement à Wou-Soung ; de grands bateaux chinois, des sampans, sont amarrés devant les quais et devant chaque maison pour transporter en cas de besoin la population européenne sur le fleuve, sous la protection des canons des navires de guerre ; ceux-ci ont en dépôt, à leur bord, l'argent des banques, la vaisselle et les bijoux des particuliers.

« Toute cette agitation, ces préparatifs de défense ou de fuite, donnent un aspect singulier à la ville : l'accou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trement militaire de quelques-uns de nos résidants donnerait à rire, si on pouvait en avoir envie dans un semblable moment.

« Peut-être, cependant en sera-t-on quitte pour une panique de quelques jours; on n'a encore signalé que de faibles parties de rebelles dans nos environs; leur principale armée est restée campée à Kia-Hing depuis quelques semaines sans faire de mouvements offensifs; je ne puis croire que les Taï-pings aient l'audace de s'attaquer aux Européens, et quand ils n'auront plus



Paysans chinois réfugiés à Shang-haï. — Dessin de E. Bayard d'après un croquis fait d'après nature.

de vivres, il faudra bien qu'ils aillent dévaster une autre province. »

18 août, midi.

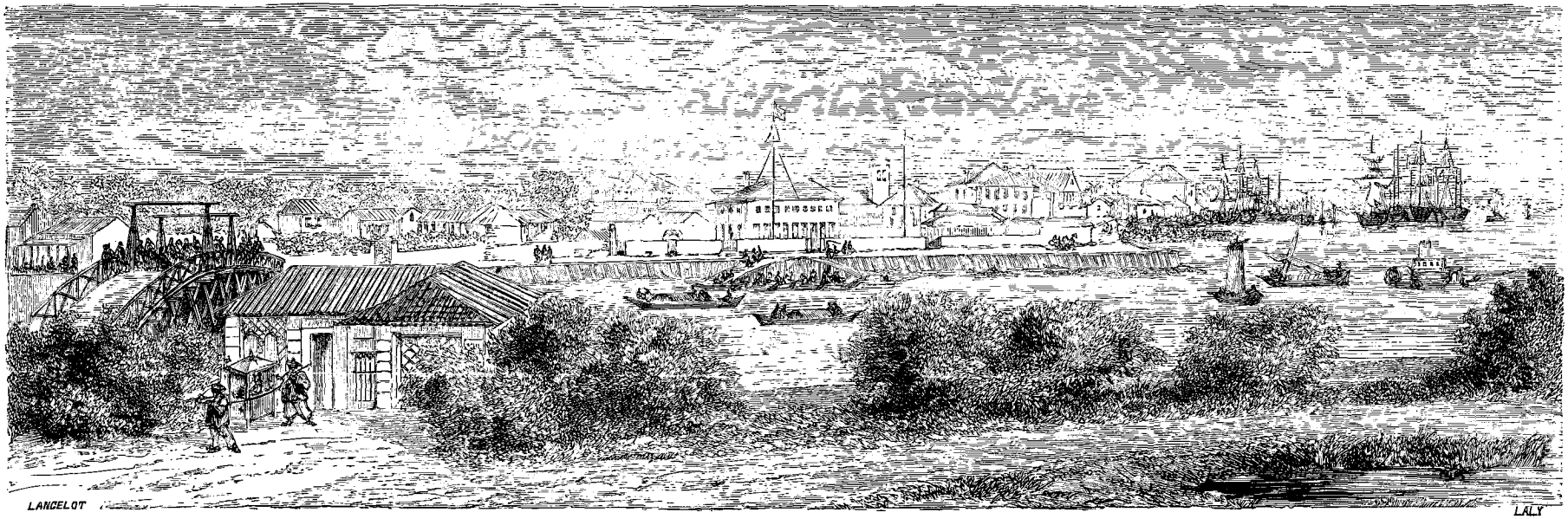
« Une grande rumeur entrecoupée de cris aigus et lugubres est venue nous surprendre ce matin.

« Ce sont les populations de la campagne qui fuient devant les rebelles, dont l'armée s'est enfin ébranlée et marche sur Shang-haï.

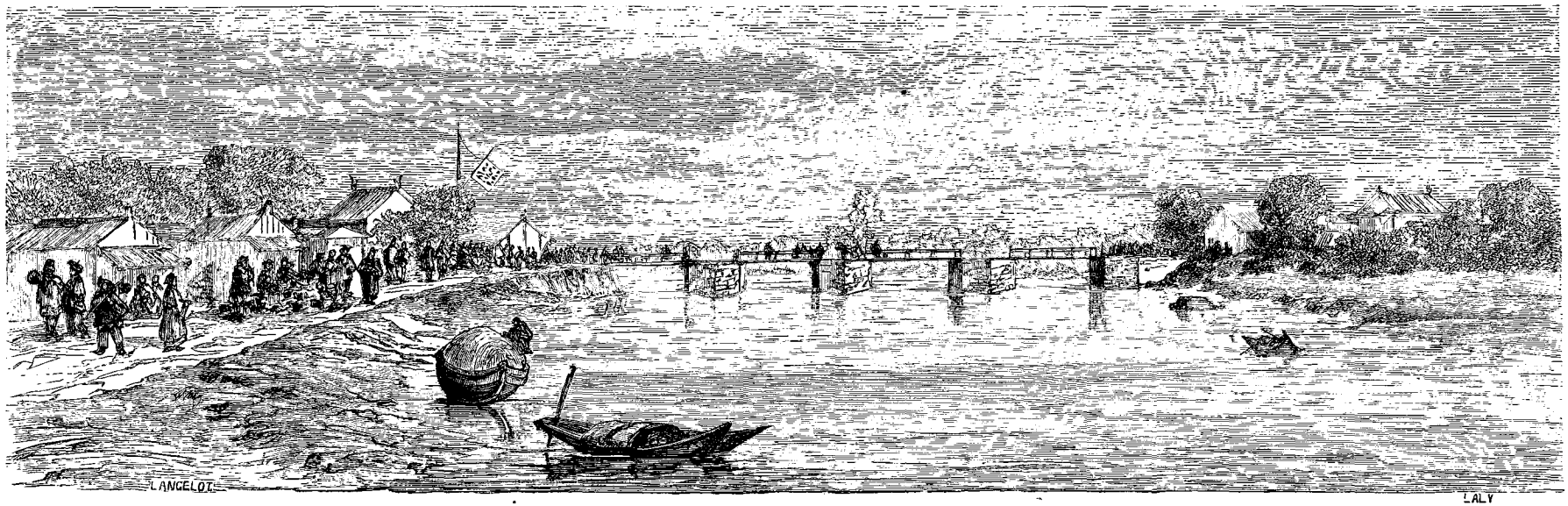
« Rien ne peut donner une idée de ce bruit sourd et sinistre qu'on entend sans cesse : ces malheureux fermiers chinois viennent ici chercher un asile qu'ils savent bien qu'on ne leur refusera pas.

« La ville en est remplie ; ils campent partout, dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la concession américaine à Shang haï. — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle du major anglais Fisher (album de Mme de Bourboulon).



Pont sur la rivière Sou-Tcheou, près Sang-haï (p. 86). — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle du major anglais Fisher (album de Mme de Bourboulon).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rues, devant les portes, au bord des fossés, sous les arbres du champ de course.

« Quel spectacle navrant que celui de ces pauvres gens forcés d'abandonner à la hâte leurs maisons et leurs récoltes, qu'ils savent bien qu'un ennemi impitoyable va réduire en cendres! et comment nourrir toutes ces bouches puisque nous allons être assiégés!

» Mon mari a demandé vingt marins pour défendre la Légation qu'il est décidé à ne pas abandonner à ces pillards; au besoin un bateau me transportera dans la concession anglaise mieux fortifiée et plus régulièrement défendue. »

18 août, au soir.

« Enfin l'attaque a eu lieu, et les émouvantes péripéties de la journée ont eu leur dénoûment!

« C'est à la ville chinoise seulement que les rebelles ont osé s'attaquer; ils ont d'abord tenté d'escalader ses murailles par le côté opposé au fleuve; les milices chinoises soutenues par quelques-uns de nos hommes les ont repoussés: une canonnière anglaise leur envoyait des obus par-dessus la ville avec une précision de tir qui a contribué à leur faire renoncer à l'attaque; ils l'ont renouvelée sur le soir du côté de la concession française, mais ils n'ont pu s'établir dans les faubourgs qu'on avait pris soin de détruire et ils ont été chassés avec de grandes pertes.

« Quelle journée j'ai passée! et quelle guerre que celle qu'il faut soutenir contre de sauvages ennemis, dont la victoire serait suivie d'excès devant lesquels l'imagination recule d'effroi! »

30 août.

« L'armée des rebelles paraît enfin avoir renoncé à l'attaque de Shang-haï; elle s'est retirée dans la direction de Sou-Tcheou, mais ses partis continuent à battre la campagne.

« Personne n'ose encore sortir de la ville, et nous sommes toujours sur le qui-vive avec nos factionnaires et nos barricades, en état de siége enfin!

« Qu'allons-nous faire des cinquante mille réfugiés chinois qui encombrent nos rues? les vivres sont hors de prix, ou plutôt on ne peut s'en procurer à aucun prix. Nous sommes menacés de la famine avec toutes ses horreurs....

« On a fait une souscription permanente pour venir en aide à ces malheureux; elle produit vingt mille taels par mois, cent soixante mille francs environ, ce qui permet de donner à chacun quelques grains de riz par jour, juste ce qu'il faut pour les empêcher de mourir de faim! On dit pourtant qu'il y en a qui ne sont pas secourus. Que deviennent-ils alors?

« La terreur inexprimable que cause aux paysans chinois le voisinage des rebelles prouve mieux que tous les raisonnements les atrocités dont ceux-ci se rendent coupables; car ce peuple est depuis des siècles habitué à une pesante oppression, et il courbe la tête sans résistance sous toutes les tyrannies.

« Cela condamne les apologistes des Taï-pings qui ont cru trouver dans ces bandes de brigands les futurs rénovateurs de la Chine et les puissants initiateurs du christianisme....

« Ce que je viens de voir m'a bouleversée :

« Je me suis décidée à sortir pour aller à la messe; en revenant, j'ai traversé à pied le *bund*[1] qui longe la rivière : il était plein de fugitifs.

« Des lambeaux de toile cousus sur des ridelles de chariots cassés abritaient les plus heureux; le plus grand nombre étaient couchés pêle-mêle sur le sol; les uns furetaient avec avidité dans tous les coins pour y trouver quelques débris sans nom; d'autres dormaient immobiles comme des morts; d'autres enfin, riaient solitairement de ce rire morne et convulsif du désespoir.

« Dans un coin, appuyée contre un arbre, une mère pâle et hagarde, la femme de quelque fermier, car elle était proprement vêtue, semblait la statue du Désespoir. Ses six petits enfants agonisaient autour d'elle! Je me suis approchée, j'ai essayé de lui parler; pas un des muscles de son visage n'a bougé; ses yeux semblaient regarder autre part, sans doute quelque scène d'horreur à laquelle elle avait échappé, mais où elle avait perdu une partie des siens (voy. p. 84).

« Je n'ai rien pu en tirer, et après avoir vidé mes poches devant elle, je me suis enfuie en mettant la main devant mes yeux pour ne plus voir....

« .... Je viens d'envoyer un domestique avec du bouillon, du riz et du pain à cette malheureuse mère; elle était morte avec son plus jeune enfant mort dans ses bras! On n'a pu retrouver les autres dans la foule! »

22 octobre.

« Nous respirons enfin. Les rebelles ont été chassés de Kia-Hing; il nous est arrivé des troupes d'Europe et la ville a repris son aspect accoutumé.

« Hier j'ai été faire une promenade à pied à deux ou trois kilomètres de Shang-haï; on ne peut sortir ici ni à cheval ni en voiture, à cause de l'étroitesse des chaussées empierrées, où deux personnes peuvent à peine marcher de front; autour sont d'immenses marécages où on cultive le riz. De là on aperçoit à l'horizon les hauteurs boisées de la vallée du Min qui va arroser Sou-Tcheou; il paraît que c'est un paradis terrestre. En revanche ce pays-ci est bien triste, quoiqu'il dût être excessivement peuplé avant la récente invasion des rebelles.

« Nous sommes arrivés à un village situé sur la rivière de Sou-Tcheou; il y a là un très-beau pont chinois en pierre de taille et en bois; il est construit de façon à ce que les bateaux puissent passer dessous, car il se fait un commerce considérable par la rivière entre Sou-Tcheou et Shang-haï.

« Près de ce pont était un mât de supplices, où une douzaine de cages en osier contenaient un même nombre de têtes coupées! c'était des pillards de l'arrière-

1. *Bund* est le nom donné, à Shang-haï, aux chaussées empierrées qui longent la rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

garde des Taï-pings dont les paysans avaient fait prompte justice ; un autre soupçonné d'avoir été enrôlé parmi eux était à la cangue, les pieds et les mains enchaînés, exposé à la foule, afin d'être reconnu par ses victimes.

« Ce rebelle était horriblement déguenillé ! il ne rappelait en rien les gardes du corps en habit brodé du roi Taï-ping que M. Scarth[1] avait dessinés quelques années auparavant (voy. p. 88), ni ceux que j'eus occasion d'apercevoir en 1853, lorsque nous remontions en bateau à vapeur le fleuve Bleu. C'était après la prise d'assaut et le pillage de Nankin : les pillards s'étaient affublés de tous les costumes de satin des couleurs les plus éclatantes, rouge, orange, pourpre, bleu, qu'ils avaient trouvés dans cette riche cité ; leurs détachements qui passaient le fleuve dans des bateaux plats me faisaient de loin l'effet d'une plate-bande de tulipes !

« En 1860, le pillage n'allant plus aussi bien, ils étaient aussi déguenillés que les troupes impériales !

« .... Il doit y avoir des courses ces jours-ci ; on a fait venir de Calcutta et même d'Angleterre des chevaux et des jokeys en renom.

« Il se gagne beaucoup d'argent à Shang-haï, mais il est plus facile à gagner qu'à dépenser ; tout le monde s'ennuie, et, quoiqu'il y ait plus d'Européennes qu'il y a quelques années où on n'en comptait que huit, les bals et les réceptions sont très-monotones.

« On se bat les flancs pour s'amuser, et on croit se rattraper, en luttant d'élégance et de luxe.

« Heureusement que, d'après les dernières nouvelles, la guerre cessera bientôt, et que les marins et les militaires reviendront donner à Shang-haï une animation dont la ville a bien besoin. Les officiers ne le regretteront pas non plus, car ici l'hospitalité est aussi cordiale que magnifique. »

DE SHANG-HAÏ A TIEN-TSIN.

Traité de paix conclu à Pékin, le 25 octobre 1860. — Départ de Shang-haï sur la corvette de guerre *le Forbin*. — La flotte à l'ancre dans le golfe de Pe-tche-li. — Épisodes de guerre à Peh-tang. — Brouettes chinoises à voiles. — La rivière Peï-ho. — Aspect de ses rives. — Jonques de guerre et de douane, sampans et keo-tchouen. — Bateaux de commerce et de pêche. — Ponts de bateaux et trains de bois.

La paix venait d'être conclue à Pékin le 25 octobre 1860 ; un article des traités portait que la ville et le port de Tien-Tsin seraient ouverts aux étrangers. Par une autre convention lord Elgin, ambassadeur d'Angleterre, avait stipulé que : *Le représentant de Sa Majesté Britannique résiderait désormais d'une manière permanente ou par intervalles à Pékin, suivant qu'il plairait à Sa Majesté Britannique de le décider*. La France ayant obtenu de son côté *le traitement de la nation la plus favorisée*, M. de Bourboulon jugea qu'il fallait partir de suite pour Tien-Tsin qu'occupait encore une partie de nos troupes, afin de surveiller le payement des indemnités de guerre, et de s'entendre avec le ministre d'Angleterre sur le moment où les deux légations iraient s'établir à Pékin.

L'établissement des ministres de France et d'Angleterre à Pékin d'une manière permanente, c'était l'accomplissement de ce vœu de toutes les nations européennes : *La Chine ouverte aux commerçants, aux industriels, aux savants et aux missionnaires !*

Jusque-là la diplomatie avait été réduite à traiter misérablement avec des vice-rois de provinces éloignées, ou leurs délégués, sans qu'il fût possible de connaître la pensée du gouvernement central. Être en rapport direct et de tous les jours avec lui, c'était le plus grand et le plus sérieux résultat conquis par notre armée unie à celle de l'Angleterre dans la brillante campagne qu'elles venaient d'accomplir.

Le 4 novembre, le ministre de France s'embarqua avec le personnel de la légation à bord de la corvette à vapeur *le Forbin* mise à sa disposition par le contre-amiral Page.

Quoique Mme de Bourboulon se ressentît déjà à cette époque d'une fatale maladie dont elle avait pris les germes à Shang-haï, et qui devait soumettre sa santé à de douloureuses épreuves dans la suite de son séjour en Chine, elle voulut aussi partir, espérant que le climat du nord, où elle allait résider, apporterait une amélioration à son état.

Il y a environ deux cents lieues de Shang-haï au golfe de Pe-tche-li, au fond duquel le fleuve Peï-ho a son embouchure.

La traversée du *Forbin* fut rapide et heureuse, par une mer calme et un ciel pur.

« ... Rien de plus beau que le spectacle qui a frappé nos yeux à notre entrée dans le golfe : dans le lointain on voyait se dessiner au milieu de la brume du matin les terres plates et noyées de la province impériale ; l'entrée du fleuve paraissait un lac tranquille parmi les vagues agitées par la brise ; les flottes anglaise et française, à l'ancre près de la côte et pavoisées, présentaient une masse imposante de mâts et de voiles qui resplendissaient sous les premiers rayons du soleil.

« Quoi de plus saisissant que l'ordre admirable de ces grandes flottes de guerre, dont la présence fait comprendre la domination que l'homme a su conquérir sur l'océan !

« De petits bateaux à vapeur, des canonnières parcouraient en tous sens la surface de la mer, allant porter les ordres, distribuant les munitions et les vivres ; leurs cheminées lançaient des panaches de fumée noire qui montaient en légers flocons vers le ciel. »

Le Forbin était d'un trop fort tonnage pour pouvoir remonter le Peï-ho.

Il fallut s'embarquer à bord d'un aviso à vapeur de commerce, *le Fi-Loung*, nolisé pour le service de l'escadre : *le Fi-Loung* fut escorté par une canonnière de guerre.

Les grèves du Peï-ho sont plates et sablonneuses.

1. M. Scarth, Écossais, avait visité le camp des rebelles ; son garçon d'écurie chinois est devenu depuis, raconte-t-il, un des principaux chefs de l'insurrection.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès qu'on a franchi la barre, on aperçoit sur la côte sud la ville assez importante de Ta-Kou, avec ses forts célèbres qui dominent chaque côté du fleuve, et qui étaient alors occupés par des garnisons de l'armée alliée.

C'est à quelque distance de la rive septentrionale que se trouve la ville de Peh-Tang, où avait débarqué, trois mois avant, l'armée anglo-française, afin de tourner par terre ces redoutables fortifications qui avaient fait subir à la flotte un sanglant échec l'année précédente.

Je rapporterai à ce sujet un épisode dramatique que je dois à M. le capitaine du génie Bouvier :

« Lorsque les premiers détachements escaladèrent les murailles de Peh-Tang, je trouvai, dit-il, la ville complétement abandonnée par la population.

« Des pillards Sikes[1] furetaient déjà dans les maisons : j'entendis des cris affreux poussés dans un assez vaste édifice qui semblait être la demeure d'un mandarin : j'y entrai, et voici le spectacle qui frappa mes yeux :

Gardes du corps du roi des Taï-pings. — Dessin de E. Bayard d'après une aquarelle de M. Scarth (album de Mme de Bourboulon).

« Une bande de vieilles femmes poussait des hurlements à l'aspect des cavaliers qui avaient brisé les portes, et défendaient en grimaçant l'approche de grandes jarres en terre cuite qui servent ordinairement à contenir de l'eau : dans ces jarres étaient plongés la tête la première et les jambes en l'air les cadavres de malheureuses jeunes femmes ! Dans chaque jarre, il y avait un cadavre ! La jalousie de ceux des Chinois qui n'avaient pu emmener avec eux ces infortunées créatures, avait trouvé ce moyen épouvantable de les dérober aux insultes des vainqueurs !

« Quelles n'avaient pas dû être leurs souffrances ! être plongées toutes vivantes et lentement suffoquées dans un vase étroit où leurs corps n'avaient pu passer

1. Cavalerie auxiliaire de l'Inde anglaise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vue de la vallée du Min, près Sou-Tcheou. — Dessin de Lancelot d'après un croquis de sir Rutherford-Alcock, ministre anglais au Japon (album de Mme de Bourboulon).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que par force ! Je fis briser ces instruments d'un supplice affreux et donner la sépulture à ces malheureuses.

« Ce fait peut donner une idée de la terreur que le gouvernement chinois avait su inspirer aux populations pour les *barbares occidentaux;* non-seulement il avait mis à prix la tête des ambassadeurs, des généraux, de chaque soldat même, mais encore il nous avait représentés comme des monstres épouvantables, capables de tous les excès et qui se nourrissaient de *chair humaine*. Cette indicible terreur fit bientôt place à la confiance.

« Après la prise du camp retranché de Sin-ho, lorsque l'armée à cheval sur le fleuve eut occupé les forts de Ta-Kou, j'eus occasion de revenir à Peh-Tang.

« Dès que les paysans virent que nous respections leurs vignes, leurs cultures et leurs habitations, que même nous payions scrupuleusement les vivres, ils revinrent en foule.

« Rien de plus singulier, que le système de locomotion en usage dans le nord de la Chine !

« Qu'on se figure une immense brouette en forme de civière, c'est-à-dire ayant deux bras à chaque bout; la roue tourne au milieu d'une cage en bois, soutenue par des barres de fer. Quand il y a bon vent, l'industrieux Chinois y ajoute un mât avec une voile carrée. Sur la cage sont pendus des ustensiles de toute espèce : marmites, pots, paquets de vieux habits, instruments agricoles.

« A un bout du brancard, la femme de ce navigateur d'un nouveau genre est assise les jambes repliées avec ses plus jeunes enfants sur les bras, et quelquefois des volatiles, canards ou poulets entassés dans des cages d'osier. A l'arrière de la brouette, un ou deux autres enfants se cramponnent aux sacs de grains et aux bidons de vin de riz, tandis que l'aîné, s'il est assez fort pour travailler, aide le père, en courant à l'avant, les reins entourés d'une courroie qui est attachée aux brancards.

« Le défilé de ces brouettes sur la route de Sin-ho à Peh-Tang, accompagné des vociférations habituelles et des cris de joie de ces pauvres gens, du bêlement des troupeaux de moutons et du gloussement des volailles, formait, au milieu du bruit et de la poussière, un spectacle pittoresque plein de vie et de mouvement. »

Le Peï-ho est fort étroit au-dessus de la barre; il n'a pas plus de deux ou trois cents mètres de large, c'est-à-dire, à peu près la largeur de la Seine dans Paris, mais comme il est canalisé, il peut porter des bâtiments d'un tonnage assez fort.

Entre l'embouchure et Ta-Kou, il n'y a que de vastes salines; près de Ta-Kou, le paysage change d'aspect : les terres sont plus élevées et les coteaux chargés de vignes viennent baigner leur pied dans le fleuve. On aperçoit sur les deux rives des champs entourés d'arbres et des villages nombreux. Près des maisons construites en terre et en torchis, sont des meules de joncs et de paille et de petits tertres gazonnés qui indiquent des sépultures.

Cependant la navigation devient de plus en plus difficile : la rivière présente d'innombrables sinuosités, et il faut une grande précision de manœuvres pour que le *Fi-Loung*, forcé de virer constamment au plus près, ne vienne pas s'échouer sur les berges cachées par de longs roseaux.

Dès qu'on approche de Tien-Tsin, des plaines immenses couvertes de champs de sorgho, de maïs et de il let occupent l'horizon à perte de vue; il n'y a plus de haies ni de petites cultures; un arbre isolé apparaît seul de temps en temps.

Le terrain devient aride et de mauvaise qualité. On voit alors sur le bord du fleuve des appareils d'irrigation de toute espèce. Ce sont de grandes roues d'une extrême légèreté, qui, entourées de seaux en bambou, vont tour à tour puiser l'eau qu'elles déversent dans des réservoirs en bois, d'où elle se répand par des rigoles dans les champs voisins; ailleurs, dans des coupures pratiquées dans les berges, sont appliquées de puissantes pompes à chaîne ou à chapelet qu'on fait fonctionner avec des mulets.

Malgré les efforts patients des agriculteurs chinois, on rencontre de place en place de grandes plaines sablonneuses et incultes, où leur industrie a été impuissante contre l'extrême aridité du sol.

Il faisait déjà froid au commencement de novembre de l'année 1860, et comme le Peï-ho gèle tous les ans, la navigation y avait presque cessé : des bateaux plats, des sampans, des jonques étaient remisés dans des anses artificielles creusées le long de la rive et séparées du fleuve par une digue en terre qu'on abat au printemps, dès que la débâcle des glaces est passée.

La navigation de cette rivière est très-considérable dans la belle saison, parce que Tien-Tsin sert de port à Pékin et aux autres grandes villes de la province de Pe-tche-li ; en Chine, grâce aux admirables cours d'eau et aux canalisations gigantesques faites de main d'homme, presque tous les transports se font par la voie maritime.

Les mœurs et les habitudes de la population maritime de Peï-ho, la construction et la forme des bateaux dont il est couvert présentent des détails intéressants que je crois devoir rapporter ici.

On y rencontre des jonques de guerre et de douane, des sampans et autres bateaux de commerce, des jonques ou coches d'eau pour le transport des voyageurs, des barques de pêche, des trains de bois, enfin de petits bateaux de plaisance appelés *keo-tchouen*.

Les jonques de guerre ne tirent pas plus de trois ou quatre pieds d'eau; elles ont des canons en batterie barbette avec des sabords; dès qu'il fait mauvais temps au large, elles rentrent au port; leur forme est variée, quoique généralement très-élevée à la poupe et à la proue, et elles rappellent dans leur ensemble les anciennes galères de la Méditerranée. D'immenses avirons leur servent pour les calmes et les vents contraires; les jonques ont souvent une double et triple rangée de rames; d'autres ont un gouvernail à l'avant et à l'arrière et marchent dans les deux sens au moyen de quatre roues semblables à celles de nos bateaux à vapeur, mais le moteur n'est pas le même, et la mani-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

velle qui donne l'impulsion est mise en mouvement par les matelots. Ainsi les Chinois ont appliqué les premiers les roues à la navigation.

Les jonques de douane appartiennent aussi à la marine impériale. Elles sont moins grandes et affectent les formes les plus bizarres; elles représentent tantôt des oiseaux, tantôt des dragons et des poissons avec leurs nageoires, leurs écailles et des têtes grimaçantes; le gouvernail a la forme de la queue de l'animal; ces bâtiments qui ont deux mâts avec des voiles carrées, des antennes en bambou, et deux coulevrines en batterie sur le pont, sont généralement peints des couleurs les plus éclatantes (voy. p. 93).

Les marins de l'État sont revêtus d'un costume uniforme en cotonnade bleue, et ne portent pas d'armes apparentes.

Les grandes jonques de commerce pontées partent quelquefois avec les moussons favorables pour trafiquer jusqu'aux Philippines et dans les îles de la Sonde : un de ces bâtiments, frêté par une maison de Canton et commandé par un capitaine américain vint en Californie à San-Francisco en 1850 avec une cargaison de thés, de porcelaines et de parfumeries; le capitaine s'était risqué à faire l'immense traversée de l'océan Pacifique, et, en réalité, ces bâtiments, quoique très-lents et difficiles à manœuvrer, tiennent bien la mer à cause de leur forme ventrue qui rappelle celle des anciennes galiotes hollandaises. Les Chinois sont bons matelots, et composent souvent la plus grande partie des équipages des navires européens qui trafiquent dans ces mers; malheureusement ils sont indisciplinés, voleurs et enclins à la piraterie.

Les sampans et les autres bateaux qui servent au commerce sur les rivières et les canaux sont grands, carrés des deux bouts, quelquefois avec quatre ou cinq mâts; il y en a de toute espèce et d'appropriés à tous les transports; les voiles sont en nattes de jonc, les ancres en bois de fer; les manœuvres se font sans sifflet et sans commandement au moyen d'un chant nasillard et cadencé d'une intonation toute particulière.

Les jonques pour le transport des voyageurs ou coches d'eau, ressemblent à de véritables maisons flottantes : la masse de constructions qui les couvre rendant la manœuvre de la voile difficile, elles descendent le courant guidées, comme nos trains de bois par deux rameurs placés à l'avant et à l'arrière avec de longs avirons. Au lieu d'être assis et de couper l'eau d'avant en arrière, les Chinois rament debout et d'arrière en avant. Quand il faut remonter les cours d'eau, les mariniers halent à la corde, et, comme dans ce singulier pays, il semble que tout soit opposé à nos habitudes européennes, dès qu'ils ont trop chaud, ils se mettent nus jusqu'à la ceinture, non pas par le haut, mais par le bas; c'est-à-dire qu'ils ôtent leurs culottes, et gardent leurs vestes; ils prétendent ainsi avoir plus frais et se mieux garantir des coups de soleil.

C'est un spectacle pittoresque que de voir passer ces jonques pleines de voyageurs accroupis dans toutes les postures, jouant aux cartes et aux dés, prenant le thé et fumant l'opium; de vigoureux coups de tam-tam qui résonnent au loin sur l'eau annoncent les arrivées et les départs.

Les barques de pêche se reconnaissent à leurs voiles en jonc, plissées comme des éventails, et à leurs grands filets noirs soigneusement tannés et étendus à l'extrémité des mâts.

Il y a aussi de petites jonques de mandarins, qui font l'office de yachts de plaisance; elles sont fort élégantes : on y trouve salle à manger, chambre à coucher, salon, le tout peint, doré et verni; l'arrière est réservé au maître, à l'avant se tiennent les domestiques. Pour ne pas être dérangé par le bruit, ni gêné par les manœuvres, l'heureux propriétaire se fait remorquer par un canot au moyen duquel six vigoureux rameurs traînent doucement sur la surface des eaux la pesante embarcation.

Enfin, on voit sur le fleuve une multitude de petits bateaux plats, qu'un seul homme dirige à la pagaie; dans quelques-uns appelés *keo-tchouen*, le rameur couché à l'arrière, grâce à un mécanisme ingénieux qui lui permet cette posture, pagaie avec ses pieds, et le léger bateau, où de loin on ne voit personne, semble de lui-même glisser avec rapidité.

Ce qu'il y a de plus ingénieux dans la marine chinoise, c'est la division de la cale en plusieurs compartiments séparés, procédé adopté tout récemment en Europe, et qui empêche une voie d'eau de faire couler le bâtiment.

Dans le Peï-ho, le chenal est dans quelques endroits indiqué par des balises fixes; seulement il ne faut pas trop s'y fier, parce que le lit de la rivière est changeant.

A Tien-Tsin, on voit encore des bateaux-moulins avec roues de chaque côté, et un pont de bateaux construit dans un système tout particulier, et dont la gravure suivante donnera une idée exacte.

Enfin, on rencontre sur le Peï-ho de grands trains de bois, construits comme les nôtres, sinon qu'ils ont des mâts et des voiles; ces trains, allant par le canal impérial jusque dans le centre de la Chine, et mettant fort longtemps à accomplir ce voyage, portent des maisons ou plutôt des huttes, autour desquelles les mariniers ont amassé de la terre végétale en assez grande quantité pour cultiver des légumes; ce sont des potagers flottants, et les radeaux eux-mêmes forment des colonies où vivent des familles entières.

TIEN-TSIN.

Yamoun occupé par la légation. — Description d'un boudoir chinois. — Jeune fille abandonnée. — Palais impérial concédé aux missions françaises. — Pagode des supplices.

Ce fut le 12 novembre 1860, que les voyageurs arrivèrent à Tien-Tsin; grâce aux sinuosités du Peï-ho, il avait fallu deux jours pour franchir les soixante-douze kilomètres qui séparent cette ville de l'embouchure du fleuve.

La légation de France fut installée dans un *yamoun*[1]

1. *Yamoun* est le nom donné, en chinois, à la réunion de kiosques, de pavillons, de cours et de jardins entourés d'un grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cédé par un riche Chinois, qui avait déjà voulu précédemment loger chez lui les généraux et les ambassadeurs. Ce rusé négociant, qui avait beaucoup gagné dans les fournitures de vivres faites aux armées alliées, pensait se faire bien voir, et son zèle pour les Européens était certainement entaché de ménagement pour ses intérêts particuliers.

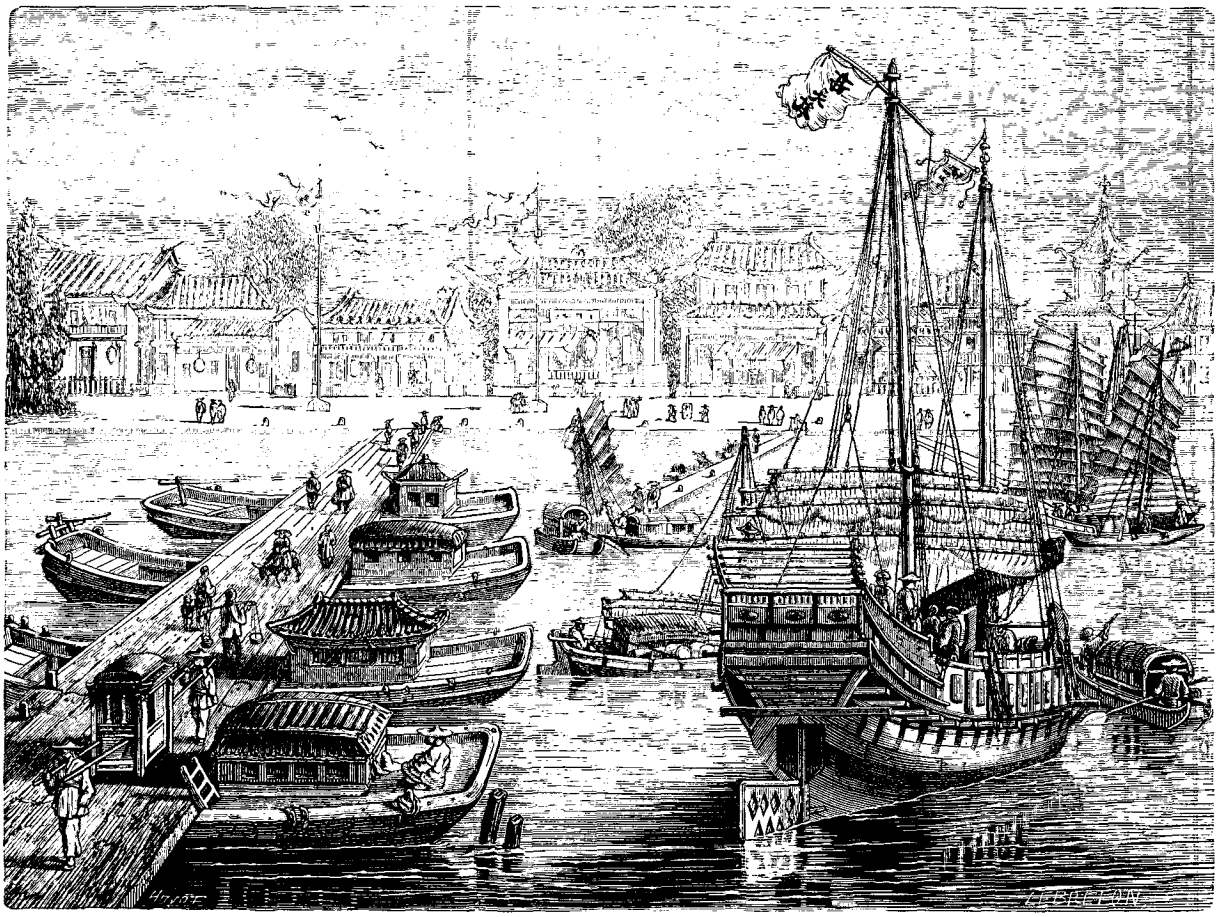
Le *yamoun* de la légation, situé dans une position charmante près des bords du Peï-ho, contenait un parc planté de beaux arbres; les pavillons, séparés par des cours et des jardins, étaient dans un bon état d'entretien.

[1] « L'intérieur de notre nouvelle habitation, quoique aussi chinois que possible, est très-élégant et réjouit l'œil par la bizarrerie de son aménagement et l'éclat de ses peintures fraîchement vernies.

« J'ai jeté mon dévolu sur deux pièces, dont j'ai fait un salon et un boudoir.

« On y voit toutes les couleurs de l'arc-en-ciel : des paysages avec la mer, des lacs et des forêts; une scène représente une chasse impériale dans la forêt de *Ge-Holl*[1]; antilopes et chevreuils fuient de tous côtés percés de flèches, et poursuivis par des chiens avec la queue en trompette; il y a aussi des scènes de mœurs plaisantes, et plus que plaisantes. Voilà pour le salon.

« Je préfère le boudoir avec son merveilleux encadrement de bois sculpté, fouillis inimitable de feuilles, de



Sampans ou navires du commerce et pont de bateaux, à Tien-Tsin. — Dessin de Lebreton d'après un dessin chinois.

fleurs et d'animaux découpés dans le bois de fer. Les Chinois sont d'étonnants ornemanistes. Je n'ai rien vu de plus beau en Europe, de plus réellement artistique que ces boiseries sculptées à jour.

« Au fond du boudoir et du salon, près des fenêtres, sont les inévitables *kangs*, qui servent à la fois dans le nord de la Chine, de lits et de cheminées.

« Qu'on se figure une estrade élevée de deux pieds, et de six de large qui tient tout un côté de la pièce, sur laquelle on place des paillasses et des couvertures en feutre, et où on peut coucher à l'aise quatre personnes; l'intérieur de cette boîte est maçonné avec de la brique, et par une bouche de four pratiquée au dehors et en contre-bas de la maison, on allume un grand feu de charbon dans ce poêle d'une nouvelle espèce; dans les maisons riches, on a un domestique spécial pour ce service; voilà ce qu'est un *kang*.

« Les miens servent seulement de cheminées, et le dessus en est couvert de belles porcelaines et des chinoiseries que nous récoltons.

mur, qui servent d'habitation aux mandarins; ce mot est l'équivalent d'hôtel ou plutôt de palais.

1. Note de Mme de Bourboulon.

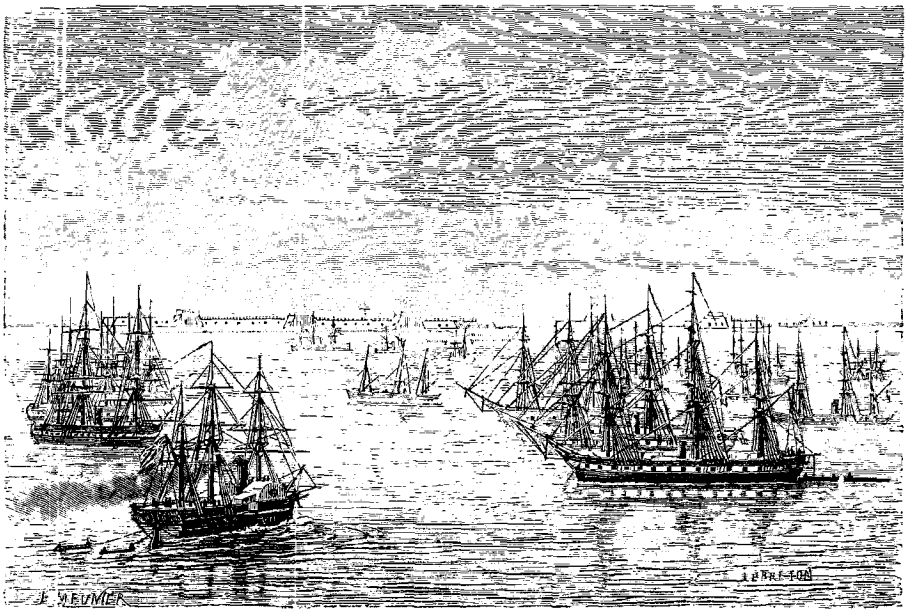
1. *Ge-holl*, résidence impériale au nord de Pékin, est le Versailles des empereurs chinois. Nous aurons l'occasion d'en parler plus tard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Quelques chaises, un confortable, une table en laque, et un tapis de fabrique anglaise, complètent l'ameublement de mon boudoir.

« Je serais fort bien installée, sans les cancrelas[1], qui dévorent le linge, et rongent les boiseries; il paraît que ces détestables animaux sont aussi communs ici que dans le sud de la Chine.

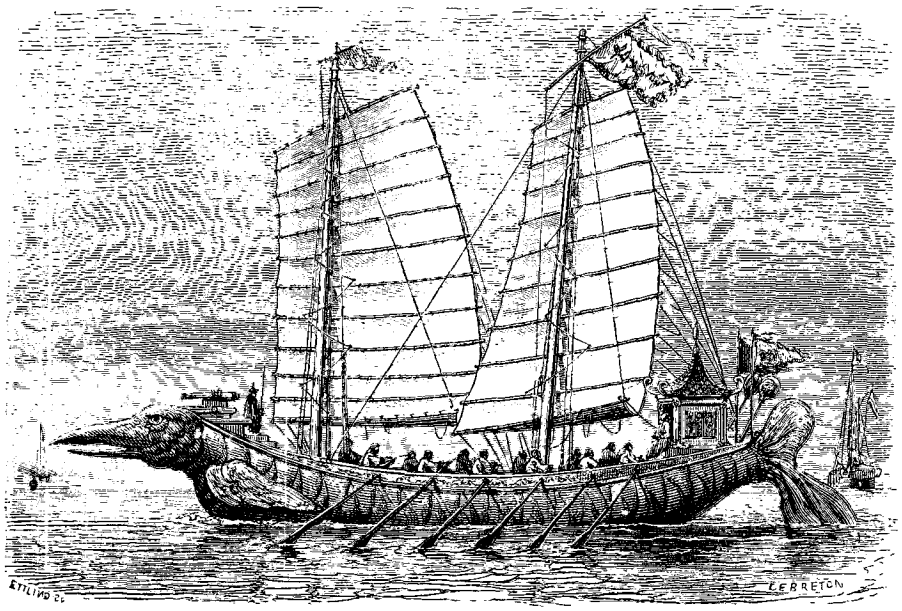
« La vie est monotone à Tien-Tsin ; l'état de ma santé s'améliore lentement, et je ne puis guère sortir. Mon mari fait de longues courses à cheval : elles sont faciles



Escadre anglo-française à l'entrée du Peï-ho. — Dessin de Lebreton d'après un croquis de M. Trèves, lieutenant de vaisseau.

dans les grandes plaines qui entourent la ville; grâce aux gelées de chaque matin, on peut quitter la route et se lancer en pleine campagne.

« J'ai recueilli ici, il y a quelque temps, une jeune Chinoise de onze à douze ans, qu'on a trouvée, après la prise de Peh-Tang, dans une maison où ses parents avaient été massacrés : elle devait appartenir à une bonne famille ; j'essaye de faire son éducation, mais elle n'est



Jonque de douane à Tien-Tsin. — Dessin de Lebreton d'après un dessin chinois.

sensible à rien, bien qu'une Chinoise de cet âge soit déjà formée : son enfantillage excessif n'est-t-il pas le résultat de l'absence de toute éducation chez les femmes de ce pays, où on les tient dans une telle infériorité, que ce sont des choses plutôt que des êtres raisonnables.

« Elle dort et mange bien, est fort gaie, et semble ne se souvenir, ni se soucier en aucune façon de l'affreux

1. Insectes de la famille des blattes, très-communs dans les pays chauds du monde entier, où ils habitent en parasites l'intérieur des maisons.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

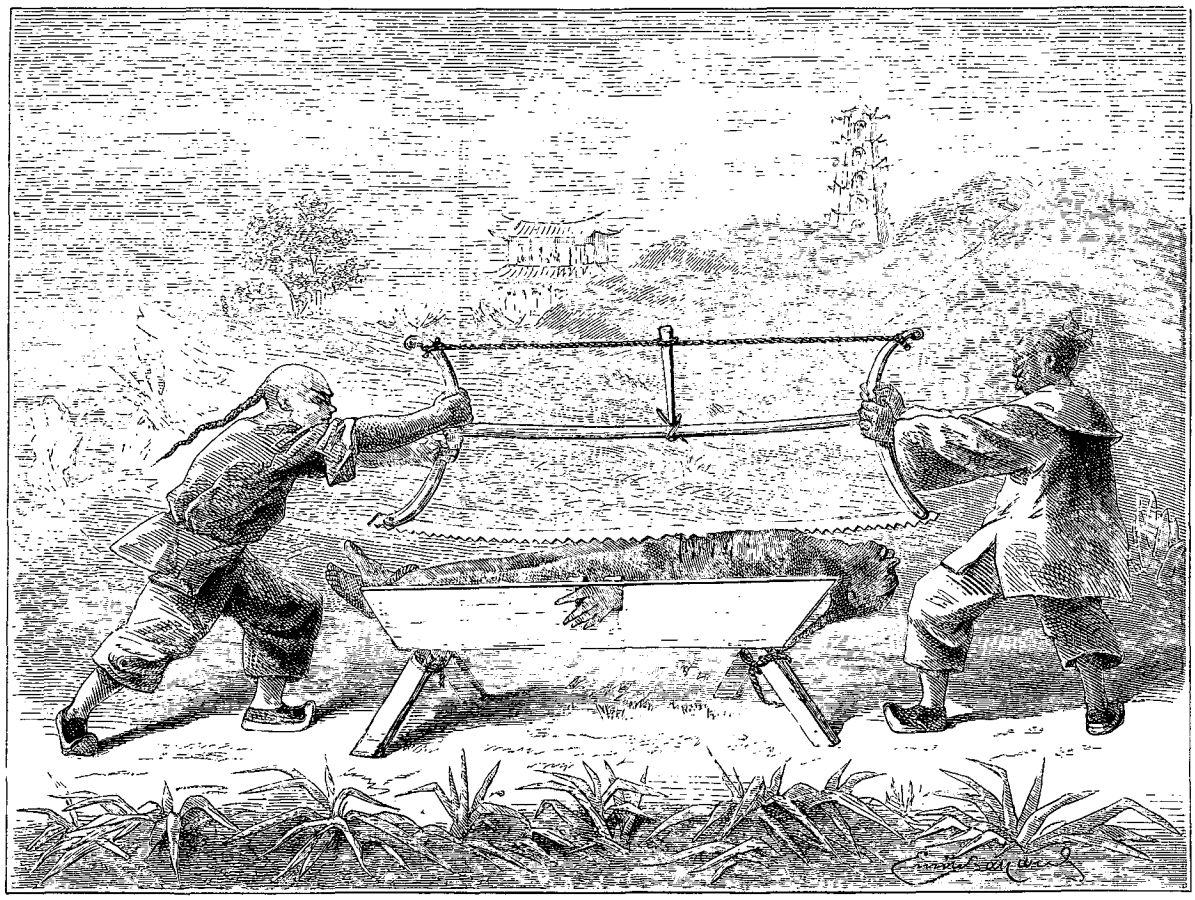
malheur qui l'a séparée de tous les siens. Peut-être même aime-t-elle mieux la douceur avec laquelle on la traite ici, que la servitude qui l'attendait au sein de sa famille.

« J'exige qu'elle cesse de se martyriser les pieds, mais elle est moins docile sur ce sujet que sur les autres ; une mode bizarre et cruelle est la seule chose pour laquelle elle ait manifesté clairement sa volonté. Ses pieds ne sont pas encore tout à fait déformés, et ils reprendront leur forme naturelle ; cependant, quand on défait les bandelettes qui les compriment, elle a bien soin de les replacer la nuit.

« .... Ma jeune Chinoise se civilise tout à fait ; j'en ai fait une chrétienne, et j'ai été sa marraine ; désormais elle s'appellera Catherine, et c'est sous ce nom que je l'envoie à l'évêque de Shang-haï, qui fera continuer son éducation dans la maison catholique placée sous sa haute surveillance. »

La ville de Tien-Tsin, est naturellement divisée en trois parties par le Peï-ho et le canal Impérial.

Sur la rive sud du fleuve est située la ville murée qui est bordée à l'est par le canal ; au delà du canal et sur le même côté du Peï-ho, est un grand faubourg très-commerçant, relié à la ville par un pont de bateaux : c'est le centre des affaires et l'entrepôt de toutes les marchandises de transit.



Pagode des supplices infernaux. — Supplice des parricides. — Dessin de E. Bayard d'après M. Trèves, lieutenant de vaisseau.

Au nord du Peï-ho, se trouve un autre faubourg planté de vastes jardins, qu'on peut appeler la ville officielle : c'est là que sont situés les *yamouns* des légations de France et d'Angleterre, du préfet et des mandarins supérieurs, et enfin le palais Impérial, où a été signé le premier traité conclu à Tien-Tsin en 1858. Il a été cédé, le 21 décembre 1861, sur la demande du ministre de France, aux lazaristes et aux sœurs de charité qui y ont établi une mission (voy. p. 97).

Le Peï-ho qui coule dans la direction du sud-est fait un coude au centre de la ville, où vient déboucher le canal Impérial alimenté par ses eaux ; leur réunion forme un vaste port couvert de bâtiments et de bateaux de toute grandeur qui y arrivent des provinces du centre de la Chine par le Hoang-ho, et le Jang-tse-kiang. Cet admirable ouvrage d'art traverse une grande partie de l'Empire du Milieu : il commence à Hang-Tcheou, capitale de la province de Tche-Kiang, au sud de Shang-haï, passe dans tous les centres populeux du Kiang-Sou, du Chan-Toung et du Pe-tche-li, et vient aboutir au Peï-ho à Tien-Tsin ; de Tien-Tsin, un autre canal transporte les marchandises à Pékin.

Le canal Impérial est fortement encaissé, et endigué dans des quais en pierre de taille ; il est large de cent mètres au moins, et assez profond pour permettre la navigation à des bâtiments d'un fort tonnage. Les travaux gigantesques de canalisation accomplis par les Chinois ont excité à juste titre l'admiration des voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La position de Tien-Tsin sur le grand canal a été la source de sa longue prospérité.

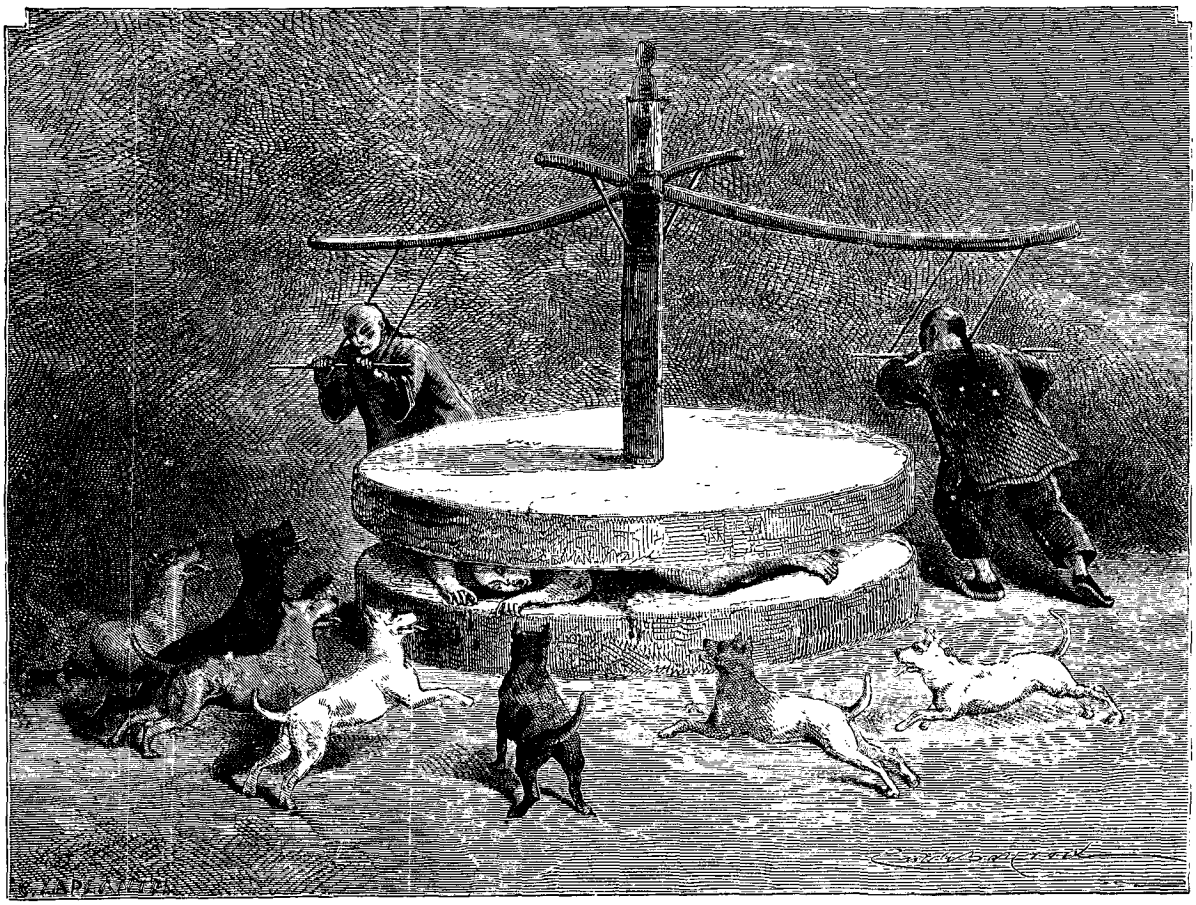
Aujourd'hui, cette ville est triste et peu animée, quoiqu'elle contienne une population de cinq cent mille âmes; les rues en sont plus larges et mieux percées que celles des villes du sud, mais les maisons sont basses, d'un aspect misérable et construites pour la plupart en terre et en torchis. Elle ne contient aucun monument remarquable, sauf quelques beaux *yamouns* situés sur le bord de la rivière, et une pagode très-ancienne, dite *pagode des supplices*, qui mérite par la bizarrerie de son ornementation une description particulière.

On y voit une suite de statues en bois peint et doré, presque de grandeur naturelle, qui figurent tous les genres de supplices infligés en enfer en punition des crimes commis ici-bas.

Le premier groupe représente un paysage : c'est un énorme rocher hérissé de pointes de fer, du haut duquel sont précipitées de petites figurines; dans leur chute, elles tombent sur les pointes qui les mettent en pièces. C'est le châtiment des *ambitieux et des orgueilleux*.

Dans le second groupe, on voit un homme tout nu pressé entre deux planches: des bourreaux sont occupés à le scier méthodiquement de bout en bout. C'est le supplice du *parricide*.

Dans le troisième est une femme également nue et



Pagode des supplices infernaux à Tien-Tsin. — Supplice des incendiaires.— Dessin de E. Bayard d'après un croquis de M. Trèves, lieutenant de vaisseau.

attachée à un poteau : on lui arrache les entrailles, et on les remplace par des charbons ardents, après quoi on lui recoud le ventre. C'est une femme *adultère*.

Puis viennent: un homme auquel on perce la langue; *mensonge et abus de la parole;* un autre écorché vif; *trahison;* une femme plongée dans l'huile bouillante; *empoisonnement;* enfin un mandarin broyé par une roue en fer, tandis que les chiens avides se pressent au bas de l'instrument du supplice pour lécher le sang, et dévorer les morceaux pantelants de la victime; *incendie volontaire*.

Le dernier groupe présente un mécanisme ingénieux. Sur une planche qui a un mouvement horizontal, est couché un supplicié débité en morceaux par un grand couteau qui le tranche régulièrement en s'abattant sur lui de haut en bas. C'est la punition des *voleurs de grand chemin*. Toutes ces horribles marionnettes sont montées avec art, et ne laissent pas que d'être effrayantes, malgré leur côté grotesque.

Les supplices inventés par les Chinois sont épouvantables, et l'artiste qui les a figurés n'a fait que les interpréter au point de vue des bonzes[1].

Autour des groupes sont placées les statues des dieux vengeurs de l'enfer qui président à ces tourments avec d'affreuses grimaces.

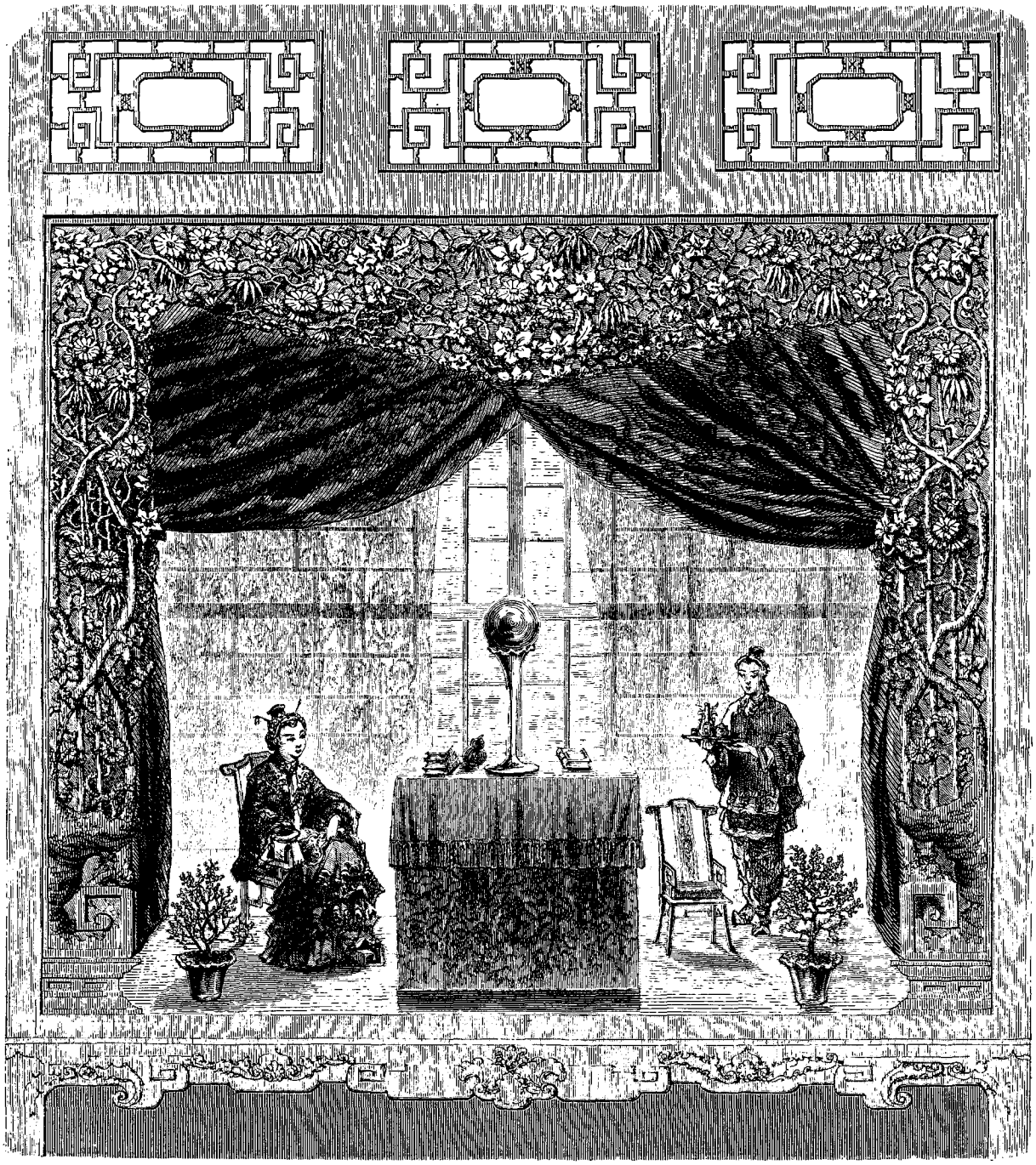
Enfin on trouve aussi dans cette pagode un grand

1. Prêtres de Bouddha.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paysage en bois sculpté couvert de figurines qui représente *le chemin de la vie future :* une foule nombreuse monte la route qui conduit au paradis ; devant ses portes, le gardien du ciel, orné d'une barbe formidable, fait entrer les uns, repousse les autres, qui, désespérés, se jettent au fond d'un précipice, dans l'ombre duquel les tourmenteurs infernaux guettent leurs victimes.

Les prêtres de Bouddha cherchent, comme on le voit,



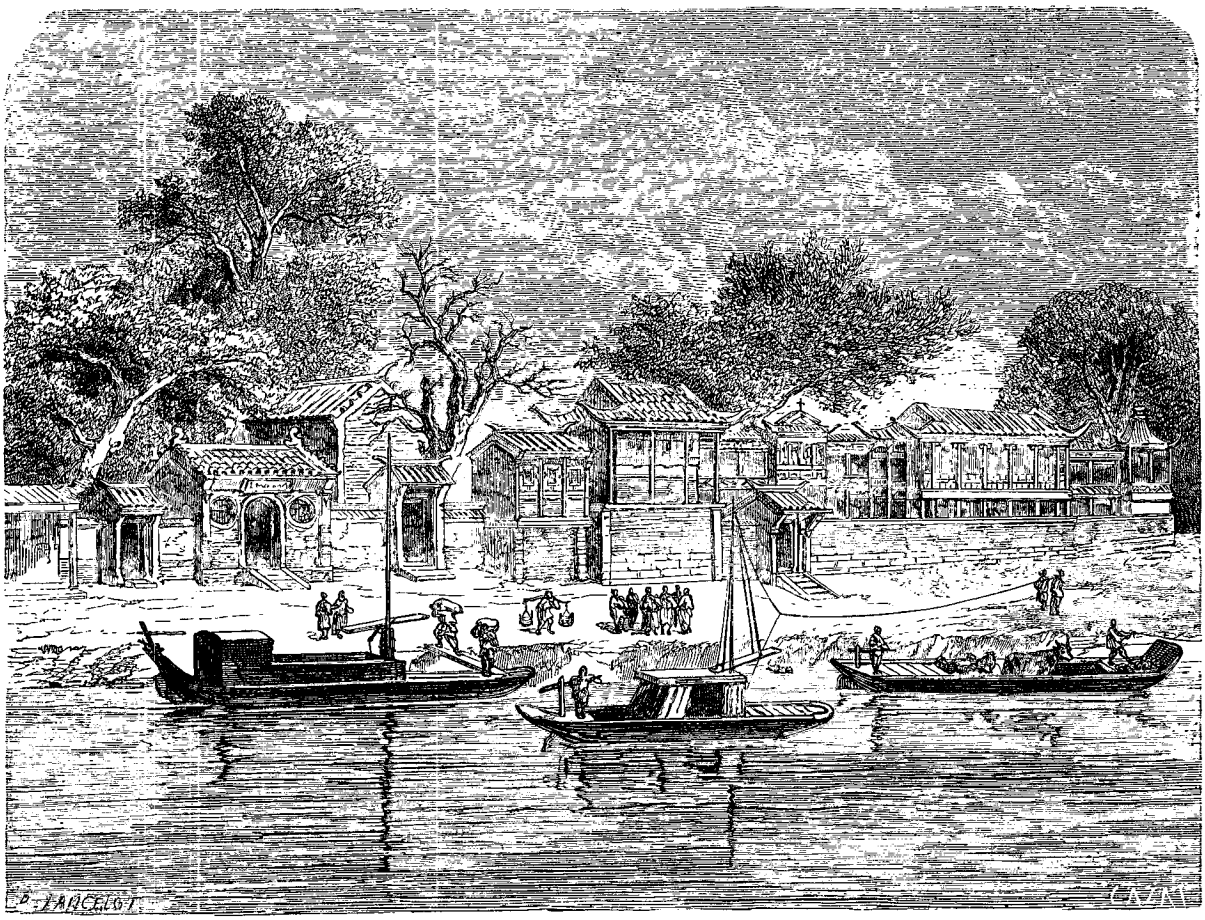
Boudoir de dame chinoise occupé à Tien-Tsin par Mme de Bourboulon, en 1860. — Dessin de Thérond d'après l'album de Mme de Bourboulon.

à frapper d'effroi l'imagination des pénitents, mais le Chinois est peu crédule de son naturel, et aime encore moins à délier les cordons de sa bourse ; aussi le bonze assis à la porte a-t-il beau frapper avec fureur sur son tam-tam, l'aumône qui doit racheter les pécheurs n'en remplit pas plus vite l'escarcelle de la communauté.

A. POUSSIELGUE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais concédé aux missionnaires français, à Tien-Tsin. — Dessin de Lancelot d'après une aquarelle chinoise.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

TIEN-TSIN ET SES ENVIRONS.

Commerce et culture. — Marchés. — Gibier. — Chasse au faucon. — Marchandes de légumes. — Les femmes en Chine. — Mendiants aveugles. — Fortifications de Tien-Tsin. — Décadence de cette ville. — Le fleuve Jaune et le grand Canal. — Affreuse misère.

Le dialecte qu'on parle à Tien-Tsin est si différent de celui du sud, que les coolies[2] de Shang-Haï qui avaient suivi la légation ne parvenaient que difficilement à se faire comprendre des gens du pays. Il ne faut pas oublier qu'en Chine, au-dessous de la langue des mandarins, de la langue savante parlée en tous lieux par la classe instruite, il y a des idiomes populaires qui varient suivant les provinces.

Tien-Tsin ne ressemble en rien aux villes que des voyageurs ont visitées dans le Kouang-Toung, dans le Fo-Kien, et dans le Kouang-Sou.

Productions naturelles, costumes, usages, tout est différent.

Je dois à M. le lieutenant de vaisseau Trèves, qui a rempli pendant un an les fonctions de consul provisoire

1. Suite. — Voy. page 81.

2. Coolies est le nom donné aux gens de service et aux hommes de peine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans cette ville, des détails intéressants, que je m'empresse de transcrire ici :

« Les campagnes qui environnent Tien-Tsin sont fertiles et fournissent largement à l'alimentation publique : les céréales, telles que maïs, sorgho et orge, les plantes qui donnent de l'huile, le ricin et le sésame, et enfin la vigne, y sont cultivées sur une grande échelle.

« Les raisins, qui sont blancs ou noirs et excellents au goût, sont considérés plutôt comme fruits que comme éléments d'une boisson alcoolique; les Chinois ne savent pas faire le vin, mais ils conservent admirablement les fruits, et c'est de Tien-Tsin que sont exportés ceux qui sont servis sur les tables des riches mandarins.

« Voici comment on s'y prend : Le Peï-ho gêle ordinairement pendant les trois mois d'hiver; on voit alors la surface du fleuve se couvrir de travailleurs qui taillent la glace à une profondeur de 40 à 50 centimètres, et en forment des cubes égaux comme des pierres de taille. Ces cubes sont transportés dans un endroit à l'exposition du nord, et entassés les uns sur les autres, de manière à former de longues et hautes galeries; entre ces galeries, on laisse un passage suffisant pour un homme, et c'est dans les intervalles des piliers de glaces qu'on suspend les grappes de raisin à des cordes.

« Il y a des conservatoires de ce genre qui ont plusieurs centaines de mètres de longueur; on en rencontre un grand nombre dans les environs de Tien-Tsin. Ces maisons de glace résistent aux plus fortes chaleurs de l'été, et conservent si merveilleusement les fruits qu'il m'a été servi sur la même table des raisins de l'année précédente confondus avec ceux qu'on venait de cueillir à la vigne, sans qu'il me fût possible d'en faire la différence.

« Le commerce de la glace a une très-grande importance entre le nord et le sud de la Chine, non pas pour rafraîchir les boissons, on sait que les Chinois boivent toujours chaud, mais pour la conservation des denrées alimentaires.

« Voici comment on construit les glacières dans le nord : on fait un trou carré dans le sol, on y met un bloc de glace taillé à la même dimension, et on recouvre le tout de la terre du déblai et d'un paillasson. Il y avait une immense glacière de ce genre dans la cour intérieure des forts de Ta-Kou.

« Dans le sud, au contraire, on les place dans des endroits élevés au sommet des collines.

« Dans le courant de cette année (1861), les navires européens ont fait de grands bénéfices au moyen du transport de la glace entre les ports de la Chine.

« L'usage en est si répandu que j'ai vu ici, exposés chez des marchands de comestibles, des poissons et des volailles conservés tout entiers dans la glace, c'est-à-dire qu'on les a trempés dans l'eau par les belles gelées de l'hiver dernier, et que, quand la couche qui les entourait a été assez épaisse, on les a déposés dans le conservatoire pour reparaître en plein été; il n'y a pas de si pauvres guinguettes, où la pastèque qu'on débite à la tranche ne soit conservée dans la glace.

« L'abondance extrême des vignes dans la province du Pé-tche-li, le prix très-modique du raisin dont on a un panier pour quelques sapèques[1], enfin l'ignorance absolue des Chinois à l'égard de la fabrication du vin, me font penser que des vignerons français, qui viendraient faire le vin sur les lieux, réaliseraient en peu de temps de grands bénéfices, à cause de l'excessive cherté de cette liqueur dans tout l'extrême Orient.

« On cultive aussi dans les environs de Tien-Tsin des pêches, des poires et des pommes, mais ces fruits sont de qualité inférieure; enfin on y trouve des légumes de toute sorte : carottes, choux, haricots blancs et verts, pois, lentilles, laitues, oignons et autres alliacés; une plante de la famille des raiponces fournit l'hiver une salade de racines blanches et roses de la grosseur du doigt et très-délicates.

« Le marché de Tien-Tsin est abondamment fourni de poissons de mer et de rivière d'espèces analogues aux nôtres. Le lièvre, la perdrix, la caille et le canard sauvage abondent dans les vastes plaines et les marais des environs; le lièvre y est un gibier si commun que j'ai vu vendre pour une piastre[2] vingt-trois de ces animaux! Les Chinois estiment peu sa chair, et nos soldats la trouvaient, à la fin, si fastidieuse, qu'ils n'en voulaient même plus pour faire la soupe!

« Les habitants du pays prennent le gibier au collet, au trébuchet et à d'autres piéges dont je ne saurais donner la description, mais qui m'ont paru très-ingénieux, puisqu'ils manquent rarement leur coup. Ils chassent peu au fusil, à cause de l'imperfection de leurs armes à feu, mais en revanche ils sont bons fauconniers; dans le nord de la Chine, la chasse au faucon n'est pas le privilége des hauts personnages; il y a des gens du peuple qui vivent uniquement de cette industrie.

« Le lièvre se chasse avec le faucon lanier ou avec le gerfaut, la perdrix et la caille avec le hobereau et l'émerillon.

« J'ai assisté plusieurs fois à l'une et à l'autre de ces chasses : le principal acteur était Pou-tao, un marchand de gibier et braconnier de profession. Un jour, par un beau temps sec et froid, nous nous sommes lancés en pleine campagne; lui courant pieds nus sur la terre durcie par la gelée, moi suivant à cheval.

« Les lièvres se blotissent alors dans les guérets, et se chauffent aux rayons du soleil de midi.

« Pou-tao, son faucon au poing, commença par se livrer à un exercice violent qui consistait à parcourir au pas gymnastique de grands cercles qu'il raccourcissait symétriquement à chaque tour; son œil exercé avait aperçu quelque lièvre au gîte : soudain l'animal part dans les jambes du chasseur, qui, décapuchonnant son faucon, le lance en l'air et se renverse en arrière en poussant des exclamations pour l'animer : *Aï, aï poung hio*, courage camarade! De l'index de la main gauche il lui désigne le lièvre qui ne paraît déjà plus que comme un

1. Les sapèques équivalent environ à nos centimes.
2. La piastre mexicaine en usage en Chine vaut environ cinq francs vingt-cinq centimes.

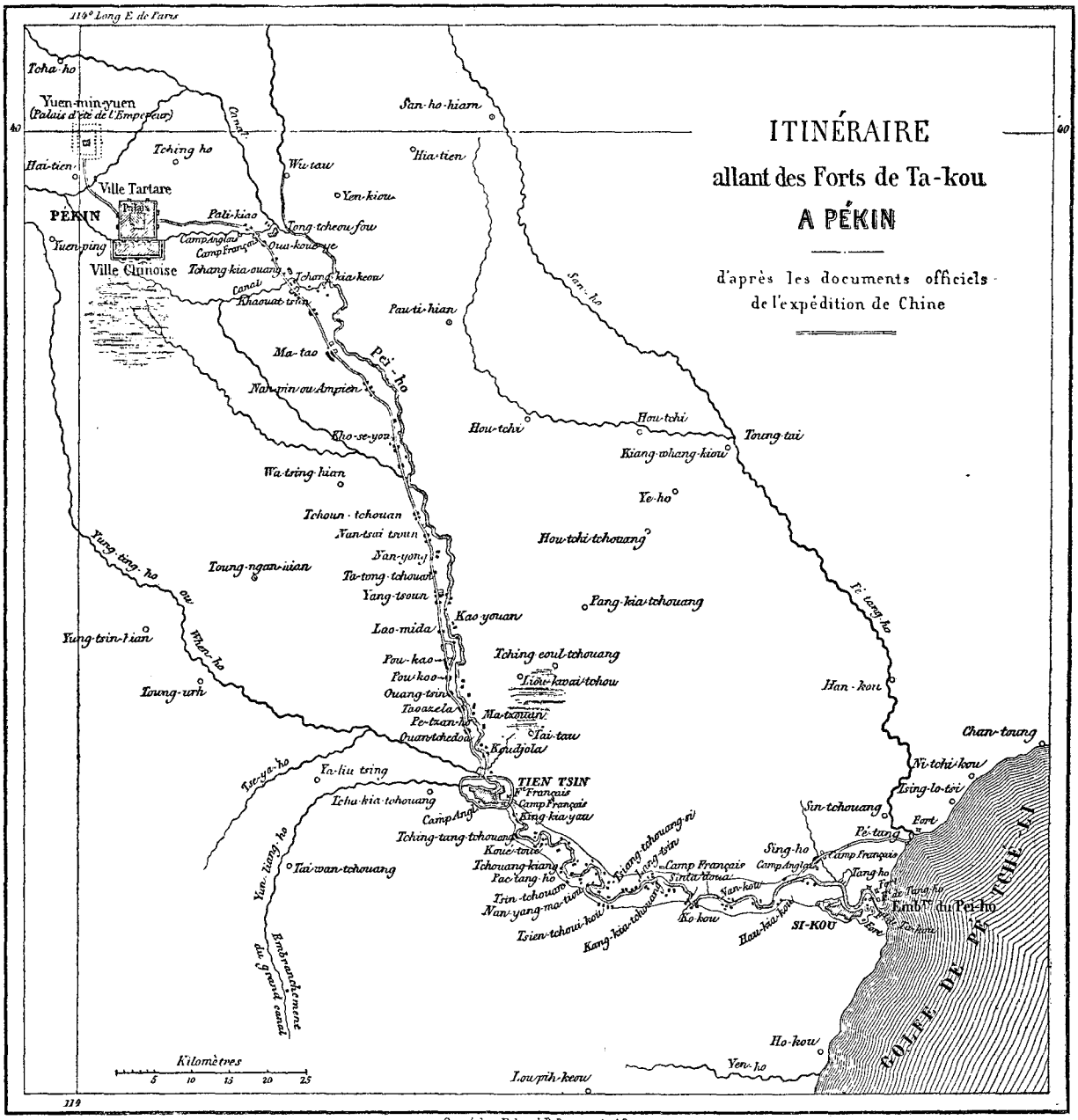
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

point noir dans la vaste plaine, tandis que le faucon monte en tournoyant dans les airs.

« Mais le drame est bientôt terminé ! l'oiseau de proie fond comme une flèche sur sa victime qu'il déchire avec ses serres puissantes; Pou-tao court à toutes jambes, et un temps de galop m'amène près du faucon vainqueur; le chasseur jette un morceau de viande à l'oiseau pour le récompenser, l'enchaperonne et le replace sur son poing, tandis que le gibier s'engouffre dans la vaste sacoche qu'il porte derrière le dos.

« J'ai vu prendre ainsi trois lièvres en une heure, et je suis rentré à Tien-Tsin, émerveillé de cette chasse amusante, si aimée de nos aïeux, et qu'on a abandonnée depuis deux siècles en Europe, je ne sais trop pourquoi.

« En revenant, j'ai rencontré dans un village, le préfet Tse-Chen; il était à cheval, suivi de gardes armés



Gravé chez Erhard R.Bonaparte 42.

d'arcs, d'arbalètes et de fusils; toute la population se mettait à genoux sur son passage, et le gros homme, se croyant grandi par la servilité de ses administrés, passait fièrement, en témoignant par quelques inclinations de tête qu'il était content et satisfait.

« Le peuple de cette province est bien plus doux, bien plus facile à gouverner que celui de Canton et d'Amoy.

« Il commence à s'apprivoiser avec nos figures européennes, et quand la musique militaire passe dans les rues, toutes les jeunes femmes qui l'aiment passionnément, accourent sur le seuil des portes, et entr'ouvrent leurs fenêtres; il y en a de fort jolies.

« J'ai vu dernièrement une marchande de légumes qui aurait passé pour belle dans tous les pays du monde, mon vieux cuisinier Ky-tsin, disputait brutalement avec elle; je lui ai demandé pourquoi il la maltraitait; il m'a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

répondu que c'était une femme! c'est un argument sans réplique en Chine : Ky-tsin est un Chinois de vieille roche, et ne transige pas avec ses convictions.

« Il y a un an quand les troupes alliées occupèrent Tien-Tsin, on le trouva seul dans une maison que ses propriétaires avaient abandonnée : des officiers européens vinrent y loger, et Ky-tsin se fit de lui-même le domestique du cuisinier français, chargé de l'ordinaire. En quelques mois il devint plus habile que son professeur qu'il remplaça.

« J'en ai hérité avec la maison, et j'y tiens beaucoup parce qu'il est propre et honnête, deux qualités rares chez un Chinois.

« Il m'a appris depuis peu qu'il avait ses femmes et ses enfants à Toung-Tcheou : je lui ai donné congé pour aller les voir, et comme je lui demandais à son retour

Le fauconnier chinois. — Dessin de E. Bayard d'après un croquis de M. Trèves, lieutenant de vaisseau.

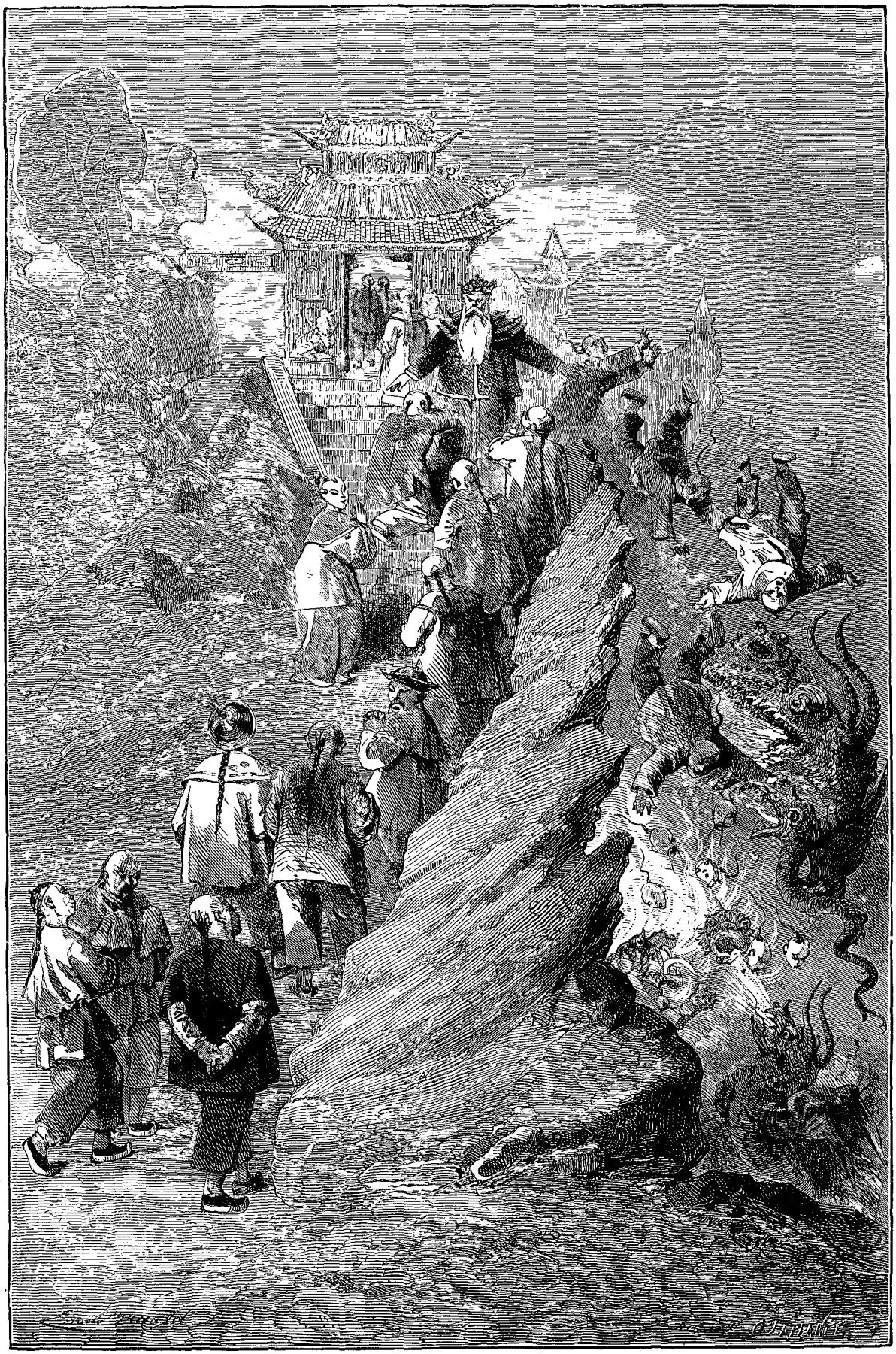
s'il avait été content de son voyage, il se mit à pleurer, en me parlant de ses fils qu'il avaient trouvés grandis et bien portants et pour lesquels, disait-il, il voulait travailler jusqu'à son dernier souffle. — Et tes femmes, lui demandai-je ? — Les femmes, me répondit-il dans son français barbare, et avec un air de mépris souverain, *pas bon, pas bon, bambou! bambou!*

« Ainsi, le bâton, voilà le seul argument que les Chinois connaissent à l'usage du sexe faible.

« Ne faut-il pas voir dans ce mépris pour les femmes, malheureusement si répandu dans toutes les classes, la cause dominante de la démoralisation et de la dégénérescence de ce grand empire chinois !

« Nous avons beaucoup de mendiants ici : ils sont d'une audace et d'une persistance insupportables ; surtout un vieil aveugle qui se tient obstinément à la porte du consulat, et qui, chaque fois que je sors ou que je rentre, me joue avec fureur *la reine Hortense* ou *la*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le chemin du ciel, tableau d'une pagode de Tien-Tsin (voy. p. 95). — Dessin de E. Bayard d'après un croquis de M. Trèves, lieutenant de vaisseau.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Marseillaise, qu'il a apprises je ne sais comment, de nos troupiers : sa flûte a des sons nasillards qui me mettent hors de moi. Il est vrai, pour ma consolation, que le consul anglais en a un autre attaché à sa personne, qui lui joue *le God Save the Queen* avec le même acharnement.

« Si je ne craignais de lui faire donner des coups de bâton, vu la brutalité de la police locale, je demanderais au ti-pao[1] de m'en débarrasser. »

Je compléterai ces renseignements d'un de nos compatriotes, par quelques emprunts faits à un observateur anglais tout récent aussi et justement estimé[2].

« La ville de Tien-Tsin occupe l'angle formé par la jonction du grand Canal et du Peï-ho. Elle a la figure d'un carré à peu près régulier dont chaque côté a un mille environ de longueur. Quatre portes massives s'ouvrent aux quatre routes qui viennent des quatre points cardinaux aboutir au centre de la ville, où elles se coupent à angle droit. A ce point d'intersection s'élève une pagode supportée par quatre arceaux qui fait face aux quatre rues principales formées par ces routes. De cet endroit l'on voit les quatre portes. Ces rues diffèrent entièrement de celles des villes du midi. En effet, dans ces dernières, deux chaises à porteurs peuvent à peine passer de front; tandis qu'à Tien-Tsin les voitures circulent aisément dans les rues pavées, dallées et ornées de trottoirs pour les piétons.

« Tien-Tsin possède d'autres avantages sur les villes du sud. Le voyageur peut la parcourir sans être incommodé à chaque instant par des odeurs fétides. Ce n'est pas dire pourtant que ses rues soient propres ou bien tenues, loin de là. Les quelques magasins capables d'intéresser les étrangers se trouvent dans les faubourgs, car les boutiques et les maisons de la ville même ne contiennent que des articles chinois de première nécessité et leur extérieur n'est guère plus luxueux que leur intérieur. Elles sont généralement construites en briques mal cuites et quelquefois en terre : elles consistent en deux petits étages et un rez-de-chaussée ouvrant sur la rue. Quelques arcades en bois aux formes fantastiques se font remarquer le long d'une des rues, c'est le seul ornement dont la ville puisse se vanter. Nous avons dit ailleurs ce que c'étaient que les temples. Bref, en dépit d'une immense population, il règne à Tien-Tsin l'absence de cette vie et de ce mouvement qui caractérisent les villes commerciales du monde moderne.

« Tel est l'aspect intérieur de Tien-Tsin ; ses fortifications consistaient jadis en un vieux mur écroulé aujourd'hui et dont il ne reste plus qu'un seul pan debout. On dit que sur cette muraille il y avait quatre-vingts canons, dont vingt de chaque côté. En supposant que le nombre n'en fût pas exagéré, ils existaient plutôt de nom que de fait, car au lieu d'être posés sur des roues, ils m'ont paru enfouis dans le sable et tellement rongés que leur détonation eût certes offert un péril plus imminent pour les canonniers que pour l'ennemi. Les portes étaient surmontées de constructions de deux étages qui servaient de casernes et au milieu desquelles on apercevait une pagode dans une niche.

« La décadence de Tien-Tsin est moins le fait de la guerre civile et de la guerre étrangère que celui du débordement du Ho-ang-ho. Ce fleuve, dont l'histoire la plus antique de la Chine mentionne les débordements capricieux et les changements de lit, a fait irruption, en 1857, dans le Grand-Canal, l'a envasé et dégradé au point de le rendre inavigable sur un long parcours. Puis les malheurs des temps ont absorbé tous les fonds destinés aux travaux indispensables à sa réparation. Des produits de toutes les provinces de l'occident et du centre de la Chine, apportés par les canaux tributaires de cette grande artère, arrivaient jusqu'à Tien-Tsin qui les expédiait à Pékin. Ils arrivent aujourd'hui dans la capitale par d'autres canaux intérieurs, ou bien ont complétement cessé d'exister. D'après sir Georges Staunton, mille jonques de blé circulaient pendant le séjour de lord Macartney, entre Tien-Tsin et Toung-Tcheou. On verra par la citation suivante pleine d'intérêt et tirée des sources chinoises les plus authentiques, quel est l'état actuel du canal Impérial, et par suite, ce qu'est devenu le transport des grains.

« Pendant de longs mois, dit le *Nord China Hérald*[1], de terribles rumeurs ont circulé parmi les populations du littoral nord-est, touchant le déplacement du lit du fleuve Jaune. Il est maintenant hors de doute, qu'à peu près à la hauteur de Kaï-fung-fou, ce violent courant a pris une nouvelle direction, ou même, d'après certains auteurs chinois, repris sa direction primitive vers le nord-est, et qu'il porte maintenant dans le golfe de Pé-tche-li ses eaux grossies de celles du Tat-sing et des autres fleuves du Shan-Tung. Un témoin oculaire nous dépeint la contrée intermédiaire comme ne formant plus qu'un lac ou plutôt un marécage traversé par des torrents impraticables, au milieu desquels se perd la grande artère du nord-est : le canal Impérial. Le fleuve Jaune ne présente plus, au-dessous de ce point qu'un lit desséché.

« Quoique Tien-Tsin, par suite de ces événements, eût perdu de son importance commerciale, elle était encore au point de vue politique, dans une position favorable pour exercer une terrible pression morale sur la capitale, ainsi que l'a démontré la campagne de 1860.

« Quant aux statistiques sur Tien-Tsin, il est fort difficile d'obtenir des renseignements à ce sujet. Les habitants notables que l'on peut avoir l'occasion d'interroger sur cette matière, répugnent à faire part de leurs connaissances à un étranger ou plutôt n'ont aucun document à lui transmettre. Le thême sur lequel ils se complaisent à appuyer avec un grand attendrissement, est la pauvreté de la ville et des environs. On n'exporte en effet absolument rien. Les seuls produits locaux sont : le sel qui provient des bassins des alentours et de la mer et quelques grains de diverses espèces tout au plus suffisants pour la consommation domestique. Parmi les im-

1. *Ti-pao*, gardes de police dans les villes.

2. Laurence Oliphant : *Narrative of the earl of Elgin's mission;* 1857-59.

1. Numéros de janvier 1857, mai et juin 1858.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portations du sud, on remarque les fruits secs, le sucre, les articles de verroterie, le camelot, la laine, l'opium, etc., en petite quantité. Il arrive des côtes de la Mandchourie des quantités considérables de fèves et de gâteaux aux fèves. Il est douteux que nos fabriques trouvent dans le nord de la Chine un marché important pour l'écoulement de leurs produits de laine et de coton. On ne remarque au bazar que quelques calicots de Manchester, ainsi que des articles de verroterie anglaise ou allemande, de coutellerie, des allumettes chimiques, etc.

« En considérant la population de Tien-Tsin au point de vue commercial et pratique, on se demande, non si les habitants manquent de vêtements, mais s'ils ont de l'argent pour en acheter. Les apparences justifient les plaintes des notables chinois sur la pauvreté de leur ville. Je n'ai jamais vu nulle part un peuple plus sale et plus pitoyable que celui qui semble rechercher de préférence les faubourgs. La corruption, la maladie, la gale tels sont leurs tristes compagnons. Les bords du fleuve fourmillent d'hommes qui vivent des rebuts des navires ou des restes que le courant amène de la ville. Il y avait juste en face de notre yamoum un courant dans lequel tourbillonnaient des chats morts, etc. et où l'on voyait plonger des figures décharnées occupées à choisir le morceau le plus délicat. Les vêtements de ces malheureux consistaient généralement en une pièce de natte ou de vieille toile à sac qu'ils portaient, non pas autour du corps, mais négligemment sur les épaules ; il était difficile de deviner dans quel but ; car la décence est pour eux chose inconnue et la chaleur n'est guère à désirer au mois de juin. On n'avait pas besoin d'aller loin pour rencontrer des maladies de peau tellement repoussantes et monstrueuses qu'elles semblaient une raillerie de la création et choquaient les sentiments même les moins délicats.

« En plusieurs occasions je vis expirer quelques-uns de ces malheureux à l'endroit même où ils mendiaient. Une vieille femme en particulier attira mon attention. Elle avait l'habitude d'étendre au milieu de la route sur une natte son squelette affaibli et immobile. Il lui restait juste assez de force pour prendre l'argent qu'on lui jetait. Un jour ses forces semblaient lui manquer : je la regardai de plus près, elle était morte. Quelques heures après, je repassai à la même place, mais la femme n'y était plus : son corps avait été enlevé et jeté à la voirie. Un jour que j'étais à l'une des extrémités de la ville, je vis un homme qui en emportait un autre sur son dos. Je pris d'abord le fardeau pour un cadavre ; mais en m'approchant davantage, je remarquai dans ses jambes qui traînaient sur la poussière, une flexibilité qui me détrompa. L'homme qui le portait était un de ces balayeurs qui ramassent dans les rues les mendiants morts, quelquefois même mourants et les portent dans quelque champ voisin où ils les laissent en proie aux vautours et aux corbeaux. Certainement si le Chinois qui a donné à Tien-Tsin le nom de Lieu Céleste ne s'était pas formé une plus haute idée d'un séjour de bonheur on se demande quelle notion il aurait eue du contraire.

« Comme pour railler la misère des vivants, les plus jolis endroits des environs de Tien-Tsin sont des cimetières. Ce sont les seules places ornées d'arbres ; ils consistent généralement en un espace carré d'à peu près dix ares, entouré d'un mur de terre ou d'un fossé, représentant assez exactement l'image d'un glacis de fort en miniature. Chaque habitant de cette nécropole est enseveli sous un monticule conique de la forme d'un clocher. D'épais massifs de saules et de cyprès entourent le cimetière, et lui donnent une apparence calme mais froide comme les dépouilles qui dorment là. »

Négociations politiques. — Départ de Tien-Tsin, le 22 mars 1861. — Cortége et escorte du ministre de France. — Maladie de Mme de Bourboulon. — Villes de Yang-Tchouen et de Hos-si-Mou. — Plaines de Tchang-kia-Ouang. — Description de Toung-Tcheou. — Le pont de Pali-Kiao le soir après la bataille. — Détails rétrospectifs. — Le canal de Pékin. — Les faubourgs de la capitale. — Immense curiosité. — Trompettes sonnant la marche. — Entrée par la porte de Toung-pien-Men. — Arrivée au palais Tsing-Kong-Fou, affecté à la légation.

M. et Mme de Bourboulon passèrent tranquillement à Tien-Tsin l'hiver de 1860 à 1861 qui fut très-froid.

Dans l'état de santé de Mme de Bourboulon, et par un temps aussi rigoureux, on ne pouvait songer à faire le voyage de Pékin ; d'ailleurs des négociations avaient été commencées avec le prince Kong, régent de l'empire en l'absence de l'empereur, afin de fixer une résidence définitive dans la capitale aux ministres de France et d'Angleterre.

Le mois de mars 1861, fut signalé par la débâcle des glaces sur le Peï-ho : une crue subite, amenée par la brusque élévation de la température, désagrégea les masses de glaces amoncelées par les gelées de l'hiver, et, dans la nuit, des craquements terribles annoncèrent la débâcle.

C'était un spectacle grandiose et plein de mouvement !

On voyait s'agiter de tout côté des torches et de grosses lanternes suspendues à de longues perches de bambou éclairant les efforts des mariniers et de la population, pour garer les bateaux et les trains de bois ; le sinistre tam-tam, qui est le tocsin du pays, résonnait dans les rues pour demander le secours de tous les hommes valides ; des cris sinistres, des appels réitérés se faisaient entendre, dominés par le sourd mugissement du fleuve qui montait toujours, et le crépitement des bancs de glace que le courant jetait les uns sur les autres. Enfin le jour éclaira cette scène de désolation. Quelques bateaux avaient été brisés, et beaucoup de personnes avaient péri. Mais dans cette fourmillière d'êtres humains, qui s'appelle la Chine, la vie est comptée pour peu de chose, et les pertes matérielles ont seules le privilége d'affecter la gaieté ordinaire des Chinois.

Cependant le printemps revenait avec toute sa splendeur : il fallut songer au prochain départ et à l'installation à Pékin, cette immense capitale presque inconnue, où allait résider dorénavant le ministre de France en Chine.

Les négociations entamées dans le courant de l'hiver avec le prince de Kong, régent de l'empire, avaient amené la cession de deux anciens *Fou*, ou palais Impé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riaux, aux ministres de France et d'Angleterre, pour l'établissement permanent de leurs habitations officielles.

Les premiers secrétaires y étaient allés s'établir à l'avance, et M. Bouvier, capitaine du génie, s'était chargé de diriger les réparations nécessaires pour rendre habitable le nouveau palais de la légation de France, depuis longtemps abandonné par le gouvernement chinois.

Le 21 mars, Tchoung-Heou, préfet de Tien-Tsin, se présenta chez le ministre de France, sans l'avoir fait prévenir de sa visite comme il est d'usage, et lui fit connaître que le prince de Kong, redoutait beaucoup que son arrivée et celle de son collègue d'Angleterre, ne coïncidassent avec le retour de l'empereur, formellement annoncé pour le 29 ou le 30 mars : il proposait en conséquence, à M. de Bourboulon de partir de suite, ou de

Marchande de légumes à Tien-Tsin. — Dessin de E. Bayard d'après une aquarelle du commandant Fane (album de Mme de Bourboulon).

retarder son entrée dans la capitale, jusqu'aux premiers jours d'avril.

Il était très-important, vu le peu d'empressement du gouvernement chinois à admettre les ministres étrangers à Pékin, de ne pas retarder l'installation ; la santé de Mme de Bourboulon s'était un peu améliorée, et le départ fut fixé suivant un des vœux exprimés par le prince de Kong, au lendemain 22 mars.

Tchoung-Heou, satisfait de la réponse qui lui fut faite, annonça qu'il avait reçu des ordres pour veiller à ce que le voyage fût entouré de toutes les commodités et de tous les égards possibles, et qu'il espérait avoir pris toutes les mesures nécessaires.

Ces mesures étaient déjà en voie d'exécution : le gros des bagages avait été acheminé par eau vers Toung-Tcheou, sous la garde d'un petit mandarin, et dès le 20, au matin, M. de Méritens, secrétaire interprète, était parti en avant, accompagné d'un mandarin du rang

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de sous-préfet, chargé de l'aider à préparer les logements aux diverses étapes indiquées pour passer la nuit.

Le 22 mars, à midi, toute la maison du ministre de France, tant française que chinoise, se mit en route : elle formait un train considérable ; deux chaises à porteur, une litière, et un britchka envoyé de Pékin par le ministre de Russie, qui l'avait mis obligeamment à la disposition de Mme de Bourboulon, enfin un grand nombre de charrettes pour les gens de la suite, et le transport des vivres et des objets nécessaires au voyage, exigeaient la présence de trente-six portefaix chinois, et d'une foule de coolies et d'hommes de peine.

Une escorte de vingt cavaliers du train d'artillerie, commandée par un officier, et de huit gendarmes destinés à composer la garde permanente de la légation à

L'aveugle du consulat. — Dessin de E. Bayard d'après un croquis de M. Trèves, lieutenant de vaisseau.

Pékin, formait au ministre de l'Empereur un cortége respectable.

Lui-même, à cheval, ainsi que le personnel de la légation, était suivi de chevaux tenus en main par des palefreniers.

Enfin, le préfet de Tien-Tsin, pour ne manquer à aucun des égards de politesse, suivit dans sa chaise jusqu'à une lieue de la ville, tandis que par ses ordres, des officiers de rang inférieur, précédaient à cheval, à une distance d'une heure ou deux pour annoncer l'arrivée du cortége, et veiller à ce que rien ne manquât aux honneurs de la réception.

Sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, partit en même temps que M. de Bourboulon, avec qui il avait décidé de faire le voyage jusqu'à Toung-Tcheou, la dernière étape en deçà de Pékin.

Comme ou ne saurait prendre trop de précautions avec les Chinois, et afin que la population ne vînt pas à s'ima-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

giner que les étrangers étaient gardés à vue, on avait refusé toute escorte militaire chinoise.

Mme de Bourboulon était si souffrante, qu'on dût l'emporter dans une litière, où elle fit tout le trajet couchée, sans avoir même la force de changer de côté : elle était suivie de son médecin, et on avait emporté une tente pour l'abriter, s'il devenait nécessaire qu'elle s'arrêtât ; heureusement le changement d'air et le mouvement lui redonnèrent un peu de force.

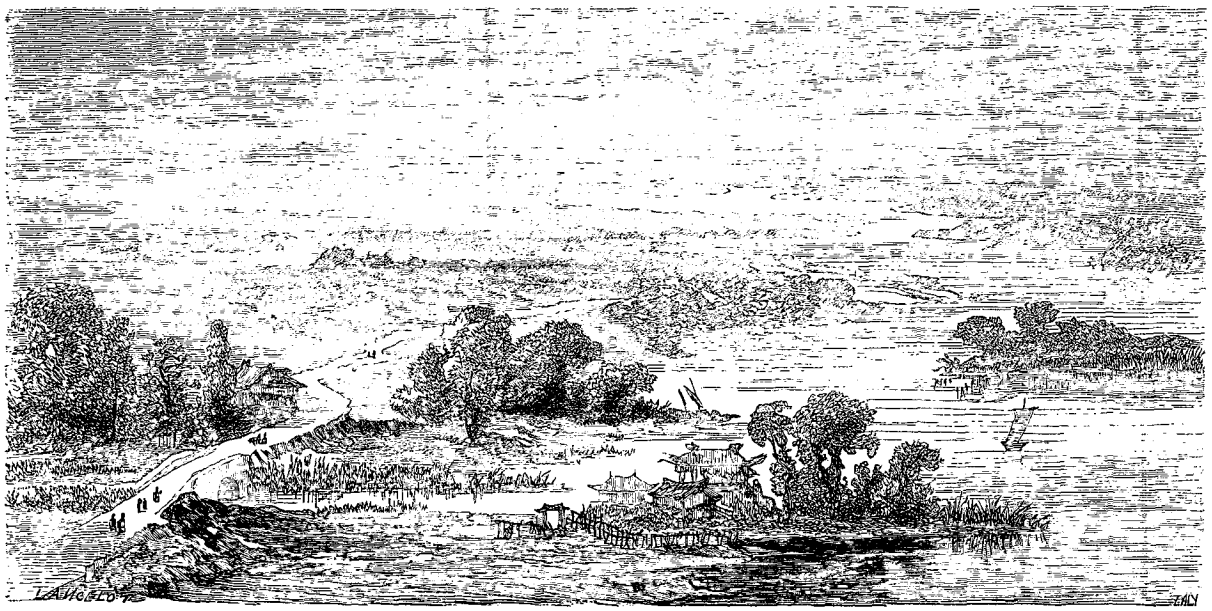
Il y a environ trente lieues de Tien-Tsin à Pékin, et le voyage fut divisé en quatre étapes d'égale durée, pour rendre le trajet moins fatigant.

En sortant de Tien-Tsin, on suit une chaussée empierrée élevée de plusieurs mètres au-dessus des plaines environnantes ; des ponts en pierre de taille laissent de distance en distance passer les canaux d'irrigation qui vont rejoindre le Peï-ho. Cette rivière devenue beaucoup moins large, trace des sinuosités sans nombre dans la vallée verdoyante où coulent ses eaux paisibles. De temps en temps, on voit près de la route des groupes de maisons formant des hameaux agricoles.

A dix-sept kilomètres de Tien-Tsin, se trouve le village de Pou-Kao, où on s'arrêta une heure environ ; sa population s'élève à douze mille habitants; ces bourgs populeux sont très-fréquents en Chine, mais comme ils ne sont pas murés, ils ne portent pas même le nom de villes.

On arriva le soir à six heures à Yang-Tchouen, cité ancienne, très-délabrée, où on ne remarque que deux portes monumentales élevées aux deux extrémités de la route qui forme une grande rue traversant la ville d'un bout à l'autre ; des pans de murailles épars çà et là, des portes de guetteurs avec des meurtrières, un antique *yamoun* dans un état de ruine et d'abandon complet, où on fut forcé de coucher, tel est l'aspect de Yang-Tchouen.

Le lendemain soir on passa la nuit plus confortable-



Rives du Peï-ho. — Dessin de Lancelot d'après un croquis pris sur les lieux.

ment au gros bourg de Hos-si-Mou, dans un beau monastère Bouddhiste, préparé à l'avance par les soins des mandarins d'avant-garde.

Jusque-là, la chaussée qu'on suivait s'était déroulée au milieu d'une plaine nue dont la monotonie n'était interrompue que par le cours du Peï-ho; le troisième jour le paysage devint plus accidenté.

Un peu avant Ma-Tao, on voit de grandes dunes sablonneuses, plantées de taillis d'arbres verts : Ma-Tao, petite ville murée, se présente dans une position pittoresque, au sommet d'une colline élevée au pied de laquelle passe la route ; le pays est boisé, plein de haies et de vergers.

La route s'éloigne ensuite de la rivière, et traverse une grande plaine bordée par le canal qui part de Tchang-Kia-ouang.

Ce fut là qu'à la suite de l'odieuse trahison qui avait coûté la liberté ou la vie aux parlementaires français et anglais, l'armée alliée livra, le 18 septembre 1860, un premier combat victorieux aux milices tartares.

Tchang-Kia-ouang conserve les traces récentes du passage des armées; beaucoup de maisons y sont détruites, et la population dispersée n'a pas encore au bout de six mois osé regagner ses foyers.

Après un pénible trajet de cinquante kilomètres sur une route mal entretenue, les voyageurs aperçurent à la tombée de la nuit la grande ville de Toung-Tcheou.

Le cortége dut s'arrêter dans les faubourgs parce qu'on ne savait pas dans quel endroit était le yamoun préparé pour la nuit: une population immense, attirée par la curiosité, entourait les voitures, mais elle ne manifestait aucun sentiment de répulsion, ni d'antipathie, et s'écartait avec la plus grande docilité au moindre geste des soldats de l'escorte, auxquels il était d'ailleurs recommandé de ne point la rudoyer, et d'éviter toute apparence de menace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

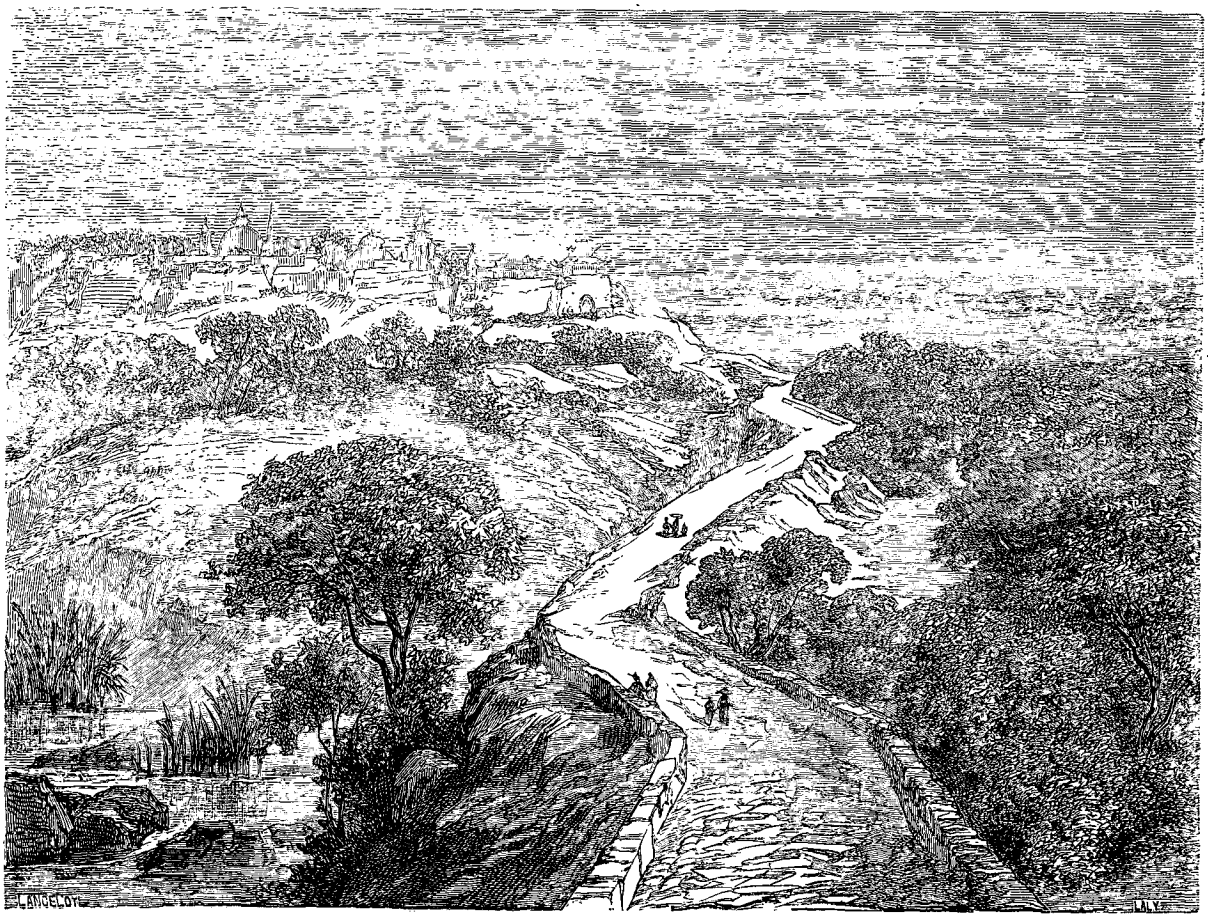
Enfin arriva le mandarin qui devait servir de guide. Il fit éviter le centre de la ville : l'étroitesse des rues, et le mauvais état des dalles de pierre qui les pavent, rendant presque impossible le passage des voitures; puis on s'engagea dans un faubourg très-populeux qui longe le grand canal de Pékin, et on arriva à la nuit noire au palais militaire désigné pour l'habitation des ministres de France et d'Angleterre.

A Toung-Tcheou, comme dans les autres étapes, les autorités locales s'empressèrent de venir présenter leurs respects, et offrir leur service aux *grands mandarins de l'Occident,* mais les interprètes avaient reçu l'ordre de tout refuser, sauf le combustible et le fourrage pour les chevaux. Il est vrai que les nombreux Chinois, qui étaient accourus sous différents prétextes se mettre à la disposition des étrangers, présentaient un contraste complet par leur avidité, et leurs demandes incessantes avec la généreuse hospitalité offerte par les mandarins d'un rang supérieur.

Toung-Tcheou est une grande ville de quatre cent mille âmes, reliée à Pékin par une voie de douze kilomètres.

Elle est assise sur un bras du Peï-ho canalisé, et sur un vaste canal qui permet aux marchandises de la capitale de descendre jusqu'au fleuve.

L'origine de Toung-Tcheou se perd dans la nuit des



Vue de la ville de Ma-Tao. — Dessin de Lancelot d'après un croquis pris sur les lieux.

temps : c'est une des plus antiques cités du nord de la Chine. Ses hautes murailles, l'étroitesse de ses rues, le mouvement de sa population, la quantité de ses temples et de ses pagodes, ses sculptures grotesques, ses peintures aux couleurs éclatantes rappellent un peu l'aspect de Canton.

Cette ville n'est, à vraiment parler, qu'un faubourg de Pékin, auquel elle est jointe par une série de maisons et de constructions.

M. de Bourboulon trouva à Toung-Tcheou M. de Meritens qui revenait de Pékin où il était allé la veille pour annoncer la prochaine arrivée de la légation.

Il fut décidé, qu'il était plus convenable que les deux ministres se séparassent, afin de faire isolément leur entrée dans la capitale; le ministre d'Angleterre attendit un jour de plus à Toung-Tcheou, et, dès le lendemain, 22 mars, M. de Bourboulon se mit en route pour Pékin.

Au sortir de la ville, on suit pendant quelque temps une voie dallée qui longe le canal et va le franchir sur le pont de Pa-li-Kiao, devenu célèbre par la bataille qui y avait été livrée le 21 septembre de l'année précédente.

La plaine de Pa-li-Kiao est couverte de bosquets : des groupes de maisons de campagne, de petites pagodes sont reliées entre elles par des massifs épais d'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bres verts, à l'abri desquels s'élèvent de nombreux tombeaux.

C'était là que le 21 septembre 1860 le Sen-Wang San-ko-lit-zin, oncle de l'empereur et le général le plus renommé de l'empire, avait résolu d'anéantir la petite armée qui marchait audacieusement sur Pékin.

Vingt-cinq mille hommes de cavalerie tartare, regardés à juste titre comme les soldats les plus intrépides de la Chine, et soutenus par de nombreuses milices indigènes, vinrent se briser contre une poignée d'Européens, que ne purent ébranler, ni leurs cris sauvages, ni leurs charges impétueuses et réitérées.

Malgré leur nombre et leur bravoure, ces hordes indisciplinées ne purent entamer nos faibles bataillons, et le canon eut bien vite raison de leurs flèches, de leurs lances et de leurs sabres émoussés.

Ce fut une déroute effroyable ! Les chefs militaires et tous les braves du Tcha-Kar de Mongolie[1] vinrent se rallier sur le pont de Pa-li-Kiao, où San-ko-lit-zin avait arboré sa bannière : alors, malgré le feu croisé de l'artillerie alliée qui les prenait en enfilade, et dont chaque coup venait décimer ces masses d'hommes entassés sur un seul point, on les vit, la poitrine découverte au milieu des balles et des boulets qui pleuvaient de toute part, agiter des drapeaux en signe de défi, et rester pendant une heure sous ce feu écrasant, jusqu'à ce que le dernier boulet eut enlevé le dernier de ces combattants inhabiles, mais héroïques !

Le généralissime chinois San-Ko-Li-Tsin. — Dessin de E. Bayard d'après une peinture chinoise.

On ne peut se faire une idée, me disait un témoin oculaire, du terrible spectacle que présentait le pont de Pa-li-Kiao le soir de la bataille :

« La nuit était rendue plus sombre encore par les nuages de fumée qui montaient lentement à l'horizon ; un faible croissant de lune éclairait à gauche d'une lueur blafarde les lions gigantesques et les balustrades de marbre blanc, monuments bizarres d'une civilisation vieillie, tandis que la droite de la chaussée était plongée dans une obscurité profonde.

« Cependant l'incendie y couvait sourdement.

« Les fantassins chinois portent en bandoulière des étriers en bois, comme les Circassiens, où sont des cartouches avec les charges préparées d'avance ; une mèche en nitre enroulée autour de leur bras et toujours allumée sert à enflammer la poudre du bassinet : le feu s'était communiqué aux vêtements dont étaient recouverts les cadavres de ces malheureux.

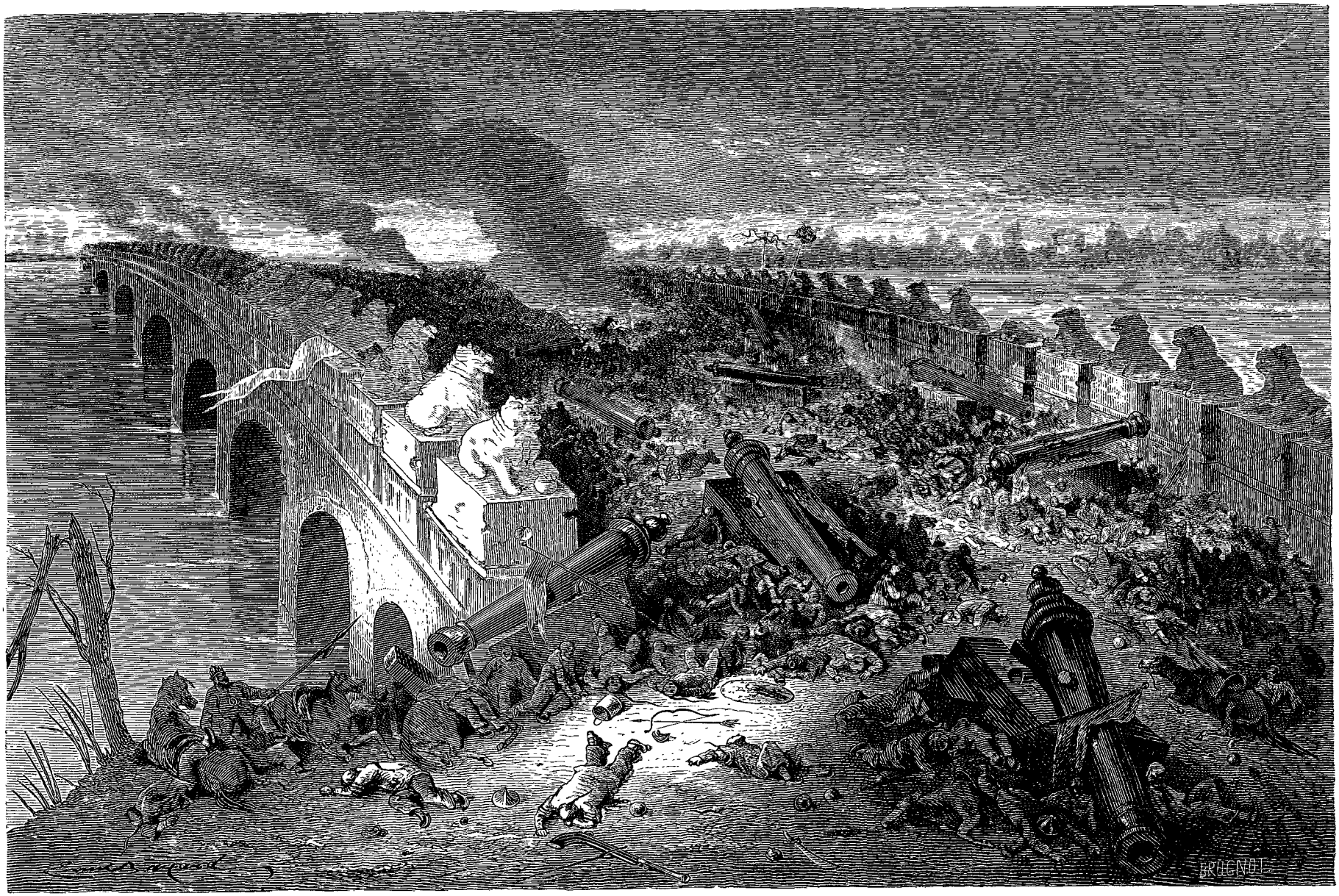
« Il flambait par intervalles, laissant apercevoir des boucliers en osier avec des têtes grimaçantes, des fusils de rempart encore appuyés sur leurs fourches, des plates-formes d'artillerie, des affûts démontés, des sacs à poudre rangés dans des paniers, des flèches, des arcs, des arquebuses, des étendards troués par la mitraille ; puis des cadavres horriblement mutilés ; des fantassins avec leur veste brunes à bordure rouge, portant sur le dos et sur la poitrine, le numéro de leurs bataillons gravés dans de grands ronds blancs, des tigres de la garde dont le maillot est rayé de noir et de jaune, et dont la tête est recouverte d'un masque représentant le diable avec des bouches et un nez rouge, enfin des cavaliers de la bannière mongole, couchés sous leurs chevaux éventrés par les boulets, et revêtus des plus riches costumes de satin.

« Il me semble voir encore, au milieu de tous ces cadavres, celui d'un mandarin militaire renversé sur la balustrade du pont ; il tenait suspendu à la main gauche, son bâton de commandement en jade blanc, tandis que la droite, enroulée dans les plis de la bannière verte qu'il agitait fièrement au moment où la mitraille l'avait frappé, pendait inanimée le long de sa belle robe jaune brodée : sa figure contractée, sa bouche encore ouverte pour proférer des imprécations ressortaient avec une expression terrible.

« Un autre incendie plus vaste, et alimenté par des matières plus inflammables, avait été allumé dans les maisons de la rive opposée, par les obus qui étaient

1. Cette confédération de tribus mongoles, habitant entre la grande muraille et les Khalkas, fournit un contingent de huit bannières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le pont de Pa-li-Kiao, le soir de la bataille. — Dessin de E. Bayard d'après une esquisse de M. E. Vaumort (album de Mme de Bourboulon).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allés débusquer leurs derniers défenseurs; il jetait sur les campagnes environnantes des lueurs rouges réfléchies par les eaux paisibles du Grand-Canal.

« Mais déjà, on voyait se mouvoir dans la plaine et sur la chaussée, des ombres silencieuses. C'étaient les vivants qui venaient piller les morts.

« Les maraudeurs chinois, qui suivaient à distance l'armée européenne, comme les chacals suivent le lion, se glissaient dans les tentes abandonnées, défaisaient les sacs d'effets, et coupaient les bourses suspendues aux ceintures de soie.

« La récolte dut être bonne pour les pillards; car, l'armée impériale avait reçu sa paie, la veille du combat, et il y avait une immense quantité de sapèques dans les tentes, et sur les cadavres. »

Il ne tint pas à leurs superstitions natives que les Chinois ne vissent dans ce monceau de corps humains calcinés, dans la vapeur nauséabonde qui s'exhalait de ce charnier fumant, une offrande à la déesse gardienne de la foi jurée, une hécatombe expiatoire au droit des gens, indignement violé par eux trois jours auparavant (18 septembre). Mais l'orgueil haineux de la race parla plus haut en eux que la religion et la conscience, et il fallut des leçons plus significatives, la fuite de leur souverain et l'occupation de leur capitale, pour les amener à simuler le repentir devant l'étranger et à lui offrir des réparations.

On s'est beaucoup ému et avec raison en Europe de l'acte de perfidie auquel nous faisons allusion et qui coûta la vie à dix-huit Européens ou Indous, sur trente-six qui en furent victimes. De nombreuses versions en ont été publiées : peut-être ne sera-t-on pas fâché d'en trouver ici une de plus, dont l'origine garantit l'impartialité.

C'est le *Rapport de deux prêtres chinois au baron Gros sur l'arrestation des commissaires alliés à Tung-chao;* nous l'empruntons textuellement à un livre officiel qui vient de voir le jour[1].

« Le 18 septembre l'armée chinoise, dans laquelle se trouvaient à peu près quatre cents Tartares chrétiens, était commandée par le sen-wang (San-ko-li-tsin), par Jouïline, par Tchen-pao et par d'autres chefs. Il paraît que c'est le ministre de la guerre Muh-ine qui a donné le conseil d'arrêter les Européens qui allaient quitter Toung-Tcheou, et que c'est le prince Tsaï qui en a donné l'ordre, irrité, dit-on, par la tenue et les paroles de M. Parkes, le commissaire interprète anglais, qui, hors de lui pendant la discussion, avait renversé exprès une table couverte de porcelaines, et tout brisé en mille pièces.

« Deux Européens ont été tués à Toung-Tcheou; deux autres n'ont pas été conduits à Pékin comme leurs compagnons d'infortune, et sont restés, par ordre, auprès du général Tchen-pao, qui les traitait bien. L'un d'eux parlait le chinois et engageait le général à se rendre au camp des alliés pour y conclure la paix. Mais ce chef, qui avait été blessé au cou, voyant les armées alliées s'avancer vers le pont de marbre (Pa-li-kiao), les a fait décapiter sur le pont même, et a fait jeter leurs corps et leurs têtes dans le canal.

« Quatre Européens arrivèrent d'abord dans Pékin; ils étaient dans des chariots; six autres y furent amenés à pied; enfin vingt autres y vinrent à cheval, dans l'après-midi. On dit que l'un d'eux est parvenu à s'échapper au grand galop de son cheval. Les vingt-trois autres, conduits dans Pékin, ont été garrottés, les pieds et les mains liés en faisceau derrière le dos, et c'est dans cette position humiliante que plusieurs d'entre eux ont été portés par deux hommes, qui avaient passé un bâton entre les liens. On conçoit les douleurs et les cris de ces infortunés : par un raffinement de cruauté difficile à croire, on mouillait leurs liens pour les serrer davantage, tout en refusant d'humecter leurs lèvres avec cette eau qu'ils demandaient à boire avec des cris déchirants. Quelques païens, émus de compassion, reprochaient aux prétoriens leur cruauté envers leurs victimes.... Parmi elles, l'une se faisait remarquer par sa douceur et sa patience.... les autres se laissaient aller à leur indignation et à leur désespoir, et il paraît certain que les Chinois qui comprenaient un peu l'anglais disaient méchamment aux bourreaux que les prisonniers les accablaient de malédictions. Un de ces pauvres Européens criait si fort qu'un Chinois lui a plongé son couteau dans le côté pour le faire taire. C'est portés de la sorte que plusieurs de ces infortunés ont été conduits à Yuen-min-Yuen et jetés dans une des cours du pavillon où avait demeuré le prince Tsaï, et là ils ont été abandonnés sans nourriture, sans soins, sans espoir! Plus tard on sépara les survivants.... Les uns furent envoyés dans le nord, les autres dans le sud.... et depuis lors le public ne s'en est plus occupé. »

Les insultes ne s'étant pas étendues jusqu'aux cadavres, quelques personnes ont voulu voir en cela un effet du respect que les Chinois témoignent aux morts, même aux suppliciés. Mais probablement, suivant l'auteur que nous citons, ce fut là le résultat de la crainte. « On ne connaît rien, dit-il, sur les circonstances qui accompagnèrent la fin de la plupart de ceux dont on ne nous rendit que la dépouille mortelle; on ignore s'ils échappèrent par le délire à une partie de leurs souffrances, s'ils entendirent le canon des alliés, quelles forces ils puisèrent dans leur religion ou dans leur caractère? Leur fin misérable assombrit encore l'éclat de cette campagne prodigieuse. Nos mœurs répugnent au récit même de ces crimes d'un autre âge. Par générosité d'âme ou par défaut de portée dans l'esprit, on n'imagine pas que le monde soit modelé autrement que sur les royaumes et les peuples qui nous touchent; on juge d'après soi-même, et, dans un pays bouddhique, on voudrait trouver les adoucissements que des milliers de rencontres d'hommes et d'idées ont assurés à des belligérants dans les champs de l'Allemagne et de l'Italie. L'attentat contre les parlementaires alliés eût excité

1. *Relation de l'expédition de Chine en* 1860, publiée d'après les documents officiels et avec l'autorisation du ministre de la marine, par M. Pallu, lieutenant de vaisseau; grand in-8, avec atlas; Imprimerie impériale, 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une horreur plus grande encore si l'on eût pu savoir que la cruauté asiatique s'y était surpassée. L'impassibilité des bourreaux et des victimes est un trait commun dans ces pays, et la pitié, qui tient aux nerfs, n'existant pas en Chine, on y démonte l'homme comme un automate, mais on ne s'acharne pas contre lui. Les tortures qu'endurèrent les infortunés saisis à Tchang-kia et à Toung-Tcheou sortent de cette échelle méthodique des supplices. L'impassibilité chinoise se démentit quand les armées tartares, déroutées, se rabattirent sur Yuen-min-yuen, et qu'on put prévoir, autour de l'empereur Hien-Fung, que sa capitale allait être tournée et que les avenues de ses palais étaient accessibles. La confusion et la fureur aveugle qu'en ressentit la cour de Pékin, se traduisirent par des raffinements de cruauté qui émurent les Chinois eux-mêmes. »

Le pont de Pa-li-Kiao rappelait tous ces souvenirs aux voyageurs par ses statues, et ses balustrades entamées par la mitraille; la tête d'un des lions de marbre enlevée par un boulet, gisait sur le socle; des branches d'arbres brisées et mortes pendaient au-dessus de l'eau, enfin les maisons de la rive effondrées et dévastées par le feu n'avaient pas encore été relevées.

Ce pont, qui est une œuvre d'art intéressante, mesure cent cinquante mètres de long, sur une largeur de trente environ; de grandes arches très-cintrées forment à elles seules la largeur du canal, et d'autres plus petites relient le pont à la chaussée surélevée au-dessus du niveau de la plaine.

Les balustrades en marbre sont ciselées avec art; les lions sont d'un caractère étrange; c'est de la sculpture chinoise; l'ensemble de l'architecture est en harmonie avec le paysage, et la construction doit être d'une solidité à toute épreuve.

Les rives du Canal, bordées de grands roseaux, sont plantées d'arbres de toute essence, au milieu desquels ressortent les toits pointus des maisonnettes habitées par des pêcheurs et des mariniers. Quelques belles maisons de campagne se font remarquer sur la droite.

La grande chaussée, qui passe sur le pont de Pa-li-Kiao, conduit directement à Pékin qui n'en est éloigné que de huit kilomètres; mais comme il importait beaucoup au ministre de France de ne pas traverser pour la première fois cette ville immense dans toute son étendue du nord au sud, il résolut avec raison d'y faire son entrée par la porte la plus rapprochée de la nouvelle résidence de la légation.

En conséquence il fit prendre à gauche un chemin de traverse qui contournait la ville : les voitures avançaient si lentement sur cette route sablonneuse et sillonnée de profondes ornières, qu'il fallut les laisser en arrière.

Cependant l'heure s'avançait, et ce fut seulement à la tombée du jour, que les Européens virent émerger dans la brume du soir les toits étincelants des pagodes de la grande cité impériale que doraient les derniers rayons du soleil couchant.

On touchait aux faubourgs qui débordent chaque aile de la *ville Chinoise*; de grands nuages de poussière roulaient sous les pieds des chevaux de l'escorte et des curieux qui se pressaient le long de la chaussée.

Enfin, à sept heures du soir, on arriva en vue de Pékin : à mesure que les voyageurs en approchaient, l'aspect de ces grandes murailles, se dressant comme un immense paravent en une longue et sombre ligne uniforme qui se détachait sur le ciel déjà pâli, avait quelque chose de saisissant et de majestueux annonçant bien la capitale du plus ancien et d'un des plus grands empires du monde.

Aux approches de la petite porte de l'est, *Toung-Pien-Men*, par laquelle on devait entrer, l'escorte se rangea militairement en avant, et en arrière du groupe formé par le ministre de France, le personnel de sa légation, et les chaises à porteur dans l'une desquelles se trouvait Mme de Bourboulon.

Les clairons, précédés de deux gendarmes, ouvraient la marche, et sonnaient de distance en distance : il fallait bien faire un bruit européen quelconque, pour prouver aux Chinois qu'on entrait librement, et sans se soumettre à leur cérémonial.

L'arrivée du ministre ayant été annoncée plusieurs jours à l'avance, une foule immense composée de centaines de mille âmes, était rassemblée aux abords de la Porte de l'Est, et dans les rues où devait passer le cortége. Ici, l'autorité des mandarins reparaissait sous sa forme la plus expressive dans la personne de sbires armés de fouets de chasse, dont ils ne ménageaient pas l'usage pour écarter les curieux.

Dès qu'on eut franchi la petite porte de l'est, on s'engagea dans une grande voie qui sépare la ville tartare de la ville chinoise : du côté de la première se dressent de hautes murailles, l'autre est bordée par un profond canal.

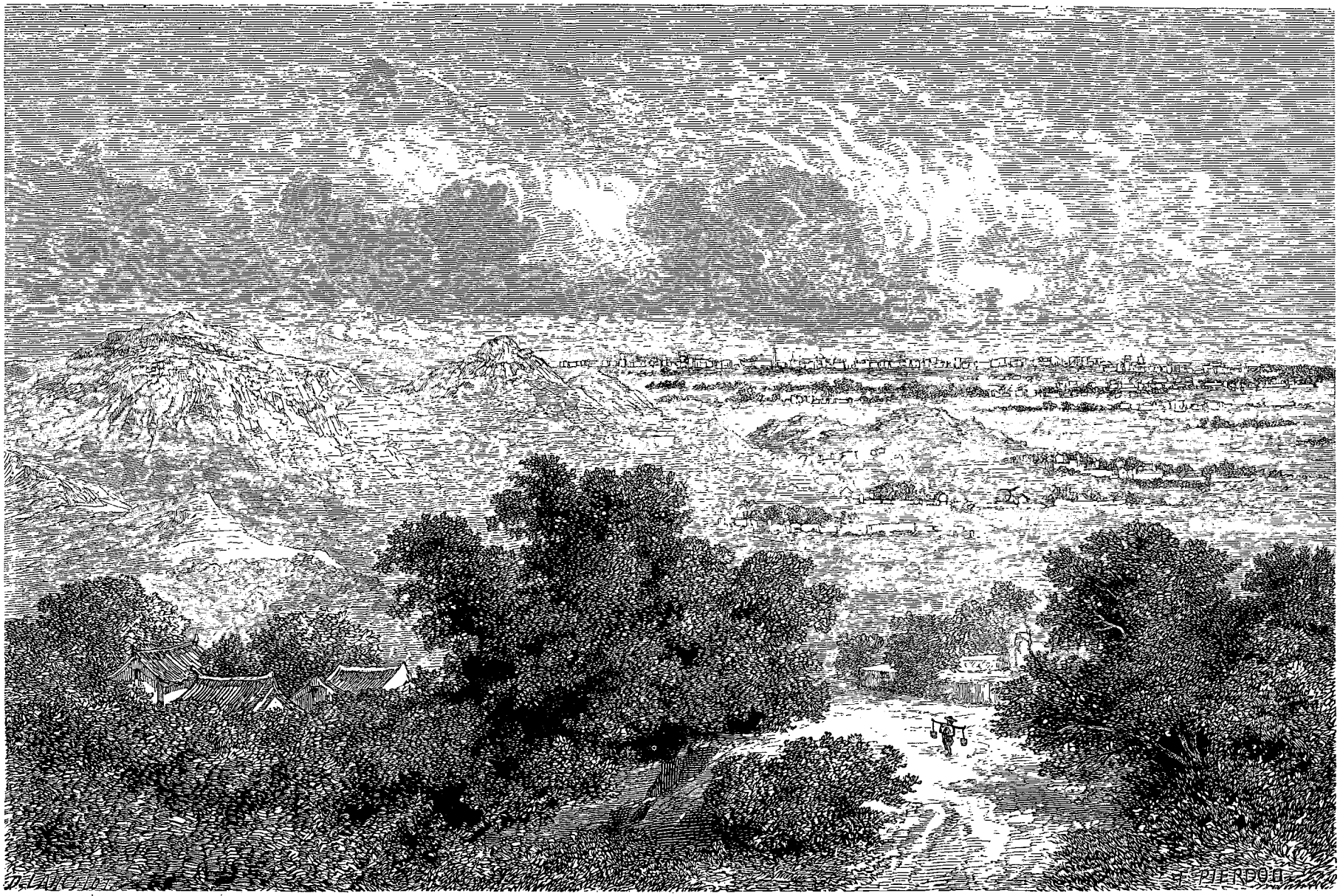
On défila ainsi au pas de course des porteurs de chaise et presque au trot des chevaux jusqu'à la porte de *Ha-Ting-Men*, qui donne accès dans la *ville Tartare*, et de là par une grande rue droite et régulière jusqu'au *Tsing-Kong-Fou*, ou palais des princes de Tsing, concédé désormais à la légation française.

Il était sept heures et demie du soir : la nuit était entièrement tombée, le vent du nord soufflait une bise glaciale, et ce fut avec un sensible plaisir qu'après cette fatigante journée, les voyageurs trouvèrent de grands feux allumés dans les cheminées à l'européenne des appartements particuliers qu'on avait préparés pour leur usage.

A. POUSSIELGUE.

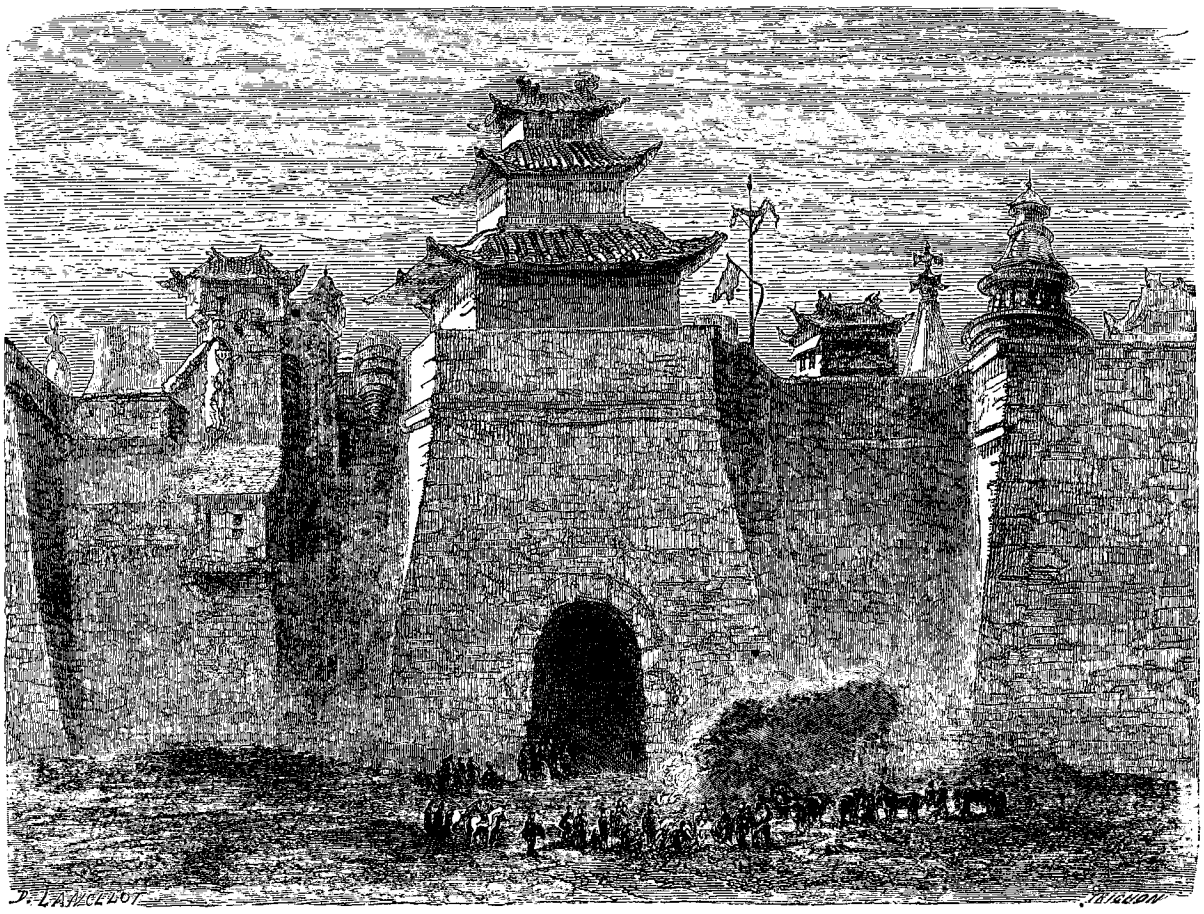
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pékin à l'horizon, vue du sud-est. — Dessin de Lancelot d'après un croquis de l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Murailles et porte de Pékin. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LE PALAIS DE LA LÉGATION A PÉKIN.

Description du palais de la légation. — La Grande-Porte. — Le drapeau français à Pékin. — La cour d'honneur. — Appartements particuliers. — Casernement de la gendarmerie. — La chapelle. — Le kiosque aux sentences. — Le *yamoun* du premier secrétaire. — L'enclos des antilopes. — Les arbres et les fleurs du parc. — Les légations d'Angleterre et de Russie.

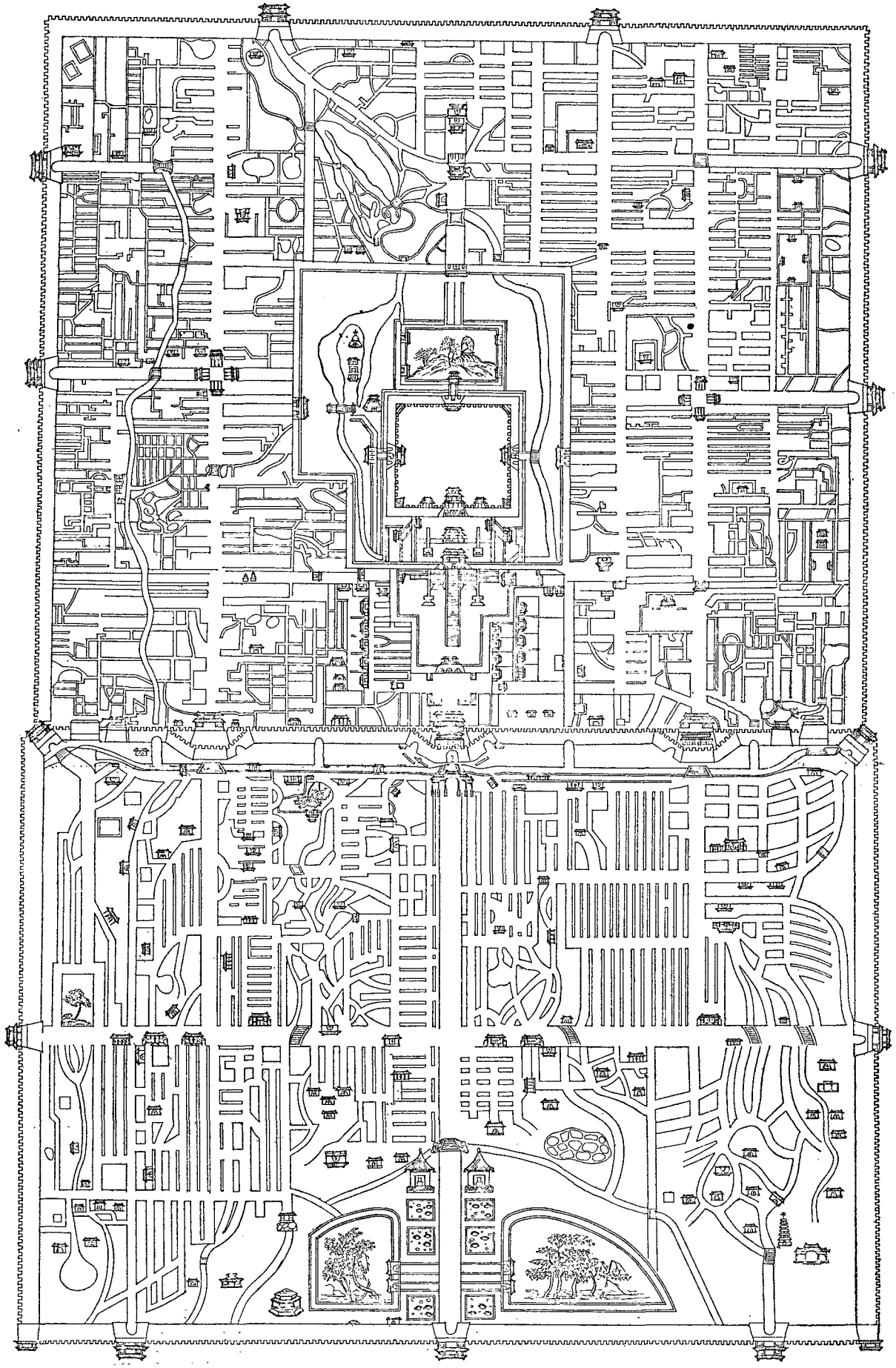
Le Tsin-Kong-Fou, palais de la légation de France, est un ancien domaine impérial provenant de la famille *Tsing* et ayant fait retour à la couronne ; il est situé dans la ville Tartare, à l'encoignure de deux grandes rues, le *Taï-ti-tchang* ou *chemin de droite*[2], et le *Toun-thian-mi-thian* ou *grande voie de devant le palais :* comme il était inhabité depuis vingt-cinq ans, M. le capitaine de Bouvier avait dû venir à Pékin cinq à six semaines à l'avance pour y faire les réparations nécessaires, et il y avait complétement réussi, grâce au concours intelligent des ouvriers chinois.

L'entrée de ce palais est monumentale : un large perron avec un escalier en pierre de taille, est entouré de bornes reliées par des chaînes de fonte; de chaque côté, sur des piédestaux, deux statues de lions plus grands que nature indiquent le *Fou* ou résidence princière; au centre de cet escalier, dont les marches sont divisées en

1. Suite. — Voy. pages 81 et 97.

2. A Pékin, toutes les rues portent des noms en rapport avec l'orientation de la ville.

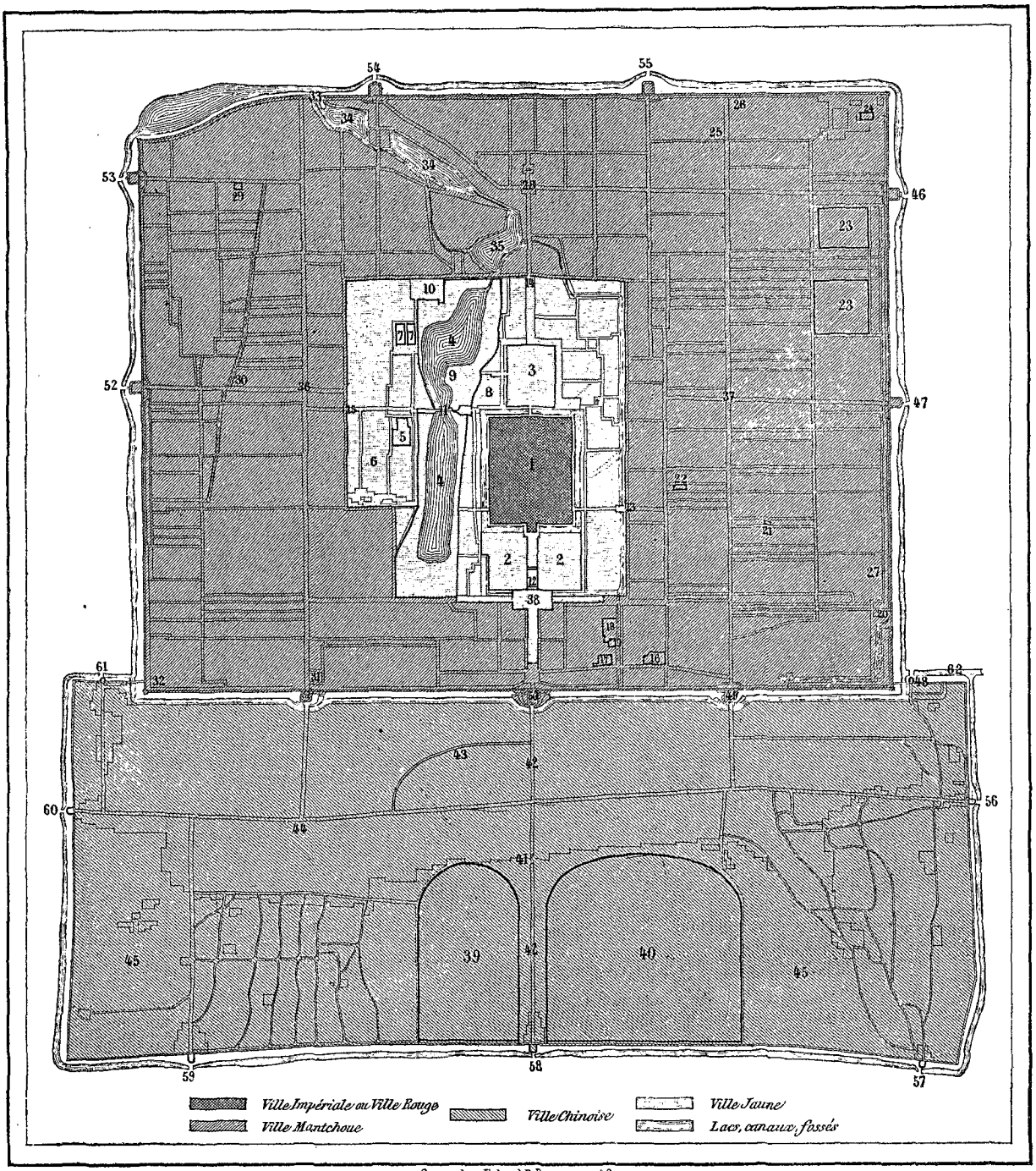
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pékin. — D'après un plan chinois en relief.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

PLAN DE PÉKIN, DRESSÉ PAR M. LE CAPITAINE DU GÉNIE BOUVIER.



Graye chez Erhard, R. Bonaparte 42.

LÉGENDE.

1 Palais impérial.
2 Temples.
3 Montagne de charbon.
4 Mer du Milieu.
5 Le Peh-Tang.
6 Pagode impériale (Kwang-min-Tien).
7 Couvents de bonzes.
8 Pagode des examens.
9 Peï-tha-Sse.
10 Grande place.
11 Pont de marbre.
12 Porte de Tat-Sing.
13 Porte du Tong-houa.
14 Porte de Hao.
15 Porte de Si-houa.
16 Légation française.
17 Légation russe.
18 Légation anglaise.
19 Hôpital des missions de Londres.
20 Ancien observatoire des Jésuites.
21 *Yamoun* des affaires étrangères.
22 Mission catholique de l'Est.
23 Greniers d'abondance.
24 Mission religieuse russe
25 Temple de Confucius.
26 Couvent des mille Lamas.
27 *Yamoun* des Lettrés.
28 Tour de la Cloche.
29 Mission catholique du Nord.
30 Bonzerie et tour.
31 Évêché catholique.
32 Écurie des Éléphants.
33 Temple de Fa-qua ou de Tao.
34 Mer du Nord.
35 Mer des Roseaux.
36-37 Arcs de triomphe de l'Ouest et de l'Est.
38 Magasins des charbons.
39 Temple de l'agriculture.
40 Temple du ciel.
41 Le grand pont.
42 La grande avenue.
43 Passage des Bimbelotiers.
44 Carrefour des exécutions.
45 Terrains en culture.
46 Tong-Tche.
47 Tchi-Koua.
48 Porte de Tong-Pien.
49 d° de Hai-tai.
50 Porte de Tien.
51 d° de Chouen-Che.
52 d° de Pin-Tse.
53 d° de Si-tche.
54 d° de Toa-chang.
55 d° de Ngan-Ting.
56 d° de Cha-coua.
57 d° de Tiang-tse.
58 d° de Houng-Ting.
59 d° de Nan-Si.
60 d° de Couan-tsu.
61 d° de Si-Pien.
62 Grand canal de Toung-tcheou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

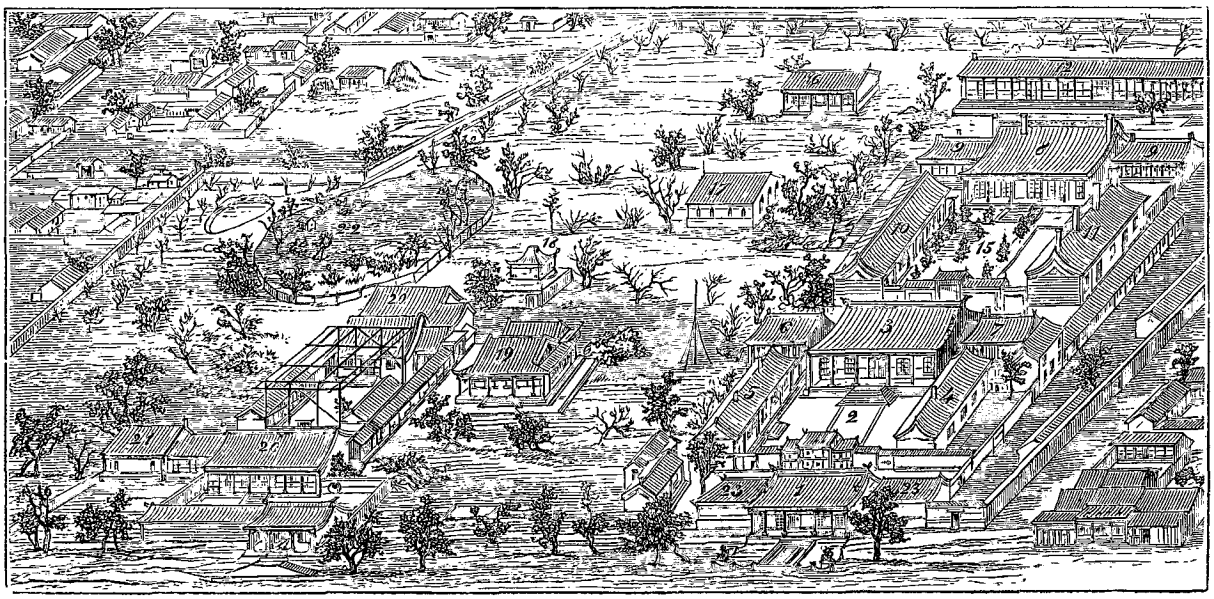
deux, une rampe en pente douce donne accès aux chaises à porteur.

Après bien des difficultés, on a obtenu du gouvernement chinois l'autorisation d'arborer le drapeau tricolore au-dessus du vestibule, et d'y placer au fronton une grande tablette sur laquelle des caractères dorés annoncent le séjour de la légation de France à Pékin. C'est la constatation officielle de la présence de la diplomatie française au sein même de la capitale de l'Empire du Milieu.

Le pavillon (1 [1]), sorte de vestibule qui sert seulement à remiser les palanquins et les chaises à porteurs, a été percé, par les ordres de M. Bouvier, de grandes fenêtres européennes défendues par des barreaux de fer à flèches dorées; de chaque côté (23) sont les logements des concierges de la *Grande-Porte*.

Le portail, conduisant du vestibule à la cour d'honneur, est un chef-d'œuvre d'ornementation; il est rouge et or, avec un toit en porcelaines et des chambranles peints de fresques de nuances délicates et habilement fondues. La cour d'honneur (2), entièrement dallée de marbres, est entourée de bâtiments. Celui de face (3), orné d'un perron monumental, forme les salles de réception composées de deux grands salons, d'une vaste antichambre, et d'une vérandah, avec des colonnades rouge et or et des toits en tuiles vernies, en décore l'entrée. Le bâtiment de droite (4), et celui de gauche (5), d'un même style, mais moins riche, servent de résidence aux élèves interprètes, et au chancelier; les deux petits corps de logis formant les ailes sont occupés, l'un (6) par le secrétaire interprète, l'autre (7) par la salle à manger des élèves, qui ont la jouissance du petit jardin contigu

Cette première cour dont les ornements et les couleurs sont analogues sur ses quatre faces porte le nom de *Cour rouge;* la seconde où sont situés les appartements particuliers du ministre et de sa famille a reçu, à non moins juste titre, le nom de *Cour verte* (15) : les tuiles



Pékin : Plan du palais de la légation française. — Dessin de Lancelot d'après un dessin chinois.

vernies, les peintures des balustres et des colonnades sont du plus bel émeraude rehaussé de filets d'or; on arrive par un portail du même style, mais moins grandiose que le premier, dans la *Cour verte* plantée d'arbustes et de gazons. La résidence particulière du ministre occupe les bâtiments de face (8) : un vestibule, que garnissent à la mode chinoise quatre immenses jardinières pleines de fleurs, et dont le plafond et le parquet sont encadrés de boiseries délicieusement sculptées à jour, y donne accès dans les salons, chambres à coucher, boudoir et salle à manger, meublés à l'européenne; les deux ailes (9) sont occupées par les cuisines, office, salles de bains et logements de femmes de chambre. Les bâtiments de gauche (10) forment l'appartement spécial, et les bureaux du ministre, ceux de droite (11), sont réservés aux visiteurs.

1. Voir sur la gravure du palais de la légation française les chiffres correspondants.

On concevra facilement par cette description, comment la forme quadrilatérale strictement adoptée, le peu d'élévation des bâtiments, la distribution parfaite des pièces, et la régularité des vestibules communiquant tous les uns aux autres, font des maisons chinoises les habitations les plus commodes, et les plus agréables; il est vrai qu'elles occupent un terrain considérable, eu égard à la population qu'elles peuvent contenir.

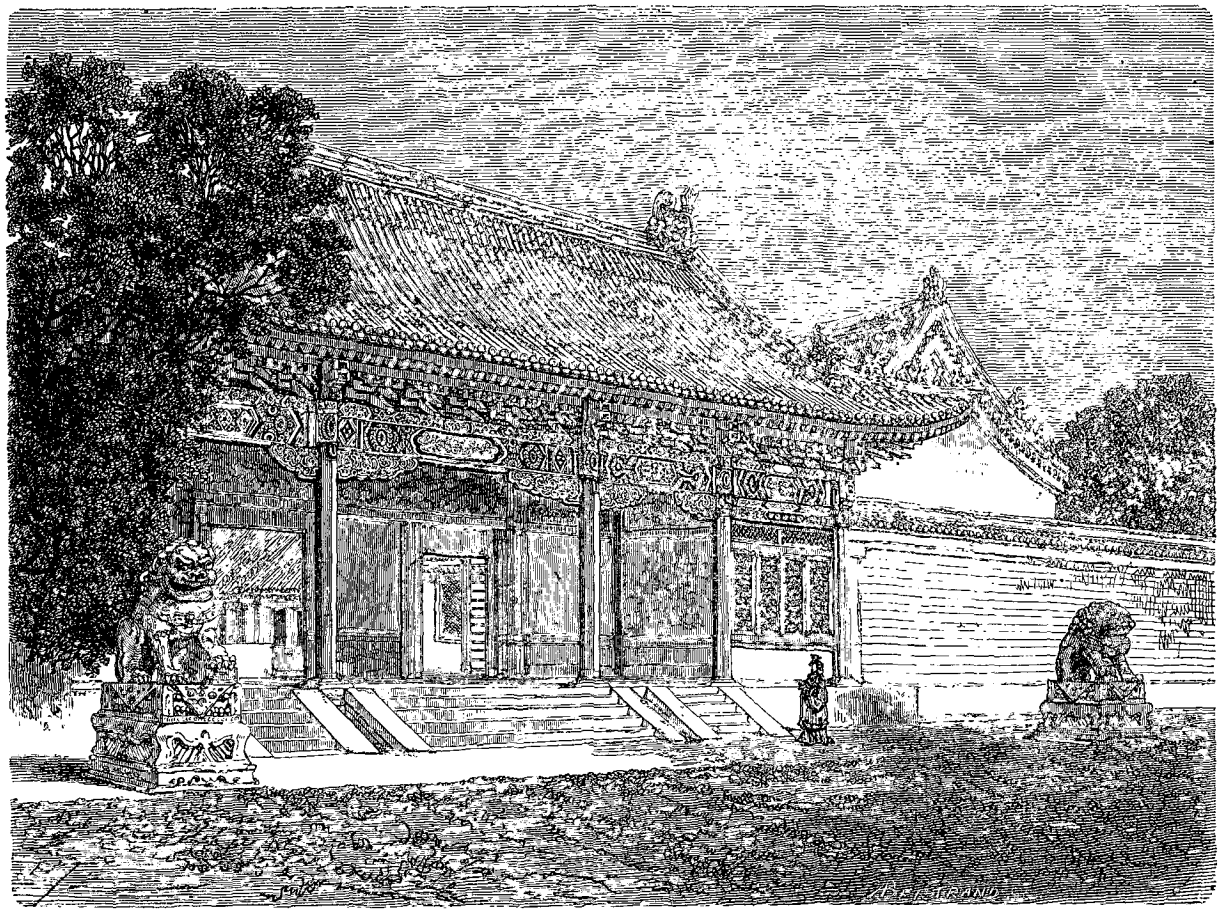
Derrière les appartements particuliers est un long corps de logis (12) séparé par un jardin planté de bosquets de lilas, de camélias, d'hydrangées, et de groupes de grands arbres; une vérandah règne sur toute la façade. C'est là que sont les logements des domestiques spécialement attachés au service de la maison du ministre : c'est-à-dire le maître d'hôtel français, le boulanger, le lampiste, le tailleur et le blanchisseur chinois avec tout leur attirail, puis la lingerie et le magasin aux provisions contenant le vin, les conserves alimentaires

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et l'épicerie apportés de Shang-haï. En Chine, il faut un domestique spécial pour chaque service, et le palais de la légation en loge toute une armée.

A droite du *jardin des lilas*, est une porte qui donne sur une avenue dépendante du Tsing-Kong-Fou et contenue dans ses murs : d'un côté se trouve l'habitation des gendarmes (13), de l'autre, les écuries (14), au numéro 16 le logement du médecin, le numéro 17 est une petite chapelle construite par M. Bouvier, mais non encore consacrée lors du départ de M. de Bourboulon. 18, kiosque élevé sur un piédestal en briques avec escalier en pierre : autour de la corniche est un enroulement de parchemins à lettres d'or admirablement imités par l'artiste, qui s'est plu à y inscrire les maximes les plus épigrammatiques de la philosophie chinoise, telles que celle-ci : *L'homme est un enfant né à minuit; quand il voit lever le soleil, il croit qu'il n'a jamais existé;* ce qui raille sagement l'incrédulité dogmatique, résultat de l'inexpérience ; ou bien encore celle-là : *La langue des femmes s'allonge de tout ce qu'elles ôtent à leurs pieds;* ce qui prouve que le même proverbe sur la loquacité des femmes règne dans tous les pays du monde.

De jolies colonnades de bois peintes en vert et rouge soutiennent le toit de ce kiosque, entouré de balustrades en pierre : sur le haut du toit est couché un dragon à deux têtes qui semble en défendre l'approche avec ses gueules menaçantes; cet animal, qu'on retrouve dans toutes les maisons chinoises, en est constitué le gardien et doit en écarter les maléfices; c'est une ancienne superstition qui n'a plus de créance, mais qu'on a conservée comme tout ce qui vient des âges passés.



Pékin : Porte principale ou d'honneur de la légation anglaise. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Enfin à chaque bout des poutrelles qui correspondent aux colonnades, on voit un œil grand ouvert; en l'honneur de l'Europe, l'artiste chinois a fait ces yeux d'un beau bleu d'azur, couleur complétement inconnue dans l'Empire du Milieu.

Le numéro 19 est un pavillon entouré d'escaliers et de perrons en pierre avec un péristyle : c'est la salle de billard et la bibliothèque. Le *yamoun* du premier secrétaire de la légation (20) qui se trouve à l'extrémité gauche du parc, complétement en dehors des autres bâtiments, est en petit la répétition du palais du ministre. Il contient une porte ovale très-curieuse, et un beau jardin planté de volcamerias, de camélias et d'hortensias poussés en pleine terre dans leur pays natal avec une vigueur et à une hauteur inconnues des jardiniers européens.

A gauche du *yamoun* qui a une entrée particulière sur la rue de *Toûn-thian-mi-thian,* sont deux pavillons où habite le second secrétaire (21)..

Tous les corps de logis ont des portes vitrées avec des galeries en bois qui les font communiquer au beau et vaste parc du Tsing-Kong-Fou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce parc, entouré de murailles épaisses de six mètres de haut, a une contenance d'environ un hectare : une avenue de robiniers lui fait une ceinture sur les deux faces où il n'y a pas de constructions; des pins gigantesques, des thuyas, des cèdres noirs, des acacias et des saules au feuillage transparent y forment une futaie élevée; on y rencontre de distance en distance des rochers artificiels et des bassins en rocaille qu'on passe sur des ponts de bois rustiques, mais sous lesquels il n'y a pas d'eau, ni de conduits pour en amener.

Les fleurs annuelles de pleine terre sont presque inconnues à Pékin : c'est en pots ou dans de vastes caisses placées dans les vestibules des appartements que les Chinois du Nord cultivent toutes ces merveilles du règne végétal si appréciées de nos horticulteurs. Le vent du nord-ouest souffle souvent avec violence dans les plaines de la Province impériale, et il apporte avec lui de la Mongolie des tourbillons d'une poussière jaune, contenant des parcelles minéralogiques, qui la font s'attacher aux fleurs, trop délicates pour supporter leur contact brûlant. La poussière de Mongolie est un véritable fléau à Pékin, et, quand les rafales soufflent pendant des semaines entières et ne sont pas entremêlées de pluies bienfaisantes, les habitants, les habitations et les végétaux semblent avoir été roulés dans la farine. Aussi le potager du Tsing-Kong-Fou, situé derrière les communs, ne contient-il que des légumes grossiers et rustiques, les plus délicats demandant à être abrités sous des toits de paille ou des cloches de verre.

La merveille du parc de la légation de France est l'enclos des Antilopes *Houan-yang* (22).

Le paysage en est très-tourmenté : il contient des rochers, des vallons, des coteaux, des précipices, des forêts habilement ménagés par le décorateur chinois; c'est un monde en miniature qui rappelle un peu les boîtes de joujoux de Nuremberg.

Un grand aigle noir, bien vivant malgré la perte de sa liberté, est attaché par la patte à une chaîne de fer sur le sommet du rocher le plus abrupte : autour de lui bondissent une douzaine de ces charmantes antilopes *Houan-yang*[1] (*mouton jaune*) au pelage fauve clair et dont les petites cornes noires se retournent élégamment en spirales derrière la tête. Ainsi le roi des oiseaux est condamné à assister enchaîné aux ébats de ces timides animaux dont il fait sa proie la plus ordinaire dans les steppes de Mandchourie. Il est vrai que tout roi qu'il soit, celui-ci a un air très-débonnaire, et paraît avoir pris en philosophe son parti de ce nouveau supplice de Tantale.

Cette description du palais de la Légation de France à Pékin, donnera aux lecteurs une idée exacte des *Fou* chinois, qui sont tous construits sur un modèle analogue. Les planches des pages 127 et 128, représentant les détails d'architecture du *Yang-Kong-Fou*, palais de la légation anglaise, achèveront de leur expliquer la disposition intérieure de ces habitations.

Les légations de Russie, d'Angleterre et de France sont situées dans le même quartier de la *ville tartare*, à peu de distance les unes des autres.

En suivant à gauche la rue de *Toûn-thian-mi-thian*, on traverse un canal près duquel est la légation russe; en remontant ce canal, et du même côté, on rencontre la légation anglaise dont les bâtiments sont plus grandioses, l'architecture plus soignée qu'au Tsing-Kong-Fou, mais où il n'y a pas de parc, ni de place pour en créer un.

Ainsi l'installation de la diplomatie étrangère dans la capitale du Céleste Empire était devenue un fait accompli, et malgré les sourdes résistances du gouvernement chinois les trois plus grandes puissances de l'Europe résidaient définitivement à Pékin.

Les négociations politiques s'en ressentirent par la facilité et la promptitude avec lesquelles les plus graves décisions furent prises; auparavant il fallait des années pour que les ministres européens habitant à l'autre extrémité de l'Empire obtinssent des réponses dénaturées le plus souvent par la mauvaise volonté des vice-rois de Canton et de Nankin; aujourd'hui on peut s'adresser directement et sans intermédiaire au pouvoir impérial.

RÉVOLUTIONS DE PALAIS ET NÉGOCIATIONS POLITIQUES.

(Mars 1861. — Mai 1862.)

Mort de l'empereur Hien-Foung. — Révolution de palais. — Régence des deux impératrices. — Le prince de Kong, premier ministre. — Les princes de Y et de Tchun s'étranglent dans la prison honorable. — Exécution publique du grand mandarin Sou-Chouen. — Négociations en faveur des chrétiens. — Les missions catholiques en Chine. — Immenses concessions obtenues. — Décret impérial en faveur de la liberté de conscience. — Adresse des néophytes chinois au ministre de France.

L'empereur *Hien-Foung* n'était pas revenu ainsi qu'on l'avait annoncé; effrayé de la rapide victoire des Européens, et de leur établissement dans sa capitale, il s'était enfermé dans son palais de *Ge-Holl*, sur la frontière de Mandchourie, et y achevait, au milieu de son harem et de quelques favoris opposés à l'influence étrangère, une vie consumée par de précoces excès.

Le prince de *Kong*, un de ses frères cadets, qui seul avait eu le courage d'entrer en relations avec les armées alliées, lors de l'invasion, était resté à Pékin, et, sous le titre de ministre des relations étrangères, y dirigeait réellement les affaires de l'empire.

Ce fut à lui que le ministre de France alla rendre une visite officielle, quelques jours après son arrivée à Pékin.

M. de Bourboulon fut reçu courtoisement à la pagode de *Hia-hing-tse*, où sont les bureaux du ministère; le prince était entouré de ses quatre assistants, les grands mandarins, *Wen-Siang*, *Hen-Ki*, *Tchoung-Heun* et *Kwei-liang*. La conversation, qui eut lieu par l'entremise du secrétaire-interprète, après l'échange de mutuels compliments, roula sur des sujets peu sérieux, et n'ayant

1. Cette espèce d'antilope, encore inconnue en Europe, est de la taille d'une chèvre; elle est complétement domestique dans le nord de la Chine, et sa chair, très-estimée, se vend dans tous les marchés. Son acclimatation serait facile à cause de l'analogie des climats.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aucun trait aux affaires. Les Chinois sont extrêmement curieux des choses de l'Europe, et s'en informent chaque fois qu'ils en trouvent occasion.

Cependant, sauf l'exécution des charges financières acceptées par le gouvernement chinois en indemnités des frais de guerre, il était difficile à la diplomatie européenne d'obtenir des concessions sérieuses du prince de *Kong;* ce dernier trouvait dans l'éloignement de l'empereur, son frère, un motif de non recevoir perpétuel, et d'un autre côté, il eût été maladroit, tout en exagérant la complète exécution des traités, de ne pas ménager la position du prince de *Kong*, véritable appui des Européens contre la camarilla hostile qui régnait à *Ge-Holl*.

Cette fausse situation se prolongea pendant six mois jusqu'à la mort de l'empereur *Hien-Foung* qui eut lieu le 22 août 1861 : *Hien-Foung*, qui n'avait encore que trente-trois ans, usé et vieilli par la débauche, avait succombé aux suites d'une rapide consomption.

Le 25 août, le prince de *Kong* donnait avis par dépêche à M. de Bourboulon, que l'*empereur était parti dans la journée du* 22, *monté sur le dragon, pour rejoindre les pays d'en Haut, et qu'en conséquence les relations diplomatiques devaient être interrompues pendant le temps convenable.*

L'étiquette du deuil est très-sévère en Chine, et comme nous aurons occasion de le dire plus tard, elle est particulièrement rigoureuse, lors du décès du souverain régnant.

La mort prématurée de *Hien-Foung*, qui ne laissait d'autre héritier qu'un faible enfant de six ans, allait mettre aux prises les deux partis qui se disputaient l'empire.

Le premier, composé des princes de *Y-tsin-Houang* et de *Tchun*, alliés à la famille impériale et du grand mandarin *Sou-Chouen*, avait formé dès l'époque de la retraite de l'empereur à *Ge-Holl*, un triumvirat destiné à exploiter sa faiblesse. S'enveloppant dans les mystères d'un éloignement dont la durée n'était pas calculable, et repoussant nettement les faits accomplis, il dictait, au nom du nouveau souverain qu'il gardait à vue, des arrêts de nature à détruire l'influence acquise par le parti opposé. Le triumvirat appuyait d'ailleurs son autorité sur un décret impérial qui l'avait constitué en conseil de régence.

Le prince de *Kong* et le prince de *Tching*, oncles du jeune empereur, soutenus par les grands mandarins *Wen-Siang* et *Kwei-Liang*, n'acceptèrent pas ce prétendu décret produit après coup, et non enregistré dans les formes voulues.

Une lutte devenait inévitable; il s'agissait de savoir qui l'emporterait du parti favorable aux idées nouvelles ou de ses adversaires déclarés.

On comprendra avec quelle anxiété le ministre de France en attendait les résultats : il songeait aux conséquences possibles de la chute du prince de *Kong* pour les quelques Européens établis dans cette grande ville, loin de tout secours et à la merci d'une population qui pouvait devenir hostile.

L'odieux attentat de Toung-Cheou avait prouvé le peu de respect des Chinois pour les parlementaires, et leur facilité à violer cruellement le droit des gens.

Le prince de *Kong* se rendit à *Ge-Holl* vers la fin d'octobre, gagna à sa cause les deux impératrices, veuves de *Hien-Foung*, dont la seconde était la mère du jeune empereur, et, malgré l'opposition du conseil de régence, fit décider le retour de la cour à Pékin le 1er novembre.

La *Gazette officielle*, en annonçant cet heureux événement, défendait à la population de se porter sur le passage du cortége impérial, qui devait rentrer par la Porte du Nord, et les ministres Européens avaient été priés de s'abstenir de diriger leurs promenades vers cette partie de la ville.

Le prince de *Kong*, accompagné des dignitaires de son entourage, ainsi que de tous les hauts fonctionnaires, partit le 30 octobre pour se rendre au-devant de la cour, qui fit son entrée au jour indiqué.

Le lendemain matin, les princes de *Y* et de *Tchun* qui croyaient leur position au-dessus de toute attaque, furent arrêtés chez eux et conduits en prison, sans tenter aucune résistance.

Il n'en fut pas de même de *Sou-Chouen*, le plus défiant et le plus audacieux des membres du conseil de régence : il s'était improvisé une garde, et suivait le cortége impérial à une journée de marche en arrière; le jeune prince de *Tching*, qui s'était chargé personnellement de l'arrêter, le rejoignit à quelques lieues de Pékin, dans un yamoun, où il avait passé la nuit, traversa les rangs de ses gardes du corps, qui n'osèrent porter la main sur la personne sacrée de l'oncle du jeune empereur, lui signifia qu'il était porteur d'un édit d'arrestation, et qu'il eût immédiatement à ouvrir la porte de sa chambre qu'il tenait hermétiquement fermée, sans quoi il allait la faire enfoncer, ne répondant plus alors des conséquences que pourrait avoir sa résistance.

Sou-Chouen entr'ouvrit sa porte, « m'arrêter, dit-il, en vertu de quel ordre! et qui a le droit de faire des édits, si ce n'est le conseil de régence?

« Si vous ne reconnaissez pas la légalité de l'édit, répondit le prince de *Tching*, c'est en mon nom personnel que je vous donne l'ordre de vous rendre prisonnier! » et, en même temps, le prince, qui est jeune et vigoureux, poussa la porte et mit la main sur le vieux mandarin que ses partisans avaient abandonné et qui ne put se défendre plus longtemps.

Le même jour parut dans la *Gazette de Pékin* un décret impérial annonçant la dissolution du conseil de régence, et la mise en jugement des tout-puissants favoris du dernier empereur. Un autre décret proclamait le prince de *Kong*, *I-tchen-Wouang*, c'est-à-dire *prince chargé de la direction suprême*, ou autrement premier ministre; le titre de régente de l'empire était décerné à la première impératrice.

Cependant le *Tsing-Pou*, ou *haute cour de justice*, fit son rapport sur les accusés dans les vingt-quatre heures, et ils furent condamnés en dernier ressort par le grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

conseil, composé des ministres et de tous les membres de la famille impériale.

Cet acte d'accusation est d'autant plus remarquable, que le principal point en est l'attentat de *Toung-Cheou*, dirigé par le prince de *Y*, et qu'ainsi le manque de foi vis-à-vis des gouvernements européens est imputé comme un crime aux plus puissants personnages de l'empire.

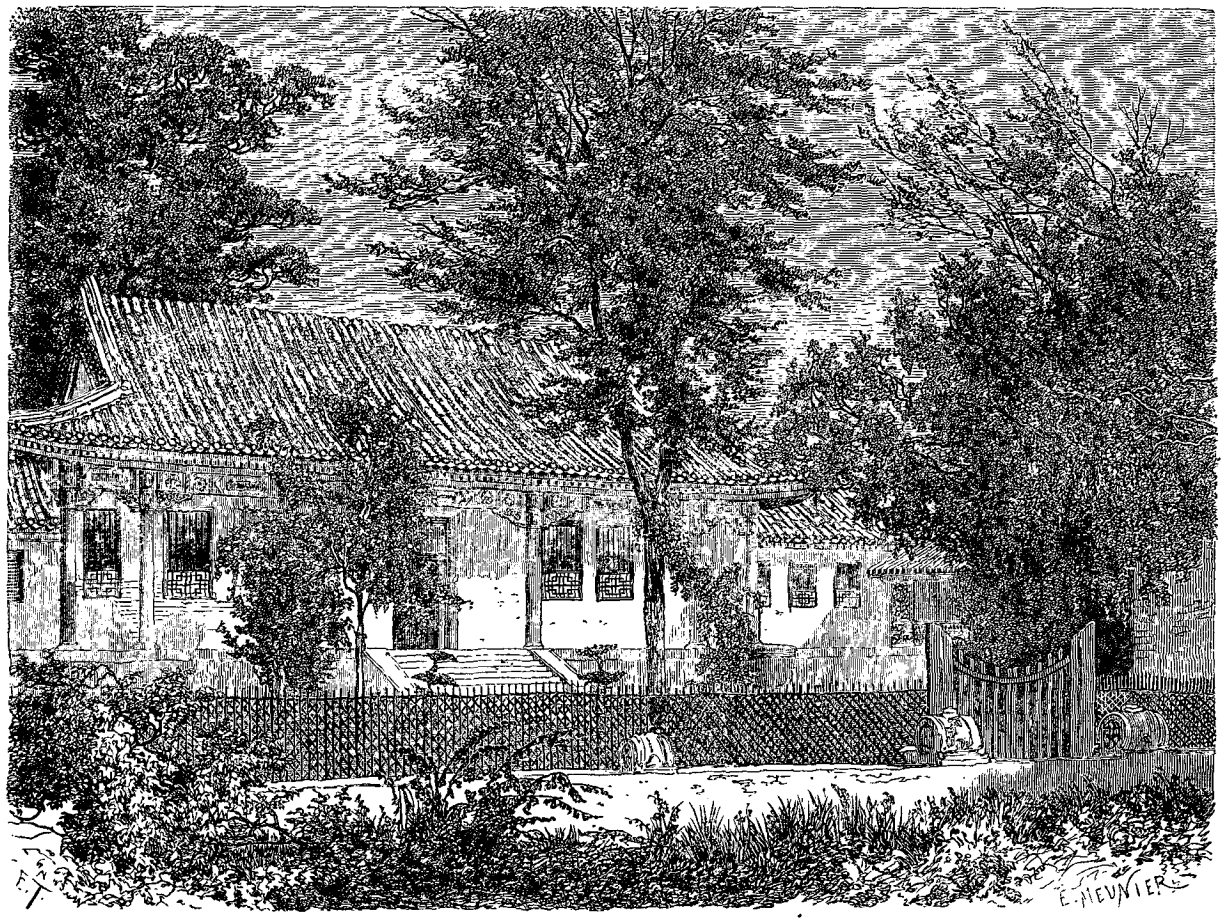
Un tel langage mis dans la bouche du jeune souverain qui venait de monter sur le trône, les termes dans lesquels il est parlé dans ce document solennellement adressé à tout l'empire de ces nations étrangères si méprisées jusqu'alors, dénotaient un changement complet dans l'esprit de ce gouvernement, représenté si longtemps et à juste titre comme l'ennemi irréconciliable de toute civilisation nouvelle.

Voici le résumé de l'acte d'accusation :

« 1° Avoir amené la destruction de l'armée mongole, et avoir fait mettre en doute par les étrangers la bonne foi du souverain;

« 2° Au lieu de chercher un dénoûment pacifique, n'avoir su imaginer qu'un guet-apens, dont le résultat a été de déshonorer l'empire aux yeux des Européens, et de justifier de terribles représailles, entre autres l'incendie du palais d'Été;

« 3° Avoir manqué de respect à l'autorité de l'empereur, en se servant de choses à son usage, en *buvant dans sa coupe*, etc., etc.;



Pékin : Légation française. — Yamoun du secrétaire. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

« 4° Avoir commis le crime de lèse-majesté, en s'arrogeant des prérogatives réservées à la personne sacrée du Fils du ciel, etc. »

Le 7 novembre au soir, la sentence de condamnation fut prononcée : les trois chefs de l'ancien conseil de régence devaient subir la *mort lente*, c'est-à-dire être coupés en morceaux membre par membre!

C'était la pénalité appliquée par la loi chinoise, dont le *Tsing-Pou* est le dépositaire, aux crimes dont ces malheureux avaient été convaincus.

Cependant la peine fut commuée, et un des princes de la famille impériale porta aux princes de *Y* et de *Tchun*, dans la *prison honorable*[1], où ils étaient détenus depuis leur arrestation, le décret de *clémence* qui leur *permettait* de se donner la mort eux-mêmes avec la ceinture de soie destinée à cet usage.

A la même heure (9 novembre 1861), *Sou-Chouen*, qui n'avait pas obtenu cette faveur réservée aux membres de la famille impériale, avait la tête tranchée sur une des places de la *ville chinoise*, lieu habituel des exécutions des plus vulgaires criminels! Ce vieux mandarin resta impassible devant la mort. Assis stoïquement dans la

1. La prison honorable est une geôle particulière réservée aux membres de la famille impériale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

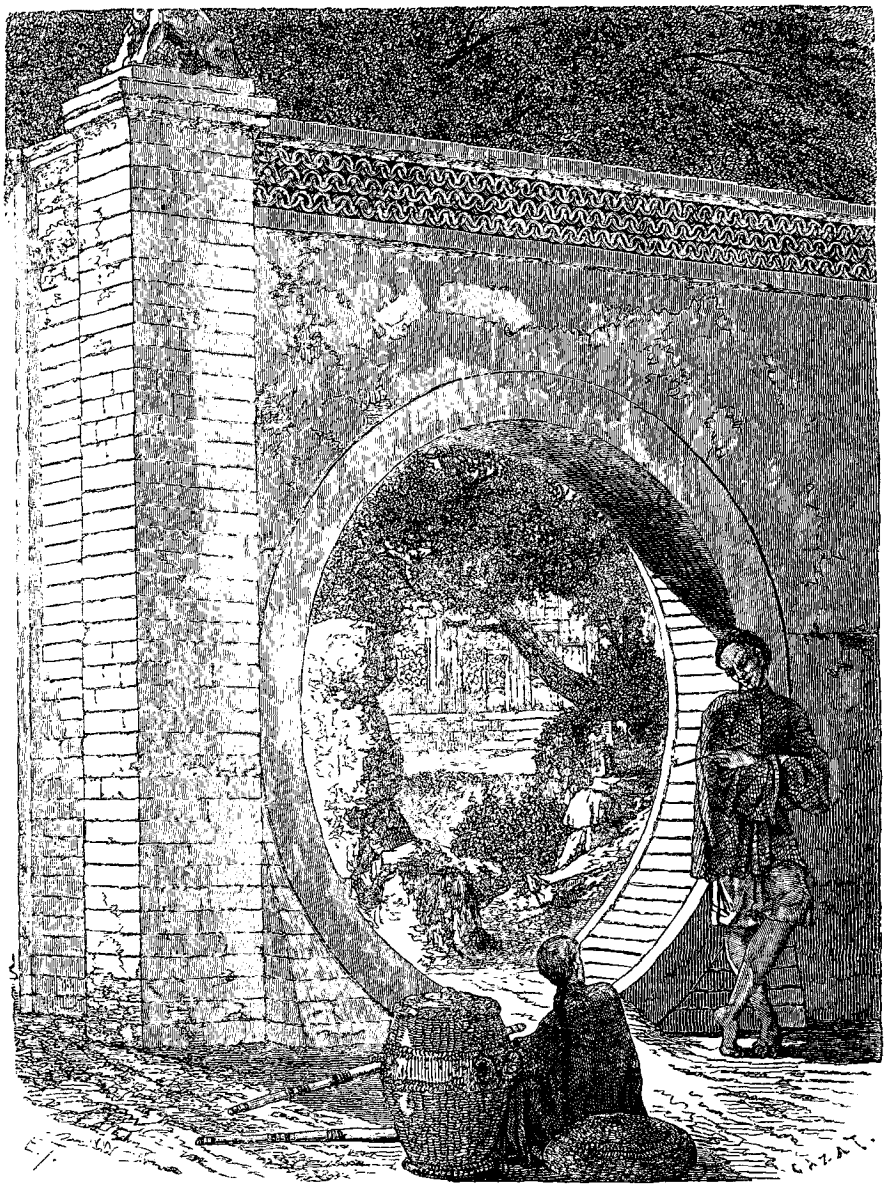
charrette attelée d'une mule qui le conduisait au supplice à travers les rangs pressés d'une immense multitude, il se contentait de secouer de temps en temps sa belle robe de soie que couvrait la poussière des rues, comme s'il allait rendre visite officielle à quelque grand personnage.

Comme tous les Orientaux, les Chinois sont doués au plus haut point du courage passif qui les rend indifférents à la mort.

Ainsi se termina, sans secousses populaires, cette révolution de palais, qui a eu pour résultat d'installer définitivement aux affaires le parti favorable aux idées nouvelles. Désormais les négociations allaient devenir faciles ; le prince de *Kong* était maître du gouvernement.

Cependant la position faite aux missionnaires catholiques par les derniers traités n'était rien moins qu'assurée. Or, pour la France, la question des missions absorbe presque toute l'importance politique.

On a dit avec raison que le gouvernement français



Pékin : Porte du Yamoun ci-contre. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

agissait avec discernement en Chine en s'y plaçant sur le terrain religieux, et qu'il y avait acquis en influence, ce qu'il n'avait pu encore gagner sur le terrain commercial et industriel.

Malgré les traités, les autorités provinciales, s'autorisant d'un article du code des anciennes lois chinoises, prescrivaient dans leurs édits les rigoureuses pénalités portées depuis un siècle contre les chrétiens.

Il fallait à tout prix soustraire les chrétiens aux vexations et aux injustices dont ils étaient l'objet, et arrêter les persécutions qui se renouvelaient déjà dans l'intérieur de l'empire.

Le ministre de France comprit qu'un décret impérial témoignant hautement de la liberté de conscience, et ordonnant la destruction des tablettes du code pénal où étaient inscrites les lois persécutrices, était le seul moyen

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pratique de mettre fin à ce fâcheux état de choses. L'obtention de ce décret fut le sujet de négociations diplomatiques qui durèrent plus de deux mois.

Rien de plus curieux que le récit des entrevues qui eurent lieu entre *Wen-Siang*, un des acolytes du prince de *Kong*, et M. Trèves, chargé des fonctions de secrétaire de la légation française.

Le négociateur chinois avait à sa disposition toute une série d'arguments aussi spécieux qu'habiles;

« Vous nous avez dit vous-même, répondait-il à M. Trèves, que vos missionnaires ne venaient dans notre pays que pour prêcher le bien et pratiquer la vertu; ce ne sont donc pas des hommes politiques dont vous inondez la Chine pour arriver à son absorption?

« Pourquoi ne respectent-ils pas mieux le caractère officiel de nos fonctionnaires? pourquoi leur adressent-ils des lettres inconvenantes? pourquoi, enfin, agissent-ils sur le peuple pour le détacher de la soumission qu'il doit aux autorités?

« J'accorde, pour vous être agréable, qu'ils prêchent le bien et pratiquent la vertu, mais vous ne sauriez croire quels embarras ils nous suscitent dans les provinces, et ce qu'il faut de patience à nos mandarins pour les y supporter.

« Il fut un temps où notre grand empereur *Khang-hi* accorda à vos missionnaires une protection spéciale, les combla d'honneurs, les logea même dans son propre palais [1]. Je le comprends, parce qu'alors ils nous rendaient de grands services; ils nous enseignaient le cours des astres, nous apprenaient à fondre des canons, nous accompagnaient à la guerre, et nous aidaient à rédiger les traités.

« C'était des hommes utiles, et vous n'ignorez pas qu'ils ne durent leur perte qu'à eux-mêmes; si vous avez étudié notre histoire et la leur, vous savez qu'ils eurent entre eux de très-vives querelles; les différents ordres n'étaient pas d'accord sur les pratiques de leur religion; les uns voulaient conserver les formes du culte que nous rendons à nos ancêtres, les autres les repoussaient comme entachées de ce qu'ils appelaient *superstition*.

« Que sais-je? Quelle idée pouvons-nous avoir d'une doctrine sur laquelle ceux qui l'enseignent ne sont pas eux-mêmes d'accord? Toutes ces discussions vont-elles revenir?

« Vont-ils prêcher la doctrine chacun à leur guise? Vont-ils faire naître des dissensions dans le peuple qui les écoute?

« Je prévois bien des difficultés!... »

M. Trèves, répondit victorieusement à ces arguments subtils du mandarin chinois, et quand enfin il vint à parler de la parfaite liberté des cultes qui régnait en France, comme *Wen-Siang* l'interrompait pour lui demander si les bouddhistes pourraient bâtir une pagode à Paris : « Très-certainement, Excellence, » répondit-il. *Wen-Siang* et ses deux acolytes parurent fort étonnés, et ne trouvèrent rien à répondre.

On se sépara, *chacun ayant prouvé sa bonne foi;* ce qui est un terme convenu dans la diplomatie chinoise; la nation qui en manque le plus met toujours la sienne en avant.

Cependant le gouvernement chinois ne se pressait pas d'accomplir ses promesses; le ministre de France dut témoigner son mécontentement en s'abstenant au nouvel an de faire ni de recevoir aucune visite des hauts fonctionnaires de Pékin.

Enfin le 7 avril 1862 parut dans la *Gazette officielle* le décret impérial si longtemps attendu.

Ce décret, qui restera justement célèbre, ordonne :

« 1° Que les missionnaires soient reçus avec honneur par les mandarins chaque fois qu'ils désireront les voir;

« 2° Que les chrétiens chinois soient exemptés de toutes contributions pour les cérémonies religieuses en dehors de leur culte;

« 3° Que les anciennes planches, ayant servi à la *réimpression des Codes* [1] où étaient inscrites des peines et des mesures restrictives contre la religion catholique, soient entièrement détruites et anéanties;

« 4° Qu'enfin, les établissements religieux, églises et autres lieux, ayant appartenu aux missions catholiques, avant leur expulsion au dix-huitième siècle par l'empereur *Kia-king*, leur soient rendus ou tout au moins compensés par la cession de propriétés équivalentes. »

Nos missionnaires accueillirent avec grande joie ces restitutions, au sujet desquelles Mgr Languillat, de la Compagnie de Jésus, l'un des évêques les plus distingués de Chine, disait que ce décret semblait avoir été promulgué par un empereur très-chrétien.

« A mon avis, monsieur le Ministre, écrivait-il à M. de Bourboulon, l'obtention de cet édit impérial assurera à la légation de France une page immortelle dans les annales de nos missions! Le 22 mars 1692 et le 7 avril 1862, voilà deux dates que nous n'oublierons jamais!

« Daignez achever votre belle œuvre, monsieur le Ministre, en obtenant du gouvernement que le décret soit imprimé sur papier jaune portant la figure du dragon [2]; et tel que le grand empereur *Khiang-hi* en donnait autrefois à chaque missionnaire. »

Les vœux de Mgr Languillat furent exaucés, et depuis ce temps nos missionnaires peuvent voyager partout avec ce document protecteur, qu'ils considèrent comme leur meilleur sauf-conduit.

Ainsi, non-seulement l'exercice de la religion chrétienne, dégagée de toute restriction, est complétement libre, mais encore dans toutes les capitales des dix-huit provinces de l'empire chinois, dans un grand nombre de villes importantes, et même jusqu'en Mongolie et en Mandchourie, les missions ont été mises en possession de biens fonciers représentant une valeur financière considérable!

Nous n'entrerons pas dans de plus longs détails sur

1. Wen-Siang fait allusion ici à la position conquise en Chine par les jésuites à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle.

1. Le code chinois se réimprime tous les sept ans.
2. Le jaune et le dragon sont les attributs du pouvoir impérial.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce sujet qui appartiendrait plutôt à une histoire des missions catholiques qu'à une relation de voyage.

Qu'il nous suffise seulement de dire que le 13 mai 1862, cinq jours avant le départ de M. et de Mme de Bourboulon qui retournaient en Europe par la Mongolie et la Sibérie, une députation des chrétiens chinois de toutes les provinces vint présenter au ministre de France une adresse témoignant de la plus profonde gratitude.

PROMENADE DANS PÉKIN.

La ville mongole. — Plan et topographie de Pékin. — Magnifique panorama. — Remparts, portes, fortifications et fossés de la ville.

Avant de visiter les monuments de Pékin, avant de se promener dans ses rues populeuses, avant d'admirer ses points de vue pittoresques et ses perspectives grandioses, il est de toute nécessité que le lecteur ait une idée exacte de la topographie de cette grande ville.

Pékin est situé par 114° 7′ de longitude, et 39° 54′ de latitude dans une grande plaine qui s'étend jusqu'au golfe de *Pe-tche-li*, à soixante-dix kilomètres à l'est.

Cette ville est à peu près à égale distance de deux cours d'eau, le *Peï-ho* et le *Wen-ho*, qui vont se réunir à quelques kilomètres au nord de Tien-Tsin.

Les lacs et les fossés de Pékin sont alimentés par un canal qui vient des étangs de *Iuen-min-yuen*, le palais d'Été, et qui traverse la face nord de l'enceinte de la ville mantchoue, sous une voûte fermée par une grille en bois qu'on découvre au loin de la campagne; un autre canal qui sort de la ville chinoise près de la porte de *Tong-Pien* relie Pékin au *Peï-ho*, et par suite à *Tien-Tsin*, et au grand canal impérial qui y amène les marchandises du centre, et même du sud de la Chine. C'est ce canal qui passe à *Pa-li-kiao*.

Le sol, sur lequel est bâti Pékin, est sablonneux; à quatre mètres de profondeur se trouve une couche argileuse qui semble appartenir à une formation récente. Les environs sont bien cultivés en légumes, sorghos et blés; de nombreux chemins creux, couverts de taillis ombrageant des cimetières, sillonnent la campagne environnante. De chaque porte partent en ligne droite des voies de quatre-vingts mètres de largeur, qui se prolongent jusqu'à cinq kilomètres de la ville; là elles sont remplacées par des routes mal entretenues. Une chaussée dallée dans un état de dégradation complet commence à la porte de *Tchi-Houa*, et relie *Tong-Cheou* à Pékin; une autre chaussée partant de la porte de *Si-tche* conduit à *Yuen-min-yuen*.

Douze faubourgs entourent la capitale, mais ils ne sont pas bien considérables; on y voit un grand nombre de briqueteries et des établissements de maraîchers et de fleuristes. D'après le dernier recensement ordonné par l'empereur *Hien-Foung*, en 1852, la population de Pékin serait d'environ deux millions d'habitants, chiffre qui ne paraît pas exagéré aux Européens qui ont habité la ville.

1. Nous devons ces renseignements à M. le capitaine Bouvier, qui a bien voulu nous confier le résumé de ses travaux topographiques pendant son séjour à Pékin.

Le mot *Pe-King* signifie *cour du nord*, en opposition à *Nan-King* qui veut dire *cour du midi*.

C'était à Nankin que le souverain faisait autrefois sa résidence, mais les continuelles incursions des Tartares obligèrent, en 1403, l'empereur *Ioung-lo* à transporter sa cour dans les provinces septentrionales, pour être plus à portée de s'opposer aux envahissements des nomades; il substitua alors au nom de *Chien-tien-fou*, que portait sa nouvelle capitale, celui de Pékin qu'elle a gardé depuis. Pékin est resté dès lors, malgré les changements de dynastie, la capitale de l'Empire chinois. Son pourtour est de trente-trois kilomètres de tour, et sa superficie de six mille hectares. Elle est composée de deux villes différentes, entourées chacune de remparts et de fossés, et qui ne sont reliées l'une à l'autre que par trois portes fortifiées : la ville mongole (*Nei-tchen*) ou la ville officielle et militaire au nord, et la ville chinoise (*Oueitchen*) ou la ville marchande au sud.

La ville mongole a la forme d'un rectangle, dont les faces sont dirigées vers les quatre points cardinaux, et dont l'angle nord-ouest est abattu; neuf portes y donnent accès, savoir :

Au nord, *Ngan-ting-men* [1], la porte de la Paix, qui est celle par où les alliés entrèrent à Pékin. *Toa-chang-men*, la porte de la Victoire;

A l'ouest, *Si-tche-men*, la porte de l'Ouest. *Pin-tse-men*, la porte de la Soumission;

A l'est, *Tong-tche-men*, la porte de l'Est. *Tchi-kouamen*, la porte du Peuple;

Au sud, *Tien-men*, la porte de l'Aurore. *Hai-tai-men*, *Tchouen-tche-men* (ces deux dernières ont reçu les noms de deux empereurs).

Chacune des trois portes du sud de la ville mantchoue communiquent avec la ville chinoise par une demi-lune fortifiée. De toutes ces portes sortent des boulevards de trente mètres de largeur qui sont presque tous dirigés vers un des quatre points cardinaux et divisent la ville en grands carrés. Ceux-ci sont partagés à leur tour par des rues parallèles de dix mètres de largeur en carrés plus petits, reliés par une foule de ruelles étroites orientées de toutes les façons.

Les boulevards sont formés d'une chaussée pierrée élevée au-dessus des accotements; les autres rues sont en terre. Les maisons qui bordent les premiers ont un aspect misérable; elles n'ont pas d'étages, sauf quelques-unes qui possèdent un entre-sol servant de magasin. Quelques boutiques sont richement décorées en bois sculpté; on y rencontre cependant des établissements impériaux et des temples reconnaissables à leurs toits jaunes ou verts; les palais, les *Fou* et les hôtels des mandarins ont tous leur entrée dans des ruelles, et les grands arbres de leurs parcs en font seuls soupçonner le voisinage.

Au centre de la ville mantchoue est une enceinte formée par un mur de clôture percé de quatre portes fortifiées; c'est la ville Jaune ou *Houang-tchen*, dont la superficie est d'environ 668 hectares. Elle contient beaucoup

1. *Men*, en chinois, veut dire porte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de pagodes et de *Fou*, appartenant aux grands dignitaires de l'Empire : la partie occidentale en est occupée par des jardins impériaux, qui sont groupés autour de deux grands lacs artificiels ; au centre est la montagne de charbon, qui a quatre-vingts mètres de hauteur, et qui est le point le plus élevé de Pékin.

Cette colline touche à la face septentrionale d'une troisième enceinte qui entoure le palais impérial ou ville Rouge, *Houang-Chan-ti-Kong ;* la Ville Rouge forme un carré parfait, percé également de quatre portes, et entouré de profonds fossés. Sa superficie est d'environ quatre-vingts hectares.

On voit par ces détails que la ville mantchoue se compose réellement de trois villes entourées de remparts fortifiés, et qui pourraient être successivement défendus.

La ville Chinoise forme à peu près un rectangle, dont l'une des bases est accolée à la face sud de la ville mantchoue, et déborde cette face d'environ cinq cents mètres à l'est et à l'ouest [1]. Sept portes y donnent accès, savoir :

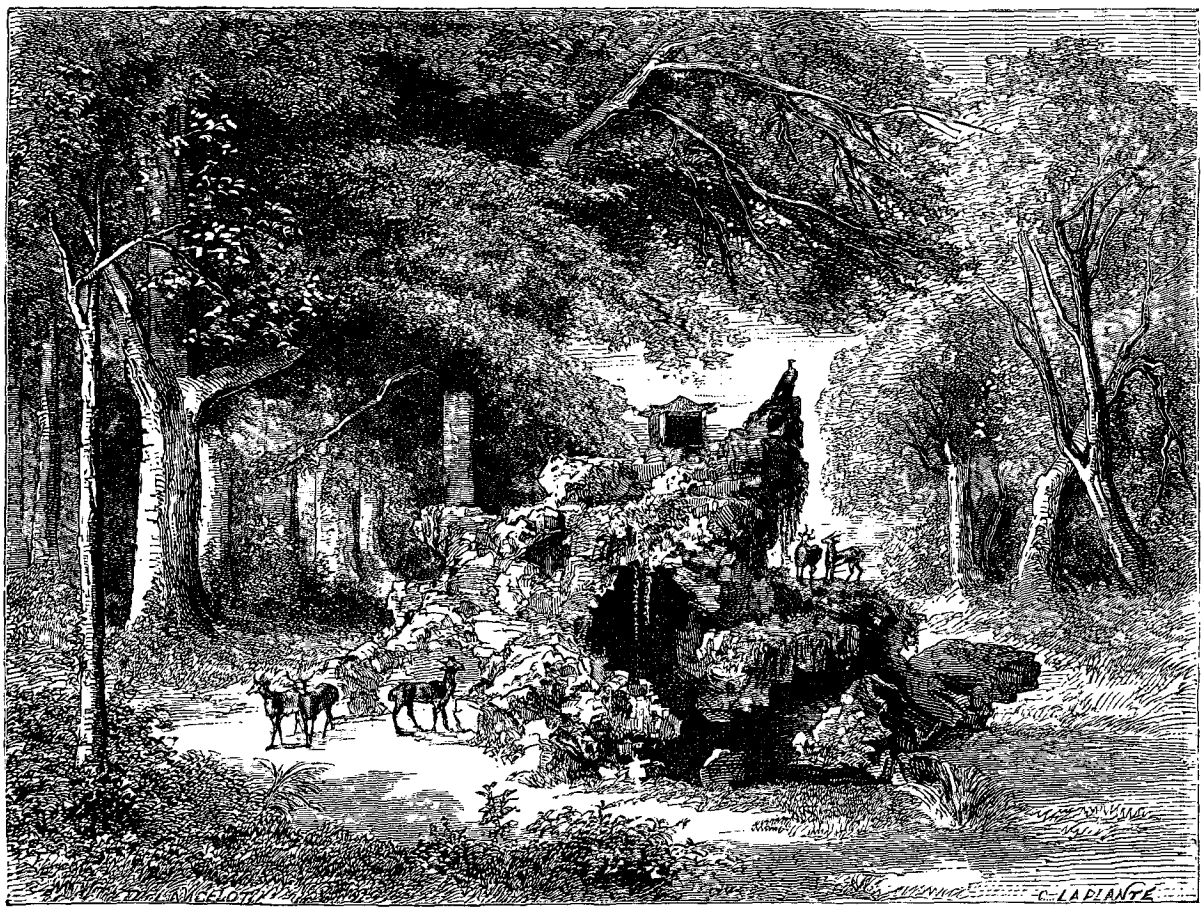
Au nord, *Si-pien-mien*, *Tong-Pien-men* (petites portes de l'Est et de l'Ouest) ;

A l'est, *Cha-coua-men* (nom propre).

A l'ouest, *Couanza-men* (nom propre).

Au sud, *Ioung-ting-men*, la porte Sacrée. *Tiang-tse-men*, *Nan-si-men* (portes de droite et de gauche du Sud).

Des trois portes qui relient la ville mongole et la ville



Pékin : Enclos aux antilopes, dans le parc de la légation (voy. p. 118). — Dessin de Lancelot d'après une peinture chinoise.

chinoise, ainsi que de *Cha-coua-men* et de *Conanza-men* partent de larges rues dans lesquelles viennent déboucher un grand nombre de ruelles.

La grande avenue du centre qui part de *Tien-men*, partage la ville du nord au sud et vient aboutir à *Ioung-ting-men*, après avoir traversé la vaste plaine cultivée qui occupe le sud de la ville chinoise, et qui ne contient que quelques pagodes isolées, outre les deux enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture.

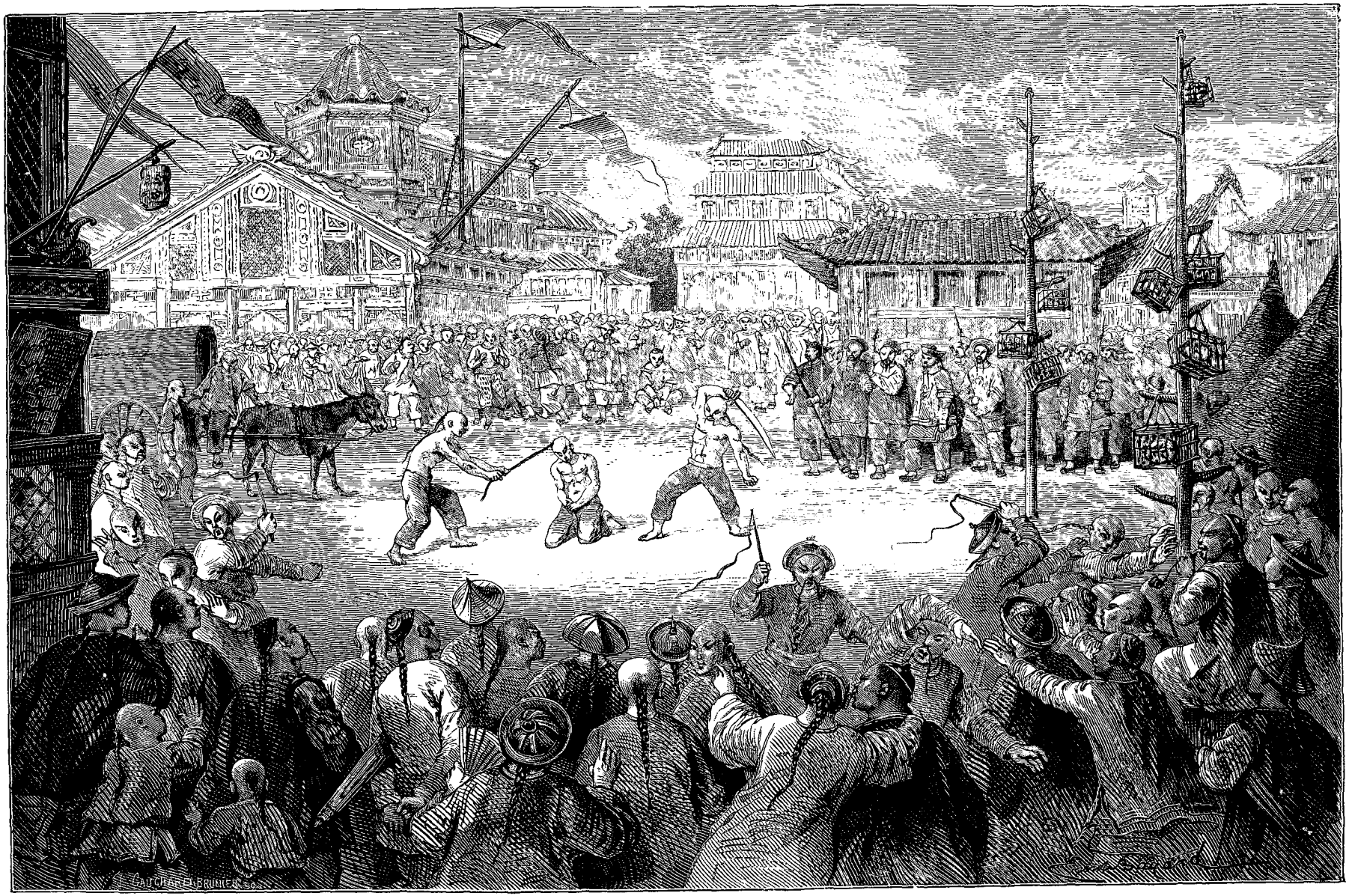
Les rues de la ville chinoise sont tortueuses et très-étroites ; le commerce de Pékin s'y fait presque en entier, et on n'y rencontre ni palais impériaux ni résidences officielles.

A l'aide des détails topographiques précédents et des plans qui les accompagnent, il ne peut plus rester aucune obscurité sur cette célèbre et mystérieuse capitale de la Chine, qui a eu le privilége d'occuper si longtemps la curiosité des Européens. Cette dernière considération me fera pardonner, je l'espère, cette longue et monotone énumération de noms et de choses bizarres.

Il n'existe aux environs de Pékin aucune colline, au-

1. Le lecteur peut voir, en comparant les deux plans de Pékin, pages 114 et 115, que le plan chinois n'est pas exact puisqu'il donne la même largeur et la même profondeur aux deux villes mongole et chinoise. C'est une erreur qui tient à l'imperfection des notions géométriques des géographes du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Exécution du grand mandarin Sou-Chouen (voy. p. 121). — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin de M. E. Vaumort. (Album de Mme de Bourboulon.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

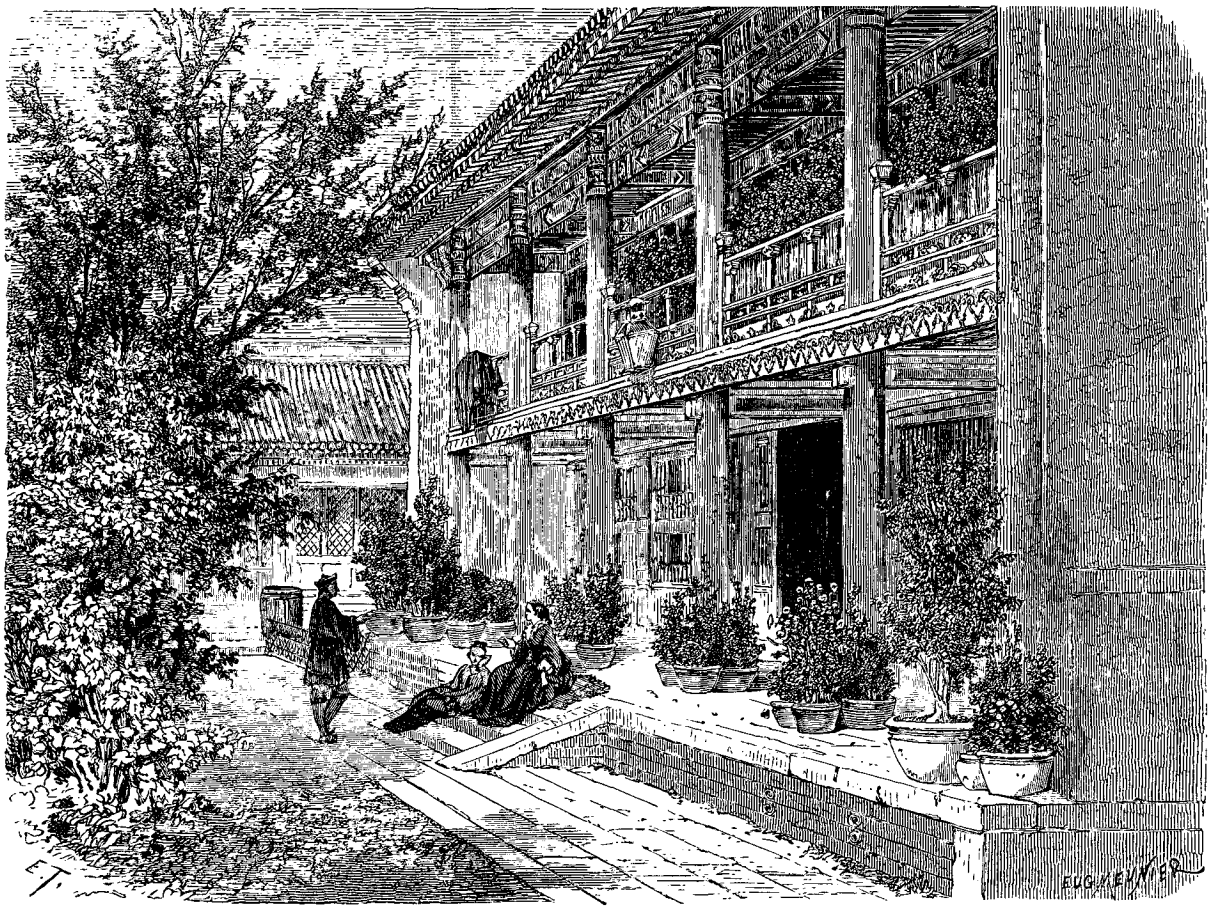
cune hauteur même, qui permettent aux regards curieux d'en dominer l'immense panorama.

L'enceinte de ses hautes murailles, qui l'enserrent de tous côtés, n'offre aux yeux du voyageur qu'un vaste paravent projetant son ombre sur des fossés profonds et sur les misérables ruelles des faubourgs. Pour se rendre compte de l'aspect général de cette grande cité, il faut se placer sur un point culminant.

Que le lecteur veuille donc bien nous suivre un moment sur les remparts de la ville.

Descendons, au sortir de la légation française, la rue de *Toun-tian-mi-tian* qui nous conduira en quelques minutes à la Porte de l'Empereur (*Hai-tai-men*); nous la franchissons par ses voûtes souterraines, et nous tournons à gauche dans la grande avenue qui sépare la ville mantchoue de la ville chinoise. C'est une large chaussée dallée, bordée d'un côté par de hautes murailles, de l'autre par des fossés pleins d'eau. En traversant un large canal sur un pont de pierre, nous arrivons à la Petite-Porte de l'est (*Tong-pienmen*) située à l'extrémité de la ville chinoise qui déborde l'angle sud-est de la ville mantchoue. Montons le talus en pente douce qui se présente devant nous : nous voici sur le terre-plein des remparts!

Quel magnifique panorama, et quelle étrange perspective pour les yeux d'un Européen habitué aux hautes maisons carrées, aux monuments réguliers, et à la mo-



Pékin : Vérandah de la légation anglaise. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

notonie de la couleur grise des édifices de toutes nos grandes villes!

Le ciel d'un azur profond, le soleil étincelant projettent de grandes ombres d'un noir opaque; çà et là des rayons de lumière éclatante, glissant sur les tuiles vernissées, font ressortir comme des taches le jaune d'or, le bleu lapis, le rouge vermillon, qui se mêlent, qui se heurtent au vert sombre des cèdres, au pâle feuillage des robiniers.

Les pagodes, les temples, les kiosques, les tours, les portiques, se tordent en spirales, se dressent en lames recourbées, s'arrondissent en boules, s'élèvent en pointes aiguës et dentelées au milieu des troncs dénudés et des longues branches des arbres centenaires; les mâts des résidences princières laissent flotter au vent leurs longues banderoles. C'est un mélange inouï de formes et de couleurs.

Devant nous, à droite, voici les toits dorés du palais Impérial avec sa haute coupole de marbre blanc; plus loin la montagne de Charbon et ses cinq pagodes étagées les unes au-dessus des autres; puis le *Fei-tha-sse*, placé dans une presqu'île, qui se mire dans les eaux paisibles de la mer du Milieu au centre même de la ville. En se portant vers le nord, le regard suit la sombre ligne des murailles chargées de tours, de pavillons, et de batteries, jusqu'à cinquante mètres au-dessus du sol.

Si nous nous retournons vers la gauche, le coup d'œil change entièrement : c'est la ville chinoise! un amas

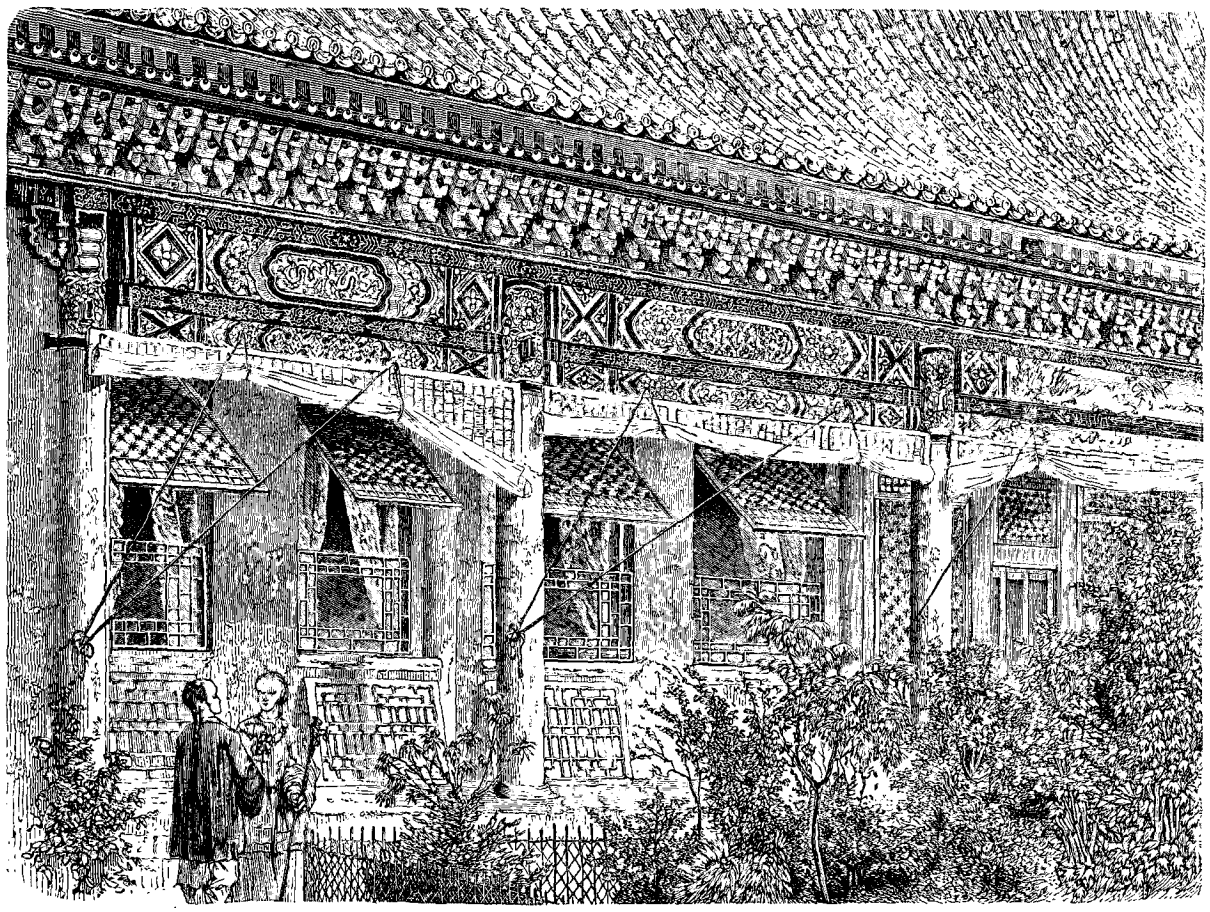
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

inextricable de ruelles et de masures basses à un seul étage avec des toits en torchis et des tuiles rougeâtres. On aperçoit seulement la grande avenue du Centre qui forme une profonde ligne de démarcation, coupant la ville en deux. D'ici on distingue bien la foule compacte et affairée qui se presse dans cette grande artère; c'est la ville des marchands, des revendeurs, de la populace, des mendiants.

Au loin, le regard s'arrête sur la masse sombre d'une forêt d'où ressortent les coupoles bleues de deux immenses rotondes : ce sont les temples célèbres du Ciel et de l'Agriculture avec leurs parcs renfermés dans une enceinte réservée.

Enfin, du côté de la campagne, au-dessus des misérables faubourgs qui entourent Pékin, nous n'apercevons qu'une grande plaine couverte de luxuriantes cultures, mais où il n'y a pas un bosquet, pas un grand arbre même. Dans le nord de la Chine, par un singulier contraste avec nos habitudes européennes, il n'y a de planté que les villes : celles-ci, de loin, ressemblent à de grands bois; les campagnes, au contraire, sont trop bien cultivées pour qu'on y souffre des arbres, ces végétaux parasites qui mangent le suc nourricier de la terre réservée aux céréales.

A l'horizon, au delà de la plaine, se dessinent des ombres bleuâtres : ce sont les montagnes de *Yuen-min-Yuen*, le palais d'Été. Sous nos pieds s'étend ce prodi-



Pékin : Péristyle de la légation anglaise. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

gieux entassement de fortifications qui déroute toutes les idées qu'on peut avoir sur l'art de défendre les places fortes, et qui rappelle avec une forme étrange les gigantesques constructions du moyen âge.

Le talus, par lequel nous sommes montés sur les remparts, a une pente assez douce pour en permettre l'ascension à des cavaliers. Il y a quarante-quatre de ces talus, un à chaque angle des murailles, et deux à chaque porte.

On compte neuf portes dans la ville mantchoue, et sept dans la ville chinoise : chacune de ces portes forme une redoutable forteresse. Les abords en sont défendus à l'extérieur par des espèces de demi-lunes rectangulaires percées sur une de leurs faces de voûte de six mètres, qui communiquent par une chaussée pavée de grandes dalles à d'autres voûtes traversant l'épaisseur des murailles; ces voûtes sont fermées chacune par des portes en bois garnies de gros clous en fer.

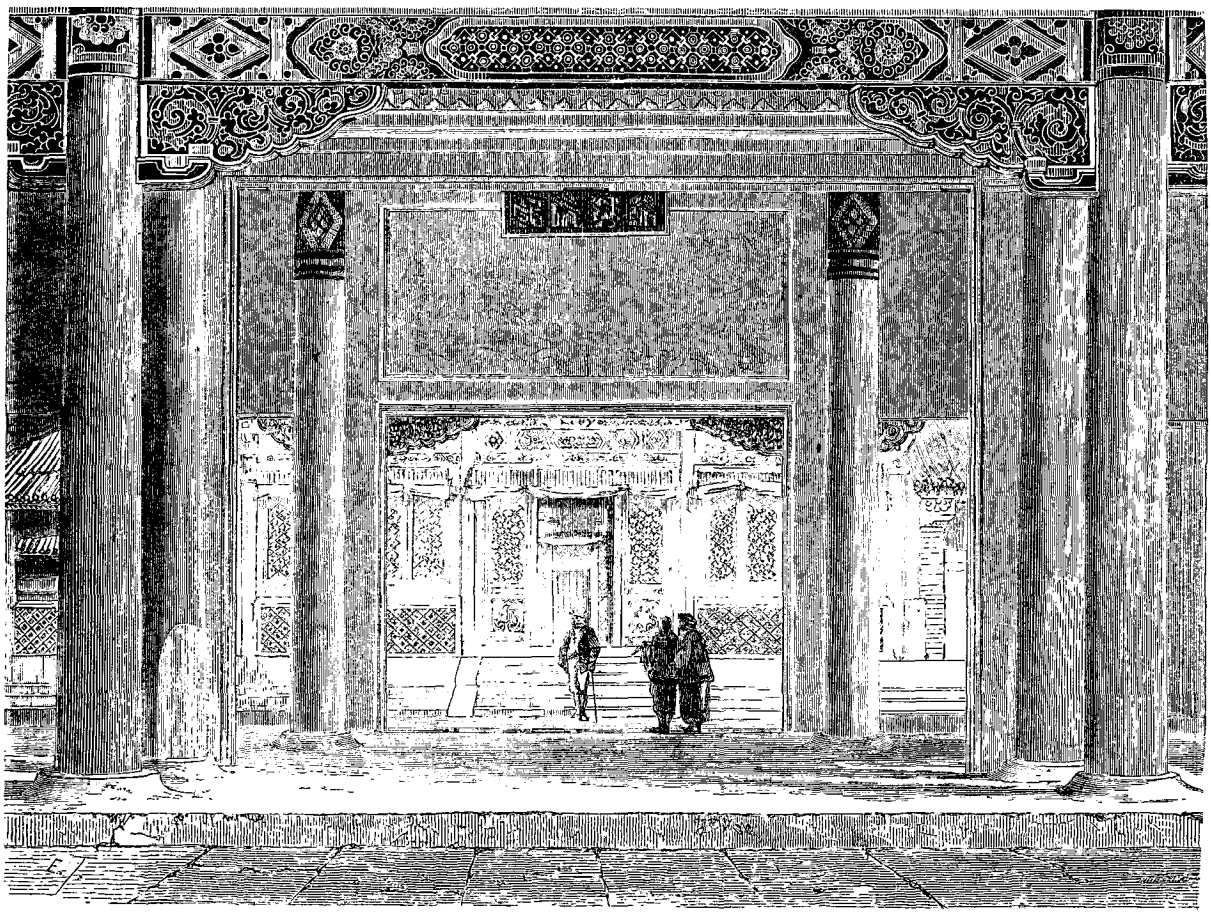
Quand le couvre-feu a sonné, personne ne peut plus entrer ni sortir de la ville; cependant, soyez certain que le *chef de la porte*, autrement dit le portier, ce prétorien mandchoux à longues moustaches et à bonnet à queue de renard sera toujours prêt, moyennant une rétribution convenable, à violer la consigne et à ouvrir les longues et sombres voûtes dont il tient les clefs. Sur chaque porte, s'élèvent deux pavillons : celui qui regarde la ville a deux étages; il sert de magasin et de caserne; celui qui regarde

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la campagne forme une batterie à quatre étages de feux, dont chaque étage a douze embrasures de face et quatre de flanc. Voilà sans doute de formidables défenses. Mais ces batteries ne peuvent être armées, à cause de la faiblesse des planchers qui sont vermoulus, et sur lesquels nous ne nous hasarderons pas, de peur qu'ils ne s'écroulent sous nos pieds; à plus forte raison sont-ils hors d'état de supporter le poids des immenses canons chinois. L'ouverture de la face de la demi-lune est surmontée d'un corps de garde percé d'embrasures et de meurtrières.

Nous pouvons voir d'ici les charbonnages et les inscriptions qui en couvrent les murs; il y a des dessins, des caricatures et des noms gravés par les touristes, mauvaise habitude que les Européens, sans s'en douter, partagent avec les Chinois. Les murailles des fortifications n'ont pas été épargnées : elles sont couvertes d'affiches et de réclames de toute sorte. Un mauvais plaisant a même collé un placard satirique sur l'arrêté officiel du préfet de la ville, portant l'énoncé bien connu : *Défense d'afficher en cet endroit.*

Dans l'espace vide, qui s'étend entre la demi-lune et les flancs de ces énormes pavillons, est une place d'armes couverte où cinq cents hommes peuvent se ranger en bataille. Enfin les portes avec leurs casernements et leurs batteries ne sont pas les seules fortifications; chaque angle de la muraille est défendu par une tour ayant quatre étages de feux, et sur la face Est il existe devant chaque courtine un grand bâtiment pouvant servir de magasin.



Cour intérieure de la légation anglaise à Pékin. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Ces fortifications étonnantes, qui ont dû exiger le travail de plusieurs générations, n'ont pu arrêter une poignée de soldats européens manquant de batteries de siége. D'ailleurs, depuis que les Mantchoux ont conquis la Chine, Pékin a perdu son importance de place forte protégeant le pays contre les invasions du Nord.

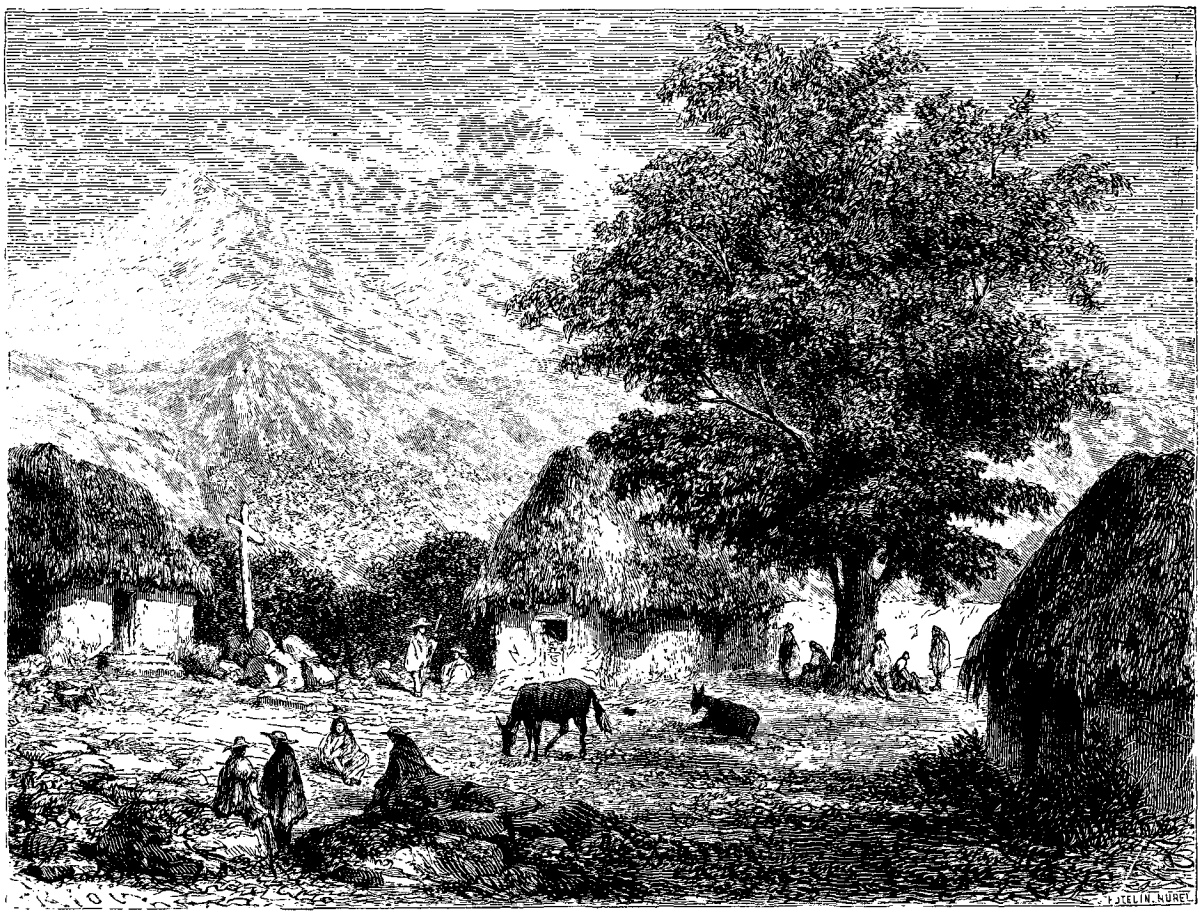
L'enceinte des remparts est formée de couches de chaux grasse éteinte et de terre végétale soutenues par deux murs espacés de douze à quinze mètres. Ce terre-plein est couvert d'un dallage de briques fixées sur une couche épaisse de béton. Plusieurs cavaliers pourraient aisément s'y promener de front, et malgré les ronces et les herbes qui l'obstruent par endroits, c'est réellement une des plus belles promenades de la ville.

Mais sur tout cela planent l'abandon et la ruine.

A. POUSSIELGUE.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mission de Cocabambillas.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [2].

PÉROU.

SIXIÈME ÉTAPE.

D'ECHARATI A CHULITUQUI.

Fray Astuto et Fray Bobo. — Toute la vérité, rien que la vérité. — Visite à la Mission de Cocabambillas. — Le verre de limonade et la cuiller d'argent : Apologue. — Qui prouve qu'en diplomatie un moine franciscain est plus fort qu'un voyageur artiste. — Détails et portraits. — L'auteur accomplit un pèlerinage pieux à travers l'hacienda de Bellavista. — Épître familière. — Le secrétaire d'une altesse sérénissime. — *Nec pluribus impar.* — Un flambeau de la science. — Grâce à quelques verres de vin d'oranges, l'auteur apprend une foule de choses qu'il ignorait. — Ne touchez ni à la hache ni à l'amour-propre. — Départ pour la plage de Chahuaris. — Indiens Antis. — Manière de s'assurer si la race des chiens muets est perdue comme le prétendent quelques savants. — Où le voyageur, en herborisant, trouve à la fois des fleurs et des gibernes.

En rentrant dans la cour de l'hacienda de Bellavista[3], j'aperçus d'un coup d'œil, sous le hangar qui servait tour à tour de salle à manger et de salon de conversation, un plat de viandes fumantes placé au centre de la table. En regard se trouvaient deux assiettes en terre brune. La nudité de ce service me remit en mémoire une chose à laquelle depuis longtemps je ne songeais plus : c'est que le compatriote avait des goûts simples et mangeait seulement

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113 et 129.

2. Les dessins qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutés d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

3. Voy. t. VIII, pag. 144.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour vivre, au lieu de vivre pour manger. Nous déjeunâmes. Quand le plat fut vide, on nous servit quelques oranges à titre de dessert; une tasse de café filtré à la chaussette, selon l'usage du pays, mais dont la nuance un peu louche était rachetée par un arome pénétrant, couronna la séance. Chacun de nous alluma un cigare, et, tout en nous renvoyant mutuellement des bouffées de fumée au visage, j'entretins mon hôte de mes affaires et lui appris que mes bagages, pouvant arriver de Cuzco d'un moment à l'autre, il était urgent que je me rendisse à la Mission de Cocabambillas pour y traiter de la location d'une pirogue et de deux rameurs qui m'étaient nécessaires. Avec cette embarcation, je comptais descendre la rivière de Santa-Ana jusqu'au premier village des Antis; arrivé là, je renvoyais ma pirogue et mes rameurs civilisés; j'en empruntais ou j'en louais d'autres aux Indiens sauvages, je traversais avec ceux-ci les plaines du Sacrement et j'atteignais Sarayacu, la Mission centrale où les moyens de transport ne me manqueraient pas. A l'exposé de ce plan que je croyais simple et d'une exécution facile, je vis le compatriote hocher la tête d'un air qui ne présageait rien de bon.

« Connaissez-vous les maîtres de Cocabambillas? » me demanda-t-il.

Je lui répondis que j'avais vu quelquefois, à Cuzco, Fray Bobo, le plus âgé des deux chefs de la Mission, que j'avais même dîné avec lui chez un Espagnol, son compatriote, mais que Fray Astuto m'était inconnu.

« Tant pis, me dit-il. Fray Astuto est l'âme et la tête de l'association commerciale; Fray Bobo n'en est que le bras. Quant à leur histoire, si vous l'ignorez, je puis vous la dire. Le premier est Catalan, le second Biscayen; tous deux appartiennent à l'ordre de Saint-François; tous deux sont sortis du collége apostolique d'Ocopa, il y a de cela quelque trente années, pour venir s'établir à Cocabambillas, mission que les Jésuites avaient fondée et qu'ils furent contraints d'abandonner lors de leur expulsion du pays. En disant adieu aux doux loisirs du monastère et à la grasse vie que mènent les moines dans leurs couvents de la sierra, Fray Astuto et Fray Bobo n'avaient probablement qu'un but unique et qu'un désir, celui de ramener au culte du vrai Dieu de pauvres idolâtres, d'adoucir leurs mœurs, de les civiliser et d'en faire un peuple de frères. Mais en arrivant ici les idées de nos Franciscains se modifièrent quelque peu. Ils s'aperçurent que les Indiens sauvages, qu'ils avaient cru trouver établis aux alentours de la mission, en étaient éloignés de vingt-cinq à trente lieues, qu'un seul chemin conduisait sur leur territoire de chasse et que ce chemin était une rivière torrentueuse dont la navigation offrait mille dangers. Cette découverte refroidit le zèle des deux moines; après mûr examen de la situation, ils se dirent qu'il serait ridicule et même assez sot de leur part de s'exposer à souffrir la misère et la faim, à subir le martyre ou à laisser leurs os au fond d'une rivière, et cela pour la gloriole de ramener à la vraie foi quelques douzaines de Peaux-Rouges; que mieux valait se fixer à Cocabambillas, troquer le bâton blanc du missionnaire contre la bêche du fermier, et, profitant des défrichements pratiqués par les Jésuites, cultiver la canne à sucre et la coca, le cacao et le café, et s'arranger une existence honnête, douce et laborieuse. Par suite de ce raisonnement, qui ne manquait ni d'égoïsme ni de logique, nos moines jetèrent le froc aux orties, laissèrent croître leurs cheveux et ne songèrent plus qu'à leurs intérêts matériels. Si, de loin en loin, ils disent encore une messe, c'est moins pour l'acquit de leur conscience que pour garder certain prestige aux yeux des dévots du pays, et rendre ces ouailles plus faciles et plus coulantes dans les opérations commerciales qu'elles peuvent tenter de compte à demi avec leurs pasteurs. »

Ici je crus devoir interrompre le narrateur pour lui dire que sa version ne s'accordait guère avec ce que j'avais appris de Fray Bobo lui-même. Mais sans me donner le temps de poursuivre :

« Fray Bobo, me dit-il, vous aura conté qu'en 1806, mû par le désir d'être utile à de pauvre sauvages qu'il appelait ses frères, il s'était embarqué sur cette rivière de Santa-Ana, l'avait descendue jusqu'à Sarayacu, et prenant ensuite à travers terres, avait gagné Moyobamba, puis Chachapoyas, et était arrivé à Lima où la population lui avait tressé des couronnes....

— Eh bien! que trouvez-vous à redire à cela?

— Que le fonds de l'histoire, c'est-à-dire le voyage de Fray Bobo est exact et réel. Mais le motif qui le détermina est parfaitement controuvé. Voici ce qui eut lieu. En 1806, Fray Astuto et Fray Bobo se prirent de querelle; le sujet de cette querelle touchait à la question d'argent. L'un des moines est avare, l'autre prodigue. Où le premier entassait réal sur réal, le second aimait à semer les piastres. Un jour qu'il avait perdu au jeu une assez forte somme sur parole, — on jouait alors gros jeu chez nos hacenderos, à l'occasion des fêtes patronales, — et qu'il ne savait comment s'acquitter, il entendit parler d'une prime de 4000 piastres que le vice-roi Abascal offrait à l'explorateur assez hardi pour tenter le voyage de Santa-Ana à Lima, par les cours d'eau de l'intérieur. L'occasion était magnifique, et Fray Bobo la saisit aux cheveux. Il effectua ce voyage, toucha la somme offerte, et comme apparemment il ne pouvait vivre sans son compagnon Astuto, il vint après un an d'absence le rejoindre à Cocabambillas. Depuis, ils ont continué d'habiter ensemble et de travailler en commun, se chamaillant sans cesse, se boudant quelquefois, mais finissant toujours par s'entendre.

— Vous êtes si bien renseigné sur le compte de vos voisins, dis-je à mon hôte, qu'on croirait à vous entendre que vous avez eu maille à partir ensemble....

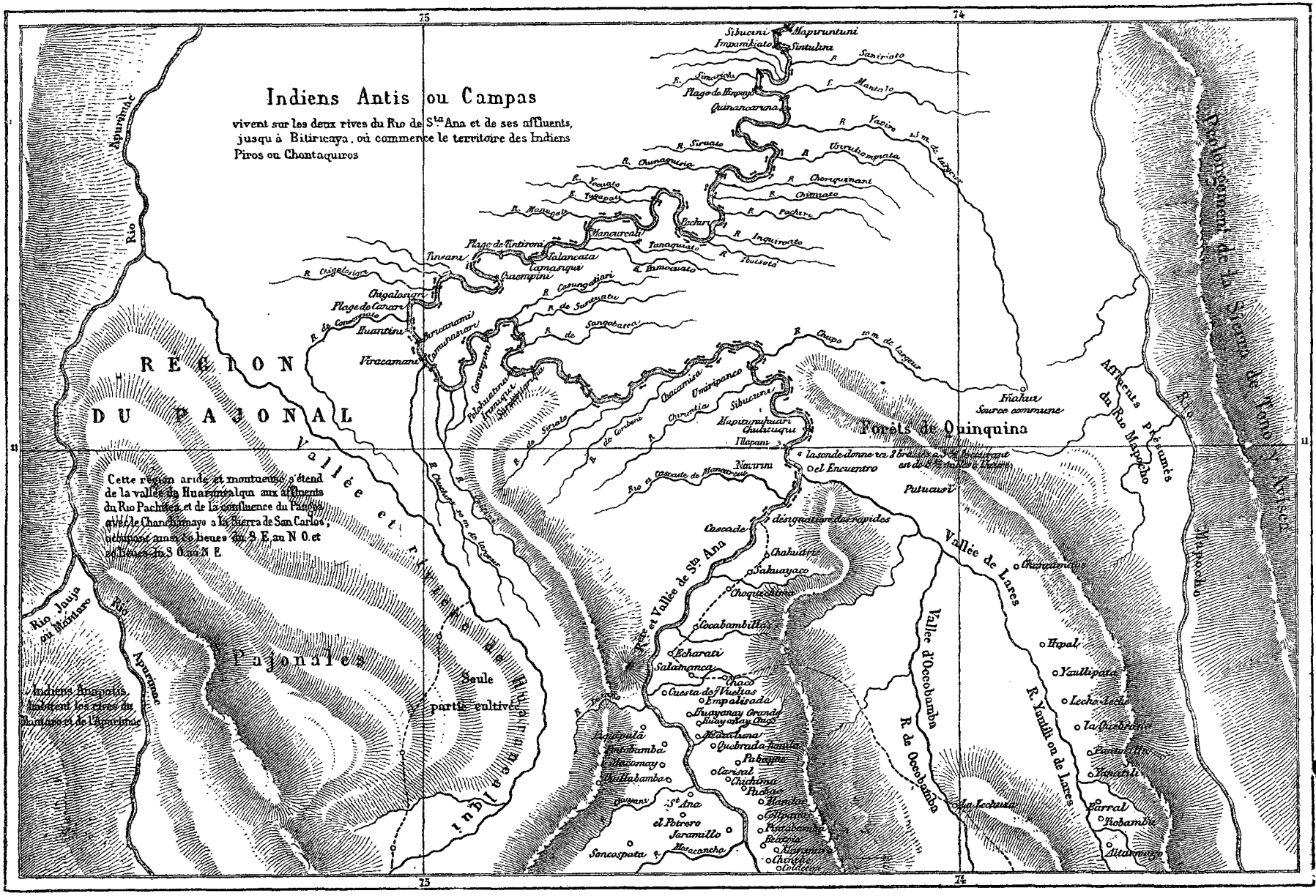
—Qui peut vous donner cette idée?

— La façon charitable dont vous parlez d'eux. Feraient-ils par hasard concurrence à votre commerce de cacao? »

Le compatriote se mit à rire.

« Nous avons toujours été bien ensemble, me dit-il. A mon arrivée ici, ils sont venus me rendre visite et je les ai visités à mon tour. Là se sont bornées nos relations; quant à la concurrence commerciale dont vous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte n° 4.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

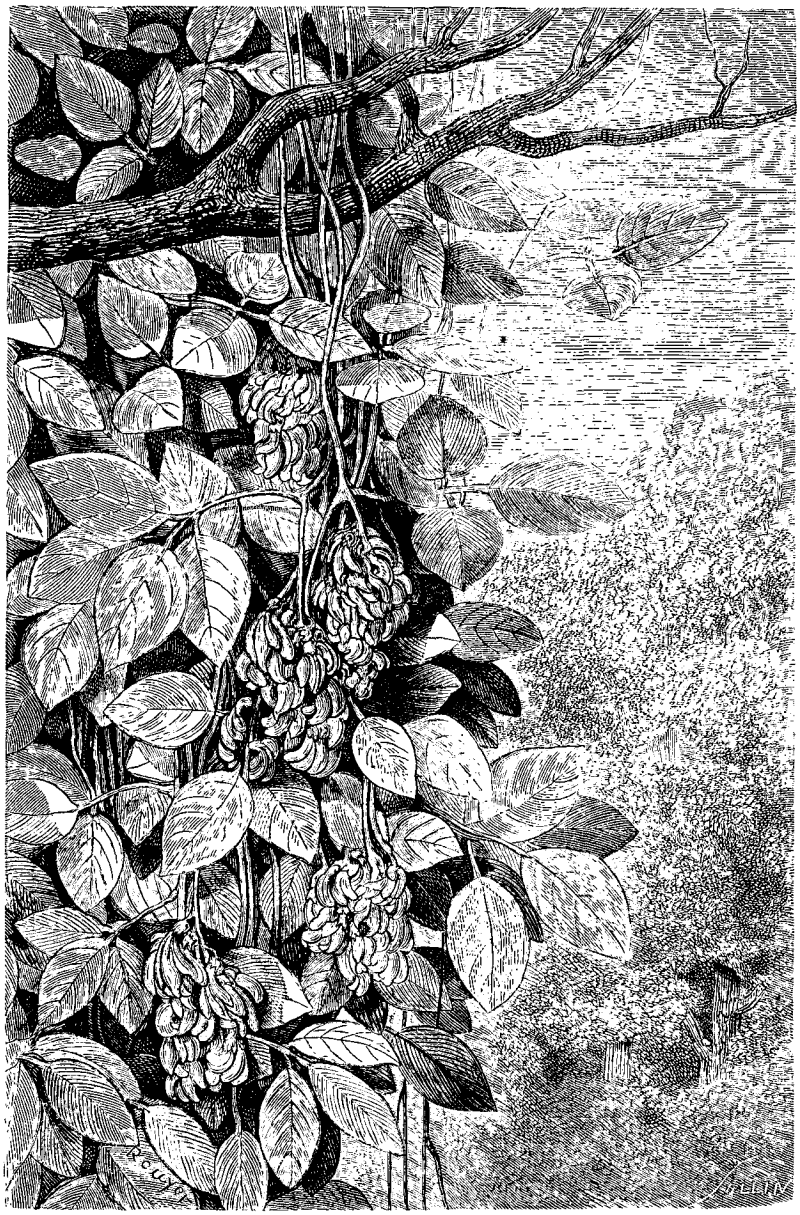
parlez, elle est impossible entre nous. Ils cultivent la canne à sucre et moi le cacao. Toutefois, pour vous punir de la mauvaise idée qui vous est venue, je bornerai là mes explications. Si vous tenez à avoir sur ces Franciscains des renseignements plus précis, vous irez à Cocabambillas les leur demander à eux-mêmes.

— Soit. Comme il est à peine trois heures, je puis faire cette course aujourd'hui. Quelle distance y a-t-il jusqu'à la Mission?

— Cinq kilomètres au plus, et je puis vous donner un guide.

— Merci, j'ai mon mozo d'Occobamba qui connaît le chemin. »

J'envoyai chercher mes mules au pacage, je les fis seller, et dix minutes après je quittai Bellavista en compagnie de Miguel qui trottait près de moi. Chemin faisant, le brave garçon m'avoua que la vallée de Santa-Ana, malgré ses beautés pittoresques, ses haciendas et ses cultures, lui plaisait moins que le pueblo d'Occobamba. C'était me dire clairement qu'il serait charmé de revoir ses pénates, et je me promis, de retour à Bellavista, de lui procurer ce plaisir en lui signant son *exeat*, c'est-à-dire en soldant son compte.



La liane Yahuar Cencca (le nez sanglant). — Erythrina splendens.
Dessin de Rouyer d'après M. Marcoy.

Le chemin qui conduit d'Echarati à Cocabambillas, côtoie la base des cerros qui bordent la vallée dans l'aire du sud, et domine d'une hauteur de quelque deux cents mètres le fond de la même vallée, sur lequel le regard plonge constamment; à travers les plantations de cannes à sucre et de coca, les champs de maïs et les terrains incultes, couverts d'une végétation vivace plutôt que puissante, on voit fuir et se dérouler la rivière, dont la couleur d'étain, ravivée çà et là par la blanche écume de quelque rapide, se détache en clair sur le fond sombre des verdures. Ce chemin tantôt plan et horizontal, tantôt montueux et creusé par le lit d'un torrent ou la crevasse d'une ornière, offre des détails curieux et pleins d'intérêt au passant assez désœuvré pour chercher des distractions dans le paysage; des fromagers, des robinias au tronc puissant, au feuillage étalé en ombelle, coupent ce chemin de grandes zones d'ombre bleue; des azalées aphylles ou jacarandas, aux corolles caduques, le jonchent de fleurs blanches, jaunes ou violettes; des fougères arborescentes décorent ses talus de splendides aigrettes; et des massifs de passiflores, de convolvulus et d'érythrine rouge vif à laquelle sa fleur papilionacée, dont l'étendard d'une longueur singulière et figurant un nez superlatif, a valu en quechua le nom de *Yahuar Cencca* (*le nez sanglant*), ornent ce chemin de courtines mobiles et d'élégantes draperies.

Au plus fort de mon admiration pour toutes ces jolies choses, je vis se dresser devant moi, à l'extrémité du chemin qu'il barrait comme un poteau indicateur ou comme une borne, un arbre corpulent de la famille des mimoses, dans lequel je reconnus un algaroba. Derrière lui apparaissait un groupe de murailles basses à toiture de chaume.

« Voilà Cocabambillas, me dit Miguel, et l'arbre que vous voyez est venu d'une graine plantée par les Jésuites; il doit avoir cent cinquante ans.

— Comment sais-tu cela? lui demandai-je.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Parce que tout le monde le sait, » me répondit-il.

Je n'eus pas le temps de m'étonner d'être seul à ignorer une chose aussi simple, nous arrivions devant la Mission, longue et basse chaumière d'un aspect assez misérable, et le bruit de nos pas venait d'attirer quelqu'un sur le seuil. Ce quelqu'un était un individu d'une cinquantaine d'années, haut de taille, maigre de corps et de visage, avec des traits accentués, un teint blême et des cheveux plats. Il était vêtu d'une soutanelle en étoffe gros-bleu et coiffé d'un vaste sombrero en paille de latanier. Une voix secrète m'avertit que ce personnage était le moine Fray Astuto, et j'allais le comparer au Basile de Beaumarchais, si le regard qu'il me jeta ne m'eût rappelé le *meditantis ictum obliquum* du verrat d'Horace, s'apprêtant à découdre un ennemi.

Bien que ce regard coloré de pourpre et de feu par un

Fray Bobo et Fray Astuto.

reflet du soleil couchant, n'eût rien de sympathique ou même d'attrayant, je ne m'en émus pas, et mettant pied à terre, je saluai le personnage et m'informai à lui si Sa Révérence le P. Juan Bobo était à la Mission. Fray Bobo est de mes amis, ajoutai-je; je l'ai connu à Cuzco, chez un de ses compatriotes où nous avons fait de joyeux dîners, et j'aurais été charmé de lui serrer la main.

En m'entendant me réclamer de son collègue et parler de notre amitié née à table, au bruit des verres et au doux glouglou des flacons, comme l'eût pu faire un membre de l'Ancien Caveau, le révérend ébaucha un sourire et m'invita à entrer sous son toit pour m'y reposer un instant. Je le suivis, et comme, après m'être assis sur un banc qu'il me désigna, j'essuyais avec mon mouchoir mon front ruisselant de sueur, il m'offrit un verre de limonade que j'acceptai, et qu'il me prépara lui-même avec du sucre brut et le jus d'un citron. Pour opérer un mélange parfait du doux et de l'acide, il alla

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre dans une armoire une petite cuillère en argent, remua le breuvage et me pria d'y goûter pour savoir s'il n'y manquait rien. J'en bus une gorgée, l'assurant qu'il était exquis; puis comme je portais de nouveau le verre à mes lèvres, je m'aperçus que la cuillère en avait été retirée. Comme Fray Astuto me voyait pour la première fois, et conséquemment devait ignorer si j'étais susceptible ou non de dérober une pièce d'argenterie dans les maisons où j'étais accueilli, je ne me formalisai point de sa défiance. J'allai même jusqu'à trouver évangélique et rationnelle l'idée qu'il avait eue de mettre sa cuillère hors de ma vue et de ma portée, afin que je ne succombasse pas à la tentation de me l'approprier.

Pendant que je buvais ma limonade, il m'apprit que son collègue était allé porter le viatique à un hacendero de la vallée, près de paraître devant Dieu. L'absence de Fray Bobo, continua-t-il, pourra durer huit jours, dix jours, une quinzaine, car il profitera de sa sortie pour confesser quelques personnes pieuses, visiter des malades, secourir des pauvres et consoler des affligés.... Mais à son retour, je ne manquerai pas de lui annoncer votre bonne visite, et je puis à l'avance vous exprimer le regret qu'il aura de n'avoir pu vous voir.

Cette dernière phrase était de celles que dans un salon parisien on considère comme une formule polie de congé et après laquelle on n'a plus qu'à se lever, prendre son chapeau, saluer et se retirer au plus vite, sous peine de passer pour une *espèce* ou pour un homme arrivant du Monomotapa. Mais j'étais à Cocabambillas et non à Paris, circonstance qui atténuait singulièrement la portée des choses et la valeur des mots: donc, au lieu de partir comme je l'eusse fait dans la capitale du monde civilisé, je m'établis sur mon banc le plus carrément possible, je tirai de ma poche mon étui à cigarettes et le présentai tout ouvert à Fray Astuto pour qu'il en prît une; j'en pris une moi-même, et l'ayant allumée à l'aide de mon *mechero*, je la tendis au moine, afin qu'il y allumât la sienne. Comme cette manœuvre de ma part parut lui causer une certaine inquiétude, je jugeai convenable d'y mettre un terme, en lui apprenant le motif véritable de ma visite. Je terminai par la demande d'une pirogue et de deux rameurs que j'offris de payer au taux usité, soit 15 francs ou la valeur de cette somme en marchandises, par chaque étape de dix lieues.

En m'écoutant, le révérend moine avait pâli et rougi tour à tour, donné des signes d'impatience, et lorsque j'en étais arrivé à la demande en location d'une pirogue et de rameurs, sa face s'était contractée comme celle d'un nouveau-né qui a la colique.

« Mais ce que vous demandez-là est impossible, s'écria-t-il quand j'eus fini.

— Bah! fis-je ingénument, moi qui croyais la chose des plus simples.

— Écoutez, me dit-il, vous êtes l'ami de Fray Bobo et à ce titre je vais être franc envers vous. Je n'ai pas de pirogue, et quand même j'en aurais une, je me garderais bien de vous la prêter, car ce serait aider à votre perte et vous fournir en quelque sorte un pistolet pour vous suicider. Quant aux rameurs que vous demandez, c'est en pure perte; vous offririez cinq cents piastres aux mozos du pays, pour tenter avec vous un pareil voyage, qu'ils refuseraient net. Tous ont une peur affreuse des Chunchos, et pour rien au monde ne voudraient se hasarder à mettre le pied sur le territoire de ces infidèles. Croyez-moi, renoncez à votre projet, que je considère comme une suggestion perfide du mauvais esprit!

— Impossible! dis-je au révérend qui semblait guetter ma réponse, un ami m'attend au Brésil, et je lui ai donné ma parole d'aller le rejoindre.

— Comment ferez-vous? La rivière est le seul chemin praticable, et à moins que de la descendre à la nage ou de marcher sur ses eaux comme notre divin Sauveur sur celles du Génézareth, je ne vois pour vous aucun moyen d'aller rejoindre votre ami.

— Moi, j'en vois un, dis-je. La fête du Carmen tombe dans six jours. Chaque année à cette époque les Indiens Antis viennent troquer avec les habitants d'Echarati des singes et des perroquets contre des haches des couteaux et des verroteries; je profiterai du départ de ces naturels pour prendre passage dans leurs pirogues. Le reste me regarde. »

Un imperceptible sourire glissa sur les lèvres du moine.

« C'est un moyen, en effet, me dit-il, mais il est chanceux.

— D'accord, mon révérend; mais comme vous voyez, je n'ai pas l'embarras du choix. »

Désormais la conversation entre nous ne pouvait que traîner en longueur. Je pris congé du moine, j'enfourchai ma monture et revins à Bellavista assez contrarié du triste résultat de ma négociation. Le compatriote m'attendait avec impatience. Avant que j'eusse ouvert la bouche, mon air refrogné lui avait appris que j'apportais de mauvaises nouvelles.

« Eh bien! » me dit-il.

Je lui racontai dans tous ses détails mon entrevue avec Fray Astuto, la conversation que nous avions eue ensemble, et je terminai en déplorant l'absence de Fray Bobo dont l'influence en cette occasion eût pu m'être utile.

« Fray Astuto vous a joué comme un enfant, me dit-il. Son refus de vous prêter une pirogue, prouve à n'en pas douter que le voyage que vous voulez entreprendre lui porte ombrage et qu'il en redoute les conséquences. Au reste, vous n'êtes pas le seul à qui notre voisin ait interdit en quelque sorte la descente de la rivière. Depuis longtemps il considère l'intérieur du pays comme un jardin des Hespérides et s'en est constitué le dragon officieux. »

Le style imagé du compatriote me paraissant assez obscur, je le priai de me tenir un langage plus simple, afin que je pusse comprendre, non-seulement ce qu'il disait, mais ce qu'il avait l'intention de dire en parlant de l'ombrage que pouvait porter au moine de Cocabambillas ma traversée du Pérou au Brésil.

« Voilà, dit-il. Les relations que Fray Astuto entretient avec les Indiens Antis et les Chontaquiros, par l'intermédiaire de ses cholos, lui ont appris que l'intérieur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du pays abondait en cacao, en vanille, en salsepareille, sans compter les plantes médicinales, tinctoriales et les bois de construction dont l'industrie et le commerce pouvaient tirer parti. Sa crainte, et cette crainte l'empêche de dormir, est qu'un explorateur, après avoir vérifié ces ressources, n'en fasse un rapport détaillé au gouvernement péruvien et n'obtienne de lui l'autorisation d'exploiter à son profit cette mine de richesses. De là les difficultés et les obstacles de tout genre que notre missionnaire suscite au voyageur et au curieux que l'amour de la science ou l'attrait de la nature peut attirer au delà de Cocabambillas. Dans chaque passant inconnu Fray Astuto voit un industriel prêt à s'emparer d'une fortune dont il ne jouit pas précisément, mais qu'il s'est habitué à considérer comme sienne. Commencez-vous à comprendre?

— J'avoue que j'ai quelque peine à croire....

— Bien. Vous comprendrez tout à fait en sachant que Fray Astuto, qui vous a dit manquer d'embarcation, est propriétaire de quatre pirogues en état de service; qu'en outre, il dispose d'une douzaine de chenapans aptes à les conduire et prêts à tout entreprendre sur un signe de lui. Quant au prétexte qu'il a cru devoir employer pour expliquer l'absence de son collègue, il est mensonger de tous points. Fray Bobo, au lieu d'aller porter le viatique à un mourant, est allé, en compagnie de quelques cholos, explorer une forêt de quinquinas en deçà de Putucusi, où s'opère la jonction des rivières de Lares et de Santa-Ana. Maintenant que vous êtes instruit de tout ce que vous deviez savoir, à quoi vous décidez-vous?

— J'attendrai l'arrivée des Antis et je profiterai de leur départ pour entreprendre mon voyage. C'est un retard de six jours, mais qu'y faire! Je tâcherai de rattraper le temps perdu.

— Avez-vous fait part de votre projet à Fray Astuto?

— Oui certes!

— Vous auriez mieux fait de le lui cacher. Dieu veuille qu'il n'ait pas l'idée d'envoyer un exprès à ses bons amis les Chunchos, pour les avertir que cette année la petite vérole sévissant à Cocabambillas, ils aient à rebrousser chemin pour échapper à la contagion du fléau.

— Mais c'est donc le diable en personne que votre Fray Astuto?

— C'est un moine sans foi doublé d'un négociant, voilà tout. »

Comme on venait de servir le dîner, nous nous mîmes à table. Ma visite à la Mission et la contrariété que j'avais éprouvée m'avaient ôté l'appétit. Si je ne pus manger, le compatriote mangea pour deux, ce qui revint au même. Le soir venu, je réglai mes comptes avec Miguel; j'ajoutai à la petite somme que j'étais convenu de lui payer le don d'un pourboire, et le laissai libre de partir pour Occobamba quand bon lui semblerait....

Mon sommeil de cette nuit fut entrecoupé de soubresauts et de rêves pénibles où la figure blême du moine Astuto passait et repassait devant mes yeux, tantôt de profil et tantôt de face, éclairant comme une pâle lune un paysage brumeux où grouillaient, sautillaient, rampaient une foule d'êtres bizarres, rougeâtres, demi-nus, armés d'arcs et de flèches et coiffés de plumes multicolores. Ces larves hideuses, brillant d'une lueur émanée d'elles-mêmes, se montraient et disparaissaient tour à tour, pareilles à ces étincelles qu'on voit courir sur du papier brûlé. Les premières clartés de l'aurore mirent fin à ce cauchemar. Ce fut avec un inexprimable plaisir que je saluai son apparition et que j'allai respirer l'air frais du matin. A l'occident, le ciel présentait une succession de teintes bleues, lilas et citron qui, en s'avançant du côté de l'est, où s'allait montrer le soleil, s'amalgamaient et se fondaient dans un admirable ton de rose à cent feuilles. Jamais je n'avais si bien compris la vérité locale de l'épithète de *rododactulos* que le Mélésigène donne à la fille de Titan et de Ghè.

Tout dormait encore dans l'hacienda, jusqu'aux chiens de garde, molosses hargneux et terribles, redoutés des Indiens. En me voyant traverser la cour, ils entr'ouvrirent un œil somnolent et battirent le sol de leur queue, comme pour me dire qu'en qualité d'ami de la maison je pouvais aller et venir sans crainte. Je pris au hasard le premier sentier qui s'offrit à moi. Bientôt je me trouvai au milieu de terrains incultes, couverts de grandes broussailles et de hauts buissons que dépassaient les têtes des ingas et des genipahüas. Une ombre bleuâtre voilait encore ces fourrés. Des bruissements inquiets agitaient leurs branchages. Les becs-fins, les sitelles, les tangaras s'éveillaient, secouaient leurs plumes, étiraient leurs ailes et commençaient *mezzo voce* leur prière à Dieu, que les premiers rayons du soleil allaient changer en hymne d'allégresse.

Les diverses parties de l'hacienda m'étaient assez connues pour que je pusse retrouver mon chemin à travers ce labyrinthe végétal dans les détours duquel un autre se fût égaré. Tournant le dos au sud, je marchai vers le nord, écartant de mon mieux les épines, les dards, les aiguillons de cent plantes hostiles qui me harcelaient au passage, et j'arrivai sur le bord de la barranca ou talus à pic qui termine la ferme de Bellavista du côté de la rivière et de l'Urusayhua. La vieille montagne que je revoyais après cinq ans d'absence, avait toujours cet aspect formidable qui m'avait frappé lors de ma première visite. Non-seulement elle dominait tous les environs, mais elle donnait aux objets voisins des proportions lilliputiennes. Près d'elle, les blocs énormes échoués sur la plage n'étaient plus que des cailloux ordinaires, et les arbres de cent pieds de hauteur, debout sur ses assises inférieures, semblaient de frêles graminées. Les rayons du soleil, qui venaient de dépasser l'horizon, éclairaient en plein la tête et les épaules du colosse, mais n'avaient pas encore atteint sa base. Toute cette partie du paysage, coupée de l'ouest à l'est par le rio de Santa-Ana, flottait dans un brouillard léger ravivé par des glacis bleus et argent d'une suavité incomparable. L'absence momentanée d'oiseaux et d'insectes, l'immobilité du feuillage, qu'aucun vent n'agitait, donnaient à ce site, encore endormi dans les vapeurs du matin, un caractère de beauté juvénile, de splendeur voilée et de calme sérénité.

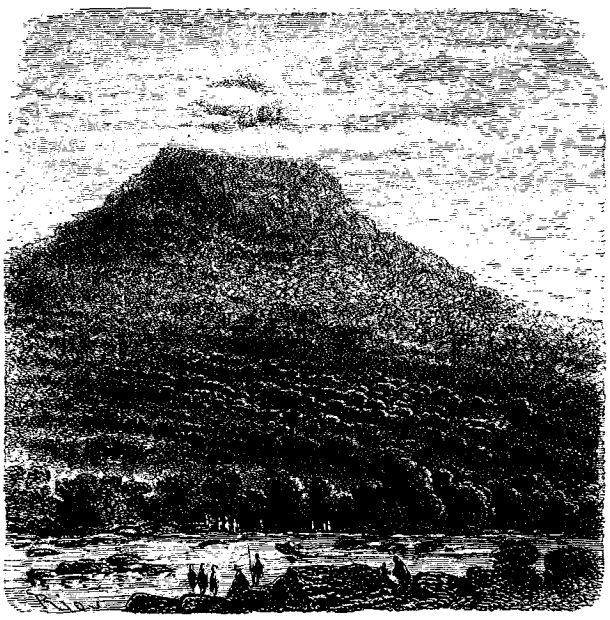
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour m'orienter et retrouver les bâtiments de l'hacienda sans revenir par le même chemin, il me suffisait de tourner le dos à la rivière et de me frayer un passage à travers les fourrés. Comme je cherchais de l'œil un endroit dépourvu de mimoses, d'acacias, de cactées, plantes féroces toujours prêtes à mordre et à déchirer, j'aperçus l'entrée d'un ravin qui coupait le plan du talus. Une végétation épaisse qui l'enveloppait d'ombre et de mystère lui prêtait en même temps un faux air de tanière de bête fauve. J'y pénétrai résolûment. Quand mes yeux se furent accoutumés par degrés à l'obscurité verdâtre qui régnait en ce lieu, je relevai çà et là des détails charmants . . . . . .

De cette miniature de forêt vierge, j'entrai sans transition dans le cacahual de la propriété, vaste plantation dont la tenue, je l'ai dit déjà, ne laissait rien à désirer. Les cacaoyers, disposés en quinconce, semblaient âgés d'une vingtaine d'années et avaient atteint toute leur croissance. Leurs troncs, diaprés de fleurs rougeâtres, offraient en même temps de lourds cocons d'un beau jaune orangé, que l'opposition d'un feuillage sombre faisait paraître d'or.

Comme j'étais en train de supputer les produits présumables de leur récolte, mon nom plusieurs fois répété me fit dresser l'oreille. Je reconnus la voix du compatriote et courus dans la direction d'où partait son appel.

Au tournant d'une allée, je l'aperçus hurlant mon nom aux échos d'alentour, à l'aide de ses deux mains dont il s'était fait un porte-voix. Je hâtai le pas et le rejoignis.



Vue de la montagne Urusayhua.

« Vos bagages viennent d'arriver, me dit-il. L'arriero que vous aviez chargé de leur transport m'a remis cette lettre à votre adresse, en me priant de vous la faire parvenir dans le plus bref délai. L'homme, sans s'expliquer davantage, est parti sur-le-champ pour Cocabambillas, chargé d'un message que le préfet de Cuzco adresse à nos négociants tonsurés. Que diable le préfet du département peut-il vouloir à ces moines? »

Pendant que le compatriote me parlait, j'avais décacheté la lettre et l'avais parcourue. « Voici la réponse à votre question, » lui dis-je en lui présentant cette lettre que m'écrivait un de nos amis communs, homme de savoir et d'esprit, mais dont les coups de langue blessaient comme des coups d'épée. Cette missive, écrite en espagnol et que je conservai, est en ce moment sous mes yeux et j'en traduis les quelques lignes.

« Un diplomate français, prince ou duc de la Blanche-Épine, je ne sais au juste, est arrivé hier à Cuzco, accompagné de son secrétaire intime, d'un géographe et de deux esclaves. Il vient de Lima, où notre président, par égard pour le rang du personnage et la mission dont il dit être chargé par le roi son maître, l'a bien accueilli. Cet illustre Français se rend au Brésil. Comme il a l'intention de s'embarquer dans la vallée de Santa-Ana et de faire exécuter sur la rivière de ce nom quelques travaux hydrographiques, le président de la république, dans le but d'être utile au pays, lui a adjoint un capitaine de frégate, afin que ces mêmes travaux fussent faits en commun. Vingt soldats escorteront les deux chefs de l'expédition franco-péruvienne, à qui les autorités civiles et militaires, les curés des villages et les préfets apostoliques des Missions, sont tenus de donner aide et protection.

« L'altesse sérénissime doit quitter Cuzco après-demain. Elle arrivera probablement dans la vallée de Santa-Ana deux jours après ma lettre. Libre à vous de l'attendre, si vous avez envie de lui baiser la main, ou de décamper au plus vite, si vous ne tenez pas à faire sa connaissance. Je pourrais ajouter un post-scriptum à ma missive, mais j'aime mieux y joindre une boîte de sardines à l'huile, en prévision de la famine qui vous attend plus tard.

« Bonne chance et revenez bientôt nous raconter votre odyssée. »

« Pardieu ! cela tombe à merveille, me dit le compatriote, vous allez voyager en bonne compagnie.

— Cela tombe fort mal, au contraire, car je tenais beaucoup à voyager seul.

— En ce cas, prenez les devants. Vous arriverez au Brésil avant cette altesse.

— Vous oubliez que je n'ai pas d'embarcation.

— C'est vrai, fit mon hôte en se frappant le front. Mais la fête du Carmen est proche.

— Oui, dis-je, il faut seulement attendre cinq jours, et les personnes que nous annonce cette lettre seront ici après-demain.... »

Nous rentrâmes à l'hacienda. Après avoir déjeuné à la hâte, le compatriote s'en alla au village d'Echarati, me laissant vérifier mes bagages que l'arriero avait entassés dans un coin du hangar. Quand je me fus assuré qu'aucun d'eux n'était resté en route, j'écrivis à mon officieux ami de Cuzco pour le remercier de sa lettre d'avis et de sa boîte de sardines. Je lui parlai de Fray Astuto et des difficultés que m'avait suscitées le digne

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Franciscain. Une fois entré dans la voie des confidences, je ne m'arrêtai qu'après avoir épanché dans le sein de l'amitié toute la bile que j'avais sécrétée depuis vingt-quatre heures. Comme cette première lettre me soulagea un peu, je pensai que si j'en écrivais une seconde, je serais tout à fait guéri, et me mis incontinent à l'œuvre. La rédaction de cette seconde épître, adressée au préfet de Cuzco, me coûta une heure et demie de travail; il est vrai qu'elle contenait des détails explicites sur la Mission de Cocabambillas et des renseignements sur le tripotage commercial dont m'avait parlé le compatriote....

Deux jours s'écoulèrent, que j'employai tout entiers à défaire mes ballots, à classer et à répartir leur contenu dans des paquets d'un faible volume, plus faciles à arrimer dans une pirogue, et que je pouvais avoir sous la main pour m'en servir à l'occasion. Le compatriote m'avait obligeamment aidé dans ce travail abrutissant. Déjà nous commencions à nous étonner de n'avoir ni vent ni nouvelles de l'expédition annoncée, quand dans l'après-midi du troisième jour, et comme mon hôte m'avait laissé seul un moment, je vis brusquement apparaître un jeune homme tout de gris habillé, coiffé d'un chapeau de paille et portant un fusil de chasse en bandoulière. Il vint à moi, et retirant civilement son couvre-chef:

« Monsieur, me dit-il dans un mauvais espagnol qui me fit sourire, mais avec un pur accent parisien qui m'alla au cœur : je suis attaché à une expédition savante en tournée. Le gouverneur d'Echarati, chez qui mes compagnons et moi nous sommes descendus, nous a dit que le propriétaire de cette hacienda était un Français, et j'avais hâte de m'en assurer par moi-même. Pourriez-vous me dire s'il est chez lui?

— Il est absent pour le moment, répondis-je en français à mon interlocuteur, mais il ne peut tarder à revenir....»

Le jeune homme ne me laissa pas le temps d'achever

Travaux scientifiques.

ma phrase et de lui offrir, pour s'asseoir, un banc à défaut d'une chaise; emporté par un élan qu'il ne put maîtriser, il prit ma main, la serra dans les siennes et me dit impétueusement : « Ah ! vous êtes Français! » Ce geste et cette exclamation, si spontanés, si vrais, si naturels, furent comme une échappée par laquelle j'entrevis le fond du cœur de ce jeune inconnu. Il est de ces natures simples et sans artifice qu'on déchiffre et qu'on juge à première vue. Un quart d'heure de conversation lui suffit pour m'apprendre son nom et son âge, me dire les pays qu'il avait visités et les amitiés qu'il laissait derrière lui. A ces renseignements déjà suffisants, il allait probablement ajouter le récit de ses amours nomades et de ses équipées, si l'arrivée du compatriote ne l'eût interrompu. Après l'échange des premières civilités, notre jeune homme le félicita d'être possesseur d'une ferme aussi vaste, aussi belle, aussi bien cultivée que celle de Bellavista, et vanta surtout le nombre et la sage disposition des bâtiments. Comme je cherchais un sens à ces politesses flatteuses pour l'amour-propre du compatriote, le Parisien ajouta négligemment : « Nous sommes bien mal logés à Echarati; nous y manquons de tout. Heureusement nous le quittons bientôt. » Ces quelques mots valaient un long discours, et je m'émerveillai que notre voyageur unît dans un âge encore tendre, — il comptait vingt-trois printemps, — tant d'amabilité et d'enjouement à tant de réflexion. Mais la diplomatie, pensai-je, est une serre-chaude qui développe de bonne heure les facultés de l'homme, et cet apprenti diplomate est un beau fruit mûr avant sa saison. Le jeune homme s'en alla comme il était venu, mais en promettant de revenir nous voir le lendemain.

Resté seul avec le compatriote, j'entrepris, au nom de la France et de l'empire qu'elle exerce sur tous les cœurs bien nés, de le décider à offrir à l'altesse et aux cinq personnes de sa suite, la table et le logement pen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dant la durée de leur séjour à Echarati. D'abord cette idée lui parut extravagante, et il refusa de l'admettre, sous prétexte que n'ayant jamais logé de princes sous son toit, il ignorait parfaitement le cérémonial qu'on observait à leur égard. Mais lorsque je l'eus assuré que les princes dont il se faisait des épouvantails étaient des hommes comme lui, mangeant et buvant à leurs heures, et que celui-ci en particulier serait tenu de se conformer à notre genre de vie, sous peine de retourner vivre chez son hôte d'Echarati, il se laissa persuader. Séance tenante, nous convînmes que je donnerais ma chambre à l'altesse, que le secrétaire et le géographe s'établiraient dans le séchoir au cacao, et que les deux esclaves pourraient dormir avec les poules. Quant au capitaine et aux soldats de l'escorte, je ne voyais aucun inconvénient sérieux à ce qu'ils continuassent d'habiter le village d'Echarati. Toutes ces choses réglées à mon entière satisfaction, je priai le compatriote d'aller sur-le-champ, et malgré l'induité de l'heure, faire ses offres de service. Il ne prit que le temps de changer de chemise, de se donner un coup de peigne et partit, ruminant les phrases qu'il comptait débiter à l'altesse. Une demi-heure après, il revint, enchanté de l'accueil du prince, qu'il avait trouvé en train de manger des œufs à la coque, comme eût pu le faire un simple mortel. Ses offres de table et de logement avaient été acceptées avec empressement. Tout en me racontant les divers incidents de cette entrevue, il me montra naïvement sa main que l'altesse, dit-il, avait prise et serrée à plusieurs reprises. La chose semblait l'enthousiasmer si fort, que je lui conseillai bien vite de couper cette main à l'endroit où le carpe s'unit au radius et au cubitus et de la conserver dans un bocal d'esprit-de-vin, en souvenir de la pression illustre qu'elle avait subie. Mais il préféra la garder au bout de son bras, comme il en avait l'habitude.

Le lendemain, à onze heures, le prince vint à l'hacienda. Son géographe, ainsi que je le sus bientôt, et son secrétaire intime, dans lequel je reconnus mon Parisien de la veille, marchaient à sa droite et à sa gauche, comme le diacre et le sous-diacre aux côtés du prêtre. Ses deux esclaves, l'un adolescent, l'autre enfant, le suivaient à distance. En apercevant le noble personnage, le compatriote courut à sa rencontre et le conduisit, avec force salamalecs, sous le hangar, qui tenait lieu de salle et de salon. En ce moment, j'achevais de peindre un de ces *convolvulus grandiflorus* dont la corolle blanche, striée de vert, a jusqu'à six pouces de diamètre, et j'examinais à la loupe l'insertion de ses étamines. Par égard pour les visiteurs, je jetai la fleur sous la table, fermai mon album et mis ma loupe dans ma poche.

« Nous vous dérangeons peut-être, monsieur, me dit gracieusement l'altesse?

— Non, lui répondis-je, j'avais fini.

— En ce cas, permettez-moi de voir la fleur que vous venez de peindre. »

Je tendis au prince mon album, qu'il ouvrit à la page humide.

« Ah ! c'est une aristoloche ! » dit-il.

Si je ne répondis pas à l'altesse qu'elle se trompait lourdement en prenant un convolvulus pour une aristoloche, c'est que je pensai que la réponse en soi serait peu convenable, et qu'un prince, obligé par état de connaître les hommes, n'était pas rigoureusement tenu de se connaître en fleurs. . . . . .

Tout en causant *de omni re scibili et quibusdam aliis*, il m'apprit une chose que j'étais loin de soupçonner : c'est qu'il avait appris à Cuzco le motif pour lequel je m'étais mis en route, et que ma traversée du Pérou au Brésil ne s'écartant pas trop de son propre itinéraire, il serait charmé que nous voyageassions ensemble. A cette proposition tout aimable, il ajouta tant de choses gracieuses, il accorda de tels éloges à mon double talent de botaniste et de dessinateur, qu'il ignorait probablement aussi bien que moi-même, bref, il me brûla sous le nez tant d'encens d'une qualité inférieure, que le cœur me tourna et que j'en fus incommodé. . . . . .

L'arrivée des bagages de l'altesse mit fin à une conversation que je commençais à trouver pesante. Pendant que le prince emménageait dans ma chambrette et surveillait avec sollicitude le transport de quelques paquets, renfermant, me dit-il, des échantillons précieux des trois règnes, je proposai au géographe et au secrétaire de faire un tour de promenade dans le cacahual; ils acceptèrent avec empressement. Sur l'observation de l'un d'eux qu'il faisait chaud et que la soif était à craindre, j'emportai une bouteille de vin d'oranges. Nous étions déjà loin, quand je m'aperçus que j'avais oublié deux choses importantes : un tire-bouchon et un verre. Comme je me reprochais cet oubli, mes compagnons me dirent qu'il était facile d'y remédier en cassant d'un coup de pierre le goulot du contenant et buvant à même le contenu. La franchise de leurs façons, ou mieux leur sans-façon, me mit parfaitement à l'aise. Je les laissai libres de découronner la bouteille et de boire le vin, ce qui fut fait en un clin d'œil. Sous le coup de la boisson traîtresse qui fermenta bientôt dans leur cerveau, nos jeunes gens s'animèrent, et, dépouillant leur gravité d'emprunt, se montrèrent à moi sous leur véritable physionomie. Le secrétaire entonna l'air de la *Bourbonnaise*, qu'il illustra de grimaces comiques, tandis que le géographe exécutait un pas chorégraphique de sa composition, qui, nous dit-il, lui avait valu deux heures de *violon* au dernier bal de l'Opéra. Surexcités par le vin d'oranges, nos apprentis diplomates firent assaut de verve, et échangèrent les saillies les plus folles et les calembours les plus saugrenus. Je jugeai l'instant favorable pour hasarder quelques questions sur son altesse le prince de la Blanche-Épine, et m'enquérir discrètement du but de son voyage; mais j'avais à peine décliné les titres du personnage, que le géographe éclatait de rire.

« Prince ! altesse ! s'écria-t-il, où donc avez-vous pris cela? Mais notre Blanche-Épine n'est qu'un petit comte ! . . . . . .

Nous revînmes à l'hacienda. Grand fut mon étonnement, en entrant dans la cour, d'apercevoir sous le hangar nos moines de Cocabambillas en conférence avec le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chef de la commission française. L'air animé de Fray Astuto prouvait clairement que la conversation l'intéressait au dernier point. J'allai saluer Fray Bobo, qui m'accueillit comme une ancienne connaissance. Le digne homme me parut bien vieilli, bien cassé, depuis deux ans que je ne l'avais vu. Son compagnon sourit en me reconnaissant, mais d'un sourire singulier qui ne releva qu'un des coins de sa bouche. La conversation, interrompue un moment par notre arrivée, se renoua sur nouveaux frais et roula tout entière sur le message officiel qu'avaient reçu les missionnaires. Fray Astuto portait seul la parole; Fray Bobo se contentait d'approuver de la tête ou du geste, selon le cas, ce que disait son compagnon. Après avoir suffisamment protesté de son respect pour le chef de l'État et d'une entière soumission à ses ordres, l'orateur annonça qu'il se mettait à la disposition des savants franco-péruviens, et qu'il ferait tout son possible pour faciliter leur voyage, bien que ce voyage, au point de vue de la seule navigation, offrît selon lui des dangers sans nombre. Comme clôture des débats, il fut convenu que le surlendemain, dans la matinée, nous quitterions Echarati, qu'en passant à Cocabambillas nous y prendrions les deux missionnaires, et que nous nous rendrions ensemble sur la plage de Chahuaris, où devait s'opérer notre embarquement. Après une distribution de poignées de main et de demi-sourires faite à la galerie, Fray Astuto et Fray Bobo montèrent sur leurs mules et s'en retournèrent à la Mission.

Le soir venu et pendant que nos hôtes, assis autour de la table éclairée par deux suifs, causaient de leurs affaires et préparaient, chacun de son côté, les matériaux destinés à l'édifice de leur célébrité commune, l'aide-naturaliste en empaillant un perroquet, le géographe en mesurant des degrés sur une carte, le comte de la Blanche-Épine en se faisant les ongles avec un canif, je pris le bras du compatriote et l'entraînai lui-même dans la direction du village. La visite des moines de Cocabambillas, la brusque conclusion de l'affaire qui les avait amenés à l'hacienda, avaient éveillé ma curiosité; n'ayant assisté qu'à la fin de la conférence, je désirais avoir quelques détails sur le commencement. Toutefois, avant d'aborder ce sujet de conversation, je crus devoir communiquer au compatriote les renseignements que nos amis les Parisiens m'avaient donnés sur leur patron, et comment celui-ci, déchu du rang de prince, était réduit aux proportions de comte, détail insignifiant sans doute, mais qui ôtait aux poignées de main dudit personnage un peu de leur valeur honorifique. . . . . .

En retour de ma confidence, je sus que Fray Astuto, après lecture du message que lui adressait le préfet de Cuzco, s'était hâté d'envoyer à Putucusi un exprès à son compagnon pour l'avertir de ce qui se passait et le prier de revenir bien vite à Cocabambillas. Le vieillard avait abandonné ses recherches de quinquinas et était venu rejoindre son allié. Une conférence secrète avait eu lieu entre les deux missionnaires, conférence dont le sujet était facile à deviner. Contraint de céder à la force des circonstances, Fray Astuto avait dû se résoudre à laisser explorer ses domaines; mais pour que le résultat de cette exploration, à supposer qu'elle en eût un, lui fût immédiatement profitable, il avait exigé que Fray Bobo s'adjoignît aux explorateurs, et surveillât leurs faits et gestes. C'était un œil qu'il plaçait dans l'expédition avec mission d'épier ce qu'il ne pouvait voir lui-même. Quant aux rameurs, guides et interprètes que nécessitait un pareil voyage, Fray Astuto les choisirait probablement parmi les cholos qu'il entretenait à sa solde; et comme ces gens, sur lesquels il pouvait compter, recevraient encore de lui, au moment du départ, des instructions très-détaillées, le moine était presque certain que tout irait pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Je demandai au compatriote comment il s'était procuré ces renseignements :

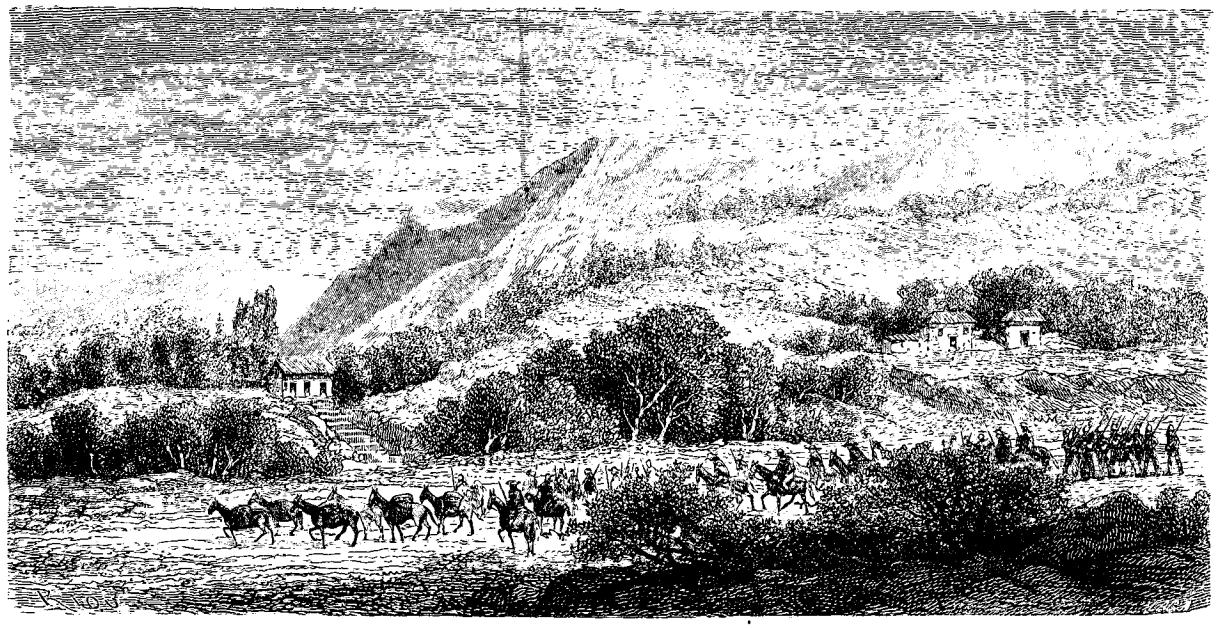
« En écoutant ce qu'on m'a dit et en devinant ce qu'on me cache, » me répondit-il.

Cette causerie nous avait entraînés au delà de l'allée d'agaves qui conduit au village d'Echarati. Une grande clarté qui brillait à travers les arbres nous fit croire à un incendie; nous hâtâmes le pas. En arrivant à l'entrée du pueblo, nous reconnûmes que le prétendu sinistre était un feu de bivac que les soldats de l'escorte avaient allumé sur la place et autour duquel ils se chauffaient paisiblement. Moitié par curiosité, moitié par intérêt pour mes futurs compagnons de voyage, je proposai au compatriote de m'accompagner chez le gouverneur, où devait se trouver le capitaine de frégate, un des chefs de l'expédition. Comme la chose lui était à peu près indifférente, il me suivit sans répliquer. En entrant dans le logis du fonctionnaire, nous aperçûmes deux hommes couchés sur un lit de camp; une lampe fumeuse était placée à leur chevet. Au bruit de nos pas ils tournèrent la tête, murmurèrent des paroles que je ne pus comprendre et se mirent sur leur séant. Tout en m'excusant d'avoir interrompu leur sommeil, je demandai lequel d'entre eux était le capitaine de frégate, commandant de l'escorte. Le plus âgé, le plus long, le plus maigre des deux, comme j'en pus juger quand il se leva, me dit qu'il était celui que je demandais et nous invita du geste, mon compagnon et moi, à prendre place à ses côtés. Nous nous assîmes sur le lit de camp. En regardant de près le capitaine, je m'aperçus qu'il était borgne, un peu camard et que son visage était criblé de trous de petite-vérole. Sans m'arrêter à ces détails infimes, je lui parlai du voyage que nous étions à la veille d'entreprendre en commun et du plaisir que j'avais à faire sa connaissance. Il parut charmé de la nouvelle et me rendit sur l'heure, en belles pièces blanches, la monnaie de mes compliments. De fil en aiguille, nous en vînmes à parler de Lima, du doux climat de cette ville, de l'humeur de ses habitants, des grâces de ses habitantes. Par un hasard singulier, il se trouva que certaines dames de ma connaissance avaient été les amies du commandant. Sa joie fut extrême en apprenant que nous avions admiré les mêmes visages, loué les mêmes perfections, encensé les mêmes idoles; rien ne rapproche davantage deux hommes dans la solitude, que ces souvenirs du passé,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surtout quand le temps et l'éloignement ont refroidi leur ferveur primitive. Cette découverte fut comme un *shibboleth* qui nous fit reconnaître l'un à l'autre pour des initiés aux mêmes mystères et nous mit sur-le-champ en rapport immédiat. Le capitaine m'assura qu'à partir de cette heure, ses sympathies et sa confiance m'étaient acquises à tout jamais. Pour m'en donner une première preuve, il m'avoua que les façons hautaines de mon compatriote, le comte de la Blanche-Épine, l'avaient étrangement choqué ; que vingt fois, dans le trajet de Lima à Cuzco, il avait été sur le point de lui rompre en visière, et que la crainte seule d'amener un conflit entre la France et le Pérou l'en avait empêché. Une illusion déplorable et complaisamment caressée par le chef de la commission française, était cause de tout le mal. Ce personnage n'ayant vu, dans la commission péruvienne que lui avait adjointe le président de la république pour partager ses fatigues et ses travaux, qu'une escorte d'honneur destinée à donner à sa marche l'apparence du triomphe, l'avait traitée avec un suprême dédain. Dans les villes et les villages de la sierra qu'il avait traversés, on l'avait entendu parler *des gens de sa suite*, qui s'obstinaient à rester en arrière, quand, par respect pour sa personne et pour son rang, ils auraient dû ne pas s'écarter un instant de lui.

Si les allégations du capitaine de frégate étaient véridiques, et je ne sais pourquoi le vrai me paraissait ici singulièrement vraisemblable, l'amour-propre péruvien, fils naturel de l'orgueil espagnol, devait saigner chez lui par plus d'une blessure. Je tentai néanmoins d'atténuer la gravité des choses en objectant au capitaine qu'on avait pu répandre de faux bruits, mal interpréter de simples paroles, et qu'il était puéril de sa part d'y prêter attention. Mais je m'aperçus bientôt que j'insistais en



Vue des fermes de Choquechima et de Sahuayaco.

pure perte et prêchais au désert. Le coup avait profondément porté, et le front du capitaine ne se dérida pas d'un pli; ce que voyant, je pris congé de lui, en lui annonçant que nous partirions le surlendemain dans la matinée, selon conventions faites entre le comte de la Blanche-Épine et les missionnaires de Cocabambillas. Je l'engageai à venir nous rejoindre à l'hacienda, et le compatriote ayant ajouté à ma proposition l'offre d'une bouteille de vin d'oranges à boire au succès du voyage, nous laissâmes le capitaine de frégate se recoucher à côté de son lieutenant. . . . . .

La journée du lendemain fut consacrée tout entière aux apprêts du départ. Les malles, les caisses, les hardes, les chaussures, entr'ouverts ou éparpillés dans un pittoresque désordre, donnaient à la cour de l'hacienda l'aspect d'un bazar commercial et d'une friperie. A cinq heures du soir, malles, caissons, paquets, cloués, ficelés et pourvus d'adresses, étaient symétriquement alignés et n'attendaient plus que l'arrivée des mules chargées de leur transport. Après le dîner, chacun s'alla coucher un peu courbatu par le travail de la journée, laissant aux chiens de garde le soin de veiller à la sûreté des colis.

Le soleil se leva dans un ciel sans nuages. A dix heures, les muletiers vinrent à l'hacienda et arrimèrent nos bagages sur le dos des bêtes de somme. Comme ils achevaient cette opération, l'escorte péruvienne, avec son commandant en tête, son lieutenant sur le flanc et son *cabo* ou caporal à la queue, déboucha dans la cour au pas accéléré et vint s'aligner en bon ordre devant le hangar où nous étions réunis. En se revoyant après deux jours d'absence, les chefs des deux commissions se mesurèrent des yeux comme deux coqs rivaux, mais sans hérisser toutefois leurs plumes ou leur crête. Un silence glacial avait succédé à l'échange des premières civilités. Pour dissiper le malaise moral qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régnait dans l'assemblée, oppressée à son insu par le fluide que dégageaient les plexus nerveux des deux antagonistes, le compatriote fit servir des biscuits et déboucher quelques bouteilles de vin d'oranges. . . . .

A midi précis, nous quittions l'hacienda de Bellavista, chargés des vœux et des souhaits de son propriétaire, à qui j'avais promis d'écrire une relation de notre voyage.

En arrivant à Cocabambillas, nous trouvâmes les deux moines équipés et prêts à nous suivre. . . . . .

De Cocabambillas à la plage de Chahuaris, où devait s'effectuer notre embarquement, on compte quatre petites lieues d'Espagne, équivalant à six mortelles lieues de France. Le paysage accidenté, verdoyant par places, est resserré entre une double rangée de montagnes à croupes rondes, dont l'inclinaison violente au nord-nord-est, semble annoncer au voyageur qu'il approche de l'endroit où la Cordillère, cette épine dorsale du continent américain, à laquelle ses *nudus* servent de vertèbres, ses *punas* d'apophyses, et ses vallées de côtes, va s'affaisser et disparaître pour toujours à ses yeux.

La pente continue des terrains précipitait la marche de nos mules, qui trottaient insoucieuses, avec de petits mouvements de croupe plaisants à voir. Après deux heures de voyage, nous atteignions Choquechima, petite ferme sans importance devant laquelle nous passions sans nous arrêter. Un peu plus loin nous relevions Sahuayaco, une propriété du même genre, et nous arrivions à l'hacienda de Chahuaris, qui donne son nom à la plage lieu de notre rendez-vous.

Ferme de Chahuaris.

Cette hacienda, vouée à la culture de la coca, appartenait à un colonel du génie domicilié à Cuzco, et avec qui j'avais visité autrefois les sources de l'Apurimac. J'eusse volontiers renouvelé connaissance avec cet ancien compagnon de voyage, que des circonstances indépendantes de sa volonté, avaient détourné de sa condition de paisible bourgeois pour faire de lui un savant recommandable à bien des titres[1]. Mais la porte de son logis était fermée. Je me rappelai d'ailleurs qu'il ne le visitait qu'une fois l'an. Avant de passer outre, je confiai aux échos d'alentour toutes sortes de bons souhaits pour ce colonel du génie, avec prière de les lui transmettre fidèlement à sa première visite. Ils répétèrent plusieurs fois mes paroles, afin de les graver dans leur mémoire, mais j'ignorai toujours s'ils s'étaient acquittés de ma commission.

La plage de Chahuaris, où nous arrivâmes sur les cinq heures, est la borne-frontière qui sépare la civilisation de la barbarie; à ce titre, elle possède une baraque treillissée et couverte en chaume, à laquelle se rattachent quelques communs. La porte de cette demeure, simple baie sans vantaux, est ouverte à tout venant et ne se ferme jamais, ainsi qu'il convient à un asile neutre, où le sauvage et le civilisé peuvent concurremment s'abriter contre le soleil ou la pluie. Sept à huit cholos du même acabit que ceux qui nous suivaient depuis Cocabambillas, lesquels me rappelaient, je ne sais trop pourquoi, ces « loups aux côtes maigres » dont parle Chanfara le poëte, étaient assis sur la plage autour d'un feu de branchages. Ils nous saluèrent de leurs clameurs et vinrent féliciter les deux missionnaires sur leur arrivée.

Le paysage qui encadrait cette plage, dont la baraque et ses dépendances occupaient le centre, n'avait rien de bien récréatif : derrière nous, une suite de talus boisés, montant jusqu'à la région des Lomas ou montagnes basses; çà et là, sur le sable, des espaces irréguliers couverts de gazon ras, avec quelques maigres buissons et des touffes d'une herbe large, rude et tranchante; devant nous et barrant toute la partie du nord-ouest, une coulée de basalte au sommet revêtu de végétation. La rivière, verte et rapide, frôlait la base de ce mur, et, creusant dans sa fuite des remous et des tourbillons, disparaissait à notre droite. Un enchevêtrement d'arbres et de taillis, dont l'œil ébloui distinguait à peine les silhouettes dans la fournaise ardente de l'astre à son couchant, bornait toute la partie du paysage placé à notre gauche.

Notre premier soin, après avoir mis pied à terre, fut de faire opérer le déchargement des bêtes de somme et de transporter nos bagages dans un angle de la baraque, en les disposant de façon à avoir toujours l'œil sur eux.

L'intérêt curieux avec lequel les cholos de Cocabambillas les examinaient, les palpaient ou en évaluaient approximativement le contenu, motivait de notre part une telle mesure. La nuit nous surprit au milieu de ces soins divers.

Un repas composé de mouton fumé et de racines bouillies nous fut servi sur le sein nu de la mère Cybèle, seule table, seul siége, seul lit, seul oreiller que nous dussions avoir désormais. La course et le travail avaient

1. *Scènes et paysages dans les Andes*, 1re série. — Paris, Hachette, 1861.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aiguisé notre appétit, et nous fîmes honneur à ce repas frugal qu'éclairait un suif attaché au bout d'une perche.

La question du coucher fut débattue ensuite et résolue à l'unanimité. Chacun dressa son lit comme il l'entendit, choisit son voisin selon ses sympathies, et bientôt un chœur de ronflements, que dominait la basse-taille des deux moines, s'éleva harmonieusement dans le silence de la nuit.

Le lendemain, au réveil, je remarquai, non sans surprise, que le personnel de notre troupe s'était augmenté d'une demi-douzaine de sauvages Antis établis dans les environs, comme je l'appris un moment après. Aux noms de Pedro, de Juan, de José, de Maria, de Pancha, d'Anita, que leur donnaient les cholos de Cocabambillas, non moins qu'à l'aptitude des nouveaux venus à se servir indifféremment de l'idiome quechua et de celui de leur caste, je compris que j'avais devant moi un spécimen de ces Indiens abâtardis que le baptême a pu faire enfants de Dieu et de l'Église, mais à qui la civilisation n'a donné que ses vices, tout en leur retirant les qualités de l'homme naturel.

Ces Indiens étaient vêtus d'un sac en coton écru, avec des ouvertures pour la tête et les bras; ils portaient la chevelure en queue de cheval, et leur visage gardait des traces mal essuyées de rouge et de noir qui dénotaient chez eux l'usage du rocou et du genipahüa. Tous, du reste, il faut leur rendre cette justice, avaient l'air stupide et parfaitement abruti.

L'exacte ressemblance du costume et de la crinière chez les mâles et les femelles, les mêmes chapelets de graines qu'ils portaient suspendus au cou ou passés en sautoir, confondaient si bien les deux sexes, que ce n'est qu'en les entendant parler qu'on pouvait, au timbre de la voix, distinguer les fils d'Adam des filles d'Ève, puisque tous, tant que nous sommes, hommes blancs, jaunes, rouges et noirs, nous avons, d'après la tradition, la même origine.

Ces sauvages de piètre mine, fort sales et fort laids d'ailleurs, malgré la patène d'argent que plusieurs d'entre eux portaient suspendue à leur nez, étaient accompagnés de petits chiens à l'échine saillante, aux oreilles pointues et droites, lesquels nous regardaient d'un œil hagard et semblaient nous flairer avec inquiétude. En examinant ce triste échantillon de la race canine, je me rappelai l'*alcco* ou chien muet de la Sierra Nevada, dont l'espèce très-répandue du temps des Incas s'est perdue, dit-on, depuis la conquête. L'idée me vint alors que la variété que j'avais sous les yeux pouvait bien être celle dont nos zoologistes européens déplorent aujourd'hui la perte.

Pour m'en assurer et résoudre un problème scientifique qui m'eût fait le plus grand honneur, je ne vis rien de mieux que de présenter à un de ces chiens qui rôdait près de moi un morceau de biscuit. Affriandé par cet appât, l'animal s'approcha en remuant la queue.

Au moment où sa gueule se refermait sur l'objet convoité, je lui saisis l'oreille et la lui tortillai au nom de la science. Il lâcha le biscuit et s'enfuit en poussant quelques cris aigus qui me prouvèrent qu'il n'était pas muet comme je l'avais cru et comme un voyageur français, qui le croyait aussi, s'est hâté de l'écrire.

En attendant le déjeuner qu'on nous préparait et qui devait être semblable au souper de la veille, à en juger par les détails que je surpris, les chefs de l'expédition franco-péruvienne, leurs *attachés*, et les deux moines se réunirent pour traiter de la question du départ.

J'assistai comme assesseur à cette délibération qui dura vingt-cinq minutes et se termina très-bourgeoisement. Fray Astuto offrit de prêter trois pirogues, qui, en y joignant les deux pirogues des Antis, arrivés le matin, formaient une flottille de cinq embarcations en état de contenir une vingtaine de personnes. Restait à trouver un moyen de transport pour les soldats, les bagages et les munitions de bouche.

Comme il était inutile de songer à se procurer d'autres pirogues, un des membres de l'assemblée proposa de couper des troncs d'arbres et de fabriquer avec eux des balsas ou radeaux, sur lesquels les soldats entourés de colis, seraient à merveille. L'idée trouvée ingénieuse fut adoptée à l'unanimité. Par hasard je jetai les yeux sur les individus dont il était question en ce moment, et je m'aperçus à l'expression de leur physionomie, que le mode de transport que nous avions cru de voir adopter sans les consulter, était loin d'avoir leur assentiment. Toutefois, je bornai là ma remarque, et laissant les membres du conseil féliciter de nouveau celui d'entre eux à qui était venue l'idée de ces planchers flottants, j'allai découvrir la marmite et donner un coup d'œil à son contenu.

La transparence du bouillon où perlaient de loin en loin quelques yeux de graisse, m'apprit qu'une bonne demi-heure s'écoulerait avant que le chupé fût cuit à point.

Pour me distraire, j'ouvris mon album, taillai mes crayons et croquai deux ou trois Antis en attendant le déjeuner.

Comme ce travail m'obligeait à regarder tour à tour ma feuille blanche et les sauvages mes modèles, ceux-ci, remarquant ce manége, s'approchèrent de moi, et m'ayant entouré, se mirent à chuchoter entre eux. Je ne doutai pas un instant qu'ils ne critiquassent mon œuvre.

Pour apprendre à ces fils du désert que si la critique est aisée, l'art est difficile, mais que, nonobstant les difficultés qu'il présente, j'étais de force à défier leurs jugements, je fis immédiatement le portrait en pied de l'un d'eux et le présentai à l'individu, afin qu'il pût juger lui-même de sa ressemblance. Il le prit, le tint un moment les jambes en l'air et la tête en bas, façon neuve et toute sauvage d'envisager les choses au point de vue plastique, puis quand il l'eut suffisamment examiné et mis sous les yeux de ses camarades, il me le remit en éclatant de rire, une manière à lui, neuve et sauvage encore, d'exprimer son admiration, ainsi que me l'apprit un des cholos de la Mission qui se trouvait présent à cette scène.

Après le déjeuner fait à la hâte et en commun, on songea à se procurer le bois nécessaire à la construction des radeaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des cholos, munis de haches et de couperets, allèrent chercher aux environs les arbres au bois poreux avec lesquels on les fabrique habituellement.

Vers quatre heures, ils étaient de retour, rapportant sur leurs épaules ou sous leurs bras, et sans plus d'efforts apparents que s'il se fût agi de simples perches, des troncs de *toroh* (*cecropia*), d'une longueur de dix à douze pieds, sur trente à quarante pouces de circonférence. Ces troncs, plus légers que le liége, insubmersibles comme lui, furent solidement reliés l'un à l'autre au moyen de lianes et traînés ensuite à la rivière, où une grosse liane, faisant l'office de câble, les retint au rivage. Comme la nuit vint sur ces entrefaites, on remit au lendemain leur chargement.

Ce jour était le dernier que nous devions passer à Chahuaris. Dès le matin, chacun revêtit son accoutrement de voyage, recloua ses caissons, refit ses paquets et se prépara à l'événement.

Pendant qu'on chargeait les radeaux, j'allai, par manière d'acquit, battre les fourrés d'alentour, afin de voir quelles familles végétales s'abritaient à leur ombre. Mes premières trouvailles furent assez heureuses Je relevai un *épiphyllum truncatum*, d'une taille géante, un *capparis* couvert de fleurs, cinq ou six variétés d'enothœres, quelques verveines microphylles à odeur de citron, et un *hippæastrum* à fleurs d'un rose tendre, que je dessinai, à cause de sa rareté, et tout en regrettant de ne pouvoir emporter son oignon pour en faire don à la science.

Alléché par ces découvertes et dans l'espoir d'en augmenter le nombre, je m'enfonçai de plus en plus dans les fourrés, interrogeant de l'œil leurs profondeurs ombreuses. Tout à coup un objet mi-parti blanc et noir et d'une forme inusitée, m'apparut dans la pénombre du taillis. Je hâtai le pas, m'imaginant mettre la main sur quelque échantillon étrange de la Flore de Chahuaris, mais au lieu d'une fleur que je m'attendais à cueillir, je ne ramassai qu'une giberne de soldat, pourvue de ses buffleteries.

Comme j'allais me récrier, trouvant le cas au moins bizarre, j'aperçus une seconde giberne accrochée aux branches d'un arbre. Dix pas plus loin j'en découvris une troisième, une quatrième, bref, je recueillis sept gibernes, éparses dans un périmètre de trente pas. La chose, on en conviendra, tenait du prodige ! J'abandonnai bien vite mes recherches botaniques, et saisissant par leurs courroies de cuir les sept récipients à cartouches, je pris ma course vers la plage, où tout notre monde était rassemblé.

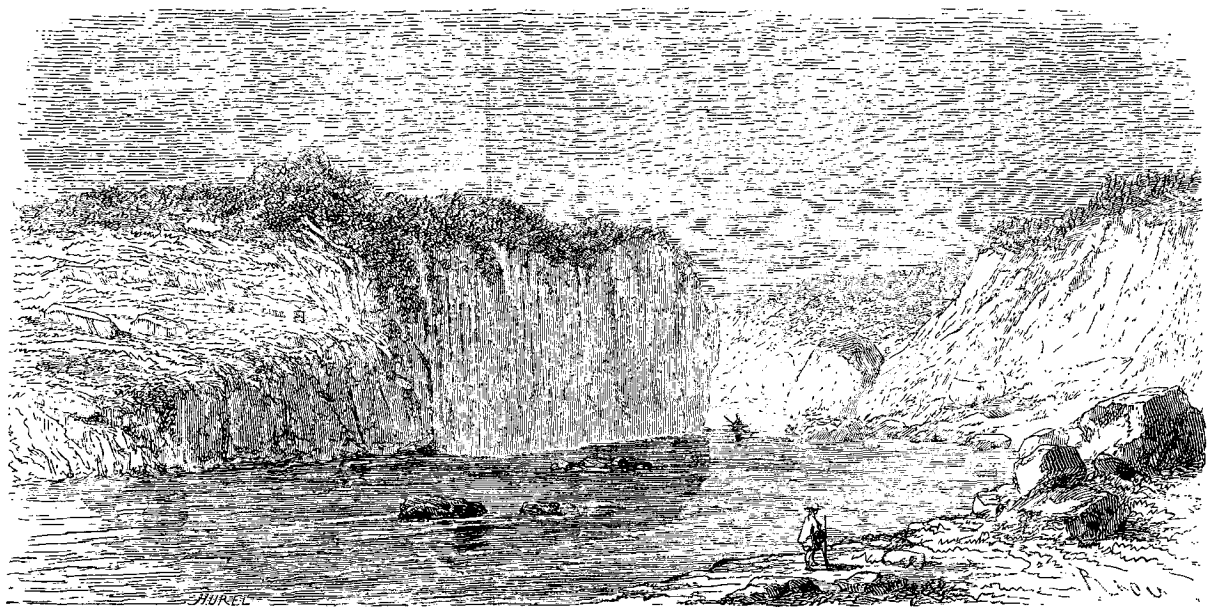
Là j'eus l'explication d'un fait qui tout d'abord m'avait semblé inexplicable. Neuf soldats, sur les vingt dont se composait notre escorte, avaient déserté pendant la nuit, emportant leurs fusils et leurs sabres pour les vendre à quelque amateur, mais abandonnant leurs gibernes, qui n'eussent fait que ralentir leur marche. Cet événement, dont chacun s'était alarmé, n'avait pourtant rien que de simple et d'ordinaire, et se reproduit chaque fois qu'on met des soldats péruviens face à face avec des sauvages. Au pays de Manco Capac, l'homme habillé s'effraye et tremble, sans trop savoir pourquoi, devant son frère, l'homme nu. De là, l'épouvante instinctive des fantassins qui nous accompagnaient, en se trouvant sur le terrain

Bixa Orellana (rocou). — Dessin de Rouyer d'après une aquarelle de M. Marcoy.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Infidèles, et leur empressement à s'en éloigner. Après avoir glosé quelque temps sur l'affaire, on cessa de s'en occuper. Toutefois, je notai pour mémoire que le chef de la commission française, en faisant assez haut pour qu'on l'entendît, des réflexions ethnologiques sur la désertion de ces hommes, et accompagnant ces mêmes réflexions de rires plus sonores qu'il n'eût fallu, venait d'ajouter chez le chef de la commission péruvienne, la blessure de l'amour-propre national à la blessure encore saignante de l'amour-propre personnel.

Si ce capitaine de frégate, comme en peut juger le ecteur, pouvait avoir quelque raison de détester cordialement le comte de la Blanche-Épine, je n'avais, moi, qu'à me louer des procédés du susdit comte, et je le déclare ici hautement, dût ma déclaration, faite en public, effaroucher sa modestie. Depuis l'heure où, abusé par la grandeur d'une corolle, et prenant le convolvulus géant que je dessinais pour une aristoloche, cet aimable et noble monsieur m'avait honoré d'une attention toute particulière, ses manières à mon égard ne s'étaient jamais démenties. Chaque fois qu'une occasion s'était offerte de m'adresser un mot gracieux ou flatteur, plus souvent flatteur que gracieux, il l'avait saisie avec empressement, et cette occasion lui paraissant tarder un peu, il avait su la faire naître. Une telle affectation de bons procédés devait inévitablement éveiller ma reconnaissance et lui valoir mes sympathies. Mais certaines natures sont ainsi faites, et la mienne apparemment est de ce nombre, que plus on les charge de liens pour les contraindre, comme au vieux Proteus, gardien des troupeaux de Neptune, plus elles mettent d'empressement à s'y dérober. Chaque pas que le comte de la



Rive gauche de Chahuaris.

Blanche-Épine avait fait au-devant de moi avait donc été neutralisé par celui que j'avais fait en arrière, de sorte que tout en ayant l'air de nous entendre à demi-mot, nous aurions pu faire le tour de l'orbe sans nous comprendre et surtout sans jamais nous joindre.

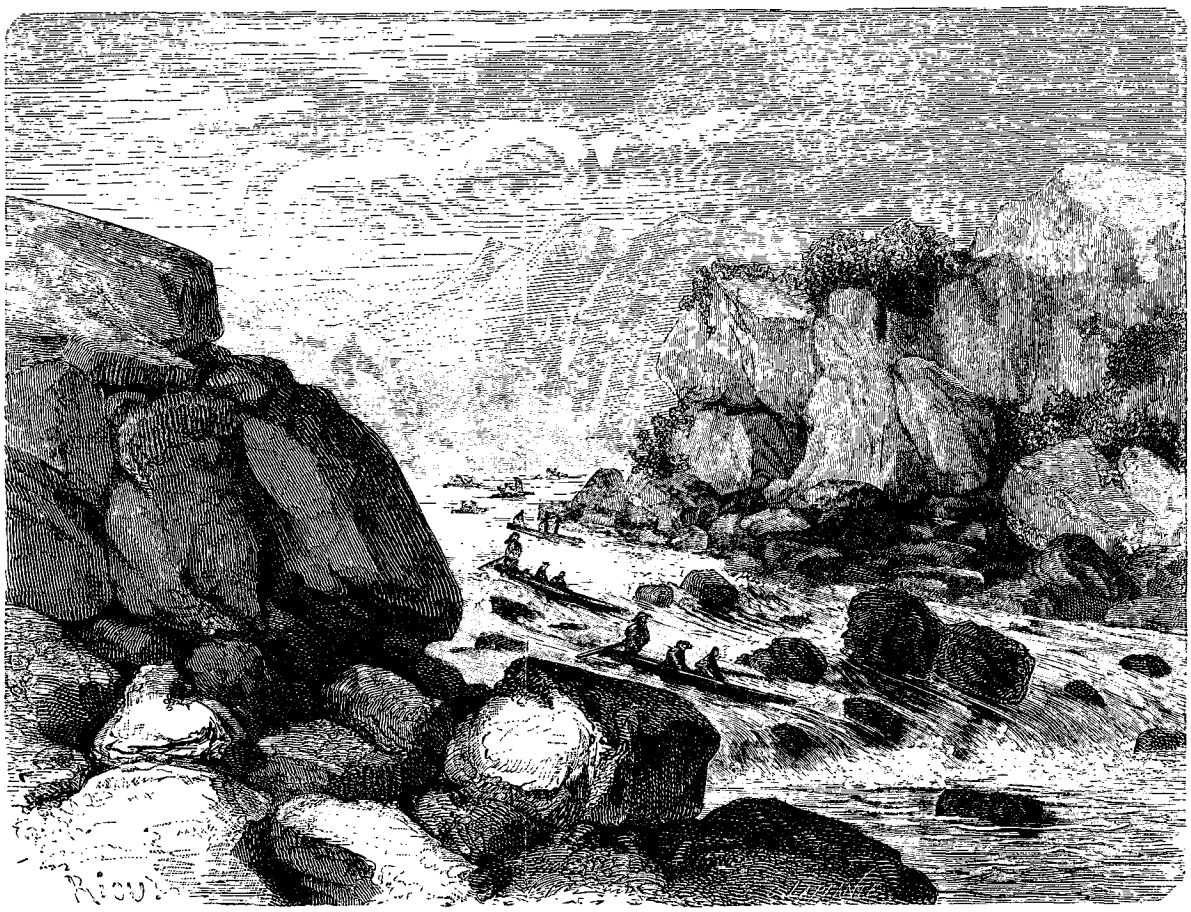
Parmi les gracieusetés de tout genre dont je fus l'objet de sa part au début du voyage, je citerai l'empressement avec lequel il me glissait entre les mains son album cartonné, de format in-4°, en accompagnant cette action d'un sourire fondant et d'une variante de la formule que Dinarzade adressait à sa sœur Scheherazade : « Mon cher monsieur, si vous n'avez rien de mieux à faire, faites-moi donc un de ces beaux dessins que vous savez. » Le moyen de rester sourd à cette prière! J'ouvrais donc le livre à une page blanche, et après avoir taillé mon crayon ou mouillé mon pinceau, j'exécutais quelque dessin de pensionnaire, qu'on qualifiait sans hésiter d'*œuvre de maître*, et qui attirait sur ma tête un tel déluge d'hyperboles, sans compter les remercîments, que, stupéfait, étourdi, effaré, je me hâtais d'achever le dessin et de rendre l'album à son propriétaire.

Ces souvenirs qui dormaient oubliés dans un casier de ma mémoire, sont réveillés en ce moment par l'épisode des gibernes, dont il a été fait mention plus haut. J'avais à peine déposé sur le sable les sept récipients en question, qu'il me fallait, quelque peu d'envie que j'en eusse, dessiner un groupe d'Antis se montrant du doigt ces gibernes, mémento pittoresque, que le comte de la Blanche-Épine désirait garder, me dit-il, de notre séjour mutuel sur la plage de Chahuaris.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ de Chahuaris.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

SIXIÈME ÉTAPE.

D'ECHARATI A CHULITUQUI.

La messe du départ. — Échange d'adieux entre ceux qui partent et ceux qui restent. — *Buen viage!* — Premiers rapides et premiers baisers de la vague. — Mancureali. — Un capital énorme représenté par douze haches en fer de Biscaye. — Illapani. — Le bivac de Chulituqui. — Confidence à laquelle l'auteur et conséquemment le lecteur étaient loin de s'attendre.

La journée s'écoula sans amener aucun incident digne d'être relaté. Le soir venu, on soupa aux lumières, puis à l'issue du souper et comme le capitaine de frégate faisait lui-même l'appel nominatif des soldats de l'escorte, il se trouva que cinq hommes sur les douze restants, avaient profité des ténèbres pour prendre à travers champs. Heureusement le cri de rage que poussa le capitaine à cette découverte, ne fut entendu que de moi, car si le comte de la Blanche-Épine eût été présent, ses réflexions ethnologiques et ses éclats de rire en apprenant cette nouvelle désertion et remarquant l'effet qu'elle produisait sur le chef de la commission péruvienne, eussent porté au comble l'exaspération de celui-ci, et fait d'une simple comédie de genre un drame lugubre.

Pour empêcher les soldats qui restaient d'aller rejoindre leurs camarades, à supposer que l'idée leur en

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vint, on les réunit par couples, et après leur avoir retiré leur casaque et les diverses pièces de leur équipement, on les plaça sous la surveillance immédiate de quelques cholos d'une trempe éprouvée; bien certain que l'escorte, ainsi gardée à vue, ne pouvait nous abandonner, le capitaine rentra dans la baraque où je le suivis. Cette soirée était la dernière que nous passions à Chahuaris. La double expédition se réunit en conseil pour convenir de l'heure du départ qui fut fixée à la majorité de sept voix sur huit, au lendemain à midi. Avant que chacun de nous se fût drapé dans sa couverture et eût pris possession de son matelas respectif, Fray Astuto nous annonça que le lendemain à dix heures, et pour appeler sur nos têtes les bénédictions du Très-Haut, Fray Bobo, chapelain de l'expédition, célébrerait le saint sacrifice, idée pieuse, à laquelle chacun s'empressa d'applaudir.

La nuit fut calme. Debout avant que le soleil eût paru, nous pûmes constater d'un coup d'œil que l'astre du jour allait se lever dans un ciel serein, comme pour sourire à notre départ. A dix heures précises, une cloche fêlée dont nous ne soupçonnions pas l'existence, fut agitée à tour de bras, pour avertir les fidèles épars sur la plage que la messe allait commencer. Nous accourûmes.

Fray Bobo avait déjà retiré d'un caisson vert, qui lui servait de malle à linge, l'aube, la chasuble, l'étole et le manipule qu'il emportait pour les besoins du voyage. Deux planches, posées de champ avec une traverse au-dessus, formaient l'autel. Le bréviaire du vieux moine, un calice et une patène en argent y avaient été placés en regard avec une certaine symétrie. . . . . .

Fray Bobo venait de revêtir ses ornements sacerdotaux et attendait paisiblement que nous fussions tous réunis. Lorsqu'il nous eut vus agenouillés en cercle et convenablement recueillis, il s'avança vers l'autel, prononça l'*Introibo ad altare Dei*, que nous accueillîmes en nous signant. Les Indiens Antis, debout à nos côtés, paraissaient ne rien comprendre à ce spectacle, et leurs éclats de rire troublèrent à diverses reprises notre recueillement. . . . . .

Après avoir donné son pain à l'âme, nous songeâmes au pain du corps. Il eût été malsain de se mettre en route l'estomac vide, et les cholos s'occupèrent du déjeuner, dont la cuisson et l'absorption employèrent deux bonnes heures.

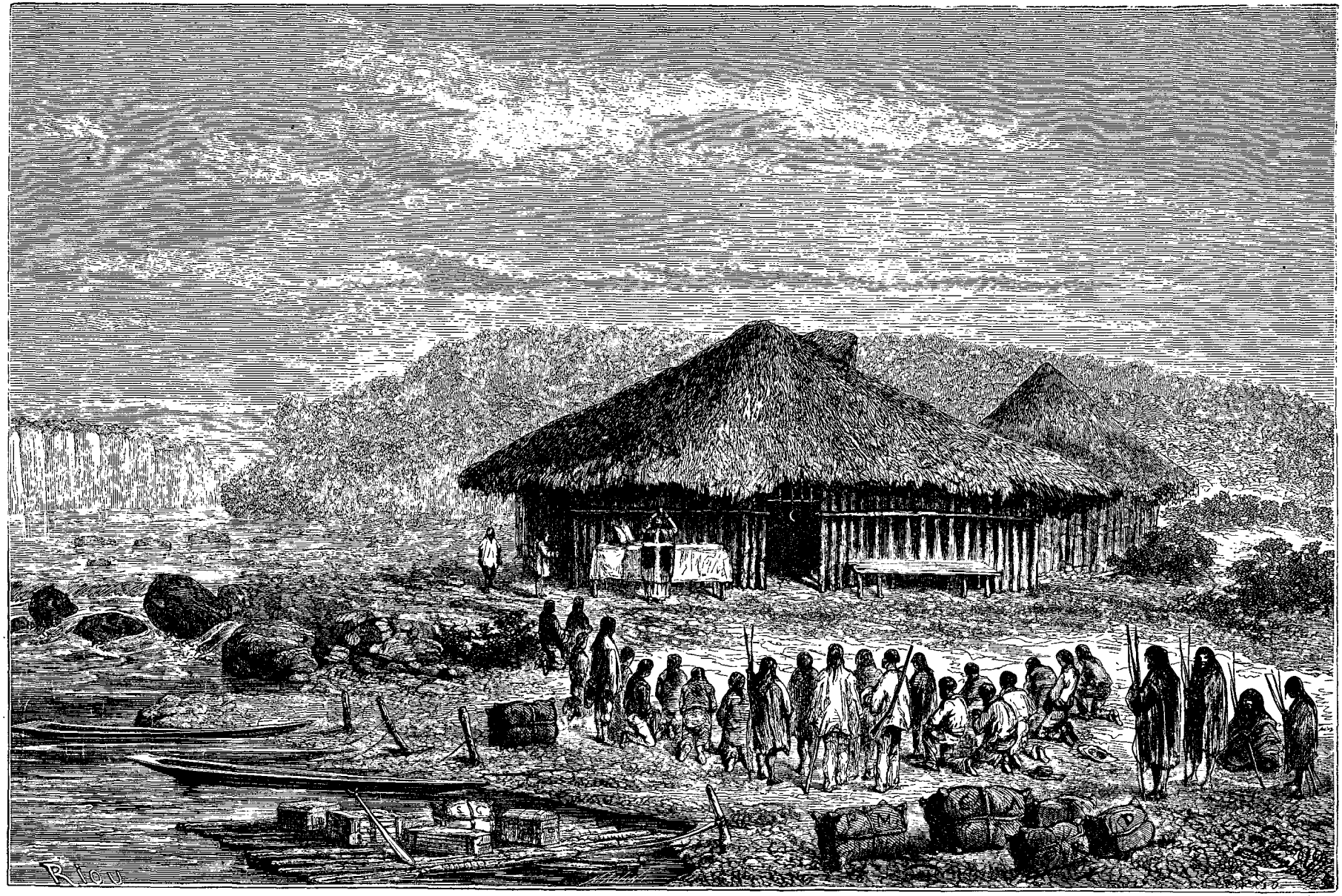
A midi, le repas était terminé. Les marmites, poêlons et casseroles, convenablement récurés, pendaient accrochés aux colis des radeaux, comme des boucliers aux flancs des birèmes antiques. Rangés sur une seule ligne au bord de la plage, nous n'attendions plus que l'instant de partir. Le personnel de notre troupe était réparti de la façon suivante : le chef de la commission française, l'aide-naturaliste et quatre cholos rameurs avec un Antis pour pilote, devaient occuper une des deux grandes pirogues. Le chef de la commission péruvienne, son lieutenant, le caporal et Fray Bobo allaient prendre place dans l'autre pirogue pourvue d'un nombre égal de rameurs. Le géographe et moi nous avions choisi parmi les trois pirogues restantes, celle qui nous avait paru réunir les triples conditions de largeur, de solidité et de légèreté. Quant aux deux autres pirogues montées concurremment par des cholos et des Antis, elles devaient remplir l'office de mouches ou d'avisos, aller reconnaître les endroits périlleux, les havres et les criques, et se tenir en éclaireurs sur les flancs de l'escadre, que les radeaux pesamment chargés et montés par des hommes, munis de longues perches, accompagnaient en qualité de transports.

Le moment de la séparation était venu. Des curieux, des oisifs, arrivés le matin de Cocabambillas et d'Echarati, pour voir, disaient-ils: — des insensés courir à leur perte, — stationnaient sur la plage où ils décrivaient un arc de cercle dont nous formions la corde. Fray Astuto allait et venait, plein d'empressement, demandant à chacun s'il n'oubliait rien, s'il ne laissait rien, et s'il avait quelque dernier adieu, lettre ou paquet à faire parvenir à ses parents, amis ou connaissances, offrant en ce cas de l'envoyer à son adresse. Ces charitables paroles du chef de la Mission étaient entremêlées d'avis secrets coulés dans l'oreille des cholos, de recommandations prudentes et d'exhortations à bien veiller sur nos personnes. Comme nous allions enjamber le bordage de nos pirogues respectives, trois coups de fusil furent tirés sur l'ordre de Fray Astuto, pour honorer les pavillons français et péruvien, représentés par les deux plus grandes embarcations. Cela fait, le moine vint donner à chacun de nous une dernière poignée de main qu'il accompagna d'un mot affectueux en manière d'adieu. Quand ce fut mon tour, il me regarda d'un air singulier que j'attribuai à l'émotion qu'il éprouvait en ce moment suprême. — « Seigneur Français, me dit-il après une pause, rappelez-vous que vous aurez toujours en moi un ami véritable. » — Là dessus, il me quitta si brusquement que je n'eus pas le temps de le remercier de l'intérêt qu'il semblait me porter.

Cinq minutes après cette scène attendrissante, nous étions accroupis dans nos coquilles de noix, les coudes rapprochés du corps et les genoux au niveau du menton. Un dernier hourra était échangé entre nous et les spectateurs debout sur la plage, puis à l'exclamation finale de *Adieu, va!* les amarres de lianes étaient coupées par nos pilotes, et la rivière dont le courant, à cet endroit, file neuf nœuds à l'heure, nous emportait avec une vitesse effrayante.

La première demi-heure de cette navigation folle, où les rameurs n'avaient rien à faire et que le pilote dirigeait seul à l'aide de sa pagaye, fut signalée par des incidents en état de refroidir, au début du voyage, l'humeur aventureuse des plus déterminés. Des roches à fleur d'eau éraflèrent en passant nos embarcations, les jetèrent brusquement sur tribord ou bâbord, sans nul souci des lois de l'équilibre, et nous arrachèrent presque des cris d'effroi. Des lames en volute, qu'on ne put éviter à temps, nous inondèrent de la tête aux pieds. Ce fut comme un prospectus des petites misères qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La messe du départ.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous attendaient en chemin. Chacun néanmoins s'efforça de sourire en regardant son compagnon. Il eût été ridicule d'entamer sitôt le chapitre des interjections et des doléances.

Déjà un peu trempés, un peu ahuris, mais toujours entraînés avec la même vitesse que si le souffle d'Eolus eût été déchaîné après nos nacelles, nous arrivâmes devant un site aride appelé Mancuréali, où nous nous arrêtâmes d'un commun accord pour réparer quelques avaries survenues à l'un des radeaux. Pendant qu'on resserrait les lianes qui rattachaient ses troncs disjoints, nous sautâmes à terre pour nous dégourdir un peu les jambes. La posture que nous obligeait à garder l'étroitesse de nos pirogues et l'immobilité de pose à laquelle nous étions condamnés depuis Chahuaris, nous avait occasionné d'affreuses crampes qui se dissipèrent après quelques *pliés* et quelques *jetés* battus sur la plage.

Mancuréali, où nous venions d'aborder, est un de ces coteaux bas ou lomas, qui forment du côté de l'est les derniers gradins de la Cordillère. De faux noyers aux drupes côtelés (*pseudo-juglans*), deux ou trois *quercus*, propres à ces latitudes, des buissons de laurinées et de vernonias odorants, de loin en loin de grands jacarandas aphylles, dépourvus pour le moment de fleurs et de feuilles et pareils à des arbres morts ou à ceux d'essence européenne, dépouillés par l'hiver, caractérisaient la végétation de ce site, d'ailleurs désert, et lui donnaient un cachet de tristesse étrange. Un petit ruisseau, descendu des hauteurs, coupait le coteau d'ouest à est et venait mêler ses eaux cristallines aux flots troublés et jaunâtres de la rivière de Santa-Ana. Sur le premier plan, des blocs de grès, couleur d'ocre jaune et de rose sèche, formaient un repoussoir vigoureux aux lignes molles et au ton fade du coteau; des blocs de même nature encombraient la plage, et s'avançant jusqu'au milieu de la rivière où ils offraient un obstacle au courant, déterminaient une succession de rapides, dont la disposition, le mouvement des vagues et l'écume pouvaient attirer complaisamment les regards du peintre, avide d'effets pittoresques, mais que le voyageur, appelé à les franchir dans une pirogue indigène, ne considérait pas sans un certain effroi.

Site de Mancuréali.

Les Antis qui nous accompagnaient avaient été les premiers à gravir la berge, s'aidant dans cette ascension des buissons ou des arbrisseaux placés à portée de leur main et bondissant de pierre en pierre comme de véritables chèvres. Nous les suivions, mais non pas sans efforts et sans nous essouffler un peu. Au sommet du tertre s'élevait une cabane circulaire, couverte en chaume, avec une paroi haute de trois pieds environ, formée de pieux très-rapprochés. En voyant les sauvages entrer dans ce logis qui appartenait à un des leurs, nous ne nous fîmes aucun scrupule d'y entrer à leur suite. Les maîtres en étaient absents, et, en s'en allant, avaient oublié de fermer la porte, mais cet oubli de leur part était sans danger. Le logis était parfaitement dégarni de meubles et n'offrait que des carcasses d'oiseaux, des os de pécaris [1], des écorces de coloquintes douces et de bananes vertes, toutes choses peu susceptibles de tenter la cupidité des passants.

Examen fait de ce bouge, dont le sol disparaissait sous un détritus de cendres et de paille brisée, nous reprîmes le chemin de la plage, où nous trouvâmes deux de nos rameurs étendus ivres-morts. Des libations copieuses faites à Chahuaris et quelques gorgées d'eau-de-vie avalées en chemin pour se donner du cœur, avaient fait de ces deux vivants deux cadavres rigides. A force de les rouler du pied et de leur vider de l'eau sur la tête, on réussit à leur rendre un semblant de vie à défaut de raison. Comme on ne pouvait les reprendre dans les pirogues qu'ils eussent fait infailliblement chavirer, on les traîna sur les radeaux où, placés entre les colis qui leur servaient de garde-fous, ils restèrent étendus le ventre en l'air, dans l'attitude de poissons échoués.

Après deux heures passées sur cette plage de Mancuréali, dont le soleil avait rendu les pierres assez brûlantes pour qu'un œuf pût y cuire, nous songeâmes à continuer notre route. Les pirogues furent de nouveau rejetées dans le lit du courant, qui les emporta comme un tourbillon de vent emporterait des feuilles sèches. Deux lieues de cette marche furieuse, évaluées d'après le chronomètre et une connaissance assez exacte de la vitesse du courant [2], nous conduisirent à l'endroit où la rivière Yanatili, sortie de la vallée de Lares et grossie en chemin de la rivière d'Occobamba, vient se jeter dans celle de Santa-Ana qui à partir de Chahuaris prend le nom de Quilla-

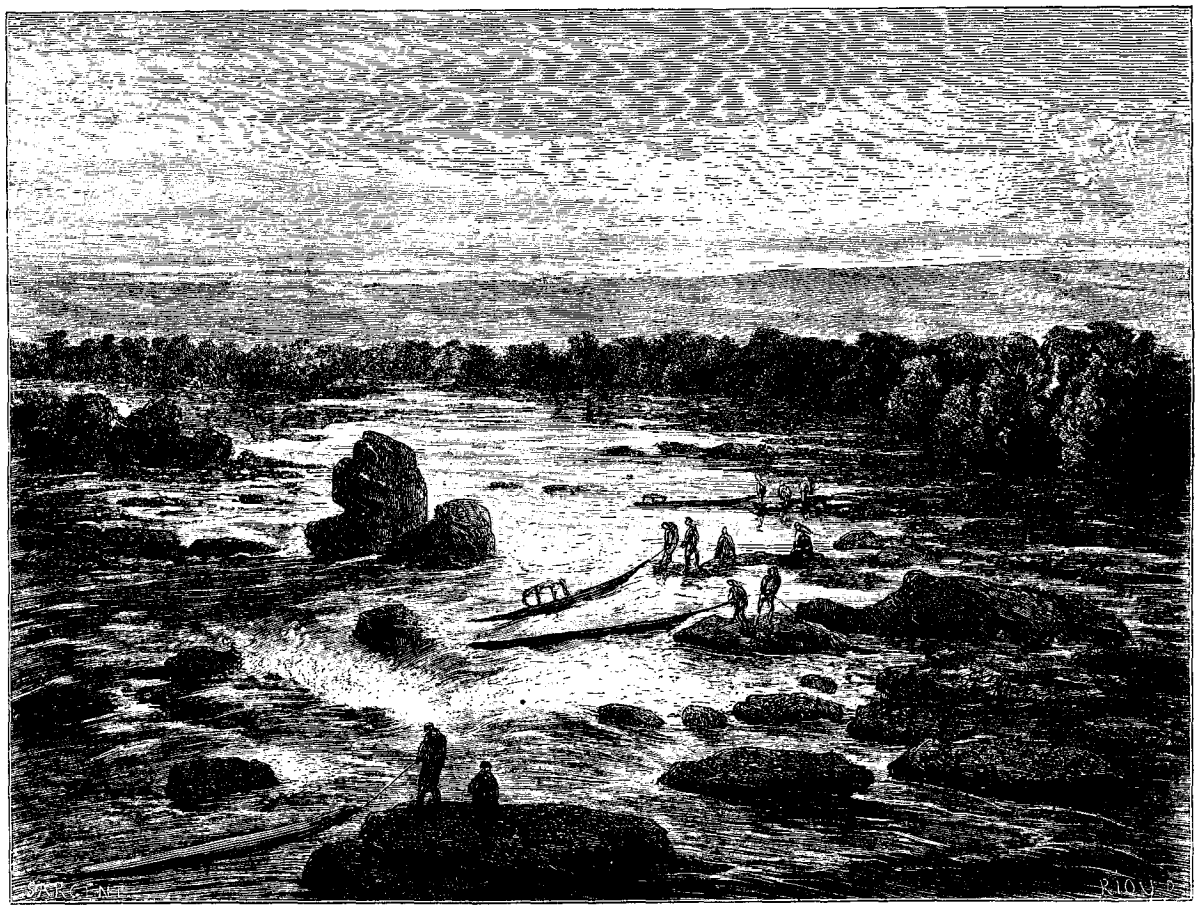
1. Dicotyles labiatus.

2. Ce courant, variable selon la configuration des terrains qu'il parcourt, a été mesuré maintes fois par nous, au moyen du loch et de l'ampoulette, soit en temps de crue de rivière, soit en temps ordinaire. La *moyenne* de sa vitesse entre Echarati et Chahuaris, est de huit milles à l'heure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bamba[1]. Là ces deux cours d'eau, en se joignant à angle droit et entre-choquant avec bruit leurs ondes rapides, restent un instant immobiles comme deux taureaux qui, après s'être heurtés de front, ploient sur leurs jarrets et restent étourdis par la violence du choc.

Ce site, appelé *el Encuentro* (la rencontre), que rien ne recommande à l'attention, se peignit néanmoins avec ses moindres incidents sur la rétine de mon œil et se grava du même coup dans ma mémoire, bizarrerie qui pourrait sembler singulière si je n'en donnais la raison. Au moment où nous doublions l'angle de confluence des deux rivières, une roche à fleur d'eau, dont aucun des rameurs ne soupçonnait la présence, souleva brusquement un de nos radeaux, culbuta parmi les colis les deux hommes qui le montaient et fit glisser de dessus la machine au fond de la rivière, un ballot renfermant douze haches en fer de Biscaye. Douze haches dans le désert, c'est-à-dire une somme énorme représentant douze pirogues ou douze enfants sauvages, au choix de l'acquéreur! Ces douze haches, hélas! étaient à moi. Une telle perte, au début du voyage, me fut extrêmement sensible. En vain mon compagnon le géographe tenta de me consoler par des citations grecques et latines empruntées aux meilleurs philosophes; en vain, pour me faire rire, il accumula les calembours et les coq-à-l'âne, ses



Rapide de Mancureali.

maximes et ses tacéties furent sans effet; mon front ne se dérida pas d'un pli pendant tout le reste de la journée.

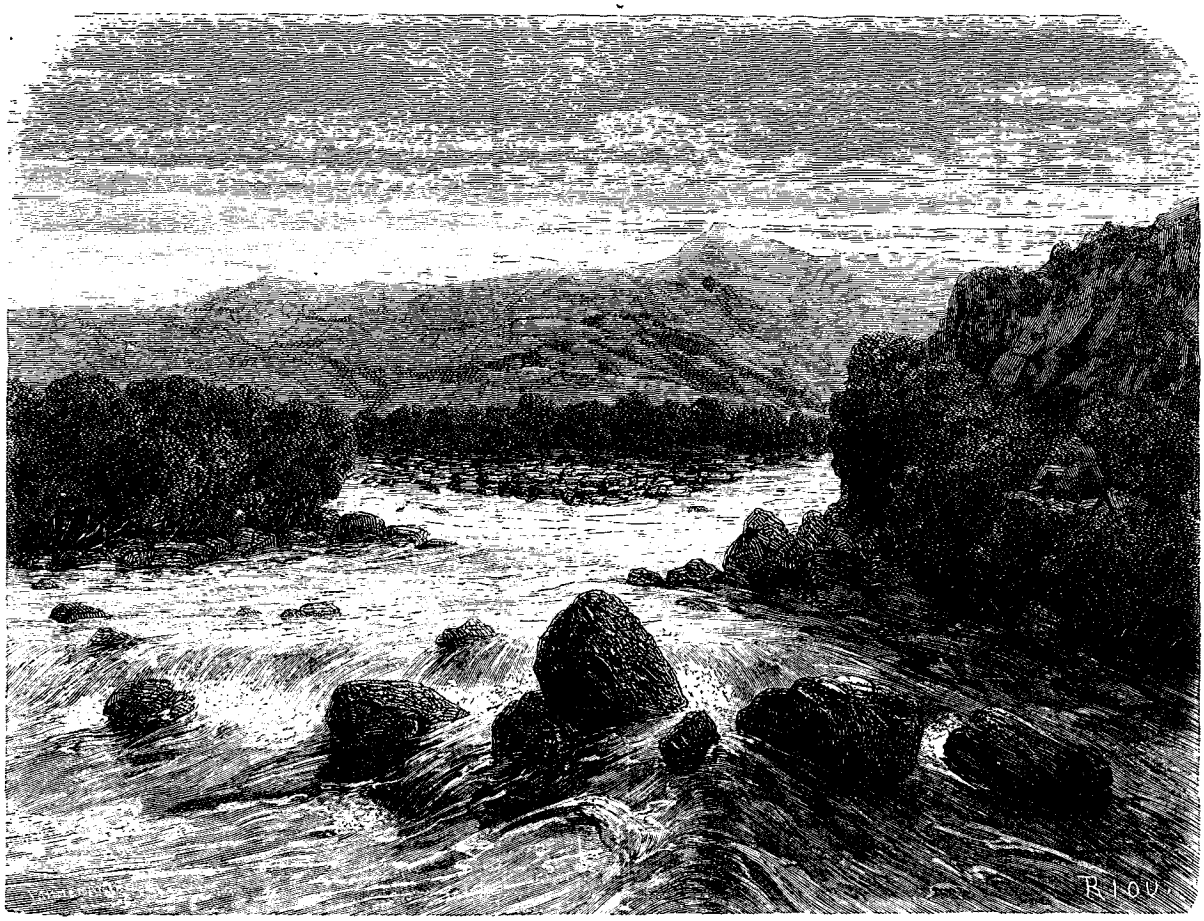
Nous continuâmes, non pas de naviguer, mais de fuir avec la rivière, dont la pente visible à l'œil accusait une descente de huit à dix mètres par lieue. De temps en temps un flot de bruine, ce que les marins appellent *embrun*, venait nous frapper au visage, ou des lames nous arrivaient en pleine poitrine, quand un coup de pagaie du pilote, donné à faux, exposait notre embarcation à leur choc. Comme la température était élevée et l'eau de la rivière douce au lieu d'être salée, nous supportions assez stoïquement ces petites misères et sans crier ni blasphémer, nous nous contentions, comme Panurge, de rendre par le bas de nos pantalons l'eau que nous avions reçue par le col de nos chemises.

A une lieue de l'*Encuentro*, qu'on nomme également Putucusi, bien que ce dernier point, inhabité d'ailleurs, appartienne à la vallée de Lares et non pas à celle de Santa-Ana, nous côtoyâmes, avec la vélocité de goëlands qui rasent la vague, un site du nom d'Illapani, que la civilisation exploite aujourd'hui par droit de conquête, mais qui, à l'heure où nous passâmes devant lui, était cultivé par des Indiens Antis. Une bicoque à toit de

1. *Plaine de la Lune*. Elle porte ce nom jusqu'à sa jonction avec la rivière Apurimac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chaume, une touffe de bananiers, un *laurus persea* ou avocatier, un citronnier chargé de fruits, furent les seuls détails que je relevai au passage. Cette plantation dominait une anse circulaire où l'eau de la rivière, calme et transparente, dormait comme dans un bassin. Cent toises plus loin, la même rivière, redevenue bruyante et furieuse, grondait, bouillonnait, écumait. Cinq rochers noirs, formant un bâtardeau au milieu de son lit, occasionnaient cette colère et cette écume. Nos sveltes pirogues, lancées comme des chevaux dans un steeple-chase, passèrent sans encombre entre ces écueils. Il n'en fut pas de même des radeaux, que leur surface et leur volume rendaient d'une manœuvre difficile au milieu de plusieurs courants qui s'entre-croisaient. Malgré les efforts des balseros et l'aide de leurs longues perches, nous vîmes nos planchers flottants pivoter sur eux-mêmes et, poussés par un bras du courant, s'engager entre deux rochers où, pareils à des coins enfoncés dans la pierre, ils ne bougèrent plus. Les hommes qui les montaient gagnèrent la rive à la nage et rejoignirent nos pirogues qui s'étaient arrêtées dans un *remanso*. On appelle ainsi tout coude de la rivière où l'eau dort immobile. Le sauvetage des radeaux était, pour le moment, chose impossible. Le soleil baissait; le jour allait bientôt finir; une halte fut convenue. Nous atterrimes à l'endroit où nous nous trouvions, afin de rester en vue du sinistre.



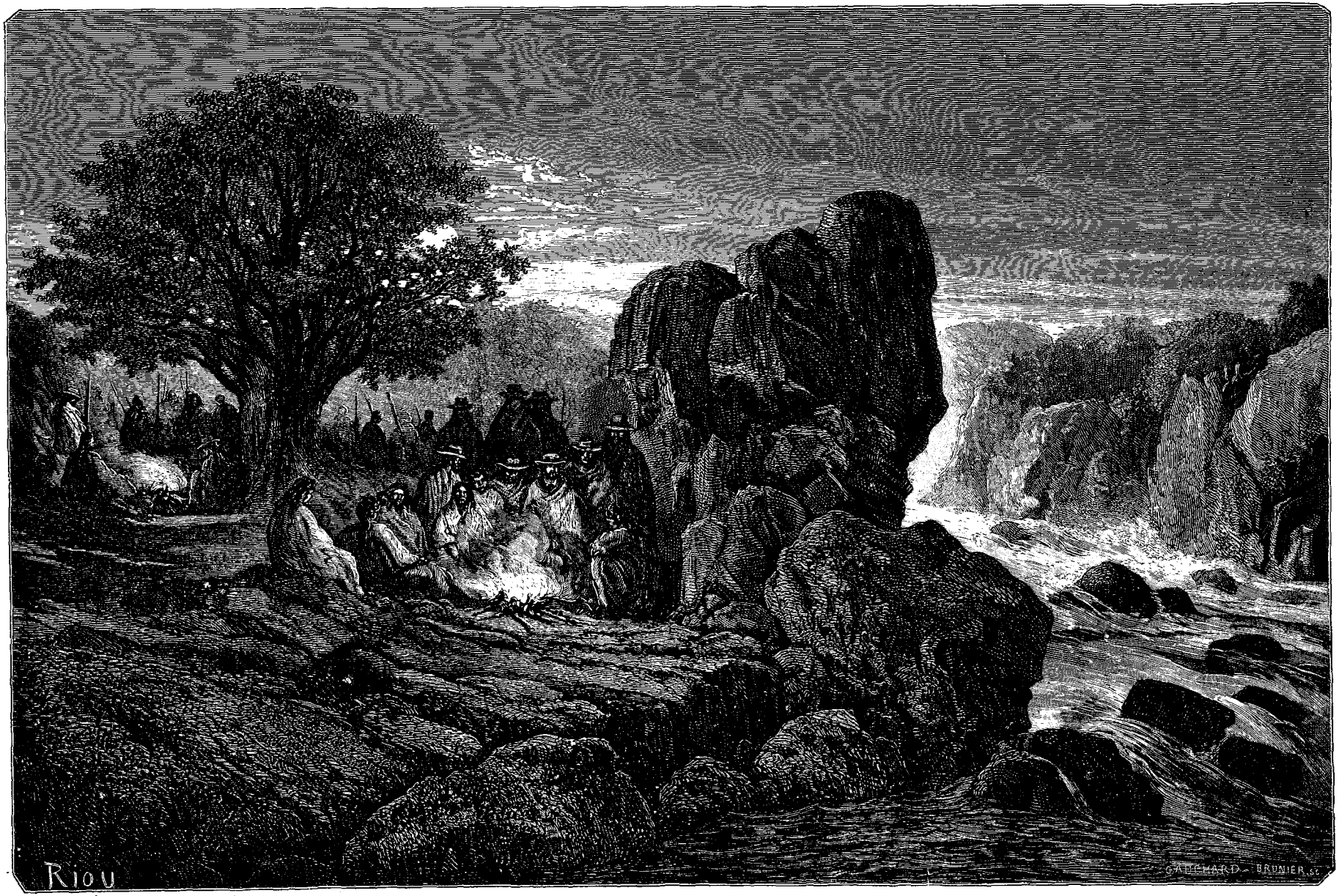
Jonction des rivières Yanatili et Quillabamba-Santa-Ana.

Cet endroit, appelé Chulituqui, au dire de nos guides sauvages, était une plage encombrée de roches de toutes dimensions, plus ou moins anguleuses, plus ou moins tranchantes, et qui devaient procurer à l'individu, s'allongeant horizontalement sur elles pour se livrer aux douceurs du sommeil, une sensation à peu près pareille à celle qu'éprouverait Micromégas en se couchant tout de son long sur les sommets des Alpes.

Notre premier soin fut d'allumer du feu, tant pour sécher nos vêtements tout ruisselants du contact de la vague, que pour nous réchauffer nous-mêmes; car, sous ces latitudes, si les jours sont brûlants, les nuits sont presque froides. On mit ensuite en commun quelques vivres oubliés au fond des pirogues, la soute au pain grillé, le riz et autres provisions se trouvant sur un des radeaux et conséquemment hors de notre portée; puis, quand on eut soupé tant bien que mal, chacun resserra la boucle de son pantalon et fit ses dispositions pour passer la nuit le moins mal possible.

En cherchant un endroit quelconque où je pusse étendre mes membres fatigués, j'avisai, à vingt pas du rivage, au-dessus d'un talus, deux buxus nains dont les racines noueuses sortaient d'entre les pierres. J'y suspendis mon hamac et me jetai dedans tout habillé. Le rapprochement de ses extrémités, en donnant à mon corps la forme d'un U majuscule, laissait pendre sa toile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte de nuit à Chulituqui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assez près du sol, pour qu'une pierre aiguë se moulât en creux dans mes reins. La position était perplexe, voire insoutenable, mais j'essayai de l'oublier en invoquant le divin Morphæus, père du sommeil et des songes. Au moment où le dieu effeuillait déjà sur mes yeux ses soporifiques pavots, — *soporiferumque papaver*, comme dit Virgile, — une main toucha mon hamac, en même temps qu'une voix me dit :

« Dormez-vous déjà? »

Je me soulevai brusquement pour voir qui me parlait ainsi. A sa haute taille et à sa maigreur, je reconnus le chef de la commission péruvienne.

« Que le diable vous emporte! lui dis-je. De quoi s'agit-il?

— De quelque chose que vous ignorez et qu'il vous sera désagréable d'apprendre. Avez-vous remarqué l'air singulier dont Fray Astuto vous regardait au moment du départ?

— Oui, certes!

— Vous rappelez-vous l'assurance qu'il vous a donnée que vous auriez toujours en lui un ami véritable?

— Je me la rappelle et j'en ai été un peu étonné.

— C'est que vous pressentiez alors qu'il disait justement le contraire de ce qu'il aurait dû dire. Le digne Franciscain vous a juré une haine immortelle.

— Bah! et pourquoi donc?

— Parce que vous avez écrit à son sujet deux lettres explicatives, mais peu flatteuses. Ces lettres, que vous envoyiez à Cuzco, ont été interceptées par lui et n'arriveront jamais à leur adresse. C'est de Fray Bobo, notre aumônier, que je tiens le fait. Le pauvre homme ne peut pardonner à son compagnon de l'avoir obligé d'entreprendre, à son âge, un voyage aussi périlleux que le nôtre. Là-dessus, tâchez de vous rendormir. Moi je vais, de ce pas, me blottir entre les trois pierres carrées où, pour cette nuit, j'ai élu domicile. »

Un moment je restai stupéfait de la confidence, admirant avec une certaine épouvante par quels moyens secrets la Providence détourne les flèches du but et les lettres de leurs adresses; puis la fatigue du corps réagit sur l'esprit, je sentis craquer et se rompre le fil de mes idées et je m'endormis bientôt d'un sommeil profond.

SEPTIÈME ÉTAPE.

DE CHULITUQUI A TUNKINI.

Hymne à l'aurore. — Effets désastreux d'une nuit passée en plein air. — La plage de Mapitunuhuari. — Chasse au radeau. — Où la situation s'aggrave et se complique. — Qui rappelle à trois mille ans d'intervalle, les débats du bouillant Achille et du superbe Agamemnon. — Du jambon cru considéré comme toxique. — Pendant que l'expédition franco-péruvienne ne sait à quel saint se vouer, l'auteur s'amuse à relever des altitudes. — Monographie du coq de roche.

Nous fûmes réveillés au petit jour par les gazouillements de quelques oiseaux, qui se détachaient comme le chant des flûtes dans un orchestre, sur le mugissement des rapides et les hurlements des guaribas (*Simia Belzébuth*). Ceux d'entre nous qui entendaient pour la première fois les sons rauques produits par la glotte cartilagineuse de cette espèce de singes, furent tentés de les attribuer à une douzaine de taureaux beuglant de concert. Quant à ceux dont les oreilles étaient familiarisées avec ce bruit étrange et discordant, ils appelèrent de tous leurs vœux le lever du soleil, qui seul pouvait y mettre un terme, les quadrumanes en question n'élevant la voix qu'aux approches de l'aube et du crépuscule, pour dire bonjour ou bonsoir à Phébus.

Cette première nuit passée en plein air, au milieu des pierres et sous les pleurs de la rosée, avait éprouvé la constitution des plus délicats de la troupe : les uns avaient le tour des yeux violet et le bord des paupières rouge, les autres le visage bouffi et les lèvres d'un bleu livide; en outre, tous se sentaient la tête lourde et les membres endoloris.

Un maigre déjeuner, fait à l'aide de provisions trouvées dans les pirogues — nos munitions de bouche étaient restées sur les radeaux, — dissipa quelque peu le malaise de nos amis et coupa court aux propos de nos hommes, déjà rebutés par les obstacles et les contrariétés qui signalaient les débuts du voyage. Un quart d'heure suffit à notre réfection. Nous envoyâmes les balseros, accompagnés de deux Antis, dégager les radeaux, et, les laissant à la besogne, nous nous embarquâmes et prîmes les devants.

A une lieue de là, force nous fut de débarquer et de longer à pied la rive, pendant que nos rameurs *guidaient* les pirogues à travers des îlots de sable et de cailloux qui faisaient un archipel à la rivière et divisaient la masse du courant en plusieurs bras sans profondeur, mais d'un mouvement furieux.

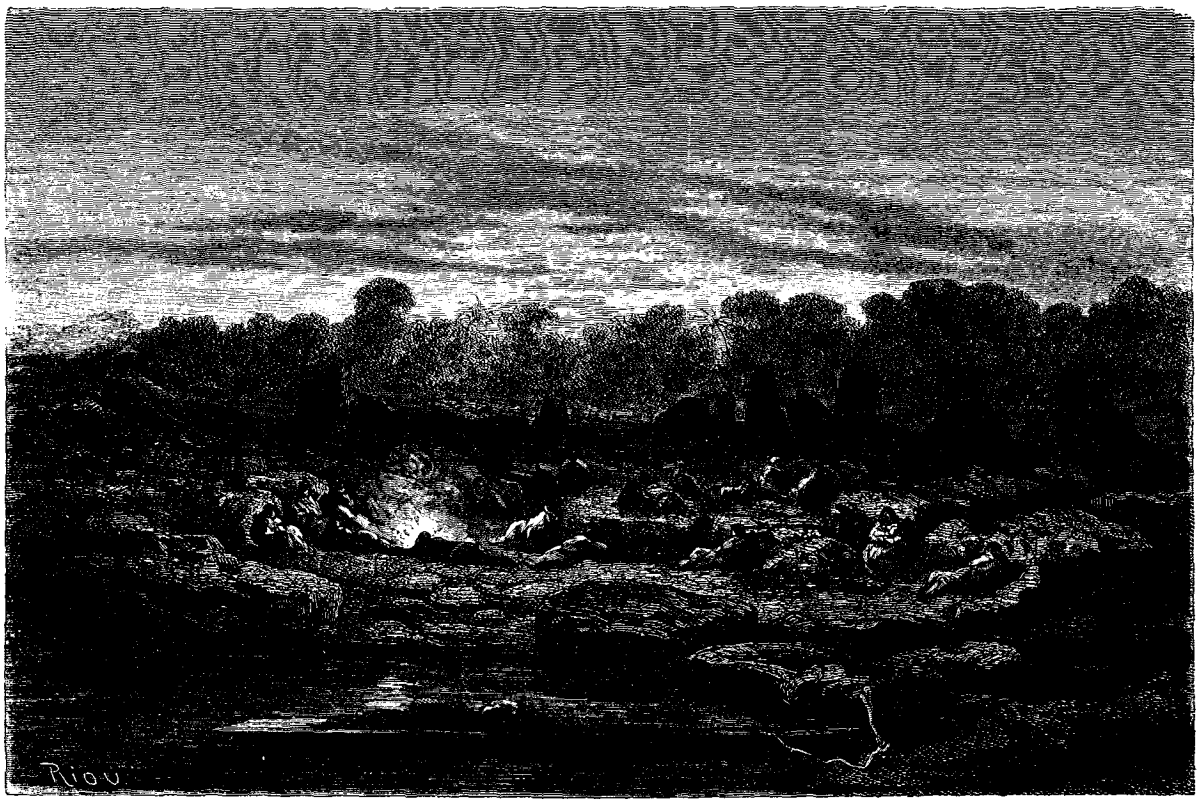
(Ici nous croyons devoir ouvrir une parenthèse pour avertir les lecteurs que le verbe *guider*, deux fois souligné et qui reviendra souvent dans le récit de cette traversée, n'est pas employé par nous dans le sens de *conduire* et de *diriger* que lui donne le dictionnaire, et n'exprime ici qu'une action passive que nous essayerons d'expliquer. Dans les passages dangereux nous mettions pied à terre, ou, si la locution peut sembler vicieuse, nous débarquions. Les rameurs attachaient, en guise de câble, une liane à l'arrière des pirogues ou des radeaux, abandonnaient ensuite la machine au courant, puis, pour ralentir sa marche alors trop rapide et l'empêcher de se briser contre les écueils, ils pesaient à deux mains et de tout leur poids sur l'extrémité de la liane. On comprend que cette façon de guider une embarcation en se faisant traîner par elle, étant tout à fait opposée à celle que chacun a pu voir pratiquer le long de nos rivières par des hommes ou des chevaux, il était de notre devoir de la signaler en passant à ceux qui nous font l'honneur de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous lire. Ceci dit une fois pour toutes, nous refermons la parenthèse.)

Après deux heures de navigation, coupées par de petites haltes qui devaient donner aux radeaux le temps de nous rejoindre, ne les ayant pas vus paraître, nous nous arrêtâmes, pour y camper, sur une plage appelée Mapitunuhuari. Ce nom bizarre, au dire des Antis, qui, en leur qualité de pseudo-chrétiens, baragouinaient un peu de quechua, était celui d'un individu de leurs amis qu'ils qualifiaient de capitaine et dont ils vantaient les prouesses. La demeure de ce sauvage, située au fond d'une gorge étroite, sombre, sinueuse, était si bien défendue à l'entrée par des buissons hérissés de dards et d'épines, que la crainte d'y déchirer notre chemise et notre peau nous empêcha, quelque envie que nous en eussions, d'aller présenter nos civilités à ce valeureux capitaine.

Les doubles rives du Quillabamba-Santa-Ana, que depuis Chulituqui je n'avais pu voir qu'à la hâte et dans leur ensemble, les écueils du chemin et la rapidité de la navigation ne permettant pas de les étudier en détail, me parurent d'un intérêt secondaire sous le rapport de la topographie et d'un attrait médiocre comme végétation. Les blocs de grès observés depuis Chahuaris avec leurs mêmes nuances d'ocre jaune ou de rose sèche, debout, inclinés ou couchés, en formaient la décoration principale, et servaient comme de gradins à des cerros lourds et trapus. Ces cerros, enchevêtrés les uns dans les autres de façon à produire, à distance, un tout homogène et compacte, donnaient au paysage un air de tristesse



Halte de nuit à Mapitunuhuari.

ennuyée qui alourdissait la paupière et provoquait le bâillement. En quelques endroits, la couche minérale venant à s'interrompre, la végétation reparaissait soudain, d'autant plus vigoureuse qu'elle avait été longtemps étouffée. Des coins de paysage ravissants d'ombre et de fraîcheur se montraient resserrés et comme encadrés dans la pierre. Les talus des deux rives se revêtaient d'une herbe verte et fine, pareille au *ray-grass* des pelouses anglaises. Des sabliers, des ingas, de faux noyers, des chênes, des guayaques et des jacarandas aphylles mariaient artistiquement leur feuillage plus ou moins sombre à leurs fleurs plus ou moins brillantes. De loin en loin un palmier tarapote, au stipe fuselé, debout sur son piédestal de racines, donnait au site un caractère tropical qui contrastait, plutôt qu'il ne s'harmoniait, avec une lumière encore diffuse, et un encombrement de pierres qui rappelaient la Cordillère et son voisinage immédiat.

Une partie de la journée s'écoula sans que les radeaux eussent reparu. Assis au sommet des plus hauts rochers de la plage et interrogeant du regard les profondeurs de la rivière, nous nous demandions l'un à l'autre, comme dame Barbe-Bleue à l'Anna soror : Ne vois-tu rien venir? Mais le jour déclinait, le soleil rougeoyait, l'horizon se voilait de brume et rien ne paraissait encore. L'attente était pour nous d'autant plus cruelle, que nous avions fort peu déjeuné le matin, et que le grand air, le changement de lieux et le laps de temps écoulé, nous ayant creusé l'estomac, nous ne savions comment apaiser ses vagissements, nos provisions se trouvant, comme je l'ai

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dit, sur un des radeaux. Au moment où le désespoir allait s'emparer de nous, l'exclamation joyeuse d'une des vigies nous apprit que quelque chose était en vue. Tous les regards se tournèrent aussitôt dans la direction que le bras de l'homme indiquait. Une masse grise et mouvante apparaissait au fond de la perspective et, poussée par le courant, se rapprochait rapidement de nous. Nous reconnûmes un de nos transports; mais, à la façon dont il descendait la rivière, nous constatâmes avec une secrète épouvante qu'il était abandonné à lui-même et qu'aucun balsero ne le guidait. Comme il allait passer devant la plage où nous étions tous rassemblés, un cri retentit sur les eaux, et une tête échevelée et ruisselante, qu'on eût pu prendre pour celle d'un monstre marin, mais que nous reconnûmes pour celle d'un Antis, se montra dans le sillage de la machine. A la façon dont l'homme *tirait sa coupe*, il était facile de deviner qu'un accident quelconque l'avait séparé du radeau et qu'il s'efforçait de le rattraper. Nos cris et nos gestes l'encouragèrent dans cette œuvre. Il redoubla d'efforts, parvint à saisir une des poutrelles de la machine et remonta dessus. A l'aide d'une perche qu'il trouva sous sa main, il put alors la diriger vers le rivage, où ses camarades l'accueillirent avec transport. *Hinpiato*, ainsi se nommait l'intrépide chuncho qui venait d'effectuer cette belle manœuvre de sauvetage, reçut nos félicitations d'un air modeste. Au nombre des menus objets par le don desquels nous reconnûmes le service qu'il venait de nous rendre, se trouvait un bouton d'uniforme neuf et luisant qu'il attacha à un fil et passa dans la cloison de ses narines.

La joie que nous éprouvions s'effaça bien vite en remarquant l'état dans lequel se trouvaient nos munitions de bouche placées sur ce radeau : le pain grillé et le biscuit, après avoir trempé toute la nuit dans la rivière, s'étaient ramollis et ressemblaient à de la panade; le riz était gonflé à crever, le mouton fumé se détachait de l'os comme s'il eût été cuit, et la chair rose de certain jambon, entamé de la veille, offrait une nuance indescriptible de vert, de lilas et de bleu, que nos Parisiens, en coloristes qu'ils étaient, comparaient à celle des noyés qu'on expose au quai de la Morgue.

Pendant que nous déplorions les rigueurs du sort, les radeaux et leurs balseros abordaient au rivage après une absence d'une journée. Ces derniers paraissaient de fort mauvaise humeur. Une distribution d'aliments fut faite à la ronde. Chacun avala goulûment sa portion de pain détrempé et de viande livide, et fit ses dispositions pour passer la nuit. Des feux furent allumés sur la plage; on amarra solidement les embarcations, et après un échange mutuel de civilités, chacun alla s'étendre entre les pierres dont il avait fait choix.

La nuit que nous passâmes à Mapitunuhuari, fut à peu près semblable à celle que nous avions passée à Chulituqui. La seule différence que nous notâmes, fut dans le nom des plages et le volume de leurs pierres, d'un tiers plus grosses ici que là. Aussitôt levés, nous réunîmes nos pellons et nos couvertures, ficelâmes le tout et rentrâmes dans nos pirogues en donnant l'ordre aux rameurs de pousser au large. Les balseros larguèrent les amarres des radeaux et se préparèrent à nous suivre.

Un large rapide, du nom de Quenquerutiné, que nous trouvâmes à cent toises de la plage que nous quittions, fut le seul obstacle que nous eûmes à vaincre jusqu'à Umiripanco, distant de quatre lieues. Nous nous arrêtâmes sur ce dernier point pour déjeuner et donner aux radeaux le temps de nous rejoindre. Bien que notre appétit fût prodigieusement ouvert par la rapidité de la navigation et l'air piquant de la rivière, force lui fut de se tenir pour satisfait de quelques cuillerées de panade et d'une tranche de jambon cru. Les sauvages reçurent leur part de ces mets, et après les avoir flairés à plusieurs reprises comme pour s'assurer de leur nature, les mangèrent sans trop de répugnance, bien qu'ils fussent nouveaux pour eux. Ce maigre repas achevé, chacun s'ingénia de son mieux pour passer le temps. Les uns essayèrent de se distraire en faisant un somme; les autres s'amusèrent à calculer combien de temps pourrait vivre un adulte à raison d'un zeste de jambon et de deux cuillerées de panade par jour; enfin ceux-ci, et c'étaient les plus philosophes, s'assirent à l'écart et charmèrent le vol des heures en griffonnant sur leur genou, laissant ceux-là faire des reprises perdues à leurs pantalons endommagés par les incidents du voyage.

Sur ces entrefaites, midi étant sonné à toutes les montres sans que nos gens et nos radeaux nous eussent rejoints, deux Antis furent chargés d'aller à leur rencontre; en prenant à travers bois et suivant une ligne droite, c'étaient trois quarts d'heure de marche. Nos envoyés, qui devaient recevoir quatre hameçons pour prix de la course, partirent du pied gauche et furent bientôt de retour. Le rapport qu'ils nous firent était désastreux. Nos radeaux et leurs charges avaient sombré dans le rapide de Quinquerutiné, et les balseros s'occupaient à dégager les uns et à repêcher les autres. C'était à croire que le diable brouillait les cartes pour nous arrêter en chemin.

Les retardataires nous rejoignirent sur les cinq heures. Nous nous attendions à des excuses de leur part, ou tout au moins à quelque manifestation sympathique qui prouvât que nos ennuis et nos tribulations étaient partagés par eux; mais notre attente fut trompée. Au lieu d'un sourire amical, nous ne reçûmes d'eux qu'une laide grimace, et quant à s'excuser de leur absence prolongée, s'ils y songèrent ce fut seulement pour se plaindre du surcroît de travail qu'elle leur avait occasionné. En outre, trouvant que la ration de vivres qui leur fut immédiatement délivrée n'était pas en rapport avec leur appétit, ils profitèrent d'un moment où nous avions le dos tourné pour alléger les sacs de provisions d'une partie de leur contenu.

Leur faim apaisée, ils se retirèrent à l'écart en invitant nos rameurs à les suivre et faisant signe aux sauvages de les accompagner. La conversation qui s'établit entre eux, fut suivie d'une discussion animée dont nous pressentions le sujet sans trop le comprendre. De ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pourparlers orageux, comme des nuages qui recèlent la foudre, s'échappait de temps en temps un éclat de voix qui arrivait jusqu'à nous et, pareil à l'éclair, nous montrait la situation sous son jour véritable. Une révolte, qui paraissait flotter dans l'air ambiant, obscurcissait notre horizon. A quel moment donné et de quelle façon éclaterait cette révolte, c'est ce qu'aucun de nous ne pouvait prévoir.

Au milieu de cette effervescence des esprits, baril de poudre auquel il ne manquait que l'étincelle, les chefs des commissions-unies qui, depuis notre départ de Chahuaris, éprouvaient un besoin réel de se dire des choses désagréables, virent dans l'attitude hostile de nos gens une occasion de le satisfaire; le comte de la Blanche-Épine démasqua le premier sa batterie et commença le feu en faisant placer en lieu sûr le reste de nos provisions, et donnant pour prétexte à cette mesure, que chaque balsero péruvien travaillant moins qu'un homme et mangeant comme quatre, il importait, dans l'intérêt général, d'accoutumer son estomac au régime de la simple ration. A cette volée de son adversaire, le commandant de frégate riposta sur-le-champ que lorsqu'on transformait ses nationaux en cormorans et qu'on les employait du matin au soir à pêcher des objets submergés au fond d'une rivière, on devait convenablement les nourrir; qu'au reste, sans la surcharge de fallacieuses grosses malles et de caissons à peu près vides que la commission française traînait à sa suite pour se donner grand air, la marche du voyage n'eût pas été ralentie à chaque pas par des incidents de tout genre. Cet échange de phrases incendiaires entre les chefs rivaux, dura jusqu'à ce que la nuit eut étendu sur nous ses voiles sombres. Comme la veille, des feux furent allumés sur la plage, et comme la veille, nous nous étendîmes entre les pierres, appelant le sommeil qui devait calmer la trépidation nerveuse dont chacun de nous était agité.

Nos gens fraternellement mêlés aux Antis, passèrent une partie de la nuit à se chauffer et à cuisiner sous nos yeux et dans nos marmites, les provisions que le soir ils avaient volées. Comme le jour allait paraître, cinq balseros prirent la clef des champs, emportant avec eux des sabres, des fusils et des havre-sacs appartenant aux soldats de l'escorte. Restés sans moyen de défense, mais ayant conservé l'usage de leurs yeux et de leurs deux bras, ces soldats pouvaient nous servir de rameurs en remplacement de ceux que nous venions de perdre. Nous leur proposâmes donc de s'armer de la perche et de monter sur les radeaux, proposition qu'ils acceptèrent, mais dont l'effet fut ajourné par eux. Blessés dans leur orgueil et considérant comme un déshonneur d'avoir été dépouillés de leurs armes par des *churupacos* (pékins), ils ne nous demandèrent que le temps d'en tirer vengeance, jurant qu'avant une heure ils seraient de retour et ramèneraient morts ou vifs les drôles qui avaient osé se frotter à eux. Avant que nous eussions ouvert la bouche pour leur répondre, ils avaient déjà disparu sous bois. Comme voleurs et volés, bourgeois et militaires ne reparurent plus, nous pensâmes que cette double fuite, était le résultat d'un plan conçu pendant la nuit et tout en la déplorant vivement, nous tâchâmes de l'oublier.

Il est probable que nous y aurions réussi, si les sauvages, jusque-là spectateurs indifférents de ces débats, n'eussent manifesté à leur tour, l'envie d'aller à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose. Telle du moins, fut notre idée en les voyant rassembler leurs arcs et leurs flèches et passer à leur bras le cabas en coton tissé dans lequel ils mettent leur peigne, leur pot de rouge, leur miroir et leur tabatière. Comme ils se dirigeaient vers les pirogues, les chefs des commissions-unies se précipitèrent au-devant d'eux en les priant de considérer qu'ils avaient reçu à l'avance des haches et des couteaux pour nous conduire jusqu'au pays des Chontaquiros, et que nous abandonner en chemin, comme ils semblaient avoir l'intention de le faire, ce serait tromper notre bonne foi et contrevenir au traité fait en partie double. Dans le trouble de leur esprit, le comte de la Blanche-Épine et le commandant de frégate s'étaient exprimés, l'un en français et l'autre en espagnol. Or, les Antis peu versés dans ces langues et n'ayant rien compris à la harangue dont ils étaient l'objet, éclatèrent de rire au nez des harangueurs. Il y eut un moment de tumulte et de confusion où chacun disputant, opinant, concluant dans sa propre langue, l'antis, le quechua, le castillan et le français, heurtèrent à grand bruit leurs voyelles et leur consonnes. On se fût cru sous les murs de Babel, le jour de la dispersion des travailleurs; peu à peu le calme se rétablit. Un cholo de la Mission, apte à parler l'idiome des Antis, fut désigné par notre aumônier Fray Bobo pour servir de drogman. Grâce au dialogue qui s'établit entre le drôle et les sauvages, nous eûmes sur notre situation personnelle des renseignements détaillés, mais très-alarmants; sans le savoir, nous marchions sur un sol miné, qui d'un moment à l'autre pouvait nous engloutir.

D'abord les deux naufrages successifs des radeaux, que nous avions cru l'effet du hasard, étaient le résultat d'un complot formé à l'avance. L'intention des balseros, en les échouant, était de s'approprier les objets qui composaient leur chargement et dont ils avaient offert une moitié aux Antis, si ceux-ci consentaient à les aider dans leur œuvre de rapine.

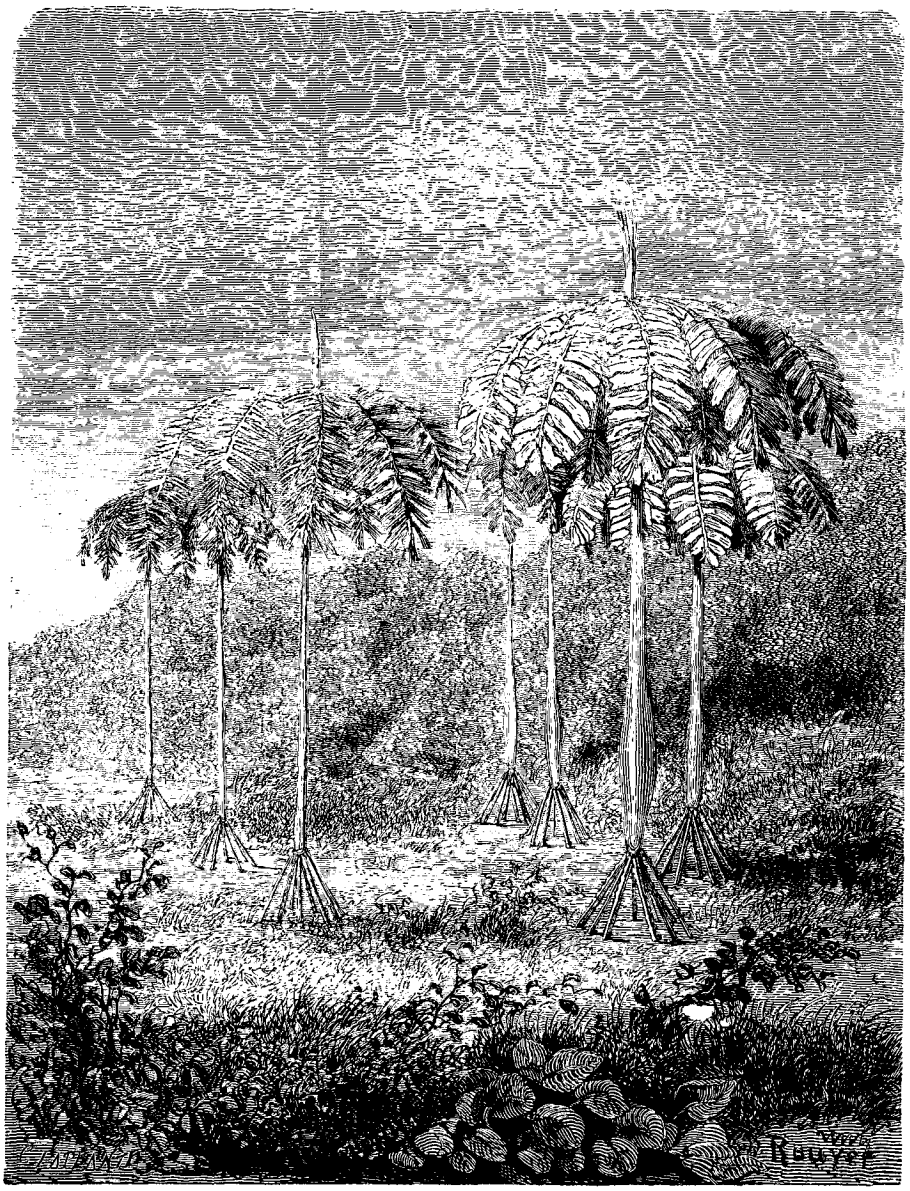
Ensuite, et c'était là le côté dramatique de la situation, ces mêmes balseros, pour persuader aux sauvages que le pillage de notre bien auquel ils les conviaient, n'était qu'un acte de justice, nous avaient signalé à eux comme des *punarunacunas* (hommes des plateaux), sans foi ni loi, sans feu ni lieu, sans roi ni Dieu, qui les conduisaient à leur perte. Les aliments que nous leur avions offerts à Mapitunuhuari, et notamment la tranche de jambon, étaient empoisonnés : si les Antis avaient absorbé sans danger la mort-aux-rats que nous leur avions préparée, c'est que leur estomac était doublé et chevillé de cuivre; mais à la prochaine occasion nous doublerions la dose, et pas un de nos alliés n'en réchapperait.

On comprend l'effet de pareilles insinuations sur l'es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prit obtus des sauvages. Nous eûmes toutes les peines du monde à les dissuader de l'idée que nous avions voulu attenter à leurs jours. Fray Bobo dut intervenir en personne et appeler à son aide les ressources oratoires de la chaire. Il alla jusqu'à présenter aux Antis un petit crucifix, en leur offrant de jurer sur la sainte image que nos intentions avaient toujours été pures et nos cœurs pleins de bienveillance à l'endroit de nos alliés.

A peu près convaincus par les discours de notre chapelain que nous n'avions jamais eu l'intention de nous défaire d'eux, les sauvages parurent disposés à rester encore avec nous. Quelques articles de bimbeloterie que nous leur distribuâmes sur-le-champ, des sourires et des nasardes amicales que nous y ajoutâmes comme appoint, rendirent un peu de sérénité à leurs âmes troublées. Nous profitâmes de l'embellie survenue dans leur humeur pour nous préparer au départ, rallier nos pirogues et inviter gracieusement nos alliés à y prendre place avec nous; à peine y furent-ils assis, que nous fîmes pousser



Palmiers tarapote.

au large. Cinq minutes après, la plage d'Umiripanco, témoin des débats polyglottes dont l'issue avait failli nous être fatale, disparaissait derrière nous.

Si la boussole et le chronomètre que j'avais eu constamment sous les yeux depuis mon départ ne m'eussent indiqué en ce moment la direction de la rivière, un simple regard jeté sur ses berges m'eût fait pressentir que nous portions de plus en plus à l'est. Les cerros et les entassements du grès nous tenaient toujours, il est vrai, fidèle compagnie, mais l'aridité de leurs plans était dissimulée par la végétation qui semblait se réveiller de son long sommeil. Çà et là s'ouvraient des gorges profondes où moutonnaient, pressés comme les vagues d'une mer, des touffes et des massifs, qu'à leurs feuilles cordiformes, à leurs panicules de fleurs blanches ou lilas, jaunâtres ou carnées, je reconnaissais pour des cinchonas.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous traversions en ce moment, sans que nos compagnons parussent s'en douter, la zone climatologique que les botanistes assignent pour demeure aux diverses espèces de quinquinas. C'était le cas de reconnaître, avec ces messieurs, l'infaillibilité du système des lignes isothermes et d'admirer avec quel ordre méthodique la nature a placé tels et tels végétaux dans telles et telles régions, régions d'ailleurs si nettement délimitées, qu'un herboriste, simple vendeur de bourrache et de camomille, ne pourrait s'y tromper.

Malheureusement ma bile agitée et mes nerfs agacés par les rivalités mesquines de nos compagnons, la perfidie et la désertion de nos hommes, me rendaient pour le moment peu tendre aux sollicitations des théories et surtout peu disposé à admirer quoi que ce fût. J'éprouvais au contraire un besoin de trouver de nouvelles

Tunki peruvianus.

taches dans le soleil et comme une démangeaison de dire son fait à quelqu'un ou à quelque chose. Donc, au lieu d'apporter au système de la distribution climatologique des plantes mon tribut d'observations personnelles et d'aperçus nouveaux, je m'avisai de remarquer, tant mon humeur était aigre et maussade, que la plupart des chiffres pris comme base d'altitude par certain traité de géographie — « *entièrement refondu et mis au courant de la science* » — étaient singulièrement arbitraires quand ils n'étaient pas erronés.

Ainsi la végétation des quinze ou vingt variétés de chênes qu'offrent les parties chaudes de cette Amérique du Sud, au lieu de ne commencer qu'au-*dessus* de dix-sept cents mètres d'élévation, comme l'assure le traité de géographie en question, se maintient constamment au-*dessous*. Ces arbres, de troisième et de quatrième hau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teur, soit dit en passant, ne croissent guère qu'entre douze cents et huit cents mètres d'altitude. Dans quelques vallées du Pérou et sur une étendue de plusieurs degrés, la région des fougères arborescentes domine parfois de quatre à cinq cents mètres celle des quinquinas; parfois encore ces deux régions distinctes sont si bien confondues, qu'il est impossible d'assigner à chacune d'elles des limites précises. En beaucoup d'endroits la zone climatologique occupée par les variétés *actives* des cinchonas, — ne pas confondre avec leurs variétés *inermes* presque toujours plus rapprochées de la Cordillère, — cette zone est *inférieure* de trois à quatre cents mètres à la région qu'habitent les palmiers *ceroxylon*, *tarapote* et *yuyu*. Le bananier, qui d'après les bases fixées par le même traité ne donnerait plus de fruits mûrs à dix-huit cents mètres au-dessus de la mer, en produit de très-savoureux à Huiro, dans la vallée de Santa-Ana, c'est-à-dire à deux mille six cents mètres d'élévation. Quant à la région des graminées, représentées aux revers des Andes par les genres *jarava*, *stypa*, *panicum*, *agrostis*, *avena*, *dactylis*, etc., région que le traité de géographie précité ne fait commencer qu'à quatre mille deux cents mètres d'élévation, elle commence, n'en déplaise au même traité, à la hauteur d'environ mille mètres, sur les assises inférieures de la sierra de San-Carlos et les derniers versants du Pajonal.

Cette critique de détail, qui prouve qu'il est aussi dangereux de croire à la vertu des chiffres que de ne pas y croire, cette critique, d'ailleurs très-anodine, ayant quelque peu calmé notre bile et détendu nos nerfs, nous en continuerons l'application comme remède. Seulement, par égard pour la prescription de l'axiome *non bis in idem*, nous passerons du contenant au contenu, de la région des quinquinas que nous traversons, aux oiseaux qui l'habitent, et signalerons une erreur que des voyageurs plus enthousiastes que sensés, ont accréditée parmi nous. Cette erreur a trait aux coqs de roche péruviens que ces voyageurs ont vus se rassembler par douzaines au sommet d'un tertre ou d'une éminence, et exécuter, sous les yeux des passants, des danses effrénées, des galops fantastiques, qui rappelaient la *ronde du sabbat* de Louis Boulanger.

Avant de passer outre, constatons d'abord que Cuvier a fait de ces oiseaux un genre de la famille des *manakins* dans l'ordre des passereaux; qu'avant lui, Linnée les avait rangés dans son genre *pipra*, d'où Brisson les a séparés sous le nom générique de *rupicola;* puis, ceci constaté, proposons ensuite de substituer à l'épithète de rupicola, donnée par Brisson, adoptée par Wieill et leurs continuateurs, le nom de *tunki*, qui est celui de l'oiseau au Pérou. Ce nom patronymique, pour peu que les savants consentent à y ajouter le qualificatif *peruvianus*, aura l'avantage d'apprendre au lecteur ce qu'il avait ignoré jusqu'ici : le nom véritable de notre oiseau et celui du pays qu'il habite.

Le tunki du Pérou était connu des anciens Mexicains qui l'appelaient *iquequemilt*, à cause du cri de l'animal qu'on pourrait exprimer par la syllabe *ké*, trois ou quatre fois répétée d'un ton rauque et traînant. Après la conquête du Mexique et l'introduction par les Espagnols de quelques-uns de nos oiseaux de basse-cour, les Aztèques et à leur exemple les nations limitrophes, ayant donné au coq domestique, l'alector des Grecs, le gallus des Latins, le nom de *chiacchialacca* (chiac-chia-lacca), qui dans la langue de ces peuples est l'onomatopée du cri de l'animal, comme chez nous celle de *co-que-ri-co*, ils crurent devoir appliquer ce même nom à l'iquequemilt, tant à cause des instincts pulvérulateurs de cet oiseau qui leur paraissaient le rapprocher des coqs et des poules de basse-cour, que de sa manie de fouiller la terre comme eux pour y chercher une pâture.

Le coq de roche péruvien, pour lui conserver son appellation vulgaire, diffère de l'individu de la Guyane, le *rupicola aurantia* de Wieill, par sa taille, la couleur de son plumage et surtout par ses habitudes. Il a comme le premier la tête surmontée d'une huppe longitudinale en figure de demi-courbe, formée d'une double rangée de plumes, mais plus haute et plus épaisse que celle de son congénère. L'œil de l'oiseau, d'un mauve pâle, est terne et atone comme celui du geai européen. La couleur de son plumage est un vermillon orangé très-vif et très-brillant, les remiges et les rectrices sont d'un beau noir. Le croupion est d'un cendré bleuâtre. Le bec et les pattes sont jaunes; les ongles noirs; sa taille égale celle d'un ramier, mais est plus trapue. Chez ces oiseaux, la femelle est plus petite que le mâle et d'une nuance générale marron lavé de carmin. Au lieu de vivre solitaire dans la profondeur des cavernes, comme son émule le coq de roche de la Guyane, à qui les naturalistes ont donné les mœurs du hibou, le tunki du Pérou, habite, par groupes de cinq à six individus, les taillis ombreux et se plaît dans le demi-jour des clairières. On le trouve entre la région des fougères arborescentes et celle des quinquinas où il occupe une zone d'environ dix lieues de largeur qu'il ne franchit jamais. Son vol est lourd et de peu d'étendue; quand il se perche, c'est sur les basses branches des arbres, habituellement il se tient à terre pour y chercher des vers et des insectes qu'il déterre à l'aide de son bec et de ses pieds robustes pourvus de quatre doigts, dont trois en avant, l'externe uni à l'intermédiaire au-dessus de la seconde articulation et l'interne soudé à la base de ce doigt. Le pouce, dirigé en arrière, est très-fort et armé d'un ongle crochu. Chez ces oiseaux, le nombre des mâles l'emportant sur celui des femelles, on peut voir à l'époque de leurs amours (décembre, janvier), sept ou huit d'entre eux poursuivre une femelle de démonstrations passionnées et exécuter autour d'elle ces haut-le-corps, ces enlacements circulaires, accompagnés de renflements de gorge, qui caractérisent la gymnastique amoureuse de nos pigeons. Pendant que ces coqs témoignent ainsi leur ardeur à la poule de leurs pensées, celle-ci, perchée à quelques pas, les regarde faire d'un air distrait et presque indifférent; elle attend, pour s'attendrir et donner sa patte et son cœur, que le plus brave et le plus fort de ces sou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pirants emplumés ait mis à coups d'aile et de bec ses rivaux en fuite et soit resté maître des lieux.

C'est cette pantomime amoureuse des coqs de roche, que des voyageurs enthousiastes ont prise pour une *valse de Faust*, exécutée par ces oiseaux, et que par pur amour du pittoresque, ils leur font danser au sommet d'un tertre, à ciel découvert et en vue des passants. — Dieu nous garde d'un pareil enthousiasme!

L'humeur craintive de ces oiseaux, leurs habitudes solitaires, les retiennent invinciblement au fond des forêts comme nous l'avons dit. Ils semblent fuir l'éclat du jour et ne se hasardent jamais dans le voisinage des endroits habités. C'est dans leurs retraites, plus mystérieuses qu'inaccessibles, que le chasseur doit aller les surprendre. Habituellement on les tire à l'affût. Sans être tout à fait communs, ils sont néanmoins assez répandus dans toutes les vallées du Pérou. Sur quinze ou vingt de ces oiseaux que nous aurons tués dans les différentes excursions que nous avons pu faire en douze années, nous ne comptons qu'une femelle. Leur chair dont nous nous sommes sustenté quelquefois, est insipide, sèche et coriace. Dans la vallée de Santa-Ana, le versant oriental de la montagne Aputinhia, sœur jumelle de l'Urusayhua, paraît être pour les coqs de roche un séjour de prédilection, à cause de ses grands bois pleins de fraîcheur et de silence. Si nous citons ce point de préférence à d'autres, c'est qu'il nous est arrivé, dans une journée de chasse, hélas! trop bien remplie, de faire passer de vie à trépas cinq de ces beaux oiseaux, crime de lèse-ornithologie que nous ne commettrions plus aujourd'hui.

Quand le temps de la ponte est venu, la femelle du coq de roche fait choix, pour y placer son nid, de la cavité d'un de ces rochers moussus, comme il s'en trouve au bord des petites rivières qui coulent sans bruit au revers oriental des Andes. Dans ce nid grossièrement construit avec des bûchettes, des graminées et quelques flocons de soie végétale enlevée aux bombax, la femelle du tunki pond deux œufs blancs, sphériques, un peu plus gros que ceux du pigeon et qu'elle est seule à couver. Durant les derniers jours de l'incubation où elle n'abandonne pas son nid, le mâle lui apporte sa nourriture. Au sortir de l'œuf, les petits oiseaux sont revêtus d'un duvet brun roussâtre, et les premières plumes qui lui succèdent ont la couleur de celles de la mère. Toutefois sur cette livrée uniforme, on peut observer déjà chez les jeunes mâles quelques taches orangé clair qui les distinguent des femelles.

Maintenant que nous avons dit ce que nous croyions devoir dire, et que nous nous sentons, sinon tout à fait calmes, du moins un peu calmés, rattrapons nos pirogues et nos radeaux qui, pendant que le lecteur parcourait ces lignes, descendaient la rivière à raison de dix mètres par lieue.

Au sortir d'Umiripanco, nous avions côtoyé une île de roseaux, longé un banc de sable, évité quelques grosses pierres, et quand nous nous trouvâmes par le travers de Chapo, ayant fait deux petites lieues, nous avions déjà franchi sept rapides. La journée, comme on voit, promettait d'être bien remplie.

Chapo, situé sur la rive droite du Quillabamba-Santa-Ana, est un point de ralliement, un lieu de halte adopté par les Antis qui y ont élevé deux ajoupas provisoires sous lesquels ils se mettent à l'abri de la pluie, et passent la nuit au besoin quand leur caprice, leurs parties de chasse ou de pêche les conduisent en aval ou en amont de la grande rivière. Un affluent large de cinq à six mètres, issu des derniers versants de la sierra de Huilcanota, entre les vallées de Lares et d'Occobamba, et que recommande à l'attention un charmant bouquet de palmiers qui l'ombrage à son embouchure, se jette à cet endroit dans le Quillabamba-Santa-Ana, après un cours de seize à dix-huit lieues.

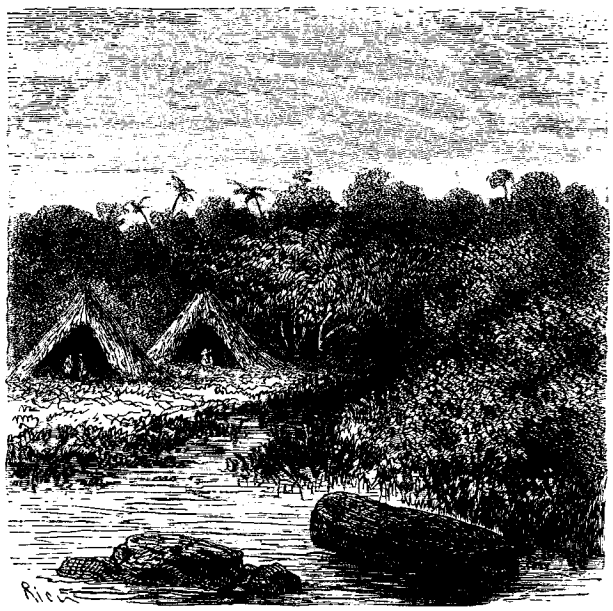
Aucune affaire ne nous appelait à Chapo, et nous nous contentâmes de le saluer en passant, après nous être renseignés sur son compte. A une courte distance nous relevâmes à notre gauche le site de Chacamisa parfaitement désert, mais recommandable par la profusion de petits palmiers en train de grandir sur la berge. Vers onze heures, et toujours poussés par l'infernal courant qui ne nous laissait ni repos ni trêve, nous arrivâmes, convenablement aspergés par les vagues d'une douzaine de rapides trouvés en route, devant la plage de Coribeni, où d'un commun accord nous nous arrêtâmes pour déjeuner.

Ce déjeuner, composé de riz et de viande, eût été semblable au souper de la veille, si depuis la veille, le riz entré en fermentation, n'eût eu le temps de tourner à l'aigre et le fumet de la viande de se changer en puanteur. Un moment nous espérâmes que la quantité de ces aliments nous dédommagerait de leur qualité, mais cet espoir fut de courte durée. Une ration modeste fut délivrée à chacun de nous, et tout en soupirant bien fort, nous mangeâmes mal et très-peu. Nos gens, plus stoïques que nous, s'abstinrent de manger. En recevant leur ration de riz et de viande, ils raillèrent insolemment sur son insuffisance, se la montrèrent en ricanant, et l'ayant flairée d'un air de dégoût, ils la jetèrent par-dessus leur épaule. Après quelques pourparlers à voix basse, ils quittèrent le campement en faisant signe aux Antis de les suivre. Nous les vîmes disparaître dans la direction d'une petite rivière, affluent du Quillabamba-Santa-Ana, qui coupait la plage à cent pas de l'endroit où nous avions fait halte. Sur les berges de ce rio s'élevaient, comme nous le sûmes plus tard, des cahutes d'Indiens Antis.

Après deux heures d'absence, nos gens n'avaient pas encore reparu. Pensant que la journée serait perdue pour le voyage, nous fîmes nos dispositions pour passer la nuit. Ces dispositions consistaient simplement à chercher les endroits de la plage les moins humides et les plus dépourvus de pierres. Les chefs des deux commissions, amoureux de leurs aises, cherchèrent comme nous. Tout en cherchant, ils se faisaient l'un à l'autre des yeux terribles et se lançaient des regards orageux — *procellosi oculi*. — L'expression de leur physionomie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que j'étudiais, révélait clairement la nature de leurs pensées. Chacun d'eux semblait attribuer à son rival les désagréments que nous subissions en commun. « Avec d'autres hommes que tes misérables cholos, disait le visage de l'un, *mon* voyage n'eût pas été retardé à chaque minute; » — « Sans ton amour-propre féroce et ton surcroît de caisses vides, exprimaient les traits de l'autre, *notre* voyage se fût poursuivi sans encombre. » Cette mimique qui me distrayait sans me divertir, dura une partie de la journée. Au coucher du soleil, les deux chefs, las de mimer, s'apostrophèrent: des mots piquants, des paroles acidulées furent échangés par eux comme des coups de pistolet. Un moment je craignis qu'ils n'appelassent à leur aide des arguments plus décisifs, mais je me rassurai en remarquant que plus leurs attaques étaient virulentes, plus ils manifestaient d'empressement à se tourner le dos; d'où j'inférai que ce combat à la façon du Parthe, se bornerait à un échange d'épigrammes, et n'entraînerait après lui ni voies de fait, ni effusion de sang. La nuit venue, nos héros disputeurs allaient camper aux deux bouts de la plage. Malgré les avances amicales qui me furent faites de part et d'autre, je restai neutre et m'établis sur la limite des deux camps, me comparant tout bas à Polichinelle placé entre le diable qui l'appelle et le confesseur qui lui tend les bras.



Site et rivière de Chapo.

Nos gens ne revinrent qu'à la nuit close. Quelques écuellées de *mazato* ou chicha de manioc, vidées par eux chez leurs bons amis les sauvages, avaient troublé leur cerveau et accru leur insolence naturelle. Les réflexions qu'ils firent assez haut pour que nous pussions les entendre, témoignaient clairement de leurs intentions futures à notre égard. Tous ne parlaient rien moins que de nous laisser continuer seuls le voyage, donnant pour prétexte à cet abandon : — « qu'il était bien stupide à eux de risquer leur peau pour le plaisir d'*étrangers de rien*[1], venus on ne sait d'où. » — En ce moment aucun d'eux ne se rappelait que ses peines et soins étaient non-seulement rétribués au double du taux ordinaire, mais qu'il en avait reçu le prix à l'avance. Les propos de ces hommes tenus en espagnol, étaient inintelligibles pour les sauvages ; mais aux regards de ces derniers incessamment fixés sur nous, regards niais et curieux plutôt que méchants, on devinait sans peine qu'ils savaient à quoi s'en tenir sur la discussion du moment, et qu'à l'exemple des cholos, ils nous eussent abandonné très-volontiers, tout en gardant à titre de souvenir nos couteaux et nos haches.

Dans la soirée, les symptômes de mutinerie devinrent assez alarmants pour que les commandants des commissions-unies, rappelés à eux-mêmes par l'imminence du danger commun, se réunissent en conseil. Nous fûmes invité à y prendre part. La séance dura dix minutes à peine, juges et assesseurs ayant opiné du bonnet. Le résultat de la délibération fut que chacun de nous ferait à tour de rôle une faction de deux heures, afin d'empêcher les mutins de s'emparer des pirogues, que, pour plus de sûreté, j'allai moi-même attacher avec des cordes auxquelles j'ajoutai un cadenas. Deux ou trois cholos des plus influents de la bande par leur position sociale à Cocabambillas et qui nous étaient restés fidèles, allumèrent par notre ordre un grand feu sur la plage. A huit heures, chacun de nous se drapait en romain dans sa couverture et tâchait de dormir en attendant son tour de garde. Le capitaine de frégate, qui avait eu l'idée de la chose, voulut payer d'exemple en faisant la première faction nocturne. Armé d'un fusil de fantassin, que pour plus de commodité il portait sur l'épaule et la crosse en l'air, je le voyais aller et venir sur la plage, se détachant en noir sur le ciel étoilé. Sa haute taille et sa maigreur, jointes à l'air belliqueux et au pas cadencé qu'il avait adoptés pour la circonstance, lui donnaient un aspect si surnaturel que je regrettai de n'être pas nyctalope pour pouvoir faire un croquis de sa personne.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. *Estrangerotes.* Au lecteur qui pourrait nous croire assez d'imagination pour avoir inventé de pareils détails, nous répondrons simplement qu'ils ont été relevés jour par jour et heure par heure sur nos livres de notes, étalés devant nous pendant que nous écrivions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un serment solennel.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

SEPTIÈME ÉTAPE.

DE CHULITUQUI A TUNKINI.

La copie d'un acte authentique. — Serment fait sur un bréviaire à défaut d'Évangile. — Adieux éternels sur la plage de Coribeni. — Une mauvaise nuit passée à Sirialo. — Le site de Polohuatini. — Qui prouve que les théories de M. Proudhon sur la propriété, sont généralement plus répandues qu'on n'a l'air de le croire. — Les Antis de Sangobatea. — Chiens bleus et chiens rouges. — Études anthropologiques. — Qui traite de Simuco le tireur d'arc, et de la façon dont il acheta sa seconde femme. — Une leçon de géographie sur la plage de Quitini. — Un baptême. — Le capitaine-parrain et le lieutenant-marraine. — Une phrase musicale d'Hérold confiée aux échos de Biricanani. — Les eaux calmes de Canari. — Un tableau de genre tout composé. — Les ajoupas de Manugali. — Où l'expédition franco-péruvienne, à l'exemple de Nausicaa, fille d'Alcinoüs, étale pour le sécher son linge mouillé sur la plage.

A quatre heures précises, une main amie me débarrassait de ma couverture et me secouait rudement. Mon tour de faction était venu. Je me levai en trébuchant et j'allai droit à la rivière faire mes ablutions. Quand les dernières fumées du sommeil se furent dissipées, je fis le tour du campement, non par mesure de sûreté comme on pourrait le croire, mais par amour du pittoresque et pour juger des poses plus ou moins classiques qu'avaient pu prendre nos amis. Les membres et les serviteurs de la commission française, étendus autour de leur chef, dormaient comme des bienheureux, les uns sur le dos et la bouche ouverte, les autres façonnés en Z et les genoux au niveau du menton. La commission péruvienne, à l'exemple de sa voisine, était plongée dans un heureux sommeil que les ronflements de notre aumônier berçaient sans pouvoir l'interrompre. A quelques pas de là, près du foyer en cendres, les Antis, encapuchonnés dans leur sac et ne montrant ni bras ni jambes, ressemblaient à des tortues abritées par leur carapace. Nos rebelles manquaient à la réunion, et je pensai qu'ils étaient allés cuver leur mazato à l'écart.

Ce paysage à demi noyé dans les vapeurs de l'aube, bordé d'un côté par la nappe grise de la rivière, de l'autre par la ligne sombre de la forêt; ce ciel, dont les étoiles pâlissaient comme des yeux mourants à mesure que la nuit approchait de sa fin, tout cet ensemble de teintes mixtes, de lignes indécises et de contours inachevés constituaient l'ébauche d'un tableau plutôt que le tableau lui-même et laissaient les yeux et l'esprit flotter dans un vague charmant. Les corps de nos amis étendus pêle-mêle, morts en apparence et vivants en réalité,

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129 et la note 2, et 145.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ajoutaient au caractère de la scène, d'un effet bizarre et surnaturel.

Pendant un moment, j'eus le plaisir d'animer seul le paysage, d'aller et de venir en liberté, de songer à mon aise, de rêver à ma fantaisie et sans qu'une voix discordante interrompît mon rêve ou troublât ma méditation. L'aube en blanchissant l'horizon me fit comprendre que ce plaisir touchait à son terme. En ce moment je regrettai de tout mon cœur de n'être pas au temps des fées et de n'avoir pas pour marraine une Urgande quelconque. Je l'eusse priée d'ajourner à huitaine par la vertu de sa baguette, le lever de l'aurore et surtout le réveil de mes compagnons.

Dès que le jour eut paru, les sauvages allongèrent la tête hors de leur sac, passèrent leurs bras par ses deux fentes latérales, et du même coup étirant leurs jambes, n'eurent qu'un bond à faire pour se trouver debout, habillés et prêts à partir. Les commissions-unies mirent un peu plus de temps à se réveiller et à réparer le désordre de leur toilette. Au moment de transporter nos bagages dans nos pirogues, nous constatâmes avec une surprise mêlée d'épouvante que les fusils et les havre-sacs des fantassins avaient disparu, et qu'une notable partie des munitions de bouche avait été soustraite. Comme aucun des rebelles ne paraissait sur la plage, nous leur attribuâmes naturellement ce double larcin et pensâmes qu'après l'avoir commis ils s'étaient évadés. De cette découverte découlait la question suivante que chacun de nous s'adressa simultanément du regard : « A quelle heure et comment ce vol audacieux a-t-il été commis ? » En face de la surveillance exercée pendant toute la nuit, il n'y avait qu'une façon logique d'y répondre : c'est que l'un de nous, sentinelle novice, s'était endormi quand il aurait fallu veiller, et que les rebelles avaient dû profiter de l'insensibilité morale et physique de sa personne pour s'emparer des objets à leur convenance. Nos factionnaires, et moi tout le dernier, interrogés à cet égard, jurâmes nos grands dieux que pendant la durée de notre faction nos yeux étaient restés ouverts comme des lucarnes. Les chefs des deux commissions, par cela même qu'ils n'étaient pas très-sûrs d'avoir résisté au sommeil, ne parlaient rien moins que d'ouvrir une enquête et d'appliquer au délinquant les rigueurs de la loi martiale. Notre aumônier Bobo, qui prit la chose au sérieux, les supplia de n'en rien faire, alléguant pieusement que si les cholos s'étaient enfuis après avoir volé nos fusils et nos provisions, c'est que Dieu, qui dirige à son gré les actions des hommes, l'avait voulu ainsi et pas autrement.

Malgré cette philosophie chrétienne, ou peut-être bien à cause d'elle, comme il pouvait prendre fantaisie aux cinq cholos qui nous restaient d'aller rejoindre leurs compagnons, et qu'aucune raison majeure n'empêchait es Antis de s'enfuir aussi, nous résolûmes de frapper un grand coup. En conséquence, une distribution de couteaux, d'hameçons et de miroirs fut faite sur l'heure aux sauvages qui se montrèrent sinon reconnaissants du moins très-joyeux de ces nouveaux dons. Quant aux cholos, nous les alignâmes solennellement sur la plage, et après une allocution touchante destinée à servir de prologue au drame qui s'allait jouer, nous leur demandâmes s'ils consentaient à nous accompagner jusqu'à Sarayacu, mission centrale des plaines du Sacrement, offrant en ce cas de doubler leur salaire et de les recommander plus tard à la générosité du gouvernement. Sur la réponse des cholos qu'ils nous suivraient jusqu'au bout du monde, en admettant que le monde eût un bout, le chef de la commission péruvienne fit signe à son lieutenant d'approcher, et sur le dos de celui-ci transformé en pupitre, il rédigea une prestation de serment que je fus prié de transcrire immédiatement de ma meilleure encre et de ma plume de fer la moins rouillée. Lecture en fut faite ensuite à nos gens qui l'approuvèrent par un signe de tête. Requis d'apposer leur signature au bas de cette pièce, ils déclarèrent ingénument ne savoir signer et se contentèrent d'y tracer d'une main timide le signe du salut. Les deux chefs ayant légalisé cet acte important au moyen de leurs noms, prénoms et qualités, entourés d'un brillant parafe, nous fûmes invités par eux à prendre la plume et à signer à leur exemple, ce que nous fîmes, mais non sans émailler la page d'une douzaine de pâtés.

Dans l'idée que parmi nos lecteurs, il peut se trouver un ethnologue, un philologue, ou même un simple curieux, désireux de juger du libellé d'un acte rédigé par un capitaine de frégate sur le dos de son lieutenant, au milieu d'un désert et dans des circonstances très-critiques, nous nous empressons d'en mettre sous ses yeux la copie exacte. Il va sans dire que nous déclinons à l'avance la responsabilité des fautes de construction grammaticale ou des langueurs de style que pourrait offrir cette pièce historique.

Yo Antonio Salazar [1], *vecino de la mision de Cocabambillas en el valle de Santa-Ana, digo que me comprometo à conducir à los señores *** hasta Sarayacu, empleando con este objeto para que tengan un feliz viage, la posesion que he adquirido de varios idiomas de los Chunchos y cuantos esfuerzos personales sean precisos en union de José Gabriel Anaya quien asi mismo se ha comprometido para ayudarme, debo recibir de los señores *** cuatrocientos pesos en el mencionado lugar de Sarayacu y a mas queda obligado el comandante de la espedicion peruana de recomendarme al supremo gobierno para que recompensa mis servicios y a su cumplimiento he prestado el juramento de la religion sobre los santos evangelios en las sagradas manos del reverendo ***, firmando dos de un tenor en la playa de Coribeni.* »

Restait à effectuer cette prestation de serment selon la formule indiquée dans l'acte. Fray Bobo tira du caisson vert son aube encore mouillée par les dernières lames des rapides, s'en revêtit, mit l'étole à son cou, suspendit à son bras le manipule et prenant son bréviaire à défaut des saints Évangiles, l'ouvrit et le pré-

1. Cette prestation de serment fut rédigée au nom d'Antonio Salazar, le plus civilisé des cholos qui nous étaient restés fidèles. A sa prière, on joignit à son nom celui de José Gabriel Anaya, son voisin de Cocabambillas et son camarade intime.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

senta aux cholos, qui vinrent tour à tour poser leur main dessus en répétant avec notre aumônier une formule de serment qui les liait si bien sur la terre et dans les cieux, qu'ils ne pouvaient se parjurer sans attirer sur eux l'exécration des hommes et la malédiction de Dieu.

La cérémonie achevée, le révérend moine dépouilla ses ornements sacerdotaux et les remit dans le caisson qu'il referma bien vite au grand déplaisir des sauvages qui s'étaient approchés, et, supposant, aux vieilles broderies d'or de l'étole et du manipule, que ce caisson renfermait des magnificences en quincaillerie et en bimbeloterie, se le montraient du doigt avec ravissement.

A cette cérémonie religieuse, succéda une scène d'un caractère moins élevé peut-être, mais très-émouvant et à laquelle la plupart d'entre nous étaient loin de s'attendre. Dès le matin, ou même depuis la veille, il avait été convenu entre le comte de la Blanche-Épine et ses compagnons, que l'un d'eux se séparerait de l'expédition et retournerait dans la vallée de Santa-Ana, emportant avec lui des instruments d'observation et des bagages appartenant à la commission française, et devenus d'un transport impossible par suite de la désertion des balseros et d'une partie des rameurs. Le géographe, mon camarade de pirogue, avait été chargé de l'exécution de cette mesure, et son air abattu témoignait assez que s'il l'adoptait, c'est qu'il ne pouvait faire autrement. Son itinéraire lui avait été tracé à l'avance. Il devait remonter la vallée de Santa-Ana, rentrer à Cuzco, suivre la voie de terre par Andahuaylas et Pisco jusqu à Lima, arrivé là, prendre la voie de mer jusqu'à Truxillo ou Lambayèque, se diriger ensuite sur Jaën de Bracamoras, s'embarquer sur le Marañon et le descendre jusqu'à sa confluence avec l'Ucayali, où la commission française devait l'attendre. C'était un trajet d'au moins six cents lieues.

Ces détails me furent donnés à voix basse par le

Séparation sur la plage de Coribeni.

pauvre jeune homme et pendant un dernier tour de plage que nous fîmes ensemble. L'ostracisme qui le frappait l'affectait vivement, et en me parlant il avait peine à retenir ses larmes. A sa confidence, je crus devoir répondre que la mesure adoptée par le chef de l'expédition me semblait d'autant plus étrange, qu'il restait encore cinq cholos et une dizaine d'Antis pour la manœuvre de nos embarcations, et que ce nombre d'hommes était suffisant pour atteindre Sarayacu; qu'en ce qui concernait les instruments et les bagages dont la commission française jugeait convenable de se défaire, leur valeur intrinsèque ou fictive était si minime, que je ne comprenais pas qu'on obligeât un homme à se séparer de ses compagnons et à entreprendre seul un voyage de six cents lieues, pour assurer la conservation de pareils objets.

Les instruments dont le sort éveillait tant de sollicitude, étaient représentés par un octant, un baromètre et quelques cuivres scientifiques déjà jaspés de vert de gris, et mis hors de service par leur séjour dans l'eau et leur contact fréquent avec les pierres. Quant aux bagages, ils se composaient de deux ou trois boîtes d'insectes incessamment mouillés depuis notre départ de Chahuaris et à moitié pourris; d'une main de papier *buvard* transformée en herbier et renfermant entre ses feuilles, sept ou huit plantes cueillies sur le versant oriental de la Cordillère à l'entrée de la vallée de Santa-Ana; enfin d'une petite liasse de notes au crayon et d'une mallette en cuir de deux pieds carrés, appartenant au géographe et contenant quelques chemises, des chaussettes, des faux cols et un habit bleu à boutons de métal.

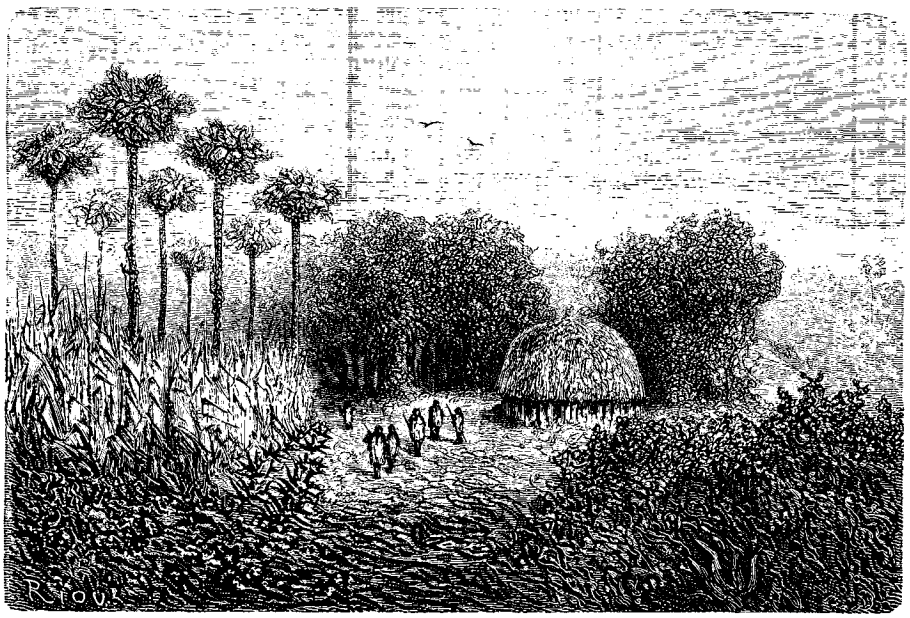
Inventaire fait de cette collection d'objets hétérogènes qu'un brocanteur eût estimée cinquante francs, j'insinuai à mon compagnon que la difficulté du transport d'une pareille friperie, alléguée par le chef de l'expédition, ne me paraissait qu'un prétexte invoqué par lui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour déguiser le fond de sa pensée. L'excellent jeune homme m'ayant prié de le fixer à cet égard, je lui dis franchement que son honorable patron, jugeant de l'avenir par le présent et bien persuadé que nous devions périr en route, soit par le couteau des cholos, soit par la flèche des sauvages, avait imaginé qu'en détachant un des siens de la troupe et lui faisant prendre un autre chemin, il avait quelque chance de le voir arriver en France pour annoncer à l'Institut, que de cette expédition française, jadis brillante et glorieuse, il ne restait plus qu'un seul homme, écloppé peut-être, mais apportant comme le Grec de Marathon une palme en signe de victoire.. Mon pauvre compagnon, sans me demander d'autre explication, s'en alla le cœur gros faire ses apprêts de départ.

De son côté, le chef de la commission péruvienne n'eut pas plutôt appris la décision que prenait son rival, que, mû par cet instinct d'imitation dont sont doués la plupart des bipèdes, il crut devoir en prendre une semblable. Peut-être l'idée de donner à son voyage un peu d'intérêt dramatique, lui vint-elle à l'esprit. Sans perdre de temps, il appela le jeune Cabo que la désertion de ses hommes avait rendu triste, et lui annonça solennellement que l'heure était venue de se séparer. Comme il n'avait à lui confier ni boîte de coléoptères, ni feuilles de papier buvard, il lui remit une copie de l'acte dressé sur la plage, avec ordre de l'apporter au préfet de Cuzco, pour que ce fonctionnaire la transmît à Son Excellence le Président. — « Racontez-lui fidèlement tout ce qui s'est passé, dit-il, et ajoutez que nous sommes ici par la volonté du gouvernement, et que nous n'en sortirons que contraints par la flèche des infidèles ! »

Le moment était venu d'abandonner nos compagnons à leur sort. Une pirogue conduite par deux cholos leur était destinée et devait les ramener ensemble à Chahuaris. Je remis au géographe pour les besoins de son



Site et case de Polohuatini.

voyage une bouteille d'eau-de-vie de cacao, la seule qui se trouvât dans l'expédition et que j'étais parvenu, non sans peine, à dérober aux perquisitions de nos gens. A ce maigre cadeau, j'ajoutai une poignée de cigares; puis, comme je lui serrais la main et l'exhortais à patience, l'assurant qu'avant deux mois nous serions réunis, il se jeta dans mes bras et me dit entre deux sanglots, ces paroles dont le sens m'échappe encore à cette heure. « Nous nous sommes trop peu connus; *tout tendait à nous séparer;* mais je crois pourtant que nous aurions fini par nous aimer. » . . . . . .

Dix minutes après nous étions en route. Sur les trois heures de l'après-midi nous arrivions à Sirialo. Dans le trajet de huit lieues, qui sépare ce dernier point de Coribeni, nous avions traversé onze rapides, et ma pirogue s'était emplie deux fois à couler bas. Mes compagnons n'avaient pas été mieux traités que moi par l'affreuse rivière; nos malles, nos caissons, soulevés par les lames et jetés contre les rochers, s'étaient entr'ouverts ou brisés dans le choc, et des objets qu'ils contenaient, une partie était perdue et l'autre avariée. Un coup d'œil jeté sur mon livre de rumbs, me donna l'explication de ce désastre. Depuis Coribeni, la direction de la rivière s'était maintenue entre l'ouest sud-ouest, et l'ouest nord-ouest, circonstance qui dénotait une navigation en pleine Cordillère. Nous pouvions être alors à vingt et une lieues de Chahuaris.

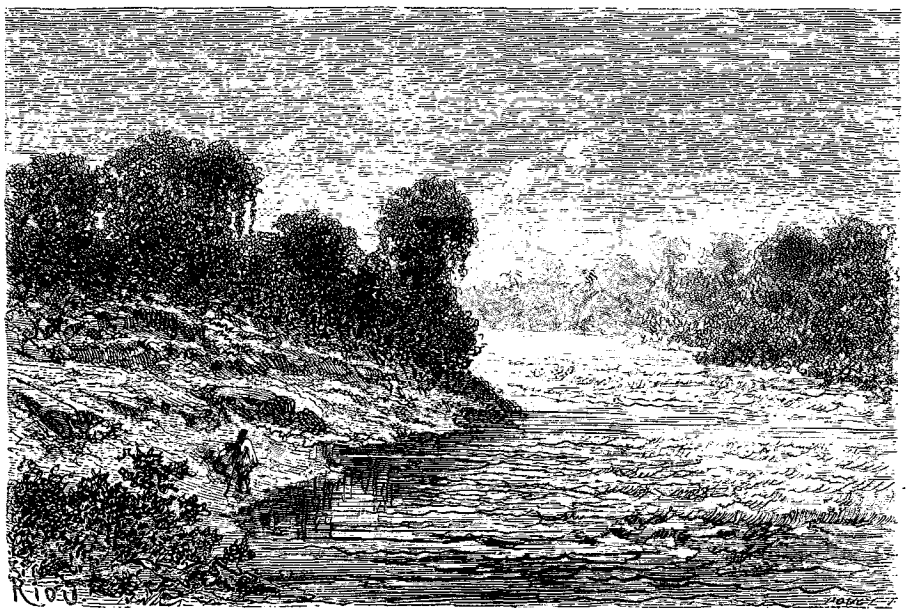
Le premier moment de stupeur passé, nous avisâmes à tirer de la situation tout le parti possible. Les uns allèrent ramasser des bûchettes et allumèrent du feu sur la plage; les autres firent provision de roseaux. Ces roseaux fichés en terre, et rattachés entre eux par leurs longues courroies, devaient nous offrir un abri contre la rosée. Quand ces huttes furent édifiées, opération qui nous prit une demi-heure, nous nous assîmes autour du feu, tant pour sécher nos vêtements que pour nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réchauffer nous-mêmes. Une chétive distribution d'aliments fut faite à la ronde, et chacun ayant soupé d'une bouchée, alla s'étendre sous son dais de feuillage, qui remplaçait pour lui le ciel d'un lit à défaut de ce lit absent.

Une heure avant l'aube et comme nous dormions encore profondément, les nuages amoncelés pendant la nuit crevèrent brusquement, une averse torrentielle tomba sur nos toits de feuilles et les coucha comme des épis mûrs. Instruit par l'expérience de précédents voyages effectués dans les vallées à l'époque des pluies, je me repliai vivement sur moi-même, de façon à n'offrir à la douche que ma nuque et mon dos. Ainsi disposé, j'attendis la fin de l'averse. Mes compagnons s'étaient levés en sentant tomber sur eux les premières gouttes de pluie, et couraient éperdus au milieu des pierres en poussant des cris d'épervier. Cette manœuvre eut pour effet de faire ruisseler à la fois et en quelques minutes, toutes les faces de leur individu, tandis qu'une des miennes resta jusqu'à la fin à peu près sèche. L'horrible averse dura une partie de la matinée, puis un brillant soleil écartant les nuages, vint sourire ironiquement à notre misère.

Bien qu'au sortir de ce bain prolongé chacun de nous sentît la faim rugir dans ses entrailles, nul ne parla de déjeuner. D'abord la motion eût été superflue, vu que nos provisions délayées par l'eau du ciel, s'étaient transformées en ruisseaux, et que les ruisseaux, comme on sait, courent aux rivières. Ensuite des considérations, plus graves que celles de l'estomac, réclamaient toute notre présence d'esprit. Les cascades de Sirialo, que nous ne pouvions voir encore, mais que nous entendions mugir, nous attendaient prêtes, comme de voraces dragons, à nous engloutir au passage, et l'appréhension de leur voisinage était assez violente pour resserrer l'œsophage des plus affamés d'entre nous.



Plage de Sangobatea.

Nous ne prîmes que le temps de nous secouer comme des caniches au sortir de l'eau et nous nous assîmes dans nos pirogues, qu'un courant rapide porta bientôt sur le théâtre du danger. A cet endroit, la rivière avait un aspect formidable. Une double digue de rochers, espacés entre eux et barrant toute la largeur de son lit, y déterminaient deux cascades de sept à huit pieds de hauteur, sans préjudice de quelques rapides blancs d'écume, et placés en amont et en aval desdites cascades. Pareilles à des oiseaux craintifs, nos embarcations rallièrent la rive. Nous sautâmes à terre. Pendant que nous faisions la route à pied, les pirogues et les radeaux, dirigés au moyen de lianes par nos rameurs nus et plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, accomplissaient le périlleux trajet. Ce passage des écueils de Sirialo, que nous venons de relater en quatre lignes, coûta deux heures de travail à nos gens, obligés qu'ils se virent de décharger et de recharger successivement les embarcations pour les empêcher de couler bas et s'éviter à eux-mêmes l'embarras et la fatigue de transporter par terre les caisses, les caissons et l'attirail du chargement.

A une demi-lieue de Sirialo, nous eûmes à franchir les deux rapides de Saruantariqui et d'Imiriqui, fraternellement liés l'un à l'autre bien que délimités en apparence par de gros rochers noirs pareils à des *men-hir* celtiques. Ceux de nos compagnons qui parvinrent à traverser sans encombre le premier rapide, acquittèrent un droit de péage en passant le second, ou, pour parler plus clairement, furent imbibés comme des éponges.

Un peu trempés à l'extérieur par le contact des lames, un peu refroidis au dedans par le manque de nourriture, nous arrivâmes en vue d'un site agreste et verdoyant, où le travail de l'homme avait effacé l'œuvre de la nature et remplacé par l'ananas, le coton et la canne à sucre, les broussailles et les buissons. Nos pilotes, sans que nous en eussions donné l'ordre, y conduisirent d'eux-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêmes les pirogues. L'endroit appelé Polohuatini, était un de ces défrichements comme en pratiquent les sauvages autour de leur demeure et où ils cultivent avec quelques plants de coton pour le tissage de leurs sacs et de leurs cabas, de rocou et de genipahua pour leurs peinturlures, des cannes à sucre, des ananas, des yuccas et des arachides dont ils s'alimentent. La plantation, pourvue d'une baraque, appartenait à un Antis, absent pour le quart d'heure et dont nous regrettons de ne pas avoir demandé le nom. Par respect pour la propriété d'autrui et peut-être bien dans la crainte de recevoir au travers du corps, — ce qui s'est vu, — une flèche lancée par un arc invisible, nous nous promenâmes, mes compagnons et moi, dans les allées de ce domaine, admirant ses fruits mûrs ou verts, mais n'osant y porter la main. Les Antis nous prouvèrent que notre crainte et nos scrupules étaient sans fondement, en fauchant hardiment les cannes à sucre et décapitant quelques ananas. Encouragés par

Genipa americana (Huitoch).

leur exemple et certains de l'impunité, nous jouâmes si bien de nos couteaux, qu'après un quart d'heure de cet exercice, on eût cru qu'un nuage de sauterelles avait passé sur la plantation. Nous rapportâmes dans les pirogues des brassées de cannes à sucre et prîmes aussitôt le large. Du haut d'un tertre, qui nous eût vus, grands et petits, peaux rouges et peaux blanches, sauvages et civilisés, voguer au fil de l'eau, chacun embouchant et suçant un tronçon de canne, nous eût pris pour des bergers de l'Arcadie ou des élèves de Tulou, traversant la contrée au son de leurs flûtes.

Cette razzia opérée par les Antis sur la propriété d'un de leurs frères, à part le côté pittoresque qu'elle pouvait avoir, donnait philosophiquement raison au système préconisé jadis par M. Proudhon. Sans le savoir, l'honorable philanthrope était tombé d'accord avec nos sauvages. Pour eux aussi : *la propriété c'est le vol.*

A cinq heures, et d'après le conseil de nos pilotes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous abordions devant la plage de Sangobatea pour y passer la nuit. L'endroit, bien que parfaitement désert, devait, au dire des Antis, nous offrir des ressources en vivres, que la pénurie du garde-manger de l'expédition et le délabrement de nos estomacs, rendaient doublement précieuses. En effet, à peine avions-nous fait choix d'un endroit convenable pour y asseoir notre campement, que sept ou huit sauvages à la crinière échevelée, vêtus de sacs et le visage convenablement barbouillé de rouge et de noir, sortaient d'entre les arbres, comme des diablotins d'une boîte à surprise et venaient fraterniser avec nos rameurs qu'ils paraissaient connaître de longue main. Une conversation à voix basse s'établit entre eux. Aux regards que les nouveaux venus jetaient sur nous à la dérobée, il était facile de deviner qu'ils demandaient à leurs camarades qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions et si nos intentions étaient pacifiques. Les renseignements qu'on leur donna sur notre compte durent leur paraître satisfaisants, car ils s'enhardirent bientôt jusqu'à venir palper l'étoffe de nos vestes, en nous adressant ce sourire amical, mais un peu idiot, qui paraît commun à la plupart des castes de Peaux-Rouges, comme nos observations nous l'ont confirmé. Ces Antis habitaient l'intérieur de la petite quebrada de Sangobatea, sur les deux berges de la rivière de ce nom, qui traversait la plage à quelques toises de notre campement. L'arc et les flèches barbelées ou pourvues d'un hameçon d'os qu'ils tenaient à la main, prouvaient qu'ils étaient en partie de pêche. Aucun d'eux néanmoins n'avait de poisson à nous vendre ou à nous offrir. Trois chiens aux oreilles pointues, de l'espèce sur laquelle, à Chahuaris, j'avais fait une expérience scientifique, les accompagnaient. Deux de ces animaux étaient bleu de roi depuis le museau jusqu'au bout de la queue; le troisième était teint de pourpre et empruntait à cette royale couleur un air de férocité singulière. D'un coup d'œil je reconnus que les deux premiers avaient été passés au faux indigo (*Pseudo-añil-indigofera*) et que la teinte du troisième était empruntée à l'*achiote* ou rocou (*Bixa Orellana*). Cet usage de revêtir leurs chiens d'une livrée éclatante, est commun à la plupart des castes sauvages du Pérou.

Cependant le chien pourpre, attiré par je ne sais quelle émanation de mon individu, rôdait autour de moi avec une obstination inquiétante, et paraissait surtout avoir pour but de flairer mes mollets. J'essayai de mettre fin à son enquête olfactive en lui allongeant un coup de houssine; mais cette démonstration hostile le troubla si peu, qu'au lieu de s'enfuir, il me regarda fixement et se mit à remuer la queue. Ce chien, me dis-je, paraît doué d'un bon naturel ou il a été battu tant de fois que les coups ne l'effrayent plus. Toutefois, comme il revenait à la charge, je fis signe à son maître, qui le regardait faire, de m'en débarrasser. L'Antis se baissa, prit l'animal par la queue et le lança par-dessus son épaule à dix pas en arrière. Ce geste fut si net, si précis, si élégamment naturel, que j'en restai émerveillé. Le chien rouge, qui était tombé sur le ventre, se releva et s'enfuit en poussant des cris lamentables qui eurent pour effet d'attirer à ses trousses ses deux compagnons couleur d'indigo.

Cet épisode, s'il avait fixé notre attention, n'avait en rien calmé notre appétit, et nous en étions encore à trouver le moyen de faire un repas quelconque, lorsqu'un de nos rameurs, qui rôdait le long de la plage, prit à coups de flèches deux poissons d'assez belle taille dont il nous fit présent. Ces individus, autant qu'un regard nous permit d'en juger, appartenaient à la classe des Sturioniens. Par égard pour l'ichthyologie et le grand nom de M. Valenciennes, j'eusse voulu les examiner à loisir, mais on ne m'en donna pas le temps. Les deux poissons furent ouverts, lavés et coupés par tronçons qu'on jeta dans une marmite avec des bananes vertes et des racines de yucca, que les naturels de Sangobatea tenaient en réserve sous un buisson et qu'ils nous vendirent pour la modique somme de six boutons de cuivre aux armes du Pérou. A l'issue du souper, nous dressâmes à terre notre humble couche, et, comme la plage n'offrait aucune espèce de roseau propre à la fabrication d'un ajoupa, nous nous en remîmes à la Providence du soin de préserver nos yeux de l'influence pernicieuse de la rosée.

Simuco de Chiruntia.

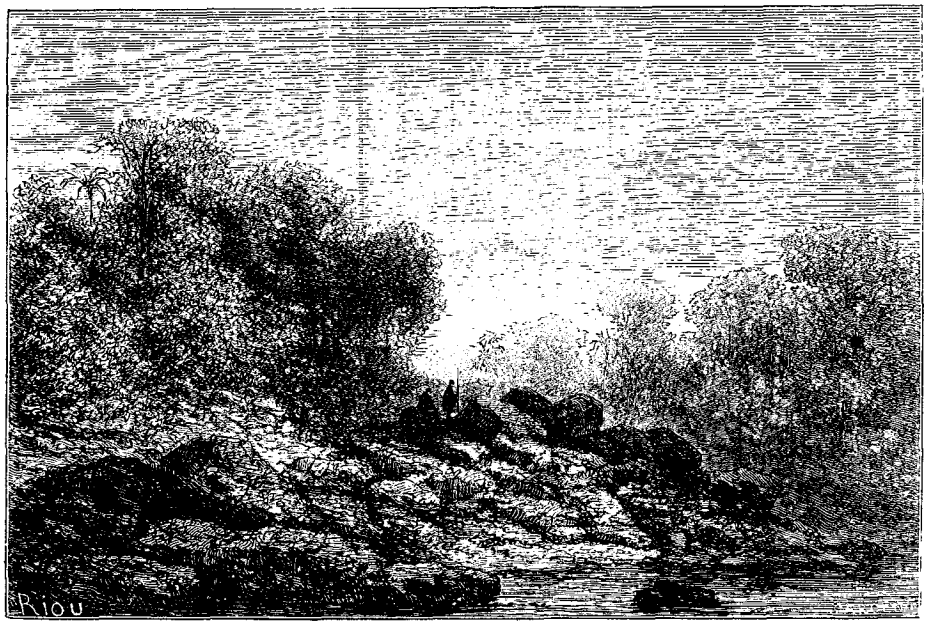
Nos nouveaux amis, qui s'étaient retirés la veille à la nuit tombante, revinrent au petit jour accompagnés de leurs épouses. Ces dames étaient chargées de provisions et leur visite nous fut doublement agréable. Moyennant quelques menus articles de bimbeloterie, nous nous procurâmes des poules, des œufs, des bananes et de la viande boucanée de *vache d'Anta* (tapir). Cet échange opéré à la satisfaction des deux parties, nous passâmes un moment à nous considérer de part et d'autre et à nous sourire. Hommes et femmes avaient fait à notre intention un bout de toilette. Le visage des hommes était fraîchement barbouillé de rouge et de noir; la patène d'argent suspendue à leur nez avait été fourbie. Les femmes étalaient une incroyable profusion de colliers et de bracelets fabriqués avec des graines, des drupes et des noyaux de fruits traversés par un fil. Quelques élégantes portaient, en guise de nœud d'épaule, une douzaine de peaux d'oiseaux aux brillantes cou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leurs[1] ou un paquet d'ongles de tapir dont le bruissement sec, à chacun de leurs gestes, rappelait celui des crotales ou serpents à sonnettes. Femmes et jeunes filles avaient les cheveux coupés carrément à la hauteur de l'œil et flottants par derrière. Le sac qui les enveloppait, à larges plis, ne permettait pas de juger de la régularité de leurs formes. Une petite fille de dix à onze ans, que le dentelé de ses flancs et la gracilité mignonne de ses membres faisaient ressembler à la *Salmacis* du sculpteur Bosio, se suspendait timide et souriante au bras d'une de ses compagnes. Pour tout vêtement, la fillette portait au cou deux gousses de vanille enfilées par un brin d'écorce.

Sans prendre le temps de déjeuner, nous nous préparâmes au départ. Au moment où nous allions pousser au large, quatre Antis de Sangobatea manifestèrent le désir de se joindre à nos rameurs pour les aider à traverser quelques rapides dangereux que nous devions trouver sur notre chemin. Un renfort de bras ne pouvait que nous agréer. La proposition de ces naturels fut donc acceptée, et nous y répondîmes par le don de couteaux et d'hameçons qui nous acquirent sur-le-champ toutes leurs sympathies. Deux d'entre eux prirent place dans nos pirogues, et le troisième s'accroupit sur un des radeaux; quant au quatrième, il alla retirer d'une anse de la rivière, où elle était cachée, une petite pirogue qui lui appartenait et dans laquelle vinrent s'asseoir à ses côtés une des beautés de la troupe et la fillette aux gousses de vanille. Nous apprîmes alors que la première, âgée d'environ dix-huit ans, et la seconde, que nous prenions pour un enfant, étaient toutes deux les épouses de ce fortuné drôle.

A la première halte que nous fîmes, je cherchai à me renseigner sur le compte de cet Antis, dont la jeunesse, la mobilité de physionomie, et surtout l'audace et la présence d'esprit qu'il avait déployées dans les passages dangereux que nous avions eu à franchir, m'avaient in-



Plage de Quitini.

téressé. Le pilote de ma pirogue, un Antis de Coribeni qui parlait un peu de quechua, connaissait l'individu et put me donner sur lui tous les renseignements désirables. Il s'appelait Simuco et habitait avec son frère la petite quebrada de Chiruntia, devant laquelle nous étions passés la surveille. Durant une promenade faite sur la rivière en compagnie de son frère, Simuco avait reçu l'hospitalité chez un Antis de la quebrada de Conversiato dont la famille, en y comprenant les vieillards, se composait de dix personnes. Au nombre des enfants de ce sauvage se trouvait notre Salmacis, la fillette aux gousses de vanille. Charmé de ses grâces naïves, Simuco proposa au père de l'échanger contre une vieille hache qu'il tenait des missionnaires de Cocabambillas. Ce dernier accepta la proposition par suite d'un raisonnement passé à l'état d'axiome chez les sauvages : « *Je puis avoir un autre enfant, je ne saurai jamais fabriquer une hache*[1]. » Seulement après avoir reçu la hache, comme l'échange lui paraissait médiocre, il voulut garder à la fois la hache et l'enfant. Chez nous, en pareil cas, les parties contractantes, après avoir disputé sans pouvoir s'entendre, eussent invoqué la médiation d'un tiers arbitre, ou porté l'affaire devant les tribunaux; mais à Conversiato les choses se passent autrement. Simuco et son frère, sans même se donner la peine de

1. Tangara septicolor. — Cotinga Pompadour. — Toucan à collier. — Cacique à tête d'or. — Ramphocèle à bec d'argent. — Coq de roche. — Tels sont, en y joignant deux ou trois becs-fins de couleurs vives, les oiseaux que ces indigènes recherchent pour leur parure.

1. Pendant le voyage, un Indien Conibo de Paruitcha, à qui je proposais de me vendre sa moustiquaire pour m'éviter la peine d'en confectionner une, me fit répondre par le cholo que j'avais chargé de négocier cette affaire, qu'il me vendrait volontiers un de ses enfants, vu qu'il pouvait lui en venir un autre bientôt, tandis que, avant qu'il eût récolté assez de coton pour fabriquer une nouvelle moustiquaire et que sa femme l'eût filé et tissé, il aurait le temps d'être dévoré *un nombre innumérable* de fois (*Panta china*) par les moustiques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Halte d'Antis au seuil d'une forêt.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

représenter à leur hôte qu'il manquait à la foi jurée, prirent un tison au foyer, mirent le feu à la cabane, assommèrent une moitié de la famille, percèrent de flèches l'autre moitié, reprirent leur hache, et emmenèrent triomphalement la fillette, que Simuco adjoignit à une première femme qu'il avait déjà.

Ce beau fait d'armes, digne du temps où les Romains enlevaient des Sabines, élevait le Simuco aux proportions d'un héros épique. Désireux de mettre sous les yeux de mes concitoyens le portrait de ce garçon célèbre, je le priai de poser quelques minutes devant moi, ce qu'il fit de très-bonne grâce. Je reconnus cet acte de complaisance par le don de quatre grelots que Simuco répartit sur-le-champ entre ses odalisques, lesquelles, après s'être diverties un moment à les faire sonner, les attachèrent à un de leurs colliers de graines.

Chemin faisant, nous relevâmes à notre droite les petites rivières du Santuatu et de Casungatiari, auxquelles nous n'eussions pas fait attention, si des rapides, placés devant leur embouchure et portant le même nom qu'elles, ne leur eussent donné une importance relative. Dans le premier de ces rapides, une de nos pirogues fut remplie par les lames; dans le second, quelques caissons, négligemment assujettis sur les radeaux, glissèrent et disparurent dans la rivière.

La cascade de Camunsianari, que nous franchîmes un peu plus brusquement que nous ne l'aurions désiré, nous procura l'avantage de joindre un bain complet aux douches partielles de la journée. A Cominpini, un point ignoré du désert, mais remarquable par une succession d'effroyables rapides dont les lames enchevêtrées s'élevaient, s'abaissaient et dansaient en place, comme si un foyer d'enfer placé au-dessous d'elles les eût mises en ébullition, l'Antis Simuco, qui avait attaché sa pirogue au radeau que montait son frère et se tenait debout à ses côtés, prêt à l'aider si besoin était, exécuta sous nos yeux un véritable tour de force. Au moment où le radeau, remorquant la pirogue et les deux femmes accroupies, passait entre les pierres, l'œil perçant du sauvage découvrit au milieu du remou des vagues un sabalo (*Salmo Andensis*) qui remontait le courant. Se baisser, prendre son arc, y placer une flèche, ajuster le poisson et le percer d'outre en outre, cela fut fait avec une telle rapidité, que, si c'eût été la nuit, on eût pu tout voir à la lueur d'un seul éclair. Sans le danger qui m'entourait et me conseillait la prudence, je me fusse levé, j'eusse battu des mains et crié *bis*, tant le Simuco fut superbe de brio et de verve artistique, avec sa chevelure au vent, son sac gonflé par la rapidité de la marche et fouettant l'air derrière lui. Quelques minutes après, nous atteignions un plan moins incliné; pirogues et radeaux ralentissaient leur fuite, et le sabalo, qu'on voyait de loin flotter comme une bouée avec la flèche du sauvage au travers du corps, venait passer près des embarcations où Simuco l'attirait à lui à l'aide d'une perche, et le remettait à ses femmes pour en faire une bouillabaisse.

A peine échappés aux rapides de Cominpini, nous tombions dans ceux de Quitini, dont les vagues nous aspergeaient au passage. Bien qu'il fût à peine quatre heures de l'après-midi, la journée avait été si bien remplie, cinq cascades et seize rapides que nous avions eu à franchir avaient tellement fatigué nos hommes, qu'une halte fut résolue. Nous abordâmes devant la plage de Quitini, aussi mouillés que nos bagages. Cette plage, jonchée de blocs de grès qui affectaient toutes les figures géométriques, depuis le cube jusqu'au polyèdre, offrait peu de commodités pour un campement; mais aucun de nous ne s'avisa d'en faire la remarque. Depuis sept jours que nous étions en route, nous n'avions eu d'autre matelas que des pierres, et nos reins commençaient à se faire à leur dureté : en toutes choses, il n'y a que le premier pas qui coûte. Certains d'entre nous, qu'au début du voyage le pli d'une feuille de rose dans des draps de fine batiste eût meurtris comme au sybarite, dormaient admirablement à cette heure avec six pierres pour couchette et un pavé pour oreiller.

A peine débarqués sur la plage de Quitini, nous reçûmes la visite de quelques Antis armés d'arcs et de flèches et suivis de chiens bariolés. Ces naturels habitaient l'intérieur de la petite rivière de Quitini, qui coulait à cent pas de là; ils étaient venus prendre des nouvelles d'un couple Antis de leurs amis, dont la femme était récemment accouchée. La demeure de ces derniers se trouvait derrière quelques arbres, à l'extrémité de la plage, et de l'endroit où nous étions on découvrait son toit de chaume. Nos visiteurs, ainsi qu'ils nous l'apprirent, étaient en relations d'affaires avec les habitants des vallées de Huarancalqui et de Yanama, limitrophes de celle de Santa-Ana. Une courte distance en ligne droite séparait le village d'Echarati des sources de la rivière de Quitini, que le Quillabamba-Santa-Ana reçoit divisée en trois bras. Ainsi il eût suffi aux habitants d'Echarati de creuser un viaduc de six lieues dans la montagne Urusayhua pour se mettre en rapport avec les Antis de Quitini, tandis qu'en suivant, pour aller chez eux, le chemin que nous avions pris, ces mêmes habitants avaient à faire quarante-deux lieues de rivière, quatorze cascades à franchir, soixante-huit rapides à traverser, et deux chances sur trois de ne pas arriver au terme du voyage.

Quelque instructive et variée que pût être la conversation des nouveaux venus, nous n'y prêtâmes qu'une attention distraite, les besoins de l'estomac l'emportant chez nous en ce moment sur ceux de l'esprit. En colligeant les reliefs du souper de la veille, nous reconnûmes avec un étonnement douloureux qu'il s'en fallait de beaucoup qu'ils pussent suffire à contenter toutes les bouches déjà béantes autour de nous. Heureusement, ces mêmes Antis, à qui nous venions de tourner le dos, pensant qu'ils n'avaient à nous offrir, en fait d'aliments, que des dissertations géographiques, tenaient en réserve sous un buisson, garde-manger ordinaire du sauvage en tournée, quelques pattes[1] de bananes et un quartier de pécari fumé, qu'ils échangèrent avec nous contre un mi-

1. La grappe de fruits du bananier porte le nom de *régime*. La patte est une de ses divisions; elle est au régime ce que le ramuscule est au rameau, le grapillon à la grappe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

roir de poche. Lorsqu'ils nous eurent vus assis en cercle, et chaque commission faisant table à part, en signe d'entente cordiale, ils se retirèrent chez eux, emportant la promesse que nous leur fîmes d'aller, le lendemain avant notre départ, rendre visite à l'accouchée et congratuler l'Antis, son heureux époux.

Après huit heures de sommeil, et comme nos yeux étaient encore fermés, bien que l'aurore, selon l'expression de Shakespeare, eût écarté ses rideaux couleur de safran, nous fûmes réveillés en sursaut par un bruit de voix et d'éclats de rire. Depuis sept jours, nous dormions tout habillés, et notre toilette ne fut pas longue à faire. D'un bond nous fûmes sur pied et prêts à recevoir les visiteurs, dans lesquels nous reconnûmes aussitôt nos bons pourvoyeurs de la veille. Les époux Antis étaient avec eux. Sensibles au souvenir qu'on leur avait transmis de notre part, et pour nous éviter la peine de passer chez eux, ils venaient au-devant de nous, apportant leur cher nouveau-né pour que nous le vissions. Le chérubin sauvage était bien un peu noir, un peu laid, un peu grimaçant; mais, par égard pour le père et la mère, qui semblaient le manger des yeux, chacun de nous l'admirant sous réserve, parut s'extasier sur sa bonne mine et sa gentillesse. « Quel *monstrico!* » me dit tout bas l'aide-naturaliste, en faisant au poupon de petites agaceries. Au sourire de jubilation qui illumina les deux bonnes têtes du père et de la mère, rasées jusqu'à l'os, à l'occasion de la naissance de leur premier enfant, je pus juger que la flatterie qui s'adresse au cœur est généralement comprise dans toutes les langues.

A la vue de cette chétive créature, née de la surveille et qui, malgré la faiblesse du sexe auquel elle appartenait, piaillait avec la vigueur de poumons d'un garçon de trois mois, notre aumônier Bobo fut pris du désir d'arracher sa jeune âme aux griffes de Satan et de la mettre, à l'aide du baptême, sous la sauvegarde de Dieu

Un baptême sur la plage de Quitini.

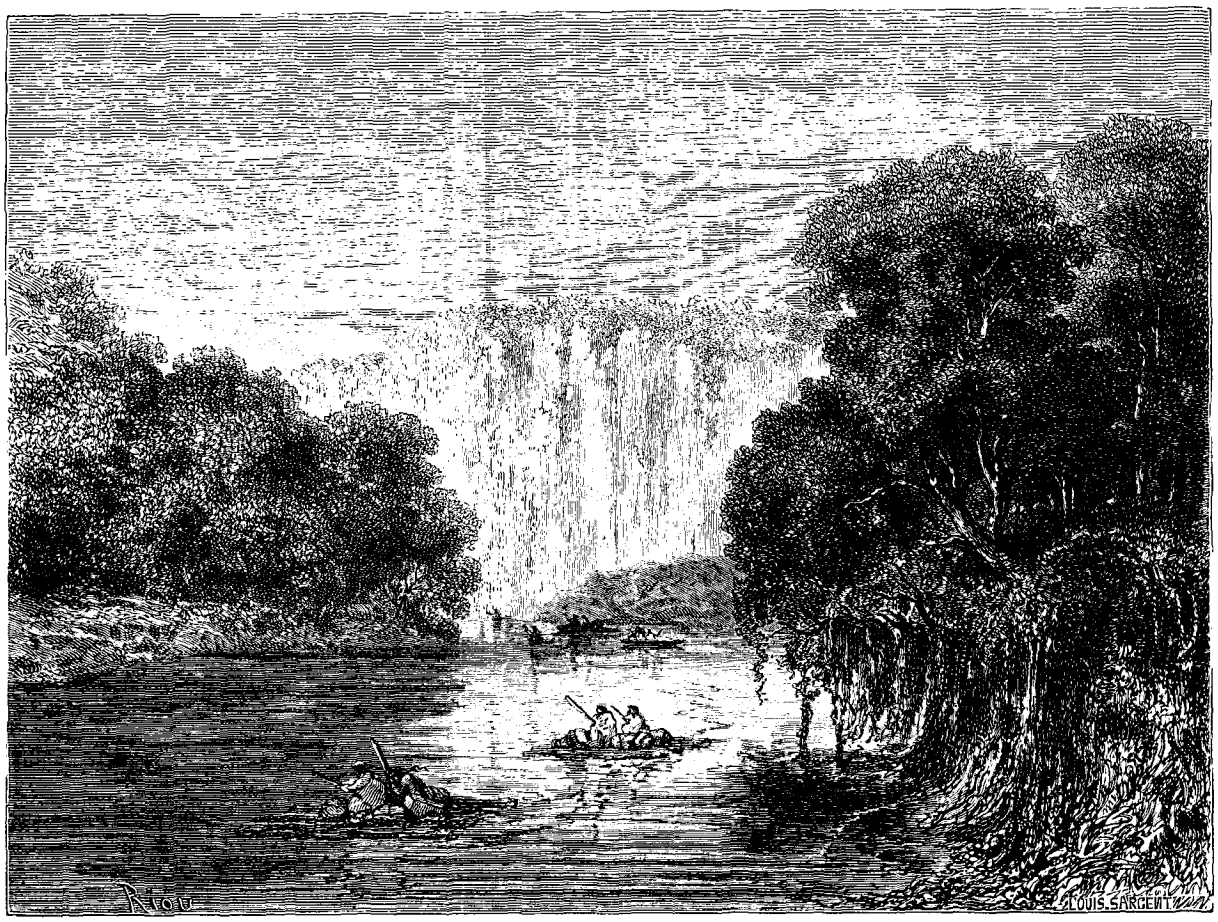
et de l'Église. Le chef de l'expédition péruvienne s'offrit à servir de parrain et voulut que son lieutenant servît de marraine, substitution de sexe à laquelle celui-ci se prêta volontiers. Le révérend tira du caisson vert ses ornements sacerdotaux que la chaleur et l'humidité combinées avaient tachés de moisissure, leur fit prendre l'air un instant, et, lorsqu'il les eut revêtus, ondoya l'enfant, lui donna les noms de *Juana-Francisca*, et prononça sur lui les prières accoutumées; à l'issue du baptême, le parrain, à défaut d'un assortiment de gants, d'éventails et d'essences qu'il pût offrir à l'accouchée, lui remit, galamment enveloppés dans un vieux journal, un mouchoir de cotonnade à carreaux, un démêloir et un petit couteau à manche de corne. Le lieutenant-marraine, avec l'assentiment de son capitaine et compère, donna au père de l'enfant une hache neuve. Une distribution de boutons, de grelots et d'hameçons, faite aux assistants, remplaça pour eux les dragées du baptême. Nous partîmes chargés des vœux et des bénédictions de toute la troupe, qui voulut nous accompagner jusqu'à nos pirogues et ne quitta la plage que lorsque nous eûmes disparu.

Les vœux et les bénédictions de ces bonnes gens, que nous pensions devoir écarter de nous les périls du chemin, la prière de l'innocence étant surtout agréable à Dieu, ne purent empêcher que nous ne prissions un bain de jambes dans les rapides de Capiniari et un bain complet dans la cascade de Biricanani. Mais nous fûmes dédommagés de ces immersions successives par un site charmant que nous traversâmes et où, pendant une demi-heure, nous jouîmes d'une entière sécurité. A cet endroit appelé Biricanani, du nom de la cascade mugissante qui en gardait le seuil, la rivière, resserrée entre de grands murs de basalte coupés à pic et formant des angles saillants et rentrants, cessait tout à coup de couler et semblait endormie. De beaux arbres

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

implantés sur le chaperon de ces murs, arrondissaient leurs masses veloutées, que l'eau réfléchissait avec une netteté singulière. Nul souffle d'air ne ridait la calme surface, incessamment sillonnée par des mouettes blanches, les premières que nous vissions. L'absence de bruits naturels ajoutait à la magie de cette scène. Chacun de nous s'était tu, comme s'il avait craint de troubler le recueillement général. Sensibles aux beautés de ce site dont ils jouissaient instinctivement, les sauvages avaient rentré leurs rames et, les bras croisés, regardaient autour d'eux. Nos embarcations, abandonnées à elles-mêmes, n'avançaient qu'insensiblement. Je profitai de ce répit pour submerger à deux reprises le plomb de sonde. La première fois, il trouva fond par dix-sept brasses, la seconde par vingt-neuf, ce qui prouvait une grande inégalité d'assiette dans le lit du *remanso;* j'ai dit ailleurs qu'on nommait ainsi ces eaux calmes.

Par malheur rien n'est stable en ce monde, et les plus belles choses sont précisément celles qui durent le moins, comme a dit l'illustre Malherbe dans son épître à du Perrier. L'aide-naturaliste, qui jusque-là s'était contenté d'admirer en silence comme tout le monde, eut la malheureuse idée de nous faire un peu de musique, et, sans s'informer si la chose était ou non de notre



Eaux calmes de Biricanani.

goût, entonna à tue-tête le récitatif lyrique de *Mergy* dans le *Pré aux clercs*.

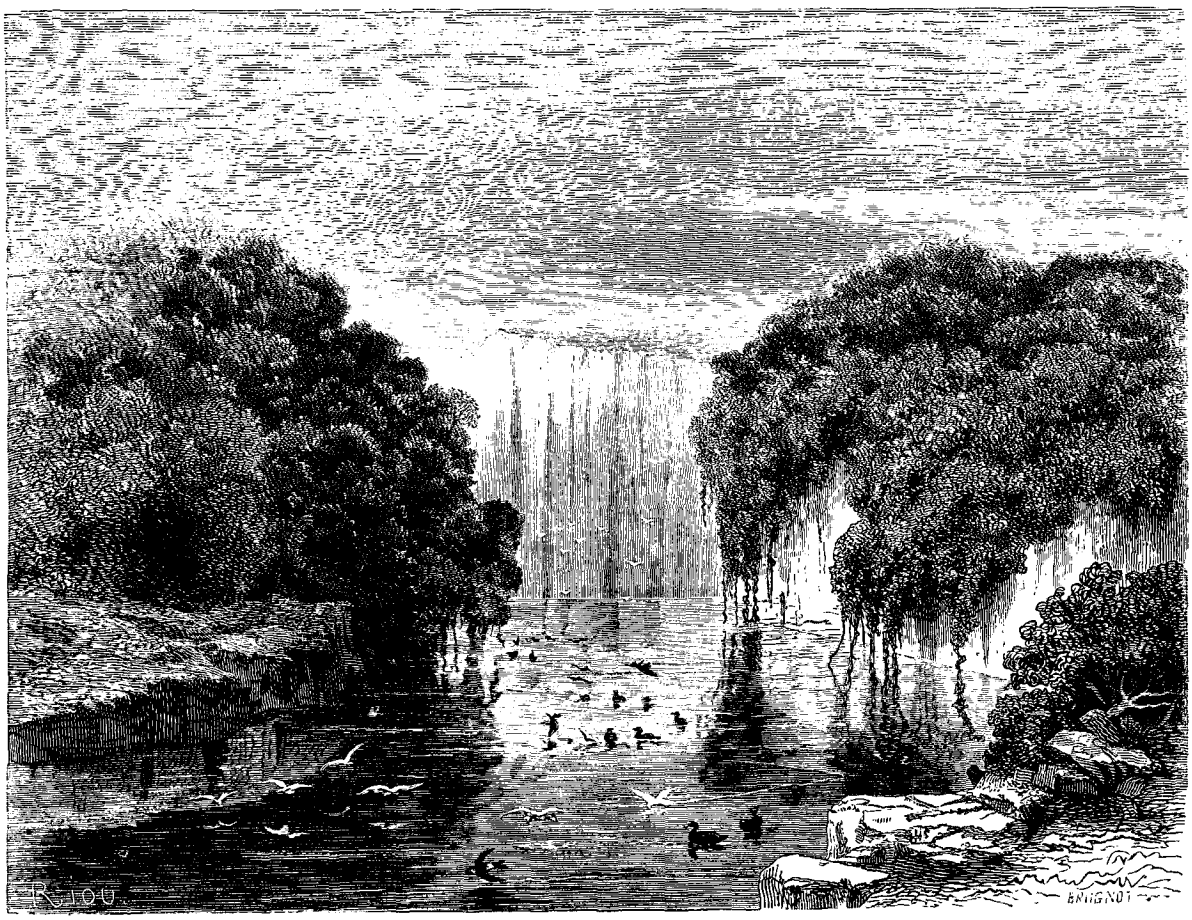
Ce soir, j'arrive donc dans cette ville immense,
Qui m'a ravi tout mon bonheur.

Je ne saurais dire l'effet que produisit cette phrase bizarre lancée au milieu du silence. Ce fut comme une tempête de bruit déchaînée dans l'air. Les ondes sonores heurtant tour à tour contre les doubles parois du basalte, s'engouffrant dans leurs cavités, ou se brisant à leurs angles, parcoururent en mugissant toute l'étendue du remanso. Un instant je crus que ces antiques murs, pareils à ceux de Jéricho, allaient s'écrouler sur nos têtes et nous ensevelir sous leurs décombres. A la voix de l'aide-naturaliste, grossie et centuplée par la disposition acoustique des lieux, si le flot ne recula pas épouvanté, comme devant le monstre marin décrit par Racine, les mouettes blanches qui nous escortaient gracieusement et voltigeaient sans crainte autour de nous, s'enfuirent avec tous les signes d'un violent effroi. Adieu le calme et la poétique harmonie du paysage! le charme était rompu. Chacun, comme s'il eût eu honte de son admiration passée, jeta sa clameur ou sa phrase à l'écho de Biricanani, qui, depuis la formation des continents américains, n'avait jamais redit de telles niaiseries, ni reproduit pareilles discordances. Les sauvages même s'abandonnèrent au *delirium tremens* dont les deux commissions paraissaient atteintes, et, ne trouvant dans leur mémoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aucune phrase mélodique à confier à l'air, battirent la rivière avec leurs pagayes, et s'envoyèrent, en riant, des pelletées d'eau au visage.

Cette conduite scandaleuse, peu digne de savants en tournée, reçut son châtiment dans la cascade de Huantini, presque au sortir de Biricanani; une de nos pirogues fut remplie par les lames; une autre alla donner contre les pierres avec tant de violence, que le pilote qui la dirigeait, accroupi sur l'étroite plate-forme pratiquée à l'arrière de l'embarcation, fut culbuté dans la rivière. La scène se passait sous mes yeux. J'eus à peine le temps de jeter un cri, que la tête du naufragé reparut au-dessus des vagues. Les embarcations filaient toujours à qui mieux mieux. En quelques brassées, l'Antis parvint à rattraper la sienne. La façon dont il s'y prit pour remonter dedans prouvait que le danger qu'il venait de courir n'avait troublé en rien ses facultés. Au lieu de s'accrocher désespérément au bordage de l'embarcation et de peser dessus de toute la force de ses poignets pour parvenir à l'enjamber, ce qu'un de nous, moins maître de lui-même, n'eût pas manqué de faire, l'Indien, persuadé que toute tentative de ce genre eût fait chavirer la frêle nacelle, la saisit d'une seule main et, s'appuyant sur elle, mais sans peser, en fit le tour et remonta de-



Remansos de Canari.

dans par l'arrière, où le poids de son corps n'offrait aucun inconvénient.

A demi-lieue de là, nous relevâmes à notre gauche la petite rivière de Conversiato, témoin du fait d'armes de l'Antis Simuco. Je ne sais si la femme-enfant de notre sauvage s'attendrit en passant devant la quebrada qui l'avait vue naître et essuya une larme furtive au souvenir de ses parents assommés par son époux et par son beau-frère et dont les os étaient restés sans sépulture, mais j'ai tout lieu de croire, connaissant la mobilité d'esprit de son sexe, — je parle du sexe sauvage, — qu'elle n'y songea même pas. Moins oublieux qu'elle, je donnai une pensée à Conversiato, en relatant sur mon livre de notes que la rivière de ce nom, large de vingt pas à son embouchure et dont la direction visible est ouest-sud-ouest, sort, comme ses voisines les rivières de Quitini et de Cuchini, des derniers versants orientaux de la Cordillère centrale, qu'elle est habitée, comme celles-ci, par des Indiens Antis, et côtoie, comme elles, les vallées de Yanama et de Huarancalqui.

Ces points dépassés, nous entrâmes dans les eaux calmes de Canari, resserrées comme celles de Biricanani entre des dikes de basalte alternant avec des formations de grès. Murailles et croupes étaient couronnées d'une végétation touffue que l'eau, à cet endroit d'un ton d'aigue-marine, reflétait si exactement, qu'un second paysage, décalque du premier, se continuait au-dessous de nos embarcations qui semblaient flotter dans le vide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le rapprochement des parois minérales avait doté l'écho de la localité d'une irritabilité de sensitive. Le bruit de la rame, le clapotis de l'eau, la moindre parole dite à voix basse étaient reproduits par lui avec une vivacité surprenante et surtout avec une puissance d'organe, dont nous n'aurions jamais cru susceptible la pauvre nymphe à qui, de son amour passé pour le beau Narcisse il n'est resté, dit-on, que le souffle. De gros canards au plumage brun, des mouettes blanches, des hirondelles noires au poitrail blanc, à la queue longue et très-fourchue, compagnons habituels de cet écho de Canari, nageaient sur les eaux calmes ou les effleuraient du tranchant de leurs ailes. Le plomb de sonde, submergé à deux reprises, trouva fond par treize et dix-huit brasses.

Sur une étendue d'une lieue, nous ne relevâmes qu'un seul rapide, prodige qui nous remplit d'admiration. Pendant que nous réfléchissions sur la chose, la petite rivière de Chigalosigri nous apparut coupant la berge à notre gauche. Il est probable que nous serions passé devant elle, sans lui accorder d'autre souvenir qu'une mention géographique sur notre livre de notes et sur notre livre de rumbs, un relevé à la boussole de la direction visible de son cours, si un détail frais et charmant dont nous fûmes frappé, ne lui eût valu alors un de nos plus gracieux sourires, comme il lui vaut aujourd'hui un dessin encadré dans notre prose descriptive. Juste à l'entrée de la rivière, qui n'avait guère plus de dix pas de largeur et dans la pénombre verdâtre formée par les grands massifs de ses rives, se trouvait un radeau monté par trois Antis et qu'on eût cru placé là tout exprès pour la plus grande joie d'un peintre d'aquarelles. Sur ce radeau, grossièrement construit, deux sauvages étaient accroupis, l'un d'eux en avant et les bras croisés, bayait aux hirondelles, le second, un peu en arrière, caressait un grand singe noir, — l'*Ateles niger* des naturalistes, — ou, ce qui est plus probable, se laissait débarrasser par l'animal des hôtes parasites établis dans sa chevelure. Le troisième sauvage, debout, un arc et des flèches à la main, dominait la composition dont les vides étaient remplis par des régimes de bananes, des coloquintes douces, des anones et deux ou trois poissons couchés sur des feuilles d'héliconias. J'allais oublier une machine ingénieuse, espèce de perchoir formé par trois bâtons liés par un de leurs bouts, et pourvu de traverses sur lesquelles se tenaient immobiles un hocco, deux aras et deux toucans, que leurs becs superlatifs, assez semblables à certains nez de notre connaissance, recommandaient, bien plus que leur plumage, à l'attention des caricaturistes.

Quelques minutes nous suffirent pour prendre langue avec ces naturels et leur acheter les animaux vivants, les poissons et les fruits qui se trouvaient sur le radeau. Je ne sais trop quelles phrases ils échangèrent avec nos gens, ni les informations qu'ils prirent sur notre compte ; mais par le résultat de la conférence nous pûmes juger du bon témoignage que les pilotes et les rameurs Antis avaient porté sur nous ; ces inconnus détachèrent leur radeau de la rive où il était amarré, se mêlèrent à nous et partirent à notre suite, sans s'embarrasser des dangers du chemin.

Nous franchîmes en leur compagnie les cascades de Chigalosiato, où la pirogue du chef de la commission péruvienne fut à demi submergée par les lames, celle de Tinsani, où la mienne toucha contre une roche et faillit chavirer, puis successivement celles de Quiempini, de Camasiqui, de Chicantoni, de Cominconi et de Talancata, où chacun de nos compagnons eut à subir les rudes soufflets de la vague, sans préjudice d'une perte quelconque. En jetant les yeux sur mon livre de notes, je trouve à la date de ce jour néfaste et dans le trajet de cinq lieues qui sépare Chigalosigri de Manugali, ces mots répétés de trois lignes en trois lignes : — *ma* canoa s'est emplie ; — *sa* pirogue vient de couler ; — *leur* embarcation a été submergée. Aujourd'hui ces notes au crayon ne me causent qu'une impression médiocre et me font tout au plus sourire et rêver ; mais à l'heure où je les prenais, ma main devait trembler un peu, si j'en juge par la façon presque illisible dont elles sont écrites.

Relevé fait à notre droite de deux cours d'eau sans importance, appelés Pamocuato et Tanaquiato, nous arrivâmes mouillés et affamés devant la plage de Manugali. Bien que le soleil fût encore haut à l'horizon, nous débarquâmes en ce lieu avec l'intention d'y finir la journée. Nos embarcations furent amarrées aux arbres du rivage. Guidés par les Antis, nous traversâmes la plage et, derrière un rideau de verdure qu'on eût pris pour la lisière de la forêt et qui n'était qu'un trompe-l'œil, destiné à donner le change aux passants [1], nous aperçûmes au milieu d'une plantation de maïs, de rocou, de piment, de manioc et de cannes à sucre, deux ajoupas vers lesquels nous nous dirigeâmes.

Ces ajoupas, pourvus des ustensiles et des menus objets propres à la vie du sauvage, étaient déserts pour le moment. Aux cendres encore tièdes du foyer, aux cruches, aux marmites éparses sur le sol, on devinait que leurs propriétaires ne s'étaient éloignés que fortuitement et pouvaient revenir d'un instant à l'autre. Malgré cette idée ou peut-être à cause d'elle, nos Antis furetèrent dans tous les coins et firent main-basse sur les objets à leur convenance. L'un s'empara d'un cuir de tapir encore frais, qu'on avait mis à sécher sur deux perches en croix, l'autre s'appropria une botte de hampes florales de l'arundo géant pour en faire des

1. Les Antis, et à leur exemple beaucoup d'autres nations sauvages que nous verrons plus tard, édifient leur demeure dans les quebradas ou gorges qui aboutissent à la grande rivière plutôt que sur les berges de cette dernière, et cela pour empêcher que leur logis et leur plantation ne soient visités et pillés par d'autres sauvages en partie de chasse ou de pêche sur la rivière. Quand ils se décident à édifier leur hutte au bord d'un de ces grands cours d'eau, ils ont soin de la masquer par un rideau d'arbres et de lianes, c'est-à-dire de laisser la végétation de la rive telle que la nature l'a faite, et de pratiquer leur défrichement à trente, cinquante ou cent pas dans l'intérieur de la forêt. Un Européen ne se douterait amais, en naviguant sur la rivière, qu'une hutte et un champ d'Indien s'élèvent à quelques pas de lui, et les sauvages mêmes, à moins d'appartenir à la nation de l'individu, s'y trompent quelquefois.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flèches, celui-ci ourra dans son cabas des amandes de rocou et des pommes de genipahua destinées aux peintures faciales, celui-là fit provision de ces piments secs appelés *quitun-quitun* dont l'espèce est cultivée par les hacenderos des vallées du Pérou[1].

En opérant ces soustractions diverses, nos gens avaient l'air si tranquilles et si sûrs d'eux-mêmes, la propriété d'autrui leur paraissait si bien une chose à laquelle ils avaient d'incontestables droits, qu'encouragés par leur exemple et dans l'idée que, s'ils n'avaient pas tout à fait raison d'en agir ainsi, peut-être n'avaient-ils pas non plus tout à fait tort, nous grappillâmes à notre tour quelques menus objets, mais en ayant soin d'invoquer comme prétexte ou comme excuse à ces déprédations, les besoins de la science. Quand il n'y eut plus rien à prendre, nous allumâmes du feu, nous remplîmes d'eau une marmite et jetâmes dans ce liquide, avec un certain nombre de bananes et de

Un radeau d'Antis, à Chigalosigri.

racines, du piment et du sel, les poissons achetés aux Indiens de Chigalosigri.

Comme ce court-bouillon était en train de cuire, le propriétaire des ajoupas arriva suivi de sa femme et de son enfant, jeune drôle d'une dizaine d'années économiquement habillé de son seul épiderme. Si l'Antis fut désagréablement surpris de trouver sous son toit une vingtaine d'individus de couleurs et de nations diverses,

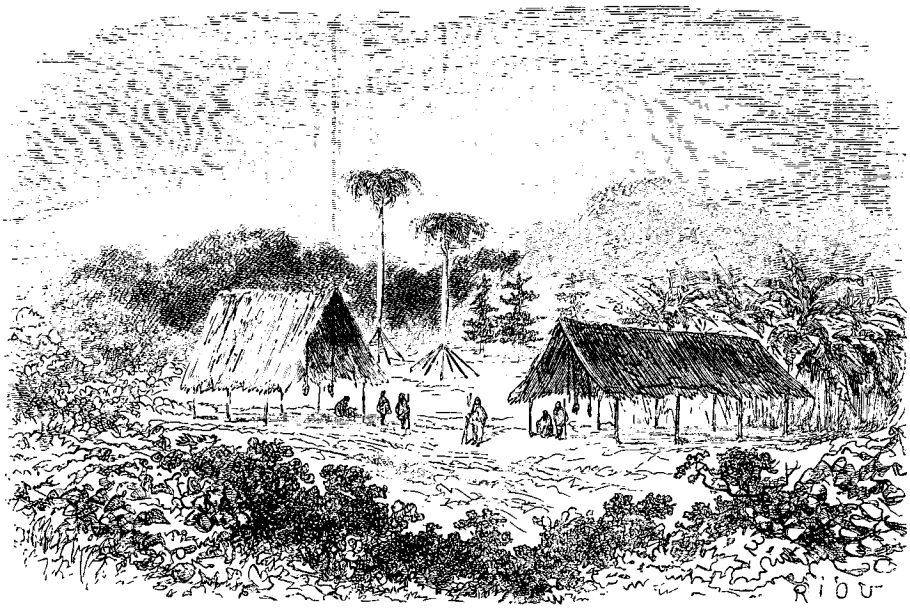
1. Les marchés des grandes villes sont approvisionnés de cette variété de piment, dont la force est telle qu'elle a donné lieu au dicton local : *Faltale un grado para ser veneno.* Il ne leur manque qu'un degré pour être du poison. Ce prétendu poison est très-estimé des indigènes, et particulièrement du beau sexe. Nous nous rappelons avoir vu aux bains d'été, dans la vallée d'Aréquipa, une fillette de douze ans, d'une des premières familles de la ville, croquer à jeun, et comme un enfant de son âge aurait pu faire de pralines et de dragées, une poignée de ces piments enragés, dont la seule odeur fait éternuer et pleurer un Européen.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si avec ce coup d'œil du sauvage qui voit tout sans avoir l'air de rien regarder, il s'aperçut que sa demeure avait été mise au pillage, je dois dire à sa louange que, non-seulement il n'en fit rien paraître, mais qu'il sourit assez agréablement à la ronde et poussa la magnanimité jusqu'à donner une poignée de main à l'Antis de Chigalosigri, qui portait encore, roulé sous son bras, le cuir de tapir que celui-ci lui avait dérobé. Au reste et comme c'est entre sauvages une vieille habitude de se piller les uns les autres, je pensai que notre hôte, à la première visite qu'il ferait à ses bons amis de Chigalosigri, se récupérerait de ses pertes en ne laissant rien sous leur toit.

Par une attention délicate à laquelle nous applaudîmes, les nouveaux venus nous abandonnèrent l'entière possession de leurs ajoupas et allèrent, en compagnie de nos rameurs, camper sur la plage autour d'un grand feu. Nous les entendîmes rire et caqueter jusqu'à ce que le sommeil vînt fermer à la fois nos yeux et nos oreilles. La nuit que nous passâmes étendus à terre sous les toits de chaume de Manugali, fut la plus voluptueuse que nous eussions passée depuis notre départ.

Le lendemain nous nous réveillâmes frais et dispos. Notre premier soin fut d'aller revoir nos embarcations afin de nous assurer si elles étaient toujours à la même place. Nos malles et nos caisses qu'il nous prit fantaisie d'ouvrir et de visiter, étaient capitonnées à l'intérieur d'une ouate bleuâtre produite par la moisissure. Le linge qu'elles renfermaient se trouvait en piteux état. Nous résolûmes de consacrer une journée à le sécher. Chacun retira sa défroque du récipient dans lequel elle était en train de pourrir et en étala les diverses pièces au grand air. Pendant tout le jour, vestes, pantalons et chemises, voire les caleçons et les serre-têtes, étendus



Ajoupas de Manugali.

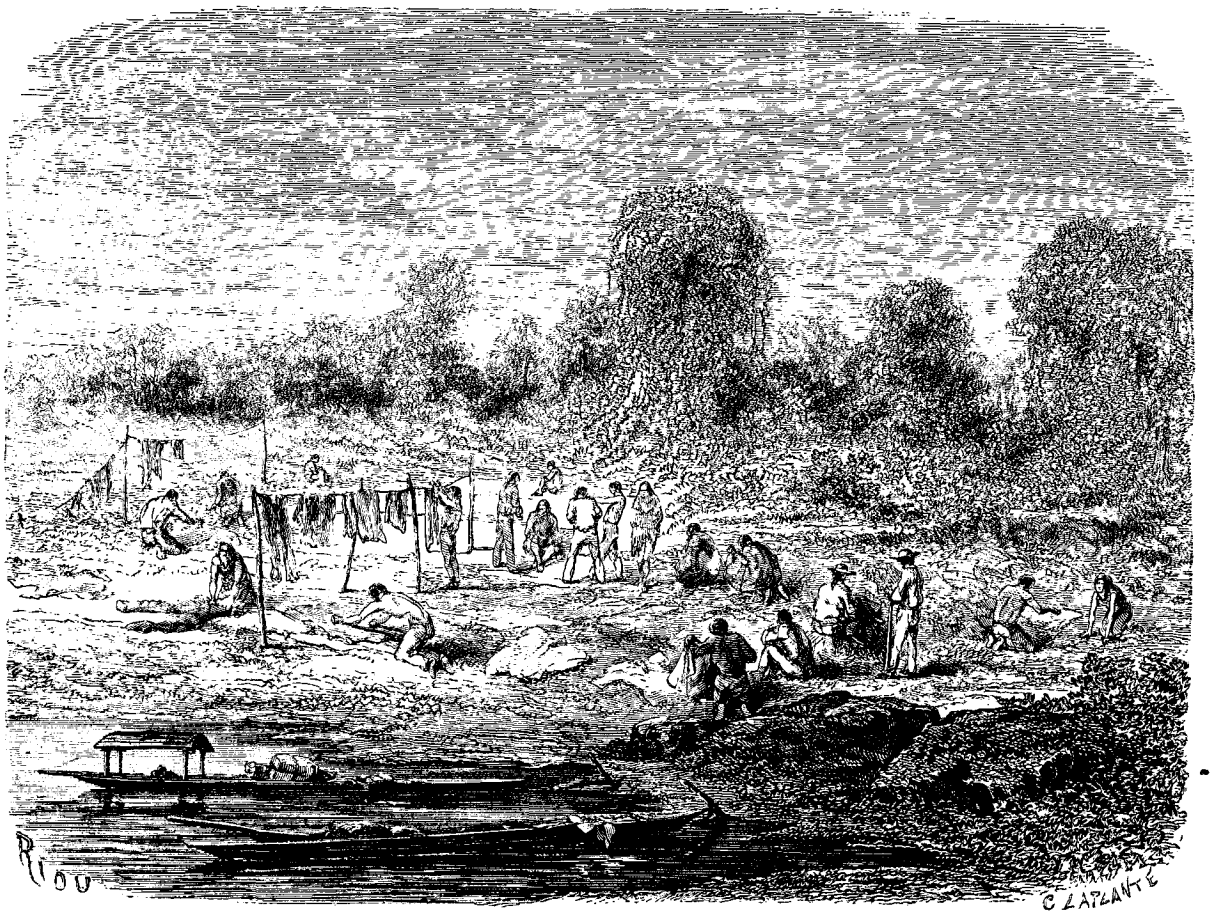
sur des pierres ou suspendus à des ficelles, se raccourcirent au soleil ou se balancèrent au gré du vent. Chaque propriétaire assis à deux pas de sa garde-robe, eut constamment les yeux sur elle, de crainte que quelque sauvage épris de nos modes d'Europe, ne s'habillât à ses dépens. Le soir venu les malles furent refermées et replacées sur les radeaux, puis nous soupâmes chichement comme d'habitude et nous nous endormîmes dans l'attente du lendemain.

Un jour radieux vint éclairer notre départ. La dette de reconnaissance contractée envers les Antis de Manugali, fut acquittée par nous au moyen de boutons de cuivre et d'une clef rouillée dont le cadenas avait été perdu. L'industrieux aborigène devait, par voie de frottement, faire un harpon de cette clef. Comme nous nous dirigions vers nos pirogues, Simuco et son frère suivis de leurs femmes, vinrent prendre congé de nous. « Le temps qu'ils avaient passé en notre compagnie, si court qu'il eût été, leur avait suffi pour apprécier nos qualités diverses et quelques jours de plus n'eussent rien ajouté aux sentiments affectueux qu'ils nous avaient voués. » Ce petit speech, débité tout d'une haleine par Simuco à notre cholo polyglotte qui nous le traduisit tant bien que mal, prouvait que cet héroïque sauvage commençait à se rebuter des cascades et des rapides et désirait revoir la gorge de Chiruntia où s'élevait son ajoupa. Ce désir était trop naturel pour que nous élevassions la moindre objection à son sujet. Nous reçûmes donc les adieux du jeune homme et lui fîmes les nôtres, et comme il nous tendait sa main, la paume en l'air et paraissait compter sur un pourboire, nous serrâmes cette main valeureuse, mais sans y mettre rien dedans.

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Voyageurs séchant leurs effets (page 176).

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

PÉROU.

SEPTIÈME ETAPE.

D'ECHARATI A CHULITUQUI.

Le désastre de Pachiri. — Où le lecteur reconnaîtra avec l'auteur l'impossibilité de s'occuper de botanique. — Les rapides de Yaviro. — L'orateur de Saniriato. — Le rapide de Sintulini. — Mort de Fray Juan Bobo. — Où le lecteur apprendra de quelle façon un capitaine de frégate et son lieutenant perdirent leurs chemises tout en gardant leur présence d'esprit. — *Date obolum Belisario.* — Histoire d'un double bonnet de coton. — La Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime. — De Charybde en Scylla. — Un chef d'expédition scientifique suspendu par les aisselles. — Le rapide de Tunkini. — Description d'une gorge ou cañon. — Brusque passage des ténèbres à la lumière. — Les parties planes de l'Amérique.

Nous nous rembarquâmes et prîmes le large. Deux petites îles de cailloux et de roseaux vinrent barrer, à quelques jets de flèche de Manugali, le lit de la rivière. Nous enfilâmes l'étroit canal que formait l'une d'elles avec la rive droite, bordée à cet endroit de deux ou trois variétés charmantes de cypérus. Ce coin de paysage avait un faux air égyptien qui eût charmé des continuateurs de Champollion. Une douzaine de rapides qu'il nous fallut traverser presque coup sur coup, dissipèrent les chimères orientales que nous avions pu caresser à l'aspect de ce joli groupe de pseudo-papyrus.

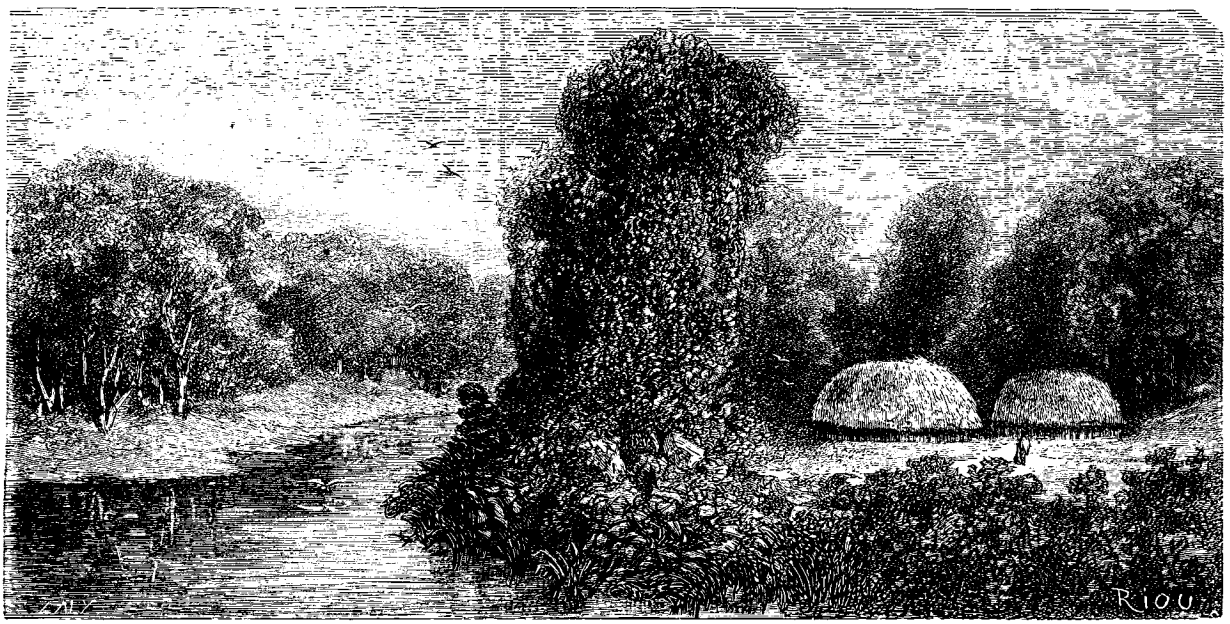
Bientôt nous nous trouvâmes à l'entrée d'une gorge étroite et sinueuse que de grands arbres abritaient à

1. Suite. — V. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, 129 et la note 2, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur ombre. Une rivière y coulait sans bruit et venait porter le tribut de ses eaux limpides au Quillabamba-Santa-Ana. Sur le talus de glaise de sa rive droite, à demi cachées par des végétations charmantes, s'élevaient deux huttes d'Antis que nous relevâmes en passant, mais sans les visiter. Cet endroit appelé Pachiri, si voilé d'ombre et de mystère, si frais à l'œil et si caressant à l'esprit, qu'un peintre eût voulu le fixer sur sa toile et un poëte le célébrer en strophes cadencées, cet endroit dut sembler horrible au chef de la commission française, dont la pirogue s'emplit dans un rapide qui barrait la rivière à vingt pas de là. Ce rapide, dans lequel nos compagnons ne voyaient qu'un obstacle vulgaire, me parut avoir été placé tout exprès par le ciel devant l'ouaddi de Pachiri pour apprendre aux humains qu'en ce monde, où rien n'est parfait, la douleur est toujours à côté de la joie, comme dans le vers grec ou latin le spondée à côté du dactyle. Je ne sus jamais si le comte de la Blanche-Épine avait été de mon avis, le bouleversement physique et moral où je le vis en proie, ne m'ayant pas permis de le questionner à cet égard. Ce pauvre monsieur se lamentait si fort et semblait si désespéré de voir ses pantalons mouillés se coller à ses cuisses et sa petite veste adhérer à son dos, que par égard pour sa douleur bien légitime, nous fîmes halte et passâmes deux heures à le regarder s'éponger.

Cette catastrophe me permit de descendre à terre et de recueillir quelques plantes. J'en agissais ainsi toutes les fois que les dangers de la rivière nous obligeaient à abandonner momentanément nos embarcations et à longer à pied la rive. Ces plantes, dont je récoltais des brassées et que je rapportais dans ma pirogue pour les étudier et les dessiner à loisir, ne restaient jamais bien longtemps en ma possession. Pendant que j'examinais l'une d'elles, une cascade ou un rapide venait nous barrer le passage, une lame, arrivée de je ne sais où,



Rivière de Pachiri.

s'abattait brusquement dans l'embarcation, m'inondait de la tête aux pieds et, lorsque revenu de ma première surprise et rejetant l'eau par la bouche et par les narines, je rouvrais les yeux et regardais autour de moi, mes échantillons végétaux flottaient au loin sur la rivière. Ce genre d'études, repris obstinément plusieurs fois par jour, était toujours interrompu de la même manière. Le moyen de se rendre utile à la science, en travaillant ainsi entre deux eaux!

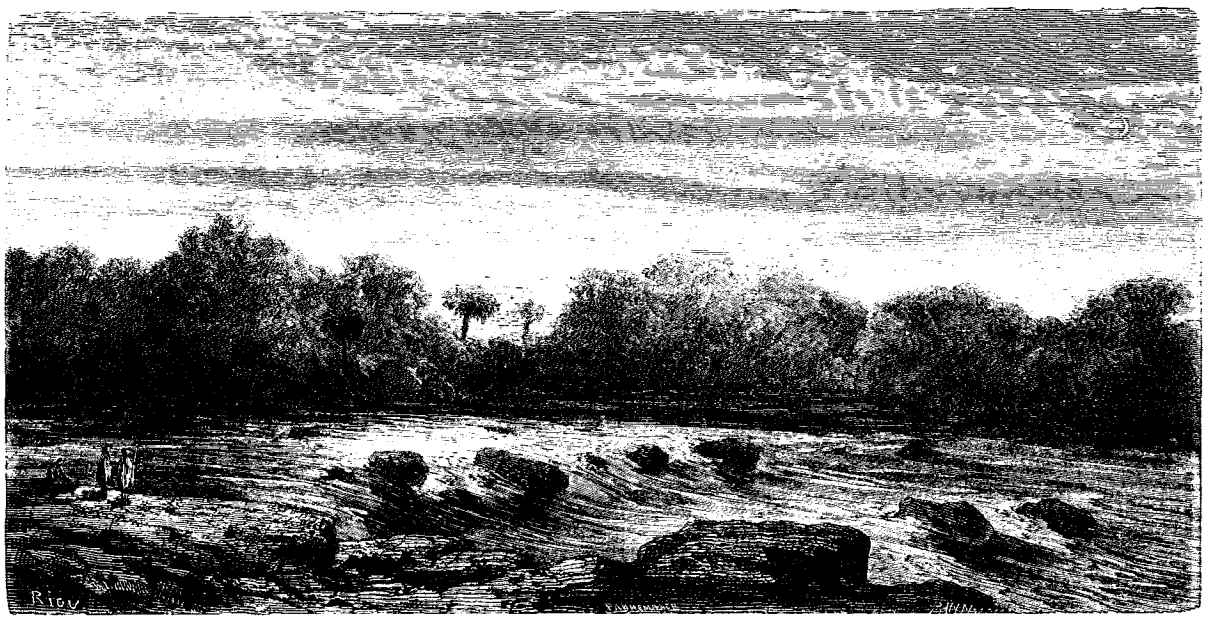
J'ai dit que l'accident survenu au chef de la commission française et l'affliction profonde qu'il en ressentait, nous avait fait un devoir d'attendre qu'il eût mis un peu d'ordre dans sa toilette. Pendant que ses esclaves essuyaient sur son corps les derniers pleurs de la naïade, je remontai la plage et j'allai faire un croquis de la gorge de Pachiri. Ce travail terminé, je longeai les berges de la petite rivière, revêtues d'un moelleux tapis de canacorus, d'héliconias et de marantées. De leurs massifs s'élançaient, portés par de hautes tiges, des thyrses de fleurs rouges, roses ou jaunes, qui tranchaient admirablement sur le vert satiné des larges feuilles de ces plantes, que la nature semble avoir façonnées tout exprès pour servir de vaisselle au pauvre voyageur. Que de gibier rôti et de poisson bouilli j'ai mangé dans ces assiettes végétales!

Comme je venais de choisir parmi ces musacées quelques individus qui m'étaient inconnus, j'aperçus, enlacée aux branches d'un arbuste qu'elle étreignait de ses replis, une bignone-jasmin aux feuilles sombres et lustrées, à la corolle d'un blanc pur, avec une macule pourpre au fond. L'odeur pénétrante de cette fleur rappelait celle de la tubéreuse. C'était la première bignone odorante que j'eusse encore trouvée, soit en nature, soit dans l'œuvre des voyageurs. Je m'abattis sur elle comme le milan sur sa proie. Au moment où j'opérais la section d'une de ses tiges, le cri *vamos*, que je traduis libre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment par le mot *embarque*, fut poussé par nos compagnons. Je saisis d'une main ma botte de balisiers, de l'autre ma bignone odorante, et toujours courant j'arrivai sur la plage, où je n'eus que le temps de me jeter dans ma pirogue qui reprit aussitôt le large. A peine installé, je m'empressai de tailler mon crayon et d'étaler mes plantes, pour faire de chacune d'elles un dessin et une description aussi fidèles que possible. Comme je me mettais à l'œuvre, nous arrivions dans les rapides de Chimiato. L'Antis qui manœuvrait notre pirogue et s'amusait à regarder par-dessus mon épaule les hachures que je faisais, ne put éviter à temps la croupe d'un rocher placé à fleur d'eau. L'embarcation, jetée sur le côté, reçut deux ou trois lames qui m'arrosèrent en entrant et emportèrent en sortant ma moisson odorante. « Ce qui vient par la flûte s'en retourne par le tambour, » me dis-je en voyant ma bignone et mes musacées se débattre dans le courant, qui les entraîna loin du bord où elles avaient pris naissance. Dans l'impossibilité de m'occuper de botanique, je retirai mes vêtements pour les sécher, ne gardant sur moi que le plus intime, celui que feu l'abbé Delille, de pudique mémoire, n'eût jamais osé désigner sans l'aide d'une périphrase.

De Pachiri à l'embouchure de la rivière Yaviro, où se borna l'étape de notre journée, nous relevâmes cinq affluents de piètre mine, mais auxquels dix-neuf rapides, situés dans leur voisinage plus ou moins immédiat, donnaient une importance que chacun de nous put apprécier à différents degrés. Notre premier soin, en arrivant sur la plage de Yaviro, fut de constater que cet affluent de droite du Quillabamba-Santa-Ana est d'une largeur d'environ quinze mètres à son embouchure, et que la partie visible de son lit se dirige au sud-sud-ouest. Nous sûmes en outre, par nos rameurs, qu'il prend sa source à Iñahui, au même endroit que la rivière de Chapo, que nous avions relevée à Umiripanco, le troisième jour du



Rapides de Mantalo.

voyage. Onze cours d'eau, nés dans le delta que forment ces deux rivières en se joignant par leur source commune, viennent porter leur tribut au Quillabamba-Santa-Ana.

Ce relevé géographique, assez insignifiant, comme on peut en juger, et la trouvaille que nous fîmes aux alentours du campement de cadavres de tapirs et de singes, blessés mortellement par les flèches des sauvages, et qui étaient venus au bord de l'eau pour étancher leur soif avant de mourir, ces incidents signalèrent notre séjour d'une soirée et d'une nuit sur la plage de Yaviro, où nous soupâmes de racines et où nous dormîmes seulement quelques heures, une pluie fine et continue étant venue interrompre notre sommeil. L'aurore nous trouva tout refroidis, avec la tête lourde, les articulations brisées, un besoin d'éternuer à chaque minute et une tendance très-prononcée à fondre en eau comme Biblis. A ces diagnostics, chacun reconnut qu'il était victime d'un coryza, et faute de sudorifiques pour le combattre, s'en remit à la Providence du soin de l'en débarrasser.

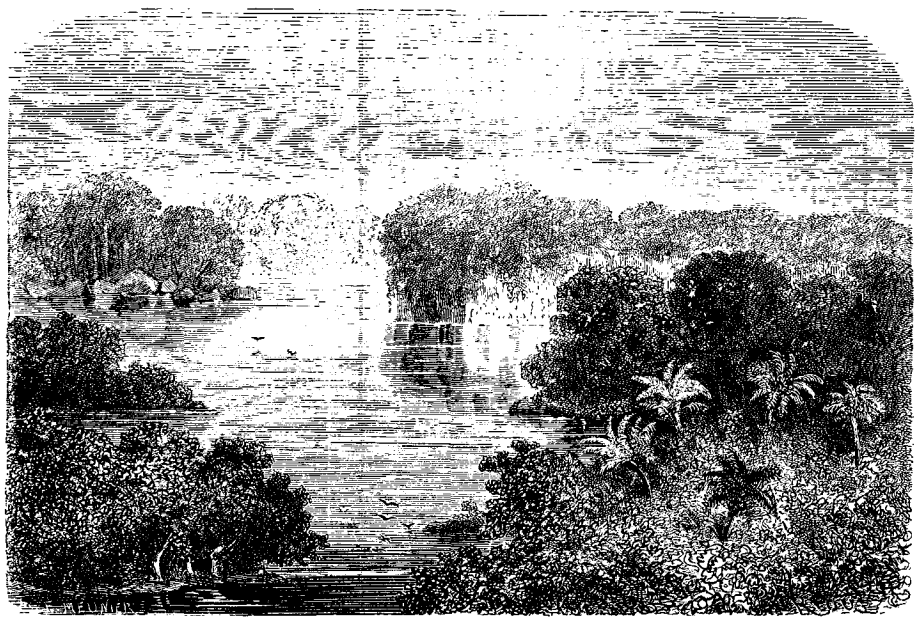
A huit heures un quart très-précises, comme en fait foi le livre de rumbs ouvert devant moi et que je consulte des yeux, nous quittions Yaviro et reprenions le large. Le temps était sombre. Des perroquets et des perruches, perchés à la cime des arbres, se dérobaient à l'œil par la couleur de leur plumage, mais déchiraient l'oreille par leurs croassements; des nuées d'hirondelles tourbillonnaient autour de nous. Nos pirogues, entraînées par un courant furieux, se rapprochaient de plus en plus des rapides de Yaviro, que les sauvages nous avaient vantés à l'avance comme des merveilles du genre Au débouquement d'une langue de terre, l'espace s'ouvrit devant nous, et trois bandes d'écume, sur lesquelles tranchaient les têtes de gros rochers noirs, apparurent nettement dans la perspective. Ce tableau valait bien un regard sans doute, mais il eût été dangereux de s'arrêter à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le considérer, et nos Antis, faisant force de rames, rallièrent la rive où ils nous déposèrent. Cette rive était encombrée d'énormes blocs de grès qu'il nous fallut gravir à la façon des chèvres ; mais du haut de ces observatoires naturels, nous eûmes, comme un dédommagement de notre fatigue, le plaisir d'admirer les rapides de Yaviro et l'adresse de nos sauvages à guider les embarcations parmi ces écueils.

Après une heure de travail pour nos hommes et d'attente pour nous, nous nous rembarquâmes, n'ayant à constater d'autre sinistre que la submersion d'une pirogue qui sombra près du bord avec son chargement. Déjà nous nous félicitions de l'heureux succès de la traversée, lorsqu'un bruit sourd, pareil au roulement lointain du tonnerre, arriva jusqu'à nous. Ce bruit, que depuis neuf jours nous entendions à de très-fréquents intervalles, mais sans avoir pu encore nous y habituer, annonçait clairement que l'action, terminée sur un point, allait s'engager sur un autre. Aux regards perplexes que nous échangeâmes, les sauvages devinèrent notre anxiété, et, pour y mettre un terme, nous apprirent que nous approchions des *oboris* de Mantalo ; ces oboris, que de leur côté les cholos de Cocabambillas appelaient des *tumbos*, étaient des rapides. Restait à savoir s'ils l'emportaient en longueur, en largeur, et conséquemment en péril sur ceux que nous laissions derrière nous.

Nous fûmes bientôt fixés à cet égard. Les rapides de Yaviro n'étaient qu'un jeu d'enfant comparés à ceux que nous allions avoir à traverser. Chacun se prépara à l'événement, en réunissant à la hâte ce qu'il avait de plus précieux et se faisant mettre à terre. Comme les embarcations, alourdies par leur chargement, n'eussent pu franchir l'archipel de rochers qui barraient la rivière sans être remplies par les lames qui s'y heurtaient avec fureur, on les débarrassa des objets qui les surchargeaient, lesquels furent transportés à dos d'homme au



Eaux calmes de Huinpuyu.

delà des rapides, dont l'étendue était d'un quart de lieue. Trois heures furent consacrées à ces travaux divers.

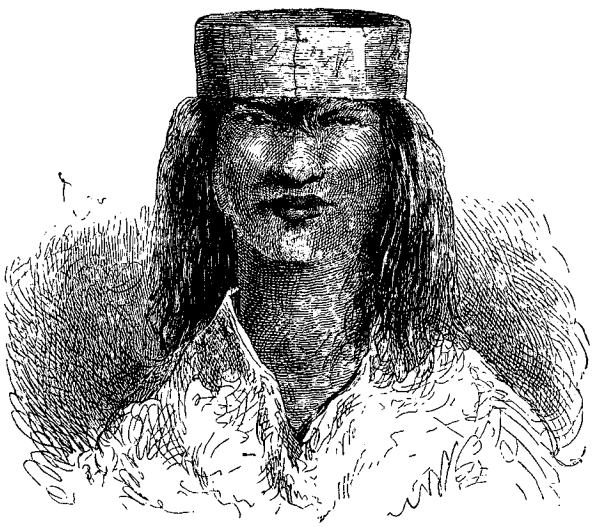
Au sortir de ces affreux parages et la rivière de Mantalo dépassée, nous respirâmes un moment en liberté dans le remanso de Huinpuyu, qui nous rappela ceux de Biricanani et de Canari d'arcadienne mémoire. Au bord de ces eaux miroitantes, sur des talus caparaçonnés de verdure, se dressaient de sveltes bambous, pareils à des touffes de plumes ; un groupe de fougères arborescentes du genre *alsophila*, qui dominait un des talus placé à notre droite, donnait au site un caractère tropical. Aux mouettes et aux canards, compagnons habituels de ces solitudes, avaient succédé de jolies hirondelles au dos cendré, à la tête et au ventre blancs, qui rasaient l'eau en y trempant leur bec ou le bout de leur aile.

Un traître courant, caché sous ces ondes tranquilles, nous entraîna bientôt loin de Huinpuyu. Comme une opposition à son frais paysage, nous eûmes devant nous les rapides de Saniriato. A cet endroit le lit du Quillabamba-Santa-Ana, singulièrement élargi, était barré de l'une à l'autre rive par une digue de rochers que les vagues cachaient et découvraient tour à tour. La masse du courant, divisée en trois lits d'inégale largeur, se précipitait écumeuse et grondante par autant d'ouvertures ménagées dans ce bâtardeau. A la vue du nouvel obstacle qu'il avait à vaincre, chacun de nous sentit, comme l'arabe Job, un petit souffle passer devant sa face et le poil de sa chair se hérisser. Un sursis, sur lequel nous ne comptions pas, nous fut accordé par la Providence représentée par les Antis qui déclarèrent d'une commune voix la journée finie, et sans attendre à cet égard notre décision, débarquèrent sur la plage de Saniriato, au bord d'un torrent de ce nom. Cette halte qui nous semblait prématurée, vu l'élévation du soleil sur l'horizon, était commandée par la nécessité de s'approvision-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ner de vivres pour le voyage, les endroits que nous allions avoir à traverser le lendemain et jours suivants, étant absolument déserts et n'offrant aucune ressource. Or la quebrada où coulait le torrent de Saniriato était habitée par des Antis, amis de nos rameurs, qui, par considération pour nos personnes autant que par amour pour les objets d'échange dont nos caissons paraissaient assez bien garnis, devaient nous prémunir, disaient ceux-ci, contre la famine que nous avions en perspective. Pareille motion était de celles qui obtiennent d'emblée tous les suffrages de la majorité. Nous l'approuvâmes donc par un signe de tête. Quatre Antis, accompagnés d'un de nos cholos, allèrent aussitôt à la recherche des naturels de Saniriato, laissant leurs camarades nous tenir compagnie.

Pour charmer les ennuis de l'attente et donner le change à notre appétit, aiguisé par vingt-quatre heures de jeûne, un des pilotes à longue chevelure, auquel le cholo Anaya servit de truchement, nous raconta des épisodes de la vie sauvage que nous n'essayerons pas de redire après lui. A ces récits imprégnés de l'âcre senteur des forêts, il faut, avec le théâtre de l'action, les décors et les personnages, le geste et la faconde du narrateur, toutes choses qu'un voyageur de retour parmi les siens cherche vainement dans son écritoire pour en donner au public une idée convenable. A ses récits variés, notre conteur crut devoir joindre quelques avis utiles sur la manière de vivre dans les bois, avis qu'il compléta par des recettes contre la morsure des serpents, la piqûre des scorpions, des myriapodes, des moustiques et autres animaux dont l'utilité, par rapport à l'espèce humaine, n'a pas encore été clairement démontrée. Comme aucun de nous ne se sentait d'inclination pour la vie sylvicole, les enseignements du sauvage furent assez froidement goûtés. En orateur habile, il comprit qu'il avait fait fausse route et sut de nouveau captiver tout notre intérêt en parlant du chemin que nous avions à faire, du manque de vivres et des dangers de toute sorte qui nous attendaient au delà de Saniriato, enfin, de la possibilité de laisser nos os au fond de la rivière. Jamais ce digne Antis, dont je regrette aujourd'hui de ne pas avoir demandé le nom, n'avait été si religieusement écouté; jamais aucun de ses discours ne s'était gravé plus profondément dans la mémoire de ses auditeurs, surtout lorsqu'il eut ajouté, en manière d'épilogue, que l'obori (rapide) de Saniriato que nous avions devant nous, et dans lequel s'étaient noyés le mois passé deux hommes et quatre femmes de sa tribu, n'était rien en comparaison de ceux que nous devions trouver plus bas. Frappés de l'idée qu'un sort pareil pouvait leur être réservé, les plus endurcis de la troupe furent sur le point de faire un acte de contrition et de demander à notre aumônier Fray Bobo l'absolution de leurs fautes. Un silence gros de pensées régna quelques minutes parmi nous. J'en profitai pour dessiner notre orateur, coiffé du couvercle d'une boîte à confitures qu'il avait trouvée dans une de nos pirogues et dont il s'était fait une casquette.



L'orateur de la plage de Saniriato

L'arrivée de nos rameurs et de leurs amis de Saniriato dissipa comme par enchantement le mélancolique nuage amassé sur nos fronts. A la vue des provisions qu'ils apportaient, chacun, oubliant ses idées de mort, se sentit pris d'un irrésistible besoin de vivre et de faire un repas quelconque; les nouveaux venus furent acclamés, entourés et débarrassés en un clin d'œil des bananes, des yuccas et d'un quartier de pécari fumé dont ils s'étaient munis. Nous poussâmes l'empressement jusqu'à leur arracher des mains deux hoccos vivants et une cage en roseaux dans laquelle était enfermé un agami ou oiseau-trompette. Notre peur de manquer de vivres était telle, que nous leur eussions retiré le sac qui les enveloppait, l'arc et les flèches dont ils étaient armés, dans l'idée qu'à un moment donné, ces objets pouvaient apaiser notre faim et prolonger notre existence. L'assurance que nous donnèrent ces bons sauvages, qu'avant la fin du jour ils nous apporteraient d'autres provisions, put seule nous empêcher de les déshabiller.

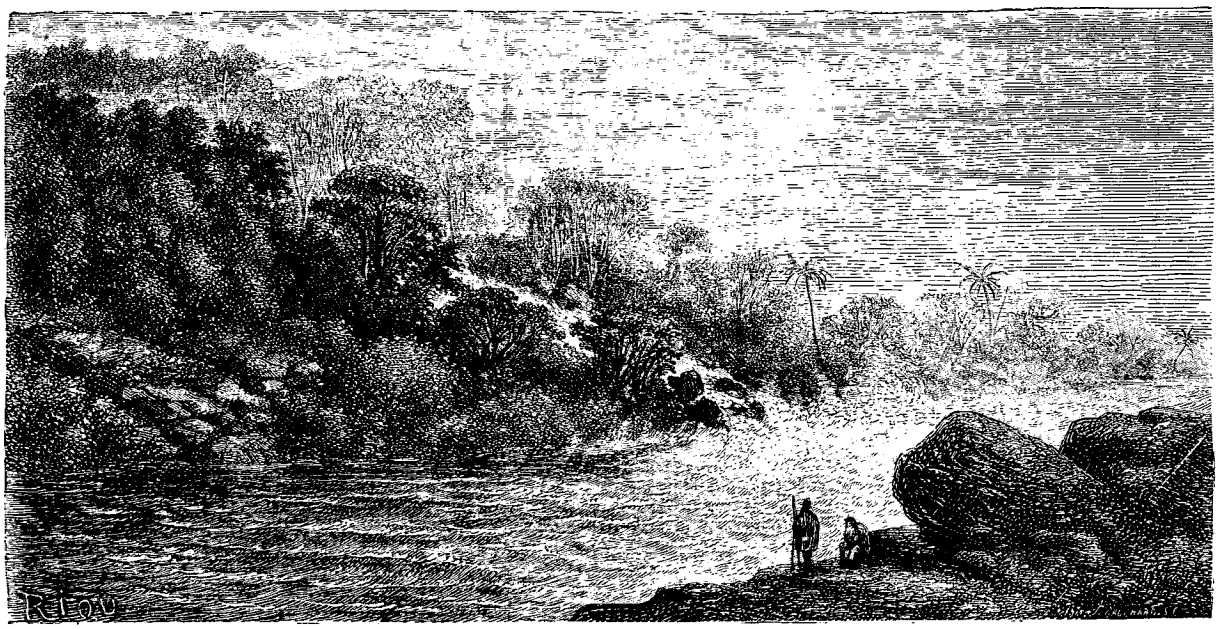
Après un moment passé sur la plage, qu'ils employèrent à prendre un signalement détaillé de nos individus, les nouveaux venus s'en allèrent emmenant avec eux ceux de nos rameurs qui, durant l'absence de leurs camarades, nous avaient tenu compagnie. En partant, ils nous promirent qu'avant la nuit ils seraient de retour. Notre premier soin fut de relever nos manches jusqu'au coude, d'allumer du feu, d'emplir d'eau la marmite, et pendant que le liquide chauffait au degré convenable, de détailler le pécari, de peler les bananes et de ratisser les yuccas. Dans la crainte que la marmite, objet d'adoration fervente, ne s'évanouît en fumée ou ne prît tout à coup des ailes et ne frustrât en s'envolant les espérances de chacun, grands et petits se rapprochèrent d'elle et ne la quittèrent plus des yeux jusqu'à cuisson parfaite du potage. Ce quart d'heure, impatiemment attendu par tous les estomacs, arriva enfin. Un cholo retira du feu le vase fumant et une répartition équitable de son contenu fut faite à la ronde. Nous venions d'avaler en soufflant les premières bouchées, quand les Antis de Saniriato, fidèles à leur promesse, revinrent accompagnés de nos rameurs. Les uns portaient un régime de bananes, les autres une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

manne de yuccas. A ces fruits et à ces racines, étaient joints des filets de tapir et des côtelettes de pécari séchés à la fumée. Nous sourîmes la bouche pleine à nos excellents pourvoyeurs. A l'issue du souper auquel ils assistèrent accroupis sur leurs talons et tout émerveillés, à ce qu'il me parut, de notre aptitude à précipiter les bouchées, nous leur remîmes des boutons, des miroirs et autres bagatelles auxquelles nous ajoutâmes avec empressement des couteaux de cuisine de douze sous la pièce, quand nous sûmes qu'ils avaient l'intention de nous accompagner jusqu'au delà des endroits dangereux. En recevant nos tranche-lard de pacotille dont les lames ployaient sous le doigt comme du fer-blanc, la joie de ces naturels ne connut plus de bornes.

La nuit que nous passâmes sur la plage de Saniriato nous parut assez longue, rafraîchie qu'elle fut par les bouffées d'un vent impétueux et de ces grains de pluie que les marins appellent des *grenasses*, ondées intermittentes qui tombent à l'improviste et cessent brusquement. Un peu mouillés, un peu transis, nous nous levâmes avec le jour et préparâmes tout pour le départ. Pendant la nuit, une crue subite de la rivière avait entraîné la plus petite de nos pirogues. Dans cette pirogue se trouvait un de mes caissons qui contenait du linge, des papiers et divers articles de quincaillerie, monnaie courante du désert ! j'étouffai mes soupirs et gardai le silence sur cette perte. En face des rapides de Saniriato et de la question de vie ou de mort qui s'allait décider pour nous, il eût été puéril, ridicule même, de pleurer ses chemises et ses grelots perdus.

A sept heures quarante-cinq minutes, nous quittions la plage de Saniriato et son ruisseau-torrent. Arrivés à cent toises du premier rapide, nous débarquions, et pendant que nous suivions la rive droite, encombrée de pierres énormes, nos embarçations dirigées par les Antis franchissaient heureusement le premier obstacle. Du



Rivière et rapides de Saniriato.

haut des rochers qu'il nous fallait gravir, nous ne perdions aucun détail de la manœuvre des sauvages, qui, nus et leur sac attaché sur la tête, se démenaient comme de vrais diables au milieu des vagues et des brisants.

Quatre de ces rapides-cascades, recourbés en volute et barrant toute la largeur de la rivière, furent successivement traversés sans autre accident qu'une submersion complète de nos bagages, solidement assujettis sur les radeaux en prévision du cas. Au delà du quatrième rapide, le Quillabamba-Santa-Ana ralentit un peu la furie de son cours et l'agitation de ses flots. Les membres de la commission péruvienne profitèrent de ce calme pour rentrer dans leur pirogue où notre aumônier les suivit. Les fréquentes averses subies dans le trajet, les longs jeûnes et les nuits passées en plein air avaient occasionné au pauvre vieillard une courbature et un malaise général. Depuis deux jours ses jambes enflées jusqu'au genou commençaient à lui refuser leur service, et dans les endroits escarpés ou jonchés de pierres, l'aide naturaliste et moi nous lui donnions le bras pour assurer ses pas tremblants. Si ses forces physiques avaient diminué sensiblement depuis notre départ de Chahuaris, son appétit et sa gaieté s'étaient constamment maintenus à une hauteur rassurante. Il mangeait comme quatre, riait à lui seul comme six, et les plaisanteries de notre tachydermiste parisien, loin de scandaliser le saint homme, provoquaient chez lui de joyeux retours vers l'époque de sa jeunesse.

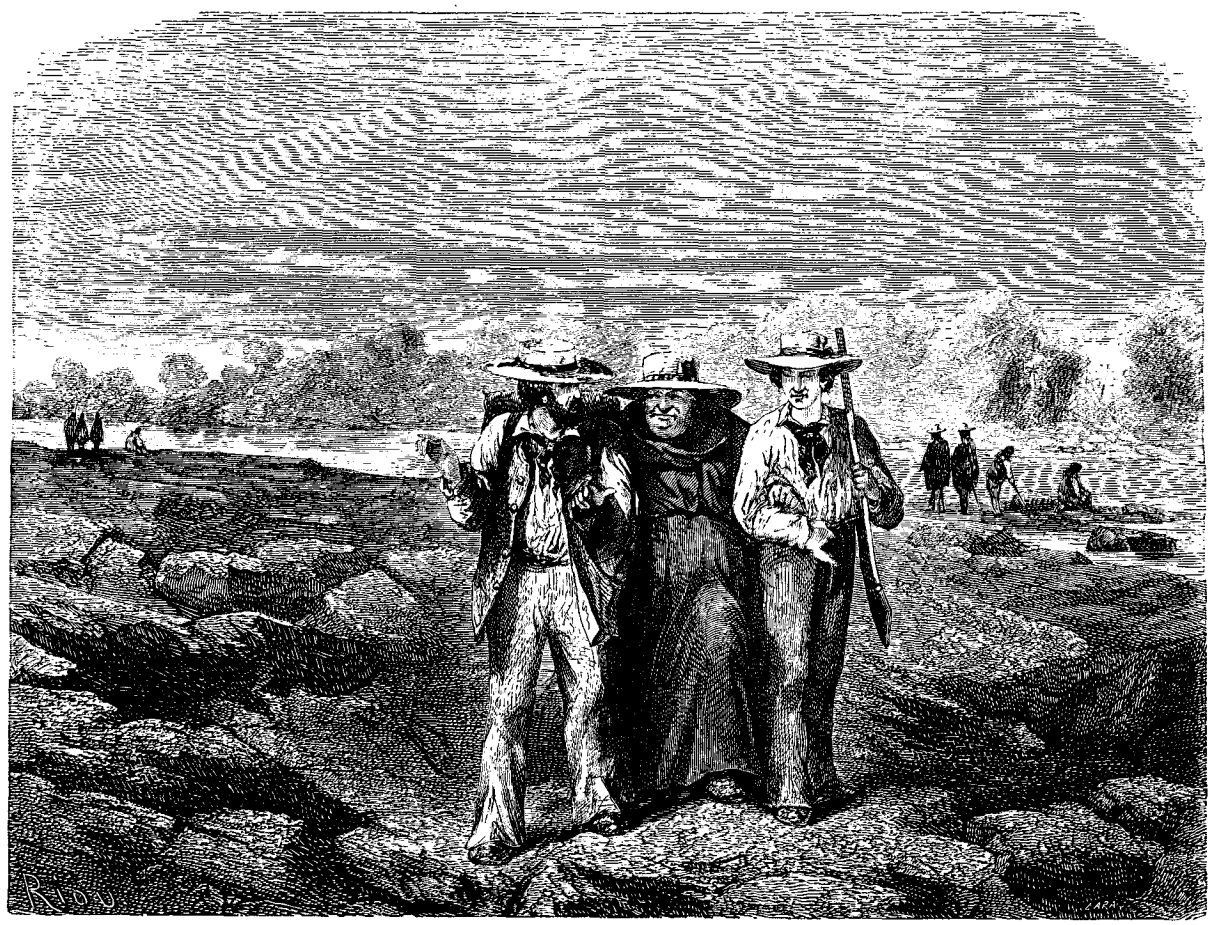
Quand il se fut assis dans la pirogue à côté de ses compagnons, les rameurs reprirent le large. Soit instinct, soit caprice, nous continuâmes de cheminer pédestrement. Après dix minutes de marche, un sourd grondement à la cantonnade et une bande d'écume qui apparut presque aussitôt, se détachant sur le fond sombre des verdures, nous annoncèrent l'approche d'un rapide. Comme nous admirions naïvement les belles oppo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sitions de couleur qu'offrait à cet endroit le paysage, sinistrement éclairé par la blancheur de l'eau, nous vîmes la pirogue de la commission péruvienne ralentir sa marche malgré l'effort combiné des rameurs, s'arrêter, tourner sur elle-même, comme si elle eût hésité entre plusieurs courants contraires, puis attirée par le plus violent d'entre eux, partir avec la rapidité d'une flèche en décrivant une courbe qui devait la rapprocher du bord. La situation nous parut critique, mais nous n'en comprîmes l'extrême gravité qu'en voyant les sauvages mettre à profit l'instant rapide où l'embarcation passa près du rivage pour se jeter à l'eau et gagner le bord à la nage. Derrière eux s'élancèrent le capitaine de frégate et son lieutenant. Resté seul, le moine se leva, étendit les bras et parut vouloir suivre ses compagnons, mais ses forces le trahirent; il retomba dans la pirogue que le courant emporta au milieu du rapide où, remplie par les lames, elle disparut aussitôt.

Il y eut un moment d'épouvante et de stupeur durant lequel chacun de nous, comme s'il eût été frappé de la foudre, sembla craindre d'élever la voix. Les émotions violentes sont de courte durée; un peu de calme rentra bientôt dans les esprits.

Quelques-uns hasardèrent tout bas une réflexion sur le malheur qui venait d'arriver, puis d'autres en parlèrent tout haut et certains se félicitèrent de l'idée qu'ils



Fray Bobo et ses aides.

avaient eue de suivre à pied la rive au lieu de s'embarquer sur la rivière. L'égoïsme et l'indifférence réagissaient sur le premier élan du cœur, en attendant que l'oubli, ce second linceul des morts, s'étendît sur le pauvre moine.

Nous rejoignîmes le capitaine de frégate et le lieutenant qui s'étaient déshabillés et faisaient sécher au soleil leurs vêtements qu'ils venaient de tordre. La pirogue, en sombrant avec notre aumônier, avait entraîné au fond de l'eau tout ce qu'ils possédaient, depuis leur uniforme brodé d'or jusqu'à leurs chaussettes. Comme le vaincu de Pavie, le commandant de frégate eût pu dire avec un légitime orgueil : « Tout est perdu, *fors l'honneur*. » De sa splendeur passée, il ne lui restait à cette heure qu'un couvre-chef en laine de vigogne, retroussé par les bords à l'instar d'un chapeau chinois, un spencer-chemise en flanelle verte, qui ne dissimulait qu'imparfaitement la maigreur de son torse, un pantalon dont les sous-pieds avaient été arrachés violemment et des chaussures éculées. Un poncho de voyage qu'il avait sur le dos au moment du sinistre, et dans lequel il se drapait comme dans un pallium, donnait à sa misère un certain air de majesté. Le costume du lieutenant, comme on en peut juger par le dessin que nous en fîmes deux heures après le naufrage, était de ceux que le crayon traduit plus fidèlement que la plume. Un singe roux, *ateles*

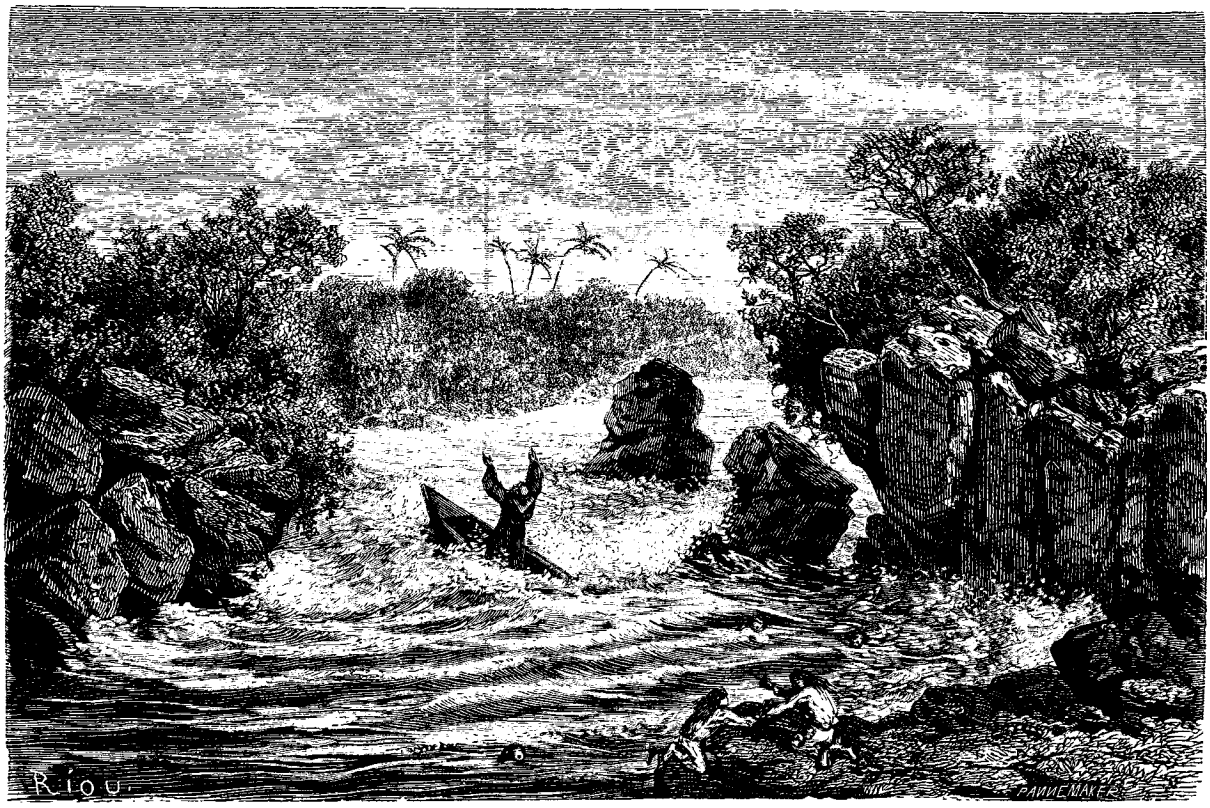
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rufus, attaché sur un des radeaux, et le seul bien qu'eût conservé l'infortuné jeune homme, le consolait par ses grimaces des rigueurs de la destinée.

Après une larme versée à la hâte sur le sort de ces deux martyrs de la science, nous continuâmes notre marche à travers les pierres, laissant aux sauvages, qui avaient recouvré toute leur belle humeur, le soin de guider les embarcations le long de la rivière. Bientôt nous fûmes en vue du rapide d'Impaniquiato, dont l'agitation, l'écume et le bruit ne le cédaient en rien à ceux de Sintulini de désastreuse mémoire. A l'exclamation que poussa un des Antis, je hâtai le pas. Le sauvage, plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles et pesant à deux mains sur la liane attachée au plus grand des radeaux, me montra parmi les rochers du rivage une caisse en bois que la vague avait rejetée après l'avoir ouverte et débarrassée de son contenu. Dans cette épave, je reconnus la caisse dont le matin j'avais constaté la perte à Sanitiato et qu'une crue des eaux avait entraînée pendant la nuit avec la pirogue qui la portait. Encore une illusion perdue, me dis-je, en remuant du pied le triste caisson, la veille plein jusqu'aux bords de linge, de papiers et d'objets de quincaillerie, et maintenant vide, ouvert, disloqué et condamné à pourrir sans honneur sur cette plage inhospitalière.

Tout en méditant sur le sort de ma caisse que je comparais à celui de l'homme ici-bas, je rejoignis nos compagnons.

Le rapide d'Impaniquiato était dépassé, le courant avait pris une allure modérée, et à deux portées de



Mort de Fray Bobo.

fusil de là, sur la rive gauche, une plage de sable semblait nous inviter à nous reposer des fatigues morales et physiques de la journée. Nous nous rendîmes à son invitation muette. Après nous être rembarqués, nous coupâmes la rivière en diagonale et abordâmes sur cette plage appelée Mapiruntuni, du nom d'un rapide situé à quelque distance et dont le mugissement arrivait jusqu'à nous.

Le débarquement opéré, deux pirogues furent détachées du convoi et chargées d'explorer les anfractuosités du rivage, où le courant eût pu entraîner le corps de Fray Bobo.

De deux heures à cinq, nos cholos de Cocabambillas aidés par des Antis, fouillèrent consciencieusement les anses, les baies et les criques dans un périmètre d'un quart de lieue; mais leurs recherches furent vaines, et il nous fut impossible de donner à notre malheureux aumônier la sépulture chrétienne que nous lui destinions.

Au reste, et je le dis ici à la honte de notre espèce en général et de l'expédition franco-péruvienne en particulier, expédition dont le hasard m'a fait l'historiographe, l'événement dont nous avions été témoins et qui aurait dû nous affecter jusqu'au désespoir, avait si peu touché nos âmes endurcies par dix jours de souffrance et neuf nuits passées en plein air, que, dans l'après-midi de ce jour fatal, étendus sur le sable chaud de la plage et nous déroulant au soleil comme des couleuvres, nous parlions aussi haut et riions aussi fort, que si Fray Bobo, notre aumônier et notre ami, n'eût pas été retiré violemment

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ce monde ; mais ce mépris des saintes lois de la fraternité devait être bientôt puni. La Providence avait l'œil sur nous. Pendant que nous faisions des cabrioles sur le sable, narguant la misère présente et sans souci des maux futurs, la Justice et la Vengeance divines préparaient déjà, celle-ci sa torche, celle-là sa balance et son glaive, et comme dans le tableau de Prud'hon, n'attendaient que la nuit pour nous prendre aux cheveux et châtier notre insensibilité d'une façon terrible.

Le capitaine de frégate.

Les bagages retirés des embarcations avaient été transportés sur la plage où nous les étalâmes pour les sécher. Le capitaine de frégate et le lieutenant n'ayant plus rien à étaler, se tenaient à l'écart silencieux et mornes. Mus par une même pensée, l'aide naturaliste et moi, nous fîmes choix parmi les diverses pièces de notre défroque, des vêtements que nous jugions devoir être utiles à nos malheureux compagnons et nous les leur remîmes. Ces dons faits de notre part avec un complet abandon, furent acceptés de la leur avec une entière franchise. Ému par le tableau de cette infortune, le chef de la commission française voulut coopérer à notre œuvre pie, et pour ménager la susceptibilité chatouilleuse de son rival, remit en cachette à l'aide naturaliste un double bonnet de coton que celui-ci coupa par le milieu, et dont il fit deux serre-tête. Le lieutenant mis en possession de ce couvre-chef, qui lui rappelait, nous dit-il, le *chiulio* ou bonnet phrygien importé jadis du pays d'Anahuac, par son aïeul Manco Capac, le plaça sur sa tête. Quant au commandant, soit qu'il eût deviné de quelle malle à linge provenait ce bonnet, soit qu'il fût choqué de sa forme pyramidale, il refusa de s'en coiffer malgré mes plus vives instances. Je dus renoncer au plaisir que je m'étais promis de faire le portrait du chef de la commission péruvienne orné de ce remarquable apoendice qui devait ajouter vingt pouces à sa haute taille. Toutefois pour utiliser ce bonnet qu'il consentit à accepter, il y pratiqua quatre trous, y attacha quatre ficelles et s'en servit durant le reste du voyage comme d'un cabas dans lequel il garda ses bananes, ses arachides et autres provisions de bouche.

L'alferez de frégate faisant fonctions de lieutenant.

Les émotions cruelles de la journée ne tardèrent pas à réagir sur nos estomacs, comme chacun put en juger par les tiraillements de ce viscère. Ce fut avec un plaisir voisin de la volupté que nous accueillîmes le ragoût de viande de tapir et de bananes vertes, qu'on nous servit à titre de souper.

La nuit étant venue sur ces entrefaites, chacun élut domicile où bon lui sembla et dressa sa couche comme il l'entendit. Le commandant et l'alferez restés sans pellons et sans couvertures, s'allongèrent fraternellement côte à côte sur un tapis de roseaux verts. Une heure après tout le monde était endormi.

Vers minuit, nous fûmes réveillés en sursaut par un coup de tonnerre. Chacun se mit sur son séant, interrogeant les alentours d'un œil effaré.

Une tempête se préparait ; le ciel était d'un noir opaque ; de fulgurants éclairs l'illuminaient à temps égaux, ouvrant sur la rivière et sur la plage des perspectives fantastiques. Bientôt des bouffées de vent passèrent sur les forêts, ployant et secouant leurs arbres qui craquèrent avec un bruit sinistre ; une pluie torrentielle commença de tomber et dura toute la nuit sans interruption. A l'aube, nous nous regardâmes d'un air piteux ; nous étions livides et nos dents claquaient comme dans un accès de fièvre. Vers huit heures, les nuages se dissipèrent et le soleil vint nous sourire, mais sans que sa chaleur pût nous ranimer. L'air était froid et sonore ; le sol, jonché de branchages hachés menu par l'ouragan, avait déjà bu l'eau du ciel ; du grand déluge de la nuit, il ne restait, au bout des herbes et des feuilles, que des gouttelettes

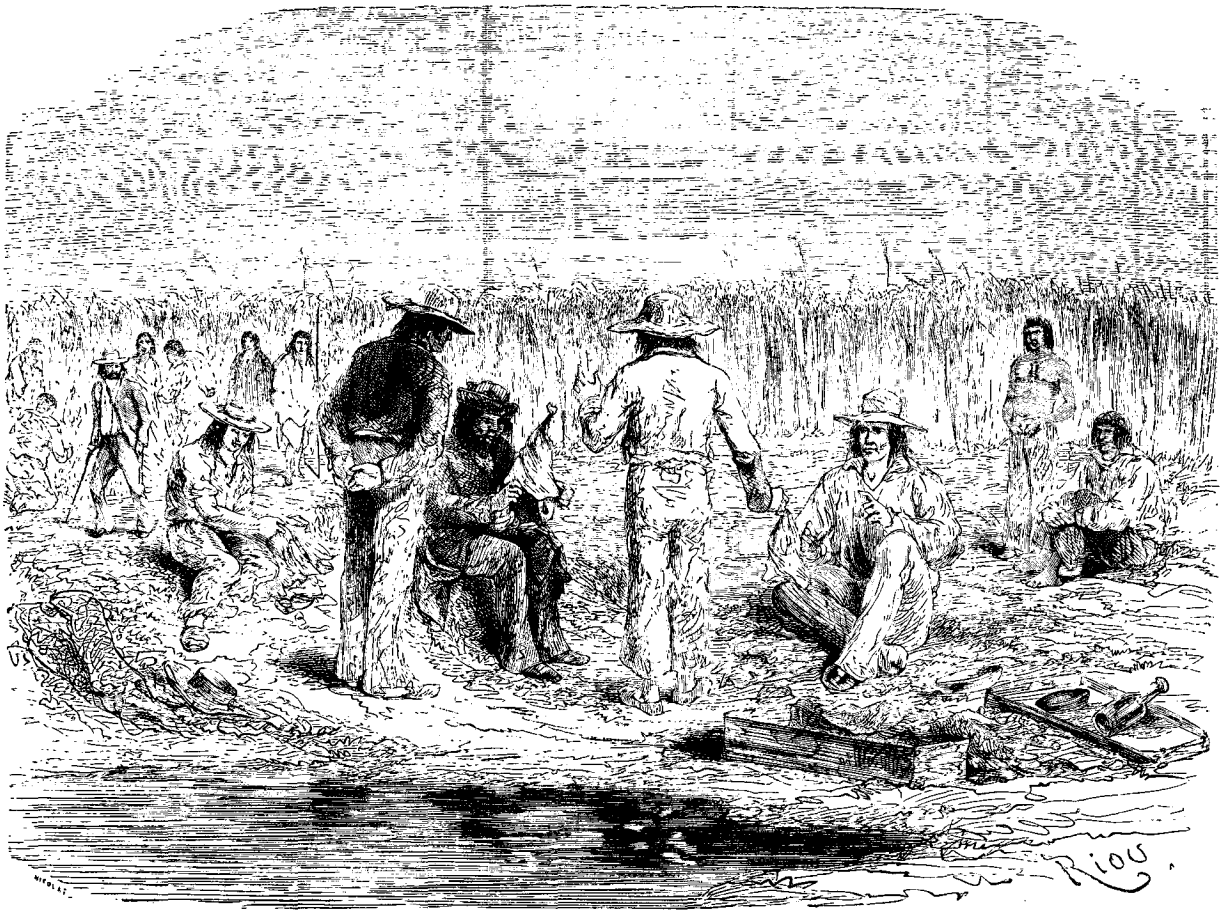
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brillantes, diamants liquides, scintillant des couleurs du prisme.

Cette tempête dans laquelle mes compagnons ne virent jamais qu'une de ces averses vulgaires comme nous en avions tant subies depuis notre départ de Chahuaris [1], fut pour moi une manifestation de la colère céleste et le châtiment de l'insensibilité que nous avions témoignée la veille au sujet de la fin tragique de notre pauvre chapelain.

Laissant à l'air et au soleil le soin de sécher sur nos corps nos habits ruisselants, nous nous mîmes en route, longeant la plage pendant que les embarcations descendaient la rivière. Dans le rapide de Mapiruntuni nos bagages furent arrosés par les lames, mais comme au moment du départ ils dégouttaient encore de la pluie de la nuit, la chose était sans importance. A dix heures, nous dépassions un second rapide du nom de Chahuancani.

A cet endroit, le paysage se transforma subitement. Les plages disparurent. La ligne des forêts s'interrompit. Des murailles de grès rougeâtre profilèrent d'un haut rempart les deux côtés de la rivière. Dans l'impossibilité d'en côtoyer les bords coupés à pic, nous gravîmes ces formations minérales et longeâmes leurs crêtes où le détritus végétal amoncelé depuis des siècles, formait une couche assez épaisse pour nourrir des buissons de berberis, de mimoses et un buxus aux rameaux étalés, dans



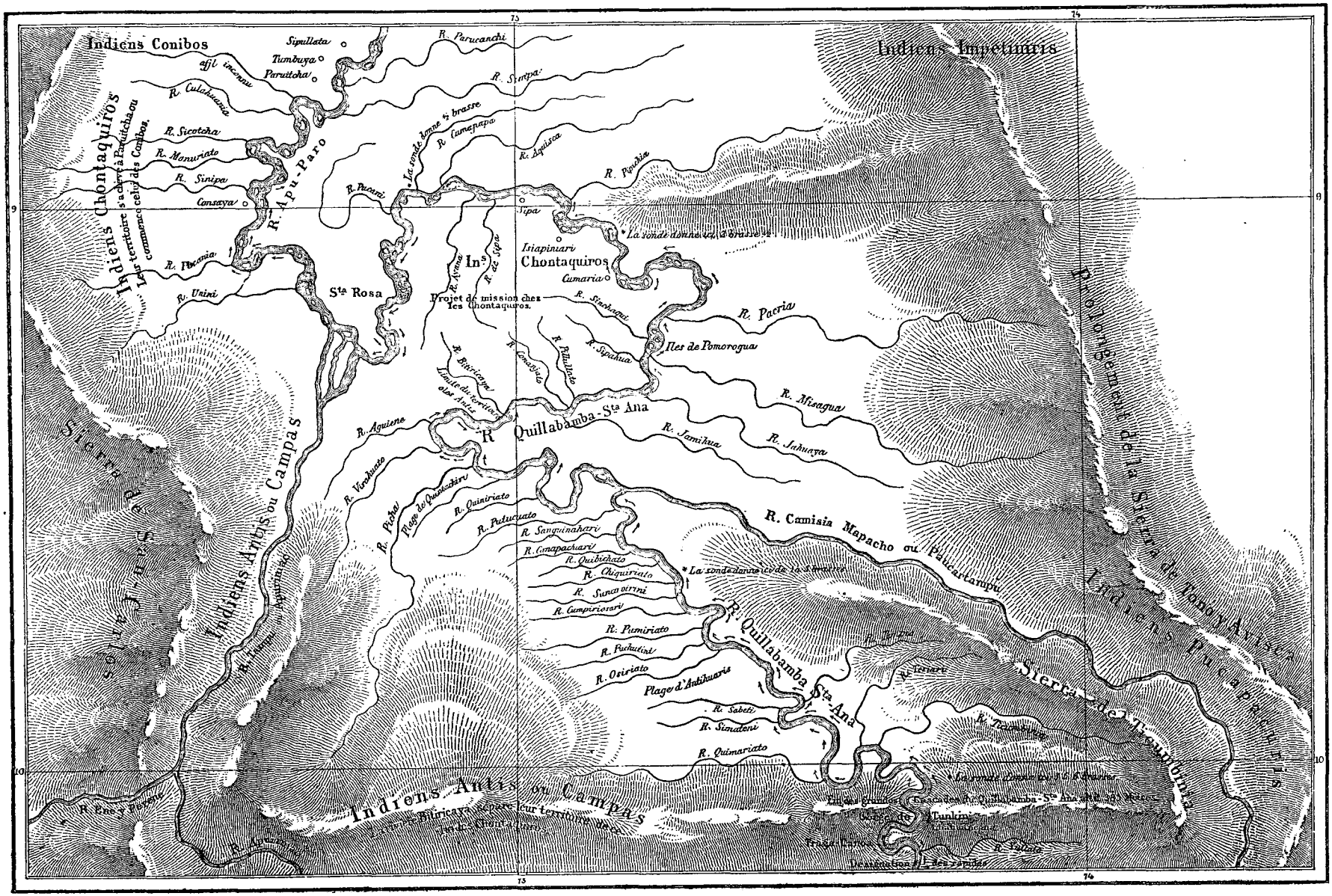
Partage d'un bonnet de coton.

les racines noueuses duquel s'embarrassaient nos pieds. Vue ainsi de haut en bas, à vol d'oiseau ou de ballon, la rivière étroitement resserrée entre cette double muraille qui la couvrait d'ombre, nous rappelait, nos gondoles aidant, les mystérieux *canaletti* de Venise la Belle.

Une déchirure profonde, que nous reconnûmes pour le lit d'un ancien torrent au sable dont elle était encore jonchée, séparait deux croupes de grès et aboutissait à la rivière par une pente roide. Nous nous engageâmes dans ce chemin et rejoignîmes nos pirogues où de nouveau nous nous assîmes. Malgré la rapidité du courant, l'eau restait calme à la surface, et pendant une demi-heure nous naviguâmes sans obstacle. Passé ce temps, un petit clapotement des lames nous annonça le voisinage d'un rapide et la reprise des hostilités. Au dire des Antis, nous approchions de l'endroit appelé Sibucuni, que nos cholos traduisaient par Traga-canoa (*Avale-pirogue*). Dans nos circonstances, l'accouplement de ces deux mots

1. Ces averses continuelles qu'on pourrait prendre pour un artifice littéraire employé par nous pour donner à cette partie de notre voyage un air de souffrance et de langueur intéressantes, ces averses, qu'on va voir cesser du jour au lendemain et être remplacées par le ciel le plus pur et le plus beau soleil du monde, s'expliquent naturellement de la façon suivante. Nous étions partis de Chahuaris le 14 août, époque de la fin des pluies, et dans notre traversée des rapides du Quillabamba-Santa-Ana, nous avions longé constamment les chaînons de la Cordillère dont les sommets attirent les nuages. Une fois entrés dans les parties planes de l'Amérique, le mois de septembre venu et la Cordillère restée en arrière, la cause cessant, l'effet devait cesser aussi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



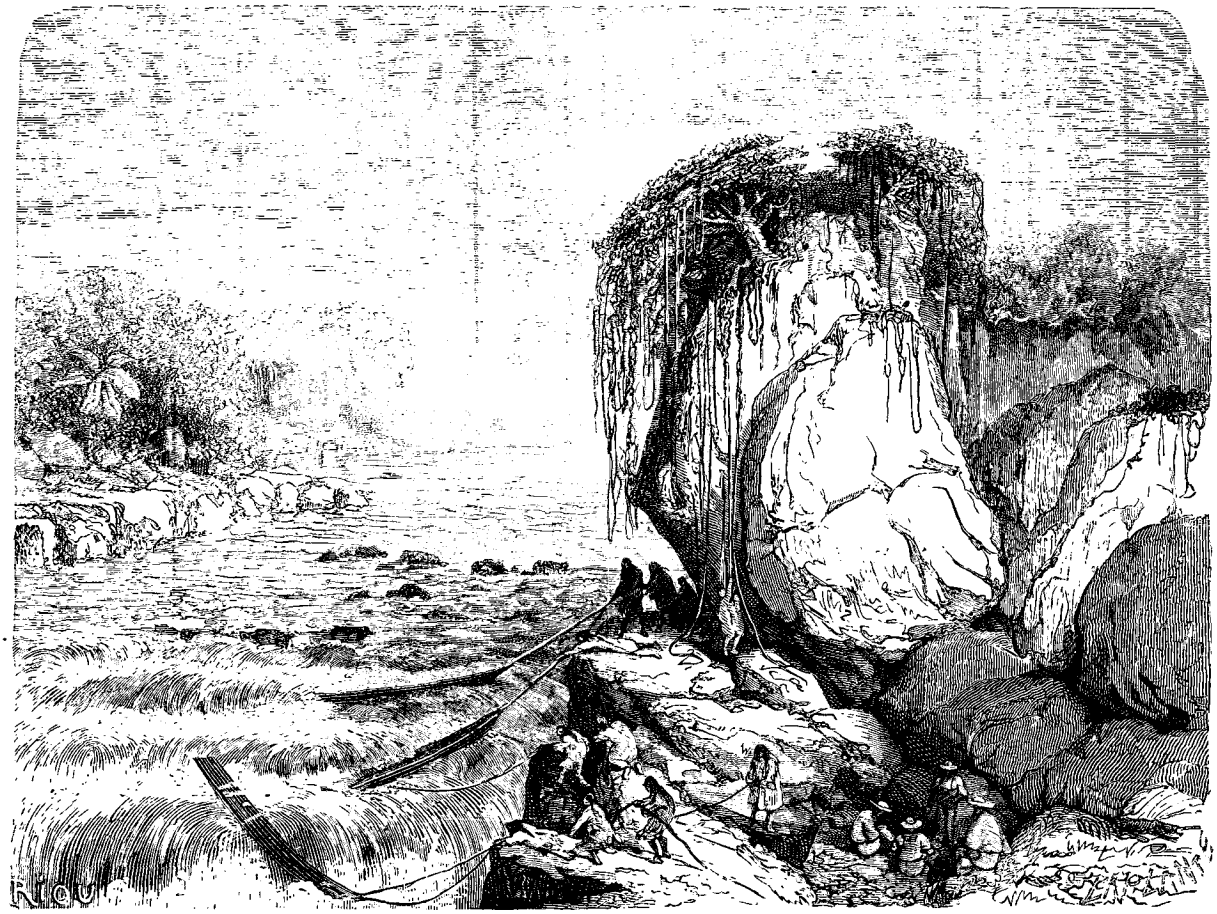
Traversée de l'Amérique méridionale par M. Paul Marcoy. — Carte nº 5.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'avait rien de bien rassurant; aussi nous tînmes-nous sur nos gardes et prêts à disputer notre vie à l'élément perfide qui nous avait joué tant de méchants tours.

L'aspect surnaturel que prit tout à coup la rivière parut justifier nos appréhensions. L'inclinaison de son lit, si visible à l'œil qu'elle en devenait effrayante; les superpositions de grès de plus en plus extravagantes et qui semblaient s'amonceler autour de nous pour nous défendre le passage, tout réagit si puissamment sur notre esprit et, s'il faut le dire, nous émut de telle façon, que nous ordonnâmes aux rameurs de nous déposer au plus tôt, non sur la rive gauche, les rives avaient disparu, mais sur les plans de roches à demi submergées qui en tenaient lieu. Nous recommençâmes à suivre la crête des cerros, pendant que les sauvages, qui avaient fait provision de lianes, les ajustaient bout à bout et obtenaient, par ce moyen, des câbles assez longs pour pouvoir, en se couchant à plat ventre, guider les embarcations du haut des rochers. Un rapide, large d'environ cent cinquante toises, blanc d'écume et d'un mouvement furieux, termina cette traversée de Sibucuni, qui, par bonheur pour nous, voulut bien mentir à son nom : aucune de nos pirogues ne fut *avalée* par le gouffre.

Ce site avait fait sur nous une impression telle, que pour prévenir un danger pareil à celui auquel nous venions d'échapper, nous manifestâmes à nos rameurs l'in-



Rapide de Sibucuni.

tention de suivre désormais le chemin des hauteurs, pendant que, de leur côté, ils prendraient, pour guider les embarcations, la voie qu'ils jugeraient convenable. Ce plan, que nous suggérait la prudence et peut-être la peur, était malheureusement inexécutable. A partir de Sibucuni, la rivière coulait entre des murailles à pic, et toute communication entre nos personnes et nos pirogues se trouvant fatalement interceptée, il était obligatoire de tenter sur-le-champ un rapprochement que, cent pas plus loin, il nous serait impossible d'effectuer. La descente fut donc résolue. Chacun s'aidant de ses mains, de ses ongles, de son bâton, s'accrochant aux aspérités de la pierre ou se laissant glisser sur ses surfaces lisses, parvint en bas sans accident. Le chef de la commission française, prudent comme le roi d'Ithaque, se fit attacher une corde sous les aisselles et, grâce à cette précaution ingénieuse qui lui donnait l'air d'un seau qu'on descend dans un puits, atteignit heureusement le fond de sa pirogue, où le plus robuste de ses esclaves le reçut dans ses bras.

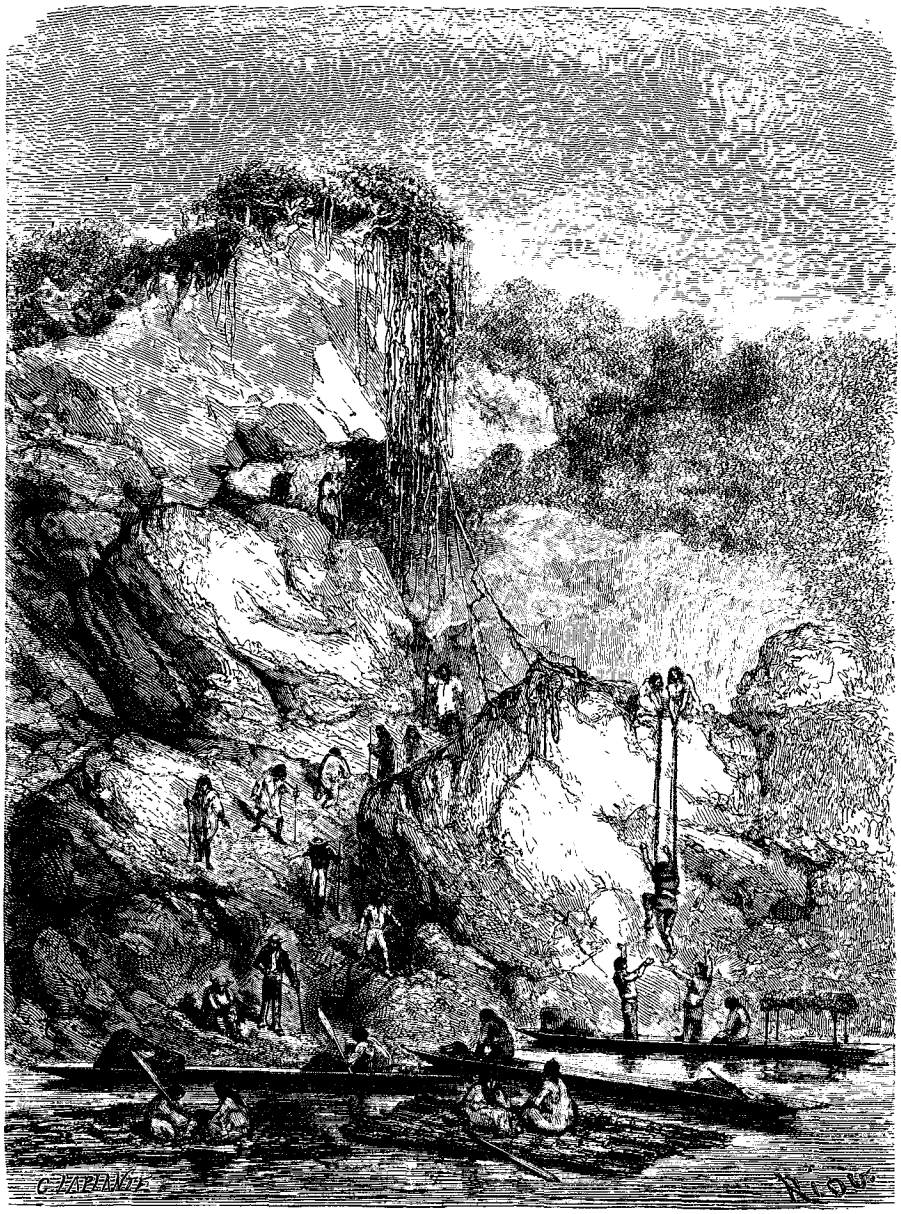
Au dire des sauvages, il ne nous restait à franchir qu'un dernier rapide, au delà duquel notre navigation se poursuivrait dans des eaux calmes. Comme depuis deux jours ces rapides étaient devenus de plus en plus périlleux, nous pensâmes que le dernier serait, à notre traversée, ce qu'est le dessert au dîner, le bouquet au feu d'artifice. Cette idée et surtout l'impossibilité d'éviter le danger en débarquant et suivant à pied l'une ou l'autre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rive, comme nous avions pu le faire jusqu'alors, nous donnait fort à réfléchir; aussi fût-ce d'un air perplexe et presque en nous grattant l'oreille, que nous nous assîmes dans nos pirogues et nous abandonnâmes au courant.

La rivière, resserrée entre deux murailles de grès, était large à cet endroit de quelque cinquante mètres. A mesure que nous avançâmes, cet espace alla se rétrécissant. A une demi-lieue de Sibucuni, il n'avait guère plus de douze mètres. Là, la double muraille s'affaissa brusquement.

Une digue d'écume, couronnée d'un léger brouillard qui vint barrer le lit de la rivière, nous signala l'approche du danger. Les yeux des sauvages étincelèrent. Ceux qui ramaient se courbèrent sur leur pagaye comme des jaguars prêts à s'élancer; ceux qui gouvernaient se levèrent à demi, les narines gonflées, les



Descente des rochers à Sibucuni.

cheveux au vent, assurant contre les flancs de la pirogue la rame qui leur servait de gouvernail. Il y eut un moment d'attente fiévreuse et d'anxiété terrible, pendant lequel nul ne put prévoir si nous réussirions à franchir ce rapide ou si nous serions engloutis par lui. Pareilles à de noires couleuvres, sveltes et agiles comme elles, nos pirogues s'étaient glissées dans le tourbillon d'écume où elles disparurent entièrement. Les plus déterminés d'entre nous avaient fermé les yeux. Quelques secondes s'écoulèrent; puis un hourra des sauvages annonça l'issue de la lutte; le rapide de Tunkini était dépassé.

Au delà de ce passage dangereux, la rivière se rétrécit encore et coula entre deux dikes de basalte qui prirent la place des grès; les sommets de ces formations, couverts d'une végétation épaisse, se rattachaient l'un à l'autre par un réseau de lianes et de sarmenteuses qui formaient, à trente pieds d'élévation, un dôme de verdure impénétrable aux rayons du soleil. Nos yeux, éblouis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par la lumière du dehors, furent quelques minutes à s'accoutumer à l'obscurité verdâtre qui régnait dans cette gorge, l'œuvre naturelle la plus bizarre que nous eussions trouvée en chemin. Quand, après en avoir apprécié l'ensemble, nous pûmes en analyser les détails, ce qui, de prime abord, n'avait éveillé chez nous qu'une simple surprise, prit un caractère merveilleux et féerique qui nous remplit d'admiration.

La gorge ou cañon pouvait avoir un demi-kilomètre d'étendue sur une largeur de cinquante pieds, et se terminait par un point lumineux semblable à une étoile. Les murs qui la bordaient étaient sillonnés de cannelures verticales servant de lits ou de conduits à de petits ruisseaux formés sur les hauteurs et qui tombaient dans la rivière sans autre bruit qu'un doux grésillement. Nous comptâmes, chemin faisant, vingt-trois de ces jolies chutes. Dans les intervalles des cannelures inégalement espacées et reproduisant tantôt un groupe compacte de colonnettes, tantôt une colonne isolée ou un fût tronqué, dans ces intervalles, le suintement incessant des feuillages, les gouttes de la pluie et les larmes de la rosée, pendant une période incalculée de siècles, avaient creusé, fouillé, sculpté le basalte et produit les plus charmants hasards d'architecture, les plus fantasques arabesques, les plus délicieux motifs d'ornementation qu'il soit donné à l'imagination de concevoir et au ciseau d'exécuter. Tous ces caprices d'un art naturel, toutes ces fleurs, ces feuilles et ces rameaux de pierre laçonnés par un artiste invisible, semblaient, au contact des feuillages réels qui les couvraient d'ombre, participer de la mobilité de ces derniers et se balancer avec eux.

Pendant le temps que nous mîmes à longer cette gorge dont les merveilles féeriques, indiquées plutôt qu'accusées, pour emprunter ses termes à la peinture, étaient de celles qu'on entrevoit dans la brume des rêves plutôt que dans le jour de la réalité, nous fûmes tenté, comme Abou-

M. de la Blanche-Épine.

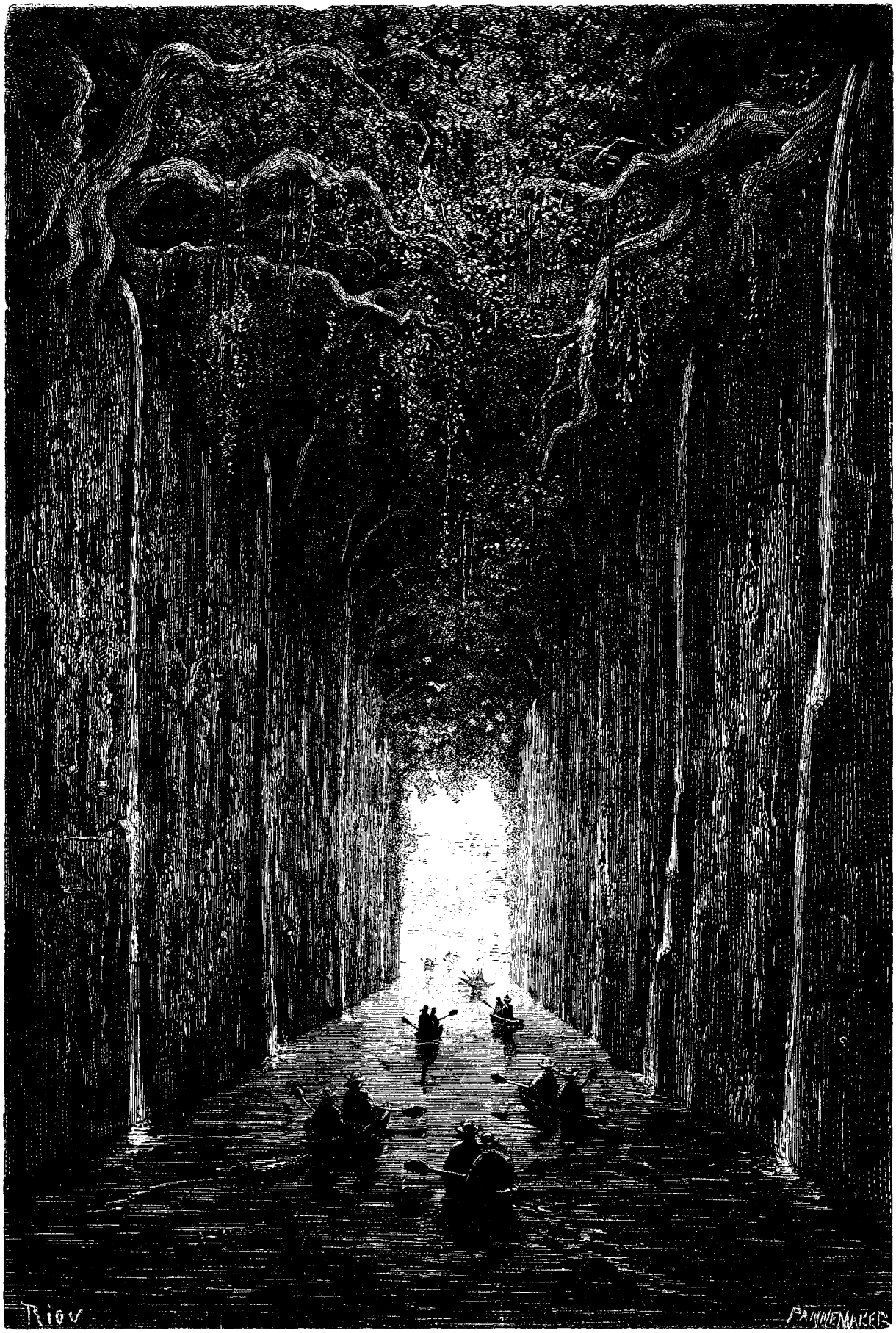
Hassan, le pseudo-calife, de nous faire mordre le petit doigt pour nous assurer que nous étions bien éveillé.

Le danger qui nous entourait, fut le lest de réalité qui nous ramena du ciel des sylphes et des péris, et nous retint sur la terre des hommes. La rivière, furieuse de sa captivité entre ces deux murs de basalte, mais concentrant sa fureur au plus profond de son lit, tremblait sourdement et faisait trembler sous nos pieds le fond des pirogues.

Dans la sensation que nous éprouvions, il y avait autant de peur que d'enthousiasme : c'était comme une de ces émotions nerveuses où le rire s'unit aux pleurs. Bientôt le courant déjà vite redoubla de vitesse; les sculptures parallèles des deux murailles parurent se confondre. Le point brillant, qui nous servait de phare et vers lequel nos yeux étaient obstinément fixés, grandit de plus en plus et devint un porche ouvert sur le vide. Avec la rapidité de la flèche, nos pirogues s'élancèrent hors des ténèbres de la gorge, franchirent à dix toises de là le *Puncu*, ou porte de Tunkini, entaille pratiquée entre deux croupes, et débouchèrent brusquement sur un espace immense inondé d'air et de soleil. La Cordillère restait pour toujours en arrière. Nous entrions dans les parties planes de l'Amérique.

Ce passage subit des ténèbres à la lumière, cette brusque substitution d'un espace comparativement borné à une étendue sans limites, nous firent un effet singulier. Ce fut comme le miroitement au soleil d'une lame d'acier qui nous éblouit et nous fit baisser la paupière. A cette sensation succéda presque aussitôt un étonnement mêlé d'admiration auquel l'idée d'être à jamais débarrassés des cascades et des rapides, ajoutait je ne sais quelle douce quiétude et quelle satisfaction intime; durant quelques minutes nos yeux errèrent avec ravissement des hauts talus du Quillabamba-Santa-Ana à la végétation qui profilait ses rives. Comme certains tableaux d'anciens maitres, le paysage était peint avec une sobriété remarquable. Un bleu cru pour le ciel, un jaune d'ocre pour la rivière, de la sanguine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

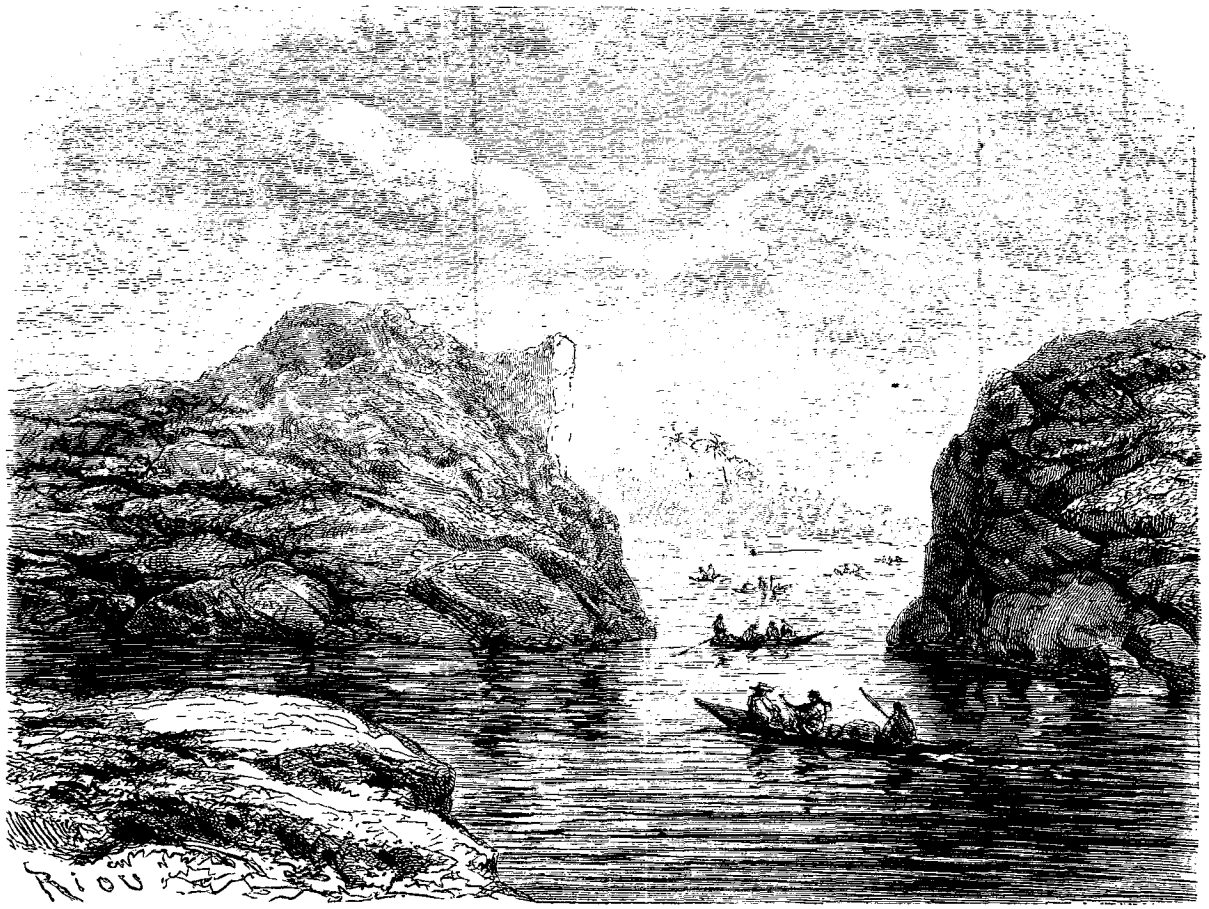


Gorge de Tunkini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour les berges, un vert sombre pour les forêts, étaient les seules couleurs employées par le grand artiste. En toute autre circonstance nous eussions désapprouvé peut-être ce parcimonieux emploi des ressources de la palette, mais ici, il nous parut ajouter au caractère de l'ensemble; le regard n'étant pas distrait par la diversité des tons et le chatoiement des nuances, appréciait mieux à leur juste valeur la fermeté des premiers plans, le développement harmonieux des lignes de la perspective et la splendeur des fonds éclatants de lumière.

Démesurément élargie depuis sa sortie de la gorge de Tunkini, la rivière à cette heure, roulait la masse de ses eaux avec la majesté d'un fleuve en état de porter des vaisseaux de guerre. Curieux de juger de sa profondeur, nous filâmes le plomb de sonde. Cette opération six fois répétée à dix minutes d'intervalle, nous donna pour résultat une moyenne de trois brasses. C'était plus d'eau qu'il n'en fallait pour faire flotter nos nacelles; en outre, le calme de la vaste nappe, la tranquillité de son cours, presque insensible à l'œil, éloignaient si bien toute idée de danger, que l'espoir d'achever sans encombre un voyage commencé sous de fâcheux auspices, teignit subitement de rose l'humeur de nos compagnons. Les chefs des commissions-unies échangèrent une grimace souriante, comme si l'heureuse influence des lieux tempérait déjà leur haine mutuelle. Ce sourire équivoque



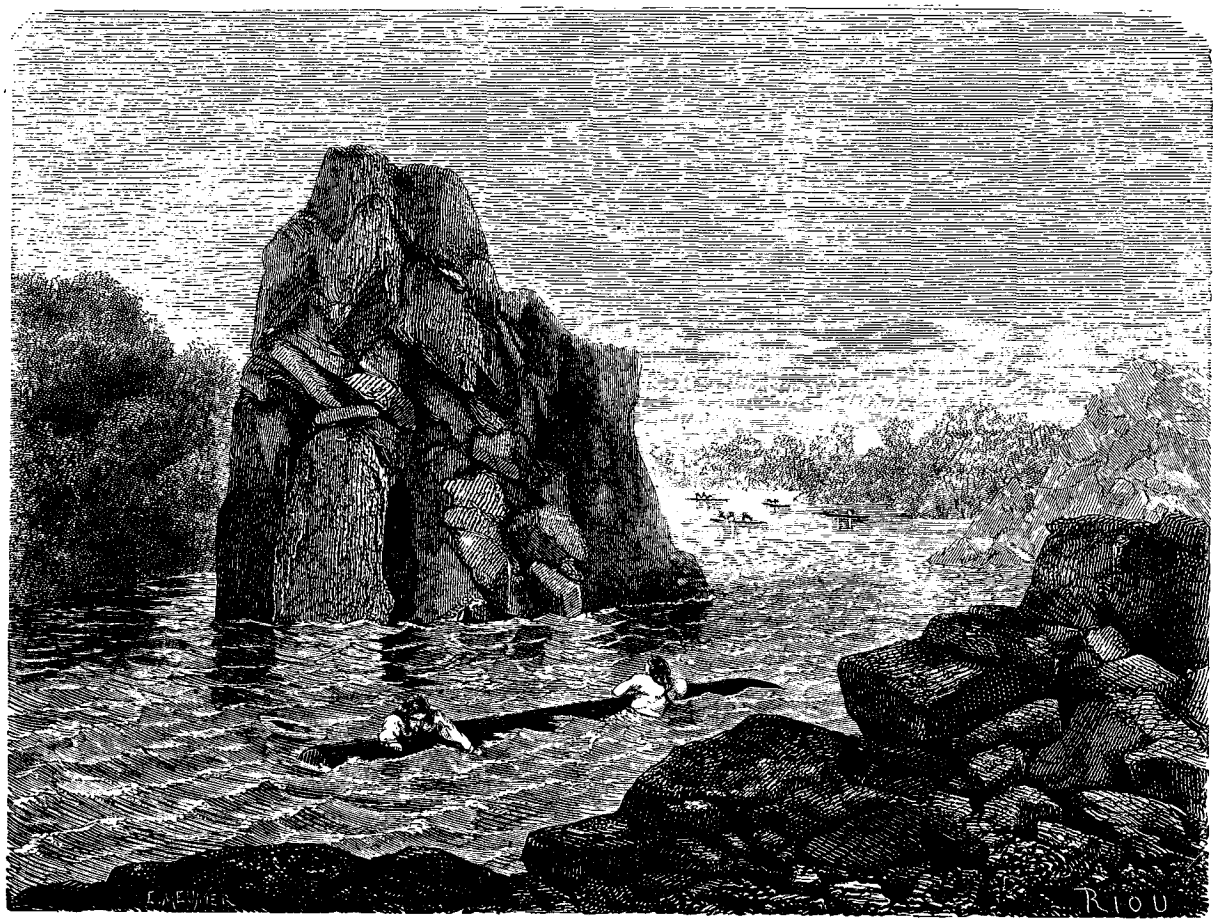
Porte de Tunkini.

que je surpris, me fit croire à la possibilité d'un raccommodement entre nos deux rivaux; mais cette illusion fut de courte durée. Nous n'avions pas fait une lieue que la rivière se rétrécit considérablement. Des rochers émergèrent à sa surface et, opposant une digue au courant, déterminèrent une suite non interrompue de ces affreux rapides dont nous nous étions crus libérés pour toujours. Presque au même instant des bras détachés de la chaîne des Andes d'Avisca se dirigeant à l'est-sud-est, dessinèrent au-dessus des forêts leurs masses bleuâtres. Comme nous cheminions entre le nord-nord-est et le nord-nord-ouest, nous n'avions pas à craindre pour nos pirogues le voisinage de ces formations minérales, mais leur apparition, non moins que celle des rapides, avaient suffi pour jeter un crêpe sur notre gaieté et détruire avec l'idée que nous caressions d'une navigation désormais sans périls, la probabilité d'une réconciliation entre les deux chefs ennemis. Au demi-sourire qui pendant un instant avait déridé leurs physionomies, venait de succéder cet air maussade et refrogné, que, depuis notre départ de Chahuaris, chacun d'eux gardait jusque dans son sommeil.

Paul MARCOY

(La suite à la prochaine livraison.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Naufrage à Antihuaris.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

HUITIÈME ÉTAPE.

DE TUNKINI A SARAYACU.

Un arbre merveilleux. — De la açon dont les Antis prennent congé de leurs amis et connaissances. — Détails intimes. — Où le voyageur n'évite un danger imaginaire que pour tomber dans un danger réel. — Arrivée à Antihuaris. — Ituriminiqui-Santiago. — Un sultan et ses odalisques. — Géologie, botanique et hydrographie mêlées. — Le radeau-ménagerie. — Qui traite de l'antipathie des singes pour la musique. — Chute d'arbres dans les forêts. — Où les géographes apprendront avec plaisir que les rivières Paucartampu, Mapacho et Camisia, qu'ils croyaient distinctes, ne sont qu'une seule et même rivière sous trois noms différents. — Arrivée à Bitiricaya. — Première entrevue avec des Indiens Chontaquiros. — Jéronimo le chrétien tatoué. — Où il est question pour la première fois de la prépondérance des Chontaquiros sur les Antis. — Histoire lamentable du missionnaire Bruno, traîtreusement occis par un sonneur de cloches. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Antis.

Un détail naturel qui nous charma par son étrangeté, fit diversion durant quelques minutes aux inquiétudes qui s'éveillaient en nous. Sur la berge de droite, un arbre corpulent que déjà nous avions reconnu pour un *Erithryna corallodendrum*, était incliné sur les eaux et y reflétait très-exactement son tronc rugueux, ses splendides fleurs et la masse de son feuillage. Pareille rencontre n'eût été pour nous qu'un incident vulgaire, si l'arbre en question n'eût été chargé de fruits merveil-

1. Suite. — t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273: t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129 et la note 2, 145, 161 et 177.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leux mi-partis bleu de cobalt et jaune d'or, que nous n'avions encore aperçus sur aucun individu de son espèce et qui se mariaient admirablement à ses grappes de fleurs pourprées. Déjà nous nous disposions à prendre note de cette rareté végétale, inconnue au monde savant, lorsque nous vîmes les beaux fruits de turquoise et d'or que nous convoitions, se détacher un à un des branches auxquelles ils adhéraient, s'envoler en croassant sous forme d'*Aras araraunas* et disparaître derrière les forêts de la rive opposée. Cette rencontre fut la seule que nous fîmes dans la journée. Après avoir relevé maintes courbes de la rivière et côtoyé nombre de plages, invariablement bordées de cécropias, de bambous et de grands roseaux, nous atteignîmes Quimariato où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Une plage de sable, un ajoupa de roseaux secs, placés en regard d'un rapide qui coupait obliquement la rivière, faisaient de ce site désert le paysage le plus sobrement composé que nous eussions vu. Les premiers débarqués, usant de leur droit de conquête, s'installèrent sous l'ajoupa; ceux qui les suivaient, se groupèrent autour du chaume protecteur. Quant aux retardataires, ils n'eurent d'autre abri que la voûte des cieux ou ce qu'ainsi l'on nomme. Je fus du nombre de ceux-ci. Après une frugale réfection, j'allai m'étendre sur le sable encore tiède, la tête au sud, les pieds au nord, et je m'endormis en essayant de compter les étoiles.

Ceux de nos rameurs qui s'étaient engagés à nous accompagner jusqu'au delà des grandes cascades de la rivière, et qui par condescendance avaient poussé jusqu'à Quimariato, nous quittèrent pendant la nuit sans s'enquérir si nous avions encore ou non besoin de leurs services. Leur abandon fut la première chose que nous constatâmes en ouvrant les yeux. D'abord cette façon d'agir nous parut un peu leste et même incivile; mais après réflexion, nous nous dîmes que ces fils de la barbarie ayant religieusement tenu leur parole et gagné cent fois le salaire que nous leur avions alloué, nous n'avions plus rien à leur réclamer; pour les obliger à se montrer polis et gracieux envers nous, il eût fallu que les premiers nous leur donnassions l'exemple de la politesse et de l'aménité. Or, nous nous étions contenté de rétribuer leur travail mais sans y ajouter un bouton de cuivre, un grelot, une aiguille, en témoignage d'affectueuse estime. En nous tournant le dos sans nous dire adieu, ces sauvages n'avaient fait qu'imiter notre manque de procédés et nous payer de la même monnaie. — donnant, donnant, dit le proverbe.

Le côté fâcheux de leur disparition, fut de réduire chaque embarcation à un rameur et un pilote. C'était un équipage insuffisant pour une navigation qui paraissait encore entourée de dangers; mais chacun de nous en eut pris bientôt son parti. Seul le comte de la Blanche-Épine jeta les hauts cris à l'idée de n'avoir que deux hommes dans sa pirogue. Pour mettre un terme à ses clameurs qui devenaient assourdissantes, nous attachâmes bout à bout les trois radeaux et leur conduite fut confiée à un seul homme. De cette façon le chef de la commission française eut quatre rameurs à son service et put descendre la rivière sans crainte d'exposer ses jours qu'il jugeait précieux pour la science.

A l'heure où nous abandonnâmes Quimariato, le soleil n'avait pas encore paru. Le paysage était ravissant de fraîcheur et de calme; les premiers plans saillaient très-nets et très-accentués; tout le reste était encore voilé par les vapeurs matinales que trouaient çà et là la tête arrondie d'un grand arbre, doyen de la forêt, ou l'angle d'une plage encombrée de roseaux. Des gazouillements confus et charmants sortaient de ces brumes; nous partîmes sans déjeuner.

De Quimariato à Sabeti où nous fîmes halte sur les onze heures, nous relevâmes deux cours d'eau[1] et franchîmes douze rapides plus bruyants que dangereux. La profondeur de la rivière variait d'une brasse à trois, et la vitesse des courants naguère de huit milles à l'heure, avait diminué d'un tiers.

Un séjour de deux heures sur la place de Sabeti nous permit d'allumer du feu, de rôtir et de bouillir quelques bananes, d'absorber ce frugal repas et d'attendre le retour des Antis qui étaient allés dans la gorge de Sabeti où coule un ruisseau de ce nom, fouiller le logis d'un de leurs amis pour se procurer des vivres que l'épuisement du garde-manger de l'expédition rendait nécessaires. En partant ils avaient promis de rapporter quelque quartier de venaison, de tapir ou de singe, le régime végétal auquel nous étions soumis depuis plusieurs jours, devenant insuffisant à entretenir nos forces. Au reste, ce mode d'alimentation qui ne satisfaisait qu'incomplétement notre faim et révolutionnait parfois nos tubes digestifs, laissait à nos esprits une lucidité parfaite dont la science eût pu profiter, si nous nous étions occupés de science; mais la science, — on peut l'avouer à cette heure — était la chose dont se préoccupaient le moins les commissions-unies. De leurs deux chefs, l'un, entièrement absorbé par le sentiment de son infortune, n'aspirait qu'après son retour dans la ville des Rois; l'autre avait bien assez du polissage incessant de ses ongles, sans s'occuper à rechercher si le Quillabamba-Santa-Ana portait à l'est ou à l'ouest et si ses riverains descendaient en ligne directe de Sem, de Kham ou de Japhet. Restaient l'Alferez faisant fonctions de lieutenant et l'aide naturaliste, qui en appliquant à leur œil la loupe de l'observation, eussent pu suppléer leurs patrons respectifs et enrichir la science de faits et d'aperçus nouveaux; mais l'Alferez ne songeait qu'à son singe roux qu'il civilisait à coups de houssine et l'aide naturaliste avait en tête une idée fixe, un *desideratum*, comme il l'appelait, qui le rendait indifférent à tout.

1. Ces cours d'eau, d'une certaine largeur, mais de peu d'étendue, sont issus du versant ouest de la Cordillère de Huilcanota, dont le prolongement figure sur les cartes de Brué, édit. 1821-25, sous le nom d'*Andes de Cuchoa*. Cette dénomination inconnue des Indiens Antis et de leurs voisins, est remplacée chez eux par celle de *Sierra de Ticumbinia*, qu'ils donnent à l'extrémité nord de la chaîne de Tono y Avisca, prolongement de la Cordillère de Huilcanota. Le plus large des deux affluents que cette sierra de Ticumbinia envoie au Quillabamba-Santa-Ana, porte le nom de rivière de Ticumbinia.

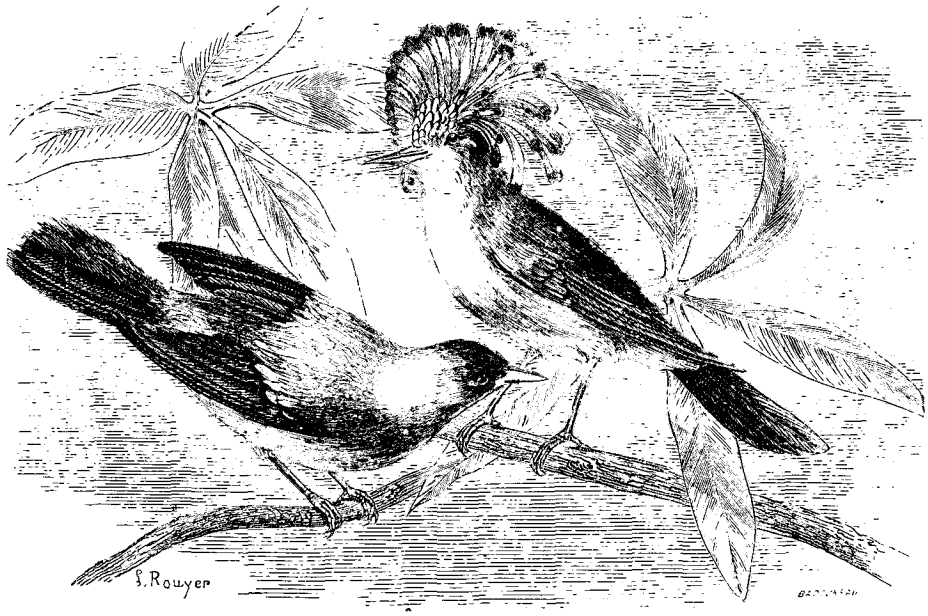
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce desideratum consistait à se procurer une femelle du roi des gobe-mouches pour en faire don au Muséum de Paris, aux collections duquel manquait cet intéressant dentirostre. La volonté, l'énergie, la patience du jeune homme étaient appliquées à la recherche de l'oiseau en question; toutes ses facultés convergeaient vers ce but unique, qui, s'il parvenait à l'atteindre, nous disait-il confidentiellement, le placerait très-haut dans l'estime des ornithologistes et des gens compétents [1].

Pendant que nos compagnons s'occupaient ou se distrayaient à leur guise, j'étudiais à ma manière les effets d'ombre et de lumière sur le paysage; je dépeçais des fleurs, je disséquais des feuilles, j'essayais de noter le chant des oiseaux et le murmure de la brise, je suivais de l'œil à travers l'espace, les cirro-cumuli ou balles de coton, ces nuages légers qui, pareils aux colombes de Dante, *volan per l'aer dal volar portate*. Au milieu de ces soins divers le temps fuyait à tire d'aile. Le champ des découvertes que nous laissions en friche, se couvrait insensiblement de folles herbes et de chardons sans que notre amour-propre s'en émût ou que notre tranquillité en fût troublée. Manger du mieux que nous pouvions, dormir le plus profondément possible, arriver à Sarayacu dans le plus bref délai, telles étaient nos préoccupations; j'ajouterai qu'elles étaient les seules.

De pareils aveux sont rares chez les voyageurs, toujours portés à amplifier leurs faits et gestes et à tailler de leurs propres mains le marbre de leur statue. Aussi nous plaisons-nous à croire que le lecteur, si par hasard nous avions un jour des torts envers lui, voudra bien nous les pardonner en faveur de notre franchise.

Les Antis étaient revenus de leur excursion dans la gorge de Sabeti, apportant comme ils l'avaient promis des provisions plus solides que d'habitude. Ces provisions consistaient en une moitié de pécari d'un fumet pestilent, des coloquintes douces, des bananes et des



Le roi et la reine des gobe-mouches.

racines. A peine étaient-ils de retour que nos compagnons prirent le large. En ce moment, je me trouvais au seuil d'une forêt qui bordait le fond de la plage, en train de convoiter certaines siliques, que ne pouvant atteindre, je déclarais, comme le renard de la fable, trop insignifiantes pour m'en occuper plus longtemps. j'entendis le signal du départ et j'accourus à toutes jambes. Ma pirogue était gardée par un seul rameur. Le pilote qui la guidait depuis Quimariato, mu par cet attrait de la nouveauté et ce besoin de changement qui caractérisent l'homme à l'état de nature, l'avait abandonnée pour prendre place dans l'embarcation d'un des nôtres. Réclamer contre cette infraction à l'ordre établi eût été folie; demander à mon rameur des explications sur le procédé peu civil de son camarade eût été perdre son temps. D'ailleurs j'eusse été assez embarrassé de faire valoir mes droits dans la langue de ce sauvage, jeune gars de quinze à seize ans, qui me considérait d'un air ébahi; j'entrai donc dans l'embarcation et m'assis sans mot dire le visage tourné vers la proue, laissant l'Antis remplir par intérim l'office de pilote et s'accroupir derrière moi. Nous partîmes. Le gros de la troupe avait sur nous une avance de deux cents pas. Pendant une heure tout alla pour le mieux. Mon Indien maniait dextrement la pagaye et traversa quelques rapides de façon à s'attirer mon estime. Déjà je commençais à me faire à la situation et à trouver déraisonnable l'adjonction de plusieurs rameurs, quand le concours

1. Au lecteur que pourraient intéresser ces sortes de recherches, nous dirons à l'avance, que ce fut seulement dans les plaines du Sacrement que notre aide naturaliste put se procurer, par l'entremise des néophytes de la mission de Sarayacu, une reine des gobe-mouches, petit oiseau, dont le plumage terne, jurait fort à coté de la splendide livrée de son royal époux. On nous saura peut-être gré d'avoir dessiné sur nature et réuni sur la même branche ce couple emplumé, fort rare dans les musées d'Europe et les collections particulières.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un seul pouvait suffire, lorsqu'un dépôt alluvionnaire de sable et de cailloux sur lequel je n'avais pas compté, vint barrer le lit de la rivière et diviser en plusieurs bras la masse de ses eaux. Les embarcations qui me précédaient, s'étaient engagées dans le plus large de ces canaux et l'avaient longé sans encombre. Je me tournai vers mon pilote et lui indiquai du doigt cette voie qui me paraissait la meilleure. L'Antis se mit en devoir d'obéir, mais le courant plus fort que sa volonté, l'emporta à gauche alors qu'il comptait prendre à droite et le poussa dans le plus long et le plus étroit des canaux où l'eau s'engouffrait avec une violence extrême. Nous le suivîmes jusqu'au débouquement d'une langue de terre qui en formait l'extrémité. Là j'aperçus avec épouvante une énorme roche contre laquelle le courant allait se briser. L'obstacle était encore assez éloigné pour que j'eusse le temps de le montrer à mon pilote. Mais l'adolescent n'en parut pas ému. Il sourit et secoua la tête d'un air qui signifiait: — Il n'y a rien à craindre. — Son calme que je pris pour l'ignorance du danger, m'exaspéra un peu. Je redoublai la vivacité de mes gestes; mais plus je m'agitais en place, plus l'air du drôle devenait souriant. Le courant qui nous emportait semblait redoubler de vitesse. Nous n'étions plus qu'à vingt pas de la roche; d'un bond, je me levai et le bras étendu, je me préparai à défier l'horrible choc. L'Antis souriait toujours de son air placide. Quand la pirogue furieusement entraînée me parut à proximité de l'écueil, je me penchai et j'allongeai le bras pour me faire un point d'appui de la roche même et en éloigner notre esquif. Mais j'avais mal calculé la distance et mon pilote avait eu raison de ne pas s'effrayer. La pirogue passa près du rocher sans le toucher. Seulement l'inclinaison de mon corps et la brusquerie de mon geste à ce moment critique la firent chavirer. Du même coup, je disparus dans la rivière. Quand je revins sur l'eau mon crayon aux dents, l'embarcation flottait la quille en l'air et l'Antis accroché au bordage, se laissait remorquer par elle. Je me mis à tirer ma coupe, et après avoir atteint la pirogue, je grimpai dessus et m'y établis à califourchon. Jusque-là, mu par l'instinct de ma conservation personnelle, je m'étais roidi contre le danger, je l'avais vaincu et comme Ajax, fils d'Oïlée, je me sentais de force à braver le courroux des dieux, mais en voyant descendre au fil de l'eau mes albums, mes cahiers, mes livres de rumbs et tournoyer dans le courant le caisson pourvu de bretelles qui renfermait des documents laborieusement amassés, tout mon stoïcisme m'abandonna et je poussai des cris de paon qui retentirent dans l'espace. Ces cris furent entendus du comte de la Blanche-Épine et de l'aide-naturaliste dont les embarcations distancées par celles de nos compagnons voguaient à peu de distance l'une de l'autre. Le chef de la commission française tourna la tête, vit une pirogue submergée, deux hommes en train de se noyer et surmontant son émotion continua tranquillement sa route. L'aide-naturaliste, moins maître de lui-même, mit aussitôt le cap sur nous. « Sauvez mes papiers! » lui criai-je, quand il fut à portée de voix. Le digne jeune homme vira de bord et se lançant à la poursuite de mes élucubrations flottantes, parvint à les repêcher une à une. Au bout d'un quart d'heure, il me rapportait toutes mes paperasses, tellement ramollies par leur séjour dans l'eau, que n'osant y toucher, je les reçus dans un pan de ma robe. Avec l'aide de ses rameurs nous parvînmes à pousser ma pirogue vers le rivage où nous l'échouâmes; puis quand nous l'eûmes retournée et vidée, j'y rentrai de nouveau, laissant mon pilote dont le sang-froid ne s'était pas démenti un instant, reprendre sa pagaie et s'asseoir à l'arrière.

Portrait de auteur après son naufrage à Antihuaris.

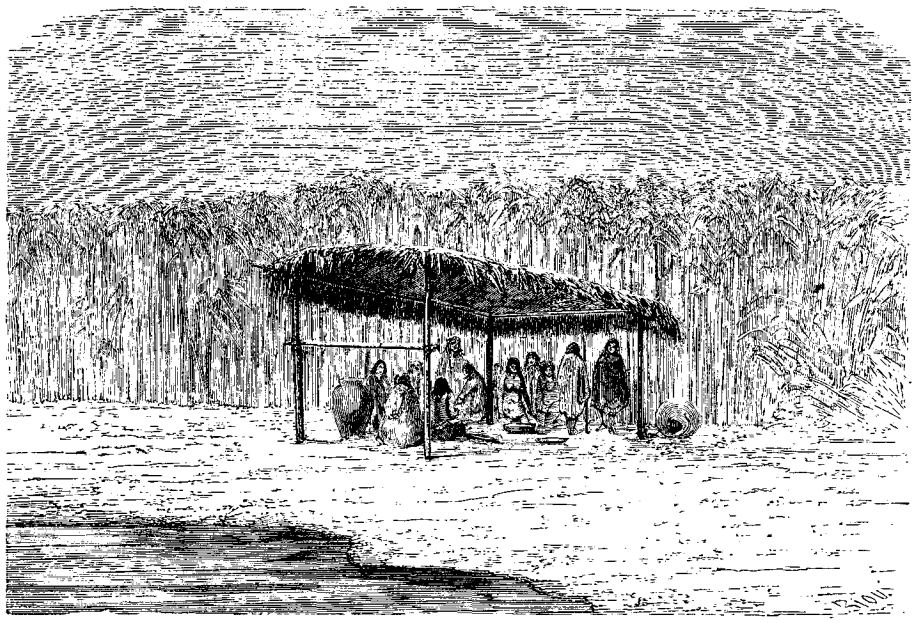
Une fois en route, de noires pensées vinrent en foule m'assaillir. Ces pensées avaient trait aux effets d'habillement, au hamac, à la couche, aux objets de première nécessité que je laissais au fond de la rivière. Ce jour néfaste était pour moi un de ces jours qu'on doit marquer d'une croix noire au lieu des pierres favorables proposées par le satirique pour signaler les jours heureux : *Hunc Macrine, diem numera meliore lapillo.* Une minute avait suffi pour opérer ce grand désastre et d'un voyageur convenablement pourvu de chaussettes et de faux-cols, faire un pauvre diable réduit au plus strict nécessaire. Entre le bonheur de l'homme et son infor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tune, dit un proverbe quechua, il n'y a que le saut d'une puce. Hélas ! abstraction faite de la puce qui n'est ici qu'une figure, combien ce proverbe me parut vrai !

Nos compagnons arrêtés depuis plus d'une heure sur la plage d'Antihuaris, commençaient à s'inquiéter de mon absence prolongée. Le comte de la Blanche-Épine en répondant négligemment à leurs questions à mon sujet : — *Je crois qu'il s'est mouillé :* — avait éveillé chez eux de sinistres appréhensions, comme ils me le dirent quand j'arrivai. L'aide-naturaliste leur raconta avec sa verve accoutumée, le sinistre dont je venais d'être victime et l'attitude de Bacchus chevauchant sa tonne dans laquelle il m'avait trouvé. La comparaison du jeune homme parut plaisante à tout le monde. Seul, je ne goûtai qu'à demi la plaisanterie. Le souvenir encore saignant des pertes que j'avais subies, m'empêchait de faire chorus avec nos amis et de rire aussi franchement que la politesse l'eût peut-être exigé.

L'endroit où nous venions de faire halte était occupé par une famille d'Antis, dont la demeure provisoire s'élevait devant une lisière de roseaux qui bordait le fond de la plage. Le chef de cette famille, un des visiteurs annuels de la mission de Cocabambillas, était le compère de notre interprète Antonio, qui, en tenant sur les fonts baptismaux le dernier enfant du sauvage, avait exigé de celui-ci qu'il répudiât son nom primitif d'Ituriminiqui comme entaché d'hérésie pour adopter celui de Santiago, — le Jacques du calendrier espagnol. — L'Antis, comme la plupart de ses congénères, s'était laissé débaptiser, un peu par amitié pour son compère et beaucoup dans l'espoir que son apostasie lui serait payée par le don de quelques couteaux, ce qui avait eu lieu. Depuis cette époque, le chrétien véritable et le pseudo-chrétien avaient vécu dans les meilleurs termes, se visitant une fois l'an et tirant l'un et l'autre de ces visites un parti aussi lucratif que possible.



Ajoupa d'Antis à Antihuaris.

Au moment où nous arrivions sur la plage d'Antihuaris, Santiago accompagné de ses femmes, de ses enfants et de quelques amis, se disposait à remonter à Cocabambillas pour échanger, selon son habitude, des singes et des perroquets contre des couteaux et des haches. Notre arrivée rendait ce voyage inutile : en un clin d'œil nous le débarrassâmes de sa collection d'animaux au moyen de trocs plus avantageux que ceux qu'il eût pu faire avec les habitants de Cocabambillas et d'Écharati ; aussi se montra-t-il parfait à notre égard. Une vaste terrine pareille à une auge et contenant une macédoine de viande, de poisson et de racines, nous fut apportée par son ordre et fit les frais de notre déjeuner.

Tout en mangeant, j'examinais avec un intérêt curieux ces indigènes à l'abri de leur toit de feuilles sur lequel le soleil de midi versait des torrents de lumière. Cet abri, construit à la hâte et pour les besoins du moment, se composait d'une vaste claie en roseaux posée sur huit perches, reliées par des baguettes transversales. Sous ce toit primitif étaient entassés dans un pittoresque désordre, les jarres, les terrines, les pots, les écuelles, les cuillers de bois, les spatules et autres ustensiles d'un ménage antis. Le sol disparaissait sous une litière d'épluchures de racines et de pelures de fruits, d'arêtes de poissons et d'os de quadrupèdes, d'objets sans nom, sans forme et sans couleur. Aux roseaux du toit, étaient suspendus par des lianes, pour les préserver de l'invasion des fourmis, des provisions de toutes sortes, quartiers de lamentin grillés sur les braises, filets de pécaris séchés au soleil, tranches de tapir boucanées à la fumée de bois vert. Des femmes demi-nues allaient et venaient de l'ajoupa à la rivière : celles-ci charriant de l'eau ; celles-là cuisinant quelque mets étrange ; d'autres s'efforçant d'apaiser les enfants qui, effrayés par notre barbe et nos vêtements, si différents de ceux de leurs pères, piaillaient d'une façon lamentable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant que nous lappions à qui mieux mieux le contenu de la terrine, le cholo Antonio mettait en œuvre toutes les figures de sa rhétorique pour décider son compère Santiago à nous accompagner jusqu'au territoire des Chontaquiros. D'abord le sauvage s'y refusa, objectant la longueur du parcours et l'impossibilité d'abandonner sa famille sur la plage d'Antihuaris ; mais l'offre de quelques couteaux vainquit ses répugnances. Dès que son départ eut été officiellement annoncé, ses femmes au nombre de cinq, commencèrent à transporter dans la pirogue de leur seigneur et maître, des provisions choisies, sans oublier les pots et les marmites pour la cuisson des mets. Tout cet attirail de goinfrerie fut délicatement couvert de roseaux et de feuilles de balisier, pour l'abriter contre la pluie et le soleil. De notre côté, nous fabriquâmes des perchoirs pour les oiseaux que nous nous étions procurés. Un trapèze fut disposé entre deux perches afin que les singes, nos nouveaux hôtes, pussent se livrer à leurs exercices de gymnastique. Santiago avait demandé un sursis de vingt-quatre heures pour se livrer à ses épanchements d'époux et de père, et confier aux amis qu'il laissait sous son toit, la direction de son ménage, l'éducation de ses enfants et la conduite de ses femmes. Le plus laid et le plus âgé des sauvages devait remplir près de ces dernières l'office du kislar-agassi dans un harem turc. Au plus jeune était dévolu le soin de maintenir la discipline parmi les marmots, avec plein pouvoir de leur allonger les oreilles en cas de polissonnerie et de rébellion. Chaque indigène mâle ou femelle écouta gravement les recommandations qui lui furent faites par le chef de la troupe et promit de s'y conformer de tous points. La nuit venue, nous dormîmes un peu pêle-mêle avec ces braves gens et sans que notre odorat fût trop désagréablement affecté par leurs émanations corporelles, les senteurs des animaux de la ménagerie et le fumet des viandes dont nous étions littéralement entourés.

Le lendemain à neuf heures, nous quittâmes Antihuaris en compagnie de Santiago et de son fils aîné, éphèbe d'environ seize ans dont les formes élégantes rappelaient les beaux types d'adolescents créés par le ciseau des statuaires grecs. Le père s'était assis à l'arrière de sa pirogue et servait de pilote ; le fils, placé à l'avant, faisait l'office de rameur. Notre navigation fut signalée par la rencontre de grands, de moyens et de petits rapides qui ne nous occasionnèrent aucune avarie sérieuse, et n'eurent d'autre effet que de tenir constamment notre esprit en éveil. Ces rapides, disséminés dans tous les sens, n'étaient pas causés comme ceux d'au delà de Tunkini, par la pente ardue des terrains ou la chute de quelques roches, mais bien par des alluvions de sable et de cailloux descendus des hauteurs, roulés, agglutinés par l'action des courants et en assez grande quantité pour former des îles de deux à trois cents mètres de circonférence. Parfois ces dépôts affectaient la configuration d'un archipel et divisaient la rivière en plusieurs canaux où la masse des eaux inégalement répartie, se précipitait avec un bouillonnement furieux.

Nos seuls travaux, je devrais dire nos seules distractions, durant les premières heures de la matinée, où nous baillâmes à nous détraquer la mâchoire, furent le relevé des plus considérables de ces rapides et d'affluents sans importance du Quillabamba-Santa-Ana, que le lecteur retrouvera sur notre carte, ce qui nous dispense d'en parler. Deux courtes haltes que nous fîmes sous je ne sais quel prétexte, au bord des rivières Canapachiari et Sanguianahari, nous permirent de découvrir dans les fourrés et sur les plages, un *bambusa* aux épines d'un noir d'ébène disposées en faisceau, quelques ingas aux siliques plus ou moins longues, plus ou moins spiralées, deux variétés de *leche-leche* (siphonia), de charmants liserons multiflores, les uns d'un beau jaune d'or, les autres d'un blanc laiteux flammé de minium, force énothœres[1] aux fleurs invariablement jaunes, des solanées épineuses du genre *capsicum*, un *anagallis* à fleurs pourpres, un *myrtus* aux baies odorantes et l'*erytroxylum coca* à l'état silvestre.

En quittant les plages du rio Sanguianahari, nos pirogues qui naviguaient toujours séparément, se groupèrent en corps d'escadre et firent assaut de vitesse. Pendant quelques minutes, cette régate sauvage offrit un spectacle très-animé. J'eusse tenté volontiers de faire un dessin de la chose, si nos Antis n'avaient accompagné leurs coups de rame ou de pagaye, de pelletées d'eau qu'ils s'envoyaient au visage en manière de défi et dont nous recevions les éclaboussures. Ces aspersions, vu l'extrême chaleur, n'avaient rien d'absolument désagréable ; mais comme elles nous atteignaient à l'improviste et sans que nous éprouvassions un besoin réel d'être mouillés de la tête aux pieds, au lieu d'éveiller notre gratitude, elles ne faisaient que provoquer notre impatience et surexciter notre humeur.

Il n'en était pas de même des volatiles du radeau, que cette pluie artificielle rendait momentanément heureux. Hoccos, pauxis et pénélopes, s'aplatissaient sur leur perchoir et entr'ouvraient voluptueusement leurs ailes pour recevoir la fraîche ondée ; les toucans faisaient claquer leur énorme bec et, les aras, les perroquets et les perruches entonnaient un chœur discordant. Tous témoignaient à l'envi d'une vive allégresse ; seuls, les singes se tenaient cois. Une remarque que j'eus souvent l'occasion de faire et que je livre ici aux zoologistes pour qu'ils en prennent note, c'est que, chaque fois que pour une cause quelconque, les psyttacules se mettaient à croasser à l'unisson, l'humeur de nos singes privés tournait subitement à la folie. Ces animaux grinçaient des dents, s'agitaient en place, frappaient leurs mains l'une contre l'autre, et faisaient d'horribles grimaces. A ce moment, si par hasard un des aras avait le dos tourné, le plus exaspéré des quadrumanes le saisissait par ses

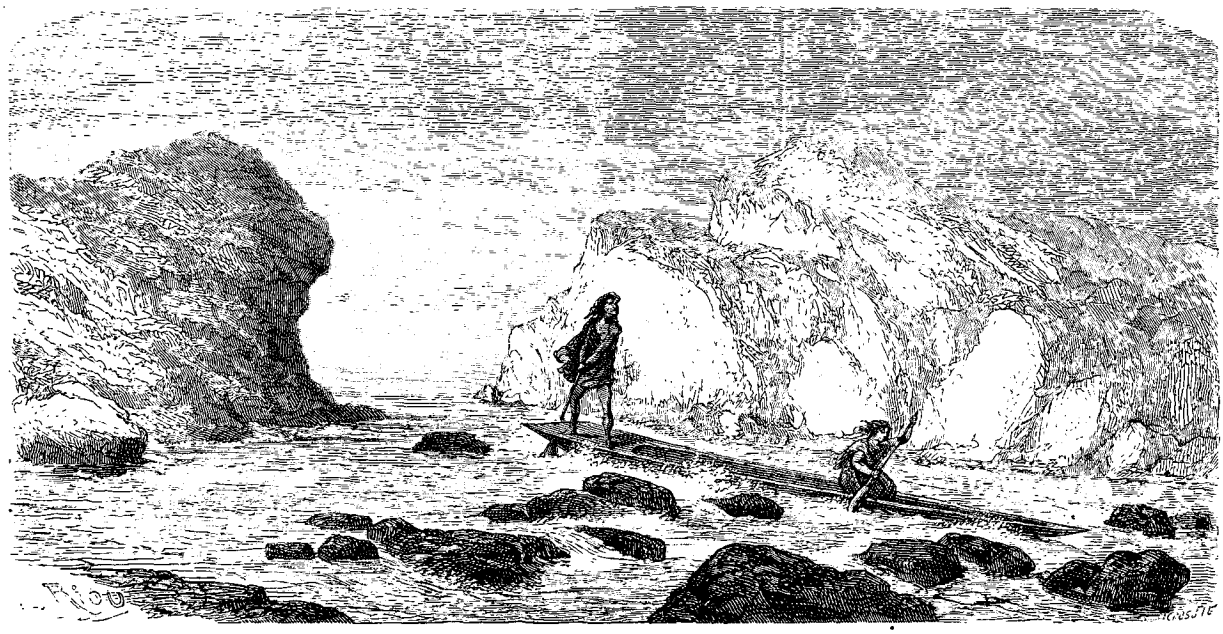
1. Les seules plages de la petite rivière de Saniriato, où six jours auparavant nous avions passé une journée entière, criant famine et attendant le retour des Antis, qui étaient allés nous chercher des vivres, ces plages nous avaient offert, avec d'autres plantes, onze variétés d'énothères à fleurs jaunes, dont le chiffre en ce moment, s'élevait à dix-sept. De là, le surnom de *chiendent, du Quillabamba-Santa-Ana* donné par nous à cette onagrariée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longues rectrices et tirait à lui jusqu'à ce qu'un coup de bec de son ennemi le contraignît de lâcher prise. Mais le plus souvent, la queue de celui-ci lui restait à la main. L'Antis chargé de la conduite du radeau et de la direction de la ménagerie, eût pu mettre un terme à ces attaques souvent renouvelées, en appliquant un coup de gaule à l'agresseur; mais l'agresseur était un singe; et, l'homme que pendant son sommeil, ce singe débarrassait des parasites établis dans sa chevelure, eût craint en frappant l'animal, de se priver de ses services.

Durant les heures d'oisiveté qui signalèrent la navigation de cette journée, un bruit singulier frappa plusieurs fois nos oreilles. Ce bruit que nous reconnaissions pour l'avoir entendu déjà au delà de Tunkini, mais la nuit seulement et toujours mêlé aux raffales du vent et aux éclats de la tempête, nous parut d'autant plus étrange, qu'un brillant soleil éclairait l'espace et qu'autour de nous régnait un calme profond. C'était comme des décharges d'artillerie assourdies par l'éloignement. Ce bruit qui, chaque fois qu'il s'était produit, avait frappé nos compagnons d'une terreur superstitieuse, était occasionné par la chute d'arbres caducs ou parvenus à leur entière croissance et dont les racines arrêtées par la roche vive, avaient pourri sous le suintement continu des feuillages, jusqu'à ce qu'un souffle de vent déterminât la chute de l'arbre auquel elles appartenaient. Celui-ci en tombant, écrasait les arbres et les arbrisseaux venus à son ombre et arrachait violemment de terre les lianes et les sarmenteuses qui, pendant de longues années, avaient trouvé en lui un appui naturel. Au milieu du calme de ces solitudes et dans cette pure atmosphère, le bruit de ces arbres croulant et s'écrasant les uns les autres, ce bruit grossi par les échos, emplissait deux lieues d'atmosphère.

Un peu avant le coucher du soleil, nous débarquâmes sur la plage de Putucuato qui nous fournit assez de ro-



Antis traversant un rapide.

seaux pour fabriquer des huttes et des matelas plus confortables que ceux que nous préparions d'habitude. Si nous soupâmes simplement de bananes bouillies, le pécari de nos Antis nous ayant semblé par trop odorant, nous fûmes logés et couchés à merveille, et jusqu'au lever du soleil nous ne fîmes qu'un somme. Partis à six heures de Putucuato, nous arrivions à onze heures devant l'embouchure de la rivière Camisia, l'affluent le plus considérable du Quillabamba-Santa-Ana que nous eussions trouvé depuis notre sortie de Chahuaris. Une halte de deux heures que nous fîmes pour déjeuner, nous permit d'examiner en détail l'entrée de cette rivière dont certains cartographes ont tracé le cours présumable, sans toutefois la désigner par le nom qu'elle porte à sa confluence avec le Quillabamba-Santa-Ana. Que ces messieurs nous permettent ici une digression de quelques lignes.

Lorsqu'un voyageur a pu étudier à loisir, au lieu de les relever en passant, la charpente orographique des continents américains, la direction des chaînes principales et de leurs ramifications, le point de départ des cours d'eaux qui les sillonnent et la jonction de ceux-ci avec d'autres rivières, il acquiert par cette étude une expérience pratique, une sûreté de coup d'œil qui lui permettent, en quelque sorte, de juger à première vue si la rivière qui s'offre à lui a un cours plus ou moins étendu, plus ou moins tortueux, si son lit est semé d'écueils ou libre d'obstacles. La couleur de l'eau, la hauteur des berges, la nature de leurs terrains et jusqu'aux espèces végétales qui y croissent, sont autant d'indices que ce voyageur consulte et qui le trompent rarement. Ainsi le sauvage dans les forêts consulte l'herbe et la mousse et les feuilles et devine, à des signes inappréciables pour tout autre que lui, le passage d'amis ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'ennemis et le laps de temps écoulé depuis ce passage. Pour de plus amples détails à cet égard, consulter l'Américain Fenimore Cooper.

Certes, nous sommes loin de posséder ce tact pratique, cette infaillibilité de coup d'œil et de jugement qui ressemblent presque à de la prescience. Mais seize ans de courses à travers le monde, dont douze consacrés à l'étude des lieux que nous décrivons aujourd'hui, ont développé en nous certaines facultés d'observation que ne donnent ni la lecture des voyages, ni l'examen des cartes de géographie. Aussi, nous n'eûmes pas plutôt jeté les yeux sur l'embouchure de la rivière Camisia, qu'à la couleur de ses eaux et à l'immobilité de son cours dont a partie visible, d'un kilomètre d'étendue environ, se maintenait à l'est-sud-est, nous jugeâmes que cet affluent du Quillabamba-Santa-Ana, vènait de plus loin qu'aucun de ceux que nous avions relevé jusqu'alors. Maintenant cédons la parole aux Antis et écoutons ce qu'ils vont nous dire au sujet de cette rivière. A l'exemple de certains de nos confrères nous pourrions affirmer, sans crainte d'être démenti, qu'après des fatigues et des dangers sans nombre, nous avons découvert la chose tout seul ; mais ces vanteries nous répugnent et nous aimons mieux reporter à qui de droit l'honneur de cette découverte. *Reddite quæ sunt Cæsaris, Cæsari, et quæ sunt Dei, Deo*, dit la parabole.

« A une lieue de son embouchure, la rivière Camisia, dont la direction se maintient constamment entre l'est et le sud, coule encaissée entre des berges couvertes d'une épaisse végétation. Après quelques lieues en amont, ces berges disparaissent et sont remplacées par des rochers à pic. Le cours de cette rivière offre peu de sinuosités et son courant est presque insensible, excepté par le travers de Tunkini, où des roches placées en travers de son lit déterminent deux chutes ou cascades assez élevées. Au delà de cet endroit la rivière redevient calme et remonte du nord au sud entre une double ligne de forêts alternant avec de hautes falaises. On ne lui connaît d'autres affluents que deux ou trois ruisseaux sans importance descendus de l'ouest. Les Indiens Pucapacuris habitent ses deux rives et la traversent à l'aide de radeaux. Ces indigènes entretiennent des relations suivies avec les Impetiniris qui vivent au nord de leur territoire et communiquent dans le sud avec les Tuyneris du rio Chaupimayo, les Huatchipayris du rio Coñispata et les Siriniris du rio CCoñi ou de Marcapata. Tous ces naturels vont nus, parlent la même langue, et leurs coutumes sont semblables. Les Pucapacuris sont en guerre ouverte avec les Antis et les Chontaquiros du Quillabamba-Santa-Ana. »

Erytroxylum coca.

Comme le réseau fluvial des onze vallées qui s'étendent entre Apolobamba et Santa-Ana nous était assez familier ; que nous avions relevé autrefois en passant[1] les sources du Mapacho ou Paucartampu et que la direction de cette rivière, franchement décidée vers le nord-nord-est, nous avait frappé non moins que le rapprochement des deux chaînons de Tono et d'Avisca entre lesquels elle coule encaissée, nous n'hésitâmes pas un seul instant à croire que la rivière Camisia que nous avions sous les yeux, fût celle que nous avions vue sortir d'un petit lac circulaire entouré de neiges, en nous rendant à Marcapata. Libre aux géographes de discuter notre opinion ou de l'admettre sans conteste.

Notre déjeuner terminé et pendant qu'on récurait les pots et les marmites, je battis la plage et récoltai dans les endroits ombreux deux variétés de fougères, une adianthée à larges feuilles et de nouvelles enothœres ; des ficus, des bombax, des mimoses à larges siliques et des guttifères s'élevaient à l'entrée du bois. Aux endroits sablonneux et arides, le *gynerium-saccharoïdes* formait de vastes fourrés au seuil desquels s'enlaçaient des liserons nains d'un rose pâle et où croissait en abondance une verveine *mycrophille* à épi lâche et à odeur de citron. J'eus à peine le temps de remarquer qu'à cet endroit la végétation du Quillabamba-Santa-Ana et celle de son affluent le Camisia, manquaient de caractère, que les cris de nos compagnons me rappelèrent vers ma pirogue. Cinq minutes après nous prenions le large.

1. *Une Expédition malheureuse. — Scènes et paysages dans les Andes.* 2e série. Paris, Hachette, 1861.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La navigation de cette journée n'offrit d'autres particularités que la traversée de cinq ou six rapides et la rencontre d'une île de sable, de petits cailloux et de grands roseaux dont la longueur nous parut être d'une lieue. Le soir venu, nous fîmes halte sur une plage appelée Quintachiri que le lendemain nous abandonnâmes dès qu'il fit jour. Dans cette seconde journée de voyage nous eûmes à franchir dix-neuf rapides et nous relevâmes plusieurs affluents de droite et de gauche parmi lesquels le rio de Picha, sorti du versant oriental de la Cordillère centrale était le plus considérable. A une heure après midi, nous abordions sur la plage de Bitiricaya, devant un ajoupa de roseaux placé près d'une petite rivière qui donnait son nom à la plage et où nous convînmes de finir la journée. Là finissait aussi le territoire des Antis et commençait celui des Chontaquiros.

En attendant que le propriétaire de l'ajoupa, Antis d'origine et d'un âge mûr, nous eût mis en rapport avec des Chontaquiros qui vaguaient dans le voisinage en compagnie de leurs femmes et de leurs enfants, il nous offrit gracieusement de nous reposer sous son toit, d'y manger un morceau et d'y boire un coup si la chose pouvait nous être agréable. La chose nous agréait infiniment et nous acceptâmes sans nous faire prier. Comme cet Antis était le dernier de sa race que nous dussions voir désormais, nous lui demandâmes son nom pour l'inscrire sur nos tablettes ; l'honnête sauvage se nommait *Quientipucarihua*. Si ce nom que nous lui fîmes répéter plusieurs fois avant de nous hasarder à l'écrire, pouvait sembler au lecteur trop rude à prononcer, il peut, sans nuire à la clarté de ce récit, le passer sans le lire ou y substituer celui d'Arthur comme plus euphonique.

Notre hôte ayant placé devant nous une terrine d'ali-

Le radeau-ménagerie.

ments et un cruchon de chicha [1], sortit pour aller à la recherche des Chontaquiros qui pêchaient, nous dit-il, à une courte distance de sa demeure. Nos rameurs profitèrent de son absence pour faire main basse sur les fruits et les cannes à sucre qu'il tenait en réserve, se les partager en frères et les dévorer goulument. Quand l'Antis revint, tout était consommé; deux Chontaquiros qu'il avait rencontrés et qu'il nous amenait, nous surprirent par l'audace de leur allure : c'étaient des gaillards taillés en athlètes, vêtus d'un sac plus court que celui des Antis et coiffés d'une manière de capuchon qui préservait à la fois du soleil leur tête et leurs épaules; leur visage était zébré de lignes noires, leurs yeux cerclés de lunettes rouges, en outre leurs mains et leurs bras jusqu'au coude ainsi que leurs pieds et leurs jambes jusqu'au genou, étaient enduits d'une couche de peinture noire empruntée au fruit du genipahüa; on eût dit deux diables encapuchonnés avec des gantelets de gendarme et des bottes à l'écuyère. Après les compliments d'usage, nous traitâmes avec ces inconnus de l'affaire qui nous

1. A la chicha de maïs (*acca*), usitée chez les Quechuas de la Sierra Nevada, a succédé chez les Antis la chicha de racines de yucca (*Jatropha manioc*), qui leur est commune avec les Chontaquiros. Le procédé de fabrication de cette boisson, tout différent de celui dont nous avons donné la recette en traversant Arequipa, vaut la peine d'être expliqué. A l'époque de la maturité des racines de l'euphorbiacée, les femmes antis les recueillent et les gardent en tas pendant quelques jours. Elles les pèlent ensuite, les jettent dans une jarre d'eau et les font cuire jusqu'à ce qu'elles s'écrasent en bouillie : à l'aide d'une spatule, elles remuent cet épais brouet, qui a la couleur et la consistance d'une purée de pommes de terre. Ainsi préparée, cette chicha est retirée du feu, placée à l'écart pour refroidir et entre bientôt en fermentation. Pour s'en servir, il suffit de mettre dans une calebasse pleine d'eau deux ou trois poignées de cette purée aigrelette et par une contraction répétée de la main et des doigts, d'incorporer ses molécules à l'eau de rivière contenue dans le vase. Après quelques minutes de ce pétrissage ou plutôt de ce tripotage, la pâte est dissoute et le breuvage a la consistance d'une crème claire. La calebasse fait alors le tour du cercle, chacun boit à même cinq ou six gorgées et la repasse à son voisin, pour qu'il y barbotte à son tour.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intéressait. Moyennant deux couteaux par homme, ils s'engageaient à nous conduire jusqu'à Sipa, un endroit habité par des individus de leur nation, où nous trouverions plus de rameurs qu'il ne nous en faudrait pour continuer notre voyage. Ce marché conclu à notre satisfaction mutuelle, nous distribuâmes à nos nouvelles connaissances quelques bagatelles en échange desquelles ils nous donnèrent d'excellent poisson qu'ils venaient de pêcher. Nous remîmes ce poisson à nos gens pour qu'ils nous le préparassent pour souper, selon l'unique recette de leur cuisine qui consistait à couper par morceaux le siluroïde ou l'acanthoptérygien, seules variétés de poissons que nous eussions trouvées, et à le faire bouillir sans sel et sans poivre dans une mare d'eau.

Nos deux recrues étaient retournés vers leur campement emportant les couteaux que, selon la coutume, nous leur avions remis à l'avance et dont ils faisaient miroiter la lame au soleil avec un plaisir indicible. Une heure s'était écoulée depuis leur départ et, comme nous causions avec nos Antis de ces naturels pour lesquels ils semblaient avoir peu de sympathie, notre causerie fut interrompue par un brouhaha de voix sauvages et de cris gutturaux. Presque aussitôt une douzaine de Chontaquiros suivis de femmes, de marmots et de chiens, doublèrent le fourré de roseaux qui s'étendait à l'extrémité de la plage et se dirigèrent vers nous. A leur tête marchait, entre les deux Chontaquiros que nous connaissions et qui paraissaient lui servir de guides, un individu d'une trentaine d'années, taillé comme le Faune antique, peinturluré de rouge et de noir et chaussé de bottes si bien peintes, qu'il eût pu disputer aux héros grecs l'épithète de *Euknémidès Achaioi*, que leur donne le vieil Homère. Cet inconnu, après nous avoir salués en espagnol par le sacramentel *Buen dia à Ud^s señores*, s'enquit aussitôt dans l'idiome des Quechuas, qu'il parlait, sinon avec pureté du moins avec assez de netteté pour se faire comprendre, du motif qui nous amenait en ces lieux. Un de nos cholos satisfit à cette demande. L'apparition d'un sauvage assez lettré pour parler deux langues sans compter la sienne, nous parut tenir du prodige et nous demandâmes sur lui quelques renseignements; il nous fut répondu que ce polyglotte, objet de notre admiration, se nommait Jeronimo; qu'il avait habité longtemps la mission de Sarayacu où les pères l'avaient instruit dans la religion catholique, apostolique et romaine. Cette nouvelle, tout en nous surprenant fort, nous parut d'un heureux augure pour le succès futur de notre voyage.

Les bases d'un nouveau marché furent posées entre nous et Jeronimo le chrétien tatoué et l'affaire se conclut séance tenante. Moyennant trois couteaux par homme, il s'engageait, au nom de ses compagnons, à nous conduire non plus jusqu'à Sipa, mais jusqu'à Paruitcha, endroit distant d'une soixantaine de lieu s, où finit le territoire des Chontaquiros et où commence celui de la nation Conibo. A ses attributions de chef d'équipe, Jeronimo devait joindre les fonctions d'interprète, faciliter nos rapports avec ses amis et, plus tard, nous mettre en relations avec les Conibos.

La rencontre de cet homme était une faveur de la fortune dont chacun de nous sentait tout le prix; aussi tentâmes-nous, par différents moyens, de nous l'attacher corps et âme. A la façon dont il accueillit nos avances, et surtout les petits cadeaux que nous y joignîmes, nous crûmes pouvoir nous flatter d'avoir réussi.

Depuis l'entrée en scène des Chontaquiros, les manières de nos rameurs antis avaient complétement changé; un silence digne avait succédé à leur joyeux babil et, retirés dans un angle de l'ajoupa, ils gardaient vis-à-vis des nouveaux venus une attitude humble et presque craintive; les Chontaquiros, au contraire, allaient et venaient, la tête levée et le verbe haut et sans paraître s'apercevoir de la présence de nos anciens alliés. Si un Antis se trouvait par hasard sur leur passage, ils le frôlaient et le coudoyaient même, mais sans affectation et comme on pourrait faire d'un être ou d'une chose sans importance. A ces façons d'agir on reconnaissait, avec la fatuité inhérente à l'individu, la prépondérance d'une nation sur l'autre.

Cette supériorité réelle ou fictive des Chontaquiros était très-intelligemment comprise par leurs chiens qui, au lieu de fraterniser avec les chiens des Antis, les tenaient à distance respectueuse et affectaient de leur tourner le dos. Si un de ceux-ci se permettait envers eux une de ces familiarités olfactives dont les chiens sont prodigues, ils la considéraient comme une insulte et faisant volte face, montraient à l'audacieux deux yeux flamboyants et des crocs prêts à mordre.

Cette pantomime, dont un observateur superficiel se fût amusé, nous reportait mélancoliquement à quarante années de distance, à l'époque où le père Rocamora, de la Compagnie de Jésus, descendant la rivière que nous descendions à cette heure, s'émerveillait, dans un opuscule de quelques pages, de la prédominance des Antis sur les nations voisines[1]; digne père Rocamora! en les retrouvant déchus de leur splendeur passée, il eût probablement reconnu comme nous, qu'en ce monde où la félicité de l'homme est soumise à des chances aléatoires, ce que la Providence lui donne d'une main elle le lui reprend de l'autre.

Tout en paraissant résignés à l'humble position que les circonstances leur avaient faite, les Antis profitaient des courts instants où les Chontaquiros les laissaient seuls dans l'ajoupa, pour nous souffler à l'oreille quelque insinuation peu charitable sur le compte de leurs rivaux : « Méfiez-vous des Chontaquiros, ce sont des voleurs » avaient-ils dit à Antonio notre interprète. Dans cette épithète, que rien ne justifiait encore, nous n'avions vu qu'une malice d'enfant à l'égard de nos nouvelles connaissances, un peu de jalousie pour la déférence que nous leur témoignions et nous n'en avions pas fait cas.

Cette indifférence de notre part parut blesser notre

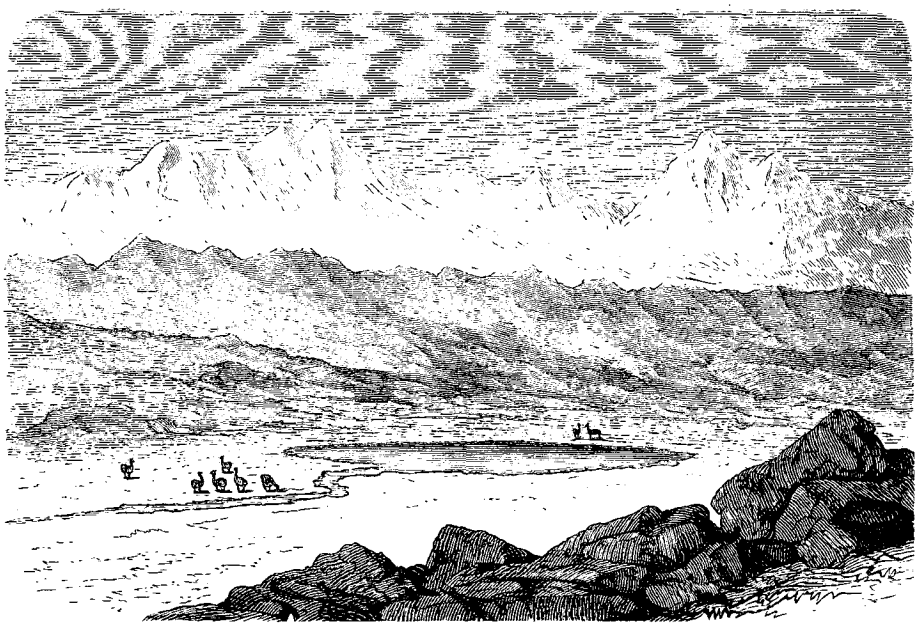
1. Cet opuscule a pour titre : *Razon del viage que hiço en* 1805 *el. R. P. Rocamora del convento de Moquehua.* C'est une œuvre simple, touchante et d'une haute naïveté. Nous regrettons fort de ne pouvoir l'imprimer dans notre récit, afin de donner au lecteur le plaisir de la lire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allié Santiago, qui profita de la circonstance pour manifester le désir de retourner à Antihuaris, sous prétexte que ses services et ceux de son fils nous devenaient désormais inutiles. Comme la chose en soi était parfaitement vraie, nous n'eûmes garde de nous récrier contre sa proposition et le laissâmes faire ses apprêts de départ. Avec l'aide de son fils et de ses amis, il eut bientôt fabriqué un *callapeo*, espèce de petit radeau, qui devait lui servir à transporter avec une provision de roseaux, des jarres et des poteries qu'il avait achetées à notre hôte Quientipucarihua. Tout en allant et venant et malgré certaine surveillance dont il était l'objet de la part des Chontaquiros, que ce départ subit semblait intriguer fort, il trouva moyen de raconter, à son compère Antonio, une historiette assez lugubre que celui-ci nous redit sur-le-champ.

Jeronimo, l'homme de notre confiance et de nos sympathies, Jeronimo que de prime abord nous avions traité en ami, presque en frère, et avec qui nous allions entreprendre un assez long voyage, Jeronimo avait assassiné un homme sans défense, un vieillard, son père spirituel et son bienfaiteur, et cet homme était un oint du Seigneur, ce qui ajoutait encore à l'énormité de son crime. Au dire de Santiago, voici comment les choses s'étaient passées :

Un moine franciscain, le père Bruno, sorti du collége apostolique d'Ocopa, était venu s'établir à Sarayacu avec l'intention d'aider les missionnaires dans leur œuvre *de propaganda fide*. Quelque temps après son arrivée, le nouvel apôtre était parti à la recherche des infidèles, et remontant la rivière Ucayali-Apu-Paro jusqu'au territoire des Chontaquiros, avait fait rencontre de Jeronimo qui habitait alors et habite encore aujourd'hui la Quebrada de Sicotcha. Charmé de la douceur et des façons accortes du sauvage, le père l'avait pris en affection et l'avait décidé à embrasser la religion chrétienne.



Source du Mapacho-Paucartampu-Camisia.

Le jeune homme avait répudié le nom de Huitsi qu'il tenait de ses pères, pour prendre celui de Jérôme que le missionnaire lui avait donné en le baptisant. Pendant trois ans, il avait vécu à Sarayacu où son protecteur l'avait élevé aux fonctions de sonneur de cloches. Un jour que l'homme de Dieu l'entretenait de son projet d'aller fonder une mission chez les Chontaquiros, Jéronimo s'offrit à lui servir de guide, l'assurant de la conversion générale des hommes de sa nation. Le père Bruno, confiant dans la bonne foi de son protégé, fit provision de haches, de couteaux, de verroteries propres à lui concilier les bonnes grâces des sauvages et remonta la grande rivière, jusqu'à la Quebrada de Sicotcha où le conduisit Jeronimo et où il périt dans une embuscade. La première flèche qui traversa le corps du missionnaire, partit, dit-on, de l'arc du néophyte.

Cette nouvelle, à laquelle nous étions loin de nous attendre, nous avait laissés sans forces et sans voix. Un peu remis de notre stupeur, nous priâmes notre drogman d'interroger de nouveau son compère sur quelques points de la lugubre histoire qui nous avaient semblé obscurs. Mais celui-ci, que les regards obliques des Chontaquiros commençaient à inquiéter, se refusa net à nous satisfaire et prenant congé à la hâte, s'embarqua dans sa pirogue, laissant à son fils la conduite du callapeo. Pour regagner Antihuaris en voguant contre le courant, ou se hâlant le long des berges, c'était un voyage d'au moins six jours. Aidés par le courant, nous l'avions fait en vingt-sept heures.

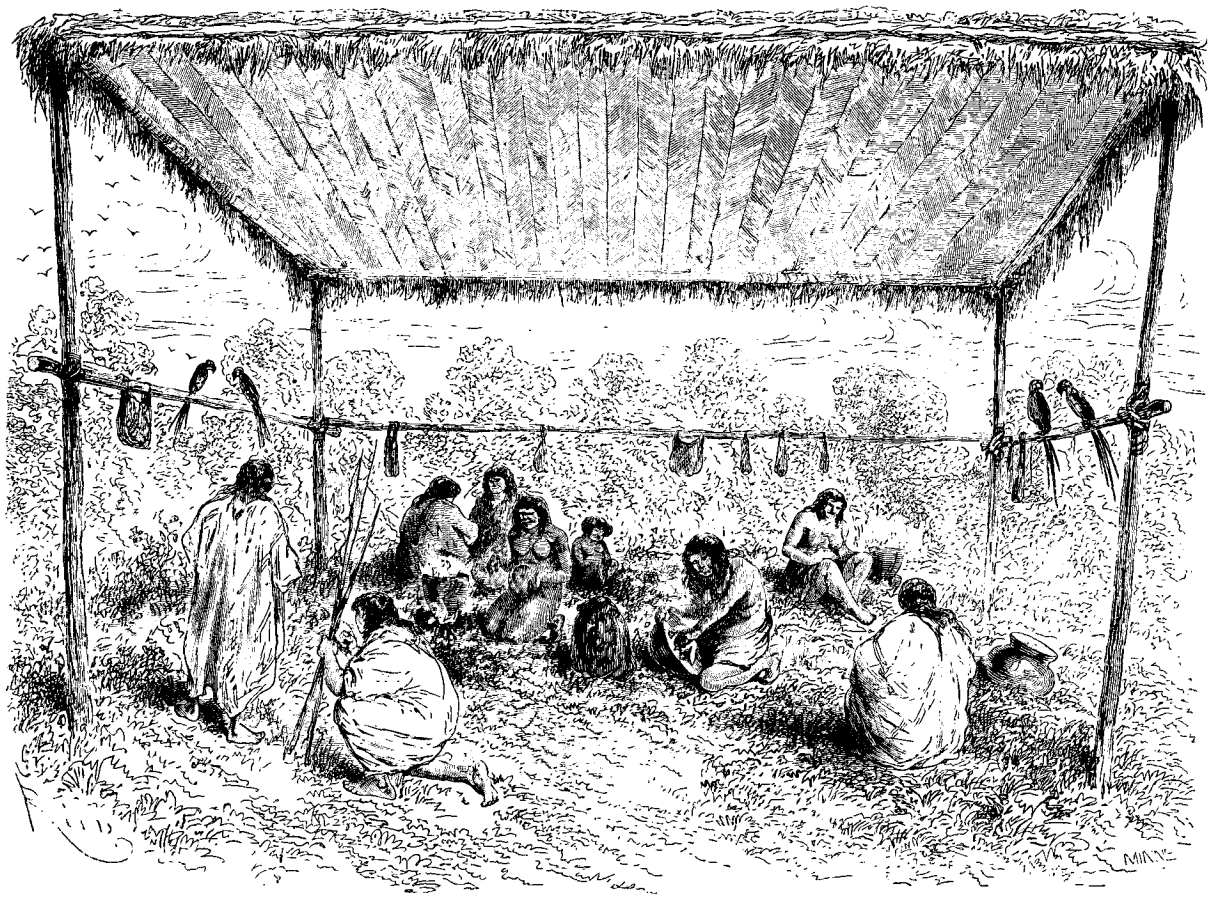
N'ayant pu tirer de l'Antis Santiago les éclaircissements que nous aurions souhaité, nous priâmes Antonio de s'informer adroitement à notre hôte Quientipucarihua si l'histoire du père Bruno était une médisance ou une calomnie ; mais la diplomatie de notre interprète échoua devant l'impénétrabilité du sauvage ; à toutes les questions qui lui furent faites sur l'assassinat du missionnaire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par son disciple, Quientipucarihua se contenta de répondre par un sourire discret, un hochement de tête et le mot *Tchonta-quiro* (Chontaquiro) prononcé à la manière des gens de sa nation. Pour le vulgaire, cette réponse était à peu près inintelligible; mais pour un partisan de Lavater, pour un adepte de la science physiognomonique, le sourire et le hochement de tête du sauvage et sa façon de scander ces quatre syllabes, pouvaient se traduire par la phrase suivante : Les Chontaquiros sont de franches canailles, peut-être pire; et si je n'en dis pas plus long sur leur compte, c'est pour ne pas me brouiller avec eux.

Nous dûmes nous contenter de ces vagues explications. Pendant la journée du lendemain que nous passâmes tout entière dans l'ajoupa de Bitiricaya en compagnie des Chontaquiros dont les femmes étaient allées chercher des provisions pour le voyage, nous mîmes un peu d'ordre dans nos papiers et consacrâmes quelques lignes à ces braves Antis qui pendant seize jours avaient partagé nos fatigues, nos dangers, notre misère et plus d'une fois nous avaient empêchés de mourir de faim. Sur ces lignes au crayon, à demi effacées par les averses et les naufrages, nous n'avons aujourd'hui qu'à repasser un trait de plume pour les rendre lisibles et les présenter au lecteur.

La parenté de l'Antis des vallées orientales avec le



Ajoupa d'Antis, à Bitiricaya.

Quechua de la Sierra-Nevada, parenté que la ressemblance du type et du costume[1], les radicales et les terminaisons d'un grand nombre de vocables communs aux deux idiomes, dénoncent à l'observateur le moins attentif, cette parenté n'a encore exercé que nous sachions, la sagacité d'aucun voyageur ou l'érudition d'aucun ethnologue. Il est vrai que jusqu'à ce jour, ces messieurs ont eu tant à faire, que le temps leur a littéralement manqué pour s'occuper de ces questions. Nous allons donc nous en occuper à leur place, et, comme entrée en matière, nous ferons des Antis une fraction minime de ces hordes indo-mexicaines[1] dont nous avons parlé dans

1. Nous parlons ici des Quechuas d'avant la conquête, qui portaient le sac-tunique des Mexicains et des Incas, et non des Quechuas de nos jours, dont l'habit à trois pans, les culottes courtes à larges canons, rappellent vaguement les modes espagnoles du dix-septième siècle.

1. La prétendue variété de types que paraît offrir la grande famille indo-mexicaine peut être hardiment ramenée, comme nous l'avons dit ailleurs, à deux types fixes et primordiaux, le type *irano-arien*, dans lequel nous avons fixé l'élément *civilisateur*, et le type *mongole* ou tatar, que nous avons considéré comme l'élément *colonisateur*. Les prétendues races *Caraïbe*, *Tupi*, *Guarani*, etc., ne sont à notre avis que des genres dérivés des deux familles mères. Parmi les nations du Pérou, le premier de ces types est propre seulement aux Collahuas, aïeux des Aymaras, aux Quechuas, aux Antis, aux Chontaquiros et à deux ou trois tribus disséminées dans les Yungas ou vallées de la Bolivie. Si ce type, peu commun dans l'Amérique du Sud, caractérise au contraire la presque totalité des Indiens de l'Amérique du Nord, c'est que ces derniers, placés dans des conditions climatologiques à peu près

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre monog raphie des Incas, lesquelles, à leur sortie de l'hémisphère nord, se démembrèrent et pendant une période qu'il serait difficile de déterminer, mais qui sous-entend plusieurs siècles, errèrent à travers le continent sud, stationnant au gré de leur caprice ou selon leur commodité et se déplaçant au fur et à mesure qu'un accroissement dans leur population entraînait l'appauvrissement du territoire qu'elles s'étaient choisi et partant la diminution de leurs moyens d'existence[1]. Tandis que l'avant-garde de ces hordes émigrantes atteignait la chaîne des Andes et prenait possession de ses hauts sommets, d'autres hordes venues à leur suite, longeaient les versants et le pied de la même chaîne, s'établissaient au bord des cours d'eau qui les sillonnent en tout sens et changeant de nature en changeant de climat, de troglodytes qu'elles avaient été jadis, elles devenaient ichthyophages. Il est probable que la nation des Antis fut du nombre de ces dernières; mais aux premières, assurément, appartiennent l'antique nation des Collahuas[1], celle des Aymaras et les Quechuas qui leur succédèrent.

Jusqu'ici l'établissement des Quechuas sur les plateaux des Cordillères et celui des Antis au pied de la chaîne, n'expliquent en aucune façon la mutuelle ressemblance de ces indigènes, et malgré les types des deux nations intercalés dans notre texte, un lecteur peut nous objecter que ces nations séparées par une abrupte région d'une largeur de soixante lieues en moyenne, ont pu vivre pendant des siècles, comme elles vivent à cette heure, sans se réunir et sans se toucher et que leur ressemblance qui nous préoccupe est un simple effet du hasard. D'abord en ethnologie nous n'accordons rien au hasard, ensuite, que le lecteur qui croit sans réplique l'argument qu'il vient de nous décocher, suppose un instant avec nous, et la supposition n'a rien de gratuit, qu'au principe, c'est-à-dire à leur arrivée qui remonte à

Présentation d'Indiens Chontaquiros sur la plage de Bitiricaya.

des temps plus reculés qu'on ne le croit généralement, Antis et Quechuas, au lieu de vivre séparés par la largeur des Andes, formaient une seule nation divisée en tribus et, comme nous, ce lecteur sera logiquement amené à croire que l'apparition des Fils du Soleil et la pression que le cercle de leurs conquêtes successivement agrandi exerça sur les nations voisines du siége de l'empire, pression qui refoula dans l'Est la nation des Masquès[2]

semblables à celles du milieu dans lequel leurs ancêtres vécurent pendant des siècles et n'ayant jamais franchi dans leurs migrations les limites de l'hémisphère nord, ont pu garder plus fidèlement que les hordes errantes de leur famille, le caractère physique et certaines qualités morales de la race dont ils sont issus.

1. Pour ces peuples auxquels la culture répugne plutôt qu'elle n'est inconnue, comme certains voyageurs l'ont insinué, les ressources matérielles de l'existence durent être jadis ce qu'elles sont encore aujourd'hui, l'objet d'une préoccupation constante et le but de mille expédients. De là ces démembrements de la nation en tribus, de la tribu en familles et ces déplacements périodiques, quand le gibier et le poisson deviennent rares sur le territoire qu'ils ont choisi. L'axiome politique *diviser pour régner* a dû prendre naissance chez ces naturels, qui, sans s'en douter, le mettent en pratique à chaque période d'un demi-siècle.

1. Cette nation, une des plus anciennes du Haut-Mexique et que les historiens désignent par les noms d'*Acolhues*, *Acolhuas*, peuples de *Culhua* ou de *Culhuacan*, reparaît au Pérou plusieurs siècles avant l'établissement des Incas, sous le nom de *Collas*, *Collahuas*, *Collahuinos*, et enfin peuples du Collao (région des punas ou plateaux). Elle est l'aïeule de la nation Aymara-Quechua, et nous lui attribuons à tort ou à raison, l'érection des monuments du Collao, aujourd'hui en ruines ou rentrés en terre et dont ceux de Tiahuanacu sont l'échantillon le mieux conservé.

2. Le territoire des Masquès ou Mascas et de leurs alliés les Chilquès (*hodié Chilcas*), était situé à douze lieues sud-sud-ouest de Cuzco, entre les provinces de Paruro et de Tinta. Chilcas et Mascas n'eurent qu'à suivre le cours ds la rivière Apurimac, à partir du quatorzième degré jusqu'au dixième, pour atteindre la région du Pajonal et se soustraire à la domination des Incas. Jusqu'au dix-septième siècle, ils formèrent une des nombreuses tribus de la nation Antis ou Campas, parmi lesquelles les missionnaires recrutèrent des néophytes pour leurs missions des douze Apôtres et de la montagne du Sel (*cerro de la Sal*), qui comprenaient une cinquantaine de villages. Aujourd'hui que toutes ces tribus sont éteintes et qu'on en chercherait vainement la trace au bord des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(*hodié* Mascas), dans le Nord, l'Ouest et le Sud la nation des Collahuas-Aymaras[1] et rejeta les Canas y Canchis du cœur de la Sierra sur le versant oriental des Andes, que cette pression dut agir sur les Antis comme elle agissait sur leurs voisins et les déposséder en même temps que ces derniers, du territoire qu'ils occupaient depuis longtemps.

En admettant dès le principe, ce voisinage immédiat des Antis et des Quechuas, la cause de leur ressemblance est suffisamment expliquée et les dissemblances que peuvent offrir à cette heure, l'idiome, les us et coutumes des deux nations, ne sont que la conséquence de leur séparation qui remonte à plus de huit siècles.

Si néanmoins notre lecteur s'entête et persiste dans son opinion, *tenax propositi*, et repousse comme invraisemblable toute idée de contact entre les deux nations, s'autorisant de la distance qui les sépare, de l'indifférence ou mieux de l'ignorance d'elles-mêmes dans laquelle elles vivent et des dissemblances qu'elles peuvent offrir, nous le renverrons pour s'éclairer sur la question aux historiographes de la conquête. Alors pour peu qu'il ajoute foi aux récits de Garcilaso et de Herrera, aux relations imprimées ou manuscrites des moines de différents ordres, des Pères de Jésus, des chercheurs d'or et des aventuriers des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, relations dont regorgent les archives des couvents du Pérou, ce lecteur sceptique sera bien forcé de se rendre à l'évidence et d'admettre non-seulement un rapprochement, mais un contact immédiat et presque une fusion entre les Antis et les Quechuas.

D'après Garcilaso, que sa qualité d'Inca rendait sinon propre au métier d'écrivain, du moins bien informé sur les faits et gestes de ses ancêtres, la première expédition guerrière tentée par les Fils du Soleil contre les nations qui, sous le nom générique d'Antis ou de Chunchos, habitaient la contrée située au revers oriental des Andes, (en quechua *Antis*) cette expédition eut lieu sous le régne de l'Inca Roca, sixième du nom, lequel vivait au milieu du treizième siècle.

Yahuar Huaccac, fils aîné de cet empereur et nommé par lui généralisme des troupes, entra à la tête de quinze mille hommes dans les vallées de Pillcopata, Tono, Havisca et Paucartampu, qu'il soumit et qu'il annexa à l'empire. Des forteresses (*pucaras*) s'élevèrent sur la limite des pays conquis; une garnison y fut placée pour prévenir l'invasion de l'ennemi et protéger les habitants des villages qu'on ne tarda pas à édifier.

Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à la mort de l'Inca Roca. Yahuar Huaccac, qui lui succéda, ne régna que peu de temps et fut déposé par ses sujets qui élurent à sa place son fils Hueracocha.

Pendant plus de deux siècles, les conquêtes des empereurs furent dirigées au nord, au sud et à l'ouest de la Sierra et celles déjà faites à l'est des Andes, si bien négligées, qu'elles tombèrent dans l'oubli et qu'on en cherche en vain la trace dans l'œuvre des auteurs espagnols qui ont écrit sur cette époque.

Dans les premières années du quinzième siècle, l'Inca Yupanqui, dixième du nom, reprit la série des conquêtes de son trisaïeul Roca, au point où celui-ci les avait laissées.

Il envoya dans les vallées de l'est une armée de dix mille hommes commandée par un de ses parents. Deux ans furent employés à fabriquer des radeaux pour le transport des soldats, des vivres et des munitions, puis cette armée s'embarqua sur la grande rivière que les nations conquises appelaient indifféremment *Mano*, *Tono*, *Opotari*, et qu'en raison de ses nombreux circuits Yahuar Huaccac avait surnommée autrefois *Amaru-mayo*, rivière du Serpent[1]. Après bien des dangers et des fatigues sous un climat nouveau pour eux et force rencontres sanglantes avec les naturels qui peuplaient les deux rives de l'Amaru-mayo, ceux-ci furent défaits, se rangèrent sous le joug des Incas et devinrent leurs tributaires[2].

L'armée de Yupanqui, réduite à mille hommes, prit à travers terres, se dirigeant vers la province des *Musus*, les Moxos d'aujourd'hui, qui habitaient alors la rive gauche du Beni. N'osant s'attaquer à ces naturels avec le peu de forces dont il disposait, l'Inca, parent de Yupanqui, entreprit de les ramener à lui par la douceur et la persuasion et il y réussit. Pendant que les Quechuas contractaient des alliances avec les Musus recevant des mains de ceux-ci leurs filles pour épouses, les Musus envoyaient à Cuzco une ambassade des principaux de leur nation pour rendre hommage au chef de l'empire et le prier de ratifier le traité conclu entre les deux nations.

Ces ambassadeurs qui s'étaient rendus à Cuzco par les vallées de Carabaya, trouvèrent les chemins si mauvais, qu'à leur retour ils prirent par la Bolivie, s'embarquèrent sur le rio Beni et le descendirent jusqu'à leur territoire.

A partir de cette époque, les relations des Quechuas avec la grande famille des Antis[3] et celle des Musus, ne

cours d'eau de la région du Pajonal qu'elles habitèrent, et dont la plupart d'entre elles tiraient leur nom, la nation Antis est désignée par le triple nom d'Antis, Campas y Mascas.

1. Nous avons tracé dans notre monographie des Incas les déplacements successifs de cette nation, aujourd'hui reléguée en Bolivie.

1. C'est la rivière *Madre de Dios* des Espagnols. Ce nom lui fut donné à l'occasion d'une statuette de la mère de Dieu qu'on trouva sur ses rives, où les Indiens Huatchipayris, après une attaque de l'hacienda de Coñispata, l'avaient jetée comme un objet indifférent.

2. Ces tributs qui consistaient en bois précieux et odorants, en minerai, pépites et poudre d'or provenant des lavaderos, en parfums, plumes de couleurs variées, coton, coca, cire, miel, animaux rares ou curieux, etc., etc., furent religieusement payés aux Incas jusqu'à la mort de Philippe Tupac Amaru, seizième et avant-dernier du nom, c'est-à-dire plus de six ans encore après la conquête espagnole (Voir notre Notice sur les Incas).

3. Nous adoptons ici la qualification d'*Antis* donnée autrefois indistinctement avec celle de *Chunchos* à toutes les tribus qui vivaient sur les versants orientaux de la chaîne des Andes (Antis). Toutefois, nous remarquerons en passant que cette qualification n'est applicable aujourd'hui qu'à la seule nation dont nous venons de traverser le territoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

firent que s'étendre et se consolider. A diverses reprises, des troupes d'indigènes de la Sierra, guidés par des fils ou des parents de Yupanqui et des empereurs qui lui succédèrent, abandonnèrent leurs foyers pour traverser les Andes et s'établir parmi les nations de l'est. Vers l'année 1529-30, au moment où les derniers chefs de race incasique qui avaient dirigé ces migrations partielles, se disposaient à rentrer dans la Sierra Nevada, la nouvelle de la mort de Huayna-Capac leur parvint presque en même temps que celle de l'arrivée des Espagnols et de la chute de l'empire des Incas. Tous renonçant alors à leur projet de retour, se fixèrent définitivement près de leurs alliés et ne revirent plus leur ancien territoire.

La conquête espagnole, en substituant sa domination à l'ancien ordre de choses, loin d'entraver la marche de ces migrations, leur donna au contraire une impulsion nouvelle. Seulement, où les Incas n'avaient eu en vue qu'un agrandissement de leur territoire et de leur puissance, les Espagnols virent un moyen de se procurer de nouvelles richesses.

Le renom fabuleux des empires d'Enim et du grand Païtiti, dont le pays des Musus formait, dit-on, le centre, était parvenu jusqu'à eux, grossi par le temps, la distance et l'exagération naturelle aux races primitives.

Le souvenir des expéditions accomplies par l'Inca Yupanqui et ses successeurs, n'était pas tellement oblitéré parmi les Quechuas de la Sierra Nevada, qu'ils ne pussent fournir à cet égard des renseignements détaillés à leurs nouveaux maîtres.

Quelques compagnons de Pizarre, suivis d'une troupe d'aventuriers, pénétrèrent dans ces régions mystérieuses, où, d'après la rumeur publique, étaient entassés d'immenses trésors.

Pedro de Candia explora les environs de la rivière Amaru-Mayo et revint à Cuzco, sans avoir trouvé les richesses qu'il convoitait. Pedro Anzurez de Campo Redondo s'introduisit dans les vallées de Carabaya, remonta jusqu'aux sources du rio Beni, et rebuté par des fatigues et des dangers sans nombre, rentra dans le Collao, d'où il était parti, sans avoir découvert la prétendue région de l'or. Dans le nord du Pérou, les recherches de la contrée où ce métal, selon la tradition orale, était employé aux plus vils usages, se poursuivaient activement.

Gonzalez Pizarre, frère du conquérant, parcourait à la tête d'hommes déterminés, la province de la Canelle.

Francisco Orellana, parti de l'Équateur en quête du lac de Parrima, qui roulait des flots d'or liquide, et de la cité de Manoa del Dorado, dont le nom seul explique la richesse, descendait la rivière Napo et débouchait dans le Marañon, auquel il donnait le nom de mer Orellane.

Pedro de Ursua et Lopez de Aguirre, sortis du rio Huallaga, s'abandonnaient aux rapides courants du Haut-Amazone.

Tous ces hommes, possédés du démon de l'or et sollicités par les mêmes instincts qu'ils décoraient d'un prétexte de gloire, poursuivaient avidement le même but et ne trouvaient en somme que des déceptions, la misère et souvent une mort obscure [1].

A l'exemple des conquérants, des moines de tous les ordres, des pères de Jésus, parcouraient ces contrées, cherchant la route des empires d'Enim et du grand Païtiti, non dans l'idée d'y trouver des trésors périssables, mais pour ramener à la vraie foi les Indiens Quechuas, qui depuis longtemps avaient abandonné la Sierra sous la conduite de leurs chefs, et ceux qui venaient d'en sortir, guidés par un frère d'Atahuallpa, l'Inca supplicié à Caxamarca, par ordre de Pizarre.

Le nombre de ces derniers s'élevait, dit-on, à quarante mille [2].

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Le père Rodriguez, dans son œuvre, *El Marañon y Amazonas edit.* 1682, après avoir porté dans quelques-unes de ses appréciations des faits et gestes des conquérants ses compatriotes, cet esprit de partialité, ce parti pris d'amplification qui caractérisent les historiens de sa nation, rompt brusquement en visière à Pizarre et à ses compagnons, s'exclame sur leur facilité à donner crédit aux contes dorés des empires d'Enim et du grand Païtiti et semble prendre un malin plaisir à renverser à coups de plume le palais et la cour de l'*Apu-Musu*, ou seigneur des Moxos. Il qualifie lestement la capitale de cet empire, ornée de somptueux édifices, peuplée d'un nombre infini d'habitants, et qu'au dire de témoins de l'époque, on mettait une journée entière à traverser, de — quelques chaumières d'Indiens, — *algunos ranchos de Indios*. Il termine cette revue, dont l'esprit critique devance de deux siècles celui de son époque, par ces remarquables paroles : « Les soldats de Pizarre ne trouvèrent au lieu de l'or qu'on leur avait promis, que la fatigue, la maladie et la mort. Les religieux ne trouvèrent pas non plus les millions d'âmes qu'on affirmait avoir vues dans l'empire du Païtiti. » (*El Marañon y Amazonas, libro* VI, *capitulo* IV.)

2. Les historiographes espagnols du dix-septième siècle, les moines et les missionnaires, dans leurs relations de cette époque, ont grossi comme à plaisir le chiffre des populations américaines. Ce système d'exagération, cet amour du merveilleux que leur nation tient évidemment des Maures et des Arabes et que nous avons déjà signalés ailleurs, ont été suivis par les statisticiens du pays dans leurs recensements ou leurs descriptions, et nos voyageurs modernes, en copiant le travail de ceux-ci, en ont reproduit les inexactitudes. Comme exemple, nous citerons les chiffres des populations donnés par d'Orbigny, dans l'*Homme Américain*, lesquels peuvent être hardiment diminués de moitié. La plus forte levée de troupes faite par les Incas, au temps de leur splendeur, ne dépassa jamais le chiffre de vingt-cinq à trente mille hommes, et dans les *quarante mille* Indiens, qu'après la mort d'Atahuallpa, un frère consanguin de cet Inca (Philippe Tupac Amaru), entraîna à sa suite dans les vallée de l'Est, il faut voir simplement une troupe de quelques milliers d'Indiens, auxquels les historiens ont ajouté le chiffre des migrations partielles qui avaient eu lieu sous les règnes de l'Inca Roca et de ses successeurs. La remarque que nous faisons ici avait été faite autrefois par des missionnaires, dont on trouvera les noms relatés dans les éphémerides du docteur Cosme Bueno (année 1768).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Antis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Priseurs de tabac.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

HUITIÈME ÉTAPE.

DE TUNKINI A SARAYACU.

Qui prouve par A + B que les Indiens Chontaquiros sont à la fois d'excellents rameurs et de mauvais drôles. — Rapprochement forcé entre les chefs des commissions-unies. — Où le comte de la Blanche-Épine apprend à ses dépens qu'il y a haricots et haricots, comme il y a fagots et fagots. — La maison de Sipa. — Tableau d'intérieur, avec effets d'ombre et de lumière. — Abordage contre le tronc d'un *siphonia elastica*. — L'auteur et son singe se gourment en pleine rivière. — L'hospitalité dans une pirogue. — Mémorable combat entre un *Ateles niger* et un *Ateles rufus*.

A défaut des Quechuas pur sang sur lesquels comptaient ces religieux et dont le climat avait eu raison [2], ils trouvèrent des descendants de leur race croisée avec celle des habitants de ces contrées. Nombre d'entre eux furent baptisés, catéchisés et réunis dans une chaîne de missions qui s'étendit du Paraguay à l'Équateur. Il

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129 et la note 2, 145, 161, 177 et 193.

2. L'influence du climat des vallées de l'Est et le changement d'alimentation, si pernicieux encore aujourd'hui aux Quechuas de la Sierra Nevada, malgré un fréquent parcours de ces contrées, effectué de père en fils par ces indigènes, depuis l'époque de la conquête espagnole, cette influence dut être particulièrement fatale aux premiers colons que les Incas y envoyèrent de Cuzco. Aussi, croyons-nous devoir attribuer la rareté du type Quechua, chez les nations de l'Est, à la grande mortalité qui eut lieu au principe parmi les indigènes de la Sierra, lesquels, à en juger

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

existe à peine aujourd'hui quelques anneaux rompus de cette vaste chaîne dont les livres et les relations de l'époque perpétuent seuls la tradition. Le temps a fait son œuvre. La forêt violemment dépossédée par la hache et le feu, a reconquis son ancien domaine et caché sous un vert linceul la mission, le missionnaire et le néophyte.

Devant les faits que nous venons de résumer en quelques lignes, le lecteur ne saurait mettre en doute la parenté de nos Antis avec les Quechuas. S'il n'admet que sous réserve, la communauté d'origine des deux nations et leur contact immédiat dès le principe, il doit, à ne les considérer que comme deux groupes isolés et distincts, croire au rapprochement forcé et presque à la fusion que les conquêtes successives des empereurs, à l'orient des Andes, opérèrent entre eux pendant plusieurs siècles.

Pour clore convenablement cette notice, nous aurions voulu pouvoir confirmer au public ce que, depuis longtemps, il est accoutumé de lire dans les géographies, à savoir, que les Antis, comme quelques nations que nous verrons plus tard, tiennent de la nature ou ont gardé de leur contact avec d'autres races et notamment avec celle des Espagnols, un teint blanc et rose comme celui que des missionnaires enthousiastes ont donné aux *Carapachos* de la rivière Pachitea, aux Conibos de la rivière Ucayali, ou des barbes de sapeur, comme celles dont ils ont gratifié les *Mayorunas* de la rivière Tapichi, teint blanc et barbes noires que nos géographes et nos voyageurs modernes ont vantés *sur parole*. Par malheur, nous n'avons trouvé parmi les Antis et leurs congénères, rien de semblable ni même d'approchant. La seule particularité que nous ayons notée chez les premiers de ces indigènes, c'est une ressemblance plus ou moins altérée de leur type et de leur couleur avec ceux des Quechuas. Un seul individu de la nation Antis, beau garçon de vingt-cinq ans qui rama deux jours dans notre pirogue au début du voyage, nous offrit, avec le nez en bec d'aigle, les pommettes saillantes et le profil busqué de la race des hauts sommets, une moustache ou plutôt une ligne d'un duvet noir, rare et cotonneux, qui estompait comme une traînée de fusain, sa lèvre supérieure. Déjà nous avions vu quelquefois des Quechuas pur sang en possession de cette moustache aux poils clair-semés; en la retrouvant sous le nez d'un Antis, nous n'y vîmes qu'un de ces caprices bizarres par lesquels la nature se distrait de l'assiduité monotone de ses travaux.

Après ce coup d'œil jeté sur l'origine et le passé des indiens Antis, il nous reste à parler du présent de ces indigènes.

La nation des Antis, non pas celle qui comprenait sous le règne des Incas comme au temps de Pizarre, toutes les tribus établies à l'est des Andes, mais bien le seul groupe qu'on désigne aujourd'hui par ce nom, cette nation occupait encore au milieu du dix-huitième siècle les vallées limitrophes de Santa-Ana, de Huarancalqui et de Yanama, la région du Pajonal et les deux rives de l'Apurimac jusqu'à sa confluence avec le Quillabamba-Santa-Ana. Elle était divisée en une douzaine de tribus qui communiquaient entre elles et vivaient en termes pacifiques. La majeure partie de ces tribus avait élu domicile dans la région du Pajonal, au bord de ses grandes rivières et des affluents secondaires qui la sillonnent en tous sens. L'aire du sud était occupée par les Antis Campas ou Mascas, les Pangoas, les Menearos, les Anapatis et les Pilcosmis; au nord, vivaient les Satipos, les Copiris et les Tomiristis; à l'est, s'étendaient les Cobaros et les Pisiataris. Le versant oriental des Andes formait à l'ouest la limite de leur territoire.

Aujourd'hui neuf de ces tribus sont éteintes ou se sont réunies en une seule tribu qui porte le nom d'Antis Campas y Mascas. La contrée qu'elles habitèrent est devenue déserte, le groupe survivant, au lieu de s'éparpiller, s'étant aggloméré, en vertu de l'axiome : l'union fait la force. Il occupe à cette heure les confins de la vallée de Santa-Ana, la rive gauche du Quillabamba-Santa-Ana, quelques affluents ouest de cette rivière, que nous avons relevés en passant, et les deux rives de l'Apurimac, entre le Chanchamayo, le Pangoa et le Mantaro.

Les détails que déjà nous avons donnés sur les Antis, nos rameurs et nos hôtes dans notre descente du Quillabamba-Santa-Ana, ces détails, accompagnés de scènes de mœurs, de types et de croquis qui les complètent en les expliquant, simplifient beaucoup notre tâche d'ethnographe à l'égard de ces indigènes et quelques lignes suffiront pour nous libérer envers eux.

Dégénérés au moral, sinon au physique, comme la plupart des nations de cette Amérique, les Antis ne rappellent qu'imparfaitement, à cette heure, la bravoure et la cruauté que leur ont attribuées les relations du quinzième siècle et les récits des premiers missionnaires qui les catéchisèrent. Leur humeur belliqueuse s'est assoupie avec le temps. Ceux d'entre eux qui vivent sur la rive gauche du Quillabamba-Santa-Ana, en contact avec les cholos et les Quechuas des vallées, ont puisé dans cette fréquentation je ne sais quoi de morne et d'abruti dont on est frappé à première vue. De tous les indigènes de notre connaissance, comme ce sont ceux qui vivent le plus rapprochés de la chaîne des Andes, ce sont ceux aussi dont le caractère a le plus d'analogie avec celui de l'Indien des Sierras. Mais cette similitude n'a rien qui puisse étonner et s'explique naturellement par les invasions successives des Fils du Soleil et des conquérants espagnols, qui rapprochèrent l'habitant des hauteurs de celui des vallées.

L'Antis est généralement de taille moyenne et bien proportionnée. Ses formes sont élégantes, sveltes et, comme celles de tous les indigènes du continent sud, arrondies plutôt que saillantes. Le muscle est voilé par la graisse. L'usage de se peindre les joues et le tour des yeux avec du rouge emprunté au rocou et d'employer le noir de genipa pour certaines parties de leur corps exposées à l'air, est commun aux deux sexes et n'a pas pour cause,

par l'effet que produit encore, sur les individus de leur race, un changement de climat et d'hygiène, ne passèrent pas impunément d'une température de dix degrés au-dessous de zéro à une température de trente à trente-cinq degrés d'élévation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Types d'Antis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme le répètent à satiété tous les voyageurs qui les ont visités, de se préserver de la piqûre des moustiques, — le moustique n'habite pas la région montueuse où vivent les Antis[1]. — Le but de cet innocent *maquillage*, pour emprunter un de ses termes à l'argot des coulisses, but dont ils font mystère et dont ils rient lorsqu'on les interroge à ce sujet, c'est de rehausser par de vives couleurs les avantages naturels dont ils se croient doués. cette persuasion et cette habitude, qu'on retrouve au reste chez les Mèdes, les Assyriens, les Babyloniens et autres nations primitives auxquelles les moustiques étaient inconnus ou qui ne s'en sont jamais plaints, sont partagées, comme nous l'avons dit ailleurs, par le beau sexe de Cuzco. Seulement, au lieu du noir opaque et du rouge violent accoutumé par les Antis, ces dames que les liens d'une parenté lointaine rattachent à nos indigènes, s'il faut en croire les plus franches d'entre elles, n'usent que du blanc d'œuf, de la poudre de riz et du rose tendre, et ce choix d'ingrédients légers et de nuances douces, constitue à lui seul un progrès évident, une véritable conquête de la civilisation sur la barbarie.

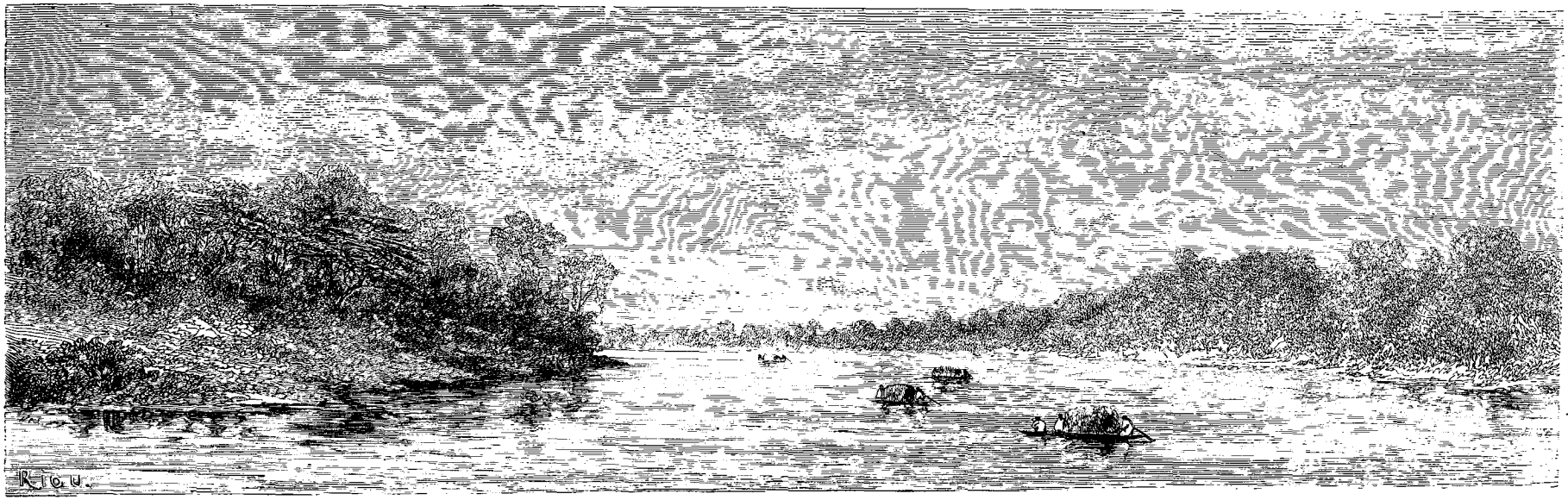
Le vêtement de ces indigènes dont nos dessins offrent

Armes et poteries des Indiens Antis.

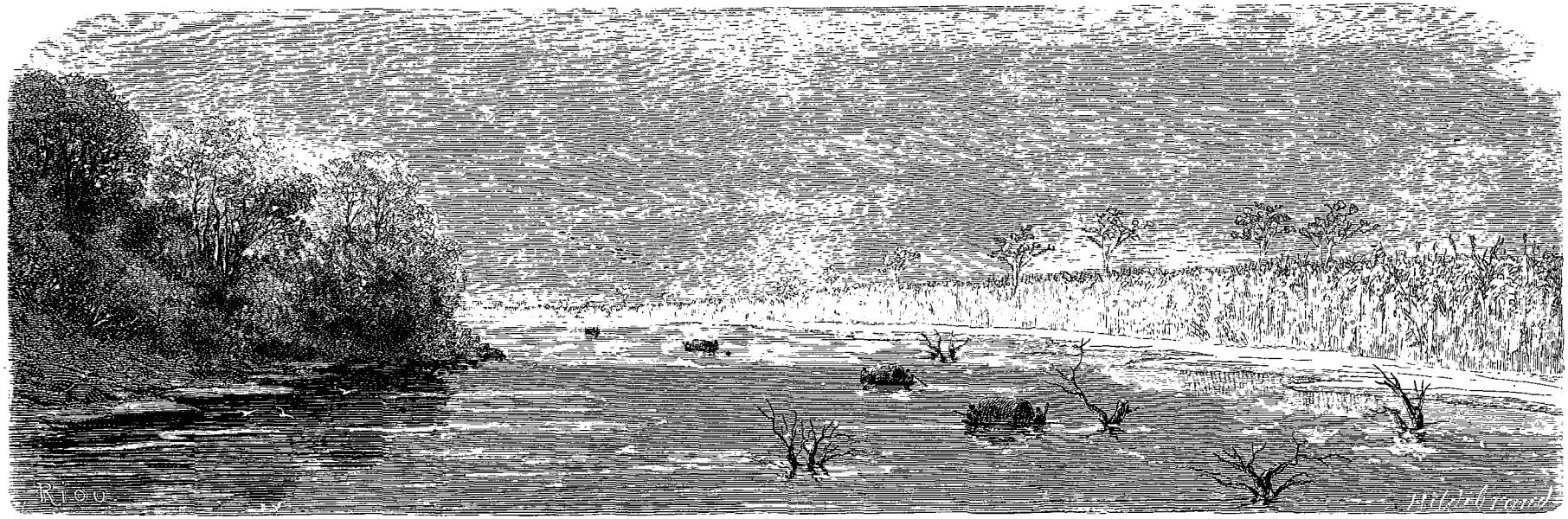
aux tailleurs et aux couturières un patron exact, se compose pour les deux sexes d'un sac-tunique (*tsagarinchi*), dérivé de l'*uncu* des Incas et de l'*ichcahuepilli* des anciens Mexicains. Ce sac est tissé par les femmes ainsi que la

1. Dans la vallée de Santa-Ana, à partir de la région où commence la culture du cacao, jusqu'au delà de Chahuaris, voltige une petite mouche à longues ailes, dont la piqûre est insignifiante et qui, d'ailleurs, ne pique que pendant les heures les plus chaudes de la journée : elle disparaît au coucher du soleil. Une mouche à peine visible, succède à celle-ci, depuis les premiers rapides de la rivière jusqu'à Tunkini, et comme elle, s'évanouit avec le jour. Au delà de Tunkini, sur la limite du territoire des Antis et des Chontaquiros, on trouve deux variétés de moustiques lilliputiens, dont la piqûre est assez aiguë, mais que les approches de la nuit font disparaître également. C'est seulement au seuil du territoire des Conibos, qu'apparaît pour la première fois le *monstrum horrendum* du genre, l'infernal *zancudo*, que les Brésiliens appellent *carapana*, et dont on compte chez eux sept variétés. La grosseur du zancudo, quand il est repu, égale celle d'un grain de blé. Il pique le jour et la nuit ; il perce le drap le plus épais et brave le vent, la pluie et la fumée. Toutes ces espèces, comme l'a observé excellemment le savant Humboldt, sont confinées dans certaines régions qu'elles ne franchissent jamais. J'ajouterai que ces régions sont si nettement délimitées, qu'une lieue en deçà du territoire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aspects des plaines du Sacrement.

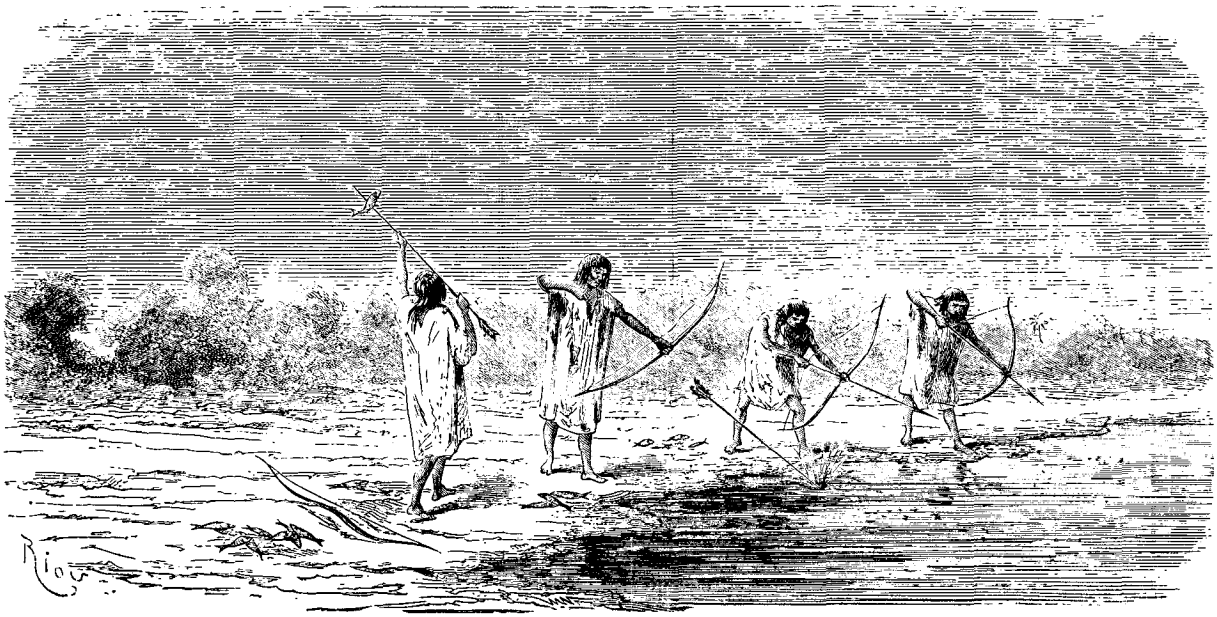


Aspects des plaines du Sacrement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gibecière en forme de cabas que les hommes portent en sautoir et dans laquelle ils mettent leurs objets de toilette, lesquels se composent d'un peigne fabriqué avec les épines du palmier *chonta*, d'un peu d'achiote ou rocou en pâte, d'une moitié de pomme de genipa (*huitoch*), d'un fragment de miroir enchâssé dans du bois, d'un peloton de fil, d'un morceau de cire, d'une pince à épiler, formée de deux valves de *mutilus*, d'une tabatière empruntée au test d'un *helix*, bouchée avec un tampon de coton et renfermant du tabac récolté vert et moulu très-fin, enfin d'un appareil à priser, fabriqué avec deux bouts de roseaux longs chacun de trois centimètres, ou deux humérus de singe soudés avec de la cire noire et figurant un angle aigu[1]. Ceux de ces Indiens assez heureux pour posséder un couteau, des ciseaux, des hameçons ou des aiguilles de fabrique européenne les gardent dans leur gibecière ou *simbo*, mêlés à leurs articles de toilette et joignent ainsi l'utile à l'agréable, selon l'expression du poëte.

Les deux sexes portent la chevelure en queue de cheval et coupée carrément à la hauteur de l'œil. A la mort d'un des leurs ils se rasent la tête en signe de deuil. L'or et les pierreries qui constellaient jadis les vêtements de leurs voisins, les Fils du Soleil, sont dédaignés par eux ou leur sont inconnus. Le seul bijou d'une valeur intrinsèque qui rehausse la simplicité un peu nue de leur costume, est une pièce d'argent monnayé, — réal ou demi-réal, — qu'ils se sont procurée et qu'ils aplatissent entre deux pierres de manière à tripler sa circonférence. Quand cette pièce leur paraît suffisamment amincie, ils la percent et la suspendent à la cloison de leurs narines. Avec cette patène qui reluit à distance et se meut à chacun de leurs mouvements, ils ont des colliers de verroterie, de graines de cédrèle et de styrax,



Antis en partie de pêche.

des peaux d'oiseaux de couleurs brillantes, des becs de toucans, des ongles de tapir et jusqu'à des gousses de vanille, suspendus à un fil. Ces brimborions disposés par grosses houppes, sont attachés par les petits-maîtres et les coquettes de la nation à l'échancrure de leur sac, tombent sur leur poitrine, pendent sur leur dos, ou leur dessinent de magnifiques épaulettes. Les deux sexes portent en outre des bracelets en tissu de coton, ourdis, sur le bras même, lesquels lorsque la chair du sujet enfle pour une cause ou l'autre et fait bourrelet, produisent un effet singulier. Ces bracelets blancs, sont agrémentés d'une frange de crins noirs, de piquants de hérisson ou de dents de maki-sapa, le singe *ériodes* des naturalistes.

Les maisons des Antis sont presque toujours édifiées au bord des cours d'eau de l'intérieur, éloignées les unes des autres et à demi cachées par le rideau de la végétation. Ces indigènes fuient par calcul, les endroits en vue et les berges de la grande rivière[1] où leurs voisins les Chontaquiros en voguant d'aval en amont, ne manquent

des Conibos, on peut passer une nuit à la belle étoile sans être piqué par un seul zancudo, tandis qu'en mettant le pied chez ces indigènes, on ne saurait dormir sans l'abri d'une moustiquaire.

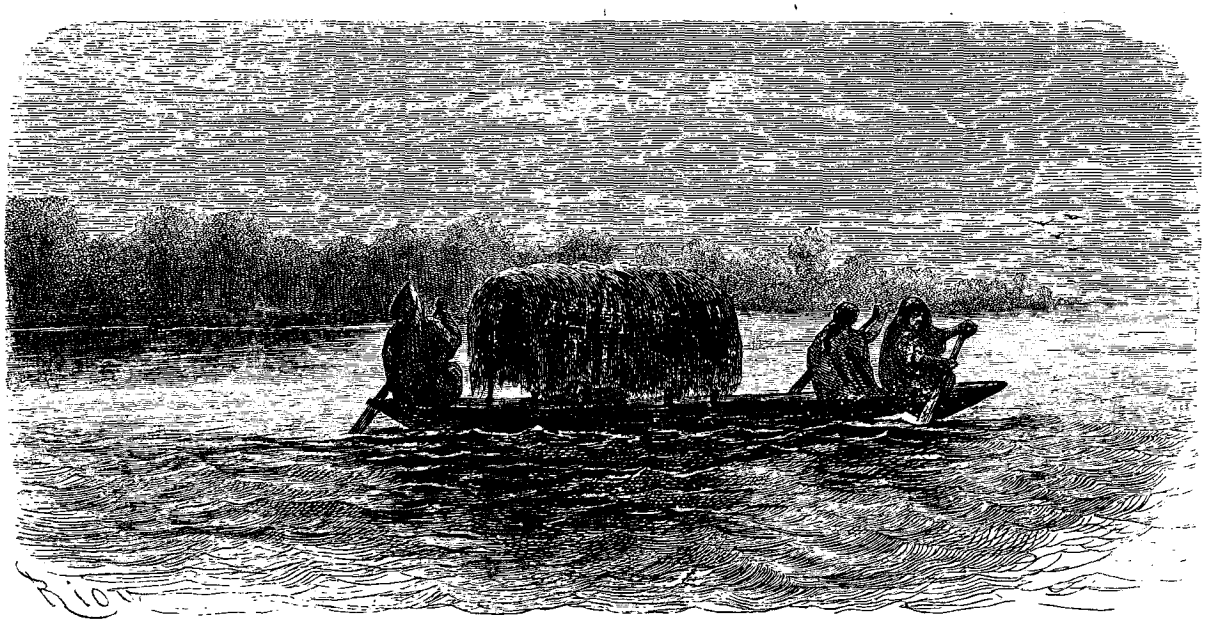
1. A l'aide de ce *petit* appareil, le priseur peut lui-même fournir sa provende à chaque narine; mais le *grand* appareil dont chaque tube a vingt centimètres de longueur, ne peut être employé sans le concours d'un camarade qui introduit tour à tour un des tubes dans chaque narine du sujet et y insuffle le tabac. Cette opération a lieu à tour de rôle, et de sujet actif ou *insufflеur*, chaque individu devient sujet passif ou *insufflé*. L'emploi du tabac en poudre chez les Antis est considéré par eux comme un préservatif ou comme un remède contre les coryzas, qu'ils prennent au sortir du bain et qui leur sont souvent fatals, plutôt que comme un plaisir véritable. Ce même usage, en vigueur chez les Chontaquiros et les Conibos, cesse au delà du territoire de ces Indiens, où l'élévation de la température rend inutile l'emploi du tabac vert comme révulsif contre les *rhumes de cerveau*.

1. De Mancureali à Bitiricaya, sur une étendue de quatre-vingt-onze lieues, nous n'avons relevé, et le lecteur avec nous, que cinq ou six demeures d'Indiens Antis, édifiées sur la rive gauche du Quillabamba-Santa-Ana; tous les autres abris que nous avons rencontrés en chemin, étaient des logements provisoires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas de s arrêter chez eux pour les piller et les rançonner, tout en usant à leur égard de certaines formes. Ces maisons assez basses et dans lesquelles on ne peut guère entrer qu'en se courbant, sont de figure ovale, avec une toiture de chaume ou de roseaux nattés, supportée par des pieux fichés en terre à la distance de six pouces. Quelques-unes sont assez vastes pour loger deux familles. La plus étrange malpropreté règne dans l'intérieur. Des tas de cendres et de charbons éteints, des os et jusqu'à des carcasses d'animaux, des pelures de fruits et de racines, couvrent le sol d'une litière épaisse. Une odeur de bête fauve règne dans ces logis où l'air a de la peine à circuler [1]. Les animaux vivants que les propriétaires élèvent autour d'eux, chiens, poules, singes, aras et pécaris, ajoutent leurs émanations particulières au fumet général. Si le ton local de ces demeures défie l'examen du peintre, leur odeur échappe à l'analyse du chimiste. Le foyer est placé indifféremment au centre de l'unique pièce ou dans un de ses angles. Le temps que les hommes n'emploient pas à pourvoir à leur subsistance par la chasse ou la pêche, ils le passent à boire de la chicha de racines de manioc et à se chauffer, accroupis ou couchés sur des nattes.

Les armes de la nation sont la massue, l'arc et les flèches. Des flèches barbelées ou à trident servent au pêcheur à surprendre le poisson dans les eaux courantes; d'autres flèches à pointes de palmier ou à lance de bambou sont employées par le chasseur contre les oiseaux, les quadrupèdes et le cas échéant, contre l'homme. Parfois les Antis empoisonnent à l'aide du barbasco (*menispermum cocculus*) non pas *des rivières*, comme l'assure un de nos voyageurs, — le courant de ces rivières d'une vitesse de huit à dix milles à l'heure, annulerait l'effet du barbasco — mais les criques et les



Rameurs chontaquiros.

baies ou *remansos*, où l'action de ce courant est presque insensible. La racine du ménisperme qui blanchit l'eau, comme pourrait le faire la chaux ou le savon, enivre momentanément le poisson, qui après s'être débattu un instant, monte le ventre en l'air et vient flotter à la surface de l'eau où son immobilité permet au pêcheur de le prendre à la main, non pas *par milliers*, comme l'insinue encore notre voyageur, — le poisson n'est pas très-commun dans ces eaux encore froides — mais d'en recueillir quelques douzaines [2].

Les poteries des Antis sont grossièrement fabriquées, peintes et vernissées. Le modèle en est fort restreint comme on en peut juger par le dessin qui accompagne notre texte. Une jarre à chicha, un pot à soupe, une écuelle de grand ou de petit format, en composent toute la variété. Ce que ces indigènes possèdent d'élégant en ce genre leur vient des Chontaquiros, qui eux-mêmes le tiennent des Conibos. Leurs ustensiles de ménage sont empruntés à des dépouilles d'animaux. Ils ont des cuillers faites avec la valve d'une moule ou le crâne d'un singe, des râpes à manioc que leur fournit la langue osseuse du *Maïus osteoglossum*, des soufflets fabriqués avec les rectrices des hoccos et des pénélopes et des démêloirs tirés de la nageoire dorsale de certains poissons. Leurs vases à boire sont des moitiés de calebasses (*crescentia cujete*) qu'ils vernissent à l'extérieur et sur lesquelles ils gravent de grossiers dessins.

Vivant à l'écart et par familles ou couples isolés, ces indigènes ne sont régis par d'autres lois que celle de

1. Ceci s'applique seulement aux maisons des Antis, rapprochées des versants de la Cordillère, comme celles de Mancureali, Umiripanco, etc. Le froid des neiges qui se fait sentir jusque-là, à certaines époques de l'année, oblige ces indigènes à clore et à calfeutrer leurs habitations, Trente lieues plus bas, l'élévation de la température, qui va toujours en augmentant, rend ces précautions superflues. De là, ces demeures d'Antis, parfaitement aérées et même ouvertes à tout vent, comme nous en avons vu à Manugali, Sangobatea, etc., etc.

2. Ce genre de pêche n'est usité par les Antis que depuis Illapani jusqu'à Tunkini.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur bon plaisir. Ils adoptent un site ou l'abandonnent sans qu'un pouvoir ombrageux s'en inquiète. Comme la plupart des tribus américaines de notre connaissance, ils n'élisent de chef qu'en temps de guerre et pour marcher à l'ennemi.

Les femmes nubiles à douze ans, se marient avec le premier venu de leur nation qui les recherche et les obtient de leurs parents après un cadeau préalablement fait à ceux-ci. Elles préparent la nourriture de leur mari et maître, tissent ses vêtements, surveillent et récoltent les produits de la plantation de riz, de manioc, de maïs, etc., qu'il a défrichée, portent son bagage en voyage, le suivent à la guerre et ramassent les flèches qu'il a lancées, l'accompagnent à la chasse et à la pêche, rament dans sa pirogue et rapportent au logis le butin fait sur l'ennemi, le gibier pris ou le poisson pêché.

Malgré un travail de tous les instants, lot inévitable des femmes au désert, mais dont les maris savent s'exempter ou dont ils prennent à leur aise, l'existence ne paraît à ces malheureuses ni rude ni pesante. C'est en riant qu'elles portent au cou le collier de l'esclave et traînent le boulet attaché à leur pied.

Quelques jours avant le moment de ses couches, la femme, selon la coutume antique, abandonne le toit conjugal et va s'établir dans une hutte contiguë au logis ou édifiée à une courte distance. Là elle attend sans rien faire pour le hâter, le moment de sa délivrance. Si dans le voisinage, il se trouve des femmes, elles lui viennent en aide et lui apportent les aliments et l'eau dont elle peut avoir besoin. Mais le plus souvent la hutte est isolée de toute habitation, et celle qui l'occupe accomplit seule sa laborieuse tâche en vertu de l'axiome : Aide-toi, le ciel t'aidera. Il est rare que le ciel lui fasse défaut. Débarrassée de son fardeau elle boit une infusion de pommes de huitoch ou genipa, fait des ablutions avec l'eau noire et astringente de cette rubiacée et ren-

Chontaquiros en partie de pêche.

DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE

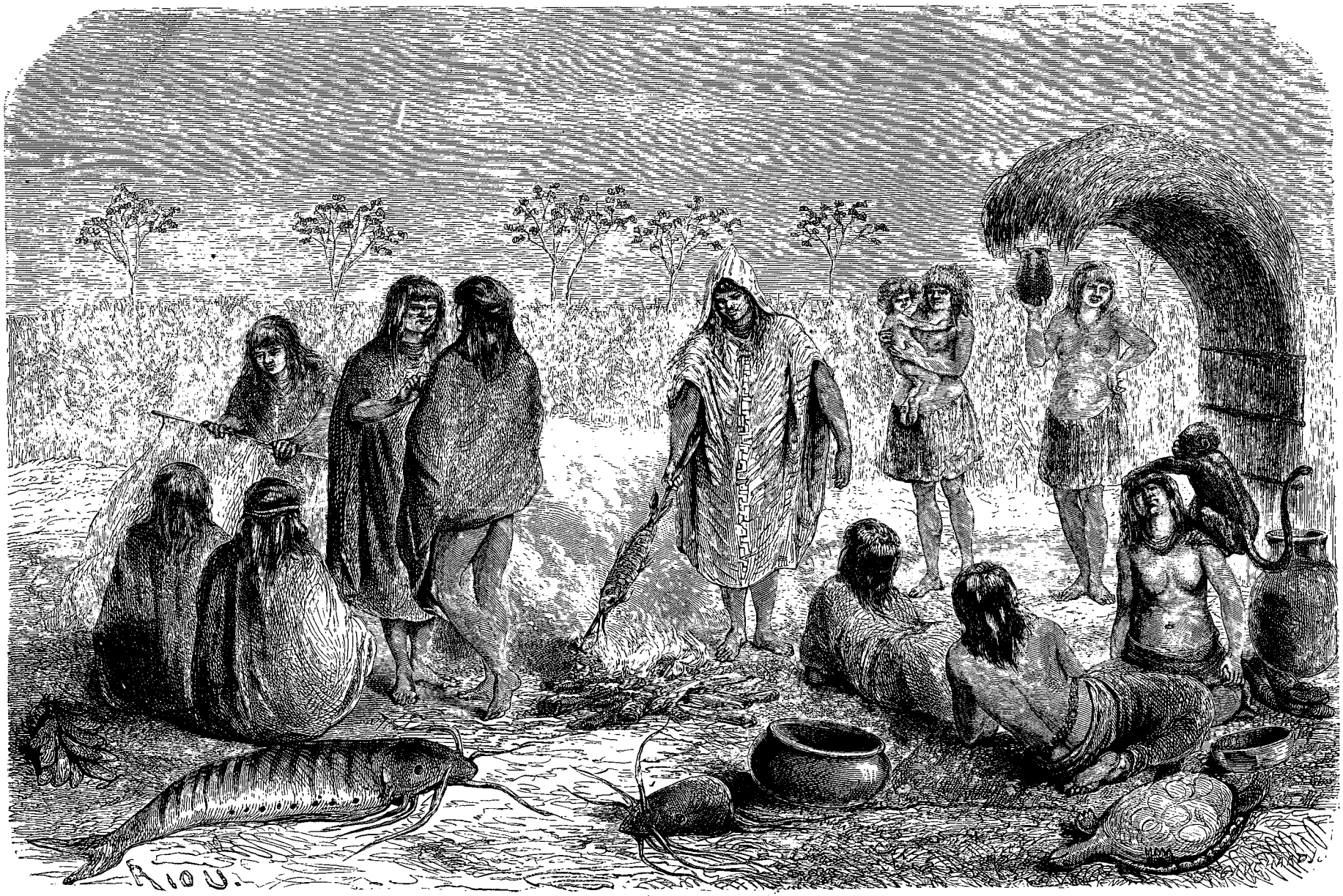
tre enfin chez elle, apportant le nouveau-né à son époux. Celui-ci l'accueille par un sourire ou une moue selon que l'enfant est un garçon ou une fille. Pendant la durée des couches de sa femme, le mari est resté glorieusement couché sur une natte, fumant ou prisant du tabac vert, se chauffant tour à tour le dos ou le ventre, buvant de la chicha avec ses amis et sans s'inquiéter, au moins en apparence, de l'absence et des douleurs de sa compagne....

Les bureaux de nourrices étant inconnus chez ces indigènes, c'est la mère qui allaite et élève elle-même sa progéniture. Elle porte l'enfant soutenu par une large bande de coton, à cheval sur sa hanche ou à califourchon sur son dos et chargée de ce faix continue de vaquer à ses travaux domestiques ou de vagabonder le long des plages à la suite de son mari. A l'âge de cinq ans, l'enfant mâle reçoit les premières leçons de son père, qui lui apprend à nager, à tirer de l'arc, à compter jusqu'à cinq, puis au delà par duplication, et n'épargne rien pour en faire un homme accompli. L'éducation des filles appartient à la mère et comprend le tissage, la fabrication de la chicha et la cuisine nationale qui se compose d'un simple pot au feu, dérivé du chupé péruvien, mais considérablement simplifié.

La polygamie est un cas exceptionnel chez ces indigènes. Quelques huayris ou capitaines de la trempe de nos amis Simuco, Ituriminiqui-Santiago et Quientipucarihua ont de deux à cinq femmes; mais nous le répétons, le cas est rare. Ce n'est pas que la moralité des Antis s'effarouche d'un chiffre plus ou moins élevé d'épouses, mais la rareté des vivres et la difficulté de s'en procurer dans une contrée en partie stérilisée par le voisinage des Andes, les oblige à ne prendre de femmes qu'autant qu'ils en peuvent nourrir.

Les médecins des Antis sont comme tous les gens de cette profession chez les peuples naturels, des charla-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Halte de Chontaquiros sur les plages de la rivière Quillabamba-Santa-Ana.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tans qui s'attribuent un pouvoir surnaturel et exploitent de leur mieux la crédulité de ceux qui les entourent. A l'aide de breuvages narcotiques ou de violents drastiques, ils plongent le malade dans un sommeil profond ou le purgent à lui faire rendre l'âme, comme l'historien Garcilaso fut purgé par ses bons parents. Si cette dernière est, selon l'expression populaire, chevillée dans le corps du sujet et qu'il réchappe à la fois de la maladie et du traitement diabolique auquel il est soumis, la science du docteur est réputée infaillible et ses soins lui sont convenablement payés. Entrer dans de plus longs détails au sujet de ces prétendues cures, serait tomber dans des redites et copier ce que le lecteur pourra trouver dans toutes les relations de voyages autour du monde publiées depuis trois siècles jusqu'à nos jours. Si le nombre des niais est infini comme le prétend Phèdre, le nombre des gens crédules ne l'est pas moins et les esprits forts ou les gens habiles, sont toujours portés par amour-propre et par intérêt à tirer tout le parti possible de leur supériorité réelle ou fictive.

A la mort d'un Antis ses parents et ses amis s'assemblent dans sa demeure, prennent par la tête et les pieds le cadavre enveloppé dans son sac et le jettent à la rivière. Cela fait, ils procèdent méthodiquement à la dévastation du logis. Ils brisent l'arc, les flèches et les poteries du défunt, éparpillent les cendres de son foyer, saccagent sa plantation, coupent rez terre les arbres qu'il a plantés et couronnent l'œuvre en mettant le feu à sa hutte. Désormais l'endroit est réputé impur, chacun en passant s'en écarte et quand la végétation a reconquis son ancien domaine, rien ne reste qui puisse rappeler le mort à la mémoire des vivants.

Nous aurions voulu pour l'édification de la jeunesse faire de ces indigènes de rigides observateurs du cinquième verset du Décalogue : *Tes père et mère honoreras*, etc., mais c'eût été altérer la vérité de notre étude et gratifier cette gent forestière de vertus qu'elle n'eut jamais. Les père et mère des Antis ne sont comptés pour rien par leurs enfants lorsque l'âge a courbé leur tête, débilité leurs bras, nous allions ajouter — et blanchi leurs cheveux, — mais nous nous rappelons à temps que ces Indiens gardent jusqu'à quatre-vingts ans leur chevelure entière et parfaitement noire. L'aliment rebuté, le haillon sali, la place dédaignée au foyer, sont le partage des vieillards. Nous ne saurions dire s'ils s'affligent de l'abandon dont ils sont l'objet; mais ils doivent s'en consoler en songeant qu'autrefois, ils firent pour leurs père et mère, ce que leurs enfants font aujourd'hui pour eux. L'occupation de ces pauvres ilotes, est de charrier l'eau et le bois nécessaires au ménage, d'attiser le feu et d'empenner les flèches.

Le dogme des Antis est un mélange confus des croyances brahmaniques, du culte des Parsis longtemps en honneur chez les nations du Haut-Mexique et rétabli plus tard par les Incas sous sa forme abstraite et du catholicisme importé par les missionnaires. Ils font du soleil et du feu, de Christ et de Pachacamac, de la Vierge et de la lune, des astres et des saints, un étrange salmigondis. De ce pêle-mêle de théogonies ressortent toutefois, bien qu'à l'état de notions vagues, des idées sur la puissance du Grand Tout, l'existence de deux principes et une rémunération ou un châtiment au sortir de cette vie. Il est vrai que dans leur esprit, la récompense de l'homme juste, et cette récompense n'a rien qui tente et qui puisse faire aimer la vertu, c'est de revenir après sa mort habiter le corps d'un jaguar, d'un tapir ou d'un singe. Quant au méchant sa punition sera de ressusciter dans la peau d'un reptile ou dans celle d'un perroquet.

La nation des Antis, singulièrement amoindrie, compte à peine aujourd'hui huit à neuf cents hommes.

L'idiome de ces indigènes dont nous avons réuni quelques mots, est doux et facile. Ils le parlent avec une extrême volubilité, d'un ton sourd et voilé et sans jamais hausser ni baisser la voix. Quand l'un d'eux fait un récit quelconque à ses compagnons qui l'écoutent sans l'interrompre, sa narration qui dure souvent un quart d'heure, peut être comparée à une psalmodie du plain chant ou à un récitatif chanté sur une seule note.

IDIOME ANTIS.

Dieu,	Tayta-Dios [1].	tête,	iquito.
diable,	camacarinchi.	cheveu,	noquisiri.
ciel,	inquiti.	visage,	tiracamiti.
soleil,	issiti.	front,	nutamaco.
lune,	casiri.	sourcil,	notorinqui.
étoile,	impoquiro.	œil,	noqui.
jour,	quitahuiti.	nez,	iquirimachi.
nuit,	echitiniqui.	bouche,	nochira.
air,	tampia.	langue,	neuta.
pluie,	incani.	dent,	nai.
aube,	quitaïbititaï.	oreille,	nequimpita.
crépuscule,	chapinitonaï.	cou,	napurama.
eau,	nia.	poitrine,	notana.
feu,	chichi.	épaule,	itisieta.
froid,	huanachiri.	bras,	nojinpequi.
homme,	sirari.	main,	paco.
femme,	chinani.	doigt,	nacu.
mari,	ochuema.	ventre,	nomoti.
enfant,	ananiqui.	corde,	iviricha.
nombril,	nomoquito.	plume,	pachiri.
jambe,	iburi.	danse,	pina.
mollet,	noguta.	tapir,	quimalo.
pied,	noguiti.	ours,	maïni.
os,	tusquichi.	serpent,	malanqui.
aveugle,	mamisiraqui.	cochon (pécari),	sintuli.
boiteux,	cotiguinchi.	singe,	osiato.
voleur,	custi.	chien,	ochiti.
peur,	nuchaluganaqui.	vautour,	tisuni.
arbre,	imchato.	coq,	atahua-sirari.
feuille,	chapi.	poule,	atahua.
pierre,	mapi.	œuf de poule,	atahua-iquicho.
sable,	impaniqui.	dinde (sauvage),	canari.
charbon,	chimenco.	perroquet,	niniro.
fumée,	chichianca.	perruche,	méméri.
cendre,	samanpa.	pigeon,	sirumiga.
maison,	panenchi.	perdrix,	quichoti.
pirogue,	pituchi.	poisson,	humani.
radeau,	sintipua.	araignée,	gheto.
coton,	anpechini.	mouche,	chiquito.
sucre,	impuco.	moustique,	siquiri.
cacao,	sarhuiminiqui. [2]	fourmi,	chibuquiro.
canelle,	metaqui.	papillon,	pempero.
rocou,	puchoti.	patate douce,	curiti.
genipahua.	ana.	pistache de terre,	mani.
manioc,	caniri.	banane,	parianti.
maïs,	sinqui.		
tabac,	saïri.		
fil,	manpichi.		

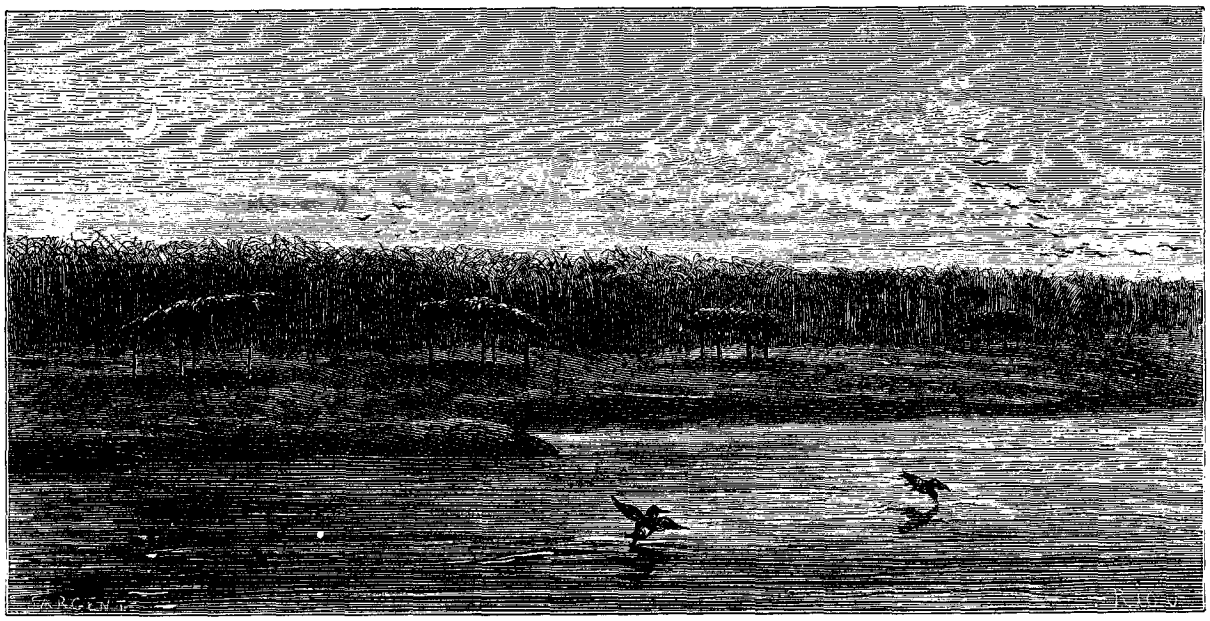
1. Cette qualification donnée par les Antis à l'Être suprême est évidemment empruntée par eux a l'idiome quechua et à la langue espagnole. *Tayta*, en quechua, veut dire *père*. *Dios*, en espagnol, signifie *Dieu*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aiguille,	quichapi.	papaye,	tinti.
épine,	queto.	inga,	inchipa.
hameçon,	chagalunchi.	ananas,	chirianti.
arc,	piaminchi.	un,	turati.
flèche,	chacupi.	deux,	piteni.
sac (vêtement),	tsagarinchi.	trois,	camiti.
		quatre,	maguani.
collier,	carininquichiqui.	cinq,	maguarini.
bracelet,	minguichinqui.	veux-tu?	pinintiri.
grelot,	neguichi.	je veux.	pinintaqui.
miroir.	nigarunchi.	quoi?	quiala.
amadou,	chinquirunchi.	comment t'appelles-tu?	tayta pipayta biro.
pot,	cobiti.		
assiette,	nectiti.	oui,	siti.
couteau,	inquiti.	non.	tira.
corbeille,	chevita.		

Le lendemain au point du jour, nous prîmes congé de notre hôte Quientipucarihua et nous nous embarquâmes avec les Chontaquiros. L'histoire du père Bruno que nous nous étions redite à l'oreille, avait singulièrement refroidi nos sympathies à l'égard de ces indigènes. Malgré leur gaieté bruyante et leurs avances amicales pour rompre la glace entre nous, nous nous tînmes sur la réserve et pendant la première journée, nous n'eûmes avec ces gens suspects que des rapports de simple politesse. Nos heures de repas et de halte furent avec eux les mêmes qu'avec les Antis. Entre onze heures et midi nous nous arrêtâmes sur une plage pour déjeuner; puis au coucher du soleil nous débarquâmes pour dresser notre campement, préparer le souper commun et procéder à notre toilette nocturne.

Le second jour nous nous familiarisâmes un peu avec nos nouveaux compagnons, émerveillés que nous étions de leur adresse à manier la rame et la pagaye. Les embarcations obéissaient à leurs moindres gestes, comme un cheval de manége à la pression de main d'un habile écuyer. C'était des voltes, des passes, des virements suivis d'élans furieux et de brusques arrêts, dont on ne saurait se faire une idée. Ces indigènes semblaient soudés à nos pirogues comme des centaures à leurs chevaux et ne faire qu'un avec elles; de leur côté, les pirogues



Ajoupas provisoires d'Indiens Chontaquiros.

devaient lire dans la pensée des Chontaquiros et prévoir leurs intentions, à en juger par la promptitude avec laquelle elles s'y conformaient.

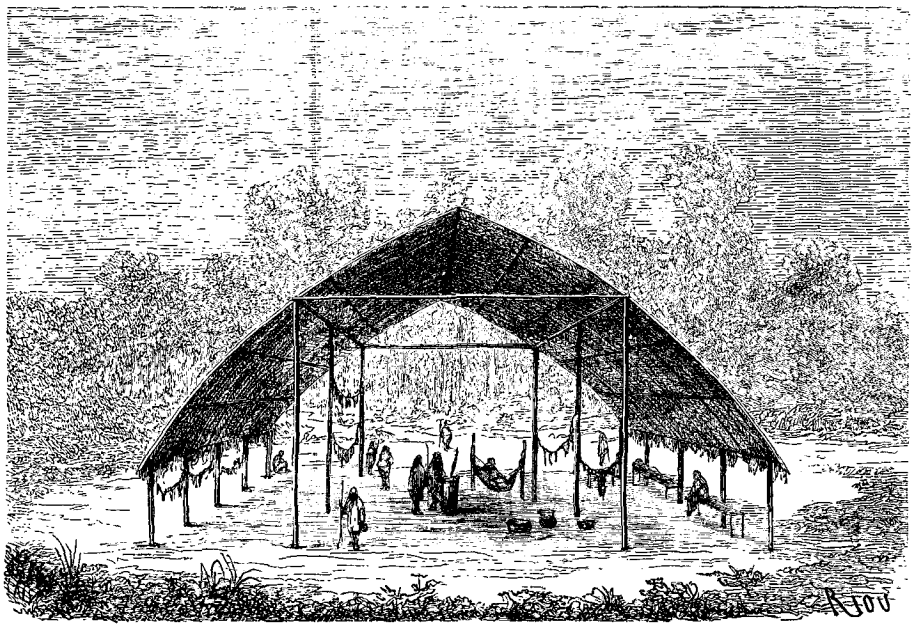
Le travail ou plutôt le jeu de ces maîtres rameurs, était accompagné d'exclamations bruyantes, d'éclats de rire et de pelletées d'eau que les pilotes de deux embarcations en passant à portée, s'envoyaient mutuellement au visage, sans souci de nous arroser de la tête aux pieds. Chacun de nous avait fini par prendre son parti de ces plaisanteries sauvages, que, d'ailleurs, il eût été difficile de réprimer. Seul, le comte de la Blanche-Épine, paraissait ne pouvoir s'y accoutumer, à en juger par l'éclair de colère qui brillait dans ses yeux, chaque fois que quelques gouttes d'eau atteignaient irrespectueusement sa personne. Cette colère chez lui était motivée par deux causes. D'abord par ce qu'il considérait comme une infraction à l'étiquette, que, dans son idée, tout homme, quelle que fût la couleur de sa peau, devait observer envers lui; ensuite par une horreur des ablutions qu'il poussait jusqu'à l'hydrophobie. Si, durant le voyage, chacun put le voir polir et repolir obstinément ses ongles, comme un rimeur de l'école de Despréaux peut polir un sonnet, nul ne put se flatter de l'avoir aperçu lavant les mains dont ces ongles faisaient le plus bel ornement. On comprend maintenant l'horripilation de ce pauvre monsieur en se sentant mouillé par cette pluie intempestive.

Un second supplice plus cruel encore, auquel le condamnait la nature indisciplinée des Chontaquiros, c'était d'opérer entre lui et le chef de la commission péruvienne un rapprochement immédiat. Cet incident chaque fois qu'il se produisait, me faisait oublier pendant un moment les hasards de la traversée et les misères du voyage. J'ai dit déjà que nos pirogues voguaient le plus souvent séparées par une distance de deux à trois cents pas; mais depuis que nous avions affaire aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chontaquiros bien plus musards que les Antis, il arrivait assez fréquemment que les rameurs d'une pirogue éprouvant le besoin de boire un coup de chicha ou d'échanger quelques paroles avec ceux d'une autre pirogue, faisaient force de rames pour les rejoindre ou les obligeaient à grands cris de s'arrêter. Quand ces pirogues étaient celles de nos amis, ce rapprochement n'était qu'une occasion de se saluer et de se sourire. Mais lorsque c'étaient celles des deux chefs de l'expédition, la chose, en raison de l'inimitié qui les séparait, prenait des proportions énormes. Qu'on se figure deux ennemis mortels brusquement rapprochés contre leur volonté et sans autre barrière entre eux, que l'épaisseur du bordage de leur pirogue, équivalant à quelques centimètres. En se revoyant d'assez près pour pouvoir apprécier le plus ou moins de pureté de leurs haleines, les deux rivaux échangeaient un regard terrible et comme des lamas exaspérés, semblaient près de se cracher au nez; puis chacun détournait vivement la tête. Pendant que les Chontaquiros riaient, babillaient et buvaient à petites gorgées, fort éloignés de penser que les deux commandants les envoyaient mentalement à tous les diables, ceux-ci restaient la face obstinément tournée à l'est et à l'ouest et ne se décidaient à regarder au nord, que lorsque leurs embarcations s'étaient de nouveau séparées. Cet épisode que nous appelions — le quart d'heure de Rabelais — constitua, nous l'avouons ingénument, une des rares gaietés du voyage.

Depuis notre départ de Bitiricaya nous rencontrions fréquemment sur des plages aux noms saugrenus que le lecteur pourra trouver sur notre carte, des Chontaquiros, parents, amis ou seulement voisins de nos rameurs. Ces inconnus s'occupaient de chasse ou de pêche. Jeronimo les engageait aussitôt à se joindre à nous, leur peignant sous de si riantes couleurs le plaisir de



Habitation d'Indiens Chontaquiros, à Sipa.

voyager en notre compagnie, que ces indigènes abandonnaient tout pour nous suivre. Toutefois en s'asseyant dans nos pirogues, aucun d'eux ne manquait de réclamer par l'organe du chef d'équipe un couteau et des hameçons que d'abord nous n'osâmes pas refuser. Mais comme le nombre de ces recrues allait augmentant et que nos ressources en quincaillerie tiraient à leur fin, nous finîmes par prier l'ex-sonneur de cloches de mettre un terme à ses enrôlements, ce qu'il fit, mais non sans pester contre notre avarice et s'en plaindre à ses compagnons.

Nous pûmes bientôt juger à nos dépens du caractère de ces indigènes, si différent de celui de nos bons Antis. Autant ceux-ci s'étaient montrés doux, humbles et serviables, autant les Chontaquiros se montraient rudes, indisciplinés et surtout peu disposés à nous complaire. Où les premiers n'avaient jamais consulté que notre volonté, les seconds n'obéissaient qu'à leur seul caprice. Un fait encadré dans ces lignes en dira plus à cet égard qu'un long discours.

C'était le surlendemain de notre départ de Bitiricaya, dans l'après-midi. Comme nous passions devant l'embouchure de la rivière Misagua, il prit fantaisie à deux rameurs enrôlés du matin de s'y arrêter pour pêcher. Malgré nos représentations, ils rapprochèrent du rivage l'embarcation d'un des nôtres dans laquelle ils ramaient, sautèrent en terre et disparurent dans le fourré. Deux heures s'étant écoulées sans qu'ils eussent reparu, Jeronimo donna le signal du départ. Comme nous nous plaignions à lui de la conduite étrange de ses amis et du temps qu'ils nous avaient fait perdre à les attendre, il nous répondit cavalièrement : — Quand le Chontaquiro est sur son territoire, il s'arrête où bon lui semble. — Là dessus il baragouina à l'oreille de ses compagnons quelques mots que nous ne pûmes comprendre; mais à la façon dont ceux-ci pesèrent sur la rame et firent

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voler nos pirogues, nous jugeâmes que deux rameurs de moins et deux heures perdues, seraient sans influence sur le parcours de la journée.

Ayant reconnu l'inutilité de nos ordres et l'inefficacité de nos prières sur les natures mutines et fantasques de ces Chontaquiros, nous prîmes le parti de les laisser se conduire à leur guise. Désormais ils purent, sans que nous fissions la moindre objection, s'arrêter où bon leur sembla, y stationner tant qu'ils voulurent et se remettre en route quand l'idée leur en vint. Cette indifférence apparente de notre part, eut un plein succès. Si nos rameurs profitèrent de la liberté que nous leur laissions pour flâner consciencieusement une moitié de la journée, ils employèrent si bien l'autre moitié qu'ils parvenaient non-seulement à regagner le temps perdu, mais même à dépasser le nombre de lieues que nous atteignions d'habitude. Il nous suffit aujourd'hui de jeter les yeux sur nos cahiers de rumbs pour nous convaincre que les journées de navigation que nous passâmes avec eux, furent les mieux remplies du voyage.

Le lendemain du jour où les deux Chontaquiros nous avaient brûlé la politesse, un de leurs camarades fut pris du désir de les imiter et profita du moment où nous déjeunions sur une plage du nom de Qumaria pour s'éclipser à travers les roseaux. Cette désertion fit d'autant plus de bruit que l'indigène était de l'équipage

Abordage contre le tronc d'un *siphonia elastica*.

du comte de la Blanche-Épine qui poussa d'effroyables cris à l'idée de n'avoir plus que six rameurs dans sa pirogue au lieu de sept qu'il avait eus depuis Bitiricaya. Nous le laissâmes sur la plage en proie à une violente colère, et attendant pour se remettre en route que son rameur eût reparu. Il l'attendit si bien, que, sa pirogue distancée par les nôtres resta en arrière toute la journée. Au coucher du soleil nous nous arrêtâmes. Nous étions campés depuis un moment quand le noble retardataire nous rejoignit. Sans dire un mot il se retira à l'écart suivi de ses esclaves qui allumèrent du feu et préparèrent son souper. La nuit vint sur ces entrefaites. Vers neuf heures, nous achevions de dresser nos couchettes et nous allions nous souhaiter un doux sommeil et d'heureux songes, lorsqu'un bruit étrange arriva jusqu'à nous. C'était comme des plaintes déchirantes, entrecoupées de hoquets convulsifs et d'évacuations tumultueuses. On eût dit les gargouilles d'un édifice dégorgeant un flot de pluie. Ce bruit partait à la fois de plusieurs endroits de la plage. Nous écoutâmes, le cou tendu, l'oreille ouverte, constatant un effet dont nous ne pouvions deviner la cause, et, par cela même, frappés d'une vague terreur. L'aide-naturaliste qui parut tout à coup put nous renseigner sur ce bruit étrange. Pendant la journée, le chef de la commission française, ennuyé d'attendre son rameur était allé battre le bois pour se distraire et avait découvert, enlacée aux branches d'un arbre, une légumineuse papilionacée dont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les cosses renfermaient de jolis haricots tachetés de rose et de brun. Il avait rempli son mouchoir des susdits légumes, les avait écossés et le soir venu il les avait fait accommoder par l'esclave malgache qui lui servait de cuisinier. Malheureusement le pauvre monsieur en croyant mettre la main sur une variété de haricots d'Espagne ou de flageolets du Pérou, était tombé sur des phaséoles vénéneux qu'il se vit contraint de rendre un moment après les avoir absorbés. Le cuisinier qui avait mangé le reste de ces haricots et le marmiton, un jeune Indien Apinagé, qui avait léché la casserole, éprouvaient les mêmes tranchées que leur maître et quoique d'une nature inférieure à la sienne, les traduisaient absolument de la même façon. De là, ce trio de plaintes et d'évacuations qui nous avait si fort alarmés. Cet empoisonnement n'eut d'autres suites que de rendre désormais le chef de la commision française très-circonspect à l'endroit des gousses, des baies et des siliques qu'il ne connaissait pas. Pour éterniser le souvenir de cet événement qui eût pu priver l'Institut de France d'un de ses futurs membres, je donnai sur ma carte au site d'Isiapiniari, où il avait eu lieu, le nom plus expressif de *Playa del Vomito*, — la plage du Vomissement. — Un sommeil bienfaisant calma l'irritation gastrique du comte de la Blanche-Épine, dont les yeux un peu caves le lendemain, témoignaient seuls de l'effroyable lutte que son estomac avait eu à soutenir contre les haricots sylvestres.

Le quatrième jour de voyage nous atteignîmes sur les cinq heures un endroit appelé Sipa, où pour la première fois nous vîmes une véritable habitation d'Indiens Chontaquiros. Jusqu'alors nous n'avions relevé sur le territoire de ces indigènes que de méchants abris construits à la hâte, à demi effondrés par la pluie et si desséchés par le soleil, que l'approche d'une lentille eût suffi pour les enflammer. L'habitation que nous avions sous les yeux se composait de deux plans inclinés, se joignant au sommet de façon à figurer un angle de 45°. Cet ajoupa, wigwam, carbet ou hangar, selon qu'on voudra l'appeler, était grand ouvert à l'est et à l'ouest et fort peu clos du côté du nord et du sud, dont les vents pouvaient balayer son enceinte, grâce à l'intervalle qui séparait du sol les parois latérales de sa toiture, posées sur une rangée de piliers. Cette toiture, renforcée par des bambous et des perches faisant l'office de poutres et de chevrons, était fabriquée avec des folioles de palmier et d'une façon assez singulière pour que nous croyions devoir l'expliquer. Deux pétioles de palmier pourvus de leurs folioles et fendus longitudinalement, avaient d'abord été placés côte à côte et horizontalement ; puis les quatre rangées de folioles y adhérant avaient été nattées ensuite, deux au-dessus de ces pétioles, deux au-dessous, et formaient comme une trame de quelque dix pouces de large, au delà de laquelle recommençait la même combinaison de pétioles transversaux et de folioles tressées. L'ensemble de ce travail rappelait un peu la disposition géométrique de ces planchers que les parqueteurs appellent *point de Hongrie*, bien qu'elle ne reproduise qu'imparfaitement le tissu ou réseau de la dentelle de ce nom.

Plus tard, il nous fut donné de voir bien des maisons d'Indiens et bien des genres de toitures[1], mais aucune ne nous parut réunir à un si haut degré que celle de Sipa, les conditions de solidité, d'élégance et de sveltesse[2]. Malgré des proportions quasi monumentales, car sa hauteur était d'environ quarante pieds, sa largeur de cinquante, sa profondeur de vingt-cinq, elle paraissait à distance si frêle et si légère qu'on l'eût crue hors d'état de résister au souffle d'une forte brise. Néanmoins depuis dix ans qu'elle était construite, elle défiait les rudes tempêtes de l'équinoxe et les coups de vent qui courbent et brisent les arbres centenaires de la forêt.

Derrière cette demeure édifiée à vingt pas du rivage et sur un talus assez élevé, pour que les débordements de la rivière ne pussent l'atteindre, s'étendait une plantation de papayers, de cannes à sucre, de coton, de tabac et de rocou[3]. Une franche hospitalité nous fut offerte sous ce toit de Sipa, où vivaient en commun trois familles de Chontaquiros, comprenant une vingtaine de personnes. Avant de nous demander qui nous étions, d'où nous venions, où nous allions, on nous fit asseoir sur des nattes et on nous servit dans une terrine à deux anses de la viande de pécari cuite avec des bananes vertes. Un coup d'œil d'amateur donné à ce ragoût me suffit pour juger que plus d'une bouche indigène avait dû barboter à même[4]. Nos compagnons à qui je communiquai ma remarque furent du même avis que moi;

1. Nous donnerons à l'article *Missions de l'Ucayali* un dessin spécimen de ces différents genres de toiture.

2. Ce mode élégant de construction n'est pas usité seulement chez les Chontaquiros de l'Amérique du Sud. On le retrouve, et avec un degré de supériorité incontestable, chez les nations de l'Océanie. Les naturels du Havre-Dorey, de l'île Masmapi, de Touga-Tabou, de Bea, de Viti, etc., ont, avec des demeures semblables, quelques tombeaux de leurs chefs, bâtis dans l'appareil cyclopéen et *isodomon*. Les icones de ces peuples et les dessins de leurs tatouages rappellent le style indo-mexicain, et, à en juger par les simulacres placés au-dessus de leurs principales demeures et par la décoration *ityphallique* de la maison sacrée, à Dorey, le culte mystérieux du *lingam* est encore en honneur chez eux.

3. Quand nous parlons des *plantations* de ces naturels, le lecteur voit peut-être en idée, de grands espaces défrichés et de vastes cultures; il est de notre devoir de le désabuser à cet égard. Les plantations de ces indigènes, quelle que soit la nation ou la tribu à laquelle ils appartiennent, ne comptent guère en étendue qu'une cinquantaine de pieds carrés, et se composent de cinq à six papayers, de quinze à vingt bananiers, d'une trentaine de cannes à sucre, de deux ou trois cotonniers, de quelques plants de tabac, etc., etc.

4. Les Chontaquiros, comme les Antis, comme tous les Indiens, lorsqu'ils mangent en commun et à même la marmite, prennent tel ou tel morceau qui leur paraît à leur convenance, y goûtent, le mâchent même et le rejettent dans la marmite après l'avoir mâché, si le susdit morceau n'a pas les qualités qu'ils s'attendaient à lui trouver. Ils font de même pour les sauces ou les liquides qu'ils dégustent, puis dégurgitent dans le vase commun.

Cet usage n'est pas seulement en honneur chez nos bons *sauvages*. Maintes fois nous l'avons observé, avec quelques variantes, dans des intérieurs *civilisés* et parmi des familles de l'aristocratie péruvienne, où une aïeule, un vieil oncle, un personnage âgé et influent, répétait à table la même manœuvre, prenant avec les doigts un morceau de son choix, le grignotant ou le suçant et le remettant dans le plat, après l'avoir sucé et grignoté.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais depuis longtemps nos estomacs étaient au-dessus de pareilles vétilles, et retroussant nos manches jusqu'aux coudes nous commençâmes de pêcher dans l'eau trouble.

Tout en harponnant ma provende je relevais des détails locaux assez pittoresques. Aux perches transversales de la toiture étaient suspendus des corbeilles de formes et de capacités diverses, des gerbes d'épis de maïs, des récipients en jonc contenant une provision d'arachides, des régimes de bananes en train de mûrir, des pastèques, des coloquintes, des quartiers de venaison boucanée et grillée. A ces munitions de bouche étaient joints des sacs, des gibecières et des capuchons tissés par les ménagères, des monceaux de coton brut et des pelotons de coton filé, des arcs, des flèches, des casse-tête et des pagayes, des pots et des marmites, des tambours et des flûtes, des colliers, des coiffures de plumes et des bracelets pour les jours de fête; une véritable boutique de bric-à-brac.

Quand vint le soir et que deux feux allumés en dehors de l'ajoupa éclairèrent tous ces objets d'une façon bizarre, qu'aux interpellations des femmes, aux rires et aux cris des enfants, s'unirent le brouhaha de quatre idiomes tout étonnés de s'affronter, le va-et-vient de nos amis et de nos hôtes, montant ou descendant de la plage au logis, le tableau prit un caractère d'originalité puissante qui pour être reproduit, eût nécessité le concours de la palette et de la plume, de la couleur et du récit. Comme opposition à cet intérieur plein de bruit, de mouvement, de clartés rouges et d'ombres noires, une paix profonde régnait au dehors. La lune entourée d'un large halo, éclairait le paysage d'une façon surnaturelle; le sol était d'un gris de cendre, la double ligne des forêts d'un vert noirâtre et la rivière immobile entre ces deux bandes obscures, semblait une immense glace vue du côté du tain.

Notre sommeil de cette nuit ne fut troublé par aucun rêve. Le lendemain, avant de partir, nous nous acquittâmes envers nos hôtes des deux sexes, en distribuant aux hommes quelques hameçons, aux femmes des boutons et des verroteries.

Au sortir de Sipa, la végétation redevint languissante et morne; les deux berges de la rivière prirent un aspect désolé. Au lieu de ces pans de forêts enguirlandés de sarmenteuses et de plantes volubiles, vertes draperies que le vent faisait onduler, nous n'eûmes devant nous que des plages de sable invariablement bordées de roseaux, de joncs et d'œnothères. Ces plages s'étendaient à perte de vue; la boussole, comme toujours, nous donna le mot de l'énigme, l'explication de ce changement de décors. La rivière, après avoir décrit à l'est une courbe de trente lieues, rétrogradait maintenant à l'ouest et l'approche de la Cordillère au-devant de laquelle elle s'avançait, ressuscitait le minéral et étouffait l'arbre et la plante.

Au milieu du jour, comme les pirogues de nos compagnons avaient sur la mienne une assez grande avance, j'atteignis un endroit où le lit du Quillabamba-Santa-Ana, barré par deux îlots de sable et de cailloux, présentait trois bras d'inégale largeur. Un hasard malheureux voulut que mes rameurs s'engageassent précisément dans celui des trois qui bordait la rive gauche et où le courant filait huit nœuds à l'heure. L'embarcation lancée comme un cheval de course enfila cet étroit canal, auquel servait d'écluse ou de barrière, le tronc d'un *Siphonia elastica* déraciné par une crue des eaux. L'arbre géant tombé de la terre ferme sur un des îlots, opposait une digue au courant et divisait sa masse en lames inégales couronnées d'une blanche écume. Notre embarcation furieusement entraînée, alla s'engouffrer entre l'énorme souche et les galets du fond, où elle resta prise comme dans un étau; la secousse fut horrible, mes deux rameurs se jetèrent à l'eau et moitié nageant, moitié se soutenant à l'arbre, atteignirent la rive sans accident. Je restai seul dans la pirogue, immergé jusqu'à la ceinture et assourdi par le bruit des lames qui me soufflet aient en passant. Ma situation comme on en peut juger, était assez critique; mais celle d'un grand singe, un *ateles niger* attaché à la proue de l'embarcation était intolérable, et, pour en sortir, il rompit sa corde et d'un seul bond s'élança jusqu'à moi; la rencontre fut si brusque que je ne pus ni la prévoir, ni l'éviter; l'animal avait jeté ses longs bras autour de mon cou et la peur décuplant ses forces, il me serrait à m'étrangler. Pour me débarrasser de son étreinte, je ne vis rien de mieux que de le saisir d'une main par la peau du dos, et de l'autre main de lui appliquer de rudes taloches sur le museau; déjà la pression de ses bras se relâchait et la victoire allait se déclarer en ma faveur, lorsqu'en jetant sur lui un regard de triomphe, je vis ses dents s'entre-choquer, de grosses larmes rouler dans ses yeux et l'expression d'une douleur poignante empreinte sur sa face simiane. Ma peur et ma colère s'évanouirent aussitôt. J'eus honte d'avoir frappé au visage cet aïeul de l'humanité et pour atténuer autant qu'il était en moi cette action indigne, je baisai pieusement le museau noirâtre de l'animal; il comprit apparemment mes remords et s'en montra touché, car pour me prouver qu'il ne me gardait pas rancune, il décroisa ses bras, sauta sur mes épaules et s'y établit à califourchon.

Le premier soin de mes rameurs en abordant au rivage, avait été de courir après les embarcations qui nous précédaient, de héler la plus rapprochée et d'informer les personnes qui la montaient de la situation dans laquelle ils m'avaient laissé. Cette embarcation était celle de la commission péruvienne; ce fut elle qui vint m'aider à sortir du bain où je me morfondais depuis plus d'une heure, invoquant pour mon singe et moi l'appui du ciel et le secours des hommes.

Ici un lecteur ami de ses aises, m'objectera peut-être qu'à l'exemple de mes rameurs, j'eusse pu moitié nageant, moitié m'accrochant au tronc d'arbre, gagner le bord en toute hâte au lieu de stationner dans la rivière, où je pouvais prendre une pleurésie.

A cette objection dont je reconnais la valeur, je répondrai qu'il eût fallu faire abandon des hardes et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

papiers qui se trouvaient dans la pirogue, et c'est à quoi je ne pus me résoudre. Le Quillabamba-Santa-Ana possédait déjà bien assez d'effets de ma garde-robe sans que je lui abandonnasse encore les quelques chemises qui me restaient.

Avec l'aide de mes libérateurs, je parvins à opérer le sauvetage de mes nippes et de mes papiers, puis j'escaladai, au milieu des eaux bouillonnantes, le malencontreux Siphonia, cause de mes maux, et me laissai tomber dans l'embarcation péruvienne. J'y fus reçu à bras ouverts par le capitaine de frégate et l'alferez faisant fonctions de lieutenant. Ma pirogue, que les efforts combinés de vingt hommes et d'autant de bœufs n'auraient pu retirer de l'endroit où elle s'était engagée, fut abandonnée à son triste sort.

Un incident tragique signala mon admission parmi nos amis. L'*ateles niger* que je portais sur mon épaule, n'eut pas plutôt aperçu l'*ateles rufus*, cher au lieutenant, qu'au mépris de l'hospitalité qu'on nous donnait, il s'élança sur lui, le prit à bras le corps et le mordit cruellement aux abat-joues. Celui-ci riposta de son mieux à l'injuste agression dont il était l'objet et, selon la loi du désert, rendit coup pour coup, œil pour œil, dent pour dent. Alors ce fut une lutte acharnée entre les

Mémorable combat entre un *ateles niger* et un *ateles rufus*.

deux singes qui se gourmèrent au fond de l'embarcation avec des cris aigus et des grincements de dents furieux.

Ce mémorable assaut entre le *niger* et le *rufus* égaux en force et en grandeur et ne différant que par le pelage, durerait peut-être encore à l'heure où j'écris ces lignes, si chacun de nous, empoignant son quadrumane par la queue et tirant en sens opposé, n'y eût mis un terme, au grand récri des Chontaquiros que cette lutte semblait amuser fort.

Les deux frères simians, qu'à dater de cette heure, je surnommai le noir *Étéocle* et le roux *Polynice*, furent attachés aux deux bouts de l'embarcation et, dans l'impossibilité de s'appréhender derechef, échangèrent en signe d'inimitié les plus outrageuses grimaces.

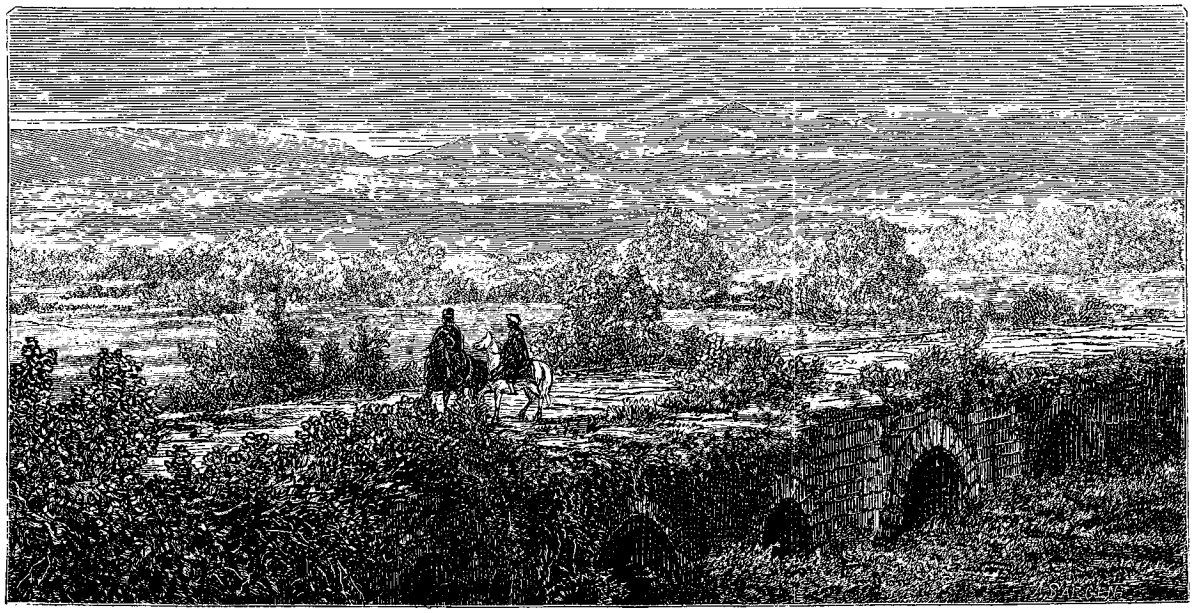
Les divers épisodes que je viens de raconter en quelques lignes, avaient duré près de trois heures. Le chef de la commission péruvienne, jugeant qu'il était inutile de songer à rattraper nos compagnons qui avaient sur nous une avance considérable, laissa les Chontaquiros bavarder entre eux au lieu de ramer et la pirogue descendre en oscillant au fil de l'eau. Nous convînmes de camper au premier endroit qui nous offrirait les commodités désirables pour un bivouac nocturne, et d'en partir le lendemain avant le jour pour rallier le gros de la troupe.

Vers cinq heures, nous arrivions à l'embouchure de la rivière Apurimac où mon premier soin, en débarquant, fut d'étaler mon linge et mes papiers mouillés, que la chaleur du sable et les rayons obliques du soleil eurent bientôt séchés.

Paul Marcoy.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de Sophon, construit par Justinien sur le Sangarius, entre Sabandja et Ada Bazar (voy. p. 231)

VOYAGE DE CONSTANTINOPLE A ÉPHÈSE,

PAR L'INTÉRIEUR DE L'ASIE MINEURE,

BITHYNIE, PHRYGIE, LYDIE, IONIE,

PAR M. LE COMTE A. DE MOUSTIER.

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS [1].

I

Grandeurs passées de l'Asie Mineure. — Intérêt qu'elle offre encore aux voyageurs. — Le firman. — Départ de Constantinople. Le golfe d'Izmid. — Chalcédoine. — Nicomédie. — Sabandja.

De toutes les provinces soumises au sceptre du sultan, l'Anatolie est celle où le voyageur peut le mieux étudier les mœurs de la race turque sans aboutir à ces conclusions extrêmes que l'on voit formuler tous les jours. A Constantinople, il se trouve entre les hommes de la vieille roche, plus méfiants et plus inabordables là que partout ailleurs, et les raffinés qui ont, à Paris ou à Londres, dépouillé l'originalité du caractère national pour en rapporter, avec un grand fond de scepticisme, un goût plus prononcé pour nos plaisirs que pour nos travaux. Les masses populaires s'y ressentent du contact continuel des étrangers.

En Syrie, en Bulgarie, dans les provinces grecques, les Turcs vivent pour ainsi dire en pays ennemi; on ne saurait les y bien juger, pas plus que les Anglais en Irlande ou aux Indes.

Dans l'Anatolie, au contraire, ils sont chez eux, et leur naturel y apparaît, exempt de contrainte, avec ses qualités et ses défauts.

Le cadre de cette revue ne me permet pas de tracer ici l'esquisse morale dont j'ai pu recueillir les éléments; j'ai voulu expliquer seulement pourquoi, en quittant Constantinople, je me suis dirigé vers des contrées que les étrangers négligent le plus souvent de visiter.

Et d'ailleurs l'attrait des grands souvenirs ne suffisait-il pas pour m'attirer vers cette Asie Mineure, où depuis les premiers âges historiques, plus de peuples fameux et d'hommes illustres ont passé qu'en aucun autre pays?

Là, Sésostris, l'Égyptien, se heurta, il y a plus de trois mille ans, contre les Scythes venus des steppes du Nord; là, les dieux et les héros ont accompli leurs fabuleux exploits. Homère qui chanta cette épopée, le sage Thalès, l'ingénieux Ésope, Hérodote, Apelles, sont des enfants de l'Asie Mineure.

La Grèce y trouva comme une seconde vie dans ses colonies qui, pour la splendeur des arts et des lettres, ne le cédèrent en rien à la mère patrie, et Rome se plaisait à y rencontrer son berceau.

1. Dessins de M. Guiaud pour les paysages et les monuments, de M. Castelli pour les intérieurs et costumes, d'après les croquis et les photographies de M. de Moustier.

Les vues de Smyrne et d'Éphèse sont faites d'après les photographies de M. Svoboda, de Smyrne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce sol classique a été le champ de bataille des luttes colossales engagées entre l'Orient et l'Occident, et qui marquent les grandes époques de l'histoire.

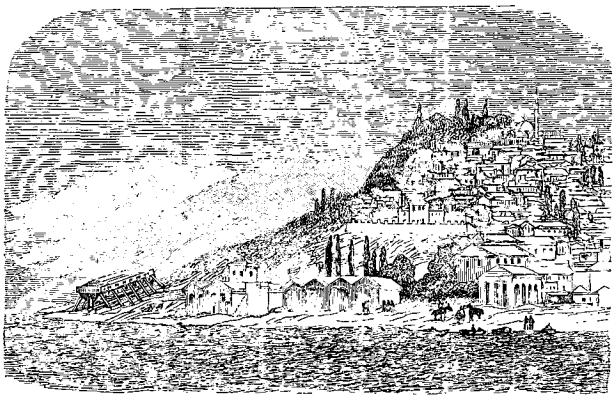
Puis, quand la lumière du christianisme vient à luire sur le monde, cette terre, séjour favori des dieux de l'Olympe, en reçoit un nouvel éclat. Saint Paul et saint Barnabé y prêchent l'Évangile et la parcourent plusieurs fois en tous sens. L'apôtre saint Jean occupe le siége d'Éphèse où la sainte Vierge habite quelque temps près de lui; et l'ange de l'Apocalypse proclame les hautes destinées des sept églises d'Asie.

Le dernier des persécuteurs, Dioclétien, dépouille à Nicomédie la pourpre impériale, et non loin de là, Constantin vient rendre son âme à Dieu.

Le premier concile œcuménique se tient à Nicée; Éphèse, Chalcédoine, reçoivent à leur tour les Pères de l'Église. Mais bientôt, sur les ruines des temples grecs, sur les ruines des églises chrétiennes, de nouveaux envahisseurs plantent l'étendard de Mahomet.

Pour qu'aucun peuple de la terre ne reste étranger à ces contrées, pour qu'aucune illustration ne leur fasse défaut, la haine du croissant y conduit nos pères, les armées des croisés les traversent à plusieurs reprises; on y voit Pierre l'Ermite, Godefroy de Bouillon, Louis le Jeune, Frédéric Barberousse.

L'extrême Asie, représentée par Tamerlan, vient à son tour à ce rendez-vous des nations. Non, il n'y a pas sous le soleil un autre pays qui ait une pareille histoire. Le charme des souvenirs devrait donc y appeler les voyageurs, alors même que, dans l'ordre des beautés naturelles, rien ne s'offrirait à leur admiration. Mais il n'en est pas ainsi; ses montagnes avec leurs épaisses forêts, ses fleuves, ses lacs, au bord desquels gisent les ruines de cités illustres, ses côtes que découpe en mille festons la plus poétique des mers, donnent aux sites de l'Asie Mineure un cachet de grandeur digne de ses hautes destinées.



Nicomédie (Izmid), vue de la mer (voy. p. 228).

Tel est le pays que j'ai trop rapidement parcouru. Sans en avoir visité toutes les parties, j'ai pu suivre un itinéraire qui touchait aux points principaux, et saisir ainsi les traits les plus remarquables de sa physionomie. Je ne saurais prétendre à écrire sur l'Asie Mineure un livre complet; je dirai seulement ce que j'ai vu, et dans l'ordre où je l'ai vu. C'est un simple journal de voyage que je vais transcrire ici.

Le 24 septembre 1862, à la chute du jour, je double la pointe du Sérail sur *l'Ajaccio*, aviso à vapeur, en station dans le Bosphore. M. de Vernouillet, secrétaire d'ambassade à Constantinople, attaché précédemment à la mission de Chine, et habitué de longue date aux explorations aventureuses, a bien voulu se joindre à moi pour visiter l'Asie Mineure.

Un domestique français et un drogman grec nous accompagnent; ce dernier doit remplir au besoin les fonctions de pourvoyeur et même de cuisinier. Nos bagages sont renfermés dans quatre cantines sur lesquelles sont roulés des lits de camp.

Nous avons négligé de nous munir de tentes. Nous devons chaque soir rencontrer quelque lieu habité, et le firman du sultan nous donne lieu de compter partout sur un bon accueil.

Cette pièce, comme spécimen du style de la chancellerie ottomane et des coutumes orientales, mérite d'être reproduite ici.

En tête est le *thougra* impérial, ce signe vénéré, dont les lignes, contournées en arabesques bizarres, représentent dit-on l'empreinte des cinq doigts que les premiers sultans apposaient au bas des actes, et que Mahomet II imprima, tout humides de sang, sur l'une des colonnes de Sainte-Sophie.

Ces arabesques encadrent le nom du souverain :

LE SULTAN FILS DE SULTAN
ABDUL AZIZ KHAN
FILS DE SULTAN MAHMOUD KHAN

« Gloire aux oulémas, érudits, cadis et muftis des districts qui se rencontrent sur la route de Brousse à Kioutaiah et à Smyrne (que le Très-Haut augmente leur science!).

« Gloire à leurs semblables et à leurs égaux, mudirs des districts et membres des medjlis (que leur autorité s'affermisse!).

« A la réception de ce signe élevé et impérial, sachez que :

« Il a été annoncé que M. le comte de Moustier, l'un des *beïzadés*[1] du glorieux pays de France, et M. de Vernouillet, l'un des secrétaires de l'ambassade, désiraient se rendre pour se distraire de Constantinople à Brousse, à Kioutaiah, Smyrne et dans les environs.

« En conséquence, vous, cadis, muftis et autres susnommés, quand les beïzadés de Moustier et de Vernouillet entreront sur le territoire de qui que ce soit d'entre vous, vous aurez pour eux tous les égards qui leur sont dus, vous leur ferez donner tout ce qui leur sera nécessaire pour leur nourriture, et préparer les chevaux dont ils auront besoin.

« Et, les faisant accompagner par le nombre nécessaire de zaptiés, vous veillerez à ce qu'ils voyagent en toute sécurité, et vous mettrez tous vos soins à ce qu'ils ne soient troublés ou dérangés en quoi que ce soit.

« C'est à cet effet que ce firman est émané; agissez

1. Titre de courtoisie, qui signifie proprement : « Issu d'une famille de Beys. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

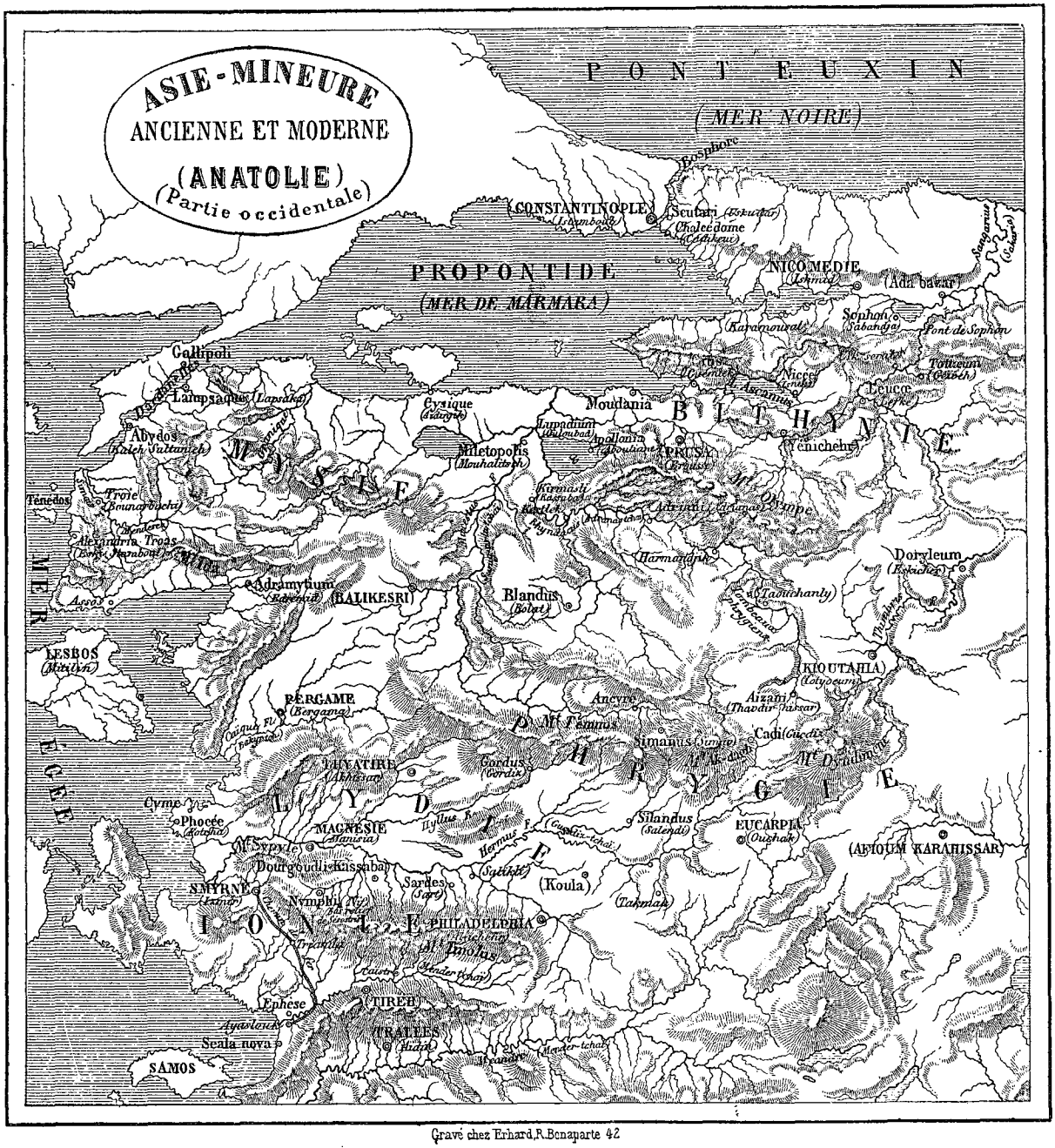
donc en conséquence, sachez-le et ajoutez foi en ce noble signe.

« Écrit dans la dernière décade du mois de *Rebi ul evvel* 1279 (septembre 1862).

« A Constantinople la bien gardée. »

Le 25, au lever du soleil, nous naviguons dans le Golfe de Nicomédie, l'*Astacus sinus* des anciens. Comme le Bosphore, il est encadré de collines boisées sur lesquelles s'étageaient autrefois les villas des patriciens de Bysance; on n'y aperçoit aujourd'hui que de rares villages sans importance, mais dont les noms furent célèbres jadis.

A l'entrée du golfe, en face de Constantinople, est Kadi-Keuï (l'ancienne Chalcédoine), mêlée à toutes les



Gravé chez Erhard,R.Bonaparte 42

guerres de l'antiquité, assiégée par Pharnabase, par Alcibiade, par Mithridate; elle était florissante sous les successeurs de Constantin.

C'est là que Rufin, cet indigne ministre des empereurs Théodose et Arcadius, avait établi sa résidence dans une villa si magnifique et si vaste qu'on l'appelait Rufinopolis. Le quatrième concile général s'y assembla pour condamner Eutichès (451). Les monuments de l'ancienne Chalcédoine ont tous disparu; leurs débris, transportés à Constantinople, ont fourni des matériaux pour la grande mosquée de Soliman.

Sur la même rive, se montrent successivement : — Guébisé, l'ancienne Lybissa, où Annibal eut recours au poison pour ne pas tomber entre les mains des Romains. Pline dit qu'il y a visité son tombeau; sans doute le tumulus gazonné qu'on voit encore aujourd'hui; — Hé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

réké (Ancyron), toute voisine de Nicomédie ; Constantin y avait une villa, et c'est là qu'il rendit le dernier soupir.

A huit heures du matin, nous jetons l'ancre en face de Nicomédie (Izmid).

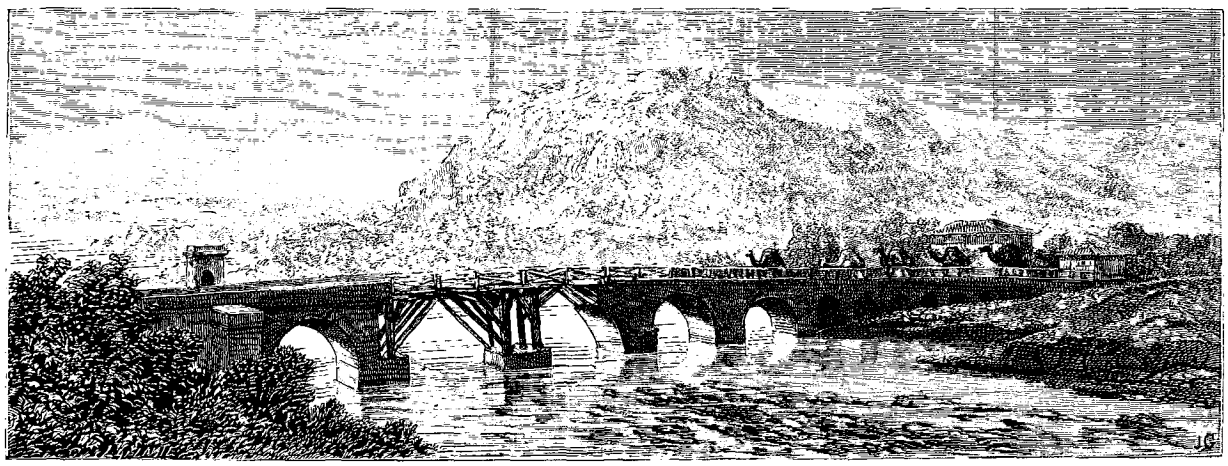
La ville présente un aspect gracieux; elle couvre les flancs d'une colline; des masses de verdure, des coupoles, des minarets se montrent çà et là parmi les groupes de maisons.

A mi-côte, est le kiosque du sultan, construction récente et sans importance; il ne rappelle en aucune façon ni le palais de Dioclétien incendié l'année même où l'empereur signa l'édit de persécution contre les chrétiens, ni celui qui fut édifié au dix-septième siècle par Mourad IV et dont les derniers vestiges ont disparu. Près de là, se trouvent les chantiers de la marine. Durant des siècles ils ont produit ces flottes vaillantes que la chrétienté redoutait. Les temps ont bien changé, ils ne recèlent plus aucun danger pour l'Europe; et d'ailleurs, aujourd'hui, l'armement des principaux navires a lieu à Constantinople. Cependant Nicomédie fournit encore son contingent; nous avons en face de nous une frégate en construction. Le sultan qui, depuis le commencement de son règne, témoigne d'un vif intérêt pour l'armée et la marine, doit venir la visiter dans peu de jours.

De l'ancienne Nicomédie, capitale de la Bithynie, fondée par Nicomède I à la fin du quatrième siècle avant notre ère, embellie par Pline le Jeune, préteur pour l'empereur Trajan, et par Dioclétien qui, après y avoir proscrit les chrétiens, y résigna la dignité impériale (305), il ne reste rien que des débris de murailles ou d'égouts à peine dignes de l'attention du voyageur.

Nicomédie est aujourd'hui le chef-lieu du Kodja-Ili[1]; on peut y compter de quinze à vingt mille habitants, et les chrétiens, grecs ou arméniens, forment à peu près le sixième de cette population.

Les formalités de douane et de santé nous retiennent sur *l'Ajaccio* jusqu'après déjeuner, et, vers onze heures seulement, nous descendons à terre. Nous y trouvons le *kaïmakam* établi sous la tente pendant que l'on reconstruit son *konak*[2]. Il est entouré des membres du medjlis



Kemer-Kupru, pont sur le Sangarius entre Sabandja et Gheïveh (voy. p. 233).

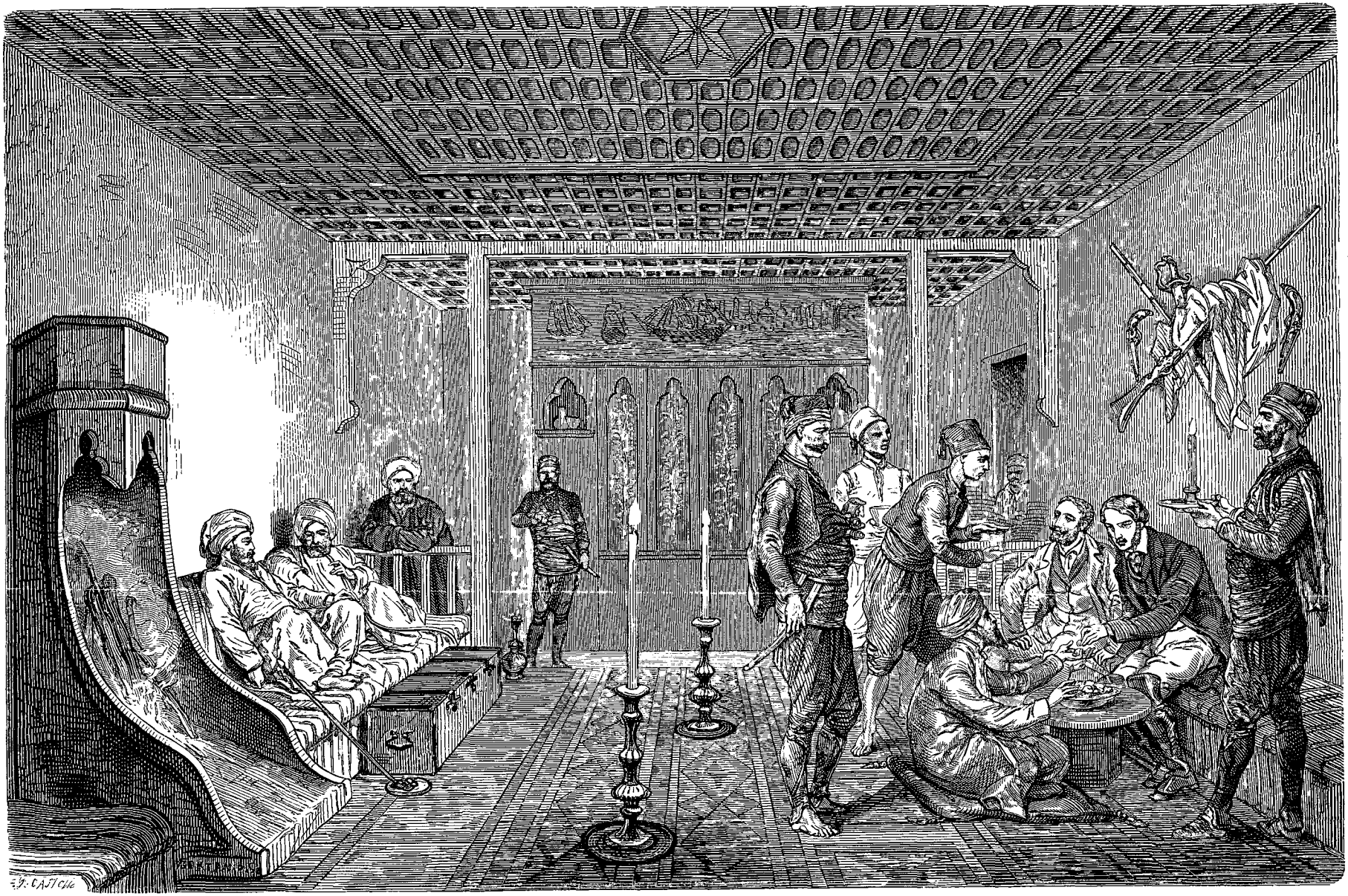
et nous fait un gracieux accueil. Les *tchibouks*, le café, les politesses d'usage, la conversation, que nous mettons à profit pour recueillir des renseignements et arrêter notre itinéraire, remplissent une heure pendant laquelle les *zaptiés*, désignés par le *kaïmakam* pour nous escorter, nous font préparer des chevaux de poste[3].

1. Les divisions territoriales de l'empire ottoman, anciennes déjà, mais régularisées et uniformisées par le Tanzimat, consistent en :
1° *Eyalets* (gouvernements), à la tête desquels est un *vali* ou *mutésarrif*. Les étrangers donnent habituellement au gouverneur d'une grande circonscription le nom de *pacha;* mais ce titre, aujourd'hui, tout en marquant le rang hiérarchique de celui qui l'a reçu, ne se rapporte à aucune fonction spéciale.
2° *Sandjaks* ou *livas* (provinces), administrés par un *kaïmakam*.
3° *Kazas* (districts), que dirige un *mudir*.
4° *Nahiyès* (communes), à la tête desquelles est le *mouktar*.
Chacun de ces magistrats est assisté par un *medjlis*, conseil composé des principaux fonctionnaires et des notables de la circonscription. Les communions chrétiennes et les juifs y sont représentés par les évêques, les rabbins, ou par leurs délégués. Les attributions de ces conseils consistent principalement dans la répartition de l'impôt; ils siégent aussi dans certains cas comme tribunaux.

2. *Hôtel.* A Constantinople on donne ce nom aux habitations particulières des principaux fonctionnaires; dans les villes de province il désigne la résidence officielle du premier magistrat; dans les villages, la maison commune.

3. L'organisation des postes, dans l'Asie Mineure, date du temps de la domination persane; les empereurs romains l'avaient perfectionnée; on trouve dans leurs codes plusieurs lois relatives à ce service. Les stations de postes étaient alors pourvues de chars à deux et à quatre roues; on voit, dans les lettres de Pline, qu'il fit en voiture une partie de son voyage d'Éphèse à Nicomédie.
Les routes, fort négligées au temps du Bas-Empire, peu entretenues par les premiers sultans, n'existent plus aujourd'hui; on ne rencontre que des sentiers, et les transports se font tous à dos de cheval et de chameau.
Les voyageurs qui ne sont point pressés font bien d'user de leurs propres montures. Dans les grands centres de population, il y a des loueurs (*katerdjis*) avec lesquels on peut faire marché pour un ou plusieurs jours.
Quant aux stations de poste, il en existe sur les principales lignes de communication, espacées entre elles de 25 à 30 kilomètres. Les chevaux qu'on y entretient sont réservés pour les services publics, spécialement pour porter les courriers (*tatars*); mais, ainsi que l'avaient réglé les empereurs romains, les particuliers munis d'un permis (*bouyouroulди*) peuvent aussi en faire usage. Le tarif de la poste est de cinq piastres autour de la capitale, et de trois piastres et demie (environ soixante-quinze centimes) dans le reste de l'empire, par heure et par cheval. Les heures ne sont point calculées d'après le temps réellement employé pour se transporter d'un point à un autre, mais en raison de celui qui est nécessaire à un chameau de caravane pour parcourir le même espace.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le diner. — Intérieur du konak d'Ak-Séraï (voy. p. 234).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A midi, nous sommes en selle et, les derniers *téménas*[1] échangés avec les autorités de Nicomédie, notre petite troupe sort de la ville.

Les deux *zaptiés* qui formaient notre escorte étaient, comme la plupart de leurs confrères, des gens de fort bonne mine, je veux dire solidement bâtis, d'une physionomie martiale, fièrement campés sur leurs chevaux, vêtus et armés avec recherche.

Les *zaptiés* remplissent en Turquie le rôle de nos gendarmes; mais on suppose facilement que si le but général de leur organisation est le même, protection des personnes et maintien de l'ordre public, il n'y a, quant aux détails, aucune assimilation possible. Ils ne sont pas astreints à l'uniforme; leur costume est celui du cavalier turc, si ce n'est qu'ils remplacent le vieux turban national par le fez d'ordonnance; la couleur des vêtements, le dessin des broderies, le choix des armes de toute forme et de toute taille qui sont plantées dans leur ceinture rouge comme des épingles sur une pelotte, dépendent de la fantaisie de chacun.

La condition du *zaptié* est en parfaite harmonie avec les goûts favoris de l'Osmanli : caracoler sur un bon cheval, étaler des armes brillantes, errer par monts et par vaux en fumant le *tchibouk;* se faire servir dans chaque village du café et parfois une poule et du *pilav;* c'est un genre de vie fort apprécié en Turquie. Aussi chaque bourg, résidence d'un mudir, a-t-il ses *zaptiés* qui se fournissent de chevaux, s'équipent, pourvoient à leur entretien, moyennant une solde de 65 piastres (15 fr.) par mois[2], m'a-t-on assuré.

Malgré leur sobriété et le bon marché de toutes choses, de pareils appointements ne pourraient leur suffire s'ils n'y ajoutaient quelques profits, par exemple des gratifications accordées par les voyageurs qu'ils escortent. Ces gratifications montent très-haut lorsqu'il s'agit d'un *raya*, porteur de valeurs, et qui réclame la protection des *zaptiés* sans avoir le droit de les requérir; il leur donne alors, en un jour, plus que le gouvernement dans tout le mois. Il est rare aussi qu'ils partent à jeun d'un village où ils ont fait halte; et souvent, au *konak*, les restes de la table du *kaïmakam* ou du *mudir* suffisent à leurs repas. Les profits vont-ils au delà? Existe-t-il entre les brigands et eux de secrètes intelligences, comme de mauvaises langues nous l'ont parfois laissé entendre? J'aime à me persuader le contraire et à penser que si cela s'est vu, ç'a été à titre d'exception. Ils peuvent bien éviter la rencontre des bandes qu'ils seraient impuissants à disperser, ils peuvent fermer les yeux sur les méfaits de quelques petits tyrans, peu scrupuleux dans leurs rapports avec des voisins *rayas;* mais plusieurs, tout récemment, se sont fait tuer en défendant des convois dont ils avaient la garde, et lorsqu'un voyageur s'est confié à eux, il a raison, je le crois, de compter, sinon sur une complète sécurité, du moins sur leur loyauté. Je n'ai pas le souvenir de les avoir vus brutaliser ou rançonner les gens de la campagne, et ceux à qui nous avons eu affaire se sont toujours montrés honnêtes, alertes, pleins de soins et d'attentions à notre égard.

D'Izmid à Sabandja la distance est de trente kilomètres; nous mettons six heures à la franchir. La route, large d'environ quatre mètres, pavée de pierres plates ou rondes, est tellement dégradée que les chevaux ne peuvent y marcher; il faut presque constamment se tenir dans les sentiers latéraux devenus, à la suite de quelques jours de pluie, de véritables fondrières. La chaussée d'ailleurs est rompue et disparaît sur plus d'un point.

C'est l'ancienne voie romaine qui traversait l'Asie Mineure du nord-ouest au sud-est jusqu'aux confins de la Syrie, l'artère principale d'où rayonnent encore aujourd'hui les différentes lignes qui relient le golfe Persique au Bosphore, les grandes villes de l'Arménie, de la Mésopotamie, de l'Anatolie à la capitale de l'empire. Les premiers sultans l'ont sans doute entretenue, mais elle est tombée depuis longtemps dans un état de complet abandon, partageant en cela le sort qu'ont éprouvé, en Turquie, tous les ouvrages du même genre.

Nous rencontrons, tantôt des attelages de bœufs épuisant leurs forces à tirer hors des bourbiers deux ou trois paires de roues sur lesquelles sont assujettis d'énormes troncs d'arbres; tantôt des convois de chameaux, les uns en marche, les autres se préparant à bivaquer dans quelque clairière.

Les taillis qui bordent la route, étouffés sous les lianes et les vignes sauvages, offrent à l'œil une série de buissons épais, mêlés de pelouses sur lesquelles se dressent d'énormes platanes. La tige de ces arbres est mutilée, le plus souvent, à quelques toises du sol, ce qui nuit à la beauté de leurs proportions. A sa base, le tronc présente ordinairement une excavation servant aux chameliers de guérite et de cheminée.

Notre marche n'est interrompue que par un repos de quelques instants devant un *derbend*[1] situé dans les bois, à l'ombre de grands platanes, et nous entrons, vers six heures et demie, à la nuit presque close, dans le bourg de Sabandja. Les rues, comme dans la plupart des villes turques, y sont fort étroites et pour ainsi dire recouvertes par la saillie que forment les toits des maisons. Nous le traversons dans toute sa longueur pour gagner à l'autre extrémité un bâtiment isolé, perdu au milieu des arbres, et qu'on nous dit être un *khan* nouvellement construit

1. Les *téménas* sont les saluts. Il y en a de plusieurs degrés : le *téména humble* exige que l'on se courbe à demi et que, de la main, on fasse le geste de ramasser de la poussière aux pieds de celui qu'on salue et de la verser sur son front; pour le *téména respectueux*, on porte la main au cœur, à la bouche et au front. La main portée seulement au cœur ou au front constitue le *téména familier*. Généralement, en Orient, le supérieur salue le premier son inférieur; celui-ci attend ce signal pour être certain que ses politesses ne seront point importunes. Les étrangers, faute d'être au courant de cet usage, sont tentés de taxer de grossièreté ce qui, au fond, n'est qu'un raffinement d'humilité (voy. t. VIII, p. 150).

2. Les appointements d'un *mudir* sont de 300 piastres (75 francs) par mois.

1. Ce mot veut dire proprement défilé; il sert aussi à désigner de petits bâtiments, moitié corps de garde, moitié cafés, répandus sur les lignes que suivent les courriers et les caravanes, pour servir de stations aux *zaptiés* et d'abri aux voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour héberger les étrangers. Il y a peu de villes en Turquie, et même de gros bourgs, qui ne possèdent un établissement semblable. C'est une œuvre pie que de pourvoir à leur fondation, et la charité privée en fait le plus souvent les frais.

Le khan ne contient ordinairement aucun meuble, n'offre aucune ressource pour la subsistance du voyageur. On le lui ouvre, et il s'y installe et s'y nourrit comme il l'entend. Celui de Sabandja est encore dans toute sa fraîcheur; par une heureuse exception, nous y trouvons deux salles entourées de nattes et de divans, et un *cavedji*[1], qui a eu le bon esprit de s'établir au rez-de-chaussée, nous fournit, en prenant son temps, une omelette et une poule au riz. Notre première journée se termine ainsi dans de fort bonnes conditions.

Le *mudir* de Sabandja est absent, mais son *vékil*[2] nous rend visite, et nous promet de bons chevaux et deux *zaptiés*, pour le lendemain à six heures. Ils ne sont pas toutefois, avant sept heures, dans la cour du caravansérail.

II

Le lac de Sabandja. — Le pont de Sophon. — Ada-Bazar. — Le fleuve Sangarius. — Kemer-Kupru.

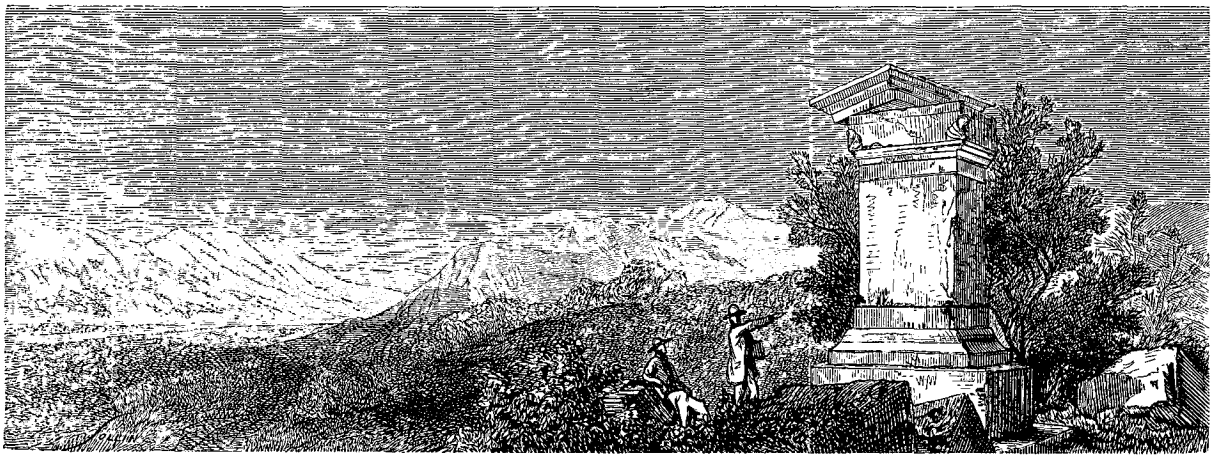
Nous traversons une partie de la petite ville, dont les cafés sont déjà pleins de ces oisifs qui tapissent les rues des villes turques, et, tirant vers le nord, nous gagnons le lac de Sabandja situé à quelques cents mètres du bourg.

Nous suivons la grève que de hautes falaises resserrent; il nous faut parfois entrer dans l'eau qui vient en baigner le pied.

Il fut question, du temps de Pline, comme on le voit dans sa correspondance avec l'empereur Trajan, d'ouvrir un canal entre le Sangarius et le golfe de Nicomédie, au moyen du lac de Sabandja qui les domine tous deux. Ce projet, après avoir sommeillé pendant sept ou huit siècles, sera repris un jour, il n'en faut pas douter.

A neuf heures et demie, nous sommes à l'entrée du pont de Sophon.

Il fut construit au milieu du sixième siècle par l'empereur Justinien sur le Sangarius qui depuis s'est frayé, à l'est, un autre passage. L'ancien lit n'est plus qu'un large marécage avec un filet d'eau courante. Les atterrissements, que tapisse une épaisse végétation, recouvrent le soubassement des arches et s'élèvent presque jusqu'à la naissance des voûtes; cette circonstance prive le monument d'une partie de sa grandeur, mais c'est encore un spectacle imposant que celui d'un édifice de cette importance perdu dans la solitude et à demi caché sous les vignes et les figuiers.



Mausolée antique près de Badjikeuï, entre Ak-Séraï et Nicée (voy. p. 235).

Un proverbe turc, que nous a cité le *kaïmakam*, dit : *Qui n'a pas vu le pont de Nahmet n'a rien vu.* Et, ce qu'en rapportent Procope et Constantin Porphyrogénète, prouve que l'admiration des Grecs du Bas-Empire ne le cédait en rien à celle des maîtres actuels du pays.

La longueur de ce viaduc est de plus de quatre cents mètres; il a douze arches en plein cintre, de diamètres différents, mais d'égale hauteur, et présente une surface horizontale pavée de larges dalles.

Un arc de triomphe, dont un voyageur[1] constatait, il y a vingt-cinq ans, l'existence à l'extrémité la plus rapprochée du lac, a complétement disparu; mais, du côté opposé, on voit toujours un monument en forme de demi-coupole ou de niche, à l'intersection des deux angles droits que la route décrit par rapport à l'axe du pont et dont les côtés se dirigent, l'un vers la mer Noire, l'autre vers le Taurus.

On remarque encore près de là, accolées à la face méridionale de l'une des arches, des constructions voûtées qui se dressent dans le lit même du fleuve; elles ont dû servir de base à un édifice, temple ou hôtellerie.

Nous laissons nos chevaux à l'ombre, sous la coupole bysantine, et, après avoir dessiné et photographié, nous nous y installons nous-mêmes, sur quelques débris de pilastres, pour prendre notre frugale collation.

Devant nous passent sans interruption de longues files

1. Cafetier.
2. Lieutenant, adjoint.

1. M. Texier, *l'Asie Mineure*, 1 vol. in-8, Didot, 1863. M. Texier est un des hommes qui connaissent le mieux et qui ont le mieux fait connaître l'Asie Mineure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de cavaliers, hommes et emmes, dont les costumes et les attitudes offrent une grande variété. Ce sont, nous dit-on, des Arméniens; ils vont en pèlerinage dans un village voisin.

Nous repartons à deux heures, par un sentier qui serpente au milieu de touffes de lentisques, et bientôt les minarets d'Ada-Bazar, ou Ada-Keuï, nous apparaissent au delà d'un joli vallon.

Ada-Bazar, situé sur la rive gauche du Sangarius, compte une population de 10 000 âmes, dont un tiers d'Arméniens et un millier de Grecs.

L'un de nos *zaptiés*, détaché en éclaireur, n'a pas trouvé le *mudir;* mais le *tchorbadji* grec (magistrat municipal chargé d'administrer la communauté chrétienne), vient au-devant de nous, et nous conduit chez un de ses coreligionnaires, bon négociant, qui nous installe dans une pièce garnie de divans.

Confitures, café, cigarettes (chez les Grecs elles remplacent le *tchibouk*) nous y sont offerts sans interruption; notre hôte nous témoigne, par des gestes animés, le désir qu'il a de nous être agréable; il se tient accroupi à nos pieds répétant sans cesse : « Que puis-je donc faire pour qu'ils soient contents? » Ses enfants, jeunes garçons à la physionomie vive et intelligente, arrivent avec tous les parents et amis qu'ils ont été chercher.

Nous demandons à visiter la ville; on nous mène à l'église grecque, grande pièce bariolée de mille couleurs. Une grille et un rideau cachent l'autel; les murailles disparaissent sous les images de saints, peintures plates rehaussées de paillettes d'or et de pierres fausses, dans ce style byzantin dont le type s'est conservé invariable jusqu'à nos jours, aussi bien en Russie qu'en Grèce et en Orient.

Dans la pièce principale du logis de notre hôte, se trouve l'une de ces images représentant Jérusalem, entre le ciel et l'enfer, avec une longue légende. Une lampe brûle à côté jour et nuit.

Nous allons voir ensuite la scierie à vapeur que vient de monter un négociant de Péra, protégé anglais,

Lac Ascanius ou de Nicée vu des murailles de la ville (voy. p. 235).

M. Raffaéli. Il nous en fait les honneurs avec beaucoup d'obligeance. Il fabrique pour l'Europe des crosses de fusil en bois de noyer. Cet arbre, dans le pays, est commun et atteint à une grosseur peu ordinaire. On n'y exploite, il est vrai, que des sujets séculaires venus sans doute à l'état sauvage. S'ils ont été plantés de main d'homme, ceux qui préparèrent cette richesse à leurs descendants sont restés depuis longtemps sans imitateurs; on ne rencontre pas de jeunes arbres. La veine finira donc par s'épuiser autour d'Ada-Bazar, et les transports sont trop difficiles pour qu'on aille s'en approvisionner au loin.

Cette industrie est très-lucrative; on m'en a déduit les bénéfices en des chiffres que je n'ose citer, tant ils m'ont paru fabuleux. Mais toute entreprise dans ce pays exige que l'on risque quelque chose du côté de la sécurité, et voilà pourquoi aucun commerce ne peut s'y épanouir complétement. Il y a quelques années, un négociant français était allé à une certaine distance d'Ada-Bazar surveiller l'exploitation de ses noyers; il fut massacré sous sa tente avec plusieurs de ses employés.

Les femmes grecques et arméniennes d'Ada-Bazar portent de larges pantalons et de petites vestes de couleur unie et très-voyante : bleu, rose, jaune. Elles sont coiffées d'un fez rouge qu'entoure un foulard roulé comme un turban; leurs cheveux pendent sur leurs épaules, et souvent au delà, en tresses fines et nombreuses, ornées de petits coquillages. Quelques-unes portent autour du cou et sur le front des parures composées de pièces d'or. Les bijoux des femmes tiennent lieu de caisse d'épargne chez les peuples primitifs.

Après un repas auquel notre hôte a donné tous ses soins, on étend sur le plancher des matelas et des couvertures, et le repos succède bientôt, dans cette maison hospitalière, à l'agitation que notre arrivée y a causée.

Le lendemain 27 septembre à six heures et demie, nous sommes en selle. Les chevaux sont bons, les *surudjis* et les *zaptiés* ne manquent pas d'activité, et nous marchons d'un meilleur pas que la veille.

Nous traversons tour à tour, en quittant Adar-Bazar, des landes désertes, puis un pays couvert de beaux vieux noyers; ils ombragent des pâturages et des terres culti-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vées; et bientôt nous voyons, éparses au milieu des groupes d'arbres et sur les bords d'un ruisseau, les maisons d'un village; nos *zaptiés* le nomment Kiré-Keuï; il y a, dans son aspect, quelque chose qui rappelle la Normandie.

Mais ce mirage qui reporte un instant notre pensée vers des contrées où l'homme sait imposer à la nature une physionomie de son choix, ce mirage s'évanouit presque aussitôt.

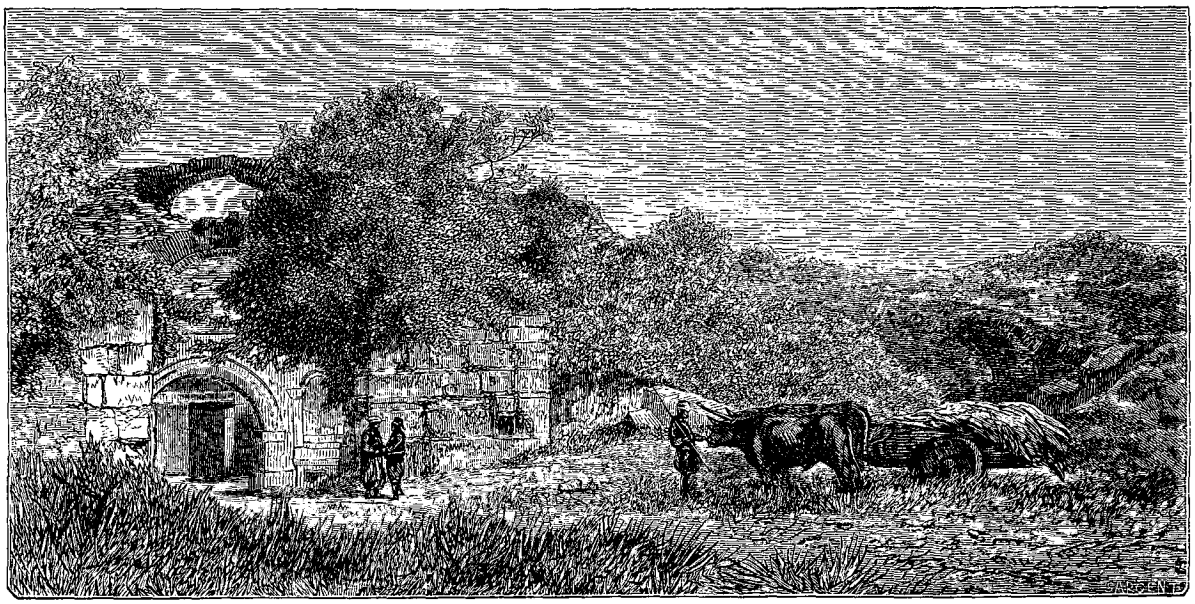
Une gorge profonde s'ouvre devant nous, et nous apercevons le Sangarius (Sakaria)[1] dont les eaux se précipitent tumultueusement, resserrées entre deux berges escarpées. Il débouche en cet endroit des montagnes, où il semble s'être frayé à grand'peine un passage entre les deux chaînes du Karmaly-Dagh et du Gok-Dagh.

Celle-ci, comme la plupart des terrains qui, autour de Nicomédie et de Sabandjah, dépassent le niveau des alluvions, se compose principalement de masses de grès rouge, et les sables dont le Sangarius se charge en passant, teignent ses eaux d'une couleur pourprée.

Nous descendons jusqu'au bord du fleuve et nous entrons dans un étroite vallée que dominent, de tous côtés, des cimes escarpées; elles sont couronnées de forêts où le pin se mêle aux essences feuillues. C'est un site très-pittoresque.

Le sentier que nous suivons est, le plus souvent, taillé en corniche dans le flanc du rocher et suspendu au-dessus du Sangarius. Deux cavaliers peuvent, à peine, y passer de front, et voilà qu'une caravane vient à notre rencontre. Il faut rétrograder pour trouver un terrain moins resserré, et nous garer pendant que, d'un pas indolent, défilent cent chameaux qui portent à Constantinople les produits d'Angora ou de Bagdad.

Après une heure de marche, le vallon s'élargit et nous arrivons à un pont en tête duquel se trouve un vaste caravansérail où nous mettons pied à terre pour le repos



Nicée (Isnik), porte de Constantinople (intérieur) (voy. p. 238).

de midi. Ce pont, connu sous le nom de Kemer-Kupru[2], est un beau travail de l'époque ottomane. Il n'a pas cependant l'ampleur de celui de Sophon.

Le sultan Bajazet I, vainqueur de l'Europe à Nicopolis, vaincu par les hordes mongoles à Ancyre, le construisit dans les dernières années du quatorzième siècle. Le temps où l'on pouvait traverser l'Asie Mineure en char, n'était déjà plus; le pont de Kemer, destiné seulement à des cavaliers, présente un tablier étroit et anguleux. Il se compose de quinze arches d'inégale grandeur et de forme ogivale. Deux de ces arches rompues, sans doute par suite d'un tremblement de terre, sont remplacées par des supports en bois assez gauchement en-

1. Le Sangarius est, par la longueur de son cours, le second fleuve de l'Asie Mineure; il présente un développement d'environ cent cinquante lieues; l'Halys en mesure plus de deux cent cinquante. Il ne semble pas pouvoir servir pour la navigation, bien que les anciens aient vanté l'abondance de ses eaux.

2. Kemer-Kupru (pont de l'Arche).

chevêtrés. Ce que le moyen âge a pu bâtir, le siècle présent, en Turquie, ne sait même pas le réparer.

Un petit monument construit sur un terre-plein, aux deux tiers de la longueur du pont, porte une inscription en l'honneur de Bajazet. Je vis des conducteurs de caravane s'y arrêter en passant, et se prosterner pour prier. D'autres vaquaient sur la rive à leurs devoirs religieux parmi leurs chameaux couchés dans une prairie.

Le caravansérail, où nos montures avaient été introduites, est un type curieux du genre. Il présente intérieurement une vaste écurie, d'environ quarante mètres de long, sur quinze de large, entourée d'auges où les chameaux reçoivent leurs rations. En arrière, et à la hauteur de ces auges, passe un corridor qu'une balustrade en sépare, et sur lequel s'ouvrent, de loin en loin, des niches de la dimension de petites alcôves, munies chacune, dans l'un des angles, d'un corps de che-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

minée; c'est là que s'installent les chameliers pour préparer leurs aliments et pour dormir.

III

Ak-Séraï. — Un dîner turc. — Danses aux flambeaux. — D'Ak-Séraï à Nicée. — Mausolée de Badji-Keuï.

Nous repartons à deux heures; les montagnes s'éloignent du fleuve, et le sol de la vallée, large dans cet endroit d'une lieue au moins, semble fertile et relativement bien cultivé; nous traversons des champs de coton, des vignes, des plantations de mûriers.

A notre gauche, de l'autre côté du fleuve, se montre la petite ville de Gheïveh que l'on croit être l'ancienne Tottœum, elle est célèbre aujourd'hui, de Nicomédie à Brousse, par l'excellence de ses melons et de ses fruits.

Enfin, à quatre heures, nos *zaptiés* nous montrent un bourg auquel la couleur sombre et l'air délabré de ses maisons, construites en terre battue, donnent un aspect sinistre, et qu'on appelle cependant *le château blanc*, *Ak-Séraï*, ou *Ak-Sara*, ou *Ak-Hissar*, car, en Turquie, il n'est pas de nom qui n'ait plusieurs formes.

Nous attendons dans la cour d'un Khan délabré qu'on ait prévenu les autorités de notre arrivée. Bientôt les *zaptiés* et les serviteurs du *mudir* viennent nous y prendre et nous conduisent au *konak*. Il se dresse au centre d'une place; c'est un vieil édifice construit en bois et plein d'originalité. Une grande galerie à jour occupe une partie du premier étage et sert de vestibule à la pièce principale. De longues barbes et de vastes turbans s'y laissent voir au-dessus de la balustrade; ce sont les notables qui nous attendent et nous examinent avec curiosité; les gens de service s'empressent autour de nous, pour tenir les chevaux et décharger nos bagages. Parmi les plus zélés, nous remarquons un nègre dont la cheville droite est reliée au cou par une grosse chaîne; nous demandons ce qu'il faut penser de cette livrée d'un genre nouveau; on nous répond qu'elle désigne un voleur; on sait du moins ainsi à qui l'on a affaire.

Mais nous voici dans la salle du conseil : un vieillard à la figure vénérable et aux manières distinguées, s'avance et nous invite avec beaucoup de courtoisie à prendre place sur le divan. C'est un des notables qui remplace le *mudir* parti pour Nicomédie, comme tous ceux de la province. Il tire notre firman du sac de toile où il est précieusement enfermé, et, après l'avoir porté à son front en signe de respect, il en donne lecture aux assistants; on nous présente alors les *tchibouks* et le café, et nous pouvons examiner à loisir le *sélamlik* [1] du *konak* d'Ak-Séraï. La décoration de cette pièce date d'un siècle au moins; c'est assez dire que le sentiment de l'art y a présidé.

Nous avons sur nos pères beaucoup d'avantages, mais ils excellaient sous le rapport du goût; leurs habitations, leurs costumes portaient l'empreinte d'une inspiration poétique qui semble ne leur avoir pas survécu. C'est un fait universel dont les résultats se montrent partout, en Turquie ou en Chine, aussi bien qu'en Europe. Chez nous on a le bon esprit, aujourd'hui, d'imiter les modèles que nous ont laissés nos ancêtres; mais, sur les rives du Bosphore, on n'en est pas encore là; nos goûts français d'il y a cinquante ans y dominent. Une commode de noyer et des fleurs artificielles dans des vases d'albâtre viennent chaque jour, à Constantinople, prendre, dans les maisons élégantes, la place des vieux meubles nationaux. Croirait-on que l'arbre en vogue pour l'instant est l'acacia-boule, ce végétal rabougri habitué des guinguettes de nos faubourgs? On arrive au vieux sérail par une avenue d'acacias-boules; les cyprès et les sycomores des anciens sultans semblent les regarder en pitié du haut des nuages où se perd leur cime.

Nous jouissions donc pleinement du plaisir de trouver dans un pauvre village, au milieu de ces maisons de terre, une pièce où tous les objets étaient disposés d'une manière harmonieuse, pittoresque et vraiment caractéristique.

Je ne la décrirai pas : les lecteurs ont sous les yeux un dessin qui en reproduit l'aspect (p. 229). Un bahut, décoré de paysages et d'arabesques, occupe le fond de la chambre, c'est un objet de luxe que nous avons rarement rencontré. La caisse, solidement ferrée, qui est posée à terre, près du divan, en face du maître de la maison, est habituellement le seul meuble qui garnisse le *sélamlik*. On y met l'argent, et les titres importants; quant aux papiers moins précieux, ils prennent place sous les coussins. Chez nous les archives d'une sous-préfecture occuperaient plus d'espace, mais l'administration turque n'est point paperassière. Souvent, le soir, quand nous enlevions ces oreillers pour en composer notre lit, nous mettions à découvert un monceau de missives auxquelles le lendemain nous rendions soigneusement leur abri protecteur.

Le personnel qui garnissait la grande salle du *konak* nous offrait en même temps un spectacle très-intéressant : *cadi*, *iman*, membres du *medjlis*, plongés dans leurs grandes robes de nuances diverses, immobiles et lançant en silence, à travers l'espace, la fumée, sortie des longs tuyaux de leurs *narguilés* ou de leurs *tchibouks*; *zaptiés* bariolés, se tenant rangés au delà d'une balustrade, dans la partie basse de la pièce, prêts à obéir au moindre signe; quelques-uns aidant au service sous la direction de l'intendant, que distinguent sa veste bleu de ciel et ses larges culottes de toile blanche; aussi alertes et adroits pour présenter la pipe et offrir le café, chez le *mudir*, que pour manier le *yatagan* en rase campagne. Nous nous croyions transportés, à quelques siècles en arrière, dans un de ces châteaux féodaux qu'aiment à peindre les romanciers.

Mais un grand bruit de voix, parti du dehors, nous appelle près des fenêtres; le soleil vient de se coucher, et l'horizon admirablement découpé nous montre des montagnes de saphir enchâssées dans un ciel de rubis;

1. C'est le nom que l'on donne, dans toute maison turque, à la pièce où se tiennent les hommes par opposition au *harem*, appartement des femmes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est un coup d'œil magique. La foule se presse sur la place que nous dominons; des torches, allumées subitement, l'inondent de lumière, et quelques jeunes garçons, vêtus de longues robes comme les *almées*, exécutent des danses de caractère au son de la flûte et du tambourin.

Cette réjouissance nous conduit jusqu'à l'heure du repas : on a placé sur le tapis, de distance en distance, de larges plateaux en cuir gaufré orné de clous dorés, qui reçoivent des flambeaux semblables aux chandeliers de nos cathédrales; un petit trépied est disposé dans un coin de la salle : il porte un plateau près duquel nous prenons place. Les serviteurs et les *zaptiés* y déposent un à un les plats qui doivent composer notre dîner. C'est une succession de mets alternativement salés et sucrés, chauds et froids : le *kébab*, mouton grillé, coupé en petits morceaux; les *dolmas*, boulettes de viande hachée, roulées dans des feuilles de vigne; les *beureks*, gâteaux feuilletés de différentes formes; le *kaïmak*, crème cuite, et le *yaourt*, lait caillé que l'on sert ordinairement à la surface d'un ragoût de viande; le *pilav*, riz à la graisse, le mets national des Turcs, réservé pour la fin du repas en guise de dessert. Le règne végétal est représenté par les aubergines et par des melons de taille colossale : le *cavoun* à chair blanche, qui est un fruit succulent, et le *carpouz* à chair rouge.

Le service est des moins compliqués; point d'assiettes, ni de fourchettes; chacun puise à même le plat, avec une petite cuiller de buis lorsqu'il s'agit d'un liquide, avec les doigts pour la viande et les pâtisseries. Quand le maître de la maison tombe sur un bon morceau, il le présente le plus gracieusement du monde à ses hôtes, qui le reçoivent de sa main et répondent par mille *témènas*.

Point de bouteilles, le Coran interdit l'usage du vin, pas même de carafes ni de verres sur le plateau. Un serviteur tient une coupe remplie d'eau qu'il couvre de sa main pour la garantir de la poussière, et, sur un signe, il la présente tour à tour à ceux des convives qui veulent se désaltérer. Un autre domestique porte un flambeau.

Le repas terminé, l'intendant circule avec une grande cuvette de métal au centre de laquelle un petit appendice supporte une boule de savon dure comme le marbre, et verse un peu d'eau sur les doigts de chacun.

Les membres du *medjlis*, y compris celui qui nous avait fait les honneurs du *konak*, s'étaient retirés pour regagner à temps leurs *harems*.

L'heure du repos étant venue, on étendit sur le plancher, pour chacun de nous, un large matelas et une épaisse couverture. C'est ainsi que le *sélamlik* du *konak* change successivement de destination : prétoire, salon, salle à manger, dortoir tour à tour. Cette combinaison économique est bien en rapport, il faut l'avouer, avec les habitudes indolentes des Turcs; il doit leur sembler doux de voir, sans bouger de place, tout ce qui est approprié aux besoins des diverses heures du jour surgir comme par enchantement dans le même lieu, sans qu'ils aient la peine d'aller, comme nous, le chercher sur des points différents.

Toutes nos soirées chez les *mudirs* se sont ressemblées à quelques circonstances près, et je n'aurai plus à revenir sur ces détails.

Le 28, à sept heures du matin, nous quittons le gracieux *konak* d'Ak-Séraï.

On nous a parlé, la veille, de vestiges antiques qui se remarquent sur la droite de notre chemin, non loin d'Ak-Séraï. En effet, au bout d'une heure et demie de marche à travers des champs plus ou moins bien cultivés, les *zaptiés* nous conduisent au petit village de Badji-Keuï, près duquel, parmi des débris de murailles, nous voyons se dresser un beau mausolée de trois mètres environ de hauteur, construit en gros blocs de pierre calcaire, et semblant appartenir à l'époque du Bas-Empire. Sur la face dirigée vers le Sangarius, est gravée une inscription grecque qui peut être interprétée ainsi[1] : « ..... a élevé ce monument tel qu'il est, ainsi que les constructions environnantes, pour demeurer inaliénables. »

Ce monument n'avait pas encore été remarqué que je sache.

Nous disons adieu à la belle vallée du Sangarius et commençons à gravir une pente abrupte toute semée de grosses roches. Les *zaptiés* arment leurs fusils et nous engagent à nous tenir sur nos gardes; ce passage est mal famé pour l'instant; quatre de leurs camarades qui escortaient un courrier, il y a six semaines, y ont été attaqués, et deux ont péri. Vers la même époque, un Français, attiré dans cette contrée par le commerce de la soie et voyageant seul avec son domestique, a été assassiné près d'ici, entre Nicée et Karamoussal. Peu d'endroits semblent mieux disposés pour un coup de main.

Nous atteignons cependant sans encombre le plateau boisé qui sépare la vallée du Sangarius de celle que baigne le lac Ascanius[2]. Une pente douce nous y conduit à travers un pays ombragé. Quelques champs cultivés annoncent bientôt le voisinage d'une ville : c'est l'antique Nicée; un fouillis de grands arbres la cache à nos regards, aucun bruit ne la révèle, et nous sommes au pied de ses murailles vénérables avant d'avoir pu nous préparer à cette apparition qui doit nous émouvoir profondément.

Il y a peu de ruines en Asie Mineure dont la vue, plus que celle des ruines de Nicée, soit capable de frapper vivement l'imagination. Les voyageurs ne les ont généralement pas assez vantées; si l'archéologue rencontre des monuments qui l'emportent au point de vue de l'intérêt architectural, rarement l'artiste trouvera des débris de cette importance encadrés dans un aussi charmant paysage; nulle part le poëte ne ressentira de plus mélancoliques impressions. On pourrait, le crayon en main, passer à Nicée des semaines délicieuses.

Les circonstances qui hâtaient notre marche ne nous permirent pas de savourer pleinement ces beautés; nous

1. La partie de l'architrave qui portait le premier mot, un nom propre sans doute, s'est détachée et a disparu.
2. Lac de Nicée; en turc, Isnik-gueul.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

y avons mis toutefois deux journées à profit pour recueillir une ample moisson de souvenirs impérissables.

IV

Nicée. — Le concile. — Les croisés. — Situation présente. — De Nicée à Yéni-Schéher.

Construite par Antigone, peu d'années après la mort d'Alexandre le Grand, Nicée devrait offrir à l'observateur quelques spécimens de l'art grec classique, si le temps, les tremblements de terre, l'invasion des Scythes et d'autres barbares, les ravages occasionnés par des siéges nombreux n'avaient pas entièrement détruit ses monuments primitifs. Il faut en rechercher les fragments incrustés dans les édifices plus modernes, spécialement dans les murs d'enceinte pour lesquels ils ont fourni de nombreux matériaux. Ici, un fût de colonne forme le linteau d'une poterne; là, un chapiteau corinthien est mis à découvert par un éboulement; plus loin, des portions entières du rempart sont revêtues de pierres tumulaires ou formées de blocs de marbre blanc, débris de pilastres et d'architraves.

Rome, et plus tard Byzance, ont, presque partout, recouvert d'une nouvelle couche de monuments, le sol conquis de l'Asie Mineure. Le théâtre de Nicée est contemporain de Pline le Jeune qui, dans ses lettres, donne à Trajan des détails sur la construction de cet édifice; c'est aujourd'hui une masse confuse de voûtes, de gradins de grosses pierres taillées, à travers lesquels se fait jour une végétation puissante; il est sur un point culminant d'où l'on domine le lac et une partie des ruines.

Deux des portes principales, celle de Stamboul et celle de Lefké sont accompagnées d'arcs de triomphe en marbre blanc, érigés du temps de l'empereur Adrien. Le premier se trouve reproduit ici d'après une photographie. Les travaux de défense dont on les a environnés au moyen âge, et l'exhaussement du terrain nuisent à la beauté de leurs proportions.

L'époque byzantine est représentée par des monuments

Nicée (Isnik) : porte de Lefké (extérieur).

plus nombreux. Il faut parler d'abord des murailles[1], aussi curieuses au point de vue de l'art des fortifications qu'intéressantes par le souvenir des grandes luttes dont elles furent témoins.

Elles subsistent presque sans lacunes, et présentent un développement de plus de quatre mille mètres. La construction primitive en doit remonter au quatrième siècle, mais elles ont subi des augmentations et modifications successives constatées par plusieurs inscriptions. Elles se composent d'une double enceinte, le *mœnium* et l'*agger*[2], celui-ci moins élevé que le premier, et sont flanquées en tout de deux cent quatre-vingt-trois tours, la plupart rondes, quelques-unes carrées.

Le béton qui constitue la masse de ces murailles, porte un revêtement en briques disposées horizontalement ou diversement inclinées, alternant parfois avec des assises de pierre de taille pour dessiner une mosaïque bizarre. Les créneaux qui les couronnaient ont presque entièrement disparu.

Le Bas-Empire a doté Nicée de plusieurs églises; l'une, qui aujourd'hui encore sert aux Grecs de cathédrale, semble dater du douzième siècle; elle est décorée de peintures intéressantes; l'autre (*Aghia-Sophia*) a perdu sa coupole et ses voûtes, mais elle présente un aspect imposant et laisse voir quelques débris de mosaïques à travers les rameaux des figuiers qui l'ont envahie.

Quelques auteurs ont voulu y chercher le lieu où siégèrent les pères du premier concile; cette supposition pourrait être vraisemblable à l'égard du second concile de Nicée (788); mais l'on sait que la première de ces assemblées tint ses séances dans le palais impérial dont il ne subsiste aucun vestige, et l'église d'Aghia-Sophia offre d'ailleurs des caractères architecturaux qui ne permettent point d'en faire remonter l'origine au delà du sixième siècle, comme l'a fort bien établi M. Texier; c'est à Justinien qu'il en faut attribuer la construction.

Les sultans n'ont pas apporté moins de soin que les empereurs à la décoration de Nicée. Les Seljoucides d'Iconium y avaient introduit ce style charmant mélangé

1. M. Texier en a fourni une description très-exacte et très-détaillée.

2. La vue du lac, que j'ai prise du sommet de l'une des tours qui flanquent la porte de Stamboul, rendra cette disposition plus facile à saisir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Paysan turc. Chef de caravane de la partie orientale de l'Anatolie. Zeibeks du Tmolus. Propriétaire turc. Zaptiés. Derviche mendiant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'éléments indiens, persans, byzantins, qu'on nomme vulgairement style arabe. Les premiers princes de la famille d'Osman eurent le bon goût d'en respecter les traditions, et l'on croit à un reflet de Bagdad, quand, après avoir franchi la porte de Lefké, on voit tout d'un coup briller au-dessus des masses sombres que présentent les autres ruines, le minaret de fayence émaillée de la *Yéchil-Djami*[1], où les nuances les plus vives, rouges, vertes, bleues, rivalisent de fraicheur et d'éclat.

Cette mosquée est un vrai bijou; les balustrades qui ferment le portique, les arabesques gravées dans le marbre blanc de la façade, peuvent soutenir la comparaison avec les créations les plus gracieuses du génie des Maures d'Espagne. On gémit en voyant l'état d'abandon où est tombé ce délicieux monument.

La *Yéchil-Djami*, toutefois, est encore affectée au culte; elle dépend d'un *médressé*[2] où une douzaine de *softas*[3] sont entretenus. Ces pauvres jeunes gens occupent une série de petites cellules rangées en fer à cheval autour d'un verger dont la mosquée forme le quatrième côté, et s'y livrent à l'étude du Coran avec toutes les apparences d'une profonde mélancolie.

Près de là sont les ruines d'un vaste et bel édifice surmonté de plusieurs coupoles et construit en pierres et briques; il contenait des bains.

On sait que les musulmans attachent une grande importance aux établissements de cette nature, et ne croient pas pouvoir y déployer trop de luxe. Une inscription, placée au fond du portique qui précède ces bains, nomme leur fondatrice, Nilufer fille du sultan Mourad fils d'Orkan; elle est datée de l'an 790 de l'hégire (1388).

La *Yéchil-Djami* porte aussi, gravé sur sa façade, le nom de celui qui l'a fait construire, c'est le fameux vizir Khayr-Eddin, le vainqueur de Salonique; elle est de dix ans plus ancienne que les bains.

Du milieu de ces débris d'édifices païens, chrétiens, musulmans où abondent les contrastes, surgissent encore les arcades ogivales, les balustrades, les minarets de quelques anciens *imarets*[4] ou mosquées. Vouloir les décrire serait tomber dans les redites; mais cette richesse de détails fait la grandeur d'ensemble du tableau que présentent les ruines de Nicée. Après l'avoir contemplé, on éprouve le besoin de feuilleter ce que les historiens ont écrit sur cette cité.

Ses grandeurs et ses infortunes, avant le quatrième siècle, ne la distinguent point de tant d'autres villes dont les princes, issus des généraux d'Alexandre, se sont si longtemps disputé la possession, et que les Romains leur ont enlevées plus tard, inaugurant pour elles, comme pour tous leurs municipes, une ère de prospérité qui n'a pas de retentissement dans l'histoire.

Nicée arrive à être hors de pair, lorsque Constantin, voulant mettre fin à la scission profonde produite au sein de l'Église et de l'empire par les menées d'Arius, la désigne « à tous les évêques de la terre habitable » suivant les expressions d'Eusèbe, pour y tenir les premières grandes assises de la chrétienté.

L'empereur pourvut aux frais de voyage de tous les prélats, mettant à leur disposition des voitures et des mulets pour eux et pour leur suite.

Vers le milieu de juin de l'année 325, plus de trois cents évêques étaient réunis à Nicée. Là se rencontrèrent ces confesseurs, débris des saintes phalanges qui avaient affronté les persécutions, et dont les noms glorieux étaient depuis longtemps prononcés avec respect d'un bout à l'autre de l'empire. Leurs collègues et le peuple se pressaient, pleins d'émotion, à leur rencontre. A côté d'eux une génération de docteurs apporta au concile les lumières des sciences sacrées : Osius de Cordoue, délégué du pape Sylvestre, et le grand Athanase, bien jeune encore, y brillaient au premier rang.

L'empereur arriva au commencement de juillet et présida, le lendemain, la première séance du concile, revêtu d'une robe de pourpre toute étincelante de pierreries, et assis sur un siége d'or peu élevé.

Son historien, Eusèbe, évêque de Nicomédie, fut chargé de le complimenter; il nous a conservé le discours que prononça l'empereur :

« Lorsque, par le concours et le consentement du Tout-Puissant, j'eus triomphé de mes ennemis, dit-il, je pensais qu'il ne me restait plus qu'à louer Dieu et à me réjouir avec ceux qu'il avait délivrés par ma main. Mais aussitôt que j'ai appris la division survenue parmi vous, j'ai jugé que c'était une affaire pressante qu'il ne fallait pas négliger, et, désirant apporter aussi remède à ce nouveau mal, je vous ai convoqués tous sans délai : c'est une grande joie pour moi que d'assister à votre réunion.... Ne tardez donc pas, ô mes amis, ô ministres de Dieu, ô serviteurs d'un maître et d'un sauveur commun, ne tardez pas à faire disparaître toute racine de discorde.... »

Arius fut entendu plusieurs fois pendant le cours des conférences, qui durèrent l'espace de six semaines. Elles aboutirent à la rédaction d'une solennelle déclaration que signèrent tous les évêques, deux exceptés, et dont les termes résumés dans une formule simple, puis complétés au siècle suivant par le concile de Constantinople, constituent le symbole qui, depuis lors, fait partie des chants de l'office divin.

Les pères, avant de se séparer, réglèrent encore dans vingt canons divers points de foi et de discipline, entre autres la fixation du jour où devait être célébrée la fête de Pâques.

Constantin voulut que la clôture du concile coïncidât avec la célébration du vingtième anniversaire de son avénement au trône impérial; il invita tous les évêques à un grand repas pendant lequel on le vit plusieurs fois se lever pour aller baiser les saintes cicatrices des confesseurs, et donna à cette occasion des fêtes si splendides, qu'au dire d'Eusèbe, elles tenaient plus de l'idéal que de la réalité.

1. Mosquée verte.
2. École religieuse.
3. Étudiants.
4. Hospice ou plutôt cuisine publique où on distribue des rations aux écoliers et aux indigents.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A quatre siècles de là, Nicée reçut encore dans ses murs trois cent soixante-dix-sept évêques, la plupart appartenant à l'Église d'Orient, et les légats du pape Adrien, pour régler un différend qui n'avait pas moins agité le monde que les discussions soulevées par l'arianisme. Ce concile, le septième œcuménique, définit la doctrine de l'Église relativement au culte des images.

Mais à ces souvenirs de grandeur paisible viennent se mêler, pour la cité dont nous visitons les ruines, le retentissement de luttes terribles. Ce sont d'abord les premières incursions des kalifes arabes, dont les efforts se brisent contre ses murailles; puis, à la fin du onzième siècle, l'agression victorieuse des Turcs Seljoucides qui l'enlevent aux empereurs de Byzance, pour en faire la place d'armes d'où ils étendent leurs conquêtes jusqu'aux rivages de la Propontide.

Bientôt vont paraître les guerriers de l'Occident, des peuples entiers s'ébranlant pour délivrer le tombeau du Christ et tarir dans sa source le flot envahissant de l'islamisme. Soixante ans avant que la guerre sainte ne soit prêchée, un des hauts barons du royaume de France, le duc de Normandie, Robert le Diable, veut couronner sa vie agitée par le pèlerinage de Jérusalem. Il revient à travers l'Asie Mineure, et trouve à Nicée une mort entourée de circonstances mystérieuses.

Les premiers croisés, bandes indisciplinées que guident Pierre l'Ermite et Gauthier Sans-Avoir, viennent, en 1096, au nombre de trois cent mille, débarquer à Guemlek, l'ancienne Cius, que les historiens contemporains appellent Civitot. C'est le point où le lac Ascanius décharge dans la mer le trop-plein de ses eaux. Ils s'avancent vers Nicée; le sultan les rencontre sur la rive droite du lac, près du village moderne de Bazardjyk, et en fait un horrible carnage.

La grande armée commandée par Godefroi de Bouillon, Bohémond, prince de Tarente et son neveu Tancrède, le duc de Normandie, les comtes de Vermandois, de Flandres, de Blois et de Toulouse, cinq cent mille fantassins et cent mille cavaliers appartenant à dix-neuf nations de langues différentes, arrive devant Nicée l'année suivante (1097).

Elle n'avait pas rencontré d'ennemis depuis Nicomédie. Longeant la côte, puis franchissant la chaîne de l'Arganthon (Katerli-Dagh), elle traversa à grand'peine un pays, dit le chroniqueur[1], *tout à fait impraticable par les obstacles que présentaient les sommets des montagnes et le creux des vallées.* Quatre mille hommes armés de haches avaient précédé l'armée pour lui frayer un passage qu'ils marquaient en plantant des croix de loin en loin.

Au commencement du mois de mai, les croisés établirent leurs tentes dans la vallée où est située Nicée. La première, mais non la moins terrible des luttes qui marquèrent cette héroïque expédition, allait s'engager aussitôt.

Non loin de là, sous les murailles illustres de Troie, il ne s'était pas jadis accompli en dix ans plus d'exploits que Nicée n'en vit se produire pendant les sept semaines que dura le siége.

Je résiste avec peine au désir de transcrire les relations que nous en ont laissées les historiens contemporains : Albert d'Aix, Guibert de Nogent, Robert le Moine, Guillaume de Tyr. Quand on visite Nicée ou que l'on s'y transporte simplement par l'imagination, il faut la voir à travers ce prisme des souvenirs, faire revivre sur chacun des points de son territoire les scènes émouvantes si bien racontées par nos vieux annalistes.

Ici, le combat sanglant que le sultan Soliman-Kilig-Arslan, sorti des défilés de l'Olympe, d'où il épiait les mouvements des assiégeants, livra au comte de Toulouse, au moment où il installait ses tentes en face de la porte du midi[1]; les musulmans y perdirent quatre mille des leurs et regagnèrent les montagnes en désordre. Le plus chevaleresque des croisés, Tancrède, dont le chantre de la *Jérusalem délivrée* a trop dénaturé la véritable physionomie, fit, dans cette journée, des prodiges de valeur[2];

Là, Godefroi de Bouillon, s'avançant lui-même au pied des murailles, saisissant une fronde et, comme David, envoyant la mort à un Sarrasin d'une stature colossale qui, du haut des remparts, insultait les assiégeants[3];

De tous côtés, des balistes, des tours en charpente serrant de près, heurtant, ébranlant les murailles qui se relèvent aussitôt; portant à la hauteur des créneaux d'intrépides combattants, puis s'écroulant, le plus souvent, consumées par des matières inflammables, écrasées sous le poids des rochers que les soldats de Soliman font pleuvoir sans relâche; jusqu'au jour où un ingénieur lombard construit un abri capable de résister à toutes les atteintes, sape le mur par sa base et pratique une brèche qui enlève aux assiégés l'espoir de résister plus longtemps.

En même temps les croisés, grâce à des efforts surhumains, ont, en une nuit, fait franchir par terre l'espace de plusieurs milles à de grosses barques, et les ont transportées du port de Civitot jusqu'au lac de Nicée; le matin les habitants de la ville se sont vus bloqués par cette flottille du côté où leurs communications avec le dehors étaient restées libres jusque-là, et la princesse, femme de Soliman, fuyant dans un canot, est tombée entre les mains de leurs ennemis. Ils n'ont plus d'autre ressource que de capituler. Mais alors, comme cela s'est vu plus d'une fois dans l'histoire, ce que le courage a su conquérir la ruse le détourne à son profit.

L'empereur Alexis avait envoyé un faible détachement de Grecs auxiliaires à Godefroi de Bouillon, moins sans doute pour le seconder que pour saisir quelques occasions de servir sa propre politique.

Le chef de cette troupe, appelé Butumitès par les Grecs, et que les historiens des croisades nomment Tatin[4], pénétra secrètement dans la place et persuada aux habi-

1. Robert le Moine.

1. Aujourd'hui la porte de Yeni-Scher.
2. Raoul de Caen : *Faits et gestes du prince Tancrède.*
3. Guillaume de Tyr : *Histoire des faits et gestes dans les régions d'outre-mer.*
4. « .... Tatin est à leur tête; Tatin, le seul des princes grecs qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tants qu'Alexis serait pour eux un maître plus clément que le chef des croisés. Ceux-ci ne virent pas sans indignation l'étendard de Byzance flotter sur les murailles de Nicée; mais ils étaient liés par d'imprudents serments, ils brûlaient de voler à d'autres conquêtes; levant donc leur camp, le 25 juin, ils se remirent en marche dans la direction du midi. Ils devaient cinq jours après trouver dans la vallée du Thymbris, près de Dorylée, une nouvelle occasion de combattre et de triompher.

Nicée changea encore de maîtres plus d'une fois. Dès 1106 les sultans Seljoucides y étaient rentrés. A la fin du douzième siècle, après un siége dont l'issue fut marquée par de grandes cruautés, les empereurs de Bysance s'en emparèrent de nouveau et en firent leur capitale, pendant que les Latins occupaient Constantinople. Théodore Lascaris y fut couronné en 1203.

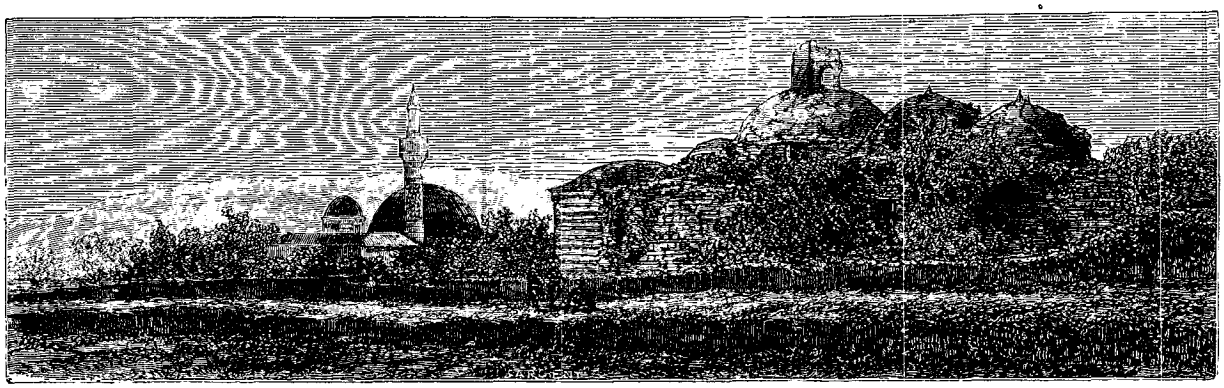
Enfin, au siècle suivant (1330), à la suite d'un long siége, et pressés par la famine, les habitants de Nicée ouvrirent leurs portes au sultan Orkan, et depuis lors la possession n'en a plus été disputée aux Osmanlis.

Nicée, aujourd'hui, est une petite ville qui peut contenir deux mille habitants, chrétiens en grande partie.

Des vergers et des jardins, si l'on peut donner ce nom aux enclos pleins de grandes herbes et de buissons où apparaissent quelques arbres fruitiers venus au hasard, garnissent le pied des murailles à l'est et au nord.

De ce côté d'anciens aqueducs amènent, de la montagne, des eaux belles et abondantes; mais une partie de ces eaux se perd sans doute dans le trajet, et, faute de quelques fossés d'assainissement, humectent le sol, qui sur ce point est devenu un vrai marais[1]. Cela contribue à faire de Nicée l'une des villes de l'Asie Mineure où la fièvre sévit le plus constamment.

On ne doit pas cependant s'en prendre uniquement à la négligence de l'administration actuelle; dans l'anti-



Nicée : Mosquée verte (Yéchil-Djami) et ruines des bains.

quité l'insalubrité de l'air qu'on y respire avait déjà été signalée.

Le lac offre au voyageur de beaux aspects, mais les habitants du pays n'en tirent aucun parti ni pour les transports ni pour la pêche; il est cependant très-poissonneux. On n'y aperçoit point de barques. Si ce pays connaît un jour des temps meilleurs, la canalisation du ruisseau qui réunit le lac de Nicée à la mer, sera un travail facile et fécond en heureux résultats.

Nous reçumes à Nicée une hospitalité très-empressée. Le *mudir*, les *notables*, les *zaptiés*, nous escortaient partout et nous témoignaient un vif désir de nous être agréables.

On nous avait installés dans la grande salle d'un *konak* nouvellement construit. Elle est située au rez-de-chaussée, et ses nombreuses fenêtres ouvrent sur une terrasse couverte, au milieu de laquelle se trouve un bassin de marbre blanc alimenté par un jet d'eau. Il y a là comme un pâle reflet de l'ancienne splendeur de Nicée.

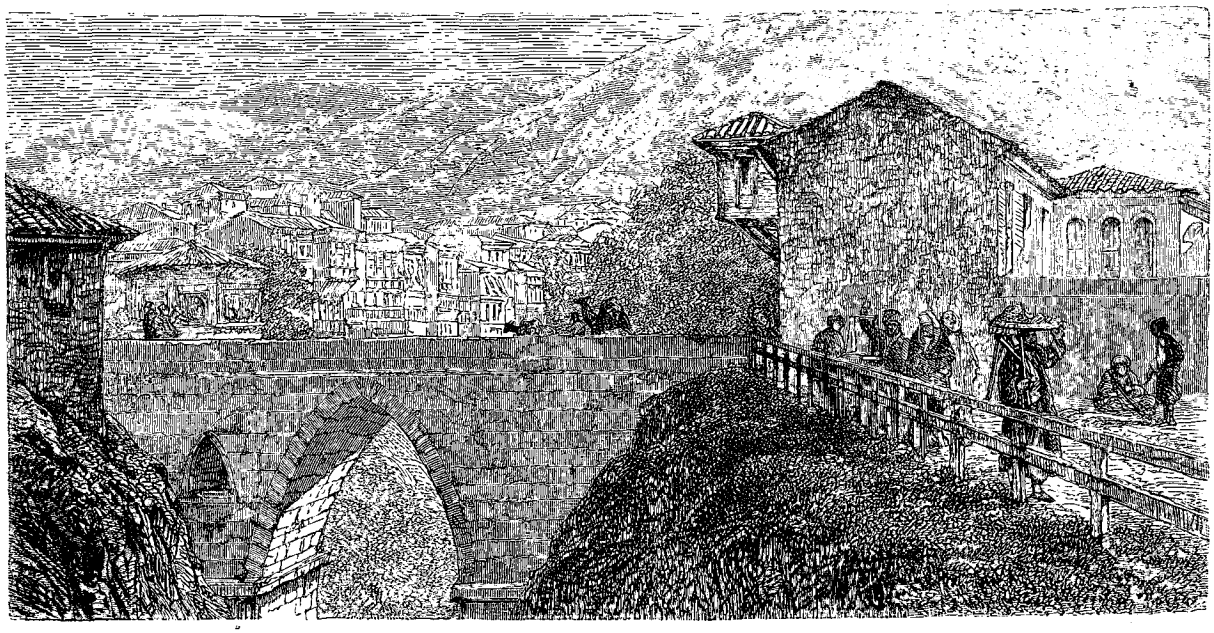
A. DE MOUSTIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

osa s'associer à la fortune des Latins. O crime! ô honte! Malheureuse Grèce, tu demeuras tranquille spectatrice d'une guerre qui se faisait sur tes frontières, ta faible politique attendait les événements pour se décider; vile esclave aujourd'hui, gémis sous le poids de ta chaîne; mais n'accuse point l'injustice du sort qui t'accable, il était dû à ta lâcheté. » (Le Tasse, *Jérusalem délivrée*, chant I.)

1. Dans le courant de 1863, des commissaires ont été envoyés par le gouvernement ottoman dans la plupart des provinces de l'empire pour en étudier les besoins; l'un d'eux, Achmet-Véfik-Effendi a, m'assure-t-on, prescrit des travaux d'assainissement autour de Nicée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Brousse : Pont sur le torrent dit Gueuk-Sou (voy. p. 246).

VOYAGE DE CONSTANTINOPLE A ÉPHÈSE,

PAR L'INTÉRIEUR DE L'ASIE MINEURE,

BITHYNIE, PHRYGIE, LYDIE, IONIE,

PAR M. LE COMTE A. DE MOUSTIER [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

V

De Nicée à Brousse, par Yéni-Scheher. — Histoire de Brousse. — Monuments.

En quittant Nicée, nous longeons quelque temps la rive orientale du lac, puis, arrivés au pied des montagnes qui ferment la vallée du côté du midi, nous gravissons une pente abrupte par un sentier taillé dans le rocher; nous regardons plus d'une fois en arrière pour jouir du beau spectacle que le lac présente, vu de ces hauteurs.

Bientôt nous apercevons une douzaine de cavaliers postés sur les sommets qui nous dominent encore; ils lancent leurs chevaux au galop dans notre direction.

Est-ce une embuscade, faut-il se tenir sur la défensive? cette incertitude n'est pas de longue durée. A cent pas de nous, ils s'arrêtent, et leur chef, revêtu de l'uniforme des fonctionnaires de la Porte, s'avance seul et nous salue de la main.

C'est le *kaïmakam* de Yéni-Scheher; il a reçu avis de notre prochain passage, et vient courtoisement au-devant de nous. Les divers serviteurs de sa maison l'accompagnent, suivant l'usage, portant chacun le costume et les insignes de ses fonctions : *kiatib* [2], *tchiboukdji* [3], etc., sans compter les *zaptiés*. Les deux escortes fraternisent et se mêlent; puis nous reprenons notre chemin en compagnie du *kaïmakam*.

Nous marchons encore, une heure durant, avant d'arriver à Yeni-Scheher, moitié à travers des bois et des ravins sauvages, moitié dans la plaine monotone mais fertile où le bourg est situé. Nous y faisons notre entrée trois heures après avoir quitté Nicée.

La population, que le départ solennel de son premier magistrat intriguait sans doute, se presse curieusement sur notre passage; les enfants, avec leurs petits costumes bariolés, gambadent entre les jambes des chevaux, les hommes se tiennent immobiles et silencieux le long des murailles, et les femmes nous jettent un regard furtif à travers les portes et les fenêtres entre-baillées.

Les maisons de Yéni-Scheher sont construites en mottes de terre, comme celles d'Ak-Séraï, et le *konak* lui-même n'est qu'un grand bâtiment fort délabré. Mais l'accueil que nous y recevons couronne dignement les

1. Suite. — Voy. page 225 et la note.
2. Secrétaire.
3. Celui qui porte, entretient, présente les *tchibouks* (pipes), emploi important dans une maison turque. Le *tchiboukdji* d'un homme puissant, quand il sait, par ses soins et son adresse, se rendre agréable à son maître, est assuré de faire son chemin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

premières attentions du *kaïmakam*. Avant le dîner il nous présente les membres de son *medjlis* parmi lesquels figure un vieillard presque centenaire. Les personnes qui atteignent l'extrême limite de la vie ne sont pas rares parmi les mille à quinze cents habitants de Yéni Scheher.

On y jouit d'un climat salubre ; le territoire de la *Casa* couvre le haut plateau compris entre les vallées de Nicée et de Brousse ; le sol est de bonne qualité, il produit du grain, du tabac, du sorgho; mais, dans la saison où nous voyageons, le soleil a calciné la terre, elle ne porte aucune trace de végétation, les arbres seuls ont conservé l'éclat de leur verdure.

Nous quittons Yéni-Scheher le 30, à sept heures du matin, précédés de tous les *zaptiés* du *kaïmakam;* à un quart de lieue de la ville, ils prennent congé de nous; trois d'entre eux seulement restent pour former notre escorte.

Après avoir traversé la plaine pendant quelques heures, nous atteignons le revers méridional du plateau; les cimes de l'Olympe s'offrent tout d'un coup à nos regards, qui plongent bientôt jusqu'à sa base, embrassant les lointaines perspectives de la belle vallée de Brousse.

Nous y descendons par un sentier rapide, et cheminons alors au milieu d'une riche végétation, plantations de mûriers, buissons épais, grandes herbes desséchées, entremêlés au hasard dans un fouillis sauvage. Parmi ces halliers apparaissent de loin en loin des champs cultivés; les torrents y tracent de larges sillons, et les pierres désagrégées de quelque voie antique s'y dressent parfois comme un obstacle, là où les anciens maîtres du pays les avaient placées pour la commodité du voyageur.

Le sentier est longtemps ombragé par une futaie de châtaigniers séculaires; sous cette voûte de verdure, nous rencontrons une noce : des joueurs de flûte et de tambourin marchent en avant ; la mariée et ses compagnes sont étendues sur les coussins d'un Araba [1]; le mari suit à cheval, entouré de parents et d'amis, leur maintien est si grave et la musique si lugubre qu'on croirait assister à une cérémonie funèbre.

Au coucher du soleil, après dix heures de marche, Brousse nous apparaît comme une guirlande de minarets et de coupoles suspendue aux flancs de l'Olympe. Il nous faut, avant d'y pénétrer, gravir une pente pierreuse; et bientôt notre petite troupe s'engage dans les galeries obscures du Bazar, puis dans une suite de ruelles étroites et escarpées.

Traverser une ville à la nuit tombante, n'est pas le moins pénible des labeurs réservés au voyageur qui explore la Turquie. Point de lumières dans les rues, pas de boutiques pour projeter une lueur au dehors; mille saillies hérissant les parois des maisons; à terre des cailloux amoncelés irrégulièrement, des ruisseaux profonds, des chiens endormis. Les chevaux ne marchent plus, ils glissent, ils patinent avec fracas ; trébuchant sans cesse, se relevant presque toujours ; il faut s'abandonner à eux, recommander son âme à Dieu, comme fait le naufragé, et attendre que cette houle vivante, après vous avoir ballotté au milieu des récifs, vous dépose enfin à la porte de quelque *konak* ou *caravansérail*.

Ces angoisses, pour nous, se prolongèrent près d'une demi-heure, car l'hôtel de *l'Olympe* où nous devions descendre est situé dans un faubourg, et juste à l'opposé de celui qui regarde Yéni-Scheher.

Brousse et Smyrne sont, en Asie Mineure, les deux seules villes pourvues d'hôtels à l'usage des Européens.

Brousse est à cinq lieues seulement du petit port de Moudania [1] qu'un service de bateaux à vapeur relie à Constantinople. Tous ceux qui visitent la capitale des États Ottomans devraient faire cette excursion, et plusieurs voyageurs l'entreprennent chaque année. Les eaux thermales, l'industrie de la soie attirent d'ailleurs à Brousse bon nombre de négociants périotes et d'étrangers habitués à un logis confortable. Il ne faut donc point s'étonner d'y trouver une excellente hôtellerie; pour notre part nous avons profité bien volontiers des ressources qu'elle nous offrait.

Quelles que soient les séductions de la couleur locale, quelque empressés qu'eussent été les *mudirs* du Kodja-Jli et du Chodavend-Kjar à nous entourer de soins hospitaliers, ce n'était pas sans plaisir que nous retrouvions pour un instant la liberté d'une chambre particulière, de vrais lits, tout le petit mobilier intime qui chez nous dépend nécessairement de la plus modeste installation et dont l'usage est inconnu dans l'Anatolie : des tables, des assiettes, des fourchettes, de l'eau et du linge à discrétion. Cette dernière satisfaction est celle peut-être dont l'absence nous avait été le plus sensible. En Turquie on recourt souvent aux ablutions, mais légèrement. Le matin, à l'heure où nous devions faire notre toilette, la salle du *konak* était déjà envahie par les *zaptiés*, les fonctionnaires locaux et les curieux que divertissait l'importance donnée par nous à cette opération. Quand nous demandions de l'eau, un serviteur s'avançait, une aiguière à la main, une serviette à frange dorée sous le bras, se préparant à nous en verser quelques gouttes sur le bout des doigts; et c'était avec peine qu'il consentait à se départir de ses fonctions et à nous abandonner, pour en user plus largement, sa provision de liquide.

Je reposais paisiblement depuis plusieurs heures lorsque, un peu après minuit, des cris et une vive lueur m'arrachèrent au sommeil. Je courus à la fenêtre ; une bande de forcenés s'avançait vers l'hôtel de *l'Olympe* brandissant des torches et proférant des clameurs.

Deux mois avant, la maison d'un chrétien avait été la proie des flammes à la suite d'un tumulte populaire ; le même sort nous était-il réservé? Non, grâce au ciel ! car

1. Charrette couverte, ornée de draperies et traînée par des bœufs; sauf quelques rares exceptions dans les grandes villes, c'est le seul genre de carrosse usité en Turquie.

1. On vient de terminer la construction d'une route carrossable entre Brousse et Guemlek; celle de Moudania est presque achevée; il faut savoir gré au gouvernement de cet effort tenté dans la voie du progrès.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la troupe incendiaire ne tarda point à passer outre et à se perdre au milieu des groupes d'arbres épars sur le penchant de la colline; j'appris le matin que j'avais été simplement témoin des cérémonies qui accompagnent les enterrements des juifs.

Nous ne vîmes point le pacha gouverneur de l'eyalet de Chodavendkjar, il était absent; mais, grâce aux bons offices du vice-consul de France, M. Séon, nous passâmes à Brousse quatre journées des plus agréables.

Brousse est la perle de l'Anatolie; abritée au midi par les forêts et les rochers de l'Olympe qui fournit à ses fontaines le tribut d'eaux abondantes, elle domine une vallée d'une admirable fertilité; en été, les brises de la mer et celles des montagnes viennent y tempérer la chaleur; une ceinture de grands arbres, cyprès, platanes, peupliers, châtaigniers, l'enveloppe, prolongeant ses ramifications à perte de vue parmi les bois de mûriers qui couvrent la vallée, et, dans l'intérieur même de la ville, à l'entour de chacune des mosquées; celles-ci dirigent de toutes parts vers le ciel leurs coupoles et leurs minarets.

Mais cette riante surface cache un sol que les courants volcaniques peuvent ébranler à chaque instant.

Il y a huit ans à peine, Brousse a été secouée jusque dans ses fondements par une violente commotion; de cruels désastres ont accablé ses habitants, et les monuments les plus intéressants sont tombés ou ont perdu leur aplomb.

Aussi la population tend-elle à décroître; les divers ouvrages qui en fournissent une évaluation, la portent à

Brousse. Mosquée et turbes du sultan Mourad (voy. p. 216).

cinquante et même à cent mille âmes; l'on m'a affirmé sur place qu'on ne pourrait pas en compter aujourd'hui plus de trente-cinq mille; il faut chercher la vérité entre ces données extrêmes.

A la suite de cette catastrophe, Brousse a perdu un hôte illustre, Abd-el-Kader, qui, à l'exemple d'Annibal, l'avait choisie pour lieu de refuge. Il s'est retiré depuis à Damas où l'attendaient d'autres tempêtes.

D'effroyables incendies ont aussi ravagé à plusieurs reprises cette ville infortunée; mais partout en Orient on semble familiarisé avec ce fléau; il faut citer spécialement les incendies de 1490, de 1804, et celui qui éclata un an après notre passage, le 19 septembre 1863.

La Bithynie a compté plusieurs Prusias parmi ses rois; les villes fondées par eux ont toutes porté le nom de *Prusa;* Brousse était la *Prusa ad Olympum.*

Auquel des Prusias doit-on faire remonter son origine? Si l'on en croit Strabon, c'est à un contemporain de Crésus; Pline, au contraire, et l'on peut s'en rapporter à lui, désigne le prince qui accueillit Annibal, et veut que ce grand capitaine ait marqué lui-même l'emplacement de la nouvelle cité. Quoi qu'il en soit, Prusa ne fait aucune figure dans l'histoire avant le moyen âge. Pline, cependant, suivant la politique adoptée par les Romains,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'occupa d'embellir les édifices publics. Sa correspondance avec l'empereur Trajan relativement à la reconstruction des bains de *Prusa* est un document précieux; elle montre ce qu'était le système de centralisation appliqué au gouvernement des provinces romaines : « Les Prusiens ont, dit-il, un bain vieux et en mauvais état; ils voudraient le reconstruire, *si vous le permettez*, et je crois que vous pouvez accueillir leur demande. Cet ouvrage sera par sa magnificence digne de votre règne. »

De l'époque romaine il ne reste à Brousse aucun monument.

Il faut sans doute attribuer à ses eaux thermales, fort appréciées des patriciens de Byzance, les développements qu'elle reçut sous le Bas-Empire. Mais des circonstances moins heureuses devaient bientôt lui procurer une plus haute illustration. Au moment où l'Asie Mineure devenait le champ de bataille ouvert aux premières gressions de l'islamisme, l'importance de sa situation, au point de vue stratégique, fut comprise de tous les partis.

Dès le commencement du dixième siècle, les Sarrasins avaient poussé jusque-là leurs excursions; prise par l'émir Seifed-Devlet, elle avait été démantelée.

Les empereurs y étaient rentrés, l'avaient perdue de nouveau, puis, mettant à profit le passage des premiers croisés, s'appropriant les résultats de leurs victoires, comme nous les avons vus le faire à Nicée, traitant sous main avec les sultans; ils avaient reconstitué un empire en Asie Mineure, pendant que les Francs leur enlevaient celui de Constantinople.

Théodore Lascaris releva et fortifia les murailles de Brousse, une inscription en fait foi; elles purent ainsi résister à tous les efforts des Latins.

L'Asie Mineure, pendant le siècle suivant, présente un singulier spectacle. Les empereurs de Byzance et les sultans Seljoucides se montrent également impuissants à

Brousse : Mosquée du sultan Bayézid (voy. p. 246).

maintenir sous leur autorité les provinces de l'Anatolie. Il s'y était formé une foule de petites principautés féodales échues à des *despotes* grecs ou à des *beys* musulmans dont les possessions s'entremêlaient, et qui vivaient un jour en commensaux, un jour en ennemis.

Il n'est pas hors de propos de rapporter ici un épisode curieux bien propre à caractériser cette situation; il est comme le prélude de la prise de Brousse par les Turcs.

Osman fils d'Erthogrul, premier auteur de la dynastie des souverains ottomans, occupait avec le titre de bey et sous l'autorité nominale du sultan d'Iconium, une partie de la Bithynie. Un Grec, qui tenait le château de Iarhissar l'invita aux noces de sa fille où il réunissait tous les seigneurs grecs et turcs du pays.

Osman, non sans raison, vit là une embûche et se montra plus habile que son voisin. Le futur gendre du gouverneur de Iarhissar possédait le château de Bélédjik; Osman le pria d'y recevoir ses trésors et ses femmes, qu'un ennemi eût pu lui enlever pendant qu'il prendrait part aux fêtes du mariage. Sous un déguisement féminin il introduisit quarante jeunes guerriers dans le château de Bélédjik. Le festin devait avoir lieu non loin de là, dans la plaine. Les invités venaient d'y prendre place, quand, au-dessus des murailles de Bélédjik, on vit des flammes s'élever; les Grecs se précipitent pour éteindre l'incendie; mais les compagnons d'Osman avaient jeté bien loin leur déguisement; les Grecs furent massacrés et, le soir même, Osman était maître de Bélédjik et de Iarhissar; la fiancée tombée en son pouvoir devint la femme de son fils Orkan.

Les deux bourgs qu'Osman venait d'occuper, sont situés sur le versant oriental de l'Olympe; devenu sultan après la mort du dernier souverain d'Iconium, il porta ses visées plus loin et envoya Orkan assiéger la ville de Brousse.

Orkan prit d'abord Adranas qui commande le cours du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Brousse : L'Oulou-Djami (grande mosquée), vue prise des premières pentes de l'Olympe (voy. p. 246).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rhyndacus, au midi de l'Olympe; puis, du côté du nord, établit son armée dans la fertile vallée du Nilufer entre Brousse et la mer. Il passa là dix années, attendant patiemment que la place fût réduite par la famine. Les Turcs, habitués à une existence nomade, s'inquiétaient peu de vivre ainsi sous la tente au milieu de ces campagnes où leurs troupeaux trouvaient une nourriture abondante.

On en vint cependant aux mains plus d'une fois durant ce siége mémorable, digne pendant du siége de Troie, et que les annalistes ottomans se plaisent à entourer de circonstances merveilleuses.

Aux solitaires qui, dès les premiers siècles du christianisme, avaient choisi pour lieu de retraite les forêts et les grottes de l'Olympe, les santons musulmans venaient de succéder[1]. Le plus célèbre d'entre eux, Gueukli-Baba (le père des cerfs), est le héros de bien des légendes. Les animaux sauvages, parmi lesquels il vivait, obéissaient à ses ordres, et, quand la garnison de Brousse opérait une sortie contre les Turcs, on le voyait tout à coup paraître aux côtés d'Orkan, monté sur un cerf et brandissant un sabre gigantesque.

Le gouverneur de la place tenait bon cependant, et semblait déterminé à opposer aux assiégeants une résistance vigoureuse, lorsque l'empereur Andronic lui envoya l'ordre de capituler. Il avait réservé pour les habitants le droit de se retirer; mais ils demeurèrent presque tous dans la ville; ayant à choisir un maître, l'empereur de Byzance ne leur semblait pas valoir mieux que le sultan des Turcs.

Osman était sur son lit de mort quand il apprit la reddition de Brousse (1326). Il y fit son entrée dans un cercueil, et le premier sultan des Ottomans eut pour lieu de sépulture la chapelle même du château, aussitôt transformée en mosquée.

Orkan lui succéda, et Brousse devint la capitale du nouvel empire; lui et ses successeurs se plurent à l'enrichir de monuments; mais un siècle ne s'était pas écoulé que cette splendeur naissante allait subir l'atteinte de désastres terribles.

Tamerlan, vainqueur de Bayézid à Angora, la livra au pillage et à l'incendie (1402); puis les guerres intestines y portèrent la désolation. Brousse connut enfin des jours plus heureux, et, depuis le milieu du quinzième siècle, ne fut plus exposée aux horreurs des combats; mais, dépouillée de son titre de capitale au profit de Constantinople [2], elle a perdu peu à peu son importance primitive; elle a toujours cependant aux yeux des Turcs un caractère sacré.

Quel lieu, en effet, après la Mecque, serait plus digne de leur respect! Là repose la dépouille mortelle de leurs premiers sultans, de leurs plus braves guerriers, de derviches et de santons rangés parmi les saints de l'islamisme. On y compte près de six cents tombeaux de princes et d'hommes illustres et, dit-on, un nombre de mosquées, de *mesjids*, de *turbés*, de *tékiés*[1], égal à celui des jours de l'année.

La plupart de ces monuments datent du quinzième siècle; beaucoup sont dégradés, plusieurs tombent en ruine, mais ils contribuent toujours par leur multitude et leur variété à donner à Brousse une physionomie majestueuse.

Avant de citer les plus remarquables de ces édifices, il faut peindre en quelques mots l'aspect général de la ville.

Elle couvre, sur une longueur d'une lieue, une série de mamelons adossés au mont Olympe; le plus élevé, ceint d'épaisses murailles et flanqué de tours carrées, porte la ville proprement dite, la ville ancienne, la citadelle. Tout le reste n'est pour ainsi dire qu'une suite de faubourgs. Mais à Brousse, comme dans beaucoup d'autres places de guerre transformées en riches capitales, l'accessoire est devenu le principal. L'enceinte resserrée de l'*hissar*[2] ne renferme qu'un petit nombre de rues étroites où les Turcs de la vieille roche se tiennent confinés comme dans une arche sainte. Un peu en dessous, s'épanouit, libre d'entraves, la ville moderne dont la surface ondulée n'est circonscrite que par un rideau de verdure.

Pour étudier les monuments de Brousse suivant l'ordre chronologique, on doit se diriger d'abord vers la ville haute, le *hissar*, qui contient les plus vieilles constructions. Si on y pénètre par la porte du sud-ouest, on voit, à côté de cette porte, quelques portions de murailles formées de gros blocs de travertin taillés et superposés sans mortier; c'est un débris de l'enceinte bithynienne, le reste des murs date du Bas-Empire. Tous les autres édifices appartiennent à l'époque musulmane.

Au sommet de l'*hissar*, se dressaient les deux plus anciennes mosquées: le *Daoud-monastir* (monastère de David), avec les tombeaux d'Osman et d'Orkan, et celle du sultan Mourad I, à laquelle un vaste médressé était annexé. Le tremblement de terre de 1856 les a renversées[3], mêlant leurs débris aux ruines du palais; le vaste emplacement jadis occupé par ces édifices n'offre plus aux regards que des pans de murailles, des coupoles sillonnées de crevasses, des minarets inclinés. Cependant les étudiants qu'abritait le *médressé* n'ont pas voulu abandonner ce pieux asile; on les voit encore, assis sur les monceaux de décombres qui obstruent l'entrée de leurs cellules, chercher dans le Coran des leçons de résignation.

Mais le monument dont Brousse se montre fière avant tout, est l'*Oulou-djami* (la grande mosquée), l'un des plus vastes édifices religieux de l'Orient. Sa construction, commencée par Mourad Ier, ne fut terminée que sous Mohammed Ier. Elle présente un quadrilatère d'environ cent mètres de côté, partagé intérieurement par

1. De là le nom que les Turcs donnent aujourd'hui encore à l'Olympe (Kechich-Dagh, mont des Moines).

2. Dans l'énoncé des possessions du padischah, Brousse n'occupe aujourd'hui que le troisième rang, après Constantinople et Andrinople.

1. Mesjid (oratoire), turbé (chapelle sépucrale), tékié (couvent).

2. Hissar (ville forte, château).

3. Le Daoud-Monastir vient d'être reconstruit et les tombeaux restaurés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quatre rangées de pilastres, en cinq nefs qui s'entrecroisent et forment ainsi vingt-cinq divisions surmontées d'autant de coupoles. Celle du milieu laisse voir à son sommet une large ouverture par où l'air extérieur pénètre librement. Cette ouverture correspond à un grand bassin de marbre, situé au centre de la mosquée, peuplé de jolis poissons et alimenté par un jet d'eau.

Au dehors, l'ornementation de cette mosquée n'offre rien de spécialement remarquable. La porte principale était flanquée de deux minarets primitivement revêtus de faïence émaillée. Le tremblement de terre de 1855 les a renversés, et leur reconstruction n'est pas encore terminée. A l'intérieur, l'or et les arabesques coloriées avaient été prodigués; aujourd'hui, murs et pilastres sont recouverts simplement d'une couche de badigeon blanc sur lequel ressortent, tracées en bleu, quelques sentences tirées du Coran. Malgré la simplicité de sa décoration, cette grande salle où l'eau murmure, où la lumière circule à flots à travers une forêt de colonnes et dans les profondeurs de vingt-cinq coupoles, présente un aspect imposant.

Les autres grandes mosquées de Brousse sont les mosquées de Bayézid et de Mourad situées dans les faubourgs, l'une à l'est, l'autre à l'ouest de la ville, parmi des groupes de platanes et de cyprès gigantesques; et la mosquée de Mohamed I ou *Yéchil-djami*, la plus intéressante de toutes sous le rapport de la richesse et du fini des ornements.

Le portique et les murs extérieurs sont revêtus de marbre et portent, gravées en creux, des inscriptions encadrées dans de gracieuses arabesques; on y lit, entre autres, cette belle sentence : « Le meilleur des hommes est celui qui se rend utile à ses semblables. »

Les parois intérieures de la *Yéchil-djami* sont presque entièrement recouvertes de faïences émaillées; mais, par suite du tremblement de terre, cause de tant de ruines, une énorme crevasse sillonne la coupole de part en part. A moins de réparations prochaines, sur lesquelles il ne faut guère compter, la Turquie aura bientôt perdu l'un de ses plus nobles édifices. Le revêtement de faïence qui enveloppait les minarets a disparu depuis longtemps.

A l'entour des principales mosquées, parmi des groupes de platanes et de cyprès, on voit des kiosques carrés, ronds ou octogones, surmontés de coupoles et souvent décorés avec luxe; ce sont les *turbés*, chapelles sépulcrales qui renferment les corps des sultans, de leurs proches et de personnages illustres. Ceux de Brousse abritent la dépouille mortelle des premiers sultans, depuis Osman jusqu'à Mourad II.

La disposition intérieure est la même dans tous les *turbés*. Au milieu de la salle, un soubassement garni de marbre, de faïence et d'étoffes précieuses, porte les cercueils enveloppés dans des châles de cachemire et sur lesquels sont placés des turbans et divers autres insignes ayant appartenu aux défunts. De gros cierges de cire, dans de riches chandeliers, sont habituellement disposés à l'entour de ces catafalques.

Au delà des coupoles de la *Mouradieh*, d'autres coupoles apparaissent encore au pied de la colline; là se trouvent les bains de Brousse, célèbres dans tout l'Orient. Plusieurs sources chaudes et froides les alimentent [1]. Intérieurement de grandes salles voûtées contiennent, les unes des piscines, les autres des divans. Ces salles sont presque toujours remplies, et les habitants de Brousse y passent des heures délicieuses; on sait en effet quelle place importante le bain tient dans la vie des Orientaux; pour eux, c'est un plaisir autant qu'une pratique hygiénique. La plupart des établissements de ce genre proviennent de fondations pieuses et sont ouverts gratuitement au public. A Brousse, le plus important (Yéni-Kaplidja) est dû à la munificence de Roustem-pacha, grand vizir de Soliman II.

VI

Brousse (suite). — Agriculture et industrie. — Ascension du mont Olympe.

Nous consacrâmes une journée à visiter deux établissements agricoles récemment installés dans la campagne de Brousse. L'un est la propriété d'un Arménien, M. Toros-Oglou; l'industrie et l'agriculture marchent de front. Une magnanerie et une filature y occupent un nombre considérable d'ouvriers. Environ mille hectares, en pâturages, plantations de mûriers et terres labourables composent le domaine rural; les bâtiments sont vastes, bien disposés; ils ne le cèdent en rien à ce qui, dans ce genre, se fait de mieux en Europe.

Les champs, à cette époque de l'année, étaient dégarnis de récoltes, les troupeaux dispersés dans la vallée; nous ne pûmes donc juger par nous-mêmes des résultats qu'a obtenus M. Toros-Oglou; mais cette exploitation, organisée sur des bases si larges, semble conduite avec intelligence, et pourra sans doute servir de modèle quand des capitalistes en plus grand nombre tenteront de mettre en valeur le sol fertile de l'Anatolie.

Nous allâmes ensuite chez M. John Zorab, sujet anglais d'origine arménienne; il exploite des terres sur plusieurs points de la province de Brousse, où il a acquis une véritable popularité sous le nom du *Tchélébi-John* [2].

Il nous montra l'appareil à vapeur qu'il vient de faire monter pour la fabrication du sucre de sorgho [3]. Cette plante réussit bien dans la plus grande partie de l'Anatolie, mais, jusqu'à ce jour, les gens du pays ne possédaient pas les instruments nécessaires pour en tirer un bon parti. Depuis l'ouverture des établissements de M. Zorab, on se livre avec ardeur à cette culture, dont les produits lui sont apportés d'assez loin.

1. Les eaux thermales de Brousse sont sulfureuses et alcalines; la température de la source la plus chaude est de 90 degrés centigrades.

2. *Tchélébi*, proprement *petit seigneur*, titre que les gens du peuple donnent en Turquie aux étrangers de distinction.

3. Dans cette usine, le sirop de sorgho n'est point amené à l'état cristallin; il est simplement converti en mélasse, et, sous cette forme, il remplace économiquement le sucre de raisin et le miel, qu'on employait habituellement dans le pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

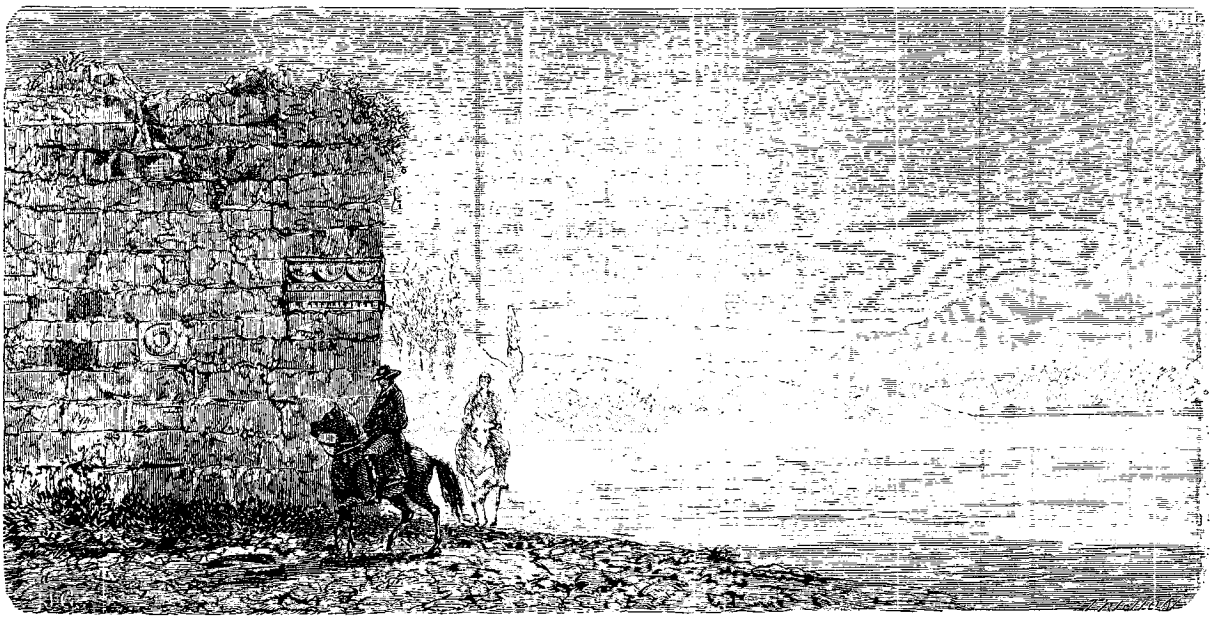
Il fait usage pour les travaux des champs de quelques bons instruments anglais, et compte se pourvoir prochainement d'une machine à moissonner. Il occupe des ouvriers turcs, hommes et femmes. Il n'y a pas longtemps que celles-ci ont pris le parti d'accepter de l'emploi chez des chrétiens, mais on en rencontre maintenant dans toutes les filatures, où elles travaillent à visage découvert.

M. Zorab ne partage pas les préventions généralement accréditées contre les Turcs; il se loue de leur intelligence, de leur zèle, de leur docilité; pour les bien gouverner, il suffit d'associer la douceur à la fermeté.

Les Européens qui tentent de fonder des établissements dans l'Anatolie échouent souvent, et y périssent parfois victimes des haines qu'ils ont soulevées, faute d'avoir voulu s'astreindre à respecter les mœurs et à ménager la susceptibilité d'une race naturellement fière. Il faut laisser voir aux Turcs que sans les craindre on les estime; se montrer fort vis-à-vis d'eux, mais en même temps leur témoigner une certaine déférence.

Malgré sa fertilité naturelle, le territoire de Brousse ne fournit pas tous les produits qu'on en pourrait obtenir; il est loin de suffire à l'alimentation de ses habitants. Une partie du blé consommé à Brousse est tiré de la province d'Angora. Acheté sur place, il coûte de cinq à huit piastres le *kilé* (environ vingt-cinq kilogrammes). Il en vaut, rendu à destination, de vingt-deux à vingt-cinq. La différence (dix-sept piastres)[1] représente le prix du transport à dos de chameau pour un parcours de cent lieues à peine. Cela montre suffisamment quel détriment, en Turquie, l'absence de routes carrossables fait éprouver à l'agriculture et à l'industrie[2].

Dans l'intérieur du pays, toutes les denrées sont d'un incroyable bon marché; on y entend dire cependant que, depuis dix ans, les prix ont presque doublé; les



Apollonia (Abouliount) : Fragment des murailles. — Le lac et le mont Olympe (voy. p 251).

débouchés qu'ouvrit à cette époque la consommation des armées alliées furent l'origine d'un mouvement commercial dont l'influence se fait encore sentir.

La valeur vénale des terres de bonne qualité, susceptibles le plus souvent de fournir les produits les plus variés, grains, tabac, coton, garance, opium, etc., atteint à peine à cent francs l'hectare[1]; il est vrai qu'on trouve difficilement à les louer, et seulement moyennant un fermage en nature; il faut, pour tirer bon parti d'une exploitation, en diriger soi-même la culture; mais il semble qu'un homme jeune et entreprenant, qui n'aurait pas trop de répugnance pour une vie un peu excentrique, devrait trouver quelque charme à se créer un vaste domaine aux bords du Sakaria, du Rhyndaque ou de l'Hermus, avec une maison forte, installée comme nos anciens châteaux féodaux sur l'un de ces mamelons qui forment le premier degré des montagnes. Le plaisir de la chasse ne lui ferait pas défaut; moyennant une solde modique, il verrait une poignée de *bravi* veiller à sa sûreté; à peu de frais, il aurait posé les bases d'une existence indépendante et respectée; peut-être aussi d'une grande fortune.

Un seul obstacle, me dira-t-on, s'oppose à la réalisation de ce beau rêve; c'est qu'en Turquie, pas plus qu'en Angleterre ou en Russie, aucun étranger ne peut devenir propriétaire foncier. Il est vrai que, malgré les enga-

1. On comprendra que l'argent ait une grande valeur dans un pays où il se prête communément à quinze et vingt pour cent d'intérêt annuel. Les paysans qui empruntent à ce taux aux petits banquiers établis dans les villes de l'intérieur, font honneur à leurs engagements avec exactitude.

1. Environ trois francs soixante-quinze centimes.

2. Si l'on veut se faire une idée ce qu'est l'Anatolie et de ce qu'elle pourrait être avec un meilleur régime économique, on notera que son étendue est à peu près égale à celle de la France, environ vingt-sept mille lieues carrées, et que l'on n'y compte pas plus de huit à dix millions d'habitants.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gements pris par lui, lors de la conclusion du traité de Paris, le gouvernement ottoman n'a pas encore levé cette interdiction; cependant un certain nombre d'étrangers savent l'éluder depuis longtemps en empruntant, pour acquérir des terres, le nom de quelqu'un des sujets du sultan; et l'on n'a pas d'exemple que ces propriétaires supposés aient abusé de cette situation.

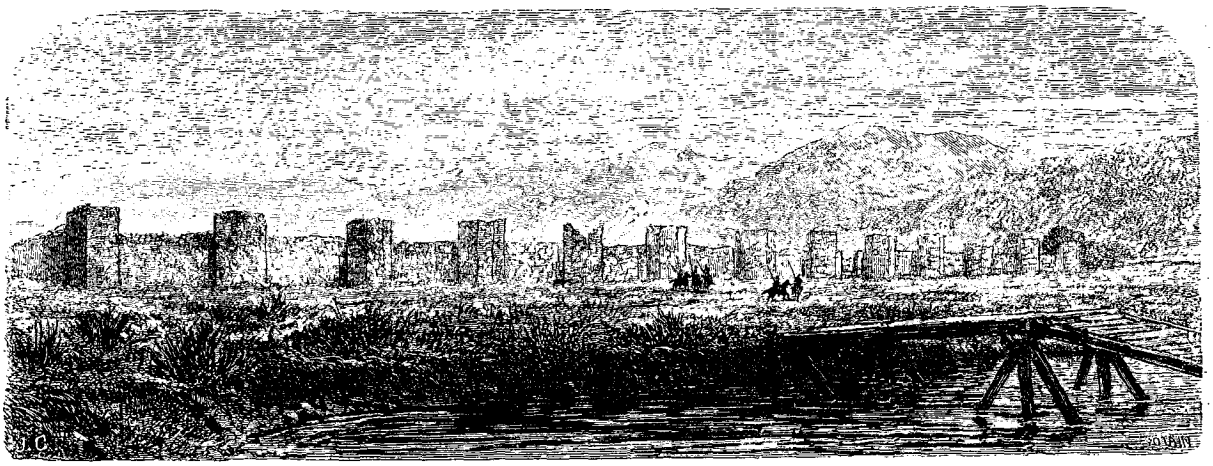
La prospérité de la province de Brousse repose avant tout sur l'industrie de la soie. Sauf quelques rares exceptions, les vers à soie sont élevés par petits lots chez les paysans. La plupart des filatures appartiennent à des Européens, Français, Allemands, Italiens, Suisses, et sont situées dans l'intérieur de la ville où elles occupent cinq mille ouvriers des deux sexes, surtout des femmes. Quinze cents ouvriers sont employés dans d'autres parties du district; leur salaire est de six à huit piastres en été et de quatre à cinq en hiver. La production totale peut être évaluée à quinze ou vingt millions de francs.

Quant au tissage, qui fournit ces étoffes légères connues dans le commerce sous le nom de soie de Brousse, il a perdu de son importance et n'occupe plus qu'une centaine de métiers. En somme, l'industrie de la soie est loin d'être en progrès dans ce pays.

Le bazar de Brousse est assez bien approvisionné. En dehors du bazar, que l'on ferme au crépuscule, je vis les étalages extérieurs des marchands de légumes rester garnis toute la nuit sans que personne crût nécessaire de les garder, ce qui me parut faire singulièrement honneur à la bonne foi publique. On ne connaît guère en Turquie les filous ni les escrocs; mais, en revanche, par un trait de ressemblance entre ce peuple et les hommes des âges guerriers, quand la rapine prend les apparences de la conquête, elle lui inspire moins d'horreur, et, s'il se commet peu de vols dans les villes, les exactions violentes et le brigandage en rase campagne n'y sont pas choses inconnues.

Brousse emprunte un certain éclat au voisinage de l'Olympe. C'est un grand nom que celui-là; en lui semblent se résumer toutes les croyances religieuses de peuples nombreux et célèbres.

Les Grecs avaient placé le séjour des dieux sur le plus élevé des sommets qui, aux limites septentrionales de leur



Murailles d'Ouloubad (ancienne Lupadium) (voy. p. 252).

patrie, leur apparaissait à demi perdu dans les espaces célestes. L'Olympe de Thessalie fut la première des montagnes sacrées. Mais les colons qui transportaient leurs pénates sur des plages lointaines, cherchant des yeux les hauteurs vers lesquelles devait monter la prière, arrêtaient leurs regards sur la cime la plus apparente; pour eux encore c'était l'Olympe; et ainsi, dans l'antiquité, on a donné ce nom à près de quatorze montagnes. L'une d'elles, l'Olympe de Galatie, a été témoin de la victoire remportée sur les Gaulois par le consul Manlius. Mais, après l'Olympe de Thessalie, l'Olympe de Bithynie ou de Mysie (on lui donne indifféremment ces deux noms), est resté le plus célèbre de tous. Nous lui avons consacré la journée du 3 octobre.

Ceux qui entreprennent cette ascencion couchent le plus souvent à mi-côte, sous un abri improvisé ou sous la tente de l'un des pasteurs nomades qui conduisent en été leurs troupeaux sur les hauts plateaux. On peut cependant, avec de bons chevaux et de l'activité, l'accomplir en un jour; elle ne présente aucune difficulté sérieuse.

Je n'ai pas lu sans étonnement dans la relation de Sestini qui, l'un des premiers, en 1779, a donné une description un peu détaillée de cette montagne, le passage suivant: « A notre retour du mont Olympe, les habitants de Brousse se persuadaient difficilement que nous eussions pu aller jusqu'au sommet; aussi jamais aucun d'eux n'a-t-il eu la curiosité de monter à plus d'un mille. »

Partis de Brousse à six heures et demie du matin, M. de Vernouillet et moi, accompagnés seulement d'un *zaptié* et d'un *surudji*, nous avons passé près du kiosque du sultan, au-dessus du grand Champ-des-Morts, et contourné les flancs de la montagne du côté de l'ouest. Sa base est couverte de magnifiques châtaigniers auxquels succèdent des taillis de hêtres. La vue sur la ville et sur la vallée, jusqu'au golfe de Moudania, est admirable.

Après une heure et demie de marche, on se dirige vers l'est, il faut gravir un sentier escarpé que des quartiers de roches obstruent à chaque instant; à droite s'ouvre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un profond précipice; il descend jusqu'à la base de la montagne; des hauteurs boisées le ferment en demi-cercle du côté opposé; sur ce point le micaschiste et le gneiss succèdent au grès et au calcaire qui forment, du côté de Brousse, le soubassement de la montagne.

Bientôt on atteint la région des pins; nous traversons alors une forêt incendiée, où toutes les nuances du bois carbonisé se mêlent aux teintes brillantes du feuillage. En Turquie, mettre le feu à une forêt c'est un jeu dont le premier passant s'accorde le plaisir; souvent les populations voisines voient dans cette pratique une manière facile de se procurer du charbon; pour l'Européen, qui sait comment on doit ménager la fortune publique, ce spectacle de destruction est navrant.

Au milieu des pins apparaissent des masses de granit, véritables bastions que les chevaux de Brousse escaladent avec une adresse incroyable. On entre ensuite dans une plaine longue de plus d'une lieue, semée de blocs de granit-feldspathique en décomposition, et de touffes de genévriers. Puis les roches granitiques s'accumulent en monceaux difficiles à gravir; des torrents alimentés par la neige fondante bouillonnent tout à l'entour. Enfin, une grande muraille de marbre blanc cristallin, à travers laquelle plusieurs dykes granitiques ont pénétré, se dresse à l'extrémité méridionale du plateau et forme la crête de l'Olympe.

Il semble que la masse de matières ignées qui constitue le noyau de cette montagne n'a pas seulement, en s'épanchant, brisé et refoulé les couches superficielles où dominait le calcaire, mais qu'elle en a détaché et poussé devant elle une portion qui a conservé sa position horizontale, et se montre au sommet des jets les plus élevés du granit comme un pavoi soulevé par des bras vigoureux. Les tranches brillantes de ce bloc de marbre donnent à l'arête du mont Olympe un éclat particulier, remarquable surtout du côté du midi.

Il y aurait là matière pour les géologues à des observations intéressantes, mais je ne sache pas que cette contrée ait été, sous ce rapport, l'objet d'études approfondies [1].

La cime de la montagne est accessible du côté du nord-est, par une pente ardue couverte de fragments de marbre concassé.

Arrivés à dix heures et demie au pied de ce dernier escarpement, nous y déjeunons à la hâte; et, confiant les chevaux à nos guides, nous franchissons à pied, en une demi-heure l'espace qui nous reste à parcourir. Nous jouissons alors d'un vaste panorama sur un pays sauvage : partout un terrain ondulé, montagneux, où les forets tracent de grandes ombres, où quelques lacs ressortent comme des points lumineux. Rien qui révèle la présence et l'action de l'homme [2]; au nord et à l'ouest la mer se confond avec les brumes de l'horizon.

Du côté du midi, je l'ai dit déjà, la montagne est taillée à pic, et l'on se trouve en face d'un précipice qui a plus de mille mètres de profondeur.

Je n'ai rencontré au sommet de l'Olympe aucune des traces de monuments antiques, signalées par le voyageur Lucas; seulement quelques monceaux de pierres accumulées par les dévots en l'honneur de santons vénérés, et tels qu'on en voit souvent sur les hauteurs qui bordent le Bosphore aux environs de Constantinople. Pas de neiges éternelles non plus, bien que toutes les descriptions de l'Asie Mineure ne manquent pas d'en gratifier l'Olympe. L'éclat du marbre peut de loin faire illusion, mais la vraie neige fond au mois de juillet et laisse tout au plus quelques traces çà et là. L'élévation de l'Olympe au-dessus du niveau de la mer est de deux mille deux cents mètres, et, sous cette latitude, la limite inférieure des neiges éternelles est à trois mille mètres.

La flore de l'Olympe est intéressante, Sestini l'a décrite, je crois, au dernier siècle; le mauvais temps avait arrêté Tournefort dans sa tentative d'ascension.

Les forêts des plateaux supérieurs sont habitées par quelques ours; plus bas on rencontre des cerfs; les sangliers y sont nombreux. Parfois des animaux plus redoutables viennent des solitudes du sud-est, et s'égarent sur les versants de la montagne; l'an passé on y a tué une panthère.

Il est nuit quand nous rentrons à Brousse, vers six heures et demie. Notre excursion n'a duré que douze heures.

VII

Lac d'Apollonia. — Ouloubad. — le Rhyndacus. — Kirmasli. — Cassaba. — Atys et Adraste. — La prière du soir à Baloukeuï.

Je quitte Brousse le 5 à neuf heures du matin et je m'achemine vers Ouloubad où M. de Vernouillet m'a précédé la veille, voulant s'y livrer au plaisir de la chasse, tandis que je consacrais une journée au dessin et à la photographie.

De Brousse à Ouloubad, il y a dix heures de marche. On suit quelque temps la route de Moudania. Il est bon de dépasser un peu l'intersection des deux chemins, pour voir, sur un affluent du Nilufer, un pont construit au moyen âge et dont l'aspect est assez pittoresque.

A quatre heures de Brousse, nous faisons halte pour déjeuner. Nous sommes en face de la petite ville d'Apollonia, que j'aurais grand plaisir à visiter; mais elle n'est pas sur notre route, et nous avons à peine le temps d'atteindre Ouloubad aujourd'hui :

« *Tchélébi*, me dit un des *surudjis*, jeune Turc à la physionomie un peu farouche mais intelligente, voulez-vous avoir confiance en moi? nos chevaux sont bons; tandis que votre drogman et mon camarade continue-

1. Le meilleur aperçu sur la formation géologique de l'Olympe a été publié par M. de Verneuil, en 1837, à la suite d'une rapide excursion. (*Bulletin de la Société géologique de France*, tome VIII; voy. aussi le grand ouvrage sur l'*Histoire naturelle de l'Asie Mineure*, par M. de Tchihatchef, en voie de publication.)

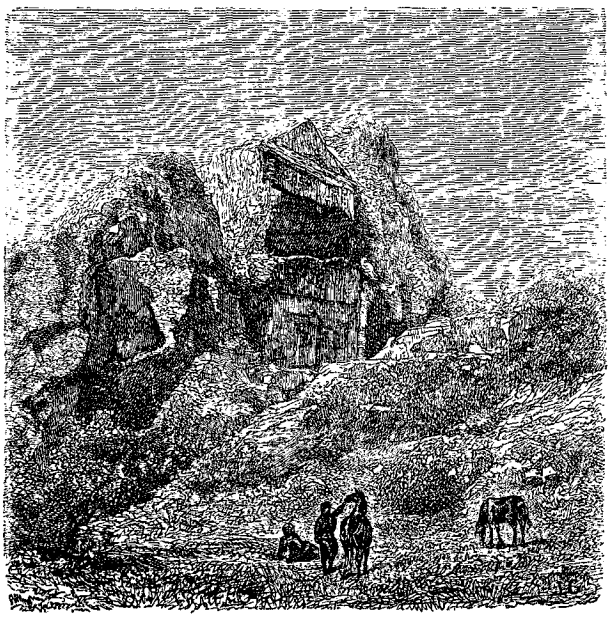
2. Non pas que les vallées qui entourent l'Olympe soient inculte, mais les parties cultivées s'effacent derrière les forêts, et dans cette saison, d'ailleurs, rien ne les distingue des pâturages qui couvrent une partie du pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ront leur route avec les bagages, je vous conduirai à Aboulionl, et nous gagnerons de là Ouloubad par des chemins que je connais. »

J'accepte, et nous voici galopant à travers des prairies et des marécages. — A trois heures, nous sommes au bord du lac à l'entrée d'Aboulionl (*Apollonia ad Rhyndacum*). Cette bourgade est située sur une petite colline que l'eau entoure de tous côtés ; une passerelle de bois, longue de deux ou trois cents mètres, la relie à la terre ferme; mais, dans cette saison, on y peut accéder à pied sec. La ville antique s'étendait sur le rivage, où l'on voit quelques débris d'édifices. Aujourd'hui l'île seule est couverte de maisons resserrées entre des murailles dont le pied plonge habituellement dans l'eau. Ces maisons, au nombre de trois cents ou environ, sont en grande partie habitées par des chrétiens qui se livrent à la pêche; le lac est poissonneux et contient spécialement beaucoup d'esturgeons dont les œufs servent à la fabrication du *caviar*.

Nous parcourons à cheval des rues étroites et montueuses, puis nous faisons sur la grève le tour des murailles; une portion, construite en gros blocs superposés sans mortier, semble d'origine hellénique, le reste appartient au Bas-Empire. Je dessine un pan de mur où se trouve incrusté un beau fragment antique ayant appartenu à la frise de quelque temple. Puis, je repars en toute hâte, car le jour est à son déclin.



Tombeau phrygien taillé dans le roc, entre Hermandjik et Taouchanli (voy. p. 255).

Longtemps nous cheminons au bord du lac. Ses rives sont gracieusement découpées, plusieurs îles apparaissent à la surface de l'eau. Au levant se dresse le blanc sommet de l'Olympe, au couchant la cime foncée de l'Ida, derrière lequel le soleil s'est abaissé; jamais je ne perdrai le souvenir de ce tableau.

La nuit gagne; mais un beau clair de lune nous permet d'avancer rapidement à travers la plaine déserte. Aux deux tiers de notre course, nous passons près d'un grand édifice ruiné; il a reçu dans le pays un nom sinistre, Keurseuz-Khan (*le Khan des voleurs*).

Une forêt brûle sur les collines qui bordent la vallée du côté du nord ; elle nous sert de fanal, et, vers neuf heures, nous sommes au bord du Rhyndacus en face d'Ouloubad. Un pont de bois reliait les deux rives du fleuve il y a peu d'années encore, le courant l'a entraîné; mais M. de Vernouillet a chargé un batelier de nous attendre; plus heureux que d'autres voyageurs qui campent là, autour d'un grand feu, nous passons l'eau, et sommes bientôt installés dans la maison d'un *papas* grec où mon compagnon de voyage a reçu l'hospitalité.

C'est une espèce de ferme, dépendance d'un couvent ; le *papas* qui l'habite partage ses soins entre la direction des âmes et la culture des champs. Sa cour est encombrée de bestiaux. Il nous établit dans une salle dont les fenêtres ont perdu leurs carreaux ; la nuit est fraîche cependant ; mais, au moyen des coussins du divan, nous calfeutrons tant bien que mal les ouvertures béantes ; nous soupons avec un des faisans que M. de Vernouillet a tués le matin, et nous nous endormons étendus sur le sol, sans songer à regretter les chambres confortables de l'hôtel de l'Olympe.

Le 6, nous consacrons notre journée à la chasse. En hiver les oiseaux aquatiques pullulent au bord du lac d'Apollonia; ils sont plus rares dans cette saison, mais on peut tirer des faisans. Nous en tuons plusieurs le matin, au milieu de grands roseaux où des troupeaux de bœufs errent en liberté. Une brume épaisse nous environne, et le soin de retrouver notre chemin nous distrait un peu de la chasse.

Après midi, le *papas* nous propose d'aller au delà du Rhyndacus sur les collines boisées qui se montrent à l'horizon. Lui-même enfourche un de ses chevaux pour nous servir de guide, et nous voici traversant à gué le Rhyndacus au risque de nous noyer, car nos montures résistent avec peine à la rapidité du courant.

La chasse n'est pas heureuse, le gibier est moins abondant sur les collines que dans les marais; mais nous faisons une charmante promenade. Au retour, je m'arrête à voir travailler quelques laboureurs qui commencent à préparer les semailles ; leur charrue consiste en une forte perche ajustée sur des roues et dont une des extrémités, munie d'une pointe de fer, est dirigée vers le sol pour en déchirer la surface. Au lieu de herse, on emploie un tronc d'arbre garni de ses rameaux.

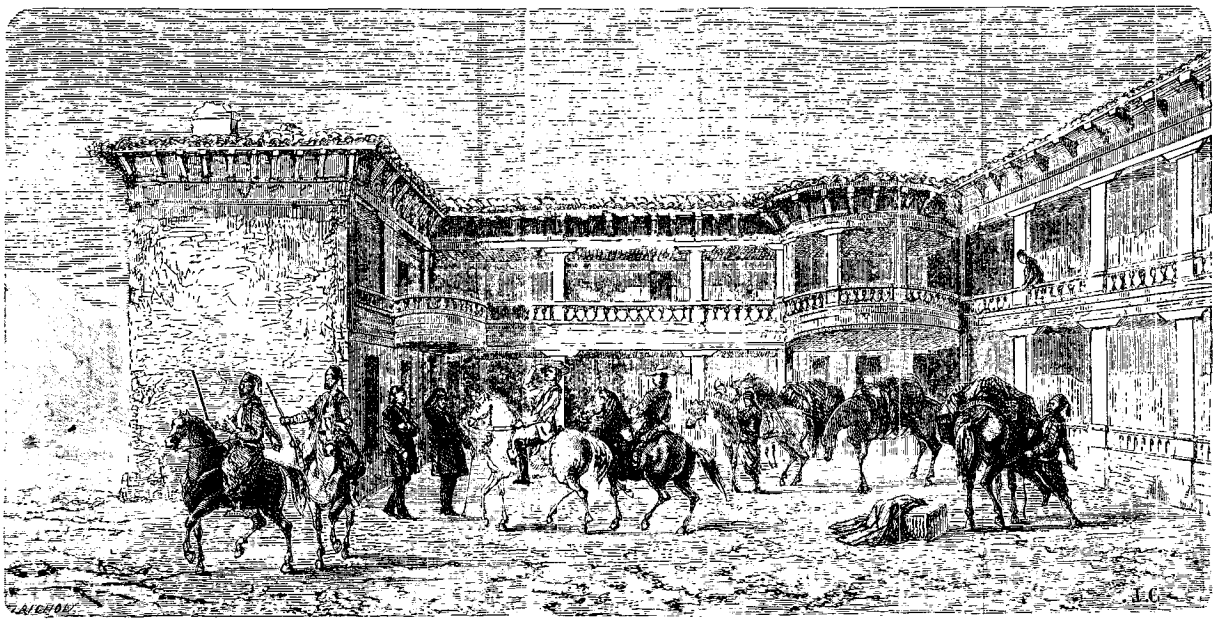
Avant de rentrer à Ouloubad, nous visitons le *Khan* ruiné, près duquel j'ai passé la veille ; il se dresse majestueusement dans la solitude dominant les eaux du lac. Il a été construit sur un plan grandiose ; à l'intérieur, deux rangs d'arcades le divisent en trois nefs; au centre deux grandes cheminées sont disposées en forme de lanternes de façon à ce que les voyageurs puissent se ranger à l'entour. La lumière n'y pénètre que par les voûtes. Il ne me semble guère possible d'admettre que cet édifice ait été une église byzantine ainsi que l'ont pensé plusieurs voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

7 *octobre.* — Après avoir encore tué quelques faisans le matin, nous examinons et je dessine les murailles d'Ouloubad. Elles ont été construites par l'empereur Alexis Comnène pour défendre le cours du Rhyndacus et du Macestus. L'origine de Lupadium ne remonte pas plus haut; c'était une forteresse autour de laquelle, au quatorzième siècle, bien des combats ont eu lieu; elle tomba en 1330 au pouvoir du sultan Orkan.

Nous prenons à deux heures et demie congé du *papas* Spiridion, qui s'est montré plein d'attentions pour nous. Nous avons le regret de le laisser en proie à deux grands soucis : l'église du village, une belle église toute neuve, a été renversée de fond en comble par le tremblement de terre de 1856, il nous en a tristement montré les débris; et son verger est occupé par une bande de Circassiens qui sans façon y ont planté leur tente. Après la soumission de Schamyl, beaucoup de Tcherkesses, voulant échapper au joug de la Russie, ont demandé un asile au sultan. On n'avait garde de les repousser, car c'était faire une bonne acquisition que de s'attacher ces hommes robustes et belliqueux; d'ailleurs la Turquie offre à tous les exilés une généreuse hospitalité; on leur assigna donc des cantonnements sur divers points de l'empire; c'est ainsi qu'Ouloubad a connu ces beaux cavaliers auxquels leurs grands bonnets de fourrure donnent un air farouche. Nous les voyons caracoler, armés de lances, au pied de la citadelle des Comnène; rien de mieux, pourvu qu'on les installe sur des terres dépendant du domaine public et non dans les jardins des pauvres *rayas*.

Nous laissons à notre droite la ville de Mouhalitch (Milétopolis) que nous apercevons à l'extrémité de la plaine, et les ruines de Cysique, situées à quelques heures au delà. Cysique a joué un grand rôle dans l'histoire; elle a possédé de splendides monuments. Les commotions souterraines ont tout détruit et les colonnes



Harmandjyk : Le konak du mudir (voy. p. 255).

de ses temples sont allées parer les mosquées de Constantinople. Cependant, si nous avions disposé de plus de temps, nous aurions voulu saluer les restes de ses murs de granit contre lesquels échouèrent les efforts de Mithridate.

Nous prenons notre direction vers l'est avec l'intention de remonter le cours du Rhyndacus jusqu'à sa source. En chemin, une troupe de paysans qui porte des provisions à la ville, demande à se joindre à nous pour éviter le sort de quelques-uns de leurs camarades pillés la veille en cet endroit. A cinq heures, nous sommes à Kirmasli-Kassaba, petite ville de quatre mille habitants, où nous traversons le Rhyndacus sur un pont de bois chancelant.

Au delà de ce pont s'ouvrent les portes d'un *konak* hospitalier. Le *mudir* est absent, mais les dames de son *harem* nous envoient un excellent dîner. La ville contient un certain nombre de Grecs; les principaux d'entre eux viennent nous rendre visite et nous conduisent dans quelques maisons où se trouvent des fragments de bas-reliefs antiques et des inscriptions dénuées d'intérêt.

Le 8, départ à six heures et demie. Rude journée. Nous voici revenus au pied de l'Olympe, dont le versant méridional se ramifie en une multitude de collines boisées, au milieu desquelles le Rhyndacus décrit mille circuits.

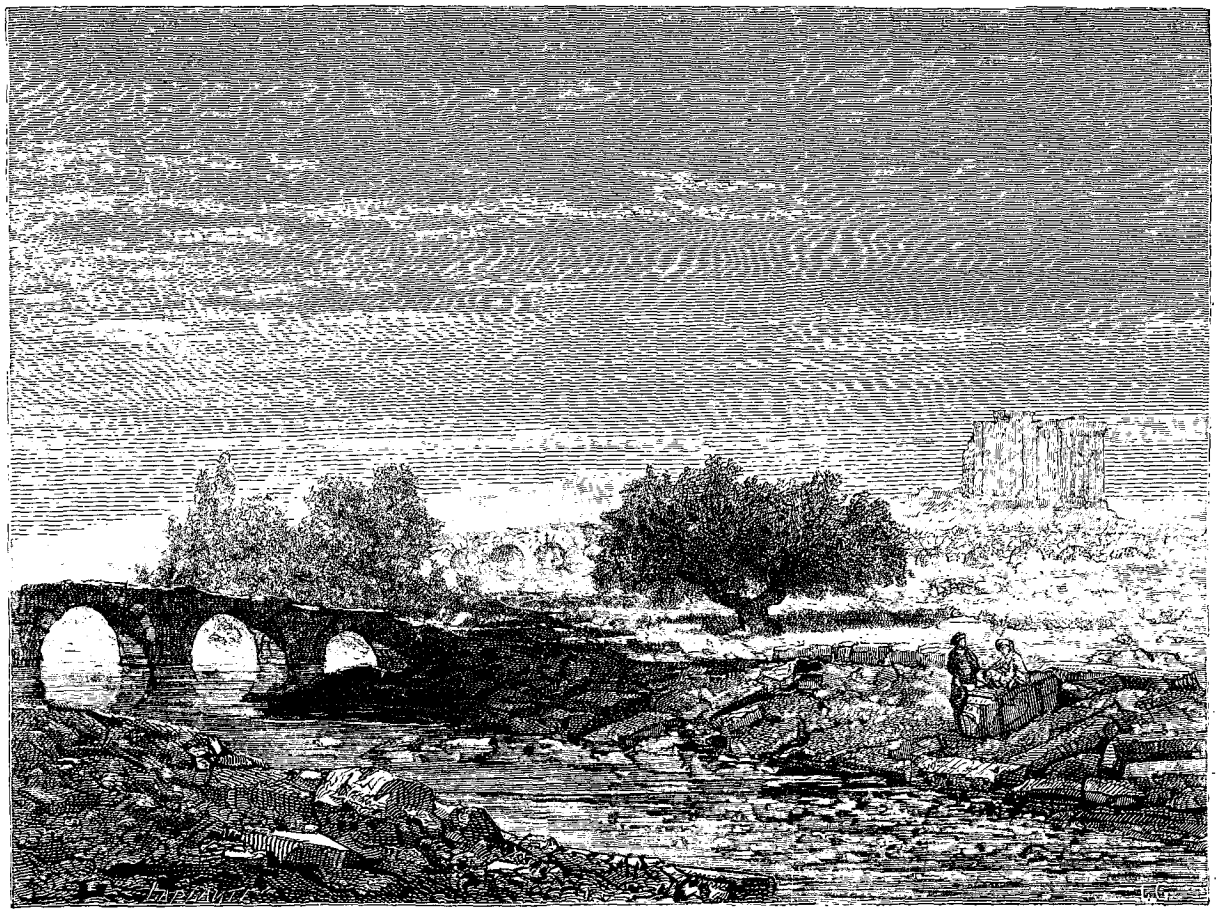
Gravir des pentes abruptes, descendre au fond d'étroites vallées, passer à gué des torrents, voilà l'emploi de notre temps. Nous voudrions aller coucher à Adrenas (Adriani) où se trouvent quelques ruines; mais, après Kestlek, nos *zaptiés* s'égarent; nous errons, le jour durant, à travers ce labyrinthe de monticules qu'ombragent heureusement de magnifiques futaies. Vers quatre heures, nous traversons le hameau de Karakeuï, habité par des bûcherons, nous y prenons un guide; mais nous avons perdu la direction d'Adriani et nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes heureux de trouver, à la nuit tombante, les vingt-cinq maisons du village de Baloukeuï, suspendues aux flancs d'un rocher. Les pauvres gens qui l'habitent n'ont pour chaque famille qu'une étroite cabane en planches qui de loin ressemble à un tas de bois ; aucun d'eux ne peut nous offrir l'hospitalité. Mais une petite mosquée se dresse au centre du village ; un réduit de trois mètres carrés en dépend : quatre murs sans enduit, et un toit abritant le sol nu. Nous y plaçons les lits de camp et nos domestiques s'installent dans la tribune de la mosquée avec laquelle une porte met notre chambre en communication.

Philippe se procure du riz et des œufs. Pendant que nous soupons sur nos cantines, quelques hommes se présentent et nous demandent de venir avec eux passer la soirée à l'affût pour tuer les sangliers qui ravagent leurs champs. Il y a deux mille cinq cents ans, au temps de Crésus, les montagnards de l'Olympe se plaignaient déjà de ces incommodes voisins :

« En ce temps-là, un sanglier monstrueux parut en Mysie ; il descendait de l'Olympe et dévastait les champs.... Des messagers furent envoyés à Crésus et lui dirent : « O roi, un sanglier énorme s'est « montré sur notre territoire et il détruit nos mois- « sons... ; Nous te supplions de nous envoyer ton fils « et l'élite de tes jeunes gens avec leurs chiens. »



Aizani (Tchavdir-Hissar) : Pont et quai du Rhyndacus. — Temple de Jupiter (voy. p. 256).

« Crésus refuse d'abord de laisser partir son fils Atys, car un songe lui a fait pressentir qu'il périrait de mort violente ; mais, vaincu par les prières du jeune prince, il le confie aux soins d'Adraste, fils de Gordius, roi de Phrygie. « Adraste, lui dit-il, je t'ai accueilli dans ma « demeure où je pourvois à toute ta dépense ; mainte- « nant (car tu dois par du dévouement répondre à mes « bienfaits), je te demande de veiller sur mon fils qui « s'en va à la chasse ; protége-le dans le chemin contre « les malfaiteurs qui pourraient l'attaquer. Il est juste, « en outre, que tu cherches l'occasion de te signaler en « ces travaux où tes pères ont excellé.

« — Je suis prêt, répond Adraste, à faire ce que tu « demandes, à veiller sur ton fils comme tu l'ordon- « nes ; attends-toi donc à le voir revenir sain et sauf, « autant que cela peut dépendre de son gardien. »

« Il dit ; après quoi Atys et lui partirent bien équipés, avec les jeunes gens d'élite et les chiens.

« Arrivés sur le mont Olympe ils se mirent en quête de la bête farouche. Ils la trouvèrent, ils l'entourèrent d'un cercle et lancèrent leurs javelines. Or, Adraste ayant dirigé son trait sur le sanglier, le manqua et atteignit le fils de Crésus. Atys, frappé par la pointe de fer, accomplit la prédiction du songe[1]. »

1. Hérodote, *Histoires*, l. I, de XXXVI à XLV.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous n'acceptâmes point la proposition de nos hôtes, non dans la crainte qu'il se rencontrât un Adraste parmi eux, mais nous avions besoin de repos. Nous les dédommageâmes toutefois en leur fournissant de la poudre, et je dois ici leur demander pardon de les avoir un instant soupçonnés d'en vouloir user contre nous. En effet, vers neuf heures, nous croyions tous les habitants du village plongés dans le sommeil et nous venions nous-mêmes de nous endormir, quand la porte de la mosquée s'ouvrit bruyamment, donnant passage à une troupe d'hommes dont quelques-uns portaient des torches. Réveillés en sursaut, nous allions sauter sur nos armes, mais nous vîmes la foule se prosterner, et aussitôt commença une plaintive psalmodie : nous n'avions près de nous, au lieu de brigands, que des villageois en prière.

VIII

Vallée du Rhyndacus, près d'Adriani. — Les Yourouks. — Konak d'Harmandjik. — Tombeaux phrygiens. — Taouchanli. — Arrivée à Aizani.

9 *octobre*. — Nous partons à sept heures. Renonçant à visiter Adriani que nous avons dépassé et dont les ruines offrent d'ailleurs peu d'intérêt, nous invitons notre guide à se diriger vers Harmandjick, où nous comptons coucher.

Après avoir chevauché comme la veille à travers un pays montueux et ombragé, nous sortons des bois vers midi. Une large vallée s'ouvre devant nous; à nos pieds coule le Rhyndacus au milieu de champs cultivés; à gauche l'escarpement méridional de l'Olympe nous apparaît comme une gigantesque muraille de marbre blanc. Tout en contemplant ce tableau, nous entrons dans un bourg de cent maisons nommé Oranna, et nous mettons pied à terre auprès d'une fontaine. La population nous entoure bientôt : des paysans de bonne mine, bien vêtus, et qui s'empressent de nous apporter des œufs et du raisin.

De l'autre côté de la vallée, nous trouvons des collines couvertes de blocs granitiques comme le plateau supérieur de l'Olympe. Parmi ces rochers poussent des chênes à feuilles longues et profondément laciniées (*Quercus Ægylops*), variété propre à l'Orient, et dont le fruit, de très-grosse dimension, est contenu dans un calice peluché semblable à un paquet de laine. Ces glands servent à la préparation du cuir; on les connaît dans le commerce sous le nom de vallonée ou gallon du Levant. Le chêne à vallonée couvre de grandes étendues en Asie Mineure, où il est considéré comme l'une des richesses du pays.

Nous entrons de nouveau dans les montagnes et les forêts, et nous traversons un campement de *yourouks*[1].

Depuis six siècles que les Turcs ont quitté les steppes de la Tartarie, quelques-unes de leurs tribus, les plus nobles dit-on[2], n'ont pas encore voulu renoncer à la vie errante, et c'est un fait curieux que la coexistence au sein de mêmes contrées, d'une population sédentaire et d'une population nomade.

Les *Turcomans* habitent particulièrement la partie méridionale de l'Anatolie aux environs du Taurus; ils ont des villages, cultivent la terre et conduisent leurs troupeaux dans les montagnes pendant la saison d'été seulement. Quant aux *yourouks*, ils n'ont point d'autres abris que leurs tentes de poil de chèvre, et ne se fixent pas longtemps dans le même lieu; ils sont répandus entre le Tmolus et la mer Noire; le mont Olympe est comme leur quartier général et le centre autour duquel ils gravitent.

En été, ils se tiennent sur les hauteurs, et, tandis que leurs chameaux, leurs bœufs, leurs moutons et leurs chèvres errent à travers les pâturages et les bois, ils s'occupent à exploiter les pins, qu'ils descendent comme ils peuvent jusqu'au fond des vallées; ils les coupent à un mètre du sol, pour recueillir la résine qui monte à la surface de la souche, et brûlent le plus souvent les arbres qu'ils n'ont pu abattre, afin d'étendre les limites des surfaces gazonnées qui fournissent la nourriture de leurs troupeaux. Quand vient l'hiver, ils descendent dans les vallées et s'y livrent à quelques industries, spécialement à la fabrication des tapis communs (*kilims*).

Ils sont divisés en *assirets*, composés de cent, deux cents et quelquefois de mille familles. A la tête de chacun des *assirets*, dont le nombre est, dit-on, de trente-six, se trouve un *bey*, chef tout-puissant qui gouverne la tribu et la représente dans ses relations avec la Porte. Cet état de choses présente un dernier vestige de l'ancienne organisation féodale qu'a détruite le sultan Mahmoud. On s'efforce, à Constantinople, de régulariser peu à peu la situation des *yourouks* et de les assimiler le plus possible aux autres sujets du sultan; c'est ainsi qu'on est parvenu, non sans peine, à leur appliquer la loi du recrutement. Chaque *assiret* est taxé à une redevance annuelle qui représente à la fois l'impôt et l'indemnité due au trésor pour les droits d'usage dont le domaine public est grevé à leur profit.

Les mœurs des *yourouks* sont patriarcales, et les étrangers, pas plus que les habitants du pays, n'ont généralement rien à craindre de leur part; mais, lorsqu'ils ont à se reprocher quelque méfait, ils ne souffrent pas volontiers qu'un autre que leur *bey* en fasse justice.

Un négociant grec m'a raconté qu'il fut, il y a peu d'années, surpris par des malfaiteurs qui l'environnèrent à l'improviste et lui enlevèrent une forte somme d'argent. Quelques jours après, il reconnaît, au marché ses agresseurs : ce sont des *yourouks*, il les désigne au *mudir* qui, ne se souciant pas de les faire arrêter sur la place publique, les attire adroitement chez lui et les retient prisonniers. Grand tumulte dans la tribu. La nuit venue, le bey s'introduit dans la maison du négociant, lui demande quelle somme il a perdue et promet de la lui restituer dès le lendemain, le menaçant en même temps d'une éclatante vengeance, s'il n'obtient pas la liberté des inculpés. Le négociant ne ménagea pas ses

1. Ce mot signifie *nomades*.

2. La famille turque se rattache à deux souches principales, la tribu du *Mouton noir* et la tribu du *Mouton blanc*. Les Ottomans tirent leur origine de celle-ci, les Seljoucides descendaient de la première, à laquelle les nomades prétendent se rattacher aussi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

démarches et le *mudir* se fit peu prier pour relâcher d'incommodes prisonniers; l'affaire fut ainsi réglée en famille.

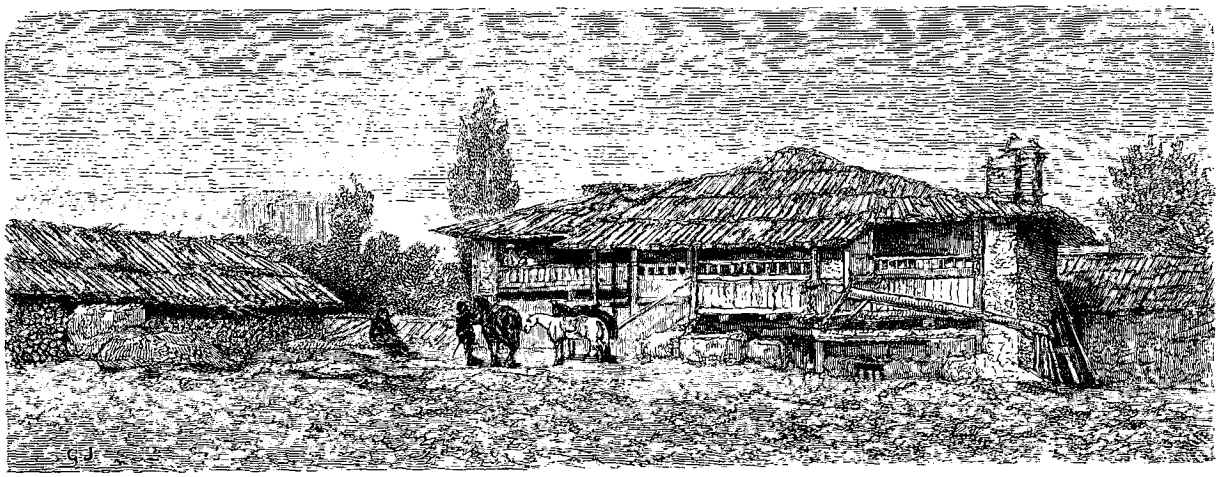
En traversant un torrent, l'un des chevaux de charge trébuche, nos cantines se détachent et les voici dans l'eau : embarras, temps perdu; la nuit vient et nous surprend dans la forêt où nos guides ont peine à se diriger; la lune se lève heureusement, et nous permet de reconnaître que nous touchons à la lisière des bois. La vallée du Rhyndacus s'ouvre devant nous, toute illuminée des feux allumés par les *yourouks;* à sept heures et demie, nous entrons dans le *konak* d'Harmandjik.

C'est le plus remarquable des édifices de ce genre que nous ayons rencontrés, et le vrai type d'une maison turque soignée. Sans parler de l'élégance des dispositions extérieures, il contient intérieurement plusieurs grandes salles avec des boiseries sculptées, et d'épais tapis. Le *mudir* est un fonctionnaire de la nouvelle école, comme il est facile de le voir à son costume et à ses manières.

Après un souper rapidement improvisé, il se retire discrètement et nous laisse jouir des bienfaits du sommeil.

Le 10 octobre, nous voyageons encore une partie du jour à travers les montagnes et les bois; nous franchissons plusieurs torrents, affluents du Rhyndacus. Les galets amoncelés au fond de ces ravins, les rochers qui les encadrent présentent des spécimens intéressants des éléments si variés qu'ont rapprochés, mélangés, les bouleversements contemporains de la formation du mont Olympe : le gneiss, la serpentine, le marbre, le quartz siliceux, voisin de l'agate, s'y montrent tour à tour.

A midi, nous descendons de nouveau vers le Rhyndacus; la pente qui relie le plateau supérieur à la vallée est hérissée de rochers aux formes bizarres, provenant d'un épanchement volcanique. Un beau bloc de ce tuf a reçu à son sommet la forme d'un fronton, et, sur les parois, on a creusé un enfoncement dont les contours sont arrêtés par deux pilastres supportant un linteau. Entre ces ornements et le fronton, se trouve une ouverture par laquelle on descendait les corps dans une chambre intérieure. Ce monument, en effet, est un ancien tombeau, datant de l'époque phrygienne et tel qu'on en trouve dans plusieurs vallées de l'Asie Mineure, spécialement dans les environs d'Ouschak et de Kara-Hissar.



Tchavdir-Hissar (Anzani) : Le konak (voy. p. 256).

Nous arrivons sur les bords du Rhyndacus, près du bourg de Mahimoul. Une heure après, à cinq heures, nous sommes à Taouchanly.

Cette petite ville contient six cents maisons; une vingtaine occupées par des Arméniens ne se distinguent en rien de celles des Turcs; les femmes s'y tiennent derrière des fenêtres étroitement grillées, et n'en sortent que la tête voilée. Dans les villes où les chrétiens sont peu nombreux, la prudence leur commande de s'effacer le plus possible.

Le *mudir* de Taouchanly s'excuse, pour ne pas nous recevoir, sur l'exiguïté et le délabrement de son *konak;* il nous conduit chez un banquier arménien, vieillard octogénaire, à la figure vénérable, qu'une nombreuse famille entoure des témoignages d'un profond respect; nous sommes l'objet des plus touchantes prévenances dans cette maison patriarcale.

Partout, en Anatolie, chez les musulmans comme chez les chrétiens, le respect des enfants pour leurs parents nous a paru remarquable; ils se tiennent debout en leur présence, attendant pour s'asseoir qu'ils y soient invités.

Les Turcs, d'ailleurs, aiment la vie de famille où ils apportent des mœurs beaucoup plus contenues qu'on ne le pense généralement. La polygamie, tolérée par le Coran, ne se produit qu'à titre d'exception, et toutes les femmes qui peuplent les *harems* ne sont pas des esclaves livrées au caprice du maître, mais les servantes et les compagnes de l'épouse qui exerce à leur égard une surveillance jalouse.

Nous partons le 11 à dix heures du matin. Nous avons conservé les mêmes chevaux depuis Brousse; ils sont fatigués, et les *surudgis* ne se décident qu'à grand'peine à nous les louer pour deux journées encore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

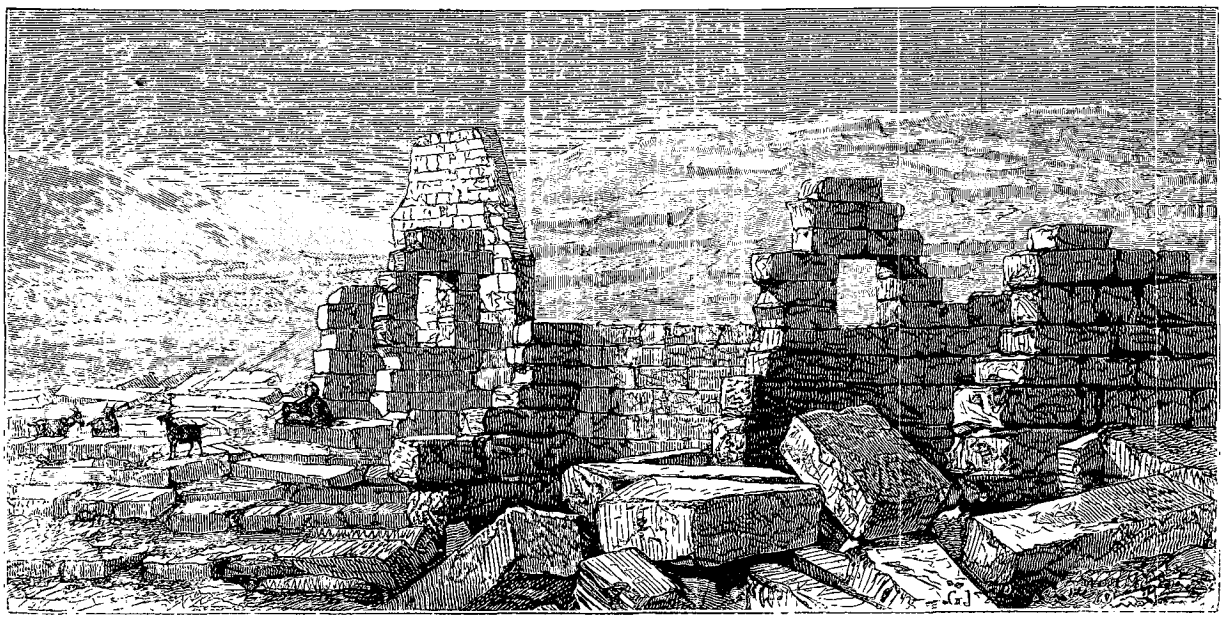
Renonçant à visiter Kioutaya, chef-lieu du *sandjak* de Kermian, mais où rien d'intéressant ne semble devoir s'offrir à nous, nous prenons, en quittant Taouchanly, la direction des ruines d'Aizani.

La vallée de Taouchanly [1] est fertile et paraît mieux cultivée qu'aucune de celles que nous avons traversées jusqu'ici. Après deux heures de marche, nous passons le Rhyndacus sur un pont de bois et côtoyons une suite de collines formées de monceaux de cendres grises et blanches auxquelles succèdent des épanchements volcaniques taillés à pic en forme de hautes falaises dont une rivière baigne le pied.

Là est le village d'Ak-Scheer, nous y déjeunons auprès d'une fontaine.

A Doudesch, petit village où nous faisons halte pour chercher un guide, la population nous entoure avec méfiance, et les *zaptiés* parviennent difficilement à déterminer l'un des habitants à nous accompagner. Enfin, un homme se laisse séduire par nos promesses, grand gaillard dont les traits accentués rappellent le type kabyle. Il s'arme d'un long fusil et part devant nous d'un pas allègre, dont la rapidité met en défaut l'allure de nos chevaux de charge; nous avons eu déjà les jours précédents l'occasion de remarquer combien ces montagnards sont bons marcheurs.

Nous traversons des collines calcaires sur le penchant desquelles des paysans s'occupent à exploiter les bois. Leurs chariots, composés par fois d'un simple tronc d'arbre creusé, sont portés sur deux roues massives, sortes de plateaux cylindriques détachés de quelque gros chêne qu'on a scié par tranches près de sa base. Ces roues, mal ajustées autour d'un essieu de bois, produi-



Aizani : Ruines du théâtre et du stade.

sent, en tournant, un bruit étrange semblable aux gémissements de quelque créature en détresse, et que l'on entend de fort loin.

A Gueuk-Keuï, hameau situé dans un vallon sauvage, nous voyons un bas-relief antique représentant un lion et servant de façade à une fontaine ; quelques autres marbres du même genre gisent dans les champs. Ils proviennent, sans doute, du théâtre d'Aizani où l'on en trouve de semblables.

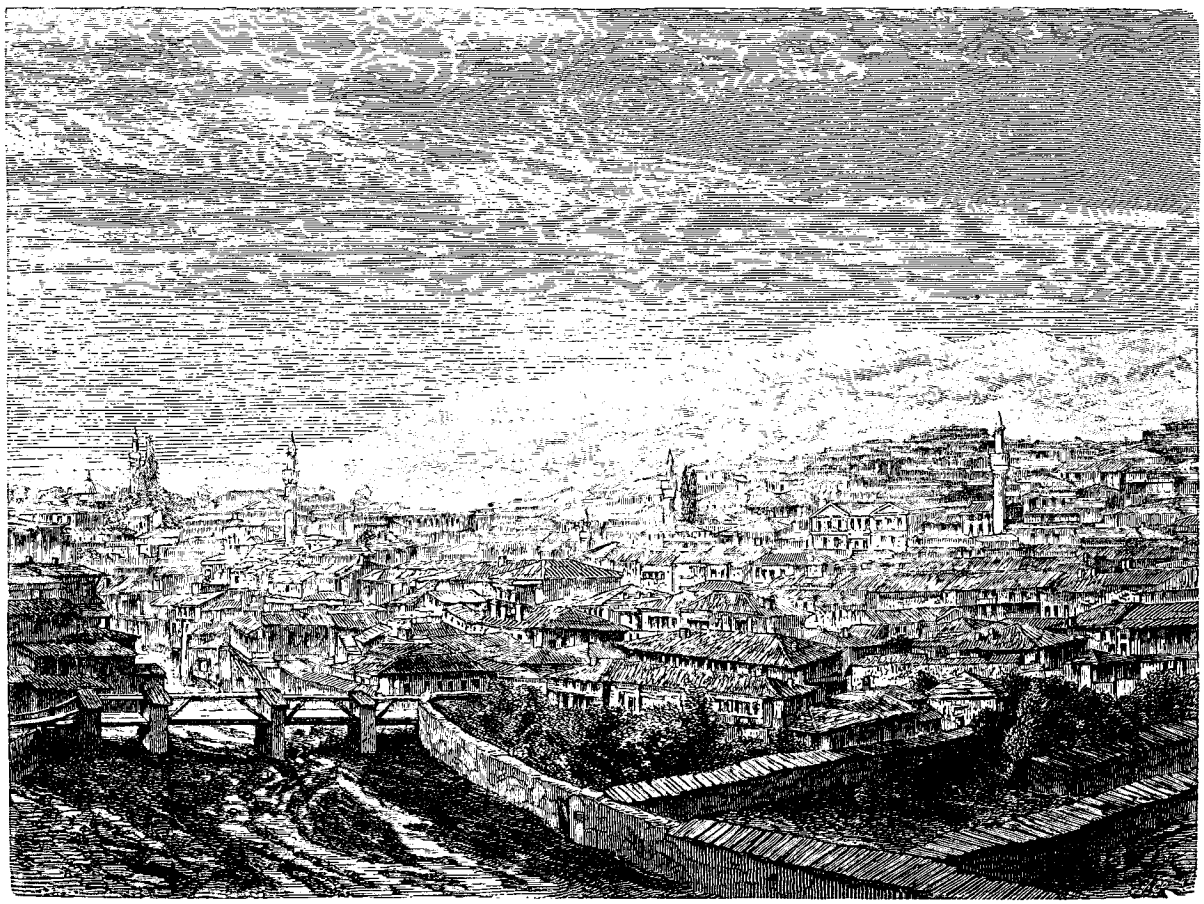
Nous montons, nous descendons, Aizani ne paraît pas. Le soleil se couche dans un ciel de feu, et bientôt les étoiles seules nous éclairent; mais leur scintillement est si vif, à travers l'atmosphère limpide, qu'en nous serrant à la file derrière notre guide, nous cheminons assez sûrement. Nous avons heureusement dépassé la région des forêts, nous côtoyons la vallée du Rhyndacus sur un terrain de couleur blanchâtre qui reflète les faibles clartés de la nuit. A huit heures, la lune se montre à l'horizon, et ses premiers rayons font apparaître, à peu de distance devant nous, la colonnade du temple de Jupiter et le pont de marbre du Rhyndacus. Nous traversons les ruines d'Aizani pour pénétrer dans le petit village de Tchavdir-Hissar. Ce n'est pas sans peine que les *zaptiés* découvrent le *Mouktar*, car, à la nuit tombante, en Turquie, chacun est enfermé chez soi. Vers neuf heures cependant, nous sommes introduits dans un *konak* pauvre, mais qui ne manque pas d'originalité; nous y prenons une fort modeste collation et nous nous y accommodons pour la nuit.

A. DE MOUSTIER.

1. Mot qui signifie *plaine du lièvre* ces animaux y sont communs en effet.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kediz (ancienne Cadi) et le fleuve Hermus près de sa source.

VOYAGE DE CONSTANTINOPLE A ÉPHÈSE,

PAR L'INTÉRIEUR DE L'ASIE MINEURE,

BITHYNIE, PHRYGIE, LYDIE, IONIE,

PAR M. LE COMTE A. DE MOUSTIER[1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IX

Les ruines d'Aizani. — Les paysans de l'Anatolie. — Les monts Dindymènes et le Temnus. — Ghédiz. — Ouschak. — L'industrie des tapis. Takmak. — Koula. — La Phrygie brûlée. — Les Zeibeks. — Le fleuve Hermus. — Salikli.

Bien qu'Aizani soit une ville ancienne, fondée, dit un historien, par Aizen, fils de Tantale, elle ne joue aucun rôle important dans l'histoire, mais l'état de conservation et l'aspect imposant de ses monuments méritent de fixer l'attention des voyageurs. Ces ruines, connues en Europe depuis quarante ans seulement, ont été plusieurs fois décrites ; je n'entrerai, pour ma part, dans aucun détail, le lecteur a sous les yeux une reproduction fidèle des plus intéressants d'entre les édifices qui se voient encore à Aizani : le théâtre, le stade, le pont, les quais du Rhyndacus, et, par-dessus tout, le temple de Jupiter, gracieux spécimen du style ionique, dont l'ordonnance parfaite semble témoigner d'une origine antérieure à la domination romaine.

Les inscriptions latines et grecques, contemporaines de l'empereur Adrien, qui sont gravées sur ses murs, y ont pris place bien probablement longtemps après sa construction.

Les collines, autour d'Aizani, sont formées de roches calcaires qui ont fourni de beaux matériaux aux monuments de la ville. Le fond de la vallée est un terrain d'alluvion dont les habitants du village paraissent tirer un as-

1. Suite et fin. — Voy. pages 225 et la note, et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sez bon parti. Leur physionomie et leur mise donnent en effet lieu de supposer qu'ils jouissent d'un certain bien-être. Il est à remarquer, et c'est un phénomène curieux, que si, dans l'Anatolie, l'aspect général du pays indique un état de décadence et révèle l'absence presque complète des conditions économiques sous l'influence desquelles un peuple peut s'enrichir et prospérer, les particuliers, cependant, et spécialement les habitants de la campagne, ne semblent pas réduits à un état trop misérable. Il nous est rarement arrivé de rencontrer des mendiants.

Dans les villages où nous faisions halte, nous trouvions des vivres de bonne qualité qu'on nous offrait souvent avec un empressement touchant; et, si la plupart des maisons présentent une assez chétive apparence, les paysans sont, en général, bien vêtus. L'ampleur de leurs costumes, la variété des couleurs, la forme imposante des turbans qui couronnent leurs mâles visages, la gravité habituelle de leur maintien, communiquent à toute leur personne un caractère de dignité vraiment remarquable.

Trois causes peuvent expliquer cette aisance relative qu'on observe chez les habitants de l'Anatolie : le pays est vaste et naturellement fertile, la population clair-semée[1], ses besoins et ses exigences très-limités. Ces circonstances, sans favoriser le développement de la fortune publique et les progrès de la civilisation, assurent aux individus des moyens suffisants d'existence.

La plupart des peuples primitifs en sont là, et nos pères, au moyen âge, semblent avoir traversé une phase à peu près semblable.

Aussi, au retour d'un voyage dans l'intérieur de l'Anatolie, on peut se figurer assez clairement l'aspect qu'a dû présenter notre Europe il y a cinq cents ans; ce qu'y était la culture des campagnes, la police des villes, l'état des voies de communication; comment on y voyageait, comment s'y faisait le commerce, de quelle sécurité on s'y voyait assuré; quelle devait y être la nature des relations sociales; dans quelles limites, en un mot, on y pouvait user de ses facultés.

Quant à la physionomie morale, malgré d'énormes différences dérivant du génie et des institutions si dissemblables de l'Orient et de l'Occident, différences qui sont tout à l'avantage du moyen âge chrétien, il est encore facile de saisir quelques analogies. Les Turcs, pris en masse, possèdent la foi sous ses diverses formes, et cette sérénité d'âme, cette force de résignation, cette quiétude qui en découlent. La disposition religieuse de leur esprit se traduit au dehors, non-seulement par l'exactitude qu'ils apportent aux exercices de la prière, soit dans les mosquées, soit chez eux et jusqu'au milieu des champs où souvent on les trouve prosternés, mais aussi par des sentiments de respect et de confiance envers la divinité, dont leur langage porte la perpétuelle empreinte : *Inch Allah* (plaise à Dieu), *Allah Kerim* (Dieu est miséricordieux). Il n'y a pas une de leurs phrases où ne se rencontrent ces locutions.

Ils vivent de peu et sont facilement heureux : contempler la belle nature, rêver en fumant leur *tchibouk*, humer quelques gouttes de café, de tous les plaisirs voilà ceux qu'ils apprécient le plus.

Ils ne connaissent guère le luxe; mais, dans la disposition de leurs maisons, dans la forme du petit nombre d'ustensiles qui chez eux composent un mobilier, dans leur costume surtout, et dans l'ensemble de leurs habitudes, il y a un sentiment de l'art et une poësie naturelle presque inconnus aujourd'hui parmi nous.

Leur charité envers les malheureux, leur hospitalité, leur fidélité à remplir leurs engagements sont proverbiales.

J'en dirai autant de cette dignité, de ce respect de soi-même et des autres qui constituent peut-être le cachet le plus vraiment personnel de la race turque. Même parmi les gens du bas peuple, la colère se traduit rarement en rixes, en disputes, en injures. *Kouzoum* (mon agneau), *djanem* (mon âme), telles sont les épithètes dont ils se gratifient entre eux.

Toute règle, cependant, comporte des exceptions : à côté de ces expressions amicales, quelques locutions grossières prennent place dans leur vocabulaire; ils les échangent parfois sans paraître se départir de leur immuable gravité; et, sous prétexte que l'anathème prononcé par le prophète contre le vin ne saurait atteindre le *raki*[1], ils laissent chaque jour davantage la triste habitude de l'ivrognerie pénétrer chez eux.

Ajoutons que ces populations, fort étrangères encore à l'esprit révolutionnaire qui travaille l'Europe, sont en général douces et faciles à gouverner; bien administré, le pays subirait assez promptement une heureuse transformation.

Mais il est temps de revenir aux habitants d'Aizani.

Ils pétrissent leur farine en lames minces, qu'ils font cuire sur des plaques de tôle rougie; ils obtiennent ainsi des pains semblables en apparence à nos crêpes,

1. Parmi les causes qui contribuent à entraver l'accroissement de la population, il faut placer les charges du service militaire.

La conscription existe en Turquie. A défaut de registres de l'État civil (que du reste on paraît songer à établir en ce moment), le *mudir* de la *casa*, assisté de son *medjlis*, désigne les jeunes gens qui semblent arrivés à l'âge où on peut porter les armes. On les fait tirer au sort; mais ceux pour qui la fortune se montre propice ne sont point affranchis à tout jamais du service; cinq ans de suite ils doivent se présenter et courir les chances d'un nouveau tirage. A vingt-cinq ans seulement, si le sort les a favorisés cinq fois, ils peuvent enfin jouir de quelque sécurité.

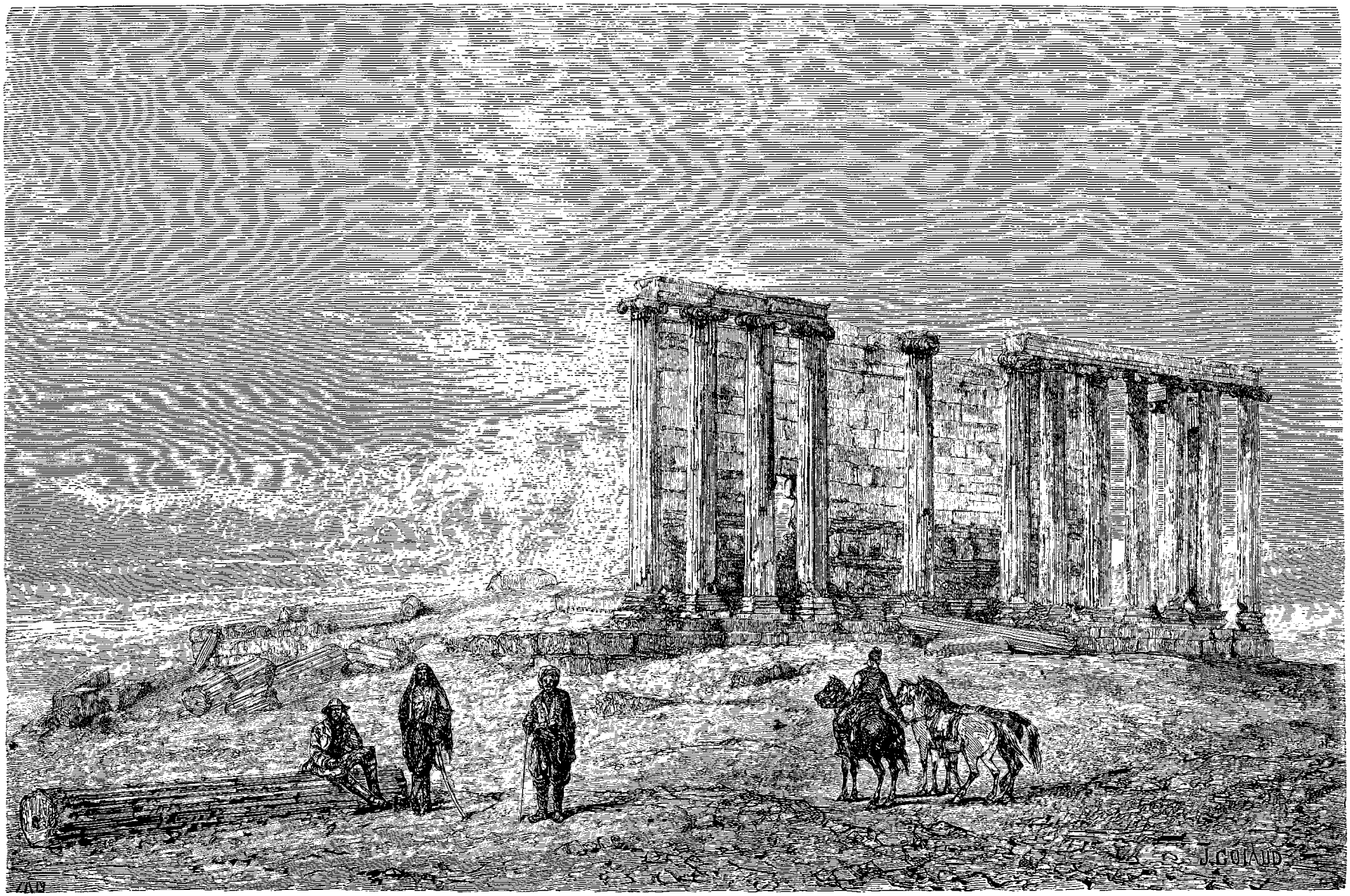
La durée de la présence sous les drapeaux a été fixée à cinq ans; il n'est pas rare cependant qu'une décision de l'autorité la prolonge arbitrairement; le soldat reçoit enfin son congé; mais il est inscrit sur les contrôles d'un bataillon de *rédifs* (réserve), où il demeure à la disposition de l'État jusque vers l'âge de cinquante-cinq ans. Ces bataillons sont composés des hommes du même district, qui restent ainsi habituellement dans leurs foyers; toutefois ils sont essentiellement mobiles et peuvent, si les circonstances l'exigent, être envoyés aux extrémités de l'empire.

Une pareille organisation est évidemment la cause principale de la décadence de l'agriculture en Turquie et du dépérissement de la race dominante. Tant qu'elle n'aura pas été modifiée, il ne faudra pas regretter pour les *rayas* que la méfiance des Osmanlis continue à les écarter de l'armée en leur imposant un rachat forcé, et du reste peu onéreux.

On vient d'admettre un certain nombre de jeunes chrétiens dans l'école militaire ouverte depuis quelques années à Constantinople. Il y a là, sans doute, le symptôme d'une transformation prochaine.

1. Eau-de-vie de grains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Aizani : Ruines du temple de Jupiter (côté du nord) (voy. p. 257).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais d'une dimension de près d'un mètre carré; dans un pays où les assiettes ne sont pas connues, où le linge de table est rare, ces *pains-serviettes* sont d'un usage fort commode. On a aussi, dans cette partie de l'ancienne Phrygie, l'habitude de manger le blé en grain, comme le riz. Devant chaque maison est un mortier de pierre grossièrement taillée, où on l'écrase à demi avant de le faire cuire.

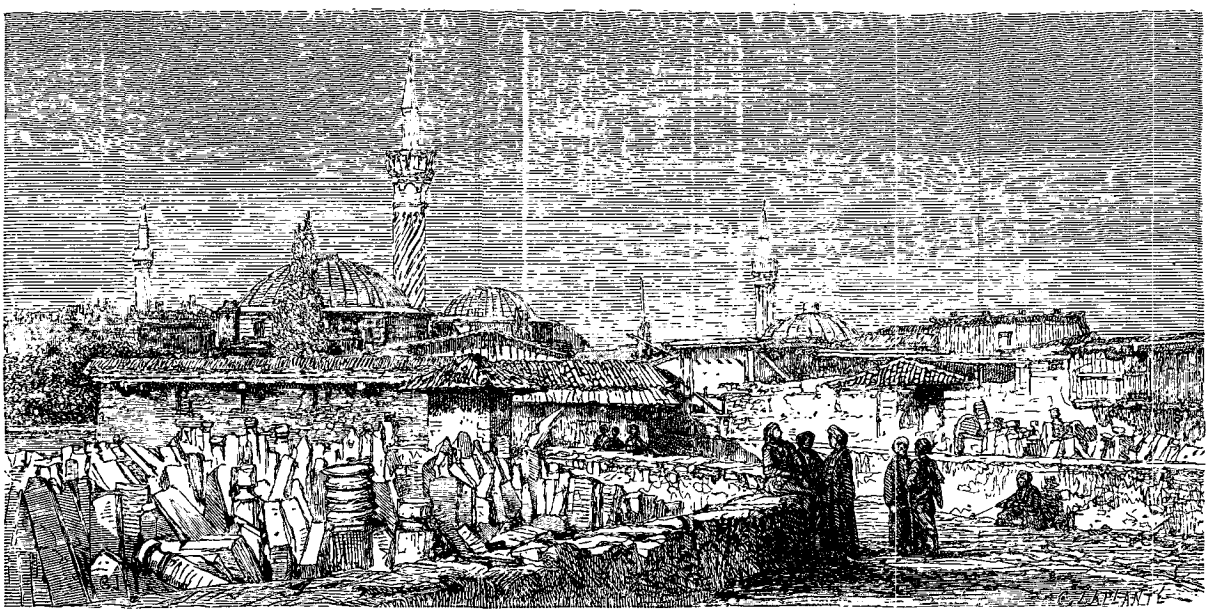
Le 12, à deux heures, nous reprenons notre chemin.

Après une série de collines de formation calcaire, vient un plateau sillonné de profonds ravins dont les déchirures laissent voir des terrains où dominent l'argile, le grès marneux, le tuf volcanique. Ce plateau sert de trait d'union entre les grandes chaînes des monts Dindymènes[1] et du Temnus. Elles partent toutes deux de ce point pour se prolonger sur un même plan, l'une dans la direction de la Cappadoce, l'autre dans la direction de la mer Égée, divisant l'Asie Mineure en deux versants inclinés, au nord vers le Pont-Euxin et la Propontide, au midi et à l'ouest vers la Méditerranée. Nous pouvons apercevoir en ce moment les sources du Rhyndacus et de l'Hermus, dont les eaux, sorties de la même montagne, prennent leur cours vers des mers différentes.

Le soleil se couche derrière l'Ak-Dagh : vue magnifique.

A nos pieds, vers le sud, s'ouvre une étroite vallée entre des masses volcaniques; là coule l'Hermus (Ghédiz-Tchaï), là est assise la ville de Ghédiz (l'ancienne Cadi), dont les quinze cents maisons s'étagent sur les anfractuosités du rocher calciné.

Nous y pénétrons à la nuit, et la peinture que j'ai faite plus haut des périls d'une entrée nocturne dans les villes turques, donnera une faible idée des difficultés qu'il nous fallut braver pour descendre et remonter les deux pentes opposées de cette gorge, avec des chevaux épuisés,



Ouschak : Entrée de la ville du côté des cimetières

et par des ruelles dont aucun réaliste ne saurait faire une trop horrible peinture.

Du reste, beau *konak*, éminemment pittoresque; *medjlis* nombreux, composés d'hommes superbes par l'ampleur de leurs costumes et la dignité de leur maintien, excellent accueil.

Le 13 au matin, je prends à la hâte une vue de Ghédiz, et nous partons un peu avant neuf heures avec des chevaux de poste. La vallée de l'Hermus est bien cultivée, mais nous la traversons seulement, et nous nous engageons aussitôt dans une région montueuse et boisée; son aspect nous rappelle celui des versants de l'Olympe. Parfois, entre les arbres et les rochers, s'ouvrent des perspectives d'une grande beauté. Nous passons au bord d'un précipice d'où s'élèvent des tourbillons de flammes et de fumée : « Ce n'est rien, nous disent nos guides, c'est une forêt qui brûle. »

Le *mudir* d'Ouschak, prévenu de notre arrivée par un *zaptié*, vient au-devant de nous avec ses serviteurs, à une demi-heure de la ville, et se montre plein de courtoisie. Il nous conduit chez le *Tchorbadgi* grec, négociant très-intelligent, qui nous traite de la façon la plus hospitalière.

Ouschak a une véritable importance commerciale; c'est un point intermédiaire entre la mer et les cantons agricoles de la Phrygie, et le territoire fertile qui entoure la ville fournit lui-même des produits variés; aussi de nombreux convois de chameaux partent chaque semaine pour porter à Smyrne des grains, du tabac, de l'opium de la valonnée.

Ouschak possède en outre une industrie intéressante; on y fabrique ces beaux tapis de moquette connus sous le nom de tapis de Smyrne. Huit cents métiers occupent

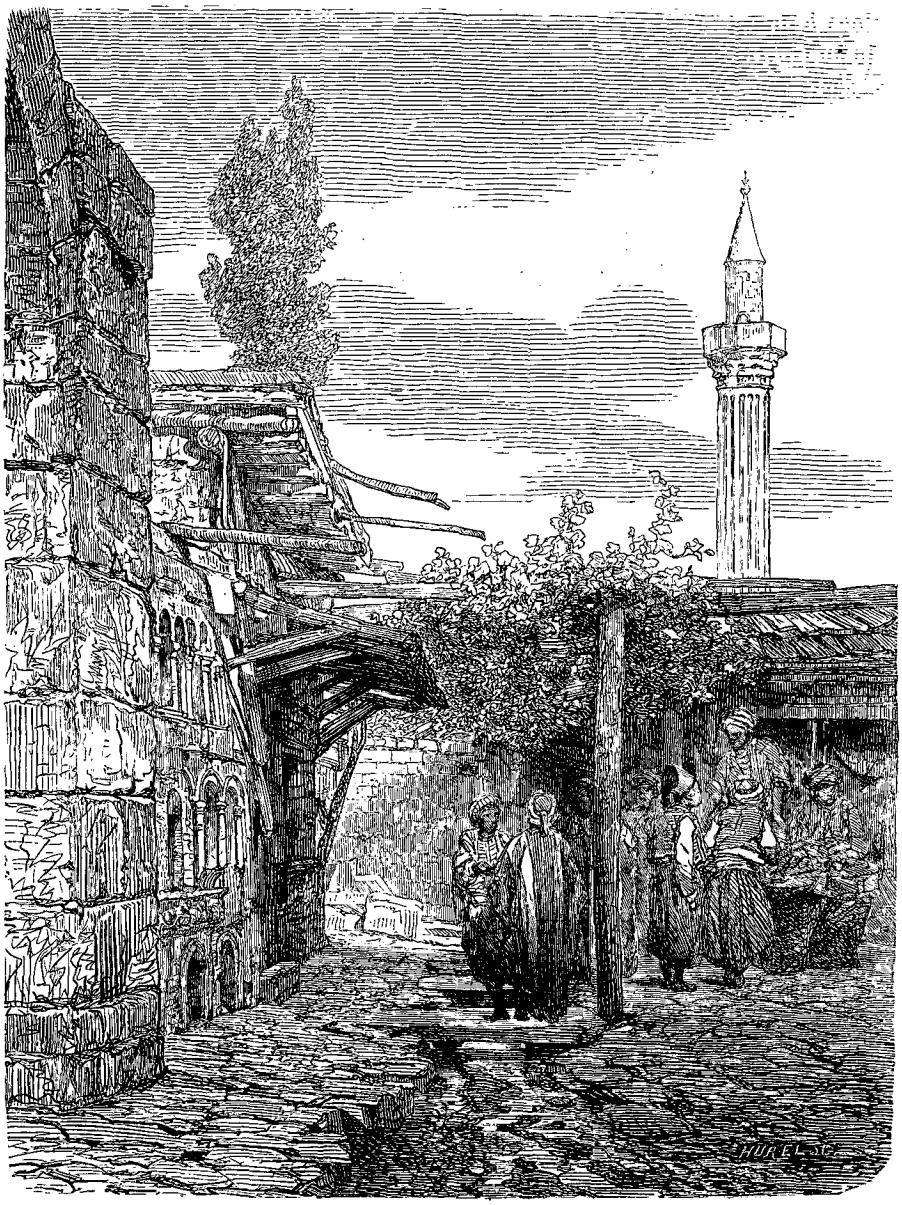
1. Ces montagnes étaient célèbres dans l'antiquité à cause du culte qu'y recevait Cybèle; celle-ci est appelée souvent par les poëtes la déesse Dindymène.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chacun trois ouvrières qui travaillent à la main dans leurs maisons. La population s'élève à quinze mille âmes au moins, dont les chrétiens forment le tiers; l'industrie et le commerce sont pour ainsi dire exclusivement dans leurs mains; je fus frappé des bons rapports et de la familiarité qui semblaient régner entre le *mudir* et les principaux d'entre eux.

La poste ne fait le transport des lettres entre Ouschak et Smyrne qu'une fois la semaine, le trajet est de plusieurs journées, et l'on sait qu'en Turquie les lettres ne sont jamais distribuées à domicile; on doit se rendre au bureau pour y réclamer soi-même les dépêches que l'on attend; celles qui ont été expédiées à l'insu des destinataires courent grand risque de ne leur parvenir jamais.

Ouschak semble occuper l'emplacement de l'ancienne Acmonia, mais cela n'est pas bien prouvé; quoi qu'il en



Ouschak (ancienne Eucarpia) : Maison construite avec des débris de monuments funéraires antiques.

soit, on y rencontre beaucoup de marbres sculptés, paraissant provenir de tombeaux, et qui maintenant ornent les fontaines. On en trouvera ici un spécimen. J'eus grand'peine à prendre cette photographie au milieu d'une population curieuse, mais docile heureusement, et que les *zaptiés* purent contenir un instant.

Le 14, après être restés à Ouschak une partie du jour, nous partons vers midi accompagnés de deux négociants grecs qui ont demandé à voyager de concert avec nous jusqu'à Smyrne. Nous allons coucher à Takmak, pauvre village de trente maisons, situé à l'extrémité d'un très-haut plateau dont la surface ondulée est couverte de sable, de galets, de blocs trachytiques. On dirait le fond d'une ancienne mer. Les seuls habitants de ces solitudes sont quelques *yourouks* campés au milieu de leurs troupeaux. Belle vue au soleil couchant, sur toute la partie occidentale de l'Asie Mineure, jusqu'à l'Ida.

Nos chevaux ont marché bon train, mais la distance

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'Ouschak à Takmak est de douze heures, d'après le tarif de la poste ; il fait nuit depuis longtemps quand nous arrivons au *konak*, chez un *mudir* hypocondre qui parle peu et seulement pour se plaindre. Sa fille, gentille enfant de onze ans, vient familièrement s'asseoir près de nous et nous questionner ; dans quelques mois sans doute sa mère, un beau matin, dira qu'il est temps de la voiler ; elle devra échanger alors et pour toujours sa liberté d'aujourd'hui contre la vie claustrale du harem.

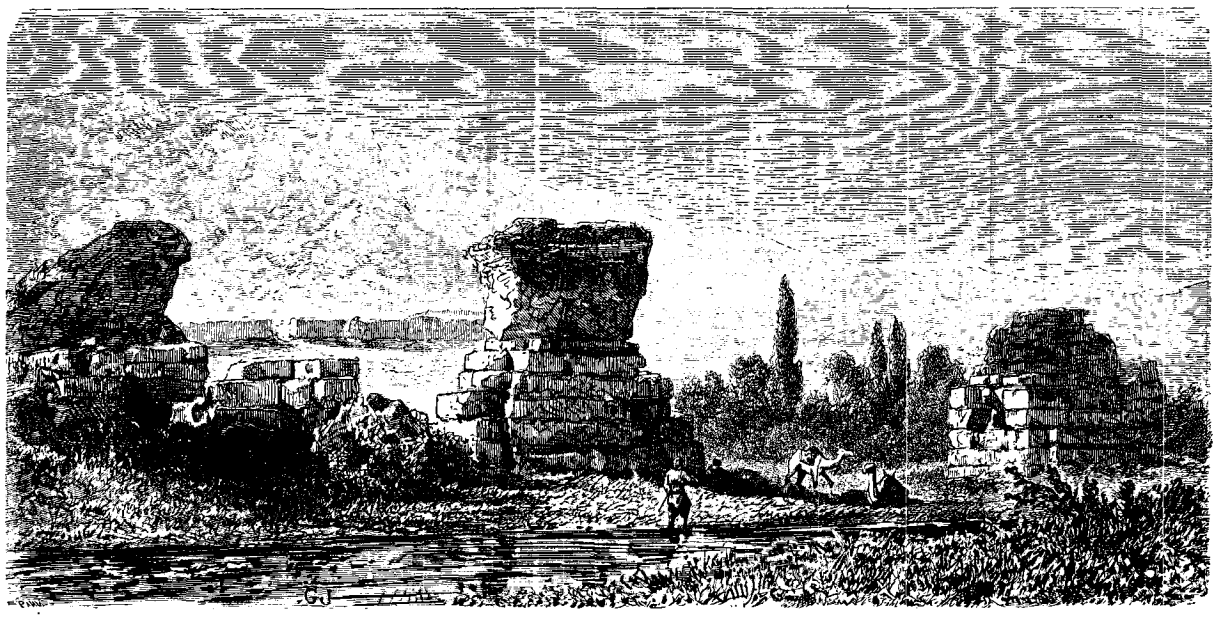
Le 15 nous partons à huit heures du matin. Nous descendons à travers un labyrinthe de rochers formés de gneiss, auquel succèdent, en approchant de Koula, tous les éléments qui constituent les terrains volcaniques.

Koula est en effet le centre de cette partie de la Phrygie que les anciens appelaient Phrygie brûlée (Katakékauménè) ; elle est bâtie au pied même du Kara-Dévelit (l'encrier noir), grand volcan éteint aujourd'hui, mais dont le cratère a dû, vers l'origine des temps historiques, donner passage aux longues traînées de laves et de scories qui sillonnent le territoire de Koula. Elles serrent de près la ville elle-même, comme une mer agitée dont les vagues se seraient durcies subitement.

Koula, un peu moins peuplée qu'Ouschak, est néanmoins une ville industrieuse et commerçante, où le *mudir* se montre fort hospitalier envers nous.

16 *octobre*. Départ à sept heures et demie. Nous traversons la chaîne de montagnes, en forme de promontoire, qui sépare la vallée de l'Hermus de celle du Kousou-Tchaï. Dans celle-ci est située Alachehr (l'ancienne *Philadelphia*), plus remarquable par ses souvenirs religieux que par ses monuments.

L'aspect de ces montagnes est des plus sévères ; il nous rappelle du reste ce que nous avons vu la veille entre Takmak et Koula ; peu de végétation, des rochers entassés au hasard. Le versant, du côté de Koula, se compose de matières volcaniques ; le plateau supérieur et



Ruines de Sarde : Débris de murailles au bord du Pactole (voy. p. 265).

le versant méridional sont de formation primitive ; le gneiss y domine, avec des veines de quartz çà et là.

Aucun lieu ne semblerait mieux choisi pour servir de théâtre à quelque sinistre aventure ; aussi nos compagnons retrouvent les souvenirs de leurs plus mauvais jours et nous racontent les inquiétudes continuelles auxquelles ils sont exposés dans un pays où la moindre opération commerciale exige un transport de numéraire. Mille embûches les entourent, ils doivent toujours être préparés à se défendre eux-mêmes, s'associer, pour voyager en nombre respectable, ou recourir à la ruse : prendre ostensiblement une direction puis en changer rapidement, se mettre en route le dimanche après avoir annoncé qu'ils partiraient le mardi. Mais le meilleur moyen de pourvoir à leur sécurité est d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, et de capituler au besoin. Les Turcs, même les brigands, se piquent d'être fidèles à la parole donnée ; il s'agit donc seulement de s'entendre ; quand on est tombé d'accord et qu'une espèce de contrat d'assurance a été conclu, le négociant peut marcher sur la foi des traités ; ceux qui s'engagent à le respecter deviendraient même au besoin ses alliés si quelques intrus tentaient de l'inquiéter.

Le plus habile entremetteur dans ces sortes d'arrangements n'est pas loin de nous. En effet, vers onze heures, nous arrivons à une baraque perdue au milieu de cette solitude et décorée du nom de café. Nos compagnons sautent de cheval et les *téménas* les plus cordiaux sont échangés entre eux et un grand gaillard membré solidement, au regard patelin, bien vêtu, bien armé ! Ils nous présentent leur ami et nous disent à l'oreille qu'il faut lui payer largement la tasse de café qu'il va nous offrir : « C'a été, ajoutent-ils, un fier brigand, mais maintenant il est devenu honnête homme et nous rend de grands services » Nous tâchons de nous conformer à leurs bons avis. L'amphitryon prend notre argent sans le regarder,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme par distraction et tout en continuant à causer avec ses amis ; on voit que c'est un personnage.

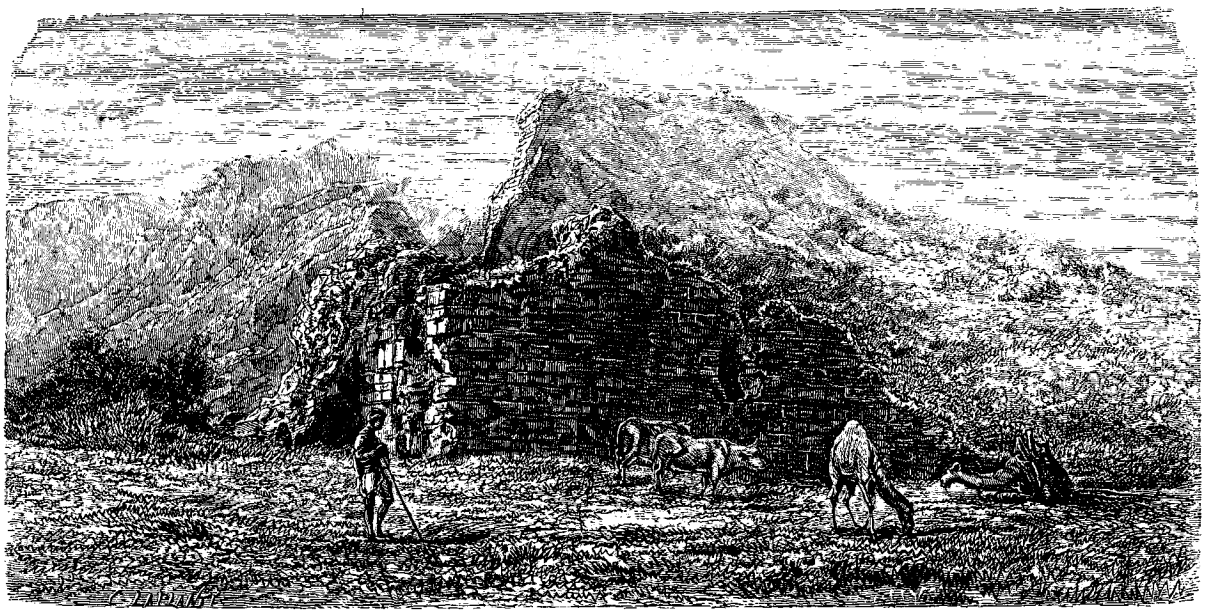
Mais un peu plus loin, dans les montagnes du Tmolus au pied desquelles nous allons être ce soir, habitent des hommes dont on ne prononce le nom, d'Aïdin à Koula, et jusqu'à Smyrne, qu'avec un sentiment de crainte, les *Zeibeks*[1].

Ils se rattachaient sans doute originairement à quelque tribu qui aura longtemps conservé son indépendance ; aujourd'hui on voit parmi eux des individus de races diverses, même des nègres ; ils forment une espèce de confrérie à laquelle sont affiliés les réfractaires et, en général, toutes les mauvaises têtes du pays. Ils s'arrogent des priviléges, entre autres celui de vivre aux dépens du public et de rançonner qui bon leur semble, quand ils ne trouvent pas à s'employer d'une manière conforme à leurs goûts.

Du reste ils font preuve d'une certaine modération, et ne volent pas pour s'enrichir ; le pain du jour leur suffit. Ils vous entourent, ils vous arrêtent ; donnez-leur une pièce d'or, des vivres, du tabac, et le plus souvent ils seront contents ; parfois cependant leur mauvaise humeur est redoutable. Ils croient si bien avoir le droit de mener un pareil genre de vie, que, loin de se cacher, ils tiennent à être reconnus, et veulent, grâce à leur costume, être assurés des égards qui leur sont dus. Ce costume, le plus excentrique de tous ceux qu'on rencontre en Orient, je ne le décrirai pas ; une des planches de ce recueil le reproduit fidèlement[1].

Il y a trente ans environ, un pacha voulant en finir avec les *Zeibeks*, proscrivit leur costume et interdit de le porter sous des peines sévères. Il mit des troupes régulières en campagne, des collisions eurent lieu, le sang coula, mais l'obstination des *Zeibeks* ne put être vaincue.

En 1861, on s'y est pris autrement. Le sultan faisait la guerre aux Monténégrins ; le pacha de Smyrne envoya



Sardes : Vue des ruines du théâtre et du rocher qui portait l'Acropole (voy. p. 265).

dans le Tmolus des recruteurs chargés de payer une forte prime d'engagement à ceux des *Zeibeks* qui voudraient partir pour le Monténégro ; on leur faisait valoir les chances de butin qu'offrait une expédition contre d'aussi faibles ennemis. Trois mille d'entre eux vinrent à Smyrne. Les bateaux à vapeur qui devaient les transporter manquaient de charbon. Pendant trois jours que les *Zeibeks* restèrent dans la ville, elle ressembla à une place prise d'assaut. Mais l'un d'eux ayant eu la simplicité de s'attaquer à un Anglais, peut-être même à une Anglaise, les consuls intervinrent, et le soir même les *Zeibeks* furent embarqués. Au Monténégro, on leur a confié les postes d'honneur ; peu d'entre ces braves ont revu le Tmolus ; mais ils y avaient laissé des compagnons en nombre suffisant, et la race n'en est point perdue.

Dans la plupart des contrées de l'Anatolie, on rencontre à chaque pas des fontaines construites par de pieux musulmans, pour le soulagement des voyageurs. Sur le plateau où nous marchons aujourd'hui les sources font défaut, et nous trouvons, pour y suppléer, de grosses jarres pleines d'eau fraîche déposées sous des abris de feuillage ; de bonnes âmes, gratuitement, et poussées seulement par un zèle charitable, les ont placées là et se chargent de les alimenter.

Vers trois heures, la chaîne imposante du Tmolus apparaît en face de nous ; nous descendons dans une large vallée que nous suivons pendant quatre heures ; nous passons à gué le Kousou-tchaï, au bord duquel affluent les troupeaux des *Yourouks*, qui viennent s'y désaltérer. A la nuit close, enfin, nous prenons gîte dans le *konak* du petit village de Salikli, dont un *mudir* pauvre et valétudinaire nous fait de son mieux les honneurs.

1. Ce mot veut dire *indépendants*.

1. Voir la première des trois livraisons consacrées à ce voyage.

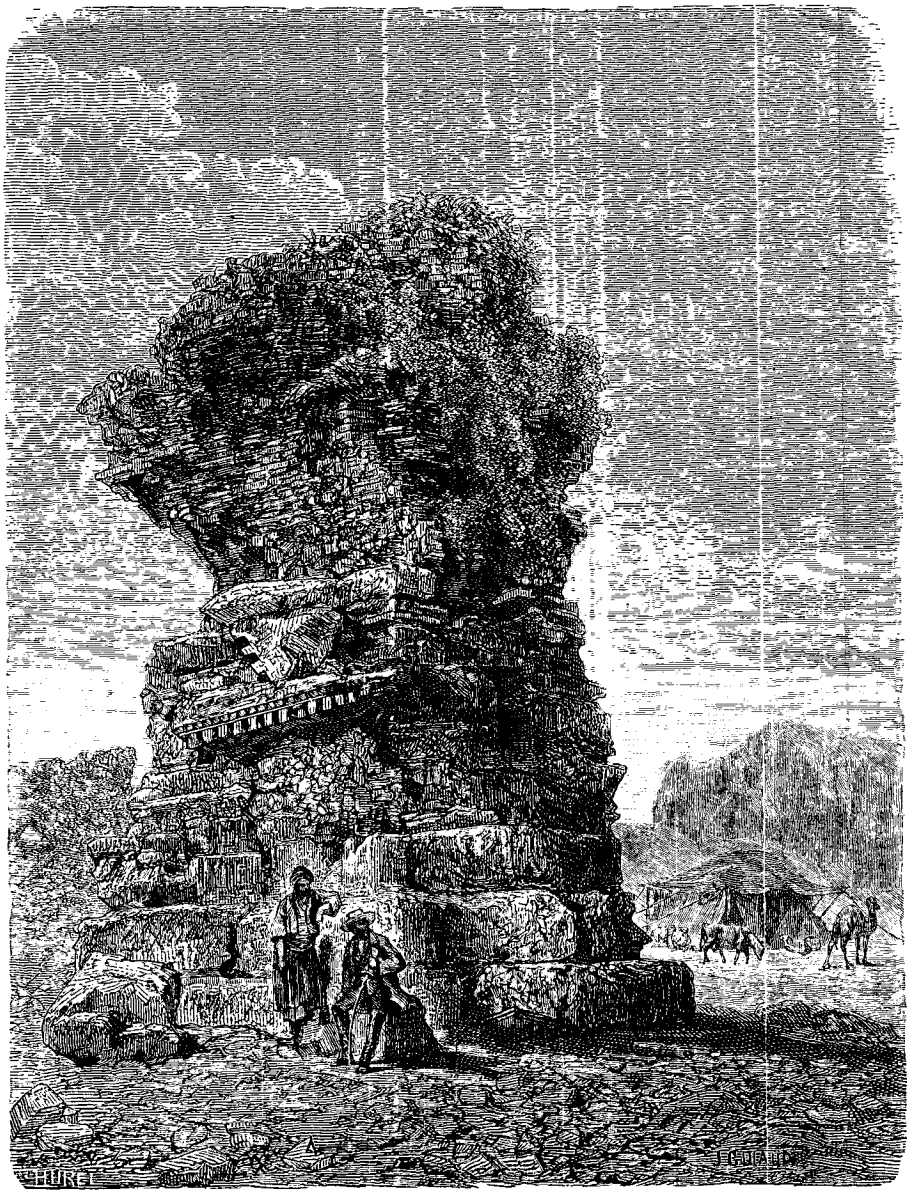
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

La Lydie. — Ruines de Sardes. — Crésus et Solon. — Cyrus. — Autres souvenirs historiques. — Le Pactole. — Tombeaux des rois de Lydie. — Cassaba. — Bas-reliefs de Sésostris. — Les Zeibeks maraudeurs. — Nymphi. — Voyage nocturne. — Arrivée à Smyrne.

Le 17, à sept heures du matin, nous nous dirigeons vers les ruines de Sardes, situées à une heure et demie de Salikli. Depuis hier, nous foulons aux pieds cette Lydie qui, personnifiée dans Crésus son plus grand roi, est restée comme un symbole de la richesse. Malgré l'or du Pactole, malgré la fertilité des vallées qu'arrosent le Méandre et l'Hermus, elle connut peu de jours heureux, et fut jadis ce que les plaines non moins fortunées de la Lombardie ont été dans les temps modernes, le champ de bataille des nations.

Les ruines de Sardes sont presque effacées: prise de



Sardes : Débris d'une église byzantine construite avec des fragments de temples grecs.

vive force, incendiée, pillée sept fois au moins par les Scythes, les Perses, les Grecs, les Goths, les Sarrasins; ébranlée jusque dans ses fondements lors du grand tremblement de terre qui, sous le règne de Tibère, désola toute l'Asie Mineure; elle a été enfin, en 1402, l'objet d'une dévastation si complète de la part des soldats de Tamerlan, qu'elle n'a jamais connu depuis lors d'autres habitants que les *Yourouks*, installés sous leurs tentes au milieu de ces ruines [1].

A l'exception des deux magnifiques colonnes [2], reste

1. On voit aussi dans le voisinage un moulin au bord de l'un des deux ruisseaux qui passent à Sardes; un peu plus loin un café et quelques maisons éparses dans la plaine.

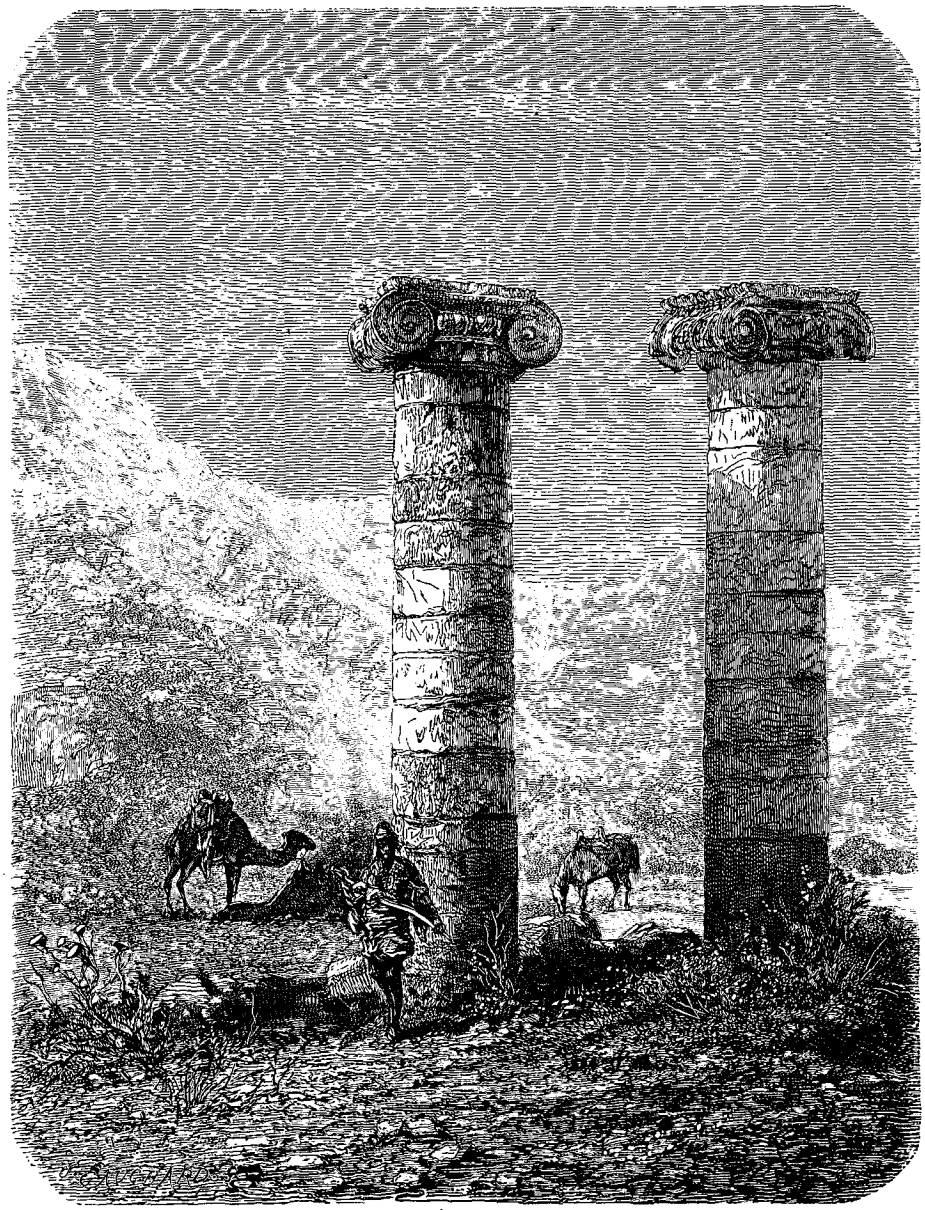
2. On en voyait encore six au siècle dernier. Celles qui restent sont enterrées du tiers au moins de leur hauteur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un temple de Cybèle construit sous le règne d'Alexandre le Grand, tous les édifices dont on retrouve les débris (théâtre, stade, gymnase, églises), datent seulement des premiers siècles de notre ère. La plupart de ces monuments sont reproduits ici et je ne m'arrêterai point à les décrire. Il ne semble pas d'ailleurs que le luxe des constructions ait été celui que les Lydiens estimaient le plus [1].

Si les ruines de Sardes offrent encore aujourd'hui un aspect imposant, c'est grâce à la manière dont elles sont encadrées. Elles s'étagent au bord d'une large vallée, sur les premières pentes du Tmolus. Les cimes granitiques qui les dominent s'élancent du sein de sables accumulés, dont la masse, par suite d'éboulements successifs, est sillonnée de profondes déchirures; auprès des ruines d'une ville on dirait les ruines d'une montagne.

Le mamelon qui portait l'acropole fournit un exemple



Sardes Ruines du temple de Cybele.

frappant de cette disposition du terrain. Toute sa paroi septentrionale a glissé jusqu'auprès du théâtre, emportant dans sa chute une partie de la plate-forme supérieure où l'on ne trouve plus que des pans de murs peu anciens. Ces dégradations doivent être attribuées à l'action des eaux, mais surtout aux commotions souterraines.

En face de cette décadence générale, comment ne pas évoquer l'ombre de Solon?

Un jour, il y a plus de deux mille ans, dans le cours de ses voyages, il avait reçu l'hospitalité sous les lambris du palais de Crésus : « O mon hôte athénien! lui dit le roi, le désir m'est venu de te demander quel est, de tous

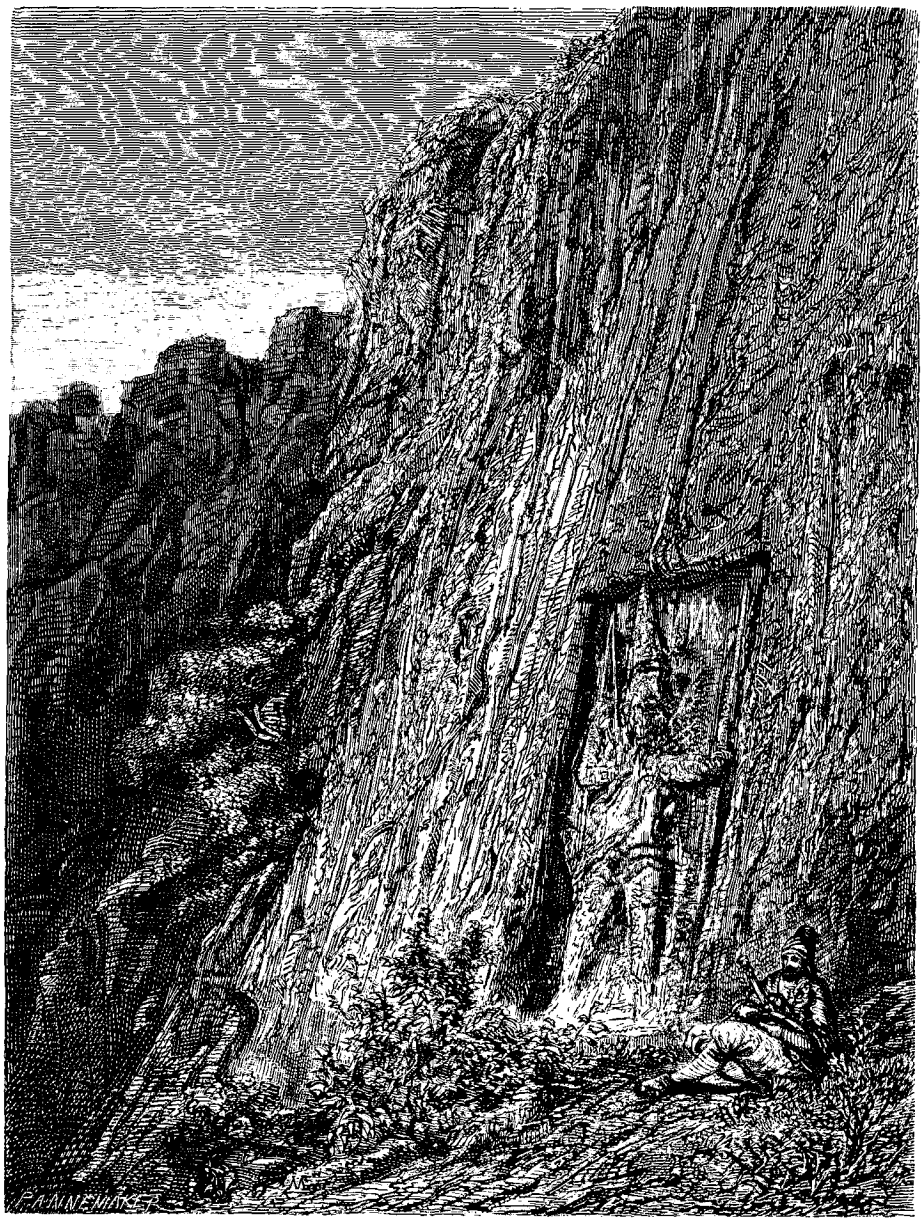
1. « La Lydie n'a point, comme d'autres contrées, d'objets merveilleux que l'on doive décrire. » (HÉRODOTE, liv. I, 93.)

« Il y avait à Sardes un grand nombre de maisons construites en roseaux ; celles de briques étaient aussi couvertes en roseaux. » (HÉRODOTE, liv. V, 101.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les hommes que tu as vus, le plus heureux ? » Solon parla longtemps de la fragilité du bonheur, et il ajouta : « O Crésus! tu questionnes sur les affaires humaines un homme qui n'ignore pas combien la divinité est jalouse et se plaît à tout bouleverser... Tant qu'il n'est pas mort, on ne peut dire qu'un homme a été heureux... En toute chose il faut considérer la fin [1]. » La fin de Crésus et celle de Sardes ont, en effet, cruellement démenti les espérances dorées dont on eût cru pouvoir les bercer au moment où parlait Solon.

Crésus monte sur le trône lorsqu'a déjà pris fin la longue période de migrations, de luttes héroïques, de premières aspirations vers la civilisation et les arts qui constitue l'enfance de tous les peuples, et que marquèrent en Lydie ces épisodes à demi fabuleux où la poésie et la peinture ont puisé tant d'inspirations : Mi-



Bas-relief dit de Sésostris, chaîne du Tmolus, près Nymphi (voy. p. 268).

das changeant en or l'eau du Pactole, mais impuissant à cacher ses oreilles d'âne ; Hercule filant aux pieds de la reine Omphale ; l'invisible Gygès ; le vaniteux Candaule.

Alyatte, père de Crésus, dans le cours d'un règne de cinquante-sept ans, avait assuré définitivement la suprématie de la Lydie sur les autres contrées de la Péninsule ; cependant les colonies grecques résistaient encore ; Crésus rendit Éphèse tributaire, Milet seule conserva son indépendance, et l'on peut dire, sans trop d'exagération, que la Lydie comprit alors tous les pays qui s'étendent entre le fleuve Halys et les trois mers.

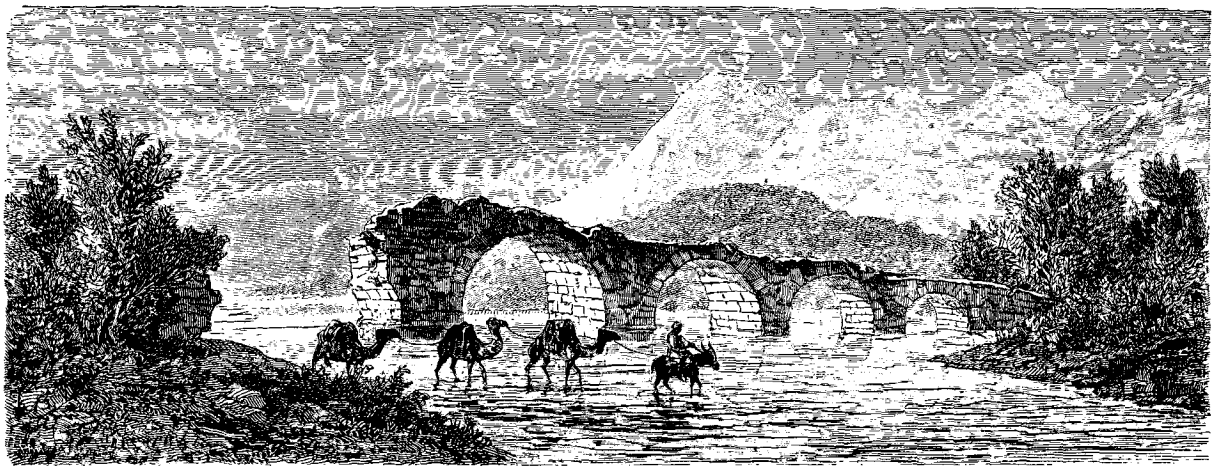
Ce n'était pas assez ; redoutant l'ambition de Cyrus, Crésus voulut le prévenir et franchit l'Halys avec une nombreuse armée. Alors commença cette série de revers aussi éclatants que rapides, dont il faut lire dans Hérodote

1. Hérodote, liv. I, 31 et 32.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le dramatique récit[1] : la bataille de Thymbrée (548), la prise de Sardes, la scène si émouvante du bûcher[2] d'où Crésus descendit pour demeurer le prisonnier et l'ami de son vainqueur.

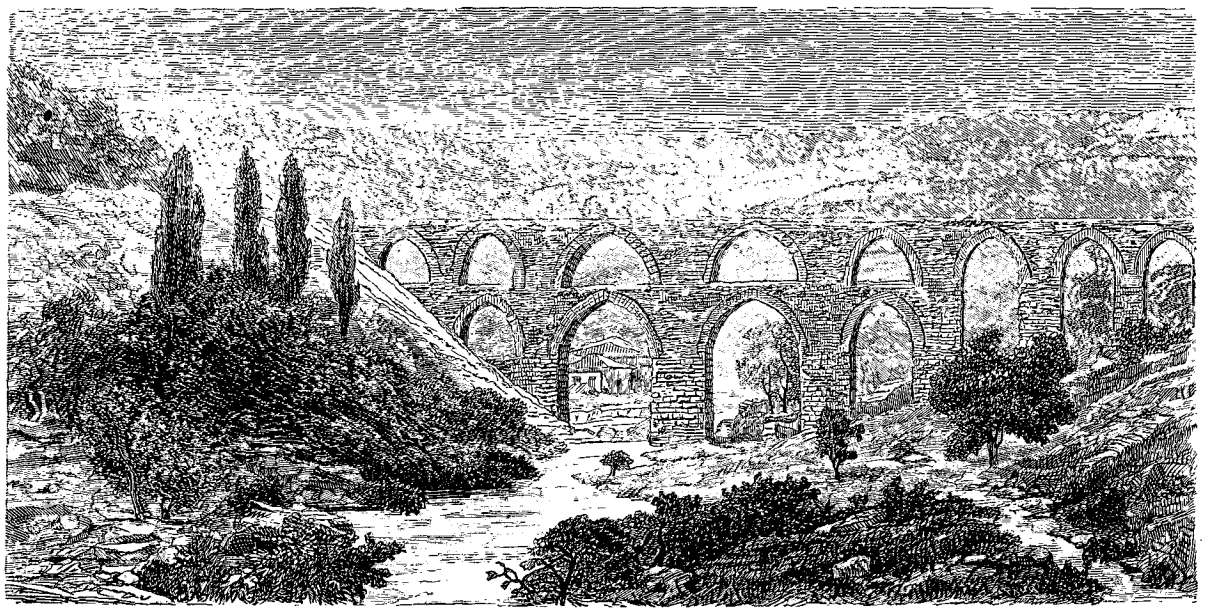
Sardes devint le chef-lieu de la grande satrapie d'Asie Mineure; mais elle fut encore témoin d'événements importants. Xerxès y rassembla son armée avant d'envahir la Grèce (480); Cyrus le Jeune organisa dans ses murs cette expédition qu'a immortalisée Xénophon, le général et l'historien des *Dix mille* (401); Alexandre y entra après la bataille du Granique (334); Scipion, peut-être, après celle de Magnésie (190); Frédéric Barberousse, enfin,



Pont entre Cassaba et Nymphè, au pied du mont Sypyle (voy. p. 268).

vit Sardes déjà déchue, avant d'aller, moins heureux qu'Alexandre, périr dans les eaux du Cydnus (1190).

Nous avons peine à nous éloigner de ces lieux où revivent tant de magnifiques souvenirs; nous nous asseyons quelque temps en face des ruines, devant un café qu'ombragent de beaux platanes, et dont le péristyle est porté sur des colonnes antiques. Un ruisseau coule devant nous sur un lit de sable; est-ce le Pactole? Deux petits cours d'eau traversent l'emplacement de Sardes; divers passages des historiens anciens semblent désigner comme



Smyrne : Aqueducs sur le Mélès (voy. p. 269).

ayant porté ce nom célèbre, le torrent, desséché pendant l'été, qui passe à l'ouest du temple de Cybèle; mais le ruisseau près duquel nous nous reposons peut aussi faire valoir ses droits : *adhuc sub judice lis est.* Tous deux sans doute ont charrié ces paillettes d'or arrachées aux filons que leur eau lavait en se frayant un passage à travers les masses granitiques du Tmolus; ces filons sont depuis longtemps épuisés.

Nos domestiques, avec les bagages, ont pris les devants sous la conduite de l'un des *zaptiès;* guidés par l'autre, nous marchons rapidement dans la direction de Cassaba,

1. Hérodote, liv. I, 79 à 100.
2. Cette partie du récit d'Hérodote est toutefois contestable, Xénophon l'a rectifiée au commencement de la *Cyropédie*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

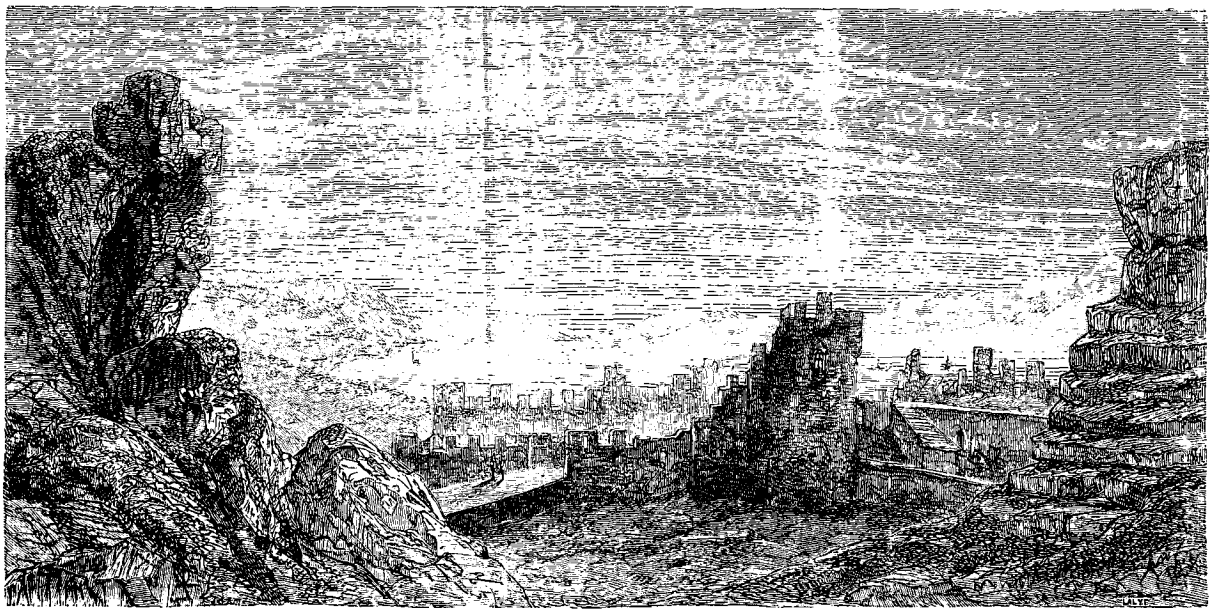
où nous arrivons à six heures et demie, après avoir traversé un pays riant, entre les montagnes et l'Hermus. Au delà du fleuve nous voyons se dresser les tumulus gazonnés qui servent de tombeaux aux rois de Lydie. Construits au bord du lac Gygès, à l'exemple des nécropoles égyptiennes voisines du lac Mœris, ils sont si nombreux que les Turcs appellent ce lieu Ben-Tépé (les mille collines). La plus élevée de ces éminences a été décrite par Hérodote comme étant le tombeau d'Alyatte, père de Crésus; sa circonférence est de près de mille mètres. On y a tenté, dernièrement, des fouilles qui n'ont pas amené de découvertes importantes.

Cassaba est une petite ville commerçante; on dit que ses habitants cultivent bien leur territoire; ils envoient à Smyrne des melons et des pastèques renommés à juste titre. Nous y recevons la plus cordiale hospitalité chez un négociant catholique élevé à Smyrne et parlant assez bien le français. Un enfant lui est né dans la nuit qui a précédé notre arrivée. Il doit aller à Smyrne chercher un prêtre pour le baptiser, et se décide à faire route avec nous.

Le 18, nous partons à huit heures du matin. Nous sommes dans la vallée qui sépare le Tmolus du Sypile; au delà de cette montagne est Magnésie, où Scipion l'Asiatique battit Antiochus le Grand.

La campagne est en partie cultivée, couverte en partie de lauriers-roses. Nous rencontrons à chaque instant de longues files de chameaux; on sent le voisinage de la ville la plus commerçante de l'Anatolie.

Après avoir traversé à gué une rivière, près des ruines d'un ancien pont, nous nous arrêtons à un café, et, laissant nos domestiques et les *surudjis* gagner Smyrne directement, nous prenons un guide et nous nous dirigeons avec notre compagnon de voyage et les *zaptiés* vers les montagnes situées à l'est de Nymphi; nous voulons y visiter le bas-relief sculpté sur le flanc



Smyrne : Le golfe vu des ruines du château byzantin, sur le mont Pagus. — Dessin de Guiaud d'après un dessin de Mme la marquise de L. (voy. p. 270).

de l'un des rochers de la vallée de Kara-Bell, et qui, au dire d'Hérodote, représenterait Sésostris le Conquérant[1].

Malgré la vitesse de nos chevaux, nous arrivons au but de notre excursion peu de temps seulement avant le coucher du soleil; notre guide a peine à trouver la gorge étroite où est situé le bas-relief; nous rencontrons un *zeibek* qui nous y conduit. Un rayon de lumière éclaire encore le rocher, et je puis, à travers des pierres et des broussailles, hisser et installer ma chambre obscure à peu près en face du bas-relief, pour le reproduire par la photographie. Le dessin que l'on voit page 266 me dispense d'une description. Le lecteur remarquera que la roche calcaire a subi l'action du temps; la poitrine du guerrier ne porte plus cette inscription dont Hérodote signalait l'existence; les caractères hiéroglyphiques sculptés entre la tête du personnage et le fer de sa lance sont à peine perceptibles aujourd'hui.

L'ensemble et les détails de ce bas-relief répondent exactement à la description d'Hérodote, si ce n'est que la lance est dans la main gauche et l'arc dans la main droite, à l'inverse des indications fournies par le grand historien. Nul doute, cependant, qu'il n'ait entendu désigner le bas-relief de Kara-Bell; mais ne s'est-il pas trompé en l'attribuant à Sésostris, n'est-ce pas plutôt un monument assyrien? Quelques voyageurs penchent pour la seconde hypothèse; je n'entreprendrai point de trancher cette question, mais elle est digne de toute l'attention des savants.

Nous repartons sans tarder, chevauchant au crépuscule à travers des ravins tapissés de touffes de myrte. Tout à coup, au-dessus des buissons, nous voyons briller les canons de quatre fusils, et ceux qui en sont armés, des *zeibeks* costumés à ravir, se présentent en travers de

1. Hérodote, liv. II, 106.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre passage. Nous sommes cinq, nous avons déjà la main sur nos armes; les *zeibeks* sont gens à juger rapidement une situation; ils se rangent et nous font un salut que les *zaptiés* leur rendent avec courtoisie.

Mais nous n'avons pas fait une demi-lieue qu'une bande plus nombreuse vient à nous. Dix hommes armés nous environnent, parlant tous ensemble avec volubilité; nous pourrions croire à une rencontre plus fâcheuse que la première, si la tenue des assaillants, différente de celle des *zeibeks*, et les éclaircissements que notre compagnon de voyage nous fournit, ne venaient aussitôt nous rassurer. Nous avons affaire cette fois au *mudir* de Nymphi; à la tête de ses *zaptiés*, il poursuit les *zeibeks* que nous avons rencontrés; il les accuse d'avoir, le matin, fait un mauvais coup dans le voisinage. Après nous avoir demandé des renseignements, cette troupe repart trop bruyamment pour avoir chance d'atteindre sa proie.

Il est presque nuit quand nous traversons Nymphi (Nif), village pittoresque serré de près par de grands rochers. A quelque cent mètres en dehors, sont les ruines d'un vaste bâtiment carré, palais construit par l'empereur Andronic le Jeune.

A partir de ce point nous cheminons à tâtons par des sentiers pierreux et accidentés; il nous faut, de temps à autre, mettre pied à terre pour reconnaître notre route. Parfois nous passons près d'un campement de *yourouks* dont les gros chiens, éveillés en sursaut, accourent vers nous et nous poursuivent de leurs aboiements. Mais les bivacs les plus nombreux sont établis sur le penchant des montagnes qui relient le Tmolus à la mer, et dont nous longeons la base. On y voit briller une ligne de feux non interrompue, sur une longueur de plusieurs lieues; c'est une illumination d'un effet grandiose, dont les reflets lointains ne peuvent toutefois éclairer notre marche.

A onze heures seulement, nous entrons dans Smyrne après avoir franchi, sur le pont des caravanes, ce poé-

Ephèse · Vue d'ensemble des ruines prise du mont Prion (voy. p. 271).

tique Mélès aux bords duquel naquit Homère[1]. Vers minuit, nous dînons à l'hôtel *des deux Auguste* où nous savourons bientôt, comme à Brousse quinze jours auparavant, le bien-être d'une installation confortable.

Du reste, il est prudent, en général, de ne point entreprendre d'excursions nocturnes aux environs de Smyrne; on y est moins en sûreté qu'au cœur même de l'Anatolie; des aventuriers, et souvent des bandes organisées, s'y tiennent presque toujours aux aguets; il y a peu d'années, deux chefs de brigands fameux, Yani-Caterdgi et Simos, Grecs tous deux, y répandirent longtemps la terreur[2].

1. Les poëtes de l'antiquité ont souvent attribué à Homère le surnom de *Mélèsigène;* on n'ignore pas toutefois que sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour :

« Smyrna, Chios, Colophon, Salamis, Rhodos, Argos, Athenæ,
Orbis de patriâ certat Homere, tuâ. »

2. On peut lire le récit dramatique de l'une des expéditions de Simos dans l'ouvrage intitulé : *La Turquie contemporaine*, par William Senior.

XI

Smyrne. — Aspect. — La ville ancienne. — Tombeau de Tantale. — Ruines du mont Pagus. — Les chemins de fer de la Turquie. — Aya-Slouk. — Ruines d'Éphèse.

Je ne m'arrêterai pas à donner la description de Smyrne; cette ville est connue de tous ceux qui ont navigué dans le Levant. En arrivant d'Europe, on y trouve un spécimen intéressant des mœurs orientales; quand on vient, au contraire, de l'intérieur du pays, on peut déjà se croire à Marseille. Si, en effet, sur les 115 000 habitants qui peuplent Smyrne, les Turcs comptent presque pour moitié, les Grecs, les Arméniens, les Juifs et les Européens prennent seuls part au mouvement extérieur; eux seuls y sont en scène, pour ainsi dire; leurs quartiers bordent le port; quelques-unes de leurs rues

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont bien pavées et garnies de jolies maisons devant lesquelles les femmes aiment à se reposer. Le soir, les tavernes demeurent ouvertes; des matelots de toutes les nations s'y donnent rendez-vous, et l'on entend des chants joyeux jusque bien avant dans la nuit. Aussi les Turcs, saisis d'horreur, l'appellent-ils *Smyrne l'infidèle* (Giaour-Izmir); les Grecs et les Francs la nomment le *Paris de l'Orient.*

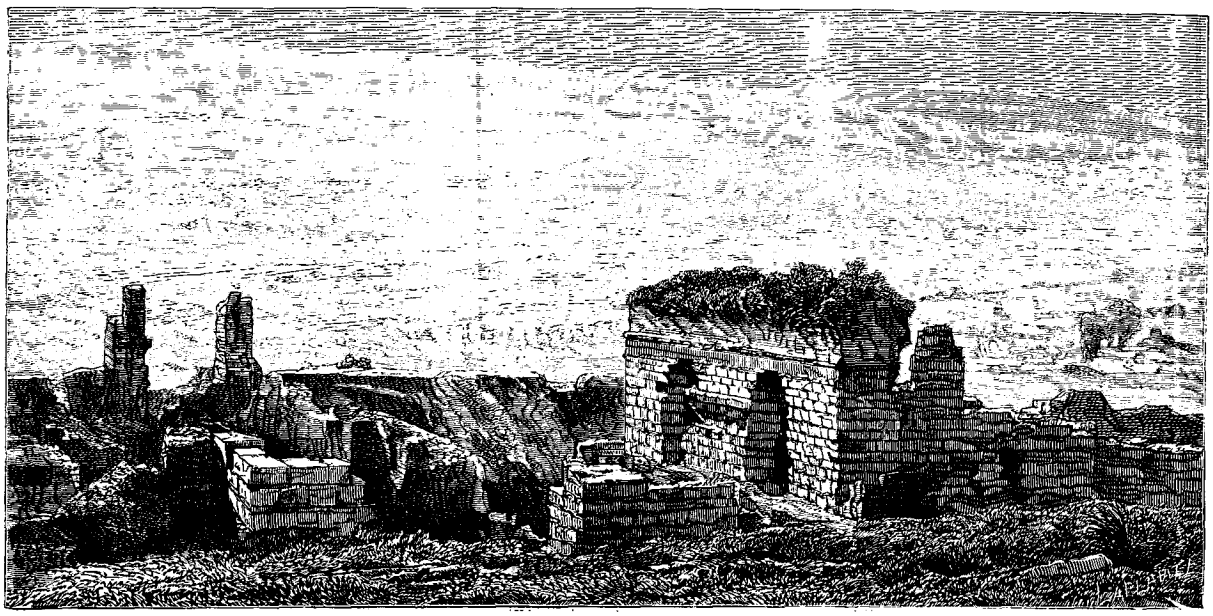
Ses mosquées n'ont rien de particulièrement remarquable, son bazar n'est pas aussi bien fourni que celui de Constantinople, et, sous le rapport commercial, elle a beaucoup perdu depuis qu'un service de bateaux à vapeur relie directement avec la capitale les ports de la Syrie et ceux de la mer Noire.

Mais ce qu'on ne peut lui enlever, c'est la beauté de son climat et le charme de sa situation au fond d'un golfe admirable, au pied des montagnes, dans un pays couvert d'une riche végétation. Aussi méritera-t-elle toujours les épithètes dont les poëtes se sont plu à la gratifier : *la couronne de l'Ionie, Smyrne l'aimable, l'œil de l'Anatolie, la perle de l'Orient.*

Le mont Pagus seul offre des vestiges d'antiquités: quelques débris des murs de l'Acropole et d'un théâtre, et les ruines du château construit, au moyen âge, par les empereurs de Byzance et occupé, dit-on, quelque temps, par les Génois[1].

Du reste, la Smyrne du mont Pagus ne date que des princes successeurs d'Alexandre; la ville primitive était située, à une lieue au nord de la ville actuelle, sur l'emplacement de l'antique Sypile, là où se voient encore plusieurs tumulus. Le plus élevé de ces tertres est considéré généralement comme étant le tombeau du roi Tantale dont la Fable s'est plus occupé que l'histoire.

Des hauteurs du Pagus, on jouit d'une vue magnifique sur la ville et sur le golfe. Parmi les autres ruines, on y remarque une construction voûtée; elle passe pour un



Éphèse : Ruines du Gymnase (voy. p. 272).

débris de l'église dédiée à saint Polycarpe, disciple de saint Jean et premier évêque de Smyrne, martyrisé près de là, dans l'amphithéâtre, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Que de changements, que de révolutions depuis lors! Cependant, la religion prêchée par saint Polycarpe, n'est point entièrement bannie de Smyrne; on y compte douze mille catholiques, plusieurs églises, des colléges et des écoles tenus par les Lazaristes, les frères de la doctrine chrétienne, les sœurs de Saint-Vincent de Paul, et un hôpital français qui contient soixante lits.

Il fallait autrefois deux jours pour se rendre à cheval de Smyrne à Ephèse; c'était un voyage périlleux; mais, très-peu de temps avant notre arrivée, avait eu lieu l'ouverture de la première section du chemin de fer de Smyrne à Aïdin.

Il existe aujourd'hui deux chemins de fer dans l'empire ottoman : celui dont il est ici question, et un autre en Europe, aux bouches du Danube, entre Tchernavoda et Kustendjé. Tous deux appartiennent à des compagnies anglaises. La ligne de Smyrne à Aïdin doit avoir un développement de cent dix kilomètres; elle vient d'être livrée à la circulation sur une longueur de soixante, environ.

La province d'Aïdin, comprend tout le bassin du Méandre; elle est fertile en produits agricoles, raisins, figues, tabacs. Le transport de ces denrées, effectué jusqu'ici à dos de chameau, coûtera dix fois moins cher quand le chemin de fer pourra s'en charger.

Rien n'est curieux comme le bariolage que présente le personnel des voyageurs et des employés. Ceux-ci, pour la plupart, arrivent d'Angleterre; mais, parmi les

1. Les Génois, au moyen âge, parvinrent, le plus souvent à prix d'argent, à établir beaucoup de comptoirs fortifiés sur les côtes de l'Asie Mineure; leur souvenir y est demeuré présent; aussi toute ruine située dans le voisinage de la mer est, pour les habitants du pays, un château génois; il ne faut pas se laisser prendre à ces indications.

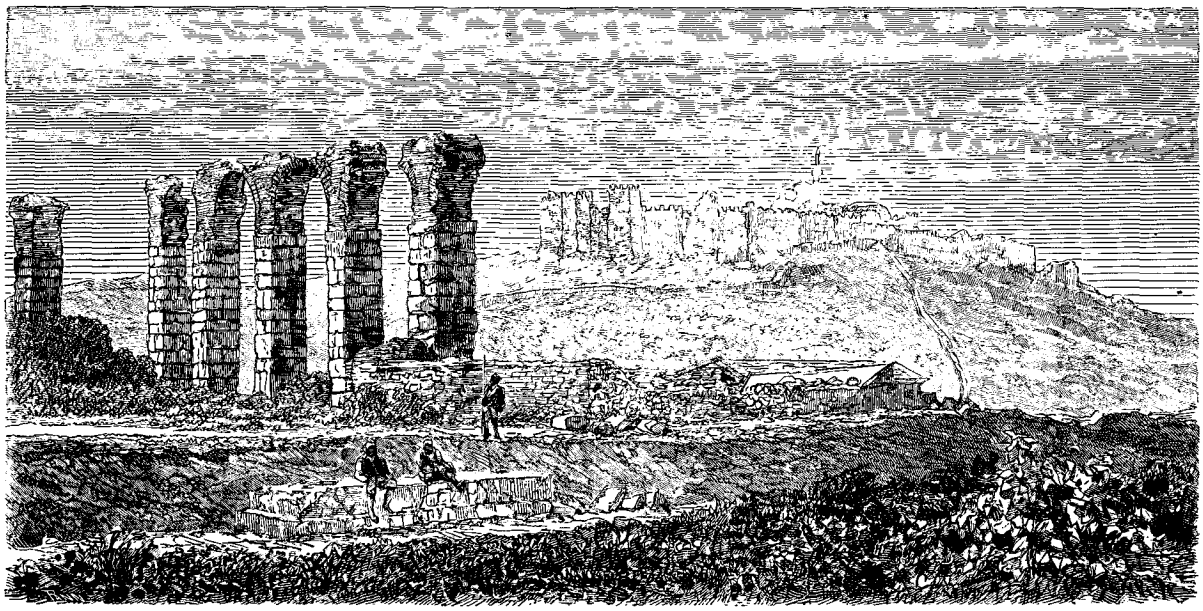
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agents inférieurs, se trouvent des indigènes; c'est une vraie *tour de Babel;* un *zeibek*, encore hérissé de poignards, ouvre une portière, porte un paquet, transmet en langue turque quelque recommandation, tandis que le chef du train s'adresse en anglais à ses subordonnés pour les encourager ou les gourmander. On ferme les voitures à clef, car les gens du pays ne sont point façonnés aux précautions qu'exige l'emploi de la vapeur.

Nous marchons avec une lenteur extrême et mettons quatre heures à franchir un espace de quinze lieues. La vallée que l'on suit, d'abord couverte de figuiers, devient bientôt sauvage; elle est bordée de rochers nus. Au sommet du plus abrupt d'entre eux, se dressent les ruines d'une ancienne forteresse qui servait naguère de retraite au brigand Yani-Katerdji.

La voie ferrée passe au-dessus du Caistre, un peu avant la station d'Aya-Slouk. Les atterrissements qui ont obstrué le cours de la rivière et comblé l'ancien port d'Éphèse, ont transformé la plage en un marais d'où s'exhalent des émanations pernicieuses. La *malaria* règne sur cette contrée; l'étranger fera bien de ne point y passer la nuit.

Aussi la ville musulmane d'Aya-Slouk, qui avait pris la place d'Éphèse, a-t-elle été abandonnée à son tour. On en voit les débris en face de la station : un grand aqueduc, un château du moyen âge au sommet du mont Yalessus; à mi-côte, une mosquée construite à la fin du seizième siècle, et qui fut un magnifique édifice; on admire à l'intérieur quatre colonnes de granit provenant sans doute du temple de Diane; enfin d'autres mosquées, des bains, des imarets, dont les coupoles se montrent çà et là au milieu des arbres et des champs, mêlées à quelques cabanes; tel est Aya-Slouk aujourd'hui.



Ayaslouk : Ruines du château et des aqueducs.

A un kilomètre de là, un mamelon isolé se dresse au milieu de la vallée. C'est le mont Prion, qu'il faut gravir pour dominer les ruines de la vieille Éphèse.

Que de souvenirs nous pouvions évoquer quand nous promenions nos regards des montagnes à la mer, sur cette vaste étendue couverte des débris de l'une des cités les plus célèbres, les plus florissantes, les plus populeuses de l'antiquité!

En traversant l'Anatolie, j'ai trouvé à chaque pas l'occasion d'envisager quelque grande époque de l'histoire. Ici, dans la métropole et la plus ancienne des villes de l'Ionie, je pourrais rendre la vie à ces enfants de l'Attique transplantés sur la côte d'Asie, guerriers, philosophes, poëtes, artistes, commerçants habiles, dont les brillantes qualités sont encore l'objet de notre admiration.

Mais les fatigues du voyage ont sans doute gagné le lecteur; qu'il me suffise de faire appel à des souvenirs qui n'ont pu sortir d'aucune mémoire. Quant aux traces qu'Éphèse a laissées sur le sol, elles sont, grâce aux révolutions et aux tremblements de terre, bien effacées et bien confuses aujourd'hui.

Depuis le jour où les Amazones, ces fabuleuses héroïnes, en jetèrent les premiers fondements, la ville a été sept fois détruite, reconstruite sept fois; son emplacement a varié sans cesse.

Sur la crête du mont Corissus, qui borde la plaine au midi, on voit encore une portion importante des murailles construites par Lysimaque à la fin du troisième siècle avant notre ère. Une tour, qui faisait sans doute partie de cette enceinte, est connue depuis longtemps sous le nom de *prison de saint Paul;* cette désignation provient de quelque tradition pieuse, mais aucun document historique ne la justifie. Voilà, avec les jetées du port, aujourd'hui perdues dans les marais, tout ce qui reste à Éphèse de l'époque grecque.

Le temple de Diane, cette merveille que l'antiquité admirait, a été détruit deux fois. Le premier temple, dû

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

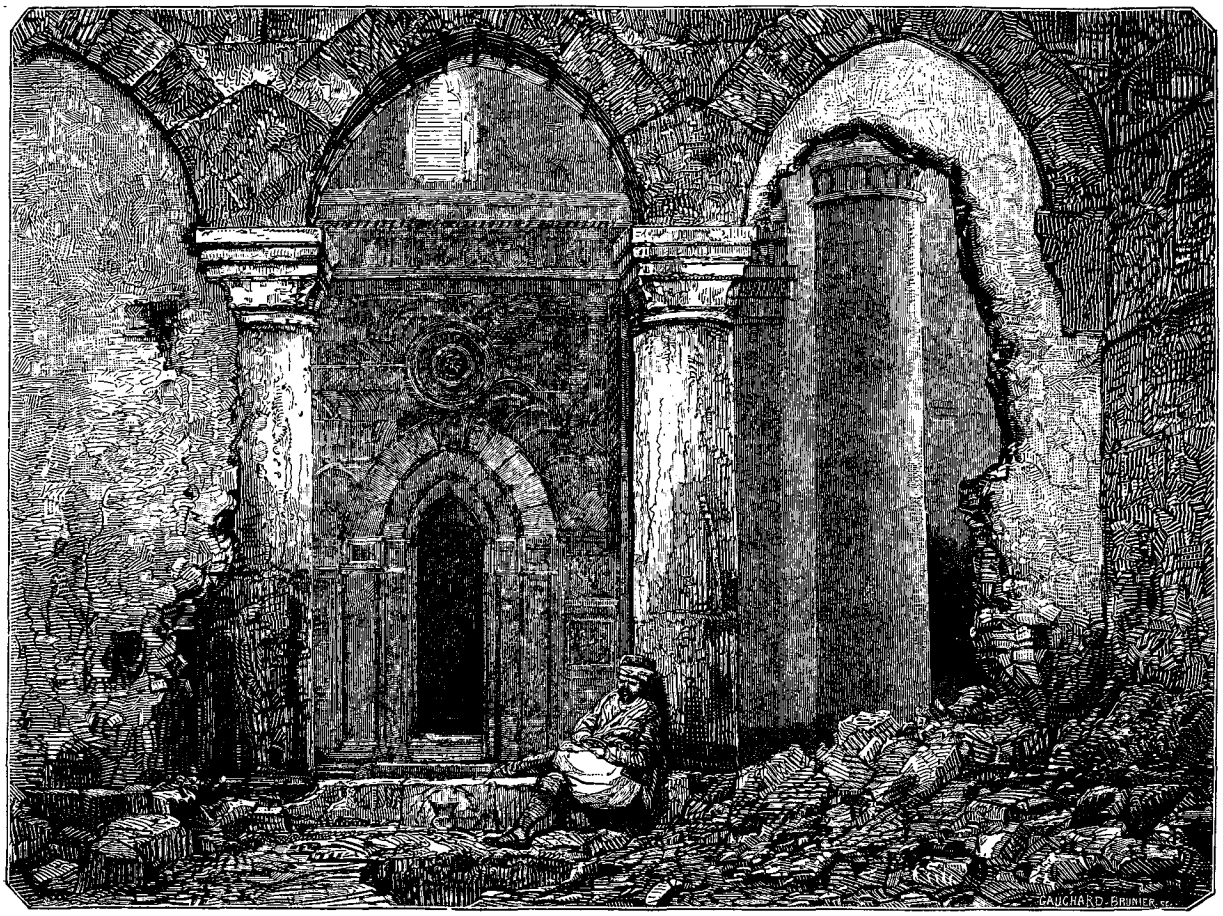
aux libéralités du roi Crésus, fut brûlé l'année de la naissance d'Alexandre (356). L'incendiaire Érostrate subit lui-même le supplice du feu; mais, à ce prix, il put acquérir la célébrité à laquelle il aspirait.

Édifié de nouveau à frais communs par toutes les villes de l'Asie avec un surcroît de magnificence[1], le temple de Diane fut renversé, pense-t-on, sous le règne de Constantin, et ses matériaux employés par Justinien à la construction de Sainte-Sophie. Aucun vestige ne permet de déterminer son emplacement.

Les autres ruines sont d'origine romaine. On voit encore les restes de l'Agora, un gymnase dont les massives arcades présentent un aspect imposant, le stade, et tout auprès le théâtre creusé dans les flancs du mont Prion.

Un grand intérêt s'attache à ce monument; il date incontestablement du temps où saint Paul vint à Éphèse, et c'est là sans doute que l'apôtre prit le plus souvent la parole, puisqu'on voit le peuple, ameuté par l'orfévre Démétrius, y accourir comme en un lieu où il devait le rencontrer[1].

Cette ville, le centre religieux le plus important de l'Asie païenne, grâce au culte de Diane la grande déesse,



Ayaslouk : Ruines de la grande mosquée (intérieur). — Dessin de Guiaud d'après une photographie de M. Svoboda.

devint le principal foyer d'où le christianisme rayonna dans l'Asie Mineure. Saint Jean, sauf le temps de son exil à Pathmos, y passa la plus grande partie de sa vie, et la sainte Vierge demeura quelques années près de lui.

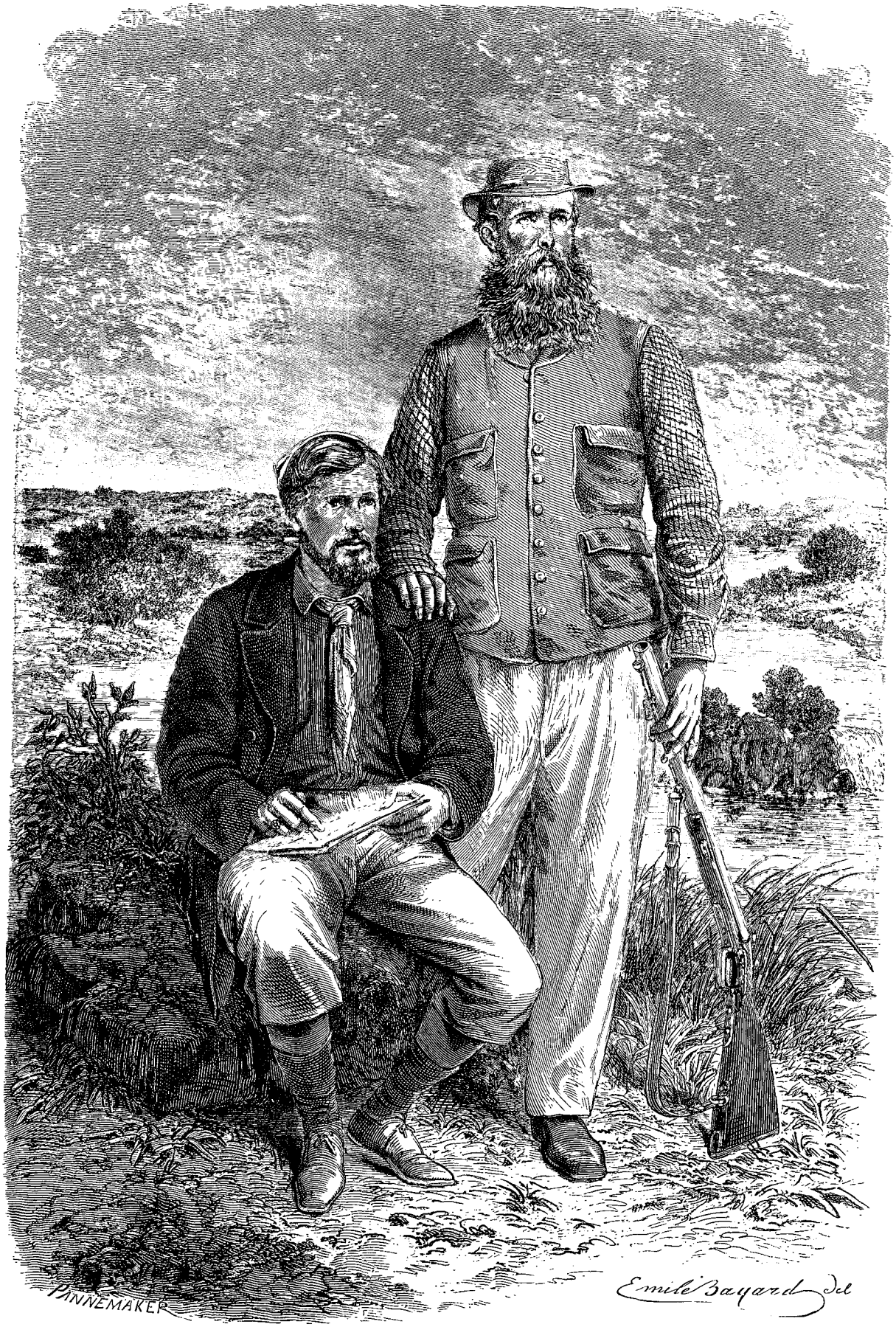
Je pourrais parler encore du concile d'Ephèse (Nestorius y fut condamné), des luttes du moyen âge, du passage du roi Louis VII. Mais, je l'ai déjà dit, le cadre restreint où je dois me renfermer, ne se prête point à de pareils développements; en visitant les ruines de l'Asie Mineure, j'ai cité quelques-uns des faits principaux dont elles furent le théâtre, j'en passe un plus grand nombre sous silence; le lecteur pourra puiser dans ses propres souvenirs et travailler lui-même sur le canevas dont j'ai essayé de réunir les fils; il pourra méditer longtemps en face de ces dessins qui reproduisent l'aspect d'une terre classique; mieux que mon récit, ils auront fixé son attention sur des contrées où tant de grandes choses se sont accomplies, et auxquelles la Providence réserve peut-être encore de hautes destinées.

A. DE MOUSTIER.

1. Alexandre le Grand voulait se charger de cette construction à la condition d'être déclaré fondateur du temple; les Éphésiens refusèrent et lui répondirent : « Il ne convient pas à un dieu de faire construire des temples pour les dieux. »

1. *Actes des Apôtres*, XIX.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le capitaine Grant et le capitaine Speke. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE.

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

I

De Londres à Zanzibar.

Le voyage dont j'offre ici la relation a eu pour but de prouver que le Victoria-N'yanza, découvert par moi le 30 juillet 1858, était bien, comme je l'avais conjecturé, la source et le point de départ du Nil-Blanc[1].

Malgré l'appui de la Société royale de géographie et de son savant président, sir Roderick Murchison, neuf longs mois s'écoulèrent avant que mes plans pour cette expédition eussent été approuvés, et le 27 avril 1860 seulement, je pus prendre passage sur la frégate à vapeur *la Forte*, qui se rendait au cap de Bonne-Espérance; j'avais obtenu d'emmener avec moi le capitaine Grant, mon fidèle compagnon de guerre et de chasse sur la terre de l'Inde.

Le gouverneur du Cap, sir Georges Grey, nous accorda l'hospitalité la plus empressée et la plus sympathique. Voué jadis aux explorations géographiques, et portant encore les traces d'une blessure que lui fit jadis un sauvage d'Australie, il se plaisait à m'appeler « son fils » et à me prédire toute espèce de succès. Son infatigable bienveillance ne se borna pas à ces témoignages flatteurs; il obtint du parlement local une allocation de 300 livres sterling, principalement destinée à l'achat des mules qui devaient porter nos bagages; sur sa demande, le commandant en chef, lieutenant général Wynyard, voulut bien détacher dix volontaires appartenant aux carabiniers à cheval indigènes (*Cape Mounted Rifle Corps*), pour me servir d'escorte. Quand j'eus ainsi dix Hottentots et douze mules de plus, l'amiral Keppel me donna passage sur *la Brisk*, corvette à hélice qui, le 16 juillet, fit voile pour Zanzibar, où je pris terre enfin le 17 août. Cette capitale que j'avais laissée, seize mois auparavant, sous le coup d'une guerre prochaine et menacée en outre de discordes civiles, était parfaitement paisible, grâce à l'énergie que le gouvernement de Bombay avait mise à dompter les belliqueux instincts de l'iman de Maſcate; tandis que de son côté le consul anglais, le colonel Rigby, s'efforçait avec succès de paralyser l'insurrection projetée par les frères de Saïd-Majid, sultan de Zanzibar.

Ce prince, qui avait droit à notre première visite, nous reçut avec son affabilité ordinaire. Nos projets lui suggérèrent quelques observations passablement rebattues; il s'étonnait de ce que, pour voir la Grande-Rivière sortir du Lac, je ne prenais pas la route la plus directe, à travers le pays des Masai et l'Ousoga[2]. Du reste, apprenant que je voulais visiter le Karagué, afin d'établir certains autres points très-essentiels, il m'offrit spontanément toute l'assistance dont il pourrait disposer.

Après le débarquement des Hottentots, des mules et du bagage, les préparatifs du départ commencèrent pour tout de bon. Ils consistaient à éprouver les sextants, régler les montres, examiner les compas, passer les thermomètres à l'eau bouillante, fabriquer les tentes et les bâts, s'approvisionner de perles, de drap et de fil d'archal, enrôler enfin les domestiques et les portefaix.

Notre ancien capitaine de caravane (*kaſila-bashi*), le sheik Saïd-bin-Salem, fut de nouveau promu à ces hautes fonctions. Bombay et son frère Mabruki, les premiers à saluer mon arrivée, étaient pour moi des compagnons éprouvés. Le colonel Rigby me permit d'enrôler, parmi les marins qui montaient ordinairement sa chaloupe, quelques hommes de choix capables d'inculquer par leur exemple, au reste de ma troupe, certaines notions anglaises d'honneur et de dévouement. Bombay, mon factotum, détermina trois de ces vieux matelots — Baraka, Frij et Rahan — à faire campagne avec moi. C'était là le noyau de ma troupe; je les chargeai d'embaucher tous les Vouanguana ou affranchis, qui voudraient s'engager à me suivre jusqu'en Égypte, d'où je les renverrais à Zanzibar. Une année de paye leur serait comptée d'avance, et le reste à l'expiration de leur engagement. Tandis que s'opérait cette espèce de recrutement, le banian Ladha-Ramji, collecteur des douanes, avait ordre de réunir une centaine de *pagazi* (porte-balles vouanyamuézi), et de traiter avec eux, ainsi que font les marchands d'ivoire, pour le transport à Kazeh d'une charge de drap, de rassade et de fil de laiton.

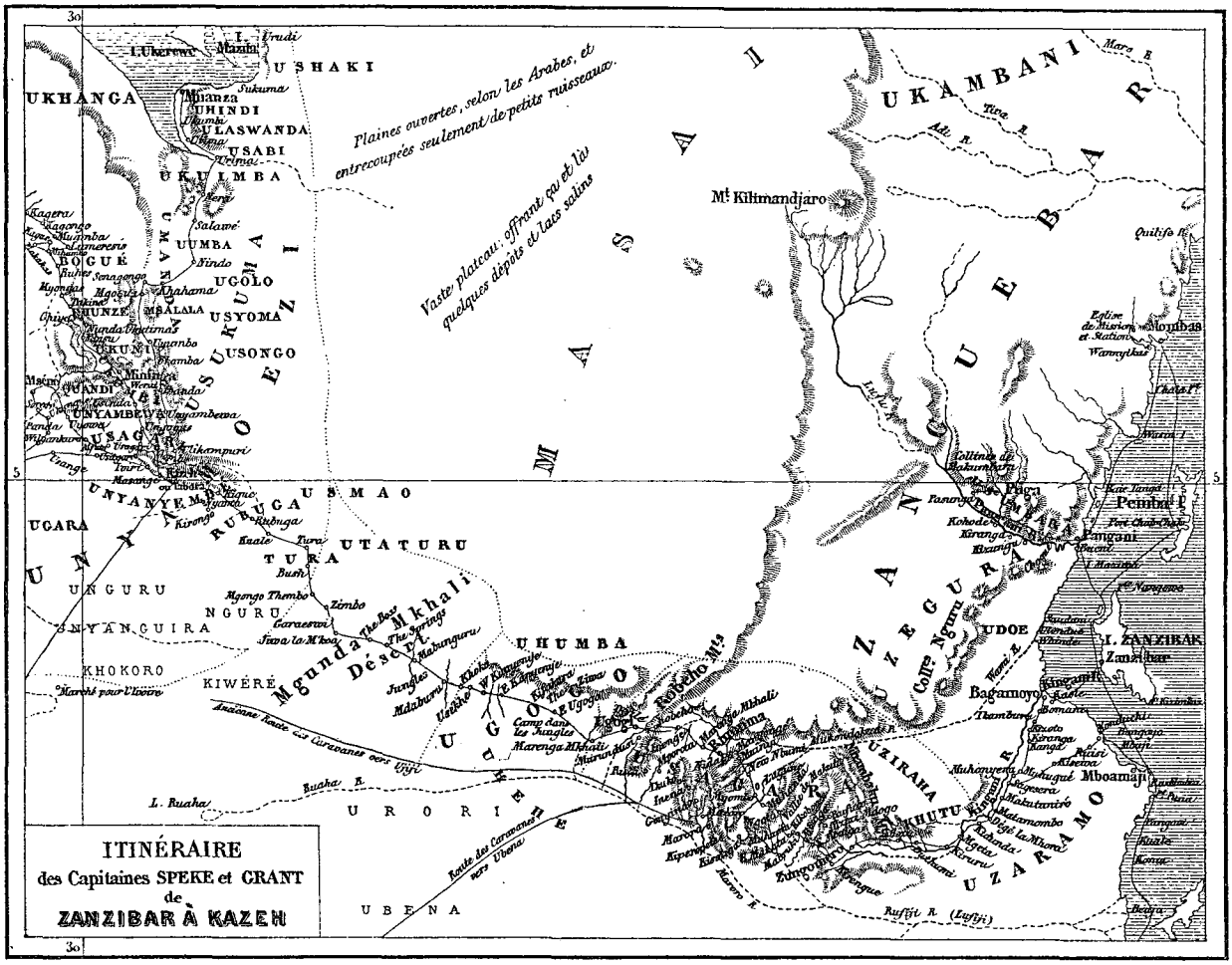
Le sultan, lorsqu'il me vit prêt à partir, m'offrit pour traverser l'Ouzaramo une escorte de vingt-cinq Béloutchis sous les ordres d'un *jémadar* (lieutenant). Je l'acceptai plutôt à titre de passe officielle destinée à me protéger contre les mauvais tours des natifs, que pour ajouter à la force matérielle de notre expédition. Son Altesse nous avait également permis de monter sa corvette de vingt-deux canons, *la Secundra-Shah*, qui nous transporta le 25 à Bagamoyo, notre point de débarquement

1. Voy. le tome II du *Tour du Monde : Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientale*, p. 305 à 347.

2. Le Masai, d'après les informations arabes, s'étend depuis la chaîne des Morobéhos jusqu'à la limite orientale des lacs N'yanza et Baringo; sur la rive occidentale de ce dernier lac et au nord du N'yanza, on trouve, après avoir traversé les territoires d'Amara et d'Oukori, le district appelé Ousoga; c'est à la limite de ce district et de l'Ouganda que le Nil-Blanc sort du lac par le déversoir auquel M. Speke a donné le nom de *canal Napoléon*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur la côte. Sheik Saïd et le reste de nos hommes, ainsi que les mules et les bagages, y étaient depuis le 21 et nous avaient préparé une réception confortable; les soixante-quinze *pagazi* de Ladha, loués pour transporter à Kazeh mes cent charges d'objets de troc, avaient déjà reçu leur salaire, fort élevé à raison des circonstances et de l'empressement que mettaient comme moi les trafiquants arabes à partir de suite pour devancer l'époque où sévit la famine. Je payais fort cher tous mes achats, et mes hommes se plaignaient d'être écorchés dans les bazars comme appartenant à un personnage considérable, lequel devait les rétribuer plus largement que tout autre. Les Hottentots, de leur côté, commençaient à ressentir les effets du climat, et comme ils s'étaient vantés dans les tavernes de Zanzibar « d'être plus forts que d'autres parce qu'ils buvaient davantage, » mes Vouanguana se moquaient d'eux et de leurs infirmités, qu'ils attribuaient « au manque de grog. » Une fois le camp formé à l'ombre de quelques manguiers, nous nous occupâmes d'assigner à chaque homme le rôle spécial qu'il allait avoir à jouer. Ceux des Vouanguana que j'avais pourvus de carabines, — divisés par compagnies de dix hommes, dont chacune avait son capitaine, et tous placés sous les ordres du



matelot Baraka, devenu général en chef, — s'exerçaient chaque jour au maniement de leurs armes.

Le 2 octobre enfin, après une revue générale et quand mes comptes furent réglés avec Ladha, nous fîmes nos adieux au colonel Rigby; puis, quittant le *shamba* ou jardin d'Ougéni, qui ressemble par sa fertilité aux plus riches districts du Bengale, nous nous mîmes définitivement en route. Mes porteurs étaient alors au nombre de cent un.

II

L'Ouzaramo.

L'*Ou-zà-ramo* (triple mot sur la dérivation duquel aucun des natifs n'a pu me donner de renseignements) est compris, du nord au sud, entre les deux rivières Kingani et Lufigi, de l'est à l'ouest, entre la côte et le point où la Kingani se joint à sa branche supérieure, la rivière Mgéta. Ce pays n'a pas de montagnes, mais entre les deux cours d'eau que nous venons de nommer, le terrain, s'élevant par degrés, forme une espèce de plateau bombé dont les eaux s'écoulent au nord et au sud, dans la saison des pluies, au moyen de nombreux *nullahs* ou ravins. Les villages, qui n'y sont pas très-rapprochés, consistent généralement en une quinzaine de huttes aux toits coniques. Leurs chefs, appelés *phanzé*, vivent en général sur la côte où ils prennent le titre de *dihouans* et reconnaissent l'autorité du sultan Majid; mais à peine avertis de la marche d'une caravane, ils transportent en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

travers de son chemin leurs résidences mobiles, deviennent sultans à leur tour, et prélèvent sur elle, autant qu'ils le peuvent, une taxe évidemment illégale.

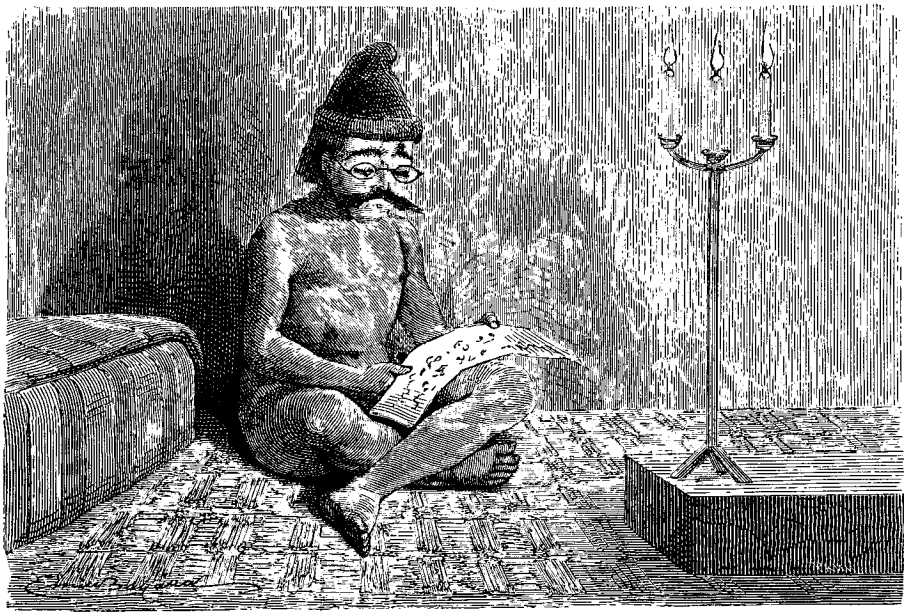
Le *Mzaramo* (l'habitant de l'Ouzaramo) cultive les champs et n'élève pas de bétail, si ce n'est quelques chèvres dont il fait commerce. La chasse aux esclaves, qu'il pratique avec habileté, lui procure d'assez gros bénéfices et lui permet de satisfaire son goût pour la parure, trait caractéristique de la race. Le soin particulier qu'il met à disposer sa chevelure et à se frotter la peau d'une espèce d'argile couleur d'ocre, atteste des dispositions au dandysme; son arc et ses flèches sont toujours en bon ordre, et ces dernières, enfermées dans un carquois délicatement ouvré, portent avec elles un poison subtil. La traversée du pays n'est sans danger que pour les voyageurs pauvres, car la population est composée d'insatiables voleurs. Quant aux caravanes, on essaye de les intimider, mais en somme, moyennant quelques bonnes paroles, elles s'en tirent à peu de frais.

Soit orgueil, soit pour ajouter à leur prestige par un lointain mystérieux, les chefs traitent volontiers par délégués la quotité du *hongo*[1] ou droit de passage qu'ils prétendent extorquer.

Çà et là, sur la route, on remarque un petit tas de cendres blanchâtres, parmi lesquelles on distingue des ossements calcinés. Ce sont, à ce qu'on assure, les restes de certaines femmes brûlées pour sorcellerie.

Nous longeons les hauteurs qui bornent à droite la vallée du Kingani. Nos regards embrassent les plaines de l'Ouzégura, district parallèle à l'Ouzaramo, dont le Kingani le sépare; il s'étend au nord jusqu'à la rivière Pangani et se trouve coupé à son centre par la rivière Vouami, dont nous aurons à parler plus loin.

Notre caravane est trop nombreuse et trop mêlée pour que tout s'y passe régulièrement. Elle se compose



Ladha-Ramji, banian, ou négociant indou, à Zanzibar, en tenue de bureau. — Dessin de Émile Bayard.

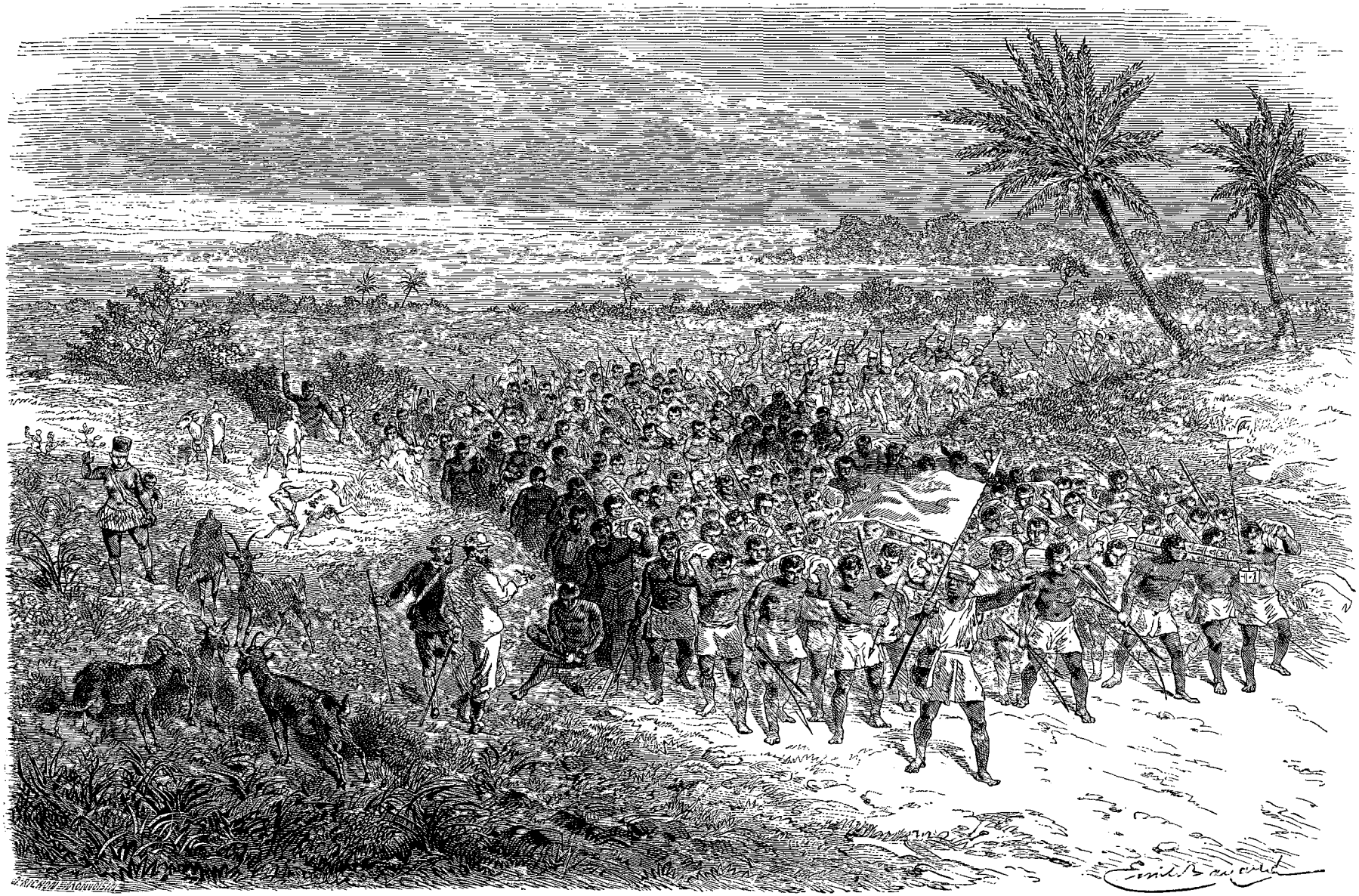
de dix soldats hottentots, dont un caporal, de vingt-cinq Béloutchis sous les ordres d'un jémadar, d'un *kafila-bashi* arabe, à la tête de soixante-quinze affranchis, d'un *kirangozi* (guide indigène), que suivent cent portefaix nègres, de douze mules non dressées, de trois ânes et de vingt-deux chèvres.

Dès le premier jour, et contre toute attente, sur les trente-six hommes que m'avait donnés le sultan, dix me faussent compagnie en vertu de cette étrange idée, que « l'homme blanc » étant généralement cannibale, nous les emmenons à l'intérieur pour les dévorer à notre aise. Un *pagazi* s'échappe également; mais celui-ci du moins, plus honnête que les affranchis, a posé à terre, avant de s'enfuir, la solde qu'il avait reçue. Ces désertions ne doivent pas nous arrêter; il faut, au contraire, marcher en avant, de peur qu'elles ne se propagent.

Voici dans quel ordre défile la procession : le *kirangozi* est en tête, son sac sur l'épaule, son pavillon à la main; — apparaissent ensuite les *pagazi* armés de leur lance ou de leur arc, et entre lesquels la cargaison est répartie par poids égaux, drap et rassade en ballots recouverts de nattes, fil d'archal ou de laiton enroulés autour d'un bâton qu'ils portent sur l'épaule; — à ceux-ci succèdent, pêle-mêle, les Vouanguana, qui ont leur carabine sous le bras, et sur la tête des boîtes, des paquets, la toile des tentes, la vaisselle de cuisine; bref, tous les accessoires du mobilier de voyage; — les Hottentots viennent après, entraînant de leur mieux les mules rebelles qui portent les munitions, mais auxquelles nous n'imposons qu'un très-léger fardeau, en vue des services à venir qu'elles pourront nous rendre; — enfin, le sheik Saïd et les Béloutchis de l'escorte, — et tout à fait à l'arrière-garde, les chèvres, les femmes malades, les traînards de tout ordre. Nos ânes,

1. Ce mot vient du verbe *kou-honga*, qui signifie *payer*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Départ des capitaines Speke et Grant et de leur caravane. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui constituaient un hôpital ambulant, sont dès lors occupés (et ils le furent toujours) par quelques-uns de nos Hottentots invalides, car la moindre indisposition mettait ces gaillards-là sur le flanc.

Voici maintenant la mission de chacun : le sheik Saïd, assisté de Bombay, distribue aux hommes leur ration quotidienne sous forme d'étoffes, savoir : un quart de charge, c'est-à-dire environ quinze livres pesant, réparti entre nos cent soixante-cinq porteurs ; les Hottentots préparent nos repas et les leurs, à moins que, succombant à la fatigue, ils ne gissent haletants sur le sol ; les Béloutchis, qui ont pour mission apparente de garder le camp, préfèrent bavarder et polir leurs armes. Quelques hommes ont ordre de mener paître au-dehors nos mules, nos ânes et nos chèvres ; le reste est chargé d'empaqueter la vaisselle, de piquer nos tentes, de couper les branches nécessaires à la construction des huttes, et de la palissade qui devrait en bonne police entourer le camp. Il est rare, toutefois, qu'on prenne cette dernière précaution. A l'issue du repas et lorsque la nuit commence, l'éternelle danse s'organise ; on entend de tous côtés les mains qui frappent, les grelots qui tintent, roulés autour des jambes, le tout accompagné de ces insignifiants refrains, répétés à satiété, que les nègres acceptent en guise de chansons. De chansons proprement dites, ils n'en ont point, et malgré leur exquis sentiment du rhythme, ils paraissent jusqu'ici incapables d'aucune composition musicale.

Saïd-Majid, sultan de Zanzibar (voy. p. 274). — Dessin de Émile Bayard.

Reste à parler de nous-mêmes et de nos inférieurs immédiats. Commençons par ces derniers : j'ai pour valet de chambre Rahan, petit nègre couleur de poivre, qui, lors de la prise de Rangoon, servait à bord d'un vaisseau de guerre anglais. Baraka, élevé à la même école, et qui de plus a combattu dans le Moultan, remplit les mêmes fonctions auprès du capitaine Grant. Tous deux parlent l'indoustani ; mais le second, qui a passé presque toute sa vie avec des Anglais, est le nègre le plus élégant et le plus intelligent qu'il m'ait été donné de rencontrer. Le colonel Rigby, qui l'employait à découvrir les marchands d'esclaves, s'est privé à regret de ses inappréciables services, « ne sachant, disait-il, comment il pourrait le remplacer. » Outre le soin qu'ils prennent de nos tentes et de notre mobilier personnel, Baraka, je crois l'avoir dit, commande en chef nos Vouanguana, dont une compagnie est sous les ordres du capitaine Rahan. Dresser la carte du pays est ma principale occupation. Je passe les ennuyeux détails de ce labeur topographique, où j'employais tour à tour la montre, le compas, le thermomètre, le sextant et l'azimuth. Quelques esquisses, le journal à tenir, l'accroissement de nos collections géologiques et zoologiques, occupaient le reste de mon temps. Les collections botaniques et le registre du thermomètre concernaient le capitaine Grant, à qui revenaient aussi les observations hygrométriques et le maniement des appareils de photographie, que je fus bientôt obligé de supprimer, l'ardeur du climat rendant ce travail par trop pénible et par trop malsain. Une fois la marche finie, le reste du jour se distribuait ainsi : après le déjeuner, une pipe qui nous préparait à la besogne ultérieure, excursions dans la campagne ou dans les villages, perquisitions, enquêtes scientifiques ; — le dîner aussitôt après le coucher du soleil, — le thé, la pipe avant de se mettre au lit.

4 octobre. *Ikamburu.* — Le chef ou *phanzé* de ce village, qui appartient au district de Nzasa, porte le nom sonore de Kombé-la-Simba, ce qui veut dire Griffe-de-Lion. Immédiatement après notre arrivée, il nous envoie un panier de riz, lequel vaut un dollar. Je riposte par quatre mètres de cotonnade américaine. Le « sultan, » devinant bien le sens de cette libéralité, me renvoie mon cadeau, inférieur, dit-il, à ce qu'il a reçu lors de notre premier passage ; « sa famille ne croirait jamais qu'il ait pu s'en contenter et l'accuserait d'avoir détourné à son profit une partie du droit perçu. » Je repousse de mon mieux ses exigences ; mais notre petit sheik, facilement intimidé, plaide la cause de l'ennemi ; le jémadar insiste de son côté ; tous deux portent le *hongo* à une pièce de *dabouani*[1] (2 mètres 25 cent.), une de *sahari*[2], plus huit mètres de *merkani*

1. Cotonnade de Mascate à petits carreaux bleus et blancs, traversée dans le quart de sa largeur par une bande lisérée de blanc et de jaune.

2. Le *sahari* ou *ridia*, autre cotonnade de Mascate, très-supérieure au *dabouani* ; elle porte aux deux bouts une largeur plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou calicot américain. Griffe-de-Lion n'en persiste pas moins à rejeter le présent que je regarde comme l'extrême limite des concessions acceptables. Il rend les étoffes au sheik (car celui-ci n'a pu obtenir l'accès de ma tente), et se retire furieux, annonçant pour le lendemain une visite dont la caravane se souviendra. Le petit sheik se met incontinent à fondre des balles pour son *rifle* à deux coups, et, traînant de tous côtés un sabre presque aussi long que lui, enjoint aux Vouanguana de charger leurs carabines; mais en même temps, il me supplie d'ajouter une pièce d'étoffe et de ne pas hasarder le salut de l'expédition pour quelques mètres de cotonnade. Notez que tout ceci se passe à douze milles de la côte, chez un chef indigène qui se déclare le protégé de Zanzibar. En vérité cela promet, et on s'explique que le voyageur en Afrique, rebuté par de pareils procédés, incline toujours à découvrir avant tout un chemin où ils lui soient épargnés, abrégeant de son mieux la route au lieu de visiter à loisir les localités les plus dignes d'intérêt.

5 octobre. *Kizoto.* — La menace de Griffe-de-Lion n'a pas de suites; il vient en personne, renonçant à ses scrupules, querir l'offrande qu'il avait dédaignée. Le *phanzé* de Kizoto — Mukia-Ya-Nyani ou Queue-de-Singe — envoie réclamer ses « droits. » On lui délivre un *dabouani* avec ordre de ne plus approcher du camp, s'il ne veut sentir l'odeur de ma poudre. J'apprends le soir par Bombay, que le sheik Saïd, toujours méticuleux, a pris sur lui d'ajouter deux dabouani, dont un prélevé sur sa provision particulière. Voici déjà, dans l'Ouzaramo, trois marches de faites; et à part les chefs ou leurs envoyés, nous avons à peine rencontré çà et là un des gens du pays, ce qui, d'ailleurs, ne nous attriste pas autrement.

6 octobre. *Kiranga-Ranga.* — Nous nous sommes un peu écartés du Kingani pour monter sur ce plateau cultivé où nous trouvons un phanzé de bonne composition, — Mkungu-Paré, — dont nous récompensons la modestie en lui offrant un *sahari*, quatre mètres de *merkani* et huit mètres de *kiniki* (toile bleue d'origine indienne). Charmé de notre libéralité, il nous délègue, en cas de vol, son droit de haute et basse justice. Le tir à la cible, que nos hommes pratiquent pour leur instruction, ne l'étonne pas médiocrement : « Avec tant de fusils, dit-il, vous pouvez aller sans crainte partout où il vous plaira. » De ce point élevé nous avons sur l'Ouzégura des perspectives fort étendues. Le sol, se relevant au delà du Kingani, y forme des collines basses, richement boisées, la contre-partie exacte de celle où nous sommes.

Le colonel Rigby nous fait parvenir ici un assortiment de quinine et d'autres drogues, d'autant mieux venues que nos Hottentots, affaiblis par la fièvre, tomberaient tout à fait sans leur ration quotidienne d'eau-de-vie et de quinine.

Les gens du sultan, farouches comme autant d'animaux non domestiqués, ne veulent pas frayer avec les Vouanguana; ils construisent leurs huttes, ils mangent, ils causent à l'écart, ayant conscience de leur infériorité. Je suis réduit à leur donner un chef pris dans leurs rangs et qui sera responsable de leur conduite. Le soin des chèvres leur est dévolu. Trois d'entre elles s'étant égarées, je me permets de soupçonner qu'on les a mises de côté en vue de quelque régal particulier. Le chef reçoit ordre d'en aller demander compte à ses subordonnés. Il nous revient, rossé d'importance pour s'être mêlé de ce qui ne le regardait pas. L'insubordination est trop patente, trop audacieuse pour qu'on puisse la tolérer. Un des bergers, garrotté au préalable, comparaît devant mon tribunal. Ce fin matois se rejette sur ce qu'il ne peut répondre d'un vol commis par d'autres, ajoutant qu'il ne saurait reconnaître pour chef un homme que le sheik, par simple caprice, a désigné comme tel. Je le fais attacher pour la nuit à un arbre voisin, en lui laissant pressentir qu'il recevra, demain, une vigoureuse flagellation. Le rusé coquin change alors de langage : « Il m'est prouvé maintenant, dit-il, que notre chef a été nommé par vous; cela suffit, je lui obéirai désormais. » Et à peine ces paroles prononcées, on voit accourir dans le camp les trois chèvres qui manquaient, — sans que personne, bien entendu, puisse dire d'où elles viennent.

7 octobre. *Thumba-Lhéré.* — Le chef de cette petite bourgade accepte, sans trop de réclamations, trois mètres de merkani et deux de kiniki, hongo médiocre sans doute, mais en rapport avec le peu d'importance de notre hôte. Les pagazi se mettent en grève. « Ils ne bougeront pas, disent-ils, si je ne leur donne chaque jour, en place de rations, un *fundo*, c'est-à-dire dix colliers de perles que Ladha leur a promis de ma part, à compter de la quatrième marche. » Pure invention pour mettre ma générosité à l'épreuve, car ni le sheik, ni moi, ni personne autre n'avons entendu parler d'un pareil contrat. J'ai accompli en revanche tous les rites du départ, gratifié le kirangozi d'une chèvre, ainsi que c'est l'usage, pour rendre le voyage heureux; — j'ai pendu un dollar à son cou en signe d'investiture, — et je lui ai donné quatre mètres de merkani pour qu'il pût festoyer ses camarades. Après un échange de paroles assez dures les choses restent en l'état, selon la mode africaine.

8 octobre. *Muhugué.* — Les pagazi ont refusé de se mettre en route à l'heure fixée, pour nous forcer à subir leurs conditions. Nous avons pris les devants, suivis seulement de nos Vouanguana. Sur ce, les pagazi de crier comme un seul homme : « Le maître est parti, nous voilà responsables de son bien. Dépêchons-nous de le suivre, car, au fait, il est notre père. » Et tous ont hâté le pas pour nous rattraper. En longeant les bois et les cultures qui entourent Muhugué, nous remarquons la teinte rougeâtre du sol et les nombreuses excavations pratiquées par les chercheurs de copal. Rencontre d'une caravane qui porte à la côte une quantité de dents d'éléphant, à chacune desquelles on a suspendu des clochettes. Leur carillon sonore nous l'avait signalée de loin. Parmi les pagazi qui la composent,

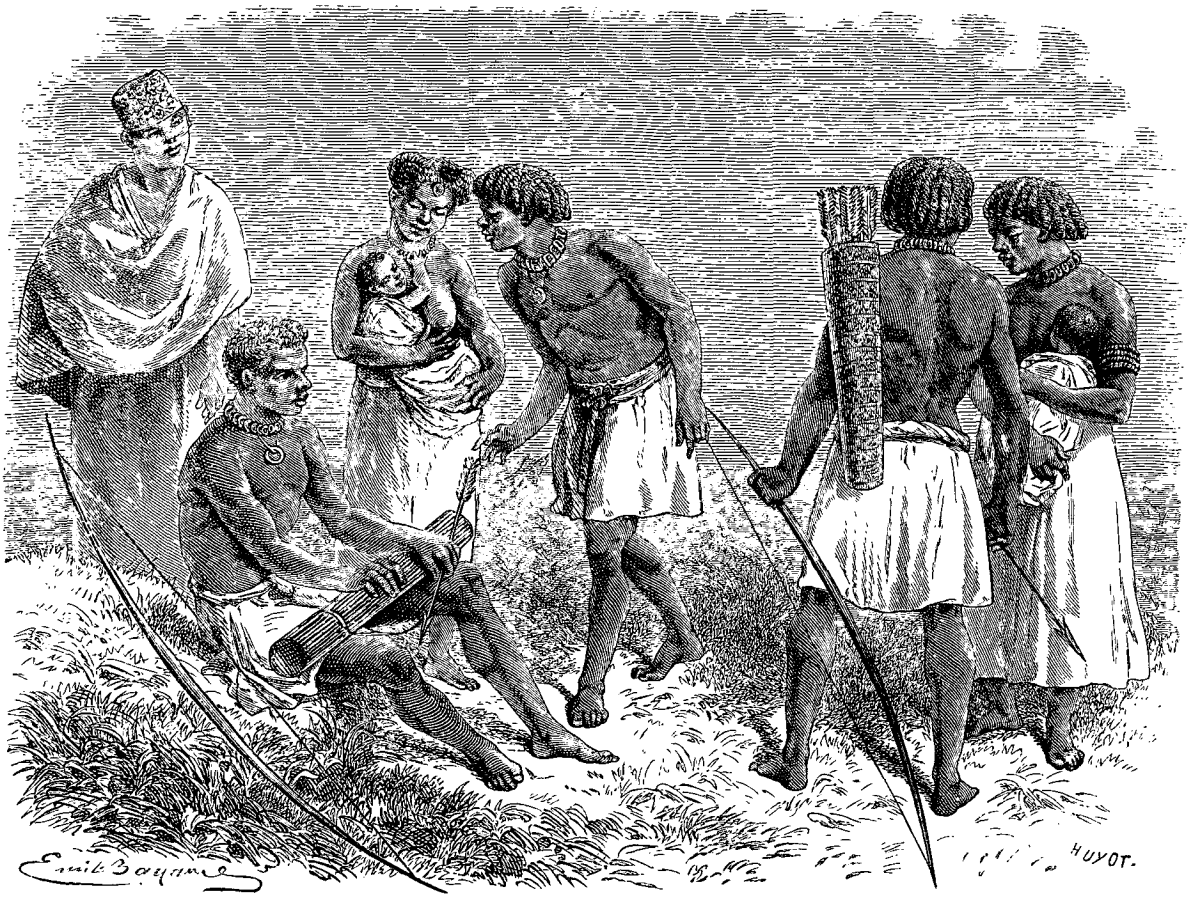
ou moins haute de carreaux mêlés de rouge et plus grands que ceux du milieu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

je retrouve des hommes qui m'ont accompagné au N'yanza lors de mon premier voyage. Compliments chaleureux de part et d'autre. Un sahari et quatre mètres de merkani ont suffi au chef de Muhugué, qui n'est pas un seigneur de grande importance.

9 octobre. *Muhonyéra.* — Il a fallu s'arrêter ici en pleine jungle pour satisfaire au vœu de la Société royale de géographie, qui, trouvant sur ses cartes une pointe de mer indiquée de ce côté, m'a prié de vérifier ce qu'il en pouvait être. Aucun vestige n'annonce que ce terrain ait été jadis submergé; point de cailloux, un riche humus tirant sur le rouge où les arbres, les broussailles, le gazon poussent en abondance. Nous apercevons pour la première fois, droit au couchant, la chaîne de montagnes parallèle à la côte orientale; elle s'étend au nord par delà la rivière Pangani jusqu'à l'Ousumbara et au Kilimandjaro, et au sud, avec une flexion qui la ramène vers l'ouest, elle va rejoindre, au delà du Lufigi, le N'yassa méridional. Ce qu'elle devient au delà de ces deux points extrêmes ne m'est pas mieux connu qu'au reste des mortels.

Ce soir, à défaut de « sultans » qui nous vinssent harceler, huit des hommes que nous avait donnés Saïd-Majid ont encore pris la clef des champs; de plus, ajoutant le vol à la trahison, ils ont emmené avec eux toutes nos chèvres, au nombre de quinze. Perte éminem-



Habitants de l'Ouzaramo. — Dessin de Émile Bayard.

ment regrettable, car si les pintades, les pigeons verts, les colombes peuvent à la rigueur nous suffire, les Hottentots ont besoin d'une alimentation plus substantielle, et comme ils vivent de nos restes, ils doivent s'attendre à faire diète. Nos Vouanguana ne les prennent plus au sérieux et traitent ces prétendus soldats comme des enfants. L'un d'eux voyant l'autre jour un petit « Tot[1] » qui, sans pouvoir y parvenir, s'épuisait en efforts pour charger une des mules, l'enleva de terre avec son fardeau, l'assit en équilibre sur sa tête et le promena ainsi par tout le camp, malgré la résistance du pauvre diable qui se démenait tant et plus, au milieu des rires universels. Après quoi il le déposa sur le sol, chargea la mule en deux temps, et termina par deux ou trois caresses amicales qui, de la part d'un hercule pareil, avaient un caractère passablement dédaigneux.

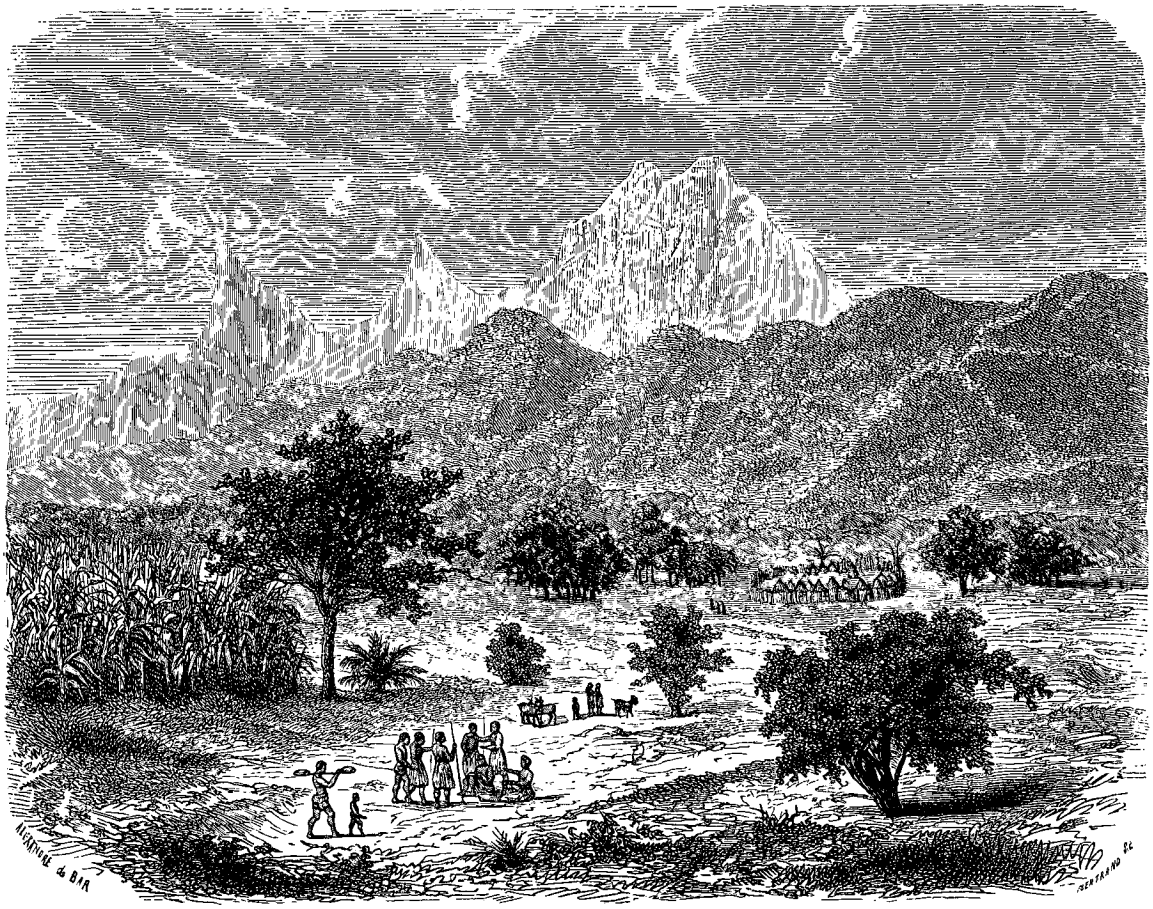
10 octobre. *Sagéséra.* — Envoyé, mais sans résultat, un détachement de Béloutchis sur la trace de nos déserteurs et de nos chèvres. Kirongo (M. le Trou), phanzé de Sagéséra, vient nous offrir ses hommages et du riz. Le sheik prétexte une maladie pour n'avoir pas à régler notre compte avec ce personnage. Bombay s'en charge et lui fait accepter, avec un dabouani, quatre mètres de cotonnade américaine. La force dont je dispose me donne le droit de résister à des exigences ridicules, et je n'entends pas préparer des embarras aux

1. Abréviation familière du mot *Hottentot.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voyageurs futurs, par des prodigalités dont s'autoriseraient plus tard ces hobereaux de race noire. Je cherche en vain la rivière Mukondokua dont on m'avait parlé dans le cours de la première expédition comme venant se joindre à la Kingani, dans le voisinage de Sagéséra. M. le Trou, qui ne voyage guère, ne peut me donner aucuns renseignements à cet égard. A part la Kingani, nulle autre rivière ne lui est personnellement connue, si ce n'est le Vouami, qui traverse l'Ouzégura et dont l'embouchure se trouve à Outondué, entre les ports de Whindi et de Saadani.

Pour mettre un terme aux désertions des hommes du sultan Majid, j'ai vainement tâché de les amalgamer avec les Vouanguana. Ils s'y refusent obstinément, et le camp indigène est resté composé de groupes divers. Ces clubs de deux à dix hommes ayant appartenu au même maître, ou nés dans le même village, ou désirant conserver intact un lien de famille dont ils ont seuls le secret, font table commune, lit commun, et au besoin révolte commune. N'ayant pu réussir à les fondre l'un dans l'autre, j'écrivis quelques « billets d'émancipation, » et, réunissant les hommes du sultan, je fis un choix des meilleurs à qui je délivrai comme récompense ces précieux documents. Je leur annonçai ensuite que dorénavant leur paye et leurs gratifications seraient sur le même pied que celles des Vouanguana. J'ajoutai que



Vue des montagnes à l'ouest de Zungoméro, prise de Mbuiga. — Dessin de A. de Bar.

les autres jouiraient du même bénéfice dès qu'ils l'auraient mérité par leur conduite; d'un autre côté, venant à déserter, ils apprendraient que j'avais le bras assez long pour les faire arrêter et jeter en prison s'ils osaient se montrer sur la côte.

11 octobre. *Makutaniro.* — C'est ici que le chemin sur lequel nous sommes rejoint la ligne de Mboamaji et celle de Konduchi qui traversent l'Ouzaramo central et par lesquels lors de la première expédition s'était accompli mon voyage de retour. Les mines à fleur de terre, creusées pour l'extraction de la gomme copal, cessent en cet endroit. Le palmier *dum* ne va pas plus loin; les grands arbres au riche feuillage, qui décorent le plateau inférieur, sont remplacés par le mimosa; la pente de la Kingani n'est plus aussi forte, et au lieu de côtoyer une berge escarpée, nous nous trouvons dans une espèce de parc en rase campagne, où les antilopes ont libre carrière, où on rencontre de temps en temps le zèbre et le buffle, et où les pintades abondent.

12 octobre. *Matamombo.* — 13 octobre. *Dégé la Mhora.* — A la sortie du parc que nous traversions naguère, nous nous sommes trouvés dans la portion la plus fertile de l'Ouzaramo. C'est ici qu'a péri un Français, M. Maizan, chef de la première expédition européenne qui se soit aventurée dans ces parages. J'ai obtenu de l'assassin lui-même, le sous-chef Hembé, les détails les plus confidentiels sur le meurtre dont il a été le principal agent.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une longue impunité lui fait supposer que le souvenir en est à peu près éteint, et il en parle sans craindre les suites d'une indiscrétion. Il n'a fait en somme, dit-il, en tuant M. Maizan, qu'exécuter les instructions écrites de son père Mzungéra, un des dihouans de la côte. Il est donc évident que l'attentat dont le voyageur fut victime a été organisé par les trafiquants arabes et dicté à ceux-ci par la jalousie que leur inspire tout Européen dont les efforts tendent, plus ou moins directement, à mettre au jour les mystères de leur commerce, à faire connaître les sources de leurs immenses profits.

III

L'Ousagara.

Par une pente insensible à l'œil, nous nous sommes élevés à 500 pieds au-dessus du cours de la rivière, et nous avons devant nous, en deux lignes détachées, une chaîne de montagnes qui s'élève de temps en temps à 5 ou 6000 pieds. Elles sont habitées par une race à demi pastorale, à demi agricole, qui, partout où on peut se procurer de l'eau, partout où on est à l'abri de ces guerres qui sont en définitive de véritables chasses à l'homme, sait faire pousser des moissons abondantes ; les habitants, timides et farouches, pauvrement vêtus et de mine affamée, perchent sur les hauteurs les plus inaccessibles ; leurs villages se composent de huttes coniques plus ou moins nombreuses selon que leurs chefs ont plus ou moins d'influence. Fort peu sont en état de se procurer des étoffes : la plupart ont un vêtement que j'appellerais volontiers un « jupon d'herbe [1]. » Au lieu de mettre les caravanes à contribution, ils s'enfuient généralement à leur approche, et aucune promesse, aucune avance ne peut les décider à risquer la chance d'une de ces trahisons qu'ils ont tant et tant de fois subies.

Le 17 et le 18 octobre furent des journées de halte et de chasse. Le gibier était abondant, et bien qu'une grande partie des animaux blessés parvînt à s'enfuir, le camp fut amplement pourvu de venaison. Par malheur, nous ne pûmes atteindre, dans ce vaste parc où nous les savions en grand nombre, ni éléphants, ni rhinocéros, ni girafes, ni buffles, ni antilopes, ni zèbres, sans parler des lions et des hyènes.

Ici se manifestèrent pour la première fois les mécontentements et le fâcheux caractère de maître Baraka, le général en chef de nos Vouanguana. Cet homme — d'une intelligence remarquable, et qui aurait pu nous être si utile — devint peu à peu, par son ambition et sa jalousie, le fléau de notre caravane. La confiance que nous accordions à Bombay et au sheik Saïd lui pesait sur le cœur. Convaincu de sa supériorité, il prétendait se les subordonner peu à peu et devenir l'homme indispensable, le factotum de l'expédition. Son premier pas dans cette voie fut de montrer assez d'insolence pour que le capitaine Grant, dont il était le valet de chambre, dût renoncer à l'employer comme tel. On lui donna Frij pour remplaçant, et cette combinaison au premier abord sembla lui convenir tout à fait ; mais sous cette apparence de satisfaction se cachaient un désappointement et des rancunes dont je n'eus le secret que quelques mois plus tard. J'y reviendrai en temps et lieu.

19 et 20 octobre. *Kiruru.* — L'état hygiénique de nos Hottentots devient de plus en plus mauvais. Le capitaine Grant est pris d'une fièvre semblable à celle que j'avais subie lors de ma première expédition. Mais, tandis que j'en avais été quitte au bout d'un an, celle du capitaine reparut toutes les quinzaines jusqu'à la fin du voyage.

21 octobre. *Duthumi.*— 22. *Hozu.* — Je voudrais presser notre marche pour arriver le plus tôt possible à Zungoméro, où une halte de quelques jours me serait nécessaire pour fixer, par des observations astronomiques, la longitude du revers oriental de la chaîne côtière que nous venons de gravir. Nos porteurs, que l'abondance de nourriture pousse à la paresse, trouvent que nous allons trop vite et se refusent à marcher. Le raisonnement n'a pas de prise sur eux, et je répugne à user du bâton, ainsi que font les Arabes en pareille circonstance. Je me borne donc à partir avec les mules et les gens de la côte, laissant au sheik Saïd et à Baraka le soin de m'amener, dès qu'ils le pourront, mes rebelles Vouanyamuézi.

23 octobre. *Zungomèro.* — Situé sous le 7° 26′ 53″ de latitude sud et le 37° 36′ 45″ de longitude est, Zungoméro est entouré d'un charmant amphithéâtre de montagnes. Le pays, coupé par la Mgéta, est d'une fertilité admirable, mais la traite l'a dépeuplé peu à peu et changé en jungles ses jardins florissants. Les Vouasuahili ravagent la contrée, et nous voyons justement défiler un de leurs convois qui se dirige vers la côte avec cent têtes de bétail, une cinquantaine de chèvres, et autant d'esclaves enchaînés. Baraka devient de plus en plus incommode, et Bombay, dont les instances nous avaient déterminés à le prendre avec nous, vient me déclarer, dans un état d'extrême agitation, qu'il lui est impossible de supporter plus longtemps les mauvais procédés et les calomnies de son collègue. Celui-ci, sommé de s'expliquer, répond avec une douceur perfide, qui me fait croire à des torts partagés. A force de bonnes paroles, je parviens à calmer ce différend, et le 27 nous nous remettons en route.

28 octobre. Halte à *Kirengué.* — Durant la marche d'hier, trois de nos porteurs, laissant leurs fardeaux à terre, ont gagné pays ; une de nos meilleures mules est morte après dix-huit heures de souffrances. Nous comptions trouver à nous approvisionner ici, mais les chasseurs d'esclaves y ont mis bon ordre ; le village est absolument désert. Il faut envoyer faire emplette de grains dans la région que nous venons de quitter. Ce sont trois jours de perdus ; heureusement le pays est pittoresque, et contraste, sous ce rapport, avec ce que nous avons vu depuis notre départ de la côte.

Du 30 octobre au 5 novembre. — J'ai rencontré près du vieux village de Mbuiga un ami de notre petit sheik, entre les mains duquel j'ai consigné trois de nos Hottentots les plus malades, — une de nos mules sur

1. *A kilt of grass.* — Le kilt est le jupon des Écossais.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

laquelle ils pourront monter tour à tour, — et enfin tous les échantillons recueillis depuis mon dernier envoi. Je me prive aussi, quoique à regret, de la chambre photographique. Si je laissais mon compagnon se livrer à ce travail, la chaleur qu'il aurait à supporter dans la petite tente où il prépare et fixe ses planches, finirait par le tuer infailliblement. Un voyageur arabe m'apprend que le district maroro a été complétement dévasté par les maraudeurs vouahihis. Cette nouvelle me force à modifier nos plans et à prendre une route nouvelle pour gagner l'Ougogi; la famine sévit sur le chemin que nous voulions suivre.

6 et 7 novembre. *Muhanda* et *M'yombo*. — Les habitants de Muhanda se dispersent à notre première apparition; nous parvenons cependant à leur acheter quelques provisions, mais à des prix fous. Nos hommes, envoyés en fourrageurs, ont ordre de ne rien exiger. Cette modération rassure si bien nos villageois, que maintenant ils nous menacent d'une attaque nocturne, « ayant reconnu en nous, disent-ils, l'intention de piller leurs maisons et d'emmener leurs enfants. » Ces propos jettent l'alarme dans le camp, où beaucoup de nos gens passent la nuit sous les armes.

8, 9, 10 et 11 novembre. *Mbumi*. — Joli village, au pied d'un groupe de montagnes escarpées; c'est le dernier, nous dit-on, où nous pourrons nous procurer les approvisionnements nécessaires pour les dix journées de marche qui nous séparent de l'Ougogo (cent quarante milles de distance). Le chef de l'endroit se montre d'une affabilité rare; de fréquents voyages à Zanzibar lui ont appris à connaître les Anglais; il les sait ennemis de l'esclavage auquel il ne s'est lui-même soustrait qu'en abandonnant sa résidence primitive, sur les bords de la Mukondokua. Un de nos Hottentots, qui s'est obstiné à dormir au grand soleil, paye de sa vie cette imprudence fataliste. Aucun de ses camarades ne paraît surpris qu'il ait ainsi bravé un trépas à peu près certain. « Il est mort, disent-ils, parce qu'il a voulu mourir; » et ils ne s'en étonnent pas autrement. Cette catastrophe m'aurait décidé à les renvoyer tous, mais comme il n'en est pas un qui ne préfère suivre ma fortune, je choisis seulement deux des plus malades qui resteront à Mbumi, sous les ordres de Tabib [1], jusqu'au moment où il se présentera une occasion de les diriger vers la côte. Avant notre départ, une quarantaine de Vouaquiva (tribu voisine) arrivent pressés par la faim pour acheter des aliments. Notre hôte — ayant à venger la mort de quelques-uns des siens tués naguère par les Vouaquiva — s'empare de ces malheureux, hommes et femmes, et déclare qu'il les enverra vendre à Zanzibar, s'ils ne peuvent motiver les meurtres commis à son détriment.

12, 13, 14, 15 et 16 novembre. — Nos stations pendant ces journées de marche nous ont conduits successivement à Mdunhwi, à Tzanzi, à Manyongé, à Rumuma. Nous avons traversé la Mdunhwi, tributaire de la Mukondokua, et la Rumuma, sur les bords de laquelle nous passâmes la journée du 16 dans un fourré de buissons épineux. Nous avancions ainsi à marches forcées, et quelque dures qu'elles pussent paraître d'abord, nous y trouvions de grands avantages, car en abrégeant la durée du trajet, elles diminuaient d'autant les risques de maladie, de guerre, de famine et de révolte.

Nous arrivâmes enfin, le 17, à Inengé, au pied de la chaîne occidentale; mais nous n'y arrivâmes pas tous. Quelques traînards, épuisés par la fatigue et la soif, s'étaient laissé distancer. Le caporal des Hottentots, s'égarant à la poursuite d'une mule perdue, nécessita l'envoi d'un détachement de vingt hommes qui finirent par retrouver leur camarade, et non-seulement lui, mais quatre prisonniers, deux hommes et deux femmes, enlevés à la suite d'une rixe avec les indigènes. Je les gardai, m'imaginant qu'on me ramènerait la mule à titre de rançon; mais j'attendis inutilement jusqu'au 20, où, de guerre lasse, il me fallut relâcher mes captifs, attendu la rareté toujours croissante de nos provisions. Ils me quittèrent avec peine, car le régime du camp leur convenait à merveille; jamais ils n'avaient été si bien nourris, et il leur en coûtait de retourner vivre de « pain de singe » au pied des calebassiers énormes qui leur fournissent cet aliment primitif.

La nuit du 20 au 21 novembre nous trouve campés dans un ravin, au pied de la grande chaîne occidentale et non loin de la station d'Ougogo, où cessent les montagnes de l'Ousagara.

IV

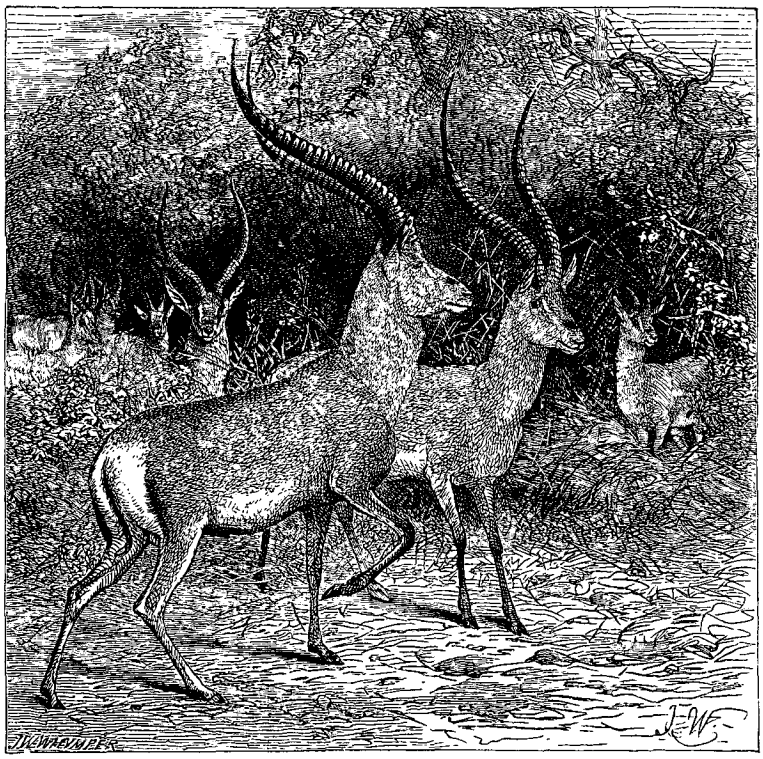
L'Ougogo et le désert de Mgunda-Mkhali.

Après deux jours de campement, nous arrivâmes à Ougogo pour y passer le 23, le 24 et le 25. Le pays a un aspect sauvage, et les habitants, toujours armés, fatiguent le voyageur par leur curiosité assidue, leurs démonstrations railleuses, leur familiarité grossière. Aussi les caravanes campent-elles en général au dehors des villages parmi les figuiers et les calebassiers (*bugu*) qui poussent de tous côtés. L'eau était rare dans l'Ougogo; elle se payait le même prix que coûte ordinairement la bière indigène. Aussi me trouvai-je très-contrarié d'avoir à faire halte par suite de la désertion de nos mules, qui, trompant la surveillance dont elles étaient l'objet, s'en retournèrent jusqu'à Marenga-Mkhali (l'Eau-Salée), d'où elles nous furent ramenées par quelques Vouagogo qui s'étaient chargés de la besogne, moyennant quatre mètres de merkani payés d'avance et quatre autres que j'avais promis de leur compter à leur retour. Pendant cette résidence forcée, nous n'entendîmes parler que des Vouahumba, maraudeurs redoutés dont on annonçait l'arrivée prochaine. Le 26, les mules étant revenues, nous nous mîmes en route. Le 27, la fatigue de ces animaux nous força de faire halte à Kanyényé : huit de nos portefaix vouanyamuézi disparurent ce jour-là et emportèrent avec eux la meilleure partie de leur cargaison. Je profitai du répit pour aller me poster à l'affût sous la direction d'un guide indigène, dans le voisi-

1. Ancien domestique du colonel Rigby.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nage d'une espèce d'étang fréquenté par les rhinocéros. Il fallut les attendre jusqu'à minuit, et mon guide alors, saisi tout à coup d'une frayeur panique, me laissa seul à mon poste; mais à peine avait-il disparu furtivement que j'aperçus, se profilant sur le ciel que baignaient les clartés de la lune, l'animal dont j'attendais la venue. Ses allures étaient inquiètes, et il semblait pressentir quelque danger. Je donnai raison à ses craintes, car me glissant vers lui à quatre pattes le long de la berge qui m'abritait, et parvenu à quatre-vingts mètres de lui, je logeai une balle derrière son épaule gauche. C'était la première fois qu'un rhinocéros mourait de ma main. Ce succès m'ayant mis en veine, et attendu le besoin de viande qui se faisait sentir parmi nos gens, je repris mon poste pour guetter une nouvelle occasion. Au bout de quelque temps, je vis arriver encore, avec les mêmes démonstrations d'inquiétude, deux autres rhinocéros. Ils furent bientôt à ma portée, et plus près de moi que le premier; mais la lune les éclairait moins bien. Accompagné par les deux négrillons du sheik, que j'avais chargés de ma seconde carabine pour être en état de parer à toute éventualité, j'expédiai une balle à la plus grosse des deux bêtes. Le coup la fit tourner sur elle-même avec une sorte d'aboiement formidable et l'exposa le plus favorablement du monde à un second coup. Mais hélas! quand je me retournai brusquement pour saisir mon arme de rechange, mes négrillons étaient partis depuis longtemps et grimpaient déjà comme deux singes après un des arbres voisins. Le rhinocéros en même temps — et la circonstance fut heureuse pour moi — prit le parti de détaler au plus vite; il s'échappa, ne laissant après lui aucune trace de sang, comme il arrive d'ordinaire quand la blessure est produite par une balle conique.



Antilopes de l'Ougogo (variété nouvelle).

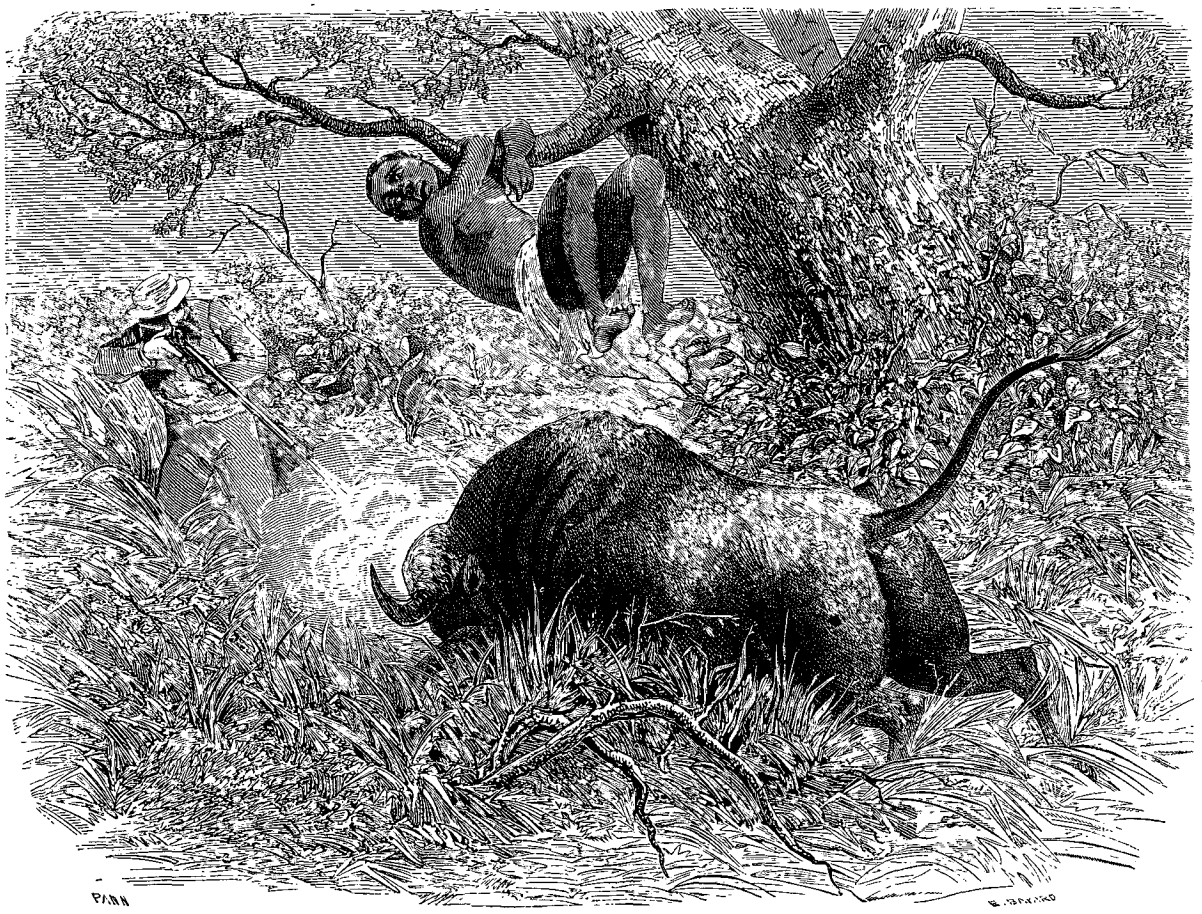
Telle fut la besogne de ma nuit. Le lendemain, à l'aurore, nos hommes, prévenus de ce qui s'était passé, se hâtèrent d'accourir avant que les Vouagogo eussent flairé le cadavre abandonné dans l'épaisseur des jungles. Mais à peine avait-on mis le couteau dans la dure carapace de l'animal, que les indigènes affluèrent de tous côtés : ce fut entre eux et nos gens une lutte odieuse et grotesque où ils se disputaient les lambeaux sanglants de cette boucherie improvisée, chaque villageois prenant la fuite vers sa demeure aussitôt qu'il avait pu mettre la main sur quelque morceau de choix qu'il craignait de se voir enlever à force ouverte.

Mes aventures de la fin du mois et de la première semaine de décembre ne méritent pas d'être racontées; mais la journée du 8 fut marquée par des incidents assez curieux. J'étais parti de bonne heure, accompagné des deux négrillons du sheik (Suliman et Faraj), dont chacun portait une carabine, tandis que j'avais sous le bras un simple fusil de chasse. Une fois dans les taillis, j'entends sur ma gauche et de fort près le mugissement d'un buffle. Bientôt, me dirigeant de ce côté, je découvre un troupeau nombreux qui paissait en toute sécurité. Avant qu'ils se fussent douté de ma présence, une des femelles avait reçu ma balle en plein corps. Je recharge immédiatement et vise un taureau qui reste étourdi sous le coup. Voici tout le troupeau en grand émoi; mais, ne sachant d'où venait la fusillade, ces animaux vont et viennent indécis, et je mets à profit le répit qu'ils me laissent, d'abord en achevant la femelle blessée, puis en expédiant ma quatrième balle au taureau conducteur, qui s'effarouche et prend la fuite. La troupe dont il était le chef commence à s'ébranler dans la même direction.

Je m'élance sur ses traces, appelant à moi mes deux acolytes, et comme les empreintes s'accusaient nettement sur le sable humide, j'ai bientôt rattrapé la bande fugitive. Je tire à droite, à gauche, sans m'arrêter un instant, toutes les fois qu'à travers le taillis m'apparaît quelque croupe roussâtre. Plusieurs de mes balles portent; mais ces blessures d'arrière-train n'ont rien de mortel. L'épaisseur du fourré s'oppose à ce que, faisant un détour, j'attaque l'ennemi de front. Un des buffles cependant, à qui j'ai cassé une des jambes de derrière, se hisse péniblement sur un de ces monticules artificiels que crée le travail des fourmis blanches, et dès que je parais, fond sur moi les cornes basses. Un premier coup de carabine le jette par terre, un second

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'a bientôt achevé ; puis je retrouve la piste sanglante d'un autre blessé, presque aussi boiteux que le premier. Atteint dans le flanc pour la seconde fois, celui-ci chancelle et se dérobe à notre vue en se dissimulant au milieu d'un fourré, d'où il s'élance droit sur nous quand il nous croit tombés dans son embuscade. A peine ai-je le temps de le coucher en joue avec mon petit *Lancaster*. Notre désordre devient comique. Suliman, fidèle à ses instincts de singe, saute après une basse branche et y reste cramponné justement au-dessus de l'animal furieux. Faraj s'est hâté de fuir, ne me laissant qu'un fusil pour me tirer d'affaire. Le bonheur veut que le coup, précipitamment lâché, atteigne la bête à la naissance de l'épine dorsale. Elle tombe morte à mes pieds. Nous lui ouvrons la gorge, conformément à l'usage musulman, et croyant avoir assez à faire de retrouver le premier blessé pour l'achever à loisir, nous revenons sur nos pas. Guidés par les traces sanglantes, nous apercevons bientôt notre victime encore debout, mais empêtrée dans les broussailles et ne demandant, paraissait-il, qu'à être délivrée de ses souffrances. Par pure compassion, je la mets en joue, mais une branche fait je ne sais comment dévier la balle, et tandis qu'elle traverse l'air en sifflant, le buffle part au galop. Nous le suivons sans difficulté, vu l'excellence du *spoor*, — c'est le mot qu'emploient les chasseurs africains pour désigner la



Le capitaine Speke chassant au buffle. — Dessin de Émile Bayard.

trace du gibier, — et dix minutes après, comme je débouchais l'arme au poing dans une petite clairière, l'énorme animal, s'élançant d'un bosquet en face de moi, me charge avec une fureur aveugle, sans offrir à mes coups autre chose que sa tête revêtue d'une corne épaisse. Un tertre peu élevé se trouvait par bonheur entre nous, et pendant qu'il en fait le tour, je puis, me jetant un peu de côté, lui envoyer une charge en plein flanc. Mais ceci ne suffit pas pour l'arrêter, et plus prompt que la pensée, je le vois devant moi, flairant pour ainsi dire mes pieds, se débattre à coups de corne contre le nuage de fumée qui, rasant encore le sol et par conséquent au niveau de sa tête, aveugle et suffoque mon antagoniste. Nous étions si près l'un de l'autre, qu'avec ma hache il ne m'eût pas été difficile de le décapiter. Ma situation devenait critique, les négrillons s'étant hâtés de disparaître avec mes fusils de rechange ; mais tout à coup l'animal sur qui la fumée de la poudre produisait sans doute l'effet d'un fantôme impalpable et inattaquable, tourna sur lui-même avec effort, et comme effrayé par quelque apparition terrible, s'éloigna au grand galop, — ce qui, je l'avoue, me tirait d'un fort grand souci.

Que n'aurais-je pas donné, dans ce moment-là, pour avoir un fusil sous la main ! L'occasion était si belle ! Cependant, et malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire aux grimaces de mes lâches petits compa-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnons et à leur pantomime expressive, tandis qu'ils représentaient la scène où leur couardise avait failli me coûter la vie. Les mésaventures de ce jour n'étaient pas à leur terme. Bien qu'il plût à déluge, il me semblait au-dessous de moi d'abandonner la partie à l'animal blessé. Je le suivis à la trace parmi les taillis, mais ses blessures cessèrent de saigner, et parmi les pistes nombreuses qui se croisaient de tous côtés sous le bois, nous eûmes bientôt perdu la nôtre. Point de soleil pour nous guider; les deux enfants ouvraient des avis diamétralement opposés sur la direction à prendre, et, trempé jusqu'aux os, tourmenté par une faim de chasseur, ayant à peu près épuisé nos munitions, soit à tirer çà et là des signaux de détresse, soit à essayer en vain d'allumer un feu de branches, je résolus d'attendre la nuit dans l'espoir que les étoiles nous montreraient le chemin. Malheureusement, quand la nuit fut venue, la tempête durait encore. Parmi les éclairs et le roulement de la foudre, nous nous figurions quelquefois discerner le bruit des coups de fusil que Grant faisait certainement tirer pour nous rappeler au camp; mais, malgré ces indices équivoques et nonobstant les murmures de mes deux négrillons, je décidai que nous ne bougerions plus, crainte de nous égarer encore davantage. Il fallut donc se résigner à dormir sur la terre humide et froide, et sauf quelques animaux qui vinrent de temps en temps renifler à nos pieds, rien ne troubla notre sommeil. Au matin, quand les nuages se dissipèrent, nous retrouvâmes, par une espèce de miracle, la trace perdue la veille, et nous revînmes droit au camp, où je reçus les félicitations chaleureuses du petit sheik, qui avait à me citer, et par centaines, des exemples de voyageurs perdus dans ces solitudes. En attendant, rien n'avait été fait pour hâter le moment du départ. Tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, le chef remettait à des temps meilleurs le règlement du hongo. Ce jour-là, par exemple, il n'y fallait pas songer, attendu l'arrivée d'un détachement de Vouanyamuézi fugitifs qui avaient jeté l'alarme dans tout le pays. C'étaient, disait-on, les soldats de Manua Séra (l'Ivrogne), chef indigène qui était alors en guerre avec les trafiquants arabes. Il avait été battu par ceux-ci, et c'était par voie de représailles qu'il venait d'expédier ce détachement pour fermer la route aux caravanes.

A force d'insistance, je finis par faire accepter au chef un droit de passage à peu près raisonnable; mais au moment de partir, je m'aperçus que dix de mes porteurs manquaient à l'appel, et comme il ne m'était pas permis de sacrifier à la légère la charge de dix hommes, il me fallut encore faire halte, bien malgré moi, pendant les journées des 10, 11 et 12 décembre. Le sultan et son vizir employèrent tout ce temps à me créer de nouvelles difficultés pour m'extorquer de nouveaux présents. Ils y réussirent en me promettant quelques ânes pour me tenir lieu des porteurs qui désertaient l'un après l'autre, bien que j'eusse doublé leurs rations d'étoffe. J'en avais perdu plus de la moitié quand je me décidai à me remettre en route, le 13 au matin, malgré les pluies qui tombaient à torrent et rendaient fort pénible la traversée des *nullahs*. Le 15, il fallut s'arrêter devant les progrès de l'inondation, et cette station forcée dura cinq jours. Pour en tirer le meilleur parti possible, je dépêchai vers Kaseh deux de mes hommes avec des lettres pour Musa et le sheik Snay (deux amis que nous nous y étions faits pendant la première expédition). Je leur demandais de m'envoyer soixante hommes portant chacun trente rations de grain et quelques charges de tabac indigène. Mes gens, en effet, au milieu de leurs tribulations de toute sorte, regrettaient par-dessus tout de ne pouvoir fumer. D'autres messagers envoyés à Khoko, sur nos derrières, pour y échanger des étoffes contre du grain, revinrent les mains à peu près vides, soit de grain, soit d'étoffes. Par bonheur, bien que le gibier fût rare, Grant parvint à tuer un zèbre et une antilope.

Le sixième jour, n'ayant pu réussir à jeter un arbre en travers du courant qui nous arrêtait, nous le passâmes à gué avec de l'eau jusqu'à la ceinture. Les huit marches suivantes, de quatre à cinq milles chacune, accomplies péniblement et sans ordre dans un pays tout à fait désert, ne méritent pas qu'on s'y arrête. Elles portèrent le découragement dans nos rangs. A l'exception de trois, les Vouanyamuézi désertèrent tous, d'accord avec les gens de la côte, et sous condition de partager avec ceux-ci, durant la traversée de l'Ounyamuézi, le produit des charges qu'ils nous avaient dérobées. Le 28, nous n'étions plus qu'à une marche de Jiwa-la-Mkoa, où nos hommes espéraient se refaire de la diète à laquelle ils avaient été soumis depuis plusieurs jours. Leur patience était à bout, et la plupart désertèrent pour arriver plus vite dans le paradis où je les aurais conduits le lendemain. Là, plusieurs de ceux qui nous avaient quittés rejoignirent la colonne. Ils avaient appris de certains voyageurs que nos amis de Kaseh nous envoyaient un gros détachement d'esclaves. Parmi ces fugitifs que nous ramenait un premier symptôme de bonne fortune, il s'en trouvait deux, Johur et Mutwana, que je pus convaincre de vol et que je chassai ignominieusement après les avoir fait flageller. Baraka, dans cette circonstance, déploya toutes les qualités d'un véritable préfet de police.

Ce fut à Jiwa-la-Mkoa (la Roche-Ronde) que nous passâmes la journée du 1er janvier 1861. Le lendemain arrivèrent des nouvelles qui nous y retinrent encore sept jours. Les esclaves que Musa nous avait envoyés, arrêtés en route par la difficulté de se procurer des aliments, étaient retournés sur leurs pas. Les environs de Kaseh, ravagés par la famine, ne pouvaient me procurer le grain sur lequel je comptais. Dans de telles circonstances, impossible de marcher en avant, et tout ce que je pus faire, après avoir expédié à Musa une nouvelle ambassade, fut de disperser mes gens dans les villages environnants pour y enrôler des portefaix vouakimbu. Sur ces entrefaites, et le 7 janvier, notre camp fut mis en grande alerte par la nouvelle que le chef fugitif Manua Séra se dirigeait de notre côté à la tête de trente hommes armés de mousquets. Il parut en effet presque aussitôt; mais,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la vue de mes gens rangés en bon ordre devant ma tente, le sabre-baïonnette au bout du fusil, l'« Ivrogne » jugea prudent de s'éloigner quelque peu et de m'envoyer une députation pour m'annoncer sa visite. Il vint effectivement avec une escorte dès que j'eus témoigné l'intention de le bien accueillir. « Apprenant, disait-il, que je manquais de porteurs, il ne demandait pas mieux que de m'en fournir si je voulais, le menant à Kaseh, me constituer l'arbitre médiateur de ses différends avec les Arabes. » Ce jeune homme, d'une beauté remarquable, commençait à m'intéresser. Je voulus savoir de lui le détail de ses aventures, que je vais résumer ici en quelques mots.

A la mort de Fundi Kira, son père, et conformément aux intentions du vieux chef, Manua Séra, bien que né d'une esclave, avait été reconnu héritier de la principauté. Mais, quelque temps après, ayant voulu établir une taxe régulière annuelle sur les marchandises qui entraient dans ses domaines, il s'était brouillé avec les trafiquants arabes, jusque-là exempts de tout impôt; ceux-ci l'avaient menacé, s'il persistait à les troubler dans leur commerce, de le détrôner au profit de Mkisiwa, autre fils illégitime de l'ancien chef : — « Je ne pouvais, poursuivit Manua Séra, tolérer un pareil langage; les trafiquants ne résident chez moi qu'en vertu de mon autorisation. Je le leur déclarai, en les défiant de me désobéir, car je n'étais pas une femme qu'on pût traiter avec tant de mépris. Ainsi éclata la querelle; Mkisiwa, saisissant l'occasion qui lui était offerte, employa la corruption pour se faire des partisans. Des paroles on en vint aux coups. Un combat eut lieu, où je leur tuai, où ils me tuèrent beaucoup de monde. Ils finirent par me chasser de mon palais, où Mkisiwa s'est installé pour gouverner à ma place. J'avais néanmoins des partisans fidèles avec lesquels je me rendis à Rubuga, où le vieux Maula, chef de ce pays, voulut bien me recevoir. Les Arabes m'y poursuivirent, m'y donnèrent chasse jusqu'au Nguru, et voulurent tuer Maula pour m'être venu en aide. Il leur échappa cependant, mais ils dévastèrent ses domaines et marchèrent ensuite contre moi dans le Nguru. Plusieurs mois durant nous combattîmes, et lorsque mes approvisionnements furent tout à fait épuisés, défiant l'ennemi qui me croyait cerné, je me fis jour à travers ses rangs. Je mène depuis lors une vie errante, sollicitant une paix qu'on me refuse obstinément, car les Arabes ont juré de me poursuivre jusqu'à la mort. Vous, maintenant, qui avez été l'ami de mon père, vous devriez prendre à cœur de faire finir cette guerre injuste. » — J'assurai Manua Séra de ma sympathie, lui promettant d'intervenir de mon mieux s'il voulait m'accompagner à Kaseh. « J'étais d'ailleurs certain, ajoutai-je, de ne rien obtenir pour lui s'il ne revenait aux traditions paternelles en matière de libre échange. » Il y paraissait tout à fait disposé, regrettant la précipitation avec laquelle les choses s'étaient engagées, et charmé des perspectives de pacification que lui ouvrait mon assistance désintéressée. Aussi me renvoya-t-il presque immédiatement un de mes porteurs qu'il avait arrêté dans les bois au moment où cet homme prenait la fuite avec une charge de verroteries. Nous nous séparâmes alors, et Baraka eut ordre de faire administrer cinquante coups de fouet au voleur, pour sa désertion compliquée de circonstances aggravantes.

9 et 10 janv. *Garaèswi.* — 11, 12 et 13 janv. *Zimbo.* — C'est à Zimbo que nous vîmes arriver Bombay accompagné de soixante-dix esclaves, et porteur de lettres que m'écrivaient Musa et Snay. Tous deux m'exhortaient, en cas de rencontre avec l' « Ivrogne », à lui loger une balle dans la tête ou à le ramener prisonnier pour qu'ils pussent régler son compte. « Ce misérable, disaient-ils, avait voulu frapper des impôts contrairement aux traités passés avec son père Fundi Kira, et, plus tard, empêcher ses sujets de leur vendre du grain; puis enfin, après le début des hostilités, il avait presque anéanti leur commerce en s'opposant au passage des caravanes. »

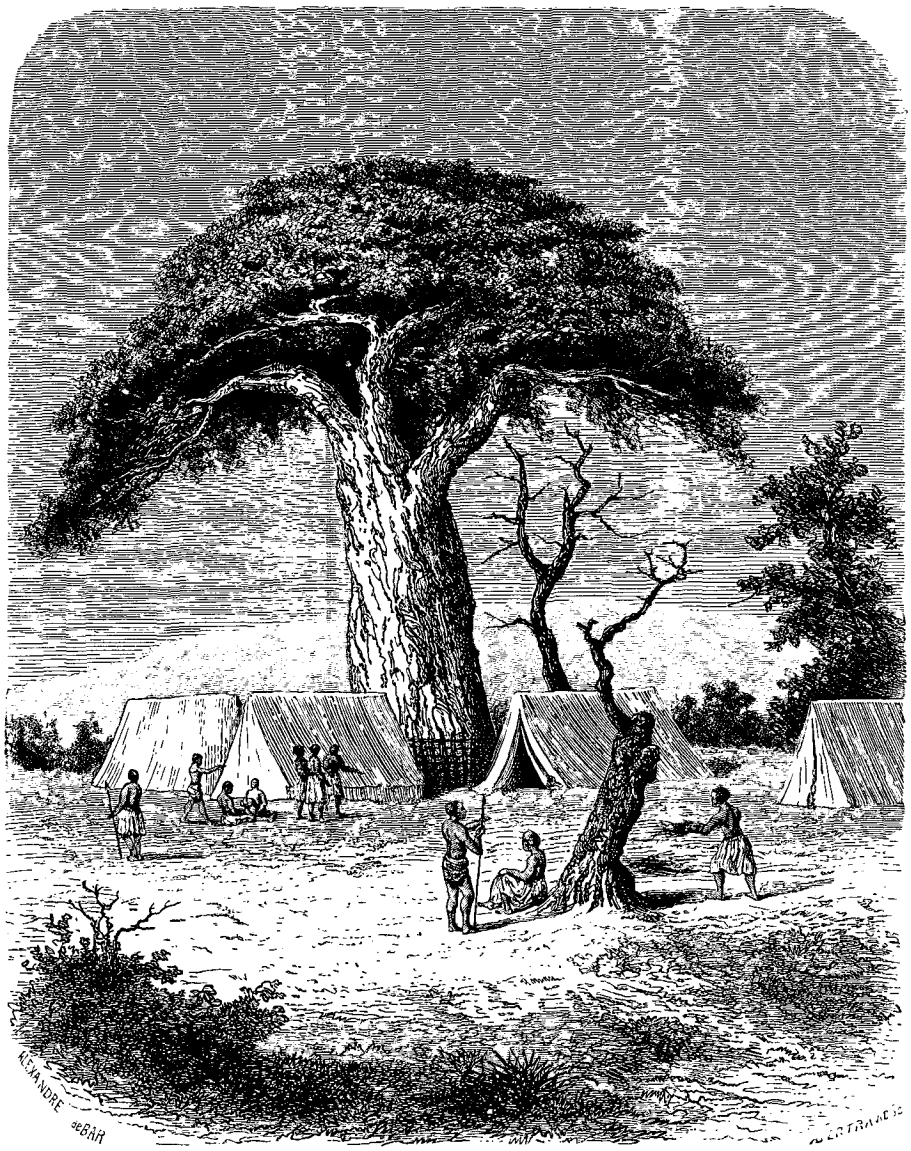
14 janvier. *Mgongo-Thembo.* — A cette station, dont le nom signifie le « Dos-d'Éléphant », et qui est ainsi appelée à cause d'une éminence granitique dont la forme générale rappelle effectivement l'animal en question, je rencontrai Maula, l'allié fugitif de Manua Séra. Ce pauvre vieillard — un des plus honnêtes parmi les chefs du pays — avait été notre hôte et notre ami lors de la première expédition. Il me fit présent d'une vache, et il m'en promit dix autres si je pouvais le réconcilier avec les Arabes qui, sans aucune provocation de sa part, l'avaient expulsé de ses domaines, dépouillé de tout ce qu'il possédait, et remplacé au pouvoir par un vil esclave. Il avait à la vérité reçu dans ses domaines leur ennemi Manua Séra; mais c'était faute d'avoir pu agir autrement, le fils de Fundi Kira s'étant introduit chez lui à force ouverte. Je consolai de mon mieux le malheureux vieillard, que j'engageai à me suivre jusques à Kaseh, me portant garant que les Arabes ne lui feraient aucun mal; mais, trop affaibli pour voyager lui-même, il annonça qu'il me ferait accompagner par son fils.

Tura, où nous arrivâmes le 16, attestait par ses ruines les sauvages dévastations de la guerre. Une fois en campagne, les Arabes ou leurs esclaves ne songent en effet qu'à piller, et chacun d'eux travaille pour son propre compte. Le sheik Saïd, déjà souffrant depuis quelques jours, mais dont l'état devint tout à coup plus grave, nous força de ralentir la marche de la caravane, et, tandis que nous l'attendions à une demi-marche en avant, un vol nocturne faillit nous priver de plusieurs ballots de rassade. Les déprédateurs, suivis de près par nos gens, jetèrent pour mieux courir une partie de leur butin, et un seul ballot, en somme, se trouva perdu. Dès le lendemain matin (18), je convoquai les notables du village, au nombre de cinq, et je les rendis responsables de la perte que j'avais subie. Ils s'accordèrent à reconnaître la justice de ma réclamation et je leur adjoignis cinq de mes hommes pour faire évaluer par cette espèce de jury mixte le dédommagement qui m'était dû. Il fut fixé à trente têtes de bétail, mais je n'en exigeai que la moitié, au grand mécontentement de mes Hottentots

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui semblaient se regarder comme frustrés par ma générosité.

Trois ou quatre marches, dont la dernière à travers les bois, nous amenèrent enfin dans le vaste et fertile district de l'Ounyanyembé, au centre de l'Ounyamuézi (Terre de la Lune), et à cinq milles de Kaseh[1], où se trouve actuellement le grand dépôt central de la traite et du commerce d'ivoire. Mes pertes, à cette date (23 janv.), peuvent se résumer comme suit : un Hottentot mort, et cinq qui ont rebroussé chemin ; un des volontaires indigènes renvoyé avec les Hottentots; un autre chassé du camp après un châtiment ignominieux; sur les trente-six portefaix du sultan Majid, vingt-cinq nous ont faussé compagnie, et des cent-un pagazi engagés à Zanzibar, quatre-vingt-dix-huit ont déserté ; douze mules et trois ânes ont péri. On m'a volé, en outre, plus de la moitié



Campement dans l'Ougogo. — Dessin de A. de Bar.

des marchandises dont je m'étais muni, et, par suite de la famine qui désolait toute la région par moi traversée, la dépense du voyage a dépassé de beaucoup ce que je pouvais et devais prévoir.

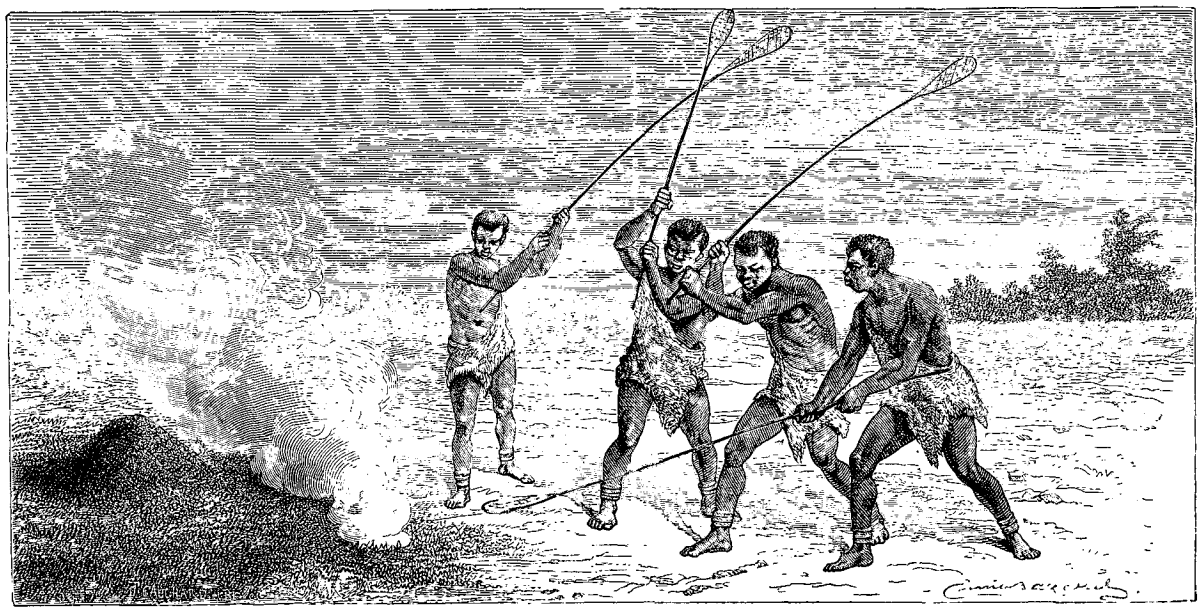
N'importe : au prix de tous ces inconvénients et après quatre mois de fatigues, la première partie de notre expédition est achevée. Nous quitterons désormais les routes où d'autres ont mis le pied avant nous, pour marcher à de véritables découvertes.

Traduit par E. D. FORGUES.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. Kaseh, par 5° 0′ 52″ de latitude sud, et 30° 40′ de longitude est; ce nom, à proprement parler, est celui d'une source située au centre du village de Tabora, dont les marchands arabes ont fait leur principal dépôt d'esclaves et d'ivoire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Batteurs de sorgho, dans l'Ounyamouézi. — Dessin de Émile Bayard.

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE [1].

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

V

L'Ounyamouézi.

24 janvier. *Kaseh.* — L'Ou-n-ya-mouézi, pays de la Lune, doit avoir été un des royaumes les plus considérables de l'Afrique; aujourd'hui il est divisé en petits États. Les instincts commerciaux des Vouanyamouézi, qui les poussent vers la côte, les ont mis de longue date en rapport avec les négociants indous; de là ces vagues notions géographiques qui, dès les premières années de l'ère chrétienne, signalaient au centre de l'Afrique une chaîne de montagnes appelées Montagnes de la Lune.

Musa, l'ancienne connaissance du capitaine Burton, est venu à notre rencontre; il nous comble de prévenances et de promesses. Sur le point de partir lui-même pour le Karagué, il a différé son voyage et veut faire route avec nous. « Depuis que nous ne l'avons vu, il a subi, nous raconte-t-il, une dure captivité. Jaloux des préférences que lui témoignait Manua Séra, les autres Arabes de Kaseh, l'accusant de fournir de la poudre à ce prince, l'ont tenu longtemps chargé de chaînes. Il n'en a pas moins fidèlement veillé sur les marchandises que j'avais fait entreposer chez lui, mais les énormes dépenses de transport y ont déjà fait une brèche considérable. » A peine installé, j'ai reçu la visite du sheik Snay et de tous les collègues des trafiquants arabes réunis en une espèce de conclave. Ils énumèrent avec complaisance quatre cents esclaves armés de fusils qu'ils ont déjà mis sur pied pour donner chasse à Manua Séra, le détrousseur de caravanes, et restent sourds à mes paroles de paix. Vainement je leur raconte les entretiens que j'ai eus avec Manua Séra et Maula (dont le fils, par parenthèse, est secrètement installé au fond du *tembé* de Musa), Snay ne veut entendre à rien; il sait mieux que personne comment il faut s'y prendre avec ces « sauvages » et brûle de se trouver en face d'eux. Ses soldats se préparent à la guerre par un grand « repas de bœuf » auquel il les a conviés selon l'usage, et il me fait ses adieux en toute hâte, vu l'imminence de son départ. Je lui remets, pour le récompenser de ses anciens services, une des montres d'or que je dois à la libéralité de l'administration anglo-indoue. Est-il vrai que lui et ses collègues aient retardé, pour me faire accueil, leur entrée en campagne? Je suis tenté de le croire comme ils me l'ont dit, car, après m'avoir envoyé en présent un certain nombre de vaches, de chèvres et de sacs de riz, ils se mettent en route le soir même de mon arrivée. Quand ils en auront fini avec Manua Séra, ils doivent aller dans l'Ougogo secourir les trafiquants dont les caravanes y sont retenues et qu'on veut soumettre à des taxes exorbitantes. D'après l'avis de Musa, j'expédie

1. Suite. — Voy. page 273.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette nuit même le fils de Maula pour expliquer au vieux chef que l'entêtement des Arabes a fait échouer toutes mes tentatives conciliatrices. Et c'est grand dommage, car Manua Séra est très-populaire parmi les Vouanya-mouézi.

25 et 26 janvier. — Ceux des Arabes qui ne font pas campagne sont venus me rendre hommage comme à un représentant de leur prince, c'est-à-dire du sultan de Zanzibar. Ils regrettent ainsi que moi l'ardeur aveugle de Snay. Un bon traité de paix, voilà ce qu'il leur fallait, car, déjà ruinés à demi, l'avenir ne leur offre guère d'espérances. Je cherche à tirer d'eux tous quelques renseignements géographiques sur la question qui me préoccupe.

Abdulla, un de nos anciens amis, persiste dans les récits qu'il m'a faits à propos de la navigation du N'yanza; sur quoi Musa se hâte d'ajouter, d'après le témoignage des gens du nord, que pendant les crues du N'yanza, le courant est d'une violence telle qu'il déracine les îles et les emporte avec lui.

Ce dernier propos me jetait dans un certain embarras, car j'ignorais alors que le lac et le Nil — de même que toutes les masses d'eau — portent en général le nom de *N'yanza*. C'est précisément cette confusion verbale qui, lors de mon premier voyage, m'avait empêché de déterminer d'une manière exacte le point où finit le lac et où le Nil commence.

Les changements survenus dans l'Ounyanyembé depuis que j'ai quitté ce pays, sont tout à fait surprenants. Chez les Arabes, le caractère du trafiquant semble s'être effacé pour faire place à celui d'agronome; ils s'adonnent à la culture en grand; ils ont maintenant de vastes étables à portée de leur résidence. Les villages indigènes, au contraire, sont dans l'état le plus pitoyable. Pour me procurer le grain nécessaire à la subsistance de mes hommes, il a fallu faire battre le district dans un rayon de plusieurs journées de marche et payer au prix de famine ce qui s'y trouvait de disponible. La disette qui sévit ainsi de tous côtés n'est pas seulement le résultat de la guerre; les pluies de la dernière saison n'ont pas été assez abondantes et les récoltes ont manqué presque partout.

27 et 28 janvier. — J'ai distribué à mes gens de quoi compenser les souffrances par eux subies pendant la traversée du désert, mais non sans leur dire expressément ce que je pense de leurs impitoyables voleries. Une bagatelle de surplus que j'accorde aux trois *pagazi* exceptionnellement restés fidèles à ma fortune, soulève un mécontentement général. C'est à grand'peine et après des heures d'argumentation futile, que Baraka parvient à faire accepter ma conduite pour ce qu'elle est : celle d'un bon maître disposé à s'acquitter envers ses serviteurs, lors même qu'il n'a plus rien à espérer d'eux.

Je combine, avec Musa, les moyens d'arriver au Karagué. L'Ounyanyembé ne peut pas me procurer les hommes dont j'ai besoin; tous les habitants en état de porter les armes ont péri dans les guerres passées ou sont engagés dans la guerre actuelle. Musa fera donc partir quelques recruteurs pour le pays de Rungua, où il a résidé jadis et dont le chef, nommé Kiringuana, est favorablement disposé pour lui. Mon hôte me permet aussi d'enrôler, parmi les esclaves attachés à son établissement, tous ceux qui voudront me suivre; mais bien que cette combinaison lui profite, il m'avertit généreusement que des portefaix de louage me donneront beaucoup moins d'embarras. Il est au reste d'accord avec moi lorsque je lui dis que pour avancer au delà du Karagué, il faudra me trouver complétement indépendant des secours que les naturels pourraient me fournir. J'estime à une centaine le nombre d'hommes armés que je devrais emmener avec moi, et pour arriver à ce nombre, j'ai besoin de soixante recrues.

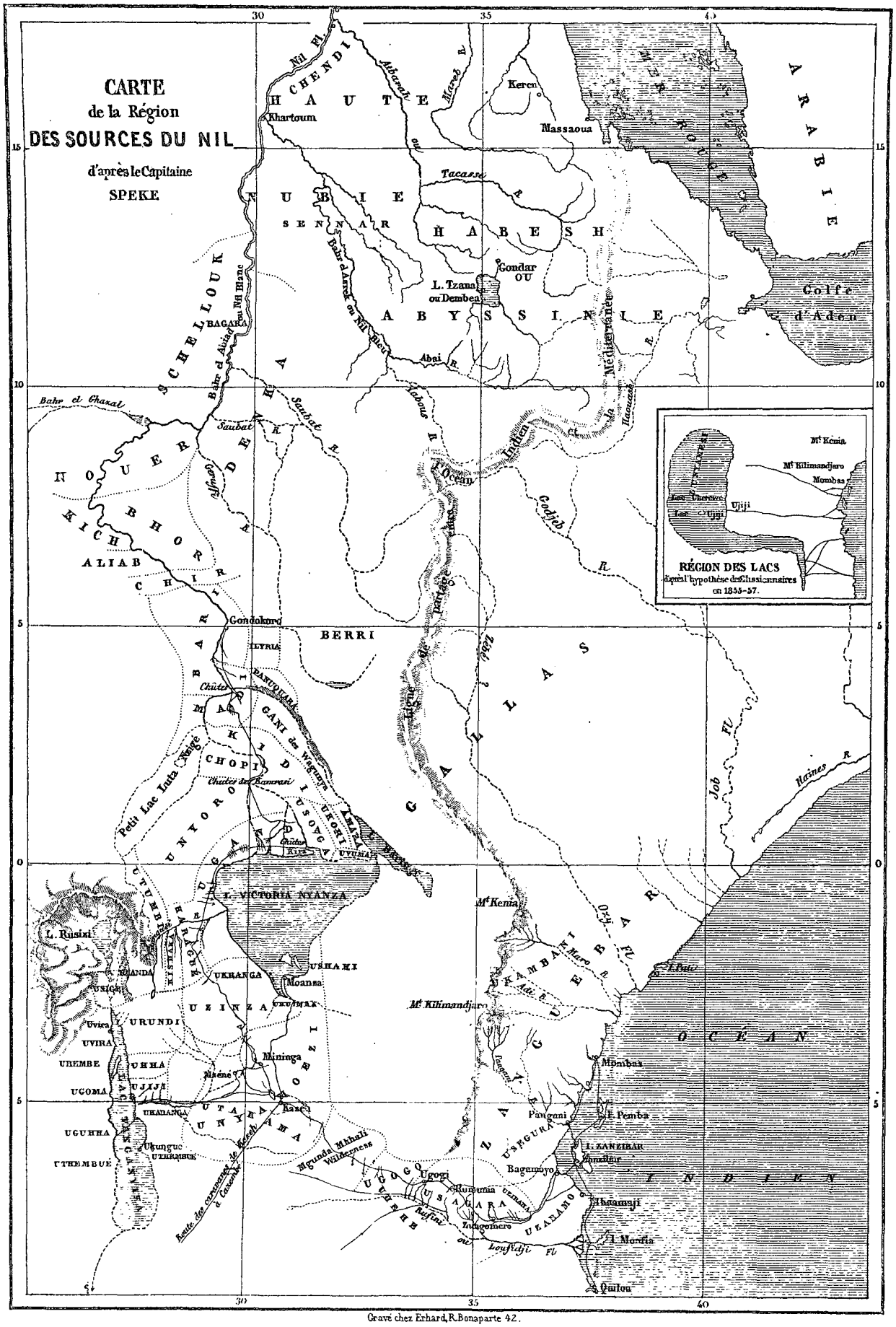
29 et 30 janvier. — Jafu, autre commerçant arabe, ancien associé de Musa, est rentré après une tournée de dix jours qu'il vient de faire dans le district pour se procurer des grains. Ses récits sont désolants. La faim, de tous côtés, décime les populations. Il ne pense pas que nous puissions jamais traverser l'Ousui, dont le chef, Suwarora, renommé pour ses extorsions, doit, paraît-il, nous « écorcher vifs. » Mieux vaudrait attendre que la guerre fût finie; les Arabes, alors, ne demanderaient pas mieux que de combiner une expédition et de marcher avec nous. Musa lui-même manifeste quelques craintes, mais j'obtiens de lui qu'il enverra un message à Rumanika pour lui annoncer notre visite et le supplier en même temps d'employer son influence à nous ménager un libre passage dans l'Ousui.

Il est peut-être bon d'expliquer ici que l'Ousui relève du Karagué par une espèce de lien féodal, et qu'une partie du butin obtenu par les exactions du terrible Suwarora passe dans les mains du roi de Karagué, lequel n'en jouit pas moins de l'estime générale, et vit dans les meilleurs termes avec les étrangers attirés par sa bonne réputation. Musa ne parle jamais de Rumanika sans faire le plus grand éloge de ce prince, qu'il a sauvé autrefois d'une insurrection fomentée par son frère cadet Rogéro, et qui depuis lors n'a cessé de lui témoigner la plus vive reconnaissance.

31 janvier. — Jafu est parti aujourd'hui à la tête de cent esclaves pour aller rejoindre Snay et, de concert avec lui, attaquer le chef du Khoko. Son but n'est pas seulement de recouvrer les dents d'éléphants qui lui ont été enlevées dans une rixe dont on nous a tout récemment raconté les détails; il s'agit aussi d'imposer la domination des Arabes aux districts du Khoko et de l'Ousékhé, d'y vivre à discrétion jusqu'au Ramazan, d'ouvrir passage aux caravanes retenues dans l'Ougogo, puis enfin, rassemblant une seconde fois leurs forces, de tomber sur l'Ousui pour le réduire à son tour.

7 février. — On a des nouvelles du théâtre de la guerre. La petite armée du sheik Snay avait cerné Manua Séra dans un tembé de Tura où le jeune chef avait cru pouvoir se cacher impunément. Sommé de livrer son hôte, le propriétaire du tembé réclame une nuit de répit; le lendemain, si Manua Séra s'y trouve encore, les Arabes feront de lui ce qu'il leur plaira. Le lendemain, naturellement, Manua Séra s'était enfui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les habitants de Tura s'apprêtaient à se défendre; sur quoi les Arabes furieux, après avoir enlevé le village, portent la dévastation et la mort dans tout le district. Tandis qu'ils expédient vers Kaseh les femmes, les enfants, le bétail dont ils se sont emparés, Manua Séra gagne un district appelé Dara, et s'alliant au chef du pays (Kifunja), proclame bien haut son intention de se porter sur Kaseh, dès le début de la saison des voyages, alors que cette ville est privée d'une portion de ses défenseurs par la dispersion des trafiquants qui vont alors à la recherche de l'ivoire.

La ville entière est sur pied, et les Arabes en masse viennent solliciter mes conseils. Ils condamnent la conduite de Snay et me conjurent de me porter médiateur entre eux et Manua Séra. Je ne demanderais certainement pas mieux que de leur rendre ce service; mais au point où en sont les choses, je ne leur cache pas que mon intervention me semble inutile. « C'est contre mon gré que Snay a pris les armes; il n'est plus temps de le rappeler, et à moins que les Arabes ne soient unanimes, je ne saurais accepter une mission qu'il me serait impossible de mener à terme. » Ils répondent que la majorité de leurs compatriotes est encore à Kaseh, que tous veulent la paix à tout prix et que les conditions fixées par moi seront acceptées sans réserve. Leur insistance ne me laisse d'autre alternative que d'envoyer à Musa

Fabrication de la bière dans l'Ounyamouézi. — Dessin de Émile Bayard.

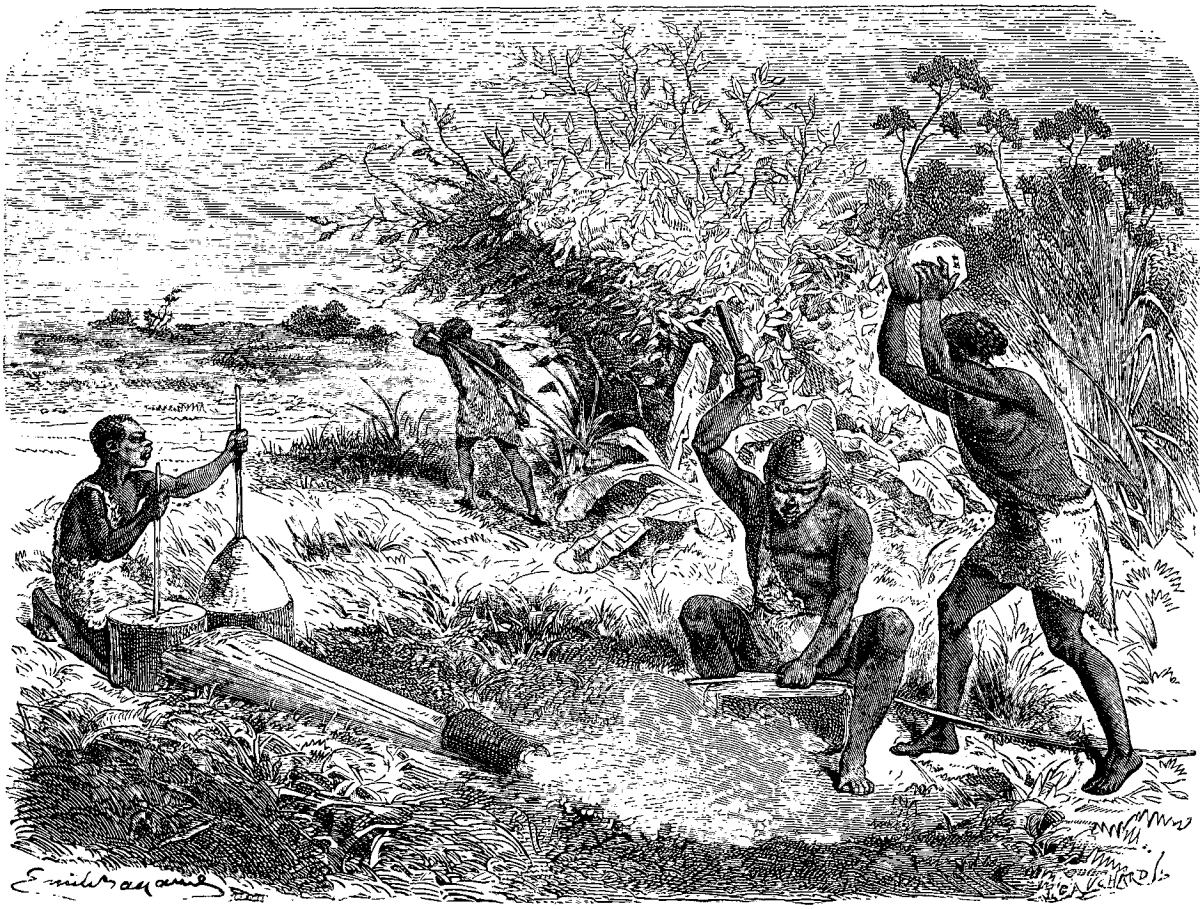
une ambassade pour l'informer de ce qui se passe et pressentir ses intentions à ce sujet. Nos quatre messagers (deux de mes gens et deux esclaves de Musa) reviennent sans avoir pu joindre le chef fugitif, qui va sans cesse d'un endroit à l'autre, pourchassé, traqué par les roitelets du pays, dont sa petite bande vide les greniers et sur la tête desquels elle attire par sa présence toute sorte de calamités. Ainsi avorte notre second essai de pacification. Musa ne le regrette pas autrement : « Manua Séra, dit-il, n'aurait jamais voulu croire au serment des Arabes, eussent-ils « mêlé leur « sang au sien. » Cérémonie qui se pratique, dans les occasions les plus solennelles, au moyen d'une incision sur la jambe des deux parties contractantes.

Du 18 au 25 février. — N'ayant plus rien à faire d'essentiel, nous partons Grant et moi pour la chasse. On nous promet que nous rencontrerons, sur la rive gauche du Nullah-Walé, à quelque distance d'ici, l'antilope noire et le blanc-bock, dont je n'ai pas encore d'échantillons. Malheureusement nous étions dans une région marécageuse, où mon compagnon prit une grosse fièvre qui l'empêchait de sortir. Quant à moi, bien que je fusse dans la boue jusqu'à mi-corps pendant une bonne partie de la journée, je ne vis qu'une antilope noire, et sur sept blanc-bocks que j'avais blessés, un seul me resta. Encore ne l'aurais-je pas eu sans quelques lions qui le poussèrent du côté de notre camp et dont les rugissements nous donnèrent l'éveil. Dès la pointe du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour, je me mis à leur poursuite; mais ces prudents animaux avaient détalé de meilleure heure encore, m'abandonnant la moitié de leur proie.

Du 25 février au 13 mars. — Rentrés à Kaseh, où aucune besogne spéciale ne nous occupe, je passe mon temps à prendre des informations sur les contrées lointaines où je vais m'engager, à augmenter mes collections zoologiques, surtout à de longs calculs d'astronomie. Tout ceci nous mène au 13 mars, jour néfaste où la ville de Kaseh se trouve tout à coup plongée dans le deuil et dans les larmes. Quelques esclaves arrivés de nuit — après avoir cheminé secrètement à travers les forêts où une mort certaine les attendait s'ils eussent été découverts — nous apprennent que Snay, Jafu et cinq autres Arabes ont été tués, sans compter un grand nombre de leurs esclaves. L'expédition avait débuté sous les meilleurs auspices. Hori-Hori, le chef de Khoko, était tombé dans le premier combat; une grande partie de ses sujets avaient été réduits en esclavage, un bétail nombreux enlevé de vive force, et l'ivoire enfin, le précieux ivoire était rentré dans les mains de ses légitimes propriétaires. Poursuivant leurs avantages, les vainqueurs avaient pris Ousékhé, qui s'était racheté moyennant une forte rançon. Mais alors, apprenant qu'une caravane entière, avec une cargaison de 5000 dollars, venait d'être coupée par les gens de Mzanza[1], ils eurent la malheureuse idée de



Les forgerons. — Ounyamouézi. — Dessin de Émile Bayard.

diviser leur petite armée en trois détachements, dont l'un devait ramener à Kaseh le butin déjà fait, l'autre former une réserve à Mdaburu, sur la limite orientale du désert, et le troisième, commandé par Snay et Jafu, marcher à l'attaque de Mzanza. Les deux chefs arabes firent d'abord merveille; mais enivrés par la facilité même de leurs succès, ils oublièrent bientôt les précautions les plus indispensables. Un corps de Vouahumba était accouru au secours des Vouagogo. Ils tombèrent de concert et à l'improviste sur les envahisseurs jnsque-là victorieux, qui furent au premier choc dispersés de tous côtés. Ceux qui avaient de bonnes jambes purent échapper à la mort; les autres tombèrent sans exception sous la lance des indigènes. Personne ne put nous dire comment Jafu avait péri; quant à Snay, après avoir essayé de fuir, il appela un de ses esclaves, et lui remettant son fusil : « Je suis trop vieux, lui dit-il, pour courir aussi vite que vous; prenez cette arme que je vous donne à titre de souvenir; je vais me coucher ici pour attendre ce que la Providence décidera de moi. » On ne l'a plus revu depuis lors. Mais ce n'est pas tout : les esclaves porteurs de ces sinistres nouvelles ont rencontré à Kigué, dans tout le désordre d'une fuite précipitée, le premier détachement, celui qui ramenait le butin de Khoko. Manua Séra lui avait dressé une embuscade, et se logeant sur sa route avec trois ou quatre

1. Petit district à dix milles au nord d'Ousékhé.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cents hommes dans un village fortifié, avait déconcerté toute résistance par la brusquerie de son attaque. Restait la colonne de Mdaburu, qui aurait dû marcher au secours des caravanes détenues à Kanyényé; mais elle en était isolée par les gens de Mzanza, ou pour mieux dire par l'insurrection de l'Ougogo tout entier. Enfin Manua Séra, victorieux de toutes parts, menaçait de marcher sur Kaseh. Les Arabes, après le premier éclat de leur douleur, vinrent de nouveau me trouver en corps et réclamer mon assistance, sans laquelle, disaient-ils, rien ne pouvait les sauver d'une ruine complète. Je leur répondis, à regret, qu'il m'était impossible de me prêter à leur désir, et qu'ayant mes devoirs comme ils avaient les leurs, je partirais infailliblement sous deux ou trois jours.

Du 14 au 17 mars. — Les gens de Musa m'ont ramené de Rungua trente-neuf portefaix : ils en avaient réuni cent vingt, me disent-ils; mais à dix milles de Kaseh tous se sont dispersés, sauf les trente-neuf en question, d'après les dires de quelques voyageurs qui faisaient sonner haut les désastres des Arabes et les menaces de Manua Séra. Mon désappointement est d'autant plus grand qu'aucun des esclaves de Musa ne veut entrer à mon service; les Arabes, d'ailleurs, ont trop besoin d'eux pour les laisser partir. Décidé à lutter contre ce fâcheux concours de circonstances, je résolus de partir pour Rungua, suivi de tout le bagage dont je pourrais me charger. Bombay, que je laisserai auprès de Musa, m'amènera le reste dès que j'aurai pu lui envoyer des porteurs. J'offris alors à mon hôte la dernière des montres d'or que le gouvernement de l'Inde avait mises à ma disposition; le sheik Saïd reçut l'ordre de rapporter à la côte, aussitôt que la route serait praticable, nos correspondances et la totalité de nos échantillons; puis je marchai vers le nord avec Grant et Baraka, suivi de tous ceux de mes hommes qui étaient en état de porter un fardeau, et de quelques intendants de Musa, sur lesquels je comptais pour me procurer des pagazi.

Du 17 au 21 mars. *Masangé, Iviri, frontière de l'Ousagari, Nullah de Cross Gombé.* — A Iviri, sur la frontière nord de l'Ounyanyembé, nous rencontrons plusieurs agents recruteurs envoyés par Mkisiwa, pour lever des soldats destinés à prendre part aux opérations militaires des Arabes de Kaseh contre le terrible Manua Séra. Leur procédé consiste à se porter çà et là, sonnant des cloches et proclamant à voix haute que « si, dans un temps donné, une certaine quotité de la population ne s'est pas rangée sous le drapeau, le chef du village sera fait prisonnier et les plantations seront confisquées au profit du prince. » Mutinerie de mes gens qui veulent se voir allouer un plus fort équivalent de leurs rations quotidiennes. Il a été convenu que je donnerais à chacun un collier de perles pour sa nourriture de la journée. C'est justement le triple de ce que les Arabes leur accordent; et encore faut-il remarquer que la rassade des trafiquants est inférieure à la mienne. Je résiste donc, et, prenant mes gens par la famine, je les réduis à marcher en avant.

22 mars. *Ungugu.* — Nous sommes dans le district d'Ousagari, chez Singinya, chef des Ounyambéwa. Ce prince est en campagne; mais sa femme, qui n'est pas pour moi une nouvelle connaissance, me reçoit avec une affabilité, une courtoisie parfaites.

23 mars. *Usenda.* — Nous passons dans le district d'Oukumbi. Les habitants d'un village nous prenant pour d'anciens ennemis à eux, viennent tumultueusement à notre rencontre, la lance haute et l'arc bandé; leurs grotesques attitudes, leurs contorsions frénétiques effarouchent quelques-uns de nos porteurs, qui, jetant là leurs fardeaux, détalent à toutes jambes. Tout s'apaise cependant, et nous arrivons à Usenda, petit établissement fondé par un négociant métis qu'on appelle Sangoro. Il a laissé ici un sérail au grand complet, et lui-même est parti pour le nord, où il compte ouvrir des relations commerciales avec le Karagué. Le bruit court néanmoins que Suwarora, le chef de l'Ousui, l'a retenu au passage pour s'assurer le secours des fusiliers qui composent son escorte et empêcher, avec leur aide, les déprédations des Vouatuta. Ce sont de terribles maraudeurs qui vivent exclusivement du bétail volé aux autres peuplades.

24 mars. *Myninga.* — Les bois et les cultures se succèdent alternativement. Nous traversons des plaines fertiles où croît en abondance le palmier dit *pain d'épices*. Le grand homme de l'endroit est un ancien trafiquant ruiné, Sirboko, qui nous offre une hospitalité assez confortable. S'il faut l'en croire, les Vuoatuta ont récemment dévasté Rungua, et je ferais bien de m'arrêter dans ce district où je trouverai plus facilement des porteurs. Je consulte les intendants de Musa, qui confirment les dires de Sirboko, et finalement je me décide à faire halte, ce qui cause une explosion de joie dans les rangs de ma petite troupe. Là-dessus je me ravise, me croyant dupe de quelque complot; mais il est trop tard, personne ne veut plus mettre un pied devant l'autre, et, comme c'est un peu malgré moi que j'entraîne à ma suite tant de pauvres malades, je me résigne sans trop de peine à profiter, pendant quelques jours encore, de l'ample hospitalité que Sirboko pratique à notre égard.

Son histoire est à peu près celle-ci. — Trafiquant en ivoire pour le compte de quelques Arabes de Zanzibar, il a visité l'Ouganda pendant que le feu roi Sunna vivait encore : il a même commercé dans l'Ousoga; mais comme il revenait de ces pays du nord, un incendie qui éclata dans un village où il s'était arrêté, consuma d'un seul coup toutes ses marchandises et le réduisit à la misère la plus complète. En revanche, il eut le bonheur de venir en aide au chef du district, attaqué dans sa *boma* par les Vouatuta et qui allait se rendre ignominieusement, lorsque Sirboko, lui redonnant courage, le mit en état de repousser l'ennemi. Une grande concession de terres fut la récompense de cet exploit, et Sirboko, qui avait à craindre en retournant à la côte de s'y trouver prisonnier pour dettes, a préféré demeurer ici et cultiver au moyen du travail servile sa vaste propriété. C'est le riz qu'il fait pousser de préférence, attendu que les indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gènes n'ayant aucun goût pour cet aliment, ses moissons se trouvent par là même préservées du vol.

Du 25 mars au 2 avril. — C'est à cette dernière date seulement que les gens de Musa sont revenus avec trois cents hommes ; je les ai immédiatement dirigés sur Kaseh avec ma correspondance et mes échantillons. J'écris à Musa et à Bombay de venir nous joindre immédiatement. Tandis que j'attendais le retour du convoi, un esclave de Sirboko, chargé de chaînes par son ordre, invoque de la manière la plus touchante ma protection et mes bons offices : — « *Hai, Bana Wangi, Bana Wangi!* (Oh, monseigneur, monseigneur!) prenez pitié de moi, disait-il. Je vous ai vu à Uvira, sur le bord du lac Tanganyika, dans le temps où j'étais encore libre ; depuis lors, blessé par les Vouatuta et laissé pour mort sur le champ de bataille, j'ai été ramassé par les gens d'Oujiji qui m'ont vendu aux Arabes.... Délivrez-moi, Bana Wangi, et je vous servirai fidèlement toute ma vie! » Je ne sus pas résister à cet appel si pathétique, et j'obtins de Sirboko, sous promesse qu'il n'y perdrait rien, la libération immédiate de ce malheureux, qui, baptisé du nom de Farhan — ou la Joie, — fut inscrit au rôle de mes volontaires. Je profitai de cette circonstance pour chercher à savoir si la tribu des Vouabembé, dont il faisait partie, était à la fois mahométane et cannibale. Il ne fut pas difficile de constater le premier fait. Quant au cannibalisme des Vouabembé, il paraît d'autant mieux établi, qu'on les a vus souvent échanger avec leurs voisins une chèvre en bon état contre un enfant malade ou moribond, qu'ils destinent à leurs affreux repas, la chair humaine étant pour eux un objet de prédilection. On ne connaît pas, du reste, une seule autre tribu sur qui pèse le même soupçon; les Masai, d'ailleurs, et les peuplades qui ont avec eux une origine commune (Vouahumba, Vouataturu, Vouakasangé, Vouanyaramba), les Vouagogo eux-mêmes et les Vouakimbu se soumettent au rite fondamental de l'islamisme.

Du 2 au 30 avril s'écoule un temps d'arrêt qui met ma patience à l'épreuve. Je passe ma vie à compléter des collections, j'empaille mes oiseaux, je dessine, etc. Le 15, Bombay arrive, amenant tout ce que j'avais laissé derrière moi, plus une certaine quantité de marchandises appartenant à Musa. Quant à Musa lui-même il ne paraît pas. Si j'en crois une lettre du sheik Saïd, les trafiquants arabes, revenus à Kaseh après une heureuse campagne contre Manua Séra, se sont opposés au départ de mon hôte et lui ont persuadé d'ajourner son voyage au nord. Il est maintenant occupé à vendre aux enchères les propriétés de Snay, Jafu et autres victimes des dernières hostilités; mais on me prévient secrètement de sa part qu'aussitôt après sa récolte de riz, il se hâtera de me rejoindre au Karagué. Saïd ajoute, de son chef, le conseil de précipiter mon voyage le plus possible, attendu que les Arabes m'accusent de conspirer avec Manua Séra, et marcheront bientôt contre moi s'ils n'apprennent mon départ.

Rebuté par la conduite de Musa et par ses perpétuelles hésitations, je lui écris pour lui dire ce que j'en pense — et le sommer de tenir immédiatement ses promesses. Je serais parti sans lui ; mais les porteurs qui ont amené jusqu'ici la portion de bagages que j'avais dû laisser derrière moi, ne voulurent pas s'engager à m'accompagner jusqu'au Karagué. Ils le voulurent moins encore, lorsqu'ils virent arriver, cinq jours plus tard, une portion des gens de Sangoro, lesquels racontaient toutes les exactions, les mauvais traitements subis pendant trois mois de séjour forcé dans l'Ousui. Suwarora devenait peu à peu un épouvantail devant lequel reculaient tous mes compagnons. Ce fut encore pis lorsque les gens de Musa rapportèrent de Rungua la nouvelle que les terribles Vouatuta s'étaient répandus dans la contrée. Ils avaient enlevé, aux portes même du village, une cinquantaine de têtes de bétail, et personne n'osait plus mettre le nez dehors. Dans l'intervalle, j'avais expédié Baraka vers Kaseh ; il était chargé d'offrir à Musa, pour cinquante hommes armés de fusils, une prime égale à ce qu'aurait coûté l'acquisition de cinquante esclaves, et j'offrais en outre de payer ces hommes sur le même pied que mes autres serviteurs. La réponse que je reçus seulement le 30 ne faisant aucune mention de ma demande à cet égard, et me laissant toutes mes incertitudes, je résolus de retourner sur-le-champ à Kaseh pour m'en expliquer directement, soit avec lui, soit avec ses collègues.

Je me décidai aussi, dans ce terrible embarras, à renvoyer les quatre Hottentots qui me restaient ; ces malheureux, tourmentés par la jaunisse et la fièvre, n'avaient pu s'acclimater : à l'exception d'un seul, trop noir pour changer de couleur, ils avaient le teint d'une guinée. J'éprouvais une véritable douleur à me séparer d'eux après les avoir amenés si loin; mais il était temps ou jamais de prendre à cet égard une détermination définitive ; plus tard, leur retour serait devenu impossible, et cette considération devait l'emporter sur toutes les autres.

1er et 2 mai. *Retour à Kaseh.* — Musa m'apprit à mon arrivée que Baraka venait de partir sans emmener un seul homme, tous les esclaves ayant pris peur à la nouvelle de l'alliance conclue par les Arabes. On m'annonce, d'autre part, que Suwarora vient de faire construire sur sa frontière une série de *boma* ou maisons fortifiées, et proclame hautement son intention de mettre à mort tout homme venu des côtes qui se permettrait de pénétrer dans l'Ousui. Ces communications me jettent dans le plus profond abattement : je ne pourrai désormais emmener avec moi, ceci me semble évident, que des hommes capables de porter un fardeau.

Du 3 au 13 mai. — Baraka est revenu sur ses pas dès qu'il a eu vent de mon retour ici. Son témoignage confirme celui de Musa. Les Arabes multiplient leurs démarches auprès de moi et ne voient de salut que dans mon intervention. Manua Séra coupe la route à leurs caravanes dont les porteurs diminuent peu à peu, soit qu'ils désertent, soit qu'ils meurent de faim. Ce redoutable ennemi parcourt le district, pourchassant et tuant à coups de fusil les malheureux villageois. Il ne dépend que de moi, selon les Arabes, de faire cesser un état de choses si contraire à leurs intérêts, et alors ils me donneront pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

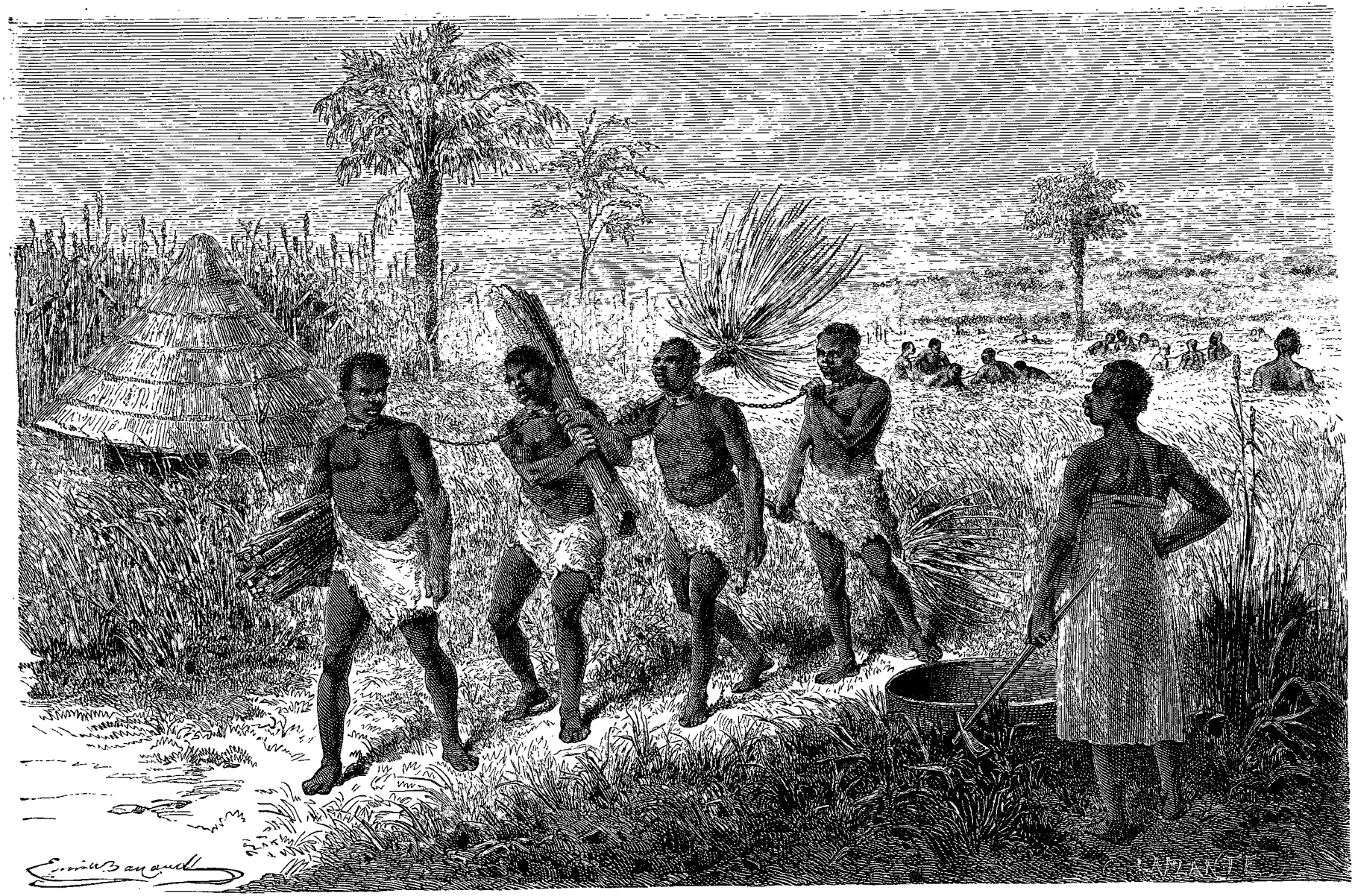
m'escorter autant d'hommes armés que je voudrai. Après leur avoir remontré l'absurdité de leur conduite, je me laisse peu à peu fléchir au point de rédiger les articles d'un traité de paix qu'ils s'engagent à exécuter, une fois signé, sous peine de voir confisquer ce qu'ils ont de domaines le long de la côte. Mais à peine étaient-ils partis avec cette assurance que Musa vient me raconter l'assassinat du vieux Maula (de Rubuga) commis par l'un d'eux avec toutes les circonstances de la plus abominable trahison. Aussi les accueillis-je fort mal le lendemain lorsqu'ils se présentèrent pour signer le traité, leur reprochant ce meurtre dont un de mes *protégés* venait d'être victime. Il n'en fallut pas moins accepter leurs vaines excuses et leur prêter quelques-uns de mes gens qui, moyennant salaire convenu, se chargeaient d'aller négocier l'armistice à conclure avec Manua Séra. Cette députation, placée sous les ordres de Baraka, revint dans la journée du 6, ramenant en triomphe deux ministres de Manua Séra, — dont un borgne que j'appellerai le Cyclope, — et deux autres appartenant à un chef nommé Kitambi (le Petit Drap-Bleu), lequel est maintenant l'hôte et l'allié de Manua Séra. Ces deux potentats ont reçu mes gens avec beaucoup d'égards, reconnaissant à l'envi l'un de l'autre que Manua Séra, sans mon entremise, ne pourrait jamais remonter sur le trône. C'est en vertu de cette considération, qu'après quelques scrupules motivés par le

Femmes de l'Ounyamouézi pilant du sorgho. — Dessin de Émile Bayard.

meurtre de Maula, le jeune chef a risqué ses ambassadeurs et accepte la garantie du *Bana Mzungu* (c'est-à-dire du Seigneur blanc). Il exige au reste que la paix se négocie dans l'Ounyanyembé, « car il serait, dit-il, au-dessous de sa dignité de traiter ailleurs que dans le domaine de ses ancêtres. » Il veut de plus que les premières transactions aient lieu dans le tembé de Musa.

Le lendemain, 7, devant l'assemblée des Arabes, en présence de tous mes gens, les deux chefs écoutent solennellement les propositions que Baraka est chargé de leur faire en mon nom. Dès qu'il a fini, les Arabes y donnent leur adhésion la plus complète. Le Cyclope, alors, avec une éloquence digne de notre premier ministre, résume rapidement les incidents de la guerre. « Son chef, dit-il, n'avait de rancune que contre Snay. Ce dernier ayant été tué, Manua Séra ne demande qu'à faire la paix. » Les Arabes répondent en termes convenables, attribuant leur ressentiment à une injure obscène que Manua Séra se serait permise à leur égard, outrageante allusion à certain rite du culte musulman. « Ceci, comme le reste, sera mis en oubli puisque Manua Séra manifeste un sincère désir de réconciliation. » On aborde ensuite la question délicate du territoire à lui rendre. Je m'attendais à lui voir réclamer l'Ounyanyembé tout entier. Le Cyclope prétend au contraire qu'on pourra le contenter à moins, ce royaume ayant déjà été partagé. Ce sera l'objet d'une conférence tenue avec Manua Séra lui-même que j'invite à venir immé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Esclaves de l'Ounyamouézi moissonnant et portant du bois à brûler. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diatement, parce qu'il m'est impossible de différer mon départ. Musa, cependant, n'est pas encore tout à fait décidé à me suivre; disons mieux, il ne veut pas m'accompagner au delà des frontières de l'Ousui, craignant qu'on ne le rende responsable, sur la côte, des exactions énormes que je vais avoir à subir. Il est d'ailleurs très-malade et se bourre de pilules pour être en état de m'accompagner quand je partirai. Ces pilules sont tout bonnement des boutons de rose séchés au four et qu'il alterne avec des morceaux de sucre candi.

Sur ces entrefaites (du 10 au 12) un messager nous arrive de l'Ousui, lorsque j'espérais le moins une pareille bonne fortune. Celui qui l'envoie est un grand *mganga* ou magicien, nommé le docteur K'yengo, un ancien ami de Musa, qui, engagé actuellement à titre de *mtongi* ou directeur de caravanes, désirerait avoir, en échange de quelques morceaux d'ivoire, un certain nombre de belles étoffes, et cela le plus tôt possible, car il centralise en ce moment toutes les caravanes destinées à un long voyage dans l'Ouganda. Je voudrais saisir la balle au bond et, au moyen de quelques présents, me créer des relations avec un homme si bien placé pour servir mes projets. Musa me dissuade de lui rien envoyer. « Le porte-parole, dit-il, s'appropriera le cadeau que je lui aurai confié, puis fera tout au monde pour m'empêcher de voir K'yengo. » Survient presque immédiatement un autre messager envoyé par Suwarora pour savoir de mon hôte s'il est vrai que les Arabes se soient alliés aux Vouatuta. Il demande qu'une ambassade vienne l'assurer expressément, au nom de Musa et de ses collègues, qu'ils ne nourrissent contre lui aucun dessein hostile. Il demande aussi qu'on lui envoie un chat. Un beau matou noir est remis en conséquence au négociateur, en même temps qu'une sorte de *memorandum* où Musa raconte tout ce que j'ai fait pour arriver à la conclusion de la paix. Il ajoute, désirant me ménager un bon accueil, que j'emmènerai dans l'Ousui l'ambassade désirée par Suwarora.

Vers la fin du jour, mes gens reviennent avec le Cyclope chargé cette fois de nous dire, au nom de son maître, que ce dernier désire toujours la paix, mais qu'il n'a pas cru devoir venir, attendu que rien n'est encore décidé, touchant la déposition de Mkisiwa. « Or les Arabes n'ont pas pu supposer un moment que Manua Séra consentirait à partager ses domaines avec un homme qu'il regarde comme son esclave. Son intention est au contraire de le poursuivre comme un animal sauvage et de ne mettre bas les armes qu'après l'avoir mis à mort. »

Le traité cette fois encore était à vau-l'eau, et dans le courant de la nuit le Cyclope s'échappa comme un voleur, décochant derrière lui une flèche que Manua Séra l'avait chargé de nous laisser comme un symbole de ses intentions meurtrières à l'endroit de l'usurpateur. De ce moment les Arabes, profondément humiliés, n'osèrent plus se présenter devant moi, et Musa, dont la maladie s'aggravait, ne voulut pas se laisser convaincre que le meilleur remède à son mal eût été un voyage en hamac, comme je le lui proposais. En conséquence, las de tous ces retards, je remis au sheik Saïd un supplément de lettres et d'échantillons; puis, après lui avoir enjoint de ramener mes Hottentots à la côte, dès que les communications auraient été rétablies, je partis de nouveau dans la direction du nord. Bien que Musa eût promis de me rejoindre dès le lendemain, dût-il mourir à la peine, et de m'amener les ambassadeurs requis par Suwarora, je ne doutai pas un instant qu'il me manquât de parole. Il serait parti avec moi, si sa décision eût été réellement prise. Au moment où je quittais le district, les Arabes et Mkisiwa faisaient « manger le bœuf » à leurs hommes avant d'aller combattre Manua Séra, qui, réunissant une force mixte de Vouarori, de Vouagogo et de Vouasakuma, était de nouveau parti pour Kigué. On prêtait à ce jeune chef de vastes ressources. Son père, Fundi-Kira, renommé par son opulence, avait enfoui d'énormes approvisionnements dont Manua Séra, son héritier, avait seul le secret. Les Vouanyamouézi lui gardaient au fond un véritable attachement, motivé par sa générosité bien connue; ils le croyaient de plus protégé par un don de sorcellerie qui lui permettait de déjouer à son gré tous les plans de campagne dont pouvaient s'aviser les Arabes.

Le 19 mai, à Mininga, j'eus le plaisir de trouver Grant beaucoup mieux portant. Un vol avait été commis à son préjudice en même temps qu'à celui de Sirboko, et les auteurs de ce crime, poursuivis jusqu'aux limites du district voisin, devaient être, à ce qu'on assurait, livrés par le chef dont ils avaient réclamé la protection. Ugali, sans cela, les ferait traquer par ses Vouaganga (pluriel de *mganga*, magicien). Deux jours s'étant passés sans qu'aucun pagazi m'arrivât de Rungua, je priai Grant de pousser en avant jusqu'à l'Oukuni avec tous mes gens de la côte, pendant que j'attendrais, pour mettre en route le reste des bagages, l'arrivée des esclaves de Musa et des vingt-deux porteurs que j'avais enrôlés à titre temporaire en sus de mon escorte « permanente. »

20 et 21 mai. *Mbisu.* — Deux jours après arrivèrent ceux que j'attendais, mais les porteurs ne voulaient plus s'engager que pour deux marches, et cela par ordre de leur chef qu'effrayait l'invasion plus ou moins avérée des farouches Vouatuta. Ils demandaient, en outre, comme salaire de ces deux marches, le quart du prix total qu'on leur paye ordinairement pour le voyage du Karagué. Les effets personnels de Musa ne devaient pas être acheminés avec les miens, et ce dernier détail des instructions par lui données me prouva que décidément il renonçait à me tenir parole. Ainsi naissaient de nouvelles difficultés, mais il n'en fallait pas moins partir, et partir au plus vite, car mes provisions se consommaient de jour en jour avec une effrayante rapidité; et en outre, sur le bruit d'un accident arrivé au chef des Ounyambéwa, les gens de Musa nous quittèrent une belle nuit, sans tambour ni trompette.

Du 22 au 31 mai. *Halte à Mbisu.* — Je parvins néanmoins à me procurer un kirangozi ou guide, dont le nom n'avait rien de très-flatteur : il s'appelait Ungurué, c'est-à-dire le Pourceau. Cet homme avait conduit plu-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sieurs caravanes sur la route que j'allais prendre ; il parlait couramment les divers idiomes de ces contrées, mais justifiait par malheur tout ce qu'on pouvait attendre d'une appellation comme la sienne. Ceci ne me fut révélé que plus tard ; aussi, me fiant à lui et à ma bonne chance, continuai-je mes enrôlements de pagazi, qui ne marchaient guère, bien que j'offrisse le triple des gages ordinairement payés par les trafiquants. La situation semblait empirer chaque jour. Aucun message direct de Musa pour lequel on venait seulement chercher, de temps en temps, quelques flacons de vin de palmier destiné à combattre l'affaiblissement et le froid dont il souffrait. Ce complet oubli me confirmait dans l'idée que mon hôte m'avait absolument mystifié. Dans de telles circonstances, à quel parti m'arrêter? Chacun me conseillait de suspendre mon voyage et, jusqu'après la récolte, de demeurer où j'étais : plus avant je ne trouverais pas de porteurs, l'Oukuni étant la dernière des contrées fertiles en deçà de l'Ousui. Tous ces calculs eussent été bons, si mes ressources avaient pu suffire à des haltes interminables. Mais il était loin d'en être ainsi, et la nécessité d'avancer m'apparaissait chaque jour plus impérieuse. Mes gens, au contraire, trouvaient fort doux, vivant à mes frais, de prendre part aux réjouissances continuelles dont la fabrication du pombé devient l'occasion. Chaque hutte, successivement transformée en brasserie, reçoit les gens du village qui viennent, le chef en tête, s'abreuver à longs traits, dans des bols en paille tressée, de la liqueur petillante que renferment d'énormes jarres de terre alignées le long des murs. On rit, on jase en buvant; les têtes se montent à mesure que l'estomac s'emplit; les cris, le tumulte arrivent bientôt à leur apogée. On voit alors paraître quelque mascarade grotesque, gens coiffés de queues de zèbre, soufflant de toute leur force dans de longs tubes qui ressemblent à de monstrueux bassons. Leurs grimaces, leurs contorsions deviennent de plus en plus ridicules, de plus en plus obscènes, dans les efforts auxquels ils se livrent pour captiver l'admiration naïve de leurs spectateurs à demi hébétés par la boisson. Mais tout ceci ne constitue que la première partie de la fête, le « repas » proprement dit; et lorsque les jarres sont vides, cinq tambours de différentes dimensions, de sonorité différente, suspendus en ligne à une longue potence horizontale, donnent avec une espèce de fureur le signal des danses. Hommes, femmes, enfants, saisis d'une véritable frénésie, s'y livrent pêle-mêle pendant des heures entières (voy. p. 301).

Croyant entrevoir que les chefs de Mbisu me créeraient de propos délibéré une foule d'obstacles, attendu qu'ils regardaient ma présence comme une garantie contre l'attaque des Vouatuta, je résolus, pour en finir avec les mauvais bruits par lesquels ils cherchaient à effrayer mes hommes, de pousser jusqu'à Nunda, où j'arrivai en effet le 31.

Du 1er au 3 juin. *Halte à Nunda.* — J'y trouvai Grant installé chez le chef Ukulima, que ses excellentes qualités désignaient, ainsi que son grand âge, au respect de tout le pays. On voyait, il est vrai, accrochés aux palissades de sa *boma*, les mains et les crânes des malheureux qu'il avait fait exécuter pour servir d'exemple aux autres; mais au fond c'était un homme sans fiel, un hôte généreux, un monarque adoré de ses sujets et de ses cinq femmes, dont les quatre plus jeunes témoignaient à la plus âgée la déférence la plus respectueuse.

Quand il me fut bien démontré que je ne pourrais plus me procurer de porteurs, je convoquai Bombay et Baraka pour délibérer sur le projet que j'avais conçu de marcher seul en avant, avec les hommes dont je disposais, et, malgré toute ma répugnance à me séparer de Grant, de le laisser derrière moi jusqu'au jour où je pourrais l'envoyer chercher, lui et le reste de mes bagages. Il fallut, pour convaincre mes deux conseillers, leur rappeler les messages que j'avais envoyés coup sur coup à Rumanika dans le Karagué, à Suwarora dans l'Ousui, et leur citer, comme preuve du succès réservé à la persévérance, l'exemple solennel de Christophe Colomb. Mes raisonnements, mes instances l'emportèrent enfin, et, après avoir réuni ce que j'avais de mieux en fait de marchandises, je quittai Grant, à qui je laissais Bombay, le plus honnête et le plus fidèle de nos serviteurs. J'emmenais Baraka, devenu mon factotum, et « le Pourceau » qui devait me servir d'interprète et de guide. Au moment du départ, j'eus une nouvelle prise avec mes Vouanguana, qui, rebutés par la perspective d'une longue marche, mettaient en avant de nouvelles exigences et réclamaient une pièce de drap chacun. Je la refusai d'abord avec énergie et ne me rendis à leur désir que lorsqu'ils parurent eux-mêmes avoir renoncé à me l'imposer. Ce débat me fit perdre trois jours que je passai dans le camp de Phunzé, un peu en avant de Nunda.

7 juin. — Ghiya, le chef d'un petit village où je m'arrêtai après le second jour de marche, se montra fort courtois à mon égard. Il ne demandait pas mieux que de me vendre une charmante jeune femme, réputée la plus belle du pays. Nous ne pûmes nous entendre, cela va sans le dire; mais il prit grand plaisir à feuilleter mes albums et s'intéressa vivement à mes projets de voyage, comprenant à merveille que si je parvenais à descendre le Nil, les rives du N'yanza seraient ultérieurement, comme la côte de Zanzibar, un endroit d'échange où les produits agricoles de la contrée se métamorphoseraient aisément en verroteries, en étoffes et en fil d'archal. Chez lui m'arriva la nouvelle que Musa venait de mourir, et que Manua Séra tenait encore à Kigué. En répondant au sheik Saïd, je lui demandai de m'expédier tous ceux des esclaves du défunt qui consentiraient à prendre service sous mes ordres. Selon les prescriptions du Coran, la mort de leur maître doit les avoir affranchis.

Durant quelques milles encore, nous rencontrâmes çà et là des villages; mais à ceux-ci succéda bientôt une vaste étendue de jungles, peuplée seulement d'antilopes et de rhinocéros. On y trouve un nullah, tributaire de la Gombé; ils forment, à eux deux, la limite du grand Pays de la Lune et du royaume d'Ouzinza.

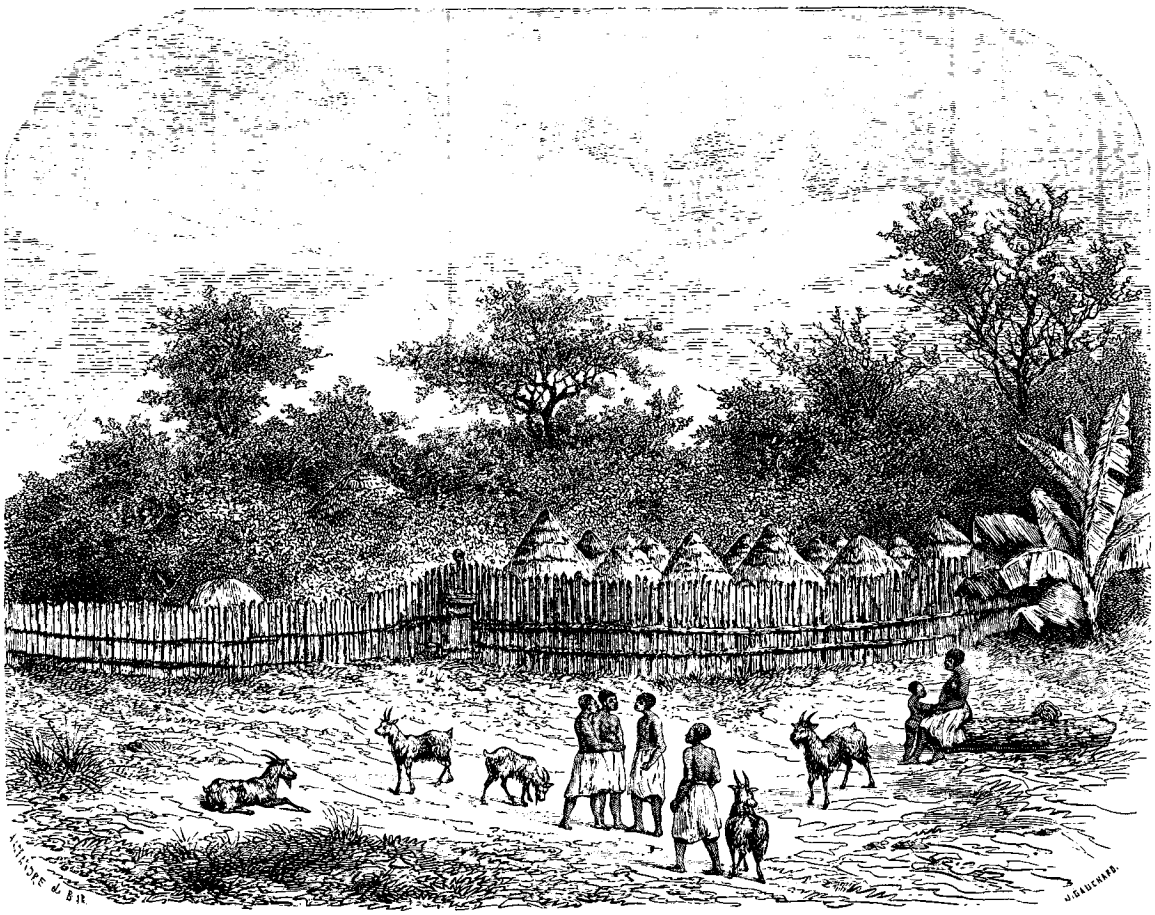
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VI

L'Ouzinza.

Le pays où nous entrâmes ainsi le 10 juin est gouverné par deux chefs vouahuma, de race étrangère, et probablement abyssinienne. On en trouve des échantillons dispersés dans tout l'Ounyamuézi; mais ils passent très-rarement sous les yeux du voyageur, parce que, voués exclusivement à l'élève des troupeaux, ils éloignent le plus possible des endroits cultivés leurs huttes nomades. Quant aux Vouazinza, ceux du sud ressemblent trop aux Vouanyamuézi pour mériter une mention particulière. Dans le nord, où le pays est plus montagneux, les habitants sont plus énergiques et plus alertes. Ils vivent les uns les autres dans des villages de huttes gazonnées que les gens du sud entourent de boma ou de maisons fortes, tandis que ceux du nord en laissent l'accès libre à tout venant.

Le 12 juin, nous poussons jusqu'à la frontière occidentale de l'Oukhanga, portion orientale de l'Ouzinza. Nous dominons de là le petit district de Sorombo, régi par un chef nommé Makaka, chez lequel les Arabes ne passent jamais, vu la mauvaise réputation qu'il s'est acquise par ses rapines. Bien que son palais se trouvât sur ma route, je ne demandais pas mieux que de l'éviter, et j'allai dans ce but jusqu'à promettre au « Pourceau »



Village du roi Ukulima. — Dessin de A. de Bar.

que j'ajouterais dix colliers par jour à ses gages ordinaires si, poussant à dix milles notre marche quotidienne et tournant ce district par sa limite orientale, il me faisait éviter la rencontre de tous les chefs du pays. Mais le drôle, en vertu de calculs dont je n'ai pas le secret, se plut au contraire à nous égarer et nous conduisit, à Kagué, chez un sous-chef du Sorombo qui, après m'avoir brutalement exploité pour son propre compte, me transmit, de la part de Makaka, l'invitation la plus pressante et la plus impérieuse. « Il avait droit à ma visite comme principal chef du district; il l'attendait avec impatience, n'ayant jamais vu d'homme blanc, et enfin si je faisais droit à sa requête il me fournirait des guides pour me conduire chez Suwarora, le roi, ou *mkama*, de toute la contrée. Ce langage ne m'était pas nouveau, et j'en appréciais toute la portée; aussi, en me refusant au rendez-vous, proposai-je d'envoyer par Baraka le don gratuit qui devait cimenter notre amitié. Cette offre n'eut aucun succès. « Makaka, sans nul doute, accepterait le présent qui lui était dû; mais il lui importait avant tout de voir le *Mzungu*. » Mes gens semblaient touchés de ces flatteuses avances, et comme pas un d'eux ne voulait bouger si j'essayais de m'y soustraire, il fallut bien me résigner à me détourner de dix milles pour faire la démarche qui m'était ainsi imposée. Nous fûmes bien payés de nos peines, lorsqu'à notre arrivée chez Makaka on nous assigna pour résidence une espèce de cour d'étable, sans un arbre ou un toit quelconque pour nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un bal chez Ukulima. — Le capitaine Grant dansant avec la reine (voy. p. 304). — Dessin de Fuchs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abriter. Et comme les habitants avaient ordre de ne nous rien vendre avant que le « présent d'amitié » fût réglé, il fallut ce soir-là s'endormir le ventre vide. Je n'en fus pas autrement contrarié, l'obstination de mes gens trouvant ainsi la récompense qu'elle méritait.

Le lendemain commença la négociation du hongo. Makaka repoussait les étoffes ordinaires que Baraka lui offrait l'une après l'autre, avec une impétuosité bien faite pour déconcerter mon ambassadeur. Le jeune chef voulait un *déolé* [1], rien qu'un déolé, déclarant qu'il n'accepterait pas autre chose. J'en avais trois, soigneusement cachés au fond de mes caisses, et que j'avais achetés de Musa, sur le pied de quarante dollars chacun; mais réservés pour les rois du Karagué et de l'Ouganda, il ne pouvait me convenir de les livrer ainsi à la rapacité d'un chef subalterne. Je protestai donc que toutes mes étoffes de prix m'avaient été enlevées pendant la traversée du désert. Le débat continua ainsi plusieurs heures, au bout desquelles Baraka laissa maladroitement percer « que peut-être en cherchant bien trouverait-il un *déolé* parmi ses étoffes personnelles. » Il vint me dire, en effet, qu'il en avait acheté un sur la côte au prix de huit dollars. Son aveu rendait toute résistance inutile, et le *déolé* fut acquis à Makaka. Mais à peine en était-il possesseur, qu'il se hâta d'en réclamer un second. « Un homme blanc, disait-il, ne pouvait manquer d'étoffes précieuses, et quant à lui, personnellement, il était habitué aux mensonges des Arabes qui tous se disaient pauvres diables, qui tous s'empressaient de crier misère, nonobstant leurs immenses profits. »

Ce soir-là je ne voulus rien céder de plus; mais le lendemain, après d'interminables discussions, Baraka compléta le présent d'amitié en se laissant arracher d'abord un dabouani, puis un sahari, puis un barsati, puis un kisutu, et enfin huit mètres de merkani; le tout disputé pied à pied avec une insistance écœurante. Après quoi Makaka, devenu plus traitable, voulut bien nous dire que si le déolé lui avait été remis plus spontanément, nous en aurions été quittes à meilleur marché. « Car au fond, ajouta-t-il, je ne suis pas un méchant homme, ainsi que vous pourrez vous en assurer. »

Le « Pourceau, » de son côté, me voyant inquiet de la rude atteinte portée à ma bourse, affectait de tourner la chose en plaisanterie : « Soyez tranquille, me disait-il, tous les sauvages se ressemblent, et vous aurez mêmes taxes à payer pour chaque station, jusqu'à l'Uyofu; mais là commencera le grand jeu. Vous aurez alors affaire à Suwarora, et non plus à ces prétendus chefs de district, qui sont, au fait et au prendre, de simples officiers du roi, volant indirectement pour son compte. »

Les tambours, cependant, n'avaient pas encore battu, Makaka prétendant que nous devions, au préalable, échanger des présents comme gage de nos bonnes dispositions réciproques. Il réglait d'avance les détails de la cérémonie, et ne me tenait pas quitte à moins d'une salve royale, « sans laquelle, disait-il, ses tambours ne battraient point. » Jamais je ne m'étais senti si humilié qu'au moment où je commandai le feu pour satisfaire à ses exigences; mais je n'en fis pas semblant, et j'avalai cette couleuvre de la meilleure grâce du monde. Quant à lui, cédant à cette mobilité d'impulsion qui fait croire aux gens de sa race que chacun de leurs désirs peut être immédiatement satisfait, il commandait le feu coup sur coup sans donner à mes hommes le temps de recharger. « Encore, encore!... Dépêchez-vous, dépêchez-vous!... A quoi ces machines-là sont-elles bonnes? » Et il montrait les fusils. « Pendant que vous les apprêtez, nous vous percerions de nos lances.... Plus vite, plus vite, vous dis-je!... » Mais Baraka, pour se donner le temps nécessaire, se rejetait sur la nécessité de prendre mes ordres. « Nous ne faisons rien, disait-il, que sur le commandement du Bana. Ceci, d'ailleurs, n'est pas un combat sérieux. »

Après un feu de file régulier, le jeune chef entra sous ma tente. Je lui offris mon fauteuil, ce dont je ne tardai pas à me repentir en voyant les taches noirâtres dont le meuble fut bientôt couvert. Mon hôte, en effet, avant de ceindre autour de ses hanches une des pièces de barsati qu'il venait de se procurer à mes dépens, s'était imaginé, pour en relever l'éclat, de la lustrer avec du beurre puant, et la couleur de l'étoffe n'étant pas très-solide, on voit d'ici ce qui pouvait en résulter.

C'était d'ailleurs un assez bel homme, d'une trentaine d'années. Il portait sur son front, par manière de couronne, le fond d'une grosse coquille marine découpé en cercle, et plusieurs petites cornes d'antilope bourrées de poudre magique afin de détourner le *mauvais œil*. Les gens de sa suite gardaient vis-à-vis de lui l'attitude la plus servile, et faisaient claquer leurs doigts toutes les fois qu'il lui arrivait d'éternuer. Après les premiers compliments, je lui donnai comme gage d'amitié, en échange du bouvillon qu'il m'amenait, un barsati supplémentaire, et je lui demandai compte de ce qu'il avait vu quand il était allé dans le pays de Masai. Je tirai de lui l'assurance qu'il s'y trouvait non pas un seul, mais deux lacs distincts; car en passant de l'Ousoga dans le pays en question, il avait traversé un détroit considérable qui reliait le grand N'yanza et un autre moins étendu, situé à l'angle nord-est du premier. « A présent que j'ai répondu à vos questions, ajouta-t-il aussitôt avec son impétuosité ordinaire, montrez-moi tout ce que vous avez, je veux tout voir de bonne amitié. Si je ne vous ai pas reçu le premier jour, c'est qu'il fallait, à cause de votre qualité d'étranger, vérifier, au moyen de la corne magique, si votre présence devait ou non causer aucun malheur. Je puis bien vous dire maintenant que non-seulement je n'ai rien à craindre de vous, mais de plus que votre voyage s'accomplira heureusement. Je suis en vérité charmé de vous voir, attendu que ni mon père, ni aucun de mes ancêtres n'ont jamais été honorés de la société d'un homme blanc. »

Mes fusils ensuite et mes étoffes, et tout mon bagage,

1. Le *déolé* (diouli), étoffe de Surate, à fond vert, jaune ou rouge. Cette écharpe, en qualité supérieure, ne vaut pas moins de quatre-vingts dollars.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fut passé en revue de la manière la plus indiscrète. Il voulut voir mes albums, contempla les oiseaux avec un plaisir extrême, et prétendait insérer, sous leur plumage, ses ongles d'une longueur toute royale ou toute chinoise. Ces chefs les laissent croître ainsi pour montrer qu'ils ont le droit exclusif de se nourrir de viande. Makaka, devant chaque animal, poussait des cris de joie et le désignait par son nom. Ma lanterne sourde lui inspirait de tels désirs qu'il fallut se fâcher tout rouge pour mettre un terme à ses importunités. Ce furent ensuite mes allumettes qui le charmèrent, au point que je ne savais comment me débarrasser de ses instances. Je finis par lui offrir un couteau à la place de la boîte qu'il convoitait; mais il refusa, sous prétexte que les allumettes lui seraient, pour ses opérations magiques, d'une utilité toute particulière. La discussion continua jusqu'au moment où je le mis à la porte avec une paire de pantoufles à moi, dans laquelle il avait fourré, sans ma permission, ses pieds fangeux. Je refusai aussi de garder son bouvillon, pour lui témoigner à quel point il m'avait froissé. En revanche, il était décidé à ne pas faire battre le tambour, ajoutant gracieusement « qu'il reviendrait peut-être là-dessus, si je lui accordais un autre lot d'étoffes, égal au second déolé, que je lui aurais dû en bonne conscience. »

Je commençais à me demander très-sérieusement s'il ne fallait pas faire fusiller ce hobereau nègre, tant pour punir sa trahison et sa tyrannie que pour faire un exemple destiné à frapper ses collègues; mais le « Pourceau » prétendait que les Arabes, soumis dans l'Oubéna aux mêmes exactions, payaient toujours sans marchander et se montraient dociles à tous les ordres qu'on leur donnait. Selon lui, je devais garder le bouvillon et livrer l'étoffe. Baraka disait de son côté : « Si vous l'ordonnez, nous le tuerons.... Rappelez-vous seulement que Grant vient derrière nous et que si vous commencez la lutte, il vous faudra combattre tout le long du chemin; en effet, il n'est pas un chef qui ne se croie désormais tenu de vous résister. »

Je les chargeai tous deux de régler l'affaire comme ils l'entendraient. Ils n'eurent pas plutôt fait la concession demandée, que les tambours battirent dans toutes les directions. Makaka, de fort bonne humeur, vint m'annoncer lui-même qu'il m'était loisible de partir dès que cela me conviendrait; il espérait en revanche que je lui ferais présent d'un fusil et d'une boîte d'allumettes. C'était, comme on dit, « insulter l'âne jusqu'à la bride. » Les inquiétudes que nous devions à ce drôle avaient fini par donner la fièvre à Baraka et par me procurer à moi-même une espèce de nausée. Aussi lui répondis-je « que s'il s'avisait de parler encore soit de fusils, soit d'allumettes, nous viderions la querelle par les armes, attendu que je n'étais pas venu dans son pays pour me soumettre aux menaces du premier fanfaron venu. » Il se réduisit alors à me prier de permettre que mes gens fissent une décharge de mousqueterie en face de sa boma, et cela pour montrer aux Vouatuta — retranchés, paraît-il, derrière une petite chaîne de collines granitiques situées à l'extrémité occidentale de son district — quelle force imposante il pourrait mettre en ligne au besoin. La permission fut accordée, mais sa bravade tourna contre lui de la façon du monde la plus ridicule. Dès le même soir, en effet, les Vouatuta vinrent attaquer ses villages et tuèrent trois de ses sujets. Les choses seraient peut-être allées plus loin, si mes hommes, à l'approche de ces maraudeurs, n'avaient imaginé de sortir du camp et de lâcher en l'air un certain nombre de coups de fusil. Les Vouatuta se sauvèrent effarouchés, tandis que nos braves rentraient à toutes jambes, exaltant comme d'ordinaire les prouesses qu'ils venaient d'accomplir.

Après avoir ordonné le départ du lendemain, j'étais dans la campagne occupé à mes observations astronomiques, lorsque Baraka et Vouadimoyo (Ruisseau-du-cœur), un autre de mes volontaires, vinrent de mon côté dans un grand émoi, chuchotant à l'oreille l'un de l'autre d'effrayantes nouvelles, disaient-ils, « si effrayantes qu'ils ne pouvaient se résoudre à me les faire connaître. » Je brusquai le préambule, et voici en somme ce qu'ils m'apprirent : Un voyageur arrivé de l'Ousui quelques minutes auparavant, racontait que Suwarora, soudainement brouillé avec les Arabes, avait arrêté une de leurs caravanes. Les hommes qui la composaient, répartis tout exprès dans diverses boma, devaient être exécutés sans plus de cérémonie si les Vouatuta se permettaient de franchir la frontière. Je fis honte à Baraka de sa crédulité, de ses terreurs chimériques; Bombay, lui disais-je, ne s'effrayerait pas si facilement, et, pour lui donner du courage, je lui rappelai, faisant allusion à l'expédition de Petherick, « que nous allions au-devant d'une expédition d'hommes blancs, partis du Nord pour venir nous retrouver. » Il paraissait m'écouter et me comprendre, mais au moment où les deux hommes s'éloignèrent, j'entendis Vouadimoyo lui demander à voix basse : « Eh bien! a-t-il peur? Se décide-t-il à reculer?... » Ceci m'effraya plus que tout le reste en me donnant à penser, contrairement à ma première hypothèse, que ces récits en l'air provenaient d'eux, non de Makaka.

Nous eûmes toute la nuit des patrouilles qui circulaient dans le village, tambour battant et avec des cris féroces, pour éloigner les Vouatuta. Le lendemain, au moment de lever les tentes, pas un des porteurs ne se montra. « Ils n'étaient pas assez sots, disaient-ils, pour passer outre sur des chemins infestés par les Vouatuta. » Persuadé qu'ils ne devaient pas être cachés fort loin, je sommai « le Pourceau » de convoquer « ses enfants. » Ce qu'il fit aussitôt d'assez mauvaise grâce. Mais toute mon éloquence échoua contre leur résolution bien arrêtée de ne pas marcher en avant. « Du reste ils n'entendaient pas me voler et renonçaient à leur salaire. » Makaka, survenu pendant la discussion, proposait de nous garder jusqu'à des temps meilleurs, combinaison à laquelle Baraka se rangeait moins qu'à toute autre. Il avait assez des procédés de l'honorable chef. Je proposai alors à mes hommes de revenir jusqu'à Mihambo dans le district de Bogué. Là, j'entreposerais mes marchandises, et « le Pourceau, » moyennant une charge entière de *mzizima* (ou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perle-anneau d'Allemagne), conduirait Baraka, convenablement déguisé, jusque chez le grand chef de l'Ousui, auquel il demanderait de ma part quatre-vingts hommes. De mon côté cependant, je retournerais dans l'Ounyanyembé pour voir ce que je pourrais trouver de recrues parmi les gens attachés naguère à l'établissement de feu Musa. Sans nouvelle perte de temps, ce plan reçut son exécution, et le 20 nous étions de retour à Mihambo.

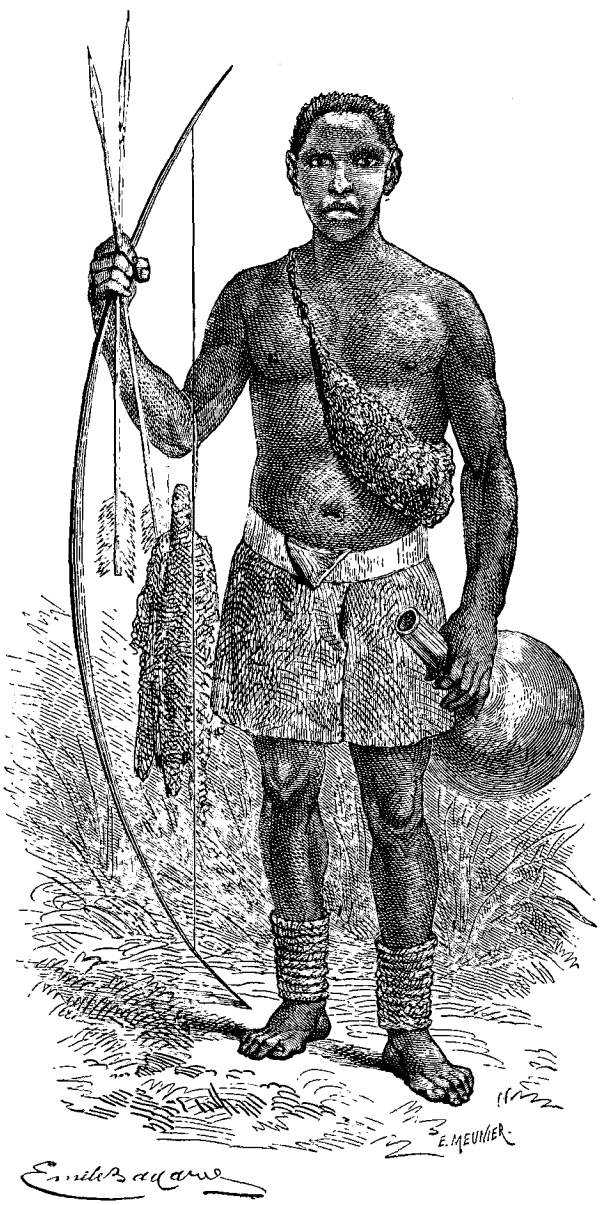
Grant, que je retrouvai le lendemain, avait réuni quelques hommes du Sorombo et se préparait à marcher sur mes traces. Je lui fis part de ma mésaventure et de mes anxiétés qui étaient fort grandes. Je ne savais dans le fait à quoi me décider. Toute autre ressource venant à me faire défaut, je songeais à construire un radeau sur la pointe méridionale du N'yanza, et à tâcher de remonter ainsi jusqu'au Nil.

Mon agitation d'esprit ne me laissa pas jouir longtemps du plaisir de causer avec Grant, et me faisant suivre de Bombay, je continuai ma route vers Kaseh.

Le 2 juillet j'arrivai chez Abdalla, le fils aîné de Musa, que je trouvai transformé du tout au tout. Au lieu de l'adolescent que j'avais laissé, s'adonnant à l'ivrognerie et dépourvu de toute élégance extérieure, je voyais une espèce de dandy qui passait des journées entières accroupi comme feu son père sur des monceaux de coussins; mais il inspirait moins de respect à ses subalternes, et la maison n'était plus montée sur le même pied. Le sheik Saïd, devenu son principal commis, ne le quittait guère, et les Hottentots se dédommageaient chez lui des privations du voyage, mais à mes dépens, bien entendu.

Appréciant l'embarras où j'étais, Abdalla promit de me procurer des hommes; il prétendait même, à l'instar de son père, vouloir s'associer à l'expédition; mais il fallait attendre l'arrivée d'une grande caravane qu'on lui retenait dans l'Ougogo.

Manua Séra, pour le moment enfermé dans une boma de Kigué, paraissait être dans une situation des plus critiques, les Arabes ayant formé alliance avec tous les chefs des districts environnants, y compris Kitambi, son ancien confédéré. Cerné de toutes parts et peu à peu isolé des sources qui pouvaient lui fournir de l'eau, il devait infailliblement succomber.



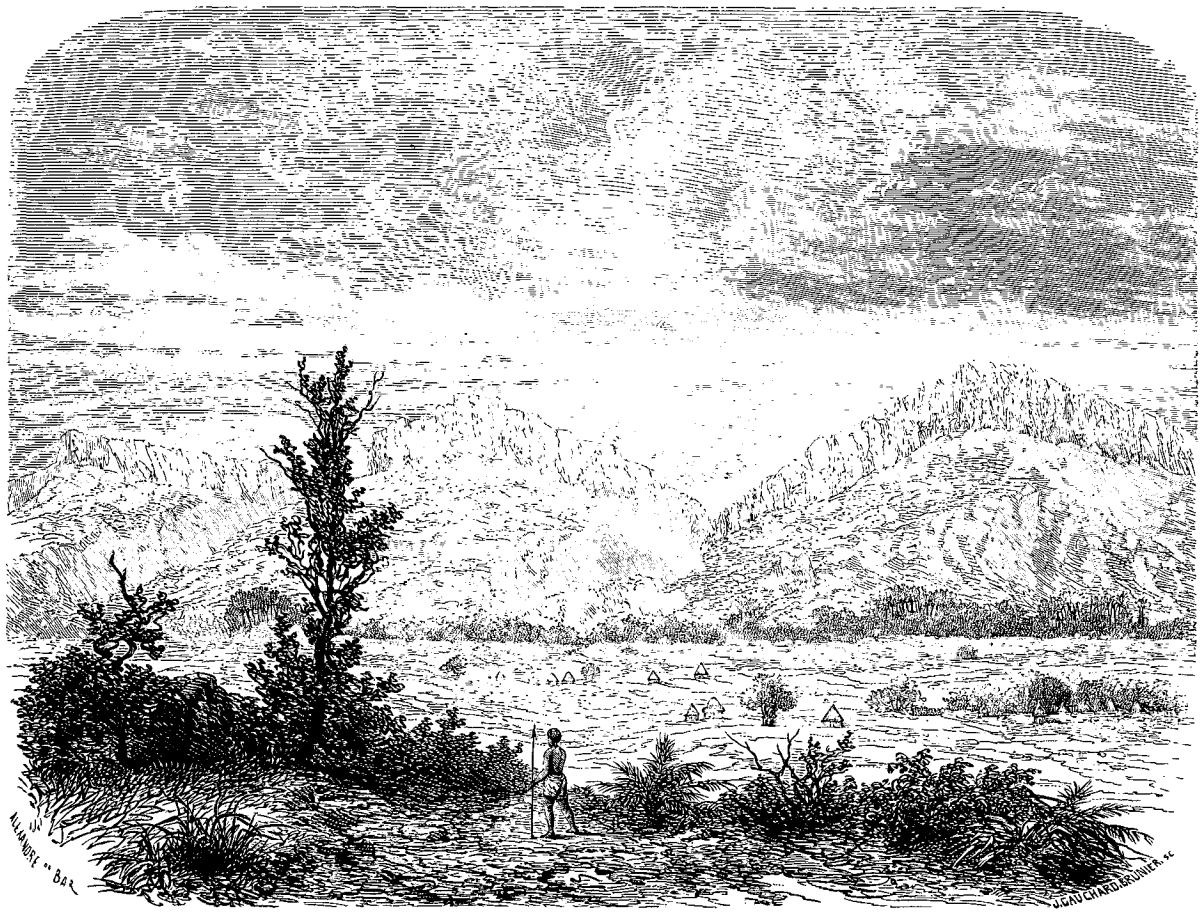
Naturel de l'Ouzinza. — Dessin de Émile Bayard.

Ces nouvelles, les mille désappointements qu'elles me causèrent et les fréquentes indispositions de mes gens ralentissaient si bien notre marche, que je ne pus rejoindre Grant avant le 11 du même mois. Sa santé s'était améliorée, car il avait pu prendre part à un grand bal donné par Ukulima et danser en personne avec la première femme de ce prince, la première par le rang et surtout par l'âge. Nous nous livrâmes ensemble à la chasse aux pintades, tandis qu'on cherchait un guide indigène capable de mener mes trois messagers dans l'Ousui à travers les jungles et par un chemin plus court que la piste ordinaire. Il nous revint sur ces entrefaites que Suwarora s'était fâché en apprenant que de méchants bruits répandus sur son compte m'avaient empêché de pousser jusque chez lui. C'était là une excellente nouvelle dont je ne manquai pas de faire part à Bombay et qui stimula, effectivement, sa bonne volonté. Il était désormais tout disposé à risquer l'entreprise devant laquelle avait reculé Baraka.

Traduit par E. D. FORGUES.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vallée d'Outhoungu. — Dessin de A. de Bar.

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE [1].

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

VII

L'Ouzinza.

Le 23 juillet, épuisé par mes marches et contre-marches, et plus encore fatigué de tant de contrariétés, j'arrivai à la résidence de Lumérési, l'un des principaux roitelets de l'Ouzinza. Nous ne l'y trouvâmes point, mais il revint le soir même dans sa boma, sorte de palais de gazon, ayant l'apparence d'une meule de foin et fort inférieure au moindre tembé ou demeure des Arabes de Kaseh (voy. p. 308). Là, pour célébrer notre arrivée, il fit battre tous ses tambours. Je ripostai par trois coups de fusil à celui qu'il avait tiré en notre honneur; dans la soirée, tandis que je m'occupais d'observations astronomiques, je me sentis envahi par un froid si intense, qu'aussitôt après avoir déterminé la position, je crus devoir m'aller mettre au lit. J'y restai cloué par une fièvre ardente et, le lendemain, il me fut impossible de me relever. Mille symptômes alarmants, accompagnés de souffrances aiguës, se compliquaient pour moi pendant mon sommeil d'un tas de visions absurdes : je combinais, par exemple, avec sir Roderick Murchison, une marche à travers l'Afrique, je voyais affluer dans mon camp des êtres bizarres, moitié hommes et moitié singes, accourus pour m'annoncer que mon compatriote Petherick, parti de Khartoum, m'attendait avec des barques sur le N'yanza, etc.

Lumérési était venu me voir dès le matin « pour s'enquérir, disait-il, de mon état, » et, désireux de sortir promptement de ses mains, je l'avais reçu avec tous les

1. Suite. — Voy. pages 273 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

honneurs militaires; mais ce gros bonhomme, à physionomie bénigne, me prouva, dès notre première conférence, qu'il avait mis de côté, bel et bien, ses vaines affectations de désintéressement. C'est tout au plus si je me rappelle les propos que nous échangeâmes à ce sujet; je sais seulement qu'il demandait un déolé comme souvenir de la visite dont l'honorait le « Magnanime homme blanc » et que perdant bientôt patience, je l'envoyai littéralement promener.

Du 23 au 31 juill. — Le jour suivant, l'excitation de mon cerveau ne me laissait plus aucun sang-froid et ce fut avec des rugissements insensés que je lui reprochai sa perfidie; il n'en persista pas moins à me harceler, tandis que je m'administrais remède sur remède, jusqu'au 25, où il rabattit quelque peu de ses prétentions inadmissibles. Je me hâtai de souscrire à tout ce qu'il demandait et j'ordonnai de disposer un hamac portatif sur lequel je comptais partir le lendemain. Mon hôte, voyant que j'allais mettre mon projet à exécution, refusa de me laisser aller, si je n'ajoutais trois pièces d'étoffe à celles qu'il avait déjà reçues, alléguant « que certains membres de la famille n'avaient pu être compris dans la distribution faite la veille. » Après d'inutiles remontrances, je me résignai à ce nouveau sacrifice, mais j'enjoignis à mes hommes de me transporter hors de la boma, où je ne voulais pas demeurer une heure de plus après y avoir subi de pareils traitements. Lumérési n'hésita pas à leur barrer le passage, sous prétexte « que j'étais trop malade, pour qu'il permît à qui que ce fût d'emporter en cet état un homme dont il tenait de si beaux présents.... Il lui serait trop pénible, ajoutait-il, d'apprendre que par sa faute j'aurais péri dans les jungles. » Vainement fis-je appel à son humanité, vainement lui remontrai-je que mon unique chance de salut consistait dans le changement d'air que m'allait procurer une marche en hamac; certain de son influence sur mes subalternes, il réclamait, de plus belle, le déolé « que je devais avoir, disait-il, car je n'avais pu songer à me présenter devant Rumanika sans le seul présent qui fût digne d'être offert à ce prince. » A partir de ce moment, je ne le vis plus. Il était dans sa politique de me tenir en suspens et j'eusse en effet préféré toutes sortes de querelles à ce temps d'arrêt dont rien ne me faisait prévoir le terme. J'appris enfin de lui que je devrais me regarder comme son prisonnier, et non plus comme son hôte, si je lui refusais le déolé que je destinais à Rumanika. Suivit une interdiction péremptoire à ses sujets de me prêter la moindre assistance et, là-dessus, reprenant les dehors d'une générosité affectée, il m'offrit une vache que je ne voulus pas accepter.

Alors commença une nouvelle série de tribulations sur lesquelles je n'oserais insister davantage, et six semaines s'étaient écoulées ainsi, quand une nuit je suis soudainement réveillé par un bruit de pas. Plusieurs hommes se précipitent dans ma tente et, tout haletants encore de leur course, parlant par saccades, presque inintelligibles dans leurs explications incohérentes, me racontent « qu'ils ont laissé Grant aux prises avec des périls de tous genres, par suite d'une attaque imprévue qui a dispersé la caravane. Tous les Vouanguana ont été tués ou mis en fuite par les gens de M'yanga. Grant (que j'attends de jour en jour) est resté seul sous un arbre, sans autre protection que celle de son fusil. Quant à eux, simples portefaix, n'ayant ni les moyens ni la mission de le défendre, ils se sont hâtés d'accourir vers moi, pour que j'avise à le tirer de cette position critique... » Ces mauvaises nouvelles me trouvent en garde contre leur exagération. Je comprends néanmoins qu'il se passe quelque chose de grave et, sans une minute de retard, j'ordonne à tous mes gens de marcher au secours de Grant. Baraka, toujours décourageant, profite de l'occasion pour s'écrier à haute voix, en s'arrêtant devant ma tente, « qu'il est impossible désormais de songer au voyage du Karagué ». Je lui adresse à mon tour une verte réprimande dont profiteront, je l'espère, nos auditeurs; ils s'éloignent bien édifiés sur mon invariable détermination de marcher en avant.

Le lendemain, 17, lettre de Grant, où il me fait connaître exactement les détails de la catastrophe.

16 septembre 1861.

Mon cher Speke,

« La caravane a été attaquée, pillée, dispersée de toutes parts, tandis que nous traversions ce matin le pays de M'yanga. Éveillé dès l'aurore, je pressais le départ afin de vous rejoindre plus tôt, lorsque mon attention fut attirée par un débat assez vif qui venait de s'élever entre nos principaux guides et sept ou huit gaillards bien armés que m'avait dépêchés le sultan M'yanga pour me persuader de m'arrêter dans son village. Il leur fut sommairement répondu qu'ayant déjà reçu de vous un présent, leur chef n'avait rien à espérer de moi. Sans insister autrement, et en vertu des instructions qu'ils avaient sans doute, ils se constituèrent nos guides officieux, jusqu'au moment où nous voulûmes quitter le sentier qu'ils suivaient : alors, gagnant les devants par une manœuvre rapide, ils nous barrèrent le passage, plantèrent leur lance dans le sol et nous défièrent d'avancer !

« Cette menace ne fit que nous affermir dans notre détermination, et nous nous jetâmes en avant, balayant du pied leur fragile barricade. Après avoir franchi environ sept milles sans être inquiétés le moins du monde, une clameur aiguë, partie des bois, attira mon attention, et nous vîmes fondre sur nous, avec les dehors de la gaieté la plus cordiale, une masse d'à peu près deux cents hommes. Un instant plus tard, abordant le centre de la caravane, ils se jetaient sur nos pauvres portefaix. La lutte n'a pas été longue; nos hommes, pris à la gorge et menacés de mort, se laissèrent dépouiller, non-seulement de leurs fardeaux, mais de leurs vêtements et de leurs parures : avant que la résistance pût être organisée, toutes les marchandises avaient disparu. Trois hommes seulement tenaient bon à côté de moi; j'avais beau rappeler les autres qui, ne songeant qu'à éviter un coup de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

flèche ou de javeline, s'étaient dispersés dans les taillis; un seul, notre petit Rahan, son fusil armé, défendait vaillamment sa charge contre cinq sauvages arrivés sur lui la lance haute. Parmi les fuyards, deux ou trois passent pour morts; quelques-uns ont reçu des blessures. Nos caisses, nos verroteries, nos étoffes, jonchent au hasard les bois voisins. Bref, un naufrage complet.

« On s'opposait ouvertement à ce que j'allasse demander justice au sultan, et il a fallu me résigner à demeurer assis au milieu de cette insolente canaille, exaltée par sa facile victoire. Parmi les coquins qui m'entouraient, plusieurs étaient déjà vêtus de la dépouille enlevée à nos gens.

« Dans l'après-midi, quinze hommes et autant de charges m'ont été renvoyés avec un message du sultan. Il affirme que l'attaque est le résultat d'une simple méprise, qu'un des agresseurs a déjà eu la main coupée pour ce méfait, et que tout ce qui nous appartient nous sera rendu.

« Tout à vous,

« J. A. GRANT. »

J'ai fini par persuader à Lumérési qu'il fallait demander compte à M'yanga des violences exercées contre les pagazi de Grant, aussi bien parce qu'ils sont ses sujets qu'à raison des conséquences inséparables de pareils procédés. Les routes ainsi fermées, plus de caravanes et plus de hongo. Lui-même, d'ailleurs, se verrait bientôt hors d'état d'expédier son ivoire sur la côte. Touché de ces raisons, il autorise le départ d'une douzaine de portefaix qui consentent à s'aller mettre sous les ordres de Grant.

Sur ces entrefaites (4 oct.) arrive un message de Suwarora, roi voisin de Lumérési, qui lui enjoint de nous laisser partir sans retard; à l'appui de cette sommation, il envoie ce qu'on pourrait appeler son sceptre : une longue baguette de bronze, autour de laquelle sont fixés des talismans, et qu'on appelle *kaquenzingiriri*, — *le maître de toutes choses*. C'était une invitation que le chef nous adressait; Suwarora ne réclame aucun hongo; son unique but est de nous voir, et il nous envoie ce kaquenzingiriri pour nous faire respecter partout où nous passerons. — Lumérési, bien évidemment confus de l'ascendant qu'exerce sur lui cette baguette de Suwarora, nous a quittés cette nuit sans prendre congé de nous.

Enfin, ayant à ma disposition ce qu'il me faut de pagazi pour emporter la moitié de nos marchandises, je pars en avant, tout malade que je suis, obligé de m'arrêter à chaque pas pour reprendre haleine, et complétement privé de l'usage de mon bras gauche. Grant me rejoint, le lendemain, 7 octobre, avec le reste des bagages.

Pongo, le chef du premier district que nous traversons, débute (12 oct.) par nous envoyer une vache dont il réclame, bien entendu, l'équivalent. Une entrevue que nous sollicitons est refusée, sous prétexte que notre hôte consulte sa « corne magique » afin de savoir quelles gens nous sommes. Suivent les fatigantes négociations du hongo, telles qu'il a fallu les raconter déjà bien des fois. Nos présents nous sont renvoyés avec un dédain affecté. Ce que nous y ajoutons, conformément aux prétentions qu'on a élevées, se trouve encore insuffisant; et aucun des déboires de cette misérable diplomatie africaine, diplomatie de mendiants et de larons, ne nous est épargné. Cette fois, cependant, quand on a battu le « tambour de satisfaction, » les gens de Suwarora viennent le plus galamment du monde se prosterner à mes pieds en me félicitant de cette heureuse issue. Pongo se montre enfin après une nuit d'hésitations, mais avec une nombreuse escorte et en tenant sa tête cachée dans un morceau d'étoffe, car il craint notre « mauvais œil, » à ce qu'il paraît. Du reste, il n'en rachète pas moins en partie ses fâcheux procédés, car ses exhortations déterminent un certain nombre de ses sujets à s'enrôler avec nous, et nous en avions grand besoin, vu que la moitié de nos pagazi venait de prendre la fuite. On abuse, il est vrai, de notre position pour nous faire payer horriblement cher. Nos portefaix sont engagés à raison de dix colliers de perles par tête et par journée de marche. C'est à peu près dix fois plus que n'accordent ordinairement les trafiquants arabes. La volaille abonde ici comme ailleurs, bien qu'on l'élève uniquement afin de la vendre aux caravanes, et que les indigènes n'en usent jamais eux-mêmes, — si ce n'est dans les sacrifices divinatoires, lorsqu'ils coupent l'animal en deux pour préjuger l'avenir d'après l'inspection de son sang et de ses os.

17 oct. *Chez N'yaruwamba.* — Répétition de ce qui s'est passé chez Pongo. Je me garde bien d'accepter la vache avant que le tribut soit réglé; mais cette précaution ne me sert pas à grand'chose. J'ai affaire à un coquin dont les promesses les plus formelles sont violées avec un sang-froid parfait. Quand il tient ce qu'il a demandé lui-même, il réclame impudemment de nouvelles concessions, un collier par-ci, un bracelet par-là; tant et si bien que mes hommes perdent patience et risqueraient volontiers le combat, indignés de voir qu'un « roi » peut ainsi fausser sa parole. Il n'en faut pas moins céder et, à neuf heures du soir seulement, le bruit du tambour nous annonce que nous sommes libres de suivre notre chemin.

18 oct. *Frontière de l'Oukhanga.* — Nous avons traversé l'Ouzinza jusqu'à son extrémité nord. Devant nous s'étend un désert qui le sépare des possessions de Suwarora. Installés dans une boma, nous y sommes bientôt assaillis par des villageois qui nous cherchent querelle et commencent à se gourmer avec mes hommes dans l'espoir de nous dépouiller; mais nos fusils nous donnent une supériorité marquée sur ces pauvres diables, qu'un petit nombre de coups tirés en l'air dispersent à travers champs; ils reviennent à la nuit, complétement pacifiés, et tout semble promettre un retour de calme, quand une nouvelle alerte nous est donnée. Il s'agit d'une marche des Vouatuta qui vont, à ce qu'on prétend, attaquer N'yaruwamba. Les pagazi enrôlés chez Pongo nous ont déjà faussé compagnie. Encore un jour de

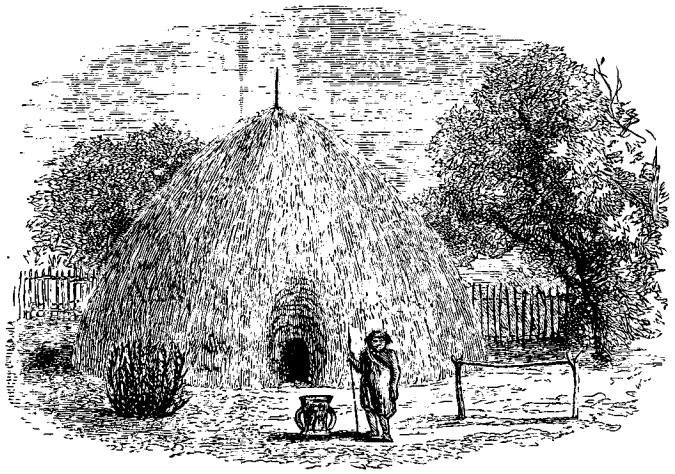
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perdu (19) avant de pouvoir traverser le désert et de nous rencontrer, à la frontière de l'Ousui, avec N'yamanira, le onctionnaire auquel Suwarora délègue ses pouvoirs dans cette partie du district.

VIII

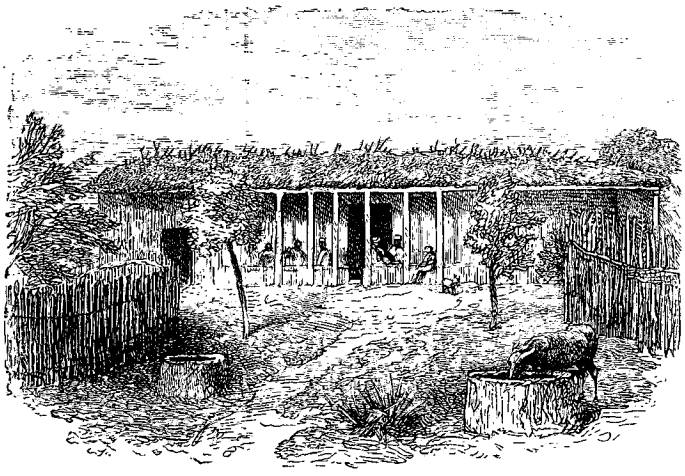
L'Ousui.

A peine sommes-nous sur ce nouveau terrain que les quatre messagers, porteurs du fameux kaquenzingiriri, renonçant tout à coup à leur courtoisie d'emprunt, exigent péremptoirement leur salaire avant de faire un pas de plus. Ma promesse de les récompenser richement lorsqu'ils nous auront conduits chez Suwarora, les laisse parfaitement insensibles. Ils veulent immédiatement ce qui leur est dû et fixent à quatre bracelets le prix de leurs peines et démarches. Raisonnements et menaces, rien ne triomphe de ces prétentions exorbitantes. « Ils peuvent, disent-ils, nous retenir ici tout un mois; ils peuvent nous ménager à chaque station de nouvelles avanies. » Dans le pays où nous sommes, toute trahison est redoutable. Il faut se résoudre à payer ce qu'ils demandent. Après eux, j'ai affaire à N'yamanira qui joint à ses fonctions politiques la profession de médecin et de sorcier. Sur la tête il porte, fixée au front, l'extrémité d'un coquillage, symbole de sa charge, tandis qu'une petite corne de brebis, posée coquettement sur sa tempe, indique sa mission surnaturelle. Il a pour église (uganga) un arbre aux branches duquel est attachée une corne de buffle remplie de poudre magique; un sabot de zèbre est suspendu par une ficelle au-dessus d'un vase d'eau enfoncé dans la terre. Je me permets quelques railleries au sujet de ce temple si élémentaire, et N'yamanira, piqué au jeu, me somme de de montrer mon pouvoir magique en faisant jaillir du sol une source permanente. Je m'engage à le faire aussitôt qu'il m'aura donné l'exemple, et cette réponse, qui lui coupe la parole, paraît égayer mes gens.



Palais du sultan Lumérézi.

Le 22 au soir, invités à marcher en avant, mes guides s'y refusent, malgré l'engagement formel qu'ils avaient pris à cet égard en touchant leur salaire. Il faut, à ce qu'ils assurent, que Suwarora soit préalablement averti de notre arrivée. Deux d'entre eux resteront avec nous, un troisième se rendra auprès du chef. Presque aussitôt après le départ de ce messager survient un officieux nommé Makinga. Il nous presse d'avancer au nom du docteur K'yengo, son frère adoptif. C'est grâce à ce dernier que Suwarora, d'abord très-inquiet à notre sujet, s'est déterminé à nous accueillir. Je reconnais ce Makinga pour un de mes anciens porteurs qui s'était proposé, à Sorombo, pour remplir avec Baraka la mission dont ce dernier n'avait définitivement pas voulu se charger auprès de Suwarora; sur notre refus, il est parti seul pour aller prévenir le docteur K'yengo, et c'est bien évidemment à l'intervention de ce dernier que sont dues les démarches faites auprès de moi par le chef de l'Ousui. Makinga, du reste, ne se bornait pas à ces communications et, quand je voulus partir dans la matinée du 23, il prétendit, lui aussi, me soumettre à la taxe. Mes protestations énergiques et mon recours au chef du district me débarrassèrent momentanément de lui.



Spécimen des tembé, ou maisons arabes, à Kaseh.

Le 24, après de longs circuits dans une vaste forêt nous débouchâmes dans une des portions cultivées de l'Ousui, composée de collines arrondies que recouvrent des broussailles, partout où la main de l'homme n'a pas transformé le terrain. Les petits villages à huttes gazonnées n'y sont point entourés d'une boma, mais simplement cachés dans de vastes plantations de bananiers. On y trouve beaucoup de bétail élevé par les Vouahuma qui se refusent à nous vendre leur lait, donnant pour raison que nous mangeons de la volaille et une sorte de fève appelée *maharagué*.

25 oct. *Chez Vikora.* — On se rappelle peut-être Sirboko, notre hôte de Mininga, et le meurtre commis par lui sur la personne d'un des chefs indigènes. Ce dernier était précisément le père de Vikora qui, en souvenir de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Campement dans la vallée d'Outhoungu : Les indigènes apportent des provisions. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cet acte, se montre habituellement très-rigoureux à l'égard des trafiquants. Il s'abstient cependant de nous molester en vertu des ordres exprès de Suwarora qui nous mande par le retour de notre messager de venir le trouver au plus vite.

26 oct. *Chez Kariwami.* — Ces bons procédés du chef de l'Ousui nous ayant mis en joie, nous avions gravi lestement la montagne de N'yakasnéyé, lorsqu'en arrivant au sommet, nous nous trouvâmes en face d'un gros détachement qui exigeait le prix du passage. Suwarora s'était ravisé, à ce qu'il paraît, sous l'influence dominante de deux de ses principaux officiers — Kariwami, chez lequel nous étions, et Virembo, qui habite à deux marches en arrière — tous deux en ce moment auprès de leur chef. N'ayant rien de mieux à faire, j'ordonnai de former le camp et je dépêchai Nasib à « Sa Hautesse » pour lui adresser de ma part les représentations les plus pressantes, — non celles d'un simple marchand, mais d'un prince son égal, venu pour remplir une mission amicale auprès de lui et de Rumanika. Tandis que le soir même, pour attendre avec plus de patience le retour de mon ambassadeur, je m'occupais de quelques observations astronomiques, d'audacieux voleurs se glissèrent parmi les broussailles qui entouraient le camp, et vinrent accoster deux de nos femmes, sous prétexte de leur demander ce que je faisais. Sans méfiance, elles répondaient à leurs questions, lorsque ces misérables se jetèrent sur elles et disparurent après les avoir dépouillées de tous leurs vêtements. Elles furent obligées, pour rentrer au camp, de passer sous mes yeux dans un état de nudité complète. J'avais souffert patiemment jusque-là quelques larcins de peu d'importance qui se renouvelaient à peu près toutes les nuits, mais, cette fois, je trouvai la hardiesse un peu forte, et j'ordonnai de tirer sur tous les déprédateurs qui se montreraient aux environs. Cette consigne, ponctuellement exécutée, eut de prompts résultats. Dans la nuit du 26 au 27, un de nos larrons reçut une blessure qui nous permit, le lendemain matin, de suivre jusqu'à une certaine distance ses traces ensanglantées, et dont il mourut, à ce qu'on nous dit, quelques heures plus tard. Je m'attendais à des difficultés, mais les « anciens » du pays vinrent au contraire me rendre hommage. Cet acte de vigueur les avait d'autant plus frappés que le voleur en question était un sorcier jusqu'alors réputé invulnérable. Ceci du reste n'empêcha pas de nouvelles tentatives. L'endroit où nous étions fourmillait de gens disposés à s'approprier le bien d'autrui. Quelques-uns de mes hommes, attirés dans des huttes écartées sous prétexte d'invitation à dîner, en sortirent dépouillés de tous leurs vêtements Plusieurs nuits de suite, notre camp fut assailli à coups de pierre. Il fallut de nouveau recourir aux grands moyens. Un de ces bandits fut tué, deux autres furent blessés grièvement.

Pendant ce temps, Suwarora se déclarait hors d'état d'intervenir dans le règlement des taxes réclamées par ses vassaux. Pour lui-même il ne demandait rien, et comptait sur notre visite aussitôt que nous nous serions affranchis, en sacrifiant quelques bagatelles, de ces exigences subalternes. Vains compliments qui ne me dissimulaient pas la vérité. Je savais à merveille que les agents inférieurs de Suwarora prélevaient à peine un pour cent sur le produit de leurs rapines; tout le reste allait dans la caisse royale. Il ne restait qu'à se tirer le plus tôt possible de ces mains rapaces. Je me mis donc en mesure de faire partir un messager pour le palais de Rumanika, dans l'espoir que ce chef voudrait bien m'envoyer sa « masse » pour nous tirer de l'Ousui, comme celle de Suwarora nous avait tirés du Bogué. Puis, je me débattis comme je pus avec Kariwami, chargé de régler le hongo pour son compte et pour celui de son collègue. La discussion dura toute la journée du 28 et celle du 29. Elle n'était pas terminée, tant s'en faut, lorsque Bombay revint dans un état de jubilation tout à fait extraordinaire du camp de Masudi, négociant arabe dont j'ai déjà parlé plusieurs fois : — « Par un hasard des plus singuliers, disait-il, j'ai pu voir dès les premières vingt-quatre heures le grand Mkama (chef) lui-même, auprès duquel Masudi demande vainement à être admis et qui, depuis quinze jours, malgré des instances quotidiennes, lui fait attendre le règlement de son tribut.

— A la bonne heure, lui dis-je; mais aurons-nous une audience?

— Ceci, je l'ignore, me répondit-il. Suwarora était si complétement ivre qu'il n'a pu comprendre un seul mot à ce que je lui disais de votre part.

— Pourquoi donc se tant féliciter?

— Je l'ai vu, vous dis-je, et cela dès le premier jour, tandis que Masudi, après tant et tant de délais, n'a pas encore obtenu la même faveur. »

Nasib semblait tout aussi émerveillé que Bombay : — « Vous ne connaissez pas, me dit-il, l'étiquette dont s'entourent ces rois Vouahuma; ils ne ressemblent en rien à ceux que vous avez pu voir dans l'Ounyamuézi ou partout ailleurs; ils ont des officiers et des soldats comme Saïd Majid, le sultan de Zanzibar.

— Hé bien, repris-je, m'adressant à Bombay, comment avez-vous trouvé Suwarora?

— C'est un fort bel homme, répondit-il; tout à fait la taille et la figure de Grant : si Grant était noir, vous ne les distingueriez pas l'un de l'autre.

— Est-ce que les officiers se trouvaient dans le même état que lui?

— Certainement; ils s'étaient grisés tous ensemble. Le pombé circule par là du matin au soir.

— Et on ne vous a pas fait boire?

— Certainement si, répliqua Bombay, dont le sourire narquois mit au jour sa double rangée de dents taillées en pointe. Ils ont *essayé*.... Après quoi, on m'a montré l'emplacement assigné à votre camp.... Ce n'est pas dans le palais, mais au dehors, dans un endroit où il n'y a pas un arbre.... La résidence n'a rien de flatteur. »

Il fallait pourtant en finir avec le damné hongo. Bombay fut chargé de faire accepter aux deux chefs, à la place des étoffes qu'ils demandaient et que je n'avais pas, un équivalent en fil d'archal. Lorsque tout fut conclu, et au moment où j'allais me mettre en marche, Vi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kora, dont je ne m'occupais plus, se présenta tout à coup armé de prétentions égales à celles de ses collégues. La journée du 30 fut encore perdue à me débattre pour lui faire accepter moins qu'ils n'avaient reçu. L'affaire ne fut terminée que le lendemain matin 31, où, après être descendus dans une vallée fangeuse et lorsque nous eûmes gravi une seconde montagne, nous vîmes enfin devant nous le palais de Suwarora. Sise au fond de la vallée d'Outhoungu, cette habitation, dont les clôtures embrassent une vaste étendue de terrain, ne laisse pas de produire un effet assez imposant. Une triple haie d'arbustes épineux lui sert de rempart. La hutte du chef (auquel je ne donne pas le nom de roi, parce que la souveraineté du pays me semble ici partagée) est trois fois aussi grande qu'aucune des autres; elle est au fond de l'enceinte, dans un endroit bien à part, tandis que les habitations réservées à ses officiers et aux gens de sa maison se groupent de distance en distance, séparées les unes des autres de manière à permettre l'installation du bétail qu'on fait rentrer chaque nuit.

Dans la soirée, un habitant de l'Ouganda, nommé N'yamgundu, vient nous faire une visite de politesse. Il a pour vêtement un large surtout fait d'une quantité de petites peaux d'antilopes, prises sur des sujets très-jeunes, souples comme du chevreau, et cousues ensemble avec autant de soin que si elles eussent passé par les mains de nos gantiers. A notre grande surprise, les manières du personnage sont en parfait rapport avec les soins qu'il semble prendre de son extérieur, et nous sommes tous enchantés de lui, bien qu'il ne puisse être compris que de Nasib, lequel déclare l'avoir connu précédemment. C'est le frère de la reine douairière de l'Ouganda, député par Mtésa, qui règne actuellement sur cette contrée, pour venir demander en mariage la fille de Suwarora, renommée pour sa beauté merveilleuse. N'yamgundu et les officiers qui complètent le personnel de l'ambassade, retenus ici depuis plus d'un an, ont vu mourir la jeune fille dont ils venaient solliciter la main; et Suwarora, dans la crainte où il est que le grand roi ne tire vengeance de ces retards, cherche à conjurer sa colère en lui envoyant, aux lieu et place de la fille qu'il a perdue, un tribut suffisant en fils de laiton. Ceci m'explique l'acharnement avec lequel je me suis vu exploiter.

Le lendemain 2 novembre, autre visite. Sirhid se présente comme le plus grand personnage de l'État. C'est un jeune homme de bonne mine, chez qui se retrouvent les indices caractéristiques d'une origine vouahuma. Son turban, les étoffes voyantes de son costume lui constituent une toilette à grand effet; il s'exprime avec une douceur inusitée et s'installe sur nos tabourets comme si l'usage de pareils siéges lui avait été familier dès son enfance. Je lui explique — avec toute la dignité d'un grand personnage, poursuivi par une fortune contraire, — à quelles épreuves je viens d'être soumis. Il promet de tout redire à son maître et de faire en sorte que nous soyons traités avec moins de rigueur. Je voulus alors le charger pour Suwarora de quelques présents exceptionnels, dont je pris soin de mettre en relief l'importance et la rareté, un pistolet à cinq coups, une grande boîte de fer-blanc, etc.; mais lorsqu'il les eût examinés :

« Non, me dit-il, n'exhibez pas tout d'abord ces objets qui pourraient effaroucher le m'kama; il croirait y voir des engins de maléfice et me ferait couper la tête pour avoir osé les lui présenter : — on ne sait ensuite ce qui pourrait arriver.

— Ne puis-je donc être admis à lui offrir mes hommages?

— Non, répondit Sirhid, il faut que je le voie au préalable; ce n'est pas un simple individu comme moi, et avant de recevoir quelqu'un il doit prendre toutes ses sûretés.

— Pourquoi donc ces invitations qui m'ont attiré chez lui?

— La nouvelle lui était arrivée que plusieurs chefs, entre autres Lumérési, mettaient des obstacles à votre voyage, et, curieux de savoir à quoi s'en tenir sur votre compte, il m'avait enjoint de vous dépêcher quelques hommes. C'est ce que j'ai fait, vous le savez, à deux reprises différentes. Il désire certainement vous voir, mais il n'aime pas que les choses se fassent avec précipitation. Sur les hommes qui n'ont pas, autant que vous et moi, l'expérience du monde, la superstition conserve beaucoup d'empire. »

Sirhid ajouta qu'il demanderait pour nous une audience dans le plus bref délai possible; puis, prenant congé, il nous témoigna le désir d'emporter avec lui le fauteuil en fer sur lequel il s'était assis. Néanmoins, il se retira sans rien objecter quand nous lui eûmes dit que, n'étant pas habitués à nous asseoir par terre, nous ne pouvions nous priver de ce meuble.

Virembo vint nous trouver, le 3, avec de nouvelles réclamations, contre lesquelles Sirhid, survenu fort à propos, nous fournit lui-même d'excellents arguments; mais, à peine Virembo parti, l'habile diplomate nous fit entendre que lorsqu'il s'entremettait pour le compte des négociants arabes, ils ne manquaient jamais de le récompenser par quelques présents. La moindre bagatelle suffirait; mais, en fait de bagatelles, c'était aux étoffes qu'il donnait la préférence.

Dix jours se passent ainsi sans que nous puissions rien conclure. Dans l'intervalle, un grand désordre se met dans le camp, où l'ivrognerie engendrait mainte et mainte rixe. Nous sommes de plus harcelés par les Vouanousui, qui envahissent notre hutte pour nous regarder manger, et mendient nos restes avec une merveilleuse effronterie. Ils ne connaissent pas ce fameux *bakhshish*, si usité en Orient, mais ils tendent leurs mains, se frottent le ventre, et répètent jusqu'à satiété le mot *kaniviani* (mon ami). Impossible cependant de garder rancune à ces enfants naïfs : nous leur jetions quelquefois de l'eau pour les éloigner, mais ils revenaient aussitôt, tournant la chose en plaisanterie.

L'animosité qui existait sourdement entre Bombay et Baraka devait tôt ou tard amener une explosion. Bien que je l'eusse défendu, presque tous mes gens ont

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pris femme chemin faisant. Bombay lui seul était resté célibataire. Devenu amoureux d'une jeune fille qu'il a vue au passage, il a eu le malheur de mettre Baraka dans la confidence, et celui-ci, bien assuré que son collègue n'arriverait pas gratuitement à la réalisation de ses vœux, s'était mis à espionner de près toutes ses démarches. Bombay, en effet, pour satisfaire aux exigences de son futur beau-père, paraît avoir détourné, avec l'assistance de quelques-uns de mes gens, cinq paquets de fil d'archal, une couverture rouge, et cinq cents cordons de verroteries. Aujourd'hui, tous deux se sont grisés, et dans leurs violentes altercations la vérité s'est fait jour. Je la démêlai à grand'peine à travers leurs explications contradictoires, mais Bombay a fini par convenir de ses torts, les rejetant sur la violence de sa passion, l'avidité du père de sa bien-aimée, l'exemple de ses camarades, etc. Au fond du cœur, tout en le blâmant, je ne pouvais m'empêcher d'apprécier la sincérité

Indigène de l'Ounyamuézi. — Dessin de Émile Bayard.

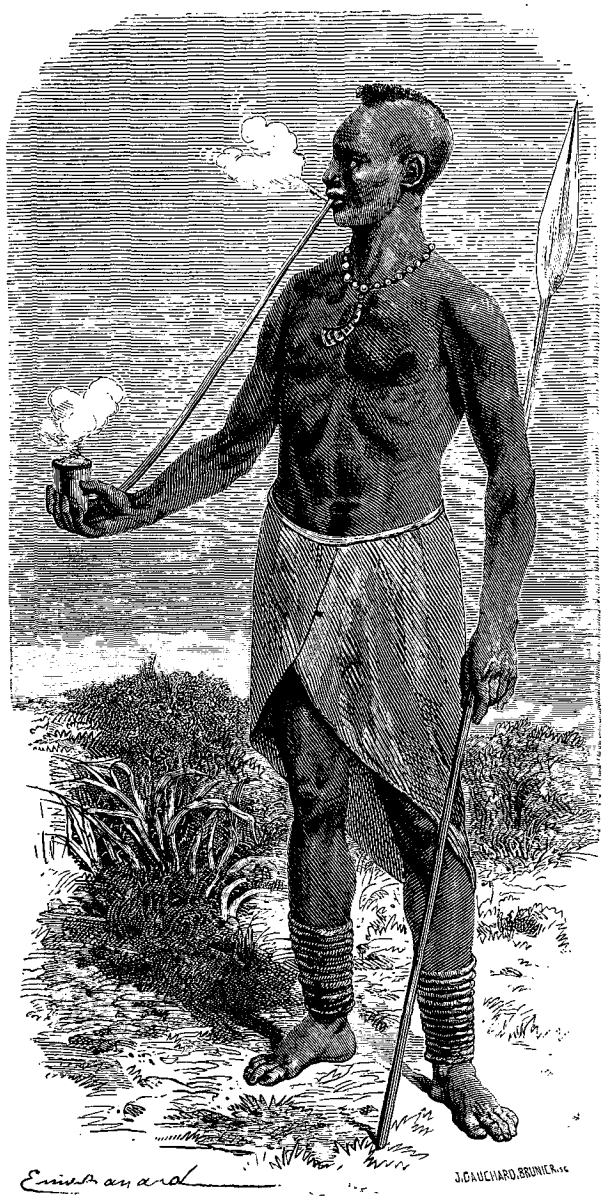
de ses aveux; mais j'ai dû — la bonne politique le voulait ainsi — féliciter tout haut Baraka de la subtilité avec laquelle il avait surpris les larcins de son camarade, larcins d'autant plus coupables qu'ils tournent au détriment de la communauté, puisqu'en fin de compte, les dépenses de voyage une fois payées, l'excédant des marchandises doit être fidèlement distribué entre tous mes compagnons. Au fond, Baraka n'est pas plus irréprochable que Bombay, et ce dernier n'a pas manqué de m'en fournir d'irrécusables preuves. J'ai tâché de les réconcilier l'un avec l'autre, bien décidé dorénavant à veiller moi-même sur mes verroteries.

12 et 13 nov. — Bombay, complétement revenu à lui, s'est jeté à mes pieds, puis à ceux de Grant, protestant que j'étais son ma pap (son père et sa mère), qu'il me doit toute sa prospérité, que s'il a péché, c'est faute de meilleurs enseignements, mais que si je lui pardonnais, etc., etc. Puis, réconforté par quelques bonnes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paroles, il s'est décidé à prendre pour femme la sœur de Sangizo, qu'on lui donne à crédit et qu'il payera peu à peu sur ses salaires, promettant d'ailleurs de la restituer à son frère aussitôt que le voyage sera terminé.

Dans la soirée, les stipulations relatives au hongo royal ont été convenues avec Virembo et Karambulé. J'ai réduit leurs exigences à cinquante paquets de fil de fer, vingt pièces d'étoffes choisies, cent cordons de mzizima, et quatre mille de *kutuamnasi*[1], mes verroteries blanches étant tout à fait épuisées. Suwarora, qui persiste à ne pas nous recevoir, nous promet en revanche un meilleur accueil à notre retour de l'Onganda ; il ne se doute évidemment pas que j'ai formé le projet bien arrêté de ne point retraverser un pays où j'ai subi tant d'exactions humiliantes et des traitements si peu en rapport avec les invitations pressantes qui m'y avaient attiré. Je n'ai pas manqué de laisser voir mon mécontentement aux deux négociateurs, mais ils se sont empressés de changer de sujet, en réclamant les cadeaux que l'usage attribue aux vouahinda ou vouanawanis (les enfants du roi). Je m'en suis tiré avec trente-quatre paquets de fil de fer et six pièces d'étoffe premier choix.



Natif du Karagué. — Dessin de Émile Bayard.

15 nov. *Kitaré.* — Une escorte d'officiers nous est assignée, qui veillera sur nous jusqu'à la frontière. C'est un grand honneur sans doute, mais nous le devons principalement à la terreur superstitieuse que nous vaut notre réputation de sorcellerie. Peu nous importe, au surplus : l'essentiel est de trouver devant nous une hospitalité moins rapace.

En gravissant les hauteurs qui dominent la vallée d'Outhongu, nous rencontrons sur notre route des *cairns* ou *tumuli*, auxquels il est d'usage que chaque voyageur ajoute une pierre ; je n'ai pu me procurer aucuns renseignements positifs sur l'origine de ces monuments, qui rappellent les galgals, les menhirs, les dolmens de l'époque druidique ; je suis cependant frappé de ce fait, qu'ils se montrent à moi dès que j'aborde une contrée appartenant exclusivement aux Vouahuma, et que je les ai vus précédemment dans le pays des Somals, qui, très-certainement, à une époque antérieure, fut gouverné par un rameau détaché de la race abyssinienne. L'officier du district où nous campons, bien qu'il réside à dix *milles* de nous, envoie réclamer la taxe à laquelle il prétend avoir droit. Je m'exécute après quelque résistance, mes guides s'étant engagés à me garantir contre toute réclamation ultérieure.

16 nov. *Vihembé.* — Pressant le pas et avec la gaieté de l'oiseau qui s'envole, nous sommes arrivés, au sortir d'une belle forêt, à l'entrée d'une vallée profonde qui porte le nom de Lohugati. Sans nous être donné le mot et par un mouvement instinctif, la caravane entière s'arrête devant l'imposant tableau qui s'offre tout à coup à ses yeux. Au fond de cette vallée, couverte d'épais ombrages, un courant d'eau limpide s'élance dans la direction du N'yanza. Une végétation luxuriante et variée, des arbres magnifiques, parmi lesquels se distingue le gracieux palmier qui porte le nom de *pandana*, des jardins de bananiers, des plants énormes d'indigo sauvage et de chardons, font de cette vallée une espèce de paradis touffu, par de là lequel on entrevoit une rangée de cônes rougeâtres aux sommets dénudés, sillonnés du haut en bas de longues traînées blanches, et qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à deux volcans récemment ouverts ; — plus loin encore, et dominant le

1. Cette espèce de verroterie qu'on appelle aussi *nili* (nili veut dire verre, *kutuamnazi* veut dire feuilles de cocotier), est une petite perle de verre transparente. Le prix varie de six à onze dollars les trente-cinq livres ou la *frasilah*, pour parler la langue du pays. Le nili est très en faveur dans l'Oujiji, et reçu avec plaisir sur toute la ligne du centre, pourvu qu'on ait soin de ne pas le prodiguer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tout, sont les collines du Karagué et du Kishakka, tapissées d'herbages opulents.

Au moment où nous reprenons notre marche, le sentier que nous suivons est traversé tout à coup par un oiseau appelé *khongota;* ce que le vieux Nasib proclame, dans son enthousiasme naïf, un présage certain d'heureux voyage. Après avoir passé la rivière, nous recevons, assis sur ses bords, la visite des habitants du vallon. Jamais je n'ai vu nudité si complète que la leur. Les jeunes filles elles-mêmes, parvenues à l'âge de puberté, s'exposaient hardiment à nos regards sans la moindre arrière-pensée de mal. De là, nous arrivâmes à l'établissement de Vihembé, le dernier qu'on rencontre avant de franchir les limites de l'Ousui.

IX

Le Karagué.

17 nov. *Vigura.* — Heureuse journée, qui nous délivre de bien des soucis. Nous venons d'être rejoints par l'officier auquel Rumanika confie le soin de nous aider à sortir de l'Ousui. Nasib, qui retrouve un ami dans ce personnage nommé Kachuchu, rayonne littéralement de joie et voit dans cette circonstance la justification des heureux pronostics qu'il nous signalait hier. Partout où nous ferons halte, les officiers de chaque village sont tenus de nous fournir des aliments aux dépens du roi, qui ne prélève aucune taxe sur les étrangers.

Cette partie du voyage me rappelait bien des jours heureux que j'avais passés jadis parmi les Tartares, dans la vallée du Thibet où coule le fleuve Indus. Ce pays-ci, cependant, est plus pittoresque : sur des pentes plus hautes croît une herbe plus épaisse; elles se couronnent de fourrés d'acacias où se réfugient les rhinocéros blancs et noirs; dans les parties basses du vallon errent au hasard, — comme le kiyang et le yak apprivoisé du Thibet, — des troupeaux de *harte-beests* et de magnifique bétail. Puis enfin, pour ajouter à cette joie des yeux, nous sommes reçus avec une hospitalité prodigue, conformément aux ordres du roi. Le chef du village nous amène des moutons dès qu'il nous sait arrivés. Les patates douces, la volaille affluent vers le camp, et nous en sommes quittes pour quelques mètres de lainage rouge qu'on reçoit avec gratitude, sans nous rien demander de plus.

19 nov. *Second Ourigi.* — Plus nous avançons, plus se manifestent le bon ordre de ce pays, la courtoisie des chefs à qui nous avons affaire; une liberté complète nous est assurée, et j'en profite pour chasser à droite et à gauche sur les hauteurs les plus voisines. J'ai tué un florikan, précieuse ressource pour notre pot au feu, plus un rhinocéros blanc, le premier que j'aie vu et dont j'aurais épargné la vie, si j'avais su que personne n'en voudrait manger. Les enfants nous apportent par centaines des moineaux à vendre, ce qui me rappelle certaines histoires qu'on m'avait faites jadis sur le Karagué, où ces oiseaux pullulent en si grand nombre que, pour sauver les récoltes et ne pas mourir de faim, les habitants en sont réduits à semer une espèce particulière de blé, que son amertume soustrait à la voracité de ces innombrables déprédateurs. Ceci m'est entièrement confirmé. Le soir, occupé d'observations astronomiques, je vois passer près de moi, non sans quelque surprise, un long et bruyant cortége en tête duquel est portée, sur les épaules de trois ou quatre hommes, une jeune fille roulée dans une enveloppe de cuir noir. Des informations que j'ai prises, il résulte que c'est une mariée du matin qu'on va déposer ainsi, en paquet, sur le lit de son époux — on ne se donne toutefois cette peine que pour celles qui sont réputées irréprochables. D'après certains récits qui parviennent à mes oreilles, Masudi, le négociant arabe dont j'ai parlé, a fait tout au monde pour détourner Rumanika de nous recevoir, et peu s'en est fallu qu'il n'ait réussi, en nous représentant comme des sorciers très-dangereux. Heureusement que nous arrivions avec la recommandation de Musa, et que Rumanika se considère comme lui devant la couronne. Ce motif a fait prévaloir les remontrances de nos partisans.

20 nov. *Khonzé.* — Le chef de ce village, un vieillard nommé Muzégi, m'affirme de l'air du plus grand sérieux qu'il a vu le temps où on allait en bateau d'ici à Vigura; le poisson, les crocodiles de la Kitangulé remontaient jusqu'au lac sur les bords duquel nous sommes; mais le vieux roi ne fut pas plutôt mort que les eaux baissèrent, Sa Majesté voulant, ceci est clair, laisser des regrets éternels à sa postérité la plus reculée. Après de mutuels présents, cet « ancien » me donne sur les pays environnants une foule de détails précieux; un bâton couché par terre, dans la direction du sud au nord, représente la route que nous allons suivre; des baguettes de diverses longueurs, horizontalement placées, indiquent les distances relatives de chaque localité. Cette géographie primitive, revue et corrigée avec soin, me fournit d'utiles renseignements pour les pays situés à l'est et à l'ouest de notre route.

21 nov. *Camp de Kiwéra.* — Nous quittons les bords de l'Ourigi actuel pour marcher quelque temps encore dans ce qu'on nous dit être son ancien lit. L'abondance et la variété du gibier rendent le voyage tout à fait amusant. Les rhinocéros sont en tel nombre, et si effrontés, qu'en mainte occasion ils nous barrent littéralement le passage. Il est très-divertissant en pareille occasion, de voir nos intrépides Vouanguana s'avancer par détachements de trois ou quatre vers ces irrévérents animaux; puis, quand ils ont lâché leur volée, s'enfuir d'un côté tandis que le gibier se sauve de l'autre. Nous sommes rejoints, après le coucher du soleil, par le docteur K'yengo, porteur du tribut extraordinaire (fils d'archal et fils de laiton) que Suwarora expédie au grand roi Mtésa, comme équivalent de la défunte princesse que ce dernier voulait épouser. Il est entendu que nous voyagerons de conserve jusqu'à Uthenga.

22 et 23 nov. — Après avoir traversé l'opulente vallée d'Uthenga qu'entourent, à une hauteur de plus de mille pieds, des montagnes escarpées, partout revêtues d'une végétation qui fait songer à celles d'Écosse, nous sommes montés au sommet du N'yamwara, où nous avons apprécié

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pleinement, à quelques cinq mille pieds du niveau de la mer, les bénéfices d'une pareille altitude. Descendus dans la vallée de Rozaka, Kachuchu nous déclare qu'il va prendre les devants, son maître désirant savoir d'avance où nous préférons nous établir. Le choix nous est donné entre son palais, un point quelconque à l'extérieur de l'enclos, et le village de Kufro, où les Arabes ont un dépôt commercial sur la route directe de l'Ouganda. Tant de politesse a bien le droit de nous surprendre et nous tâchons d'y répondre convenablement. Notre ami Kachuchu, gratifié par nous d'un rouleau de fil de cuivre, dira de notre part à son maître que notre unique objet est de le voir, lui et les autres grands monarques de la contrée. Nous accepterons tous les honneurs qu'il voudra bien nous conférer, mais nous ne faisons pas le commerce et nous n'avons, par conséquent, aucun rapport avec les Arabes.

24 nov. *Katawanga.* — Nous arrivâmes le lendemain à la rencontre de deux routes, et, tandis qu'Irungu, suivi de ses tambours, de ses fifres, de ses amazones, prenait, avec les porteurs du hongo de Suwarora, celle qui conduit à Kufro, nous continuâmes à marcher dans la direction du palais. J'étudiais, chemin faisant, la formation géologique de ces hauteurs composées principalement d'une argile sablonneuse tantôt bleue, tantôt de couleurs alternantes, et au flanc desquelles on voit se dresser çà et là, comme de longues murailles blanches, des *dykes* de quartz sans mélange. Tout semble indiquer que ces terrains, ainsi amalgamés quand le sol était bas, se sont élevés graduellement de manière à faire de ces montagnes l'axe central du continent; ce qui leur assigne, selon toutes les probabilités, l'origine la plus ancienne.

A quelques *milles* du palais, nous reçûmes ordre de faire halte pour attendre le retour de Kachuchu. Mais à peine nous étions-nous arrêtés dans un bosquet de bananiers où la fabrication du pombé se faisait sur une large échelle, notre ex-guide accourut pour nous témoigner tout l'empressement que le roi mettrait à nous accueillir; nos gens cependant éprouvaient une invincible répugnance à se remettre en route, retenus qu'ils étaient par le charme tout puissant de la bière nouvellement brassée. Bombay et Nasib partirent donc seuls pour aller offrir nos excuses, et nous les vîmes revenir dans la soirée avec un grand pot de pombé, plus un paquet de tabac première qualité, que Rumanika nous recommandait de réserver pour notre usage particulier. Le fait est que l'un et l'autre, d'un mérite supérieur, ne faisaient aucun tort à leur royale origine.

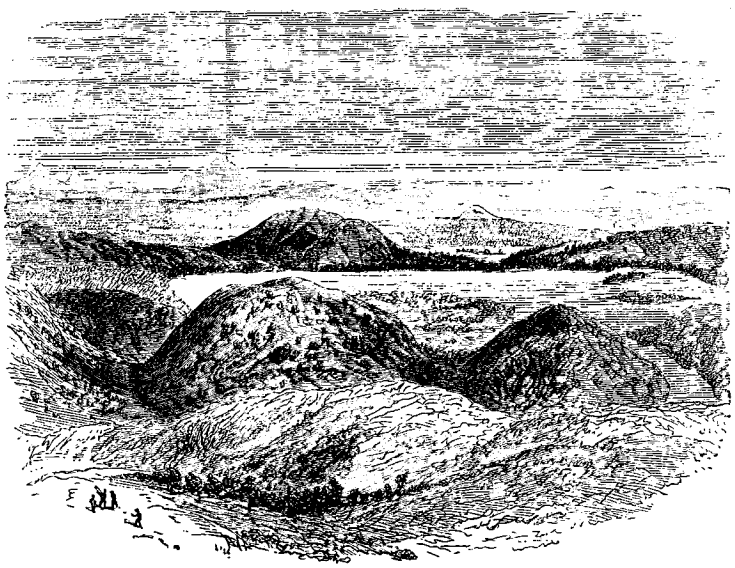
25 nov. *Weranhanjé.* — C'est le nom d'une montagne dont la cime herbue est à cinq mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. En descendant un peu le long de ses rampes, nous aperçûmes tout à coup, ce qui nous parut d'abord un gros bouquet d'arbres (lat. sud 1° 42′ 42″, long. est 31° 1′ 49″); à quinze cents pieds au-dessous, une belle nappe d'eau reposait dans un pli de la montagne; le bouquet d'arbres, au fait et au prendre, était l'enclos ou, si l'on veut, le parc du palais. Quant au lac, faute d'un nom indigène, je le baptisai « le petit Windermere, » à cause de la ressemblance que Grant lui trouvait avec celui de nos lacs du Cumberland qu'on appelle ainsi. C'est un de ces nombreux réservoirs où viennent se concentrer les eaux des montagnes environnantes pour s'écouler ensuite dans le Victoria-N'yanza par le lit de la Kitangulé.

Pour rendre au monarque de ce charmant pays les honneurs qui lui étaient dus, j'ordonnai à mes hommes de déposer leurs fardeaux et de tirer une salve de mousqueterie. Comme nous défilions ensuite devant les portes du palais, nous fûmes invités à y pénétrer sans retard, le roi n'ayant rien de plus pressé que de nous faire accueil. Grant et moi, laissant notre bagage au dehors, mais escortés par Bombay et par quelques-uns de mes Vouanguana les plus âgés, nous nous dirigeâmes, à travers de vastes enclos parsemés de huttes, du côté d'une *baraza* au toit incliné, construite par les Arabes pour que le roi puisse y traiter à son aise les affaires publiques. C'est là que nous attendaient, assis sur le sol et les jambes croisées, le roi Rumanika ainsi que son frère Nnanaji, tous deux de grande taille et de noble aspect. Le monarque portait simplement la *choga* noire des Arabes, et pour tout ornement, des bas de cérémonie en perles de différentes couleurs, plus des bracelets ou manchettes de cuivre artistement travaillés. Nnanaji, médecin de très-haute volée, était couvert de talismans fixés à la grande pièce d'étoffe à damier dans laquelle il se drapait. A côté d'eux étaient couchées des pipes massives en terre noire. Un peu en arrière, accroupis et immobiles, tous les fils du roi, — six à sept gamins en jupons de cuir, ayant de plus, noués sous le menton, de petits charmes destinés à leur procurer de bons rêves. La première bienvenue de Sa Majesté, qui nous fut adressée en kisuahili très-correct, était empreinte d'une chaleureuse bienveillance. Il ne nous fallut qu'un instant pour comprendre que les gens avec lesquels nous nous trouvions maintenant, ne ressemblaient en rien aux grossiers indigènes des districts voisins. Ils avaient ces beaux visages ovales, ces grands yeux, ces nez à haute courbe qui caractérisent l'élite des races abyssiniennes. Après une poignée de mains tout à fait anglaise, qui est aussi dans les usages de ce pays, Rŭmanika, souriant toujours, nous pria de nous asseoir à terre en face de lui. Il voulait savoir quel effet avait produit sur nous la vue du Karagué, de ses montagnes qui, selon lui, devaient être les plus belles du monde, et du lac qui, sans nul doute, excitait notre admiration. Il nous demanda aussi en riant — car il savait toute l'histoire — ce que nous pensions de Suwarora et de notre réception dans l'Ousui. Je profitai de l'occasion pour lui remontrer qu'il devrait, dans l'intérêt même de son royaume, mettre un frein à la rapacité de Suwarora, dont les taxes abusives empêchaient les Arabes d'arriver jusqu'au Karagué. Ceci le privait de mille objets précieux qu'ils lui apporteraient de toutes les parties du monde, si cet obstacle était écarté. Le roi s'informa des moyens que nous avions pour trouver notre chemin sur les divers points du globe, ce qui le conduisit à de longs détails sur l'étendue propor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tionnelle de la terre et des eaux, la capacité (la force), des navires qui portaient jusqu'aux éléphants et aux rhinocéros destinés à nos ménageries. Nous l'étonnâmes aussi beaucoup en lui apprenant que notre pays était au nord du sien, bien que nous vinssions du midi, d'après les assurances de son ami Musa, lui demander passage pour nous rendre dans l'Ouganda. Le temps s'écoulait avec une rapidité merveilleuse durant ce premier entretien, mais comme le jour baissait, il fallut songer à notre installation, et, profitant de l'option qui nous était laissée, nous allâmes nous établir, à l'extérieur du palais, dans un endroit ayant vue sur le lac, dont l'aspect nous avait charmé.

Un des jeunes princes à qui on avait recommandé de veiller sur nous, ne m'eut pas plutôt vu installé dans mon fauteuil de fer, qu'il courut rendre compte à son père de cette nouveauté merveilleuse. Ceci me valut une invitation à me rendre sans retard au palais pour montrer « l'homme blanc » sur son trône, et dans tout l'appareil de la dignité royale que me conférait un siége si honorable. J'obéis quelque peu à regret, dédommagé cependant par la joyeuse admiration de mon hôte, par son intelligente curiosité, par la confiance enfin qui s'établissait entre nous : « Oh ! ces Vouazungu, ces Vouazungu, s'écriait-il avec un hochement de tête significatif, que ne savent-ils pas, — et de quoi ne sont-ils pas capables ? »



Système des eaux dans les montagnes à l'ouest du Nyanza.

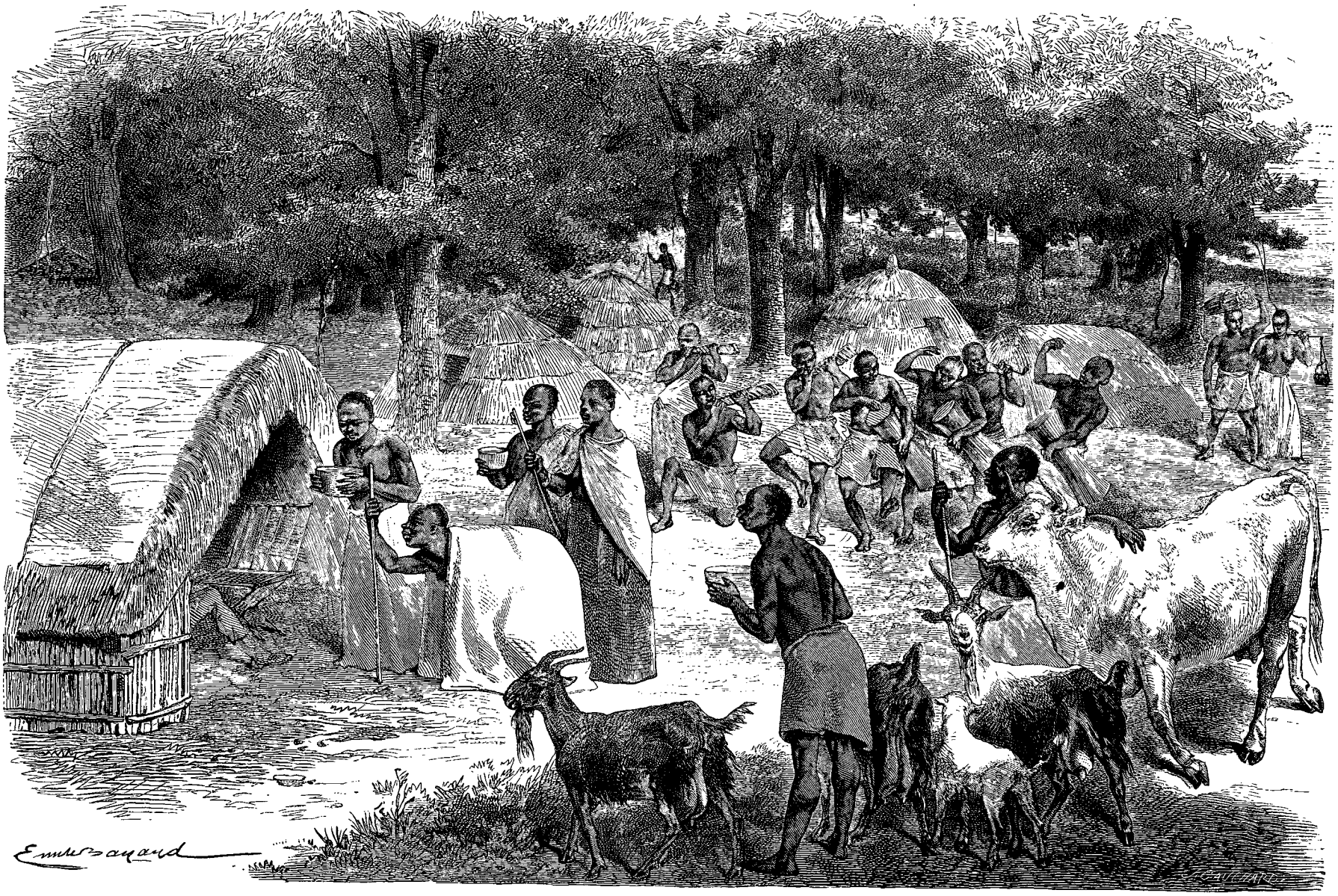
Je profitai de l'occasion pour glisser un mot contre les préjugés superstitieux par suite desquels les Vouahuma nous refusaient du lait [1]. Le roi me répondit que ces idées avaient exclusivement cours parmi les classes pauvres, et qu'il mettrait bien volontiers à notre service le produit quotidien d'une de ses vaches. En rentrant au camp où ce prince, si rempli d'égards, venait d'envoyer un supplément de son excellente bière, je trouvai les Vouanguana dans un état de liesse complète. Les chèvres, la volaille arrivaient à chaque instant par suite des ordres expédiés de tous côtés pour que les hôtes du roi ne manquassent de rien, et nos approvisionnements se renouvelèrent ainsi pendant un mois de suite, mais sans diminuer beaucoup ma dépense quotidienne (en rassades, bien entendu) car on négligeait assez volontiers de nous pourvoir de grain et de bananes. Les vents froids d'ailleurs faisaient grelotter nos gens de la côte, et dans leur ignorance naïve, ils se croyaient tout près de l'Angleterre, le seul pays hyperboréen dont ils eussent jamais entendu parler.

26 nov. — Ayant ouï dire qu'il serait inconvenant de hâter l'acquittement du tribut de passage, et voulant néanmoins ne pas me montrer insensible aux traitements généreux dont je suis l'objet, il m'a paru à propos d'offrir à Rumanika mon pistolet-revolver, le premier qu'il eût jamais vu, et qui avait produit sur lui une impression surprenante. Je suis allé le trouver pour cela dans la hutte qui constitue sa résidence particulière. La propreté, l'élégance relative et le bon entretien de cette demeure n'ont pas laissé de m'étonner. La toiture est soutenue par des poteaux parfaitement réguliers auxquels sont attachés des trophées de lances et de javelines, les unes avec des manches de fer et des pointes de bronze, les autres avec des pointes de fer et des manches de bois, toutes artistement travaillées. Un grand écran mobile, en tresse de paille élégamment ouvragée, formait cloison et divisait la chambre en deux portions inégales ; on voyait, sur la paroi opposée, à titre de simple ornement, de petites ancres d'airain et des modèles de vaches, exécutés en fer, dans des proportions fort réduites, par les Arabes de Kufro. Ma visite nous a été rendue dès l'après-midi par Rumanika et Nnanaji, dans un but tout politique. Le premier venait nous demander, usant de cette magie qui nous fait retrouver notre chemin à travers le monde, de tuer par quelque sortilége son frère Rogéro qui réside, m'a-t-il dit, sur une montagne dominant le cours de la Kitangulé. Les deux princes se prélassant sur nos siéges avec une indicible satisfaction, je n'ai pas cru indiscret de leur demander quelques renseignements plus précis et plus détaillés sur l'objet de cette étrange requête. Voici le résumé de ce qu'ils m'apprirent.

Dagara, leur père, avant de mourir de vieillesse, commit l'imprudence de dire à la mère de Rogéro que ce dernier, bien qu'il fût le cadet de la famille royale, avait toutes les qualités requises pour faire un excellent monarque. Saisissant au vol cette suggestion irréfléchie, la reine en question éleva son fils dans l'idée qu'il gouvernerait un jour le pays, malgré la loi de primogéniture qui règle la succession au trône, loi restreinte dans son application à ceux des enfants du roi qui sont nés depuis

1. Ils craignent, à ce qu'il paraît, pour leur bétail l'influence funeste de quiconque ayant mangé soit du porc, soit du poisson, soit de la volaille, soit une espèce de fève appelée *maharagué*, viendrait ensuite à boire le lait de leurs vaches.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement des voyageurs en dehors du palais de Karagué. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

son avénement. Dagara mourut laissant les trois fils déjà nommés, qu'il avait eus de trois mères différentes. Aussitôt s'élevèrent des contestations dans lesquelles Nnanaji prit le parti de Rumanika, et Rogéro se vit expulser par ses deux aînés. Soit crainte, soit affection, il n'en avait pas moins rattaché à sa cause une bonne moitié de ses compatriotes et, comptant sur son influence, il leva une armée pour disputer l'autorité royale à ses frères. Nul doute qu'il ne l'eût emporté sur eux sans l'intervention de Musa qui, avec une générosité sans pareille, employa tout ce qu'il avait d'ivoire à s'assurer le concours des esclaves que les négociants arabes entretenaient à Kufro. Ces puissants auxiliaires, pourvus de mousquets et habitués à s'en servir, mirent provisoirement obstacle aux conquêtes de Rogéro, mais ce dernier n'en a pas moins juré de réaliser ses projets ambitieux dès que les Arabes auront quitté le pays, et c'est en vue de ces hostilités éventuelles qu'on invoquait notre sorcellerie pour mettre fin à ses jours. Nous déclinions modestement le pouvoir qu'on nous supposait, mais le roi, ne voyant là qu'une défaite, employa mille subterfuges pour en arriver à ses fins. Revenant sur d'imprudentes paroles, il repoussait toute idée de fratricide comme en opposition avec les mœurs du pays. « Si je parvenais à lui livrer Rogéro il se bornerait, respectant sa vie et même sa liberté, à lui faire crever les deux yeux pour le mettre hors d'état de nuire. »

J'ai tâché de ramener la conversation sur un terrain moins brûlant, et après de nouvelles plaintes contre le régime douanier établi par Suwarora, j'ai fait part au monarque de mes idées sur l'origine de sa race, provenant, selon moi, de nos amis les Abyssiniens dont le roi, Sahéla Sélassié, avait jadis reçu de riches présents envoyés par notre reine. Ils professaient comme nous la religion du Christ, et il en serait de même des Vouahuma si par suite de leurs migrations, ils n'avaient perdu la vraie tradition des choses divines. Suivit une longue discussion historique et théologique dont le roi se trouva tellement édifié, qu'il parut accéder à ma proposition d'emmener avec moi deux de ses fils pour les faire instruire en Angleterre. Ce qu'il ne pouvait comprendre, c'est que, voyageant à si grands frais, et si riches par conséquent, nous prissions une telle peine au lieu de jouir en paix du bien-être à notre disposition. Je tâchai de lui expliquer que, rassasiés de ce bien-être, manger, boire et dormir en paix ne réalisait plus pour nous l'idéal du bonheur, et que, n'ayant pas besoin de nous livrer au commerce pour acquérir une fortune dont nous étions déjà pourvus, la satisfaction de notre curiosité, l'étude des choses humaines, la contemplation des œuvres de Dieu, étaient désormais le but de notre existence. J'ajoutai, m'adressant à son orgueil et à ses intérêts, que nous avions été attirés par le désir de connaître un aussi puissant monarque et que nous prétendions de plus frayer dans le nord une route par laquelle arriveraient dans le Karagué les plus précieux articles de l'industrie européenne, sans compter les visiteurs de notre espèce. Tout ceci faisait jubiler Rumanika : — « Puisque vous êtes venus me voir et voir mon pays, nous dit-il, je vous fournirai des barques pour vous promener sur le lac et des musiciens pour égayer votre promenade ; je ne demande d'ailleurs qu'à vous complaire en toutes choses. » Nos albums, nos lits, nos caisses, bref tous les articles de notre bagage furent ensuite examinés en détail et fort admirés par le monarque avant qu'il prît congé de nous pour le reste du jour.

Musa m'avait conté naguère que les femmes du roi et des princes étaient soumises, dans ce pays, à un système d'engraissement tout particulier, et j'avais à cœur de vérifier ce détail de mœurs. Ce fut le principal motif de la visite que je fis dans la soirée à Vouazézéru, le frère aîné du roi, qui étant né avant que le sceptre échût à leur père, s'était trouvé en dehors de l'ordre successoral. Mon Arabe ne m'avait rien dit de trop. En pénétrant dans la hutte, je trouvai le vieillard et sa principale femme assis côte à côte, sur un banc de terre gazonnée, au milieu des trophées d'arcs, de javelines et d'assagaies suspendus aux poteaux qui soutenaient la toiture en forme de ruche. Devant eux étaient placés un assez grand nombre de vases de bois remplis de lait. Les dimensions tout à fait extraordinaires de l'opulente et plantureuse maîtresse du logis, passaient toutes les idées que j'aurais pu m'en faire d'après les récits de Musa ; et cependant, sous ce débordement d'un embonpoint formidable, quelques traits de beauté subsistaient encore. Quant à se tenir debout, ceci lui était littéralement impossible ; elle en eût été empêchée, au besoin, par le seul poids de ses bras aux jointures desquels pendaient, comme autant de *puddings* trop délayés, des masses de chair abondante et molle. L'accueil du prince et de ses fils, ces derniers du plus beau type abyssinien, fut marqué au sceau d'une politesse exquise. Ils avaient entendu parler de nos peintures et prirent grand plaisir à les regarder, surtout celles des animaux qu'ils pouvaient reconnaître et qu'ils nommaient en riant aux éclats. Je m'enquis de la raison pour laquelle tous ces pots de lait se trouvaient ainsi réunis autour d'eux ; Vouazézéru se chargea de me l'expliquer en me montrant sa moitié : — « C'est de là, me dit-il, que lui vient toute cette rotondité ; c'est en les gorgeant de lait dès leur plus jeune âge, que nous obtenons des femmes dignes de nous et de notre rang. »

Rumanika est tout particulièrement enchanté des menus cadeaux que j'ai pu lui faire, si réduites que soient mes ressources par tant de retards et de pillages ; il en a témoigné hautement et sa joie et sa reconnaissance, honteux, disait-il, des craintes que notre arrivée lui avait fait éprouver tout d'abord. — « Il se chargeait d'expédier un messager qui notifierait d'avance au roi de l'Ouganda notre intention de nous rendre auprès de lui, et lui transmettrait un compte favorable de nos procédés envers les princes de la contrée. L'étiquette le voulait ainsi, et d'ailleurs, faute d'être recommandés à l'avance, nous serions arrêtés à chaque pas, tandis qu'avec un mot de lui, grâce à la confiance dont il jouissait dans l'Ouganda, tous les obstacles seraient aplanis. Un mois, il est vrai, se perdrait ainsi, vu les distances à parcourir, mais nous pourrions l'employer à visiter le pays dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toutes les directions, escortés par Nnanaji et ses fils qui s'offraient à nous servir de guides. Que si, au moment de mon départ, il ne me restait pas de quoi suffire aux présents sur lesquels le roi de l'Ouganda devait compter, je pourrais puiser dans les entrepôts de Rumanika et combler ainsi le déficit de mes marchandises. Il m'accompagnerait d'ailleurs ou me ferait accompagner par Nnanaji jusques aux frontières de l'Ouganda pour me garantir contre les entreprises de Rogéro. »

28 et 29 nov. — Une insinuation ménagée m'a fait comprendre que Vouazézéru attendait de moi quelque bagatelle due au rang qu'il occupe dans l'état. Une couverture de laine et soixante et quinze grosses perles bleues, que je lui ai fait passer aussitôt, ont été reçues de fort bonne grâce. Le roi, toujours attentif, nous a dépêché ses musiciens qui nous ont donné une sérénade officielle. La musique militaire des régiments turcs ressemble assez à celle que nous entendîmes alors exécuter sur des instruments de roseau en forme de télescope, et dont les tambours marquaient la mesure. L'orchestre avait commencé par se promener, tout en jouant, de long en large; mais, peu à peu, et par des transitions insensibles, cette marche devint une espèce de « bourrée », comme la *hornpipe* écossaise. Lorsque nous eûmes congédié nos concertants avec quelques grains de rassade, Nnanaji vint nous chercher pour nous mener à la

L'orchestre de la cour, au Karagué. — Dessin de Émile Bayard.

chasse sur les montagnes qui dominent le lac. Il avait avec lui les fils du roi, plus de nombreux rabatteurs et une demi-douzaine de chiens. Tout en gravissant les pentes gazonnées, ces grands jeunes princes, aux formes athlétiques, s'amusaient à faire montre de leur talent comme archers et, de fait, je n'avais jamais vu pareilles prouesses. Leurs flèches passaient la cime des arbres les plus élevés et atteignaient le but, de fort loin, avec une précision merveilleuse. La chasse n'eut, d'ailleurs, aucuns résultats bien satisfaisants. Nous ne rencontrâmes que deux ou trois *montana* et quelques antilopes naines, trop farouches pour se laisser approcher.

Le soir, en revenant au camp, mon attention fut attirée sur de hautes cimes coniques situées dans le Ruanda, et qui étincelaient alors sous les feux du soleil couchant. Ceci me remit en mémoire les récits assez vagues que m'avaient fait les Arabes touchant une montagne merveilleuse, toujours perdue dans les nuages, et sur laquelle la grêle ou la neige tombait constamment. Cette découverte tout à fait fortuite avait sa valeur, car j'ai vérifié que le principal point de partage des eaux de l'Afrique centrale se trouvait justement sur ces hauteurs. Je me mis à l'œuvre sans perdre de temps et, réunissant tous les voyageurs qui se trouvaient à ma portée, j'en obtins les indications topographiques notées sur ma carte, jusqu'au troisième degré de latitude nord,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre les trente-sixième et vingt-sixième degré de longitude est.

Je ne m'attendais certes pas à trouver chez ces sauvages autant d'informations, et si correctes, au sujet de pays lointains; mais le fait est que mes observations personnelles et la concordance des témoignages puisés à des sources diverses m'ont révélé chez eux des connaissances pratiques aussi étendues que variées; aussi, n'engagerai-je personne à contester autrement que sur les lieux, et après des investigations personnelles, les renseignements géographiques dont je leur suis redevable. Je ne conserve de doutes que sur l'étendue des lacs secondaires, et plus spécialement du Luta Nzigé, dont j'ai entendu dire, à mon premier voyage, qu'on trouvait du sel sur ses rives, ainsi que dans une de ses îles. Les indigènes du Karagué, à la sollicitation expresse de Rumanika, m'apprirent qu'on pouvait le traverser en une semaine, tandis qu'il fallait un mois pour franchir en canot le diamètre du Victoria N'yanza. Quant aux montagnes coniques du Ruanda, qui forment le massif appelé Mfumbiro, j'en évalue la hauteur à dix mille pieds environ, et on assure que les « Montagnes de la Lune » n'ont pas de pic plus élevé

Les lionnes de la caravane. — D'après une photographie.

30 nov — C'est décidément à Kachuchu qu'est confié le soin de nous annoncer au roi Mtésa. Il demandera pour nous, de la part de Rumanika, un accueil digne de notre haut rang et de nos intentions désintéressées; notre hôte se porte garant de tout ce que nous pourrons faire, comme si nous étions ses propres enfants, et désire qu'on nous préserve de tout accident, pour nous replacer intacts sous sa protection quand l'objet de notre voyage aura été rempli. Un présent de moi doit accompagner ce message, et j'avais d'abord jeté les yeux, pour l'envoyer au roi Mtésa, sur ma carabine-revolver; mais Rumanika me détourne de ce projet « qui pourrait, dit-il, avoir des conséquences funestes si le roi de l'Ouganda venait à s'effrayer de cette arme inconnue et à la regarder comme un charme nuisible. En ce cas, ses domaines nous seraient strictement fermés. » Conformément au conseil de notre hôte, je remplace la carabine par trois pièces de cotonnade et, après le départ de Kachuchu, pour montrer combien nous sommes sensibles aux bons procédés du roi, je lui offre diverses bagatelles qui peuvent trouver place dans son trésor de curiosités : un canif à trois lames, une papeterie, un porte-plume d'ivoire, etc.; il s'informe minutieusement de l'usage auquel chaque objet est destiné, puis il les loge avec soin dans la grande boîte de fer-blanc, celui de tous mes présents qui lui inspire le plus d'orgueil.

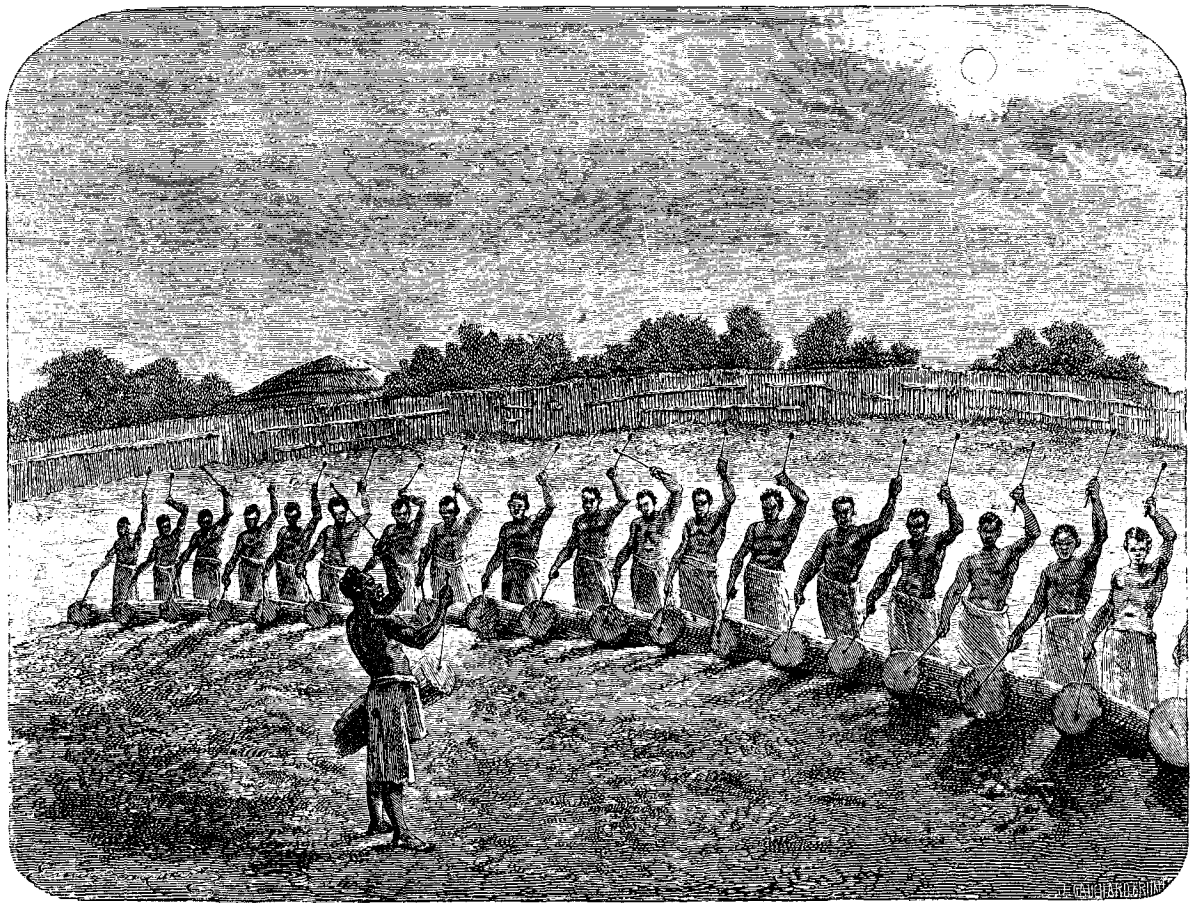
En échange d'une coiffure de perles dont je l'ai gratifié pour le dédommager d'un fusil, objet de ses convoitises, que mes principes bien arrêtés en cette matière ne me permettaient pas de lui offrir, Nnanaji m'avait envoyé un bouvillon et plusieurs pots de pombé. Mes gens ont profité de l'occasion pour se griser de la manière la plus absurde. Baraka s'est même permis de battre une de nos femmes — ivre d'ailleurs comme il l'était lui-même — ce qui a provoqué dans tout le campement un tumulte inénarrable.

De l'enquête ouverte à ce sujet, il résulte que cette femme, exploitant la mutuelle jalousie de Bombay et de Baraka, s'est mise avec tous deux sur le pied d'une coquetterie réglée. Ce jour-là, elle affichait hautement ses préférences pour Bombay, et Baraka, exalté par la boisson, s'était vengé comme il vient d'être dit. Je ne pus le convaincre de ses torts, séance tenante, car il prétendait être dans son droit, et Bombay faisait valoir, avec un certain fonds de vérité, la supériorité de son zèle, de son dévouement, comparés à celui de Baraka. Pour ce dernier, je n'étais qu'un être téméraire, libre de risquer sa vie, mais sans aucun droit sur celle des autres qu'il compromettait souvent par ses caprices : pour Bombay, au contraire, j'étais toujours, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, un maître omniscient sur la parole duquel on pouvait et on devait tenter aveuglément toutes les entreprises et braver tous les hasards.

Traduit par E. D. FORGUES.

La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chez Rumanika. — Le lever royal de la nouvelle lune. — Dessin de Émile Bayard.

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE [1].

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

VIII

Le Karagué (*suite*).

3 décembre. — Rumanika est parti ce matin pour une montagne située au delà du « petit Windermere, » laquelle domine l'Ingézi-Kagéra, c'est-à-dire la rivière qui sépare le Kishakka du Karagué. J'ai manifesté le désir d'étudier à fond le système hydraulique des montagnes de la Lune, et mon hôte veut me montrer comment la Kitangulé s'alimente aux dépens de plusieurs petits lacs et de vastes marécages. Parti à la pointe du jour, il a pris la route de terre, mais il m'engage à le suivre en canot, et je trouve en effet, au bord du lac, mes embarcations déjà prêtes. Elles sont si petites, qu'en sus des deux rameurs, c'est à peine si deux personnes peuvent y trouver place. Nous nous frayons passage, avec plus ou moins de peine, à travers l'épaisse forêt de roseaux qui recouvre cette partie du lac; mais une fois en pleine eau, nous jouissons d'un spectacle magnifique. Un épais gazon recouvre la croupe des monts qui nous entourent; çà et là on voit des massifs d'acacias aux formes indécises et presque nuageuses, et sur un sol plus haut, par conséquent plus dans le lointain, quelques beaux arbres isolés, parmi lesquels se distingue, disséminé de part et d'autre, le gigantesque aloès médicinal. Arrivés dans le second lac, au pied de la montagne que nous devons explorer (la Moga-Namirinzi), un dernier coup de rame nous lance sur la plage où nous attendent plusieurs rangées de spectateurs respectueux, à la tête desquels est Nnanaji. Je débarque avec la gravité d'un souverain, au bruit d'une

1. Suite.— Voy. pages 273, 289 et 305.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

musique assourdissante et, précédés par elle, nous nous rendons auprès de Rumanika, installé, pour nous recevoir, dans son palais des frontières. Drapé dans une peau d'antilope nzoé, il nous accueille avec son sourire habituel. Le dîner, servi à l'instant, se compose de bananes cuites et de pombé; au dessert, une pipe d'excellent tabac. Rumanika n'est pas insensible à l'idée de voir son nom popularisé par mes écrits; il semble pris d'un beau zèle pour la géographie et me conduit au bord de la kagéra, où nous retrouvons, à ma grande surprise, les canots que nous avions laissés sur le lac, de l'autre côté de la montagne. Ceci démontre d'une manière victorieuse, et par le fait même de la navigation, les rapports qui existent entre ces réservoirs des hautes terres et les rivières par lesquelles s'assèchent les différents pics des montagnes de la Lune. L'Ingézi-Kagéra est, par elle-même, un cours d'eau profond et bien alimenté; cependant elle est loin de jouer le principal rôle parmi ceux qui déversent dans la Kitangulé le trop-plein des vallées montagneuses; je pus donc juger au premier coup d'œil quel puissant tributaire possède le Victoria N'yanza, dans la seconde des rivières que je viens de nommer.

Comblé de joie par toutes ces découvertes que je devais à Rumanika, je cherchais un moyen de lui faire partager mon bonheur, et je m'adressai au docteur K'yengo pour savoir de lui ce que je pourrais trouver de plus agréable à Sa Majesté, parmi tous les objets dont elle me savait propriétaire. J'appris alors, qu'une carabine-revolver, destinée d'abord à Mtésa, était l'objet de ses désirs les plus vifs. Il me l'aurait même demandée, n'eussent été certains scrupules de délicatesse hospitalière. Je me promis aussitôt de la lui offrir, et ce fut avec cette idée que je le quittai pour aller rejoindre Grant, tandis qu'il passait la nuit auprès du tombeau de son père Dagara, s'étant décidé à lui sacrifier un bœuf dès le lendemain matin.

4 déc. — Rumanika est rentré chez lui dans son carosse de cérémonie, lequel consiste en un grand panier couvert, fixé à deux très-longues perches, et porté sur les épaules des gens de l'escorte. Je suis allé lui offrir ma carabine ainsi qu'un bon assortiment de munitions. C'est avec une joie sans bornes qu'il est devenu le possesseur d'une arme si extraordinaire. Elle lui garantit, semble-t-il penser, un irrésistible ascendant sur ses ennemis en général, et en particulier sur son frère Rogéro, contre lequel sa rancune subsiste tout entière. Il a voulu m'y associer en me racontant, sous le sceau du secret, certains détails qui se rattachent d'une manière plus ou moins authentique à l'histoire moderne du Karagué. Il paraît qu'à la mort de Dagara, son cadavre, comme ceux de tous ses prédécesseurs, fut cousu dans une peau de vache et placé dans une barque abandonnée ensuite aux eaux du lac. Trois jours après, la décomposition étant commencée, on alla chercher trois des vers qu'elle avait engendrés pour les rapporter au palais, où ils furent placés sous la garde de l'héritier présomptif; mais, au lieu de rester ce qu'ils étaient, l'un d'eux fut métamorphosé en lion, l'autre en léopard, le troisième en un bâton; après quoi le corps du roi fut porté sur la montagne Moga-Namirinzi, où le peuple, au lieu de l'enfouir, construisit une hutte au-dessus de lui. On y fit entrer de force cinq jeunes filles et cinquante vaches, et toutes les issues solidement barricadées, on les y laissa mourir de faim.

Vint ensuite la question de la succession à la couronne. Devant les trois prétendants, — Rumanika, Nnanaji et Rogéro, — les dépositaires provisoires de l'autorité royale firent apporter un petit tambour symbolique, léger, à vrai dire, comme une plume, mais qui, une fois chargé de talismans, devint tout à coup d'un poids trop considérable pour que personne pût le soulever de terre, excepté l'homme en qui les Esprits reconnaîtraient l'héritier légitime du roi défunt. Or, Rumanika fut le seul des trois frères à qui réussit cette épreuve décisive : tandis que les deux autres s'épuisaient en vains efforts, il enlevait de terre, sans la moindre peine et du bout du doigt, le tambour mystérieux.

Le docteur K'yengo, supposant que tous ces prodiges ne suffisaient pas pour constater à nos yeux la légitimité de son souverain, crut nécessaire de renchérir sur cette mythologie douteuse. Il me raconta que, même après l'épreuve du tambour, on avait obligé les compétiteurs à s'asseoir l'un après l'autre sur un point du territoire national, où le sol, en pareil cas, s'élevant comme un télescope qu'on ouvre, les porte graduellement jusqu'au ciel. Une fois là, celui dont les Esprits ratifient la prétention au trône redescend vers la terre par une série d'affaissements qui n'a rien de périlleux. Lorsqu'il en est autrement, la cime élastique retombe tout à coup, et le prétendant que les Esprits renient risque fort d'être écrasé dans sa chute. Rumanika, confirmant les paroles du docteur, avouait s'être tiré de là le plus heureusement du monde. Je me permis de lui demander si, une fois parvenu dans les hautes régions atmosphériques, il n'avait pas ressenti un froid assez vif. Et comme il répondait par l'affirmative à cette question, dont la bizarrerie le faisait rire, je le priai de m'expliquer les lois naturelles qu'une occasion si favorable l'avait mis à même de constater. Ceci rendit le roi et le docteur tout à fait perplexes, et le dernier, s'apercevant bien que je raillais, crut remédier à quelque bévue en revenant sur ce qu'avait dit son prince : « Non, non, reprit-il, c'est une grande chaleur que vous avez dû éprouver, car plus vous montiez, plus vous vous rapprochiez du soleil. »

5 déc. — Rumanika, ce matin, m'a fait remettre un jeune nzoé mâle (*water-bock* ou *tragelaphus Spekii*), que ses bateliers avaient pris tout exprès pour moi, par ordre de leur maître, dans les grands roseaux qui encombrent la partie supérieure du lac. Je désirais particulièrement examiner cet animal, sur le compte duquel Musa et les Arabes de Kaseh m'avaient fait des contes assez étranges. Je le trouvai, après examen, fort proche parent du *léché*, ou antilope d'eau, signalé par Livingstone sur le lac Ngami; seulement, au lieu d'être zébrée, sa robe offrait quelques légères mouchetures, et la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longueur de sa pince [1] doit lui rendre à peu près impossible de courir sur la terre sèche. Sa fourrure, en revanche, parfaitement adaptée à l'humide élément où il aime à vivre, est d'une longueur et d'une solidité remarquables. Les indigènes la préfèrent comme durée à celle de toute autre espèce d'antilope. Le nzoé se nourrit exclusivement de ces épis ébouriffés que produisent les grands roseaux du genre papyrus ; il boit et mange sans la moindre gêne, gardant habituellement une attitude assez paisible, mais chargeant avec une sorte de férocité toute personne qui s'aventure dans son voisinage trop immédiat.

Dans la soirée, Rumanika nous pria, Grant et moi, d'assister à son « lever de la nouvelle lune ; » c'est une cérémonie qui se renouvelle chaque mois, en vue de constater combien, parmi les sujets du roi, lui gardent une irréprochable loyauté. A notre arrivée dans l'enclos du palais, nous vîmes tout d'abord une corne d'antilope bleue (*blue-bock*), garnie par K'yengo de poudre magique, et piquée dans le sol, la base tournée du côté des domaines de Rogéro. Dans la seconde cour, nous trouvâmes trente-cinq tambours rangés sur le sol, et derrière chacun desquels se tenait un homme armé de deux baguettes. Nous étions attendus par un groupe de jeunes princes et de grands dignitaires tout prêts à nous accompagner dans le troisième enclos, où Rumanika était accroupi par terre sur le seuil de sa principale hutte, nous laissant entrevoir, à demi cachée par le portail, sa physionomie toujours souriante. Il avait sur la tête une tiare de verroteries, du centre de laquelle, juste au-dessus du front, s'élevait un panache de plumes rouges. Deux mentonnières, également en verroteries, descendant de ses tempes, allaient s'enrouler autour de son cou, de manière à former une espèce de cravate. On nous fit signe de nous asseoir à terre près de Nnanaji, qui remplissait les fonctions de maître des cérémonies, et du groupe de grands officiers qui se tenait à l'intérieur du porche. Les trente-cinq tambours alors se mirent à battre ensemble de très-bon accord, et quand cessa leur tapage, un orchestre moins nombreux, composé de tambours portatifs et de flûtes de roseaux, vint à son tour charmer nos oreilles.

Lorsque les musiciens furent à bout d'haleine, cette seconde partie du divertissement dut prendre fin. Les cérémonies officielles commencèrent. Chaque officier de district l'un après l'autre, s'avançant d'abord sur la pointe du pied, puis s'arrêtant pour imprimer à son corps toutes sortes de contorsions et de vibrations étranges, se rapprochait ensuite par petits bonds, les bras étendus et tordus comme pour les arracher de leurs jointures. Durant toute cette pantomime, ils avaient à la main soit des baguettes de tambour, soit des rameaux, et, avec de folles clameurs, protestaient de leur zèle, de leur dévouement au roi, lui demandant de leur faire trancher la tête si jamais ils reculaient devant ses ennemis ; ensuite, agenouillés à ses pieds, ils tendaient vers lui les baguettes ou les rameaux symboliques pour qu'il daignât les honorer d'un léger contact. Les génuflexions alternant ainsi avec la musique, la musique avec les génuflexions, — sans autre trêve qu'une danse exécutée par un certain nombre de jeunes filles, dont les gambades un peu primitives nous rappelaient le « fling » des foires écossaises, — la solennité parvint à son terme.

6 et 7 déc. — Rumanika, ne pouvant me faire entrer dans ses vues hostiles à Rogéro, se borne à me demander un charme qui prolonge sa vie et lui assure une postérité plus nombreuse. Je me débarrasse de ses instances en lui donnant un vésicatoire. Après quoi, changeant de sujet, nous parlons de la création du monde, et je le trouve plus attentif que je n'aurais cru. Ses questions, d'ailleurs, témoignent d'une assez rare intelligence ; il s'enquiert des effets et des causes ; il voudrait savoir pourquoi les empires se démembrent. « Le Karagué, par exemple, comprenait autrefois l'Ourundi, le Ruanda, le Kishakka ; c'était alors le royaume de Meru gouverné par un seul prince. D'où vient que tout cela est changé ? » Je tâche, en répondant à cette question, de lui faire comprendre l'influence des doctrines chrétiennes sur la stabilité, la puissance des gouvernements. Il convient sans trop de peine, moyennant les détails dans lesquels je suis entré, que l'ascendant de la plume doit être supérieur à celui des armes, et que la machine à vapeur, le télégraphe électrique, etc., dépassent de beaucoup les merveilles dont il a jamais entendu parler.

Il ne tiendrait qu'à moi d'accepter, en ivoire, de très-magnifiques présents ; mais je décline aussi poliment que possible ces offres royales. « Les personnes notables de mon pays, quand elles font un voyage d'agrément, ne veulent y trouver aucun profit mercenaire. Ma résidence dans le Karagué m'aura laissé de bons souvenirs que mes livres transmettront à la postérité la plus reculée ; mais en mémoire de l'heureux temps que j'ai passé auprès de lui, je n'accepterai qu'un objet de curiosité sans valeur aucune, par exemple une corne de vache. » Celle qu'il m'a donnée, séance tenante, mesure une longueur de trois pieds cinq pouces, et sa circonférence, à la base, est de dix-huit pouces trois quarts. Il m'a également offert une couverture faite de très-petites peaux d'antilopes n'yéra, préparées et assemblées avec un soin minutieux ; mais comme il m'avait dit l'avoir reçue en présent, je l'ai refusée par le motif que « nous mettons notre orgueil à ne nous séparer jamais de ce qu'un ami nous a donné. » Cette idée lui a singulièrement plu, et il m'a promis de conserver toujours ce qu'il tenait de moi.

8 et 9 déc. — Je suis allé voir le roi auquel j'ai fait présent d'un jeu de cartes ; il l'a immédiatement déposé dans son trésor des curiosités. Sur ma demande expresse, il m'a énuméré ce que ses hôtes à venir pourraient lui apporter de plus agréable, par exemple une étoffe brodée d'or et d'argent ; mais ce qu'il préfère à tout, ce sont des jouets d'enfants, des marionnettes, des boîtes à surprise, des soldats de plomb, des poupées, des modèles d'animaux, des voitures, etc. La grande mer-

1. Partie antérieure du pied.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veille, à ses yeux, est un de ces coucous américains dont le cadran, inséré dans une effigie humaine, y tient la place du ventre et dont le balancier imprime aux yeux une oscillation régulière, qui leur donne une apparence de vie.

Le 9, une chasse a été organisée pour me mettre à même

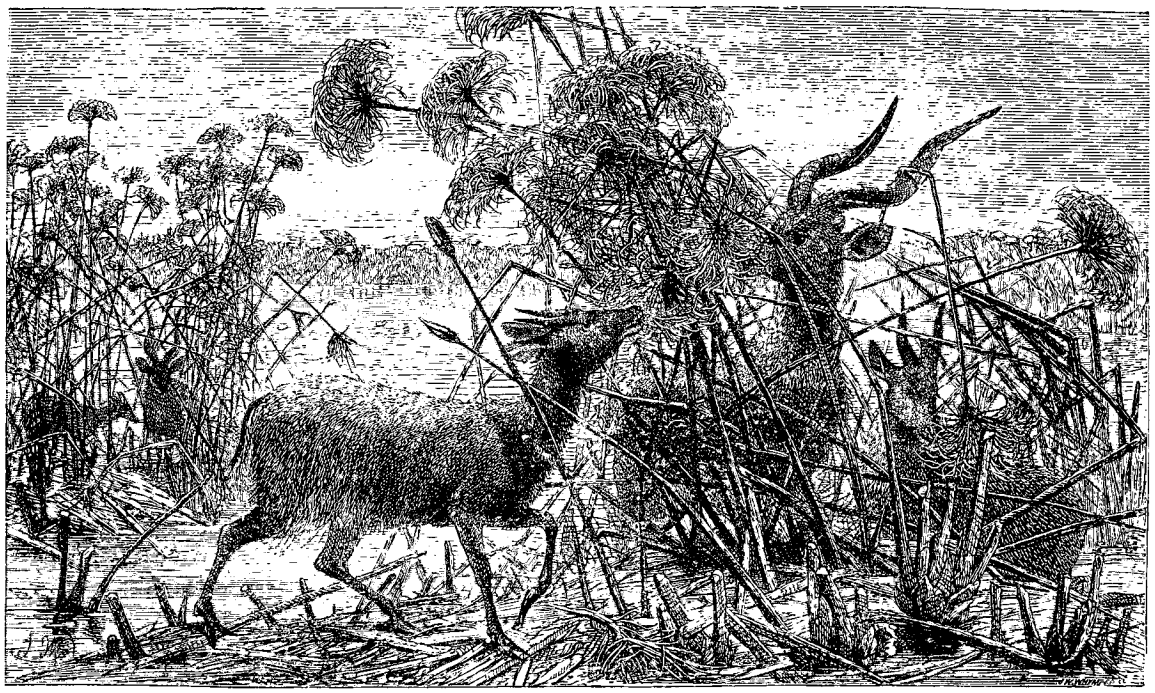
de tuer quelques rhinocéros, selon le désir que j'en avais manifesté. Nous nous sommes dirigés, au point du jour, vers les hauteurs qui dominent l'extrémité supérieure du petit lac Windermere. Tous les hommes du pays avaient été convoqués pour une battue générale, et après qu'on m'eût assigné le poste le plus favorable, ils commencèrent à chasser de mon côté tout ce qu'abritaient les différents couverts. Nous vîmes bientôt paraître un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

beau rhinocéros mâle qui se rapprochait de moi, mais sans savoir encore au juste dans quelle direction prendre son élan. Pendant qu'il était livré à cette perplexité, je me glissai vers lui à travers les broussailles et, l'apercevant à côté d'un arbre où il semblait attaché, je lui envoyai en plein flanc le contenu de mon fusil Blissett. Il n'était pas d'un tempérament à supporter une pareille atteinte, et s'éloigna tout d'abord d'une allure assez rapide; mais peu à peu, affaibli par la perte de son sang, il ralentit sa marche et finit par se coucher à terre, ce qui me permit de l'achever.

Attirés par le bruit du coup, les jeunes princes accoururent presque aussitôt pour s'enquérir de ce qui s'était passé. C'est à peine si, tout d'abord, ils voulaient en croire leurs yeux; mais ensuite, — avec l'instinct des bienséances qui est l'apanage du vrai *gentleman*, — ils me félicitèrent en me serrant la main de pouvoir aborder avec tant de calme un si formidable animal.

Ils parlaient encore, quand un cri lointain nous signala un autre rhinocéros caché dans le fourré. En arrivant où on m'appelait, je vis que je pourrais tout au plus me faire accompagner de deux hommes portant mes fusils de rechange, dans cet épais taillis que les fortes épines de l'acacia rendaient presque impénétrable, si ce n'est aux endroits frayés par les animaux mêmes dont ils sont le refuge. Me guidant comme je pouvais et littéralement plié en deux, j'étais arrivé à mi-chemin de l'endroit vers lequel je me dirigeais, lorsque je vis déboucher devant moi tout soudainement, avec un sourd bruissement d'haleine et de pas, une énorme femelle suivie de son petit. Dans cette conjoncture embarras-



Antilopes de marais (*tragelaphus Spekii*) (voy. p. 322). — Dessin de Wolff.

sante, il fallut absolument se jeter de côté, malgré les épines qui me déchiraient le visage; mais je lui envoyai dans la tête une balle qui la poussa hors de mon chemin et la contraignit à chercher son salut en rase campagne. Là, je la poursuivis et la blessai de nouveau. Elle gagna la montagne et me mena, toujours courant après elle, dans une autre fourré non moins épais que le premier, qui fermait l'entrée d'un étroit vallon. J'y trouvai trois autres rhinocéros qui, dès qu'ils m'éventèrent, me chargèrent de front tous à la fois. Mes deux porte-mousquets, fort heureusement, ne m'avaient pas abandonné; je pus donc, à force de crochets et de sauts de côté, frapper alternativement mes trois ennemis. L'un d'eux tomba mort à peu de distance; mais les autres ne purent s'arrêter qu'au bas de la pente sur laquelle ils étaient lancés. Pour mon compte, je me sentais satisfait; toutefois, à la requête des princes, je continuai la chasse. Un des deux rhinocéros, bien évidemment, avait la jambe cassée. Je m'adressai à celui qui me paraissait intact, et je lui envoyai une autre balle qui le détermina simplement à s'éloigner. Revenant alors vers le premier atteint, que j'avais mis hors d'état de s'enfuir, je demandai aux Vouanyambo de l'achever avec leurs flèches et leurs lances, pour me faire une idée de leurs chasses habituelles. L'animal, cependant, nous chargea si vigoureusement lorsque nous approchâmes de lui, qu'il leur fut impossible de l'aborder. Un second coup le força au repos. Quand il fut incapable de se défendre, nos hommes se jetèrent sur lui pour tout de bon, et jamais je n'ai assisté à un dénoûment plus sauvage. Chacun venait tour à tour plonger sa lance, son assagaie ou sa flèche dans les flancs de la victime immobile, dont le corps finit par ressembler à celui d'un porc-épic. Je partis alors, laissant l'ordre de couper les deux têtes et de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les porter au souverain comme un trophée des chasseurs blancs.

« Ceci, dit Rumanika, a dû être produit par quelque chose de plus fort que la poudre. Ni les Arabes, ni mon frère Nnanaji, bien qu'ils se targuent volontiers de leurs prouesses, ne m'ont habitué à rien de pareil. Il n'est pas étonnant que les Anglais soient le premier peuple du monde. »

14 déc. — Je suis allé chez une des belles-sœurs du roi pour étudier de plus près un de ces phénomènes d'obésité, dont j'ai déjà entretenu mes lecteurs. Celle-ci, comme l'autre, ne peut marcher qu'à la façon des quadrupèdes. Pour l'amener à se laisser examiner en détail et à permettre que je prenne la mesure exacte de toutes ses dimensions, je lui propose de lui montrer mes bras et mes jambes à l'état de nature. Cette fille d'Ève mord à la pomme, et lorsque serpentant et se traînant je l'ai fait arriver au milieu de la hutte, je prends sur elle, ma promesse tenue, les mesures suivantes : tour du bras, un pied onze pouces ; buste, quatre pieds quatre pouces ; cuisse, deux pieds sept pouces; mollet, un pied huit pouces ; hauteur du sujet, cinq pieds huit pouces[1]. Pendant cette opération, la fille de la princesse, qui achève sa seizième année, se tenait assise devant nous dans un état de nudité complète, absorbant à petites gorgées un pot de lait sous l'œil de son père qui, baguette en main, et prêt à la châtier pour l'y contraindre, préside à cette monstrueuse déformation que la mode impose aux femmes de ce pays. Je me permis avec cette Hébé, déjà fort dodue, quelques innocentes agaceries ; elle se leva pour moi, elle me donna même une poignée de main. Ses traits étaient agréables, mais son corps tendait trop évidemment à s'arrondir plus que de raison.

17 déc. — On me présente une vieille femme née dans l'île de Gasi, sur le lac Luta-Nzigé ; Kamrasi la donna jadis à son voisin Rumanika qui, l'ayant reçue comme curiosité, en a fait depuis une des domestiques du palais. Cette bonne vieille est d'une laideur achevée. On lui a enlevé naguère les incisives de ses deux mâchoires, et sa lèvre supérieure est perforée d'une foule de petits trous qui s'étendent en arcade d'une commissure à l'autre. Un homme de Ruanda nous parle des Vouilyanwantu (mangeurs d'hommes) qui, en fait d'aliments n'estiment que la chair humaine. Rumanika confirme le fait. Bien que nos doutes subsistent encore à cet égard, nous remarquons, — la coïncidence est curieuse, — qu'on assigne pour séjour à ces peuplades les mêmes régions où M. Petherick a signalé l'existence des *Nyam Nyams* ou anthropophages.

Un autre des serviteurs de Kamrasi, né dans l'Amara, me fournit des renseignements plus dignes d'intérêt sur ses compatriotes que M. Léon des Avanchères, missionnaire français, a représentés comme professant la religion du Christ. D'après lui, leurs deux lèvres et les lobes de leurs deux oreilles sont percés d'un seul trou central dans lequel ils passent de petits anneaux de bronze. Ils habitent le voisinage du N'yanza, là où il communique par un détroit avec un lac d'eau salée et déborde dans une rivière qui s'écoule vers le nord [1]. Leurs habitations, bien bâties, ressemblent aux tembés de l'Ounyamuézi. Lorsqu'ils immolent une vache, ils s'agenouillent dans l'attitude de la prière joignant leurs deux mains et tournant la paume du côté du ciel ; ils articulent en même temps le mot *zu*, dont la signification lui est parfaitement inconnue. Mon informateur est incapable de m'apprendre si ce monosyllabe doit s'interpréter en un sens plus ou moins chrétien, et si par hasard ce serait une corruption du mot Jésus. Tout ce qu'il peut me dire, c'est que la circoncision n'est point pratiquée dans son pays et qu'on ne s'y fait aucune idée ni de Dieu, ni de l'âme humaine. Une tribu appelée Vouakuavi, composée d'hommes à peau blanche qui me ressemblent assez, vient souvent par eau faire des razzias de bétail. Leur arme principale est un *simé* (grand couteau) à double tranchant. Plus d'une fois les Vouamara ont cherché à punir ces audacieuses tentatives et, lancés à la poursuite de l'ennemi, ont pénétré jusqu'à une ville appelée Kisiguisi où les habitants portent des robes de drap rouge. Les grains importés dans l'Amara proviennent, à ce qu'ils pensent, tantôt de l'orient, tantôt de l'Oukidi. Cette enquête à laquelle Rumanika prenait part comme interprète, et qui paraissait l'intéresser vivement, l'a plus que jamais confirmé dans l'idée que je viens en effet des pays du nord et que, ces pays fournissant des verroteries à l'Amara, je pourrais bien, comme je l'en ai flatté, frayer la voie à de nouveaux visiteurs.

Du 19 au 22 déc. — Nous sommes allés à plusieurs reprises, les jeunes princes et moi, — car Grant persiste à ne pas se rétablir, — pêcher sur le lac, et de préférence autour de la petite île Conty qu'on prétend être la résidence favorite des hippopotames. Nous y trouvâmes bon nombre de crocodiles se chauffant au soleil, mais pas un hippopotame ne se montrait. Les princes, me prenant sans doute pour un novice, me dirent que l'endroit était probablement ensorcelé, mais qu'au moyen de quelques paroles magiques, ils feraient arriver jusqu'à mes pieds le gibier dont j'avais envie. Le fait est qu'appelés d'une certaine façon, nous vîmes bientôt paraître cinq hippopotames, dont quatre vieux et un jeune. C'était presque un péché de tirer sur ces pauvres animaux si dociles et si naïfs. Néanmoins, à la requête réitérée du roi, j'envoyai une balle dans la tête de l'un d'eux, qui disparut sur le coup et n'a plus été retrouvé depuis. K'yengo attribue ceci à la rancune des démons aquatiques dont j'ai envahi les domaines sans leur offrir le moindre sacrifice. Dans le cours d'une discussion as-

1. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit de pieds et pouces anglais. Le pied de 12 pouces équivaut à 304 millimètres, le pouce à 25 millimètres et une fraction.

1. Sur la carte de M. Speke, on trouvera l'Amara séparé du Victoria N'yanza par le district d'Ouvûma, et confinant au lac Baringo, lequel se décharge dans la rivière Asua qui va se jeter elle-même dans le Nil Blanc, au-dessus des rapides signalés entre Apuddo et Madi, dans le pays qui porte ce dernier nom.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tronomique, le roi m'a demandé si c'était le même soleil qu'on revoyait chaque jour, ou si un nouvel astre naissait à chaque aurore. Il s'inquiète aussi des intentions de la lune quand elle change de forme, et croit qu'elle se rit ainsi de la simplicité des mortels.

Un détachement de Vouaziwa, venant du Kidi et porteurs d'une certaine quantité d'ivoire, s'est présenté chez mon hôte pour lui rendre hommage. « Ils ont vu naguère, disent-ils en répondant à mes questions, dans le pays d'où ils arrivent, des hommes ressemblant à mes Vouanguana. Mais bien que ces étrangers fussent pourvus d'armes à feu, ils furent tous mis à mort par les gens du Kidi. » Précieux renseignement que venait corroborer une conviction bien arrêtée chez moi, mais bien difficile à faire pénétrer dans l'esprit des autres, à savoir que les trafiquants peuvent remonter par le Nil jusqu'au Kidi.

Je crois pouvoir désormais garantir à mon hôte que, d'ici à quelques années, le commerce de son pays avec le nord prendra plus d'importance que n'en pourrait jamais acquérir celui qui se fait avec Zanzibar. La route une fois ouverte, ces hardis négociants dont on nous parle s'y jetteront toujours plus nombreux. Rumanika se moque, en revanche, de l'ardeur que je mets à pénétrer dans des pays où on nous dit que tous les étrangers ont jusqu'à présent trouvé la mort. Il juge ma témérité parfaitement insensée et je commence à craindre que, par amitié pure, il ne contre-carre tous mes projets. Un mot de lui suffirait pour effrayer mon escorte et m'enlever les moyens de marcher en avant. Je m'efforce donc, en bonne politique, de lui ôter une idée dont il est imbu; c'est qu'il détient pour ainsi dire la clef de l'Afrique intérieure. Tantôt je lui parle des visites que je lui ferai plus tard en remontant le Nil, tantôt d'une route à ouvrir entre la côte et le Karagué par le pays des Masai : « Pour l'une ou l'autre de ces entreprises, me fait-il remarquer, il vous faudrait au moins deux cents fusils. Nous verrons, du reste, quand vous serez revenu de l'Ouganda. Mtésa et Kamrasi ont en moi la plus grande confiance. Je les amènerai peut-être à servir vos projets. »

Voici un échantillon des mœurs du Karagué. Deux hommes, époux de la même femme, font valoir leurs droits à la propriété d'un enfant qu'elle vient de mettre au monde, et qui, étant mâle, peut être revendiqué par le père. Baraka, choisi pour arbitre, se décide d'après la ressemblance de l'enfant avec une des deux parties adverses. Son arrêt, approuvé de tous si ce n'est du perdant, provoque les rires joyeux de l'assistance. Il faut peu de chose aux Vouanguana pour stimuler leur avide curiosité, leur hilarité toujours prête.

29 et 30 déc. — A propos de cet incident, Rumanika m'en raconte beaucoup d'autres d'où je dois conclure qu'en général les mariages, dans le Karagué, sont des transactions purement pécuniaires. Le père reçoit en échange de sa fille un certain nombre de vaches, de moutons et d'esclaves; mais celle-ci, mécontente du marché, peut s'affranchir du joug conjugal en restituant l'équivalent de ce douaire. Les Vouahuma, du reste, bien qu'ils entretiennent des esclaves et parfois épousent des négresses pur sang, ne souffrent point que leurs filles contribuent à faire dégénérer leur race en se mariant en dehors de leur tribu. C'est également en vertu de leur culte pour cette origine spéciale dont ils sont si fiers, que la peine de mort n'est jamais infligée dans le Karagué, pas même à l'homme coupable de meurtre, pas même à celui qui a lâché pied dans le combat : tous les crimes s'expient au moyen d'amendes proportionnées à leur importance, et qui consistent en un nombre plus ou moins grand de vaches laitières.

31 déc. — A la suite d'une de ces discussions théologiques auxquelles mon hôte semble se complaire depuis que j'ai fait remonter son origine abyssinienne jusqu'au roi David, « dont les cheveux étaient aussi droits que les miens, » je me permets de lui demander pourquoi, n'ayant aucune idée de Dieu ni d'une vie future, il immole tous les ans une vache devant le tombeau de son père : « Je ne sais pas, me répond-il en riant, mais il me semble qu'en agissant ainsi j'obtiendrai de meilleures moissons. C'est aussi pour cela que je place devant une des grosses pierres de la montagne, une certaine quantité de grain et de pombé, bien que je la sache incapable de manger ou de boire. Les hommes de la côte, et à vrai dire tous les indigènes, pour autant que j'en sache, pratiquent les mêmes rites. Pas un Africain ne révoque en doute le pouvoir des talismans et de la magie. Lorsque je conduis mes troupes au combat, si j'entendais l'aboiement d'un renard, je battrais immédiatement en retraite, pareil pronostic me présageant une défaite. Beaucoup d'autres animaux, les oiseaux en particulier, possèdent ainsi une vertu favorable ou contraire. »

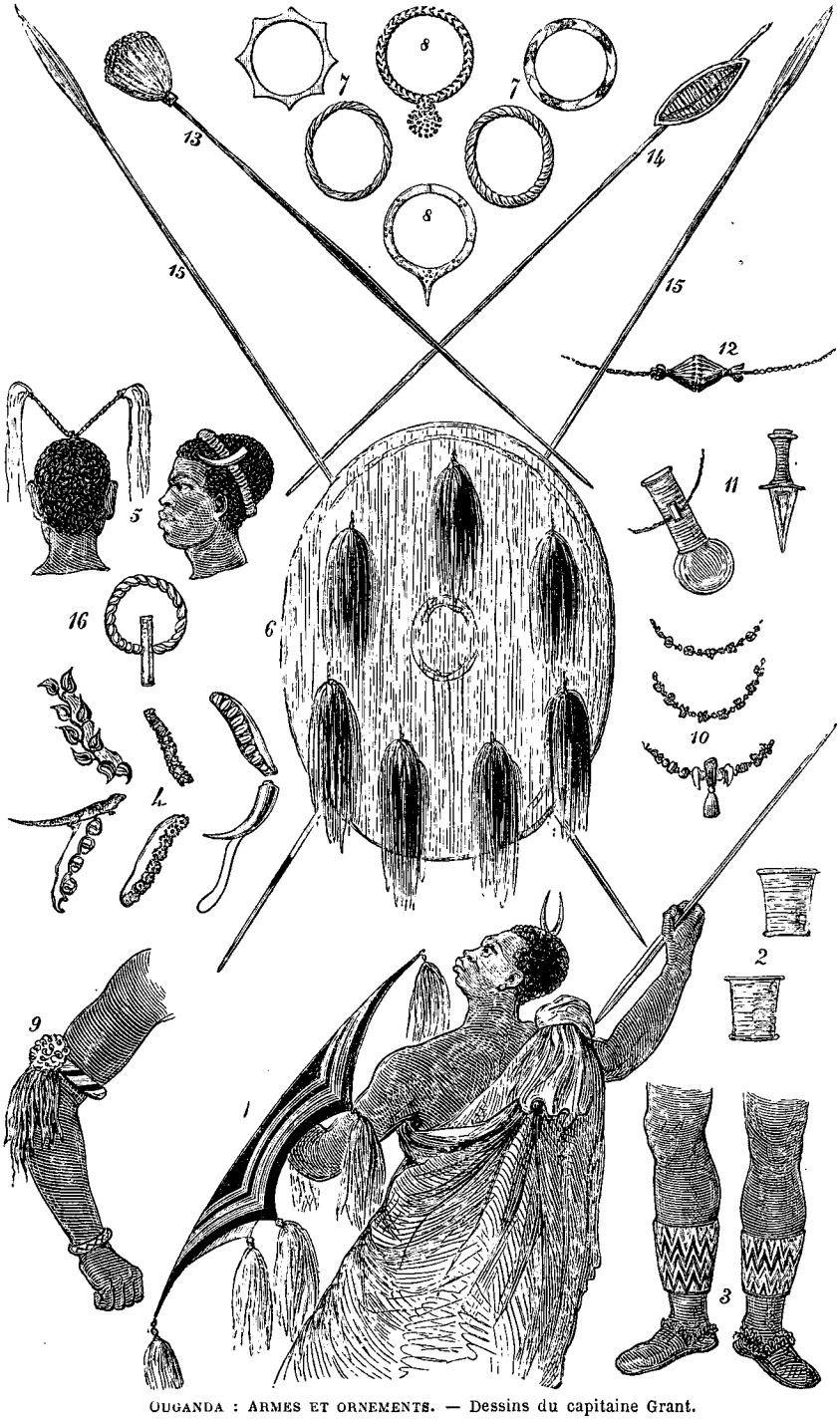
Je tâchai de lui faire comprendre que s'il avait affaire à des incrédules, ne se confiant comme nous qu'à leur courage et à leur tactique, ces superstitions lui joueraient de mauvais tours, ce que Baraka lui confirma tout aussitôt en invoquant le souvenir des campagnes qu'il a faites dans l'Inde. Mon hôte m'écoute assez volontiers, convaincu peu à peu de la supériorité des hommes blancs. « Après tout, dit-il, les Arabes en conviennent eux-mêmes, c'est de la terre des Vouazungu que nous arrivent les perles et les étoffes. »

1, 2 et 3 janvier 1862. — Nous inaugurons la nouvelle année sous les auspices les plus favorables : tout nous donne à croire que M. Petherick, venant à notre rencontre, a bien réellement remonté le Nil. Kamrasi, le roi de l'Ounyoro, a fait informer Rumanika, — par manière de fanfaronnade, — qu'il avait, lui aussi, des visiteurs étrangers. « Ils n'étaient pas encore dans l'Ounyoro, à la vérité, mais dans le Gani, qui en dépend, et remontaient le Nil sur leur navire. Les gens du Gani, attaquant ces nouveaux venus, les avaient tout d'abord repoussés en dépit de leurs canons, qui brisaient les arbres sur le bord du fleuve, et leur avaient pris beaucoup de marchandises, dont une partie lui avait été fidèlement apportée; aussi venait-il d'expédier des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ordres en vertu desquels ses sujets devaient respecter les étrangers et les laisser parvenir jusqu'à lui. » Rumanika, auquel j'avais parlé de la promesse de Petherick, comprend toute l'importance que ces nouvelles ont pour moi, et m'aidera volontiers, dit-il, à les vérifier. « Kamrasi est son beau-frère et se prête facilement à tout ce qu'il lui demande. Je pourrai donc sans inconvénient expédier quelques-uns de mes gens avec les messagers du roi de l'Ounyoro, quand ces derniers s'en retourneront chez leur maître. »

4 janv. — Cette mission est proposée à Baraka. Il la refuserait s'il l'osait; mais, honteux de sa couardise, il demande seulement « qu'on lui laisse choisir un compagnon fidèle, qui, s'il venait à tomber malade, ne le laisse pas mourir seul dans la jungle. » — En accédant à son désir, nous atténuons autant qu'il est en nous ce qu'il y a de trop funèbre dans ces préoccupations chimériques. Rumanika d'ailleurs nous répond de sa vie et lui fournit, ainsi qu'à son compagnon, un costume pareil à celui de ses officiers. Ce déguisement leur permettra de traverser, sans courir trop de périls, certaines portions de l'Ouddu, récemment et mal annexées au royaume d'Ouganda.



OUGANDA : ARMES ET ORNEMENTS. — Dessins du capitaine Grant.

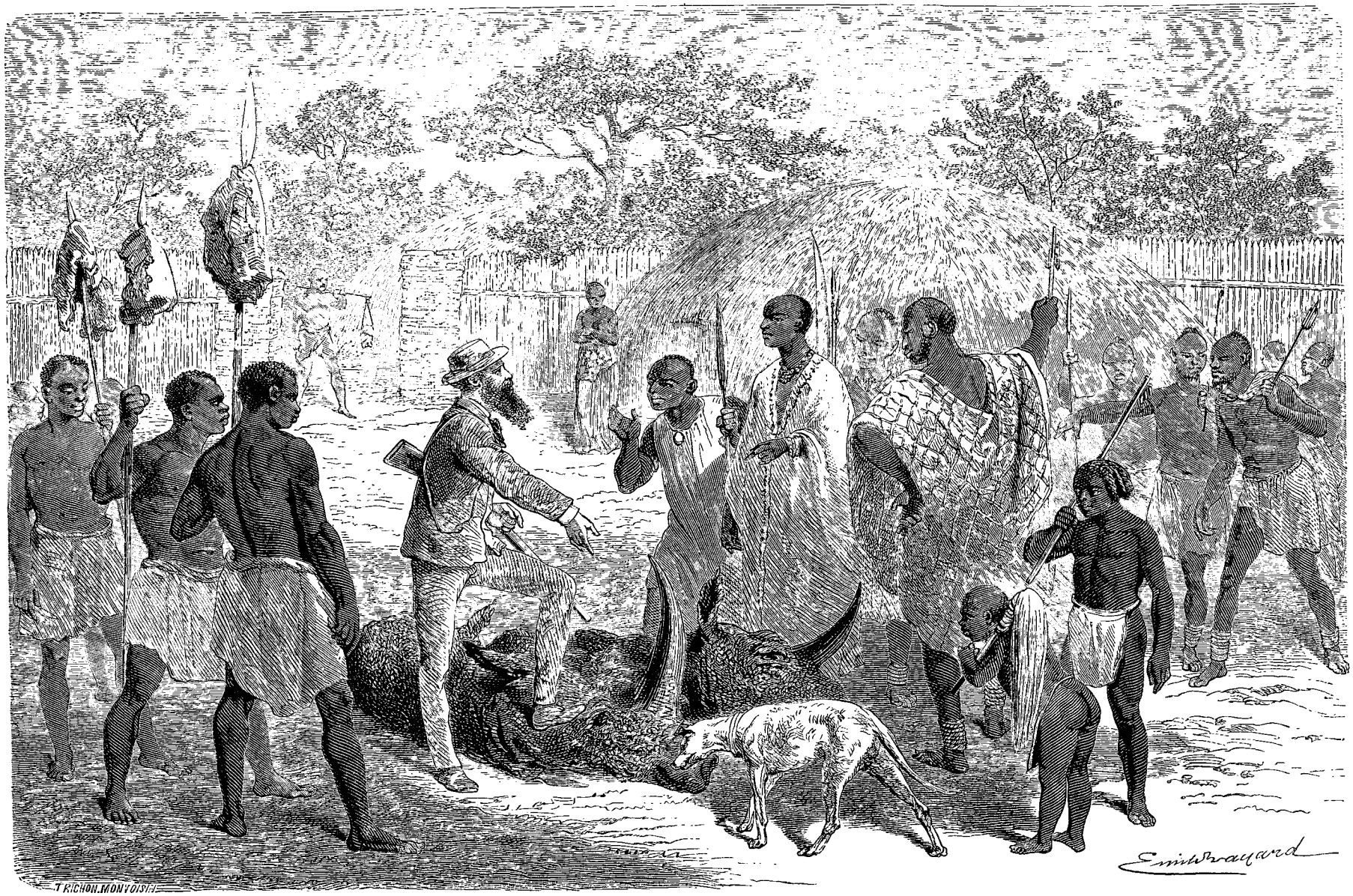
1 Guerrier. — 2 Anneaux d'ivoire pour jambes. — 3 Ornements de jambes du roi. — 4 et 5 Ornements de tête, diadèmes et guirlandes pour hommes. — 6 et 15 Bouclier et javelines. — 7, 8 et 10 Colliers. — 9 Bracelet-amulette du roi. — 11 Poignard de femme. — 12, 13 et 14 Amulettes. — 16 Nœud de corde en peau de serpent.

5 et 6 janv. — Saidi, un de mes gens, autrefois esclave, capturé dans le Voualâmo, sur les frontières de l'Abyssinie, confirme à Rumanika, par un témoignage direct, ce que je lui disais naguère touchant l'origine des Vouahuma. Cet homme, en effet, rapporte que le bétail élevé par sa tribu est pourvu de cornes énormes, comme celui qu'on trouve ici; le même usage y existe de boire, dans les principaux repas, un mélange de sang et de lait.

Nous avons eu hier soir une demi-éclipse de lune, pendant laquelle tous les Vouanguana n'ont fait que circuler des huttes de Rumanika aux huttes de Nnanaji, chantant et frappant notre vaisselle de fer-blanc pour terrifier l'Esprit du soleil et l'empêcher de dévorer complétement l'astre des nuits, objet d'un culte plus respectueux et plus fervent.

7 janv. — Un métis indou, Souahili, qui est allé visiter le roi de l'Ouganda et s'en revient avec de riches présents en ivoire et en esclaves, nous annonce l'arrivée des officiers que Mtésa nous envoie pour nous conduire immédiatement auprès de lui. Cette excellente nouvelle exalte les espérances de Rumanika presque autant que les nôtres. Il voit déjà l'Afrique ouverte et son nom im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Speke présentant ses trophées de chasse à S. M. Rumanika (voy. p. 326). — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mortel, regrettant seulement que je ne lui permette pas de compenser en quelque mesure les frais énormes de mon voyage. Le fait est que je viens d'acheter encore aux Arabes des verroteries qui me coûtent plus de quatre cents livres sterling (dix mille francs), et sans lesquelles il me serait impossible, au sortir de l'Ouganda, de pousser jusqu'à Gondokoro. Il le fallait cependant, car toutes les nouvelles de l'Ounyamuézi tendaient à représenter comme de plus en plus critique la situation des trafiquants arabes. Sheik Saïd s'y trouvait encore, retenu avec mes pauvres miliciens hottentots, dans l'impossibilité de se frayer un chemin jusqu'à la côte.

Du 8 au 10 janv. — Enfin le tambour de l'Ouganda s'est fait entendre. Maula, le messager royal, avec sa nombreuse escorte d'hommes, de femmes et d'enfants bien vêtus, menant, suivant les us de sa nation, leurs chiens en laisse et soufflant dans leurs flûtes de roseaux, transmet à nos oreilles avides le bienveillant appel dont il est chargé. Informé du désir que nous avions de le voir et, de son côté, fort curieux d'offrir l'hospitalité à des « hommes blancs, » Mtésa nous demande de l'aller trouver sans retard. Ses officiers sont chargés, dit Maula, de nous fournir gratuitement tout ce dont nous aurons besoin, une fois entrés dans ses domaines.

Une seule circonstance, désormais, gêne ma marche; c'est la santé de Grant, pire que jamais, et qui ne promet pas de s'améliorer avant un ou deux mois. Il est impossible de faire attendre ici une escorte aussi nombreuse; mille autres considérations me font regarder un prompt départ comme l'unique moyen de mener à bon terme notre important voyage. Aussi, faisant taire les remords que m'impose cette nouvelle séparation, je confie aux bons soins de Rumanika mon fidèle compagnon, près duquel je laissais un certain nombre de Vouanguana. Dix charges de verroteries et trente de fil de cuivre furent mises de côté pour mes dépenses dans l'Ouganda. Baraka et son compagnon reçurent, en même temps que la lettre dont je les chargeais pour Petherick, une quantité de perles équivalant aux fonds nécessaires pour les faire vivre pendant six mois, plus un présent pour Kamrasi et un autre pour le chef du Gani, que je ne connaissais pas encore de nom. Je confiai à Nsangéz, le collègue de Masudi, mes collections de naturaliste et mes rapports adressés à la Société géographique, qu'il se chargea de transporter à Kaseh, chez le sheik Saïd, qui lui-même, à son tour, les acheminerait vers Zanzibar.

Toutes ces affaires réglées, je fis partir mes hommes et me rendis au palais pour prendre congé de Rumanika. Un de ses officiers, nommé Rosaro, était désigné pour me conduire partout où je voudrais dans l'Ouganda, et devait ensuite me ramener sain et sauf. D'après les conseils de mon hôte, je remis au page du roi Mtésa, qui avait ordre de les lui rapporter au plus vite, des munitions pour les armes à feu. Je donnai enfin à Maula, toujours suivant les mêmes conseils, deux paquets de fil de laiton et cinq de verroteries variées, et je partis alors bien convaincu que je ne tarderais pas à résoudre définitivement le grand problème des sources du Nil. Ma seule inquiétude était de savoir si Grant serait en état de venir me rejoindre avant l'époque de mon retour. Je n'osais en effet présumer que je pourrais me risquer au delà des frontières nord de l'Ouganda, Rumanika m'ayant affirmé que, depuis l'époque où ce pays avait été séparé de l'Ounyoro, une guerre continuelle, des razzias sans cesse réitérées, le mettaient aux prises avec toutes les contrées limitrophes.

IX

Départ pour l'Ouganda.

Partis le 10 janvier 1862, nous campâmes le lendemain à Luandalo, où Rosaro vint nous rejoindre pour m'accompagner, suivant les instructions de Rumanika. L'ajournement de son départ avait eu pour but de réunir un grand nombre de Vouanyambo, appelés à partager l'existence gratuite sur laquelle croient pouvoir compter ces voyageurs primitifs, dans des conditions pareilles aux nôtres.

Arrivés le 12 à Kisaho, dans ces montagnes de l'Ouhaiya renommées pour leur ivoire et leur café, je fus informé qu'il fallait y attendre Maula, que notre hôte avait retenu pour lui offrir en présent la sœur de Rosaro, mandée tout exprès. Elle était, il est vrai, l'épouse d'un autre et l'avait déjà rendu père de deux enfants; mais ceci n'importait guère, car ce dernier avait encouru par je ne sais quel délit la confiscation de tous ses biens. La halte du 13 se passa tant bien que mal au milieu d'une population uniquement occupée à boire du pombé; puis, quand Maula m'eut rejoint, nous nous remîmes en marche au son du fifre et du tambour. Ce fut ainsi que nous descendîmes des montagnes de la Lune pour arriver le 15, par une longue plaine d'alluvion, à cet établissement de Kitangulé, dont nous avions tant de fois entendu parler, et où Rumanika tient en réserve des milliers de vaches. Ces plaines humides sont entourées de marécages où croissent d'épaisses forêts jadis peuplées d'éléphants; mais depuis que le commerce de l'ivoire s'est développé, ces animaux, harcelés sans cesse, ont fini par se réfugier dans les montagnes du Kisiwa et de l'Ouhaiya.

16 janv. *Ndongo.* — Nous sommes arrivés aujourd'hui au bord de la Kagéra-Kitangulé, rivière qui, — je m'en étais assuré en 1858, — se jette à l'ouest dans le Victoria-N'yanza. Par malheur, au moment de la traversée, la pluie se mit à tomber et jeta le désordre dans nos rangs; je ne pus ni dessiner la rivière (ce que Grant fit plus tard) ni mesurer exactement sa largeur ou sa profondeur. Il fallut même soutenir une longue discussion avec les superstitieux bateliers pour qu'ils me permissent de monter dans leur canot avec mes chasseurs. Ces pauvres diables s'imaginaient que leur Neptune, irrité d'un procédé si leste, les ferait chavirer ou tarirait les sources du fleuve. Tout ce que je puis dire de la Kitangulé, c'est qu'elle doit avoir une largeur moyenne de quatre-vingts pieds (vingt-quatre ou vingt-cinq mètres), qu'elle est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

encaissée entre deux hautes rives, et que les crocs de nos bateliers n'en touchaient pas le fond. La rapidité de son cours peut être évaluée à quatre nœuds par heure.

Je ne la voyais pas sans quelque orgueil, pouvant ainsi vérifier l'exactitude des raisonnements scientifiques d'après lesquels j'avais conclu qu'elle devait être alimentée par des sources placées sur les hauteurs des montagnes de la Lune, et qu'il fallait évaluer leur altitude, d'après la masse de ce courant, à huit mille pieds pour le moins [1], précisément celle que nous leur voyons dans le Ruanda. Je me répétai ce que je m'étais dit chez Rumanika, lorsque m'apparurent pour la première fois les cônes élevés du Mfumbiro et en présence des renseignements géographiques réunis par moi de toutes parts, à savoir que ces hautes montagnes de la Lune, continuellement saturées de pluie, donnent naissance au Congo tout aussi bien qu'au Nil, et de plus sans doute à cette branche du Zambèze qui porte le nom de Shiré.

Ndongo, notre étape suivante, est un véritable jardin de bananiers et l'aspect de la contrée, généralement parlant, témoigne d'une fertilité surprenante. Dans ce sol humide, sous ce climat tempéré, toutes les cultures se font sans peine et donnent de merveilleux résultats. C'est un véritable paradis de nègres, et je dois dire au surplus que l'entretien des huttes et des jardins dénote des habitudes d'ordre, de propreté, de travail.

Nous y fîmes halte tout un jour, et j'aurais pu y tuer mainte et mainte antilope si je ne me fusse obstiné à courir des buffles que je ne rencontrais point. Revenu de la chasse, j'écrivis à Rumanika que si Grant ne m'avait pas rejoint à une certaine date, je tenterais la navigation du N'yanza, et reviendrais le trouver en remontant la Kitangulé.

13 janv. *Ngambézi.* — Nasib m'a montré un petit éperon montagneux qui, du royaume de Nkolé à notre gauche, se prolonge vers le N'yanza. A l'extrémité de l'éperon, sur notre droite, s'étend à perte de vue, dans la direction de N'yanza, une plaine bien boisée et marécageuse, parsemée de vastes étangs qui, m'assure-t-on, portaient bateau il y a peu d'années, mais se dessèchent maintenant par degrés, comme le lac Ourigi. Je suis porté à croire que le N'yanza baignait originairement le pied de ces montagnes et s'est trouvé réduit à ses limites actuelles par un abaissement progressif de son niveau.

Ngambézi me frappa d'admiration aussi bien par la propreté, le bon ordre des habitations que par la richesse du sol et la beauté des paysages. Sous ce double rapport, ni le Bengale, ni Zanzibar n'ont rien de mieux à offrir. Un des oncles de Mtésa, épargné par le feu roi Sunna lors de l'avénement de ce dernier, est le possesseur de ce beau fief (voy. p. 336). Son absence me laissa un certain regret, bien que l'espèce d'intendant chargé de le remplacer me logeât dans sa *baraza* (hutte de réception), et nonobstant force excuses sur les lacunes involontaires de son hospitalité, me gratifiât sans cesse de chèvres, de volailles, de patates douces, d'ignames, de bananes, de cannes à sucre et de maïs. Il y gagna, cela va sans le dire, quelques paquets de verroteries.

19 janv. *Sémizabi.* — Nous nous arrêtons chez Isamgévi, un des *vouakungu* ou délégués de Rumanika. Sa résidence était aussi bien tenue que celle de l'oncle de Mtésa. Mais au lieu d'avoir une *baraza* devant sa maison, il y avait construit ce qui, selon les notions nègres, équivaut à une église, à savoir un étroit enclos avec trois petites huttes, ainsi mises à part afin de servir aux exercices du culte. Il fit danser devant nous quelques mendiantes (*vouishwézi* selon les uns, *mabandwa* selon les autres), qui, bizarrement vêtues de mbugu, couvertes de verroteries, de petites baguettes peintes, nous débitèrent en même temps une chanson comique; le refrain, pour lequel on interrompait la danse, consistait en une sorte de roucoulement aigu infiniment prolongé. Les fonctions que ces femmes remplissent participent de l'obscurité qui règne chez les nègres en toute matière concernant la religion. Suivant les uns, elles chassent les démons; suivant les autres, elles préservent du « mauvais œil. » En somme, elles prélèvent une taxe sur ces êtres naïfs qui éprouvent le besoin de s'imposer un sacrifice quelconque pour se concilier une divinité qu'ils ne sauraient définir, mais qu'ils supposent capable d'influer en bien ou en mal sur leurs destinées en ce bas monde.

20 janv. *Kisuéré.* — Nous touchons aux frontières de Rumanika. Derrière le groupe de montagnes sur lequel s'élève Kisuéré, commence, au nord, le royaume d'Ounyoro. C'est ici que Baraka doit me quitter pour se rendre chez Kamrasi. Maula, dont la résidence n'est qu'à une journée de marche, me plante là, comme un drôle qu'il est, sous prétexte d'avertir Mtésa par un message, ainsi qu'il en a reçu l'ordre, afin que le monarque avise aux moyens de protéger notre marche. « Les Vouaganda, me dit-il, sont une race turbulente que la crainte du bourreau peut seule tenir en respect; et dès que je lui serai signalé, Mtésa fera sans doute couper la tête à un certain nombre de ses sujets pour inspirer aux autres une terreur salutaire. » Je savais fort bien le néant de ces jactances, et je ne lui dissimulai pas mon incrédulité à cet égard; mais, du moment où il m'abandonnait ainsi à moi-même, il fallut bien faire halte.

Du 20 au 24 janv. — Le 23, un autre officier nommé Maribu vient m'avertir que Mtésa, incité par son désir de voir des « hommes blancs, » l'a chargé d'aller chercher Grant qu'on lui dit être resté dans le Karagué à cause de sa maladie, et de le lui amener, coûte que coûte. Je profite de cette occasion pour écrire à mon compagnon de se mettre en route, s'il le peut, avec nos marchandises les plus précieuses. Il devra se méfier des propos de Rumanika sur les difficultés du voyage dans l'Ouganda. Les malades y sont admis sans le moindre scrupule, et, contrairement à ce que prétendait naguère le roi du Karagué, les ânes y circulent fort bien sans caleçon. S'il est hors d'état de se mouvoir, je le prie d'attendre que je sois arrivé chez Mtésa. Je remonterai le lac et la Kitangulé pour l'aller chercher, ou du moins, je prie-

1. Ces conjectures sont consignées dans le *Blackwood's Magazine* du mois d'août 1859.

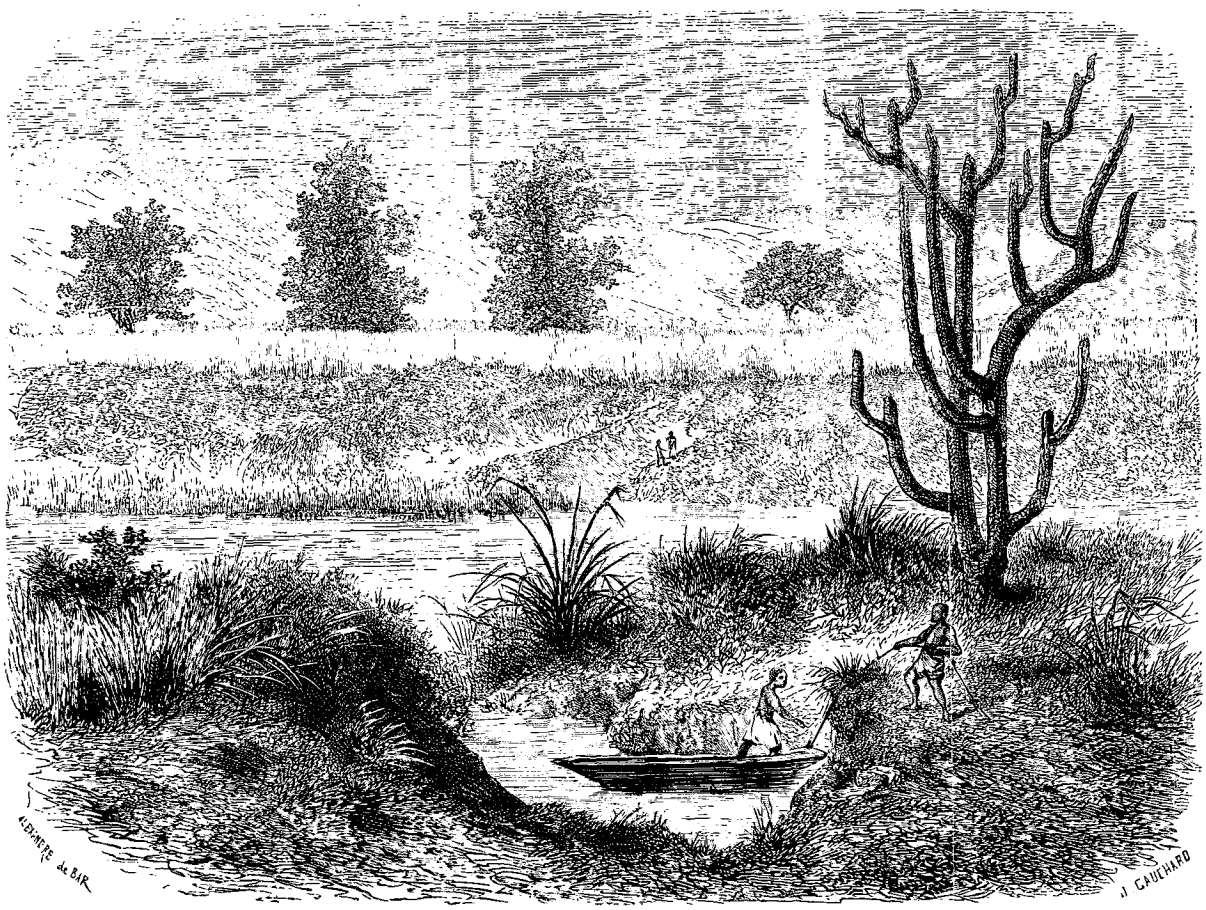
© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rai le roi de lui envoyer des barques, un voyage par eau devant nous permettre d'explorer le lac plus à notre aise.

24 janv. *N'yagussa.* — Deux ou trois messages de plus en plus impérieux ont fini par ramener Maula, que je force enfin à se mettre en marche. Il nous conduit tout droit chez lui, dans une résidence très-agréable, où il met à ma disposition une hutte vaste et bien tenue. Grâce à lui, nous avons, mes hommes et moi, des bananes à discrétion : « Maintenant que nous voici dans l'Ouganda, me dit notre hôte, vous n'aurez plus à payer votre nourriture. Partout où vous passerez la journée, l'officier du district doit vous pourvoir de bananes; à défaut de ceci, vos gens pourront en cueillir dans les jardins, car telle est la loi du pays en ce qui concerne les hôtes du roi. Quiconque serait surpris vous faisant payer la moindre chose, soit à vous, soit à vos gens, encourrait un châtiment exemplaire. »

En conséquence, je suspendis immédiatement la distribution quotidienne des rassades. Mais, à peine avais-je pris cette mesure, que tous mes gens se déclarèrent ennemis de la banane. « Les Vouaganda, prétendaient-ils, peuvent se contenter de cette nourriture à laquelle ils sont habitués; mais un régime pareil ne saurait apaiser notre faim. »

Maula, voyant que je prépare tout pour la marche, me supplie de prendre patience et d'attendre le retour

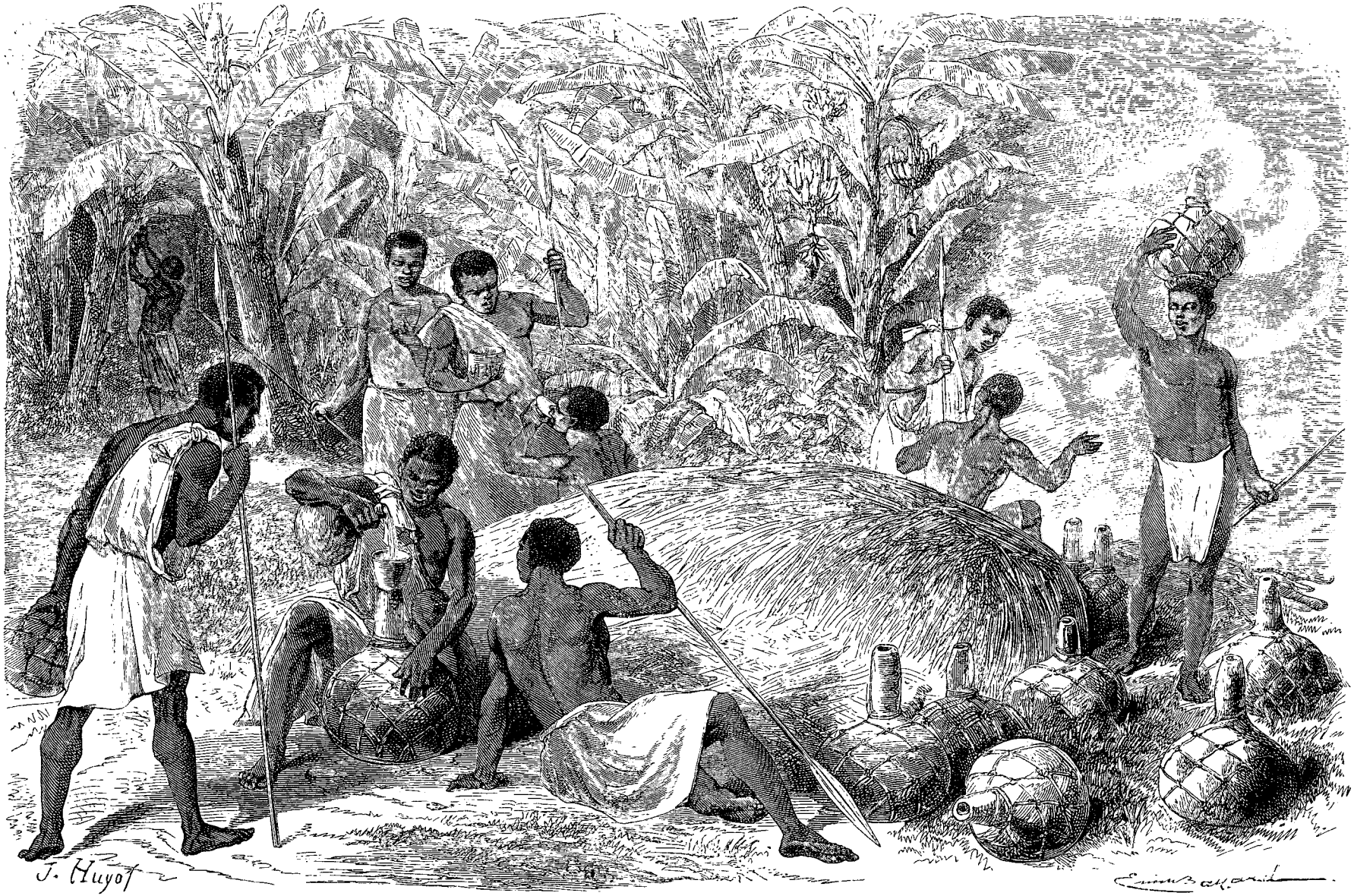


Rives de la Kitangulé (voy. p. 330). — Dessin de A. de Bar.

du message envoyé au roi, c'est-à-dire une dizaine de jours tout au plus. Quoique révolté de ce retard absurde, il faut bien me résigner à dresser ma tente; je refuse en revanche ses bananes, et mes gens, à qui je distribue des verroteries, ont ordre d'acheter chaque jour leur ration de grain. Maula m'annonce qu'il va passer quelque temps chez un de ses amis; mais il reviendra, sans manquer. Je lui réponds qu'il fera bien, car je suis décidé à ne pas l'attendre. Malgré sa courtoisie affectée et ses perpétuels sourires, notre conférence se termine assez peu amicalement.

26 janv. — Je suis encore assourdi par les tambours, les chants, les cris, les hurlements et les danses bruyantes qui n'ont pas cessé depuis deux jours et deux nuits. Il s'agissait d'expulser un *Phépo* (un démon) du village qu'il obsédait par sa présence. Toutes les cérémonies ont ici un caractère grotesque. Deux vieillards, homme et femme, barbouillés d'une boue calcaire et tenant sur leurs genoux des pots de pombé, étaient assis devant une des huttes, où on leur apportait sans cesse des paniers remplis de bananes en marmelade et de nouvelles cruches de bière. Dans la cour en face d'eux, plusieurs centaines d'hommes et de femmes vêtus d'élégants mbugu, — les hommes portant en guise de turban des branches de glycine artistement tressées dans lesquelles étaient piquées, appendice menaçant, des dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Nègres buvant du pombé. — Dessin de Emile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fenses de sanglier polies et brillantes. C'étaient là ces gens qui, tous sans exception plongés dans l'ivresse la plus complète, essayaient de chasser le diable par un tapage infernal. Je trouvai parmi eux Kachuchu, cet ambassadeur de Rumanika que j'avais vu partir du palais de Karagué pour annoncer ma visite au roi de l'Ouganda. Il avait avec lui, me dit-il, deux autres Vouakungu de Mtésa, qui avaient ordre d'amener ma caravane et celle du docteur K'yengo. Ce « prince, ajoutait-il, — confirmant en ceci les dires de Maula, — ce prince éprouvait un tel désir de nous voir, qu'à la nouvelle de notre arrivée prochaine, il avait fait exécuter cinquante notables et quatre cents individus de basse extraction, attendu que, selon lui, s'il n'avait pas déjà reçu la visite des hommes blancs, la faute en était aux dispositions querelleuses de ses sujets. »

27 janv. — J'ai vu reparaître N'yamgundu, mon ancienne connaissance de l'Ousui. Il prétend avoir été le premier à informer Mtésa de notre arrivée dans l'Ousui et de la visite que nous lui destinions. « Il est donc bien vrai, s'est écrié le monarque, que le Mzungu veut me voir ! » Et il lui avait fait remettre quatre vaches pour qu'elles me fussent conduites sans retard, en lui recommandant de me ramener au plus vite : « Les vaches, ajoutait N'yamgundu, s'acheminent vers Kisuéré par une autre route, mais je m'arrangerai pour que vous les receviez ici, et tandis que vous continuerez votre voyage, escorté par Maula, je me charge d'aller chercher Grant.... »

Ceci ne faisait pas mon compte, et je lui dis naïvement que, las des procédés de Maula, je renonçais à marcher sous sa conduite. N'yamgundu m'offrit alors de me laisser quelques-uns de ses « enfants » qui me serviraient de guides, ajoutant que « les ordres du roi ne seraient pas remplis, si une partie de ma caravane restait en arrière. » Nous argumentâmes ainsi longtemps, moi pour le garder, lui pour exécuter à la lettre la mission dont il était chargé. Je fis valoir en dernier lieu mon autorité, supérieure à celle de mes « enfants, » et ceci termina la discussion. Il fut convenu que nous partirions dès le lendemain matin, aussitôt que les vaches seraient arrivées de Kisuéré.

28 janv. *Mashondé.* — A l'heure dite, N'yamgundu n'avait pas encore paru. Grande contrariété pour moi, car je craignais que Maula ne vînt le détourner de remplir son engagement. Vers midi, à bout de patience, je prescrivis à Bombay de lever ma tente et de donner l'ordre du départ. — « Qui nous guidera ? me demanda-t-il, rechignant; comment voulez-vous que nous avancions? Les gens de Rumanika sont tous partis.... personne n'est là pour nous montrer le chemin...? » A ses objections réitérées, je n'avais qu'une seule réponse, toujours la même : — « Cela ne vous regarde pas... Obéissez!... Levez la tente ! » Puis comme il restait immobile, je me mis moi-même à l'œuvre, assisté de quelques-uns de mes hommes, et la tente tomba bientôt sur sa tête ainsi que sur nos marchandises, et sur les femmes qui s'y trouvaient réunies. Bombay, hors de lui, se mit à injurier les gens qui me prêtaient secours, en leur reprochant leur stupide imprudence, « attendu, disait-il, que sous la tente ainsi bousculée, il y avait, à côté du foyer, des caisses de poudre. » Il fallut bien me fâcher à mon tour et malmener ce serviteur récalcitrant, qui, dans sa colère toujours croissante, menaçait de repousser à coups de bâton ceux qui voulaient le faire sauter : — « Taisez-vous! lui dis-je, il ne vous appartient pas d'insulter ceux qui m'obéissent et qui valent, par conséquent, mieux que vous. S'il me plaît de faire sauter ce qui est à moi, vous n'avez, ce me semble, rien à y voir.... Et si vous persistez à méconnaître mes droits, je vous ferai sauter, vous aussi. » Bombay, qui commençait à écumer de rage, déclara qu'il ne souffrirait pas de pareilles insultes : il fallut recourir aux grands moyens, et par manière d'avertissement, je lui administrai un coup de poing sur la tête. Il se mit en position, l'air exaspéré, me toisant d'un regard farouche. Un second coup de poing l'ébranla sur sa base, et comme il tenait bon, un troisième fit couler le sang. Notre homme alors battit en retraite d'un air boudeur, protestant qu'il n'était plus à mon service. Nasib eut ordre de prendre sa place et de nous mettre en route ; mais le bon vieillard détermina Bombay à céder; et nous partîmes au milieu d'une foule de Vouaganda, réunis pour assister à cette comédie, et qui se distribuaient l'un à l'autre des coups de poing sur la tête, comme pour parodier les étranges façons de « l'homme blanc. » N'yamgundu qui vint alors nous rejoindre, nous demandait encore un jour de répit, sous prétexte de faire venir quelques-unes de ses femmes restées à Kisuéré ; mais Bombay, portant la main à son nez, encore plus camard que d'habitude : « Non, non, lui dit-il, voici ce que m'ont valu vos mensonges.... Ce n'est pas moi qui me chargerai désormais de faire valoir auprès du *Bana* vos raisons de faire halte.... Vous pouvez, si cela vous plaît, les lui raconter vous-même.... » N'yamgundu, cependant, ne jugea pas à propos de suivre ce conseil, et nous continuâmes la marche comme si de rien n'était. Ce fut la première et la dernière fois que je me ravalai jusqu'à infliger moi-même une correction manuelle, et je dus m'y résoudre sous peine de compromettre le prestige de mon autorité. En effet, s'il m'était arrivé souvent de faire administrer cent ou cent cinquante coups de fouet à tel ou tel de mes gens pour délit de vol, je ne pouvais pas, sans porter une grave atteinte à la subordination hiérarchique, souffrir que Bombay fût frappé par un de ses subalternes; il fallait donc le châtier moi-même.

Longeant les montagnes à notre gauche et laissant à droite une vaste plaine coupée de nombreux étangs, nous nous arrêtâmes dans un village situé au pied d'une petite montagne du haut de laquelle j'aperçus pour la première fois, depuis mon départ de Kaseh, les eaux du Victoria-N'yanza. N'yamgundu, profitant de la leçon du matin, me traitait avec une courtoisie charmante; il ne manquait jamais de s'agenouiller en m'adressant la parole, et a mis tous ses « enfants » sur le pied de veiller sans cesse au bien-être du camp.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

29 janv. *Oukara.* — Sauf la traversée des étangs, pénible quelquefois, et dans tous les cas trop fréquente, le voyage se continue dans d'excellentes conditions, à travers de fertiles plantations dont les maîtres se sauvent au bruit de nos tambours, certains d'être arrêtés et punis s'ils se permettaient de jeter les yeux sur les hôtes du roi. Même à Oukara, pas un habitant n'est visible. Leurs huttes nous sont assignées, à moi et à mes hommes, sans plus de cérémonie. Les Vouanyambo de l'escorte y pillent tout ce qui leur convient, et j'ai grand'peine à les arrêter, « car ce sont là, disent-ils, des représailles qu'ils exercent contre les Vouaganda qui, mainte et mainte fois, dévastèrent le Karagué. » D'ailleurs les lois du pays où nous sommes leur reconnaissent le droit de vivre sur l'habitant, et ils ne me voient pas d'un bon œil restreindre l'exercice de ce droit.

30 janv. — Halte indispensable pour attendre les femmes de N'yamgundu. Une lettre de Grant m'est apportée par un beau jeune homme, ayant, roulée autour de son cou, la peau d'un serval[1], décoration que les individus de race royale ont seuls le privilége de porter. N'yamgundu, blessé de cette usurpation, donne ordre à ses « enfants » d'arracher au messager de Grant le signe honorifique dont il s'est revêtu sans en avoir le droit. Deux compagnons de mauvaise mine lui saisissent aussitôt les mains qu'ils tordent en tout sens à plusieurs reprises, de manière à lui déboîter l'articulation. Sans un mot, sans le moindre cri, leur victime résiste, et N'yamgundu finit par leur enjoindre d'en rester là. « Il va, dit-il, entamer une instance régulière et entendre la défense du prévenu. » Celui-ci s'assied à terre entre les deux argousins qui se sont bien gardés de le lâcher, et N'yamgundu, coupant une longue baguette en morceaux d'égales dimensions, chacun représentant un degré généalogique, dresse sous nos yeux la liste complète des ancêtres du jeune homme. Par là demeure établi, sans contestation possible, qu'il n'appartient à aucune des branches de la famille régnante : « Et maintenant, poursuit N'yamgundu, en s'adressant à nous, comment expiera-t-il sa folle présomption?... Si l'affaire était portée devant Mtésa, nul doute qu'elle ne lui coûtât la tête.... Si donc il en est quitte au prix de cent vaches, n'aura-t-il pas fait un bien bon marché?... » Tout le monde, sur ce point, fut du même avis, même l'accusé qui se soumit au jugement rendu contre lui et se laissa paisiblement enlever par les deux farouches *policemen* l'ornement illégal qui lui coûtait si cher.

31 janv. *Méruka.* — Ce village est situé sur d'admirables hauteurs couronnées de la végétation la plus variée. Il sert de résidence à plusieurs grands personnages dont le principal est une tante du roi. Nous avons échangé quelques présents, et je passerais volontiers un mois dans ce beau pays où la température est à souhait, les chemins larges et bien entretenus, les huttes parfaitement propres, les jardins cultivés avec des soins irréprochables. Les promenades que je faisais au hasard me montraient partout l'abondance et ce qui aurait dû être la richesse. Je m'imaginais en regardant ce paysage aux formes paisibles, ces molles ondulations de terrain, que la contrée tout entière avait dû se trouver à une époque antérieure de niveau avec ses sommités actuelles; c'est l'incessante action des eaux qui sans doute a creusé peu à peu ces vallons charmants et formé des pentes boisées; en effet, on n'y voit aucune de ces tranchées abruptes, de ces *dykes* vitrifiés qui dans l'Ousui et le Karagué tranchent par leurs reliefs hardis sur ces formations aqueuses, et signalent la présence d'agents volcaniques.

1er fév. *Sangua.* — Pour traverser les bas-fonds humides et fangeux qui se présentent à chaque pas, il fallait se déchausser trois ou quatre fois par heure; j'ai fait une grande partie de la route, mes bas et mes souliers à la main. Les « enfants » de Rosaro, enhardis par l'impunité, sont devenus de plus en plus incommodes. Ils mettent la main sur tout ce qui leur convient dans les huttes des villages que nous traversons. En arrivant à Sangua, j'en trouvai plusieurs que certains habitants, poussés à bout et plus courageux que les autres, avaient fini par mettre en prison. Pour les rendre, on exigeait deux esclaves et une charge de rassades. J'envoyai mes gens s'informer de ce qui était arrivé, avec ordre de m'amener à la fois les plaignants et les prévenus pour faire à tous la partie égale. Mais les drôles, s'attribuant le droit de haute et basse justice, chassèrent à coups de fusil les paysans vouaganda et mirent nos voleurs en liberté. Le principal officier du village dressa une plainte en règle contre N'yamgundu, et je fus sollicité de faire halte; mais je n'y voulus jamais consentir, et m'en remis, pour trancher le différend, au gouverneur général, monseigneur Pokino, que nous devions rencontrer, m'assurait-on, à la station suivante.

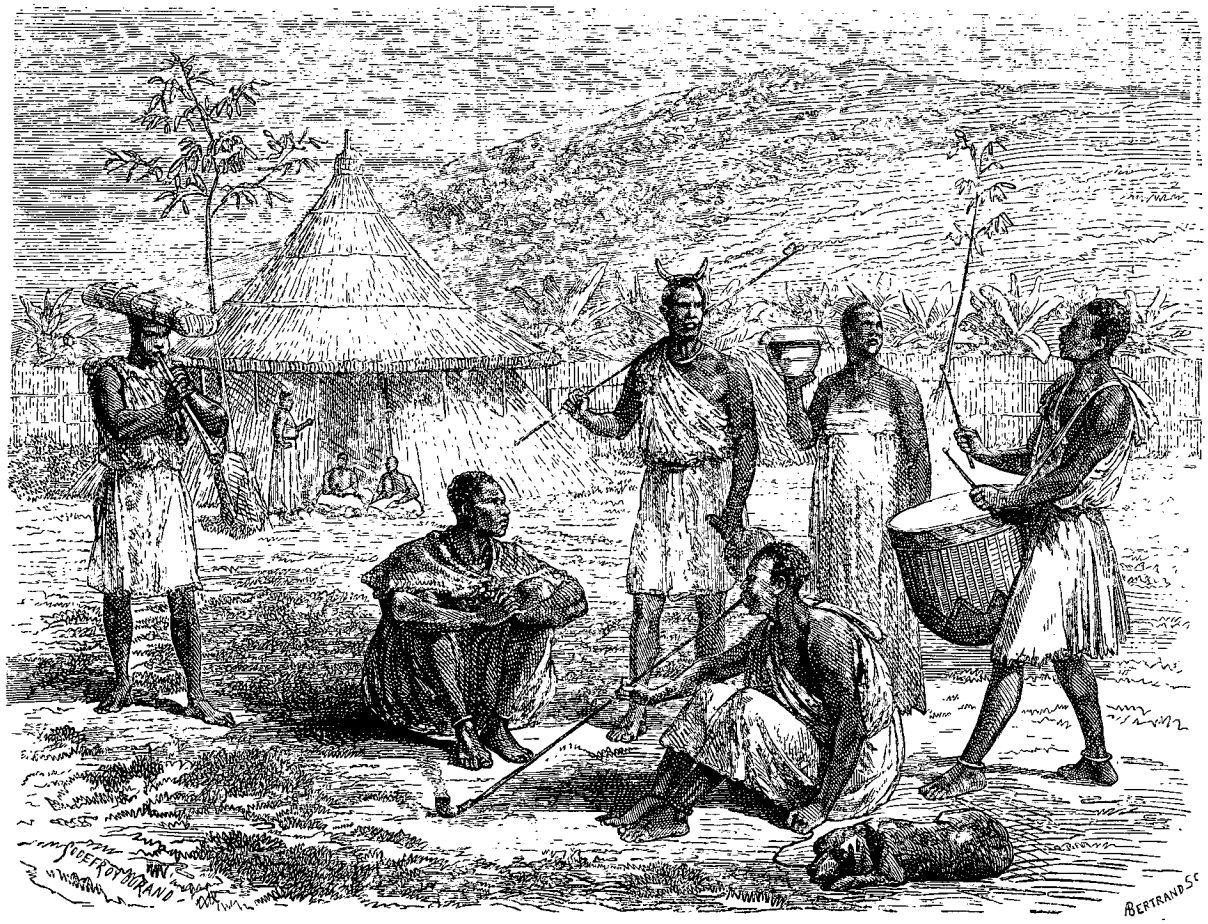
2 févr. *Masaka.* — Lorsque nous nous présentâmes au siége du gouvernement, — groupe considérable de huttes gazonnées que de vastes enclos séparaient l'une de l'autre, et qui couvraient toute la cime d'un coteau, — je fus requis de me retirer à quelque distance, dans certaines habitations qui m'étaient assignées, pour y attendre la visite de Son Excellence, provisoirement absente. Cette visite eut lieu dès le lendemain avec toutes les formes requises. Le gouverneur, suivi d'un grand nombre d'officiers, m'amenait une vache et fit déposer en outre devant ma tente plusieurs pots de pombé, d'énormes cannes à sucre et une bonne provision de café, que le pays produit en abondance. Il y pousse sur des arbres touffus, où les fèves adhèrent aux branches par paquets semblables à ceux que forment les graines du houx.

Présenté dans toutes les règles, on m'apprit que l'autorité du grand personnage auquel j'avais affaire s'étend sur le pays compris entre les rivières Katonga et Kitangulé. L'affaire de Sangua lui fut soumise aussitôt après les premières formalités, et il donna immédiatement tort aux villageois, qui, d'après les lois de l'Ouganda, ne pouvaient jamais se croire autorisés à mettre la main sur un des hôtes du monarque. Maula,

1. Espèce de chat-tigre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

survenu justement alors, maltraita de paroles mon pauvre N'yamgundu. Ceci ne pouvait me convenir, et après un sincère exposé des faits que le lecteur connaît déjà, je priai Pokino d'expulser de mon camp ce guide indocile dont je ne voulais plus à aucun prix. Son Excellence ne jugea pas que cela fût possible, à l'encontre de la nomination royale; mais, raillant Maula d'avoir ainsi « laissé partir l'oiseau qu'il tenait dans ses mains, » il le rejeta au second rang et décida que nous marcherions sous la conduite de N'yamgundu. En échange d'un paquet de fil d'archal que je me permis d'offrir au gouverneur, il me donna trois grandes couvertures de mbugu, « dont j'aurais besoin, me dit-il, pour traverser les nombreux ruisseaux qui allaient se trouver sur ma route. » Tout ceci réglé, il fallut encore attendre vingt-quatre heures, car plusieurs de mes gens tremblaient la fièvre qu'ils avaient prise, selon toute apparence, dans ces abominables marécages où nous avions pataugé plusieurs jours de suite. Au surplus nous n'étions pas en peine de nourriture. Nulle part encore je n'avais vu tant de bananiers; leurs fruits jonchaient littéralement le sol, bien que les brasseries et les buveurs du pays fus-



Habitation d'un chef dans l'Ouganda (voy. p. 331). — Dessin de Godefroid Durand.

sent en activité du matin au soir, et que les seconds se gorgeassent en outre de bananes cuites (voy. p. 333).

De Kituntu, où je m'arrêtai toute la journée du 7, la vue est d'une beauté surprenante; on embrasse du même regard l'Ouganda proprement dit, la nappe immense du lac, et cette grande île ou ce groupe d'îles appelé Sésé, qui sert d'ancrage à une des flottes de bateaux entretenues par le roi. Le lendemain je vois arriver à Mbulé quelques petits garçons qui, à l'exception d'une houppe ronde au-dessus de chaque oreille, ont la tête complétement rasée. Ce sont des pages de Sa Majesté qui m'apportent de sa part trois baguettes, à chacune desquelles je dois, selon l'usage des magiciens du pays, attacher un charme. « Je promis de faire mon possible, aussitôt que je serais rendu au palais; mais, à cette distance, je craignais de voir avorter tous mes efforts. » Le lendemain, nous descendîmes dans la vallée de la Katonga, où, au lieu d'un large cours d'eau tel que les Arabes me l'avaient décrit, il me fallut, durant deux longues heures, passer à gué je ne sais combien de fosses, d'étangs et de marécages, séparés l'un de l'autre par des îles boueuses.

Traduit par E. D. FORGUES.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

S. M. Mtésa, roi de l'Ouganda. — Dessin de Godefroy Durand.

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE [1].

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

IX

Arrivée au palais de l'Ouganda. — Le roi Mtésa et sa cour.

Du 9 au 13 février, ce merveilleux pays m'offrit le même aspect de fécondité. Sur notre chemin le nombre des cours d'eau ne diminue guère, mais il gêne moins le voyageur, attendu que, sur beaucoup d'entre eux, on a jeté des passerelles de bambous ou des troncs de palmiers.

1. Suite. — Voy. pages 273, 289, 305 et 321.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 13, nous rencontrâmes un cours d'eau large d'au moins trois cents yards (deux cent soixante-quatorze mètres). C'était la rivière Mwarango, dont l'aspect leva toutes les incertitudes qui me restaient encore sur la véritable direction des torrents que j'avais traversés depuis le bassin de la Katonga. Ici, plus de doutes, car cette masse d'eau allait bien évidemment vers le nord. J'avais donc atteint la pente septentrionale du continent et découvert, selon toute apparence, une des branches par lesquelles le Nil débouche du N'yanza. Je fis observer à Bombay la direction du courant, et, rassemblant les gens du pays, je discutai la question avec eux, au fond bien persuadé que le N'yanza seul pouvait alimenter un courant de cette importance. Tous se rallièrent à cette idée et m'assurèrent en outre que la Mwarango se dirigeait dans l'Ounyoro, vers le palais de Kamrasi, et que là elle se jetait dans le N'yanza, c'est-à-dire, vu la confusion des termes qu'ils emploient, dans le Nil lui-même, considéré comme une annexe et un prolongement du Grand-Lac.

Le 19, enfin, une journée de marche nous conduisit en vue du *Kibuga* ou palais royal de l'Ouganda, situé dans la province de Bandawarogo, sous le 0° 21′ 19″ de latitude nord et le 30° 20′ de longitude est. Il nous offrait un spectacle imposant. Toute une colline était couverte de huttes élevées dont je n'avais pas encore vu les pareilles sur le continent africain. Je voulais me rendre immédiatement au palais, mais les officiers chargés de ma personne s'y opposèrent énergiquement. « Non, disaient-ils, ce serait là, selon les idées reçues dans notre pays, une inconvenance grave. Il faut ranger vos hommes en bataille et leur faire tirer une salve de mousqueterie, afin que le roi vous sache arrivé ; nous vous conduirons ensuite à la résidence qui vous est assignée, et le roi vous enverra sans doute chercher demain, car la pluie l'empêche pour le moment de tenir son lever habituel. » Je commandai à mes hommes de faire feu, et nous fûmes immédiatement menés vers un groupe de huttes passablement malpropres qui ont été tout spécialement construites, à ce qu'on m'assure, pour loger les hôtes du roi. C'est ici que les Arabes s'arrêtent invariablement lors de leurs visites périodiques, et je dois, m'assure-t-on, faire comme eux.

Cette assimilation ne me convenant guère, je me mis à revendiquer mes droits de prince étranger, dont le sang royal n'était pas fait pour de pareilles ignominies. Le palais du souverain était ma véritable sphère, et si je n'y pouvais obtenir une hutte, je m'en retournerais sans avoir vu le roi.

Terrifié par ce langage altier, N'yamgundu se prosterna devant moi et me supplia de ne pas me compromettre par une démarche précipitée. « Le roi ne comprenait pas encore ce que je pouvais être, et pour le moment demeurait inabordable. Je devais donc, écoutant sa prière, me contenter provisoirement de ce qui m'était offert, et plus tard, sans aucun doute, le prince, mieux informé, satisferait à mon désir, bien que nul étranger n'ait été encore admis à résider dans la royale enceinte. »

Je cédai aux supplications de ce brave homme et fis nettoyer ma hutte à grand renfort de torches qu'on promenait sur le sol, attendu que dans ces régions caniculaires les habitations sont toutes plus ou moins infectées de ces petits insectes sauteurs que les Russes qualifient de « hussards noirs. » Une fois que j'y fus installé, les pages de la maison royale vinrent au galop me rendre visite et me dire de la part du roi que, « désolé de n'avoir pu me recevoir à cause de la pluie, il me verrait dès le lendemain avec la joie la plus vive. »

Irungu, avec toute l'ambassade de Suwarora, vint occuper plus tard une réunion de huttes voisine de celle que j'occupais, et dans le courant de la nuit, ne s'inquiétant guère de troubler mon sommeil, Irungu entra chez moi, suivi de toutes ses femmes, pour me demander des verroteries.

20 févr. — Le roi m'ayant fait prévenir qu'il tiendrait aujourd'hui un lever en mon honneur, je préparai une toilette de circonstance, mais je dois avouer qu'elle faisait une assez pauvre figure quand on la comparait à celle des Vouaganda, toujours recherchés dans leur parure. Sur leur premier manteau d'écorce, dont l'étoffe rappelle nos plus fins croisés de laine jaune et se maintient comme si elle était légèrement empesée, ils portent, en manière de surtout, un second manteau de peaux d'antilope cousues ensemble avec une habileté dont nos meilleurs gantiers pourraient être jaloux. Leurs turbans ou plutôt leurs couronnes, généralement en tiges d'abrus[1] tressées, sont décorés de défenses de sanglier polies avec soin, de baguettes à talismans, de graines colorées, de verroteries ou de coquillages. Ils ont au cou, sur les bras, autour des chevilles, soit des ouvrages de bois qui représentent des charmes, soit de petites cornes garnies de poudre magique et retenues par des ficelles ordinairement revêtues de peaux de serpent. Avec leurs boucliers à houppe et leur longue lance au fer énorme, ces barbares ont quelque chose d'imposant qui fait ressortir le caractère étriqué de nos habits d'Europe.

N'yamgundu et Maula continuaient à réclamer, comme un privilége de leur office, l'inspection préalable des présents destinés au roi. Sur mon refus, ils essayèrent d'élever une autre difficulté. Selon eux, il fallait absolument que chaque présent fût enveloppé dans un morceau d'indienne, les convenances ne permettant pas de laisser à découvert les objets qu'on offrait au monarque. Quand nous eûmes aplani ce petit obstacle, les articles énumérés dans la note ci-dessous[2] furent portés au palais avec tout le cérémonial de rigueur. L'*Union-Jack*, l'étendard des trois royaumes, ouvrait la marche. Il était dans les mains du kirangozi, à côté duquel nous étions groupés, N'yamgundu, les pages et moi. Suivait la garde

1. L'*abrus* est une plante médicinale du genre glycine.

2. Une boîte de fer-blanc, quatre belles écharpes de soie, un fusil rayé de Whitworth, un chronomètre d'or, un pistolet revolver, trois carabines rayées, trois sabres-baïonnettes, une caisse de poudre, une de balles, une de capsules, un télescope, un fauteuil de fer, dix paquets des plus belles verroteries, un service de table, couteaux, cuillers et fourchettes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'honneur, composée de douze soldats en manteaux de flanelle rouge, l'arme sous le bras et la baïonnette au bout du fusil. Le reste de mes hommes venait derrière, chacun portant un des objets que j'allais déposer aux pieds de mon nouvel hôte.

Sur tout son passage, notre cortége soulevait des cris d'admiration; parmi les spectateurs, les uns de leurs deux mains se prenaient la tête, les autres, au contraire, s'en faisant un porte-voix, criaient à qui mieux mieux dans leur extase : « *Irungi! Irungi!* » ce qui équivaut pour eux au bravo le plus énergique. Toutes choses allaient donc selon moi aussi bien que possible quand je m'aperçus, désagréable surprise, que les gens chargés du hongo (ou offrande) de Suwarora, se tenaient en tête du cortége et prenaient ainsi le pas sur moi. Ce déboire était d'autant plus amer, que ce présent, composé de fil d'archal en quantité considérable, était au nombre des objets que Suwarora m'avait arrachés dans l'Ousui; mais j'eus beau me plaindre, beau protester, les vouakungu, ou nobles, chargés de m'escorter, semblaient sourds à mes griefs. Nous remontâmes ainsi la grande route jusqu'à une place, ouverte entre le domaine de Mtésa et celui de son *kamraviona* ou commandant en chef. Là, nous entrâmes dans la cour, et ma surprise revint tout entière à la vue de ces grandes huttes gazonnées, dont la toiture en chaume semblait avoir passé par les ciseaux d'un de nos coiffeurs. De l'une à l'autre et divisant en compartiments réguliers l'enclos de chacune d'elles, couraient des claies à la fois solides et légères, faites de cette espèce de roseaux très-communs dans l'Ouganda, et qui portent le nom « d'herbe à tigre » (*tiger-grass*). C'est ici qu'habitent pour la plupart les trois ou quatre cents femmes de Mtésa. Le reste a ses quartiers auprès de la *n'yamasoré* ou reine mère. Elles se tenaient par petits groupes devant les portes, faisant leurs remarques et paraissant s'égayer, je dois le dire, de notre procession triomphale. Les officiers de garde à chaque issue, ouvrant et refermant les portes, faisaient tinter les cloches dont elles sont garnies et qui ne permettent pas de se glisser à petit bruit dans la royale enceinte.

La première cour une fois franchie, les exigences de l'étiquette semblèrent se compliquer. Les grands officiers venaient me saluer chacun à son tour en habits de fête. Des groupes d'hommes, de femmes, de taureaux, de chiens et de chèvres défilaient de tous côtés, et les petits pages, leurs turbans de corde autour de la tête, passaient en courant comme si leur vie eût dépendu de la promptitude avec laquelle serait rempli le message dont ils étaient porteurs; pas un d'eux, toutefois, qui n'eût soin de tenir bien clos son manteau de peau d'antilope, afin de ne pas laisser entrevoir un seul instant ses jambes nues.

La cour où nous étions maintenant précède celle des réceptions, et il m'eût semblé naturel d'entrer sous la hutte où étaient les musiciens, qui tout en chantant jouaient de l'harmonica et de leurs harpes à neuf cordes, pareilles à la *tambira* nubienne; mais les maîtres de cérémonie, qui s'obstinaient à nous mettre sur le pied des trafiquants arabes, me requirent de m'asseoir à terre en dehors de cette hutte, avec tous mes gens. Or, j'étais bien résolu à ne pas suivre, à cet égard, l'exemple des Indous et des Arabes, encore que ceux-ci m'eussent averti qu'ils n'avaient pas osé enfreindre les usages de la cour. Je comprenais fort bien que, faute d'affirmer mon indépendance et ma valeur sociale, je perdrais pour tout le reste de ma visite les avantages que me donnaient jusqu'alors ma supériorité sur le commun des trafiquants et le rôle princier dont je revendiquais les priviléges. Cependant, pour éviter le reproche de précipitation, et vu la crainte que manifestaient mes serviteurs en me voyant si rebelle aux prescriptions de l'étiquette, j'accordai cinq minutes de réflexion aux gens de la cour, les prévenant que « faute d'un accueil plus convenable, je me retirerais à l'expiration de ce délai. »

Les Vouaganda, stupéfaits, ne bougeaient non plus que des poteaux. Mes gens qui me connaissaient homme de parole, commençaient à me croire perdu. Les cinq minutes écoulées, ne voyant rien changer à l'ordre établi, je repris le chemin de ma hutte, après avoir enjoint à Bombay de me suivre, en laissant déposés à terre les présents que nous avions apportés.

Bien que le souverain soit réputé inaccessible, si ce n'est dans les occasions assez rares où il lui passe par la tête de tenir cour plénière, il apprit sans retard que je venais de m'éloigner dans un transport d'indignation. Son premier mouvement fut de s'élancer hors de son cabinet de toilette et de courir après moi. Mais comme je marchais fort vite et que j'étais déjà loin, il changea d'avis et me dépêcha un certain nombre de vouakungu. Ces pauvres diables, galopant de leur mieux, finirent par me rejoindre, et me supplièrent, agenouillés, de revenir au plus vite, « attendu que le monarque, à jeun depuis la veille, ne voulait manger qu'après m'avoir vu. » Leurs touchants appels, dont je ne comprenais pas un traître mot, me causaient cependant une certaine émotion; j'y répondis en posant ma main sur mon cœur et en secouant la tête d'un air pénétré, — mais je n'en marchai que plus vite.

A peine dans ma hutte, j'y vis arriver, tout en nage, Bombay et plusieurs autres de mes hommes chargés de m'apprendre que mes plaintes avaient été portées devant le roi. Le hongo de Suwarora était ajourné jusqu'à nouvel ordre; et, dans son désir de me témoigner tous les égards qui m'étaient dus, le roi m'autorisait à faire apporter avec moi mon propre siége, bien que ce fût là un des attributs exclusifs de la royauté.

Ayant ainsi cause gagnée, je me calmai à loisir au moyen d'une pipe et d'une tasse de thé. Ce qui me touchait le plus dans ma victoire était l'humiliation de Suwarora. Lorsque je reparus dans la seconde enceinte que je venais de quitter, j'y trouvai une agitation et un trouble extraordinaires, personne ne sachant au juste quelles pourraient être les conséquences d'une témérité comme la mienne. Les maîtres de cérémonie me supplièrent, avec les formes les plus courtoises, de m'asseoir sur le tabouret pliant que j'avais apporté; d'autres officiers se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hâtèrent d'aller annoncer mon retour. Je n'attendis pas plus de quelques minutes, pendant lesquelles les musiciens, vêtus de peaux de chèvres à longs poils et dansant à peu près comme les ours de la foire, s'efforcèrent de charmer mes loisirs. Ils jouaient pour la plupart sur des instruments de roseau enjolivés de verroteries, et auxquels pendaient, en manière de pavillons, des peaux de chats pards; la mesure était battue sur des tambours de forme oblongue

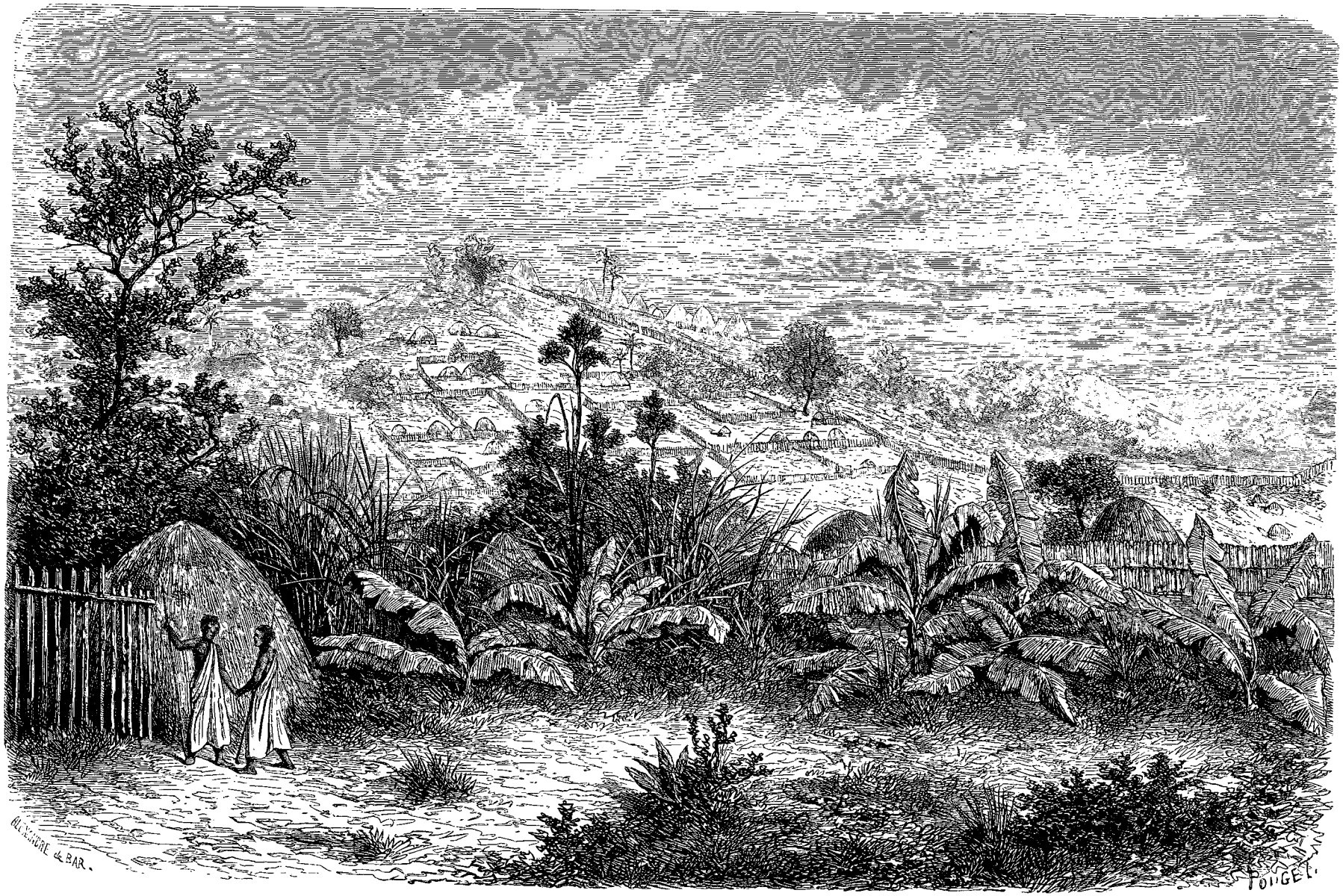
On m'annonça bientôt que le tout-puissant monarque siégeait sur son trône dans la hutte de cérémonie située au centre de la troisième enceinte. Je m'avançai donc, le chapeau à la main, suivi de ma garde d'honneur, à qui j'avais ordonné d'ouvrir les rangs et derrière laquelle marchaient en bon ordre les porteurs de mon présent. Au lieu d'aller droit à Sa Majesté, comme pour lui serrer la main, je restai à l'extérieur de l'espèce d'enceinte que formaient les vouakungu, accroupis sur les trois côtés d'un carré. Tous étaient vêtus de peaux, la plupart de peaux de vaches; quelques-uns, en très-petit nombre, avaient des peaux de chats-pards nouées autour de la taille, indice du sang royal qui coulait dans leurs veines. Je fus requis de faire halte à l'endroit où je m'étais placé moi-même, et de m'asseoir par conséquent en plein soleil; aussi me hâtai-je de mettre mon chapeau et d'ouvrir mon parasol — phénomène qui, par parenthèse, excita l'admiration et l'hilarité universelles — puis je commandai à ma garde de serrer les rangs. Je m'assis enfin pour contempler à mon aise un spectacle si nouveau pour moi. Il avait quelque chose d'éminemment dramatique. Le roi, grand jeune homme de vingt-cinq ans, doué d'une physionomie avenante, taillé dans de belles proportions, ayant disposé avec le soin le plus scrupuleux les plis de sa toge en mbugu tout battant neuf, siégeait sur une couverture rouge recouvrant une plate-forme carrée qu'entourait un clayonnage d'herbe à tigre. Sa chevelure était coupée de fort près, saut au sommet de la tête, où, de l'occiput au sinciput, elle dessinait un relief pareil à celui du cimier de certains casques, et, si l'on nous permet une comparaison moins noble, à celui d'une crête de coq. Un large collier plat, — une cravate, si l'on veut, — de petites perles agencées avec goût, un bracelet pareil, des anneaux alternés de bronze et de cuivre à chaque doigt et à chaque orteil, au-dessus des chevilles et jusqu'à la moitié du mollet des bas ou guêtres en verroteries de la plus belle qualité, lui composaient un costume à la fois léger, correct et véritablement élégant. Il avait pour mouchoir une « écorce » soigneusement pliée, et tenait à la main une écharpe de soie brodée d'or derrière laquelle il abritait à chaque instant son large sourire, ou dont il se servait pour essuyer ses lèvres après avoir bu le vin de bananes que lui versaient à longs traits, dans de petites gourdes taillées en coupes, les dames de son entourage, à la fois ses sœurs et ses femmes. Placés près de lui, un chien blanc, une lance, un bouclier, une femme, représentaient le blason national, le symbole héraldique de l'Ouganda. Il y avait aussi sur la même plate-forme, à la droite du roi, un groupe d'officiers d'état-major avec lesquels il semblait bavarder volontiers; de l'autre, une bande de ces *wichwési*, ou sorcières, toujours attachées aux cours de ces contrées.

Un noble de l'Ouganda.

Au bout d'un certain temps, je fus prié d'entrer dans l'espèce de carré formé par l'assistance, et au centre duquel se trouvaient, sur un tapis de peaux de léopards, une énorme timbale de cuivre garnie de clochettes en bronze disposées sur des arceaux de fil d'archal, plus deux tambours de moindres dimensions recouverts de coquilles *cauries* et de verroteries artistement travaillées. Je brûlais d'engager l'entretien, mais d'abord la langue du pays m'était inconnue, pas un de mes voisins n'eût osé parler, et pas un ne se fût hasardé à lever les yeux, de peur qu'on ne l'accusât de lorgner les femmes. Aussi demeurâmes-nous, Mtésa et moi, pendant plus d'une heure nous contemplant l'un l'autre, sans échanger une parole; réduit pour ma part à un silence complet, je l'entendais discourir avec ses voisins sur la nouveauté de mon appareil, l'uniforme de ma garde, etc. On vint même me demander en son nom, pendant qu'il se livrait à ces commentaires, tantôt d'ôter mon chapeau, tantôt de refermer et d'ouvrir mon parasol, et mes gardes reçurent ordre de se retourner pour qu'on pût admirer leurs manteaux rouges, l'Ouganda n'ayant jamais rien vu de pareil.

Enfin, comme le jour baissait, Sa Majesté m'expédia Maula, qui vint s'informer « si j'avais vu le monarque. » Je répondis que je prenais ce plaisir depuis une heure entière, et dès que ces paroles lui eurent été transmises, il se leva, la lance à la main, pour se retirer avec son chien, qu'il tenait en lesse, dans les huttes de la quatrième enceinte. Le jour étant consacré à un lever de pure étiquette, aucune affaire ne devait être traitée entre nous. La démarche du roi, au moment où il prenait ainsi congé de nous sans la moindre cérémonie, devait, paraît-il, nous sembler majestueuse. C'est une allure traditionnelle de sa race, qui, au dire des flatteurs, rappelle le pas du lion, son premier ancêtre. Je dois convenir cependant que cette manière de jeter la jambe à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Kibuga ou résidence du souverain de l'Ouganda. — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droite et à gauche me faisait songer au dandinement maladroit des palmipèdes de basse-cour, et loin de me frapper de terreur, m'empêchait de prendre Sa Majesté tout à fait au sérieux.

Un nouveau délai m'était imposé, mais l'humanité cette fois ne me permettait pas de m'en plaindre : on m'avait révélé, sous le sceau du secret, que le roi, lié par son serment de ne pas rompre le jeûne avant de m'avoir vu, venait d'aller prendre son premier repas. Dès que cette réfection fut achevée, nous passâmes à une autre exhibition des splendeurs de sa cour. Je fus invité à l'aller trouver avec tous mes hommes, ses propres officiers, à l'exception de mes deux guides, restant exclus de cette audience particulière. Il était debout sur une couverture rouge, adossé à l'une des portes de la hutte, causant et plaisantant, mouchoir en main, avec une centaine de ses femmes vêtues de mbugu neufs, et qui, partagées en deux groupes, s'étaient accroupies à ses pieds. Mes gens n'osaient pas avancer en gardant leur attitude ordinaire, encore moins risquer le plus léger coup d'œil du côté des femmes; courbés en deux, la tête basse, le regard oblique, ils rampaient derrière moi. Ne me doutant guère du sujet de leurs craintes, je m'impatientais de cette position qui les faisait ressembler à des oisons effarouchés, et après les avoir rabroués à haute voix, je restai debout, le chapeau à la main, l'œil fixé sur ces dames, jusqu'au moment où je reçus l'ordre de m'asseoir et de me couvrir.

Mtésa s'étant alors informé de ce qu'on avait à lui dire au nom de Rumanika, Maula, évidemment flatté de parler directement au roi, répondit qu'on avait signalé au souverain du Karagué l'arrivée de certains Anglais qui, remontant le Nil, étaient parvenus jusqu'au Gani et au Kidi. Le roi reconnut la vérité de cette nouvelle, qui lui avait également été transmise, et là-dessus les deux vouakungu, selon l'usage de l'Ouganda, remercièrent leur maître avec un enthousiasme, des génuflexions, une ferveur d'humilité qui semblaient inépuisables. « *N'iyanzig, N'iyanzig, haï, N'iyanzig, Mkama Wangi,* » répétaient-ils à tout bout de champ. Puis, lorsqu'ils jugèrent en avoir assez fait, ils se jetèrent à plat ventre, déjà tout en nage, et se tournant par de brusques soubresauts, comme le poisson sur la grève, ils continuèrent à répéter les mêmes paroles qu'ils prononçaient encore au moment où ils se relevèrent, la face barbouillée de fange. — Il faut tout cela dans l'Ouganda pour satisfaire aux exigences de la suprématie monarchique. Cet entretien terminé, le roi, qui s'était remis à me considérer et à bavarder avec ses femmes, termina ce qu'on pourrait appeler le second acte de la comédie. Le jour baissait rapidement, et la troisième cérémonie fut menée avec moins de lenteurs. Mtésa se transporta tout simplement dans une autre hutte, où, s'étant assis sur son trône et toujours entouré de ses femmes, il me fit m'approcher et m'asseoir aussi près de lui que le permettait l'étiquette. Après quoi il me demanda « si je l'avais vu, » question qui impliquait de sa part un sentiment intime d'orgueil satisfait. Aussi m'empressai-je, saisissant l'occasion, d'ouvrir nos conférences en lui parlant de sa grande renommée qui m'avait attiré vers lui, et des obstacles que j'avais eus à surmonter pour contenter une curiosité devenue peu à peu l'unique objet de mes désirs. Retirant en même temps de mon doigt un anneau d'or : « Voici, lui dis-je en le lui présentant, un léger gage d'amitié; vous pouvez voir qu'il affecte la forme d'un collier de chien, et comme l'or dont il est fait est le roi des métaux, il me semble de tout point approprié à votre illustre race. — Puisque c'est mon amitié que vous recherchez, répliqua-t-il, que diriez-vous si je vous indiquais une route par laquelle vous pourriez en un mois retourner chez vous? » Je n'eusse pas mieux demandé que de répondre à cette question, mais ce que j'avais à dire, communiqué d'abord à Bombay et transmis par lui à Nasib, le seul de mes gens qui parlât le kiganda [1], devait l'être ensuite soit à Maula, soit à N'yamgundu, et n'arriver que par eux à l'oreille du roi, dont les officiers seuls sont autorisés à lui servir d'intermédiaires. Ceci n'était guère favorable à une conversation suivie, aux difficultés de laquelle venaient s'ajouter encore le débit rapide et l'humeur impétueuse qui caractérisent les Vouaganda. Mtésa, qui déjà sans doute avait oublié sa question, changea brusquement de sujet : « Quelle espèce de fusils avez-vous apportée? demanda-t-il.... Voyons celui dont vous vous servez habituellement.... » Mon désappointement était extrême, et je voulus revenir sur son premier propos, que je devinais avoir trait à une route directe pour se rendre à Zanzibar par le pays des Masai. J'aurais également désiré traiter immédiatement ce qui avait rapport à Petherick et à Grant; mais je ne trouvai personne qui voulût se charger de mes interpellations. Je me bornai donc à répondre « que j'avais apporté les meilleurs fusils du monde, entr'autres le fusil rayé de Whitworth, que je le prierais d'accepter avec quelques autres bagatelles; s'il voulait bien le permettre je les déposerais à ses pieds sur un tapis, selon l'usage de mon pays quand on rend visite aux sultans. » Il consentit, renvoya toutes ses femmes, et fit dérouler un mbugu, sur lequel Bombay, par mes ordres, commença par étendre une couverture rouge; ensuite il défit l'un après l'autre chaque paquet, et Nasib, prenant un à un les objets offerts, tantôt les caressait de ses mains malpropres, tantôt les frottait de ses joues enfumées — suivant une coutume mentionnée plus haut — pour bien prouver au roi qu'ils ne renfermaient ni poison caché ni sorcellerie. Mtésa, qui semblait émerveillé, tournait et retournait avec mille remarques puériles tous les articles sur lesquels se portaient tour à tour ses mains avides, et, comme un véritable enfant, ne pouvait s'arracher à leur contemplation. La nuit vint cependant, il fallut allumer des torches, et alors les fusils, les pistolets, la poudre, les caisses, les outils, les verroteries, bref, tout ce que j'avais apporté, fut entassé pêle-mêle, roulé dans des mbugu et enlevé par les pages.

« Il se fait tard, disait Mtésa, il est temps de nous séparer.... Quelle espèce de provisions désirez-vous?

1. Nous avons déjà dit que la préfixe *ki*, avant un nom de pays, indique l'idiome qu'on y parle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Un peu de chacune, répondis-je, et pas constamment les mêmes.

— Vous serait-il agréable de me voir demain?

— Certainement, tous les jours.

— Demain, la chose ne sera pas possible, j'ai trop à faire; mais le jour d'après, si cela vous convient. Maintenant vous pouvez partir et emporter avec vous ces six pots de vin de bananes; mes gens s'occuperont demain à vous procurer des aliments.

21 févr. — Dans la matinée, sous une pluie battante, des pages nous amènent vingt vaches et dix chèvres; ils sont porteurs d'un message verbal, par lequel le roi me témoigne, en style métaphorique, la satisfaction qu'il a éprouvée à me voir; il espère que je voudrai bien accepter « ces quelques poulets » d'ici à ce qu'il puisse m'en envoyer d'autres. Maula et N'yamgundu, sur qui doit rejaillir une partie de la faveur accordée à l'hôte qu'ils ont amené, me félicitent à perte de vue sur les bonnes chances que me garantit la protection de leur roi. La pluie qui tombe est considérée à la cour comme d'un bon augure et le monarque, assure-t-on, ne se connaît plus de joie. Toujours pressé de l'entretenir au sujet de Petherick et de Grant, je lui détache aussitôt les deux vouakungu pour le remercier de son présent et lui demander une entrevue dans le plus bref délai possible. Arrêtée au passage par les prescriptions inflexibles du cérémonial qu'affectent ces monarques sauvages, — aussi rigoureux sous ce rapport que les empereurs d'Orient, — ma requête n'a pu parvenir jusqu'à Mtésa. J'ai su qu'il avait employé la journée à recevoir le tribut du Suwarora. Ce tribut, comme on sait, se composait de fil d'archal, et le roi s'est enquis des moyens par lesquels Suwarora s'est procuré cette sorte de marchandise, fabriquée exclusivement par les hommes de race blanche. « Il fallait qu'il me l'eût dérobée, à moi ou à tout autre, et c'était par ces pratiques abusives qu'on empêchait les visiteurs d'arriver jusqu'à Mtésa. » L'officier chargé des présents a répondu : « que Suwarora ne voyait pas la nécessité de traiter avec égard les hommes de race blanche, attendu que c'étaient des sorciers qui, au lieu de dormir la nuit sous un toit, s'envolaient à la cime des montagnes, pour s'y livrer aux enchantements les plus abominables. »

A ceci, le prince a répliqué avec un sans-gêne tout à fait africain : « Vous mentez; je ne puis rien découvrir de mauvais dans les procédés de cet homme blanc; si c'eût été un méchant, Rumanika ne nous l'aurait pas adressé. »

Le soir, déjà couché, on m'est venu demander de la part du roi de lui prêter un fusil pour compléter la demi-douzaine, avec ceux que je lui ai donnés. Il sollicite ceci au nom de notre amitié, voulant, le lendemain, faire une tournée chez ses parents. Au lieu d'un fusil, je lui en fais tenir trois, car je crois comprendre que je ne perdrai rien à me montrer généreux.

22 févr. — Le roi est allé chez tous les membres de sa famille étaler les magnifiques cadeaux qu'il a reçus de « l'homme blanc. » Ceci prouve, selon lui, que les Esprits l'ont en faveur singulière, attendu qu'aucun de ses ancêtres n'a joui de priviléges pareils, et par là se trouvent établis ses droits légitimes sur le trône de l'Ouganda. Vers minuit, les trois fusils m'ont été rapportés, et la promptitude, la loyauté du jeune prince m'ont tellement charmé que je l'ai prié de vouloir bien les accepter de moi.

23 févr. — Les pages de Mtésa sont venus vers midi m'inviter à me rendre au palais. J'y suis effectivement allé avec une garde d'honneur et mon siége; mais il m'a fallu attendre près de trois heures, avec le commandant en chef et d'autres grands officiers, que Sa Majesté fût prête à me recevoir. Pour charmer nos loisirs, nous avions les musiciens Vouasoga, dont les harpes étaient accompagnées par le son de l'harmonica. Cependant un petit page, pliant presque sous un faix d'herbes, est venu me trouver et m'a dit : « Le roi compte bien que vous ne vous formaliserez pas, si on vous demande de prendre ceci pour vous asseoir devant lui; personne dans l'Ouganda, même les fonctionnaires les plus élevés, n'a jamais la permission de se placer sur quoi que ce soit au-dessus du sol; personne, si ce n'est le roi, ne peut s'asseoir sur du foin comme celui-ci; son trône même n'est pas fait d'autre chose. S'il a souffert le premier jour que vous vous servissiez de votre siége habituel, c'était uniquement pour apaiser la colère où il vous voyait. »

Dès que j'eus consenti, moyennant les égards qui m'étaient ainsi témoignés, à me conformer aux usages du pays, je fus introduit sans plus de retard. La cour offrait le même aspect qu'au jour de la première entrevue, si ce n'est que les vouakungu accroupis s'y trouvaient beaucoup moins nombreux, et qu'au lieu de sa douzaine d'anneaux en bronze et en cuivre, le prince portait tout simplement mon anneau d'or au troisième doigt. La journée semblait d'ailleurs consacrée aux affaires; car, outre les grands officiers, on voyait paraître à chaque instant et défiler sous les yeux du monarque des lots de femmes, de vaches, de chèvres, de volailles, produit de diverses confiscations; des paniers de poissons, des antilopes en cage, des porcs-épics, des rats d'espèce particulière pris et apportés par les garde-chasse de la couronne. Les tisserands arrivaient avec leurs mbugu, les magiciens avec leurs terres de couleur et leurs baguettes charmées; mais, sur ces entrefaites, il se mit à pleuvoir, les courtisans se dispersèrent, et il ne me resta plus qu'à me promener çà et là sous mon parapluie, non sans quelque rancune contre cet hôte orgueilleux qui ne songeait même pas à m'offrir l'abri de sa hutte.

Lorsque, l'orage dissipé, nous nous rassemblâmes de nouveau, je le trouvai siégeant comme naguère; mais cette fois, il avait devant lui la tête d'un taureau noir, à côté de laquelle gisait une des cornes, abattue d'un coup de masse. Quatre vaches en liberté circulaient autour de l'assistance. Je fus requis de les tuer en aussi peu de temps qu'il me serait possible; mais, n'ayant pas de balles pour mon fusil, il me fallut emprunter à Mtésa le revolver dont je lui avais fait présent et, en quelques secondes, les vaches étaient par terre ; la dernière pour-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant, que j'avais seulement blessée du premier coup, fit mine de se jeter sur moi, et je dus l'achever avec la cinquième balle du revolver, — haut fait *merveilleux*, qui me valut de bruyants applaudissements, et à la suite duquel les quatre animaux tués furent donnés à mes gens.

Le roi se mit ensuite à charger de ses propres mains une des carabines que je lui avais données et, la remettant tout armée à un page, lui enjoignit « d'aller tuer un homme dans l'autre cour. » Le marmot partit, nous entendîmes la détonation, et nous le vîmes revenir presque aussitôt avec la même grimace de satisfaction, le même air de malice heureuse que s'il eût déniché un oiseau, trouvé une truite au bout de sa ligne, bref, exécuté quelqu'un de ces tours d'adresse dont les enfants tirent si volontiers vanité.

« Et vous vous en êtes bien acquitté? lui dit le roi.

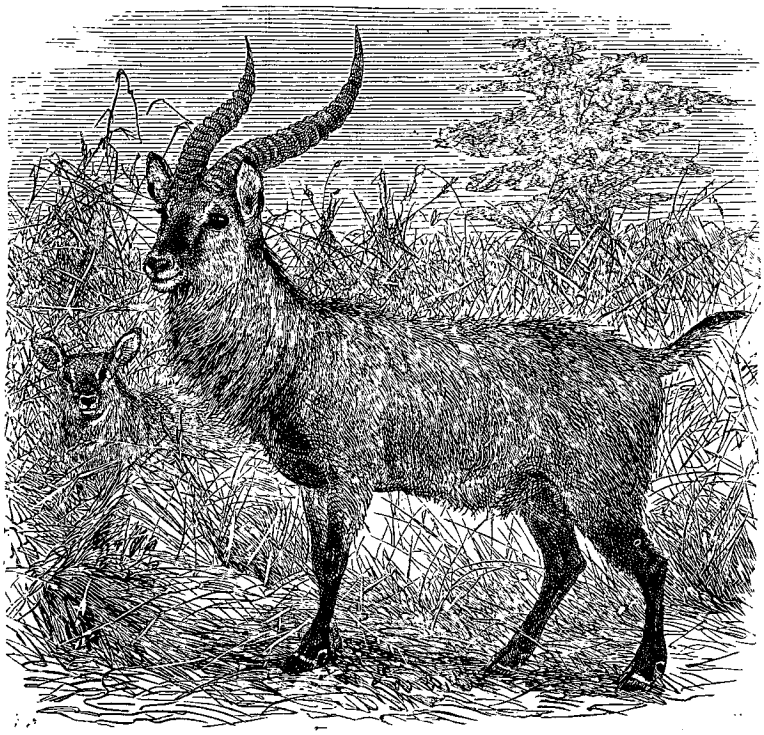
—A merveille! » repartit l'apprenti bourreau.

Il ne mentait pas, bien certainement; son maître n'entendait pas raillerie. Mais l'incident ne parut intéresser personne; aucun des assistants ne me dit et ne semblait désirer savoir quel individu avait reçu la mort des mains de ce petit drôle.

X

La cour de l'Ouganda (*suite*). — La reine mère.

Comme on a déjà pu le remarquer souvent par ce qui précède, et comme on pourra le remarquer souvent encore dans la suite de ce récit, le temps n'est compté pour rien dans les préoccupations des monarques africains. Il me fallut bien des jours de diplomatie et de luttes contre l'étiquette avant que j'eusse obtenu de Mtésa un officier de l'Ouganda et un guide du Kidi pour accompagner Mabruki et Bilal, deux de mes gens, chargés des lettres et des cartes géographiques que j'adressais à Petherick; ils emportèrent aussi une charge de verroteries pour défrayer leur voyage, et reçurent les ordres les plus stricts de suivre autant que possible le cours du Nil. Aussitôt après les avoir mis en route, je me suis rendu chez le roi pour régler avec lui certains arrangements relatifs à Grant et aussi pour me plaindre de ma résidence actuelle, qui n'est ni commode ni salubre, ni en rapport avec mon rang, très-supérieur à celui des marchands arabes pour lesquels elle a été construite. Une fois logé comme je devrais l'être, dans le voisinage plus immédiat du palais, j'ai manifesté l'espoir que les dignitaires de la cour n'auraient plus honte de me rendre visite. Quand il ne sait que dire, le roi se renferme dans un silence provoquant. Au lieu de répondre à mon pressant appel, il s'est livré d'abord à une dissertation géographique et m'a conseillé ensuite d'aller voir sa mère, la n'yamasoré, dans son palais de Masorisori (vulgairement appelé Soli Soli), car elle a besoin d'une médecine. J'ai de plus été prévenu pour l'avenir que, selon l'étiquette de l'Ouganda, je ne devais jamais manquer de visiter le roi deux jours de suite et de consacrer le troisième à sa mère. Ce sont là leurs priviléges respectifs.



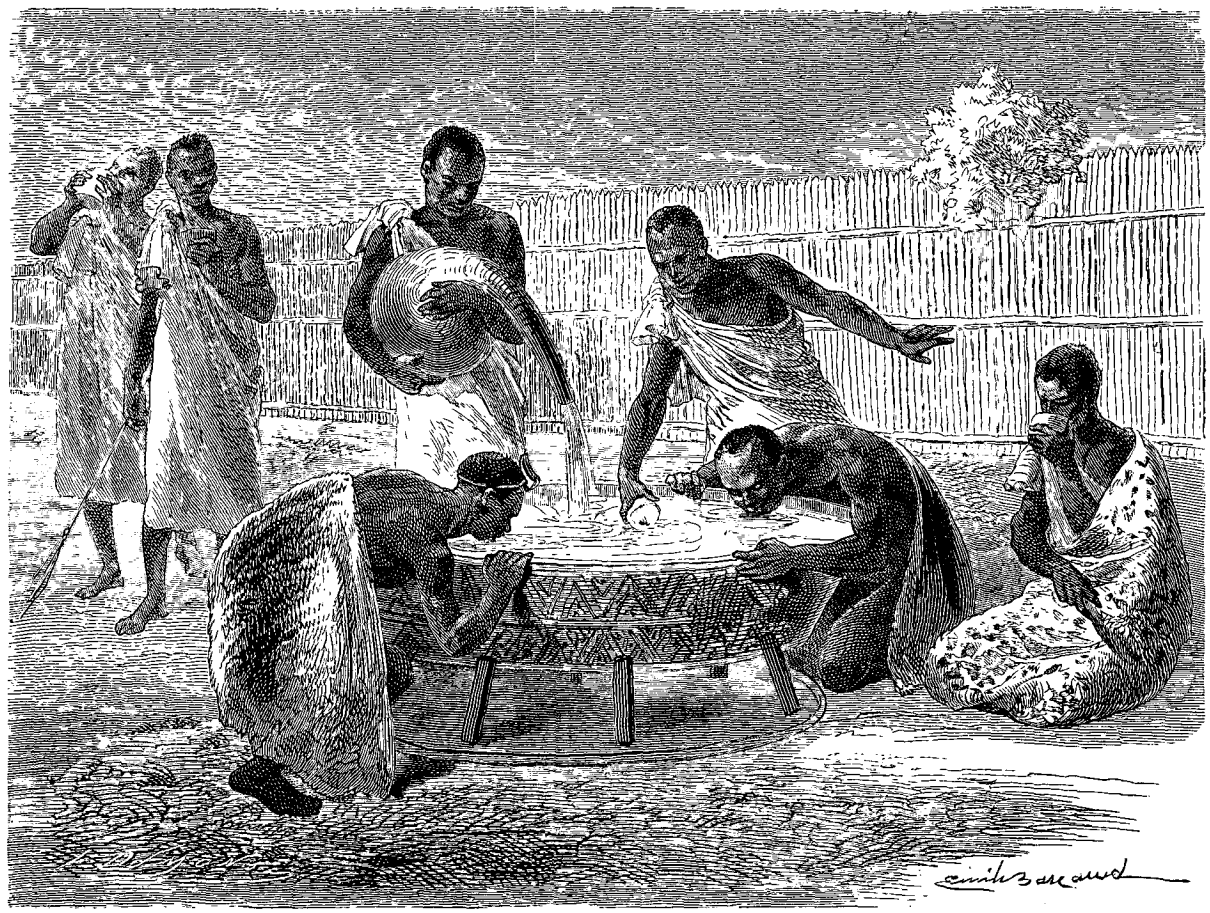
Antilope n'samma, des bords du N'yanza (Ouganda).

Jusqu'à présent, les lois du pays m'avaient interdit d'aller voir personne, si ce n'est le roi lui-même. Je n'avais eu occasion de mettre qui que ce fût dans mes intérêts par des générosités bien entendues; nulle visite ne m'arrivait si ce n'est celle des pages à cocardes, et par ordre exprès du souverain; personne enfin n'était autorisé à me vendre des provisions, de telle sorte que mes gens en étaient réduits pour se nourrir, tantôt à mettre au pillage tels ou tels jardins que leur désignaient les officiers du roi, tantôt à s'emparer du pombé ou des bananes apportées par les Vouaganda qu'ils rencontraient sur la route du palais. Ce système particulier de « non-intervention, » un des traits de la politique royale, avait pour but de réserver au souverain le monopole de l'exploitation à pratiquer sur ses hôtes.

Pour donner à ma première visite chez la reine mère toute la solennité requise, je pris avec moi, outre ma pharmacie portative, une offrande composée de huit bracelets de bronze et cuivre, trente grosses perles « œufs de pigeon » de couleur bleue, un paquet de menues verroteries et seize coudées d'indienne. J'emmenai aussi ma petite garde d'honneur, sans oublier mon trône de foin royal. Le palais où je me rendais est à un *mille* et demi par delà celui du monarque; mais la grande route m'était interdite, vu qu'il est regardé comme in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

civil de passer devant la porte de ce dernier sans entrer chez lui. Aussi, faisant le tour des jardins extérieurs et des faubourgs de Bandawarogo, je débouchai sur le chemin public, presque en face la résidence de S. M. douairière, où se trouvaient reproduites, sur une moindre échelle, les dispositions intérieures du Louvre de Mtésa. Un grand espace séparait la demeure de la reine de celle de son *kamraviona* ou commandant en chef; les enclos extérieurs et les diverses cours avaient de même, pour palissades, un clayonnage d'herbe à tigre; les huttes n'étaient ni aussi nombreuses, ni aussi grandes que chez le roi, mais on les avait construites sur le même modèle. Des gardes veillaient aux portes, garnies de grosses cloches d'alarme, et les officiers de service occupaient avec les musiciens les salles de réception. Toutes les autres huttes étaient remplies de femmes. On me fit asseoir, dès mon entrée, dans une hutte servant d'antichambre, mais je n'y restai pas longtemps; car la reine, prévenue, était prête à me recevoir et, plus affable que son fils, elle me gardait, au lieu d'un accueil d'apparat, un lever de simple distraction. Aussitôt qu'on eut poussé la porte devant moi, je m'avançai vers la « hutte du trône, » chapeau bas, il est vrai, mais à l'ombre de mon parasol toujours ouvert, et je ne m'arrêtai que pour m'asseoir en face de Sa Majesté sur l'espèce de « pouf » tout à fait rustique dont j'avais été gratifié par son fils.



L'auge au pombé. — Manière de se rafraîchir à la cour de l'Ouganda. — Dessin de Émile Bayard.

Arrivée à la pleine maturité de l'âge et de l'embonpoint[1], simplement vêtue de mbugu, assise à terre sur un tapis, le coude nonchalamment appuyé sur un coussin revêtu de la même étoffe, elle avait pour tout ornement un collier d'abrus et un fichu de mbugu roulé autour de la tête. Un miroir à compartiments, fatigué par un fréquent usage, était ouvert à côté d'elle. Devant l'entrée de la hutte, une longue tige de fer, en forme de broche, portant à son extrémité supérieure une coupe remplie de poudre magique, dominait quelques autres talismans du même genre; à l'intérieur, quatre sorcières *mabandwa* (exorcistes femelles) dans le costume le plus fantastique, et un grand nombre de femmes se pressaient autour de leur maîtresse. Nous demeurâmes quelque temps à distance l'un de l'autre, échangeant des regards curieux; puis on renvoya l'assistance féminine et, comme pour varier le tableau, un orchestre fut introduit ainsi qu'une foule de vouakungu appelés à faire leur cour. Je fus invité à m'approcher et à m'asseoir devant la reine, dans l'intérieur de la hutte. Le meilleur pombé de l'Ouganda circula de mains en mains, sablé d'abord par la reine, puis par moi et enfin par les grands officiers, chacun à son tour. La n'yamasoré se mit ensuite à fumer sa pipe et me pria d'en faire autant.

1. *Fat, fair, and forty five*, dit le texte anglais, dont nous ne pouvons reproduire l'allitération proverbiale.

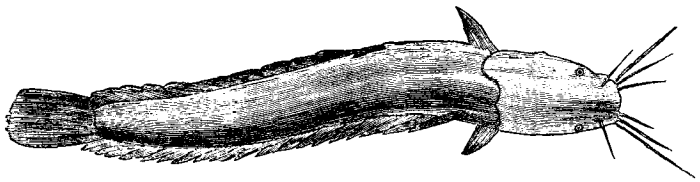
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le signal fut donné aux musiciens, qui, vêtus de leurs peaux de chèvres à longs poils, commencèrent immédiatement leurs danses d'ours. On battit consécutivement plusieurs tambours, et je fus questionné sur le point de savoir si je reconnaissais leurs différents tons.

La reine, dont l'humeur était joyeuse, se leva tout à coup et, me laissant sur mon siége, passa dans une hutte voisine, où elle changea son mbugu contre un déolé. Après quoi, elle revint s'étaler à notre admiration et, lorsqu'elle eut assez joui de l'effet qu'elle était certaine d'avoir produit, fit pour la seconde fois évacuer la salle du trône, où il ne resta que trois ou quatre vouakungu plus particulièrement admis dans son intimité. Elle prit alors un petit faisceau de bâtonnets fort proprement arrangés et, mettant à part trois d'entre eux, elle me déclara que j'aurais à la guérir de trois différentes maladies :

« Ce premier bâton, disait-elle, représente mon estomac, dont je souffre beaucoup; le second que voici est mon foie qui m'envoie de tous côtés dans le corps des douleurs lancinantes; et ce troisième est mon cœur, auquel je dois chaque nuit des rêves fâcheux, à propos de Sunna, mon défunt mari. »

Je répondis d'abord que les rêves et les insomnies dont elle se plaignait, lui étaient communs avec la plupart des veuves, et ne se dissiperaient que dans le cas où Sa Majesté se résignerait à contracter un second hymen. Quant à ses souffrances physiques, il me fallait, avant que je pusse risquer la moindre prescription, regarder sa langue, tâter son pouls et peut-être même, au besoin, poser mes mains sur ses augustes flancs. Les vouakungu se récrièrent à ces derniers mots : « Ceci, disaient-ils, ne peut se faire qu'avec l'autorisation du roi. » Mais la n'yamasoré, se soulevant sur son trône, rejeta de bien haut l'idée de consulter « un pareil jouvenceau », et se soumit d'avance à l'examen nécessaire.



Le kambari, poisson de l'Ouganda.

J'exhibai alors deux pilules dont je laissai goûter la poudre aux vouakungu pour les rassurer contre les sortiléges du docteur, et je prescrivis à la malade de les avaler le soir, en lui recommandant de se priver de nourriture et de pombé jusqu'à nouvelle consultation. Je constatais avec grand plaisir les progrès de mon influence sur elle, influence qui devait s'étendre indirectement jusqu'au jeune roi, et je l'entendis avec satisfaction me dire que « tout en moi lui avait plu, sauf l'interdiction de sa liqueur favorite. »

La présentation des cadeaux eut ensuite lieu avec les formalités accoutumées : « Jamais, disait-elle naïvement on ne lui avait donné de trésors pareils » et ses officiers, d'une voix enthousiaste, la proclamaient « la plus heureuse des reines. » En retour, obéissant à un instinct de reconnaissance qui lui faisait honneur, elle me pria d'accepter un de ces longs tubes artistement travaillés qui servent à pomper la bière du pays; et tout le monde reconnut dans ce présent purement honorifique la plus haute marque de distinction qui pût m'être conférée.

Ceci ne lui suffisait pas; elle me força, malgré ma résistance, de choisir un certain nombre de *sambo* ou anneaux de poil de girafe, tressés avec de menus fils de fer ou de cuivre et qu'on porte autour de la cheville. Toutes ces libéralités furent couronnées par le don de plusieurs cruches de pombé, d'une vache et d'un paquet de poissons séchés appartenant à l'espèce particulière que mes gens désignent sous le nom de *samaki-kambari*. Cette affaire réglée, elle me pria de lui montrer mes dessins, et ils la divertirent tellement, qu'elle convoqua aussitôt ses sorcières et le reste de ses femmes pour leur faire partager le plaisir qu'elle prenait ainsi. Nous échangeâmes alors de chaleureux compliments, qui aboutirent à un minutieux examen tant de mes bagues que du contenu de mes poches et de ma montre surtout, que la reine appelait *lubari* — expression équivalente à celles de temple, idole ou talisman[1]. Elle me répétait à chaque instant qu'elle « n'avait pas assez de moi, qu'il faudrait revenir dans deux jours, que je lui plaisais beaucoup — excessivement, — au delà de ce qu'elle pourrait dire — mais, que la journée étant finie, j'étais libre de me retirer. » Sur cet adieu bizarre, elle se leva et me laissa seul avec mes gens.

28 févr. — Je ne songeais plus qu'à obtenir une hutte à l'intérieur du palais, aussi bien dans l'intérêt de ma dignité personnelle et de mon influence à la cour, que pour être à même d'étudier de plus près les mœurs et les coutumes de ce peuple étrange. Aussi n'étais-je pas fâché de me voir convoqué par le monarque à des audiences presque quotidiennes, cet empressement de bon augure pouvant me fournir l'occasion de revendiquer le privilége auquel j'aspirais.

C'est ainsi que ce matin, au lieu de me rendre à l'appel de ses pages, je lui envoyai Bombay et quelques-uns de mes hommes, alléguant que « malgré mon désir de le voir tous les jours, je ne saurais m'exposer si souvent aux rayons du soleil. Dans les autres pays par moi traversés, on m'avait reconnu le droit d'habiter un palais égal à celui du roi; me traiter différemment, c'était me témoigner un certain mépris. Si j'insistais, d'ailleurs, pour qu'une demeure me fût assignée à l'intérieur de l'enclos royal, c'est que je désirais me trouver le plus fréquemment possible auprès de Sa Majesté, l'entretenir à toute heure du jour et lui expli-

1. L'emploi du même mot pour désigner plusieurs objets analogues est un des traits caractéristiques de toute langue à l'état d'enfance. Nous l'avons déjà vu pour le mbugu, qui est à la fois un arbre, l'écorce de cet arbre, l'étoffe fabriquée avec cette écorce, le vêtement fait de cette étoffe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quer en détail l'usage des divers objets que je lui avais offerts. » D'après ce que me dit Bombay, le roi comprend à merveille les motifs de mon humble requête. « Il n'eût pas mieux demandé, assurait-il, que de garder sans cesse auprès de lui le Bana (on sait que j'étais désigné sous ce titre); mais ses huttes étaient remplies de femmes, ce qui rendait la chose impossible. Si cependant le Bana voulait prendre patience, on lui élèverait, aux environs, une habitation spéciale, honneur qui n'avait été fait à aucun des hôtes précédents. » Puis, changeant de sujet et passant la revue de mes hommes, il s'éprit tellement de leurs petits *fez* rouges, qu'il m'envoya ses pages pour m'en demander un échantillon. Je leur en remis plusieurs, ce qui le fit se confondre en témoignages de reconnaissance pour mes généreux procédés et consulter Bombay, séance tenante, sur ce qu'il pourrait m'offrir de plus agréable en échange de ce présent. Mon Indou, stylé d'avance, répondit « que le Bana, grand personnage dans son pays, ne recherchait aucun des profits que donne le commerce de l'ivoire et des esclaves; tout au plus pourrait-on lui faire accepter une lance, un bouclier, un tambour, objets sans valeur en eux-mêmes, qu'il rapporterait chez lui comme un échantillon des manufactures de l'Ouganda et comme un souvenir agréable de sa visite.

— Si c'est là tout ce qu'il désire, a répondu Mtésa, j'espère combler ses vœux, car je lui donnerai les deux lances avec lesquelles j'ai conquis tout le pays, et dont l'une, en cette occasion, perça trois hommes du même coup.... Maintenant, poursuivit-il, dois-je croire que le Bana, comme on l'assure, a grande envie de chasser avec moi? »

Bombay a répliqué affirmativement, non sans exalter mes prouesses cynégétiques et sans insinuer à Sa Majesté que je serais heureux de lui donner quelques leçons.

Le roi, de plus en plus satisfait, a promu N'yamgundu et Maula au grade de centurion « pour lui avoir amené un visiteur tel que moi. » Aussi, dès qu'ils en ont eu le loisir, sont-ils venus me trouver tous les deux pour me raconter leur bonne fortune, prosternés à mes pieds et n'yanzigeant à qui mieux mieux. Ils suppliaient en outre ma Grandeur de leur prêter quelques vaches, qu'ils offriraient au roi pour reconnaître la faveur dont ils étaient l'objet. Je leur répondis « que mes vaches venaient toutes du roi, et qu'il n'était pas dans nos usages, à nous autres hommes blancs, de donner d'une main ce que nous avons reçu de l'autre. Cependant, comme l'honneur de leur avancement rejaillissait en quelque sorte sur moi, je mettais à la disposition de chacun d'eux un bracelet de fil d'archal pour rendre leur *salaam* digne de la circonstance. »

C'était tout ce qu'ils souhaitaient; ils se sont grisés tout aussitôt, et nous ont donné une sérénade aux tambours qui a duré toute la journée. Le soir, à ma grande surprise, j'ai reçu du commandant en chef, avec force compliments, une matrone Mganda, destinée, me dit-il, à « porter mon eau. » Il ajoute, par manière de postscriptum, que si je ne la trouve pas assez jolie, je pourrai choisir parmi une dizaine d'autres de « toutes couleurs, » y comprises des Vouahuma, qui attendent mes ordres dans son palais.

N'ayant pas prévu cette agréable addition au personnel de mon camp, je me suis senti, je l'avoue, dans un certain embarras. Refuser d'emblée eût été trop désobligeant; aussi gardai-je provisoirement la belle, me promettant de la renvoyer le lendemain matin avec un collier de perles bleues comme fiche de consolation; mais elle m'a tiré d'inquiétude en s'échappant cette nuit, ce qui n'étonne nullement Bombay, attendu qu'elle provenait sans doute de quelque domaine confisqué par le prince, et n'était pas en peine de trouver un protecteur.

14 mars. — Après toutes les vaines démarches que j'ai faites pour obtenir une résidence plus convenable, je viens enfin d'y réussir, grâce à un judicieux emploi de cette corruption administrative qui fleurit, paraît-il, dans tous les pays, mais que je n'avais pu employer encore sous les yeux et le contrôle de cette cour jalouse. Quinze pintes de rassades mêlées, vingt grosses perles bleues et cinq bracelets de cuivre, envoyés au commandant en chef comme gage d'amitié, ont mis à ma disposition l'influence de ce haut fonctionnaire. Aussi m'a-t-on assigné presque aussitôt un groupe de huttes situées dans un grand jardin de bananiers, sur le penchant d'une colline, et donnant sur la grande route qu'elles dominent. Aucuns visiteurs, à l'exception des ambassadeurs Vouahinda, n'a encore occupé cette résidence tout à fait aristocratique. De là j'ai vue sur le palais; la musique qu'on y fait arrive à mes oreilles; je vois entrer et sortir les foules qui affluent de tous côtés vers le séjour royal. Aussi n'ai-je pas retardé d'une minute mon installation, réservant pour moi la meilleure hutte, distribuant les autres à mes trois officiers, et enjoignant à mes hommes de se construire un double rang de baraques, qui formeront une avenue de nos huttes au grand chemin. Reste à bâtir, pour me conformer aux lois somptuaires de l'Ouganda, l'annexe destinée aux réunions d'amis et aux réceptions officielles. Sous ce rapport, cette race de nègres pourrait donner l'exemple aux autres.

17 mars. — Je me suis rendu ce matin chez le kamraviona. Pour s'attester à lui-même son importance, il n'a pas craint de me faire faire antichambre avant de m'admettre dans une cour intérieure où je l'ai trouvé assis avec quelques « anciens, » tandis que les ménestrels Vonasaga célébraient par leurs chants, en s'accompagnant de leurs petites harpes, et la grandeur du monarque et la venue du noble étranger, ses beaux habits, sa magnificence, etc., etc. Le jeune chef, — beau garçon, d'ailleurs, et qui n'a pas vingt ans, — affecta d'abord de ne pas lever la tête à mon approche; puis en me priant de m'asseoir, et même en s'informant de ma santé, il semblait vouloir exprimer par son accent une sorte de condescendance hautaine et de lassitude distraite. Cependant cette mauvaise plaisanterie ne se prolongea pas au delà de quelques minutes, et son attitude fut tout autre

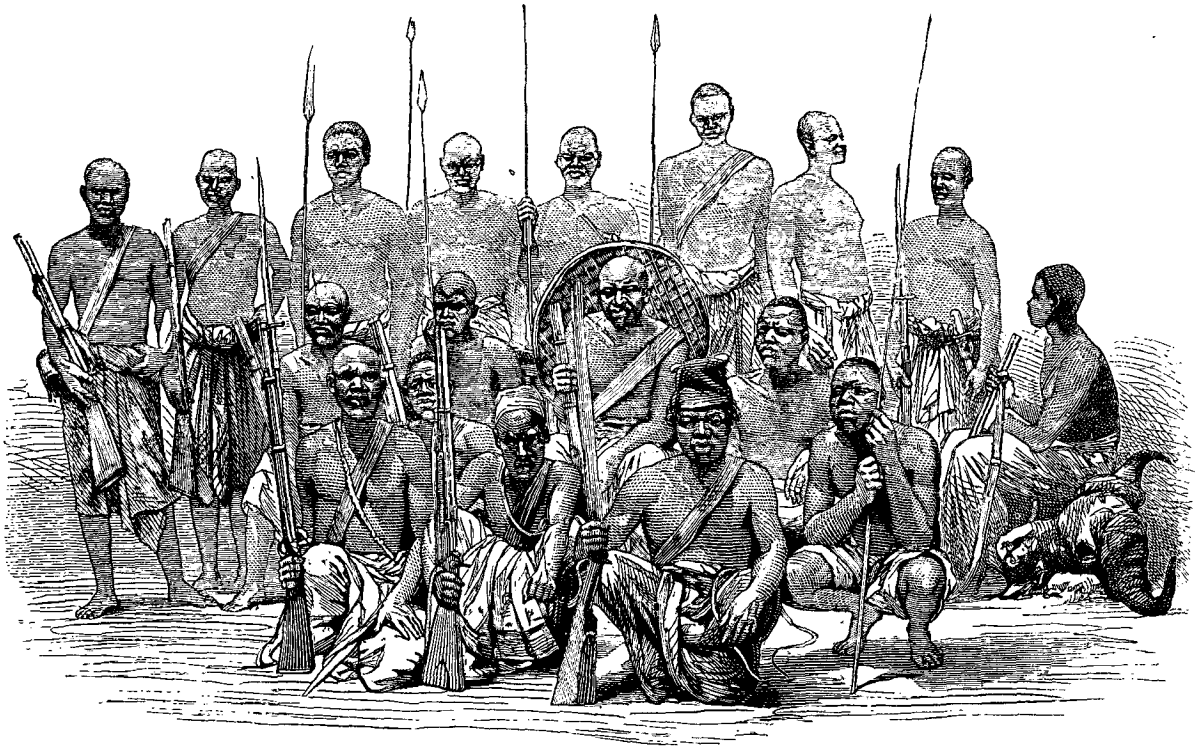
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dès que j'eus pris la parole pour témoigner le désir d'être présenté à tous les assistants. Parmi eux étaient un certain Mgéma, vieillard d'un aspect majestueux, qui avait eu jadis l'honneur de prêter ses épaules au feu roi Sunna, dont il était le Bucépale attitré ; Mpungu, jadis cuisinier de Sunna, et qui tient également à la cour un rang élevé; puis Usungu et Kunza, deux bourreaux très-bien placés et possédant toute la confiance du roi; finalement Jumba et Natiga, qui font remonter leur généalogie au temps des premiers rois de l'Ouganda. A mesure que je prenais note de leurs différents noms, je les voyais se réjouir d'être inscrits ainsi sur mes tablettes. Kunza, l'un des deux bourreaux, sollicita de moi, comme une grande faveur, que je voulusse bien plaider la cause de son fils auprès du roi, et faire révoquer un arrêt de mort prononcé dernièrement contre ce pauvre diable. J'ai cru devoir tout d'abord, dans l'intérêt de ma dignité, soulever quelques objections, basées sur ce « qu'un homme tel que moi ne peut s'exposer à la chance d'un refus. » Mais sur les assurances du kamraviona, « que je ne risquais rien de pareil, » opinion que partageaient tous les assistants, je répondis que j'aurais grand plaisir à intercéder pour lui, et le vieillard me serra la main dans un véritable transport de joie.

En conséquence, étant allé le surlendemain, dans l'après-midi, faire visite au roi, chez lequel le signal de mon arrivée a fait aussitôt affluer une foule de courtisans, et Kunza, le vieux bourreau, se trouvant parmi eux, j'ai demandé au roi le pardon de son fils.

« Eh quoi, s'est écrié Mtésa tout surpris, est-il bien possible que le Bana sollicite une pareille faveur ? »

Ceci lui étant confirmé, il a donné l'ordre de mise en



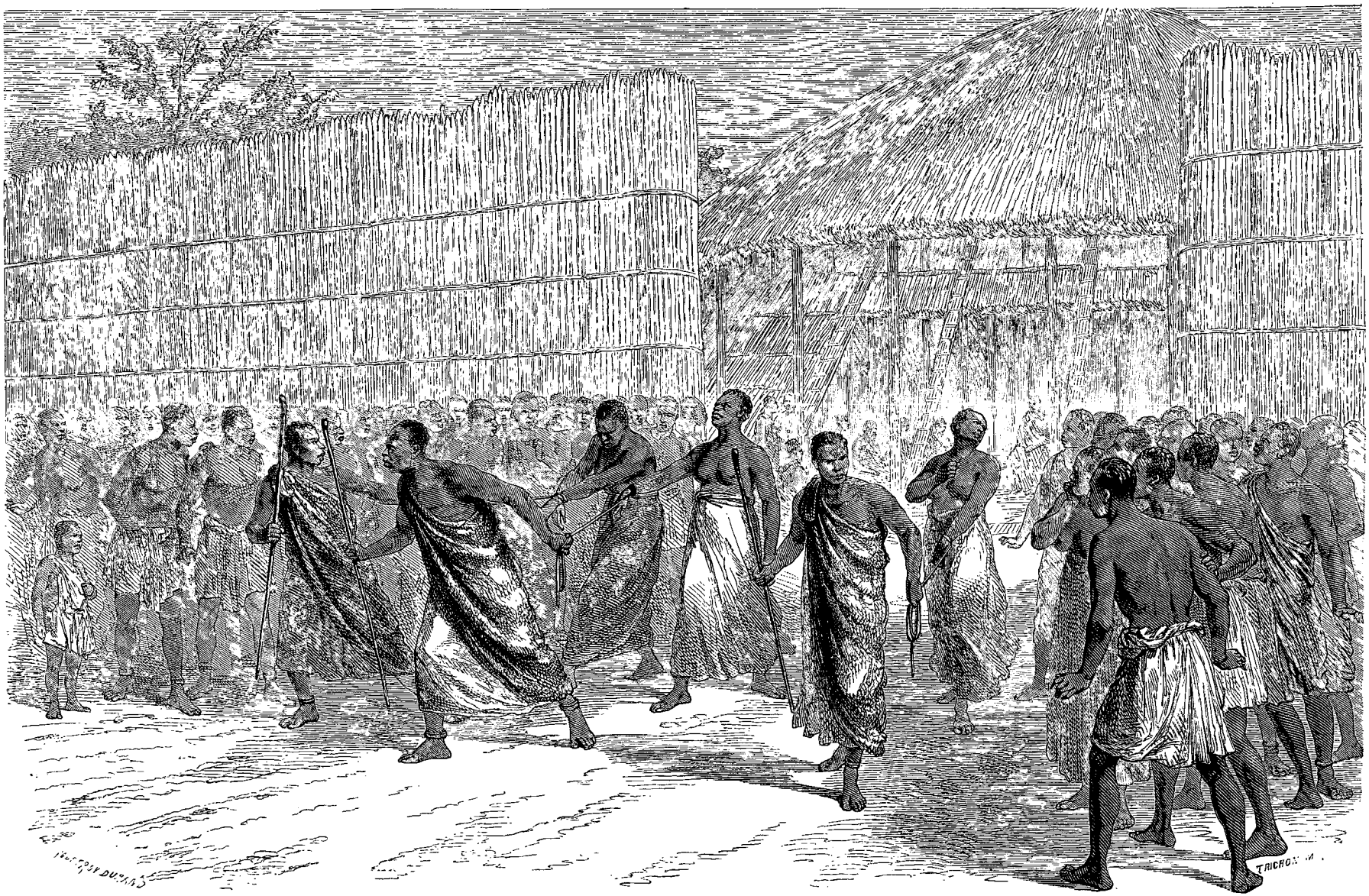
Les « fidèles » des capitaines Speke et Grant. — D'après une photographie.

liberté, au milieu des rires de l'assistance tout entière, moins toutefois le pauvre vieillard, qui, tout ému, les yeux pleins de larmes, est venu tomber à mes pieds pour me témoigner sa reconnaissance. Le roi, que cet incident venait de mettre en belle humeur, m'emmena peu après au milieu d'une trentaine de frères qu'il a et qui vivent autour de lui dans une espèce de demi-captivité, sous le rigoureux contrôle d'un officier spécialement chargé d'empêcher toute intrigue. Les uns sont adultes, les autres encore enfants. Il en est qui portent des menottes, il en est qui sont à peu près prisonniers sur parole. Tous me voyaient pour la première fois, et j'étais signalé d'avance à leur admiration curieuse. Aussi, dans les intervalles du concert qu'ils exécutaient eux-mêmes pour nous distraire, il a fallu leur montrer mes cheveux, ôter mes souliers, qu'ils ont inspecté minutieusement, retrousser mes pantalons pour les convaincre que la peau de mon corps était blanche comme celle de mon visage. Sur ces entrefaites, Bombay apparut, chargé de bananes, et venant me rendre compte d'une mission relative à l'approvisionnement de notre camp. Son arrivée, opportune s'il en fut, a provoqué les questions du roi, et j'ai pu m'assurer, témoin de sa surprise indignée, qu'il avait ignoré jusqu'alors la situation difficile que nous faisait journellement la question des vivres.

« Il m'est arrivé, s'écria-t-il, de faire tuer jusqu'à cent vouakungu dans la même journée; je suis tout prêt à recommencer, s'ils ne prennent pas mieux soin de nourrir mes hôtes, car je sais comment on guérit la désobéissance. »

24 mars. — Visite au palais sur invitation formelle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Femmes du palais de S. M. Mtésa conduites au supplice. — Dessin de Godefroy Durand.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'y trouve le monarque entouré de ses femmes et vêtu à l'Européenne, avec des pantalons que la veille il m'avait empruntés tout exprès. Dieu sait comme lui va ce costume qui lui inspire un orgueil extraordinaire. Le pantalon est trop court, les manches de la veste sont également trop courtes; les pieds et les mains de ce géant nègre se projettent au dehors de ses vêtements comme font les extrémités de ces quadrumanes qu'on voit gambader sur la vielle de nos musiciens nomades; d'un autre côté, l'espèce de crête de coq qui se hérisse sur sa tête gêne singulièrement l'installation du *fez* appelé dans cette occasion à lui servir de couronne.

On fit ensuite défiler devant nous une vingtaine de demoiselles dans le costume de notre mère Ève, chacune portant, en guise de feuille de figuier, un très-insuffisant tablier de mbugu. Toutes filles de vouakungu, toutes frottées de graisse et reluisantes comme des miroirs, elles allaient prendre place dans le harem, tandis que leurs pères, se roulant aux pieds du roi, manifestaient par des *n'yanzig* insensés, leur reconnaissance et leur bonheur. Cette procession cythéréenne au milieu de mes gens, dont pas un n'osait lever la tête pour la regarder, me parut d'un effet si plaisant, que je partis d'un éclat de rire, et Mtésa, que mon hilarité gagnait, y répondit à l'instant de la manière la plus bruyante; mais nous n'en restâmes pas là, car les pages, cédant pour une fois à leur instinct naturel, se mirent à éclater aussi; mes gens pouffaient en dessous presque malgré eux; et les femmes elles-mêmes, portant les deux mains à leur bouche afin de n'être pas aperçues, s'associaient à cette gaieté contagieuse. Une vieille matrone, grave et posée, se leva pourtant de l'endroit où elle était accroupie, et son impérieux « par file à gauche, en avant! » mit fin à cette scène grotesque.

Grotesque, ai-je dit; mais dans ce milieu d'esclavage sans limites et de despotisme sans frein, le sort de ces femmes tourne souvent au tragique. Voici déjà quelque temps que j'habite l'enceinte de la demeure royale, et que, par conséquent, les usages de la cour ne sont plus pour moi lettre close. Me croira-t-on cependant si j'affirme que, depuis mon changement de résidence, il ne s'est pas passé de jour où je n'aie vu conduire à la mort quelquefois une, quelquefois deux et jusqu'à trois ou quatre de ces malheureuses femmes qui composent le harem de Mtésa? Une corde roulée autour du poignet, traînées ou tirées par le garde du corps qui les conduit à l'abattoir, ces pauvres créatures, les yeux pleins de larmes, poussent des gémissements à fendre le cœur: « *Hai, minangé!* (ô mon seigneur), *mkama!* (mon roi!) *hai n'yawio!* (ô ma mère!); et malgré ces appels déchirants à la pitié publique, pas une main ne se lève pour les arracher au bourreau, bien qu'on entende çà et là quelque spectateur préconiser à voix basse la beauté de ces jeunes victimes sacrifiées à je ne sais quelle superstition ou quelle vengeance.

Aucune cérémonie n'accompagne les mariages dans l'Ouganda. Quand un Mkungu dont la fille est jolie a commis quelque faute, il peut céder cette fille au roi pour éviter d'être puni; que quelque souverain du voisinage ait une fille assez bien douée pour que le roi de l'Ouganda la désire, il devra la livrer à titre de tribut. Les Ouakungu reçoivent leurs femmes de la main du monarque, selon leurs mérites; et ces femmes sont ou des captives faites en guerre, ou des épouses d'officiers récalcitrants. Cependant la femme, en général, ne constitue pas ici une véritable propriété, bien que des pères échangent souvent leurs filles et que des maris vendent comme esclaves, livrent à la flagellation ou aux travaux les plus serviles les épouses dont la conduite laisse à désirer.

Le 29 mars, étant allé faire une visite à Congow, chef militaire qui revenait d'une expédition dans la direction du nord, le long du Bahr-el-Abiad, il me reçoit au milieu de ses femmes, bien plus nombreuses que belles. Ma visite paraît lui faire grand plaisir. Il me montre ses huttes qui forment un groupe considérable, ses jardins admirablement tenus, et, revenant à ses femmes, qu'il dépouille l'une après l'autre jusqu'à la ceinture, il désire savoir ce que j'en pense. Au lieu de répondre à cette question embarrassante, je lui demande à quoi lui sert d'en avoir un si grand nombre.

« A rien, me réplique-t-il aussitôt. Le roi nous les attribue pour soutenir notre rang.... Il lui arrive parfois de nous en donner cent à la fois, et tout refus est impossible.... Nous sommes libres seulement de faire d'elles, à notre gré, soit des épouses, soit des domestiques. »

Ma visite à peine achevée, je reçus ordre d'aller avec tous mes vouanguana et tous mes fusils rejoindre le roi qui était à la chasse. Je le trouvai à la tête d'un nombreux état-major, femmes, officiers et pages, dans un jardin de bananiers, où il guettait assidûment le passage des oiseaux, tandis que ses musiciens s'épuisaient à le distraire. Il avait ajouté un turban à son costume anglais, et se plaignait que l'éclat du soleil lui fît mal aux yeux — manière indirecte de me demander un chapeau de feutre mou, à larges bords, pareil à celui dont j'étais coiffé.

Soudain, comme si cette idée venait de poindre dans son cerveau : « Où donc, s'écria-t-il, a-t-on logé mon ami le Bana? Je veux qu'on m'y conduise sur l'heure. »

A peine ces mots prononcés, vouakungu, femmes et le reste se précipitèrent d'un même élan, à travers tous les obstacles, dans la direction de ma hutte. Parmi les gens qui couraient ainsi pêle-mêle, si quelqu'un n'avançait pas assez vite, entravé par les moissons dont les champs étaient couverts — que ce fût le kamraviona ou un simple page, peu importe — il recevait dans les reins un bon coup de poing, capable au besoin de le renverser par terre; mais loin de s'en inquiéter, et regardant comme une faveur cette bourrade royale, ils accompagnaient de quelques *n'yanzig* leur trot devenu plus rapide. En les traitant comme autant de chiens, on eût dit que Mtésa les élevait dans leur propre estime.

Arrivé chez moi, le prince ôta son turban de même que j'ôtais mon chapeau, et prit place sur mon tabouret·

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les femmes, de prime abord, reçurent ordre de s'accroupir en dehors de la hutte. On leur permit cependant, à la longue, de venir contempler le Bana dans son antre, et je leur offris deux sacs de verroteries, présent que l'étiquette rendait indispensable, et d'autant plus impérieusement exigé que personne, parmi mes hôtes, ne voulait jusques-là boire dans ma coupe.

Le roi, se levant bientôt et vagabondant çà et là selon les inspirations de sa capricieuse curiosité, arriva près d'un grand arbre où la veille un marabou femelle avait été tué. Un de ses petits vivait encore dans le nid maternel. Faute de plomb, il fallait le tirer à balles; mais le prince, soigneux de sa renommée, me pria de faire feu en même temps que lui. A la première décharge mon coup frappa seulement la branche sur laquelle le nid était posé; à la seconde, la balle traversa le nid sans atteindre l'oiseau; j'empruntai alors au roi son *rifle* Whitworth, à la sous-garde duquel on avait fixé une petite baguette magique, destinée sans doute à rectifier la direction du coup. Cette fois je cassai une des pattes de la bête et l'envoyai à moitié hors du nid. Montrant alors au roi le petit talisman que j'avais remarqué : « Voici, lui dis-je en plaisantant, voici pourquoi la balle a si bien porté. »

Mais loin de rire avec moi de sa propre absurdité, il prit la chose au grand sérieux et se mit à commenter avec ses hommes la puissance infaillible du talisman. Pendant qu'il discourait ainsi, je pris un autre fusil et j'abattis l'oiseau, cette fois pour tout de bon, au milieu des *woh! woh!* du roi, qui sautait en battant des mains, et répétait à chaque instant : Bana! bana! tandis que les tambours battaient et que l'assistance faisait chorus. Comme il me demandait de tuer un autre *nundo*, sans pouvoir m'indiquer où nous le trouverions, je lui conseillai d'envoyer chercher son télescope, dont il n'avait pas encore eu l'occasion de se servir. On juge de son étonnement :

« Je comprends enfin, dit-il à ses vouakungu, l'usage de cet instrument que je tenais enfermé au palais. Sur cet arbre là-bas, je puis distinguer trois vautours. A sa droite est une hutte, et à l'intérieur du portail se tient une femme assise. Tout autour paissent des chèvres; je les vois aussi grandes, aussi distinctes que si j'étais auprès d'elles. »

Peu après ce changement de résidence, je fus témoin, pour la première fois, de la manière dont le roi procède quand il rassemble son armée. Toutes les grandes routes sont encombrées de guerriers vouaganda : peints de diverses couleurs, ceints autour du front de feuilles de bananiers, autour des reins de petites peaux de chèvre, ils portent le bouclier, brandissent la lance et chantent le *Tamburé*, marche dont le refrain ramène incessamment le mot *mkavia*, qui signifie monarque. Au dire de Bombay, ils surpassent en nombre les troupes et les bandits enrôlés par notre ami le sultan Majid, quand Sayid-Swéni menaçait de l'attaquer dans Zanzibar; nulle part Bombay n'a vu d'armée aussi considérable.

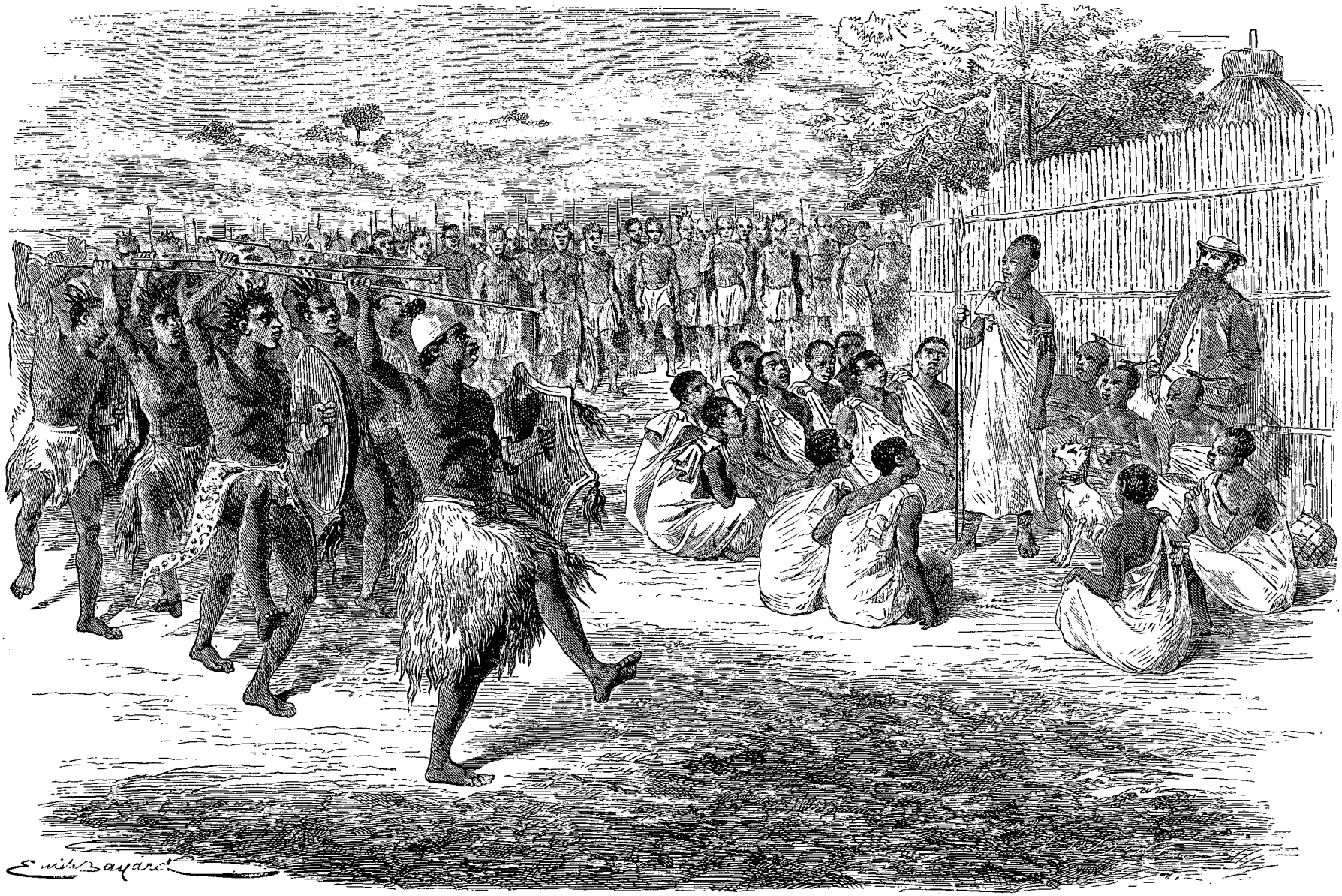
Mtésa, qui s'était rendu au plais de la reine-mère, changea, par respect pour elle, son costume européen contre une peau de chevreau, et, nous laissant dehors, entra pour faire sa visite. Pendant ce temps, le colonel Congow, revêtu de son uniforme le plus complet, arrivait sur la place avec son régiment aligné pour la revue. Le roi, instruit de l'approche des troupes, sortit avec lance et bouclier, et précédé par son héron favori; puis il se tint debout, ses armes à la main, près de l'entrée du palais, au milieu de son état-major accroupi en rond, autour de l'oiseau vénéré. En face de nous s'étendait la vaste place bordée par les demeures de la reine et du kamraviona. Le régiment, comprenant environ trois compagnies de deux cents hommes chacune, reçut l'ordre de se porter au pas de course, sur une seule file, de la gauche du champ de manœuvre à l'extrémité opposée, pour s'y reformer aussitôt.

L'imagination n'invente rien d'aussi sauvage et d'aussi fantastique que le spectacle que j'eus alors sous les yeux : des hommes presque nus, recouverts seulement de peaux de chèvre ou de bêtes félines attachées à la ceinture, barbouillés de couleurs, chacun selon sa fantaisie, les uns ayant la moitié du corps colorée en rouge, les autres en noir, les autres en bleu, mêlés sans ordre, et de façon à produire les contrastes les plus violents. Chaque guerrier avait les mêmes armes : deux lances et un bouclier qu'il tenait comme dans la bataille, et tous s'avançaient de la sorte sur trois lignes séparées par une distance de quinze à vingt pieds, avec la même animation, le même pas allongé. Une fois tous les hommes en branle, les capitaines des compagnies partirent à leur tour, revêtus de costumes encore plus extravagants; le grand colonel Congow fermait la marche; vrai Robinson Crusoé, il portait de longues peaux de chèvres à poil blanc, un bouclier de cuivre ayant la forme d'un violon à six pointes sur lesquelles flottaient des touffes de poils blancs; à ses genoux pendaient d'autres longues houppes de poils; son casque enfin, couvert de riches verroteries de toutes couleurs et d'un excellent goût, était surmonté d'un bouquet de plumes rouges, d'où s'élançait une espèce de tige recourbée portant à son extrémité une aigrette de poils de chèvre. Après le défilé, les guerriers chargèrent par compagnies, s'avançant et reculant tour à tour; enfin les officiers les plus âgés vinrent jusqu'auprès du roi lui faire de violentes protestations de fidélité qui furent, comme de droit, fort applaudies; après quoi, la parade achevée, chacun se retira chez soi.

Traduit par E. D. FORGUES.

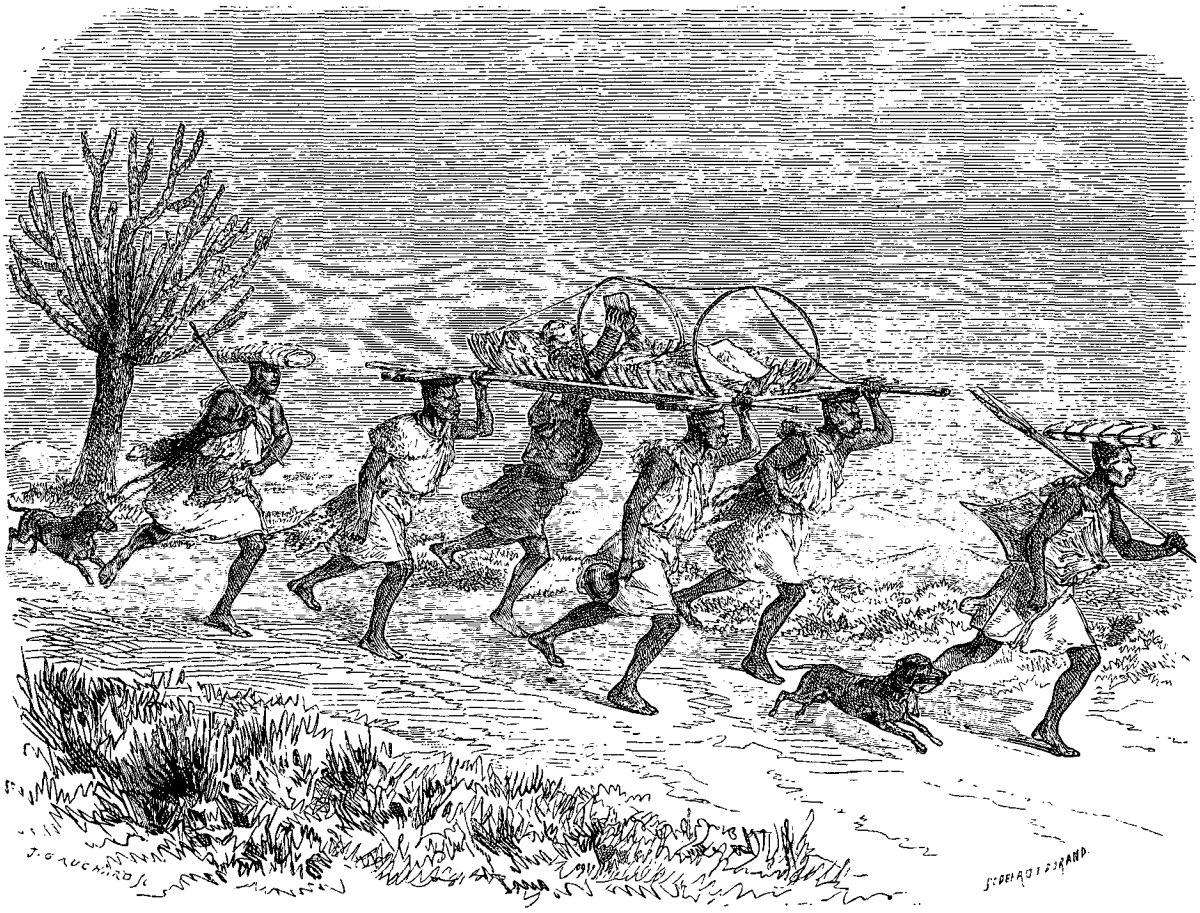
(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le colonel Congow et son régiment, passés en revue par le roi Mtésa. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grant voyageant du Karagué à l'Ouganda. — Dessin de Godefroid Durand.

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE [1].

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

XI

L'Ouganda et les caprices de son roi (*suite*). — Excursion sur le lac N'yanza.

21-23 avril. — Des messagers sont partis ces jours-ci, les uns pour l'Ounyoro, afin de m'en frayer les chemins, les autres pour hâter l'arrivée de Grant. Pendant ce temps j'ai eu un bel échantillon des caprices inquiets et des volontés irréfléchies qui caractérisent notre jeune despote. Il avait fixé le 24 pour une excursion de trois jours pendant lesquels nous chasserions l'hippopotame sur les eaux du N'yanza. Le 23 cependant, on m'avertit à midi « qu'il est parti pour le N'yanza et qu'il faut le suivre sans retard. » Or, je l'ai déjà dit, ce mot de N'yanza signifie simplement une eau quelconque, soit qu'il s'agisse d'un étang, d'une rivière ou d'un lac; et comme personne ne put me dire de quel N'yanza il était question, ni dans quel objet avait lieu ce départ précipité, je dus me mettre en campagne à l'instant même, sans aucuns préparatifs, à travers jardins, collines et marais, longeant le côté occidental de la crique Murchison [1] jusqu'à trois heures de l'après-midi où je finis par apercevoir le roi, qui, vêtu de rouge et poussant devant lui, comme une meute, son troupeau de vouakungu, tirait de temps en temps un coup de fusil pour m'appeler sur ses traces. Au surplus, il menait de front les affaires et le plaisir, car un instant plus tôt, rencontrant une femme qui, les mains garrottées, mar-

1. Suite. — Voy. pages 273, 289, 305, 321 et 337.

1. A défaut d'un nom indigène servant à désigner cette magnifique nappe d'eau, située à l'ouest de la rivière Luajerri et à l'est de la rivière Mwerango, je lui donnai celui de sir Roderick Murchison, à qui l'expédition était redevable de tant de services.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chait au supplice pour un délit quelconque — sur lequel je n'ai pu obtenir aucuns renseignements, — il a fait l'office de bourreau, et du premier coup de carabine l'a étendue morte sur la route.

C'est, à ce qu'il semble, pour mettre à l'épreuve les gens de sa suite et constater le plus ou moins de zèle que chacun d'eux peut déployer à l'occasion, qu'il a devancé d'un jour l'époque assignée à cette partie de plaisir. Les gens de sa suite ont dû tout quitter à première sommation, s'éloigner sans dire adieu à personne, laisser leur dîner sur table, omettre tous les apprêts nécessaires, afin que l'impétueux tyranneau ne subît pas une minute de retard. Il en est résulté que beaucoup de gens ont manqué à l'appel, et que mes armes, mon lit, mes cahiers de notes, mes ustensiles de cuisine, forcément laissés derrière moi, ne m'arriveront guère avant demain.

Pas un bateau n'était rendu à l'embarcadère, et ce fut seulement après la nuit tombée, au bruit des tambours et de la mousqueterie, qu'une cinquantaine de gros bâtiments vinrent s'amarrer le long du rivage. Peints en rouge avec de l'argile, ils avaient de dix à trente rameurs chacun. Leurs longues proues se redressent comme le cou d'un siphon ou d'un cygne. Ils sont décorés à leur sommet d'une paire de cornes d'antilopes Nsamma (voy. p. 356), entre lesquelles une touffe de plumes se trouve piquée comme sur un bonnet de grenadier. Ils venaient nous prendre pour nous faire traverser l'embouchure d'un profond marécage fort encombré de roseaux, et nous mener ainsi à ce que j'appellerai le « Cowes de L'Ouganda [1]. » Entre cet établissement et le palais, on doit compter à peu près cinq heures de marche. Nous y arrivâmes, à la clarté des torches, vers neuf heures du soir, et après un souper ou pique-nique, le roi se retira chez ses femmes pour y goûter les délices d'une confortable installation, tandis que dans la hutte solitaire où j'étais relégué, il me fallut dormir tant bien que mal sur le sol battu, que l'on avait jonché, à mon intention, de quelques brassées d'herbes encore humides. Pour tout dédommagement, j'avais la beauté du paysage que mes Vouanguana comparaient aux plus riants aspects de leur *poani* ou côte enchantée, mais qui, selon moi, surpassait de beaucoup ce que j'avais pu admirer jusque-là, soit pendant la traversée, soit le long des rivages de Zanzibar.

24 avril. *Cowes.* — Le roi s'est levé aujourd'hui de fort bonne heure, et tandis qu'on rassemblait les barques, m'a convoqué, sans me laisser le temps nécessaire pour ma toilette, à un déjeuner où je n'apportais pas les plus heureuses dispositions. Ce repas que nous avalions en plein air se composait de bœuf rôti, servi dans des corbeilles, et d'une marmelade de bananes roulée dans des feuilles de bananier. Mtésa s'aidait parfois, pour manger, d'un couteau de cuivre et d'une espèce de poinçon, mais le plus souvent il n'employait que ses dix doigts et me faisait l'effet d'un chien vorace. Quand un morceau lui semblait trop dur pour être mâché commodément, il le retirait de sa bouche, et, par manière de régal, le donnait à ces pages, qui, après toutes sortes de *n'yanzig*, avalaient ces rebuts en manifestant une joie extrême. Les reliefs du festin furent ensuite partagés entre eux, et les paniers vides revinrent aux cuisiniers. Le pombé, boisson favorite du roi, lui tenait lieu de thé, de café, de bière; mais les convives pouvaient s'estimer fort heureux, s'ils en attrapaient çà et là quelques gorgées.

Et maintenant, nous nous dirigeons vers le lac dans l'ordre accoutumé, les vouakungu en avant, les femmes à l'arrière-garde. Ses eaux magnifiques nous rappellent la baie de Rio Janeiro, moins les hautes montagnes qui en forment l'arrière-plan, et qui sont ici remplacées par des collines de l'aspect le plus riant Quinze tambours de diverses grandeurs, formant un orchestre qu'on appelle *mazaguzo* et qui battent avec la régularité de nos engins mécaniques, annoncèrent l'arrivée du roi, et les embarcations se rapprochèrent aussitôt du rivage. Mais les choses ne se passent pas comme en Angleterre, où *Jack Tar* [1], avec toute l'importance d'un maître de maison, invite les dames à prendre place et contemple à son aise leurs jolis minois. Ici, au contraire, chacun de ces pauvres diables, la frayeur peinte sur le visage, se lance à l'eau par-dessus le plat-bord, — et plongeant la tête sous l'onde à la façon des canards, de peur qu'on ne l'accuse de jeter sur le beau sexe un regard indiscret, ce qui est un crime puni de mort, — attend patiemment que l'installation soit terminée. Simplement vêtus de feuillage, nos matelots ressemblent à des Neptunes grotesques. Mtésa, son habit rouge sur le dos, son feutre sur la tête, assignait à chacun sa place, distribuant les femmes dans certaines barques, les vouakungu et les Vouanguana dans certaines autres, et me réservant une place dans celle qu'il occupait lui-même avec trois femmes, assises à l'arrière et tenant des vases d'écorce remplis de pombé. Le roi, tirant le meilleur parti possible du kisuahili qu'il s'est fait enseigner, me demandait mes conseils pour la direction de la chasse, et les suivait avec une promptitude exemplaire. Mais les eaux étaient trop vastes et les hippopotames trop effarouchés; aussi naviguâmes-nous toute la journée sans aucun résultat. Nous atterrîmes une seule fois pour manger, et par ce *nous*, il faut entendre seulement le prince et moi, les pages et quelques vouakungu favoris; quant aux femmes, elles firent diète. La principale distraction du roi pendant cette fastidieuse journée consistait à diriger son orchestre de tambours; il changeait les musiciens, réglait le diapason, notait au passage la moindre faute de rhythme, et se montrait de tout point un dilettante consommé.

25 avril. *Même séjour.* — Contre-partie exacte de la journée d'hier, si ce n'est que le roi se familiarise de plus en plus à mesure que nous pouvons mieux nous entendre. Les plaisanteries qu'il se permet ne sont pas tou-

1. Cowes est le petit port où s'abritent les bâtiments de plaisance destinés au service de la cour d'Angleterre.

1. Jean Goudron, — appellation générique des marins anglais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jours du meilleur goût. Il lui est arrivé, par exemple, de se cramponner à ma barbe, quand le roulis du bateau dérangeait quelque peu son équilibre.

26 avril. *Même séjour.* — Las de fouiller un à un tous les coins et recoins de la crique sans trouver le moindre hippopotame, le roi nous a dirigés vers une île occupée par le Mgussa ou génie du lac, non pas en personne, car le Mgussa est un Esprit, mais par une espèce de délégué ou de représentant qui sert à communiquer au roi de l'Ouganda les secrets du mystérieux abîme. Une fois à terre, on débuta par un pique-nique où le pombé ne fut point épargné; puis le cortége se mit à circuler dans une espèce de verger qu'il moissonnait gaiement, chacun paraissant animé des meilleures dispositions, lorsqu'une des femmes du roi — charmante créature, par parenthèse — eut la malheureuse idée, croyant lui être agréable, de lui présenter un fruit qu'elle venait de cueillir. Aussitôt, comme pris d'un accès de folie, il entra dans la plus violente colère : « C'était la première fois, disait-il, qu'une femme s'était permis de lui offrir quelque chose ; » et là-dessus, sans alléguer d'autre motif, il enjoignit à ses pages de saisir la coupable, de lui lier les mains, et de la faire exécuter sur-le-champ.

A peine ces mots prononcés, tous les jeunes drôles à qui le roi s'adressait déroulèrent en un clin d'œil les turbans de corde qui ceignaient leurs têtes, et, comme une meute de bassets avides, ils se précipitèrent sur la belle créature qui leur était livrée. Celle-ci, indignée que de pareils marmots se crussent autorisés à porter la main sur sa royale personne, essaya d'abord de les repousser comme autant de moucherons importuns, tout en adressant au roi des remontrances passionnées; mais en peu d'instants ils l'eurent saisie, renversée, et tandis qu'ils l'entraînaient, l'infortunée nous adjurait, le kamraviona et moi, de lui prêter aide et protection. Lubuga cependant, la sultane préférée, s'était jetée aux genoux du roi, et toutes ses compagnes, prosternées autour de lui, sollicitaient le pardon de leur pauvre sœur. Plus elles imploraient sa merci, plus semblait s'exalter sa brutalité naturelle, jusqu'à ce qu'enfin, s'armant d'une espèce de massue, il en voulut frapper la tête sa malheureuse victime....

J'avais pris le plus grand soin, jusqu'alors, de n'intervenir dans aucun des actes arbitraires par lesquels se signalait la cruauté de Mtésa, comprenant de reste qu'une démarche de cet ordre, si elle était prématurée, produirait plus de mal que de bien. Il y avait toutefois dans ce dernier excès de barbarie quelque chose d'insupportable à mes instincts britanniques, et lorsque j'entendis mon nom (Mzungu!) prononcé d'une voix suppliante, je m'élançai vers le roi, dont j'arrêtai le bras déjà levé, en lui demandant la vie de cette femme. Il va sans dire que je courais grand risque de sacrifier la mienne en m'opposant ainsi aux caprices d'un tyran; mais dans ces caprices mêmes je trouvai mon salut et celui de la pauvre victime. Mon intervention, par sa nouveauté hardie, arracha un sourire au despote africain, et la prisonnière fut immédiatement relâchée.

La hutte habitée par le représentant du Mgussa était décorée de maint et maint symbole mystique, et entre autres d'une rame, qui est l'insigne de ses hautes fonctions. Nous y étions installés depuis quelques minutes, arrosant de pombé nos insignifiants bavardages, quand cette espèce de « médium spirituel » vint nous y rejoindre dans un costume bizarre, analogue à celui des sorcières wichwézi. Il portait un petit tablier de peau de chèvre blanche décoré de nombreux talismans, et en guise de masse ou de canne, se servait d'un léger aviron. Ce n'était point un vieillard, mais il en affectait toutes les allures, la démarche lente et délibérée, la toux asthmatique, le regard vague, le parler marmottant. Feignant de gagner à grand'peine l'extrémité de la hutte, où se trouvait ce que je pourrais appeler son trophée magique, il se mit, une fois assis, à tousser pendant une deni-heure de suite ; sa femme parut alors, se donnant les mêmes airs, et, comme lui, jouant une vieillesse anticipée. Mtésa me regardait en riant, et de temps à autre, jetant les yeux sur ces créatures étranges, semblait me demander ce que je pensais d'elles. Personne, du reste, n'élevait la voix, si ce n'est la prétendue vieille, coassant comme une grenouille pour avoir de l'eau, et qui fit ensuite beaucoup de façons lorsqu'il fallut avaler celle qu'on lui apportait. La première coupe n'étant pas assez pure à son gré, on dut lui en procurer une seconde, où elle se contenta de mouiller ses lèvres; après quoi, geignant et boitant toujours, elle s'éloigna comme elle était venue.

L'agent du Mgussa fit alors signe au kamraviona et à plusieurs des officiers, qui se groupèrent immédiatement autour de lui, et, après leur avoir notifié à voix très-basse les volontés de l'Esprit du Lac, il disparut à son tour. Ses révélations n'avaient sans doute rien de favorable, car nous retournâmes aussitôt à nos barques, pour rentrer ensuite dans notre résidence provisoire. A peine y étions-nous, qu'un fort détachement de vouakungu, tout récemment revenus de l'Ounyoro se présenta pour rendre hommage à Sa Majesté. Leur retour au pays datait déjà de cinq à six jours, mais l'étiquette ne leur avait pas permis de paraître plus tôt devant le roi. Ils se targuaient de grands succès obtenus sans aucune perte. Mtésa leur raconta les incidents de la journée, insistant spécialement sur mon intercession chevaleresque, à laquelle tous les assistants se hâtèrent d'applaudir. « Le Bana, disait le roi, savait bien ce qu'il avait à faire, attendu que dans son pays il dispense la justice comme un souverain. »

27 avril. *Même séjour.* — Nous avons eu ce matin une sorte de haro tumultueux à propos des Vouanguana qui, sans le moindre égard pour la décence, n'ont pas craint de se baigner tout nus dans le lac. Le reste de la journée s'est passé à ramer, tantôt sur la trace des hippopotames fugitifs, tantôt plus simplement pour lutter entre nous de vigueur et de vitesse. Dans la soirée, quelques-uns des principaux vouakungu ont été convoqués pour entendre un discours — aussi peu politique que possible, — où le roi se complaisait à décrire dans le plus minutieux détail chacune des femmes de son harem.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

S'abandonnant à sa joyeuse humeur, il a préconisé l'heureuse influence que les eaux du lac exercent sur sa santé, le regain de jeunesse et de virilité qu'il semble puiser dans son commerce avec les Néréides du N'yanza.

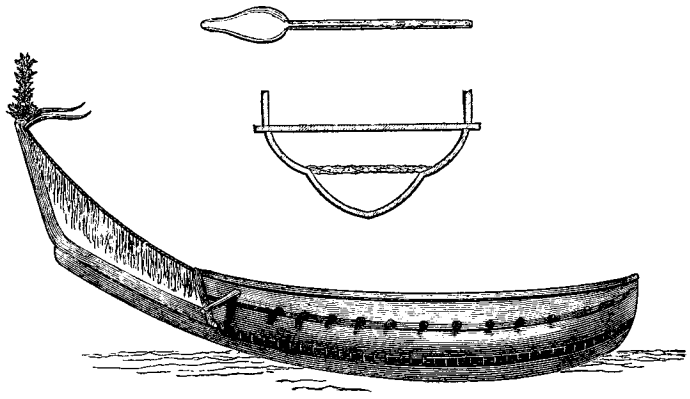
28 avril. — Pendant que je préparais ce matin un *loc* Massey, pour démontrer au roi l'utilité de cet ingénieux instrument, il s'est embarqué sans me prendre à bord et aucun des bateaux en retard n'ayant voulu, faute d'ordres, se charger de moi, je suis parti pour la chasse après maints signaux restés sans réponse. Malheureusement le gibier était rare et je n'aurais su comment employer mes loisirs, si je n'avais trouvé asile, d'abord chez une vieille dame fort hospitalière, puis, au retour, chez un officier du roi,—tous deux très-honorés de la visite que le « prince blanc » leur faisait à la tête de son escorte. Le roi, quand nous nous sommes revus, honteux de m'avoir ainsi abandonné, m'a parlé des signaux qu'il m'avait adressés, des officiers qui avaient couru après moi, etc., etc. Pour le moment, il s'amusait à tirer de l'arc, et à chaque coup bien ajusté, soit qu'il vînt du roi,

Vue de la crique ou baie Murchison, sur le lac N'yanza. — Dessin de Riou.

soit de quelqu'autre compétiteur, l'assistance battait des mains, sautait de joie, se roulait par terre et *n'yanzigeait* avec enthousiasme.

Un bouclier servait de but, planté seulement à une trentaine de pas, et c'est tout au plus si ces maladroits archers parvenaient toujours à l'atteindre. A la fin, se lassant des lenteurs du jeu et pour manifester la supériorité de ses prouesses, le roi fit placer à la file, en face de lui, seize boucliers à peine séparés l'un de l'autre. Une seule balle de sa carabine Whitworth les traversa presque tous par le milieu :

« Vous voyez, disait le roi, brandissant au-dessus de sa tête le mousquet victorieux. A quoi servent désormais l'arc et la lance? Je n'aurai plus d'autres armes que des fusils. »

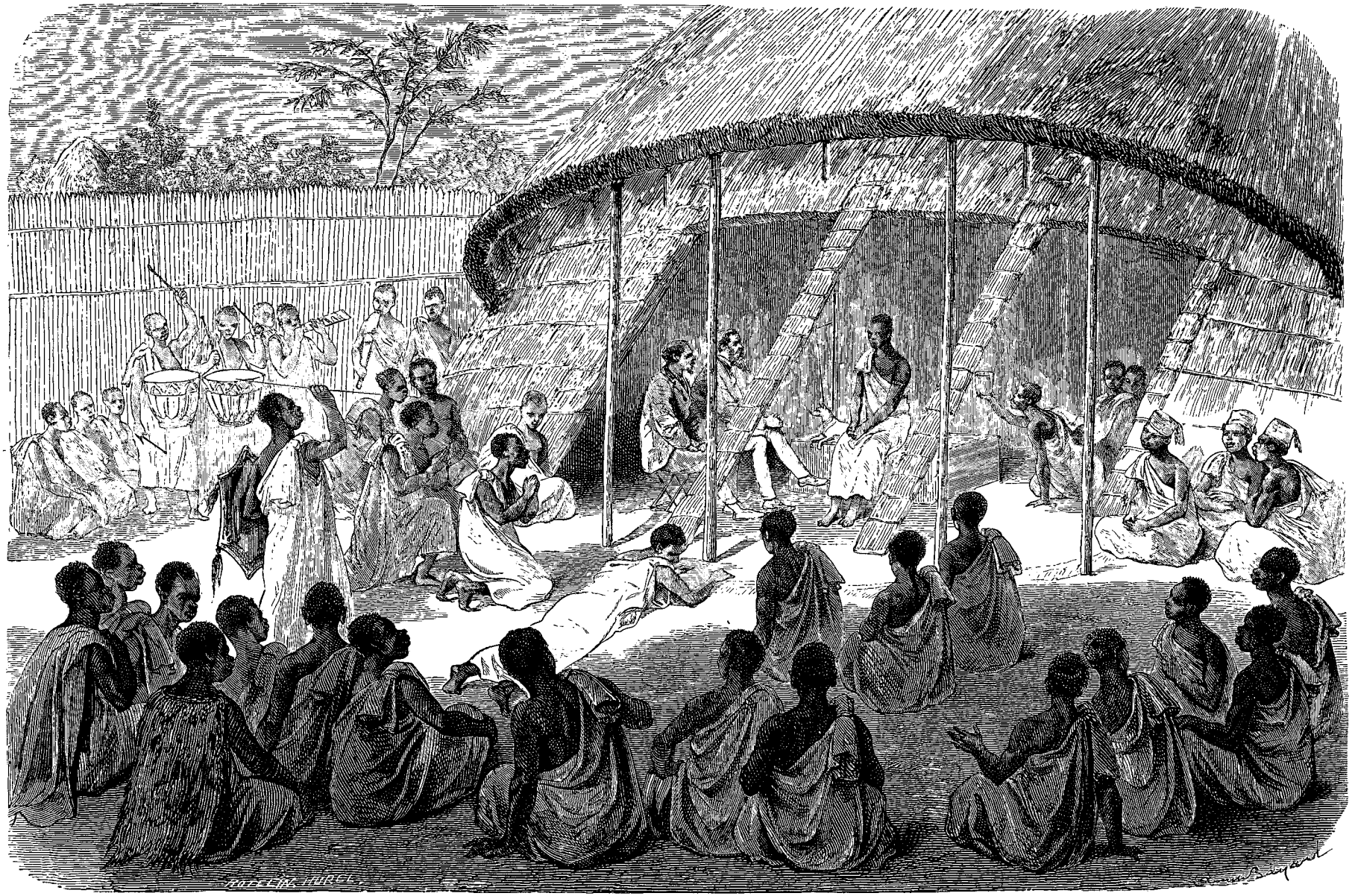


Bateau des indigènes de l'Ouganda. — N'yanza Victoria.

Ceux des Vouakungu que vient de nous ramener la fin de la guerre, se sont scandalisés de voir, à côté de leur monarque, un étranger assis plus haut qu'ils ne le sont eux-mêmes. Leurs plaintes réitérées ont fini par prévaloir et Mtésa m'a fait prier de ne plus me servir devant lui de mon trône. Or, ce trône était tout bonnement mon tabouret de fer. Après m'être bien assuré du véritable sens que ces vaillants et susceptibles guerriers attachaient à leurs réclamations, je suis rentré chez moi pour y faire fabriquer immédiatement un « siége d'herbes. » Cet innocent stratagème suffira, j'espère, pour les dérouter.

29 avril. — Hier le dîner m'a fait faute et je me suis encore vu obligé, ce matin, de déjeuner par cœur, nos provisions étant complétement épuisées. Aucun de mes gens ne se souciait d'aller rendre compte de notre situation, attendu qu'il pleut à verse et que Mtésa est enfermé avec ses femmes. L'idée me vint que le signal au moyen duquel je me faisais ouvrir les portes du palais pourrait me rendre ici le même service. J'allai donc tuer un pigeon dans le voisinage de la résidence royale, et, comme je l'avais prévu, le roi me dépêcha aussitôt le chef de ses pages pour s'enquérir de ce que signifiait cette détonation. Le jeune homme, à qui je ne manquai pas de dire la vérité, savoir « que je chassais pour me procurer à déjeuner, attendu la disette où me réduisait l'incurie des cuisiniers de Sa Majesté, » défigura mes paroles, qu'il avait à peine écoutées, et s'en alla rapporter au roi, de ma part, les choses les plus désobligeantes. « Du moment où je n'étais pas régulièrement pourvu des provisions nécessaires, il ne me convenait plus (me faisait-il dire) d'accepter aucunes des libéralités royales et j'irais dorénavant chercher ma nourriture dans les jungles. » Mtésa, comme on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un lever du roi Mtésa. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peut le croire, n'accepta pas de prime abord un pareil récit. D'autres pages me furent envoyés, avec ordre de tirer au clair toute l'affaire et de lui faire connaître, mot pour mot, les plaintes que j'aurais articulées. Ceux-ci rectifièrent l'erreur commise et le roi se hâta de m'envoyer une vache. Je serais bien étonné si l'affaire en restait-là[1]..

Après le déjeuner, invité à monter dans le bateau du roi, j'y ai transporté mon trône de gazon, au grand ennui de ceux qui nous accompagnaient. Mais le roi, sans prendre garde à leur mine effarée, s'est contenté de leur dire, en riant : — « Vous voyez qu'on ne vient point facilement à bout du Bana. Il a pour habitude de s'asseoir devant les têtes couronnées et vous aurez de la peine à obtenir qu'il abdique ce privilége. » Ensuite, pour varier nos plaisirs, au lieu de laisser les tambours sur le rivage, il les a fait embarquer, et c'est au bruit de leurs roulements que, tantôt à la rame, tantôt en dérive, nous remontions à l'extrémité de la crique pour redescendre ensuite jusqu'à ce qu'on peut appeler la « pleine eau » du lac.

Il existerait de ce côté, si j'en crois ce qui m'a été dit, un passage vers l'Ousaga ; mais il oblige à beaucoup de détours, parsemé qu'il est de bas-fonds et de récifs ; en le suivant on rencontrerait l'île de Kitiri. Aucune autre île de ce nom n'est d'ailleurs connue des Vouaganda, bien que leurs embarcations, cotoyant la rive occidentale du lac, soient descendues jusques à Ukérévé[2]. La plus grande île du N'yanza paraît être celle de Sésé[3], en face l'embouchure de la rivière Katonga. On y trouve, comme dans celle où nous avons passé la journée du 26, un des grands prêtres du Mgussa. C'est là que sont en réserve les plus gros bâtiments de la marine royale et on en tire une grande quantité d'écorces, dont la qualité supérieure ajoute à sa renommée.

Quand nous sommes descendus à terre pour prendre notre repas, un jeune hippopotame qu'on venait de harponner, un pourceau et un pongo ou *bush-bock* ont été présentés au roi. D'après mes suggestions, qui trouvent aisément crédit, une régate fut ensuite organisée. Nos cinquante barques, poussées à toutes rames et filant au son du tambour vers le but que j'avais marqué, nous offrirent un spectacle assez divertissant.

Ainsi finit la journée, et le lendemain se termina l'excursion.

J'avoue que l'ordre de revenir au palais me réjouit fort ; en effet, si beau que soit le N'yanza, l'omission de tout ce qui aurait pu aider à notre confort, la fatigue, ces continuelles parties de bateau sous un soleil ardent, surtout la soudaineté, la mobilité des fantaisies royales me faisaient rêver au bonheur de vivre en paix parmi ces êtres naïfs que j'appelais « mes enfants, » et que je m'étais habitué, — si étrange que cela puisse paraître, — à considérer comme tels.

Nous prîmes pour nous en revenir le même chemin que nous avions suivi, et nous en avions déjà franchi la moitié lorsque le roi me demanda d'un ton railleur « si j'avais faim? » La question était oiseuse et même déplacée, car il savait fort bien que nous n'avions rien pris depuis vingt-quatre heures. Aussi nous mena-t-il peu après dans une plantation de bananiers, où la première hutte qui s'offrit fut tant bien que mal adaptée au repas que le roi nous destinait. Mais comme je m'aperçus qu'il prétendait me reléguer au dehors et me faire déjeuner en compagnie de ses subalternes, je lui faussai compagnie et revins précipitamment au logis.

Le lendemain, le roi, qui s'est enrhumé, me fait appeler comme médecin. Plusieurs de ses femmes ont des clous dont il faut que je les débarrasse immédiatement. Après la consultation, je rentre pour trouver autour de ma hutte une vingtaine d'hommes qui prétendent avoir dépassé Grant sur la route du Karagué à l'Ouganda, ce qui m'étonne grandement, car sa dernière lettre m'annonçait qu'il devait arriver par le lac. Néanmoins, au bout de trois semaines, j'appris qu'ayant effectivement suivi la voie de terre, il était arrêté à une journée de chemin par suite des interminables et impénétrables considérations de l'étiquette locale. Enfin, le 27 mai, pendant que j'étais en visite chez le roi, notre causerie fut agréablement interrompue par de lointaines détonnations qui nous annonçaient l'arrivée de mon camarade. Je pris tout aussitôt congé pour aller le recevoir. Inutile de dire toute la joie de cette réunion après tant d'anxiétés et de mutuels regrets. Heureux de voir Grant en assez bon état pour boiter de çà, de là, sans trop de fatigue, » j'écoutai en riant aux éclats l'amusant et pittoresque récit de sa pénible traversée.

Le roi, auquel j'ai fait passer, comme présent, un fusil double et des munitions, nous a convoqués, Grant et moi, pour un lever solennel, pareil à celui qui marqua mon arrivée (voy. p. 357). Toutefois, nous avons trouvé la cour assez dégarnie quand nous nous sommes rendus au palais dans l'après-midi. La première séance promptement expédiée, nous nous retirâmes dans une des cours intérieures, où les femmes comparurent devant nous ; mais le roi, se lassant bientôt de ces muettes exhibitions, se fit apporter le fauteuil de fer et entama l'entretien par des questions relatives à l'art médical, dont il est fortement préoccupé. Je rompis les chiens en demandant si le fusil était de son goût ; puis nous traitâmes des sujets plus généraux, concernant tour à tour Suwarora, Rumanika et les difficultés de la route par L'Ounyamuézi, que remplacera bientôt, nous l'espérons du moins, celle de L'Ounyoro.

On voudra bien ne pas perdre de vue qu'en prolongeant ainsi notre séjour chez Mtésa, et par toutes ces négociations si difficiles à mener de sang-froid, nous nous proposions toujours le même objet, celui de nous faire montrer le Nil à son issue du N'yanza, et de constater

1. J'ai su depuis, effectivement, que le malheureux petit envoyé dont l'étourderie avait failli nous brouiller, eut les oreilles coupées pour s'en être si mal servi.

2. Cette île est marquée, sur la carte du capitaine Speke, au midi du lac, presque en face de Muanza et à l'ouest d'Uridi, dont elle est séparée par l'île de Mazita. (*Note du Trad.*)

3. Selon quelques témoignages, les Sésé forment un groupe de quarante îles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ainsi un phénomène sur lequel, depuis longtemps, mon esprit ne conservait aucun doute. Sans le consentement, — que dis-je, sans le concours — du capricieux sauvage à qui j'avais affaire, il ne fallait pas songer à la réalisation de ce projet. On ne s'étonnera donc pas que je fusse constamment au guet, pour glisser à propos, dans le cours de tous nos entretiens, quelques paroles de nature à nous rapprocher de ce grand but. L'occasion, cette fois, me semblait favorable, et nous risquâmes une requête directe, tendant à obtenir des embarcations pour essayer de nous rendre par eau vers le Gani, en supposant que le lac et le fleuve fussent navigables sur leur parcours entier; nous demandions aussi qu'un messager royal nous accompagnât avec une mission officielle, « afin de ramener tout ce qui serait fait à notre important dessein de frayer pour le commerce une nouvelle voie par laquelle les divers articles de fabrique européenne trouveraient leur chemin vers l'Ouganda. » Nous n'en vînmes pas cependant à nos fins. La pétition, attentivement écoutée, — et qui avait été parfaitement comprise, maint et maint commentaire nous le prouva, — la pétition n'obtint aucune réponse directe. Il n'entrait pas dans mes combinaisons diplomatiques de laisser voir toute l'importance que nous attachions à cette question. Il fallut, par conséquent, manifester une certaine indifférence, et je pris ce temps pour réclamer ma boîte à couleurs que le prince, après me l'avoir empruntée un jour, retenait depuis plusieurs mois. Cette nouvelle demande rencontra le même silence que la première, mais je fus immédiatement harcelé au sujet de la boussole promise pour l'époque où Grant serait arrivé. Je dus m'engager à l'envoyer demain matin, et moyennant ce, le roi, qui s'apprêtait à se retirer, nous dit « qu'il s'entendrait avec ses femmes pour fixer la quantité de pombé dont on pouvait disposer en notre faveur; » — après quoi, il nous souhaita le bonsoir.

29 mai. — La boussole que j'ai chargé Bombay de lui remettre a jeté le roi dans un véritable transport de joie. Il a dit à mon messager, puis à Maula, « que je ne pouvais lui rien offrir de si précieux, et qu'en me privant pour lui d'un pareil instrument, je lui donnais la preuve d'une affection inaltérable. » Il est venu le soir avec tous ses frères examiner les dessins de Grant, dont les portraits, récemment exécutés d'après plusieurs indigènes, ont été littéralement acclamés. Pour cette fois, au lieu de lui rien donner, j'ai réclamé ma boîte à couleurs et conduit ensuite la compagnie vers la colline qui me sert d'observatoire. Parvenus au sommet, le roi s'est appliqué à renseigner ses frères sur l'étendue de ses domaines, et comme je lui demandais « où il place la résidence de ce Dieu universel auquel il donne le nom de Lubari? » sa main s'est immédiatement levée pour désigner la voûte céleste.

30 mai. — Je vois enfin revenir ma boîte à couleurs à laquelle sont joints certains oiseaux tués par le prince, et qu'il voudrait faire dessiner. Il demande aussi qu'on exécute son portrait, plus quelques pages de l'album de Grant où figurent entre autres les gardes du palais se disputant gloutonnement leurs rations de bœuf et de bananes. Il sollicite, en outre, un surcroît de poudre et souhaite examiner à loisir tous nos fusils.

31 mai. — J'ai dessiné deux des oiseaux envoyés par Mtésa, un grand *horn-bill*, blanc, tacheté de noir, et un pigeon vert; mais ceci ne lui suffit pas; il m'expédie d'autres oiseaux et demande à voir mes souliers. Ce dernier message m'étant rendu avec une impertinence par trop marquée, je lance mon livre à la tête des pages qui se sont émancipés à ce point, et je les chasse en leur annonçant « que j'irai moi-même réclamer du roi les subsistances qui font faute à mes Vouanguana et sans lesquelles il m'est impossible de les tenir tranquilles. » En l'absence de Mtésa qui est allé chasser, je porte mes plaintes au kamraviona, et je lui annonce mon intention de quitter le pays, puisqu'il ne me reste rien à donner au roi. Blessé du rapport que j'établis ainsi entre les aliments que me fournit son maître et les cadeaux qui seraient l'équivalent de son hospitalité, le commandant en chef me donne immédiatement une chèvre et une certaine quantité de pombé qu'il prélève sur ses approvisionnements; il m'annonce de plus l'intention de porter mes griefs au pied du trône.

1er juin. — Dessiné une pintade pour le compte du roi, qui l'avait abattue ce matin même. Plus tard, j'ai conduit Grant chez la reine, où nous sommes allés avec sept hommes seulement, le reste de nos gens ayant préféré les chances de la maraude à celles que leur offrait l'hospitalité douteuse de la N'yamasoré. Après une heure d'attente, la reine nous a reçus avec force sourires. Le pombé et les bananes qu'elle a fait placer devant nous étaient destinés exclusivement — elle a pris soin de le dire — à son nouveau visiteur. Cette distinction, véritable trait de politique sauvage, avait pour but de traiter Grant comme une personne à part, voyageant pour son propre compte, et d'obtenir ainsi une nouvelle taxe de passage, un *hongo* particulier. Cette petite ruse me fit sourire, et je remerciai directement la reine de sa générosité envers ma maison; j'ajoutai « que lorsque j'aurais pu faire venir du Karagué le demeurant de mes marchandises, je me hâterais, selon ma promesse, de lui faire accepter quelques présents supplémentaires. Les messagers du roi, par malheur, méconnaissant les instructions à eux données, avaient doublement déçu mes espérances, d'abord en changeant l'itinéraire de Grant, qui devait voyager par eau, puis en ne m'apportant pas ce que les circonstances m'avaient contraint de laisser entre les mains de Rumanika. »

La reine, peu satisfaite de ces raisons, insistait pour que Grant s'acquittât envers elle, par un cadeau quelconque, de l'hommage qu'il lui devait. Pour détourner la conversation, je lui demandai « d'employer son influence à nous ouvrir un passage vers le Gani, ce qui était en somme le meilleur moyen de faire affluer dans l'Ouganda ces nouveautés dont elle semblait éprise. » Avec une subtilité dont je ne l'aurais pas crue capable, elle nous promit immédiatement son concours, « à condition que Grant ne partirait pas en même temps que moi, vu qu'elle n'avait pas encore assez de sa présence. » Il est con-

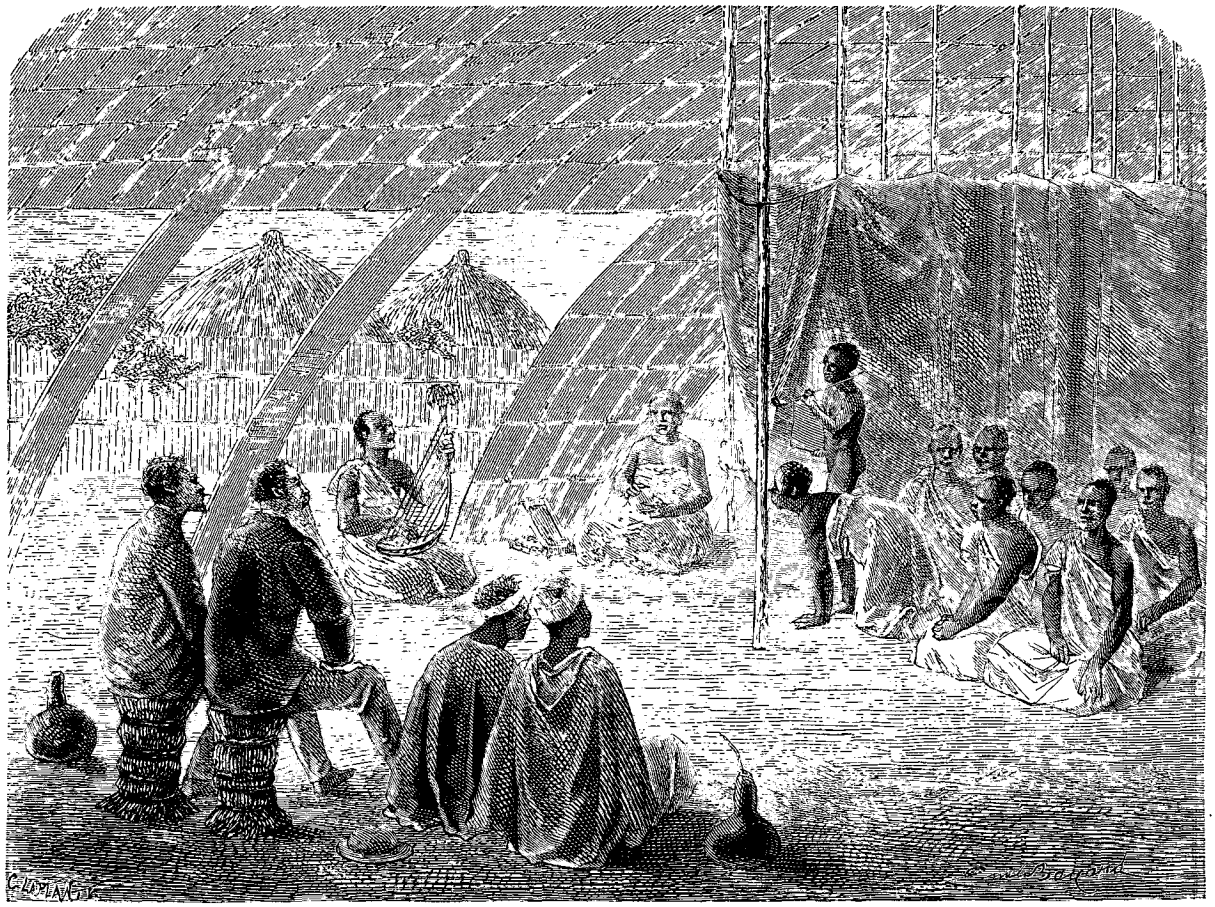
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venu que, dès demain, elle traitera cette affaire avec son fils.

En réalité c'était bien là notre premier rayon d'espérance, et je m'occupai d'organiser nos opérations futures de manière à leur faire produire quelques résultats pratiques, sans effaroucher l'humeur capricieuse de notre hôte. Tandis que j'inspecterais le fleuve et que j'essayerais de naviguer jusque dans le Gani, Grant, pensai-je, pourrait retourner par eau dans le Karagué pour aller y chercher notre arrière-train; cette traversée sur le lac lui permettrait de se procurer les informations dont il a été frustré par les manœuvres du commandant de son escorte. Nous tombâmes d'accord là-dessus, et tout semblait aller au mieux, car même une fois assurés de pouvoir communiquer un jour ou l'autre avec Petherick, il nous restait encore beaucoup à faire, soit dans l'Ouganda, soit dans l'Ousaga.

Pendant le reste de notre conversation avec la reine, nous la vîmes bercer dans ses bras une espèce de poupée toute recouverte de *cauries*, et qui avait à peu près la forme de cette végétation qu'on appelle *coco de mer;* ces allures de maternité factice indiquaient de sa part l'intention de garder un veuvage éternel.

Dans la soirée le prince nous a renvoyé tous nos fusils et toutes nos carabines, en nous faisant demander une de ces armes; il voudrait avoir aussi le fauteuil de fer



Speke et Grant en audience chez la reine mère. — Dessin de Émile Bayard.

sur lequel il s'est assis pendant son séjour chez nous, plus une couchette, également en fer, et enfin l'*Union Jack* ou drapeau national qui flotte au-dessus de notre hutte. On voit qu'il attache un certain prix à ses visites, et que l'honneur de le recevoir ne s'obtient pas à titre gratuit.

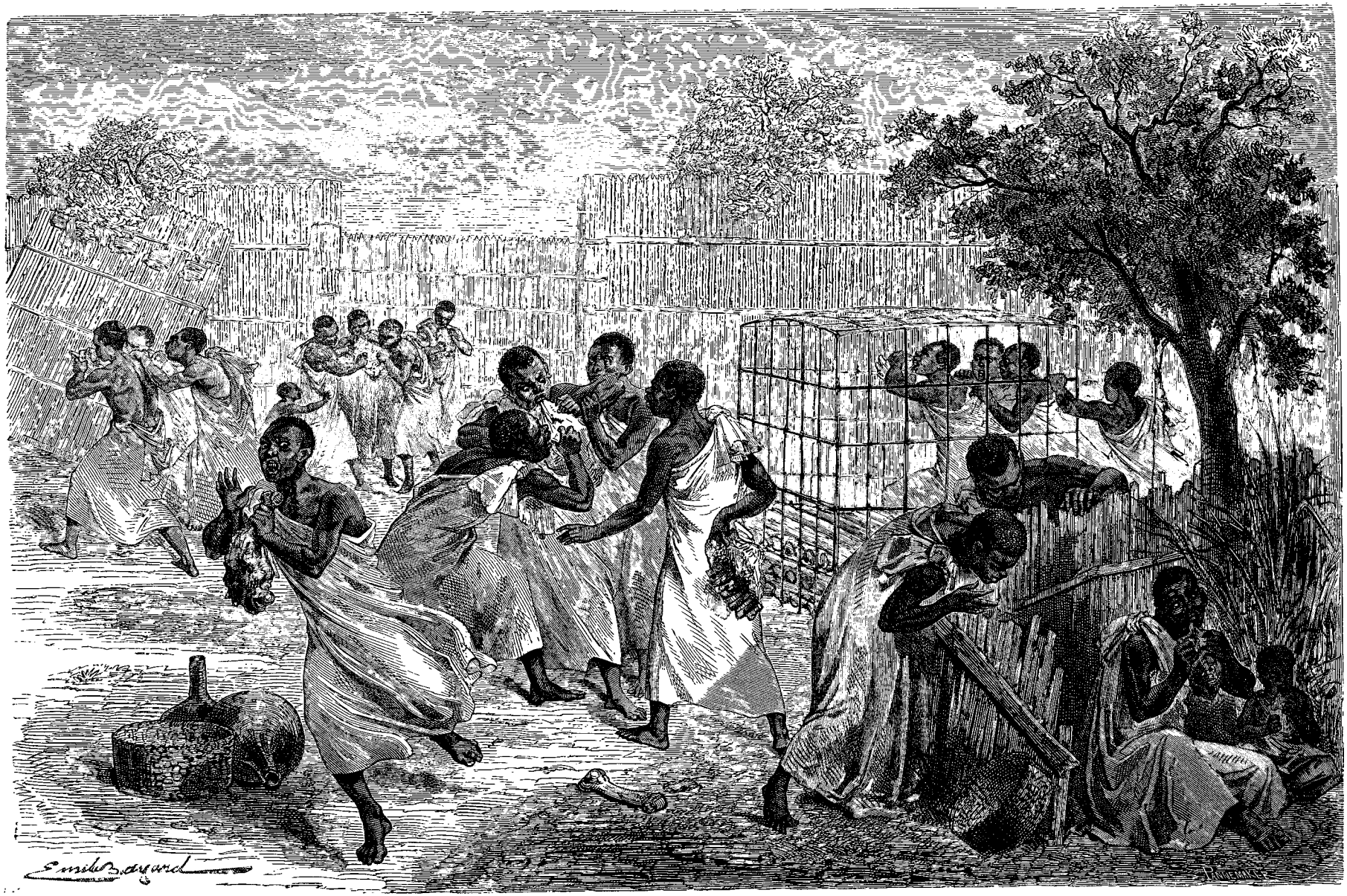
Le chef des pages avait ordre d'assister à la translation des objets ainsi réclamés et de veiller à ce que tout se passât conformément aux volontés royales. Il n'y avait qu'un moyen de repousser ce surcroît d'exigences, c'était de nous mettre en fureur, de protester contre les exactions auxquelles on voulait nous soumettre, et de leur opposer le refus le plus catégorique. — C'est ce que nous fîmes.

XII

L'Ouganda (*suite et fin*). — Adieux à Mtésa et à sa cour.

3 juin. — Depuis plusieurs jours je voyais une foule d'hommes affluer vers les palais du roi, de la reine et du kamraviona, où ils apportaient des fagots de bois de chauffage. Ce matin j'ai trouvé Sa Majesté qui faisait transférer sous ses yeux, d'une cour dans l'autre, par le régiment du colonel Mkavia, ces fagots dont il voulait savoir le nombre et qu'il ne pouvait compter autrement. Seize cents hommes environ étaient employés à cette besogne, lorsque le roi, qui, ses deux lances en main et son chien à côté de lui, se tenait debout sur un tapis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les soldats de la garde de Mtésa prenant leur repas (voy. p. 359). — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant la hutte centrale de la première cour, entouré de ses frères et d'un nombreux état-major, s'avisa de commander au régiment un défilé par colonnes, afin de le voir plus à son aise; puis, se tournant vers ses officiers, il leur prescrivit de circuler à toute course parmi les rangs pour lui rendre compte de leur opinion sur l'organisation de ce corps. Un désordre général devait être et fut en effet la conséquence de cette ridicule manœuvre, après laquelle les officiers revinrent, faisant mine de charger le roi, la lance haute, dansant devant lui, exaltant le nombre des soldats, la grandeur du monarque, et jurant à ce dernier une fidélité inviolable. Le régiment reçut ensuite l'ordre de déposer ses fagots, et les guerriers qui le composaient, armés de bâtons en place de lances, imitèrent de leur mieux les bonds, les charges, les vociférations qu'ils venaient de voir accomplir par leurs officiers. Mkavia, là-dessus, présenta au roi cinq chèvres de l'Ousaga, remarquables par la longueur de leur toison, et n'omit aucun des *n'yanzig* requis par la circonstance. Mtésa, questionné par nous sur le chiffre de son armée, se contenta de nous répondre :

« Comment le connaîtrais-je, lorsque vous avez sous les yeux un simple détachement convoqué pour transporter du bois? »

Le régiment fut ensuite congédié, mais on invita les officiers à suivre le roi dans une des cours intérieures, où il les félicita d'avoir réuni tant de monde. Au lieu d'accepter purement et simplement cette louange, ils s'excusèrent de n'être pas venus encore plus nombreux, « et cela, disaient-ils, parce que certains de leurs subordonnés profitaient de leur lointaine résidence pour se soustraire à l'appel. » Maula, toujours prêt à provoquer des mesures de rigueur, ne manqua pas d'ajouter que, « s'il parvenait à convaincre les Vouaganda de l'obéissance qu'ils lui devaient, on ne verrait plus un seul exemple de refus pareils. » Et Mtésa, prenant tout aussitôt la balle au bond :

« Manquer de soumission vis-à-vis de vous, dit-il, c'est me désobéir de la manière la plus formelle, car je vous ai nommé mon aide-de-camp, et vous personnifiez dès lors la volonté royale. »

A peine ces mots prononcés, Maula, se dressant en pieds et se précipitant sur le roi la baguette en arrêt, finit par se rouler à ses pieds avec tous les *n'yanzig* de la reconnaissance la plus effrénée. Je m'attendais à voir sortir de tout ceci quelque décret sanguinaire; mais Sa Majesté, fidèle à ses habitudes capricieuses, leva tout à coup la séance et passa dans une autre cour, où seulement un petit nombre d'élus fut admis à le suivre.

Là, se tournant tout à coup vers moi :

« Bana, me dit-il, je vous aime, d'abord parce que vous êtes venu me voir de si loin, et ensuite pour toutes les belles choses que vous m'avez apprises depuis que vous êtes ici. »

Fort étonné de cette bizarre déclaration, qui me trouvait l'estomac vide et le cœur rempli d'amertume, je n'en témoignai pas moins, avec un respectueux salut, combien j'étais flatté d'inspirer au roi des sentiments si favorables : « ils me donnaient l'espoir, ajoutai-je, que Sa Majesté voudrait bien prendre en considération l'état de famine auquel mes gens se trouvaient réduits.

— Comment, s'écria Mtésa, manqueriez-vous de chèvres, par hasard? »

Puis, sur ma réponse affirmative, il enjoignit à ses pages de m'en fournir immédiatement une douzaine, qu'il leur rembourserait sur les confiscations à venir, la ferme royale se trouvant pour le quart d'heure un peu dégarnie de bétail. « Ceci, repris-je, ne suffisait pas : mes Vouanguana manquaient de bananes, aucune distribution ne leur ayant été faite depuis quinze jours. » Le roi parut fort choqué de la négligence de ses pages, et leur prescrivit de la réparer à l'instant même.

Malgré toutes ces belles paroles de cour, plus d'un grand mois se passa encore avant que mes instances réitérées pussent décider le capricieux monarque à faciliter la reprise de notre voyage vers le nord. Enfin, dans les premiers jours de juillet, les plus grosses difficultés parurent aplanies, et nous pûmes espérer que les nuages toujours planant entre les deux cours rivales de l'Ouganda et de l'Ounyoro se dissiperaient en notre faveur.

Le 4 juillet, nous sommes retournés ensemble au palais, Grant et moi, pour offrir à Mtésa une carabine de Lancaster avec des munitions de chasse et le fauteuil qu'il m'avait déjà demandé tant de fois; nous voulions le remercier en même temps du service qu'il nous a rendu en nous ouvrant les routes de l'Ounyoro. Après m'être excusé de lui offrir un cadeau si insuffisant, je lui manifestai l'espoir de lui envoyer plus tard, — soit par Pétherick si nous le rencontrions, soit par quelque autre traitant du haut Nil, — tout ce qu'il pouvait désirer. Je me donnai le plaisir d'ajouter que la poudre et le plomb, mis tout exprès en réserve pour lui être offerts dans cette circonstance solennelle, nous avaient par malheur été dérobés, et j'insistai sur les regrets que nous laissait un pareil larcin. Le roi, dont le regard restait fixé sur l'auteur probable du vol, — le chef des pages, tant de fois porteur de messages intéressés, — finit par détourner adroitement l'entretien en me demandant combien de vaches et de femmes je voulais emmener? il avait en même temps levé la main, et, les doigts écartés, m'engageait à compter par centaines les têtes qu'il me fallait. Je lui répondis que cinq vaches et autant de chèvres nous suffiraient amplement, car je ne voulais pas surcharger nos bateaux, à partir de la crique Murchison. Quant aux femmes, je les refusai, en alléguant des motifs qui devaient lui paraître plausibles. D'autre part, ajoutais-je, je serais fort obligé au roi s'il voulait pourvoir chacun de mes gens d'une pièce de drap d'écorce (mbugu) et donner une petite défense d'éléphant à chacun des porteurs Vouanyamuézi, qui me demandaient à s'en retourner chez eux. Ils étaient au nombre de neuf.

Tout ceci fut accordé sans la moindre hésitation, après quoi, se tournant de mon côté :

« Il est donc bien vrai, Bana, me dit le roi, que vous désirez vous en aller?

— Certainement, répondis-je, car voici quatre ans et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

davantage que je ne suis rentré chez moi. (Je comptais une année par cinq mois, ainsi que cela se pratique dans l'Ouganda.)

— Il faudra donc, quand vous serez au Gani, m'envoyer de l'eau-de-vie. Cette boisson-là fait dormir et donne des forces. »

Nous allâmes ensuite chez la reine pour lui faire nos adieux, mais nous ne fûmes pas admis auprès d'elle.

7 juill. — Mtésa nous a conviés de bonne heure à venir prendre congé de lui. Dans mon désir de ne lui laisser que des impressions favorables, j'obéis à l'instant même. J'avais pendu à mon habit le collier que m'avait donné la reine, le couteau dont lui-même m'avait fait présent, et je cherchais à ne l'entretenir que des idées les plus flatteuses pour son imagination, évoquant tour à tour les souvenirs des parties que nous avions faites ensemble sur le lac, des exploits dont il m'avait rendu témoin, vantant son adresse et le berçant des brillantes perspectives qui s'ouvriraient devant lui, une fois que le commerce serait inauguré entre l'Angleterre et l'Afrique centrale. Nous nous levâmes alors pour nous incliner à l'anglaise, la main sur le cœur, et Mtésa, qui nous avait répondu avec une sensibilité de bon goût, nous rendit exactement notre salut, geste pour geste, à l'instar d'un véritable singe.

A peine avions-nous quitté le palais, que le roi en sortit avec son cortége ordinaire, et dans l'ordre accoutumé. Nous crûmes devoir nous y joindre. Budja, le chef désigné pour nous servir de guide, m'avait fort inquiété en me laissant entrevoir qu'il se faisait une fausse idée de l'orientation d'Ouroudogani. Mtésa voulut bien entrer à ce sujet dans les explications les plus complètes, « et cela, disait-il, parce qu'il m'aimait beaucoup. » Puis, arrivé près de notre camp, il voulut une dernière fois passer la revue de nos hommes, dont il loua la tournure martiale et qu'il encouragea de son mieux à nous rester fidèles jusqu'au bout. « Avec de tels soldats, me disait-il, vous ne devez trouver aucune difficulté à pousser jusqu'au Gani. » Nous échangeâmes alors de nouveaux adieux, et s'éloignant à grands pas, il entreprit l'ascension d'une des hauteurs voisines, tandis que Lubuga, sa jolie favorite, nous envoyait avec ses petites mains des signes de regret et d'amitié : « Bana, Bana! » criait-elle, tout en suivant son maître au petit trot, plus émue que ses compagnes, dont aucune, cependant, ne se montrait tout à fait indifférente à notre départ ; — nous nous séparions alors, très-probablement, pour ne plus nous revoir jamais.

XIII

Déversoirs du N'yanza et tête du Nil.

Le 7 juillet, à une heure de l'après-midi, commence notre voyage au Nord. Le sieur Budja est chargé de la direction générale; un lieutenant du Sakibobo doit, à la première station, nous pourvoir de soixante vaches; et enfin un vouakungu nommé Kasoro nous procurera des barques à Ourondogani sur le Nil. Les Vouanguana protestent, n'ayant pas de rations, qu'ils ne porteront pas de fardeaux, et menacent de nous tirer dessus si nous voulons les y contraindre ; ils oublient, en premier lieu, que j'ai payé leur nourriture en donnant au roi divers objets, fusils, chronomètres, etc., qui représentent une valeur de deux mille dollars ; secondement, ce qui est bien plus essentiel, que les munitions de guerre sont entre nos mains. Un judicieux emploi de la bastonnade, que nous leur faisons entrevoir en perspective, remet les choses sur un meilleur pied et nous franchissons en cinq jours, à travers un beau pays montagneux où les riches cultures alternent avec les jungles, une distance de trente *milles* qui séparent la capitale de la bourgade où nous voici. Nous lui avons donné le nom de Kari, — qui est celui d'un de mes gens, — à cause d'un événement tragique dont il sera question ci-après.

Nos marches étaient organisées de manière à se ressembler beaucoup. Lorsque nous avions voyagé pendant un certain nombre d'heures, Budja désignait tel ou tel village où nous devions nous arrêter pour passer la nuit, prenant soin d'omettre ceux qui appartenaient à la reine, afin de ne pas engager Mtésa dans une querelle désagréable avec sa mère, et choisissant, au contraire, de préférence, les localités dont les chefs avaient été récemment arrêtés par ordre du roi. Partout où nous arrivions, cependant, les villageois prenaient la fuite, abandonnant leurs jardins et tout ce qu'ils possédaient à la rapacité de notre escorte. J'avais peu à peu perdu tout espoir de mettre un terme à ces ignobles pratiques; le roi y prêtait les mains, et ses gens entraient toujours les premiers pour enlever avec une effronterie sans pareille les chèvres, les volailles, les peaux, les mbugu, les cauries, les perles de verre, les tambours, les lances, le tabac, le pombé, en un mot, tout ce qui leur tombait sous la main. C'était pour eux une vraie campagne de maraudeurs, et chacun se trouva bientôt chargé d'autant de butin qu'il en pouvait porter.

La nécessité de rassembler les vaches que le roi nous donnait ayant rendu indispensable de faire halte dans cette localité où se trouve un de ses plus vastes pâturages, je m'étais mis en quête de quelque gibier nouveau et j'avais déjà blessé un zèbre, lorsque des messagers envoyés à ma recherche vinrent m'apprendre qu'un de mes gens, nommé Kari, venait d'être assassiné à trois *milles* de l'endroit où nous nous trouvions. Ceci, malheureusement, n'était que trop vrai. Il s'était laissé persuader, ainsi que quelques-uns de mes hommes, d'aller à la picorée avec une demi-douzaine de Vouaganda de notre escorte; et ils avaient choisi pour but de leur expédition certain village de potiers, attendu que Budja réclamait les vases nécessaires à la fabrication du vin de banane, le premier soin auquel on vaque dès que le camp est formé. Cependant, comme ils approchaient de cette bourgade où on ne voyait encore que des femmes, celles-ci, au lieu de s'enfuir ainsi que nos braves y comptaient sans doute, se mirent à crier haro sur eux, ce qui fit accourir les maris, disposés à se défendre vigoureusement. Nos gens ne songèrent plus qu'à jouer des jambes et se seraient tous échappés si le pauvre Kari se fût

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montré un peu plus alerte, ou si sa carabine eût été chargée. Les potiers le rattrapèrent, puis, le voyant pointer vers eux cette arme qu'ils prenaient pour une corne magique, le tuèrent à coups de lance et tout aussitôt prirent la fuite. Dès que la nouvelle du désastre fût arrivée au camp, un détachement fut expédié, qui nous rapporta le soir même le cadavre de ce malheureux et tous ses effets, car on ne lui avait rien enlevé.

Dans la nuit du 12 au 13 juillet, ayant perdu deux des vaches assignées à son détachement, et voyant les nôtres au grand complet sous les arbres auxquels nous les avons attachées par le pied, Budja s'informe des charmes que nous avons dû employer pour les retenir. Jamais il n'a voulu croire que de bonnes cordes nous avaient tenu lieu de toute espèce de sortiléges. Une des sœurs de la reine, informée du meurtre de Kari, est venue nous apporter des compliments de condoléance et en même temps une cruche de pombé qui lui a été payée en verroteries. Comme nous lui demandions, soupçonnant quelque subterfuge, de nous dire combien la reine avait de sœurs, elle a commencé par répondre qu'elle pouvait seule revendiquer ce titre; mais quand on lui a fait observer que dix autres dames pour le moins s'en étaient déjà parées, elle a répondu, en baissant le ton :

« Rien de plus vrai : je suis loin d'être la seule; mais, en vous disant la vérité, je m'exposais à perdre la tête. »

Paroles dont j'ai pris note, car elles donnent la mesure de l'importance qu'on attache ici à garder les secrets de la cour.

Fatigués de la lenteur de notre marche, nous avons tenu conseil, le 18 juillet, Grant et moi, vu la nécessité de communiquer le plutôt possible avec Petherick, — si en réalité il vient au-devant de nous, — et aussi vu la situation particulière de mon camarade, à qui l'état de sa jambe interdit positivement tout voyage expéditif. Nos plans sont modifiés du tout au tout. Il est convenu que Grant se rendra directement chez Kamrasi avec les marchandises, le bétail et les femmes; il emportera des lettres de moi et une carte qu'il fera tout aussitôt partir pour le Gani, à l'adresse de Petherick. Moi, cependant, je remonterai le fleuve jusqu'à sa source, c'est-à-dire jusqu'au point où il sort du lac, et je le descendrai, à partir de là, aussi loin que la navigation sera possible.

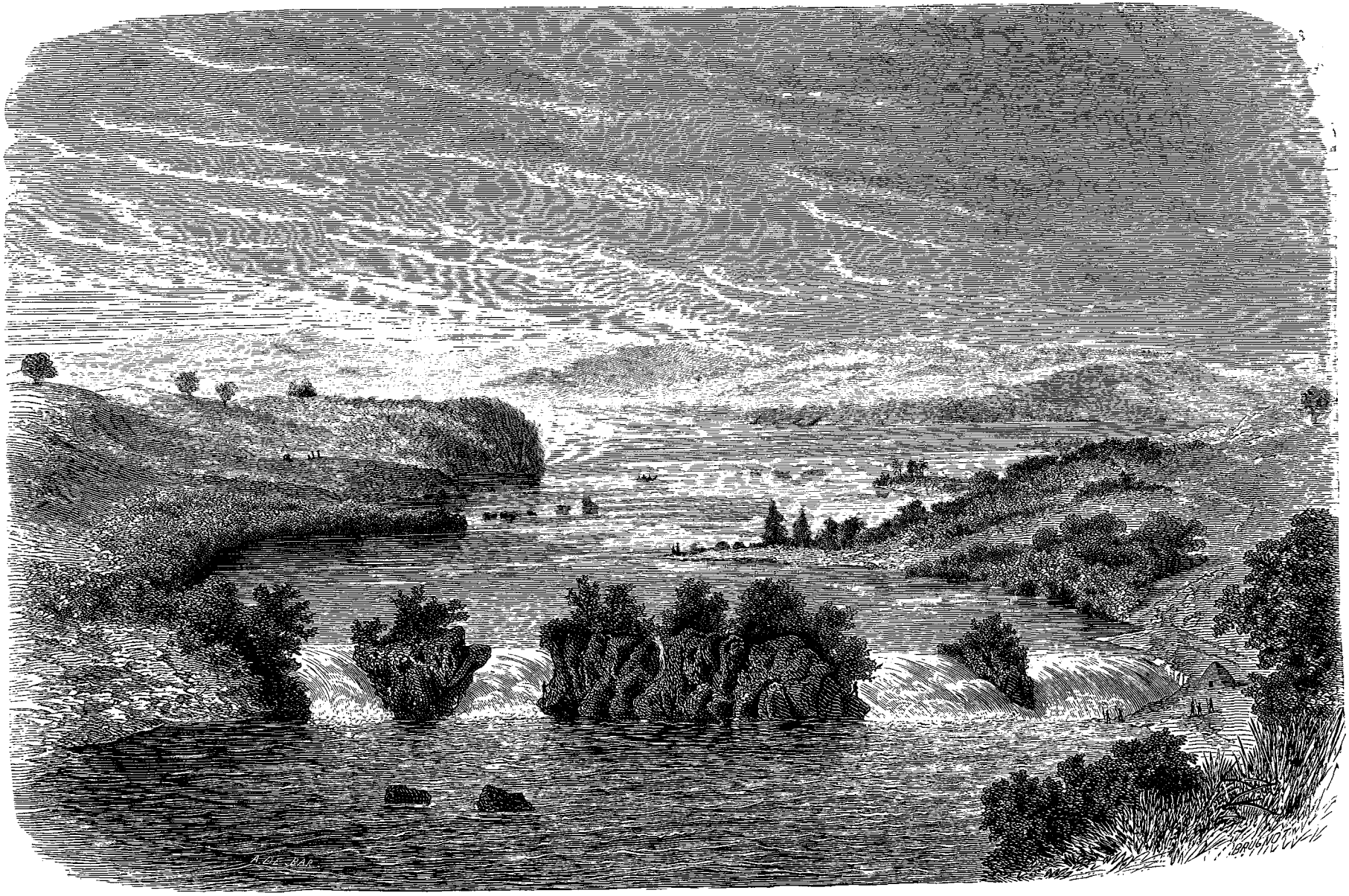
En conséquence, partis ensemble le lendemain pour notre double voyage, nous nous séparons au bout de trois *miles*. Grant tourne à l'ouest, du côté de la grande route qui mène chez Kamrasi, tandis que je me dirige dans la direction opposée vers Ourondogani, en traversant la Luajerri, grand canal d'épuisement qui s'étend sur trois *miles* de largeur et qu'on passe à gué jusque dans le voisinage de sa rive droite; là, nous dûmes monter en bateau et les vaches se mirent à la nage, entraînant après elles ceux de nos hommes qui préféraient s'accrocher à leur queue. La Luajerri est plus considérable que la Katonga, et aussi plus ennuyeuse à franchir; cette besogne ne nous prit pas moins de quatre heures, pendant lesquelles des myriades de moustiques dévoraient nos épaules et nos jambes nues. On nous dit que la Luajerri prend naissance dans le lac et va rejoindre le Nil, droit au nord du point où nous l'avons traversée. Le buffle sauvage, d'après ce qui nous avait été annoncé, devait abonder sur sa rive droite, mais nous n'en vîmes aucun, bien que le pays soit couvert des jungles les plus favorables à la chasse, entrecoupés çà et là de beaux pâturages. Tel est jusqu'à Ourondogani l'aspect général de la contrée; exceptons-en quelques sites favorisés, où les bananiers poussent avec une extrême vigueur et sont cultivés aussi soigneusement qu'en aucune autre partie de l'Ouganda. Faute de guides et trompés à dessein par les Vouahuma sournois qui sont ici en grand nombre, occupés à soigner le bétail du monarque, nous perdions à chaque instant le bon chemin; aussi n'arrivâmes-nous que dans la matinée du 21 à la station de bateaux vers laquelle nous nous étions dirigés.

21 juillet. *Ourondogani.* — Enfin, enfin, je me trouvais sur les bords du Nil! Rien de plus beau que le spectacle alors offert à mes yeux. J'y voyais réunis par la nature tous les effets de perspective auxquels vise le propriétaire du parc le mieux tenu; un courant magnifique de six à sept cents mètres de large, émaillé çà et là de récifs et d'îlots, ceux-ci occupés par des huttes de pêcheurs, ceux-là par des hirondelles de mer : des crocodiles se chauffaient au soleil; d'autres couraient entre de hautes berges recouvertes d'un épais gazon et derrière lesquelles, parmi de beaux arbres, nous pouvions voir errer de nombreux troupeaux d'antilopes, tandis que les hippopotames renaclaient dans l'eau, et que sous nos pieds, à chaque instant, floricans et pintades prenaient leur vol. Mlondo, le commandant du district était par malheur absent de chez lui; mais nous nous mîmes en possession de ses huttes fort vastes et fort bien entretenues, et une fois installés en face du fleuve, il nous sembla qu'un séjour de quelque durée n'y serait vraiment pas désagréable.

Nous avions en face de nous un pays qui, sous le rapport de la richesse et de la beauté, forme le contraste le plus complet avec l'Ouganda. C'est l'Ousaga, dont les habitants sont armés de javelines courtes à larges pointes de fer, « mieux faites, disaient mes gens, pour déterrer les pommes de terre que pour guerroyer contre des hommes. » Ainsi que nous avions pu en juger par la dévastation des campagnes que nous traversions depuis deux jours, les éléphants doivent abonder dans les environs; et j'en eus la preuve quelques jours après, lorsque me trouvant empêtré dans les hautes herbes des bords du fleuve, et chassé plus que chassant, je puis le dire, je me vis au milieu d'un troupeau de plusieurs centaines de ces animaux (voy. p. 368). Les lions sont aussi représentés comme très-nombreux et très-hostiles à l'homme. Les antilopes abondent dans les jungles, et les hippopotames, qui hantent volontiers les jardins plantés de bananes, se laissent rarement apercevoir à terre, bien qu'on les entende à chaque instant, ce qui tient sans doute à leurs habitudes farouches et vagabondes.

22 juil. — Le chef de la station, escorté de nom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les chutes Ripon. — Le Nil sortant du lac Victoria N'yanza. — Dessin de A. de Bar.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

breux clients, est venu nous offrir, avec ses hommages, une vache, une chèvre et quelques pots de pombé. Toutes les barques que la station peut fournir, au nombre de sept, seront prêtes dès demain à ce qu'il assure, et d'ici-là les guides se présentent en foule pour me conduire aux meilleurs terrains de chasse.

23 juillet. — Il n'est arrivé que trois barques pareilles à celles dont on se sert dans la crique Murchison. Lorsque j'ai demandé les autres, et en même temps une réponse décisive sur les moyens d'arriver chez Kamrasi, le chef de la station a manifesté les plus vives craintes sur les accidents qui pourraient survenir et déclaré qu'il ne voulait pas m'emmener. J'ai eu beau lui dire que « nous étions convenus, le roi et moi, d'ouvrir par le Nil des communications avec l'Angleterre, » rien n'a pu dompter sa résistance obstinée. Je me suis donc borné à lui demander des guides pour remonter le fleuve, et le 25 je parviens aux chutes d'Isamba, tout au travers de jungles luxuriantes et de jardins bananiers. Nango, que je connais de vieille date, et qui commande ce district, nous a régalés de bananes en compote et de poisson sec, le tout arrosé de pombé. Les éléphants le menacent souvent de leurs visites, à ce qu'il nous dit, mais il prend soin de les écarter au moyen de talismans, car s'ils venaient à goûter une seule banane, ils ne quitteraient le jardin qu'après l'avoir complétement ravagé. Il nous a conduits ensuite aux chutes les plus voisines; elles sont très-belles, mais très-resserrées. L'eau du Nil glisse profonde entre ses rives couvertes d'épais gazons, d'acacias aux contours flottants et de convolvuli qui envoient de toutes parts leurs guirlandes nuancées de lilas. Partout où le sol s'est affaissé sous l'action des eaux, on entrevoit un terreau rouge qui rappelle celui du Devonshire; le courant, arrêté ici par une digue naturelle, forme une espèce d'étang sombre et sinistre où deux crocodiles, tout en se baignant, guettaient leur proie. L'ensemble du tableau était plus féerique, plus sauvage, plus saisissant, — je hasarde cette comparaison, parce qu'elle me vint alors à l'esprit, — que rien de ce que j'ai pu voir, à l'exception des décors de théâtre. En jetant un pont d'une rive à l'autre, et par un beau clair de lune, on aurait la scène la mieux adaptée à un rendez-vous de brigands assemblés pour quelque hideuse entreprise. Les Vouanguana eux-mêmes semblaient sous le charme; pas un ne fit mine de s'éloigner jusqu'au moment où la faim nous avertit que la nuit allait venir et qu'il était temps de chercher un abri.

28 juillet. *Chutes Ripon.* — Enfin, après bien des peines — et en traversant un pays complétement ravagé par les éléphants qui, après avoir mangé tout ce qui était mangeable, n'ont laissé debout ni une cabane, ni un bananier, — nous sommes arrivés au but final du voyage, sous la même latitude que le palais du roi Mtésa et justement à quarante milles de cette royale demeure, dans la direction de l'Est.

Nous étions bien payés de nos peines, car « les Pierres, » — c'est le nom que les Vouaganda donnent aux chutes, — nous offraient le spectacle le plus digne d'intérêt que j'aie rencontré dans le cours de nos voyages en Afrique (voy. p. 365). Bien que la marche eût été longue et fatigante, chacun a pris sa course pour en jouir plus vite. Le paysage, si beau qu'il fût, n'était pas exactement tel que je l'avais imaginé, car la grande nappe du lac nous était dérobée par une pointe, un promontoire des hauteurs adjacentes; et les chutes, qui ont environ douze pieds de hauteur sur quatre à cinq cents de large, sont coupées çà et là par des rochers. Néanmoins le tumulte des eaux, le bond fréquent des poissons voyageurs, les pêcheurs de l'Ousoga et de l'Ouganda venus en bateau et postés la ligne en main sur toute les saillies de la roche, les hippopotames et les crocodiles promenant sur l'onde leur oisiveté endormie, au-dessus des chutes sur le passage d'une rive à l'autre, les troupeaux qu'on menait boire aux bords du lac, — tous ces détails, ajoutant leur charme vivant à celui d'une riante nature, composaient un ensemble aussi attrayant que possible.

L'expédition avait désormais atteint son but. Je voyais l'antique Nil sortir du Victoria N'yanza. Je m'assurais que, selon toutes mes prévisions, ce grand lac donne naissance au fleuve sacré sur lequel a flotté Moïse enfant. Je regrettais, il est vrai, que mille et mille retards inévitables m'eussent empêché d'aller examiner à l'angle nord-est du N'yanza ce détroit mentionné si fréquemment, qui l'unit à un autre lac (Baringo) où les gens de l'Ouganda vont chercher leur sel et d'où s'écoule vers le nord un second fleuve entourant l'Ousoga d'une véritable ceinture d'eau. Mais je n'en étais pas moins reconnaissant envers la Providence pour ce qu'elle m'avait permis d'accomplir, car enfin j'avais vu par moi-même une bonne moitié du lac, et sur le reste, je m'étais procuré des renseignements qui me permettaient d'éclaircir les points essentiels à la science géographique.

Résumons maintenant les notions acquises, et voyons au juste ce qu'elles valent. Il résultait pour moi d'informations soigneusement contrôlées, que sur la rive orientale du lac, il y a autant d'eau, — peut-être même davantage, — que sur le bord opposé. Son extrémité la plus reculée, qui forme après tout *le vrai point de départ du Nil*, se rapprochant du troisième degré de latitude Sud, donne au fleuve, mesuré en ligne droite, l'étonnante longueur de trente-quatre degrés, soit plus de 2300 *milles*, ce qui dépasse la onzième partie de la circonférence du globe. Si maintenant, de cette extrémité sud, nous longeons la rive occidentale jusqu'au point où émerge du lac la *grande* branche du Nil, nous ne trouvons qu'un tributaire de quelque importance, et c'est la rivière Kitangulé; de cette même pointe méridionale, si nous suivons la côte opposée jusqu'au détroit qui joint les deux lacs, il n'y a, paraît-il, aucune rivière dont on puisse tenir compte. Les Arabes voyageurs déclarent à l'unanimité que depuis le revers occidental du Kilimandjaro neigeux, jusqu'aux points où le lac est traversé par le premier et aussi par le second degré de latitude sud, il existe des lacs salés, des plaines salées et des hauteurs pareilles à celles de l'Ounyamuézi; mais ils disent aussi que cette contrée n'est traversée par aucun grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cours d'eau, et que durant leurs voyages de commerce ils en sont réduits à faire de longues marches pour trouver çà et là quelque misérable petit ruisseau. De plus, ceux d'entre eux qui, durant le dernier interrègne, ont pénétré dans l'Ousoga en passant le détroit des deux lacs, affirment n'avoir pas traversé de fleuve.

Reste à vider la question de ce « lac salé » que je crois fermement être un « lac d'eau douce, » attendu, je l'ai déjà dit, que les naturels désignent, comme lacs salés, tous ceux où ils trouvent soit des couches salines, soit des îlots plus ou moins salpétrés. Le docteur Krapf, parvenu en vue du mont Kénia, recueillit de la bouche des indigènes qu'il existait au nord de cette montagne un grand lac salé; ils lui dirent aussi qu'une rivière coulait entre le Kénia et le Nil. S'il n'a pas été trompé sur ce dernier point, il doit indubitablement exister quelque rapport entre la rivière dont il parle et le lac salé dont on m'entretenait; on en trouverait de même, selon toute probabilité, entre le lac salé qu'on me signalait et celui qu'on lui a dit porter le nom de Baringo. — Du reste, à quelque point de vue qu'on l'envisage, — cette question, qui demeure indécise, n'intéresse et ne contredit en rien ce fait bien établi que le point de départ du Nil est sous le troisième degré de latitude sud, au même endroit où, dans le cours de l'année 1858, je signalais l'extrémité méridionale du Victoria N'yanza.

J'ai donné aux chutes en question le nom de Ripon, emprunté au noble président qui, pendant les préparatifs de mon expédition, dirigeait les travaux de la *Royal geographical Society*. Le bras d'eau ou crique d'où sort le Nil, a reçu celui de canal Napoléon, en témoignage de respect et de reconnaissance à l'égard de la Société Géographique française qui m'a décerné sa médaille d'or, pour la découverte du N'yanza Victoria, au moment même où je quittais l'Angleterre. Un phénomène, tout d'abord, me laissait quelque perplexité; — le volume de la Kitangulé me semblait aussi considérable que celui du Nil; mais si l'on considère que l'une coule très-lentement, et l'autre avec une grande vitesse, on comprendra qu'il est à peu près impossible d'établir un jugement bien précis sur leur importance relative.

29 juil. — Mécontent de la première esquisse que j'ai faite hier en arrivant, je n'ai pu m'empêcher de la recommencer aujourd'hui; ensuite, comme l'état de l'atmosphère chargé de nuages ne se prêtait pas aux travaux nécessaires pour déterminer la latitude, et comme l'officier du district me vantait la vue qu'on a sur le lac, du haut de cette colline qui nous le dérobe, je parlai de nous y rendre; mais Kasoro, bien que je l'eusse gratifié de quelques peaux d'antilope Nsamma, et de pintades pour son dîner, s'opposa formellement à ce projet, sous prétexte qu'on ne pourrait jamais rassasier ma curiosité. Les ordres royaux portaient simplement qu'on me ferait voir les « Pierres; » s'ils me conduisaient sur une hauteur, je voudrais en visiter une seconde, puis une troisième et ainsi de suite. Cette remarque me fit rire, attendu que telle est, en effet, ma nature depuis que je suis au monde. Au fond, je n'en étais pas moins contrarié; il m'eût été doux de mystifier mon jeune tyran, et je demandai des barques comme si je voulais chasser l'hippopotame, espérant *in petto* que la nécessité de descendre à terre pour y prendre notre repas me fournirait l'occasion de gravir la hauteur prohibée; mais les bateaux n'étaient pas mentionnés dans la consigne, et Kasoro resta sourd à ma requête. « Alors, repris-je, allez me chercher des poissons! je veux en dessiner quelques-uns.... — Non, les ordres n'en parlent pas. — Retournez donc au palais et je partirai demain pour Ourondogani dès que j'aurai relevé ma latitude. » Pas le moins du monde; l'entêté personnage ne voulait s'en aller qu'après m'avoir mis en route. Le lendemain donc, Bombay est parti, avec Kasoro, chargé par moi de demander au palais le Sakibobo lui-même, ainsi qu'un ordre du roi qui nous alloue cinq barques, cinq vaches et cinq chèvres, et de plus la permission d'aller où je voudrai, de faire ce qui me plaira et de requérir le poisson nécessaire à notre subsistance. Là-dessus, j'ai rebroussé chemin et regagné Ourondogani. Installés, le 5 août, dans cette agréable résidence, où les femmes de Mlondo ne nous laissaient manquer ni de pombé, ni de bananes, ni de patates, sans compter le poisson que nous prenions de temps en temps et la venaison que mon fusil nous procurait, nous y avons mené jusqu'au 10 une existence fort agréable. Ce jour-là, le retour de Bombay et de Kasoro nous oblige à nous remettre à l'œuvre. Ces honorables *gentlemen* ont traversé, pour se rendre au palais de Mtésa, jusqu'à douze cours d'eau, tous fort importants (entre autres, la Luajerri) et tous sortant du Lac. Dès le lendemain du jour où ils m'avaient quitté à Kira, ils obtinrent une audience royale, Mtésa s'étant imaginé que Bombay venait lui annoncer ma mort, résultat de quelque attaque inopinée. Sa surprise fut grande quand on lui apprit que rien de semblable n'était arrivé, mais que les officiers d'Ourondogani s'étaient montrés intraitables, ne voulant se soumettre qu'à l'autorité directe du Sakibobo. Celui-ci se trouvait présent; le roi le fit arrêter, séance tenante :

« Qui donc est le maître, s'écriait-il avec chaleur, si les ordres de cet homme-ci sont préférés aux miens? »

Puis se tournant vers le Sakibobo lui-même, il lui demanda « de quel prix il entendait payer sa libération? » Ce vassal, comprenant que sa vie ne tenait qu'à un fil, répondit sans hésiter « qu'il fixait sa rançon à quatre-vingts vaches, quatre-vingts chèvres, quatre-vingts esclaves, quatre-vingts mbugu, quatre-vingts charges de beurre, autant de café, autant de tabac, autant de tous les produits de l'Ouganda. » Sa liberté lui fut alors rendue. Ensuite, et comme Bombay présentait ma requête dans les termes qu'on a vus plus haut :

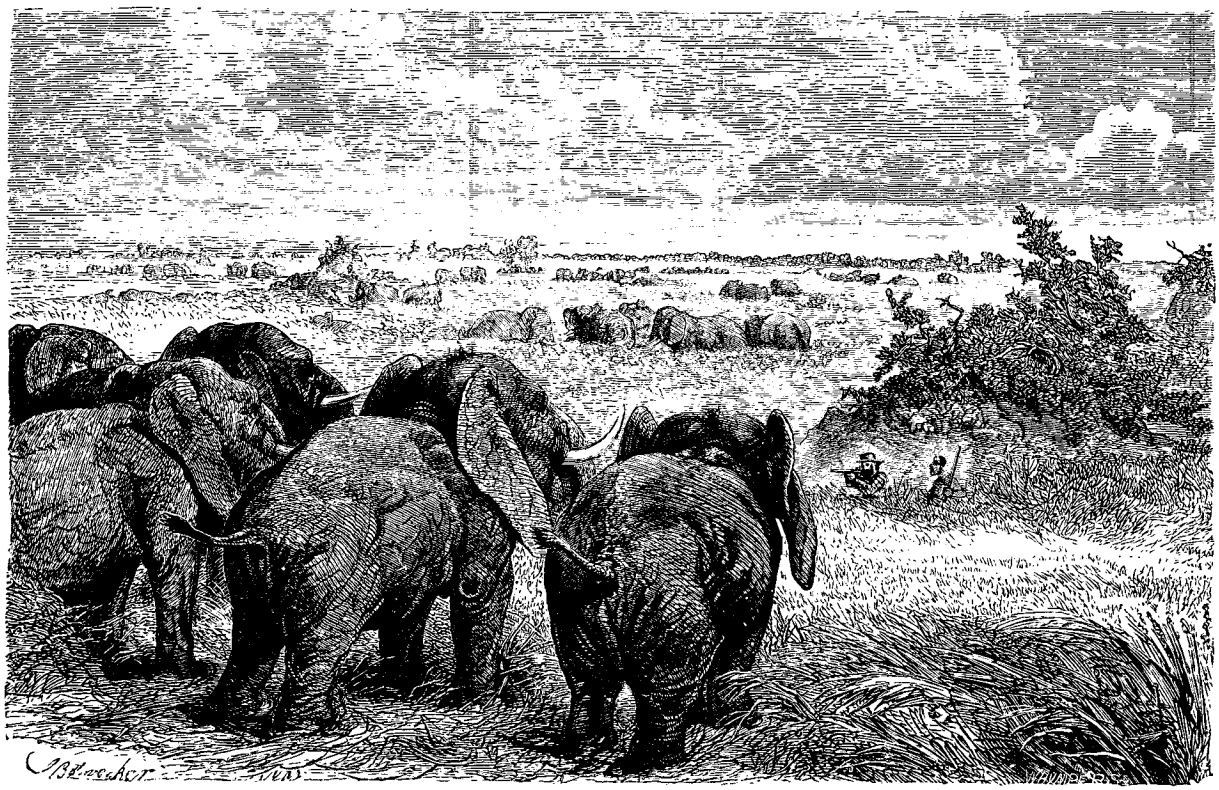
« Soyez tranquille, répondit le roi, de tout ce que me demande le Bana, rien ne lui sera refusé; mais il n'est pas nécessaire que je lui envoie le Sakibobo. Mes pages suffisent pour porter mes ordres aux princes aussi bien qu'aux sujets. Kasoro, muni d'instructions complètes,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vous escortera comme devant ; Budja et lui, de plus, accompagneront le Bana jusqu'au Gani. »

Néanmoins, il se passa quatre jours encore avant que mes envoyés eussent la permission de partir avec le bétail que le roi leur avait donné, plus un officier chargé de trouver les barques qui nous étaient nécessaires. Lors de la dernière audience qui leur fut accordée, le roi se trouvait avoir sous les yeux, accroupies et tremblantes dans un coin de la cour, quatre femmes qu'il venait de faire arrêter et de condamner à mort. Il proposa de me les envoyer, et comme Bombay hésitait, « n'ayant pas, disait-il, la permission d'emmener des femmes, » Mtésa, sans plus d'examen, lui fit cadeau de l'une d'elles et lui proposa, pour l'amuser, « de faire couper en morceaux, sous ses yeux, les trois qui restaient. » Bombay, s'il faut l'en croire, se serait tiré admirablement de ce pas difficile en répondant que « le Bana n'aimait pas à être témoin de pareilles cruautés, et qu'un serviteur fidèle ne devait pas rechercher des spectacles antipathiques à son maître. »

Nos affaires terminées avec le gouvernement de l'Ouganda, restait à régler, chose plus difficile encore, notre entrée dans l'Ounyoro, dont le souverain Kamrasi, qui prend, comme Agamemnon, le titre de Père ou de Chef



Troupeau d'élephants dans les pâturages du Bahr-el-Abiad (voy. p. 364).

de tous les rois, est au fond un assez pauvre sire, fort inquiet, fort méticuleux, non moins effrayé de nos allures inusitées que tourmenté par la crainte des Vouaganda, qui, depuis nombre d'années, multiplient leurs razzias sur ses domaines.

Une attaque à main armée des riverains du Nil, ses sujets, contre notre flottille, — entreprise qui coûta la vie à deux de ces pauvres diables, — n'était pas faite pour aplanir les difficultés que je voyais s'amonceler de ce côté.

J'éprouvai donc moins de surprise que d'inquiétude à voir revenir inopinément Grant et sa troupe, sur les traces desquels je croyais marcher.

Il rebroussait chemin, en vertu des ordres exprès de Kamrasi, qui élevait contre nous deux objections principales : la première, tirée de ce qu'on nous disait anthropophages ; l'autre, de ce qu'en abordant le pays par deux points différents, au sortir d'une contrée habituellement hostile, nous donnions prise à des soupçons légitimes.

Tout s'arrangea cependant avec du temps et de la patience. Kamrasi, touché de nous avoir vu battre en retraite à la première sommation, nous invita officiellement à revenir, et enfin, le 9 août, nous pûmes camper en vue de son palais.

Traduit par E. D FORGUES.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Palais de Kamrasi, roi de l'Ounyoro. — Dessin de A. de Bar.

LES SOURCES DU NIL,

JOURNAL D'UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES,

PAR LE CAPITAINE SPEKE [1].

1860-1863. — TRADUCTION INÉDITE. — DESSINS EXÉCUTÉS D'APRÈS LES ILLUSTRATIONS ORIGINALES DE L'ÉDITION ANGLAISE.

XIV

L'Ounyoro. — La résidence de Kamrasi. — Six semaines dans l'Ouganda. — Politique de Kamrasi. — Le départ.

Au sein d'un véritable océan de verdure marécageuse, s'élève, sous le 1° 37′ 43″ de latitude nord et le 32° 19′ 49″ de longitude est, et au confluent du Nil Blanc et de la rivière Kafu [2], le palais de Kamrasi, le roi des rois. C'est une hutte massive, écrasée, qu'entourent une quantité d'autres plus petites; au demeurant, la demeure la moins royale que nous ayons encore rencontrée, depuis notre départ de l'Ouzinza. Mais, si modeste qu'elle soit, cette résidence, englobée dans le village de Chaguzi, n'est pas d'un facile accès. Je n'ai pas oublié ce que m'a dit Mtésa sur les habitudes inhospitalières de Kamrasi, qui loge volontiers ses hôtes au bord de la rivière, et je proteste contre toute combinaison qui m'éloignerait du palais. C'est mon droit, et j'attends qu'on me donne satisfaction. Kajunju, l'introducteur des ambassadeurs, revient cependant avec force pombé; il faudra, dit-il, me contenter de quelques huttes assez mal rangées et assez malpropres, au delà de la rivière Kafu. On avisera demain à nous installer mieux dans le palais même. Mais ici, comme dans l'Ouganda, le lendemain est toujours ajourné.

Le 11 septembre, avec tous les dehors d'une politesse contrainte, le roi nous fait demander de nos nouvelles. Il nous recevra demain; il nous installera selon nos vœux; il fera jeter des ponts sur les ruisseaux qui nous séparent de son palais. En attendant, il demande deux paquets de cartouches, l'un qu'on tirera devant ses femmes, l'autre devant des indigènes du Kidi, présentement en mission auprès de lui.

Je lui expédie Bombay et deux de mes hommes; on lui amène une vache qu'il s'agit de tuer devant le roi et devant ses hôtes. Bombay, qui voit à regret s'épuiser nos munitions, fait la plus belle résistance du monde. Il se rejette sur les ordres du Bana, et, finalement, enjoint à ses hommes de manquer à dessein la victime désignée. Le roi, sans se formaliser autrement, ajourne au lendemain le sacrifice solennel qu'il me supplie d'autoriser. J'y consens à mon tour, mais en insistant de plus belle pour avoir audience et pour qu'un logement convenable me soit assigné.

12 septembre. — Bombay a tué la vache au grand ébahissement des gens du Kidi, qui, dans leur effroi, demandent à repartir de suite. Le roi paraît flatté, mais il ne veut pas encore se départir de ces retards qui constatent à ses propres yeux la haute dignité de sa couronne. Il s'est expliqué avec Bombay sur les motifs réels qui lui ont fait longtemps redouter notre visite. Les rap-

1. Suite et fin. — Voy. pages 273, 289, 305, 321, 337 et 353.
2. Déversoir l plus occidental du lac N'yanza.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ports venus de l'Ouganda nous représentaient comme de véritables ogres, « mangeant des montagnes de bœuf et buvant des fleuves de pombé. » Kamrasi aurait encore pu se résigner à cette voracité, mais on ajoutait que trois fois par jour, nous dévorions les « viscères » de quelque être humain. — « Et vraiment, ajoute le roi, il m'était impossible de leur sacrifier un aussi grand nombre de mes sujets. » Il annonce l'intention de nous mener ultérieurement vers une île du Kidi, où sont réfugiés certains rebelles (ses frères) que nous l'aiderons à mettre en fuite. Mais tout cela ne le détermine pas encore à nous accorder une première entrevue.

13 septembre. — Je mande le chambellan Kidwiga et je le charge de transmettre à son souverain les plus énergiques reproches. Par malheur, Sa Majesté s'est grisée; elle n'admet personne et ne comprendrait rien à mes réclamations.

14 septembre. — Je me ravise et mets la main sur un véritable expédient diplomatique. Je fais prévenir le roi que Grant et moi venons de nous décider à couper nos cheveux et à noircir nos visages, afin qu'il n'ait plus lieu de nous craindre. Réponse : Kamrasi nous supplie de ne pas nous défigurer ainsi. Ses gens ont ordre de transporter nos bagages dans le quartier aristocratique. Kajunju et autres maîtres des cérémonies arrivent coup sur coup pour nous détourner d'exécuter notre menace.... Bref, nous voici dans le beau quartier de Chaguzy, et on a mis à nos dispositions un groupe de huttes tout à fait commodes, au bord de la Kafu. Cette rivière nous sépare seule du palais. Ce n'est pas que notre nouveau séjour soit de tout point l'idéal d'une habitation. Nous sommes au sein d'une vaste prairie, inondée en partie, et dont l'herbe nous monte à la hauteur du menton. Impossible de nous promener, et comme vue, nous avons uniquement celle du palais de Kamrasi, puis par delà quelques montagnes coniques, dont l'une, l'Oudongo, pourrait bien être le Padongo mentionné par Brun-Rollet qui le place sous le 1° de latitude sud et le 35° de longitude est (voy. le *Tour du Monde*, t. II, p. 159). Le roi nous a expédié aussitôt après notre installation deux pots de pombé, cinq volailles, et deux régimes de bananes, prenant soin de nous demander le canif à plusieurs lames que ses officiers ont vu dans les mains de Grant. Je lui fais reprocher pour toute réponse de préférer nos cadeaux à nos personnes. S'il insiste, cependant, il aura le canif qu'il désire; mais je le lui enverrai, avec nos autres présents, par un homme noir, puisque cette couleur lui agrée mieux que la nôtre.

Les gens de Kyengo nous racontent une campagne qu'ils ont faite avec les troupes de Kamrasi contre ses frères insurgés, et signalent chez les guerriers de l'Ounyoro une lâcheté sans égale. Kamrasi, qui n'a jamais pu mettre les rebelles à la raison, compte maintenant sur notre assistance.

18 septembre. — Enfin nous avons eu notre audience, mais non sans de nouvelles difficultés. Notre hôte, obéissant à ses instincts soupçonneux, prétendait faire examiner d'avance, par ses officiers, les objets que nous lui destinions. Il ne me convenait pas d'accepter de pareilles méfiances, et je me suis obstinément refusé à cette investigation préalable. Kamrasi a fini par y renoncer, et nous sommes partis, l'*Union-Jack* en tête, pour nous embarquer sur trois grands canots envoyés pour nous faire traverser la Kafu. Sur la rive en face de nous on a élevé, tout exprès pour la circonstance, une petite hutte dans un fond abrité, loin de tout regard curieux. C'est là que le grand roi nous attendait sur un tabouret de bois que supportaient, au sommet d'un tertre gazonné, deux tapis superposés, l'un de peau de vache, et le second de peaux de léopard. Ainsi enveloppé de mbugu, calme, impassible et muet, on aurait dit un pape dans toute la majesté de son rôle pontifical. Ses cheveux, longs d'un demi-pouce, formaient de petits nœuds autour de sa tête. Il a les yeux très-fendus, le visage étroit, le nez proéminent, et quoique fort bel homme, est moins grand que Rumanika. Une peau de vache, formant dais sur le toit, arrêtait la poussière dans sa chute, un rideau de mbugu masquait la portion inférieure du petit édifice en dehors duquel étaient assis douze à quinze des principaux courtisans.

C'était tout. Nous prîmes séance sur nos tabourets de fer, et Bombay étala nos présents au pied du trône. Nous en donnons la liste dans la note ci-dessous placée[1]. A cette cérémonie succéda un silence de mort que je finis par rompre en m'informant de la santé du monarque et en lui racontant que j'avais voyagé six longues années (de cinq mois) pour en venir à cette entrevue qui comblait tous mes vœux. Si j'arrivais par le Karagué au lieu de remonter le Nil, c'était parce que les *Vouanya-Béri* (les gens du Béri, à Gondokoro) avaient jusqu'à présent contrecarré toutes les tentatives des hommes blancs pour se frayer cette voie vers l'Ounyoro. Le but de ma visite était de savoir s'il ne conviendrait point à Sa Majesté de commercer avec notre pays et d'échanger de l'ivoire contre nos marchandises européennes. S'il y consentait, des trafiquants viendraient chez lui, comme ceux du Zanzibar viennent au Karagué. Rumanika et Mtésa comprennent déjà les avantages d'un pareil état de choses. Il est à regretter que la paix n'existe point entre l'Ouganda et l'Ounyoro, mais le meilleur moyen de mettre un terme aux dévastations des Vouaganda, c'est encore de favoriser le développement des relations commerciales avec l'étranger.

Au lieu de nous répondre directement, Kamrasi, du ton le plus paisible, se mit à nous parler de tous ces contes absurdes qu'on lui avait faits sur notre séjour dans l'Ouganda. Du reste, il était charmé de voir que si

1. Une carabine double, une boîte de fer-blanc, une couverture brune et une rouge, dix paquets de fil d'archal, quatre chaussettes pleines de verroteries diverses, deux autres de perles *œufs de pigeon* bleues et blanches, un canif, deux volumes, un anneau de caoutchouc, un mouchoir rouge, un sac de capsules, une paire de ciseaux, un pot de pommade, une bouteille, une poire à poudre, sept livres de poudre, un nécessaire, une boîte à cirage, une serrure et sa clef, quatre poignées de bronze, huit douilles de même métal, sept pièces d'indienne, sept de *bindera*, un sac d'étoffe rouge, une paire de lunettes, une boîte d'allumettes phosphoriques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nos cheveux étaient droits et nos peaux blanches, nous n'en possédions pas moins des mains et des pieds comme les autres hommes.

Parmi les objets tour à tour disposés sur la couverture rouge, les lunettes obtinrent un succès de gaieté, les allumettes un succès d'étonnement. Mais le roi ne donnait aucun signe d'émotion. Lorsque tout fut terminé, on me demanda l'exhibition de mon chronomètre qui était, au dire des officiers, la corne magique, moyennant laquelle les bommes blancs retrouvent leur chemin dans le monde entier. Kamrasi manifesta le désir de prendre cet objet, le seul avec les fusils qui lui fût absolument inconnu. Je tâchai de m'excuser en lui laissant l'espoir que s'il envoyait des messagers dans le Gani, on pourrait lui procurer un instrument pareil au mien. En attendant, et faute d'en avoir un second, il m'était interdit de lui sacrifier celui-ci. Changeant de sujet, le roi demanda :

« Qui gouverne l'Angleterre?

— Une femme, lui fut-il répondu.

— A-t-elle des enfants?

— Certainement, et voici deux d'entre eux, » répartit Bombay avec son imperturbable assurance.

Kamrasi n'en persista pas moins à nous prendre pour des trafiquants, et nous proposa un échange de vaches que nous repoussâmes comme tout à fait indigne de nous. A l'issue de la conférence, il nous fit passer quatre pots de pombé qui furent les très-bien venus.

19 septembre. — Je fais proposer à Kamrasi le tiers des fusils que nous avons laissés dans l'Ouganda et le tiers des marchandises restées chez Rumanika, s'il veut les faire réclamer de notre part et fournir les hommes nécessaires au transport de ces divers objets. Il me répond par des assurances de bon vouloir. Je ne dois m'inquiéter de rien. J'aurai tout ce qu'il me faudra. Le roi m'aime beaucoup, et désire entourer son nom d'une gloire double. Provisoirement, il m'envoie deux pots de pombé : un sac de sel et une boule de beurre. Le sel, très-blanc et très-pur, vient d'une île située dans le lac qu'on appelle le « petit Luta Nzigé » à soixante milles du palais où nous sommes, dans la direction de l'ouest. En me parlant de ce lac et des pays qui l'entourent, l'Ouganga, l'Oulagga, le Namachi, on mentionne, au delà de cette dernière contrée, et à peu près sous le deuxième degré de latitude nord, les *Wilyanvouanta* (cannibales) qui « enterrent les vaches et mangent les hommes. » Ce sont sans doute ces Nyam-Nyams chez lesquels Pétherick prétend avoir pénétré en 1857-58. On assure qu'ils créent entre eux une sorte de lien fraternel en buvant le sang l'un de l'autre, et qu'ils remplacent le beurre, dans eur soupe, par la graisse de la chair humaine, préalablement passée au feu.

20 septembre. — Seconde conférence avec Kamrasi, qui veut nous communiquer des nouvelles arrivées du Gani. De vagues indices me faisant supposer que Pétherick est dans ce pays, je propose de faire partir Bombay avec une lettre, mais je n'obtiens aucune réponse. Après maint et maint propos, le roi revient indirectement à ce chronomètre que je lui ai si obstinément refusé. Le désir qu'il éprouve de posséder un instrument si précieux est une vraie maladie, dont je puis seul le guérir. Et je m'aperçois alors que tous ces vains discours, ces prétendues nouvelles, ces assurances d'amitié n'allaient rien moins qu'à nous prédisposer favorablement, et à rendre moins incertain le succès de cette nouvelle requête. Il était dur de sacrifier en pure perte une excellente montre qui m'avait coûté cinquante livres sterling (1250 fr.) et que je ne pouvais remplacer à aucun prix. Mais d'un autre côté comment renoncer à marcher vers le Gani, et perdre ainsi tout le bénéfice du voyage. J'aurais pu, il est vrai, détromper Kamrasi sur l'usage du chronomètre qu'il prenait évidemment pour une boussole ; mais à quoi bon? Il eût exigé les deux objets, et toute résistance n'eût servi qu'à exciter encore son aveugle cupidité ! Aussi fallut-il s'exécuter. La montre et la chaîne passèrent entre les mains de l'odieux monarque et pour tout remercîment, il me demanda si j'avais encore quelque autre « corne magique », dans l'intention bien évidente de nous mettre hors d'état de voyager, afin de se réserver tout l'honneur et tous les bénéfices de la nouvelle route à ouvrir. Au surplus, dès le soir même, on nous rapporta le chronomètre, qui avait déjà besoin de réparations. L'aiguille des secondes ne tenait plus, et je n'attendais pas moins des mains brutales à qui désormais était remis cet engin délicat.

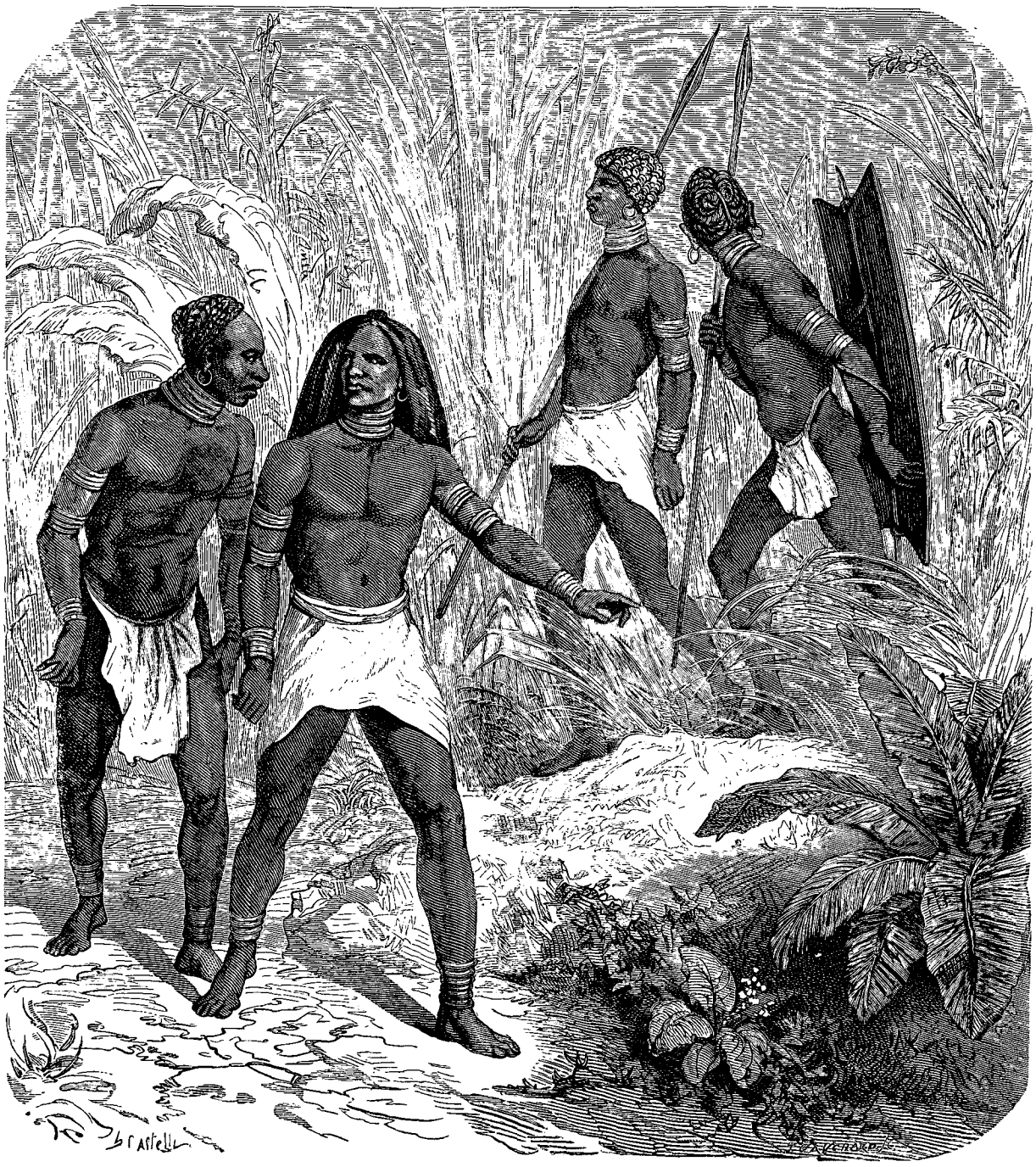
21 septembre. — De nouvelles insistances pour obtenir la permission de passer outre font penser au roi que je lui en veux de m'avoir privé de ma montre. Il me fait prier de la lui garder jusqu'au moment où j'aurais pu m'en procurer une autre, et me prie en même temps de ne plus lui dire que je veux le quitter.

25 septembre. — La visite de Kamrasi nous est solennellement annoncée dès le matin, et nous préparons de notre mieux la hutte où nous devons le recevoir. Mes hommes saluent son débarquement par trois coups de fusil, et tandis que Fry, sur son sifflet de contre-maître, exécute une marche comique, nous accueillons chapeau bas Sa Majesté qui se montre très-disposée à tout admirer. Elle le serait aussi à tout emporter, nos moustiquaires, nos lits de camp, notre sextant, nos couverts de table, nos albums. Il faut tout défendre, tout refuser et ce au grand étonnement du prince, qui s'attendait évidemment à voir ses moindres désirs immédiatement satisfaits. Enfin je l'ai sommé de me prêter une oreille attentive et quand il m'a paru disposé à m'écouter : « Je veux, lui ai-je dit, savoir bien positivement si vous souhaitez que les marchands anglais viennent ici régulièrement, comme au Karagué. S'il en est ainsi, consentirez-vous à me remettre un *pembé* (une corne magique) pour attester à qui de droit la volonté du grand Kamrasi. — Je ne demande pas mieux, a-t-il répondu. Vous aurez cette corne, grande ou petite, à votre désir. Puis, quand vous serez partis, si nous apprenons que des Anglais sont au Gani, devant venir ici, mais arrêtés par la crainte de mes frères, nous irons avec nos lances prêter secours à leurs fusils. Je commanderai moi-même l'expédition, et mes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

frères seront bien orcés de prendre la fuite.... Maintenant, à votre tour, écoutez une requête. » — Il s'agissait comme toujours de lui donner des stimulants pour réveiller ses forces épuisées. Argumenter n'aurait servi à rien. Je lui prescrivis donc des pilules et une potion à prendre le matin, par manière de traitement préalable.

Là-dessus, il donna le signal de la retraite, et nous nous élancions déjà, fort empressés de le reconduire, quand il réclama le présent d'adieux que nous lui devions et sur lequel comptait sa femme. Je lui fis honte de ses perpétuelles demandes en termes assez énergiques pour le faire changer de couleur : — *Irock togend !*

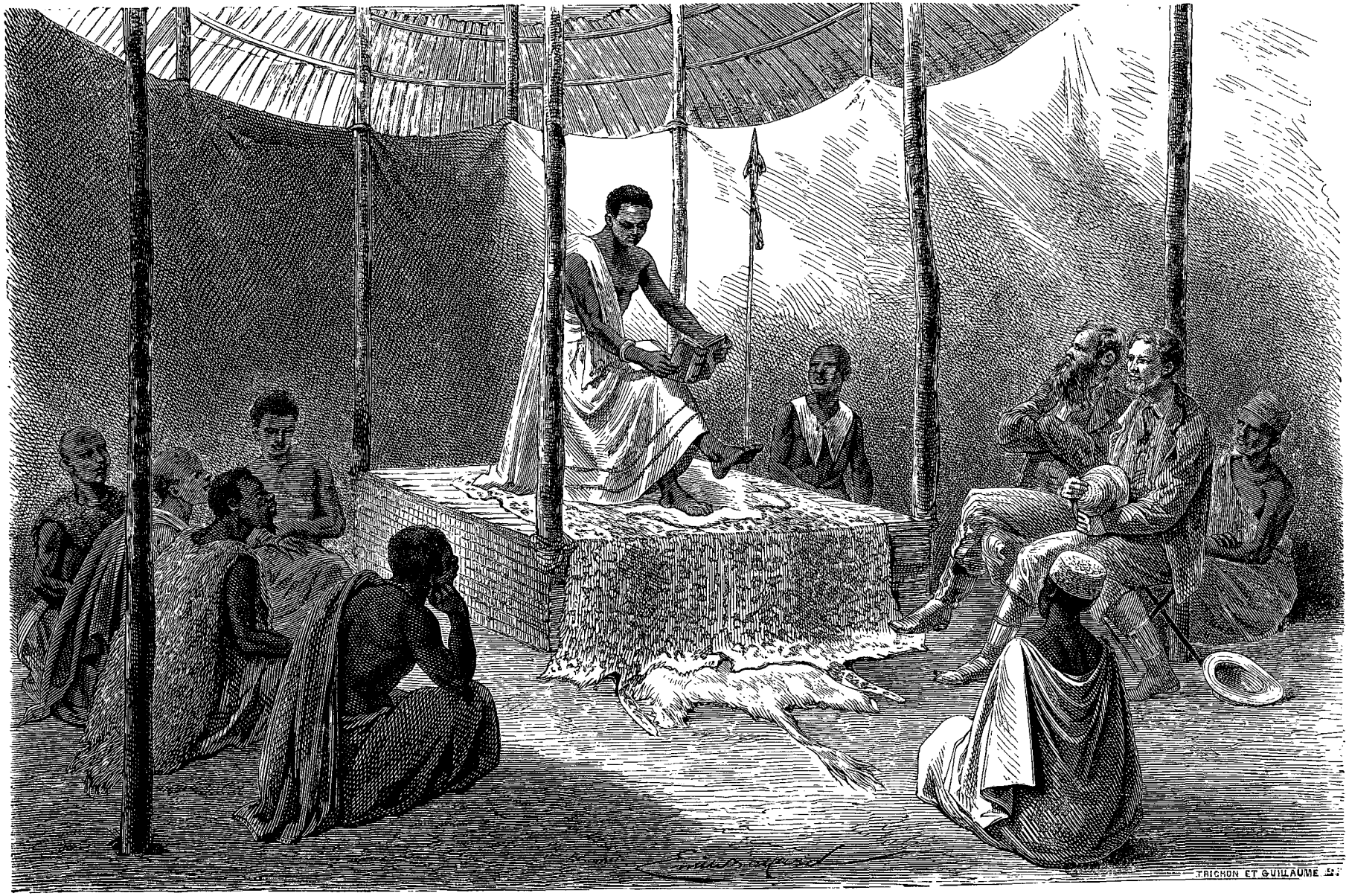


Indigènes du Kidi en visite chez Kamrasi. — Dessin de Castelli.

(partons!) s'écria-t-il d'un ton passablement irrité. Fry se remit à siffler, mais on ne fit aucune salve, et comme on nous demandait compte de cette omission : « Il serait messéant, répondis-je, de manifester quelque joie lorsque notre hôte s'en va. » Il nous gardait rancune, car nous n'avons pas reçu ce soir le moindre pot de pombé.

Pendant toute une semaine nous ne voyons plus Kamrasi, qui s'excuse sur la multiplicité de ses occupations belliqueuses. Enfin, le 2 octobre, j'ai découvert la véritable cause de notre emprisonnement, — car notre installation n'est pas autre chose. Nous en sommes redevables aux frères du roi qui lui ont amèrement reproché,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le roi Kamrasi feuilletant la Bible. — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant notre arrivée, de donner l'hospitalité à de méchants sorciers, capables de lui nuire par toute sorte d'abominables expédients. Le roi, toujours faible, s'en est tiré en leur promettant que personne ne nous verrait, et c'est ainsi que nous sommes relégués dans une enceinte de marécages sans autres issues que la route du palais, une des plus puantes ruelles dont on puisse se faire idée. C'est encore pour cela que la hutte bâtie à notre intention, et où le roi nous donne audience, est située loin de tous les regards, dans un bas-fond où il serait difficile de la découvrir.

Dans la nuit du 4 au 5 octobre on nous a volé un pluviomètre, et nous avons, le lendemain, assisté aux opérations magiques destinées à nous le faire retrouver. Le sorcier mandé à cet effet était un pauvre vieillard succinctement vêtu de quelques bandelettes de cuir. Il avait à la main une corne magique remplie de poudre et soigneusement bouchée, à laquelle pendait une petite cloche d'airain.

Ayant fait égorger un bœuf en présence de quelques officiers et du nain de la cour, il s'accroupit au milieu de nous, lorgnant celui-ci, dévisageant celui-là, grommelant entre ses dents quelques incantations mal articulées, et faisant de temps à autre tinter sa clochette, puis il nous a déclaré tout à coup d'un air satisfait que l'objet perdu reviendrait dans nos mains (voy. p. 377).

Nos gens avaient reçu ordre de s'accroupir aussi devant la hutte, et le magicien qui les passait en revue, tantôt menaçait l'un de sa corne, tantôt flairait la tête d'un autre, et finit par s'assurer ainsi que le voleur ne se trouvait point parmi eux, ce que la clochette, qu'il portait de temps en temps à son oreille, lui confirma d'ailleurs pleinement. De ma hutte il se transporta dans celle de Grant, puis à l'endroit même où le pluviomètre avait été placé. Là, quelques recherches lui firent découvrir la piste d'une hyène. Il la suivit avec empressement, et quelques pas plus loin, le vase se retrouva. Une hyène s'en était emparée et l'avait ensuite laissée retomber. Le vieux docteur avait donc, après tout, partie gagnée. Il demandait pour sa peine, un pot de pombé; nous y ajoutâmes une chèvre.

29 octobre. — Après un mois d'impatience fiévreuse de ma part et de lenteurs plus ou moins déloyales de la part de Kamrasi, une audience m'est accordée aujourd'hui dans le nouveau palais qu'il vient de se faire construire sur les bords de la Kafu. J'y porte une bible pour expliquer au monarque certaines idées dont je l'ai entretenu déjà sur l'origine et la condition présente de cette race éthiopienne qui porte le nom de Vouahuma. Je remonte pour ceci jusqu'à la Genèse. Je lui raconte Adam, le déluge, la dispersion des peuples. Je lui montre, dans les chroniques, témoignage éclatant de la grandeur à laquelle ses ancêtres étaient parvenus, l'histoire de ce roi d'Éthiopie, nommé Zarah, qui dans la vallée de Zéphathah, près de Mareshah, vint avec une armée d'un million d'hommes, combattre le juif Asa, chef de guerriers moins nombreux, et qui dut appeler l'Éternel à son aide. Passant ensuite à une époque bien plus récente, je lui fais voir les Éthiopiens aux prises avec les Arabes dans le pays des Samalis, puis à Omwita (Mombas), avec les Arabes et les Portugais et j'ajoute qu'en toutes ces circonstances, ils se sont emparés de certaines contrées et ont laissé derrière eux un certain nombre de leurs enfants. De là un mélange, un croisement dont je lui fais comprendre la nature en lui parlant de Mtésa qui a perdu presque tous les attributs distinctifs du sang Mhuma, parce que depuis mainte et mainte génération, ses ancêtres se sont unis à des femmes Vouaganda. Cette application personnelle de ma théorie historique, a singulièrement réjoui mon royal auditeur, qui s'est mis ensuite à compter les feuilles de ma Bible, comprenant que chacune d'elles renfermait l'histoire d'une année. Mais après lui avoir laissé faire le quart de ce travail, je le remets dans la bonne voie en lui disant qu'il serait plus près du vrai, si au lieu de compter les pages, il comptait les mots.

Nous engageâmes ensuite, à bâtons rompus, un débat assez désagréable. Il ne veut pas me permettre de visiter le Luta ou lac Nzigé, avant que Bombay, que j'ai envoyé à la découverte vers le nord, soit de retour. Alors, dit-il, une expédition partira, dont mes hommes, avec leurs fusils, formeront l'arrière-garde. C'est toujours la même arrière-pensée de nous commettre dans une campagne engagée contre ses frères.

Puis, reviennent les sollicitations habituelles : il s'agit de médecines et d'une scie qu'on voudrait seulement voir et qu'on ne nous déroberait pas. Et des pilules, pourquoi refuser des pilules aux pauvres malades qui en ont besoin? Comme nous opposons de froids refus à cette mendicité fatigante, le roi se retire en colère; mais il se ravise, une fois rentré chez lui, et nous adresse un pot de pombé. Je riposte par une boîte de pilules, ce qui dénoue dignement cette misérable comédie.

1er novembre. — Bombay est de retour avec Mabruki, tous deux dispos et gaillards. Ils ont des vestes et des caleçons de coton qui leur ont été donnés par ce qu'ils appellent les avant-postes de Pétherick. Quant à Pétherick lui-même, ils ne l'ont pas vu. Le voyage leur a pris quatorze jours de marche effective. Le *djemadar* ou lieutenant, auquel ils ont eu affaire, commande encore deux cents Turcs, et il a ordre de m'attendre, sans limite de temps, jusqu'à ce que je sois arrivé. Comme signe de reconnaissance, on me montrera le nom de Pétherick gravé dans l'écorce d'un arbre. Au surplus, personne au camp turc ne s'est trouvé en état de déchiffrer ma lettre et par conséquent, on ne sait pas au juste si nous sommes l'expédition au devant de laquelle on est venu. En attendant, armés de fusils spéciaux pour cette chasse, le *djémadar* et ses hommes ont déjà tué seize éléphants. Pétherick était parti pour un voyage de huit jours, en aval du fleuve; mais on espérait son retour d'un moment à l'autre.

2 novembre. — Bombay va présenter à Kamrasi les présents d'adieu : une tente, un moustiquaire, un rouleau de *bendéra* (cotonnade rouge), une marmite, une scie, une caisse de verroteries variées de premier choix, six paquets de fil de cuivre, plus une requête pressante pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

être autorisés à quitter ses États. Le roi s'est empressé de faire dresser la tente, et il a vanté l'adresse des hommes blancs qui, au lieu de pots de terre, savent en fabriquer avec du fer. Mais après ce premier élan de satisfaction, donnant de nouveau carrière à ses sentiments cupides, il prétend que nous devons avoir encore d'autres espèces de verroterie; et, quant au congé, il s'est borné à répondre « qu'il y songerait et nous enverrait sa décision par son kamraviona. » Le commandant en chef est effectivement venu nous prier d'attendre que les gens, chez lesquels nous devons passer, aient été prévenus, sans quoi, nous risquerions d'être molestés. Kamrasi m'envoie d'ailleurs un pot de pombé, me restitue mes albums, et me prie de lui envoyer un portrait du roi de l'Ouganda.

3 novembre. — Je lui envoie le dessin demandé, en y joignant quelques reproches sur son manque de parole, et en lui faisant annoncer que je veux partir sans délai. « Le Bana est toujours trop pressé, » me fait-il répondre; et le Kamraviona est ensuite venu nous offrir, de la part de son maître, une charge de farine, un pot de pombé, plus deux lances pareilles à celles que j'ai reçues du roi de l'Ouganda. On me promet de plus un bouclier et deux lances qui sont destinés à Grant. Nous sommes invités à prendre patience jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'assurance que les gens du Kidi ne nous chercheront pas querelle, ainsi qu'ils en ont manifesté le projet. S'ils persistent, on nous donnera une puissante escorte et on nous fera prendre le chemin de l'Ougungu. Encore une tentative pour nous entraîner à faire campagne contre les frères du monarque.

On devine l'accueil que je devais faire à de pareilles insinuations. Je déclarai dans les termes les moins ménagés que je refuserai tout présent qui ne serait pas offert à titre d'adieu; que je ne voulais plus ni rien entendre, ni rien attendre; que je ne croyais pas aux prétendus périls de la route; que je n'acceptais les mensonges de personne, pas plus ceux d'un roi que de tout autre. Bref, je posais un ultimatum. Si le Kamraviona ne me rapportait pas immédiatement une réponse satisfaisante, les deux lances ne passeraient pas la nuit chez moi, et je les renverrais avec opprobre.

Kamrasi s'émut tout de bon : « Eh bien, dit-il, que le Bana boive en paix notre pombé, qu'il garde nos lances; il n'entre pas dans mes vues de le retenir prisonnier. » L'ambassade est revenue m'annoncer en grande hâte que j'aurai demain ou après une audience finale, après laquelle je partirai bien escorté, pour la station où m'attendait le bateau de Pétherick.

Le lendemain, le Kamraviona vient encore réclamer des présents. Nous l'envoyons au diable, lui et son maître. « Pour qui nous prend-on? que signifient de si grossières insultes! Doute-t-on de notre parole? Si ceci continue, pas un homme blanc ne reparaîtra dans ces parages. » Le Kamraviona, sans trop s'effaroucher de ces brusqueries, nous pose de la part du roi les questions suivantes : « Avons-nous un remède qui empêche les enfants de mourir en bas âge? » C'est un inconvénient fort commun dans le pays. « Connaissons-nous un remède qui attache les sujets à la personne de leur souverain? » J'ai à ceci une réponse toute prête : « L'intelligence du gouvernement, sa sagesse, son respect pour ce qui est juste, voilà tout ce que je connais en fait de médecines pareilles Les enfants du roi, s'il veut nous en confier pour les faire élever en Angleterre, pourront apprendre en ce pays les conditions de ce traitement, et à leur retour, ils donneront au roi les renseignements dont il paraît avoir besoin. »

7 novembre. — Rien de plus amusant, après tous ces marchandages mesquins, ces instances éhontées, que l'attitude majestueuse de Kamrasi, lorsqu'il nous a reçus pour la dernière fois dans son palais. Du haut de son trône de peaux, il semblait nous traiter comme d'humbles esclaves, et voulait nous faire énumérer encore une fois les divers objets que nous devions lui expédier par le retour de notre escorte. Nous lui fîmes comprendre que nous n'aimions pas à revenir sur des promesses une fois faites, et comme il faisait une dernière réponse, allusion directe à son désir de nous avoir pour alliés contre ses frères, nous lui répétâmes encore une fois, qu'une intervention de ce genre n'était point autorisée par les lois de notre pays. Il lorgnait les anneaux de Grant, et les lui demanda nettement, mais sans le moindre succès. Nous lui reprochâmes, en revanche, l'indiscrétion de ses procédés, l'avertissant que, s'il ne réprimait l'intempérance de ses désirs, personne à l'avenir ne se croirait en sûreté près de lui.

8 novembre. — Le roi ne semble se préoccuper en aucune façon de ce qui nous est indispensable pour voyager. Il a fallu lui demander aujourd'hui des vaches, du beurre, et du café. Les vaches seules nous ont été envoyées; pour le reste, il eût fallu s'y prendre d'avance. Vingt-quatre hommes nous escortent jusqu'au Gani, d'où ils rapporteront nos présents fixés d'avance et dont voici le texte : six carabines et un approvisionnement de munitions, un grand pot de métal, en bronze ou en fer, une brosse à cheveux, des allumettes, un couteau de table et tout ce qu'on pourra se procurer d'objets inconnus aux naturels de l'Ounyoro.

XV

Navigation sur la Kafu et sur le Nil. — Les chutes de Karuma. Traversée du Kidi et du Madi. — Traitants turcs.

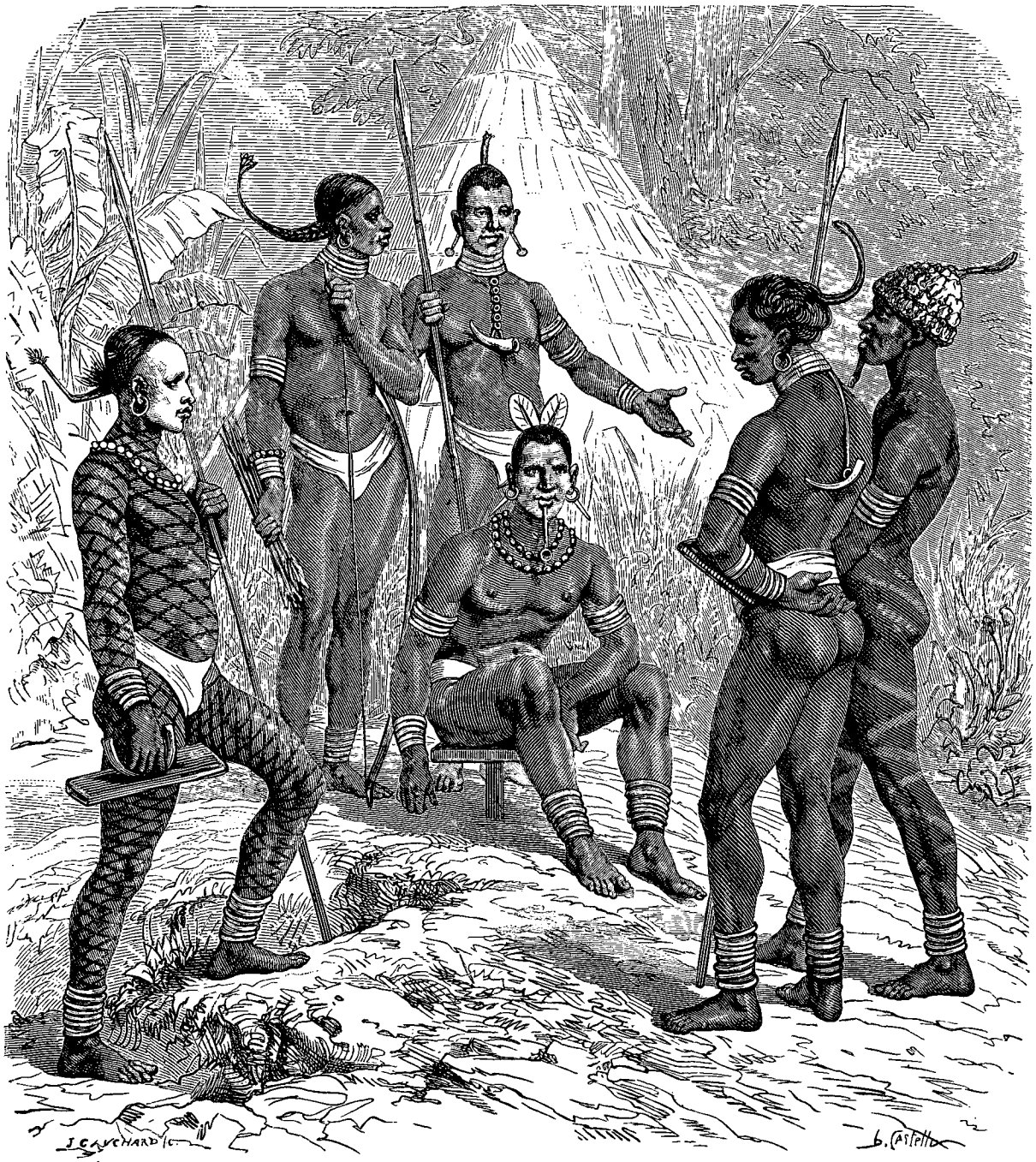
Avant notre départ de Chaguzi, qui eut enfin lieu le 10 novembre, j'avais sollicité la permission, qui m'a été accordée, de continuer ma route sur la rivière aussi loin qu'elle serait navigable, tandis que notre bétail s'en irait à sa destination par la voie de terre. L'excellent Kamrasi, en échange de quelques capsules qu'il désirait, nous a autorisés de plus à saisir en son nom tout le pombé que nous trouverions à bord des bateaux par nous rencontrés. Les approvisionnements du palais ne se font pas d'autre manière.

Bientôt, passant de nos légers canots sur une grande barque, nous nous trouvâmes au sortir de la Kafu dans ce qui nous sembla un lac oblong, dont la largeur varie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entre deux cents et mille mètres : ce prétendu lac n'était autre chose que le Nil, que nous retrouvions et dont la navigation n'est plus interrompue à partir d'Ourondogani.

Ce grand fleuve coule entre deux marges épaisses de roseaux-papyrus. Sa rive gauche est basse et marécageuse. La rive droite, au contraire, où viennent parfois chasser les habitants du Kidi et les Vouanyoro, s'élève en pente douce couverte d'arbres et de beaux *convolvuli*, disposés en guirlandes. Des îles flottantes, qu'on voit se mouvoir lentement à la surface du courant, chargées de roseaux, de gazons et de fougères, nous prouvent que le Nil est en pleine voie d'inondation.

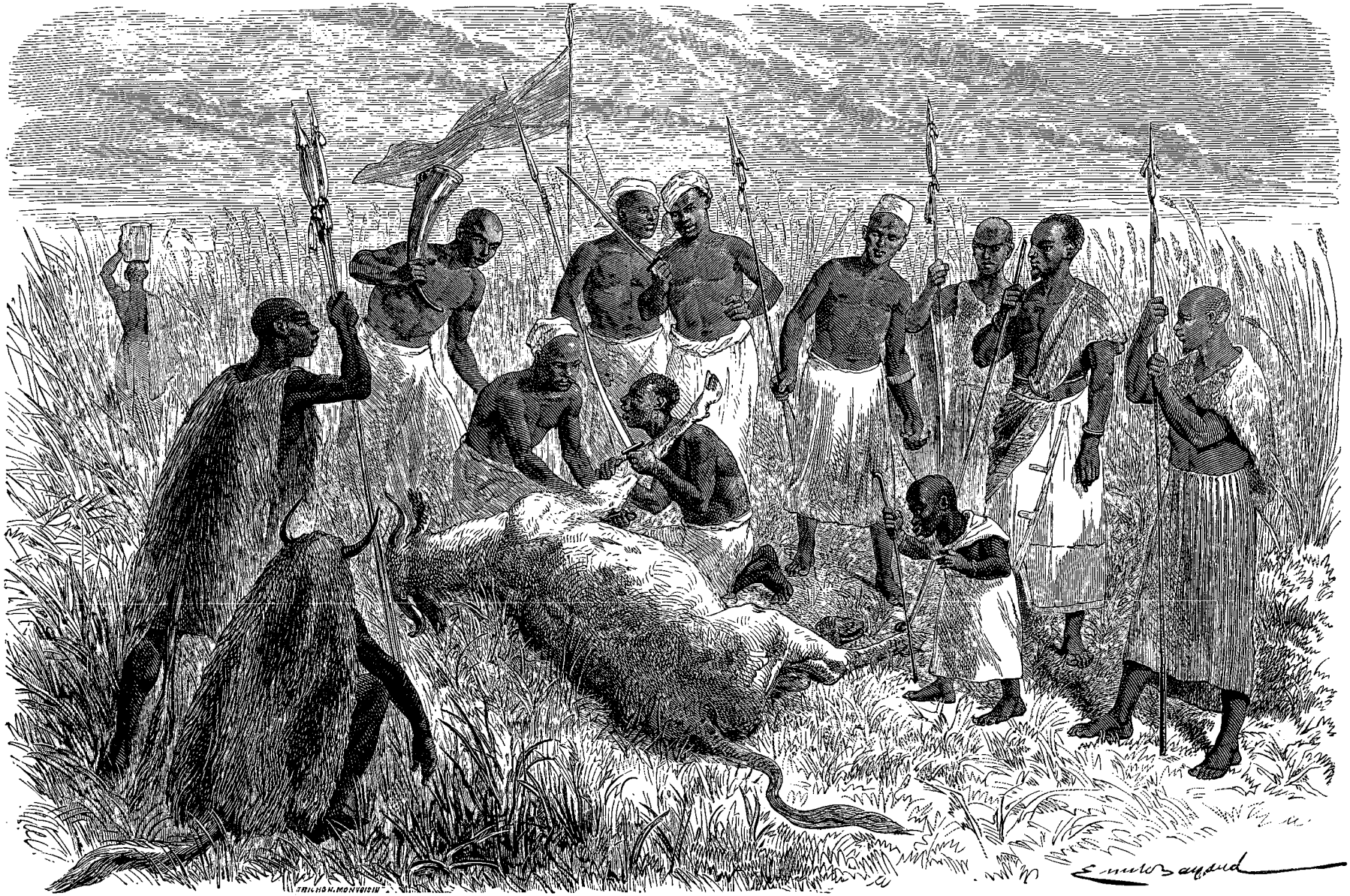


Indigènes du Gani, rive droite du Bahr-el-Abiad (voy. p. 378).— Dessin de Castelli.

Parfois se montrait un hippopotame, effrayé, disaient nos gens, par la volaille que nous avions à bord. Nous donnâmes chasse à plusieurs bateaux, mais comme aucun ne portait de pombé, nous les relâchions aussitôt, et les pêcheurs qui en constituaient l'équipage reprenaient sans plus de trouble leur besogne habituelle.

La route de terre, par laquelle s'en allait notre bétail, offrait bien moins d'intérêt; elle traverse d'interminables marécages, coupés çà et là de cours d'eau, sur l'un desquels nos gens, obligés de le traverser en bateau, se sont vus assaillis par des sauvages et ont failli perdre leurs chèvres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Sorcier se livrant à des opérations magiques en présence de mes « fidèles, » des officiers et du nain du roi Kamrasi (voy. page 374). — Dessin de Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est ainsi que dix jours de navigation nous amenèrent en vue des Chutes de Karuma, — si tant est qu'elles méritent ce nom. Elles consistent en une espèce d'écluse naturelle qui précipite les eaux entre deux roches de siénite, sur une assez longue pente d'environ dix mètres. Il y en a quelques autres de moindre importance, et une enfin, dont le bruit lointain arrive jusqu'à nos oreilles, et qui nous est signalée comme très-considérable. Le nom de Karuma leur vient d'un esprit qui, d'après les superstitions locales aurait disposé dans le courant les roches dont il vient d'être question. On nous montre aussi, dans le voisinage, un arbre sur lequel réside un autre esprit dont les attributs sont à peu près identiques à ceux du *Ligna de Mahadeo*, tel qu'il est adoré dans l'Inde.

On nous raconte que dans le voisinage des Grandes chutes, à l'issue d'une campagne contre les indigènes, le roi Kamrasi fit décapiter et jeter dans le fleuve une centaine de prisonniers.

Ici commence le grand coude que le Nil décrit vers l'ouest et vers le lac Nzigé à travers une série de chutes et de rapides, qui le rendent innavigable. Ces circonstances et l'hostilité des tribus riveraines nous interdisant de descendre cette partie du fleuve, nous sommes, à notre grand regret, forcés de suivre en ligne droite la corde de cet arc géographique. Le passage du Nil nous a pris toute la journée et nous a coûté une belle vache, donnée au propriétaire du bac. Un chevreau a été immolé sur chacune des deux rives par les gens de Kamrasi, puis fendus en deux, étalés à plat sur le sol, ils forment une espèce de barrière sanglante que chaque voyageur doit franchir s'il veut s'assurer une traversée prospère. L'endroit choisi pour ce sacrifice l'a été d'après les indications d'un *mzimu* (littéralement un Esprit) c'est-à-dire un vieil ecclésiastique spécialement attaché au service religieux des Chutes de Karuma. Sept étapes nous conduisent au cœur du Gani, pays vassal de l'Ounyara. Jamais je ne vis gens si peu vêtus que les indigènes de cette contrée, car leur costume ne se compose guère que de verroteries, d'anneaux de fer ou de bronze et de quelques plumes ou de quelques chapelets de cauries dont ils se font une coiffure plus ou moins fantastique. Les femmes elles-mêmes se contentent de certaines fibres végétales formant une frange assez lâche et qui pendent négligemment autour de leurs hanches. Ceux de nos gens qui ont vu les Vouatuta de l'Outambara, prétendent qu'il y a identité complète dans le costume des deux races; ce n'est peut-être pas là une remarque sans importance, car elle se réfère à une observation déjà faite à propos des Cafres zoulous que nous avons vus dans la baie Delagoa. Les hommes dressent leur chevelure avec la même bizarrerie, et l'enfant, sur le dos de sa mère, est également protégé par une moitié de gourde, comme les gens du Kidi, qu'ils paraissent redouter beaucoup : ceux-ci ne se séparent guère d'une espèce de siége très-léger et très-bas qu'ils portent partout avec eux. Leur habitat s'étend à l'est jusqu'à la rivière Asua; le Madi, au contraire, occupe toute la contrée à l'ouest de ce méridien jusqu'au Nil, dont nous sommes séparés par de vastes espaces. Les villages sont composés de petites huttes coniques, véritables cages de bambous, posées sur un mur d'argile et revêtues de terreau gazonné. Chacune de ces petites communautés élit son propre chef, et le pays ne compte pas de sultans dont l'autorité soit reconnue dans un rayon de quelque importance. Les montagnes boisées du Gani, comme celles de l'Ounyamouési, présentent l'aspect le plus riant et le contraste du pays avec les sauvages qui le peuplent éveille l'idée d'une sorte de paradis infernal.

Nous voyons d'ici les hauteurs derrière lesquelles, s'il faut s'en rapporter à Bombay, Pétherick stationne avec ses navires; nous voyons aussi, beaucoup plus rapprochée de nous, une montagne où nous attendent ces chasseurs d'éléphants, envoyés en avant-garde.

On conçoit l'impatience qui nous entraîne vers ce point désiré. C'est pour nous la terre promise. Aussi le 3 décembre, laissant derrière nous la moitié de l'escorte, nous poussâmes en avant, pressés que nous étions de rejoindre l'expédition de Pétherick. Ce que nous prenions alors pour son avant-garde, campait sous le 3° 10′ 33″ de latitude nord et le 29° 36′ 30″ de longitude est. Dès que nous fûmes en vue, au coucher du soleil, mes gens sollicitèrent l'autorisation de lâcher une salve de mousqueterie pour avertir les Turcs que nous étions là. Aux détonations de leurs carabines, riposta presque aussitôt un feu roulant, et, comme autant d'abeilles, les gens du Nord essaimèrent hors de leurs ruches sur toutes les hauteurs voisines. Il faut avoir subi un long exil chez les barbares pour comprendre le battement de cœur par lequel un voyageur salue l'approche du moment où il va se trouver parmi ses frères en civilisation. A chaque instant nous nous sentions plus émus. Un cortége militaire venait de se former et sortit du camp précédé par trois grands drapeaux rouges au bruit des tambours et des fifres. Je fis faire halte pour attendre ceux qui venaient ainsi au devant de nous. Quand ils nous eurent rejoints, un officier, nommé Mohamed, portant l'uniforme égyptien, vint se jeter dans mes bras et semblait vouloir me donner le baiser de bien-venue. Je lui rendis vigoureusement son étreinte tout en reculant la tête pour me soustraire à cette accolade trop fraternelle :

« Sous les ordres de qui êtes-vous, lui demandai-je?

— Petrik, me répondit-il.

— Et lui-même, Pétherick, où se trouve-t-il pour le moment?

— Vous le verrez sous peu.

— Comment se fait-il alors que vous n'arboriez pas les couleurs anglaises?

— Nos couleurs sont celles de Debono[1].

— Quel est ce personnage?

— Le même que Petrik.... Mais venez vous installer dans le camp : nous y causerons plus à notre aise.... »

Et ce disant, Mohamed fit faire volte-face à « son régiment, » deux cents hommes environ, ramassis de Nubiens, d'Égyptiens et d'esclaves de toute race qui ne

1. Voyez *Tour du Monde*, tome II, pages 348-352.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cessaient de tambouriner, de présenter les armes et de faire feu sans rime ni raison. Quand nous fûmes arrivés à ces huttes, pareilles de tout point aux habitations indigènes, Mohamed nous fit asseoir sur deux lits et ses femmes vinrent nous offrir à genoux des tasses de café, tandis que d'autres serviteurs, apportant le pombé, nous préparaient un dîner dont le pain, le mouton rôti et le miel constituaient les principaux éléments.

On vida pour nous un vaste hangar, et lorsque j'y fus installé avec Grant, nos hommes reçurent ordre de se répartir comme ils voudraient dans les divers taudis où gisaient déjà les soldats de Mohamed. Quant à ce dernier, il semblait, depuis que nous étions là, regarder sa mission comme accomplie.

« S'il en est ainsi, lui dis-je, veuillez me faire connaître les ordres que vous avez reçus. On a dû également vous laisser quelques lettres.

— Non, me répondit-il, je n'ai ni lettres, ni ordres écrits; on m'a simplement recommandé de vous conduire à Gondokoro, dès que vous seriez arrivé. Je suis le *vakil* de Debono, et il me tardait bien de vous voir ici, car il y a longtemps que nous vous attendons. Nous avons employé à nous procurer de l'ivoire les loisirs que vos retards nous ont faits.

— Comment dois-je m'expliquer, repris-je, que Pétherick ne soit pas venu en personne à notre rencontre. .... Et l'arbre sur l'écorce duquel Bombay m'a dit que vous nous montreriez le nom de Pétherick?

— Vous le verrez chemin faisant. Au surplus, ce n'est pas Pétherick qui a écrit le nom, c'est une autre personne, la même qui m'a chargé de guetter votre arrivée dans ces parages. Nous ne connaissions pas ce nom, mais elle nous a garanti qu'en vous le montrant, vous sauriez de suite ce dont il est question. »

Après avoir complimenté Mohamed, je demandai à repartir le lendemain; mais, sans oser me regarder au

Le Nil et les montagnes de Kukou. — Dessin de A. de Bar.

visage et revenant effrontément sur ses promesses, il me déclara qu'il ne pourrait me laisser partir sans lui, attendu le blâme qu'il encourrait s'il m'arrivait quelque mésaventure. Il s'étonnait, au reste, de ma précipitation, et après être resté si longtemps chez Kamrasi, je pouvais bien, disait-il, lui accorder quelques jours.

Ces quelques jours se prolongèrent jusqu'au 11 janvier. Les ajournements de Mohamed ayant épuisé ma patience, j'ai pris les devants, à son grand désespoir, en lui laissant un délai de vingt-quatre heures pour venir me rejoindre à la prochaine station.

Le 13 janvier nous conduisit à Paira, groupe de villages, situé en vue du Nil. Il s'offrait maintenant à nos yeux déroulant ses eaux majestueuses sur un lit à peine creusé, dans la direction de l'ouest à l'est; immédiatement au-delà du fleuve, les gibels ou montagnes de Kukou se dressaient à deux mille pieds au-dessus de ses eaux. Le lendemain seulement, et lorsque, marchant parallèlement au Nil, nous fûmes arrivés à Jaifi, nous pûmes embrasser dans son ensemble, cet imposant et vaste panorama.

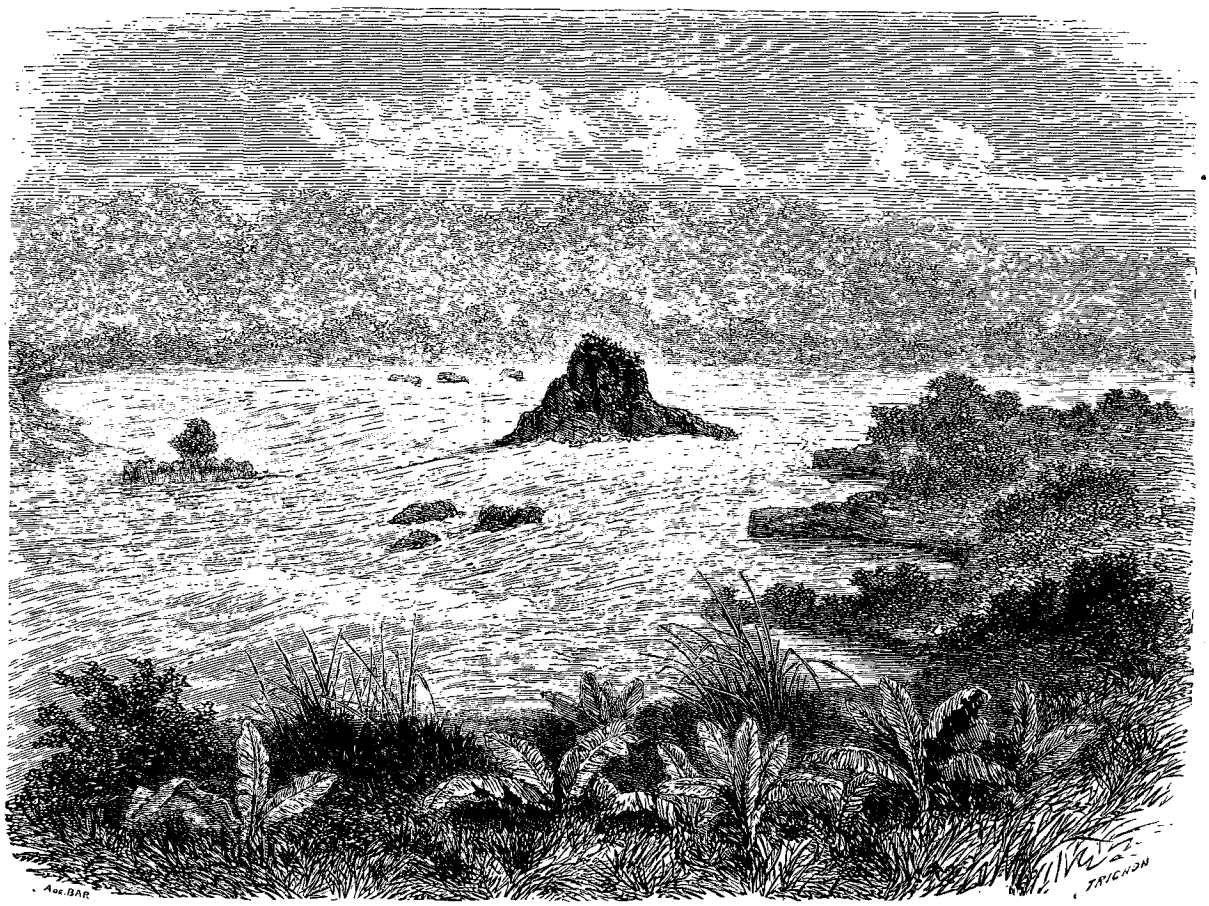
Apuddo. — Je n'ai pas manqué, aussitôt après notre installation, de me faire montrer l'arbre sur lequel Mohamed avait attiré mon attention. Deux signes, qui rappelaient assez vaguement la forme d'un M et d'un J, se voyaient effectivement sur son écorce, mais le travail de la végétation les avait rendus à peu près méconnaissables. En me dépeignant l'individu qui les avait tracés, les Turcs me dirent qu'il me ressemblait beaucoup et portait une barbe aussi longue que la mienne. Il était venu de Gondokoro, il y a deux ans, avec Mohamed, mais n'avait pas osé passer au delà d'Apuddo, tant on lui disait de mal des populations méridionales et tant il lui paraissait pénible de rester renfermé à Faloro, pendant toute la saison des pluies, tête-à-tête avec l'officier égyptien. J'ai su depuis que ce hardi voyageur était l'italien Miani.

La misère est grande dans ces contrées; et tandis

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les Turcs vivent aux dépens des silos à demi vides, les pauvres paysans en sont réduits à se nourrir de racines et de fruits. De plus, les chefs de villages se font l'un à l'autre une guerre acharnée.

Une nouvelle et longue série d'étapes à travers ce pays livré au pillage des brigands du nord qui usurpent le nom de négociants, nous amena le 15 février au matin à Gondokoro (lat. nord 4° 54' 5", long. est 31° 46' 9"), où Mohamed, après une salve nous a conduits immédiatement chez un négociant circassien nommé Kurshid Aghar. Nos premières questions eurent naturellement trait à Pétherick; on y répondit d'abord par un silence dont le sens nous échappait; mais nous apprîmes à la longue que nous étions redevables à M. Debono, et à personne autre, de l'assistance qui nous avait été donnée à partir du Madi. Remerciant à la hâte l'ami de Mohamed qui était aussi le représentant de notre bienfaiteur, nous prîmes congé de lui pour aller à la recherche de Pétherick. Au bord du fleuve où plusieurs navires étaient amarrés, nous vîmes accourir de loin un personnage, qu'au premier coup d'œil nous supposâmes être celui que nous cherchions; mais l'instant d'après, je fus désabusé par la cordiale poignée de main de mon vieil ami Baker, qui doit une certaine célébrité à ses chasses dans l'île de Ceylan. Je ne saurais rendre les émotions d'une pareille rencontre : on a les mots sur les lè-



Chutes du Nil, dites de Karuma, en Kidi. — Dessin de A. de Bar.

vres, et cependant on ne peut parler. Ce fut seulement un peu plus tard que, profitant de sa bonne hospitalité, nous apprîmes de lui, tout à loisir, ce qui s'était passé pendant notre longue absence, entre autres la terrible guerre d'Amérique et la mort du prince Albert, à qui sir Roderick Murchison m'avait présenté, peu de jours avant mon départ pour l'Afrique, et dont je me rappelais mot pour mot les flatteurs encouragements.

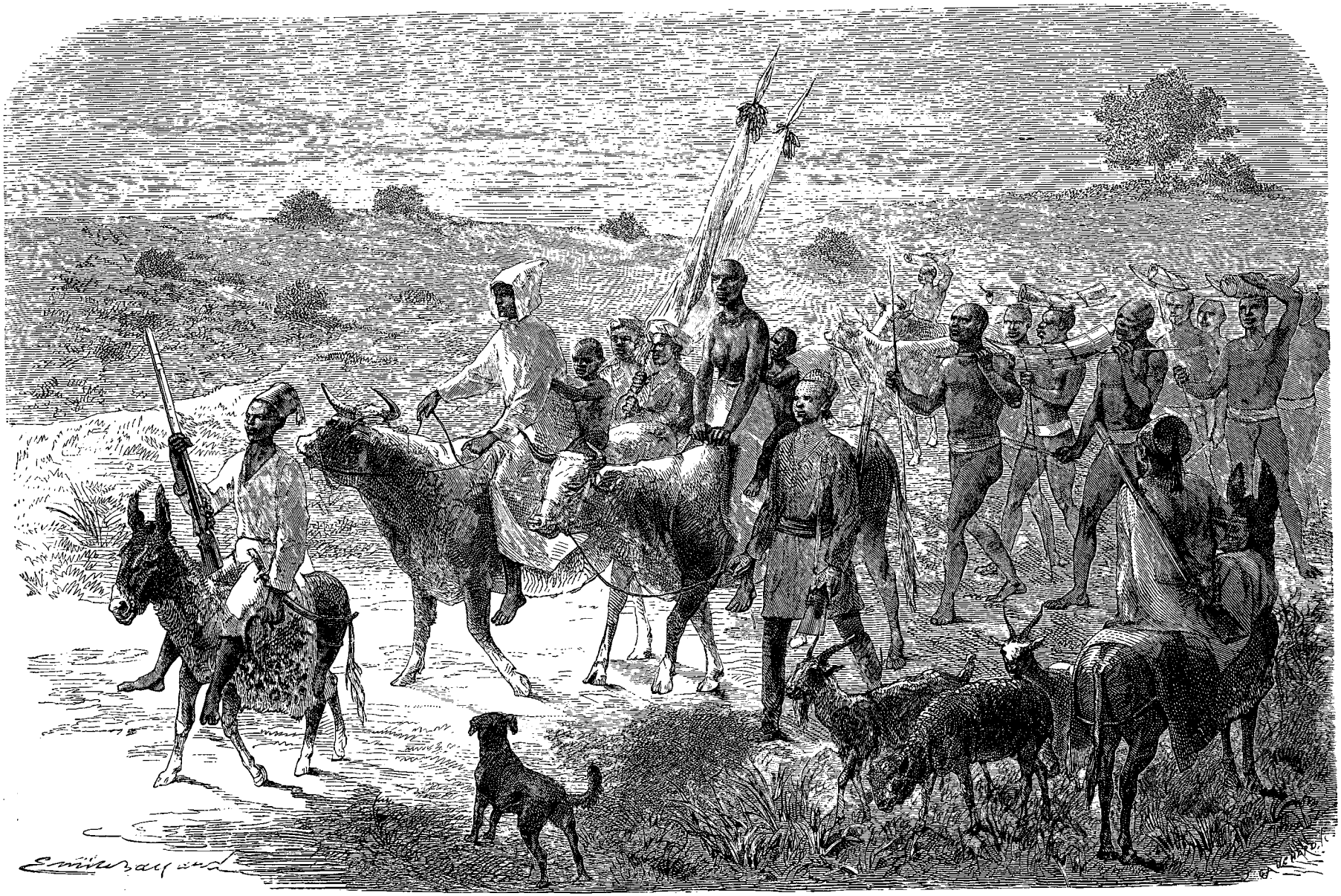
Baker nous apprit aussi qu'il avait emmené trois bâtiments — un *Dyabir* et deux *Nuggers* — avec des équipages bien armés, des chameaux, des chevaux, des ânes, des verroteries, du fil d'archal, bref, tout ce qui était nécessaire pour un long voyage; et ceci, dans le but exprès de contribuer à notre salut :

« Vous me désappointez, ajoutait-il en riant; car j'espérais vous trouver sous l'équateur aux prises avec quelque situation terrible, dont je vous aurais aidé à sortir. »

Instruit du prochain retour de Mohamed, il l'attendait pour associer à sa fortune ceux des naturels qui auraient à s'en retourner dans leurs foyers. Trois dames hollandaises[1], obéissant à la même pensée philanthropique, étaient également arrivées ici sur un bateau à vapeur; mais le mauvais état de leur santé les avait obligées de rétrograder jusques à Karthoum. Personne, au reste, n'avait supposé possible le voyage que nous venions d'accomplir. Mais Pétherick, qu'était-il devenu? Il tra-

1. Les dames de Tinné. L'une d'elles, dit-on, vient de mourir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Turcs de Mohamed en marche (voy. p. 378). — Dessin d'Émile Bayard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiquait pour le moment du côté de N'yambara, c'est-à-dire à soixante et dix milles à l'ouest de Gondokoro, bien qu'il eût pris soin, après mon départ d'Angleterre, d'ouvrir une souscription couverte jusqu'à concurrence de mille livres sterling par les amis qui, me croyant en danger, voulaient le mettre à même de nous venir en aide. C'est à eux que je dédie ce livre, faute de pouvoir leur témoigner autrement ma vive reconnaissance.

Au lieu de remonter le Nil immédiatement, comme il aurait pu le faire au dire des personnes les plus compétentes, — Pétherick, s'attardant à faire construire une embarcation, avait laissé passer en grande partie la saison favorable. Les vents du nord lui manquèrent sous le 7° de latitude, et il partit alors par la voie de terre pour se rendre à son entrepôt de N'yambara. Je dois dire qu'il avait envoyé ici un *vakil*, et quelques barques, qui avaient ordre d'aller le rejoindre à N'yambara et de marcher ensuite au sud de cette station, dans le but ostensible de découvrir où je pouvais être : mais ceci était contraire aux instructions que je lui avais données en quittant l'Angleterre, non moins contraire aux intentions qu'il exprimait en ouvrant la souscription dont j'ai parlé, contraire enfin à l'opinion hautement exprimée de tous les Européens engagés dans le même commerce que lui. Ils étaient unanimes à dire que Pétherick serait allé directement à Faloro et de là plus avant dans la direction du sud, si son commerce à l'ouest du Nil ne l'avait détourné du côté de l'ouest.

Baker m'offrit ses barques pour descendre à Khartoum, mais il me demandait en même temps si je n'avais pas laissé derrière moi quelque entreprise à compléter, quelques résultats à obtenir qui pussent compenser pour lui les fatigues et la dépense considérable de l'expédition qu'il avait organisée

Je lui parlai naturellement de ce luta (ou lac) Nzigé

Les Turcs de Mohamed préparant de l'ivoire. — Dessin de Émile Bayard.

que j'avais eu le regret de ne pas pouvoir explorer. Je lui décrivis le Nil, tel que nous l'avions laissé dans le Chopi, se dirigeant vers l'ouest; tel que nous l'avions retrouvé dans le Madi, venant de la même direction, navigable, assurait-on, jusqu'à Koshi et probablement aussi jusqu'au petit Luta Nzigé. Si donc il en était ainsi on pouvait, au moyen de barques construites dans le Madi, plus haut que les cataractes, ouvrir de vastes contrées aux bienfaisantes influences de la navigation. Baker parut disposé à exécuter ce plan de campagne; il se lia peu à peu avec Mohamed qui promit de le conduire jusqu'à Faloro et auquel j'offris trois carabines par manière de gratification.

En attendant une bonne occasion lunaire pour déterminer la longitude, je demeurai à Gondokoro chez Baker, et ceci me procura l'occasion de causer à mainte et mainte reprise avec le chef de la mission autrichienne (M. Morlang) et deux de ses collègues qui, avant de quitter Kich pour retourner à Karthoum, étaient venus jeter un dernier regard sur leur ancien établissement.

Il est fort aisé de comprendre que le gouvernement autrichien se soit lassé d'entretenir ici des prédicateurs de l'Évangile. Sur vingt missionnaires qui depuis treize ans, sont venus porter la parole de Dieu sur les bords du Nil, treize sont morts de la fièvre, deux de la dyssenterie, deux autres ont dû fuir avec une santé à jamais détruite, et, en regard de tant de sacrifices, il serait impossible de placer une seule conversion qui mérite d'être signalée. Les missionnaires cependant reconnaissent aux habitants du Bari un certain degré d'élévation morale, d'intelligence et de courage; mais les nécessités de la vie matérielle, l'absence de toute autorité protectrice, l'insécurité du travail qui engendre nécessairement la paresse, constituent des obstacles à peu près insurmontables. Les enfants indigènes vien-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

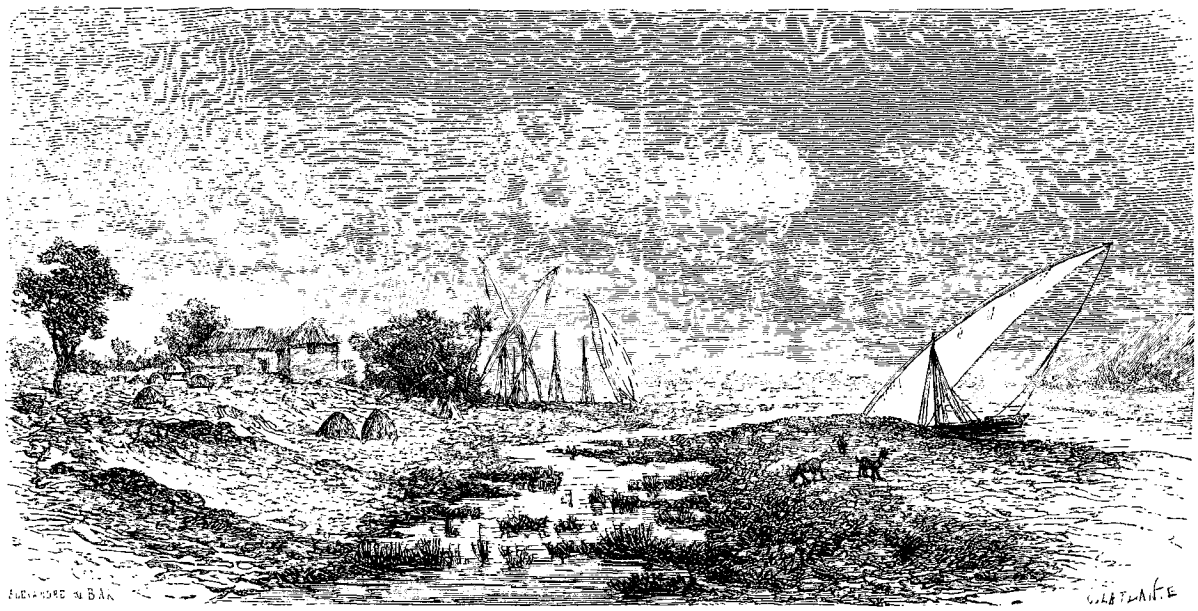
nent volontiers écouter la parole des prêtres; plus volontiers encore, ils regardent les images et les signes extérieurs du culte, mais au bout de peu de temps, n'ayant aucun profit immédiat à tirer de leur docilité, ils s'éloignent pour aller, disent-ils, chercher de quoi vivre. Le fait est que la disette règne en général dans le pays, non par la faute du sol, naturellement fertile, mais par celle des habitants qui le cultivent à peine, dévorent les moissons à moitié vertes, et vivent ensuite ou de poisson pêché dans le fleuve, ou de tortues ramassées à l'intérieur des terres.

Les dignes prêtres, dont je parle, n'ont jamais eu à se plaindre des indigènes. Ceux-ci étaient même favorablement disposés pour les Européens jusqu'au moment où les trafiquants du Nil Blanc sont venus, par des atrocités sans pareilles, semer ici des ferments de haine et de vengeance. C'est à partir de ce temps que les missionnaires, envisagés comme précurseurs de toutes ces abominations, ont vu leurs pieux efforts frappés d'une stérilité irrémédiable. L'oisiveté forcée à laquelle ils se trouvaient ainsi condamnés a plus fait que tout le reste pour décimer leur petite cohorte, en les poussant à des excès de régime que l'ardeur du climat rend essentiellement insalubres.

Ce fut à Gondokoro que je reçus mes premières correspondances d'Angleterre; ce fut là que sir Roderick Murchison m'annonça que la Société royale de géographie m'avait décerné sa grande médaille (*Founder's Medal*) pour avoir découvert, en 1858, la Victoria N'yanza.

Conclusion.

Le reste de mon voyage vers Alexandrie ne fut pas sans incidents et fit passer sous mes yeux des tableaux tout à fait dignes de la description que j'aurais pu leur consacrer en d'autres circonstances. Mais il me semble



Gondokoro sur le Bahr-el-Abiad. — Dessin de A. de Bar.

que j'ai mis la patience du lecteur à une épreuve très-suffisante, et je ne veux pas surcharger ma relation de ce qui ne se rattache pas directement au grand problème dont je poursuivais la solution. Je termine donc ce voyage, après vingt-huit mois de travaux, par quelques explications ayant pour but de comparer les diverses branches du Nil avec ses affluents et d'établir leur valeur respective.

Le premier de ces affluents, le Bahr-El-Ghazal nous étonna singulièrement; en effet, le grand lac marqué sur nos cartes à l'extrémité d'un coude formé par le Nil, était remplacé par une simple pièce d'eau, une espèce d'étang, perdu pour ainsi dire dans un océan de roseaux. Le vieux Nil semblait passer avec dédain devant cette insignifiante annexe d'où l'on arrive bientôt devant la branche de la rivière Saubat qui sous le nom de Géraffé constitue le second affluent du grand fleuve; elle décrit en y tombant une courbe gracieuse; son courant est rapide et paraît profond, mais sa largeur ne s'étend pas sur plus de cinquante pieds.

Vient ensuite le Saubat lui-même (sous le 29° de longitude est, et le 9° 20′ 48″ de latitude nord), plus large mais moins rapide que la Géraffé. Le Nil est considérablement accru par cette double addition, mais il n'avait cependant pas le noble aspect qui nous avait tant frappés immédiatement après la saison des pluies pendant notre navigation sur les canots de l'Ounyoro.

Le Saubat se déverse dans le Nil par une troisième branche devant l'embouchure de laquelle je passai malheureusement sans être prévenu. Celle-ci du reste est assez connue, et mes regrets s'en trouvent diminués d'autant.

Il faut parler maintenant de ce fameux Nil Bleu qui, même comparé à la Géraffé, simple branche du Saubat, n'est qu'une très-mesquine et très-insignifiante rivière. Alimenté selon toute apparence par quelques chaînes de montagnes, il doit être sujet à de grandes fluctua-

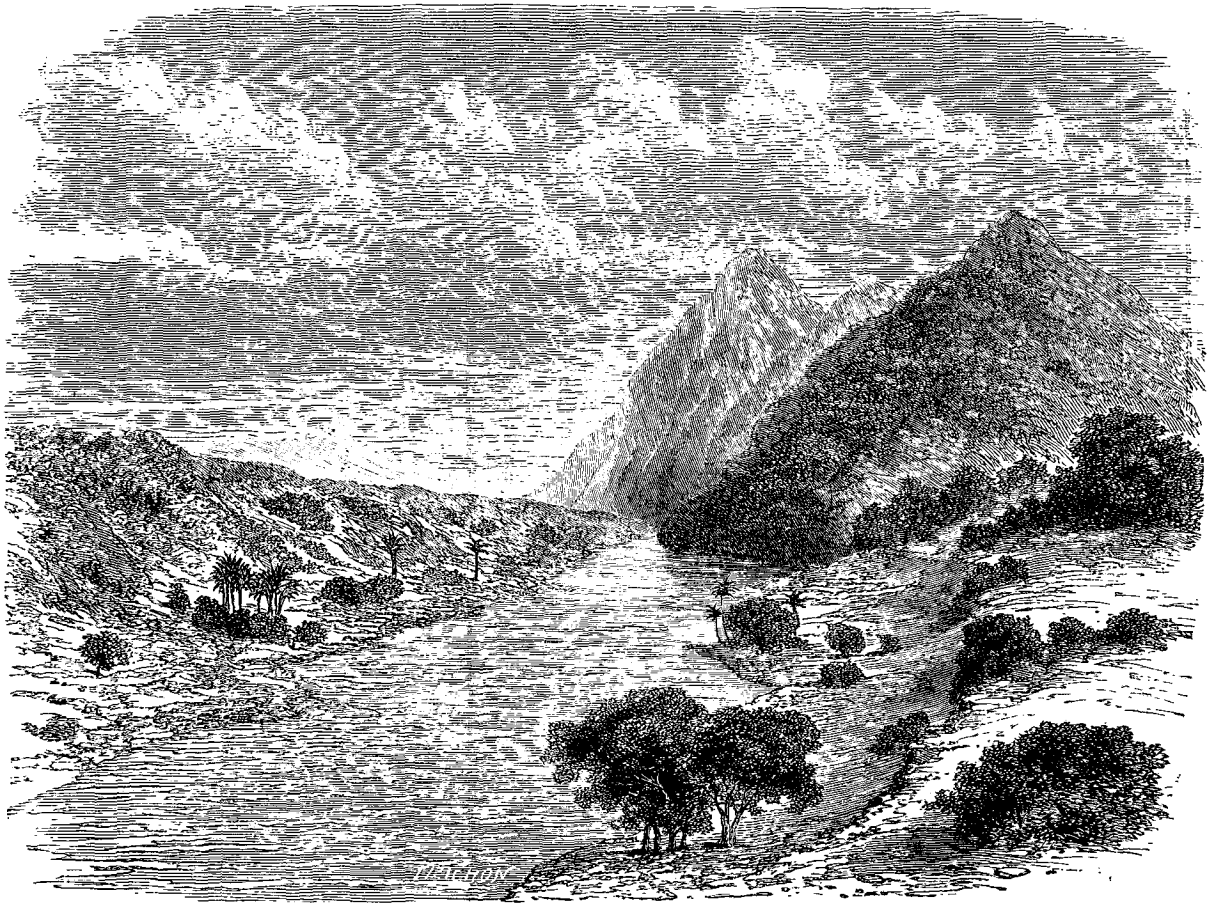
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions périodiques. J'ai rarement subi un désappointement pareil à celui que m'a causé la vue de ce cours d'eau si célèbre, et je suis convaincu, que si on l'isolait du Nil Blanc, le Bahr-el-Arzek se perdrait, absorbé dans les sables, avant d'atteindre la Basse-Égypte.

Ce que j'ai dit du fleuve Bleu s'applique à la rivière Atbara, le dernier des affluents que je passe en revue; c'est encore un torrent de montagnes qui déborde pendant la saison des pluies, et qu'ensuite les ardeurs du soleil dessèchent à peu près complétement.

J'en avais assez vu, désormais, pour être convaincu que le fleuve Blanc, qui sort du N'yanza par les chutes de Ripon, est bien le vrai Nil, le père des fleuves, car il l'emportait d'une manière éclatante sur tous ceux qui venaient s'y embrancher, et cela dans la saison sèche, qui est la meilleure époque pour apprécier l'importance permanente et les forces relatives de ces rivières.

Quant au petit Luta Nzigé, je me rallierai volontiers à l'hypothèse du docteur Murie, que je rencontrai à Gondokoro. La manière dont nous avions devancé le débordement du Nil, entre les chutes de Karuma et Gondokoro, lui faisait présumer que le Luta est un grand réservoir du Nil, que ce fleuve avait peu à peu rempli pendant notre séjour au Madi, et qui, se trou-



Le Nil au-dessus du confluent de l'Asua — Dessin de A. de Bar.

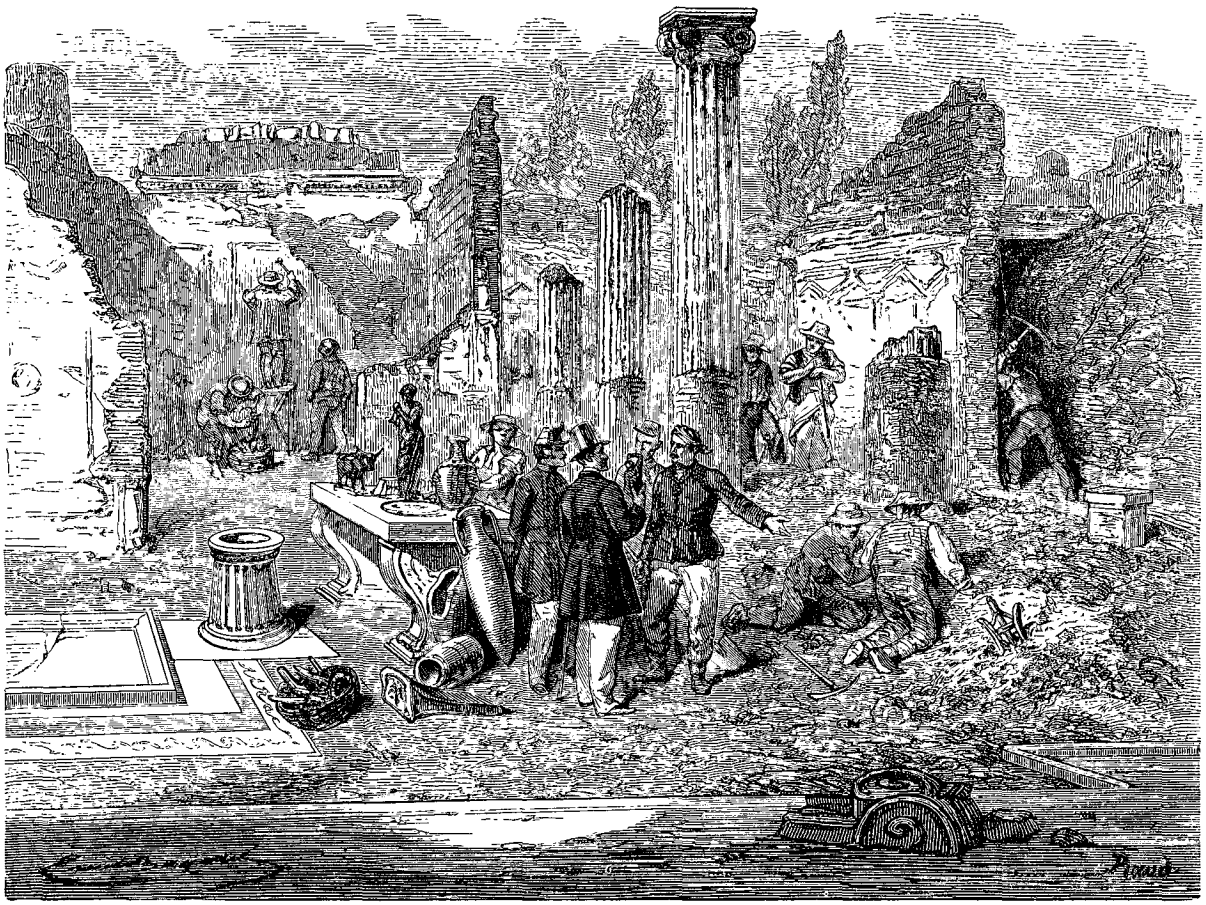
vant près de déborder justement à l'époque où nous quittâmes ce pays, déversait son trop-plein vers le nord, en même temps que nous y marchions nous-mêmes. Cette théorie, applicable aux décroissances partielles du Nil, explique aussi l'extrême lenteur avec laquelle ses débordements atteignent l'Égypte.

Quant aux « fidèles » que j'avais emmenés si loin de leur pays, et dont je n'avais plus à réclamer les services, je ne me séparai pas d'eux à Alexandrie sans leur assurer leur rentrée dans leur patrie avec un supplément de salaire, égal à une année de service; plus, pour chacun, une plantation « d'hommes libres, » et une dot équivalente à dix dollars quand il lui plairait de prendre femme.

J'ai su, depuis mon retour en Angleterre, que sous la conduite de Bombay ils avaient tous atteint en sûreté Zanzibar, où le colonel Playfair, récemment nommé consul, leur a manifesté l'intérêt le plus cordial. Je sais aussi qu'ils ne demandent qu'à me suivre encore une fois si, réalisant mes rêves les plus ambitieux, je traverse un jour l'Afrique de l'Est à l'Ouest, dans la zone la plus fertile.

Traduit par E. D. FORGUES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fouilles récentes faites à Pompéi sous la direction de M. l'inspecteur Fiorelli. — Dessin de Émile Bayard d'après un dessin inédit de M. Duclère.

POMPÉI ET LES POMPÉIENS,

PAR M. MARC MONNIER.

1864. — TEXTE INÉDIT.

Ami lecteur,

Je m'adresse directement à vous, à la vieille mode, ayant à vous parler de vieilleries. Je vous propose une excursion d'un nouveau genre, non par delà les monts, mais par delà les siècles, et vous conduis dans des mœurs et chez des hommes éloignés de nous, non de dix-huit cents lieues, mais de dix-huit cents ans. La course est longue et réclamerait plus d'espace qu'il n'est juste d'en demander à ce recueil où tant de voyageurs se pressent et ont hâte de vous raconter ce qu'ils ont vu des choses de notre temps. J'espère toutefois que ce peu de pages pourront servir, non-seulement à ceux qui font le tour du monde dans leur fauteuil, mais à ceux-là même qui viendront en Italie, et qui, trouvant d'un côté trop brèves les indications forcément serrées des itinéraires, de l'autre, beaucoup trop étendues les volumineuses compilations des savants, demandent un entre-deux consciencieux et léger qui leur explique à peu près Pompéi, sans leur casser la tête. En quittant Paris, prenez donc ces deux livraisons[1] dans votre valise et comptez sur le zèle du cicérone : il vous instruira le plus possible et fera de son mieux pour ne pas vous fatiguer.

I

LA VILLE EXHUMÉE.

Le paysage antique. — Histoire de Pompéi avant et après sa mort. — Comment elle fut enterrée et déterrée. — Winckelmann prophète. — Les fouilles sous Charles III, sous Murat, sous Ferdinand. — Les fouilles actuelles.

Un chemin de fer va maintenant de Naples à Pompéi. Êtes-vous seul? Le trajet dure une heure; vous avez juste le temps de lire ce qui va suivre en interrompant votre lecture pour regarder de loin en loin le Vésuve ou la marine, l'eau claire enlacée par la courbe molle

1. Ce sont des fragments d'un travail sur Pompéi, par M. Marc Monnier; étude très-remarquable, mais trop étendue pour qu'à notre grand regret il nous soit possible de la publier ici tout entière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des promontoires, une côte bleue qui s'éloigne et devient verte, une côte verte qui s'approche et devient bleue, Castellamare qui pointe et Naples qui fuit. Toutes ces lignes et ces couleurs existaient déjà du temps que Pompéi fut détruite : l'île de Prochyta, les villes de Bajœ, de Bauli, de Neapolis et de Surrentum portaient à peu près les noms qu'elles ont gardés; Portici s'appelait Herculanum, Torre Annunziata s'appelait Oplonte; Castellamare, Stabies; Misène et Minerve désignaient les deux extrémités du golfe (voy. le plan, p. 388). Cependant le Vésuve n'était pas ce qu'il est devenu; fertile et boisé presque jusqu'au sommet, couvert de vergers et de vignes, il devait ressembler aux pittoresques hauteurs de Monte Sant' Angelo, vers lesquelles nous roulons; la cime seule, trouée de cavernes et remplie de pierres noires, dénonçait aux savants un volcan « depuis longtemps éteint. » Il devait se rallumer dans une éruption terrible, et depuis lors, constamment il fume ou flambe, menaçant les ruines qu'il a faites et les villes nouvelles qui le bravent, couchées à ses pieds.

Que vous attendez-vous à trouver dans Pompéi ? A distance, l'antiquité paraît énorme; ce mot de ruines éveille des idées colossales dans l'imagination surexcitée du voyageur. Rien de semblable ! Qu'on ne se crée pas de déceptions : c'est la première règle en courant le monde. Pompéi fut une petite ville de trente mille âmes : à peu près ce qu'était Genève il y a trente ans. Comme Genève aussi, merveilleusement située, au fond d'une vallée pittoresque, entre des montagnes fermant d'un côté l'horizon, à quelques pas de la mer et d'un ruisseau, fleuve autrefois, qui s'y jette, elle attirait des personnages de distinction, mais était peuplée surtout de commerçants, gens tranquilles, aisés, prudents et probablement honnêtes. Des étymologistes, après avoir épuisé, dans leurs dictionnaires, tous les mots qui consonnent à Pompéi, se sont accordés à faire dériver ce nom d'un verbe grec qui signifie envoyer, transporter; d'où ils concluent que nombre de Pompéiens faisaient l'exportation, ou peut-être étaient des émigrants envoyés de loin pour former une colonie. Toutes ces opinions sont des conjectures, il est inutile de s'y arrêter.

Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que la ville était l'entrepôt du commerce de Nola, de Nocera, d'Atella. Son port pouvait recevoir une armée navale, il abrita la flotte de P. Cornélius. Ce port, cité par quelques auteurs, a fait penser que la mer venait baigner les murs de Pompéi; quelques guides ont même cru découvrir les anneaux qui retenaient les câbles des galères. Par malheur, à la place que l'imagination des contemporains couvrait d'eau salée, on surprit un jour des vestiges d'anciennes constructions; il est donc reconnu maintenant que Pompéi, comme beaucoup d'autres endroits riverains, tenait son port à distance.

Les bourgeois de l'endroit étaient citoyens romains, Rome étant reconnue comme capitale et comme patrie. La législation locale était subordonnée à la législation romaine. Mais, sauf ces réserves, Pompéi formait un petit monde à part, indépendant et complet. Elle avait un diminutif du sénat, composé de décurions, un abrégé d'aristocratie représentée par ses *Augustales* répondant aux chevaliers, enfin la plèbe ou le peuple. Elle nommait ses prêtres, convoquait les comices, promulguait les lois municipales, réglait les levées militaires, percevait les impôts, choisissait enfin ses gouvernants, ses consuls (les duumvirs rendant la justice), ses édiles, son questeur, etc. Ce n'est donc pas une ville de province que nous allons parcourir, mais un petit État qui avait gardé son chez soi dans l'unité de l'empire et, comme on l'a dit galamment, une miniature de Rome.

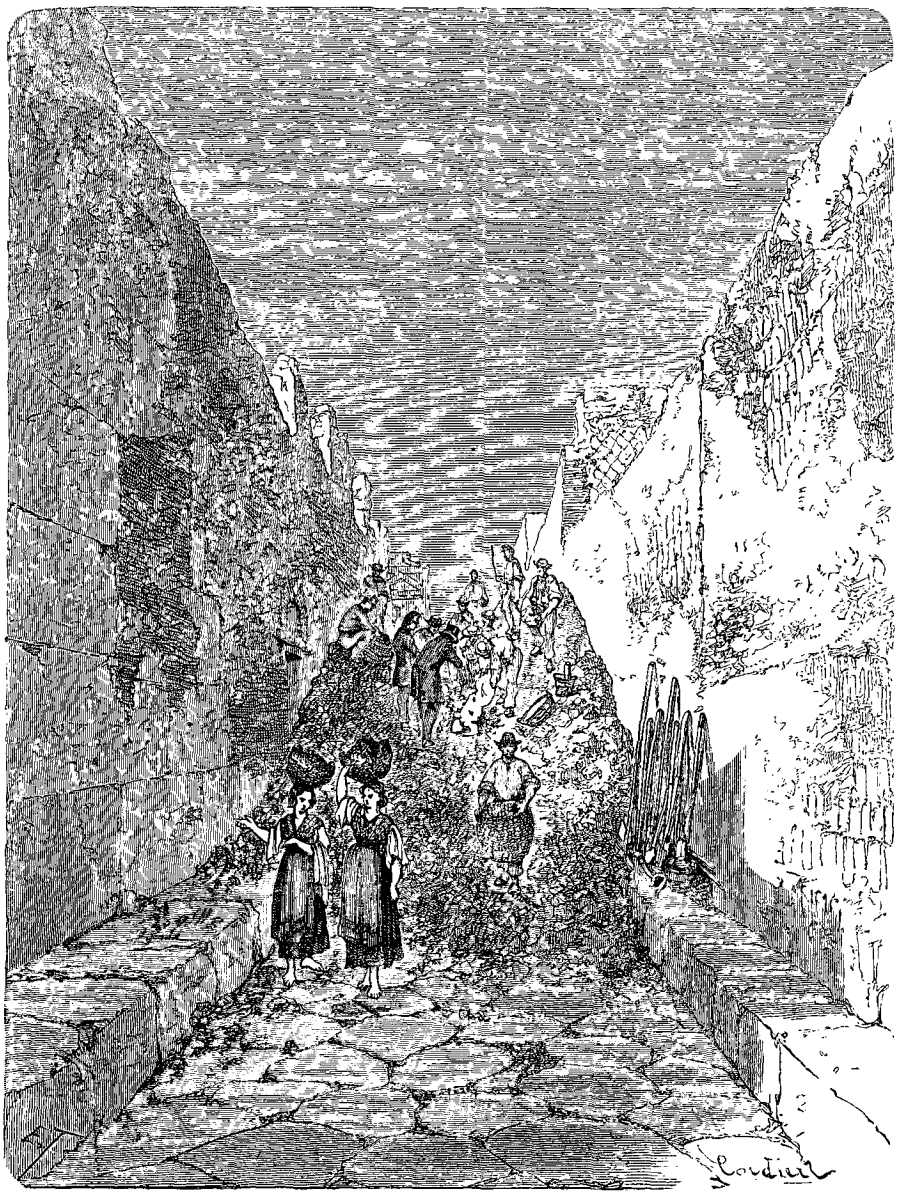
Une autre circonstance donne un intérêt particulier à Pompéi. Cette cité, qui n'eut pas de bonheur, avait été rudement secouée, en l'an 63 avant Jésus-Christ, par un tremblement de terre. Plusieurs temples croulèrent, outre la colonnade du Forum, la Basilique, les théâtres, sans compter les tombeaux et les maisons. Presque toutes les familles s'enfuirent, emportant leurs meubles et leurs marbres; le sénat hésita longtemps avant de permettre que la ville fût rebâtie et le désert repeuplé. Les Pompéiens revinrent; mais les décurions voulurent que la restauration fût un rajeunissement. Les colonnes du Forum se relevèrent aussitôt avec des chapiteaux à la mode; l'ordre corinthien romain, adopté presque partout, changea le style des monuments; les vieux fûts recouverts de stuc furent rhabillés à la diable pour la coiffure nouvelle qu'on leur voulut imposer, les inscriptions osques disparurent. Il en résulta de lourdes bévues au point de vue de l'art, mais une consonnance qui réjouit ceux qui aiment les monuments et les villes d'une seule venue. Le goût y perd, mais l'harmonie y gagne; vous allez parcourir un ensemble de constructions qui portent leur âge et donnent une idée très-nette et très-vive de ce que devait être un municipe, une colonie romaine, au temps de Vespasien.

On s'était donc mis à rebâtir la ville, et la reconstruction était poussée assez activement, en grande partie grâce aux dons des Pompéiens, notamment des fonctionnaires; les temples de Jupiter et de Vénus (nous adoptons les noms consacrés), ceux d'Isis et de la Fortune étaient déjà debout, les théâtres se relevaient, les jolies colonnes du Forum s'alignaient sous les portiques, les maisons repeuplées s'égayaient de vives peintures, le travail et le plaisir s'étaient ranimés, la vie circulait, la foule se pressait à l'amphithéâtre, quand éclata tout à coup la terrible éruption de 79. Je la décrirai plus tard; je rappelle seulement ici qu'elle ensevelit Pompéi sous une grêle de pierres et un déluge de cendres. Ce formidable réveil du volcan détruisit trois villes, sans compter les villages, et dépeupla le pays en un clin d'œil.

Après la catastrophe, les habitants revinrent cependant; ils pratiquèrent de premières fouilles pour déterrer leurs objets précieux; nombre de voleurs s'insinuèrent aussi (nos savants les ont surpris comme sur le fait) dans la cité souterraine. On sait que l'empereur Titus eut, un moment, l'idée de la déblayer et de la relever : il envoya sur les lieux, à cet effet, deux sénateurs chargés des premières études; mais il semble que le travail ait effrayé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces dignitaires, et que la restauration soit restée à l'état de projet. Rome eut bientôt des soucis plus sérieux que celui d'une petite ville ruinée qui disparut peu à peu sous les vignes, les vergers, les jardins et sous un bois touffu (notez cette dernière circonstance); enfin les siècles s'accumulèrent, et avec eux l'oubli qui couvre tout. Pompéi fut donc comme perdue. Les rares savants qui la connaissaient de nom ne savaient où la prendre. Lorsqu'à la fin du seizième siècle, l'architecte Fontana construisit un canal souterrain pour mener les eaux du Sarno à Torre Annunziata, le conduit traversa Pompéi d'un bout à l'autre, perçant des murs, suivant d'anciennes rues, rencontrant des substructions et des inscriptions; mais nul ne se douta qu'on eût retrouvé la ville engloutie. Cependant l'amphithéâtre qui, couvert d'une croûte de terre, formait un fossé régulier, dénonçait une construction antique; et les paysans, mieux intormés que les doctes, désignaient, d'un nom mi-latin, la *Civita*, conservé par



Travail des fouilles dans une ruelle de Pompéi (vop. p. 391)[1]. — Dessin de Thérond d'après un dessin de M. Duclère.

une tradition confuse, les terrains qui s'étaient accumulés sur Pompéi.

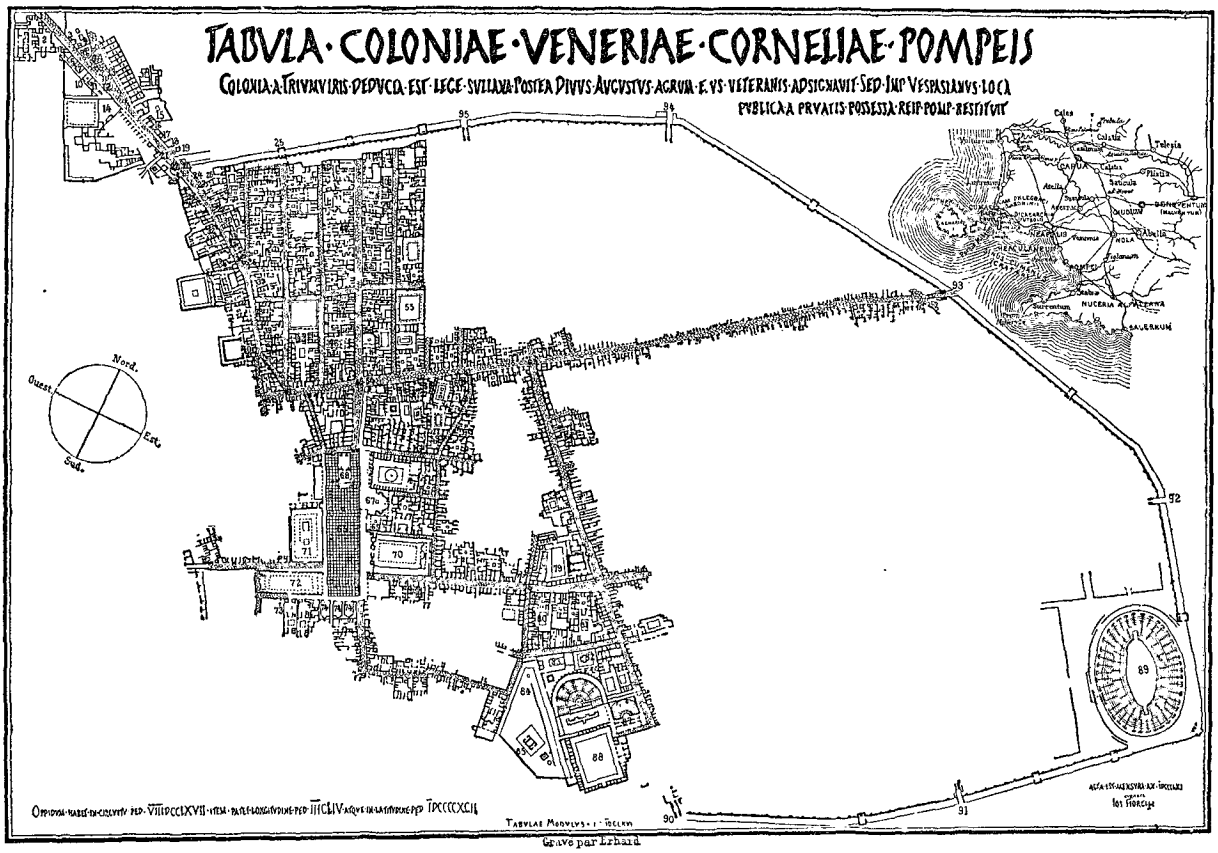
Ce ne fut qu'en 1748, sous le règne de Charles III, lorsque la découverte récente d'Herculanum eut attiré l'attention du monde sur les antiquités enfouies, que des vignerons ayant heurté de vieilles constructions avec leurs pioches et déterré des statues, un colonel du génie nommé don Rocco Alcubierre demanda au roi la permission d'opérer quelques fouilles de ce côté-là. Le roi y consentit et donna douze forçats au colonel. Ce fut ainsi que, par un heureux hasard, un ingénieur militaire découvrit la ville que nous allons visiter. Il fallut huit années encore avant qu'on se doutât qu'on exhumait Pompéi; les savants croyaient avoir affaire à Stabies.

1. C'est le moment où l'on découvre le corps d'un Pompéien, voy. p. 416.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dirai-je l'histoire des fouilles « mal conduites, souvent abandonnées et reprises par le même caprice qui les avait fait abandonner? » Cette opinion est de Barthélemy écrivant, en 1755, au comte de Caylus. Winckelmann, qui assista quelques années après à ces travaux, critiqua fort la lenteur des galériens auxquels ils étaient confiés. « Si l'on y va de ce train, écrivit-il, nos descendants à la quatrième génération trouveront encore à fouiller dans ces ruines. » L'illustre Allemand ne croyait pas prédire si juste. Les descendants à la quatrième génération seraient nos contemporains, et le tiers de Pompéi n'est pas encore découvert.

L'empereur Joseph II visita les excavations le 6 avril 1796 et se plaignit vivement au roi Ferdinand IV du peu de zèle et d'argent qu'on y employait; le roi promit de mieux faire et ne tint pas parole. Il n'y eut d'intelligence et d'activité, dans cet immense travail, que pendant l'occupation française; l'État, alors, acheta tous les terrains qui couvraient Pompéi. En 1813, il y eut jusqu'à



1. Rue des Tombeaux. — 2. Maison de Diomède. — 3. Sépulcres de la famille Arria. — 4. Tombeau de Céius Labeo. — 5. Triclinium funèbre. — 6. Tombeau de Nevoleia Tyche. — 7. Tombeau de Calventius. — 8. Tombeau de Lucius Libellus. — 9. Tombeau à la Porte de Marbre. — 10. Tombeau rond. — 11. Tombeau d'Umbricius Scaurus (?). — 12. Tombeau en construction. — 13. Auberge de campagne. — 14. Villa de Cicéron (?). — 15. Maison aux colonnes de mosaïque. — 16. Siége public. — 17. Tombeau aux Guirlandes. — 18. Boutique du sculpteur. — 19. Tombeau de Térentius. — 20. Tombeau en construction. — 21. Tombeau de Mammia. — 22 Tombeau incertain. — 23. Guérite (?). — 24. Porte d'Herculanum. — 25. Murailles et tour de la ville. — 26. Marches pour monter sur les murailles. — 27. Thermopole. — 28. Auberge d'Albinus. — 29. Maison des Vestales. — 30. Maison du chirurgien. — 31. Douane. — 32. Maison à trois étages. — 33. Débit de savon. — 34. Maison des Danseuses. — 35. Fontaine. — 36. Four public. — 37. Maison de Salluste. — 38. Boulangerie. — 39. Maison de l'Académie de musique. — 40. Maison de Polybe. — 41. Maison des Thermes. — 42. Maison de Pansa. — 43. Maison du poëte tragique. — 44. Thermes publiques. — 45. Rue de Mercure. — 46. *Fullonica.* — 47. Fontaines en mosaïque. — 48. Maison d'Adonis. — 49. Maison d'Apollon. — 50. Maison de Méléagre. — 51. Maison du Centaure. — 52. Maison de Castor et Pollux. — 53. Maison de l'Ancre. — 54. Temple et rue de la Fortune. — 55. Maison du Faune. — 56. Maison au mur noir. — 57. Maison aux chapiteaux à figures. — 58. Maison du grand-duc. — 59. Maison d'Ariane. — 60. Maison de la chasse. — 61. *Vico storto* (ruelle tortueuse). — 62. Fouilles des savants (opérées en présence des savants). — 63. Rue de Stabies. — 64. Maison de Lucrétius. — 65. *Forum civile.* — 66. Panthéon ou temple d'Auguste (?). — 67. Salle du Sénat. — 68. Temple de Jupiter. — 69. Temple de Mercure (?). — 70. Edifice d'Eumachia. — 71. Temple de Vénus. — 72. Basilique. — 73. Maison de Championnet. — 74. Curies ou salles du conseil. — 75. Rue de l'Abondance. — 76. Maison du Sanglier. — 77. Ruelle des Douze-Dieux. — 78. Rue des Théâtres. — 79. Thermes stabiennes. — 80. Fouilles nouvelles. — 81. Maison de Cornélius Rufus. — 82. Temple d'Isis. — 83. *Curia Isiaca* (?). — 84. Forum triangulaire. — 85. Temple d'Hercule (?). — 86. Grand théâtre. — 87. Petit théâtre, Odéon. — 88. Quartier des Soldats ou des Gladiateurs. — 89. Amphithéâtre. — 90. Porte de Stabies. — 91. Porte de Nocera. — 92. Porte du Sarno. — 93. Porte de Nola. — 94. Porte de Capoue. — 95. Porte du Vésuve.
N. B. Ce plan est une réduction de celui de M. Fiorelli, en quarante-deux cartes, publié en 1861.

quatre cent soixante-seize ouvriers occupés aux fouilles. Les Bourbons revinrent et commencèrent par revendre les terrains achetés sous Murat; puis, peu à peu, les travaux continués d'abord assez vivement, se ralentirent, se relâchèrent, de plus en plus négligés, enfin abandonnés tout à fait; on ne les reprit que de temps en temps, devant les têtes couronnées. On les préparait comme les surprises du jour de l'an : on éparpillait tout ce qu'on avait sous la main sur des couches de cendre et de pierre ponce soigneusement recouvertes; puis, à l'arrivée de telle majesté ou de telle altesse, la baguette magique du directeur ou de l'inspecteur faisait sortir de terre tous ces trésors. Je pourrais nommer un à un les augustes personnages qui furent trompés de la sorte, à commencer par les rois des Deux-Siciles et de Jérusalem.

Ce n'est pas tout. Non-seulement on ne découvrait plus

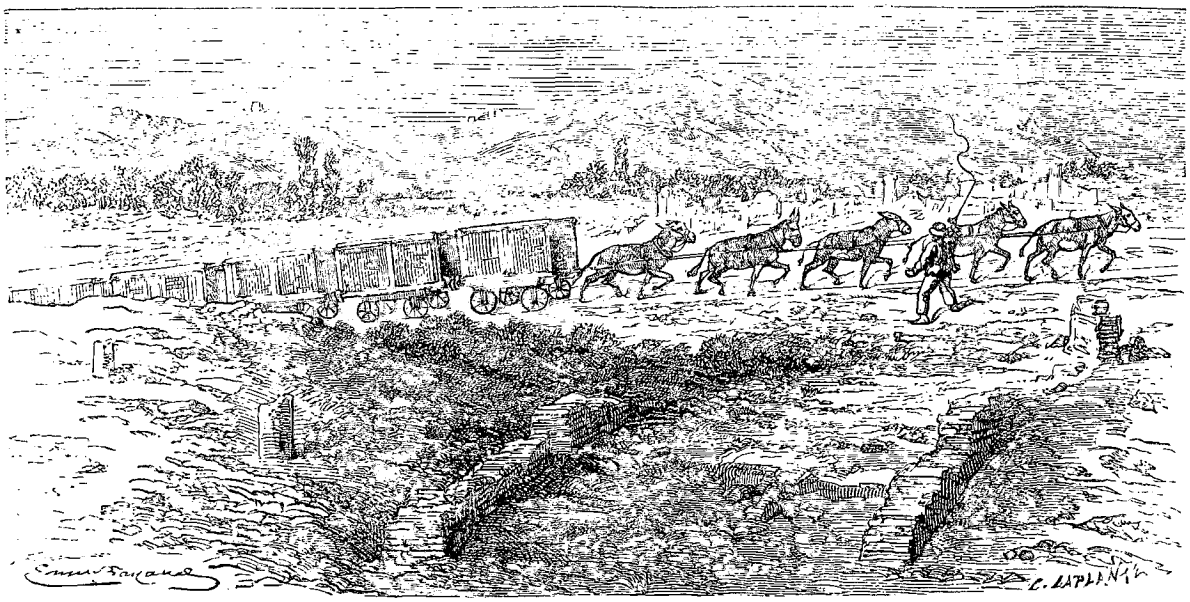
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ruines du temple de Vénus. — Forum de Pompéi (voy. p. 392). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rien à Pompéi, mais on n'y conservait même pas les monuments découverts. Le roi Ferdinand trouva bientôt que les vingt-cinq mille francs consacrés aux fouilles étaient mal employés; il les réduisit à dix mille, et cet argent s'égrenait en route, en passant par beaucoup de mains. Pompéi retombait peu à peu, n'offrant plus que des ruines de ruines.

Le gouvernement italien établi par la révolution de 1860 nomma inspecteur des fouilles M. Fiorelli, qui est l'intelligence, l'activité même (je ne dis rien de son érudition, prouvée par de nombreux écrits). Sous son administration, les travaux, vigoureusement repris, ont employé à la fois jusqu'à sept cents ouvriers. Ils ont déterré, en trois ans, plus de trésors qu'on n'avait fait dans les trente années précédentes. Tout a été réformé, moralisé dans la ville morte; le visiteur donne 2 francs à la porte et n'a plus à payer les tas de guides, de porte-clefs, de gamins et de mendiants qui le dévalisaient autrefois. Un petit musée, établi depuis peu, fournit aux curieux l'occasion d'examiner sur place les curiosités découvertes : une bibliothèque contenant déjà les beaux livres de Mazois, de Raoul-Rochette, de Gell, de Zahn, d'Overbeck, de Breton, etc., etc., publiés sur Pompéi, permet aux studieux de les consulter dans Pompéi même; des ateliers récemment ouverts travaillent continuellement à la restauration des murs lézardés, des marbres et des bronzes; on y peut surprendre à l'œuvre l'artiste Bramante, le plus ingénieux restaurateur d'antiquités qui soit au monde, et mon ami Padiglione qui, avec une admirable patience et une fidélité minutieuse, découpe un petit modèle en liége des ruines déblayées, scrupuleusement exact. Enfin (et c'est le grand point), on ne travaille plus aux excavations de temps en temps, devant quelques privilégiés, mais devant le premier venu et tous les jours, à moins que l'argent ne manque. « J'ai assisté bien des fois, écrivait l'an dernier un demi-Pompéien dans la *Revue des deux Mondes*, j'ai assisté bien des fois, pendant de lon-



Pompei. — Remontage des wagons à deblai vides. — Dessin de Emile Bayard d'après un dessin inédit de M. Duclere.

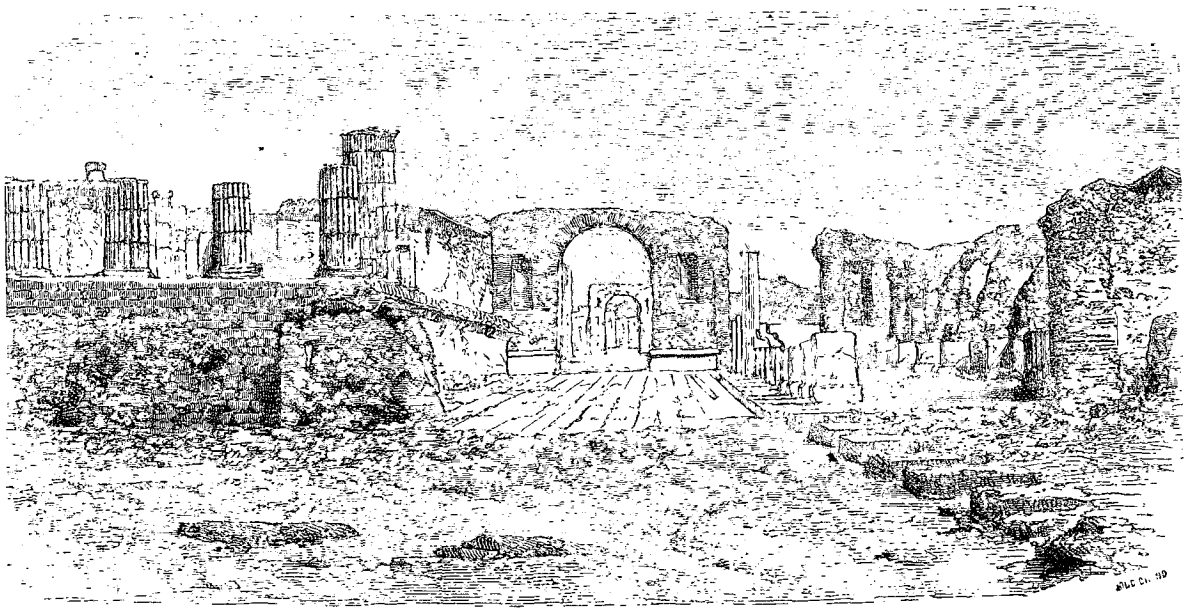
gues heures, assis sur un banc de gravier qui cachait peut-être des merveilles, à ce rude et intéressant labeur dont je ne pouvais détacher mes yeux. Je suis donc en mesure de parler sciemment. Je ne dis pas ce que j'ai lu, mais ce que j'ai vu. Trois systèmes, à ma connaissance, ont été employés pour les fouilles. Le premier, inauguré sous Charles III, était le plus simple; il consistait à creuser le sol, à déterrer les objets précieux et à recombler les fosses : excellent moyen de former un musée en détruisant Pompéi. Ce procédé fut abandonné, dès qu'on s'aperçut qu'on avait affaire à une ville. Le second système perfectionné peu à peu dans le dernier siècle, fut vivement poursuivi sous Murat. On se mit à l'œuvre sur plusieurs points à la fois, et les ouvriers, marchant les uns vers les autres, perçant et coupant la colline, suivaient les rues qu'ils frayaient pas à pas devant eux. C'était déjà procéder mieux; mais on pouvait beaucoup mieux faire encore. En suivant les rues au ras du sol, on attaquait par le bas le coteau de cendre et de pierre ponce qui les obstruait, et il en résultait des éboulements regrettables. Toute la partie supérieure des maisons, à commencer par les toits, s'écroulait dans les décombres, outre mille objets fragiles qui se brisaient ou se perdaient, sans qu'on pût déterminer l'endroit d'où ils étaient tombés. Pour obvier à cet inconvénient, M. Fiorelli vient d'inaugurer un troisième système. Il ne suit pas les rues au ras du sol, mais il les marque pardessus la colline, et trace ainsi, parmi les arbres et les terres cultivées, de vastes carrés indiquant les îles souterraines. Nul n'ignore que ces îles (*isole, insulæ*), dans la langue moderne de l'Italie comme dans l'ancienne, signifient des pâtés de maisons. L'île tracée, M. Fiorelli rachète le terrain qui avait été vendu par le roi Ferdinand Ier, et cède les arbres qu'il y trouve [1].

1. L'argent qu'il en retire sert à former la bibliothèque pompéienne dont j'ai parlé plus haut.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le terrain étant donc acheté et la végétation écartée, les travaux commencent. On enlève la terre au sommet de la colline et on la transporte sur un chemin de fer qui, du milieu de Pompéi, par une pente qui épargne les frais de machine et de charbon, descend déjà bien loin au-delà de l'amphithéâtre et de la ville. Ainsi se résout la question la plus grave, celle des déblais. On en recouvrait autrefois les ruines, on en forma plus tard une montagne, on en construit maintenant le chemin de fer qui les emporte, et qui peut-être un jour les jettera dans la mer.

« Rien de plus vivant que le travail des fouilles. Les hommes bêchent la terre, et des nuées de jeunes filles accourent, sans interruption, leur panier à la main (voy. p. 387). Ce sont d'alertes campagnardes racolées dans les villages voisins, la plupart ouvrières des fabriques fermées ou assoupies par l'envahissement des tissus anglais et par la hausse des cotons. Nul ne se fût douté que le libre échange et la guerre d'Amérique eussent fourni des ouvrières à Pompéi. Tout se tient maintenant dans le vaste monde. Elles accourent donc, remplissent leurs paniers de terre, de cendre et de lapillo, les chargent sur leur tête, avec l'aide des hommes, d'un seul mouvement vif et prompt et s'en vont ainsi, par groupes incessamment renouvelés, vers le chemin de fer, en se croisant avec leurs compagnes qui en reviennent. Très-pittoresques dans leurs haillons troués, aux vives couleurs, elles marchent à grands pas dans de longues jupes qui dessinent les mouvements de leurs jambes nues et qui tremblent au vent derrière elles, tandis que leurs bras, avec des gestes de canéphores, soutiennent sur leur tête la lourde charge qui ne les fait pas fléchir. Tout cela n'est point en désaccord avec les monuments qui apparaissent peu à peu sous la terre, à mesure que le sol s'abaisse. Si les visiteurs étrangers ne troublaient pas de loin en loin cette harmonie, on se demanderait volontiers, au milieu de ce paysage virgilien, parmi les festons de vignes, en face du



Le Forum. — Dessin de A. de Bar d'après une photographie.

Vésuve fumant, sous le ciel antique, si toutes ces filles laborieuses qui vont et viennent ne sont pas les esclaves de Pansa l'édile ou du duumvir Holconius. »

II

LE FORUM.

L'auberge de Diomède. — La niche de Minerve. — Aspect et monuments du Forum. — Le temple antique. — Les *ex-voto* des païens. — Le temple de Vénus. — La Basilique. — Le Forum reconstruit.

En débarquant à la station, déjeunez d'abord à la *popina* de Diomède : c'est une auberge contemporaine qui a pris un nom antique pour faire plaisir aux voyageurs. Vous y boirez du vin de Falerne fabriqué chez Scala, le chimiste napolitain, et si vous demandez quelque *jentaculum* à la romaine, on vous servira un bifteck aux pommes de terre. Vos forces restaurées, vous gravirez le coteau de cendres et de déblais qui vous cachent les ruines; vous donnerez vos 2 francs au bureau et vous passerez par le tourniquet du contrôle, assez étonné de se trouver là. Ces formalités accomplies, vous n'avez plus rien de moderne à subir, si ce n'est la compagnie d'un guide, en uniforme militaire, qui vous escorte pour vous surveiller (surtout si vous appartenez au pays de lord Elgin), mais nullement pour vous rançonner. Des écriteaux vous défendent, dans toutes les langues connues, de lui offrir une obole. Vous entrez en pleine vie antique; vous êtes libre comme un Pompéien.

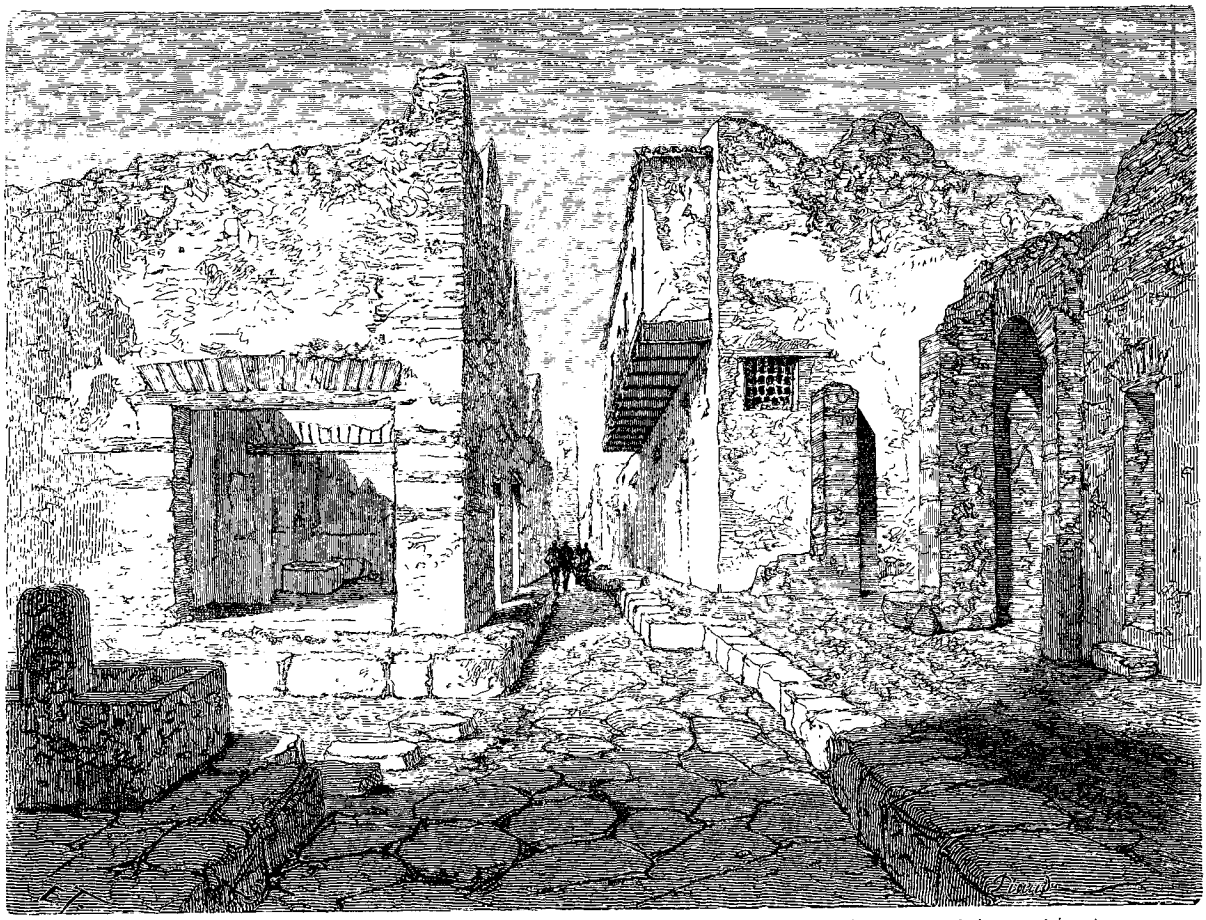
La première chose qu'on aperçoit est une arcade et une niche de madone; mais la niche contient une Minerve. Sous l'arcade, s'ouvrent de vastes magasins qui servaient probablement d'entrepôt. On entre dans une rue montante et pavée, on passe entre le temple de Vénus et la Basilique et l'on arrive au Forum. C'est ici qu'il faut s'arrêter.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A première vue, l'on n'y distingue qu'un carré long, fermé au fond par un tertre régulier qui s'élève entre deux arcades; des allées latérales s'allongent à droite et à gauche, entre des fûts de colonnes et des édifices délabrés. Çà et là, quelques pâtés de pierres indiquent des autels ou des bases de statues absentes. Le Vésuve, toujours menaçant, fume au fond du tableau.

Regardez mieux : les colonnes cannelées sont en pierre de Caserte, en tuf ou en briques, revêtues de stuc, et élevées de deux marches au-dessus de la place. Sous le degré inférieur, court le canal. Ces colonnes supportaient une galerie sur laquelle on montait par des escaliers étroits et roides, que le temps a conservés. Cette galerie supérieure devait être couverte. Les femmes s'y promenaient. Un second rang de colonnes, probablement interrompu devant les monuments, reposait sur l'autre. Le pavé de la place sur lequel on marche encore était en travertin.

Voici les ruines du temple. Il était élevé sur un soubassement (*podium*) et tourné au nord. On y monte par un perron que coupe, au centre, une plate-forme où se dressait peut-être l'autel. Sur le podium, il reste des vestiges de douze colonnes qui formaient le portique antérieur ou le *pronaos*. A droite et à gauche du



Maison à balcon fermé nouvellement découverte. — Fontaine. — Dessin inédit de M. Duclère, mis sur bois par Thérond.

perron, des piédestaux portaient autrefois des statues probablement colossales. Derrière le pronaus on reconnaît la place où fut la cella; il n'en reste que le pavé en mosaïque et les murs. Des traces de colonnes permettent de reconstruire richement ce sanctuaire. Les murs vêtus de stuc offrent encore de jolies peintures décoratives.

De quel dieu visitons-nous la maison? De Jupiter, dit l'opinion commune, sur la foi d'une statue colossale dont on a trouvé des fragments qui pouvaient convenir à l'image du roi des dieux. Divers membres détachés en pierre et en bronze, qui ne sont pas brisés à l'extrémité, comme s'ils appartenaient à quelque statue, mais polis sur toutes les faces et taillés de manière à pouvoir être suspendus, ont été retrouvés dans ces débris : c'étaient des offrandes votives.

Des deux côtés du temple de Jupiter (c'est le nom généralement accepté) s'élèvent, comme j'ai dit, des arcades. Celle à gauche, est une porte voûtée qui, trop avancée et trop basse, ne répond pas à l'autre et dérange, on ne sait trop pourquoi, la symétrie de cette partie du Forum. L'autre arcade est évidemment une porte triomphale; il n'en reste que la carcasse en briques, des niches et des traces de demi-colonnes; mais il est facile d'y replacer les marbres et les statues qui devaient décorer ce monument d'assez mauvais goût. Tel était le fond du Forum.

Quatre édifices considérables se suivent sur le côté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

oriental de cette place publique : ce sont, en allant du sud au nord, le palais d'Eumachia, le temple de Mercure, la salle du Sénat et le Panthéon.

En redescendant du nord au midi, le premier monument qui frappe est un portique assez long, tourné à l'orient sur le Forum, on y a cru voir un Pœcile, un musée, un divan, un cercle, un grenier à blé; toutes ces opinions sont également bonnes.

Derrière le Pœcile, s'ouvrent de petites chambres dont quelques-unes sont voûtées; on y a ramassé des squelettes, on en a conclu que c'étaient des prisons. Plus bas s'étend, le long du Forum, le mur latéral du temple de Vénus.

On entre au temple de Vénus, patronne de Pompéi, par la rue voisine que nous avons déjà traversée. Belles ruines, les plus belles peut-être de Pompéi (voy. p. 389) : une vaste enceinte (ou péribole) encadrant un portique de quarante-huit colonnes, dont plusieurs sont encore debout, et le portique entourant lui-même le podium, où s'élevait le temple proprement dit, la maison de la déesse. En face de l'entrée, au pied du perron qui monte au podium, l'autel est destiné, paraît-il, aux simples offrandes de fruits, de gâteaux et d'encens que l'on consacrait à Vénus. Outre la forme de l'autel, une inscription retrouvée et une statue de la déesse, dont l'attitude pudique rappelle le chef-d'œuvre de Florence, autorisent suffisamment, à défaut de renseignements plus précis, le nom qu'on a donné à cet édifice.

Découverte de pains cuits il y a dix-huit cents ans dans le four d'un boulanger (voy. p. 398). — Dessin de M. Duclère, mis sur bois par Émile Bayard.

Le dernier monument du Forum, au sud-ouest, est la Basilique : la rue par laquelle nous sommes entrés la sépare du temple de Vénus. La structure de l'édifice ne laisse aucun doute sur sa destination, confirmée d'ailleurs par le mot de *Pasilica* ou *Bassilica* marqué çà et là par les oisifs, à la pointe d'un couteau, sur les murs. Basilique vient d'un mot grec qui signifie roi et pourrait se traduire assez exactement par Cour royale.

On voit ce qu'était la place publique dans une ville romaine : une vaste cour entourée des monuments les plus importants (trois temples, la Bourse, les tribunaux, les prisons, etc.), fermée de tous côtés (on voit encore aux issues des traces de portes grillées), décorée enfin de statues, d'arcs de triomphe, de colonnades : un centre d'affaires et de plaisirs, un lieu de promenade et de réunion, le Corso, le boulevard antique, ou pour mieux dire, le cœur de la cité. Sans grand effort d'imagination, tout cela se relève et se remplit d'une foule vivante et bariolée; le portique et ses deux étages de colonnes bordent les monuments reconstruits, les femmes inondent les galeries supérieures, les oisifs laissent traîner leurs pas sur les dalles, les longues robes se retroussent en plis harmonieux; les marchands affairés se pressent au Chalcidique, les statues triomphent sur leurs piédestaux repeuplés, la belle langue des Romains retentit, scandée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et sonore; et le temple de Jupiter assis au fond comme sur un trône, et richement orné d'une élégance corinthienne, resplendit dans toute sa pompe en plein soleil.

III

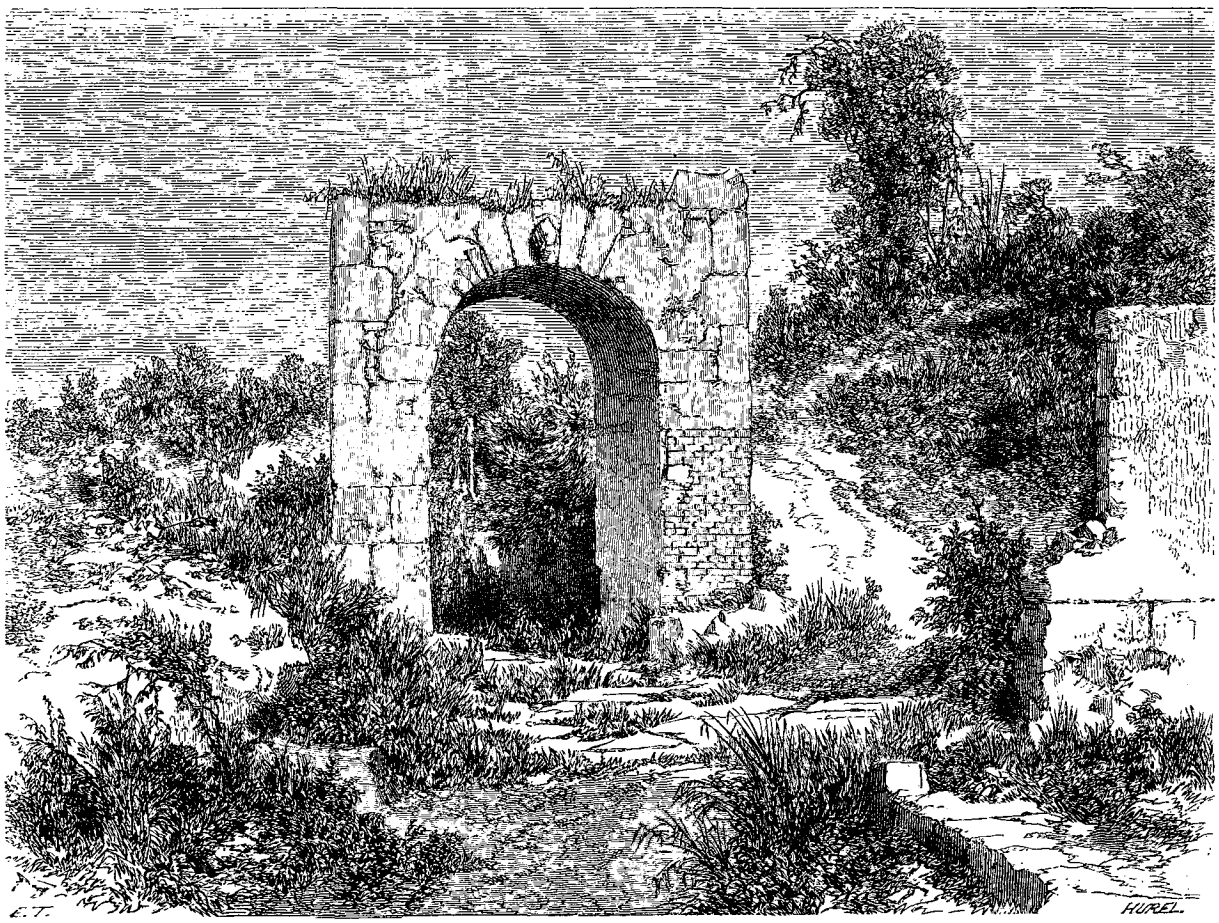
LA RUE.

Le plan de Pompéi. — Les noms princiers des maisons. — Aspect des rues : pavés, trottoirs, etc. — Les boutiques et les enseignes. — Le parfumeur, le chirurgien, etc. — Thermopoles, cabarets. — Balcons suspendus, fontaines. — Les affiches.

Vous n'avez pas besoin de moi pour cette excursion. Jetez un regard sur le plan (voy. p. 388), et vous pourrez vous orienter vous-mêmes. Vous y voyez une enceinte à peu près ovale, un mur percé de plusieurs portes que l'on désignait par les noms des routes qui devaient en sortir ou plutôt des villes où devaient aboutir ces routes : Herculanum, Nola, Stabies, etc.

Huit portes s'ouvraient autour de la ville (peut-être aussi une neuvième, aujourd'hui disparue, donnant sur la mer). La plus curieuse de toutes est celle de Nola, dont la construction paraît fort ancienne. On y retrouve ces belles pierres de taille qui portent la griffe des premiers temps.

La porte d'Herculanum est moins ancienne et pourtant plus ravagée que celle-ci. L'arcade a croulé, il faut



La Porte de Nola, à Pompéi. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

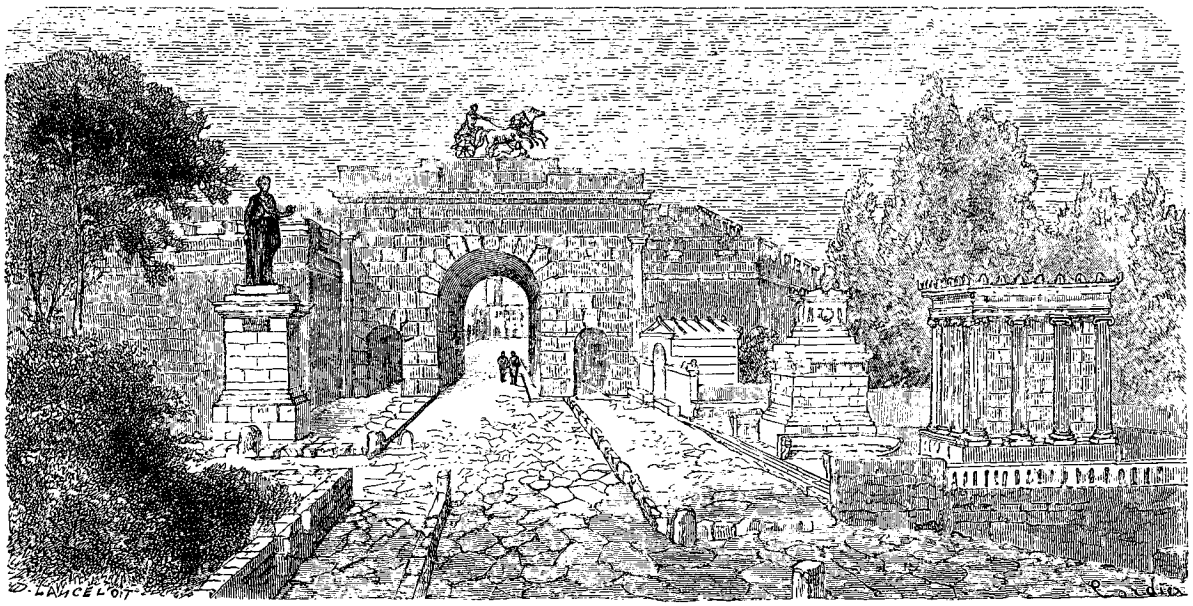
quelque attention pour la rétablir. Cette porte formait trois entrées : les deux latérales étaient probablement destinées aux piétons; celle du milieu se fermait au moyen d'une herse glissant dans une rainure encore visible, mais revêtue de stuc; or la herse aurait fait tomber cet enduit; il faut donc croire qu'au moment de l'éruption elle ne servait plus depuis longtemps, Pompéi ayant cessé d'être une place forte.

Les deux tiers de l'œuf sont encore immaculés : vous n'y découvrez qu'un cercle noir à l'extrême droite désignant l'Amphithéâtre. Toute cette place blanche vous montre la partie de Pompéi qui n'a pas encore été déblayée; c'est un coteau couvert de vignes, de jardins et de vergers. C'est à gauche seulement que vous trouvez des lignes figurant des rues, des maisons, des monuments, des places publiques. Des noms de fantaisie ont été attribués aux rues : rue de l'Abondance, rue des Douze-Dieux, rue de Mercure, rue de la Fortune, rue de Fortunata, rue de Modeste, etc. Pour les maisons, les désignations sont encore plus arbitraires; la plupart d'entre elles furent baptisées sous l'ancien régime, par le personnage auguste ou illustre devant lequel elles furent fouillées pour la première fois.

Les rues vous étonneront par leur petitesse; si vous êtes venu chercher ici le boulevard de Gand, vous auriez mieux fait de rester à Paris. Ce que nous appelons chez

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous grandes artères était parfaitement inconnu des Pompéiens qui ne perçaient entre leurs maisons que de minces sentiers dallés (pour cause de salubrité, disaient-ils : nous avons changé d'avis sur cette question d'hygiène publique). La plus grande largeur d'une rue pompéienne est de sept mètres ; il en est qui tiennent avec leurs trottoirs dans un espace de deux mètres et demi. Ces trottoirs sont élevés et fort étroits, pavés très-diversement selon la richesse ou la fantaisie des propriétaires qui étaient chargés de leur entretien : ici en belles dalles, un peu plus loin en terre battue ; devant la maison suivante en plaques de marbre ; çà et là en *opus signinum*, mosaïque rudimentaire. Ces trottoirs étaient coupés par des bornes souvent percées de trous (devant les boutiques, par exemple), peut-être pour attacher les ânes et les vaches des paysans, qui apportaient chaque matin dans la ville, jusqu'à la porte des citadins, leur lait ou leurs paniers de légumes. Entre les trottoirs se creusait la rue, pavée de gros blocs de lave que le temps n'a pas dégradés ; quand Pansa se rendait chez Paratus, ses sandales battaient les mêmes pierres que foulent nos bottes. Les jours de pluie, cette rue devait être un lit de torrent comme le sont encore les ruelles de Naples : aussi avait-on posé de loin en loin une ou trois grosses pierres qui permettaient aux piétons de passer d'un trottoir à l'autre à pied sec. Ces petites piles de pont devaient rendre le passage des voitures difficile ; aussi les ornières qu'on trouve encore marquées sur les pavés sont-elles des traces de chariots traînés lentement par des bœufs et non de ces chars légers que lancent si lestement les romanciers dans la petite ville antique. On sait d'ailleurs que les Pompéiens allaient à pied ; les notables seuls se faisaient voiturer dans les campagnes. Où trouver place pour des remises et des écuries, dans ces maisons grandes comme la main ? C'est dans le faubourg seulement, dans la banlieue, que l'ampleur des habitations rendait ce



La porte d'Hercule restaurée — Dessin de Lanceiot.

luxe possible. Rayons donc les chars de notre imagination, si nous voulons voir les rues de Pompéi comme elles étaient.

Après l'averse, l'eau de pluie descendait peu à peu dans des rigoles, qui couraient le long des trottoirs, et de ces rigoles par des trous encore visibles, dans un canal souterrain qui l'emportait hors de la ville.

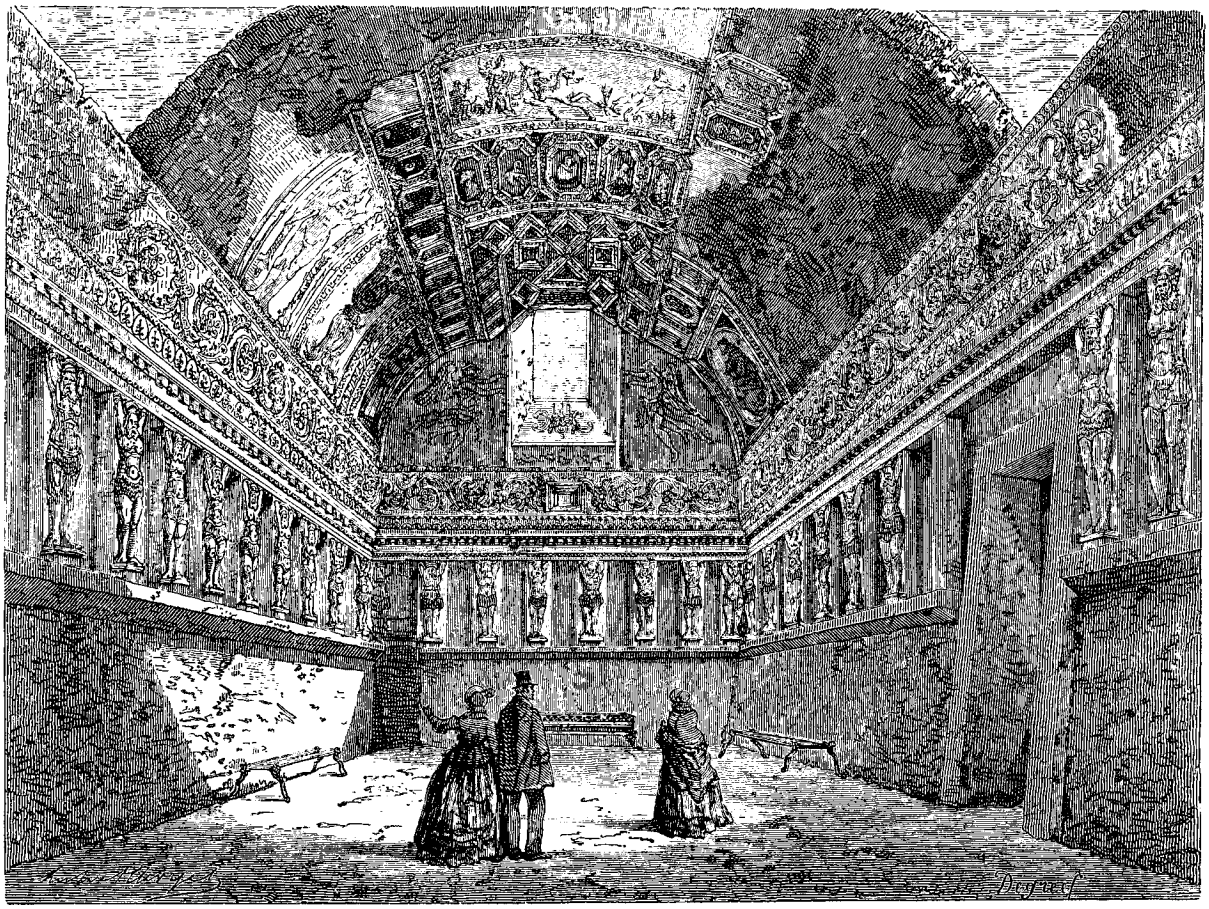
Les boutiques s'ouvraient sur la rue, et s'y ouvraient presque entièrement, comme les nôtres, présentant aux passants un large comptoir qui ne laissait qu'un petit espace libre à droite ou à gauche pour permettre aux marchands d'entrer et de sortir. Dans ces comptoirs ordinairement revêtus d'une plaque de marbre se creusaient les bassins où les épiciers, les cantiniers, gardaient leurs liquides et leurs denrées. Derrière les comptoirs, le long du mur, s'élevaient des gradins en pierre sur lesquels étaient rangées les provisions. A l'étalage, d'un pilier à l'autre, pendaient en festons les comestibles ; des étoffes ornaient probablement les devantures, et les chalands qui faisaient leurs emplettes du trottoir de la rue devaient former partout des groupes bruyants et très-animés. Le méridional gesticule beaucoup, marchande volontiers, discute vivement, il parle vite et haut, avec une volubilité sonore : allez le voir maintenant encore dans les bas quartiers de Naples qui rappellent en plus d'un point les ruelles de Pompéi.

Ces boutiques sont maintenant dépouillées ; on n'y voit plus rien que les comptoirs vides et çà et là les rainures où glissaient les portes formées de plusieurs volets s'emboîtant l'un dans l'autre. Mais les peintures ou les sculptures qui existent encore sur quelques piliers latéraux sont de vieilles enseignes qui nous apprennent ce qu'on vendait sur le comptoir voisin. Ainsi une chèvre en terre cuite annonce une laiterie, un moulin tourné par un âne désigne le magasin d'un meunier, deux hommes marchant l'un devant l'autre, chacun portant

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'extrémité d'un bâton au milieu duquel pend une amphore, trahissent le voisinage d'un marchand de vin. Sur d'autres piliers sont marqués d'autres objets moins explicables : ici une ancre, ailleurs un navire, ailleurs un échiquier (?).

D'autres boutiques ont été commentées par les objets qu'elles contenaient lorsqu'elles furent découvertes. Ainsi quand on trouva dans une suite de pièces donnant sur la rue d'Herculanum divers leviers dont l'un se terminait en pied de porc, des marteaux, des tenailles, des cercles en fer, un essieu de voiture, la jante d'une roue, on se dit avec justesse : Ceci est un atelier de charron ou de forgeron. La forge n'occupait qu'une pièce, derrière laquelle s'ouvraient une chambre de bain et un cellier. Non loin de là, une boutique de potier a été dénoncée par un four très-curieux dont la voûte est formée de quilles creuses en terre cuite emboîtées les unes dans les autres. Ailleurs on a découvert la boutique du barbier qui lavait, brossait, rasait, tondait, peignait, épilait, parfumait les Pompéiens habitant près du Forum ; on y voit encore le siége en maçonnerie où s'asseyaient les chalands. Quant aux marchands de savon, d'onguents et d'essences, ils devaient être nombreux : leurs produits ne servaient pas seulement à la toilette des femmes, mais aux cérémonies religieuses ou funèbres, et, après avoir parfumé les vivants, ils embaumaient les morts.



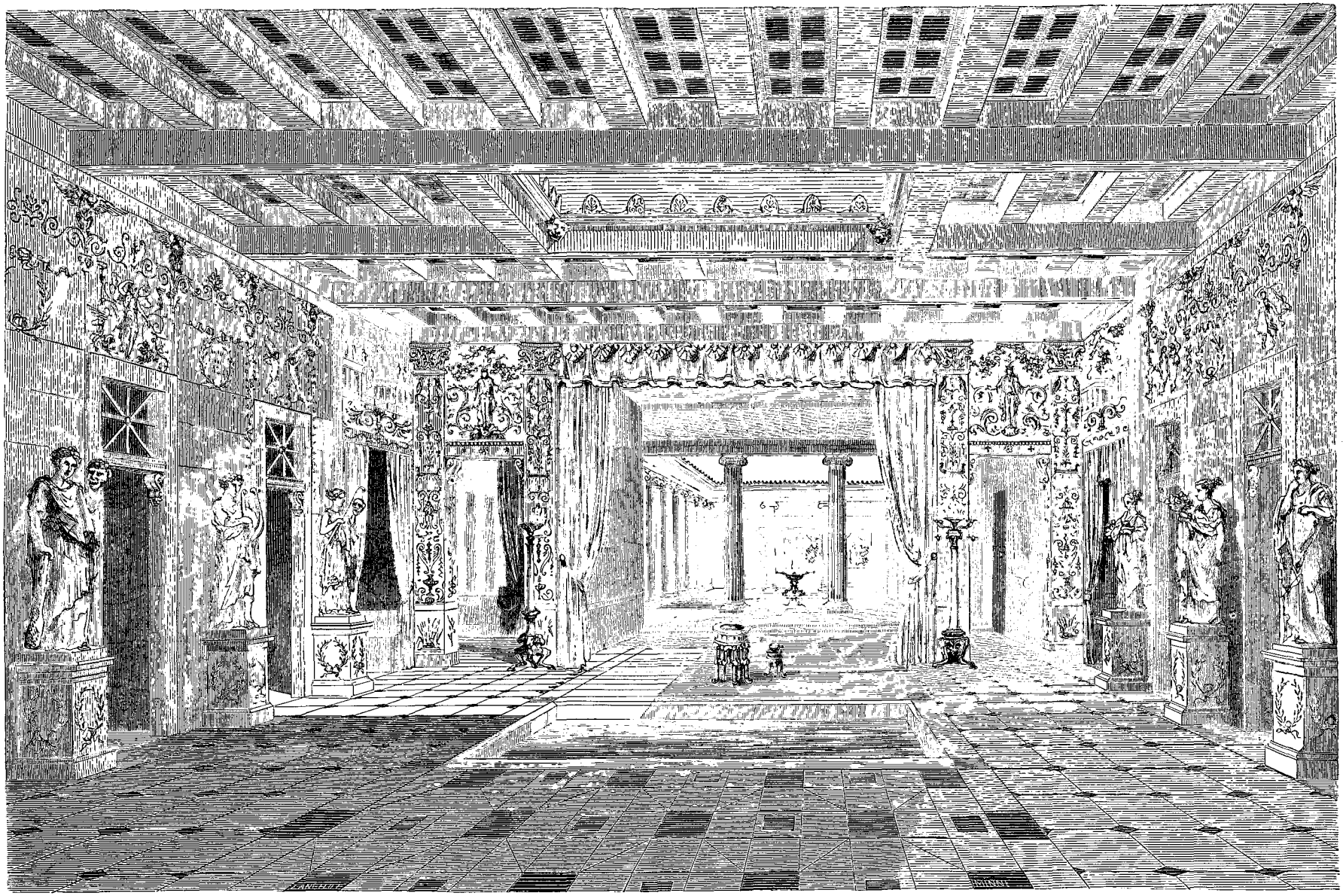
La Tépidarium, aux Thermes. — Dessin de H. Clerget, d'après un document original.

Deux pharmacies (l'une dans la rue d'Herculanum, l'autre en face du Chalcidique) ont été désignées nettement, non-seulement par une enseigne où l'on voyait un serpent (attribut d'Esculape) mangeant une pomme de pin, mais par des tablettes, des pilules, des vases et des fioles contenant des liquides desséchés, enfin une boîte en bronze à compartiments qui devait renfermer des drogues : une coulisse pour la spatule avait été ménagée dans ce petit meuble assez curieux. Non loin de l'apothicaire vivait le médecin, apothicaire lui-même, de plus chirurgien ; c'est chez lui qu'on a recueilli les fameux instruments de chirurgie conservés au Musée, plus de trois cents objets divers. Riche collection qui prouve que les anciens étaient assez habiles en chirurgie et avaient inventé bien des instruments qu'on croyait modernes.

D'autres boutiques (celle du marchand de couleurs, celles des orfévres, l'atelier du statuaire, etc.) nous ont révélé quelques procédés des anciens artistes. Le marchand de couleurs eut une famille affreusement maltraitée par l'éruption ; quatorze squelettes ont été relevés dans sa boutique.

Quant au sculpteur, il était fort occupé lors de la catastrophe : on a trouvé chez lui nombre de statues de marbre ébauchées ou inachevées, de plus, les instruments de son art, le ciseau, le poinçon, les limes, etc. Tout cela est au musée de Naples.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue intérieure de la maison de Pansa restaurée, à Pompéi. — Dessin de Lancelot.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y avait donc des artistes à Pompéi, mais il y avait surtout des artisans; les foulons, souvent désignés dans les inscriptions, devaient être les plus nombreux; ils ormaient une corporation respectable. On a découvert leur manufacture (la *Fullonica*).

Le plus grand nombre des boutiques dont on a pu préciser la destination étaient des dépôts et des débits de comestibles. Le marchand d'huile de la rue qui mène à l'Odéon se faisait remarquer entre tous par la beauté de son comptoir couvert d'une table de cipollin et de marbre gris, revêtue extérieurement d'une plaque ronde de porphyre entre deux rosettes. Huit vases d'argile contenant des olives encore molles et pâteuses et de l'huile épaissie ont été retrouvés chez ce luxueux épicier.

Les thermopoles étaient aussi très-nombreux. C'étaient les cafés de l'ancien monde : on y vendait des boissons chaudes, du vin cuit et parfumé.

Outre les thermopoles, il y avait les œnopoles, répondant exactement à nos cabarets, puis les *popina*, qui devaient ressembler à nos gargotes : on y mangeait les restes des sacrifices, vendus par les prêtres aux petits traiteurs.

Les boulangeries ne manquent pas à Pompéi. La plus complète est dans la rue d'Herculanum, où elle remplit toute une maison dont la cour intérieure est occupée par quatre moulins, dont la meule était tournée au moyen d'un appareil en bois mû par un homme ou par un âne. Le grain s'écrasait entre les deux pierres, patriarcalement.

Récemment, dans les dernières fouilles, M. Fiorelli rencontra un four si hermétiquement fermé, qu'il n'y était pas entré un grain de cendre; en revanche, quatre-vingt-un pains un peu rassis, mais entiers, durs et noirs s'y trouvaient rangés dans l'ordre où ils avaient été placés le 23 novembre 79. Ravi de cette trouvaille, il entra lui-même dans le four et sortit de sa main les précieuses reliques (voy. p. 393). Les pains pèsent, pour la plupart, une livre environ (le plus lourd 1204 grammes); ils sont ronds, déprimés au centre, relevés au bord et partagés en huit lobes; on en pétrit encore en Sicile d'exactement pareils; le professeur de Luca les a pesés et analysés minutieusement dans une lettre adressée à notre Académie des sciences.

Figurons-nous maintenant toutes ces boutiques, tous ces ateliers ouverts et garnis, les étalages, les acheteurs, les marchands, les passants, le tapage méridional; la rue n'est plus si morte. Les étages supérieurs, aujourd'hui croulés, étaient en communication avec la rue; des fenêtres s'y ouvraient discrètement, qui devaient encadrer çà et là quelque tête brune jalouse de voir et d'être vue; les dernières fouilles ont révélé l'existence de balcons suspendus et couverts, longs corridors extérieurs percés de croisées qui raparaissent souvent dans les peintures (voy. p. 392); la Pompéienne devait s'y installer souvent pour prendre part à la vie du dehors. La ménagère d'autrefois, comme celle d'aujourd'hui, tendait de là-haut son panier au marchand ambulant qui promenait sa boutique portative. Ainsi repeuplée, la ruelle d'autrefois était plus gaie que les nôtres, et les maisons peintes, les murs bariolés, les monuments, les fontaines animaient vivement le tableau, trop éclatant pour nos yeux.

Ces fontaines, fort simples, se composaient de grands bassins carrés, formés de cinq pierres, une pour le fond, quatre pour les rebords, tenant l'une à l'autre par des crampons de fer.

Outre les fontaines, les affiches égayaient les rues; les murs en étaient couverts, et çà et là quelques parois blanchies servaient aux avis qu'on prodiguait au public. Y peignait qui voulait en lettres rouges, effilées et maigres tout ce que nous imprimons aujourd'hui à la quatrième et même aux autres pages de nos journaux. Rien de plus curieux que ces inscriptions qui nous montrent toutes les préoccupations de la petite ville.

C'est tantôt une élection, tantôt un groupe de citoyens, une corporation d'artisans ou de marchands, qui recommandent pour l'édilité, pour le duumvirat, le candidat qu'ils préfèrent.

Quelques annonces nous donnent le programme des spectacles de l'amphithéâtre : Telle troupe de gladiateurs combattra tel jour; il y aura des chasses et des tentes, voire des aspersions d'eau parfumée pour rafraîchir les spectateurs (*venatio*, *vela*, *sparsiones*). Trente paires de gladiateurs ensanglanteront l'amphithéâtre. Ou bien les affiches indiquaient des appartements à louer. « Dans les propriétés de Julia Félix, fille de Spurius, se louent un bain, un vénéreum, neuf cents boutiques (*tabernæ*), des terrasses (*pergulæ*) et des chambres aux étages supérieurs, du 14 au 20 juillet, pour cinq années consécutives. »

Quelques inscriptions peintes ou marquées à la pointe étaient des boutades ou des exclamations de passants facétieux. L'une disait : « Oppius, le portefaix, est un voleur, un filou! » Sur un mur de la rue de Mercure, une feuille de lierre, formant un cœur, enfermait le doux nom de Psyché. Ailleurs, un plaisant avait annoncé, parodiant le style lapidaire, que sous le consulat de L. Nonius Asprenas et d'A. Plotius, il lui était né un ânon. Ailleurs (dans la rue des Théâtres), on lisait ceci : « Un pot à vins a été perdu, celui qui le rapportera aura telle récompense de la part de Varius; mais celui qui ramènera le voleur aura le double. »

Enfin, d'autres inscriptions étaient des avertissements donnés aux passants pour la propreté des rues, et rappelant en termes plus précis le *Commit no nuisance* ou la *Défense* que nous affichons aujourd'hui dans la même intention.

IV

LES THERMES. — LA MAISON.

Les bains : le tépidarium. — La maison. — Les cours : atrium et péristyle. — Les portes. — Les chambres à coucher. — La salle à manger. — La cuisine. — Le mobilier.

Pompéi, ou du moins la partie de Pompéi qui est découverte, possédait deux maisons de bains publics. La plus importante (les thermes Stabiennes) était très-vaste et contenait toutes sortes de pièces, de cabinets, de bassins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ronds et carrés, d'étuves, de couloirs, de portiques, etc., sans compter une palestre où les jeunes Pompéiens venaient faire de la gymnastique : c'était, comme on voit, un établissement complet d'hydrothérapie.

Des bains chauds de l'apodytère, où on laissait ses vêtements, on passait dans le tépidaire. Cette salle, la plus riche des Thermes (voy. p. 396), est pavée en mosaïque blanche à bords noirs, la voûte est richement décorée de *stucature* et de peintures blanches se détachant d'un fond rouge et bleu; ces reliefs en stuc représentent des amours, des chimères, des dauphins, des biches poursuivies par des lions, etc. Les murs rouges sont ornés de casiers (peut-être destinés au linge des baigneurs), sur lesquels s'avançait une corniche soutenue par des cellas ou des vélamons en terre cuite revêtue de stuc. Une jolie bordure formée d'arabesques sépare la corniche de la voûte. Une grande fenêtre au fond, flanquée de deux figures en stuc, éclairait le tépidaire; des conduits souterrains et un grand brasier de bronze lui conservaient cette température tiède (*tepida*), qui lui a valu son nom.

En quittant l'étuve ou le bain chaud, les Pompéiens se trempaient la tête dans une vaste cuvette, où jaillissait d'un tuyau de bronze encore visible une eau tiède qui devait paraître froide. D'autres, plus courageux, allaient se jeter dans l'eau glacée du frigidaire; ils en sortaient, disaient-ils, plus souples et plus forts. Puis après avoir été ratissé par le tractator armé du strigile, on revenait dans le tépidaire où l'on était épilé, massé, frictionné, huilé, graissé d'onguents parfumés.

Pour étudier la Maison antique, on n'a que la rue des Thermes à traverser obliquement. On arrive ainsi dans l'habitation de l'édile Pansa, c'est du moins le propriétaire désigné par l'opinion commune (voy. p. 397).

Cette maison n'est pas la plus ornée, mais la plus régulière de Pompéi, la moins compliquée, la plus simplement complète. Aussi tous les guides la montrent-ils comme la maison modèle; ayant reconnu qu'ils font bien, je ferai comme eux.

En quoi différait l'habitation d'un Pompéien d'un petit hôtel ou d'un pavillon moderne? En mille et un points que l'on découvre pas à pas, mais surtout en celui-ci, qu'elle était tournée en dedans et comme repliée sur elle-même. Ce n'est pas qu'elle fût, comme on l'a dit, tout à fait étrangère à la rue et qu'elle ne lui présentât qu'un grand mur peint, une sorte de haut paravent. Les étages supérieurs des maisons pompéiennes ayant croulé presque tout à fait, nous ne pouvons affirmer qu'ils n'eurent pas de fenêtres ouvertes sur la voie publique. Je vous ai déjà montré des *mœniana*, balcons suspendus, d'où les belles dames de l'endroit pouvaient regarder les passants. Mais il est certain que le rez-de-chaussée, les appartements les plus nobles et les mieux habités groupaient leurs pièces autour de deux cours intérieures et tournaient le dos à la rue. Or, ces deux cours s'ouvrant l'une derrière l'autre, le développement de la açade était fort peu de chose, comparativement à la profondeur de la maison.

Les cours portaient les noms d'atrium et de péristyle. On peut dire que l'atrium était la partie publique et le péristyle la partie privée du logis, que le premier appartenait au monde et le second à la famille.

On arrivait de la rue à l'atrium par une allée étroite, le prothyrum, ouvrant sur le trottoir une porte à deux battants. Les portes ont été brûlées, mais on peut se les figurer, d'après les peintures, en bois de chêne, à maigres panneaux ornés de clous dorés, garnies d'un anneau qui servait à les tirer, et surmontées d'une petite fenêtre éclairant l'allée; elles s'ouvraient en dedans et se fermaient au moyen d'un verrou qui ne les barrait pas en travers, mais qui descendait verticalement et s'enfonçait dans le seuil.

L'atrium n'était pas tout à fait une cour, mais plutôt une grande salle couverte d'un toit au centre duquel s'ouvrait une large baie carrée. Ainsi l'air et le jour se répandaient librement dans cette vaste pièce, et la pluie y tombait du ciel ou s'égouttait des quatre toits en appentis dans un bassin de marbre, appelé l'impluvium, qui la renvoyait dans une citerne dont l'embouchure est encore visible.

Il ne reste plus, dans l'atrium de la maison de Pansa, que le bassin et les murs de refend qui marquaient les divisions du rez-de-chaussée. On découvre d'abord une pièce assez grande, au fond, entre une pièce plus petite et un corridor, plus, huit cabines latérales. De ces huit cabines, les six premières, trois à droite et trois à gauche, étaient des chambres à coucher, *cubicula*. Ce qui frappe d'abord, c'est leur petitesse. Il n'y avait guère place que pour le lit, souvent indiqué par un exhaussement en maçonnerie sur lequel on étendait des matelas ou des peaux de mouton. Souvent aussi les lits étaient en bronze ou en bois, assez pareils aux nôtres. Ces *cubicula* recevaient l'air et le jour de la porte, que les Pompéiens laissaient probablement ouverte en été.

Après les *cubicula* viennent latéralement les *alæ*, les ailes, où le maître du logis recevait le matin ses visiteurs : amis, clients, parasites. Ces salons devaient être riches, pavés de losanges de marbre, entourés de siéges ou de divans. La grande pièce de fond était le *tablinum* qui séparait ou plutôt qui reliait les deux cours et montait par deux marches au péristyle. Dans ce tablinum, salle d'apparat, se conservaient les archives de famille et se rangeaient les *imagines majorum*, images des ancêtres, figures coloriées en cire et exaltées par de magnifiques inscriptions.

A gauche du tablinum, s'ouvrait la bibliothèque, où l'on a retrouvé des volumes, malheureusement presque détruits; à droite du tablinum glissaient les *fauces*, étroit corridor conduisant au péristyle.

Le péristyle était une vraie cour ou un jardin entouré de colonnes formant un portique, et reliées dans quelques maisons par des balustrades ou des murs à hauteur d'appui, sur lesquels on posait des vases de fleurs, quelquefois par des jardinières en marbre et dans une maison pompéienne (celle de Polybe) par un châssis vitré.

Au fond s'ouvre l'*œcus*, la plus vaste salle; vient ensuite un salon plus petit. A l'aile droite du péristyle, au

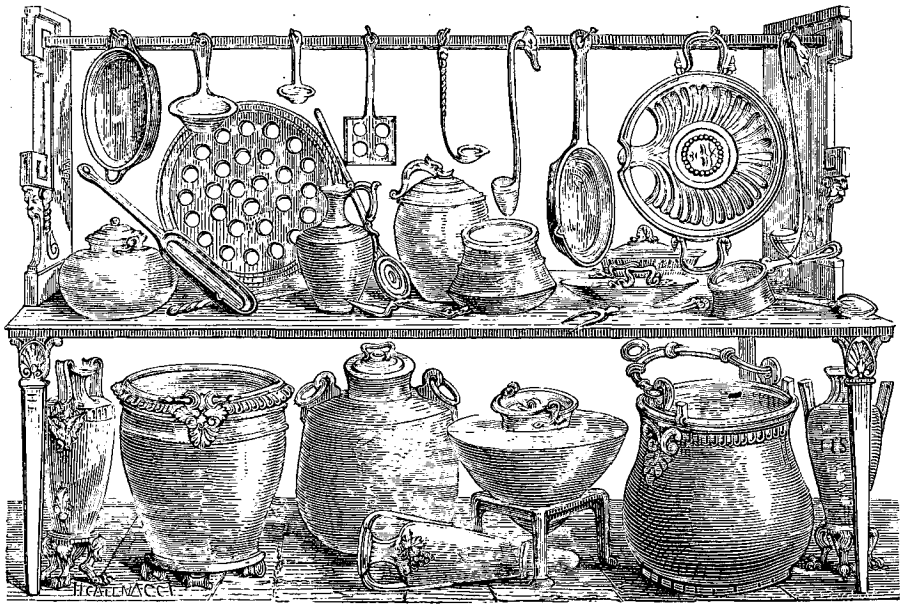
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dernier plan, s'enfonce le *triclinium*. Le mot signifie triple lit : trois lits, en effet, disposés en fer à cheval, meublaient cette pièce, qui servait de salle à manger.

A droite du péristyle, au premier plan, glisse un corridor fuyant vers une porte de dégagement qui donne dans une petite rue : c'était le *porticum* par où le maître échappait aux fâcheux qui remplissaient l'*atrium*.

Le côté gauche du péristyle était occupé par trois chambres à coucher et par la cuisine qui se cachait au fond, à gauche de l'*œcus*. Cette cuisine, comme la plupart des autres, montre ses fourneaux encore debout; ils contenaient de la cendre et même du charbon quand on les a découverts, sans compter les ustensiles en terre cuite et en bronze. Un cabinet voisin servait d'office : on y a trouvé une grande table et des jarres d'huile rangées sur un banc.

Je n'ai fait qu'esquisser à grands traits le plan de la maison. Voulez-vous la remeubler? Pillez le musée de Naples qui l'a dépouillée. Vous trouverez dans la collection des bronzes assez de lits pour les *cubicula*, assez de bancs sculptés, de tables, de consoles, de vases précieux pour l'*œcus*, l'exèdre et les ailes, assez de lampes à suspendre, assez de candélabres à poser dans les salons. Étendez des tapis sur les pavés précieux en mosaïque et même sur le simple *opus signinum* (mélange de chaux et de briques broyées) qui couvrait d'une croûte solide le plancher des chambres sans prétention. Replacez avant tout les plafonds et les toits, puis les portes et les draperies;



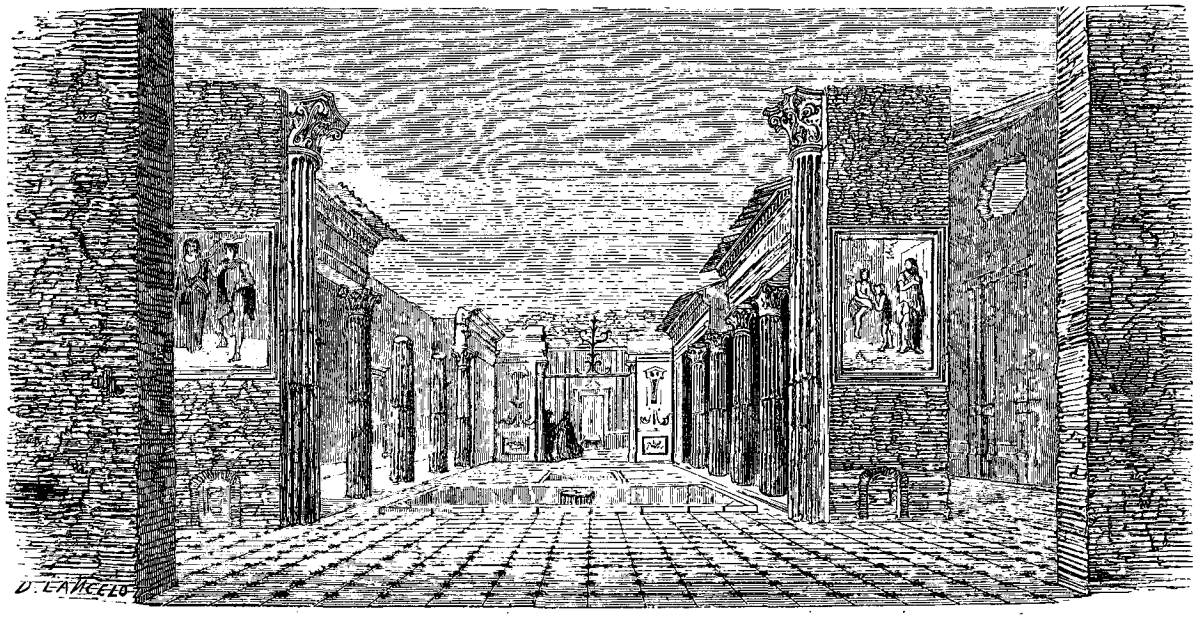
Ustensiles de cuisine en bronze découverts à Pompéi. — Dessin de H. Catenacci.

ravivez enfin sur tous les murs des plus humbles Pompéiens comme des plus glorieux, les claires et vives peintures maintenant effacées. Quelle lumière et quelle joie! Comme toutes ces couleurs franches, éclatent au soleil, qui, du ciel libre, descend à flots dans le péristyle et dans l'atrium! Mais ce n'est pas tout, il faut évoquer les morts: accourez donc, jeunes Pompéiens du premier siècle! Je demande Pansa, Paratus, leurs femmes, leurs enfants, leurs esclaves : l'ostiarius qui gardait la porte, l'atriensis qui administrait l'atrium, le scoparius armé de son balai de bouleau, les cubicularii qui étaient les valets de chambre; le pédagogue, mon confrère, esclave comme les autres, bien qu'il soit maître absolu dans la bibliothèque, où seul peut-être il comprend les secrets des papyrus. Je cours à la cuisine; je veux la voir telle qu'elle était autrefois : le carnarium, muni de crocs et de clous pour les provisions de bouche est suspendu au plafond; les fourneaux sont garnis de casseroles et de chaudrons ciselés, de grands seaux de bronze aux anses luxueuses sont rangés à terre: les murs sont couverts d'ustensiles luisants: cuillers aux longs manches recourbés en cols et en têtes de cygne, poêlons et poêles, la broche et son chenet, les grils, les moules à pâtisserie, le moule à poissons (*formella*), qui n'est pas le moins curieux, l'*apalare*, la *trua*, cuillères plates et percées de trous, soit pour frire les œufs, soit pour écumer les liquides; enfin les entonnoirs, les passoires, les couloirs, le *colum vinarium*, qu'on couvrait de neige, sur laquelle on versait le vin qui s'égouttait rafraîchi dans les coupes : autant d'objets précieux conservés par le Vésuve et qui montrent jusqu'où l'art et l'élégance allaient se nicher, comme eût dit Molière, chez les Romains de l'ancien temps.

MARC MONNIER.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Péristyle de la maison des questeurs, à Pompéi. — Dessin de Lancelot d'après un dessin communiqué.

POMPÉI ET LES POMPÉIENS,

PAR M. MARC MONNIER[1].

1864. — TEXTE INÉDIT.

V

L'ART.

Les maisons riches. — Le Forum triangulaire et les temples. — L'architecture pompéienne; ses mérites et ses défauts. — Les artistes de la petite ville. — Les peintures : paysages, figures, funambules, danseuses, centaures, les dieux, les héros, l'*Iliade* illustrée. — Les mosaïques. — Les statues et les statuettes. — L'orfévrerie. — Le verre ciselé. — L'art et la vie.

La maison de Pansa était grande, mais peu décorée. Il en est d'autres qu'on montre plus volontiers aux voyageurs. Indiquons-les sommairement en style d'inventaire et de catalogue :

La maison du Faune. — Belles mosaïques, chef-d'œuvre en bronze, le *Faune dansant;* nous en parlerons plus loin. — Outre l'atrium et le péristyle, une troisième cour, le xyste, entouré de quarante-quatre colonnes qui se répétaient à l'étage supérieur. — On y a retrouvé, devant le fils de Gœthe, des trésors innombrables. — Le propriétaire était un marchand de vins.

La maison du Questeur ou de Castor et Pollux.—Gros coffres-forts en bois très-épais et très-dur, doublés de cuivre et ornés d'arabesques : peut-être caisses publiques, donc résidence du questeur, préposé à la garde du trésor. — Atrium corinthien. — Belles peintures (la *Bacchante*, la *Médée*, les *Niobides*, etc., etc.). — Riche développement des deux cours.

La maison du Poëte. — Peintures homériques, mosaïques célèbres (le chien du seuil, avec l'inscription : *Cave canem*, le *Chorége faisant répéter une pièce*, tout cela est au musée).

La maison de Salluste. — Beau groupe en bronze (*Hercule poursuivant une biche*) au musée de Palerme. —Joli relief en stuc dans une chambre à coucher.—Trois lits en maçonnerie dans le triclinium. — Venereum honnête et modeste. On y voit un Actéon qui surprend Diane au bain. Ce venereum contenait une chambre à coucher, un triclinium et un laraire, c'est-à-dire la petite niche en marbre où régnait le dieu de la maison.

La maison de Marcus Lucrétius. — Très-curieuse. Péristyle formant comme une estrade, peuplée de babioles qu'on a eu le bon esprit d'y laisser : miniature de fontaine, petits gradins, petit canal, diminutif de piscine, bestioles en bronze, statuettes de toute sorte : Bacchus et Bacchantes, Faunes et Satyres dont l'un qui lève le bras par-dessus sa tête est charmant : un autre, en forme d'hermès, tient un chevreau dans ses bras; la chèvre, qui veut ravoir son petit, lève ses pattes de devant, comme pour grimper sur le ravisseur, tout cela forme un joli musée de brimborions, un rayon d'étagère antique.

1. Suite et fin. — Voy. page 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voir aussi l'*Adonis* de la maison d'Adonis; le *sacrarium* (chapelle domestique) de la maison des colonnes de mosaïque; les bêtes fauves décorant la maison de la Chasse; voir surtout les nouvelles fouilles où les peintures ont encore tout leur éclat. Mais si toutes ces habitations sont à visiter, elles ne sont point à décrire.

D'ailleurs ces maisons sont dépouillées. Je vous annoncerais dans telle pièce une jolie peinture, une riche mosaïque; vous iriez la chercher sur place et vous ne la trouveriez point; elle est au musée de Naples; et si elle n'est pas au musée, elle n'est plus nulle part. — Le temps, l'air et le soleil l'ont détruite. Ceux donc qui inventorient ces maisons vous préparent de tristes mécomptes. Le seul moyen de se faire une idée de l'art pompéien n'est pas d'examiner un à un tous les monuments, mais de les grouper dans sa tête et de visiter attentivement le musée; on recompose ainsi comme une petite ville idéale, une Pompéi artistique que nous allons essayer de parcourir.

Pompéi avait deux forum et même trois: le troisième était un marché; le premier que vous connaissez était une place publique; l'autre, que nous allons visiter, était une sorte d'acropole, fermée comme celle d'Athènes et placée sur le point le plus élevé de la ville. D'un banc encore en place à l'extrémité de ce forum, on découvre la vallée du Sarno, les montagnes ombreuses qui la ferment, le damier cultivé de la campagne, les touffes vertes des bois; puis la côte mollement recourbée où serpentait Stabies, les hauteurs pittoresques de Sorrente, le bleu foncé de la mer, le bleu transparent du ciel, l'infinie limpidité des horizons lointains, la clarté, la couleur antique. Ceux qui n'ont pas vu cette nature ne peuvent comprendre qu'à moitié ces monuments, toujours dépaysés sous un autre soleil.

Dans cette lumière s'élevait l'acropole de Pompéi, le forum triangulaire. Huit colonnes ioniques en décoraient l'entrée et soutenaient un portique d'une pure élégance, d'où s'éloignaient et s'écartaient l'une de l'autre, en ormant un angle aigu, deux sveltes colonnades encore surmontées de l'architecture qu'elles supportaient légèrement. La terrasse qui regardait la campagne et la mer marquait le troisième côté du triangle au milieu duquel se dressaient quelques autels, l'ustrine où l'on brûlait les morts, un petit temple rond couvrant un puits sacré, enfin le temple grec, dominant tout du haut de son soubassement, et dessinant dans l'air ses colonnes libres. Ce plateau, appuyé sur de fortes assises et rempli de monuments d'un beau style était la page la mieux réussie, la plus solidement correcte de Pompéi. Par malheur le stuc, ici comme partout, avait revêtu la pierre. Les colonnes étaient peintes. Nulle part une façade en marbre clair, — le blanc dans le bleu! — n'interrompait le ciel.

Les autres temples nous ournissent peu de documents sur l'architecture. Vous connaissez ceux du Forum. Celui de la Fortune, aujourd'hui fort délabré, devait ressembler à celui de Jupiter. Élevé par un Marcus Tullius, parent putatif de Cicéron, il ne nous a guère donné que des statues médiocres et des inscriptions pleines de fautes, prouvant que les prêtres de l'endroit, fort peu cicéroniens, ne savaient pas leur langue. Le temple d'Esculape, outre son autel, a gardé un chapiteau bizarre, corinthien, si l'on veut, où des feuilles de chou, remplaçant les feuilles d'acanthe, enveloppent une tête de Neptune. Le temple d'Isis, encore debout, est plus curieux que beau: il démontre que cette déesse égyptienne était vénérée à Pompéi[1], mais il ne nous apprend rien sur l'art antique. On entre de côté, par une sorte de couloir, dans l'enceinte sacrée; le temple est à droite, des colonnes l'entourent, une niche voûtée se creuse sous l'autel et servait de cachette aux prêtres, à ce que disent les romanciers; par malheur la porte de la niche sautait et saute encore aux yeux, ce qui rendait la supercherie impossible. On fait du tort aux oracles païens. Derrière la cella, une autre niche contenait une statue de Bacchus, qui était peut-être le même dieu qu'Osiris. Un purgatoire, destiné aux purifications et aux ablutions, et descendant dans un réservoir souterrain, occupait un angle de la cour. Devant ce purgatoire se dresse un autel sur lequel on a trouvé des restes de sacrifices. Isis fut donc la seule divinité invoquée au moment de l'éruption. Sa statue peinte tenait la croix ansée d'une main, le sistre de l'autre, et ses cheveux lui tombaient sur les épaules en longs anneaux très-fins et très-soigneusement bouclés.

Voilà tout ce que les temples nous donnent; artistiquement, c'est peu. Les autres monuments ne sont pas beaucoup plus riches en renseignements sur l'architecture antique. Ils nous apprennent que les matériaux employés étaient surtout la lave, le tuf, les briques excellement préparées, ayant plus de surface et moins d'épaisseur que les nôtres, le pipérin, la pierre de Sarno, que le temps rend très-dure, quelquefois le travertin, même le marbre dans les ornements; enfin le mortier romain, d'une solidité célèbre, moins parfait cependant à Pompéi qu'à Rome, enfin le stuc dont la croûte unie et polie revêt la ville entière, comme d'un manteau ba-

1. Une inscription mal interprétée de la porte de Nola avait fait croire un instant que l'importation de ce culte singulier remontait aux premiers temps de la petite ville ; mais on sait qu'il fut introduit par Sylla dans le monde romain. Isis, c'était la Nature, patronne des Pompéiens, qui la vénéraient également dans leur Vénus physique. Cette religion mystérieuse, symbolique, pleine de secrets cachés au peuple ; ces déesses à tête de chien, de loup, de bœuf, d'épervier ; le dieu Oignon, le dieu Ail, le dieu Poireau, tout ce que raconte Apulée de ce culte dégénéré, outre les documents fournis par les fouilles pompéiennes, les goupillons retrouvés, les bassins, les couteaux, les trépieds, les cymbales, les sistres, tout cela vaudrait la peine d'être étudié.

Sur la porte du temple, une étrange inscription annonçait que Numérius Popidius, fils de Numérius, avait relevé à ses frais le temple d'Isis, renversé par un tremblement de terre, et qu'en récompense de sa libéralité, les décurions l'avaient gratuitement adjoint à leur collége, à l'âge de six ans. Les antiquaires, quelques-uns du moins, trouvant cet âge invraisemblable, ont lu soixante ans au lieu de six, oubliant qu'il existait autrefois deux sortes de décurions, les *ornamentarii* et les *prætextati* : ceux d'honneur et ceux d'office. Les premiers pouvaient être agrégés au sénat pompéien en récompense des services rendus par leurs pères. Une inscription trouvée à Misène confirme le fait. (Voir les Mémoires de l'Accademia Ercolanese, anno 1833.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riolé. Mais ces édifices ne nous disent rien de particulier; il n'y a ni style pompéien, ni artistes de l'endroit portant un nom connu, ni singularité de goût et de mode; en revanche un éclectisme facile, adoptant volontiers toutes les formes et trahissant la décadence ou la stérilité du temps. Je rappelle que la ville était en reconstruction lorsqu'elle fut détruite; les restaurations maladroites accusent un certain penchant à ce luxe à bon marché, qui, chez nous, a remplacé l'art. Le stuc enjolive et défigure tout, l'être est sacrifié au paraître, l'élégance à cette avarice fastueuse qui se donne un faux air de profusion. Dans bien des endroits, les cannelures sont économiquement préservées par des baguettes qui les remplaçent dans la partie inférieure des colonnes. La peinture se substitue à la sculpture, partout où elle peut la remplacer. Les chapiteaux affectent des formes bizarres, quelquefois réussies, mais tout à fait étrangères à la simplicité du grand art. Ajoutez des fautes qui choquent le premier regard (par exemple la décoration du temple de Mercure, où les panneaux se terminent alternativement en frontons et en arcades; la façade du purgatoire, dans le temple d'Isis, où l'arcade elle-même, en coupant la corniche, s'engage hideusement dans le fronton). Je ne veux rien dire des fontaines, ni surtout des colonnes, hélas! formées de coquillages et de mosaïque.

De pareilles fautes choquent l'œil des puristes; n'oublions jamais cependant que nous sommes dans une petite ville dont la plus belle maison appartient à un marchand de vins. On n'y peut sincèrement chercher le Parthénon, ni même le Panthéon de Rome. Les architectes pompéiens travaillaient pour de simples bourgeois qui tenaient à posséder de jolies maisons, pas trop grandes ni trop chères, mais d'une riche apparence et d'un gaieté qui réjouît les yeux. Ces commerçants furent servis à souhait par d'habiles gens qui tiraient parti de tout, taillant des pièces par vingtaines dans un espace qui ne suffirait pas pour une grande salle de nos palais, profitant des inégalités, de tous les accidents du terrain pour étager leurs maisons en amphithéâtres, se multipliant en ingénieux subterfuges pour masquer le défaut d'alignement, et, somme toute, avec de faibles ressources et de petits moyens si l'on veut, réalisant pourtant ce que rêvaient les anciens, l'art dans la vie.

J'en atteste leurs peintures couvrant ces belles parois de stuc si soigneusement préparées, si fréquemment enduites du mortier le plus fin, si ingénieusement saupoudrées de poussière luisante, enfin tant de fois remaniées, repolies, rebattues avec des rouleaux de bois, qu'elles finissaient par imiter et par valoir le marbre. Peintes à fresque ou *à sec*, à l'encaustique ou par d'autres procédés, peu importe: c'est affaire aux techniciens de le décider[1]. Toujours est-il que ces décorations murales étaient une fête pour les yeux et le sont encore. Elles partageaient les murs en trois ou cinq panneaux, se développant entre un socle et une frise; le socle était plus foncé, la frise plus claire, l'entre-deux plus vif (rouge et jaune, par exemple, la frise étant blanche et le socle noir). Dans les maisons simples, ces panneaux unis étaient partagés par de simples lignes; puis, peu à peu, la maison s'enrichissant, ces lignes devenaient des cadres ornés, des guirlandes, des pilastres, bientôt des pavillons fantastiques où l'imagination du décorateur s'ébattait librement. Cependant les socles se couvraient de feuillages, les frises d'arabesques et les panneaux de peintures, simples d'abord: une fleur, un fruit, un paysage, bientôt une figure, puis un groupe, enfin de grands sujets historiques ou religieux qui couvraient parfois tout un pan de muraille et auxquels le socle et la frise servaient de pompeux encadrement. Ainsi la fantaisie du décorateur pouvait s'élever jusqu'à l'épopée (voy. p. 405).

Ces peintures seront éternellement étudiées; elles nous donnent des documents précieux non-seulement sur l'art, mais sur tout ce qui regarde l'antiquité, les mœurs, les usages, les cérémonies, les costumes, la maison, les éléments, la nature. Pompéi n'est pas une galerie de tableaux, c'est plutôt un journal illustré du premier siècle. On y voit des paysages singuliers : une petite île au bord de l'eau, — un rivage du Nil, où un âne qui veut boire se penche vers la gueule d'un crocodile qu'il n'aperçoit pas, tandis que son maître s'efforce en vain de le tirer par la queue. Ce sont presque toujours des rochers au bord de l'eau, tantôt parsemés d'arbres, tantôt couverts de temples échelonnés, tantôt se dressant en âpres solitudes où se perd quelque pâtre avec son troupeau, quelquefois animés par une scène historique (Andromède et Persée). Viennent après les petits tableaux de nature morte : corbeilles de fruits, vases de fleurs, ustensiles de ménage, bottes de légumes, la collection de fournitures de bureau peinte dans la maison de Lucrétius (l'encrier, le stylet, le couteau à papier, les tablettes et une lettre pliée en forme de serviette avec l'adresse: à Marcus Lucrétius, flamine de Mars, décurion de Pompéi). Parfois ces peintures ont quelque velléité d'*humour*, il en est deux qui font pendant sur un mur et dont l'une montre un coq et une poule se prélassant en pleine vie, tandis que sur l'autre, le coq est attaché tristement; son jour est venu.

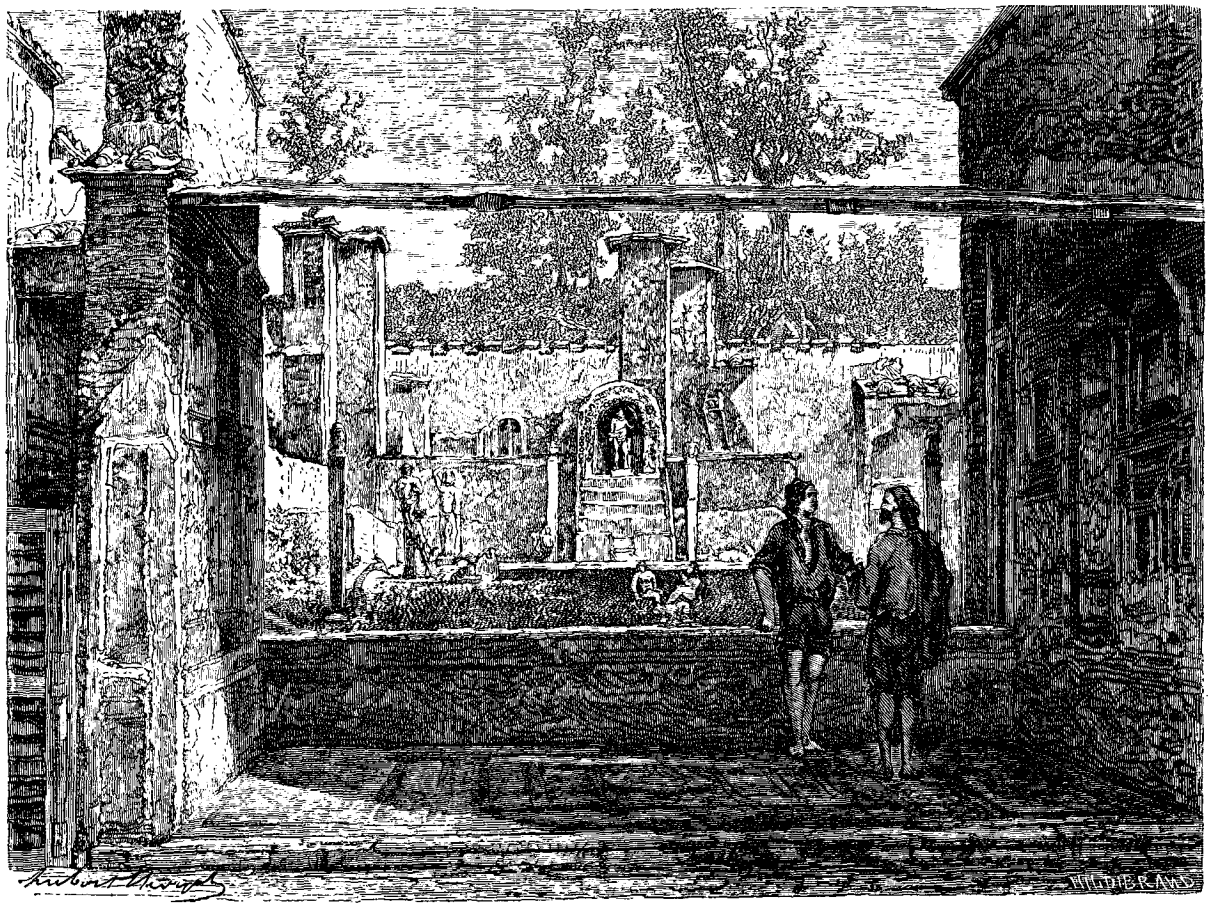
Je ne dis rien des bouquets où les lis, les iris et les roses prédominent, ni des festons et des guirlandes, ni des bosquets entiers décorant les murs du jardin de

1. Le docte Minervini a remarqué certaines différences dans les enduits qui couvrent les murs pompéiens. Il en a signalé de plus fins, où, selon lui, les anciens peignaient à resque les compositions soignées, les paysages et les figures, tandis que les simples décorations étaient peintes à *sec* par des peintres inférieurs. Je rappelle en passant que plusieurs peintures, surtout les plus importantes, étaient rapportées et fixées aux parois par des crampons de fer; on a même observé que le dos de ces tableaux n'adhérait point aux murs, excellente précaution contre l'humidité. Cet usage de scier et de déplacer les peintures murales était fort ancien; on sait que les riches Romains ornèrent leurs maisons d'œuvres d'art achetées ou volées en Grèce et l'on connaît le fameux contrat de Mummius qui, s'arrangeant avec des marchands pour transporter à Rome les chefs-d'œuvre de Zeuxis et d'Apelles, stipula que s'ils se perdaient ou s'endommageaient en route, les marchands les feraient refaire à leurs frais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Salluste. Je me borne à indiquer les peintures d'animaux, les chasses, les combats de bêtes fauves traités avec une vigueur, une pétulance étonnantes. Il en est un surtout, encore tout frais, encore en place dans une des maisons récemment découvertes; un sanglier s'y rue sur un ours en présence d'un lion magnifiquement tranquille qui regarde. C'est *deviné*, comme disent les Napolitains.

Et j'aborde la figure. Ici, variété infinie; tous les genres, de la caricature à l'épopée, sont essayés, épuisés. Le chariot chargé d'une outre énorme et remplie de vin que des esclaves sont occupés à mettre en amphores; l'enfant qui fait danser un singe, le peintre qui copie un hermès de Bacchus, la rêveuse probablement sur le point d'envoyer un message qu'attend une servante; le marchand d'amours ouvrant sa cage pleine de petits dieux ailés qui, en s'échappant, lutinent de mille façons une femme pensive et triste; que de sujets différents! — Mais je n'ai encore rien dit. Les Pompéiens excellaient surtout dans la peinture de fantaisie. Tout le monde connaît ces nuées de petits génies qui s'abattant sur les murs de leurs maisons, tressaient des couronnes ou des guirlandes, pêchaient à la ligne, chassaient des oiseaux, sciaient des planches, rabotaient des tables, couraient dans des chars, ou dansaient sur la corde en portant des thyrses pour balanciers : l'un ac-

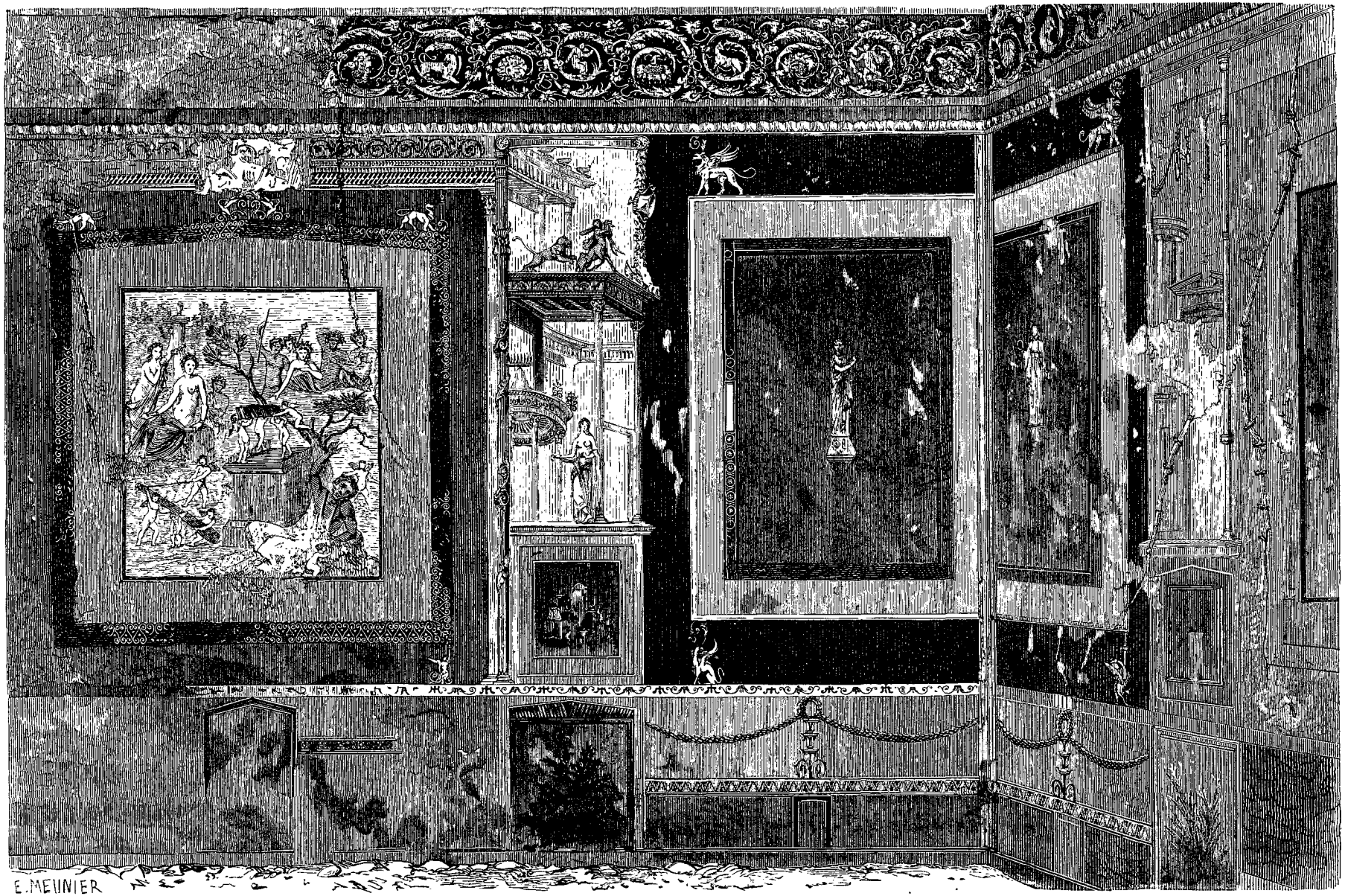


Maison de Lucretius. — Dessin d'Hubert Clerget d'après une photographie.

croupi, l'autre agenouillé, l'autre faisant jaillir un flot de vin d'une corne dans un vase, un quatrième jouant de la lyre, un cinquième de la double flûte, sans quitter la corde tendue qui fléchit sous leurs pieds adroits. Mais plus belles que ces funambules divins flottaient les danseuses, merveilles de nonchalance et de légèreté, soulevées d'elles-mêmes et soutenues sans effort dans l'air voluptueux qui les berce. Voyez-les toutes au musée de Naples, celle qui heurte des cymbales, celle qui frappe le tambourin, celle qui tient un rameau de cèdre et un sceptre d'or, celle qui tend un plat de figues, celle qui porte une corbeille sur la tête et un thyrse à la main. Une autre, la tête repliée en arrière, les yeux levés au ciel, enfle son voile comme pour s'envoler; celle-ci enferme des touffes de fleurs dans un pli de sa robe, celle-là qui, d'une main, tient un plat d'or, couvre de l'autre sa tête avec un pallium ondoyant, comme l'oiseau qui met son cou sous son aile; il en est qui sont presque nues, il en est qui se drapent de tissus transparents et « tramés d'air, » — quelques-unes s'enveloppent d'épais manteaux qui les couvrent toutes, mais qui vont tomber; deux d'entre elles, se tenant par la main, s'enlèvent ensemble : autant de danseuses, autant de danses différentes, autant d'attitudes, de mouvements, d'ondulations, d'attributs divers.

Continuons : Nous entrons en pleine mythologie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fouilles récentes à Pompéi. — Exèdre de la maison de Siricus (voy. p. 406) — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toutes les divinités antiques passeront devant nous, tantôt isolées (comme la belle Cérès, vraiment imposante, de la maison de Castor et de Pollux), tantôt groupées en scènes connues dont quelques-unes reviennent souvent sur les murs pompéiens. Ainsi l'éducation de Bacchus, le roman d'Ariane, Pâris et les trois déesses, Achille à Scyros, Apollon et Daphné, Adonis mourant, Zéphire et Flore, les héros surtout : Thésée et Andromède, Méléagre, Jason, Hercule en tête, ses douze travaux, son combat avec le lion de Némée, ses teudresses, ses faiblesses (voir dans les nouvelles fouilles, maison de Siricus, la grande peinture où, vaincu par l'amour et l'ivresse, il succombe en présence d'Omphale et de Bacchus triomphant, p. 405). Voilà les épisodes préférés par les décorateurs de la petite ville. Ils empruntaient quelquefois leurs sujets aux poëmes de Virgile, plus souvent à ceux d'Homère; je pourrais citer toute une maison (celle du Poëte, appelée aussi Maison homérique) dont la cour intérieure était une Iliade illustrée. On y voyait la séparation d'Agamemnon et de Chryséis, puis celle de Briséis et d'Achille qui, assis sur un trône, avec une expression de soumission irritée, invitait la jeune fille à retourner chez Agamemnon : beau tableau justement célèbre. Là régnait aussi la jolie Vénus que Gell n'a pas craint de comparer pour la forme à celle de Médicis et pour la couleur à celle du Titien.

C'est dans le péristyle de cette maison que fut retrouvée la copie du fameux tableau de Timanthe, le sacrifice d'Iphigénie. « L'ayant représentée debout près de l'autel où elle va périr, l'artiste peignit la tristesse sur le visage des assistants et surtout de Ménélas; puis, ayant épuisé tous les caractères de la douleur, il voila le visage du père, ne trouvant plus possible de lui donner l'expression convenable. » Elle était, selon Pline, l'œuvre de Timanthe, et telle est exactement la reproduction qu'on en a trouvée dans la maison du Poëte, à Pompéi.

Cette Iphigénie et la Médée de la maison de Castor et Pollux (rappelant le chef-d'œuvre du byzantin Timomachos), sont les deux seules peintures pompéiennes qui reproduisent des tableaux connus; n'en concluons pas cependant que les autres soient originales. Les peintres de la petite ville n'étaient ni des créateurs, ni des copistes, mais des imitateurs très-libres, brodant à leur tête sur des thèmes connus. De là cette variété qui nous surprend chez eux dans la reproduction du même sujet. J'ai bien vu dix Arianes surprises par Bacchus; il n'en est pas deux qui se ressemblent. De là aussi cette aisance et cette liberté de main montrant des décorateurs qui prenaient leurs aises. Certes, leurs œuvres, d'un mérite fort inégal, ne sont pas des modèles de correction; les fautes de dessin et de proportion, les maladresses et les étourderies y pullulent; mais qu'on choisisse en France une sous-préfecture de trente mille âmes et qu'on dise aux peintres de l'endroit : « Mes amis, vous allez arracher partout, dans les appartements, ces grandes feuilles de papier de couleur collées sur les murs et vous peindrez à la place des socles et des frises, des images de dévotion, des tableaux de genre et d'histoire qui résument les idées, les croyances, les mœurs et le goût de notre temps, de telle sorte que si demain les Pyrénées, les Cévennes, ou le Jura croulent sur vous, les générations futures, qui déterreront vos maisons et vos chefs-d'œuvre, puissent étudier ici notre siècle qui sera pour eux l'antiquité.... » que feraient les peintres de cette petite ville ? Je puis affirmer, je crois, sans leur manquer de respect, qu'ils seraient fort embarrassés.

Tels étaient les murs de Pompéi, regardons les pavés, ils nous étonneront davantage encore. Au commencement, le pavage était simple : on formait une pâte avec une sorte de mortier, on la saupoudrait de poussière de briques pilées et l'on en faisait une composition qui, durcie, ressemblait à du granit rouge. Plusieurs chambres et plusieurs cours de Pompéi sont pavées de cette composition qu'on appelait *opus signinum*. Puis, dans cette croûte, on aligna d'abord de petits cubes de marbre, de verre, de pierre calcaire, d'émaux colorés formant des carrés ou des bandes, puis d'autres compliquant les lignes ou variant les couleurs et d'autres encore traçant des dessins réguliers, des méandres, des arabesques, si bien que les cailloux découpés finirent par couvrir complétement la pâte rougeâtre, et l'on eut ainsi les mosaïques, ces tapisseries de pierre qui acquirent bientôt la valeur et l'importance des grandes œuvres d'art.

La maison du Faune, à Pompéi, la plus richement pavée, était un musée de mosaïques. Il y en avait une devant la porte, sur le trottoir, inscrite du salut antique. Une autre, au bout du prothyrum, figurait artistement des masques. D'autres, dans les ailes de l'atrium, composaient une petite ménagerie : deux canards, des oiseaux morts, des coquillages et des poissons, des colombes tirant des perles d'une cassette, enfin un chat dévorant une caille, chef-d'œuvre de mouvement et de précision. Pline parle d'une maison dont le pavé représente des restes de repas : on l'appelait la Maison mal balayée. Mais, ne quittons pas celle du Faune où les mosaïstes avaient encore brodé dans l'œcus un superbe lion, en raccourci, fort dégradé malheureusement, mais merveilleux de force et d'audace. Dans le triclinium, une autre mosaïque montrait Acratus, le génie bachique, à cheval sur une panthère; enfin, celle de l'exèdre, la plus belle qui existe, compte parmi les plus précieux monuments de l'art ancien. C'est la fameuse bataille d'Arbelles ou d'Issus. Et cette merveille n'était que le pavé d'un salon! « Les anciens mettaient les pieds où nous mettons les mains, » dit un Anglais qui dit la vérité pure. Les plus belles tables des palais de Naples ont été coupées dans les planchers de Pompéi.

C'est dans la même maison qu'on a déterré le fameux Faune dansant, statuette en bronze. Il a la tête et les bras levés, les épaules rejetées en arrière, la poitrine saillante, chaque muscle est en mouvement, tout son corps danse. Il manquait un pendant à ce petit dieu plein de force et d'élan, les dernières fouilles l'ont trouvé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une maison assez pauvre : c'est un frêle jeune homme plein de nonchalance et de grâce, le Narcisse qui entend au loin la nymphe Écho : sa tête est penchée, son oreille tendue, son doigt tourné vers l'endroit d'où vient le bruit; tout son corps écoute.

On a recueilli d'autres œuvres moins parfaites peut-être, mais charmantes : le Pêcheur assis de la petite fontaine en mosaïque, le groupe d'Hercule tenant un cerf accroupi sous son genou, un petit Apollon accoudé, lyre en main sur un pilier, un vieux Silène portant une outre, une jolie Vénus arrangeant ses cheveux mouillés, une Diane chasseresse, etc., etc. — Sans compter les Hermès et les doubles bustes. Les moins remarquables de ces marbres attestent le besoin d'élégance qui entrait si profondément dans les mœurs des anciens. Chez nous, l'art n'est jamais que le superflu, quelque chose d'insolite et d'étranger à nos idées et à nos habitudes. Si nous avons une Vénus de Milo sur la pendule de notre cheminée, ce n'est pas que nous adorions la beauté, ni qu'à notre sens il y ait le moindre rapport entre la Mère des Grâces et l'heure qu'il est : Vénus se trouve fort dépaysée, elle s'ennuie. Pour trouver quelque analogie avec le sentiment qui devait animer les Pompéiens, il faudrait aller dans nos campagnes où règne encore une divinité d'autrefois, la Gloire, et admirer avec quelle religion l'on y conserve les lithographies grossières du vieux Drapeau et du petit Caporal. Là seulement, l'art moderne est entré dans les mœurs : vaut-il l'antique?

Que si de la peinture et de la sculpture nous descendons aux genres inférieurs; si, comme nous avons essayé de le faire dans la maison de Pansa, nous dépouillons le musée pour repeupler les habitations pompéiennes et que nous remettions à leur place le beau candélabre avec la panthère sculptée qui emporte, en courant l'enfant Bacchus, le scyphus précieux où deux centaures prennent en croupe de petits amours; l'autre vase où Pallas se tient debout sur un char, appuyée sur sa lance; la casserole d'argent (il y avait des casseroles d'argent!) dont le manche est attaché par deux têtes d'oiseaux; la simple balance (on sculptait des balances!) où l'on voit un demi-buste de guerrier coiffé d'un casque splendide; enfin les humbles objets, les plus ignobles ustensiles, la simple poterie couverte d'ornements gracieux, quelquefois exquis — si nous allons demander au musée de Naples ce qui remplaçait chez les anciens les affreuses boîtes où nous enfermons nos morts, et qu'on nous montre ce beau vase qui paraît incrusté d'ivoire et qui présente en bas-reliefs des masques enveloppés de pampres compliqués, tortueux, chargés de grappes, entremêlés d'autres feuillages, s'enchevêtrant de folles arabesques, formant des rosettes où perchent des oiseaux et ne laissant que deux espaces libres où des enfants chers à Bacchus cueillent ou foulent des raisins, touchent des lyres, soufflent dans la double flûte ou tombent en faisant claquer leurs doigts, — (or le vase est en verre bleu, les reliefs en verre blanc : les anciens ciselaient le verre!) — ah! sans doute, en voyant toutes ces merveilles, vous serez forcé de reconnaître que les bourgeois de l'ancien temps étaient, pour le moins, aussi artistes que nous. Il n'y avait pas de distinction entre le nécessaire et le luxe des arts, entre le positif et l'idéal. L'art était le pain quotidien et non le gâteau des dimanches; il entrait partout, éclairait, égayait, parfumait tout. Il ne flottait pas en dehors ni au-dessus de la vie, il en était l'âme et la joie; il la pénétrait enfin et il en était pénétré lui-même — il vivait. Voilà ce que nous ont appris ces modestes ruines.

VI

LES THÉÂTRES.

Distribution des salles de spectacle. — Les billets d'entrée. — Le velarium, l'orchestre, la scène. — L'Odéon. — Les coulisses, les masques. — La Caserne des Gladiateurs. — L'Amphithéâtre.

Pompéi a deux théâtres, l'un tragique, l'autre comique : ou plutôt, l'un assez grand, et l'autre plus petit.

La salle du grand théâtre formait un hémicycle adossé contre une butte, si bien que les gradins montaient du parterre au paradis sans s'appuyer sur de massives substructions. C'était, en ceci, une construction grecque. Les quatre gradins supérieurs appuyés sur un corridor voûté à la romaine dominaient seuls la hauteur où règnent le Forum triangulaire et le temple grec. Vous allez donc de plain-pied de la rue aux dernières galeries, d'où vos yeux, par dessus la scène, peuvent embrasser la campagne et la mer et plonger au-dessous de vous dans ce ravin régulier, où s'assirent autrefois cinq mille Pompéiens affamés de spectacles.

A première vue, trois grandes divisions nous apparaissent; ce sont les ordres de gradins, les *caveæ*. Il y a trois *caveæ :* l'infime, la moyenne et la supérieure. L'infime est la plus noble; elle ne comprend que les quatre gradins inférieurs, plus larges et moins hauts que les autres. C'étaient les stalles réservées aux magistrats et aux notables; ils y faisaient porter leurs siéges et les bancs à deux places (les bisellia), où ils avaient le droit de s'asseoir tout seuls. Un petit mur élevé derrière le quatrième gradin et surmonté d'un appui de marbre qui a disparu séparait l'infime cavée des autres. Les duumvirs, les décurions, les augustales, les édiles, Holconius, Cornelius Rufus, Pansa, siégeaient là majestueusement, distingués du commun des mortels.

La cavée moyenne était pour les simples bourgeois. Partagée en coins (*cunei*) par des escaliers qui la coupaient en six endroits, elle contenait un nombre limité de places, marquées par des lignes légères et encore visibles. Un billet de spectacle (*tessera*, tessère) en os, en terre cuite ou en bronze, sorte de jeton taillé en amande ou en pigeon, quelquefois en bague, indiquait exactement la cavée, le coin, le gradin et la stalle qui vous appartenait. On a retrouvé de ces tessères, avec des chiffres grecs et romains (preuve que des chiffres grecs n'auraient pas été compris sans traduction). Sur l'une d'elles, est inscrit le nom d'Eschyle au génitif; on en a conclu que le *Prométhée* ou les *Perses* auraient été représentés sur le théâtre pompéien, à moins que ce génitif ne désignât un des coins distingué par le nom ou par la statue du tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gique. D'autres ont parlé d'un de ces jetons annonçant la représentation d'une pièce de Plaute (la *Casina*); je puis assurer que ce jeton est faux, s'il a jamais existé.

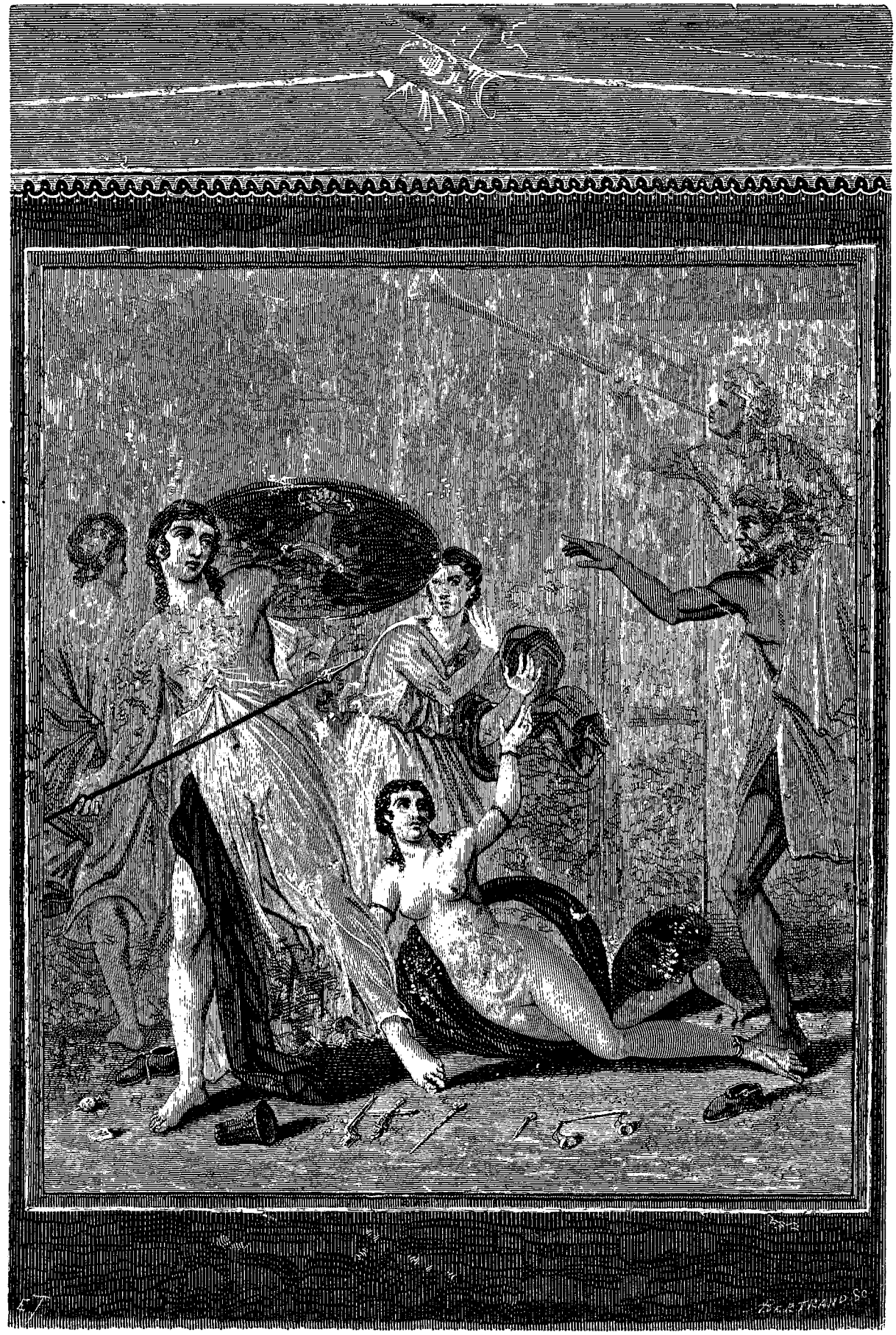
Enfin, tout au haut de l'hémicycle, régnait la cavée supérieure, où étaient rélégués les plébéiens — et les femmes. En fait de chevalerie, nous sommes pourtant plus avancés que les Romains. Des grilles séparaient cette cavée de la nôtre pour empêcher « la vile multitude » d'envahir nos bancs d'honnêtes bourgeois. Sur le mur de la galerie populaire, on voit encore l'anneau qui retenait le mât du velarium. Ce velarium était une tente qu'on déployait sur les spectateurs pour les garantir du soleil.

Fouilles récentes à Pompéi. — Maison de Proculus. — Ariane et Bacchus, fresque. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Telle était la distribution de la salle. Descendons maintenant à l'orchestre qui, dans les théâtres grecs, était destiné aux danses des chœurs, mais dans les théâtres romains, réservé aux grands dignitaires : à Rome, au prince, aux vestales, aux sénateurs.

Voulez-vous monter sur la scène ? Élevée d'un mètre et demi au-dessus de l'orchestre, elle était plus large et moins profonde que les nôtres : les personnages du répertoire antique ne se multipliaient pas comme ceux de nos féeries, bien loin de là. La scène s'étendait entre un *proscenium* ou avant-scène, se prolongeant sur l'orchestre au moyen d'un estrade en bois qui a disparu et le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Fouilles récentes. — Maison de Proculus. — Achille surpris par Ulysse parmi les filles de Lycomède, fresque.
Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

postscenium ou les coulisses. Il y avait aussi l'*hyposcenium* ou le théâtre souterrain qui servait aux machinistes. Le rideau (*siparium*, invention romaine) ne montait pas au plafond, comme chez nous; mais au contraire il en descendait pour découvrir la scène et s'enroulait sous terre, au moyen d'ingénieux procédés qui nous sont expliqués par Mazois. Ainsi, la toile tombait au commencement et se relevait à la fin de la pièce.

Vous savez que dans le drame antique, la question des tableaux était fort simplifiée par la règle de l'unité du lieu. La scène représentait le palais d'un prince; on ne peignait donc pas la toile du fond, on la bâtissait; ce décor immobile appelé la *scena stabilis*, et s'élevant à la hauteur du plus haut gradin de la salle, était en pierre et en marbre dans le grand théâtre de Pompéi. Il représentait une magnique muraille percée de trois portes : au milieu, porte royale, entrée des princes; à droite, entrée des gens de la maison et des femmes; à gauche, entrée des hôtes et des étrangers. (Indications prises du spectateur). Entre les portes, niches rondes et carrées pour des statues. Dans les coulisses, décor mobile (*scena ductilis*) glissé devant le mur du fond, en cas de changement à vue (par exemple, quand on jouait l'*Ajax* de Sophocle, où la scène passe du camp des Grecs aux bords de l'Hellespont). Décors latéraux peu importants, faute d'espace; de chaque côté, coulisse tournante à trois pans (*scena versilis*) représentant trois sujets différents. Niches carrées dans le mur de l'avant-scène, soit pour les statues, soit pour les commissaires de police qui surveillent les spectateurs. En quelques lignes et en style de libretto, voilà la scène antique.

Je confesse que j'ai une prédilection pour le petit théâtre, qu'on a nommé l'Odéon. Est ce parce qu'on n'y jouait probablement pas de tragédies? Est-ce parce que cette salle de spectacle paraît plus complète et mieux conservée, grâce aux intelligentes restaurations de l'architecte La Vega? Elle était couverte (deux inscriptions retrouvées le déclarent nettement) probablement d'une toiture en bois, les murs n'étant pas assez forts pour soutenir une voûte. On y arrivait en traversant un passage couvert d'inscriptions, tracées par le peuple qui faisait queue. C'était probablement là le public des plus hauts gradins, où l'on arrivait par des vomitoires supérieurs. En revanche, il n'y avait pas de vomitoires latéraux; on entrait par de grandes portes droit à l'orchestre, d'où l'on montait aux quatre gradins de l'infime cavée, recourbés en crocs à leurs extrémités et séparés de la cavée moyenne par un parapet en marbre qui se terminait en pattes de lion sculptées avec vigueur. Notons parmi les sculptures un Atlas accroupi, ramassé, trapu, soutenant sur ses épaules et sur ses bras repliés en arrière une plaque de marbre, appui d'un vase ou d'un candélabre : athlétique effort violemment rendu. Au-dessus de l'orchestre, régnaient les *tribunalia*, rappelant nos loges d'avant-scène, c'étaient à Rome les places des Vestales; à Pompéi, très-probablement, celles des prêtresses publiques, d'Eumachia, dont nous connaissons la statue, ou de Mamia, dont nous avons vu le tombeau. Les gradins des trois cavées étaient en blocs de lave; on y voit encore les enfoncements où vous auriez dû poser vos pieds pour épargner le spectateur assis au-dessous de vous. Rappelons-nous que les manteaux romains étaient en laine blanche et que les sandales antiques se crottaient comme nos souliers. Les bourgeois de la cavée moyenne apportaient avec eux leurs coussins ou pliaient sur leurs bancs, avant de s'asseoir, leurs toges immaculées. Il était donc nécessaire de les protéger contre la boue et la poussière dans lesquelles avaient marché les piétons installés sur le gradin supérieur.

Le nombre des gradins était de dix-sept, partagés en coins par six escaliers, et en stalles par des lignes marquées sur la pierre. Aux gradins supérieurs, on arrivait par des vomitoires et par un corridor souterrain. L'orchestre formait un arc, dont la corde était indiquée par une bande de marbre portant cette inscription :

M. OLCONIVS M. F. VERVS PRO LVDIS.

Cet Olconius ou Holconius était le marquis de Carabas de Pompéi. Son nom se lit partout, dans les rues, sur les monuments, sur les parois des maisons.

Deux grandes fenêtres latérales éclairaient la scène qui, étant couverte, avait besoin de lumière. Le décor du fond n'était pas sculpté, mais peint et percé de cinq portes au lieu de trois : celles des extrémités masquées par des coulisses mobiles, servaient peut-être d'entrée aux tribunes des prêtresses.

Voulez-vous pénétrer dans les coulisses? On arrivait par la caserne des gladiateurs, dans une salle à colonnes qui servait probablement de foyer et de vestiaire aux comédiens. Une mosaïque célèbre de la maison du Poëte (ou du joaillier) nous montre une répétition scénique; on y voit le chorége entouré de masques et d'autres accessoires (le chorége était l'impresario et le régisseur), il fait répéter leurs rôles à deux acteurs grimés en satyres; derrière eux un autre comédien, aidé d'un costumier quelconque, s'efforce d'endosser un vêtement jaune qui paraît être trop étroit pour lui.

J'ai dit que l'Odéon donnait dans la caserne des gladiateurs. On a cru longtemps que cette caserne était le quartier des soldats parce qu'on y avait trouvé des armes; mais trop ornées pour appartenir à des gens de guerre, ces armes même ont inspiré au P. Garrucci l'idée maintenant établie que les habitations qui entouraient la galerie devaient être occupées par des gladiateurs. Ces habitations se composent d'une soixantaine de cellules : or il y avait bien soixante gladiateurs à Pompéi, puisqu'un programme en promettait trente paires qui devaient se battre à l'amphithéâtre.

Pour voir les gladiateurs sous les armes, il faut passer par dessus la partie de la ville qui n'est pas encore découverte, à travers des vignes et des vergers, et dans un coin de Pompéi, au sud-est, comme au fond d'un ravin, l'on découvre l'amphithéâtre. C'est un cirque entouré de gradins et adossé aux remparts de la ville; le mur extérieur est peu élevé parce que l'arène dut être creusée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

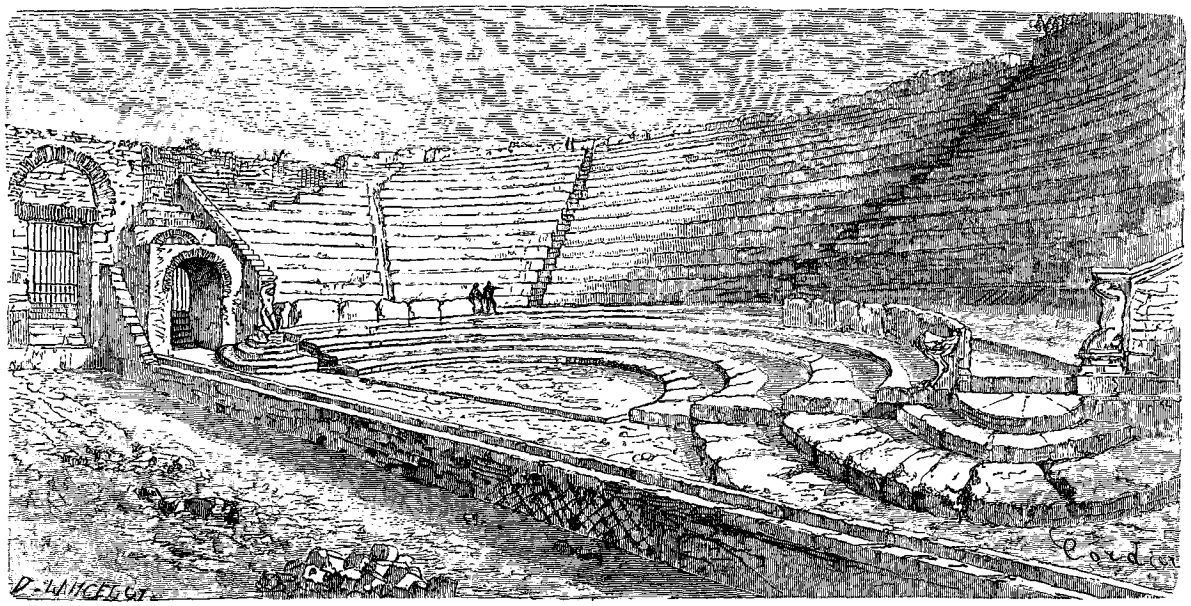
dans le sol. on dirait un immense vaisseau profondément engravé. De ce mur extérieur il reste deux grandes arcades et quatre escaliers montant au sommet de l'édifice. L'arène était ainsi nommée à cause de la couche de sable qui la couvrait et qui buvait le sang.

On y arrive par deux grands corridors voûtés et pavés, d'une pente assez forte: l'un d'eux est renfoncé par sept arcs qui portent le poids des gradins. L'un et l'autre coupent un couloir transversal et circulaire, au delà duquel ils s'élargissent: c'est par là que les gladiateurs armés à pied et à cheval, au bruit des fanfares, débouchaient dans l'arène dont ils faisaient le tour avant d'entrer en lice; ils revenaient après sur leurs pas et rentraient deux à deux en suivant l'ordre du combat.

A droite de la principale entrée, une porte s'ouvrait sur deux chambres carrées et grillées où l'on enfermait probablement les bêtes. Un autre couloir très-étroit glissait de la rue à l'arène près de laquelle, par un petit escalier, il montait à une petite pièce ronde, apparemment le *spoliatorium*, où l'on dépouillait les gladiateurs morts.

L'arène formait un ovale de soixante-huit mètres sur trente-six. Elle était entourée d'un mur de deux mètres au-dessus duquel on voit encore les trous où s'enfonçaient des grilles et des filets en fer épais, précautions contre les bonds des panthères. Dans les grands amphithéâtres, autour de ce rempart se creusait un fossé qu'on remplissait d'eau pour faire peur aux éléphants. On les croyait hydrophobes.

Des peintures et des inscriptions couvraient le mur ou le podium de l'arène. Ces inscriptions nous apprennent les noms des duumvirs (N. Istacidius, A. Audius, O. Cæsetus Sextus Capito, M. Gantrius, Marcellus), qui, au lieu des jeux et de l'illumination qu'ils auraient dû payer en entrant en charge, avaient fait construire trois coins (*cunei*) sur l'ordre des décurions. Une autre



Le petit théâtre de Pompéi. — Dessin de Lancelot d'après un dessin communiqué.

inscription nous fait savoir que deux autres duumvirs, Caius Quinctius Valgus et Marcus Portius, duumvirs quinquennaux, avaient institué à leurs frais les premiers jeux, pour l'honneur de la colonie, et avaient concédé l'emplacement de l'amphithéâtre à perpétuité. Ces deux magistrats devaient être des hommes fort généreux et grands amateurs de spectacles. Nous savons qu'ils contribuèrent également à la construction de l'Odéon.

Veut-on maintenant parcourir l'ensemble des gradins, le *visorium*? Trois cavées comme au théâtre; l'infime, partagée par des entrées et des escaliers particuliers en dix-huit loges; la moyenne et la supérieure partagées en coins: la première par vingt escaliers, la seconde par quarante; autour de celle-ci un mur d'enceinte, coupé par des vomitoires, et formant une plateforme où pouvaient encore se tenir debout nombre de retardataires, et d'où l'on opérait les manœuvres nécessaires pour tendre le velarium : tout cela formant un ensemble de trente-quatre gradins sur lesquels s'amassaient peut-être vingt mille spectateurs: voilà pour le public. Rien de plus simple et de plus ingénieux que le système de dégagements qui rendait possible et facile la circulation de cette foule immense, le corridor circulaire et voûté qui, sous les gradins, faisait le tour de l'arène et conduisait par un grand nombre d'escaliers distincts aux gradins de la cavée infime et de la moyenne, tandis que des escaliers supérieurs hissaient le peuple à l'étage suprême qui lui était destiné.

On s'étonne de voir un amphithéâtre si grand dans une ville si petite. Mais n'oublions pas que Pompéi attirait à ses fêtes les habitants des villes voisines, l'histoire nous apprend même à ce sujet une anecdote qui n'est pas sans enseignement.

Le sénateur Livenéius Régulus, chassé de Rome et réfugié à Pompéi, avait offert à cette petite ville hospi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

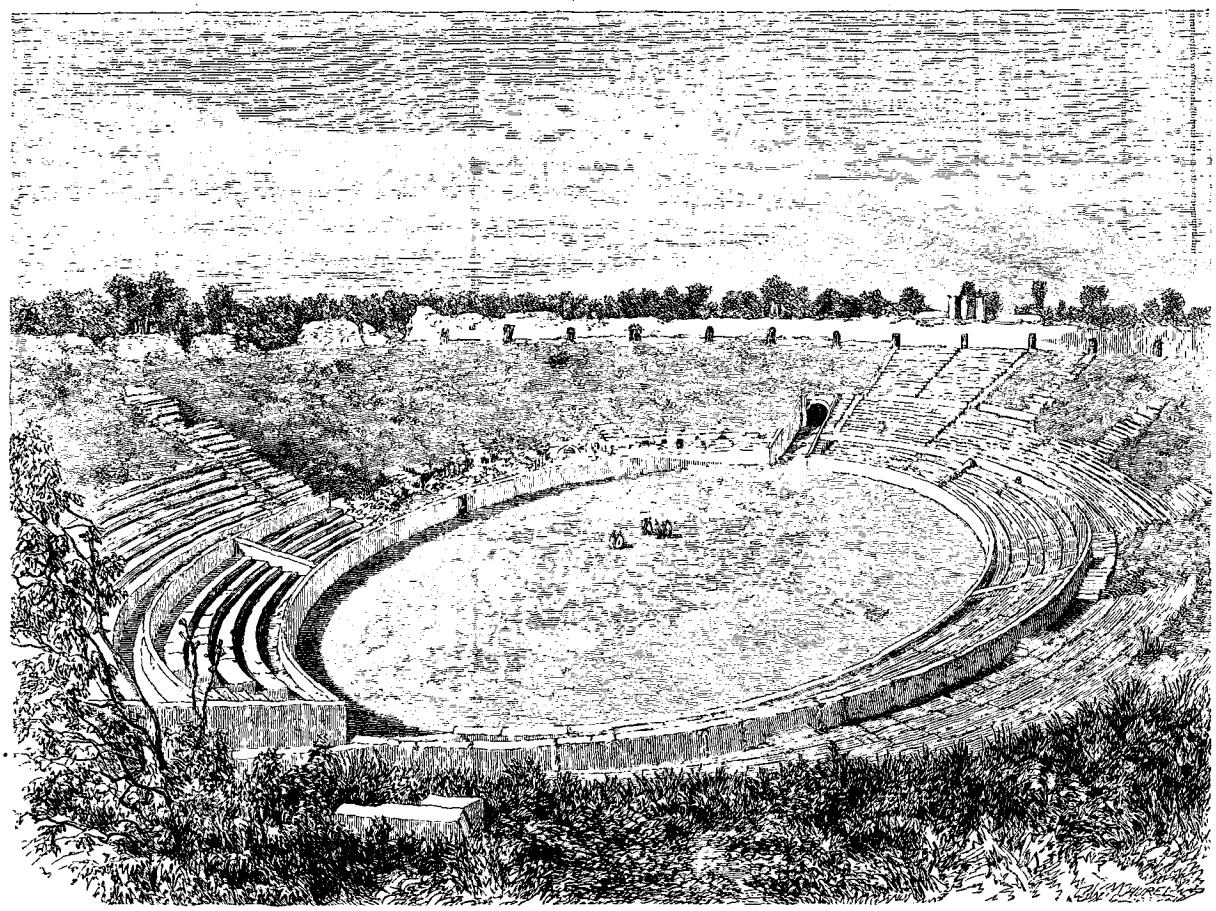
talière un spectacle de gladiateurs. Force gens de Nocera s'étaient rendus à la fête, une querelle s'ensuivit (probablement provoquée par la rivalité municipale, éternelle plaie de l'Italie), et des paroles on en vint aux coups de pierres, même aux coups d'épée ; il y eut des blessés et des morts. Moins nombreux, les gens de Nocera furent battus et allèrent se plaindre à Rome. L'affaire fut soumise à l'empereur qui la renvoya au sénat, qui la renvoya aux consuls, qui la renvoyèrent au sénat. Vint enfin la sentence : les spectacles furent interdits à Pompéi pour dix ans. Une caricature qui rappelle ce châtiment a été retrouvée dans la rue de Mercure.

VII

L'ÉRUPTION.

Le déluge de cendres. — Le déluge de feu. — La fuite des Pompéiens. — Les préoccupations des Pompéiennes. — Les victimes : la famille de Diomède, la sentinelle, la femme murée dans un tombeau, le prêtre d'Isis, etc. — Les squelettes. — Les cadavres moulés par le Vésuve.

Ce ut pendant une fête, le 23 novembre 79, qu'éclata la terrible éruption qui engloutit la ville. Le témoignage des anciens, les ruines de Pompéi, les couches superposées de cendre et de pierres ponces qui



Amphithéâtre de Pompei. — Dessin de Thérond d'après un dessin communiqué.

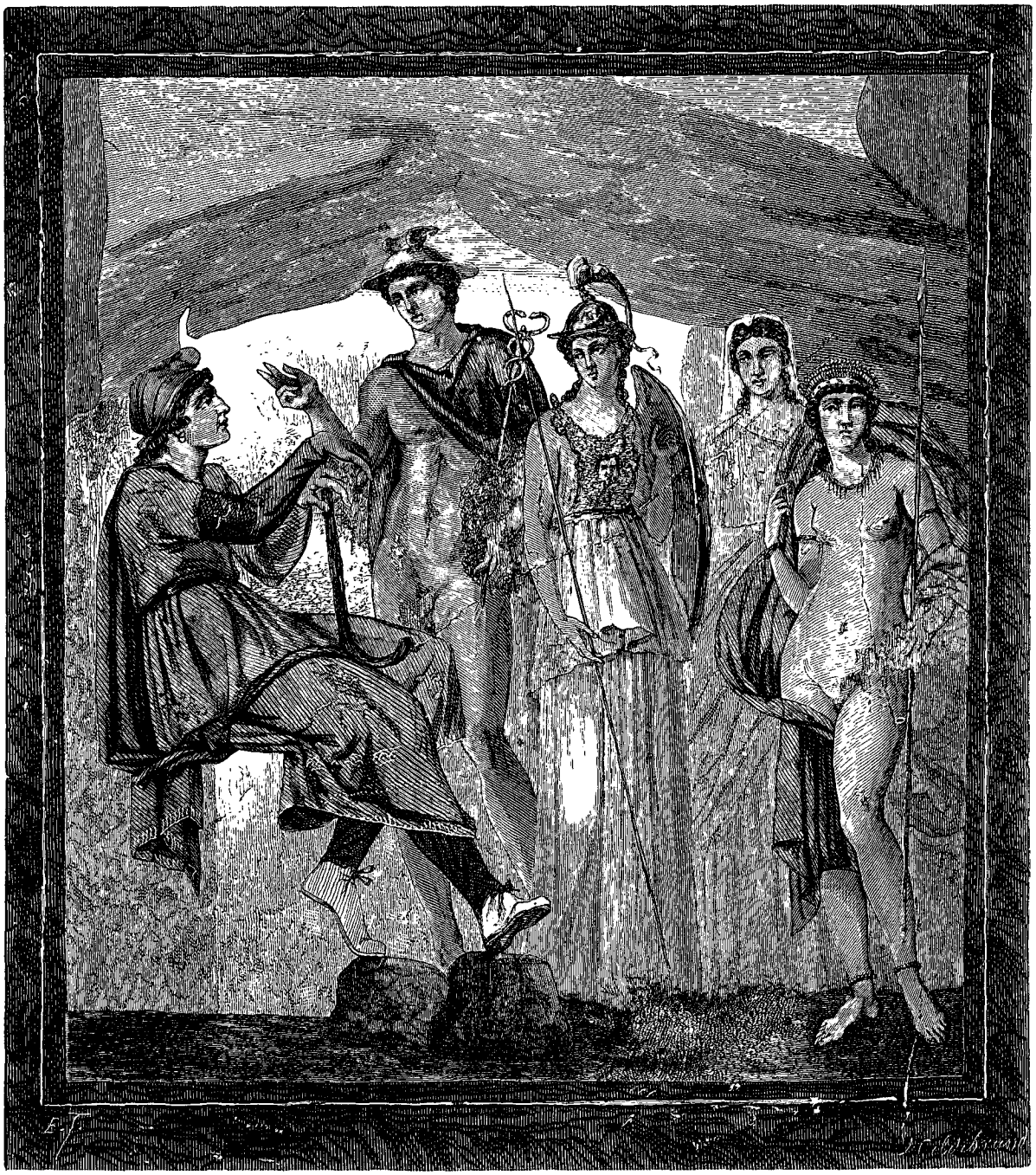
l'ont couverte, les squelettes surpris dans l'attitude de l'agonie ou de la mort, tout cela nous raconte la catastrophe ; l'imagination n'y peut rien ajouter, le tableau est là, sous nos yeux, nous y assistons, nous en sommes. Assis à l'amphithéâtre, nous fuyons nous-mêmes aux premières commotions, aux premiers éclairs qui annoncent l'incendie et l'écroulement. Le sol s'est ébranlé plusieurs fois[1], et quelque chose comme une trombe de poussière, toujours plus épaisse, a tourbillonné dans le ciel. Depuis quelques jours, on entendait parler de géants qui, tantôt dans la montagne, tantôt dans la plaine, passaient dans l'air ; ils ressuscitent maintenant et se dressent de toute leur hauteur dans les tourbillons de umée, où l'on entend un bruit étrange, un formidable mugissement, puis des coups de tonnerre éclatant l'un sur l'autre et la nuit est venue, une nuit d'horreur : de larges flammes embrasent les ténèbres. On crie dans les rues : « C'est le Vésuve qui a pris feu ! » — Aussitôt les Pompéiens effarés, éperdus, quittent l'amphithéâtre, heureux de trouver devant eux tant d'issues pour en sortir pêle-mêle sans s'écraser, et, quelques pas plus loin, les portes de la ville et la campagne ouverte. Cependant, après la première explosion, après le déluge de cendres, tombe le déluge de feu, des pierres ardentes et légères poussées par le vent — on dirait une neige enflammée — descendent lentement, fatalement, sans répit ni re-

1. Voy. la *Revue des Deux-Mondes*, 1er septembre 1863.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lâche, avec une implacable continuité; cette flamme solide encombre les rues, s'amoncelle sur les toits, et s'affaisse dans les maisons avec les tuiles qui se brisent et les poutres qui flambent; l'incendie croule ainsi d'étage en étage sur le pavé des cours où s'accumulent, comme la terre comblant une fosse ouverte, ces flocons rouges et brûlants qui, lentement, fatalement, descendent toujours.

Les habitants se sauvent dans tous les sens; les hardis, les jeunes, ceux qui ne tiennent qu'à leur vie, parviennent à s'échapper. L'amphithéâtre s'est dépeuplé dans un clin d'œil, il n'y reste que les gladiateurs morts.



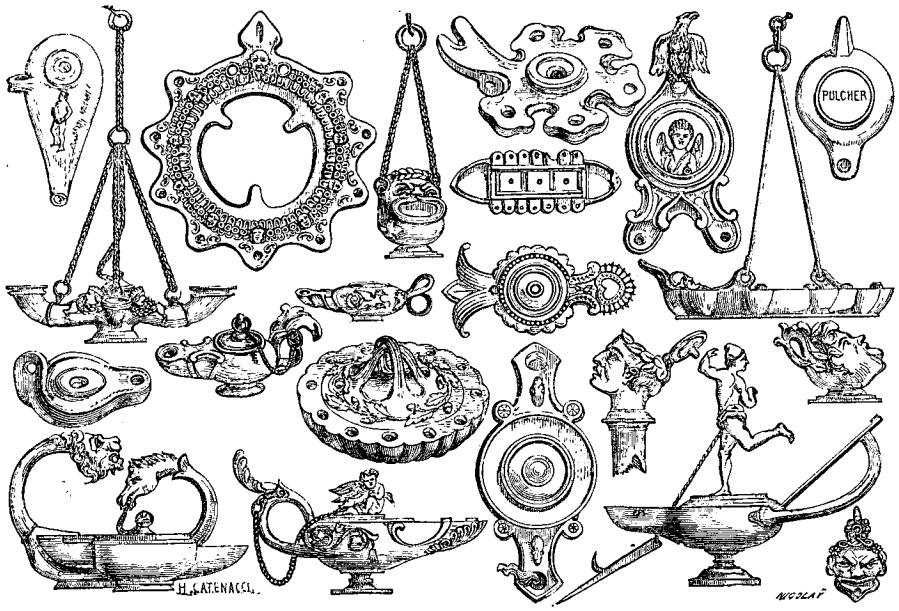
Fouilles récentes. — Le jugement de Pâris, fresque de la maison de Proculus. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Mais malheur à ceux qui se mettent à l'abri dans les boutiques, sous les arcades du théâtre ou dans les souterrains, la cendre les enveloppe et les étouffe! Malheur surtout à ceux que retient l'avarice ou la cupidité, à la femme de Proculus, à la favorite de Salluste, aux filles de la maison du Poëte qui se sont attardées pour recueillir leurs bijoux : elles tomberont asphyxiées parmi ces ornements qui, dispersés autour d'elles, raconteront au monde à venir la vanité de leurs inquiétudes suprêmes. Une femme, dans l'atrium attenant à la maison du Faune, courait au hasard chargée de joyaux; ne pouvant plus respirer, elle s'était réfugiée sous le tablinum : elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tâcha, mais en vain, de retenir avec ses bras le plafond croulant sur elle. Elle périt broyée; on n'a pas retrouvé sa tête.

Dans la rue des tombeaux, une foule épaisse dut se rencontrer : les uns venant de la campagne pour se réfugier dans la ville, les autres fuyant les maisons incendiées pour chercher leur salut sous le ciel ouvert. Un des premiers tomba en avant, les pieds tournés vers la porte d'Herculanum; un autre sur le dos, les bras levés . il portait à la main cent vingt-sept monnaies d'argent et soixante-neuf pièces d'or. Un autre, également sur le dos, — fait étrange! — ils moururent en regardant le Vésuve. Une femme, tenant un enfant dans ses bras, s'était abritée dans une tombe que l'éruption mura sur elle; un soldat, fidèle au devoir, était resté debout à son poste devant la porte d'Herculanum, une main sur sa bouche, l'autre sur sa lance : il périt ainsi bravement. La famille de Diomède s'était réunie dans la cave où dix-sept victimes, des femmes, des enfants et la jeune fille dont le sein s'incrusta dans la cendre, furent ensevelies vivantes, serrées les unes contre les autres, tuées violemment par le manque d'air, ou peut-être lentement par la faim! Arrius Diomède s'était sauvé, seul, abandonnant sa maison et n'emmenant avec lui qu'un esclave qui portait sa bourse : il tomba foudroyé devant son jardin. Que de malheureux encore dont nous savons la dernière heure : le prêtre d'Isis, qui, enveloppé par les flammes et ne pouvant se sauver dans la rue incendiée, perça deux murs avec sa hache, et devant le troisième, exténué sans doute ou terrassé par le déluge, jeta son dernier râle en tenant toujours sa hache à la main. Et ces pauvres bêtes attachées, qui ne purent échapper : le mulet de la boulangerie, les chevaux de l'auberge d'Albinus, la chèvre de Siricus qui alla se blottir dans le four de la cuisine où on l'a retrouvée récemment sa clochette au cou? Et les prisonniers de la caserne des



Lampes de terre et de bronze trouvées à Pompéi. — Dessin de H. Catenacci.

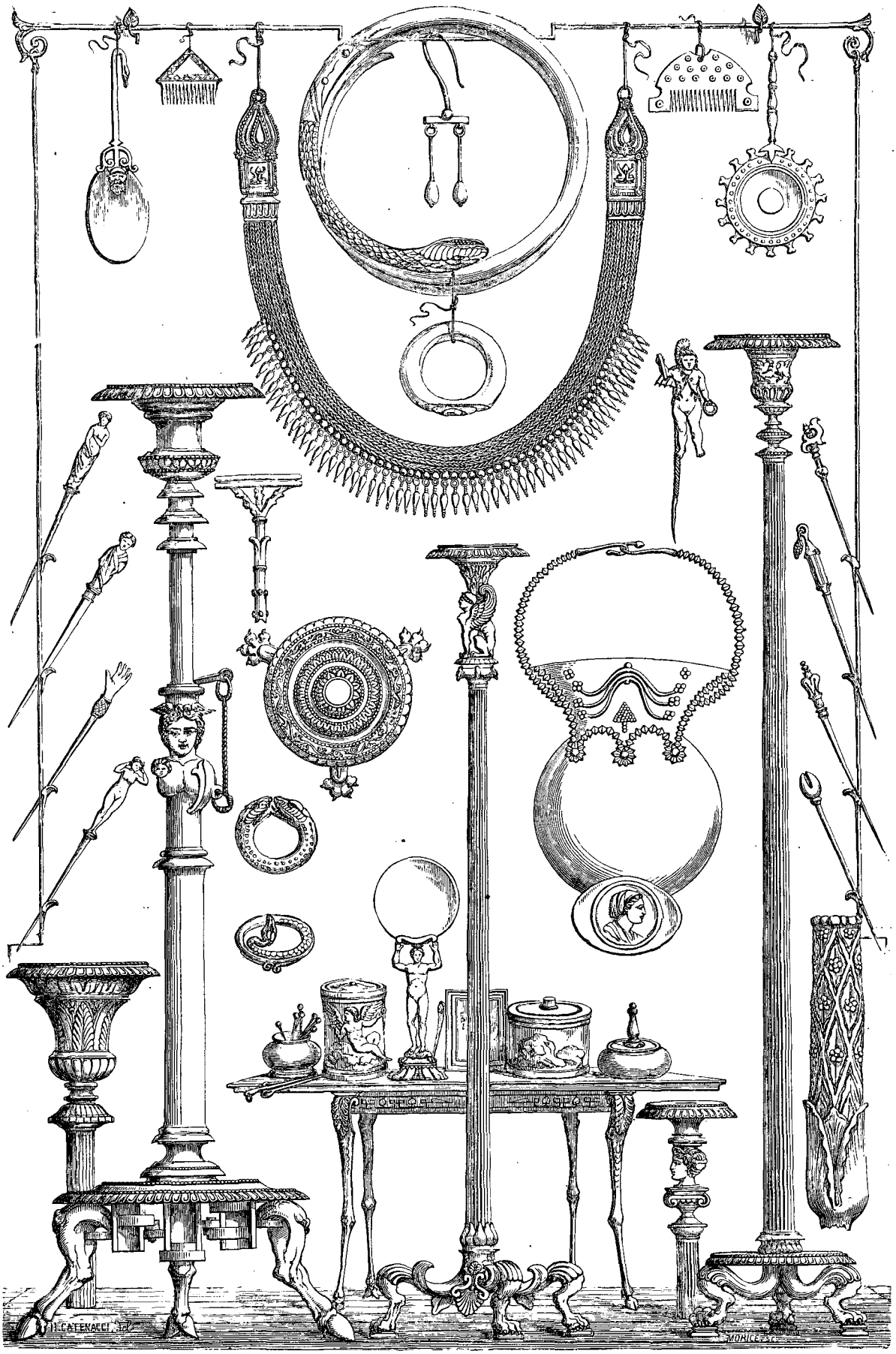
gladiateurs, rivés au râtelier de fer qui leur étreignait les jambes!

Quelle nuit terrible et quel lendemain! « Le jour est venu, mais les ténèbres demeurent : non celles d'une nuit sans lune, mais celles d'une chambre fermée et sans flambeau. A Misène, où était Pline le Jeune qui a décrit la catastrophe, on n'entendait que des voix d'enfants, d'hommes et de femmes s'appelant, se cherchant, ne se reconnaissant qu'à la voix, invoquant la mort, éclatant en pleurs ou en cris d'angoisse, et croyant que c'était l'éternelle nuit où les hommes et les dieux allaient s'anéantir. Puis tomba une pluie de cendres si épaisse, qu'à sept lieues du volcan il fallait se secouer sans relâche pour n'en être pas étouffé. Cette cendre alla, dit-on, jusqu'en Afrique, et, en tout cas, jusqu'à Rome où elle remplit l'air et cacha le jour si bien que les Romains étaient à se dire : « C'est le monde qui se retourne; le soleil va tomber sur la terre pour s'y éteindre, ou la terre monter au ciel pour s'y embraser. » Enfin, écrit Pline, « la lumière revint peu à peu, l'astre qui la répand reparut, mais pâle comme dans une éclipse. Tout était changé autour de nous; la cendre, comme une neige épaisse, avait tout couvert. »

On n'a soulevé qu'au siècle dernier ce linceul immense, et on a déjà relevé six cents squelettes, dont chacun rapporte un poignant épisode de la catastrophe immense où ils furent foudroyés!

L'an dernier, dans une petite rue, sous des tas de débris, les ouvriers des fouilles aperçurent un espace vide au fond duquel apparaissaient des ossements. Ils appelèrent aussitôt M. Fiorelli, qui eut une idée lumineuse. Il fit délayer du plâtre qu'on versa aussitôt dans le creux, et la même opération fut renouvelée sur d'autres points où l'on avait cru voir des ossements semblables. Après quoi l'on enleva soigneusement la croûte de pierres ponces et cendre durcie qui avait enveloppé, comme dans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



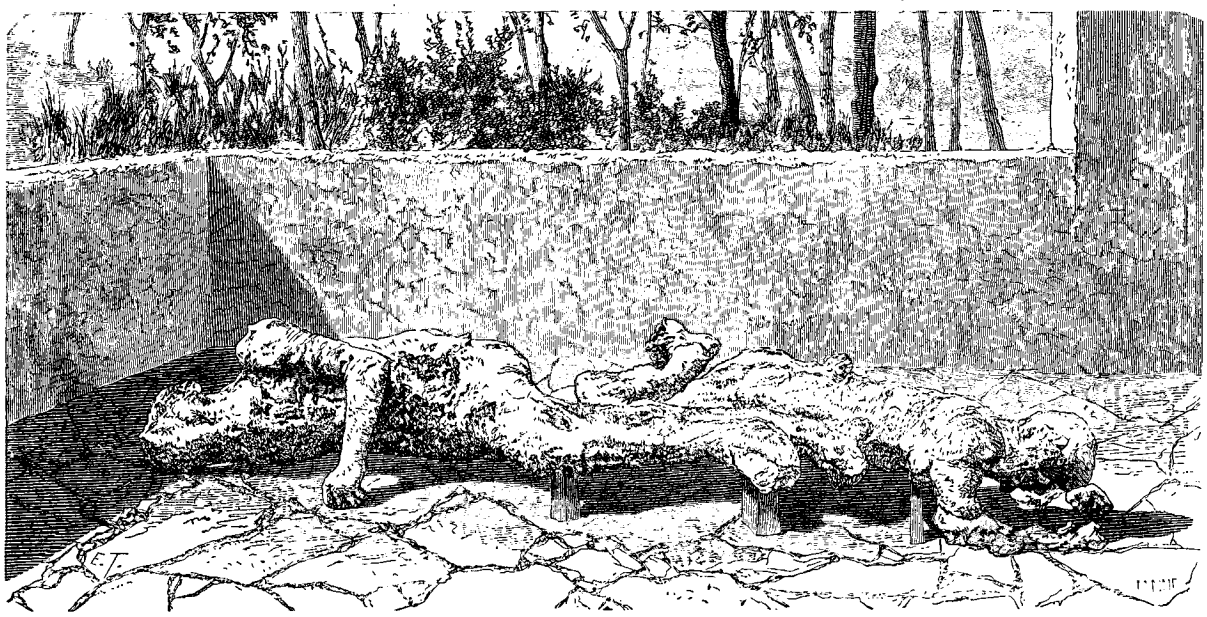
Candélabres, bijoux et ustensiles de toilette trouvés à Pompéi. — Dessin de H. Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des chapes, ce quelque chose qu'on cherchait à découvrir. Et, ces matières enlevées, on eut sous les yeux quatre cadavres. Tout le monde peut les voir maintenant dans le musée de Pompéi.

L'un de ces corps est celui d'une femme auprès de laquelle on a relevé quatre-vingt-onze pièces de monnaie, deux vases d'argent, des clefs et des bijoux. Elle fuyait donc emportant ces objets précieux, quand elle tomba dans la petite rue. On la voit encore couchée sur le côté gauche : on distingue fort bien sa coiffure, le tissu de ses vêtements, deux anneaux d'argent qu'elle porte au doigt; l'une de ses mains est cassée, on voit la structure cellulaire de l'os; le bras gauche se lève et se tord, la main délicate est crispée, on dirait que les ongles sont entrés dans la chair; tout le corps paraît enflé, contracté; les jambes seules, très-fines, demeurent étendues; on sent qu'elle s'est débattue longtemps dans d'horribles souffrances : son attitude est celle de l'agonie, non celle de la mort.

Derrière elle étaient tombées une femme et une jeune fille : la plus âgée, la mère, peut-être, était d'humble naissance, à en juger par l'ampleur de ses oreilles; elle ne portait au doigt qu'un anneau de fer; sa jambe gauche, levée et ployée, montre qu'elle aussi a souffert, moins cependant que la noble dame; les pauvres perdent moins à mourir. Tout près d'elle, comme sur un même lit, est couchée la jeune fille : l'une à la tête et l'autre aux pieds; leurs jambes se croisent. Cette jeune fille, presqu'une enfant, produit une étrange impression; on voit très-exactement le tissu, les mailles de ses vêtements, les manches qui lui couvraient le bras jusqu'au poignet, quelques déchirures çà et là qui laissaient la chair nue, et la broderie des petits souliers dans lesquels elle marchait; on voit surtout sa dernière heure comme si on était là, sous la colère du Vésuve; elle avait relevé sa robe sur sa tête, comme la fille de Diomède, parce qu'elle avait peur; elle était tombée en courant, la face contre terre, et, ne pouvant se relever, elle avait appuyé sur un de ses bras sa tête frêle et jeune. L'une de ses mains est entr'ouverte comme si elle y avait tenu quelque chose, peut-être le voile qui la couvrait. On voit les os de ses doigts perçant le plâtre; elle n'a pas souffert longtemps, la pauvre fille, mais c'est elle qui fait le plus de peine à voir : elle n'avait pas quinze ans.



Corps de Pompéiens moulés par la cendre (voy. p. 387). — Bessin de Thérond d'après une photographie.

Le quatrième corps est celui d'un homme, une sorte de colosse. Il s'était couché sur son dos pour mourir bravement; ses bras et ses jambes sont droits, immobiles. Ses vêtements sont très-nettement marqués, les braies visibles et collantes, les sandales lacées aux pieds et l'une d'elles percée par l'orteil, les clous des semelles apparents. Il porte, à l'os d'un doigt, un anneau de fer; sa bouche est ouverte, il lui manque quelques dents; son nez et ses joues se dessinent vigoureusement; les yeux et les cheveux ont disparu, mais la moustache persiste. Il y a quelque chose de martial et de résolu dans ce beau cadavre.

Je m'arrête ici, car Pompéi même ne peut rien nous offrir qui approche de ce drame encore palpitant. C'est la mort violente avec ses tortures suprêmes, la mort qui souffre et se débat, prise sur le fait après dix-huit siècles.

MARC MONNIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1864

(PREMIER SEMESTRE)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

La France dans l'Extrême-Orient. Nos nouveaux sujets de la Cochinchine. Les récentes publications de MM. Léopold Pallu, de Grammont, Aubaret et Bineteau. Le présent et l'avenir. — Création à Paris d'une Commission scientifique, pour diriger l'exploration du Mexique. Grandeur de cette tâche; avenir qu'elle ouvre aux études américaines. — Retour en Afrique. M. Henry Duveyrier, lauréat de la Société de Géographie. Le Sahara central et les Touâreg. Coup d'œil sur le passé historique de la nation berbère. L'intérêt politique et l'intérêt de la science. — Le capitaine Speke et les sources du Nil.

I

Lorsque la France, il y a trente-quatre ans, planta son drapeau sur la terre algérienne, dix années et plus devaient s'écouler avant que les germes scientifiques que toute colonisation européenne porte avec elle donnassent leurs premiers fruits: dix années de luttes journalières, de combats pied à pied contre un ennemi toujours renaissant et partout se dérobant sous nos coups. Ce fut seulement lorsque cet insaisissable ennemi se fut réuni à la voix d'Abd-el-Kader, et que nous eûmes devant nous un véritable adversaire, que la victoire fut décidée. Antée put enfin être pris corps à corps, et fut bientôt étouffé sous l'étreinte de nos légions. De ce jour l'œuvre colonisatrice a commencé sa tâche, et avec elle l'œuvre de la science.

L'histoire de notre établissement d'Afrique est, sous ce rapport, celle de toutes les colonies; les circonstances locales y mettent seules quelque différence.

De l'Algérie portons nos regards vers l'Asie orientale : avec des obstacles moins grands nous y verrons un progrès plus rapide. La basse Cochinchine est depuis deux ans à peine une possession française, et déjà notre autorité respectée se traduit en une organisation régulière, en même temps que des publications remarquables, dues à des témoins oculaires de l'occupation ou à des officiers qui y ont une part active, nous apportent des notions étendues sur une contrée dont l'Europe n'avait que l'idée la plus vague.

C'est une assez singulière histoire, une histoire dont bien des gens ont quelque peine à se rendre compte, que cette acquisition à brûle-pourpoint d'un large territoire situé au bout du monde, et dont le nom, au moins pour la grande masse du public, ne s'était jamais trouvé mêlé à nos propres affaires. On n'était pas habitué chez nous, comme pourraient l'être nos voisins d'outre-Manche, à ces surprises politiques qui d'un jour à l'autre ajoutent un nom nouveau à la liste des possessions coloniales de la nation. Il est permis de croire que même dans une région plus élevée celle-ci a été quelque peu imprévue, au moins dans les proportions qu'elle a prises. Dans tous les cas, hasard ou réflexion, il faut reconnaître qu'il était impossible de faire un meilleur choix. Un ministre de la royauté de 1830 disait, il y a vingt ans, dans les instructions officielles d'une de nos expéditions maritimes: « il ne convient pas que la France soit absente d'une si grande partie du monde, où déjà les autres nations de l'Europe ont pris pied. Il ne faut pas, en cas d'avaries, que nos bâtiments ne puissent se réparer que dans la colonie portugaise de Macao, dans le port anglais de Hong-kong ou à l'arsenal de Cavita, dans l'île espagnole de Luçon. » Ces considérations très-sages sont aujourd'hui devenues bien autrement impérieuses, dans la situation nouvelle que créent à notre marine les récents événements de la Chine et du Japon. A moins de se condamner à un état d'infériorité que la France ne peut accepter vis-à-vis de ses ennemis ni de ses alliés, il lui fallait dans les mers orientales un large pied à terre où à tout événement nous fussions chez nous. Au lieu d'un pied à terre, les circonstances nous ont mis sous la main une riche possession; ce n'est pas à nous à nous en plaindre.

La vaste péninsule pour laquelle nos géographies européennes ont créé la dénomination très-bien appropriée d'Indo-Chine, a été peu visitée par les voyageurs; mais depuis deux siècles et plus, c'est une terre familière à nos missionnaires. Jusqu'à ces derniers temps au moins, le peu que nous savions du Tunkin, de la Cochinchine, du royaume de Siam et des contrées intérieures, c'était à eux que nous le devions bien plus qu'aux relations politiques. Dans ces pays où règne depuis deux mille ans le culte dégénéré du Bouddha indien, les propagateurs de la parole chrétienne ont traversé bien des fortunes diverses. Tantôt accueillis, tantôt persécutés par les chefs du pays, ils ont plus d'une fois arrosé de leur sang cette terre qu'ils voulaient appeler à un meilleur avenir. Depuis vingt ans surtout une persécution cruelle les avait frappés, eux et leurs prosélytes. Dans cette crise terrible, leurs regards se tournaient vers la France, leur protectrice naturelle. Des réclamations avaient été adressées plus d'une fois au gouvernement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annamique, d'autant mieux fondées qu'elles s'appuyaient de traités formels. Ces réclamations lointaines avaient été méprisées; la force est le seul argument auquel aient égard ces gouvernements despotiques de l'extrême Orient. Il fallut y recourir.

En 1858, notre pavillon parut devant Tourân, à une quinzaine de lieues de Hué, capitale du royaume annamite. La ville est prise et ses défenses détruites; mais les forces dont le chef de notre escadre disposait (c'était l'amiral Rigault de Genouilly) ne suffisaient pas pour avancer plus loin dans cette direction par l'intérieur des terres. Un autre parti, qui parut à la fois plus sûr et plus efficace, est adopté. Notre escadre se porte au sud en longeant la côte, et vient prendre position devant les bouches du grand fleuve, le Mé-kong, qui traverse du nord au sud la région orientale de l'Indo-Chine. Saïgon, capitale de la basse Cochinchine, est assise sur un des bras du fleuve, à quelques lieues de la mer. Des défenses formidables en couvraient les approches; elles sont emportées d'un seul élan, quoique bravement défendues, et le 17 février 1859 les couleurs françaises, flottant sur la ville, annonçaient que la seconde cité de l'empire annamique avait changé de maître. Cet échec, cependant, ne suffit pas encore pour amener l'empereur Tu-duk (c'est le nom du souverain régnant) à composition. Fortement retranché dans sa capitale, protégé par des troupes nombreuses échelonnées dans le pays, et d'ailleurs excité à la résistance par l'empereur de la Chine, il attendait que les six ou sept cents hommes que nous avions à Saïgon, décimés par les chaleurs extrêmes d'un climat nouveau pour nous, se vissent contraints d'abandonner leur conquête comme il nous avait vus abandonner Tourân. C'était là son calcul; il a été déçu. Deux années d'occupation n'avaient pas lassé notre constance, lorsque le traité de Tien-tsïn (15 octobre 1860), en réglant nos griefs du côté de la Chine, vint nous rendre la pleine disposition de nos forces dans les mers orientales. Un renfort important fut immédiatement dirigé sur la Cochinchine.

Nous pûmes alors reprendre une vigoureuse offensive. L'effet ne s'en fit pas longtemps attendre. Le 5 juin 1862, les plénipotentiaires annamites signaient à Saïgon, avec l'amiral Bonard, un traité de paix dont le représentant de la France avait dicté les conditions. Les incidents de cette guerre, en élargissant notre champ d'opérations, avaient singulièrement agrandi notre position. Ce n'était plus seulement, comme à l'origine, des garanties que nous réclamions pour la sécurité des missionnaires; c'était presque un royaume dont la possession nous était assurée. Un article du traité est ainsi conçu :

« Les trois provinces entières de Biên-hoa, de Giadinh et de Dinh-tuông (Mithô), ainsi que l'île de Poulo-Condor, sont cédées en toute souveraineté à l'Empereur des Français. »

D'autres articles portent que les sujets de la France, aussi bien que ceux de l'Espagne (l'Espagne intervenait au traité comme notre auxiliaire dans les opérations de cette guerre) pourraient exercer le culte chrétien dans le royaume d'Annam, et que les sujets annamites qui voudraient embrasser la religion chrétienne n'y trouveraient aucun empêchement; et en outre, que les commerçants français pourraient librement circuler sur le grand fleuve et dans toutes ses branches, aussi bien que les bâtiments de guerre français.

Ce traité a fait passer sous notre souveraineté un territoire qui peut équivaloir en étendue à cinq ou six de nos départements, et nous a donné un million de sujets asiatiques.

C'est un acte mémorable, moins encore par l'importance matérielle de la conquête que par son effet moral, par la position qu'elle nous fait dans l'extrême Asie, et par le rôle nouveau qu'elle nous prépare dans cette région du monde.

Un des officiers de notre marine auxquels nous devons les récentes publications dont la Cochinchine a été l'objet, M. Léopold Pallu, a consacré la majeure partie de son livre[1] au récit des opérations militaires de la seconde période de l'expédition, c'est-à-dire à partir du moment où la moitié de notre escadre de Chine, dégagée par le traité de Tien-tsin, put venir se joindre à la division de Saïgon et mettre fin aux longs atermoiements de l'empereur Tu-duk. L'auteur ne s'y montre pas seulement officier instruit et de grande expérience; on trouve en lui, dans un piquant chapitre sur la population cochinchinoise au milieu de laquelle il a vécu, les qualités élevées d'un excellent observateur. M. Pallu avait déjà fait ses preuves dans une relation de notre expédition de Chine, accompagnée d'un grand et bel atlas qui restera comme un des meilleurs documents de l'expédition[2].

Cette campagne de Cochinchine aura mis en évidence, dans le corps de nos officiers, des aptitudes extrêmement remarquables. A côté de M. le lieutenant de vaisseau Pallu que nous venons de mentionner, nous avons à nommer M. le capitaine Lucien de Grammont, du 44e de ligne, et M. Aubaret, capitaine de frégate. Le premier a publié, sous le titre de *Onze mois de sous-préfecture en basse Cochinchine*[3], un recueil de notes et de documents fort instructifs; on doit au second la traduction d'un ouvrage chinois indigène (le chinois est la langue administrative et officielle du pays, en même temps que la langue savante), dont le titre est *Gia-dinh Thung-Chi*[4], ce qui signifie Histoire et description du Gia-

1. *Histoire de l'expédition de Cochinchine en* 1861, par L. Pallu. Paris, Hachette, 1864, 1 vol. in-8° de 379 pages, avec une carte.

2. *Relation de l'expédition de Chine en* 1860, rédigée par le lieutenant de vaisseau Pallu d'après les documents officiels, avec l'autorisation de Son Exc. M. le comte de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine. Paris, Imprimerie impériale, 1863, un vol. in-4° de 235 pages, avec un atlas grand in-folio de 8 planches.

3. Napoléon-Vendée, 1863, un volume in-8 de 502 pages, avec une grande carte.

4. *Gia-dinh Thung-Chi.* Histoire et Description de la basse Cochinchine (pays de Giadinh); traduites pour la première fois, d'après le texte chinois original, par G. Aubaret, capitaine de frégate, publiées par ordre de Son Exc. le comte P. de Chasseloup-Laubat, ministre de la marine et des colonies. Paris, Imprimerie impériale, 1864, un vol. grand in-8°, de XIII-359 pages, avec une grande carte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dinh (la basse Cochinchine, aujourd'hui la Cochinchine française). Ce n'est rien moins, en effet, que la description statistique et géographique du pays, avec des détails étendus sur les productions et sur le genre de vie des habitants. Ce dernier chapitre ne fait pas du tout double emploi avec celui que M. Pallu a consacré dans son livre au même sujet; il est curieux, au contraire, de mettre en regard le point de vue indigène et l'impression européenne. L'ouvrage a été écrit, il y a une trentaine d'années, pour servir de manuel aux hauts fonctionnaires de l'État; il a un caractère tout à fait officiel. On conçoit qu'il sera d'un précieux secours à nos propres agents. Sous un rapport plus particulièrement scientifique, c'est une curieuse addition à notre littérature géographique de l'Asie.

Le peuple que nous sommes appelés à gouverner dans ce lointain climat appartient, comme toutes les populations de l'Indo-Chine, à cette immense famille de l'Asie centrale que l'on désigne indifféremment sous les noms de race jaune et de race mongolique. Il en a tous les traits et la physionomie, — les pommettes fortement saillantes, la face en losange, les yeux bridés et obliques, la peau d'un jaune mat qui rappelle la cire d'église, tournant à la feuille morte ou au rouge d'acajou chez les classes inférieures, exposées à l'action incessante de l'air et du soleil. C'est un type qui commence à nous devenir familier, depuis la visite que nous ont faite à Paris les envoyés annamites et ceux du roi de Siam. Malgré ces particularités de conformation, qui ne sont assurément pas celles de la Vénus de Milo, la race ne manque pas d'une certaine beauté relative, surtout chez les femmes, dont les traits moins accusés se rapprochent davantage de l'expression européenne. Les cheveux sont invariablement d'un noir de jais; les hommes comme les femmes les portent dans toute leur longueur, et les relèvent en un chignon au-dessus du cou. La barbe est rare et tardive. Une particularité pour nous fort disgracieuse, bien que ce soit pour eux une condition de suprême élégance, est de se teindre les dents en noir, non par l'effet du bétel, comme on le dit communément, mais au moyen d'une composition spéciale. Le costume est chinois, et on y recherche le contraste des couleurs voyantes.

Dans la Cochinchine comme dans le reste de l'Annam (ce qui comprend le Tunkin), la civilisation est d'origine chinoise; c'est un fruit assez médiocre implanté sur un sauvageon de même famille. Il existe bien dans la langue usuelle une sorte de littérature populaire dont M. Aubaret vient de nous donner un curieux spécimen [1]; mais ces chants ou ces récits, que l'on peut recueillir seulement de la bouche des bateliers, comme les barcaroles que module le gondolier de Venise en sillonnant le *Canal Grande*, ne sont connus que des classes infimes et n'ont même été jamais fixés par écrit. Les lettrés ont ces compositions populaires en parfait mépris. Chez ceux-ci, l'éducation est exclusivement chinoise. Toutes leurs études se font dans les livres de la Chine, et leurs examens sont calqués sur ceux du Céleste-Empire. La Chine, en un mot, est pour eux le centre, le modèle et la source de toute civilisation. Cette civilisation importée avec ses rites et ses formules, n'a guère dépassé la couche supérieure; quand on arrive aux classes inférieures, à celles qui forment la base et le fond de la nation, on trouve un peuple enfant, façonné de longue date à la soumission passive, superstitieux parce qu'il est ignorant, ayant peu d'activité parce qu'il a peu de besoins, renfermant sous les dehors de l'apathie et de la réserve un fond de gaieté naturelle, mais dont les idées au total ne sauraient être ni bien étendues ni bien profondes. L'amélioration intellectuelle et morale qui peut élever un jour le peuple annamite au-dessus de sa condition actuelle, c'est de l'Europe chrétienne, et d'elle seule, qu'il la peut recevoir.

Leur seule passion est le jeu; celle-là est enracinée au plus profond de la nature humaine. Les hommes employés aux constructions de Saïgon n'avaient rien de plus pressé, dit un témoin oculaire, dès qu'ils avaient touché les quelques sapèques de leur solde, que de les jouer, la main fermée, à pair ou impair Leur geste était net, rapide, convulsif. En quelques minutes tout était passé dans les mains d'un dernier gagnant.

L'Annamite ne manque pas d'une sorte de bravoure, mais d'une bravoure qui ne ressemble pas à la nôtre. On ne trouverait sûrement dans sa langue aucun mot qui pût rendre notre idée de point d'honneur, pas plus qu'il n'y faudrait chercher des expressions qui expriment nos sentiments de liberté, d'égalité, de patriotrisme.

Il se bat bien quand il se croit le plus fort; mais qu'on ne lui demande pas de tenir pied devant un ennemi supérieur. Ils ont sur le courage, et sur la manière dont un chef intrépide peut le transmettre, une superstition effrayante. Quand un tel homme est tué, ils lui ouvrent la poitrine, lui arrachent le cœur, et le dévorent encore palpitant. Alors ils vont en avant, rien ne peut les arrêter : ils ont du *gan*.

l'Annamite, en somme, a horreur du sang versé; sa nature y répugne. Et cependant, par une sorte de contradiction qui n'est pas rare, surtout en Asie, des supplices d'une barbarie raffinée le laissent impassible. Le crime irrémissible entre tous, la rébellion à l'empereur, est puni du *lan-ti* : le coupable est coupé en cent morceaux, et ces horribles débris sont déposés dans une jarre à la porte de sa maison. Parmi les autres supplices, il y en a qui semblent sortis d'une imagination infernale. Ce sont des bambous coupants entre lesquels on laisse glisser la victime, dont le corps est bientôt lacéré comme par mille coups de rasoir; des membres sciés avec de mauvais couteaux, ou tenaillés avec des pinces rougies; des siéges garnis de longues pointes acérées; des reptiles venimeux introduits entre le vêtement et la chair, etc. Il ne manque guère à cet aimable répertoire

1. *Luc-van-tiên*, poëme populaire annamite, traduit par M. Aubaret. Cet échantillon de la littérature populaire des Annamites est imprimé aux cahiers de janvier et février du *Journal asiatique*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que le pal des Turcs. Il est présumable que faire simplement trancher la tête, ce qui est le genre de mort habituellement appliqué à nos missionnaires, est regardé comme un acte de clémence.

M. Pallu affirme que l'habitant de la Cochinchine n'a aucune aptitude pour le commerce. C'est encore une éducation à faire, et une des plus difficiles, peut-être. Le peu de trafic qui se fait à l'intérieur a pour objet principal le riz. Livré à lui-même, l'Annamite n'en cultive que ce qu'il lui faut pour vivre. Il n'y a dans le pays, à vrai dire, que deux occupations régulières, cultivateur et batelier; deux professions qui semblent s'exclure, et qui par le fait s'accordent très-bien, à cause du retour périodique des saisons et des inondations. Cette vie sans attache est bien en rapport avec leurs goûts ambulatoires. « Que fais-tu? — *Lam roï*, je cultive le riz. — Où vas-tu? — *Di doï*, je vais me promener. » Pour le grand nombre, cela résume toute la vie.

Ils ont quelques cannes à sucre, — ce qu'il en faut pour leurs besoins. Le sucre qu'ils en extraient est bon. Il y a dans le pays des plantations d'indigo, mais en petit nombre, et du coton de bonne qualité. La Cochinchine, affirme M. Pallu, pourrait un jour approvisionner de coton le marché de l'Europe; ce serait toute une révolution dans la vie de l'indigène et dans son état social. Le travail, aliment des échanges, amènerait la richesse; avec la richesse se développerait la propriété, et par la propriété le confort de la vie, la culture de l'esprit, l'élévation morale, le sentiment de sa propre dignité. Mais une telle transformation, la verrons-nous jamais s'accomplir? En Algérie, nous tentons avec les Arabes quelque chose d'analogue. Des deux côtés les obstacles sont autres, mais également difficiles à surmonter. C'est notre devoir de le tenter, comme ce serait notre honneur de réussir. La conquête qui enfante le progrès est une conquête légitime.

Aujourd'hui les habitations elles-mêmes semblent tenir à peine au sol, comme les habitants. Quelques roseaux plantés en terre, un peu de limon que séchera le soleil, et pour toit des feuilles de palmier, voilà la maison de l'indigène. Quelques heures y suffisent. On conçoit que la destruction ou l'abandon d'un pareil édifice ne laisse pas beaucoup de regrets. Aussi les déplacements de populations ne sont-ils pas une chose rare. C'est la seule manière d'échapper à une domination antipathique ou trop oppressive.

Dans une société qui sous tant de rapports touche encore, en quelque sorte, à l'état de nature, on est étonné de trouver un sentiment très-prononcé de déférence vis-à-vis de la femme. On prétend que sous le rapport moral, comme sous le rapport de la beauté physique, les femmes ont ici une supériorité réelle. Ce qui paraît sûr, c'est que dans la vie commune le mari accepte volontiers le second rôle. Les gens experts prétendent, du reste, que ce n'est pas là une mauvaise condition pour le bonheur domestique.

On raconte que chez certaines peuplades de l'Amérique, comme autrefois chez les Cantabres et les Corses, quand une femme est accouchée le mari se met au lit pour recevoir les félicitations de la tribu. Le livre officiel de la Cochinchine rapporte quelque chose de semblable. A l'accouchement de sa femme, est-il dit, le mari doit s'abstenir de tout travail durant un mois. La raison que l'on en donne, c'est que durant ce mois un mari se doit tout entier à sa femme et à son enfant.

Nous n'avons fait qu'effleurer un sujet qui a pour nous, aujourd'hui, plus qu'un intérêt de curiosité. Ceux qui voudront mieux connaître tout ce qui touche aux mœurs, aux usages et aux habitudes des Annamites, non pas seulement chez une de leurs classes, mais dans toutes leurs classes; ceux qui voudront en un mot, de plus amples notions sur leur religion et leur hiérarchie sociale, nous devons les renvoyer aux publications de MM. Pallu, de Grammont et Aubaret, — sans oublier d'excellentes notes d'un de nos employés civils, M. Bineteau, sur les conditions physiques et la climatologie du pays [1].

II

Il est une autre contrée que couvre notre drapeau, le Mexique. Là ce ne sont pas des sujets que nous allons chercher, ni une domination; mais la conquête que nous ne demandons pas à nos armes, nous la demandons à la science. Cette mission scientifique si digne d'un grand siècle et d'une grande nation, la France, depuis soixante ans, en a partout donné l'exemple. Elle l'a remplie en Égypte par la publication de l'ouvrage célèbre qui a été le point de départ des études hiéroglyphiques; elle l'a remplie en Asie par les fouilles qui ont rendu à la lumière les restes oubliés de la civilisation assyrienne, et qui ont contribué puissamment à l'avancement des études cunéiformes; elle la remplit en Algérie par la restitution des vieux souvenirs de Carthage et de Rome, et de ceux de la race aborigène; elle la remplit en Grèce et en Asie Mineure par de fructueuses recherches, par de belles publications, et mieux encore par l'institution de cette école d'Athènes qui est devenue pour les contrées helléniques une pépinière de profonds investigateurs. Ce que la France a fait dans tant de foyers éteints des grandes civilisations antiques, elle est appelée à le faire aussi sur la terre mexicaine.

Pour ne pas remonter, comme les souvenirs de l'Égypte et de Babylone, aux premiers âges des traditions humaines, ni s'envelopper du prestige des souvenirs classiques, le nouveau théâtre sur lequel vont se porter nos explorations n'en mérite pas moins de prendre rang à côté des grands foyers historiques de l'ancien monde. A l'époque où Fernand Cortez, cet héroïque aventurier, fit avec une poignée d'Espagnols la conquête du vaste empire de Montézuma, le Mexique était le siége d'une civilisation très-remarquable, au moins par

1. Elles sont imprimées dans un recueil trop peu répandu chez nous, le *Bulletin* de notre Société de Géographie, au cahier de janvier dernier.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ses côtés extérieurs et matériels. Le pays avait de grandes villes, des routes, des canaux, toute une organisation politique, de grandes cultures, une industrie fort avancée dans certaines directions, un déploiement de luxe et d'apparat propre à frapper les yeux, quoiqu'on y pût découvrir plus d'une réminiscence de la vie barbare. Pour Cortez et ses compagnons ce fut un spectacle merveilleux, tant une pareille société était différente de tout ce que les Espagnols avaient vu jusqu'alors au Nouveau-Monde. Comme toute société organisée, la nation de Montézuma avait son histoire et ses monuments. Les monuments, d'un caractère religieux, étaient des constructions massives dont la forme pyramidale rappelait celles de la vallée du Nil; les souvenirs historiques étaient consignés dans des livres écrits en caractères symboliques, dont l'intelligence était réservée aux prêtres du pays et aux personnages principaux de la nation. L'écriture proprement dite, l'écriture alphabétique, n'existait pas. Aujourd'hui la première pensée serait de recueillir précieusement ces documents du passé, pour y chercher les origines du peuple conquis; les Espagnols du seizième siècle avaient d'autres préoccupations. Sous l'influence d'un monachisme ignorant, ces livres en signes inconnus d'un aspect étrange furent regardés — ce sont les expressions du temps — comme une œuvre du démon propre à entretenir les indigènes dans leurs croyances païennes. Ils furent frappés de la même sentence que les hérétiques, le bûcher. Tous les manuscrits mexicains que l'on put découvrir furent détruits. Très-peu échappèrent à cette proscription inepte. Heureusement plusieurs des chefs convertis, qui possédaient quelques-uns de leurs livres nationaux ou qui en gardaient fidèlement le contenu dans leur mémoire, voulurent consigner par écrit les fastes de leur patrie. Ils rédigèrent en espagnol des histoires que les archives de Mexico ou de Madrid ont conservées, et qui de nos jours ont été pour la plupart traduites en français sur les manuscrits et publiées par un homme qui a bien mérité de la science historique, M. Ternaux-Compans. Nous pouvons apprécier ainsi en pleine connaissance ce qu'était l'histoire mexicaine. Les annales de la dynastie régnante au temps de la conquête espagnole, paraissent avoir été fidèlement conservées; cela remonte à deux cents ans environ avant Cortez. Les temps antérieurs appartiennent à d'autres races, et on n'en a plus que des notions vagues, d'autant plus vagues, quant aux faits et aux époques, qu'on s'enfonce plus avant dans le passé. Il est question de grandes migrations successives sorties des contrées du Nord et qui s'étaient tour à tour abattues sur le Mexique, — sur l'Anahuac, comme on nommait le plateau central où s'élève Mexico. La plus ancienne de ces migrations, la première du moins dont on eût gardé le souvenir positif, était celle des Tolteks; après ceux-là étaient venus les Tchichimeks, puis les Azteks qui étaient la race de Montézuma. L'origine de la civilisation mexicaine est rapportée aux Tolteks. Les Tchichimeks, qui les expulsèrent, ramenèrent avec eux la barbarie; et enfin la première civilisation avait repris le dessus avec la domination aztèque. Ces vieux souvenirs sont tout à la fois mêlés d'embellissements légendaires qui éveillent à bon droit la défiance de la critique, et de circonstances archéologiques et géographiques dont la réalité a été constatée par des découvertes récentes. Il y a là, comme dans les premiers souvenirs de la Grèce et de Rome, un fond réel que la transmission orale a plus ou moins dénaturé, ainsi que cela arrive toujours aux traditions que l'écriture n'a pas fixées. Au total, les origines mexicaines, telles que les chroniqueurs indigènes du seizième siècle nous les ont transmises, nous offrent une énigme historique pleine d'obscurités, — une énigme que nous ne croyons pas insoluble, tant s'en faut, mais qui jusqu'à présent n'a été abordée qu'à travers des préoccupations étrangères ou des vues systématiques. Ce qu'elle attend encore, c'est une critique sérieuse et véritablement compétente.

Les questions qui s'offrent ici à l'investigation de la science ne se renferment pas dans le cercle isolé des origines mexicaines. N'y aurait-il que ce problème à éclaircir, ce serait déjà un objet digne de notre attention; mais il a une bien plus vaste portée. D'un côté, il tient étroitement aux questions générales que soulève dans son ensemble l'ethnologie américaine; de l'autre, il conduit inévitablement à une série de recherches contingentes sur les autres centres de civilisation aborigène de l'isthme américain et des plateaux péruviens. Entre ces civilisations du Sud et la civilisation mexicaine, il y a eu indubitablement des rapports à peine entrevus jusqu'à présent, mais que des investigations bien dirigées éclairciront, il faut l'espérer. C'est, on le voit, tout un ensemble d'études qui s'ouvre devant nous, — études linguistiques, ethnographiques et archéologiques; ou plutôt c'est une science tout entière qui va prendre sa place à côté des grandes études historiques de l'Ancien Monde.

La création d'une Commission scientifique rattachée à notre expédition du Mexique est une pensée généreuse; elle sera l'honneur du gouvernement qui l'a conçue et du ministre qui l'a organisée. La Commission a été constituée par un décret impérial du 29 février; elle siége à Paris et a pour objet d'éclairer par des instructions précises les recherches à faire, de même que plus tard elle aura à préparer, pour la publication d'un grand ouvrage, les travaux qu'elle aura reçus de ses voyageurs. Son action ne dépasse pas les limites du Mexique, et le champ est assez large; mais les études sévères et précises qu'elle doit inspirer et diriger deviendront, on n'en saurait douter, la base et le point de départ de bien des investigations ultérieures. Elle aura inauguré les études américaines.

Sa tâche immédiate est de provoquer dans les diverses parties du Mexique un ensemble combiné de recherches qui doivent porter à la fois sur l'histoire et l'archéologie, sur la géographie, la constitution physique, la géologie et les branches multiples de l'histoire naturelle, sur la constitution physique des habitants et tout spécialement de la race native, sur les langues ou les dialectes abo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rigènes, sur tout ce qui est de nature, en un mot, à éclairer le passé et à servir le présent.

Il y a encore plus d'une découverte à faire dans les dépôts littéraires ou scientifiques; il y a à contrôler, avec la rigueur que la science exige aujourd'hui, les études déjà publiées sur un certain nombre de monuments, et à rechercher les monuments jusqu'à présent inexplorés; il y a à reconnaître de vastes parties du pays que l'on peut dire encore inconnues, sur les deux pentes étagées qui descendent des hautes plaines centrales aux deux mers environnantes. Nous reprenons la tâche admirablement ébauchée, il y a soixante et un ans, par Alexandre de Humboldt, et dont l'illustre explorateur légua l'achèvement à l'avenir. C'est une succession glorieuse que la France, dans la position où les circonstances l'ont placée, ne pouvait décliner.

Que nous resterait-il de notre expédition d'Égypte, sans le monument littéraire où l'intuition divinatrice de Champollion a su retrouver le secret des siècles? A notre tour, restituons à la science les monuments de la terre mexicaine; ils trouveront, eux aussi, leur Champollion.

Ce sera pour nous un devoir que nous remplirons avec un vif intérêt, et cet intérêt, nous l'espérons, sera partagé par nos lecteurs, que de suivre le progrès des travaux dirigés par la Commission, et celui des études qui se rattacheront à ces travaux.

III

Des explorations considérables et d'importantes publications nous rappellent en Afrique. Notre Société de Géographie avait à décerner sa médaille annuelle pour l'exploration la plus importante accomplie en 1861; le lauréat qu'elle a proclamé est M. Henri Duveyrier, pour son voyage du Sahara algérien. Cette haute distinction était pleinement méritée. Les lecteurs du *Tour du Monde* ont pu juger, par quelques communications, des qualités éminentes qui distinguent le jeune voyageur[1]; les espérances qu'on avait conçues dès les premiers moments ont été largement justifiées par le volume maintenant imprimé de la relation[2], et par la grande carte dont ce volume est accompagné. Une région inexplorée d'une vaste étendue, qui se prolonge au sud de l'Algérie orientale et de la Tunisie jusqu'au Fezzan, est entrée dans le domaine de la géographie positive; un grand vide de cette partie de la carte d'Afrique qui nous touche de si près, a été rempli. Par des lignes de route croisées en divers sens, par une longue suite d'observations astronomiques et barométriques, par une riche collection d'informations indigènes scrupuleusement contrôlées et combinées avec soin, M. Duveyrier a pu nous apporter, figurée à une grande échelle, l'image détaillée d'une des parties les plus curieusement conformées du Sahara. Là où nous n'imaginions, il y a quelques années à peine, qu'une suite monotone de plaines de sable inhabitables et inhabitées, nous voyons se dessiner de vastes oasis couvertes de hautes montagnes, sillonnées de fraîches vallées, arrosées en certaines parties par de véritables fleuves qui ont leurs intermittences et leurs débordements, habitées enfin par une nombreuse population pastorale. C'est tout une révolution dans la géographie du Grand Désert.

La mémorable relation du docteur Barth, connue des lecteurs du *Tour du Monde*, nous y avait préparés, aussi bien que le voyage de Boû-Derba, un de nos interprètes algériens, de Laghouat à Gh'ât, et les missions de plusieurs de nos officiers du Sénégal dans les parties du Sahara qu'habitent les tribus maures au sud du Maroc; mais nul ne l'avait présentée d'une manière aussi authentique et aussi complète que l'a fait M. Henri Duveyrier. Le pays où nous placent ces curieuses informations est celui des Touâreg Hogghâr, la plus importante des quatre branches entre lesquelles se divisent les Touâreg du Grand Désert. Les trois autres sont les Azghâr de l'oasis de Gh'ât, les Kélouï de l'oasis d'Aïr, et les Aouâlimmimidên de la rive gauche du Kouâra (le grand fleuve du Soudan occidental), au-dessous de Timbouktou.

Partagées en un grand nombre de tribus, ces quatre familles de la nation targhî[1] se sont ainsi réparties dans les cantons habitables du Sahara central, où elles conservent, quoique séparées, les témoignages indélébiles de leur identité d'origine, les mêmes usages, les mêmes traits, le même idiome.

Les Touâreg sont une branche, la plus importante aujourd'hui et la seule qui ait conservé sa complète autonomie, de la race nombreuse qui peupla originairement, sous le nom primordial de Berbers, tout le nord de l'Afrique. Ce nom de Berbers, qui subsiste encore aujourd'hui en diverses parties de la vallée du Nil au-dessus de l'Égypte, se lit dans les vieilles inscriptions pharaoniques[2]. Les Berbers sont une race à part, dont les origines, comme celles de toutes les races humaines, se perdent dans les ténèbres des premiers âges du monde, mais qui a eu son développement propre à travers les temps historiques. Selon les contrées qu'ils occupèrent, depuis le Nil jusqu'à l'Atlantique, ils reçurent des Égyptiens et des Phéniciens, et après ceux-ci des Grecs et des Romains, les diverses appellations de Libyens, de Numides et de Maures[3]. C'est de l'ethnique Berber que s'est formé par corruption notre nom de *Barbarie*, appliqué au nord-ouest de l'Afrique. Difficilement accessible aux civilisations importées, le gros des Berbers conserva toujours sa sauvage indépendance, même au temps de la puissance de Carthage et de Rome, et ils ne dépassèrent jamais les habitudes de la vie pas-

1. Dans notre deuxième volume de 1861.

2. *Exploration du Sahara.* Les Touâreg du Nord, par H. Duveyrier. Paris, 1864, un volume grand in-8° de XVI-501 pages, avec figures.

1. *Targhi* est le singulier dont la forme plurielle est Touâreg.

2. Bérabérata.

3. Libyens, du punique (ou de l'hébreu) *Lahabîm*, dont la dérivation est douteuse; Numides, du grec *Nomadès*, pasteurs; Maures, du punique *Mahourîm*, les Occidentaux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torale ou demi-agricole. Ils ont eu cependant leurs jours de grandeur dans l'histoire. Jugurtha, Massinissa et Juba étaient des Berbers; et dans les luttes qu'ils soutinrent contre Byzance et les Arabes, il ne leur a manqué que la plume d'un nouveau Salluste pour que plus d'un nom parmi leurs chefs brillât du même éclat. Dans les provinces de l'extrême Occident, ils ont fondé de puissantes dynasties militaires qui régnèrent sur le Maroc, dominèrent en Espagne, et firent reconnaître leur autorité jusqu'aux limites de la Tunisie; mais dans notre Algérie, une immense irruption de tribus arabes, venues de l'Orient du onzième au treizième siècle, a brisé leur nationalité, morcelé et refoulé leurs tribus, et les a réduits à l'état de subordination où les Turcs les maintinrent et où nous les avons trouvés. Leur nom même a disparu dans cet anéantissement politique de la race; car ils n'ont plus guère été connus que sous l'appellation de Kabyles qui est d'origine arabe, et que l'usage a maintenue[1]. Et comme pour montrer jusqu'où peut aller l'humiliation d'un peuple abattu, cette dénomination même de Kabyles, qui est encore une ligne de démarcation, un usage abusif qui tend à s'établir parmi les Européens de l'Algérie et dans l'administration coloniale, s'efface de plus en plus, pour tout englober, Arabes et Kabyles, sous la seule qualification d'Arabes.

Mais ici l'ethnologie proteste, d'accord avec la vérité des choses et même avec une bonne politique. Les purs Berbers se sont toujours maintenus, quoique morcelés, à l'abri des massifs de montagnes les plus difficiles de l'Algérie. On les trouve dans le Dahra, dans l'Ouaneris, dans le Djerdjéra et dans l'Aurès, gardant partout, sauf la religion de Mahomet qu'ils ont autrefois adoptée, leurs mœurs nationales et leur antique idiome. Mais c'est surtout chez les Touâreg, leurs frères du désert, qu'il faut chercher dans sa pureté inaltérée cette double transmission des mœurs originaires et de la langue maternelle.

Que de toute antiquité les grandes oasis du Sahara aient été occupées par des tribus berbères, c'est une chose au moins très-vraisemblable. Il est toutefois certain qu'une partie des Touâreg, et sans doute une partie considérable, n'est venue s'établir dans ses territoires actuels qu'à dater du onzième siècle, c'est-à-dire à l'époque de la grande irruption des Arabes dans la contrée littorale. Des tribus notables, souvent mentionnées avant cette époque aux environs de la côte, ne se retrouvent plus que chez les Touâreg. L'étude de ce peuple en reçoit un double intérêt. M. Henri Duveyrier, plus que personne avant lui, fournit à cette étude d'importants matériaux. Il les a vus de près, il a vécu en quelque sorte de leur vie, et il apporte dans son étude l'œil et l'esprit d'un bon observateur. Il a fait plus encore. Chargé de poursuivre avec les chefs de Gh'ât les négociations commerciales déjà entamées deux ans auparavant par Boû-Derba, pour rétablir une libre communication entre l'Algérie française et le centre du Soudan, il s'est acquitté avec un plein succès de cette mission délicate. Il a préparé la convention conclue en 1862 à Ghadamès, et il n'a pas été sans influence sur la visite que deux chefs touâreg importants ont faite à Paris. M. Duveyrier a servi son pays en même temps que la science; c'est un double titre dont la France lui est redevable, et dont la Société de Géographie lui a tenu compte.

1. *Kébaïls*, les Tribus.

IV

Le capitaine Speke a publié sa relation, si impatiemment attendue. Nous n'aurions pas à nous y arrêter longtemps, la place nous le permît-elle, après ce que nous avons dit dans notre Revue précédente de ce mémorable voyage, et surtout en présence du piquant résumé pour lequel le *Tour du Monde* a emprunté la plume habile de M. Forgues. Une traduction complète mettra d'ailleurs bientôt le public français à même d'apprécier pleinement le livre et le voyageur.

On peut suivre dès à présent l'intrépide explorateur depuis les plages de Zanzibar, à travers le centre du continent, jusque dans la haute Nubie et en Égypte. On peut gravir avec lui les pentes étagées du grand plateau intérieur, couper de l'est à l'ouest, puis du sud au nord, ces vastes plaines ondulées dont la hauteur au-dessus de la mer tempère heureusement les chaleurs tropicales; traverser ainsi la contrée de Monomoézi ou Pays de la Lune, à l'extrémité de laquelle se trouve le grand lac central (le Tanganîka) dont nul Européen n'avait approché avant la mémorable expédition de 1858, où M. Speke accompagnait le capitaine Burton, et arriver de là au second lac intérieur, le N'yanza, que le capitaine Speke a vu pour la première fois dans cette expédition de 1858. On peut maintenant longer à l'ouest, à une certaine distance cependant, ce lac Nyanza que coupe l'équateur, et sous cette zone équatoriale que les anciens regardaient comme inhabitable à cause des chaleurs torréfiantes d'un soleil vertical, reconnaître, non sans quelque étonnement, un climat non-seulement très-supportable, mais qui pourrait être cité parmi les plus beaux du monde, n'étaient les pluies diluviennes qui durent neuf mois de l'année. Ce sont ces pluies équatoriales, on le sait actuellement, qui produisent les débordements du Nil, dont l'époque et le retour régulier furent si longtemps, pour les théoriciens de la science aussi bien que pour le vulgaire, un sujet d'étonnement et de hasardeuses spéculations. Ici, sur les pas du voyageur, on voit des pays dont la population est nègre, mais dont les chefs appartiennent d'origine à une autre race, à la race blanche des Gallas, dont le foyer est au sud de l'Abyssinie, ce qui paraît avoir produit, dans une mesure que nous ignorons encore, un certain développement de race mixte dont les aptitudes sociales se montrent très-supérieures à celles du nègre pur. Il y a là des faits et des questions d'ethnologie africaine que la relation du capitaine nous fait entrevoir plutôt qu'elle ne les aborde, mais qui ne peuvent manquer de s'éclaircir promptement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

maintenant qu'elles sont posées. Le long séjour du voyageur à ce qu'il appelle *la cour* de ces petits potentats de l'Afrique équatoriale nous initie à des mœurs et à des usages d'une nouveauté souvent singulière; c'est la partie particulièrement neuve des longs épisodes de la narration.

Mais on quitte enfin les environs du lac; on se remet en route. Le capitaine suit une rivière considérable qui sert de déversoir au Nyanza et qui court droit au nord. Pour le voyageur, cette rivière est l'origine principale du Nil. L'identité serait plus sûre si la caravane n'avait pas été bientôt forcée de quitter la vallée du grand courant pour ne la rejoindre qu'à cent milles plus loin, laissant dans ce long intervalle la rivière se porter à l'ouest vers une région qui n'a pas été reconnue, et où il est non-seulement possible, mais probable qu'elle se grossit de quelque grand affluent.

Il y a fort à faire encore, on le voit, pour compléter les belles découvertes du capitaine Speke. Mais si le vaillant voyageur n'a pas, à rigoureusement parler, trouvé les sources du Nil, comme on le dit un peu trop complaisamment en Angleterre, il en a du moins frayé la route, et c'était le plus difficile.

Grâce à lui, la carrière est ouverte sur ce nouveau champ d'études. On sait à présent d'une manière certaine où chercher les sources du grand fleuve. En Angleterre et en Allemagne, de nouvelles entreprises se projettent ou se préparent. Sans aucun doute, nous aurons, dans six mois, à ramener nos lecteurs de ce côté.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

FIN DU NEUVIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Bédouin de la presqu'île du Sinaï, dessin de Bida mis sur bois par. . . .	H. Pottin	1
Bédouin de la presqu'île du Sinaï	*Idem.*	4
Aïn-Mouça, fontaines de Moïse, près de Suez.	*Idem.*	5
Profil d'un rocher de la vallée écrite	. . . . .	6
Inscriptions sinaïtiques non figurées.	. . . . .	7
Inscriptions sinaïtiques figurées.	. . . . .	8
Un chamelier de la presqu'île du Sinaï, dessin de Bida mis sur bois par. .	H. Pottin	9
Massif du Sinai ; le couvent de Sainte-Catherine	*Idem.*	11
Bédouin de la presqu'île du Sinaï	*Idem.*	12
Le père Procope, économe du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï . . .	*Idem.*	13
Méléthios Bajanelles, supérieur du couvent de Sainte-Catherine, au Sinaï.	*Idem.*	15
Jeune chamelier de la presqu'île du Sinaï.	*Idem.*	16
Panierplatz, près du Burg, a Nuremberg.	Thérond.	17
La Pegnitz. — Le pont Royal. — L'hospice du Saint-Esprit	Thérond.	20
L'ancienne prison de ville. — Le pont de Max. — Les flèches de Saint-Laurent.	Catenacci	21
Le choeur du presbytère de Saint-Sebald.	Thérond.	24
La Brautthur (porte des Mariées) a l'église de Saint-Sebald	Thérond.	25
Le tombeau de saint Sebald, a Nuremberg	Thérond.	27
Cour d'une maison, dans la rue Thérèse	Thérond.	29
Escalier de la maison Fuchs, sur la place Saint-Gilles.	Thérond.	31
Maison Tucher : Porte de la chapelle.	Thérond.	32
Place du marché. — La Belle-Fontaine. — La Frauenkirche	Thérond.	33
L'Homme aux oies	Thérond.	36
Porche de la Frauenkirche.	Thérond.	37
La Pegnitz	Thérond.	40
La maison d'Albert Durer. — La statue du chevalier Martin Koetzel. .	Thérond.	41
Entrée du Burg. — La porte des païens	Gérard	44
Cour et escalier du Burg. — Le tilleul	Thérond.	45
Wenceslas, sous le tilleul	Thérond.	46
Chemin de ronde, près des remparts.	Thérond.	47
Le Burg vu des fossés de la ville.	Gérard	48
Steamer naviguant sur le Missouri	Lancelot	49
Iles flottantes du Missouri	Lancelot	52
Cimetière indien sioux.	Lancelot	53
Mauvaises terres du petit Missouri	Lancelot	56
Entrée des mauvaises terres de la rivière Blanche	Lancelot	57
Les mauvaises terres (deuxième vue).	Lancelot	57

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Dessins et hiéroglyphes indiens	Lancelot	58
Le Fou, guide indien	Lancelot	59
Guerrier sioux	Lancelot	60
Femme sioux	Lancelot	61
Fort-Union, sur le Missouri	Lancelot	64
Camp d'Indiens Sioux	Lancelot	65
Vue générale des Mauvaises Terres	Lancelot	67
M. Guillaume Lejean	Mettais	69
Cascade du Reb	A. de Bar.	70
Panorama du Libo et du Melza, vue du sud (grand Gafat)	A. de Bar.	71
La maison de M. Lejean	Janet Lange	72
Theodore II, empereur d'Abyssinie	Janet Lange	72
Camp d'Aouret. — Théodore II recevant a merci des paysans insurgés	Janet Lange	75
Panorama de Gouda, vu de Samara	A. de Bar.	76
M. Guillaume Lejean arrêté et mis aux fers par ordre de Théodore II	Janet Lange	77
Le mont Aouala-Négus (le roi des Vampires)	A. de Bar.	80
La brouette a voile	Émile Bayard.	81
Paysans chinois réfugiés a Shang-haï	Émile Bayard.	84
Vue de la concession américaine a Shang-haï	Lancelot	85
Pont sur la rivière Sou-Tcheou, près Shang-haï	Lancelot	85
Gardes du corps du roi des Taïpings	Émile Bayard.	88
Vue de la vallée du Min, près Fou-Tcheou	Lancelot	89
Sampans ou navires du commerce et pont de bateaux, a Tien-tsin	Lebreton	92
Escadre anglo-française a l'entrée du Peï-ho	Lebreton	93
Jonque de douane, a Tien-tsin	Lebreton	93
Pagode des supplices infernaux. — Supplice des parricides	Émile Bayard.	94
Pagode des supplices infernaux. — Supplices des incendiaires	Émile Bayard.	95
Boudoir de dame chinoise occupé par Mme de Bourboulon, en 1860	Thérond	96
Palais concédé aux missionnaires français, a Tien-tsin	Lancelot	97
Le fauconnier chinois	Émile Bayard.	100
Le chemin du ciel, tableau d'une pagode de Tien-tsin	Émile Bayard.	101
Marchande de légumes a Tien-tsin	Émile Bayard.	104
L'aveugle du consulat	Émile Bayard.	105
Rives du Peï-ho	Lancelot	106
Vue de la ville de Ma-Tao	Lancelot	107
Le généralissime chinois San-Ko-Li-tsin	Émile Bayard.	108
Le pont de Pa-Li-Kiao, le soir de la bataille	Émile Bayard.	109
Pékin a l'horizon, vue du sud-est	Lancelot	112
Murailles et porte de Pékin	Lancelot	113
Pékin : Plan de la légation française	Lancelot	116
Pékin : Porte principale ou d'honneur de la légation anglaise	Thérond	117
Pékin : Légation française. — Yamoun du secrétaire	Thérond	120
Pékin : Porte du Yamoun	Thérond	121
Pékin : Enclos aux antilopes, dans le parc de la légation	Lancelot	124
Exécution du grand mandarin Sou-Chouen	Émile Bayard.	125
Pekin : Vérandah de la légation anglaise	Thérond	126
Pékin : Péristyle de la légation anglaise	Thérond	127
Cour intérieure de la légation anglaise	Thérond	128
Mission de Cocabambillas	Riou	129
La liane Yahuar Cencca (le nez sanglant)	Riou	132
Fray Bobo et Fray Astuto	Riou	133
Vue de la montagne Urusayhua	Riou	136
Travaux scientifiques	Riou	137
Vue des fermes de Choquechima et de Sahuayaco	Riou	140
Ferme de Chahuaris	Riou	141
Bixa orellana (rocou)	Riou	143
Rive gauche du Chahuaris	Riou	144
Départ du Chahuaris	Riou	145

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La messe du départ	Riou.	147
Site de Mancuréali	Riou.	148
Rapide de Mancuréali	Riou.	149
Jonction des rivières Yanatili et Quillabamba-Santa-Ana	Riou.	150
Halte de nuit a Chulituqui	Riou.	151
Halte de nuit a Mapitunuhuari	Riou.	153
Palmiers tarapote	Riou.	156
Tunki peruvianus	Riou.	157
Site et rivière de Chapo	Riou.	160
Un serment solennel	Riou.	161
Séparation sur la plage de Coribeni	Riou.	163
Site et case de Polohuatini	Riou.	164
Plage de Sangobeata	Riou.	165
Genipa americana (Huitoch)	Riou.	166
Simuco de Chiruntia	Riou.	167
Plage de Quitini	Riou.	168
Halte d'Antis au seuil d'une forêt	Riou.	169
Un baptême sur la plage de Quitini	Riou.	171
Eaux calmes de Biricanani	Riou.	172
Remansos de Canari	Riou.	173
Un radeau d'Antis, a Chigalosigri	Riou.	175
Ajoupa a Manugali	Riou.	176
Voyageurs séchant leurs effets	Riou.	177
Rivière de Pachiri	Riou.	178
Rapides de Mantalo	Riou.	179
Eaux calmes de Huinpuyu	Riou.	180
L'orateur de la plage de Saniriato	Riou.	181
Rivière et rapides de Saniriato	Riou.	182
Fray Bobo et ses aides	Riou.	183
Mort de Fray Bobo	Riou.	184
Le capitaine de frégate	Riou.	185
L'alferez de frégate faisant fonctions de lieutenant	Riou.	185
Partage d'un bonnet de coton	Riou.	186
Rapide de Sibucuni	Riou.	188
Descente des rochers a Sibucuni	Riou.	189
M. de la Blanche-Épine	Riou.	190
Gorge de Tunkini	Riou.	191
Porte de Tunkini	Riou.	192
Naufrage a Antihuaris	Riou.	193
Le roi et la reine des gobe-mouches	Riou.	195
Portrait de l'auteur après son naufrage a Antihuaris	Riou.	196
Ajoupa d'Antis a Antihuaris	Riou.	197
Antis traversant un rapide	Riou.	199
Erytroxylum coca	Riou.	200
Le radeau-ménagerie	Riou.	201
Source du Mapucho-Paucartampu-Camisia	Riou.	203
Ajoupa d'Antis, a Bitiricaya	Riou.	204
Présentation d'Indiens Chontaquiros sur la plage de Bitiricaya	Riou.	205
Indiens Antis	Riou.	208
Priseurs de tabac	Riou.	209
Types d'Antis	Riou.	211
Armes et poteries des Indiens Antis	Riou.	212
Aspect des plaines du Sacrement	Riou.	213
Aspect des plaines du Sacrement	Riou.	213
Antis en partie de pêche	Riou.	214
Rameurs Chontaquiros	Riou.	215
Chontaquiros en partie de pêche	Riou.	216
Halte de Chontaquiros sur les plages de la rivière Quillabamba-Santa-Ana	Riou.	217

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Ajoupas provisoires d'Indiens Chontaquiros	Riou.	219
Habitation d'Indiens Chontaquiros, a Sipa	Riou.	220
Abordage contre le tronc d'un *siphonia elastica*	Riou.	221
Mémorable combat entre un *ateles niger* et un *ateles rufus*	Riou.	224
Pont de Sophon, construit par Justinien sur le Sangarius, entre Sabandja et Ada Bazar	Guiaud.	225
Nicomédie (Izmid), vue de la mer	Guiaud.	226
Kemer-Kupru, pont sur le Sangarius entre Sabandja et Gheïveh	Guiaud.	228
Le dîner. — Intérieur du Konar d'Ak-Seraï	Castelli.	229
Mausolée antique auprès de Badjikeuï, entre Ak-Séraï et Nicée	Guiaud.	231
Lac Ascanius ou de Nicée vu des murailles de la ville	Guiaud.	232
Nicée (Isnik), porte de Constantinople (intérieur)	Guiaud.	233
Nicée (Isnik), porte de Lefké (extérieur)	Guiaud.	236
Types de l'Anatolie	Castelli.	237
Nicée : Mosquée verte (Yéchil-Djami) et ruines des bains	Guiaud.	240
Brousse : Pont sur le torrent dit Gueuk-Sou	Guiaud.	241
Brousse : Mosquée et turbés du sultan Mourad	Guiaud.	243
Brousse : Mosquée du sultan Bayézid	Guiaud.	244
Brousse : L'Oulou-Djami (grande mosquée), vue prise des premières pentes de l'Olympe	Guiaud.	245
Apollonia (Abouliount) : Fragment des murailles. — Le lac et le mont Olympe	Guiaud.	248
Murailles d'Ouloubad (ancienne Lupadium)	Guiaud.	349
Tombeau phrygien taillé dans le roc, entre Hermandjik et Taouchanli	Guiaud.	251
Harmandjyk : Le konak du mudir	Guiaud.	252
Aizani (Tchavdir-Hissar) : Pont et quai du Rhyndacus	Guiaud.	253
Tchavdir-Hissar (Aizani) : Le konak	Guiaud.	255
Aizani : Ruines du théâtre et du stade	Guiaud.	256
Kediz (ancienne Cadi) et le fleuve Hermus près de sa source	Guiaud.	257
Aizani : Ruines du temple du Jupiter	Guiaud.	259
Ouschak : Entrée de la ville du côté des cimetières	Guiaud.	260
Ouschak (ancienne Eucarpia) : Maison construite avec des débris de monuments funéraires antiques	Guiaud.	261
Ruines de Sardes : Débris de murailles au bord du Pactole	Guiaud.	262
Sardes : Vue des ruines du théâtre et du rocher qui portait l'Acropole	Guiaud.	263
Sardes : Débris d'une église byzantine construite avec des fragments de temples grecs	Guiaud.	264
Sardes : Ruines du temple de Cybèle	Guiaud.	265
Bas-relief dit de Sésostris, chaîne du Tmolus, près Nymphi	Guiaud.	266
Pont entre Cassaba et Nymphè, au pied du mont Sypyle	Guiaud.	267
Smyrne : Aqueducs sur le Mélès	Guiaud.	267
Smyrne : Le golfe vu des ruines du château byzantin, sur le mont Pagus	Guiaud.	268
Éphèse : Vue d'ensemble des ruines prise du mont Prion	Guiaud.	269
Éphèse : Ruines du Gymnase	Guiaud.	270
Ayaslouk : Ruines du château et des aqueducs	Guiaud.	271
Ayaslouk : Ruines de la grande mosquée	Guiaud.	272
Le capitaine Grant et le capitaine Speke	Émile Bayard.	273
Ladha-Ramji, banian ou négociant indou, a Zanzibar, en tenue de bureau	Émile Bayard.	276
Départ des capitaines Speke et Grant et de leur caravane	Émile Bayard.	277
Saïd-Majid, sultan de Zanzibar	Émile Bayard.	278
Habitants de l'Ouzaramo	Emile Bayard.	280
Vue des montagnes a l'ouest de Zungoméro, prise de Mbuiga	A. de Bar.	281
Antilopes de l'Ougogo	Wolff.	284
Le capitaine Speke chassant au buffle	Émile Bayard.	285
Campement dans l'Ougogo	A. de Bar.	288
Batteurs de sorgho, dans l'Ounyamouézi	Émile Bayard.	289
Fabrication de la bière dans l'Ounyamouézi	Émile Bayard.	292
Les Forgerons, Ounyamouézi	Émile Bayard.	293

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Femmes de l'Ounyamouézi pilant du sorgho	Émile Bayard.	296
Esclaves de l'Ounyamouézi moissonnant et portant du bois a bruler.	Émile Bayard.	297
Village du roi Ukulima	A. de Bar.	300
Un bal chez Ukulima. — Le capitaine Grant dansant avec la reine.	Fuchs	301
Naturel de l'Ouzinza.	Émile Bayard.	304
Vallée d'Outhoungu	A. de Bar.	305
Palais du sultan Lumérézi.	Grant	308
Spécimen des tembé, ou maisons arabes, a Kaseh	*Idem.*	308
Campement dans la vallée d'Outhoungu : Les indigènes apportent des provisions.	Émile Bayard.	309
Indigène de l'Ounyamouézi.	Émile Bayard.	312
Natif du Karagué	Émile Bayard.	313
Système des eaux dans les montagnes a l'ouest du Nyanza	Speke	316
Campement des voyageurs en dehors du palais de Karagué	Émile Bayard.	317
L'orchestre de la cour, au Karagué.	Émile Bayard.	319
Les lionnes de la caravane, photographie de Royer, au Caire		320
Chez Rumanika. — Le lever royal de la nouvelle lune.	Émile Bayard.	321
Antilopes de marais	Wolff.	325
Ouganda : Armes et ornements	Grant	328
Speke présentant ses trophées de chasse a Rumanika	Émile Bayard.	329
Rives de la Kitangulé.	A. de Bar.	332
Nègres buvant du pombé.	Émile Bayard.	333
Habitation d'un chef dans l'Ouganda	G. Durand	336
S. M. Mtésa, roi de l'Ouganda	G. Durand	337
Un noble de l'Ouganda	Grant	340
Kibuga ou résidence du souverain de l'Ouganda	A. de Bar.	341
Antilope n'samma, des bords du N'yanza (Ouganda)	Wolff.	344
L'auge au pombé. — Manière de se rafraîchir a la cour de l'Ouganda.	Émile Bayard.	345
Le kambari, poisson de l'Ouganda	Speke	346
Les « fidèles » des capitaines Speke et Grant, photographie de Royer		348
Femmes du palais de S. M. Mtésa conduites au supplice	G. Durand	349
Le colonel Congow et son régiment passés en revue par le roi Mtésa.	Émile Bayard.	352
Grant voyageant du Karagué a l'Ouganda	G. Durand	353
Vue de la crique ou baie Murchison, sur le lac N'yanza.	Riou.	356
Bateau des indigènes de l'Ouganda. — N'yanza Victoria	Speke	356
Un lever du roi Mtésa.	Émile Bayard.	357
Speke et Grant en audience chez la reine mère.	Émile Bayard.	360
Les soldats de la garde de Mtésa prenant leur repas.	Émile Bayard.	361
Les chutes du Ripon. — Le Nil sortant du lac Victoria N'yanza.	A. de Bar.	365
Troupeau d'éléphants dans les pâturages du Bahr-el-Abiad	Zwecker.	368
Palais de Kamrasi, roi de l'Ounyoro	A. de Bar.	369
Indigènes du Kidi en visite chez Kamrasi	Castelli.	372
Le roi Kamrasi feuilletant la Bible.	Émile Bayard.	373
Indigènes du Gani, rive droite du Bahr-el-Abiad	Castelli.	376
Sorcier se livrant a des opérations magiques en présence des « fidèles, » du capitaine Speke, des officiers et du nain du roi Kamrasi.	Émile Bayard.	377
Le Nil et les montagnes du Kukou	A. de Bar.	379
Chutes du Nil dites du Karuma, en Kidi	A. de Bar.	380
Les Turcs de Mohamed en marche.	Émile Bayard.	381
Les Turcs de Mohamed préparant de l'ivoire	Émile Bayard.	382
Gondokoro sur le Bahr-el-Abiad	A. de Bar.	383
Le Nil au-dessus du confluent de L'Asoua.	A. de Bar.	384
Fouilles récentes faites a Pompéi sous la direction de M. l'inspecteur Fiorelli.	Émile Bayard.	385
Travail des fouilles dans une ruelle de Pompéi.	Thérond.	387
Ruines du temple de Vénus. — Forum de Pompéi	Thérond.	389
Pompéi. — Transport des terres de déblai au chemin de fer	Émile Bayard.	390
Le Forum	A. de Bar.	391

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Rue de Pompéi nouvellement découverte. — Maison a balcon fermé. — Fontaine	Thérond	392
Découverte de pains cuits il y a dix-huit cents ans dans le four d'un boulanger	Émile Bayard	393
La porte de Nola, a Pompéi	Thérond	394
La porte d'Hercule restaurée	Lancelot	395
Le Tépidarium, aux Thermes	H. Clerget	396
Vue intérieure de la maison de Pansa, a Pompéi	Lancelot	397
Ustensiles de cuisine en bronze découverts, a Pompéi	H. Catenacci	400
Péristyle de la maison des questeurs, a Pompéi	Lancelot	401
Maison de Lucretius	H. Clerget	404
Fouilles récentes a Pompéi. — Décoration intérieure de la maison de Siricus	Thérond	405
Fouilles récentes a Pompéi. — Ariane et Bacchus, fresque	Thérond	408
Fouilles récentes a Pompéi. — Achile a Scyros, fresque	Thérond	409
Le petit théâtre de Pompéi	Lancelot	411
Amphithéâtre de Pompéi	Thérond	412
Fouilles récentes a Pompéi. — Pâris et les trois déesses, fresque	Thérond	413
Lampes de terre et de bronze trouvées a Pompéi	H. Catenacci	414
Candélabres et bijoux trouvés a Pompéi	H. Catenacci	415
Corps de Pompéiens moulés par la cendre	Thérond	416

CARTES ET PLANS.

Carte de la presqu'île sinaïtique	3
Plan de Nuremberg	19
Esquisse d'une partie du bassin du Missouri	51
Carte des Mauvaises Terres du Nebraska	66
Carte du littoral de la mer Jaune	83
Itinéraire allant des forts de Ta-Kou a Pékin	99
Plan de Pékin par M. le capitaine du génie Bouvier	115
Carte-itinéraire de la traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. (Planche IV.)	131
Carte-itinéraire de la traversée de l'Amérique du Sud par M. Paul Marcoy. (Planche V.)	187
Asie Mineure ancienne et moderne. — Anatolie (partie occidentale)	227
Itinéraire des capitaines Speke et Grant : De Zanzibar a Kazeh	275
Itinéraire des capitaines Speke et Grant : De Kazeh a Gondokoro	324
Plan de Pompéi	388

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

EXCURSION AU MONT SINAÏ, par deux voyageurs français. (1862. — Texte et dessins inédits.)

Du Caire à Suez. — Départ. — Le passage des Hébreux. — Les fontaines de Moïse. — Wadi-Sadr. — Effets de lumière. — Marah. — Wadi-Garandel (Elim). — Wadi-Tâl. — Ras-Abou-Zelimèh. — Wadi-Schellal. — Wadi-Mokatteb (la vallée écrite). — Les inscriptions sinaïtiques. — Wadi-Feiran. — Wadi des palmiers. — Misère des Bédouins. — Le mont Serbal. — Le Nabs-el-Hawa. 1

NUREMBERG (Bavière), par M. ÉDOUARD CHARTON. (1862. — texte et dessins inédits.)

En Route. — L'auberge du *Rothe-Ross*. — Excursion nocturne. — La maison de Serz : Wallenstein. — Une préface d'Hoffmann. — Le presbytère de Saint-Sébald. — Theuerdank. — Saint-Sebald. — La porte des Mariées. — Le tombeau de saint Sébald. — Un bas-relief comique d'Adam Krafft. — La mort de Jean Palm. — Le globe de Martin Behaim. — La maison Tucher. 17

Le Rathhaus. — Conversation avec un magistrat du seizième siècle. — Le char de triomphe. — Une guillotine romaine. — Détail d'architecture recommandé aux dames françaises. — La Belle-Fontaine. — L'homme à l'oie. — La Frauenkirche. — Hans Sachs. — La fontaine des Vierges. — L'église Saint-Laurent. — La maison sacramentelle d'Adam Krafft. — Les ponts. — La chapelle Saint-Maurice. — Le musée Germanique. — La maison d'Albert Durer. — Albert Durer gravait-il sur bois? — Sa femme était-elle méchante? — Panierplatz. — Le Burg. — Le vieux tilleul. — La chapelle d'Ottmar. — Le cimetière Saint-Jean. — Regrets. 33

VOYAGE DANS LES MAUVAISES TERRES DU NEBRASKA (États-Unis), par M. E. DE GIRARDIN (de Maine-et-Loire). (1849-1850. — texte et dessins inédits.)

Voyage de Saint-Louis au fort Pierre Chouteau. — Arrivée au fort Pierre Chouteau. — Indiens. — Festin, etc. — Voyage aux Mauvaises Terres de la rivière Blanche (Nebraska). — Retour au fort Pierre. — Grand conseil de la nation dakotah. — Départ du fort Pierre pour les montagnes Rocheuses. 49

SUPPLÉMENT AU VOYAGE DANS LES MAUVAISES TERRES, extrait du *Geological Survey of Wisconsin, iowa, minnesota, and portion of Nebraska territory* (ouvrage publié par ordre du Congrès en 1859).

NOTES D'UN VOYAGE EN ABYSSINIE, par M. GUILLAUME LEJEAN. (1863. — Texte et dessins inédits.)

La cascade et la vallée du Reb. — Le négus : Théodore II, roi des rois d'Éthiopie. — Ma maison. — Guerre du Godjam. — Revers et barbarie. — Une députation de paysans. — Un mauvais jour. — *La mie prigioni*. — Le roi des Vampires. 65

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU, PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE, rédigée d'après les notes de M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, et de Mme de Bourboulon, par M. A. POUSSIELGUE. (1859-1862. — Texte et dessins inédits.)

SHANG-HAÏ. — La mer Jaune. — Le fleuve Bleu. — Description de Shang-haï. — les rebelles Taï-pings. — Massacre d'un missionnaire jésuite. — Siége et défense de la ville. — Les réfugiés chinois. — Famine. — L'armée des rebelles s'éloigne. — Excursion dans les environs. — Détails sur la vie des Européens à Shang-haï. — Le champ de course. — Réceptions. 81

DE SHANG-HAÏ A TIEN-TSIN. — Traité de paix conclu à Pékin, le 25 octobre 1860. — Départ de Shang-haï sur la corvette de guerre *le Forbin*. — La flotte à l'ancre dans le golfe de Pe-tche-li. — Épisodes de guerre à Pehtang. — Brouettes chinoises à voiles. — La rivière Peï-ho. — Aspect de ses rives. — Jonques de guerre et de douane, sampans et keo-tchouen. — Bateaux de commerce et de pêche. — Ponts de bateaux et trains de bois. 87

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TIEN-TSIN. — Yamoun occupé par la légation. — Description d'un boudoir chinois. — Jeune fille abandonnée. — Palais impérial concédé aux missions françaises. — Pagode des supplices. 91

TIEN-TSIN ET SES ENVIRONS. — Commerce et culture. — Marchés. — Gibier. — Chasse au faucon. — Marchandes de légumes. — Les femmes en Chine. — Mendiants aveugles. — Fortifications de Tien-tsin. — Décadence de cette ville. — Le fleuve Jaune et le grand Canal. — Affreuse misère. — Négociations politiques. — Départ de Tien-tsin, le 22 mars 1861. — Cortége et escorte du ministre de France. — Maladie de Mme de Bourboulon. — Villes de Yang-Tchouen et de Hos-si-Mou. — Plaines de Tchang-kia-Ouang. — Description de Toung-Tcheou. — Le pont de Pali-Kiao le soir après la bataille. — Détails rétrospectifs. — Le canal de Pékin. — Les faubourgs de la capitale. — Immense curiosité. — Trompettes sonnant la marche. — Entrée par la porte de Toung-pien-Men. — Arrivée au palais Tsing-Kong-Fou, affecté à la légation. . . . 97

LE PALAIS DE LA LÉGATION A PÉKIN. — Description du palais de la légation. — La Grande-Porte. — Le drapeau français à Pékin. — La cour d'honneur. — Appartements particuliers. — Casernement de la gendarmerie. — La chapelle. — Le kiosque aux sentences. — Le *yamoun* de premier secrétaire. — L'enclos des antilopes. — Les arbres et les fleurs du parc. — Les légations d'Angleterre et de Russie 113

RÉVOLUTIONS DE PALAIS ET NÉGOCIATIONS POLITIQUES. (Mars 1861. — Mai 1862.) — Mort de l'empereur Hien-Foung. — Révolution de palais. — Régence des deux impératrices. — Le prince de Kong, premier ministre. — Les princes de Y et de Tchun s'étranglent dans la prison honorable. — Exécution publique du grand mandarin Sou-Chouen. — Négociations en faveur des chrétiens. — Les missions catholiques en Chine. — Immenses concessions obtenues. — Décret impérial en faveur de la liberté de conscience. — Adresse des néophytes chinois au ministre de France. 118

PROMENADE DANS PÉKIN. — La ville mongole. — Plan et topographie de Pékin. — Magnifique panorama. — Rempart, portes, fortifications et fossés de la ville. 113

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1846-1860. — Texte et dessins inédits.)

PÉROU. — Sixième étape. — D'ÉCHARATI A CHULITUQUI. — Fray Astuto et Fray Bobo. — Toute la vérité, rien que la vérité. — Visite à la Mission de Cocabambillas. — Le verre de limonade et la cuiller d'argent : Apologue qui prouve qu'en diplomatie un moine franciscain est plus fort qu'un voyageur artiste. — Détails et portraits. — L'auteur accomplit un pèlerinage pieux à travers l'hacienda de Bellavista. — Épître familière. — Le secrétaire d'une altesse sérénissime. — *Nec pluribus impar*. — Un flambeau de la science. — Grâce à quelques verres de vin d'oranges, l'auteur apprend une foule de choses qu'il ignorait. — Ne touchez ni à la hache ni à l'amour-propre. — Départ pour la plage de Chahuaris. — Indiens Antis. — Manière de s'assurer si la race des chiens muets est perdue comme le prétendent quelques savants. — Où le voyageur, en herborisant, trouve à la fois des fleurs et des gibernes. 129

Sixième étape. — D'ÉCHARATI A CHULITUCHI. — La messe du départ. — Échange d'adieux entre ceux qui partent et ceux qui restent. — *Buen viage!* — Premiers rapides et premiers baisers de la vague. — Mancureali. — Un capital énorme représenté par douze haches en fer de Biscaye. — Illapani. — Le bivac de Chulituqui. — Confidence à laquelle l'auteur et conséquemment le lecteur étaient loin de s'attendre. 145

Septième étape. — DE CHULITUQUI A TUNKINI. — Hymne à l'aurore. — Effets désastreux d'une nuit passée en plein air. — La plage de Mapitunuhuari. — Chasse au radeau. — Où la situation s'aggrave et se complique. — Qui rappelle à trois mille ans d'intervalle, les débats du bouillant Achille et du superbe Agamemnon. — Du jambon cru considéré comme toxique. — Pendant que l'expédition franco-péruvienne ne sait à quel saint se vouer, l'auteur s'amuse à relever des altitudes. — Monographie du coq de roche. . . . 152

Septième étape. — (*Suite.*) — La copie d'un acte authentique. — Serment fait sur un bréviaire à défaut d'Évangile. — Adieux éternels sur la plage de Coribeni. — Une mauvaise nuit passée à Sirialo. — Le site de Polohuatini. — Qui prouve que les théories de M. Proudhon sur la propriété, sont généralement plus répandues qu'on n'a l'air de le croire. — Les Antis de Sangobatea. — Chiens bleus et chiens rouges. — Études anthropologiques. — Qui traite de Simuco le tireur d'arc, et de la façon dont il acheta sa seconde femme. — Une leçon de géographie sur la plage de Quitini. — Un baptême. — Le capitaine-parrain et le lieutenant-marraine. — Une phrase musicale d'Hérold confiée aux échos de Biricanani. — Les eaux calmes de Canari. — Un tableau de genre tout composé. — Les ajoupas de Manugali. — Où l'expédition franco-péruvienne, à l'exemple de Nausicaa, fille d'Alcinoüs, étale pour le sécher son linge mouillé sur la plage. 161

Septième étape. — (*Suite*). — Le désastre de Pachiri. — Où le lecteur reconnaîtra avec l'auteur l'impossibilité de s'occuper de botanique. — Les rapides de Yaviro. — L'orateur de Saniriato. — Le rapide de Sintulini. — Mort de Fray Juan Bobo. — Où le lecteur apprendra de quelle façon un capitaine de frégate et son lieutenant perdirent leurs chemises tout en gardant leur présence d'esprit. — *Date obolum Belisario.* — Histoire d'un double bonnet de coton. — La Justice et la Vengeance divines poursuivant le Crime. — De Charybde en Scylla. — Un chef d'expédition scientifique suspendu par les aisselles. — Le rapide de Tunkini. — Description d'une gorge ou cañon. — Brusque passage des ténèbres à la lumière. — Les parties planes de l'Amérique. 177

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Huitième étape. — De Tunkini a Sarayacu. — Un arbre merveilleux. — De la façon dont les Antis prennent congé de leurs amis et connaissances. — Détails intimes. — Où le voyageur n'évite un danger imaginaire que pour tomber dans un danger réel. — Arrivée à Antihuaris. — Ituriminiqui-Santiago. — Un sultan et ses odalisques. — Géologie, botanique et hydrographie mêlées. — Le radeau-ménagerie. — Qui traite de l'antipathie des singes pour la musique. — Chute d'arbres dans les forêts. — Où les géographes apprendront avec plaisir que les rivières Paucartampu, Mapacho et Camisia, qu'ils croyaient distinctes, ne sont qu'une seule et même rivière sous les trois noms différents. — Arrivée à Bitiricaya. — Première entrevue avec les Indiens Chontaquiros. — Jéronimo le chrétien tatoué. — Où il est question pour la première fois de la prépondérance des Chontaquiros sur les Antis. — Histoire lamentable du missionnaire Bruno, traîtreusement occis par un sonneur de cloches. — Dissertation sur le présent des Indiens Antis. 193

Huitième étape. — (*Suite.*) — Qui prouve par A + B que les Indiens Chontaquiros sont à la fois d'excellents rameurs et de mauvais drôles. — Rapprochement forcé entre les chefs des commissions unies. — Où le comte de la Blanche-Épine apprend à ses dépens qu'il y a haricots et haricots, comme il y a fagots et fagots. — La maison de Sipa. — Tableau d'intérieur, avec effet d'ombre et de lumière. — Abordage contre le tronc d'un *siphonia elastica*. — L'auteur et son singe se gourment en pleine rivière. — L'hospitalité dans une pirogue. — Mémorable combat entre un *Ateles niger* et un *Ateles rufus*. 209

Voyage de Constantinople a Éphèse, par l'intérieur de l'Asie Mineure, Bithynie, Phrygie, Lydie, Ionie, Par M. le comte A. de Moustier. (1862. — Texte et dessins inédits.)

Grandeurs passées de l'Asie Mineure. — Intérêt qu'elle offre encore aux voyageurs. — Le firman. — Départ de Constantinople. — Le golfe d'Izmid. — Chalcédoine. — Nicomédie. — Sabandja. — Le lac de Sabandja. — Le pont de Sophon. — Ada-Bazar. — Le fleuve Sangarius. — Kemer-Kupru. — Ak-Séraï. — Un dîner turc. — Danses aux flambeaux. — D'Ak-Séraï à Nicée. — Mausolée de Badji-Keuï. — Nicée. — Le concile. — Les croisés. — Situation présente. — De Nicée à Yéni-Schéher. 225

De Nicée à Brousse, par Yéni-Scheher. — Histoire de Brousse. — Monuments. — Brousse (suite). — Agriculture et industrie. — Ascension du mont Olympe. — Lac d'Apollonia. — Ouloubad. — Le Rhyndacus. — Kirmasli. — Cassaba. — Atys et Adraste. — La prière du soir à Baloukeuï. — Vallée du Rhyndacus, près d'Adriani. — Les Yourouks. — Konak d'Harmandjik. — Tombeaux phrygiens. — Taouchanli. — Arrivée à Aizani. 241

Les ruines d'Aizani. — Les paysans de l'Anatolie. — Les monts Dindymènes et le Temnus. — Ghédiz. — Ouschak. — L'industrie des tapis. — Takmak. — Koula. — La Phrygie brûlée. — Les Zeibeks. — Le fleuve Hermus. — Salikli. — La Lydie. — Ruines de Sardes. — Crésus et Solon. — Cyrus. — Autres souvenirs historiques. — Le Pactole. — Tombeaux des rois de Lydie. — Cassaba. — Bas-reliefs de Sésostris. — Les Zeibeks maraudeurs. — Nymphi. — Voyage nocturne. — Arrivée à Smyrne. — Smyrne. — Aspect. — La ville ancienne. — Tombeau de Tantale. — Ruines du mont Pagus. — Les chemins de fer de la Turquie. — Aya-Slouk. — Ruines d'Éphèse. 257

Les sources du Nil, journal d'un voyage de découvertes, par le capitaine Speke. (1860-1863. — Traduction inédite.) — Dessins exécutés d'après les illustrations originales de l'édition Anglaise.

De Londres à Zanzibar. — L'Ouzaramo. — L'Ousagara. — L'Ougogo et le désert de Mgunda-Mkhali. 274

L'Ounyamouézi. — L'Ouzinza. 289

L'Ouzinza. — L'Ousui. — Le Karagué. 305

La Karagué (*suite*). — Départ pour l'Ouganda. 321

Arrivée au palais de l'Ouganda. — Le roi Mtésa et sa cour. — La cour de l'Ouganda (*suite*). — La reine mère 337

L'Ouganda et les caprices de son roi (*suite*). — Excursion sur le lac N'yanza. — L'Ougenda (*suite et fin*). — Adieux à Mtésa et à sa cour. — Déversoirs du N'yanza et tête du Nil. 353

L'Ounyoro. — La résidence de Kamrasi. — Six semaines dans l'Ouyoro. — Politique de Kamrasi. — Le départ. — Navigation sur la Kafu et sur le Nil. — Les chutes de Karuma. — Traversée du Kidi et du Madi. — Traitants turcs. — Conclusion. 369

Pompéi et les Pompéiens, par M. Marc Monnier. (1864. — Text inédit.)

La ville exhumée. — Le paysage antique. — Histoire de Pompéi avant et après sa mort. — Comment elle fut enterrée et déterrée. — Winckelmann prophète. — Les fouilles sous Charles III, sous Murat, sous Ferdinand. — Les fouilles actuelles. 385

Le Forum. — L'auberge de Diomède. — La niche de Minerve. — Aspect et monuments du Forum. — Le temple antique. — Les *ex-voto* des païens. — Le temple de Vénus. — La Basilique. — Le Forum reconstruit. 391

La rue. — Le plan de Pompéi. — Les noms princiers des maisons. — Aspect des rues : pavés, trottoirs, etc. Les boutiques et les enseignes. — Le parfumeur, le chirurgien, etc. — Thermopoles, cabarets. — Balcons suspendus, fontaines. — Les affiches. 394

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LES THERMES. — LA MAISON. — Les bains : le tépidarium. — La maison. — Les cours : atrium et péristyle. — Les portes. — Les chambres à coucher. — La salle à manger. — La cuisine. — Le mobilier. 398

L'ART. — Les maisons riches. — Le Forum triangulaire et les temples. — L'architecture pompéienne ; ses mérites et ses défauts. — Les artistes de la petite ville. — Les peintures : paysages, figures, funambules, danseuses, centaures, les dieux, les héros, l'*Iliade* illustrée. — Les mosaïques. — Les statues et les statuettes. — L'orfévrerie. — Le verre ciselé. — L'art et la vie. 401

LES THÉATRES. — Distribution des salles de spectacle. — Les billets d'entrée. — Le velarium, l'orchestre, la scène. — L'Odéon. — Les coulisses, les masques. — La caserne des Gladiateurs. — L'Amphithéâtre. . . . 407

L'ÉRUPTION. — Le déluge de cendres. — Le déluge de feu. — La fuite des Pompéiens. — Les préoccupations des Pompéiennes. — Les victimes : la famille de Diomède, la sentinelle, la femme murée dans un tombeau, le prêtre d'Isis, etc. — Les squelettes. — Les cadavres moulés par le Vésuve. 412

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES. 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1864

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

1864

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.

MAIRIE DU 3E ARRONDISSEMENT
DONNÉ PAR
BIBLIOTHÈQUE

Croquis fait à la fête d'Alcoy.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER [1].

D'ALCOY A ORIHUELA.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La fête de saint Georges à Alcoy; un combat entre les chrétiens et les Mores. — Jativa. — Almanza. — Albacete : *Navajas, cuchillos* et *puñales*.

La fête nationale qu'on célèbre tous les ans à Alcoy, en honneur de saint Georges, patron de la ville, piquait vivement notre curiosité : déjà nous avions assisté à des fêtes populaires du même genre, notamment à celle qui a lieu le 11 mai de chaque année à Soller, dans l'île de Majorque. Une particularité à noter dans ces cérémonies, c'est que les Mores y jouent un très-grand rôle, rôle qui consiste principalement à recevoir des horions de la part des chrétiens; mais nulle part elles n'ont tant d'éclat qu'à Alcoy. Il paraît qu'en 1257 la ville fut

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

attaquée par les infidèles, et serait tombée entre leurs mains sans la miraculeuse apparition de saint Georges, qui combattit en personne dans les rangs des chrétiens.

La veille de la fête du saint, chaque village de la *Comarca* ou district d'Alcoy, envoie une députation de musiciens qui, après s'être réunis devant la maison de l'*ayuntamiento*, parcourent dès le matin les rues de la ville pour annoncer la cérémonie du lendemain : cet orchestre, d'un genre tout particulier, se compose principalement de *dulzaynas*, petits hautbois d'un son criard, assez semblables à l'instrument des *pifferari* romains ou napolitains; on y voit aussi des tambours, des trompettes, des *bandurrias*, des *citaras*, et l'inévitable guitare. A la suite des musiciens, on voit défiler le cortége des chrétiens et celui des Mores qui doivent figurer dans la grande lutte du lendemain.

La fête commence par le défilé du clergé, qui fait son entrée dans la ville, et se rend processionnellement à la *Plaza mayor*, sur laquelle on a élevé un château fort, — *castillo*, — en planches recouvertes de toile peinte. Le clergé pénètre dans le *castillo*, devant lequel vient défiler le cortége des chrétiens et des Mores, les uns à pied, les autres à cheval, armés de pied en cap et munis de tous les harnois de guerre et de campement. Après avoir parcouru la ville, les deux troupes ennemies se débandent et se divisent en différents groupes, qui vont exécuter les danses nationales devant la demeure de l'*alcalde* et chez d'autres personnages de distinction.

Le lendemain, les différentes députations parcourent de nouveau les rues, musique en tête, et se rendent à l'*ayuntamiento*, où les attendent les autorités constituées; celles-ci, fermant la marche, se joignent au cortége, qui se rend en procession à l'oratoire de Saint-Jacques; on en retire l'image et les reliques du saint, et on les transporte en grande pompe à l'église paroissiale, où se célèbre une grand'messe en musique, après quoi on les ramène à l'oratoire avec le même cérémonial.

Arrive enfin le troisième jour, où a lieu le simulacre de combats entre les chrétiens et les infidèles, et qu'on appelle *el alarde*, mot qui vient sans doute de l'arabe et qui signifie la revue ou la parade. Dès le matin, les troupes des deux camps ennemis se réunissent sur la Plaza mayor, les chrétiens d'un côté, les Mores de l'autre; ceux-ci se retirent bientôt en bon ordre et se dirigent vers une des portes de la ville, dont ils se proposent de faire le siége : ayant choisi en dehors des murs l'emplacement de leur camp, ils envoient un parlementaire au commandant des troupes chrétiennes; ce parlementaire, monté sur un cheval magnifiquement harnaché, se dirige vers le *castillo*, et, après avoir salué à la manière orientale le chef ennemi, lui remet le pli dont il est chargé. Celui-ci en prend connaissance, mais il le déchire en morceaux et déclare qu'il ne consentira jamais à capituler avec les ennemis du nom chrétien. L'envoyé se retire et va rendre compte aux siens de ce refus, qui sert de prétexte à une grande ambassade officielle, à laquelle prennent part ceux des figurants qui portent les plus riches costumes. Le chef de l'ambassade est introduit, les yeux bandés, auprès du général chrétien, et lui adresse un discours assez long, pour l'engager à se rendre; mais celui-ci refuse avec indignation et l'ambassadeur se retire, suivi de tous les siens, menaçant de mettre bientôt la ville à feu et à sang.

Chacun se prépare donc au combat, et les Mores ne tardent pas à entrer dans la ville : ils sont reçus par de nombreuses décharges de mousqueterie, moyen de défense qui nous parut un peu risqué, car il ne faut pas oublier que l'action se passe en 1257. Cependant cet anachronisme ne semble pas trop effrayer les Mores, qui continuent à s'avancer en bataillons serrés et obtiennent, pour commencer, quelques avantages. Le général chrétien encourage ses troupes de la voix et du geste, et elles recommencent l'attaque en poussant le vieux cri de guerre contre les Mores : *Santiago, y a ellos !* le Montjoie Saint-Denis des Espagnols du moyen âge. Néanmoins les infidèles tiennent bon; pour les entamer, il faudra le secours de la cavalerie : le chef espagnol fait donc appel à ces preux et à ses paladins, qui viennent se ranger autour de lui en faisant caracoler leurs fougueux palefrois. Ici se place une véritable scène de carnaval : les paladins sont habillés *à la antigua española*, c'est-à-dire en costume du moyen âge; ces costumes, qui laissaient beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude archéologique, étaient en revanche les plus divertissants, car ils nous rappelaient assez les troubadours de pendules à la mode sous la Restauration : tunique abricot serrée sous les bras par une large ceinture à nœud bouffant, toque à crevés et bottes à retroussis, rien n'y manquait. Quant aux fougueux palefrois, ils étaient tout simplement en carton, comme ces chevaux qu'on voit chez les marchands de joujoux, et une housse tombant jusqu'à terre dissimulait à peu près les pieds des paladins.

Le costume des Mores n'était pas moins réussi : on eût cru voir des mamelouks du mardi gras, ou de ces Turcs de fantaisie au turban démesuré, à la veste courte, échancrée, ornée d'un grand soleil dans le dos, au large pantalon flottant, serré à la cheville comme les Mores que Goya a si naïvement tracés dans sa suite des combats de taureaux.

La formidable cavalerie s'ébranla donc, et fit sur-le-champ de profondes trouées dans les rangs des infidèles; alors la mêlée devint générale, l'infanterie appuya la cavalerie, et les malheureux mamelouks furent aussi maltraités que les Autrichiens dans les batailles du Cirque-Olympique. La victoire appartenait décidément aux Espagnols : les chants de triomphe commencèrent, les prisonniers furent promenés par les rues de la ville, guitares et *dulzaynas* en tête, et les danses continuèrent pendant toute la soirée.

Les fêtes n'étaient pas encore terminées, car en Espagne on ne se met pas en liesse pour si peu; le lendemain, chaque corps reconduisit les chefs jusque chez eux, et vers le milieu de la journée eut lieu une grande procession dans laquelle figuraient les mourants et les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr

La fête d'Alcoy.

blessés du combat de la veille, qui imploraient la générosité des assistants; le produit des offrandes fut versé le jour même dans la caisse de l'hôpital. Pour terminer la cérémonie, Mores et chrétiens, marchant deux à deux et bras-dessus bras-dessous, accompagnèrent de nouveau les reliques jusqu'à l'ermitage de Saint-Georges, et les danses recommencèrent de plus belle, toujours accompagnées de la même musique enragée et des plus bruyantes détonations des fusils et des pétards.

Ces fêtes commémoratives dans lesquelles les Mores jouent invariablement le rôle des vaincus, sont un témoignage de la vieille haine que leur porte depuis des siècles le peuple espagnol, haine qui s'est manifestée d'une manière si frappante dans la récente guerre du Maroc; elles n'ont pas lieu dans les provinces méridionales seulement : nous les avons vues reproduites à Madrid, avec quelques variantes, dans le cirque destiné aux combats de taureaux. Outre l'intérêt d'un souvenir historique, elles offrent un des côtés les plus curieux des mœurs populaires de la vieille Espagne, et jamais un étranger ne trouvera une meilleure occasion d'étudier les costumes de gala des habitants des campagnes, qui ne manquent pas de se rendre en foule à la grande fête nationale.

Paysan d'Alcoy.

Pendant ces quatre grands jours de liesse, il fut consommé à Alcoy une incommensurable quantité de *Turrones*, espèce de nougat au miel et aux amandes très-renommé dans le pays, et les vendeurs d'*orchata de chufas* durent faire des affaires très-considérables; car telles sont les principales consommations des fêtes populaires du midi de l'Espagne. Quant au vin et aux liqueurs fortes, éléments indispensables de toute kermesse flamande et des réjouissances publiques de bien d'autres pays, ils ne jouent qu'un rôle très-secondaire dans les fêtes espagnoles, où il est excessivement rare de rencontrer un ivrogne : un *borracho* serait montré au doigt, et presque déshonoré dans la terre classique de la sobriété.

Une heure après avoir quitté Alcoy, nous traversâmes la jolie petite ville de Concentayna, dans une situation charmante, et où les souvenirs des Arabes abondent, comme dans toute la contrée; nous y remarquâmes surtout une de ces grandes tours carrées, construction arabe qu'on appelle *el castillo*, et qui fait penser à celles de l'Alhambra. Quelques heures après, nous arrivions à Jativa.

Jativa est une des villes les plus agréables qu'il y ait en Espagne, et une ville arabe par excellence. Saccagée à l'époque de la guerre de succession, elle perdit jusqu'à son nom que Philippe V remplaça par celui de *San Felipe*; mais depuis, son ancien nom a prévalu, et c'est le seul usité aujourd'hui. La ville est adossée à une haute montagne que couronne une longue ligne de vieux murs crénelés, d'un aspect des plus rébarbatifs; la campagne, d'une admirable fertilité, s'étend à perte de vue, océan de verdure au-dessus duquel les palmiers s'élèvent comme des mâts.

Jativa est la station la plus importante du chemin de fer de Valence, chemin dont la voie unique n'est défendue par aucune espèce de barrière, mais est bordée, sur la plus grande partie du parcours, d'orangers, de mûriers et de grenadiers dont nous pouvions presque atteindre les branches avec la main, en nous penchant à la fenêtre du wagon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous ne tardâmes pas à arriver au Puerto de Almanza, passage étroit entre deux montagnes, et nous quittâmes la province de Valence, pour entrer dans celle d'Albacete. A peine a-t-on franchi le *Puerto*, qu'on s'aperçoit d'un changement subit de climat : l'aloès, le cactus et les autres plantes méridionales disparaissent tout d'un coup pour faire place à la végétation du nord. Nous approchions de la station d'Almanza, où la ligne de Valence vient s'embrancher avec celle de Madrid à Alicante. Quelques centaines de mètres avant d'arriver à cette station, je fis remarquer à mes compagnons de voyage un petit obélisque, qu'on avait quelque peine à distinguer à notre droite, au milieu d'une plaine que domine la voie. C'est Philippe V qui fit élever cet obélisque sur le lieu même où se livra, en 1707, la bataille d'Almanza, qui lui rendit le royaume de Valence. Cette importante bataille offrit cette particularité assez curieuse, que les troupes françaises qui obtinrent une victoire complète, étaient commandées par le duc de Berwick, un Anglais qui s'était fait naturaliser Français, tandis que les troupes anglaises, auxquelles nos soldats enlevèrent cent douze drapeaux, leur artillerie et leurs bagages, étaient commandées par Henri de Ruvigny, un Français protestant qui avait pris du service en Angleterre, après avoir été forcé de quitter son pays à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, édit si fatal à la France.

La navaja.

A part les souvenirs historiques, la petite ville d'Almanza n'offre rien de particulièrement remarquable : le vieux château démantelé qui la domine est bâti au sommet d'un énorme cône qu'on est étonné de voir s'élever isolé au milieu d'une vaste plaine : ce château avait autrefois une grande importance, car Almanza était une des clefs du royaume de Valence, qui commence à l'autre versant d'une chaîne de montagnes qu'on aperçoit à l'horizon.

Comme Albacete, le chef-lieu de la province de ce nom, n'est guère, grâce au chemin de fer, à plus de deux heures d'Almanza, nous ne voulûmes pas manquer d'y faire une courte excursion avant de continuer notre voyage vers Alicante et la province de Murcie, et nous profitâmes du train express qui se dirigeait vers Madrid. Le pays que nous traversâmes nous fit bien regretter le beau royaume de Valence, et nous donna un avant-goût des plaines de la Manche et de la Castille : le climat, d'une chaleur brûlante en été, est glacial pendant l'hiver; pas un arbre, pas une fleur, mais en revanche des chardons à profusion; chardons gigantesques, du reste, dont la fleur a son mérite au point de vue de l'ornemaniste, et dont les feuilles offrent des découpures superbes, que les artistes du moyen âge ont su mettre à profit, aussi bien en Espagne qu'ailleurs. Doré en fit quelques croquis, et il les a utilisés à merveille dans les premiers plans des gravures de son Don Quichotte.

Les champs de blé succédaient aux champs de blé, et s'étendaient à l'infini; quelquefois un monticule nous apparaissait à l'horizon, couronné d'une rangée de moulins à vent qui nous faisaient tout naturellement penser au héros de la Manche.

Cette monotonie cessa enfin quand nous atteignîmes la station de Chinchilla : on n'aperçoit pas la ville; mais en revanche le château, qui s'élève au sommet d'une roche abrupte, est d'un aspect tout à fait féodal, et nous reporte en plein moyen âge. Une demi-heure après nous étions à Albacete, et le train était à peine arrêté, que nous étions assaillis par des marchands de couteaux.

Albacete est à l'Espagne ce que Châtellerault est à la France, Sheffield à l'Angleterre : les *navajas*, les *cuchillos*, les *puñales* s'y fabriquent par milliers; coutellerie on ne peut plus grossière, et dont l'aspect rappelle un peu celui des ouvrages arabes. La *navaja* est une des *cosas de España :* parmi les gens du peuple, il en est bien peu qui ne portent ce couteau long et effilé, soit dans la poche, soit passé dans la ceinture, ou bien encore attaché au moyen d'une ficelle à la boutonnière de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la veste. Sa forme varie peu : le manche en bois est recouvert d'une plaque de cuivre ornée de quelques gravures rudimentaires, et percé çà et là de quelques trous sous lesquels brille une feuille de paillon. La lame, très-allongée et pointue comme une aiguille, est renflée par le milieu et rappelle assez bien la forme de certains poissons : quelques cannelures creusées parallèlement dans le sens de la longueur, sont peintes en rouge sang de bœuf.

Les lames d'Albacete, faites d'un fer très-grossier, n'ont aucun rapport avec les fameuses lames de Tolède; mais, en revanche, on y voit les inscriptions les plus pittoresques gravées à l'eau-forte, et accompagnées d'arabesques d'un style à demi oriental. Quelquefois on y lit une devise empruntée aux anciennes armes castillanes, comme celle-ci, qui ne manque pas d'une certaine grandeur :

« No me saques sin razon,
« No me embaines sin honor. »

« Ne me tire pas sans raison, ne me rengaine pas sans honneur. »

Assez souvent l'inscription contient une menace fort peu rassurante pour l'adversaire :

« Si esta vivora te pica,
« No hay remedio en la botica. »

« Si cette vipère te pique, il n'y a pas de remède à la pharmacie. »

C'est sans doute cette devise, employée de préférence à toutes les autres, qui a fait donner à certaines *navajas* le nom de *navajas del santolio*, plaisanterie funèbre qui signifie couteaux de l'extrême-onction.

D'autres fois la devise n'a qu'une signification purement défensive :

« Soy defensora de mi dueño solo, y viva! »

Ou bien encore :

« Soy defensa del honor de mi dueño. »

Les *navajas* sont ordinairement pourvues d'un très-long ressort en fer; de nombreux crans, ménagés au talon de la lame, viennent frapper ce ressort quand on ouvre l'instrument, ce qui produit un petit bruit sec à peu près semblable à celui que fait un fusil ou un pistolet qu'on arme, mais beaucoup plus prolongé, puisqu'on compte quelquefois jusqu'à douze et quinze crans sur les grandes *navajas :* il n'est pas rare d'en voir dont la longueur dépasse un mètre; il est vrai que celle-là ne sont que des objets de pure fantaisie, dont on ne fait pas usage : la longueur des *navajas* ordinaires ne dépasse guère une *media vara*, ou quarante-cinq centimètres environ, ce qui est déjà bien honnête pour un couteau. Les Espagnols leur donnent plaisamment le nom de *cortaplumas*, canif, de *mondadientes*, cure-dent, ou d'*alfiler*, qui signifie simplement une épingle.

L'art de manier la navaja a ses principes et ses règles, tout comme l'escrime, et compte des maîtres très-renommés, principalement à Cordoue. Nous eûmes un jour la curiosité de prendre dans cette ville quelques leçons d'un professeur, d'un *diestro;* il nous demontra son art au moyen d'un simple jonc, qui remplaçait pour nous le fleuret démoucheté. Le principal coup, le coup classique, consiste à faire sur la figure de l'adversaire une ou deux balafres avant de lui porter un coup d'estoc de bas en haut : de cette manière, si on manque son ennemi, on a du moins la consolation de lui peindre un chebek, *pintar un javeque*, expression qui vient sans doute de ce que la cicatrice est longue et effilée comme la voilure de ce bâtiment méditerranéen. Il n'est pas rare de voir de ces balafres sur la figure des *charranes* ou *barateros*, gens de la classe la plus infime. Quand nous arriverons à l'Andalousie, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet avec plus de détails.

On tire donc en Espagne la *navaja*, comme chez nous on tire l'épée, et ces duels sont souvent des plus terribles : il arrive parfois que deux *barateros* se défient, s'enferment dans une cour étroite, et, n'ayant d'autre défense que la veste placée sur le bras gauche, se portent des coups jusqu'à ce que l'un des deux reste sur le terrain.

Le *puñal* espagnol ressemble beaucoup au poignard corse : quelquefois la lame est percée à jour et munie de petits crans, aimable précaution qui a pour but de déchirer la plaie et de rendre la blessure plus dangereuse.

Ici se présente une bien grave question : les Espagnoles portent-elles, suivant l'antique réputation qu'on leur a faite, le poignard à la jarretière? On parlait bien autrefois de *manolas* armées de la sorte, et on les appelait même *las del cuchillo en la liga*, littéralement : celles au couteau dans la jarretière. Je possède un petit poignard fort mignon, un *puñalico*, qui porte pour devise :

« Sirvo a una dama »

seulement l'inscription n'est pas assez explicite pour nous apprendre si le poignard *servait à une dame* pour cet usage si intéressant.... Espérons-le cependant, pour l'amour de la couleur locale!

D'Albacete à Alicante. — Le marquis de Villena. — Alicante. — Une noce à la *posada*. — Elche et sa forêt de palmiers. — Les dates et les palmes.

Après avoir fait à Albacete une ample provision de *puñales*, de *navajas* et de *cuchillos*, en ayant soin de choisir ces armes de la forme la plus féroce, et ornées des inscriptions les plus pittoresques, il ne nous restait plus rien à voir dans le Châtellerault de l'Espagne; aussi, nous empressâmes-nous de regagner la station pour prendre le train express venant de Madrid, et nous rendre à Alicante. Nous avons conservé le souvenir d'Albacete comme de l'un des plus affreux cloaques où il soit possible de s'embourber : à vrai dire, ce ne sont pas des rues, mais plutôt des rivières de boue liquide, pendant la saison pluvieuse : à l'époque des chaleurs et de la sécheresse, la boue est remplacée par une poussière blanche et épaisse.

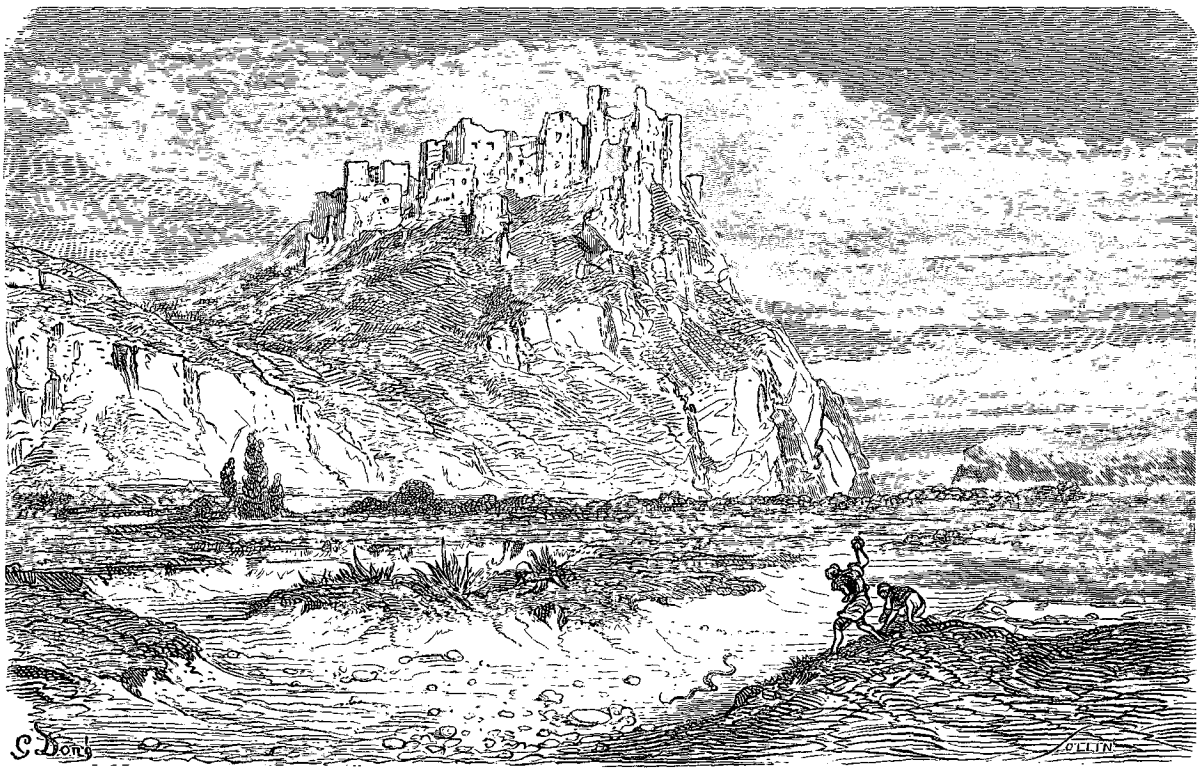
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quoi qu'il en soit, boue ou poussière, les roues des voitures en ont jusqu'au moyeu, en sorte qu'on se trouve exposé à ces deux alternatives également désagréables : d'être noyé l'hiver ou asphyxié l'été.

Nous avons remarqué qu'il en est de même de la plupart des petites villes d'Espagne : les routes qui les traversent sont dans l'état le plus pitoyable, tandis qu'au dehors elles sont passablement entretenues. Ce fait s'explique facilement : l'entretien des routes est à la charge de l'État, tandis que celui des tronçons qui traversent les villes regarde la municipalité; et les *ayuntamientos* n'ont pas l'habitude de faire des folies pour cette partie de leur budget.

Le train venait de quitter Albacete : nous saluâmes de nouveau, au passage, le château mauresque de Chinchilla, la pyramide élevée au milieu du champ de bataille d'Almanza, et nous ne tardâmes pas à dépasser la *venta de la Encina* (l'auberge du Chêne vert), où se bifurquent les deux lignes, laissant sur notre gauche l'embranchement qui se dirige vers Valence.

Après avoir passé la station de Caudete, éloignée d'une lieue de la petite ville de ce nom, nous nous arrêtâmes à celle de Villena. Villena fut le berceau d'une célèbre famille espagnole qui joua un très-grand rôle au quinzième siècle, et dont le souvenir est très-populaire dans le pays. Le premier marquis de Villena laissa de nombreuses poésies, dont il n'est resté que fort peu de chose : de son vivant, il passait pour être quelque peu sorcier et magicien; aussi après sa mort, le roi de Castille fit brûler par un moine dominicain deux chariots



Ruines du château de Chinchilla.

pleins de livres, dont une partie était composée par lui, et qu'on regardait comme des ouvrages traitant de magie.

C'est à l'histoire de don Enrique de Villena que se rattache celle du fameux *trovador* Juan Macias, gentilhomme de sa suite, dont les aventures ont été si souvent chantées par les poëtes espagnols. Juan Macias s'était épris d'une jeune fille de la maison du grand maître de Calatrava, et avait obtenu d'elle la promesse de sa main. Pendant une absence que fit le fiancé, le marquis donna la jeune fille en mariage à un autre gentilhomme. Quand Macias fut de retour, il apprit avec désespoir la trahison de sa fiancée; cependant celle-ci, qui avait été contrainte, ne tarda pas à se justifier. Le mari irrité se plaignit à don Enrique de Villena, qui ordonna que Macias fût enfermé dans le château d'Arjoncilla, non loin de Jaën; néanmoins sa captivité ne le mit pas à l'abri de la jalousie de son rival qui, un jour, l'ayant entendu chanter quelques strophes à la louange de sa dame, le perça de sa lance à travers les barreaux de la prison.

Le *romancero* espagnol est rempli d'aventures de ce genre : celles de Juan Macias ont inspiré Lope de Vega, qui y a puisé le sujet d'une de ses innombrables pièces intitulée : *Porfiar hasta morir*, c'est-à-dire : Persister jusqu'à la mort; depuis, la même histoire a servi de thème à un autre drame : *El Español mas amante, y desgraciado Macias*.

La petite ville de Villena, aux rues étroites et tortueuses, conserve encore quelques vieilles maisons dont l'aspect est bien en harmonie avec ces légendes du moyen âge; son château, qui a joué un certain rôle pendant la guerre de succession et pendant celle de l'indé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendance, dresse fièrement ses ruines comme ferait un vieux mendiant drapé dans ses haillons.

Sax est le nom de la station suivante, et c'est la dernière ville de la province d'Albacete; la voie fait de nombreux détours et traverse plusieurs *barrancos* ou ravins escarpés. A la sortie d'un assez long tunnel, nous débouchâmes sur la jolie vallée d'Elda, qui s'étendait à notre gauche, et nous atteignîmes Monovar, puis bientôt après Novelda, deux petites villes inondées de soleil et situées au milieu d'un pays très-accidenté.

C'est non loin de là qu'est le fameux *Pantano de Tibi*, grand réservoir servant à réunir les eaux entre deux montagnes; le mur gigantesque qui les retient a plus de soixante pieds d'épaisseur, et cent cinquante au moins d'élévation. Ce merveilleux travail, qu'on croirait l'œuvre des Romains, date de la fin du seizième siècle et permet d'arroser la contrée dans les temps de sécheresse.

La végétation du royaume de Murcie, qui est presque tropicale, nous dédommagea de la monotonie des plaines d'Albacete, où nous n'apercevions que des champs de blé s'étendant à l'infini, des chardons, superbes : il est vrai, mais un peu trop nombreux, et des rangées de moulins à vent agitant leurs grandes ailes à l'horizon. Les figuiers et les amandiers atteignaient des proportions monstrueuses, et les vignes, au feuillage rougi par un soleil digne de l'Afrique, étaient chargées d'énormes grappes vermeilles comme l'ambre; bientôt le train s'arrêta : nous étions à Alicante.

Croquis fait a Albacete.

Alicante n'est autre chose qu'une ville de commerce, ce qui ne l'empêche pas d'avoir, comme presque toutes les villes d'Espagne, la prétention de remonter aux temps les plus fabuleux : doit-on la regarder comme l'ancienne Alona, ou bien est-elle bâtie sur l'emplacement de la colonie romaine de Lucentum? La question a été débattue dans un très-savant ouvrage du comte de Lumiares y Valcarcel, qui n'est pas partisan de Lucentum; un fait certain, c'est que l'Alicante que nous vîmes est une ville tout à fait moderne : une promenade très-consciencieuse ne nous fit pas découvrir le moindre fragment de constructions antiques, aucun monument arabe, et pas même un édifice du moyen âge ou de la Renaissance.

C'est avec aussi peu de succès que nous cherchâmes à découvrir les minarets chantés par Victor Hugo dans une de ses plus charmantes orientales :

Alicante au clochers mêle les minarets.

Notre grand poëte a peint, dans cette orientale si connue, les villes d'Espagne les plus célèbres en quelques vers aussi pleins de charme que de couleur et de vérité; cependant il faut reconnaître qu'il a été moins heureux pour Alicante que pour les autres villes et que sa description laisse un peu à désirer sous le rapport de l'exactitude; car il serait tout à fait impossible, avec la meilleure volonté du monde et avec le plus grand amour de la poésie, d'y trouver le moindre clocher ou le plus mince minaret. L'hôtel de ville, qu'on appelle la *casa municipal*, est un bâtiment assez imposant, d'une architecture correcte, mais qui n'a rien d'oriental, malgré ses quatre grandes tours carrées. Au milieu de la façade, sont sculptées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une rue d'Albacete.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les armes de la ville : *un castillo sobre aguas*, un château au-dessus des vagues; c'étaient aussi, au moyen âge, les armes de la ville de Valence.

La cathédrale est du dix-septième siècle, dans le style des jésuites; l'intérieur est fort riche et garni de tableaux, comme la plupart des églises espagnoles : un de ces tableaux nous frappa, plutôt par le sujet représenté que par l'exécution, qui n'a rien de merveilleux : c'est le martyre de sainte Agathe. Cette sainte n'est pas moins vénérée en Espagne que dans les provinces méridionales de l'Italie : la noble vierge palermitaine ayant obstinément refusé de sacrifier aux faux dieux, le gouverneur de la Sicile ordonna au bourreau de lui couper les seins, supplice qu'elle supporta avec un courage inébranlable. Le martyre de sainte Agathe, qu'il n'est pas rare de voir représenté dans les églises de la Péninsule, est traité avec ce réalisme qui plaît tant aux peintres de l'école espagnole : les deux plaies béantes forment, sur la poitrine de la sainte, comme deux larges plaques rouges, d'où le sang jaillit à longs flots.

Pour avoir une vue d'ensemble d'Alicante, nous nous rendîmes à l'extrémité de l'un des deux môles qui forment le port; de là, on découvre parfaitement le panorama de la ville : à droite, au sommet d'un rocher de couleur sombre, s'élève le château, en partie démoli par le chevalier d'Asfeld, qui commandait les troupes de Philippe V pendant la guerre de succession; ces ruines se découpent très-nettement sur un ciel toujours serein; puis la *casa municipal* dont les tours carrées s'élèvent au-dessus des toits en terrasse des maisons blanchies à la chaux; et la cathédrale, la *colegiata*, avec son dôme surmonté d'une lanterne. A droite, au sommet d'un monticule opposé au château, brille au loin, comme un point blanc, l'ermitage de San-Blas; quelques palmiers, qui s'élèvent çà et là au-dessus des maisons, témoignent de la douceur de la température. Le climat d'Alicante passe pour un des plus secs et des plus tempérés de l'Europe : les hivers y sont inconnus, et on assure que le thermomètre n'y est jamais descendu à zéro.

On nous avait conseillé d'aller visiter la collection de médailles du marquis de Algorfa et sa galerie de tableaux, qui renferme neuf cents à mille toiles; ces peintures sont toutes originales, ou peu s'en faut. C'est du moins ce que prétend un auteur du pays, qui affirme qu'on y compte à peine une cinquantaine de copies; encore ces copies sont-elles l'ouvrage d'élèves des meilleurs peintres. Malheureusement pour nous, le marquis était à la campagne, ce qui nous priva du plaisir d'admirer une aussi rare réunion de chefs-d'œuvre.

En somme, les titres les plus solides d'Alicante nous parurent être ses fameux vins d'abord, et ses *turrones de almendras*, excellents nougats aux amandes, qui peuvent rivaliser avec les *peladillas*, ou dragées d'Alcoy. Ces produits gastronomiques méritent bien d'être cités en passant, dans un pays qui n'a jamais passé pour être la terre classique de la gourmandise.

Nous étions descendus à la *posada de la Balseta*, où nous comptions prendre la diligence pour Elche; d'abord nous voulions savoir ce que c'était qu'une *posada*, puis nous étions bien certains de ne rencontrer là ni certaines Anglaises aux voiles verts, ni quelques-unes de nos compatriotes coiffées de ces ridicules contrefaçons du sombrero andalous, que le convoi avait amenées en même temps que nous à Alicante; nous les laissâmes, sans envier leur sort, se diriger vers la *fonda del Vapor*, hôtel soi-disant à la française, dont la médiocre hospitalité ne nous était déjà que trop connue.

La posada de la Balseta est un grand caravansérail bâti sur le bord de la mer; les chambres sont au premier et donnent sur une galerie couverte qui règne autour de la cour ou *patio :* bien nous prit d'être descendus à cette posada, car une surprise des plus agréables nous y attendait : vers le soir, fatigués de notre longue promenade, nous avions transporté nos chaises sur la galerie, et nous y savourions avec délices la fraîcheur apportée par la brise de mer, quand le fron fron d'une guitare et le bruit sec des castagnettes vint frapper nos oreilles. C'était une noce qui faisait tout ce tapage : nous étant approchés fort discrètement, on nous invita de la façon la plus cordiale à entrer dans une vaste salle, où dansaient douze ou quinze couples endimanchés pour la circonstance de la façon la plus pittoresque. L'orchestre se composait tout simplement d'un violon et d'une guitare, et les deux instrumentistes étaient aveugles, cela va sans dire, car les *guitarreros* qu'on loue pour les fêtes, comme chez nous les ménétriers, sont presque invariablement des *ciegos*. Au bout d'un quart d'heure, nous fûmes amis avec toute la noce; j'eus l'idée de prier un des *ciegos* de me prêter son *violin*, et je le passai à Doré, qui se mit à jouer le *vito sevillano*, cet air de danse si populaire, au grand étonnement et aux applaudissements de toute l'assistance; mais ce fut bien autre chose lorsque, surexcité par le cliquetis des castagnettes, il commença à faire des variations et de véritables tours de force sur la quatrième corde, car Doré est tout simplement un virtuose de première force sur le violon, de même qu'il est le Paganini du crayon. Entraîné par la force de l'exemple, je ne pus m'empêcher de saisir moi-même la guitare de l'autre *ciego*, et j'accompagnai le violon avec quelques accords plaqués de tonique et de dominante, tantôt *rasqueando*, c'est-à-dire frappant les six cordes du revers de la main; tantôt *golpeando*, ou marquant la mesure au moyen d'un coup sec appliqué avec le pouce sur le ventre de l'instrument.

La mariée, qui s'appelait Conchita, était une ravissante brune au teint ambré, aux grands yeux noirs avec une légère teinte de mélancolie; elle résumait toutes les finesses qui distinguent le type espagnol; nous ne pouvions nous lasser d'admirer ses pieds et ses mains d'enfant, d'une petitesse invraisemblable. Conchita vint très-gracieusement nous remercier de notre concours, et comme nous voulions nous retirer, elle nous invita à rester encore et à nous considérer comme étant de la famille; et en effet, ces braves gens nous avaient accueillis avec une cordialité si simple et si vraie, que nous retrouvâmes quelques instants, à plus de quatre cents

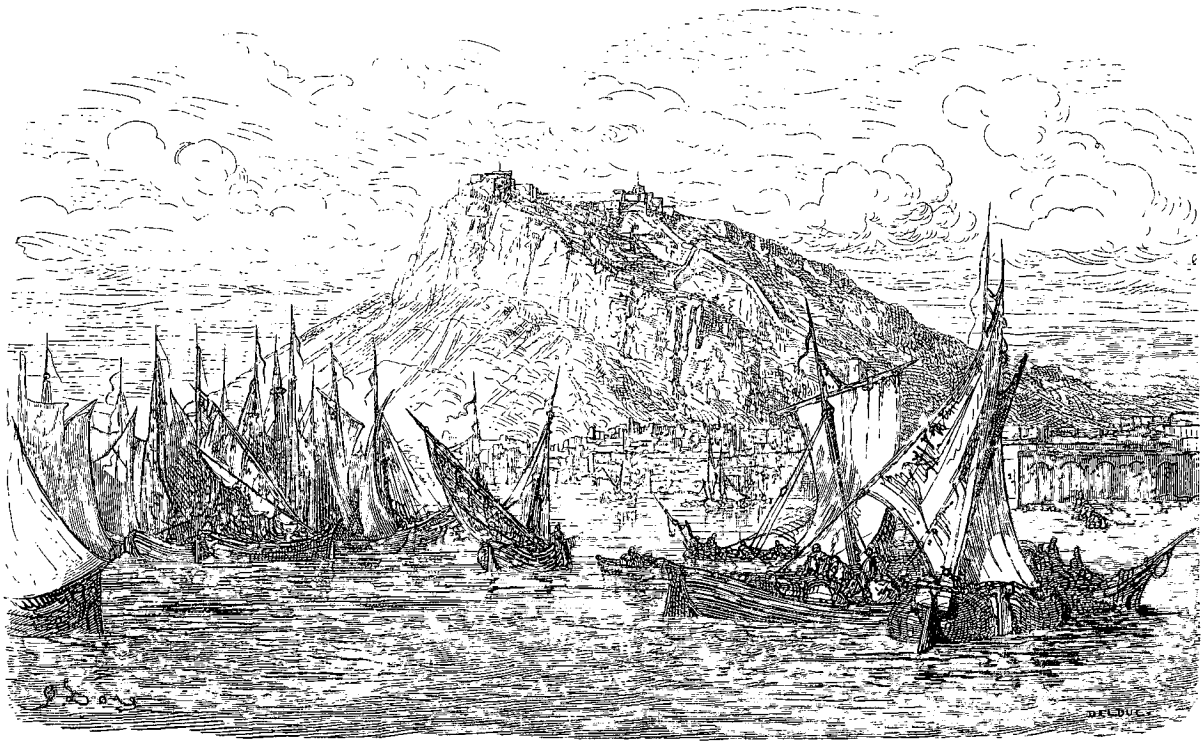
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieues de notre pays, tout le charme et le laisser aller de la vie de famille.

Nous continuâmes donc pendant plus d'une heure notre office de musiciens improvisés, à la grande satisfaction des deux *ciegos*, qui ne demandaient pas mieux que de se reposer pendant que nous nous chargions de leur besogne; après quoi, nous mîmes le comble à nos succès en envoyant chercher des *dulces* à la *confiteria;* car les Espagnoles sont extrêmement friandes de toutes sortes de sucreries.

Le lendemain, Doré fut mis en réquisition pour faire le portrait de la belle Conchita; la demande lui fut faite avec tant d'instances qu'il ne put s'y refuser : il le réussit à merveille, et la feuille détachée de son album, circulant de main en main, excita de si grands transports d'admiration parmi les *muchachas* de la posada, que chacune vint aussi lui demander son portrait; bientôt la maîtresse de la maison vint à son tour demander celui de sa niña, une ravissante petite fille de huit à dix ans.

Cependant, comme la clientèle menaçait de prendre des proportions inquiétantes, nous ne voulûmes pas prolonger notre séjour à Alicante, et nous allâmes retenir nos places pour Elche, si célèbre par sa forêt de palmiers, qui n'est qu'à cinq ou six lieues d'Alicante. Le *posadero* de la Balseta était, en même temps qu'aubergiste, propriétaire de la diligence : comme nous lui faisions l'observation que le prix du transport nous paraissait quelque peu exagéré, il nous répondit naïvement qu'il ne faisait pas déjà de si bonnes affaires: ainsi, nous dit-il, j'ai fait, il y a quelques jours, une perte de plus de trois mille réaux, le *coche* s'étant brisé en mille morceaux, à cause du mauvais état de la route. Les doléances



Alicante.

du posadero n'étaient que médiocrement rassurantes pour nous; cependant nous grimpâmes dans le coupé, et bientôt nous sortions d'Alicante par la *puerta de Elche;* après avoir suivi quelque temps le bord de la mer, nous entrâmes dans une vaste plaine de sable, aride et brûlante, où ne croissaient que des joncs et quelques aloès. Au bout d'une heure de cahots, nous entendîmes tout à coup de grands cris sortir de l'intérieur; nous ne savions ce qui était arrivé : étant descendus, nous apprîmes que c'était tout simplement une des banquettes qui, les cahots aidant, s'était brisée sous le poids des voyageurs; les malheureux avaient ainsi été secoués pêle-mêle pendant une centaine de pas : la banquette replacée tant bien que mal, nous reprîmes notre route; mais bientôt une nouvelle secousse plus violente démonta une des portières, qui alla tomber sur le sable, suivie d'un des voyageurs; heureusement la chute fut amortie par une épaisse couche de poussière, et il en fut quitte pour se relever, poudré à blanc des pieds à la tête. Le *mayoral* descendit à son tour, et essaya, à l'aide de bâtons et de ficelles, une réparation provisoire de son véhicule, tout en accompagnant cette opération des plus épouvantables jurons du vocabulaire espagnol. Les mêmes incidents, auxquels du reste nous commencions à être habitués, se reproduisirent encore plusieurs fois avec quelques variantes; mais comme à quelque chose malheur est bon, nous dûmes à tous ces retards de faire notre entrée à Elche par un merveilleux coucher de soleil.

No hay mas que un Elche en España, dit un proverbe bien connu : — Il n'y a qu'un Elche en Espagne; on pourrait ajouter qu'il n'y en a pas un second en Europe. Bien que l'antique Illice fût autrefois une des plus im-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portantes colonies romaines de la Péninsule, son plus grand titre de gloire, c'est le palmier : il est vrai qu'on voit souvent dans presque toutes les parties de l'Andalousie, dans le sud de l'Italie et en Sicile, de ces magnifiques arbres du désert ; ils atteignent quelquefois d'assez grandes dimensions ; mais ils sont toujours isolés, ou du moins en groupes peu nombreux, tandis qu'autour d'Elche ils forment une vaste ceinture qui entoure la ville comme une véritable forêt : on se croirait transporté tout d'un coup, par la baguette d'un enchanteur, dans quelque ville de l'intérieur de l'Afrique, ou bien encore dans un de ces sites où l'imagination se plaît à placer les scènes grandioses de la Bible (voy. t. VIII, p. 367).

Quand nous approchâmes de la ville, une échappée entre les palmiers nous laissa apercevoir une longue ligne de murs crénelés, surmontés de coupoles que doraient les derniers rayons du soleil, et qui dessinaient leur silhouette orientale sur un ciel aussi rouge qu'une fournaise ardente. L'illusion eût été tout à fait complète, si, au lieu de paysans murciens, drapés dans leur mante de

Facteur du port d'Alicante.

laine aux mille rayures éclatantes, nous eussions vu passer quelqu'une de ces caravanes que Marilhat aimait à peindre, ou quelque Rebecca au costume biblique, portant sur l'épaule l'amphore traditionnelle.

En pénétrant dans l'intérieur d'Elche, nous aurions pu continuer à nous croire dans une ville d'Orient : les rues sont étroites, les maisons, blanchies à la chaux, ont des toits plats formant terrasse, et ne reçoivent le jour que par d'étroites fenêtres, auxquelles sont suspendues des *esteras* ou nattes en jonc de différentes couleurs, qui se fabriquent dans le pays ; bientôt nous traversâmes un superbe pont construit à une très-grande hauteur au-dessus d'un profond ravin complétement à sec, qu'on nous assura être une rivière, et même une rivière qui déborde parfois l'hiver, puis notre véhicule s'arrêta à la *posada*, qui est une des plus propres que nous ayons rencontrées en Espagne.

Dès le lendemain matin, notre première visite fut pour la cathédrale qu'on appelle Santa-Maria, et nous montâmes au sommet du campanile, d'où la vue s'étend sur toute la ville et sur les environs à une grande distance : ce n'est qu'ainsi qu'on peut se rendre bien compte

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'étendue de la forêt de palmiers qui entoure Elche : à notre gauche, par-dessus les cimes des palmiers, s'étendait la plaine qui sépare Elche d'Alicante, avec la mer pour horizon dans le lointain ; à droite la verte *huerta* d'Orihuela, au-dessus de laquelle s'élèvent les premières montagnes du royaume de Murcie. Excepté la vue splendide dont on jouit du haut de la tour, la cathédrale d'Elche n'offre rien de particulièrement remarquable; la nef, bien qu'assez vaste, est insuffisante pour contenir la foule qui s'y porte tous les ans, le 15 août, jour de l'Assomption : c'est la grande fête du pays, et on la célèbre avec une pompe extraordinaire : ce qui émerveille surtout les habitants des campagnes voisines, c'est qu'on y représente au naturel, avec des personnages vivants,

Croquis fait à Alicante.

la mort et la translation au ciel de la sainte Vierge, cérémonie qui a lieu au moyen d'une forte corde mue par un treuil, et qui enlève au ciel cinq personnages à la fois. Comme il faut aux Espagnols, à ceux du midi en particulier, des représentations exactes et palpables, le ciel est figuré par une vaste toile peinte en bleu, tendue circulairement autour de sa coupole. Nous remarquâmes en sortant de la cathédrale un des portails qu'on appelle *puerta Fauquet :* comment se fait-il qu'un de nos compatriotes ait donné son nom à une partie d'une église si éloignée de notre pays? Nous avons cherché à le savoir, mais personne n'a pu nous l'apprendre.

Nous voulûmes, avant la chaleur du jour, faire une promenade à travers les *palmares*, et il nous fut facile

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'y observer à notre aise toutes les variétés de palmiers, depuis ceux qui sont âgés de cent ans et au delà, jusqu'à ceux qu'on venait de planter. On les place ordinairement à une distance de deux mètres l'un de l'autre, et de préférence dans les terres fortes, où ils prospèrent beaucoup mieux que dans les terrains sablonneux; on les arrose avec de l'eau saumâtre, amenée au pied de chaque arbre par des rigoles d'irrigation, et le sol, ainsi fertilisé, sert également pour culture des légumes et des céréales, qu'on sème dans l'intervalle des arbres, et qui croissent parfaitement à l'ombre, comme dans les provinces napolitaines le blé croît à l'ombre de la vigne et des ormeaux.

On distingue deux sortes de palmiers : les mâles et les femelles ; les fleurs des premiers, qui sont blanches, s'ouvrent au mois de mai, et il s'échappe une poussière jaunâtre, le pollen, qui va féconder les femelles; celles-ci se chargent de fruits qui pendent gracieusement en régimes au-dessous des palmes, et qui, dès le mois de juin, prennent une belle teinte d'un jaune d'or; ces régimes, *tamaras*, qui pèsent plusieurs kilogrammes, forment pour chaque palmier un poids moyen de quatre *arrobas*, près de cinquante kilogrammes. Or, comme chaque *arroba* de dattes se vend ordinairement une dizaine de réaux, on peut estimer le produit annuel d'un arbre à quarante réaux, c'est-à-dire onze francs environ, et cela pour les fruits seulement, car nous verrons tout à l'heure comment on utilise les palmes. Le nombre des palmiers des environs d'Elche qui produisent des dattes est évalué à trente-cinq mille environ, et les statistiques locales portent leur produit annuel à la somme de quatorze cent mille réaux, plus de trois cent soixante mille francs.

Nous voulûmes goûter des dattes d'Elche, qui nous parurent assez bonnes, quoique inférieures à celles d'Afrique; ce qui est certain, c'est qu'elles sont fort nourrissantes, car bien que nous en eussions mangé fort modérément, il nous fut tout à fait impossible de déjeuner ce jour-là. Outre les dattes, les palmes sont encore un produit assez important; on utilise celles des femelles qui ne produisent pas de fruits et celles des mâles : ces palmes sont expédiées dans toutes les parties de l'Espagne, où elles servent pour la cérémonie du *Domingo de Samos :* on les façonne avec un art tout particulier: on les roule, on les frise, on les contourne de manière à former des volutes, des festons et toutes sortes de dessins variés de la plus grande élégance, et elles servent à orner les balcons des maisons : suivant une croyance populaire, ces palmes ont la vertu de préserver du feu du ciel, aussi est-il peu de maisons qui n'aient leur palme tutélaire. Du reste, l'Espagne ne consomme pas à elle seule les palmes d'Elche : on les envoie pour le dimanche des Rameaux jusqu'à Rome, où elles font concurrence à celles de Bordighera, de San-Remo et autres endroits de la côte ligurienne.

Tous les ans, peu de temps avant les fêtes de Pâques, quelques habitants d'Elche, plus entreprenants que leurs compatriotes, se dirigent vers le port d'Alicante, après s'être munis d'un chargement considérable de palmes qu'ils ont tressées et ornées pendant la saison d'hiver. D'Alicante ils s'embarquent pour Marseille, et à peine débarqués dans le grand port de la Méditerranée, leur premier soin est de chercher à louer pour une quinzaine de jours quelque magasin vacant, ou un emplacement libre dans une de ces nombreuses et splendides constructions qui s'élèvent chaque jour comme par enchantement, et qui ne tarderont pas à faire de Marseille la seconde ville de France. Une fois que nos habitants d'Elche ont trouvé une place convenable dans un quartier fréquenté, ils s'empressent d'étaler aux yeux des promeneurs leur marchandise d'un nouveau genre, qu'ils savent disposer avec un art et un goût tout particuliers.

La dernière fois que nous nous arrêtâmes à Marseille, nos regards furent attirés par une de ces boutiques improvisées, qui étaient garnie d'une infinité de palmes de toutes formes et de toutes dimensions : quelques-unes, dont la hauteur arrivait jusqu'à plusieurs mètres, se faisaient remarquer par un luxe d'ornementation vraiment extraordinaire : des nattes habilement tressées, des nœuds aux combinaisons les plus ingénieuses, alternaient avec des feuilles de clinquant aux couleurs variées et éclatantes, et formaient toutes sortes de dessins fantastiques et imprévus.

Le costume du vendeur de palmes ne contribuait pas moins que sa marchandise à attirer les regards de la foule : c'était, à quelques petits détails près, celui que portent les paysans du royaume de Valence; il en est de même du langage, car le dialecte valencien, qu'on parle encore dans la province d'Alicante, est généralement employé jusqu'à Murcie. Notre marchand de palmes était un type superbe de la race espagnole du sud : sa tête brune et expressive, encadrée d'épais favoris noirs, était coiffée d'un foulard de soie rouge et jaune posé en turban; une veste de velours bleu, garnie de nombreux boutons de filigrane d'argent, laissait voir la *faja*, large ceinture de soie aux rayures éclatantes, qui serrait la taille, rendue svelte encore par l'ampleur des *zaragüelles*, vastes caleçons de toile blanche tombant jusqu'aux genoux, comme la jupe des Palicares albanais. Des *alpargatas* de chanvre finement tressé lui servaient de chaussure, et se fixaient à la jambe au moyen de larges rubans noirs qui venaient se croiser sur des bas d'un bleu foncé.

Nous ne manquâmes pas d'engager la conversation avec l'habitant d'Elche, et de lui demander s'il était content de ses affaires; il nous répondit qu'elles allaient à merveille, et voulut savoir si Paris était beaucoup plus grand que Marseille; sur quoi nous lui répondîmes que, si ses palmes pascales devenaient à la mode dans la capitale de la France, elle absorberait probablement toutes celles que produit Elche. Nous terminâmes en lui donnant des détails sur son pays que nous venions de voir tout récemment, et il fut ravi quand nous lui parlâmes de l'église Santa-Maria, des palmares, etc. Mais sa joie fut au comble en entendant la fameuse phrase proverbiale : *No hay mas que un Elche en España :* il n'y a qu'un Elche en Espagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les arbres dont on doit couper les palmes sont l'objet de soins tout particuliers et donnent lieu à des opérations assez curieuses : il est nécessaire, pour conserver aux palmes toute leur blancheur, de les préserver du contact de l'air et de la lumière : pour cela, on les relève en l'air, de manière à en former une espèce de cône, et on les attache ensemble pour les maintenir dans cette position. Cette opération, qui leur donne l'apparence peu gracieuse de laitues gigantesques, nous parut un véritable crime de lèse-majesté contre un arbre aussi noble que le palmier; mais comme chaque palme se vend environ un réal, les paysans ne se soucient que du côté utilitaire et le préfèrent infiniment au côté pittoresque. Ils grimpent jusqu'au sommet des palmiers avec une merveilleuse agilité : pour se garantir de chutes qui pourraient être fort dangereuses, ils se servent d'une corde

Paysans des environs d'Alicante.

qui entoure à la fois leur corps et la tige de l'arbre, et forme aussi une espèce d'anneau mobile; puis ils s'élèvent rapidement en appuyant alternativement leurs pieds nus sur les aspérités du tronc, et en soulevant, à mesure qu'ils montent, l'anneau de corde destiné à les retenir dans le cas où le pied viendrait à leur manquer. Arrivés au faîte, ils commencent à former un faisceau de toutes les palmes, et à les assujettir au moyen de cordes qu'ils serrent davantage à mesure qu'ils approchent de l'extrémité supérieure : ils se servent, pour cette périlleuse opération, de légères échelles à dix ou douze échelons, qu'ils appuient sur le sommet de la tige. Nous étions vraiment effrayés de les voir dans cette position, où cependant ils savent se maintenir avec une extrême habileté, malgré les mouvements du faisceau de palmes que le vent faisait balancer dans tous les sens.

C'est depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin que les paysans font cette ascension digne de rendre jaloux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les acrobates les plus hardis; elle leur sert également à mettre les régimes de dattes, encore tendres, à l'abri du vent; pour cela, il les assujettissent au moyen de cordes de sparterie qui les fixent à l'arbre : ces opérations terminées, ils redescendent avec la même agilité, en se servant toujours de l'anneau de corde passé entre leur ceinture et le tronc du palmier. Une remarque que nous avons faite, c'est que ceux qui atteignent la plus grande hauteur sont en général les plus minces; nous en avons vu plusieurs qui avaient à peine quelques mètres de haut, et dont la circonférence dépassait six pieds. Il est rare que les plus hauts palmiers dépassent une soixantaine de

La ligature des palmiers.

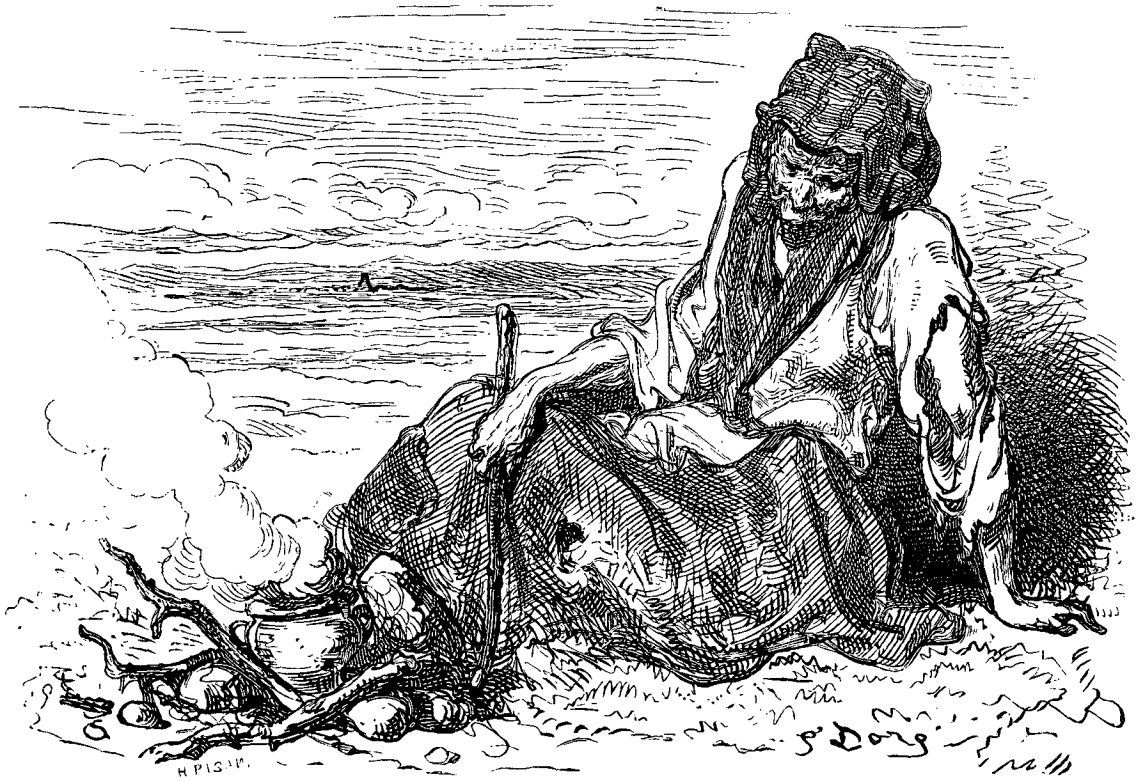
pieds; l'auteur du *Voyage de Figaro* assure en avoir vu de cent vingt pieds de haut : on peut affirmer qu'il a vu double.

Nous nous étions pris pour les palmiers d'une telle passion que nous prolongeâmes notre séjour à Elche; il est cependant peu de villes où la vie soit plus calme et plus monotone; néanmoins, ce ne fut pas sans regrets et sans jeter un regard d'adieu sur les *palmares* que nous montâmes dans la *tartana* peu suspendue que nous avions frêtée pour nous rendre à Orihuela.

CH. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le déjeuner de la bohémienne.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

D'ORIHUELA A GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Orihuela et sa huerta. — Murcie. — La fête du *Corpus Domini*. — La *Cruz de Caravaca*. — Carthagène.

La *huerta*, qui s'étend entre Elche et Orihuela, nous offrit, presque sans interruption, l'aspect d'un verger merveilleusement fertile: la végétation y est peut-être plus tropicale, plus vigoureuse encore que dans les *huertas* du royaume de Valence : les grenadiers, les orangers, les figuiers y atteignent des dimensions colossales; les tournesols, dont les gens du peuple mangent la graine, penchent leurs tiges sous le poids de leur énorme disque noir et jaune; les roseaux ressemblent presque à des bambous, les *adelfas* ou rosiers roses, qui croissent le long des ruisseaux, sont des arbres véritables, et les aloès qui bordent la route se dressent comme des yataghans gigantesques.

D'innombrables canaux d'irrigation entretiennent, dans ce paradis terrestre, une humidité continuelle, et le soleil fait le reste; aussi les habitants ne craignent-ils pas ces années de sécheresse, si fatales à d'autres contrées de l'Espagne : *Llueva o no llueva, hay trigo en Orihuela:* « Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, il y a du blé à Orihuela : » tel est le dicton populaire, qui peint bien la fertilité du pays.

Les paysans qui cultivent la *huerta* d'Orihuela ressemblent beaucoup plus à des Africains qu'à des Européens: à les voir travailler par le soleil le plus ardent, les bras et les jambes nus, n'ayant pour vêtement qu'une chemise et leurs *zaragüelles*, larges caleçons de toile blanche, et pour coiffure qu'un mouchoir roulé autour de la tête, on les prendrait volontiers pour des Khabyles ou pour des fellahs égyptiens. Tels sont les segadores ou moissonneurs; ils ne se servent pas de la grande faux au long manche, en usage dans les campagnes des environs de Paris, de cette faux que les peintres mythologiques

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

donnent invariablement pour attribut au Temps; une très-petite faucille, au manche très-court, dont la lame, en forme de croissant, est armée de dents fines et acérées leur suffit pour abattre leurs épaisses moissons. La peau de ces *segadores* reproduit exactement les différentes nuances du bronze, depuis la patine florentine jusqu'à la patine noire : une fois nous remarquâmes parmi eux un véritable nègre, dont la peau ne différait pas d'une manière sensible de celle de ses voisins.

Orihuela, qui a conservé son nom arabe, est une assez grande ville, séparée en deux par *le Segura* (notons en passant que les noms de fleuve sont toujours au masculin en espagnol). Le Segura est le plus grand cours d'eau de la province de Murcie, et malgré les nombreuses saignées qu'on lui fait subir pour les irrigations de la *huerta*, il a le rare privilége de n'être jamais à sec, même pendant les plus fortes chaleurs. Avec ses longues rues, ses nombreuses églises et ses maisons peintes au lait de chaux, la ville a un air de richesse et de propreté qu'on ne retrouve pas partout en Espagne; les hauts palmiers, les énormes orangers qui ornent l'*Alameda* et quelques jardins particuliers, nous parurent d'une physionomie suffisamment orientale, même après notre séjour à Elche : quelques épaisses murailles, du ton le plus roussi, complétaient très-heureusement le tableau. Les Romains, les Goths et les Arabes ont tour à tour édifié et détruit ces vieux murs; on nous en fit remarquer une partie qui était l'enceinte de l'ancienne *Orcelis* des Goths, que le roi Théodemir défendit si ingénieusement contre les Arabes. Ce roi, dit un auteur arabe, ayant perdu la plus grande partie de ses troupes dans un grand combat, s'enferma dans Auriola, et ordonna aux femmes de prendre des habits de soldats; pour compléter le déguisement, elles ramenèrent leurs cheveux sous le menton, de manière à figurer la barbe, et elles garnirent ainsi les tours et les murailles. Abdelazez, le chef des Arabes, voyant la place si bien défendue, accorda à Théodemir une capitulation honorable; mais étonné ensuite de voir si peu d'hommes armés, il lui demanda ce qu'il avait fait de ses troupes. Théodemir lui raconta alors son stratagème, qu'Abdelazez, trouva fort ingénieux et admira beaucoup. Deux heures après notre départ d'Orihuela, nous quittions la province d'Alicante pour entrer dans celle de Murcie, qui formait autrefois un des petits royaumes arabes d'Espagne; les environs de Murcie ne sont pas moins verdoyants, moins fertiles que ceux d'Orihuela : les Murciens ont la réputation d'excellents agriculteurs, et savent parfaitement se suffire avec les produits de leur sol, comme en témoignent deux vers que nous lûmes sur un de ces *pliegos* ou images populaires, que nous avions acheté sur la place du marché d'Orihuela, et qui représentait, avec leurs attributs, les habitants des différentes provinces d'Espagne : on voit un *labrador* murcien, armé de sa pioche, et on lit au-dessous :

« Tiene el Murciano en su huerto
De su subsistencia el puerto. »

Un autre dicton populaire, tout en célébrant la fertilité du sol, n'est guère flatteur pour les Murciens : *El cielo y suelo es bueno, el entresuelo malo*. c'est-à-dire que le sol et le ciel sont bons, mais que les habitants ne valent rien; il est certain qu'ils passent pour être vindicatifs et pour avoir conservé quelques traits du caractère arabe. Peut-être y a-t-il là de l'exagération; mais une chose dont il nous fut facile de nous assurer, c'est qu'il n'y a pas de province d'Espagne qui ait conservé, extérieurement du moins et jusque dans les plus petits détails, autant de traces de traditions orientales. Ainsi les harnachements ou *aparejos* des mules ressemblent beaucoup à ceux qu'on voit au Maroc; les *guadamacileros*, ouvriers qui travaillent le cuir, font toutes sortes d'ouvrages brodés en soie, tels que des *cananas* ou cartouchières, où l'on retrouve, avec très-peu de changements, les mêmes procédés et jusqu'aux mêmes dessins que dans ces grandes *adargas vacaries* ou boucliers de cuir à l'usage des Mores de Grenade, et dont on voit encore quelques-uns à l'Armeria real de Madrid. La physionomie même des habitants a quelque chose d'oriental; ce qui s'explique du reste assez facilement. Au commencement du dix-septième siècle, les Moresques étaient encore en très-grand nombre dans la province de Murcie; quand Philippe III ordonna leur expulsion, beaucoup de jeunes filles, ne pouvant se décider à quitter le sol natal, obtinrent la permission de rester dans le pays, à la condition d'épouser des Espagnols de vieille souche, ou *Cristianos viejos*, comme on les appelait.

Le costume des Murciens ne diffère que par certains détails de celui des Valenciens : ce sont les mêmes caleçons de toile blanche, mais beaucoup plus amples encore; le gilet et la veste sont ornés de passementeries et d'agréments brodés sur velours, qui annoncent le voisinage de l'Andalousie; le dernier genre, chez les paysans est de porter les jours de fête d'énormes boutons en filigrane d'argent, qui dépassent en grosseur tous ceux qu'on voit ailleurs, et atteignent quelquefois le volume d'une noix. Ces boutons coûtent jusqu'à six ou huit francs chaque, et nous avons vu des paysans qui en avaient jusqu'à quarante. Quant à la coiffure, elle mérite une mention particulière : outre le mouchoir roulé autour de la tête et s'élevant en pointe, on en voit très-souvent une autre, la *montera* ou bonnet de velours noir; cette *montera*, suivant la manière dont on la place, ressemble quelquefois à une espèce de cône qui s'élève entre deux cornes, coiffure bizarre qui ressemble assez au bonnet des Chinois; placée d'une autre façon, elle rappelle très-exactement le bonnet que portait Louis XI, et dont la forme est si connue. Cette mode, qui n'existe que dans la province, vient évidemment du moyen âge Comme à Valence, on porte sur l'épaule la mante de laine rayée; on en fabrique à Murcie qui ont une certaine réputation. Nous en remarquâmes aussi d'un autre genre : celles-ci sont moins larges, beaucoup plus longues, et leur dessin est formé de carreaux gris, comme les plaids écossais.

Quant aux femmes, dont la beauté nous parut très-digne d'être remarquée, leur costume se rapproche beau-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

coup de celui des Andalouses, du moins celui qu'elles portent les jours de fête : la jupe courte à plusieurs volants, tantôt en soie brodée, tantôt en velours bleu ou grenat orné de paillettes d'or ou d'argent, laisse voir une jambe fine et un petit pied cambré, chaussé d'un étroit soulier blanc; les plus élégantes portent des bas de soie couleur de chair, brodés de dessins en zigzags; nous en vîmes également qui portaient les mêmes souliers, mais sans bas. La mantille est la même, à peu de chose pres, que celle appelée en Andalousie *mantilla de tira;* elle est en velours noir, à bords découpés en soie, et, posée sur le chignon, va se croiser sur la poitrine; quelquefois aussi elle se pose simplement sur les épaules. Rien n'est plus simple que la coiffure, et rien n'est plus élégant : deux petites nattes rondes, composées de tresses excessivement fines, sont coquettement fixées sur la tempe, comme chez les femmes du *Trastevere;* le chignon est composé de nattes également très-fines, arrangées derrière la tête, et offre exactement la forme d'un 8 placé debout, et dont la partie inférieure serait plus grosse que l'autre. Un petit peigne crânement posé sur le côté, et un œillet rouge, un dahlia ou une fleur de grenadier, complètent cette ravissante coiffure. Il n'est question ici, bien entendu, que des femmes du peuple; les senoras suivent, le plus exactement qu'il leur est possible, les dernières modes de Paris, sauf en ce qui concerne le chapeau, que la plupart remplacent par la mantille nationale : elles trouvent ainsi le moyen de montrer les plus beaux cheveux qu'on puisse voir, et on ne saurait trop les en louer.

Paysan d'Orihuela.

Pour avoir une idée de la richesse et de l'élégance des costumes populaires de Murcie, il faut avoir assisté à la Fête-Dieu ou du *Corpus Domini,* comme on l'appelle ici. Nous eûmes l'heureuse chance de jouir de ce charmant spectacle le lendemain de notre arrivée. Dès le matin, les cloches de la cathédrale et des différentes églises sonnèrent à *repique*, c'est-à-dire à coup redoublés, pour annoncer la solennité du jour; les habitants des campagnes arrivaient en foule, vêtus de leurs plus beaux costumes; les maisons se pavoisaient, chacun garnissait ses balcons de ses plus belles tapisseries ou de ses soieries les plus riches; ceux qui ne pouvaient trouver place aux fenêtres commençaient à faire la haie de chaque côté des rues. Bientôt les balcons se garnirent de femmes, et une musique lointaine nous annonça le passage du cortége : en tête venaient les châsses, les saints, les reliques et les madones des différentes églises, portés par les paysans; les vierges étaient en bois peint et de grandeur naturelle; nous en comptâmes environ huit, chacune accompagnée du clergé des paroisses et d'une longue file de paysans, un grand cierge de cire à la main; venaient ensuite le reste du clergé et les autorités civiles, puis différentes musiques; nous remarquâmes une de ces musiques entièrement composée d'ecclésiastiques vêtus d'aubes et de surplis empesés. La marche était fermée par des *maceros* ou massiers en costume du seizième siècle, toque, pourpoint et chausses à creuvés en velours rouge, et portant au cou la *golilla* empesée. A mesure que le saint sacrement passait, la foule se mettait à genoux et se prosternait, et les femmes faisaient pleuvoir du haut des balcons une pluie de fleurs.

Les Espagnols aiment les cérémonies, et pardessus tout les cérémonies religieuses; les fêtes de ce genre sont chez eux une tradition et un besoin; il suffit d'en avoir vu quelques-unes pour demeurer convaincu que le protestantisme a bien peu de chances de prendre jamais racine dans la Péninsule.

Après avoir assisté aux fêtes de la rue et aux fêtes de l'église, nous suivîmes la foule qui se répandait dans les *Alamedas*, où nous achevâmes d'étudier les costumes variés à l'infini dans leurs détails. Murcie est très-riche en promenades publiques : les arbres d'Afrique et d'Amérique y croissent à côté des arbres d'Europe : nous remarquâmes dans le *Paseo del Carmen* de superbes orangers, qui nous rappelèrent les vers de Victor Hugo :

.... Murcie a ses oranges.

En effet, les oranges de Murcie sont les meilleures qu'il y ait en Espagne, meilleures même que celles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de Valence, surtout les *naranjas de sangre*, qu'on appelle ainsi parce que l'intérieur en est rouge comme du sang.

C'est dans le *Paseo del Carmen* que nous commençames à voir un certain nombre de ces gitanos, étrange population assez nombreuse dans la province de Murcie, et que nous devions rencontrer si fréquemment en Andalousie : quelques *gitanas* au teint cuivré, se faisaient remarquer par leurs robes à falbalas, de couleurs très-éclatantes, et par les quolibets qu'elles lançaient aux passants dans leur langage inintelligible.

On nous fit aussi remarquer des paysans d'une physionomie toute particulière, qui étaient venus d'Algezares et de Fortuna, villages très-rapprochés de la ville : ils

Maraîchers de Murcie.

ont un type tellement tranché, qu'il est facile quand on en a observé quelques-uns, de les reconnaître à première vue; ils professent pour leurs anciens costumes et pour leurs usages un véritable culte que rien ne saurait affaiblir; et c'est à un tel point que, bien que nombre d'entre eux exercent le métier de colporteurs dans les villes éloignées, telles que Gibraltar, Cadix, Séville, Malaga, ils ne modifient jamais en rien leur vêtement national; ils passent pour être très-unis entre eux, et pour se secourir mutuellement en toutes circonstances, surtout les Algezarenos qui, assure-t-on, ne forment pour ainsi dire qu'une seule famille.

C'est à une quinzaine de lieues de Murcie que se trouve la petite ville de Caravaca, un des pèlerinages les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus fréquentés de l'Espagne : une foule immense s'y donne rendez-vous le 3 mai de chaque année pour vénérer la fameuse *cruz de Caravaca*. Nous avons dit que cette croix, qu'on représente à quatre branches comme la croix de Lorraine, sert de palladium à toutes les cabanes de paysans du royaume de Valence : il en est de même dans la province de Murcie : le jour de la fête, on montre aux fidèles la croix miraculeuse, œuvre très-richement sertie en or ; l'étui qui la renferme, et qui offre lui-même la forme d'une croix, est également en or et orné de pierres d'un grand prix, telles que plusieurs rubis et trois diamants d'une grande dimension. La principale cérémonie de la fête consiste dans ce qu'on appelle *el baño de la Santa reliquia :* on place la croix sur un grand char richement orné et on la transporte jusqu'à une fontaine où le prêtre la plonge; pendant ce temps, les cloches sonnent à *repique*, les musiques jouent, et de nombreuses processions défilent. Aussitôt que la croix est retirée de l'eau, les fidèles se baignent dans la fontaine avec l'espoir d'être guéris : elle passe pour être principalement efficace à l'égard des aveugles et des perclus. La fête se termine par des cavalcades de Mores, dans le genre de celle que nous avons vue à Alcoy, et le soir un feu d'artifice mêle ses détonations au bruit des guitares et des castagnettes.

Croquis fait à Murcie

Comme Murcie n'est qu'à dix ou douze lieues de la mer, nous fîmes une petite excursion à Carthagène. Ce port, qu'on appelle *Cartagena de Levante*, pour le distinguer de la ville de l'Amérique du Sud, est bien déchue de sa splendeur passée : fondée par les Carthaginois, qui y avaient établi leur grand arsenal, la ville devint extrêmement riche, et lorsque Scipion s'en empara, les Romains y trouvèrent un butin prodigieux, « à tel point, dit un auteur latin, qu'il est impossible d'en donner une idée. » L'argent était si abondant, que les vainqueurs en firent des ancres pour leurs navires. Il y a cent ans, sous Charles III, Carthagène était très-florissante; elle avait alors soixante mille habitants; elle n'en a plus guère que la moitié. Les immenses bâtiments de l'arsenal, les vastes bassins, les fonderies, tout cela est aujourd'hui dans un état qui fait peine à voir : si on les compare à Toulon, ce sont de vraies ruines : dans peu de temps, Carthagène sera unie à Madrid par un chemin de fer, et il faut espérer qu'elle ne tardera pas à se relever.

Le port, situé à une distance à peu près égale de Cadix et de Barcelone, est un des plus vastes et en même temps un des plus sûrs de la Méditerranée : entouré de tous côtés de hauts rochers arides et noirâtres, il ne communique avec la mer que par une passe étroite : cette passe est assez dangereuse à cause d'une roche plate appelée la *Losa*, qui s'élève à fleur d'eau au milieu, et qui cause quelquefois des accidents, malgré le drapeau qui la signale aux marins; mais une fois entrés dans la rade, les bâtiments n'ont rien à craindre des plus furieuses tempêtes, aussi a-t-on appliqué à ce port le même proverbe qu'à Mahon : *Juin*, *Juillet et Carthagène* sont les meilleurs ports de la Méditerranée. Les mines des environs étaient très-productives dans l'antiquité : on exploite aujourd'hui les scories, abandonnées par les Romains, et on en extrait encore une grande quantité de plomb.

Quant à la ville, elle est triste, maussade et monotone ; nous quittâmes sans regret notre posada où nous mourions de soif, ne pouvant boire ni le vin épais ni l'eau saumâtre qu'on nous donnait, et quelques heures après, nous étions de retour à Murcie. Ce trajet, que nous fîmes sur une assez bonne route, se franchit rapidement depuis quelques mois en chemin de fer.

Rien ne nous retenait plus à Murcie; nous avions visité ses monuments peu nombreux : sa cathédrale, vaste et imposante, malgré son style hybride, et une construction arabe, *el Almudi*, mot à mot le grenier, qui a conservé son nom et sa destination. Nous avions projeté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un grand voyage de Murcie à Grenade, c'est-à-dire de traverser une partie de l'Espagne, de l'est à l'ouest; la distance n'est pas très-considérable, mais il n'y a aucune distance, aucun moyen de transport régulier; le pays est extrêmement accidenté et les routes en fort mauvais état. Nous résolûmes néanmoins de partir à l'aventure, et d'aller, s'il le fallait, à cheval, à mulet, en galère, et même à pied au besoin. Nous fixâmes notre première étape à Totana, où nous comptions séjourner assez de temps pour étudier à notre aise les nombreux gitanos qui l'habitent. Nos places étaient retenues dans une *galera atartanada*, et nous fîmes nos préparatifs de départ comme s'il avait fallu traverser le grand désert; nous allâmes d'abord acheter dans la *calle de la Traperia* de ces belles mantes murciennes, aux couleurs si chaudes, et dont chaque extrémité se termine par une grappe de pompons de laine; nous achetâmes également des *alforjas*, autre accessoire de voyage non moins utile que la mante; on appelle *alforjas* une espèce de grand bissac de laine dont chaque extrémité se termine en carré, et dont les deux vastes poches se ferment au moyen de cordons ornés de toutes sortes d'agréments et de pas-

Moissonneurs de la huerta de Murcie.

sementeries. Il serait très-imprudent de s'embarquer sans *alforjas* dans un pays où les auberges sont souvent, comme au temps de Cervantes, tout à fait dépourvues de vivres, et où le voyageur s'expose à souffrir de la faim s'il n'emporte avec lui ses provisions : nous ne partîmes donc qu'après avoir bien garni nos *alforjas*, à l'exemple du bon Sancho. Il était à peine jour quand notre *galera atartanada* se mit en route, et nous n'avions pas trop de la journée pour faire les dix lieues qui nous séparaient de Totana. Notre véhicule, ainsi que l'indique son nom, était une espèce de compromis entre la galère et la tartane; c'était la galère avec atténuation de peine.

Longtemps encore nous aperçûmes la haute tour de la cathédrale de Murcie, dorée par les rayons du soleil levant, et il était près de midi quand nous atteignîmes Lebrilla, petite ville à l'aspect sauvage et misérable, aux maisons basses, bâties en pisé, et habitées en partie par des gitanos, qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on s'éloigne de Murcie. Après une halte de deux heures, dont nos mules avaient grand besoin, nous nous remîmes en marche par une chaleur écrasante.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Totana. — Les gitanos. — Lorca ; le pantano de Puentes. — Velez-Rubio. — Cullar de Baza; une population troglodyte. — Baza. — Guadiz. — Diezma; la toilette d'une gitana. — Arrivée à Grenade.

La nuit approchait quand nous arrivâmes à Totana, et la pénombre du crépuscule ajoutait à l'aspect sauvage de cette petite ville un air mystérieux et tout à fait rébarbatif : les groupes de *gitanos*, prenant le frais devant des maisons quelque peu en ruine, nous faisaient penser involontairement à la cour des miracles, et il ne nous fallait pas de grands efforts d'imagination pour nous croire transportés en plein moyen âge, six ou sept siècles en arrière.

C'est que Totana est le quartier général des gitanos du royaume de Murcie, de même que Séville est la métropole des gitanos de l'Andalousie ; et c'est sans doute en souvenir de leurs frères andalous que les bohémiens de Totana ont donné à deux quartiers de leur ville les noms de Sévilla et de Triana : on sait que Triana est un faubourg de Séville presque exclusivement habité par des gitanos.

Le maître de l'auberge où nous nous arrêtâmes était un gitano, comme un assez bon nombre des posaderos de la contrée; il nous raconta comment, le métier n'étant pas toujours bon, il était obligé, pour avoir deux cordes à son arc, de faire également le commerce de la neige. Ce commerce est beaucoup plus important qu'on ne pourrait le croire, dans un pays où la chaleur est suffocante pendant une bonne partie de l'année; il est entièrement, ou peu s'en faut, exercé par les gitanos, qui vont la chercher dans une des plus hautes montagnes du royaume de Murcie, la *Sierra de España*, et c'est une des principales ressources du pays. Les gitanos vont prendre la neige sur les cimes les plus abruptes et dans les crevasses les plus profondes des flancs de la Sierra, et la chargent sur des ânes qui parcourent d'un pied assuré des sentiers qu'on ne croirait accessibles qu'aux chèvres et aux chamois. C'est un curieux spectacle de voir ces ânes, qui plient sous leur charge, descendre la montagne en files interminables, comme de longues caravanes.

Une fois descendus dans la plaine, les *neveros* se dirigent vers les villes voisines, où ils trouvent facilement à placer leur marchandise ; car la neige, qu'on emploie pour les rafraîchissements à l'exclusion de la glace, est dans toute l'Espagne un objet de première nécessité.

Chaque ville a ses *pozos de nieve*, ou puits de neige, où viennent s'approvisionner les revendeurs, qui la débitent au détail dans leurs boutiques, et ces petits industriels ambulants, si nombreux en Espagne, les *Aguadores*, qui offrent aux passants altérés toutes sortes de boissons glacées, *bebidas haledas*, aux prix les plus modiques.

Jeune fille de Carthagène.

Le lendemain de notre arrivée à Totana, c'était jour de marché : nous ne pouvions trouver une meilleure occasion d'étudier les gitanos de Totana et ceux des environs ; ils formaient une foule compacte et bruyante, qui grouillait au soleil sur la grande place, en groupes des plus pittoresques, et offrant des tons chauds à faire pâmer le coloriste le plus exigeant.

Le type des gitanos est d'ordinaire tellement caractérisé, et diffère tellement de celui des Espagnols, que rien n'est plus facile que de les distinguer à première vue. Ces pauvres diables, qu'on peut bien appeler les *parias* de l'Espagne, ont formé de tout temps, et forment encore aujourd'hui un peuple à part, une nation dans la nation, et on ne trouverait pas un seul Espagnol qui voulût reconnaître en eux des frères et des compatriotes.

Que sont les gitanos ? A quelle race appartiennent-ils ? De quelle contrée se sont-ils répandus sur l'Europe ? Toutes ces questions n'ont pas encore été parfaitement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

résolues. Suivant l'opinion la plus accréditée, ils seraient les descendants des anciens *Tchinganes*, originairement établis sur les bords de l'Indus, et qui furent forcés d'abandonner leur pays à l'époque de l'invasion de Tamerlan : leur physionomie, bien plus asiatique qu'européenne, et leur langage, qui contient un nombre assez considérable de mots dérivant du sanscrit, donnent une grande vraisemblance à cette hypothèse.

Le nom de *bohémiens*, qu'on donne chez nous à cette race étrange et mystérieuse, vient sans doute de ce que les premières bandes qui émigrèrent en France se fixèrent d'abord en Bohême. C'est principalement dans les Vosges, et dans quelques endroits du Languedoc et de la Provence qu'on en retrouve encore chez nous, presque tous vivant à l'état nomade ; leur nombre paraît avoir diminué d'une manière assez sensible, surtout dans le Midi. On les retrouve encore, sous différents noms, dans presque toutes les contrées de l'Europe : en Angleterre, où ils sont assez nombreux, et où ils exercent quelquefois la profession de boxeurs, on les appelle *Gypsies*, c'est-à-dire Égyptiens, sans doute à cause d'une ancienne colonie qu'on croit venue d'Égypte, il est probable que cette émigration aura stationné assez longtemps dans ce pays : on assure qu'eux-mêmes se considèrent comme originaires d'Égypte ; ils se donnent quelquefois entre eux le nom de *pharaons*.

Paysans de Tetana.

Les Allemands les nomment *zigeunes*, les Suédois et les Danois *Tartares*, désignation qui tendrait à confirmer leur origine asiatique. Les Italiens et les Turcs les appellent *zingari* ou *zingani*, et enfin, comme nous l'avons vu, on les connaît généralement en Espagne sous le nom de *gitanos ;* quelquefois aussi on les désigne sous le nom de *zincali :* c'est le nom qu'ils se donnent ordinairement entre eux.

On a estimé entre six cent mille et un million le chiffre des bohémiens qui existent aujourd'hui en Europe : ils se trouvent en assez grand nombre en Hongrie, en Turquie et dans les provinces méridionales de la Russie ; mais leur plus grande colonie est sans aucun doute dans la Péninsule espagnole.

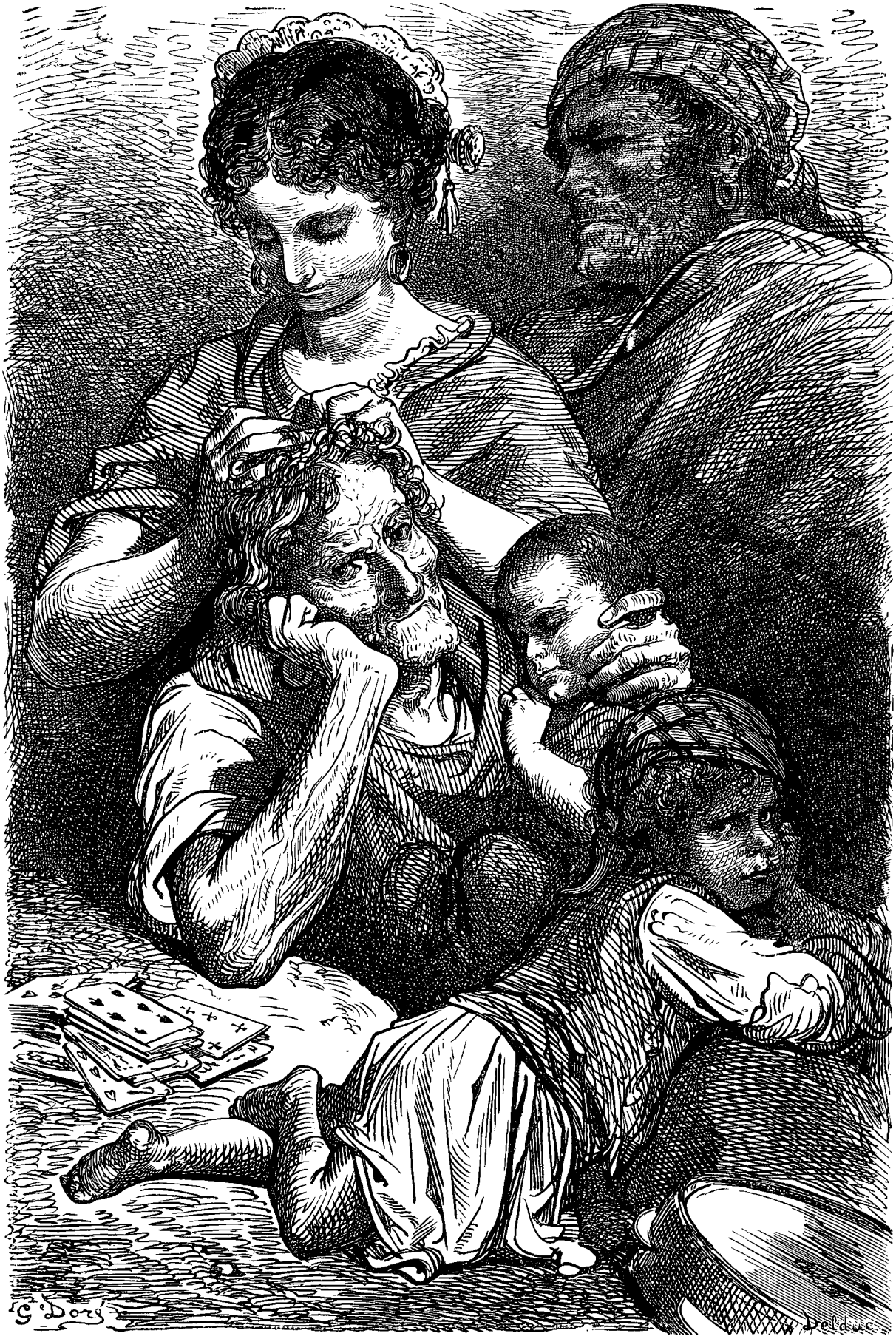
C'est dans la première moitié du quinzième siècle que les gitanos apparaissent pour la première fois en Espagne ; un auteur prétend qu'ils y seraient venus sous la conduite d'un certain *Zingo*, leur capitaine, qui leur aurait donné le nom de *Zincali*. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on a la preuve que dès le quinzième siècle ils étaient établis dans le pays : les rois catholiques Ferdinand et Isabelle, rendirent en 1499, à Medina del Campo, un édit contre eux, dans lequel il leur était enjoint de résider dans certaines villes, sous peine d'être chassés du royaume dans un délai de soixante jours.

Don Carlos et dona Juana confirmèrent à Tolède, en 1539, l'édit de Medina del Campo, et ils y ajoutèrent un article portant que « si les *Égyptiens*, après l'expiration des soixante jours, étaient trouvés en état de vagabondage, ils seraient envoyés aux galères pour six ans. »

Philippe II fit publier à Madrid, en 1586, un édit qui confirmait ceux de ses prédécesseurs ; de plus, dans le but de restreindre les vols et les fourberies dont ils se rendaient constamment coupables, il leur était défendu de vendre aucune marchandise dans les foires et marchés, sans avoir obtenu une permission particulière, mentionnant le lieu de leur résidence ; faute de quoi, les objets mis en vente par eux étaient considérés comme ayant été volés, et devaient être confisqués.

Philippe III venait de priver son pays d'un million de sujets laborieux et industrieux, en expulsant, par un décret aussi barbare qu'impolitique, les Morisques éta-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Famille de gitanos, à Totana.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blis en Espagne depuis tant de siècles : le fils de Philippe II ne pouvait manquer d'ajouter à cette persécution celle contre les gitanos : il leur ordonna, en 1619, de quitter l'Espagne dans un délai de six mois, et leur défendit de revenir, sous peine de mort. Cependant quelques-uns obtinrent par exception la faveur de rester, à la condition de vivre sédentaires dans une ville de mille feux au moins. Il leur était interdit de porter le costume et le nom d'*Égyptiens*, et de parler leur langage, « parce que, n'existant pas comme nation, leur nom devait être à jamais confondu et oublié. »

Philippe IV déclara, dans un édit de 1633, que les lois publiées contre eux en 1499 étaient insuffisantes pour réprimer leurs excès ; qu'ils n'étaient Égyptiens en aucune façon, ni par origine, ni autrement; il leur défendit tout commerce, grand ou petit, et leur enjoignit de vivre dans un quartier à part, séparés des autres habitants, comme les Juifs; « et pour détruire par tous les moyens le nom de gitanos, nous ordonnons que personne n'ose les appeler ainsi, ce nom devant être regardé comme une grave injure; et rien de ce qui leur appartient, nom, costume ou actions ne sera représenté soit en danses, soit de tout autre manière, sous peine de deux années de bannissement, et d'une amende de cinquante mille maravédis, laquelle sera doublée en cas de récidive, etc. »

En 1692, Charles II défendit aux gitanos d'habiter des villes de moins de mille feux ; il leur interdit également de porter des armes à feu, et d'exercer d'autre état que celui d'agriculteurs. Par un édit plus sévère encore, publié en 1695, et qui ne contient pas moins de vingt-neuf articles, le même roi leur défend particulièrement d'exercer l'état de forgeron, et de posséder des chevaux; il leur est accordé une mule et un âne pour les travaux des champs; ceux qui abandonneront leur village seront punis de six ans de galères. Un document publié à Madrid en 1705 montre que les routes et les villages étaient infestés par des bandes de gitanos, qui ne laissaient aux paysans ni repos ni sécurité; les *corregidores* et autres agents avaient le droit de faire feu sur eux comme *bandits publics*, dans le cas où ils refuseraient de livrer leurs armes ; on avait le droit de les poursuivre jusque dans les églises *de refugio*, asiles inviolables ordinairement pour tous les autres criminels, et même pour les parricides. Ces églises, qui servaient de refuge, étaient désignées par ces mots : *Es de refugio*, placés au-dessus de la porte principale ; on retrouve encore cette inscription sur quelques églises d'Espagne : nous l'avons remarquée notamment au-dessus du portail de la cathédrale d'Orihuela, où on peut la lire encore.

Malgré les persécutions séculaires dont on vient de lire un aperçu, les gitanos, plus heureux que les Juifs et que les Morisques, ont trouvé le moyen de se maintenir en Espagne ; il faut dire que la plupart vivent dans la plus grande misère, méprisés des Espagnols qui continuent à les regarder comme une race maudite; mais leur rendant haine pour haine, mépris pour mépris.

Il n'est pas de vices, pas de crimes, dont les gitanos n'aient été accusés depuis plusieurs siècles par les écrivains espagnols : Martin del Rio, dans son curieux livre sur la magie publié à la fin du seizième siècle, raconte comment il arriva, un jour qu'on célébrait la fête du Corpus Domini (la Fête-Dieu), que les gitanos demandèrent à être admis dans l'intérieur d'une ville, pour danser en l'honneur du saint sacrement, comme c'était la coutume : ils se livrèrent donc à leurs danses, mais vers midi, une grande rumeur s'éleva parmi la population, à cause des nombreux vols que les gitanos venaient de commettre ; les bohémiens s'enfuirent vers les faubourgs, et quand les soldats vinrent pour les arrêter, ils résistèrent d'abord à main armée, et leur opposèrent ensuite des sortiléges et maléfices; « en sorte que tout d'un coup, ajoute Martin del Rio, tout s'apaisa comme par enchantement, sans que j'aie jamais pu savoir comment. »

On se souvient de la façon dont Cervantes traite les gitanos dans les premières lignes de la *gitanilla de Madrid*, une des plus connues parmi ses *Novelas ejemplares* : « Il semble, dit-il, que les gitanos et les gitanas ne soient venus au monde que pour être voleurs; ils naissent de pères voleurs, sont élevés au milieu de voleurs, étudient pour devenir voleurs.... »

Un auteur assure qu'en 1618, une bande, composée de plus de huit cents de ces malfaiteurs, parcourait les Castilles et l'Aragon, commettant les crimes les plus atroces. Francisco de Cordova raconte dans ses *Didascalia* comment, vers la même époque, ils essayèrent de mettre au pillage la ville de Logroño, dans la vieille Castille, presque abandonnée de ses habitants à la suite d'une peste qui avait désolé la contrée. On n'en finirait pas si on voulait rapporter les accusations sans nombre qu'on faisait peser sur les gitanos ; j'ai seulement voulu en donner quelques exemples pour faire comprendre comment, encore aujourd'hui, ils vivent pour ainsi dire isolés au milieu de la population, formant une caste à part, se mariant toujours entre eux, et parlant une langue qui n'est intelligible que pour eux seuls.

Les gitanos d'aujourd'hui sont loin d'être aussi redoutables que ceux d'autrefois : parmi les nombreux défauts qui leur étaient reprochés, un seul reste, c'est leur penchant au vol; ce penchant est général chez les gitanos, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, et on peut affirmer que les lignes de Cervantes, citées un peu plus haut, sont restées vraies de tout point. A part cela, ils sont généralement de mœurs fort inoffensives, et il est assez rare d'en voir condamner pour assassinat ; il n'est pourtant pas sans exemple qu'ils aient entre eux de ces sanglantes querelles, riñas, dans lesquelles le fer doit décider de la victoire; la cause en est souvent la jalousie, jamais le vol; car les gitanos, qui s'entendent si bien à voler les chrétiens, les *busnés* comme ils les appellent dans leur jargon, ne se volent jamais entre eux.

Quelquefois, c'est la redoutable navaja, à la lame longue et aiguë comme une feuille d'aloès, qui est leur arme de combat, mais les *cachas*, longs ciseaux qui leur servent à tondre les bêtes de somme, sont une arme plus

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrible encore, et qu'eux seuls savent manier avec dextérité. Il n'est guère en Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpujarras, de cheval, mulet ou âne qui ne passe chaque année par les mains d'un *esquilador* ou tondeur gitano : cette industrie semble avoir été depuis plusieurs siècles leur privilége exclusif, et parmi les Espagnols de vieille souche, *cristianos viejos y rancios*, chrétiens rances et vieux, comme ils aiment à s'appeler eux-mêmes, on ne trouverait que difficilement des esquiladores, si ce n'est dans quelques parties de l'Aragon. Les gitanos sont donc les seuls qui se servent pour le combat de cette arme d'un nouveau genre : comme ils portent presque toujours suspendue à leur ceinture la grande trousse qui contient leurs *cachas* de différentes dimensions, ils ne sont pas longtemps à se mettre en garde en cas de duel. La longueur de leurs grands ciseaux atteint presque un pied et demi; seulement, au lieu de les tenir fermés et de s'en servir comme d'un puñal ou d'une navaja, ils les tiennent ouverts, les serrant de leurs mains noires et calleuses au point d'intersection des deux branches, de manière qu'on les croirait armés de ces anciens poignards italiens dont la lame s'ouvrait en deux au moyen de la pression d'un bouton.

Un autre métier dont les gitanos ont le monopole, c'est celui de maquignon : il n'est pas de secret qu'ils ne connaissent pour donner aux rossinantes les plus maigres la vigueur, ou du moins l'apparence de la vigueur; nous eûmes, au marché de Totana, l'occasion d'admirer leur merveilleuse adresse sous ce rapport Quant aux femmes, elles n'exercent guère d'autre métier que celui de danseuses et de diseuses de bonne aventure : dès qu'elles aperçoivent un étranger, elles se dirigent vers lui, prennent sa main, et, lisant dans les plis, elles prononcent d'un air inspiré quelques paroles inintelligibles, qui leur valent ordinairement quelques menues pièces de monnaie.

M. Georges Borrow, l'auteur du curieux livre intitulé *The Zincali*, est celui qui les a le mieux étudiés : on sait qu'il eut la patience d'apprendre leur langue, le *caló*, et qu'il vécut plusieurs années au milieu d'eux pour les convertir au protestantisme : il raconte qu'un jour, ayant un mulet chargé de bibles, un gitano prit son chargement pour des paquets de savon : « Oui, lui répondit-il, c'est du savon, mais du savon pour nettoyer les âmes! » Cet apôtre des gitanos avait fini par se faire passer pour un des leurs : cependant ceux qui les connaissent bien ont de la peine à croire qu'il ait fait beaucoup de prosélytes parmi eux.

Un peu avant de quitter Totana, nous vîmes dans la cour de la posada une de ces petites scènes de toilette comme il n'est pas rare d'en rencontrer en Andalousie, et qui nous rappela certains détails de mœurs qui nous avaient déjà frappés à Naples et dans le *ghetto* de Rome. Une superbe gitana d'une vingtaine d'années, brune comme une Moresque, aux longs cils et aux cheveux noirs et crépus, les oreilles chargées de lourds pendants, se tenait debout derrière une vieille femme accroupie, véritable type de sorcière, dans les bras de laquelle dormait un enfant; un autre enfant presque nu, couché à côté d'un large *pandero* aux pieds de sa grand'mère, nous regardait d'un air sauvage et mélancolique, la tête appuyée sur sa main; la jeune fille, les mains plongées dans la chevelure ébouriffée et grisonnante de la vieille gitana, se livrait consciencieusement à une chasse active, vrai devoir filial, tandis qu'un autre gitano à la mine rébarbative, à la peau couleur de bistre, la tête coiffée d'un foulard tombant derrière la nuque, se tenait gravement en arrière du groupe, contemplant d'un air sérieux et indifférent une scène à laquelle il paraissait habitué.

Nous avions recommandé à notre calesero de se tenir prêt dès le lever du soleil; car il était important de partir de Totana de très-grand matin, afin d'arriver à Lorca avant la chaleur du jour. La contrée que nous traversâmes manque absolument d'eau; aussi est-elle poudreuse et desséchée, et les bords de la route n'offraient plus cette plantureuse végétation que nous admirions tant aux environs de Murcie. Bien que le soleil ne fût pas encore très-élevé au-dessus de l'horizon quand nous arrivâmes à Lorca, nous sortîmes de notre galère complétement poudrés à blanc par la poussière du chemin, comme si nous avions fait vingt lieues, tandis que nous venions d'en faire à peine cinq ou six.

Lorca est une grande ville, à l'aspect assez sauvage, aux rues tortueuses et escarpées; on estime sa population à quarante-cinq mille âmes, chiffre qui nous parut exagéré, autant qu'un séjour peu prolongé nous permit d'en juger. Au-dessus de la ville s'élève un monticule couvert de cactus et d'aloès, le *Monte de Oro*, au pied duquel coule, — quand elle a de l'eau, — une rivière appelée *el Sangonera*, ou de son ancien nom arabe *el Guadalentin*, qui va se jeter dans le Ségura, la rivière de Murcie. Sur les pentes du Monte de Oro est bâtie la vieille ville arabe dont il reste encore des tours carrées et des murs crénelés en briques d'un ton rougeâtre; c'est dans cette partie de la ville qu'habitent la partie pauvre de la population et quelques gitanos. La partie basse, située sur l'autre rive du Guadalentin, est beaucoup plus propre et mieux bâtie; en revanche les grandes rues modernes, qui viennent aboutir à la Plaza Mayor, n'ont aucun caractère particulier.

Lorca n'est pas très-riche en monuments : c'est à peine s'il faut citer la cathédrale, sous l'invocation de san Patricio, grand édifice corinthien, froid et correct, et une petite église gothique, appelée Santa Maria comme celle d'Elche. L'Alameda, qui s'étend sur le bord de la rivière, est une promenade agréable, après la chaleur du jour seulement, car le climat de Lorca est un des plus chauds de l'Espagne. Nous aperçûmes, en nous promenant dans la *Corredera*, un pilastre antique, sur lequel est gravée une inscription à moitié effacée de l'époque romaine : les habitants de Lorca sont très-fiers de ce fragment, qu'ils considèrent avec raison comme un titre de noblesse pour leur ville, à laquelle il donne une existence authentique de dix-huit cents ans, et dont l'ancien nom, Elicroca, a été changé par les Arabes en celui qu'il porte encore aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Non loin de Lorca existait, il y a environ une soixantaine d'années, un de ces *pantanos*, immenses réservoirs d'eau, dans le genre de celui de Tibi, dont nous avons parlé précédemment. Le pantano de Lorca, qu'on appelait *el puente*, ou *el pantano depuentes*, était une digue colossale bâtie en pierres de taille à l'entrée d'une vallée, dans le but de servir à retenir les eaux des montagnes voisines qui venaient s'y réunir ; cette immense muraille, qui fermait la vallée d'une côte à l'autre, avait plus de quatorze cents pieds de hauteur, et se composait de sept étages superposés, dont l'épaisseur, à partir du haut, allait en augmentant de douze pieds à chaque étage, en sorte que la base n'avait pas moins de quatre-vingt-quatre pieds en largeur. Ce grand réservoir fut construit par une compagnie particulière, à la tête de laquelle était, dit-on, un certain Lenurda, qui espérait faire une spéculation très-productive en vendant fort cher aux agriculteurs l'eau dont ils avaient si grand besoin pour leur irrigations, et qui devait décupler le produit des champs arrosés, car les eaux amassées pouvaient suffire pour arroser pendant plusieurs années le territoire de Lorca et celui des environs.

Aguadores de Lorca.

La digue commencée en 1775, ne fut entièrement terminée qu'après beaucoup d'années, et ce n'est qu'au mois de février de l'année 1802 que le pantano fut rempli d'eau pour la première fois. Mais son existence ne devait pas être de longue durée, car moins de trois mois après, le 30 avril, la pression de l'eau renversa tout d'un coup l'immense muraille qui la retenait, et le torrent, se précipitant avec un fracas épouvantable, se fraya

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Toilette d'une gitana, à Diezma.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un passage en renversant tout sur son cours, qui, malheureusement prit la direction de Lorca : la partie basse de la ville, celle qui avoisine la *puerta de san Ginés*, et le faubourg de San-Cristobal presque tout entier, furent détruits de fond en comble ; non-seulement les édifices publics et les habitations des particuliers furent enlevés par la force des eaux, mais plus de six mille personnes, et un nombre très-considérable d'animaux domestiques, qu'on estime à vingt-quatre mille, périrent dans la catastrophe : on prétend que le dommage s'éleva à la somme de deux cents millions de réaux, c'est-à-dire plus de cinquante millions de notre monnaie. Suivant la tradition, Lenurda, l'auteur involontaire de la catastrophe, en fut une des premières victimes ; on prétend même qu'à la vue de tout le mal qu'il avait causé, il se donna volontairement la mort en se précipitant dans le torrent. Le souvenir de cette horrible inondation toujours vivant à Lorca, se perpétuera bien longtemps encore dans le pays, et malgré le temps qui s'est écoulé, malgré toutes les réparations qu'on a faites, les traces du malheur sont encore visibles aujourd'hui.

Comme nous étions impatients de nous rendre à Grenade, nous nous mîmes, après quelques instants de repos dans la posada de San-Vicente, à parcourir la ville pour nous mettre en quête d'un véhicule : il était une heure après midi, et il faisait une chaleur vraiment tropicale ; après beaucoup de tours et de détours, il nous fut impossible de trouver une boutique ouverte ; on eût dit que tous les habitants avaient déserté leur ville : c'était l'heure du *feu*, l'heure du *fuego*, comme on dit en Andalousie, et à ce moment-là, chacun s'enferme chez soi pour faire la sieste, la vie est comme suspendue et les villes sont aussi désertes qu'au milieu de la nuit. Nous finîmes cependant par trouver un habitant éveillé, qui nous apprit qu'il y avait une galère qui partait quelquefois pour Grenade pendant la belle saison, et qu'elle mettait sept jours pour faire les quarante lieues qui séparent Lorca de Grenade. Nous avions suffisamment usé de la galère, et nous voulions absolument un véhicule un peu moins barbare : nous finîmes par trouver l'adresse d'un *cosario*, espèce de loueur de chevaux et de voitures ; le *mozo* nous dit que nous trouverions parfaitement notre affaire, mais qu'il fallait attendre deux heures, car le maître, l'*amo*, faisait la sieste, et il ne voulait pas prendre sur lui de le réveiller. A quatre heures, l'*amo* ayant daigné se réveiller, nous lui exposâmes notre demande, et il fut convenu qu'il nous ferait conduire jusqu'à Grenade en tartane *accélérée*, c'est-à-dire en cinq jours, moyennant la somme relativement modique de six duros, environ trente-deux francs par tête, se réservant de nous adjoindre un voyageur en route, le cas échéant.

Notre tartane ressemblait de tout point à celle de Valence : la toiture se composait de cerceaux supportant une toile, les bancs étaient dans le sens de la longueur du véhicule, auquel on montait par une espèce de marchepied en forme de cerceau placé à l'arrière : le cocher se tenait assis sur le brancard de gauche, et il va sans dire que la caisse n'était aucunement suspendue. Notre calesero s'appelait Paquito, et paraissait se douter fort peu que son nom sentait la romance et l'opéra-comique ; c'était un jeune homme, Grenadin de naissance, et il portait avec beaucoup de crânerie le costume de calesero andalous. Il paraissait avoir une très-vive amitié pour ses deux *machos*, deux mulets superbes, au poil noir et luisant, dont l'un s'appelait *comisario*, et l'autre *bandolero*, c'est-à-dire le commissaire et le brigand : il était fier de les avoir baptisés de la sorte, et dans les discours qu'il leur adressait constamment, il faisait souvent allusion à la situation comique de deux êtres ennemis par nature, et condamnés cependant à marcher toujours unis.

Avant de nous mettre en route nous avions soin de remplir de vivres les deux côtés de nos *alforjas*, et nos *botas* de cuir, gonflées par le vin, devaient nous mettre à l'abri de la soif.

Ces précautions n'étaient pas de trop, car la route que nous allions parcourir est une des plus mal famées de l'Espagne, tant sous le rapport de la sécurité que sous celui des ressources matérielles.

A peine sortis de Lorca, nous cheminâmes dans le lit du Sangonera, qui se trouvait parfaitement à sec ; comme beaucoup de rivières d'Espagne, il remplaçait pendant la belle saison la route ordinaire, abandonnée comme trop poudreuse. Nous arrivâmes ainsi sans encombre, et toujours suivant le lit de la rivière, jusqu'à Velez-Rubio, petite ville de la province d'Almeria, que son surnom de *rouge* sert à distinguer de Velez-Blanco, située sur une hauteur, à une lieue environ. Velez-Rubio, située au milieu d'une contrée fertile, nous parut être habitée en grande partie par des agriculteurs ; on cultive dans les environs beaucoup de maïs, dont on fait un pain jaune et épais, semblable à celui qu'on mange dans quelques parties du royaume de Naples. Au sortir de la ville se trouve une fontaine ferrugineuse, fort renommée dans le pays, et qu'on appelle, nous ne savons pourquoi, la fontaine du Chat, — *la fuente del gato*.

Notre tartane s'était arrêtée devant un grand édifice d'aspect presque monumental : c'était la *posada del Rosario*, l'auberge du Chapelet, construite au siècle dernier par le duc d'Albe, qui possédait une grande partie du pays. A l'intérieur il ne manquait que des meubles ; à part cela, c'était une auberge superbe.

Peu de temps avant notre départ, notre calesero nous apprit qu'il nous avait trouvé un compagnon de voyage : quelque temps après nous vîmes arriver un monsieur chargé de mantes, d'*alforjas*, de *botas* pleines de vin ; ses parents qui l'accompagnaient, portaient en outre deux oreillers bien rembourrés, et au bout d'un instant le tout fut installé dans l'intérieur de la tartane. Notre nouveau compagnon de route, après les salutations d'usage, nous apprit qu'il était avocat à Velez-Rubio, et qu'il se rendait à Grenade pour un procès : au bout de quelques instants, nous fûmes les meilleurs amis du monde, et tout fut en commun entre nous, les mantes, les provisions, et jusqu'aux oreillers ; ce dernier dé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tail ne nous étonna que fort peu, car nous savions par expérience que ceux qui voyagent en galère emportent même des matelas, précaution fort utile pour se préserver des cahots de la route.

En quittant Velez-Rubio, nous parcourûmes un relais qu'on appelle *la legua del fraile*, — la lieue du moine; cette lieue, qui conduit jusqu'au village de Chirivel, peut bien compter pour deux, car elle a au moins huit ou dix kilomètres; on nous fit remarquer à peu de distance de la route deux rochers auxquels leur forme singulière a fait donner le nom du *fraile* et de la *monja*, — le moine et la religieuse. La contrée qui produit du lin en grande quantité, est parfaitement arrosée, et devient plus accidentée à mesure qu'on avance. Après une assez longue montée, nous arrivâmes à un sommet qu'on appelle *las vertientes*, par ce que de là les eaux se déversent à l'ouest vers l'Andalousie, et à l'est vers le royaume de Murcie; bientôt nous quittâmes la province d'Almeria pour entrer dans le royaume de Grenade.

Cullar de Baza est le premier endroit que nous traversâmes, et cette petite ville est bien la plus singulière qu'on puisse imaginer. La plus grande partie des cinq mille habitants qui composent sa population vivent dans des grottes pratiquées sur le flanc de la colline, en sorte que toute la ville est souterraine, à part quelques maisons bâties en pierres et en pisé; l'existence de ces étranges habitations n'est signalée que par quelques cheminées coniques qui sortent de terre, et d'où s'échappe en spirales un léger nuage de fumée. Ces nouveaux troglodytes vivent là comme des lapins dans leur terrier, ou comme des ours dans leur tanière. Nous en vîmes plusieurs sortir de terre, et comme ils étaient vêtus de peaux de mouton des pieds à la tête, leur costume rendait l'illusion encore plus complète.

Comme nous devions faire tout le voyage avec les mêmes mulets, nous marchions constamment au pas, à raison d'environ huit lieues par jour, partant dès le lever du soleil, nous reposant pendant les heures de *fuego*, et arrivant à la couchée un peu avant la nuit. C'est ainsi que nous atteignîmes Baza, après avoir traversé une vaste plaine admirablement cultivée, qu'on appelle *la Hoya*, c'est-à-dire le *fossé* de Baza. La ville, qui était une des mieux fortifiées de l'ancien royaume de Grenade, a conservé son aspect moresque : on y voit encore *la Alcazaba*, forteresse construite par les rois de Grenade; les épaisses murailles de brique et les grandes tours crénelées qu'on aperçoit çà et là ressemblent à celles de l'Alhambra, et témoignent toujours de l'importance passée de Baza. Il paraît qu'il existe dans les environs de la ville des sables aurifères; c'est du moins ce que nous apprîmes en rencontrant sur la route de longs convois de grands bœufs magnifiquement empanachés, traînant d'énormes machines fabriquées en Angleterre, et destinées à extraire l'or du sable; nous ne savons s'il en a été de cette entreprise comme de beaucoup de mines espagnoles qui, excellentes en elles-mêmes, ne donnent aucun résultat, à cause des frais énormes d'extraction.

Baza n'appartient aux Espagnols que depuis 1489; c'est le 25 décembre, deux ans avant la prise de Grenade, qu'elle tomba entre leurs mains, à la suite d'un siége de sept mois, dirigé par Isabelle la Catholique; nous vîmes sous les ombrages de l'*Alameda* les énormes pièces de canon qui servirent aux Espagnols pour battre en brèche les solides murailles de la ville.

A partir de Baza, la contrée devient de plus en plus sauvage et accidentée; c'est dans ce district que se trouvait la petite ville de Galera, qui joua un si grand rôle dans la longue lutte que les derniers Mores de Grenade soutinrent contre les Espagnols après la perte de leur capitale, lutte qui dura près de quatre-vingts ans dans les montagnes des Alpujarras, et qui ne fut terminée, non sans peine, que par Don Juan d'Autriche. La prise de Galera fut signalée par les cruautés les plus atroces; deux mille huit cents Morisques y furent égorgés; les femmes et les enfants, représentant une valeur comme esclaves, furent sur le point d'échapper au massacre général, mais le futur héros de Lépante les livra lui-même aux hallebardiers de sa garde, qui en tuèrent par ses ordres plus de quatre cents devant lui. Après cette boucherie, la ville de Galera fut détruite de fond en comble, et on sema du sel sur son emplacement.

Ginez Perez de Hita, soldat et écrivain, qui faisait partie de cette expédition, ajoute, après avoir raconté, dans les *Guerras civiles de Grenada*, ces scènes dont il fut témoin oculaire :

« On usa de tant de rigueur envers les femmes et les enfants, qu'à mon avis, on alla beaucoup plus loin que ne le permet la justice, et qu'il ne convient à la clémence espagnole; mais ainsi l'avait ordonné le seigneur don Juan. »

Au fond d'un vallon désolé et d'aspect sinistre, d'aussi terrible mémoire qu'autrefois chez nous la forêt de Bondy, nous nous arrêtâmes quelques instants à la *Venta de Gor*, aussi mal famée que l'auberge des Adrets, et dont le nom figure souvent, dans les anciennes légendes populaires, comme un repaire favori des *bandoleros*.

Nous n'y trouvâmes que des arrieros et des tondeurs de moutons, à l'air assez farouche, qui nous adressèrent fort poliment le salut traditionnel : *Vayan ustedes con Dios*! auquel, en gens bien appris, nous répondîmes suivant l'usage : *Queden ustedes con Dios*! Restez avec Dieu!

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à Guadiz, et nous descendîmes à la *posada de los naranjeros*, dont le propriétaire était un vieil Auvergnat, fait prisonnier pendant la guerre de l'indépendance, et naturalisé Espagnol; il portait le costume andalou; mais cinquante ans de séjour en Espagne ne lui avaient rien fait perdre de l'accent du Cantal. Les restes de constructions et d'inscriptions romaines ne sont pas rares dans la ville, mais les souvenirs moresques l'emportent et se retrouvent presque à chaque pas. Les femmes de Guadiz ont, ainsi que celles de Baza, une réputation de beauté qui nous parut parfaitement méritée; les hommes ont l'aspect assez rébarbatif, et, si on en croit les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

statistiques criminelles, ils se servent assez volontiers des *cuchillos* renommés qui se fabriquent dans la ville. En traversant la plaza de la Constitucion, nous remarquâmes un édifice fort ancien sur lequel nous lûmes cette inscription : *La Carcel*, qui nous apprit que c'était la prison; nous aperçûmes, derrière une fenêtre munie de barreaux de fer, deux gaillards portant le costume andalou, qui nous souhaitèrent le bonjour; nous apprîmes, en les faisant causer, que le plus âgé des deux avait été condamné avec trois autres pour un assassinat, mais il nous assura que ce n'était pas lui qui avait fait le coup. Le plus jeune, âgé de vingt-cinq ans à peine, avait une figure presque féminine, des cheveux noirs et de très-beaux yeux bleus; il nous conta, d'un air très-doux et avec un très-fort accent andalou, qu'on l'avait enfermé pour une *puñala* qu'il avait donnée dans un accès de jalousie. Comme il se conduisait bien, ainsi que son camarade, on leur accordait un cachot au rez-de-chaussée donnant sur la place, où ils obtenaient quelques pièces de monnaie de la charité des passants.

Paysan des environs de Grenade.

En quittant Guadiz, nous traversâmes un pays de plus en plus accidenté, et nous aperçûmes bientôt sur notre gauche les cimes neigeuses de la Sierra Nevada, que dominait majestueusement le *Pico de Mulhacen;* devant nous, la Sierra de Susana étendait à l'horizon ses découpures bizarres. Ce paysage, un des plus vastes que l'imagination puisse rêver, est plus sauvage assurément et plus grandiose peut-être qu'aucun de ceux qu'on admire en Suisse.

La route que nous parcourions est une des moins fréquentées d'Espagne : nous ne rencontrions guère que des *balijeros*, cavaliers qui transportent les lettres dans une valise fixée à leur selle; quelques paysans à âne, embossés dans leur mante et armés de leur escopette, et des gitanos en voyage. Notre calesero nous fit remarquer une vieille gitana accroupie sur le bord de la route, près d'un pauvre feu sur lequel cuisait en plein air un maigre *puchero*. « Voyez, nous dit-il un peu plus loin, voici les dents de cette sorcière; » et il nous montrait des rochers auxquels leur forme fantastique a fait donner le nom de *los Dientes de la Vieja*, et ressemblent en effet, avec un peu de bonne volonté, à la mâchoire accidentée de quelque vieille sorcière.

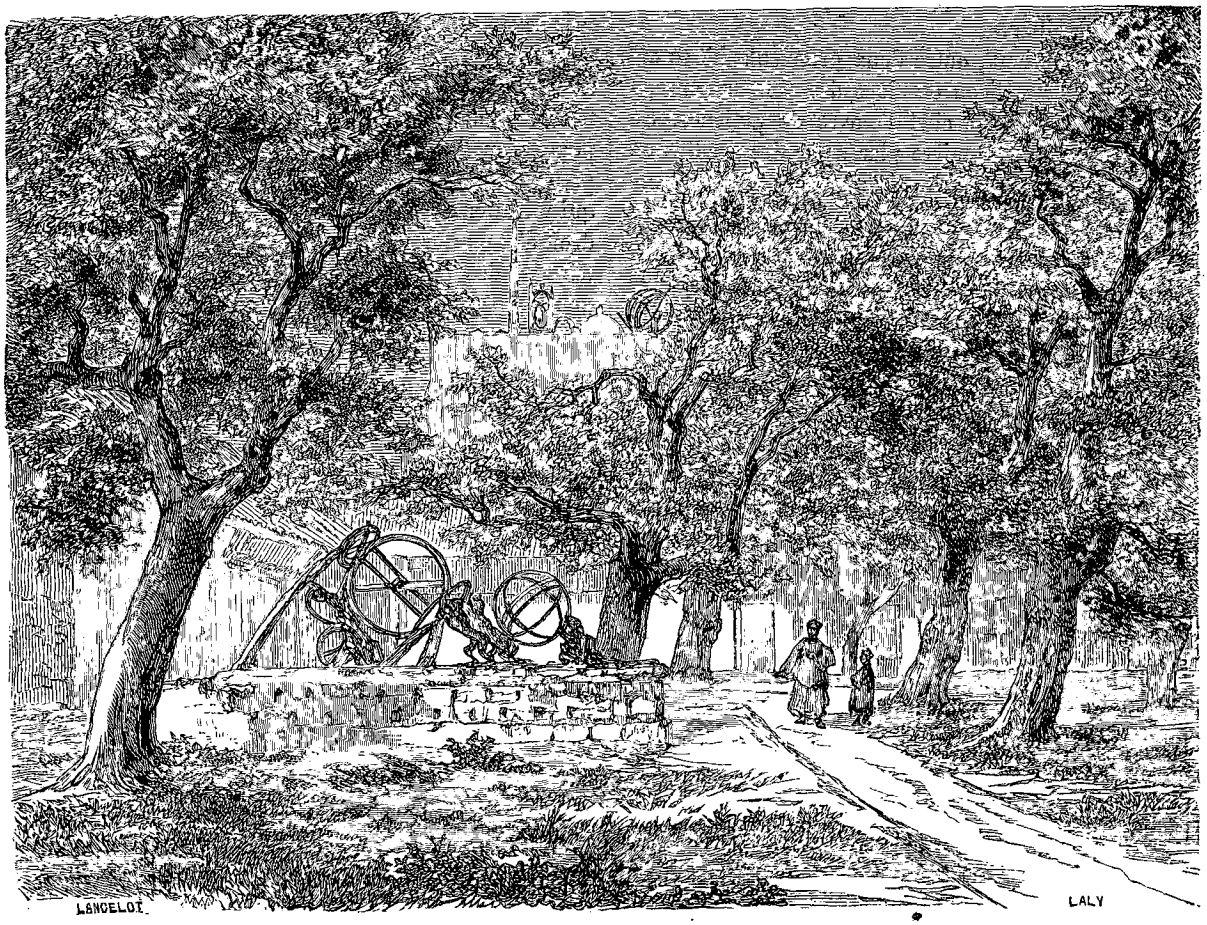
A Diezma, nid d'aigle brûlé par le soleil, notre calesero nous fit d'assez longs loisirs, motivés par la fatigue de ses chers mulets *Bandolero* et *Comisario;* nous en fûmes enchantés, car ce retard nous valut un spectacle des plus picaresques : dans la cour d'une maison à moitié en ruine, qu'abritait une treille gigantesque, était assise, un *pandero* à la main, une jeune gitana de la plus grande beauté; sa mère, ou plutôt sa grand'mère, debout derrière elle, passait un vieux peigne édenté dans ses longs cheveux, d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau; un chat et une pie, animaux chers aux sorciers, paraissaient causer en amis sur le rebord d'une fenêtre, tandis qu'un grand lévrier, dont les oreilles droites ressemblaient à deux cornes, regardait les gitanas d'un air tout à fait diabolique. « Dépêche-toi, dis-je à Doré, de crayonner cette scène, car les sorcières vont enfourcher leur balai, et partir pour le sabbat. » Et, discrètement abrité derrière un laurier-rose, il en fit en quelques minutes un ravissant croquis.

Impatients d'atteindre le but de notre voyage, nous pressâmes le calesero de partir, et bientôt nous traversâmes Huetor : nous n'étions plus qu'à deux heures de l'antique ville de Boabdil; enfin, après de nombreuses montées, nous franchissons une enceinte de murailles moresques dominant des coteaux couverts de cactus : nous étions dans Grenade.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cour de l'ancien Observatoire des jésuites, à Pékin. — Dessin de Lancelot d'après l'album de Mme de Bourboulon.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PROMENADE DANS PÉKIN. — LA VILLE TARTARE.

Promenade dans l'intérieur de Pékin. — Ancien Observatoire des jésuites. — Le Temple des lettrés. — Celui de Confucius. — Couvent de lamas. — La montagne du Charbon. — La mer des roseaux. — Le Pei-tha-sse, etc.

Nous avons embrassé l'ensemble de Pékin du haut de ses impuissants remparts; descendons maintenant dans la ville : nous y trouverons des monuments grandioses et des points de vue pittoresques.

Cette grosse tour carrée qui domine les murs du sud-est, auxquels elle est adossée, c'est l'ancien Observatoire des jésuites.

Elle fut construite jadis pour l'usage des astronomes chinois : au dix-huitième siècle, le P. Verbiest, président du tribunal des mathématiques, détermina l'empereur Khang-hi à remplacer les instruments indigènes par d'autres plus grands et plus compliqués, qui furent fabriqués à Pékin, sous la direction des jésuites et d'après les principes de l'astronomie européenne.

Quand les jésuites furent expulsés de l'empire, l'Observatoire fut abandonné, aucun savant du pays n'étant de force à leur succéder. Depuis plus d'un siècle que l'établissement est placé sous les scellés impériaux, rien n'a été changé de place. Une lourde porte en bois vermoulu conduit dans une petite enceinte placée à la base des remparts, entourée de bâtiments dégradés, et plantés d'arbres deux fois centenaires. C'est là que demeure

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97 et 113.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le gardien de l'Observatoire, invalide des âges passés, qui a l'air aussi vieux que les instruments qu'il est chargé de surveiller.

Cette cour contient, outre deux grandes sphères célestes, une horloge d'eau ou clepsydre dont la conception mécanique est un chef-d'œuvre de patience. Ce sont quatre bassins de cuivre placés sur des gradins en brique et régulièrement étagés : chaque bassin communique avec l'autre par un petit trop-plein, d'où l'eau tombe goutte à goutte. Dans celui du bas se trouve une planche sur le côté de laquelle est fixée une aiguille indicatrice. Dès que la quantité d'eau tombée était suffisante pour équivaloir à un quart d'heure, un gardien, frappant sur un tambour, annonçait les heures du haut des murailles. Cette primitive horloge ne fonctionne plus depuis longtemps.

Il règne dans la cour de l'Observatoire une humidité pénétrante et une odeur de moisissure insupportable : les vieux murs sont couverts de mousse, les aciers et les fers sont rongés par la rouille, les bassins de cuivre et les pieds de bronze sont recouverts d'une épaisse couche de vert-de-gris. Le gardien de l'établissement s'est scrupuleusement abstenu de gratter les murs, de frotter ou de polir les instruments qui lui sont confiés, dans la crainte de se compromettre et d'aliéner les pouvoirs magiques que la tradition attribue à ces curieux spécimens de l'ancienne astronomie.

Au fond de l'enceinte se trouve un escalier qui conduit sur la plate-forme de la tour, élevée de quatre mètres au-dessus des murailles. Deux sphères armillaires, un horizon azimutal, un quart de cercle et un immense globe céleste y sont restés à la même place depuis cent quarante ans, tournés sans doute vers le même point de l'horizon où la main du P. Verbiest les avait dirigés. Un vieil escabeau en bois de fer se voit encore dans un coin de la plate-forme : peut-être a-t-il servi aussi à l'astronome.

Sur le globe céleste, dont la masse pèse au moins deux milliers, sont représentés les étoiles et les signes du zodiaque, mais tout cela est bien effacé et dégradé par le temps. Les pieds de tous ces instruments, coulés en bronze, sont formés par le dragon impérial qui y rampe dans toutes les postures : l'artiste qui les a conçus a véritablement accompli un chef-d'œuvre qui pourrait servir de modèle à la sculpture d'ornementation. Vue du centre de la ville, la tour de l'Observatoire prend un aspect étrange : les leviers, les bielles, les grands bras de ses machines astronomiques s'y dessinent à l'horizon comme les membres d'une gigantesque araignée.

Tel est cet établissement élevé à l'époque de la plus grande autorité des missionnaires catholiques dans les conseils de l'Empire, et qui seul a été respecté et défendu contre le pillage et la destruction populaire auxquels furent livrées toutes leurs propriétés.

L'enceinte de l'Observatoire est voisine de celle du Temple des lettrés; ce vaste *yamoun*, qui s'appelle le *Wen-hio-Koung*, est la propriété du corps des lettrés. C'est là qu'ont lieu chaque année les examens littéraires; à cette époque, une foule nombreuse se presse à la porte pour en connaître les résultats. Vous savez qu'on ne peut arriver à aucune position en Chine sans avoir pris ses grades.

On trouve dans le *Wen-hio-Koung* des salles spacieuses richement lambrissées pour les solennités littéraires; dans le jardin, qui est magnifique, il y a une pagode en l'honneur de Confucius, et une rangée de petites cellules où sont enfermés les aspirants lettrés qui y traitent par écrit la question assignée; ils n'ont le droit d'emporter avec eux que du papier blanc, une écritoire et des pinceaux; une sentinelle veille à la porte pour empêcher aucune communication des concurrents entre eux ou avec le dehors. Le *yamoun* des lettrés est habité par un gouverneur ou surintendant littéraire.

Sortons maintenant, si vous le voulez, de ces rues étroites, et remontons par la grande avenue de l'Est jusqu'au nord de Pékin.

La foule se presse dans cette large artère de la ville mongole; il est prudent de marcher sur les côtés de la chaussée pour éviter d'être renversé par les chevaux, les mulets, les chameaux, les voitures, les chariots, les chaises à porteur qui s'y croisent en tous sens.

Cet édifice, à gauche, à l'entrée de cette ruelle, est le tribunal des rites et le ministère des affaires étrangères : c'est un ancien temple qui n'a rien de remarquable, sinon qu'il sert aux entrevues du prince Kong et de ses confidents avec les ministres européens; c'est là que fut signé, le 25 octobre 1860, le traité de paix qui termina la dernière guerre.

Voici le grand mandarin Wen-Liang qui débouche par l'avenue pour se rendre au tribunal des rites !

Il est accompagné de toute la pompe orientale; des coureurs à cheval le précèdent; derrière sa chaise, et malgré l'absence de soleil, marchent ses porte-parasols; il est suivi de tout le tribunal, et, pour augmenter son cortége, chacun des mandarins subalternes traîne après lui de nombreux domestiques.

L'avenue de l'Est est une des plus populeuses et des plus commerçantes de la ville mongole; mais remarquez que, dans ce concours d'êtres humains, il n'y a presque pas de femmes; sauf celles de la plus basse classe, elles restent toutes enfermées dans les maisons. En manière de compensation, vous voyez nombre de soldats de police chargés de la voirie de la ville; ils balayent les rues, en enlèvent la boue et font écouler les eaux.

Quelle prodigieuse affluence de palanquins et de chaises à porteur ! En Chine, tout homme qui se respecte doit être à cheval ou en chaise : comme nous sommes à pied et que nous préférons ce mode de locomotion pour mieux voir, je suis sûr qu'on nous prend en pitié, et qu'on nous regarde comme des gens indignes de considération.

Il y a des loueurs de chaises qui en ont de grands dépôts, et l'on peut s'en procurer une pour le prix modeste d'une piastre par jour. Voici également des stations de voitures, ou plutôt de chariots avec un ou deux mulets d'attelage; ils ont un aspect séduisant; la caisse en est bariolée de couleurs éclatantes, l'intérieur en est garni

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de taffetas rouge ou vert, mais ces affreux véhicules ne sont pas suspendus, et c'est s'exposer à un supplice horrible que d'y accomplir une course à travers la ville.

Les avenues, jadis pavées de belles pierres de grès de quatre mètres carrés, sur une épaisseur de quarante centimètres, n'ont subi aucune réparation depuis deux cents ans; la moitié de ces dalles, usées ou détruites par le temps, a été remplacée par de grands trous; pour faire rouler une voiture sur ces avenues qui ressemblent à un chantier de pierres dégradées et posées à plat, il faut être Chinois. Quand on n'y verse pas, on y ressent des cahots affreux; cependant les gens de Pékin s'en accommodent; ils sont là paisiblement assis, et fument leur pipe. Le cocher, qui n'a d'autre siége que le brancard, s'y maintient par je ne sais quel prodige d'équilibre ! Le prix est de convention avec le cocher, mais je pense que ma description ne vous donnera pas envie de tenter une promenade avec lui !

La longue perspective que présente l'avenue de l'Est, régulièrement percée et bâtie, est interrompue à moitié chemin par quatre arcs de triomphe, sous lesquels nous allons passer. En pierre et en bois, chargés de sculptures représentant des animaux fabuleux, des fleurs et des oiseaux, ils se composent de deux grands piliers surmontés d'un entablement avec toiture chinoise. Ce sont plutôt des portes que des arcs de triomphe.

Il y en a quatre pareils dans l'avenue parallèle, à l'ouest de la ville.

A notre droite, près des remparts, sont situés les greniers d'abondance que nous nous dispenserons d'aller visiter

On n'y voit que d'immenses bâtiments dans un état de délabrement complet. Jadis ils contenaient des provisions de riz, de blé et d'orge, suffisantes pour fournir pendant huit ans à la consommation de la capitale; la ville de Tong-Cheou en possédait de plus vastes encore.

Depuis l'avénement de la dynastie mandchoue, ils sont abandonnés et ne servent plus qu'à loger des mendiants et d'innombrables légions de rats.

Les deux côtés de l'avenue, à l'extrémité septentrionale, sont occupés par les deux temples les plus célèbres de Pékin; à gauche le temple de Confucius, à droite celui des Mille Lamas.

Le temple de Confucius est une pagode circulaire entourée d'escaliers en marbre avec rampes sculptées; son toit est couvert de tuiles vernissées en vert émeraude. L'intérieur ne présente rien de remarquable que la vaste étendue de la salle des prières, entourée de galeries latérales en marbre blanc, sur les parois desquelles on remarque des tablettes de marbre noir, où sont gravées en lettres d'or des sentences tirées des écrits du philosophe.

On n'y voit d'autres statues que celles de Confucius et de son disciple *Men-tseu;* on n'y brûle pas d'encens; cependant la dénomination de temple de Confucius paraît fausse, ou du moins le culte s'en est altéré; car ce philosophe professait la raison pure, et il y a ici des bonzes qui accomplissent des cérémonies religieuses.

Ces statues de lions à figures de singes, et cet escalier orné de tiares à cornes du temps des *Ming* conduit au portail du célèbre temple des Mille Lamas : vous devez être frappé, comme moi, de la ressemblance de ces tiares bouddhiques avec la tiare catholique.

La façade du temple des Mille Lamas est soutenue par des charpentes énormes auxquelles sont adaptés des châssis en bois sculpté garnis de papier en guise de vitres. C'est un grand bâtiment carré avec des pilastres, sans corniches ni moulures. Le couvent, qui est situé derrière le temple, est contenu avec ses jardins et ses dépendances dans une enceinte qui a au moins deux kilomètres de tour.

La porte en est scrupuleusement défendue à cette heure de la journée; nous aurons occasion d'y revenir plus tard; cependant, je vous dirai que dans l'intérieur du temple, qui est très-riche, on admire une immense statue de Bouddhâ en bois doré qui a soixante-dix pieds de haut.

Cet établissement religieux appartient aux Lamas, c'est-à-dire aux prêtres du bouddhisme réformé qui diffère de la religion de Fô, professée par les bonzes chinois. C'est là que les Mandchoux et les Mongols qui habitent Pékin en grand nombre, et qui sont plus religieux que les Chinois, vont régulièrement faire leurs dévotions.

Maintenant nous tournerons à gauche, nous passerons près de la porte de *Ngau-ting*, par laquelle l'armée anglo-française est entrée dans Pékin, puis nous gagnerons le carrefour où s'élève la Tour de la Cloche.

La construction de cet édifice a beaucoup d'analogie avec celle des portes de la ville, et doit être du même temps.

L'étage inférieur est formé d'une arcade percée de deux ouvertures; au-dessus s'élève une tour rectangulaire que surplombe un large toit rouge avec un encadrement de tuiles vertes; quatre arceaux élégamment sculptés à jour laissent entrevoir le corps d'une immense cloche de bronze qui n'a pas de battant, mais sur laquelle on frappe avec de gros marteaux en bois de fer. Les gardes de la ville l'emploient la nuit en signe d'alarme, en cas d'attaque ou d'incendie; c'est le tocsin de Pékin.

Il y a plusieurs cloches de ce genre dans les autres quartiers : celles-là servent à annoncer les veilles de nuit, qui sont de deux heures; on annonce la première en frappant un seul coup qu'on répète de quart d'heure en quart d'heure; on frappe deux coups pour la seconde veille, trois pour la troisième, et ainsi de suite; la nuit est divisée en cinq veilles.

L'avenue qui part du carrefour de la Cloche, et qui remonte vers le nord-ouest, dans la direction de la porte de *Toa-Chang*, longe pendant quelque temps le plus septentrional des lacs de Pékin, appelé emphatiquement par les Chinois : *la mer du Nord.*

Il est alimenté par les eaux des fossés de la ville, qui s'y déversent au moyen d'une écluse surmontée d'une vaste grille en bois.

On ne remarque de ce côté d'autres monuments que le charmant temple de *Fâ-qua* qui appartient à la secte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tao, et qui est situé au centre d'une petite île, à l'extrémité septentrionale de la mer du Nord (voy. p. 7).

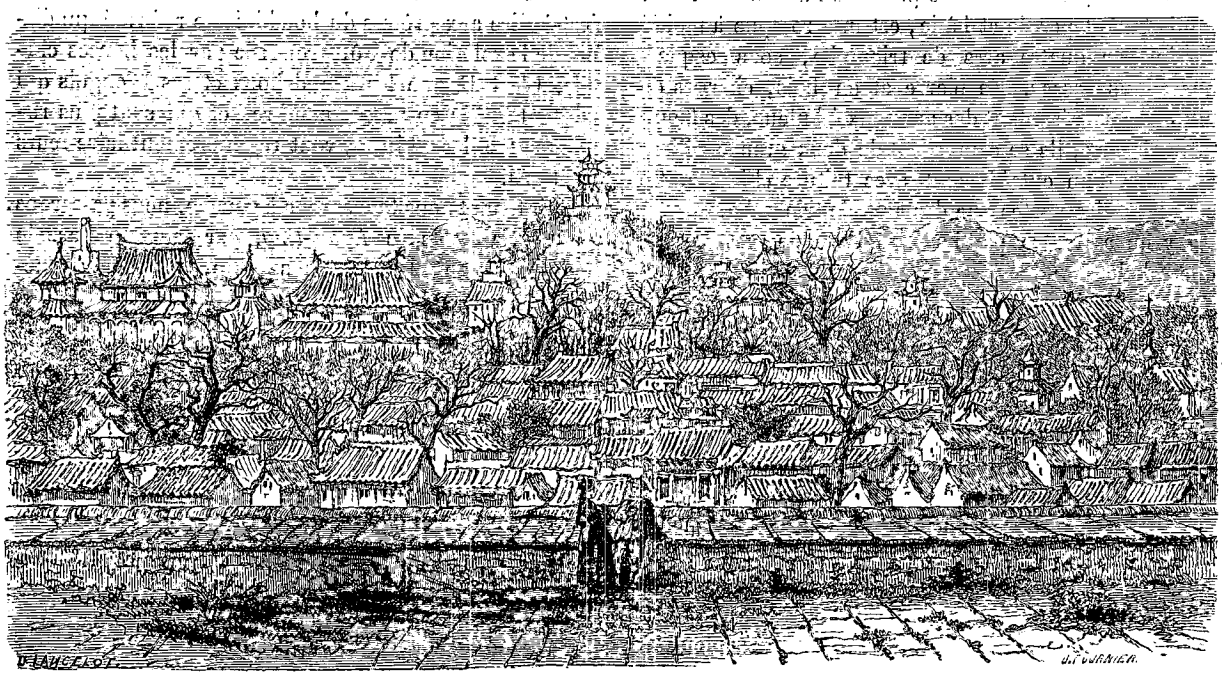
La pagode principale est dans une position pittoresque, au milieu d'une végétation luxuriante : elle contient une foule d'idoles appartenant à ce culte bizarre, dernier vestige du fétichisme ancien, méprisé par la plupart des Chinois, et qui n'a plus d'adorateurs que dans les derniers rangs de la populace.

Mais il est temps que nous descendions directement vers la porte de *Hao* qui nous donnera accès dans l'enceinte de la Ville Jaune.

Voici la mer des Roseaux, couverte de nymphæas bleus et jaunes, de roseaux à aigrettes, de nélumbos ; elle mérite justement son nom, car ces plantes aquatiques envahissent plus de la moitié de sa surface : l'aspect de ces grandes fleurs à odeur suave est délicieux au moment de leur floraison.

Passons sur ce ponceau la prise d'eau qui alimente la Ville Jaune, traversons la porte de *Hao*, qui ne diffère de celles de l'enceinte extérieure de la ville que par l'absence de corps de garde et de demi-lune, et pénétrons jusqu'au pied de la montagne de Charbon, qui est le point le plus élevé de Pékin.

La montagne de Charbon, *Mee-Chaen*, est une colline surmontée d'un mamelon, qui est lui-même couronné par un kiosque à deux étages d'une élégance merveilleuse ; une foule de kiosques, de pagodes, de temples, de *Fou*, couvrent cette colline et s'entassent pittoresquement les uns au-dessus des autres à différentes hauteurs. Un gazon toujours vert en recouvre toutes les pentes, tandis que dans le reste de la ville le plus petit brin d'herbe est brûlé par le soleil, et par la poussière de Mongolie. Cette fertilité de la montagne de Charbon tient à l'humidité du sol et à l'immense amas de charbon de terre qui l'a formée. L'histoire raconte à ce sujet qu'aux temps passés un empereur chinois, menacé d'un long



Pékin vu de la muraille Sud. — La montagne de Charbon. — Dessin de Lancelot d'après l'album de Mme de Bourboulon.

siége par les Tartares, fit entasser à cet endroit le combustible nécessaire au chauffage de la ville pendant plusieurs années ; quelle que soit la vérité de cette tradition, il est certain que la houille forme la base du sol de la montagne, et qu'elle y a été apportée à mains d'hommes. Le temps et la décomposition l'ont recouverte d'une épaisse couche de terre végétale.

Rien de plus amusant qu'une promenade au milieu du labyrinthe de petites ruelles que forment les édifices bâtis sur cette colline, où habitent seulement des bonzes et des personnages d'un rang élevé ! Aussi n'y rencontre-t-on pas les immondices habituels aux quartiers populaires. Ce sont des surprises de tous les instants. Des ponts de rocaille, des fontaines avec des sculptures grotesques, des pagodes qui laissent entrevoir des dieux effrayants, puis des bosquets de camellias, de lilas, d'hydrangées, de vieux cèdres centenaires, des oiseaux joyeux qui chantent au milieu de cette nature en fête, et peu de Chinois ! Car le Chinois aristocratique ne se promène pas, et ne sort de chez lui qu'en pompe.

Du sommet de la montagne de Charbon, la vue embrasse un panorama immense : c'est le point culminant de Pékin, et on l'aperçoit de toutes les parties de la ville.

Si nous tournons à droite, voici un point de vue non moins splendide, c'est le *Pei-tha-sse* qui s'élève dans une presqu'île au centre de la mer du Milieu.

Le *Pei-tha-sse* est à la fois une bonzerie et un monument funéraire élevé à la mémoire du dernier empereur de la dynastie des *Ming*.

Dans le jardin Impérial se trouve encore l'arbre où se pendit cet infortuné monarque, lorsque sa capitale fut occupée par l'armée tartare (1644). L'empereur mandchoux, qui l'avait dépouillé de son trône, fit couvrir de chaînes l'arbre coupable d'avoir prêté ses branches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au Fils du Ciel, lorsqu'il avait voulu attenter à sa personne ; il voyait là un moyen habile de sauvegarder aux yeux du peuple conquis l'inviolabilité du prestige impérial, dont il s'était revêtu par la force.

L'arbre est mort de vétusté, mais il porte encore sur son tronc desséché d'énormes chaînes de fer.

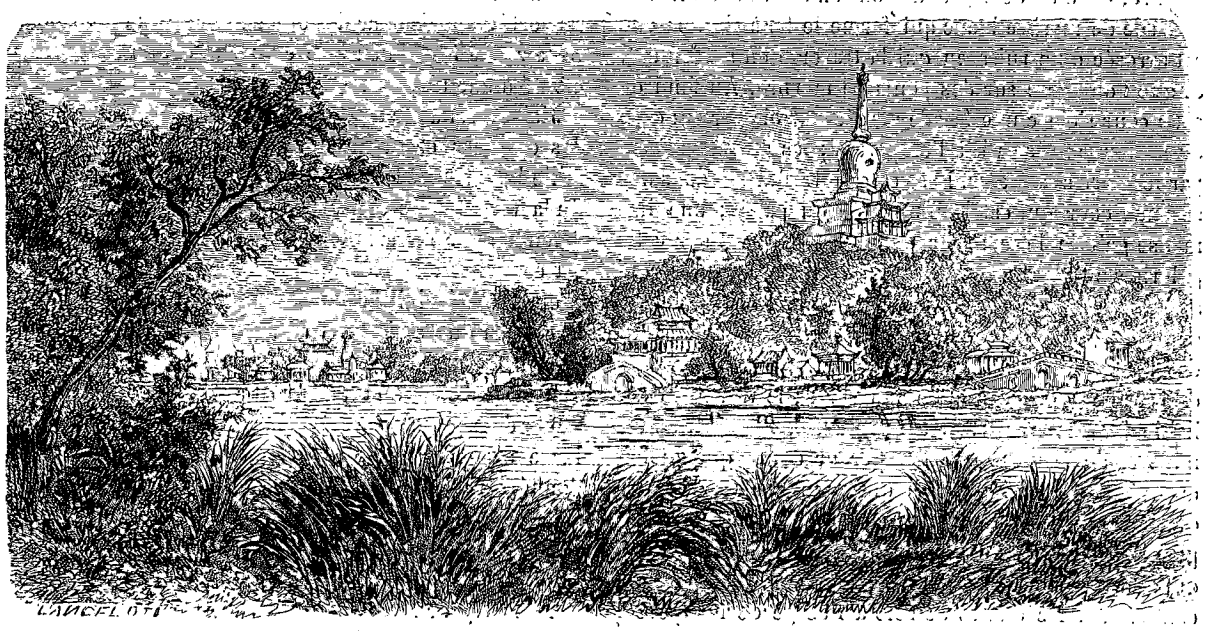
Le *Pei-tha-sse*, placé au milieu d'un massif de verdure sur une colline artificielle, est entouré de kiosques, de pagodes et de bonzeries : sa coupole arrondie en forme de chapeau surmonté d'un clocheton à trois pointes se détache avec vigueur au-dessus des eaux tranquilles. Cette coupole dorée, et les hauts mâts qui indiquent le monument Impérial s'élèvent au-dessus des grands arbres; le reste des édifices apparaît dans un désordre pittoresque au milieu de leur épais feuillage.

A l'extrême droite, on aperçoit le beau pont de marbre qui relie la Ville Jaune à la Ville Mongole ; ce pont, analogue à celui de *Pa-li-kiao*, et qui paraît être de la même époque, est un chef-d'œuvre de sculpture : le marbre, fouillé à jour, s'y contourne en spirales gracieuses, et prend toutes les formes que l'art et la patience des Chinois ont su lui donner.

Le pont a une écluse au moyen de laquelle on renvoie l'eau à volonté dans les deux parties du lac.

La mer du Milieu, qui a généralement peu d'eau, est entourée de vastes parcs impériaux, où on admire de superbes futaies ; quelques *Fou* ou palais y sont seuls établis.

Arrêtons-nous, en passant, devant cette pagode située à l'angle nord-ouest de la Ville Rouge : c'est là que les princes de la famille impériale vont passer leurs examens littéraires, dont ils ne sont pas plus dispensés que les simples mandarins. Elle est bien plus richement ornée que le Temple des lettrés que nous avons vu au commencement de la journée ; il y a deux petits pavillons en bois peint et sculpté avec un goût exquis ; le toit du



Vue du Pei-tha-sse. — Dessin de Lancelot d'après un dessin de M. Heine, album de Mme de Bourboulon.

kiosque principal est surmonté d'un immense dragon à cinq griffes, l'emblème impérial : ses écailles vertes, sa langue rouge, ses yeux de porcelaine blanche et noire ressortent sur les tuiles d'or ; une foule d'autres animaux fabuleux hurlent, se tordent et se combattent dans les postures les plus incroyables sur les montants, les chambranles, les plinthes et les arceaux de cette pagode, une des plus curieuses et des mieux conservées de Pékin, où l'on en compte des milliers.

Voici les murs d'enceinte de la Ville Impériale, reconnaissables à la couleur rouge des briques dont ils sont construits ; un chapiteau, couvert de tuiles vernissées en jaune d'or, les recouvre dans toute leur étendue.

C'est de là que vient le nom de *Ville Rouge*, que les Chinois donnent au palais Impérial, dont les nombreux bâtiments couvrent une superficie de quatre-vingts hectares.

La Ville Rouge, qui forme un quadrilatère, est défendue, outre ses murailles, par de larges fossés. Quatre portes y donnent accès sur les quatre faces principales.

Il est impossible d'y entrer ; et quelle que soit notre curiosité, il faut nous contenter de la vue des toits dorés des grands pavillons qui s'y succèdent symétriquement.

Tous ces édifices sont recouverts de laque jaune, couleur exclusivement réservée à l'empereur.

Le palais Impérial est une enceinte inviolable : aucun Européen n'a pu y pénétrer dans les temps modernes.

Le capitaine Bouvier m'a raconté qu'ayant un jour franchi les fossés sur un ponceau, il s'était introduit dans l'intérieur par une brèche de la muraille ; mais, à peine avait-il fait quelques pas, qu'un mandarin militaire se présenta, suivi de quelques soldats, et, comme le capitaine ne voulait pas tenir compte des supplications qu'il lui faisait pour l'inviter à repasser par la brèche, l'infortuné Chinois lui fit voir son cou avec un geste significatif qui voulait dire que, s'il persistait à forcer la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

consigne, il recevrait une cravate de soie pour avoir laissé pénétrer un Européen dans le sanctuaire impérial.

Le capitaine ne voulut pas se charger la conscience de la mort d'un homme, et retourna dans la Ville Jaune.

Il n'en était pas de même au dix-huitième siècle, alors que les missionnaires avaient obtenu toute la confiance de l'empereur *Khang-hi;* plusieurs d'entre eux furent admis dans la Ville Impériale et en ont laissé des relations fidèles.

Voici ce qu'en dit le P. Grosier : « Le palais de l'empereur comprend neuf vastes cours qui se succèdent les unes aux autres et qui se communiquent par des portes de marbre blanc, surmontées de pavillons sur lesquels éclatent l'or et le vernis. Des bâtiments ou des galeries forment l'enceinte de ces cours qui sont accompagnées latéralement d'un grand nombre d'autres destinées aux offices et aux écuries. La première, qui est celle d'entrée, est très-spacieuse ; on y descend par un escalier de marbre, orné de deux grands lions en airain et d'une balustrade de marbre blanc qui forme le fer à cheval ; elle est arrosée d'un ruisseau qui la traverse en serpentant, et que l'on passe sur des ponts de marbre. Au fond de cette cour s'élève une façade percée de trois portes : celle du milieu est réservée à l'empereur ; les grands passent par les portes latérales. Les portes introduisent dans une seconde cour qui est la plus vaste du palais ; une immense galerie l'environne de toutes parts, et sur cette galerie sont placés les magasins de choses précieuses qui appartiennent en propre à l'empereur. Le premier de ces magasins est rempli de vases et d'autres ouvrages de différents métaux ; le second renferme les plus belles espèces de pelleteries et de fourrures ; le troisième des habits fourrés de petit-gris, des peaux de renard, d'hermine et de zibeline que l'empereur donne quelquefois en présent à ses officiers ; le quatrième est un dépôt de diamants, de pierres précieuses, de marbres rares et de perles fines pêchées sur la côte de Tartarie ; le cinquième, qui est à deux étages, est plein d'armoires et de coffres qui contiennent les étoffes de soie à l'usage de l'empereur et de sa famille ; d'autres magasins renferment les armes, arcs, piques, sabres, gingolls, arquebuses enlevés à l'ennemi ou offerts par les princes tributaires.

« C'est dans cette seconde cour que se trouve la salle Impériale, appelée *Tèa-ho-tien*, ou salle de *la Grande-Union*. Elle est bâtie au bout de cinq terrasses placées les unes sur les autres, et qui se rétrécissent graduellement en s'élevant. Chacune de ces terrasses est revêtue de marbre blanc et ornée de balustrades artistement travaillées. C'est devant cette salle que se rangent tous les mandarins, lorsqu'aux jours marqués ils viennent renouveler leurs hommages et faire les cérémonies déterminées par les lois de l'empire.

« Cette salle, qui est presque carrée, a environ cent trente pieds de longueur ; son lambris est sculpté, vernissé en vert et chargé de dragons dorés ; les colonnes qui en soutiennent le faîte ont six à sept pieds de circonférence à leur base, et sont enduites d'une espèce de mastic revêtu d'un vernis rouge écarlate ; le pavé est couvert d'un tapis ; les murailles sont sans aucun ornement, sans lustres, sans peintures et sans tapisseries.

« Le trésor, qui est au milieu de la salle, consiste en un vaste coffre formant une estrade assez élevée, sans autre inscription que le caractère *chin*, qu'on peut interpréter par le mot *sacré*.

« Sur la plate-forme qui porte cette salle, on voit de grands vases de bronze dans lesquels on brûle des parfums les jours de cérémonie. On y voit aussi des candélabres façonnés en oiseaux et peints de diverses couleurs, ainsi que les bougies et les torches qu'on y allume.

« Cette plate-forme se prolonge vers le nord et porte deux autres salles : l'une est une rotonde percée de beaucoup de fenêtres, et toute brillante de vernis ; c'est là que l'empereur change d'habits avant ou après la cérémonie ; l'autre est un salon dont une des portes est tournée vers le nord, et c'est par où l'empereur, sortant de son appartement, doit passer lorsqu'il vient recevoir sur son trône les hommages des grands de l'empire ; alors il est porté en chaise par des officiers habillés d'une longue veste rouge brodée en soie et couverts d'un bonnet surmonté d'une aigrette. »

J'ajouterai à ces détails qu'il y a aussi dans l'intérieur des casernes et des écuries pouvant contenir quinze mille hommes de troupe et cinq mille chevaux, et qu'enfin la Ville Rouge constitue à elle seule une forteresse défendue par l'enceinte fortifiée de la Ville Jaune, qui est contenue elle-même dans les remparts de la Ville Mongole. Ainsi il faudrait trois siéges successifs pour s'emparer du palais Impérial.

En contournant l'enceinte extérieure, nous arrivons à la porte du Sud de la Ville Jaune (*Tat-Sing-Men*).

Les deux grands parcs qui bordent chaque côté de cette large avenue renferment d'anciennes bonzeries abandonnées depuis l'avénement des empereurs mandchoux.

Dès qu'on a franchi la porte de *Tat-Sing*, on arrive sur une grande place où sont de vastes caves contenant des dépôts de charbon de bois et de combustible.

Mais le jour baisse, Pékin n'est pas éclairé la nuit, et nous n'avons pas de lanternes. Nous retournerons donc à gauche, si vous le voulez bien, dans la rue de *Tountiau-mi-tiau* que voici devant nous, et qui nous ramènera à la Légation française.

SUITE DE LA VILLE TARTARE. — LA VILLE CHINOISE.

La bonzerie de la Ville Jaune. — La pagode impériale. — L'écurie des éléphants. — Établissements des missions catholiques, anglicanes et grecques. — La cathédrale. — Attelage de deux cents chevaux. — Le carrefour des exécutions. — Horrible spectacle. La rue des libraires. — La musique d'un enterrement. — Passage du bric-à-brac. — La grande Avenue du Centre. — Ouvriers ambulants. — Orateurs populaires. — Diseur de bonne aventure. — Temple du Ciel.

J'ai fait faire au lecteur dans le chapitre précédent une longue promenade dans la Ville Tartare. Je n'ai pu pourtant lui faire visiter la partie occidentale de cette grande cité, où se trouvent quelques monuments dignes d'intérêt, et dont je vais donner une description succincte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au delà du pont de marbre, jeté sur la mer du Milieu, la Ville Jaune contient encore la Grande Place, le couvent des Bonzes, le *Peh-Tang*, établissement des missionnaires catholiques, et la pagode impériale de *Kwang-Min-Tien*.

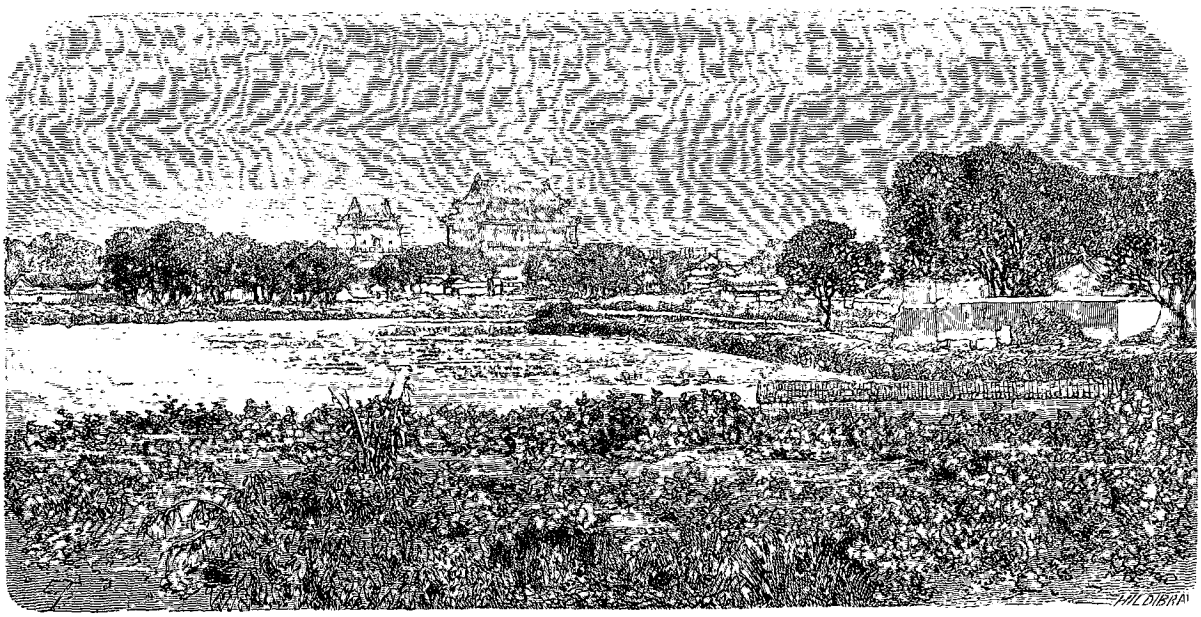
En dehors de la Ville Jaune, se trouvent l'évêché catholique ou *Nam-Tang*, l'écurie des éléphants, et le Temple de la Tour.

La bonzerie de la Ville Jaune, située au nord du *Pen-Tang*[1], se compose d'une succession de bâtiments carrés, enclavant de vastes cours : le temple principal est tout entier construit en marbre blanc ; une série de piliers en marbre noir, formant une colonnade imposante, soutient l'arête aiguë du toit qui déborde de plusieurs mètres au-dessus de l'entablement ; l'entre-deux de ces piliers est occupé à l'intérieur par une série de petites chapelles contenant chacune la statue d'une des nombreuses divinités du panthéisme chinois ; l'autel principal est orné de figures deux fois plus grandes que nature de la trinité bouddhique.

A droite de cette bonzerie, dont la porte s'ouvre sur un carrefour, on remarque des têtes de lions annonçant l'entrée de *Fou* ou palais qui appartiennent à de hauts dignitaires de l'empire.

L'enceinte du Temple de la Tour borde l'avenue de *Li-Houa*, et est limitée par un canal, qui fait communiquer, à travers la Ville Mongole, la prise d'eau du nord avec les fossés de la Ville Chinoise. Le temple qui est en même temps un couvent considérable jouissant d'une grande renommée, contient une tour élevée analogue comme architecture à celle du *Pei-tha-sse*.

La Grande Place, qui touche aux murailles nord-ouest de la Ville Jaune, n'a de remarquable que son étendue et sa régularité. Le centre en est orné d'une fontaine avec un bassin de marbre ; des palais bâtis symétriquement et précédés de perrons monumentaux, l'entourent



La mer du Nord et le temple de Fâ-qua. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

de tous côtés, et contribuent à lui donner une forme parfaitement octogone.

La pagode impériale *Kwang-Min-Tien*, située au sud-ouest de la Ville Jaune, est une des plus belles et des plus richement décorées de Pékin ; elle s'élève au milieu d'un parc entouré de murs où l'on remarque une vaste rotonde qui servait jadis de temple, et deux charmants kiosques, qui surmontent la porte principale. La toiture du *Kwang-Min-Tien* est entièrement recouverte de tuiles d'un bleu lapis éclatant ; des clochettes sont suspendues aux corniches des toits qui s'avancent au-dessus des balcons, et font entendre, lorsque le vent les agite, un tintement continuel. Les poutres qui soutiennent ces balcons sont massives et curieusement peintes de brillantes couleurs ; le corps de l'édifice est construit en briques rouges vernissées ; des drapeaux et des lanternes de toutes nuances sont attachés à chaque étage aux pilastres des balcons. A l'intérieur, il y a des peintures représentant des dieux et des génies, et des niches contenant des statues d'idoles en bois doré. Cet édifice, depuis longtemps abandonné par les hommes, n'est plus habité que par des chauves-souris et les hirondelles qui maçonnent leurs nids dans les enfoncements des corniches.

A l'angle sud-ouest de la Ville Tartare, on peut voir encore les ruines des vastes bâtiments, dont se composait l'écurie des éléphants. Jadis les empereurs de la dynastie des *Ming* y entretenaient trente éléphants. Depuis que les Mandchoux, les barbares du Nord, se sont emparés de l'empire, les nouveaux souverains ont méprisé les pompes grandioses du despotisme asiatique personnifiées par ce majestueux animal. Cependant, il y reste encore un éléphant, tout blanchi par l'âge, dont les défenses sont usées, et qui n'y voit plus que d'un

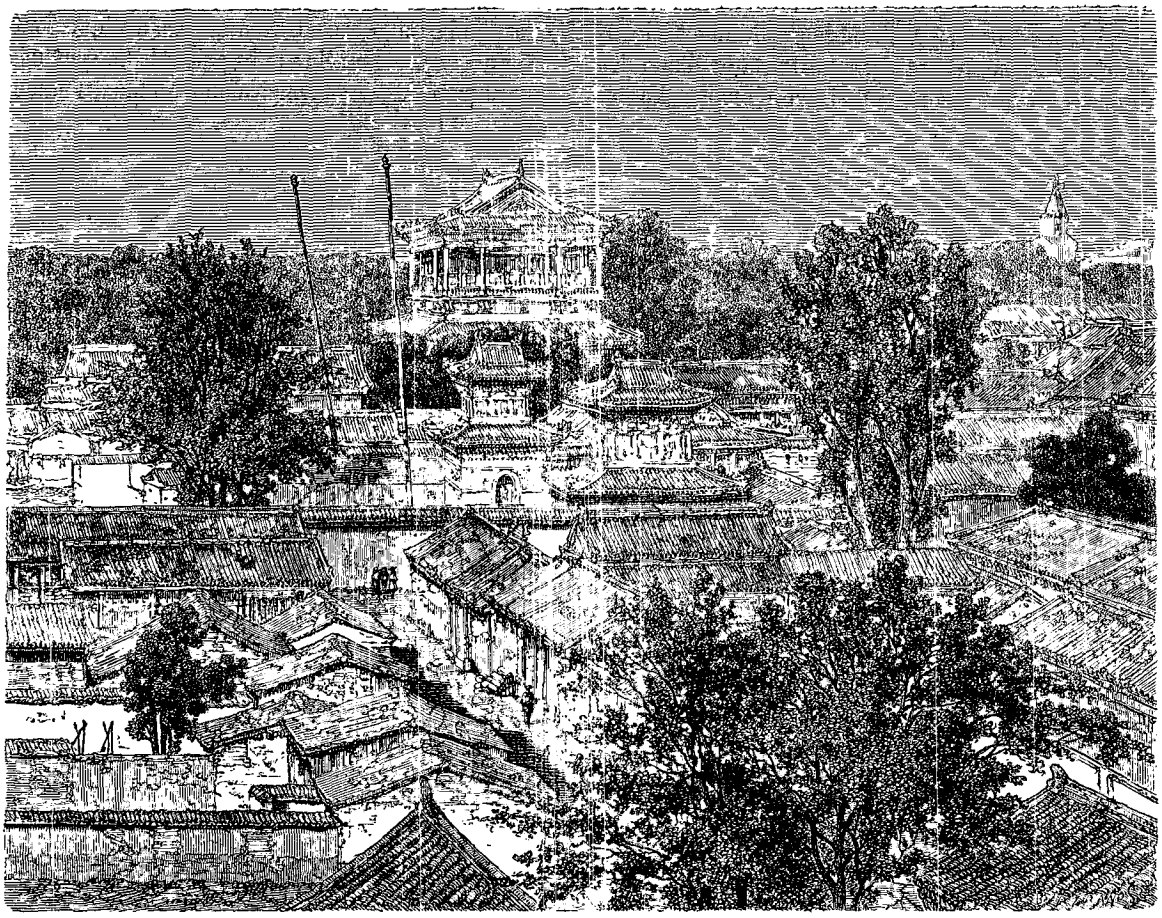
1. Voir pour la position de tous ces monuments l'excellent plan de Pékin, dressé par M. le capitaine Bouvier, qui a été donné dans la livraison précédente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

œil ; il doit avoir plus de cent ans, et son existence est une preuve irréfutable de la longévité qu'on attribue à ces colosses de la création. C'est le dernier et vénérable témoin des magnificences de cette cour du Fils du Ciel célébrée par les missionnaires et les voyageurs du dix-septième siècle.

Les établissements des missions chrétiennes se sont multipliés rapidement à Pékin, et y ont repris une partie de leur splendeur passée. On compte déjà dans la capitale quatre établissements catholiques : le *Peh-Tang* ou mission du Nord, situé dans l'enceinte de la Ville Jaune, le *Nam-Tang* ou mission du Sud qui contient la cathédrale non loin de la porte de *Tchouen-Tche*, enfin les missions de l'Est et du Nord-Ouest placées dans les quartiers correspondants de la Ville Mongole. Ces deux derniers, qui sont plutôt des écoles pour les néophytes chinois n'ont qu'une importance secondaire et nous les passerons sous silence; quant au *Peh-Tang* et au *Nam-Tang* qui ont appartenu aux jésuites français et aux franciscains portugais au dix-huitième siècle, ils présentent assez d'intérêt, au point de vue architectural, pour que nous en donnions la description.

Le *Peh-Tang*, situé non loin de la mer du Milieu, contient toute une série de pavillons à un étage séparés par de vastes cours, et une ancienne chapelle avec une tour entourée d'une balustrade en fer formant terrasse sur



Pagode impériale de Kwang-Min-Tien. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

laquelle on peut monter. On jouit sur cette terrasse de la vue d'un immense panorama; elle a servi à faire les premières épreuves photographiques, qu'on ait essayées à Pékin, et que nous devons au zèle du révérend provicaire apostolique. Le parc du *Peh-Tang* est superbe et tellement vaste que les Chinois lui donnent le nom de forêt, ce qui n'a rien d'exagéré pour qui a visité ces ombrages deux fois séculaires. Cet établissement, rendu tout récemment aux missions françaises, deviendra de la plus haute importance. Il avait été complétement ravagé au temps de l'expulsion des jésuites, mais les efforts de la populace de Pékin ont été impuissants contre l'enceinte de la chapelle formée de grilles fleurdelisées en fer massif qu'on n'a pu desceller, mais qui portent encore visiblement les empreintes de la fureur populaire. On y voit aussi une porte d'honneur monumentale, en style du temps de Louis XIV, avec des colonnes doriques, des feuilles d'acanthe, et deux vases grecs qui la surmontent; elle fait le plus singulier effet au milieu de l'architecture fantastique du pays.

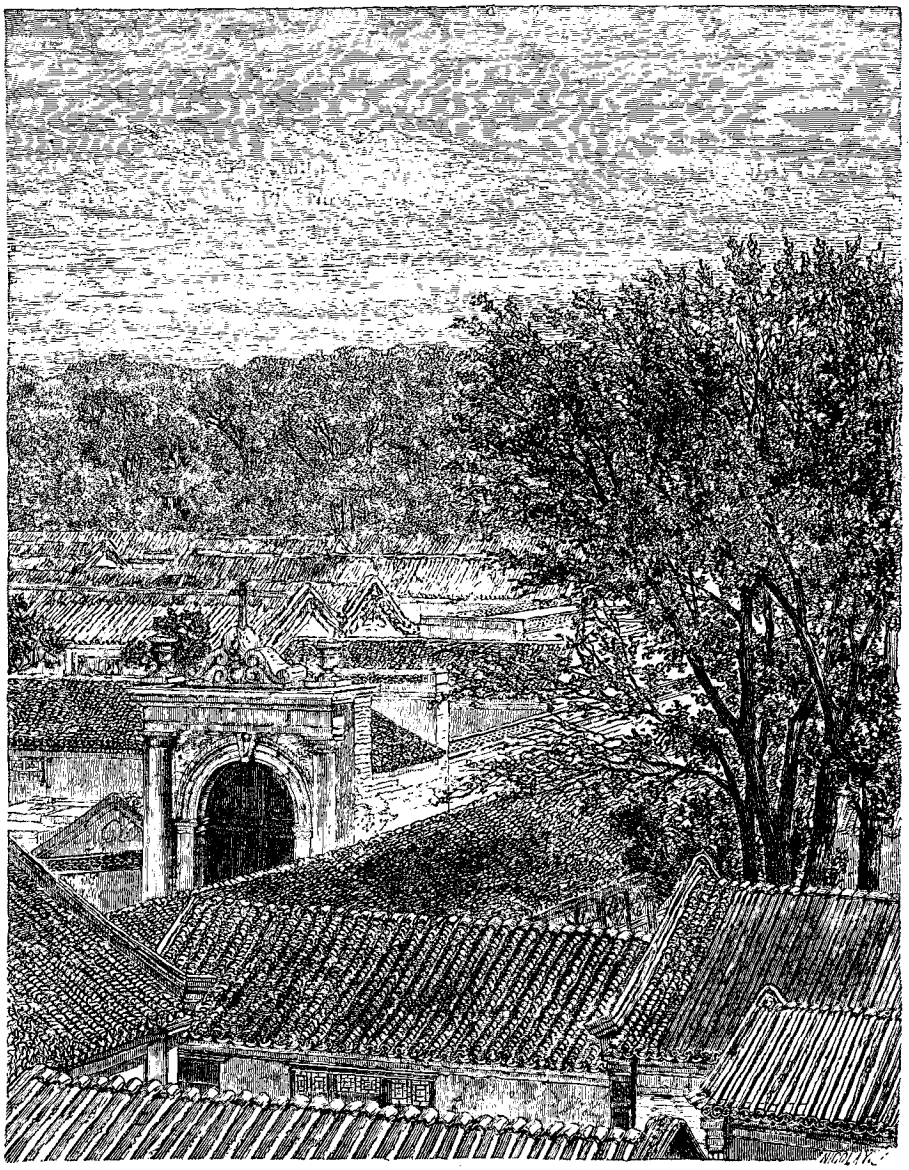
Ce que le *Nam-Tang*, ancien établissement des Portugais cédé aussi à la France, contient de plus remarquable, c'est la cathédrale catholique : cet édifice, bâti du temps de Louis XV, se compose de deux tours carrées, comme celles de l'église Saint-Sulpice à Paris, et d'un corps de bâtiment avec des fenêtres à ogives et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

portes surmontées de fleurons. La cathédrale de Pékin était dans un état de délabrement complet, et il a fallu de nombreuses réparations pour qu'elle fût rendue au culte. Enfin, le jour de Noël 1861, la messe de minuit y fut célébrée en grande pompe, et les Chinois étonnés purent entendre le *gong*[1] résonner dans leurs rues pour annoncer le passage du ministre de France, de Mme de Bourboulon et des gens de leur maison se rendant au service divin; un grand nombre de Chinois catholiques assistaient également à la cérémonie. De ce jour, la liberté des cultes, décrétée par le Gouvernement, était un fait accepté par la population.

Pékin contient aussi une mission russe de la confession grecque établie depuis longtemps à l'angle nord-est de la Ville Mongole; il y a aussi depuis 1861 une mission protestante adossée à l'enceinte du palais de la légation anglaise, et où se trouve un vaste hôpital.

Si la Ville Tartare contient un nombre aussi consi-



Porte et parc du Peh-Tang. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

dérable de monuments intéressants, dont l'énumération et la description ont pu paraître un peu longues au lecteur, il n'en est pas de même de la Ville Chinoise, amas de ruelles et de masures plus faites pour inspirer le dégoût que pour attirer l'admiration : cependant, à plus d'un titre, elle paraîtra intéressante au voyageur curieux d'observer les mœurs intimes de la population; la Ville Chinoise de Pékin, c'est la vieille Chine avec toutes ses étrangetés et toutes ses laideurs pittoresques!

Nous laisserons donc raconter à Mme de Bourboulon la première excursion qu'elle fit au milieu de ce chaos humain.

« Je suis partie à cheval ce matin avec sir Frédérick Bruce et mon mari pour faire une promenade dans la Ville Chinoise; nous étions sans autre escorte que quatre

1. Le *gong* est une espèce de tam-tam gigantesque qui sert en Chine aux mêmes usages que le tambour en Europe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cavaliers européens et deux *Ting-tchai*[1], ce qui prouve le degré de sécurité dont on jouit maintenant à Pékin.

« Qui eût pu prévoir cela, il y a deux ans, alors que l'entrée de cette ville mystérieuse était interdite sous peine de mort aux Européens !

« La curiosité de la population commence à s'émousser; on nous regarde, on se retourne pour nous voir plus longtemps, mais nous ne sommes plus suivis par une masse de peuple, ce qui est un progrès véritable, et rend ces longues promenades plus faciles et plus agréables.

« Nous sommes sortis de la Ville Mongole par la porte de *Tien*, et suivant la large chaussée qui sépare les deux villes, nous avons fait notre entrée dans la Ville Chinoise par la porte de *Tchoaen-Tche*.

« Nous avons débouché alors sur l'avenue de l'Est qui est d'une assez belle largeur et régulièrement bâtie : de nombreuses boutiques de marchands de soieries, de porcelaines et de laques s'étalent des deux côtés de la rue; chaque marchand a devant sa porte une planche haute de dix à douze pieds soigneusement vernie et dorée, sur laquelle sont indiquées en gros caractères les marchandises qu'il débite : cette suite de pilastres, placés de part et d'autre le long des maisons et à égale distance, produit la perspective la plus agréable, et donne à ces longues rues l'apparence d'une décoration théâtrale. L'usage de cette sorte d'écriteaux est commun à tous les marchands des grandes villes de la Chine.

« En avançant dans l'avenue de l'Est, nous avons dû diriger rapidement nos montures sur le côté de la chaussée, pour éviter une formidable machine qui marchait sur nous, ébranlant sur son passage les maisons et le sol même qui tremblaient tout à l'entour.

« Qu'on se figure deux cents chevaux au moins attelés en éventail avec un câble presque aussi gros que le corps d'un enfant à un chariot sur lequel est placé un gigantesque monolithe! Pour combiner la simultanéité d'efforts qui leur permet de transporter des poids énormes, les Chinois sont d'une habileté merveilleuse; j'ai vu des portefaix transporter à dos des pièces de fonte ou des canons dont la pesanteur aurait fait reculer les Européens les plus vigoureux. Ce n'est pas par la force seulement, c'est par l'adresse qu'ils réussissent.

« Rien n'était plus étonnant que la manière dont les charretiers s'y prenaient pour pousser leurs chevaux; les coups de fouet et les excitations verbales se succédaient avec un ensemble merveilleux, et le chef du travail, l'ingénieur sans doute, précédant la lourde machine, devant laquelle il marchait à reculons, faisait avec ses bras un télégraphe animé, comme un capitaine de navire sur son bord, lorsqu'il commande une manœuvre difficile.

« Nous sommes arrivés au bout de la chaussée à un vaste carrefour formé par l'avenue de l'Est qui s'y termine et la grande rue qui traverse la Ville Chinoise de l'orient à l'occident, en reliant ensemble, par une voie directe, les portes de *Conan-Tsu* et de *Cha-Coua*.

« Ce carrefour populeux emprunte un caractère tout particulier à la grande quantité de revendeurs de la campagne qui viennent y étaler des viandes, du gibier et surtout des légumes; j'y remarquai des tas énormes d'oignons et de choux qui s'élevaient jusqu'à la hauteur des portes des maisons. Les paysans et paysannes, assis par terre sur une natte de jonc ou sur un escabeau en bois, fument tranquillement leurs pipes, tandis que les vieilles mules rétives, les ânes tout pelés, qui ont servi au transport des marchandises, errent sur le marché au milieu de la foule, allongeant leur long cou pour saisir au passage quelque légume ou quelque herbe moins surveillés.

« A chaque pas des citadins à la démarche nonchalante et prétentieuse, armés d'un éventail, au moyen duquel ils protégent leur teint blême et farineux contre les ardeurs du soleil, se rencontrent avec de robustes campagnards au teint cuivré, chaussés de sandales et coiffés de larges chapeaux de paille.

« Un pavillon, placé au milieu du carrefour et garni d'une devanture en papier huilé, contient un poste de soldats de police chargés de maintenir l'ordre dans le marché.

« Nous ne savions comment guider nos chevaux au milieu de cette cohue que les cris énergiques et les imprécations sonores de nos *Ting-tchai* finirent cependant par faire ranger, et nous gagnâmes les abords du pavillon de police, espérant y être plus tranquilles et voulant tenir conseil sur la direction qu'il nous fallait suivre.

« Nous y étions à peine depuis quelques instants que mon cheval se mit à broncher et à renâcler énergiquement : j'avais toutes les peines du monde à le maintenir, lui ordinairement si doux et si obéissant. Certainement quelque chose l'épouvantait. Je levai machinalement la tête, et je pensai me trouver mal devant le spectacle horrible qui vint frapper mes yeux !

« Derrière et tout près de nous était une rangée de mâts, auxquels étaient fixées des traverses en bois; aux traverses étaient suspendues des cages en bambou, et dans chaque cage il y avait des têtes de mort qui me regardaient avec des yeux mornes tout grands ouverts; leurs bouches se disloquaient avec d'affreuses grimaces, leurs dents étaient convulsivement serrées par l'agonie du dernier moment, et le sang découlait goutte à goutte le long des mâts de leurs cous fraîchement coupés !

« En un instant nous nous lançâmes tous au galop pour nous dérober à la vue de ce hideux charnier, auquel je penserai longtemps encore dans mes nuits d'insomnie ! (Voy. le *Tour du Monde*, t. IX, p. 125.)

« Il paraît que j'ai été heureuse de ne voir que ce que j'ai vu ! J'étais exposée, grâce à notre ignorance des lieux, à assister à quelque chose de plus hideux encore !

« Les malheureux dont les têtes étaient ainsi exposées à la vindicte publique, et il y en avait plus de cinquante, appartenaient à une bande de voleurs des en-

1. Messagers chinois ou cavas attachés au service des légations européennes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

virons de Pékin, qui avaient été arrêtés tout récemment, et dont l'exécution remontait seulement à la veille de notre promenade. On avait fabriqué des cages neuves pour l'exposition de ces têtes humaines qui, n'ayant subi aucune atteinte de décomposition, n'exhalaient encore aucune odeur fétide.

« Quelques jours auparavant, à ce qu'on m'a raconté depuis, un des jeunes gens de la Légation avait passé par ce carrefour, et avait été obligé de fuir devant l'odeur empestée qui s'échappait des débris humains en putréfaction! Les cages pourries s'étaient disloquées et disjointes. Quelques têtes pendaient accrochées aux barreaux par leur longues queues, d'autres étaient tombées à terre au pied des mâts.

« Tel est l'usage impitoyable de la loi chinoise, indigne d'un peuple aussi avancé en civilisation. Mais ces barbares coutumes remontent aux temps les plus éloignés: elles sont passées dans les mœurs, et les Chinois vaquent tranquillement à leurs affaires au moment des exécutions. Tandis que nous fuyions ce sinistre spectacle, la foule affairée des acheteurs et des revendeurs criait, se disputait, marchandait, sans même daigner jeter un coup d'œil à ces têtes de mort suspendues au-dessus des leurs.

« Je respirai enfin quand nous eûmes mis quelques centaines de pas entre nous et le carrefour des exécutions.

« J'avais hâte, toutefois, de rentrer à la Légation, et nous tournâmes à gauche pour éviter de faire un grand détour, en allant rejoindre la Grande Avenue du milieu de la Ville Chinoise par le carrefour qu'elle forme avec celle de *Cha-Coua*, dans laquelle nous nous trouvions.

« Cette rue, dont j'ai oublié le nom, va aboutir à la Grande Avenue, près de la porte de *Tien-Men*, mais elle est tellement étroite, tellement encombrée de gens et d'animaux, et elle fait tant de détours, que nous mîmes beaucoup plus longtemps à la parcourir, que si nous avions suivi tout droit par les avenues.

« A moins d'avoir du temps à perdre et de vouloir faire un voyage de découverte, ce qu'il y a de mieux à Pékin, c'est de ne pas quitter les larges chaussées qui sillonnent la ville aux quatre points cardinaux. Dans le cas contraire, on sait quand on part, mais on ne peut jamais prévoir quand on arrivera.

« La rue que nous venions de prendre, et que j'appellerai la rue des Bimbelotiers ou des Libraires, à cause du genre de commerce auquel se livrent ses habitants, est une de celles où la circulation est le plus difficile : à chaque pas, nous rencontrions des processions, des mariages, des enterrements, une foule pressée de badauds entourant des faiseurs de tours, des sorciers, des médecins ou des revendeurs au rabais.

« Les maisons, à un seul étage, sont toutes formées d'un magasin avec une arrière-pièce servant de logement; on y voit des livres empilés dans des rayons ou à terre, des estampes pendues au plafond, des peintures et des cartes de géographie en rouleaux, des caricatures et des affiches collées au châssis de la devanture; dans ces boutiques de libraires, on vend et on loue des journaux, entre autres la *Gazette de Pékin;* dans quelques-unes, on remarque à la place d'honneur de vieux livres coloriés ou des peintures sur feuilles d'arbres; ces peintures qui sont toujours d'un prix très-élevé, s'obtiennent, en faisant macérer les feuilles pour en enlever la partie compacte, après quoi on les couvre d'un enduit en poussière de talc, et, quand le tout est bien séché et bien homogène, on y trace des dessins colorés d'une manière très-vive et très-agréable à l'œil.

« Les boutiques de bimbelotiers et de merciers exposent des verroteries, des petits bijoux, des boutons, des épingles, des bracelets en jade, de la mercerie et tous les objets à bon marché qui servent aux gens du peuple.

« Mais quelle est cette bruyante musique qui se fait entendre? Ce charivari de flûtes, de trompes, de tamtams et d'instruments à cordes a lieu pour célébrer les funérailles d'un des plus riches marchands du quartier!

« Voici sa porte devant laquelle l'administration des pompes funèbres (il y en a une à Pékin) a établi un arc de triomphe avec une carcasse de bois, recouverte de vieilles nattes et de pièces d'étoffes. La famille a installé les musiciens à la porte pour annoncer sa douleur, en écorchant les oreilles des passants.

« Nous pressons le pas pour ne pas nous trouver arrêtés au milieu de l'interminable cortége d'un enterrement: le plus beau jour de la vie d'un Chinois, c'est le jour de sa mort; il économise, il se prive de toutes les aisances de la vie, il travaille sans repos ni trêve pour avoir un bel enterrement.

« Nous ne sortirons pas de cette maudite rue! Voici un grand rassemblement qui nous barre le passage : on vient de placarder des affiches à la porte du chef de la police du quartier; on les lit à haute voix, on les déclame sur un ton ampoulé, pendant que mille commentaires, plus satiriques, plus impitoyables que le texte, se produisent au milieu des éclats de rire.

« Qu'a fait ce malheureux pour provoquer la vindicte populaire?

« Cette liberté de la moquerie, de la pasquinade, de la caricature, appliquée aux mandarins et aux dépositaires de l'autorité est un des côtés les plus originaux des mœurs chinoises; dans ce pays où un magistrat quelconque dispose si facilement de la vie de ses administrés, sous un prétexte de haute trahison ou de lèse-majesté, il lui est impossible de se soustraire à la satire populaire, qui le poursuit jusque dans sa maison, dans ses habitudes, dans son costume, dans ses mœurs.

« En Chine, on est libre d'imprimer et d'écrire ce que l'on veut; beaucoup de gens ont chez eux des presses mobiles, dont ils ne se font pas faute de faire usage, quand ils en veulent à quelque fonctionnaire. Les rues sont littéralement tapissées d'affiches, de réclames, de sentences philosophiques. Un poëte a-t-il rêvé la nuit quelque strophe fantastique, vite il l'imprime, en gros caractères, sur du papier bleu ou rouge, et il l'expose à sa porte, c'est un moyen ingénieux de se passer d'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diteurs. Aussi peut-on dire que les bibliothèques sont dans les rues : non-seulement les façades des tribunaux, les pagodes, les temples, les enseignes des marchands, les portes des maisons, l'intérieur des appartements, les corridors sont remplis de maximes de toute sorte, mais encore les tasses à thé, les assiettes, les vases, les éventails sont autant de recueils de poésie. Dans les plus pauvres villages, où les choses les plus nécessaires à la vie manquent, on est sûr de trouver des affiches.

« En attendant, la foule ne faisait que s'accroître : nos *Ting-tchai* nous assurèrent que nous pouvions gagner la Grande Avenue par un passage couvert, qui s'ouvrait sur notre droite comme la gueule d'un four.

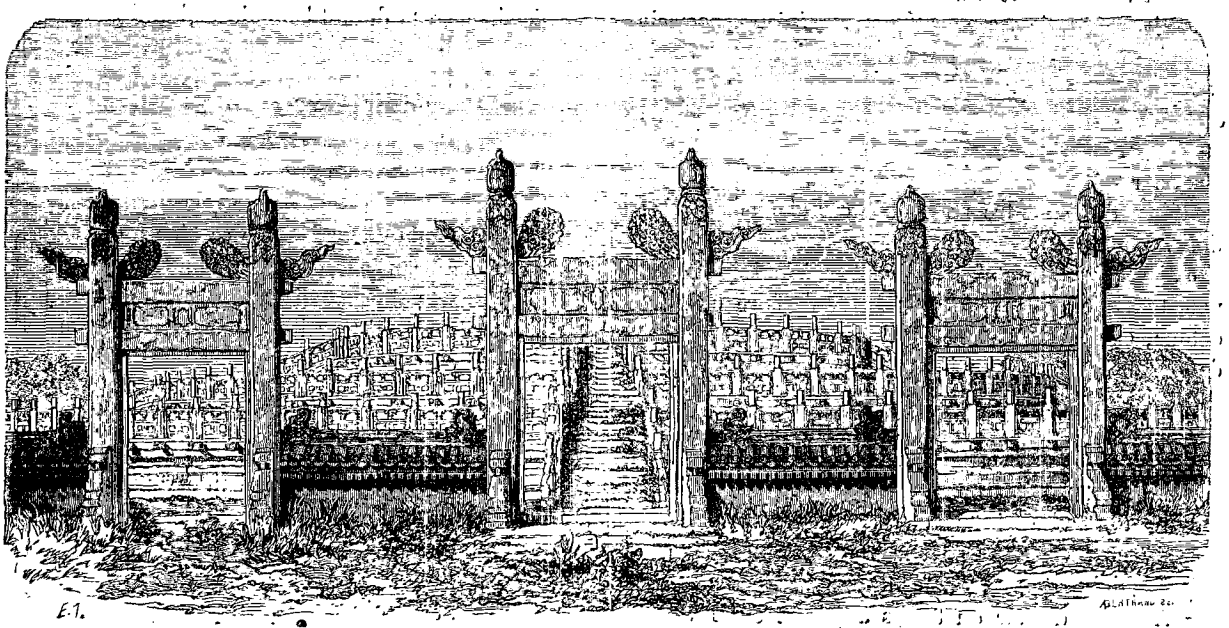
« Nous étions curieux de voir ce que pouvait être un passage de Pékin, et nous mîmes pied à terre, en recommandant aux domestiques de nous ramener nos montures de l'autre côté à la sortie.

« Ce passage, affecté au commerce du bric-à-brac, ou du *Kou-toung*, que est le nom qui lui donnent les Chinois, est tout simplement une ruelle obscure, où l'on peut à peine passer deux de front, couverte en mauvaises planches, pavée en terre, et à demi éclairée en plein jour par des lampes fumeuses.

« Il a environ cinq à six cents pas de long, autant que j'ai pu le calculer, et si l'impatience d'en sortir ne m'a pas fait compter double.

« Ce ne sont plus des boutiques qu'on entrevoit dans ce couloir, ce sont d'informes amas de vieilles planches, provenant de démolitions, dressées au hasard les unes contre les autres, et soutenues par des piles de marchandises de tout genre, des vases, des porcelaines, des bronzes, des armes, des vieux habits, des pipes, des outils, des bonnets, des fourrures, des bottes, des engins de pêche et de chasse.

« Des objets sans nom, et qui n'ont plus de forme, tous les reliquats, tous les résidus de la fabrication sont



Enceinte et portiques du temple de l'Agriculture. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

entassés là! On ne comprend pas où peut se tenir le propriétaire de la boutique; mais, pour peu que vos yeux se portent sur quelques-unes de ces marchandises, vous voyez sa tête hâve et son front chauve sortir comme une végétation maladive de cette moisissure humaine.

« Il paraît cependant qu'il y a des objets de grande valeur au milieu de toutes ces vieilleries! Voici un amateur de bric-à-brac, le nez armé de formidables lunettes, qui examine en connaisseur, avec la moue caractéristique de la lèvre inférieure, des porcelaines antiques et de vieux bronzes.

« On m'assure que les marchands d'antiquailles sont ici d'une habileté à faire pâmer leurs confrères européens : au moyen d'une argile roussâtre, à laquelle ils font subir des préparations particulières et qu'ils enterrent pendant quelques mois, ils obtiennent des contrefaçons remarquables de vieilles porcelaines de la dynastie des *Yuen* si recherchées par les amateurs. L'imitation est si parfaite que les plus malins y sont trompés.

« En Chine, comme ailleurs, les magasins de bric-à-brac ont le privilége de la plus grande malpropreté; s'il n'en était ainsi, les acheteurs ne croiraient pas sans doute à l'antiquité des objets qui sont offerts à leur convoitise; seulement, qui dit *malpropreté chinoise*, exprime ce dont nous ne pouvons avoir l'idée, et ce que je n'entreprendrai pas de décrire.

« Qu'il me suffise de dire que, dans ce passage où nous étions, la terre battue du sol était une bouillie de débris sans nom, que les planches de la toiture et des boutiques suintaient une humidité verdâtre et nauséabonde, que des enfants et des femmes en guenilles étaient vautrés dans tous les coins, et qu'il s'exhalait de tout cela une odeur fétide et insupportable que tempérait heureusement pour nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la fumée âcre et épaisse des lampes éclairées à l'huile de ricin.

« Qu'on juge avec quel plaisir nous avons retrouvé air pur, le ciel bleu, et tout le confortable de nos appartements du Tsing-Kong-Fou ! »

. . . . . .

La Ville Chinoise de Pékin contient à son extrémité méridionale deux temples des plus célèbres de la Chine, tant par leur architecture, que par les souvenirs historiques auxquels ils se rattachent. Ce sont les temples du *Ciel* et de l'*Agriculture*, placés au centre de parcs très-vastes qui constituent une des plus belles promenades de la ville.

J'emprunterai la relation suivante à M. Trèves, qui, pendant son séjour à Pékin, avait fait de ces parcs, dont l'entrée est interdite au public, le but habituel de ses promenades quotidiennes.

« Il faut convenir, quelque habitué qu'on soit à la Chine et aux mœurs de ses habitants, que l'Avenue du

Cathédrale catholique, à Pékin. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

Centre de la Ville Chinoise présente le spectacle le plus animé, le plus bruyant, qu'il m'ait encore été donné de voir dans aucun pays du monde.

« Les larges chaussées en sont couvertes de baraques de toute grandeur, de toute forme, de toute couleur : c'est l'aspect d'une foire en permanence, mais avec ce caractère spécial que tous les métiers sont pratiqués par des opérateurs ambulants qui transportent avec eux les outils de leur profession, et poussent chacun à leur manière un cri particulier.

« Je me rappelle avoir eu sous les yeux à la fois un forgeron ambulant, un barbier en plein vent et un restaurateur de rencontre : tous trois exerçaient leur industrie, entourés de leurs chalands, dans le même coin de la rue.

« Le forgeron, placé devant son établi, ressemblant assez à celui d'un tonnelier, faisait mouvoir son soufflet avec son pied, et, comme il n'avait pas d'étau, il tenait le fer de sa main gauche enveloppée dans un morceau de cuir, tandis que de la droite il maniait avec dextérité

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa lime dont l'autre bout était maintenu par un anneau; il faisait ainsi œuvre de tous ses membres à la fois.

« Le barbier était chargé par devant d'une table et d'un escabeau en bois, auxquels faisait contre-poids par derrière un lourd bassin en cuivre retenu par trois cordes, à une desquelles était pendu un petit tam-tam annonçant par son tintement continuel sa présence aux pratiques. Il passait, courbé sous le poids de son bagage! Un amateur se présente pour se faire raser la tête : en un clin d'œil le *frater* a placé sa table à deux pas du forgeron, il la cale avec un peu de boue, fait asseoir le patient sur l'escabeau, la figure tournée vers la forge qui vomit des étincelles, lui rabat le cou sur son genou en l'empoignant par sa queue qu'il enroule autour de son poignet, et, après lui avoir mouillé la tête avec de l'eau tiède, il lui frotte la nuque à tour de bras ou plutôt de main pour remplacer le savon absent et lui attendrir l'épiderme, enfin il tire de sa ceinture un rasoir en fer non poli qui a l'air d'un sabre, vu sa dimension et sa forme, et commence l'opération.

« A côté du barbier, un restaurateur ambulant s'est établi, sans se soucier de ce voisinage compromettant pour la propreté de sa cuisine qu'il porte suspendue avec le sac aux provisions à un long bâton de bambou. Il allume son fourneau, et annonce avec béatitude qu'il va offrir au public le thé merveilleux qui donne une longue vie, les tranches de la pastèque céleste qui inspirent la sagesse, l'eau-de-vie de sorgho qui donne le courage aux cœurs faibles, accompagnés de petits poissons et de gâteaux frits à la graisse, le tout pour le prix extraordinaire de vingt sapèques par consommateur.

« Un peu plus loin, l'odorat est désagréablement affecté par le contenu de hottes portées à dos par deux hommes! Ils viennent de vider l'intérieur d'une de ces petites maisonnettes en paille élevées par les soins de l'édilité sur tous les points populeux de la ville. Ces hommes agitent une sonnette pour avertir de leur présence; ils font leur service gratuitement, ce genre d'engrais étant très-recherché pour l'agriculture.

« Une bande de mendiants aveugles, et dans un costume plus que léger, car ils ont oublié leurs caleçons, passent en se tenant la main. Des enfants jouent au *Mont-de-Piété;* l'un d'eux, qui a orné son nez d'une énorme paire de lunettes en papier, représente le prêteur sur gage impitoyable.... Il manie avec dédain les objets que lui présentent ses camarades, offre des prix au rabais, et discute comme un vieux marchand consommé. Des porteurs d'eau poussent un cri strident, en maintenant d'une main l'équilibre de leurs seaux suspendus à un cerceau recourbé, tandis que de l'autre ils s'éventent avec célérité. Le marteau du forgeron retentit, le tam-tam du barbier tinte continuellement, la friture frémit dans la poêle du restaurateur, les mendiants nasillent leurs misères, les enfants poussent de joyeux éclats de rire, la foule trépigne, hurle, se presse, se démène!

« Un orateur populaire s'est établi à l'ombre d'un arbre : monté sur une grosse pierre de taille, il harangue les passants du haut de cette tribune improvisée; c'est un aspirant lettré, qui n'a jamais pu se faire recevoir aux premiers grades, et qui, n'ayant appris aucun métier manuel, gagne sa vie en récitant les vers des poëtes et les chroniques des sages du temps passé.

« Le *Tchou-chou-ti* ou lecteur public a le privilége d'attirer la foule autour de lui; car les Chinois, même ceux des classes inférieures, ont la passion des choses littéraires, et quittent volontiers des divertissements grossiers pour écouter la lecture des passages les plus intéressants et les plus dramatiques de leur histoire nationale. A l'aspect des physionomies, à l'approbation qui se manifeste vivement, on comprend tout l'intérêt que le peuple attache à ces récits historiques. Le *Tchou-chou-ti* s'arrête, quand il est fatigué, et profite des entr'actes pour faire une quête qu'il accompagne, afin d'exciter ses auditeurs à la générosité, de commentaires sur la charité et les vertus privées des humbles, sur les vices et les iniquités des puissants qui oppriment le monde. Ces espèces de *clubs* en plein vent existent partout en Chine : ils sont tellement passés dans les habitudes que la police ne songe pas à y mettre obstacle. Voilà qui est singulier dans un pays où le despotisme a jeté de si profondes racines!

« L'Avenue du Centre ne présente pas un spectacle aussi animé dans tout son parcours. Dès qu'on passe le carrefour qu'elle forme avec l'Avenue de *Cha-Coua*, les maisons deviennent plus rares et la foule moins nombreuse. A la hauteur des dernières habitations se trouve un pont suspendu jeté à une certaine hauteur et qui fait communiquer ensemble deux rues parallèles. Ce pont est solidement construit en pierre et en bois.

« Je descendis de cheval, et je montai les deux longs escaliers qui conduisent au sommet pour jouir de la perspective de l'Avenue du Centre qu'il sépare à peu près en deux parties égales.

« La première, qui s'étend jusqu'à la porte de *Tien*, était celle que je venais de parcourir; c'est le centre le plus populeux de la Ville Chinoise. L'autre, qui passe entre les deux enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture, va aboutir à l'extrémité méridionale des remparts près de la porte de *Ioung-ting;* elle est presque inhabitée, ou du moins, si quelques maisons bordent l'avenue, des champs cultivés s'étendent autour. Du haut de ce pont, on aperçoit, au-dessus des grandes futaies de leurs parcs, les coupoles rondes des deux temples, et à droite et à gauche de vastes plaines plantées en sorgho, en maïs, et en blé; des maisonnettes de paysans, les clochetons de quelques pagodes, et les minarets du cimetière mulsuman varient un peu la monotonie du point de vue que bordent à l'horizon comme un rideau sombre les hautes murailles de la ville.

« Un industriel d'un nouveau genre s'était établi avec son attirail au pied du parapet du pont : c'était un diseur de bonne aventure. Il était assis devant une table, aux deux bouts de laquelle étaient des lanternes allumées quoiqu'il fît plein jour, profusion de lumière dont je n'eus pas l'occasion de m'expliquer le motif, car il ne le savait pas lui-même; tel était *l'usage*, à ce qu'il m'assura!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Ce pauvre diable ne paraissait pas avoir beaucoup de clients en ce lieu solitaire; aussi me décidai-je à lui demander de me prédire mon sort.

« La confiance que je lui témoignais lui fit grand plaisir; ses yeux s'animent, sa taille voûtée se redresse, il fait craquer tous ses doigts, rejette sa queue en arrière, et toute sa personne, quoique son costume n'ait rien de particulier, prend une allure magique. Il saisit quatre petites pièces en cuivre, les met dans un cornet, lève le cornet à la hauteur de l'œil avec un air fatal, l'agite et verse les piécettes sur la table; il les regarde, marmotte dans ses dents quelques mots cabalistiques, et recommence quatre fois la même opération; puis, il retire d'un sac quatre cubes en bois sur lesquels sont gravés des points, et qui ressemblent à des dés; il les range et forme des combinaisons entre ces cubes et des carrés qu'il a faits avec du charbon sur sa table. Dans ces carrés sont des dessins qui ont, autant que je peux le deviner, la prétention de représenter les divers événements de la vie; ce sont les pièces de cuivre qui déterminent l'emploi des dés et leur rangement.

« J'avoue que, quelque ému que je dusse être par l'appréhension de ma destinée qui s'agitait, je trouvai les combinaisons du bonhomme un peu longues, je lui mis un *tael*[1] dans la main, et je m'éloignai; mais j'avais compté sans mon sorcier qui, reconnaissant de ma générosité, me poursuivit en me prédisant toutes sortes de prospérités et de succès, qu'il avait soin d'assortir à mon âge et aux goûts qu'il me supposait. Au moment, où je passais à cheval sous le grand Pont, du haut du parapet il m'annonça l'Empire.... du Monde!

« J'en avais pour mon argent!

« Quelques minutes après, j'arrivais à l'endroit où l'Avenue du Centre se trouve bordée de chaque côté par les enceintes des temples du Ciel et de l'Agriculture, le premier à gauche, le second à droite. Je n'eus pas besoin d'en faire le tour pour en gagner les portes; les fossés qui touchent à l'enceinte sont comblés en certains endroits par le sable de Mongolie qu'y amoncèlent les vents d'ouest, et mon cheval était habitué à franchir, d'un bond, le mur dont la crête dépassait de quelques pieds à peine le niveau du sol exhaussé.

« Je me trouvais dans le parc du Temple-du-Ciel, où il est défendu à quiconque de s'introduire, mais où le prince de *Kong* avait bien voulu nous autoriser à diriger nos promenades.

« Il y a quelque chose de saisissant et de profondément triste à la fois dans cette vaste solitude, dans cette absence de tout bruit et de tout mouvement, qui succède subitement au tumulte de la ville.

« Ce sont de grandes avenues droites dallées en pierre, bordées de chaque côté de balcons de marbre, et entourées de futaies magnifiques d'arbres deux fois séculaires. Ces arbres sont disposés en vastes carrés coupés régulièrement par les avenues, qui sont toutes de même largeur et aménagées sur le même modèle. Sous ces futaies composées en grande partie d'arbres verts, aucun buisson, aucune fleur, aucune herbe même ne peut pousser. Le sol est couvert d'une couche épaisse de feuilles effilées et jaunies, dont se sont dépouillés les cèdres et les pins; on n'entend rien que le battement cadencé du pic noir qui frappe sur les vieux troncs, et le gémissement du vent qui souffle dans les clairières.

« Le Temple-du-Ciel est rond, surmonté de deux toits qui ont l'air de deux vastes chapeaux chinois. C'est la forme la plus usitée dans la construction des temples, mais cet édifice est d'une dimension inusitée : il a au moins cinq cents mètres de circonférence! Les tuiles des toits vernissées en bleu azur sont placées de manière à faire saillie les unes au-dessus des autres comme les écailles d'un lézard; une mousse épaisse et noirâtre couvre en partie la surface du toit supérieur, l'autre est moins dégradé. L'intervalle des deux toits est construit avec des carreaux de faïence d'un bleu plus clair, ornée de peintures aux vives couleurs; quatre écussons en bois verni et sculpté, formant un riche ornement et sur lesquels sont inscrits des caractères dorés et le dragon impérial, sont placés aux quatre points cardinaux en face des grands escaliers. La partie inférieure de l'édifice se compose de châssis en bois verni, veiné et d'un ton de rouge laque admirable, dans lequel sont enchâssés des panneaux en émail d'un bleu très-foncé parsemé d'étoiles d'or. Au dessus, et sous le second toit, on retrouve le même encadrement de faïences d'un bleu pâle avec des peintures encore plus riches. Une masse de cuivre doré, ayant la forme d'un immense plumet, couronne l'édifice.

« On ne remarque aucune sculpture à l'extérieur du temple, mais l'œil est surpris de l'élégance avec laquelle sont nuancés les différents tons de ces couleurs éclatantes, qui produisent un ensemble harmonieux, et dont on ne peut bien rendre compte par une description orale. On peut dire de cet édifice, comme de certains tableaux : le dessin manque, mais la couleur en est charmante.

« L'intérieur, dans lequel on pénètre par quatre portes très-hautes et à deux battants a été entièrement dévasté : on y remarque des statues de dieux d'une dimension gigantesque; les larves d'insectes qui vivent dans le bois ont rongé l'intérieur de ces divinités périssables, et, pour peu qu'on les touche brusquement, elles tombent en poussière.

« La partie des toits, qui surplombent en saillie, est recouverte d'une toile métallique, pour empêcher, à ce que m'a assuré un gardien, les hirondelles d'y nicher. Il doit y avoir bien longtemps, à en juger par l'état de dégradation des autres parties de l'édifice, que ces soins méticuleux ont été pris dans un but de conservation.

« La forme du Temple-du-Ciel est peu gracieuse, lourde et écrasée, mais la haute terrasse sur laquelle il est placé et qui double presque sa hauteur, les nombreux balcons de marbre qui l'entourent, les quatre magnifiques escaliers qui y conduisent, lui donnent un aspect imposant et grandiose.

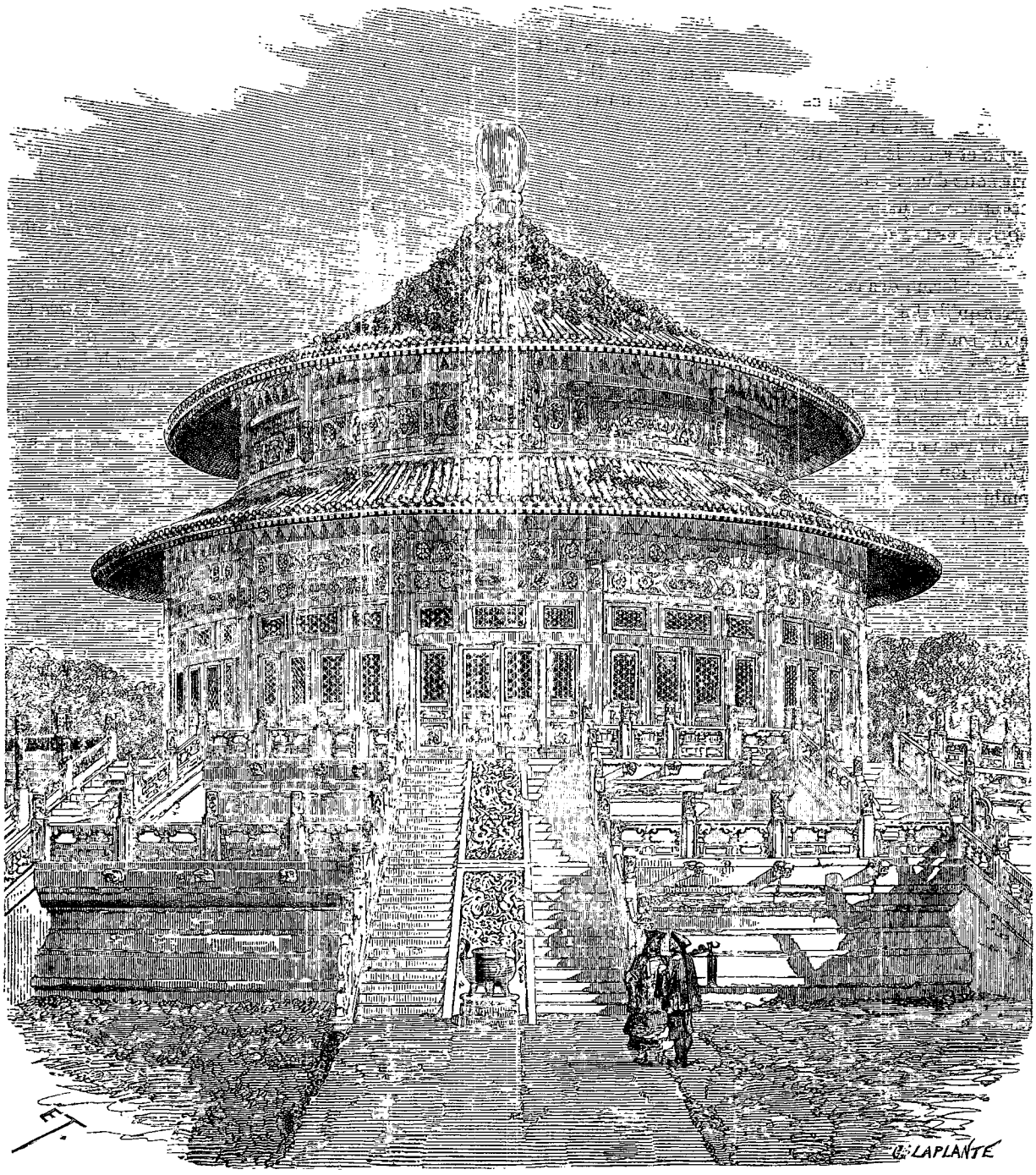
« J'ai compté trente-deux marches aux escaliers construits en marbre, ou plutôt en pierres d'albâtre; une

1. Petit lingot d'argent servant de monnaie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rampe en pente douce couverte de sculptures les sépare en deux parties; un vaste brûle-parfum en bronze est placé sur un piédestal au pied de chacun d'eux. L'architecture des balcons est très-gracieuse; il y en a trois rangs superposés; ils supportent des pilastres peu élevés, carrés par le bout, sur lesquels sont sculptées des têtes d'animaux.

« L'enceinte du temple de l'Agriculture est beaucoup



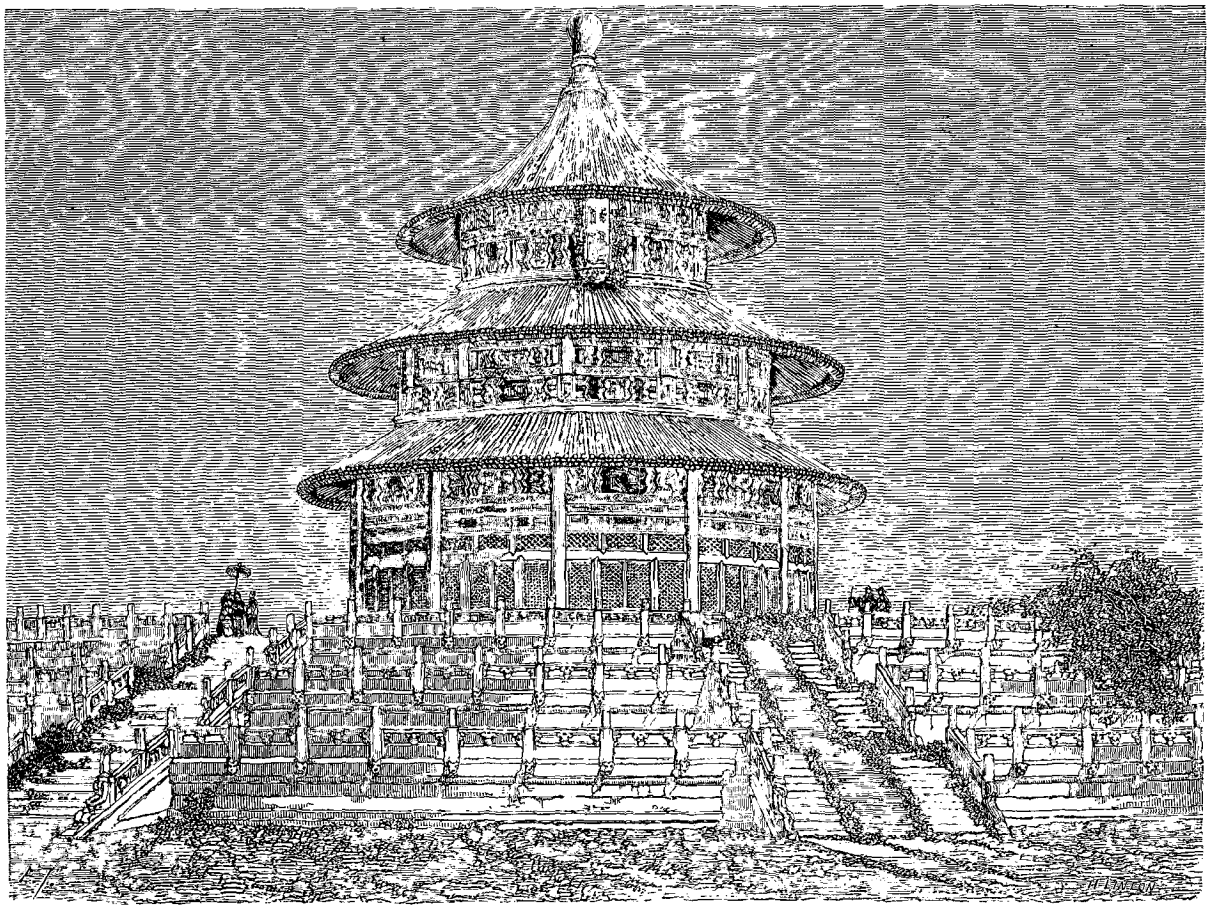
e Temple du Ciel, à Pekin. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

moins large, quoique aussi profonde que celle du Temple du Ciel; l'aménagement du parc est le même, mais les futaies sont plus dévastées; beaucoup d'arbres sont tombés de vétusté, et ont laissé place à de nombreuses clairières; tout annonce que cet édifice est encore plus antique que son voisin. »

A. POUSSIELGUE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Temple de l'Agriculture, à Pékin. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PROMENADE DANS PÉKIN (suite).

Récit de M. Trèves (*suite*). — Le temple de l'Agriculture. — Une ronde de nuit. — Les environs de Pékin. — Le cimetière français. La route qui conduit au Palais d'été.

« J'ai dit que le temple de l'Agriculture est moins beau que celui du Ciel; mais il est entouré d'un labyrinthe de balcons, d'un dédale d'escaliers surmontés de monolythes d'une forme étrange qui donnent à l'ensemble de l'architecture un aspect bizarre et unique au monde. Sur tous ces marbres sont sculptés en relief les flots de la mer, des fleurs, des champs de blé, des oiseaux, et tous les monstres qu'a su enfanter l'imagination des sculpteurs chinois (voy. p. 44).

« Cet édifice, orné et décoré dans le même goût que le temple du Ciel, n'en diffère que par ses dimensions moins considérables et par ses trois toits superposés; les peintures sont moins riches, quoique mieux conservées. En général les émaux, les porcelaines et les laques sont mieux entretenus, ce qu'on pourrait attribuer à la fête de l'agriculture qu'y célèbre encore tous les ans l'empereur actuel.

« Le sol y paraît aussi plus humide et moins sablonneux que celui du monument rival. Malgré les soins des gardiens, la mousse et les plantes parasites recouvrent

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un épais tapis les dalles des escaliers et des avenues; ces braves gens font dans toutes ces vieilles pierres une abondante récolte d'excellents champignons qu'ils vont vendre en ville. C'est, avec le logement et le chauffage, le plus clair de leurs appointements.

« L'enceinte du temple de l'Agriculture contient en outre de vastes dépendances : on y voit la plaine, où chaque année l'empereur et les princes de sa famille viennent, à l'époque des premiers labours du printemps, préparer de leurs mains augustes une étendue de terrain déterminée par les rites religieux [1]; enfin une des avenues conduit à des bâtiments abandonnés, entourant une vaste cour au milieu de laquelle se trouve une tourelle de dix mètres d'élévation. Jadis les empereurs, montant sur la terrasse de cet édifice, y sacrifiaient des brebis au maître du ciel, et les précipitaient la gorge ouverte sur le parvis de la cour où les devins consultaient leurs entrailles fumantes. Il y a bien longtemps, dit-on, que ces hécatombes sanglantes ont été abandonnées, cependant on y voit encore les carcasses et les cendres des victimes.

« Le jour touchait à sa fin, et de nombreuses bandes de corbeaux, dont les aïeux se nourrissaient sans doute des restes du sacrifice, et qui ont gardé l'habitude de nicher dans cette nécropole, arrivaient en croassant se percher sur les corniches : la lune, qui se levait à l'horizon, blanchissait d'une lueur fantastique les portiques de marbre blanc, auxquels les rangs pressés de ces oiseaux de mort faisaient une couronne funèbre plus noire que la nuit!

« Il était temps de rentrer! Je savais, par expérience, qu'il n'est pas commode de circuler dans Pékin après le coucher du soleil, et je pressai l'allure de mon cheval, devant lequel courait mon domestique chinois une lanterne à la main.

« A sept heures du soir, on ferme les portes de la ville, le gong sonne le couvre-feu, et la garde va occuper les postes désignés pour la nuit.

« L'avenue du centre présentait un spectacle tout différent de celui auquel j'avais assisté quelques heures auparavant : on n'y rencontrait plus que quelques passants attardés et silencieux, pressant le pas pour regagner leur logis, et des chiens errants cherchant une maigre nourriture dans les tas d'immondices.

« La police interdit les assemblées nocturnes, qui ne sont pas du reste dans les mœurs de la population; deux heures après la tombée de la nuit, tous les habitants sont couchés, et on ne connaît ni les bals, ni les concerts, ni les soupers. Les tribunaux, le commerce, les opérations financières, les affaires sérieuses s'expédient dès le point du jour. A midi tout est terminé. Le reste de la journée jusqu'à la nuit est consacré au plaisir. Aux heures où l'on remarque le plus de mouvement dans les grandes villes d'Europe, celles de Chine jouissent du calme le plus profond; chacun est rentré dans sa famille, les boutiques sont fermées, les lecteurs publics ont terminé leurs séances, les théâtres ont fini leurs représentations.

« Toutes les ruelles qui viennent déboucher dans l'avenue du centre étaient déjà fermées par des portes à claire-voie, que gardait le *ti-pao* chargé de la police du quartier. Quand on veut rentrer ou sortir, il faut parlementer avec lui et lui expliquer pourquoi on se trouve dehors à cette heure indue : quelques sapèques de gratification sont en général la meilleure explication.

« Il y a un de ces gardes de police attaché à la surveillance nocturne de chacune des rues de la ville et il est responsable de ce qui s'y passe ; aussi n'entend-on presque jamais parler à Pékin de vols avec effraction et encore moins d'attaques à main armée : il y existe pourtant un grand nombre de coupeurs de bourse et de filous d'une adresse étonnante.

« A chaque pas je rencontrais des gardiens de nuit : ils se promènent en frappant sur un cylindre de bois qui produit un son analogue à celui d'une crécelle; dès qu'ils entendent du bruit, ou qu'ils voient quelque chose de suspect, ils ont bien soin de frapper à coups redoublés sur leur instrument, ce qui veut dire aux voleurs et aux malintentionnés : Je suis là! Sauvez-vous! Vous reviendrez un peu plus tard. D'ailleurs, pour qu'on les voie de plus loin, ils portent une lanterne allumée à la ceinture.

« Pékin n'est pas éclairé, il est vrai, mais les Chinois ont une passion inexplicable pour les lanternes; on ne saurait s'en passer même par le plus beau clair de lune. Les porteurs de chaise, les mendiants, les gardiens de police en sont munis; les enfants même en ont qui sont proportionnées à leur taille.

« J'ai rencontré, en rentrant dans la ville mongole, une patrouille de nuit chargée de faire la ronde. L'officier commandant qui la précédait à cheval faisait porter devant lui une énorme lanterne où étaient inscrits son nom et ses titres; chaque homme de la patrouille en avait une plus petite ayant forme de poissons, d'oiseaux, de chevaux. Toutes ces lumières, s'agitant dans l'obscurité, et éclairant seulement les jambes des soldats de police, dont le haut du corps et la tête restaient dans l'ombre, produisaient l'effet le plus singulier.

« Malheureusement ce spectacle pittoresque fut interrompu par un vacarme épouvantable, qui me fit prendre le galop aussitôt : les gardiens de chaque rue transversale, afin de reconnaître la patrouille et de prouver qu'ils veillaient, signalaient son passage en frappant à tour de bras sur leurs cylindres, et en réponse les soldats de la patrouille agitaient tous ensemble une cliquette attachée à leurs bras.

« Ces bruits sont extrêmement incommodes, tant que l'oreille n'y est pas habituée, et je leur ai dû bien des nuits d'insomnie dans les premiers temps de mon séjour à *Tien-tsin*.

« En rentrant à la légation et dès qu'ils ont vu de la lumière dans ma chambre, j'ai aperçu nos deux braves

1. J'aurai occasion dans un autre chapitre de donner plus de détails sur cette cérémonie célèbre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veilleurs de nuit, car il y en a dans toutes les grandes maisons de Pékin. Ils ont soin d'accourir dès qu'ils sont bien sûrs qu'il y a quelqu'un, et alors ils font assaut de zèle.

« Je riais en moi-même de voir la manière fanfaronne avec laquelle l'un d'eux agitait ses bras d'un air terrible, en indiquant les coins obscurs du jardin à l'autre qui les fouillait tour à tour avec son trident de fer, comme s'il eût voulu transpercer tous les voleurs. S'ils en avaient aperçu un, comme ils auraient pris la fuite!

« Dieu merci, nos veilleurs de la légation, quoiqu'ils portent à leur ceinture le tam-tam et la crécelle, insignes de leurs fonctions, n'en font pas usage à leur grand regret comme leurs confrères de la rue. Ce vacarme nocturne leur a été expressément défendu. »

La province de *Petche-li*, dans laquelle se trouve Pékin et qui est la plus septentrionale de la Chine proprement dite, se divise en neuf départements dont chacun a sa ville capitale. Nous avons eu occasion de parcourir celui dont *Tien-tsin* est le chef-lieu; le département de Pékin est moins fertile encore; bordé au nord-ouest par une chaîne de petites montagnes qui le séparent de *Suan-hoa-fou*, il ne se compose guère que de grandes plaines sablonneuses arrosées par les rivières *Pei-ho* et *Weu-ho*, dont les vallées seules possèdent une richesse naturelle. Mais, si la nature a refusé ses dons aux environs de Pékin, l'industrie humaine en a changé complétement l'aspect, à force de travail. Les irrigations, les transports de terre végétale, l'abondance des engrais ont formé un sol artificiel; aux environs du village de *Haiien*, les empereurs, en bouleversant le terrain à force de bras, ont placé un paysage pittoresque au milieu d'une plaine nue et aride : des collines rocailleuses, de plantureux vallons, des forêts d'arbres magnifiques, des lacs, des cascades, toutes les créations de l'art secondé par le temps y ont avantageusement remplacé la nature.

Ces immenses travaux de terrassements s'étendent à plus de quarante kilomètres au nord-ouest de Pékin. Au nord de la capitale, se trouvent des champs de blé, de sorgho et d'orge; au sud, d'immenses marais et des rivières alimentées par les eaux du *Weu-ho;* et enfin, c'est à l'est que vient aboutir la chaussée de *Pa-li-kiao*, sur laquelle est assise la ville de *Tong-cheou*, que nous avons décrite précédemment.

Quand on débouche de la capitale par la porte de *Pin-tse*, on se trouve sur la grande route du nord-ouest qui conduit aux ruines du Palais d'été. Au pied des murailles, une enceinte plantée de grands arbres renferme l'ancien cimetière portugais, où ont été déposés les corps des victimes de l'attentat de *Tong-cheou* et du général Collineau.

A quelques kilomètres plus loin, on rencontre le cimetière français, qui contient le monument consacré à la mémoire des officiers et soldats morts pendant la campagne de Chine. Rien de plus triste que l'aspect de cette nécropole! On y arrive par une porte dégradée, entourée de murs qui tombent en ruine; un frère catholique, qui est à la fois gardien du cimetière et maître d'école, y habite une mauvaise masure entourée d'une haie de sorghos; derrière s'étend un jardin maraîcher, où de maigres légumes croissent difficilement au milieu des gravats et des vieilles pierres moussues qui encombrent le sol.

Après le potager, viennent les tombes. Elles sont alignées à une distance égale et toutes construites sur le même modèle adopté jadis par les missionnaires . ce sont des carrés égaux coiffés d'une demi-sphère avec un rebord; on dirait de vastes chapeaux ronds. Ces pierres blanches sont lugubres à voir dans la monotonie de leur forme et dans la régularité de leur position. Devant chaque tombe, un monolithe dressé sur un socle contient les inscriptions funéraires. Au loin, par les brèches de la muraille, on aperçoit au-dessus de la plaine les pics bleuâtres des montagnes. Le sol du cimetière est recouvert d'une mousse noire toute desséchée par le soleil; on n'y voit d'autres arbres que d'humbles mélèzes nouvellement plantés dans les intervalles des tombes, et qui végètent à peine dans ce terrain ingrat.

Le monument expiatoire élevé à l'armée française par les soins du capitaine Bouvier se trouve près de l'entrée: il est carré, plus haut que large, et très-simplement orné; une grille en fer en entoure la base et en défend l'approche; devant est l'aigle impérial, derrière deux épées en croix avec la Légion d'honneur en sautoir. L'un des côtés porte cette inscription : « A la mémoire des officiers et soldats morts pendant la campagne de Chine. — 1860. » Sur l'autre, on lit les noms des victimes de l'attentat de *Tong-cheou* et des officiers tués en combattant.

A quelques pas plus loin, une large pierre tumulaire est posée à plat sur le sol : c'est là qu'a été transporté le corps du lieutenant de Damas, tombé au combat de *Tehang-Kia-ouang*.

Il y a une mélancolie saisissante dans cet humble cimetière, où reposent, à quatre mille lieues de la patrie, quelques-uns des glorieux enfants de la France. Aucun bruit n'y rappelle le pays natal, et le nasillement des écoliers chinois, qui répètent leurs leçons, vient seul en interrompre le morne silence.

Le cimetière français est situé à l'ouest-nord-ouest, à huit kilomètres de Pékin, dans un vallon aride; plus loin, en avançant vers le village de *Hai-tien*, on aperçoit vers la droite le célèbre temple de la Cloche.

L'architecture religieuse des Chinois ne ressemble en rien à la nôtre. Nous, cherchant à mettre en harmonie le mystère imposant dont s'entourent nos cérémonies sacrées avec l'ensemble d'édifices voués au recueillement et à la prière, nous personnifions la majesté de Dieu par des églises grandioses, fermées de toute part, d'un style grave, un peu sombre et mélancolique. La dévotion des bouddhistes est moins exigeante, et s'accommode de constructions analogues à celles des particuliers. Aussi les Chinois choisissent-ils, pour

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

élever un temple, un site riant et pittoresque, avec des eaux pures, des grands arbres et une végétation fertile ; ils y creusent des étangs et des ruisseaux, et y tracent une foule d'allées tournantes, près desquelles ils multiplient les arbustes et les fleurs ; par ces avenues fraîches et parfumées, on arrive à plusieurs corps de bâtiments entourés de galeries, dont les piliers sont couverts de plantes grimpantes : on se croirait dans une résidence champêtre consacrée aux plaisirs des sens plutôt que dans un sanctuaire dédié à la Divinité.

Tel est le temple de la Cloche, qui doit son nom à un énorme instrument qui n'a pas la même forme que ses homonymes d'Europe. C'est un cône allongé et presque cylindrique, tout entier en bronze pur sans alliage, d'environ cinq mètres de haut sur trois de diamètre et huit centimètres d'épaisseur. Cette cloche pèse soixante mille kilogrammes et est couverte de frises, de filets, de moulures et de plus de trente-cinq mille caractères en ancien chinois et en langue mandchoue, ciselés en relief et d'une netteté admirable. Comme elle n'est pas mobile et n'a pas de battant, on se contente de frapper dessus avec un pilon en bois mû avec des cordes; ce qui produit, malgré la pureté du métal, un son sourd à vibrations peu prolongées et indistinctes.

Non loin, au milieu d'un vaste amphithéâtre de hautes

La tour du Guet. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

collines, s'élève le temple de *Pi-yun-tse*. L'avenue par laquelle on arrive à l'édifice sacré a plus d'un kilomètre de longueur; elle est ombragée des deux côtés par une allée de sapins plantés à égale distance et habités par des écureuils et des faisans. L'architecture du temple est assez grandiose : ce monument, placé au pied d'une éminence, est entouré de galeries et de terrasses superposées qui vont toujours en diminuant jusqu'au faîte ; il s'élève ainsi, degré par degré, avec ses mille salles et ses mille corridors.

La grande chaussée dallée en granit, qui conduit aux ruines qui furent le Palais d'été, passe près du village de *Hai-tien*. Les coteaux environnants sont couverts de jardins et de belles habitations appartenant aux mandarins attachés à la personne de l'empereur. Un grand lac de forme carrée précède l'entrée du palais. A gauche, une route dallée conduit à un nouveau village, habité également par les gens de service du palais, ainsi que l'indiquent les tuiles jaunes des toits. Au nord-ouest, on aperçoit les montagnes que domine la tour du Guet, du haut de laquelle les gardiens chargés de veiller sur les abords de la résidence impériale purent signaler, en 1860, l'approche des *barbares* de l'Occident.

Tout ce paysage, quoique artificiel, est admirablement tourmenté; les terres provenant des étangs ont formé de hautes collines rocailleuses, jetées çà et là au milieu de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vallées verdoyantes, où le trop plein des eaux est détourné au profit d'immenses rizières.

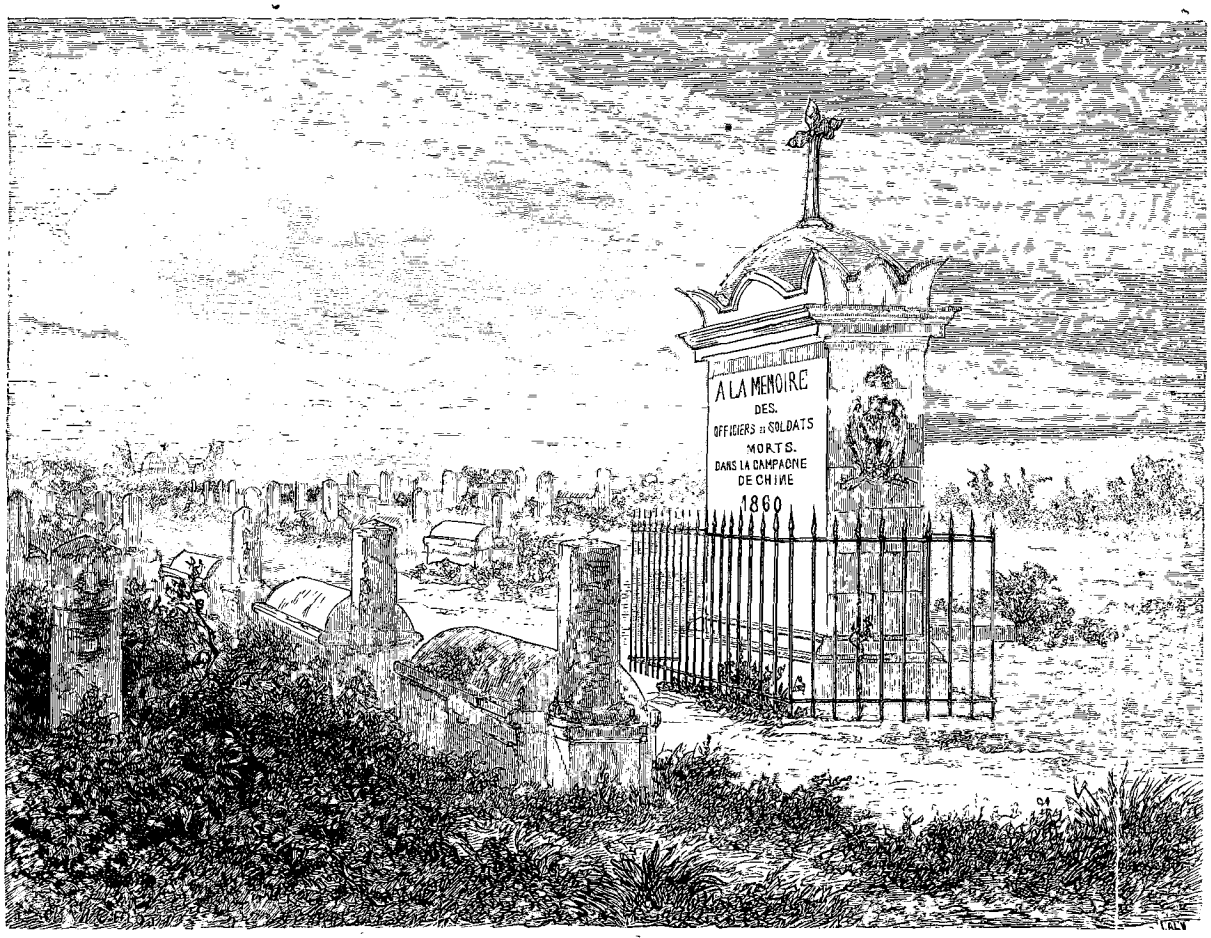
LE GOUVERNEMENT.

Autorité de l'empereur. — Le corps des lettrés. — Division des grades et boutons des mandarins. — L'office des censeurs. — Le conseil des ministres. — La cour de cassation. — Les six cours souveraines ou ministères. — Administration supérieure et gouvernement des provinces.

Il y a un ancien proverbe chinois qui dit : *Quand les sabres sont rouillés et les bêches luisantes, les prisons vides et les greniers pleins, les degrés des temples usés par le pas des fidèles et les cours des tribunaux couvertes d'herbes, les médecins à pied et les boulangers à cheval, l'empire est bien gouverné.*

Malheureusement ce proverbe, s'il a jamais trouvé application, ne la trouve plus depuis bien longtemps. L'insurrection des *Tai-ping*, l'intervention armée des Européens, la faiblesse de caractère de l'empereur *Hien-foung* ont amené un état de décadence, un mépris des vieilles institutions qui semblent annoncer la prochaine dissolution de ce vaste empire.

Son organisation était pourtant un modèle dans le genre despotique. L'empereur est considéré comme le père et la mère de ses sujets ; manquer au respect et à l'obéissance qu'on doit aux délégués de son pouvoir,



Cimetière français, à Pékin. — Dessin de Lancelot d'après M. le capitaine Bouvier.

c'est commettre un crime contre la piété filiale, vertu fondamentale qui est l'objet de tous les éloges des moralistes. La piété filiale sert de base à la morale publique ; être bon ou mauvais citoyen, c'est être bon ou mauvais fils. Tels sont les principes du pouvoir impérial établis par les *King* ou les cinq livres canoniques des Chinois, anciens monuments dus à leurs premiers sages, et qui, depuis plus de quatre mille ans, sont les codes de leur religion, de leurs lois et de leur organisation administrative. Mais si le souverain possède un pouvoir paternel illimité vis-à-vis de ses sujets, il est lui-même *Tien-tse* ou le fils du Ciel, c'est-à-dire que le *Tien* ou l'Être suprême peut, en cas d'indignité, lui retirer la souveraineté qu'il a reçue par un mandat céleste. Quelle que soit la valeur de cette théorie, malgré les nombreuses révolutions qui se sont opérées en Chine, malgré les vingt-deux dynasties qui s'y sont succédé pendant la période historique, le profond respect qu'inspire la dignité impériale n'a pas diminué, et l'affection pour toute dynastie nouvelle est érigée en maxime de droit public.

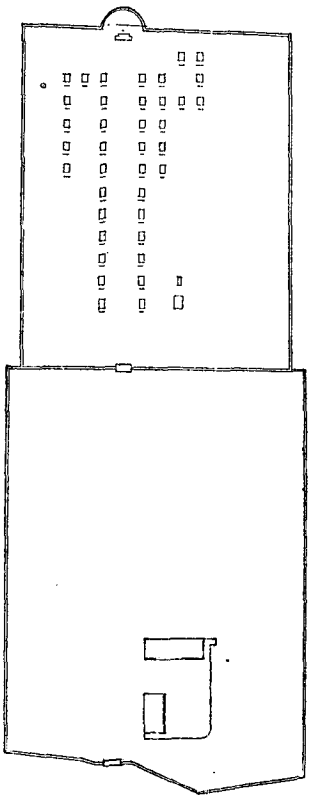
L'autorité de l'empereur est donc absolue ; il fait la loi ou l'abolit à son gré ; il a droit de vie et de mort ; tout pouvoir administratif et judiciaire émane de lui ; tous les revenus de l'empire sont à sa disposition ; cependant, il n'absorbe pas à lui seul l'autorité ; il la délègue à ses ministres qui la transmettent aux gou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verneurs de provinces, d'où elle arrive de degré en degré jusqu'aux chefs de famille dont l'ensemble forme la nation. On n'aborde le fils du ciel qu'avec une extrême servilité dans les ormes extérieures, mais sa puissance est très-contenue, dans une certaine limite, par les règles et les usages. Quand on approche de son trône, on frappe neuf fois la terre du front; mais il ne peut choisir un sous-préfet que sur une liste de candidats dressée par les lettrés, et s'il négligeait, le jour d'une éclipse, de jeûner et de reconnaître les fautes du ministère, cent mille pamphlets autorisés viendraient lui enseigner ses devoirs et le rappeler à l'observation des antiques usages.

Deux institutions, le corps des lettrés et l'office des censeurs, font ou devraient faire contre-poids au despotisme impérial.

Le corps des lettrés forme une véritable aristocratie qui n'est pas le résultat des hasards de la naissance, mais qui se renouvelle perpétuellement par les examens et les concours. Cette institution, qui est la noblesse du talent, a contribué puissamment à la longue durée de l'empire, et a seule la puissance de le maintenir encore sur ses bases ébranlées. Les titres héréditaires n'y sont pas reconnus, sauf pour les descendants du célèbre Confucius, mais on y donne des titres rétrogrades qui ennoblissent les ancêtres de l'homme illustre que l'on veut récompenser, marque d'honneur à laquelle les Chinois attachent un grand prix. Tous les magistrats, officiers civils et employés, qui font partie exclusivement de la classe des lettrés, sont désignés par la qualification générique de *Kouang-Tou*, qu'on a traduit mal à propos par le mot *mandarin*. On n'arrive aux emplois supérieurs de l'administration qu'en se faisant recevoir aux premiers grades des lettrés. Les uns sont la conséquence absolue des autres. Les mandarins sont divisés en neuf ordres qu'on distingue les uns des autres par des boutons de la grosseur d'un œuf de pigeon qui se vissent au-dessus du chapeau officiel. Les trois premiers ordres ont le bouton rouge, le plus élevé est en corail uni, le second est vermillon ciselé, le troisième couleur ponceau; le quatrième et le cinquième ont le bouton bleu opaque (en lapis-lazuli) et bleu transparent (en verre bleu), le sixième est blanc opaque (en jade blanc), le septième en cristal de roche, le huitième et le neuvième en cuivre doré et ouvragé. Telle est l'organisation de ce remarquable corps des lettrés, qui, sans la fraude dans les examens et sans la corruption dans la pratique, formerait la plus rationnelle des institutions gouvernementales qu'on puisse citer chez aucun peuple du monde.



PLAN DU CIMETIÈRE FRANÇAIS, A PÉKIN.
D'après M. le capitaine Bouvier.

L'office des censeurs, analogue à ce qu'on voyait chez les Romains, se compose de magistrats qui, sans aucune autorité directe, jouissent du droit de remontrances dans toute son étendue. Les censeurs exercent leur inspection sur les mœurs et la conduite des mandarins, des ministres, des princes et de l'empereur même. On a trouvé au Palais d'été quelques-unes de ces remontrances à propos d'abus de pouvoir qui montrent jusqu'à quel point les empereurs sont ou consentent à paraître justiciables de leur contrôle.

Le gouvernement suprême se compose, outre l'office des censeurs:

1° Du conseil privé (*Nei-Ko*), dont sont membres huit *Tchoung-tang* ou grands lettrés, quatre Mandchoux et quatre Chinois. Le conseil privé est chargé, suivant le livre officiel des statuts, de mettre en ordre et de manifester la pensée de l'empereur dans les formes administratives; c'est une sorte de conseil d'État.

2° Du conseil des ministres, composé des huit membres du *Nei-Ko* et des présidents et vice-présidents des six cours souveraines ou ministères. Le conseil des ministres délibère avec l'empereur sur toutes les affaires politiques.

3° De la cour de cassation où entrent tous les membres des ministères et les censeurs; elle statue sur les appels en matière criminelle et sur les sentences de mort; ses décisions doivent être rendues à l'unanimité; dans le cas contraire, c'est l'empereur qui juge en dernier ressort.

Les six cours souveraines ou ministères sont: le *Li-pou* ou cour des emplois civils, qui correspond à notre ministère de l'intérieur; le *Hou-pou* ou cour des revenus publics (ministère des finances); le *Ly-pou* ou cour des rites, qui est à la fois le ministère des affaires étrangères et celui des beaux-arts[1]; le *Ping-pou* ou ministère de la guerre et de la marine, le *Hing-pou*, cour des châtiments (ministère de la justice), et enfin le *Koung-pou* ou le ministère des travaux publics.

L'administration supérieure comprend en outre: l'office des colonies, chargé de la surveillance des Mongols, des Thibétains et des tribus mahométanes de la frontière occidentale, l'académie des *Han-lin* (*han-lin youen*, la forêt de pinceaux), qui partage avec la cour des rites la direction de l'instruction publique, et enfin le conseil d'administration du palais, chargé de toutes les affaires de la maison de l'empereur.

Tels sont les principaux ressorts du gouvernement chinois; ressorts usés par trois mille ans de frottements.

1. Ce ministère a été scindé en deux depuis 1862. Il y a maintenant à Pékin un véritable ministère des affaires étrangères.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les provinces sont administrées par un gouverneur général qui représente l'empereur; après lui viennent le gouverneur civil et le gouverneur militaire, puis une foule de mandarins dont le pouvoir et les attributions dépendent du chef civil ou du chef militaire. Pour empêcher les conspirations, les empereurs mandchoux ont décrété que nul ne serait fonctionnaire dans son pays natal, et ne pourrait exercer de charges dans la même province pendant plus de trois ans. Le Code chinois interdisait déjà aux fonctionnaires d'acquérir des biens ou de se marier dans leur juridiction territoriale. Ces mutations perpétuelles ont beaucoup contribué à affaiblir le lien gouvernemental, et ont motivé en partie les dernières insurrections. L'empire tout entier est divisé en communes, composées théoriquement de cent familles, dont le chef, nommé à l'élection, est responsable des impôts, de l'entretien des routes et de l'accomplissement des corvées publiques.

Il est inutile d'entrer dans des détails plus circonstanciés sur le gouvernement chinois, sujet qui a été supérieurement traité par Abel de Rémusat, dans ses *Mélanges asiatiques*, plus récemment dans l'ouvrage de M. Pauthier, intitulé : *Chine moderne*, et enfin dans les livres si populaires du P. Huc; cependant il nous a paru utile de mettre sous les yeux du lecteur un aperçu concis de cet antique gouvernement, qui a été trop décrié peut-être après avoir été trop admiré. Qui pourrait nier d'ailleurs que la forme administrative adoptée par une nation n'ait un rapport direct avec ses mœurs et ses coutumes?

LA RELIGION.

Indifférence religieuse des Chinois. — Musulmans, chrétiens et juifs. — Religion de Lao-tse. — Idoles du temple de Fâ-quâ. — — Abjection où vivent les prêtres. — Doctrine de Confucius. — Le bouddhisme. — Réforme de Tsong-Kaba. — Lamas et bonzes. — Mme de Bourboulon dans le temple des Mille-Lamas. — Visite à la bonzerie de Ho-kien. — Magnifiques jardins. — Martyrs volontaires. — Moulins à prières. — Singulière mode de sépulture. — Repas de la communauté.

La religion joue un moins grand rôle en Chine que dans tout autre pays. Le fond du caractère chinois, c'est le scepticisme. Le Chinois ne poursuit avec ardeur que les richesses et les jouissances matérielles; les choses spirituelles ayant rapport à l'âme, à Dieu, à une vie future, il y croit peu, ou plutôt il ne veut pas s'en occuper. Cette indifférence qui fait le désespoir de nos missionnaires est confirmée par un fait récent assez concluant. Lors de l'enterrement d'un prince de la famille impériale, qui eut lieu à Pékin en 1861, on convoqua, pour augmenter la pompe de la cérémonie funèbre, des prêtres de toutes les religions qui existent dans la ville. Il y avait là, pêle-mêle, des docteurs de la raison, des lamas jaunes du culte réformé, des bonzes et des imans *hoei hoei* ou musulmans chinois. Est-ce le signe d'une sage tolérance? Non. C'est seulement la preuve du mépris qu'affichent en Chine les hautes classes de la société pour les formes religieuses.

On compte, dans ce pays, trois religions principales : la religion de *Lao-tse*, celle de Confucius, et celle de Fô ou le bouddhisme, qui est la plus répandue. On y rencontre, en outre, un assez grand nombre de mahométans qui habitent différentes provinces et dont nous parlerons plus tard en décrivant la ville de *Luan-Hoa-fou;* des chrétiens, dont le décret sur la liberté de conscience a beaucoup amélioré la position, et enfin quelques juifs dont il n'existe plus qu'un petit nombre de familles et une synagogue dans la province de *Ho-nan*.

La religion de *Lao-tse* passe pour être la religion primitive de la Chine. Ses sectateurs admettent beaucoup de dogmes qui leur sont communs avec ceux de Confucius, mais ils croient à l'existence des dieux intermédiaires, des génies et des démons. Ce culte a dégénéré en idolâtrie. Les prêtres et prêtresses, voués au célibat, se livrent à la magie, à la nécromancie et à une foule d'autres superstitions. On les appelle *tao-sse* ou docteurs de la raison, parce qu'un dogme de leur croyance, enseigné par *Lao-tse*, leur fondateur, admet l'existence de la raison primordiale qui a créé le monde. *Lao-tse* vivait il y a deux mille quatre cents ans, à la même époque que Confucius, avec qui il eut de fréquentes disputes sur le dogme; ces disputes se continuèrent après leur mort, et les annales chinoises sont remplies du récit des querelles des *tao-sse* avec les disciples de Confucius. Les superstitions extravagantes des premiers, leur prétention de connaître l'élixir qui donne l'immortalité, donnèrent de puissantes armes à leurs adversaires qui les couvrirent de ridicule. Actuellement, la religion de Lao-tse n'est plus pratiquée que dans la plus basse classe du peuple.

La pagode de Fâ-quâ, dont nous avons parlé et qui est située dans une île de la mer du Nord, à Pékin, appartient aux prêtres *tao-sse*. Les vastes salles en sont occupées par une armée de dieux et de génies monstrueux en bois peint et sculpté; dans les galeries latérales, une foule d'autres figures représentent des héros ou des saints canonisés de cette secte populaire. Au centre de l'édifice se trouvent cinq statues gigantesques; celle du milieu, assise sur un coussin, la poitrine et le ventre découverts, est une représentation du dieu qui doit venir sauver les hommes; les quatre autres, qui lui servent d'acolytes, sont des dieux inférieurs; le premier tient un long serpent enroulé autour de son corps; le second porte un parasol sur la pointe duquel sont attachés des nuages en papier; le troisième, qui a une figure effroyable, brandit un sabre à deux tranchants; le quatrième, enfin, joue de la mandoline.

Les prêtres de ce temple, au nombre d'une quinzaine au plus, n'ont pas de costume particulier; ou plutôt ils sont couverts de guenilles sordides. Leur tête est rasée, mais non pas complétement comme celle des bonzes, car ils se laissent croître sur le sommet du crâne une épaisse touffe de cheveux qu'ils maintiennent avec une épingle de métal. C'est leur seul signe distinctif. La misère de ces malheureux et le mépris dont ils sont poursuivis sont tels, que le nombre en va toujours diminuant. On les laisse vivre dans l'abjection au fond de leur temple sans s'occuper d'eux, sauf quelques adeptes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

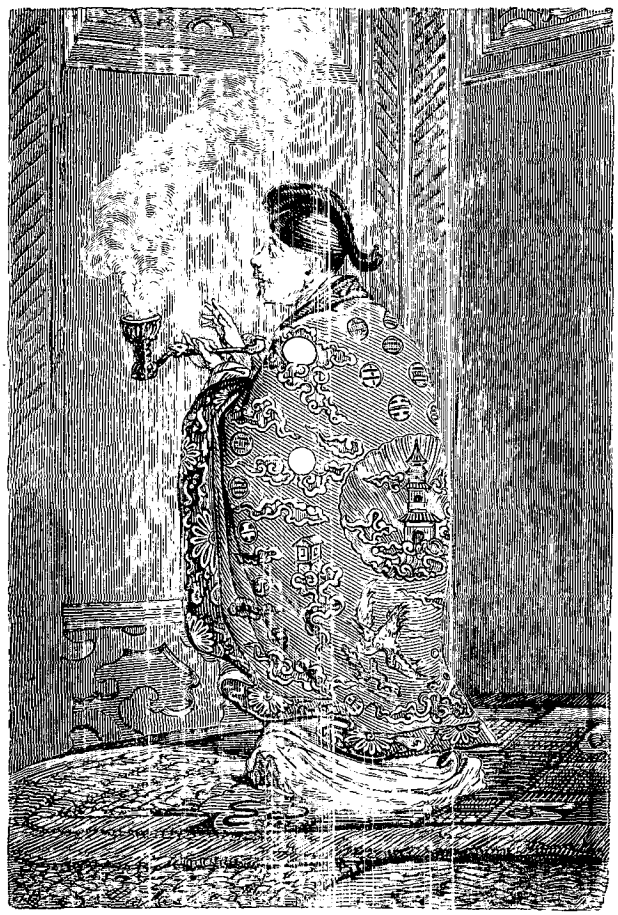
qui vont quelquefois consulter les sorts ou brûler du papier peint et des bâtons de parfums au pied des idoles. Ces rares aumônes ne pourraient suffire à leur entretien, s'ils n'y joignaient la mendicité qu'ils exercent en grand et de la manière la plus importune. Pour le Chinois, travailleur par excellence, tout prêtre est un paresseux, un frelon qui vit dans la ruche aux dépens des abeilles; aussi le *tao-sse* en est-il réduit, dans sa vieillesse, à louer pour quelques sapègues l'enfant d'une famille pauvre dont il fait son disciple ou plutôt son domestique, et qui plus tard devient son successeur.

La religion, ou plutôt la doctrine de Confucius, est suivie par les lettres : l'empereur lui-même s'en est déclaré le patriarche. Elle a pour base un panthéisme philosophique diversement interprété suivant les époques. Quoique l'existence d'un Dieu tout-puissant, punissant le crime et récompensant la vertu, ait été admise par ce grand philosophe, le peu de soin qu'il a pris de baser ses principes de morale sur l'idée divine, a amené peu à peu ses disciples au matérialisme. Pour Confucius, le bien et la justice parmi les hommes sont en conformité avec l'ordre éternel de la nature; ce qui est mal au point de vue de la morale, pèche contre l'harmonie du Grand Tout. Il ne s'est, dans aucun de ses ouvrages, livré aux spéculations philosophiques sur l'origine, la création ou la fin du monde; il n'est jamais religieux, mais il enseigne admirablement la piété filiale, l'amour de l'humanité, la charité, la renonciation de soi-même; enfin c'est un grand moraliste qui a donné les préceptes du beau et du bien, mais qui n'a voulu préjuger en rien les destinées de l'homme et la nature de la Divinité. Confucius, né l'an 551 avant Jésus-Christ, et mort en 474, était donc contemporain des premiers philosophes grecs, de Cyrus et d'Eschyle. Voltaire a dit de lui :

> De la seule raison salutaire interprète,
> Sans éblouir le monde éclairant les esprits,
> Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète;
> Cependant on le crut, et même en son pays.

Jamais il n'a été donné à un homme d'exercer, pendant tant de siècles, un aussi grand prestige sur ses semblables. Depuis deux mille quatre cents ans, trois cents millions d'hommes rendent un culte à la fois civil et religieux à ce grand citoyen. Il n'est pas une ville qui n'ait un temple élevé en son honneur; son image se trouve dans toutes les académies, dans les pagodes des lettrés, dans les *yamouns* destinés aux examens littéraires; dans les plus humbles écoles des villages les plus reculés, maîtres et élèves se prosternent devant sa tablette au commencement et à la fin des classes.

La religion de Confucius n'a ni images ni prêtres : chacun la pratiquant comme il l'entend, les mandarins ont ajouté à cette pure doctrine des cérémonies officielles telles que le culte rendu aux ancêtres, aux astres et aux génies du ciel et de la terre; mais eux-mêmes tournent en ridicule ces vieilles croyances conservées pour garder un prestige vis-à-vis du peuple, et sont les premiers à se moquer des jours fastes et néfastes, des horoscopes, de l'astrologie et de la divination par les sorts publiés tous les ans par l'Almanach impérial.

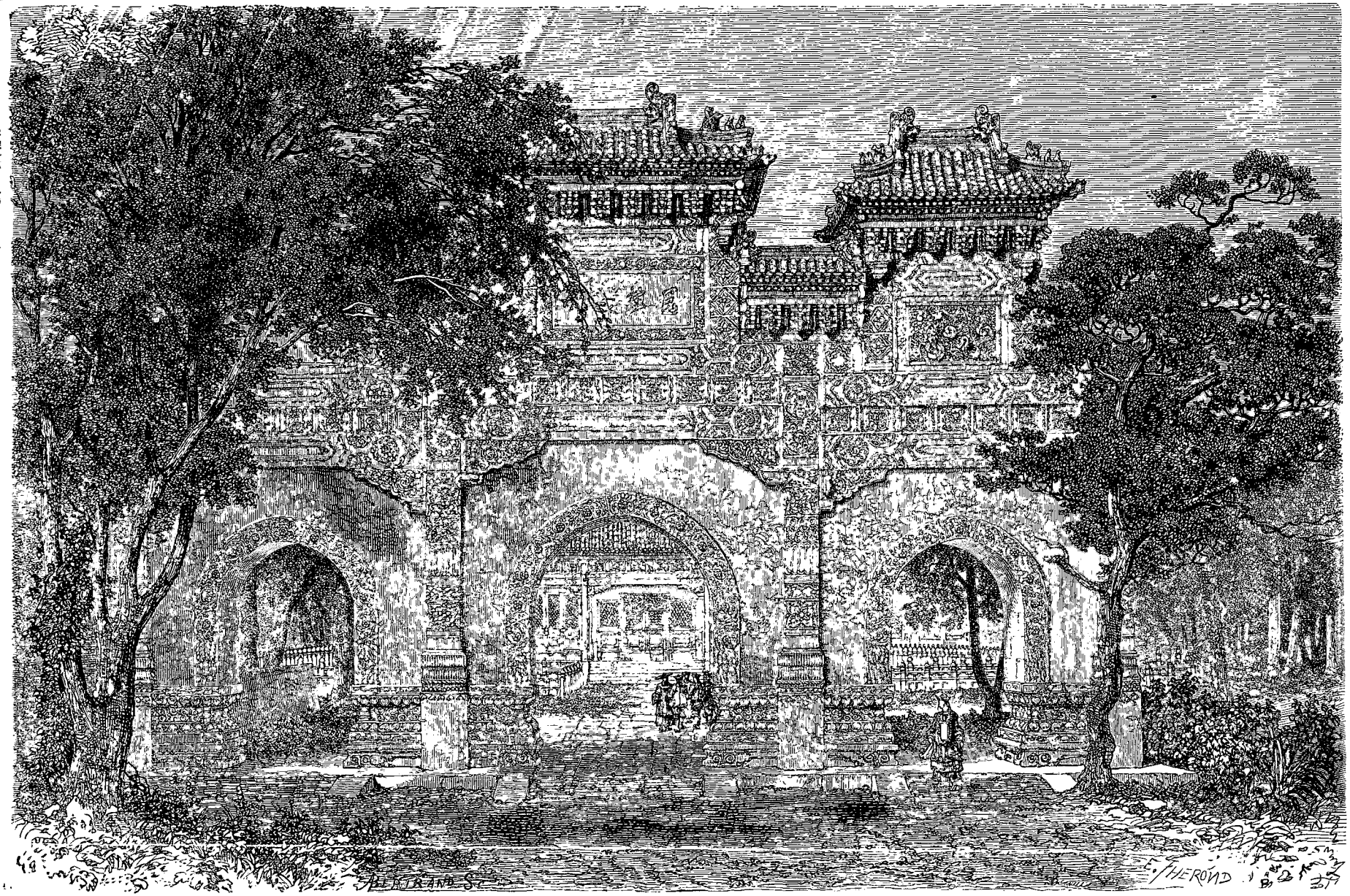


Bonze chinois brûlant des parfums. — Dessin de Mettais d'après une peinture chinoise.

Le principal temple de Confucius à Pékin est situé au nord de la ville; nous avons déjà parlé de ce monument; à l'intérieur, l'œil ne trouve rien de remarquable que sa vaste étendue, la grandeur des salles, la décoration et la dorure des plafonds, et surtout la quantité de tablettes contenant des maximes du philosophe gravées en caractères dorés qui sont suspendues de toute part aux murailles. Sur un piédestal est un cadre plus grand que les autres qui porte l'inscription suivante : *Au très-saint maître Confucius*. Malheureusement les pratiques superstitieuses se sont glissées dans le culte, et les offrandes déposées par les gens simples telles que les pièces d'étoffes de soie, les vases consacrés remplis de riz, de fruits secs et d'autres aliments servent à entretenir la paresse des desservants, qui balayent le temple, entretiennent les lumières, époussètent les tablettes, et qui se sont constitués d'eux-mêmes les prêtres de Confucius.

La troisième religion de la Chine est le bouddhisme, qui, on le sait, prit naissance dans l'Inde plusieurs siècles avant Jésus-Christ. Son fondateur se disait appelé à réformer l'antique religion des Indous, le brahmanisme; il considérait tous les hommes comme égaux devant Dieu,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du temple de Confucius à Pékin, prise du côté des jardins. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les admettait tous sans distinction de castes aux fonctions sacerdotales et civiles ainsi qu'aux récompenses de la vie future. Cette religion de douceur et de fraternité était trop en opposition avec les traditions aristocratiques des brahmanes pour qu'ils pussent l'accepter sans résistance. Ils lui opposèrent toutes les armes dont ils pouvaient disposer, spirituelles, temporelles, même les invasions barbares, et finirent par en triompher après une lutte de mille ans. Refoulé au nord et à l'est de l'Himalaya, le bouddhisme est encore aujourd'hui la religion qui compte le plus de sectateurs sur la surface du globe. Il commença à pénétrer en Chine vers le premier siècle de notre ère, et y fit bientôt de grands progrès parmi le peuple dont ses pompes religieuses séduisirent l'imagination. Les Chinois, par une mutilation du nom de Bouddhâ, ont appelé le bouddhisme la religion de *Fô*. Mais une nouvelle réforme se produisit, il y a quelques siècles, au sein même du bouddhisme, dans la Tartarie Chinoise. Vers 1400, un prophète appelé *Tsong-Kaba* changea l'ancienne liturgie et introduisit dans les cérémonies du culte des innovations qui présentent une analogie frappante avec certains rites du catholicisme. La réforme de *Tsong-Kaba* triompha rapidement dans tous les pays compris entre les monts Himalayas, les frontières russes et la Grande Muraille ; la Chine, le Japon et toute l'Indo-Chine restèrent attachés au culte primitif. Les lamas ou prêtres réformés adoptèrent le bonnet et les vêtements jaunes, les bonzes gardèrent le bonnet rouge et les habits gris. Les deux sectes, d'abord rivales, vivent aujourd'hui dans un parfait accord, et se regardent comme étant de la même famille. Cependant elles ont des temples différents, et ne confondent pas leurs rites.

Les Mongols et les Mandchoux, étant tous du culte réformé, ont plusieurs temples à Pékin, entre autres le célèbre couvent des Mille-Lamas, mais on compte dans cette ville un plus grand nombre d'établissements religieux appartenant aux bonzes. Nous laisserons raconter à Mme de Bourboulon la visite qu'elle fit au commencement de l'année 1861 au temple des Mille-Lamas :

« L'entrée de la lamasserie est remarquable par la profusion de statues qui entourent le péristyle du temple principal : on y voit des lions, des tigres et des éléphants accroupis sur des blocs de granit. Les grandes rampes qui bordent les escaliers sont également ornées de mille figures bizarres représentant des dragons, des chimères, des licornes et autres animaux fabuleux. Dès qu'on a monté les degrés qui mènent à la porte d'honneur, on arrive sur un vaste perron, et on a devant soi une des façades du temple bâtie tout entière en bois verni et sculpté. D'énormes charpentes soutiennent le bâtiment dont l'intérieur est éclairé par des châssis de papier. Chaque poutre, chaque panneau, chaque morceau de bois a été ciselé, taillé, fouillé à jour. C'est un entrelacement inouï de feuilles, de fruits, de fleurs, de branches mortes, de papillons, d'oiseaux, de serpents! Au milieu de cette végétation luxuriante en bois sculpté et pour former repoussoir, un monstre à tête humaine apparaît parfois ouvrant une large bouche et laissant voir avec une affreuse grimace ses longues dents pointues.

« Lorsque nous eûmes pénétré dans l'intérieur du sanctuaire, nos yeux furent quelque temps à s'habituer à l'obscurité mystérieuse qui nous enveloppait. Les châssis de papier éclairent encore moins que les fenêtres à vitraux coloriés de nos églises. La cérémonie religieuse avait commencé, et le coup d'œil était vraiment imposant. Au fond, en face de nous, sur une espèce d'autel qui a la forme d'un cône renversé est assise la trinité bouddhique, environnée d'une foule de demi-dieux et de génies, ses satellites ordinaires. La statue du Bouddhâ, en bois doré, est gigantesque : elle a, dit-on, soixante-dix pieds de haut. La figure du dieu est belle et régulière, et, à part la longueur démesurée des oreilles, rappelle bien le type caucasique. Les lamas mongols, à qui appartient ce temple, ont mieux conservé les traditions religieuses que leurs rivaux les bonzes, et savent bien que le prophète Bouddhâ venait des pays d'Occident.

« Devant les statues des dieux, est une table sur laquelle sont des vases, des chandeliers, et des brûle-parfums en bronze doré. L'intérieur du temple est orné de sculptures et de tableaux ayant rapport à la vie du Bouddhâ et aux transmigrations de ses plus fameux disciples. Dans les chapelles latérales, formées par des pilastres carrés sans corniches ni moulures, sont les images des dieux inférieurs : des gradins, ornés de vases de cuivre en forme de coupe pour les offrandes, et de cassolettes où brûlent sans cesse des parfums, et conduisent jusqu'aux pieds des idoles. De riches étoffes en soie chargées de broderies d'or forment sur la tête de tous les dieux comme de grands pavillons d'où pendent des banderoles couvertes d'inscriptions et des lanternes en papier peint ou en corne fondue.

« Sur un siége doré, en face de l'autel, est assis le grand lama, chef de la communauté ; son costume touche de très-près à celui des évêques catholiques : il porte dans la main droite un long bâton en forme de crosse, sur sa tête est une espèce de mitre jaune, et ses épaules sont couvertes d'une chape violette retenue sur la poitrine par une agrafe. Les simples lamas sont accroupis symétriquement dix par dix sur des nattes qui recouvrent de larges planches presque au niveau du sol ; entre chaque rang de ces divans est ménagé un espace vide pour qu'on puisse circuler librement. Les prêtres sont tous coiffés d'un chapeau en peluche jaune orné d'une chenille de la même couleur, chapeau qui ressemble beaucoup à un casque de carabinier. Ils ont tous la longue robe jaune, la ceinture de soie rouge, et les pieds nus, car, en signe d'humilité, ils ont laissé leurs bottes de velours écarlate sous le vestibule. Chacun d'eux est tourné vers le chœur, assis les jambes croisées au rang que lui assigne sa dignité.

« Mais voici que résonne le gong, qui appelle au recueillement et à la prière ! Le grand lama s'agenouille sur le coussin de crin qui lui a été préparé devant son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siége doré ; chacun des assistants se prosterne sur les nattes les bras étendus dans la posture d'une profonde adoration ; puis un maître de cérémonie qui fait l'office de sacristain agite une clochette, et les lamas murmurent à voix basse des prières qu'ils lisent sur un formulaire en papier de soie que chacun d'eux tient déroulé devant lui. En ce moment, un de nos compagnons, qui, arrêté devant des bas-reliefs, les examinait attentivement les mains croisées derrière le dos, est invité par un des prêtres à prendre une posture plus décente. Un nouveau coup de gong annonce le commencement des chants sacrés : c'est une psalmodie à deux chœurs qui se répondent alternativement. Dans ce plain-chant, où chaque chanteur tient la même note, nous entendons des basses très-remarquables, mais le chant est toujours le même ; il ne varie que d'intensité.

« Après la musique vocale, imposante quoique un peu monotone, vint la musique instrumentale : trois lamas battaient la mesure ; l'un frappait sur un tambour, l'autre sur un bassin de cuivre, le troisième agitait une crécelle ronde grosse comme un crâne ; ajoutez les clochettes, les conques marines et le gong, et vous aurez une idée de ce charivari ! Le service dura une heure environ avec des alternatives de chant, de musique instrumentale et de rigoureux silence. A certains passages, les lamas se frappaient la tête sur le sol devant la statue du dieu, tandis que le grand prêtre, levant ses bras au ciel, semblait appeler ses bénédictions. Le son des cloches, les prosternements, le chant sacré, l'odeur de l'encens, la tonsure et enfin le costume des officiants m'ont vivement rappelé les cérémonies du catholicisme. C'est aussi l'avis de nos missionnaires qui attribuent au réformateur du bouddhisme, dans le quinzième siècle, des voyages en Asie Mineure, qui, en lui faisant connaître les rites de l'Église, lui inspirèrent l'idée de les introduire dans l'ancien culte.

« Il n'y a pas à Pékin de temple plus riche et qui attire plus de dévots que celui des Mille-Lamas ; les croyances religieuses sont encore toutes-puissantes chez les Tartares, les Mongols et les Mandchoux ; ils professent un grand respect pour leurs prêtres, et j'ai dû constater après avoir assisté tant de fois aux basses servilités des bonzes mendiants, à leurs cyniques comédies de dévotion, et au mépris dont ils sont l'objet presque partout, que leurs confrères les lamas ont conservé un maintien plus digne, une réserve plus sacerdotale, et un cérémonial imposant, qui expliquent en partie l'immense succès du bouddhisme, cette religion fameuse qui compte en Asie plus de trois cents millions de sectateurs. »

Les bonzes, en effet, sont loin d'avoir la même importance dans la société chinoise que les lamas au Thibet et dans la Tartarie. Les plus célèbres bonzeries sont dans un état de décadence complet, et l'incrédulité toujours croissante ne semble pas annoncer qu'elles soient prêtes à recouvrer leur ancien lustre. A certaines époques de l'année, on y voit un assez grand nombre de visiteurs qui y sont attirés plutôt par la curiosité que par la dévotion ; on y va faire des parties de plaisir, des voyages d'agrément, mais on n'y accomplit pas de pèlerinages. Aussi les bonzes, ne pouvant plus vivre en communauté parce que la charité est insuffisante pour les nourrir, ont-ils pris le parti de se disséminer dans les villages, vivant comme ils peuvent sans discipline et sans hiérarchie. Pour se faire bonze, il suffit de se raser la tête et d'endosser une robe à larges manches ; quand on ne veut plus l'être, on laisse repousser sa queue et on prend des habits plus courts. Il y a de nombreux couvents de bonzesses, surtout dans le midi de la Chine : le révérend William Milne, missionnaire protestant, résida pendant quelque temps dans un de ces couvents à *Ning-Po* ; il nous a laissé un tableau peu flatteur des mœurs et de la conduite de ces nonnes chinoises vouées au culte de la déesse *Kouanyin*, une des divinités de la triade bouddhique. Rien n'égale la déconsidération où sont tombés les bonzes et les bonzesses que la loi chinoise frappe d'une sorte de mort civile : il leur est défendu de visiter leur père et leur mère, de sacrifier à leurs ancêtres, et même de porter le deuil de leurs parents morts, sous peine de cent coups de bâton. On les met en scène sur le théâtre, où l'on ne manque jamais de leur faire jouer les rôles les plus infâmes ; les empereurs eux-mêmes les raillent et excitent le peuple contre eux dans leurs édits ou *Chan-Yu;* enfin les *Tai-Ping* ont cru rendre leur insurrection populaire en les massacrant partout sur leur passage !

« Dans un voyage que je fis, nous écrit M. Trèves, pour visiter la ville de *Ho-kien*, chef-lieu du département où se trouve *Tien-tsin*, je passai deux jours dans une bonzerie située aux environs de la ville et où je reçus la plus complète hospitalité. Cette bonzerie, une des plus vastes et des mieux entretenues que j'aie encore vues, est située sur le penchant d'une colline agreste, où sont disséminés dans un désordre pittoresque les vingt-cinq pagodes, temples et kiosques dont elle se compose.

« Dès que j'eus reçu à *Ho-kien*, où j'étais assez mal logé, l'invitation hospitalière de l'administrateur de la bonzerie, je m'acheminai, sous la conduite d'un jeune bonze qu'on m'avait envoyé comme guide, vers le parc dont on apercevait les hautes futaies ; après avoir franchi quelques kilomètres, nous nous engageâmes sous l'ombre épaisse d'une allée bordée d'arbres centenaires. Elle décrivait mille détours capricieux à travers des ravins, des étangs, des ruisseaux bordés de plates-bandes de fleurs odorantes et d'arbustes aromatiques, et nous amena, au débouché de grottes profondes taillées en plein rocher, en face d'un lac majestueux, au-dessus duquel le temple principal élevait ses portiques de marbre soutenus par douze colonnes de granit.

« Rien de plus saisissant que l'aspect architectural et grandiose de ce monument qui se reflète dans les eaux paisibles du lac. Au milieu des nymphœas roses qui étalent leurs brillantes corolles au-dessus de leur tige d'un vert tendre moucheté de noir, se promènent des canards mandarins couleur de feu et d'azur ; des gouramis et des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dorades aux écailles d'or et d'argent se jouent à la surface de l'eau et sautent pour attraper les mouches luisantes qui forment des chœurs aériens; de temps en temps des tortues, effrayées par notre passage, se laissent tomber dans le lac, semblables à de grosses pierres qui roulent; des petits oiseaux gazouillent sur les longues branches de saules pleureurs et de peupliers argentés. Le spectacle de ce paysage enchanteur me fit une vive impression; je ne crois pas avoir vu dans aucun autre pays du monde un parc où la nature secondée par l'art, se soit présentée à moi sous des dehors aussi séduisants.

« Une réception amicale m'attendait : on me fit entrer dans la salle des visiteurs, et l'on plaça devant moi tous les rafraîchissements compatibles avec les règles du jeûne bouddhique. Je passai le reste du jour à visiter les jardins et les nombreux édifices qu'ils renferment; puis, la nuit venue, on me servit à souper dans la chambre vaste et commode qu'on m'avait assignée.

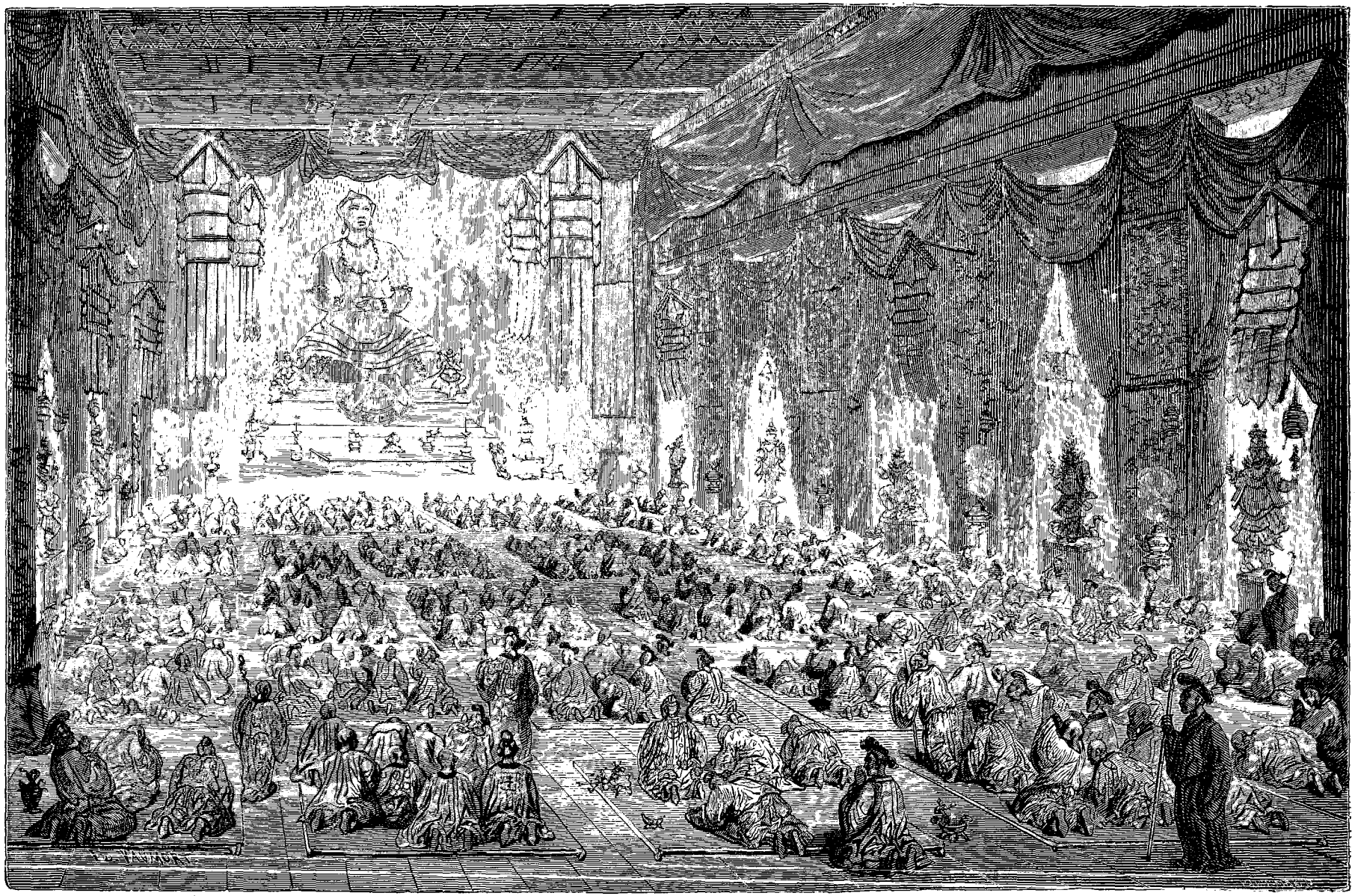
« Le lendemain j'assistai à un service religieux, pendant lequel je fus frappé de l'ensemble et de l'harmonie des chants sacrés. Parmi les cinquante bonzes qui faisaient partie de la communauté, il y avait des enfants qui n'avaient pas quinze ans et des vieillards plus qu'octogénaires : ces fraîches voix de soprano mêlées à des basses caverneuses produisaient une psalmodie assez mélodieuse, quoique un peu monotone. J'assistai aussi dans le temple à une cérémonie bizarre, où de vieilles dévotes vinrent offrir des bâtons de parfums et des cierges à l'idole du Bouddhâ. Le grand prêtre leur fit l'imposition des mains, pendant qu'elles allumaient leurs offrandes et se prosternaient en frappant le parvis du front. Ces cierges, que j'examinai après coup, sont faits avec de la bouse de vache mêlée avec de la cire et des résines odoriférantes; ils se composent d'une sebille de bois, au fond de laquelle sont attachés trois bâtons de cire, un perpendiculaire et deux autres formant le cône; trois plus petits bâtons sont placés horizontalement, de manière que le cierge se compose de sept becs de flamme alimentés par des mèches nitrées : on dirait un if en miniature.

Bonze se torturant dans un temple. — Dessin de Mettais d'après une peinture chinoise.

« Je visitai ensuite des grottes, où vivent cinq ou six fanatiques devenus complétement étrangers au monde extérieur et qui, absorbés dans leurs niches par une conversation intime avec le Bouddhâ, ne paraissent jamais que dans les postures de la dévotion la plus outrée. Ce sont les saints de la communauté, dont la présence lui assure la vénération des fidèles. Deux d'entre eux s'étaient infligé volontairement des supplices ridicules : l'un avait suspendu à sa poitrine et à son bras gauche, au moyen de deux crochets de fer qui paraissaient s'enfoncer dans ses chairs saignantes, des lampes à trois et à cinq becs, qu'il faisait brûler pour la rédemption des hommes; l'autre était debout, les deux bras et les deux jambes écartés, retenus dans cette position gênante par de lourdes chaînes attachées au plafond. Il devait rester ainsi trois mois durant. Je ne fus pas dupe de ces prétendues mortifications; le bonze aux lampes avait collé sur son front un morceau de peau couleur de chair, dans lequel était fixé le crochet, et le sang qui découlait n'était probablement que du sang de poulet; quant à celui qui faisait l'X, je le reconnus dans la foule des bonzes qui me reconduisirent à mon départ; ses trois mois de position forcée n'avaient pas duré longtemps. Je n'en parus pas moins admirer le dévouement dont faisaient preuve les deux patients pour racheter nos péchés, et je déposai, pour ma part, dans le bassin des aumônes une généreuse offrande.

« Deux choses m'étonnèrent encore plus que ces jongleries religieuses : ce furent le moulin à prières et le mode de sépulture adopté par les bonzes. Le moulin à prières ou la prière tournante, comme on l'appelle, ressemble assez à un dévidoir; on y attache des banderoles d'étoffe ou de papier, sur lesquelles sont imprimées les prières qu'on veut adresser au ciel; puis le postulant fait tourner le moulin de sa main droite, tandis que la gauche est appuyée sur son cœur. Au bout d'un quart d'heure de cet exercice, quand il a été fait avec la contrition et la rapidité suffisantes, on s'est acquis, à ce qu'assurent les bonzes, les indulgences divines. Il existe d'autres moulins encore plus ingénieux et plus commodes pour les paresseux qui peuvent rester couchés et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cérémonie religieuse dans une lamaserie chinoise. — Dessin de Vaumort d'après une peinture chinoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fumer leur pipe, tandis que la prière tournante intercède pour eux. Ceux-là, qui sont plus vastes et plus compliqués, sont mis en mouvement par le vent, et même par des chutes d'eau.

« En visitant le cimetière, je fus frappé de la forme des tombes qui simulent des pyramides renversées; voici l'explication qu'on m'en donna : Quand un bonze est mort, on l'enterre assis, c'est-à-dire qu'on fait prendre au cadavre la posture dans laquelle le vivant se mettait en prière, les jambes repliées, les mains jointes et la tête penchée sur la poitrine. Le cadavre ainsi disposé est mis dans une grande jarre de terre sur laquelle on en place une autre de même dimension, mais renversée, pour servir de couvercle; le tout est hermétiquement fermé par une maçonnerie en briques de la hauteur des jarres.

« La veille de mon départ, je fus invité à un grand dîner où je fus très-étonné, quoique la règle du Bouddhâ établisse l'abstention de tout aliment qui ait eu vie ainsi que de l'ail et de l'huile, de voir servir des poulets, du porc rôti, des ragoûts de mouton, du poisson et des nids d'hirondelles. Mais tous ces plats succulents n'étaient que des imitations, destinées à plaire aux yeux plutôt qu'au palais, et que le frère cuisinier était arrivé à produire par un miracle de l'art culinaire : ces prétendus plats de viande ne contenaient que des purées de pois, de fèves et d'autres légumes farineux cuits dans un moule qui leur avait donné la forme voulue, et recouvertes au moyen du four de campagne d'une croûte dorée et appétissante. Des fruits, des confitures, des gâteaux de farine d'orge sans levain et de l'eau-de-vie de riz complétaient le repas, auquel j'ajoutai deux bouteilles de chartreuse qui furent très-bien reçues par les bonzes.

« La bonzerie de *Ho-kien* me confirme dans l'idée que j'avais déjà conçue des prêtres du Bouddhâ : c'est qu'ils sortent tous des classes les plus inférieures de la société où ils se recrutent parmi les enfants abandonnés ou vendus par leurs parents, qu'ils sont affreusement sales et débauchés, et qu'enfin ils n'ont aucune influence ni crédit parmi le peuple qui les confond tous dans le même mépris. Cela donne beau jeu à nos missionnaires, dont la religion est basée sur une morale plus pure, et qui, malgré la résistance des mandarins de province, balancent, aux applaudissements des administrés, les excès du despotisme des administrateurs. »

LA JUSTICE ET LA POLICE.

Administration judiciaire. — Tribunaux des préfets. — Le droit d'appel. — Le Code pénal. — Le livre de médecine légale. — Application de la pénalité. — Supplices.

Il y a en Chine un rapport immédiat entre l'application pénale de la justice et l'organisation de la famille. Si l'empereur est le père et la mère de ses sujets, les magistrats qui le représentent à tous les degrés sont aussi le père et la mère de leurs administrés. Tout attentat contre l'autorité est un attentat contre la famille. L'impiété, un des plus grands crimes prévus et réprimés par la loi, n'est autre chose que le manque de respect aux parents. Voici comment le Code pénal a défini l'impiété : *Est impie qui insulte ses proches parents, qui leur intente procès, qui ne porte pas leur deuil, qui ne respecte pas leur mémoire, qui manque aux soins dus à ceux à qui il doit l'existence, de qui il tient l'éducation ou dont il a été protégé et secouru.* Les peines encourues pour le crime d'impiété sont terribles; nous en parlerons plus tard.

En transportant ainsi le sentiment de la famille dans le domaine politique, les législateurs chinois ont créé une machine gouvernementale d'une force prodigieuse, qui dure depuis trente siècles et que n'ont pu détruire ni même ébranler sérieusement les nombreuses révolutions et changements de dynastie, les oppositions de race entre le nord et le sud, l'immensité territoriale de l'Empire, l'incrédulité religieuse, et enfin le culte égoïste des intérêts matériels développés à l'excès par une civilisation caduque et immobile.

Nous avons cité, dans un chapitre précédent, parmi les cours suprêmes siégeant à Pékin, la cour d'appel ou de cassation (*Ta-li-sse*). Après elle viennent les prétoires de justice qui siégent dans les chefs-lieux de chaque province, et qui sont présidés par un magistrat spécial portant le titre de commissaire de la cour des délits; un autre magistrat de grade inférieur y remplit les fonctions d'accusateur public. On trouve ensuite dans les villes de deuxième et de troisième ordre des tribunaux inférieurs qui n'ont qu'un seul juge, le mandarin ou le sous-préfet du département. Les peines appliquées par ce dernier sont limitées : quand le crime a mérité un châtiment plus grand, l'accusé est renvoyé devant le prétoire siégeant au chef-lieu de la province; si ce tribunal déclare qu'il a encouru la mort, la procédure doit être expédiée à la cour d'appel de Pékin; celle-ci juge en dernier ressort aux assises d'automne. Aucun tribunal de province n'a donc le droit de prononcer la peine de mort; toutefois en certains cas, lorsqu'il y a révolte à main armée, un gouverneur peut être investi de pouvoirs judiciaires analogues à ceux que confère en Europe l'état de siége. Enfin, il y a dans toutes les localités une salle des instructions où le sous-préfet qui fait sa tournée trimestrielle doit s'informer de tout ce qui se passe, juger les différends, et faire un cours de morale au peuple; mais cette excellente institution, qui a une certaine analogie avec nos justices de paix, est tombée en désuétude par suite du relâchement des liens gouvernementaux et de l'incurie des mandarins.

Il résulte de cette organisation judiciaire que le sous-préfet est investi de tous les pouvoirs correctionnels dans le ressort de sa juridiction administrative, état de choses très-vicieux et qui a enfanté d'énormes abus.

Il n'y a pas d'avocats en Chine, et, comme on le voit, très-peu de juges : aussi la manière de rendre la justice est-elle extrêmement sommaire, et les garanties qu'elle offre à l'accusé à peu près nulles. Les amis ou parents peuvent, il est vrai, plaider sa cause, mais il faut que cela convienne au mandarin chef du tribunal. Quant aux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

témoins, ils sont exposés à recevoir des coups de rotin, suivant que leur déposition plaît ou ne plaît pas; en général les dépositions les plus longues sont celles qui plaisent le moins au mandarin; car il a une foule d'affaires à expédier, et son temps ne suffirait pas à les examiner toutes dans leurs plus petits détails. Aussi la condamnation ou l'acquittement dépendent-ils des officiers de justice subalternes qui ont préparé la procédure d'une manière favorable ou contraire à l'accusé suivant qu'ils en ont reçu plus ou moins d'argent.

Le droit d'appel existe : le condamné peut en référer au prétoire de la province et même jusqu'à Pékin à la cour de cassation, mais les difficultés sont telles, les chances de succès si minimes, les distances si grandes, que les affaires criminelles se jugent presque toutes dans les tribunaux des mandarins chargés de l'administration locale. On trouve dans la loi chinoise une disposition qui pourrait être de nature à mitiger les excès de pouvoir des juges départementaux : les mandarins ne sont justiciables que de l'empereur et de la cour suprême pour les délits ordinaires; mais le privilége cesse quand ils ont commis un des grands crimes spécifiés par le Code, tels que rébellion, désertion, parricide, inceste, lèse-majesté, et même, quand un juge ou le président d'un prétoire sont convaincus par suite d'appel d'avoir rendu un arrêt erroné, ils sont condamnés à recevoir un certain nombre de coups de rotin. Mais, pour en arriver là, combien en ont-ils fait distribuer à tort et à travers?

Il existe en Chine un grand nombre de lois disséminées dans les édits impériaux, dans les recueils de jurisprudence, dans les livres canoniques, mais il n'y a pas, à vraiment parler, de code civil, ni pénal. Les magistrats ont la plus complète latitude pour interpréter la loi qui est d'une grande élasticité, parce qu'elle est mal définie.

Le principal recueil de jurisprudence est le livre des lois de la dynastie des *Tsing;* il a été traduit en anglais sous le titre inexact de Code pénal chinois. Il est divisé en sept sections : lois générales, civiles, fiscales, actuelles, militaires, criminelles et lois sur les travaux publics. A ce livre est annexé un traité de médecine légale qui a la prétention de déterminer par l'examen de certains signes physiques s'il y a eu crime, comment et dans quelle circonstance le crime a été commis. Ainsi un noyé qui a été tué ou étouffé, avant d'être jeté à l'eau, doit avoir la plante des pieds entièrement décolorée et l'écume à la bouche, sinon la mort a été volontaire ou accidentelle; il y a aussi un moyen, grâce à certaines préparations pharmaceutiques, de faire reparaître sur un cadavre les coups et les blessures qui ont amené la mort. Le but de ce traité, où on trouve beaucoup de fables au milieu d'observations ingénieuses, est de remplacer les autopsies auxquelles répugnent extrêmement les mœurs chinoises.

Quelques-unes des lois contenues dans le recueil des *Tsing* méritent d'être citées : la loi sur la trahison est atroce. Est coupable de trahison tout individu qui a trempé dans un complot ayant pour but de troubler l'État, et d'attenter à la personne ou à la propriété du souverain. Le coupable est condamné à subir la mort lente, c'est-à-dire aux plus affreux supplices. Tous ses parents mâles jusqu'au troisième degré doivent avoir la tête tranchée. Tous les individus convaincus de connivence, soit en ne dénonçant pas l'inculpé, soit en approuvant ses tentatives criminelles, sont frappés de la même peine. Ainsi la loi chinoise prescrit la destruction de toute la famille dont un des membres s'est rendu coupable du crime de haute trahison, et, de plus, elle admet la complicité morale avec toutes ses conséquences effroyables puisque l'approbation même tacite est considérée comme un crime.

Une loi étrange, est celle qui rend responsable tout propriétaire d'un terrain où est trouvé un cadavre : en pareil cas, il doit une indemnité à la famille de la victime, qui, si elle n'a pas été satisfaite, peut le traduire devant le tribunal. Cette loi amène de nombreux abus; on a vu des mandarins prévaricateurs s'entendre avec des parents avides pour dépouiller par de longs procès et au moyen de difficultés juridiques un riche propriétaire qu'on faisait passer par toutes les frayeurs de la loi criminelle. Aussi, quand un Chinois veut se venger de quelqu'un, il ne peut mieux faire que de déposer furtivement un cadavre la nuit sur son immeuble; on a même vu des gens aller se tuer par vengeance dans le jardin, dans la maison, dans la chambre de leur ennemi.

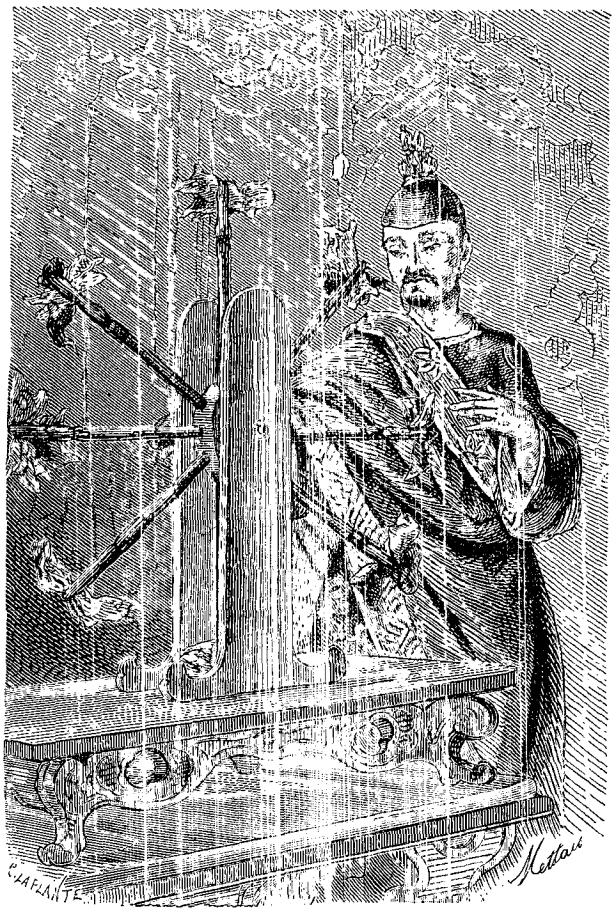
Une autre loi plus rationnelle rend responsable le maître de la mort de ses serviteurs : si un de vos domestiques est mort, vous devez prouver qu'il a été bien soigné, bien nourri, et qu'aucune brutalité, ni aucune négligence n'a causé son décès.

Tout coupable qui avoue a droit à une réduction de peine. Un contumace qui livre son complice plus criminel que lui est gracié.

Parmi un grand nombre d'autres lois, telles que celles contre les solliciteurs d'emploi, contre les concurrences déloyales, contre les marchands qui vendent à faux poids, les lois relatives au mariage, au respect des vieillards, les unes sont empreintes d'une cruauté excessive, d'autres sont bizarres, il y en a enfin d'ingénieuses et de libérales, mais tous ces détails spéciaux nous entraîneraient bien au delà du cadre de ce recueil : disons seulement qu'on trouve dans le Code chinois les circonstances atténuantes, la non-rétroactivité, le droit de grâce du souverain, le droit d'appel aussi étendu que possible. Il est vrai que tout cela est mal combiné, mal appliqué, et a dégénéré par suite du relâchement de la centralisation administrative en une réelle tyrannie et une prévarication sans pudeur de la part des magistrats chargés de la justice. L'autorité ayant perdu sa force, le peuple vit comme il l'entend, sans se préoccuper des lois que les magistrats appliquent suivant leur caprice. Voilà où en est réellement arrivée de notre temps la savante organisation judiciaire des Chinois, qui a été beaucoup trop préconisée.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

S'il y a des choses dignes d'approbation dans la jurisprudence chinoise, en revanche l'application de la pénalité est effroyable. L'homme est considéré comme un être sensible seulement à la douleur physique et à la mort; les législateurs n'ont pas cherché à frapper le coupable dans son honneur, dans son amour-propre, ni même dans son intérêt. L'échelle pénale se compose surtout de la bastonnade appliquée avec un épais bambou du gros ou du petit bout et depuis dix jusqu'à deux cents coups, suivant que le délit est plus grave ou que l'objet volé a plus d'importance. La bastonnade se donne de suite et devant le tribunal. Les peines les plus ordinaires sont ensuite la cangue, le carcan, la prison et le bannissement perpétuel en Tartarie pour les mandarins qui ont commis des fautes politiques. Nous avons dit que la haute cour d'appel décidait seule de la peine de mort, mais les souffrances infligées par l'ordre des tribunaux inférieurs sont si affreuses, les bourreaux sont si ingénieux à varier les tortures sans amener la mort, le régime des prisons est si odieux, enfin un homme condamné à la cangue, au carcan ou à la cage est exposé à des angoisses si terribles, que, lorsque l'ordre de mort arrive de Pékin, tous ces malheureux marchent gaiement au supplice, comme si leur dernier jour était celui de leur délivrance.



Moulin à prières. — Dessin de Mettais d'après une peinture Chinoise.

Les exécutions à mort, horriblement variées dans les âges passés, se réduisent maintenant à trois : la strangulation, la décapitation et la mort lente ou le supplice des couteaux.

La strangulation s'opère au moyen d'un lacet de soie que deux bourreaux tirent de chaque côté, ou d'un collier de fer qui se serre par derrière avec une vis; ce dernier moyen a une grande analogie avec le supplice du *garote* encore usité de nos jours en Espagne. La strangulation par le lacet de soie est réservée aux princes de la famille impériale; le collier de fer sert à faire disparaître à l'ombre des prisons ceux dont on a intérêt à cacher la mort.

Sur la place publique il n'y a pas d'autre supplice que la décapitation, appliquée à tous les crimes vulgaires. Les apprêts en sont très-simples et les péripéties très-rapides, vu la trempe et la lourdeur des sabres et l'habileté des bourreaux. Jamais la guillotine n'atteignit à la dextérité foudroyante des satellites du terrible Yeh, ce vice-roi dont les Anglo-Français délivrèrent la province de Canton; il ne leur fallait que quelques minutes pour faire tomber une centaine de têtes Il est vrai que leur maître se vantait de leur avoir dressé la main aux dépens de plus de cent mille victimes en moins de deux ans.

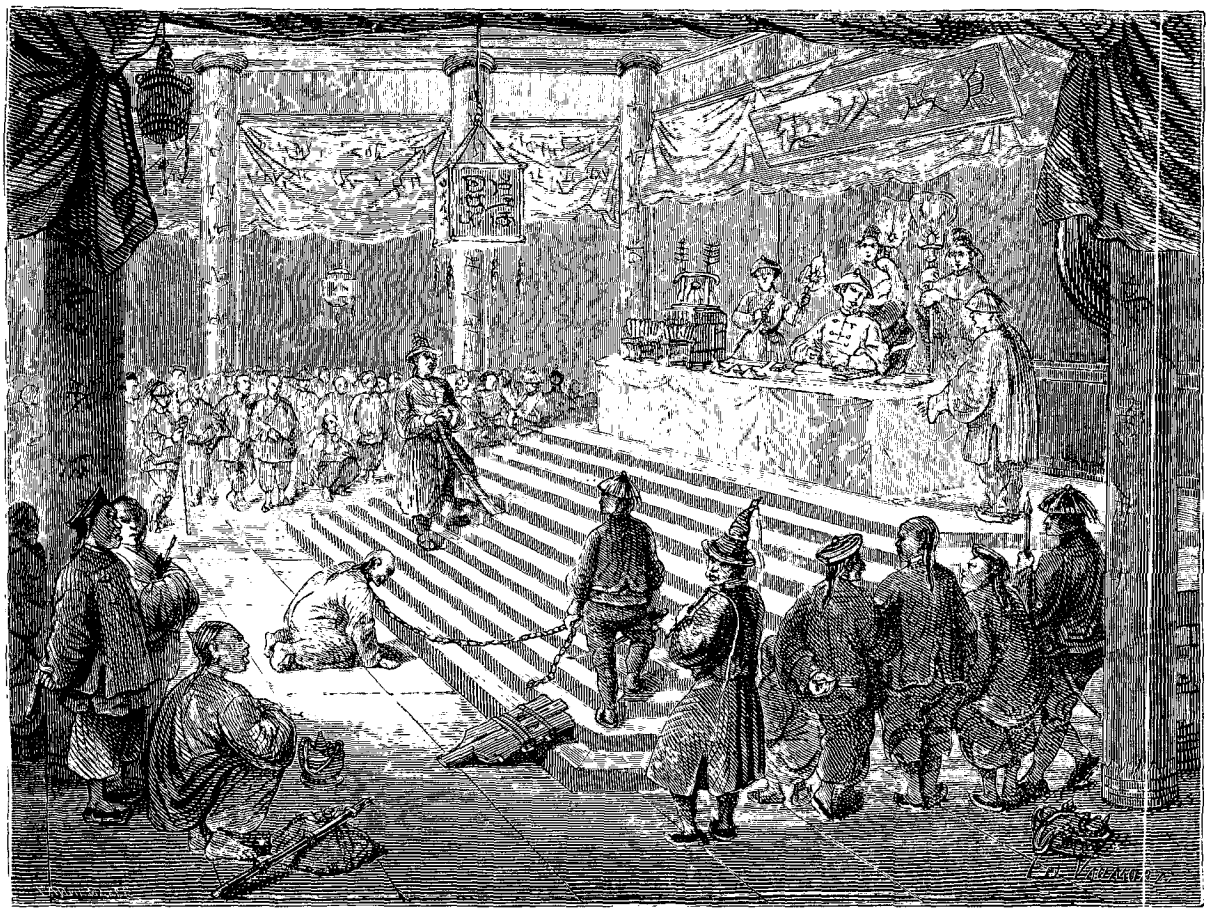
La mort lente ou le supplice des couteaux est infligée pour le crime de trahison ou de lèse-majesté, pour le parricide et l'inceste. Les apprêts de ce supplice doivent redoubler encore les angoisses du condamné : attaché solidement à un poteau, les mains et les pieds serrés par des cordes, il a le cou pris dans un carcan; puis le magistrat chargé de veiller à l'exécution tire d'un panier couvert un couteau sur le manche duquel est désignée la partie du corps qui doit être frappée par le bourreau. Cette affreuse torture se continue ainsi jusqu'à ce que le hasard ait désigné le cœur ou tout autre organe vital. Disons vite que, le plus souvent, la famille du condamné achète à prix d'argent l'indulgence du juge, qui s'arrange pour tirer de suite du panier le couteau qui doit donner le coup mortel.

Devant de telles pénalités, devant les hideux et fréquents spectacles qu'elles donnent, comment s'étonner que les Chinois soient familiarisés de bonne heure avec la mort, et que les femmes et les enfants mêmes possèdent au plus haut degré le courage passif qui la fait affronter avec calme ? Pour beaucoup de ces pauvres gens, ce n'est que la fin d'une misérable et douloureuse existence.

A. POUSSIELGUE.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Séance d'un tribunal chinois. — Dessin de Vaumort d'après une estampe chinoise.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

LA JUSTICE ET LA POLICE (Suite).

Scènes du prétoire de justice à Tien-tsin. — La bastonnade. — Voleur condamné au supplice de la *cangue*, nourri par sa femme. — Les juges, le bourreau et les officiers de justice. — La police de Pékin. — Les mendiants. — La maison aux plumes de poule. — Les incendies. — Pompes et pompiers, etc.

Nous avons parlé avec assez de détails, dans le chapitre précédent, du système de la pénalité chinoise. Nous croyons convenable d'épargner aux lecteurs l'énumération des supplices dont l'ancienne législation menaçait les coupables, et dont les représentations plastiques, étalées dans les prétoires, suffisent pour révéler aux générations actuelles la sévérité impitoyable et l'épouvantable recherche de cruauté de leurs ancêtres (voy. p. 68). Au lieu de nous appesantir sur ce sujet nous préférons puiser dans les souvenirs de M. Trèves, le récit *de visu* d'une cause et d'un jugement modernes.

« ....Les environs de *Tien-tsin* étaient infestés depuis quelque temps par de nombreuses bandes de voleurs affiliés à la secte du « Nénufar blanc » [2]. *Tchoung-heou*, le gouverneur de la ville, ayant reçu de Pékin l'ordre d'agir énergiquement pour rétablir la sécurité, a envoyé des détachements de soldats, qui ont ramassé indistinctement dans les villages suspects tous les individus qui

1. Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33 et 49.

2. La secte du Nénufar blanc qui s'est formé dans le Pe-tche-li, dans le Kan-sou et dans tout le nord-ouest entretient des rapports avec les rebelles du sud. Les dernières nouvelles venues de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur sont tombés sous la main. Il doit y avoir beaucoup d'innocents parmi ces malheureux ; ou du moins, la plupart ne sont coupables que de connivence avec les voleurs. Quelques mendiants sans aveu ont été aussi arrêtés dans la ville. Le gouverneur a tenu de grandes assises ; les coupables ont été jugés sommairement : quelques-uns ont eu la tête tranchée, beaucoup ont été condamnés à la cangue, mais aucun de ceux qui ont été arrêtés n'a échappé aux coups de bâton. Ces exécutions ont répandu la terreur ; les vols et les attaques à main armée ont presque cessé, et, quoique quelques innocents aient payé pour les coupables, *Tchoung-heou* a pu se vanter hautement auprès du gouvernement de Pékin d'avoir fait son devoir.

« J'ai eu la curiosité d'assister à une des dernières séances de justice, et, sur ma demande, une place m'a été réservée d'où je pouvais voir sans être vu.

« Le prétoire n'a rien de remarquable au point de vue architectural. Il est défendu par un grand mur de clôture presque aussi élevé que l'édifice principal. La première cour d'entrée est entourée de bâtiments qui servent de prisons ; on y remarque des loges basses, grillées avec d'énormes barreaux en bambou, où on renferme les prisonniers pendant la nuit. Dans cette cour gisaient accroupis en plein soleil une foule de malheureux aux membres décharnés, à la face livide, et recouverts à peine de quelques sordides haillons. Les uns étaient attachés par le pied à une chaîne de fer rivée à un cône en fonte d'un poids tel qu'ils ne pouvaient le changer de place, et ils tournaient autour comme des bêtes fauves, dans un rayon de quelques pieds ; d'autres avaient les jambes et les bras entravés, et ne pouvaient marcher qu'en faisant des petits sauts saccadés et très-douloureux, à en juger par la contraction de leurs muscles. Un de ces condamnés avait la main et le pied droits retenus par une planche en bois haute à peine de quelques décimètres ; un soldat de police le tirait en avant par une chaîne de fer attachée à un lourd collier qui emprisonnait son cou, tandis qu'un autre bourreau le fustigeait par derrière pour le faire avancer. Le malheureux se traînait avec peine sur sa jambe restée libre, le corps courbé en deux, dans la position la plus pénible. Dans un coin de la cour, d'autres prisonniers subissaient leur condamnation à la cangue et à la cage. J'y remarquai une scène touchante : un voleur était enterré tout vivant dans une cage de bois. Qu'on se figure un lourd cuvier renversé sous lequel on fait accroupir un être humain, après avoir fait passer sa tête et ses mains dans des trous ronds tellement étroits qu'il ne peut ni les remuer ni les retirer. La cage de bois pèse sur ses épaules ; quelque mouvement qu'il fasse, il faut qu'il la traîne avec lui. Quand il veut se reposer, il doit s'accroupir sur les genoux dans la posture la plus fatigante ; quand il veut faire de l'exercice, il peut à peine soulever cette lourde machine. On recule d'effroi en songeant à ce que doit être l'existence d'un homme condamné à un mois d'un pareil supplice. Cet infortuné ne pouvant ni manger ni boire, sa femme s'était chargée de ce soin : elle était debout près de la cage, et tirait d'un panier qu'elle avait apporté quelques grains de riz et de petits morceaux de porc qu'elle lui faisait avaler avec des bâtonnets ; elle essuyait de temps en temps avec un vieux morceau d'étoffe la figure livide de son mari qui ruisselait de sueur, tandis que son petit enfant, qu'elle portait attaché par une courroie sur son dos, souriait dans son ignorance de la douleur, et jouait avec les boucles de la chevelure flottante de sa mère. Ce spectacle m'a vivement ému, et j'ai pressé le pas pour ne pas céder à la tentation de me révolter contre ces atrocités.

Voleur conduit et fustigé par des agents de police. — Dessin de Janet Lange d'après une planche chinoise.

Chine annoncent que cette insurrection fomentée en partie par les musulmans s'est rendue extrêmement redoutable et a été sur le point de s'emparer de la ville de Tien-tsin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« L'entrée du prétoire est décorée d'un portail extérieur où sont peintes en couleurs éclatantes des scènes mythologiques.

« Mais voici que les portes à deux battants s'ouvrent avec fracas devant la foule qui se presse dans la première cour. Au fond de la grande salle, sur une estrade élevée, j'aperçois *Tchoung-heou* dans son costume d'apparat, entouré de ses conseillers et des officiers de justice subalternes. Devant lui, sur une table recouverte d'un tapis rouge, sont les cahiers des procédures criminelles, les pinceaux et la palette pour l'encre de Chine, un casier recouvert d'étoffes où sont les codes et les livres de jurisprudence qu'il doit consulter, enfin un vaste étui qui contient des morceaux de bois peints et chiffrés. Derrière le mandarin, est son porte-éventail et deux enfants richement vêtus de soie, qui élèvent au-dessus de sa tête les insignes de sa dignité. Sur les douze marches de pierre qui mènent à l'estrade sont échelonnés, d'abord le bourreau, reconnaissable à son chapeau en fil de fer et à sa robe rouge ; il appuie sa main droite sur un énorme rotin, tandis que la gauche est armée d'un sabre recourbé ; puis ses aides et les greffiers de justice qui agitent tous, avec un cliquetis épouvantable, différents instruments de torture, et qui poussent à l'unisson des cris affreux pour jeter l'effroi dans le cœur des coupables. Tout autour sont groupés des soldats de police, coiffés du bonnet mandchoux à gland rouge, et armés d'une pique courte et de deux sabres contenus dans le même fourreau. L'intérieur du tribunal est orné de draperies rouges, sur lesquelles sont inscrites des sentences, et de lanternes représentant des monstres ; enfin, tout a été fait pour frapper par le spectacle imposant de l'appareil judiciaire la foule avide et curieuse qui se répand sous les portiques des galeries latérales.

« J'assistai, d'un cabinet réservé situé derrière l'estrade

Condamné à la cangue nourri par sa femme. — Dessin de Gilbert d'apres une planche chinoise.

de justice, à la condamnation d'une dizaine de voleurs. Je ne m'étendrai pas sur les scènes de torture qu'amenèrent leurs négations répétées. L'accusé persistait à nier, le juge jetait devant le bourreau un de ces bâtons peints ou jetons placés sur sa table dans un étui et qui contenait la désignation du nombre de coups de rotin ou le genre de torture qui devait être infligé. L'exécution se faisait immédiatement, sous les yeux du juge et des greffiers, qui enregistraient soigneusement les demi-aveux que laissait échapper la victime au milieu de ses cris de douleur. Qu'il me suffise de dire avec quelle incroyable abnégation les inculpés supportaient d'affreuses tortures sans vouloir avouer ni dénoncer leurs complices, et avec quelle extrême indifférence la multitude assistait à ces scènes d'horreur. Les Chinois sont là comme à un spectacle qu'ils regardent avidement. Quand le coupable avoue, on le poursuit de huées pour railler son manque de courage ; s'il persiste dans son silence, malgré les tourments, toutes les bouches exaltent sa fermeté. Les curieux s'installent au prétoire de justice pour toute la journée : ils y sont accroupis dans toutes les positions, buvant et mangeant les provisions qu'ils ont eu soin d'apporter, riant à haute voix et s'interpellant les uns les autres.

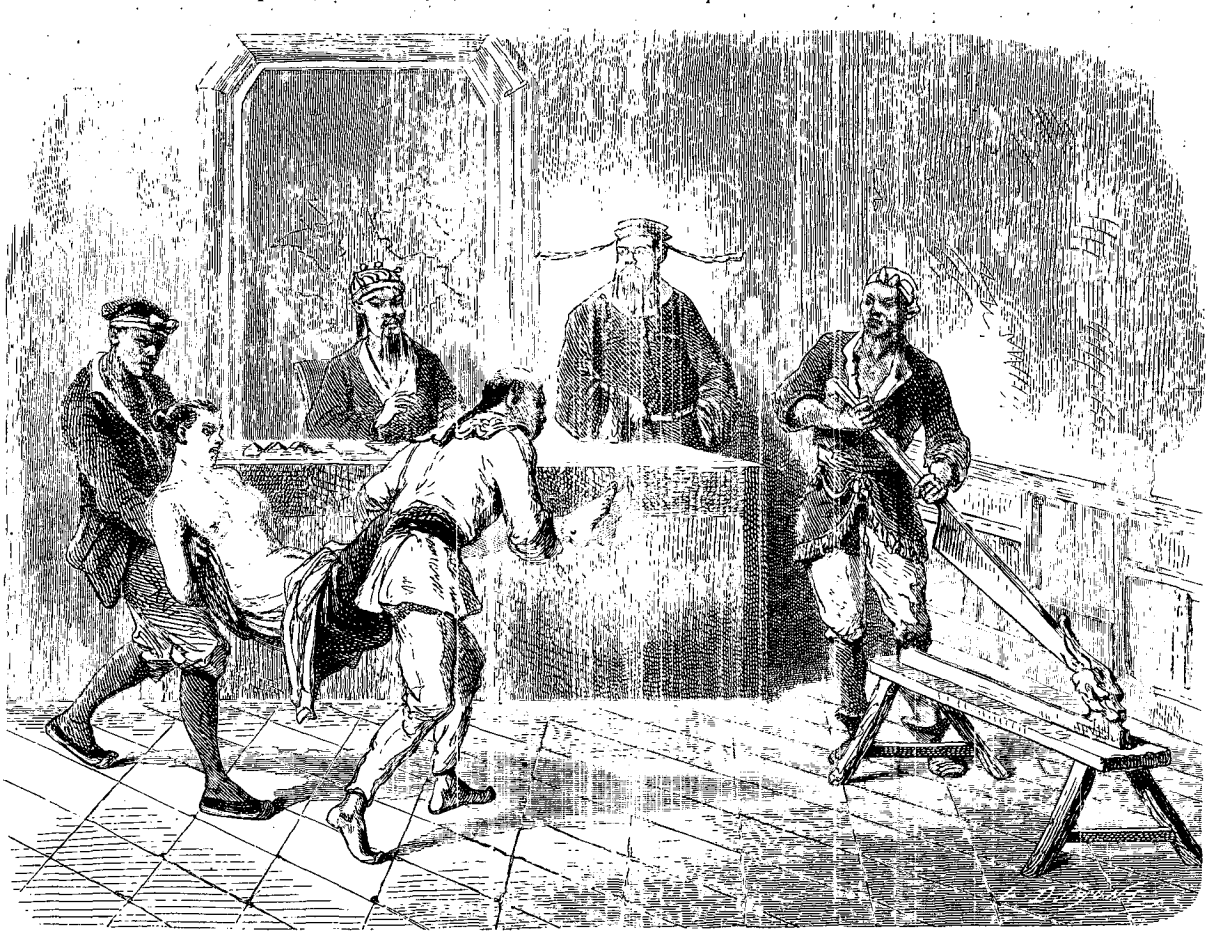
« L'indifférence pour la mort et le mépris de la douleur sont poussés à un point excessif dans ce pays : j'ai rencontré plusieurs fois à Pékin des bandes de condamnés à mort et qu'on traînait au supplice : ces malheureux se retournaient en me voyant passer, me montraient du doigt, et chuchotaient entre eux, comme s'ils n'eussent pas été à quelques minutes du moment fatal qui fait trembler tous les hommes. »

La police de Pékin est assez bien organisée, et on jouit dans cette capitale d'une sécurité aussi grande que dans les principales villes d'Europe. Le préfet de police, qui est toujours un mandchoux, s'intitule le général

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des neufs portes. Il a sous ses ordres plusieurs brigades de soldats de police et des *ti-pao*, veilleurs de nuit chargés individuellement de la surveillance d'un certain nombre de maisons. Les soldats de police, distribués par escouades dans de nombreux corps de garde, font des patrouilles toute la nuit et maintiennent le bon ordre dans la journée. Ils portent un double sabre, une pique, et un fouet dont ils ne ménagent pas l'usage. Les *ti-pao* veillent chacun dans leur quartier, où ils signalent leur présence aux commandants des patrouilles en agitant la crécelle qu'ils portent à leur ceinture. Comme ils sont responsables des vols, incendies ou accidents qui ont lieu dans leur circonscription, toute négligence de leur part est sévèrement punie. Pendant une fête donnée par le consul de France à *Tien-tsin*, on vola les ifs qui illuminaient la porte d'honneur. Le *ti-pao* fut mandé et reçut l'ordre d'avoir à livrer les voleurs dans le délai de trois jours, sous peine de recevoir lui-même la bastonnade ; au temps voulu, ce pauvre homme, qui n'avait pu mettre la main sur les coupables, apporta sur son dos au consulat deux ifs tout neufs qu'il avait fait faire à ses frais, et dont la peinture noire n'était pas encore sèche. On conçoit que les conséquences d'une responsabilité poussée aussi loin sont de nature à redoubler le zèle des veilleurs de nuit.

Les portes de Pékin sont fermées tous les soirs au



Supplice du dépècement. — Dessin de Janet Lange d'après une peinture chinoise du temps des Mings.

couvre-feu : il est difficile alors de circuler dans les rues de la ville ; la police, qui proscrit toutes les réunions nocturnes, a le droit de vous demander où vous allez, et de vous arrêter si vous n'avez pas une bonne raison à donner. D'ailleurs, les barrières à claire-voie qui isolent chaque quartier étant closes, les *ti-pao* qui les gardent ne les ouvrent, comme nous l'avons dit, qu'à prix d'argent. « La nuit est faite pour dormir. » Cet axiome des philosophes chinois est rigoureusement appliqué dans l'ordre administratif. Aussi les mandarins, comme les plus infimes artisans, se lèvent-ils à la pointe du jour.

Le service de la voirie laisse beaucoup à désirer à Pékin : les rues sont pleines d'immondices, et le moindre vent y soulève des nuages de poussière. Il n'y a pas de balayeurs, ni d'arrosage public ; mais les particuliers sont tenus, sous peine de bastonnade, d'arroser le devant de leurs portes.

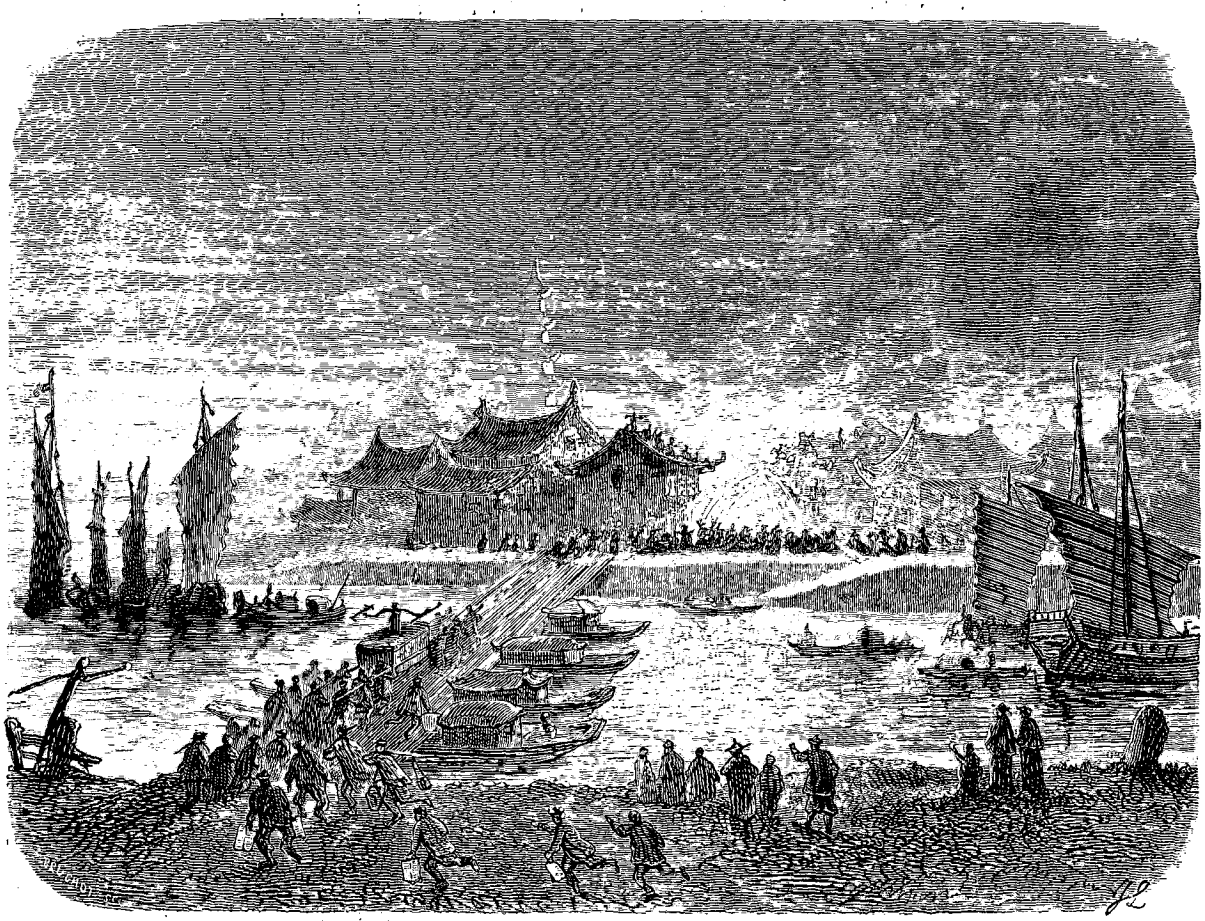
Deux choses sont excessivement incommodes dans la capitale de la Chine : les mendiants et les incendies.

Au matin la ville est envahie en quelques minutes par des bandes d'aveugles, de manchots, de boiteux, de pieds-bots, de paralytiques, de lépreux, d'épileptiques, qui, s'échappant avec le premier rayon de soleil des masures où la police les confine pendant la nuit, se répandent dans les plus beaux quartiers, aux portes mêmes des palais dont ils assourdissent les maîtres par l'importunité de leurs prières et la vivacité de leurs récriminations. Loin d'être interdite, la mendicité est protégée par l'État : les men-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diants forment une immense association qui a des règles fixes. Ils ont un roi nommé à l'élection, un trésorier chargé du partage des aumônes et des vivres. La part de mise dans l'association se compose d'infirmités ou de maladies plus ou moins hideuses. Quand des désordres ou des vols ont lieu dans la ville, le préfet s'en prend au roi des mendiants, qui est responsable de ses sujets. Pékin tout entier a l'air d'une immense cour des Miracles, et dans les premiers temps qu'on y séjourne, la vue de toutes ces misères, de toutes ces plaies vraies ou simulées, cause un profond dégoût: peu à peu cependant on s'y habitue, et on arrive à jeter dédaigneusement, comme les riches Chinois, quelques sapèques à la volée au milieu des troupes de gueux, sans être autrement affecté de leurs souffrances.

On trouve dans les mendiants chinois une variété de types, un chaos de guenilles, un ensemble de physionomies repoussantes et grotesques que Callot lui-même aurait été impuissant à reproduire : ici c'est un nain haut de deux pieds, gras et luisant, qui passe, tenant par la main un géant décharné et tellement maigre qu'on peut compter les os de son échine; ces deux personnages sont couverts d'étoffes grossières en feutre de poils de chameau dans lesquelles ils se sont taillé des robes et un capuchon; on dirait des malades d'hôpital. Ce feutre est si plein de trous, si imprégné d'ordures,



Scene d'incendie en Chine. — Dessin de Janet Lange d'après un croquis de M. Trèves.

que le Mongol, à qui il servait de couverture de cheval, l'a cédé à quelque revendeur parce qu'il le trouvait trop sale; c'est tout dire. Le géant s'arrête, ouvre une bouche large comme un four, et, pour montrer qu'il a faim, mange l'herbe des rues et fouille avidement dans les tas d'immondices, tandis que le nain, afin d'attirer les sapèques, danse avec des postures grotesques et en poussant des rires stridents. Plus loin, c'est un faux épileptique qui se roule dans la poussière en faisant des contorsions impossibles. Puis des bandes d'aveugles qui s'avancent en file en barrant la rue et sous la conduite d'un borgne; ces aveugles ont la spécialité d'être tous plus ou moins musiciens, et se livrent impunément au charivari le plus odieux. Beaucoup de mendiants stationnent dans les endroits populeux de la ville presque entièrement nus, à l'exception d'un caleçon en guenille; personne ne s'en formalise. Pour attirer l'attention, ils se frappent à tour de bras sur le bas des reins, et si ces claques sonores n'attirent pas l'aumône du passant, ils le poursuivent d'imprécations. Ces pauvres trop peu vêtus, qui laissent croître leurs barbes et leurs cheveux, forment sans doute une des tribus de l'association, car plusieurs fois Mme de Bourboulon leur fit distribuer des vêtements, et le lendemain ils reparaissaient dans le même costume, ou même un peu moins habillés.

Les mendiants chinois simulent les infirmités avec

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une rare habileté : il ne faut pas trop s'affliger en les regardant; s'il faut en croire un mandarin de la police, à l'heure où ils sont enfermés dans leurs bouges, les aveugles voient, les paralytiques marchent, les manchots retrouvent leur bras, les bossus perdent leur bosse, les lépreux reprennent leur teint naturel.

C'est le long des murailles de la ville chinoise que sont confinés les mendiants : ils habitent là de misérables huttes en torchis et des cabanes construites avec des matériaux de démolition; leur quartier est séparé de la ville par des portes où veillent des soldats de police. Tous ceux qui sont trouvés la nuit dans Pékin reçoivent la bastonnade.

Il existe en dehors de la porte de *Tchi-houa*, dans les faubourgs de la ville tartare, un établissement philanthropique encore plus curieux. C'est la maison aux plumes de poule. Qu'on se figure deux vastes hangars en bois, construits avec des poutres non équarries et couverts de lattes cimentées avec de la boue. Le sol, soigneusement battu, est couvert d'une couche épaisse de plumes de volailles achetées par l'entrepreneur dans tous les marchés et les restaurants de Pékin. Aussitôt que le couvre-feu a sonné, les bandes de mendiants se précipitent dans cet asile, où, moyennant un sapèque qu'ils payent en entrant, ils reçoivent l'hospitalité pour la nuit. Tout le monde étant rentré, le gardien abaisse, au moyen d'une mécanique, une grande pièce de feutre de la dimension de la salle : cette couverture publique reste suspendue à quelques pouces au-dessus de la tête des dormeurs qu'elle défend contre le vent, contre la froidure des hivers rigoureux et contre la pluie, qui passe facilement à travers les trous de la fragile toiture. La plume et la concentration de tous ces corps humains suffisent pour entretenir dans ces établissements une chaleur suffocante. Le soir, lorsque les soldats de police amènent dans ce taudis les mendiants retardataires, il faut avoir vu grouiller, se démener, se tordre cette cohue forcenée, pour comprendre ce que peut être la maison aux plumes de poule. Les rayons des lanternes venant à tomber dans ce trou profond sans horizon, où s'agitent, comme dans un boyau de mine, des centaines de créatures, on se croirait à l'entrée d'une bouche de l'enfer. C'est un entassement de bras, de jambes, de têtes. On y voit toutes les infirmités, tous les âges et tous les sexes, et quand les malheureux que les soldats y poussent à coups de fouet et de bâton y sont brusquement jetés, ils sont accueillis dans cette géhenne par un tonnerre de huées et de blasphèmes! On dirait alors que tout va s'écrouler, et on se précipite vers la porte, heureux d'échapper à des odeurs insupportables, à la vue et aux clameurs de ce pandemonium humain : on se demande après si on n'a pas rêvé. (Voy. p. 73.)

Les incendies sont excessivement communs dans le nord de la Chine ; la mauvaise disposition des cheminées et des *kang*, dont les briques ne sont pas assez épaisses et communiquent, en rougissant, le feu aux poutres sur lesquelles elles s'appuient, l'usage si habituel des pétards et des pièces d'artifice qu'on tire sans précaution jusque dans les maisons, enfin et surtout les matériaux inflammables des habitations chinoises, construites entièrement en bois verni, avec des châssis en papier, explique suffisamment la fréquence des sinistres.

Il ne se passe presque pas de nuit à Pékin qu'on n'entende le cliquetis précipité des crécelles et les cris des veilleurs de nuit qui annoncent le feu, tandis qu'au loin résonnent sourdement les tambours et les gongs du guet. Les mugissements entrecoupés de ces gigantesques bassins de cuivre sont d'un effet encore plus sinistre que le tocsin.

Dès qu'un incendie est signalé, on voit sortir de chacun des quartiers de la ville les brigades de pompiers courant au pas gymnastique. Les pompes, aspirantes et refoulantes, très-lourdes et d'une grande force, sont placées sur des traverses en bambou que tiennent dix ou douze porteurs. Les points d'appui et d'équilibre sont si bien observés dans ces transports à bras, que la rapidité extrême de la marche n'en est pas retardée.

Les porteurs sont précédés et suivis du reste de la brigade, armée de haches, d'outils de démolition et de lanternes. Chaque quartier de la ville a sa brigade de pompiers et sa pompe : ces pompiers, qui n'ont pas d'uniformes, composent une milice spéciale et sont tenus, sous peine de châtiments sévères, d'accourir au premier signal. Quant aux pompes qui paraissent être une imitation des nôtres, elles ont la forme de dragons ou de serpents marins et on leur en donne le nom.

Les soldats de police éloignent les voleurs, trop disposés à profiter du désordre, font la chaîne, remplissent d'eau les cuves où s'alimentent les pompes, et montent la garde autour des objets mobiliers qu'on enlève aux flammes; les pompiers arrachent les poutres de bambou, enfoncent les portes, montent sur les toits pour jeter de l'eau, et font la part du feu avec une libéralité qui fait le désespoir des propriétaires, dont on démolit les habitations, souvent éloignées de plus de cent mètres du foyer de l'incendie. En somme, l'organisation générale est bonne, mais elle manque de direction et d'unité; les chefs ne savent ni commander, ni se faire obéir [1].

Une chose étonnante, c'est la rapidité avec laquelle on reconstruit les maisons détruites. Il est vrai que les matériaux ne sont ni onéreux, ni difficiles à transporter.

Organisation patriarcale de la famille. — Respect pour les vieillards. — Le culte des ancêtres. — La fête des morts. — Rigueur du deuil impérial. — Passion des Chinois pour les cercueils. — Cérémonie des funérailles. — Les cimetières. — Condition servile des femmes. — La polygamie. — Les veuves ne doivent pas se remarier. — Les fiançailles. — Fête du mariage. — La dame, — la jeune fille, — les petits pieds. — Ornements et objets de toilette, etc.

Nous avons dit comment les législateurs chinois avaient appuyé l'autorité de l'empereur sur le respect patriarcal si puissant en Chine. La vénération pour la vieillesse est aussi une loi de l'État. On rencontre souvent dans

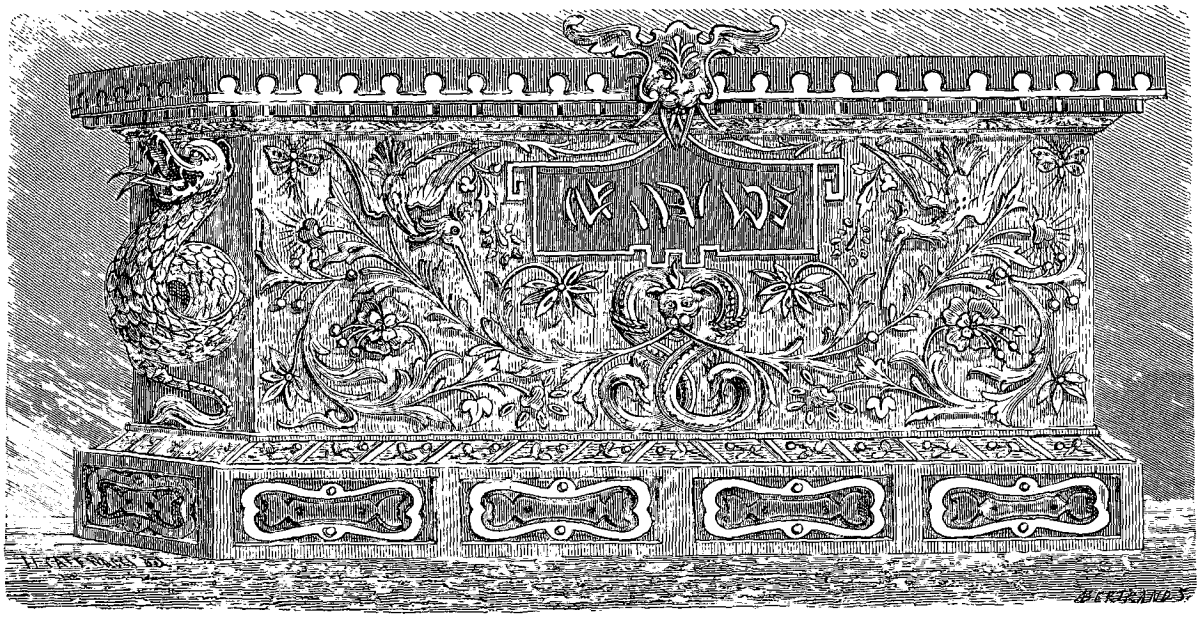
1. Au moment de mettre sous presse, nous lisons dans les *Annales de la Propagation de la foi*, que le beau monument de Péthang, dont nous avons donné la description, page 41 de ce volume a été en grande partie détruit par les flammes, le 9 janvier 1864.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rues de Pékin des vieillards impotents, trop pauvres pour louer des chaises à porteur, qui sont assis dans des charrettes à bras traînées par leurs petits-enfants : sur leur passage, ils reçoivent les hommages de tous les jeunes gens, qui cessent leurs jeux ou leurs travaux pour prendre une attitude respectueuse. Le gouvernement est le premier à encourager ces sentiments, en donnant des robes jaunes aux vieillards d'un âge très-avancé. La robe jaune (on sait que cette couleur est réservée aux membres de la famille impériale) est la plus grande distinction qu'on puisse accorder à un particulier.

A l'âge de soixante et dix ans, tout Chinois est tenu de donner un repas et une fête à sa famille et à ses amis : il est arrivé à l'âge *vénérable*, et s'il a employé sa vie à accumuler des richesses, s'il a de nombreux enfants, il a acquis, suivant l'adage populaire, le comble du bonheur dont on puisse jouir ici-bas.

Le culte des ancêtres, si répandu, et qui est la religion du foyer domestique, doit son origine aux mêmes idées : c'est une chose touchante que cette vénération pour les aïeux, ce souvenir permanent donné à leur mémoire, et cette participation muette qu'on leur accorde dans les destinées de la famille. Il n'est pas une cabane, si pauvre qu'elle soit, où les tablettes sur lesquelles sont gravés les noms des ancêtres, depuis celui qui passe pour le fondateur de la famille jusqu'au grand-père défunt, n'occupent la place d'honneur dans une niche au fond de la chambre. Chez les gens riches, il y a une pièce réservée, espèce de sanctuaire domestique, qui contient tous les portraits et les reliques de famille. Devant un autel richement orné, près duquel on entretient constamment des lampes allumées, on vient au temps prescrit par les rites brûler des parfums, présenter des offrandes et faire des prostrations. Le chef actuel de la famille ne prendrait pas une décision importante sans aller méditer dans



Cercueil chinois. — Dessin de Catenacci d'après une peinture chinoise.

le temple des ancêtres qu'il semble ainsi inviter à prendre leur part des biens et des maux qui arrivent à leurs descendants.

Au dix-huitième siècle, ce culte et les hommages rendus à la mémoire de Confucius excitèrent des discussions entre les missionnaires catholiques. Les uns voulurent les tolérer comme innocents, les autres les condamnèrent comme idolâtres, et furent appuyés par la cour de Rome. Ces querelles malheureuses déplurent au gouvernement chinois qui y vit une preuve d'intolérance, et ordonna des persécutions contre les chrétiens.

Le culte domestique des ancêtres est d'accord avec les soins qu'on donne à leurs tombeaux : au mois d'avril on célèbre la fête du *Tchang-feu* ou des morts. Tout le monde, hommes, femmes, enfants, et jusqu'aux animaux, sont ornés de petites branches de saule pleureur, symbole de la douleur et du souvenir; on se rend ensuite aux tombeaux des aïeux soigneusement entretenus et décorés de fleurs pour cette occasion; on émaille le sol qui les entoure de découpures en papier doré, on y brûle des cierges et des bâtons d'encens, et, d'après les traditions, on dépose tout autour des plateaux et des vases pleins de mets délicats.

L'étiquette du deuil est rigoureusement observée: il dure trois ans pour un père ou une mère, et pendant ce temps les mandarins même ne peuvent exercer aucune fonction publique, ils doivent vivre dans la retraite, ne rendre aucune visite, et interrompre toute relation officielle. La couleur la plus généralement adoptée pour les vêtements de deuil est le blanc.

Durant le séjour de M. et de Mme de Bourboulon à Pékin, l'empereur *Hieu-foung* étant mort, le deuil impérial fut décrété dans toute la Chine. La sévérité de ces prescriptions est extrême. Aucun homme ne peut se faire raser la tête pendant quatre-vingt-dix jours; toute réjouissance de famille est interdite pendant un an et un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jour; les fêtes publiques, les théâtres, les représentations des bateleurs sont fermées pour trois ans; il y a vacances des tribunaux, et aucun mariage ne peut être contracté pendant un laps de temps déterminé par la loi. On raconte qu'un garde-magasin chinois de la légation, ayant appris que l'empereur était à l'extrémité, et étant pressé de s'établir, demanda un congé pour aller se marier au plus vite; mais comme il n'avait pas vu sa femme, suivant la coutume chinoise, et que les circonstances ne lui avaient pas laissé le temps de se renseigner auprès des entremetteurs, il revint quelques jours après fort piteux, déclarant que son épouse n'était ni belle ni jeune, et qu'il avait été odieusement trompé.

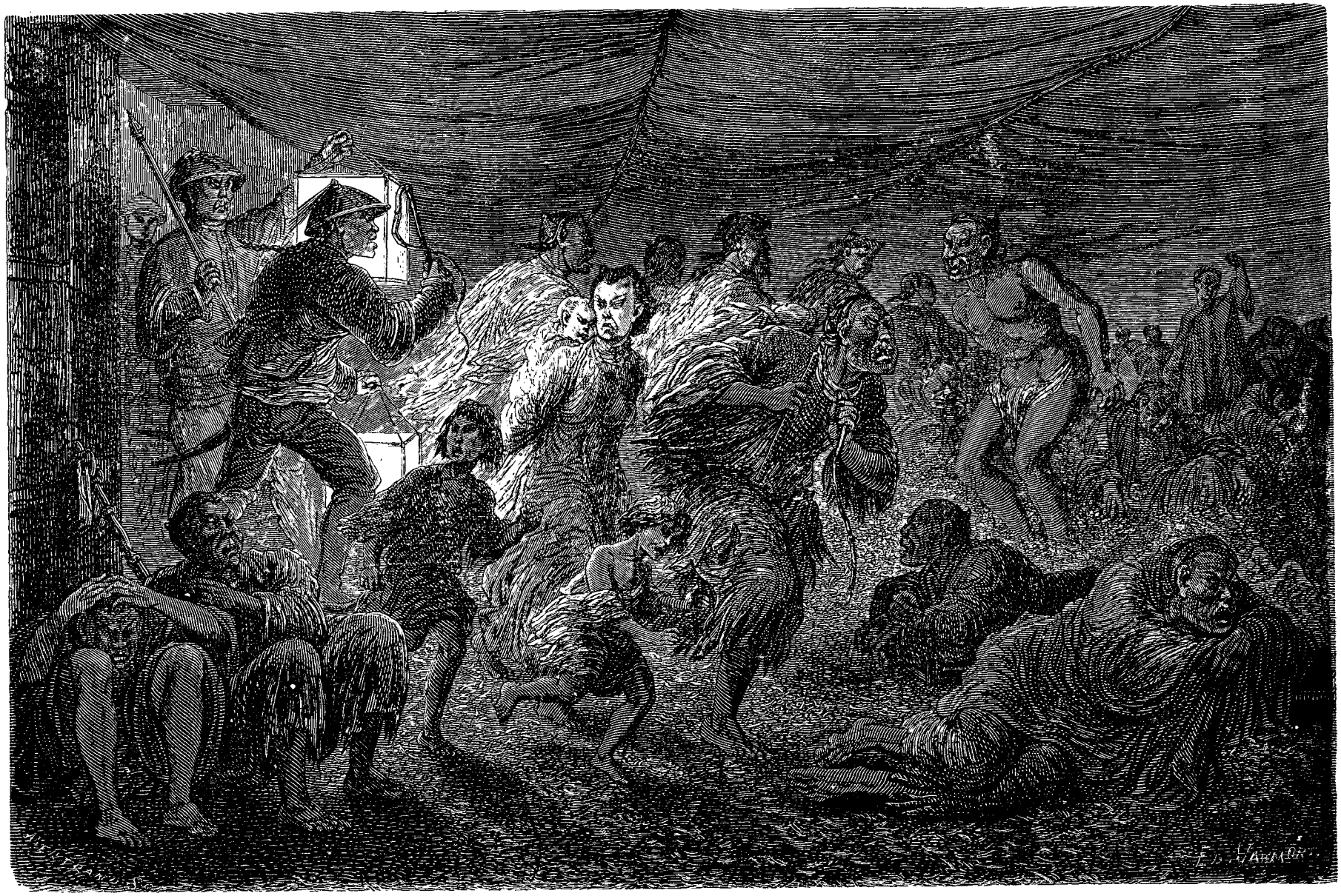
Rien n'égale le calme étonnant des Chinois en face de la mort. Les malades meurent sans gémissements, sans

Mendiants chinois. — Dessin de Staal d'après une peinture chinoise.

lutte, avec cette résignation calme qui est un des caractères les plus curieux des races orientales. Le P. Huc rapporte que, lorsque des néophytes chrétiens venaient l'appeler pour administrer les derniers sacrements, ils ne manquaient pas de lui dire : *le malade ne fume plus sa pipe;* c'était une formule pour indiquer que le danger était pressant.

En Europe, on s'abstient généralement de parler de cercueil: c'est un objet lugubre qui entre furtivement dans les maisons, et qu'on dérobe à la vue des parents. En Chine, on en fait montre. Chez les riches particuliers, près du temple réservé aux ancêtres, est la chambre où sont classés et numérotés les cercueils de tous les membres de la famille. On fait des économies pour s'acheter une bière plus riche que celle des autres, et un fils ne croit pas pouvoir faire un plus beau cadeau à son père vieux et malade que celui d'un cercueil qu'il a payé du produit de son travail. Ces trophées de la mort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



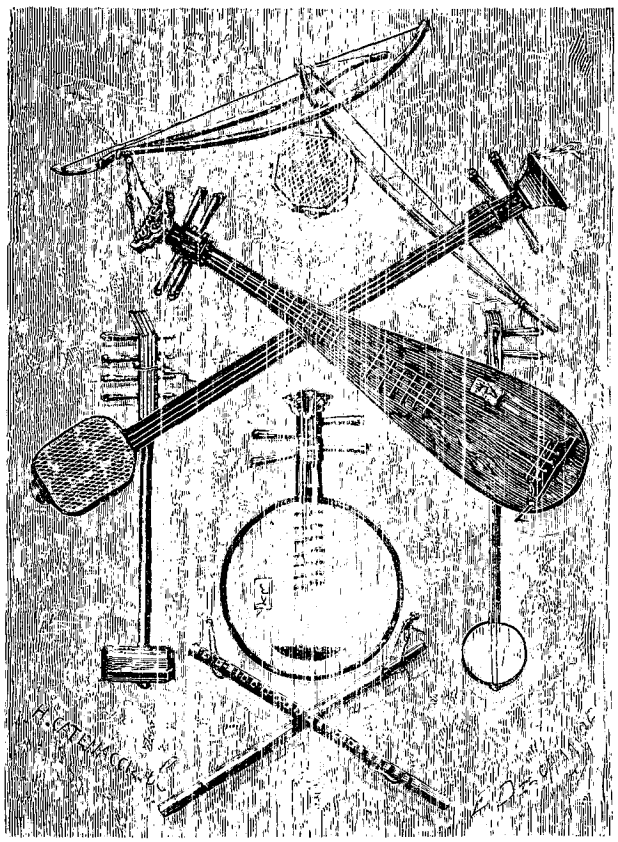
La maison aux plumes de poule, à Pékin (voy. p. 70). — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont les ornements de la maison. Aussi faut-il voir avec quels soins ils sont sculptés, dorés et peints en couleurs éclatantes. (Voy. p. 71.)

La fête funéraire d'un enterrement est la plus grande occasion pour les Chinois de déployer leur luxe et de faire ostentation de leurs richesses. On a vu des familles se ruiner pour célébrer le décès d'un de leurs membres.

Dès le matin, l'administration des pompes funèbres établit à la porte de la maison mortuaire une espèce d'arc de triomphe en nattes sous lequel des musiciens gagés exécutent des airs tristes et solennels. La salle d'entrée, drapée dans toute sa hauteur, reçoit les amis et les connaissances du défunt, dont le portrait est placé au-dessus des statues des dieux domestiques et de l'autel des ancêtres. Un repas somptueux est servi sur des tables dressées à l'avance, et tous les invités doivent par convenance s'y asseoir et manger, car c'est le mort, devant lequel sont placés ses mets favoris, qui est supposé vous recevoir et manger avec vous. On ne voit pas le cercueil : il est placé dans une chambre retirée. Bientôt le gong annonce le départ du cortége : en tête s'avancent les porte-bannières déployant des drapeaux et des cadres peints sur lesquels sont tracées des inscriptions louangeuses; derrière eux la troupe des musiciens où dominent les instruments à vent, trompes, flûtes, cornes et surtout l'inévitable tam-tam, font entendre sans interruption des mélodies un peu monotones, mais d'un effet très-lugubre; puis viennent des bonzes qui portent sur leurs dos des autels et les statues des divinités. Ces prêtres précèdent la bière entourée d'une immense catafalque et de draperies avec des glands de soie. Les dorures, les couleurs les plus gaies, les plus éclatantes et les plus bariolées ornent le char funèbre et les panneaux du catafalque décorés de dessins sur verre. Cette lourde machine n'est pas traînée par des mulets; elle est conduite à bras comme un palanquin, et il faut au moins quarante hommes qui se relayent successivement pour le transporter. Une troupe de pleureuses, tête baissée et voilée, suivent le cercueil et accompagnent les musiciens de leurs cris nasillards; enfin vient la famille cachée dans des chaises à porteur toutes drapées d'étoffes blanches. Il est de bon goût qu'aucun parent du défunt ne se laisse voir, à cause de la douleur où on suppose qu'il doit être plongé (voy. p. 77).



Instruments de musique chinois. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

Tout se passe avec le plus grand silence : les Chinois qui aiment tant à tirer des pétards s'en abstiennent dans cette occasion.

Il ne faut pas croire qu'une pompe funèbre de ce genre soit celle d'un riche ou d'un mandarin; un pauvre ouvrier se privera toute sa vie de manger à sa faim pour avoir un bel enterrement, et le mendiant qui sent la mort approcher ne trouve pas de meilleur moyen d'exciter la générosité que de dire qu'il n'a pas de quoi s'acheter un cercueil convenable.

Les enterrements des grands personnages se font avec une ostentation extraordinaire : on porte devant eux tous les objets qui leur ont servi pendant leur vie; les meubles, les uniformes, les armes, les insignes des dignités; plusieurs milliers de personnes accompagnent le cortége, mais on n'y voit jamais de soldats, même pour les mandarins militaires.

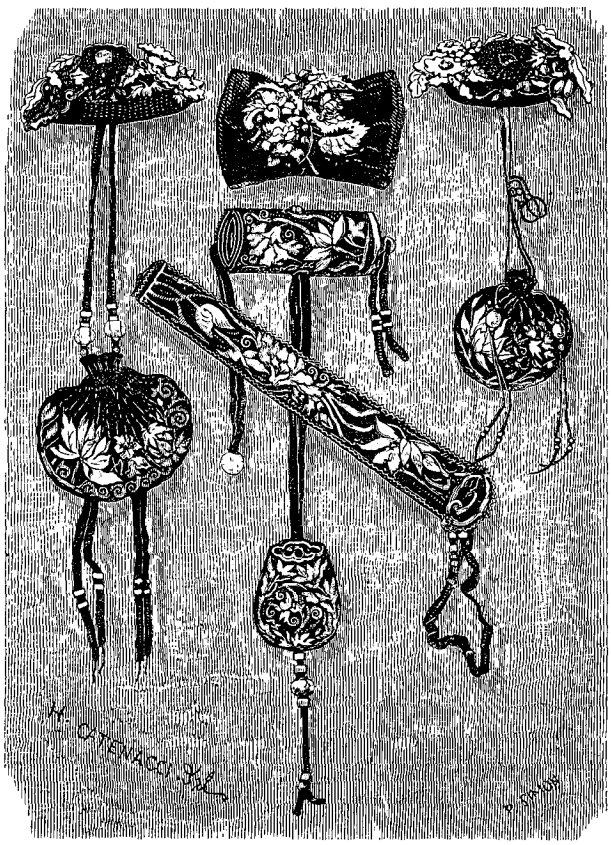
Il n'y a pas de cimetières publics à Pékin. Les cercueils très-grands et très-lourds sont recouverts d'un enduit qui les rend imperméables à l'air, et permet de les conserver longtemps sans inconvénient, même dans les maisons. Aussi les gens riches gardent-ils quelquefois le corps de ceux qu'ils ont aimés, dans une pièce réservée de leur habitation de ville. Mais il est généralement d'usage d'enterrer les morts dans la campagne au milieu d'un jardin qui appartient à la famille. Quant aux pauvres, qui n'ont pas un pouce de terrain à eux, leurs cercueils sont déposés dans un endroit isolé ou même jetés dans les fossés de Pékin. Lorsqu'on parcourt les environs des grandes villes, les yeux sont frappés de la quantité de tombeaux disséminés dans la campagne. Ce sont de petites éminences coniques en forme de pains de sucre, émaillées de gazon fleuri et entourées de saules pleureurs, de genévriers et d'arbres vers. Les cercueils posés à plat sur le sol qui n'a pas été creusé, sont recouverts d'un monticule de terre, mais les pluies d'orage suivies de grandes sécheresses lavant les terres, fondent l'enduit, font craquer le bois, et les cadavres pourrissent au grand air. C'est un spectacle affreux, auquel il faut s'habituer en Chine. Le gouvernement ne prend aucun soin de faire

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

disparaître ces épaves de la mort, aussi horribles à la vue que dangereuses pour la santé publique. Dans quelques villes, il existe, dit-on, des sociétés philanthropiques qui font donner la sépulture aux pauvres, mais la seule chose que nous ayons pu constater, c'est la spéculation de certains industriels, qui, moyennant un droit assez élevé, conservent dans des locaux affectés à cet usage les corps des marchands ou des riches particuliers des provinces éloignées, morts en voyage, et que leurs familles font réclamer et transporter à grands frais.

Le mariage est loin d'être célébré avec la même pompe que les funérailles.

La condition de la femme est servile en Chine. Il y a un proverbe qui dit : *La jeune fille est soumise à ses parents, l'épouse à son mari, la mère à son fils.* La femme est considérée comme inférieure à l'homme ; sa naissance est un malheur ; une fille ne peut être qu'à charge à sa famille, car elle doit être enfermée jusqu'à l'époque de son mariage, et comme elle n'exerce aucune industrie, elle ne saurait dédommager ses parents des dépenses qu'elle leur occasionne. Elle vit en recluse dans la maison paternelle mangeant seule à l'écart, regardée comme une servante et en remplissant les fonctions. Toute son instruction consiste à savoir manier l'aiguille et à préparer les aliments. Le Gouvernement, qui attache une si grande importance à l'instruction publique, et qui a multiplié avec tant de soins les écoles et les maisons d'éducation, n'a pas songé aux enfants du sexe féminin. La femme, c'est la propriété de son père, de son frère, de son mari. Elle n'a même pas d'état civil. On la marie sans la consulter, sans lui faire connaître son futur époux, sans daigner lui en dire le nom.



Menus objets de toilette d'hommes et de femmes (voy. p. 79). Dessin de Catenacci d'après une photographie.

Chez les riches Chinois, les femmes mariées sont complétement confinées dans le gynécée. Lors des rares occasions où leur maître les autorise à se visiter entre elles ou à aller visiter leurs parents, elles ne sortent que dans des chaises hermétiquement closes. Les Chinois de haut rang sont très-jaloux de tout ce qui touche à leurs femmes, reléguées au fond d'un corps de bâtiment réservé. Aucun des membres de la diplomatie européenne n'eut occasion, malgré des relations journalières et une certaine intimité avec les mandarins, d'apercevoir ni leurs épouses, ni leurs filles, ni même les femmes âgées de leur famille. Pendant la guerre, lorsque les officiers européens pénétraient jusque dans les appartements les plus secrets pour faire des casernements, les jeunes femmes étaient cachées dans des coffres ou sous des monceaux de vêtements. Elles se familiarisèrent peu à peu cependant avec les figures européennes, et dans les derniers temps de l'occupation, chaque fois que la musique militaire passait, faisant retentir les rues de la ville de ses vigoureuses harmonies, on voyait de petites mains ouvrir les châssis des fenêtres, et de jolies têtes aux longues tresses brunes se pencher pour écouter.

Il n'en est pas de même dans les classes pauvres : les femmes sortent à visage découvert et jouissent d'une certaine liberté chèrement achetée par les travaux pénibles et fatigants auxquels elles sont condamnées. Ces malheureuses créatures, qui servent de bêtes de somme à leurs maris sont dégradées, courbées en deux, vieilles et laides à vingt ans.

La polygamie existe en Chine, quoiqu'elle ne soit pas reconnue par la loi qui ne fait que la tolérer. Quelque nombre de femmes qu'ait un grand personnage, il n'a jamais qu'une épouse légitime, la première. Les Chinois appellent les autres, *petites femmes* ou femmes de second rang. Celles-ci doivent obéissance à la femme légitime, qui seule ne peut être répudiée sans des raisons légales. La loi ne dit rien des autres que le mari peut traiter suivant son caprice.

Les veuves ne doivent pas se remarier ; l'usage fait considérer cela comme un déshonneur, et comme digne du mépris public. La loi interdit même aux veuves de mandarins de convoler à de secondes noces : la gloire qu'elles ont eue de vivre avec un homme honoré de distinctions publiques doit leur suffire.

Les mariages ou du moins les fiançailles sont souvent conclus avant que les contractants aient atteint l'âge d'adolescence. Cela dépend des conventions entre les parents, et, comme l'obéissance des enfants est absolue, la pensée ne leur viendrait même pas de s'opposer aux arrangements qu'on a pris pour eux. La cérémonie des fiançailles est considérée comme le mariage définitif ; personne n'oserait contester la sainteté de cet engagement qui est si solennel qu'une fiancée qui perd son

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiancé ne peut se remarier : il n'en est pas de même du jeune homme.

Après les fiançailles, on fixe en famille l'époque de la fête du mariage qui est quelquefois ajournée à plusieurs années. Cela dépend de la volonté des parents, des horoscopes des deux fiancés, et des prescriptions de l'almanach impérial, dont la science astrologique décide pour chaque semaine, pour chaque jour de l'année, les temps fastes et néfastes.

Une jeune Chinoise n'apporte aucune dot; ce sont les parents de l'époux qui payent une somme d'argent pour l'acheter, et qui font les cadeaux d'étoffes, de meubles et de provisions. Si le père de l'épousée n'a pas d'enfants mâles qui héritent de lui à l'exclusion absolue des filles, il s'engage par avance à lui laisser une partie de sa fortune; car ce sont ses neveux ou ses collatéraux masculins qu'il préférera pour légataires de ses biens, afin d'être assuré que ses héritiers accompliront les cérémonies rituelles devant sa tombe et devant l'autel de ses ancêtres, ce dont une femme est regardée comme indigne.

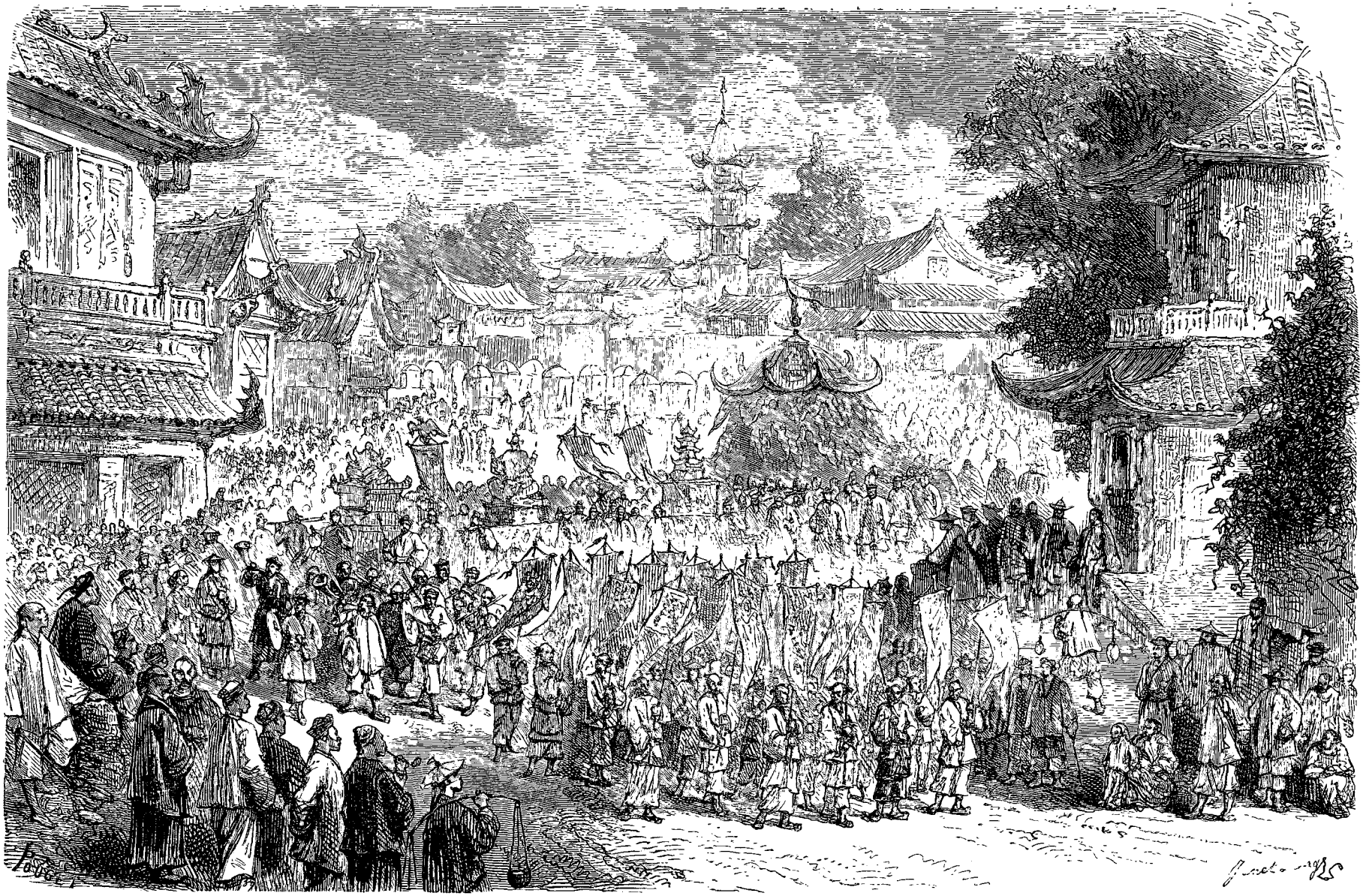
Les premières démarches sont toujours confiées à des entremetteuses appelées *mei-jin*, et c'est seulement

Dame de Pékin. — Dessin de Staal d'après l'album de Mme de Bourboulon.

quand les conditions sont réciproquement acceptées, que les deux familles échangent des visites. Tout le monde alors peut voir la jeune fille, excepté celui qui l'épouse : il doit s'en tenir au ouï-dire de ses parents.

Les cérémonies du mariage varient beaucoup dans leurs formes, suivant les provinces. A Pékin, la mariée se rend en pompe au domicile de son époux qui la reçoit à la porte de sa maison : elle est parée de ses plus beaux vêtements en soie brodée d'or et d'argent; ses longues nattes noires sont diaprées de pierreries et de fleurs artificielles (si la famille ne possède pas de bijoux, l'usage est d'en louer pour la journée chez les prêteurs sur gages), sa figure est fardée, ses lèvres rougies, l'arc de ses sourcils est noirci, et ses vêtements sont inondés de musc. Un palanquin richement orné et entouré de musiciens l'attend à la porte : elle se présente devant sa mère qui lui attache sur la tête le voile nuptial dont elle est entièrement recouverte. Il est d'usage que la mère et la fille se confondent alors en gémissements, et la timide épouse doit être entraînée de force de la maison paternelle; agir autrement serait manquer aux lois de la pudeur et du bon goût. Au moment où le palanquin atteint la porte du domicile conjugal, on tire un feu d'artifice et les spectateurs font le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Enterrement à Pekin. — Dessin de Janet Lange d'après l'album de Mme de Bourbou on.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus de bruit possible pour marquer leur joie. L'épouse doit faire quatre génuflexions devant son époux et maître qui vient la recevoir; puis les deux conjoints font leurs prières devant l'autel des ancêtres, accomplissent les libations prescrites, et boivent le vin consacré dans la même coupe. Un grand repas où se réunissent les hommes des deux familles achève la journée; les femmes mangent de leur côté, et c'est seulement dans la chambre nuptiale que l'épouse enlève le voile sous lequel sont cachées pendant toute la cérémonie sa figure et sa taille.

Le type convenu de la beauté chinoise a été très-exagéré et presque dénaturé par les peintures grotesques qu'on fabrique à Canton pour l'exportation européenne. Beaucoup de Chinoises ont le teint et tous les attraits des créoles; une main petite et charmante, de jolies dents, des cheveux noirs superbes, la taille longue, mince et souple; leurs yeux, un peu relevés vers les tempes, donnent à leur physionomie quelque chose de piquant; leur grâce indolente et leur mignardise sont loin d'être sans charmes. Deux choses leur nuisent beaucoup, l'étrange abus du fard dont elles se couvrent la figure et qui détruit leur beauté de bonne heure; et surtout la mode des petits pieds qui paraît ridicule et repoussante à un Européen.

Cet usage barbare, beaucoup moins commun à Pékin que dans les provinces du sud, a été vivement combattu par les empereurs mandchoux, qui ont rendu plusieurs fois des édits sévères contre ce système de mutilation. Les dames tartares et chinoises qui composent la cour des impératrices, ainsi que les femmes des nombreux fonctionnaires qui résident dans la capitale, ont conservé leurs pieds naturels, mais telle est la force de la mode, que beaucoup d'entre elles ont adopté le brodequin de théâtre avec lequel il est tout aussi difficile de marcher. Dans ces chaussures, un haut talon fixé sous la plante des pieds dissimule leur forme naturelle et force celle qui les porte à s'appuyer seulement sur l'extrémité des doigts. Les brodequins de contrebande sont employés aussi les jours de fête par les femmes du peuple qui, forcées de conserver leurs pieds naturels pour aider leurs maris dans leurs pénibles travaux, se donnent au moins le plaisir d'avoir de temps en temps la démarche à la mode.

Coiffure de jeune fille. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

La mutilation qu'on fait subir aux femmes chinoises remonte à une haute antiquité. On prétend qu'une impératrice née avec le pied-bot imposa cet usage aux dames de sa cour, et que de là il se répandit dans tout l'empire. Ce qu'il y a de certain, c'est que la jalousie des hommes, la paresse et la vanité des femmes le firent adopter généralement. Avoir un petit pied, c'est prouver qu'on est riche, qu'on peut vivre sans rien faire puisqu'on est dans l'incapacité de travailler. Une Chinoise de bonne famille se croirait déshonorée si ses parents n'avaient pas pris soin de la déformer. D'ailleurs elle se marierait difficilement, car un pied long de deux ou trois pouces est un de ces charmes irrésistibles que les poëtes indigènes ont célébré sur tous les tons de l'enthousiasme.

Les habitants des villes de la côte qui sont en rapport journalier avec les Européens répondent aux observations qu'on leur fait à ce sujet en se moquant de la compression exagérée que nos dames font subir à leur taille; leur argument, qui ne manque pas d'à-propos et de justesse, a souvent embarrassé leurs interlocuteurs.

Dès qu'une petite fille a atteint l'âge de six ans, sa mère lui comprime les pieds au moyen de bandelettes huilées : le pouce est replié sous les quatre autres doigts qui sont rabattus eux-mêmes sous la plante du pied. Ces ligatures sont serrées de plus en plus tous les mois, et on arrive ainsi, lorsque la jeune fille est adulte, à faire prendre à son pied la forme d'un poing fermé. Les conséquences de cette mutilation sont souvent graves, en interrompant la circulation et en amenant des plaies difficiles à guérir. Aussi existe-t-il une corporation de pédicures : ce sont de vieilles femmes, qui, sous prétexte des soins à donner, pénètrent dans toutes les maisons, où en réalité elles servent aussi d'intermédiaires pour les mariages. C'est par elles qu'on a pu avoir ces détails, car une Chinoise, à quelque classe de la société qu'elle appartienne, et quelque peu honnête que soit d'ailleurs sa conduite, ne ferait voir à aucun prix son pied nu; ce serait même l'offenser que de chercher à voir ses brodequins. On conçoit aisément quelle peine les femmes doivent avoir à marcher. Elles s'avancent en sautillant, les bras étendus en guise de balancier; on dirait qu'elles sont montées sur des échasses.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cependant, telle est la force de l'habitude, que les jeunes filles jouent à cloche-pied des journées entières, exécutent les postures de danse les plus difficiles et renvoient avec une adresse merveilleuse le volant sur le revers de leurs petits brodequins, qui leur servent de raquettes.

Avoir les ongles des mains très-longs est encore un genre de beauté fort estimé. Les dames riches y attachent une extrême importance, et, dans la crainte de les casser, elles y adaptent des étuis en argent qu'elles emploient en même temps comme cure-oreilles.

La coiffure des femmes varie dans chaque ville; voici les plus usitées à Pékin : les jeunes filles laissent tomber leurs cheveux en touffes sur leur front et de chaque côté de la figure; par derrière ils sont divisés en une multitude de tresses ornées de rubans et de fleurs artificielles; lorsqu'elles sont fiancées, elles relèvent leurs cheveux à la chinoise, et les retiennent avec l'épingle d'argent en signe de leur engagement; enfin, le jour de leur mariage, on leur fait subir l'opération du *kai-mien*, qui consiste à leur raser le front jusqu'à une certaine hauteur, puis à enrouler leurs longues nattes sur un coussinet en carton doublé en soie noire posé sur la nuque; ce coussinet, qui supporte les fleurs artificielles en pierres précieuses non taillées, en plumes d'oiseaux, ou simplement en papier et en verre coloré, suivant le rang et la fortune, est attaché aux cheveux par la grande épingle en argent d'un pied de long qui traverse tout le chignon et qui a la même signification en Chine que la bague d'alliance en Europe.

Outre le fard dont elles se peignent, le noir qui teint leurs sourcils, leurs cils et le tour de leurs yeux, les Chinoises mettent deux larges mouches de taffetas noir sur chacune des tempes; cette mode, qui est également suivie par quelques hommes, a une raison médicale, les médecins indigènes considérant que ce taffetas entretient sur la peau une irritation favorable à la santé.

Leur costume se compose d'une tunique ou robe de dessous descendant jusqu'à mi-jambe, et d'un caleçon de soie serré à la taille dont l'extrémité est plissée comme des manchettes et nouée avec un ruban. Elles portent des

Pieds mutilés et brodequins de dames. — Dessin de Staal.

bas fabriqués d'étoffes différentes cousues ensemble, piquées et doublées en coton. Une robe longue, fendue sur le côté, peu ample, formant une sorte de fourreau qui s'adapte au corps, recouvre entièrement les vêtements de dessous; les manches sont larges et pendantes, le collet, qui monte très-haut, est très-étroit et s'attache par des agrafes ainsi que les revers de la robe qui se croisent sur la poitrine de manière à en dissimuler les contours. Il serait aussi indécent pour une dame chinoise de laisser voir ses mains que de montrer ses pieds; aussi ses manches lui servent-elles à la fois de gants et de manchon.

Quelque temps avant le départ de madame de Bourboulon pour la Sibérie, les chrétiens de la province de Pe-tche-li lui firent hommage d'une robe de princesse impériale : des broderies exquises, représentant le dragon à cinq griffes, des animaux et des fleurs fabuleuses, encadrées dans des passementeries en soie blanche sur fond écarlate et terminées par une étoffe rayée des couleurs de l'arc-en-ciel et doublée en brocart d'or, enrichissent ce beau spécimen de l'industrie chinoise (voy. p. 80). Les dames de haut parage exécutent elles-mêmes presque tous les objets nécessaires à leur toilette, surtout les broderies et les fleurs artificielles. C'est leur principale occupation au fond du harem où les confine la jalousie de leurs époux. Elles passent le reste du temps à se parer, à cultiver les fleurs dans des jarres de porcelaine, à jouer avec des chiens et des oiseaux privés, et à se faire représenter les ombres chinoises, distraction qui passionne ces malheureuses privées de tout commerce d'esprit.

Ce qui donne un caractère particulier au costume des habitants du Céleste Empire, ce sont les accessoires de toilette, c'est-à dire les éventails, les parasols, les pipes, les tabatières, les blagues à tabac, les étuis à lunettes, les bourses. Tout cet attirail de petits objets usuels dont les Chinois ne se séparent jamais est suspendu à leurs ceintures par des cordons de soies; il faut y ajouter les montres d'or que les mandarins et les riches marchands recherchent beaucoup et sont fiers de montrer en toute occasion.

L'usage de l'éventail est général dans les deux sexes et dans toutes les conditions : hommes, femmes, enfants,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

riches, pauvres, prêtres, lettrés, soldats, l'ont sans cesse à la main. Les élégants, à la place des cannes et cravaches de nos dandys, agitent leur éventail avec prétention; les évolutions que les jeunes filles font faire au leur composent, dit-on, un langage muet, mais significatif. Les mères se servent de l'éventail pour endormir leurs enfants au berceau, les maîtres pour frapper leurs écoliers récalcitrants, les promeneurs pour écarter les moustiques qui les poursuivent; les ouvriers, qui portent le leur dans le collet de leur tunique, s'éventent d'une main en travaillant de l'autre; les soldats manient l'éventail sous le feu de l'ennemi avec une placidité inconcevable. Il y a des

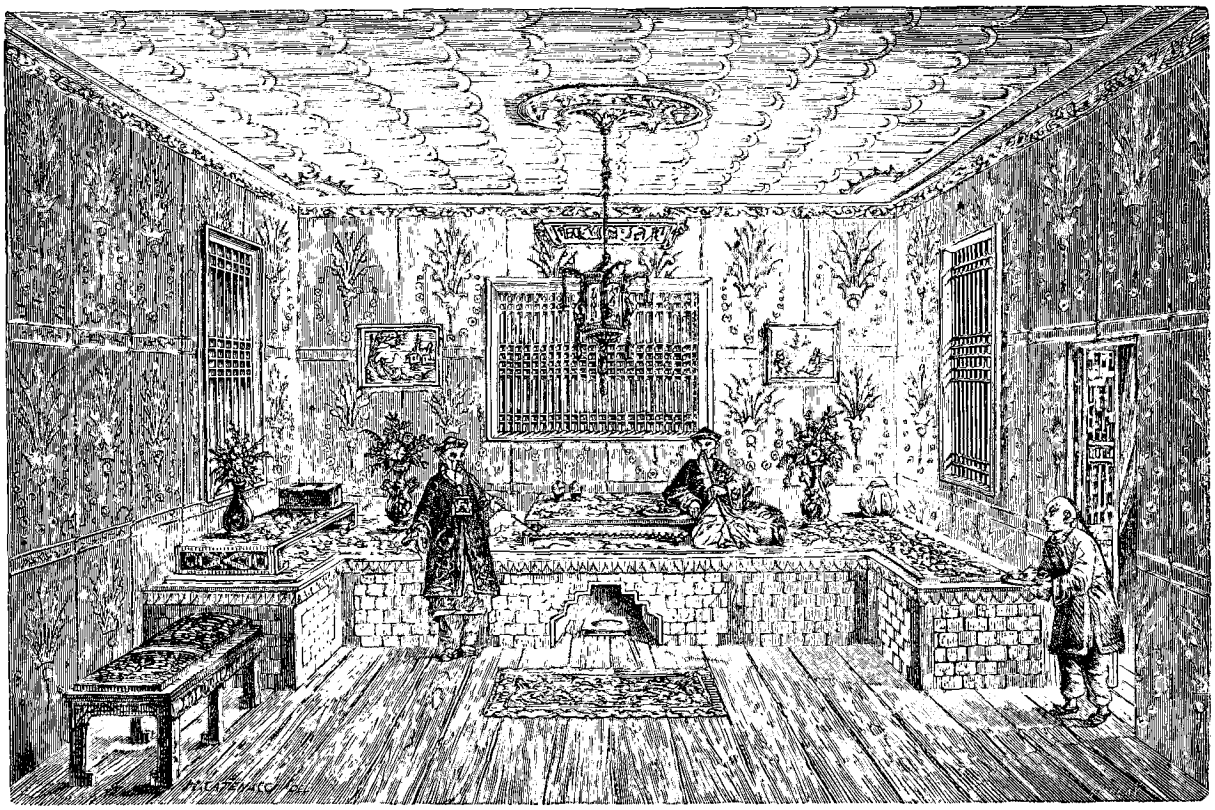
Robe de princesse mantchoue. — Dessin de Catenacci d'après une photographie.

éventails de deux formes, ouverts ou pliants : les premiers sont en feuilles de palmier ou en plumes; ce sont des espèces d'écrans; les seconds sont formés de lames d'ivoire ou de papier; ils servent d'albums autographiques, et c'est sur un éventail en papier blanc qu'un Chinois prie son ami de tracer une sentence, des caractères ou un dessin qui puissent lui rappeler son souvenir. Les albums-éventails sur lesquels sont apposés les sceaux d'hommes illustres ou de grands personnages acquièrent avec les années une haute valeur.

A. POUSSIELGUE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Chambre ou salon d'une maison chinoise de Pékin. — Dessin de Catenacci d'après un dessin original.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSIN INÉDITS.

VIE ET MOEURS.

Intérieur des maisons chinoises de haut rang. — Paresse des Chinois. — Où elle les mène. — Le jeu. — L'ivrognerie. — L'opium. Maisons de thé. — Restaurants. — Visites. — Invitations. — Un dîner chez un haut fonctionnaire.

On connaît déjà la distribution et l'aménagement intérieur d'un palais ou *fou* chinois : plus de la moitié du terrain est occupée par des allées, des cours, des jardins; on y voit des rocailles, des ponts rustiques, des viviers avec des gouramis [2] et des poissons rouges, des volières peuplées de paons, de faisans dorés et de perdrix du Petche-li, et surtout de nombreuses jarres de porcelaine ou de terre cuite peinte et vernie, contenant des arbres en miniature, des vignes, des jasmins, des plantes grimpantes et des fleurs de toute espèce. La chambre principale du rez-de-chaussée est ouverte du côté du jardin; une cloison en treillis à jour forme la séparation du salon et de la chambre à coucher. Le rez-de-chaussée comprend la salle à manger, la cuisine et quelquefois une salle de bain. Quand il y a un étage supérieur, appelé *leou*, il contient des chambres et des magasins; la salle d'entrée est invariablement consacrée aux ancêtres et aux génies de la famille. Dans chaque pièce, on retrouve le *kang*, qui sert à la fois de lit, de canapé et de siéges dans tout le nord, et des nattes épaisses qui garnissent le plancher. Les meubles proprement dits sont en petit nombre : quelques chaises ou tabourets en bois dur sur lesquels on pose des coussins, une petite table en laque rouge, un brûle-parfum et des chandeliers en

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49 et 65.

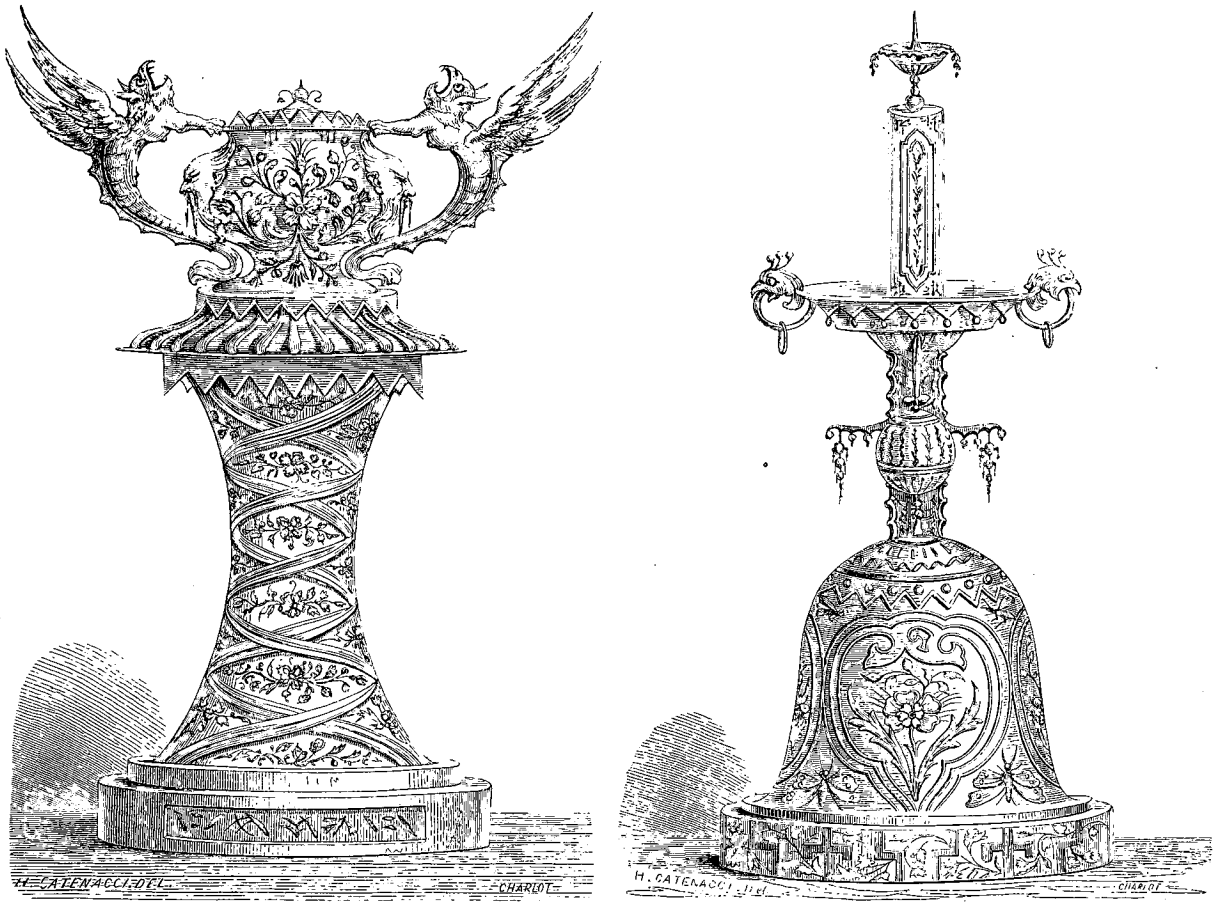
2. Le gourami (*osphromenes olfax*) devient très-grand. C'est un excellent poisson qui appartient à la famille des pharyngiens labyrinthiformes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bronze doré et émaillé, des jardinières et des corbeilles contenant des fleurs, des tableaux sur papier de riz, et enfin la tablette inévitable contenant quelque sentence morale ou une invocation aux ancêtres. Il n'y a point de fenêtres proprement dites : des ouvertures carrées, percées sur le côté quand la pièce donne sur la cour ou sur les jardins, ménagées entre les doubles poutres qui soutiennent le toit lorsqu'on pourrait être vu de la rue ou des maisons voisines, laissent pénétrer un faible jour à travers les interstices d'un grillage composé de minces lames de bois entre-croisées qui forment une jalousie fixe.

C'est dans ces mystérieux appartements que les gens riches passent la moitié de leur existence, s'adonnant à une voluptueuse paresse; il est presque impossible à un Européen d'y pénétrer, et, autant les Chinois sont disposés à être communicatifs dans les affaires, dans les fêtes, dans les réceptions, autant ils sont réservés dans tout ce qui touche à leur vie intime.

La paresse physique est poussée à un haut point en Chine : il est considéré comme malséant de marcher, de se promener, de se servir de ses membres. Rien n'étonne plus les indigènes que le besoin de locomotion qui nous caractérise. Ils s'accroupissent sur leurs mollets, allument leur pipe, déploient leur éventail, et contemplent d'un œil goguenard les promeneurs européens



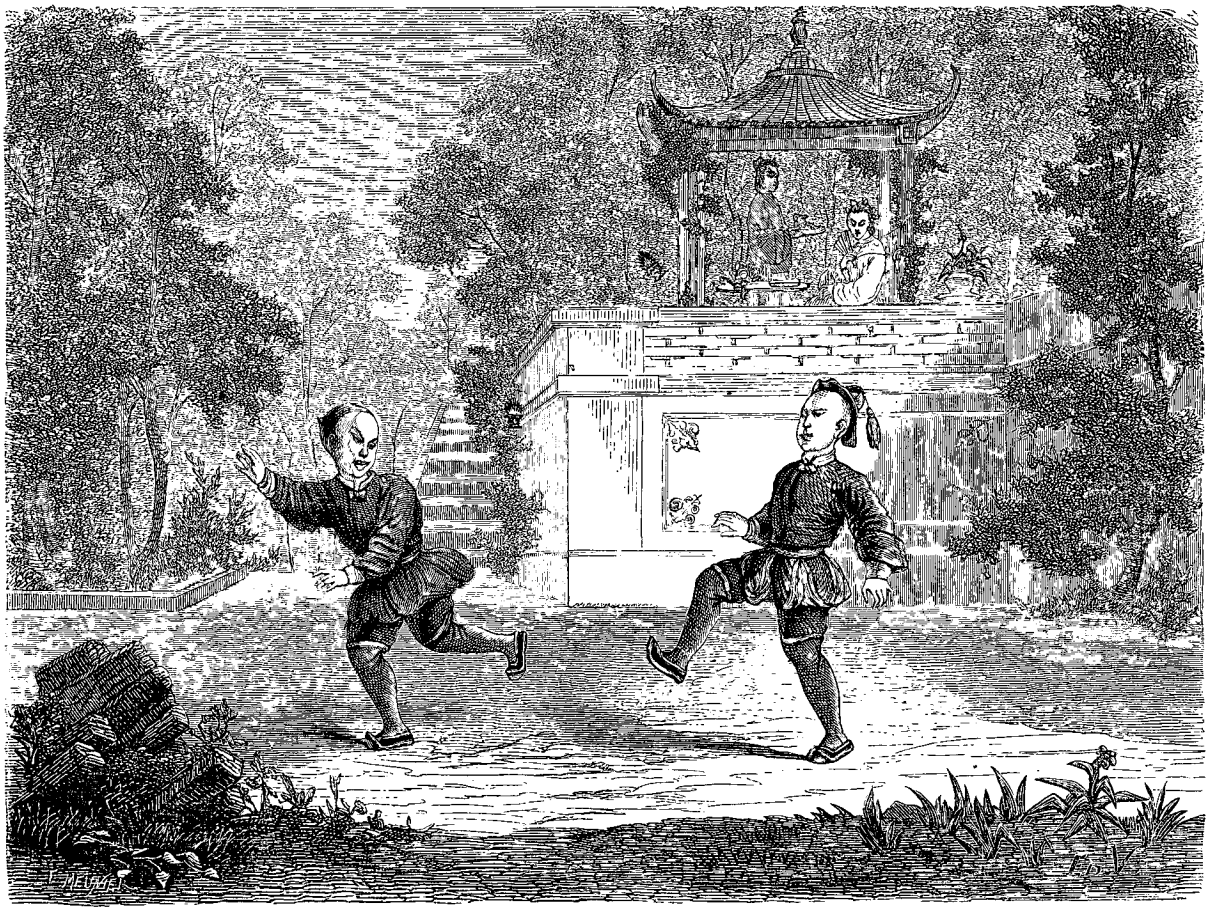
Brûle-parfum, en bronze doré et Chandelier chinois, en bronze émaillé. — Dessin de Catenacci d'après deux dessins chinois.

qui vont et viennent d'un bout à l'autre de la rue, en marquant le pas avec une précision mathématique. Quand on fait à pied des visites officielles, il faut s'excuser de n'être venu ni à cheval ni en palanquin, car c'est marquer peu de considération pour le personnage qu'on va voir ainsi. Le palanquin surtout est d'un usage incessant. A Pékin, il y a de grands établissements pour la location des palanquins, où l'on en trouve de disponibles à toute heure. On paye environ une piastre par jour pour ceux qui sont portés par six hommes; pour quatre hommes, c'est une demi-piastre; deux hommes, cent sapèques. La légation de France a pour son service vingt-quatre porteurs revêtus de tuniques bleues avec collets et bordures aux trois couleurs. Les palanquins sont généralement ouverts par devant et par derrière; il y a une fenêtre ou plutôt un carreau fixe sur le côté, et une banquette transversale sur laquelle on s'assoit.

La passion du jeu est l'un des fléaux de la Chine; fléau qui en a engendré mille autres dans tous les rangs, tous les âges de la société. Dans les rues de Pékin, on rencontre une foule de petits tripots ambulants, tantôt un jeu de dés placé dans un gobelet de cuivre sur un escabeau, tantôt une loterie composée de bâtonnets contenant des numéros que le croupier fait sauter dans un tube en fer-blanc. La foule se presse autour de ces industriels, et l'ouvrier qui passe, cédant à une tentation irrésistible, vient y perdre en quelques heures les pénibles épargnes de son travail. Les coolies attachés à l'ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mée française perdaient leurs appointements du mois dès le lendemain de la paye ; quelques-uns ayant engagé leurs habits aux croupiers qui sont en même temps prêteurs sur gages, s'échappaient au milieu des huées de la populace, et revenaient au camp à peine couverts d'un caleçon. Les combats de coqs et de cailles ont encore le privilége d'exciter les passions aléatoires des Chinois, qui y risquent des enjeux considérables. Les gens riches, les marchands sont aussi joueurs que la plèbe : ils se réunissent dans des maisons de thé, où ils passent jour et nuit à jouer aux cartes, aux dés, aux dominos et aux dames. Les cartes, longues de quinze centimètres environ, sont très-étroites ; elles sont assez semblables aux nôtres, avec des figures et des points marqués de différentes couleurs ; le jeu le plus usuel paraît être une sorte de besigue. Les dames sont carrées, et les cases rondes ; les dominos plats avec des marques rouges et bleues ; on joue aussi aux dames avec des dés, ce qui compose une manière de trictrac. Les dés sont préférés par les joueurs de profession, comme étant le jeu de hasard par excellence. Après y avoir perdu leur argent, ils jouent leurs champs, leur maison, leurs enfants, leurs femmes et jusqu'à eux-mêmes, quands ils n'ont plus rien et que leur adversaire consent à accepter ce suprême enjeu. Un marchand de Tien-tsin, qui avait à la main gauche deux doigts de moins, les avait perdus



Enfants jouant au volant. — Dessin de Vaumort d'après une planche chinoise.

aux dés. Les femmes et les enfants jouent au volant ; c'est un de leurs exercices favoris, et ils y sont d'une adresse peu commune. Le volant se compose d'un morceau de cuir roulé en boule surmonté de rondelles de métal pour le rendre plus lourd ; trois longues plumes sont implantées dans des trous percés dans les rondelles. C'est avec la semelle du brodequin qu'on renvoie le volant : il est très-rare que les joueurs manquent leur coup.

Le jeu, qui paralyse le travail, est une des causes permanentes du paupérisme : il en est une autre plus désastreuse encore, la débauche. Le vernis de décence et de retenue dont s'enveloppe la société chinoise cache la corruption la plus profonde. La moralité publique n'est qu'un masque jeté sur une perversité de mœurs qui dépasse tout ce qu'on a pu lire sur les anciens, tout ce qu'on sait des mœurs actuelles des Persans et Indous.

L'ivrognerie, telle qu'on l'entend en Europe, est le moindre de leurs vices. Le vin de raisin a été défendu, il y a des siècles, par des empereurs qui firent arracher les plants de vigne. Cette interdiction ayant cessé avec la dynastie mandchoue, on cultive le raisin pour la table, mais on ne fait usage que du vin de riz ou *samchow*. On en extrait, ainsi que du gros millet ou sorgho, une eau-de-vie aussi forte que la nôtre et qui produit une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ivresse terrible. L'abus qu'en firent nos soldats dans la campagne de Chine amena beaucoup de dyssenteries mortelles dans l'armée.

Les maisons de thé vendent des liqueurs alcooliques, mais ce sont surtout les restaurants et les auberges qui en font un grand débit.

Nous ne parlerons pas de la production du thé, ni de la vaste industrie qu'il alimente ; c'est un sujet qui appartient en propre à la Chine méridionale; disons seulement que l'usage du thé n'est pas moins répandu dans le nord que dans le sud : entrez-vous dans une maison ? aussitôt on vous offre le thé, c'est le signe de l'hospitalité. On vous en sert à profusion; dès que votre tasse est vide, un serviteur muet la remplit, et ce n'est qu'après en avoir avalé une certaine quantité, qu'il vous sera permis par votre hôte d'exposer l'objet qui vous amène. Les maisons de thé sont aussi multipliées que les cafés et les cabarets en France ; l'élégance de l'ameublement et du service ainsi que l'élévation des prix les distinguent entre elles : le riche marchand et le désœuvré élégant, évitant de s'y rencontrer avec l'ouvrier aux mains noires et le rude campagnard, ne se réunissent que dans les maisons consacrées par le bon ton. Les maisons de thé se reconnaissent au laboratoire qui occupe le fond des salles et qui est garni de vaste bouilloires, de théières massives, de tours et d'étuves alimentant d'eau bouillante des chaudrons monstrueux aussi hauts qu'un homme. Une horloge singulière est placée au-dessus du laboratoire : elle se compose d'un gros bâton d'encens moulé portant des marques à égale distance, afin que le progrès de la combustion de la mèche donne la mesure des heures. C'est ainsi que les Chinois peuvent se servir littéralement de l'expression : *consumer le temps*. Le matin et le soir les salles sont pleines d'habitués qui, moyennant deux sapèques, prix d'entrée, viennent y parler d'affaires, y jouer, y fumer, y entendre de la musique, et assister aux farces des saltimbanques et aux tours de force des jongleurs et des athlètes. Ces deux sapèques donnent encore droit à une consommation de dix tasses de thé (tasses minuscules, il est vrai), que de nombreux garçons portent, en courant dans toutes les directions, sur des plateaux garnis de gâteaux et de fruits secs.

Carte de visite chinoise.

« Un jour, nous écrit M. X., officier au 101e de ligne, nous avons voulu dîner à la chinoise dans un restaurant chinois; le prix convenu d'avance par l'entremise de nos coolies était de deux piastres par tête, ce qui constitue une somme considérable, eu égard au bon marché des denrées alimentaires. Comme préparation au dîner, il nous a fallu franchir un dédale de ruelles peuplées de bouges où croupissent, en empoisonnant l'air de leurs exhalaisons, des milliers de mendiants en guenilles. A l'entrée du carrefour où s'élève le restaurant, il y a des tas d'immondices composés de vieilles bottes de légumes, de charcuterie pourrie, de chiens et de chats morts, et dans tous les coins des ordures aussi désagréables à l'odorat qu'à la vue. Il faut avoir l'estomac solide pour avoir encore faim après avoir traversé cet étalage peu appétissant. A la porte de l'établissement sont assis des buveurs de thé et des joueurs qui paraissent fort peu se soucier de ce voisinage pestilentiel : nous avons le courage d'en faire autant, après avoir admiré les deux lanternes monstrueuses qui décorent l'entrée et l'enseigne qui porte en grosses lettres : *Aux trois vertus par excellence*. Espérons que la probité sera une de ces trois vertus, et que le restaurateur nous en aura donné pour notre argent.

« Notre entrée dans la salle principale excite une certaine émotion ; quelque habitués que les Chinois soient à nous voir, notre vue excite encore chez eux une curiosité mêlée d'effroi, surtout dans ce quartier où les Européens s'aventurent rarement. On nous a préparé deux tables carrées entourées de bancs en bois, sur lesquels

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

on a placé, par une gracieuse exception, des coussins rembourrés. Des garçons s'empressent autour de nous avec des théières en grès rouge et des tasses en métal blanc; il n'y a pas de cuillers, on jette de l'eau chaude sur une pincée de feuilles de thé placée dans chaque tasse, et nous sommes forcés d'aspirer l'infusion par un petit trou ménagé dans le couvercle de nos tasses[1]. Après nous être acquittés de ces fonctions en vrais Chinois, nous demandons le premier service qui se compose d'une foule de petits gâteaux à la graisse, sucrés, mais très-mauvais, de fruits secs et, comme hors-d'œuvre, d'une sorte de caviar ou de salaison où entrent des intestins, des foies, des rates de poisson; le tout confit au vinaigre, puis des crevettes de terre cuites à l'eau salée, ce sont tout bonnement de grosses sauterelles : ce mets, en usage dans tous les pays chauds, n'est réellement pas mauvais. Nous ne faisons pas grand honneur au premier service, que remplace immédiatement le second. Les garçons placent sur la table des assiettes ou plutôt des soucoupes, car elles en ont la forme et la dimension, et des plats ou plutôt des bols contenant du riz accommodé de différentes manières avec de la viande découpée en petits morceaux et dressée en pyramides. Des bâtonnets accompagnent ces plats succulents. Comment allons-nous faire? Il faut être tout ce qu'il y a de plus Chinois pour pouvoir manger avec ces deux petits morceaux de bois, dont l'un fixe, se tient entre le pouce et l'annulaire, tandis que l'autre, mobile, se manie avec l'index et le doigt du milieu. Les indigènes portent la soucoupe à leurs lèvres et avalent leur riz en le poussant avec les bâtonnets : c'est ce que nous essayons en vain de faire, d'autant plus que nous rions tellement qu'il nous est impossible de nous livrer à une expérimentation sérieuse. Nous ne pouvons cependant compromettre notre dignité de civilisés en mangeant avec nos mains comme des sauvages! Heureusement l'un de nous plus avisé a apporté un nécessaire de campagne contenant une cuiller, une fourchette et un couteau. Chacun plonge successivement la cuiller dans le bol qui est devant lui, mais avec une certaine défiance qui paralyse la dégustation de ces mets de haute saveur. Enfin apparaissent des plats moins mystérieux, et en quantité suffisante pour rassasier cinquante personnes : des poulets, des canards, du mouton, du porc, du lièvre rôti, des poissons et des légumes bouillis. On nous sert en même temps du vin blanc de raisin et du vin de riz dans des tasses microscopiques en porcelaine peinte; aucune de ces boissons, même le thé, n'est sucrée, en revanche elles sont bouillantes! Le repas se termine par un potage qui n'est autre chose qu'un gros ragoût nageant dans une sauce abondante.

Servante annonçant le dîner en frappant sur le gong. — Dessin d'Émile Bayard d'après une peinture chinoise.

« Plus rassasiés que satisfaits, nous aurions voulu quelques mets plus chinois, des nids d'hirondelles ou une fricassée de racines de ging-seng, mais il paraît qu'il faut commander ces mets recherchés plusieurs jours à l'avance et qu'ils se payent au poids de l'or. Nous allumons nos cigares, en dégustant du tafia qui commence à être très-répandu dans les restaurants chinois, et nous regardons autour de nous : la fin de la journée s'avance, les salles, d'abord à peu près vides, se garnissent de nombreux consommateurs, qui, après nous avoir épiés à la dérobée, se livrent sans contrainte à leurs occupations habituelles. Des jeunes gens fardés et costumés comme les femmes circulent autour des tables, les garçons chantent à haute voix le nom et le prix des consommations que répète à l'unisson un huissier placé près du comptoir où siége le maître de l'établissement. Des marchands jouent à pigeon-vole : l'un annonce les chiffres de un à dix avec ses doigts; les autres doivent deviner dans ses yeux et lever en même temps que lui le même nombre de doigts; le perdant boit une tasse de vin de riz.

« Cependant la salle se remplit d'odeurs nauséabondes, où domine la fumée de l'opium. C'est l'heure des fatales ivresses! Les fumeurs au teint jaune, aux yeux caves, se retirent mystérieusement dans des cabinets placés au fond de la salle. On les voit s'étendre sur des lits garnis de nattes et d'un oreiller en crin dur; puis d'épais rideaux de feutre se ferment, impuissants à dérober aux yeux les orgies qui se préparent. Il est temps de partir : même pour de vieux soldats, bronzés par tous les climats, il y a en Chine des choses qui font monter la rougeur au front et le dégoût aux lèvres! »

Dans le récit suivant que nous devons encore à M. Trèves, on pourra, aux habitudes grossières du restaurant public, comparer le cérémonial, l'étiquette et la recherche d'un repas d'apparat donné par un grand personnage :

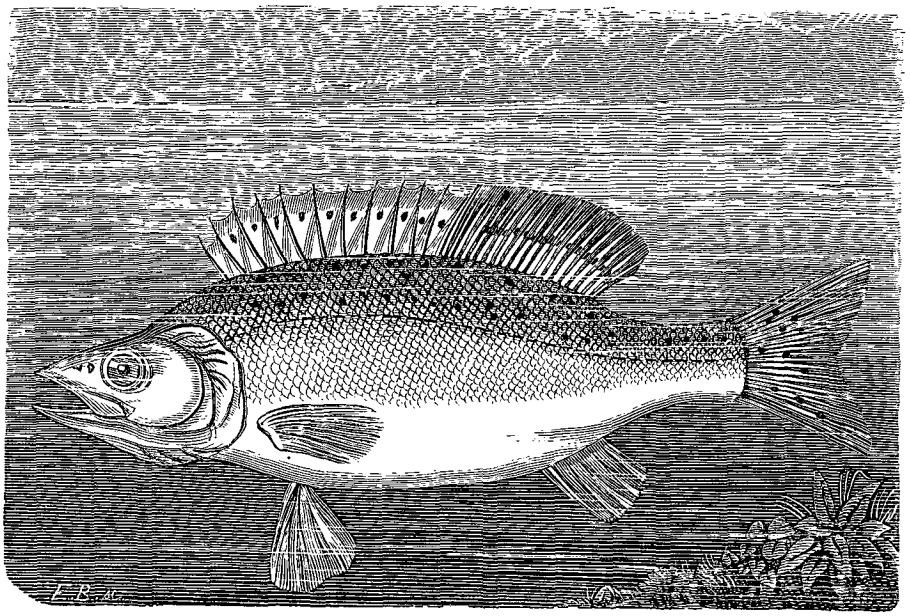
« La Chine est le pays des apparences : apparences de vertu, apparences de probité! Aussi, est-ce le pays où les règles de politesse, où les convenances obséquieuses sont poussées le plus loin. Depuis que nous

1. Toutes les tasses à thé ont un couvercle en métal pour conserver l'arome et empêcher que le buveur n'avale les feuilles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sommes à Pékin, depuis que nous avons prouvé notre force supérieure dans la dernière guerre, la diplomatie européenne est traitée sur un pied d'égalité par les agents du gouvernement chinois. Les entrevues ont lieu au yamoun des affaires étrangères ; le prince *Kong* par déférence rend les visites que lui font les ministres européens, mais ne reçoit personne chez lui. Il y a ici en ce moment de malheureux ambassadeurs coréens, qui sont traités encore avec moins d'égards que nous ne l'étions, il y a quelques années. Ils attendent depuis six mois avec leurs cadeaux et leurs tributs que le représentant de l'empereur daigne les recevoir, et ils attendront peut-être encore longtemps. On les a éloignés dans un *fou* en ruines, non loin de la légation française; tous les matins, en me promenant à cheval, je les vois devant leur porte faisant des échanges de marchandises avec les colporteurs du quartier pour se payer des frais de leur ambassade indéfiniment prolongée. Ils ont un costume plein d'originalité, entièrement blanc, avec une espèce de bonnet composé d'une carcasse en fil d'archal peint. J'ai voulu leur négocier l'achat d'un de ces bonnets pour ma collection, mais cela est impossible : il paraît qu'un officier coréen qui rentrerait dans son pays sans son couvre-chef, insigne de son grade, serait déshonoré et de plus condamné à s'ouvrir le ventre ! On comprendra que je n'aie pas insisté !

« Voici quels sont mes rapports de cérémonial avec les mandarins des affaires étrangères. Quand je veux faire une visite, pour ne pas surprendre celui que je vais voir, je me fais précéder d'un domestique portant ma carte ; j'agis ainsi sans façon pour gagner du temps, car je devrais, suivant les règles de l'étiquette, envoyer ma carte deux heures auparavant, et attendre qu'on m'en ait renvoyé une autre avant de partir. Ces cartes chinoises ordinairement sur papier rouge (elles sont grises en ce moment à cause du deuil impérial) portent au milieu en gros



Bar tacheté (*labrus Japonicus*). — Dessin de Mesnel d'apres un dessin chinois.

caractères le nom du mandarin, sur les côtés le nom de la personne à laquelle elles sont adressées, en bas quelques détails sur les affaires courantes, sur l'invitation qu'on vous fait, et enfin le salut final qui est toujours : *Je baisse la tête devant vous.* Mon nom chinois de cérémonie est *Tou-ta-loiè*, qui veut dire *homme considérable*, ou littéralement *Tou, vieillard respectable. Tou* est tout ce qui reste de Trèves, car il est poli de ne prononcer que la première syllabe de votre nom [1].

« Lorsque tous ces préliminaires sont terminés, je me fais porter en chaise jusqu'au pied de l'escalier qui conduit au salon des hôtes; le maître de la maison m'y reçoit en se tenant à ma droite, puis passe à ma gauche en me priant d'aller devant, et en m'accompagnant un peu en arrière. Dans le salon commence une foule de salamalecs que j'ai pris l'habitude d'abréger, quelque mauvaise idée que j'aie pu donner à mes hôtes de mon éducation. Quand deux Chinois de haut rang se visitent, il y en a pour une grande heure : dès le bas de la salle, ils se saluent jusqu'à terre en se tenant les mains, ils se disputent d'abord le côté le moins honorable (le côté du nord dans une pièce est regardé comme la place d'honneur) ; nouvelle dispute pour les siéges auxquels ils font aussi la révérence avant de s'asseoir ; quand le thé est servi, autres discussions : « Je ne boirai pas le premier. — Buvez donc. — Je n'en ferai rien...; » enfin ils échangent quelques phrases insignifiantes, et après avoir ainsi passé longtemps à ne se rien dire, c'est au moment de partir que le visiteur aborde le motif sérieux qui l'a amené. Au départ, même politesse, même empressement affecté. Tout ce cérémonial est réglé d'avance

1. Les Chinois donnent aux ministres européens le titre de *tsiun-tchai*, c'est-à-dire *commissaire impérial*. En parlant à M. de Bourboulon, ils l'appelaient *Pou-ta-gen*. *Pou* représentait le nom de famille et *ta-gen*, qui signifie *grand homme*, est le titre donné aux personnages importants. *Sen-tchen* ou *lettré* était le nom chinois des attachés et des interprètes de la légation.

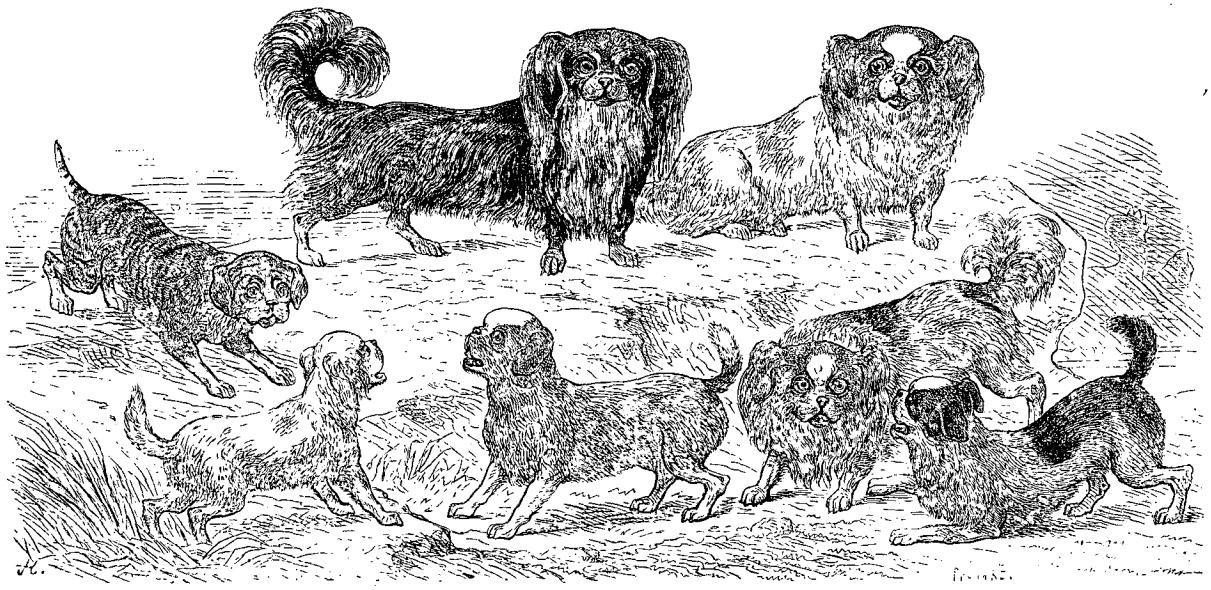
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les usages et par les livres qui traitent de la matière, mais il est insupportable pour un Européen habitué à aller droit au fait.

« Les mandarins ne sont pas aussi cérémonieux avec les gens du peuple, et nous avons dû les imiter en cela pour nous faire respecter. Toute allocution à des inférieurs se termine par les mots *allez et tremblez* qu'on accompagne d'un claquement de langue énergique pendant que tous les fronts s'abaissent jusqu'à terre. Les coups de bâton sont d'un grand usage; la police s'en sert pour disperser les foules, il faut quelquefois en user avec les manœuvres qu'on emploie. Les ouvriers des corps d'état plus élevés s'en offensent (il faut convenir qu'il y a bien de quoi), cessent de travailler, et s'en vont en grommelant quelquefois entre leurs dents *Quai-Tsen*, *diable*, injure adressée ordinairement aux Européens, mais ils ne cherchent jamais à se venger, et les assistants toujours enchantés de voir battre quelqu'un accompagnent leur fuite de grands éclats de rire.

« On entre difficilement en rapport avec les hommes du peuple; ils nous montrent plutôt de la crainte que de la déférence. Dernièrement un de nos interprètes s'était perdu dans la campagne aux environs de Pékin; il demanda son chemin à un paysan sans pouvoir obtenir de réponse. Furieux de ce mutisme, il le poursuit à cheval à travers champs; le Chinois hors d'haleine tombe à plat ventre au milieu d'un champ de sorgho, et, se voyant au pouvoir de son interculoteur, grommelle entre ses dents *hou*, *hou*, hein, hein, et *chem-no*, je ne comprends pas. Ce ne fut qu'après avoir répété trois fois sa question que notre interprète obtint une réponse par signes.

« Un Chinois ne peut se figurer qu'un Européen puisse parler sa langue : avant même que vous n'ouvriez la bouche, et devinant votre intention, il vous dit l'éternel *je ne comprends pas* et se sauve à toutes jambes, ou bien



Petits chiens de luxe. — Dessin de Grenier d'après une peinture chinoise

s'il craint de ne pouvoir vous échapper, il vous répète en tremblant les phrases consacrées de la politesse, *Où allez-vous? Quel âge avez-vous? Comment vous appelez-vous?* et s'obstine à ne pas avoir l'air de vous comprendre. Qu'on juge par là à quel point il est difficile de s'exercer à parler le chinois avec les gens du pays!

« Depuis quelque temps je me suis fait un ami indigène; *Hen-Ki*, membre du conseil des affaires étrangères, me montre de la confiance et recherche mon intimité. Je l'avais reçu à dîner : là, mettant de côté les règles du cérémonial grâce à de nombreuses libations de champagne, de chartreuse et de marasquin, il m'avoua, entre boire et en tapant sur le couvercle de la belle montre d'or qu'il venait d'acheter, que nous savions fabriquer en Europe des choses admirables, que la fourchette et la cuiller étaient plus commodes que les bâtonnets, que le café valait bien le thé, etc., etc., opinions bien osées chez un mandarin de haut rang; enfin, avant de partir, il me fit la grâce de donner l'ordre à son secrétaire intime de nous chanter quelque chose. Ce dernier, qui, pendant tout le repas s'était tenu derrière son maître soutenant d'exclamations approbatives chaque parole qu'il prononçait, se mit à entonner une sorte de plain-chant plus propre à endormir qu'à exciter la joie; *Hen-Ki* au comble du bonheur frappait des pieds en cadence et l'accompagnait en pinçant de la mandoline. Telle fut cette réception que le mandarin voulut me rendre, offre que j'acceptai avec une certaine curiosité.

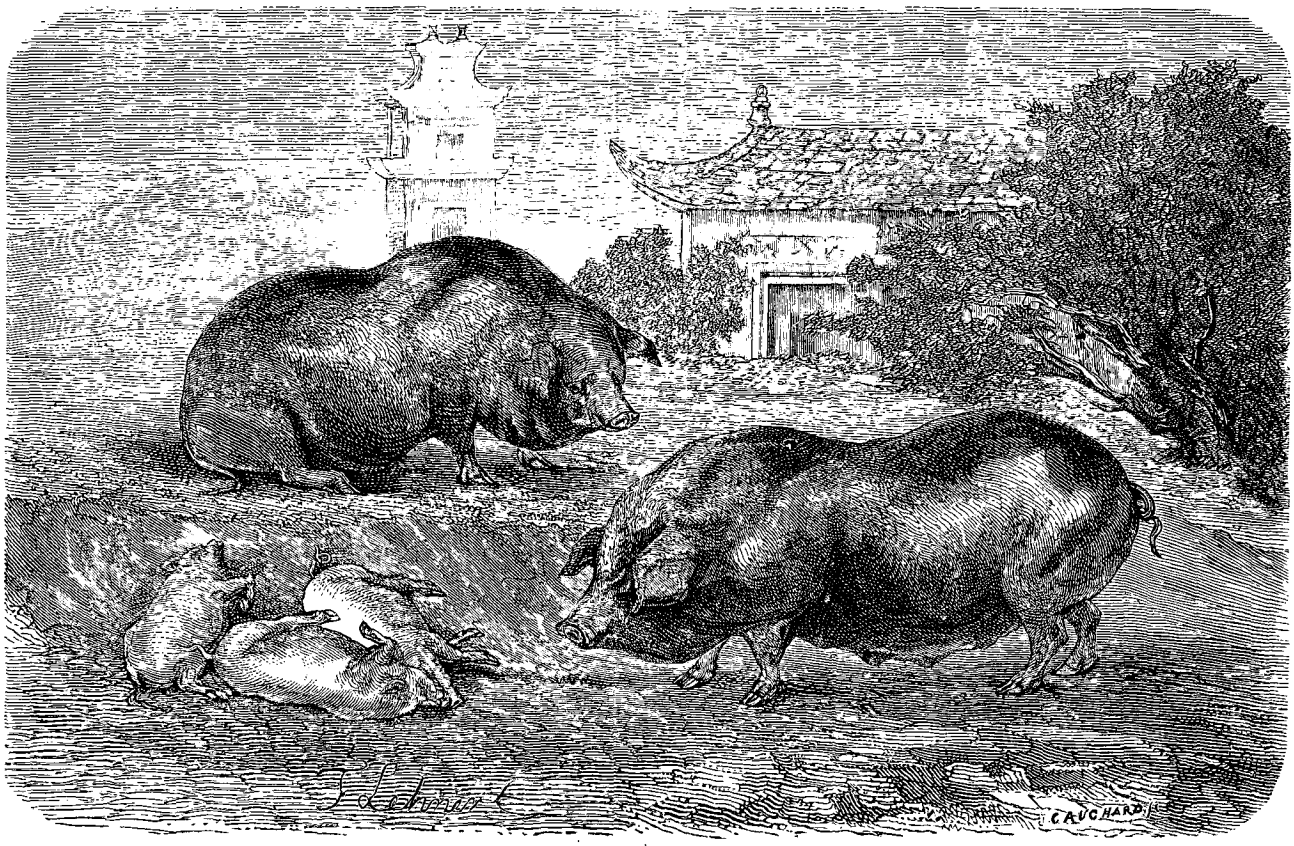
« Le matin du jour convenu, une lettre de *Hen-Ki* ornée de fleurs dessinées au trait vint me rappeler ma promesse. Je me rendis avec l'interprète à son *fou* situé dans l'enceinte de la Ville Jaune; il vint nous recevoir au bas de l'escalier d'entrée, et, me prenant par la main, me conduisit lui-même à travers le temple des ancêtres jusqu'à la salle à manger, fort jolie pièce octogone, dont les panneaux en bois sculpté contenaient de belles peintures sur papier et sur verre. Quatre grands bahuts incrustés de mosaïque et d'ivoire et couverts de potiches

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en jade, laques, cristal de roche, porcelaine, en garnissaient les angles; la table, ronde et très-élevée, occupait le milieu de la pièce; enfin des fleurs en pots, camellias, hydrangées, rosiers, *lien-wa* ou nymphéa à fleurs roses, donnaient à la salle à manger l'aspect d'une exposition d'horticulture.

« *Hen-Ki* nous faisant passer devant lui, m'invita à m'asseoir et prit place en face de moi; l'interprète se mit entre nous deux. En ce moment retentit dans la cour un bruit épouvantable : c'était une servante qui annonçait en frappant sur le gong à coups de marteau le commencement du repas des illustres seigneurs (voy. p. 85). Trois domestiques se tenaient derrière nous, prêts à accomplir nos volontés au moindre geste; un maître d'hôtel apportait les plats. Je remarquai que la salle à manger était carrelée avec de larges dalles de pierre de différentes couleurs formant une sorte de mosaïque. Aucune natte ne protégeait les pieds contre une vive sensation de froid : l'hiver, cette pièce est chauffée par de petits réchauds portatifs dont la fumée de charbon de terre se condense en vapeurs d'acide carbonique tellement insoutenables qu'on est forcé de laisser toutes les portes ouvertes. Un bon système de chauffage est ce qui manque le plus dans l'intérieur des maisons chinoises, qui réunissent d'ailleurs l'élégance au confortable. Heureusement nous étions au mois de juin et il faisait très-chaud.

« On servit d'abord sur la table le dessert, composé de mets rafraîchissants, tels que des tranches de pastèque,



Cochons chinois. — Dessin de Lehnert d'après une peinture chinoise.

de la crème fouettée, du sirop de fruits, du fromage de Mongolie en forme de tablettes, très-dur et ressemblant à du plâtre; puis vint le premier service : des entremets sucrés, confiseries et sucreries de toute sorte auxquelles la graisse rance qui avait servi à les fabriquer donnait un goût insoutenable. Deux bols pleins de graines de pastèques accompagnaient ces douceurs. *Hen-Ki* épluchait les graines avec ses grands ongles et les croquait avec des grimaces de satisfaction, tandis que dans l'autre coin de sa bouche il aspirait majestueusement la fumée de sa pipe; on eût dit, tellement l'expression en était différente, que la figure de l'illustre mandarin était composée de deux parties étrangères l'une à l'autre, celle qui mangeait et celle qui fumait ! Les graines de pastèque sont d'un goût agréable qui rappelle celui des amandes fraîches; elles sont d'un usage d'autant plus répandu qu'on prétend qu'elles font trouver le vin meilleur. Nos serviteurs étaient constamment occupés à nous verser de différents vins, du champagne, du madère, du bordeaux, du vin de riz et du thé dans de petites tasses, grandes tout au plus comme celles avec lesquelles les enfants jouent à la dînette.

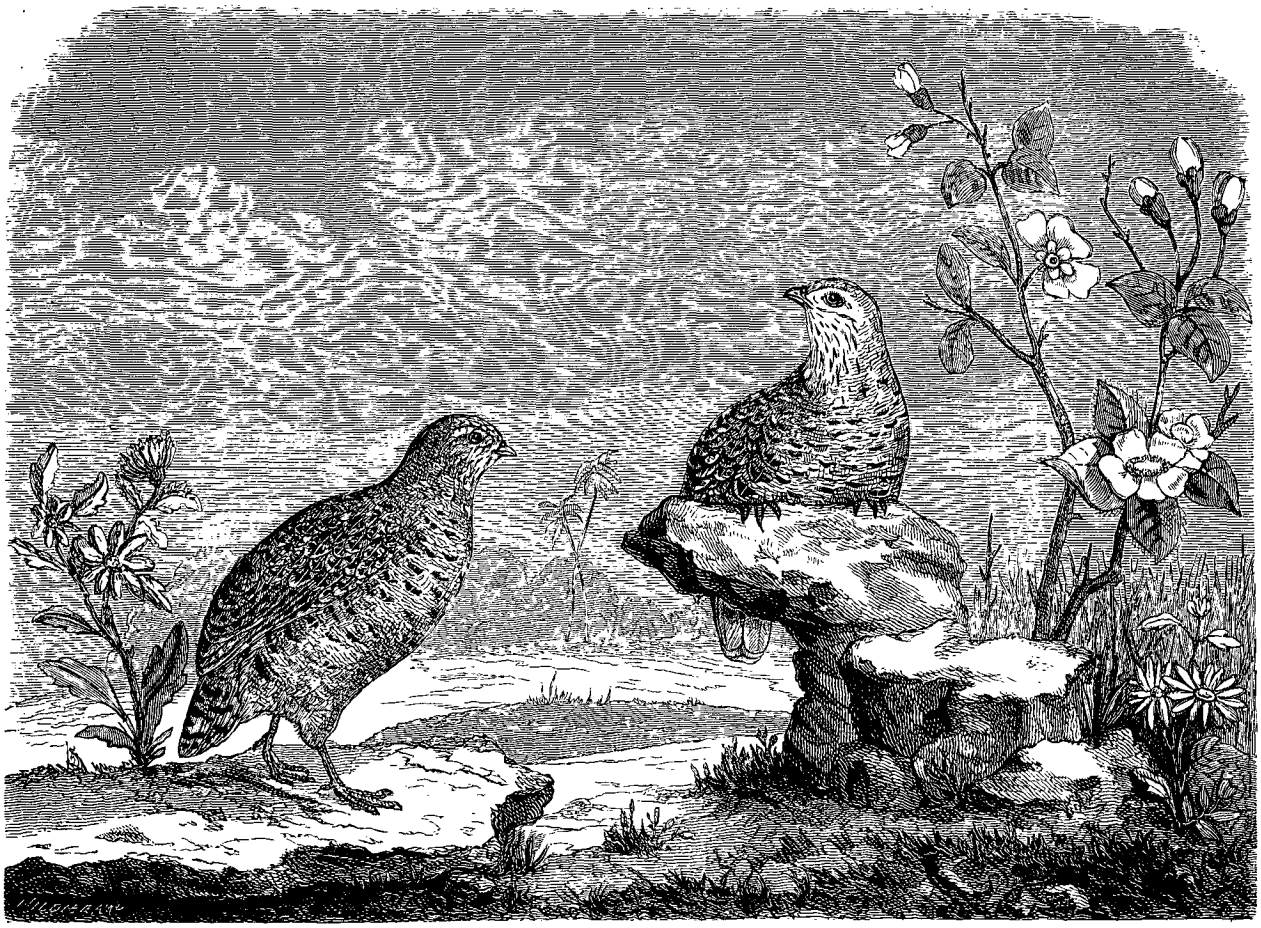
« Les vins d'Europe, surtout les deux premiers, commencent à être répandus en Chine, ainsi que le curaçao, le marasquin et la chartreuse; on prétend même que la maladie qui emporta l'empereur Hien-Foung à la fleur de l'âge avait été causée par l'abus excessif qu'il avait fait des liqueurs d'importation européenne (voy. p. 91).

« Aux entremets succéda une profusion de plats : quatre fois la table fut desservie et se garnit de nouveau

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des mêmes viandes, mais différemment accommodées, des volailles de toute espèce, du gibier, préparés avec du riz et des sauces fortement épicées, du porc sous toutes les formes, rôti, en ragoût, braisé, des poissons, parmi lesquels figurait le fameux bar tacheté, si prisé des Apicius chinois (voy. p. 86), des légumes, haricots blancs ou verts, pois, lentilles, et même des pommes de terre de Mongolie servies par attention pour nous. Aucun mets extraordinaire, ni rat, ni chat, ni chien ne frappa nos regards. Un chien de lait forme, assure-t-on, un plat très-recherché dans toute la Chine méridionale, mais je ne sache pas qu'à Pékin, les jolis petits chiens qu'on élève comme objets de luxe aient jamais été destinés à la casserole (voy. p. 87). Les viandes et les poissons sans os et sans arêtes étaient, par un artifice particulier à la cuisine chinoise, recousus dans leurs peaux grillées et dorées au four de campagne.

« Alors commença une scène de politesse : *Hen-Ki* voulant absolument nous servir, quoique nous eussions préféré puiser dans les bols, avec nos cuillers, enlevait avec ses doigts la peau qui recouvrait les viandes et y plongeant ses bâtonnets qu'il avait déjà fourrés dans sa bouche, mettait dans nos soucoupes un morceau de chaque mets. J'ai oublié de dire qu'on ne nous changeait pas de soucoupe, en sorte que, grâce à l'empressement de notre hôte, nous eûmes en quelques minutes devant



Perdrix du Fe-tche-li. — Dessin de Mesnel d'après une peinture chinoise.

nous une véritable pyramide de viandes, de poissons, de légumes entremêlés, dont les sauces se disputaient entre elles, et ne présentaient plus au goût qu'une saveur indéfinissable. Cependant *Hen-Ki* était enchanté, riait, causait et mangeait avec enthousiasme ; il approchait sa figure de son bol, et, manœuvrant ses bâtonnets avec une rapidité incroyable, envoyait dans sa large bouche et souvent sur sa belle robe, sur la table, et jusque sur nous, des parcelles de viande, des grains de riz, et surtout de larges gouttes de sauce ; cette déglutition rapide était accompagnée de phrases de politesse : *Mangez donc de ce plat*, nous disait-il la bouche pleine; *je l'ai fait faire pour vous, acceptez-en encore un peu, vous me comblerez de bonheur...*, et ainsi de suite. J'aime à croire que le mandarin faisait franchement appel à notre appétit, et qu'il ne ressemblait pas à ces Européennes maîtresses de maison qui vous supplient d'accepter une aile de perdreau non entamé, et qui vous jettent un regard furibond quand, de guerre lasse, vous ne croyez pas pouvoir refuser. Une corbeille de petits gâteaux à la farine de froment, sans levain, imbibés de graisse et remplis de graines aromatiques avait été placée à notre portée ; on voit que *Hen-Ki* n'avait rien négligé pour nous rendre un dîner agréable.

« A mesure que les appétits se calmaient, la conversation allait en se ranimant ; heureux de ne pas avoir à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traiter de questions politiques toujours embarrassantes pour la dissimulation chinoise, le mandarin se livrait à toute sa gaieté naturelle, et nous accablait de questions sur l'Europe dont les coutumes excitaient au plus haut point son étonnement. J'entendais par la fenêtre de la salle à manger restée ouverte un sourd murmure dans la cour intérieure, et de temps en temps une tête curieuse apparaissait dans la pénombre, nous fixant avec de grands yeux étonnés. Toute la partie féminine de la maison, les épouses de *Hen-Ki* et de ses fils, leurs sœurs, leurs filles, et les nombreuses servantes avaient été mises en émoi par la présence des deux étrangers ; ces pauvres recluses n'avaient peut-être pas eu l'occasion de rencontrer des Européens dans les rues de Pékin, et elles voulaient s'assurer si nous avions vraiment le nez au milieu de la figure, et si nous mangions par la bouche.

« Enfin, sur l'ordre de notre hôte, on enleva les bols et les soucoupes qui couvraient la table, et on apporta un grand plat rond divisé en quatre compartiments qui contenait quatre différentes sortes de potages. Nous avions commencé par le dessert, il était juste que nous finissions par la soupe ! Ce dernier service, le service d'honneur, était composé de mets gélatineux, qui ont la réputation d'être de puissants stimulants, et que les Chinois payent des prix excessifs : il y avait une gelée de nids d'hirondelles à l'essence de citron, des ailerons de requin bouillis et fondus dans une sauce gluante, des foies et des rates de poissons à la sauce aux huîtres, et enfin une soupe de ging-seng à la purée de volaille.

« Je goûtai de tous ces mets qui constituent le *nec plus ultra* de la cuisine chinoise, et je dois déclarer, qu'à l'exception du dernier qui est réellement d'un goût exquis, les trois autres me parurent insignifiants et même désagréables. Les nids d'hirondelles sont aussi fades que du blanc-manger, les ailerons de requin rappellent de mauvais pieds de veau à la gelée; quant à la soupe au poisson, on dirait du caviar pourri. Pour comble d'hospitalité, on avait essayé de nous faire du café (quel café !), qu'on apporta sur la table en même temps qu'une cave à liqueurs dernièrement achetée à Shang-Haï, et dont notre hôte paraissait aussi fier que de sa montre.

« Cependant les confidences de *Hen-Ki* devenaient de plus en plus intimes, sa langue s'épaississait et ses yeux se fermaient sous l'influence de libations répétées. Nous nous retirâmes après l'avoir remercié de sa cordiale réception, et en le priant de ne pas se déranger pour nous reconduire, mais il était ferré sur l'étiquette, et il nous suivit jusqu'à nos chaises à porteur[1].

« Pendant tout ce dîner qui avait duré plusieurs heures, aucun de ses trois fils, dont deux étaient déjà mandarins à bouton blanc, n'avait osé, quelle qu'en fût son envie, et par respect pour leur père, se présenter dans la salle à manger pour nous offrir leurs compliments »

1. Quand vous arrivez chez un Chinois, il est de règle qu'il vous attende à l'entrée de sa maison, et qu'il vous prie deux fois de passer devant lui à toutes les portes des nombreuses pièces que vous franchissez; quand vous voulez sortir, la bienséance exige que vous lui rendiez la pareille en le suppliant également à chaque porte de se dispenser de vous reconduire.

ÉDUCATION.

Écriture chinoise. — Son importance et ses difficultés. — Instruction générale. — La presse chinoise. — La littérature. — Le théâtre. — Représentation théâtrale chez le mandarin Tchoung-louen. — Les marionnettes et les ombres chinoises.

Le livre des rites veut que l'éducation d'un enfant riche commence à l'instant même de sa naissance, et ne tolère les nourrices qu'en imposant aux mères de grandes précautions pour les choisir. On sèvre un enfant aussitôt qu'il peut porter la main à sa bouche. A six ans on lui enseigne les éléments de l'arithmétique et de la géographie ; à sept ans on le sépare de sa mère et de ses sœurs, et l'on ne permet plus qu'il mange avec elles ; à huit ans on le forme aux règles de la politesse; l'année suivante on lui apprend le calendrier astrologique ; on l'envoie à dix ans aux écoles publiques où le maître lui enseigne à lire, à écrire et à compter; depuis treize ans jusqu'à quinze, il reçoit des leçons de musique, en chantant des versets moraux qui remplacent nos cantiques ; à quinze ans viennent les exercices du corps, l'usage des armes et l'équitation ; enfin à vingt ans, s'il en est jugé digne, il reçoit le bonnet viril et change ses habits de coton pour des vêtements de soie et les fourrures : c'est aussi l'âge du mariage.

Les maîtres d'école chinois sont des lettrés déclassés qui n'ont pu parvenir aux grades des fonctions civiles. Ils font chanter à leurs écoliers leurs leçons à haute voix et paraissent avoir compris depuis longtemps l'importance de l'enseignement mutuel. C'est avec leurs queues et des martinets qu'ils châtient les récalcitrants, en leur frappant de grands coups sur les mains ou sur le dos. Les peines morales sont également appliquées ; un écriteau attaché sur le dos dénonce l'écolier paresseux au mépris public. Les enfants les plus pauvres sont reçus gratis dans les écoles.

L'importance que les Chinois attachent à l'écriture, à la lecture, à la grammaire, à la connaissance approfondie de la langue, tient à la difficulté même de cette langue.

L'écriture ancienne des Chinois était *idéographique*, c'est-à-dire qu'elle représentait les objets par des caractères dessinés comme les hiéroglyphes égyptiens, au lieu d'être *phonétique*, c'est-à-dire composée de signes correspondants aux sons de la langue parlée. Les caractères primitifs au nombre de deux cent quatorze étaient des figures grossières qui représentaient imparfaitement des objets matériels. L'écriture idéographique, dont l'emploi par des peuples à demi sauvages s'explique aisément, doit être d'un usage fort difficile quand elle s'applique à des civilisés ayant à exprimer des idées abstraites. Les Chinois ont su modifier ingénieusement leurs caractères, de manière à les rendre susceptibles de satisfaire aux besoins de leur civilisation croissante : la *colère* était désignée par un cœur surmonté d'un lien signe d'esclavage, l'*amitié* par deux perles exactement

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pareilles, l'*histoire* par une main tenant le symbole de l'équité. Ces ingénieuses figures ne suffisant bientôt plus, on les combina à l'infini, on les altéra en les multipliant, et il faut toute la science d'un vieux lettré pour reconnaître les dessins de l'écriture primitive dans les caractères actuels qui sont au nombre de plus de quarante mille. Ainsi s'est formée l'écriture moderne, écriture figurée qui ne correspond pas à la langue parlée, exception unique parmi les peuples civilisés.

On comprendra donc facilement que savoir lire et écrire la langue chinoise soit une science qui demande de longues études aussi bien aux gens du pays qu'aux étrangers : d'ailleurs elle varie jusque dans ses formes grammaticales; on y distingue trois sortes de styles, le style antique ou sublime employé dans les anciens livres canoniques, le style académique qui est adopté pour les documents officiels et littéraires, et le style vulgaire.

Les Chinois attachent un grand prix à une belle écriture ; un calligraphe ou, selon leur expression, un pinceau élégant est digne d'admiration. Le capitaine Bouvier et un des interprètes de la légation de France rendaient un jour visite à *Tchong-louen*, un des hauts fonctionnaires de Pékin : son fils, mandarin à bouton bleu, jeune homme de vingt-deux ans, déjà père d'un enfant, c'est-à-dire d'un fils, car les filles ne comptent pas, était présent dans le salon de réception ; *Tchong-louen*, voulant donner une idée de son précoce mérite à ses visiteurs, envoya chercher une grande pancarte de carton sur laquelle le jeune homme avait tracé en contours superbes le mot *longévité*, et la leur fit voir avec la même fierté que s'il se fût agi de l'attestation d'une action d'éclat ou d'un ouvrage littéraire. Il y a des pancartes semblables, des modèles d'écritures, pendus dans les chambres des maisons, comme on le fait en Europe pour les dessins d'Académie.

Feu l'empereur Hien-Foung. — Dessin d'Émile Bayard d'après une peinture chinoise (voy. p. 88).

L'aspect de l'écriture chinoise est étrange : les caractères sont placés les uns au-dessous des autres en lignes verticales, et vont de droite à gauche; en un mot, sur ce point comme sur tant d'autres, les Chinois procèdent d'une manière absolument inverse de la nôtre. La position dans laquelle sont placés les caractères est d'ailleurs fort importante ; par exemple le nom de l'Empereur doit s'écrire avec deux lettres plus hautes que les autres; y manquer serait se rendre coupable de lèse-majesté. Tout le monde connaît l'encre de Chine : c'est avec cette substance délayée dans l'eau et un pinceau que les Chinois tracent les caractères de leur écriture, en tenant leur main perpendiculaire au lieu de la placer horizontalement sur le papier.

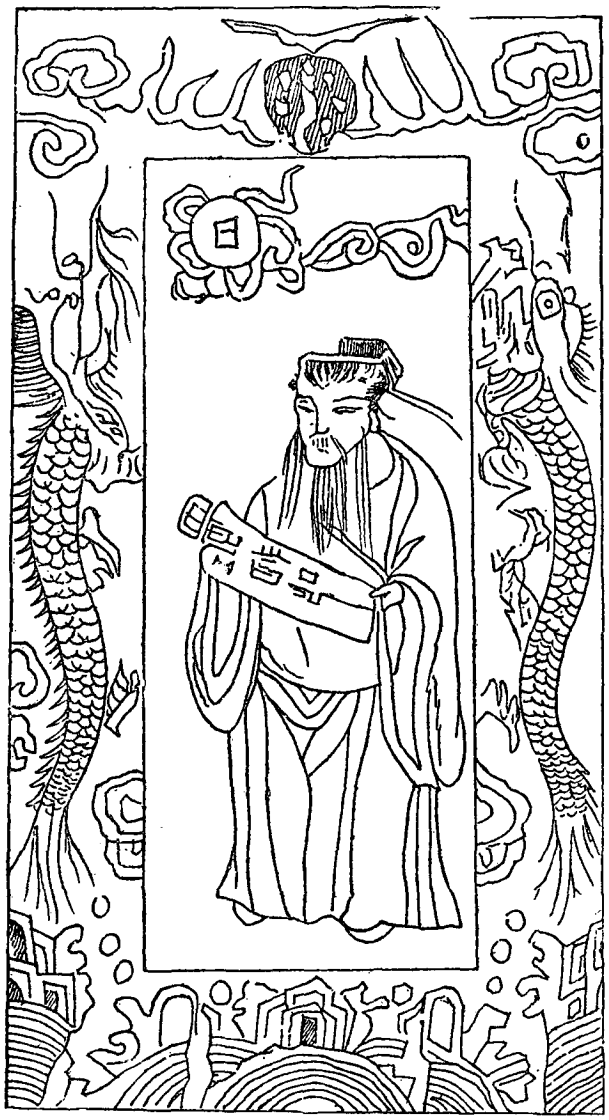
La langue parlée est beaucoup moins difficile; elle se compose de monosyllabes dont la réunion variée à l'infini exprime toutes les idées. Il faut y ajouter les accents qui donnent une tonalité et une expression différente aux racines monosyllabiques. La langue du midi diffère assez de celle du nord pour que les indigènes ne puissent se comprendre sans le secours du pinceau. En outre chaque province a son patois particulier.

Malgré les difficultés que présentent l'écriture et la lecture des caractères chinois, la Chine est assurément le pays du monde où l'instruction primaire est le plus répandue. On trouve des écoles jusque dans les plus petits hameaux dont les agriculteurs s'imposent volontairement pour entretenir les maîtres. Il est très-rare de rencontrer un Chinois complétement illettré. Les ouvriers, les paysans sont capables de faire eux-mêmes leur correspondance, de déchiffrer les affiches et proclamations gouvernementales, de tenir note de leurs affaires journalières. L'enseignement des écoles primaires a pour base le *San-tse-King*, livré sacré attribué à un disciple de Confucius qui résume en cent soixante-dix-huit vers toutes les sciences

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et toutes les connaissances acquises. Cette petite encyclopédie, convenablement expliquée et développée par le professeur, suffit pour donner aux enfants chinois le goût des choses positives, et les mettre à même de travailler à acquérir une instruction plus sérieuse. Il existe aussi dans les grandes villes des colléges où les enfants des lettrés et des mandarins reçoivent une éducation complète. Tel est entre autres le collége impérial à Pékin.

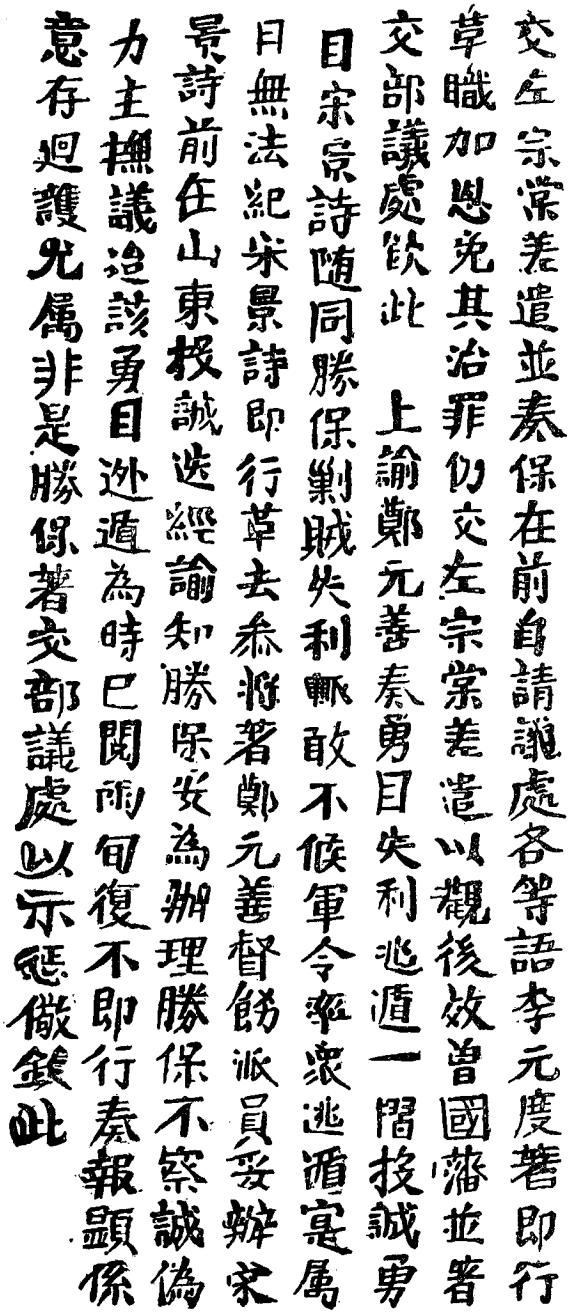
Les citoyens du Céleste Empire jouissent de la liberté de la presse la plus complète, mais à leurs risques et



Le philosophe Meng-tseu (au titre de la *Gazette Officielle*).

périls : l'autorité, qui n'a droit d'empêcher aucune publication, se venge après coup par le bâton des pamphlets ou des satires virulentes qu'on publie chaque jour sur son compte. Un grand nombre de petites presses mobiles existent chez les particuliers qui en usent et en abusent. Il n'y a pas un pays au monde où les murailles soient placardées d'autant d'affiches.

L'art typographique a été pratiqué de temps immémorial chez les Chinois; mais, comme leur alphabet se compose de plus de 40 000 lettres, ils ne pouvaient se servir de types mobiles; ils se sont donc bornés à tailler en relief sur une planche de bois dur, les caractères dont ils ont besoin, à enduire ces caractères avec leur encre, et à en tirer un nombre déterminé d'empreintes, en y appliquant successivement différentes feuilles de papier. Les relieurs, à l'inverse des nôtres, réunissent ces feuilles en volumes en les attachant par les bords ; une note de

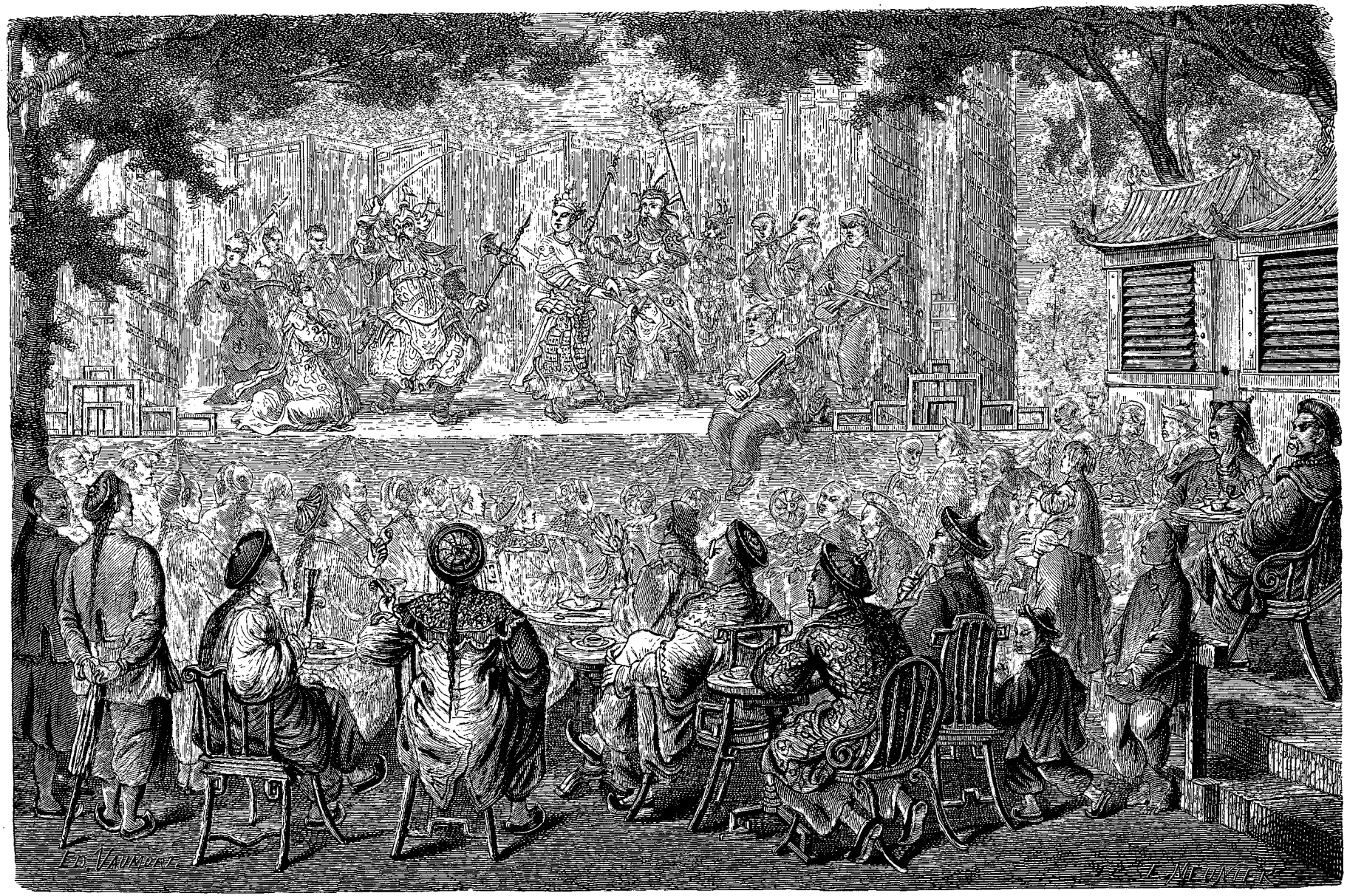


Gazette Officielle de Pékin.

la préface indique ordinairement l'endroit où ont été déposées les planches qui ont servi à la première édition de l'ouvrage.

Il y a à Pékin plusieurs journaux quotidiens, entre autres la *Gazette Officielle*, journal du gouvernement, à laquelle on s'abonne, moyennant une piastre par tri-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Représentation théâtrale à Pékin. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mestre. Cette feuille, imprimée en forme de brochure, est un carré long qui a une douzaine de pages et dont la couverture porte l'image du philosophe Meng-tseu (voy. p. 92). On y trouve un aperçu de toutes les affaires publiques et des principaux événements, les placets et les mémoires adressés à l'empereur, ses décrets, les édits des vice-rois des provinces, les fastes judiciaires et les lettres de grâce, des tarifs de douane, un courrier de la cour, les nouvelles diverses, incendies, crimes, etc., enfin les événements heureux ou malheureux de la guerre contre les rebelles *Tai-ping*. On y convient même d'avoir été battu, franchise qu'il est bon de signaler aux journaux officiels de l'Europe et de l'Amérique.

Les Chinois attachent un respect traditionnel et quasi religieux à la conservation des papiers imprimés et écrits, on les recueille soigneusement et on les brûle quand on les a lus, afin de les dérober à toute profanation. On prétend même que des sociétés se sont formées qui payent des porteurs chargés d'aller de rue en rue avec d'énormes corbeilles pour en ramasser tous les fragments. Ces chiffonniers d'un nouveau genre reçoivent une prime pour le sauvetage des épaves de la pensée humaine.

Les arts, comme la littérature, ont été poussés assez loin dans le sens utilitaire et industriel. L'art plastique, le beau absolu sont des idées incomprises.

Si l'on a pu reconnaître la supériorité avec laquelle les Chinois ont traité l'économie sociale, la philosophie, l'histoire, toutes les sciences morales et politiques basées sur l'expérience et le raisonnement; il faut bien avouer aussi la rareté des œuvres purement littéraires. Il ne faut point en conclure qu'il n'y ait pas en Chine comme en tout pays civilisé abondance de poëtes, de romanciers et d'auteurs dramatiques, mais leurs productions peu estimées et peu rétribuées sont éphémères ; on fabrique une ode, une pièce de circonstance ; on la récite, on la joue au milieu des applaudissements; le lendemain il n'en reste plus rien[1].

Ce n'est pas que le goût des représentations théâtrales ne soit très-vif dans la nation, mais on rougirait d'attacher une trop grande importance à un divertissement futile. Les directeurs des troupes sont le plus souvent les fabricants des pièces qu'ils font représenter, ou du moins ils les modifient suivant les exigences des acteurs et la convenance des costumes. Il n'existe pas de théâtres permanents, ni autorisés à Pékin : le gouvernement en tolère la construction provisoire sur les places de la ville pour un temps limité à l'époque des fêtes publiques, mais il y en a dans beaucoup de maisons de thé analogues à nos cafés chantants, et chez tous les gens riches qui, chaque fois qu'ils ont loué une troupe d'acteurs pour se réjouir ou pour célébrer un anniversaire de famille, ont soin dans un but de popularité de laisser entrer librement la foule dans la partie de leur maison réservée au théâtre.

1. Voir pour la littérature chinoise les travaux et les traductions remarquables d'Abel de Rémusat, de Stanislas Julien, de Pauthier, etc.

« Je viens d'assister, dit M. Trèves, à une représentation théâtrale donnée par le secrétaire d'État *Tchoung-louen* dans le jardin de son palais de la ville Tartare en l'honneur de la nouvelle année. Le théâtre ressemble à ceux que l'on élève à Paris sur l'esplanade des Invalides, lors de la fête de l'empereur: c'est un grand quadrilatère de la forme d'un temple grec soutenu de chaque côté par quatre colonnes rubannées de bleu de ciel, de jaune d'or et d'écarlate, et dont le fronton est surchargé de sculptures et d'ornements. La scène, beaucoup plus large que profonde, est une plate-forme parquetée et surélevée de deux mètres environ. Un vaste paravent la sépare des coulisses situées à l'arrière où les acteurs s'habillent et se fardent. Les décors n'existent pas; il y a seulement deux ou trois chaises et un tapis. La salle circulaire, et très-vaste en proportion de la scène, est dallée sur le devant en pierre de marbre ; elle est à ciel ouvert, et les spectateurs n'ont d'autre abri que les grands arbres qui l'ombragent.

« Nous prenons place sur une estrade réservée, élevée exprès pour nous en face de la scène; des deux côtés sont des loges grillées avec des jalousies en bambou d'où les femmes de notre hôte et celles de ses invités assistent au spectacle; de peur qu'on ne les entrevoie, elles se sont voilé la figure avec un filet de soie à réseau. Les visiteurs d'un rang moins élevé sont assis au premier rang sur des chaises disposées autour de petites tables pouvant contenir quatre ou cinq personnes. Derrière eux on voit onduler comme une fourmilière de têtes humaines : c'est la foule des spectateurs populaires qui se pressent et s'entassent pour jouir du spectacle qu'ils doivent à la munificence de l'illustre *Tchoung-louen*. A Pékin comme à Paris, les gens du peuple affrontent volontiers pour leur plaisir la fatigue de se tenir debout et sans point d'appui pendant des heures entières. Quelques bons pères de famille ont deux ou trois enfants juchés sur leur dos et sur leurs épaules, mais je n'aperçois aucune femme.

« Cependant, sur un signe parti de notre tribune, l'orchestre placé sur un des côtés de la scène et composé de deux flûtes, d'un tambour et d'une harpe, attaque un charivari qui tient lieu d'ouverture; puis le paravent s'écarte, les acteurs paraissent tous ensemble en costume de ville, et, après s'être inclinés si profondément que leur front touche la terre, ils détachent près de la rampe le chef de la troupe qui vient nous réciter le répertoire pompeux des œuvres dramatiques qu'ils vont représenter. Il paraît que nous allons voir un drame tragique représentant la conquête de la Chine par les Tartares, et une fable en action, le mariage de l'Océan et la Terre.

« La première pièce débute par l'entrée subite d'un officier en costume du temps des Ming suivi de deux estafiers : il entame un long récitatif chanté avec accompagnement de voltige et de tours de force qui consistent par exemple à tenir sa lance en équilibre sur le bout de son nez; c'est l'exposition ! Peu à peu l'action dramatique se déroule : l'officier sort, et est remplacé par la princesse et ses suivantes; cette belle personne, qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est la fille de l'empereur détrôné, vient exposer ses chagrins ; elle sanglote à fendre le cœur, elle s'arrache les cheveux, et ne veut pas être consolée. Les actrices paraissent fort jolies et cependant ce sont des jeunes gens, car l'empereur *Hien-long* a défendu aux femmes de paraître sur la scène, la profession de comédien étant regardée comme déshonorante. Ils sont si bien frisés, si bien habillés, ils trébuchent si naturellement sur leurs pieds chaussés du brodequin de théâtre qu'il est impossible de ne pas se faire illusion. Voici le prince chinois (l'inévitable amoureux) qui s'est introduit furtivement dans le palais pour enlever sa fiancée ! Surprise, duo d'amour moitié chanté, moitié parlé ; la princesse, s'approchant de la rampe en mettant la main sur son cœur, exprime sa joie par une psalmodie monotone, qui se termine en une note aiguë qu'elle conserve sur le même ton et sans respirer pendant quelques minutes. Ce tour de force musical hautement apprécié par les connaisseurs excite un enthousiasme indescriptible ; les spectateurs se lèvent, on entend sortir de toutes les bouches l'exclamation *hao* (bon), et en même temps on frappe de grands coups sur les tables avec les tuyaux des pipes ; c'est la manière d'applaudir. Mais, ô trahison ! le conquérant tartare se précipite dans la salle suivi de ses gardes ! il voit tout, il sait tout ! il roule des yeux furieux, brandit un sabre d'une main, une hache de l'autre, et marche à grandes enjambées alternatives comme les traîtres de nos mélodrames. La princesse se jette à ses genoux ; il la repousse brutalement et fait charger de chaînes le prince amoureux, son rival. Le conquérant tartare s'est fait une figure effroyable ; il a des sourcils hérissés comme des poils de sanglier, et une barbe noire en soie tressée qui tombe en anneaux sur sa vaste poitrine. Les costumes sont magnifiques, éclatants d'or, d'argent et de broderies, et imitent avec une exactitude rigoureuse ceux de l'époque où s'est passé le drame qu'on représente. Mais je ne continuerai pas cette énumération des scènes, d'autant plus que, ne sachant pas le chinois, et l'intrigue allant toujours en se compliquant, je finis par en perdre le fil : il me paraît seulement que, méprisant la règle des trois unités, l'auteur fait entre deux scènes franchir à ses personnages plusieurs années de leur existence. Enfin au dénoûment l'usurpateur étranger vainqueur de tous ses ennemis vient mettre sa gloire et sa couronne aux pieds de la fille de l'empereur chinois qu'il avait détrôné, et cette dernière, oublieuse de son amour et du sang de son père qui crie vengeance, accepte la main et la moitié du trône offertes par le galant vainqueur, consacrant ainsi le pouvoir impérial dans une nouvelle dynastie.

« La pièce s'était jouée sans interruption ni entr'actes : dès qu'elle fut finie, le directeur de la troupe nous récita une moralité historique, dans laquelle il annonça au milieu de l'approbation générale qu'il avait voulu démontrer dans ce drame la légèreté et l'inconstance des femmes dont tout citoyen sensé doit se défier.

« Dans la seconde pièce, allégorie du mariage de l'Océan et de la Terre, les acteurs ont tous des masques plus ou moins singuliers. Il y a des diables, des génies, des licornes, des hippogriffes, des poissons ; les figurants changés en plantes marines ont caché leurs têtes sous des enveloppes de carton peint représentant des fleurs de *lien-wa* et de nénuphar avec les corolles ouvertes ; d'autres, portant les flots de la mer en guise de tête, exécutent à un moment donné une danse de caractère en s'agitant en mesure sous leurs surtouts de carton, tandis que l'orchestre gronde ; c'est l'Océan en courroux.

« Mais la journée s'avançait ; la foule se retira avec un ordre et une décence admirables, sans bruit, sans disputes. La nuit est faite pour dormir, a dit le législateur chinois, et aucun théâtre ne doit rester publiquement ouvert après le coucher du soleil.

« Cette représentation chez *Tchoung-louen* est analogue à celles que j'ai déjà vues dans les maisons de thé à Tien-tsin : là, on paye cent sapèques d'entrée (environ un franc), mais on a le droit de consommer un certain nombre de tasses de thé, de petits gâteaux et de fruits secs. Le théâtre est moins luxueux, mais la salle est entourée de vastes galeries où vont se placer en dehors de la foule les lettrés et les riches négociants. »

Outre les théâtres véritables, il y a à Pékin quantité de bateleurs, de saltimbanques, d'escamoteurs, des troupes d'acrobates, des danseurs et danseuses de corde, et enfin des hippodromes ambulants.

Certains industriels montrent les marionnettes qui sont absolument semblables à celles d'Europe. Lequel des deux peuples a enseigné à l'autre cette invention singulière ? Le mot d'*ombres chinoises* dont nous nous servons semblerait prouver que les Chinois ont eu la priorité. Le bateleur qui met les poupées en mouvement, monté sur un tabouret, est enveloppé jusqu'à la cheville du pied dans de larges draperies de contonnade bleue. Une boîte représentant un petit théâtre est appuyée sur ses épaules et s'élève au-dessus de sa tête ; ses mains agissent sans qu'on devine le moyen mécanique qu'il emploie, pour imprimer des allures de comédie à de très-petits automates.

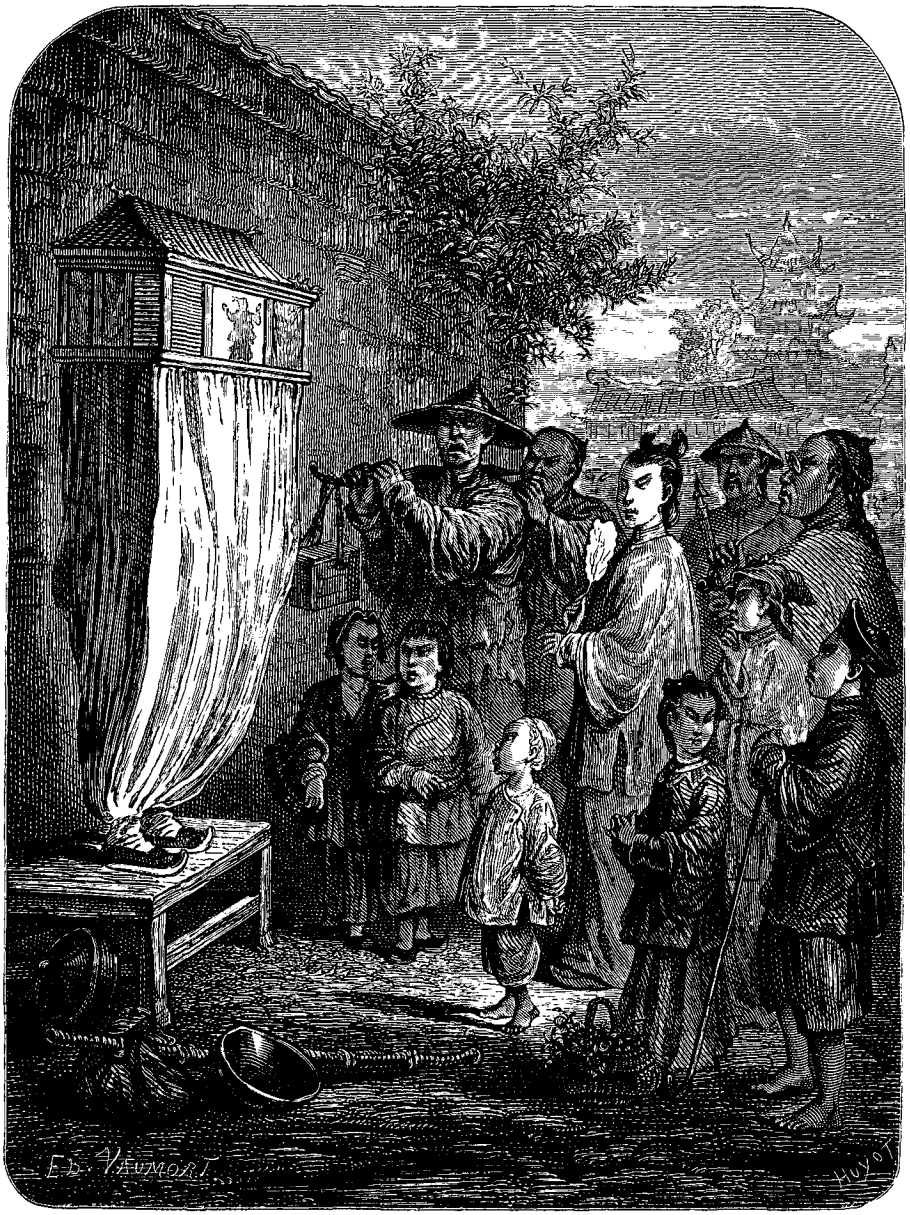
Les marchés de Pékin ne présentent rien d'extraordinaire aux recherches d'un amateur européen. Dans les derniers temps de séjour de M. et de Mme de Bourboulon, l'immense curiosité qui les avait accueillis à leur arrivée s'étant émoussée peu à peu, il leur devint facile de parcourir toute la ville en voiture et à cheval, et de pénétrer plus en détail les mœurs intimes des habitants. Une vieille Galloise, femme de charge du ministre d'Angleterre, allait chaque jour en charrette faire ses emplettes au marché, disputant et criant après les marchands, au milieu d'une population paisible et courtoise. Elle y fut plus d'une fois victime de l'astuce des vendeurs qui dépasse tout ce qu'on voit en ce genre dans les marchés européens : un jambon de magnifique apparence n'était souvent qu'un morceau de bois enveloppé d'une terre grasse et rouge artistement recouverte d'une peau de cochon, des volailles empaillées avec soin avaient en place de chair de l'étoupe et des cailloux.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vingt coups de bâton punissent ces fraudes, mais ne sauraient les empêcher, l'amour du gain étant plus fort que la crainte de la douleur.

On élève beaucoup de moutons et de cochons dans les campagnes du *Pe-tche-li*. Ces deux espèces animales forment le fond de la cuisine chinoise. Les cochons qui appartiennent à la race cochinchinoise, sont de petite taille et noirs ; leur chair est exquise, et les Chinois, bons charcutiers, la préfèrent justement à toutes les autres. Ils en font des jambons excellents et des sortes de rillettes dont ils sont très-friands.

L'espèce bovine sert rarement à la boucherie : amenée en grands troupeaux de la Terre-des-Herbes, dans l'intérieur de l'empire, elle est utilisée pour le labour et pour le trait. Belle et vigoureuse en Mongolie, elle dégénère rapidement autour de Pékin. Il en est de même des chevaux tartares. On pourrait en dire autant de l'espèce humaine : sol épuisé, la Chine n'a point de bons pâturages pour les animaux serviteurs de l'homme, et depuis bien des siècles, ses institutions séniles ferment à celui-ci la voie de tout progrès moral ou physique.

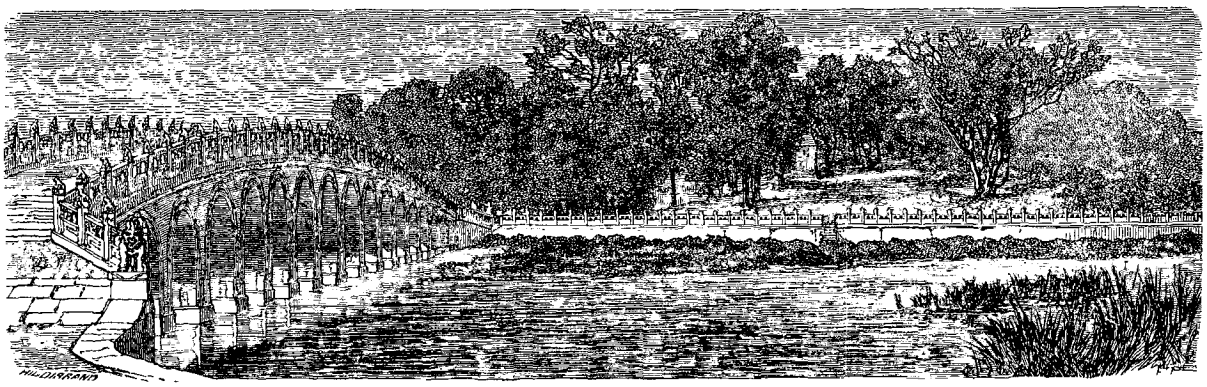


Les ombres chinoises. — Dessin de Vaumort d'après une peinture chinoise.

A. Poussielgue.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Un des ponts du Palais d'été. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

UNE VISITE A YOUEN-MING-YOUEN,

PALAIS D'ÉTÉ DE L'EMPEREUR KHIEN-LOUNG,

PAR M. G. PAUTHIER [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

A trente *li* ou trois lieues, au nord-ouest de la porte de Pékin, appelée *Si-tchi-mên* (la « porte située directement à l'ouest »), on trouve un grand bourg que l'on nomme *Haï-thien*, habité naguère encore, comme autrefois Versailles, par une population nombreuse, attachée à la cour des empereurs chinois, ou qui vivait uniquement des nombreuses industries que ces empereurs se plaisaient à entretenir et à encourager. Au delà de ce bourg, est situé un parc immense, plus grand à lui seul que toute la ville de Pékin, et ayant aussi deux enceintes carréesconcentriques, dans lesquelles se trouvaient disséminés quarante palais d'architecture purement chinoise, dont on donne ici plusieurs spécimens dessinés d'après quelques-uns des quarante magnifiques dessins coloriés et exécutés sur soie par des artistes chinois, lesquels dessins ornent un album provenant du cabinet de l'empereur *Khien-loung*, et acheté, dans ces derniers temps, par la Bibliothèque impériale de Paris[2]. On y a ajouté une autre vue, tirée d'un album représentant en vingt dessins, aussi coloriés, les palais construits à l'européenne par le même empereur.

Ce fut l'empereur *Young-tching*, qui, sur les recommandations de son père, le célèbre Kang-hi, contemporain de Louis XIV, choisit cette localité, au nord-ouest de Pékin, pour y établir sa résidence d'été; mais ce fut son petit-fils, l'empereur Khien-loung, mort en 1796, après un règne de soixante ans, qui fit de cette résidence l'ensemble le plus extraordinaire de palais, de pavillons, de kiosques, de pièces d'eau, de rochers, de collines et de vallées factices que la main de l'homme ait jamais créé.

Dès les premiers temps de la monarchie chinoise on voit les souverains de ce pays, comme d'ailleurs ceux des autres monarques asiatiques, rechercher avec passion le luxe des palais et des grands parcs réservés. Ainsi on lit dans le philosophe Meng-tseu (368 avant J. C.) :

« Siouan-Wang, roi de Tsi, interrogea Meng-tseu en ces termes :

« J'ai entendu dire que le parc de Wen-Wang avait « soixante-dix *li* (sept lieues) de circonférence; les « avait-il véritablement ! »

« Meng-tseu répondit : « C'est ce que l'histoire rap- « porte : »

« Le roi dit : « D'après cela, il était donc d'une gran- « deur excessive ? »

« Meng-tseu dit : « Le peuple le trouvait encore trop « petit. »

« Le roi ajouta : « J'ai un parc qui n'a que quarante « *li* (quatre lieues) de circonférence, et le peuple le « trouve encore trop grand; pourquoi cette diffé- « rence? »

« Meng-tseu répondit : « Le parc de Wen-Wang avait « soixante-dix *li* de circuit; mais c'était là que se ren-

1. Après avoir étudié la ville de Pékin avec la légation française que nous suivrons bientôt dans les déserts de la Mongolie, il ne déplaira sans doute pas aux lecteurs du *Tour du Monde* de faire un pèlerinage au Versailles de la Chine, et de retrouver cette résidence impériale telle qu'elle était avant l'exécution militaire du 18 octobre 1860 qui la livra aux flammes. Le nom de l'auteur de cet article doit être pour eux comme pour nous une garantie d'exactitude, d'érudition et de fidélité scientifique. F. de L.

2. Cet album, acheté quatre mille francs en vente publique par la Bibliothèque impériale, est l'œuvre de deux artistes chinois nommés *Tang-taï* et *Tchin-youen*, qui l'exécutèrent pour l'empereur Khien-loung en 1744; la description en langue chinoise qui accompagne les dessins, a été rédigée par *Wang-Yeou-tun*, alors ministre des travaux publics.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« daient tous ceux qui avaient besoin de cueillir de « l'herbe ou de couper du bois. Ceux qui désiraient « prendre des faisans ou des lièvres allaient là. Comme « le roi avait son parc en commun avec le peuple, ce- « lui-ci le trouvait trop petit (quoiqu'il eût sept lieues « de circonférence); cela n'était-il pas juste? »

« Moi, votre serviteur, continue le philosophe, lorsque « je commençai à franchir la frontière, je m'informai « de ce qui était principalement défendu dans votre « royaume, avant d'oser pénétrer plus avant. Votre ser- « viteur apprit qu'il y avait un parc de quatre lieues de « tour; que l'homme du peuple qui y tuait un cerf était « puni de mort, comme s'il avait commis le meurtre « d'un homme; alors ce parc est une véritable fosse de « mort de quatre lieues de circonférence ouverte au sein « de votre royaume. Le peuple, qui trouve ce parc trop « grand, n'a-t-il pas raison? »

« Le roi parla d'autre chose[1]. »

Le célèbre empereur des Thsin, *Chi-Hoang-Ti*, qui, deux cent cinquante ans avant notre ère, fit brûler tous les livres, après avoir détruit tous les royaumes féodaux qui s'étaient formés en Chine sous les précédentes dynasties, se fit faire des jardins de plaisance de trois cents *li* (ou trente lieues) de circonférence, qu'il peupla de quadrupèdes, de poissons, d'oiseaux, d'arbres, de plantes et de fleurs de tous les pays. Les historiens chinois disent qu'il y réunit plus de trois mille espèces d'arbres. Il y fit construire en outre autant de palais qu'il avait détruit de principautés; et ces palais étaient bâtis sur le modèle le plus beau qu'avait offert chacune de ces mêmes principautés.

L'empereur Wou-Ti des Han (140 av. notre ère), qui avait porté ses armes jusqu'aux bords de la mer Caspienne et aux frontières de l'Inde, se fit construire un parc qui avait plus de cinquante lieues de tour, parsemé de palais, de kiosques, de grottes, de décorations de toutes sortes. Trente mille esclaves y étaient continuellement occupés; toutes les provinces de l'empire devaient y envoyer chaque année ce qu'elles avaient de plus rare, en plantes, en fleurs, en arbrisseaux et en arbres de toutes sortes.

Un autre empereur de la même dynastie ne partageait pas de tels goûts de magnificence et négligeait ses jardins de plaisance. Un de ses ministres lui ayant fait des observations à ce sujet, l'empereur répondit : « Je veux faire un jardin de toute la Chine; si mon prédécesseur avait employé en défrichements les sommes immenses qu'il a dépensées à agrandir et embellir ses parcs, bien des milliers d'hommes, qui manquent de riz, en auraient abondamment. »

II

Le frère Attiret, né à Dôle, en Franche-Comté, et qui fut attaché comme peintre au service de l'empereur Khien-loung, décrit ainsi, dans une lettre datée de Pékin, le 1er novembre 1743, la résidence d'été de ce prince, à *Youen-ming-youen* (*Lettres édifiantes et curieuses*, vol. 35) :

« Pour les « maisons de plaisance, » dit-il, elles sont charmantes. Elles sont construites dans un vaste terrain où l'on a élevé à la main de petites montagnes hautes depuis vingt jusqu'à cinquante ou soixante pieds, ce qui forme une infinité de petits vallons. Des canaux d'une eau claire arrosent le fond de ces vallons, et vont se joindre en plusieurs endroits pour former des étangs et des mers. On parcourt ces canaux, ces bassins, ces étangs sur de magnifiques barques. Dans chacun de ces vallons, sur le bord des eaux, sont des bâtiments parfaitement assortis de plusieurs corps de logis, de cours, de galeries ouvertes et fermées, de jardins, de parterres, de cascades, etc., ce qui fait un assemblage dont le coup d'œil est admirable. On sort d'un vallon, non par de belles allées droites comme en Europe, mais par des zigzags, par des circuits, qui sont eux-mêmes ornés de petits pavillons, de petites grottes, et au sortir desquels on retrouve un second vallon tout différent du premier, soit pour la forme du terrain, soit pour la structure des bâtiments.

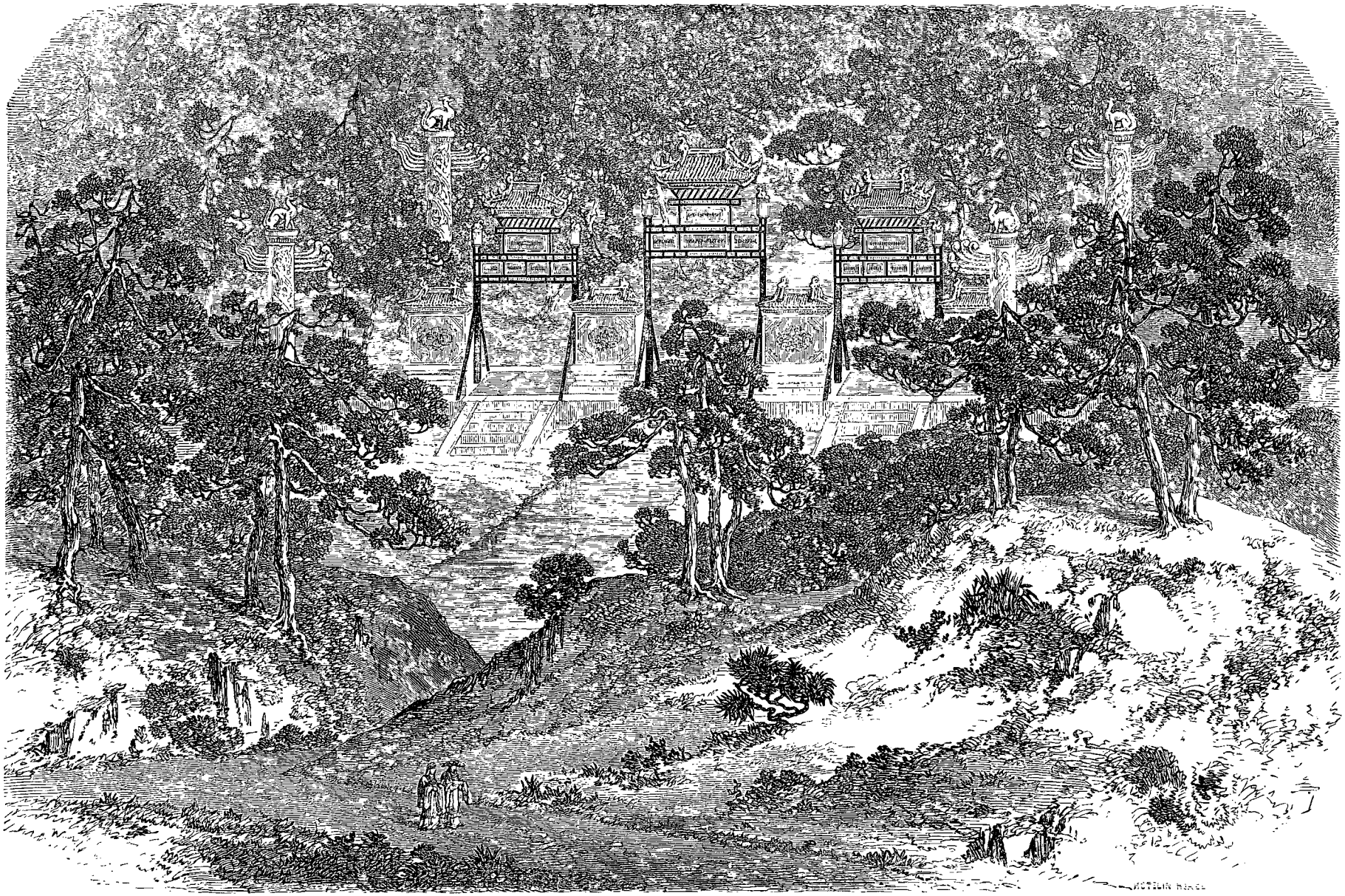
« Toutes les montagnes et les collines sont couvertes d'arbres, surtout d'arbres à fleurs, qui sont ici très-communs. C'est un vrai paradis terrestre. Les canaux ne sont point comme chez nous, bordés de pierres de taille tirées au cordeau, mais tout rustiquement avec des morceaux de roches, dont les uns avancent et les autres reculent, et qui sont posés avec tant d'art, qu'on dirait que c'est l'ouvrage de la nature. Tantôt le canal est large, tantôt il est étroit; ici il serpente, là il fait des coudes, comme si réellement il était maîtrisé par les collines et les rochers. Les bords sont semés de fleurs qui sortent des rocailles, et qui paraissent être le produit de la nature; chaque saison a les siennes. Outre les canaux, il y a partout des chemins, ou plutôt des sentiers, qui sont pavés de petits cailloux, et qui conduisent d'un vallon à l'autre. Ces sentiers vont aussi en serpentant; tantôt ils suivent les bords des canaux, tantôt ils s'en éloignent.

« Arrivé dans un vallon on aperçoit les bâtiments. Toute la façade est en colonnes et en fenêtres; la charpente dorée, peinte et vernissée; les murailles de briques grises, bien taillées, bien polies; les toits sont couverts de tuiles vernissées, rouges, jaunes, bleues, vertes, violettes, qui, par leur mélange et leur arrangement, font une agréable variété de compartiments et de dessins. Ces bâtiments n'ont presque tous qu'un rez-de-chaussée; ils sont élevés de terre de deux, quatre, six ou huit pieds. Quelques-uns ont un étage (au-dessus du rez-de-chaussée). On y monte non par des degrés de pierre façonnée avec art, mais par des degrés faits par la nature. Rien ne ressemble tant à ces palais fabuleux de fées, qu'on suppose au milieu d'un désert, élevés sur un roc dont l'avenue est raboteuse, et forme mille sinuosités.

« Les appartements intérieurs répondent parfaitement à la magnificence du dehors. Outre qu'ils sont très-bien

1. *Meng-tseu*, traduit par l'auteur de cet article et publié dans les *Livres sacrés de l'Orient*, p. 225, § 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Arcs de triomphe à l'entrée du *Palais favorisé du Ciel* (Palais d'été). — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. n° 17 de l'Album de Khien-loung).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

distribués, les meubles et les ornements y sont d'un goût exquis et d'un très-grand prix. On trouve dans les cours et dans les passages des vases de marbre, de porcelaine et de cuivre, pleins de fleurs. Au devant de quelques-uns de ces bâtiments, au lieu de statues immodestes, sont placées sur des piédestaux de marbres des figures, en bronze ou en cuivre, d'animaux symboliques, et des urnes pour brûler des parfums.

« Chaque vallon a sa maison de plaisance ; petite, eu égard à l'étendue de tout l'enclos, mais en elle-même assez considérable pour loger le plus grand de nos seigneurs d'Europe avec toute sa suite. Plusieurs de ces maisons sont bâties de *bois de cèdre*, qu'on amène à grands frais de cinq cents lieues d'ici. Mais combien croiriez-vous qu'il y a de ces palais dans les différents vallons de ce vaste parc? Il y en a plus de *deux cents*, sans compter autant de maisons pour les ennuques; car ce sont eux qui ont la garde de chaque palais, et leur logement est toujours à côté, à quelques toises de distance ; logement assez simple, et qui, pour cette raison, est toujours caché par quelque bout de mur ou par les montagnes factices.

« Les canaux sont coupés par des ponts de distance en distance. Ces ponts sont ordinairement de briques, de pierres de taille, quelques-uns de bois, et tous assez élevés pour laisser passer librement les barques. Ils ont pour garde-fous des balustrades de marbre blanc, travaillées avec art, et sculptées en bas-reliefs; du reste, toujours différents entre eux par la construction. N'allez pas vous persuader que ces ponts sont construits en ligne droite; ils vont en tournant et en serpentant; de sorte que tel pont, qui pourrait n'avoir que trente à quarante pieds de longueur s'il était en droite ligne, par les contours qu'on lui fait faire, se trouve en avoir cent ou deux cents. On en voit qui, soit au milieu, soit à l'extrémité, ont de petits pavillons de repos, portés sur quatre, huit ou seize colonnes. Ces pavillons sont, d'ordinaire, sur ceux des ponts d'où le coup d'œil est le plus beau ; d'autres ont, aux deux bouts, des arcs de triomphe en bois ou en marbre blanc, d'une très-jolie structure, mais infiniment éloignée de toutes nos idées européennes.

« J'ai dit plus haut que les canaux vont se rendre et se décharger dans des bassins, dans des mers. Il y a, en effet, un de ces bassins qui a près d'une demi-lieue de diamètre en tous sens, et auquel on a donné le nom de *mer*[1]. C'est un des plus beaux endroits de ces jardins de plaisance. Autour de ce bassin, il y a, sur les bords, de distance en distance, de grands corps de logis, séparés entre eux par des canaux et des montagnes factices, ainsi que je l'ai dit.

« Mais ce qui est un vrai bijou, c'est une île ou rocher d'une forme raboteuse et sauvage, qui s'élève au milieu de cette mer à six pieds ou environ au-dessus de la surface de l'eau. Sur ce rocher est bâti un palais, où cependant l'on compte plus de cent chambres ou salons. Il a quatre faces, et il est d'une beauté et d'un goût que je ne saurais vous exprimer. La vue en est admirable. De là on voit tous les palais, qui sont espacés sur les bords de ce bassin ; toutes les montagnes qui s'y terminent, tous les canaux qui y aboutissent pour y porter ou pour en recevoir les eaux! tous les ponts qui sont sur l'extrémité ou à l'embouchure des canaux; tous les pavillons ou arcs de triomphe qui ornent ces ponts; tous les bosquets qui séparent ou couvrent tous les palais, afin d'empêcher que ceux qui sont d'un même côté ne puissent avoir vue les uns sur les autres[1].

« Les bords de ce charmant bassin sont variés à l'infini; aucun endroit ne ressemble à l'autre; ici, ce sont des quais de pierres de taille où aboutissent des galeries, des allées et des chemins; là, ce sont des quais de rocaille, construits en manière de degrés avec tout l'art imaginable; ou bien ce sont de belles terrasses, et de chaque côté un escalier pour monter aux bâtiments qu'elles supportent, et au delà de ces terrasses, il s'en élève d'autres avec d'autres corps de logis en amphithéâtre; ailleurs, c'est un massif d'arbres en fleurs qui se présente à vous; un peu plus loin vous trouvez un bosquet d'arbres sauvages, et qui ne croissent que sur les montagnes les plus désertes. Il y a des arbres de haute futaie et de construction, des arbres étrangers, des arbres à fleurs, des arbres à fruits.

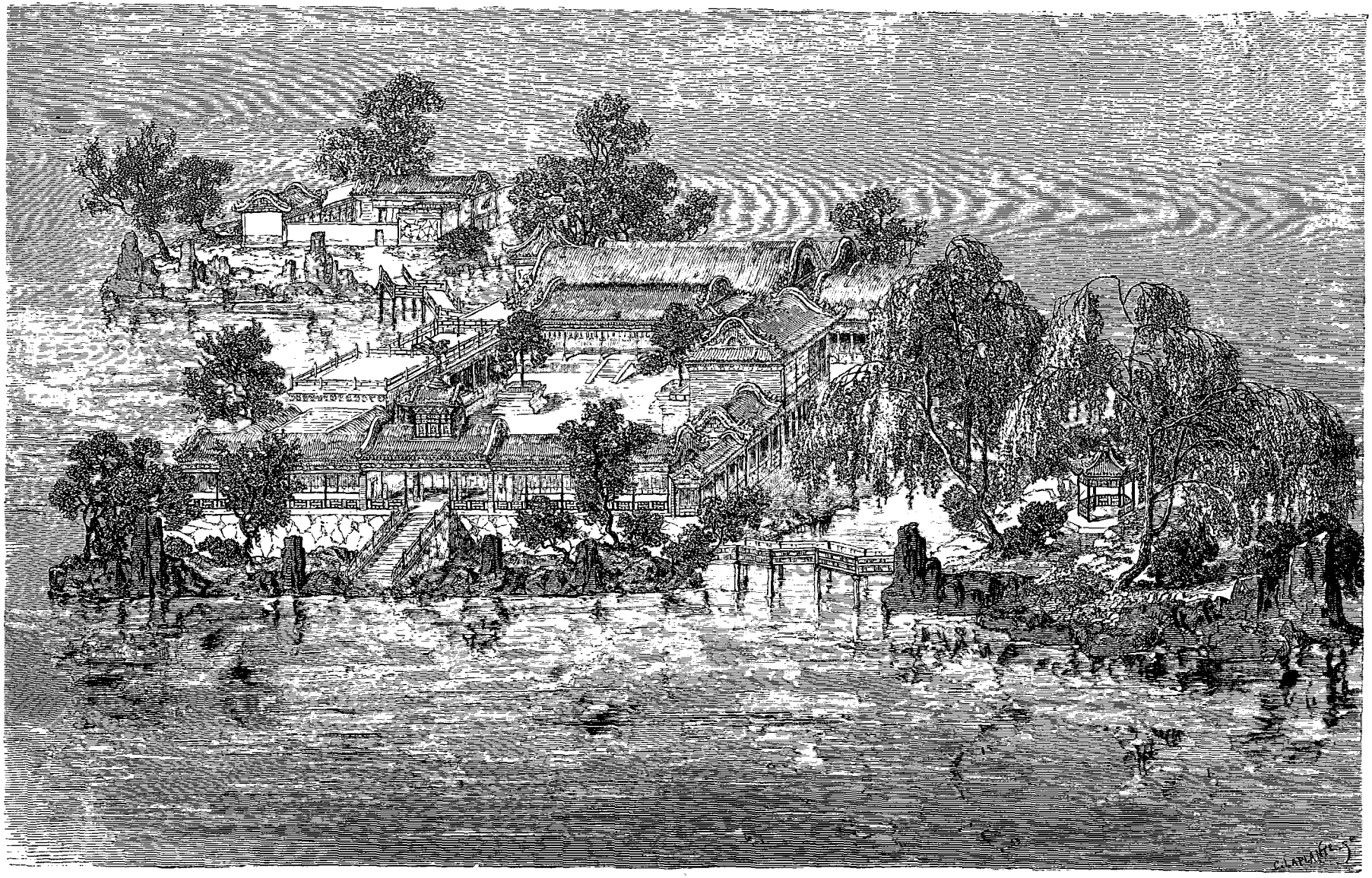
« On trouve aussi sur les bords de ce même bassin quantité de cages et de pavillons, moitié dans l'eau et moitié sur terre, pour toutes sortes d'oiseaux aquatiques ; comme sur terre on rencontre de temps en temps de petites ménageries et de petits parcs pour la chasse. On estime surtout une espèce de poissons dorés dont, en effet, la plus grande partie sont d'une couleur aussi brillante que l'or, quoiqu'il s'en trouve un assez grand nombre d'argentés, de bleus, de rouges, de verts, de violets, de noirs, de gris de lin, et de toutes ces couleurs mêlées ensemble. Il y en a plusieurs réservoirs dans tout le parc ; mais le plus considérable est celui-ci : c'est un grand espace entouré d'un treillis de fil de cuivre très-fin pour empêcher les poissons de se répandre dans tout le bassin.

« Enfin, pour vous faire mieux sentir toute la beauté de ce seul endroit, je voudrais pouvoir vous y transporter lorsque ce bassin est couvert de barques dorées, vernies, tantôt pour la promenade, tantôt pour la pêche, tantôt pour le combat, la joute et autres jeux ; mais surtout par une belle nuit, lorsqu'on y tire des feux d'artifice, et qu'on illumine tous les palais, toutes les barques, et presque tous les arbres; car, en illuminations, en feux d'artifice, les Chinois nous laissent bien loin derrière eux, et le peu que j'en ai vu surpasse infiniment tout ce que j'avais vu dans ce genre en Italie et en France. »

1. C'est le bassin sur les bords duquel étaient construits les bâtiments représentés dans la planche double de cette livraison.

1. On n'a pu reproduire sur la grande planche qui représente une partie de la scène décrite ici par le frère Attiret, tout l'ensemble de la vue qu'embrasse le modèle chinois, à plus forte raison l'effet que produit l'infinie variété des couleurs éclatantes de la laque, relevée d'or, dont brillent dans leurs moindres détails, comme dans leur ensemble ces constructions féeriques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais d'été : Le palais des génies et des pierres précieuses. — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. nº 32 de l'Album de Khien-loung.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Voici maintenant comment Wang Yeou-tun, ministre des travaux publics (*Koûng-poû cháng-choû*), décrivait en 1744, un an seulement après le frère Attiret, la même scène, dont la peinture originale, avec la description chinoise en regard, figure sous le n° 29 dans l'Album de l'empereur Khien-loung.

« *Fâng-hoû-chíng-king*, « Site sans rival, comme un vase dessiné avec art. »

« Sur la mer (le grand bassin ainsi nommé) est la montagne des trois génies; on y parvient sur des esquifs, ou bien on y est conduit sur des chars à voiles poussés par le vent. En faisant ce voyage, on ne s'entretient que de choses légères (*hiû-yû*, litt. « discours, conversations vides »). Chacun doit savoir que les choses qui excitent les passions de l'homme, comme l'or et l'argent, sont absentes de ces palais; et même, comment des étrangers (*i jên*) peuvent-ils habiter cet impérial domaine? C'est un séjour qui ne convient qu'aux immortels. S'ils avaient habité un instant dans ces demeures, ils s'inquiéteraient peu d'en chercher d'autres dans des lieux éloignés.

« Ce site en *forme de vase ou de coupe quadrangulaire*, a fait donner ce nom à l'ensemble des édifices qui forment cette habitation. A l'orient est le « palais des perles » qui brillent comme les pistils de fleurs abondantes; à l'occident sont trois grands bassins d'eau, formant comme des croissants de la lune. Une verdure naissante brille dans les intervalles vides. Enfin tout ce qui se découvre à la vue fait de ce lieu un *site sans rival*. »

Les lecteurs seront peut-être curieux de voir comment l'empereur Khien-loung lui-même a décrit la scène représentée dans notre planche double (p. 104-105).

Nous donnons donc ici la pièce de vers composée par lui à ce sujet, en l'accompagnant d'une *traduction* française aussi littérale que possible. Cette pièce de vers est extraite d'un livre chinois[1] intitulé : *Yû tchi Youên mîng youên chî*, c'est-à-dire : « Vers composés par l'empereur (*Khien-loung*) sur les jardins de la clarté sphérique. » Ce livre en renferme *quarante*, d'inégale grandeur, une sur chacun des dessins ou plutôt des peintures qui composent l'album que possède aujourd'hui la Bibliothèque impériale de Paris. Ces pièces de vers de l'empereur Khien-loung sont toutes accompagnées d'un long commentaire sans lequel il serait impossible de comprendre les vers de Sa Majesté, tant elle y étale d'érudition et de recherches dans les expressions les plus poétiques et les plus choisies, justifiant ainsi ces vers de Voltaire (*Épîtres* CVII) :

Reçois mes compliments, charmant roi de la Chine;
Ton trône est donc placé sur la double colline!
On sait, dans l'Occident, que, malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font les vers....
O toi que sur le trône un feu céleste enflamme,
Dis-moi si ce grand art dont nous sommes épris
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris?
Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure,
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchants,
L'un serve pour la rime et l'autre pour le sens? etc.

1. Le défaut d'espace nous a empêché de reproduire ici le texte de ces vers chinois avec leur transcription en lettres latines.

Nous répondrons seulement ici à la question de Voltaire, que la pièce de vers suivante de l'empereur Khien-loung est en *vers rimés* de *sept syllabes* chacun, et formant *deux quatrains*. Dans ce genre de vers la première, la troisième et la cinquième syllabes sont longues ou brèves *à volonté;* la deuxième et la quatrième doivent *alterner* et la sixième être *pareille* à la deuxième. Des quatre syllabes *finales* trois doivent être identiques pour la *désinence* ou *rime* et l'*accent;* il est d'usage que la finale du troisième vers ne *rime* pas. La *césure* est après la quatrième syllabe.

1. Perspective fuyante représentant des nuages, que reflète le bassin des eaux.

2. (Il semble) que l'on peut prendre à la main, dans le vide, les pins et les cyprès qui se confondent avec le ciel.

3. Le bruissement des ailes des oiseaux qui volent sur les hauts sommets, (produit comme) un chant qui répond aux six modulations musicales.

4. Sur de petites îles sinueuses, Phébé [1] présente l'empreinte de ses trois sceaux.

5. Les inventions que l'habile architecte-mécanicien de l'État de Lou conçut dans son esprit, n'étaient pas des œuvres comparables à celles-ci.

6. Ce que les hommes de l'État de Thsi ont rapporté (des îles enchantées) ne sont que de vains récits.

7. Ici la terre a une végétation si luxuriante qu'elle semble vouloir en disputer (à l'homme) la possession; c'est vraiment le séjour ou la demeure des immortels.

8. Si l'on comparait (ce lieu enchanté) aux douze salles ou palais d'or (de la fable), il ne rougirait pas de la comparaison.

III

A chaque pièce de vers consacrée à chacune des quarante aquarelles de l'Album de ses palais d'été, l'érudit empereur a ajouté un commentaire qui paraîtrait plus long que clair aux lecteurs de ce recueil. Nous nous bornerons à l'échantillon précédent, en ajoutant toutefois que ces pièces de vers sont d'inégale étendue; quelques-unes ayant seize vers, plus ou moins, au lieu de huit; mais toutes sont d'une intelligence très-difficile par les tournures archaïques et la grande érudition dont l'impérial auteur aimait à embellir sa poésie.

Le palais principal de tous ceux que renfermait la grande enceinte de *Youen-ming-youen*, et dont notre gravure (p. 99) n'offre que la porte d'entrée avec ses colonnes rostrales, est ainsi décrit par le frère Attiret :

« L'endroit où loge ordinairement l'empereur, et où logent aussi toutes les femmes, l'impératrice (*Hoâng-héou*), les femmes de second rang (*héou feï*), les princesses, celles qui, à divers titres, sont attachées à la cour, les eunuques, etc., est un assemblage prodigieux de bâtiments, de cours, de jardins, etc.; en un mot,

1. En chinois *hân tchén*, littéralement le *froid crapaud*. Le sens figuré provient, chez les Chinois, d'une fable supposant qu'une femme, nommée *Tchang-ngo*, ayant été changée en *crapaud*, se réfugia dans la *Lune* dont elle devint la reine; c'est pourquoi nous avons cru pouvoir traduire ce nom par ***Phébé***.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est une ville qui a au moins l'étendue de notre petite ville de Dôle; les autres palais ne sont guère que pour la promenade, pour le dîner et le souper.

« Cette habitation ordinaire de l'empereur est située immédiatement après les portes d'entrée, les premières salles, les salles d'audience, les cours et les jardins. Elle forme une île. Elle est entourée de tous les côtés par un large et profond canal; on pourrait l'appeler un sérail. C'est dans les appartements qui la composent que l'on voit tout ce qui se peut imaginer en fait de meubles, d'ornements, de peintures (j'entends dans le goût chinois), de bois précieux, de vernis du Japon et de la Chine, de vases antiques de porcelaines, de soieries, d'étoffes d'or et d'argent[1]. On a réuni là tout ce que l'art et le bon goût peuvent ajouter aux richesses de la nature.

« De cette demeure principale de l'empereur, le chemin conduit tout droit à une petite ville bâtie au milieu de tout l'enclos. Son étendue est d'un quart de lieue en tous sens. Elle a ses quatre portes, aux quatre points cardinaux, ses tours, ses murailles, ses parapets, ses créneaux. Elle a ses rues, ses places, ses temples, ses halles, ses marchés, ses boutiques, ses tribunaux, ses palais, son port; enfin, tout ce qui se trouve en grand dans la capitale de l'empire s'y trouve en petit....

« Vous avez lu sans doute qu'à la Chine il y a une fête fameuse appelée la *fête des lanternes;* c'est le 15 de la première lune qu'elle se célèbre. Il n'y a point de si pauvre Chinois qui, ce jour-là, n'allume quelques lanternes. On en fait et on en vend de toutes sortes de figures, de grandeurs et de prix. Ce jour-là toute la Chine est illuminée, mais nulle part l'illumination n'est si belle que chez l'empereur, et surtout dans le palais dont je vous fais la description. Il n'y a point de chambre, de salle, de galerie où il n'y ait plusieurs lanternes suspendues au plancher. Il y en a sur tous les canaux, sur tous les bassins, en façon de petites barques que les eaux amènent et ramènent. Il y en a sur les ponts, sur les montagnes et presqu'à tous les arbres. Elles sont toutes d'un travail fin, délicat en figures de poissons, d'oiseaux, d'animaux, de vases, de fruits, de fleurs, de barques de toutes grandeurs. Il y en a de soie, de corne, de verre, de nacre, et de toutes matières. Il y en a de peintes, de brodées, de tout prix. J'en ai vu qui n'avaient pas été faites pour mille écus. C'est en cela, et dans la grande variété que les Chinois donnent à leurs bâtiments que j'admire la fécondité de leur esprit.

« En Chine, on aime aussi la symétrie, un bel ordre, un bel arrangement, comme en Europe. Le palais de Péking est dans ce goût. Les palais des princes et des seigneurs, les ministères, les maisons des particuliers un peu riches, suivent aussi cette loi. Mais, dans les maisons de plaisance, on veut que presque partout il règne un beau désordre, une anti-symétrie. Aussi n'ai-je vu aucun de ces petits palais, placés à une assez grande distance les uns des autres, dans l'enceinte des maisons de plaisance de l'empereur, qui aient entre eux *aucune ressemblance*. On dirait que chacun est fait sur les idées et le modèle de quelque pays étranger.

« Au reste ces petits palais ne sont pas de simples pavillons champêtres. J'en ai vu bâtir un l'année dernière, dans cette même enceinte, qui coûta à un prince, cousin germain de l'empereur, soixante *oûen* (*quatre millions et demi*), sans parler des ornements, et ameublements intérieurs qui n'étaient pas sur son compte.

« Encore un mot de l'admirable variété qui règne dans ces maisons de plaisance; elle se trouve non-seulement dans la position, la vue, l'arrangement, la distribution, la grandeur, l'élévation, le nombre des corps de logis, en un mot dans le total, mais encore dans les parties différentes dont ce tout est composé. Il me fallait venir ici pour voir des portes, des fenêtres de toutes façons et de toutes figures : de rondes, d'ovales, de carrées; en forme d'éventail, de fleurs, de vases, d'oiseaux; d'animaux, de poissons, enfin de toutes les formes régulières et irrégulières.

« Je crois que ce n'est qu'ici qu'on peut voir des galeries telles que je vais vous les dépeindre. Elles servent à joindre des corps de logis assez éloignés les uns des autres. Quelquefois du côté intérieur, elles sont en pilastres, et en dehors elles sont percées de fenêtres différentes entre elles pour la figure. Quelquefois elles sont toutes en pilastres, comme celles qui vont d'un palais à un de ces pavillons ouverts de toutes parts, qui sont destinés à prendre le frais. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ces galeries ne vont guère en droite ligne; elles font cent détours, tantôt derrière un bosquet, tantôt derrière un rocher, quelquefois autour d'un petit bassin; rien n'est si agréable. Il y a en tout cela un air champêtre qui enchante et qui enlève. »

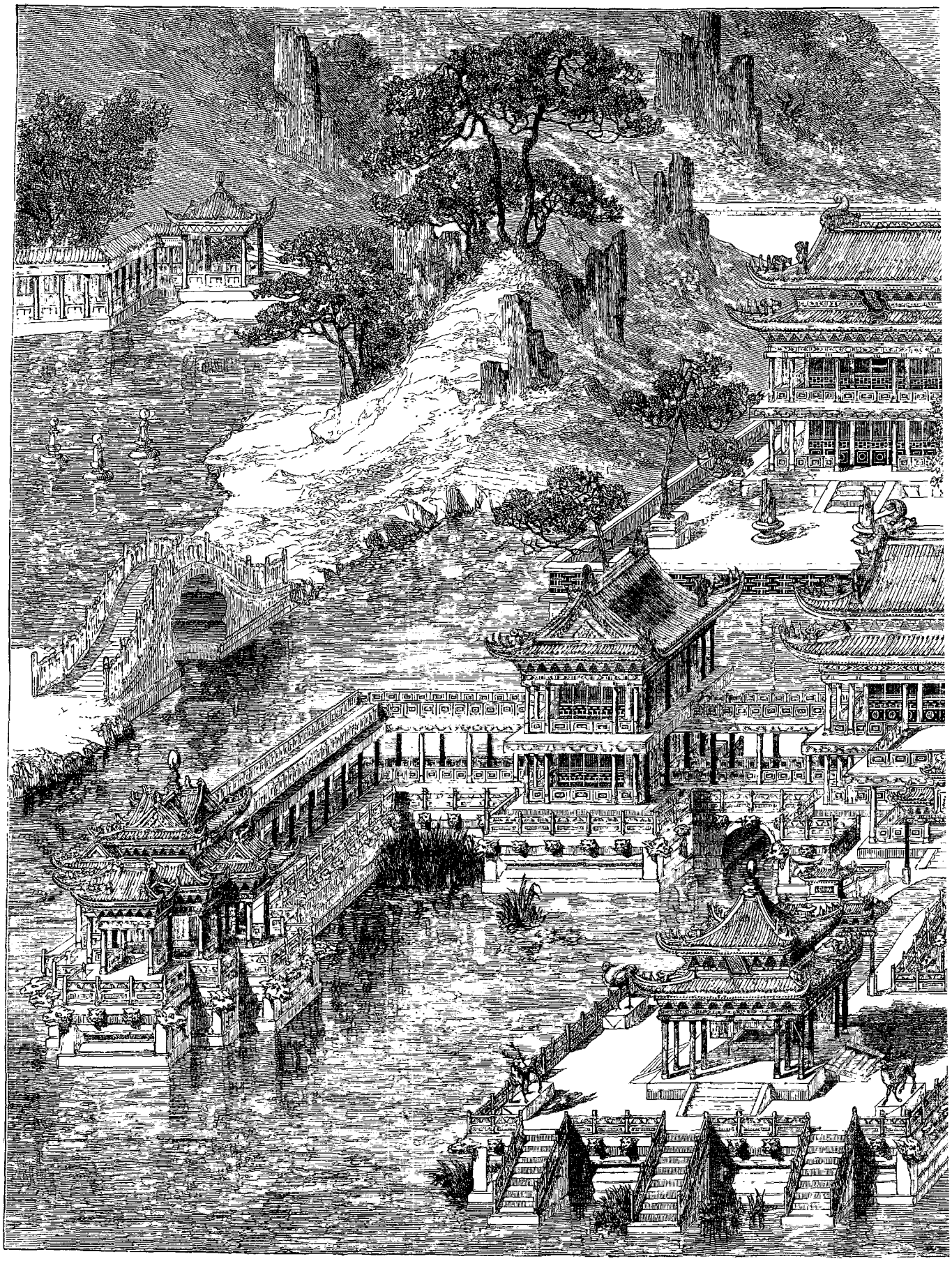
La plage de la page 101 (n° 32 de l'Album de Khienloung) représente plusieurs de ces galeries dont il vient d'être question. Cette vue a pour titre en chinois *Phûng-tâo-yû-thaï*, « l'île des Génies et la Tour des pierres précieuses. »

« Au milieu d'une *mer* fortunée, dit le ministre des travaux publics Wang Yeou-tun, on a formé trois îles de différentes dimensions. On doit supposer qu'elles ont été formées exprès pour y passer des journées à étudier, à peindre; en les voyant, on se croit transporté, par la pensée, dans la galerie de la montagne des immortels. Ce ne sont que des monticules, des kiosques. On dirait que l'on a sous les yeux l'habitation des « douze salles d'or[1]. » Les galeries de jade (*yu-leoû*) sont au nombre de douze. L'illusion que l'on éprouve est telle que l'on confond le vrai avec le faux, le petit avec le grand. Si l'on parvenait à bien comprendre l'idée qui a présidé à

1. C'est en grande partie de ce même palais que sont venus en Europe, dans ces dernières années, cette quantité considérable d'objets précieux de toutes sortes que l'on a vus passer dans les ventes publiques, et qui se sont vendus généralement à des prix élevés. Il est très-regrettable que le musée du Louvre, si riche en antiquités grecques, romaines, égyptiennes, assyriennes, etc., ait négligé cette occasion, peut-être unique, de s'enrichir de tant de belles pièces de l'art chinois.

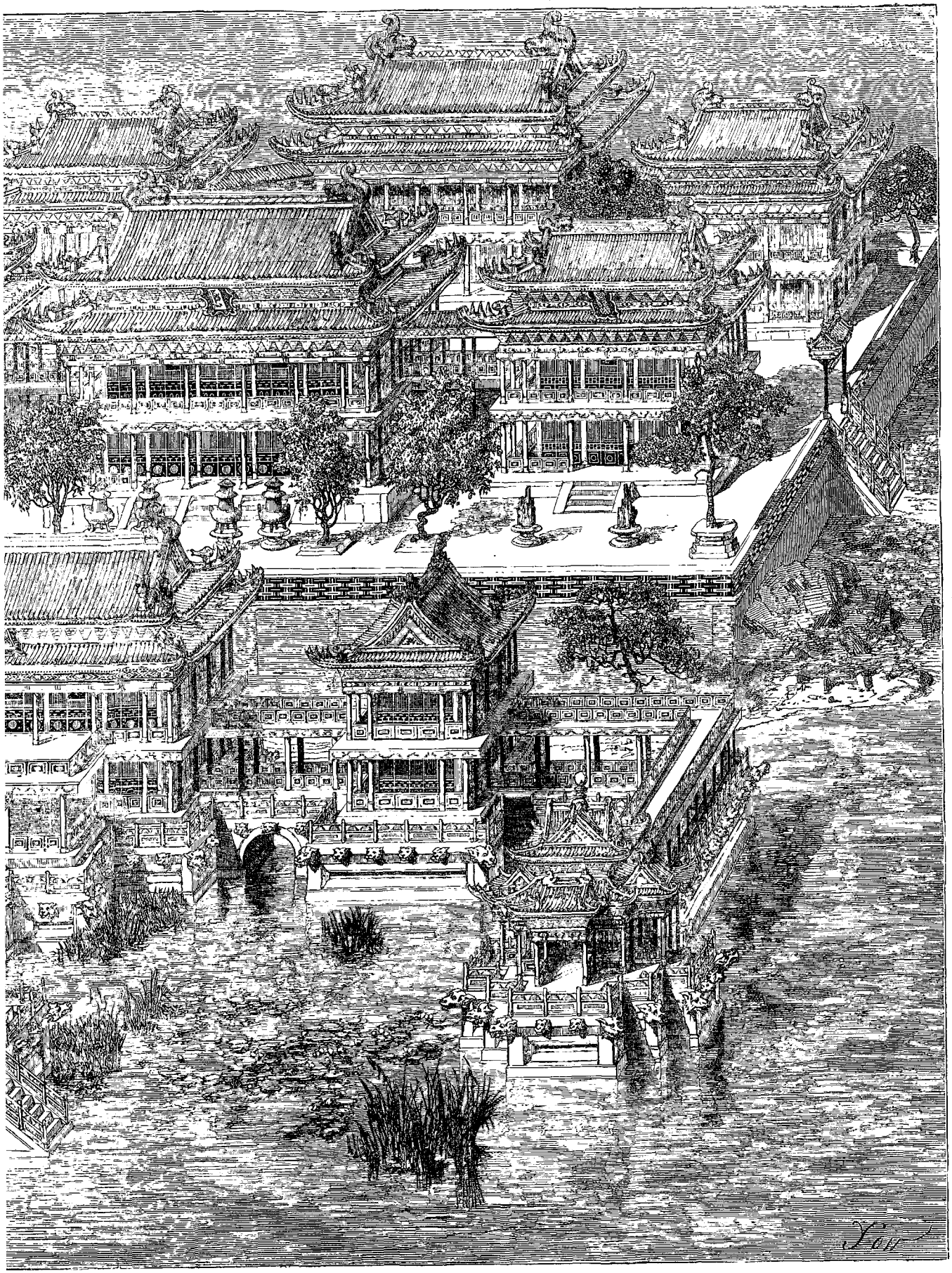
1. Rappel d'une allusion renfermée dans le huitième vers de la pièce citée à la page précédente.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais d'été : *Fâng-hoû-ching-king*, ou le Site sans rival. — Dessin de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



d d'après une peinture chinoise (pl. n° 29 de l'Album de Kien-loung.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette création, on verrait que l'on a voulu représenter trois vases qui ont été décorés selon les règles de l'art. »

Cette appréciation du ministre chinois est peut-être un peu exagérée; mais on conviendra néanmoins, à la vue de notre gravure (laquelle, quoique exécutée fidèlement, est encore bien loin de représenter la peinture originale avec ses couleurs si variées et si brillantes), on conviendra, disons-nous, qu'elle ne manque pas d'une certaine justesse.

La planche de la page 107 (n° 35 de l'Album) qui représente un rocher surplombant sur un lac, et au-dessous duquel est un kiosque, n'a pas besoin de description. Ce qu'en dit Wang Yeou-tun est insignifiant; il compare le rocher qui surplombe à un balcon en saillie qui semble se pencher en avant pour contempler les eaux claires et profondes qui sont à ses pieds; une petite cascade qui tombe produit un murmure comme le choc de pierres précieuses.

La planche de la page 109 (n° 39 de l'Album) est nommé *Khiô-yoûen-foûng-hô;* « la cour des boissons fermentées au milieu des fleurs de nélumbium agitées par le vent. » Voici comment la décrit le ministre chinois:

« La Cour des boissons fermentées du lac *Sî-hoû* était, du temps des Soung, le lieu où se consommait le plus de rafraîchissements[1]; les fleurs du nélumbium y étaient recueillies en abondance; c'est pourquoi on avait donné à ce site (du lac) le nom de « Cour des boissons fermentées au milieu des fleurs du nélumbium agitées par le vent. » Dans ce lieu-ci les robes roses (les fleurs du nélumbium) impriment partout leur mouvement. Le grand arc-en-ciel[2] y projette son ombre; l'air et la lumière s'y jouent à l'envi l'un de l'autre; c'est pourquoi on lui a donné le nom qu'il porte. »

Le ministre des travaux publics de l'empereur Khien-loung aurait pu donner, sur les quarante vues des Jardins de plaisance dont il est question, des notices plus techniques, plus instructives pour nous; mais ce n'était pas là son but. Comme les gens de lettres qui, sous Louis XIV, décrivaient les merveilles du parc de Versailles dans des espèces de pastorales, en empruntant à la mythologie toutes ses fictions, et à la rhétorique toutes ses figures, Wang Yeou-tun s'efforce aussi, avant tout, de montrer toute l'habilité de son *pinceau* par l'élégance recherchée de son style, qui, aux yeux des Chinois, est d'autant plus beau qu'il est plus difficile à comprendre; c'est-à-dire que, d'après les expressions choisies dont il est orné, et l'érudition littéraire dont l'auteur fait preuve, il faut en quelque sorte connaître à fond toute la littérature chinoise pour pouvoir l'apprécier convenablement et même en saisir le vrai sens.

1. Dans la grande description du lac *Sî-hoû*, en chinois, que je possède, et qui renferme cent différentes *vues* de ce lac, très-finement gravées, il y en a une (*Kiouan* 3, f° 19-20) qui porte le titre rapporté ci-dessus. On y voit une quantité de fleurs du nélumbium ou lotus, flottant sur les eaux du lac, et plusieurs kiosques ou pavillons, dont l'un porte l'inscription suivante (*Yû-choû-ting*) : *Pavillon des livres de l'empereur.*

2. Allusion au pont très-cintré que l'on voit sur la planche de la page 109.

IV

On ne sait pas généralement que dans la grande enceinte de *Yoûen-ming-yoûen*, il y avait comme une ville bâtie à l'européenne et où l'empereur Khien-loung avait voulu reproduire toutes les merveilles hydrauliques du parc de Versailles. Voici comment un missionnaire français, le P. Bourgeois, dans une lettre à M. de Latour, ancien imprimeur-libraire de Paris, et datée de *Péking, octobre* 1786, décrit ces constructions nouvelles.

« Vous jugerez mieux de ces maisons européennes bâties à *Yoûen-ming-yoûen* par les vingt planches gravées qui les représentent et que je vous envoie (la planche reproduite ici, page 111, en est tirée; elle y porte le n° 10). C'est le premier essai de gravure sur cuivre fait en Chine, sous les yeux et par les ordres de l'empereur Khien-loung. Ces maisons européennes n'ont que des ornements et des meubles européens. Il est incroyable combien ce souverain est riche en curiosités et en magnificences de tout genre, venues de l'Occident.

« Dans la salle qu'il a fait nouvellement bâtir pour placer les *Tapisseries de la Manufacture des Gobelins* que la cour de France lui a envoyées en 1767, il y a partout des trumeaux magnifiques. Observez que cette salle, d'une dimension de 70 pieds de long, sur une belle largeur proportionnée, est si remplie de machines, qu'à peine peut-on circuler; et telle de ces machines a coûté deux ou trois cent mille livres, parce que le travail en est exquis, et que les pierres précieuses dont on les a enrichies sont innombrables[1].

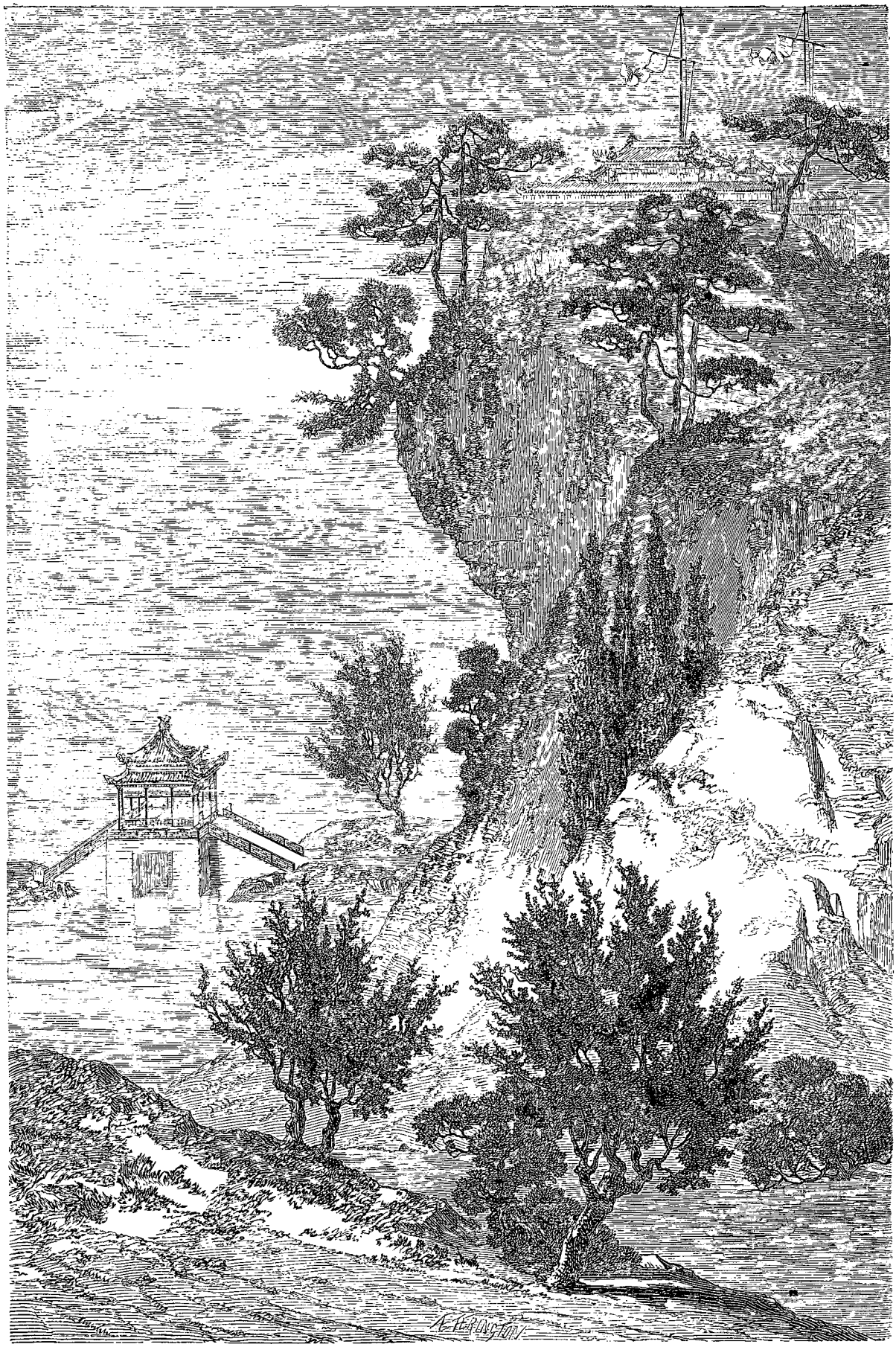
« Vous souhaitez savoir si les belles eaux jaillissantes du parc de *Yoûen-ming-yoûen* vont encore, et si, depuis le décès du P. Benoist, nous avons des missionnaires en état de réparer les défauts des conduites, etc. La machine qui fait monter les eaux dans le château d'eau, construite par le P. Benoist, s'est à la vérité dérangée ou usée à la longue. On n'a pas cherché à la réparer, et les Chinois qui n'abandonnent que forcément leurs anciens usages, y sont revenus promptement; c'est-à-dire à l'usage des bras. C'est dans cette nation un système politique, d'employer et de faire vivre des gens dont la foule prodigieuse embarrasse, et dont l'oisiveté est dangereuse[2]. Par exemple, on sait quand l'empereur doit aller se promener dans le quartier des bâtiments européens; un ou deux jours auparavant, on emploie tant de monde à porter l'eau que le bassin immense du château d'eau est suffisamment rempli, et les eaux jouent sur le passage de l'empereur.

« Au nombre des pavillons dispersés dans le parc de *Yoûen-ming-yoûen*, il y en a qui ne sont que des lieux de repos pour le prince, quand il va se promener dans ses jardins; les autres sont habités par la famille impériale. Chaque prince, fils de l'empereur, a un quartier déterminé avec ses dépendances, ses officiers, ses gens, etc.

1. Plusieurs de ces objets sont revenus en Europe, même des tapis des Gobelins, après le pillage des palais d'été.

2. C'est là encore aujourd'hui même, une des causes les plus graves des troubles qui désolent la Chine.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais d'été. — Le palais de la Méditation. — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. n° 35 de l'Album).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A l'âge de vingt-cinq à trente ans, il obtient ordinairement un régulat, ou gouvernement, et alors il quitte *Yoûen-ming-yoûen* pour venir à Pékin. Chaque quartier de cette ville est décoré de grands palais pour les princes ou rois vassaux de l'empire, et beaucoup de ces édifices ont été élevés sous la dynastie précédente. Ces régules avec tout leur monde sont en état d'arrêter des émeutes et de faire éteindre les incendies[1]; ils volent au feu les premiers, surtout quand il est dans l'enceinte du palais.

« J'ai encore à vous parler de *Ouan-cheou-chan* « la nouvelle montagne aux dix mille longévités » qui est un des plus jolis endroits de la Chine; il est presque contigu à *Yoûen-ming-yoûen*, n'en étant séparé que par une chaussée, et il présente une montagne détachée de cette chaîne immense d'autres montagnes, qui commençant à soixante-dix lieues d'ici, sur les bords de notre mer orientale, va se terminer aux confins de l'Europe, ou peut s'en faut.

« Young-tching (père de Lhien-loung et fils de Khang-hi) a orné cette montagne de quantités de beaux bâtiments chinois; il y a en a de différentes hauteurs. La cime est couronnée d'un palais superbe qui se voit de plusieurs lieues. Au bas de cette montagne, du côté du midi, il y a une nappe d'eau, de l'étendue de près d'un quart de lieue; elle baigne en partie une terrasse par laquelle finit le pied de la montagne. Au milieu des eaux s'élèvent je ne sais combien de bâtiments chinois de toutes formes. On tient sur cette espèce de lac des barques magnifiquement décorées, semblables à de petits vaisseaux; elles donnent quelquefois le spectacle d'un combat naval. L'empereur régnant (Khien-loung) aime beaucoup ce site; il avait envie d'en faire sa maison de plaisance; mais l'étiquette et la coutume, qui ont tant d'empire sur l'esprit des Chinois, se sont opposées à son goût et à son désir. Un empereur doit lui-même bâtir son palais, et il ne peut demeurer dans aucun de ceux qu'ont habités ses prédécesseurs. » (*Essai sur l'architecture des Chinois*, etc., pages 64 et suiv. Paris, 1803. Cet ouvrage de M. de Latour n'a été tiré qu'à trente exemplaires.)

L'auteur des *Temples anciens et modernes* a donné (*Essais sur l'architecture des Chinois*, p. 173 et suiv.), une description de ces vingt planches gravées en Chine, des palais à l'européenne. Nous croyons devoir rapporter ici l'extrait suivant de la description de la *Planche X* qui est celle de notre page 111. Cette même planche a pour titre sur sa gravure originale, et en chinois : *Haï-an thâng tching-miên;* c'est-à-dire : « Façade méridionale du petit palais de la mer sereine. »

— « Bâtiment à dix fenêtres de face, composé d'un avant-corps au milieu avec attique, et de deux bâtiments aussi en avant-corps aux extrémités. Ces trois parties de la façade sont décorées de pilastres, et de deux colonnes qui flanquent la porte d'entrée. Cette porte s'ouvre au dehors sur un palier d'où partent à droite et à gauche deux escaliers, dont les divers contours viennent se terminer à une cour ou à un jardin.

« Des deux côtés de chaque escalier règne une suite de jets d'eau qui s'élancent de vases placés sur les rampes, et suivant leurs contours. Ils produisent le même effet que les jets d'eau qui bordent la cascade de Saint-Cloud, ou ceux du perron qui, à Versailles, conduit de la pièce du Dragon à la terrasse. Toutes ces eaux viennent se rassembler dans un bassin de forme triangulaire.

« Sur deux des côtés du triangle, sont placés douze animaux de différentes espèces, six de chaque côté. Ce sont ces animaux qui donnent au bassin la dénomination d'*horloge d'eau*, parce que, à chaque heure du jour, et selon le nombre des heures, ces animaux lancent par la gueule des gerbes d'eau qui retombent paraboliquement au centre du bassin.

« Au sommet du triangle tourné vers le palais est un groupe de rochers surmontés d'une vaste coquille d'où sort encore un jet d'eau; il en tombe aussi en cascades de toutes les parties du groupe de rochers. Enfin, vis-à-vis de ce groupe, et à la base du triangle, est la plus grosse gerbe d'eau, qui prend naissance dans un graud vase élevé au-dessus du niveau du bassin.

« Ce bassin est accompagné à droite et à gauche, de deux espèces de pyramides, d'une composition si bizarre, qu'il n'est pas possible d'en donner l'idée et la description. On omet ici bien des accessoires qu'un œil un peu exercé pourra saisir, mais que la plume ne saurait rendre. »

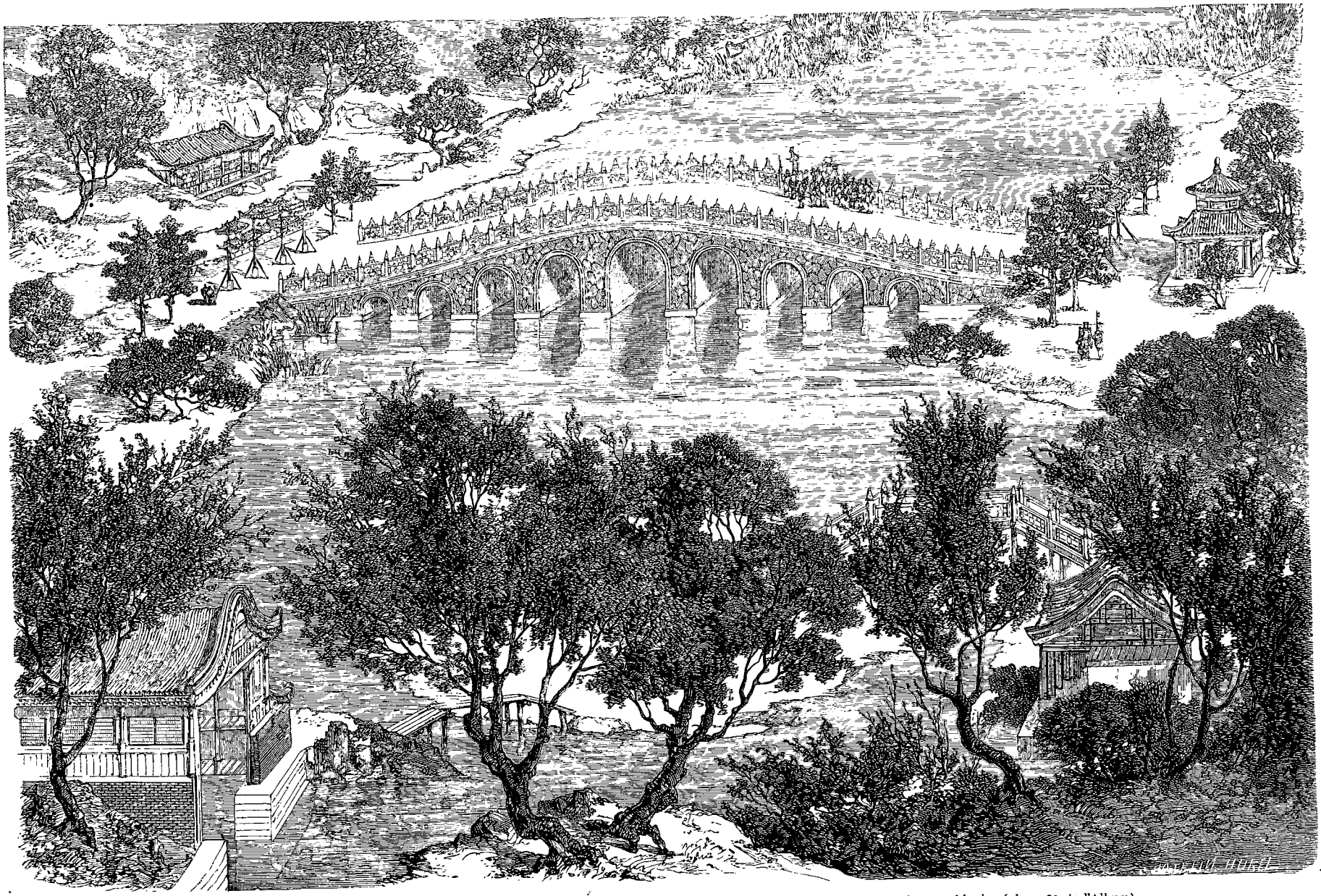
Le P. Benoist, missionnaire français, qui était le directeur des constructions hydrauliques dont il vient d'être question, écrivait de Chine en 1752 : « J'ai fait cette année une conduite d'eau dans la chambre même que l'empereur occupe pendant les grandes chaleurs de l'été; ce prince a fait disposer vis-à-vis de son lit de repos une espèce de cour, dont le toit, construit en *nacre de perles transparentes*, laisse pénétrer la lumière de telle sorte que l'on ne s'aperçoit pas que cette pièce hors d'œuvre soit couverte. Au fond on a élevé un monticule, où sont faits en différents petits paysages, des palais, maisons de plaisance et moulins à battre le riz; toute cette scène champêtre est animée par plusieurs jets d'eau, cascades, et autres jeux hydrauliques propres à récréer la vue, à donner de la variété et un air de fraîcheur à ce monticule dont l'effet est pittoresque. »

Et dans une autre lettre, en date de 1754, il disait :

« Je suis encore occupé de machines hydrauliques pour l'empereur. Actuellement nous en posons une dans l'intérieur du palais. Elle doit porter l'eau autour d'un trône du prince par différents circuits et dans des canaux de marbre. Tout ce qu'on ne ferait en Europe qu'en plomb, en fer fondu, ou même en bois, se fait ici en cuivre; et ce qui coûterait dix pistoles en France revient à l'empereur à plus de dix mille livres. Jugez de la dépense sans qu'on puisse, à cause de la trop prompte exécution, assurer la solidité des travaux. »

1. C'est Khoubilaï-khaân, qui, lorsqu'il se fut rendu maître de la Chine, en 1620, et qu'il eut fixé à Pékin sa résidence d'hiver, établit cette organisation dirigée principalement contre les émeutes ou soulèvements de la population.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Palais d'été. — *Khió-Yoùen-foûng-hó*, ou la « Cour des rafraîchissements. » — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise (pl. nº 39 de l'Album).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

V.

C'est dans cette résidence d'été que l'empereur Khien-loung reçut, en 1793, lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre, et en 1795, l'ambassade hollandaise, dont Van Braam a publié la relation[1]. Voici comment s'exprime ce dernier (t. I, p. 220 et suiv.) : « Après avoir marché un quart d'heure le long du grand chemin, nous sommes parvenus à un vaste et magnifique palais, au devant duquel est une place très-considérable. Sur chacun des côtés de cette place est une cour pavée et assez spacieuse qui correspond à une des ailes du bâtiment. Ces ailes semblent destinées à loger les officiers de la cour, et les mandarins inférieurs. Deux piédestaux de marbre blanc, placés dans les cours, portent deux très-grands lions de bronze, et qui peuvent passer pour être bien exécutés par l'artiste, parce qu'ils le sont d'après l'idée que les Chinois se forment de cet animal, inconnu à leur pays.

« Le premier salon, placé au levant du bâtiment est fort grand, et garni de beaucoup de lanternes à la chinoise. A son milieu est une estrade et un fauteuil, ce qui constitue le trône impérial[2]. Après avoir traversé ce salon nous nous sommes trouvés sur une cour intérieure pavée et de forme carrée. Au nord et à l'ouest elle offre, dans les bâtiments qui la bordent, une vue aussi belle et aussi riche que celle de la façade de l'est par laquelle nous étions arrivés : tandis que le côté sud n'a que la grande porte d'entrée et, à chacun de ses côtés, des logements de domestiques.

« Intérieurement à cette porte qui correspond à la façade du nord, et comme pour la couvrir, est un rocher considérable, placé sur une base de pierres. Le transport de ce rocher doit avoir occasionné une peine et un travail immense, ainsi que l'opération de le mettre sur sa base, car il forme une masse prodigieuse par son volume et par sa pesanteur. Des inscriptions de la main de l'empereur et de celles de plusieurs autres personnages du plus haut rang, à l'imitation du prince, décorent ce rocher de toute part. Dans quelques points on y a mis de petits arbres et des fleurs.

« Cette cour montre, au milieu de la façade septentrionale, deux petits cerfs et deux grues de bronze dont l'exécution est médiocre. Le bâtiment au nord renferme un salon d'audience impériale, ayant un trône au centre, et des lanternes à tous les points. Notre conducteur nous a fait remarquer du côté gauche du trône contre la muraille, *le carrosse* dont lord Macartney a fait présent à l'empereur l'année dernière[3]. Il est peint avec une grande délicatesse, parfaitement verni, et tout le train en est doré; les harnais et le reste de l'équipage sont dans le coffre même de la voiture que recouvre une grande chemise de toile. J'aperçus avec surprise, vis-à-vis du carrosse et du côté opposé du salon, une chose qui contrastait fort avec cette voiture, c'est-à-dire un chariot chinois à quatre roues égales, fort commun, peint en vert, et ayant en tout la forme des chariots avec lesquels on va chercher du fumier en Hollande.

« J'avoue que ce spectacle fit travailler mon imagination. Avait-on placé ce chariot en ce lieu comme un sujet de critique, en voulant opposer l'idée de son utilité à celle de la superfluité d'une voiture somptueuse, du moins quant à la Chine ? Je me livrais ainsi aux conjectures lorsqu'on m'apprit que ce chariot est celui dont on fait usage lors de la cérémonie annuelle où l'empereur rend un hommage solennel à l'agriculture dans le temple de la Terre.

« En traversant de petits appartements qui se trouvent derrière ce salon nous avons gagné le troisième corps de logis, ou bâtiment de l'ouest, qui a seulement un petit salon à son milieu. Le surplus est composé d'un grand nombre de pièces resserrées, très-irrégulières et ouvrant l'une dans l'autre, ce qui semble en faire un labyrinthe.

« Lorsque nous les eûmes toutes considérées, le mandarin nous introduisit dans le cabinet favori de l'empereur, portant le nom de *Tien* (le Ciel). C'est réellement le lieu le plus agréable de tous ceux qu'on nous a montrés, tant à cause de sa situation que par les différents aspects qu'il fait découvrir. Rien n'égale la perspective dont l'empereur peut y jouir, car ce cabinet est dans une partie du bâtiment placé sur un lac fort étendu qui en baigne les murs. Ce lac a été le premier objet qui ait attiré nos regards. A son milieu est une île assez grande sur laquelle on construit plusieurs bâtiments qui dépendent de ce séjour impérial, et qu'ombragent de gros arbres. Cette île communique au continent qui l'avoisine, par un superbe pont de dix-sept arches, fait de pierres de taille et placé à l'est.

« En tournant vers l'ouest, l'œil découvre un lac plus petit que le premier, dont il n'est séparé que par une large avenue. Au milieu du second lac est une espèce de citadelle de forme ronde, et au centre de laquelle est un bel édifice. Une ouverture pratiquée dans un point de l'avenue qui partage les deux lacs, fait communiquer les eaux, tandis qu'un pont de pierres, d'une hauteur considérable et d'une seule arche, supplée à ce que cette ouverture ôte à la communication terrestre.

« Encore plus à l'ouest et à une grande distance, deux tours arrêtent la vue au-dessus de hautes montagnes.

« Enfin au nord-ouest s'offre une magnifique suite d'édifices appartenant à des temples construits au pied, au milieu et au sommet d'une montagne entièrement formée par l'art, avec des fragments de rochers naturels; ce qui, indépendamment de la dépense des bâtiments, doit avoir énormément coûté, puisque ce genre de rocher ne se trouve qu'à de grandes distances de ce lieu. Ce travail semble même retracer l'entreprise des géants qui voulaient escalader les cieux.

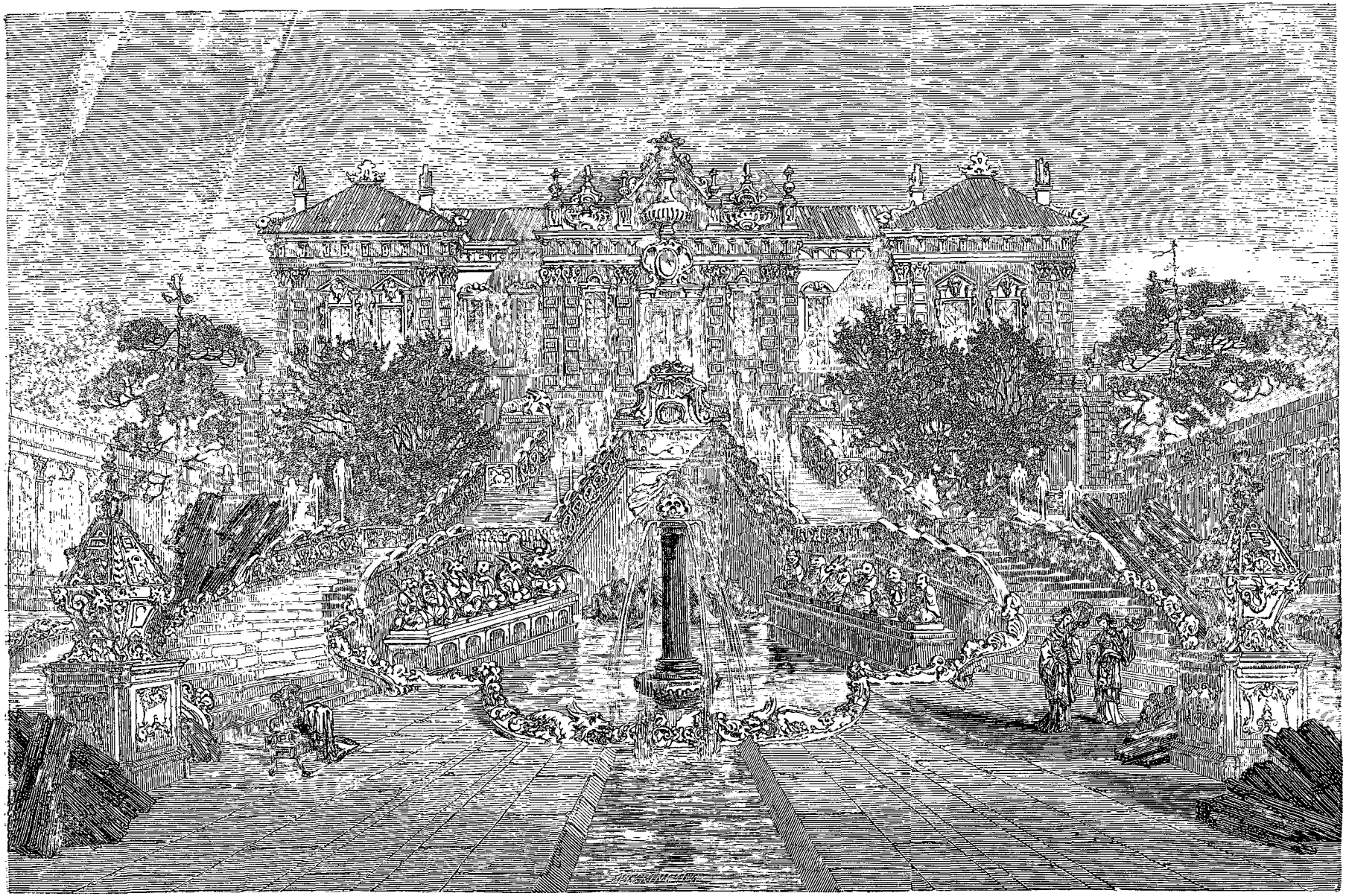
« L'intérieur du cabinet de l'empereur est orné par

1. *Voyage de l'ambassade de la Compagnie des Indes orientales hollandaises vers l'empereur de Chine.* En français. Philadelphie, 1797 et 1798, 2 vol. in-4°.

2. Le trône a été figuré dans la relation de lord Macartney.

3. Le général Montauban, dans son « Rapport au ministre de la guerre » du 12 octobre 1860, dit avoir vu ce *carrosse* tout couvert de poussière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



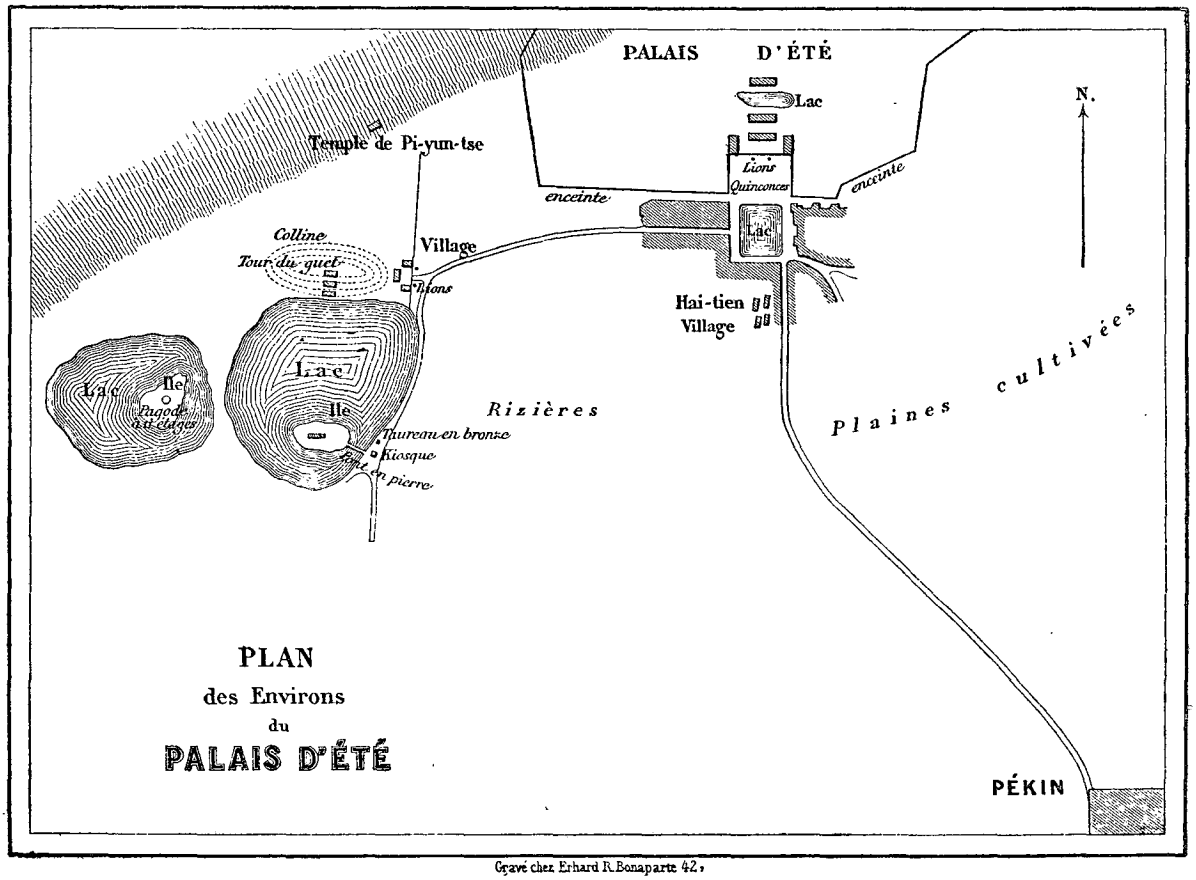
Palais d'été : le *Haï-an thâng tching-mien*, ou « Palais de la mer sereine, vue de la façade principale. » — Dessin de Thérond d'après une peinture chinoise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une bibliothèque, et par une armoire ouverte, où sont rassemblées les productions chinoises les plus précieuses et les plus rares en pierres et en antiques. »

Ces objets précieux du cabinet de l'empereur ont été rapportés depuis en Europe où ils ont figuré dans des ventes publiques très-recherchées des amateurs. Ils ornent maintenant leurs propres cabinets. Mais ce qui est à jamais regrettable c'est la perte de la grande bibliothèque formée par Khien-loung dans sa résidence d'été et qui a été incendiée en 1860 par lord Elgin, avec tous les palais que ce grand empereur y avait fait construire. Nous sommes heureux que les représentants de la France en Chine n'aient pas voulu se rendre complices de cet acte de sauvage barbarie.

Nous tenons d'un officier supérieur français qui avait visité le Palais d'été avant l'incendie, que ce qu'il avait vu de plus remarquable était la Bibliothèque ; elle comprenait, nous disait-il, trois grandes galeries comme celles du Louvre, toutes pleines de livres, rangés du haut en bat, à la manière chinoise, couchés dans leur enveloppe de carton le plus souvent couvert de soie. C'était une collection des éditions les plus belles et les plus rares des principaux ouvrages chinois, dont le catalogue, seul, rédigé par les plus savants lettrés de l'Aca-



Gravé chez Erhard R.Bonaparte 42.

démie impériale des Han-lin, forme cent vingt-huit volumes. Le nombre des ouvrages qu'il décrit s'élève à 10 500. Mais il y en a un grand nombre de très-volumineux, tels que le *Koù kîn thoù choù tsì tchîng*, « Encyclopédie d'ouvrages choisis avec figures, tant anciens que modernes, » publié sous le règne du célèbre empereur Khang-hi (de 1662 à 1724), et formant à lui seul cinq mille volumes. On dit que 30 exemplaires en ont été tirés.

Comme nombre et comme choix, la Bibliothèque du Palais d'été pouvait être comparée à celle qui fit jadis l'orgueil d'Alexandrie. Elle était, comme celle-ci, l'expression de la civilisation de tout un monde, et, comme elle, elle a disparu dans des flammes qui n'étaient pas allumées par les nécessités de la guerre.

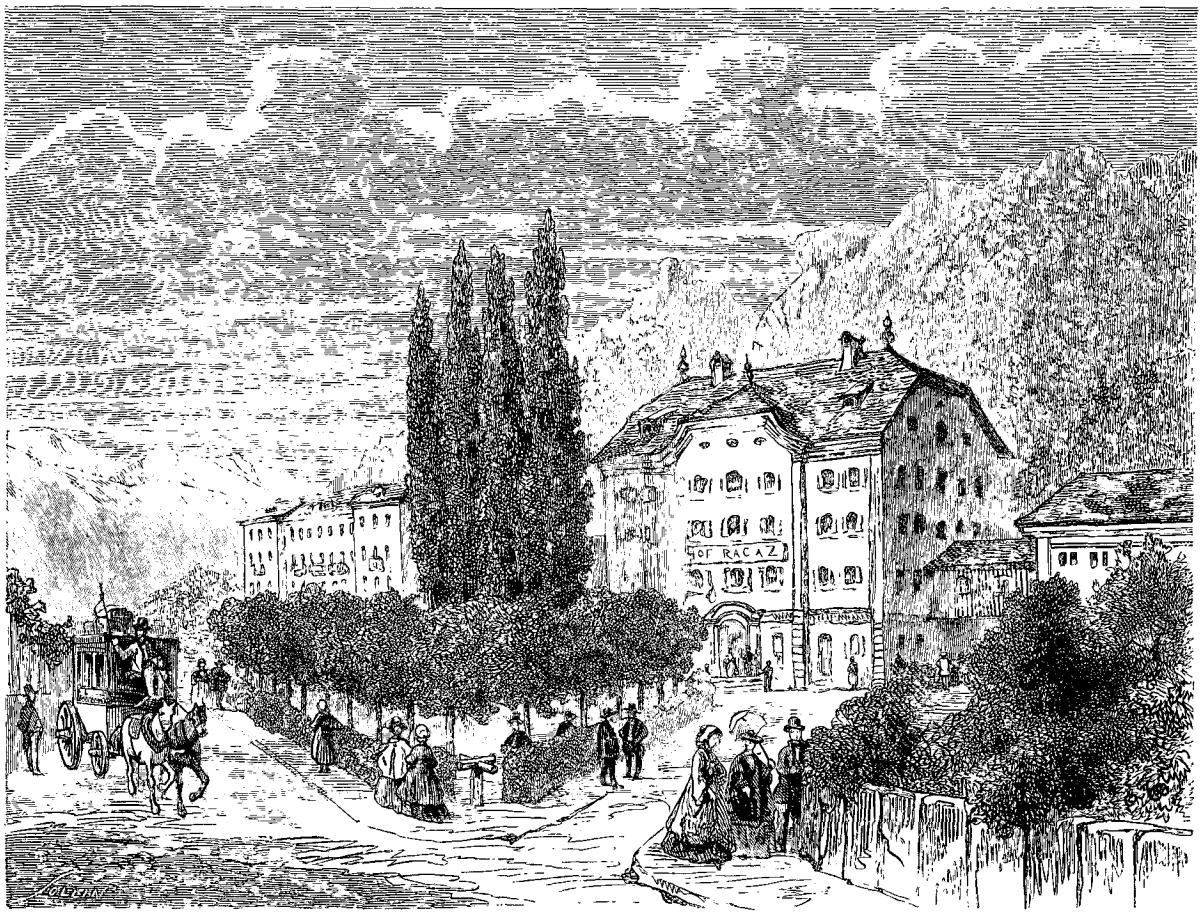
En résumé, nous ne pouvons mieux clore cette monographie nécrologique d'une des plus grandes merveilles de l'Orient, qu'en empruntant à la relation officielle de l'expédition de Chine en 1860 (publiée par le lieutenant de vaisseau Pallu), les paroles suivantes :

« L'impression que produisit la vue du Palais d'été sur les alliés, sur des hommes très-différents les uns des autres par l'éducation, par l'âge et par l'esprit, fut la même : on ne chercha pas si les genres étaient comparables; on fut frappé d'une manière absolue, et on l'exprima en disant que tous les châteaux impériaux de France n'auraient point fait un Youen-ming-youen! »

Qu'ajouter à un pareil aveu !

G. PAUTHIER

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Hof-Ragaz, hôtel des Bains, à Ragaz.

RAGAZ ET PFÄFERS

(SUISSE),

PAR MM. JEAN REYNAUD ET ÉDOUARD CHARTON.

1862. — TEXTE INÉDIT [1]

I

De Paris à Ragaz. — Le lac de Wallendstadt. — Ragaz. — Le journal du village. — Le couvent de Pfäfers et les sources : triste souvenir. — Visite au presbytère. — Le philosophe Schelling et Maximilien II. — L'instruction populaire. — Élection du doyen. — Le partage des biens communaux. — Organisation et administration de la commune.

Ragaz n'occupe pas une grande place sur la carte de notre globe. Ce n'est qu'un petit village de la Suisse allemande, dans le canton de Saint-Gall. Mais qu'il est agréablement situé, et sage, et heureux! Que je voudrais vous voir jouir d'autant d'aisance, d'instruction, de liberté, chers villages de ma Bourgogne! Combien votre vie est dure en comparaison, ô mes compatriotes! Quelles privations, quels labeurs continuels! Votre sol n'est cependant pas moins fertile. Quelle rudesse aussi dans vos divertissements! Quelle obscurité dans vos esprits, souvent même sur ce qui touche le plus à vos intérêts matériels! Que vous avez de peine à vous dégager de préjugés d'un autre âge, à mieux comprendre votre temps et tout ce qui vous entoure, à entrer en plus grande possession de vous-mêmes, à vous délier de l'habitude d'être administrés en mineurs, en pupilles, de loin, par des concitoyens inconnus! Personne, certes, ne sait et n'apprécie mieux que moi, qui ai eu l'honneur d'être votre représentant, ce qu'il y a de vertus en germe au fond de vos cœurs, de promesses dans l'énergie de votre bon sens. Vous aimez la patrie, l'égalité, la justice. Vous ne serez pas toujours si accablés par le travail quotidien, si opprimés par l'ignorance. Qui pourrait se refuser à le croire? Je regrette et m'afflige

1. Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés par M. Karl Girardet.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seulement de ne vous voir monter la pente qu'avec tant de lenteur. C'est sans doute une très-belle idée de remarquer que nous sommes dans un siècle de progrès et qu'en définitive tout progrès profite à l'espèce. Oui, mais au total, sur trente-sept ou trente-huit millions de Français, combien comptons-nous de centaines de mille hommes vraiment civilisés, selon le sens élevé que l'on donne à ce mot lorsque l'on veut glorifier notre patrie? Si j'aime l'espèce, j'aime surtout les individus sans lesquels elle n'est qu'une vaine abstraction, et je voudrais bien ne pas voir un si grand nombre de mes contemporains souffrir inutilement de retardements qui ont pour causes le dédain, l'égoïsme ou la peur des uns, la manie des autres de gouverner à outrance et de se croire nés pour être les tuteurs de leurs semblables, et aussi, chez les meilleurs et les plus dévoués, une hésitation inexplicable à tendre résolûment la main au peuple et à l'attirer au plus tôt en pleine lumière!

Les paysans de Ragaz seraient bien étonnés et bien attristés s'ils étaient tout à coup transplantés dans un de nos villages, où ils ne trouveraient pas un seul livre, où ils ne verraient pas cultiver une seule fleur, où ils n'entendraient pas une seule note de musique! où pas un seul habitant peut-être ne serait en état de raconter l'histoire de son pays à plus de cinquante ou soixante ans en arrière, et où pour tout délassement intellectuel on ne connaît que les conversations du cabaret!

Une pensée peut naître dans l'esprit de quelqu'un de mes lecteurs. — Ce village de Ragaz ne serait-il pas protestant? — Non, il est catholique.

On part de Paris le soir à huit heures. Vers neuf heures du matin on est à Bâle; à deux heures à Zurich. Là commencent les enchantements : on entre dans le grand silence et la majesté des paysages. Les locomotives des cantons de Zurich et de Saint-Gall ont l'allure modérée des anciennes chaises de poste; nul ne songe à s'en plaindre. Au delà du lac de Zurich, on côtoie le Wallensee, un des lacs les plus frais, les plus bleus, les plus agrestes de la Suisse. On n'a plus assez de deux yeux: les cent d'Argus n'y suffiraient pas. C'est une de ces heures, rares dans la vie, qu'on n'oublie jamais. On glisse au milieu de riants villages étagés à mi-pente entre les vergers et les barques; on serpente à travers des tunnels dont les rudes fenêtres encadrent, dans des perspectives d'une grâce charmante, de larges espaces d'eaux limpides et transparentes qui se nuancent par moments des teintes du lapis-lazuli ou de celles de l'émeraude. Sur la rive opposée du lac, se dressent à pic d'immenses montagnes, plongeant profondément dans le cristal bleuâtre et s'y mirant depuis leurs sommets. A leur base, aucun sentier; en regardant bien, cependant, on croit distinguer çà et là quelques touffes d'herbes; puis, ô merveille! sur ces presqu'îles microscopiques, voici une jolie maisonnette lilliputienne dont le toit fume, voilà un moulin en miniature dont la fine roue tourne sous un fil d'argent. Est-il possible? qui oserait vivre là-bas! imprudents! La moindre ride de l'eau ne va-t-elle pas engloutir ce petit monde? Et quelle solitude! aucune barque pourrait-elle s'aventurer jamais si loin des anses vers ces escarpements formidables? On s'étonne : en même temps on se dit tout bas qu'on voudrait bien être un de ces Robinsons — tout un été, avec ceux qu'on aime, si l'on est heureux, — sinon seul et toujours!

On atteint, presque à regret, la petite ville de Wallen qui donne son nom au lac; on passe entre les ombres de deux hautes chaînes d'aspects variés ; à Sargans, la paroi de gauche s'entr'ouvre largement comme pour faire honneur au Rhin enfant qui, déjà turbulent et impétueux, se roule avec fracas sur un lit de cailloux et se hâte vers Bodensee (le lac de Constance). Il est cinq ou six heures du soir lorsqu'on s'arrête au but du voyage, et en mettant pied à terre l'on voit devant soi Ragaz modestement groupé, à huit ou dix minutes de la station, au pied des montagnes.

Du premier coup d'œil, on ne donnerait guère à Ragaz qu'une centaine de maisons. La première de toutes, sur le chemin sablé, est l'église, monument peu remarquable. Une élégante tablette de marbre blanc apparaît à demi au-dessus du mur du cimetière : en se penchant, on lit l'inscription. C'est le tombeau du philosophe Schelling, mort en août 1857. Un peu d'art, le souvenir d'un homme illustre, ce n'est point là une rencontre indifférente : c'est une sorte d'accueil qui dispose favorablement.

La grande rue qui continue la route est bordée d'hôtelleries : *A la Tamina* (nom d'un torrent qui traverse le village et va se jeter au Rhin); *Au Thabor* (nom d'une montagne voisine); *Au lion*, — oublions les autres. A l'extrémité, on passe sur un petit pont de pierre, et on est devant Hof-Ragaz, le grand hôtel où vient s'épancher, dans de jolies piscines revêtues de porcelaine blanche, l'eau tiède de la source de Pfäfers, qui jaillit à trois ou quatre kilomètres plus haut, près d'un vieux couvent.

Un jour je demandais au jeune docteur X..., inspecteur des bains attaché à Hof-Ragaz, quelle était réellement, selon lui, la vertu de ces eaux. Il entreprit, avec l'autorité que lui donne l'expérience, une explication savante qui se prolongeait sans le satisfaire beaucoup plus que moi, je suppose, faute d'un mot assez expressif pour tout résumer. J'insinuai :

« Mon ami Jean Reynaud dit que ce sont des eaux vivifiantes.

— Vivifiantes! s'écria le docteur en battant des mains, oui : voilà bien la vérité, vivifiantes! Elles le sont, monsieur, très-réellement, et on ne pouvait mieux dire. »

C'était, en effet, ce qu'en pensait Jean Reynaud. Un mois avant mon arrivée à Ragaz (en juillet 1862), il m'avait écrit :

« Viens.... Les eaux sont salutaires, le site est admirable, plein d'ampleur; on a en perspective la vallée du Rhin se détournant pour aboutir au lac de Constance, et toutes sortes de cimes hardies. A part le paysage, je ne te promets pas de grands divertissements; mais nous trouverons assez de ressources dans l'amitié et la con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

versation. Viens; le repos t'est nécessaire. Allons, arrive, arrive. Vingt-deux heures de Paris! Qu'est-ce que cela? Il y a une force mystérieuse dans ces eaux venant de la terre qui défie tous les efforts des chimistes : c'est l'histoire d'Antée, reprenant vie en touchant la terre, mais le sein même de la terre. »

Hélas! que n'ont-elles eu la puissance de le délivrer de ce mal cruel, dont il ignorait, ainsi que nous, l'affreux progrès! Ah! si j'avais pu pressentir que, moins d'une année après!... Les liens du travail m'avaient trop longtemps arrêté. Quand j'arrivai à Ragaz, il en était parti depuis quatre jours. Je voulus du moins loger comme lui dans la jolie petite maison à persiennes vertes de la bonne famille J..., à l'angle du pont, en face de Hof-Ragaz; et je fus assez heureux pour trouver vacante la chambre où il avait vécu un mois entier. Aujourd'hui, quels amers regrets mêlés à ces souvenirs! J'espérais alors, et c'était chose convenue, que lui-même consentirait à décrire ici Ragaz. Il n'a eu le temps que de me laisser une note courte, mais précieuse, qui, du moins, sera l'honneur de cette feuille (voy. p. 219).

Les maisons de la grande rue qui avoisinent les hôtels, neuves, bien construites, sont sans caractère : mais dès l'entrée des ruelles, à droite et à gauche, on est dans le vieux village qui est resté agricole; les habitations y sont de bois, quelques-unes à galeries couvertes, suspendues au-dessus des traîneaux et des provisions d'hiver; plusieurs sont revêtues extérieurement d'une sorte de cotte de mailles faite de minces lamelles de sapin arrondies et imbriquetées comme des écailles de poissons.

Les paysans ont l'air grave et doux. Je note avec plaisir, en relisant ces lignes, qu'en trois semaines je n'ai pas rencontré un homme ivre! je n'ai pas vu frapper un enfant, signe de bonté et de bon sens qui me touche plus profondément qu'aucun autre! Sur mon passage, on n'a jamais manqué de me souhaiter poliment, sans humilité comme sans fierté, le bonjour ou le bonsoir.

En traversant la place, pour aller à la poste, j'ai remarqué au-dessus d'une porte l'enseigne d'une imprimerie et d'un journal. J'ai monté quelques marches de pierre qui mènent à une petite librairie.

« Vous avez dans ce village, lui dis-je, un journal?

— Oui, monsieur.

— Que contient-il?

— Les faits qui intéressent la commune, son administration, ses cultures; les actes officiels du canton et de la Suisse; les événements les plus considérables du reste du monde; des nouvelles de l'agriculture, de l'industrie et de la science; quelques articles de morale, des anecdotes.

— Et ce journal a-t-il beaucoup d'abonnés?

— A peu près tous les habitants.

— Ils savent donc lire?

— Tous, à l'exception de quelques anciens.

— Vous achète-t-on des livres?

— Je n'ai pas à me plaindre.

— Quels ouvrages vendez-vous le plus?

— Des livres religieux et des livres d'histoire.

— Vous avez sans doute de bonnes écoles?

— Deux. L'une, d'instruction primaire; l'autre, d'instruction secondaire.

— L'enseignement est libre?

— Non, monsieur, il est obligatoire.

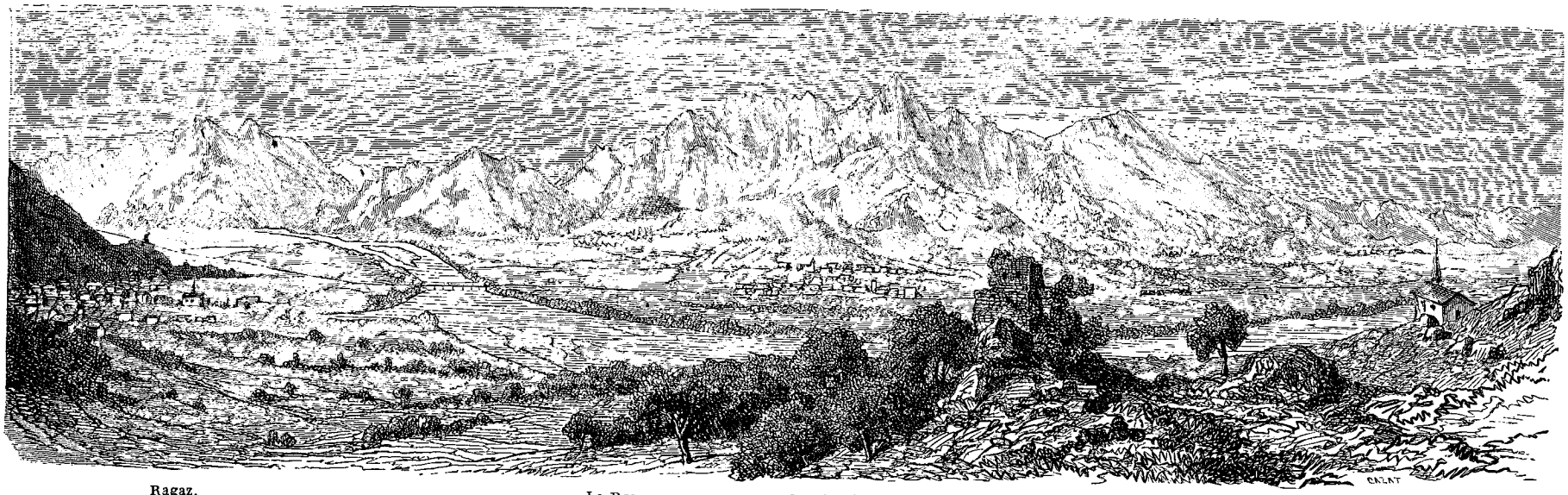
— A quoi bon, puisque l'instruction est si générale?

— En effet, je crois que l'obligation n'est plus guère utile aujourd'hui, mais elle l'a été dans les commencements. »

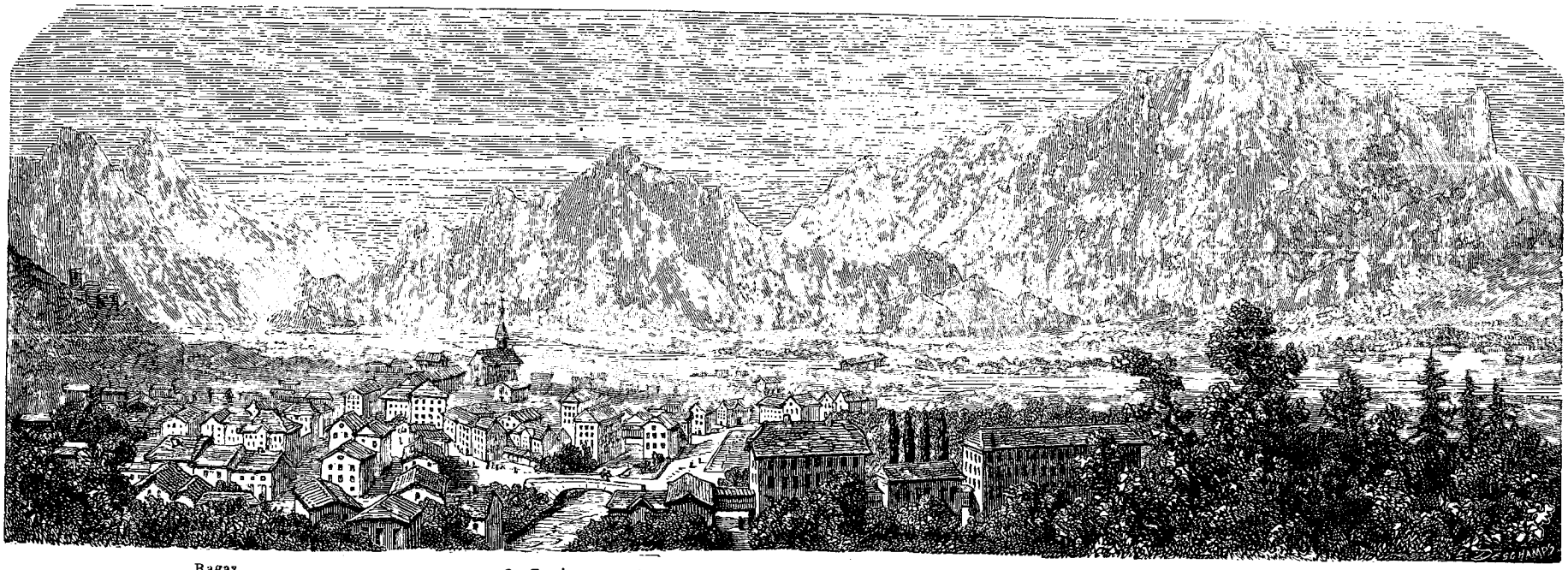
Je me promets de regarder d'un peu plus près à ce sujet de l'instruction primaire qui m'émeut toujours; mais demain je dois visiter la source.

On remonte le cours de la Tamina vers la montagne, on dépasse Hof-Ragaz, une scierie de planches, une belle chute d'eau, et on entre dans une gorge de rochers qui ne laissent place entre eux que pour le torrent et une petite route sinueuse bordée d'une longue suite de troncs creusés, juxtaposés à fleur du sol, et conduisant l'eau de la source de Pfäfers à Ragaz. La paroi des rochers de l'autre rive, abrupte, grise, hérissée d'un fouillis d'arbres et d'arbustes, suinte, surplombe, est en harmonie parfaite avec les bonds irrités, l'écume, les rumeurs sauvages de la Tamina. On marche pendant trois quarts d'heure environ, en se collant quelquefois contre le roc pour éviter les chariots à un cheval et à quatre places, qui descendent au grand trot et peuvent vous surprendre aux détours. De temps à autre passent des paysans avec de lourds parapluies bleus ou rouges dont ils ne se séparent jamais, et murmurant un salut, en patois ou en français, sans sourire niais et sans curiosité ridicule; des musiciens ambulants, chargés de contre-basses et d'instruments de cuivre; des familles bourgeoises de touristes, mères et jeunes filles suisses ou allemandes, aux figures épanouies et qu'on sent heureuses de respirer cet air vif et frais. Après une arche de pierre naturelle, on rencontre quelques pauvres gens à béquilles, qui annoncent qu'on approche de l'ancien couvent des bénédictins de Pfäfers. Rien de plus mélancolique, de près comme de loin, que l'aspect de ces trois ou quatre bâtiments, sans art, qui se glissent en longueur dans la gorge de plus en plus étroite de Pfäfers et l'obstruent entièrement. Il faut, si l'on veut suivre plus loin le cours de la Tamina sans entrer dans le couvent, gravir assez haut sur la montagne vers les villages de Valens et de Vaettis. Ces constructions insignifiantes datent du dix-septième siècle. Devenues la propriété du canton depuis la clôture des couvents suisses, c'est-à-dire vers 1840, on les a affermées comme établissement thermal. En réalité, c'est un hospice plutôt qu'une maison de bains ordinaire. Le fermier ne s'est pas mis en frais pour en égayer l'apparence, et il a eu raison : c'eût été la chose impossible.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



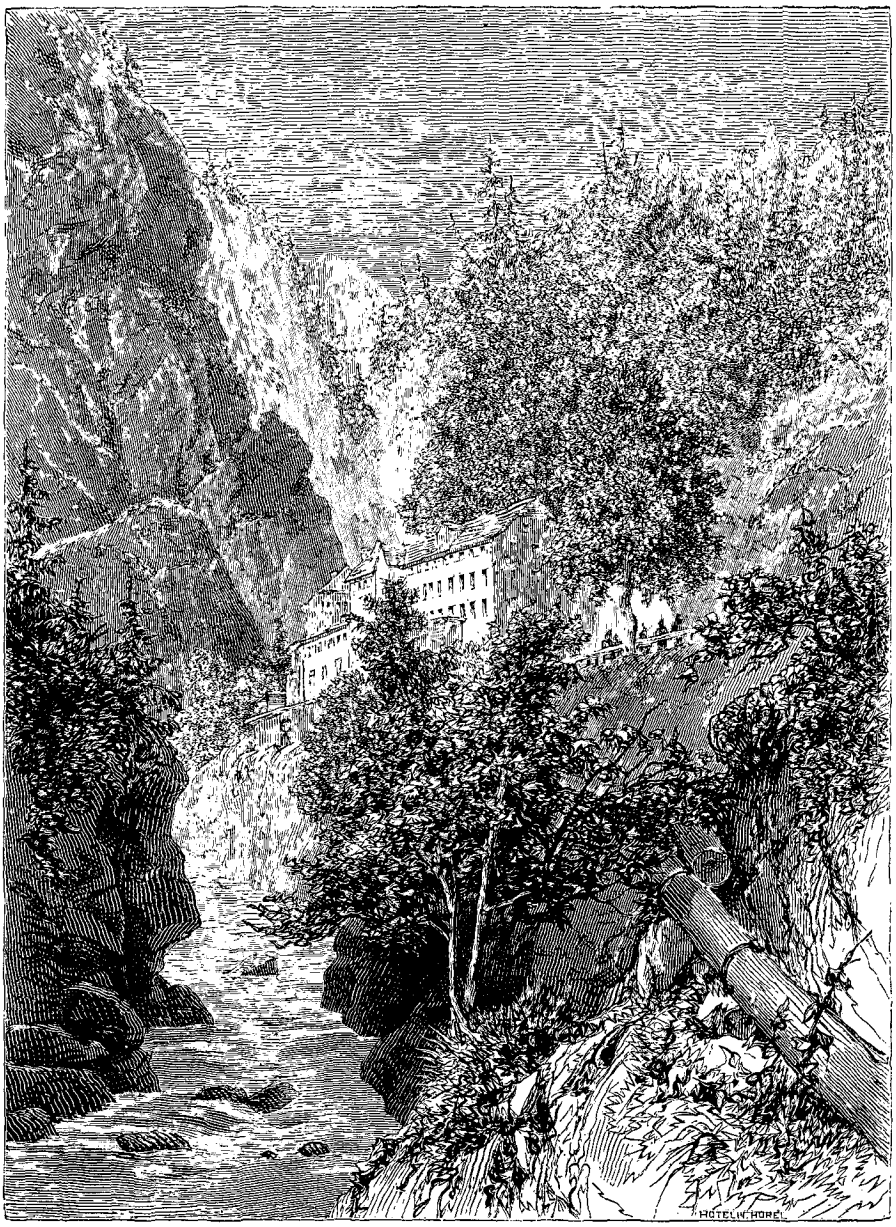
Ragaz. — Le Rhin. — Le Flæscherberg. — Le village de Maienfeld



Ragaz — La Tamina. — Maison Jaeger — Hof-Ragaz.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dès le seuil, on se sent envahi par une odeur de réfectoire nauséabonde : on s'engage dans un long couloir blanchi à la chaux, humide, à voûte basse où il ne fait ni jour ni nuit : les portes des deux côtés ne laissent entrevoir que cuisines noires et salles à manger nues où vont et viennent un assez grand nombre de serviteurs et de servantes, bonnes gens qui, certes, ne tiennent pas à l'élégance. De vieilles cloches tintent sourdement de temps à autre; elles semblent continuer, par habitude, leur office religieux et appeler leurs anciens maîtres à l'Angélus ou à Matines. Plus on avance, plus on se sent tout à la fois refroidi et étouffé. On arrive entre des cellules converties en chambrettes, où l'on peut loger, dit-on, jusqu'à trois cents personnes. Ce sont de vrais malades qui, aux portes de ces petits cachots, apparaissent comme des ombres maigres, pâles, claudicantes, avec un



L'ancien couvent de Pfäfers, vu du chemin de Ragaz.

air peiné d'être vues. Il n'y a pas là de quoi rire. A Hof-Ragaz, on vient plutôt, je crois bien, chercher le repos, jouir de la pureté de l'atmosphère et de la beauté du site, que faire des cures sérieuses : on s'y baigne.... préventivement pour s'y « vivifier. » Mais, âmes sensibles, n'interrogez aucun des hôtes du couvent de Pfäfers sur sa santé : il vous répondrait inévitablement : Dyscrasie, adynamie, cardialgie, pyrosie, pléthore, hypocondrie, dysménorrhée, aménorrhée, exanthèmes, pityriase, à peu près tous les maux de la pauvre humanité! Celui qui souffre très-réellement s'inquiète peu de la beauté des paysages, évite la société des gens heureux de Ragaz, brave l'ennui, et se met en retraite au plus près des sources.

Pour visiter ces sources fameuses, il faut un billet d'un franc et un guide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quand la dernière porte du dernier bâtiment s'ouvre, le coup de théâtre est indescriptible. Une jeune dame anglaise au bras de son mari, me précédait d'un pas; elle perdit tout flegme et poussa un cri où s'entre-choquaient l'admiration et l'horreur! Des deux rives de la Tamina, large au plus de quarante pieds, jaillissent des roches formidables qui paraissent en mouvement : celles de droite se précipitent sur celles de gauche qui s'inclinent pour fuir, mais n'échappent pas, çà et là, aux rudes assauts de leurs ennemies : c'est une bataille de géants dans le Ténare. Ces roches ont, par endroits, la blancheur blafarde des spectres : sur leurs anfractuosités légèrement estompées, pas un brin d'herbe, pas une mousse. Une impression instinctive porte à reculer de quelques pas, de crainte de les voir s'écrouler. L'espèce de voûte inégale, crénelée, déchiquetée, que forment leurs rudes arêtes est d'une hauteur prodigieuse. De distance en distance, quelques échancrures y laissent apercevoir le bleu du ciel, de rares rayons de soleil semblables à des lames d'or, des arbrisseaux paisibles : le contraste fait frissonner; on voudrait être transporté tout à coup là haut. Les oreilles ne sont pas moins terrifiées que les yeux. La Tamina se débat avec rage entre les fragments écroulés : ses cascades furibondes, ses flots tour à tour blanchissants ou sombres s'élancent en tumulte hors de l'abîme infernal. A travers ce désordre et ce vacarme, on fait quelques centaines de pas sur une sorte de plancher étroit, humide, échafaudé tant bien que mal le long des rochers de gauche, et on arrive à un point où l'on aperçoit au-dessus de soi dans la voûte un plus grand espace de verdure à découvert. On est devant un petit mur percé de deux portes basses, d'où sort une vapeur épaisse : l'une de ces portes introduit à la source principale, la Chaudière, le Kessel. Avant d'entrer, il faut se dévêtir en partie pour ne pas s'exposer à être inondé de sueur, et se faire précéder d'une lumière. Le couloir est très-étroit. A cinquante pas, on s'arrête au seuil d'une grotte à stalactites, d'un diamètre de six à huit pieds et pleine de l'eau de la source dont la chaleur est de trente-sept degrés centigrades. L'autre porte mène à une petite niche où l'on peut vérifier sur les chiffres d'une échelle la hauteur variable du niveau de la source. Deux énormes tuyaux, semblables à des serpents, sortent du rocher et vont porter l'eau, l'un au couvent, l'autre à Hof-Ragaz.

Les voyageurs qui se rencontrent dans ce sombre séjour sont graves et muets. C'est autre chose, en effet, qu'une décoration d'opéra. La Suisse n'a rien de plus terrible. Certaine anecdote qu'on se dit à l'oreille ajoute encore à l'émotion.

Il y a plusieurs années, un homme respectable, M. Schwarz, sa femme et ses enfants, s'avançaient dans la direction de la source, sur la plate-forme en bois qui contourne les rochers. Ils étaient neuf et divisés en deux groupes. Une des jeunes filles pressait le pas pour passer du dernier de ces groupes au premier. Tout à coup de la voûte une pierre se détache et tombe sur sa tête. Le père s'élance, saisit le corps au moment où il allait rouler dans le torrent, et l'emporte sanglant sur son épaule jusqu'à la grande salle de l'établissement : hélas ! aucun secours n'était plus nécessaire.... La jeune fille est ensevelie au cimetière de Ragaz, près du vieux Schelling.

Cette affreuse histoire me poursuit, tandis qu'au sortir du couvent je monte aux escarpements voisins. Curieux de marcher sur ces voûtes formidables, je m'avance sur un petit sentier vertigineux qui menait autrefois au village de Pfäfers, et, voyant quelques pierres rouler devant mes pieds, je m'étonne qu'en ces lieux, comme en beaucoup d'autres de Suisse, il n'y ait pas plus de malheurs à déplorer. Des arbres ont grandi au bord de ces précipices, et leurs racines s'enlacent aux fragments du rocher. Qu'il survienne de grandes pluies et des vents furieux, la terre détrempée ne doit-elle pas laisser tomber dans l'abîme des pierres descellées et rompues? Cependant les vieillards assurent que la mort de cette jeune fille est le seul événement tragique dont ils aient jamais entendu parler.

Au retour, le sommelier de Hof-Ragaz (où je prends mes repas) me demande si j'ai vu le village de Pfäfers.— Un village? Non.—Il m'en montre la position sur la carte, et après dîner je m'engage dans un joli chemin qui serpente, derrière l'hôtel, au flanc de la montagne, parmi les ombrages. A mesure que l'on s'élève, la vue s'étend de tous côtés sur la large vallée du Rhin. Près du sommet, on peut se reposer sous les murs ruinés d'une ancienne tour. Le village n'est pas loin : il y a là encore un ancien couvent de bénédictins, converti en asile d'aliénées. Comme je passais, cinq ou six pauvres folles debout aux fenêtres, derrière les barreaux, ont jeté de ces éclats de rire stridents qui font mal : puis tout à coup elles ont disparu en silence. Le village descend l'autre versant de la montagne. Je me suis assis un moment sous la tonnelle de l'auberge du *Pigeon*, et là j'ai joui en paix des dernières heures du jour. Je ne suis revenu à Ragaz qu'à la nuit : le paysage avait un aspect solennel.

Aujourd'hui, j'ai visité sur l'autre rive du Rhin le village de Maienfeld, et au delà le défilé de Luziensteig, puis la forteresse qui marque sur ce point la limite entre le canton de Saint-Gall et la principauté de Lichtenstein. Du sommet voisin, sur le Flæscherberg, on a une vue immense et l'on peut marcher à l'aise assez loin sur la crête. Un sous-officier m'a salué en italien; il m'a aidé à me reconnaître dans le panorama qui s'étendait à perte de vue autour de nous. Il m'a désigné et m'a nommé toutes les cimes entre Glaris et Coire. Je suis revenu par Balzers, j'ai traversé le Rhin en bac, et le convoi de Zurich, en passant à Trübbach, m'a pris et ramené à Ragaz.

C'est une journée bien remplie et un exercice aussi salutaire que peuvent l'être les eaux de la source.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Depuis, j'ai fait plusieurs ascensions aux cimes des environs, et des excursions par le chemin de fer à Coire, où j'ai acheté quelques livres italiens, — à Wallenstadt, où j'ai eu plaisir à contempler le lac des heures entières, — à Glaris (Glarus) l'une des villes les plus pittoresques du monde, située au pied d'un mont géant, détaché et isolé comme le Righi. Aucune de ces promenades ne m'a pris plus d'un jour.

On éprouve un bien-être indicible dans les piscines : cette eau de Pfäfers a la douceur du lait.

Ce matin j'ai rendu visite au vénérable abbé Federer, doyen de Ragaz.

On reconnaît sa maison, éloignée de l'église, à une grille en bois et à une petite allée bordée de vignes, qui conduit à la porte d'entrée, cintrée et de couleur rouge pâle. A droite et à gauche deux petits aloës, indices du voisinage de l'Italie, couronnent deux piliers sans art; au-dessous, des fuchsias et deux figuiers. Je tirai un anneau de cuivre, et à une petite fenêtre du premier étage parut la tête d'une bonne femme bien âgée, qui me fit en patois allemand une question plus facile à deviner qu'à comprendre. — Je désire, répondis-je, parler à M. le doyen. — Aussitôt la porte s'ouvrit. La bonne femme descendit prestement l'escalier et me fit signe de le remonter avec elle. Puis elle se retira en m'indiquant du doigt, avec respect, une porte au fond du corridor, dont les murs blanchis sont ornés de quelques pauvres estampes religieuses.

La porte de la chambre était ouverte. Le doyen écrivait sur un registre; il se leva dès qu'il m'aperçut et vint au-devant de moi.

C'est un petit vieillard, à figure un peu épaisse, mais où l'intelligence et la bonté respirent. Il n'a point de tonsure : ses cheveux gris sont séparés au milieu par une raie. Il parle avec beaucoup de sens et de sensibilité; ses yeux, sous ses lunettes, se mouillent aisément de larmes. Il était vêtu de noir : sa redingote m'a paru bien usée.

Après l'avoir prié d'accepter, en guise de carte de visite, quelque peu d'or pour ses œuvres de charité, je lui avouai qu'un sentiment de curiosité peut-être indiscret m'avait surtout amené vers lui.

« J'ai vu, lui dis-je, dans le cimetière un monument de marbre élevé à la mémoire de Schelling. Avant de mourir, s'était-il donc converti au catholicisme ?

— Non, me répondit le doyen. Les protestants ne sont pas encore nombreux à Ragaz. Il est vrai que ce sont les plus riches de la commune, les aubergistes, les marchands et les industriels, et qu'un temps viendra, sans doute, où ils auront leur temple et leur cimetière : mais jusqu'à ce jour, ils portent leurs morts à la terre sainte des catholiques. J'assiste, de leur consentement, à la dernière cérémonie et je prononce quelques paroles d'adieu qui sont toujours bien écoutées. Voilà comment il se fait que nous avons la tombe de Schelling à côté des nôtres. Le célèbre professeur était depuis un mois ici. Il avait près de quatre-vingts ans; on espérait que les eaux prolongeraient encore quelque temps sa vie. Son ami, le jurisconsulte Savigny et sa famille, et aussi Brentano, l'avaient accompagné. Mme Savigny, qui est catholique ainsi qu'un de ses fils, aurait bien voulu me faire admettre près de Schelling, mais cela n'a pas été possible : il nous aurait répugné d'user d'aucune surprise.

« Avez vous remarqué, ajouta-t-il, parmi les ornements de la grille qui entoure la fosse, des faisceaux semblables à ceux qu'on figure d'ordinaire sur les monuments funèbres des généraux? Ce sont les armes du canton. L'État a voulu ainsi faire honneur au grand philosophe et au roi de Bavière qui a élevé la tombe. Il y a deux ans, le roi est venu à Ragaz[1], il est catholique. Dès son arrivée il est allé seul devant le tombeau de son ancien maître, s'est agenouillé le chapeau sous le bras, et a prié longtemps. Ensuite il est venu me visiter et m'a demandé le nom de la personne qui avait si bien pris soin d'orner de verdure et de fleurs la tombe de son ancien maître. Je lui nommai ma sœur (c'est elle que vous avez dû voir en entrant). Il me pria de la faire venir et il la remercia bien poliment.

« Quelques mois après, il m'envoya.... mais permettez-moi d'ouvrir cette armoire. »

Il tira d'une boîte un petit bénitier, haut d'environ trente centimètres, orné d'une jolie peinture en émail, représentant Jésus et la Vierge. Derrière est une inscription en allemand: « Présent du roi de Bavière, « Maximilien, à Élisabeth Federer, pour les soins qu'elle « donne au tombeau de Schelling. »

« Ce n'est pas tout, ajouta le doyen. Le roi avait remarqué un de mes défauts, ma mauvaise habitude de priser. Il n'en avait rien dit, mais voyez. »

Et il me montra une belle tabatière d'or, portant en relief les initiales du nom royal couronnées.

« Vous ne paraissez pas vous en servir habituellement, dis-je en souriant.

— De l'or! non, monsieur. Je suis fils de paysan, ma sœur Élisabeth est une paysanne, et presque tous mes paroissiens sont des paysans. »

Il me donna quelques autres détails au sujet de Schelling. Toutes ses paroles étaient pleines de tolérance et de douceur.

Ce bon prêtre est à Ragaz depuis longtemps.

« Il y a vingt ans, me disait-il, toutes les maisons ici étaient semblables à celle que vous voyez devant la mienne. (Et il me désignait de la main une pauvre maisonnette en bois dont l'on défendait assez mal la toiture contre les violences du vent en l'écrasant sous le poids de grosses pierres). Depuis, on a construit plus de soixante belles maisons, sans compter les hôtels, et le nombre s'en accroît chaque année. »

M. le doyen Federer m'a parlé avec satisfaction des conditions morales de la commune. Jusqu'ici les étrangers qui viennent prendre les bains sont d'honnêtes Allemands qui n'apportent pas avec leur argent le luxe et la corruption.

1. Joseph Maximilien II, roi de Bavière, mort il y a peu de temps.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

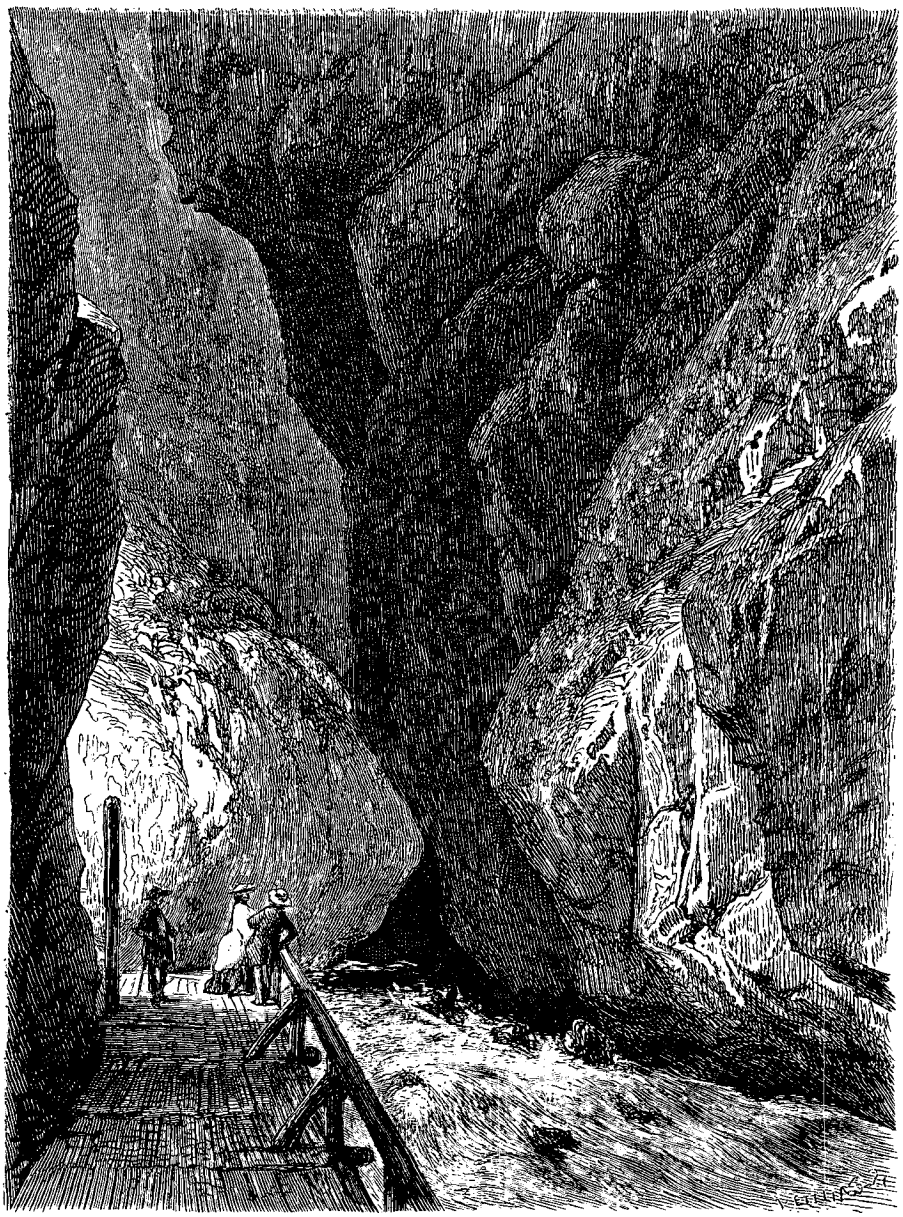
Pressé par mes questions, le doyen avoua, non sans un peu d'embarras, que les anciens habitants de Pfäfers (c'est-à-dire les moines) n'avaient pas autrefois, surtout dans les derniers temps, exercé une bonne influence.

« Tout ce qui descendait de là, me dit-il, n'était pas du ciel.

« Depuis leur sécularisation, et aussi depuis que les terres des couvents divisées entre les paysans ont été mieux cultivées, les habitudes du village sont devenues de plus en plus décentes et dignes; en même temps le bien-être augmente. »

Je crois que le bon M. Federer conserve quelque rancune morale contre un canton voisin.

« Nous avons encore! murmura-t-il, à nous débar-



L'abîme de Pfäfers.

rasser de quelques reliques (*reliquiæ*, restes, mauvais restes) de ces Grisons! »

Et sa main s'agitait du côté des montagnes de l'Ouest peuplées de pasteurs qui ont gardé, dit-on, quelque rouille d'anciennes mœurs peu édifiantes.

Il a beaucoup à faire dans sa cure. Une partie de ses ouailles est éparses sur les versants, une autre sur les bords du Rhin. Le village de Maienfeld qu'on voit en face de Kagaz de l'autre côté du fleuve, dépend de Coire et est protestant, mais quelques-uns de ses habitants sont catholiques, et comme la résidence de leur prêtre est très-éloignée, c'est le curé de Ragaz qui leur porte habituellement « la parole de paix. »

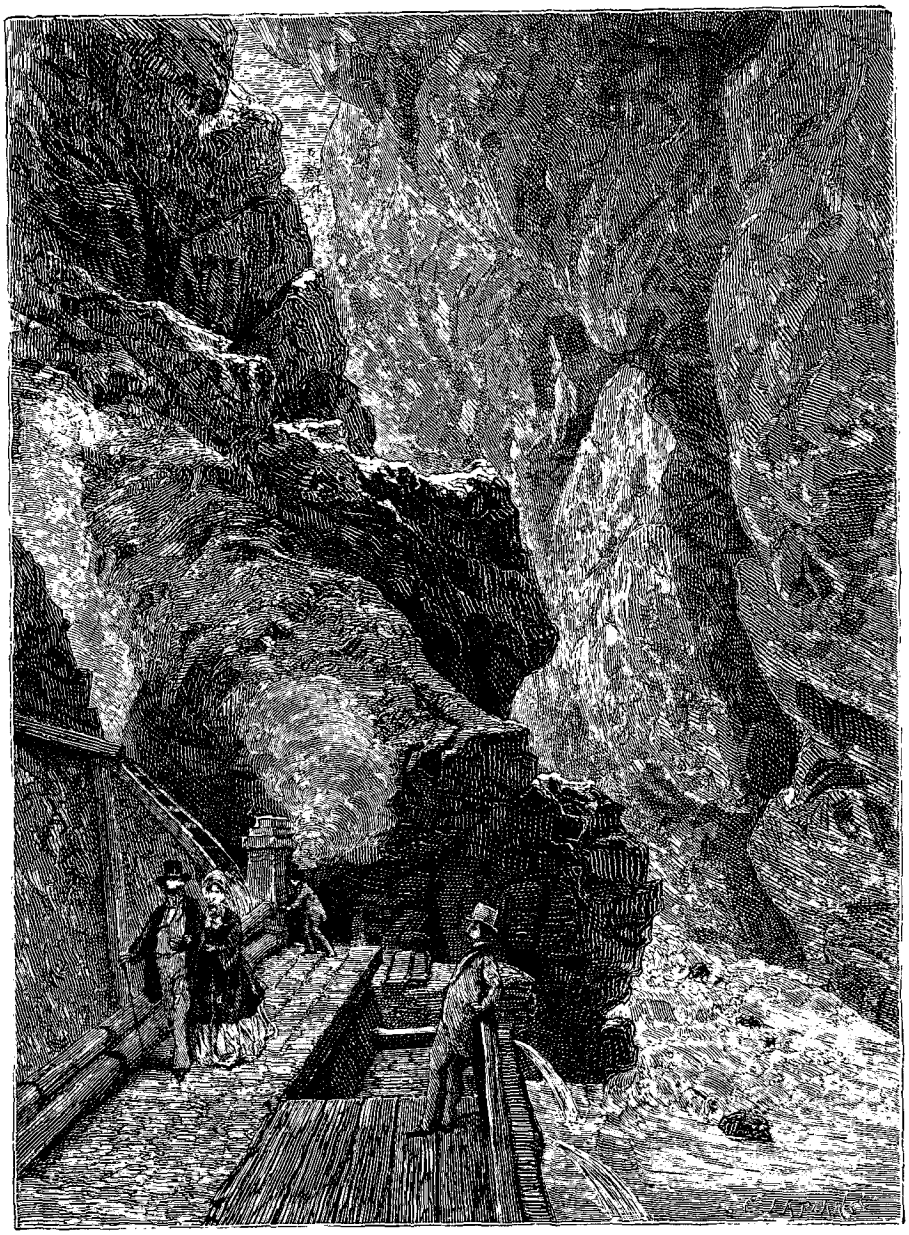
Son devoir de visiter souvent les écoles, confortablement établies dans une maison voisine du presbytère, est à son gré l'un des plus doux.

Je le priai de me donner quelques détails sur ces écoles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'instruction n'est obligatoire que durant les mois d'hiver, c'est-à-dire dans le temps où les enfants ne peuvent pas servir aux travaux de la campagne. On doit suivre assidûment les cours de l'école de six à treize ans. Les absences, très-rares, sont notées et punies de petites amendes qu'on paye toujours sans difficulté. Ce système d'obligation n'empêche pas la rétribution scolaire, qui du reste ne dépasse pas, pour toute l'année, la somme de trois francs. On enseigne dans l'école primaire la lecture, l'écriture, l'arithmétique, l'allemand, l'histoire sainte, l'histoire, particulièrement celle de la Suisse, et les éléments de la musique.

A l'école secondaire, l'instruction n'est pas obligatoire. On y apprend le français, le latin, les mathématiques, l'histoire, l'histoire naturelle, la géographie, et des éléments de technologie. La rétribution annuelle pour chaque élève est de trente francs. Ce sont les enfants dont les succès ont été les plus remarquables dans l'école du premier degré, qui montent ordinairement au second. De là, ceux qui sont le mieux doués peuvent aller achever leur éducation à l'université de Saint-Gall. Il y a peu d'exemples qu'ils ne reviennent pas ensuite à Ragaz, où les hommes les plus instruits trouvent toujours à qui parler. D'ailleurs, la rapidité de la circulation et la proximité des villes mettent aisément en relation, sur toute l'étendue de la Suisse, les personnes qui s'occupent plus spécialement de science ou de littérature. Je me suis informé si l'enseignement était quelquefois une cause de dissentiment entre l'instituteur et le prêtre. — Jamais.



Source de Pfäfers.

Les curés de Ragaz, comme tous les autres fonctionnaires, sont nommés par le peuple. Le suffrage universel est depuis longtemps en usage à Ragaz, où l'on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compte 360 électeurs politiques. Quand un curé ou un vicaire vient à mourir ou désire sa retraite, on donne avis par le journal que la place est vacante et on invite les candidats à communiquer au conseil spécial de la commune certaines attestations officielles que l'on délivre à Saint-Gall. C'est dans l'église que se fait l'élection. La nomination est d'abord provisoire : on la confirme après une année. Les émoluments fixes du doyen sont d'environ mille francs. Le casuel est très-minime, mais les charges du presbytère ne sont pas lourdes : on n'a guère à secourir que les voyageurs indigents, et la vie n'est pas chère.

La misère est à peu près impossible à Ragaz. Il faudrait bien de la mauvaise volonté ou des vices peu ordinaires pour y devenir pauvre. L'ambition très-légitime du bien-être est merveilleusement secondée chez les habitants par un système qui mérite d'être connu.

La commune de Ragaz possède des bois et quelques terres. Elle augmente considérablement l'étendue de son territoire en s'employant à endiguer peu à peu devant elle le Rhin qui, au temps des pluies et des fontes de neige, s'étend follement de droite et de gauche dans la vallée, sur une grande largeur. Comme ses eaux n'ont rien des vertus fécondantes du Nil, ses débordements sont un fléau. Les habitants de Ragaz lui creusent un lit suffisant pour qu'il puisse rendre quelques services à la navigation, et, en récompense de ce travail utile, ils se partagent les terrains autrefois submergés. Ce n'est pas un sol très-productif pendant les premières années. On n'y récolte d'abord que des oseraies, des arbustes maigres, quelques plantes fourragères. Mais, à l'aide des amendements, des arbres plus vigoureux s'élèvent et insensiblement la couche de terre végétale s'épaissit et se féconde.

Voici maintenant de quelle manière se fait, entre les habitants, la distribution de toutes les propriétés communales. Chaque citoyen de Ragaz a droit à une part qui comprend : le pacage sur les prairies de la montagne, la coupe d'une certaine quantité de bois, et l'usufruit d'une pièce de terre. Ces parts sont en ce moment, je crois, au nombre d'environ deux cent vingt-cinq. Dès qu'une d'elles devient vacante par suite de décès, elle est attribuée à celui des citoyens qui, n'en ayant encore aucune, est le plus âgé. En général, on arrive à obtenir une part vers l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans. Après la mort du mari, la veuve continue à jouir de la même part : elle peut la faire exploiter : c'est aussi ce que font les vieillards lorsqu'ils n'ont plus la force de cultiver eux-mêmes. Chaque année, au premier janvier, les jeunes gens qui peuvent prétendre à une part et les citoyens nouvellement admis, se réunissent et, si quelques-uns ont les mêmes droits par suite d'égalité d'âge ou autrement, on procède à un tirage au sort. On a établi certaines règles protectrices contre les usufruitiers qui seraient tentés d'abuser du fond. Si, par exemple, on coupe un arbre, on est obligé d'en planter un autre.

Sans doute une famille ou même une seule personne serait loin d'être à l'aise, si elle ne possédait rien de plus qu'une de ces parts. C'est ce qu'on ne voit presque jamais. Il n'est pas de citoyen qui n'ait un petit patrimoine ou une industrie ; et qui ne sait d'ailleurs de quel encouragement est la jouissance assurée d'une propriété viagère, si minime soit-elle? Du bois, du fourrage, un champ, un verger, et on se sent déjà les pieds fermement posés sur le sol ; avec un commencement de sécurité, on a une valeur propre, une responsabilité, et presque une dignité. Puis les mœurs sont simples, à Ragaz : on a peu de besoins; on cherche le bonheur ailleurs que dans la richesse et le luxe.

« A combien doit s'élever, demandai-je, le revenu d'une famille, pour qu'elle ne souffre pas?

— Il suffit qu'elle ait en argent, bon ou mal an, une somme de quatre-vingt à cent francs, et de plus la valeur de quatre cents francs en nature.

— Et une famille bourgeoise? la vôtre, par exemple? (il s'agissait d'un groupe de sept personnes.)

— On est très à l'aise, presque riche ici, avec un revenu total de deux mille francs, récoltes et argent.

— Les mois d'hiver ne sont-ils pas difficiles à passer?

— Aucunement : nous avons des concerts, des bals, des conférences de littérature, de science, d'économie politique. On va aussi quelquefois visiter, par partie de plaisir, des parents ou des amis aux villes, à Saint-Galles, à Zurich, à Fribourg. »

On a d'ailleurs assez à s'occuper des intérêts de la chose publique. La commune est administrée par deux conseils municipaux, l'un qui a dans ses attributions tout ce qui se rapporte à l'ordre, à la police, à l'hygiène; l'autre, qui administre les biens, les finances, règle l'impôt. Plusieurs commissions spéciales s'occupent des progrès de l'instruction, de l'agriculture, président aux délassements intellectuels de l'hiver, musique, conférences, etc. Cette division des fonctions communales, conférées par le vote libre des habitants, permet de faire tour-à-tour participer les personnes les plus intelligentes du village aux modestes honneurs de l'administration.

Et maintenant, je reviens à mon début et je me demande avec un sentiment sérieux si je ne me suis pas laissé séduire par ce penchant assez commun parmi nous de trop louer ce que nous voyons à l'étranger, au préjudice de notre patrie. Non. Les villages français que je connais bien, non par ouï-dire, mais pour les voir de près, sont réellement, par comparaison avec cette petite commune étrangère, dans un état d'infériorité que je déplore sincèrement.

Les adversaires de l'instruction populaire en France ne manquent pas de faire remarquer avec amertume que le fils d'un laboureur, dès qu'il arrive à savoir quelque chose de plus que ce qu'on enseigne à l'école primaire, est pris de la passion des villes. Je le crois bien. Tant que nous ne donnerons l'instruction au peuple que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'une main parcimonieuse et défiante, tant que notre système administratif continuera de verser sur nos communes une sorte d'assoupissement, aucun homme un peu éclairé ne pourra vivre heureux dans nos villages, à moins d'être très-riche ou très-dévoué. Après tout, on n'a pas le droit de blâmer ceux qui cherchent à échapper à l'ilotisme intellectuel : nous prenons trop facilement notre parti de l'ignorance des autres : nous n'avons pas assez de pitié pour les misères de l'esprit : nous devrions ne jamais oublier du moins combien elles peuvent devenir redoutables.

ÉDOUARD CHARTON.

II

Note sur les bains de Pfäfers.

Le nom de Pfäfers est d'une forme assez singulière[1]. Il a préoccupé longtemps les étymologistes du pays. Il résulte vraisemblablement de la transposition en allemand d'un nom primitif qui devait appartenir à la langue romanche. La population celtique, rejetée aujourd'hui par la population germanique dans le canton des Grisons, s'étendait autrefois sur ces vallées, comme le prouve le nom même de *Tamina*, ainsi que les noms de *Calanda*, *Sardona*, *Pizoluna*, donnés aux cimes qui les dominent, et ceux de *lasa*, *calvina*, *vadura*, *vason*, portés encore aujourd'hui par les pâturages alpestres d'alentour. Il en était sans doute de même du nom du couvent, qui, dans les anciens manuscrits, figure sous les formes variées de *favures*, *faviera*, *fabaria*, *papharia* : c'est de cette forme douce et harmonieuse qu'est sortie, conformément au génie de l'allemand, la forme dure et rude de *Pfäfers* ou *Pfeffers*.

Quant au nom même de *fabaria*, on a prétendu le rattacher à l'origine du monastère. Ce monastère fut fondé au commencement du huitième siècle par Pirminien, évêque de Meaux, qui vint dans la contrée pour y réveiller le christianisme, annoncé déjà depuis un siècle par Gallus. La tradition rapporte que l'évêque s'était d'abord décidé à établir l'édifice sur la rive droite du Rhin, mais que pendant que l'on y travaillait, un charpentier s'étant blessé, une colombe descendit du ciel, prit dans son bec un éclat de bois teint du sang de l'ouvrier, et alla se poser sur les pentes de la rive gauche, au lieu où se voit aujourd'hui le couvent : de là le nom de *fabaria*, dérivé de *faber*, ouvrier. Mais cette tradition ne paraît être qu'une assez maladroite légende inventée en vue des armes de l'abbaye, qui représentent en effet une colombe, les ailes ouvertes, tenant dans son bec un éclat de bois taché de sang. L'on ne peut guère douter que ces armes ne cachent un symbole d'une plus haute valeur, et je ne crois pas me tromper en y voyant le Saint-Esprit transportant, jusque dans ces sauvages montagnes, un fragment du bois ensanglanté de la croix. Quant à l'étymologie, si on en voulait une absolument, rien n'empêchait de la tirer tout simplement, comme on l'a depuis longtemps proposé, du mot de *faba*, fève, et de supposer que ce légume, qui joue un si grand rôle dans la culture des hautes vallées, fut jadis importé dans la Rhétie par les bénédictins de Pirminien, qui devaient en faire aussi grand usage.

Les trois branches qui forment le Rhin trouvent devant elles, au sortir des vallées étroites des Alpes, une large plaine courant du sud au nord, où elles se réunissent. Cette plaine, à son extrémité septentrionale, offre deux grandes dépressions, qui sont les lacs de Vallenstadt et de Zurich ; mais le Rhin, dans l'état actuel des choses, ne va pas jusque-là. Arrivé à quelques lieues du lac de Vallenstadt, il trouve, sur sa droite, une plaine analogue à celle dans laquelle il avait coulé jusque-là, mais qui croise celle-ci obliquement, et il se détourne tout à coup pour s'y jeter et gagner par là le lac de Constance. Il y a toute apparence qu'à d'autres époques, il suivait la première voie, peut-être toutes deux à la fois, et dans ses grandes crues il menace d'y revenir, car il n'est rejeté dans la vallée de droite que par une espèce de barrage formé de ses propres dépôts, et qui ne s'élève pas au-dessus de six à sept mètres. C'est précisément en face de cette coupure transversale si importante, et dans la même direction, que s'ouvre la vallée de la Tamina. Elle en est la continuation sur la rive gauche. Son trait caractéristique consiste en ce que la fissure à laquelle elle doit naissance est encore apparente dans toute sa fraîcheur. Cette fente, comprise entre deux murailles à pic d'une centaine de mètres de hauteur en moyenne, est remplie, jusqu'au niveau de la plaine du Rhin, par des blocs éboulés, sur lesquels se précipitent en bouillonnant les eaux de la Tamina, mais il est sensible qu'elle ne s'interrompt pas à ce niveau, et qu'elle ne peut manquer de se prolonger au-dessous du sol. Dans la commotion qui a produit ces grands accidents orographiques, les formations minérales qui composent l'enveloppe du globe ont nécessairement dû se crevasser jusqu'à une certaine profondeur, et les eaux qui résultent de la fusion des neiges et des glaciers qui couronnent les hauteurs, au lieu de couler simplement à la surface, doivent prendre en partie leur cours par les canaux souterrains. La source de Pfäfers est le produit d'un de ces canaux, qui remonte accidentellement à la surface.

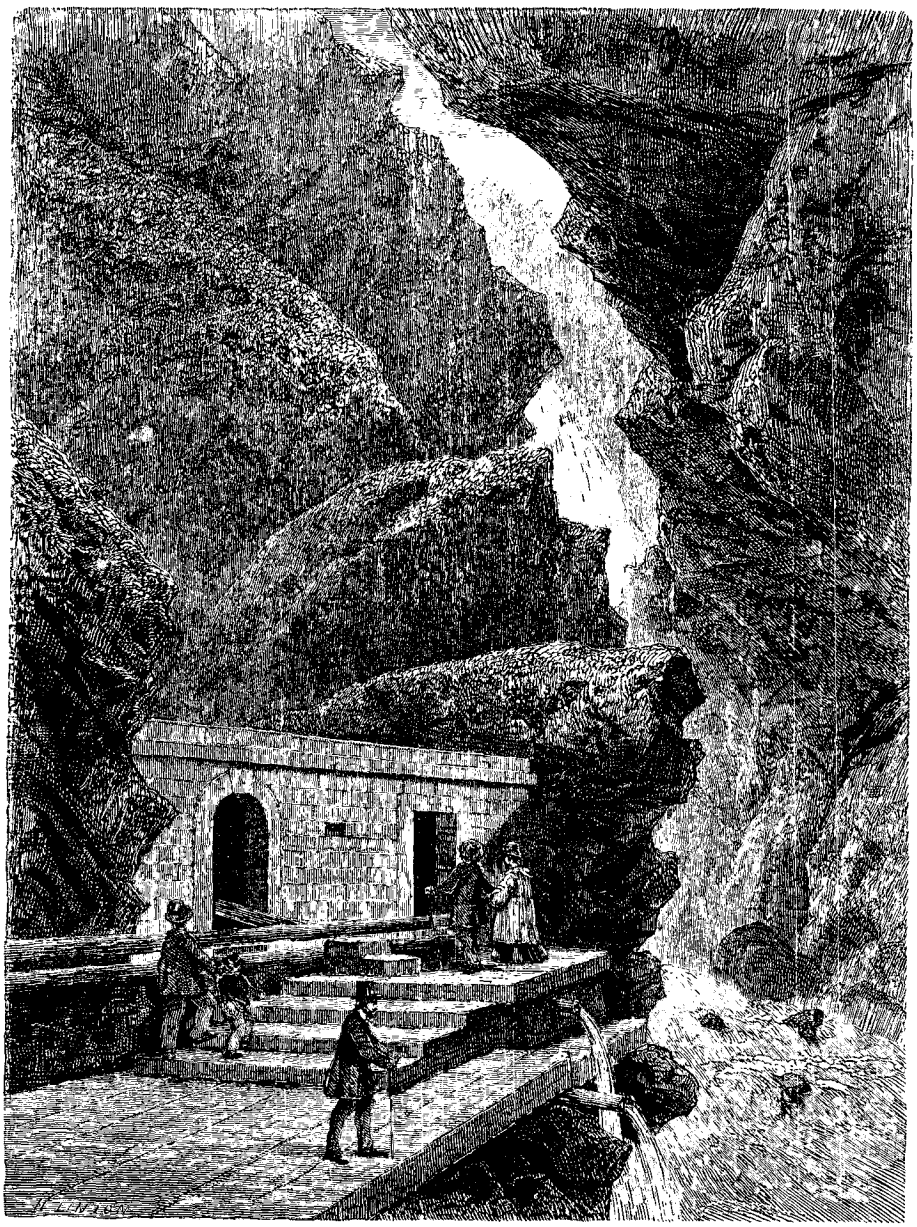
Il n'est pas difficile de se faire idée de la profondeur à laquelle descend ce canal. On sait, en effet, que la chaleur centrale augmente de 1° par trente-deux mètres : or, la température de l'eau de la source à sa sortie est de 37° centigrades. En évaluant à 9° la température moyenne du sol à la superficie, il y a donc un excès de 28° ; ce qui représente une différence de niveau de neuf cents mètres environ. Quant à l'origine de ces eaux thermales, il n'est pas difficile non plus de s'en rendre compte : si elles proviennent de la fusion des neiges et des glaces, elles doivent naturellement s'arrêter quand cette fusion s'arrête, et c'est en effet ce qui a lieu. Pendant l'hiver, la source se dessèche, et elle ne renaît qu'au printemps. On a remarqué aussi que lorsqu'il tombe peu de neige en hiver, la source est moins abondante au printemps ou même ne réapparaît que plus tardivement ; et, au con-

1. A Ragaz on écrit indifféremment *Pfafer*, *Pfefer*, *Pfäffer* et *Pfaeffers*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

traire, dans les années particulièrement pluvieuses ou neigeuses, la source, sans rien perdre de sa température, subit de véritables crues. En un mot, son histoire est la même que celle de Tamina, dont elle n'est qu'un filet momentanément égaré, et, il faut le dire, heureusement égaré.

Outre la température et les propriétés électriques, très-imparfaitement définies jusqu'à présent, dont l'eau se charge durant son passage à travers les masses profondes, elle y dissout, grâce aux deux modifications physiques dont nous venons de parler, combinées avec l'énorme pression atmosphérique à laquelle elle se trouve soumise dans la partie inférieure de son cours, une certaine quantité de substances minérales empruntées aux roches avec lesquelles elle se trouve en contact; et les propriétés thérapeutiques dont jouissent ces sub-

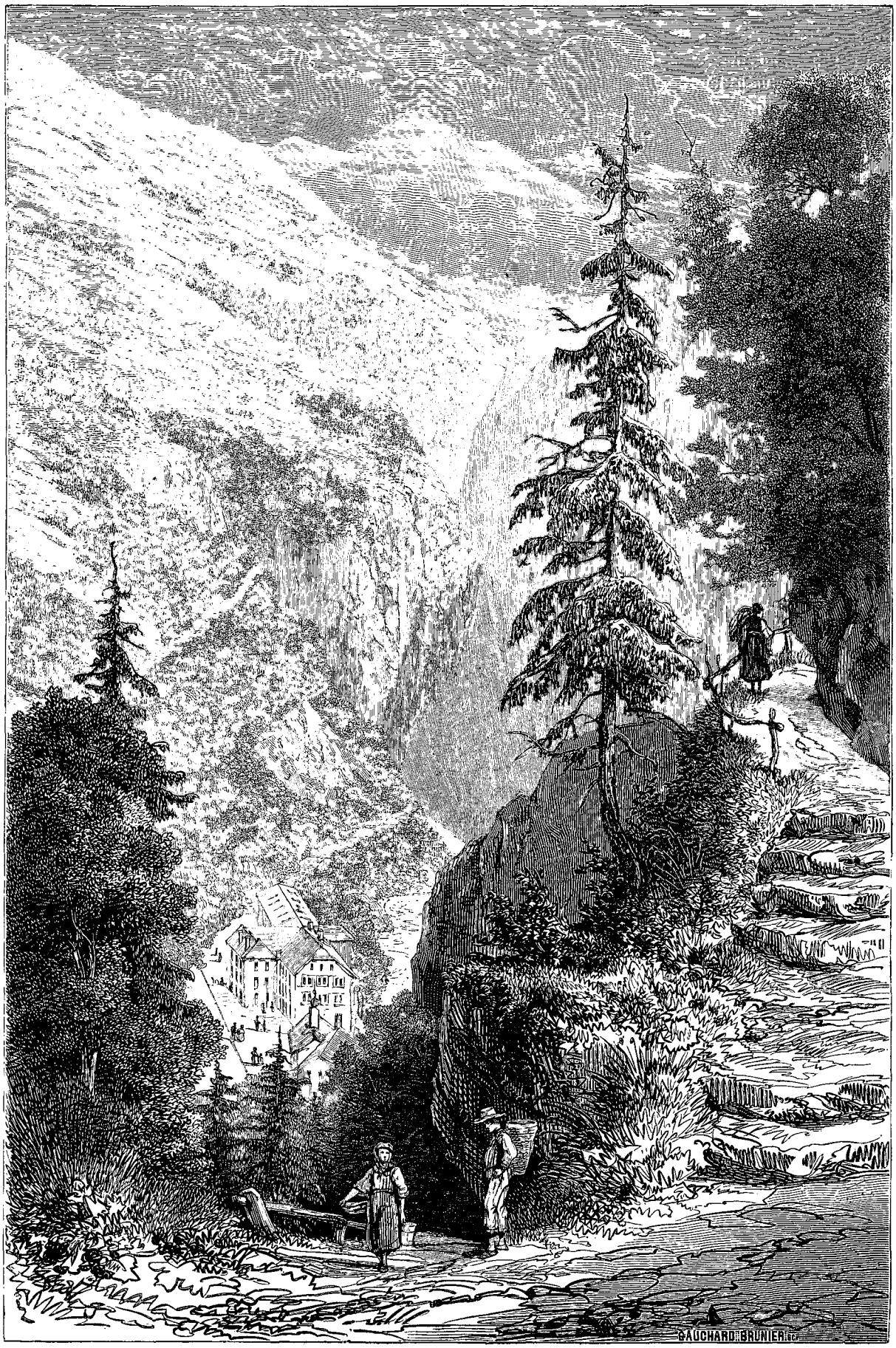


Portes des sources, à Pfäfers.

stances se trouvent surexcitées par suite des conditions dans lesquelles leur dissolution s'est opérée. Si leur vertu est grande, leur masse n'est cependant pas considérable. Dix litres d'eau, évaporés avec soin, donnent un résidu pesant 29 décigrammes, c'est-à-dire à peu près du même poids qu'une pièce de 50 centimes. La composition de ce résidu est celle qui est indiquée dans la note ci-après (p. 222), d'après des recherches faites en 1841 par M. le professeur Löwig, sur la demande du gouvernement de Saint-Gall qui avait voulu savoir s'il existait une différence appréciable entre l'eau prise à la source et l'eau prise aux bains de Ragaz. L'analyse chimique démontre que la composition demeure identique, et que la seule différence consiste dans une légère diminution de température.

Bien que les eaux jaillissent du milieu de couches cal-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le couvent de Pfäfers, vu du sentier de Vallens.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

caires appartenant à la formation qu'on désigne en géologie sous le nom de lias, comme les hauteurs qui dominent la Tamina aussi bien que le fond même de tout ce bassin sont granitiques, il est vraisemblable que le trajet des eaux souterraines s'opère au moins en partie dans des roches de cette dernière espèce et que c'est là qu'elles prennent leur richesse. Elles n'en sont pas moins parfaitement limpides et ne possèdent ni saveur, ni odeur sensibles, bien que les personnes douées d'une délicatesse exessive prétendent y démêler une odeur légèrement sulfurée et une saveur savonneuse. Malgré leur tiédeur, elles se boivent volontiers et en général elles se digèrent bien[1].

L'eau sort du rocher par plusieurs fissures à quelques mètres au-dessus du courant de la Tamina. Son débit, comme nous l'avons déjà dit, est variable, mais sa température paraît invariablement fixée à trente-sept degrés centigrades. On distingue deux sources principales situées à quelques mètres l'une de l'autre et qui ne sont évidemment que les extrémités d'une bifurcation du canal. D'après les mesures prises en juin 1840 par une commission scientifique, la première donnerait quatorze cent vingt-cinq mesures (mass) par minute, la seconde, trois cent soixante-treize ; on peut considérer ces chiffres comme une moyenne. Ce débit est énorme, car il s'ensuit que les eaux étant partagées entre trente baignoires, il passe dans chaque baignoire, en une demi-heure, durée ordinaire du bain, dix-sept cent quatre-vingt-quinze mesures.

La fissure par laquelle débouchent les eaux vient justement joindre la fente principale dans l'endroit où celle-ci est le plus étroite. Avant qu'on eût pratiqué au-dessus du lit de la Tamina une galerie suspendue au rocher qui permet de l'atteindre, la source ne paraissait donc aux yeux des hommes que dans les profondeurs d'un gouffre obscur, taillé à pic, et du sein duquel s'échappaient les vapeurs en même temps que le retentissement des eaux tumultueuses du torrent contrarié dans sa marche. Selon la tradition, c'est au onzième siècle seulement que se serait effectuée la découverte de cette source destinée à remédier si efficacement à une partie des maux qui affligent l'humanité ! Les Romains qui recherchaient si avidement les eaux thermales, n'auraient sans doute pas laissé perdre celles-ci, lors de leur occupation de la Rhétie, si elles n'avaient été cachées au milieu des forêts et dans un site aussi inaccessible. C'est, dit-on, un chasseur du couvent de Pfäfers qui, cherchant à dénicher des oiseaux, s'avança jusqu'au-dessus du gouffre et frappé de l'aspect des vapeurs qui en sortaient, se fit descendre avec une corde et toucha de ses mains les torrents d'eau chaude qui se précipitaient à cet endroit dans la Tamina. Quoi qu'il en soit de cette histoire, il paraît certain que ce fut seulement deux cents ans plus tard que la source fut utilisée pour les malades. Un manuscrit de la bibliothèque du couvent, écrit au commencement du quinzième siècle, semble indiquer qu'elle avait été complétement perdue de vue durant cet intervalle. « Là, dans les replis d'une montagne très-élevée, sortait l'eau chaude, et pendant deux cents ans elle n'avait point paru lorsqu'enfin elle fut découverte par hasard. » Ç'aurait donc été une seconde découverte, mais celle-ci du moins ne fut pas mise en oubli. L'abbé Hugo de Villingen, qui gouvernait l'abbaye au milieu du treizième siècle et aux domaines duquel appartenait cette belle source, fit exécuter les premiers travaux qui aient permis d'y accéder ; et, si imparfaits qu'ils aient été, plus encore sans doute par la faute du temps que par celle de leur ordonnateur, il ne faut pas moins rapporter à cet abbé l'honneur d'avoir indirectement fondé par son initiative intelligente les établissements actuels de Pfäfers et de Ragaz ; et il n'y aurait que justice à placer sa statue, soit à l'entrée de la caverne, soit dans la sombre niche qui s'élève au-dessus de la source.

C'est à la fin du quatorzième siècle seulement qu'appartient à proprement parler le premier établissement de bains. Cet établissement était situé au fond même du gouffre, installé sur des madriers passés en travers de la Tamina et encastrés à droite et à gauche dans le rocher. Il consistait en plusieurs cellules et trois grandes piscines où l'on se baignait en commun. On se figure l'horreur d'un pareil séjour, les ténèbres, à peine la vue du ciel et de la verdure à travers une étroite fissure perdue dans la hauteur, sous le plancher un torrent mugissant et terrible, et, pour toute perspective de noires murailles s'enfonçant dans la nuit. La descente dans ce gouffre était effrayante. Il n'y avait d'autre moyen d'y accéder que par des échelles pour les plus hardis et un siége suspendu à l'extrémité d'une longue corde pour les plus timides et les plus faibles. Beaucoup ne consentaient à se laisser glisser dans l'abîme qu'après s'être fait bander les yeux ; quelques-uns reculaient épouvantés et renonçaient à la guérison plutôt que d'en surmonter les préliminaires. Pascalis qui était notre ambassadeur chez les Grisons sous Henri IV, nous a laissé une description précieuse des bains de Pfäfers en vers latins, *In Fabariæ thermas*. On y voit l'impression sérieuse qu'ils causaient, impression dont, grâce à notre goût pour les accidents pittoresques, nous sommes aujourd'hui bien revenus. En voici le début.

« Il existe chez les Rhétiens un antre merveilleux par sa grandeur. D'horribles rochers couverts de mousse se hérissent tout autour. La face des ombres et de la nuit

	gr.
1. Chlorure de sodium	0,515
Chlorure de calcium	0,030
Bromure de sodium	0,005
Iodure de sodium	0,002
Sulfate de soude	0,092
Sulfate de magnésie	0,197
Sulfate de chaux	0,073
Carbonate de chaux	1,422
Carbonate de magnésie	0,292
Alumine	0,011
Oxyde de fer	0,009
Silice, Traces de sulfate de baryte, Silicate de chaux, Silicate d'alumine, Silicate de magnésie	0,155
Substances organiques	0,110

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'y épaissit, et dans ces ténèbres voltigent des spectres. Un torrent s'y jette avec d'horribles mugissements et semblable à un furieux, précipite ses eaux boueuses du haut des montagnes, et rongeant la base de ces ardus rochers, il perce la caverne et en jaillit lui-même. Ici ni Pan, ni les Faunes, ni les satyres lascifs ne prennent leurs ébats. Quiconque, ayant oublié les amours, ayant oublié les jeux, s'approche de l'entrée et aperçoit les formes redoutables dans lesquelles s'enveloppe cet antre, tombe dans le tremblement et plus rapide que l'Eurus, il s'enfuit en arrière. C'est ici en effet que les inhumaines divinités de Pluton, la Terreur et l'Horreur semblent avoir fixé leur séjour. »

Il est difficile de trouver un contraste plus authentique et en même temps plus frappant entre les sentiments qu'inspirait la nature sauvage à l'époque du moyen âge et même de la Renaissance et ceux qu'elle nous inspire depuis que les régions abruptes sont devenues un objet de plaisir et d'admiration pour tous ceux qui les visitent. Les vers de Pascalis rappellent la lettre de Boileau, sur son passage dans les Alpes, qui ne suscitaient en lui qu'épouvante et horreur. Quoi qu'il en soit, on peut aussi voir là une preuve de la haute estime dans laquelle étaient tenues dès ce temps-là les eaux de Pfäfers, puisque les malades prenaient le courage de se mettre au-dessus d'une telle répulsion pour profiter de leurs bienfaits. « Quoique la pâle multitude, dit un autre poëte du même temps, subisse le danger de mort en descendant au fond de cet abîme, elle ne s'arrête pas cependant, tant il importe de jouir d'un corps valide et de se délivrer des maux qui nous assiégent ! »

Aussi les malades, une fois arrivés à l'établissement, n'étaient-ils pas pressés d'en sortir avant que leur cure ne fût complétement achevée. On demeurait dans le bain toute la journée, pour en finir plus vite, et même y restait-on quelquefois toute la nuit. Il résultait d'une immersion aussi prolongée, comme il est aisé de le pressentir, des accidents morbides de diverses natures, et particulièrement de la fièvre, des éruptions et finalement des ulcérations développées sur une grande échelle. En résumé, on se donnait une véritable maladie du tissu cutané, mais cette maladie n'était que passagère, et en attirant les humeurs à la périphérie, elle les détournait souvent de l'intérieur et devenait cause de la guérison. On pouvait dire, en toute rigueur, que les malades rajeunissaient en faisant peau neuve. Cette médication violente est tombée peu à peu en désuétude, et aujourd'hui, loin de prendre, comme jadis, des bains d'une quinzaine de jours, on les prend tout au plus d'une quinzaine de minutes.

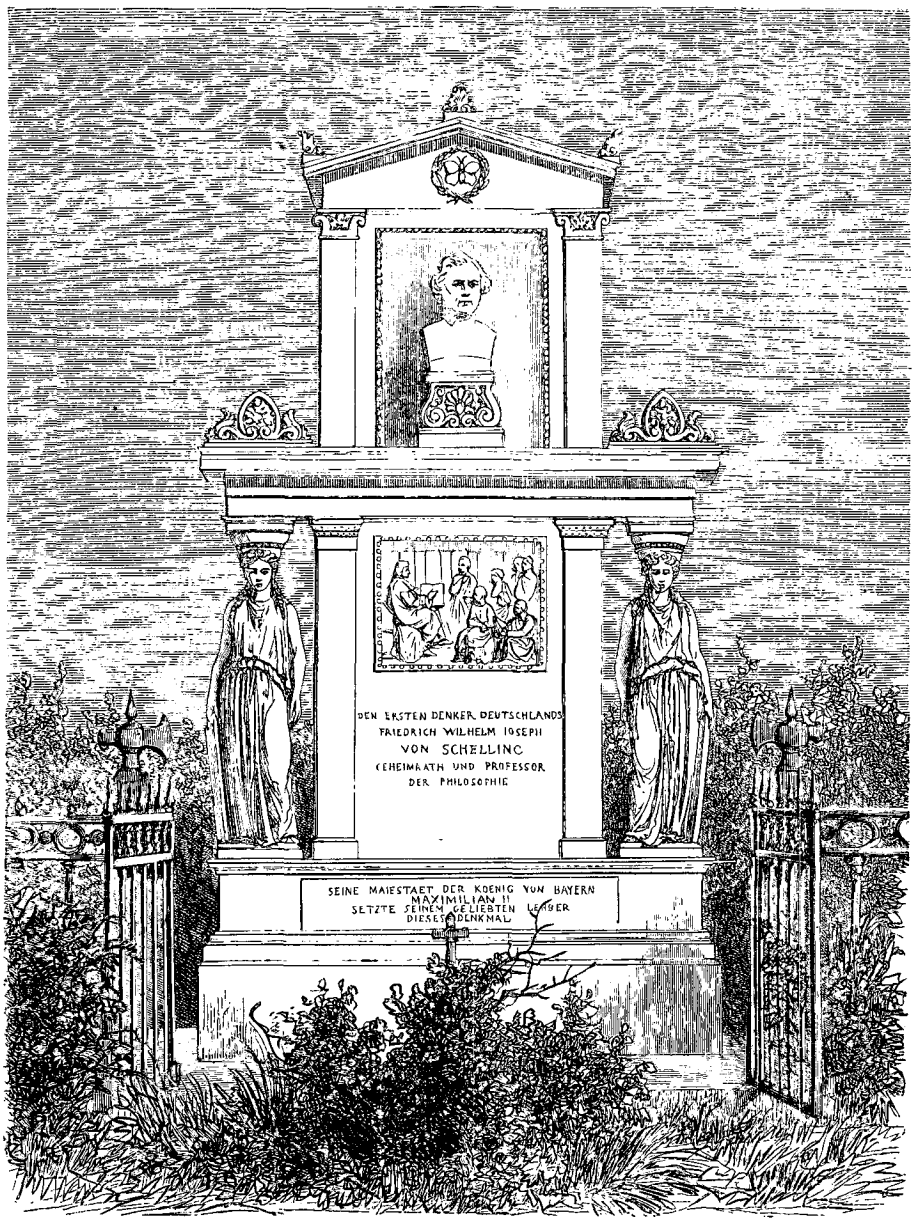
Du reste, les affections qui faisaient affluer de toutes parts les malades à Pfäfers étaient à peu près les mêmes que celles qui continuent toujours à les y attirer : l'efficacité des eaux à ce sujet a donc pour elle la voix des siècles. Voici ce que dit là-dessus Pascalis : « Ceux dont les membres sont paralysés, dont les muscles sont roidis, que tourmente la goutte, chez lesquels une vieille cicatrice se rouvre et fermente, dont la tête ou les reins sont sujets à des douleurs aiguës, dont la mémoire commence à se troubler, dont les yeux s'affaiblissent ou sont malades, dont la peau est ulcérée, dont les membres sont contractés, dont le cerveau laisse découler dans les organes qui lui sont soumis quelque chose de nuisible, dont l'estomac desséché éprouve des défaillances et des dégoûts, n'ont qu'à se rendre là et se plonger dans ces eaux médicales. Qu'ils y fassent aux nymphes d'abondantes libations et qu'ils sollicitent les naïades en vidant en leur honneur de nombreuses coupes, ils sentiront quelle puissance possèdent ces eaux, quoique plongées dans une nuit épaisse. » On voit que les maladies de poitrine, pour lesquelles les médecins s'accordent aujourd'hui à éviter les eaux de Pfäfers, n'y étaient pas non plus traitées autrefois.

Ce singulier établissement, unique au monde assurément, dura jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Mais dans l'hiver de 1627, il fut enlevé en partie par un éboulement de neiges et de glaces, et bientôt après un incendie en consuma les derniers restes. C'est alors seulement qu'au lieu d'envoyer les malades chercher les eaux avec tant de peine, de tristesse et de danger dans le fond de cet abîme, on eut l'idée bien simple d'amener au contraire les eaux vers les malades. Malheureusement, l'idée ne se développa d'abord qu'à moitié. On se borna à pratiquer une entaille dans le bas des escarpements, au débouché de la grotte, de manière à pouvoir y construire à ciel ouvert un bâtiment d'une étendue suffisante pour les besoins. On y descendait par une rampe taillée dans l'escarpement, et finalement l'amélioration consistait en ce qu'on se trouvait au fond d'un puits et non plus au fond d'une caverne. La vallée était coupée à pic et entièrement occupée dans sa partie inférieure par le torrent; aucune promenade n'était possible, à moins de remonter péniblement le long des parois jusque dans les pâturages ; l'habitation, collée en partie contre le rocher, soumise à une humidité constante, à peine visitée pendant quelques heures par le soleil, n'offrait point toute la salubrité désirable ; le séjour était plus que sévère et l'on s'y ennuyait. Au commencement du dix-huitième siècle, les bâtiments étant en mauvais état, et devenant d'ailleurs insuffisants pour l'affluence sans cesse croissante des malades, il fallut les reconstruire, et dès lors, la question se posa de les transporter plus loin. Rien n'était plus naturel : on avait fait un premier pas vers la lumière et l'on s'en était bien trouvé, tout conseillait d'en faire un second. Mais les moines sont rarement novateurs, et le chapitre décida que le nouvel établissement s'élèverait à la même place que l'ancien. Cet établissement, empreint d'un style si monastique, qu'on le prendrait à première vue pour un couvent ou pour un hôpital, subsiste encore : c'est la maison actuelle de Pfäfers.

Le monastère ayant été sécularisé en 1838, une ère nouvelle s'ouvrit immédiatement pour l'administration de ces eaux précieuses sous la direction éclairée du gouvernement du canton. On revint à l'idée de les amener en pleine campagne et de convier les malades, non

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus à une vie de retraite et d'austérité, comme au moyen âge, mais à une vie de distraction et d'épanouissement comme dans tous les établissements thermaux des temps modernes. Sur l'avis d'une commission chargée d'étudier la question sous le côté pratique comme sous le côté scientifique, on décida qu'une partie des eaux de la source serait conduite jusqu'au village de Ragaz, situé au débouché de la Tamina, dans la plaine du Rhin. Le site était aussi riant que salubre, et sa distance de la source n'étant que d'environ trois kilomètres, l'on pouvait conclure, d'après l'expérience de travaux analogues, exécutés ailleurs, et notamment à Gastein, que les eaux ne perdaient guère que deux degrés de température : variation insignifiante et même avantageuse



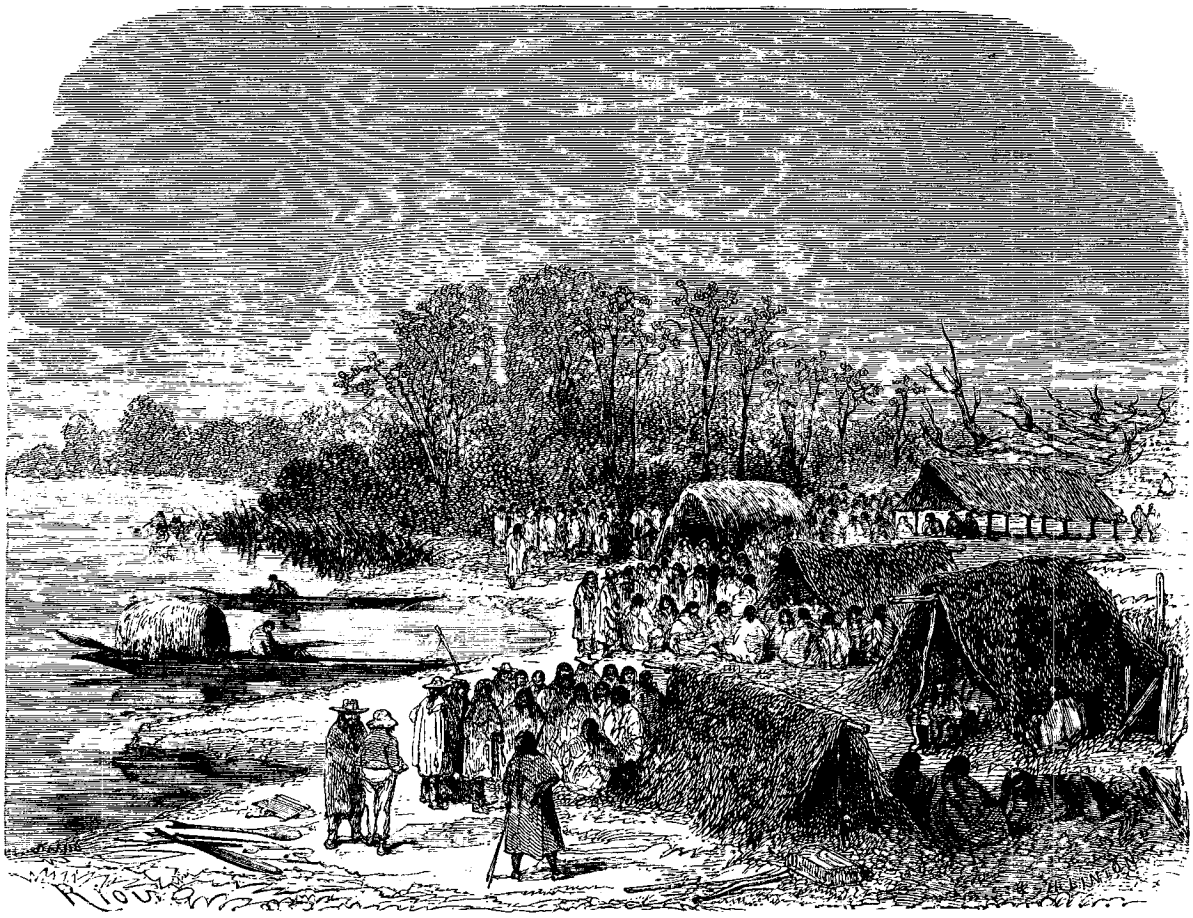
Tombeau de Schelling, à Ragaz.

en ce qu'elle répond justement au degré le plus convenable pour les bains dans la plupart des cas. Les moines eux-mêmes avaient préparé l'établissement, car, au milieu du dix-huitième siècle, trouvant leur couvent trop monotone, ils avaient bâti à Ragaz même, au milieu de leurs vignes, une grande maison de plaisance, qui, moyennant quelques additions, présentait toutes les conditions désirables pour le but que l'on avait en vue. Telle est l'origine des thermes actuels. Ils ont été livrés au public en 1840, et une vogue sans cesse croissante justifie la pensée qui leur a donné naissance.

JEAN REYNAUD

(*Note inédite*, 1863.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Projet de mission chez les Chontaquiros de l'île de Santa-Rosa.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

PÉROU.

HUITIÈME ÉTAPE.

DE TUNKINI A SARAYACU.

Les plages de l'Apurimac. — Une boîte de sardines à l'huile. — Coup d'œil jeté en passant sur la rivière Tampu-Apurimac. — La mission de Santa-Rosa et ses néophytes. — Pseudo-chrétiens et voleurs véritables. — Qui traite de l'Apu-Paro et de la population bigarrée de ses rives. — De l'homme considéré comme accessoire animé du paysage. — Les trois habitations de Consaya. — Où le chef de la commission française, en voulant enfourcher une chimère ailée, reçut un coup de pied du fantastique animal. — Arrivée à Paruitcha. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Chontaquiros.

L'endroit où nous venions d'aborder, offrait une plage spacieuse, jonchée de sable et de menus galets et figurant un arc dont la rivière formait la corde. Au fond de cette plage, bordée de taillis clair-semés et de grands roseaux, apparaissait un ourlet de collines, ici dénudées, là revêtues d'une maigre végétation. Derrière ces collines et les dominant de quelque cent mètres, s'étendait une rangée de cerros de couleur rougeâtre, tachetés par places d'espaces verdoyants. Une chaîne de montagnes, aux faîtes dentelés, doucement azurées par la distance, se montraient au-dessus des cerros et terminaient la perspective. Un calme profond régnait en ces lieux. Le vent s'était tu. Le soleil venait de disparaître derrière un

1. Suite. — V. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129 et la note 2, 145, 161, 177, 193 et 209.

2. Les dessins qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutés d'après ses albums et sous ses yeux par M. Riou.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

amas de petits nuages que ses derniers rayons frangeaient de cinabre et de feu. La rivière Apurimac divisée en trois bras[1], coupait inégalement la plage que nous achevons de décrire, et ses eaux d'un vert d'émeraude, qu'aucun vent ne ridait, venaient, dans un calme superbe, se mêler aux ondes troubles et jaunâtres du Quillabamba-Santa-Ana.

Je me fusse arrêté longtemps devant ce tableau, si le chef de la commission péruvienne qu'il n'intéressait que médiocrement, ne m'eût demandé tout à coup et d'un air perplexe, ce que je comptais manger à souper, aucune espèce de provisions ne se trouvant dans la pirogue. Non-seulement je pus répondre à sa question et le tirer d'embarras, mais même m'acquitter honorablement envers lui. Pour cela, il me suffit d'ouvrir un caisson-havre-sac qu'au début du voyage je portais sur mon dos, à l'aide de bretelles. Dans ce caisson était enfouie sous des croquis de plantes et des réflexions manuscrites, certaine boîte de sardines à l'huile que le lecteur a sans doute oubliée, mais dont je m'étais toujours souvenu. Cette boîte qui depuis notre départ d'Écharati avait supporté bien des chocs, subi bien des averses, échappé à bien des naufrages, fut retirée, un peu oxydée il est vrai, de l'endroit où je la tenais, mais gardant fidèlement, malgré cet oxyde, le dépôt que le fabricant de conserves alimentaires lui avait confié. A l'aide d'un couteau et d'une pierre, j'enlevai son couvercle et remis à chacun de nous, y compris le mozo Anaya, compagnon du cholo Antonio, une part du poisson qu'elle contenait. Comme nous étions quatre pour manger cinquante sardines, c'était juste douze et demie qui revenaient à chaque individu. Un morceau de pain eût été nécessaire pour accompagner ce mets irritant, mais nous y suppléâmes en buvant une gorgée d'huile. Les Chontaquiros qui avaient énergiquement refusé de goûter à ce qu'ils appelaient du *poisson pourri*, soupèrent d'air et de rosée et réclamèrent seulement par l'organe de l'interprète, la boîte de fer-blanc que nous leur abandonnâmes après l'avoir vidée. Cet objet qu'ils lavèrent et fourbirent pour lui enlever son odeur, fut conservé par eux comme un échantillon de l'industrie européenne.

Nos sardines mangées, nous nous couchâmes sur les pierres, faute d'herbe ou de roseaux pour fabriquer des matelas. Nos rameurs qui avaient jugé convenable de ne pas souper, trouvèrent opportun de ne pas dormir et passèrent la nuit à chuchoter entre eux. Malgré le dédain qu'ils affectaient à l'égard des Antis et leur ton railleur en parlant de ces indigènes, je crus comprendre qu'ils n'étaient pas très-rassurés de se trouver de nuit, sans armes et en petit nombre, à l'embouchure de l'Apurimac dont les deux rives, dans l'intérieur, sont habitées par des Indiens Antis. De temps en temps, je les voyais se soulever sur un coude, interroger de l'œil les noires profondeurs de la rivière et échanger quelques mots à voix basse. Peut-être craignaient-ils une surprise de l'ennemi; car si les Antis riverains du Quillabamba-Santa-Ana vivent en d'assez bons termes avec les Chontaquiros, et se laissent au besoin rançonner par eux, leurs frères de l'intérieur ne se montrent pas d'aussi bonne composition et tiennent à distance respectueuse leurs turbulents voisins.

L'inquiétude de nos rameurs s'évanouit avec l'obscurité. Quand parut le jour, nous voguions au large. En se retrouvant au milieu de l'Apu-Paro, c'est le nom que prend notre rivière après sa jonction avec l'Apurimac ou Tambo (*Tampu*), la verve des Chontaquiros, contenue par la peur, fit explosion; tous se mirent à babiller, de concert avec les singes et les oiseaux qui s'éveillaient sur les deux rives.

Tout en suivant le cours de l'Apu-Paro, formé, comme nous venons de le dire, par la réunion des rivières Apurimac et Quillabamba-Santa-Ana, jetons un coup d'œil, non sur cette dernière que nous avons vue sortir, à Aguas-Calientes, du Huilcacocha ou lac de Huilca, mais sur sa voisine, dont nous n'avons rien dit encore, bien que les géographes s'en occupent depuis longtemps et que sa noblesse historique fût déjà reconnue au temps des Incas.

Le lac de Vilafro d'où sort l'Apurimac, est situé par 16° 55″ de latitude australe, entre les sierras de Cailloma, de Velille et de Condoroma, ramifications de la chaîne des Andes occidentales. La longueur de ce lac est d'environ deux lieues, sa largeur d'une lieue et demie et sa profondeur variable entre trois et sept brasses.

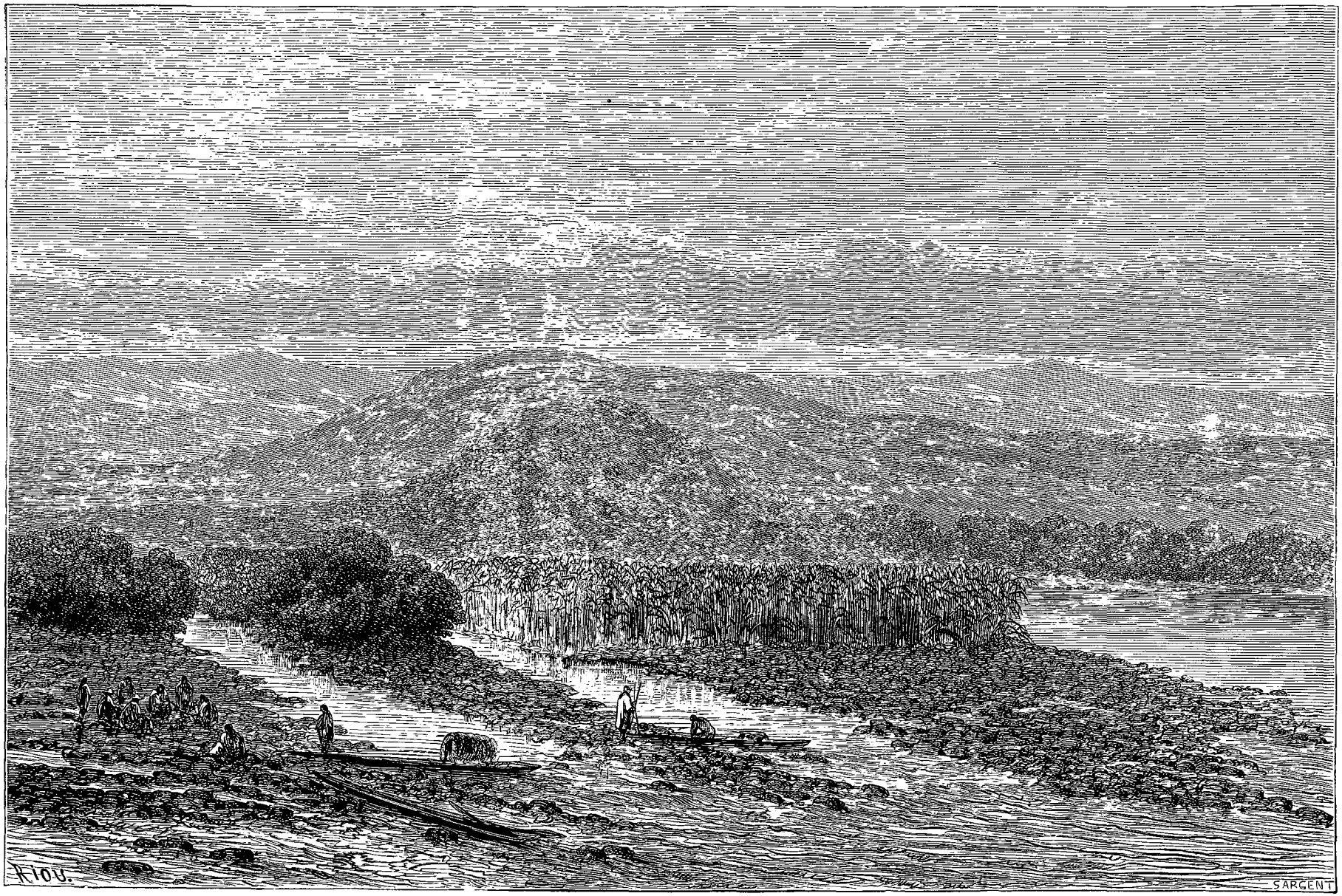
De la vasque fracturée de ce bassin, dans la partie de l'est, s'échappe un ruisseau qui s'épand sans bruit à travers la plaine et, grossi à huit lieues de là par les eaux du torrent Parihuana, prend le nom de rivière de Chita, sous lequel il longe les provinces de Canas et de Chumbihuilcas, se dirigeant au nord en ligne presque droite.

Après un trajet de vingt-trois lieues durant lequel il a reçu neuf ruisseaux par la gauche et onze par la droite, il passe brusquement du nord à l'ouest, prend le nom d'Apurimac en quittant la province de Quispicanchi pour entrer dans celle de Paruro, puis rectifiant insensiblement son cours, il traverse les provinces d'Antas et d'Abancay et coupe, dans l'aire du nord-est, la chaîne des Andes centrales. Là, profondément encaissé entre de hautes montagnes, il parcourt des solitudes inaccessibles où, pendant vingt-cinq ou trente lieues, on le perd de vue. Il reparaît à gauche des vallées de Santa-Ana et de Huarancalqui, se dirigeant toujours au nord-nord-est. — Grossi tour à tour par les eaux du Pachachaca, du Pampas ou Cocharcas, du Xauja ou Mantaro, descendus des hauteurs d'Abancay, d'Ayacucho, de Huanta, de Huancavelica et de Pasco, il traverse la région du Pajonal, reçoit par la gauche les deux rivières jointes en un seul cours, de Pangoa et de Chanchamayo (*Ene y Perene*), et désormais stationnaire dans la direction du nord-nord-est quart nord, il opère sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, par 10° 75″ de latitude.

Pendant longtemps, il fut de mode parmi les géogra-

1. Le bras principal de cette rivière peut avoir cent cinquante mètres de largeur et les deux autres de soixante-dix à quatre-vingts mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

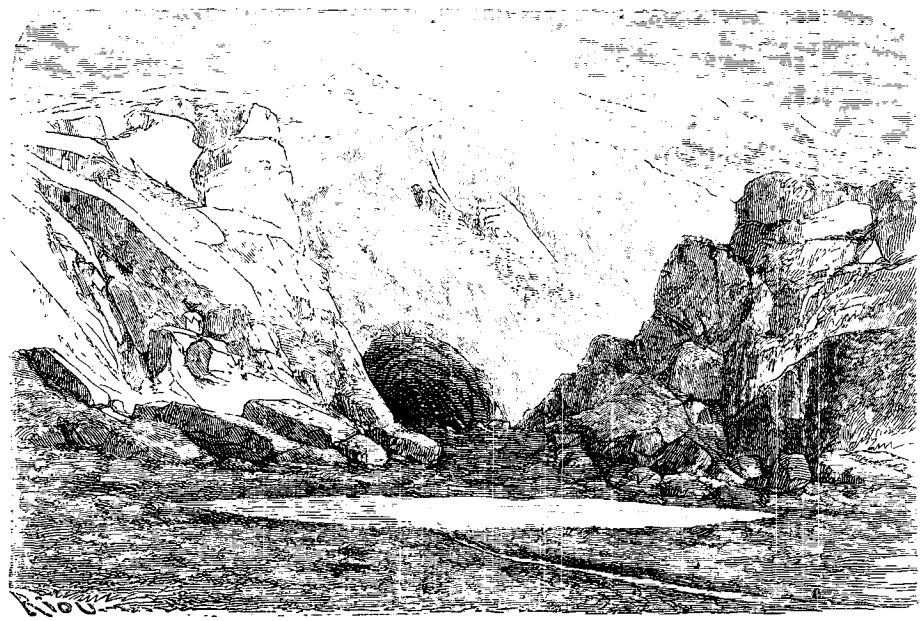


Embouchure de la rivière Apurimac.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phes de considérer le Tunguragua ou Marañon, issu du lac de Lauricocha, dans la Cordillère de Bombon, comme le tronc de l'Amazone[1]. Puis, cette opinion fut abandonnée et les cartologues revendiquèrent pour la rivière Ucayali, continuation de l'Apu-Paro, l'honneur de cette paternité. Seulement, comme ils n'étaient pas bien d'accord sur la naissance de l'Ucayali lui-même, que les uns assuraient être notre Quillabamba-Santa-Ana, et les autres l'Apurimac, on ne sut trop d'abord à laquelle des deux rivières on devait rattacher l'Amazone. Le temps finit par éclaircir tous les doutes à cet égard. Aujourd'hui l'Apurimac ou Tampu est définitivement reconnu pour le tronc véritable et le père du roi des fleuves. A ceux qui demanderaient la raison de cette préférence, nous répondrons que le cours de l'Apurimac est plus long de vingt-cinq lieues que celui du Quillabamba-Santa-Ana, et qu'il est navigable, ainsi que certains de ses affluents, mais seulement pour des pirogues, sous des latitudes où le Quillabamba-Santa-Ana n'est encore qu'un ruisseau-torrent encombré de pierres.

Les rives de l'Apurimac et celles de la plupart de ses affluents dans la région du Pajonal, furent explorées de bonne heure par des moines et des jésuites, qui avaient réuni dans les missions du Cerro de la Sal, de Jésus-Maria, de San Tadeo de los Autos, etc., etc., comprenant une soixantaine de villages, quelques milliers de catéchumènes de la nation Antis, divisée, comme nous l'avons dit, en une douzaine de tribus. Pendant une période d'un siècle et demi (cent cinquante-cinq ans) ces religieux animés d'un saint zèle, catéchisèrent aux dépens de leur vie, les hordes barbares de la région du Pajonal, aujourd'hui éteintes ainsi que les missions et les villages qu'on avait fondés à leur intention. Les bibliothèques des couvents du Pérou abondent en relations imprimées et manuscrites qui traitent au long de ces prédications et de ces massacres. En 1635, le moine Ximenez inscrit



Source de la rivière Apurimac.

son nom en tête de ce martyrloge que ferme en 1790 le père Mateo Menendez[2].

Pour compléter cette notice sur l'Apurimac nous voudrions pouvoir annoncer aux statisticiens qui voient l'avenir de l'humanité dans les débouchés commerciaux des peuples, que cette rivière dont ils se préoccupent depuis longtemps est une voie tracée par la nature pour faire communiquer la frontière du Brésil avec l'intérieur du Pérou. Mais cette théorie de cabinet, prônée par certains traités de géographie, est irréalisable dans la pratique à cause de la profondeur variable de l'Apu-Paro, des rapides, des écueils, des bas-fonds et des dépôts alluvionnaires dont il est littéralement semé; à moins que les volcans voisins faisant l'office de pionniers, ne viennent en aide au commerce et à l'industrie, et par des commotions et des déchirements, ne dégagent, déblayent, élargissent et creusent cette grande voie pour la mettre en état d'être parcourue, l'imagination recule devant les travaux préparatoires qu'il faudrait entreprendre avant d'arriver à constater son utilité[1].

1. Cette erreur naquit des suites d'un procès intenté en 1687 par les franciscains de Lima aux jésuites de Quito, au sujet du village ou mission de San Miguel des Conibos, que les derniers réclamaient comme leur propriété légitime. Pour baser le jugement qu'elle était appelée à rendre dans l'affaire, *la Real Audiencia* de Quito demanda une carte des lieux, qui fut dressée par le P. Samuel Fritz, de la Compagnie de Jésus. Le crédit dont les jésuites jouissaient à cette époque dans le monde savant fut cause qu'on adopta, sans discussion, son tracé orographique, où le Tunguragua était considéré comme le tronc de l'Amazone. Cette erreur fut reproduite pendant près d'un siècle et demi par nos cartographes européens.

2. C'est de la seule région du Pajonal que nous entendons parler ici et non de la contrée limitrophe, si improprement appelée *Pampa del Sacramento.*, et qui, elle aussi, a eu, comme sa voisine, ses apôtres et ses martyrs.

1. Cette voie transitable, dont se préoccupent les voyageurs et les géographes, est trouvée depuis longtemps. La nature a pris soin de la tracer par les rivières Pachitea, Pozuzo et Mayro, qui con

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Disons donc un adieu définitif à l'Apurimac et, satisfaits d'avoir correctement relevé son cours, ne nous occupons pas plus longtemps des prétendus services qu'il est appelé à rendre dans l'avenir, aux négociants en quinquina et en salsepareille.

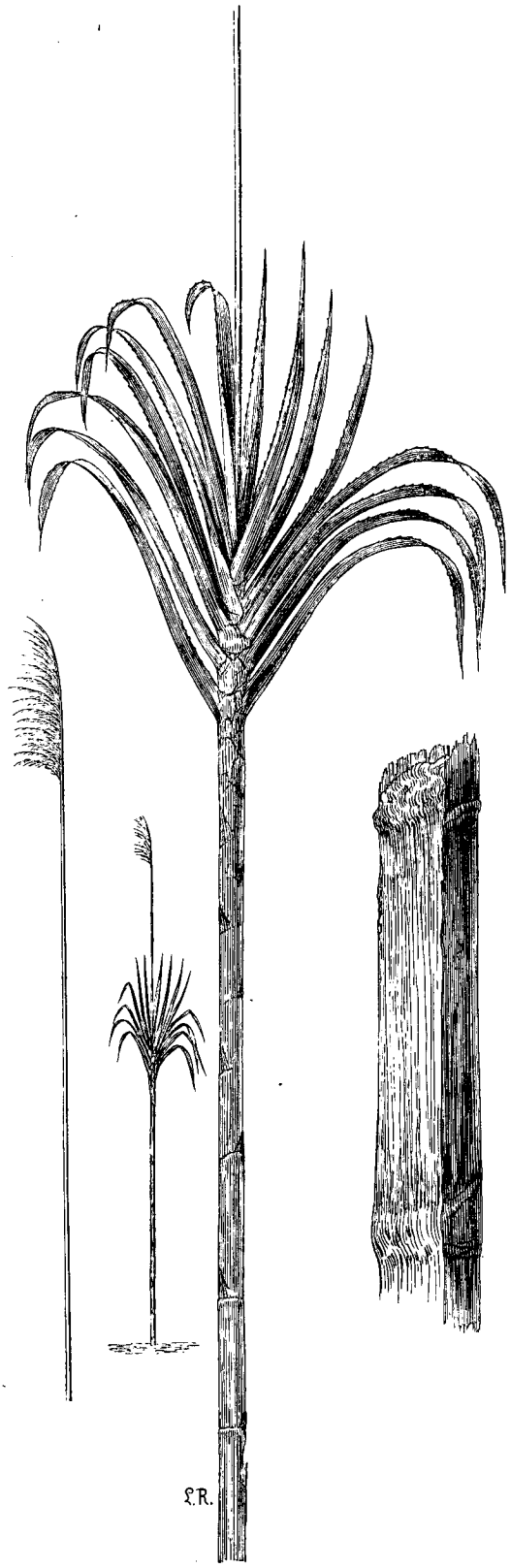
Durant toute la matinée, nous naviguâmes au milieu d'un véritable archipel formé par des amas de sable et de cailloux qui divisaient en une multitude de canaux, la rivière fort large à cet endroit, mais sans profondeur. Plusieurs fois il nous arriva de nous mettre à l'eau pour alléger notre pirogue dont la coque froissait avec un bruit rauque les cailloux du fond; d'énormes troncs d'arbres, tombés de l'une ou l'autre rive, étaient venus, poussés par le courant, s'échouer à l'entrée des canaux et en rendaient la navigation sinon périlleuse, du moins très-fatigante.

A midi nous dépassions le dernier îlot pierreux de cet archipel, auquel succédait une île boisée dont l'extrémité s'allait perdre derrière une courbe de la rivière. Un soleil de feu dardait ses rayons sur nos têtes. L'Apu-Paro semblait rouler des flots d'argent liquide et nos yeux éblouis cherchaient sur sa surface lumineuse, le sillage, hélas! effacé, des pirogues de nos compagnons. A l'inquiétude de n'avoir découvert encore aucune de leurs traces, se joignaient les sollicitations de plus en plus pressantes de notre estomac, leurré plutôt que satisfait par les sardines de la veille, et demandant de ce ton brutal qui n'appartient qu'à lui, une nourriture solide.

Comme nous approchions de l'île boisée que nos Chontaquiros appelaient Santa-Rosa, d'effroyables cris retentirent dans les fourrés. Une douzaine d'indigènes qui guettaient apparemment notre arrivée, à en juger par la satisfaction que témoignèrent nos rameurs en les apercevant, se jetèrent dans une pirogue qui vola sous l'effort de leurs rames et vinrent nous prendre à la remorque. En quelques minutes, nous eûmes atteint la partie de l'île où nos compagnons avaient trouvé depuis la veille, bon souper, bon gîte et nombre de gens avides de couteaux et hameçons.

L'accueil que nous fit la population de cette île qui comptait soixante et une personnes y compris les femmes et les enfants, fut aussi empressé que celui du comte de la Blanche-Épine fut superbement dédaigneux. A peine ce noble monsieur nous eut-il aperçus qu'il pivota sur ses talons et nous tourna le dos, comme si nous eussions apporté quelque épidémie. De sa façon d'agir, j'augurai que notre absence prolongée avait dû l'intriguer, puis l'inquiéter, et qu'il en avait tiré la conclusion logique que nous ne nous étions arrêtés en chemin que pour machiner un complot ténébreux contre sa personne. Des insinuations vagues de l'aide-naturaliste faisant fonctions de secrétaire, nous confirmèrent dans notre opinion.

L'idée que le chef de la commission française avait pu nous prendre pour des conspirateurs, aiguisant dans l'ombre leurs couteaux de pacotille à défaut du poignard classique, ne nous empêcha pas de fêter le poisson bouilli à l'eau et sans sel ni poivre, qu'on nous servit avec quelques racines. Chacun plongeant la main dans



Gynerium saccharoïdes.

duisent à la ville de Huanuco, et de celle-ci, au cœur de la Sierra. Les missionnaires du collége d'Ocopa, qui vont et viennent de ce séminaire aux missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca, sur l'Ucayali, donnent à cet égard des renseignements précis. « Du cerro de Pasco, distant de Lima de trente lieues, disent-ils, on compte quinze lieues jusqu'à la rivière Mayro et quatorze lieues de cette rivière à l'ancienne mission du Pozuzo : total, vingt-neuf lieues. En ouvrant un chemin du Mayro au Pozuzo et jetant un pont sur cette dernière rivière, on éviterait de faire un détour par la cité de Huanuco et l'on abrégerait de quarante-neuf lieues le voyage d'Ocopa à Sarayacu. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le brûlant liquide, au risque d'y laisser un gant de sa peau, se récupéra d'un long jeûne. Quand de l'aliment qu'avait contenu la marmite, il ne resta plus que des arêtes de nageoires et quelques œils de graisse perlant sur une eau trouble, nous nous levâmes et, d'un signe de tête, nous remerciâmes nos hôtes de cet échantillon de leur cuisine. Le capitaine et le lieutenant allèrent digérer à l'ombre pendant que j'explorais le domaine inconnu où le hasard venait de nous conduire.

L'île qu'à distance nous avions cru d'une certaine étendue, cachée à moitié qu'elle était par une courbe de la rivière, n'avait en réalité que dix-huit cents pas de longueur sur cinq cents de largeur. Son sol, presque au niveau de l'eau dans la partie du sud, présentait à l'extrémité nord un renflement élevé de quatre ou cinq mètres, du haut duquel on découvrait tous les environs. Une partie de la végétation avait été détruite par la hache et le feu; des squelettes d'arbres encore pourvus de leurs branchages charbonnés gisaient à terre, se détachant en noir sur des amas de cendres grises. La végétation restée debout offrait un spécimen à celle disparue; elle se composait de bambous, de cécropias, de gynerium, de buissons d'une solanée épineuse et de borraginées tra-çantes. Au bord de l'eau dans laquelle leurs racines étaient submergées, croissaient pêle-mêle des œnothères, des alismacées et trois ou quatre variétés de balisiers.

Sur la face de l'île tournée au couchant s'élevaient sept ajoupas inégalement espacés, grossièrement construits et couverts en roseaux. Quelques plants de bananiers et de yuccas (*manioc*) dressaient leurs tiges vertes au-dessus des centres du défrichement qui paraissait remonter à trois mois et témoignait chez les colons de Santa-Rosa des intentions agricoles et pacifiques.

De question en question, nous en vînmes à savoir que ce coin de terre défriché et ces sept cahutes était le plan d'une mission projetée par les Chontaquiros, pour y installer tôt ou tard un chef de la prière qu'ils se proposaient d'aller demander à Sarayacu, préfecture apostolique du département de l'Amazone.

En écoutant ces détails, nous nous rappelâmes l'histoire du P. Bruno, assassiné, au dire des Antis, par Jeronimo le sonneur de cloches, et nous craignîmes pour le sort du futur missionnaire un sort semblable à celui de son prédécesseur. Peut-être le chrétien relaps avait-il été chargé par ses compagnons d'organiser un second massacre, et parmi ceux qui nous entouraient se trouvaient les complices qui l'avaient aidé dans la perpétration de son premier crime !

Toutefois, comme ces suppositions étaient sans fondement[1], que l'accusation portée par les Antis pouvait être une de ces calomnies devant lesquelles ne reculent ni les nations ni les individus quand il s'agit de satisfaire un besoin de haine, nous oubliâmes momentanément le récit faux ou vrai qu'on nous avait fait à Bitiricaya pour écouter les explications que nous donnaient avec une parfaite bonhomie les Chontaquiros de Santa-Rosa.

Tous connaissaient la grande rivière pour l'avoir remontée et descendue cent fois depuis les rapides de Tunkini jusqu'à sa confluence avec le Marañon. Certains d'entre eux avaient poussé leurs explorations jusqu'aux possessions brésiliennes[1], et avaient rapporté de ces voyages de long cours des vocables de la langue de Camoëns qu'ils estropiaient rudement; d'autres avaient appris dans leurs relations avec les chrétiens des missions, quelques mots de quechua et d'espagnol dont ils faisaient une application plus ou moins heureuse.

En outre, au nom barbare et dissonant qu'ils tenaient de leurs pères, la plupart avaient substitué le nom d'un saint du calendrier espagnol. Parmi les hommes, il se trouvait des Pedro, des Juan, des José, des Antonio; parmi les femmes, des Maria, des Pancha, des Juana, des Mariquita. Les uns et les autres affirmaient avoir reçu autrefois ces noms au baptême et en souvenir de cette pratique chrétienne, ne manquaient pas, nous dirent-ils, d'ondoyer les enfants qui leur naissaient. Aux questions que nous adressâmes aux mères sur la façon dont elles s'y prenaient pour purifier le nouveau-né de sa souillure originelle, elles nous répondirent qu'elles le saisissaient par le talon et comme Thétis ondoyant dans le Styx son fils Achille, le plongeaient à plusieurs reprises dans la rivière Apu-Paro. Comme nous les regardions d'un air ébahi, elles ajoutèrent, par l'organe de l'interprète, que si quelques gouttes d'eau jetées sur le front d'un enfant avaient le pouvoir de le régénérer, un bain complet devait le régénérer mieux encore. A ce raisonnement maternel et sauvage, nous ne sûmes trop que répondre.

Ces futurs néophytes se proposaient, une fois leurs huttes construites, — celles que nous avions sous les yeux n'étaient que provisoires, — d'édifier une église dans le genre de celles des missions de Belen, de Sarayacu ou de Tierra-Blanca, humbles chaumes tournés vers le soleil levant. L'église terminée, ils comptaient aller à la recherche d'un pasteur, et quand ils l'auraient trouvé, l'amener en triomphe à la mission nouvelle. Les plants de bananiers et de manioc que nous voyions sortir de terre devaient assurer le pain du saint homme. Quant au poisson, au gibier, aux tortues[2], sa table en serait abondamment pourvue chaque jour.

Ces derniers détails furent donnés à notre cholo Antonio, par un Chontaquiro de la troupe, homme entre deux âges, court et replet, affublé d'un sac que l'embonpoint faisait brider sur ses épaules, coiffé d'un capuchon à franges et dont le visage était balafré de deux rangées de grecques noires, qui partant des tempes et s'arrêtant aux commissures des lèvres, lui faisaient comme une paire de favoris. Tout en écrivant ces renseignements sous la dictée de l'interprète, nous

1. Ce ne fut qu'à notre arrivée à Sarayacu, que la nouvelle de ce meurtre nous fut dûment confirmée. Jusqu'alors nous n'y avions cru qu'à demi.

1. Les villages péruviens situés sur les deux rives de l'Amazone, en deçà de Tabatinga, où commencent seulement les possessions brésiliennes, sont considérés par ces indigènes comme appartenant au Brésil.

2. C'est à deux lieues en aval de Sipa que commencent à apparaître les premières tortues d'eau douce.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

songions à l'avenir heureux que se préparaient les Chontaquiros, aux bons sentiments qu'ils manifestaient à l'envi, et nous en étions édifiés.

La grâce avait enfin touché ces cœurs de pierre, amolli ces âmes barbares et fait un peuple de frères et de chrétiens de ces tigres à face humaine. La graine évangélique semée autrefois par les missionnaires chez les aïeux de ces Chontaquiros, cette graine qu'on avait crue desséchée ou dévorée par les oiseaux du ciel, allait donc germer, fleurir et fructifier chez les petits-fils de ces indigènes. Comment ne pas saluer de nos vœux cette aube régénératrice, comment ne pas sourire à l'avenir qu'elle illuminait, comment enfin ne pas dormir sur les deux oreilles au milieu de ces vertueux néophytes! Nous nous couchâmes honteux et confus comme le corbeau de la fable, des soupçons outrageants que nous avions pu concevoir sur eux.

Le lendemain en ouvrant les yeux, le chef de la commission péruvienne constata la disparition d'une ceinture de soie rouge, qu'il se rappelait parfaitement avoir suspendue la veille au-dessus de sa tête, et qu'on avait dû lui dérober pendant son sommeil. La perte de cet objet qui remplaçait avantageusement ses bretelles en caoutchouc, restées avec notre malheureux aumônier dans les eaux de Sintulini, cette perte l'affectait d'autant plus, qu'il ne pouvait désormais faire un pas, sans tenir à deux mains ses *inexpressibles*.

Presque en même temps que le capitaine de frégate nous dénonçait le vol de sa ceinture, l'Alferez constatait la soustraction de son mouchoir de cotonnade à carreaux et moi celle d'une paires de sacoches que j'avais savonnées dans les eaux de l'Apu-Paro et étendues pour les sécher sur le chaume de la toiture. Par prudence, nous nous tûmes sur les larcins dont nous avions été victimes. Réclamer ces objets eût été superflu; se plaindre de leur soustraction eût été d'une haute imprudence.

Epoux chontaquiros.

Nous n'étions pas en nombre, et la qualification de filous donnée à nos hôtes eût pu nous valoir une flèche au travers du corps ou sur la tête quelque coup de *macana*, cet assommoir d'Hercule en bois de palmier, dont les sauvages se servent volontiers contre leurs ennemis.

Au moment du départ, Jeronimo et ses acolytes qui, d'après l'engagement pris par eux à Bitiricaya, devaient nous conduire jusqu'au territoire des Conibos, manquèrent à l'appel. Nous fîmes plusieurs fois le tour de l'île, nous battîmes tous les buissons, nous fouillâmes l'une après l'autre les sept cahutes de la plage, nous allâmes jusqu'à soulever le couvercle des marmites et des grandes jarres, dans l'idée qu'à l'exemple des quarante voleurs d'Ali-Baba, nos déserteurs pourraient s'être cachés dedans. Nos hôtes nous aidèrent dans ces recherches, criant à pleins poumons et appelant Jeronimo d'un air de bonne foi dont nous fûmes dupes. Jeronimo et ses compagnons ne parurent plus. Comme nous renoncions à trouver quelque indice qui pût nous renseigner sur leur mode d'évasion, le chef de la commission péruvienne dont l'œil unique était doué d'une grande portée, aperçut sur la rive gauche de l'Apu-Paro, dans une anse pleine d'ombre, une pirogre amarrée à la berge. Ce simple fait nous parut assez concluant pour que nous ne cherchassions plus comment et par où nos rameurs avaient pu s'enfuir.

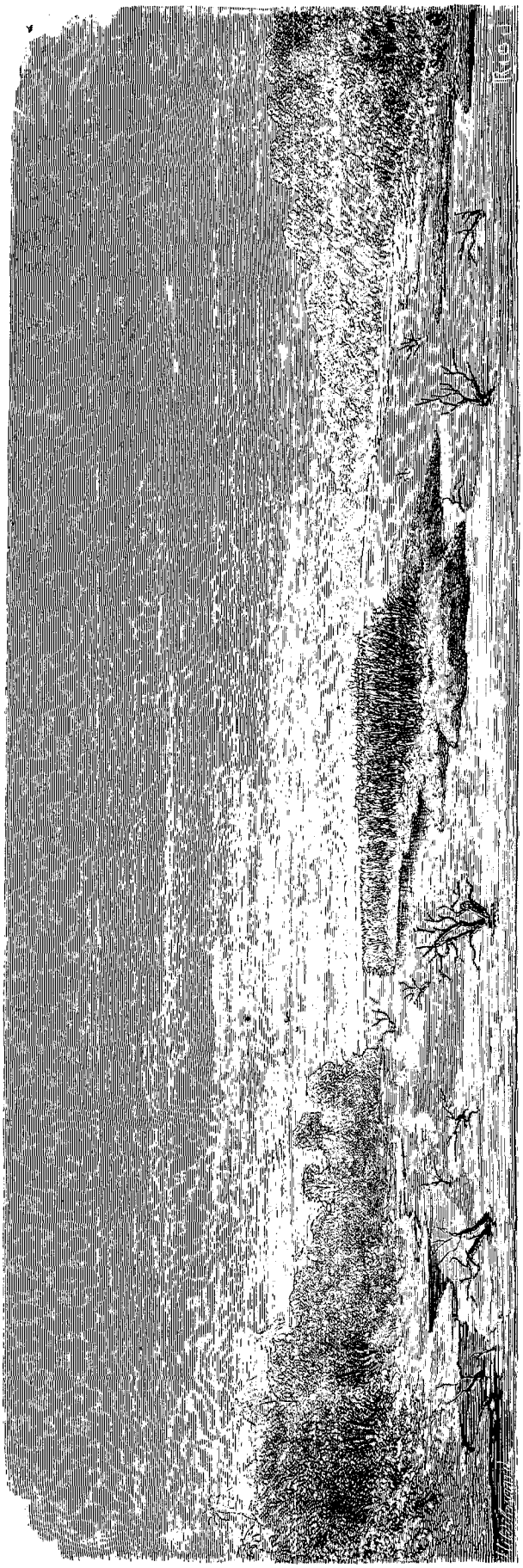
A l'aide de nouveaux couteaux, nous nous procurâmes sans peine de nouveaux rameurs. Nous les choisîmes à dessein parmi les plus âgés des Chontaquiros de Santa-Rosa qui baragouinaient quelques mots de quechua, d'espagnol et de portugais. Un vieillard de la troupe au visage tatoué d'étoiles bleues et dont les poignets étaient cerclés de bracelets bordés de dents de singe, nous céda pour un couteau, dix hameçons et un mouchoir de cotonnade orange, une pirogue d'occasion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fendue sur le côté, mais convenablement calfatée avec un brai local, composé de cire vierge, de résine, de copal et de noir de fumée.

En nous voyant prêts à partir, hommes et femmes se rapprochèrent subitement de nous, et sous prétexte de nous faire leurs adieux, s'accrochèrent d'un air si singulier à nos ballots, que la peur nous prit et que nous ralliâmes lestement nos pirogues en donnant l'ordre à nos nouveaux rameurs de prendre le large. Les indigènes restés sur la plage, nous saluèrent alors de cris d'adieu qui ressemblaient à des huées. Quelques qualifications peu flatteuses, que les interprètes nous traduisirent, arrivèrent à notre oreille. Quant à nos rameurs, ils riaient sous cape des insultes que nous adressaient à distance leurs compagnons. Ainsi se terminèrent nos relations avec les futurs néophytes de la mission de Santa-Rosa, qui, malgré les bons sentiments dont ils se piquaient, n'étaient que des drôles grossiers et d'adroits voleurs à la tire.

Rien de particulier ne signala les premières heures de navigation avec nos recrues. J'eus plus de temps qu'il n'en fallait pour relever une à une les courbes multiples de la rivière et prendre note des singularités qu'elle pouvait offrir. Aux amas de pierres qui l'encombraient en deçà de la gorge de Tunkini, avaient succédé, comme on sait, des bancs de sable et de galets, puis des îlots arides, remplacés plus loin par d'autres îlots couverts de joncs, de roseaux, d'œnothères et d'alismacées. Maintenant c'était le tour des grandes îles dont le sol formé d'un *compost* d'ocre, de sable et de cailloux, engraissé par le détritus de la végétation et le limon fertilisant des eaux à chaque crue de la rivière, nourrissait avec de grands buissons de rhexias, de bignones, de mélastomes, des ingas à la pulpe cotonneuse, des cécropias; des cédrèles, et des bombax aux feuilles trilobées. Ces îles clair-semées, avec leur sol presque au niveau de l'eau et leur végétation composée de masses de feuillage dont on n'apercevait ni le tronc ni les branches, ressemblaient de loin à de grosses bottes de verdure coupées et trempant dans la rivière.



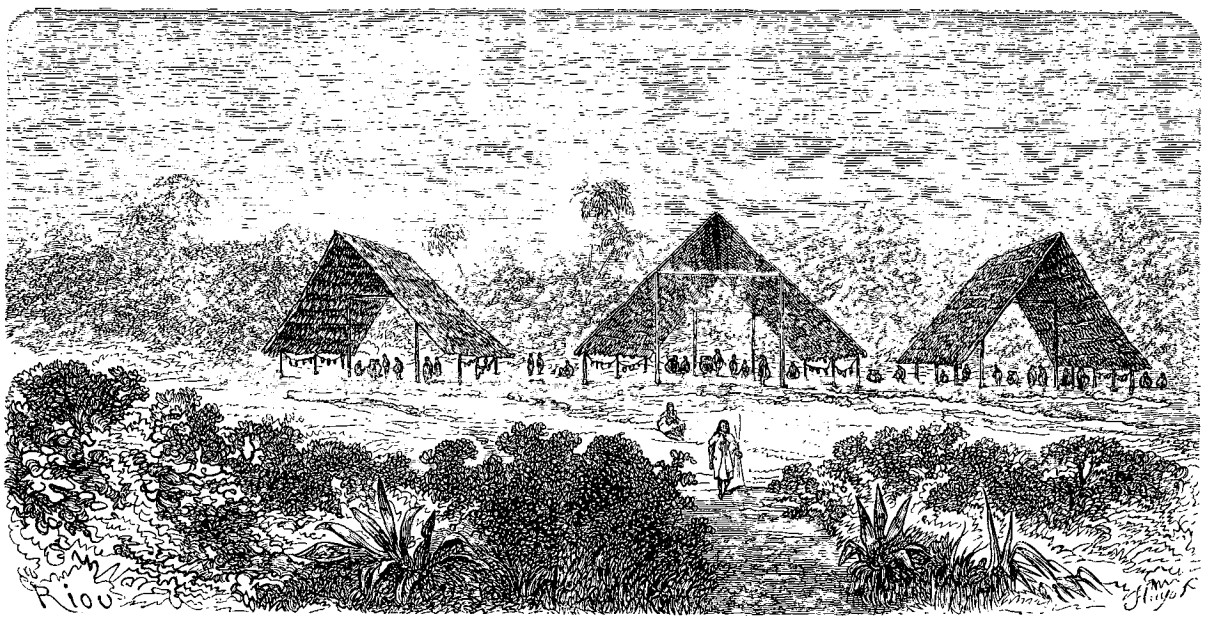
Aspect des plaines du Sacrement.

Certaines d'entre elles offraient quelques espaces sablonneux où grouillait et s'agitait une étrange population d'ophidiens, de sauriens, de quadrupèdes amphibies. Ici des loutres pêchaient gravement assises sur leur train de derrière. Là des couleuvres s'enlaçaient aux branches d'un arbre sec tombé sur la plage. Plus loin, des caïmans symétriquement alignés, recevaient d'à plomb sur leur rugueuse armure, les rayons d'un soleil en état de cuire des œufs. Autour de ces gigantesques lézards, allaient et venaient, avec la plus complète insouciance, des spatules à la livrée mi-partie grise et noire, de blanches aigrettes, des hérons bruns et de splendides phénicoptères habillés de pourpre. Ces échassiers, ornement animé du paysage, formaient par la ténuité de leurs jambes, la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

finesse de leur cou et la sveltesse de leurs contours, un contraste bizarre et charmant avec les lourds pans de verdure qui voilaient les deux rives. Le célèbre Gœthe, curieux de juger au point de vue plastique de quelle façon la forme et la couleur humaine se détachaient sur le vert du paysage, pria, dit-on, un beau jeune homme de ses amis appelé Frédéric, de se promener nu devant lui, au seuil d'une forêt. J'ignore quel enseignement l'auteur de Mignon retira de cette étude; mais comme il m'a été donné de voir maintes fois des silhouettes d'hommes blancs, noirs, jaunes, rouges, se dessiner sur le rideau mouvant de la végétation, je n'hésite pas à déclarer ici que le beau Frédéric, cet ami de Gœthe, devait être comme combinaison plastique et effet de couleur, fort au-dessous d'une aigrette blanche ou d'un flamant rose. L'homme est de tous les animaux que nous pouvons connaître, celui dont la forme et l'*habitus* s'harmonient le moins avec la nature inanimée. Les angles saillants de sa charpente, qu'on nous passe cette figure, s'emboîtent mal avec les angles rentrants d'un paysage. On sent que le portrait n'est placé ni dans le jour ni dans le cadre qui lui conviennent et peuvent le faire valoir. Je sais bien que les partisans de la simple nature et les amateurs de paysages grecs prétendront le contraire, et je regrette à cause d'eux de ne pouvoir développer convenablement mon syllogisme, qui, réduit au seul énoncé de la proposition majeure, peut sembler obscur ou paradoxal; mais le temps me talonne et quelque obligeant lecteur se chargera d'argumenter et de conclure en mon lieu et place.

Partis à dix heures du matin de Santa-Rosa, nous arrivons au coucher du soleil à Consaya. Trois gracieuses habitations de Chontaquiros édifiées côte à côte et reproduisant l'élégant hangar de Sipa, s'élevaient sur un talus de la rive gauche. Six familles y vivaient en commun.



Habitations d'Indiens Chantaquiros, à Consaya.

Une réfection copieuse nous fut offerte par les naturels de la localité en échange d'hameçons de formats divers. Pendant la soirée, un colloque animé s'établit entre nos rameurs et les gens de Consaya. Aux regards que ceux-ci jetaient sur nos ballots, nous devinâmes sans peine le sujet de la conversation. Comme nous n'en pouvions prévoir l'issue, nous fîmes bonne garde autour de nos effets et grâce à ce redoublement de vigilance, le lendemain en nous levant, nous n'eûmes à constater aucune soustraction.

Au moment de prendre le large, quelques-uns de nos hôtes se jetèrent dans une pirogue, et témoignèrent le désir de faire avec nous un bout de chemin. Le comte de la Blanche-Épine qui crut voir dans la manifestation de ces indigènes un besoin naturel d'honorer sa personne et de lui rendre hommage, leur sourit si agréablement que les Chontaquiros encouragés par cet accueil, attachèrent leur embarcation à la sienne et naviguèrent de conserve avec lui. Pendant un moment le noble monsieur put se comparer à Bacchus, fils de Sémélé, traînant à sa suite les peuples indiens qu'il avait pacifiquement conquis. Toutefois son erreur fut de courte durée. A une lieue de Consaya, les Chontaquiros qui n'avaient d'autre but en nous accompagnant, ainsi qu'ils le dirent aux interprètes, que d'essayer devant nous si les hameçons de fer que nous leur avions donnés étaient *moins connus* des poissons que les hameçons d'os dont ils se servaient d'habitude, les Chontaquiros débarquèrent sur une plage, déroulèrent leurs lignes pourvues d'une bouée de bois poreux en guise de liége et se préparèrent à pêcher. Le comte de la Blanche-Épine désagréablement impressionné par cette halte intempestive de son escorte, — l'escorte, on s'en souvient, était la pierre d'achoppement contre laquelle il se heurtait toujours, — fit signe à ses rameurs de passer outre; mais ceux-ci au lieu d'obéir, rapprochèrent du bord la

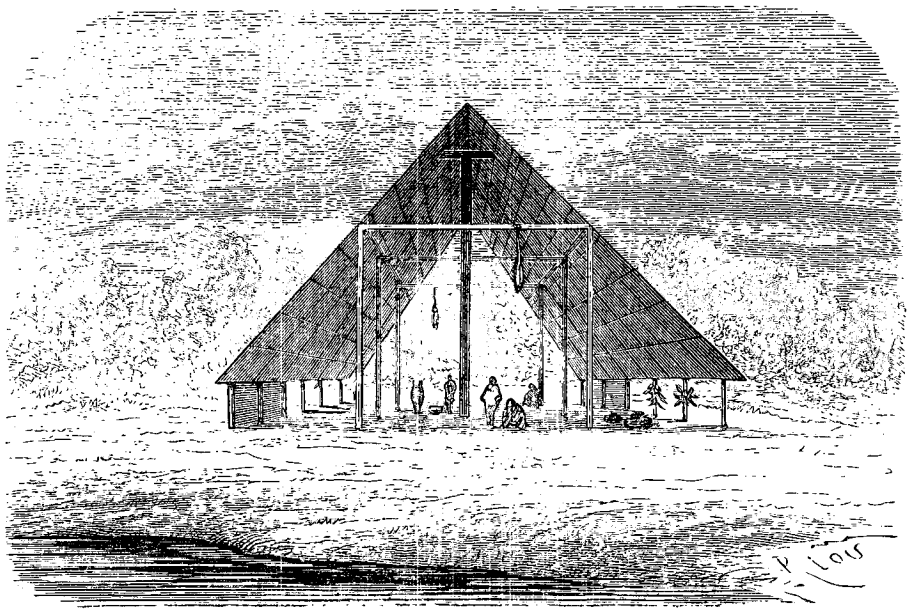
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pirogue de leur hautain patron et débarquant l'un après l'autre, l'abandonnèrent pour aller pêcher avec leurs amis. En voyant son autorité méconnue, le chef de la commission française poussa un rugissement sourd et parut prêt à se ronger les poings, puis il se ravisa et se mit à polir ses ongles.

Bientôt tous nos rameurs entraînés par l'exemple, débarquèrent pour prendre part au plaisir de leurs compagnons. De notre côté, nous ennuyant de garder les pirogues, nous sautâmes en terre et assistâmes en qualité de spectateurs à la pêche des Chontaquiros. La journée fut à peu près perdue pour le voyage; mais nous nous en consolâmes en mangeant d'excellent poisson. Seul le comte de la Blanche-Épine refusa d'y goûter et fut inconsolable.

A quatre heures nous prenions congé des naturels de Consaya et quittions accompagnés de nos seuls rameurs la plage où nous avions passé une partie du jour. Nous voguâmes jusqu'à sept heures, puis nous nous arrêtâmes à la pointe d'une île où le sable et les pierres remplaçaient la végétation. Au loin devant nous, brillait dans la brume un feu d'Indiens Conibos que nos Chontaquiros se montraient du doigt en riant.

Nos relations avec ces derniers cessèrent le lendemain dans la journée en atteignant Paruitcha, où commence le territoire des Conibos. Nous reçûmes dans l'habitation de ce nom une franche hospitalité, qui s'étendit à nos rameurs, malgré certaine antipathie qui existe entre les deux nations. Les Chontaquiros qui ne se sentaient pas à l'aise chez leurs voisins, n'y passèrent que quelques heures et nous quittèrent pour retourner à Santa-Rosa. Avant de partir, ils ne manquèrent pas de grappiller dans nos embarcations dont ils connaissaient toutes les cachettes, des bagatelles à notre usage journalier. Pendant que les plus habiles prestidigitateurs de la troupe opéraient



Habitation d'Indiens Conibos, à Paruitcha.

ces escamotages, leurs compagnons nous entouraient et captivaient notre attention par des détails intéressants sur la partie du voyage qui nous restait à faire pour atteindre Sarayacu.

Avant de faire marché avec les Conibos qui doivent nous accompagner jusqu'à la mission centrale des plaines du Sacrement, jetons un coup d'œil en arrière sur les Chontaquiros que, pendant dix jours, nous avons eus pour compagnons de route.

Recommencer à propos de ces indigènes la dissertation que nous avons faite sur leurs voisins du sud, serait abuser de la patience du lecteur et tomber dans des redites monotones. La seule comparaison du type chontaquiro avec celui des Antis-Quechuas, doit suffire, nous le croyons du moins, pour établir la communauté d'origine de ces Indiens et les faire reconnaître à première vue pour des rejets du même tronc, des membres de la même famille.

Sous les noms de Chichirenis, Piros y Simirinchis[1], la nation des Chontaquiros occupait, au seizième siècle, les deux rives du Xauja ou Mantaro[2] dans sa partie intérieure, et par l'Apurimac dont ce cours d'eau est un des principaux tributaires, étendait ses explorations jusqu'au delà de la rivière Apu-Paro. Le parcours journalier d'un territoire occupé par les nombreuses divisions de la nation Antis, et cela quand une simple reconnaissance poussée au delà de la limite de deux pays, entraîne presque toujours une déclaration de guerre entre deux nations d'origine distincte, ce parcours effectué par les Chontaquiros et cette faculté qu'ils avaient d'aller et de venir chez leurs voisins, sans leur porter ombrage et sans être inquiétés par eux, prou-

1. Les Antis, riverains du Quillabamba-Santa-Ana, désignent encore indifféremment les Chontaquiros par les noms de Piros ou de Simirinchis.

2. Issu du lac de Chinchaycocha, sur le revers oriental de la Cordillère de Bombon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent déjà, jusqu'à un certain point, que des liens naturels, affaiblis peut-être, mais qui n'en étaient pas moins réels, existaient entre les deux nations. A cette preuve joignons la ressemblance de leur type, dont nous avons parlé en

Types d'Indiens Chontaquiros.

commençant; ajoutons-y celle du vêtement, des us et des coutumes dont nous n'avons rien dit encore, et, pour conclure, rappelons qu'un grand nombre de relations imprimées ou manuscrites des missionnaires du dix-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

septième siècle, désignent collectivement par le nom d'Antis, Simirinchis y Piros, toutes les tribus indigènes qui habitaient à cette époque la région du Pajonal.

Maintenant, à quelle cause faut-il attribuer la différence d'idiome qui caractérise aujourd'hui ces deux nations? Est-ce à l'humeur aventureuse des Piros-Chontaquiros qui les poussa de bonne heure, par la voie de l'Apurimac et de l'Apu-Paro, chez les peuplades de l'Ucayali et du Tunguragua ou Haut-Marañon? A quelle époque remonteraient alors ces premiers déplacements et combien de temps faut-il pour corrompre et dénaturer au contact d'autres idiomes les radicales et les vocables de l'idiome transandéen? Dans l'état actuel de nos connaissances en ce qui touche aux nations précitées, il est difficile, sinon impossible, d'élucider complétement cette question. Toutefois, comme un ethnologue curieux ou un philologue patient pourrait avoir l'idée de s'essayer sur ce sujet ardu, nous avons réuni, à son intention, quelques mots de l'idiome chontaquiro, qui mis en regard des mots antis et quechuas que nous avons donnés, et de ceux appartenant à d'autres idiomes que nous donnerons plus tard, pourront, par la comparaison, jeter quelques lueurs sur le passé de ces populations nomades.

IDIOME CHONTAQUIRO.

Dieu,	Dios[1].	feuille,	timecsiri.
diable,	mapuinchi.	pierre,	suctali.
ciel,	itahuacr	sable,	saté.
soleil,	intiti.	charbon,	chichimè.
lune,	cachiri.	fumée,	chichipia.
étoile,	siri.	cendre,	chichipasè.
jour,	tiajujuni.	maison,	panchi.
nuit,	illachinu.	pirogue.	canoa.
air,	tampi.	radeau,	gipalo.
pluie,	ina.	coton,	gojapujé.
aube,	quitaïchiti.	sucre,	pochoacsiri.
crépuscule,	chupiniti.	cacao,	turampi.
eau,	uné.	cannelle,	pitacsi.
feu,	chichi.	rocou,	apisiri.
froid,	cachiererenatocana.	genipahua,	iso.
		manioc,	timeca.
homme,	geji.	maïs,	siti.
femme,	sichuné.	tabac,	nictiti.
mari,	naniri.	fil,	huapocsa.
enfant,	tiri.	aiguille,	sapui.
tête,	huejijua.	épine,	neti.
cheveu,	huijihuesa.	hameçon,	yurimaiji.
visage,	huegasi.	arc,	casiritua.
front,	huijiruta.	flèche,	casiri.
sourcil,	huesac.	sac (vêtement),	usti.
œil,	huijarsajé.	collier,	pectari.
nez,	huisiri.	bracelet,	ririni.
bouche,	huespè.	grelot,	tasacji.
langue,	guenè.	miroir,	nisaïti.
dent,	huisè.	amadou,	ictépapé.
oreille,	huijepè.	pot,	imaté.
cou,	quisitiachi.	assiette,	otapi.
poitrine,	huista.	couteau,	chiqueti.
epaule,	huitisi.	corbeille,	puraji.
bras,	huecano.	corde,	tumuti.
main,	huamianuta.	plume,	malluri.
doigt,	huimojé.	danse,	culla.
ventre,	huesati.	tapir,	sicma.
nombril,	huipuro.	ours,	saji.
jambe,	huisipa.	serpent,	amuini.
mollet,	huipuricsi.	cochon (pécari),	illavi.
pied,	huisiqui.	singe,	peri.
os,	ijapui.	chien,	quiti.
aveugle,	yoctera.	vautour,	maïri.
boiteux,	nimejeachi.	coq,	achauripa-tiajini.
voleur,	suri.	poule,	achauripa.
peur,	inisnati	œuf de poule,	achauripa - naji.
arbre,	acmuinaja.	dinde (sauvage),	quiuli.
		perroquet,	pullaro.
		perruche,	sutiti.
		pigeon,	nocaji.
		perdrix,	camua.
		poisson,	capiripa.
		araignée,	macsi.
		mouche,	sisiri.
		moustique,	llusla.
		fourmi,	isiqui.
		papillon,	pipiro.
		patate douce,	tipali.
		pistache - de - terre,	cacahuali.
		banane,	parianta.
		papaye,	capallo.
		inga,	caapri.
		ananas,	atuti.
		un,	suriti.
		deux,	apiri.
		trois,	noquiri.
		quatre,	ticti.
		cinq,	tictisiri.
		veux-tu?	pariquijani.
		je veux,	parichiti.
		quoi?	quejuani.
		comment t'appelles-tu?	quejuani - picha.
		oui,	huegoni.
		non,	Huegonunuta.

1. Ce nom, qu'ils donnent à l'Être suprême, n'appartient pas à eur langue. Ils le tiennent évidemment des missionnaires espagnols.

Les versions des premiers missionnaires sont unanimes sur l'humeur indomptable et la férocité des Chontaquiros. De 1628 à 1641, on peut désigner par leurs noms dix-sept religieux percés de flèches ou assommés à coups de massue par ces farouches indigènes. Avec le temps, leur nature endiablée s'est fort adoucie. Tombés de la condition d'assassins à celle de filous vulgaires, ils paraissent aujourd'hui assez disposés à se faire ermites, si l'on en juge par leur projet de mission à Santa-Rosa.

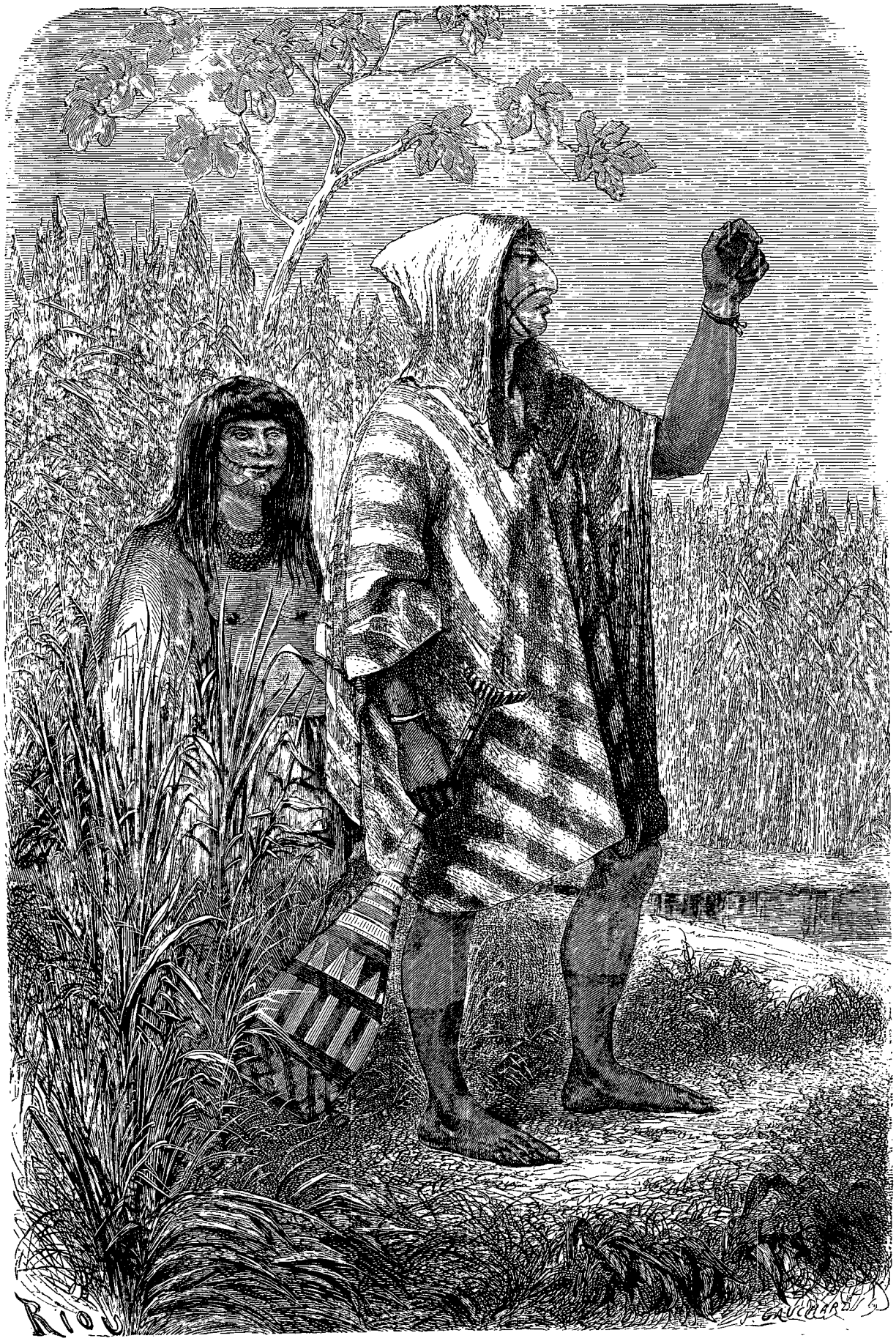
Établis autrefois, comme nous l'avons dit, sur les deux rives du Xauja ou Mantaro et les quebradas limitrophes, les Chontaquiros ont déserté ce territoire pour venir se fixer sur la rive gauche de l'Apu-Paro, où de nos jours ils occupent, avec les deux points de Sipa et de Consaya que nous connaissons, l'intérieur des petites rivières de Sipahua, Sipa, Sinipa et Sicotcha[1]. Nous ne saurions dire pourquoi ils ont précisément fait choix de ces quatre rivières, parmi les quatorze affluents de l'Apu-Paro qui baignent leur territoire entre Bitiricaya et Paruitcha; peut-être est-ce à cause de l'à-peu-près du nom qui donne à ces rivières, d'ailleurs sans importance, un air de famille.

Si les traits des Chontaquiros, comme on en peut juger par nos portraits de ces Indiens faits sur nature, révèlent une communauté d'origine avec les Antis; si leurs vêtements et surtout leurs coutumes sont encore les mêmes que ceux de ces derniers, malgré la différence d'idiome qui les sépare, la ressemblance qu'ont entre elles les deux nations, est purement physique et ne s'étend pas au moral. Avec cette tendance au vol innée chez l'homme primitif[2], mais que les Chontaquiros ont cultivée, développée et poussée à l'extrême, il y a dans leurs natures fantasques, mutines, ennemies de toute contrainte, une séve, une exubérance, une loquacité, un besoin de bruit et d'action qui contrastent singulièrement avec le calme apathique, l'humeur douce et mélancolique des Antis, véritablement frères, sous ce rapport, des Quechuas de la Sierra. Le parallèle que nous établissons ici, n'est applicable, bien entendu, qu'aux Antis et aux Chontaquiros modernes, car on doit suppo-

1. Voir notre carte entre les huitième et neuvième degrés pour la situation de ces rivières.

2. Si nous ne craignions d'être accusé de jouer sur les mots, nous dirions de ces Indiens, qu'au lieu d'*une tendance au vol*, que nous leur attribuons et qui nous paraît plus spécialement applicable à l'homme civilisé, ils éprouvent *un besoin naturel de posséder ce qui leur plaît*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Indiens Chontaquiros

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ser qu'à l'époque où les deux nations vivaient sous d'autres latitudes, n'ayant qu'un idiome commun, leur caractère devait avoir une parité qu'il a perdue en changeant de climat et de langue.

La température élevée du pays qu'habite le Chontaquiro, la beauté des sites, la pureté de la lumière, la gaieté des horizons, les ressources abondantes qu'offrent les forêts et les eaux pour la chasse et la pêche, enfin la presque certitude qu'a toujours l'indigène, après avoir déjeuné hier, de dîner aujourd'hui et de souper demain, ces avantages qu'il possède et dont il jouit instinctivement, ont équilibré son moral, épanoui son physique et mis un sourire constant sur ses lèvres lippues.

L'Antis, au contraire, retranché dans ses gorges pierreuses qu'assiégent d'effroyables tempêtes ou que noient des pluies diluviennes, l'Antis relégué au bord de ses rivières torrentueuses dont les eaux à demi glacées par le voisinage des neiges de la Sierra, nourrissent à peine trois variétés de chétifs poissons, l'Antis battant le bois toute une journée avant d'y trouver le quadrupède ou l'oiseau dont il s'alimente, a contracté dans la lutte incessante de son appétit inassouvi contre la misère, cette tristesse famélique, qu'on remarque en lui à première vue. Rien n'assombrit plus la physionomie que de ne pas savoir si l'on dînera. Or l'existence des Antis est soumise à cette perpétuelle inquiétude, d'où il s'ensuit que leur physique, comme certains pitons, est toujours voilé de nuages.

Les formes du Chontaquiro sont plus robustes et mieux *réussies* que celles de l'Antis, sa force et son agilité plus grandes. Il a le cou court, les épaules larges, de puissants pectoraux et des bras dont le deltoïde et le biceps saillent au moindre geste. Cette robustesse, conséquence logique de son hygiène, dénote l'accord souverain qui existe chez lui entre les membres et l'estomac. Pourquoi, en effet, quand messer Gaster est heureux et toujours satisfait, les membres qu'il gouverne comme un roi ses sujets, ne participeraient-ils pas de sa généreuse pléthore?

Si l'Antis excelle à conduire un canot dans les torrents et les rapides, le Chontaquiro est sans rival dans la navigation sur les eaux calmes. Pour lui, la rame est un jouet et la pirogue un esclave qui se plie à tous ses caprices; il pèse sur elle, l'agite en tous sens, la fait tournoyer, la lance comme une flèche, l'arrête brusquement et sans que la volage embarcation coure quelque danger à cet oubli complet des lois de l'équilibre. L'exercice de la pirogue par les Chontaquiros peut être comparé à celui du cheval par les Gauchos des llanos-pampas.

Ces Indiens ajoutent au sac-tunique des Antis un capuchon qui abrite leur tête contre le soleil et défend leur cou contre la piqûre des moustiques. Les femmes n'ont d'autre vêtement qu'une bande de coton tissé, large d'un pied et teinte en brun, qui ceint leurs flancs et tombe jusqu'à mi-cuisses. Leur luxe consiste en verroteries qu'elles suspendent à leur cou ou dont elles entourent leurs poignets en manière de bracelets. Une certaine quantité de ces babioles que leurs époux se procurent dans les missions péruviennes et dans les comptoirs brésiliens, en échange de cire, d'huile de lamentin ou de graisse de tortue, constitue chez ces indigènes la qualité de lionne ou de femme à la mode. Quelques élégantes portent attachés à ces colliers cliquetants qui leur pendent jusqu'au nombril, des pièces d'argent aux armes de la république du Pérou, ou des sous de cuivre à l'effigie de l'empereur du Brésil.

Une remarque que nous avions faite *in petto* à propos des femmes des Antis et que nous ne pouvons nous empêcher de faire à haute voix au sujet des femmes des Chontaquiros, c'est que, jusqu'ici, la plus belle moitié du genre humain, nous a paru chez ces indigènes en être la plus laide. Qu'on se figure comme prototype du genre, une femme haute de quatre pieds quatre pouces, avec des cheveux dont la rudesse rappelle le crin d'une brosse à habit. Ces cheveux, d'un noir mat avec des reflets fauves, sont coupés carrément à la hauteur de l'œil, mode étrange et peu gracieuse, qui oblige une femme lorsqu'elle veut regarder devant soi, à pencher brusquement la tête en arrière, comme certains chevaux, qu'on corrige de cette manie par l'application de la martingale.

L'épiderme de ces femmes est si épais et les papilles nerveuses qu'il recouvre sont si dilatées par le choc fréquent de corps durs, la piqûre des insectes, la fréquence des bains et les intempéries de l'air, qu'on le prendrait de près pour le réseau d'une cotte de mailles; c'est âpre au toucher, comme la face postérieure de certaines feuilles végétales.

Les belles lignes serpentines de la statuaire grecque n'évidèrent jamais ces corps féminins, dont l'embonpoint, dès la seizième année, tourne à l'obésité et donne au torse des vierges comme à celui des matrones, je ne sais quel air de potiches ventrues. Le cordon ombilical maladroitement coupé à la naissance de l'enfant, devient chez l'adulte un œuf charnu de la grosseur du poing, et ajoute à cette partie du corps qui s'en passerait volontiers, un facétieux appendice. Les pieds de ces femmes en contact incessant avec les broussailles épineuses de la forêt ou les cailloux des plages, sont sillonnés de profondes gerçures, et leurs mains que le travail a durcies de bonne heure, pourraient remplacer avantageusement, pour le polissage du bois, la pierre ponce ou le papier de verre.

Fi l'horreur! exclamera peut-être une de nos lectrices, mais l'original d'un pareil portrait est un animal et non pas une femme! Hélas! madame ou mademoiselle, répondrons-nous, nous n'inventons rien et ne sommes qu'historien véridique. Toutefois le portrait qui vous choque est encore incomplet, et pour l'achever, nous ajouterons que le visage est rond, le front bas et étroit, les pommettes saillantes, les yeux petits, obliques et bridés par les coins; que ces yeux à sclérotique jaune et à pupille couleur de tabac d'Espagne, sont souvent privés de cils, presque toujours dépourvus de sourcils et s'harmonient tant bien que mal à un nez fortement aquilin ou singulièrement épaté, à une bouche grande avec des lèvres épaisses et des dents courtes, mais blanches, comme celles d'un jeune chien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quant au teint, nous sommes fâché de n'avoir à emprunter pour en donner une idée, ni les lis et les roses, ni la céruse et le carmin. La seule substance à laquelle nous puissions prendre une comparaison qui se rapproche du ton vrai, est la déjection de seiche ou *sépia*, réchauffé d'un peu d'ocre de rue. Cette nuance de peau, déjà passablement foncée, est encore obscurcie par la belle encre noire que donne le fruit du genipa, encre avec laquelle ces femmes se barbouillant les joues, le tour des yeux et la gorge, simulent sur leurs mains des gants et sur leurs pieds des cothurnes. Les hommes, à l'exemple de leurs moitiés, font usage de ces peintures et mêlent au noir du genipa le rouge brique des graines du rocou.

Si par le développement des formes corporelles, la vivacité d'esprit et une inaltérable gaieté d'humeur, le Chontaquiro paraît supérieur à l'Antis, il l'emporte également sur lui par son aptitude aux travaux manuels, comme le prouvent la construction de ses maisons et de ses pirogues, la fabrication de ses armes et de ses poteries dont nous mettons des échantillons sous les yeux du lecteur.

Comme l'Antis, le Chontaquiro vit à l'écart et la même demeure réunit quelquefois deux ou trois familles. Depuis longtemps les villages de ces indigènes, ou la réunion de sept à huit cabanes à laquelle on donnait ce nom, ont disparu du sol avec ceux de leurs nombreux congénères. La nation s'était divisée en tribus; la tribu s'est subdivisée en familles. La cause de ce démembrement est facile à expliquer et dès aujourd'hui on peut en prévoir le résultat final[1].

A l'exemple de l'Antis, le Chontaquiro n'élit de chef qu'en temps de guerre. Comme lui, il jette ses morts à l'eau, mais en les déposant au fond d'une pirogue[2] qu'il coule bas en la chargeant de sable ou de pierres. La polygamie paraît être chez ces indigènes comme chez les Antis, un cas exceptionnel plutôt qu'un usage général. Le nombre de femmes pour un seul homme ne va guère au delà de quatre. Les plus âgées de ces femmes, servent de chaperons aux plus jeunes; elles les guident, les conseillent et leur épargnent par ordre du mari, les travaux pénibles et les rudes corvées. Nous n'irons pas jusqu'à affirmer avec certain voyageur à qui de mauvais plaisants du pays avaient insinué la chose, que les femmes des Chontaquiros pleurent et s'affligent comme celles des Antis, en voyant l'une d'elles délaissée par l'époux et maître. D'abord nous n'avons jamais eu l'occasion d'observer ce fait; ensuite nous le croyons incompatible avec la nature féminine, qui, soit qu'on l'observe dans un salon parisien, derrière les grilles d'un harem de Constantinople ou sous le couvert d'une forêt vierge, nous paraît disposée à se réjouir plutôt qu'à se lamenter de l'abandon d'une rivale. Les plus jeunes de ces odalisques chontaquiros, filent et tissent à l'ombre de leurs toits de palmes, ou vagabondent dans les forêts et sur les plages en compagnie de leurs sultans. Les plus vieilles charrient l'eau, le bois, préparent les aliments, ensemencent la terre que l'homme se contente de défricher, sarclent la plantation et en récoltent les produits toujours fort minimes.

Les croyances religieuses des Chontaquiros sont comme celles des Antis un pêle-mêle singulier de toutes les théogonies. Quant à la manifestation extérieure d'un culte, nous avons entrevu si peu de chose qui le rappelât directement ou indirectement que nous sommes tenté de dire de ces indigènes, ce que le P. Ribas disait des peuplades de Cinaloa, que le Dieu qu'elles adoraient ressemblait fort au diable.

Les forces de cette tribu en réunissant les familles de Sipa et de Consaya, la population de l'île de Santa-Rosa et celle disséminée au bord des quatre rivières de Sipahua, Sipa, Sinipa et Sicotcha, ces forces ne nous paraissent pas devoir dépasser quatre à cinq cents hommes; encore, en donnant ce chiffre approximatif, croyons-nous être au-dessus, plutôt qu'au-dessous du chiffre véritable[1].

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

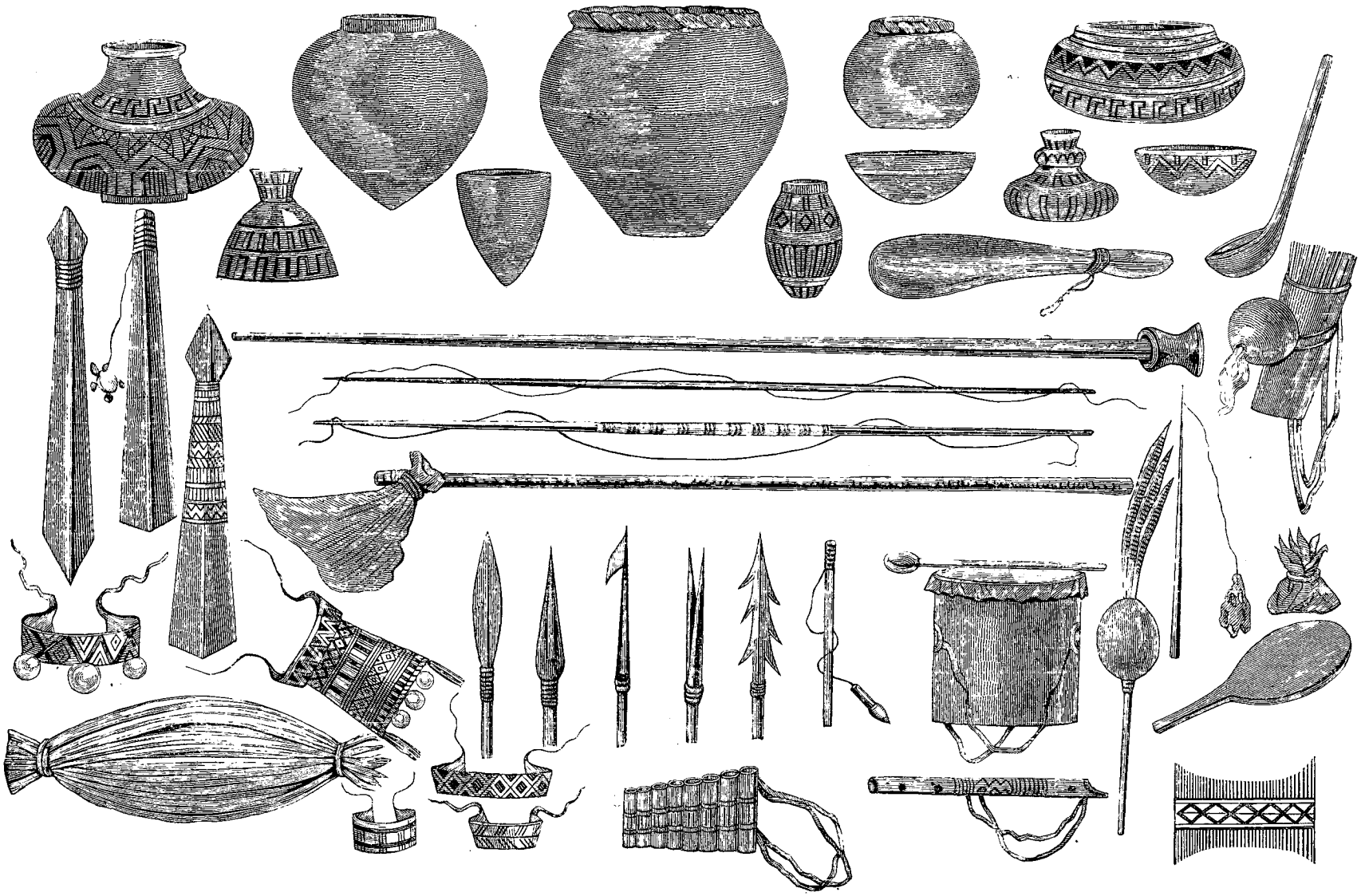
1. La persistance de ces peuplades sylvicoles à rechercher leurs moyens d'existence dans la chasse et la pêche, au lieu de les demander à l'agriculture, et cela quand leurs forêts et leurs rivières s'appauvrissent de plus en plus en produits naturels, comme nous le prouverons plus loin par des chiffres, cette persistance, en y joignant les épidémies qui, chaque demi-siècle, s'abattent sur la contrée et emportent des tribus entières de ces indigènes, doit amener dans un temps donné leur extinction totale. Aux optimistes, qui croient que l'aube d'une civilisation doit se lever un jour pour ces peuples *déchus*, auxquels nous avons conservé, dans le cours de ce récit, le nom impropre, mais imparfaitement consacré, de *sauvages*, à ces optimistes nous répondrons que leur croyance est une utopie. Ces peuples sont fatalement condamnés à périr et l'excédant de la population européenne est appelé à leur succéder dans le nouveau monde.

2. La pirogue affectée à ce mode d'inhumation, est ordinairement une de ces petites embarcations de 8 à 10 pieds et à deux rameurs, dont se servent les Chontaquiros et tous leurs congénères de cette Amérique, pour naviguer dans les canaux étroits qui bordent les rivières. Il va sans dire que cette pirogue-cercueil est toujours une embarcation de rebut.

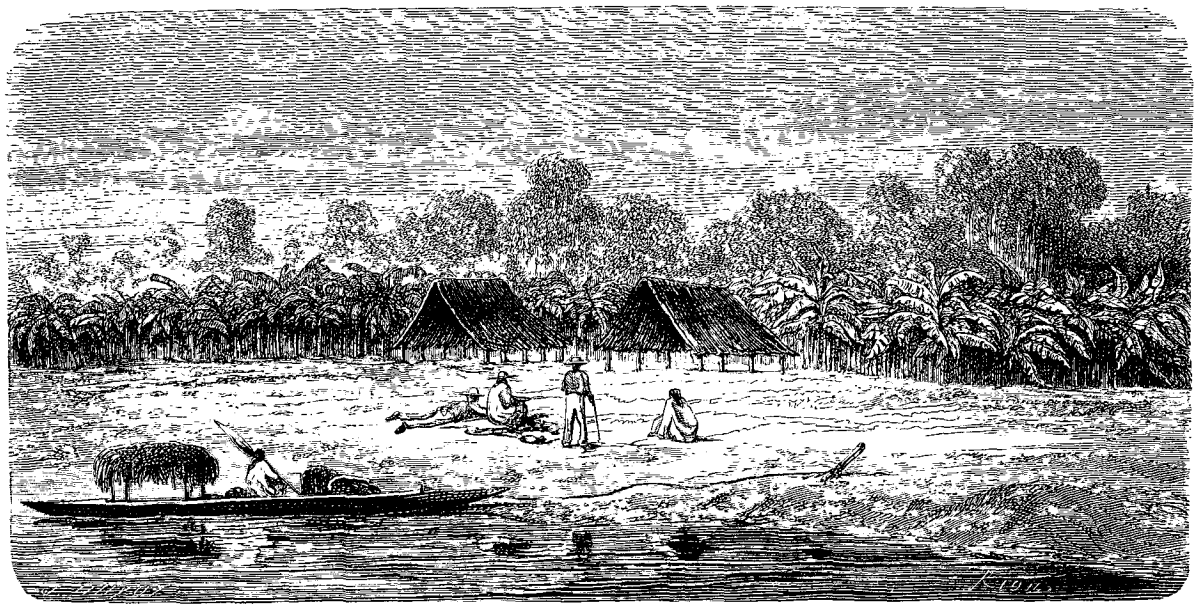
1. Au dire des Chontaquiros, et non pas des gens du pays, on compte *quatre* de leurs habitations sur les bords de la rivière de Sipahua, *deux* sur celle de Sipa, *deux* sur celle de Sinipa et *cinq* sur celle de Sicotcha. Total, *treize* habitations pour ces quatre rivières. Admettons une moyenne de *douze* individus par chaque habitation, ce qui est énorme; joignons-y les *soixante et onze* personnes trouvées à Santa-Rosa, les *quatorze* rameurs employés par nous; les *vingt* individus trouvés à Sipa, et les *quarante* à Consaya. Supposons *cinquante* individus absents de chez eux et occupés de chasse et de pêche, et nous aurons un total de *trois cent cinquante et un* individus.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.alnay@free.fr



Armes et poteries des Indiens Chontaquiros.



La case aux bananiers.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INEDITS.

PÉROU.

HUITIÈME ÉTAPE.

DE TUNKINI A SARAYACU.

Premières relations avec les Indiens Conibos. — La région des moustiques. — L'auteur accumule les interjections pour donner au lecteur une idée des tourments qu'il endure. — Fabrique de moustiquaires et atelier de couture. — Tumbuya et ses bananiers. — Où les membres de l'expédition franco-péruvienne, et l'auteur de ces lignes avec eux, sont pris pour autant de diables par les naturels du pays. — De la petite vérole chez les nations sauvages. — Massacre de tortues. — Une mauvaise nuit. — Bouillon conibo aux bananes vertes et aux œufs de tortue. — Le chef de la commission péruvienne, conseillé par la vanité, achète un esclave Impétiniri pour la somme de un franc cinquante centimes. — De la rivière Pachitea, de ses sources et de ses affluents. — Un projet de mission à Santa-Rita. — Qui traite de l'achat d'un bilboquet conibo et de la manière de s'en servir. — Les deux chefs de l'expédition lavent pour la dernière fois leur linge sale en famille. — Une proposition singulière. — Où l'auteur se compare à Hippocrate, refusant les présents d'Artaxerce. — Situations respectives. — Plaisirs et douleurs du voyage. — Théorie de la moustiquaire. — Une chasse à l'homme chez les Indiens Remos de la rivière Apujau.

Ce fut avec un véritable plaisir que nous nous séparâmes de ces indigènes, qui pendant dix jours nous avaient tenus en tutelle et traités sans plus de façon que des ballots de marchandises. Conventions faites avec les Conibos, nous quittâmes Paruitcha et mîmes immédiatement le cap au nord. Deux heures de navigation avec nos recrues, suffirent pour établir entre nous des relations intimes. Ces naturels paraissaient de tempérament lymphatique et d'humeur débonnaire, et s'ils étaient moins habiles que les Chontaquiros dans le maniement de la rame et de la pagaye, en revanche ils possédaient des qualités de douceur, de patience, d'aménité, totalement inconnues à nos pillards de Santa-Rosa. Avec ces nouveaux compagnons, nous eussions été les voyageurs les plus fortunés du monde, si le ciel, pour contre-balancer notre félicité, n'eût mêlé à son miel une forte dose d'absinthe. En mettant le pied sur le territoire des Conibos, nous venions d'entrer sans le savoir dans le domaine des zancudos ou moustiques.

Cent pages de points d'exclamation, les interjections les plus véhémentes, tous les *oh !* les *ah !* les *ouf !* les *aïe* et les *hélas !* des langues humaines, réunis, combinés, élevés à la centième puissance, ne donneront jamais qu'une idée imparfaite de l'horrible supplice, de l'atroce torture, de la rage incessante que vous font éprouver

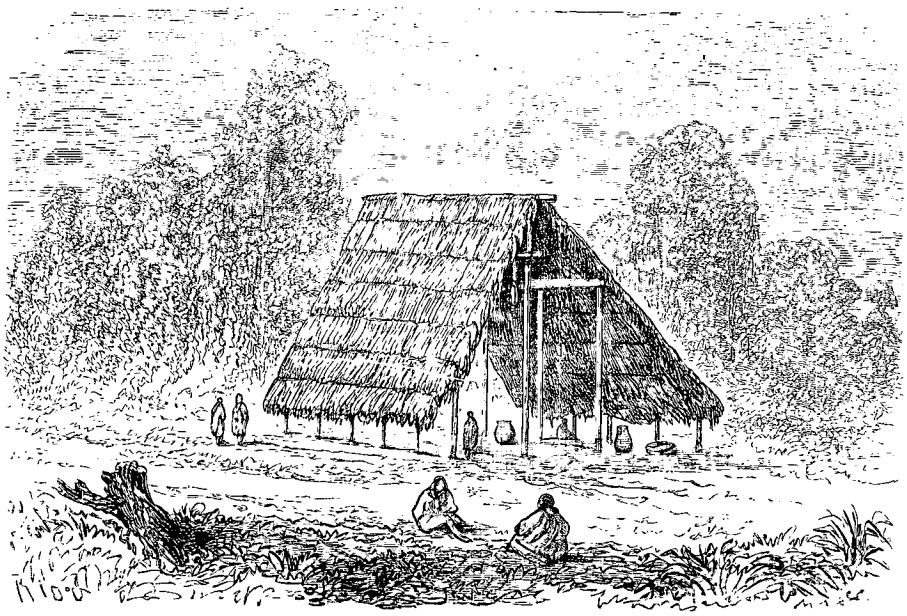
1. Suite. — t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129 et la note 2.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces misérables insectes qui sont partout et ne sont nulle part, qui vous assaillent sans pitié, vous frappent sans relâche, trompent tous vos efforts, déjouent tous vos calculs, se rient de votre fureur comme de votre souffrance, et vous tenant haletant sous leur aiguillon, insultent encore à votre défaite par une ironique fanfare. Au seul souvenir de ce tourbillon d'aiguilles volantes, de ce simoun de flèches acérées et trempées dans un suc caustique, nous sentons un frisson courir le long de notre moelle épinière et nos cheveux se hérisser sur notre front.

Si l'Amérique avait été découverte au temps de Dante Alighieri et que le grand poëte eût pu expérimenter sur lui-même l'effet de la piqûre des moustiques, on aurait vu dans son enfer quelque misérable damné, écumant et grinçant des dents sous l'attaque de ces insectes.

Vingt-quatre heures de lutte avec ces diptères avaient allumé le sang du plus pacifique d'entre nous. Pendant le jour, grâce à la danse de Saint-Gui que nous avions exécutée, aux claques et aux coups de poing que nous nous étions appliqués sur toutes les parties du corps, nous avions pu tenir l'ennemi en échec et conserver la position; mais la nuit!... oh! la nuit!... Ici nous renonçons à peindre. Peu s'en fallut que nous ne devinssions enragés et que nous ne nous mordissions les uns les autres. Le lendemain de cette nuit fatale, nous semblions vieillis de trois mois. Partis à l'aurore, nous nous arrêtâmes au milieu du jour dans une habitation de Conibos appelée Tumbuya, où l'on nous vendit quelques poules. La surveille encore, nous nous fussions réjouis de cette acquisition et nous eussions affilé à l'avance, la branche de bois vert qui devait nous servir de broche; mais depuis vingt-quatre heures, il y avait en nous quelque chose de plus véhément que le désir de manger de la poule rôtie, c'était de nous garantir de la piqûre des moustiques. Séance tenante nous avisâmes



Habitation de Conibos, à Tumbuya.

au moyen de fabriquer des moustiquaires, nos amis les Conibos ayant refusé de nous vendre les leurs[1]. Chacun fit l'inventaire des divers chiffons de sa garde-robe. Les bannes, les enveloppes de paquets, les serviettes, mouchoirs, cravates, tout ce qui présentait une surface de quelques pouces carrés, fut taillé, ajusté, cousu. Il fallait que chacun de nous se procurât un cadre d'étoffe de six pieds de long sur trois pieds de haut et trois pieds de large. Les riches de la troupe, — il s'en trouvait — firent aux pauvres,—il s'en trouvait aussi—l'aumône de quelques pieds carrés de cotonnade; cette aumône que le maître céleste dut enregistrer immédiatement, leur sera comptée au jour du jugement final et rachètera bon nombre de leurs fautes. Nos cholos interprètes et les esclaves du comte de la Blanche-Épine, décousirent des pantalons et fendirent des bas de laine pour en arriver à parfaire la mesure exigée. La nuit où nous pûmes reposer sous l'œuvre de nos mains, entendant siffler à trois pouces de nos oreilles les hideux vampires avides de notre sang, cette nuit fut de celles qui marquent dans la vie d'un homme et dont chacun de nous a dû garder fidèlement le souvenir.

A deux jours de voyage de Tumbuya, nous relevâmes toujours à notre gauche, une nouvelle habitation de Conibos entourée de bananiers si verdoyants, qu'il nous prit la fantaisie de la voir de près et de nous approvisionner en même temps de quelques régimes des fruits appétissants dont nous supposions la plante chargée. Nos rameurs, à qui nous fîmes part de ce désir, se mirent en devoir d'y satisfaire en ramant vers le point indiqué. Comme nous en approchions, une douzaine d'indigènes des deux sexes sortirent de l'ombre que projetaient les

1. C'est à cette occasion que l'un de ces indigènes fit à notre demande la singulière réponse que nous avons donnée en note au début du voyage, et à propos du rapt et du meurtre commis par l'Antis Simuco, dans la quebrada de Conversiato.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bananiers et criant, gesticulant d'un air effaré, nous firent signe de reprendre le large. Comme nos rameurs ne tenaient aucun compte de l'ordre de ces inconnus et rapprochaient de plus en plus les embarcations du rivage, les hommes frappèrent la terre de leur arc en baragouinant des menaces, tandis que les femmes poussaient des cris aigus et agitaient leurs bras au-devant de nous à la façon d'un magnétiseur chargeant de fluide le sujet qu'il veut endormir Cependant nous continuions d'avancer, les yeux écarquillés par la surprise et ne comprenant rien aux démonstrations de ces indigènes, lorsqu'une vieille femme, maigre, hideuse, à peu près nue, véritable sorcière échappée d'un dessin de Goya, accourut, étendant vers nous ses bras décharnés et se penchant de telle sorte au bord du talus que nous crûmes qu'elle allait sauter dans l'embarcation la plus rapprochée du rivage. Mais la Sibylle à la poitrine osseuse et aux cuisses maigres, se contenta de nous regarder dans le blanc des yeux d'un air formidable et de cracher deux ou trois fois dans la rivière, comme si elle accomplissait un mystérieux maléfice. Son incantation terminée, elle nous fit une abominable grimace et, en se retirant, nous découvrit un autre aspect de sa laideur sénile.

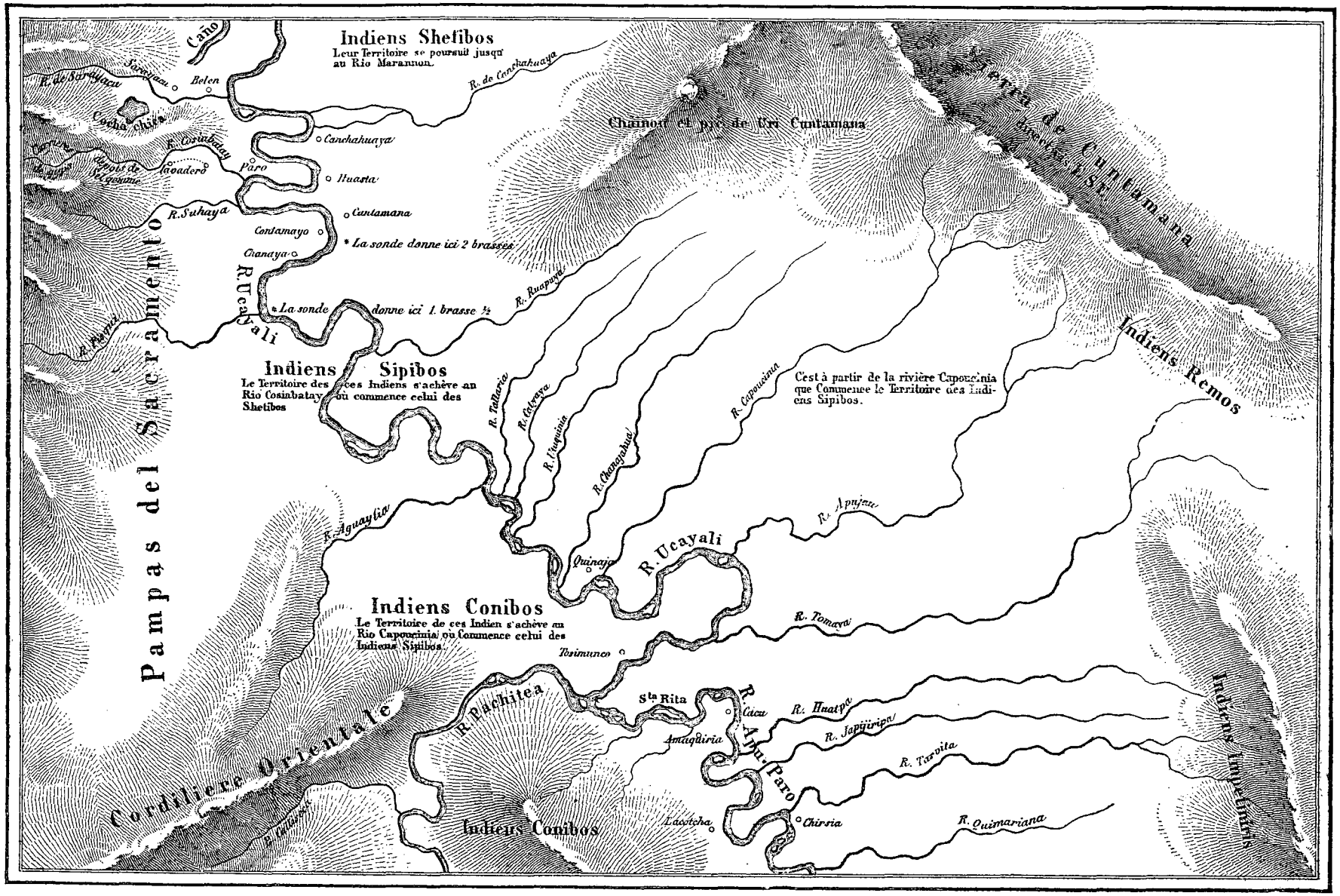
L'accueil peu gracieux de ces indigènes ne nous empêcha pas d'opérer notre débarquement. A peine eûmes-nous gravi le talus où ils étaient rangés en demi-cercle

L'exorcisme.

qu'hommes et femmes s'enfuirent à toutes jambes vers leur demeure en poussant d'effroyables cris. Nous y entrâmes bravement à leur suite. La colère et l'effroi de ces naturels firent place alors à l'abattement de la peur. Jeunes et vieux, tremblant de tous leurs membres lorsque nous leur donnâmes l'accolade d'usage, prirent nos mains, même celles les moins lavées, et les baisèrent d'un air de componction dont nous fûmes touchés. Quelques babioles que nous leur distribuâmes, parvinrent à calmer le tremblement nerveux dont ils étaient agités.

Un peu remis de la panique que notre apparition leur avait causée, ils nous offrirent des nattes de palmier sur lesquelles nous nous assîmes à l'orientale. La pythonisse au ventre ridé qui nous avait exorcisés du haut de la berge, s'empressa d'écraser dans ses mains quelques bananes cuites, délaya la pulpe de ces fruits dans de l'eau de rivière et nous présenta à la ronde ce mazato de l'hospitalité contenu dans une écuelle. Chacun de nous feignit de goûter à l'épais breuvage, mais se contenta d'y mouiller ses lèvres. Quand l'écuelle, après avoir passé de main en main, fut revenue encore pleine à celle qui nous l'avait offerte, nous demandâmes aux maîtres de céans des explications sur la conduite étrange que d'abord on avait tenue envers nous : ces explications nous furent données.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



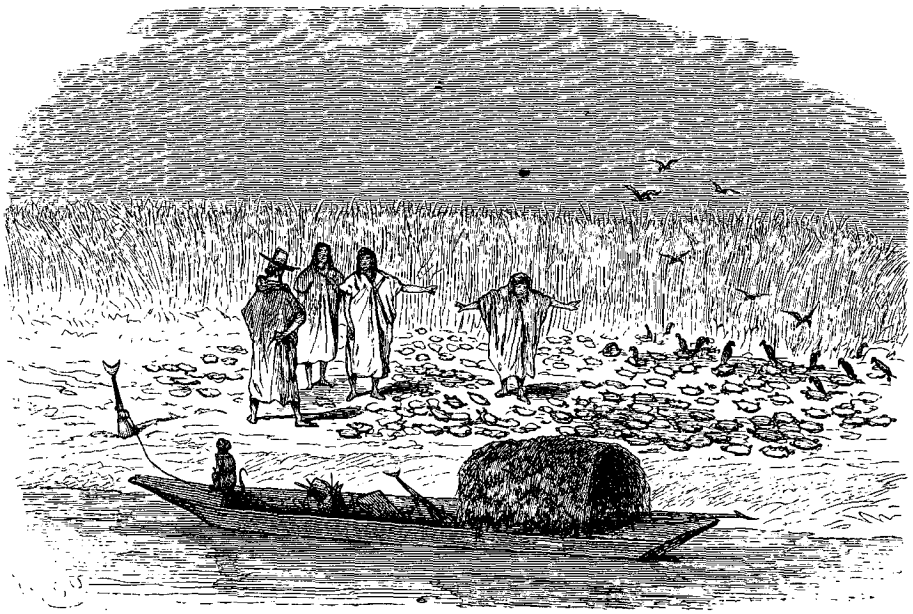
Traversée de l'Amérique du Sud, par M. Paul Marcoy. — Carte nº 6.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il y avait trois jours, nous dit-on, qu'une pirogue montée par une famille d'Indiens Sensis[1] s'était arrêtée à l'endroit du rivage où nous venions d'aborder nous-mêmes ; cette famille pour échapper à la mortalité que la petite vérole exerçait en ce moment parmi les gens de sa tribu, avait déserté son toit de palmes, et, s'abandonnant au courant de la rivière Capoucinia, était entrée dans les eaux de l'Apu-Paro, qu'elle remontait d'aval en amont, cherchant, comme l'errante Élise de Virgile, un air pur et un endroit propice pour y édifier un autre ajoupa. A cette nouvelle, qui nous surprit un peu, mais dont nos hôtes paraissaient terrifiés, ils ajoutèrent, qu'en nous voyant venir à eux, vêtus d'habits extravagants et porteurs de barbes blondes ou noires, ils nous avaient pris pour des mauvais génies chargés par Yurima, l'esprit des ténèbres, d'apporter l'épidémie dans la contrée. Quelque peu flatteur qu'il pût nous sembler d'avoir été pris pour autant de diables, nous ne dîmes rien de désobligeant à nos hôtes en songeant à la chaude alerte qu'involontairement nous leur avions causée.

De tous les fléaux qui peuvent assaillir l'indigène, la petite vérole est celui qu'il redoute le plus. Le danger, la fatigue, les privations, le trouvent insensible; la faim même n'a sur lui qu'une influence secondaire, car il la trompe en buvant son épais mazato. Seule, la petite vérole a le don d'émouvoir sa bile et de fondre la glace de son naturel; à l'annonce de l'épidémie, il prend ses jambes à son cou, et, sans regarder derrière lui, dévalle à travers forêts et rivières, comme si le diable l'éperonnait de ses ongles crochus. Habituellement, il ne retourne la tête que lorsqu'il a mis trente ou quarante lieues entre sa personne et l'endroit où sévit le fléau.

La petite vérole est dans son idée, la sinistre avant-courrière de la mort. La première pustule que le virus fait éclore à la surface de sa peau, équivaut au coup de faux du terrible squelette; tant d'individus, de familles,



Un massacre de tortues.

de tribus tout entières, sont tombés sous ses yeux, victimes de ce mal étrange, manifestation de la colère du Grand-Esprit, qu'il juge parfaitement inutile de le combattre. Aux premiers symptômes de l'éruption cutanée, alors que la fièvre brûle son sang, le seul remède, ou plutôt le seul palliatif auquel il ait recours pour se débarrasser d'une insupportable chaleur, c'est de courir à la rivière, de se plonger dans l'eau jusqu'au menton et de rester immobile jusqu'à ce que le froid l'ait saisi. On devine le résultat de ce traitement[2].

Un moment de conversation avec ces Conibos nous suffit pour les rassurer et dissiper la fâcheuse opinion qu'ils avaient eue de nous. Grâce à leur changement d'humeur, nous pûmes nous procurer des poules, une tortue et des régimes de bananes. La vieille Hébé qui nous avait offert son ambroisie locale et à laquelle nous avions donné quelques perles en verre coloré pour rehausser ses charmes sexagénaires, courut après nous au moment où nous nous dirigions vers nos pirogues, et, avec une affreuse grimace qu'elle croyait être un bienveillant sourire, nous remit personnellement un petit sac en jonc artistement tressé et plein d'arachides grillées.

Durant les cinq jours que nous mîmes à atteindre l'embouchure de la rivière Pachitea, il nous échut quelques distractions à défaut d'aventures, qui rompirent un

1. La tribu des Sensis, fraction minime de la grande nation Pano, aujourd'hui éteinte, était autrefois réunie en mission. Elle habite les alentours de Chanaya-Mana, chaînon ouest de la Sierra de Cuntamana. Nous reviendrons sur ces indigènes en parlant des missions de l'Ucayali.

2. C'est à la petite vérole, autant qu'aux guerres intestines et aux *essais* de civilisation tentés, d'un côté par les Péruviens, de l'autre par les Brésiliens, qu'on doit attribuer l'extinction totale ou la diminution sensible des tribus indigènes qui, au dix-huitième siècle, bordaient encore les rives du Huallaga, du Marañon, de l'Ucayali et du Bas-Amazone. Sur plus de cent vingt peuplades qu'on y comptait à cette époque, il en reste à peine trente aujourd'hui.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu la monotonie du trajet et rafraîchirent notre pulpe cérébrale que menaçait de dessécher l'ardeur du soleil. Le premier jour, dans l'après-midi, une idée quelconque ayant poussé les rameurs de ma pirogue à côtoyer la berge au lieu de suivre le milieu du courant, je les entendais proférer des *ché*, des *xi*, des *schisto*, interjections qui dans l'idiome conibo, expriment la surprise à différents degrés, puis rapprocher l'embarcation du bord et sauter vivement en terre. Curieux de voir ce qu'ils voyaient, je les suivis. La plage, élevée de trois ou quatre pieds au-dessus du niveau de la rivière, était couverte dans un périmètre de deux cents pas, de carapaces et de plastrons de tortues, violemment séparés à coups de hache et auxquels adhéraient encore des lambeaux de chair. Les ruisseaux de sang qui avaient coulé pendant ce massacre, dessinaient sur le sable de rougeâtres sillons. Çà et là, perchés sur les *testudo* des malheureux chéloniens, comme des hiboux sur les tombes d'un cimetière, des vautours-urubus repus à ne pouvoir voler, se tenaient cois, le bec posé sur leur jabot dans une attitude de contemplation digestive. Je parcourus cet étrange champ de bataille sur lequel étaient restés trois cents dix-neuf cadavres. Une douzaine de Conibos, parents ou amis de mes rameurs, avaient fait à eux seuls toute cette besogne, non pour se nourrir ou s'approvisionner de viande de tortue, comme on pourrait le croire, mais seulement pour détacher des intestins de cet amphibie, certaine graisse jaune et fine qui y est attachée et qui est pour les Conibos un des articles les plus prisés de leur commerce avec les missions. Nous reviendrons sur ce genre de massacre et sur ce trafic, en traçant la monographie de ces indigènes.

Notre visite à ce Waterloo des tortues avait duré plus d'une heure. Nous rentrâmes dans le lit du courant et fîmes force de rames pour rattraper nos compagnons, qu'au coucher du soleil nous rejoignîmes sur une plage, où déjà ils avaient allumé le feu du campement. Une troupe de Conibos étrangers à la caravane, s'y trouvaient avec eux. L'époque de la ponte des tortues qui était venue, expliquait la présence de ces indigènes. Pendant deux heures, ce fut entre nos rameurs et ces inconnus un échange de syllabes et de consonnes à nous rendre sourds; puis comme les affaires de ces derniers les appelaient ailleurs, ils prirent congé de nous et se rembarquèrent.

Je ne sais si leur rencontre nous porta malheur, mais la nuit que nous passâmes sur cette plage n'eut rien à envier à celle de Sintulini qui suivit la mort de fray Bobo notre aumônier. Les éclairs, la foudre, la pluie, mêlée aux bouffées d'un vent furieux, éteignirent nos feux, culbutèrent nos moustiquaires, ébouriffèrent notre chevelure en tous sens et nous trempèrent jusqu'aux os. Si nous passâmes cette effroyable nuit à grelotter de froid et à maudire sur tous les tons le jour qui nous avait vu naître, en revanche, nous ne sentîmes la piqûre d'aucun moustique. A quelque chose malheur est bon.

Au petit jour, nous quittâmes cette plage inhospitalière et, les yeux bouffis par l'insomnie, nous nous remîmes en chemin. Sur les onze heures, nous nous arrêtâmes dans une habitation de Conibos où l'on nous cuisina dans une grande jarre, un millier d'œufs de tortue mêlés à des bananes vertes, dont le principal avantage est de faire un bouillon violet. Ce ragoût d'œufs (*chupé*), bien que pesant à l'estomac, nous agréa fort. A dater de cette heure nous ne négligâmes aucune occasion de nous approvisionner d'œufs de tortue, ce qui nous fut d'autant plus facile, que la ponte de chéloniens qui met en émoi tous les peuples sauvages et civilisés de ces contrées, avait lieu déjà sur quelques points privilégiés [1].

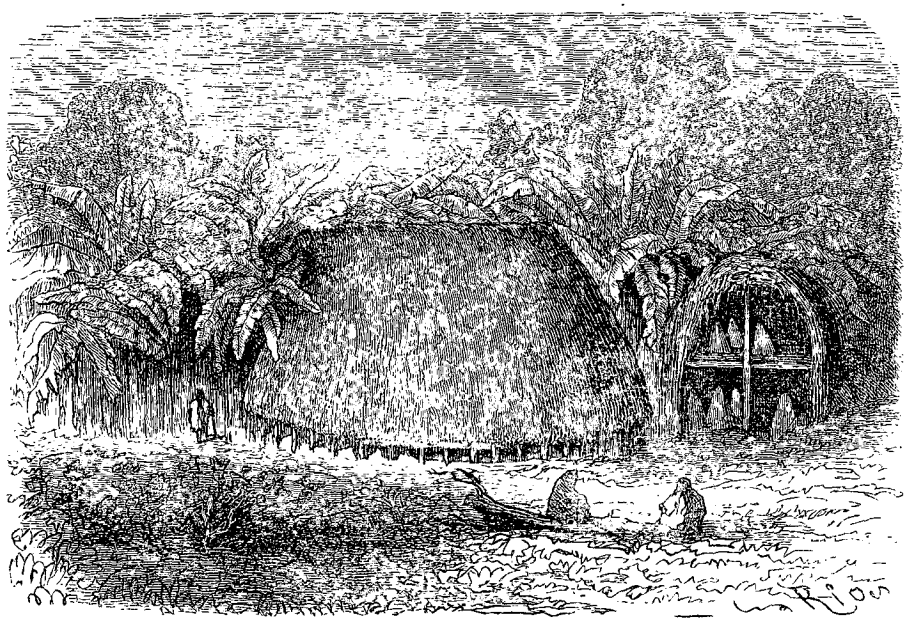
Dans la maison où nous goûtâmes pour la première fois de ce mets indigeste, se trouvait un jeune sauvage d'une dizaine d'années, nu comme un ver, mais le nez coquettement orné d'une pièce d'argent qui lui cachait la lèvre supérieure. Les traits de cet enfant, qui rappelaient le type des Quechuas, des Antis et des Chontaquiros, contrastaient si fort avec le masque rond, bonasse et souriant des Conibos, que nous nous renseignâmes sur son compte. On nous dit qu'il était né sur les berges ombreuses de la rivière Tarvita, un affluent de droite de l'Apu-Paro et qu'il appartenait à la nation des Impetiniris. Les Conibos l'avaient pris dans une razzia faite par eux chez ces indigènes, qu'ils accusaient d'être venus de nuit leur voler des bananes. Depuis un an que le jeune Impetiniri vivait sous le toit de ses maîtres qui le traitaient comme un enfant de leur famille, il feignait d'avoir oublié le lieu de sa naissance et ne parlait qu'avec dédain des auteurs de ses jours. Le cholo Anaya, à l'instigation du chef de la commission péruvienne, ayant manifesté le désir d'acheter ce jeune indigène, les gens de la maison le lui vendirent pour trois couteaux représentant une valeur de 1 fr. 50 cent. Le capitaine de frégate fut enchanté de son acquisition. Jusqu'à cette heure, le chef de la commission française, maître d'un Malgache loué à Lima pour la circonstance et possesseur d'un Apinagé, troqué par lui contre un vieux fusil dans une traversée de l'Araguay, l'avait secrètement humilié par ce déploiement de luxe despotique. Désormais et allait avoir comme son rival, un esclave à lui, qui pourrait bourrer et débourrer sa pipe, accourir à sa voix, se coucher à ses pieds ou le suivre à distance; cette idée fut un dictame pour les blessures de son amour-propre et comme une compensation aux pertes réelles qu'il avait essuyées.

1. L'avance ou le retard dans la crue ou la décroissance des eaux de l'Ucayali-Amazone et de ses grands affluents que nous verrons plus tard, tient au voisinage plus ou moins immediat des sources de ces rivières avec les neiges des Andes. De là cette différence de quinze jours, trois semaines, un mois même, observée dans l'élévation ou l'abaissement du niveau de chacune d'elles. De là aussi, et selon le cours d'eau, une avance ou un retard dans la ponte annuelle des tortues et la récolte de leurs œufs par les riverains. Notre Apu-Paro et la rivière des Purus, malgré une distance de plus de trois cents lieues qui sépare leur embouchure, sont de tous les tributaires du Haut-Amazone coulant du sud au nord, ceux qui baissent les premiers. Dès le 15 août, leurs plages sont à sec et les tortues y déposent leurs œufs, tandis qu'elles ne pondent sur les plages du Javary, du Jurua et autres grands cours d'eau, que vers la fin de septembre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si la joie du capitaine de frégate était des plus vives, grande fut la consternation de l'Impetiniri, lorsque son nouveau maître le poussant devant lui, l'eut conduit au rivage et fait entrer dans sa pirogue. A peine eûmes-nous pris le large que les sanglots de l'enfant allèrent crescendo. Notre teint, nos barbes, nos vêtements, notre langage, notre habitude de nous moucher dans un carré d'étoffe au lieu d'accomplir cet acte naturel en nous pressant le nez avec les doigts, tout en nous, si différent de ce qu'il avait vu jusqu'alors, lui semblait stupéfiant et formidable. Quand vint le soir et que nous eûmes allumé sur une plage le feu du campement, la vue du récipient en fer battu où cuisait le souper, épouvanta l'enfant qui redoubla ses pleurs et se prit à trembler; peut-être croyait-il que nous allions préalablement l'égorger, puis faire une étuvée et des grillades de son individu, lesquelles, soit dit en passant, eussent été fort tendres pour un anthropophage. Inutile de dire qu'il en fut quitte pour la peur ; mais cette peur chez lui était si forte, qu'il refusa obstinément de goûter aux aliments que nous lui offrîmes et passa la nuit à geindre sur un mode cadencé que nous n'avions encore entendu nulle part. Nous ne sûmes jamais si cette mélopée lamentable était une plainte enfantine ou un chant de mort à l'usage de sa nation.

Deux jours après son installation parmi nous, le petit drôle était si fort apprivoisé, qu'aux heures des repas, il venait comme un jeune chien, s'asseoir entre nos jambes et nous retirait familièrement le morceau de la bouche. Plus d'une fois nous fûmes obligés de le rappeler à l'ordre par de légères claques appliquées sur les doigts. En peu de temps il apprit à parler le quechua avec nos cholos et lorsque nous arrivâmes à Sarayacu, la mission centrale, les néophytes des deux sexes accueillirent si gracieusement le jeune infidèle et lui firent boire tant d'écuellées de mazato, que le premier jour, en visitant



Habitation de Conibos.

les huttes du village, nous relevâmes plusieurs fois et remîmes sur ses jambes l'Impetiniri trop ivre pour se tenir debout.

Le surlendemain de l'achat du jeune sauvage, nous atteignîmes l'embouchure de la rivière Pachitea, le plus large sinon le plus long, des cours d'eau relevés en chemin. Une île placée à l'entrée, divisait son lit en deux bras. La largeur totale de cet affluent l'Apu-Paro, nous parut être de trois cents mètres. Il est formé à quatre-vingt-deux lieues dans l'intérieur, par la réunion des rivières Palcaza et Pozuzo, nées sur deux points opposés de la Cordillère de Huanuco. Huit lieues plus bas, le Pichi lui porte par la droite le tribut de ses eaux, et trois rivières sans importance, le Carapacho, le Cosientata et le Calliseca, s'y jettent par la gauche.

A partir de ce point, le Tampu-Apurimac que nous avons vu après sa jonction avec le Quillabamba-Santa-Ana, prendre le nom d'Apu-Paro, ou Grand-Paro, sous lequel il est connu des indigènes, va troquer ce nom contre celui d'*Ucayalé*[1], que, plus tard, après sa jonction avec le Marañon, il répudiera pour adopter définitivement celui de rivière des Amazones, qu'il doit porter jusqu'à l'océan Atlantique.

En face de l'embouchure du Pachitea, sur la rive droite de l'Ucayalé, auquel les géographes ont retiré son *e* final, pour y substituer un *i*, s'étendait une plage de sable qui aboutissait à une espèce de dune, ou de colline, dont quelques parties étaient couvertes de cécropias et de grands roseaux, et d'autres dépouillées de végétation. Un espace de quelque deux cents pas, séparait la rivière de la colline. A bord de l'eau, une vingtaine

1. Rencontre, jonction, confluent. — Les indigènes ne donnaient autrefois le nom d'Ucayalé, qu'à l'endroit où s'opérait la jonction des deux rivières Apu-Paro et Marañon. Les missionnaires, et à leur exemple les géographes, ont pris la partie pour le tout et donné le nom d'Ucayalé à l'Apu-Paro, après sa réunion avec le Pachitea.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

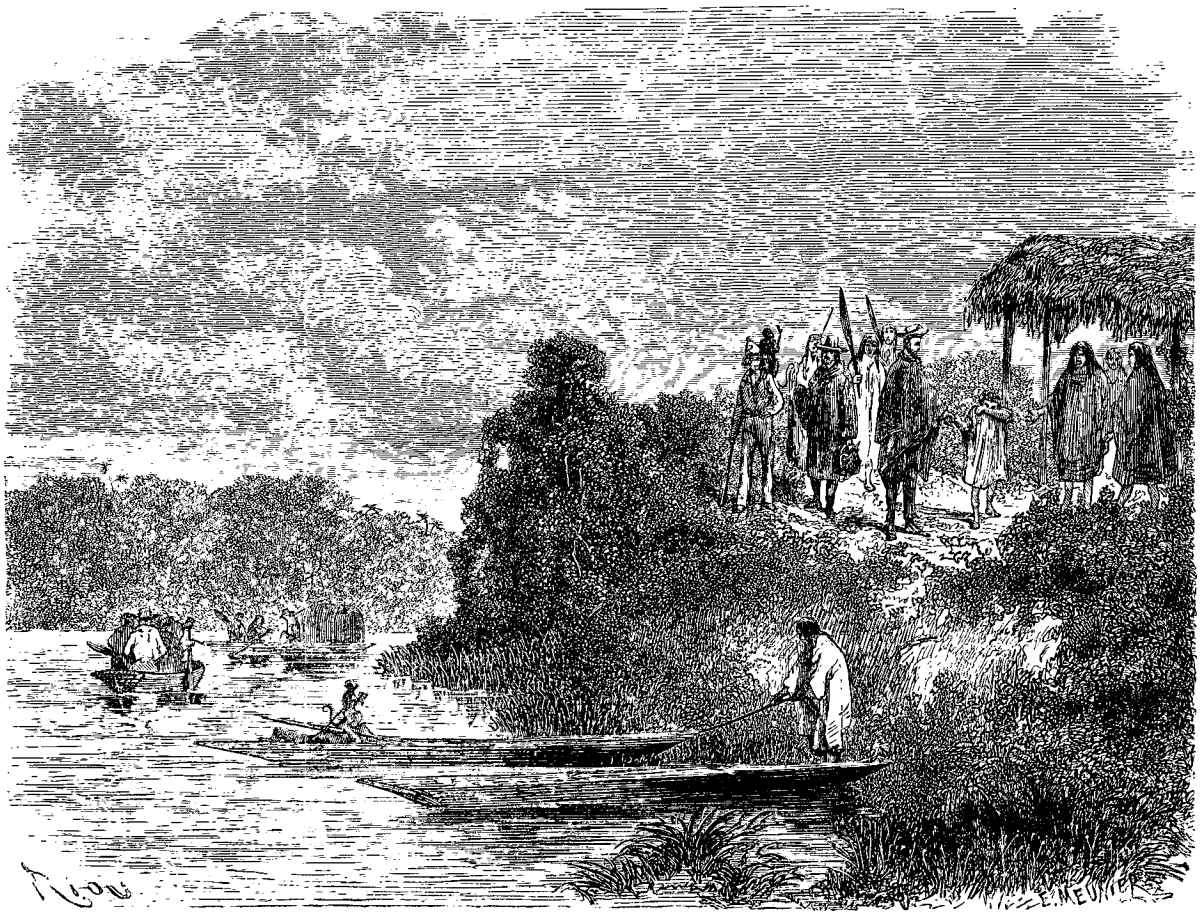
Types d'Indiens Impétiniris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'ajoupas, comme en construisent à la hâte les indigènes pour leurs haltes de nuit, servaient d'avant-poste à un village ou projet de mission, que les Conibos étaient en train d'édifier sur la colline, et auquel ils avaient donné le nom de Santa-Rita. C'était comme un pendant à la mission en herbe de Santa-Rosa chez les Chontaquiros.

Ce village sur lequel tombaient d'à-plomb les rayons d'un soleil de feu, offrait tant bien que mal, la disposition d'un parallélogramme. Nous y comptâmes dix habitations, dont trois grandes, et sept moyennes. Chacune de ces dernières pouvait recevoir trois familles. Toutes n'étaient pas achevées, mais le seraient bientôt, au dire de leurs constructeurs. L'habitation du centre devait servir d'église. Rien ne la distinguait de ses voisines, si ce n'est un segment formé par une rangée de pieux fichés dans le sable, et figurant tant bien que mal une abside. Une croix de bois, grossièrement équarrie à coups de hache et peinte avec du rocou, s'élevait à quelque pas de cette église. Le style de ces constructions était le même que nous avions observé dans les habitations des Chontaquiros et des Conibos. Quelques toitures étaient en roseaux; d'autres en palmes.

Derrière l'église, le long d'une ceinture de ces roseaux géants qui, pendant longtemps nous avaient tenu fidèle compagnie, s'étendaient pareils à des pièces d'étoffe cousues bout à bout, de petits morceaux de terrain, soigneu-



Achat d'un jeune Indien Impétiniri.

sement défrichés, sarclés même, et plantés de manioc, de coton, de pastèques, dont les premières feuilles vertes tranchaient agréablement sur la fauve couleur du sable. Ces jardinets, s'ils témoignaient des intentions agricoles des néophytes, n'étaient pas en état d'assurer leur alimentation quotidienne ; un homme de bon appétit eût pu manger à lui seul en huit jours, tous les produits de cette agriculture.

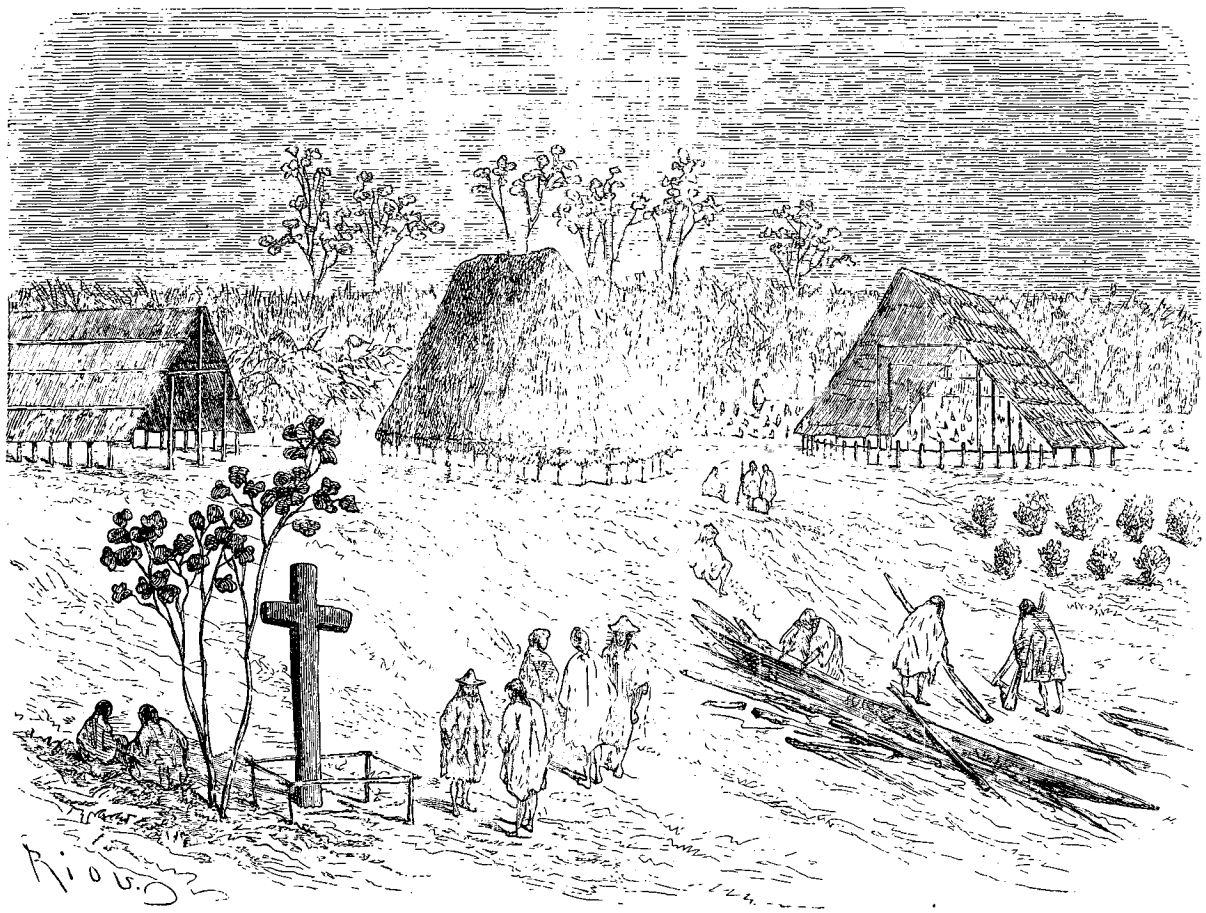
Cent vingt Conibos touchés de la grâce, s'étaient réunis en ce lieu. La plupart vaguaient en ce moment dans les forêts voisines et sur les plages, occupés de chasse et de pêche ; trente individus des deux sexes étaient restés à la mission. Ces indigènes, une fois leurs constructions achevées, se proposaient d'aller à Sarayacu, demander au Préfet Apostolique des Missions de l'Ucayali, un religieux pour les baptiser et les instruire dans la foi chrétienne. Ils promettaient d'avoir grand soin de lui, et s'engageaient à ne pas le garder au delà de trois mois, si l'air de la rivière Pachitea lui était contraire, ou que l'endroit ne fût pas de son goût. Ces détails que j'écrivis sous la dictée d'un de nos interprètes, lui furent donnés par un gros Conibo à figure joviale, barbouillée de rocou, qui le promena à travers la mission, et lui fit part des embellissements projetés par les siens, pour en rendre au futur *papa*[1] le séjour aussi agréable que sain.

Ce vent de civilisation qui soufflait du nord au sud,

1. Papa ou tayta (*père*). C'est le nom donné par ces peuplades à tous les prêtres, moines et missionnaires.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chez les Chontaquiros, comme chez les Conibos, commençait à m'incommoder. La journée d'ailleurs avait été orageuse, — au figuré s'entend, car le temps était admirable. — De petites taquineries, de petites attaques, de petites ripostes entre les chefs des commissions-unies, à propos d'une banane ou d'un poisson offert à celui-ci par quelque néophyte et que réclamait celui-là, avaient surexcité mes nerfs et fait vibrer mon impatience au delà du diapason normal. Pour oublier momentanément les rêves de béatitude des aspirants chrétiens et les criailleries des chrétiens schismatiques, j'allai m'asseoir sur la plage en face du Pachitea, et j'aspirai avec délices le vent de barbarie qui venait de cette rivière habitée par les Cachibos mangeurs d'hommes[1]. Le soleil avait disparu; ses teintes enflammées du couchant se refroidissaient dans un ton orangé. Les croupes des forêts étaient d'un bleu roussâtre et comme sablé de poudre lumineuse par les derniers reflets de l'astre évanoui. L'eau de l'Ucayali avait la teinte de l'argent mat; celle du Pachitea des tons d'or verdâtre. La pureté de l'atmosphère, la limpidité du ciel que ne tachait aucun nuage, l'immensité des lignes des horizons de droite et de gauche, donnaient à ce paysage un caractère de grandeur et de solennité, qui me réconcilia presque avec la mission de Santa-Rita; je me sentis porté à excuser l'aridité du gîte en faveur de l'admirable spectacle dont on jouissait de son



Projet d'une mission chez les Conibos de Santa-Rita.

seuil. Pendant un moment, j'enviai le bonheur du moine inconnu qui, chaque soir, viendrait s'asseoir en cet endroit pour oublier l'homme est la terre, et comme Moïse sur l'Horeb, entrer en communication avec l'esprit de Dieu, qu'on sentait flotter dans cette vaste solitude.

Le lendemain, sur les onze heures, nous quittâmes Santa-Rita du Pachitea, emportant un croquis de la mission future, et un bilboquet que nous avions acheté à deux sauvages quinquagénaires qui y jouaient à tour de rôle avec un imperturbable sérieux. Le manche de ce bilboquet en bois de palmier Chonta (*Oreodoxa*), et de la grosseur d'une baguette de fusil, était long de trente pouces, et affilé comme une lardoire. Sa boule était formée d'une tête de tortue de la grande espèce[2] dépouillée de sa chair, et soigneusement ratissée. Un fil tissé avec des folioles de palmier, l'attachait au manche. La règle du jeu de ce bilboquet conibo, comme il me fut donné d'en juger *de visu*, était diamétralement opposée à celle du bilboquet européen. Pour gagner la partie, il fallait manquer la boule un certain nombre de fois au lieu de la prendre. A ceux que la chose pourrait intéresser,

1. Nous reviendrons en temps opportun sur cette tribu des Cachibos, ou mieux des Cacibos, autrefois nombreuse et redoutée de ses voisins, aujourd'hui réduite à une poignée d'hommes misérables pourchassés par les tribus voisines sous prétexte d'anthropophagie, et auxquels tout voyageur passant par là ne manque pas, sur la foi de la tradition, de jeter une pierre. *Væ victis!*

2. *Testudo Amasoniensis.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous dirons que ce qui de prime-abord peut sembler facile, présente au contraire quelque difficulté, la tête-boule étant percée d'une douzaine de cavités naturelles et le manche-lardoire se fourrant toujours dans quelqu'une.

A part les satanés moustiques qui ne nous laissaient ni repos ni trêve et menaçaient de nous dévorer vifs, notre navigation de l'Ucayali était maintenant la plus douce chose du monde; aux tiraillements qui avaient signalé notre séjour de vingt-quatre heures à Santa-Rita, venait de succéder une paix profonde. Les deux chefs de l'expédition après avoir dégorgé de nouveau le trop-plein de leur cœur et s'être dit force paroles mortifiantes, s'étaient repliés sur eux-mêmes et se reposaient comme les volcans après une période d'activité. A leur exemple, j'étais rentré dans ma coquille, non pour me préparer comme eux à de nouveaux combats, mais pour m'égayer plus à l'aise sur certain *arrangement* qui m'avait proposé l'aide-naturaliste et dont le résultat devait, selon lui, dépasser mes rêves les plus ambitieux et mes plus hautes espérances.

Cet arrangement, transaction diplomatique et commerciale, qu'au grand déplaisir du jeune homme, je ne pouvais me décider à prendre au sérieux, consistait à déposer aux pieds du chef de la commission française à titre d'hommage-lige, les dessins, cartes, plans, notes et documents que j'avais rassemblés; puis, cette formalité remplie, à m'enrôler sous la bannière du noble personnage et à l'accompagner en France où son premier soin en arrivant, serait de faire orner la boutonnière de mon habit d'un liséré ponceau. Cette première faveur devait en amener une foule d'autres et les sinécures, les honneurs et les dignités, pleuvraient sur moi dru comme grêle L'arrangement, comme on voit, était des plus simples, mais la façon dont il me fut proposé, était assez entortillée pour que la honte d'un refus, si je venais à refuser,

Embouchure de la rivière Pachitea.

retombât tout entière sur le naturaliste-secrétaire et laissât sain et sauf l'honneur de son patron. O diplomatie, ce sont là de tes coups! pensai-je en écoutant le charmant jeune homme qui après avoir inutilement effeuillé sur moi toutes les fleurs de sa rhétorique, dut se retirer emportant l'éclat de rire final que je lui donnai pour réponse.

A partir de ce moment les cartes furent brouillées entre l'apprenti diplomate et moi, et les façons de son maître et seigneur changèrent complétement à mon égard. Mais à dater de ce moment aussi, ma position vis-à-vis d'eux fut plus nettement dessinée que par le passé.

Sans me déclarer ouvertement Guelfe ou Gibelin, pour York ou Lancastre et arborer la rose blanche ou la rose rouge, je pris parti en secret pour le juste contre l'injuste, pour l'oppressé contre l'oppresseur, ce que jusqu'alors je m'étais soigneusement interdit. Peut-être mes actes extérieurs traduisirent-ils à mon insu quelque chose de ma pensée intime, car le chef de la commission française daigna m'honorer d'une froideur toute particulière. Adieu les sourires fondants qu'il m'adressait jadis à tout propos et les compliments élogieux qu'il me débitait d'une voix flûtée. Le noble Monsieur évitait ma rencontre avec autant de soin qu'il l'avait recherchée, et son regard chargé d'une couche de glace, congelait mon sang malgré 33° de chaleur, quand par hasard il s'arrêtait sur moi.

Au fond, comme son estime et son amitié ne m'avaient flatté que médiocrement, son indifférence me fut à peu près insensible. Mais l'étude de son idiosyncrasie, qui, pareille à certaines couches d'humus, reposait sur un tuf aride, m'intéressa toujours, et je n'eus garde d'interrompre la série de mes observations à l'égard de ses faits et gestes. Depuis notre sortie de Santa-Rita, l'illustre personnage semblait s'être fait une loi du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

silence et la toilette de ses ongles l'occupait exclusivement. A le voir ainsi replié sur lui-même, on eût pu le croire calme, insensible et matériellement heureux; mais le calme chez lui n'était qu'apparent. Une tempête grondait sourdement dans son âme et s'épanchait en flots amers sur les esclaves accroupis à ses pieds. Le tachydermiste n'était pas à l'abri de ses orages domestiques. D'aigres réprimandes et de vertes semonces l'atteignirent plus d'une fois dans le trajet de Santa-Rita à Sarayacu. Mais l'aimable jeune homme se consolait de ces mécomptes en gonflant une de ses joues et frappant dessus quand son patron avait tourné le dos, ou en fredonnant le duo d'*Indiana et Charlemagne* qui était pour lui ce que le *Tirely* et pour les maisons-moussues, les renards et les pinsons, ces étudiants de la docte Allemagne, une façon de narguer la misère présente et d'attendre patiemment l'avenir.

Ces bourrasques que le chef de la commission française élevait de temps en temps autour de lui comme le turbulent Éole, servirent d'émonctoire à la bile qu'il sécrétait abondamment et détournèrent l'ictère dont il était menacé; seule la sclérotique de ses yeux prit la nuance du safran qu'elle conserva jusqu'à Sarayacu.

Depuis que nous étions entrés dans les eaux calmes et qu'en touchant à Paruitcha, premier point habité par la nation Conibo, nous avions laissé pour toujours en arrière, les pierres, les écueils, les troncs d'arbres échoués et les canaux-rapides, l'existence nous semblait un long jour de fête; si nous ne chantions pas comme les oiseaux en signe de sérénité et d'insouciance, notre félicité n'en était pas moins réelle. L'abondance de vivres eût suffi seule à nous tenir en joie. Dans les habitations de Conibos, nous trouvions chaque jour en échange d'aiguilles, d'hameçons et de grelots, des bananes, du manioc, du lamentin, du tapir, du singe et des tortues. Nos rameurs

Joueurs de biboquet.

pêchaient de beaux poissons qu'ils nous abandonnaient, et le soir venu en abordant sur la plage déserte où nous devions passer la nuit, nous n'avions qu'à fouiller le sable pour en retirer des milliers d'œufs de tortue. Quelle antithèse entre cette chère-lie et le jeune érémitique que nous avions observé durant seize jours chez les dignes Antis!

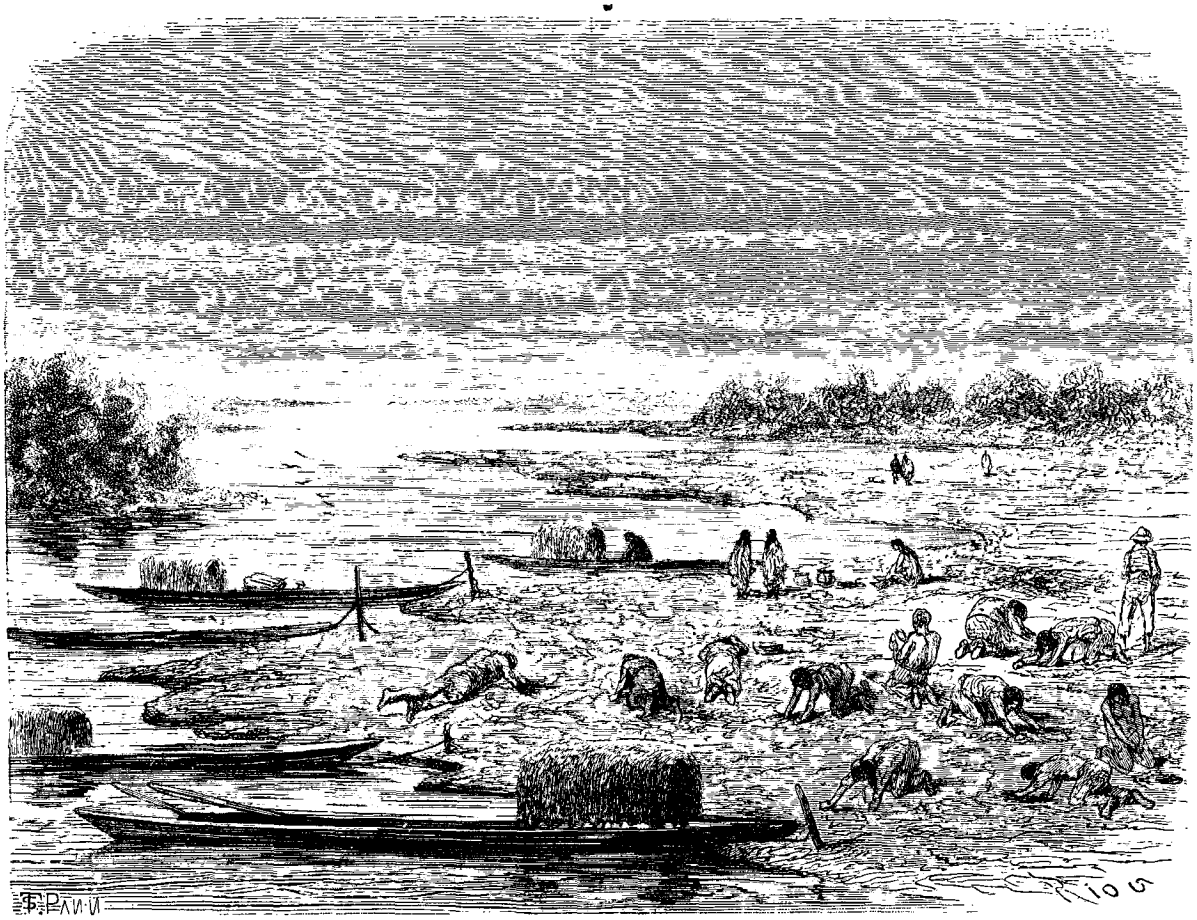
Le repas du soir achevé, nous faisions cercle autour d'un feu allumé sur la plage, non dans le but d'éloigner les moustisques, le moustique, comme le lézard de Buffon, est l'ami de l'homme et s'attache à ses pas, mais pour effrayer les jaguars et les crocodiles, animaux taciturnes et famé-liques, qui vaguent dans la solitude à l'heure où tout dort ici-bas. Cette tertulia à laquelle le comte de la Blanche-Épine ne prit jamais part dans la crainte de se commettre avec des *espèces*, mais que nos rameurs Conibos égayaient volontiers de leur présence, était consacrée à la récapitulation des actes de la journée et au relevé topographique des lieux que nous verrions le lendemain. Les intermèdes en étaient remplis par quelques bourdes malignes de nos amis sauvages sur les nations voisines, ou par des réponses aux questions que nous leur adressions sur les us et coutumes de leur tribu. Quand l'heure du sommeil était venue, chacun déroulait sa moustiquaire et la suspendait à deux rames ou à deux roseaux fichés dans le sable. Jusque-là rien que de très-simple; mais la difficulté, c'était de soulever les plis de ce cadre d'étoffe et de se blottir dans l'intérieur sans y introduire avec soi une légion de moustiques. Il nous semble philanthropique et tout à fait digne de nous, d'expliquer en passant de quelle façon s'exécute cette manœuvre.

La moustiquaire suspendue à deux pieux par ses deux traverses, et de manière à ce que la lisière de l'étoffe traînant sur le sol, n'offre aucun interstice par où puisse entrer l'ennemi, le voyageur muni d'une branche feuillue

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou d'une poignée de roseaux qu'il agite vivement, en fait deux ou trois fois le tour. Léger de sa nature, le moustique est entraîné par le déplacement de la colonne d'air et disparaît pendant quelques secondes. L'occasion est propice et c'est surtout ici qu'il importe de la prendre aux cheveux. Jetant son éventail ou son plumeau, désormais inutiles, l'individu s'assied à côté de la moustiquaire, soulève un de ses pans à six pouces du sol, puis se laissant choir en arrière et roulant aussitôt sur lui-même, s'introduit par cet hiatus dans l'intérieur du cadre dont il laisse retomber les plis derrière lui. La durée de cette opération doit être celle de l'éclair que sillonne la nue.

Mais si prompte qu'elle ait été, elle a suffi néanmoins pour livrer passage à une douzaine de moustiques. A peine êtes-vous étendu qu'une fanfare éclate brusquement, donnant le signal de l'attaque. Gardez-vous d'y répondre ; laissez chaque assaillant choisir l'endroit où il frappera. Bientôt une douleur aiguë vous annonce l'introduction de sa trompe acérée. Le sang qu'il vous soutire afflue par tumultueuses ondées. Ne bougez pas ; armez-vous de stoïcisme ; invoquez mentalement Épictète et Zénon, les pères du genre. Pendant ce temps, vos ennemis boiront avec la volupté, l'oubli du monde extérieur. Quand vous sentirez faiblir leur attaque, signe que leur ventre s'emplit et que la vapeur du sang leur monte à la tête et trouble leur entendement, appliquez une claque sur la partie mordue et faites justice du



Recherche des œufs de tortue dans le sable des plages.

vampire à la table même de son festin. Votre couronne d'athlète, ô vainqueur ! sera un sommeil d'autant plus profond et des rêves d'autant plus roses, qu'au dehors vous entendrez une véritable tempête mugir à six pouces de vos oreilles

Ces indications charitables que nous donnons ici aux pères de famille, afin qu'ils les mettent sous les yeux de ceux de leurs fils que la lecture de Cook ou de Bougainville, pourrait décider à entreprendre, comme le pigeon de la fable, un voyage en lointain pays, ces indications étaient suivies de point en point par chacun de nous. A force de pratiquer, nous avions acquis une telle dextérité dans le maniement de la moustiquaire, qu'il nous arrivait très-souvent d'en prendre possession sans introduire à notre suite un seul ennemi. Rien de plus singulier, au reste, que ces carrés d'étoffe blanche, grise ou brune, éparpillés sur le vaste tapis des plages. Avec un peu d'imagination et l'aide d'un rayon de lune, on les eût pris de loin pour les pierres tumulaires de voyageurs morts dans une traversée du désert.

Certaine nuit que nous dormions comme des bienheureux sous nos abris de toile, un tumulte de voix sauvages retentit dans le campement. Au risque d'être mis en pièces par les moustiques, nous soulevâmes les plis de l'étoffe et jetâmes autour de nous un regard effaré. Une lune, aussi brillante que le soleil d'Europe,

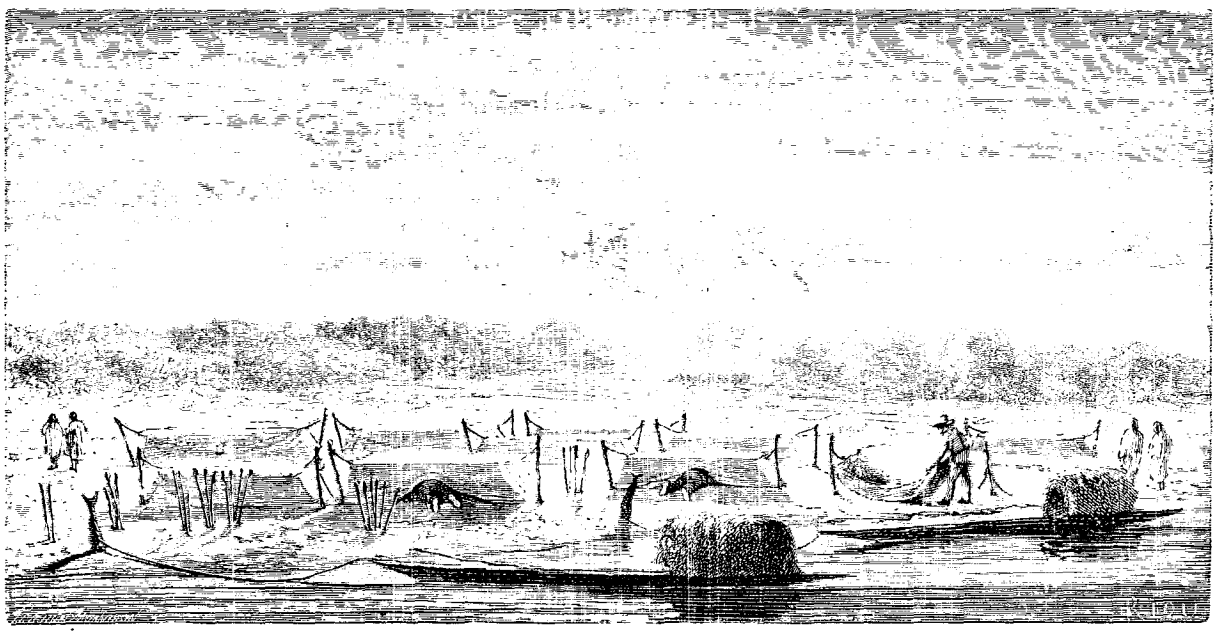
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

versait sur le paysage des torrents de lumière. On eût dit que le sable des plages était chauffé à blanc.

L'arrivée d'une douzaine de Conibos occasionnait tout ce tapage. Venus de l'intérieur des terres par la rivière Apujau qui coulait à peu de distance du campement, ils avaient trouvé la plage occupée, et reconnaissant à la clarté de la lune les moustiquaires brunes de leurs compagnons, ils s'étaient mis à brailler à tue-tête pour les avertir de leur arrivée.

En un clin d'œil tous les dormeurs furent sur pied. Les nouveaux venus racontèrent leur histoire. Ils revenaient d'une chasse à l'homme sur le territoire des Indiens Remos qu'ils accusaient de leur avoir volé une pirogue, munie de ses agrès et apparaux, c'est-à-dire de deux rames et d'une pagaye. Pour châtier l'audace de ces indigènes et reprendre leur bien, les Conibos s'étaient embarqués à la nuit tombante et avaient remonté la rivière Apujau jusqu'à la première habitation des Remos. Les chasseurs se flattaient de prendre le lièvre au gîte. Mais le choc des rames, le remou de l'eau, le frôlement de la pirogue contre les roseaux, ces bruits inappréciables pour l'Européen, avaient donné l'alarme aux sauvages. Pendant que les Conibos manœuvraient de façon à prendre les Remos par devant, ceux-ci s'enfuyaient par derrière : leur cabane avait deux issues. En attendant qu'une vengeance plus complète leur fût offerte, les Conibos avaient pillé la demeure de l'ennemi et l'avaient incendiée.

Bientôt finit le territoire de la nation Conibo et commença celui des Indiens Sipibos. La rivière Capoucinia, issue des contre-forts occidentaux de la Sierra de Cuntamana et que l'Ucayali reçoit par la droite, est la limite qui marque sans les séparer les possessions des deux pays. Conibos et Sipibos, sortis du même tronc, parlent



Les moustiquaires.

la même langue, ont le même *facies* et les mêmes coutumes, et quoique séparés depuis des siècles, vivent en assez bonne intelligence.

Avant de passer outre et bien que nos rameurs Conibos dont nous apprécions de plus en plus les qualités privées, doivent nous accompagner jusqu'à Sarayacu, nous allons régler avec eux nos comptes ethnologiques : les bons comptes font les bons amis, comme disait notre ancien compagnon de voyage, le géographe ; donc, pour donner à chacun ce qui lui revient, autant que pour mettre un peu d'ordre dans notre nomenclature des Indiens Conibos, Sipibos, Schetibos, et autres naturels en *os*, nous tracerons séparément la monographie de leurs tribus. C'est le seul moyen d'éviter l'écueil contre lequel est venu se heurter un voyageur moderne qui trouve — « *difficile de ne pas faire de confusion, quand on parle des sauvages de l'Ucayali.* » — Il est vrai que ce voyageur n'en a parlé que par ouï-dire et sans les avoir jamais vus; or, chacun sait, pour l'avoir expérimenté par lui-même ou avoir lu, dans Horatius Flaccus, un vers relatif à la chose, qu'il est difficile, en effet, d'énoncer clairement ce que l'on n'a pas bien compris. Ceci dit, sans penser à mal, nous entrons en matière.

Quand des religieux Franciscains venus de Lima[1], explorèrent pour la première fois la partie du Pérou comprise entre les rivières Huallaga, Marañon, Ucayali et Pachitea, ils trouvèrent établie sur les bords de la petite

1. C'est aux religieux des couvents de Lima qu'on doit la fondation des Missions du haut et du bas Huallaga, les plus anciennes du Pérou, comme celles de Maynas et du Haut-Amazone, furent l'œuvre des Jésuites de Quito. Le collége apostolique d'Ocopa, dans la province de Jauja, d'où devaient sortir un jour tant de missionnaires, n'était pas encore fondé au dix-septième siècle, et ne le fut qu'en 1738, par le P. Francisco de San-José. C'est à ce religieux et à ceux qui lui succédèrent, qu'est due la fondation des Missions du Cerro de la Sal, du Pajonal, du Pozuzo, et enfin celles de l'Ucayali. De toutes les Missions du Pérou, qui, au milieu du dix-huitième siècle, s'élevaient à près de cent cinquante, il en reste huit aujourd'hui : deux sur la rivière Huallaga, une sur celle de Santa-Catalina, voisine de Sarayacu, trois sur l'Ucayali et deux sur l'Amazone.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivière Sarah-Ghéné (*hodiè Sarayacu*), affluent de gauche de l'Ucayali, une nation autrefois florissante et dont le type, l'idiome, les vêtements, les us et les coutumes, étaient communs à six tribus voisines qui paraissaient s'être détachées d'elle à une époque qu'on ne pouvait raisonnablement préciser. Cette nation était celle des Panos.

Primitivement descendue des contrées de l'Équateur par la rivière Morona, elle s'était fixée d'abord à l'entrée du rio Huallaga, où paraît s'être opérée sa division en tribu. Plus tard, à la suite de démêlés avec les Indiens Xébéros de la rive gauche du Tunguragua-Marañon, elle avait abandonné ce territoire, erré longtemps à travers les plaines du Sacrement et était venue enfin s'établir à cinquante lieues sud sud-est de ses premières pos-

Indien Remo.

sessions, dans le voisinage de la rivière Ucayali, connue alors sous le nom de Paro.

Bien que cette nation, dans ses migrations du nord au sud, n'eût jamais dépassé le 8e degré, ni eu de contact ou de relations par l'intermédiaire des Chontaquiros et des Antis, avec les populations de la Sierra, dont son type d'ailleurs différait essentiellement, tout, chez elle, usages, coutumes, vêtement, pratiques du culte, rappelait les traditions du Haut-Mexique, que les peuples Collahuas, les Aymaras et plus tard les Incas, avaient importées dans cette Amérique.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Indiens Conibos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

¡Pano pur sang.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

HUITIÈME ÉTAPE.

DE TUNKINI A SARAYACU.

Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Conibos. — Mœurs et coutumes.

Avec l'usage du sac-tunique que les Panos tenaient des nations de l'hémisphère nord et qu'ils appelaient selon sa longueur sur les broderies dont il était orné, *Husti* ou *Cusma*, ils fabriquaient un papier d'écorce, qui rappelait le papyrus mexicain ou *maguey*. Sur ce papier, ils retraçaient à l'aide de signes hiéroglyphiques les dates mémorables, les faits importants et les divisions de l'année. Des simulacres de divinités, taillés dans le bois ou façonnés en argile, des haches d'obsidienne pourvues de deux oreillons qui servaient à les attacher à un manche, furent trouvés en leur possession par les religieux qui les catéchisèrent[1]. Enfin des pratiques mystérieuses, relatives au double culte du soleil et du feu, la coutume d'ensevelir leurs morts dans une jarre peinte, après les avoir fardés, parés et comprimés dans des liens, tous ces usages, sans équivalents parmi les peuplades du Sud et sur l'origine desquels les Panos gardaient un profond secret, avaient attiré l'attention des premiers missionnaires.

Vers la fin du dix-septième siècle, la nation des Panos, fort amoindrie par les luttes qu'elle avait eu à

1. Suite. — V. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273; t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129 et la note 2, et 145.

1. Une de ces haches fut donnée par le P. Narciso Girbal à A. de Humboldt, lors du séjour que ce savant fit à Lima, à son retour de la Nouvelle-Grenade, où Aimé Bonpland l'avait accompagné en qualité de botaniste.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soutenir contre les peuplades voisines après sa division en tribus des Conibos, Sipibos, Schétibos, Cacibos, Chipeos[1] et Remos, la nation des Panos habitait, comme nous l'avons dit, les bords de la rivière de Sarayacu, où le P. Biedma, un des premiers explorateurs de l'Ucayali (1686), la vit en passant. Cent ans plus tard, les PP. Girbal et Marques qui continuaient l'œuvre de leur prédécesseur le P. Francisco de San José, en rétablissant les missions de l'Ucayali fondées par celui-ci en 1760 et que les néophytes avaient détruites en 1767, après un massacre général des missionnaires, les PP. Girbal et Marques qui catéchisèrent de nouveau la nation des Panos, *évaluent* ses forces à mille hommes, dont on peut sans scrupule retrancher la moitié.

Ces Panos, chrétiens relaps, assassins et iconoclastes, furent reconquis au catholicisme par les missionnaires qui leur adjoignirent des Indiens Conibos riverains de l'Ucayali. En six ans, toute la nation des Panos reçut le baptême ; seule, une fraction minime des Conibos fut régénérée dans ses eaux[2]. Le plus grand nombre de ces derniers préfèrent le culte de la liberté et de

Pano métis. C. LAPLANTE.

1. Cette tribu riveraine de l'Ucayali, longtemps amie et alliée des Conibos, est éteinte depuis un demi-siècle.

2. On nous saura gré, peut-être, de traduire ici au vol de la plume, quelques lignes d'une lettre adressée collectivement par les PP. Girbal et Marques, au P. gardien du collége apostolique d'Ocopa.

Cette lettre, relative à la réédification des Missions détruites et à leurs commencements, porte la date du 3 avril 1792.

« .... Les Conibos nous ont déclaré qu'ils veulent vivre séparés « des Panos, non pas dans les environs de Sarayacu, mais « sur une île de l'Ucayali, située à une petite distance de la « Mission. Ils donnent pour prétexte à cette détermination, la né- « cessité de tirer parti des défrichements qu'ils ont faits déjà « sur cette île. Mais le véritable motif de cette mesure est une « jalousie secrète et l'effet de leur inimitié pour les Panos, avec « lesquels ils gardent néanmoins les apparences d'une bonne har- « monie....

« .... Nos chers Panos sont assez tranquilles. Nous sommes par- « venus à obtenir d'eux que les enfants de sept ans à treize, vins- « sent chaque jour dire la prière au couvent. Quelques-uns savent « déjà le *Pater Noster* et le *Credo*. Les adultes assistent à la messe « et au *Salve*, bien qu'avec un peu de contrainte. Nous avons « beaucoup de peine à les faire agenouiller pendant la consécra- « tion. Enfin ne nous plaignons pas trop. La moisson d'infidèles « est abondante et se présente bien. Une partie est déjà mûre, « l'autre en train de mûrir.

« Pour la récolter en entier et ramener à Dieu toute cette gen- « tilité (*aquel gentilismo*), il nous faudrait certaines choses qui « nous manquent ou qui vont nous manquer. Envoyez-les-nous ; « Dieu et notre bienheureux P. saint François sauront le recon- « naître.... Vous trouverez jointe à notre lettre la note de ces ob- « jets.... 400 haches. — 600 coutelas, — 2000 couteaux droits, — « 1000 couteaux courbes, — 4 quintaux de fer, — 50 livres d'acier, « — 12 livres de petits hameçons, — 8000 aiguilles, — 1 caisse

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la barbarie, sous le couvert des bois, aux avantages de la civilisation dans un hameau chrétien.

A l'époque où les Panos[1] habitaient la quebrada de Sarayacu, les Conibos occupaient la plupart des affluents de gauche de l'Ucayali et parcouraient librement cette rivière, depuis sa jonction avec le Pachitea jusqu'à sa confluence avec le Marañon. Cette faculté de parcours leur est encore concédée aujourd'hui, mais leur territoire s'est fort amoindri, soit par suite des empiétements successifs de leurs voisins les Siphos, soit par l'abandon qu'ont pu en faire eux-mêmes les Conibos pour s'éloigner des Missions de Belen, de Sarayacu et de Tierra-Blanca et se soustraire à leur influence.

Le territoire actuel de ces indigènes est délimité,

« de perles fausses, — 509 briquets à feu (*eslabones*), — 4 grosses » de ciseaux, — 2 grosses de bagues, 3000 croix en laiton, — 1000 « vares de calicot (*tocuyo*) pour couvrir la peau (*pellejo*) de ceux « qui sont nus, — un assortiment de couleurs pour peindre notre « église, — une Vierge très-pure (*una purissima*) et quelques « ornements.

« Nous avons besoin également de deux outres de vin, tant pour « célébrer le saint sacrifice, que pour arrêter la diarrhée et le « flux de sang chez les infidèles. C'est un remède souverain quand « on y a fait infuser la précieuse graine du puchiri, récemment « découverte....

« Je m'occupe activement ici (c'est le P. Girbal qui parle), de la « commission dont m'avait chargé, en partant de Lima, Son « Excellence le vice-roi, au sujet de l'escarboucle ou bézoard. J'ai

Épouse et bête de somme.

« rencontré, dans le trajet de Tarma à la rivière Pachitea, un « Indien Piro (*Chontaquiro*), qui, non-seulement connaît l'oiseau « dans le jabot duquel est enfoui l'escarboucle, mais qui m'a dit « l'avoir tue et avoir jeté comme un objet sans valeur la pierre « qu'il avait trouvée. L'Indien m'a appris, en outre, qu'il y avait « deux variétés de l'oiseau en question : l'une est haute d'un demi- « vare, l'autre d'un quart de vare. Le voile sous lequel il cache « sa splendeur (*la cortina con que cubre su resplendor*) est un plu- « mage exquis (*muy exquisito*), bariolé de vives peintures à l'en- « droit de la poitrine. L'Indien appelle cet oiseau *inuyocoy*. Il m'a « donné sa parole de me l'apporter mort, car il est impossible de « le prendre vivant.

« J'ai traité de mon mieux cet indigène, afin qu'il me tînt pa- « role. Il m'a quitté très-satisfait et en me promettant qu'il ne re- « viendrait pas sans l'oiseau. Dès que j'aurai pu me procurer un « joyau si précieux (*tan preciosa alhaja*), je l'enverrai à Son « Excellence le vice-roi.... »

Comme nous n'avons pas trouvé, dans la correspondance des PP. Narciso Girbal et Buonaventura Marques, de note relative au retard de l'Indien Piro avec un oiseau incoyocoy, nous ne pouvons dire au lecteur si l'escarboucle ou bézoard attendu par le vice-roi du Pérou lui fut envoyé par les missionnaires.

1. Comme il nous arrivera quelquefois, dans le cours de ce récit, de parler des Indiens Panos à propos des néophytes des missions, nous avertissons le lecteur que les Panos dont il s'agit ne sont que les descendants d'anciens Panos, unis autrefois dans les Missions de l'Ucayali à des Indiennes Combazas et Balzanas, transfuges des Missions du Huallaga.

Un seul Pano *pur sang*, né à Sarayacu en 1793, sous le préfectorat apostolique du P. Marques, et qui plus tard avait accompagné le P. Plaza à Lima, existait encore dans la Mission à l'époque où nous nous y arrêtâmes. Cet homme, qui avait reçu au baptême le nom de Julio (Jules), à cause du mois de juillet où il était né, joignait à la connaissance de son idiome

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme nous l'avons dit, au sud par le site de Paruitcha, où finissent les possessions des Indiens Chontaquiros, au nord par la rivière Capoucinia, où commencent celles des Sipibos.

Sur cette étendue, d'environ soixante-dix lieues, nous avons compté huit habitations de Conibos situées sur la rive gauche de l'Ucayali, deux sur la rive droite, lesquelles, en y joignant le groupe de demeures de Santa Rita et sept à huit maisons édifiées sur les bords des petites rivières Cipria et Hisparia, nous paraissent réunir une population de six à sept cents âmes.

La taille du Conibo varie de 1m 50 à 1m 60; ses formes sont lourdes, son encolure épaisse, son thorax fortement prononcé; son visage est rond, ses pommettes saillantes; ses yeux à sclérotique jaune, à pupille couleur de tabac, sont petits, obliques et assez écartés; le nez court et épaté s'élargit à sa base; les lèvres épaisses laissent, en s'entr'ouvrant, apercevoir des dents jaunes, mais bien rangées et des gencives teintes en noir avec l'herbe yanamucu (*peperomia tinctorioides*).

L'expression habituelle du masque de ces indigènes est ce mélange d'égarement et de tristesse qui caractérise

Type conibo (homo).

la physionomie de la plupart des *sauvages* péruviens; mais la rondeur presque sphérique du facies lui donne un cachet de bonhomie et de naïveté qui corrige un peu l'impression désagréable qu'on pourrait éprouver à leur aspect.

Quant à la nuance de leur teint, elle est fort obscure, n'en déplaise au P. Girbal, le premier historiographe des Conibos, et n'offre aucune analogie avec le teint des Espagnols, auxquels ce missionnaire comparaît en 1790 ses nouveaux néophytes[1].

L'épiderme de ces naturels, incessamment exposé aux piqûres des moustiques, est rugueux au toucher

celle de l'espagnol et du quechua. Il fut tour à tour et quelquefois dans la même journée, notre maître de langue, notre domestique, notre pourvoyeur d'oiseaux et de plantes, et notre rapin. Par reconnaissance autant que par estime pour les qualités privées du *dernier des Panos*, nous avons fait passer ses traits à la postérité.

1. L'encre d'imprimerie n'a pu donner, à notre grand regret et pour la justification des lignes qui précèdent, une idée du teint des Conibos, dont la nuance mixte et indécise, entre l'acajou neuf et le vieil acajou, était reproduite par nos portraits à l'aquarelle de ces indigènes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme une peau chagrinée, et les huiles dont ils s'oignent pour se préserver des attaques de ces insectes, n'ont jamais existé que dans l'imagination des voyageurs qui les ont visités. La chevelure du Conibo est noire, rude et abondante; sa lèvre supérieure et son menton offrent à peine quelques poils clair-semés, et c'est en vain que nous avons cherché parmi ces indigènes, quelqu'une de ces barbes touffues dont le P. Girbal les avait complaisamment dotés.

Les femmes conibos sont petites, replètes, assez disgracieuses, mais n'ont pas cet abdomen ballonné et ces membres grêles qui caractérisent un grand nombre d'indigènes de leur sexe, parmi les peuplades du Sud. Elles vont nues malgré la guerre d'extermination que leur font les moustiques et se couvrent seulement d'une très-petite bande d'étoffe de couleur brune. Comme les femmes des Antis et des Chontaquiros, elles coupent leurs cheveux en brosse au niveau des paupières et les laissent flotter par derrière. Leur teint est aussi foncé que celui des hommes et comme ceux-ci, elles noircissent leurs gencives avec les pousses tendres de la plante yanamucu.

Le vêtement des hommes consiste en un sac de coton tissé (*tari*) pareil à celui des Antis et des Chontaquiros,

Type conibo (mulier).

mais teint en brun et orné de grecques, de losanges, de zigzags et autres dessins, tracés en noir à l'aide d'un pinceau, et simulant une broderie.

L'habitude de se peindre le visage, quoique commune aux deux sexes de la tribu conibo, est néanmoins plus répandue chez l'homme que chez la femme. Le rouge et le noir sont les couleurs consacrées par l'usage; le premier est tiré du *bixa orellana* ou rocou, le second est extrait du *genipa* ou huitoch. Le rouge n'est affecté qu'au visage seul. Le noir s'applique indistinctement à toutes les parties du corps.

Nous avons vu de ces indigènes avec des cothurnes peints qui s'arrêtaient à la cheville, ou des bottes à l'écuyère qui leur montaient jusqu'au genou. Certains avaient des justaucorps ouverts sur la poitrine et festonnés autour des hanches, les plus modestes se contentaient de peindre sur leurs mains des gants ou des mitaines à filet.

La plupart de ces peintures, à demi cachées par la tunique de l'indigène, n'étaient visibles qu'au moment des ablutions.

Chez ces naturels, la coquetterie parait être l'apanage exclusif des mâles. Ils apportent à leur parure les soins les plus minutieux, passent de longues heures à s'épiler et à se peindre, sourient à leur fragment de miroir, quand il leur arrive d'en posséder un et se

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montrent généralement satisfaits de leurs agréments personnels.

Avec les dessins vulgaires dont ils font un usage habituel, ils ont pour les solennités et les jours de gala, des arabesques d'une ornementation très-compliquée, qu'ils appliquent sur leur visage et sur leur corps, par un procédé d'estampage semblable à celui qu'employaient les Étrusques pour décorer leurs vases des élégantes silhouettes qu'on y admire. A ces dessins choisis, les Conibos ajoutent quelques bijoux de perles blanches et

Femme conibo tissant.

noires (*chaquiras*) qu'ils se procurent dans les Missions de Sarayacu et de Tierra-Blanca. Ces bijoux qu'ils façonnent eux-mêmes, consistent en pendants d'oreilles et en un collier-cravate qui emboîte le cou et descend sur la poitrine à l'instar d'un rabat presbytérien. Les femmes portent des colliers de ces mêmes perles, et y suspendent une pièce d'argent, une médaille en cuivre, ou à défaut de métal, quelque phalange de singe hurleur

Femme conibo fabriquant des poteries.

(*simia Belzebuth*). Les deux sexes portent encore aux poignets et aux jambes, des bracelets de coton tissés sur le membre même et bordés de petits crins noirs, de dents de singe ou du poisson *huamouï* (*maïus osteoglossum*), aux larges écailles de carmin et d'azur.

Parmi les hommes de cette nation, ceux qui vont une fois par an dans les Missions voisines, échanger contre des haches, des couteaux et des perles, les tortues qu'ils pêchent, la graisse de ces amphibies qu'ils préparent ou la cire qu'ils peuvent recueillir, ces hommes, ont rap-

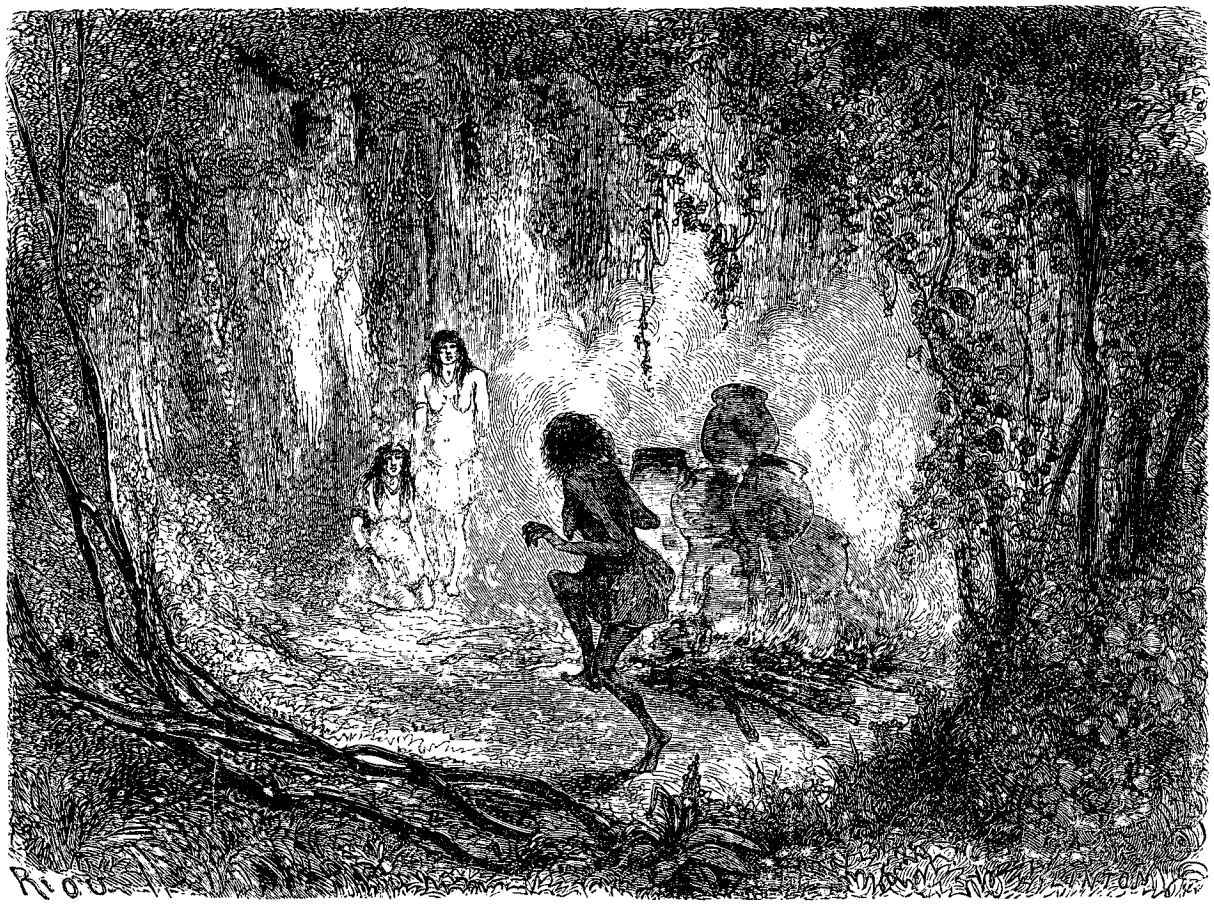
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porté de leurs excursions en pays chrétien, l'usage des chapeaux de paille. Ces couvre-chefs pointus de forme, assez larges d'ailes et un peu retroussés en toit de pagode, sont fabriqués par eux avec des folioles de palmier. Quelquefois le tissu en est si lâche, que le soleil en passant au travers, dessine sur le visage de celui qui le porte un damier lumineux.

Pendant que le Conibo passe la moitié de son temps à s'ajuster, à causer ou à boire avec ses amis, la femme s'occupe du ménage et vaque aux travaux pénibles; elle surveille le défrichement, quand par hasard il s'en trouve un; sarcle le sol; récolte les fruits ou les racines, qu'elle rapporte au logis, dans sa hotte à frontal d'écorce; charrie le bois et l'eau; prépare les aliments et le mazato, chicha de manioc ou de bananes fermentées; façonne les tissus; recueille la cire et le miel; pétrit la glaise nécessaire aux poteries, cuit ces dernières, les peint et les vernisse, ou suit les pas de son époux et maître, portant sur ses reins ployés, le produit de la chasse ou de la pêche, les avirons et la pagaie. Au désert, la femme est la bête de somme de l'homme, plutôt que sa compagne.

Le talent de ces pauvres ilotes pour la fabrication des poteries, leur décoration extérieure et leur vernissage, mérite une mention spéciale.

Sans autre ébauchoir que leurs doigts, et une valve de ces grandes moules qu'on trouve dans les lacs de l'intérieur, elles façonnent des amphores, des cruches, des



Cuisson des poteries.

coupes et des aiguières, dont le galbe rappelle le meilleur temps de la céramique ando-péruvienne. Elles roulent leur argile en menus boudins, qu'elles vont superposant et mêlant les uns aux autres, et la justesse de leur coup d'œil est telle, que vous ne relevez jamais dans ces œuvres, une ligne équivoque ou une courbe douteuse. Le tour du potier n'atteint pas à une précision plus mathématique.

C'est dans une clairière de la forêt, toujours située à quelques pas de leur demeure et qui sert aux hommes de chantier de construction pour leurs pirogues, que les femmes établissent leur atelier de poterie et de peinture. Pour cuire et vernisser leurs œuvres, elles descendent sur le rivage où un feu clair est allumé. Là, tandis qu'elles surveillent les progrès de l'opération, une vieille matrone chante et danse à l'entour du bûcher, afin d'empêcher le malin esprit de toucher aux argiles incandescentes que le contact de sa main fêlerait aussitôt. Quand ces poteries sont refroidies, les femmes en vernissent l'intérieur avec la résine de l'arbre *sempa* (copal), et procèdent à leur décoration extérieure.

La palette de ces artistes naturels ne possède que cinq couleurs pures. La science des mélanges et les nuances transitoires sont ignorées d'eux ou ne sont pas admises. Le noir de fumée, un jaune extrait d'un guttifère, un bleu violâtre, tiré du faux indigo, un vert sale

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

obtenu par la macération des feuilles d'un capsicus, un rouge terne emprunté au rocou, forment l'échelle des teintes employées dans leurs œuvres.

Leurs pinceaux sont façonnés avec trois ou quatre brins d'herbe sèche, attachés par le milieu ou même par une simple mèche de coton roulée à la façon de ces grêles estompes appelées *tortillons*, que le dessinateur fabrique lui-même, au fur et à mesure de ses besoins. Le peu de consistance de ces outils, ne permet pas à l'artiste d'étendre sa peinture dans tous les sens, et son procédé mécanique consiste à traîner horizontalement le pinceau de gauche à droite.

Avec les grecques, les losanges, les entrelacs et autres motifs d'ornementation qu'ils emploient dans la décoration de leurs poteries, ils ont des hiéroglyphes bizarres et charmants empruntés au plumage de la grue Caurale (*ardea helias*). Les fantastiques zébrures de cet oiseau, assez rare et presque toujours solitaire, que les naturalistes ont surnommé *le petit paon des roses*, ont donné aux femmes conibos l'idée d'un genre spécial d'arabesques pour leurs vases et leurs tissus, comme la spatule caudale du lamentin paraît avoir fourni aux hommes le modèle de leurs pagaies.

Avant d'entreprendre une excursion sur la grande rivière, et tandis que la femme s'occupe de l'équipement et de l'approvisionnement de la pirogue, ou entasse au fond de l'embarcation les mottes de terre mouillées sur lesquelles sera placé le foyer destiné à cuire les aliments pendant la traversée, le Conibo, assis sur la berge, inspecte gravement son *picha*, ou sac de nuit, afin de s'assurer qu'aucun des objets nécessaires à sa toilette ne lui fera défaut durant le voyage. Le sac de nuit d'un Conibo, espèce de cabas en coton tissé qu'il porte toujours en sautoir et qu'il n'abandonne jamais, renferme habituellement, comme celui des Antis, des amandes de rocou et une pomme de genipa pour les

Femme conibo peignant des poteries.

peintures, un débris de miroir, un peigne fabriqué avec les épines du palmier *chonta*, un morceau de cire vierge, un peloton de fil, une pince à épiler, une tabatière et un appareil à priser.

La pince à épiler (*tsanou*) est formée par deux valves de *mutilus* reliées à leur extrémité par une charnière en fil, et dont l'opérateur se sert avec beaucoup d'adresse.

Nous n'avons rien vu de plus comique que la grimace d'un de ces Conibos, le nez collé sur son miroir, et en train d'arracher la demi-douzaine de poils semés sur son visage.

La tabatière (*chicapouta*) est empruntée au test d'un bulime. Son possesseur l'emplit jusqu'à l'orifice, d'un tabac récolté vert, séché à l'ombre et réduit en une poudre presque impalpable.

L'usage du tabac (*chica*) n'est pas considéré par ces indigènes comme une distraction ou comme une habitude, mais seulement comme un remède. Lorsqu'ils se sentent la tête lourde, ou qu'un coryza irrite leur membrane pituitaire, ils prennent, comme les Antis et les Chontaquiros, leur appareil à priser (*chicachaouh*), construit de la même façon que ceux de leurs voisins, et prient un camarade de souffler dans le tube vide, et d'envoyer au fond de leurs cavités cérébrales la poudre à Nicot dont l'autre tube est plein. Cette opération terminée, le Conibo, les yeux hors de la tête, soufflant, renâclant, éternuant, remet dans son cabas sa tabatière et son appareil à priser, et traduit alors sa satisfaction par un clappement de lèvres et de langue très-singulier.

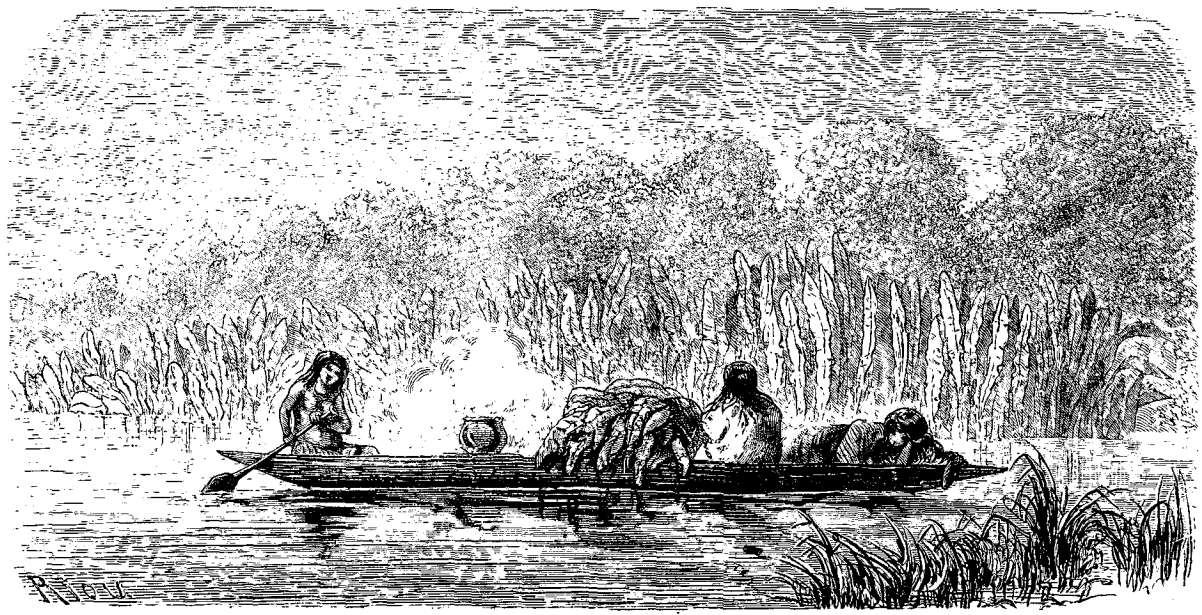
Ce clappement labial et lingual du Conibo a mainte analogie avec le geste européen de se frotter les mains pour témoigner d'une jubilation quelconque. Chez ces indigènes, il exprime en outre, le plaisir ou l'orgueil à propos d'une difficulté vaincue, l'adhésion formelle au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

projet ou au plan qui leur est soumis, et jusqu'à la certitude de sa réussite. Ce tic bizarre est appliqué à une foule de choses. Le sujet le reproduit en s'assurant de l'élasticité de son arc fraîchement bandé, de la bonté d'une flèche qu'il a roulée entre ses doigts, soupesée et mirée par ses extrémités avant de s'en servir; de l'aliment et de la boisson qu'il préfère; enfin, de l'objet qu'il convoite et de la chose qu'il admire.

Les armes des Conibos sont l'arc, les flèches, la massue et la sarbacane. Le bouclier de peau tapir et les lances de palmier, dont il est fait mention dans les récits des premiers missionnaires, ont disparu depuis longtemps de leur panoplie. C'est du palmier chonta (*oreodoxa*) qu'ils tirent le bois nécessaire à la fabrication des arcs et des massues. La corde de l'arc est tressée par les femmes avec les folioles du palmier *maurilia*. Les vieillards des deux sexes sont chargés de confectionner les flèches et de récolter chaque année les hampes florales du *gynerium saccharoides* qu'ils emploient à cet usage, après les avoir bottelées et fait sécher six mois à l'ombre. Les rectrices d'un hocco, d'un pénélope ou d'un vautour-harpie, leur servent ensuite à les empenner.

La sarbacane, dont se servent les Conibos, ainsi que la plupart des indigènes de l'Ucayali et du Marañon, est fabriquée par les Indiens Xéberos qui habitent la rive gauche du Tunguragua-Marañon, dans l'intérieur des terres, entre ses deux affluents, les rivières Zamora et Morona. Les Conibos l'obtiennent des Xéberos, en échange de cire qu'ils recueillent dans le tronc creux des cécropias. La valeur commerciale de cette arme est d'environ dix francs. Son utilité pour la chasse en a répandu l'usage parmi les néophytes des Missions de l'Ucayali et les riverains sauvages et civilisés du Haut-Amazone[1]. Les flèches affectées à ces sarbacanes sont de véritables aiguilles à tricoter. On les fabrique avec le pétiole des



Famille conibo en voyage.

palmiers. La tête de ces flèches est empennée d'un flocon de soie végétale empruntée au *bombax*, et leur pointe aiguë, incisée de façon à se rompre dans la blessure de l'animal, est trempée à l'avance dans le poison des *Ticunas*[2].

Ce toxique, dont on n'a décrit qu'imparfaitement la

1. Les Xéberos ne sont pas les seuls indigènes qui fabriquent des sarbacanes ou *pupuñas*. Les Ticunas, les Yahuas et quelques autres tribus du Haut-Amazone en fabriquent également. Le mode de fabrication de ces tubes est trop peu connu pour que nous ne lui consacrions pas ici quelques lignes. Deux listels ou baguettes, d'une longueur qui varie de deux mètres à quatre, sur une largeur en carré de deux à trois pouces, sont prises dans le stipe d'un palmier chonta et forment le corps brut de la sarbacane. Sur une face de ces baguettes, l'ouvrier ébauche au couteau un canal ou gouttière dont les deux moitiés de cercle, en les ajustant l'une à l'autre, lui donneront une circonférence. Pour obtenir une concavité parfaite, l'opérateur, après avoir ébauché sa gouttière, en saupoudre l'intérieur de sable grenu, et s'aidant d'une forte courroie de cuir de lamentin durcie à l'air et dont un de ses compagnons tient l'extrémité, manœuvre avec celui-ci à la façon de nos scieurs de long, tirant à lui et lâchant tour à tour, et sans s'en douter mettant en pratique l'axiome de physique qui veut que, de deux corps soumis à un frottement continu, le plus dur des deux use l'autre. Deux jours de ce travail ont suffi au sable pour user le palmier, Les deux gouttières, convenablement creusées, reçoivent un dernier poli à l'aide d'un assic emprunté à l'humérus d'un lamentin et par le même procédé qu'emploient les cordonniers pour lisser les semelles. Reste ensuite à les ajuster avec le plus grand soin, à abattre les angles extérieurs et à arrondir le tout, qu'une ligature en fil relie solidement du haut en bas. Cette ligature est dissimulée au moyen d'un mastic composé de cir, de résine de copal et de noir de fumée. Comme aucune suture ou solution de continuité n'apparaît sur ces longs tubes, il est facile de les prendre, comme l'a fait le savant Humboldt, pour la tige creuse d'une bambusacée ou le stipe fistuleux de quelque palmier nain. A l'extrémité inférieure de la sarbacane, sont soudées deux défenses de pécari qui emboîtent en forme de parenthèse les lèvres du chasseur et empêchent le tube de vaciller. Enfin un point de mire est placé sur le dos de la sarbacane, à l'endroit où nous le plaçons sur nos armes à feu.

2. Les Indiens Combazas, néophytes des Missions du Huallaga; les habitants de Lamas, de Tarapote et de Balzapuerto, sur la même rivière, enfin les Xéberos et les Yahuas du Haut-Amazone,

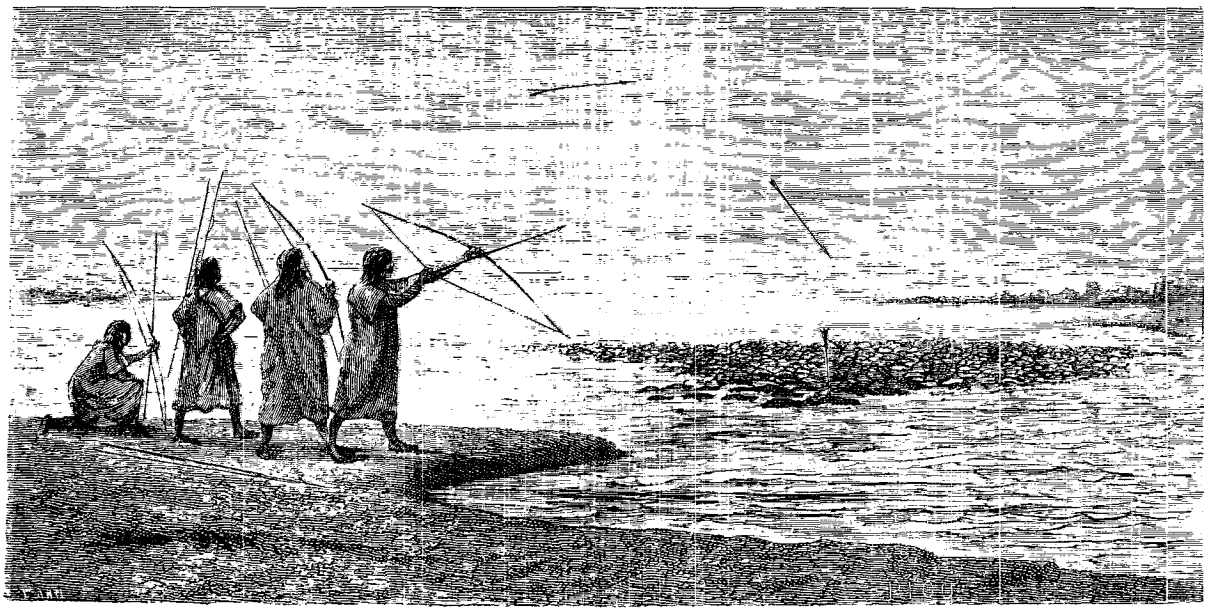
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

composition, et que plus tard nous verrons préparer par les Ticunas et par les Yahuas, sert au chasseur pour abattre les quadrupèdes et le gibier dont il se nourrit. L'introduction de ce poison dans les voies digestives ne présente aucun danger; il n'agit sur l'animal qu'après avoir été mis en contact avec le sang, et porté par celui-ci dans le torrent de la circulation; son effet est stupéfiant. L'oiseau atteint d'une de ces flèches, quelque imperceptible d'ailleurs que soit la piqûre, se roidit sur ses pattes, hérisse ses plumes, vacille et tombe au bout de deux minutes. Les singes ont une agonie de sept à huit minutes. Les grands rongeurs, les pécaris, qui ne tombent qu'après douze ou quinze minutes, ont le temps de s'enfuir, et d'aller mourir dans quelque fourré; aussi chasse-t-on généralement ces derniers avec l'arc et les flèches.

Les Conibos en particulier, et les indigènes de l'Ucayali en général, ne se servent de ce poison que pour les animaux. Leur loyauté, ou tel autre sentiment qu'on imaginera, se refuse à l'employer contre les hommes, qu'ils combattent avec leurs armes habituelles; mais ces scrupules n'existent pas chez la plupart des naturels de l'Amazone, dont les lances de guerre sont presques toujours empoisonnées [1].

C'est en vain que les forêts et les eaux offrent au Conibo une nourriture abondante et variée, il n'a faim que de tortues, et cette prédilection poussée jusqu'à la manie, a fait de lui le plus rude exterminateur de ces animaux. Essentiellement chélonéphage, il passe de longues heures à étudier, au bord des rivières, les mœurs de ce morne amphibie, depuis l'époque de sa ponte jusqu'à celle de ses migrations. Si jamais nous avions à écrire un traité spécial des genres *Emys*, *Chelys*, *Matamata* ou *Testudo*, c'est à la nation conibo que nous irions demander les renseignements nécessaires.

Entre le 15 août et le 1er septembre, époque de la



Chasse aux tortues.

ponte des tortues dans l'Ucayali, — ne pas confondre avec les affluents de ce tronc de l'Amazone, où cette même ponte a lieu trois semaines ou un mois après, — la neige en cessant de tomber sur le sommet des Andes a ralenti le cours du fleuve, baissé son niveau et mis a nu ses vastes plages de sable. L'étiage des eaux donne aux Conibos le signal de la pêche. A un jour fixé ils s'embarquent avec leurs familles, munis des ustensiles qui leur sont nécessaires, et voguent en aval ou en amont de la rivière, selon que le caprice les pousse ou que l'instinct les guide. Ces voyages sont de dix, vingt ou quarante lieues.

Quand les pêcheurs ont découvert sur une plage ces lignes incohérentes, sillon onguiculé que trace en marchant la tortue, ils s'arrêtent, édifient à deux cents pas de l'eau des ajoupas provisoires, et cachés sous ces abris, ils attendent patiemment l'arrivée des amphibies. L'instinct de ces pêcheurs est tel, que leur installation

font commerce de poisons fabriqués par eux pour la chasse à la sarbacane; mais leurs toxiques sont loin de valoir le poison des Ticunas, dont un pot de la grosseur d'un œuf de poule représente, sur les marchés de l'Amazone, une valeur commerciale de quinze francs (3 piastres), tandis que les produits des autres fabricants ne sont cotés qu'à huit ou dix réaux. Au dire des riverains et des missionnaires, le sel et le sucre sont les seuls antidotes qui arrêtent et neutralisent l'effet de ce poison. Il suffit, pour rappeler à la vie l'animal blessé, d'emplir, aussitôt la blessure reçue, sa bouche, sa gueule ou son bec de sel ou de sucre en poudre. Malheureusement le sel est assez rare dans le pays et le sucre en poudre y est si peu connu, que, chez les Péruviens de l'Ucayali et du Marañon, comme chez les Brésiliens du Haut et du Bas-Amazone, on édulcore le café, les tisanes et généralement toutes les boissons avec du sirop noir ou mélasse. La prompte application d'un de ces deux remèdes, devenant par le fait difficile sinon impossible, le blessé, quel qu'il soit, n'a rien de mieux à faire qu'à se résigner à mourir.

1. Des lances de guerre de *Ticunas*, d'*Orejones*, de *Mirahñas*, que nous avons en notre possession, ont leur pointe empoisonnée et incisée de façon à se rompre et à rester dans la blessure.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

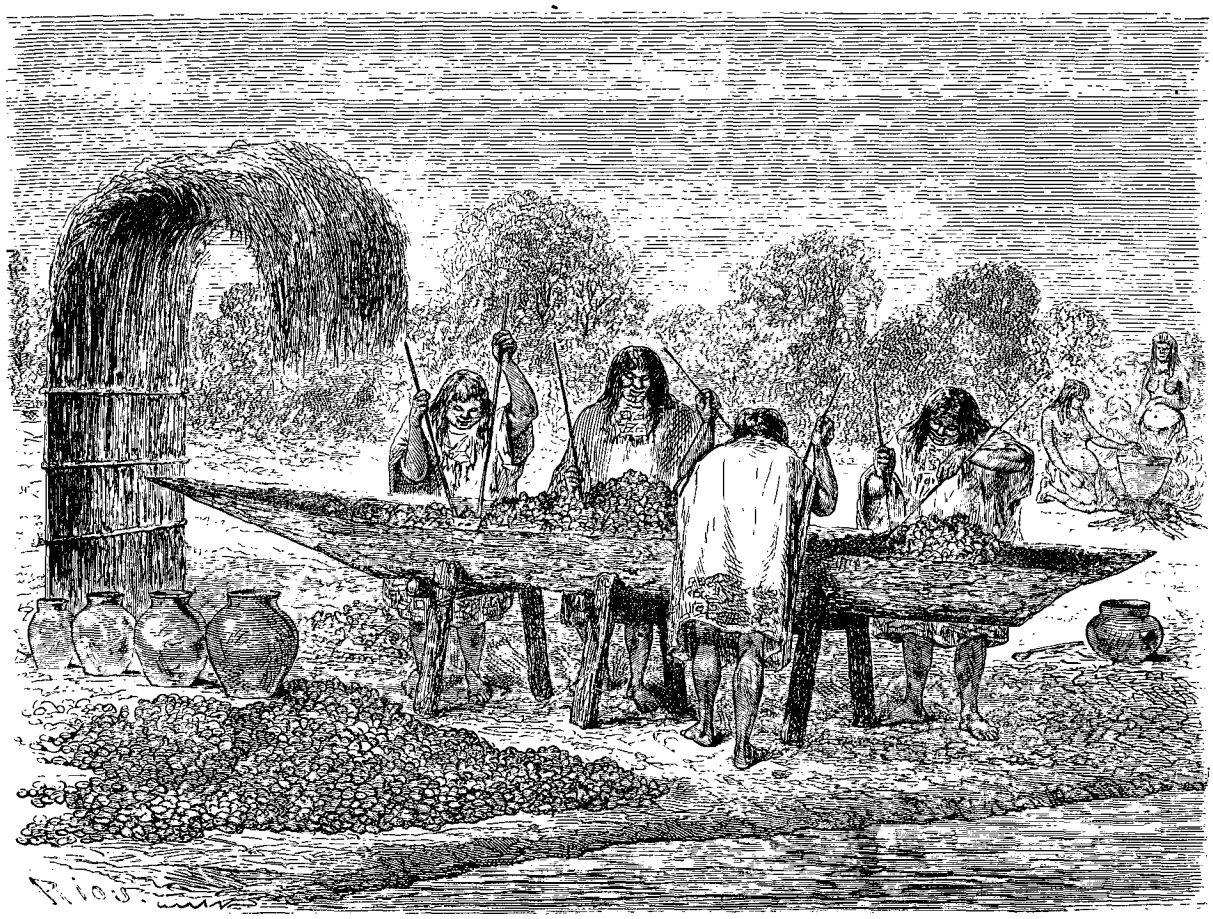
sur cette plage ne précède guère que d'un jour ou deux l'apparition des tortues.

Certaine nuit obscure, entre minuit et deux heures, un immense mascaret fait tout à coup bouillonner la rivière; des milliers de tortues sortent pesamment de l'eau et se répandent sur les plages.

Nos Canibos accroupis ou agenouillés sous leurs abris de feuilles et gardant un profond silence, attendent le moment d'agir. Les tortues qui se sont divisées par escouades au sortir de l'eau, creusent rapidement avec leurs pieds de devant, une tranchée souvent longue de deux cents mètres, et toujours large de quatre pieds sur deux de profondeur. L'ardeur qu'elles mettent à cette besogne, est telle, que le sable vole autour d'elles et les enveloppe comme un brouillard.

Quand la capacité de la fosse leur paraît suffisante, chacune d'elles, remontant sur le bord, tourne brusquement sa partie postérieure vers la cavité, et laisse choir au fond une provision d'œufs à coquille molle, de quarante au moins, de soixante-dix au plus; les pieds de derrière renouvelant alors la besogne de ceux de devant, ont bientôt comblé l'excavation. Dans cette mêlée de pattes mouvantes, plus d'une tortue bousculée par ses compagnes, roule dans le fossé et y est enterrée vivante. Un quart d'heure a suffi à cette œuvre immense.

A peine la tranchée est-elle comblée, que les tortues



Fabrication d'huile d'œufs de tortue par les Conibos.

reprennent en désordre le chemin de la rivière : c'est le moment qu'épiaient nos Conibos.

Au cri poussé par l'un d'eux toute la troupe se relève et s'élance à la poursuite des amphibies, non pour leur couper la retraite, ils seraient renversés et foulés aux pieds par le puissant escadron, mais pour voltiger sur ses flancs, se saisir des traînards et les retourner sur le dos; avant que le corps d'armée ait disparu, mille prisonniers sont restés souvent aux mains des *Vireurs*[1].

Aux premières clartés du jour, le massacre commence, sous la hache de l'indigène, la carapace et le plastron de l'amphibie volent en éclats; ses intestins fumants sont arrachés et remis aux femmes, qui en détachent une graisse jaune et fine, supérieure en délicatesse à la graisse d'oie. Les cadavres éventrés sont abandonnés ensuite aux percnoptères, aux vautours-harpies et aux aigles pêcheurs, accourus de tous côtés à la vue du carnage.

Avant de procéder à cette boucherie, les Conibos ont fait choix de deux ou trois cents tortues, qui sont destinées à leur subsistance et à leur trafic avec les Missions.

1. De virer, chavirer. C'est le nom donné par les missionnaires de l'Ucayali et les riverains du Haut-Amazone aux individus qui chassent ou pêchent la tortue en courant après elle et la renversant sur le dos.

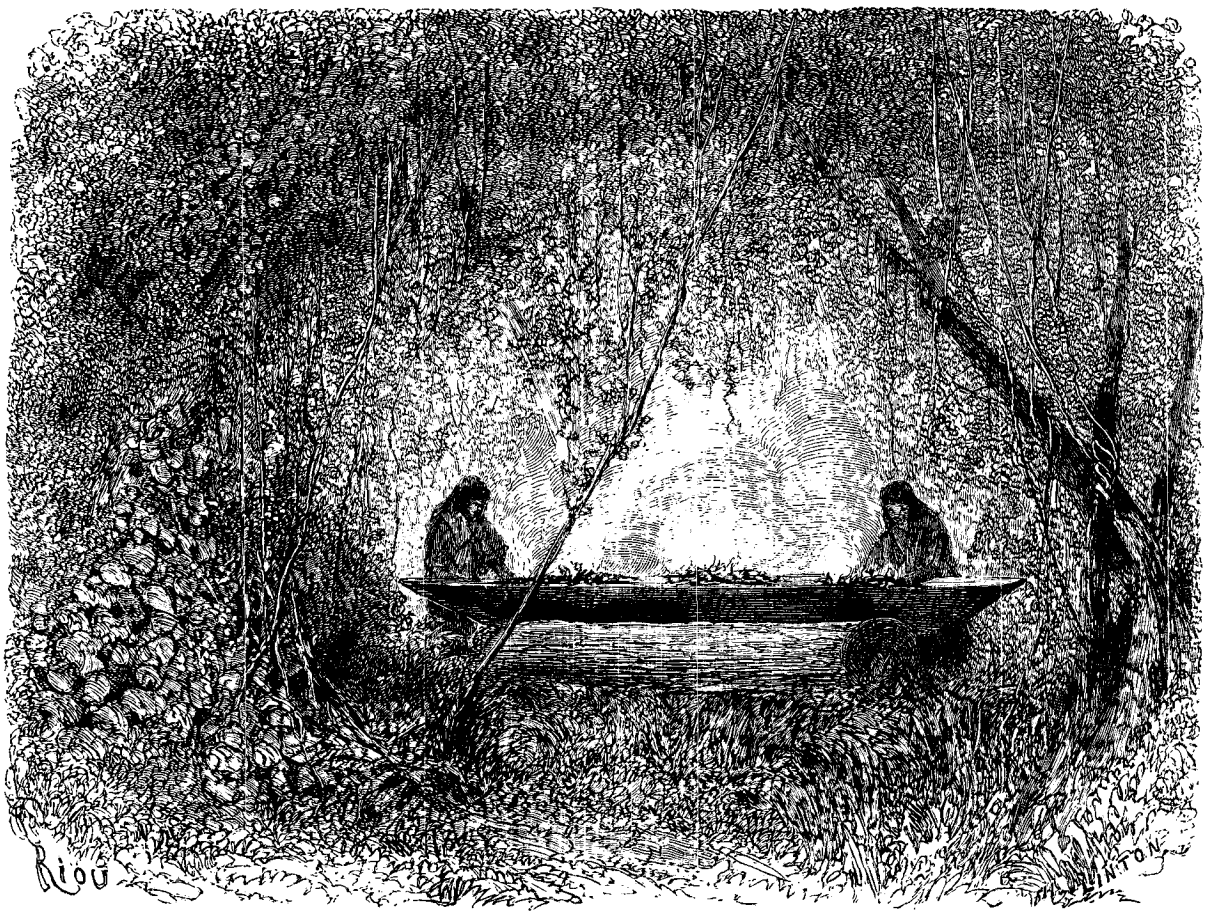
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour empêcher ces animaux de se débattre et de trouver avec les pattes, un point d'appui qui les ramènerait à leur posture accoutumée, ils incisent ses quatre membranes pédiculaires et les attachent par paires. La tortue mise hors d'état de se mouvoir, rentre la tête dans sa carapace et ne donne plus signe de vie. Pour éviter que le soleil ne calcine ces corps inertes, les pêcheurs les précipitent pêle-mêle dans une fosse qu'ils ont creusée et les recouvrent de roseaux verts.

Hommes et femmes procèdent ensuite à la fabrication de la graisse qu'ils font fondre et qu'ils écument à l'aide de spatules en bois. De jaune et d'opaque qu'elle était au sortir de l'animal, cette graisse devient incolore et ne se fige plus. Les Conibos en emplissent des jarres dont ils tamponnent l'ouverture avec des feuilles de balisier.

Le résidu, rillettes et rillons restés au fond de la chaudière, est rejeté à l'eau où les poissons et les caïmans se le disputent avec acharnement.

Cette opération terminée, nos indigènes n'ont garde d'oublier ou d'abandonner le produit de la ponte des tortues, qui est avec la graisse et la chair de ces animaux, un des articles de leur commerce avec les Missions. Ces œufs sont retirés à pleines mannes de la fosse dans laquelle les chéloniens les avaient déposés, et



Fabrication et creusement d'une pirogue par les Indiens Conibos.

jetés dans une petite pirogue préalablement lavée et raclée et qui servira de pressoir. A l'aide de flèches à cinq pointes, hommes et femmes crèvent ces œufs dont le jaune huileux est recueilli par eux avec de larges valves de moules faisant l'office de cuillères. Sur le détritus des coquilles on jette plus tard quelques potées d'eau, comme sur un marc de pommes ou de raisin, on remue violemment le tout, et le jaune qui s'en détache et surnage sur le liquide, est de nouveau recueilli avec soin. Reste alors à faire bouillir cette huile, à l'écumer, à y jeter quelques grains de sel et à le verser dans des jarres.

Cette graisse et cette huile que préparent les Conibos, sont échangées par eux avec les missionnaires qui s'en servent pour leur cuisine, contre des verroteries, des couteaux, des hameçons et des dards à tortue, vieux clous de rebut passés au feu et remis à neuf par les néophytes forgerons de Sarayacu. Un de ces clous, convenablement affilé et que l'indigène adapte à sa flèche, lui sert à harponner les tortues à l'époque ou flottant par bancs épais, elles passent d'une rivière à l'autre. Pendant de longues heures, le pêcheur debout sur la rive, épie le passage des chéloniens.

A peine un banc de tortues est-il en vue, qu'il bande son arc, y place une flèche et attend. Au moment où la masse flottante passe devant lui, il la vise horizontalement, puis relevant brusquement son arc et sa flèche, il fait décrire à celle-ci une trajectoire dont la ligne descendante a pour point d'intersection la ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rapace d'une tortue. Parfois plusieurs individus se jettent dans une pirogue, poursuivent le banc de tortues, l'assaillent de leurs flèches aux courbes paraboliques, et n'abandonnent la partie que lorsque leur embarcation est chargée de butin à couler bas. A en juger par les cris, les hourras et les éclats de rire qui accompagnent cette pêche, on doit croire qu'elle est pour le Conibo un amusement plutôt qu'une corvée.

Le jour où les Conibos ont résolu de se rendre dans quelque Mission pour y vendre leur marchandise, ils s'ablutionnent, s'épilent et se peignent de leur mieux, afin de donner de leur personne une idée avantageuse; les vases de graisse et d'huile, et les tortues attachées par les pattes, sont placés au centre de la pirogue, et la famille s'abandonne au courant. Arrivé devant la Mission, le patriarche ou le beau parleur de la troupe (il s'en trouve au désert tout comme à Paris), après avoir préalablement secoué sa chevelure, passé sur son visage une nouvelle couche de rouge, et donné du tour à sa tunique chiffonnée, laisse les femmes dans le fourré, s'avance seul et porte la parole : il a, dit-il, de magnifiques *charapas* (tortues) et sa graisse et son huile ne laissent rien à désirer. Le missionnaire édifié par ce début sur la *qualité* de la marchandise, s'enquiert alors de la *quantité;* à cette question si simple, le Conibo fait invariablement un haut le corps, puis se gratte l'oreille et semble embarrassé. Cependant il s'enhardit et répond : *Atchoupré*, en courbant le pouce et l'index; *Rabui*, il double le médius et l'annulaire, puis répète les mêmes mots et les mêmes gestes, jusqu'à ce que son énumération soit terminée.

Départ pour la plantation.

Atchoupré signifie *un;* — *Rabui* veut dire *deux*. Ce sont les seuls nombres cardinaux que possède l'idiome conibo. Dès qu'il s'agit d'énoncer d'autres termes, les arithméticiens de leur tribu se servent de l'idiome des Quechuas dont les missionnaires du Pérou ont depuis trois siècles vulgarisé l'usage, et ils disent *quimsa* trois, *tahua* quatre, *pichcca* cinq, etc. Grâce à ce plagiat, il est facile aux Conibos, en mettant jusqu'à vingt la dizaine avant l'unité, et passé vingt, l'unité avant la dizaine, de compter jusqu'à *cent* (*pachac*), d'arriver jusqu'à mille (*huanca*), d'attteindre le million (*hunu*). Mais passé ce chiffre leur entendement se trouble, leurs idées s'embrouillent, et comme les Quechuas des plateaux andéens, ils appellent le nombre qu'ils n'ont pu énoncer : *Panta china*, la somme innumérable[1].

Au commerce des tortues, le seul que nous leur connaissions, ces indigènes ne rattachent d'autre industrie que la construction de leurs pirogues et la confection de leurs arcs et de leurs massues; leurs pirogues, empruntées au tronc de l'arbre capiruna (*cedrela odorata*), ont de dix à vingt-cinq pieds de longueur, et ces dernières leur coûtent jusqu'à deux années de travail. Après avoir choisi dans la forêt ou dans quelque île de l'Ucayali, où le faux acajou abonde, l'arbre qui leur paraît réunir les qualités requises, ils l'abattent à coups de hache, le laissent sécher sur place pendant un mois, brûlent ensuite son feuillage, le débarrassent de ses branches et procèdent enfin à l'équarrissage du tronc, labeur formidable, si l'on considère l'insuffisance des moyens dont disposent ces charpentiers. Quand les formes de la pirogue sont convenablement dessinées, ils s'occupent d'en creuser l'intérieur à l'aide de la hache et du feu. Cette opération est assez délicate; elle exige du constructeur une surveillance incessante, afin que le feu, agent principal de l'œuvre, ne dépasse pas certaines limites. Des tampons de feuilles mouillées sont disposés à cet effet aux endroits qu'il ne doit pas toucher; la hache et le couteau complètent plus tard le travail ébauché par l'incendie. Quand la pirogue est achevée, des hommes la chargent sur leurs épaules et vont la mettre à flot.

Malgré le temps et le labeur qu'exigent ces embarcations d'une seule pièce, leur possesseur troque parfois l'une d'elles contre une hache, quand il en trouve l'occasion. Néanmoins le prix de ces pirogues varie selon leur grandeur, et certaines valent jusqu'à six haches. Après dix

1. La plupart des nations de cette Amérique, dont l'idiome ne possède que de deux à cinq mots pour énoncer leurs nombres, suppléent à cette indigence en comptant par duplication. Ainsi devaient compter les Panos et les Conibos avant que la langue quechua leur vînt en aide.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ans de séjour dans l'eau, l'aubier de ce faux acajou est aussi sain que le premier jour. Les missionnaires recherchent avec empressement ces grandes pirogues pour les tailler en planches, qu'ils emploient à divers usages.

Soit effet de la paresse ou de l'imprévoyance chez ces indigènes, toute idée d'approvisionnement et de réserve économique leur paraît inconnue ou antipathique. Sans souci du lendemain, ils vivent au jour le jour et ne chassent dans leurs forêts que lorsque la faim les aiguillonne. S'ils se décident à pêcher des tortues et à profiter de l'huile et de la graisse que leur offrent ces animaux, c'est plutôt pour se procurer dans les Missions les haches et les couteaux qui leur sont nécessaires ou satisfaire leur vanité par l'achat de perles fausses et de verroteries, que pour donner la pâture à leur estomac. La dime qu'en cette occasion ils prélèvent pour leurs besoins, est répartie de telle sorte entre leurs amis et leurs connaissances, qu'au bout de deux ou trois jours, les victuailles sont complétement épuisées. Mais cette pénurie constante de leur garde-manger n'empêche pas nos Conibos d'offrir de la meilleure grâce du monde au voyageur ou à l'ami qui les visite, la dernière banane, le dernier morceau de tortue ou le dernier gigot de singe resté au logis. Jamais, au désert, les lois de l'hospitalité ne furent plus saintement pratiquées que par ces indigènes, toujours placés entre deux appétits inassouvis.

Ceux d'entre les Conibos que des relations de commerce ont mis en contact avec les missionnaires et les Missions, ont rapporté de leurs voyages à Sarayacu, à Belen, à Tierra-Blanca, des notions de défrichement et de culture. Leurs plantations toujours cachées au milieu d'une île ou dans un coin de la forêt, et rappelant par leur exiguïté celle des Antis et des Chontaquiros, consistent comme ces dernières en quelques plants de bananiers, en une douzaine de cannes à sucre, deux ou trois

Mère conibo et sa fille.

cotonniers pour la fabrication des tissus, du rocou, du tabac et des arachides. Leur mode de défrichement est le même que celui usité chez les Indiens du Sud. Ils abattent un pan de la forêt, laissent sécher les arbres abattus, les brûlent ensuite et sèment ou plantent sur ces cendres fertilisantes. L'instrument dont ils se servent pour façonner la terre, est une bêche formée par l'omoplate du lamentin qu'ils emmanchent d'une longue perche.

L'aptitude de ces naturels à élever en liberté les oiseaux et les quadrupèdes nous a émerveillé plus d'une fois. Il n'est pas rare de voir de jeunes tapirs et des pécaris en bas âge, suivre les pas de leur maître avec la docilité d'un caniche et obéir à ses commandements. Les aras, les caciques, les remphastos, les couroucous, tous ces oiseaux au magnifique plumage, vont et viennent de la hutte du Conibo à leur forêt natale avec la plus touchante sécurité; mais l'animal que ces Indiens préfèrent à tous les autres, c'est le singe, dont le naturel pétulant et la gymnastique paraissent les amuser fort; l'affection qu'ils lui témoignent ne va pas cependant jusqu'à épargner l'animal dans leurs moments d'ivresse, et, quand la boisson fermentée a troublé le cerveau du maître, le pauvre singe périt sous le bâton avec les autres commensaux de la demeure.

Chez les Conibos le mariage n'entraîne après lui aucune cérémonie; à peine l'époux, ou ce qu'ainsi l'on nomme, offre-t-il un léger cadeau aux parents de sa femme, qu'il peut d'ailleurs répudier à son gré. La bigamie est tolérée chez ces indigènes et la polygamie n'y serait pas considérée comme une énormité, si depuis longtemps ils ne s'étaient fait une loi de ne prendre de femmes, qu'autant que leur paresse, proverbiale au désert, leur permet d'en nourrir.

A l'heure de son accouchement, quand la femme abritée par sa moustiquaire est seule à lutter contre

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la douleur, l'époux, accroupi au seuil de sa demeure, attend dans une immobilité complète et l'observation du jeûne le plus rigoureux, que sa compagne soit délivrée et lui ait annoncé le sexe de l'enfant. Si cet enfant est une fille, il crache sur la moustiquaire avant d'en soulever les plis; si c'est un garçon, il frappe la terre de son arc et adresse des félicitations à la mère. Cependant la malheureuse, pâle et brisée, s'avance au bord de la rivière pour y laver son nouveau-né et se purifier de ses souillures; quand elle rentre sous le toit conjugal, elle félicite à son tour le père de l'enfant, si cet enfant est un garçon, et baisse la tête sans rien dire, en passant devant lui, si c'est une fille.

L'usage de comprimer la tête des nouveau-nés entre deux planchettes rembourrées de coton, pour leur donner une forme aplatie, fut autrefois en honneur chez les Conibos; mais depuis un siècle environ, ils ont dû renoncer à cette étrange mode, adoptée jadis par plusieurs de leurs congénères des sierras du Pérou et des rives de l'Amazone, car parmi les octogénaires de la tribu conibo que nous avions pu voir, aucun n'offrait de dépression ou d'aplatissement de la boîte cranienne, qui rappelât une pareille coutume[1].

Ce n'est qu'à l'âge de dix ans que les enfants mâles abandonnent l'aile maternelle pour accompagner leur père sur la rivière ou dans le bois. Jusque-là, ils s'ébattent en liberté avec des compagnons de leur taille, font voguer de petites pirogues sur les flaques d'eau, lancent

Mère et nourrice.

Fillette conibo.

la balle de feuilles de palmier, jouent au bilboquet avec une tête de tortue qu'ils lancent en l'air et qu'ils rattrapent au bout d'un épieu, s'essayent au tir de l'arc et se prennent aux cheveux pour un oui ou pour un non.

En général, chez ces Indiens, l'enfance est aussi turbulente que l'âge mûr y est grave et la vieillesse taciturne.

L'époque de l'adolescence des jeunes filles est pour la tribu tout entière l'occasion d'une grande fête. Des boissons fermentées sont préparées à l'avance; on fabrique des flûtes neuves; on resserre la peau dilatée des tambourins; des couronnes de plumes sont tressées pour ces jeunes vierges et chacun, de son côté, se dispose à célébrer joyeusement la fête du *Chébiana-biqui*.

1. En parcourant le compte rendu d'un voyageur qui mentionne, sous la rubrique des gens du pays et en l'an de grâce 1861, cette coutume des Conibos d'aplatir la tête de leurs nouveau-nés, nous avons cru un moment être tombé sur une relation de voyage du siècle passé.

Il serait temps que certaines appréciations et certains lieux communs ethnologiques, qui appartiennent depuis longtemps aux erreurs jugées aussi bien que certaines nations, éteintes depuis plus d'un siècle et qu'on s'obstine à faire vivre, disparussent enfin des recueils sérieux destinés à donner au public une idée exacte de l'état actuel de la science. Nous aurons plus tard l'occasion de revenir sur cette coutume de s'aplatir la tête, que des tribus de l'Amazone antérieures aux Conibos, avaient adoptée, non par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant la durée de ce jour de liesse, la coutume sévère qui défend aux femmes de s'associer aux divertissements des hommes et de prendre part à leurs danses, se relâche de sa rigueur et tandis que ceux-ci gambadent d'un côté au son de la flûte à cinq trous, du tambour et du *coutoucoutou*, petite calebasse creuse dans laquelle sonnent des cailloux ou des graines, les femmes se trémoussent à qui mieux mieux. La danse des Conibos consiste en un enlacement de trois ou quatre individus qui, se donnant le bras, avancent et reculent tous à la fois avec des poses de tête et des langueurs de corps assez semblables aux oscillations d'une personne ivre; puis les danseurs se séparent et les contorsions de leur individu deviennent alors incompréhensibles; on croirait que leurs articulations ont été rompues. Ils vont et viennent, traînant le pied, se heurtant mollement, se joignent, s'évitent et finissent par s'appréhender au corps en tournant sur eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils tombent à terre haletants et épuisés.

Quand la danse et l'ivresse, car la coupe de mazato ou chicha, n'a pas cessé de circuler à la ronde, ont atteint leur dernier degré d'exaltation, l'héroïne de la fête, coiffée d'une couronne de plumes de toucan, entièrement nue et parée de ses plus beaux colliers, est introduite dans la hutte, où deux matrones la prennent chacune par un bras, tandis qu'une troisième matrone porte aux lèvres de la jeune fille une coupe de liqueur

Jeu de la balle chez les Conibos.

ermentée que celle-ci doit vider jusqu'à la dernière goutte.

Cette première coupe est bientôt suivie d'une seconde, puis d'un nombre indéfini. Pendant ce temps, les matrones accompagneresses ont obligé la vierge à danser violemment avec elles. Quand ces matrones sont lasses, d'autres les remplacent; vraies sorcières, menant la ronde d'un sabbat sans nom.

Avant l'expiration des vingt-quatre heures, terme fixé à cette étrange fête, la jeune fille n'a plus conscience d'elle-même; sa tête roule à l'aventure; ses jambes ploient sous elle; un sommeil de plomb clôt ses yeux. Bientôt l'estomac révolté par la boisson qu'on ne cesse d'y introduire en desserrant les dents de la malheureuse fille, se débarrasse de son superflu et donne à la squalide orgie un dernier cachet de dégradation animale.

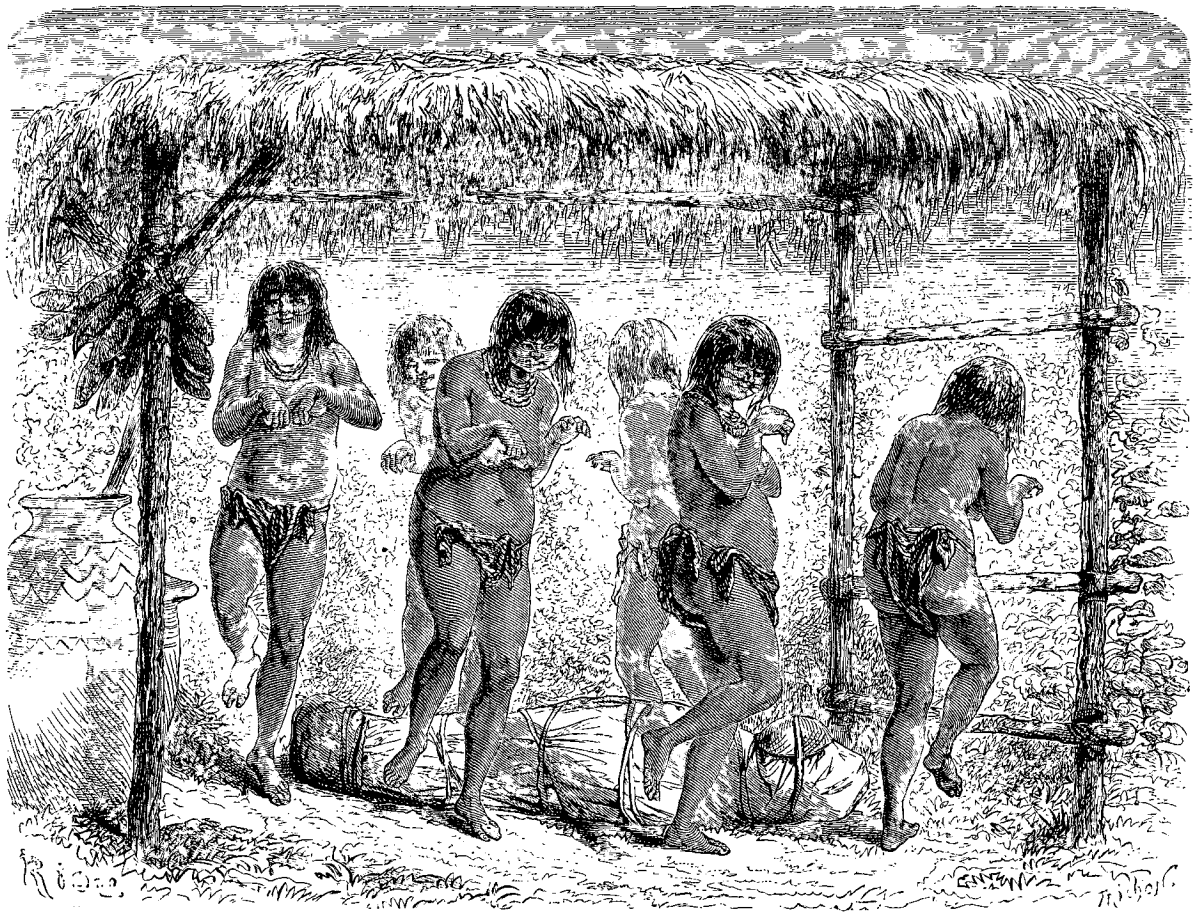
Malgré ces effrayants symptômes, bientôt suivis de contractions et de spasmes nerveux, l'être humain ou plutôt la masse inerte, n'en continue pas moins de sautiller au bras des matrones. La coutume est inexorable et veut que la solennité se poursuive jusqu'à ce que le soleil levant trouve la jeune fille endormie ou plutôt plongée dans un évanouissement profond....

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)

originalité ou par coquetterie et pour se distinguer de leurs voisines, mais pour repousser l'accusation d'anthropophagie portée contre elles par d'autres tribus de leur nation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Cérémonie funèbre du Chirinqui.

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY [1].

1846-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS

PÉROU.

HUITIÈME ÉTAPE.

Funérailles chez les Conibos. — Musique et idiome. — Paysages et animaux. — Éboulement des berges de l'Ucayali. — Où plus d'une lectrice au cœur sensible frémira du danger que courut l'auteur. — Auto-da-fé de pécaris. — Arrivée chez les Indiens Sipibos. — Un ragoût de tortues au sortir de l'œuf. — La sierra de Cuntamana et ses ramifications. — Rencontre de deux chrétiens sur une plage. — Un moulin à broyer les cannes à sucre. — Quelques lignes sur le passé des Indiens Sipibos. — Arrivée chez les Indiens Schétibos. — La plage de *Sarah-Ghêné-Sara-Yacu* — Transformation magnifique et soudaine du comte de la Blanche-Épine. — Effet que peut produire un habit noir au milieu d'un paysage vierge.

Les Conibos ont l'idée d'un être omnipotent, créateur du ciel et de la terre, qu'ils appellent indifféremment lorsqu'il leur arrive de s'adresser à lui, *Papa* le père et *Huchi* l'aïeul. Ils se le représentent sous une forme humaine emplissant l'espace, mais cachée à leurs yeux, et disent qu'après avoir créé ce globe il s'est envolé vers les régions sidérales d'où il continue à veiller sur son œuvre. Ils ne lui rendent du reste aucun hommage et ne se le rappellent qu'à l'heure des tremblements de

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 81, 97, 241, 257, 273, t. VII, p. 225, 241, 257, 273, 289; t. VIII, p. 97, 113, 129; t. IX, p. 129, 145, 161, 177, 193, 209; t. X, p. 129 et la note 2, 145 et 161.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terre, assez fréquents dans la *pampa del Sacramento*[1]. Les commotions du sol, au dire des Conibos, sont occasionnées par le déplacement du grand Esprit, qui abandonne un moment sa demeure céleste, afin de s'assurer par lui-même que l'œuvre de ses mains existe encore. Alors les Conibos de sortir en foule de leurs demeures, avec des gambades et des gestes extravagants, et chacun de s'écrier, comme s'il répondait à l'appel d'une personne invisible : *ipima ipima*, *evira iqui*, *papa*, *evira iqui!* Un moment, un moment, me voici, père, me voici !

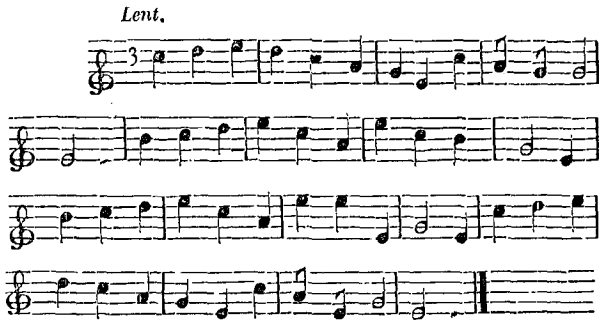
A l'encontre de cet esprit du bien à qui nous ne connaissons d'autre nom que celui de père ou d'aïeul, l'esprit du mal, appelé *Yurima*, habite le centre du globe ; les maux qui assaillent la nation lui sont attribués, et les Conibos le redoutent si fort, qu'ils évitent autant qu'ils peuvent de prononcer son nom.

Les esprits forts, il s'en trouve partout, se sont attribué, au nom du diable, un pouvoir qui n'a de bases réelles que la faiblesse d'intelligence et la crédulité d'autrui. Ces grands hommes, à la fois sorciers, jongleurs et médecins, ont dans leur gibecière nombre de tours dont ils régalent leur public ingénu. Ils guérissent les piqûres des serpents, des raies et des insectes, débitent des amulettes d'heur et de malheur et jusqu'à des philtres amatoires composés avec la chair et les yeux du cétacé *cuchusca* (*Delphinus Amasoniensis*). Grâce au mystère dont s'entourent ces *Yubués* ou docteurs en magie, à leurs rares paroles et aux conférences secrètes qu'ils feignent d'avoir avec Yurima leur patron, au moyen d'une léthargie due à quelque narcotique, leur prestige et leur crédit sont solidement établis dans l'opinion publique. On les consulte à tout propos et à propos de tout. Il va sans dire que chaque consultation est toujours acccompagnée d'un petit présent.

Mais comme il n'est pas de montagne sans vallée et de fortune sans revers, il arrive quelquefois à nos Yubués de payer cher la terreur et l'admiration qu'ils ont imposées à la foule; le bâton de leurs admirateurs venge cruellement le malade que ces charlatans ont tué, après s'être vantés publiquement de le guérir.

A l'instar des héros scandinaves, les Conibos après leur mort habitent un ciel belliqueux dont les joutes et les tournois sont les passe-temps. Les vierges d'Odin y sont représentées par des *Aïbo-Mueaï* (courtisanes) qui offrent au guerrier conibo des *montagnes* d'aliments et des *fleuves* de boisson[1].

A la mort d'un Conibo, les femmes se réunissent dans sa demeure, enveloppent le cadavre dans son *Tari* (sac), placent dans sa main droite un arc et des flèches, afin qu'il pourvoie à sa subsistance dans son voyage d'outre-tombe, et après l'avoir barbouillé de rocou et de genipa, elles lui emboîtent le visage dans la moitié d'une calebasse destinée à lui servir de coupe. Le défunt ainsi accoutré, est sanglé avec des courroies découpées dans le cuir frais d'un lamentin et ressemble assez à une carotte de tabac. Les femmes mettent tant de soin et d'application à le ficeler, qu'elles semblent vouloir mettre le malheureux Conibo dans l'impossibilité de se débarrasser de ses liens au jour de la résurrection. Ces formalités lugubres accomplies, les femmes disposent le cadavre sur le sol de la hutte, la tête au levant et les pieds au couchant, puis dépliant la bande de coton qui entoure leur corps la font passer entre les jambes, de façon à ce que les deux bouts, retenus par un brin d'écorce, reposent, d'un côté sur leur ventre, de l'autre sur leurs reins. Cette façon de se draper n'est usitée qu'à l'occasion des funérailles et porte le nom de *Chiacquèti*. La danse et le chant mortuaires du *Chirinqui* commencent ensuite. Nous en avons reproduit l'air pour l'édification du lecteur.



A cet air du *Chirinqui* mécaniquement reproduit ici, il manque deux choses, l'âme et la vie : ainsi, d'une tête de mort dans laquelle les cavités de la bouche et des yeux existent encore, mais d'où la parole et le regard sont absents. Les notes de la gamme n'ont pu rendre le style et la manière thrénodiques de cette mélopée sauvage, rauque, voilée et néanmoins d'une douceur et d'une mélancolie singulières.

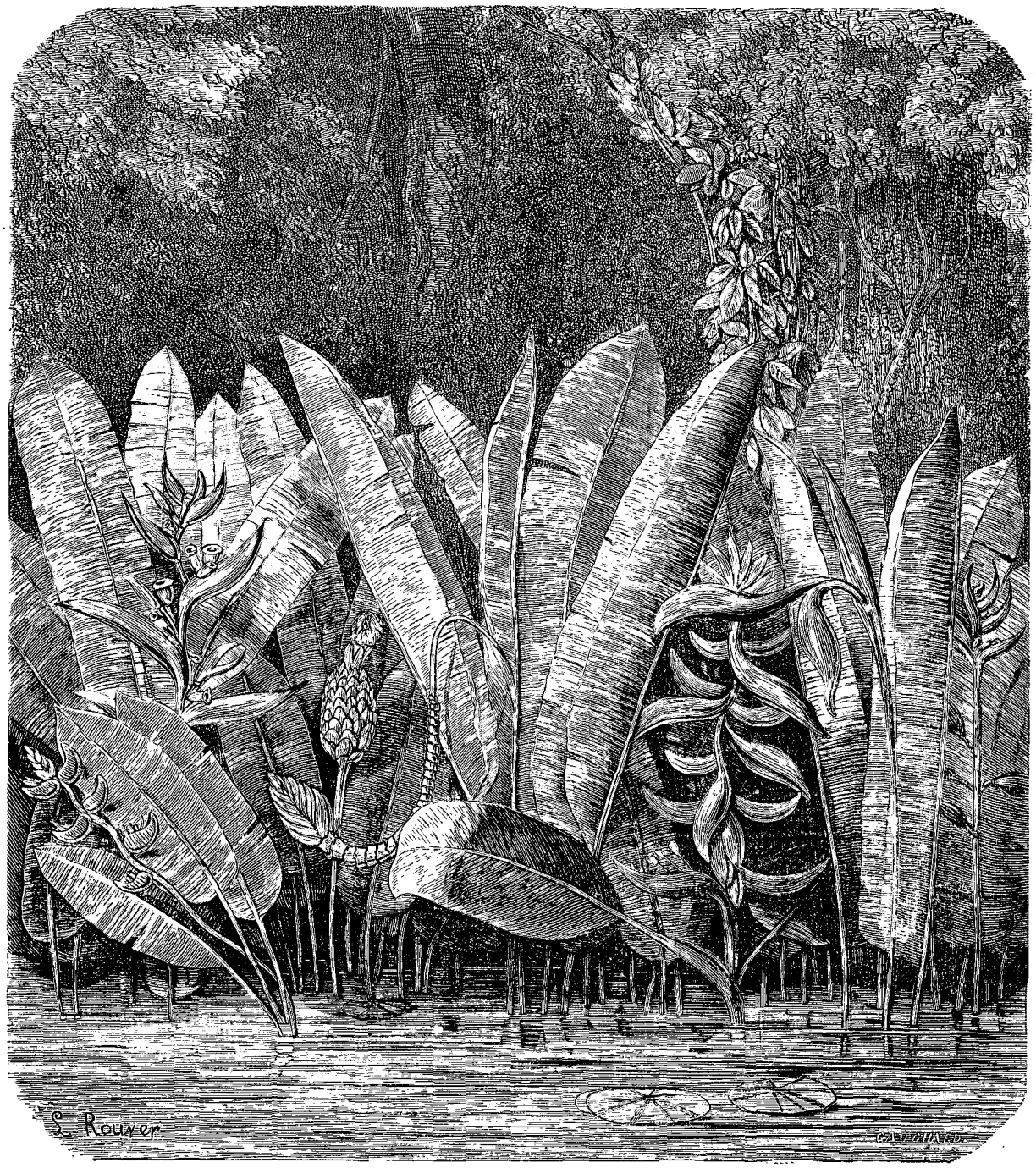
Les femmes la chantent lentement, sans paroles, du fond de leur gosier, auquel on croirait qu'elles ont mis une sourdine et, tout en chantant, tournent à la file autour du cadavre gisant. Elles ont ployé leurs bras de

1. C'est aux foyers volcaniques de la *Mesa* de Pasto dans le Popayan, situés sur la même chaîne que ceux de l'Équateur et en communication directe avec eux, qu'on doit attribuer les bouleversements géologiques de la partie N. O. du bassin de l'Amazone et les commotions qui chaque année sont ressenties dans les plaines du Sacrement. Pendant la durée du phénomène, les ondes d'ébranlement, comme on a pu l'observer maintes fois, se propagent invariablement dans la direction du N. O. au S. E. Lors de la dernière irruption du volcan de Pasto, qui eut lieu vers sept heures du soir, la colonne de matière ignée qui s'éleva de son cratère atteignit une hauteur telle, qu'elle éclaira l'espace à plus de 200 lieues. Les habitants de Sarayacu et lieux circonvoisins prirent cette clarté qui empourprait le ciel pour le reflet d'une aurore boréale. Un mois après l'éruption, la nouvelle leur en fut apportée.

1. Nous regrettons de ne pas savoir, pour le redire à nos lecteurs, le nom du Mahomet des Panos et des Conibos, qui, pour flatter les goûts de la nation, lui promit qu'elle jouirait abondamment après sa mort des ressources alimentaires dont la recherche avait fait la préoccupation constante de sa vie. Ainsi le Prophète, dans le Coran, sut flatter la paresse et les goûts voluptueux de ses fidèles en leur promettant, au sortir de cette existence, la torpeur extatique des rêves opiacés à l'ombre de l'arbre Tûpa et dans la compagnie de houris blanches, vertes et rouges.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

façon que leurs mains ramenées au niveau des épaules, aient la paume tournée vers le sol. Cette cérémonie funèbre à laquelle les hommes assistent, mais en dehors de la hutte, dure près d'une demi-journée. Lorsque ces femmes sont lasses de leur promenade circulaire ou enrouées par leurs nénies, l'usage leur permet de s'arrêter pour reprendre haleine et vider une coupe. Les hommes de leur côté en boivent deux et même quatre, comme pourraient le faire en pareille occurrence, des cholos péruviens de la côte et de la sierra.



Balisiers de l'Ucayali.

Au coucher du soleil, le cadavre est placé dans une grande jarre dont on lute l'orifice avec du bois et de la glaise, et qu'on descend en terre à l'endroit même où la ronde des femmes a tournoyé. Le sol de certaines huttes conibos est criblé de ces excavations; de profondes gerçures dessinent le contour des puits mortuaires dans lesquels il nous est arrivé quelquefois d'enfoncer un bâton, comme pour jauger ce néant.

Les funérailles d'un enfant diffèrent de celles d'un homme, en ce qu'on efface complétement le souvenir de ce dernier en brisant ses poteries, en éparpillant les cendres de son foyer, en coupant les arbres qu'il a plantés,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tandis qu'une portion de l'enfant reçoit pour la seconde fois l'hospitalité dans les entrailles paternelles ; à peine est-il mort que les femmes coupent sa chevelure et la remettent à la mère qui en fait deux parts égales. Pendant ce temps, le père est allé pêcher au bord de la rivière où sa flèche, dédaigneuse de gros poissons, n'a frappé que le fretin. Après s'être baigné, puis roulé dans le sable, il rentre sous son toit et remet à la mère le produit de sa pêche, que celle-ci fait bouillir sur-le-champ. Une moitié des cheveux de l'enfant est brûlée et mêlée à cet aliment, que les parents et l'assistance dévorent avidement. L'autre moitié est brûlée aussi et absorbée avec le breuvage. Cette dernière formalité remplie, on enterre le cadavre, et, pendant trois mois, quand gronde le tonnerre, le père et la mère viennent trépigner sur la fosse en hurlant tour à tour. Quand le sol d'une hutte est tellement couvert de sépultures que la place manque pour les nouveaux décédés, on en construit une autre à quelques pas, laïssant le vieux toit s'effondrer de lui même.

Pour compléter cette monographie des Indiens Conibos, autant que par respect pour la vérité sainte et par amour de la couleur locale, nous relaterons en passant le goût décidé de ces indigènes pour leur propre vermine et celle du prochain. Un Conibo mâle ou femelle, assis la tête à l'ombre et les pieds au soleil, égarant ses

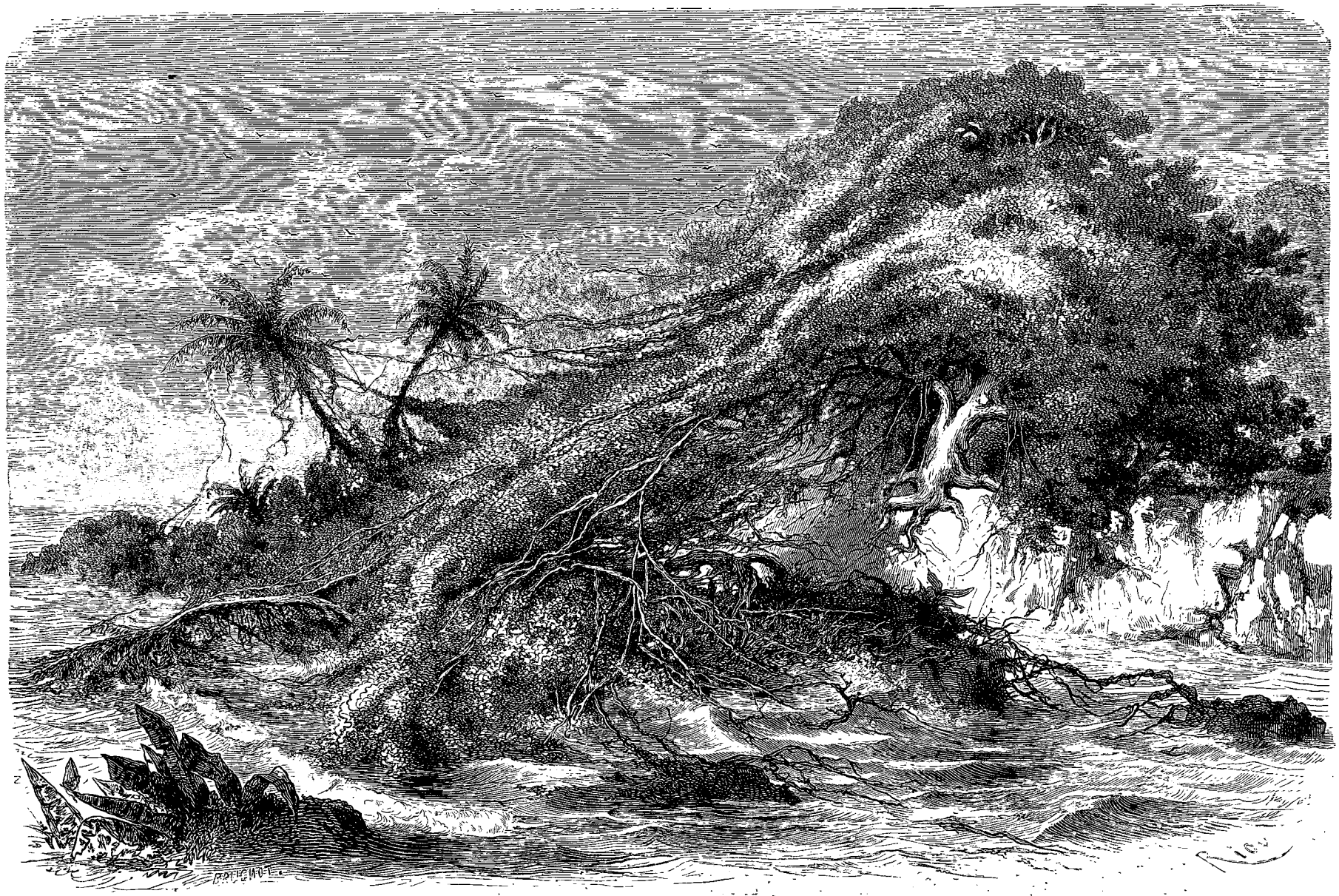
Indiens Conibos harponnant un lamentin.

doigts dans la chevelure d'un de ses semblables et y trouvant pâture à son étrange faim, est plus heureux qu'un Tériaki emporté par l'opium dans le septième ciel des voluptés.

Au goût des parasites, le Conibo ajoute la passion des diptères. Un moustique gorgé de sang lui paraît bouchée si friande, qu'il ne manque jamais en sentant le suçoir de l'insecte s'enfoncer dans sa chair, de l'observer d'un air narquois. A mesure que l'abdomen flasque et diaphane du buveur s'emplit de la liqueur vermeille, le visage du Conibo s'épanouit. Au moment où le moustique tourne au sphéroïde, l'homme l'écrase et s'en repaît.

La tribu Conibo, déchue du rang qu'elle occupait au dix-septième siècle parmi les peuplades de la *Pampa del Sacramento*, est divisée à cette heure comme nous l'avons vu, en clans de deux à trois familles qui ne relèvent que de leurs chefs naturels et vivent éparses sur les bords de l'Ucayali et de deux affluents de sa rive gauche. Les luttes sanglantes de cette tribu avec les tribus rivales ont cessé de guerre lasse, ou comme si un armistice indéfini avait été conclu entre les parties belligérantes. La haine du Conibo contre ses voisins les Cacibos (*hodié Cachibos*) de la rivière Pachitea, les Remos et les Amahuacas de la rive droite de l'Ucayali, a même perdu de son intensité et semble descendue au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Ecroulement des berges de l'Ucayali.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

niveau du mépris vulgaire. Autrefois ces tribus s'exécraient et s'exterminaient, aujourd'hui elles se pillent et se bafouent. De temps en temps, une lutte d'homme à homme, à propos d'un dommage causé ou d'un vol commis au préjudice de l'un d'eux, témoigne seule de l'ancienne inimitié nationale qui les divise.

Cette indifférence guerrière et cette tendance prononcée à la paix, comme disent les grands journaux, que nous signalons chez les Conibos, peuvent être observées en ce moment chez la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique du Sud. La soif de haine, d'extermination, de pillage, dont leurs tribus furent si longtemps possédées, paraît s'être calmée depuis un demi-siècle et leur férocité proverbiale, épouvantail des moines, des habitants de la sierra et des voyageurs, n'est plus à cette heure qu'une morne apathie.

Cet état crépusculaire entre la barbarie proprement dite, qui n'est déjà plus, et la civilisation qui n'est pas encore, nous a vivement frappé pendant le temps que nous avons passé chez les peuplades du désert et ce serait ici le cas d'en discuter les conséquences; mais comme notre notice ethnographique touche à sa fin, nous laisserons au lecteur le soin de décider sur la foi de ces lignes et de celles qui suivront, si l'atonie actuelle de l'homme américain doit être considérée comme un reflet de l'aube de sa civilisation à venir, ou comme un acheminement rapide vers sa destruction finale. Notre opinion à cet égard est déjà formée.

IDIOME CONIBO.

Dieu,	Papa, Huchi.	boiteux,	yedtété.
diable,	Yurima.	voleur,	yumuedsumis
ciel,	naï.	peur,	racqué.
soleil,	vari.	arbre,	giuhi.
lune,	uché.	feuille,	puei.
étoile,	huirti.	pierre,	maca.
jour,	nété.	sable,	mari.
nuit,	yanta.	charbon,	chisté.
air,	niuhé.	fumée,	cuhi.
pluie,	hui.	cendre,	chimapu.
aube,	nété-sabataï.	maison,	sobo, tapi.
crépuscule,	yambué.	pirogue,	nunti.
eau.	unpas.	radeau,	tappa.
feu.	chi.	coton,	huasmué.
froid,	madei.	sucre,	sanipoto.
homme,	buebo.	cacao,	turampi.
femme,	aïbo.	canelle,	chitani.
mari,	buené.	rocou,	masé.
enfant,	baqué.	genipahua,	nané.
tête,	busca.	manioc,	adsa.
cheveu,	bu.	maïs,	séqui.
visage,	buemana.	tabac,	chica.
front,	buetongo.	fil,	yuma.
sourcil,	buesco.	aiguille,	sumu.
œil,	bueru.	épine,	musa.
nez,	recqui.	hameçon,	misquiti.
bouche,	quebi.	arc,	canuti.
langue,	ana.	flèche,	piha.
dent,	seta.	sac (vêtement),	tari.
oreille,	pabiqui.	collier,	tenté.
cou,	pitaniti.	bracelet,	uncé.
poitrine,	suchi.	grelot,	tununuati.
épaule,	bapuesco.	miroir,	bueiseté.
bras,	puya.	amadou,	hisca.
main,	mueque.	pot,	quienti.
doigt,	muebi.	assiette,	quencha.
ventre,	puru.	couteau,	chichica.
nombril,	pucutésé.	corbeille,	bunanti.
jambe,	vitaï.	corde,	risbi.
mollet,	vipucu.	plume,	rani.
pied,	tac.	danse,	ransaï.
os,	sau.	tapir,	auha.
aveugle,	buedta.	ours,	huiso.
serpent,	runi.	patate douce,	cari.
cochon (pécari),	yaüamaeüa.	pistache de terre	tama.
singe,	rino.	banane,	paranta.
chien,	huchété.	papaye,	pucha.
vautour,	schiqui.	inga,	shenna.
coq,	ituri buené.	ananas,	canca.
poule,	ituri.	un,	atchoupré.
œuf de poule,	ituri bachi.	deux,	rrabui.
dinde (sauvage),	cosho.	trois,	*
perroquet,	baüa.	quatre,	*
perruche,	tumi.	cinq,	* [1]
pigeon,	nubué.	veux-tu?	aueque mibi.
perdrix,	cuma.	je veux,	aueque evira.
poisson,	huaca.	quoi?	aueiqui.
araignée,	rinacuo.	comment t'appelles-tu?	auequenaqui mibi.
mouche,	nabu.		
moustique,	xio.	oui,	hiequi.
fourmi,	gima.	non.	hiccama.
papillon,	puempué.		

En terminant cette très-longue notice sur les Conibos, hors-d'œuvre qu'il ne nous était pas possible de retrancher du menu du repas, reprenons, avec notre route, le fil de nos observations journalières. Le lecteur doit se souvenir, ou s'il avait oublié, nous le lui rappelons, que le territoire des Conibos qu'il a traversé du sud au nord s'étend de Paruitcha à la rive gauche du rio Capoucinia, comprenant environ soixante-dix lieues de rivière; qu'au territoire du ces indigènes va succéder celui des Sipibos, qui s'étend de la rive droite du Capoucinia à la rivière Cosiabatay, occupant une étendue de cinquante-neuf lieues, au delà de laquelle commenceront les possessions des Indiens Schetibos répandus jusqu'à la confluence de l'Ucayali-Amazone et du Marañon.

Les dangers, les privations, les souffrances qui avaient signalé les commencements du voyage, étaient passés pour nous à l'état de rêve; mais les moustiques, cette huitième plaie biblique, inconnue à l'auteur du Pentateuque, leur avaient succédé, et ces odieux insectes nous incommodaient à eux seuls autant que l'avaient fait ensemble les averses, les rapides, les naufrages, la faim et la misère. L'Ucayali, débarrassé d'obstacles, déroulait vers le nord son cours majestueux; bien que la vitesse de ses courants se fût singulièrement ralentie, la pente de son lit, en certains endroits, était encore visible à l'œil. Sa profondeur, toujours très-variable, même après sa jonction avec le Pachitea, n'avait pas dépassé trois brasses en moyenne.

Au delà du rio Capoucinia, notre rivière prit une allure magistrale et, comme une gigantesque couleuvre, déroula des anneaux larges de deux lieues. Ses longues plages de sable, dont la monotonie avait fatigué nos regards, furent remplacées par des talus d'ocre ombragés de hautes forêts. Les îles s'y succédèrent à des intervalles plus rapprochés, et du milieu des touffes de balisiers qui formaient leur ceinture, s'élancèrent les troncs puissants des ficus, des bombax et des capirunas ou arbres à pirogue. Comme une compensation au supplice incessant que nous infligeaient les moustiques, nous eûmes, au milieu de ravissants paysages, des aubes, des crépuscules et des clairs de lune à faire bayer d'aise les

1. Ces nombres cardinaux n'existent pas dans la langue des Conibos, comme nous l'avons dit dans notre monographie de ces indigènes. Avant de se servir de l'idiome des Quechuas, ils durent compter par duplication, comme la plupart des tribus de cette Amérique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sensibles amants de la belle nature, comme on disait encore au commencement de ce siècle. Le matin surtout avait des harmonies à nulle autre pareilles; à peine le jour avait-il paru, que les vapeurs nocturnes amoncelées sur les rivages se déchiraient par lambeaux, flottaient un moment accrochées aux branches des arbres et disparaissaient emportées par la brise. Mille bruits charmants, éclatant alors dans les bois comme une fanfare, saluaient le réveil de l'astre lumineux. La rivière Ucayali, encaissée entre deux rangées de sombres verdures, roulait dans un silence magnifique ses ondes d'un ton d'ocre pâle, dont l'immobilité contrastait avec le mouvement des feuillages, des oiseaux et des quadrupèdes. Le soleil en montant, blondissait leur masse et mettait une aigrette lumineuse à la cime de chaque flot. Une légion d'êtres cachés pendant la nuit dans les profondeurs de l'immense cours d'eau, et que le jour faisait monter à sa surface, venaient mêler leurs formes étranges aux lignes calmes ou accidentées du paysage et ajouter à sa grandeur un caractère de puissante originalité. Les caïmans rayaient d'obliques sillons le sable des plages; les lamentins, tapis dans les roseaux, allongeaient timidement leur mufle informe pour humer l'atmosphère, saisir une tige de sara-sara (*pseudo-maïs*), et rentrer aussitôt dans leur domaine liquide avec cette double provision d'air respirable et d'aliments. Dans les baies solitaires, à l'abri du vent et du sillage des pirogues, les dauphins, rejetant l'eau par leurs évents, faisaient miroiter leur cuir lisse et couleur de zinc, nageaient par quatre de front, comme les chevaux d'un quadrige, ou exécutaient de folâtres culbutes. Le long du bord, sur des troncs d'arbres renversés, pêchaient de conserve des jaguars, des loutres, des hérons blancs ou gris, des jabirus et des phénicoptères. Dans le voisinage de ces animaux, trottait menu le cultrirostre, appelé paon des roses (*ardea helias*), avec son allure de perdrix, sa tête mignonne, son col mince, ses jambes frêles, sa chape de couleur modeste, mais plus richement ocellée que les ailes des sphinx, ce gracieux oiseau l'emportait sur les plus brillants de ses congénères : sur les couroucous, vêtus de vert d'or et de carmin; sur les cotingas aux couleurs changeantes; sur les orioles et les toucans; les perroquets et les perruches, et sur le grand martin-pêcheur au dos azuré, aux ailes blanches frangées de noir, qu'on voyait raser la berge et happer en passant quelque jeune *païsi*[1] échappé de la nageoire maternelle.

Ces lieux charmants où l'églogue et l'idylle régnaient en souveraines, étaient souvent témoins de petits cataclysmes, qui, chaque fois qu'ils se produisaient sous nos yeux, nous occasionnaient un tressaillement voisin de la peur. Ces cataclysmes ou ce qu'il vous plaira, c'était l'écroulement brusque et retentissant dans la rivière, d'une partie des berges. Ces terrains, composés de sable et de détritus végétal, sourdement minés par le flot, se détachaient tout à coup de la terre ferme sur une longueur d'un ou deux kilomètres, entraînant les arbres qu'ils avaient nourris et les faisceaux de lianes pareilles à des câbles, qui liaient entre eux ces colosses. Ces éboulements qu'on entendait souvent à trois lieues de distance, ressemblaient à de sourdes décharges d'artillerie.

Un épisode singulier qui pouvait tourner au tragique et me valoir l'honneur d'être décousu comme le beau chasseur aimé de Cypris, signala une de mes journées de voyage. C'était entre les rivières Tallaria et Ruapuya, affluents de droite de l'Ucayali (je ne saurais préciser autrement le lieu de la scène); il était trois heures de l'après-midi. Nos compagnons avaient sur moi une avance d'un quart de lieue. Ma pirogue, montée par trois Conibos, suivait le fil de l'eau en rasant la berge pour avoir un peu d'ombre. Les rameurs au repos échangeaient de loin en loin quelques paroles qu'ils ponctuaient d'une écuellée de mazato. Le pilote manœuvrait seul. Tout à coup notre oreille fut frappée par un bruit sourd comme celui que pourraient produire cent pioches excavant à la fois le sol. Ce bruit que les Indiens écoutèrent avec une attention profonde, semblait sortir de la forêt dont nous côtoyions la lisière. Las de prêter l'oreille sans rien comprendre, j'allais demander à un des rameurs ce que nous écoutions ainsi, quand, devinant mon intention, il m'imposa silence par un geste brusque. Après quelques minutes d'audition de ce bruit qui m'intriguait fort, mais dont les Conibos avaient reconnu la nature, ils se consultèrent du regard et s'étant mis à ramer vigoureusement, se rapprochèrent du rivage. Comme nous abordions, ils se dépouillèrent de leur sac, prirent leurs arcs et leurs flèches, et nus comme des vers, sautèrent en terre et s'enfoncèrent dans la forêt. Je restai seul à garder la pirogue.

Un certain temps s'écoula. Ennuyé d'attendre mes rameurs et harcelé d'ailleurs par les moustiques, j'amarrai l'embarcation à une branche et débarquant à mon tour, j'entrai dans le fourré. Un profond silence y régnait. Je m'assis sur un tronc renversé et comme

1. C'est le *pira-rocou* ou poisson-rocou des Brésiliens, et le *vastus gigas* ou le *maïus osteoglossum* des ichthyologistes. Ce poisson, de la taille d'un esturgeon, est cuirassé de magnifiques écailles de six centimètres carrés, d'une couleur carmin vif bordé de cobalt. Il abonde dans les affluents et les lacs du Haut-Amazone. C'est l'individu que les Péruviens et les Brésiliens de ces contrées recherchent de préférence à d'autres, pour en saler la chair qui a quelque analogie avec celle de la morue. Avec la grande consommation que font de ce poisson frais les Missions de l'Ucayali et les villages de l'Amazone, ils en expédient chaque année, à l'état de salaïson, des quantités considérables dans les provinces voisines et jusqu'au Para. Les Cocamas sont, de tous les indigènes de notre connaissance, ceux qui se montrent le plus friands de pira-rocou, poisson dédaigné par les Conibos qui l'appellent *huamué*, peu connu des Chontaquiros et tout à fait ignoré des Antis, dont il n'habite pas les rivières trop froides. La trouvaille, sur une plage de l'Ucayali, d'écailles et d'arêtes de païsi, suffit aux tribus riveraines pour leur dénoncer le passage d'une famille ou d'une troupe de Cocamas. Ce poisson est le seul que nous ayons vu dans les rivières de cette Amérique, nager entre deux eaux en compagnie de sa progéniture. Il n'est pas rare de voir, dans les baies calmes et solitaires, une énorme femelle de païsi escortée de ses petits au milieu desquels elle a l'air d'un vaisseau à trois ponts entouré de chaloupes. Les jeunes païsis, longs de douze à quinze pouces et encore sans écailles, sont d'un brun d'anguille foncé sur le dos. Cette couleur se dégrade en descendant vers les flancs et s'éteint près du ventre, dont le dessous est d'un blanc jaunâtre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

j'avais pris mon album, dans l'espoir d'utiliser une de ses pages, apercevant devant moi un de ces jolis palmiers du genre *Bactris*, pourvu de son régime de drupes mi-parti noir et orange, j'entrepris de les dessiner. Pendant que je m'absorbais dans mon œuvre, la terre tremblait sous mes pieds. Un volcan semblait y mugir. D'un bond je me levai. Les secousses du sol devenaient de plus en plus violentes. Les oscillations paraissaient se diriger du sud au nord. Quant au bruit, c'était comme le galop lointain d'un escadron de cavalerie. Tout à coup, et comme mes regards interrogeaient avec anxiété l'ombre du taillis une troupe, ou plutôt une armée de picaris, ces sangliers américains, débouchèrent comme la foudre à vingt pas de moi. Je cherchai de l'œil un coin pour m'y tapir, un arbre pour y grimper et n'apercevant à ma portée que des lianes pendantes, je les saisis et m'enlevai à la force des poignets comme un professeur de voltige. Le formidable troupeau passa ventre à terre, laissant après lui une odeur infecte. Je ne sus jamais quel effet j'avais pu produire sur les sangliers, ainsi suspendu par les mains et vêtu d'une robe rouge, mais au bouleversement de mes facultés, je jugeai que ces animaux m'avaient fait une peur atroce.

Derrière le bataillon des vétérans qui arrosaient l'herbe de gouttes pourpres, se pressait une escouade

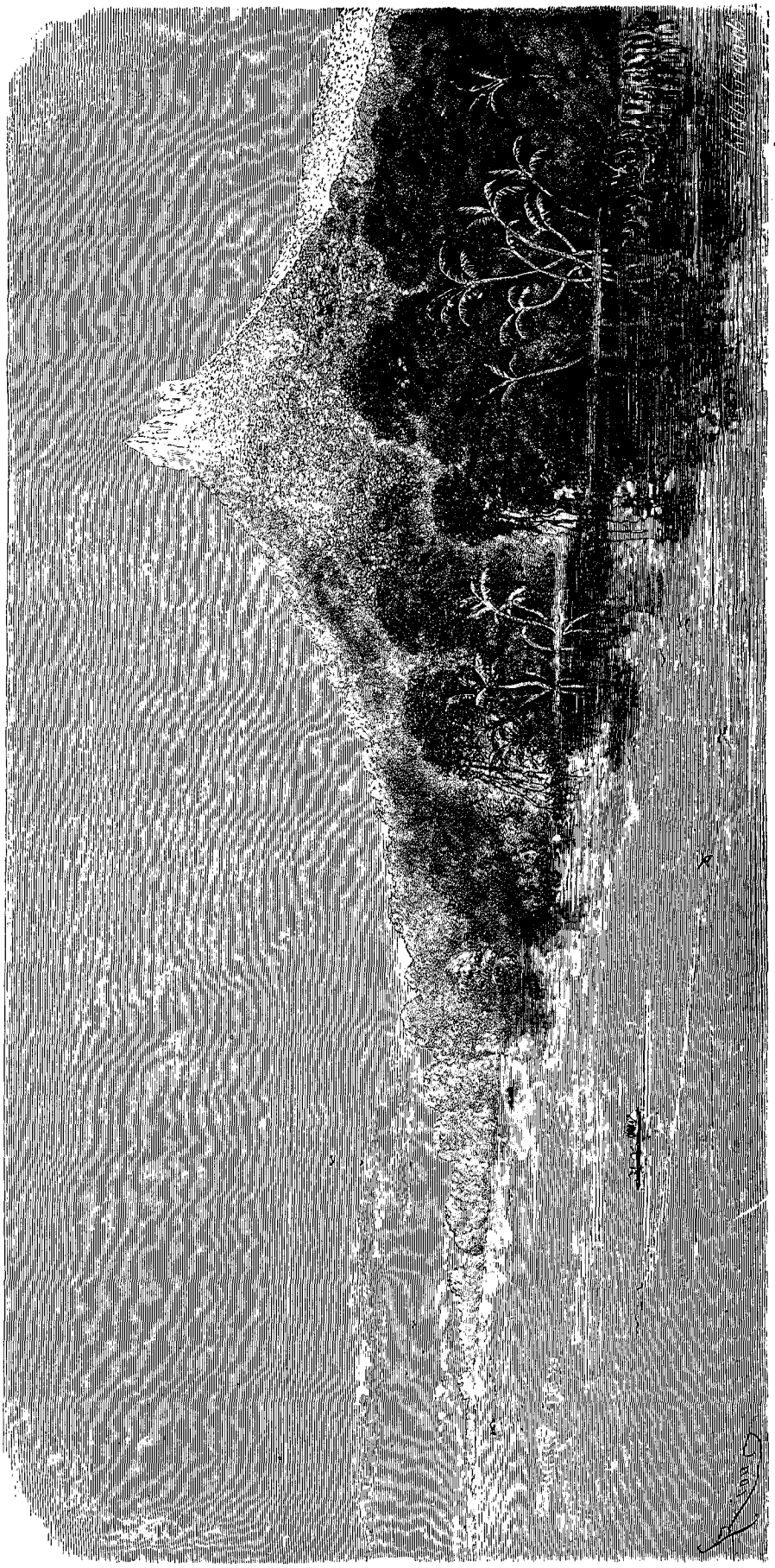
Les pecaris.

de marcassins. Ces bestioles, le groin au vent et la queue en tire-bouchon, galopant sur les traces des grands parents avec un empressement extraordinaire, avaient quelque chose de si grotesque, qu'en toute autre occasion je n'eusse pas manqué d'en rire; mais ma situation m'en empêcha. Les Conibos, hurlant, jurant, riant, couraient après ces marcassins et les serraient de si près, qu'ils réussirent à mettre la main sur deux traînards. Toute cette scène avait duré cinq minutes. J'eus enfin la mot de l'énigme. Le bruit sourd que nous avions entendu, était causé par ces pécaris qui fouillaient la terre à l'entour d'un arbre pour déchausser ses racines et s'en repaître; leur groin et leurs défenses faisaient l'office du pic et de la bêche. Les Conibos avaient interrompu à coups de flèches cette besogne de mineur. Quelques animaux avaient été blessés mortellement peut-être, mais aucun d'eux n'était resté sur le carreau.

Notre pirogue rentra dans le lit du courant. Les Conibos s'escrimant de la rame pour regagner le temps perdu, atteignirent après une heure d'un violent exercice leurs compagnons à qui ils racontèrent leurs prouesses. Les jeunes pécaris, dépouilles opimes du combat, figurèrent le soir même dans un auto-da-fé, à l'issue duquel on nous les servit parfaitement rôtis sur un plat de feuilles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A part l'épisode que je viens de relater, rien de remarquable n'avait signalé notre entrée sur le territoire des Sibibos où nous avions trouvé d'excellent tabac que ces Indiens s'amusent à fumer sous forme de gros cigares, longs de dix pouces et assez maladroitement façonnés. La seule particularité digne d'intérêt que nous eussions notée, c'est que les Sipibos, au lieu de bâtir leurs demeures sur la seule rive gauche de l'Ucayali, comme les Antis, les Chontaquiros et les Conibos, les édifient sur ses deux rives. De ce fait insignifiant en apparence, nous avions inféré que les nations aux noms en *ris* qui s'étendent des vallées d'Apolobamba à la rivière Tarvita, sur une ligne d'environ sept degrés, et avec lesquelles nos Indiens de l'ouest sont en délicatesse, avaient enfin disparu de la rive droite. Le voisinage d'ennemis n'étant plus à craindre[1], les Sipibos ri-



Sierra et pic de Cantamana.

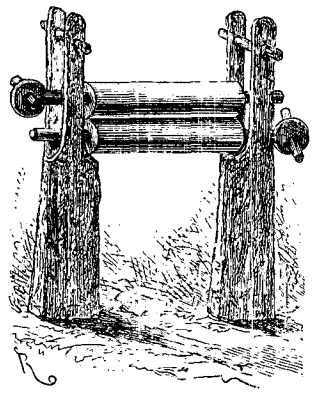
1. Les tribus qui s'étendent des vallées d'Apolobamba à la rivière Tarvita affluent de l'Ucayali, et dont le territoire est situé entre le soixante-douzième et le soixante-treizième parallèle, sont les *Cucieuris* des confins de Carabaya, les *Siriniris* des vallées de Marcapata, Ayapata et Asaroma, les *Tuyneris* et les *Huatchyperis* des vallées de la madre de Dios, les *Pucapacuris* des plages du Mapacho ou Paucartampu-Camisia, enfin les *Impetiniris*. Ces indigènes, amis et alliés, vont nus, parlent la même langue et ont les mêmes coutumes. Les Antis, les Chontaquiros et les Conibos de la rive gauche de l'Ucayali sont en guerre avec les Pucapacuris et les Impetiniris. — Les *Remos* et les *Amahuacas*, dont le territoire succède à celui de ces indigènes et qui n'ont avec eux aucune relation, sont en butte aux taquineries des Conibos, des Sipibos et des Schétibos, bien qu'ils parlent la langue de ces derniers et soient issus comme eux de la grande nation des Panos aujourd'hui éteinte. C'est

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verains de la pampa del Sacramento, profitaient de la circonstance pour passer l'eau et prendre leurs aises. Les renseignements que nous recueillîmes à ce sujet étaient d'accord avec notre opinion.

Dans un trajet de quelques lieues seulement, nous relevâmes sur l'une et l'autre berge quatorze habitations de Sipibos, ce qui nous parut prodigieux, eu égard au petit nombre de demeures que nous avions comptées chez leurs voisins du sud. Une hospitalité partriarcale nous fut offerte sous le toit de palmes de ces indigènes, où nous mangeâmes pour la première fois de petites tortues au sortir de l'œuf. Ces animaux que les naturels recueillent par milliers sur les plages de l'Ucayali au moment de l'éclosion des œufs, sont jetés par leurs ménagères dans une marmite en terre avec un peu d'eau, un tampon de feuilles par-dessus et cuisent ainsi à la vapeur comme des marrons ou des pommes de terre. On les mange à la façon de nos crevettes, broyant à la fois sous la dent, la carapace et le plastron de l'amphibie encore sans consistance. C'est un mets étrange, délicat, d'un goût et d'un moelleux superlatifs, que je recommande en passant aux appréciateurs de Carême et de sa cuisine.

A mesure que nous remontions vers le nord, la nature déployait un luxe de végétation remarquable. Les plages nues ou bordées de roseaux ne se montraient qu'à de longs intervalles. Deux lignes de forêts placées en regards profilaient les berges de la rivière dont l'extrémité des courbes, ténue comme un fil, se perdrait dans les brumes de l'horizon. Des groupes d'îles de cinq à six lieues de circuit, couvertes d'une épaisse futaie, s'évasaient au milieu de son lit et l'élargissaient de telle sorte, qu'il nous arrivait souvent de prendre pour la terre ferme les contours de ces archipels. Ce n'est qu'après les avoir dépassés que nous reconnaissions notre erreur. Comme correctif à la largeur phénoménale de l'Ucayali, sa profondeur était à peu près nulle. En certains endroits, et notamment devant la rivière Pisqui, affluent de sa rive gauche, la sonde avait accusé une brasse et demie. Cinq lieues plus loin elle trouvait fond par deux brasses. C'était quatre brasses de moins qu'au sortir de la gorge de Tunkini. De cette inégalité de niveau constamment observée, nous avions fini par conclure que l'Ucayali, rivière très-curieuse, très-pittoresque et la plus tortueuse peut-être de toutes celles qui sillonnent ce globe, semblait destinée à ne jamais porter que des embarcations d'un faible tirant d'eau. Quel échec pour les voyageurs et les géographes qui, depuis un siècle, s'obstinent à établir un réseau de communications fluviales à travers l'Amérique du Sud, et par des combinaisons qu'ils croient ingénieuses, mais auxquelles se refuse énergiquement la nature, relient les provinces transandéennes du Pérou avec ses possessions cisandéennes. Nous reviendrons sur ce système d'hydrographie commerciale en faisant nos adieux à la rivière Ucayali.



Moulin à broyer les cannes à sucre.

Certain matin nous relevâmes à notre droite le chaînon est-sud-est de la sierra de *Cuntamana*, champignon trachytique poussé au beau milieu des parties planes du bassin de l'Ucayali-Amazone. La chose avait cela de merveilleux qu'aux alentours de la masse pierreuse, dans un périmètre de trois cents lieues, on chercherait en vain dans le sable des plages et dans l'humus des forêts, un caillou de la grosseur d'un œuf de mésange. Cette sierra violemment injectée au principe par quelque cratère ouvert dans les formations sous-jacentes, plutôt qu'épanchée sur la longueur d'une faille, dut sortir de terre tout d'une pièce et à l'état semi-liquide. La masse en s'affaissant sur elle-même et cherchant un niveau, emplit les cavités environnantes et détermina quatre chaînons qui partant du centre ou nudus, comme les jantes du moyeu d'une roue, se dirigèrent accidentellement vers les quatre vents cardinaux. Le chaînon du nord porte le nom de *Cuntamana* qui est celui de la sierra-mère; le chaînon du sud est appelé *Uri-Cuntamana*, celui de l'est *Canchahuaya*, celui de l'ouest *Chanayamana*. De grandes forêts entourent la base et couvrent les versants de cette sierra dont les sommets seuls sont stériles. Ces forêts abondent en bois de construction et de placage, en salsepareille, cacao, styrax, vanille, copahu, en gommes et en résines, en miel et en cire, en plantes tinctoriales et médicinales. Les Sensis, débris de la grande nation des Panos à laquelle se rattachent les quatre tribus qui peuplent aujourd'hui la plaine du Sacrement[1], les Sensis, les plus propres, les plus avenants, les plus honnêtes de tous ces indigènes, habitent les forêts de Chanayamana où leur tribu, qui jouit dans les Missions voisines d'un excellent renom, compte douze à quinze familles représentant une centaine d'individus[2].

Trois jours de navigation seulement nous séparaient de la Mission de Sarayacu dont le Chontaquiro Jéronimo nous avait fait une description si pompeuse que, n'osant y ajouter foi, nous consultâmes nos rameurs conibos pour savoir jusqu'à quel point nous pouvions donner crédit aux affirmations du sonneur de cloches. Ceux-ci,

peut-être à cette parenté qui les unit dans le passé, qu'il faut attribuer l'antipathie plutôt que la haine véritable que les Conibos et leurs alliés de la rive gauche de l'Ucayali paraissent éprouver pour les Remos et les Amahuacas de la rive droite. Tout en les pillant, les houspillant et même les assommant un peu à l'occasion, ils les tolèrent et les traitent comme gens infimes et sans conséquence.

1. Les Cacibos, les Conibos, les Sipibos et les Schétibos. — Ses autres habitants ne sont que de simples groupes de deux à trois familles d'origines diverses.

2. Les Sensis sont des Schétibos qui se sont séparés du gros de la tribu, il y a un demi-siècle environ, pour aller s'établir sur la rive droite de l'Ucayali. Ces indigènes vivent en bons termes avec toutes les tribus voisines.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au lieu d'atténuer les hyperboles de leur congénère, renchérirent sur elles de telle sorte que nous crûmes fermement que l'Enim, le Païtiti et l'el Dorado, tant poursuivis jadis par les conquérants espagnols n'étaient autres que l'endroit où tendaient tous nos vœux. L'anachronisme évident qu'il y avait entre la recherche de ces lieux enchantés et la fondation du village chrétien, ne parvenait pas à détruire nos illusions profondément enracinées. Il est vrai qu'aucun de nous ne songeait guère en ce moment à rapprocher les deux époques et à remarquer qu'une période de cent quatre-vingt-dix ans séparait leurs dates.

Les trois jours de voyage qui nous restaient à faire pour atteindre le Chanaan américain, où, nouveaux Hébreux, nous comptions trouver à foison de la manne et des cailles grasses, ces trois jours que nos rameurs eussent

Indien Sipibo.

pu ramener à deux, s'ils n'avaient craint de fatiguer leurs bras, avaient été divisés par eux en trois étapes de sept lieues chacune. Le soir du premier jour, nous allâmes camper sur une plage du nom de Chanaya[1], où nous trouvâmes, en arrivant, deux individus, un homme et une femme. La pirogue qui les avait transportés en ce lieu était attachée par une corde de palmier à un aviron fiché dans le sable. Ces inconnus, que nous avions pris pour des Sipibos, étaient des néophytes de la Mission de Sarayacu, qui remontaient la rivière, cherchant des troncs de cécropias pour prendre aux abeilles qui y essaiment, leur provision de miel et surtout de cire. L'homme, déjà vieux et privé de l'œil droit, avait nom Timothée ; il avait été baptisé par je ne sais quel missionnaire, en compagnie duquel il avait fait plus

1. Du nom du chaînon ouest de la sierra de Cuntamana, au pied duquel elle est située et qui est appelé Chanaya-Mana (*cerro de Chanaya*).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tard un voyage à Lima. La femme, encore jeune, nous dit s'appeler Maria; elle était née à Sarayacu, de parents chrétiens. Ce couple, légitimement uni, appartenait à la nation combaza, originaire des rives du Huallaga, et tombée de ricochets en ricochets dans les Missions de l'Ucayali. Le Timothée, quoique chrétien, fraternisa, sans scrupule, avec nos rameurs, but avec eux le mazato de la bienvenue, et leur offrit à la ronde du tabac râpé, contenu dans un éteignoir en fer-blanc dont il s'était fait une tabatière. Sur le refus des indigènes de puiser dans ce récipient, l'homme huma coup sur coup trois ou quatre prises, mais sans l'aide d'un appareil et en se garnissant le nez à l'européenne, comme probablement il l'avait vu pratiquer aux chefs de la Mission. La compagne du Timothée s'était tenue à l'écart pendant cette scène. A la vue de nos Conibos, elle avait manifesté d'abord une pieuse horreur, et quand après avoir bu quelques coups avec son mari, ceux-ci s'approchèrent d'elle pour admirer naïvement les bracelets de perles rouges qu'elle avait aux poignets, elle leur tourna le dos en les qualifiant à mi-voix de *chiens* et de *païens*.

Indien Schétibo.

L'intolérance de cette Combaza nous choqua d'autant plus, que rien dans ses traits, son teint, son costume, ne différait des sauvagesses que nous avions rencontrées en chemin. La seule particularité qui l'eût distinguée de ces dames, était sa chevelure, qu'au lieu de porter comme ces dernières, flottante sur le dos et coupée carrément à la hauteur de l'œil, elle avait tordue et relevée à l'aide d'un peigne de corne. A part ce vain hochet de la civilisation, dont elle semblait orgueilleuse, notre chrétienne était aussi brune et aussi camarde que ses sœurs du désert; ses formes corporelles avait un cachet tout aussi grotesque, et pour compléter cette ressemblance elle n'usait comme elles d'autre vêtement, qu'une *pampanilla*, bande de coton teinte en brun, qui descendait du nombril aux rotules.

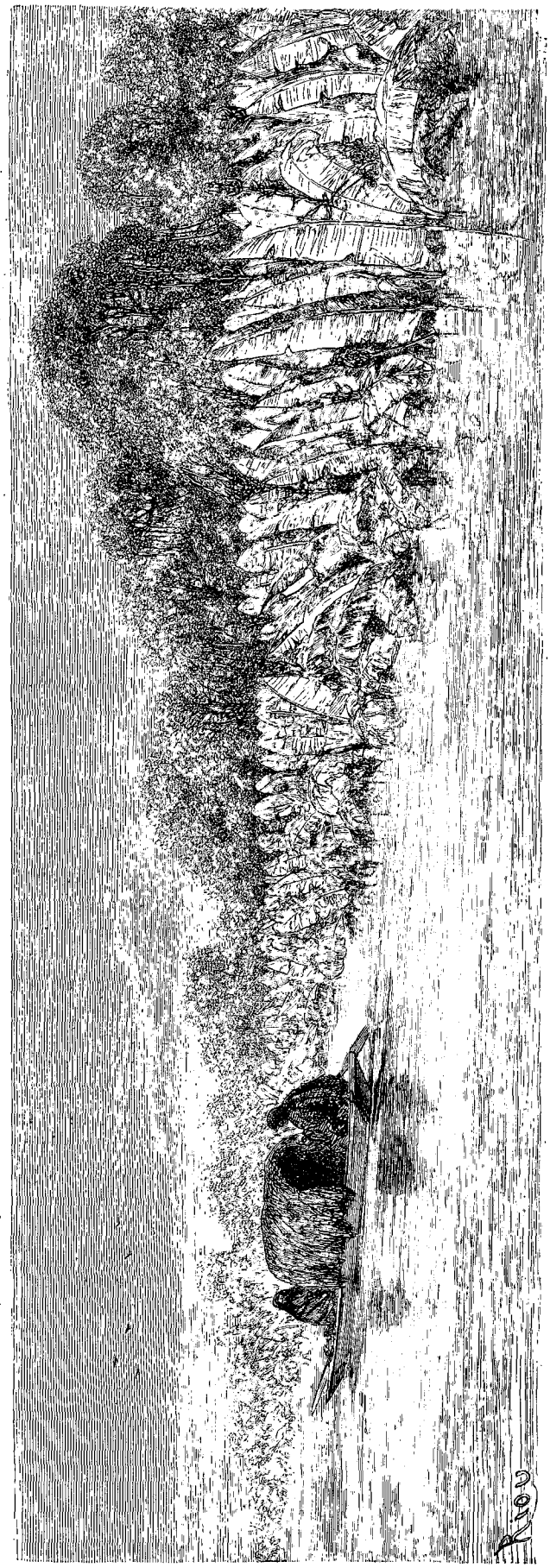
Cette femme si peu douée par la nature et l'éducation, faisant la sucrée et la renchérie, et tirant vanité de son peigne de corne, nous déplut à première vue. Peu s'en fallut que le sentiment hostile qu'elle nous inspirait, ne rejaillît sur la Mission qui l'avait baptisée. — Telle enseigne, tel vin, — fûmes-nous sur le point de nous écrier. Heureusement elle ne tarda pas à se rembarquer avec son compagnon, et tous les deux, lui ramant, elle gouvernant, continuèrent à tâtons leur récolte de cire.

Cet échantillon des deux sexes de Sarayacu avait porté un rude coup à notre enthousiasme. Depuis tant de jours qu'on exaltait autour de nous la Mission centrale, ses moines et ses néophytes, nous nous étions habitué à les considérer sous un certain jour et nous n'aurions pu les voir autrement. Dans notre esprit imbu des maximes de Chateaubriand, les vierges de Sarayacu étaient autant d'Atalas, de Milas et de Célutas; les néophytes mâles, leurs compagnons, ne pouvaient ressembler qu'à Outougamiz le simple ou à Chactas fils d'Outalissi. Quant aux portraits des chefs de la prière, nous les avions calqués fidèlement sur celui du vénérable P. Aubry. Tous avaient le crâne nu, la barbe blanche et tombant jusqu'à la ceinture, le dos voûté et un bâton noueux pour assurer leurs pas. Si le paysage où nous placions nos personnages n'offrait ni tulipiers, ni magnoliers, ni chênes séculaires aux mousses pendantes, ni cyprès gigantesques ombrageant des puits naturels, c'est que nous savions que ces arbres spéciaux à l'Amérique du Nord, ne se trouvent pas dans celle du Sud. C'était la seule concessions que nous eussions cru devoir faire. Mais voilà qu'au plus fort de nos illusion, nous tombions d'Atala, fille de Simaghan aux bracelets d'or, sur une espèce de femme-guenon, au ventre ballonné, aux extrémités d'araignée, aigre, hargneuse, intolérante; voilà que le Chactas de nos rêves se métamorphosait en un Indien borgne, prisant du tabac dans un éteignoir et buvant de la chicha avec nos rameurs. O poésie! ô mensonge! ô déplorable effet des périodes à quatre membres! fûmes-nous au moment d'exclamer, en mesurant l'abîme dans lequel nous avait conduit une admiration irréfléchie pour l'auteur des *Natchez*. Maintenant que nous restait-il à faire? devions-nous remonter de l'effet à la cause, conclure du néophyte au missionnaire? Mais que seraient alors les pasteurs d'un pareil troupeau! Nous avions le frisson rien que d'y songer.

L'embouchure de la rivière Pisqui qui vint bâiller à notre droite, donna à nos pensées une autre direction. Ce cours d'eau sorti d'un bras détaché de la Cordillère centrale et large d'environ trente mètres à sa confluence avec l'Ucayali, compte sur ses deux rives une douzaine d'habitations d'Indiens Sipibos.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un de ces logis, édifié sur le côté gauche de la grande rivière et dans lequel nous nous arrêtâmes pour déjeuner, était pourvu d'une machine de forme singulière, dont le modèle, nous dit-on, avait été fourni par des néophytes de Sarayacu. Cette machine servait à broyer les cannes à sucre. Curieux de savoir quelle boisson locale on pouvait fabriquer avec le jus des cannes, nous questionnâmes à ce sujet le propriétaire de la machine. *Ron*, nous dit-il en souriant et faisant le geste d'ingurgiter un liquide quelconque. Nous comprîmes sans peine qu'il s'agissait de rhum ou de tafia; mais ce qui nous parut incompréhensible, ce fut la façon dont l'indigène accentua cette simple syllabe et le geste enthousiaste par lequel il la commenta. Ce Sipibo qui trafiquait de cire, d'huile de lamentin et de graisse de tortue avec les Missions de Sarayacu, comprenait un peu de quechua. Avec l'aide d'un interprète et nos propres ressources, nous pûmes obtenir de lui des explications sur le goût décidé qu'il manifestait pour les liqueurs fortes. Ce goût, qu'il nous dit avoir puisé dans la fréquentation des néophytes auxquels il vendait ses denrées, était passé chez lui à l'état d'habitude. Or, l'habitude, comme on sait, est une seconde nature, et le Sipibo ne pouvant vivre désormais sans boire du rhum, s'était mis à planter des cannes à sucre et à fabriquer un *Trapiche* pour les broyer. Les néophytes, après l'avoir aidé à monter la machine, venaient de temps en temps lui demander un coup de rhum en témoignage de sincère amitié. L'Indien paraissait enchanté de lui-même et de son aptitude à distiller une liqueur qui lui procurait dans la même journée, et selon la dose qu'il en prenait, des rêves couleur de rose ou des accès d'humeur noire. Nous quittâmes cet homme, assez scandalisé de ses propos et tout surpris en même temps, que le voisinage des Missions et des missionnaires, n'eût éveillé chez lui d'autre besoin que celui de boire du rhum.



Rives de l'Ucayali.

C'est à Cosabiatay que s'achève le territoire des Indiens Sipibos, et que commence celui de leurs frères et alliés les Schétibos. Les trois Missions de Sarayacu, de Belen, et de Tierra-Blanca qui s'élèvent sur les possessions de ces derniers indigènes, ont étendu leur influence sur les lieux et les hommes, non pas en sanctifiant les uns et en civilisant les autres, comme on pourrait le croire, mais en reléguant la plupart des Schétibos dans l'intérieur des affluents et des canaux de gauche de l'Ucayali, et en faisant du pays de ces naturels une manière de territoire neutre, où l'on trouve, alternant avec des habitations de Schétibos, des demeures de Conibos, de Chontaquiros et même de Cocamas de la grande lagune du Huallaga. Pour expliquer convenablement la chose au lecteur qui pourrait attribuer ce pêle-mêle à une fusion

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des tribus précitées, nous ajouterons que le territoire qu'elles occupent en commun, lequel comprend environ cent soixante-dix lieues de rivière, n'offre sur cette étendue que trois habitations de Schétibos, cinq de Conibos, quatre de Chontaquiros, une de Panos, et quelques abris provisoires de Cocamas. Grâce à cet espace de treize lieues, ménagé par le hasard entre chacune de ces demeures, leurs possesseurs, malgré la haine nationale qui les divise, vivent en paix entre eux. Nous dirons plus tard en passant devant ces logis pourquoi et comment ceux qui les habitent ont abandonné leurs tribus respectives pour vivre à l'écart.

Cosiabatay, pour revenir au point d'où nous sommes parti, est une rivière au courant rapide, large de cinquante mètres à son embouchure et habitée à l'intérieur par des Indiens Schétibos. Comme sa voisine la rivière Pisqui, elle descend des versants de la sierra de San-Carlos, un bras détaché de la Cordillère centrale, et coupe de l'ouest à l'est la plaine du Sacrement. Cette rivière portait au dix-septième siècle le nom de Manoa, d'où le nom de *Manoïtas* donné par les missionnaires de cette époque aux Schétibos qu'ils trouvèrent établis sur ses rives.

Les Sipibos et les Schétibos aujourd'hui séparés, ne formaient autrefois qu'une seule et même tribu, détachée comme cinq tribus voisines de la grande nation des Panos; type, coutumes, langage, vêtement leur sont encore si bien communs avec les Conibos, dont nous avons tracé précédemment la monographie, qu'on peut dire qu'entre ces indigènes, il n'y a d'autre différence que celle du nom.

Vers le milieu du dix-septième siècle, quand le révérend Biedma, après une exploration de la rivière Pachitea, remonta pour la première fois l'Ucayali, les Sipibos alliés aux Casibos, étaient déjà séparés des Schétibos par suite d'une dispute à main armée, dans laquelle ces derniers avaient eu le dessous. Le temps n'avait fait qu'envenimer cette haine entre frères. Un siècle plus tard, en 1760, quand, à l'instigation du P. Sobreviela, des religieux franciscains fondèrent les premières Missions de l'Ucayali, la rancune des Schétibos contre les Sipibos était encore si forte, que la crainte de voir ces indigènes en venir aux mains et s'assaillir en pleine église, si on les réunissait dans la même Mission, cette crainte fut cause qu'on affecta à chacune de ces tribus une Mission distincte. *Santo-Domingo de Pisqui*, sur la rivière de ce nom, reçut les Sipibos, et *San-Francisco de Manoa* réunit les Schétibos; de leur côté, les Panos et les Conibos, les Remos et les Amahuacas, qui, malgré leur voisinage et leurs liens de parenté, se détestaient aussi cordialement que les Sipibos et les Schétibos, furent comme ceux-ci parqués dans des Missions distinctes. *Sarayacu*, *Canchahuagua*, *Chunuya*, *Yupuano*, *Santa-Barbara de Achani*, *Santa-Cruz de Agnaytia* et *Sad-Miguel*, s'élevèrent en même temps que Santo-Domingo et San-Francisco. Ces Missions figurent dans les statistiques de l'époque, et selon leur situation au nord ou au sud de Sarayacu, sous le nom de Cordon haut (*cordon alto*) at de Cordon bas (*cordon bajo*), des Missions de l'Ucayali[1].

Après sept ans de séjour dans leurs Missions respectives, ces tribus qui avaient en le temps de réfléchir à la haine qui les divisait depuis tant d'années, et de reconnaître combien il était ridicule entre parents de se faire la moue, se sentirent prises un beau jour du désir de se réconcilier. Un Sipibo du nom de Rungato, fut chargé de porter des paroles de paix d'une tribu à l'autre. Le premier effet d'une réconciliation générale entre ces indigènes fut de détruire les Missions, de massacrer les missionnaires et de se partager fraternellement les articles de quincaillerie, les ornements d'église et les vases sacrés dont ils firent des objets de parure[2].

En 1790-91, lorsque les PP. Girbal et Marquès eurent exhumé de leurs ruines les Missions de Manoa et de Sarayacu, ils appelèrent à eux les tribus indigènes qui, en 1767, les avaient détruites. La tribu des Panos, et quelques Conibos, répondirent seuls à l'appel évangélique des missionnaires. Les autres aimèrent mieux rester libres et barbares. Quoi qu'il en soit de cette détermination peu orthodoxe, les Sipibos et les Schétibos ont échappé à une destruction totale, et l'on retrouve aujourd'hui ces indigènes, gais, replets, bien portants, comme leurs voisins les Conibos, mais ayant sur ceux-ci, grâce au voisinage immédiat des néophytes, l'avantage de savoir fabriquer du rhum et d'adorer cette liqueur.

Les forces numériques des Sipibos, en joignant aux quatorze habitations de ces indigènes relevées sur l'Ucayali, sept de leurs demeures édifiées sur les bords de la rivière Pisqui, nous paraissent être de huit à neuf cents hommes. Quant aux Schétibos, moins nombreux que leurs voisins et alliés, ils occupent six maisons dans l'intérieur de la rivière de Manoa-Cosiabatay, et l'on compte avec trois de leurs demeures sur l'Ucayali, cinq habitations situées au bord des canaux ou des lacs qui profilent cette rivière, entre Cosiabatay et le Marañon. Pour compléter ce calcul de statistique, si nous joignons maintenant les forces numériques des Conibos à celles des Sipibos et des Schétibos, nous obtiendrons approximativement le chiffre de trois mille individus, que des voyageurs abusés par la ressemblance des trois tribus et les confondant en un groupe unique, ont donné à la seule tribu des Conibos.

Au delà de Cosabiatay, l'Ucayali prit tout à coup une largeur inusitée. Ses plages de sable disparurent, une double muraille de végétation que perçaient de gracieuses touffes de palmes, vint encadrer ses rives dont les talus se dérobèrent sous un gazonnement de balisiers. Ce décor était admirable sans doute, mais la préoccu-

1. La rivière Huallaga avait, comme l'Ucayali, son cordon *haut* et *bas* des Missions; seulement celles de l'Ucayali étaient postérieures d'un siècle et demi à celles du Huallaga.

2. Lors de son premier voyage à Manoa et à Sarayacu (16 octobre 1790), le P. Girbal reconnut avec douleur, au nez, au col et aux poignets des indigènes des deux sexes, des fragments de calices, ostensoirs, patènes, etc., provenant du pillage des chapelles de leurs Missions.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pation de notre esprit nous empêcha de l'admirer. Nous approchions de Sarayacu, et l'idée de jeter l'ancre dans son port après quarante-trois jours de voyage, de misères sans nombre, de petites criailleries, de petits scandales et de petits propos, cette idée en absorbant toutes les autres à son profit, nous rendait pour le quart d'heure indifférent aux beautés du paysage.

Ce port du salut, où nous n'abordâmes que le lendemain à cinq heures du soir, était une vaste plage découpée en croissant, encombrée de buissons et de touffes de faux maïs. De longs talus d'ocre et d'argile à demi voilés par une végétation épaisse, mais rabougrie, allaient en serpentant rejoindre la ligne des forêts, située à trente pieds d'élévation du niveau de la rivière. A gauche de cette plage, coulait la petite rivière de Sarayacu, venue de l'intérieur, et large seulement de trois ou quatre mètres. Ce rio d'eau jaune et vaseuse, voilé par une végétation touffue dont l'ombre estompait déjà les contours, devait être cher aux caïmans, amis du clair-obscur et du silence. Malgré la mine équivoque de cet affluent de l'Ucayali, nous nous fussions surpris à disserter sur son passé et à rechercher lequel des deux noms, de *Sarah Ghéné* [1], que lui donnaient autrefois les Indiens Panos, ou de *Sara-Yacu* [2], que lui imposèrent plus tard des métis péruviens, lui était le plus justement applicable, si des soins plus pressants que

Entrée de la rivière de Sarayacu.

ceux des étymologies, ne nous eussent occupé en ce moment. Le soleil se couchait; le crépuscule allait bientôt venir; la nuit lui succéderait brusquement et nous savions par ouï-dire, que la Mission où tendaient tous nos vœux était située à deux lieues de la plage, dans l'intérieur de la forêt. Or, cette forêt que nous avions à traverser, ouvrait devant nous une bouche d'un noir opaque, d'où sortaient, aux approches du soir, des voix étranges et des bruits alarmants. La crainte de nous perdre dans ses détours, et aussi d'avoir maille à partir avec ses hôtes aux longs crocs et aux larges griffes, nous fit un devoir de remettre au lendemain notre entrée à Sarayacu.

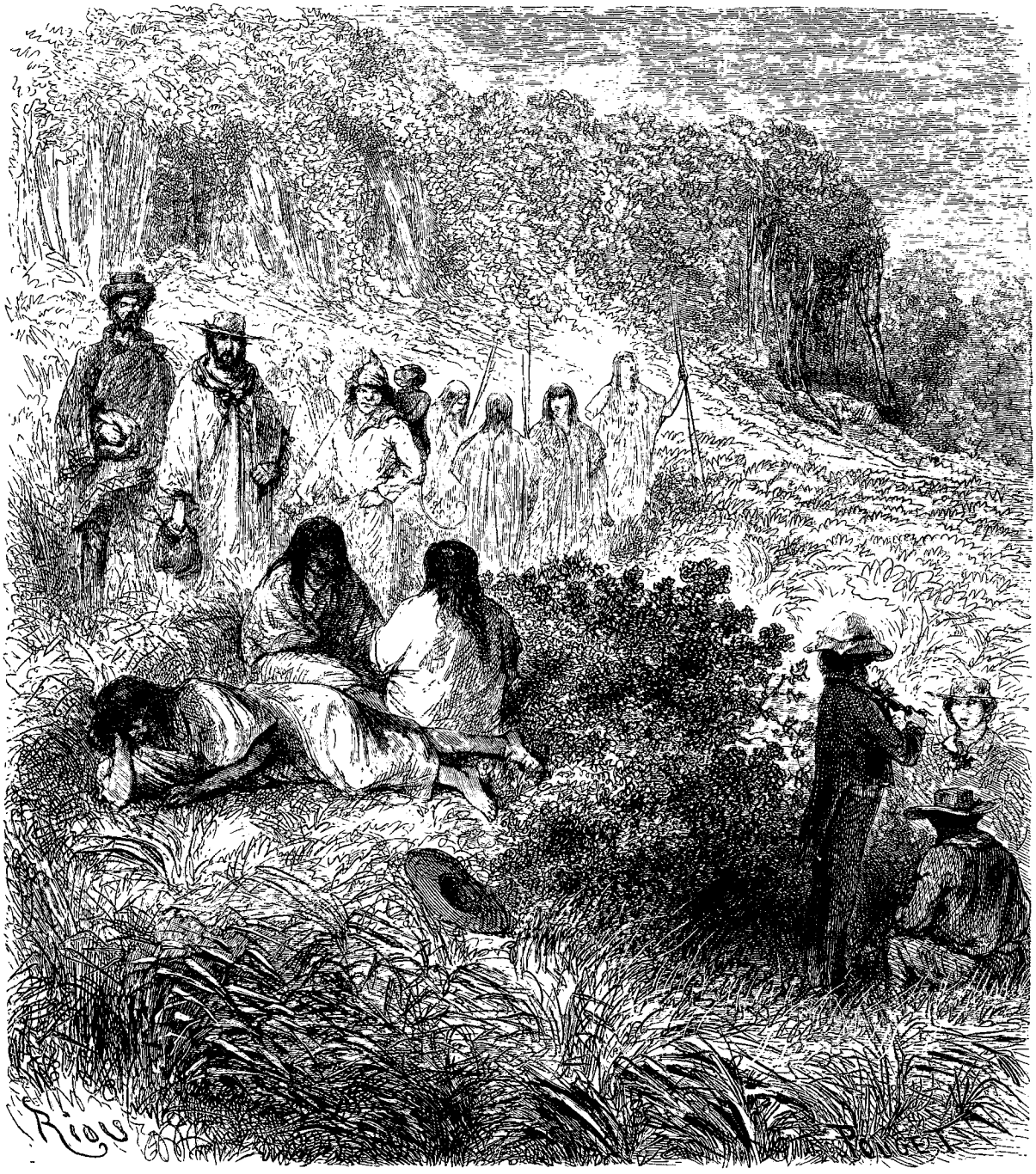
Cette décision arrêtée, nous avisâmes aux moyens de passer la nuit le moins mal possible. Pendant que les uns sarclaient quelques pieds carrés de terrain pour étendre les moustiquaires, les autres allaient ramasser des bûchettes. Bientôt deux grands feux flambèrent à la fois sur la plage. Comme nous étions en train de peler des bananes pour le souper, le comte de la Blanche-Épine, que nous avions perdu de vue depuis un moment, caché qu'il était par des buissons de mélastomes,

1. En pano : *rivière de l'abeille*, de *sarah*, abeille, et de *ghéné*, rivière.

2. En quechua : *rivière du Maïs*, de *sara*, maïs, et de *yacu*, rivière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sortit tout à coup d'entre les branchages et nous apparut vêtu de noir et de blanc cravaté, comme s'il eût été de noce ou d'enterrement. Cette transformation soudaine, à laquelle nous n'étions nullement préparés, faillit nous arracher un cri de surprise. De leur côté, les Conibos qui n'avaient jamais eu l'occasion de voir un homme en pareille tenue, bien qu'à l'occasion ils se barbouillassent de noir de la tête aux pieds et portassent des cravates de perles blanches, restèrent littéralement stupéfaits. Cette livrée de la civilisation,



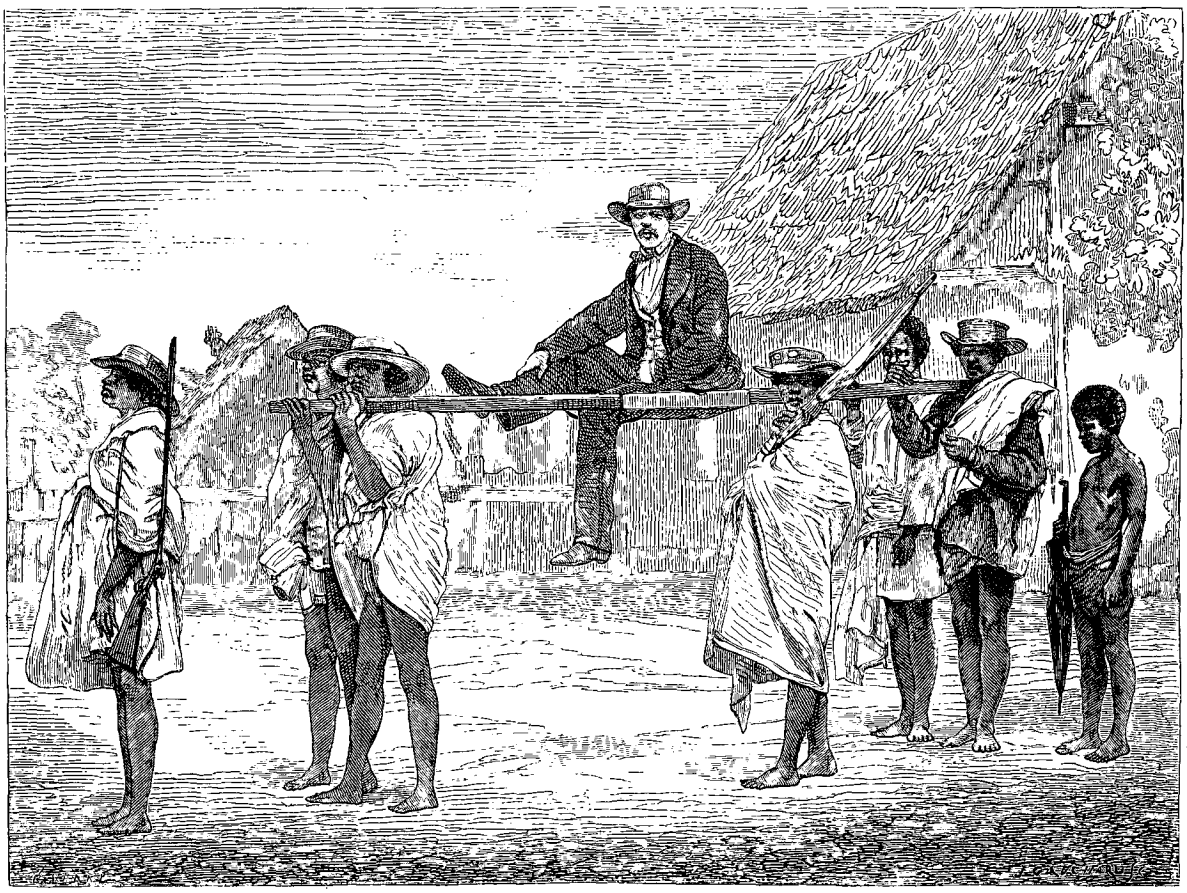
Toilette des voyageurs sur la plage de Sarayacu.

se détachant en vigueur sur un fond de nature vierge, formait avec elle un de ces contrastes tranchés dont les esprits les plus obtus de la troupe subirent l'influence. Au silence profond qui accueillit son entrée en scène, le comte de la Blanche-Épine put juger de l'effet magique qu'il produisait.

Paul MARCOY.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Mode de transport à Madagascar : le tacon. — Dessin de G. Staal.

MADAGASCAR[1] A VOL D'OISEAU,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY[2].

1863. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

Madagascar. — Tamatave. — Ovas et Malgaches. — Coup d'œil rétrospectif. — Ramar et Rasolo. — Juliette Fiche. — Promenade dans la ville. — Les marmites. — Maison malgache.

Le voyageur qui vient d'admirer en passant les beaux rivages de Maurice et de la Réunion, que dominent les roches basaltiques du Peter-Bott et les hautes cimes des Sallazes, est médiocrement ému de l'aspect de Madagascar à Tamatave.

Vue du large, la côte n'offre à l'œil qu'une plage basse de sable blanc tachetée çà et là par l'étrange végétation des vacoas. Poussée par les vents d'est, la mer se brise avec bruit sur la rive et l'on distingue à peine, à l'horizon, la ligne bleuâtre des montagnes de Tananarive.

De plus près cependant le panorama se développe avec détail; on aperçoit les têtes des palmiers que balance la brise, les plus hautes maisons se dessinent, et bientôt apparaissent les nombreuses cases qui composent la ville de Tamatave.

Placée au sud-est du continent africain dont elle est séparée par le canal de Mozambique, Madagascar s'étend dans la direction nord-est entre le douzième et le vingt-sixième degré de latitude sud, le quarante et unième et le quarante-huitième de longitude est, embrassant un parcours de plus de trois cent cinquante lieues sur une

1 Voy. la carte de Madagascar, t. IV, p. 338.
2. Voy. le voyage de M. Charnay au Mexique, t. V, p. 353.
3. Tous les dessins de ce voyage ont été faits d'après les photographies de M. Charnay.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

largeur maxima de cent soixante-quinze : sa superficie est au moins égale à celle de la France, c'est presque un continent ; sa population estimée à quatre millions d'habitants ne monterait pas suivant des appréciations nouvelles à plus de deux millions ; c'est donc presque un désert.

Disons quelques mots de son histoire.

Les Portugais découvrirent Madagascar en 1506 et l'abandonnèrent aussitôt ; les Français la visitèrent à leur tour et depuis les lettres patentes données par Louis XIII à la compagnie d'Orient, la grande île africaine a vu bien des expéditions françaises. Tous nos rois, depuis cette lointaine époque, s'efforcèrent de la coloniser ; la république poursuivit le même but ; le premier empire s'en occupa ; la Restauration et Louis-Philippe y envoyèrent des administrateurs, des marins et des soldats. Ce fut, on peut le dire, une occupation continue qui ne laisse planer aucun doute sur nos titres de propriété. Madagascar cependant ne fut jamais entièrement nôtre.

Appelée d'abord île Saint-Laurent, île Dauphine, puis France orientale, on a rendu le nom de Madagascar à cette contrée presque mystérieuse vers laquelle nos regards se tournent aujourd'hui. En parcourant les relations des premiers voyageurs, on se croirait transporté dans une terre promise ; chaque village retentit des cris joyeux de ses habitants ; on ne voit partout que fêtes, jeux et danses, on n'entend que des chants d'amour. Le Malgache était libre alors ; il jouissait dans toute la plénitude de son être, de la vie facile que le Créateur lui avait faite.

Aujourd'hui, malgré quarante années d'effroyables persécutions, il s'efforce encore de sourire ; il chante, il danse encore (tant le plaisir a d'attrait pour cette âme légère) dans les moments de répit que lui donne son maître. Son maître, c'est l'Ova.... On peut en quelques lignes mettre le lecteur au courant de cette conquête.

Madagascar possède deux races d'hommes bien tranchées, le Malgache et l'Ova. Le premier, Sakalave, Betzimisarack ou Antankare, est un noir plus ou moins modifié par le contact des Cafres, des Mozambiques ou des Arabes. Grand, fort, et sauvage dans le sud et la côte sud-ouest, il a su conserver son indépendance. A la côte est, le Betzimisarack plus doux, plus élégant de formes, plus léger, plus ami du plaisir, fut des premiers à perdre sa liberté. Dans le nord, l'Antankare, robuste, épais et rappelant davantage le Mozambique, lutte encore et cherche dans les lieux inaccessibles de l'intérieur ou sur les îles du littoral un refuge contre la tyrannie des Ovas.

Quant à ce dernier, l'Ova, d'origine malaise et jeté à une époque inconnue sur la côte est de Madagascar[1], il fut refoulé dans l'intérieur de l'île par les populations primitives et finit par se grouper et s'établir sur le plateau central d'Émyrne.

Cette peuplade eut une étrange destinée ; considérée autrefois comme paria par les Malgaches, tout objet souillé par l'attouchement d'un de ses membres était déclaré impur ; la case où l'Ova avait reposé, était brûlée ; il était maudit par tous les habitants de l'île. Isolé dans son repaire, ce proscrit incendia les forêts qui pouvaient dérober un ennemi ; dévasta le magnifique plateau d'Émyrne ; fit un désert de son pays, et, pour éviter toute surprise, il planta ses villages sur les mamelons de la plaine. Plus tard, comme accord tacite d'une paix dont il avait un si grand besoin et comme tribut au Malgache qu'il reconnaissait alors pour maître, il déposait à la limite des bois, du riz, du maïs et divers objets de son industrie que ce dernier venait recueillir. Cette époque de son histoire a pesé sur le caractère de l'Ova ; il est devenu triste, défiant, souple, rampant, faux et cruel ; et lorsqu'à la fin du siècle dernier un homme de génie, Andrianampouine, vint le relever de la servitude, il n'eut plus, pour s'emparer de l'autorité, qu'à réunir des tribus éparses dont l'instinct de domination et la soif de vengeance firent des soldats.

Les Anglais devinant chez ce petit peuple un obstacle pour la France, lui envoyèrent le sergent Hastie, qui devenu conseiller de Radama Ier, disciplina son armée et guida ses conquêtes. Depuis trente ans les Ovas se sont emparés d'une partie de Madagascar ; depuis trente ans ils déciment les malheureuses populations noires, et jamais droit de conquête ne fut exercé d'une façon plus impitoyable.

Tamatave est le siége le plus important de leur gouvernement sur la côte est ; ils y exercent une autorité sans contrôle, et les *braves des braves* (titre qu'ils se sont donné après notre malheureuse affaire de 1845) si injurieux et impitoyables avec leurs malheureux sujets, portent moins haut la tête auprès du blanc (vasa) qu'ils rencontrent.

C'est ce qu'il nous fut donné de remarquer aussitôt après notre arrivée. En effet, une pirogue pagayée par des noirs et portant trois hommes ridiculement accoutrés, s'approchait des flancs du navire ; c'était une visite à notre adresse ; l'ambassade se composait de Ramar, chef de la police, flanqué de deux acolytes. Ce grotesque personnage portait un chapeau de général orné d'un plumet et bordé de duvet blanc, un vieil habit de pompier surmonté de deux énormes épaulettes anglaises, un pantalon de couleur sombre avec une large bande d'or. Aucun de ces divers objets d'occasion, achetés à quelque traitant de Tamatave, n'avait été taillé pour celui qui les portait ; aussi le pauvre Ramar avait-il l'air le plus malheureux du monde. Pour compléter ce costume, le chef ova tenait à la main droite un vieux sabre courbé ; de la gauche il étalait un mouchoir à carreau d'un ton sale, véritable objet de luxe pour son propriétaire. Les aides de camp ne se distinguaient que par des casquettes de capitaine de la marine anglaise et d'étran-

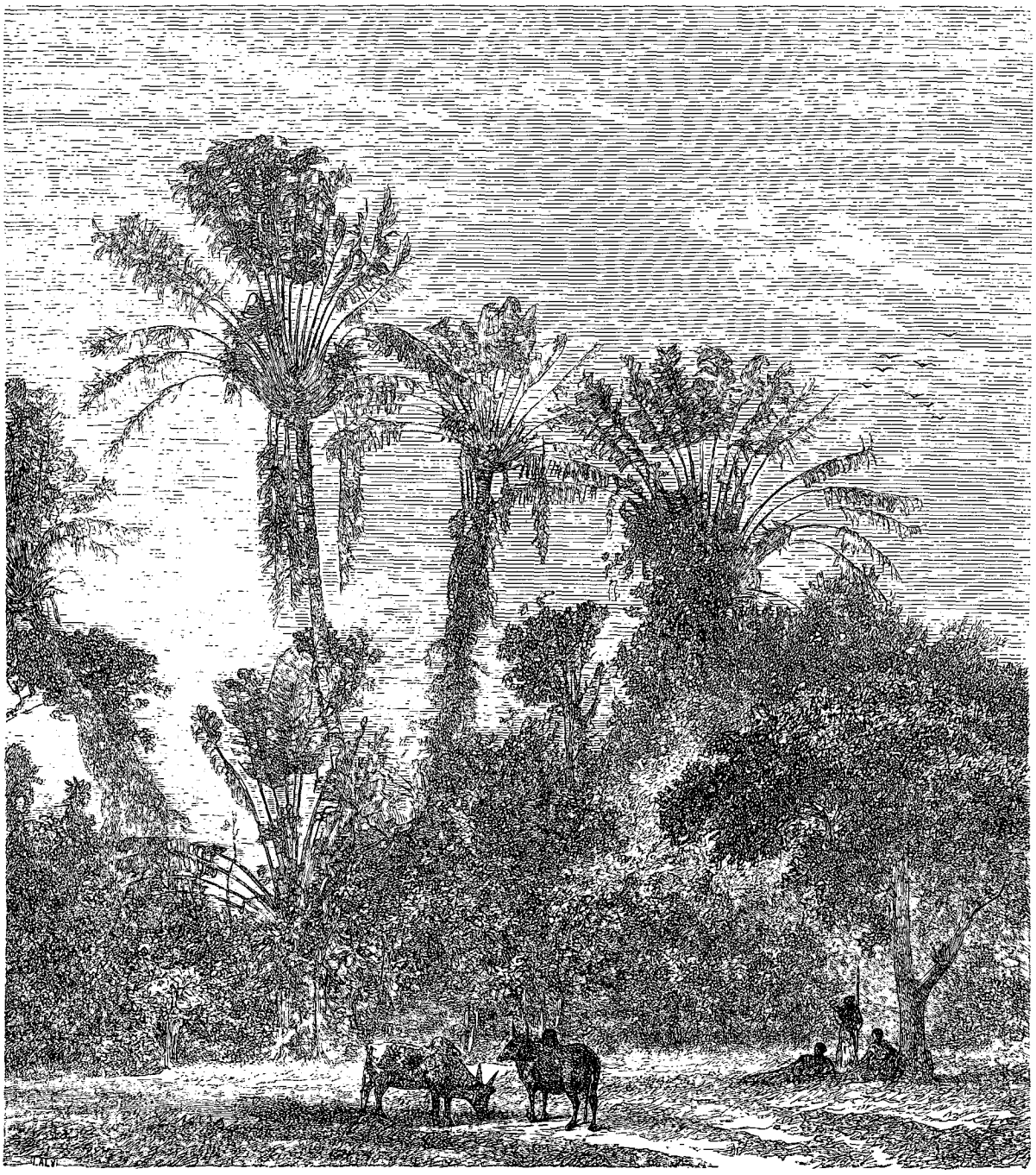
1. Son origine est très-ancienne, car Edrisi, géographe arabe du onzième siècle cité par Alboufeda, fait mention de la communauté de langage et d'origine qui existait entre les habitants du Zabedg (Java) et ceux du Zendg (Madagascar). (Voy. la Géographie d'Alboufeda, traduite de l'arabe par M. Reinaud.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ges épaulettes en or d'une longueur démesurée qui leur battaient les coudes.

La visite fut courte : laissé seul sur le pont du navire où chacun souriait de son étrange apparition, Ramar se rembarqua furieux, sans doute de l'effet qu'il avait produit et titubant comme un homme ivre; il fallut pour ainsi dire le déposer dans la pirogue. Rasolo[1], ancien honneur de Tanguin et aide de camp du gouverneur de Tamatave, nous fit aussi l'honneur de sa visite; c'était le même costume extravagant, la même figure intimidée ; ce fut aussi la même déconvenue.

Ce jour même, 2 août 1863, nous descendîmes à terre



Paysage malgache. —Dessin de E. de Bérard.

et nous vîmes mademoiselle Juliette à laquelle on nous présenta. Juliette Fiche, princesse malgache et depuis peu princesse ova, est une femme de cinquante ans environ, grande et d'un embonpoint qui sied à sa taille ; sa figure est pleine, ses yeux sont vifs et spirituels, et son excellent sourire découvre des dents d'une blancheur éblouissante. Regardée comme la Providence des Français à Tamatave, son dévouement et sa charité

1. Prononcez Rasoul, car en malgache la lettre *o* se prononce *ou*, et l'*o* et l'*a*, à la fin d'un mot, jouent le rôle de notre *e* muet. On prononce de même Radam au lieu de Radama, Rakout au lieu de Rakoto.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui ont valu de la part de l'Empereur une médaille d'honneur. Elle accueille avec une grande bonhomie, et sa case, la première en atteignant le rivage, reçoit la visite de tous les nouveaux arrivés. Mais la conversation de Juliette surprend plus encore que sa personne, et l'on a lieu d'être étonné de trouver, si loin de tout centre littéraire, une Malgache causant littérature aussi bien que politique et tout cela mêlé d'aperçus d'une grande finesse et dans un langage d'une remarquable pureté. Mme Ida Pfeiffer, aigrie par la souffrance, fut injuste à son égard, nous tenons à le constater[1].

L'aspect de Tamatave est celui d'un grand village; c'est une forte agglomération de cases qui n'a jamais ambitionné le nom de ville; tout est relatif cependant et l'on dit la ville de Tamatave.

La rue principale fut le but de notre première exploration. C'est une étroite et longue avenue bordée de minces piquets de bois servant d'enclos aux maisons éparses sur des deux côtés. Nous avançons, tantôt brûlés par le soleil et tantôt abrités par les bananiers aux larges feuilles ou par des mûriers aux baies rouges; à droite, se déploie le pavillon anglais : c'est le consulat d'Angleterre; plus loin, du même côté, s'élève une haute bâtisse en bois : c'est la demeure du Rothschild malgache, Redington, courtier des Ovas pour la vente des bœufs. Quelques cases de traitants bordent encore la rue et nous pénétrons dans le quartier malgache. Les cases changent alors de structure et de dimension; le ravenal (*urania speciosa*), côtes et feuilles, en fait tous les frais, mais l'aspect en est propre, l'intérieur coquet, et de belles filles vous sourient montrant leurs dents blanches, tandis que les hommes vous crient *marmites*, *marmites*, ce qui veut dire « voilà des porteurs, voulez-vous des porteurs? » De temps à autre des Ovas à la démarche hésitante, à l'œil oblique, au sourire méchant, vous accueillent d'un « bonjour, monsieur. »

Juliette Fiche. — Dessin de E. Riou.

De modestes boutiques étalent sur les seuils leurs produits hétéroclites. Ce sont de vastes paniers pleins de sauterelles desséchées, des bouteilles vides, quelques cotonnades anglaises, de grossières rabanes, de microscopiques poissons, des perruches à tête bleue, des makis noirs et blancs, d'autres à queue annelée, de grands perroquets noirs, d'énormes paquets de feuilles servant de nappe; quelques fruits, patates, ignames et bananes, des nattes, et l'éternelle barrique de betza-betza. La betza-betza est une liqueur de jus de canne fermentée, mélangé de plantes amères; c'est une boisson détestable à notre avis, mais dont les Malgaches font leurs délices.

Nous avançons encore; la rue, de plus en plus animée, nous annonce le bazar ou marché. Un affreux Chinois nous adresse la parole dans un français tout barbare et nous force par d'irrésistibles agaceries de pénétrer dans sa boutique; c'est un pandémonium où règne le plus étrange desordre et dont le maître représente l'article le plus curieux. Nous le laissons ébahi de notre visite improductive. Il nous a cependant changé quelques piastres contre de menus morceaux d'argent, seule monnaie du pays[1]. Nous atteignons le bazar.

Là, sous des auvents de l'aspect le plus sale et de quelques pieds à peine élevés au-dessus du sol, gisent les boutiques aristocratiques des conquérants; en effet, presque tous les marchands sont Ovas. Ils président, couchés à l'orientale, à la vente des menus objets étalés devant eux : sel, balances, étoffes, vieille coutellerie, viandes, etc. L'atmosphère, empestée par les émanations du sang des bœufs qu'on tue sur place et des chairs putréfiées par la chaleur, rend ce séjour dangereux; des nuages de mouches bourdonnantes dont vous avez peine à vous défendre, reviennent sans cesse à la charge, et vous abandonnez ce foyer pestilentiel, le cœur malade, l'imagination frappée de malaise, plein de dégoût pour cette race abâtardie des Ovas qu'on vous avait dépeinte sous de si vives couleurs.

Mais la rue débouche sur la campagne; nous la suivons encore et nous saluons en passant les pères jésuites, dont le modeste établissement marque de ce côté les limites de Tamatave. En face se trouve la batterie ou forteresse, avec son mât de pavillon. Sa longue flamme

1. Voy. notre tome IV, p. 332.

1. Les Malgaches, en fait de monnaie, ne se servent que de pièces de cinq francs qu'ils coupent en menus morceaux et qu'ils pèsent avec des petites balances d'une justesse extraordinaire. On prétend qu'ils peuvent peser jusqu'à la sept cent vingtième partie d'une piastre. Les principales monnaies sont les plus petites, le voemen, 30 c.; le sikasi, 60 c.; le kirobo, 1 fr. 25.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Palmier nain, à Madagascar. — Dessin de E. Thérond.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blanche agitée par la brise permet au passant de lire le nom de la nouvelle reine, « Rasouaherina, panjaka ny Madagascar. » (Rasouaherina, reine de Madagascar.) L'étendard flotte au-dessus de la demeure du commandant, sa grandeur Andrian-Mandroso, ex-bouvier, aujourd'hui prince ova. La campagne est au loin déserte et nue; quelques éclairs, effet de la réverbération des eaux, laissent deviner des marécages, et plus près de nous, dans le centre de la ville même, de larges flaques d'eau stagnante portent au milieu les habitations l'influence délétère des miasmes paludéens.

Cette première excursion terminée, nous pensâmes au retour et, nous dirigeant à gauche, nous traversâmes la ville entière, en passant par une espèce de faubourg. Les cases plus petites et plus pauvres d'apparence que tout ce que nous avions vu jusque-là, formaient des labyrinthes desquels nous eûmes peine à sortir; nous avions hâte cependant, non pas que nous eussions rien à craindre pour nos jours, mais des femmes à tournure équivoque et des hommes à mine douteuse, donnaient à ce quartier une mauvaise apparence; nous arrivâmes vers les trois heures chez l'un de nos nouveaux amis.

La maison habitée par M. B*** est une des plus élégantes de Tamatave. Elle est de construction malgache, et peut servir de type en ce genre. Elle est placée au milieu d'une cour de sable fin, qu'ombragent de grands manguiers toujours verts et que parfument des pamplemousses et des orangers; les dépendances bordent l'enclos : ce sont la cuisine, les logements des domestiques et des esclaves, et de petites cases pour les amis.

Le corps du petit édifice repose sur des poteaux, à trente centimètres environ au-dessus du sol; les solives en côtes de raffia, soutiennent un clayonnage de bambous qui forme la muraille extérieure de la maison, et la charpente du toit également composée de côtes de raffia, supporte une couverture légère de feuilles de ravenal : l'ensemble est d'un aspect charmant.

L'intérieur, comme celui de la plupart des demeures malgaches, se divise en deux compartiments, et chacun d'eux, la salle commune aussi bien que le gynécée, est tendu de *rabanes* faisant tapisserie, tandis que le plancher disparaît sous des nattes de jonc d'une extrême propreté; en quelque lieu que ce soit on aimerait une retraite semblable; nous nous y reposâmes avec délices des fatigues de notre longue promenade.

II

Le tacon. — Baie d'Yvondrou. — Le bord de la mer. — Tempête. — Les bois. — Arrivée chez Clément Laborde. — Un déjeuner malgache. — La veuve. — Aspect du pays. — Les danses.

Le lendemain, nous devions nous rendre chez M. Clément Laborde. Il nous attendait à son habitation située sur les premières collines qui longent la côte, à 12 kilomètres environ de Tamatave. Aussi étions-nous prêts de bonne heure afin de disposer nos bagages et d'organiser le chargement et le départ de nos *marmites* (porteurs). Mais le temps devint noir, la pluie tombait par torrents, et des rafales ébranlaient la case. Il y avait de quoi décourager les plus intrépides; nous partîmes cependant.

Le tacon est le seul véhicule usité à Madagascar; sa construction est des plus simples : figurez-vous une chaise ou un fauteuil placé sur un brancard; l'appareil est léger, quatre hommes le soulèvent sans effort, lorsque toutefois le voyageur n'est pas d'un embonpoint exagéré Si le tacon comme véhicule est seul connu, c'est qu'il est seul possible. Madagascar n'a de chemin d'aucune sorte et les voitures ne sauraient pénétrer dans l'intérieur. Les Malgaches n'ont en fait de quadrupèdes que les bœufs dont ils font uniquement un objet de commerce, et le cheval n'est pour eux qu'un animal de haute curiosité. Il serait tout aussi difficile de voyager pour un cavalier que pour une voiture; les marais fangeux, les rivières et les forêts entraveraient sa marche; dans les plaines du nord de l'île la chose serait facile.

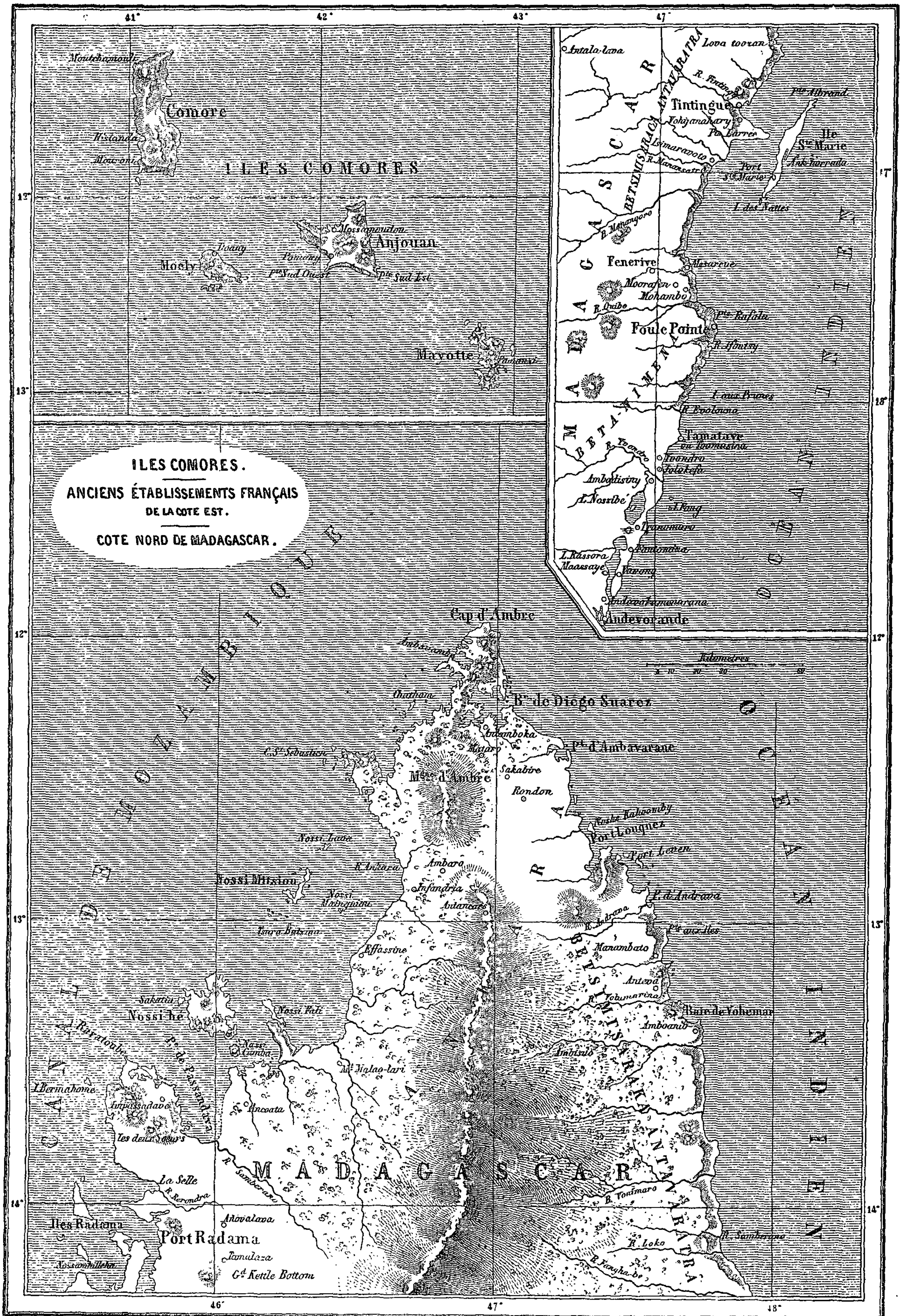
Pour une simple course en tacon, il faut quatre hommes à chaque promeneur; mais un voyage de quelques jours exige toute une armée; douze porteurs d'abord pour le voyageur et de vingt-cinq à trente autres marmites pour les bagages et les provisions. Voyez quel nombre de Malgaches nécessiterait une compagnie de dix personnes ; cela monterait à quatre cents pour le moins. Notre excursion ne comportait pas autant de monde. Nous n'avions que huit hommes chacun.

Nous partîmes donc, le chapeau sur les yeux, car la pluie nous aveuglait, et, sans nos manteaux de caoutchouc, nous eussions été littéralement noyés. Quant à nos Malgaches, ils n'y faisaient nulle attention; ils allaient de leur petit trot saccadé, frappant la terre en cadence et poussant de temps à autre des cris bizarres, auxquels chaque troupe répondait. Nous débouchâmes bientôt sur le rivage de la petite baie d'Yvondrou; le vent redoublait de violence et la mer était belle à voir. Elle ondulait au large en collines menaçantes, déferlait en fureur sur les coraux de la pointe d'Hastie, puis, formant trois étages superposés de volutes immenses, venait mourir à nos pieds blanche d'écume, couvrant nos voix de son bruit formidable et lançant jusque sur nos porteurs du sable et des débris.

L'admiration ne se lasse point devant ces magnifiques spectacles; pour mon compte, j'oubliais le but de notre course et les petites misères de notre position présente; cette voix semblable au tonnerre, ces luttes gigantesques des vagues, cette plaine d'écume me captivaient encore lorsque nous tournâmes à droite pénétrant dans le taillis de la côte et nous dirigeant vers l'intérieur. A voir la mer en ces moments suprêmes, la formation sablonneuse des plaines de Tamatave s'explique aisément, et il n'a fallu sans doute que peu de siècles à l'Océan pour mettre en relief ces vastes espaces.

Les dunes sont couvertes d'une végétation bizarre qui envahit tout le premier plan des sables de la côte : ce sont les vacoas (*pandanus utilis*), plante voisine des palmiers et de la famille des monocotylédones ; elle est d'un port étrange, gracieux et triste à la fois; le tronc couvert d'une écorce lisse se divise généralement à une

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé par Erhard, 12 R. Duguay-Trouin

Librairie de L. HACHETTE et Cie à Paris.

Dessiné par Vuillemin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hauteur de deux mètres en trois branches égales, et chaque branche elle-même trifurquée au sommet lui compose une tête volumineuse d'où pendent, semblables à une chevelure éplorée, de grandes feuilles charnues brisées par le milieu. Ces feuilles fournissent des filaments grossiers et s'emploient, subdivisées, à la fabrication des sacs; la hauteur du vacoa ne dépasse pas trente pieds.

Mais l'orage cesse, le vent tombe, la pluie s'arrête et le soleil vient nous sourire dans les éclaircies des nuages qu'il chasse au loin; comme le voyageur de la

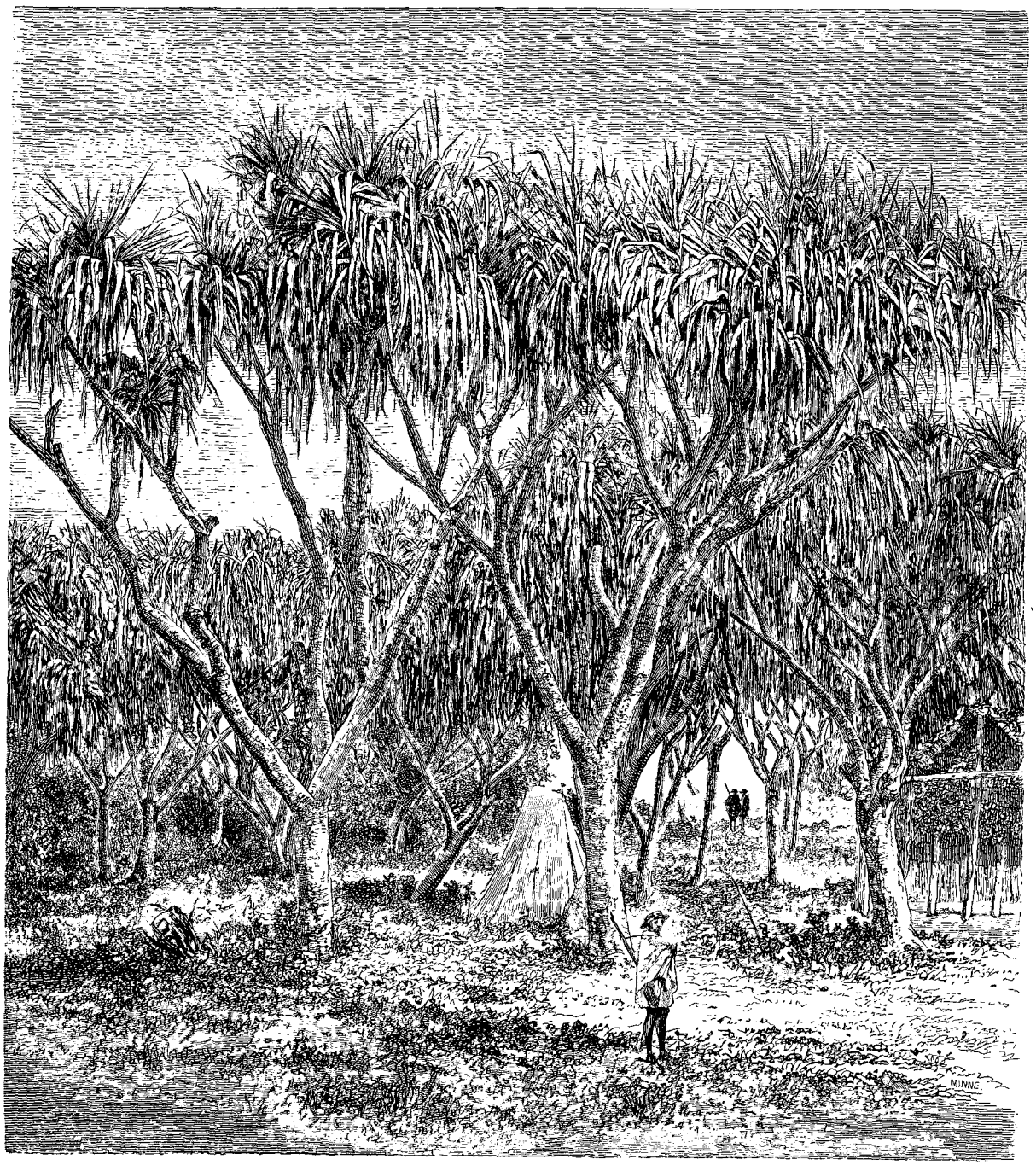
Une femme veuve à Madagascar. — Dessin de Bida.

fable, nous éprouvons que « plus fait douceur que violence », nous relevons nos chapeaux rabattus, nous dépouillons nos lourds manteaux, et le soleil nous pénètre de sa bienfaisante chaleur. Autour de nous la nature se réveille belle et transfigurée ; l'herbe verdoie; les arbustes, pliés sous le poids des gouttes brillantes, se relèvent soulagés de leur humide fardeau, les citronniers jettent sur notre passage leur parfum pénétrant, et des orchidées parasites entr'ouvrent les pétales de leurs blanhces corolles.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La plaine s'étend loin devant nous onduleuse, coupée de ruisseaux et de marais. Nos marmites passent, faisant jaillir l'eau, poussant des cris sauvages; le tacon semble léger pour leurs épaules robustes; ils se hâtent et luttent de vitesse, comptant bien sur notre générosité pour une distribution de rhum ou de betza-betza.

Nous atteignons alors la première limite des bois; l'étroit sentier court au milieu d'une végétation vigoureuse où se mêlent les copaliers à l'écorce blanchâtre, le nath couleur d'acajou et l'indraména au bois rouge; le vacoa pyramidal élève sa tête conique au-dessus des palmiers nains, et des touffes d'immenses bambous vien-



Vacoa (*pandanus utilis*.) — Dessin de E. Thérond.

nent en se recourbant entraver notre course et nous fouetter le visage; le bois est désert, les oiseaux sont rares, et le cri désolé du coucou solitaire se mêle seul au bruit de nos voix.

La plaine s'ouvre de nouveau, couverte d'une herbe haute et serrée où nos porteurs disparaissent; plus nous avançons et plus les marais deviennent larges et profonds. Les marmites s'y engagent néanmoins, et ce n'est pas sans appréhension que du haut de nos siéges mobiles nous les voyons s'enfoncer dans cette fange liquide; ils en ont, parfois jusqu'aux épaules et ce n'est qu'à force d'adresse, sondant le terrain et nous soulevant au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessus de leurs têtes, qu'ils nous déposent à l'autre bord pour recommencer plus loin.

Les premières collines apparaissent enfin, et, vers midi, nous arrivons à la maison de M. Clément. Du sommet de ce petit plateau, comme d'un observatoire, nous avons de la contrée environnante un aperçu plus complet : devant nous une large bande de forêt, puis la plaine sablonneuse de Tamatave, au loin la mer; du côté de Tananarive une suite de collines ou mamelons dénudés et semblables à d'énormes huttes de castors s'élevant progressivement jusqu'à la grande chaîne centrale. Ces mamelons, isolés les uns des autres par des marécages ou de petits cours d'eau, ne présentent à l'œil que le vert uniforme de leur surface en dôme. Quelques arbres, échappés à l'incendie des bois, dressent çà et là leurs troncs violentés et noircis ; ils semblent protester contre cette dévastation sacrilége et jettent sur la campagne un air de mortelle tristesse; partout où règne l'Ova, même impression, même silence et même désolation.

Autour de nous cependant, tout s'agite : les marmites vannent le riz que pilent des esclaves malgaches; les feux brillent à la cuisine, et de belles servantes, vêtues d'étoffes aux couleurs éclatantes, s'empressent autour des cases, vont de l'une à l'autre, riant, criant, s'agitant et préparant les mets. Le déjeuner, servi à la malgache, nous attend; l'hôte nous fait signe et nous entrons.

Au milieu de la salle principale de la petite habitation, sur un plancher couvert de nattes fines, l'on avait étendu d'immenses feuilles de ravenal du plus beau vert; ces feuilles, de près de deux mètres, remplaçaient la nappe et formaient un carré long autour duquel on avait disposé, pour les convives, des siéges malgaches, espèces d'ottomanes sur lesquelles nous nous assîmes. Au milieu de cette table nouvelle pour nous, et sur un plateau également recouvert de feuilles de ravenal, s'élevait umante une pyramide de riz d'un blanc de neige; c'est le pain malgache : devant nous, de petits carrés de feuilles devaient nous servir d'assiettes, et d'autres devaient remplacer les fourchettes et les verres. Il est difficile de s'expliquer comment une feuille peut s'appliquer à tant d'usages; elle s'applique à bien d'autres encore.

Le ravenal ou arbre du voyageur, est un des végétaux les plus utiles au Malgache. Ses feuilles, dépouillées des côtes, servent, ainsi que nous venons de le dire, de nappes pour étaler le riz, de cuiller pour le manger, de coupe pour boire le *ranapang* et la betza-betza, et même d'écopes pour vider les pirogues. Fendues, elles forment les toitures des maisons qu'elles abritent admirablement : les côtes reliées entre elles composent les parois des cases, et le tronc de l'arbre fournit les poteaux qui soutiennent le petit édifice; mais l'épithète d'arbre du voyageur qu'on donne au ravenal, en prétendant qu'il est d'une précieuse ressource pour les gens altérés, ne m'a paru qu'une mauvaise plaisanterie, attendu que le ravenal se trouve principalement dans les marais et sur le bord des cours d'eau où chacun peut se désaltérer à son aise ; il a du reste assez de mérites sans qu'il soit nécessaire de lui en prêter qu'il n'a pas.

Mais revenons à notre déjeuner, qui, si poétiquement commencé sur des feuilles vertes, se termina prosaïquement à l'européenne. Il fallut abandonner nos belles coupes et nos assiettes primitives pour la porcelaine anglaise et le verre à champagne, car le moët frémissait dans son enveloppe, et Gros-Bœuf, notre échanson, le délivrait déjà de ses liens de fer. Impossible aujourd'hui d'achever une idylle ! nous eûmes un dessert de la Maison-d'Or et des liqueurs de Mme Amfoux.

La maison était en fête et les travaux furent suspendus; esclaves, domestiques et marmites attendaient à la porte une distribution de rhum qui ne leur fit point faute; aussi trépignaient-ils de joie et n'attendaient-ils qu'un signe pour commencer leurs danses. Déjà, dans leur impatience, ils faisaient résonner les bambous sous leurs doigts agiles, lorsque le maître leur fit dire que nous attendions; ils entrèrent alors dans la salle que nous occupions et vinrent s'accroupir en cercle, laissant au milieu d'eux un espace vide pour les danseurs. Une femme se présenta la première; elle n'était ni belle ni blanche; ce n'était point une Rosati; mais ses yeux noirs brillaient d'un joyeux éclat, et son gros sourire entr'ouvrant sa bouche lippue, creusait ses joues de fossettes profondes et montrait l'émail nacré de ses dents; son canezou bleu comprimait avec peine une poitrine d'airain et dessinait une taille robuste et d'une certaine élégance.

Une large jupe blanche à grandes fleurs jaunes dessinait son corps, et le *simbou* dans lequel elle se drapait, ouvert ou fermé tour à tour, laissait voir, comme entre-deux de la jupe et du corsage, une large bande de chair bronzée.

Mais déjà le feu sacré s'empare de nos Malgaches; le bambou résonne, les voix s'unissent en chœur, les mains battent en mesure et la danseuse s'agite : voici la danse des Oiseaux.

Le corps penché en avant, les bras étendus comme une sibylle antique, la danseuse frappe lentement le sol de ses pieds nus; ses bras avancent, reculent, s'abaissent et s'élèvent, elle tient à la terre et ne peut s'envoler. L'accompagnement va crescendo, les voix grossissent, les mains battent plus fort, la Malgache précipite ses coups; le buste reste à peu près immobile pendant que les bras, semblables à deux ailes, semblent vouloir la transporter dans l'espace; vains efforts! L'impatience gagne alors la danseuse, une sorte de rage s'empare de tout son être; elle parcourt haletante le cercle qui l'enferme, le sol devient sonore sous le frémissement de ses pieds, et ses bras, ses mains, ses doigts semblent se tordre en convulsions désespérées. Vaincue, elle s'arrête; nous l'applaudissons.

Un Malgache se lève : nous allons assister à la danse du Riz; il faut pour cette nouvelle danse un plus large espace, nous agrandissons le cercle.

Le danseur est presque nu; il n'a pour tout vête-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment qu'une longue bande de coton blanc, qu'il drape en artiste autour de ses reins; son buste est élégant et bien musclé; cet homme est beau, vigoureux, plein de grâce naturelle.

Les bambous, les mains et les chants de ses camarades composent au Malgache le même accompagnement primitif : il commence. C'est d'abord la coupe du bois, le retentissement de la hache, la chute des arbres. Nous le suivons avec intérêt; il se baisse, frappe, s'écarte, revient, nous comprenons sa pantomime; viennent ensuite l'incendie de la forêt abattue, les petillements de la flamme, les crépitations du bois; il court, il souffle, il active l'action du feu, et tous ces bruits, il nous les rend saisissables au milieu du développement de l'action et sans rien perdre de la mesure. Mais il va piquer le riz; il parcourt alors le cercle en bonds réguliers, égaux à la distance qui sépare chaque trou fait par le semeur; nous assistons à la semaille, il enfouit le grain, le recouvre, puis, revenant au milieu du cercle, il semble adresser aux esprits une invocation suppliante.

Il faut avertir le lecteur qu'à Madagascar ainsi que dans certaines parties de l'Amérique, les naturels brûlent les forêts pour planter le riz ou le maïs; ils ne sèment point, ils piquent le grain dans des trous, le recouvrent et attendent la moisson. A Madagascar, ils achèvent les semailles par la cérémonie invocatoire que voici. On place au milieu du terrain préparé et sur une feuille de ravenal, de la viande cuite, un peu d'argent et des bambous pleins de betza-betza. Le chef de famille, entouré des siens, s'avance alors, il invoque un à un les esprits des parents morts de leur mort naturelle et non par le tanguin (le nombre de ces esprits monte quelquefois à cinq ou six cents); enfin il termine ainsi sa prière : « Si j'ai fait quelque omission, je supplie ceux que j'ai oubliés de me pardonner, et je les prie de venir partager l'offrande que je fais aux bons, car je n'appelle que ceux-ci; je compte sur l'appui de Zanahar-be (le grand esprit), pour m'aider, moi et les miens; lui seul est mon maître. »

Nos applaudissements accompagnèrent le danseur; une nouvelle distribution de rhum fut reçue avec acclamation, et M. Clément Laborde termina la fête par un pas de caractère qu'il dansait à Tananarive devant ce pauvre Radama II.

III

Yvondrou. — Ferdinand Fiche. — Betzimisaracks et Betanimènes. — Les lacs. — Ambavarano. — Le Kabar. — Hospitalité malgache. — Les jeunes filles.

Notre seconde expédition nous conduisit à Yvondrou; Ferdinand Fiche fut notre hôte et voulut bien être notre guide.

Yvondrou est un village jadis considérable, situé à quinze kilomètres au sud de Tamatave sur la rivière du même nom; ancienne résidence d'un prince malgache, il commande le débouché des lacs qui s'étendent à plus de quatre-vingts lieues dans le sud, et la route de Tananarive dont il forme la première étape.

Ferdinand Fiche est fils de Juliette et du prince Fiche, le plus puissant des anciens chefs de la côte; élevé à Paris, ancien élève de l'École centrale, Ferdinand possède une instruction remarquable que l'on peut hardiment dire sans égale à Madagascar; d'un caractère doux mais d'un extérieur un peu sombre, il faut le connaître pour l'apprécier; je ne lui trouvai qu'un défaut, défaut rare s'il en fut, Ferdinand est trop modeste, il s'annule trop devant des étrangers qui pour la plupart n'ont pas le centième de sa valeur. Mme Ida Pfeiffer en fait un ours mal léché. Elle n'a point su démêler les étrangetés de cette nature timide, elle n'a point su comprendre de quel poids pesait sur cette âme endolorie l'inquiète et atroce tyrannie des Ovas, l'humiliation de ce joug de brute sur une intelligence élevée réduite à l'impuissance; pour moi, j'ai trouvé Ferdinand Fiche le plus charmant des hommes.

Nos tacons nous déposèrent sur les bords de la petite baie qui fait pointe dans le village d'Yvondrou. Une collation nous attendait; nous devions, le déjeuner achevé, nous embarquer dans des pirogues que Ferdinand tenait à notre disposition; nous allions explorer les lacs, et nous comptions pousser jusqu'à Andevorande, le temps ne le permit pas.

Trois belles pirogues garnies de seize pagayeurs chacune nous attendaient dans la petite baie qui mouille le village; Ferdinand les avait chargées d'un matériel complet nécessaire à une absence de plusieurs jours, c'est-à-dire de provisions de toutes sortes, vins de France, bière anglaise, champagne, etc.; on le voit, notre nouvel ami faisait princièrement les choses. Nous avions des fusils pour la chasse, et les pirogues étaient recouvertes de tentes pour le mauvais temps. Le départ fut des plus gais; nous partions charmés de l'aspect du pays, de l'aimable réception de notre hôte, pleins de l'attrayant espoir de recueillir à chaque pas de nouveaux documents et de curieuses études de mœurs sur cette contrée presque vierge aux yeux d'un explorateur européen.

La navigation en pirogue demande une certaine habitude; l'esquif est si mobile, que chacun doit le mieux possible garder son équilibre; le vent nous prenait en poupe, et le fleuve soulevé nous jetait la crête des vagues; aussi une appréhension de quelques minutes est-elle un tribut bien naturel à cet exercice d'un nouveau genre; nos Malgaches, du reste, nageaient avec un ensemble merveilleux, et nous filions comme le vent. Nous atteignîmes bientôt le milieu de la rivière, où Ferdinand nous fit remarquer une langue de terre rougeâtre, sur laquelle se dénoua l'un des petits drames guerriers de l'histoire moderne.

« Vous savez, nous dit notre guide, que les habitants de Madagascar portent le nom générique de Sakalaves; quant à nous, populations de la côte, notre appellation de Betzimisarack, ainsi que l'indique ce mot composé, vient d'une vaste association de tribus, *be* (beaucoup), *tzi* (ne pas), *misarack* (divisés). Nous nommons *Ambanivoules* les Malgaches qui vivent à la campagne, les cultivateurs ou les paysans, et nous avons en outre les

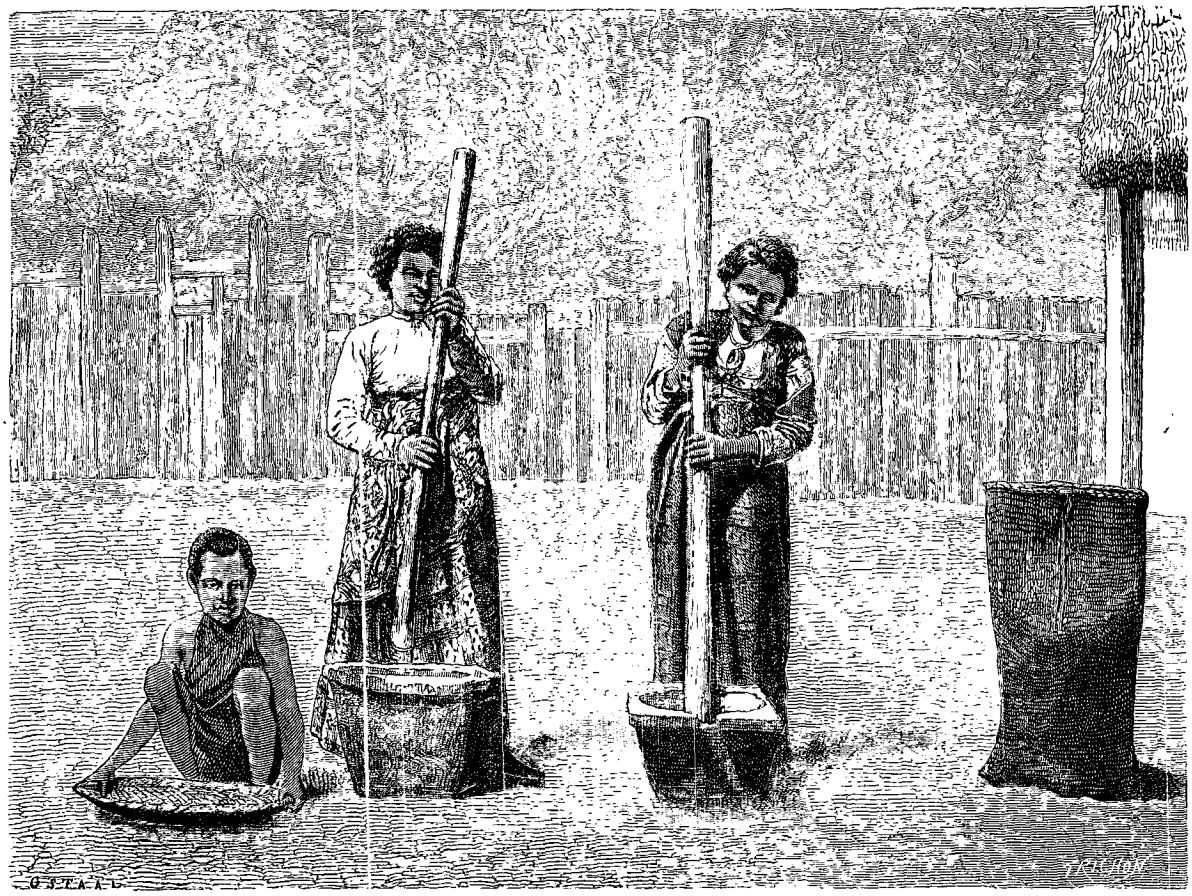
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Betanimènes, tribu révoltée qui gagna cette épithète par sa honteuse défaite sur la langue de terre que nous avons doublée. Betanimènes vient de *be* (beaucoup), *tani* (terre) et *mène* (rouge), parce que la tribu en question, battue et acculée sur cette pointe, se rendit aux vainqueurs qui, par dérision, se bornèrent à lui lancer des boulettes de terre rouge avec leurs sarbacanes, les couvrant ainsi de fange et de honte. »

Cette petite anecdote me fit comprendre pourquoi il y avait si peu de Betanimènes et tant de Betzimisaracks; nous ne sommes pas les seuls à n'accepter d'héritage que sous bénéfice d'inventaire.

Cependant nous avions laissé derrière nous la rivière d'Yvondrou pour entrer dans les canaux qui mènent aux lacs; la végétation de ces terres marécageuses ne se compose que de ravenals, de raffias et de sauges gigantesques qui forment le long du rivage une ligne continue de sombre verdure; sur la gauche, la mer brise avec violence, et, sur la droite, les terres plus élevées du second plan sont couvertes de forêts magnifiques.

Effrayés par les chants de nos rameurs, des canards de toutes nuances s'élèvent à l'avant des pirogues; des poules d'eau glissent dans les joncs, et des couples criards de perroquets noirs passent rapides, se dirigeant vers les bois. Il n'y a dans cette nature rien du grandiose qui saisit l'âme, et les rivages américains ont plus de grandeur et de majesté. Cependant, la nouveauté de cette



Pileuses de riz. — Dessin de G. Staal.

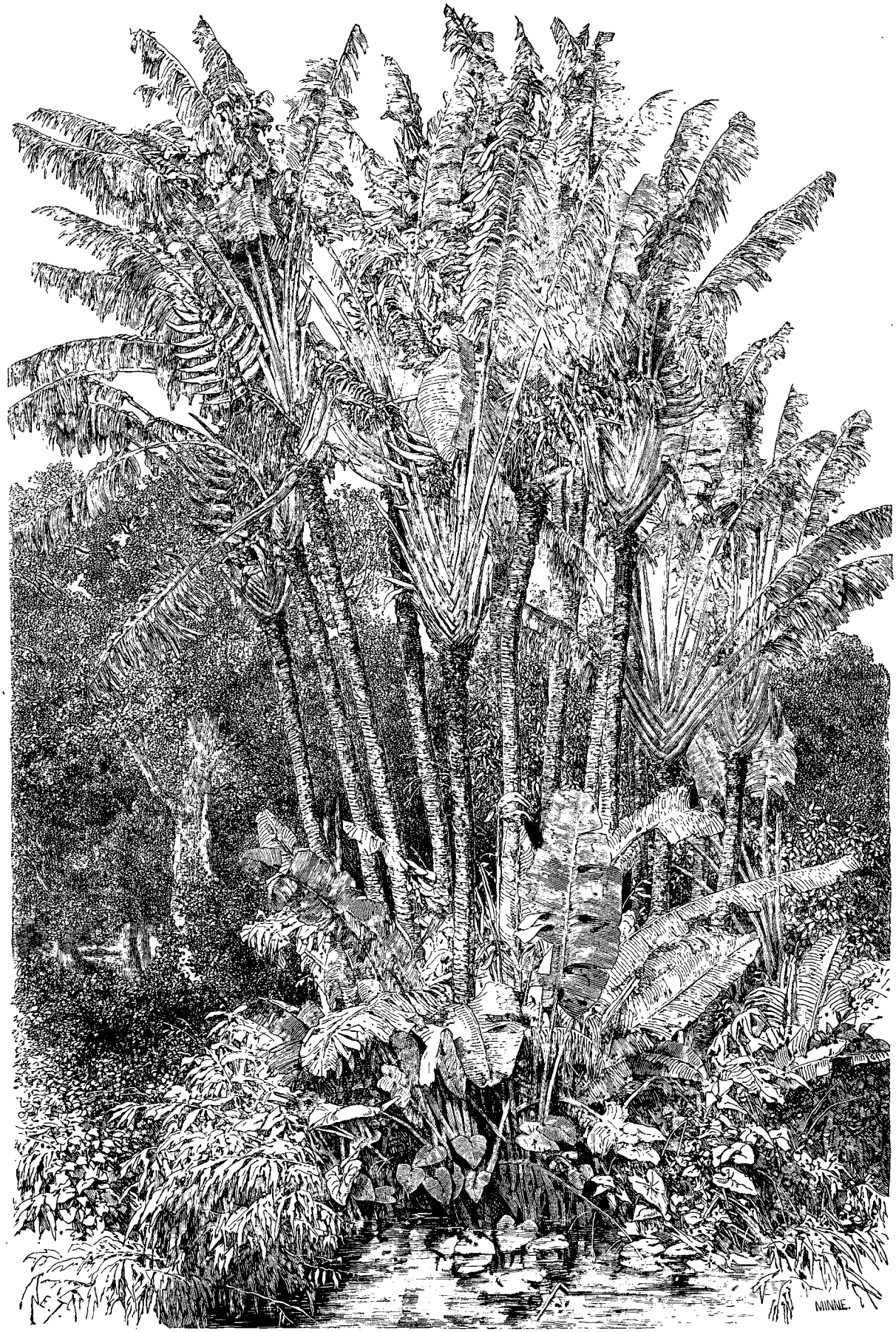
végétation bizarre, presque toute herbacée, excite une sorte d'admiration curieuse; les chants madécasses de nos pagayeurs, le frôlement de la pirogue au milieu des champs de *tantamo* (nénufar), les larges fleurs jaunes et blanches émaillant les eaux, les cris joyeux et le vol léger du vorontsaranony, petit martin-pêcheur de la taille du colibri, et, comme lui, émeraude et saphir, jettent sur ce paysage monotone un voile de poésie sauvage qui s'étend jusqu'à nous.

Nous devions bientôt arriver à Ambavarono (bouche de l'eau); c'est un petit village placé sur une éminence, à l'entrée du lac de Nossi-Be (lac des îles), de *nossi* (île) et *be* (beaucoup).

L'une des pirogues nous avait précédés et devait annoncer notre arrivée; aussi trouvâmes-nous le village tout en mouvement; on déménageait à la hâte une case pour nous la donner. Elle fut prête en peu d'instants, et nous nous y installâmes.

Les chefs du village vinrent alors nous souhaiter la bienvenue; deux ou trois femmes les accompagnaient, et chacune d'elles portait, sur des feuilles de ravenal, du riz blanc comme la neige et quelques douzaines de poissons. Tout le monde s'assit, la petite cabane était pleine, et nous allions assister à notre premier kabar. (On appelle kabar toute réunion quelconque ayant pour but de causer, délibérer ou recevoir; rien ne se fait à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Groupe de ravenals. — Dessin de E. Thérond.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Madagascar sans une assemblée préalable : c'était, en ce cas, le kabar de l'hospitalité.)

Quand chacun eut pris place, il y eut une minute de recueillement. Le chef prit alors la parole, et, réunissant devant lui le riz et les poissons qu'avaient apportés les femmes, il nous adressa le discours suivant :

« O *vasas* (hommes blancs)! soyez les bienvenus dans ce village, la case qui vous abrite est à vous, et nos bras sont à votre disposition; nous sommes pauvres, ô *vasas*, mais nos offrandes viennent du cœur; acceptez donc avec bienveillance ce riz que nous avons planté et ces poissons qui viennent de nos lacs, c'est tout ce que nous possédons. »

Nous serrâmes la main de ces bonnes gens, en signe de remercîment, et Ferdinand, qui nous avait traduit la petite harangue, leur traduisit aussi notre réponse. Il leur dit que nous étions touchés de la généreuse hospitalité qu'ils nous offraient, et leur présentant également, sur une feuille de ravenal, une piastre accompagnée de quelques hameçons et divers menus objets, il ajouta que nous les priions d'accepter ces légers présents, non comme prix de leurs offrandes, mais comme un souvenir de notre part. Nous leur fîmes en même temps verser quelques verres d'arack, qu'ils burent à notre santé; puis, se recueillant encore, l'un d'eux prit la parole et nous dit :

« Nous remercions les nobles étrangers de leurs procédés pour nous et des touchantes faveurs qu'ils nous accordent; nous ne sommes point habitués à voir les Ovas, nos maîtres, et les *vasas* voyageurs nous traiter avec tant de douceur; nous les remercions donc de toute notre âme. En sortant de cette case aujourd'hui consacrée par leur présence, nous montrerons à nos femmes et à nos enfants les présents, objets de leur munificence; le souvenir de leur bonté ne s'effacera point de notre mémoire, et la tradition le perpétuera jusqu'à nos arrière-neveux et nos petits-enfants. »

Nous étions véritablement touchés de la bonté de ces braves gens; les Ovas durent avoir beau jeu à soumettre des populations aussi douces, et la férocité qu'ils déploient à la moindre velléité de révolte, n'est que de la barbarie toute pure.

Pendant que les esclaves de Ferdinand s'occupaient du souper, notre petite troupe se divisa; les uns coururent explorer les bois, d'autres voulurent battre les roseaux des lacs à la recherche des canards.

Notre chasse ne fut pas des plus heureuses. Les pintades que l'on nous avait dit fort communes fréquentent les forêts plus reculées, et nous ne rapportâmes que des perroquets noirs, gros comme des poules et délicieux en salmis, des merles étiques et beaucoup de petites perruches à tête bleue de la taille d'un moineau; quant aux makis (espèce de singe) il nous fut impossible d'en trouver aucun. Les bois sont hauts, touffus, mais les gros arbres sont rares, la végétation parasite les dévore, les lianes et les orchidées surtout, dont plusieurs sont de couleurs et de formes ravissantes.

En regagnant le village, nous fîmes route avec des jeunes filles revenant de la fontaine. Elles étaient chargées d'énormes bambous dans lesquels elles renferment leur provision d'eau, qui s'y maintient fraîche et pure; mais leur manière de porter ce fardeau n'est point gracieuse; il est impossible de rien trouver de poétique dans ce grand roseau lourdement placé sur l'épaule comme une charge d'esclave; les images si facilement évoquées de l'antiquité, ces tableaux charmants des Rebeccas et des jeunes Grecques aux amphores élégantes, se refusent à tout parallèle avec ces Malgaches crépues qui, malgré toute notre bonne volonté, nous semblèrent gauches et malhabiles.

Ces femmes étaient du reste vêtues de *rabanes* grossières; elles semblaient pauvres et malheureuses; c'est que le village placé sur la route de Tananarive est sans cesse exposé aux visites des Ovas. Les habitants courbés sous le joug de fer de leurs maîtres, supportant des corvées continuelles et sujets à des exactions de toutes sortes, renoncent au bien-être qu'ils ne peuvent conserver et tombent dans un morne désespoir. A quoi bon de belles cases? on les leur brûle; à quoi bon de beaux vêtements? on les en dépouille; de quoi serviraient des provisions? on les leur vole. La misère fut toujours l'ennemie de l'élégance et des arts; elle est pour l'homme le fardeau le plus lourd et le tyran le plus impitoyable. Dans d'autres parages nous devions retrouver le Malgache plus semblable à lui-même; moins de douleur et de souffrance, plus de sourires et plus de grâces.

IV

Lac de Nossi-Be. — Nossi-Malaza. — Le chef du village et sa famille. — Intérieur malgache. — Mœurs malgaches.

Le climat de la côte de Madagascar à la hauteur de Tamatave est loin d'être enchanteur; cette contrée si peu connue ne mérite ni les éloges qu'on prodigue à la douceur de sa température et à la fertilité de son sol, ni l'effroyable surnom de « tombeau des Européens » que des voyageurs timides lui jettent dans leurs relations.

Le climat est humide et pluvieux, froid et brûlant tour à tour; voilà pour l'éloge. Quant à la terrible fièvre, minotaure impitoyable dévorant l'audacieux colon ou l'imprudent touriste, nous devons avouer que dans nos fréquentes excursions, alternativement exposés à l'action du soleil et de la pluie, souvent mouillés jusqu'aux os, aucun de nous n'en a éprouvé le moindre symptôme. A Tamatave même, peuplée de plus de trois cents Européens, l'on nous assura que, depuis deux ans, pas un d'eux n'avait succombé aux atteintes de ce mal. Voilà pour le blâme.

Il est vraiment triste de voir les voyageurs donner à leur imagination si libre carrière au sujet de renseignements dont la vérité seule forme la valeur, et, s'égarant, entraîner tant de gens après eux; toujours extrême dans ses écarts, une relation dénigrante ou flatteuse, trompe celui qu'elle attire et trompe celui qu'elle arrête; désenchantement d'un côté, désastreux renoncement de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'autre, le mal est le même, et ce système de roman, ce manque de renseignements vrais, entre peut-être pour plus qu'on ne le croit dans le pitoyable rôle que nous jouons au monde comme puissance colonisatrice.

Le lac de Nossi-Be, que nous allions traverser, peut avoir dix à douze kilomètres d'étendue; sa largeur est moindre, on aperçoit distinctement les deux rives; le vent du sud-est l'agite comme une petite mer, et la navigation en pirogue n'y est pas sans danger. Souvent le Malgache voit sombrer son léger esquif et sa cargaison de riz, heureux quand il peut à la nage regagner la terre et sauver ses membres de la dent des crocodiles. Pour nous, que la grandeur de nos embarcations mettait à l'abri de semblables dangers, nous n'échappâmes point au désagrément d'une affreuse traversée; battus par l'orage, affreusement trempés par la pluie nous abordâmes en piteux état à l'île de Nossi-Malaza (Ile des délices.)

Nous accueillîmes avec joie ce nom d'heureux augure. L'Ile des délices est rapprochée de l'extrémité sud du lac à égale distance de ses deux rives; longue d'un kilomètre, sur une largeur de quelques centaines de pas, elle est tout feuillage et verdure; au nord s'étend une belle prairie terminée par le cimetière, au centre est groupé le village, et la partie sud-est couverte de magnifiques ombrages.

L'accueil que nous firent les habitants fut en tout semblable à celui que nous avions reçu à Ambavarano; kabar, discours, offrandes, toute la naïve diplomatie du cœur; mais la case était plus grande, nos hôtes mieux vêtus, les femmes plus élégantes et plus belles, et l'air d'aisance répandu partout reposait agréablement nos yeux des misérables tableaux de la veille.

Mais parlons un peu des Malgaches, de leurs mœurs, coutumes, industrie et religion.

Le Malgache de la côte est d'un caractère doux et timide, il est bon, fidèle et dévoué. La supériorité du blanc, qu'il reconnaît, s'impose à lui comme une chose naturelle, il ne s'en blesse point; le *vasa* lui semble un maître devant lequel il est prêt à courber le front.

Admirant tous nos actes pour le peu qu'il en connaît, stupéfié devant les phénomènes de notre industrie, son admiration naïve lui fait dire que si le vasa pouvait faire du sang, ce serait un Dieu véritable. On comprend la facilité d'une conquête chez des populations ainsi disposées à notre égard, et l'on a droit de s'étonner des pauvres résultats obtenus par plus de deux siècles d'expéditions successives.

Mais si le Malgache accepte le joug, il n'accepte point le travail. Il sera votre serviteur avec joie, parce que les devoirs faciles que cette charge impose conviennent à la douceur de sa nature; les occupations variées de la domesticité ne le fatiguent point, et les faveurs du maître, conséquence naturelle de rapports journaliers et de soins constants, savent toucher son cœur. Grand ami du mouvement, infatigable au labeur qu'il aime, il pagayera tout un jour par le soleil et par la pluie, et cela sans fatigue apparente. Le violent exercice du tacon lui plaît par-dessus tout; il vous portera de l'aurore à la nuit, et le soir, oublieux des fatigues du jour, le chœur de ses compagnons et la sauvage harmonie des bambous prêteront de nouvelles ardeurs à son corps de bronze.

Mais un travail régulier l'ennuie. Paresseux avec délices, la facile satisfaction de ses besoins lui rend insupportable le lien le plus léger. Vous n'en ferez pas plus un esclave qu'un travailleur assidu. Vingt fois il brisera sa chaîne, et semblable à ces femmes nerveuses bravant impunément les longues insomnies du bal et que réduit la moindre fatigue, il fuira la besogne ou succombera sous la tâche.

Le Malgache a des formes élégantes, presque féminines; sa figure est imberbe; il porte les cheveux longs et tressés comme les femmes, et lorsqu'on le rencontre assis, drapé dans son *lamba* et buvant le soleil dans son farniente de lazzarone, il est difficile de distinguer son sexe. Quant à la femme, en dehors de la beauté, rare sur toute la terre, la douceur de sa physionomie en fait une créature agréable; elle est généralement bien faite et d'un galbe heureux. On peut voir, page 211, une femme de Tamatave avec ses enfants; toutes les Malgaches se vêtent à peu près de la même manière, et le type que nous représentons peut-être classé parmi les dames de l'endroit. Les cheveux divisés en carrés réguliers et tressés avec soin dégagent la tête en donnant à la personne un air de propreté remarquable; ces tresses dissimulent l'effet disgracieux d'une masse crépue, et débarrassent de l'énorme touffe que produirait la chevelure abandonnée à elle-même. Le vêtement qui couvre les épaules est le canezou (le mot est malgache); ce vêtement serre les reins et maintient la poitrine sans la comprimer. Le jupon est remplacé par une draperie (cette draperie est en rabane); il est d'indienne chez les gens aisés. Le vêtement qui entoure le buste, c'est le *simbou*, étoffe de soie ou de coton, suivant la fortune des gens.

Des trois enfants, l'aîné porte un pantalon qui accuse le contact de la société européenne; le second porte simplement un *lamba*, espèce de châle de coton avec frange de couleur; c'est le vêtement ordinaire des hommes.

En voyage, le Malgache se dépouille de son vêtement qu'il porte en paquet, et se contente du *langouti*, petit morceau d'étoffe.

L'industrie des Malgaches est toute primitive; ils tissent avec la feuille du raffia des rabanes de différentes espèces. Les plus grossières servent à la fabrication des sacs, aux emballages, etc.; les plus fines, tissus vraiment remarquables, servent aux vêtements de femmes et feraient d'admirables chapeaux. On n'en trouve jamais qu'en petites quantités. Ils tressent avec le jonc et les feuilles de latanier des nattes dont ils tapissent leurs cases. Quelques-unes ornées de dessins d'une grande pureté de lignes, s'importent comme objets de luxe et de curiosité. Ces deux industries fournissent à l'exportation un chiffre d'affaires montant à cinquante mille francs.

En fait de culture, le Malgache ne connaît que le riz

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et malgré sa paresse de nègre et le peu d'encouragement donné à ses efforts, la côte est, dans un rayon de cent lieues, de Mananzari dans le sud, à Maranzet dans le nord, exporte quatre mille trois cents tonneaux de riz. Nous dirons en parlant des Ovas quels sont les produits naturels livrés au commerce et les règlements qui en prohibent l'échange.

En fait de mœurs, le Malgache n'en a point; il est naïvement immoral....

Chez lui, les unions se brisent et se nouent selon le bon plaisir de l'homme; l'état civil n'existant pas et le culte se bornant à quelques rares superstitions, l'on ne saurait appliquer le nom de mariage à des associations volontaires que ne consacrent ni Dieu ni l'État.

Dans le nord, l'Arabe a laissé quelque chose de ses mœurs; l'instinct religieux s'y retrouve aussi plus développé.

Chez ces insulaires la pluralité des femmes est une loi fondamentale; chaque chef en a trois au moins, c'est : 1° La *vadé-bé*, épouse légitime, dont les enfants héritent; 2° La *vadé-massaye*, femme jeune, que le Malgache répudie aussitôt que sa beauté disparaît; 3° La

Village de Nossi-Malaza. — Dessin de E. de Bérard.

vadé-sindrangnon, esclave à laquelle on donne la liberté lorsqu'elle est devenue mère.

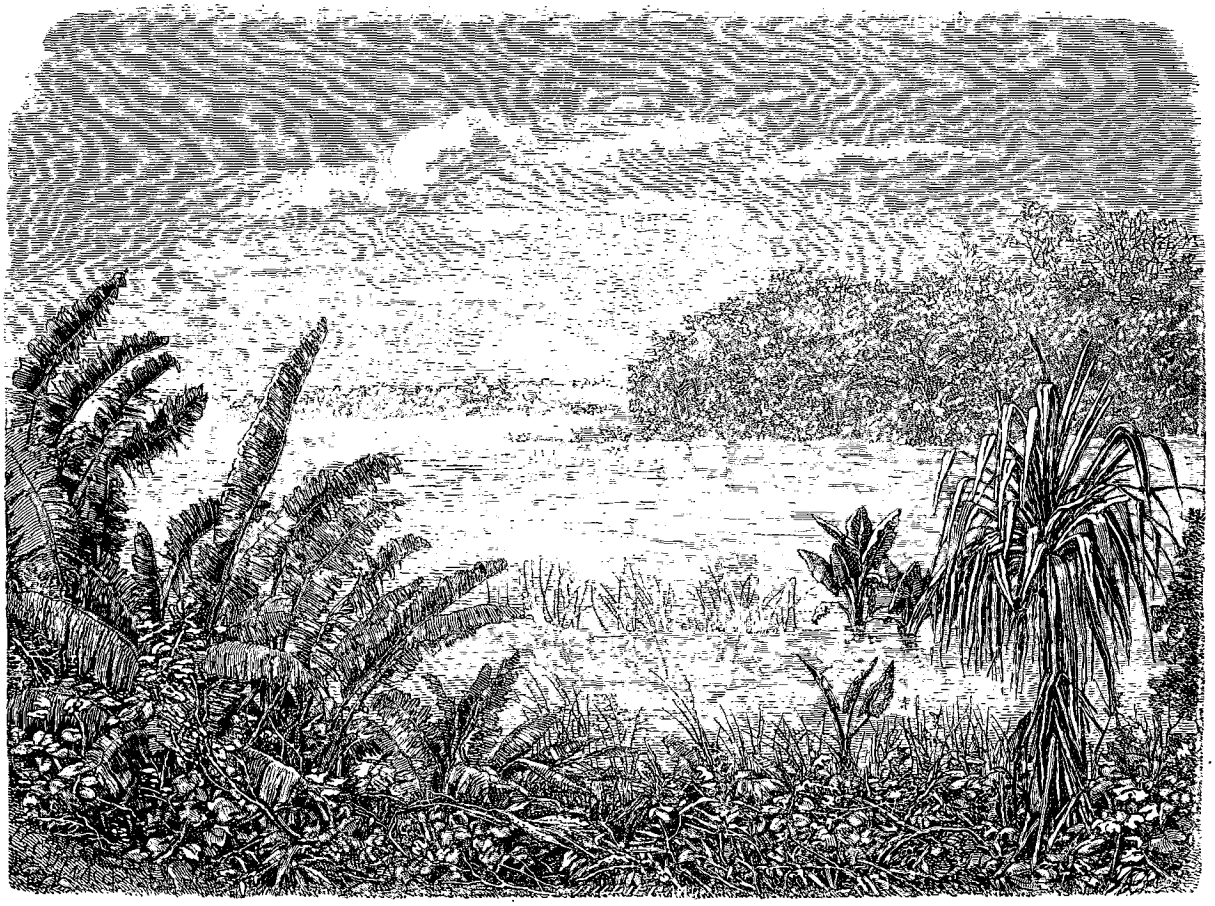
Les sœurs cadettes de ces trois femmes appartiennent de droit à l'époux jusqu'à ce qu'elles soient mariées.

Si la femme passe d'un toit à l'autre, les enfants restent, et la nouvelle épouse les chérit et les aime comme les siens propres; la chose paraît naturelle dans un pays où souvent l'adoption remplace la paternité; là point de jalousie, point de discussions religieuses, point de sectes; peu ou point de discussions intestines pour l'héritage : on n'a rien à partager. Cet état de choses, l'affection constante qui réunit ces braves gens entre eux dans des conditions monstrueuses pour nous, tient à une grande douceur de caractère, à quelque impérieux besoin d'affection; et si leurs rapports sont exempts des vives démonstrations qui accompagnent chez nous l'amour maternel, nous le répétons, les sentiments de la famille n'y sont pas moins vifs. Nous vîmes une femme croyant sa fille adoptive empoisonnée par des fruits de tanghin, se livrer à la douleur la plus violente et se jeter sur les fruits, s'écriant qu'elle voulait mourir avec son enfant.

D. Charnay.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue du lac de Nossi-Be (île d'Ambanimène). — Dessin de Catenacci.

MADAGASCAR A VOL D'OISEAU,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNY[1],

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV (Suite.)

Mœurs et organisation malgaches. — Le cimetière. — Départ. — Bénédiction de l'aïeule

Si l'un des membres de la famille tombe malade, tous les travaux sont suspendus; chacun s'empresse; les uns vont chercher des simples, d'autres interrogent le sort sur la cause de la maladie et les moyens de la guérir, pendant que les amis s'occupent des provisions et des choses nécessaires au ménage. Si le mal empire, la case se remplit alors de parents, d'amis et d'alliés venant mêler leur douleur à la douleur de la famille.

Cette douleur et cette affection s'étendent jusqu'aux esclaves, qui se considèrent comme enfants de la maison. Ils mangent à la même table, sont vêtus à peu de chose près de la même manière. Un étranger les distinguera difficilement, car dans leur langage ils appellent le chef « le père » et la maîtresse du logis « la mère. »

Comme partout au monde, la stérilité chez une femme est un affront pour elle, et elle m'a paru fréquente chez les Malgaches; l'espèce de polygamie dans laquelle ils vivent doit en être la raison dominante : c'est la chasteté qui fonde les grandes familles.

La femme malgache qui désire des enfants et craint de n'en pas avoir, consulte les *sikidis* (sorciers), invoque les esprits ou se livre à la superstition suivante : elle choisit une pierre d'une forme bizarre, facile à distinguer des autres et va la placer sur le chemin du village, en quelque endroit cher aux esprits; et si cette pierre, après un laps de temps convenu se retrouve à la même

1 Suite. — Voy. p. 193 et la note.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

place et dans la position que lui a donnée la postulante, c'est que le destin exaucera ses vœux. Cette innocente pratique est généralement suivie à Madagascar, et l'on rencontre parfois de véritables pyramides composées de ces ex-votos.

L'exposition des enfants forme un affreux contraste avec ces mœurs malgaches si faciles et si douces, et surtout avec cet amour de la maternité. Lorsque ces petits êtres sont nés sous une influence mauvaise, ils sont abandonnés; ou bien, l'on doit, pour racheter leur vie, leur faire subir d'épouvantables épreuves, presque toujours fatales à la plupart d'entre eux.

La circoncision se pratique à Madagascar; ce doit encore être un souvenir des Arabes.

C'est, pour le Malgache, une importante cérémonie dont il perpétue la date au moyen d'un piquet de bois surmonté d'un nombre indéterminé de crânes de bœufs garnis de leurs cornes. Presque tous les villages possèdent un de ces petits monuments.

Chaque crâne est un souvenir de fête; il est de coutume, en effet, de tuer un bœuf le jour de la circoncision des enfants; et comme ces gens sont pauvres, et qu'un bœuf à chaque opération serait une lourde dépense pour les familles, on attend que plusieurs enfants aient atteint l'âge voulu pour subir l'incision, afin d'opérer en bloc une fournée de jeunes Malgaches.

Le bœuf est du reste à Madagascar l'animal par excellence; il est le présent le plus apprécié entre amis, le capital le plus facile à réaliser, le bien le plus solide du cultivateur. Sa chair, au moins pour certaines parties, est regardée comme sacrée. Ainsi, le roi seul et les grands ont le droit de manger la queue. La bosse, également morceau de choix, jouit d'une réputation proverbiale, et la politesse l'emploie comme une de ses plus douces formules. Le Malgache vous dira dans son doux parler : « Je vous souhaite éternellement une bosse de bœuf dans la bouche. »

Le bœuf est de toutes les fêtes et de toutes les douleurs; à la naissance comme à la mort de ses maîtres, sa tête tombe en signe de deuil ou de réjouissance, et quand c'est un grand qu'il faut pleurer, les sacrifices deviennent des hécatombes.

A la mort de M. de Lastelle, négociant français en faveur à la cour Ova, on tua, dit-on, à Tananarive, huit cents bœufs : à la mort de Ranavalo, l'on en immola plus de trois mille; le sol à partir du palais jusqu'au tombeau de la reine était littéralement couvert de cadavres sur lesquels il fallait passer.

Le culte des morts est ce qui m'a paru le trait le plus caractérisé de la religion malgache. Lorsqu'un Malgache succombe, les femmes poussent d'effroyables lamentations, arrachent leurs cheveux et se roulent avec désespoir; les hommes restent calmes; ils ont une danse funèbre pour la circonstance et la cérémonie commencée dans les larmes dégénère bientôt, grâce aux liqueurs fermentées, en une orgie sacrilége. Le corps néanmoins est porté avec respect jusqu'à sa dernière demeure. A Nossi-Malaza, le cimetière occupe la pointe nord de l'île; la sépulture des chefs est séparée de celle des simples habitants. Toutes consistent en une écorce d'arbre dans laquelle on enveloppe le corps du défunt, après quoi le tout est enfermé dans un tronc de bois dur taillé en forme de cercueil. La piété des vivants entretient devant chaque tombe des offrandes expiatoires; c'est une assiette pleine de riz, une coupe remplie de betza-betza, des pattes de poulets ou des plumes d'oiseaux; les Malgaches semblent donc croire à l'existence de l'âme.

Si la douleur des Malgaches paraît violente, elle n'est point de longue durée; ils considèrent la mort comme un fait inévitable; ils oublient donc au plus vite, jugeant les larmes inutiles puisque le mal est sans remède. Néanmoins les parents portent rigoureusement le deuil du mort et ne peuvent en être relevés que par une cérémonie publique. Ce deuil dure un mois au plus, suivant la douleur de la famille; il consiste à laisser croître sa chevelure. Dans ce cas la femme malgache ne la tresse, ni ne la peigne; l'homme laisse croître sa barbe et ne se lave point pendant la durée du deuil. Hommes et femmes présentent, en cet état, le plus déplorable aspect.

Dans le nord, à la hauteur de Vohemar, chez les Antankars, les superstitions sont autres; à un grand respect pour les morts, se joint la foi en la métempsycose. Suivant cette croyance, les âmes des chefs passeraient dans le corps des crocodiles; le commun des mortels se transformerait simplement en chauves-souris.

Cette superstition explique l'incroyable multitude des crocodiles; ils pullulent effectivement dans les centres où cette croyance est établie; les rivières en sont infectées, et il est dangereux vers le soir d'en fréquenter les bords. Pendant la nuit, les habitants sont souvent forcés de barricader leurs cases pour se garantir des attaques du monstre.

De même que chez les Betsimisaracks, les lamentations et l'orgie se mêlent aux funérailles, mais on n'enterre point le cadavre; placé sur un clayonnage de bois, on le momifie au moyen d'aromates et de sable-chaux fréquemment renouvelés. Après quelques jours de ce traitement, la décomposition des chairs produit un liquide putréfié qu'on recueille avec soin dans des vases placés au-dessous du clayonnage, et chaque assistant vient en mémoire du mort se frotter de ce liquide. Le cadavre desséché, les parents l'entourent de bandelettes et le portent au lieu des sépultures.

Cette horrible *coutume* engendre de terribles maladies de peau, gale, lèpre et autres affections incurables; et cependant c'est à peine si l'intervention des blancs parvient, depuis peu de temps, à leur faire abandonner cette affreuse coutume.

Le Malgache est artiste de nature; il a surtout des instincts littéraires remarquables; je devrais dire il avait, car la conquête Ova, comme toutes les oppressions extrêmes, ne laisse après elle qu'abrutissement et désolation.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Betsimisarack aime avec passion la causerie, le chant et la danse. Pour ses danses souvent bizarres, sauvages et sans règles aucunes, l'inspiration le guide ; mais je n'ai trouvé de caractère qu'à la danse du riz dont j'ai parlé plus haut. Sa musique est pauvre et ses instruments sont primitifs. C'est d'abord le bam-

Femme malgache et ses enfants (voy. p. 208).

bou, qu'il frappe au moyen de baguettes et qu'il accompagne du battement des mains; le *dzé-dzé*, machine monocorde d'un son monotone, et la *valia*, qui dans des mains habiles arrive à de jolis effets. (La valia est un bambou dont les fibres sont tout alentour séparées du bois et tendues au moyen de chevalets d'écorce ; c'est en somme une guitare circulaire, montant de notes assez basses aux notes les plus aiguës.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pour son chant, le premier thème venu lui est bon; il prend une parole quelconque, une phrase, un mot, et le répète à satiété avec un chœur qu'il improvise.

La conversation fait ses délices; il aime, il adore l'éloquence comme une mélodie; il causera longtemps de choses futiles, au besoin de non sens, et l'orateur de quelque talent trouvera toujours des auditeurs charmés.

Lorsque l'entretien vient à languir, on cherche et on improvise à la façon des sophistes une énigme, une charade (*rahamilahatra*), mot à mot, « des paroles qui s'alignent. » En voici un exemple :

« Trois hommes, portant l'un du riz blanc, l'autre du bois coupé, le troisième une marmite, et venant de trois directions différentes, se rencontrent près d'une source, dans un lieu aride, éloigné de toute habitation. Il est midi et chacun d'eux n'ayant encore rien mangé est fort désireux d'apprêter le repas, mais ne sait comment s'y prendre, puisque le maître du riz n'est pas le maître du bois et que celui-ci ne peut disposer de la marmite. Cependant chacun y met du sien et le riz est bientôt cuit.

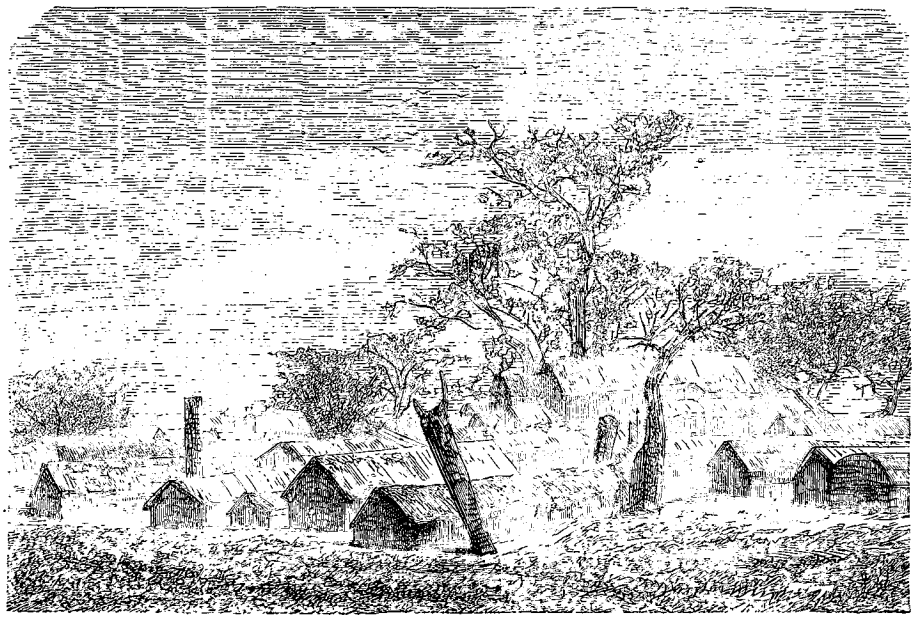
« Mais au moment du repas chacun réclame pour lui seul le déjeuner tout entier; quel est le maître du riz cuit? »

Les auditeurs malgaches sont indécis, chacun des trois hommes paraissant avoir un droit égal au déjeuner. Voilà un bon thème à paroles.

C'est ce qu'ils appellent *faka-faka*, discussion, dispute; chaque parleur peut en cette occasion faire preuve de son talent oratoire.

La tradition malgache fourmille de fables, de contes (*angano*), de proverbes (*ohabolana*), de charades et d'énigmes (*fa mantatra*), de sonnets, de ballades ou de propos galants (*Rahamilahatra* et *Tankahotro*).

Les contes sont d'habitude entremêlés de chants et



Cimetière malgache. — Dessin de E. de Bérard.

MAIRIE DU 5e ARRONDISSEMENT DONNÉ PAR M. BIBLIOTHÈQUE

chacun les raconte en y ajoutant un peu du sien. Les enfants les font invariablement précéder du prologue suivant :

« *Tsikotonenineny, tsy zaho nametzy fa olombé taloha nametzy tanny mahy, k'omba fitsiako kosa anao.* »

« Je ne mens pas, mais puisque de grandes personnes ont menti avec moi, permettez que je mente aussi avec vous. »

Certaines fables ont l'autorité d'une croyance religieuse. Nous reproduisons les suivantes comme exemples de genres différents.

LE PREMIER HOMME ET LA PREMIÈRE FEMME.

« Dieu laissa tomber du ciel l'homme et la femme tout faits. L'homme fut quelque temps à connaître sa femme, et sa compagne fut la première à déchirer son voile d'innocence. La femme conçut.

« Dieu apparut alors aux deux époux et leur dit : « Jusqu'ici vous ne vous êtes nourris que de racines « et de fruits comme les bêtes sauvages, mais si vous « voulez me laisser tuer votre enfant, je créerai avec « son sang une plante dont vous tirerez plus de « force. »

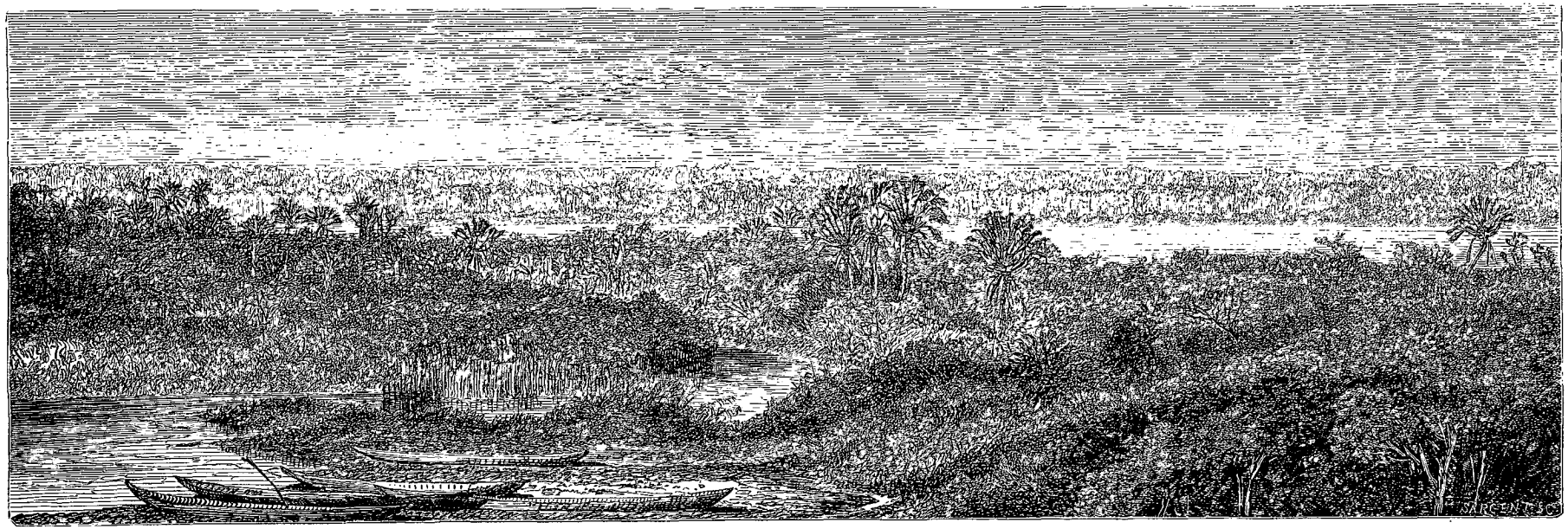
« L'homme et la femme passèrent la nuit tour à tour à pleurer et à se consulter; la femme disait à l'homme : « Je préfère que Dieu me prenne plutôt que « mon enfant; » l'homme, sombre et recueilli ne disait rien.

« Le jour venu, Dieu parut avec un couteau bien aiguisé, leur demandant ce qu'ils avaient résolu.

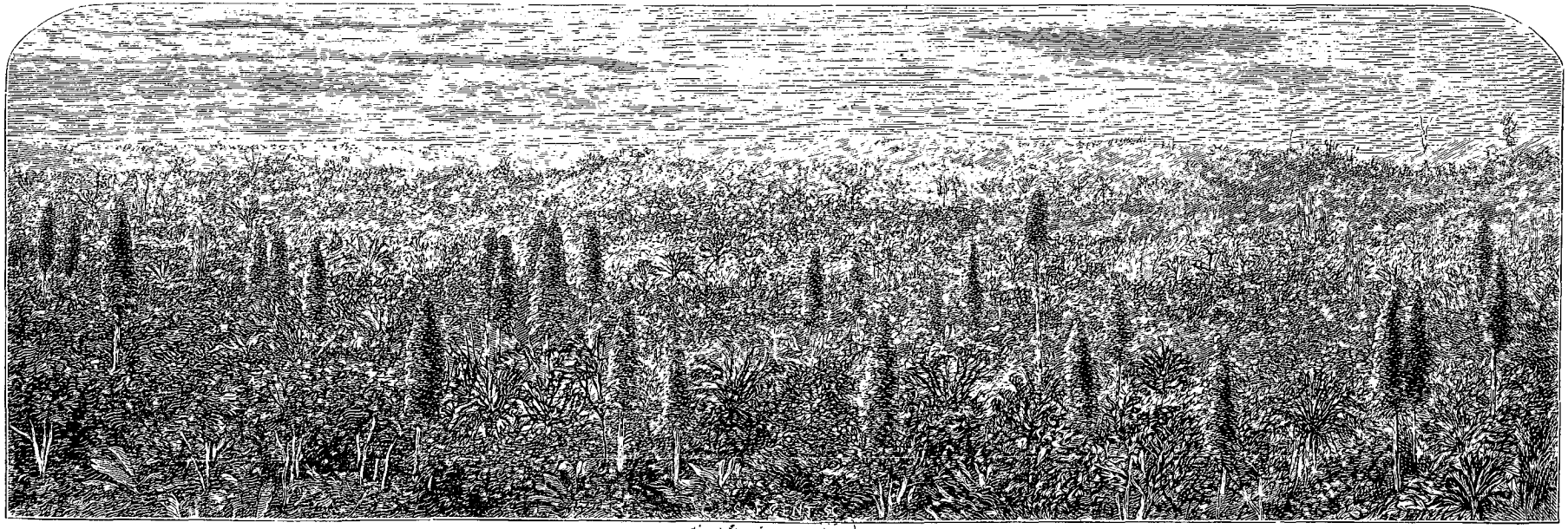
« La femme en voyant ce couteau formidable, tranchant comme une sagaie neuve et brillant comme l'éclair, s'écria : « O mon Dieu, prends mon enfant! »

« Mais l'homme au contraire pressa son enfant sur son cœur, le remit à sa mère, et, se couchant la poitrine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue d'Ambavarano (bouche de l'eau) (voy. p. 204). — Dessin de E. de Bérard.



Marais à Soamandrakisaï. — Dessin de E. de Bérard.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

découverte, dit à Dieu : « Tue-moi, mais laisse vivre « mon enfant. »

« Alors Dieu, pour l'éprouver, brandit le couteau qu'il tenait à la main et lui dit : « Tu vas mourir ; réfléchis donc avant que je ne frappe. — Frappe, » répondit l'homme. Dieu fit briller le poignard sans que l'homme murmurât ni ne frémît, mais il ne lui fit qu'une légère blessure au cou que tachèrent quelques gouttes de sang.

« Dieu prit ce sang et le répandit sur la terre qui engendra le riz. Il dit à l'homme de le sarcler trois fois avant sa maturité, de n'en récolter que les épis, de les sécher au soleil et de les conserver en grenier ; de les battre pour détacher les grains ; de les piler pour en séparer le son ; de ne manger que le grain et de livrer le son aux animaux domestiques.

« Puis il lui apprit à le cuire et à le manger.

« Puis Dieu dit à la femme : « L'homme sera le maître « de l'enfant parce qu'il a préféré la vie de l'enfant à la « sienne, et tu seras soumise. »

« C'est depuis ce temps que le père est le chef de la famille et que l'homme connaît le riz et le mange. »

Dans cette fable on croit reconnaître l'influence arabe et un souvenir du sacrifice d'Abraham ; le nom de Nossi-Ibrahim ou île d'Abraham, donné à la petite île de Sainte-Marie, prête quelque fondement à cette supposition.

Voici une autre fable :

LE SANGLIER ET LE CAÏMAN.

« Un sanglier de maraude suivait les bords escarpés d'une rivière où s'ébattait un énorme caïman en quête d'une proie. Averti par les grognements du sanglier, le caïman se dirige vivement de son côté :

« Salut, lui dit-il.

— Finaritria !.... finaritria, répond le sanglier.

— Est-ce toi dont on parle tant sur la terre ? demande le caïman.

— C'est moi-même.... et toi, serais-tu celui qui désole ces rives paisibles ? répond à son tour le sanglier.

— C'est moi-même, dit le caïman.

— Je voudrais bien essayer ta force....

— A ton aise, de suite si tu veux.

— Tu ne brilleras guère au bout de mes défenses.

— Prends garde à mes longues dents.

— Mais, dit le caïman, dis-moi donc un peu comment l'on t'appelle.

— Je m'appelle *le père coupe lianes sans hache, fouille songes sans bêche, prince de la destruction*, et toi, peux-tu me dire ton nom ?

— Je m'appelle *celui qui ne gonfle pas dans l'eau ; donnez, il mange ; ne donnez pas, il mange quand même.*

— C'est bien, mais quel est l'aîné de nous deux ?

— C'est moi, dit le caïman : car je suis le plus gros et le plus fort.

— Attends, nous allons voir. »

« En disant ces mots le sanglier donne un coup de boutoir et fait écrouler une énorme motte de terre sur la tête du caïman, qui reste étourdi sur le coup.

« Tu es fort, dit-il après s'être remis ; mais à ton tour attrape cela. »

« Et lançant au sanglier surpris toute une trombe d'eau, il l'envoya rouler loin de la rive.

« Je te reconnais pour mon aîné, s'écrie le sanglier en se relevant, et je brûle d'impatience de mesurer ma force avec toi.

— Descends donc, dit le caïman.

— Monte un peu, je descendrai.

— Soit. »

« D'un commun accord ils se dirigent sur une pointe de sable où le caïman n'avait de l'eau qu'à mi-corps.

« Le sanglier bondit alors, tourne autour de lui, évite sa gueule formidable, et saisissant l'instant favorable, il lui ouvre d'un coup de ses défenses, le ventre, de la tête à la queue.

« Le caïman rassemble ses dernières forces, et profitant du moment où le sanglier passe devant sa gueule béante, il le saisit par le cou, le rive avec ses dents et l'étrangle.

« Ils moururent tous deux, laissant indécise la question de savoir quel était le plus fort.

« On tient ces détails d'une chauve-souris présente au combat. »

Au dire des lettrés, cette fable dans la bouche d'un Malgache connaissant bien sa langue et doué d'une imagination brillante, a beaucoup de mouvement et prend le ton élevé de l'ode et de l'épopée.

Un autre apologue rappelle de loin « le renard et le corbeau. »

LA COULEUVRE ET LA GRENOUILLE.

« Une grenouille fut surprise en ses ébats par la couleuvre son ennemie ; la couleuvre la retenait par ses jambes de derrière.

« Es-tu contente, demanda la grenouille ?

— Contente, répondit la couleuvre en serrant les dents.

— Mais quand on est contente on ouvre la bouche et l'on prononce ainsi : contente ! (en malgache *kavo*).

— Contente, » dit la couleuvre en ouvrant la bouche.

« La grenouille se voyant dégagée lui donna des deux pattes sur le nez.... et s'enfuit. »

La morale est que l'on peut se tirer de danger avec de la présence d'esprit.

Nous avons dit que le village de Nossi-Malaza, placé en dehors de la route de Tananarive et moins à portée de la griffe ova, jouissait d'une prospérité relative. Les hommes avaient un air de bien-être qui me charma, et lorsque je pénétrai dans la case du chef je fus étonné de l'abondance qui me semblait y régner.

La case contenait un lit garni de nattes fines. D'un côté se trouvaient empilés des vêtements, des pièces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de rabanes et d'étoffes pour les renouveler; de l'autre un grand approvisionnement de riz devait fournir à la consommation de la famille. Le foyer et les divers ustensiles se trouvaient dans un coin.

Je vécus trois jours au milieu de ces gens si doux, entouré de soin et d'égards ; je leur avais accordé une affection vraie, comme j'avais conquis la leur et lorsque je partis, tous m'accompagnèrent au rivage. L'aïeule de la tribu, la femme du vieux chef voulut me bénir; et comme les flots soulevés menaçaient ma pauvre pirogue, elle étendit ses bras comme une prophétesse, priant le ciel d'apaiser les vents, afin que le Vasa pût sans péril regagner sa demeure et revoir sa patrie.

Il n'y avait point là de cérémonie de commande. L'impromptu de cette scène d'adieu, l'invocation touchante de l'aïeule, ces vœux, cette prière prouvaient que le cœur parlait; le mien y répondit. J'avoue naïvement mon émotion et ce charmant souvenir ne s'effacera point de ma mémoire.

V

La tirelire du géant d'Arafif. — Soamandrakisaï. — Ferdinand Fiche et les Ovas. — Souper. — Une nuit à l'habitation. — Les esclaves.

En quittant Nossi-Malaza, nous suivîmes d'autres canaux dont quelques-uns étaient tellement étroits qu'à peine notre pirogue pouvait y passer. D'autres étaient larges comme un fleuve, et, tous également barrés au moyen de claies de roseaux, formaient autant de pêcheries destinées à nourrir les habitants. Nous visitâmes les îles éparses çà et là. Quelques-unes, plantées de manguiers d'une verdure éternelle, servent de retraite aux riches habitants de Tamatave. Dans l'une d'elles, Ferdinand nous montra *la tirelire du géant d'Arafif*.

Cette tirelire est une sphère de quatre-vingt-dix centimètres de diamètre, munie d'une petite ouverture, et qui fut, selon la légende, laissée en cet endroit par le géant d'Arafif, puissant roi du nord, auquel on prête une foule de hauts faits. Une autre version prétend qu'elle fut apportée par Benyouski lorsqu'il vint conquérir le sud de Madagascar. Ce ne pourrait être en tous cas que l'un de ses lieutenants, car il ne fit jamais en personne d'expédition dans ces parages; l'urne me parut être d'origine arabe; elle est fort ancienne et quelques forbans durent la laisser sur ces rivages.

Quoi qu'il en soit, la crédulité malgache en fit un objet de sainteté, une relique vénérable, et le lieu où elle gît est devenu le but d'un pèlerinage. Chaque Malgache passant dans les environs se détournait de sa route et venait selon ses moyens déposer une offrande dans la tirelire sacrée; le trésor s'accrut avec le temps, et lorsque le fétiche contint dans ses flancs une somme assez considérable, des Ovas sacriléges portèrent la main sur le dieu ventru : ils brisèrent la tirelire et s'emparèrent du contenu.

Andrian-Mandrousso, gouverneur de Tamatave (voy. p. 220). Dessin de G. Staal.

Aujourd'hui l'ancienne idole gît éventrée comme une citrouille desséchée ; les fidèles néanmoins viennent encore en pèlerinage, prodiguer à leur fétiche profané de nouvelles mais plus innocentes offrandes : le sol tout alentour est jonché de pattes de poulets, de cornes de bœufs, de petits morceaux de rabanes et de nœuds de roseaux pleins de betza-betza. D'une valeur trop minime pour tenter la cupidité des incrédules, ces pauvres hommages restent épars auprès de la tirelire et jettent sur ce coin de terre un voile de désolation recouvert de sauvage poésie. Nous ramassâmes religieusement un morceau de ce dieu tombé et nous le gardons comme souvenir de l'inconstance des hommes et de la fragilité de leurs croyances.

Le l'île de Papay où se trouvait la tirelire, nous allâmes déboucher dans la rivière d'Ivondrou que nous avions quittée quelques jours auparavant et qu'il nous fallut remonter pour atteindre Soamandrakisaï.

Les bords de la rivière sont plats et dénudés de végétation ; la chaleur était accablante; cinq journées d'excursions nous avaient abattus, et nous arrivâmes avides de repos.

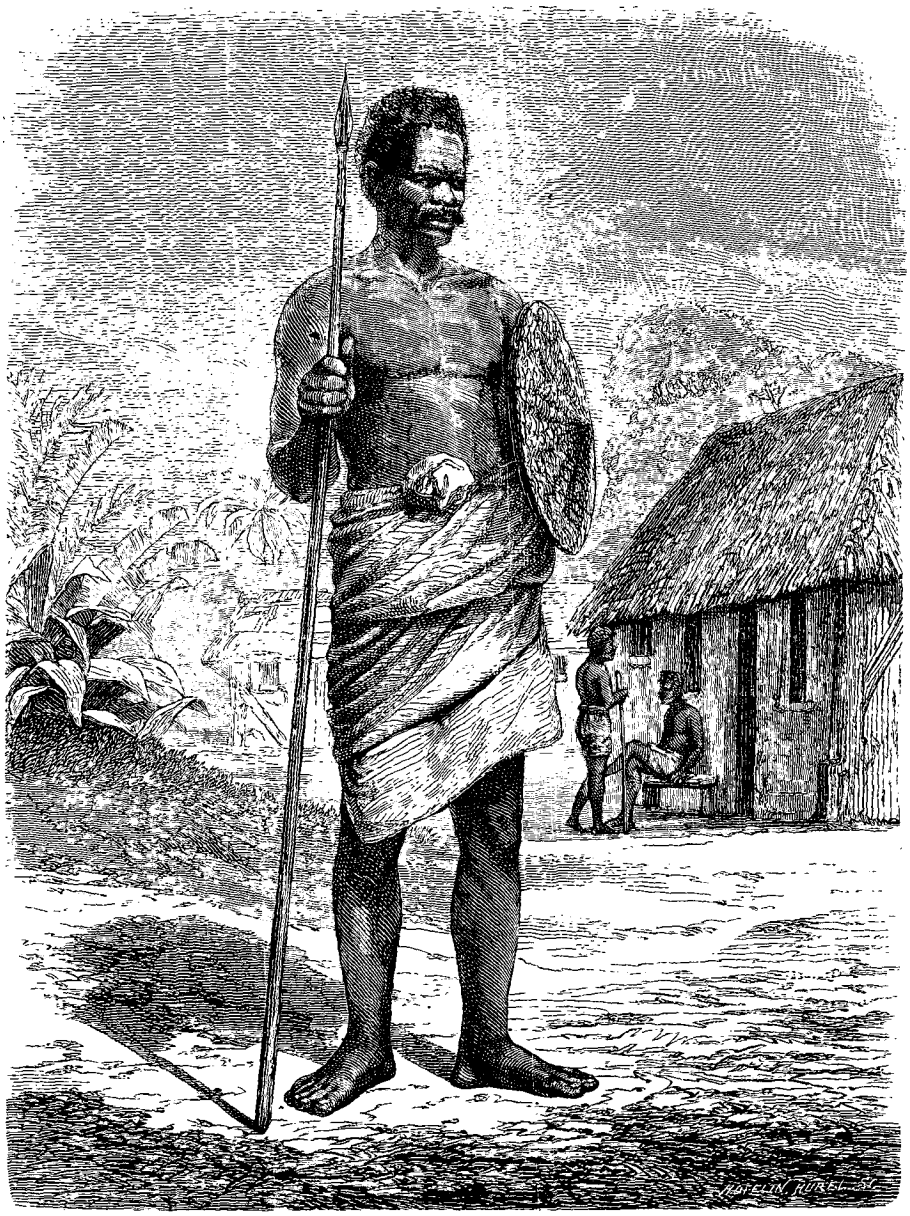
Soamandrakisaï est une vaste distillerie montée jadis par M. Delastelle et dont Ferdinand Fiche est aujourd'hui le directeur. Comme d'après le code ova et la vo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lonté de Ranavalo, nul étranger ne peut posséder de terres à Madagascar, l'affaire fut faite de compte à demi entre M. Delastelle et la reine. La reine donna les terres, cinq cents esclaves et les matériaux; M. Delastelle donna son temps et son industrie.

Un poste ova, commandé par un « douzième honneur », surveille la fabrication, la vente des produits et la conduite du maître; c'est une surveillance incessante, une immixtion de tous les instants dans les moindres actions de Ferdinand, et le malheureux est plus esclave que le dernier de ses serviteurs.

L'établissement, situé au pied des premières collines, s'étend sur des terres élevées, à l'abri des débordements de la rivière. Il se compose d'une distillerie à vapeur, de vastes hangars pour la fabrication des futailles, d'ateliers de charpenterie et de serrurerie, d'une



Guerrier malgache. — Dessin de Gérôme.

belle maison d'habitation et de nombreuses dépendances. Les esclaves habitent un village groupé tout auprès de l'établissement, et les cases des Ovas sont voisines, de manière que rien ne puisse échapper à ces jaloux surveillants.

Ferdinand nous conduisit sur la hauteur voisine, où s'élève le tombeau de M. Delastelle, pieux hommage rendu à la mémoire de ce grand citoyen par Juliette Fiche, son amie. Il repose à l'ombre des orangers et des citronniers en fleurs, sur le sol d'une contrée qu'il s'est efforcé de civiliser et qu'il a dotée tout du moins de nombreux établissements de commerce et de trois usines en voie de prospérité.

La vue qui se développait à nos yeux ne manquait pas d'une grandeur sauvage; à l'est, la mer se brisait, blanche d'écume, sur les sables qu'elle amoncelle; au sud, les lacs brillaient comme des miroirs d'acier, et l'œil, en suivant le cours sinueux de l'Yvondrou, re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

montait jusqu'à l'horizon vers les montagnes de Tananarive. Au nord, les collines dépouillées par l'incendie de leur manteau de forêts, laissaient planer la vue sur un moutonnement d'éminences d'un vert criard où s'élevaient çà et là quelques squelettes d'arbres noircis par le feu, derniers souvenirs de la végétation qui les couvrait, tandis qu'à nos pieds s'étendait un de ces marais immenses d'un pittoresque et d'une tristesse indicibles.

Une végétation exubérante, extraordinaire, où se mêlent des sauges gigantesques, des ravenals, des rafias et ces immenses cônes (vacoas pyramidals) qui ressemblent à nos cyprès funéraires, donnaient à ce lieu l'aspect d'un champ de repos abandonné. Refuge des serpents et des crocodiles, ces marais sont de dangereux voisinages pour les habitations, et ce n'est qu'avec terreur qu'on traverse les petits cours d'eau qui les sillonnent.

Les animaux ont, pour se garder de l'attaque des caïmans, un instinct bien remarquable; les chiens, par exemple, usent d'un stratagème qui leur réussit; l'instinct, dans ce cas, ne suffit plus pour expliquer une telle manœuvre, il faut admettre la raison. Voici ce qui se passe :

Lorsqu'un chien veut traverser une rivière à la recherche de son maître, ou qu'égaré à la poursuite d'une proie, il veut rejoindre son réduit, il s'arrête sur le bord du rivage, gémit, aboie, hurle de toutes ses forces. Son raisonnement est simple : « Au bruit que je fais, pense-t-il, le crocodile, très-friand de ma chair, s'empressera vers l'endroit où je l'appelle; les plus éloignés abandonneront leurs retraites, et ce sera à qui arrivera le premier pour s'emparer d'un animal aussi bête que moi. » Le chien jappe donc, il aboie, et la comédie dure tout le temps qu'il juge nécessaire pour attirer ses ennemis; puis, lorsqu'ils sont là, tout près, cachés dans la vase, se gaudissant entre eux et savourant d'avance une proie si facile, le chien part comme une flèche, va passer en toute sécurité la rivière à cinq cents mètres au delà, et, jappant et bondissant sur la plage, il se moque de son ennemi qui, paraît-il, se laisse toujours prendre à cette ruse.

Raharia, ministre de la reine. — Dessin de G. Staal.

A notre retour à l'habitation, Ferdinand nous avait ménagé une surprise : c'était un dîner en compagnie des deux chefs ovas de l'endroit; l'honneur n'était pas pour nous assurément, mais il devait y avoir là le sujet d'une curieuse étude de mœurs, et nous remerciâmes notre hôte.

L'Ova, quel qu'il soit, est grand ami de la table et du verre : aussi nos deux chefs s'étaient-ils empressés d'accepter l'invitation que leur avait envoyée Ferdinand. Ces messieurs nous firent attendre néanmoins : ils étaient excusables si l'on pense à la toilette européenne qu'ils s'étaient crus obligés de faire; car, pour rien au monde, ils n'eussent voulu paraître à ce dîner (que, vu notre présence, ils considéraient comme officiel), vêtus du lamba, leur costume national.

Mme la commandante devait accompagner son époux, et je suppose qu'il dut y avoir dans le ménage grande révolution au sujet de la crinoline de rigueur, et des falbalas qui, à Madagascar comme partout au monde, constituent la toilette d'une femme.

Il était huit heures, et par conséquent nuit close, quand la compagnie arriva; elle était précédée d'une affreuse trompette et d'un tambour, musique de Son Excellence, et accompagnée d'une escouade de cinq hommes et un caporal, total de la force armée de l'endroit. Tous marchaient en mesure avec une gravité comique qui rappelait les marches de nos guerriers de théâtre; le caporal, tout fier de ses hommes, commandait d'une voix éclatante, des manœuvres que nous ne pouvions comprendre; et lorsqu'enfin ils s'arrêtèrent sous la veranda de l'habitation, ils poussèrent tous ensemble des exclamations épouvantables qui, nous dit-on, étaient à notre honneur.

Il y eut présentation, et ces messieurs, plus émus qu'ils n'eussent voulu paraître, s'assirent timidement. Le commandant et son acolyte étaient deux maigres personnages d'une stature assez haute et d'une physiono-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mie intelligente; l'un, le commandant, s'efforçait d'être grave, ainsi qu'il convient à un homme de son importance; l'autre, moins comblé d'honneur, laissait plus libre cours à son humeur badine, et nous eûmes tôt fait connaissance. Tous deux nous observaient avec une attention sans égale, s'efforçant de copier nos gestes et manières, sûrs qu'ils étaient, guidés par notre exemple, de l'emporter en civilité puérile et honnête sur la foule de leurs connaissances.

Ils avaient bien la tenue de rigueur : habit noir, passé de mode il est vrai, gilet antédiluvien et pantalon d'un miroitement prodigieux, qui dénonçait son antique origine. Les chapeaux qu'ils venaient de quitter en se mettant à table, avaient la forme évasée de nos shakos civiques, de respectable mémoire; ils avaient des reflets d'un rouge ardent, et, quant aux mouchoirs à carreaux qu'ils agitaient avec une grâce si séduisante, ils finirent par en être embarrassés au point qu'ils furent obligés de s'asseoir dessus, ignorant la destination d'une poche.

Mme la commandante, qui se trouvait ma voisine, était une grosse commère, basse sur jambes, gauche dans son vêtement fort mal fait à sa taille, et d'un teint jaune pomme passée. L'ensemble n'avait rien d'attrayant, et ma galanterie se trouva, malgré ma bonne volonté, fort refroidie à son endroit. Ses manières, du reste, ne m'encourageaient guère, car elle ne répondait à mes avances que par un épais regard qui ne disait rien, et se contentait de vider méthodiquement l'assiette que je lui remplissais à chaque plat nouveau.

Ferdinand me donna l'explication de l'énigme : je servais madame la première, et c'était à mon voisin qu'il fallait m'adresser d'abord, la politesse malgache exigeant qu'on serve l'homme le premier; l'on ne doit pas s'occuper des femmes, qui ne sont considérées que comme créatures inférieures. L'étonnement de ma voisine se trouvait donc naturel, et je ne m'occupai plus que de mon « douzième honneur » qui, de son côté, s'épuisait en amabilités de toutes sortes.

Il me copiait avec une telle persistance que sa fourchette marchait en cadence avec la mienne ; je buvais, il buvait; je mangeais, il mangeait; je m'arrêtais, il s'arrêtait ; cet homme était certainement doué d'un rare talent d'imitation, et, n'eût été la gravité de la circonstance, j'eusse volontiers porté ma fourchette à l'oreille, pour voir s'il eût fait comme moi.

Mon voisin buvait sec; mais le vin lui semblait fade; il préférait le vermuth, d'un bien plus haut goût; il n'en usait du reste qu'à plein gobelet, de telle sorte qu'en peu d'instants nous en vînmes aux familiarités les plus touchantes. A la moindre occasion, il me frappait sur le ventre, ce dont j'étais assurément très-flatté; il jurait qu'il était mon ami, ce que je méritais à tous égards; et, dans son expansion, il finit par plonger ses mains dans mon assiette, jugeant fort sainement que deux amis devaient tout avoir en commun.

A cette nouvelle marque de faveur, je rougis d'abord et fus pris d'un fou rire qui l'enchanta. Je lui fis comprendre aussitôt qu'en France, dans la meilleure société, les choses se passaient ainsi, et, lui abandonnant le restant du plat qu'il avait touché, je changeai d'assiette.

Il se faisait tard; ces messieurs s'efforçaient d'éterniser la plaisanterie qui fût devenue fort mauvaise à la longue. Quoique portant bien le vin, ils commençaient à divaguer ; nous nous levâmes donc ; mais comme jamais dîner malgache ne se termine sans toasts, il fallut nous rasseoir. La coutume est de porter une santé à chaque invité, en commençant par le plus humble en grade ; on termine par la reine et l'empereur. Les gens zélés boivent aussi aux parents de leurs hôtes, à leurs enfants, petits-enfants, etc.... jugez de notre position!... Nous commençâmes. Quand vint le tour de la reine, une manœuvre fut exécutée sous la veranda par la garnison du logis : la voix du caporal éclata comme un tonnerre, nos hôtes se levèrent chancelants, et se tournant vers Tananarive, vidèrent leur coupe à la gloire incomparable de Rasouaherina pangaka ny Madacascar.

Quand nous portâmes à notre tour la santé de l'Empereur, l'anxiété de nos Ovas fut grande; ils commandèrent bien la manœuvre au dehors ; mais, ne sachant pas où se trouvait Paris, ils hésitaient sur le point de l'horizon. Il fallut les tourner vers le nord; les difficultés augmentèrent lorsqu'ils durent prononcer les noms de Napoléon III, empereur des Français, et ce ne fut qu'au moyen de répétitions nombreuses qu'ils portèrent d'une voix émue cette santé dernière. Nous les renvoyâmes, il était temps. Chacun comprendra qu'après de si nombreuses santés, nous devions nous porter fort mal.

La nuit fut pénible, agitée, désolante; les punaises nous avaient envahis; des rats énormes prenaient nos corps étendus pour une route royale, et des moustiques affamés se ruaient à la curée. A peine avions-nous pu fermer l'œil, que le son d'une cloche fêlée, semblable à un glas de mort, nous fit dresser sur nos séants: nous nous interrogions, étonnés de ces sons lugubres, lorsqu'un bruit de chaînes, lourdement traînées, vint ajouter à notre effroi. Étions-nous donc dans la demeure des morts! Je n'y tins plus, et, m'élançant au dehors, je fus témoin du spectacle le plus affreux qui se puisse voir.

La cloche sinistre était une énorme et vieille marmite qu'on frappait avec une barre d'acier pour appeler les esclaves au travail. Au milieu de la cour se déroulait une longue colonne de nègres, enchaînés deux à deux; leurs jambes, également reliées par de gros anneaux, ne se mouvaient qu'avec peine ; pour avancer, ils les courbaient de façon que leurs pas ne pouvaient dépasser la longueur de leurs pieds. O les pauvres créatures! Des guenilles informes couvraient leurs membres déchirés. Quelques-uns n'avaient qu'un lambeau de paillasson noir de fange; leurs figures, abru-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ties par la souffrance, n'avaient rien des races que nous avions vues : les malheureux avaient perdu la forme humaine. Juste ciel ! pensais-je, voilà donc les esclaves de la reine ! Ah ! que nous étions loin de la servitude patriarcale que j'avais rencontrée dans les cases malgaches !

Bien des fois j'avais vu des esclaves ; mais jamais, non, jamais, je n'avais assisté au spectacle de tant de douleur, de tant d'abjection et de tant de misère.

Ferdinand, que je rencontrai, m'expliqua que ceux-là étaient des esclaves rebelles et fugitifs, et qu'on leur imposait cette abominable rigueur dans les châtiments.

Quelques-uns de ces malheureux traînaient depuis de longs mois, d'autres depuis plusieurs années cette existence de damné ; nous demandâmes à notre hôte, comme faveur et comme un bon souvenir de notre séjour dans sa maison, la grâce d'un coupable : il s'empressa de nous l'accorder, et le misérable qu'on délivra sur l'heure vint en tremblant nous remercier.

Espions de la reine de Madagascar. — Dessin de E. Riou.

Vers le midi, nous faisions nos adieux à Ferdinand, pour regagner Tamatave.

VI

Couronnement de la reine à Tamatave. — Andrian-Mandrousso. — Les Antaymours. — Les Cymerirs. — Raharla. — Les Ovas. — Code de lois. — Organisation à Tananarive. — Organisation des provinces. — Départ pour Sainte-Marie.

A peine de retour, nous trouvâmes à notre adresse une invitation du commandant de la province, nous engageant à vouloir bien assister à la cérémonie du couronnement de la nouvelle reine ; cérémonie qui devait avoir lieu dans l'intérieur du fort de Tamatave. Nous devions partager cet honneur avec toute la population, car elle était aussi invitée. Nous nous y rendîmes ; le chemin du fort était couvert de piétons de toutes les classes, de tous les rangs et dans tous les costumes, depuis le *lamba* de rabane et le *simbou* de coton, jusqu'à l'habit noir ; il n'y a point de tenue officielle. Nous reconnûmes quelques-uns de nos nouveaux amis, et nous vîmes pas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ser Juliette, toute resplendissante dans sa robe de velours nacarat, le diadème de princesse en tête et sa robuste poitrine ornée de deux décorations brillantes.

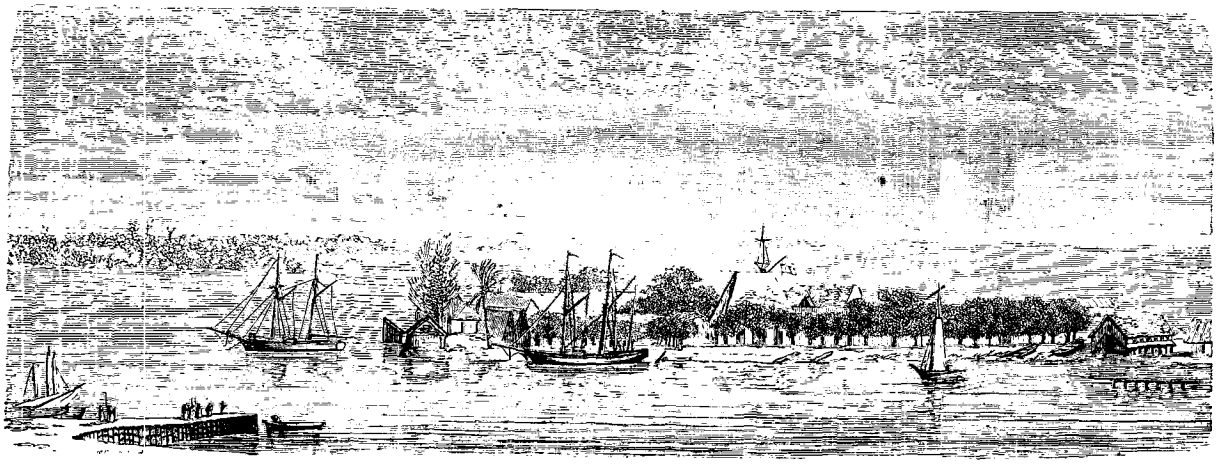
« Laissez passer le veau gras, » dit en nous voyant cette femme d'esprit, allant ainsi d'elle-même au-devant du quolibet et se moquant de son costume de cour.

Nous arrivâmes au fort; l'esplanade intérieure était criblée de monde, le menu peuple occupait des talus tout alentour. Au centre, s'élevait une vaste tente abritant une table sur laquelle des rafraîchissements de toutes sortes se tenaient à la disposition des invités. L'état-major de la place s'était groupé auprès, entourant Son Exc. Andrian-Mandrousso, ex-bouvier, aujourd'hui général, quatorzième honneur, etc.... Chacun venait lui rendre hommage et lui porter ses félicitations au sujet de l'avénement de Rasouaherina, sa gracieuse maîtresse, dont l'étendard flottait au-dessus de la place.

Mais le personnage le plus remarquable, à mon avis, pour l'uniforme du moins, me parut être un ancien matelot français nommé Estienne, dont le costume éclatant attirait tous les regards. Cet homme chamarré, beau garçon du reste, et portant sans trop de gaucherie sa dignité de contrebande, était simplement grand amiral de la flotte ova. Il n'avait, il est vrai, pas un canot à son service, et deux modestes pirogues formaient la seule force navale de Tamatave; mais, à son air martial, on devinait qu'il n'eût pas demandé mieux que de commander un trois-ponts : ainsi soit-il !

Pour l'ex-bouvier, c'était, on peut le voir d'après la gravure de la page 215, la représentation la plus exacte d'un marchand de vulnéraire suisse. Il portait un pantalon de velours bleu galonné d'or; un habit rouge avec parements et brandebourgs d'or; ses manches étaient chargées de cinq gros galons d'or; deux épaulettes d'or meublaient jusqu'à ses avant-bras, et son chef s'abritait sous un chapeau à claque également galonné d'or. Vous voyez que l'or n'était point ménagé. La figure triste et refrognée du commandant jurait avec ce costume de saltimbanque; il paraissait tout aussi embarrassé de ce travestissement pompeux, qu'intimidé par la foule européenne qui l'admirait en souriant.

Je soupçonne Son Excellence de n'être pas fort élo



Ilot Madame à Sainte-Marie de Madagascar. — Dessin de E. de Bérard.

quente, car elle ne fit aucun speech; je la crois furieusement timide, car lorsqu'on se mit à reproduire ses nobles traits, monsieur le gouverneur tremblait comme une feuille, et l'aspect de l'innocent objectif braqué sur sa majestueuse personne lui occasionna un tremblement que je ne pus calmer. Il nous offrit néanmoins assez gracieusement un verre de champagne, que nous bûmes, je l'avoue pour mon compte, à la chute de la reine qu'on acclamait. Quant à l'autre personnage dont nous donnons le portrait (Raharla, p. 217) nous ne pouvons dire qu'une chose, c'est qu'il porte avec une égale aisance l'habit de ville et l'habit de cour et que grâce à son éducation anglaise et à son esprit naturel il ne se trouverait déplacé dans aucun salon d'Europe.

Cependant les jeux commencèrent; ils furent précédés d'abondantes libations de betza-betza. Les dames s'assirent à terre, les genoux au menton, dans la posture qu'on connaît, et se mirent à frapper des mains en accompagnant d'une voix lamentable deux ou trois de leurs compagnes dont les mouvements cadencés n'avaient rien d'agréable. Les Antaymours, guerriers malgaches au service des Ovas, fixèrent bientôt l'attention de l'assemblée; leur danse était d'ailleurs le divertissement favori du maître, et comme partout au monde les hommes sont les mêmes, on s'empressa et l'on fit cercle près des guerriers. Leurs gestes sauvages, leurs cris, leurs bonds, la férocité qu'ils déployaient dans leur simulacre de guerre, donnaient une idée de leur manière de combattre; ils agitaient avec rage leurs sagaies brillantes; ils les lançaient, les reprenaient et frappaient le sabre avec fureur; ils tournaient et retournaient l'arme comme dans la plaie d'un ennemi terrassé et semblaient la lécher toute sanglante avec une volupté sans pareille. Ce jeu de cannibales, ces contorsions d'énergumènes et de convulsionnaires faisaient les délices du commandant, qui, lui-même, armé d'un bouclier, encourageait les lutteurs. Ce spectacle ne m'occasionna que du dégoût et j'abandonnai la partie.

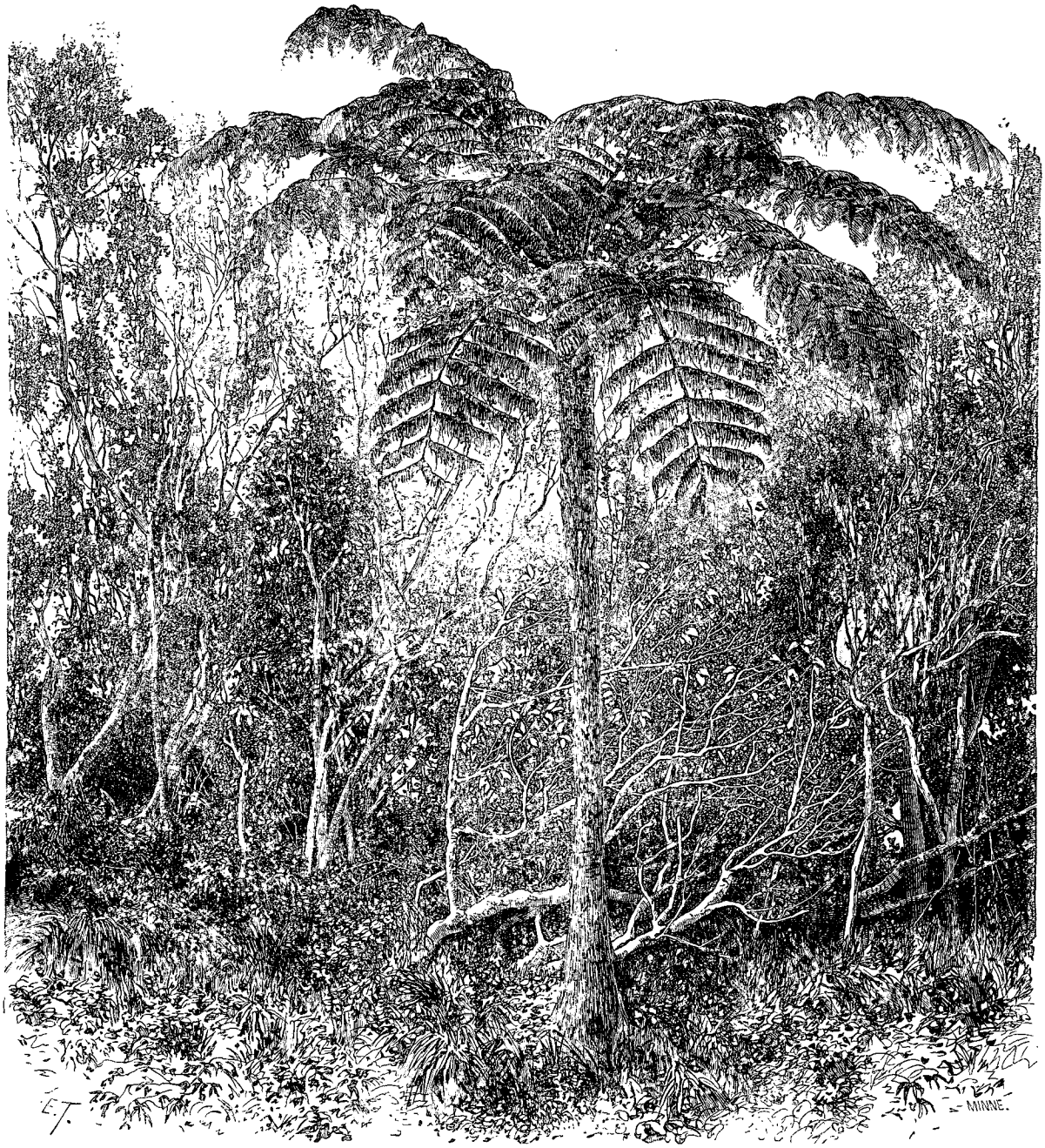
Si l'Ova fait un présent, c'est qu'il attend le centuple; s'il vous tend la main c'est pour que vous y jetiez quel-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que chose. Il adore la pièce d'argent, en fait de dieu c'est le seul qu'il reconnaisse; il est fourbe, menteur, lâche, cruel, insolent et plat. On pourra dire que je suis partial, je l'admets, car cet homme, autant que j'en ai vu et surtout autant qu'on m'en a dit me soulève le cœur et je n'ai plus de sang-froid pour le juger.

Comme type, il est petit, scrofuleux, rachitique et galeux. Nous parlons toujours des Ovas de la côte. A Tananarive, nous dit-on, la race est mieux conservée et quelques femmes sont jolies.

Comme politique, les Ovas sont fins, grands diplomates et fort habiles; habitués dès le plus jeune âge à la dis-



Fougère arborescente. — Dessin de Thérond.

cussion des affaires publiques, leur organisation à Tananarive rappelle en quelques points celle de la république romaine. C'est une oligarchie toute pure; et de sa nature c'est le gouvernement le plus persistant dans ses desseins. Cette petite aristocratie représente le sénat de Rome, et le premier ministre, charge héréditaire d'une famille plébéienne, serait un véritable tribun du peuple.

Aucune résolution n'est prise, rien ne se projette ou ne s'exécute sans kabar ou discussion publique.

Le premier kabar se tient chez le roi, où les membres des grandes familles se réunissent chaque matin; on vient y donner son avis sur l'affaire du jour. C'est le moins important de l'assemblée qui parle le premier; chacun, selon son rang, prend ensuite la parole si bon

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lui semble, et le premier ministre ou le roi résume la question.

Dans les assemblées de province, c'est le premier commandant qui résume les débats et qui résout toutes choses sous sa responsabilité personnelle.

En sortant de la demeure du roi, chaque noble trouve au dehors une foule de clients qui l'attendent et auxquels il fait part des résolutions prises au palais. Second kabar, où chacun donne de nouveau son avis, discute, approuve ou combat.

Dans ce kabar, chaque client reçoit de ses patrons des conseils sur la ligne de conduite qu'il doit suivre pour travailler à la fortune de son chef; c'est le kabar des petites intrigues; l'esprit de parti vient y puiser des forces, le mot d'ordre pour agiter le peuple et diriger l'opinion publique.

A l'issue de ce kabar, les agents se répandent au dehors et se mêlent au peuple dans les cases ou sur les places publiques. La multitude discute alors en un troisième kabar toutes les nouvelles du jour; ces assemblées leur tiennent lieu de la « presse » qu'ils n'ont pas, et l'on prétend que par ce moyen toutes les nouvelles circulent aussitôt avec la rapidité de l'éclair.

Les Ovas ont en outre les assemblées publiques du Champ de Mars.

Le code des lois ovas contient des articles qui peuvent intéresser les lecteurs; nous en citerons quelques-uns.

ART. 1er. — Il y a peine de mort, vente des femmes et des enfants et confiscation des biens :

1° Pour la désertion à l'ennemi.

2° Pour celui qui cherchera à se procurer les femmes des princes et des ducs.

3° Pour celui qui cache une arme quelconque sous ses vêtements.

4° Pour celui qui fomente une révolution.

5° Pour celui qui entraîne des hommes en dehors du territoire ova.

6° Pour celui qui vole les cachets ou contrefait les signatures.

7° Pour qui découvre, fouille ou dénonce une mine d'or ou d'argent.

ART. 4. — Je n'ai d'ennemis que la famine ou les inondations, et, quand les digues d'une rizière seront brisées, si les avoisinants ne suffisent pas pour les réparer, le peuple devra donner la main pour en finir tout de suite.

ART. 6. — Celui qui, dans un procès, corrompt ou cherche à corrompre ses juges, perd son procès et est condamné à cinquante piastres d'amende; s'il ne peut payer cette amende, il est vendu.

ART. 9. — Lorsque vous aurez donné à vos propres enfants ou à ceux que vous avez adoptés une partie de vos biens, et que plus tard vous avez à vous en plaindre, vous pourrez les déshériter et même les méconnaître.

ART. 17. — Si vous avez des peines et des chagrins, soit hommes, femmes ou enfants, faites-en part aux officiers et aux juges de votre village, pour que la confidence de vos peines ou de vos chagrins parvienne jusqu'à moi.

ART. 18. — Quand un homme ivre se battra avec le premier venu, lui dira des injures ou détériorera des objets qui ne lui appartiennent pas, liez-le, et, lorsqu'il aura recouvré la raison, déliez-le et faites-lui payer les dégâts qu'il aura commis.

ART. 21. — Soyez amis tous ensemble, aimez-vous les uns les autres, parce que je vous aime tous également et ne veux retirer l'amitié de personne.

ART. 26. — Celui qui aura des médicaments qui ne lui viendront pas de ses ancêtres, ordre de les jeter.

ART. 28. — Celui qui ne suivra pas mes lois, sera marqué au front et ne pourra pas porter les cheveux longs, ni aucune toile propre, ni le chapeau sur la tête.

ART. 29. — Tout homme non marié est déclaré mineur.

Il y a de tout dans ces lois. Le chrétien y trouve des maximes de sa religion mêlées à des maximes sauvages, et le dernier article peut fournir à l'homme politique un sérieux sujet de réflexion. Nous pourrions citer encore la coutume suivante qui fait loi à Madagascar. Les père et mère, à l'encontre de nos habitudes, prennent le nom de leur fils en le faisant précéder de *Raini*, père de, ou de *Reinéni*, mère de.... Il semble qu'il y ait, dans cet usage, un motif d'émulation entre les enfants, heureux de glorifier leurs parents par leurs actes : cela vaut mieux, en somme, que des enfants nuls, écrasés par la grandeur de leur naissance.

A Madagascar, tout appartient au roi. L'État craint tellement les empiétements des étrangers, qu'il leur défend d'élever des maisons de pierre et même de bois; il ne leur tolère que des cases de roseaux, afin qu'ils aient toujours présent à l'esprit qu'ils ne sont que passagèrement établis sur le sol de l'île.

Les Malgaches traités en vaincus sont des esclaves que les gouverneurs de provinces, nommés par le roi, administrent comme bon leur semble. Ces commandants réunissent les trois pouvoirs, militaire, civil et judiciaire.

Ils commandent les troupes, apaisent les révoltes et fixent le contingent que chaque famille doit fournir en cas de guerre.

Ils répartissent les impôts, les font percevoir, les expédient à la capitale et commandent les corvées. Le code pénal étant inconnu des Malgaches, les chefs ovas leur appliquent la loi selon leur bon plaisir; ils les accusent, les jugent et les dépouillent; dans son commandement le gouverneur n'a qu'un but : s'enrichir.

L'éloignement de la capitale rend toute réclamation vaine, et la terreur que ces despotes inspirent étouffe la voix des plus audacieux.

Le gouverneur de province reçoit ses ordres de la capitale, par des courriers établis en relais sur la route de Tananarive au chef-lieu de son commandement; ces courriers, toujours Malgaches, sont placés sous la surveillance de quelques soldats ovas et doivent être prêts nuit et jour à transmettre les dépêches. Ils n'ont pour ce service ni solde, ni rémunération quelconque; ils sont seulement exempts de la corvée.

Chaque village malgache a pour chef le descendant le plus direct de l'ancien roi du pays. C'est à cet homme que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

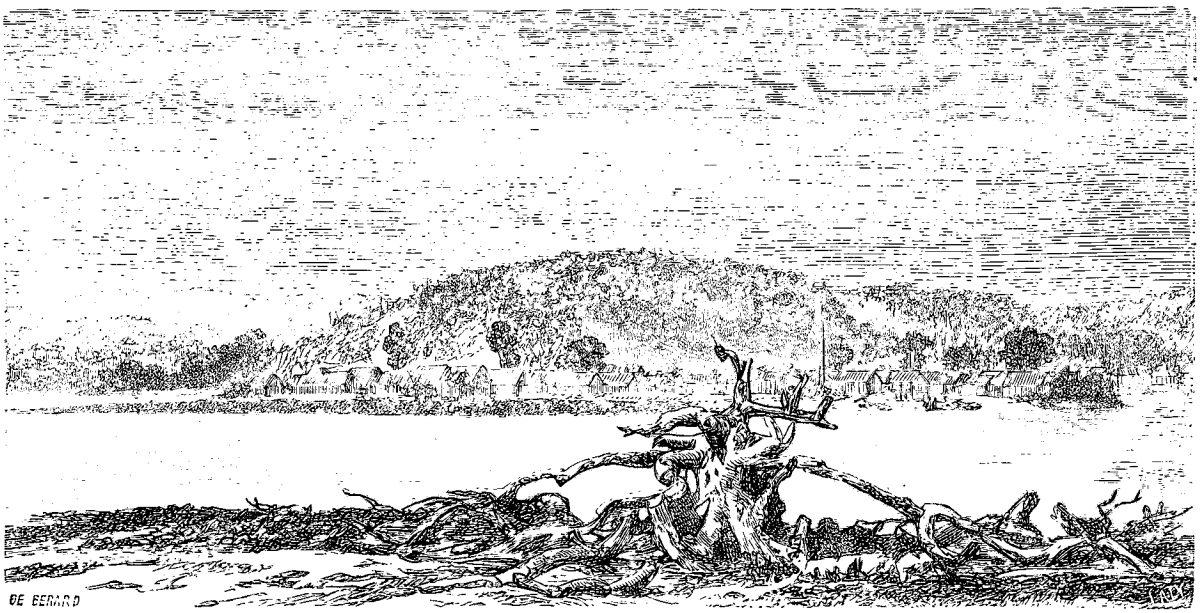
le gouverneur ova délègue quelques pouvoirs. Celui-ci, nommé grand juge, est en même temps l'intermédiaire des indigènes et du commandant au moyen des chefs de second ordre.

Le grand juge seul a le droit de posséder dans son village le *Lapa*, case, auvent, ou hangar où se tiennent les *kabars* et où il rend la justice ; à côté se trouve le mât de pavillon sur lequel se hisse l'étendard de la reine, lorsque le commandant arrive ou qu'un navire est en vue.

Le grand juge tranche toutes les contestations entre Malgaches, qui ne peuvent en appeler du jugement qu'à l'autorité ova : mais cet appel n'est pour eux qu'un sujet de ruine.

Dans ce cas, le commandant cite les parties à son tribunal; il se fait assister par des officiers ovas et tous se réunissent dans le *Lapa*. Une fois l'affaire expliquée, le jugement rendu est exécutoire sur l'heure. Si le condamné s'y refuse ou s'il est absent, on lui dépêche un officier accompagné d'une foule d'Ovas; cet officier est lui-même précédé par un homme, porteur d'une sagaie à lame d'argent, appelée *tsitia lingua* (qui ne veut pas de mensonge, ou qui ne plaisante pas).

Lorsque le porteur de la sagaie arrive devant la demeure de celui auquel elle est envoyée, il plante la sagaie en terre, et le condamné doit se montrer soumis et respectueux envers tous les exécuteurs de la sentence; il les fait entrer dans sa case, et comme première mesure, il est tenu de leur fournir des vivres et d'offrir à chacun comme présent de bienvenue un morceau d'ar-



Village de Kisuman (côte nord-ouest). — Dessin de E. de Bérard.

gent, dont la valeur est proportionnée au grade des assistants.

Cela fait, on entre en matière, les officiers réclament d'abord les frais de justice, dont ils s'adjugent une bonne part, et si l'avoir du malheureux ne suffit pas à payer l'amende et les frais, il est vendu lui et les siens.

En dehors de ce genre de procédure, les Ovas infligent à leurs justiciables des peines corporelles d'une atroce barbarie.

1° Coups de bâton, lorsque dans la corvée le Malgache travaille avec nonchalance.

2° Alors même qu'il s'agirait d'un chef, exposition au soleil pendant un certain nombre de jours.

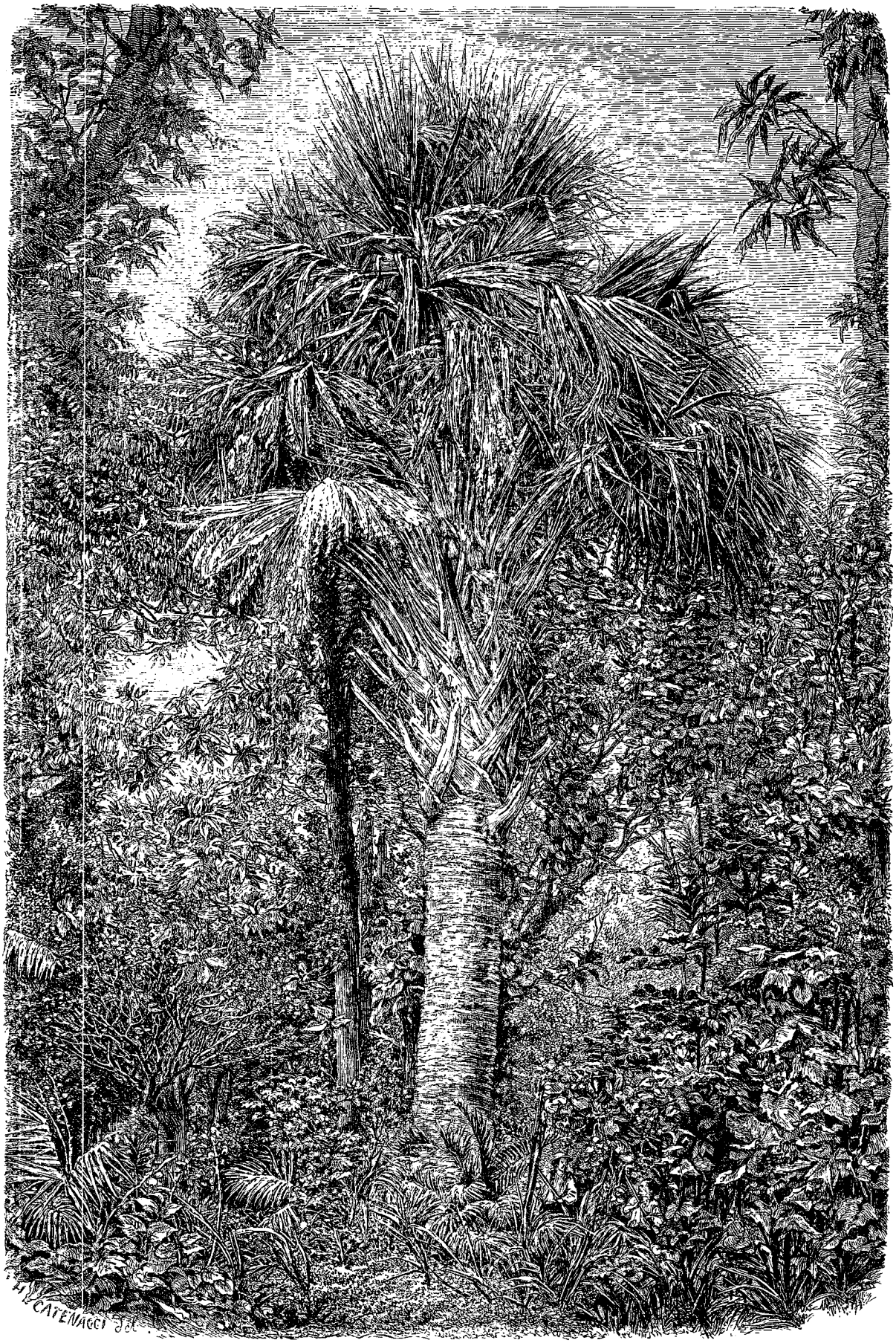
Le supplice est alors des plus raffinés : les mains du patient sont réunies à ses genoux par un brin de jonc; si par sa faute, le jonc vient à se rompre, la peine est doublée, et pendant le temps qu'elle dure, le Malgache doit rester tête nue, quelle que soit la température, depuis le matin jusqu'au soir, et quelle que soit la durée de la peine.

Admirable justice ! ruine ou torture, le vaincu ne saurait y échapper; le commandant a soin que le grand juge soit toujours sous sa dépendance; il en fait ordinairement l'oppresseur de ses compatriotes; le malheureux n'est jamais que le complice ou la victime de l'Ova qui le dépouille.

D. CHARNAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Grand latanier. — Dessin de Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Village à Nossi-be. — Dessin de E. de Bérard.

MADAGASCAR A VOL D'OISEAU,

PAR M. DÉSIRÉ CHARNAY [1].

1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI (Suite.)

Sainte-Marie. — La colonie. — Le cap d'Ambre. — Nossi-Mitsiou. — Nossi-be. — Elsville. — Passandava. — Bavatoubé. — M. Darvoy. Bombetok. — Moheli. — Ramanateka. — La reine de Moheli. — Retour à la Réunion.

Le 1er octobre, à cinq heures du soir, nous quittions Tamatave, nous dirigeant vers Sainte-Marie, que nous aperçûmes au lever du jour. Située à vingt-cinq lieues dans le Nord, l'île Sainte-Marie s'étend à l'est de Madagascar, sur une longueur de quarante-huit kilomètres; comme largeur moyenne, elle n'en a que deux ou trois.

Nous doublâmes d'abord l'île des Nattes; deux heures après, nous passions devant l'île aux Baleiniers pour jeter l'ancre à deux cents mètres environ de l'îlot Madame, sur lequel se trouve établi le gouvernement de notre petite colonie.

Vu de la mer, le panorama de Sainte-Marie est ravissant. C'est d'abord l'îlot Madame, qui défend la baie; l'île aux Forbans, dans le fond; en face, l'église avec son clocher; une allée de manguiers centenaires sous lesquels s'abrite la maison des Jésuites, et, tout le long de la côte, sur la gauche, les maisons éparses des employés, le village malgache d'Amboudifoutch et la magnifique promenade longeant le rivage que vient lécher une mer toujours tranquille.

Ce beau paysage n'est malheureusement qu'un trompe-l'œil; car au delà, dans l'intérieur, tout est désert, aride, dénudé. L'île est malsaine et stérile, sauf quelques points; les colons y sont rares, et les membres du gouvernement n'ont autre chose à faire qu'à s'administrer entre eux.

Le gouverneur cependant est un homme remarquable à tous égards et déploie, pour la prospérité de son petit royaume, une activité prodigieuse. Nulle part, à Mayotte pas plus qu'à Nossi-be, nous n'avons vu tant de mouvement et tant d'efforts; chantiers de construction, assainissement de l'île, port en voie de création, jetées, etc., tout marche à la fois; mais l'on se demande quels sont le but et l'utilité de tous ces travaux. Sans la possession de Madagascar, Sainte-Marie n'est qu'un point de relâche pour nos vaisseaux de la côte, et l'abandon de l'île nous paraît probable dans un temps plus ou moins éloigné. Avec l'occupation de la grande terre, Sainte-Marie deviendrait au contraire le point le plus important de Madagascar; ce serait alors l'entrepôt général des marchandises importées et exportées, un port de relâche et de radoub, un refuge sûr pour nos vaisseaux, une forteresse facile à défendre.

1. Suite et fin. — Voy. pages 193 et 209.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Occuperons-nous Madagascar? *That is the question.* Ce n'est point ici le lieu d'en parler.

La population noire de Sainte-Marie se compose de six à sept mille habitants.

Ces Malgaches, quoique vivant à l'abri de la tyrannie ova, ne semblent point heureux; on a voulu précipiter leur civilisation, brusquer leurs goûts, faire violence à leur caractère. Un peuple ne se transforme pas en quelques jours; il faut de longues années, des siècles, pour le modifier, en admettant toutefois un mélange de sang.

Le Malgache est un être sensuel par excellence; dénué d'instinct religieux, on a voulu tout d'abord l'astreindre à des pratiques que son intelligence bornée ne peut comprendre; on a voulu pour ainsi dire l'élever à l'égal du blanc sans le faire passer par l'échelle progressive qui l'y pourrait conduire. Un pareil système ne saurait qu'annuler ses qualités naturelles, le démoraliser par l'hypocrisie et lui faire perdre le respect du blanc qu'il regarde comme son supérieur.

Les missions de Madagascar ont droit cependant à toutes nos admirations. Dans le dévouement qui les inspire, nos religieux ont le double mérite de la persévérance auprès d'une population rebelle, et du désintéressement le plus absolu. Les Anglais méthodistes leur livrent une guerre acharnée; les moyens dont disposent ces derniers en font des concurrents redoutables.

« Mes amis, disait l'un d'eux, s'adressant au peuple de Tananarive, ces hommes, ces Français, ont beau vous dire que la religion qu'ils vous apportent est bonne, n'en croyez rien : lorsque Jésus-Christ, notre maître à tous, vint sanctifier la terre par sa présence, c'est en Angleterre qu'il descendit, c'est à nous qu'il confia sa doctrine, mais jamais, entendez-vous, jamais il ne mit les pieds en France : à cette préférence, jugez de la vérité des deux religions. »

Les Ovas, assurément, ne sont pas en état de s'enquérir autrement de la chose et de soutenir le contraire.

Nous eûmes à Sainte-Marie nos fêtes comme à Madagascar : danses sous la feuillée au bord de la mer, libations et jeux de toutes sortes. Les malheureux Malgaches s'en donnaient d'autant plus à cœur joie, que le gouverneur était absent, et que sa présence dans l'île chasse les jeux et les ris; peut-être avons-nous compromis nos noirs amis et seront-ils condamnés à deux mois de gravité de plus; ce qui est beaucoup pour un Malgache qui aime tant à rire

Nous levâmes l'ancre le 3, dans l'après-midi, faisant voile pour Nossi-be où nous ne devions arriver que deux jours après.

Nous longeâmes les côtes de Madagascar, laissant à gauche la pointe à Larrey; puis, poussant au nord-est, nous perdîmes bientôt la terre de vue pour ne la revoir qu'à la hauteur du cap Est, où dès lors nous courûmes parallèlement à la côte.

Un vaste panorama, toujours divers et toujours nouveau, se déroulait à nos yeux; depuis les hautes montagnes d'Angontsy aux collines dentelées de Vohemar et jusqu'aux sommets escarpés de la montagne d'Ambre, nous pûmes jouir du profil de la grande terre, sauf aux environs du cap, où l'Océan, toujours agité, nous força de prendre le large. Le lendemain, nous courions à toute vapeur dans une mer d'un bleu d'azur et tranquille comme un lac. A dix heures, nous doublions la pointe Saint-Sébastien; peu après, nous apercevions Nossi-Mitsiou, patrie de Tsimiar, notre allié, dernier descendant des rois du Nord. Le soir, à six heures, nous étions mouillés à égale distance de Nossi-Fali et de Nossi-be

Le lendemain, nous passions entre l'île de Nossi-Cumba et la forêt de Lucubé pour arriver à onze heures dans la rade d'Elsville, siége du gouvernement.

Comme Sainte-Marie, Nossi-be n'est qu'une dépendance de Madagascar; la prise de possession de l'île peut n'être également considérée que comme un acheminement à l'occupation de la grande terre.

Nossi-be présente l'aspect dénudé des îles Malgaches, le premier soin des noirs étant d'incendier les forêts pour planter le riz et créer des pâturages à leurs bestiaux. L'administration a dû prendre les mesures les plus sévères pour garantir la forêt de Lucubé des mêmes dévastations.

Le sol de l'île est volcanique pour la plus grande partie, et de nombreux cratères éteints, aujourd'hui remplis d'eau, attestent l'ancienne action des feux souterrains. La rade d'Elsville est fort belle. Protégée des vents du nord et des vents d'est par l'île même, par celles de Nossi-Fali et de Nossi-Cumba, la mer y est unie comme une glace. Le paysage est gracieux et animé, le rivage se découpe en petites baies au fond desquelles reposent à l'abri des palmiers deux ou trois villages malgaches, et plus loin une petite ville arabe.

Comme à Sainte-Marie la population s'est groupée sur cette partie de la côte; le reste de l'île est presque désert; on n'y rencontre pas de Malgaches. Chassés de leurs domaines par l'envahissement des blancs concessionnaires, ils émigrent à Madagascar, ou viennent s'étioler dans la misère aux environs d'Elsville. On ne peut les astreindre à un travail quelconque et l'on ne s'en rend maître que par un engagement toujours forcé.

Les planteurs n'emploient comme travailleurs que des Macoas ou des Cafres; c'est la race la plus résistante aux travaux des champs; ils sont amenés par des Arabes qui pratiquent avec audace ce petit commerce de chair humaine.

Ils ont à cet effet des établissements sur la côte d'Afrique d'où ils rayonnent pour exploiter les villages avoisinants. Tout moyen leur est bon pour s'emparer des noirs; ils les achètent, les attirent et les enlèvent. Quelquefois, à l'aide de verroteries ou de pièces de cotonnades aux couleurs éclatantes, ils séduisent de pauvres filles, les entraînent par l'appât loin du village, et là, ils s'en emparent, les enchaînent et les transportent dans leur enclos. Je dis enclos, car ils n'ont même point d'abri à leur offrir; ils les parquent comme des bœufs ou des bêtes fauves, entre de hautes palissades et jettent à ces

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La reine de Moheli. — Dessin de Bida.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malheureuses, comme des animaux immondes, la nourriture de chaque jour. Pour les transports, les Arabes n'ont à leur disposition que des boutres, petits navires d'un tonnage de cinquante à quatre-vingts tonneaux, munis de fortes voilures, très-légers et fort rapides, de manière à fuir devant les croiseurs auxquels ils échappent assez facilement.

L'équipage d'un boutre ne se composant que de trois ou quatre hommes, les Arabes s'appliquent à débiliter leurs victimes afin d'en rester plus facilement les maîtres. Chaque jour ils leur jettent donc une moindre quantité de vivres, et lorsque ces malheureux, réduits à la dernière expression de maigreur et de faiblesse, se laissent tomber accroupis et hors d'état de se mouvoir, ils les embarquent en ayant soin d'appliquer le même système pendant la traversée. Ils ajoutent même la terreur aux mauvais traitements et persuadent à leurs prisonniers que les blancs auxquels ils seront vendus ne les achètent que pour les manger. Ces malheureux luttent donc eux-mêmes contre la faim qui les dévore, de peur que l'embonpoint ne précipite leur destinée.

L'esclavage étant défendu, les noirs sont d'abord transportés soit à Moheli, soit à Anjouan, où des traitants les reçoivent des mains des Arabes en simulant la comédie de l'engagement volontaire. Quel engagement! les Anglais qui croisent dans le canal de Mozambique, sous prétexte de défendre la traite, font un métier non moins honorable que celui des Arabes. Ils courent sus, il est vrai, à tout navire, à tout boutre suspect; mais jamais un sentiment d'humanité ne les guide; l'espoir du gain les pousse, pas autre chose; et lorsqu'un négrier tombe entre leurs mains, ils pendent l'équipage, s'emparent des marchandises, confisquent le boutre et vendent eux-mêmes la noire cargaison dans quelque port à eux appartenant; voilà ce qu'ils appellent empêcher la traite. Ce commerce est si commun et d'un tel rapport, que chaque commandant de croisière cède son poste comme une clientèle à celui qui lui succède. Le dernier paya, dit-on, deux cent mille francs le droit de pratiquer la piraterie sur toute la longueur du canal de Mozambique.

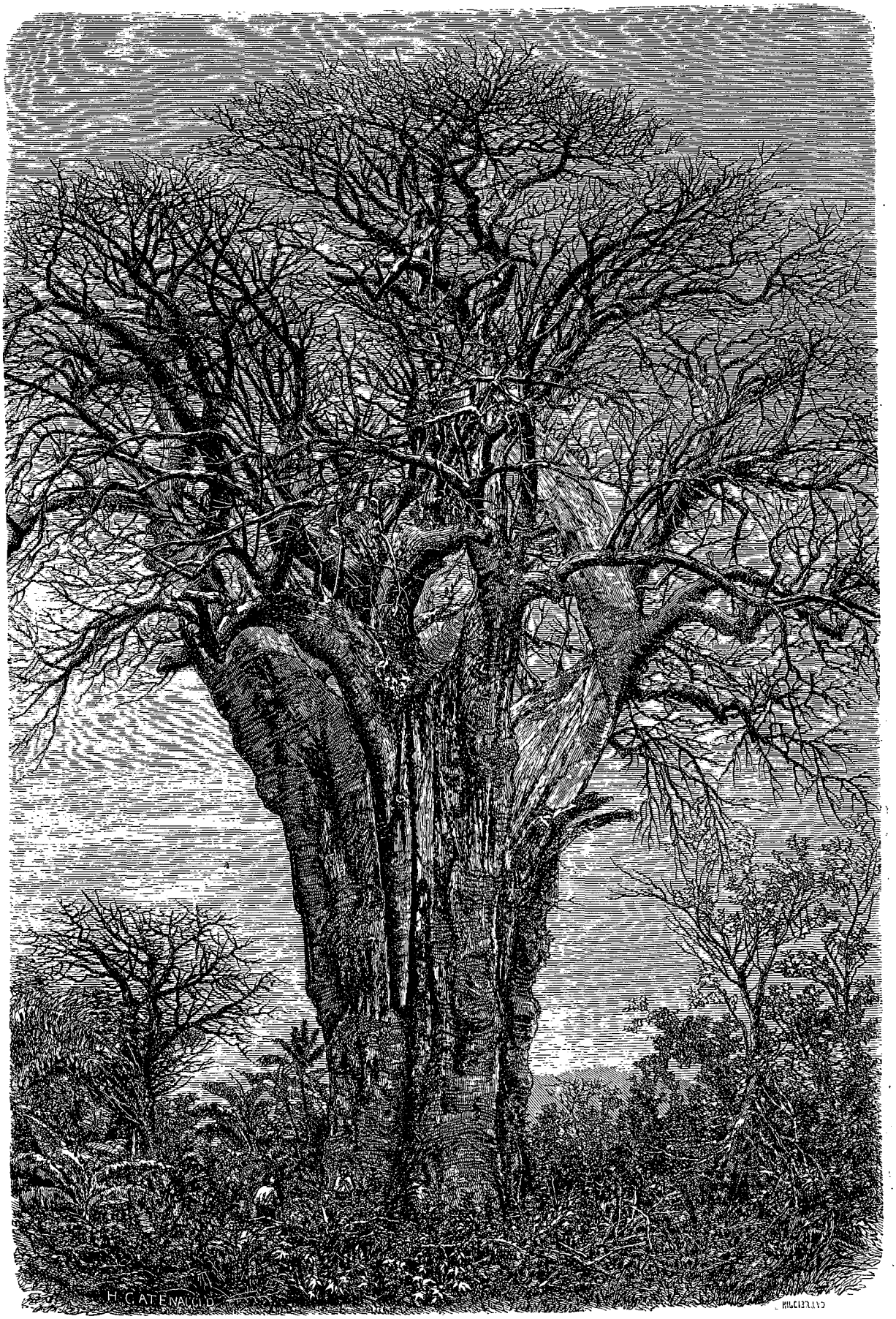
Vue de Majonga. — Dessin de M. de Bérard.

Nous reçumes pour première visite à Nossi-be, celle du chef arabe Califan, négrier déterminé, mais à bout de ressources par suite de ses expéditions malheureuses; les Anglais lui avaient enlevé une grande partie de ses boutres. Ce Califan, d'une figure fine et d'une physionomie rusée, est en rapport avec les Ovas, auxquels il sert d'espion, et ce fut à lui, j'en ai la conviction, que nous dûmes à Bavatoubé, la présence des chefs d'Amorontsanga qui arrivèrent peu de jours après, pour nous défendre de stationner dans leurs eaux.

Avant de quitter Nossi-be nous pûmes jouir du haut des premières collines qui bordent le rivage d'un délicieux panorama. Comme premier plan des cases malgaches entourées de manguiers, de palmiers et de bananiers, la petite baie d'Elsville, puis la ville elle-même et la maison du gouvernement au milieu de ses jardins; à gauche, la sombre masse de Lucubé, la montagne verdoyante de Nossi-Cumba; devant nous, une mer d'un éclat sans pareil, semée d'îles aux teintes rosées, sillonnée de pirogues aux voiles blanches, et vingt-cinq milles plus loin la silhouette bleuâtre de Madagascar et les pointes en aiguilles des sommets des Deux-Sœurs.

La navigation dans ces parages n'est qu'une promenade, où le gracieux balancement des vagues ne saurait affecter les nerfs les plus sensibles; c'est ainsi que mollement bercés nous visitâmes Kisuman, premier point de la côte; puis, débarquant à chaque pas, toute cette délicieuse baie de Pasandava couverte à cette époque de cases de pêcheurs nomades. Bavatoubé, dont les formes imitent un crabe monstrueux, nous laissa pénétrer dans sa gigantesque serre; c'est là que le téméraire Darvoy trouva la mort en poursuivant l'exploitation d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Baobab à Moheli. — Dessin de Catenacci.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terrain carbonifère, dont les premiers affleurements accusent la présence d'un vaste bassin houiller.

Surpris par les Ovas dont il récusait l'autorité, M. Darvoy fut assassiné par les ordres de la reine Ranavalo. Nous visitâmes le lieu témoin de ce crime impuni ; nous vîmes debout encore quelques poteaux de sa case incendiée, et nous mêlâmes à nos tristes réflexions sur le passé, d'ardents désirs de venger tant d'insultes faites par ces barbares au pavillon de la France.

La côte ouest de Madagascar est découpée, déchirée, sillonnée de golfes, de baies et de ports; le plus important est celui de Bombetok à l'embouchure de la rivière de Boéni. Cette rivière, qui prend sa source aux environs de Tananarive, est la plus considérable de l'île, et présente le chemin le plus facile pour se rendre à la capitale. La ville de Majonga, ancienne possession arabe et conquise par Radama Ier en 1824, défend l'entrée de la baie. Les Ovas y entretiennent comme à Tamatave une garnison de douze cents hommes, force plus que suffisante pour tenir en respect la population indigène. Un fortin garni de quelques canons s'élève sur l'extrême pointe du rivage. A deux cents mètres de là, sur la même hauteur, se trouve le village palissadé des Ovas, tandis que l'ancienne ville s'allonge sur les terres basses de la rivière. Nous ne fîmes à Majonga qu'un séjour de courte durée : nous devions visiter Moheli où nous arrivâmes le surlendemain.

L'île de Moheli, sur laquelle la France exerce une sorte de protectorat, est placée au sud de la grande Comore dont on aperçoit la nuit les éclats volcaniques. Elle a pour voisine à l'est Anjouan, dont la masse se détache comme un voile bleuâtre à l'horizon. Moheli est gouvernée par une reine, Jumbe-Souli, cousine de Radama et fille de Ramanateka.

Ramanateka, le fondateur de cette petite dynastie, était gouverneur de Bombetok sous Radama Ier. A l'avénement de Ranavalo, ses ennemis, puissants à Tananarive, convoitant ses richesses, demandèrent et obtinrent de le faire périr; il fut donc appelé à la cour sous prétexte d'honneurs qu'on voulait lui rendre. On expédiait en même temps l'ordre de l'arrêter s'il refusait d'obéir. Averti secrètement et entouré de quelques amis fidèles, il réussit à tromper la vigilance de ses assassins ; il s'embarqua suivi de quelques serviteurs, et muni d'une somme de quarante à cinquante mille piastres.

Ramanateka remonta la côte et vint aborder à Anjouan, dont le sultan lui accorda l'hospitalité : en retour il l'aida puissamment dans ses guerres et se fit remarquer par sa valeur. Bientôt son hôte lui-même, jaloux et désirant s'approprier le petit trésor qu'il avait apporté, résolut de le perdre. Ramanateka, obligé de fuir, alla se réfugier à Moheli dont il fit la conquête pour son propre compte ; mais il ne put s'y maintenir qu'en luttant sans cesse contre ses voisins, et en détruisant jusqu'au dernier homme une forte expédition envoyée à Moheli par le gouvernement de Ranavalo.

Il avait deux filles, Jumbe-Souli et Jumbe-Salama. La seconde mourut, et la première, aujourd'hui reine de Moheli, succéda à son père.

Jumbe-Souli n'eut point de compétiteur au trône de son microscopique royaume; les chefs de l'île l'acclamèrent. Comme elle était mineure, ils lui adjoignirent un conseil de régence. Pendant ce temps la jeune reine, instruite par une Française, se familiarisait avec nos mœurs, notre langage, et l'on pouvait espérer que notre religion même, embrassée par cette jeune fille, assurerait dans l'avenir à la France une nouvelle colonie. Rien n'eût été plus facile, et deux officiers de marine manifestèrent le désir de s'allier à la fille de Ramanateka. Jumbe-Souli était jeune, belle, on la disait intelligente, et, certes, on pouvait plus mal choisir; il ne fut rien cependant de tous ces projets, la France l'oublia, et l'âge nubile arrivant, les chefs de l'île résolurent de donner un époux à leur petite souveraine. A défaut d'officier français ils allèrent chercher à la côte de Zanzibar un Arabe de bonne famille, auquel ils unirent Jumbe-Souli.

N'ayant personnellement aucune conviction religieuse, la reine de Moheli accepta sans contrainte la croyance de son mari : elle devint mahométane. Les choses en sont là. Grâce à notre protectorat, les quelques troubles élevés par les rivalités de ses ministres sont apaisés aujourd'hui.

A notre arrivée dans l'île, nous nous empressâmes de nous rendre chez la reine qui voulut bien nous recevoir. Le palais qu'elle habite, placé à l'aile gauche d'une petite batterie qui regarde la mer, est proportionné comme grandeur à la dimension de son royaume.

Ce palais consiste en une petite maison blanchie à la chaux, ne renfermant que deux salles percées d'ouvertures mauresques. La première, celle du rez-de-chaussée, est précédée d'une cour où s'étalent toutes les armes offensives de l'île, deux ou trois petits canons, espèce de fauconneaux, et les fusils de la garnison. La garnison, vêtue de ses plus beaux uniformes, nous attendait l'arme au bras, et nous passâmes en revue dix-huit soldats noirs, pieds nus, munis d'un pantalon blanc, le buste couvert d'une veste rouge à l'anglaise sur laquelle se croisaient deux larges courroies de buffleterie. Ils avaient comme shakos des espèces de mîtres d'évêque, également rouges et de l'effet le plus bouffon.

A notre arrivée, le prince époux, qui nous avait accompagnés, nous précéda dans cette première salle du rez-de-chaussée, étroite et longue : c'est une espèce d'antichambre, de salle des gardes, où la garnison se tint debout pendant que Son Altesse nous présentait aux grands officiers de la couronne.

J'éprouvai quelque répugnance à toucher la main de ces grands dignitaires dont quelques-uns me parurent affligés de gale ou de lèpre.

Une fois assis, la conversation languit malgré les soins de l'interprète, bavard juré dont la langue ne chômait cependant guère. Nous attendions l'instant de voir la reine qu'on était allé avertir, et qui, je le supposais, devait faire pour la circonstance un brin de toilette.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le grand chambellan vint enfin nous dire qu'elle nous attendait. L'époux nous précéda, montrant le chemin, et nous suivîmes. Il faut en convenir, l'escalier qui conduisait aux appartements de Sa Majesté n'était point un escalier royal, mais bien une simple échelle de fenil, qu'il nous fallut gravir avec précaution; elle était courte, heureusement, la salle étant fort basse.

L'appartement de la reine était la répétition de la salle d'attente; seulement un voile tendu dans le fond séparait la couche de Son Altesse de la partie où nous fûmes reçus, comme dans une salle du trône. Jumbe-Souli siégeait effectivement sur un fauteuil élevé, ayant un coussin sous les pieds, flanquée à droite de sa vieille nourrice, à gauche, d'une confidente ou d'une esclave. Cette reine d'un petit royaume était drapée dans une étoffe turque tissée soie et or qui l'enveloppait tout entière Sa main assez fine, était seule visible; mais malgré le masque en forme de diadème qui recouvrait sa tête, on devinait, grâce aux larges ouvertures, tout l'ensemble de ses traits; ses yeux, du reste, pleins d'un doux éclat mélancolique, nous regardaient de temps à autre, et sa bouche un peu molle, à la lèvre tombante, accusait une femme abattue et d'une santé ruinée par le climat et les exhalaisons morbides du rivage.

Jumbe-Souli paraît plus âgée qu'elle ne l'est, et, lorsque je la vis au jour pour reproduire ses traits, je lui donnai trente-cinq ans au moins, tandis qu'elle n'en a que vingt-huit Deux jeunes garçons, tous deux beaux comme le jour, sont les héritiers destinés à régner après elle. La faiblesse maladive de leur mère, me fait présumer qu'ils n'auront point le temps d'atteindre leur majorité.

Notre audience dura une demi-heure environ; on eut la galanterie de nous offrir quelques rafraîchissements à l'eau de rose, que je n'oublierai de ma vie.

L'île de Moheli m'a semblé la plus belle des Comores; c'est la plus petite mais la plus verdoyante; d'innombrables plantations de cocotiers lui donnent l'aspect gracieux des terres tropicales; d'immenses baobabs y élèvent leurs troncs majestueux semblables à des pyramides; de petits chemins sillonnent l'île, tout couverts de riants ombrages, et des ruisseaux se précipitant en cascade du haut des collines, prodiguent à ce coin de terre enchanteur une eau limpide, une fraîcheur précieuse en ces climats brûlants, et des bains naturels où nous nous plongeâmes avec délices.

Moheli est une île où l'on aimerait vivre dans la paix et dans le silence, loin des hommes, entouré de cette nature merveilleuse, environné de l'océan vermeil qui en fait une oasis dans sa vaste solitude.

Je la quittai non sans regret; nous devions toucher à Mayotte, revoir Nossi-be, Sainte-Marie, Tamatave, ce qui nous demandait encore douze jours de navigation, avant d'arriver à Saint-Denis de la Réunion, notre dernière étape.

D. CHARNAY.

VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. F. COPPÉE.)

EN VUE DE JAVA.

Le détroit de la Sonde. — Les embarçations indigènes. — Anjers. — Bantam. — Honrust. — Arrivée en rade de Batavia.

Je m'embarquai à Nantes, le 5 janvier 1858, sur *le Nicolas*, et, après trois mois d'une navigation heureusement fort douce, le 6 avril au matin, j'aperçus à l'horizon une ligne indécise et vaporeuse que nos officiers reconnurent pour la pointe de Java (*Java's head*).

Le vent était frais et nous poussait rapidement vers la côte. A neuf heures, nous en étions à une portée de canon; nous en saisissions parfaitement tous les détails.

Parmi les merveilleux tableaux qui se déroulèrent ce jour-là devant moi, j'en choisis un : c'est l'embouchure d'une rivière, encaissée entre des parois de rochers à pic d'un jaune chaud et gris, difficile à décrire, impossible à peindre. L'eau bouillonne et se brise en gerbes argentées contre des aiguilles de pierres noires. La végétation tropicale, dans toute sa beauté, couronne les murailles naturelles qui contiennent à peine le tumul-

1. En 1857, certaines circonstances, indifférentes pour le lecteur, me firent entreprendre un voyage à Java et m'y retinrent deux ans environ. Dans ce pays encore si peu connu, malgré les excellents écrits de divers voyageurs, ethnographes, naturalistes ou philosophes, je n'apportais que la curiosité d'un artiste étranger aux choses de la science, mais doué peut-être de quelque mémoire des objets, des formes et des couleurs. Le puissant intérêt que m'inspira cette étrange et splendide contrée, la surprise que me causèrent l'aspect de ses paysages et les mœurs de ses habitants, m'engagèrent à fixer, au jour le jour, sur mon carnet de voyageur, par une note ou par un croquis, les impressions successives de mon voyage.

J'offre aujourd'hui au public quelques feuillets de mon album, quelques pages de mon journal, et j'espère qu'ils conservent et qu'on y reconnaîtra le caractère de la vérité que je suis sûr d'avoir toujours eu pour guide en écrivant et en dessinant.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tueux torrent. Les plans se modèlent dans un bleu limpide, opalin, transparent, qui, tout en augmentant dans les fonds, laisse comprendre le ton local : c'est à la fois vague et accusé, solide et fin. Les verts métalliques, qui devraient jurer avec les bleus et les jaunes, sont adoucis par l'harmonie parfaite qui plane sur ces couleurs diverses et les unit par des liens mystérieux. Ce paysage, le premier qui frappa ma vue, me causa un sentiment d'enthousiasme mêlé de découragement, et devant cette nature si nouvelle et si étrange, je compris que ma plume et ma palette seraient toujours insuffisantes.

Après un orage qui nous força à reprendre le large, et un calme plat qui vint ralentir encore notre marche, nous entrâmes enfin, le 9 avril, à midi, dans le détroit de la Sonde. Mille objets qui nous rappellent et nous annoncent la terre, passent le long du bord. Ce sont d'abord d'innombrables mollusques, les uns ressemblant à de l'étoupe, les autres irisés comme des bulles de savon : ce sont des troncs de bananiers, des écorces de pamplemousses, et même de jolis oiseaux gris qui naviguent sur des débris de bambou. Nous commençons à distinguer nettement l'île du Prince, la côte de Sumatra et l'île volcanique de Krokatoa, dont le sommet en pain de sucre, couvert d'un nuage en forme de panache, représente à s'y méprendre un cratère d'où s'échappe une colonne de fumée. Ces terres qui surgissent de la mer, couvertes de verdure, ont un aspect enchanteur. Partout où un brin d'herbe, une fleur, un arbre pouvaient croître, l'arbre, la fleur, le brin d'herbe ont poussé. Pas un rocher nu, pas un endroit aride qui attriste l'œil, pas même de grève; les cocotiers, les bambous, les bananiers se penchent sur les eaux qui arrosent leurs racines.

Le lendemain, 10 avril, le panorama, éclairé par les premiers rayons du soleil, me semble encore plus splendide. Rien ne peut rendre la magnificence de ce merveilleux bassin qu'on appelle détroit de la Sonde. Inondés

Habitation malaise (environs de Batavia). — Dessin de M. de Molins.

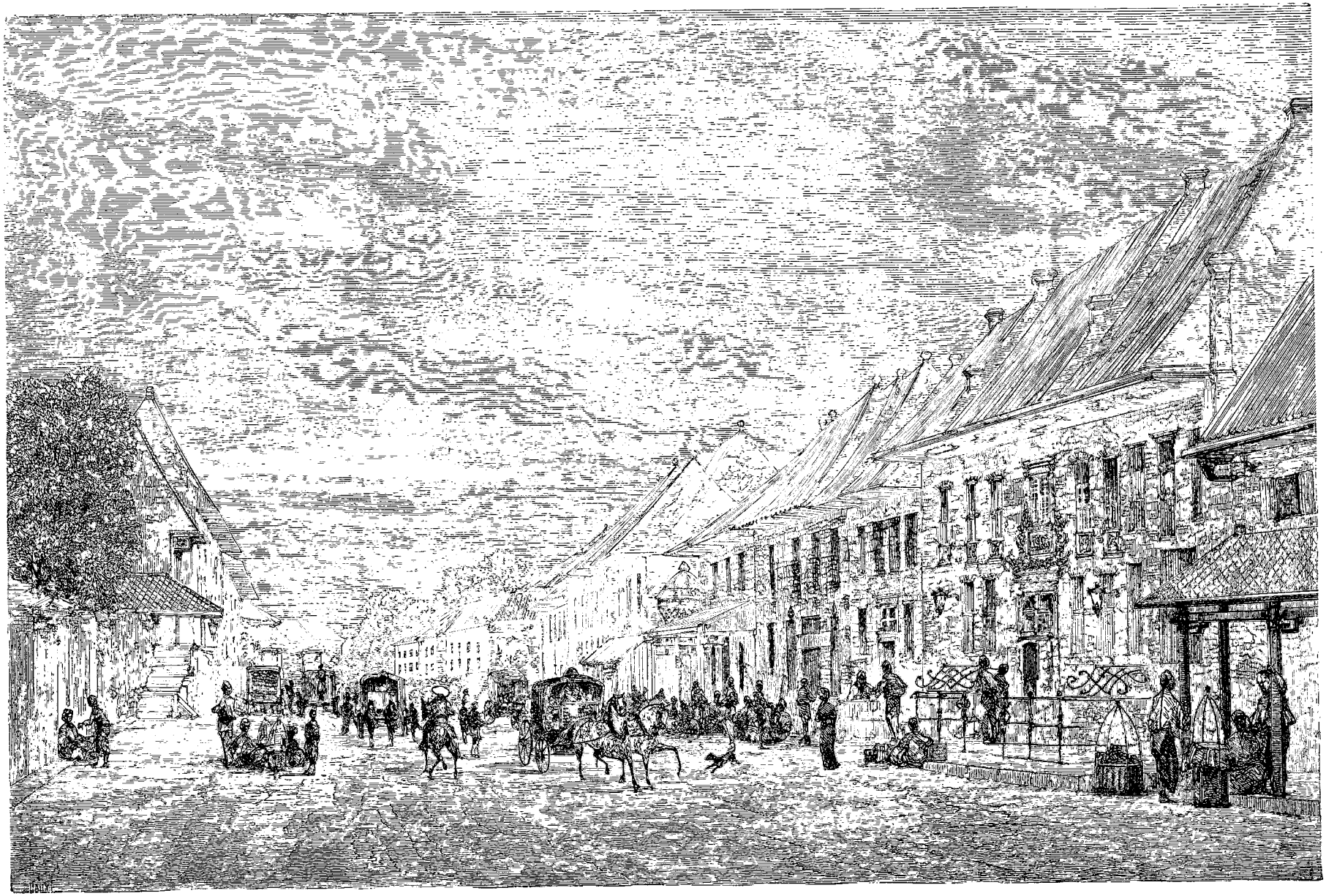
d'une lumière inconnue à nos climats, le ciel, les terres, la mer se revêtent de tons intraduisibles; c'est éthéré et comme d'un monde supérieur au nôtre, avec lequel les mots de notre langue n'ont aucun point de contact!

Des embarcations malaises se détachent de la côte de Java, et se dirigent vers les navires, nos voisins. Toutes les lunettes se braquent curieusement sur ces taches microscopiques qui ressemblent de loin à des nageurs tirant leur coupe. Bientôt nous distinguons mieux : les canots nous paraissent dorés, les hommes rouge brique, mais la coiffure de ceux-ci reste encore incompréhensible pour nous : c'est un assemblage inextricable de cheveux et d'étoffes très-difficile à expliquer.

Une pirogue montée par un seul homme s'approche enfin de nous. Le rameur, assis à l'arrière, la fait avancer à l'aide d'un double aviron qu'il balance au-dessus de sa tête et dont il plonge alternativement les extrémités dans l'eau.

Cependant d'autres barques ont suivi l'exemple de la première. Dans un moment nous allons être envahis, car elles glissent sur la mer avec une étonnante rapidité et semblent lutter de vitesse. Déjà nous pouvons voir les traits des indigènes, leurs corps admirables, leurs vêtements de tons étincelants, disparates et harmonieux à la fois, auxquels le bleu de la mer donne des lueurs vermillonnées; nous distinguons les détails de leurs nacelles, les unes habilement creusées dans des troncs d'arbre, les autres faites de plusieurs pièces de bois ingénieusement reliées entre elles par les coutures d'un fil qui m'est inconnu : leurs formes gracieuses et fines indiquent surtout l'intelligence et le goût de ceux qui les ont construites. *Le Nicolas* navigue au milieu d'un jardin flottant : tous ces bateaux sont chargés de légumes, de fruits et de fleurs, étranges productions écloses sous le formidable soleil des tropiques. Il y a là des régimes de bananes, des mouchets d'ananas, des pyramides de pam-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Batavia (ville ancienne). — Desins de M. de Molins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plemousses et de noix de coco, des centaines d'oranges et de citrons dans des cabas tressés à jour et faits d'une seule feuille de palmier; des grappes de poulets et de canards attachés par les pattes, de grands paniers d'œufs roses et presque ronds, des cages pleines d'oiseaux, des singes gris et noirs, des perroquets violets, rouge sang et verts, des kakatoës capucine et des huppes blanches à crête jaune

Bientôt nous sommes pris à l'abordage. De toutes parts sautent sur le pont des figures bizarres, brunes à reflets d'or comme le bronze, à demi couvertes de costumes éclatants qui blessent l'œil et l'enchantent à la fois. De tous côtés déjà on marchande, on vend, on achète, on échange ; on élève la voix comme si on devait se faire mieux comprendre, on se sert des doigts pour compter, on montre son argent ou l'objet qui doit le remplacer. Le capitaine achète trois cents mandarines pour dix francs; un indigène donne au lieutenant huit cocos pour une vieille chemise, tandis qu'un autre prend celle que je lui propose et ne me donne rien en retour. L'aspect sauvage de ces hommes, leurs mouvements de chat, la timidité de leur démarche, les éclairs qui jaillissent de leurs yeux d'un noir de charbon, la mobilité de leur physionomie, leur langage inintelligible pour nous, me causent une surprise mêlée d'un peu d'effroi. Je me sens comme abandonné dans cet orient mystérieux, à l'extrême limite de la civilisation. Ici, plus rien de l'Europe, plus rien de la France! On n'y est plus protégé par la force pacifique des lois et la puissance des usages sociaux. Ici doivent régner en souverains les instincts naturels, les ruses félines, les vengeances, les haines, les jalousies! Un pas de plus dans ces pays qui bornent l'horizon et je pourrais ramasser à mes pieds un couteau à scalper encore tout sanglant ou aspirer les tièdes vapeurs d'un repas de chair humaine!

Vers deux heures, nous passons devant Anjers dont nous voyons le phare, la douane, les habitations malaises rangées avec la symétrie d'un camp, les bois de cocotiers, et les navires qui profitent de son mouillage, l'un des plus sûrs de la côte. Sur la grève, un homme hale un filet, et dans une crique voisine une accumulation de canots fait deviner une nombreuse population de pêcheurs. Un peu plus loin, sous des arbres merveilleux, des maisons en bambou, couvertes de chaume, se dérobent aux ardents rayons du soleil. Les embarcations nous ont quittés comme elles étaient venues, isolément et les unes après les autres. Un vent léger qui touche nos hautes voiles et laisse la mer unie comme une glace, nous fait avancer doucement. Nous côtoyons une île où se succèdent de délicieux paysages; d'abord une gorge étroite au fond de laquelle des arbres tombés de vieillesse, amoncelés dans le désordre le plus incroyable, forment un chaos de branches, de racines et de troncs déchirés, privés par places de leurs écorces et laissant voir à nu leurs chairs rouges, jaunes, brunes ou noires : au-dessus de ce gigantesque bûcher, une nouvelle végétation, la plus vivace, la plus fraîche, la plus touffue qu'on puisse rêver. On y trouve toutes les nuances du vert ; puis des arbres presque noirs, des arbres plus que gris, des tons métalliques, des tons d'une tendresse de jeune pousse, le printemps et l'été à la fois. Plus loin, un promontoire boisé s'avance gracieusement dans la mer; les rameaux des arbres inclinés sur l'eau forment des voûtes naturelles de verdure ; et sur la rive de gros rochers couverts de mousses, de plantes rampantes et d'innombrables racines se groupent en grottes pittoresques, qui se reflètent dans les eaux sombres... Oh! débarquer ici, y bâtir une maison, y vivre du produit de ma chasse et de ma pêche, des fruits que je cultiverais, y vivre de la vie primitive et naturelle, en face de la nature et de ses splendides spectacles, et, Robinson volontaire.... Folle imagination! le capitaine vient de me dire que les reptiles, les insectes et les fièvres m'y auraient tué avant un mois.

Le lendemain, 11 avril, nous voilà dans la mer de Java, en face de la baie de Bantam, sur les bords de laquelle s'élevait autrefois une cité puissante et riche, aujourd'hui réduite à quelques chétives cabanes. A neuf heures et demie du matin, nous passons entre le grand Kombongs et Poulo-Tjidong, dont les terres, composées, dit-on, de madrépores et de corail blanc, sont cependant couvertes de la plus riche végétation. Nous découvrons ensuite la pointe de Houtong-Java et la rade de Batavia; nous sommes à la lettre dans un jardin anglais dont les sentiers sont des rivières. On me montre, entre autres choses curieuses, un arbre qui ressemble parfaitement à un mât de navire garni de ses vergues. C'est une variété du cotonnier que les indigènes nomment *Kapook* et dont les graines fournissent la matière dont on fait aux Indes les matelas et les coussins.

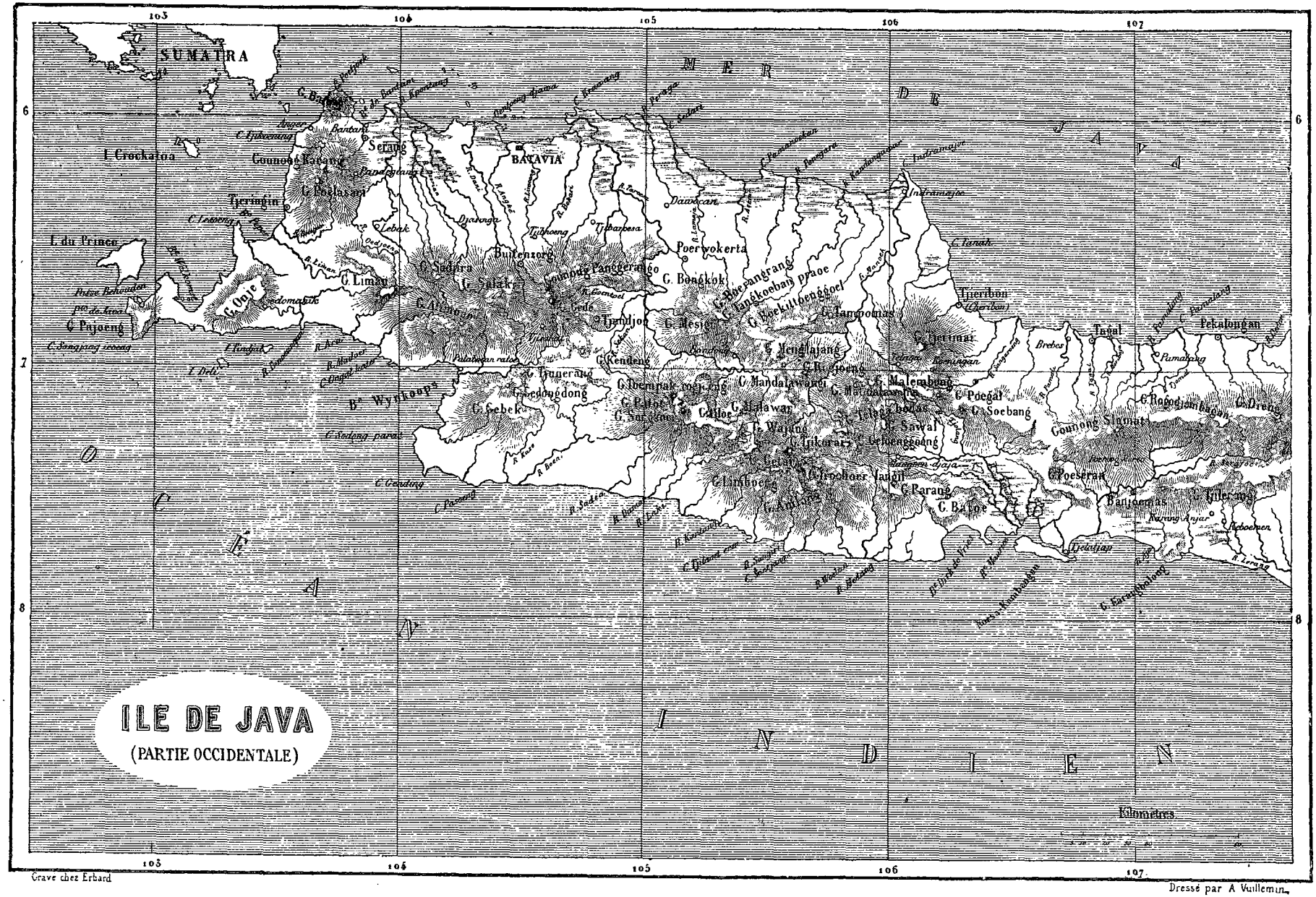
A deux heures et demie, nous apercevons les navires en rade de Honrust. Les côtes s'abaissent de plus en plus : ceux qui connaissent Batavia en distinguent la position; pour moi, je ne vois qu'une immense forêt sans aucune trace de ville. Enfin à six heures précises, nous sommes en rade, le commandement d'arrivée, le cri *Mouille*, se fait entendre; l'ancre plonge dans la mer, les chaînes courent sur le pont, les voiles se carguent, le navire décrit une courbe gracieuse et vient se ranger à côté de *l'Alphonse César*, un compatriote, et, grâce à Dieu, nous voici arrivés à Batavia, après quatre-vingt-seize jours de mer et plus de six mille cinq cents lieues de route.

BATAVIA.

En rade de Batavia. — Débarquement. — Le grand canal. — La douane. — Les voitures de louage et les coolies. — L'ancienne ville de Batavia. — Aspect de la ville nouvelle. — L'hôtel des Indes. — Première nuit à terre.

La nuit descendait rapidement : il fallut remettre notre débarquement au lendemain. Dès la pointe du jour, *le Nicolas* était entouré d'une multitude de praös et de tambanganes; chaque patron malais s'évertuait à nous prouver par ses cris la supériorité de sa barque et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

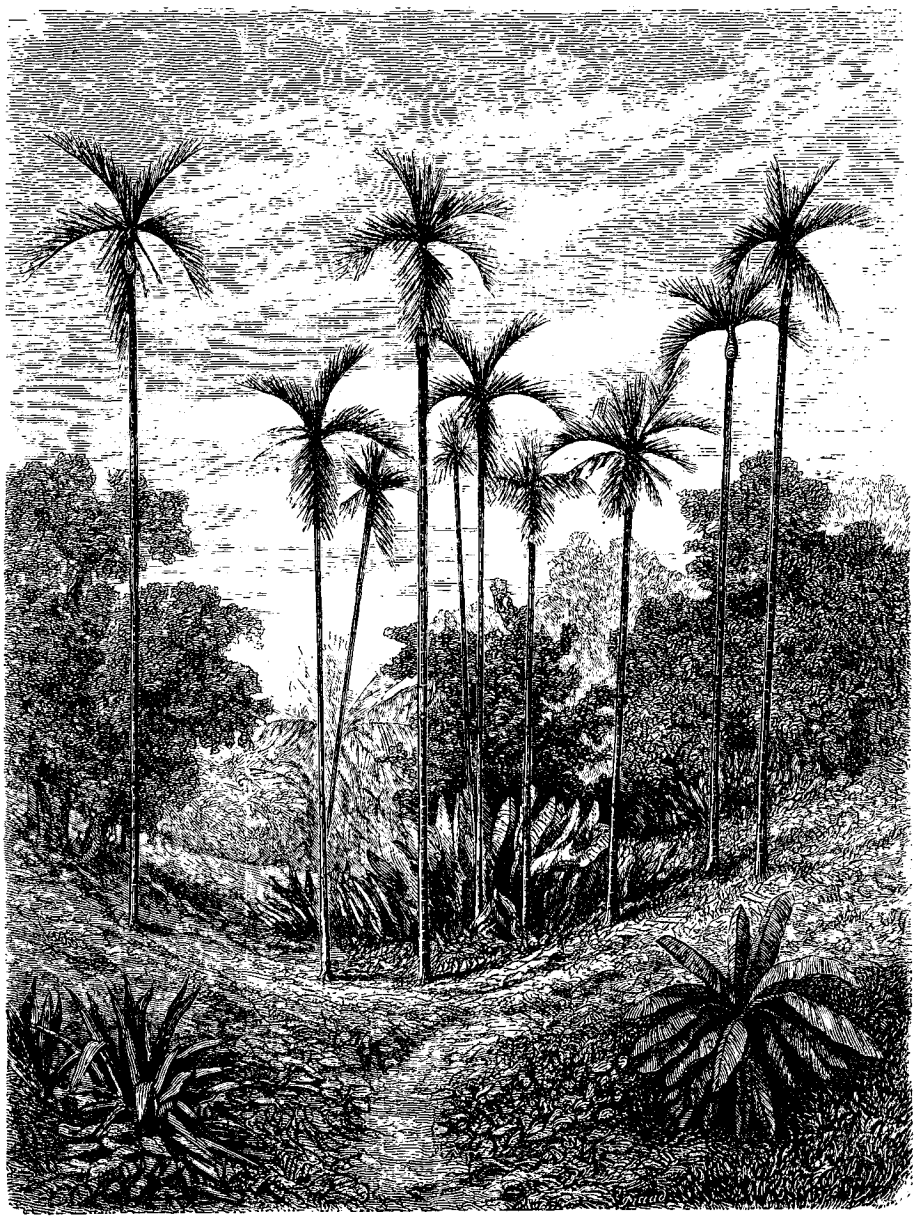


Gravé chez Erhard

Dressé par A Vuillemin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la modestie de ses prétentions; d'autres nous proposaient, comme dans le détroit de la Sonde, des fruits, des perroquets et des singes; quelques-uns, plus lestes encore que ces quadrumanes, escaladaient les murailles de notre navire et nous faisaient leurs offres de service, en essayant de se faire comprendre par une pantomime expressive. A mesure que l'heure avançait, le tapage augmentait avec le nombre toujours croissant des embarcations venues de la côte. Vers sept heures, il y avait à coup sûr autour de nous plus de bateaux qu'il n'en aurait fallu pour opérer le déchargement de dix navires comme *le Nicolas*, et peu s'en fallut que nous ne fussions envahis et débarqués de vive force. L'aspect de cette foule, dont les costumes étincelaient au soleil limpide et chaud des matinées équatoriales, m'aurait transporté de bonheur, sans l'arrivée à bord de trois Français habitant Batavia. C'étaient trois spectres, dont la pâleur cadavérique ne révélait que trop clairement les funestes influences du climat de Java sur les Européens. Leur vue, je l'avoue, diminua beaucoup mon enthousiasme.

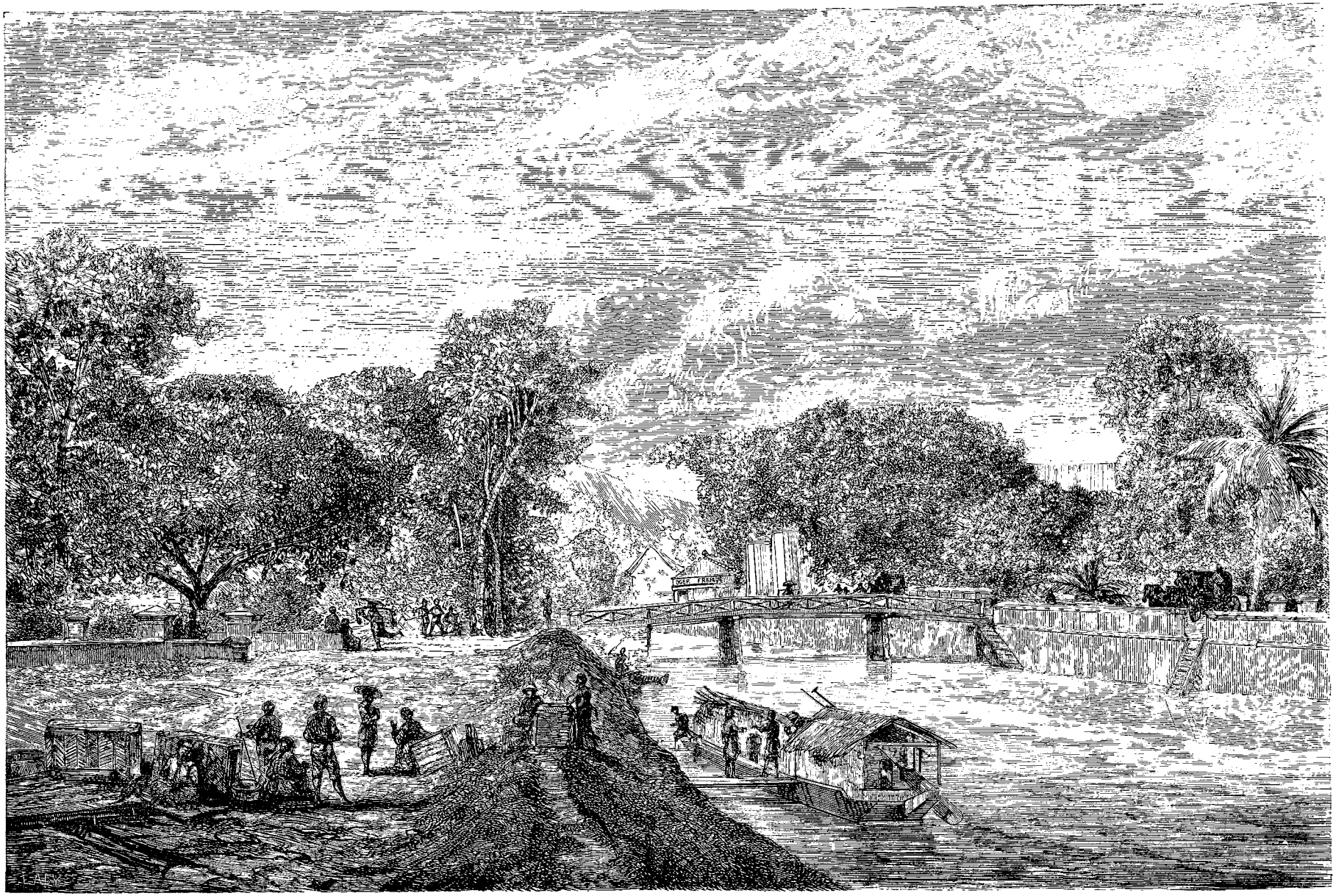


Les arequiers. — Dessin de M. de Molins.

Ayant attendu que le désordre inséparable d'un débarquement se fût un peu calmé, je pus à mon tour prendre place sur une des embarcations qui nous assiégeaient, et bientôt, emporté par cinq vigoureux rameurs, je suivis du regard, tout pensif, le vaillant navire, qui des rives de la France m'avait porté sain et sauf à l'autre bout du monde, et qui en ce moment allait se perdre dans la foule des autres bâtiments.

Après avoir traversé la rade, nous nous engageâmes dans un long canal qui s'avance fort loin dans la mer entre deux jetées. Les nombreux bâtiments caboteurs, la foule bariolée de coolies, des Chinois, des Arabes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Batavia (ville nouvelle.) — Dessin de M. de Molins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Indiens, surgissant de toutes parts, fourmillant sur les quais, m'offraient un spectacle bien fait pour me distraire de mes tristes préoccupations. Rien de plus étonnant en effet que l'activité de ces populations endurcies aux rigueurs d'un soleil qui nous énerve et qui nous tue. Devant cette multitude, agglomération d'individus sans lien moral, on songe malgré soi à ce que deviendraient dans ce pays les habitants européens, forts de leur seule intelligence, si un jour, animée d'une pensée commune d'indépendance, elle se révoltait contre ses maîtres.

Je fus tiré de ces réflexions par la variété des embarcations stationnant autour de nous : c'étaient des jonques chinoises, décorées d'effilés de soie rose ou gris perle, ornées à l'avant de deux gros yeux ronds et louches, peintes de longues bandes rouges et noires qui s'enlevaient en vigueur sur le fond neutre de leurs coques; c'étaient des balancelles arabes, dont l'arrière élevé était couvert de ciselures, rehaussé de dorures et peint de tons verts et rouges, d'un aspect brutal et tendre tout ensemble; c'étaient des pirogues creusées dans un seul tronc d'arbre, polies et argentées par le contact de la mer; des bateaux de pêche malais et javanais ornés de leurs gracieux flotteurs de bambou jaune ou brun foncé; enfin quelques rares embarcations françaises ou hollandaises, noires et pauvres de formes, qui contrastaient avec cette brillante escadrille de l'extrême Orient.

Tout concourait à m'enchanter et à m'éblouir. Sur le quai, des troupeaux de coolies, uniformément vêtus de bleu, la tête ombragée par un immense chapeau, travaillaient à réparer les murs sans cesse endommagés par les empiétements continuels des eaux. Là, des Chinois au teint citron, en jaquettes et en pantalons blancs, tiraient péniblement du ventre gonflé de leurs baroques navires des paniers de porcelaines luisantes et des caisses de thé qui miroitaient au soleil. Ici, un Arabe, drapé dans sa robe de soie violette à raies d'or, impassible au milieu du mouvement général, inscrivait sur un carnet les ballots faits de nattes qu'un défilé de porteurs entassaient sans relâche autour de lui. Plus loin, des groupes compactes de créatures humaines manœuvraient de lourds moutons et enfonçaient un pilotis dans le sol mouvant en réglant leurs efforts sur un chant monotone et plaintif. De temps en temps le sifflement du roting tombant sur les épaules nues des travailleurs me faisait tressaillir et m'indiquait la source de cette fiévreuse activité. Car, aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on ne voyait qu'agitation et labeur. Une fourmilière, ravagée par le bâton d'un enfant barbare, peut seule donner une idée de cette cohue humaine se démenant en tous sens sous les coups et sous la nécessité.

Nous vîmes alors le télégraphe maritime et les toits allongés des factoreries hollandaises, et sur la gauche du canal, une sorte de batterie à quelque distance de laquelle se trouvait un pavillon bas, ouvert sur l'eau et y donnant accès par un large escalier.

« *Boëm Kitjil*, me dit le patron.

— *Boëm Kitjil!* » répondis-je, sans savoir le moins du monde que je disais : la petite douane.

Enfin je touchai la terre! j'étais rôti, mais très-heureux de sentir sous mes pieds quelque chose de plus ferme que les planches d'un navire. On entasse mes bagages dans le hangar que l'on honore du nom de douane et on me fait signe d'attendre. De grands Indiens, pénétrés de l'importance de leurs fonctions, traversent gravement la cour couverte où je prends patience. J'ai tout le temps d'observer leurs costumes : ils sont vêtus de vestes orientales d'un drap bleu foncé, de larges pantalons blancs à dessins roses, bleu clair, ou violet pâle, par-dessus lesquels ils portent une ceinture retroussée par un coin, comme un tablier posé de travers; il y en a des gris de fer, des capucines, des noires, des rouge sang; toutes sont couvertes d'arabesques plus foncées que la couleur dominante. Comme coiffure, ils ont la tête enroulée dans un très-petit turban noué sur les tempes, et souvent de la même couleur que les ceintures. Quelques-uns d'entre eux sont chaussés de sandales très-élégantes, mais la plupart marchent nu-pieds.

Le temps s'écoule ; la chaleur augmente et personne ne vient. Je crie, je réclame, j'ouvre mes malles, comprenant qu'il s'agit d'une visite; et je commence même à me fâcher, quand arrive un monsieur, coiffé d'une casquette pareille à celle dont Daumier a gratifié *le Constitutionnel* qui m'apprend que l'administration dont il est un membre distingué me fait grâce de ses perquisitions. Franchement, on aurait pu me le dire plus tôt.

Au moment de partir, pas le moindre véhicule pour me transporter à Weltewreden, la ville européenne! Aller à pied est chose impossible et cependant il faut arriver à l'hôtel avant les heures brûlantes du milieu du jour! Comment faire?... Une voiture passe; je me précipite à sa rencontre. O déception! elle est occupée par un commerçant qui vient au Boëm pour ses affaires. Heureusement ce monsieur comprend le français et il me promet de m'envoyer la première voiture disponible qu'il rencontrera. Enfin, après une demi-heure d'attente, arrive une carriole crasseuse, chancelante sur ses roues, attelée de deux petits chevaux à grosse tête, au ventre ballonné, qui se buttent l'un contre l'autre, comme des bœufs à la charrue. Quant au cocher, on dirait un singe habillé d'une longue chemise d'indienne rouge, aussi sale que déchirée, nu-pieds, coiffé d'un vieux tromblon en fer-blanc, sans couleur ni forme, et orné de l'aigrette de rigueur dont il paraît aussi fier qu'un général de ses épaulettes. Son fouet seul révèle une certaine coquetterie; c'est une longue cravache peinte en noir et en rouge et relevée d'ornements dorés d'un goût réellement très-fin.

Avant de monter dans ce singulier équipage, je cherche à savoir le prix de la course. Le conducteur me désigne alors un vieux chiffon de papier, attaché à l'intérieur de la capote, où je trouve pour tout renseignement le prix de trois roupies et demi pour la demi-journée, soit sept francs de notre monnaie.

Nouvel embarras! Le cocher refuse de prendre mes bagages m'indiquant un groupe de coolies étendus à l'ombre à quelques pas de nous. Mais les drôles se com-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plaisant dans leur far-niente font la sourde oreille jusqu'à ce que mes offres d'argent aient atteint un taux qui leur paraît satisfaisant.

Enfin nous partons, et, contre mon attente, au triple galop. Malgré les cahots de la voiture, le pays que je parcours est si beau, si pittoresque, si merveilleusement complet, que je n'en trouvai pas moins ma promenade délicieuse. C'étaient partout des arbres gigantesques et des pelouses d'un vert introuvable en Europe. Après avoir traversé un pont dont le tablier reproduit le mouvement de la voûte, j'entrai dans une allée de tamarins séculaires, au bout de laquelle je vis avec inquiétude une grande porte blanche à soubassement noir flanquée de plusieurs piliers blancs reliés entre eux par une palissade noire, semblable enfin à une porte de cimetière. Je crus que j'allais passer au milieu des tombeaux des Européens morts à Batavia. Mais ce funèbre monument était la porte même de la ville : la couleur blanche, c'est de la peinture à la chaux, et le noir, pas autre chose que du goudron destiné à garantir de l'humidité les bois et les murs qui avoisinent le sol. De l'autre côté de la porte, l'allée d'arbres continue et aboutit à une vaste place au fond de laquelle se trouve un monument que je reconnais de suite pour un hôtel de ville. Je commence à voir çà et là quelques maisons chinoises. Puis c'est une large rue, où tous les styles d'architecture semblent s'être donné rendez-vous : une quantité de riches voitures y circulent au milieu d'une foule de coolies, de marchands ambulants et de marchandises amoncelées devant des magasins sans vitrine, sans étalages, sombres à l'intérieur. Contraste étrange ! Partout des Chinois pressés, actifs, affairés : partout aussi des Indiens indolents, rieurs et flânant à l'ombre.

Cette ville, c'est l'ancienne résidence portugaise que les Hollandais ont consacrée exclusivement au commerce. Là, sont les entrepôts des produits du pays, la banque, les bureaux de la haute administration, les comptoirs des négociants. Les habitations de ces messieurs sont à deux lieues dans l'intérieur, à Weltewreden, et c'est dans la ville nouvelle que se trouve l'hôtel des Indes, où je me rends.

Je laissai bientôt derrière moi le vieux Batavia.

Lancé à fond de train sur une route large et blanche, mais sans poussière, j'ai, à ma gauche, une rivière jaune qui coule lentement entre ses berges vertes : au delà de l'eau, une autre route, puis de grands arbres qui abritent des maisons arabes, chinoises et indiennes ; à ma droite, ce sont tantôt des habitations hollandaises entourées de jardin, tantôt de longues files de magasins chinois, avec leurs toits plats et allongés, couronnés d'arêtes en maçonnerie gracieusement recourbées. A chaque pas je rencontre des groupes de Chinois, parasol en main, des Indiens à larges chapeaux peints et dorés, affectant les formes les plus amusantes, des convois de coolies qui portent leurs fardeaux répartis en deux charges suspendues à une flexible branche de bambou posée sur l'épaule.

Les chevaux vont toujours ventre à terre, et je passe devant une suite de superbes maisons de campagne. J'en admirais les jardins spacieux, parfaitement tenus, pleins de ces plantes équatoriales d'un aspect féerique, quand tout à coup ma voiture tourne brusquement à droite, entre dans une grande cour, ménagée au centre de longs corps de logis invisibles de la route, et s'arrête en face d'un pavillon entouré de larges galeries sous lesquelles je reconnais la plupart des passagers du *Nicolas*.

Toutes ces maisons de plaisance, ces parcs, ces massifs, ces allées ombreuses, ne sont autre chose que ma future résidence, Weltewreden, la nouvelle Batavia ; je suis à l'hôtel des Indes.

Après m'avoir laissé me rafraîchir autant que l'on peut le faire dans un four ardent, M. Cressonnier, le maître de la maison, me conduisit dans un fort bel appartement, qui, disait-il, m'était destiné : immense galerie couverte, salon dans les mêmes proportions, deux chambres à coucher. Je trouvais tout cela bien vaste pour moi, mais on m'avait tellement vanté, en France, les habitudes des Indes, que je me résignai assez facilement à mon sort. Mes coolies de la douane étaient arrivés presque en même temps que moi, et j'avais déjà procédé à mon installation, lorsqu'un monsieur habillé de blanc des pieds à la tête, vint m'annoncer d'un air profondément embarrassé qu'il y avait erreur, et que l'appartement que j'occupais avait été retenu la veille par un autre voyageur.

Or, une chambre retenue étant chose sacrée, même de l'autre côté de la Ligne, il fallut déménager. Après être descendu du premier étage où je me trouvais, et avoir longé un interminable corps de bâtiment garanti du soleil par un large avant-toit, supporté par des piliers et formant galerie, nous arrivâmes ainsi tout à côté de la grande route. Là est situé mon nouveau domicile, composé d'une grande pièce sur le devant et d'une chambre à coucher y attenante, mais sur le derrière ; le tout au rez-de-chaussée. Mon mobilier est représenté, dans le salon, par une table écloppée, deux fauteuils boiteux, une glace rouillée et un meuble indéfinissable, une sorte de voltaire indien, laid, baroque, disgracieux ; et, dans la chambre à coucher, par un lit avec sa moustiquaire trouée, rapiécée et retrouée en mille endroits, un lavabo crotté, un portemanteau branlant et une chaise dont le siége en roting présente un dédale pareil à celui d'un piano dont toutes les cordes auraient sauté, et enfin par un vieux miroir brisé dont les mille facettes reproduisent mille fois mon image. Mes deux pièces blanchies à la chaux, ornées de plafonds en nattes peintes en gris, étaient en outre décorées d'un tapis en roting si usé, si déchiré, si hérissé que j'y trébuchais à chaque pas.

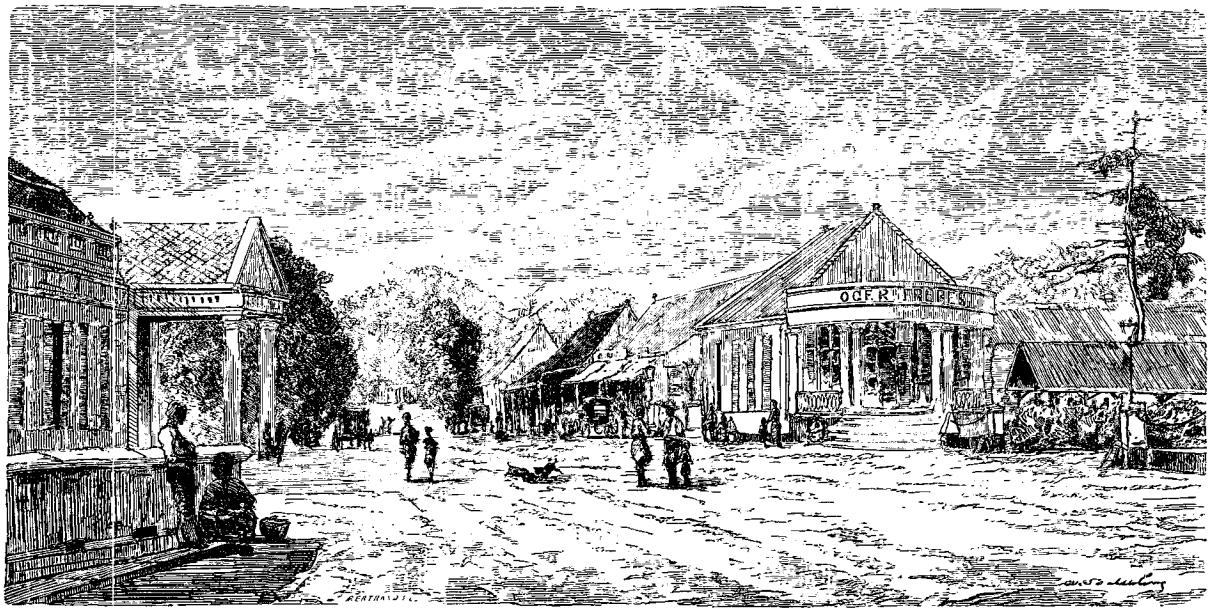
Je m'informai prudemment du prix, et l'on me fit savoir que moyennant deux cent cinquante roupies par mois, c'est-à-dire plus de cinq cents francs de notre monnaie, je jouirais paisiblement de cette écurie d'Augias et de ces meubles invalides, de la nourriture sans le vin toutefois, de l'usage d'une voiture, pourvu que je

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne dépassasse pas vingt courses par mois, et de l'éclairage gratuit, mot qui, jusqu'à nouvel ordre, était pour moi un mystère. C'était horriblement cher; mais il fallait en passer par là pour le moment, et je me mis à me réinstaller pour la seconde fois de la journée.

A quatre heures, un domestique indien (je fais un pléonasme, il n'y en a pas d'autres à Java) m'apporte du thé, du pain, du fromage de Hollande et du beurre tellement affecté de la température tropicale qu'on le prendrait pour de l'huile. Bientôt, assis devant ma porte, à l'exemple de tous mes voisins, je ne tarde pas à être entouré comme eux d'une foule de marchands ambulants chinois et malais étalant devant moi leurs marchandises; mais à mon désir d'acheter s'oppose ma complète ignorance de la langue; après quelques vaines tentatives, je me vois forcé d'ajourner mes acquisitions.

A six heures on sonne le dîner, et je m'aperçois que je suis réellement très-éloigné de la salle à manger, où j'arrive presque en retard et tout en transpiration. L'aspect de cette salle est splendide. La table, de plus de deux cents couverts, ornée de lampes et de faisceaux de bougies, de surtouts étincelants, de pyramides de fruits et de fleurs, la vaste colonnade qui supporte le plafond, les habillements blancs des hommes, les toilettes de bal des femmes, les costumes orientaux des serviteurs debout derrière leurs maîtres, composent un ensemble luxueux et splendide qui me rappelle le tableau des *Noces de Cana*, de Paul Véronèse. Mais je suis obligé de m'en tenir au plaisir des yeux, car mes voisins dévorent tout à ma barbe. Impossible de saisir le moindre



Une rue de Batavia (ville nouvelle). — Dessin de M. de Molins.

plat, le plus mince morceau, et sans l'obligeance d'un Malais compatissant, je me serais levé de table complétement à jeun.

Toutefois je serais injuste, comme artiste et comme gastronome, si je ne notais pas qu'à dîner je vis et mangeai pour la première fois ces délicieux et merveilleux fruits de l'Inde : le nanka, qui a la forme d'une pomme de pin et le goût du fromage à la crème ; les bananes, plus grosses et plus savoureuses que celles d'Égypte, et surtout l'inappréciable mangoustan (*mangis*), dont on peut décrire la rondeur parfaite, l'écorce violette à la surface, rouge sang à l'intérieur, et la pulpe blanche, mais dont on ne saurait bien dire le goût, plus fin que celui de notre raisin, et la fraîche saveur, qui en font le premier fruit du monde.

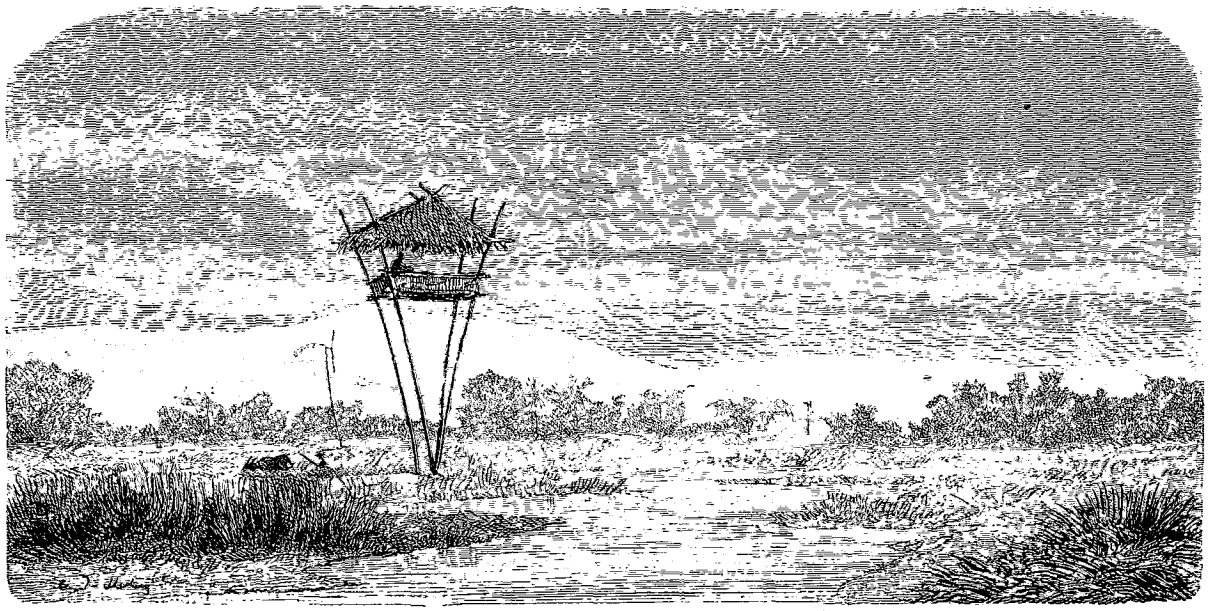
Cependant quelques fruits ne constituent point un repas, et lorsque je fis à qui de droit le reproche de m'avoir presque laissé mourir de faim, il me fut répondu qu'aux Indes il était d'usage d'avoir un domestique spécialement destiné à servir à table, et que les gens de l'hôtel se bornaient à faire passer les plats aux valets de bouche des voyageurs.

Pour me calmer, je trouvais, en rentrant dans ma chambre, le fameux éclairage gratuit : une veilleuse nageant dans un verre sordide, ébréché, sur une flaque d'huile de coco, noire, puante, saturée d'insectes et n'éclairant presque pas, du reste. Enfin !

DE MOLINS.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les gardiens de rizières. — Dessin de M. de Molins.

VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. F. COPPÉE.)

BATAVIA (Suite).

Première nuit à terre. — Le bain. — Promenade dans Batavia. — La journée aux Indes. — La ville chinoise. — Marchants ambulants. Promenade nocturne. — Maison à louer.

Épuisé par une journée aussi laborieuse, il me tardait, on le pense, de chercher dans le sommeil l'oubli de toutes mes préoccupations. Je jetais donc vers le lit un regard de convoitise. Hélas! mon lit, un lit à colonnes, entouré de la moustiquaire que l'on connaît déjà, n'a qu'un unique matelas, mince, dur, tanné, piqué comme un coussin de voiture, fort large, c'est vrai, mais recouvert d'un seul drap. En revanche je trouve, outre les oreillers ordinaires et connus en France, deux façons de traversins couchés en long à ma place, dont j'ignore complétement l'usage. J'appelle Ahmatt, le garçon qui doit faire ma chambre et qui dort à ma porte; je lui montre mes coussins, puis ma tête; il me fait signe que non, puis se touche les genoux, pose la main sur les traversins pour m'indiquer qu'ils doivent servir à appuyer les jambes, et s'en va.

Je crois être au bout de mes peines et veux fermer ma porte. Je tourne et je retourne la clef dans la serrure. Impossible! tout est complétement rouillé.

« Ahmatt!

— *Thouann!* »

Thouann, en malais, veut dire seigneur ou monsieur; je l'ai appris le lendemain.

« Ahmatt! la clef! la serrure! je veux fermer la porte!

— Thouann!

— Je veux fermerla porte! »

Allons! il faut encore recourir à la pantomime. Ahmatt finit pourtant par saisir ma pensée : il ferme alors les deux ventaux de la porte, prend dans un coin une lourde barre de bois, en place un des bouts dans un trou pratiqué à l'embrasure de la porte, et l'autre extrémité dans une fourchette fixée de l'autre côté, lève le primitif appareil et sort en me souhaitant sans doute une bonne nuit.

Slahmat tidoor, thouann!

Une bonne nuit! dans l'Inde! ô dérision! une bonne nuit, quand j'entends déjà autour de moi le frémissement des cousins et des moucherons? quand je sens que ces sectes sanguinaires n'ont pas attendu que je fusse couché pour se jeter sur moi et me dévorer à travers mes vêtements. Enfin j'allais me mettre au lit, quand j'aperçois contre mon mur deux lézards gris, plats, avec de grosses têtes, des yeux noirs, saillants et la queue en forme de feuille de sauge.

« Ahmatt! Ahmatt!

1. Suite. — Voy. p. 231.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— Thouann !

— Tiens, regarde comme tu balayes bien la chambre, tu y laisses des lézards ! »

Ahmatt suit mon geste, ouvre une large bouche, me montre une double rangée de dents noires et m'indique du doigt le plafond où je vois avec horreur vingt autres lézards.

« Et on habite avec tout ce monde ? Chasse-moi cela bien vite !

— Thouann !

— Mais tu m'impatientes avec ton thouann ! thouann ! Chasse-moi ces vilaines bêtes-là et va-t'en au diable ! »

Ahmatt, qui étouffe de rire, prend tranquillement les lézards dans sa main et les jette par la fenêtre. Mais ils sont immédiatement remplacés par d'autres, qui le seraient par d'autres encore si je les faisais expulser. Je vais donc m'endormir dans cette ménagerie.... Hélas ! m'y réveillerai-je demain ?

Quelle nuit ! Je comprends maintenant le supplice de saint Laurent et de Guatimozin ! Je n'ai pas une place sur le corps qui ne soit cuisante et douloureuse ! Vite, un bain ! Mais au prix que coûtent ici toutes les choses, ce doit être fort cher ? O surprise ! j'apprends précisément qu'on ne le paye pas aux Indes.

Les chambres de bains de l'hôtel ressemblent à celles d'Europe ; seulement un gros robinet de cuivre, placé au-dessus de la baignoire en marbre, invite à la douche. Il va sans dire que l'eau n'est pas chauffée; l'idée d'un bain chaud est impossible dans ce pays brûlant, tandis que celle d'une pluie fraîche y est toute naturelle.

Dès le matin, j'avais vu mes voisins s'acheminer au bain en jaquettes de calicot blanc et en pantalon à coulisses. Ce costume n'est certes pas beau, mais il permet de se vêtir et de se dévêtir sans fatigue, et de ne pas perdre en mouvements inutiles le bénéfice du repos et de la fraîcheur que le bain procure. Aussi l'adopterai-je dès aujourd'hui, ainsi que ces pantoufles sans quartier dont je comprends la commodité.

Après avoir déjeuné, comme la veille, de thé, de beurre et de fromage, je vais en ville remettre quelques lettres et faire des visites indispensables. Selon l'usage du pays, je dois avoir tout terminé avant dix heures du matin, et il en est déjà sept.

Je vis dans cette promenade plusieurs habitations européennes; c'est l'idéal et le triomphe du confortable. J'appréciai, comme ils le méritent, ces appartements spacieux, aérés, où règne la propreté la plus parfaite; ces meubles si bien appropriés au pays, et où le cuir et le roting remplacent la soie et le velours ; et surtout ces jardins si bien ratissés, peignés et brossés, qu'ils paraîtraient monotones peut-être, s'ils n'étaient plantés de ces arbres immenses sans analogues en France, et à côté desquels notre cèdre du Jardin des plantes et notre marronnier du 20 mars paraîtraient rabougris et mesquins.

Dans mes courses à travers les rues de la nouvelle Batavia, si l'on peut appeler rues de grandioses avenues, je ne trouvai que fort peu d'endroits où les maisons fussent voisines l'une de l'autre; c'est moins une ville qu'une succession de maisons de campagne. Je citerai, entre autres, la résidence du gouverneur général, représentant Sa Majesté néerlandaise aux Indes, palais assez petit relativement au titre et à l'importance de celui qui l'habite, mais, au demeurant, fort convenable, et entouré, comme toutes les autres habitations, de splendides jardins.

Devant le West-Kammer (chambre des Orphelins), administration spécialement chargée de régler les successions, et dont les bâtiments sont situés au bord de la rivière, en face de l'hôtel Cressonnier, j'examinai avec intérêt un de ces ponts construits, comme ils le sont tous ici, par des ouvriers chinois, et qui conservent, dans leur architecture solide et légère, quelque chose de chinois en effet; ces ponts ont du reste un inconvénient, celui d'être si fort cintrés qu'ils ralentissent la marche des chevaux au point d'inspirer de vives inquiétudes à celui qui les traverse en voiture (voy. p. 237).

La visite que je fis ensuite à M. O..., un des plus riches Français établis à Batavia et chez lequel je fus parfaitement accueilli, me donna l'occasion de voir la seule rue proprement dite de la Batavia européenne. Autour de l'habitation de ce riche industriel, se trouvent réunis une caserne d'artillerie, un des cercles les plus importants de la ville et les maisons de plusieurs riches négociants (voy. p. 240).

Cependant, tandis que je fais mes visites, l'heure s'avance et avec elle augmente la chaleur; la chaleur étouffante, insupportable, mortelle pour les Européens, si j'en juge par ceux que je vois passer devant moi, pâles, mornes, affaissés sur les coussins de leur voiture, et faisant un si pénible contraste avec la foule indigène, qui s'agite et déploie partout une étourdissante activité. Aux brumes qui ce matin rafraîchissaient l'atmosphère et estompaient tous les contours, a succédé une lumière éblouissante et d'une intensité telle que tous les objets qu'elle frappe en prennent le caractère et perdent, pour ainsi dire, leur ton propre. Quant à la température, je ne puis mieux la définir qu'en disant que je suis dans une fournaise, que je respire du feu ; la sueur qui ruisselle sur mon front et sur mes mains et transperce mes vêtements, me rend presque honteux ; une soif horrible me dévore, soif qui redouble quand on la satisfait, désir dont on se corrige vite. Je ne vois pas de poussière, il est vrai, mais j'ai bien tort de m'en réjouir ; car ce phénomène n'a pas d'autre cause que l'extrême humidité du sol, si funeste pour le pays, produite d'abord par les rosées matinales, plus fortes que nos pluies ordinaires, et aussi par l'infiltration des eaux qui ne sont pas à plus de deux ou trois mètres de profondeur.

L'impression de fatigue et de découragement que fait sur moi ce climat torride ne m'empêche pas d'observer avec le plus vif intérêt la foule des Malais constamment renouvelée sous mes yeux. Ces types, ces costumes d'une originalité sans pareille me préoccupent par-dessus tout. Quelles que soient, en effet, la beauté

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du paysage, la grandeur et la richesse de la végétation, la splendeur du jour et la limpidité du ciel, l'Indien doré, nu ou couvert de ses éblouissantes étoffes, attire à lui tous mes regards, qu'il soit ou non au premier plan, qu'il fasse seul un tableau ou qu'il ne soit qu'une tache dans l'ensemble.

Parmi tant d'hommes à moitié vêtus, nous aurions en Europe le spectacle de bien des difformités et de bien des plaies. Ici, ce ne sont que robustes épaules, torses fins et musculeux, et surtout mollets formidables. Malheureusement les extrémités laissent à désirer, et particulièrement les pieds qui sont larges et plats, et dont les doigts écartés sont très-désagréables à voir. D'ailleurs, ce qu'il y a peut-être de plus remarquable dans l'Indien, c'est ce teint mat et bistré qui ne tire sa véritable coloration que du milieu où il se trouve. Le Malais, sur un chemin blanc, paraît presque noir; sur la mer bleue, on le dirait frotté de poussière de brique rouge; près des végétations, il se revêt de tons violacés et rose tendre. Voyez, dans cette plaine, s'ébattre, sous l'ardente chaleur du soleil, ces enfants complétement nus, malgré leurs dix ou douze ans. Ne dirait-on pas de beaux bronzes antiques, tant leurs formes sont pures et leurs poses gracieuses? Remarquez la démarche onduleuse et vacillante de ce beau Malais, en turban, en veste verte collante, en jupe grise zébrée d'arabesques : la tête de cet homme est vraiment belle. Il a le visage ovale, les yeux en amandes, sombres et brillants, et un peu inclinés vers le nez, fin et droit comme un nez grec; la bouche est grande et ombragée d'une moustache mince, lisse, et d'un noir de charbon ; le front haut et large est d'un modelé exquis. Sans doute tous ne sont pas aussi beaux ; voilà bien des bouches démesurées, des mâchoires énormes, des fronts fuyants et bas, des types sauvages enfin ; mais on retrouve toujours, chez les moins favorisés, de magnifiques yeux noirs, des cheveux soyeux et lustrés, et surtout des formes admirables.

Quant aux costumes et aux coiffures des indigènes, j'ai tant de peine à m'en rendre compte que je ne puis pas encore distinguer les hommes des femmes. Je vois beaucoup de chapeaux de bambou, tous parfaitement tressés; il y en a de toutes sortes : des ronds, des pointus, des grands, des petits ; des boucliers, des éteignoirs et des cuvettes. Quelques individus portent des vestes arabes et de larges pantalons ; d'autres sont nus, sauf une manière de caleçon ; d'autres ont les reins drapés dans un morceau d'indienne qui dessine le corps; d'autres enfin portent une jupe très-étroite, d'un effet très-pittoresque, mais qui me déroute complétement. Eh bien, ces caleçons, ces pantalons, ces jupes, les Indiens les ont trouvés dans les plis de leur *sahrong*, large pièce d'une étoffe entièrement conçue et fabriquée dans le pays, et dont les dessins et les couleurs, toujours d'un goût étrange et charmant, sont variés à l'infini. En définitive je prévois qu'avant de les peindre, il me faudra faire une étude spéciale de ces singuliers ajustements.

J'en étais là de mes observations, quand je dus traverser un des quartiers les plus intéressants de Batavia, la ville chinoise. J'étais sur les bords d'un canal où glissaient de longues embarcations malaises : je voyais d'un côté une ligne de maisons chinoises dont je pouvais admirer à loisir tous les détails, et sur l'autre rive, une suite de murs, couronnés d'un très-joli ornement en maçonnerie, qui reproduit, en les doublant, la forme des portes percées de loin en loin. Des bouquets de joncs sortent de l'eau, des touffes de verdure s'étalent sur le sol, grimpent aux troncs des cocotiers, et retombent sur les toits et les murailles dont l'image tremble et scintille en se mirant dans la rivière. Le paysage est partout animé par les figures basanées des indigènes qui vont et viennent sans cesse dans cette travailleuse cité.

Ma surprise était extrême, car j'ignorais complétement que les Chinois eussent apporté à Java leurs mœurs, leurs costumes, leur architecture. Comment! ce sont ces pauvres émigrants, chassés de leur pays par la force de la misère, qui ont fondé cette puissante colonie, construit ces ponts, ces canaux, ces pagodes, qui entretiennent ce commerce, cette industrie, ce luxe! Et tout ici est bien chinois : on pourrait se croire dans la ville de Nangking. De tous côtés s'ouvrent de larges rues, garnies de maisons dont les formes varient à l'infini et dont les façades sont recouvertes des couleurs les plus vives, des sculptures les plus originales. Les rez-de-chaussée sont affectés aux boutiques et aux magasins ; mais là, encore, l'œil est charmé par l'éclat des étalages, des dorures, des laques noirs, bruns ou rouges, et aussi par ces belles inscriptions verticales en or mat que l'on voit partout.

On ne peut guère donner à un Européen une idée exacte du bruit, du mouvement, de l'activité qui règnent dans le *Kampong* chinois : on y boit, on y mange, on y vend, on y achète, on s'y dispute, on s'y bat, on s'y fait raser, au milieu d'un va-et-vient sans pareil de marchands ambulants, de cuisines portatives, de gens à pied, à cheval, en palanquin, de convois de coolies qui se croisent, s'entre-choquent, s'arrêtent, se poussent et se pressent. Quant à moi, le vertige me prend. Je suis suffoqué par les mauvaises odeurs, étourdi par les cris, je demande au ciel la grâce d'échapper vivant au tourbillon qui m'entraîne, et à peine en suis-je dehors que je me promets d'y revenir souvent, tant j'ai déjà entrevu de choses étranges et nouvelles.

De retour à l'hôtel, et après la sieste d'usage, je suis réveillé à quatre heures par Ahmatt portant son éternel plateau, et après m'être restauré, me voilà, comme la veille, installé devant ma porte et assailli de nouveau par mes marchands d'hier qui étalent devant moi mille objets disparates et certainement bien étonnés de se trouver réunis ainsi à quatre mille lieues de leur patrie. Ce sont des chapeaux gibus, des confitures plus que tournées, des couteaux, des canifs, de la parfumerie, des fouets, des lanternes, des harmonicas, des conserves, des souliers en caoutchouc, des gilets de laine tricotés et jusqu'à des chaussons de lisière.

Celui de ces modestes négociants dont le type me paraît peut-être le plus pittoresque, est le marchand de paniers

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indigènes, coiffé de son immense chapeau en forme d'ombrelle et portant sur une traverse en bambou des paniers de toutes sortes, tous en bambou également; ce sont des corbeilles plates, des cônes pour faire cuire le riz à la vapeur, des tamis, des boîtes pour serrer la petite monnaie et qui ressemblent à des nids d'oiseaux, des cuillers de cuisine en coco, etc. : le marchand disparaît presque tout entier sous sa gracieuse marchandise.

« Moi, pallé fallançais, me dit un enfant du Céleste Empire qui ne peut pas prononcer l'*r*, moi, pallé fallançais.

— Ah!... Eh bien! vends-moi un pantalon de nuit et une camisole de coton.

— Là, messel, toutsuitt, messel? Mizol, patalo! Thjiélanna, cabaya. Là, messel, là.

— Comment dis-tu?

— Thjiélanna, patalo, messel! Mizol, cabaya! Bon macé, messel! good, wehy good, messel! ajoutait-il en

La cueillette du siry. — Dessin de M. de Molins.

étirant les objets qu'il me montrait, de manière à prouver leur solidité au plus incrédule chaland.

— Et combien vends-tu le thjiélanna et le cabaya?

— Dou loupi, patalo; dou loupi, mizol.

— Une roupie les deux, dis-je à mon tour.

— Dou loupi, messel, c'est pas cel.

— Une roupie, te dis-je.

— No, messel, tlop bon macé! Banklouit, messel.

— Comment? Banqueroute, veux-tu dire?

— Banklouit messel, banklouit!

— Mais c'est le prix?

— Banklouit! banklouit. »

Et mon Chinois indigné plie immédiatement bagage et me tourne le dos sans daigner même me saluer.

Il est vrai qu'à l'heure du dîner, quand j'aurai bien bataillé avec mes marchands et commencé mon appren-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tissage de malais bon gré mal gré, car tous les Chinois ne savent pas parler *fallançais* comme lui, il reviendra, le sourire sur les lèvres, me donnant cabayas et pantalons au prix que j'ai fixé et se recommandera même à moi, par une mimique significative qui me laissera persuadé que je suis volé comme dans un bois.

Pour abréger la soirée, je vais faire une promenade à pied, après mon dîner. Mais ce n'est pas chose facile de

Marchand de paniers, à Batavia. — Dessin de Bida d'après une photographie.

marcher la nuit, sans clair de lune, dans le pays de Java. Il y fait nuit, nuit complète; on ne voit pas très-peu ou très-indistinctement, c'est rien qu'il faut dire. Malgré la faible lueur des lampes suspendues aux galeries des maisons, les arbres, la terre et l'eau ne forment qu'une seule masse noire, opaque, sans éloignements et sans distances. Il serait même impossible de se garer des indigènes, qui sont bruns et marchent nu-pieds, sans une ordonnance de police qui les oblige à porter, dès la fin du jour, des flambeaux de bambou; j'en vois aussi passer près de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moi portant des paniers illuminés de lanternes de papier très-plaisantes. De loin en loin, ils poussent un cri plaintif, guttural et sur une note très-élevée, non sans quelque rapport avec le cri de la chouette. J'avais d'ailleurs remarqué déjà qu'ils ont tous la voix parlée excessivement haute, très-nazillarde et d'une ténuité toute particulière.

Tout à coup, en passant sous des arbres, j'entends dans le feuillage des bruits étranges, des glapissements comme ceux du renard, rapides, saccadés et se répondant les uns aux autres. Involontairement je hâte le pas et je rentre à la maison, où j'apprends que les interlocuteurs de cette conversation animée, sont les *kalongs*, énormes chauves-souris qui ont jusqu'à un mètre et demi d'envergure, et qui, tous les soirs, à la chute du jour, traversent invariablement le ciel du nord au sud.

Enfin je vais me mettre au lit, et ma moustiquaire raccommodée tant bien que mal, me fait espérer une nuit moins sanglante; mais dormirai-je? J'ai peine à le croire en écoutant au dehors le vacarme des chauves-souris et à l'intérieur le chant de mes camarades de chambre les lézards, bruit exactement pareil au sifflement du cocher qui fait partir ses chevaux, et le cri grave et monotone du Thjiekko[1].

Le lendemain, à mon réveil, je tombai dans une mélancolie profonde et bien facile à concevoir. Pour le présent, j'étais littéralement percé à jour par les moustiques, et pour l'avenir, si je considérais le prix énorme de la vie à l'hôtel des Indes en le comparant à mes ressources, j'arrivais à ce résultat positif :

« Bankloutt! » comme disait mon Chinois d'hier.

Je ne tardai pas à faire part de cette dernière préoccupation à M. O..., ce négociant français qui m'avait si bien accueilli la veille, et j'appris par lui, avec une surprise mêlée de joie, que la vie matérielle était peu coûteuse à Batavia, pourvu qu'on se contentât d'un confort raisonnable. Les loyers seuls sont d'un prix un peu élevé, quoique de beaucoup inférieur à ce que vaudraient en France de spacieux appartements entourés de jardins et de dépendances. Avec la moitié de ce que je dépensais à l'hôtel, je devais trouver à me caser confortablement.

Le soir-même, à cinq heures, je montais en voiture avec M. et Mme O..., et après quelques recherches infructueuses, nous nous arrêtions enfin devant une charmante maisonnette, blanche et verte, toute souriante, sur la façade de laquelle se lisaient ces deux mots en grosses lettres : « *Te hurr*, » c'est-à-dire, à louer.

Les maisons européennes. — Les rizières. — Le Syri. — Habitation malaise aux environs de Batavia. — Les Arecas. — Le kampong Djirouk-Maniss.

La maison, que nous fait visiter une vieille Malaise, est située entre deux jardins qui, malgré la modestie de leurs proportions, sont réellement délicieux : les fleurs, les arbustes et les arbres les plus charmants s'y donnent rendez-vous et attirent mille oiseaux admirables. Je remarque, dans le second jardin, de longues constructions basses, garnies de larges auvents en chaume supportés par une jolie colonnade en bambou : ce sont les dépendances, cuisine, chambre de bain, logements de domestiques, écurie, remise, etc. Quant à la maison elle-même, elle présente une façade semblable à celle de presque toutes les maisons de Batavia; c'est-à-dire une colonnade supportant un petit fronton, au-dessus duquel se dressent des toits que leur élévation rend fort peu pittoresques, mais qui sont en revanche fort bien appropriés à la chaleur du pays, comme à ses pluies torrentielles. Toutes les chambres sont vastes, propres, blanchies à la chaux, et l'on voit que la préoccupation de l'architecte a été d'établir de nombreux courants d'air : ainsi les corridors sont sans aucune fermeture, et un grand châssis à jour placé au-dessus des portes des chambres à coucher laisse libre carrière à tous les vents des cieux. Les parquets sont en briques, comme dans le midi de la France,; chez les habitants riches, ils sont en marbre que l'on fait venir d'Europe à grands frais. Toutes les fenêtres sont protégées contre le soleil par de larges auvents en feuilles de palmier. Cette agréable habitation me fut louée moyennant la modeste somme de quarante roupies (quatre-vingt-dix francs) par mois.

Le lendemain, je fis dans l'intérieur du pays une première excursion. Trois voitures dont les caisses sont garnies de comestibles et sous lesquelles pendent de grandes cruches pleines d'eau, tel est le matériel de l'expédition : six domestiques nous accompagnent. Quant au personnel blanc, c'étaient mes deux nouveaux amis,

1. Je trouve dans une de mes notes la description exacte de cet autre lézard domestique (*tok-kée* ou *thjiekko*).

Son aspect est hideux. Sa couleur est gris-vert, zébré de bleu pâle et mat, le tout taché de rouille. Il est plus grand, plus gros et plus ventru que le lézard vert d'Europe. Il a la tête plate et large, l'œil rond, vitreux, de couleur jaune clair; exposée au jour, la pupille n'est qu'une fente de la largeur d'un cheveu. Mais ses pattes sont surtout remarquables. Chaque doigt, armé d'un ongle très-aigu qui me paraît rentrer dans une sorte de gaîne, est de plus entouré d'une membrane qui s'étale sur le sol et y adhère facilement. La peau qui recouvre le pied est formée d'écailles saillantes, entaillées en quinconce ; celle qui forme la semelle présente des écailles lisses, de forme ronde vers l'ongle, et disparaissant vers l'origine du doigt pour faire place à des écailles parallèles et égales entre elles, de toute la largeur du doigt et disposées en travers de sa longueur. (Cette disposition rappelle assez celle de nos persiennes.) Le thjieckko, malgré son allure habituelle lente et empâtée, marche et court facilement quand il le veut; il se tient aussi bien sur le plafond que sur le sol, et grimpe même le long d'une glace, ce qui s'explique par la façon dont le mouvement du pied s'exécute. A chaque pas qu'il fait, il relève d'abord ses vingt doigts en l'air, et les pose ensuite sur le sol par un mouvement pareil à celui que nous produisons en ouvrant et en fermant tour à tour la main posée sur une table, la paume en l'air. La cohésion s'opère donc ainsi : les lamelles en persienne laissent pénétrer l'air entre elles sous le pied quand l'animal le relève, elles le chassent quand il le pose. Quand l'animal marche le dos vers la terre sur des surfaces moins unies qu'une glace ou un mur stuqué, la griffe joue aussi son rôle.

Comme l'hirondelle en Europe, le tok-kée est en vénération chez les Malais; les habitants de la maison où il lui plaît de vivre sont préservés des maladies, ou bien l'on prétend que, dès qu'il y a un malade mortellement atteint, le tok-kée se hâte de disparaître.

Cependant, malgré son caractère sacré, la fin du tok-kée est généralement tragique. Comme parfois il tombe du plafond où il réside volontiers, et se cramponne alors aux vêtements des Européens ou sur les chairs nues des Malais, il faut lui casser les reins pour lui faire lâcher prise.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. et Mme O..., deux autres dames et leurs maris, une dame française récemment arrivée à Batavia, et moi.

Nous traversons la partie de la ville nouvelle habitée par les commerçants riches; je ne me lasse pas d'en admirer les palais élégants, les pelouses sans pareilles, les ruisseaux frais et limpides : c'est réellement un séjour délicieux. Nous laissons à notre droite le beau village chinois de Tana-bang, dont nous ne voyons que quelques maisons peintes et sculptées, et nous voilà en rase campagne.

Rien, en vérité, ne saurait exprimer la magnificence du pays que nous traversons : de longues lignes de forêts d'un vert tendre bornent l'horizon des vastes prairies humides de rosée, à travers lesquelles nos chevaux nous emportent; çà et là nous rencontrons de larges flaques d'eau, brillantes et bleues comme le ciel qui s'y mire, ou quelques grands oiseaux qui se promènent mélancoliquement, ou bien encore la figure noire d'un Indien, à demi caché dans les hautes herbes.

Mais la scène change à chaque instant : nous passons sous des voûtes d'arbres immenses, dans des allées de gigantesques bananiers. Jamais je n'avais plus vivement éprouvé l'impression profonde qu'ont toujours faite sur moi ces splendides dômes de verdure qui, mieux que les arceaux d'une cathédrale, nous font porter nos pensées vers le ciel. Puis, nous voici dans les rizières, où la terre et l'eau s'unissent pour la culture de cet admirable végétal : j'y remarque de bizarres constructions dont on m'explique l'utilité : quatre bambous, plantés l'un près de l'autre dans le sol et s'écartant à mesure qu'ils s'élèvent, supportent une petite cabane placée à douze ou quinze mètres de terre : des échelons, traversant de part en part l'un des quatre bambous formant les piliers de l'édifice, servent d'escalier. C'est là qu'au temps de la maturité du riz, se tient un gardien, parfaitement à l'abri des tigres, des panthères et des serpents, et chargé d'agiter les assemblages de lames de bambou fixés aux quatre coins du toit et de produire ainsi un bruit qui effraye les nombreuses familles d'oiseaux friands de riz. D'autres épouvantails moins compliqués sont confiés aux brises qui règnent continuellement dans le pays : ce sont des volants de bambou, qui tournent au moindre souffle du vent avec un ronflement semblable à celui d'un tuyau d'orgue (voy. p. 241).

Peu à peu, nous nous éloignons des rizières. La route que nous suivons se rétrécit; les arbres se rapprochent; un épais tapis de verdure remplace la route et absorbe le bruit des voitures et des chevaux; les secousses que nous font éprouver les inégalités du terrain augmentent de plus en plus, et nous forcent à mettre pied à terre.

Nous gagnons une belle clairière pleine d'ombre, de mousse et de gazon où, sur des nattes étendues à terre, nous faisons honneur à nos provisions. Les cruches, décrochées de dessous les voitures, nous versent une eau d'une fraîcheur délicieuse, grâce à la rapidité de la course, à la porosité de l'argile et au refroidissement résultant de l'évaporation de la couche d'eau qui transsude.

Nous pénétrons ensuite plus avant dans la forêt, où, pour la première fois, je vois des arbustes couverts de la précieuse baie du café; et, plus loin, une belle plantation de *syri* ou betel (*piper betle* Linn.) dont la feuille enduite de chaux vive concourt avec le tabac, la noix d'arek (*pinang-aréca*), le piment et le gambir (*funis uncatus Kumph.*) à faire ces horribles chiques qui rendent les dents des Indiens noires comme de l'ébène et leur salive rouge comme du sang.

Comme notre houblon d'Europe, le syri grimpe et s'enroule en longues spirales autour d'appuis disposés à cet effet, avec cette différence que le bambou lustré, brillant et doré remplace ici nos tuteurs de bois gris et terne. Mais la plantation régulière de syri n'est pas, à beaucoup près, aussi pittoresque que ses environs, envahis aussi par la plante indépendante et vivace : là, affranchie de la direction de l'homme, elle se livre follement à tous ses caprices; elle enlace les arbres de ses guirlandes légères; elle s'étend de tous les côtés, courant sur le sol ou cherchant un appui.

A un détour de sentier, nous assistâmes à une cueillette de syri. Des hommes, des femmes, des enfants réunis autour des troncs tapissés de la précieuse plante, en coupaient les feuilles et les appportaient à des femmes accroupies, qui les rangeaient les unes contre les autres en cercle concentrique dans de grands plateaux de bambou. Ces groupes gracieux, ces poses variées, ce soleil qui, tamisé par le feuillage des grands arbres, ne faisait que semer ses étincelles d'or sur les tons brillants des costumes et réveiller les verts de la végétation endormis dans l'ombre; tout cela formait un tableau plein de lumière et de gaieté, bien fait pour désespérer et séduire à la fois le coloriste, mais qui lui laisse les plus agréables souvenirs (voy. p. 244).

Tout à l'heure j'avais déjà pu remarquer dans la plaine les *arécas*, une des variétés du palmier les moins connues en Europe et de l'aspect duquel le dessin, page 236, donnera une idée plus juste que ne pourrait le faire une description. Le fruit de l'aréca, rond et gros comme une prune, jaune comme une orange, renferme la noix d'arek proprement dite, qui entre dans la composition du bétel, comme je l'ai dit plus haut.

Parmi les surprises que me réservait notre promenade, je dois mettre au premier rang la visite que nous fîmes d'une habitation indigène. Elle était couverte en chaume. Si je dis chaume, c'est que la feuille de palmier, desséchée et pliée en deux dans sa longueur, le rappelle exactement, si ce n'est qu'elle ne prend aucune mousse et reste d'un gris parfaitement neutre. Des femmes malaises viennent à notre rencontre avec force salutations; des petites filles qui n'avaient jamais vu Batavia contemplent avec des yeux ébahis la toilette des dames qui nous accompagnent. On nous offre l'hospitalité la plus franche; les enfants étendent des nattes sur le bali-bali. Une sorte de grande claie en lames de bambou, peu élevée au-dessus du sol, qui règne sous la galerie, se retrouve dans la maison et tient lieu de chaise, de table et de lit. Puis, au moment où

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces dames franchissent le seuil, deux petites filles, jusqu'alors immobiles et comme au port d'arme, déroulent devant elles d'autres nattes pour garantir leurs pieds du contact de la terre (voy. p. 232).

On nous apporte des bananes; on éventre devant nous des cocos dont on nous offre le lait, aussi mauvais à boire, à mon sens, que la partie solide de ce fruit est mauvaise à manger.

L'intérieur de la maison est vide; rien d'autre que le bali-bali; çà et là, des nattes tombant verticalement cachent les lits. La cuisine est installée de la manière la plus simple : un trou dans le sol et un trou correspondant dans le toit; au mur, quelques poches de coco évidé et dont le manche est très-naïvement fixé avec une couture en roting; sur l'âtre, un gros pot de terre et une cafetière noircie par l'usage. Inutile d'ajouter qu'ici on mange avec ses doigts et qu'une feuille de bananier sert d'assiette. N'importe! nos hôtes sont charmants, et leur douce affabilité, leur empressement sans bassesse font un touchant contraste avec leurs visages noirs et leur évidente pauvreté. Mais est-on pauvre dans ce beau pays sans hiver?

Quelques jours après, je prenais possession de ma nouvelle habitation, et, en en faisant le tour, je retrouvais derrière les palissades de bambou qui enclosent mon jardin (dans le kampong Djirouk-Maniss), la même végétation libre et puissante que j'étais allé chercher dans l'intérieur. Car ici, il n'y a pas d'intermédiaire entre la nature et la civilisation, et l'on rencontre, au centre de Batavia, le site agreste et sauvage à côté du parc anglais.

Intérieur du Kampong Djirouk-Maniss (Batavia). — Dessin de M. de Molins.

SOËRABAIJA.

La rade. — Le grand canal. — La ville européenne. — Le kakatoës et les oiseaux des Moluques. — Le quartier chinois. — Les cuisiniers ambulants. — Le marché couvert (Bazar Glapp). — Le quartier javanais. — Le cimetière javanais.

De Batavia, je me rendis par mer à Soërabaija (Sourabaya de nos géographes) où j'arrivai après une traversée de quatre jours pendant laquelle j'avais pu admirer les côtes que nous ne perdions presque pas de vue et les nombreux bâtiments caboteurs, arabes, malais et chinois, qui sillonnent en tous sens la mer de Java.

J'avais déjà été frappé, en arrivant à Batavia, des flotteurs de bambou adaptés à la coque des embarcations malaises; j'en connais maintenant l'emploi qui est assez singulier. Non-seulement cet appendice sert à empêcher le bateau de chavirer, mais il permet de plus au patron de prendre dans sa voile infiniment plus de vent qu'il ne pourrait le faire sans cela. Par les brises les plus redoutables, le patron fait placer un, deux ou trois de ses hommes sur le flotteur au vent de la barque, maintenue par ce poids dans une position convenable.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De là l'expression malaise : vent de un, de deux, de cinq hommes. Rappelons encore ici que la coupe de ces barques indigènes dénote une parfaite connaissance de l'art de la navigation, aussi bien que des nécessités spéciales des parages qu'elles sont destinées à parcourir.

La rade de Soërabaija est placée dans le détroit de Madura, formé par l'île de ce nom et la côté de Java. *L'Ambon*, le bateau à vapeur qui m'a amené, est mouillé à portée de canon de la côte de Madura, basse, plate et couverte, comme celle de Java dont je suis plus rapproché, de la végétation qui inonde toutes ces contrées; les eaux rapides, jaunes et boueuses, sont habitées par des bandes de requins, et, plus près des côtes, par de nombreux caïmans. De la rade on aperçoit à peine la ville, trahie seulement par quelques colonnes de fumée qui montent perpendiculairement vers le ciel.

Cuisiniers ambulants, à Soërabaija. — Dessin de M. de Molins.

Comme à Batavia, on va ici de la mer à la ville par un grand canal, dont les berges cachent leurs empierrements sous des végétations et des plantes à grandes feuilles du plus gracieux effet. Au milieu de la double haie des caboteurs indigènes, circule la nombreuse flottille des canots, des yoles, des praos et des tambaganes.

Voici, sur la gauche, le fort du Diamant, citadelle de belle apparence; voici les quais bordés de charmantes maisons javanaises ou chinoises cachées à demi par les mâts des navires amarrés dans le canal. Enfin, sur la rive droite, apparaît la ville européenne : ce sont d'abord les entrepôts et les magasins de riz, de café, de tabac et d'épices que le pays fournit en abondance; puis c'est un vaste quai planté de tamarins séculaires qui abritent sous leurs ombrages les bâtiments de la Résidence, de la Poste et des principales maisons de commerce de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ville, et aussi ceux de l'hôtel Schmitt, où je descends et où l'on me donne une chambre ouverte sur la rue comme une boutique.

Tout ce qui passe devant mes yeux est si nouveau pour moi que je reste de longues heures devant ma porte, assis dans mon fauteuil en roting, à considérer cette vraie lanterne magique, aux images si originales et si variées. Des groupes de coolies et de porteurs d'eau, sommeillent sous les arbres; d'autres chargent et déchargent les chalans et les barques venus du large ou de l'intérieur; des marchands ambulants m'offrent, non plus comme à Batavia, des marchandises d'Europe, mais mille curieux objets en corne, en écaille et en ivoire de cachalot, des cigares, des étoffes du pays, et, ce qui me charme encore plus, de magnifiques oiseaux des Moluques et de Célèbes : ce sont des kakatoës blanc saumon à huppe rouge sang; de gros perroquets violets et marron, des perruches vertes et grises, des huppes blanches à crête jaune et surtout des lorris rouges à ailes bleues ou vertes. A mon sens, ce dernier oiseau est le plus beau de la race des perroquets, mais, pour se bien rendre compte de la grâce de ses mouvements et de l'éclat de son plumage, il faut le voir en vie et dans son pays : Java est déjà un climat trop froid pour ce bel animal.

J'achetai deux magnifiques kakatoës blancs et une huppe jaune : mais celle-ci reprit la clef des champs dès que je l'eus débarrassée de l'anneau de coco qui la retenait à son perchoir mobile. Quant à mes kakatoës, une fois installés chez moi, ils me donnèrent une représentation complète de leur savoir faire, se balançant, se rengorgeant, s'excitant mutuellement; hérissant leurs plumes, entr'ouvrant leurs ailes, déployant leurs belles crêtes rouges, le tout avec les poses les plus comiques : à la fin ils se pendirent par les pieds à leurs bâtons, en jetant des cris qui, à Paris, feraient prendre les armes à tout un quartier.

Dans la rue, va et vient une foule bizarre, mélangée de Chinois, de Malais, d'habitants de Madura, mais où domine l'élément javanais. Le sarhong aux longs plis, la veste très-collante, et, sur la tête, une sorte d'abat-jour, recouvert de drap bleu passementé d'or et d'argent et doublé de rouge, tel est le type du costume de ces derniers. Tout au rebours de ce que j'ai vu à Batavia, les étoffes des costumes sont ici très-peu voyantes; le bleu foncé, le rouge brun, le noir dominent. Les prêtres, facilement reconnaissables à leur ample turban et à leur veste de mousseline blanche, sont en bien plus grand nombre qu'à Batavia.

Des palanquins circulent sans cesse dans cette foule. Ceux des Chinois ressemblent assez aux niches de nos chiens, sauf leurs panneaux à jour et les peintures or et vert qui les décorent; ceux des Javanais, beaucoup plus simples, se composent d'un hamac suspendu à une traverse de bambou et abrité des rayons du soleil par un petit toit en natte de palmier ou de bambou. Du reste, Chinois et Javanais se laissent porter là dedans avec une aisance parfaite, comme nos aïeules dans leurs chaises à porteurs.

Sur la rivière, passent et repassent de longs bateaux de charge dont la poupe et la proue sont gracieusement recourbées, et que les mariniers dirigent au moyen des avirons qui y sont fixés. Sur l'autre rive, le kampong chinois forme le fond du tableau.

Ma première visite est pour la ville européenne, mais hélas! quel désenchantement! Soërabaïja, plus sain que Batavia, n'est pas un vaste jardin comme elle. C'est une ville forte, où l'espace a été ménagé, où les maisons se touchent. Plus de pelouses couleur d'émeraude, plus de parcs spacieux, d'allées ombreuses, de frais ruisseaux, de brillants cottages. Ici, les rues sont étroites et brûlantes; une seule, la plus belle de la ville, est plantée d'arbres et ornée de bas côtés, dans les fossés desquels on voit courir et se cacher, quand on s'en approche, des quantités de crabes de toutes grosseurs. L'arsenal, l'église, le palais du résident, le grand cercle militaire la *Concordia*, sont les seuls édifices de Soërabaïja; car je ne veux pas parler du théâtre qui, à l'extérieur comme à l'intérieur, a l'aspect d'un grenier à fourrage.

Traversons plutôt le grand pont qui se trouve juste en face de la Résidence, et lançons-nous dans le pays chinois.

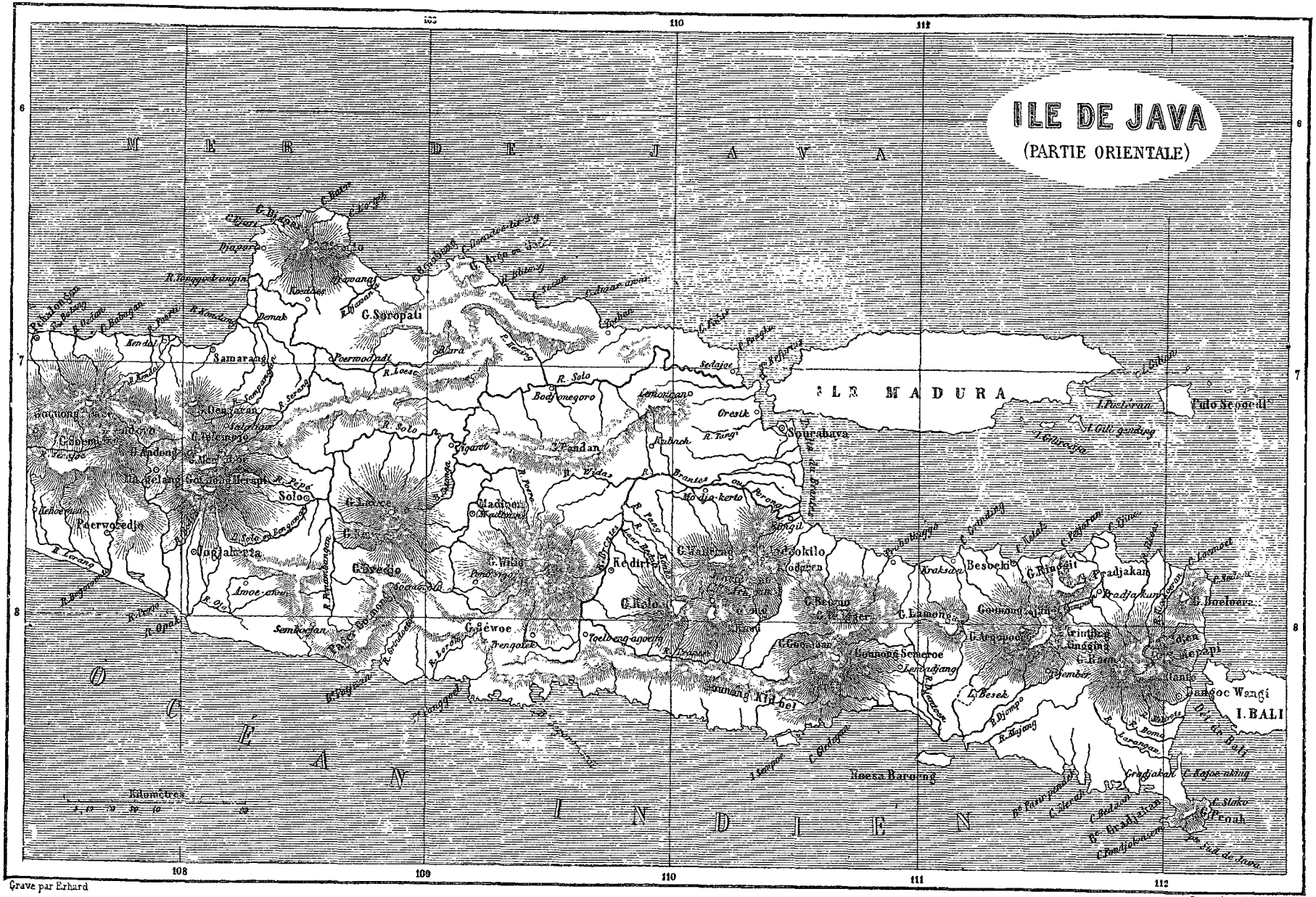
Je retrouve d'abord dans ces rues marchandes la folle animation des populations de l'extrême Orient; j'y admire ces intrépides cuisiniers ambulants, toujours exposés aux feux du soleil et à celui de leurs fourneaux, et toujours prêts à servir à leur clientèle le *deng-deng*[1], séché par les rayons de l'un et réchauffé au moyen de l'autre (voy. p. 249).

Les marchands chinois de Soërabaïja sont spécialement approvisionnés d'objets à l'usage des indigènes : on trouve chez eux moins d'articles de Chine qu'à Batavia; mais, en revanche, ils vendent les armes et les indiennes les plus rares et les plus intéressantes, et des collections de bijoux ciselés avec un goût exquis, et introuvables partout ailleurs. Car, il faut le dire, armuriers et orfévres indigènes ne travaillent qu'à leur loisir, sur commande et avec une désespérante lenteur.

A droite du quartier marchand se trouvent les maisons des Chinois riches; je passe des boutiques aux hôtels, de la rue Saint-Denis au faubourg Saint-Germain. Ici tout est calme et silencieux. Les habitations sont entourées de galeries, ornées de piliers de bois laqué, brun et or, et rehaussés des tons aimés des Chinois. Partout, dans de grands vases de faïence étincelants au soleil, poussent des fleurs admirables, ou mieux encore, des arbres nains, palmiers, bambous ou orangers, le suprême de l'art de l'horticulteur. Les murailles, les galeries supérieures sont de splendides broderies de bois et de pierre, où la sculpture peinte et les stucs les plus parfaits se marient aux tons merveilleux de la palette chinoise. De temps en temps, de jolis enfants, la tête rasée, la natte naissante, et vêtus tous de soie et d'or, viennent animer ces délicieuses architectures et compléter ainsi le tableau.

1. Viande de buffle coupée en morceaux, salée et séchée au soleil.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Avant de passer du kampong chinois dans le kampong javanais, je dois visiter le grand marché couvert, ainsi nommé par opposition aux marchés en plein vent que l'on rencontre partout dans les villes de l'Inde.

Ce bâtiment se compose de trois longues galeries parallèles, formées par d'énormes piliers soutenant un toit qui s'abaisse de chaque côté jusqu'à hauteur d'homme; à l'intérieur, dans des magasins de diverses grandeurs séparés par des cloisons de bambou, les marchandises sont étalées, les unes sur la terre nue, les autres sur le bali-bali. Dans cette vaste halle, tous les produits du pays sont réunis pêle-mêle ; les légumes s'y vendent à côté des étoffes, l'arme tout près de la batterie de cuisine. Ici, un boucher détaille la viande d'un buffle qui vient d'être abattu, côte à côte avec un marchand de poisson qui dépèce un requin ou vend l'*ikanquué*, le poisson le meilleur et le plus fin de la mer de Java.

Les odeurs les plus repoussantes mêlées aux parfums les plus exquis, le jasmin et la marée, l'œillet, le benjoin, l'horrible puanteur qu'exhale le douriau, le plus gros de tous les fruits; l'âcre saveur des mèches de fibres de coco, qui brûlent constamment à l'intention des fumeurs, viennent tour à tour frapper mon odorat : mais, chose singulière, ce qui, à Batavia, avait naguère failli m'asphyxier, n'est plus pour moi qu'une sensation

Marché en plein vent, à Soërabaïja. — Dessin de M. de Molins.

superficielle, et je prévois que je m'y habituerai, aussi bien qu'à l'atmosphère torride du pays, dont je me surprends déjà souvent à goûter avec délices les brûlantes caresses.

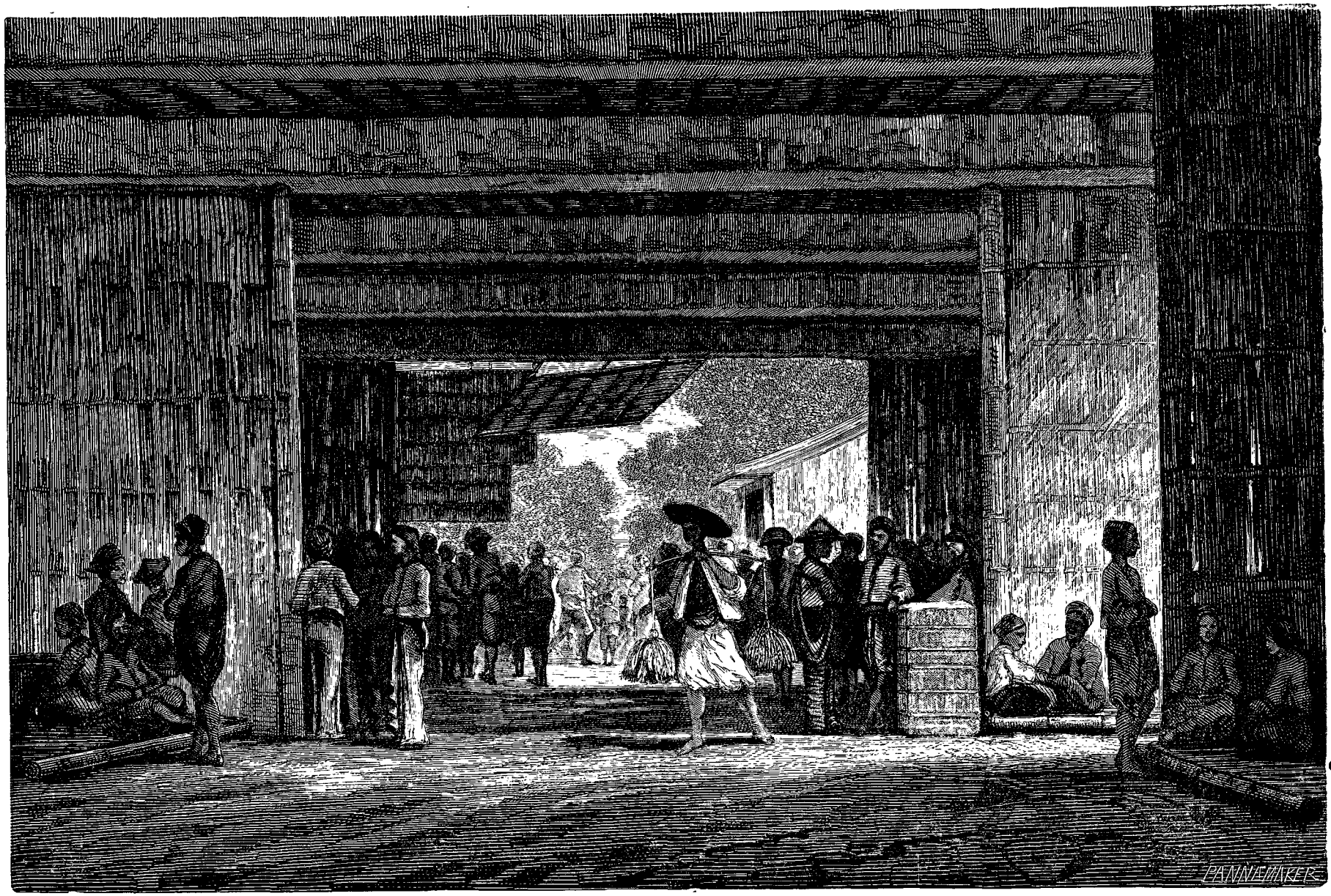
Le quartier javanais est lui aussi une ville, mais une ville de bambou et d'atap[1], où l'on ne rencontre que trois ou quatre bâtiments en maçonnerie : la mosquée javanaise avec ses portes, son enceinte sacrée et le tombeau des Radhen[2], et le grand cimetière javanais, entouré de murs percés de portes monumentales.

1. Feuilles lancéolées de Nipah ou de bambou sirap.
2. Voy. le *Magasin pittoresque* d'octobre 1863, qui a donné de ce monument un dessin et une description détaillée.

Ce cimetière constitue une des différences essentielles entre les nationalités malaise et javanaise. Les Malais enterrent leurs morts n'importe où, aussi bien à la porte de leurs cabanes qu'au milieu de leurs champs, tandis que les Javanais, anciens maîtres du pays, organisés en société, réunissent les leurs dans une enceinte consacrée à cet effet, et dans laquelle des enclos spéciaux destinés aux diverses classes, essayent de rappeler, même après la mort, la vanité des distinctions sociales.

C'est dans ce cimetière que je vis pour la première fois le prince indigène de Soërabaija : il venait d'accomplir des prières sur le tombeau de ses pères. Son costume, d'une extrême simplicité, ne se distinguait du

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le bazar Glapp, à Soërabaija. — Dessin de M. de Molins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

costume ordinaire des Javanais que par un nœud de diamants, fixé au très-petit turban qui lui serrait la tête, et par la belle boucle en orfévrerie qui retenait la ceinture de son sahrong.

Le soleil se couchait derrière la porte intérieure sous laquelle passait le prince et la détachait en une belle masse vigoureuse et grise sur le ciel incandescent or et rose. Le parfum exquis de la fleur du *cambodia* que les Indiens plantent sur les tombes, se répandait par ondulations dans l'air limpide du soir; la figure pensive du prince, l'attitude recueillie du prêtre qui le suivait, le calme profond du cimetière, tout cela formait un spectacle imposant et qui est resté fortement gravé dans ma mémoire (voy. p. 256).

J'accompagnai quelque temps le *radhen*, que sa suite attendait dehors et, pour la première fois, je fus témoin du respect qu'il inspire aux indigènes. Hommes, femmes et enfants se prosternaient sur son passage, le front contre terre, et ne se relevaient que lorsqu'il était déjà loin. Ces démonstrations publiques envers un homme me serrèrent le cœur, surtout en songeant que cet homme prêtait les mains à l'asservissement de son pays et vivait dans un luxe et une abondance payés par l'or européen.

C'est dans le kampong javanais de Soërabaïja que se fabriquent les objets en cuivre, tels que boîtes à bétel, sébiles grandes et petites, et ces vases pour l'eau si estimés des indigènes des autres parties de l'île.

Les ornements de ces différents objets sont d'un goût charmant et bizarre, et tout à fait national : ce sont d'élégantes arabesques et des représentations très-naïves et très-originales des animaux du pays, ainsi que de ses fruits et de ses fleurs. Le tout est gravé dans le cuivre, au marteau et en creux, au moyen de poinçons d'acier portant le relief de chaque ornement: c'est le contraire du repoussé. Ce genre de travail se nomme en javanais *kthothotok*, parfaite onomatopée.

C'est encore là que se trouvent les orfévres et les armuriers indigènes: quand on a déjà vu les merveilleux objets qui sortent de leurs mains, on reste stupéfait du degré de simplicité auquel se réduisent l'outillage et les ateliers de ces braves gens. Un marteau, une plaque de plomb, quelques poinçons, un creuset primitif, voilà pour les bijoutiers; une enclume difforme, une forge impossible, voilà pour les armuriers. Jamais d'aides ni d'ouvriers; armes ou bijoux sont inventés et exécutés par le même individu. Aussi faut-il s'y prendre longtemps à l'avance pour avoir des échantillons de leur savoir-faire, et moi-même, je n'ai pu rapporter en Europe que des bijoux achetés d'occasion et aucun de ceux que j'avais commandés

Si les armes sont d'un damas moins fin et moins serré que les damas de Perse et de Syrie, l'orfévrerie est d'une exécution infiniment plus délicate que celle des Orientaux que nous connaissons. Les bijoux riches présentent des nielles et des ciselures parfaites de goût, de dessin et de facture, et les bijoux plus ordinaires ne sont pas moins remarquables : le repoussé est excessivement saillant et la retouche au ciseau pratiquée avec une adresse extrême.

Je visitai également l'un des plus grands ateliers où l'on fabrique les sahrongs si recherchés des indigènes, et, dans une vaste salle où étaient entassées plus de cent femmes, je vis dessiner et teindre quelques-unes de ces belles étoffes.

Une fois dessinée au moyen de poncifs à jour et de poudre de charbon, l'étoffe est préparée pour la teinture; à cet effet, on recouvre d'une couche de cire liquéfiée par la chaleur toutes les parties du dessin que la première couleur ne doit pas atteindre. Dès que la cire a été solidifiée par une immersion d'eau froide, l'étoffe est plongée dans une teinture à froid qui mord partout, excepté sur la cire que l'on fait ensuite fondre et disparaître dans un bain d'eau bouillante; on recommence alors à couvrir de cire les parties déjà teintes et ceux des endroits intacts qui doivent être préservés de la seconde couleur, et, de réserve en réserve, après plusieurs semaines d'un travail rendu terrible par la chaleur des réchauds destinés à entretenir la cire à l'état liquide, on obtient enfin ces merveilleuses indiennes dont les tons luttent d'éclat, d'harmonie et de richesse avec ceux des plus précieux cachemires.

J'eus ainsi l'explication du prix élevé de ces étoffes, si lentement et si difficilement exécutées. Un beau sahrong, sans coulées de cire, sans taches, sans *lunes* (produites par une goutte de cire tombée par mégarde hors du dessin), vaut plus de cent francs, et n'a pourtant que deux mètres et demi de long sur un mètre de large.

N'étant pas chimiste, je ne pus me rendre compte des produits employés soit pour obtenir, soit pour fixer les tons de ces étoffes[1]; mais ce que je puis assurer, pour l'avoir expérimenté moi-même, c'est qu'ils sont à l'épreuve des lavages les plus brutaux et les plus fréquents : l'indienne s'use et se déchire; mais plus elle vieillit, plus ses couleurs deviennent riches et vives.

Le produit naturel le plus intéressant du pays, tant par les nombreux usages auxquels il se prête que par l'intelligence industrielle qu'il donne aux indigènes occasion de déployer, est certainement le bois de bambou.

Non-seulement il sert comme bois de charpente à la construction des maisons, mais il en fournit aussi les cloisons extérieures et intérieures. Pour ce dernier

1. L'ouvrage intitulé : *Description de Java, par Raffles et Crawfurd, traduit de l'anglais par Marchal. Bruxelles*, 1824, pourra être utilement consulté à ce sujet. J'en extrais les détails suivants sur la composition de quelques-uns des tons des teintures indiennes.

Le *bleu* s'obtient au moyen du vin de l'aren (*borassus gomutus*); le *noir*, au moyen de l'écorce exotique ting'i et de celle du mangoustan (*garcinia mangostana*); il se fabrique aussi à l'aide d'autres infusions, et, en particulier, de celle de la paille de riz; le *vert* est un mélange de bleu clair et d une décoction de tegrang (bois exotique), auquel on ajoute du vitriol; le *jaune* est composé de tegrang et d'écorce de nangka (*artocarpus integrifolia*); enfin, l'*écarlate* s'obtient de la racine du wong-koudou (*morinda umbellata*); mais, avant d'être plongée dans une infusion de cette plante, renforcée d'écorce de jirak, l'étoffe a été préalablement bouillie dans l'huile de wyen ou kamiri et lavée dans une décoction de merang ou paille de pari. — Notons ici cette particularité que certaines nuances d'étoffes sont exclusivement réservées aux souverains.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

usage, on choisit les troncs parvenus à leur plus grand diamètre, on les ouvre sur un côté, et on en développe le cylindre que l'on étend sur le sol et qu'on y maintient à l'aide de grosses pierres; on le mouille et on le laisse sécher à plusieurs reprises, et une fois qu'il a pris la forme de planche, on en fait les cloisons en le plaçant entre d'autres bambous plus petits dans lesquels on pratique des trous où l'on fait passer des doubles lattes transversales.

Ces cloisons, fort légères, fort solides, fort peu coûteuses[1], résistent non-seulement aux vents terribles et aux tremblements de terre très-fréquents aux Indes, mais elles sont encore la meilleure barrière à opposer aux attaques des tigres. Ces animaux ont horreur du bambou, dont la peau vernissée agace leurs dents et leurs griffes, et la meilleure cage pour enfermer une de ces bêtes fauves est encore une cage de bambou.

On fait également, avec le bambou, les fermetures des portes et des fenêtres, et le plus simple comme le plus solide des verrous.

On en fait des vases pour cuire le riz à la vapeur, des siéges, des instruments de musique, etc.

En un mot, si d'autres arbres plus extraordinaires, tels que le palmier gomuti (*borassus gomutus*), d'où l'on tire du vin et du sucre; l'arbre à pain, l'arbre du voyageur, le rarak, l'arbre à savon (*sapindus saponaria*) dont les fruits contiennent tous les principes du meilleur savon, étonnent davantage l'Européen peu habitué à pareilles prévenances de la part de la nature, le bambou peut et doit cependant être considéré comme le végétal le plus extraordinaire de ce pays et le plus utile à ses habitants.

Dans une de mes promenades à Soërabaija, je rencontrai un mariage javanais. Les deux époux appartenaient à des familles également riches et avaient déjà accompli les deux promenades isolées qui précèdent la grande procession, celle à laquelle j'assistai. Ils étaient portés dans un charmant palanquin surmonté d'un dais orné de feuilles de palmiers et décoré de treillages de bambou et de roting disposés avec beaucoup d'art. Leurs vêtements de soie rouge rehaussés de broderies d'or, les bijoux qui couvraient leurs têtes, leurs cous, leurs bras et leurs mains, leur donnaient cet air d'opulence que l'on rencontre presque toujours chez les mariés javanais, quoique toutes ces splendeurs soient seulement louées pour la circonstance. Une foule de gamins criant, sautant, frappant des mains ou faisant retentir l'air des sons stridents du gong, du tam-tam et des cymbales, couraient au-devant du dais, et quatre hommes, vêtus d'un costume de cérémonie, veste et culotte jaunes, ceinture bleue et blanche, les hanches ornées de grandes pointes de soie bleue et jaune, la tête couverte d'un turban collant de mêmes couleurs, portaient au bout d'un long bambou des bouquets brillants et flexibles, faits de petites lames de roting garnies de pompons de papier bleu, jaune et blanc. A la suite du palanquin, venaient les parents, les amis et tous ceux à qui l'envie pouvait venir d'accompagner les époux et de prendre part au repas généreusement offert à tous les estomacs affamés, et après lequel les époux prennent définitivement possession de leur domicile.

Cette procession solennelle est toujours précédée de différentes cérémonies que nous croyons intéressant de rappeler ici. Ce sont d'abord les fiançailles, célébrées par différents cadeaux d'étoffes, de bijoux, mais surtout de noix d'arèque (*pinang*, d'où *mapienang*, fiancer); ensuite le *lamaran*, temps des visites faites à la future épouse par la famille et les amis du fiancé; puis le payement du prix de la mariée au moyen d'étoffes, de fruits, de bijoux, etc., et enfin les vœux prononcés par le fiancé dans une mosquée, selon le rite musulman.

En regardant le cortége dont je parlais tout à l'heure, une chose m'avait surtout frappé, c'était l'air profondément ennuyé et fatigué des époux; mais ma surprise cessa quand j'appris que la fête durait déjà depuis plusieurs jours, que les fiancés avaient d'abord été exposés séparément pendant tout ce temps chez leurs parents respectifs, puis réunis chez les parents du futur mari, toujours avec accompagnement du plus effroyable vacarme, et que, pendant ces exhibitions, les deux patients étaient condamnés à une immobilité et à une diète presque complètes, de peur d'endommager par un excès de transpiration ou par quelque tache leurs beaux vêtements de louage. Singulière coutume sans doute que l'étalage de ce luxe de mauvais aloi, mais moins ridicule après tout, si nous voulons y penser sérieusement, que les corbillards empanachés et les cochers galonnés d'argent de nos pompes funèbres, chose malséante, mots incompatibles.

Ajoutons encore que ces promenades bruyantes, ces expositions publiques, ces festins de Gamache offerts aux passants ont un but utile et raisonnable : ils remplacent nos annonces dans les journaux, nos lettres de faire part, nos publications de bans, et servent à établir la publicité nécessaire à tout mariage légitime.

C'est dans les repas de noces que les Javanais déploient les ressources de leur singulière cuisine.

Les fruits servis au commencement du repas sont suivis du karie que nous mangeons à l'état simple de sauce, mais qui constitue à Java un festin complet.

Le riz, bouilli à la vapeur et fort peu cuit, sert de plat de résistance : c'est la partie substantielle et nutritive de l'alimentation, et, si on l'arrose de la sauce au karie, c'est pour lui donner le degré d'humidité qui permet de l'avaler sans s'étouffer et un goût prononcé de piment qui sert aussi à faire disparaître ou à déguiser tout au moins sa fade saveur.

Mais, pour un Indien, le régal serait bien maigre s'il n'ajoutait au riz et au karie les s'mbals-s'mbals ou condiments destinés à accompagner le riz et la sauce, et à en relever le goût.

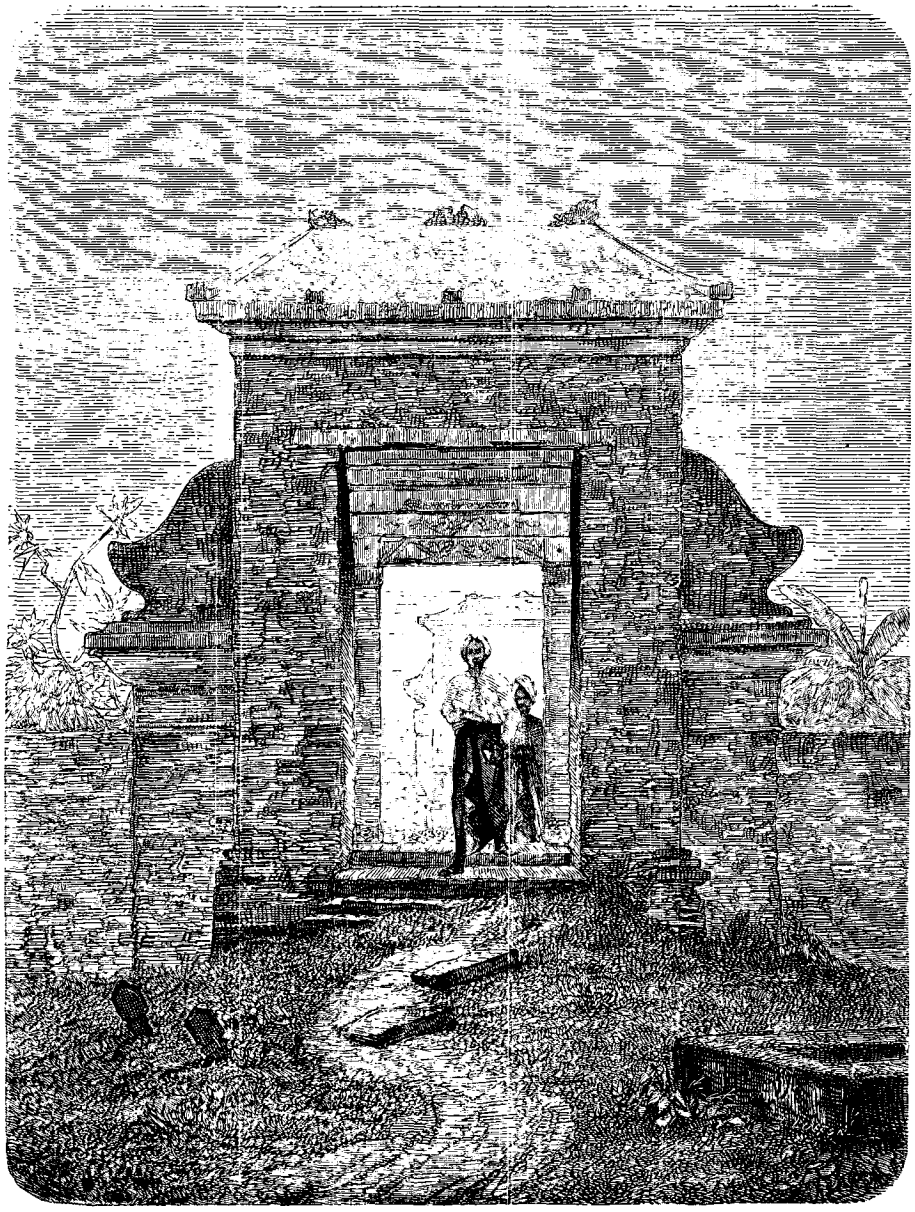
Les s'mbals-s'mbals se composent de deng-deng, de poissons salés et séchés vivants au soleil, d'œufs couvés et salés et de hachis de viande parfumés à la rose,

1. Une maisonnette fort convenable peut revenir à quatre roupies environ 12 francs).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au jasmin, au melatti (*nyctanthus*); les autres condiments sont de nature végétale, comme les germes de différentes plantes et les tranches de coco sautées au piment. Tous sont servis en fort petite quantité dans des plats à compartiments où chacun choisit ceux qui répondent le mieux à son goût ou à ses habitudes.

La première fois que ces saveurs étranges frappent un palais européen, elles produisent une douleur réelle, une sensation épouvantable de brûlure qui passe de la bouche à l'estomac et semble toujours augmenter. On boit, mais l'eau ne fait qu'activer et répandre par tout le corps l'horrible cuisson; on pense avoir avalé des



Cimetière javanais, à Soërabaija. — Dessin de M. de Molins.

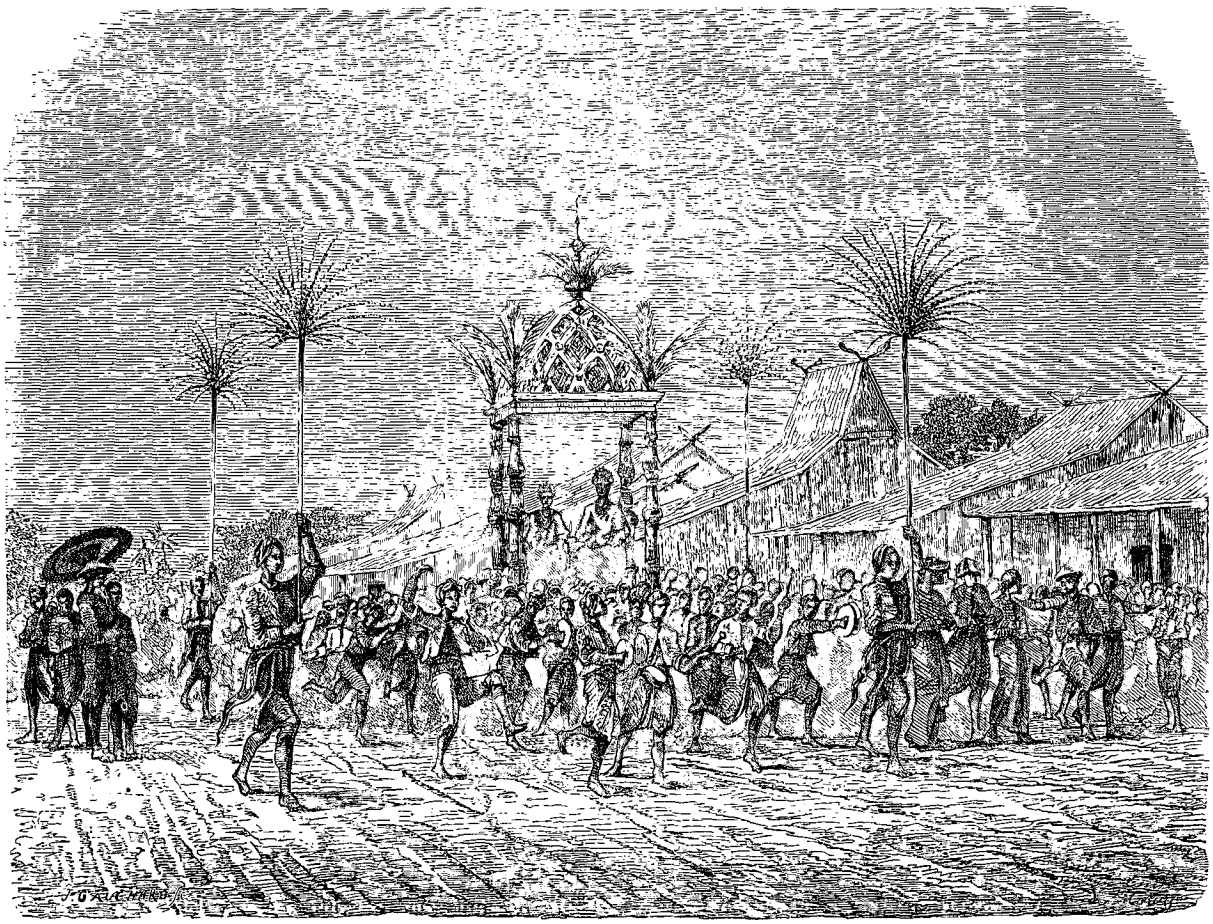
charbons ardents; on demande un miroir pour s'assurer si l'on a encore de la peau sur les lèvres et sur la langue. Cependant cette singulière impression se calme peu à peu, et si l'on a le courage de renouveler l'expérience, on habitue assez vite ses organes à ces épices accumulées, si bien que la cuisine javanaise, très-propre d'ailleurs à exciter l'appétit, finit par devenir indispensable.

Quant à moi, je ne tardai pas à adopter le système d'alimentation des Indiens dans ce qu'il avait toutefois de compatible avec mes idées. Mais si je n'ai jamais pu manger de chenilles et de termites, j'ai vécu de riz et de harie, accompagnés de s'mbals-s'mbals.

DE MOLINS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Noce javanaise. — Dessin de M. de Molins.

VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. COPPÉE.)

SOËRABAIJA.

Les galériens. — Passage du gouverneur général à Soërabaija. — La fête équestre. — Les princes javanais. — Les chevaux Les orangs-outangs. — Le Kakatoës reconnaissant. — L'amok. — Les tueurs d'enfants. — L'exécution. — Le kahli-mass.

Mais oublions les fêtes et les festins. Je viens de voir un spectacle affreux : c'est un cortége d'hommes tristes et hâves, uniformément vêtus de pauvres vestes d'un bleu noir et de courts sahrongs et de culottes de même étoffe. Ces malheureux, dont plusieurs portent au cou et aux pieds de gros anneaux de fer, sont les galériens indigènes, dont on rencontre à chaque instant les troupes sinistres soit dans la ville, soit dans les environs. Ils sont occupés aux travaux publics. Tantôt ils balayent les rues, tantôt ils transportent sur leurs épaules amaigries des fardeaux trop lourds pour eux ; on les voit d'autres fois pousser de pesantes charrettes aux roues pleines, chargées de terre, de pierres ou d'immondices, et c'est tout au plus si leurs immenses chapeaux ou les vêtements dont ils se couvrent la tête peuvent les préserver des rayons perpendiculaires du soleil de midi, sous lequel on semble les faire travailler de préférence. Un garde-chiourme indigène accompagne chaque groupe; il en stimule l'activité à coups de roting et exige que son équipage chante constamment, afin d'éviter les complots qui pourraient se tramer contre lui s'il permettait les conversations.

1. Suite. — Voy. p. 231 et 241.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Rien n'est plus navrant que le chant des galériens javanais; il est resté gravé dans ma mémoire, et jamais je n'ai pu le fredonner sans me sentir douloureusement oppressé.

Ce fut pendant mon séjour à Soërabaïja que M. Pahu, gouverneur général à Java pour le roi de Hollande, fit dans l'île sa tournée d'inspection quinquennale, comme le font tous les gouverneurs généraux avant leur rentrée en Hollande et après leurs cinq années de fonctions. Une grande fête avait été ordonnée pour la réception de ce haut personnage; la ville avait été ornée d'arcs de triomphe où le bambou, le roting et les palmes de cocotiers jouaient le premier rôle : de tous côtés, s'élevaient ces gracieux et légers monuments, entièrement dus au talent des indigènes.

Le jour de l'arrivée de Son Excellence, je vis dès le matin s'échelonner sur la route que devait suivre le cortége, des hommes armés de lances et vêtus uniformément de vestes de mêmes couleurs et de sahrongs relevés de la même manière. Sur les quais stationnait la foule indigène, et dans le milieu de la chaussée circulaient les Européens en voiture, à pied ou à cheval.

Vers neuf heures, le canon des forts de la mer annonce le débarquement du gouverneur, et une demi-heure après, nous voyons passer devant nous un tourbillon sans nom, une mêlée lancée à fond de train, où voitures et escorte sont dans un tel désordre qu'il est impossible de rien distinguer : c'est le cortége du gouverneur. De temps en temps, un amoncellement d'hommes et de chevaux se forme dans la cohue : c'est un cavalier démonté, un cheval qui vient de s'abattre, et tous ceux qui le suivent s'arrêtent et s'accumulent derrière lui; mais déjà la bête est de nouveau sur pied, l'homme est vivement remonté en selle; tout repart au triple galop : et bientôt la rue reprend son aspect ordinaire.

Je ne suivrai pas le gouverneur général dans les réceptions officielles, pas plus que dans ses visites aux résidents de la province de Soërabaija, et je me bornerai à rapporter ici les splendeurs d'une fête équestre, espèce de carrousel que le prince de Soërabaïja lui offrit sur le champ de manœuvres.

Qu'on se représente une plaine immense entourée de banians, autour de laquelle s'étale une triple ou quadruple rangée de chevaux et d'hommes d'armes. Sur des nattes étendues par terre, les princes qui doivent prendre part au carrousel attendent que le gouverneur soit venu se placer dans la tribune élevée pour lui au centre de la place.

J'ai donc le temps d'examiner leurs traits, les bizarres ornements de leurs toilettes de cour et les merveilleuses étoffes de leurs sahrongs et de leurs ceintures.

Plusieurs d'entre eux appartiennent à la race bleue, et la peau de leur visage, si l'on peut s'exprimer ainsi, a l'air d'être éclairée en plein midi par un rayon de lune. Leurs traits, d'une finesse et d'une régularité parfaites, empreints de la calme mélancolie des Orientaux, me rappellent involontairement les types que Léopold Robert a immortalisés dans ses *Moissonneurs;* leurs mouvements sont pleins de grâce et de souplesse, et le seul reproche qu'on pourrait faire à cette belle race, ce serait d'être un peu efféminée.

Leur costume est des plus singuliers. Le sahrong, fait en soie des plus belles nuances et attaché à la taille par une ceinture flottante qui descend sur un pantalon fort juste, étincelle de broderies d'or et laisse à nu la poitrine, les épaules et les bras, frottés pour la circonstance de poudre de riz colorée avec du safran. La coiffure est faite d'un cône tronqué, bleu, rouge ou noir, orné de galons d'or ou d'argent suivant la dignité de celui qui le porte; les oreilles sont garnies d'une sorte d'aile en orfévrerie (*sumping*) d'un travail exquis de finesse et de légèreté, et j'apprends que les fleurs de melatti qui y sont adaptées remplacent, pour la présente occasion, les diamants qui y sont fixés d'habitude, courtoisie faite par les gens de la cour au régent qui donne la fête et qui, seul aujourd'hui, a conservé ses pierreries.

Presque tous les princes sont accompagnés des officiers de leur suite, parmi lesquels on distingue le porte-ombrelle, chargé de garantir le teint de son seigneur des rigueurs du soleil. Ces énormes parasols, or, rouges, verts, bleus, argent, noirs, produisent le plus étrange effet; cela tient du bouclier et de la lance, c'est à la fois militaire et coquet.

Les chevaux ont de belles selles demi-arabes; le trousse-quin en forme de musette est très-original : les unes sont recouvertes en drap écarlate, les autres brodées d'or et d'argent. Entre l'étrivière et le flanc du cheval, se trouve une plaque de bois peint et ciselé, très-agréable à l'œil, mais qui doit complétement empêcher la monture de sentir la pression des jambes du cavalier; sur la croupière, sont adaptés de gros modillons d'or ou d'argent ciselés avec un goût exquis; la têtière et la bride ressemblent beaucoup à celles des Arabes.

Bientôt cependant une grande animation se remarque dans tous les groupes. Les hommes se lèvent, les chevaux se pressent, se poussent et se mettent à ruer : on monte à cheval, on se met en colonne. C'est le gouverneur général qui vient d'arriver et le régent qui a donné le signal.

Alors commença un immense carrousel, très-long, très-compliqué, très-fatigant pour les acteurs comme pour le public, et qui dura plusieurs heures. Comme notre description n'en donnerait qu'une idée très-imparfaite, nous nous bornerons donc à en indiquer les incidents les plus remarquables.

Tous les cavaliers sont en selle; l'immense colonne s'élance au galop et parcourt trois fois l'arène ouverte devant elle; les sahrongs volent, les ceintures brillent au soleil, et le tourbillon étincelant passe et repasse dans la poussière dorée que soulèvent ses quinze mille chevaux. Puis les cavaliers, se divisant en deux escadrons, vont se ranger aux deux extrémités de la plaine; les deux armées se chargent alors mutuellement, à la manière des Arabes dans leurs *fantasias*, s'arrêtant au moment où elles vont se heurter, et retournant sur leurs pas pour se charger encore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tout rentre alors dans l'ordre primitif et les défis singuliers commencent. Deux ou quatre cavaliers se détachent de la masse et s'élancent dans l'arène; ils se menacent de la lance, fondent les uns sur les autres, s'évitent, se poursuivent, se rencontrent de nouveau, jusqu'à ce que le plus adroit ait désarçonné son adversaire ou culbuté du même coup l'homme et le cheval.

Tous ces exercices qui se prolongèrent fort longtemps, me prouvèrent que les Javanais connaissent aussi bien que nous les lois de l'équitation, quoi qu'on ait pu dire de leur ignorance à cet égard.

Mais après la partie sérieuse et dramatique, voici la charge et la plaisanterie. Des chevaux libres, sur lesquels sont attachés des mannequins représentant des Chinois, des Malais et aussi, disons-le, des officiers hollandais, sont lâchés dans l'arène aux éclats de rire de la foule. Rien de plus comique que de voir ces jeunes chevaux, d'abord effrayés, qui viennent se flairer mutuellement les naseaux, et après avoir fait connaissance, se mettent à jouer ensemble comme des espiègles qu'ils sont, sans s'inquiéter le moins du monde si les fardeaux qu'ils portent sont ou non en place, sur leurs dos, sous leurs ventres, ou dans toute autre position ridicule et périlleuse.

La fête se termine ainsi. Le régent descend de cheval et se fait mettre ses pantoufles par un des hommes de sa suite; car, j'ai oublié de le dire, les cavaliers sont nu-pieds à cheval et pincent l'étrier entre le pouce et les autres doigts du pied. Le régent se rend auprès du gouverneur général, et tous deux passent en revue la garde d'honneur, qui exécute sur leur passage, en façon de salut, les mouvements et les balancements de lances les plus extraordinaires.

Cette fête équestre m'intéressa d'autant plus vivement que j'avais déjà été à même d'apprécier les qualités des chevaux du pays. En effet, j'avais eu la chance, à Batavia, d'acheter pour cent dix roupies un joli attelage de petits chevaux *guenhungs*, originaires des montagnes, comme leur nom l'indique. Ce bas prix prouve que leur race, si estimée à Calcutta, n'est pas plus en honneur dans sa patrie que les prophètes dans la leur. Quant à moi, je ne comprends pas le motif du mépris qu'on leur témoigne à Java; ils sont souples, robustes, pleins de feu et d'ardeur, et surtout ils supportent le climat bien plus facilement que les chevaux de Sandalwood et de Macassar; et, à part quelques fredaines bien pardonnables à de très-jeunes animaux, je n'ai eu qu'à me louer des miens. Voici du reste leur signalement : grosse tête, ventre ballonné, jambes fines et musculeuses, poil lisse et brillant; les couleurs des robes sont les mêmes que celles des chevaux arabes. On les nourrit avec de l'herbe et quelques poignées de riz en guise d'avoine.

Ici, la race la plus rare et la plus estimée est celle des chevaux *sunda;* leur rapidité à la course, leur vigueur et leur vaillance, expliquent assez cette préférence. Ils sont de la taille des chevaux corses, ont une croupe de lion, et la crinière et la queue énormes et ondulées. J'ai vu un de ces animaux, dans un accès de fureur, franchir d'un seul bond une barrière de deux mètres et demi environ.

A Soërabaija, on voit plus d'animaux curieux que dans les autres parties de l'île de Java; la proximité relative de cette ville et ses relations constantes avec Bornéo et les Molluques en sont la cause.

Un jour, je fus invité à aller voir un jeune couple d'orangs-outangs nouvellement arrivés de Bornéo. On leur avait donné une vaste cour pour promenade, et une grande caisse renversée et ouverte sur un de ses côtés leur servait de chambre à coucher. Hauts d'un mètre dix centimètres, ces deux animaux n'avaient du singe que la partie inférieure du corps, et sans le poil roux qui recouvrait le dessus de leurs têtes, leurs dos et l'extérieur de leurs bras musculeux, je les aurais certainement pris pour des Malais de petite taille, ayant les jambes estropiées. Leurs fronts et leurs visages nus et bruns, leurs yeux d'un beau noir de charbon, fendus en amande et un peu inclinés vers le nez, leurs mâchoires larges et bien dessinées, et surtout la façon dont leurs dents sont plantées, rappellent exactement les types distinctifs de la race malaise; et pour ajouter encore à l'illusion sans doute, je les vis saisir leurs aliments entre leurs doigts, avec le geste particulier aux Indiens. La femelle, qui ressemblait d'une manière frappante à la femme de mon cuisinier de Batavia, avait trouvé un petit panier de bambou dont elle s'était fait un chapeau; mais ne comprenant qu'imparfaitement l'usage de cet appendice, elle ne le gardait qu'à l'ombre, et le portait sous son bras, lorsqu'elle allait au soleil, avec l'élégance d'un jeune diplomate portant son claque de soirée.

J'ai dit plus haut que je m'étais rendu acquéreur de deux kakatoës; l'un d'eux me donna une preuve d'affection et d'intelligence que je veux raconter ici.

Mes deux oiseaux avaient commencé par me rendre la vie horriblement amère; je ne pouvais plus avoir un instant de repos; c'était chez moi un tintamarre épouvantable et continuel. Aussi avais-je fini par rendre le plus tapageur des deux au marchand qui me les avait vendus, espérant que la solitude calmerait celui que je gardais.

Mais j'avais compté sans l'attachement d'un kakatoës qui est content de son maître. Un jour que je m'étais arrêté devant mon marchand, je me sentis tout à coup escaladé par un oiseau qui s'attachait à ma veste *unguibus et rostro* en entraînant après lui son perchoir mobile. Vains efforts pour me débarrasser de la pauvre bête qui m'avait reconnu et répétait pour m'attendrir son répertoire malais et français! Enfin j'eus pitié de mon kakatoës et de ses caresses, je le rachetai et l'emportai chez moi, où le concert recommença de plus belle.

J'ai vu à Soërabaija une curiosité d'histoire naturelle tout à fait extraordinaire et encore assez peu connue, quoique certains savants s'en soient déjà préoccupés. Je veux parler des perles vives, qu'on nourrit avec du riz et qui se reproduisent. J'ai vu, de mes propres yeux vu, chez une dame européenne, sept perles réunies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

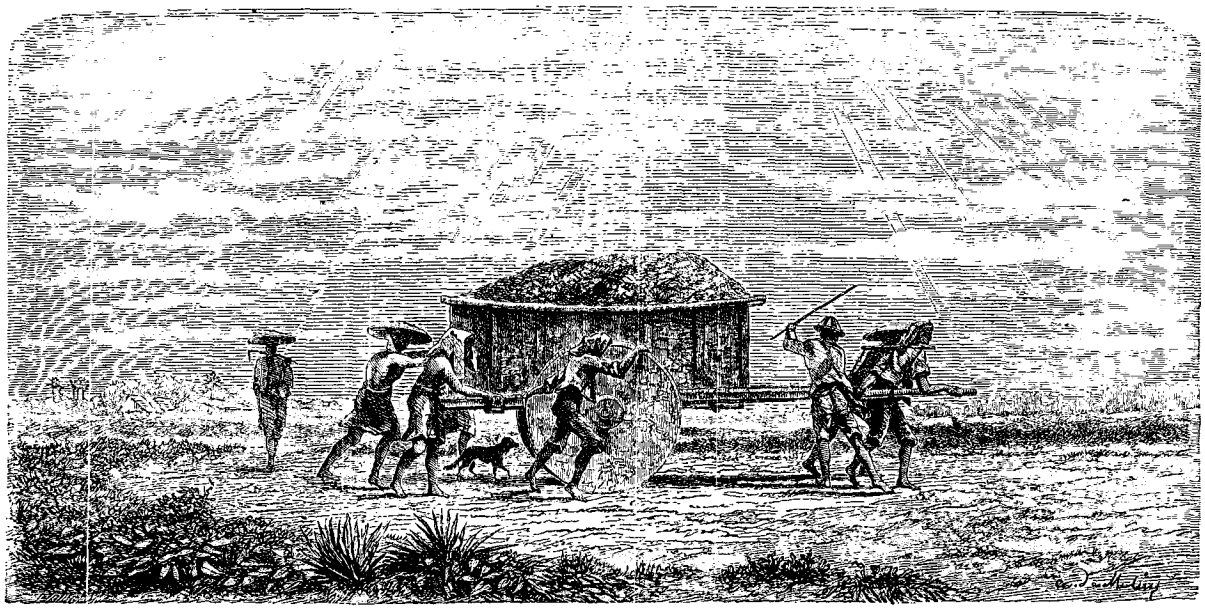
dans une petite boîte : deux d'entre elles étaient les père et mère de la jeune famille issue de cet heureux hymen.

Il résulte des renseignements que j'ai pu recueillir à ce sujet que les Indiens et les Chinois possèdent une espèce de perles, tout semblable à celle des perles fines ; qu'ils en distinguent le sexe, enferment un mâle et une femelle dans une boîte avec quelques grains de riz d'une sorte particulière ; et qu'au bout d'un temps plus ou moins long, la perle femelle se déforme légèrement sur un des points de sa surface. L'excroissance, d'abord très-petite, ne tarde pas à devenir plus visible, elle grossit, s'arrondit et se sépare bientôt de la perle mère pour continuer à vivre et à prospérer à son tour. Il suffit, pour élever ainsi une famille de perles, de lui donner régulièrement la nourriture qui lui convient, des bains d'eau de mer au moins trois fois par semaine, et de la tenir à l'abri des odeurs fortes, comme celles du tabac, de l'ambre et surtout de l'eau de Cologne.

C'est aux naturalistes de vérifier le fait, je le répète ; pour moi, j'ai vu et je raconte, et tous les Européens qui sont allés à Java pourraient témoigner de l'exactitude de mon récit.

Comme le lecteur a déjà dû le remarquer, ce fut à Soërabaija que je pus observer de près les mœurs javanaises proprement dites. Je viens de vanter, comme ils le méritent, l'intelligence de ces peuples si injustement appelés sauvages, leurs ressources, leur art, leur industrie ; mais il me reste à dire maintenant quelques-uns des crimes auxquels, comme dans nos milieux civilisés, les poussent leurs passions ou leurs intérêts, et à en faire comprendre le caractère particulier.

Un jour, à l'hôtel Schmidt, au moment où nous nous mettions à table, nous entendîmes au dehors d'épouvantables cris de terreur qui nous firent tous tressaillir. Nous nous élançons aussitôt hors de la salle à manger, et nous voyons passer devant nous, rapide



Les galériens. — Dessin de M. de Molins.

comme la flèche, un homme, un indigène, brandissant un kriss, et dont la physionomie exprime la plus grande fureur.

« Amok ! amok ! » crie-t-on de tous les côtés. Mais déjà il a disparu.

Au même instant, et tandis que plusieurs d'entre nous courent après le fugitif, apparaît à nos yeux une femme en pleurs, ayant tous les cheveux coupés à la hauteur de la nuque. Je n'eus pas le temps d'en voir davantage, car déjà Schmidt me faisait monter en voiture auprès de lui et lançait ses chevaux sur la trace du malheureux.

Partout, sur notre passage, semblait régner la plus grande terreur : ce n'étaient que gens effarés se sauvant dans toutes les directions ou rentrant précipitamment dans leurs maisons. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, la rue était devenue déserte ; seuls, des hommes armés de fourches et de lances se tenaient blottis dans les petits hangars que l'on voit dans tous les carrefours de Soërabaija, et l'un d'eux, une massette à la main, frappait à coups redoublés sur un gros cylindre de bois creux, suspendu par l'une de ses extrémités à la charpente du hangar.

Au détour d'une rue, j'aperçus de loin le furieux à moitié nu, les cheveux dénoués, courant de toutes ses forces, et poursuivi par une troupe d'hommes portant aussi des lances et des fourches : ils passèrent comme un tourbillon.

Bientôt après on vint nous dire qu'il était pris, et nous rentrâmes à l'hôtel.

Voici maintenant l'explication de ces scènes terribles, à l'une desquelles j'avais déjà assisté à Batavia.

Le Javanais, quoi qu'on en dise en Europe, est généralement doux et timide. Aussi lorsqu'il conçoit la pensée d'un crime, a-t-il besoin, pour s'exciter à le commettre, de recourir à l'ivresse ; il choisit la plus terrible,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

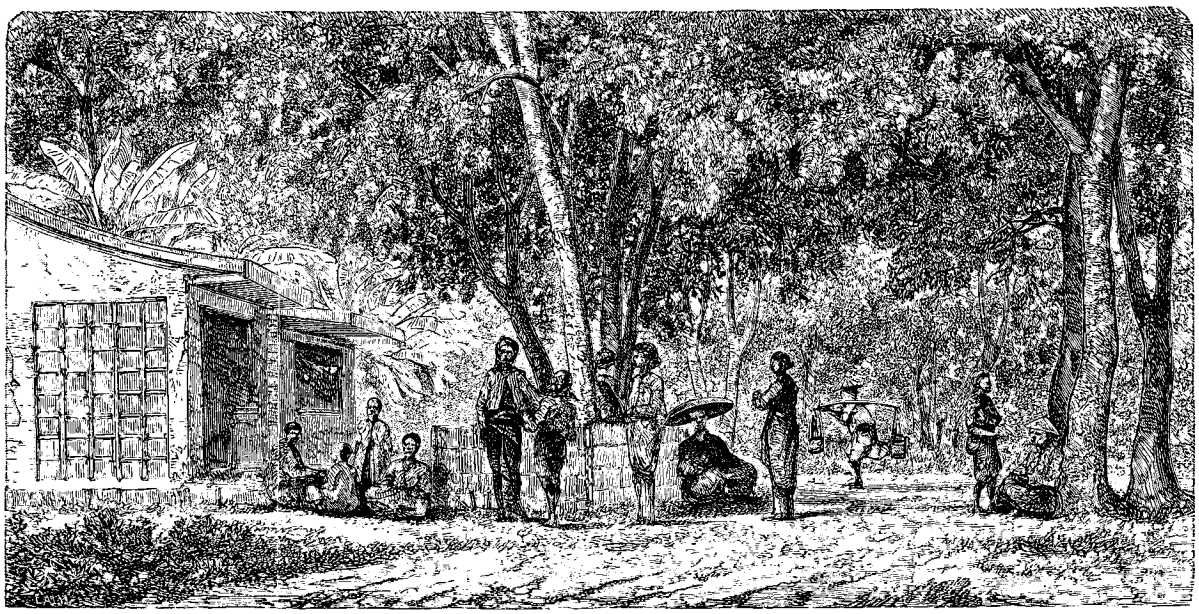
celle de l'opium, et une fois sous l'empire de ce funeste poison, il court se précipiter, le kriss à la main, sur la victime qui a excité sa haine et l'égorge sans pitié. Mais, jamais assouvi par ce premier meurtre, il se met alors à courir au hasard, tuant ou blessant tous ceux qu'il rencontre. On a vu des Indiens, ivres d'opium, assassiner jusqu'à quinze et dix-sept personnes. C'est ce qu'on appelle faire *amok*.

Dès que le cri : *Amok!* se fait entendre dans un kampong, les veilleurs de nuit et la garde urbaine prennent immédiatement les armes ; les uns frappent le *thong-thong*, les autres poursuivent le fugitif. On se rend d'abord maître de lui à l'aide de ces grandes fourches dont j'ai parlé plus haut et qu'on nomme *bandhill*, et ordinairement on l'exécute séance tenante[1].

Ce ne fut que le lendemain que j'appris l'histoire de cet amok, le nom du malheureux fou, la cause de son crime et le nombre de ses victimes.

Ali, cuisinier de l'hôtel Schmidt, était un bon serviteur que son zèle et son honnêteté avaient déjà fait apprécier et estimer de tous. Bien payé, considéré par ses compagnons et par ses maîtres, Ali avait tout ce qu'il faut pour être heureux. Mais il aimait, il aimait Léda, sa petite cousine, Léda, aussi belle qu'insensible. Vainement il lui avait fait les plus brillants cadeaux : sahrongs aux riches couleurs, bagues en malachite, bracelets en argent niellés et ciselés ; vainement il chantait les charmes de la cruelle jeune fille, ses dents noires, ses joues dorées comme l'écorce du mangoustan, ses yeux de charbon, ses sourcils arqués comme la feuille de siry, Léda refusait toujours de lui donner sa noire main.

Tout à coup, il apprend que Léda, au mépris d'une passion aussi sincère, épouse Naidinn, un rival indigne de lui, un rival auquel il n'aurait pas songé, et qui n'a d'autre séduction que les belles roupies toutes neuves



Hôtellerie javanaise. — Dessin de M. de Molins.

qu'il entasse dans son coffre de bois de camphre. Indigné d'une pareille ingratitude, Ali jure de se venger d'une manière sanglante; il fait amok, c'est-à-dire s'enivre d'opium, court chez sa maîtresse en brandissant son *kriss*, le terrible poignard malais en forme de flamme, et essaye de lui trancher la tête, mort à laquelle la malheureuse n'échappe qu'à cause de l'épaisse chevelure qui préserve son cou. Ali, tout à fait en démence, s'élance alors dans les rues de Soërabaija et frappe plus ou moins grièvement plusieurs passants inoffensifs.

Arrêté par la garde urbaine, comme nous l'avons dit, Ali fut mis en prison, puis jugé et condamné par un tribunal javanais, assisté, selon la coutume, d'un tribunal hollandais, chargé de commuer en peine de mort pure et simple les supplices atroces ordonnés par les premiers juges d'après les anciennes lois indigènes.

Les deux causes de presque tous les crimes que commettent les Malais, sont la jalousie et le fanatisme. Je viens de faire voir les effets désastreux que peut produire la première de ces passions sur ces natures ardentes et primitives; qu'il me soit aussi permis de raconter un autre drame dont la superstition avait été le principal mobile, et qui se dénoua devant la justice pendant mon séjour à Soërabaija. Ce forfait, d'ailleurs, est très-exceptionnel.

1. Le *bandhill* est une arme neutre extrêmement ingénieuse C'est une fourche dont les deux branches sont garnies d'une plante épineuse (*doêri*), de manière à ce que les épines, tournées dans le sens du manche, pénètrent dans les chairs du patient, et non-seulement l'empêchent de s'échapper, mais paralysent tous ses mouvements et le rendent d'une docilité parfaite. L'homme le plus furieux est subitement dompté par l'horrible douleur que lui causent, quand il est enfourché par le bandhill, les milliers d'épipines qui lui labourent les côtes; il suit alors comme un chien celui qui tient le manche de cette arme, redoutée à si juste titre des indigènes. On ne délivre le prisonnier qu'en dénouant les ligatures de roting qui se tiennent autour des branches de la fourche des joncs épineux en question.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A quelque distance des faubourgs de la ville, j'avais pu voir une modeste hôtellerie javanaise, tenue par un homme et sa femme. Rien, dans l'aspect de la maison ni dans la physionomie des hôtes, n'était fait pour inspirer des soupçons; la cabane, propre et bien tenue, respirait l'aisance et presque la richesse, et les hôteliers plus affables que la plupart des Javanais, savaient attirer chez eux de nombreux clients.

Les voisins parlaient bien à mots couverts de sortiléges et de manœuvres mystérieuses au moyen desquels nos aubergistes auraient acquis la meilleure partie de leur fortune; mais on pouvait mettre ces propos sur le compte de la jalousie que fait naître en tout pays la propriété du prochain.

Mais un beau jour, des bruits plus sinistres, des accusations plus précises commencent à circuler. Une petite fille du quartier a disparu; toutes les recherches pour la retrouver sont demeurées sans résultat, et la voix publique affirme que c'est dans l'hôtellerie qu'elle a été vue en dernier lieu, et qu'elle y a été assassinée. Ces bruits ne tardèrent pas à prendre une telle consistance que la justice s'en émut, et après quelques informations, fit jeter les deux hôteliers en prison et fermer leur boutique.

L'instruction apprit malheureusement que le crime n'était que trop vrai, et de plus qu'il avait été précédé de plusieurs crimes semblables.

Voici du reste ce que l'un des juges me raconta à ce sujet.

Un jour, un pauvre prêtre (*hadji*, pèlerin) s'arrête sur le seuil de la cabane javanaise et demande l'hospitalité qu'on s'empresse de lui accorder; il s'établit dans le domicile de ses hôtes et y reste plusieurs semaines sans s'inquiéter des frais et de la gêne qu'occasionne son séjour et sans jamais parler d'argent. Enfin, après avoir bien bu, et bien mangé, et s'être reposé tout à loisir, il se décide à se remettre en route; mais avant de partir, il s'adresse à ses bienfaiteurs et leur

Coiffure javanaise.

Coiffure malaise. — Dessin de M. de Molins.

avoue qu'il n'a pas d'argent pour payer leur hospitalité; mais il ajoute que certains conseils valent mieux que tout l'or du monde et qu'il veut leur en donner un excellent.

« Si vous voulez devenir riches, leur dit-il, sachez qu'il suffit pour cela de vous procurer tous les ans une petite fille de sept à dix ans, de la tuer et de répandre son sang sur le sol de votre cabane; puis de l'enterrer profondément sur l'emplacement même de votre balibali. Vous verrez alors prospérer vos affaires, et, avant peu d'années, vous serez riches, considérés de tous, et vous vivrez heureux et longtemps. »

Le misérable prêtre ne fut que trop écouté, et les perquisitions de la justice amenèrent la découverte de plusieurs cadavres d'enfants qui tous avaient été égorgés par ces fanatiques et enfouis dans le sol de leur habitation. Les deux assassins furent condamnés à être pendus; et deux autres individus qui ne paraissaient pas être complétement étrangers à cette suite de crimes, furent également condamnés, l'un à porter un anneau de fer rivé au cou, l'autre à recevoir vingt-cinq coups de roting; tous deux devaient être ensuite envoyés aux galères. Quant au prêtre, l'instigateur de tous ces meurtres, on ne put pas parvenir à savoir ce qu'il était devenu.

Cependant le tribunal conservait quelque doute sur le degré de complicité de la femme et montrait quelques bonnes dispositions à son égard. Le gouverneur général, alors en passage à Soërabaija, comme nous l'avons dit plus haut, lui avait même fait promettre sa grâce si elle consentait à faire des aveux complets. Mais, à toutes les ouvertures qu'on lui fit à cet égard, elle s'entêta à répondre que, « puisqu'on l'avait condamnée sur de simples présomptions, on devrait le faire bien plus justement après des aveux; » raisonnement qui ne manquait nullement de logique.

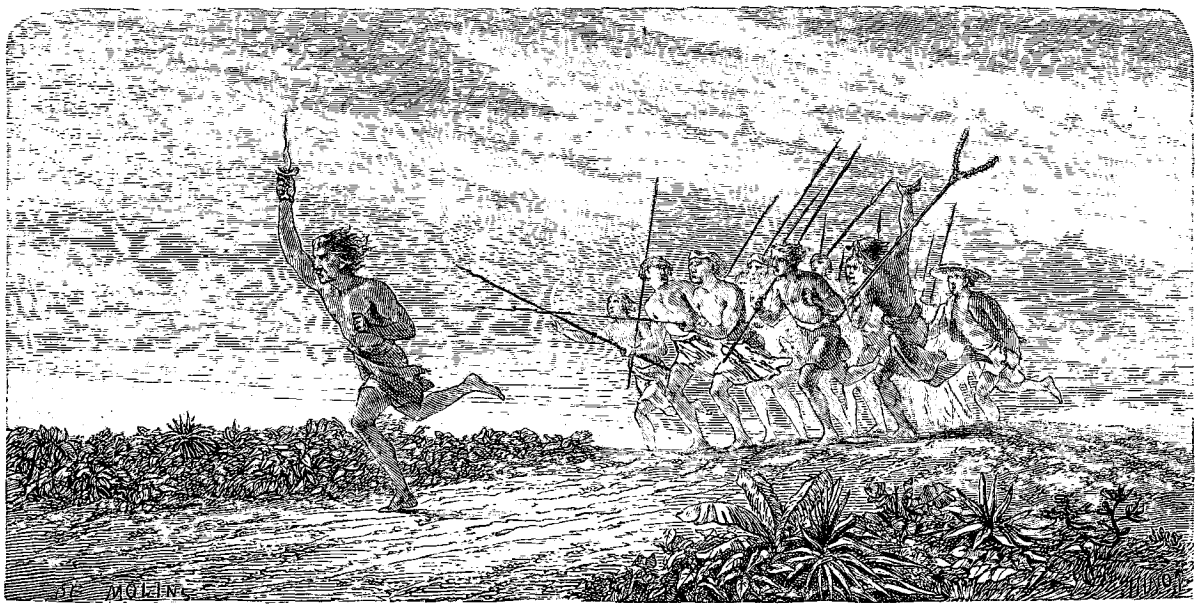
Le jour de l'exécution fut fixé, et je résolus d'y assister, comprenant que mon devoir d'observateur m'impo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sait de surmonter la profonde répugnance que j'ai toujours eue pour ces sortes de spectacles. Je me rendis donc sur cette même place d'armes où, quelques jours auparavant, j'avais assisté à un magnifique carrousel. J'y arrivai avant le cortége des condamnés, quoique je pensasse être en retard, grâce à la sensibilité de mon domestique indien qui avait volontairement omis de m'éveiller pour n'avoir pas à m'accompagner et à assister à la fustigation qui devait avoir lieu d'abord : ce qui me donna même à supposer, surtout par l'étrange physionomie qu'il avait en s'excusant de son oubli, que le pauvre diable devait avoir conservé de ce supplice quelque cuisant souvenir.

Je remarquai d'abord le *pondok* (*fonduk*, hanhar) sous lequel se tenaient les membres des deux tribunaux hollandais et indigènes : ceux-ci portant le gros turban et la soutanelle arabe des prêtres dont ils ne diffèrent que par la couleur foncée de leurs vêtements; ceux-là revêtus de l'inévitable habit noir. Le gibet est juste en face, à cinquante pas environ; un chemin sablé le relie au pondok des magistrats. L'infâme machine se compose d'un énorme madrier, garni à sa partie supérieure de chevilles en bois et supporté par deux pieds droits fortement arc-boutés, et d'une grosse échelle en forme de hauban : toute cette charpente est peinte en noir, excepté les chevilles qui sont blanches. A gauche de la potence, se dresse un poteau également noir et destiné à la fustigation; il est surmonté d'une poulie munie de sa corde. Une batterie d'artillerie, mèche allumée, se tenait en face de la justice, à cinquante pas en arrière de la potence; à gauche, et formant angle droit avec celle-ci, une autre batterie d'artillerie. J'avoue n'avoir pas compris cette disposition. Partout du reste on voyait des haies de soldats de toutes sortes.

On comprenait bientôt toutes ces précautions menaçantes, en regardant la foule indigène qui s'étendait au



Amock (effet de l'opium sur les Malais). — Dessin de MM. de Molins et Doërr.

loin, innombrable, farouche et consternée, et dont le silence, à peine interrompu par de sourds murmures, était gros de colères et de dangers, quoiqu'une ordonnance de police eût expressément interdit de porter des armes ce jour-là. Quant aux rares Européens qui se trouvaient là, ils n'étaient pas beaucoup plus gais, mais j'eus la satisfaction de constater qu'il n'y avait pas une femme parmi eux. Ce fut dans cette seule circonstance que je pus observer sur la physionomie des malheureux Indiens, ordinairement si patients sous le joug, quelques symptômes de révolte contre ceux qui, sous prétexte de civilisation, leur en font un si lourd à porter.

Cependant le cortége arriva sur la grande place. Il était ouvert par un détachement de garde indigène à cheval, suivi d'un nombre égal de cavaliers européens : ceux-ci surveillaient ceux-là ; après un espace libre, venaient douze ou quinze prêtres musulmans, en grand costume blanc ; puis les deux condamnés à mort : ils marchaient le visage découvert, vêtus de blanc, couronnés de fleurs, des bouquets de fleurs attachés aux mains, des guirlandes de fleurs passées autour du cou. Ils étaient entourés de hallebardiers indigènes à pied et à cheval, également suivis d'un fort détachement de cavalerie européenne. La femme saluait la foule et lui souriait; l'homme, contrairement aux habitudes des musulmans qui sont presque tous héroïques devant la mort, était tout à fait anéanti, et dès qu'il aperçut le gibet, s'évanouit entre les bras des aides du bourreau. Ceux-ci étaient de simples opazes, soldats javanais qui font les fonctions de gendarmes; leur costume est ce qu'on peut imaginer de plus ridicule; en effet, quoiqu'ils aient conservé les coiffures indiennes, ils portent un uniforme européen bleu et jaune, confectionné en Hollande, laid, gênant, trop grand pour eux, grotesque, et, de plus, ils s'embarrassent les jambes d'un sabre dont ils ne savent pas se servir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après eux le bourreau (*orang-itam*) venait seul; celui-là était un superbe noir vêtu d'un costume rouge collant. Enfin le cortége se terminait par les deux autres condamnés et deux nouveaux détachements de cavalerie et d'artillerie européennes. L'atrocité des supplices auxquels j'allais assister devait me prouver encore l'utilité de tout ce déploiement de forces.

Le procureur du roi donna lecture du jugement aux condamnés amenés devant le pondok : la femme souriait toujours.

On commença par river à froid un anneau de fer autour du cou d'un des moindres acteurs de cette horrible scène. Agenouillé à terre, la tête posée sur une enclume, il reçut le choc d'une dizaine de coups de marteau. Un mouvement de sa part, une maladresse du forgeron, et il était mort; mais l'opération eut lieu sans accident.

L'empereur de Solo (Java) en grand costume. — Dessin de Bida.

On procéda alors à la fustigation. Le second condamné, la face tournée contre le poteau, les mains attachées à la corde de la poulie, fut hissé par quatre vigoureux opazes jusqu'à ce que la pointe de ses pieds touchât seule la terre. Deux autres opazes, armés de rotings de deux mètres de long sur trois centimètres de diamètre et d'une flexibilité effrayante, vinrent se placer à droite et à gauche du poteau, à une distance mesurée de manière à ce que les cinquante derniers centimètres du roting vinssent frapper en plein sur le dos du patient. Alors après avoir posé son roting sur l'endroit où il allait frapper, le premier opaze lui fit décrire une courbe terrible et le laissa retomber de toutes ses forces; le vêtement fut entamé. Une demi-minute s'écoula et le second opaze frappa le second coup; le sang jaillit violemment. C'étaient vingt-cinq coups de roting que cet homme était condamné à recevoir; un Européen n'y eût pas résisté, mais lui, quoique son dos ne fût bientôt

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus qu'une plaie, ne poussa pas une seule plainte, ne perdit pas connaissance, ne changea même pas de physionomie[1].

Ordinairement, après une fustigation, le malheureux condamné met du poivre frais sur ses blessures et prévient ainsi la gangrène par l'activité que ce remède héroïque donne à la circulation du sang : on m'assura du moins ce fait que je n'ai pu vérifier par mes yeux.

Mais abrégeons ce pénible récit.

Il ne restait donc plus que les deux condamnés à mort. L'homme, dans un état complet d'insensibilité, fut amené à reculons jusqu'au pied de l'échelle, sur le premier échelon de laquelle était déjà le bourreau, tenant à la main une corde terminée d'un bout par une simple boucle et de l'autre par un nœud coulant : le bourreau gravit alors les degrés, suivi par quatre opazes

Le sultan de Djokojokkarta (Java) en petit costume. — Dessin de Bida.

qui portaient le condamné et il l'accrocha à l'une des chevilles, afin que fût exécuté à la lettre le texte du jugement qui ordonnait que le coupable fût pendu haut et court, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Le malheureux mourut immédiatement. Quant à la femme, qui jusque-là avait fait bonne contenance, dès qu'elle fut au pied

1. A propos de ce supplice, je veux citer un fait que le moindre commentaire affaiblirait certainement.

Je vis une fois, dans le jardin d'une prison préventive, deux opazes qui s'exerçaient à couper, en trois coups de roting, des troncs de bananiers de vingt-cinq à trente centimètres de diamètre. Je demandai à un de ces hommes ce que lui avaient fait ces pauvres arbres pour leur faire subir un pareil traitement.

« Rien, me répondit-il; mais M. le commissaire nous donne une roupie chaque fois que nous coupons un bananier en trois coups.... et c'est demain jour de fustigation. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'échelle elle se débattit avec violence, poussa des cris affreux et s'échappa presque des mains de ses bourreaux. Je répugne à dire les détails de son agonie, qui furent épouvantables.

Les deux corps devaient rester exposés pendant six heures.

Je m'éloignai du théâtre de ces scènes odieuses le cœur rempli de douleur et de tristesse. En effet, quand même ces cruautés ne seraient pas défendues par les lois de la plus simple humanité, elles n'en seraient pas moins ici complétement inutiles, à mon avis; car, d'après la connaissance que je crois avoir du caractère des Indiens de Java, je suis convaincu que la seule privation de la liberté, soit temporaire, soit à vie, leur est un châtiment bien plus fort que toutes les peines physiques. C'est ici le contraire de ce qui se passe en Europe, où nous voyons des scélérats endurcis, rendus jurisconsultes par l'expérience, s'arrêter dans le crime au degré qui leur vaudra la prison, où ils retrouvent leur milieu, leur société, et où l'on pourrait presque dire qu'ils vivent heureux, si les scélérats pouvaient l'être.

Mais détournons les yeux de ces sombres tableaux; sortons des villes où l'on venge la société d'un crime commis par un autre crime; retournons au sein de la splendide et généreuse nature, qui toujours charme et toujours console; remontons les rives de ce beau fleuve qui traverse Soërabaija, et qu'on a si justement nommé le *Kahli-Mass*, le fleuve d'or. Après s'être précipité des flancs des montagnes, il roule maintenant dans la plaine, large et majestueux. Suivons-le sous ces bambous gigantesques, qui poussent en gerbes immenses, semblables à des jeux d'orgue, et lui font un dôme de verdure. Ici, sont amarrées des flottilles innombrables de ces longs bateaux dont j'ai parlé déjà et dont un grand nombre portent sur le milieu du pont et dans toute leur longueur de gracieuses cabanes recouvertes du chaume indigène. L'endroit, très-propice pour le bain, attire une foule d'Indiens qui viennent accomplir là les ablutions musulmanes. Les formes admirables des baigneurs, ces groupes de jolies embarcations, les capricieux méandres de la paisible rivière, cette verdure éternelle, en un mot ce spectacle enchanteur nous purifiera peut-être du souvenir de ces crimes affreux et de leurs sanglantes représailles.

Les environs de Soërabaija n'offrent pas seulement des paysages remarquables; on y trouve aussi des monuments très-intéressants pour l'artiste et l'archéologue. Je veux parler des fragments d'antiquités indoues qui s'y rencontrent en très-grand nombre, ruines qui ont encore conservé ce caractère de force et de grandeur qui a toujours distingué les arts primitifs. Ce sont presque toutes des blocs de granit admirablement sculptés quoique d'un dessin très-naïf et représentant tous les motifs connus dans les pays où règne encore le brahminisme : d'abord des animaux fabuleux, des chimères, des griffons, des serpents; puis quelques figures d'un beau style, et non sans analogie avec les conceptions de la sculpture égyptienne. Ce sont pour la plupart des incarnations de la divinité indoue : un personnage assis, par exemple, à tête d'éléphant, tenant ses mains sur ses genoux, et pourvu de trois ou quatre autres paires de bras qu'il étage autour de sa tête en forme d'éventail; c'est aussi une femme à huit bras, se tenant debout sur un buffle. Plusieurs personnes qui connaissent les Indes anglaises m'affirment que ce sont là exactement les mêmes idoles, la même pensée, la même facture, le même art enfin. Cela doit d'autant moins étonner que le bouddhisme, puis le brahminisme furent jadis la religion nationale à Java, quoiqu'ils soient aujourd'hui complétement disparus des plaines dont tous les habitants sont convertis à l'islamisme, et qu'ils ne conservent quelques adeptes que dans les parties les plus inaccessibles des montagnes et dans l'île de Bali, toute voisine de celle de Java.

Peu de pays du reste sont plus féconds en curiosités archéologiques que celui de Java. Dans l'intérieur, les ruines d'une multitude de temples attestent encore par leur aspect imposant la force et la grandeur de la religion qui en avait jadis inspiré l'architecture; la plupart sont malheureusement presque tout à fait ensevelis sous la puissante végétation du pays, et quelques-uns ont été détruits en tout ou en partie par les tremblements de terre. Le plus remarquable est, dit-on, le temple bouddhique de Boroh-Bodoh, dont on fait remonter la construction au sixième siècle de notre ère. Haut de trente mètres environ et occupant une superficie de terrain de deux cents mètres carrés, il s'élève sur le sommet d'une colline. C'est un grand édifice carré, composé de sept rangs de murailles en étages, surmonté d'un dôme d'environ quinze mètres de diamètre, et entouré d'un triple cercle de tours, au nombre de soixante-douze, toutes surmontées de statues. Quatre cents niches sont pratiquées dans le parapet extérieur et toutes occupées par une statue de Bouddha. Toutes ces images, ainsi que les innombrables sculptures, dues au ciseau le plus riche et le plus fin, qui couvrent les murailles du monument dont nous parlons et de tant d'autres encore, offriraient sans doute à l'iconographe les sujets d'étude les plus intéressants; mais l'administration hollandaise, qui ferme complétement aux voyageurs l'intérieur de l'île pour des motifs que nous ferons connaître ultérieurement, s'entête à prendre tous les étrangers pour des agitateurs et ne donnera pas au savant l'autorisation qu'elle a refusée à l'artiste.

Quelques-unes des traditions des antiques croyances sont restées vivantes dans le peuple, malgré la rigueur des prêtres musulmans, et elles se manifestent encore aujourd'hui par des pratiques très-étranges, les offrandes aux caïmans entre autres. Lorsqu'un indigène a été dévoré par les caïmans qui infestent ici les rivières, ce qui n'arrive que trop fréquemment, on voit le soir le fleuve se couvrir de petits radeaux de bambous de trente centimètres carrés, chargés de fruits, de fleurs, d'aliments choisis, et ornés de bougies allumées. L'habitude de faire ce sacrifice est presque universellement répandue ici. Puis on voit aussi, aux environs de la ville, certains arbres couverts de cocardes faites en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bambou et en papier de toutes couleurs, sortes d'*ex-voto*, grâce auxquels les Javanais superstitieux pensent s'attirer certaines faveurs : grande richesse, nombreuse lignée, etc. Rien n'est plus singulier que de voir les familles aller en procession attacher ces offrandes aux arbres consacrés. Le plus petit des enfants ouvre la marche, portant entre ses mains l'ornement décrit plus haut; puis viennent les autres enfants, l'un derrière l'autre, par rang d'âge et de taille; puis la mère, et enfin le père qui les domine tous et qui ferme la marche en surveillant toute la colonne.

Peu de temps avant mon départ de Soërabaija, un navire hollandais qui traversait l'océan Pacifique après avoir doublé le cap Horn, ramena un singulier sauvetage qu'il avait fait à la hauteur de la Nouvelle-Guinée, mais très-avant dans la mer : c'étaient des Papous, montés sur une pirogue, qui ayant été poussés au large par les vents, sans vivres et sans ressources, erraient ainsi, depuis longtemps déjà, et avaient même été réduits à manger de la chair humaine. Trois de ces malheureux, une femme et deux hommes, subsistaient encore lorsqu'on les recueillit. Aucun officier du bord ne savait parler la langue papoue, et on ne put s'expliquer avec eux que par signes; on les soigna du mieux qu'on put et on les amena à Soërabaija, où personne non plus ne parlait de langue qui leur fût connue; on ne pouvait même affirmer que ce fussent des Papous, mais tout le faisait présumer. Je les ai vus plusieurs fois, d'abord dans la prison, où on les avait logés, et ensuite dans leurs promenades par les rues. Ils ont le front déprimé, les traits extrêmement sauvages, mais plutôt stupides que féroces; et ce qui contribue le plus à leur donner un type extraordinaire, ce sont leurs énormes oreilles tombant jusque sur leurs épaules, et semblables à celles des chiens courants de race normande. Je pense qu'ils les allongent ainsi par des moyens particuliers, d'autant plus qu'ils s'en font une coquetterie; l'ourlet de leurs oreilles est en effet percé de petits trous qu'ils garnissent de pierreries noires; et celles qui n'avaient pas ces ornements me faisaient l'effet d'huîtres perlières dépouillées de leurs perles. Ces pauvres diables commençaient à savoir quelques mots malais quand je dus quitter Soërabaija.

En faisant mes emplettes de départ, je voulus acheter quelques-uns de ces beaux sarhongs que j'avais vu teindre, comme je l'ai décrit plus haut, et je pus pénétrer plus avant dans l'intimité des familles des fabricants. Je fus étonné du grand nombre d'enfants malades que je rencontrai dans ces visites, et surtout indigné du peu de soins qu'on leur donnait. L'incurie des Javanais pour l'hygiène des enfants est tout ce qu'on peut imaginer de plus révoltant : j'ai vu un pauvre petit garçon de quatre ans, atteint de la dyssenterie, dont tous les membres étaient réduits à la plus effrayante maigreur, à l'agonie enfin, et que des soins bien entendus auraient pu soulager sinon guérir, et auquel ses parents ne donnaient même pas le médicament ordinaire du pays, l'eau de riz, le laissant manger n'importe quel fruit vert et boire de l'eau froide immédiatement après. Aux observations que je crus devoir faire, on répondit avec la plus parfaite tranquillité qu'il fallait céder à ses caprices, ne pas contrarier les malades. Et ce fait est loin d'être le seul que je pourrais citer.

Peut-être l'excuse de pareilles monstruosités se trouve-t-elle dans la profonde indifférence de la mort qui caractérise tous les peuples musulmans. Ici, en effet, la mort n'a rien de lugubre ni de solennel : on n'a pour elle aucun respect, on n'y attache aucune importance; on meurt soi-même stoïquement, on voit mourir les autres sans chagrin. On rit et l'on cause dans la maison où se trouve un mort, dans les cérémonies funèbres, dans les cimetières; et ces habitudes, quelque choquantes qu'elles soient pour notre philosophie d'Europe, ont leur explication et leur raison d'être dans les dogmes de la religion des musulmans pour qui la mort n'est pas un accident, un malheur, mais bien la conclusion nécessaire de la vie actuelle, un changement d'état, une transition. Ce mépris de la mort n'est pas d'ailleurs à tous égards une mauvaise tendance, et il est vrai que, devant les usages et les mœurs d'un pays où tout est presque encore mystérieux pour nous, nous ne devons pas nous hâter de former des jugements téméraires; il faut toujours y regarder à deux fois avant de flétrir un peuple de l'épithète de sauvage.

BOGHOR.

De Batavia à Boghor. — Accidents de voyage. — Boghor (Buitenzoorg, Sans Souci). — La villa d'Amore. — Le jardin botanique. — Les environs. — Le pont de bambou.

Mon plan de campagne était de revenir de Soërabaija à Batavia par terre; mais des circonstances étrangères à ce récit me contraignirent à reprendre par mer le chemin que j'avais déjà parcouru. La préférence que j'aurais voulu donner cette fois-ci au vulgaire plancher des vaches sur les poétiques plaines de Neptune, s'explique assez par les mille curiosités que me promettait cet itinéraire.

En effet, j'aurais rencontré sur ma route les résidences de l'empereur de Java et du sultan, souverains de Solo (Soërokarta) et Djiokdjiokkarta, et de leurs nobles familles. Les dessins de notre illustre ami Bida, faits d'après les documents les plus authentiques, reproduiront bien ici les traits de quelques-uns de ces augustes personnages; mais les difficultés qui s'opposèrent à mon voyage dans l'intérieur, m'empêchent de décrire les cours de ces souverains et les singuliers usages que l'on y suit.

Des personnes dignes de foi m'ont bien donné de curieux renseignements sur l'étiquette méticuleuse qui règne dans ces cours orientales et les actes étranges qu'elle impose aux courtisans. On m'a bien dit que nul homme, si noble et si puissant qu'il soit, n'ose se présenter devant le prince qu'en tenant ses jambes croisées sous lui, à la façon de nos culs-de-jatte, et en se traînant sur les mains; que, lorsque le souverain sort à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pied du palais, des nains portent et déroulent devant lui de précieux tapis qui garantissent ses pieds du contact immonde de la terre, tandis que la foule accourue sur son passage se livre aux démonstrations les plus humbles; on m'a également assuré qu'une des distinctions les plus recherchées est celle d'obtenir de l'empereur ou du sultan une prise de syri, et que celui qui la reçoit de la royale main la garde avec grand soin, s'en fait honneur comme les gens de cour européens de leurs rubans et de leurs tabatières, la place dans le plus beau de ses coffres, la transmet à ses héritiers directs, et que, bien longtemps après la mort du titulaire, on parle encore dans le pays de la faveur exceptionnelle dont il a été l'objet. Mais quoique tout me porte à croire à l'exactitude de ces détails, je ne les avance ici que sous réserves, bien décidé à ne raconter que ce que j'ai vu de mes propres yeux.

Cette raison et d'autres encore m'empêcheront aussi

La princesse Saripa, de Djiokdjiokkarta. — Dessin de Bida.

d'examiner les causes qui ont décidé le gouvernement hollandais à maintenir ainsi deux puissants souverains, deux maîtres absolus, parmi ces populations indigènes pour lesquelles le moindre de leurs désirs est un ordre; nous craindrions d'ailleurs de nous laisser entraîner à une polémique qui serait peut-être déplacée dans un travail tel que le nôtre. Mais ce que nous tenons à exprimer ici, c'est notre indignation à la pensée que des hommes, des souverains ayant charge d'âmes, ont réduit, au mépris de toute justice, d'autres hommes, leurs semblables, à l'état de valeurs commerciales, et les ont vendus à prix d'or à une poignée de marchands qui, grâce à cette infamie, trafiquent ainsi sans pudeur des consciences et des libertés. Oui, nous ne saurions trop flétrir les auteurs de cette injustice, et ceux qui en ont profité.

Combien je préfère, à cette colonisation armée et mercantile, le système mis en pratique par d'autres peuples

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

moins civilisés que les Européens, les Chinois émigrants, par exemple. Colons pacifiques, intelligents et modestes, ils ont su se rendre agréables, utiles, indispensables dans tous les pays où ils se sont établis; tels je les avais vus à Java, tels je les ai retrouvés à Singapore. Qu'ils quittent les colonies européennes, et elles seront privées en même temps des premières nécessités de la vie, de la main-d'œuvre, des petites industries, du commerce de détail. Je le répète, si le Chinois était honnête autant qu'il est habile, moral autant qu'il est dégradé, s'il portait avec lui les lumières d'une civilisation réelle, au lieu des superstitions et des coutumes baroques de ses religions, on verrait naître rapidement, parmi les populations au milieu desquelles il irait vivre, les idées les plus saines et les plus élevées, et l'on n'entendrait plus sortir de la bouche des malheureux indigènes les paroles menaçantes qui circulent partout sourdement contre les Européens, leurs canons et leur opium.

La sultane de Djiokdjiokkarta. — Dessin de Bida.

Ce fut après la guerre de 1775 que la Compagnie hollandaise partagea les magnifiques résidences de Djiokdjiokkarta et de Soërokarta entre deux princes javanais descendus des empereurs de Mataram dont la puissance fut si grande vers la fin du quinzième siècle; par un calcul plus politique que moral, elle les enchaîna et les mit sous sa dépendance en abandonnant des titres pompeux à leur orgueil et les dotations considérables à leur cupidité. Aussi les successeurs de ces princes, auxquels les Hollandais n'ont laissé le droit d'hérédité que sous bénéfice d'inventaire, sont-ils restés fidèles à leurs maîtres, même dans les moments de crise où le pouvoir des Européens semblait le plus compromis; ils prirent parti contre les insurgés dans toutes les révoltes, et entre autres dans cette habile et courageuse guerre de partisans que promena si longtemps dans les résidences de Kadou, de Solo et de Djiokdjiokkarta le célèbre agitateur Dipo-Negoro. Guidé par un ardent amour de la liberté et don-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant l'exemple de l'énergie et du dévouement, cet homme était parvenu à réveiller de leur apathie désespérée ses malheureux concitoyens et avait su tirer le meilleur parti des qualités qui les rendent si propres à une guerre d'escarmouches; son plan était conduit avec tant d'intelligence et de bravoure qu'il put même un instant espérer la réalisation des rêves qu'il avait faits pour l'avenir de son pays. Mais la plus odieuse des lâchetés débarrassa de lui les Hollandais : attiré dans leur camp sous prétexte de parlementer, il y fut immédiatement passé par les armes. Du moins les indigènes ne furent point ingrats à son égard, et son nom est encore prononcé aujourd'hui comme celui d'un héros et d'un martyr.

Les territoires de Solo et de Djiokdjiokkarta offrent un grand nombre de ruines très-intéressantes ; on y découvre les traces de villes entières, et principalement d'édifices religieux. Je ne citerai que les merveilles de la montagne du Guenhung-Dieng, située sur la limite de la résidence de Pékalongang, et où on a retrouvé, prétend-on, les restes de quatre cents temples. C'est beaucoup sans doute, et l'on pourrait supposer plus judicieusement que ce sont les vestiges de quelque antique cité: nous ne voudrions rien affirmer cependant, car, suivant les vieilles traditions, Guenhung-Dieng a été le berceau de la mythologie malaise et le séjour de plusieurs dieux du pays. Malgré tout, on est bien réduit à se livrer à des conjectures, car la vue de toutes ces choses si curieuses est presque absolument interdite.

Mais revenons à notre voyage. Désolé de n'avoir pas pu voir les cours de Solo et de Djiokdjiokkarta, et surtout les grands temples de Boroh-Bodoh, dont j'ai parlé plus haut, j'étais donc revenu par mer à Batavia, où je sollicitai vainement la permission de me rendre à Boghor (Buitenzoorg, Sans-Souci)[1]. Mais comme j'étais décidé à ne pas revenir en Europe sans avoir visité l'intérieur du pays de Java, je me passai bravement de l'autorisation de rigueur et montai à tout hasard en diligence.

On ne peut pas se faire en Europe une juste idée de ce qu'est un voyage en poste dans l'île de Java : on est littéralement ahuri par la rapidité de la course, par les cris et les coups de fouet des Indiens qui courent après les chevaux, et les excitent du geste et de la voix; le cocher, lui, ne fait que maintenir l'attelage dans la direction de la route, ce qui n'est pas une mince besogne, grâce aux caprices et aux emportements des chevaux indigènes; son fouet ne lui sert que dans les grandes occasions, et autant pour réveiller l'attention de ses « garçons » que pour rappeler à l'ordre un des quadrupèdes indociles.

Nous voilà donc en voiture, roulant, volant plutôt sur la route de Boghor. Nous eûmes bientôt dépassé Cramatt, Meister-Cornelis, et vîmes le grand bourg chinois appelé Biddarath-Tchina. Là, nous relayâmes et prîmes deux nouveaux voyageurs, un officier hollandais, roide comme un bâton de sucre de pomme, et un mulâtre javanais, fort riche, qui revenait de Paris.

Ce dernier, bon homme au fond, ne tarda pas à engager avec moi une conversation en malais assez fatigante. Après m'avoir adressé mille questions indiscrètes auxquelles je ne répondais que très-laconiquement, il m'apprit qu'il avait dépensé vingt-cinq mille roupies dans son voyage en France, et qu'il en avait rapporté une foule de curiosités qu'il me fallut admirer ; entre autres choses, je vis un magnifique diamant que le Vandale avait fait tailler comme une vitre, et sur lequel il avait fait faire une photographie microscopique représentant son intéressante personne.

Pendant toute notre conversation, l'officier hollandais était resté muet et dédaigneux : tout au plus s'était-il une ou deux fois interrompu de fumer pour pester contre la lenteur des chevaux et la mollesse des « garçons ». Il est vrai qu'à ses yeux un Français et un métis ne faisaient pas à eux deux un homme, et d'ailleurs notre entretien n'était que médiocrement intéressant.

Tout alla bien jusqu'au troisième relais; mais là commencèrent pour nous des tribulations maintenant inconnues en Europe, grâce à nos administrations prévoyantes et à nos ingénieurs des ponts et chaussées. De temps en temps je voyais notre cocher lancer ses six chevaux à toutes brides, mais sans comprendre pourquoi. J'en demandai l'explication à l'officier.

« Vous voyez sur la route ces endroits humides? me répondit-il.

— Parfaitement.

— Eh bien, monsieur, ce sont des bourbiers qui rendent le tirage des chevaux très-dur et que le cocher cherche à leur faire franchir le plus rapidement possible, car souvent ils se découragent....

— Et on y reste ?

— Naturellement.

— Alors, ces routes sont détestables ?

— Vous l'avez dit.

— Mais, dans un pays qui abonde en bois durs et imperméables, ne serait-il pas facile, en couchant quelques troncs d'arbres dans ces bourbiers, de remédier à cela ?

— Ce serait la chose du monde la plus simple, d'autant plus que le gouvernement vient de voter quatre-vingt mille roupies pour l'entretien de cette route.

— Cent soixante-dix mille francs! m'écriai-je, et on ne fait rien dans un pays où la main-d'œuvre est à vil prix?

— Le bois manque.

— Au milieu de ces splendides forêts ?

— Il est défendu de les exploiter.

— Ah ! très-bien !... Mais le gouverneur, qui parcourt cette route deux fois par mois, aurait tout intérêt à la faire réparer, ne fût-ce que pour sa commodité personnelle ?

— Il s'est embourbé ici très-souvent, en effet.

— Eh bien ?

— Monsieur, me dit l'officier, Son Excellence le gou-

1. Je préfère, et j'adopte dans ce récit, le nom indien Boghor au nom hollandais Buitenzoorg (Sans-Souci), étrange souvenir de la célèbre résidence de Frédéric II.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

verneur général touche, pendant les cinq ans de séjour qu'il fait aux Indes, de superbes appointements qu'il économise ainsi que ses peines. Peu lui importe de rester quelquefois six ou huit heures de plus qu'il ne faut pour faire le trajet de sa résidence à Batavia, pourvu qu'il retourne riche en Hollande. Et puis, voilà deux cent cinquante ans que cela dure ainsi : cela peut encore continuer. »

J'allais m'incliner en signe d'assentiment, quand la voiture s'arrêta tout à coup; nous étions entrés jusqu'aux essieux dans une fondrière.

Nous y serions sans doute restés, malgré les cris et les coups de fouet, sans une voiture qui nous rejoignit et nous prêta ses chevaux. Mais un peu plus loin, ce fut à recommencer; on attela des buffles qui cassèrent les traits, et nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de décharger les malles pour alléger la voiture; nous en sortîmes pourtant cette fois encore, mais non sans peine.

Nous eûmes aussi à faire l'épreuve du caractère des chevaux de Java, qui ont parfois les lubies les plus singulières et même les plus dangereuses. L'un des nôtres se contenta de refuser tout à coup de marcher et se fit traîner par ses camarades, et ce ne fut qu'après qu'on l'eût dételé et changé de place, qu'il se décida à reprendre son allure habituelle.

Plus loin, dans une route parallèle à celle des voitures, nous vîmes des kahars traînés par des buffles qui s'étaient tellement enfouis dans la boue, que chars et animaux ne la dépassaient plus que de quelques centimètres.

Ajoutons, pour être juste, que les buffles préfèrent les routes les plus profondément bourbeuses, malgré le surcroît de tirage.

Bref, partis de Batavia à six heures du matin, nous arrivâmes à Boghor à une heure et demie; c'est-à-dire que nous avions mis huit heures pour faire dix lieues. Décidément, le gouvernement hollandais ne fait rien ou presque rien pour faciliter les communications avec l'intérieur : il est vrai qu'il a ses raisons pour cela.

A mon arrivée à l'hôtel Bellevue, je fus cordialement accueilli par le propriétaire, M. Grenier, et logé dans un ravissant pavillon qui porte le nom de *Villa d'Amore*. Je n'ai pas encore rencontré dans tous les pays que j'ai parcourus une habitation aussi admirablement située. De ma fenêtre, j'aperçois en face le groupe du Salac, couvert jusqu'à ses cimes les plus élevées de la splendide végétation des tropiques; sur ma gauche, toute la chaîne des montagnes du Bantam, et, au-dessous, les croupes veloutées de Tjomas qui s'abaissent et viennent baigner leurs pieds dans la belle rivière qui coule au centre du tableau, à cent mètres au-dessous de moi; à ma droite, s'élèvent de grands cocotiers par-dessus lesquels j'aperçois dans le lointain les bases du Pangrangoh

Non-seulement je me déclare impuissant à décrire ce splendide paysage, mais je ne me suis même jamais senti le courage d'en faire le dessin. Comment reproduire cet ensemble merveilleux? Comment ne pas perdre, en le réduisant, le charme infini du détail? Ces fourrés impénétrables, cette mer d'arbres que le vent agite sans cesse et que le soleil, dans sa course, fait changer à chaque instant d'aspect? Et cette rivière, tour à tour or, feu, argent, opale, serpentant à travers les sombres masses de verdure?

Je n'oublierai jamais les heures délicieuses que j'ai passées, mollement bercé par mon hamac, sur la terrasse de la *Villa d'Amore*, à admirer les couchers du soleil. Chaque soir c'était un nouveau spectacle. Je ne me lassais pas de regarder ce tableau mouvant, ces vallées graduellement envahies par les ombres de la nuit, ces coteaux resplendissants de lumière tout à l'heure et revêtus maintenant des tons les plus puissants du vert, enfin tout cet admirable panorama qui finissait par se confondre en une masse imposante, riche de détails perdus, de formes disparues, de tons effacés! J'oubliais tout alors, et n'eût été ma pensée, qui suivait avec inquiétude un navire voguant vers la France, mon bonheur eût été complet.

Après avoir visité l'établissement de M. Grenier, j'allai faire un tour par la ville. Bien moins important que Batavia et que Soërabaija, Boghor diffère essentiellement de ces deux villes, en ce qu'il est construit sur les collines qui forment les premières croupes du groupe du grand Salak, volcan à demi éteint. Sauf le palais du gouverneur général, un Versailles en petit, je ne vois aucun monument remarquable; mais par exemple ce palais possède le plus beau jardin botanique du monde. Signalons ici les superbes banians qui s'y trouvent; ces arbres, qu'on peut justement appeler multipliants, étalent au loin leurs branches énormes qui, s'inclinant vers le sol et y reprenant racine, soutiennent l'arbre géant de leurs puissants étais. Il y a là une allée, taillée dans un seul de ces banians, dans laquelle peuvent passer six voitures de front, pendant six ou huit minutes, et au trot de leurs chevaux. Notons encore une collection complète de la famille des palmiers, réunion certainement unique dans le monde entier.

Les environs de la ville sont véritablement un paradis terrestre. La végétation est ici plus vivace et plus vigoureuse encore que dans la plaine de Batavia. Les mouvements du sol, brusques et imprévus, révèlent facilement leur origine volcanique et donnent au paysage un caractère particulier. Ce sont de profondes vallées, des collines arrondies par endroits, ailleurs déchirées de profonds ravins, au fond desquels murmurent des eaux bouillonnantes, dérobées à la vue par de formidables épaisseurs de plantes de toutes sortes. Du côté de Batavia, le pays s'ouvre tout à coup et offre à l'œil charmé de longues perspectives, de larges rivières, des torrents impétueux.

Je remarque, au-dessus de ces torrents, de merveilleux ponts suspendus, de l'architecture la plus solide et la plus ingénieuse, et dont le bambou, le Protée indien, et quelques pierres font tous les frais.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux grands bambous sont arc-boutés d'un côté dans les empierrements, à droite et à gauche de la rivière; leurs extrémités opposées sont ramenées l'une vers l'autre et solidement liés entre elles. Des fermes sont adaptées à ces câbles de bois et supportent le tablier du pont, sur lequel passent sans cesse des groupes de cultivateurs. Un homme fait à peine osciller ce frêle assemblage, il faut la marche de plusieurs personnes pour que les secousses soient sensibles. Je ne doute pas qu'en doublant ou en triplant les bambous qui font câbles, on n'arrive à construire sur ce modèle des ponts capables de supporter le passage d'une voiture.

Les costumes des indigènes sont généralement semblables à ceux que j'ai vus à Batavia; seulement les chapeaux en forme de bouclier atteignent ici des proportions démesurées; j'en vois un si prodigieux dans la cabane d'un Javanais que je désire en faire l'acquisition.

« Veux-tu me vendre ton chapeau ? lui dis-je.

— Non, monsieur.

— Pourquoi non?

— Parce que j'en ai besoin pour moi.

— Où pourrais-je en faire fabriquer un comme celui-là?

— Je ne sais pas.

— Mais tu dois cependant savoir où demeure celui qui te l'a fait ?

— Oui.

— Eh bien, où est-il ?

— Il est mort. »

Selon mon indigène, une ois le fabricant mort, on ne

Multipliant dans l'intérieur d'une forêt de Java. — Dessin de M. de Molins.

devait plus pouvoir se procurer un chapeau pareil au sien; si ce n'était pas par stupidité que cet homme répondait ainsi, mais bien par entêtement. C'est en effet l'habitude des Javanais, quand ils ne veulent pas dire ou faire quelque chose, de vous répondre la première niaiserie qui leur passe par l'esprit et de ne vouloir pas en démordre. Cette singulière obstination ne provient pas chez eux, comme chez quelques-uns de nos paysans d'Europe, de je ne sais quelle méfiance ridicule : elle prend plutôt naissance dans un sentiment mal raisonné de leur indignité, et c'est sans doute dans ces futilités qu'ils peuvent exercer ce libre arbitre dont on les prive dans toutes les circonstances plus importantes de leur vie.

Je veux citer un autre exemple de ce côté de leur caractère.

Le cuisinier que j'avais à Batavia, excellent serviteur du reste, avait coutume de boire le bouillon que je faisais faire et que je désirais conserver froid; il me disait que le bouillon avait tourné, qu'il n'était plus mangeable.

« Apporte-le-moi.

— Monsieur, je l'ai jeté. »

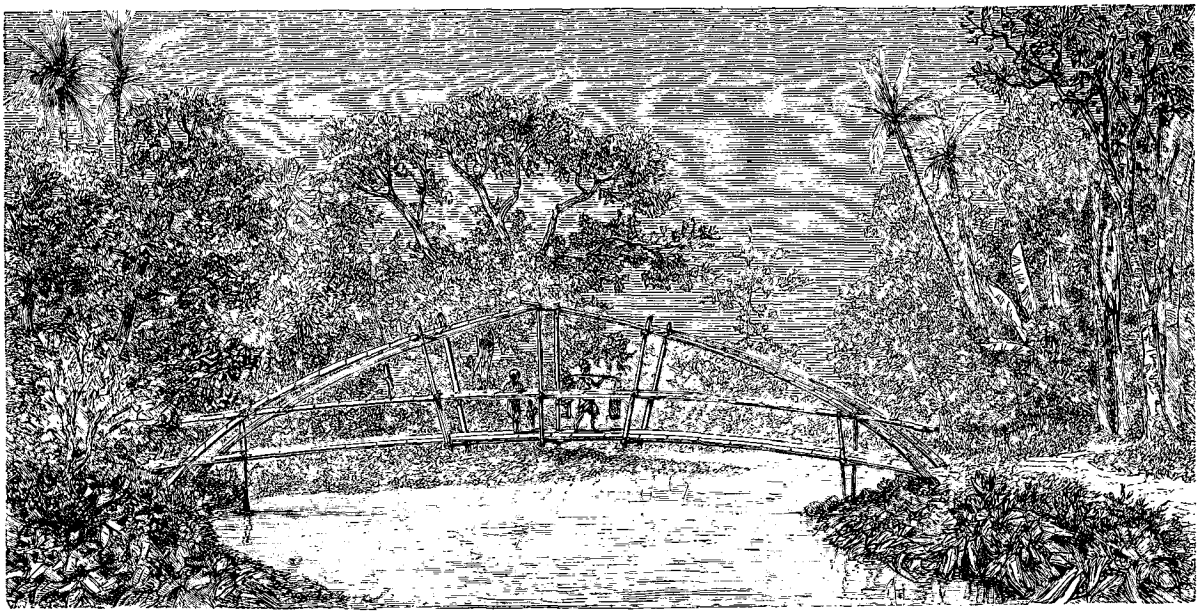
Je lui recommandais de ne plus le faire; il me le promettait sur Allah et sur le Koran, et le lendemain, me répondait la même phrase, avec cette seule variante qu'après mes reproches amers, il ajoutait invariablement ces deux mots :

« *Souda-loupa.* (Je l'ai oublié.) »

DE MOLINS.

(La fin à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Pont de bambous. — Dessin de M. de Molins.

VOYAGE A JAVA,

PAR M. DE MOLINS[1].

1858-1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

(RÉDIGÉ ET MIS EN ORDRE PAR M. F. COPPÉE.)

BOGHOR (Suite.)

Ascension du Salak. — Les jungles. — Le multipliant. — Le gamelhang..— Les Toppengs. — Le Toekan-Thialong. — Le tremblement de terre. — La Sarbacane. — Les chasses et les combats d'animaux. — Histoire du singe et du serpent. — Nouvelle excursion dans l'intérieur. — Les Préhangans. — Les singes. — Le tandock. — Visite au docteur Ploëm. — Le bëo. — Les rassa-malah. — Les poisons. — Départ de Java.

Depuis mon arrivée à Boghor, je suis tourmenté d'un désir, celui de gravir le grand Salak, cette belle montagne dont les flancs couverts de verdure bornent l'horizon que je puis voir de ma fenêtre; sans cesse mon imagination s'élance sous ces ombrages épais et dans les plis superbes des vallées et des collines étagées devant mes yeux.

M. Grenier, auquel j'ai fait part de mon intention, me trouve un compagnon de route, M. Abels, ex-employé du gouvernement, qui connaît à fond le pays et veut bien se charger de toutes les dispositions nécessaires à cette ascension, voitures, vivres, relais de chevaux de selle, coolies, etc.

Nous partons un lundi, à cinq heures du matin. La première partie de la route, qui devait se faire en voiture, se passe sans accident; mais, quand nous arrivons au lieu où nous devons trouver nos premiers chevaux de selle, personne, pas le moindre quadrupède! On délibère, et, comme toujours, les avis se partagent. M. Abels propose de retourner sur nos pas, et moi, au contraire, d'aller à pied jusqu'au deuxième relais. Il paraît que la chose est grave et que, si le deuxième relais nous manque, nous serons trop éloignés de notre point de départ comme de notre but, pour trouver un asile; et puis, il n'est pas prudent de se promener ainsi à pied dans les forêts de Java. Cependant mon avis l'emporte et nous nous remettons en route; j'ai pour toute arme un roting que je demande à un indigène et un vieux rasoir dont je me sers pour tailler mes crayons; nous avons pris, pour porter mes cartons, nos vestes et nos provisions, deux coolies armés de sabres indiens, appelés goloks.

Nous traversons des forêts admirables où le bambou joue un rôle important; je n'en ai jamais vu d'aussi grands. Les terrains, parsemés de blocs de pierre recouverts de mousse, me rappellent les terrains des Cévennes; mais la végétation du pays me remet bien vite à l'autre bout du monde.

Après trois heures de marche, nous arrivons à notre deuxième relais, où nous trouvons le Chinois qui nous

1. Suite et fin. — Voy. p. 131, 241 et 257.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fournit les chevaux. Il se désole du malentendu qui nous a fait faire la route à pied, nous donne deux belles juments ornées de leurs poulains et renforce notre escorte de deux hommes.

La petite caravane reprend alors sa marche. Le *mandour* de notre Chinois ouvre la colonne, M. Abels vient ensuite, moi après, et derrière moi les poulains, suivis de nos coolies. Nous marchons comme les Indiens le font en pareille circonstance, l'un derrière l'autre, sur une seule ligne. Après avoir franchi un torrent où nos meilleurs chevaux de France auraient laissé leurs jambes, nous gravissons une croupe de montagnes si escarpée, que j'avais toutes les peines du monde à ne pas passer par dessus le troussequin de ma selle, et que je devais de temps en temps me coucher sur le cou de ma bête pour ne pas glisser de dessus son dos au bas de la côte. Enfin nous atteignons le sommet, où nous laissons un instant reposer nos chevaux dont le souffle haletant ne nous dit que trop la fatigue.

La magnificence de la vue m'aurait bien retenu là un peu plus longtemps, mais il fallait avancer. Nous traversons des pays impossibles, des champs de rochers dans lesquels nos chevaux disparaissent tout entiers et où je suis forcé de ramener mes pieds sur ma selle pour n'avoir pas les jambes broyées par les pierres entre lesquelles passe ma monture.

Mais nous voici maintenant lancés sur une descente si rapide et si longue, qu'à chaque instant je me voyais passant par dessus le cou de mon cheval et roulant Dieu sait où. Nous traversons une nouvelle rivière, et, après bien des efforts pour remonter de l'autre côté, nous joignons les plantations de muscades de Tchien-Panas, où un joli chemin couvert de gazon nous remet un peu de nos émotions.

La muscade mûre ressemble beaucoup à l'abricot : elle a la même couleur, la même grosseur; sa pulpe, le brou, si je puis m'exprimer ainsi, s'ouvre à l'époque de la maturité et laisse voir à l'intérieur sa noix enveloppée de filaments d'un beau rouge. Les arbres, de forme pyramidale et de la hauteur de nos grands pommiers, sont d'un vert foncé et plient sous l'abondance des fruits. La récolte que j'ai sous les yeux doit représenter une fortune, car chaque noix se vend deux duits (quatre centimes environ), et aussi loin que la vue peut s'étendre, je ne vois que des muscadiers.

Mais les plantations de muscades et les sentiers gazonnés prennent fin, et nous voilà en face d'une muraille de verdure, vers laquelle notre mandour s'avance résolûment.

« Que fait notre guide? demandai-je à M. Abels.

— Mais c'est notre chemin, me répondit-il.

— Notre chemin, bonté divine! Ce mur? ce rempart? »

En effet, qu'on se figure une sorte de gigantesque champ de blé dont les tiges, plus grosses que le doigt, auraient de six à sept mètres de hauteur et seraient reliées entre elles par d'innombrables plantes grimpantes.

Ce passage impraticable n'émeut pourtant nullement notre mandour; appelant un des coolies à son aide et s'armant de son golok, il s'avance en sabrant à droite et à gauche, suivi du coolie qui abat ce *qu'il a laissé debout*, et nos chevaux s'engagent dans la tranchée que l'on ouvre ainsi devant nous.

Nous sommes dans les jungles (*glagah*).

Au bout de quelques minutes nous ne voyons plus ni ciel ni terre, et je me demande comment font nos Indiens pour s'orienter; j'ai dans les coudes et dans les genoux des milliers d'épines. De temps en temps nous traversons de vastes percées dont le sol foulé me donne à réfléchir.

« N'y a-t-il pas des tigres dans ces parages? » dis-je à mon compagnon.

M. Abels appelle un de nos Malais et lui répète la question :

« *Apa-ada mattian s'ini?* »

Le Malais pâlit sous sa peau dorée, répond que non et prie M. Abels de ne pas parler de cela.

« J'ai manqué mon affaire, me dit alors celui-ci en français; j'aurais voulu vous faire juger jusqu'à quel point les indigènes craignent le tigre; ils ne parlent jamais de lui qu'à la troisième personne et ne prononcent jamais le mot *mattian*. »

Cependant la végétation nous presse et nous enveloppe : nous traversons des fourrés de plantes arborescentes, fougères, glagas, bananiers sauvages, tellement rapprochées les unes des autres que je ne conçois pas comment nous pouvons avancer; les épines nous entrent plus que jamais dans les bras, dans les jambes, dans la figure; les feuilles de glagas, tranchantes comme des rasoirs, nous coupent les mains : mais, pour consolation, nous voyons de temps en temps de jolis serpents enroulés aux hautes herbes qui nous regardent passer.

Après deux heures de cette pénible marche, nous atteignîmes une clairière où nous nous arrêtâmes. Hommes et chevaux étaient littéralement en sang, et nous avions le plus grand besoin de quelques instants de repos. D'ailleurs le temps était précieux. Le Salak est complétement innaccessible du côté de Buitenzoorg; pour le gravir, il faut le tourner du côté du nord, et la journée s'avançait. Nous avions fait les trois quarts de notre route, mais c'était le plus facile, et il nous restait à franchir le dernier pic de la montagne.

Après avoir pris des chevaux frais, expédiés à l'avance par notre Chinois, nous nous remettons en route, et en une heure d'une marche accélérée au travers d'obstacles inouïs, nous atteignons la base du cône du volcan. Nous sommes dans ce que je puis appeler de bonne foi une forêt vierge, car bien peu nombreux sont ceux qui ont fait l'ascension du Salak. Les arbres sont immenses; on peut en juger surtout aux effrayants débris de ceux qui, tombés de vieillesse, forment des montagnes qu'il faut escalader au risque de se rompre le cou; ces amas de bois, rendus glissants par la chaleur humide des régions élevées, constituent, avec les jungles, les endroits les plus pénibles à parcourir que je connaisse : à chaque pas, on trébuche, on tombe sur ce sol mobile et roulant, et, de temps en temps, on disparaît dans des cavités moi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tes où un naturaliste enragé, à la recherche de reptiles, pourrait seul se plaire. Et puis les arbres debout sont par endroits si serrés qu'ils laissent à peine place pour le passage et que l'on sent à la pression que leurs pieds vous font subir, les balancements que le vent imprime à leurs cimes.

Rien ne saurait exprimer le calme grandiose des forêts de l'Inde, interrompu seulement par le chant de quelques oiseaux, et spécialement de celui qui jette aux échos une gamme chromatique très-prolongée et parfaitement exécutée. D'ailleurs tous les bruits qu'on entend ici, au sein de cette nature vierge et vivace, font sur l'Européen un effet étrange et nouveau; c'est parfois une dispute de singes dans le lointain, ou le cri rauque d'un perroquet; c'est constamment et partout le doux roucoulement des tourterelles. Ici les harmonies du vent dans les arbres sont toutes différentes des chuchotements de nos peupliers sous la brise du soir ou des puissants éclats de voix de nos chênes sous les âpres souffles de l'orage. C'est un bruit métallique, produit par le frottement de feuilles luisantes et seulement dans le haut des arbres, car ce n'est presque toujours que vers la cime que les arbres des tropiques ont des feuilles On entend très-peu de bourdonnements d'insectes. Parfois cependant passent auprès du visage du voyageur, avec le ronflement d'une pierre lancée avec force, un gros insecte noir aux élytres luisants; parfois aussi d'énormes papillons, couleur de bois ou d'un noir irisé, dont le vol pesant et silencieux a quelque chose d'effrayant; ou bien encore, voisinage plus agréable, de longues demoiselles, au corsage rouge ou bleu de ciel, qui se croisent dans tous les sens. Les troncs de certains arbres sont aussi tapissés de nombreuses familles de petits écureuils gris, qui charment le voyageur par leurs mouvements vifs et leur mine éveillée.

Dans les jungles règne un silence absolu, imposant, et qui cause comme une impression d'abandon et de solitude; à peine entend-on de temps en temps de rares coassements de grenouilles.

Arrivés à une portée de fusil du sommet de la montagne, nous sommes encore obligés de nous arrêter, épuisés de fatigue, de chaleur et de soif. Nos coolies se mettent alors à couper autour de nous tous les arbres qui gênent la vue et nous font de larges percées s'ouvrant d'un côté sur le Bantan, en face sur Batavia, et de l'autre côté, sur la chaîne du Pangrangho. Le panorama est magnifique. Nous voyons le détroit de la Sonde, la mer de Java et les navires en rade de Batavia, semblables à des points noirs sur un ruban bleu. Les plaines qui se déroulent à nos pieds offrent une splendide carte d'échantillons de toutes les nuances du vert, depuis les gris argentés des caféiers jusqu'au vert tendre du riz naissant. Les routes serpentent, blanches et dorées, au milieu de cet océan de verdure et se perdent au loin dans cette brume opaline qui enveloppe la terre et le ciel, sans atténuer toutefois l'incandescente lumière dont les premiers plans comme les fonds les plus reculés sont inondés à flots.

Après avoir admiré tout à mon aise ce spectacle enchanteur, je voulus compléter mes jouissances en allumant un cigare; mais l'humidité avait tout à fait mis hors de service nos allumettes et notre amadou. L'un de nos coolies, témoin de mon désappointement, disparut pendant quelques moments dans le fourré qui nous entourait et en sortit bientôt après tenant à la main un morceau de bambou sec. Il s'en servit alors pour exécuter l'appareil appelé en malais *méroäh* [1], si précieux pour se procurer du feu dans n'importe quelle situation, et, au bout de quelques minutes, nos cigares étaient allumés.

Cependant de gros nuages venant du sud-ouest s'avancent rapidement vers nous; le temps, beau jusqu'à ce moment, se couvre, et une pluie, fine d'abord, puis torrentielle, nous force à renoncer à l'ascension complète du Salak. Nous avons toutes les peines du monde à regagner l'endroit où nous avons laissé nos chevaux; le terrain, mouillé, détrempé, est plus glissant que la glace vive, et nos chutes sont plus fréquentes encore qu'à la montée. Bref nous nous demandons si nous rentrerons à Boghor sains et saufs.

Nos habits sont en lambeaux, nos chaussures déchirées et mon chapeau à l'air d'une monstrueuse pelote où les épines remplacent les aiguilles.

Sur l'avis de nos coolies, et malgré l'horrible état du sol nous enfourchons de confiance nos montures, et nous faisons bien; car nous fussions tombés dix fois là où nos chevaux ne trébuchaient même pas. Rien de plus merveilleux que l'instinct du cheval des montagnes de Java! Dans des pentes qu'un chien aurait de la peine à descendre, il s'assied sur ses jambes de derrière, s'en sert comme d'un frein, et marche seulement des pieds de devant. Attentif, la tête rassemblée, l'œil et l'oreille constamment tendus, il sonde du pied le terrain, il évite avec une incroyable adresse les racines glissantes, les plantes rampantes, les plaques d'argile et semble con-

1. Le *méroäh* est certainement un des plus curieux instruments inventés par les peuples sauvages pour faire du feu. Il se compose de quatre pièces distinctes, dont une passive et trois actives.

La première est un morceau de bambou de 40 centimètres de long sur 4 de large; l'une des extrémités est taillée en pointe, et l'un des côtés doit offrir un tranchant très-vif. — Les trois autres pièces sont d'abord deux morceaux de bambou se rapportant exactement l'un à l'autre dans toute leur longueur et par leur tranche. Dans chaque tranche sont pratiquées de petites entailles qui vont en s'évasant vers l'intérieur du bambou et qui correspondent entre elles quand on rapproche les deux morceaux. Un dernier morceau de bambou, portant à sa surface convexe une entaille peu profonde et de la superficie d'une pièce de dix sous, s'adapte dans la concavité que présentent les deux autres morceaux réunis.

Pour obtenir du feu, on commence par planter solidement en terre le premier morceau de bambou en lui donnant une inclinaison de 45° environ. On réunit alors, à l'aide des deux mains, les trois dernières pièces, après avoir placé, sous l'une des entailles évasées, un petit morceau de copeau de bambou, et il suffit de frotter les trois pièces ainsi disposées et qui, pour ainsi dire, n'en forment plus qu'une, sur le tranchant du morceau de bambou planté en terre, en ayant soin que le fil de ce couteau improvisé passe au centre de l'un des petits trous.

Après quelques secondes de cet exercice, qui ressemble beaucoup à celui d'un homme qui scie du bois, la fumée paraît, accompagnée d'une odeur très-sensible, et le feu ne tarde pas à se communiquer au petit tampon de copeau que l'on place alors sur un tampon plus gros : puis on active le feu avec le souffle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naître les endroits où il passe comme s'ils étaient son trajet journalier.

La pluie tombait par torrents; nous étions transpercés et nous avions en perspective les fièvres que l'on gagne presque toujours à Java, quand on a le malheur de se laisser mouiller. Aussi prîmes-nous notre route en plein nord pour rejoindre au plus vite une maison où nous abriter.

Ce détour me procura l'occasion de voir en pleine forêt un multipliant gigantesque, vivant en liberté et étalant tout à son aise ses puissants rameaux. Je donne le dessin d'un des endroits les plus pittoresques de cet arbre, car, à vrai dire, je n'ai pas pu savoir ni où il commençait, ni où il finissait. Les coolies nous dirent qu'il s'étendait loin dans la forêt; mais qu'ils n'y étaient point allés voir.

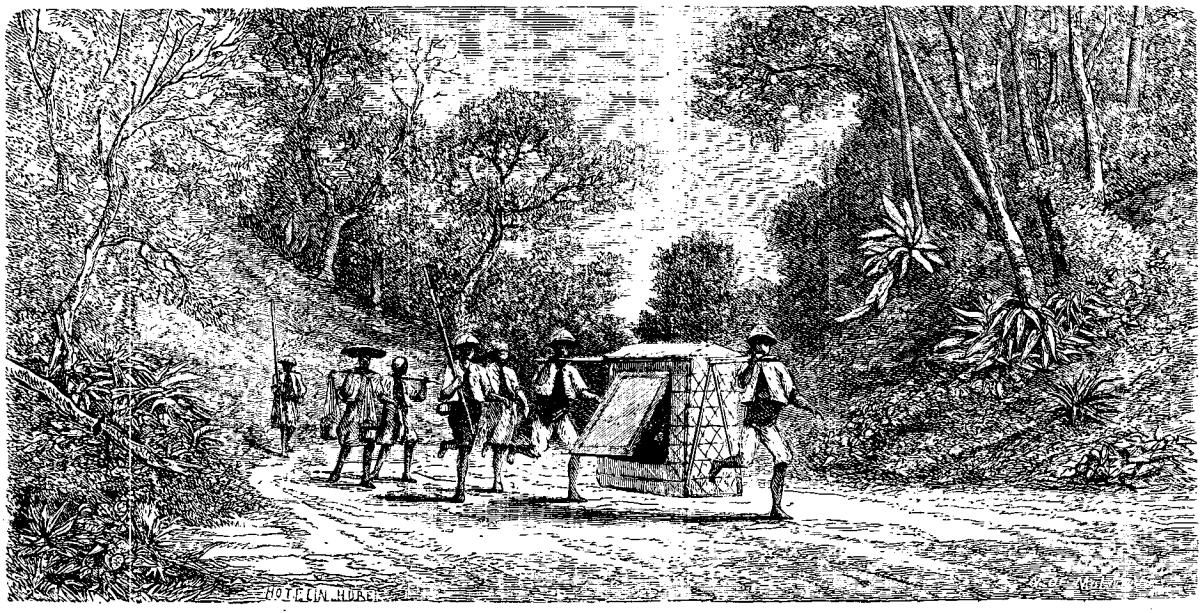
« *Il y en a* souvent ici, ajouta celui qui parlait, en jetant des regards obliques sur les endroits les plus touffus.

— Avez-vous entendu? me dit M. Abels. Il paraît que nous sommes ici en dangereuse société. »

Quelques pas plus loin, nous entendîmes les cris d'une compagnie de paons, signe certain que l'Indien avait dit vrai : car tigres et paons habitent toujours les mêmes localités.

Nous ne vîmes rien cependant; mais le surveillant des plantations de café chez lequel nous nous arrêtâmes, nous assura que, la dernière nuit, un tigre était venu rôder si près de sa maison, qu'il avait pu entendre sa respiration à travers les cloisons de bambou, et que la bête avait stationné plusieurs heures tout auprès de sa chambre à coucher.

Enfin, ainsi que cela a toujours lieu aux Indes, la pluie cessa brusquement comme elle était venue, et



Le palanquin javanais. — Dessin de M. de Molins.

nous pûmes reprendre notre route vers Boghor, où nous arrivâmes exténués de fatigue, vers sept heures du soir et après quatorze heures de marche sous l'accablant soleil de l'équateur.

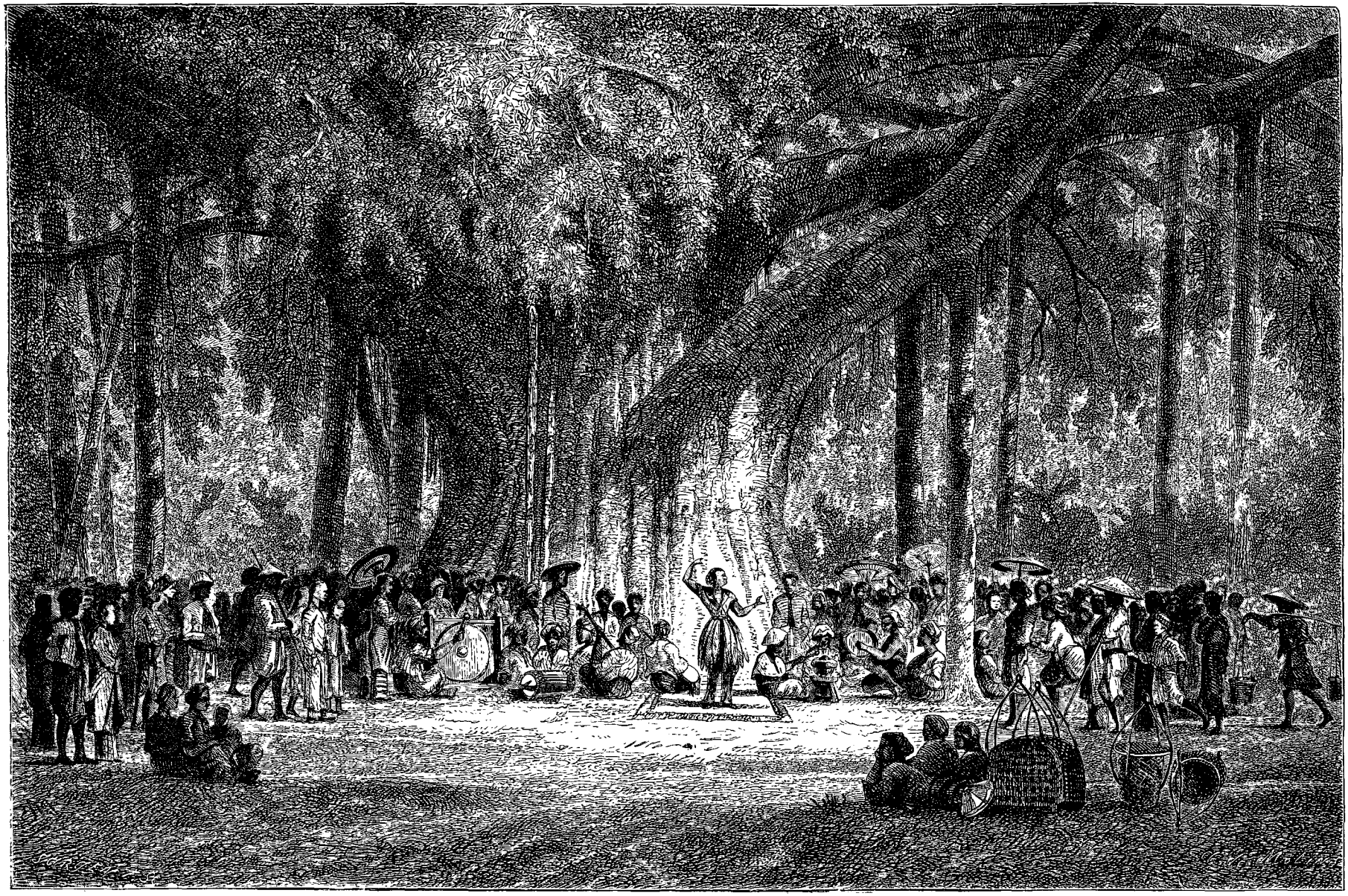
Pendant les quelques jours de repos que je me donnai pour me remettre de mes fatigues, j'assistai à une danse de bayadères, donnée sous un banian des environs de Boghor.

L'arbre majestueux abritait sous ses nombreux rameaux une foule accourue de tous les points du voisinage. Au pied de l'arbre, se tenait l'orchestre (*gamelhang*) principalement composé de sonneries, de gongs et de tamtams, dans le bruit desquels se perdait le grincement du violon indigène, fait d'une peau de serpent, d'une carapace de tortue ou d'un coco évidé et dont l'archet frotte alternativement les cordes par-dessus et par-dessous.

Quelques instruments de bois à pavillons de cuivre lançaient de temps en temps des notes aiguës et stridentes dans cet effroyable vacarme, dont quelques petites cymbales en étain accusaient le rhythme. Toute cette musique se résolvait toujours en d'épouvantables coups de tamtam qui ébranlaient l'air de leurs formidables vibrations.

Au centre des musiciens, une femme, debout sur une natte, se livrait aux exercices de dislocation qui forment la danse indigène. Le costume de la bayadère se compose de l'inévitable sarhong, mais, à la ceinture, pendent, accrochés par un de leurs coins, des mouchoirs de toutes les couleurs, présents des nombreux admirateurs de la Taglioni javanaise. La ceinture, en argent doré, et quelquefois même en or, est agrafée sur le creux de l'estomac par une belle plaque en orfévrerie, de chaque côté de laquelle pendent de jolies breloques malaises, boîtes à pommade pour reblanchir les dents, cassolettes, clefs ciselées, etc. La taille est prise dans un corsage blanc très-juste et sans manches, par-dessus lequel se croisent deux bandes pailletées d'or, l'une rouge et l'au-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Danse de bayadères sous un multipliant, aux environs de Boghor. — Dessin de M. de Molins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tre noire, qui partent des épaules et se rejoignent sous la boucle de la ceinture.

Mais elle n'était pas seule en scène : un homme paraissait de temps en temps, jouant un rôle mêlé de chant et de pantomime. La bayadère lui répondait par des gestes et quelquefois aussi par d'affreux glapissements.

Les Indiens prennent un plaisir infini à ces contorsions et à cet épouvantable tintamarre. A voir leur air profondément captivé et leurs mouvements qui suivent le rhythme de la musique, à les entendre accuser les contre-temps soit avec la voix, soit en frappant alternativement du plat et du revers de la main les objets qui se trouvent à leur portée, on comprend aisément que les *Toppengs*, ou dans d'autres parties de l'île les Ronghengs, sont un de leurs plus grands plaisirs.

J'avais déjà remarqué, à Batavia et à Soërabaija, ce goût prononcé des indigènes pour leurs représentations théâtrales, mais sans pouvoir me rendre un compte exact de la cause de leur plaisir. L'action est souvent, il est vrai, incompréhensible pour les Européens; mais, le plus habituellement, elle a trait à l'amour, l'éternel sujet de toute comédie. Ainsi c'est parfois un drame enfantin comme celui-ci :

La bayadère, sans doute effrayée de l'avenir de coiffer sainte Catherine, expose son ennui par des poses alanguies. Elle va et vient sur la natte qui lui sert de tapis, s'étire les bras, se renverse en arrière, murmure une plaintive chanson. Pendant toute cette première partie qui est fort longue, le danseur, son compère, reste nonchalamment étendu dans son coin. Mais le moment arrive où son rôle l'oblige à entrer en scène : il se lève alors, s'approche de la danseuse et lui fait une déclaration que la coquette repousse d'une façon non équivoque. Il insiste, il redouble de démonstrations humbles et passionnées, il va même, pour attendrir l'inhumaine, jusqu'à se couvrir la figure d'un masque qui se termine à la lèvre supérieure et dont les coins abaissés vers le menton donnent à sa physionomie la plus comique des tristesses. Vains efforts! au moment où l'éloquence de ses gestes atteint son apogée, il reçoit sur le nez un formidable coup d'éventail.

Furieux d'un affront aussi sanglant, notre homme met alors une figure peinte en vermillon, qui roule des yeux féroces et montre une rangée de dents formidables. C'est le masque de la colère, comme le premier était celui de la douleur. Notre héros s'avance alors menaçant vers la belle coquette et lui prouve ses sentiments par une série de gestes saccadés, de sauts et de soubresauts plus désopilants les uns que les autres. Effrayée du mal qu'elle a fait, de la colère qu'elle a provoquée, la jeune femme se retire dans un coin et regrette sans doute sa trop grande rigueur.

Cependant l'amour-propre la retient; elle ne veut point faire le premier pas; mais, voyant tout à coup le danseur jeter son masque de furieux et reprendre ses poses les plus humbles et sa physionomie la plus douce, elle se rend à tant de grandeur d'âme, se lève fascinée, s'approche de son tyran et lui jure une obéissance complète en suivant tous ses mouvements; elle s'avance quand il s'avance, recule avec lui, et ne tarde pas à se joindre à la danse à laquelle il l'invite d'un air conquérant.

D'autres fois, les Chinois, leurs défauts et leurs caractères, font les frais du drame que représentent les Toppengs.

Le danseur est déguisé en Chinois; il est vêtu à cet effet d'une camisole blanche et a la tête couverte d'un crâne postiche d'où sort une toute petite natte (le comble du ridicule pour un fils du Céleste Empire). Il mime les inconvénients qui résultent d'une gourmandise mal entendue. Il a mangé un ananas tout entier, et les douleurs d'entrailles viennent à se déclarer juste au moment où il traitait une affaire avec un Malais et se disposait à le voler horriblement. Chaque geste persuasif est interrompu par les contorsions les plus amusantes et les plus significatives; chaque argument coupé par des lazzis et des soupirs grotesques, très-spirituellement chargés.

Les Chinois sont douillets et intéressés; les Malais le savent et s'en moquent.

Ce que j'ai vu de plus réellement grotesque, c'est une représentation du genre de celles que je viens de décrire, mais dont les acteurs étaient deux singes dressés. Scrupuleusement vêtus comme les Toppengs, ces deux bêtes imitaient leurs mouvements traditionnels avec une rare perfection. C'était merveille de les voir se balancer, se déhancher, mettre leurs bras velus en guirlandes, tourner leurs mains en dehors des mouvements permis par la nature, le suprême de l'art de la danse aux Indes : on aurait dit de vrais petits hommes, tant l'imitation était parfaite. Mais à la moindre distraction de leur impressario, les deux acteurs, oubliant leurs rôles, en profitaient pour se pincer et s'arracher du poil, en se croisant, et, si la distraction se prolongeait, fondaient alors l'un sur l'autre, se roulaient sur le sol et cherchaient à se mordre ou à se prendre mutuellement les oreilles.

Je trouvai aussi un jour devant ma porte un indigène qui me demanda à me régaler de son talent. Il portait autour de ses reins une sorte d'échelle de corde dont les échelons de bambou taillés en sifflet excitaient ma curiosité. Je lui demandai le prix du spectacle qu'il me proposait.

« Quatre duits (8 centimes) par acte, » me répondit-il.

Je lui donnai une roupie et le priai de commencer.

Il déroula alors son échelle, en fixa l'une des extrémités au tronc d'un arbre voisin, passa l'autre à l'une de ses jambes, tendit ainsi les deux cordes, et se mit à me jouer des mélodies malaises, en frappant les morceaux de bambou avec une massette de bois dur. Composition et exécution étaient sans doute fort incomplètes, fort primitives, mais je n'hésite pas à donner la préférence à cet instrument sur tous ceux que j'ai entendus jusqu'à ce jour dans les orchestres indigènes.

Après avoir savouré toutes les délices que pouvait me procurer mon musicien, je rentrai dans mon pavillon,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pensant que le bonhomme s'en irait après mon départ. Point du tout ! Une demi-heure se passe, puis une heure, et la musique va toujours son train. Je reviens sur ma porte et j'engage poliment le virtuose à s'en aller. Il proteste et continue. Une autre heure se passe; ce bruit mat, court, enroué, commence à me porter sur les nerfs ; cette fois-ci, je congédie formellement l'artiste. Mais il refuse net de s'en aller, et me répond que je lui ai payé vingt-cinq heures de travail et qu'il me les donnera.

Mais ce fait n'avait rien d'extraordinaire et j'aurais dû le prévoir; car, durant mon séjour dans l'île de Java, j'avais été témoin, en plusieurs circonstances, de la passion des indigènes pour tous les divertissements, et de la force physique que déployaient artistes et spectateurs pendant des représentations de vingt-quatre ou trente heures consécutives. M. Grenier ayant un jour payé les marionnettes et les danseurs à ses domestiques, ceux-ci, après une journée de travail, passèrent debout une nuit entière, se refusant le repos plutôt que de renoncer à un seul incident du spectacle qui leur était offert.

Toekan Thialong. — Dessin de M. de Molins.

Quant à mon *Toekan-Thialong*, quand je fus parvenu à lui faire comprendre que je lui faisais grâce des vingt-trois heures de travail qu'il me devait encore, il s'éloigna très-offensé du mépris que je semblais faire de son talent.

Le jour même où m'était arrivée mon aventure avec le musicien ne devait pas finir sans m'apporter une des plus violentes émotions que j'aie ressenties pendant mon séjour à Java.

Il était une heure du matin ; je venais de me coucher, et à peine avais-je fini de border mon moustiquaire tout autour de mon lit, que je sentis mon matelas se soulever brusquement à trois ou quatre reprises. Les sinistres événements de Banjer-Massin, sur la côte de Bornéo où tous les Européens avaient été massacrés naguère, et certaine histoire d'une frégate de guerre prise à l'abordage par les indigènes, nouvelles que m'avait récemment racontées un Indien dont j'avais gagné la confiance, me revinrent aussitôt en mémoire. Je me crus au moment d'une Saint-Barthélemy de blancs, et, sautant hors de mon lit, je regardai immédiatement dessous, certain déjà d'y voir briller dans l'obscurité les yeux de mon assassin.

Il n'y avait personne.

J'ouvris mes volets, et, au moment où j'allais m'accouder sur l'appui de ma fenêtre, je reçus dans la poitrine deux nouvelles secousses violentes. Au même instant, buffles, chevaux, poules, canards, chiens et moutons poussèrent des cris d'effroi, et, par contre, toutes les bêtes qui chantent pendant la nuit, se turent tout à coup.

C'était un tremblement de terre. Le bruit souterrain, semblable à celui d'un ouragan éloigné, et les frémissements du sol qui continuaient à se faire sentir ne me le disaient que trop clairement. Je sortis de mon pavillon, en proie à la plus grande terreur, et craignant que la maison en s'écroulant ne m'ensevelît et ne m'écrasât sous ses débris; à peine dehors, je ressentis une troisième secousse plus forte que les deux autres.

Tous les Indiens étaient sortis de leurs cabanes.

« La terre a tremblé ! me dit l'un d'eux, pâle de terreur.

— Je l'ai senti, répondis-je peu rassuré. Tremble-t-elle souvent ainsi ?

— Non, monsieur, et fort heureusement : car si elle eût tremblé plus fort, nous aurions vu les maisons tomber. »

En effet les secousses avaient été verticales et semblaient partir immédiatement de dessous nos pieds. La lampe suspendue dans mon pavillon n'oscillait presque pas, mais, en revanche, les branches des cocotiers plantés devant mes fenêtres semblaient agitées par un vent tombant du ciel sur elles.

J'ai gardé de ce tremblement de terre un pénible souvenir, et j'avoue franchement que c'est la chose du monde qui m'a le plus effrayé. La pensée qu'on est à la merci d'un fléau contre lequel il n'est pas d'abri, cause une affreuse angoisse et le raisonnement ne fait qu'augmenter le premier effroi.

Le lendemain matin, j'allai me promener au marché, le rendez-vous des indigènes des environs. Dans les groupes qui stationnaient partout et autour du bali-bali, qui constitue le plus grand restaurant que j'aie vu à Java, il n'était question que du tremblement de terre de la nuit précédente. J'appris que les secousses avaient été ressenties à plusieurs lieues à la ronde et qu'elles avaient été plus fortes près des montagnes du Pangrangoh que dans les environs de Boghor, ce qui me fit supposer avec quelque raison qu'elles partaient du Guenhung-Ghédé, volcan en pleine activité.

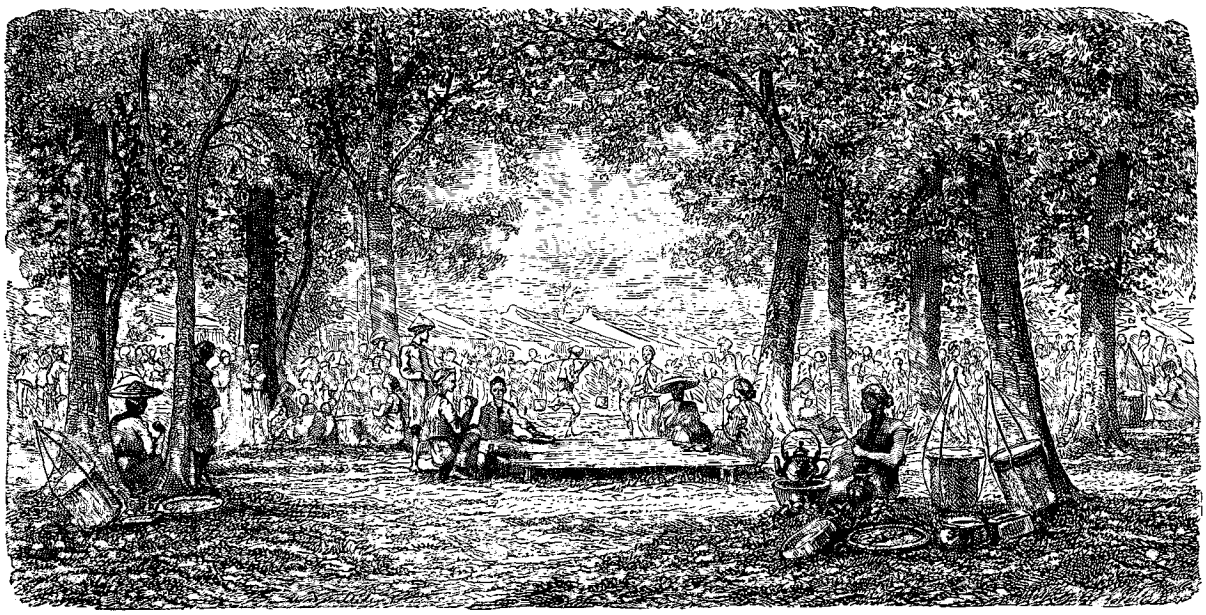
Quelques jours après cette alerte, M. Abels vint me voir et me fit présent d'une sarbacane indigène, accompagnée de ses flèches. Cette arme est un long tube de deux mètres et demi de long sur deux centimètres et demi de diamètre, orné de distance en distance de ces merveilleux ouvrages en écorce de roting dont nos plus habiles passementiers, employant leurs meilleurs cordonnets, ne sauraient imiter ni la finesse ni l'élégance. La flèche,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longue de quarante centimètres environ, est renforcée vers la pointe et garnie à sa partie inférieure d'une sorte de quenouille en coton brut, destinée à intercepter tout passage d'air qui pourrait nuire à la propulsion du projectile : la pointe est tantôt coupée carrément ; elle est destinée en ce cas à étourdir les oiseaux qu'on veut prendre vivants; tantôt elle est effilée, et rendue excessivement dure par le fil du bambou. M. Abels me montra l'usage de cette arme. On introduit d'abord dans la sarbacane la flèche tout entière; on vise ensuite et avec beaucoup de facilité, eu égard à la position de l'arme, qui, appuyée au centre de la bouche, se trouve dans la direction du regard des deux yeux; on souffle alors vigoureusement en fermant aussitôt l'orifice du tube avec la langue, et la flèche, dont la portée est fort longue, va exactement au but. J'en voulus faire l'expérience à mon tour, et comme nous nous trouvions sous la galerie de l'hôtel de M. Grenier, en face d'une vaste cour peuplée de poules, je visai une de ces malheureuses volailles, ne doutant pas de la manquer. Malgré les avertissements de notre hôte, qui me prédisait que j'allais faire quelque malheur, je soufflai avec force dans ma sarbacane, et la flèche, aussi rapide et sûre que celle de Guillaume Tell, vola vers l'animal infortuné et le traversa de part en part. La poule, mortellement atteinte, fut achevée pour le repas du soir, et quoiqu'elle fût fort tendre, j'ai encore et j'aurai toujours sur la conscience ce meurtre presque involontaire.

Les indigènes ont encore d'autres armes très-ingénieuses et très-primitives, destinées à la chasse des petits oiseaux, pour laquelle ils ont un goût très-prononcé.

Les princes javanais se livrent au plaisir de la chasse sur une plus grande échelle. Ils aiment à courre le cerf, rarement avec des chiens qui seraient piqués par les reptiles, déchirés par les plantes, et qui d'ailleurs ne supportent pas le climat; mais à cheval, en cherchant à détourner et à tromper l'animal. Une fois qu'il est fatigué, les cavaliers s'approchent, et, s'armant d'un roting garni de plong à l'un de ses bouts, et à l'autre d'une forte poignée de cuir destinée à le bien assujettir dans la main, ils assomment la pauvre bête. Cette chasse, aussi difficile que barbare, est exclusivement réservée aux très-grands personnages de Java.



Le grand restaurant, à Boghor. — Dessin de M. de Molins.

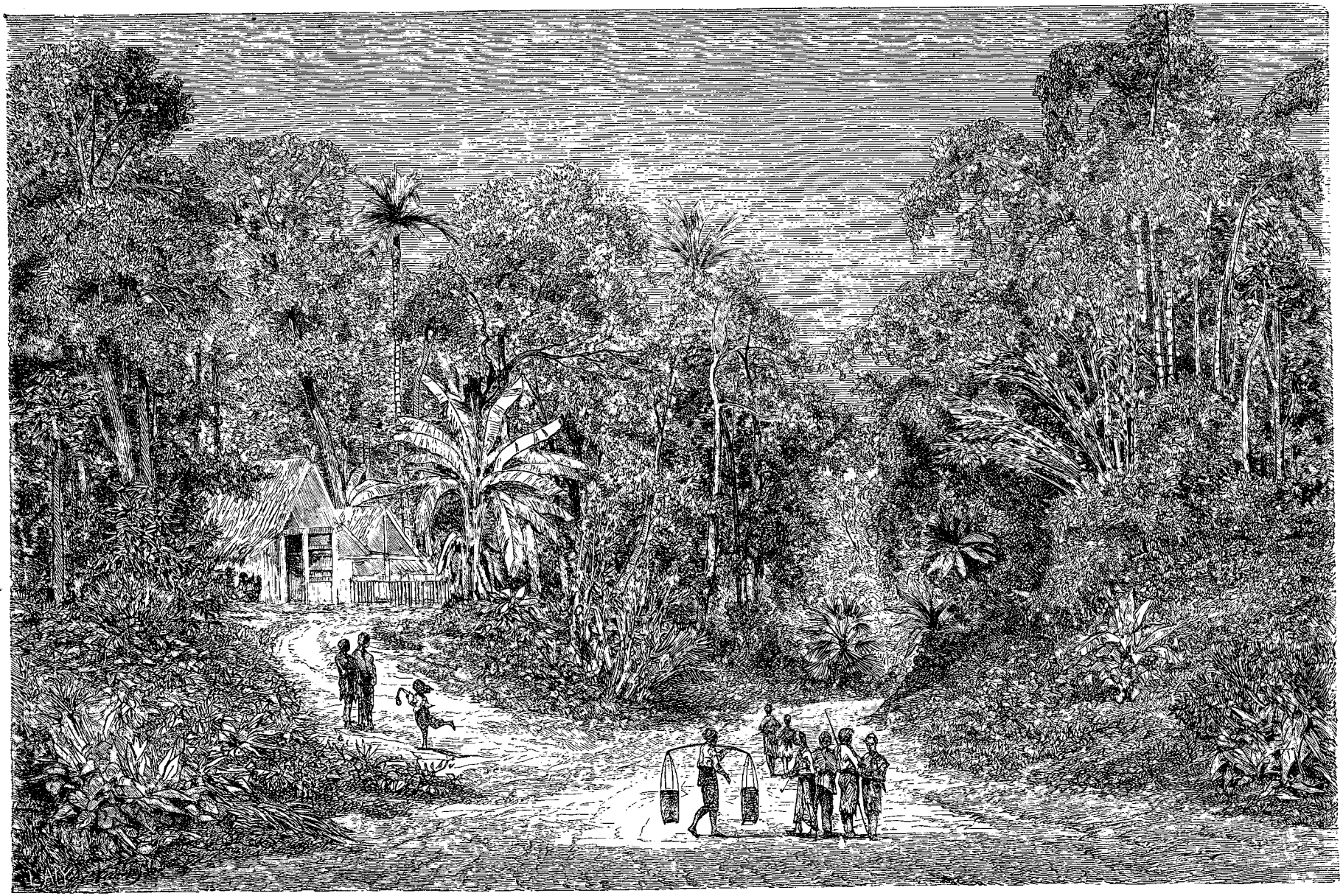
Quant au seigneur tigre, j'ai déjà dit la profonde terreur qu'il inspire aux indigènes; aussi sont-ils bien peu nombreux les hommes intrépides qui osent s'aventurer seuls, la nuit et avec des intentions hostiles, dans les formidables repaires où, comme l'a dit un poëte :

> .... Le tigre royal, fier habitant des jungles,
> Se roule sur le dos et dilate ses ongles.

Il y a cependant à Java des chasseurs de bêtes féroces, qui s'attaquent au tigre de différentes manières connues en Europe. Mais la manière de prendre un tigre vivant est plus ignorée et mérite une mention spéciale.

Quand on a reconnu les parages où l'animal fait habituellement ses promenades nocturnes, on y choisit une petite éclaircie de terrain cachée par des buissons. On creuse alors une fosse de trois mètres carrés de surface sur quatre à cinq mètres de profondeur environ, et on y jette un animal vivant, un chien ou une chèvre par exemple : on recouvre le tout d'un mince treillage de lattes légères sur lequel on simule, avec autant de perfection que possible, un terrain vierge. A la tombée de la nuit, les chasseurs se retirent aux environs et guettent en silence, certains que tant qu'ils entendront crier l'appât il n'y aura point de tigre pris. Cependant la bête fauve, attirée d'abord par les cris, et ensuite alléchée par l'odeur, s'approche de son pas silencieux et allongé, flaire et fouille dans les buissons, cherchant le meilleur endroit pour s'élancer sur la place où elle pense que se trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue des environs de Boghor. — Dessin de M. de Molins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la proie invisible : tout à coup le tigre s'arrête, recule de quelques pas, prend son élan, et d'un bond va rouler au fond de la fosse, en entraînant avec lui le terrain mobile. Presque immédiatement après la chute du tigre, la bête mise en appât est morte d'effroi. Après quelques bonds furieux, rendus impuissants par le manque d'espace, le tigre se résigne et se couche, la tête posée sur ses pattes de devant, et les yeux levés vers le haut de la fosse. On peut alors le fusiller sans qu'il fasse un seul mouvement. Mais si on veut le prendre et l'emmener vivant, on descend dans la fosse une cage moins haute et de fort peu plus étroite qu'elle, faite en bambou, fermée par le haut et ouverte par le bas : puis on comble le trou petit à petit, avec la terre qu'on en avait retirée et qu'on avait eu soin de cacher à peu de distance de là sous des feuillages. Impatienté par cette pluie de terre, le tigre renonce à son immobilité; il se lève, piétine la terre fraîchement jetée, et au fur et à mesure que le niveau s'élève, le tigre remonte avec lui, emportant sur son dos la cage qui le tient captif. Lorsque prison et prisonnier sont presque sortis de terre, on adapte des brancards à la cage et on la met au niveau du sol, en achevant de combler la fosse. Alors, si l'animal est très-redoutable, on lui glisse un plancher sous les pieds et on l'emporte ; sinon, on se contente de le faire voyager en poussant sa prison mobile et en se bornant à la poser par terre chaque fois qu'il manifeste quelques velléités de révolte ; tout élan lui étant impossible, aucune évasion n'est à redouter, d'autant plus, comme nous l'avons déjà dit, que le tigre a horreur du contact du bambou dont l'écorce vernissée agace ses terribles griffes.

Quant aux Européens, ceux qui peuvent supporter la rigueur du climat se livrent volontiers au plaisir de chasses moins dangereuses. Le sanglier, le *babi-roussa* (cochon-cerf), le charmant antilope fauve tacheté de blanc, sont leurs victimes ordinaires ; mais jamais je n'ai rencontré de chasseur, si endurci qu'il fût, qui eût pu tuer plus d'un singe. L'agonie du singe est affreuse, surtout à cause de sa ressemblance avec celle de l'homme. M. B..., l'un des Nemrods de Java, me raconta qu'un jour il avait rencontré dans une de ses chasses une nombreuse troupe de gloutons (*lcëtoeng-simia-maura*); il fit feu presque au hasard et vit tomber de l'arbre une guenon et son petit, blessés du même coup. Alors il assista à une scène déchirante. La malheureuse mère, oubliant sa blessure, se mit à prodiguer à son nourrisson les soins les plus tendres et les plus passionnés; elle le pressait dans ses bras, le couvrait de caresses, cherchait à arrêter le sang qui coulait des blessures du petit singe en posant dessus ses mains noires. Enfin, lorsqu'elle se fut aperçue qu'il était mort, elle expira à son tour, en manifestant par ses gestes et par ses grimaces le plus violent désespoir. M. B.... m'avoua que ce spectacle l'avait profondément touché et que depuis il n'avait jamais déchargé son fusil sur un seul de ces pauvres animaux.

Les indigènes ont une façon assez ingénieuse de s'emparer des singes. Ils grimpent sur les cocotiers avec une agilité digne du gibier qu'ils poursuivent, font un trou à une noix et l'évident. Le singe qui voit ce coco troué et que conduit son instinct habituel de curiosité, veut en connaître la cause; il passe avec quelque effort sa petite main dans le trou, fouille quelques instants dans le coco vide, puis, quand il veut la retirer, effrayé de la difficulté qu'il éprouve, il écarte les doigts, se fatigue le poignet, perd la tête enfin, et reste ordinairement captif.

De la chasse aux combats d'animaux, il n'y a qu'un pas : aussi les indigènes ont-ils un goût très-vif pour ces derniers divertissements. Les souverains du pays, qui en sont également grands amateurs, font quelquefois combattre ensemble, dans de vastes arènes, des tigres et des buffles ; le tigre a été affamé depuis plusieurs jours ; la fureur double ses forces, et le buffle n'a pour tout refuge que de forts piliers de bois plantés en terre, derrière lesquels il bat en retraite quand le danger est trop imminent. Chose singulière ! celui-ci est généralement vainqueur, et parvient souvent à clouer le tigre avec ses cornes contre les parois de l'arène. Mais comme ces luttes grandioses, qui rappellent les plus beaux jours de la Rome des Césars, ne sont à la portée que des fortunes princières, la plupart des indigènes se bornent à faire combattre entre eux des coqs et des cailles, mais plus souvent encore de malheureux cricris. Cet insecte, habituellement si inoffensif, est renfermé précieusement dans un petit flacon de bois pourvu d'une fente qui permet d'exciter l'animal avant le combat. Quand on le juge suffisamment furieux, on le fait sortir de la boîte et on le met alors en présence de son adversaire; ils combattent ainsi jusqu'à l'extermination de l'un des deux champions. Non-seulement le jeu est ridicule et cruel, mais il donne naissance à des paris dans lesquels les Javanais égalent en folie et en imprudence nos sportmen, et qui ont pour leur fortune et pour leur moralité les plus funestes conséquences.

Les indigènes aiment aussi à faire voir aux Européens les animaux curieux du pays. On m'apporta un jour un *tatou-cabassou*. Ce singulier animal a, comme on le sait, la forme d'un gros rat; il est recouvert depuis le haut de la tête jusqu'à la queue d'écailles arrondies dont les indigènes font des chapeaux, et se nourrit principalement de fourmis. Je vécus quelque temps avec lui, mais je fus forcé de m'en séparer à cause du bruit insupportable que ses pieds armés de petites griffes faisaient sur mon parquet, et surtout du bruit plus désagréable encore de sa respiration entrecoupée, semblable, si je puis dire, à un reniflement.

On me fit ensuite cadeau d'une grenouille d'une espèce qui m'est inconnue, et à laquelle ses pattes de derrière, démesurément grandes par rapport à celles de devant, permettaient de faire des bonds prodigieux; elle sautait sans cesse par dessus mes meubles, par dessus ma tête, et littéralement jusqu'au plafond. Son incommodité me força aussi à lui donner la clef des champs.

Mais l'hôte que je gardai le plus longtemps et auquel je m'intéressai le plus fut un serpent vert (*oular-hidio*), espèce qui n'est pas venimeuse, mais qui dans ses co-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lères peut faire une morsure profonde. Ce serpent, qui est certainement le plus beau de tous, est vert et velouté et traversé dans toute sa longueur, de chaque côté du ventre, d'une longue bande d'or. Il est long d'un mètre environ, admirablement proportionné, et sa tête offre le type le plus parfait de la tête du reptile. Sa forme gracieuse et sa merveilleuse couleur eraient pâlir les plus beaux émaux de Palissy. Je le tenais ordinairement renfermé dans un bocal; mais quelquefois je le lâchais sous ma galerie; il montait alors sur les tables, tantôt en s'enroulant autour des pieds, tantôt en se dressant sur sa colonne vertébrale, comme les serpents danseurs, jusqu'à ce qu'il eût posé sa tête sur le rebord du meuble, pour s'enlever ensuite d'un seul effort.

Je veux raconter sa fin qui fut tragique.

J'avais élevé à la maison un jeune chat pour m'assurer d'une singularité particulière aux chats du pays qui ont tous la queue nouée naturellement, difformité que j'avais d'abord attribuée à quelque torture infligée à ces animaux pendant leur enfance. Un jour mon chat, ayant rencontré mon serpent qui faisait sa promenade ordinaire, se mit à le taquiner avec sa patte. Le reptile, irrité de cette agression, s'enroule aussitôt sur le parquet en forme de huit, pour donner à ses reins plus d'élasticité et de force, et attaque vigoureusement le chat : dans ses mouvements précipités, de vert qu'il était, il devient peu à peu zébré de gris et de noir. Ce phénomène, que je m'expliquai plus tard, provient de ce que l'extrémité extérieure de ses écailles est verte, celle qui touche la peau, grise, et que l'animal, en s'étirant, laisse voir l'écaille tout entière; ce qui produit les singulières zébrures en question. Voyant que la lutte devenait plus sérieuse, le chat s'était assis sur son derrière et, écartant ses pattes de devant, envoyait de terribles soufflets à son rampant adversaire. La colère de celui-ci devint alors tellement violente que ses écailles s'étant hérissées et laissant voir sa chair à nu, il changea encore une fois de couleur et devint rouge brique; comme il était ainsi dans un bien plus grand danger et que le chat l'avait déjà griffé plusieurs fois, je voulus le soustraire à une mort certaine et le remettre dans son bocal : mais mes Indiens s'y opposèrent en me disant qu'il était très-dangereux de le toucher en ce moment. Un instant après, le chat, d'un coup de patte vigoureusement asséné, lui avait coupé la tête.

La pointe que j'avais faite dans les pays vierges m'avait mis en goût, et tout ce qu'on me racontait du pays des Préhangans me travaillait l'esprit de telle façon que je résolus de me remettre en route. M. Abels voulut bien m'accompagner dans cette nouvelle excursion qui devait durer plusieurs jours. Notre itinéraire était de nous rendre à Tjiandjioor que nous devions adopter comme quartier général, et de rayonner de là dans les contrées voisines. Mais les pluies, qui règnent constamment dans toutes les contrées sur lesquelles le soleil passe à pic, écourtèrent encore ce voyage. Nous entrâmes toutefois fort avant dans le pays, et nous y vîmes plusieurs choses intéressantes.

Nous partîmes de Boghor à deux heures du matin, à cheval et accompagnés, comme la première fois, de coolies qui portaient quelques provisions et nos fort légers bagages. Nous devions avoir dépassé le Maga-Meudong avant le lever du jour et nous avions une forte traite à fournir. La nuit, sans lune, absolument noire, comme je l'ai décrite, ne nous permettait pas de voir les oreilles de nos chevaux, et, à bien plus forte raison, de diriger leur marche. Ils suivaient je ne sais trop comment notre guide, mais, de temps en temps, ils tressaillaient d'une étrange façon, et avec de brusques écarts qui me faisaient craindre de perdre les arçons.

« De quoi donc ces animaux ont-ils peur? demandai-je à notre guide.

— Sans doute des Malais qui se reposent dans les fossés, me répondit-il, et peut-être aussi des serpents qui traversent la route et s'enfuient à notre approche. »

Une heure après, nous étions dans les hautes forêts où la nuit était encore plus obscure. Je ne voyais plus du tout mon cheval, et quoique je sentisse tous ses mouvements, il me semblait que je cheminais à reculons : sensation que, dans mon enfance, je me procurais en fermant les yeux lorsque je me trouvais en voiture.

Au petit jour, nous étions sur le point culminant du Maga-Meudong et nous avions à trois cents mètres derrière nous les barrières qui ferment le pays des Préhangans et qu'on ne peut franchir sans une indispensable permission. Les raisons de cette sévérité sont faciles à comprendre, sinon excusables. Ce merveilleux pays produit par excellence le café, l'indigo, la cochenille, le thé, le girofle, le poivre, la cannelle et la muscade, qui font la fortune de la Compagnie des Indes-Néerlandaises; il est peuplé de deux millions d'Indiens qui travaillent uniquement à la culture de ces épices, et les vendent aux agents de la Compagnie à des prix insignifiants. Ainsi l'administration paye le café aux cultivateurs à raison de six roupies le picoul, et encore cette somme, qui passe par les mains de plusieurs fonctionnaires indigènes, ne parvient-elle au vendeur que considérablement diminuée. L'administration vend le café sur le pied de trente-six à quarante roupies le picoul, de sorte qu'elle gagne sur ce seul article six ou huit fois plus que le producteur. Un tel état de choses ne peut durer que grâce à la profonde ignorance de la valeur de leur travail dans laquelle on entretient les indigènes, une indiscrétion pouvant compromettre la richesse de la Compagnie. De là découlent deux faits très-graves : d'abord le petit nombre d'employés européens et de soldats chargés, les uns de la direction des affaires civiles, les autres du maintien de l'ordre public, et ensuite l'implacable sévérité que l'on déploie à propos des moindres peccadilles des indigènes. Ainsi on leur défend l'usage du café, et, dans ce pays où cette précieuse boisson est aussi nécessaire que le vin à nos cultivateurs, la moindre contravention à cette loi inique est punie de dix à vingt-cinq coups de roting. Le lecteur sait déjà ce qu'est ce supplice.

Au lever du soleil, nous étions installés sous le pondok·

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

construit en belvédère sur le sommet du col du Maga-Meudong. Devant nous se déroulait le majestueux pays que nous nous proposions de parcourir, et l'horizon était borné par de bizarres montagnes, les unes coupées à pic sur un de leurs côtés, les autres ayant la forme d'un pain de sucre. A notre droite, les premières croupes du Pangrangoh, couvertes d'arbres magnifiques.

Nous fîmes sous le pondok un léger repas, dont nous allâmes chercher le dessert à quelques mètres de là, où l'aimable et prévoyant savant, M. le docteur Ploëm a acclimaté à l'intention des voyageurs de magnifiques fraises d'Europe. Nous étions en train de nous en régaler, quand nous entendîmes dans la forêt voisine un bruit semblable à un vent violent qui aurait cassé en les agitant les branches des arbres.

« Des singes ! s'écria M. Abels. Ne bougeons pas ! »

Quelques minutes après, nous voyons en effet arriver dans les arbres les plus rapprochés de nous, d'abord un, puis deux, puis quelques instants après douze ou quinze grands singes gris à tête noire (*Ouaou-ouaou. — Simia-leucisca.*) Les uns couraient sur les branches debout sur leurs pieds et s'aidant des mains; les autres s'y pendaient par les bras. Tous arrivaient ainsi jusqu'aux extrémités flexibles auxquelles ils se balançaient un instant pour s'élancer sur les arbres voisins. Tout à coup ils nous aperçoivent, et la troupe entière fait halte, en se cachant dans l'épaisse verdure qui l'entoure.

Orchidées arborescentes. — Dessin de M. de Molins.

Nous restons immobiles comme des termes, et bientôt la confiance renaît chez la troupe vagabonde; la curiosité l'emporte; des têtes velues passent au travers des feuillages : évidemment nous sommes pour ces messieurs un sujet de *great attraction*. Le plus courageux s'avance, se pend à une branche et nous examine avec une attention scrupuleuse. Au moindre geste de notre part, toute la bande aurait décampé. Mais nous ne nous trahissons pas et nous assistons aux ébats de ces vandales qui se mettent à briser et à dépouiller ces beaux arbres, leurs asiles et les sources de leur existence. Ce sont alors des évolutions incroyables. L'un des singes s'attelle à la queue d'un de ses camarades qui grimpe le long d'un tronc et se laisse bravement remorquer ainsi jusqu'aux branches les plus élevées; un autre, accroupi dans un endroit que la conformation de l'arbre rend un passage très-fréquenté, ne manque pas de donner une poussée, d'arracher du poil ou de tirer les oreilles à ceux qui s'avancent à portée de ses longs bras. Puis ce sont des luttes corps à corps qui s'engagent à quinze ou vingt mètres du sol et se terminent par la chute de l'un et quelquefois des deux champions, qui se rattrapent toujours fort adroitement aux branches. Souvent nous recevons sur nous les morceaux de bois qu'ils cassent dans leurs évolutions; mais je dois dire que je ne les ai pas vus en jeter volontairement et avec force, comme j'avais entendu dire qu'ils le faisaient.

Nous nous levâmes enfin, et nos singes, pris tout à coup d'une terreur épouvantable, s'enfuirent et disparurent comme un tourbillon.

Nous voulions voir le joli lac qui couronne le Maga-Meudong et atteindre, s'il était possible, Sundang-Lahia avant la grande chaleur. Quelques minutes après avoir rejoint la grand'route que nous devions traverser pour nous rendre au lac, nous rencontrâmes un convoi d'indigènes se rendant dans l'intérieur. Deux femmes étaient portées dans un *tandock*, sorte de palanquin en forme d'aumônière, fait de tranches de bambou et de cordes de roting, et porté au trot par deux vigoureux coolies; derrière le palanquin venaient les coolies de rechange, ceux qui portaient les vivres, les effets des voyageurs et le mari des deux femmes; car, à Java, la polygamie existe, comme dans presque tous les pays mahométans. La caravane passa rapidement près de nous, et porteurs et portés nous saluèrent poliment.

Nous nous engageâmes dans un beau sentier sinueux, au milieu d'arbres magnifiques sur lesquels je vis, dans leur plus grand développement, les orchidées arborescentes, ces merveilleuses plantes parasites qui préfèrent le bois dur des arbres tropicaux au terreau le plus gras et le plus fertile; à presque tous les troncs, pendaient des grappes de fleurs admirables et des mouchets de feuilles dont quelques-unes atteignaient de très-grandes proportions. Un indigène descendait le sentier.

« Sommes-nous loin du lac? lui demandâmes-nous.

— Non, nous répondit-il; ces messieurs n'ont plus que quelques pas à faire. »

En effet, un instant après nous trouvions au sein de la plus admirable verdure un beau bassin de l'eau la plus claire et la plus limpide.

Je voulus me baigner : M. Abels m'apprit que ce bain me vaudrait une bonne saignée, les eaux étant habitées par d'innombrables sangsues. Je renonçai donc à mon projet, mais, hélas ! je ne devais rien perdre pour attendre.

Nous reprîmes notre chemin vers Sundang-Lahia, et en descendant la route qui suit le revers du Maga-Meudong, nous vîmes de loin les grandes forêts de Rassa-Malah dont les arbres gigantesques sont à coup sûr les plus grands végétaux de la création : mais, vus dans cet

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ensemble de paysage si vaste, si imposant, ils me firent l'effet de jouets d'enfants, et nous résolûmes de les examiner de plus près, après nous être reposés de cette première étape.

A un détour de la route, nous vîmes à quelque distance trois indigènes à cheval qui venaient à notre rencontre. A portée de la voix, les trois cavaliers ôtèrent leurs vastes chapeaux ; à quelques pas plus près de nous, ils mirent pied à terre et conduisirent leurs montures par la bride, et, au moment où nous les rejoignions, se prosternèrent devant nous, la face contre terre.

Stupéfait et indigné tout à la fois, je saute à bas de mon cheval, je m'avance vers ces hommes et je prends sur le sol la même posture qu'eux. Nos coolies s'arrêtent comme pétrifiés, et l'un des hommes prosternés, ayant soulevé la tête, me laisse voir la plus étonnée des physionomies.

« Pourquoi te mets-tu ainsi à genoux devant moi? lui dis-je.

— Mais, monsieur.... mais.... c'est l'habitude....

— C'est une mauvaise habitude ; car tu es un homme comme moi, et l'on ne doit se prosterner que devant Dieu.

— Mais, monsieur....

— Il n'y a pas de mais. Relève-toi, ainsi que tes compagnons, et approchez-vous sans crainte. »

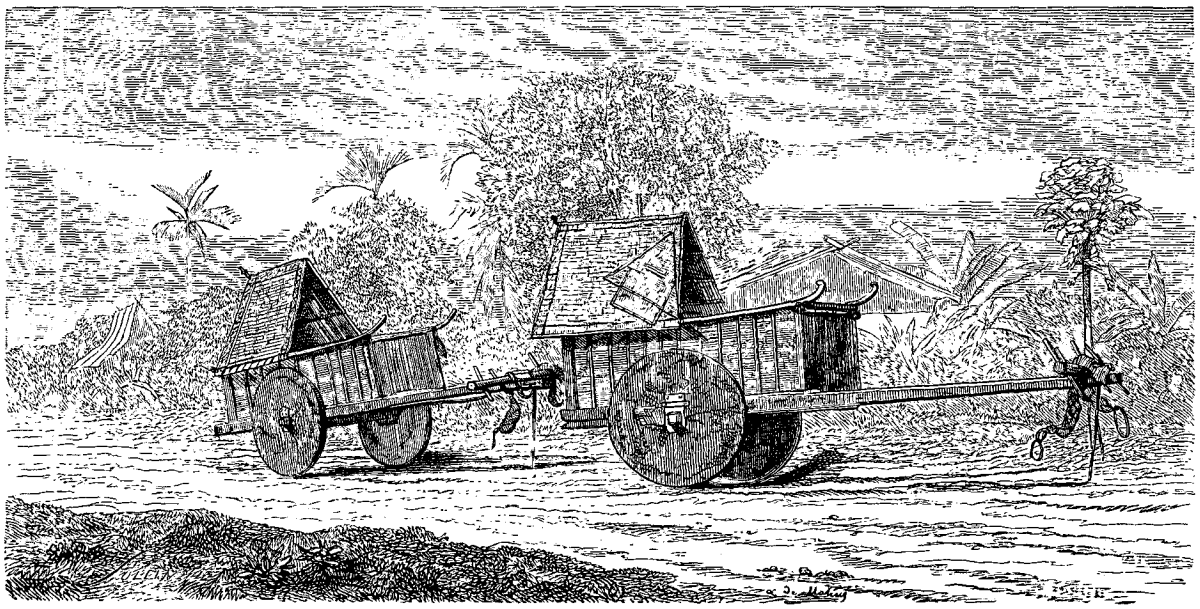
Ils obéirent, et alors je leur fis les *sélams* en usage aux Indes, leur souhaitant heureux voyage, grandes richesses et prompt retour.

« Slahmatt djïalan, lantass kahia, lantass poëlang. »

Ils s'éloignèrent, et je les entendis dire entre eux :

« Bien certainement, ce monsieur n'est pas Hollandais. »

Mais, hélas ! en réfléchissant à cette aventure, je com-



Voitures de charge, à Java. — Dessin de M. de Molins.

pris qu'en me laissant emporter par un sentiment de justice et d'humanité, j'avais manqué de prudence. En effet qui sait si ces pauvres gens se seront prosternés, après la leçon que je venais de leur donner, devant le premier Hollandais qu'ils auront rencontré sur leur chemin, et si ce dernier ne les aura pas fait battre sans pitié, à moins qu'il ne se soit lui-même acquitté de ce soin?

Sur le bord de la route, j'eus l'occasion de faire le dessin de ces belles voitures à roues pleines en usage dans toute l'île : je note ce fait en me rappelant qu'un Indien, qui me voyait faire mon croquis, me dit avec une naïveté charmante et en faisant allusion à une antique superstition indigène.

« Bien certainement, dans une vie précédente, monsieur a dû être fabricant de voitures. »

Enfin, vers deux heures de l'après-midi et après douze heures de cheval, nous arrivâmes, exténués de fatigue, à notre première étape, où l'excellent docteur Ploëm nous reçut avec une charmante cordialité.

Nous passâmes une intéressante soirée. M. Ploëm nous raconta sur le pays mille choses curieuses. Ce savant, qui est en même temps un aimable homme, s'est imposé la tâche d'étudier les volcans de Java ; il a longtemps habité les régions de l'île où ils sont en plus grand nombre. Pendant une des plus terribles éruptions du Merapi, volcan qui, l'hiver dernier, a causé la mort de plus de trente mille personnes, le docteur Ploëm monta sur le sommet du cratère embrasé, d'où s'échappaient, avec des torrents de flammes et de lave en fusion, de telles émanations que les Indiens qui l'accompagnaient, à demi suffoqués par la chaleur, la fumée et les gaz délétères, refusèrent d'aller plus loin et abandonnèrent l'intrépide savant qui continua à gravir, malgré les plus atroces souffrances, les flancs frémissants de la montagne.

M. Ploëm fit dans cette dangereuse ascension des observations scientifiques du plus haut intérêt ; il vit de ses propres yeux les phénomènes les plus étranges et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les plus inconnus, et l'on trouvera, dans l'ouvrage auquel il travaillait lors de mon passage à Sundang-Lahia, les merveilleux résultats de son courageux amour de la science.

Cependant la position de l'explorateur ne tarda pas à devenir encore plus critique, et l'on peut dire qu'il n'échappa à la mort que par un hasard miraculeux. En effet, au moment où, après avoir constaté les désordres que produisait sur lui le milieu dans lequel il se trouvait, il voulut reprendre le chemin des régions plus saines, la tête lui tourna, il s'éloigna autant qu'il le put du gouffre béant; mais il tomba bientôt sur le sol et resta ainsi sans connaissance pendant trois jours et trois nuits, sans être atteint par les ruisseaux de lave et les rochers incandescents qui roulaient le long de la montagne.

Des Indiens qui aperçurent par hasard M. Ploëm dirent aux gens de la plaine qu'ils avaient rencontré le corps d'un Européen. On soupçonna que c'était le cadavre du docteur; un convoi fut organisé pour l'aller chercher. Le docteur n'était pourtant pas tout à fait mort, mais il ne valait pas beaucoup mieux. A la suite des jours torrides et des nuits humides, des milliers de piqûres de fourmis et de moustiques, il avait été atteint d'une de ces fièvres ordinairement mortelles à Java. Il fut pendant plusieurs jours dans le plus grand danger, et encore la maladie ne céda-t-elle, que pour faire place à un état dont M. Ploëm n'est pas et ne sera jamais remis. Le courage scientifique de ce brave homme, dont je pourrais citer d'autres exemples aussi étonnants, est au-dessus de tout éloge.

Bananier royal. — Dessin de M. de Molins.

Parmi les choses curieuses que je vis chez M. Ploëm, je citerai ses collections d'animaux rares, soit morts, soit vivants, et entre autres, cinq magnifiques boas. Ces reptiles avaient longtemps vécu dans un grand cabinet attenant à la chambre à coucher du docteur, mais, comme ils se livraient pendant la nuit à des ébats trop bruyants, il leur fit construire une maisonnette en pierre sèche dans un coin de son jardin. Puis, un beau jour, il trouva les quatre murs renversés; les serpents étaient partis. Désolé de la perte irréparable qu'il venait de faire, le brave docteur se mit à la poursuite de ses fugitifs, dont il ne tarda pas à retrouver l'un, le plus beau de tous, dans une rizière, sortant par instants de l'eau et fuyant de toute la vigueur des longs anneaux de son corps gigantesque. S'élancer dans la rizière, les jambes nues (car le docteur était sorti en costume de nuit), saisir le reptile par le bout de la queue et le ramener de force à son domicile, fut pour l'héroïque naturaliste l'affaire de quelques instants. C'est là que je vis ce splendide animal, non pas engourdi et malingre comme ceux de nos ménageries, mais vif et bien portant comme un hôte chéri et soigné.

M. Ploëm possède aussi un bëo, qui m'amusa beaucoup par son talent de ventriloque. Le bëo ou mutek est certainement un oiseau des plus extraordinaires. Un peu plus gros que le merle d'Europe, noir comme lui et ayant aussi le bec et les pattes jaunes, il en diffère cependant par la forme générale de son corps, l'aspect particulier de sa tête et surtout par les ouïes en peau jaune qui lui donnent une physionomie étrangère aux oiseaux des pays froids. Mais c'est surtout par son talent d'imitation, supérieur encore à celui du perroquet, que le bëo est intéressant. Celui de M. Ploëm, dont la cage est située à peu de distance de l'écurie et de la basse-cour, s'est appliqué à rendre le gloussement des poules, le chant du coq, le roucoulement des tourterelles, et particulièrement le hennissement des chevaux, qu'il imite avec une perfection si grande que j'eus beau l'examiner attentivement et suivre du regard les ondulations de son gosier, le hennissement me paraissait toujours sortir de l'écurie et non du bec de l'oiseau mystificateur.

Je ne quitterai pas la résidence de Tjiei-Panas, sans parler des sources d'eau glacée et d'eau presque bouillante qui surgissent du sol à quelques mètres l'une de l'autre, et de la belle collection d'orchidées arborescentes qui se trouve dans le jardin botanique confié aux soins du docteur, et dans laquelle sont réunies presque toutes les variétés de ces belles plantes qui offrent aux naturalistes un si fécond sujet d'études.

Cependant il faut repartir; car nous voulons mettre à exécution notre projet de voir de près les Rassa-Malah (Liquidambar Rassa-Malah), les plus grands arbres du pays de Java.

Nous trouvâmes d'abord des plantations de café; puis nous arrivâmes dans des pays plus découverts et nous atteignîmes après une heure et demie de marche les premières jungles, moins hautes et moins serrées que celles que nous avions traversées dans notre ascension du Salak, mais qui rendaient encore notre voyage très-pénible. C'était un fouillis de verdure, où le bananier sauvage, avec ses feuilles vert-pâle d'un côté et de l'autre tachées de rouge et de brun, se rencontrait en majorité. Nous nagions dans des flots de plantes de toutes sortes; nous y admirions surtout les grandes fougères au tronc solide[1], aux feuilles si gracieuses et si régulières, les grandes fougères qui tiennent à la fois de la fleur par leur

1. Nous rencontrâmes sur notre route une cabane, véritable curiosité, dont les gros piliers étaient faits de troncs de fougères

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme exquise, de l'oiseau par leur belle couleur, et de l'arbre par leur taille imposante.

Tout à coup le mandour de M. Ploëm, qui nous servait de guide et qui savait le but de notre excursion, s'arrêta en nous disant :

« Voilà !

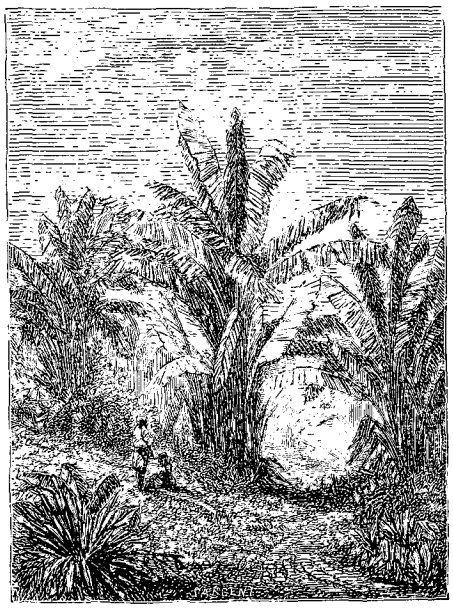
— Voilà quoi? dis-je.

— Le premier des grands arbres, monsieur, celui que l'on voit du Maga-Meudong. »

Et il m'indiqua du regard une sorte de tour, garnie à son sommet de branches et de feuilles, mais que bien certainement je n'aurais jamais pu prendre pour un arbre.

« Celui-ci est petit, me dit-il, mais en montant plus haut ces messieurs en verront de bien plus grands. »

Et en effet, bien que l'échantillon que nous avions devant les yeux dépassât déjà les limites du vraisemblable, nous reconnûmes, en arrivant aux lisières de l'immense forêt, que les arbres devenaient de plus en plus gros. Chose remarquable pourtant, ils étaient presque tous malades; plusieurs d'entre eux, noirs dans le haût, étendaient dans les airs leurs grands bras décharnés. L'on m'apprit que le soleil en était la seule cause et que ces vigoureux végétaux ne pouvaient pas supporter ses rayons.



Bananier sauvage. — Dessin de M. de Molins.

Je ne saurais bien exprimer maintenant, n'ayant plus la réalité devant les yeux, l'impression de recueillement que m'inspira la vue de ces colosses, véritables patriarches des forêts, témoins sans doute des antiques créations et des époques où la nature était encore dans toute la fécondité de sa jeunesse, et qui, encore debout aujourd'hui, m'entouraient de la colonnade de leurs troncs géants et me recouvraient du feuillage de leurs énormes branches.

Le dessin que nous donnons ici représente la fin de cette zone de troncs malades et le commencement de la forêt; c'est, à mon sens, un des endroits les plus intéressants de notre excursion.

A ce moment, une pluie fine qui survint fit tomber des arbres sur nous une multitude de sangsues terrestres qui, pénétrant par le collet et les manches de nos vêtements, nous saignèrent sans scrupule, et dont nos Indiens nous débarrassèrent en nous frottant avec des citrons; on sait qu'aux Indes il en pousse presque partout.

En redescendant, nous passâmes auprès des plantations de quinquina, acclimaté à Java pour la plus grande prospérité du gouvernement hollandais.

Plus loin, notre mandour trouva dans un tronc d'arbre encore debout, mais complétement pourri, un splendide capricorne, dont les longues antennes repliées dépassaient de beaucoup la longueur du corps, et nous fit, avec une précision à laquelle j'étais loin de m'attendre, une description des transformations successives de cet animal, tour à tour larve, chrysalide, et enfin insecte étincelant.

Ce n'était pas, du reste, la première fois que je constatais chez les Malais la connaissance de l'histoire naturelle; ils sont sous ce rapport bien plus avancés que nos paysans. Ils savent les reptiles et les insectes dangereux, ainsi que les moyens de soigner les morsures et les piqûres; ils connaissent les plantes et leurs diverses propriétés ; mais je dois malheureusement ajouter que, quelquefois aussi, ils mettent ces connaissances spéciales au service des plus mauvais penchants.

A mon avis, la réputation de férocité qu'on a faite aux animaux des forêts de Java est exagérée; j'ai pu m'en convaincre en parcourant des parages infestés de bêtes fauves et de reptiles de toutes sortes, et quoique je n'eusse bien souvent que des chaussures en lambeaux et de légers vêtements, je n'ai jamais été mangé par les tigres ni bu par les boas. Je suis donc autorisé à croire que les serpents et les scorpions fuient presque toujours à l'approche de l'homme, et que les tigres et les panthères sont effrayés des pâles figures des Européens, dont le teint entièrement décoloré par les transpirations continuelles, et les yeux clairs, animés par la fièvre, n'ont rien de rassurant pour des animaux habitués à voir les belles chairs dorées des Malais et leurs yeux, ordinairement si doux, et toujours voilés de longs cils : en un mot, nous ne sommes pas appétissants. Et puis, je connais plusieurs exemples de bêtes féroces parfaitement apprivoisées et n'ayant donné, pendant plusieurs années de suite, aucun signe du caractère qu'on prête à leurs races.

Mais quant aux poisons composés et souvent employés par les Indiens, c'est une autre question, et tout ce qu'on a dit à ce sujet est resté au-dessous de la vérité. J'ai vu, pendant mon séjour à Java, plusieurs Européens empoisonnés par les indigènes. Les substances les plus généralement employées sont celles qui développent chez les personnes qui les ont prises, des maladies connues et naturelles : je ne citerai que le poil court et noir qui entoure le nœud du bambou vert et qui produit le rhume de cerveau incurable, la bronchite chronique et la phthisie pulmonaire, suivant qu'il s'est logé dans les fosses nasales, les bronches ou le poumon.

Mais le temps était toujours aussi affreux, et nous

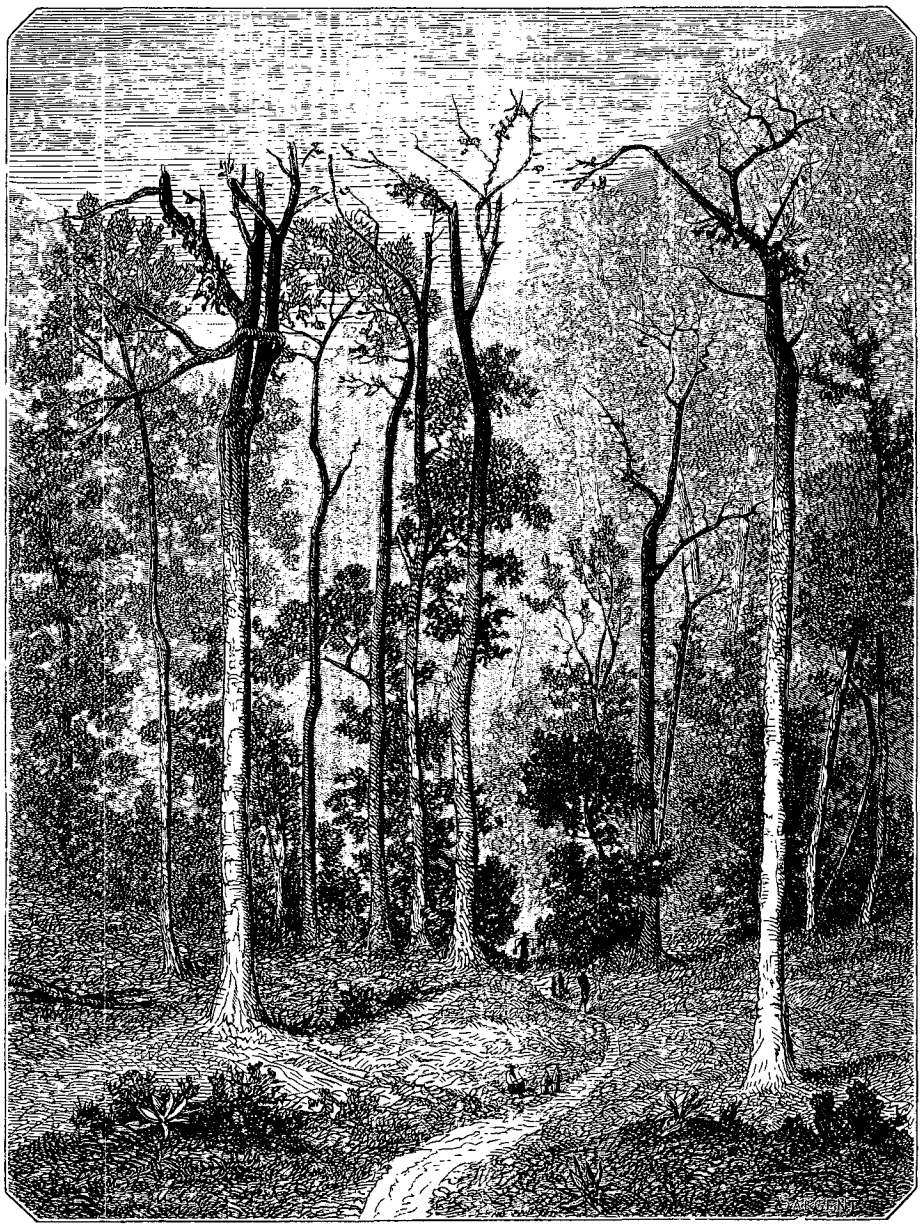
de vingt à vingt-cinq centimètres de diamètre. J'ai vu plusieurs de ces plantes aussi hautes que les dattiers du jardin d'acclimatation d'Alger (six à sept mètres).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

reprîmes le chemin de Boghor où nous arrivâmes dans un état facile à concevoir, après dix-huit heures de pluie épouvantable et où nous fûmes bien heureux de nous mettre au lit autant pour nous préserver des fièvres que pour nous reposer de nos fatigues.

Quelques jours après, je quittai la maison de M. Grenier et mon joli pavillon de la *Villa d'amore;* un triste pressentiment me disait que je ne devais plus revoir l'homme aimable qui m'avait si bien accueilli. Je ne me trompais pas, et, à peine de retour en France, j'appris que M. Grenier, victime de haines particulières, avait succombé, peu de temps après mon départ, à l'un de ces poisons dont je parlais tout à l'heure.

Enfin, le 10 mars 1861, je vis s'enfuir les côtes de

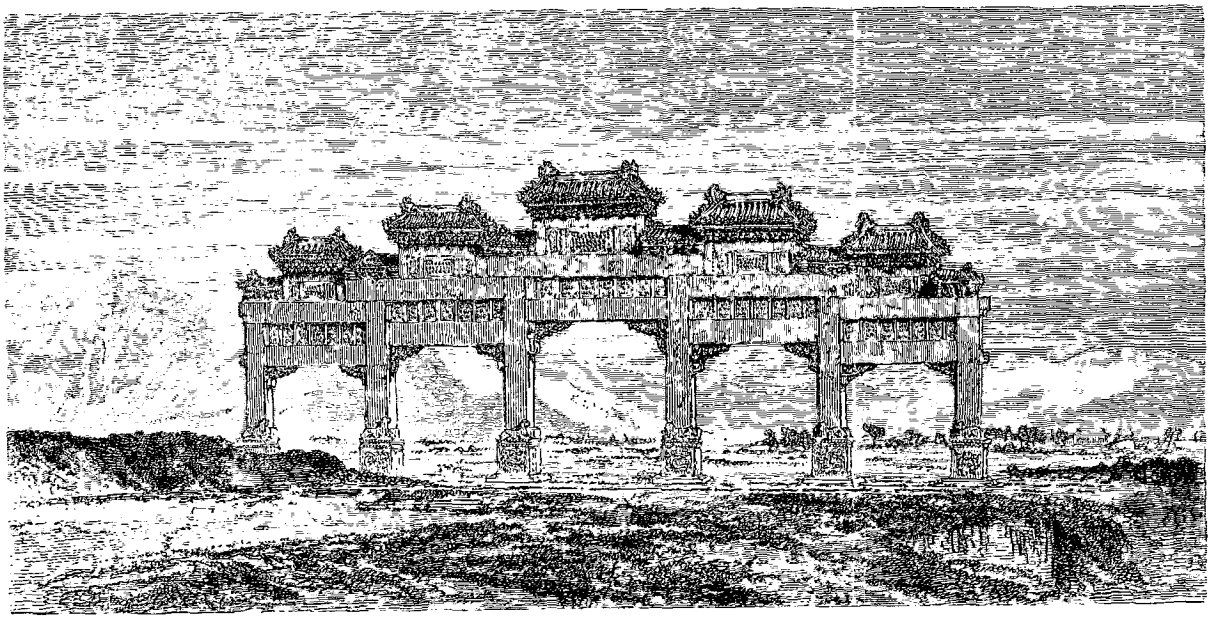


Les rassa-mdlah, près de Boghor. — Dessin de M. de Molins.

Java comme j'avais vu, le 5 janvier 1858, disparaître celles de France : la malle m'emportait sur ses grandes ailes de fer. Agité de mille pensées diverses, je regardai longtemps l'horizon derrière lequel venaient de s'engloutir les côtes de ce beau pays, où il m'avait été donné d'éprouver les sensations les plus douces, dans la contemplation des merveilles de la nature, comme aussi les plus pénibles, devant le spectacle de l'exploitation et de l'asservissement de mes semblables!

De Molins.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Monolithes à l'entrée de la sépulture des Mings (p. 302). — Dessin de Thérond d'après une photographie.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859 1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE PÉKIN A TCHANG-PING-TCHEOU.

Le grand plateau central de l'Asie. — Rapports entre l'empire russe et la Chine. — Difficultés du trajet par terre. — Considérations qui le font adopter. — Préparatifs de départ. — Panique au sortir du palais de la légation. — Les faubourgs au nord de Pékin. — Routes mal entretenues. — L'agriculture et la pêche dans le Pe-the-li. — Entrevue avec le maître d'école de Cha-ho. — Sa maison et ses femmes. — Aspect de la ville de Tchang-ping-tcheou. — Description d'une auberge chinoise.

Quand on jette les yeux sur une mappemonde, on est frappé du contraste que présente, avec les vastes océans du sud, l'immense étendue des terres au nord et dans le centre du continent asiatique. Le nord, c'est la Sibérie, ce grand désert où, malgré l'intempérie des saisons, la Russie a planté, par ses colonies militaires, de puissants jalons de civilisation; le centre, c'est l'empire chinois, l'empire du Milieu, avec sa double ceinture de tributaires nomades; au nord-ouest, les Mandchoux, dont la dynastie règne maintenant sur la Chine, au nord et au nord-est les Mongols, puis des Khirghiz, des Tartares, et cent autres tribus. Ce grand centre de l'Asie, presque inconnu encore à l'Europe, sera sillonné un jour, en dépit des distances, par les chemins de fer et les télégraphes de la civilisation occidentale, allant se relier aux Amériques par le Kamtschatka et le détroit de Behring; déjà des ingénieurs européens ont signalé cette grande voie du continent asiatique, qui doit unir tous les peuples de notre planète plus sûrement que les télégraphes sous-marins qu'on a essayé d'établir dans les profondeurs des océans Atlantique et Pacifique.

Ce que nous savons de ces régions ne nous vient certes pas des géographes chinois, qui n'ont guère du monde une idée plus exacte que celle qu'en avaient les Grecs au temps d'Hérodote. Il suffit pour s'en assurer de jeter les yeux sur la mappemonde (p. 290), dressée en 1840 par un lettré d'origine mandchoue : la surface de la terre y est occupée par trois continents, entre lesquels s'étend un vaste océan; l'un est composé des deux Amériques, l'autre de l'Asie, l'Europe et l'Afrique, le troisième envahit tout le sud. L'Amérique du Nord est toute petite, celle du sud au contraire s'étend presque d'un pôle à l'autre; l'Asie, l'Afrique et l'Europe singulièrement réduites forment à peine un tiers de la terre : on y voit la Contrée des Chiens, vaste pays imaginaire qui s'étend au nord-est de la Chine

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81 et 97.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans l'espace occupé par la mer de Tartarie; la Cochinchine occupe tout le continent Indien, deux vastes golfes coupent l'Afrique en deux parties réunies par un isthme, enfin l'Europe placée dans une position moins septentrionale n'est plus qu'une bande de terre sans profondeur. Le troisième continent, celui du sud et le plus vaste, est appelé la Contrée des Perroquets. Ces oiseaux venant en Chine de la Malaisie, il est évident que le géographe a fait une seule terre de la Nouvelle-Guinée, de l'Australie et de toutes les îles des groupes Océaniens. Les Chinois donnent aux Anglais le nom de *In-Ko*, aux Français celui de *Fa-Ko*, aux Russes celui de *Go-lo-ssó*. Ils n'ont pas idée de l'importance relative des différentes nations de l'Europe, qu'ils ont confondues longtemps dans le même mépris. La guerre de 1860 a sans doute changé leur manière de voir.

Les Russes se sont réservé jusqu'ici le monopole des communications par terre entre l'Europe et l'empire chinois; aucun agent européen, autre que les leurs, n'a encore pu traverser ces espaces inhospitaliers.

Mappemonde chinoise.

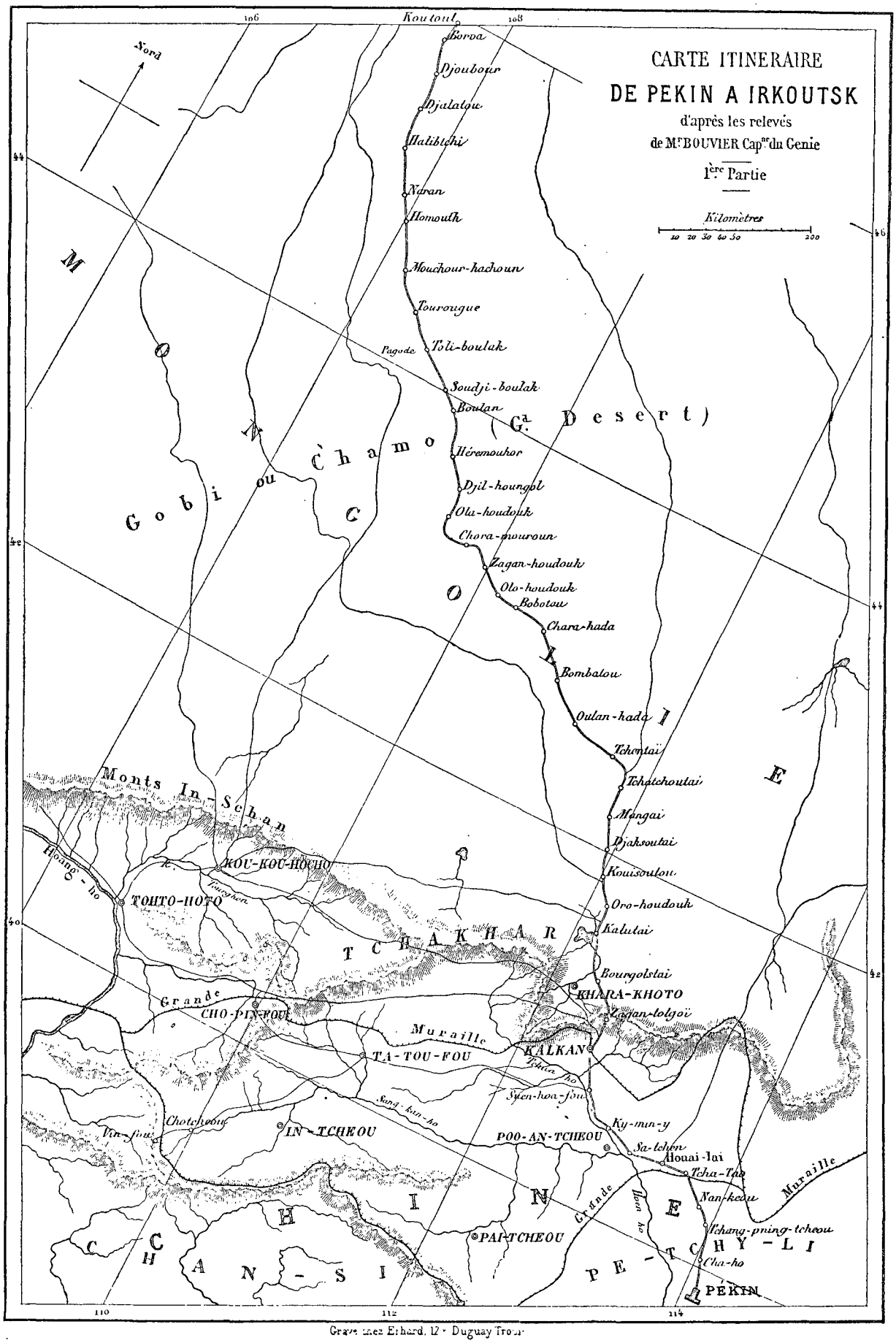
Avant le traité de 1858, qui a ouvert la Chine, les communications se bornaient entre les deux empires, par suite de la défiance habituelle du gouvernement chinois, à une grande caravane qui partait tous les deux ans seulement de Kiachta, sur l'extrême frontière de la Sibérie; elle était convoyée par les Mongols, et des marchandises, russes ou européennes, étaient consignées à des négociants chinois de la ville de Kalgan, à la frontière de l'empire du Milieu. Aucun trafiquant russe ne pouvait pénétrer en Chine.

Dans ces dernières années, depuis la conclusion du traité qui consacrait la liberté du commerce, les rapports entre ces deux pays ont pris plus de développement, et les marchands sibériens accompagnent eux-mêmes leurs draps, leurs tissus et leurs fourrures jusqu'en Chine, où ils les échangent contre les produits du pays.

Ce commerce, plus facile et plus direct que celui que font les nations occidentales par les mers du Sud, tend à prendre une grande importance.

Le ministre de France, à Pékin, comprit qu'il y avait

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à rendre un service positif aux sciences et même aux intérêts français, en pénétrant dans ces régions presque inconnues que suivent les marchands russes et en soulevant ainsi un coin du voile mystérieux qui les enveloppait encore.

Cinq fois déjà M. et Mme de Bourboulon avaient fait par mer la traversée de Chine en France ; ils ne se sentaient guère attirés par la perspective de ce long et monotone voyage, où l'on n'aperçoit que le ciel et l'eau et où l'on est exposé pendant trois mois aux chaleurs torrides et énervantes des mers équatoriales. D'autre part, toutefois, le trajet par terre présentait des difficultés, des fatigues et même des dangers qu'il était facile de prévoir : il ne s'agissait de rien moins que de parcourir huit mille kilomètres au milieu de peuplades presque sauvages, dans des steppes et des déserts sans routes frayées, de franchir des montagnes escarpées, de traverser à gué de larges rivières, enfin de se réduire pour la vie matérielle à coucher sous la tente et à manger du laitage et du biscuit de mer détrempé.

Il y avait bien là de quoi donner à réfléchir à une femme habituée à vivre au milieu de tout le confortable et de tout le luxe de la civilisation euroréenne.

D'après les renseignements qu'on recueillit, la partie difficile du voyage ne s'étendait pas à moins de deux mille kilomètres qu'il fallait franchir pour arriver à la frontière de Sibérie : une fois là, le service des postes, admirablement organisé jusque dans les parties les plus lointaines de l'empire russe, fournirait des moyens de transport rapides, sinon commodes.

C'était la Mongolie qu'il fallait traverser, pays immense, habité par des peuples nomades et pasteurs, tributaires du gouvernement chinois, auquel ils doivent gratuitement leurs services pour les transports de voyageurs et de marchandises.

M. de Baluseck, ministre de Russie à Pékin, et Mme de

Le tueur de rats, à Pékin. — Dessin de Émile Bayard d'après une gravure chinoise.

Baluseck étaient venus par cette voie dans la capitale de la Chine : or, Mme de Bourboulon ne doutait point qu'elle ne fût capable d'autant de courage que Mme de Baluseck : le retour par terre fut donc décidé.

Alors il fallut s'occuper des nombreux préparatifs qu'exigeait ce long voyage.

Le prince *Kong*, régent de l'empire chinois, fut prévenu des intentions du ministre de France et promit que des mandarins chinois et mongols de rang supérieur escorteraient les voyageurs jusqu'aux limites de l'empire, et que, tout en assurant leur sécurité, ils feraient préparer à l'avance des chevaux, des relais, et même des tentes et des campements.

On fit partir pour la France par la voie de mer tous les gros bagages inutiles ou embarrassants. Quinze jours aussi avant le départ définitif, une caravane de dix chameaux fut envoyée à Kiachta, aux confins de l'empire russe, avec du vin, du riz et autres provisions de bouche de toute espèce, afin de pouvoir remplacer les vivres épuisés durant la traversée de la Mongolie.

M. Bouvier, capitaine du génie, se chargea de diriger les charrons chinois qui devaient construire une dizaine de petites voitures de transport, assez légères pour être traînées par les cavaliers nomades, et assez solides pour passer partout dans le désert.

Ces voitures dans lesquelles prirent place un sous-officier du génie et deux soldats qui retournaient en Europe avec le capitaine Bouvier, ainsi que les domestiques de la légation, qui devaient accompagner le ministre de France, furent expédiées trois jours avant le départ définitif pour Kalgan, ville frontière de la Mongolie.

Une petite caravane de chameaux portant à dos les bagages et les caisses de provisions, précéda aussi à Kalgan, l'arrivée des voyageurs qu'elle devait suivre, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Feu d'artifice et confusion au départ de Pékin. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

auxquels sa présence devait assurer les ressources nécessaires.

Pain, riz, biscuit, thé, café, vins, liqueurs, beurre salé, conserves de viandes, légumes en boîtes achetés à Pékin, ou venus de *Shang-haï* par l'entremise de négociants européens, vêtements de tout genre, surtout de ces chaudes pelisses mongoles, doublées en fourrures ou en peaux de mouton, si nécessaires pour affronter les vents glacés du désert, enfin tout ce qu'il avait été possible de prévoir, en fait de provisions de bouche ou de choses nécessaires à la vie, avait été réuni et emballé avec soin.

Toutes ces précautions prises, le jour du départ fut fixé au 17 mai de grand matin.

Les chemins étaient en fort mauvais état, on avait à franchir des défilés montagneux; aussi fut-il décidé qu'on ferait à cheval le trajet de deux cent six kilomètres qui séparait Pékin de Kalgan.

Le 17 mai, à six heures du matin, les voyageurs étaient réunis devant le palais de la légation française, au milieu d'une foule empressée de badauds chinois.

Mme de Bourboulon, qui avait adopté dès ce moment le costume d'homme qu'elle devait porter dans tout le voyage, c'est-à-dire une veste en drap gris à parements en velours, de larges pantalons en étoffe bleue, des bottes à l'écuyère, et par-dessus, à volonté, un manteau mongol à capuchon doublé de fourrure, montait son cheval favori, qui l'avait amenée à Pékin et avait été son compagnon pendant toutes ses excursions dans la ville et dans les campagnes environnantes.

Le ministre de France et le capitaine Bouvier, qui retournait avec lui en France, étaient montés sur des chevaux anglo-indiens achetés à Pékin d'officiers anglais qui avaient fait la dernière campagne.

Sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, M. Wade, secrétaire de la légation anglaise, savant sinologue, M. Trèves, lieutenant de vaisseau de la marine française et un des jeunes interprètes français se trouvaient aussi au rendez-vous; de ces messieurs, les premiers voulaient pousser jusqu'à la grande muraille, les autres se proposaient seulement une promenade jusqu'aux tombeaux des *Mings*, à trente kilomètres nord-est de Pékin.

Deux mandarins chinois, l'un de rang distingué, décoré du bouton rouge, l'autre ne portant encore que le bouton blanc, attendaient gravement le moment du départ, qui devait les revêtir de leurs fonctions, consistant à accompagner les voyageurs jusqu'à Kalgan, à veiller à leur sécurité et à leur faire fournir, sur réquisition, tout ce qui leur serait nécessaire.

De nombreux *Ting-tchaïs*, espèce de messagers officiels de la légation anglaise, et d'autres domestiques indigènes venaient ensuite.

Tous ces Chinois étaient gravement juchés sur de mauvaises rosses fourbues et couvertes de plaies, les genoux relevés à hauteur du coude, et se tenant à la crinière de leur monture comme les singes sur les chiens du Cirque.

Enfin, en dernier lieu, deux litières à brancard portées par des mules, remplaçaient avantageusement pour la force sinon pour la docilité les porteurs habituels. L'une de ces litières était destinée à Mme de Bourboulon, dans le cas où elle se sentirait fatiguée de ce long voyage à cheval, l'autre servait d'équipage à cinq charmants petits chiens chinois et japonais qu'elle ramenait avec elle en Europe.

Le mandarin à bouton rouge vint prendre les ordres des ministres et donna le signal du départ.

En ce moment, de bruyantes détonations retentirent: des fusées, des serpenteaux, des pétards éclatèrent de tous côtés, à la porte, dans les jardins et jusque sur les murs de la légation.

Une confusion inexprimable s'ensuivit: personne ne s'attendait à cette politesse à bout portant, organisée avec mystère par les serviteurs chinois de la légation.

Une des mules brisa le brancard de la litière à laquelle elle était attelée et se jeta au milieu des curieux effrayés; il fallut une heure pour recomposer la cavalcade et remplacer la mule qui s'était échappée; un grand nombre des Chinois de la suite, qui avaient été jetés par terre, avaient dû courir après leurs chevaux et se précipiter à la recherche de leurs sangles, de leurs coussins et de leurs couvertures fort compromises au milieu de la foule populaire qui entourait la cavalcade. Il est vrai que le Chinois monte sur n'importe quoi, et n'importe comment: c'est son lit (coussins et couvertures) qui lui sert de selle; il s'y hisse avec grand'peine, mais il en descend avec une facilité étonnante; dix fois dans une journée, il tombera de cheval, dix fois il y remontera avec la même parfaite quiétude. Il est vrai aussi que, par une sorte de grâce d'état, il ne se fait jamais de mal.

Ces domestiques du Céleste-Empire font un excellent service en voyage : ils ne se plaignent de rien, se contentent de peu pour leur nourriture, et opposent à tous les accidents une résignation inouïe.

C'est là un des caractères spéciaux de cette race jaune, qui n'a pour résister à l'activité dévorante des Européens qu'une inaltérable passiveté.

Cependant Mme de Bourboulon, dont le cheval épouvanté du bruit et de la foule s'était emporté à travers la ville, attendait depuis une heure environ sur une grande place, près de la porte de *Ngau-bing* : « C'est la première fois, dit-elle dans son carnet de voyage, que je me suis trouvée absolument seule au milieu de cette grande ville; j'ai pu arrêter mon cheval près d'une pagode que je ne connaissais pas, car je n'avais pas visité ce quartier de Pékin; mon costume d'homme a excité la curiosité, et bientôt une foule immense m'a entourée. Quelque pacifique et respectueuse même qu'elle fût à mon égard, j'avoue que j'ai trouvé le temps long, et que j'éprouvai un sensible plaisir aussitôt que je pus rejoindre la cavalcade où l'on commençait à s'inquiéter de mon absence. »

Enfin, tout le monde étant réuni, on franchit par cette même porte de *Ngau-bing* l'enceinte murée de la ville

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

défendue là par un petit poste de tigres impériaux, et on entra dans le faubourg du nord.

Sauf cette manifestation inopportune des serviteurs chinois de la légation de France (pour les Chinois, il n'y a pas de fête possible sans feux d'artifices), aucun honneur officiel ne fut rendu aux voyageurs, et ils quittèrent la ville comme de simples particuliers.

Cet incident moitié tragique, moitié comique, qui avait signalé le moment du départ, eût été d'un sinistre présage pour les superstitieux Chinois; il n'en aurait pas fallu tant pour arrêter un mandarin.

La grande route de Mongolie qu'on suit au sortir de la Porte de la Victoire est bordée de chaque côté de deux rangées de maisons et de petites pagodes où des bonzes sollicitent les aumônes des fidèles, à grand renfort de cloches et de tamtams.

Des robiniers, des saules et des jujubiers sont plantés des deux côtés, une foule de petites guinguettes bariolées en rouge, en vert et en bleu et surmontées des affiches les plus engageantes y débitent aux passants le thé, l'eau-de-vie de sorgho, les œufs durs, les poissons frits et fumés, les gâteaux à la graisse, les fruits confits au sucre et au sel, et surtout des tranches de pastèques. On y rencontre aussi, comme partout, des preneurs de rats.

Des caravanes de chameaux dirigées par des Mongols et des Turcomans, des Thibétains aux figures sauvages, aux accoutrements bizarres y campent, entourés de curieux et d'une foule de petits marchands ambulants qui cherchent à faire quelques bonnes affaires aux dépens de la naïveté des barbares; ceux-ci y étalent leurs ballots de marchandises au soleil pour les faire sécher, et y réparent leurs vêtements avariés par leur longue route dans le désert, afin de faire bonne mine à leur prochaine entrée dans la capitale.

Des troupes de mulets avec leurs clochettes y apportent les denrées des provinces du sud-ouest, le sel du *Tte-chouen*, le thé de *Hou-pé*.

Quelquefois d'immenses troupeaux de bêtes à cornes, de chevaux et de moutons envahissent les larges avenues sous la conduite des habiles cavaliers du *Tchakar* qui les rassemblent en poussant des cris gutturaux et à grands coups de lanière; ces cavaliers, qui portent un uniforme bleu, font partie de la grande organisation militaire appelée le *Tchakar*, qui relève directement du domaine privé de l'empereur, dont ils surveillent les pâturages et les troupeaux sur cette lisière de la Terre des Herbes, comprise entre la grande muraille, le grand coude du Hoang-ho et la Mandchourie. Les cavaliers du désert, Mandchoux ou Mongols, forment la force la plus réelle et la plus dévouée sur laquelle puisse compter le Fils du ciel; au nombre de vingt ou trente mille braves, mais mal armés et indisciplinés, ils soutinrent, à la bataille de *Pali-kiao*, tout le choc de l'armée anglo-française, alors qu'aux premiers coups de canon les milices chinoises avaient déjà pris la fuite.

Peu à peu, à mesure que les voyageurs traversaient les faubourgs, la foule diminuait, les maisons devenaient plus rare et on entrait dans ces immenses plaines qui entourent Pékin et dont le sol, composé d'un tuf calcaire recouvert à peine d'une légère couche de terre végétale, est peu favorable à la culture.

La chaussée, assez bien entretenue au sortir de la ville, devenait très-mauvaise : de grandes dalles de granit oolithique usées par les eaux et par le frottement des lourdes voitures de pierre qui viennent à Pékin, y forment des escaliers abrupts qui font trébucher les chevaux à chaque pas.

Du reste, le temps était magnifique, l'air frais, l'atmosphère très-pure, et peu après on retrouva un sol bien cultivé, comme il l'est en général dans toute la province du Pe-tche-li. Ici l'agriculture, comme dans tout le Céleste-Empire, est la profession la plus honorable. Les Européens ont pu voir le prince *Kong*, régent de l'empire, se rendre en grande pompe, vers la fin de mars 1861, au temple de l'Agriculture situé à l'extrémité de la ville chinoise à Pékin, et là, après avoir offert un sacrifice au dieu protecteur des hommes, qui les encourage au travail en leur donnant tous les biens de la terre, diriger lui-même la charrue et tracer plusieurs sillons; une foule de grands personnages, les ministres, les maîtres de cérémonie, les grands officiers de la couronne, et enfin trois princes de la famille impériale, ainsi qu'une députation de laboureurs, accompagnaient le représentant de l'empereur. Aussitôt que le prince *Kong* eut terminé le labourage de la parcelle réservée qui était désignée par une étiquette jaune, et qu'on eut replacé dans leur fourreau les outils destinés au chef de l'État, les trois princes de la famille impériale, puis les neuf premiers dignitaires de l'empire conduisirent successivement la charrue jusqu'à ce que le champ fût labouré en son entier; derrière eux des mandarins inférieurs ensemencèrent les sillons ouverts, tandis que les laboureurs recouvraient avec des râteaux et des rouleaux les germes sacrés confiés à la terre. Pendant toute la cérémonie, des chœurs de musique et de symphonie ne cessèrent de se faire entendre.

Cette intelligente protection, cet anoblissement de l'agriculture ont eu d'immenses résultats : aucun pays du monde n'est cultivé avec tant de soins et peut-être avec plus de perfection que la Chine. Il n'y a pas un pouce de terrain perdu.

Dans le Pe-tche-li la propriété territoriale étant très-divisée, les exploitations agricoles se font sur une petite échelle, mais l'intelligence avec laquelle elles sont dirigées remédie aux graves inconvénients du morcellement. On rencontre peu de villages; en revanche un grand nombre de petites fermes et de métairies s'élèvent çà et là ombragées par quelques grands arbres. Les bâtiments tiennent peu de place, et les paysans sont si économes du sol qu'ils établissent leurs meules et leurs gerbes sur les toits de leurs maisons disposés en plateforme.

S'ils ménagent le terrain, ils ne se ménagent pas la peine; grâce à l'abondance des bras et au bon marché de la main-d'œuvre, ils ont pu adopter le mode de culture par rangées alternatives qui leur permet de ne ja-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

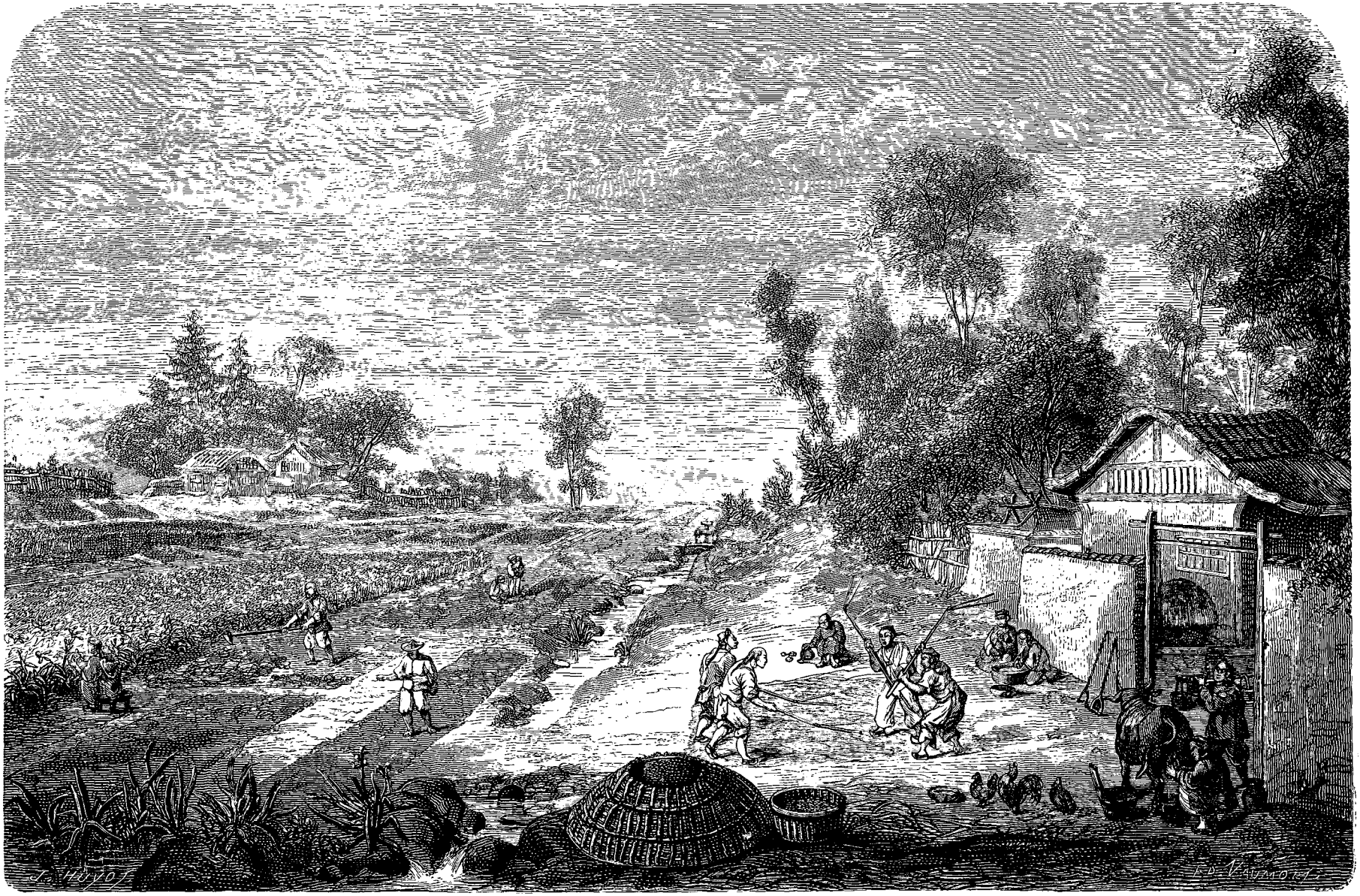
mais laisser reposer la terre, et d'avoir des récoltes pendant tout l'été. Ainsi, entre les rangées de sorgho (*Holcus sorghum*) qui s'élève jusqu'à dix et douze pieds de haut, ils sèment une céréale d'une taille plus faible, le petit millet (*Panicum Italicum*), qui s'accommode de croître à l'ombre de son gigantesque voisin. Quand le sorgho est moissonné, le millet exposé au soleil mûrit à son tour; des fèves (*Dolichos simensis*) sont plantées en rangée au milieu des champs de maïs, et elles ont donné leur récolte avant que celui-ci qui est tardif ne soit assez monté pour les étouffer; la terre, retirée des fossés d'écoulement ou d'irrigation, est plantée de

Cour d'auberge à Tchang-ping-tcheou. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

ricins ou de cotonniers dont les larges panaches verts encadrent en guise de haies les champs de céréales; enfin, quand le sol est trop aride ou qu'ils n'ont pu en enlever les pierres, ils y sèment du pin à résine ou du *cath-sé*, plante oléagineuse qui s'accommode des plus mauvais terrains.

Rien de plus animé que le tableau que présentent les vastes plaines du *Pe-tche-li* à l'époque des moissons. Les efforts du laboureur ont produit leurs fruits; les récoltes de toute sorte viennent gonfler ses greniers; les batteurs, les vanneurs, les moissonneurs, accompagnés de troupes de femmes et d'enfants qui glanent, font re-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Scènes d'agriculture dans la province de Pe-tche-li. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tentir l'air de leurs chants joyeux, et, à demi nus sous un soleil ardent, la queue enroulée autour du crâne, ils travaillent avec ardeur depuis le point du jour jusqu'à la tombée de la nuit, ne s'interrompant quelques minutes que pour manger des oignons et une poignée de riz, pour tirer quelques bouffées de leurs pipes, et pour s'éventer avec ardeur quand le soleil devient trop chaud, et que la sueur inonde leurs membres robustes.

Les eaux de cette province ne sont guère moins exploitées que le sol.

La pisciculture est pratiquée sur une grande échelle et de la manière la plus intelligente. Au commencement du printemps, un grand nombre de marchands de frai de poisson parcourent les campagnes pour vendre cette précieuse semence aux propriétaires d'étangs. Les œufs fécondés par la laitance, sont transportés dans des tonnelets garnis de mousse humide. Il y a aussi des marchands d'alevin, habiles plongeurs qui vont prendre dans les trous des fleuves avec une poche à mailles très-serrées des petits poissons nouvellement nés ; on élève cet alevin dans des étangs particuliers d'où il est répandu, quand il est plus fort, dans les lacs et les grandes réserves. Les Chinois sont parvenus à conserver dans des bassins artificiels et à nourrir en domesticité les espèces les plus intéressantes et les plus productives de leurs fleuves. Dans les vastes étangs situés près du temple du Ciel, à Pékin, on élève des dorades, une sorte de brème qui pèse jusqu'à vingt-cinq livres, des carpes et le fameux gourami ou kia-yu, poisson domestique; matin et soir les gardiens apportent des herbes et du grain aux poissons qui s'en nourrissent avec avidité, et qui atteignent en peu de temps des proportions considérables grâce à cet engraissage forcé. Dans ces conditions, un étang rapporte plus à son propriétaire que les meilleures terres de labour.

Les côtes de la mer à l'embouchure du Peï-ho sont garnies sur toute leur étendue de parcs pour prendre le poisson à marée basse. Ce sont des mandragues consistant en plusieurs carrés de cotonnade bleue tendus en travers sur des bouts de rotin qui sont fixés eux-mêmes à de petits piquets se déployant comme les feuillets d'un paravent; on se sert aussi de la seine et d'un chalut qui se traîne à fond. On prend dans le golfe de Pe-tche-li des plies, des soles, des fletans, des crapauds et des brèmes de mer, des dorades, des merlans, des germons, des morues et une foule d'autres poissons. On y rencontre des cétacés, cachalots et dauphins, plusieurs espèces de squales parmi lesquelles le requin tigre (*Squalus tigrinus*), dont la peau rayée et tachetée sert à divers usages industriels, et d'énormes tortues de mer[1].

La pêche des rivières qui nous est mieux connue se fait de différentes manières fort ingénieuses : il y a la pêche avec des cormorans privés[2], la pêche au feu, au trident, à la nasse et à l'échiquier; on tend aussi des tramaux pour barrer le cours d'eau à l'époque des migrations des poissons voyageurs. Le *Peï-ho*, peuplé de nombreux pêcheurs, présente l'aspect le plus animé : de grandes barques contiennent des familles entières; les femmes sont occupées à raccommoder les filets, à fabriquer des nasses en osier, à vider et à saler les produits de la pêche, à transporter dans les étuis les poissons qu'on veut conserver vivants; les petits enfants, le corps entouré d'une ceinture natatoire en vessies de porcs, courent sur les bordages et grimpent comme des chats aux mâts et le long des cordages; des hommes laissent tomber à l'eau perpendiculairement leurs vastes échiquiers qu'ils relèvent sans peine par un mécanisme ingénieux en pesant de tout le poids de leur corps sur un montant en bois qui forme balance; d'autres visitent les filets dormants qui occupent tout le fond du fleuve et qui sont reconnaissables aux morceaux de bois flottant çà et là; enfin quelques-uns descendent le courant en harponnant les gros poissons avec un trident attaché à leur poignet par une forte corde. Pour ne pas effaroucher leur proie, ils ont imaginé de construire une sorte de radeau composé de deux poutres reliées entre elles par des barres de bois; c'est absolument la forme d'une échelle ; l'avant est taillé en pointe, à l'arrière, qui est carré, est placée une pagaie avec laquelle ils peuvent godiller. Par un miracle d'équilibre ils parviennent à se tenir debout un pied sur chacun des montants, le bras levé et armé du trident et le cou tendu pour apercevoir le poisson qui dort au soleil à la surface de l'eau. C'est un spectacle émouvant que de voir cinq ou six pêcheurs descendant le courant du fleuve en ligne sur ces frêles esquifs; ils ont pour coiffure un grand chapeau de paille, et pour vêtement une casaque en jonc tressé imperméable et une culotte formée de petites tiges de roseaux non aplaties et cousues ensemble; leurs jambes et leurs bras nus sont nerveux et bronzés, leur figure est énergique et son expression calme annonce l'habitude du danger. Cependant, quoiqu'il arrive souvent que la proie harponnée plus vigoureuse que le harponneur lui fasse perdre l'équilibre et le précipite dans l'eau où il n'a d'autre ressource, s'il ne veut être entraîné dans ses profondeurs, que de couper la corde attachée à son poignet, on entend rarement parler d'accidents, car tous sont excellents nageurs. La nuit, il se fait un bruit étrange sur les eaux qui sont illuminées par des torches de résine ; les pêcheurs parcourent en tout sens le fleuve en exécutant des roulements précipités sur des tambours de bois afin de chasser le poisson vers les endroits où sont tendus leurs filets.

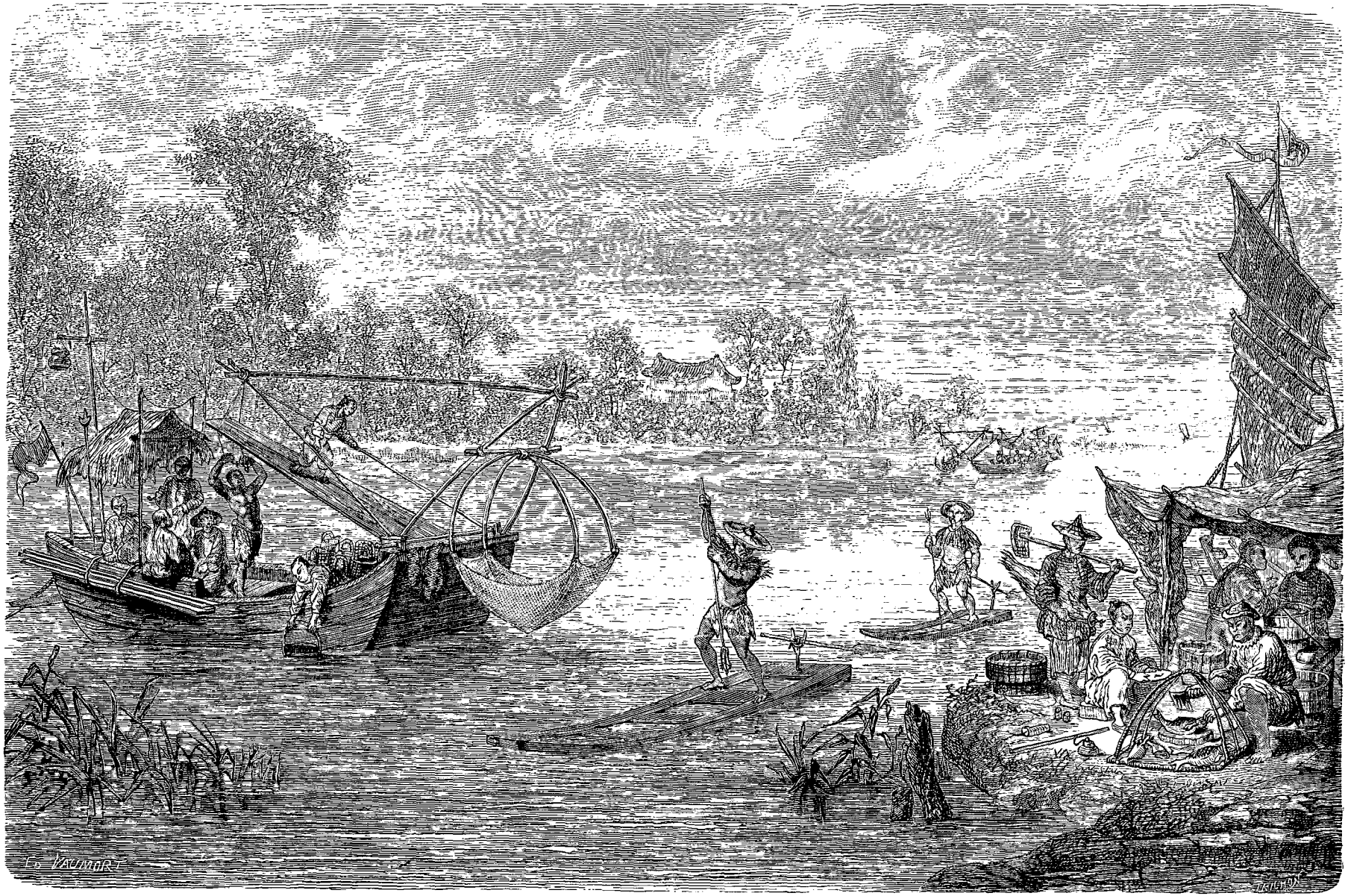
C'est à travers des scènes variées de cette nature que vers une heure de l'après-midi arrivèrent les voyageurs européens à *Cha-ho*, village assez important, muré comme tous ceux du nord de la Chine avec un faubourg situé entre deux bras de la rivière *Cha-ho* (rivière de Sable) petit affluent du Peï-ho.

« En arrivant à *Cha-ho*, nous souffrions tous de la chaleur : dix-huit kilomètres franchis à cheval par un

1. Qu'on veuille bien se rappeler, pour tout ce qui est de zoologie chinoise, que les mêmes noms appliqués aux mêmes objets indiquent des genres semblables, mais des espèces différentes.

2. La pêche aux cormorans a été décrite par beaucoup de voyageurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Modes divers de pêche dans le Pe-tche-li. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soleil ardent me faisaient désirer un peu de repos. A l'entrée du village, nous avons été frapper à la porte d'une maison assez vaste pour y demander l'hospitalité : c'était une école mutuelle, car on entendait le nasillement des enfants qui y répétaient leurs leçons. Le maître d'école, un Chinois bourru, effaré de ma présence, se tenait en travers de sa porte et faisait mine de ne pas vouloir me laisser entrer (voy. p. 304).

« Enfin, nous fûmes rejoints par le gros de notre troupe, et sur les explications en bon chinois de M. Wade, mon bourru, se métamorphosant subitement, plia sa maigre échine en deux et m'introduisit, avec force salutations, dans l'appartement de ses femmes, composé d'une seule pièce située au fond de la classe.

« Là, et avant d'avoir eu le temps de me reconnaître, je fus enlevée à force de bras par ces dames et transportée sur le kang ou lit de repos, où j'étais à peine étendue qu'on m'offrit l'inévitable thé.

« Je me laissais aller à une douce somnolence, quand une inquiétante pensée vint me rendre toute mon énergie : j'étais couchée sur un amas de loques et de haillons de toutes couleurs, et certainement le kang devait posséder d'autres habitants que moi. Je me levai aussitôt, malgré les protestations de mes Chinoises, et allai m'asseoir dans la cour sous les galeries.

« Après tout, c'est là un des inconvénients qu'on ne saurait éviter dans les maisons chinoises et dont je devais bien prendre mon parti. Dès que je fus un peu reposée, je remontai vers les trois heures, en litière, pour gagner la ville de *Tchang-ping-tcheou*, où nous sommes arrivés ce soir à six heures et demie. En chemin, nous avons eu un coup de vent tellement fort que les deux mules qui portent ma litière, l'une dans les brancards de devant, l'autre dans ceux de derrière, avaient de la peine à avancer. »

Entre *Cha-ho* et *Tchang-ping-tcheou*, le pays continue à être très-plat et d'une monotonie extrême, mais il est des mieux cultivés; les champs de tabac, de blé, de maïs, de sorgho, s'y succèdent alternativement, coupés de place en place par de petits fossés d'irrigation.

Vers le soir on reconnut qu'on approchait de la ville à la masse de grands et beaux arbres, qui formaient à l'horizon un rideau sombre interrompu de temps en temps par les clochetons des pagodes et les coupoles des temples.

C'est une chose remarquable dans le nord de la Chine que les arbres, si rares dans les campagnes où on les détruit parce qu'ils nuiraient à l'agriculture, sont si nombreux dans les villes qu'ils leur donnent l'aspect de grands parcs à hautes futaies.

Pékin, plus que toute autre ville, a l'air d'une forêt coupée par des lacs et des rivières; les maisons s'y cachent sous l'ombrage des grands robiniers et des pins majestueux.

Tchang-ping-tcheou est située à trente-neuf kilomètres ouest-nord-ouest de Pékin; c'est une ville importante de second ordre, ainsi que l'annonce la terminaison *tcheou*[1]. Située au milieu d'un pays excessivement plat, non loin des rives d'un affluent du *Peï-ho*, sur lequel est jeté un beau pont droit, solidement construit en pierres, elle est régulièrement bâtie, bien percée, et relativement propre; on y compte à peu près quarante mille habitants.

On y remarque, entre autres monuments, sur la grande place où viennent aboutir les quatre principales rues, un très-bel arc de triomphe en pierres, couvert de sculptures étranges, qui a été élevé par un empereur de la dynastie mandchoue à la mémoire d'un grand mandarin né à *Tchang-ping-tcheou*.

En Chine, ces monuments remplacent les statues qu'on élève en Europe aux grands hommes.

Un mandarin de l'escorte avait pris l'avance pour requérir et faire préparer des logements dans la ville; les auberges où on passa la nuit (car on dut en occuper deux, à cause du grand nombre de personnes qui accompagnaient les voyageurs), étaient bien tenues et avaient été nettoyées avec soin.

Toutes ces auberges chinoises sont construites sur le même plan, et nous pensons qu'il est intéressant d'en donner, une fois pour toutes, une description succincte.

Elles se composent invariablement d'un quadrilatère comprenant, suivant leur importance, une ou deux grandes cours bordées de bâtiments à un étage.

La seconde cour est réservée aux voyageurs de distinction.

Le devant de l'auberge est occupé par des auvents et des galeries où sont placées des tables pour les buveurs de thé.

Un grand portail, sur les côtés duquel sont les cuisines et le restaurant, vous conduit dans la première cour, dans le milieu de laquelle est un puits ou citerne, d'où l'on tire de l'eau avec de grands seaux en osier; tout autour, sont rangés des chevalets supportant des auges en bois dans lesquelles chaque voyageur dépose pour ses animaux la ration de paille de sorgho hachée et de son, qui forme leur maigre nourriture; il est presque impossible de se procurer de l'avoine dans le nord de la Chine (voy. p. 296).

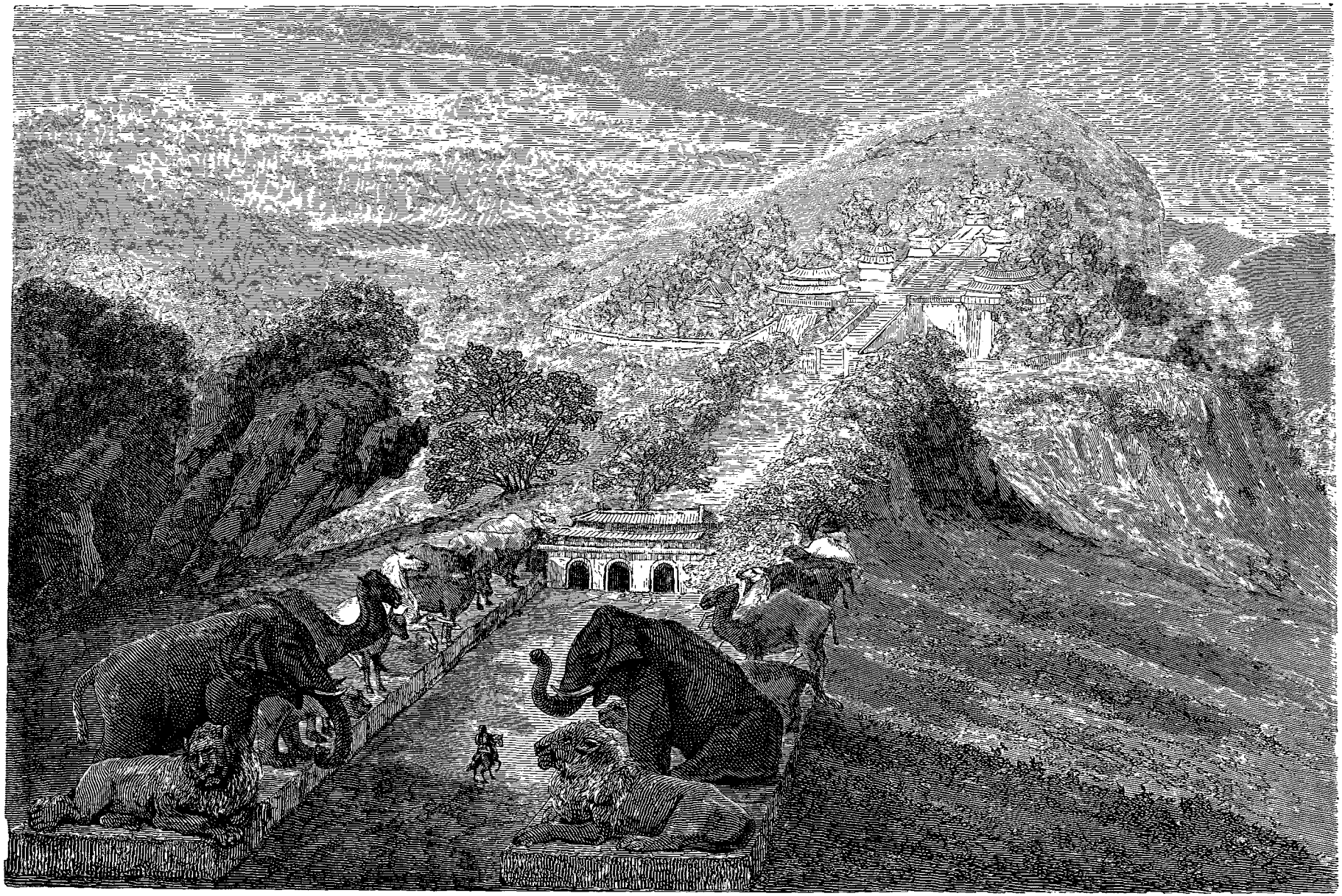
Aucun de ces animaux n'étant attaché, ils errent en liberté toute la nuit, hennissent, brament, beuglent et se battent, sans que leurs maîtres, qui dorment à côté malgré ce vacarme effroyable, daignent s'en occuper.

Notons cependant que, par suite d'une invention qui dénote la patience d'observation des Chinois, ils ont trouvé un moyen qui les réduit généralement au silence : ils leur relèvent la queue en l'air et la fixent pour la nuit au moyen d'une courroie et d'un morceau de bois attaché sur la croupe; dans ces conditions, la mule la plus bruyante, privée du libre maniement de sa queue, se tait piteusement, et laisse dormir son maître.

Tant que la caravane fut sur le territoire chinois, les

1. *Fou*, en chinois, désigne une ville de premier ordre; *tcheou*, une ville de deuxième ordre; *hien*, une ville de troisième ordre. Toute agglomération de maisons qui constitue une ville est toujours entourée de remparts.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Vue de la sépulture de la dynastie des Mings. — Dessin de Sabatier d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mandarins d'escorte avaient soin de faire évacuer à l'avance les bâtiments de l'arrière-cour complétement réservés aux voyageurs européens, qui y trouvaient dressés leurs lits de voyage et un souper à demi civilisé.

Quant à leur suite, Chinois de tous grades, ils s'accommodaient des places libres sur les kangs, ou bien encore s'étendaient roulés dans leurs couvertures sur les nattes qui garnissent les dortoirs.

Ces auberges, dont l'entrée est indiquée la nuit par de monstrueuses lanternes de couleur, ont des pancartes faisant réclame en lettres de deux pieds de haut.

On y lit des inscriptions de ce genre :

Hôtel des bons rapports sociaux, loge les hôtes passagers, se charge de toutes affaires et en garantit le succès.

Ou bien encore : *Hôtel de la vertu récompensée, Weichau vend bon marché et achète cher.*

On peut juger par ces inscriptions fidèlement traduites de la naïveté des réclames chinoises.

C'est un spectacle bien curieux pour un Européen que l'agitation et le bruit étourdissant qui se font dans ces hôtelleries à la tombée de la nuit, surtout dans les grandes villes commerçantes de la frontière de Mongolie : les voyageurs vont çà et là en demandant des renseignements, les porteurs de bagages se disputent, le maître de la maison vocifère, les domestiques répètent ses ordres, les garçons du restaurant chantent à tue-tête les notes des consommateurs, les mendiants nasillent leurs misères, les charretiers, les chameliers jurent après leurs animaux qui répondent chacun dans leur langage, tandis que tous les chiens du voisinage aboient en se disputant les os et les débris des cuisines.

DE TCHANG-PING-TCHECU A SUAN-HOA-FOU.

Visite à la sépulture des Mings. — Monolithes à l'entrée. — Magnifique panorama. — Avenue bordée de statues d'animaux gigantesques. — Arcs de triomphe. — Déjeuner sur les pierres sépulcrales. — Enceinte des monuments funéraires. — Grand mausolée en marbre. — Merveilleuses sculptures.

La nuit s'écoula sans événement notable à *Tchang-ping-tcheou*, et le lendemain matin à sept heures et demie, les voyageurs montèrent à cheval pour aller visiter la sépulture des empereurs de la dynastie des *Mings* (Ta-ming-feuti) située à onze kilomètres au nord-est.

Nous ne pouvions passer aussi près de cette agglomération de monuments qu'on nous avait vantés à Pékin comme un des plus beaux spécimens de l'art chinois au dix-septième siècle, sans nous détourner pour aller les voir. Nous serons les premiers Européens qui aient foulé de leurs pieds profanes la sépulture des princes de cette grande dynastie chinoise.

« Nous sommes partis ce matin par un temps superbe sous la conduite d'un mandarin de *Tchang-ping-tcheou*.

« Au sortir de la ville, dans la direction du nord-est, le pays commence à devenir plus accidenté; l'œil est flatté de l'aspect des collines couvertes d'arbres verts, pins et mélèzes entremêlés de rochers de granit; le bord de la route est planté de ricins qui agitent au vent leurs larges panaches verts.

« Bientôt après nous descendons dans un chemin creux où l'on ne voit rien que deux hautes murailles de terre jaune et de pierres.

« La route se continue ainsi pendant quelque temps jusqu'à un carrefour auquel on arrive par un pont délabré jeté sur un torrent rocailleux.

« Sur une hauteur devant nous, nous apercevons une réunion de monolithes gigantesques en pierre de taille et d'une architecture bizarre.

« Six pierres brutes d'un seul morceau en forment les colonnes : elles sont supportées par des piédestaux carrés couverts de sculptures mythologiques, et décorés de figures de lions de grandeur naturelle.

« Ces six colonnes sont couronnées de douze pierres de la même dimension posées d'aplomb et cimentées, ou supportées par des socles en pierre, de manière à former cinq ouvertures carrées dont les plus basses sont celles des deux extrémités et la plus haute celle du milieu.

« Au-dessus de chaque ouverture sont cinq toits à la chinoise recouverts de tuiles vernissées et dorées, et au-dessus de chaque colonne, pour masquer le vide, six autres petits toits en miniature construits sur le même modèle.

« Ce monument a peu d'épaisseur; les pierres en sont immenses, mais plates; cela fait l'impression d'un décor en bois comme ceux de nos fêtes publiques.

« C'est l'entrée de la sépulture des *Mings*, et le point de départ d'une large chaussée pierrée qui s'étend à perte de vue au milieu d'une plaine nue et aride.

« Cependant dès que nous avons gravi l'escarpement, nous voyons se dessiner, noyé dans une brume lointaine, un grand amphithéâtre de collines boisées.

« Les Chinois sont de grands maîtres en décors : ils ont établi ces simples monolithes pour attirer l'attention, et non pour faire deviner les magnificences qui attendent le visiteur; ils ont su graduer la surprise dans tout cet ensemble extraordinaire de constructions.

« La colline s'abaisse à dater du monument que nous venons de voir, et la chaussée s'élève graduellement au-dessus des plaines environnantes.

« Nous parcourons ainsi un espace de cinq ou six cents pas, et peu à peu l'horizon s'élargit devant nous; enfin nous franchissons une brusque dépression de terrain, et un cri d'admiration s'échappe de toutes les bouches.

« Sur notre côté, en contre-bas, la vallée paraît couverte de monolithes funéraires de toutes formes et de toutes dimensions; devant nous se dresse un arc de triomphe en marbre blanc percé de trois portes monumentales, celle du milieu laissant entrevoir une véritable armée de monstres gigantesques rangés sur les bords de la chaussée dont ils paraissent défendre l'entrée; plus loin, au bout de cette chaussée qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du sol, apparaissent d'autres arcs de triomphe; puis sur une colline qui paraît à pic de la distance où nous sommes, au milieu d'un magique amphithéâtre de forêts de pins séculaires, une réunion grandiose de temples, de kiosques, de pagodes s'étendent à perte de vue; enfin ce magnifique panorama est couronné

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par les clochetons et les coupoles d'un vaste édifice en marbre blanc qui domine tout le paysage; les tuiles dorées de tous ces monuments scintillent au soleil en opposition avec la sombre verdure des arbres.

« Mais nous sommes bientôt rappelés à la réalité par l'agitation inusitée de nos chevaux.

« Au moment où la cavalcade débouche sur la chaussée bordée de statues, nous ne sommes plus maîtres de nos montures qui bronchent et qui renâclent à la vue de tous ces monstres grimaçants; quelques-uns de nous sont emportés dans la plaine, d'autres sont forcés de descendre et de conduire leurs chevaux par la bride; les plus heureux passent en leur couvrant les yeux.

« C'est qu'on ne peut rien voir de plus saisissant que ces lions, ces tigres, ces éléphants, ces rhinocéros, ces buffles, cinq ou six fois plus grands que nature, couchés ou debout sur de larges piédestaux, ouvrant leurs gueules menaçantes peintes en couleur de sang, et qui semblent rouler dans leurs orbites de pierre l'émail blanc de leurs yeux.

« Vus un à un ils sont plutôt grotesques, comme toutes les sculptures chinoises, mais l'ensemble en est effrayant.

« A mesure que nous descendons dans le fond de la vallée, aux bêtes féroces succèdent les animaux domestiques, serviteurs fidèles de l'homme dont ils annoncent la présence, les chevaux, les chameaux, les bœufs, puis enfin, à quelques pas de l'arc de triomphe qui termine cette avenue magique, les statues des sages, des grands mandarins, et des empereurs de la dynastie des *Mings* dont les restes sont inhumés dans les caveaux des temples funéraires que nous apercevons sur la colline devant nous.

« Ce dernier arc de triomphe rappelle comme proportion, et comme forme l'arc de triomphe de l'Étoile à Paris : il est percé sur ses quatre faces de portes monumentales et cintrées; la voûte en est couverte de sculptures rappelant des sujets mythologiques.

« Au milieu, on remarque sur un socle de pierre une statue gigantesque portant sur son dos un obélisque de marbre couvert d'inscriptions.

« C'est un monument élevé à la mémoire d'un des ministres les plus dévoués d'un empereur *Ming* : la tortue est l'emblème funéraire des mandarins de première classe.

« De ce point nous commençons à gravir, pendant cinq cents mètres environ, une chaussée bordée d'une épaisse forêt d'arbres séculaires, où s'élèvent de distance en distance de petites pagodes, et dont des pierres sépulcrales, débris de quelques tombes détruites par le temps ou par la main des hommes, encombrent l'approche.

« Enfin nous nous arrêtons devant une enceinte de murs élevés en pierre blanche qui défend l'entrée de la sépulture des Mings.

« Pendant que nos *Ting-tchais* et ceux de la légation anglaise gravissent la colline et font le tour de l'enceinte murée pour chercher la demeure des gardiens et nous en faire ouvrir les portes, nous descendons de cheval, nous nous asseyons sur un gazon vert à l'ombre des mélèzes gigantesques, et, sur des pierres tumulaires qui font l'office de tables, nous nous mettons à déjeuner gaiement.

« O vieux empereurs des anciennes dynasties, qui vous eût dit qu'un jour les barbares du lointain Occident, dont le nom méprisé arrivait à peine jusqu'à vous, viendraient troubler la paix de vos mânes avec le cliquetis de leurs verres et la détonation des bouchons de champagne!

« Du reste, tout le paysage a un aspect mélancolique et saisissant. Cette partie du pays est l'endroit le plus désert et le moins peuplé que nous ayons vu en Chine.

« Accoutumés à la curiosité des foules qui nous accompagnent partout, nous sommes agréablement surpris de cette calme solitude.

« Quelques rares villageois hasardent seuls leur tête famélique derrière les troncs des vieux arbres pour regarder avec envie les pâtés et les poulets de notre déjeuner rustique.

« Les gardiens ont été bien difficiles à trouver, car nous avons le temps de déjeuner avant le retour de nos *Ting-tchaïs*.

« Enfin, on nous ouvre les portes : le gardien de la première enceinte nous offre le thé, et nous faisons distribuer de l'argent aux employés de la sépulture impériale réunis autour de nous.

« En Chine, autant et plus qu'en Europe, c'est là une formalité inévitable, et le fameux principe *rien pour rien* a dû certainement être inventé dans l'empire du Milieu.

« Il est vrai que par respect ou pour toute autre cause, les gardiens se dispensent de nous suivre et nous laissent parfaitement libres d'aller et de venir à notre gré; c'est donc un véritable voyage de découvertes que nous faisons.

« Dès que nous sommes entrés dans l'enceinte sacrée, nous montons quelques marches et nous nous trouvons dans une immense cour carrée : les avenues en sont dallées en marbre blanc veiné de gris, devenu jaunâtre par la vétusté; au milieu et alentour nous contournons des pelouses vertes avec des rangées de cyprès et d'ifs taillés à façon; cette cour rappelle à s'y méprendre celle de Versailles, mais sans sa population de statues; aux quatre coins sont placés des temples consacrés aux divinités du ciel et de l'enfer.

« Un superbe escalier en marbre, de trente marches, nous mène à un nouveau carré planté dans le même style, aussi large, mais moins profond : une épaisse forêt de cèdres gigantesques l'encadre à droite et à gauche. Ces arbres, que nous n'avons encore vus nulle part, font un effet saisissant avec leur écorce d'un gris presque blanc et leur feuillage d'un vert tellement sombre, qu'il en paraît noir; leurs branches latérales sont si grosses et étendent si loin leurs panaches qu'on a été forcé de les étayer.

« Huit temples à coupoles rondes et superposées suivant le mode de construction adopté en Chine, mais plus ornés et plus grands que ceux de la première cour, s'é-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lèvent sous l'abri mystérieux des grands cèdres : nous y voyons une rangée de dieux grimaçants en bois doré et peint, et au fond, dans le sanctuaire, la Trinité chinoise avec ses six têtes et ses six bras; tous ces temples sont peuplés de ces monstrueuses idoles, inventions bizarres du paganisme chinois.

« L'ensemble de cette cour est funèbre ; nous y éprouvons tous la sainte horreur du lieu ; j'y frissonne malgré moi, car il y règne une humidité pénétrante comme dans une cave ou dans un tombeau.

« C'est avec plaisir que je monte un nouvel escalier semblable au précédent, qui nous conduit à une plate-forme ronde, toute en marbre blanc, et entourée de balustrades également en marbre et sculptées à jour.

« Au milieu s'élève le grand mausolée que nous avons aperçu du fond de la vallée.

« Nous en faisons le tour, et, du côté opposé, nous trouvons un mur à pic adossé à la montagne qui est couverte d'une végétation inextricable.

« De ce côté aussi est une grande porte en bronze, magnifiquement sculptée, qui nous conduit dans l'intérieur du monument entièrement construit en marbre.

« Nous passons d'abord sur une voûte où sont des caveaux que nous supposons renfermer les ossements des empereurs *Mings*, mais qui sont hermétiquement fermés, puis nous montons un escalier tournant d'un très-beau style, avec des rampes sculptées.

« Cet escalier, construit à la manière de ceux des temples de Pékin, est divisé en deux parties par un marbre en pente douce, réglé d'après l'inclinaison des marches, et sur lequel sont gravés des dragons et des animaux chimériques.

Maître d'école de Cha-ho (p. 300). Dessin de Vaumort d'apres l'album de Mme de Bourboulon.

« Il nous conduit sur une nouvelle plate-forme, qui est la répétition de celle de la base du monument, mais qui est moins vaste, et où nous sommes à peu près à vingt mètres au-dessus du sol.

« De là on a une vue magique : devant nous, toute la vallée que nous venons de parcourir; de chaque côté, tout un monde de mausolées, de pagodes, de temples, de kiosques que nous n'avions pu voir, cachés qu'ils sont par les grands arbres. L'enceinte sacrée s'étend à perte de vue sur les flancs de la montagne ; il faudrait plusieurs jours pour visiter cet ensemble grandiose de monuments, et le temps nous presse.

« Au-dessus de la plate-forme où nous sommes, le mausolée se continue en coupole immense, se terminant en pyramide pointue, couverte d'écailles comme un serpent, et de bas-reliefs mythologiques.

« Autour de nous, chaque morceau de marbre est sculpté. C'est une profusion inouïe de détails, de dessins en ronde bosse et en creux; plus notre œil s'élève, plus l'ensemble du monument est orné.

« Que de bras, que de temps et d'imagination il a fallu pour accomplir sinon ce chef-d'œuvre, au moins ce tour de force de l'art chinois !

« Enfin la pyramide est couronnée par une boule dorée de grande dimension, qui reflète comme un foyer de lumière les rayons du soleil dont le disque descend à l'horizon entre deux nuages sombres.

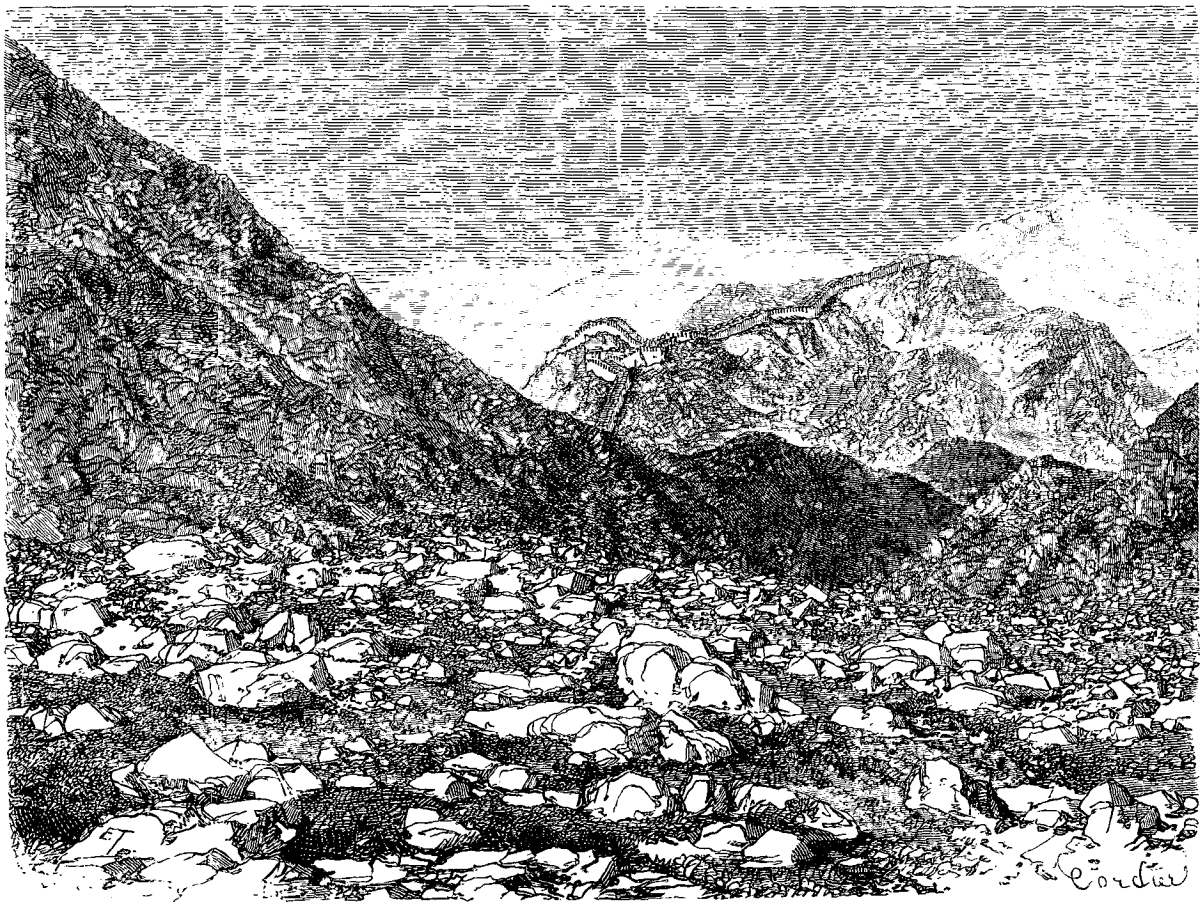
« Il est temps de partir, si nous voulons arriver à *Nan-kao* avant la nuit, d'autant plus qu'il nous faut retourner sur nos pas presque jusqu'à *Tchang-ping-tcheou* [1]. »

A. POUSSIELGUE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Ces sépultures des Mings sont plus vastes encore que Mme de Bourboulon ne se l'était imaginé. Dans une nouvelle visite faite tout récemment, M. Bruce, ministre d'Angleterre en Chine, a compté quatorze monuments funéraires dans le style indou, semblables à celui dont Mme de Bourboulon vient de donner la description. Le mausolée est celui de l'empereur Hioung-lo ; c'est le plus beau et le plus célèbre. Les treize autres sont disséminés dans la montagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le défilé de Tcha-tao. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE[1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

DE TCHANG-PING-TCHEOU A SUAN-HOA-FOU (suite).

Arrivée à Nan-kao. — Défilé des montagnes. — Murailles et portes fortifiées. — Tcha-tao. — Rencontre d'un mandarin militaire à Houai-lai. — So-tchen. — L'auberge da ki-mi-ny. — Le fleuve Wen-ho. — Magnifiques cultures aux approches de la grande ville de Suan-hoa-fou.

Ce fut à la bifurcation du chemin qui mène à la sépulture des Mings et de la grande route du nord, que M. Trèves et l'interprète de la légation française se séparèrent des voyageurs pour retourner par *Tchang-ping-tcheou* à Pékin.

Il fallut aussi renoncer aux excellents chevaux anglais dont on s'était servi jusque-là ; ils furent remis à un palefrenier chinois, sous la surveillance des deux gendarmes français qui avaient forcé l'escorte d'honneur des voyageurs pendant les deux premières journées. Le mandarin les fit remplacer par d'affreux chevaux chinois qui font le service des postes.

Ces chevaux sont mal nourris, décharnés, couverts de plaies (personne ne prend la peine de les panser), mais ils ont le pied sûr et supportent la fatigue d'une manière étonnante.

En passant le défilé de *Tcha-tao* le lendemain, on ne put que se féliciter d'avoir changé de montures ; car des chevaux européens n'auraient certainement pas pu franchir ce dangereux passage sans se casser les jambes.

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97 et 289.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En approchant des montagnes qu'on voit déjà se dessiner à l'horizon, la route devient de plus en plus aride et pierreuse.

Une demi-heure avant d'arriver à *Nan-kao*, les voyageurs furent assaillis par des coups de vent et une pluie glaciale d'autant plus incommodes que la route, encombrée de pierres roulées par les torrents, est presque impraticable.

Nan-kao, où on arriva à quatre heures de l'après-midi, est située au pied des montagnes, au milieu d'un terrain excessivement tourmenté : c'est un amoncellement de pierres d'obsidienne et de talc, violettes, vertes, oranges, formant un effet extraordinaire; çà et là quelques touffes de houx et de genévrier percent seules au milieu des rochers.

La ville, peu peuplée et très-pauvre, se compose d'une rue principale, entourée de maisons éparses; la campagne, d'une aridité extrême, n'est pas cultivée.

Les habitants de *Nan-kao* ne subsistent que du trafic qu'ils peuvent faire avec les voyageurs venant du Nord qui s'y arrêtent généralement au sortir des défilés de la montagne.

On n'y trouve que très-peu de ressources et de misérables auberges; cependant, les voyageurs y passèrent une nuit tranquille.

Le lendemain 19 mai, à sept heures et demie du matin, on s'engagea dans les montagnes, par une gorge naturelle qui est un lit de torrent à sec rempli de rochers.

A première vue il semble impossible qu'on puisse passer au milieu de ce chaos naturel, portant partout l'empreinte du feu volcanique qui souleva cette région dans les premiers âges du monde.

On y remarque les débris d'une ancienne chaussée-vallée, qui a été détruite sous la dynastie des *Mings* pour rendre plus difficile aux cavaliers nomades du désert mongols et mandchoux le passage du défilé.

La nature avait merveilleusement disposé ces gorges pour servir de défense aux grandes plaines du nord de la Chine.

Mme de Bourboulon était en litière; mais, malgré la sûreté du pied des mules qui la portaient, elle avait à subir d'affreux cahots.

Dans un des passages les plus étroits, où on rencontra une charrette chinoise qui barrait le chemin, elle mit heureusement pied à terre, car une des mules cassa un brancard de la litière et s'emporta.

Elle dut continuer la route à cheval.

A mesure qu'on s'élevait dans la montagne, le vent du nord soufflait avec violence, balayant devant lui des tourbillons de poussière d'un sable fin apporté du désert.

Le défilé se rétrécissait de plus en plus : dans une gorge étroite, bordée de chaque côté de rochers énormes et à pic, le typhon s'engouffrant avec une impétuosité irrésistible, tout le monde descendit de cheval, et il fallut pousser en avant et à force de bras les animaux qui ne voulaient plus avancer.

On était aveuglé par la poussière et on marchait à l'aventure, au risque de se jeter dans les précipices.

Enfin la gorge s'élargit, et on arriva sans accident à la station de *Sin-young-couan*, située au milieu des montagnes.

C'est un village composé de quelques maisons, avec un peu de végétation, des grands arbres et de l'eau.

On y déjeuna et on s'y reposa dans une petite auberge très-propre, avec une jolie cour plantée d'arbres verts.

Les hauteurs qui dominent *Sin-young-couan* présentent un phénomène digne d'admiration : la montagne est percée d'une série de portails naturels avec des voûtes, des arceaux et des colonnades, imitant, à s'y méprendre, l'architecture d'un palais de géants.

On ne peut attribuer qu'à un caprice de la nature cette œuvre grandiose, car aucune main humaine n'aurait pu travailler le granit indestructible de ces masses primitives.

A partir de *Sin-young-couan*, le défilé s'élève sensiblement, et on arrive au point culminant de la montagne par une chaussée presque à pic formée de dalles de blocs granitiques taillés dans le roc vif.

Cette partie de la route, qui paraît plus moderne que celle qu'on avait traversée avant *Sin-young-couan*, est moins mauvaise et moins encombrée de rochers.

Sur cette crête est une porte fortifiée défendant le passage, et reliée des deux côtés par une muraille de six mètres de haut qui couronne les hauteurs; deux autres remparts rejoignent celui-ci et commandent tous les points culminants du défilé.

Ces murailles sont en pierres brutes, crénelées et percées de meurtrières; de distance en distance des tours carrées, dont la plupart sont en ruine, s'élèvent au-dessus des remparts.

C'étaient, avant l'invasion des Mandchoux, des postes militaires se reliant les uns aux autres et surveillant tous les passages.

Ce système de fortifications qui commence au sortir de *Nan-kao*, se continue jusqu'aux abords de la grande muraille, dont les remparts et les tours du défilé de *Tcha-tao* ne sont qu'une ramification.

Toutes ces constructions, maintenant en ruine et abandonnées, étaient regardées par les empereurs des dynasties chinoines comme la meilleure barrière à opposer aux invasions des Barbares.

Cependant, au treizième siècle, elles avaient laissé passer les Mongols sous la conduite des fils de Gengis-Khan; elles ne protégèrent pas mieux, au dix-huitième siècle, les empereurs *Mings* contre l'invasion des Mandchoux, et les soldats du génie, qui accompagnaient le ministre de France, s'amusèrent à escalader ces vieux remparts, prouvant ainsi qu'ils ne défendraient pas non plus la Chine contre les Russes s'ils venaient l'attaquer par le nord.

Près de la porte du défilé, qui est ornée de statues de lions ailés, quelques-uns des voyageurs purent monter, par un escalier formé de fragments de rochers énormes, jusqu'à la cime de la montagne. De ce point, la vue est magnifique : elle plane de cinq cents mètres de haut sur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un chaos de roches entassées les unes sur les autres, que bornent à l'horizon les grandes plaines arides.

Par leur altitude, ces montagnes de *Tcha-tao* mériteraient plutôt le nom de collines; mais les effets du feu volcanique qui les a soulevées y sont si visibles, qu'elles sont restées dans la mémoire des voyageurs comme le type d'un des bouleversements les plus formidables de la nature.

Dès qu'on eut franchi la porte de *Sin-young-couan*, on trouva une route moins difficile; les rochers devenaient plus rares et laissaient voir un peu de terre végétale; des herbes vertes et quelques arbustes égayaient le paysage qui perdait peu à peu son aspect sauvage et désolé.

Il est remarquable qu'à cette époque de l'année, au mois de mai, cette grande route du nord couverte en automne de caravanes, de voitures, de cavaliers et même de portefaix qui transportent le thé en briques aux frontières de Mongolie, soit si peu fréquentée qu'on y rencontre à peine pendant toute une journée quelques charrettes de marchands ambulants ou quelques ânes servant de montures aux misérables habitants du pays.

Quelques instants avant d'arriver à *Tcha-tao*, qui n'est qu'à une demi-heure du défilé, la route se bifurque pour correspondre à deux entrées de la ville et à ses deux rues principales.

Tcha-tao est une petite ville de deux à trois mille âmes, d'un aspect peu animé, et bien moins peuplée en raison de sa grandeur que ne le sont ordinairement les villes chinoises.

En arrivant à l'hôtellerie, qui est à l'extrémité de la ville, les voyageurs eurent le courage, malgré les fatigues qu'ils venaient de supporter, d'aller visiter les remparts, les tours crénelées et les portions de courtines qui lui donnent un aspect remarquable de ville fortifiée.

Cette ancienne enceinte de *Tcha-tao*, bâtie en pierres de la montagne comme ses maisons, est en partie détruite par l'action du temps et des hommes; les fortifications antérieures à l'établissement de la dynastie mandchoue sont complétement abandonnées.

Les nomades, en conquérant la Chine, ont été conquis à leur tour par la civilisation chinoise, et les souverains actuels, suzerains de la Mandchourie et de la Mongolie, n'ont plus rien à craindre des Barbares du Nord.

Les voyageurs partirent de *Tcha-tao* le lendemain 20 mai à six heures et demie du matin; ils traversèrent dans la direction ouest-nord-ouest une vallée assez déserte, d'une grande étendue et plantée çà et là de rares bouleaux.

Il faisait très-froid : le thermomètre était descendu à quatre degrés centigrades au-dessous de zéro; le vent du nord soufflait avec fureur et la poussière de sable, comme la houle en mer, précédait les rafales.

Avant d'arriver à *Houai-lai* où l'on devait déjeuner, on traversa sur un pont escarpé une petite rivière torrentueuse; la chaussée qui précède ce pont est à moitié détruite, et il fallut littéralement monter à l'assaut pour franchir ce passage difficile.

« Nous avons déjeuné assez confortablement à *Houai-lai*, et nous y avons reçu les hommages d'un mandarin militaire en tournée dans la province.

« Ce petit homme, après nous avoir adressé d'une voix aigre les trois questions que fait toujours un Chinois bien élevé : « Quel âge avez-vous? comment vous appelez-« vous? où allez-vous? » nous a fait assister à une scène de reconnaissance avec notre mandarin d'escorte, natif comme lui de la province de *Hou-pé*.

« Ils se sont abordés en se saluant avec les deux poings fermés à hauteur du menton, puis ils se sont pris la main droite avec la main gauche, puis enfin se sont jetés avec effusion dans les bras l'un de l'autre, en se donnant à tour de rôle des baisers de théâtre; après quoi ils se sont disputés pendant un quart d'heure pour savoir lequel passerait devant l'autre.

« Cet officier avait au moment de notre arrivée la queue enroulée autour de la tête, ainsi qu'il convient à un voyageur; mais comme il est irrespectueux de se présenter ainsi devant des étrangers, il s'est empressé à notre vue de la rabattre sur son dos. Que de cérémonies exige l'étiquette chinoise!

« J'ai remarqué aussi pendu à sa ceinture un morceau de linge d'une propreté plus que douteuse : il paraît que c'est sa serviette de voyage. Comme on ne vous en fournit pas dans les auberges, il est bon de se précautionner.

« A ce propos, je noterai de nouveau qu'il est impossible de se procurer de l'eau froide : les Chinois n'en comprennent pas l'usage, et chaque fois que j'en demande, on m'apporte de l'eau bouillante. »

Houai-lai est une petite ville murée de cinq mille âmes, monotone comme le paysage qui l'entoure; en la quittant, on continue à traverser la même vallée aride.

« Quelque temps avant d'arriver à *So-tchen*, nous avons eu un orage qui a amené des effets de lumière bien curieux; l'horizon était couvert de nuages transparents et lumineux, et la poussière jaune apportée par le vent donnait à tout le paysage un aspect bleuâtre que je n'ai vu nulle part.

« On aurait dit que la nature était éclairée par des feux de Bengale!

« Ne serait-ce pas le mélange du vert des arbres et des prés avec le jaune du sable qui donnait cette teinte bleue à tout ce qui nous entourait, et même à nos habits et à nos figures? »

So-tchen, petite ville de quatre mille âmes, est située sur un coteau qui domine la vallée.

Il fallut traverser la ville pour arriver à l'auberge placée près d'une muraille qui divise *So-tchen* en deux parties du nord au sud.

On y remarque plusieurs tours en ruine, et une série de remparts qui annoncent une ancienne ville forte.

Ce fut à *So-tchen* que les voyageurs passèrent la nuit.

On en partit le lendemain de bonne heure, car on avait à parcourir cinquante-sept kilomètres pour arriver à la grande ville de *Suan-hoa-fou*, où on devait prendre quelque repos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Jusqu'à *Ky-mi-ny*, on remonte la vallée de *So-tchen*.

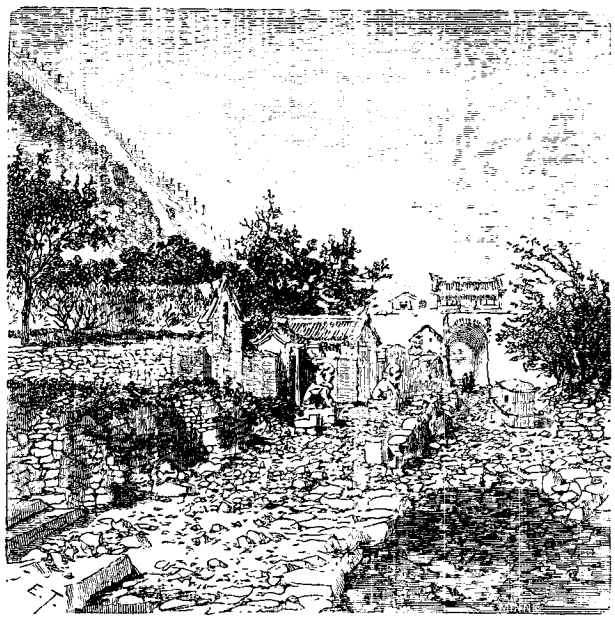
Ky-mi-ny, qui est également une petite ville de quatre mille âmes, construite dans les mêmes proportions et fortifiée, ne présente rien de remarquable, sinon qu'elle est bâtie sur les bords du fleuve *Wen-ho*, qui y vient de *Suan-hoa-fou*, et qui après avoir arrosé le nord de la province de Pe-tche-li, va se réunir près de *Tien-tsin* au *Peï-ho* dont il est l'affluent le plus considérable.

L'auberge de *Ky-mi-ny* est en dehors de la ville, entourée de beaux arbres, et bien aménagée; l'intérieur de la cour y était couvert d'une grande tente en nattes qui donnait une délicieuse fraîcheur.

En sortant de *Ky-mi-ny*, on traverse une nouvelle chaîne de montagnes moins âpres et moins élevées que celles de *Tcha-tao*.

De grands arbres verts en garnissent toutes les arêtes, tandis que dans les gorges le vent du nord a accumulé jusqu'à plusieurs pieds d'épaisseur les sables blancs du désert de Goli : de loin, les collines semblent couvertes de grandes plaques de neige.

Plus on avance, plus le chemin devient accidenté : la vallée se resserre, et on entre dans un défilé à gauche duquel coule le fleuve *Wen-ho* profondément encaissé, tandis qu'à droite s'élève une colline à pic; en certains endroits, la route est taillée en plein rocher, très-étroite, et presque impraticable pour les voitures.



Porte du défilé de Tcha-tao. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Toutes ces collines et tous ces rochers qui encombrent le cours du *Wen-ho* sont couverts de belles fleurs écloses aux premiers souffles du printemps : les primevères blanches et pourpres, les pivoines sauvages, les althæas, et les saxifrages dont les hampes de fleurs roses s'élèvent comme des cierges dans les anfractuosités.

Dès qu'on a franchi ces défilés, l'étroit chemin se change en une large chaussée empierrée, plantée de grands arbres, et la plaine environnante est couverte d'une riche culture.

On y voit peu de villages, mais de toute part s'élèvent des fermes, dont les bâtiments sont entourés de vastes champs de céréales.

On y cultive le sorgho, dont les tiges semblables à de grands roseaux s'élèvent à deux ou trois mètres de haut, le tabac, le millet, le lin, le chanvre, le sésame, le blé et surtout beaucoup d'orge; l'avoine paraît y être inconnue.

Les champs sont encadrés de bordures de ricin dont l'huile est d'un si grand usage en Chine et même de plantes de coton herbacé; ce coton, qui paraît appartenir à une espèce particulière, est cultivé en grand beaucoup plus au nord dans la Mandchourie, jusque par quarante-cinq degrés de latitude, et son introduction rendrait sans doute un grand service à l'industrie agricole de l'Europe tempérée.

Toutefois la sécheresse dont souffrent ordinairement les campagnes aux environs de *Suan-hoa-fou* les rend bien moins riches que celles situées au nord-est de Pékin dont nous avons déjà eu l'occasion de parler.

Les Chinois, ces patients et merveilleux agriculteurs, ont creusé à une grande profondeur dans les plaines de *Suan-hoa* une multitude de puits dont l'eau, amenée au moyen d'un système de leviers dans de vastes réservoirs, se déverse ensuite dans des rigoles qui sillonnent les champs dans toute leur étendue; malheureusement, dans les grandes chaleurs les puits se dessèchent, ce qui n'a jamais lieu dans les vallées des fleuves, comme le *Peï-ho*, le *Hoang-ho* ou le *Yang-tse-kiang*.

Une heure environ avant d'arriver à *Suan-hoa-fou*, deux cavaliers accoururent à toute bride à la rencontre des voyageurs; ils descendirent de cheval et mirent le genou en terre en signe de respect : c'étaient deux chrétiens chinois envoyés par les missionnaires pour faire honneur au ministre de France.

Cependant tout annonçait l'approche d'une grande ville, des maisons de campagne, des pagodes, des temples; sur la route des mulets chargés de marchandises; puis de temps en temps des citernes autour desquelles s'élevaient des tentes occupées par des colporteurs ambulants, ou des huttes en torchis dans lesquelles de vieilles femmes vendaient des rafraîchissements.

DE SOAN-HOA-FOU A LA GRANDE MURAILLE.

Entrée à Suan-hoa-fou. — Curiosité excessive de la population. — Bâtiments de la mission des lazaristes. — Hospitalité offerte par les missionnaires. — Les musulmans hoeï-hoeï. — Le parc impérial. — Énormes chiens mongols à la station de Sulia. — Dunes de sable. — La ville de Kalkan. — Réunion à l'hôtellerie des ministres de France, d'Angleterre et de Russie. — Réception splendide. — Promenade dans la ville. — Tartares. — Thibétains. — Turcomans. — Marchands d'habits chinois. — Grand commerce. — Description de Kalgan.

« A l'entrée de *Suan-hoa-fou*, nous avons été reçus par le chef des lazaristes et le pro-vicaire de la mission de Mongolie, venu exprès de *Tsin-houang-tseu*, ville de la frontière.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Ces vénérables missionnaires portaient avec aisance le costume des mandarins chinois ; l'un d'eux, auquel je demandai pourquoi il n'avait pas le bouton de corail, me répondit que la croix qu'il portait sur la poitrine était le véritable insigne de son grade.

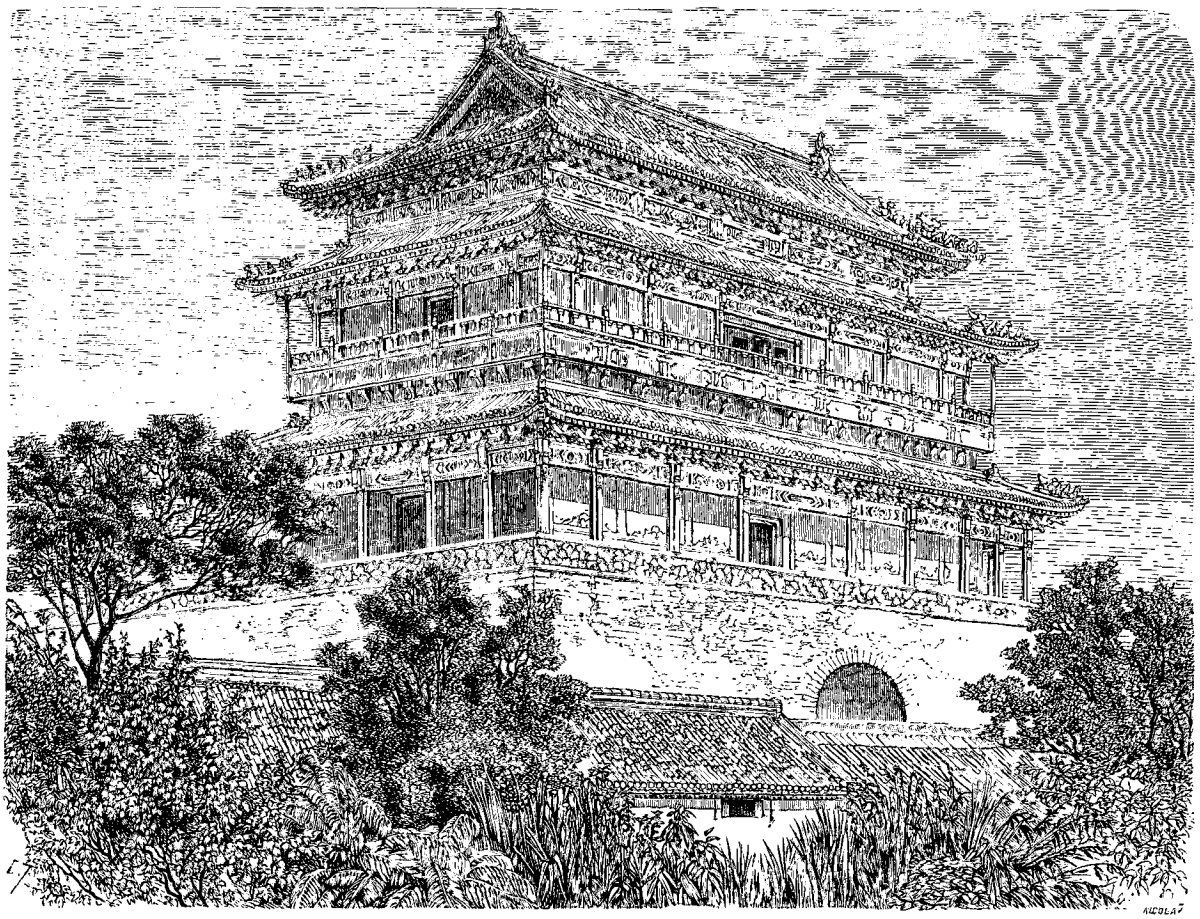
« Après nous avoir conviés à descendre à la mission, où ils nous offraient une généreuse hospitalité, ils remontèrent dans les équipages chinois qui les avaient amenés et se joignirent à notre cavalcade.

« La ville de *Suan-hoa-fou* est entourée de hautes et larges murailles, et nous y avons fait notre entrée par une porte monumentale qui m'a rappelé celle de Pékin.

« La grande route qui vient y aboutir est droite, large, bordée d'une double rangée de robiniers; les étalages des boutiques m'ont paru très-riches; les mâts et les banderoles, les pancartes, les affiches de toute espèce et de toutes couleurs annoncent une ville commerçante.

« Au reste, nous sommes entourés d'une foule immense; une troupe d'Européens, avec leurs habits nationaux, c'est ce qui ne s'est jamais vu à *Suan-hoa*, et toute la population de la ville s'est portée à notre rencontre.

« Sur les chaussées, à droite, à gauche, devant nous, derrière nous, ondulent des milliers de têtes ; les branches des arbres plient sous le poids des curieux qui les ont escaladés pour mieux voir le spectacle.



Porte de Suan-hoa-fou. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

« Nous avançons au petit pas, et la multitude qui semble nous barrer le passage se disperse à cinquante mètres devant nous pour venir se rejoindre par derrière à ceux qui nous suivent.

« Tout ce peuple est silencieux et poli; nous n'apercevons pas la moindre nuance de malveillance; c'est plutôt l'étonnement porté à son comble et même de l'effroi; car c'est à peine si ces pauvres gens osent nous regarder; tous les yeux se détournent et tout le monde recule dès que l'un de nous dirige ses regards de leur côté.

« Cet empressement forcené ne laisse pourtant pas que de devenir très-incommode, et nous nous passerions bien des vingt mille curieux qui nous accompagnent partout.

« Pour arriver à la mission catholique, on tourne à gauche dans une rue également large et bien percée.

« Nous nous sommes arrêtés devant le grand portail, au-dessus duquel figure seulement depuis quelques jours la croix, ce noble insigne de la civilisation latine. C'est le drapeau de l'humanité, des idées généreuses et de l'affranchissement universel, placé dans tout l'extrême Orient sous la protection immédiate de la France. Les Anglais ne s'y occupent que du commerce; pour eux, la foi et les sublimes enseignements de la religion ne viennent qu'en second lieu.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Les bâtiments de la mission catholique sont immenses ; une semaine auparavant, le gouvernement chinois les avait concédés aux lazaristes de *Suan-hoa*, et il est tout naturel que les bons Pères aient voulu nous en témoigner leur reconnaissance.

« C'est un ancien palais faisant partie du domaine impérial ; on pourrait y loger facilement cinq cents personnes.

« On y trouve de vastes cours, de grands parcs plantés de beaux arbres ; tout cela pour l'usage de deux missionnaires et de leurs néophytes chinois.

« Il n'est pas douteux que cette mission ne prenne un jour beaucoup d'importance.

« En attendant, l'installation y avait été rapide, grâce à l'incessante activité des missionnaires ; les principaux appartements étaient déjà tapissés de riches papiers européens et garnis de meubles confortables.

« On nous a désigné tout un corps de bâtiments avec un vaste jardin pour nos appartements privés, et c'est dans la grande salle de réception qu'on nous a offert un dîner ou plutôt un banquet somptueux.

« La table à manger, ornée de fleurs et de surtouts en carton doré, est entourée de superbes paravents chinois.

« Le maître d'hôtel de sir Frédéric Bruce, qu'il a eu l'heureuse idée d'emmener avec lui, nous a préparé un vrai repas à l'européenne : service élégant en vaisselle plate, vins de toute espèce ; bordeaux, xérès, champagne ; rôtis, gibiers, légumes, truites du *Wen-ho*, entremets sucrés. Le cuisinier chinois s'est surpassé, et a voulu nous prouver une fois de plus son talent d'imitation.

« C'est une chose remarquable que la perfection avec laquelle les Chinois s'assimilent en peu de temps tous les secrets de l'art culinaire ; — ces gens-là sont nés cuisiniers, aurait dit Brillat-Savarin.

« Une seule chose dans notre repas a conservé la physionomie indigène, c'est le pain. Il provient d'un boulanger mahométan en réputation dans la ville ; il est très-blanc, a le goût de beurre et de lait, et est pétri en forme d'oreille comme les pains allemands.

« C'est le meilleur que j'aie mangé en Chine ; à Pékin il est lourd et indigeste, parce qu'on le fait sans levûre ; il est digne en tout point des pâtisseries à la graisse qu'on retrouve partout.

« La conversation n'a pas été vive pendant le repas ; nous sommes tous fatigués du long trajet de la journée ; cependant, j'écoute avec curiosité une discussion entre le pro-vicaire de Mongolie et le chef de la mission lazariste au sujet de l'exorcisme du démon par l'eau bénite.

« Il paraît que l'ennemi du genre humain s'occupe tout spécialement de la Chine pour y tourmenter nos missionnaires ; car aucun d'eux ne semble mettre en doute sa participation dans les sortiléges des idolâtres.

« Nous repartons ce matin de *Suan-hoa-fou* où nous avons passé une excellente nuit. »

Suan-hoa-fou est une ville d'origine assez ancienne, qui a été pendant quelque temps, sous la dynastie mongole, la capitale du nord de la Chine.

Elle est maintenant bien déchue de son importance et compte à peine 80 000 habitants.

Située au milieu d'une plaine fertile, arrosée par de belles eaux, et bornée à l'horizon par des collines pittoresques et boisées, cette ville est en outre régulièrement bâtie, largement percée et remarquablement propre pour une cité chinoise.

Toutefois le commerce ne paraît pas y être florissant, et malgré la foule qui s'était portée à la rencontre des voyageurs, les rues présentent un aspect désert et sont ordinairement silencieuses ; on peut comparer *Suan-hoa* sous ce rapport aux anciennes villes de parlements, en France, qui ont perdu par la centralisation leur importance politique et qui ne l'ont pas remplacée par le mouvement industriel et commercial.

Deux choses sont remarquables à *Suan-hoa-fou* : les musulmans chinois et les Mongols.

Les musulmans appelés *hoeï-hoeï* sont très-nombreux dans le nord-ouest de la Chine ; ils sont même en majorité dans certaines localités des provinces du *Kan-sou* et du *Chen-si*.

Originaires du *Korrïgour*, dans le Turkestan oriental, ils ont formé au neuvième siècle la garde mercenaire des empereurs chinois.

Ils se sont multipliés par les mariages, et leur race a perdu peu à peu son caractère particulier par le mélange avec le sang chinois ; maintenant rien ne les distingue de la race jaune ; leur nez est devenu épaté, leurs yeux se sont bridés et les pommettes de leurs joues sont saillantes. Ils n'ont conservé fidèlement que leur religion ; encore, aucun d'eux ne sait-il lire l'arabe ; il n'y a que les plus instruits de leurs prêtres qui soient en état d'épeler le Coran.

Ils portent ordinairement une calotte bleue comme signe distinctif et s'abstiennent de porc et de liqueurs fortes (voy. p. 312).

Ces musulmans chinois ont conservé une énergie individuelle plus grande que celle des sectateurs de Bouddha.

Les insurrections partielles qui se sont produites pendant ces dernières années dans le nord de la Chine, celle du Nénufar blanc entre autres, les ont eus pour chefs et pour ardents promoteurs.

Dans le sud, où on n'en rencontre qu'un petit nombre et où la tradition les fait venir de l'Inde et de la Perse sous la dynastie des empereurs *T'ang*, il faut peut-être attribuer à leur influence dans les conseils des *Taï-ping* le monothéisme qu'affiche dans toutes ses proclamations le chef des révoltés.

Ils jouissent d'une grande liberté religieuse qu'ils ne se sont jamais laissé contester et qu'ils doivent aux sages précautions que leurs mollahs ont prises de ne pas s'attaquer au pouvoir de l'empereur et des mandarins.

Il est bon de remarquer à ce sujet que si la communauté chrétienne en Chine, si puissante au siècle de Louis XIV, a subi d'affreuses persécutions, elle l'a dû à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la lutte des différents ordres religieux, et à l'esprit d'empiétement qui gouvernait alors les missions catholiques.

Les *hoeï-hoeï* sont au nombre de 500 000 environ dans le Céleste-Empire, d'après le dernier recensement.

Ils ont des mosquées dans toutes les grandes villes : à Canton, on trouve le *Kouang-t'ah* ou pagode brillante, au pied de laquelle est une mosquée élevée il y a mille ans, mais c'est surtout *Hang-tcheou* qui est le centre du mahométisme en Chine.

A *Suan-hoa-fou*, on commence à rencontrer des caravanes de Mongols : ils campent à l'intérieur de la ville dans de grands enclos réservés, où s'établit de suite un marché de revendeurs chinois qui les volent tant qu'ils peuvent. Ces Mongols apportent des fourrures, des viandes et du gibier qu'ils échangent à grande perte contre le rebut des marchandises du pays.

Le 22 mai, à huit heures et demie du matin, la cavalcade, à laquelle s'était joint le vénérable pro-vicaire de Mongolie, traversait les faubourgs de la ville.

Au nord-ouest de *Suan-hoa*, en dehors de l'enceinte murée, la route passe au milieu de l'ancien parc du palais impérial ; comme il fait encore partie du domaine de l'empereur actuel, on l'a respecté et on ne l'a pas rendu à la culture ; on y voit des gazons verts entourés de massifs d'arbres centenaires ; des constructions de toute espèce, délabrées, mais rendues plus pittoresques encore par la mousse et les plantes grimpantes qui les recouvrent ; des lacs, des rivières, des cascades, couverts des plantes aquatiques les plus variées ; nénufars jaunes ; nymphæas blancs et rouges, nélumbos, dont la fleur en forme de coupe est d'un bleu d'azur avec des étamines semblables à des papillons qui volent ; sur des rocailles artificielles, des statues de lions, de tigres, toutes noires de vétusté, et des balustrades en marbre blanc autour desquelles s'enroulent des guirlandes de lierre. Il y a cinq cents ans que ce beau parc a été planté, et depuis ce temps la nature, qui en est restée la seule maîtresse, l'a revêtu de toutes ses magnificences que ne saurait imiter la main des hommes.

Ces futaies séculaires sont formées d'essences d'arbres particuliers au nord de la Chine : on y remarque des sapins à troncs rouges, dont l'écorce semblable à la peau des serpents forme des losanges écailleux, des cèdres gigantesques de la même espèce que ceux de la sépulture des Mings, des robiniers, des saules pleureurs et des peupliers dont le feuillage jaune et transparent ressort sur les masses sombres des arbres verts.

Au-dessus de tous ces grands arbres s'élève comme une immense colonne le pin Pei-go-song, au feuillage élégant et découpé, dont le tronc et les branches sont d'un blanc d'argent éclatant.

Les Chinois prétendent que quelques-uns de ces pins ont plus de deux mille ans ; son bois passe pour incorruptible et l'arbre lui-même serait impérissable.

Le parc impérial est très-vaste ; il fallut près d'une heure pour le traverser ; autour de son enceinte, on remarque des sépultures disséminées çà et là dans la campagne : ce sont des centres demi-circulaires devant lesquels sont rangés les cercueils recouverts d'un peu de terre et formant de légers monticules (nulle part, en Chine, on ne creuse de fosses pour enterrer les morts). Ces sépultures, qui servent à toute une famille, sont facilement reconnaissables aux arbres alignés derrière chaque tombeau.

La route se continue ensuite dans une belle vallée qui relie *Suan-hoa-fou* à *Tchan-kia-keou* ou *Kalgan*.

A gauche, on côtoie des rochers au pied desquels est le lit d'un torrent, où il ne reste de l'eau que dans des cavités peuplées de tortues.

Peu à peu de grandes dunes de sable succèdent aux rochers, et le passage devient très-difficile : les chevaux et les mulets n'avancent qu'à grand'peine au milieu de ce terrain où ils enfoncent à chaque pas ; la chaleur est étouffante, et l'air respirable est plein d'une poussière épaisse ; la route tracée se perd au milieu de ces sables et fait place à une suite interminable de petites collines mouvantes.

« Nous sommes arrivés à onze heures à la station de *Julin*, mourants de soif et suffoqués par la chaleur ; aussi l'aspect de l'auberge, avec sa cour plantée d'arbres et le tapis vert qui l'entoure, nous a fait pousser à tous des exclamations de joie, lorsqu'au détour du chemin nous l'avons aperçue coquettement assise au fond de la vallée.

« Cependant, la première réception qui m'y a été faite n'était pas rassurante : une énorme chienne de Mongolie s'est précipitée de mon côté en aboyant avec fureur, comme si elle voulait me dévorer. C'était à mes pauvres petits chiens japonais, réfugiés derrière moi, que cette affreuse bête en voulait ; enfin, son maître, le propriétaire de l'auberge, l'a fait rentrer dans le devoir avec un gros bâton.

« Après avoir déjeuné et fait la sieste, j'ai été voir mon ennemie qu'on avait attachée : elle venait de mettre bas, ce qui expliquait son inquiétude et sa colère ; quelle superbe bête ! toute noire, marquée de feu, avec de longs poils soyeux et frisés ? cette race de chiens ressemble un peu à nos chiens des Pyrénées, mais ils ont le museau allongé comme des loups, et l'air très-féroce. »

Les voyageurs laissèrent passer la chaleur du jour (le thermomètre était monté à trente et un degrés centigrades), à la station de *Julin*, d'où ils repartirent seulement à trois heures de l'après-midi.

En quittant *Julin*, on prend la direction nord-nord-est pour gagner *Kalgan*, située à l'extrémité et au fond de la vallée qui relie cette ville à *Suan-hoa-fou*.

A mi-chemin on fut rejoint par une partie des gens de la légation française qu'on avait envoyés, trois jours avant le départ de Pékin, avec les charrettes et les provisions à *Kalgan* pour y préparer la traversée du désert.

Cependant en approchant de la ville on se croisait avec une foule compacte de voyageurs et de marchands.

Kalgan est entourée de cimetières ou plutôt de tombeaux. En Chine, il n'y a pas d'endroits affectés spécialement aux morts, et on se fait enterrer où on veut.

On chemine ainsi pendant une demi-heure au moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au milieu de tertres gazonnés dont les ondulations imitent dans la vallée les vagues de l'Océan.

Les maraîchers ont planté des choux, des laitues et des poireaux jusque sur ces sépultures.

Le Chinois, peu délicat de son naturel, trouve tout simple que les morts nourrissent les vivants.

Déjà les voyageurs apercevaient devant eux, au fond de la vallée, les coupoles dorées des deux lamaseries, situées près de la porte méridionale de la ville dont elles dominaient les autres édifices, et, dans le fond en amphithéâtre, cette chaîne de montagnes qui est l'extrême limite de la Chine septentrionale.

Quoique *Kalgan* soit très-peuplée et très-commerçante, on n'y fut pas accueilli avec une curiosité aussi forcenée qu'à *Suan-hoa-fou*.

La présence des négociants russes, qui viennent de convoyer leurs marchandises, et dont un certain nombre habite la ville pendant quelques mois, a habitué les indigènes aux figures et aux costumes européens.

L'hôtellerie la plus vaste de la ville, située dans un quartier très-populeux, avait été réservée entièrement pour les voyageurs; ils s'y rencontrèrent avec M. de Baluseck, ministre de Russie et sa femme, qui devait retourner en Sibérie avec M. et Mme de Bourboulon.

Ainsi, par suite de la présence de sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre, les représentants des trois plus grandes puissances du monde se trouvaient réunis dans cette ville presque inconnue jusqu'alors aux Européens.

L'hôtellerie était magnifiquement ornée de drapeaux, de banderoles et de festons en étoffe de coton rouge, jaune et bleue. Sous le vestibule un buffet avec des rafraîchissements avait été dressé à l'avance par les gens des légations de France et d'Angleterre, enfin rien n'avait été oublié pour donner l'apparat nécessaire à la réception d'hôtes aussi distingués.

Musulman hoeï-hoeï.—D'après un dessin chinois.

« 23 *mai.* — J'ai profité de la journée d'aujourd'hui consacrée au repos pour faire une promenade dans la ville où j'avais quelques objets indispensables à acheter.

Kalgan n'est pas aussi bien bâtie que les villes impériales : c'est un vrai centre de commerce où abondent les bazars et les étalages en plein vent; les rues y sont étroites, sales, boueuses et très-puantes; l'encombrement causé par la foule y est extrême.

« Pendant que les piétons marchent le long des maisons et à la file les uns des autres sur quelques dalles de pierres exhaussées, les chaussées sont encombrées de chariots, de chameaux, de mulets et de chevaux.

« Quelquefois, très-souvent, devrais-je dire, une voiture verse, et il en résulte un désordre excessif : les animaux se débattent dans la boue au milieu des ballots renversés, et les filous accourent en foule pour augmenter la confusion dont ils profitent.

« J'y ai été frappée de l'extrême variété de costumes et de types qui résulte de la présence des nombreux marchands étrangers qui s'y donnent rendez-vous et qui appartiennent aux diverses races de l'extrême Orient.

« On y voit, comme dans toutes les villes chinoises, des industries et des industriels de toute sorte : à chaque porte des marchands appelant la pratique en calculant sur le swan-pan, à tous les coins de rue un rémouleur agaçant du bruit de sa roue les dents des passants.

« Ici, des portefaix, chargés de thé en briques enveloppé dans des nattes et retenu sur leur dos par des lanières en cuir, défilent à la suite les uns des autres en s'appuyant sur de gros bâtons ferrés; là, des restaurateurs ambulants avec leurs fourneaux toujours allumés campent sous leurs auvents formés de deux perches recouvertes d'un tapis de feutre. Plus loin, des bonzes mendiants sont assis derrière une table sur laquelle est un petit Bouddha en cuivre et une sébile, et frappent sur un tamtam pour implorer la charité.

« Devant les étalages des boutiques se tiennent les revendeurs chinois prônant à haute voix leurs marchandises, et attendant la pratique qu'ils attirent par de belles paroles et qu'ils dépouilleront s'ils le peuvent.

« Des Tartares aux jambes nues, aux costumes déguenillés, poussent devant eux sans s'occuper des passants des troupeaux de bœufs, de chevaux et de moutons, tandis que des Thibétains se font reconnaître à leurs habits somptueux, à leur toque bleue à rebords en velours noir et à pompon rouge, à leurs longs cheveux flottants sur leurs épaules dans lesquels sont fixés des joyaux en or et en corail.

« Plus loin, des chameliers du Turkestan coiffés du turban, au nez aquilin et à la longue barbe noire, conduisent avec des cris étranges leurs chameaux chargés de sel; enfin les lamas mongols aux habits jaunes et rouges avec la tête complétement rasée passent au grand galop dans les ruelles étroites, cherchant à faire admirer leur adresse à diriger leurs chevaux indomptés, et contrastant par leur tenue et leur allure avec celles d'un marchand sibérien dont de temps en temps on aperçoit la polonaise doublée en fourrures sur une redingote

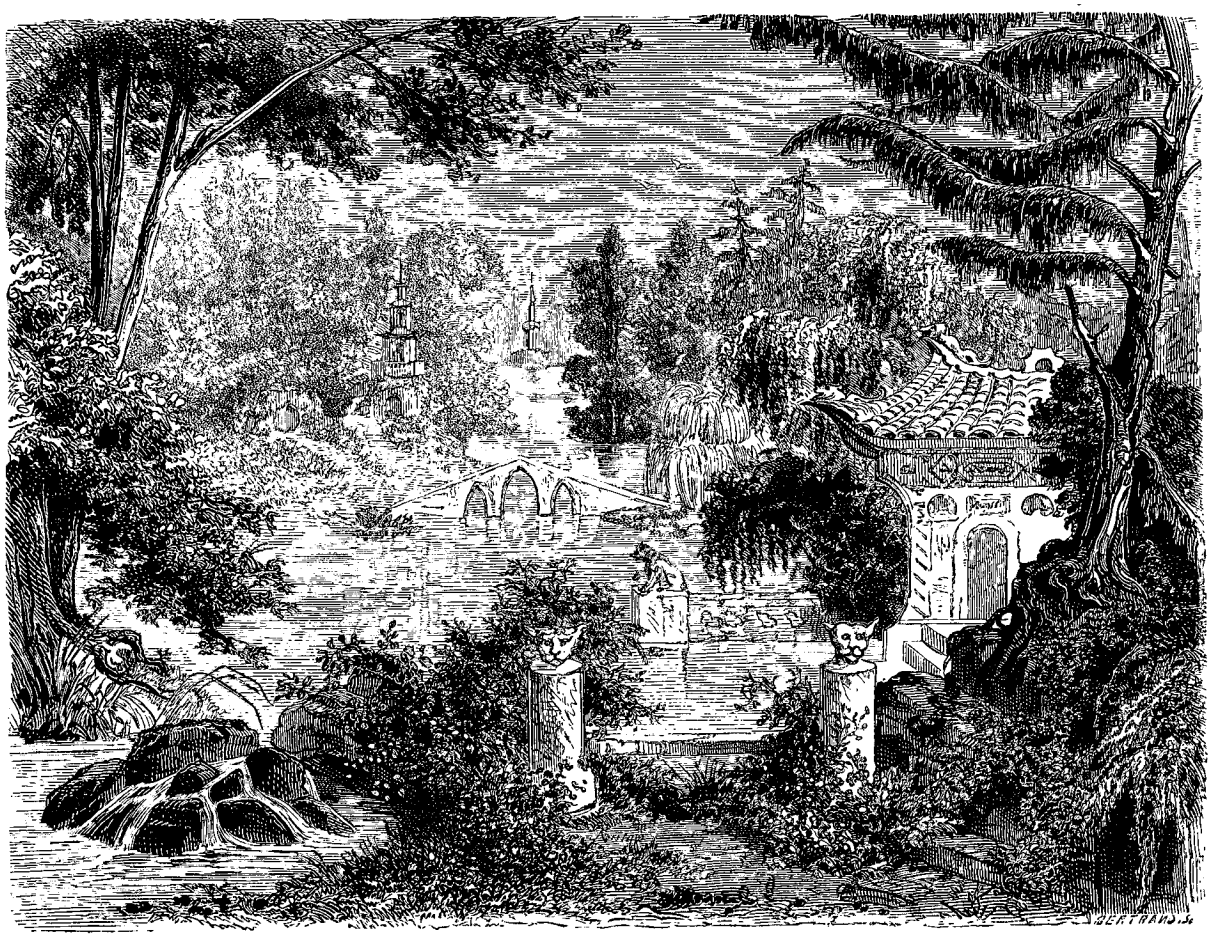
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en drap noir, les grandes bottes à l'écuyère, et le large chapeau de feutre.

« Ville toute chinoise malgré son voisinage des nomades, Kalgan ne manque d'aucun des spécimens de la civilisation chinoise.

« J'y ai vu cheminer gravement plus d'un *lioutsaï* ou licencié, méditant sur les chances du prochain concours; j'ai pu, en parcourant ces rues tortueuses, entendre retentir dans l'intérieur de plus d'une maison bourgeoise, non le son d'un piano (cela viendra sans doute), mais tout au moins celui d'un théorbe chinois aux mains de quelque belle musicienne. Qu'ajouterai-je encore? Un savant de Kalgan, représentant à lui seul la Société de géographie de la localité, m'a glissé dans la main avec une ténacité et une obséquiosité toutes chinoises, une mappemonde de sa façon, aussi extraordinaire que celle dont j'ai parlé plus haut; on en pourra juger par la reproduction que l'on trouvera page 318. Enfin, pour ne rien oublier, je dois mentionner que d'honnêtes citadins de Kalgan s'adonnent innocemment à l'élève de petits crustacés dans des bocaux de verre pleins de feuilles de lieuwa ou lotus chinois, ni plus ni moins que je l'avais vu faire à Shang-haï et à Pékin.

« On voit beaucoup de Mongols à *Kalgan :* ces enfants



Parc du palais impérial de Suan-hoa-fou. — Dessin de Lancelot d'après l'album de Mme de Bourboulon.

du désert, totalement étrangers aux mœurs et aux habitudes de la Chine, y campent dans les auberges comme s'ils étaient dans leurs steppes; au lieu de placer leurs animaux dans les écuries, et d'accepter les chambres qu'on leur offre, ils dressent leurs tentes au milieu de la cour, et attachent leurs chevaux à des pieux qu'ils enfoncent autour de leur domicile improvisé : ils font la cuisine dans leurs tentes avec les bouses séchées qu'ils ont apportées du désert dans de grands sacs, se couchent sur leurs couvertures de feutre, et rien ne pourrait les décider, ni à prendre place sur les kangs, ni même à se servir du feu des cuisines pour faire bouillir leurs aliments.

« Les aubergistes ne leur en font pas moins payer cette hospitalité forcée tout en les traitant de *Moukouti gen*[1], gens de Mongolie.

« Me voici arrivée dans la rue des marchands d'habits : c'est à eux que j'ai affaire. Il y a beaucoup plus de fripiers que de magasins de costumes neufs. Ici on n'a pas la moindre répugnance à s'habiller avec la dépouille d'autrui, à laquelle le revendeur ne songe même pas à redonner un peu de lustre, bien heureux même s'il daignait la faire nettoyer; tous ces amas de vêtements proviennent des monts-de-piété qui les ont revendus, une fois que le délai fixé par le remboursement a été dé-

1. Il est curieux de constater que le mot chinois *gen* a certainement la même racine que le mot latin *genus*, dont on a fait en français *genre* et *gens*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

passé; il y a beaucoup de robes et de bonnets de pauvres mongols dépouillés sans doute par le fisc chinois.

« Enfin, voilà un magasin fashionable! Le maître est un petit vieillard propret, le nez armé de lunettes formidables, qui ne cachent pas tout à fait ses yeux vairons et malins : trois jeunes commis se succèdent devant la boutique, apportant l'un après l'autre tantôt des tuniques en cotonnade qui servent de chemises, tantôt des vestes ouatées, des pelisses en soie doublées en peau de mouton, et même des robes d'apparat; ils les drapent autour d'eux, et les font admirer aux passants, en criant d'une voix de fausset leurs qualités et leur prix. Tout le fond du magasin y passera successivement : c'est l'usage, et cela est encore plus ingénieux, et plus de nature à capter les chalands que les vitrines artistement arrangées de nos expositions européennes.

« Je me suis laissé tenter : j'ai acheté, entre autres choses, une pelisse en soie bleue doublée en laine blanche; cette laine est douce et fine comme de la soie; elle provient de la célèbre race des moutons ong-ti.

« Je l'ai payée vingt-cinq piastres[1] : c'est peut-être le double de ce que cela vaut, mais le maître de l'établissement a été si persuasif, si irrésistible que je me suis laissée faire, et que j'ai dû m'en aller, parce qu'il aurait été capable de me faire acheter toute sa boutique.

« Les Chinois sont, certainement, les premiers marchands du monde, et je prédis aux commerçants de Londres et de Paris de redoutables concurrents, s'il leur prend fantaisie d'aller s'établir en Europe.

« Enfin ma pelisse fourrée est de bonne précaution contre les vents glacés du désert de Gobi qu'il va bientôt falloir traverser.

« J'ai fait diverses autres emplettes, et je suis rentrée bien fatiguée et la tête encore assourdie du bruit perpétuel, des cris et des vociférations en toutes langues de cette ville commerçante.

Un rémouleur de Kalgan. — D'après un dessin chinois.

« Après dîner, M. de Baluseck s'est séparé de sa femme, qui retourne en Sibérie avec nous, et a repris la route de Pékin. M. Bruce veut nous accompagner jusqu'à Bourgaltaï, première station de Mongolie.

« Demain nous partons de bonne heure, et j'aperçois de l'auberge les ramifications de la grande muraille qui s'étendent au nord de la ville vers la crête des montagnes. »

Tchang-kia-keou est le véritable nom, le nom chinois de cette grande ville; ce sont les Russes qui l'ont appelée *Kalgan*.

On estime le chiffre de sa population à deux cent mille âmes environ, sans compter les nombreux étrangers que le commerce y attire.

Située au fond d'une vallée qui va rejoindre celle de *Suan-hoa-fou*, au pied des montagnes qui l'entourent de tous côtés, *Kalgan* est arrosée par une petite rivière affluent du *Wen-ho* et entourée d'une grande muraille crénelée assez bien entretenue. Elle est entourée de faubourgs considérables, et bâtie irrégulièrement; c'est une agglomération de maisons laides et mal distribuées; on y remarque peu de monuments et un très-petit nombre de jardins et de grands arbres; mais c'est le centre d'un grand commerce, parce qu'elle est assise à l'embranchement des routes de Sibérie, du *Kan-sou* et du *Thian-chau-nau-lou*.

Les Mongols et les Mandchoux, qui alimentent l'importation et l'exportation, y apportent des pelleteries, des champignons, du sel, du gingseng, des draps et autres marchandises russes; ils y amènent aussi d'immenses troupeaux de bœufs et de moutons. Ils emportent en échange du thé en briques, du tabac, des cotonnades, des selles et des harnais, des farines d'orge et de millet, et des ustensiles de cuisine.

Les marchands chinois, qui connaissent la passion des nomades pour tout ce qui est supposé venir de Pékin,

1. La piastre mexicaine, qui est en usage en Chine, vaut à peu près six francs de notre monnaie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont bien soin de faire peindre en grosses lettres sur leurs ballots : *marchandises de Pékin.* Il en est de cela comme des modes de Paris; les dames mongoles ne seraient pas satisfaites des cadeaux que leurs maris leur rapportent de leurs longs voyages, si elles ne les croyaient pas fabriqués dans la capitale de l'empire.

Malgré son importance, la ville de *Kalgan* n'est pas même indiquée sur l'excellente carte de l'Asie orientale publiée par Andriveau-Goujon. Bien plus, l'abbé Hue, qui pourtant a dû passer dans son voisinage lorsqu'en compagnie du P. Gabet il se rendait de la Mandchourie au Thibet, ne la mentionne pas davantage.

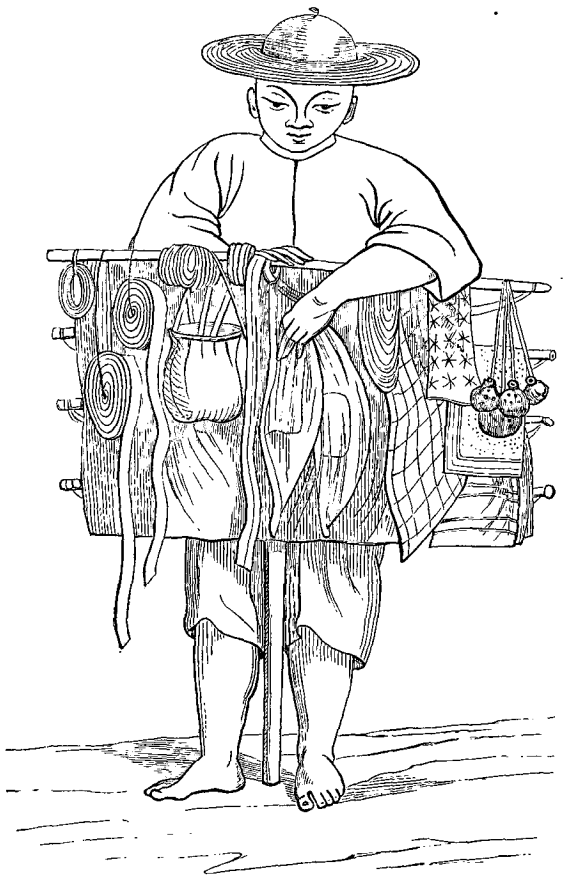
Elle est située par quarante-deux degrés de latitude et cent treize de longitude; c'est la ville la plus septentrionale de la Chine proprement dite.

LA TERRE DES HERBES.

Description de la grande muraille. — Son fondateur. — Son inefficacité comme défense de guerre. — Montagnes de Tching-gaun-oula. — Vallée et auberge d'Ouche-tiao. — Plateau de la Mongolie. — Magnifique coucher de soleil au désert. — Bourgaltaï. — Confusion inexprimable à l'arrivée. — Fête de la reine Victoria. — Départ de sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre. — Escorte des voyageurs dans les steppes. — La calèche de Mme de Baluseck. — Les charrettes chinoises.

Les voyageurs, accompagnés de Mme de Baluseck et de sa suite, repartirent de *Kalgan* le 24 mai.

Licencié ou Licou-tsai. — D'après un dessin chinois.



Colporteur à Kalgan. — D'après un dessin chinois.

En sortant de la ville, une autre route se dirige à l'ouest vers *Sin-houang-tsen*, siége de la mission de Mongolie, dont le pro-vicaire reprit le chemin après mille souhaits de bon voyage.

On s'engage, aussitôt après, dans une gorge de montagnes formée par un lit de torrent à sec, qui mène par des pentes rapides jusqu'à la grande muraille qui couronne les hauteurs. Ce prodigieux ouvrage de défense se compose de doubles remparts crénelés, reliés entre eux par des tours et des fortifications; ce sont des murs en pierre de taille et en moellons cimentés avec de la chaux, d'une hauteur de cinq mètres, d'une épaisseur de trois mètres et dont les parements sont courbes.

La grande muraille, dont les ramifications s'étendent jusqu'au delà du *Kansou*, pendant une longueur de dix mille *lis*[1] ou de cinq mille kilomètres environ, est loin de présenter, pendant tout son parcours, une masse de maçonnerie aussi imposante.

L'empereur *Tsin-chi-hoang-ti*, qui la fit élever dans le troisième siècle de l'ère chrétienne, s'était appliqué à défendre surtout le nord des provinces de *Pe-tche-li* et du *Chan-si*, voisines de sa capitale.

D'après l'aveu des Chinois, la grande muraille va toujours en diminuant de hauteur et d'épaisseur, et dans le *Kan-sou* ce n'est plus qu'un simple mur; bientôt même

1. Le *li*, mesure de longueur, représente environ la moitié du kilomètre; il change de valeur suivant les provinces de la Chine. Un *li* vaut seize cents *thi*; le *thi*, qui équivaut à notre pied, varie entre trente et trente-cinq centimètres. On distingue le *tchi* de charpentier, le *tchi* de tailleur et le *tchi* de *li*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le mur se change en un amas de pierres cimentées avec de la boue et à peine élevées à un mètre de haut.

On franchit la grande muraille au nord de *Kalgan* par une porte fortifiée située au fond du défilé et reliée à la muraille par un rempart de six mètres d'épaisseur avec demi-lune tournée vers la Mongolie.

La belle photographie reproduite ci-joint donne une idée exacte de l'aspect grandiose de ces imposantes constructions.

Rien de plus impraticable que les gorges de montagnes où les voyageurs durent s'engager, après avoir franchi la grande muraille. Ce sont les torrents seuls qui ont frayé la route encombrée de rochers et de cavités escarpées ; aussi les voitures n'y passèrent qu'avec une difficulté extrême. Certains sites en sont très-pittoresques; le chemin sinueux est surplombé par des roches affectant les formes les plus bizarres, au milieu desquelles s'ouvrent de profondes grottes; des forêts sombres d'arbres verts en couvrent toutes les pentes et, de temps en temps, des sources d'eau limpide se précipitent dans les anfractuosités.

Des niches naturelles, ornées de grossières idoles, se font remarquer dans les parois de la montagne : les Mongols qui passent ne manquent pas de les entourer d'ex-voto, de chiffons et de fétiches ; un vieux lama, ermite de ce désert, y demande une légère contribution aux voyageurs, sous prétexte qu'il entretient la route, ce dont on ne s'aperçoit guère.

La grande muraille au nord de Kalgan. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Cette chaîne de montagnes, appelée par les Chinois *In-Chaun* et par les Mongols *Tching-ghan-oula*, est d'une altitude moyenne de six à sept cents mètres au-dessus de la mer.

Quelques riantes vallées bien boisées et bien cultivées se font remarquer au centre des monts *In-Chaun*.

Ce fut à l'une de ces vallées qu'on s'arrêta pour déjeuner dans un petit village appelé *Ouchetiao*.

« On nous a servi à l'auberge, où nous sommes arrivés mourants de faim à deux heures de l'après-midi, d'excellentes galettes de farine d'orge en forme de crêpes, qu'on a faites, devant Mme de Baluseck et devant moi, sur une plaque de tôle chauffée à blanc; il y avait aussi des pâtisseries contenant de petites graines entières qui craquaient sous la dent; cela était moins bon, à cause de l'inévitable graisse qui remplace le beurre.

« En descendant des montagnes, on aperçoit une vallée verdoyante parsemée de quelques arbres, et devant soi le plateau de la Mongolie se dessinant en pente douce à l'horizon : au pied du plateau est la station de *Zagau-tolgoï*, composée de quelques misérables masures, où on ne s'arrête que pour changer de chevaux.

« Les charretiers chinois y ont été remplacés par des postillons mongols, qui conduisirent les voitures à fond

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

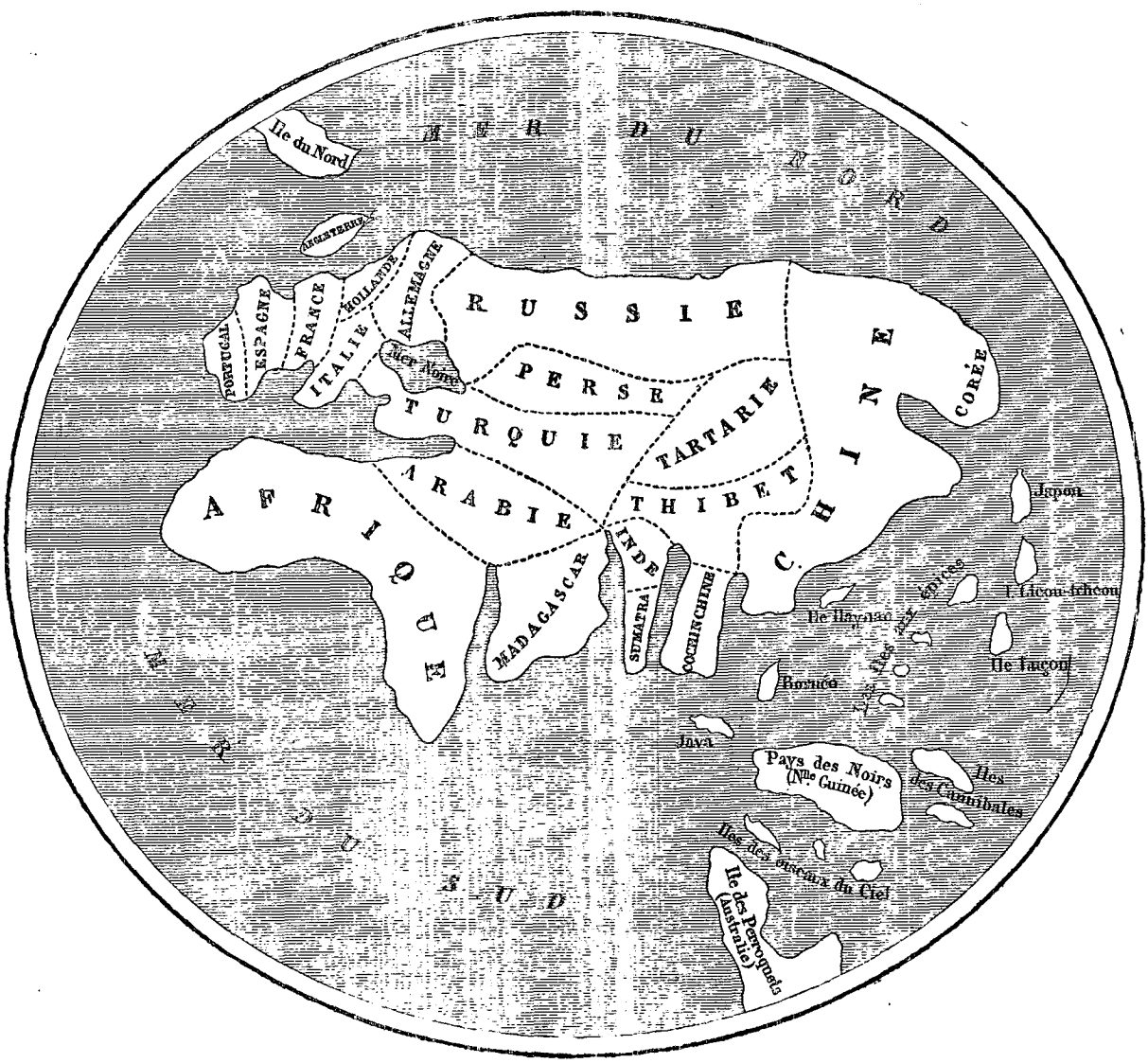
La rue des marchands d'habits, à Kalgan. — Dessin de Vaumort d'apres l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de train jusqu'à la montée du plateau, que tout le monde dut faire à cheval, à cause de la difficulté de faire mouvoir les roues dans ces pentes sablonneuses.

« A notre arrivée au sommet, nous avons eu le coup d'œil le plus saisissant et le plus admirable : derrière nous les vallées et les montagnes sourcilleuses plongées graduellement dans l'ombre, tandis que le disque du soleil s'abaissant à l'horizon rougissait leurs sommets de ses derniers feux; devant nous, des prairies sans fin, l'immensité couverte d'herbes verdoyantes! c'était une mer avec des ondulations de graminées semblables à de longues vagues! c'était la Mongolie enfin, *la terre du gazon*, comme l'appellent ses libres habitants! le désert, le désert infini avec toute sa majesté, et qui vous parle d'autant plus de Dieu que rien n'y rappelle les hommes!

« Le ciel, au-dessus des prairies, était de cette douce couleur de vert d'aigue marine claire et un peu rosée dont se revêt ordinairement le côté de l'horizon opposé



Mappemonde chinoise (2e spécimen) (voy. pages 290 et 313).

au soleil couchant. C'était une transparence et une pureté d'atmosphère que rien ne saurait exprimer ; le haut des herbes seulement était doré par le dernier rayon du soleil qui allait se perdre dans cette immensité.

« Mais nous ne pouvions jouir longtemps de ce magique spectacle : la nuit arrivait rapidement, et nous avions encore deux heures de marche pour arriver à *Bourgaltaï*, la première station de Mongolie.

« Dans ces plaines sans bornes, la nuit est bien plus profonde que dans les pays accidentés. Aucune élévation, aucun arbre ne pouvant former un point de repère pour le regard; on n'a devant soi que l'uniformité du sombre.

« Aussi dûmes-nous tous mettre nos chevaux à la file pour suivre pas à pas l'officier mongol chargé de nous accompagner.

« Toutes ces précautions n'ont pas empêché que, quelques instants avant notre arrivée à Bourgaltaï, nous nous sommes aperçus de l'absence de M. Bruce. Il a fallu une demi-heure pour le retrouver à grands renforts de cris poussés par nos Mongols qui galopaient à fond de train dans les steppes. Il s'était écarté de quelques pas

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seulement, et quand il avait voulu nous rejoindre, il lui avait été impossible de s'orienter, et il avait pris une direction tout opposée à la nôtre.

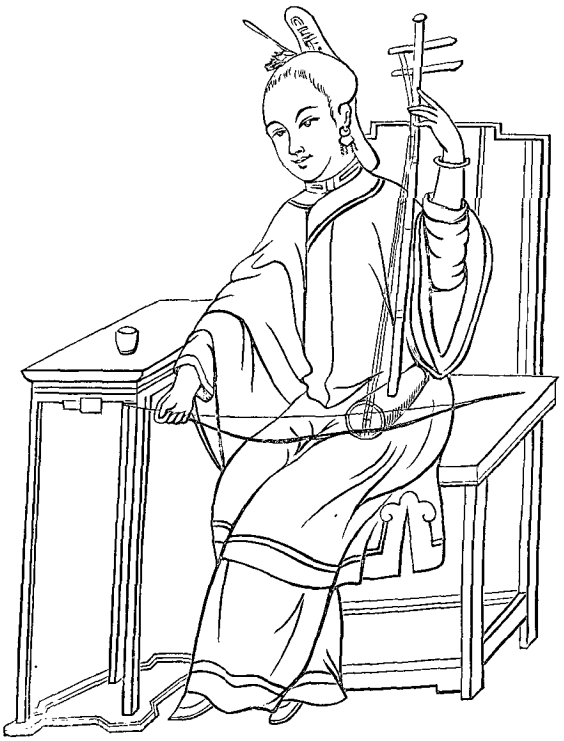
« Je n'oublierai pas la station de *Bourgaltaï*; quelle confusion inexprimable ! La caravane chargée du transport de nos gros bagages et partie de *Kalgan* quelques heures avant nous, arrivait à la couchée, en même temps que nos charrettes et notre cavalcade.

« Dans cette nuit noire, rendue plus noire encore par l'éclat des torches qu'on portait çà et là, les chameaux poussaient des cris et des gémissements lugubres, afin que leurs conducteurs les délivrassent de leurs charges, les chevaux effrayés se cabraient et refusaient de se laisser dételer ni entraver; c'était un concert d'imprécations et de jurements dans toutes les langues.

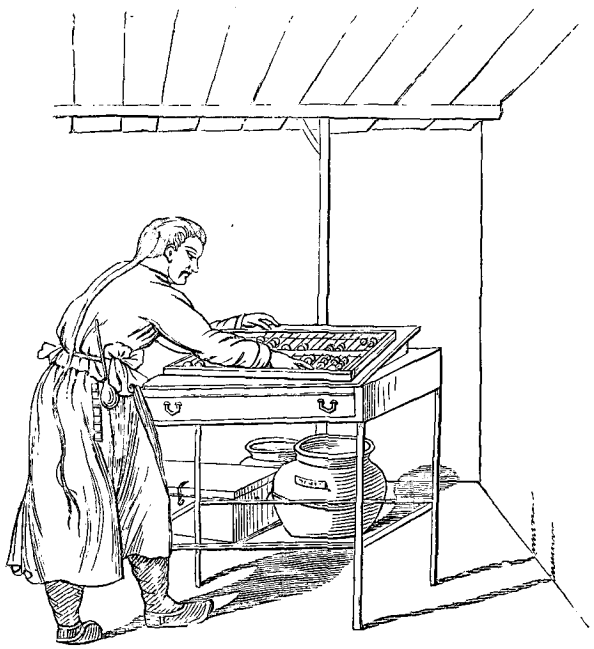
« Nos gens n'ont pas encore l'habitude des emballages et des déballages; il a fallu bien longtemps au milieu de cette confusion pour retrouver nos nécessaires de voyage, quelques provisions froides et nos lits de camp.

« Hier, 24 mai, c'était la fête de la reine Victoria, et comme le maître d'hôtel a pu mettre la main sur deux bouteilles de vin de Champagne, nous avons bu à la santé de Sa Majesté avec le ministre d'Angleterre et son secrétaire, M. Wade; ensuite nous avons fait un whist (car on avait trouvé des cartes). C'est sûrement la première fois qu'on y joue dans les déserts de la Mongolie !

« *Bourgaltaï* est un hameau composé de quelques baraques en bois et d'une petite pagode : ce sont les dernières habitations fixes qu'on trouve à l'entrée du dé-



Dame chinoise jouant du théorbe. — D'après un dessin chinois.



Marchand calculant sur son swan-pan. — D'après un dessin chinois.

sert, et ce sera la dernière fois que nous coucherons sous un toit ! Nous allons commencer, à dater de ce soir, à camper comme les nomades.

« J'aime mille fois mieux coucher sous la tente que de passer la nuit sous un abri aussi sale et aussi puant que l'auberge de *Bourgaltaï*, quoiqu'on l'ai fait évacuer à l'avance pour nous recevoir.

« La cour est une enceinte carrée fermée par des barrières de bois et des broussailles, au milieu est la baraque bâtie en planches et en torchis, haute de trois mètres tout au plus. Elle se compose, outre une petite chambre où couche l'aubergiste, d'une seule immense pièce non plafonnée, car aux angles on se heurte la tête contre les solives de la toiture. Cette salle, qui sert à la fois de cuisine, de réfectoire et de dortoir, ne possède d'autres meubles qu'un *kang* long et large, où peuvent coucher à l'aise vingt voyageurs.

« Voilà sous quel abri nous avons dû souper, et passer la nuit sur nos lits de camp, tourmentés par tous les insectes de la création.

« 25 *mai* (sept heures et demie du matin).— MM. Bruce et Wade viennent de nous quitter avec tous leurs gens pour retourner à Pékin.

« Cette séparation nous a attristés. Maintenant commence vraiment notre voyage, un des plus grands et des plus longs qu'on puisse accomplir par terre sur notre globe. De Pékin jusqu'ici, c'est une promenade de plaisir que nous avons faite. »

Avant de suivre les voyageurs dans les déserts de Mongolie, il est nécessaire d'exposer quelles étaient les personnes de leur suite, et comment était organisé ce long trajet au milieu d'un pays où on ne peut attendre aucune ressource des habitants et où on ne trouve souvent pas même d'eau potable.

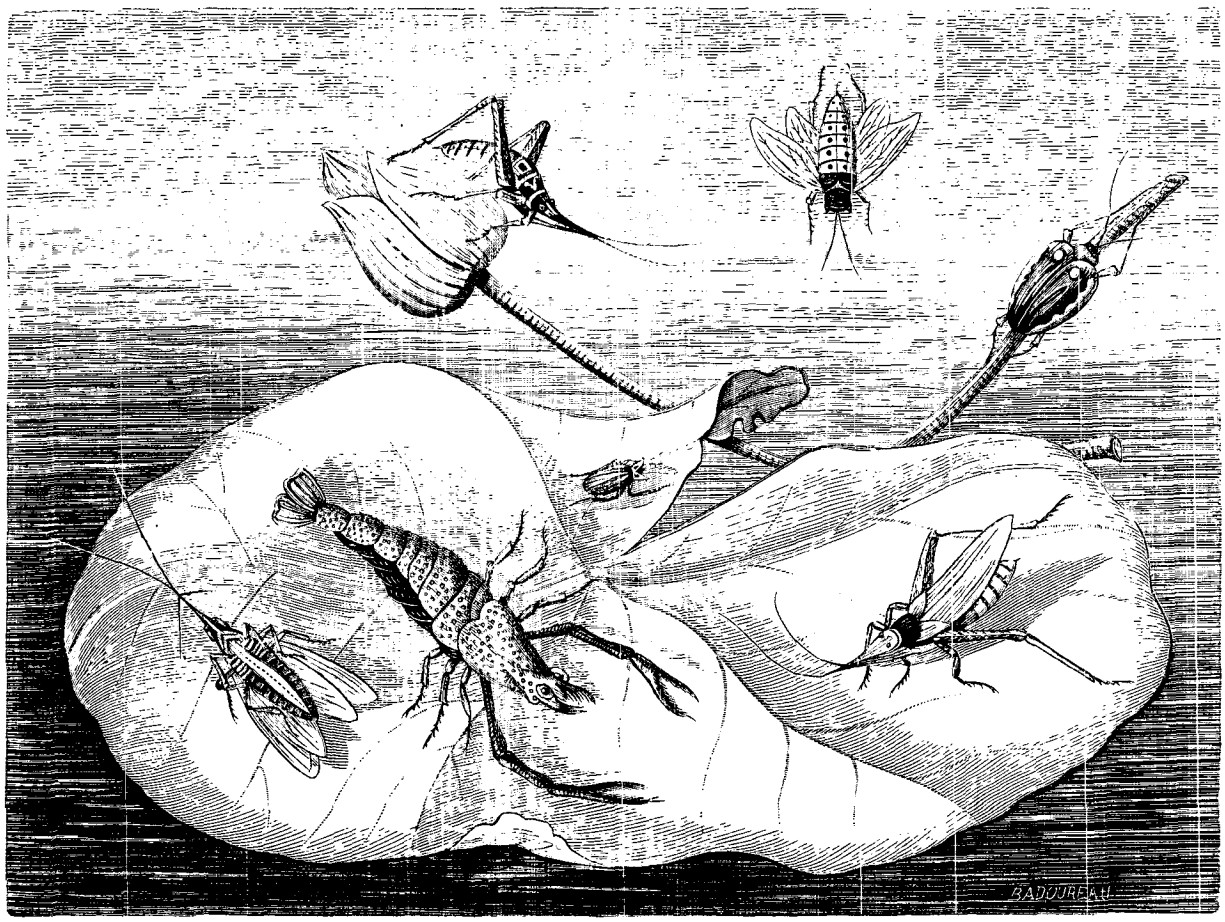
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La petite caravane française se composait, outre M. et Mme de Bourboulon, de six personnes : M. le capitaine du génie Bouvier accompagné d'un sergent, d'un soldat de la même arme et d'un artilleur, un intendant et un jeune Chinois chrétien natif de Pékin *Lieur*, que M. de Bourboulon ramenait en France.

Mme de Baluseck emmenait avec elle un médecin russe, une femme de chambre française, un interprète lama appelé *Gomboë* attaché au service de la légation de Russie, enfin un cosaque d'escorte.

Une petite calèche à deux roues et bien suspendue, appartenant à Mme de Baluseck, servait de moyen de transport à ces deux dames ; les autres voyageurs en étaient réduits aux charrettes chinoises, sinon à monter à cheval.

Les charrettes qu'on avait pris soin de faire construire à Pékin sont fort petites et ne peuvent contenir qu'une seule personne et quelques bagages : elles sont recouvertes, comme les voitures de roulage allemandes, d'un capuchon en drap bleu, dont la partie supérieure est en



Crustacés, insectes et larves vivant sur le Lie-uwa. — Dessin de Blanchard d'après un dessin chinois.

toile goudronnée. Le patient est assis sur un petit banc ; par devant sont des rideaux en cuir pouvant se fermer à volonté ; par derrière, on voit le paysage par une petite lucarne garnie d'une lame de corne transparente.

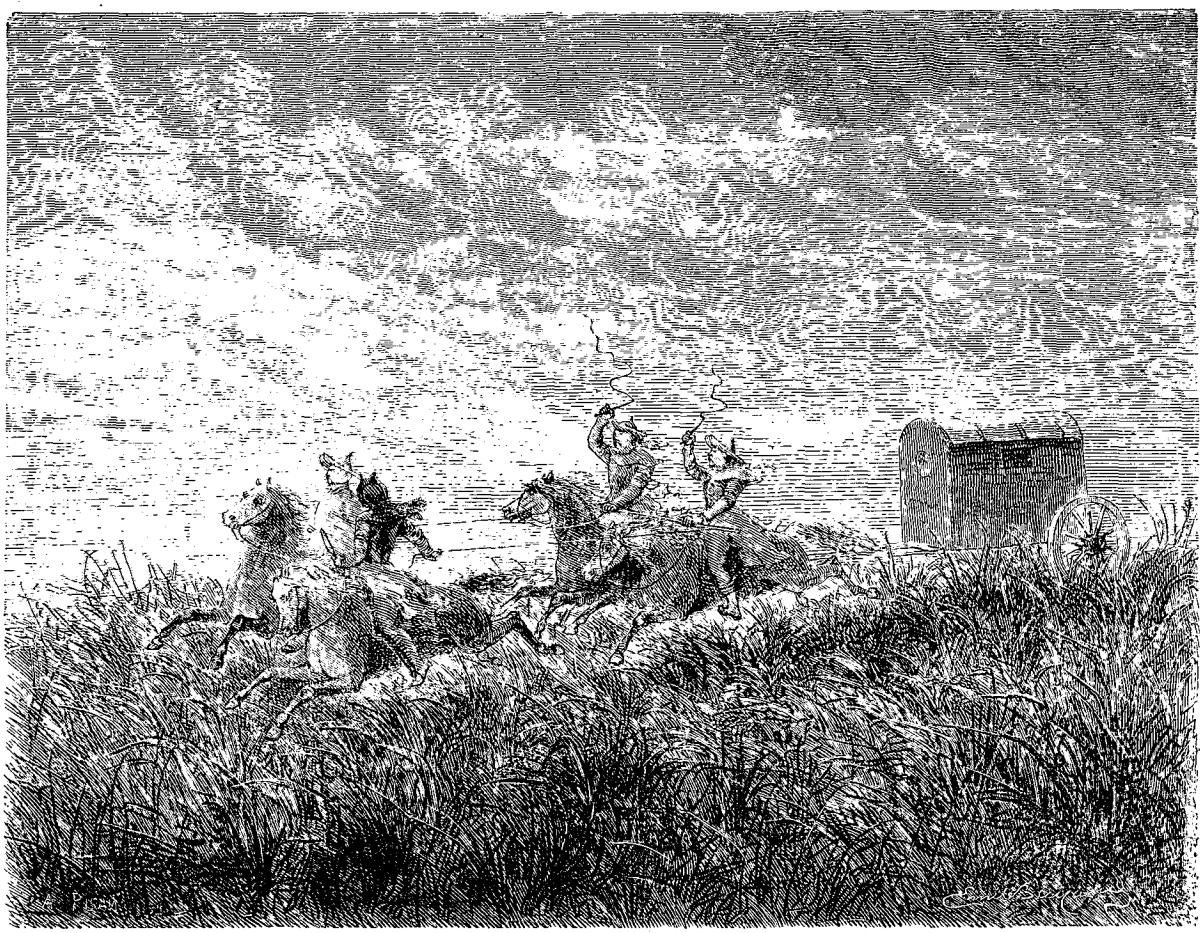
Ces véhicules, qui n'ont aucune espèce de suspension ni de ressort, sont construits fort solidement ; les roues, d'un poids énorme, sont cerclées en fonte avec des jantes et des clous saillants ; les essieux en bois, fixés avec des fiches de fer, sont très-longs, ce qui écarte les roues de plus d'un mètre de la caisse des voitures.

Depuis *Kalgan* jusqu'à *Zagan-Tolgoï*, des charretiers chinois, assis sur un des brancards comme nos voituriers, les avaient conduites avec deux mules attelées l'une devant l'autre. A cette dernière station, ils furent remplacés par des postillons du pays, de même que les mandarins chinois cédèrent, à dater de ce moment, le soin d'escorter les voyageurs à des officiers mongols.

A. Poussielgue.

(*La suite à une autre livraison.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Charrette chinoise traversant le désert de Gobi. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAI A MOSCOU,

PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE,

RÉDIGÉE D'APRÈS LES NOTES DE M. DE BOURBOULON, MINISTRE DE FRANCE EN CHINE, ET DE Mme DE BOURBOULON,

PAR M. A. POUSSIELGUE [1].

1859-1862. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

L'attelage à la mongole. — Costume des nomades. — Caravane des chameaux de service. — Absence de combustible — Campement sous la tente. — Première station dans la terre des Herbes.

Rien de plus singulier que les attelages à la mongole, qui entraînaient nos voyageurs sur la surface du désert.

Qu'on se figure une longue barre de bois de quatre mètres de long attachée à l'extrémité des deux brancards par des nœuds de solides courroies. Cette barre est mobile et peut se lever à quarante centimètres au-dessus des brancards, grâce à une longueur de courroies qu'explique cet usage. Dès que cette opération est faite, la caisse de la voiture portant à terre et le voyageur se tenant solidement à son banc, deux cavaliers mongols arrivent au galop, font reculer habilement leurs chevaux dans l'angle droit formé par la barre d'attelage, les brancards et la caisse de la voiture, soulèvent cette barre qu'ils placent entre leurs caisses et l'étrier de leurs selles, et pesant dessus de tout leur corps, partent à fond de train au travers des steppes.

Quelquefois, quand le terrain est difficile, deux autres cavaliers attachent une corde aux deux extrémités de la barre et la tirent d'une main, tandis que de l'autre ils guident leurs montures.

Quand on veut s'arrêter, les postillons mongols font dérober leurs chevaux sur le côté, les brancards portent

1. Suite. — Voy. t. IX, p. 81, 97, 113; t. X, p. 33, 49, 65, 81, 97, 289 et 305.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

brusquement à terre, et le voyageur, s'il n'est pas prévenu où s'il dort, court grand risque d'être jeté à bas, la tête la première : autrement, il doit se cramponner à la voiture.

Tel est le mode d'attelage, d'un usage immémorial chez ces peuples primitifs et aussi dangereux pour les postillons, qui risquent d'être éventrés si leurs chevaux faisaient un faux pas, qu'il est pénible pour ceux qu'on fait rouler ainsi.

Les Mongols requis pour le service des voyageurs sont bien montés et excellents cavaliers.

Leurs chevaux petits, à la jambe nerveuse et à tous crins, sont presque tous de couleur isabelle, avec des taches fauves et une raie noire sur le dos; cependant, on en trouve quelques-uns qui sont alezans ou bai-bruns; les chevaux blancs sont inconnus. Quelle que soit la couleur de l'animal, il a toujours la raie du dos, la crinière et la queue entièrement noires ; ce qui viendrait à l'appui de l'opinion des naturalistes qui placent l'origine du cheval sur les hauts plateaux de l'Asie centrale; cette livrée des chevaux mongols doit être très-voisine de leur couleur primitive, car elle rappelle d'une manière sensible celle des hémiones, des onagres et des dziggetaïs, espèces sauvages analogues habitant encore aujourd'hui les mêmes régions.

Quant aux cavaliers, ils portent une grande robe boutonnée et descendant jusqu'aux pieds: cette robe, fendue sur quatre côtés, forme quatre pans pouvant se relever au moyen d'agrafes; par-dessus est une jaquette courte en étoffe doublée de peaux; la robe est serrée à la taille par une ceinture de soie à laquelle sont fixés à l'aide de rubans de même étoffe un briquet, une blague, une pipe placée dans son étui et un éventail.

Les jambes sont nues jusqu'aux genoux ; le haut de la jambe est vêtu d'un caleçon en toile, les bottes sont très-courtes, à pointes relevées comme des souliers à la poulaine et très-évasées en haut de la tige : elles servent de magasin au cavalier nomade ; il y serre tous les petits objets nécessaires à ses longues pérégrinations.

Les Mongols ne portent pas d'éperons ni d'armes apparentes; leur coiffure est un bonnet en peau de renard enfoncé jusqu'aux yeux, ou pour les officiers et les élégants une calotte en drap de couleur finissant en pointe, au lieu d'être arrondie comme celles des Chinois, avec des revers en laine fine ou en fourrure.

Ils ont des moustaches et portent tous leurs cheveux quand ils sont *hommes noirs*, c'est-à-dire séculiers ; les prêtres ou lamas, qui sont requis comme les autres pour le service de postillons, sont complétement rasés ; ce sont, en langage du pays, des *hommes blancs*.

La selle des cavaliers mongols est en bois, très-petite, très-étroite et fortement creusée; elle est tenue par une sangle en cuir ; ils y placent un coussin pour être assis plus haut.

Les chevaux n'ont pas de mors à gourmettes, mais un bridon avec deux anneaux seulement qui correspondent à la lanière servant de bride.

Les étriers sont très-larges et en métal massif.

Le fouet est un court bâton avec une lanière en cuir tressée : ils le portent fixé solidement au poignet droit.

Neuf charrettes ainsi attelées composaient le convoi français. Mme de Baluseck en avait trois outre sa calèche.

En comptant les cavaliers de relais pour chaque voiture et les officiers d'escorte, les voyageurs étaient toujours accompagnés par une soixantaine de Mongols.

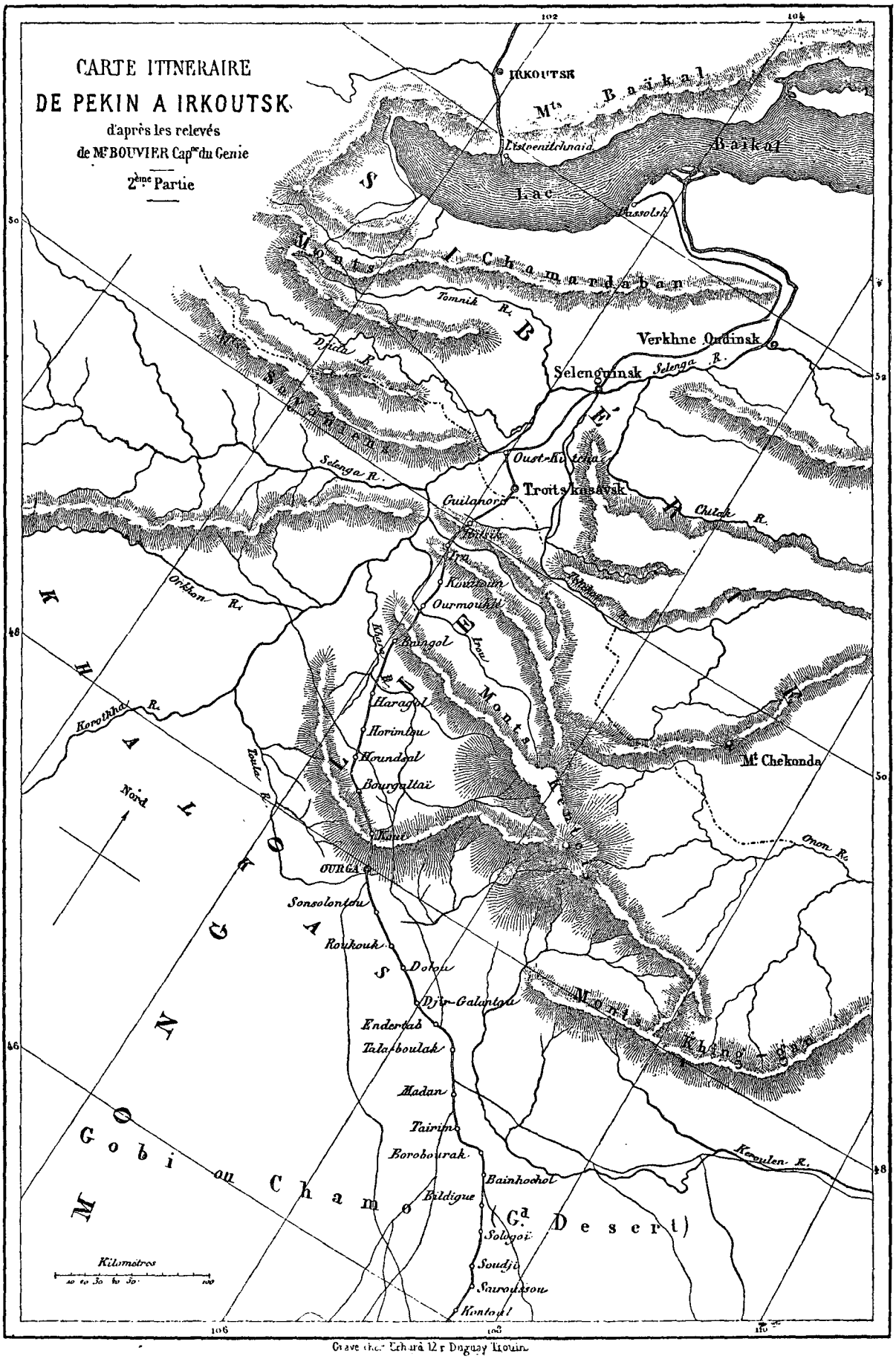
Tous les matins, deux ou trois heures avant le départ, une véritable caravane de chameaux, portant à dos les gros bagages et les caisses de provisions, se rendait à petites journées à la station où on devait coucher.

Les chameaux des Mongols appartiennent à l'espèce à deux bosses qu'on rencontre aussi dans la Russie méridionale et en Perse ; ils sont de très-grande taille, ont le pelage très-long et très-soyeux et supportent admirablement la rigueur des hivers dans les steppes ; mais au printemps ils perdent complétement leurs poils et restent nus pendant un mois environ : c'est avec ces poils que les indigènes fabriquent d'épaisses étoffes de feutre, qui leur servent à faire des matelas, à couvrir leurs tentes, et à une foule d'autres usages domestiques. Ces animaux, qu'on accoutume de bonne heure à porter des fardeaux, se mènent aisément par une cheville de bois qui leur traverse la cloison du nez ; dans les caravanes, ils sont attachés ordinairement cinq ou six à la file les uns des autres; le dernier est porteur d'une clochette ; le chamelier dirige celui de tête par la corde attachée à la cheville du nez, et tous les autres imitent aussitôt les mouvements du chef de file : ainsi, quand il veut les faire arrêter, le conducteur tire fortement la corde et crie : *Sok, sok!* les chameaux poussent un grognement et s'agenouillent ; quand il veut qu'ils se remettent en route, il touche le chef de file au flanc avec le manche de son fouet, prononce les mots : *Toutch, toutch!* et tous se relèvent avec ensemble. Cependant, si les chameaux sont très-dociles ils sont aussi très-ombrageux, et souvent il résulte de graves accidents de circonstances très-naturelles en apparence, mais qui ont suffi pour jeter la panique dans la caravane. De quelle immense utilité d'ailleurs est cet animal, grâce à la sobriété et à la force duquel on peut traverser sans crainte de la famine les immenses steppes du nord de l'Asie !

Les caisses que transportaient les chameaux de la caravane qui suivait les voyageurs, avaient été garnies de toutes les provisions qu'on avait pu se procurer : des liqueurs et des vins, du biscuit de mer et du riz, du beurre salé et des conserves alimentaires de viandes et de légumes en boîtes. Quand on rencontrait des nomades avec leurs troupeaux, ce qui n'arrivait pas souvent, ces pasteurs consentaient facilement à vendre des moutons, du laitage et des fromages de brebis et de chamelle.

L'eau ne manque pas, surtout au printemps, et on trouve des puits à toutes les stations du désert ; en cas de besoin, on s'était muni d'outres mongoles, c'est-à-dire de paniers en feutre goudronné placés dans d'autres paniers en osier : c'est ainsi qu'on transporte dans le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Gravé chez Erhard 12 r Dauphine Trouin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

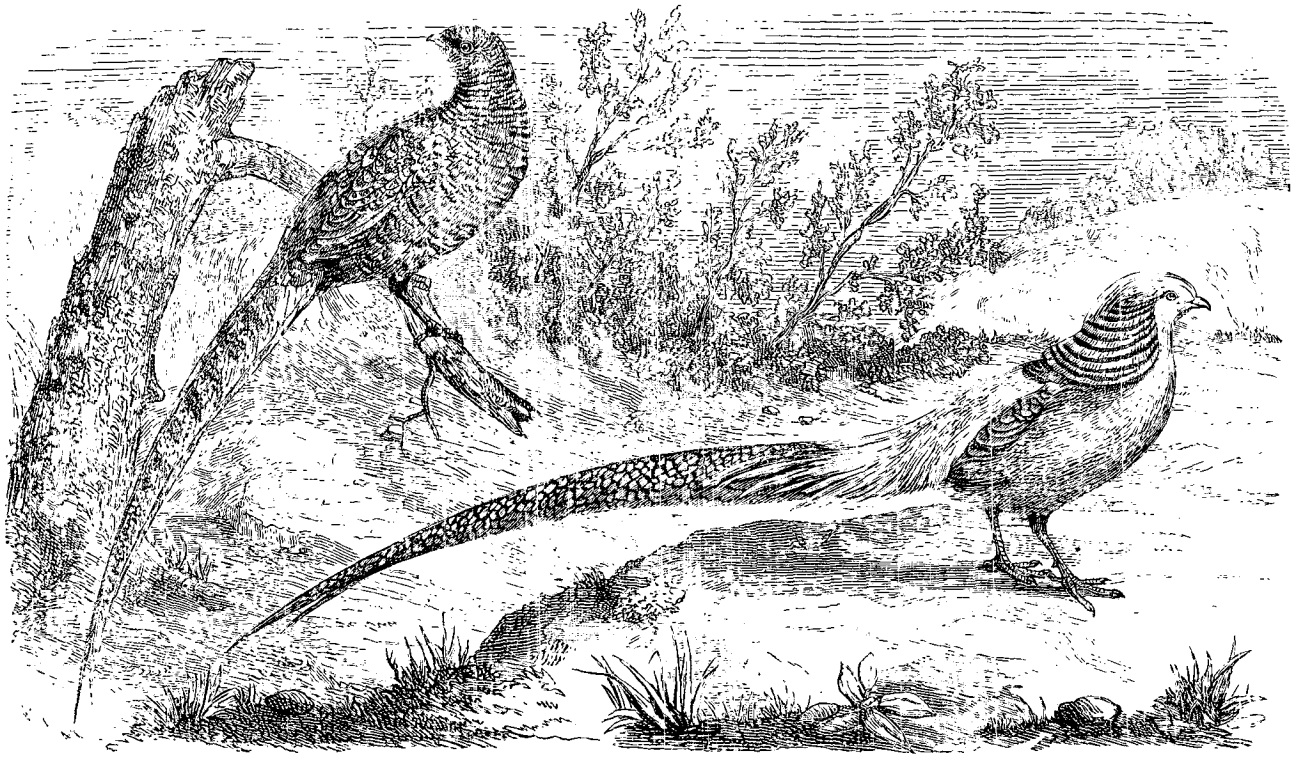
pays l'eau et le *sam-chouck*, eau-de-vie de sorgho ou de riz.

Une des plus grandes difficultés de la traversée des steppes, c'est l'absence complète de combustible ; les nomades se chauffent avec les bouses et les déjections de leurs bœufs et de leurs chevaux qu'ils appellent des *argols* et qu'ils transportent partout avec eux dans de grands sacs, après les avoir fait sécher soigneusement. Après deux ou trois jours de marche, on en fut réduit comme eux à se servir de ce mode de chauffage, qui a bien des inconvénients, surtout pour la cuisine.

Il n'y a pas de maisons bâties dans les déserts de Tartarie, et il fallut camper en plein air.

Les officiers d'escorte, auxquels était remise la direction du voyage, faisaient préparer à l'avance des tentes à la station de poste où ils avaient décidé qu'on passerait la nuit. Ces tentes avaient été construites exprès pour les voyageurs et sur le modèle le plus somptueux : elles étaient circulaires, avaient un diamètre de quatre à cinq mètres, et une élévation de trois mètres au centre, ce qui leur donnait la dimension d'une grande chambre à coucher. Le bas en était formé d'un assemblage de claies mobiles pouvant se resserrer ou s'étendre à volonté, sur lesquelles on déployait une tente soutenue par un système de carcasse en bois venant se fixer sur les claies et imitant la disposition des baguettes d'un vaste parapluie.

La porte de ces tentes était en bois, à deux battants, mais très-basse et avec un seuil formé d'une épaisse traverse de bois. Au milieu et dans le haut était un trou



Faisan doré (voy. p. 326). — Dessin de Mesnel d'après nature.

circulaire servant à laisser passer l'air et au besoin la fumée; le bas ainsi que le sol était garni en dehors et en dedans d'épais feutres en poils de chameaux ; l'intérieur était orné de riches soieries chinoises ; enfin un rideau en même étoffe que la tente, les tapis, et la garniture des claies, pouvait se tirer horizontalement pour fermer l'ouverture pratiquée dans le haut : ce feutre impénétrable à l'humidité et à la pluie a au moins deux centimètres d'épaisseur. Pour maintenir les tentes contre la violence du vent, on plaçait sur les cordes qui servaient à les déployer d'énormes blocs de pierre; car dans le désert, il n'y a pas un buisson, ni un seul morceau de bois.

Voilà dans quelles conditions de vie, de nourriture et de logement, et avec quels moyens de transports devait s'effectuer le voyage à travers les steppes de Mongolie, de *Kalgan* à *Kiachta*, ville frontière de Sibérie, voyage de quinze cents kilomètres au moins d'après les évaluations des Mongols.

De Pékin à *Kalgan*, on avait franchi à cheval et à petites journées quatre cent douze *lis* chinoises, soit environ deux cent dix kilomètres ; à partir du *Kalgan*, le voyage devint plus rapide, et tout le monde dut faire usage des charrettes dont le nombre avait été calculé sur celui des voyageurs.

« *Oro-Houdouk*, 25 mai. — La voiture de Mme de Baluseck est très-commode, presque tout le trajet entre *Bourgoltaï* et *Halataï* nous l'avons fait au galop.

« Nous restons ici cette nuit : Dieu merci, les préparatifs de dîner et coucher se sont faits plus facilement.

« *Tchatchourtaï*, 26 mai, sept heures et demie du soir. — Nous sommes partis de grand matin d'*Oro-Houdouk;* la mer de gazon continue dans toute sa splen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

deur; près de *Kouï-Souton*, nous avons vu des canards mandarins magnifiques; évidemment on ne les chasse pas, car nous les avons approchés à quinze pas dans la calèche avec tout le bruit de nos douze charrettes se suivant à fond de train, les claquements de fouets et les cris de nos sauvages postillons. Les mâles, qui ont le plumage du corps doré, les ailes couleur émeraude et blanches, et le ventre bleu d'azur, se promenaient fièrement en maîtres sur les flaques d'eau de ces immenses plaines, accompagnés de la troupe plus humble des femelles et des jeunes : ils n'ont pas même daigné s'envoler.

« Il faut convenir que les Mongols ont un singulier système pour traîner les voitures. Le cheval d'un de nos conducteurs s'étant abattu ce matin, nous avons fait une chute, mais sans nous faire de mal. Cependant il faut être sur ses gardes; car, si l'une de nous avait sommeillé au moment de l'accident, elle aurait couru risque d'être jetée à bas. Mon mari appelle cette manière de s'arrêter brusquement, quand les brancards portent à terre : *mouiller;* l'expression est juste; on éprouve la même impression que quand on mouille la maîtresse ancre d'un navire; seulement la secousse est bien plus violente.

« Il paraît que *Ddjack-Soutaï* où nous nous sommes arrêtés trois heures pour déjeuner est une station fashionable : il y avait réunion de curieux des deux sexes

Canards mandarins. — Dessin de Riou d'après une peinture chinoise.

en grande toilette; les femmes sont laides, sales, hâlées; elles portent presque le même costume que les hommes; c'est à leur coiffure qu'on peut les distinguer à première vue : elle se compose d'une foule de petites tresses entremêlées avec des perles et du corail, et est assez pittoresque quoique très-rarement renouvelée.

« A *Mangaï* je monte à cheval; c'est la seule manière de me reposer de la voiture, et il a fallu suivre le convoi au galop pendant vingt et une verstes[1], accompagnée de M. Bouvier et du mandarin mongol à bouton blanc qui est venu galamment se ranger près de moi.

« Ce soir nous avons bien dîné, mais nos lits de voyage sont complétement démantibulés par les affreux cahots des charrettes, et il va falloir coucher comme les Mongols par terre sur les tapis de feutre, enroulés dans nos couvertures : après tout, il y a bien des gens qui ne dormiront pas si bien que moi cette nuit; car je suis brisée de fatigue.

« *Bombatou*, 27 mai, huit heures du soir. — Ce matin, il faisait un froid excessif, à peine six degrés au-dessus de zéro et un vent à tout enlever ! Nos peaux de mouton nous sont bien utiles, et mon manteau de mandarin que j'avais acheté à *Kalgan* m'a paru bon marché à vingt-cinq piastres; ce qui prouve encore une fois que

1. La *verste* russe, mesure de longueur, équivaut à peu près à notre kilomètre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les circonstances changent bien la manière d'envisager les choses.

« Le chemin entre *Tchatchourtaï* et *Tcheutaï* était très-passable, mais je n'en dirai pas autant du reste. Le terrain commence à s'entrecouper de ravins et de mamelons en dos d'âne ; l'herbe est moins touffue ; les pierres plus nombreuses ; tout annonce l'approche du désert de Gobi.

Nous avons vu près de *Oula-Hada* au moins vingt-cinq *hoang yang* (antilopes) dispersées en petites bandes de cinq ou six ; elles passaient au petit galop devant nous, et s'arrêtaient sur les escarpements voisins pour nous regarder à loisir.

Antilopes chassées par des aigles. — Menu d'un déjeuner au désert. — Étangs couverts d'oiseaux aquatiques. — Les végétaux et les animaux du Gobi. — Eaux sulfureuses. — Extrêmes variations de température. — Affreux cahots par suite du mauvais état des chemins. — Accidents arrivés aux voitures. — Visite à la lamaserie d'Homoutch. — Altercation curieuse entre un Mongol et sa femme. — Rencontre d'une caravane dirigée par des marchands sibériens. — Promenade à dos de chameau. — Danger couru dans des prairies bourbeuses. — Singulier effet de mirage. — Les émigrants mongols.

Oula-Houdouk, 30 mai au matin. — « J'ai été souffrante depuis *Bombatou ;* aussi n'ai-je pris aucune note pendant ces deux jours.

« C'est à *Chara-Hada*, la station qui suit celle de *Bombatou*, que les Mongols placent le commencement du désert de Gobi. Nous allons mettre cinq ou six jours à le traverser. Heureusement qu'il est bien moins désolé à cette époque du printemps qu'après les chaleurs de l'été où on n'y trouve plus ni eau potable ni un brin d'herbe.

« J'ai remarqué hier un singulier effet de lumière : par un grand vent, de nombreux flocons de nuages sombres passaient sur le disque du soleil qui disparaissait voilé ou brillait alternativement de tout son éclat ; la terre a pris la couleur du ciel, et le ciel la couleur de la terre ; c'est-à-dire qu'en haut tout est devenu d'une même teinte uniforme, tandis que devant nous des plaques noires comme de l'encre, entremêlées de taches de lumière éclatante, couraient aussi rapides que le vent sur la surface du désert.

« Entre *Bobotou* et *Olo-Houdouk*, où nous avons couché hier, j'ai revu de nombreuses bandes de *hoang-yang*, mais elles n'avaient pas la sécurité des premières ; elles erraient çà et là dans les steppes, effarées et cherchant en vain un abri ; dans les airs, au-dessus de leur tête, planaient majestueusement deux aigles qui, fascinant leurs victimes avec le mouvement de trépidation de leurs ailes immenses, descendaient peu à peu en tournoyant vers la terre. Mais la rapidité de la marche ne m'a pas permis de voir le dénoûment de ce drame de la nature, qui sans doute s'est terminé comme ceux qui se jouent chez les hommes, par l'absorption du plus faible par le plus fort.

« Nous étions à *Chara-Mourôun* à onze heures et demie du matin. Il ne faut pas se figurer que nous vivons comme des cénobites, quoique nous soyons au désert. Voici le déjeuner qu'Auguste, intendant de M. de Bourboulon, a trouvé le moyen de nous faire servir en pleine Mongolie : omelette, riz au naturel, jambon demi-sel, pâté de faisans, confitures de framboise, vin de Bordeaux et café ! La seule chose qui manquait au menu, pour le vrai bien vivre, c'était le pain frais. On se fatigue bien vite de biscuit, de biscotes et de toutes ces duretés-là. Le pain de seigle de la provision de Mme de Baluseck est bien préférable ; détrempé dans l'eau ou dans du lait, quand on peut s'en procurer, il forme une pâte très-supportable.

« Il y a bien une autre observation à faire : il m'est impossible de manger du mouton frais qu'on nous a fait griller ou rôtir sur des *argols ;* il en prend un goût insupportable. Passe encore pour les aliments qu'on fait bouillir avec ce genre de combustible, le seul qu'il y ait au désert.

« En arrivant ici à la couchée, à quatre heures du soir, j'ai été me promener pour faire boire mes chiens sur le bord d'un étang où j'ai joui d'un coup d'œil extraordinaire : au milieu et sur les bords de l'eau, dans un encadrement de roseaux et de gazon vert, s'ébattaient avec confiance une foule d'oiseaux de toutes couleurs et de toutes grandeurs ; des sarcelles, des canards de différentes espèces, des cygnes majestueux, des foulques, des poules d'eau, puis des bandes d'échassiers, bécassines, ibis, hérons ; un troupeau d'antilopes s'abreuvait, sans se soucier des cris de la gent ailée ; une bande d'oies sauvages paissait l'herbe verte ; un superbe faisan doré[1] caquetait auprès de ses poules pour les décider à s'approcher de l'aiguade ; un de nos compagnons croit même avoir aperçu un couple de faisans vénérés[2] ; enfin deux

1. Le coq faisan doré a reçu de Buffon le surnom de tricolore huppé que justifie parfaitement son plumage. Il a la gorge et le ventre d'un beau pourpre velouté, le dos d'une nuance dorée, la couverture des ailes d'un bleu qui prend au soleil des reflets métalliques. Sa queue est beaucoup plus longue, plus émaillée que celle du faisan ordinaire ; au-dessus des plumes de cette queue sortent d'autres plumes dont la tige est jaune et les barbes écarlates ; enfin les plumes de sa tête et de son col lui font, lorsqu'il les relève, une aigrette et une gorgerette, dans lesquelles se retrouvent les plus vives couleurs du prisme. Il est impossible d'imaginer un plus magnifique oiseau ; il supporte la comparaison avec l'oiseau de paradis lui-même. La femelle est aussi pauvrement habillée que la poule de nos faisans ordinaires. Elle pond de dix à trente œufs, suivant son âge ; ces œufs ne sont qu'un peu plus gros que des œufs de pigeon, et d'une couleur jaune clair et mouchetés de blanc. Les petits s'élèvent aisément, les jeunes coqs mettent deux ans à acquérir leur croissance et leur magnifique livrée.

2. *Phasianus veneratus* (Temminck). On ne connaît encore que le mâle de cette espèce originaire de la Chine, où elle paraît être très-rare. Frédéric Cuvier dit que cet oiseau fait une des plus grandes richesses des volières des Chinois, et que son exportation est sévèrement punie, ce dont il nous est permis de douter. Ce beau faisan, paré de couleurs fortement tranchées et de la taille du faisant argenté, a une queue d'une longueur énorme ; son bec est plus droit, plus déprimé, et surtout bien moins courbé à la pointe que celui des autres espèces du groupe ; la caroncule est très-étroite et forme seulement un cercle rouge autour de l'orbite ; la queue, très-étagée, a une longueur remarquable, disproportionnée même pour la taille de l'oiseau : elle est composée de dix-huit pennes étroites, les médianes, longues de plus d'un mètre trente-huit centimètres, forment une gouttière renversée, tandis que les latérales sont très-courtes. Aucune huppe ou parure accessoire n'orne la tête de ce faisan ; une calotte blanche en couvre le sommet et descend sur l'occiput ; cet espace blanc est bordé sur les côtés par une bande

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

énormes grues de Mandchourie, perchées sur une patte, contemplaient mélancoliquement ce spectacle.

« On eût dit la basse-cour du bon Dieu ! La confiance de ces animaux prouvait que jamais aucun d'eux n'avait été tourmenté ni chassé par l'homme. »

« La présence de toutes ces belles créatures dans cette solitude et à cette latitude, ne peut guère s'expliquer que par le voisinage des grands parcs de chasse créés entre la Mongolie et la Mandchourie par l'empereur Kang-hi, et abandonnés par ses successeurs actuels.

« Un de ces parcs, au dire de l'abbé Huc qui le traversa en 1844, mesure plus de cent lieues du sud au nord sur plus de quatre-vingts de l'est à l'ouest. A partir des environs de Géhol, le Versailles de la dynastie mandchoue, cette immense forêt couvre les deux versants de l'arête du sol qui limite le Gobi du côté de l'Orient. L'empereur Kang-hi, qui avait déterminé les limites de ce vaste terrain de chasses, y venait passer chaque année plusieurs semaines au commencement de l'automne, escorté d'une suite de chasseurs et de rabatteurs fort semblable à une armée. Tous ses descendants y sont venus à son exemple jusqu'au jour ou Kia-King, l'un d'eux, ayant été frappé de la foudre en poursuivant le gibier près de Géhol, les successeurs de celui-ci s'imaginèrent qu'une fatalité de mort était attachée pour eux aux exercices de la chasse. Depuis lors la forêt et ses hôtes, les innombrables troupeaux de cerfs, de chevreuils, les myriades de volatiles de prix ou d'oiseaux rares, amenés ou entretenus à grands frais dans cette immense réserve, ont été livrés à l'abandon, à la dent des fauves, aux déprédations des maraudeurs. La peine d'exil perpétuel a bien été maintenue, il est vrai, contre tout braconnier qui serait surpris dans cette forêt; cette menace n'empêche pas ces profondes solitudes de se peupler de délinquants de toute espèce. On y trouve bien encore, de distance en distance, des postes de gardiens; « mais ceux-ci, dit le « caustique abbé, semblent n'être là que pour avoir le « monopole de la vente du bois et du gibier. Ils favori- « sent le vol de tout leur pouvoir, à condition qu'on leur « en laissera la plus grosse part. Les braconniers sont « surtout innombrables depuis la quatrième lune jusqu'à « la septième. A cette époque, le bois des cerfs pousse « de nouveaux rameaux qui contiennent une espèce de « sang à moitié coagulé. C'est ce qu'on appelle *Lou-joung* « dans le pays. Ces nouvelles pousses de bois de cerf « jouent un grand rôle dans la médecine chinoise, et « sont à cause de cela d'une cherté exorbitante. Un *Lou-* « *joung* se vend jusqu'à cent cinquante onces d'argent. »

« Si les cerfs et les chevreuils abondent dans cet immense parc, les tigres, les sangliers, les ours, les panthères et les loups n'y sont guère moins nombreux. « Malheur aux bûcherons et aux chasseurs qui s'aventurent seuls ou en petit nombre dans les labyrinthes « de la forêt; ils disparaissent sans que jamais on en « puisse découvrir les moindres vestiges. »

Boulau, 30 mai au soir. — « C'est un spectacle singulièrement grandiose dans sa monotonie que l'aspect du désert. La steppe sans bornes, se déroulant à l'infini, va se confondre à l'horizon avec le ciel; nous, notre escorte et nos voitures nous avons l'air d'un point, d'une tache au milieu de l'immensité.

« Avant-hier, à *Bombatou*, quand nous sommes entrés dans le *Gobi*, les verdoyants pâturages de la terre des herbes ont fait place peu à peu à un sol sablonneux parsemé de rares touffes de chiendent; la steppe était comme boursouflée sous une foule de petits tertres coniques formés par l'agglomération des vieilles racines de saxifrages. Là, habitent de compagnie une sorte de rats à poils gris qui y pratiquent leurs tanières et de nombreuses tarentules; celles-ci, qui couvrent le sol de leurs toiles, passent pour très-venimeuses : elles sont noires, d'une taille énorme et d'un aspect véritablement hideux.

« J'ai lu plus tard que le voyageur anglais Atkinson, célèbre par ses longues pérégrinations dans les steppes des Khalkas et des Kirghiz, avait vu, à l'extrémité nord-ouest du Gobi, des espaces énormes du désert encombrés de ces vilains animaux.

« Nos voitures nous font éprouver des secousses insupportables en franchissant au galop cette ceinture de taupinières; mais, si nous avons souffert d'abord, que dirons-nous maintenant qu'elles ont fait place à de longs bancs de grès qui se succèdent avec une monotonie désespérante aussi loin que la vue peut s'étendre? la steppe, rayée alternativement de bandes de tuf jaune et d'assises de grès noir, présente un coup d'œil extraordinaire; on dirait que la terre a été recouverte d'une immense peau de tigre. Notre course à toute vitesse sur cet escalier naturel nous rappelle bien vite à la réalité : les roues massives sautent de marche en marche et ébranlent nos pauvres corps qui en subissent chaque contre-coup; c'est là un supplice sans nom que Dante a oublié dans son *Enfer*.

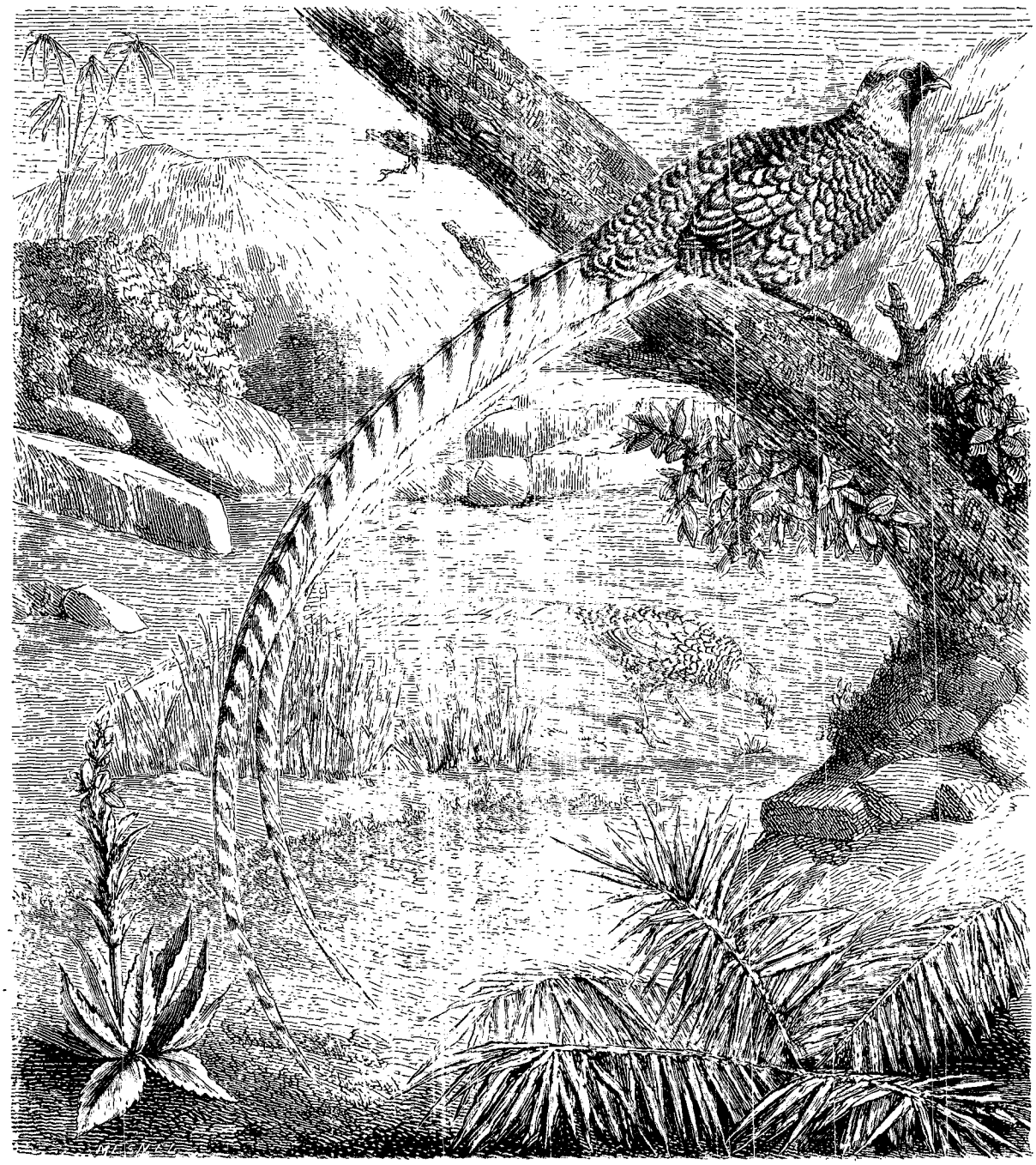
« Ce matin nous sommes rentrés dans les sables; le grès a disparu et nous rencontrons de grosses roches de granit sombre en blocs quelquefois groupés, mais le plus souvent isolés, et ne se rattachant à aucun mouvement de terrain; on dirait des aérolithes tombés du ciel

noire étroite, mais qui se dilate vers l'oreille et entoure la partie blanche de la tête. Sur le front, le blanc est également bordé par un autre bandeau noir : un collier, plus large sur le devant et les côtés du cou qu'à la nuque, couvre cette partie; tout le manteau, le dos et le croupion sont couverts de plumes qui, par leur coloration tranchée, font l'effet d'écailles; leur teinte est d'un jaune d'or très-vif, et toutes sont bordées de noir pur en forme de croissant : les plumes de la poitrine et des flancs sont peintes de bandes noires en losange, sur un fond blanc éclatant; elles ont vers l'extrémité un croissant d'un noir pur entouré par une large bande mordorée, et les plus longues des dernières ont leur extrémité colorée de jaune d'or; le milieu du ventre, les cuisses et l'abdomen sont d'un noir velouté; les couvertures inférieures de la queue sont noires, tachetées de jaune d'or; les pennes de la queue sont larges d'environ cinq centimètres; elles se terminent en pointe et sont opposées obliquement l'une à l'autre; la baguette est fortement cannelée dans toute sa longueur; la couleur des barbes de ces pennes est d'un blanc grisâtre se nuançant par demi teinte en roux doré, surtout sur les bords des barbules; un grand nombre de bandes noires et brunes formant un triangle complètent la livrée de ce magnifique oiseau; les pieds et les éperons sont d'un gris clair; le bec est blanc. (Docteur Chenu, *les Trois règnes.*)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour varier l'uniformité du désert. Il paraît que la Mongolie tout entière n'est qu'un vaste plateau de granit ne présentant aucune interruption, aucune fissure même où les végétaux puissent enfoncer leurs racines ; quand il y a quelques pouces de terre au-dessus du roc, le sol se couvre de prairies naturelles, comme dans la terre des Herbes; quand les assises de granit gagnent la surface, il ne peut même plus pousser un brin d'herbe. C'est à cette partie des steppes où nous sommes que les Tartares ont donné le nom de *Gobi*, qui, dans leur langue, signifie *désert des pierres*, et certes ils l'ont bien nommé.

« En cette saison, au commencement de l'été, l'eau



Faisan vénéré (voy. pag. 326). — Dessin de Mesnel d'après une peinture chinoise

des pluies de printemps, non absorbée encore par l'évaporation, forme dans la pierre de vastes et profonds réservoirs déjà fortement saumâtres; après les grandes chaleurs, à l'automne, tous ces étangs sont desséchés, et on n'a d'autre ressource que les puits creusés de distance en distance aux stations.

« A *Oula-houdouk* nous avions tous remarqué le goût sulfureux de l'eau qu'on nous donnait à boire; à *Hevemouhor* ce goût, devenu insupportable, saisissait la gorge et le nez.

« Je m'habitue au désert; voici quelques jours que je couche sous la tente, et il me semble que j'ai toujours

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vécu ainsi. Le désert ressemble à l'Océan : l'œil de l'homme se plonge dans l'infini et tout lui parle de Dieu. Le nomade mongol aime son cheval comme le marin aime son bâtiment; ne lui demandez pas de s'astreindre aux habitudes sédentaires des Chinois, de bâtir des demeures fixes et de remuer le sol pour en tirer péniblement sa nourriture ; ce libre enfant de la nature se laissera traiter de barbare grossier, rude et ignorant, mais en lui-même il méprise l'homme civilisé qui rampe comme un ver sur un petit coin du sol qu'il appelle sa propriété. La steppe immense lui appartient, ses troupeaux qui le suivent dans ses courses vagabondes lui fournissent la nourriture et les vêtements ; que lui faut-il de plus tant que la terre ne lui manque pas !

« A chaque relais, cent cavaliers et chevaux de rechange nous attendent; les ordres du gouvernement chi-

Li-eur, jeune Chinois venu en France avec M. de Bourboulon. — Dessin de Émile Bayard d'après une photographie.

nois, donnés pour la rapidité et la sécurité de notre voyage, sont scrupuleusement exécutés. Un grand nombre de nomades parcourent les steppes, et prévenus à l'avance de notre passage, ils se rendent aux stations qui leur sont désignées pour faire l'office de postillons. La curiosité n'est pas étrangère non plus à cet empressement. Le désert, qui me paraît si aride, nourrit de nombreux pasteurs, ainsi que le prouvent les grands troupeaux de bêtes à cornes et de chevaux qui errent librement dans ces solitudes. L'immensité du parcours supplée à la maigreur des pâturages. Les petits chevaux mongols sont d'une sobriété extraordinaire ; un peu d'herbe et une poignée de millet suffisent à leur nourriture ; ils sont excellents coureurs, leur pied est d'une grande sûreté, mais leur allure est fatigante à cause du trot saccadé qui leur est ordinaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« En arrivant à *Djil Houngol* il y avait foule pour prendre les relais; en un clin d'œil nous avons changé de chevaux et nous sommes repartis au galop. Chaque voiture avait quatre postillons. Quels admirables cavaliers ! solidement assis sur leur petite selle, les pieds d'aplomb dans leurs larges et massifs étriers, ils semblent ne faire qu'un avec leur fougueuse monture; souvent ils trottent debout, et le corps à demi penché, regardant à l'horizon comme s'ils voulaient percer les brumes mystérieuses de la steppe; d'autres fois ils se penchent jusqu'à terre et par un miracle d'équilibre ils rattrapent le licol de leurs chevaux qui mal attaché traîne sans cesse dans leurs jambes de devant. C'est à qui luttera de force, d'adresse et d'agilité, et ce tournoi de nos postillons en distrayant nos yeux nous fait trouver la route moins longue. En revanche, s'ils sont excellents cavaliers, les Mongols sont bien disgracieux quand il leur faut marcher, exercice qu'ils prennent le moins souvent possible; leur démarche est pesante et lourde, leurs jambes sont arquées, leur buste est penché en avant, leur regard ordinairement vif et brillant devient terne et hébété. Ces nouveaux centaures ne peuvent se passer de leurs chevaux.

« Il nous a semblé ce matin reconnaître parmi nos postillons une femme à ses longues tresses brunes qui se sont déroulées sur ses épaules par suite des ruades multipliées de sa monture. *Gomboë*, l'interprète mongol de Mme de Baluseck nous a assuré qu'il y en avait souvent qui faisaient ce pénible et périlleux service pour remplacer leurs pères ou leurs maris absents. Ces malheureuses créatures sont tellement semblables aux hommes par leur costume, leur démarche et leur voix, que nous ne nous en étions pas encore aperçus.

« Au départ ce matin il gelait rudement; le thermomètre était sous zéro. Quatre heures après, à *Hévé-Mouhot*, où nous sommes passés à midi, il y avait trente degrés de chaleur ! Ces brusques variations ont lieu chaque jour, et mettent nos poitrines à une rude épreuve. Pour la nuit et le matin il faut avoir des fourrures et des couvertures de laine; à chaque heure, à mesure que le soleil monte à l'horizon, il faut ôter un vêtement, puis quand la nuit revient il faut les reprendre. Malgré ces précautions, nous sommes tous enrhumés. La température dépend des sautes de vent; au printemps, au mois d'avril et même en mai, les Mongols nous ont assuré qu'il n'est pas rare de rencontrer des voyageurs morts de froid dans le désert pour n'avoir pas pris des précautions suffisantes contre ces retours instantanés des grandes gelées.

« A *Boulau*, où nous passons la nuit, on a préparé par l'ordre de notre mandarin mongol une vaste tente qui pourra nous servir de salon commun, et où nous ferons la veillée. C'est là que j'écris ces lignes. Jusqu'ici nous avons échappé à un danger qui me fait frémir : nos demeures mobiles n'ont pas encore été visitées par certains insectes qui abondent parmi ces braves gens, peu habitués à se laver, à se peigner, et encore moins à changer leurs peaux de mouton qui en recèlent des milliers ! Mme de Baluseck me donne à ce sujet des détails effrayants pour la fin de l'été et l'automne. Heureusement les chaleurs n'ont pas encore donné naissance à cette hideuse vermine, la lèpre des nomades.

« Je viens de m'assurer que mon petit lit de fer commence à se démantibuler, et sera bientôt hors de service; il y a déjà plusieurs jours que mon mari est réduit à se coucher par terre; je serai bientôt forcée d'en faire autant. Rien ne peut résister aux atroces cahots de cette course désordonnée dans les charrettes chinoises qui ne sont pas suspendues. Quelque soin qu'on mette aux emballages, tout se brise, tout s'use. Nous semons la route des débris de notre garde-robe et de linges déchirés; enfin Auguste, qui prétendait que la monnaie contenue dans les caisses se broyait par le frottement, vient de nous prouver sa véracité en nous apportant une poignée de limaille d'argent; une pile de piastres que nous avons trouvée dans un coffre est rognée comme par la lime, et si ce voyage dure encore longtemps, tout arrivera en poussière. Je m'étonne que nos organes puissent y résister, et que la machine humaine soit assez solidement construite pour ne pas être détraquée par la violence et la continuité de semblables secousses.

« *Homoutch*, le 1er juin. — Nous nous sommes levés ce matin à trois heures et demie le capitaine Bouvier et moi, résolus à parcourir à cheval l'étape entre *Boulau* et *Soudji-Boulack;* l'officier d'escorte nous a donné deux bons petits chevaux et à cinq heures nous étions en selle. C'est le seul moyen qui me reste pour me délasser des cahots; mais j'ai mal pris mon temps : la route étant assez plane, les voitures sont parties à grande vitesse, et il a fallu pour les suivre courir pendant trente-deux verstes au triple galop. J'étais exténuée de fatigue et j'ai retrouvé la calèche avec plaisir.

« Il y a un arbre un peu avant d'arriver à *Soudji-Boulack*, une sorte d'aune tortueux et décharné, chétif produit de quelque graine apportée par le vent ou par les oiseaux dans une brèche du grand plateau de pierre qui forme le sol. Nous nous sommes arrêtés un moment pour regarder cette merveille de la steppe.

« Le désert se civilise; son aridité devient plus grande, on n'aperçoit plus un brin d'herbe, mais les chemins sont meilleurs; nous avons quitté la région des pierres; et nous roulons sur un gravier fin qui rappelle les allées d'un parc bien entretenu.... Je me suis trop empressée de faire mes compliments au désert : quelques verstes avant *Toli-Boulack*, toutes les voitures se sont arrêtées devant un fossé à pic de deux mètres de profondeur sur un mètre de large. Cette brèche, qui sert à l'écoulement des eaux pluviales, s'étend à perte de vue et sans interruption au levant comme au couchant. Nous sommes tous descendus et nos Mongols se sont lancés au grand galop pour franchir l'obstacle; à force d'efforts ils sont parvenus à faire sauter les voitures et à leur faire remonter le talus à pic et glissant. On en a été quitte pour quelques chevaux boiteux, quelques cavaliers jetés à terre, des brancards et des barres d'attelage brisés, mais,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dieu merci, aucun accident grave. A peine étions-nous repartis qu'un ressort de la calèche s'est cassé en deux; il a fallu faire la route au petit pas; nous étions fort effrayées, Mme de Baluseck et moi de la perspective de continuer le voyage en charrettes chinoises; c'est un triste mode de transport auquel il faudrait condamner les admirateurs exagérés de la civilisation de l'Empire du milieu. Heureusement notre sergent du génie a habilement réparé l'avarie à *Toli-Boulack* où nous avons déjeuné, et où les Mongols ont mis nos trois heures de halte à profit pour réparer les autres voitures plus ou moins avariées au passage du fossé. Un de nos malheureux chevaux, qui s'y était cassé la cuisse, a été abattu, dépecé et dévoré en grillades par les gens de notre escorte et d'autres nomades accourus sur notre passage. La chair de cheval est le mets le plus estimé des Mongols; il n'y a que dans les grandes fêtes qu'on tue un de ces animaux pour les festins d'apparat.

« Il y a à *Toli-Boulack* une petite pagode en briques rouges : c'est la seule construction que nous ayons vue depuis *Kalgan*, c'est-à-dire pendant six cents kilomètres.

« La végétation devient de plus en plus rare : on voit encore par-ci par-là quelques touffes de saxifrages élevant au milieu des pierres leurs bouquets roses, une plante grasse épineuse et rampante [1], quelques maigres bruyères, et enfin dans les anfractuosités des rochers un peu de chiendent; depuis que nous avons quitté la terre des herbes j'ai dit adieu aux iris pourpres, blancs et jaunes, et aux œillets rouges qui bordaient la route, et embaumaient la steppe de leur odeur délicieuse. Cette aridité extrême me fait penser avec regret aux beaux parcs des palais et des temples de Pékin tapissés de violettes, de roses, de jasmins, de mauves, et de tant d'autres charmantes fleurs auxquelles la science n'a pas encore donné un nom.

« C'est la journée aux accidents. Un peu avant la station de *Mouhour-Kachoûm*, un de nos postillons a fait une chute, et a été roulé d'une manière effroyable sous les jambes des chevaux de l'attelage. Il a été emporté de suite, et malgré mes questions il m'a été impossible de savoir de ses nouvelles : les chutes sont si fréquentes que personne n'a l'air d'y faire attention.

« Je viens d'assister ici à *Houmoutch* à un spectacle aussi imposant que pittoresque : nous arrivions, c'était au coucher du soleil; le désert empourpré par ses derniers rayons s'étend aride, nu, et infini jusqu'aux extrêmes limites où la terre se confond avec le ciel; nos gens avaient dressé notre camp autour de nos tentes préparées à l'avance; nos charrettes placées en longue file avaient l'air avec leurs roues énormes, l'étroitesse et la forme demi-circulaire de leurs capotes, de caissons d'artillerie rangés en bataille ; quelques chameaux accroupis ruminaient les jambes repliées et le cou allongé en avant à raz de terre comme de gigantesques limaçons ; nos chevaux entravés erraient çà et là avec un bruit de fers [1] à la recherche de quelques touffes d'herbe; au loin s'étendaient semblables à des champignons une foule de petites tentes pointues, à pans coupés, carrées par le haut, auxquelles semblaient commander les nôtres avec leurs flammes nationales et leurs vastes chapiteaux. C'est que *Homoutch* est une des capitales du désert, un lieu d'arrêt pour les caravanes, et que les pasteurs y affluent sans cesse de tous les points du *Gobi* pour y faire des échanges avec les marchands chinois ou sibériens. Quoiqu'il n'y ait pas d'autres habitations que des tentes à *Homoutch*, on rencontre sur ce point une lamaserie assez vaste, entourée de pyramides funéraires et défendue par une muraille (voy. p. 333).

« Une foule considérable nous entoura dès que nous eûmes mis pied à terre : nous voulions visiter avant la fin du jour la lamaserie située à quelques centaines de mètres au nord de notre campement. A mesure que nous avancions, la foule se séparait pour nous livrer passage, et chacun croisant respectueusement ses mains sur son front faisait une génuflexion en nous saluant du mot *mendou* [2]. Ces hommages qui nous étaient rendus avaient quelque chose de plus patriarcal, de plus digne, que le salut chinois [3] accompagné de la kyrielle de compliments obligés, et des perpétuels branlements de tête qui les font ressembler aux magots qu'ils fabriquent pour l'exportation européenne. Un lama en robe et bonnet jaune à pompon rouge vint nous ouvrir les portes de la lamaserie, et nous servit de guide pour en visiter les bâtiments qui se composent d'un temple d'architecture mongole accompagné de plusieurs pagodes chinoises moins ornées et d'une forme plus écrasée. Rien de tout cela n'est très-curieux et n'approche comme grandiose et comme luxe des temples de Pékin. Les pyramides funéraires qui bordent régulièrement l'enceinte donnent seules un aspect bizarre à cet ensemble de constructions; un escalier pratiqué dans leur intérieur mène à une chambre souterraine contenant des ossements humains sur lesquels sont gravées en rouge des sentences mystiques. *Homoutch* est un lieu renommé pour la sanctification des morts, Bouddhâ passant pour en visiter souvent la lamaserie dans ses pérégrinations mystérieuses; aussi les Tartares riches obtiennent-ils des lamas, moyennant des redevances annuelles considérables, la promesse d'y recevoir la sépulture. La lamaserie d'*Homoutch*, construite tout entière, murailles, pyramides et pagodes en briques enduites d'un vernis blanc qui a l'éclat et le poli du marbre, se détache avec vigueur sur l'horizon comme une blanche et fantastique apparition, réjouissant et reposant les yeux du voyageur fatigué des teintes sombres du désert. Notre visite faite et après avoir récompensé notre guide lama, nous nous sommes acheminés vers nos tentes pour goûter un repos que nous avions bien mérité. Le tintement des clochettes annonçait l'approche de notre caravane de ba-

1. Plante de la famille des *crassula*.

1. Les entraves dont se servent les Mongols sont des chaînes de fer.
2. *Mendou* est un souhait de bienvenue.
3. Les Chinois saluent en portant les deux points fermés à hauteur du menton.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

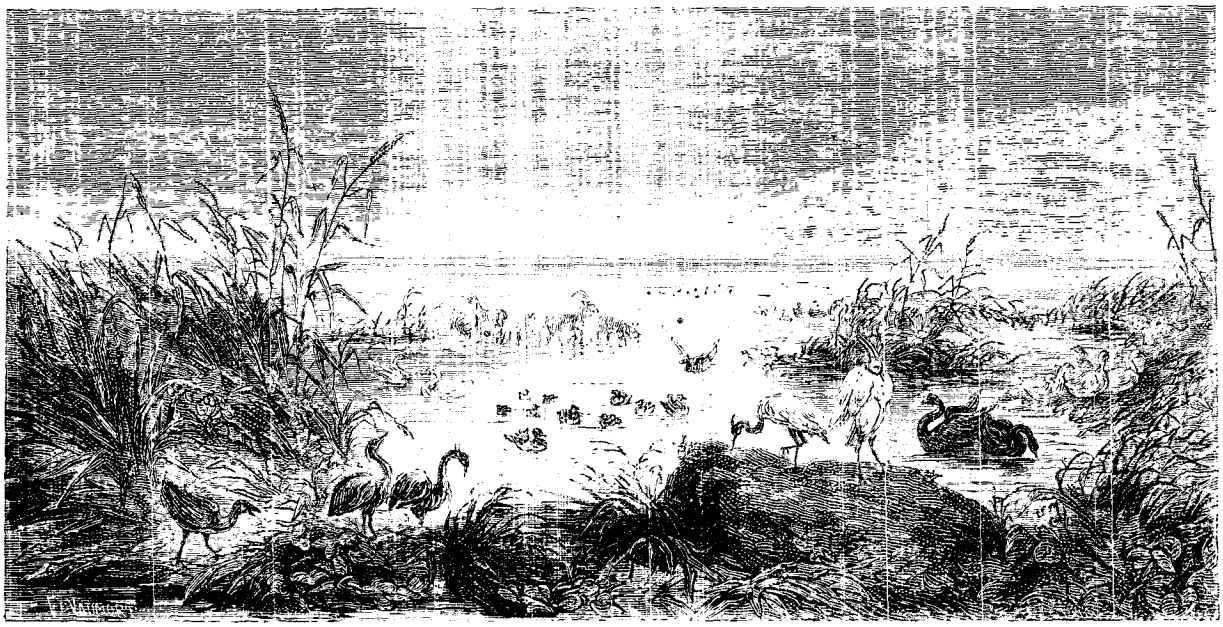
gages qui, marchant plus lentement que nous, nous rejoignait tous les soirs à la couchée. La nuit était venue, on avait allumé des torches pour nous escorter, et des bâtons de résine jetant des flammes tantôt rouges, tantôt bleues, illuminaient la foule devenue plus compacte et plus bruyante encore.

Boro-Bourak, 4 juin au soir. — « Je suis restée trois jours sans prendre de notes parce que les variations excessives de température m'ont rendue malade ; rien de bien intéressant sinon qu'on nous promet que nous sortirons prochainement de ces steppes affreuses.

« La nuit que j'ai passée à *Homoutch* a été fort troublée : les cris et les jurons des chameliers, les beuglements des grands troupeaux, et surtout les appels répétés de la conque marine dans laquelle soufflèrent tout le temps deux lamas à cheval chargés de faire la quête du beurre et du lait parmi les riches planteurs, m'ont causé une longue insomnie. Quand on a quitté les villes, qu'on a goûté le silence admirable des nuits du désert, l'oreille qui perçoit les moindres bruits ne peut s'habituer aux tumultes discordants des foules. Il a fallu cependant partir aux premières lueurs du jour.

« La chaleur a été torride pendant toute cette journée, et le soir en arrivant à *Halibtchi* où nous devions coucher, nos postillons se précipitèrent avec avidité sur les vases pleins d'eau et de lait de chamelle que des femmes et des enfants leur avaient préparés ; une violente altercation s'ensuivit, parce qu'une de ces Agars du désert avait donné à boire à un étranger avant de servir son mari. Celui-ci renversa le contenu du vase et jeta du sable à la tête de l'épouse impudique au milieu des rires et des exclamations des pasteurs. Ces scènes primitives me rappelaient la Bible et le temps des patriarches.

« Mes pauvres chiens [1] paraissent souffrir de la chaleur plus que du froid ; nous n'avons rien pour leur donner à boire, les Mongols ayant le préjugé qu'un ustensile



Un étang au désert. — Dessin de Vaumort d'après l'album de Mme de Bourboulon.

appartenant à un homme devient impur quand il a servi à un animal ; c'est une contradiction bizarre de la part de ces fervents sectateurs de Bouddhâ qui croiraient commettre un crime s'ils tuaient une mouche ou une fourmi. Mes chiens se précipitent tous à la fois sur le verre à pied qui leur est destiné, et répandent l'eau sans avoir le temps de boire. Il n'y a pas un morceau de bois pour leur fabriquer une écuelle ; il faudra leur en acheter une à Ourga.

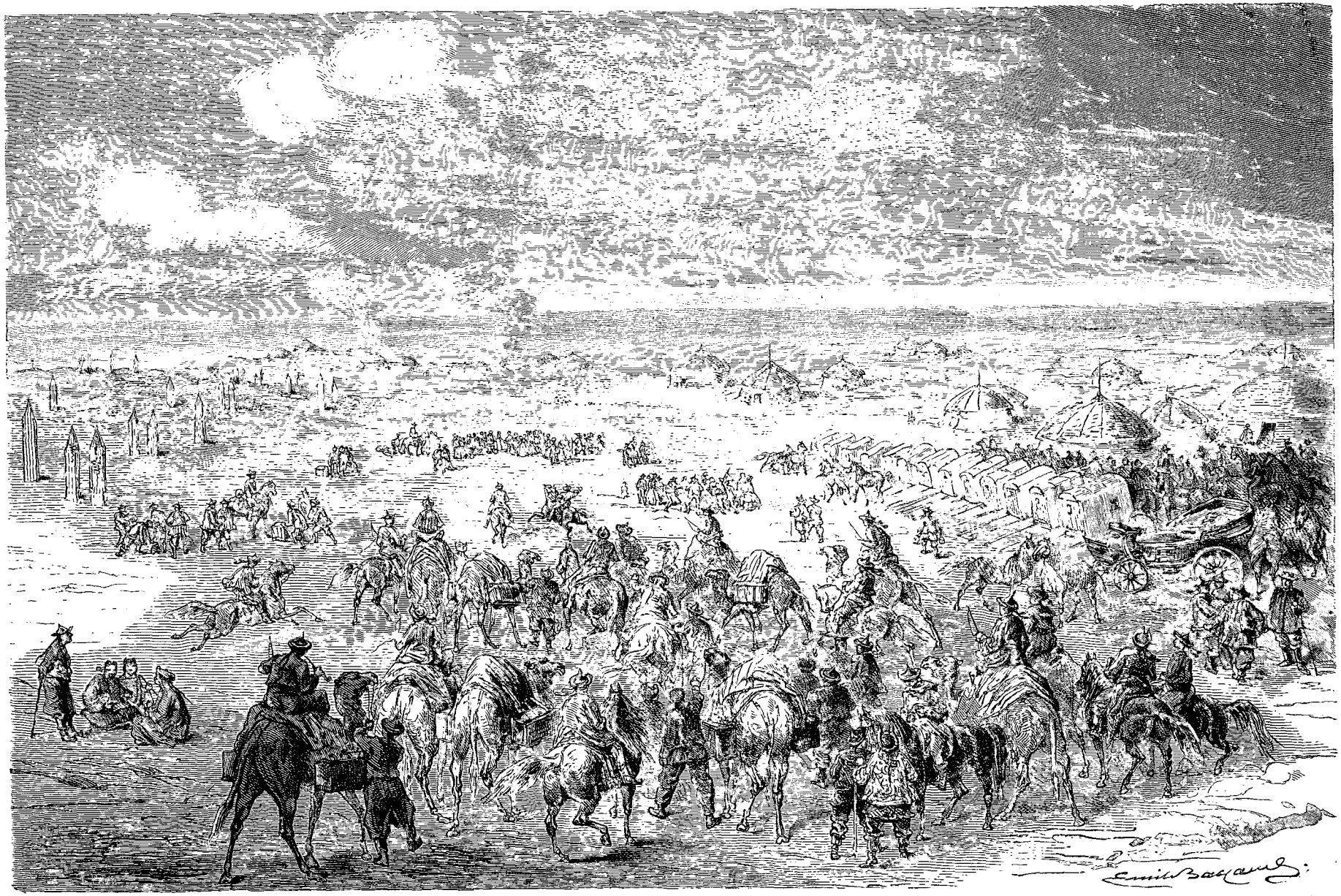
« D'*Halibtchi* à *Boroa* où nous avons couché après avoir franchi rapidement 120 verstes, l'aspect du pays change un peu ; il y a quelques petits coteaux et notre chemin suit tantôt le lit d'anciens torrents, tantôt des vallons sablonneux ; quelques arbustes rabougris, genévriers et bruyères percent leur linceul de pierres, et des touffes d'herbes verdoyantes poussent dans les endroits humides.

« Une charrette a été brisée : les Mongols qui ont refusé d'y travailler n'ont même pas voulu fournir ce qu'il fallait pour la réparer ; je soupçonne l'interprète Gomboë d'abuser de ce que personne ne comprend la langue du pays pour mettre les pourboires dans sa poche, et exiger gratuitement les corvées de ces pauvres gens.

« Au sortir de *Boroa* nous pénétrons dans un vaste désert sablonneux qui s'étend à perte de vue, et nous sommes accueillis à notre entrée dans ce Sahara asiatique par une trombe qui nous force à nous enfermer dans nos voitures ; celles-ci même doivent bientôt s'arrêter à l'abri d'une éminence, où en une heure de temps elles sont enterrées dans le sable jusqu'aux essieux. Que nous serait-il arrivé si la trombe avait duré toute la journée !

1. On se rappelle que Mme de Bourboulon avait avec elle deux paires de charmants petits chiens de Pékin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement à Homoutch. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Un nouveau nuage de poussière qui vient à nous, de la direction du nord, nous annonce près de *Coutoul* l'approche d'une caravane. C'est la première que nous ayons rencontré dans le désert. En tête galopaient quelques cavaliers parmi lesquels nous avons été fort surpris de reconnaître à leur costume presque européen, à leurs grandes bottes, et à leurs chapeaux de feutre, deux marchands sibériens chefs et propriétaires de la caravane ; l'un d'eux s'approche et, après force civilités, s'informe à quelle distance il est d'*Homoutch*, demandant si l'eau et les pâturages sont encore abondants dans le *Gobi*. Ces Russes étaient accompagnés de nombreux Mongols, loués dans le nord du pays des *Khalkhas*, plus misérables et plus sauvages d'aspect que les nomades qui nous conduisaient : enveloppés des pieds à la tête dans des peaux de bouc, placés entre les bosses de leurs chameaux comme des ballots de marchandises, à peine daignaient-ils tourner la tête. La caravane très-considérable comptait une centaine de chameaux chargés de caisses couvertes de peaux de buffle, à peu près autant de cavaliers, et quelques yacks ou bœufs à long poil achetés à *Ourga*. Ce qu'il y avait de plus curieux, c'était trois grands bateaux, construits dans le genre des maisons de bains qu'on voit sur les fleuves des villes européennes, placés sur des essieux et des roues énormes, et traînés chacun par un attelage de douze chameaux. Ces singuliers véhicules contenaient la famille et toutes les richesses des marchands sibériens. Les cris plaintifs des chameaux, les grognements des yacks, les sifflements aigus que faisaient entendre les conducteurs pour animer les bêtes de somme, et par-dessus tout les nombreuses clochettes suspendues au cou des animaux produisaient de loin une harmonie inimitable.

« Après un échange de renseignements mutuels, nous continuons notre route vers le nord, tandis que les Sibériens se dirigent vers la Chine. Nous avons su plus tard qu'ils avaient donné de nos nouvelles à nos amis de Pékin.

« Le 3 juin nous avons couché à *Soudji ;* les chemins sont affreux entre cette station et *Bildigne ;* il a fallu six heures pour faire 48 verstes. La surface du sol couverte de tertres et de pierres est boursouflée par l'infiltration des eaux ; on dirait l'Océan avec ses longues houles. Ce ne sont plus des secousses brutales que nous éprouvons, mais un roulis régulier qui a donné un véritable mal de mer à Annette, la femme de chambre de Mme de Baluseck.

« Le soir, en arrivant à *Boro-Bourack*, nous trouvons notre camp placé au versant d'une éminence, dans une position pittoresque. De petites hauteurs s'élevant au milieu de la steppe lui donnent l'air d'un archipel composé d'une multitude d'îlots. Le coucher du soleil est admirable : des vapeurs rouges jettent un voile obscur sur la ligne qui sépare la terre du ciel ; celui-ci, d'abord d'un bleu foncé, prend des teintes d'un vert tendre, et à mesure qu'il s'éclaircit la terre se revêt d'une couleur d'un pourpre sombre et impénétrable. De véritables collines, les plus hautes que nous ayons vues depuis longtemps, bornent l'horizon du côté du nord. Malgré la fatigue, nous ne pouvons résister au désir d'aller leur rendre visite ; il faut avoir éprouvé le sentiment d'uniformité monotone que donne la platitude infinie des steppes pour expliquer ce que nous ressentons. C'est à dos de chameau que nous faisons cette excursion beaucoup plus longue que nous ne croyions. Ces collines, qui semblent très-voisines du camp, en sont à plus de quatre verstes ; nous avons été trompés par un effet de perspective qui, ici comme en pleine mer, rapproche les objets les plus éloignés. Notre curiosité est trompée : ce ne sont que des dunes de sable blanc accumulé dans des rochers de granit ; il n'y a ni végétation, ni fleurs, ni sources ; de gros serpents gris, tachetés de rouge, en sont les seuls habitants ; et comme leur aspect n'a rien de rassurant et que Gomboé nous assure qu'ils sont très-venimeux, nous nous empressons de leur céder la place. En revenant, la nuit, une nuit profonde, nous surprend, et sans les Mongols qui sont venus à notre rencontre avec des torches, nous nous égarions dans cette immensité.

« Je n'irai plus voir les collines dans le désert et je ne monterai plus sur des chameaux ; rien de plus pénible que le trot saccadé de ces animaux.

« Nous sommes rentrés ici exténués de fatigue. C'est avec un plaisir extrême que je date ces quelques lignes de *Boro-Bourack*. Ici cesse le véritable désert de *Gobi*. A *Nara*, où nous arriverons demain, commence le pays des *Khalkhas*, la région des grands bois, des pâturages et des rivières aux eaux limpides.

Nara, 5 juin. — « J'ai voulu monter à cheval ce matin, séduite par l'aspect des belles prairies vertes de *Taïrim*. Mon cheval bondissait sur leur surface, et, lui lâchant la bride, je le laissais franchir l'espace dans un galop effréné, bercée par le bruit sourd de ses sabots qu'amortissait un épais tapis d'herbes, sans m'occuper de rien et rêvant profondément. Soudain j'entends derrière moi des cris inarticulés, et au moment où je me retourne, je me sens tirer par la manche de ma veste : c'est un Mongol de l'escorte qui s'est lancé à ma poursuite. Il abaisse tantôt une main, tantôt l'autre, en imitant avec ses doigts le galop d'un cheval emporté ; enfin, voyant que je ne comprends pas, il me montre fixement le sol. La présence d'esprit me revient ; j'ai l'intuition d'un danger auquel j'aurais échappé, et je m'aperçois que si nos montures paraissent si animées, ce n'est pas l'aspect des verts pâturages qui les met en joie, mais la peur, la peur d'être englouties vivantes ! Le sol se dérobe sous leurs pas, et si elles restaient immobiles, elles enfonceraient dans les tourbières perfides qui ne rendent plus leur proie. Je frissonne encore quand je songe au danger auquel j'ai échappé ; mon cheval, mieux servi par son instinct que moi par mon intelligence, s'emportait et je ne m'en apercevais pas ; quelques pas de plus et j'étais perdue !

« Les prairies tourbeuses nous barraient la route ; le chef mongol fit faire un grand détour aux voitures, afin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de les éviter; mais telle était l'élasticité du terrain sur tout notre parcours, que la calèche bondissait comme si elle eût roulé sur du caoutchouc, s'enfonçant quelquefois assez pour qu'il fallût les efforts de six cavaliers pour nous tirer du bourbier.

« Des vapeurs blanches, sorties du sein de la terre, donnaient un aspect fantastique à nos postillons : on eût dit des ombres noires, d'une taille gigantesque, montées sur des chevaux transparents et microscopiques. Nous nous amusions de ce mirage grotesque, Mme de Baluseck et moi, quand notre attention fut attirée par un phénomène plus bizarre encore : le soleil, en se levant et en chassant devant lui les brouillards vaporeux du matin, nous fit apercevoir le capitaine Bouvier caché jusque-là dans la brume et qui galopait à une centaine de pas en avant de la voiture; il était devenu triple, c'est-à-dire que de chaque côté de lui un autre lui-même avait pris place, imitant fidèlement ses mouvements et ses gestes; suivant que notre voiture s'éloignait ou se rapprochait de lui, ces sosies mystérieux et insaisissables, quoique parfaitement distincts, changeaient aussi de place, tantôt précédant ou suivant le cavalier, tantôt reprenant leur première position à droite et à gauche de lui. Je dois dire, pour être vraie, que ce mirage disparaissait aussitôt que nous levions nos voiles qui, cependant, n'étaient pas bien épais. Je ne me rappelle pas avoir jamais vu pareil phénomène, et je laisse à plus savant que moi le soin de décider quelle loi d'optique, quelle décomposition de la lumière le produisait à nos yeux étonnés.

« Nous venons de rencontrer, en arrivant à *Nara*, toute une tribu, émigrant et emportant avec elle, vers de plus gras pâturages, tout ce qu'elle possédait. Les hommes et les femmes à cheval poussent devant eux leurs troupeaux; les plus petits enfants, suspendus dans des paniers aux flancs des chameaux, sont arrangés symétriquement d'après leur poids et leur âge; au-dessus d'eux sont entassés les tapis et les couvertures en feutre, avec les bois formant la carcasse des tentes; des grils en fer, des armes, des marmites de cuivre pour faire bouillir le thé; enfin, des sacs de farine d'orge. Je remarque, sur un vigoureux chameau qui passe plus près de nous, deux gros bébés tout nus au milieu du fouillis pittoresque des ustensiles de ménage; de l'autre côté, et comme équivalent, se trouvent une fillette de six ans et un pot de fer. Les pauvres petits voyageurs jouent et rient comme s'ils étaient à leur aise parmi ce cliquetis effroyable de ferrailles qui menacent leurs têtes à chaque cahot. Les Mongols, comme tous les peuples pasteurs, ont plus d'égards et de soins pour leurs animaux que pour leurs enfants. Ce sont les gens les plus simples, les plus pauvres et les plus sales que j'aie encore rencontrés; la seule chose qui leur fasse honneur, c'est l'état de prospérité de leurs bœufs, de leurs chevaux, de leurs moutons, de leurs chèvres, encore faut-il en tenir compte à la nature qui a produit spontanément ces magnifiques pâturages, et j'en conclus que la Mongolie est un pays qui convient à tous les animaux, excepté à l'homme.

« Je ne sais vraiment pas comment j'ai le courage de plaisanter. Le climat affreux de cet affreux pays détruit chaque jour ma santé que j'avais restaurée à Pékin; il n'y a qu'à force d'énergie que je supporte la fatigue de chaque jour; si je me laisse aller au découragement, comment pourrai-je gagner la frontière de Sibérie, distante encore de deux cents lieues? Ce doit être bien triste d'être gravement malade dans ces déserts, loin de ses habitudes, de son pays, sans savoir ce qui vous attend et ce que Dieu voudra bien décider de vous! »

C'est à *Nara*[1] qu'on peut vraiment placer la limite du grand désert de Gobi. Les prairies redeviennent aussi belles que dans la terre des Herbes, mais le sol est moins pierreux et plus accidenté. Des coteaux plantés de saules rabougris et de genévriers succèdent aux vallons herbeux. De nombreux troupeaux, des hordes de cerfs, d'antilopes animent ce paysage plantureux. En repartant d'*Endertab*, au moment de la plus grande chaleur, le passage des voitures effaroucha une bande d'hémiones qui étaient couchées dans les roseaux d'un petit étang, et partirent au galop, non sans retourner la tête et en poussant des cris étranges d'une sonorité retentissante, auxquels répondirent à l'unisson les hennissements des chevaux; ces animaux élégants ne sont pas rares dans ces régions, à ce qu'assura Gomboë. Il y en a deux espèces : l'une grise avec une raie noire, qui est l'hémione des savants; l'autre, plus petite, à longs poils, d'une couleur plus brune, qui paraît être voisine du dziggetaï du Turkestan et du Thibet. Gomboë prétendait aussi que ce désert était habité par des chameaux sauvages, et qu'il en avait vu de ses propres yeux. Faut-il en conclure que cet animal, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, existe encore à l'état de nature dans les plaines du plateau central de l'Asie, ou plutôt que quelques chameaux domestiques se sont échappés et y vivent en liberté comme les chevaux sauvages des *pampas* de l'Amérique du Sud?

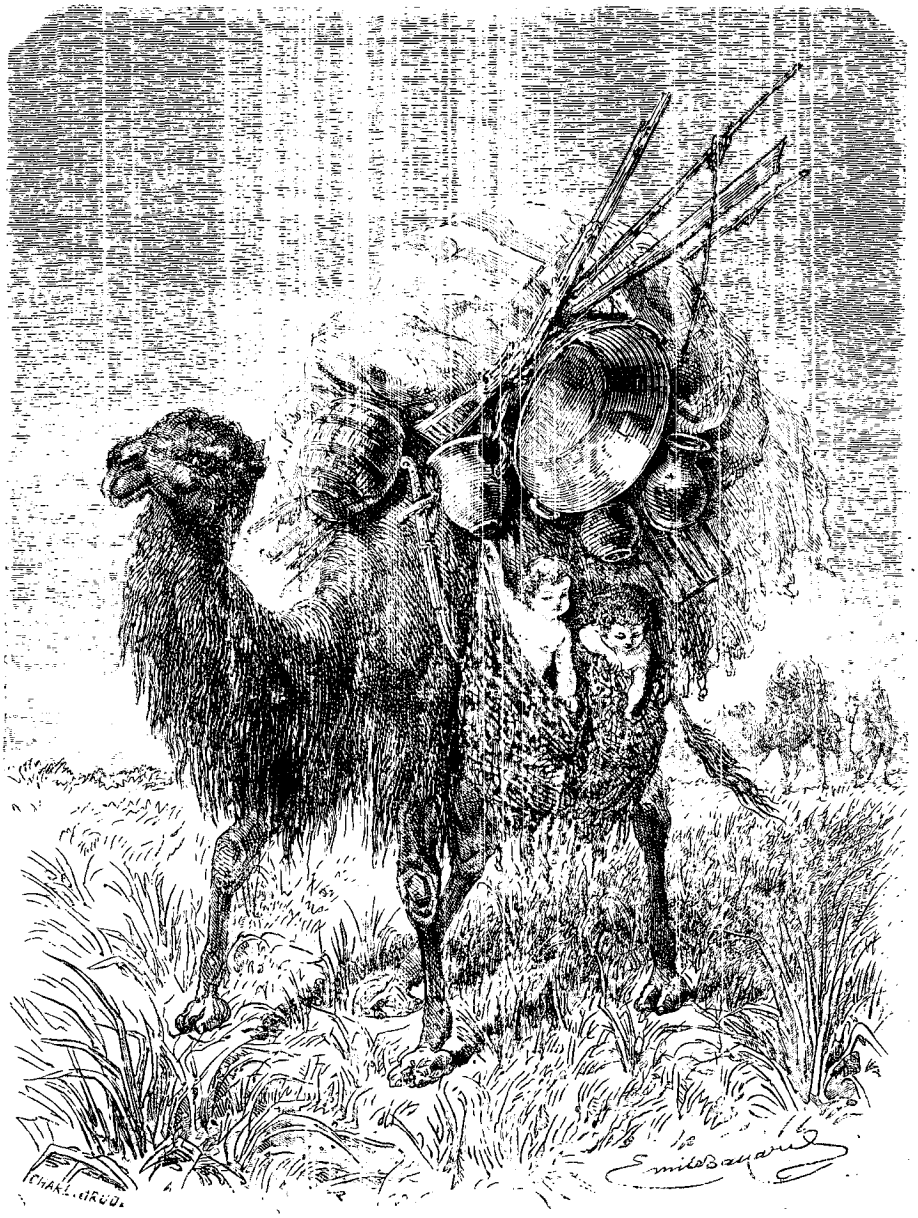
Cependant, à mesure qu'on avance, les vallons à leur tour deviennent des vallées et les coteaux se changent en collines élevées. Avant de descendre à *Djirgalanton*, il faut traverser une véritable chaîne de montagnes, ramification des monts *Koukou - Daba* qui s'étendent en demi-cercle de l'est à l'ouest à travers le pays des Khalkhas.

Au versant, coule dans un profond ravin une rivière torrentielle large de plus de cent mètres et grossie par la fonte des neiges : l'eau écume et se précipite en tourbillonnant au milieu des rochers qui encombrent son cours. L'assurance des postillons mongols, qu'un semblable obstacle ne semble embarrasser que médiocrement, ne rassure qu'à demi les voyageurs; il faut passer pourtant. Il n'y a pas de chances que l'eau baisse à cette époque; elle croît même de minute en minute. On

1. Mme de Bourboulon ayant cessé depuis Nara jusqu'à son arrivée en Sibérie de prendre des notes à cause du mauvais état de sa santé, nous regrettons de remplacer par un simple récit les épisodes intéressants que nous avons empruntés à son carnet de route, et qui ont fait voyager le lecteur avec elle dans le désert de Gobi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

choisit un gué, et chaque voiture conduite par quatre hommes et escortée de deux cavaliers, le franchit tour à tour et sans accident. « J'ai eu une effroyable peur, nous disait plus tard Mme de Bourboulon; par instant les chevaux de notre attelage perdaient pied, et, soufflant avec fureur l'eau qui leur entrait dans les naseaux, s'agitaient dans les brancards, cherchant à se dérober; que fussions-nous devenues si leurs cavaliers n'avaient pu les maintenir ? La voiture eût été emportée comme une plume par la force du courant, et brisée sur les rochers



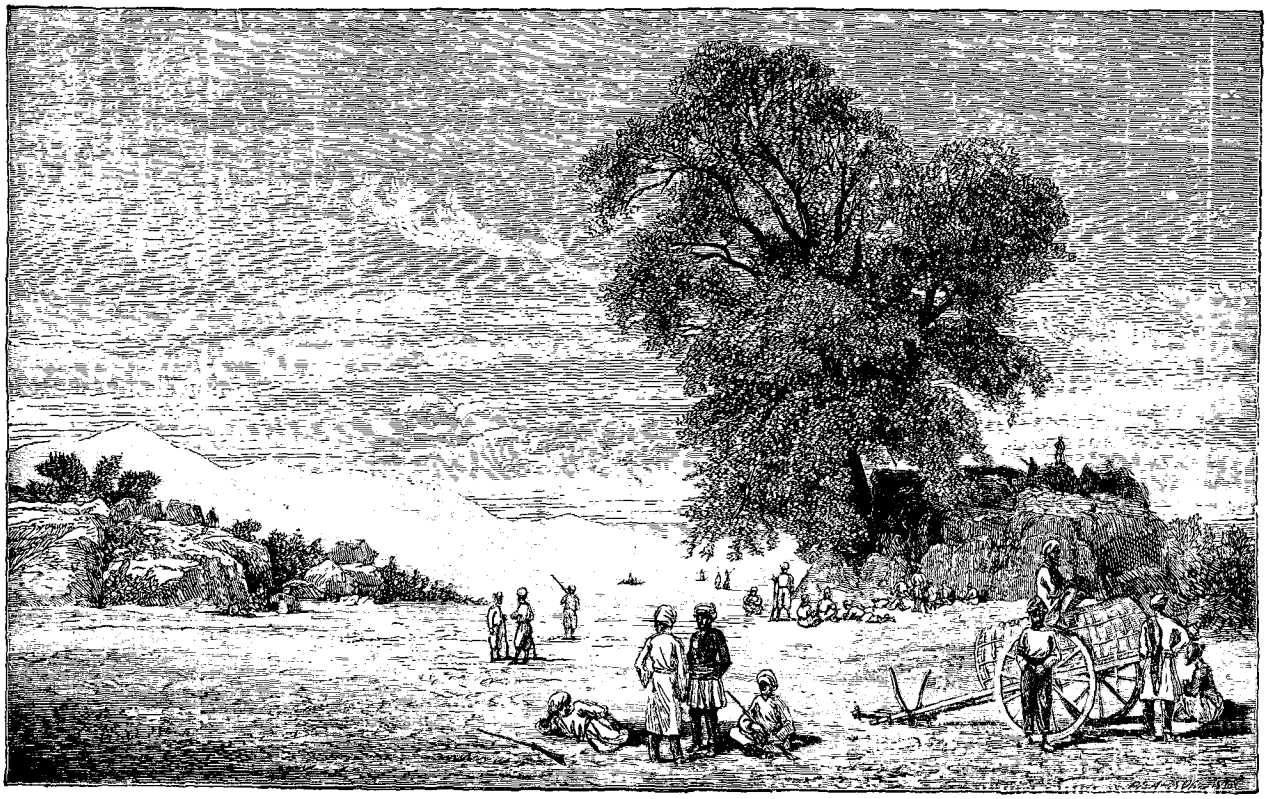
Chameau d'émigrant mongol. — Dessin de Émile Bayard d'après l'album de Mme de Bourboulon.

qu'on voyait dresser leurs pointes aiguës au-dessous du gué! » Ces dames, forcées de lever les jambes en l'air pour éviter l'eau qui entrait dans la caisse de la calèche, furent totalement mouillées, et on dut s'arrêter après le passage de ce torrent pour leur donner le temps de changer de vêtements. Ce cours d'eau, assez considérable, est un affluent de la grande rivière *Kcroulen*, qui va se jeter au nord-est dans le fleuve Amour, si même elle n'en est pas la branche mère. C'était la première rivière que les voyageurs eussent rencontrée depuis qu'ils avaient quitté la Chine.

A. Poussielgue.

(La suite à une autre livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Campement anglais dans une vallée du Khondistan. — Dessin de sir John Campbell.

LES MÉRIAHS OU SACRIFICES HUMAINS

DANS LE KHONDISTAN OU GHONDWANA (INDE ANGLAISE),

RÉCITS DU MAJOR GÉNÉRAL JOHN CAMPBELL, EX-COMMISSAIRE ANGLAIS DANS CETTE RÉGION[1].

1840-1854.

I

L'ancien royaume d'Orissa, réduit désormais sous le nom de Zillah de Cuttack, au rôle de simple district et perdu comme tel dans l'immensité de l'empire anglo-indien, fut jadis, si l'on en croit les conditions écrites, une espèce d'Éden, célèbre pour la beauté de ses paysages, la magnificence de ses villes, un sol sacré où affluaient les brahmines, où les pèlerins accouraient de toutes parts. Les Pundits d'autrefois vantaient à l'envi les temples de son ancienne capitale, Bhuvaneswar, les bords riants de la sainte rivière qui arrose le pays d'élection, le Mahanuddy. L'un d'entr'eux, Bharadwagee Muni, qui fut aussi un des plus fameux généraux de l'empereur Akbar, déclare solennellement « qu'une pareille contrée devrait échapper à l'ambition humaine, attendu que les dieux seuls peuvent en revendiquer la possession. » Le temps a fait justice de toute cette splendeur, de toute cette prospérité. Après avoir existé pendant près de quatre siècles comme monarchie indépendante sous les princes de la race Gunga Vansa, le royaume d'Orissa devint, en 1558, une principauté annexée à l'empire Mogol. Les cataclysmes religieux de l'Inde s'y firent sentir. Les conquêtes de la nation Uria ou Ooryah réduisirent son territoire qui avait compris autrefois une portion considérable du Bengale et du Télingana; ses villes les plus célèbres disparurent l'une après l'autre sous la puissante végétation des jungles, qui effaçaient peu à peu jusqu'à leurs derniers vestiges. On sait à peine où était située la capitale du pays que le voyageur chinois Hiotien Thoang visita vers le milieu du septième siècle[1]. On l'ignorerait même tout à fait, sans l'exploration du lieutenant Kittoe qui, en 1838, parcourut en antiquaire passionné ce pays dévasté, ce désert

1. A Personal narrative of thirteen years service amongst the wild tribes of Khondistan for the suppression of humans sacrifices.

1. Ses voyages dans l'Inde, compilés par deux de ses élèves, ont été traduits en français par M. Stanislas Julien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fiévreux et redoutable où nul Européen n'avait encore osé séjourner. A l'époque de sa visite, il restait à peine de cette capitale, qu'il appelle Kurda, quelques pans de murailles massives ayant fait partie du palais et quelques-unes des portes de la cité. Près de Ratrapan, il a pu décrire les sculptures du temple de Grameswara et donner par là une idée exacte des progrès que l'art avait faits dans ces contrées lointaines à l'époque de leur prospérité. Plus récemment encore, en 1859, un autre voyageur rencontrait par hasard, au milieu de champs incultes, les restes d'une grande ville (Bhuhanesan), qu'il représente comme une autre Palmyre entourée de temples en ruine. A six milles de là sont les grottes de Khandigiri, taillées dans le roc et habitées jadis par une colonie d'ermites bouddhistes. Ils y ont laissé des inscriptions en langue pali, qui datent d'au moins deux mille ans; bref, et pour ne pas insister sur ces détails d'archéologie, nul doute ne peut exister malgré l'état actuel du pays sur l'état de civilisation auquel il était parvenu et d'où l'ont précipité les révolutions religieuses, les désastres de plusieurs conquêtes successives, l'intelligente tyrannie des maîtres qu'il a tour à tour subis, jusqu'au moment (1803) où les Anglais l'enlevèrent aux Mahrattes qui en possédaient la plus grande partie depuis 1740.

La prise de possession européenne fut d'abord très-limitée. Le gouvernement de Calcutta, traitant avec les principaux chefs ou rajahs, stipula simplement un tribut de cent vingt mille roupies environ, en échange duquel il s'engageait à exécuter quelques travaux d'utilité publique. Du reste, il s'abstenait avec soin d'intervenir dans les rapports jusque-là établis entre les deux principales races du pays, l'une conquise, celle des Khonds, l'autre conquérante, celle des Ooryahs. Aussi longtemps que les rajahs ooryahs des basses terres garderaient sur les Khonds montagnards une autorité suffisante pour les rendre indirectement tributaires de la Compagnie, il ne pouvait convenir à celle-ci de hasarder ses soldats au sein d'un pays mal connu, dépourvu de routes et dont les marécages pestilentiels exhalent, sous l'ardent soleil du Bengale, les miasmes les plus délétères. Malheureusement l'administration des rajahs n'a rien de régulier; leur ascendant traditionnel est à chaque instant remis en question; ils constituent une classe abjecte malgré son orgueil, étrangère à tout principe de gouvernement et dont la dépravation toujours croissante ne permet pas qu'une autorité régulière leur délègue ses pouvoirs. Dépourvus de toute culture intellectuelle, exigeants sur l'étiquette, tirant vanité d'une généalogie souvent mythologique et du blason barbare qui atteste leur antique origine, ils naissent, ils sont élevés dans une atmosphère de vice qui les énerve avant l'âge et les rend, en général, incapables de contribuer en quoi que ce soit à la prospérité des malheureuses peuplades sur lesquelles ils exercent une autorité souvent nominale, souvent contestée avec succès, mais qui aboutit, partout où ils peuvent la faire reconnaître, au despotisme le plus abominable et le plus avilissant.

C'est par l'intermédiaire de cette aristocratie corrompue que le gouvernement anglais a longtemps voulu exploiter les provinces soumises à sa domination, s'épargnant ainsi les inconvénients et les périls d'une action plus directe. Mais il ne lui est pas toujours permis de maintenir un pareil état de choses, et des abus dont il voudrait profiter se tournant à la longue contre lui l'obligent à y chercher remède. Voici généralement comme les choses se passent. Ces rajahs auxquels on demande un tribut fixe variant de mille à huit mille livres sterling, sont rarement en état de le payer. La tolérance de l'État les laisse s'arriérer peu à peu, et plus la dette grossit, plus ils deviennent insolvables. Le moment arrive où, après d'inutiles instances, les agents du fisc pour liquider le passé prennent en mains l'administration financière du pays; mais si les arrérages sont trop élevés, si l'on désespère de combler la dette au moyen des revenus, le domaine du rajah se vend pour régler le compte, et le gouvernement, presque toujours, est forcé de se porter acquéreur. De là les révoltes qu'il faut réprimer. Une d'elles fut une véritable guerre : elle occupa les deux années 1836 et 1837, pendant lesquelles mes troupes souffrirent cruellement. Les fatigues, les privations de toutes sortes, jointes aux malsaines influences du climat, décimaient nos rangs à peine effleurés par les flèches et la hache des Khonds. En deux ou trois circonstances néanmoins ceux-ci parvinrent à cerner et à surprendre quelques faibles détachements égarés dans les défilés de leurs montagnes. En pareil cas, on le pense bien, il n'y avait pas de quartier à espérer, et nos malheureux soldats étaient littéralement hachés en morceaux. Je regrette d'avoir à dire que deux officiers européens, mal escortés, périrent ainsi dans une passe des *Naliahs* ou montagnes d'Orissa.

La guerre finie et lorsqu'il fut question d'organiser le pays définitivement annexé, on jugea bon d'utiliser l'expérience que j'avais acquise pendant ces deux ans de campagne, ma connaissance du pays, les relations que je m'étais créées avec les principaux bissois ou chefs de clans, et je fus nommé premier assistant du commissaire en chef, ce qui me donnait une autorité à la fois fiscale et judiciaire sur les pays de Goomsur, Sooradah, etc., mais plus particulièrement sur les Khonds ou montagnards de ces diverses contrées.

Cette dernière partie de ma mission avait un objet spécial fort étranger à la routine administrative et le seul dont je puisse me permettre d'occuper aujourd'hui mes lecteurs.

II

Dans le cours de la guerre qui venait de se terminer une découverte singulière avait été faite. Les tribus du Khondistan, placées depuis près de quarante ans sous l'autorité nominale de la Grande-Bretagne mais soustraites en réalité à tout contrôle efficace, perpétuaient chez elles un des rites les plus monstrueux et les plus bizarres dont se soit jamais avisé, dans ses déviations infinies, cet instinct de l'âme humaine qui se livre aux inspirations du fanatisme et aux conseils aveugles de la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

superstition. Nous avions acquis la certitude que dans les régions montagneuses de plusieurs districts limitrophes, le Goomsur, le Boad, le Chinna Kimedy, le Jeypore, des victimes humaines étaient fréquemment offertes, soit au dieu de la terre, Tado Pennor, soit au dieu rouge des batailles, Manuck-Soro, — au premier afin de s'assurer des moissons abondantes ou pour conjurer un désastre imminent, — au second, à la veille d'une entreprise militaire quelconque pour se ménager une chance victorieuse. Indépendamment des victimes offertes dans un intérêt public, il n'était pas rare, nous disait-on, que des individus en vue de tel ou tel avantage particulier sollicitassent par les mêmes moyens la faveur divine. D'une tribu à l'autre, le mobile et le cérémonial du sacrifice pouvaient différer; mais on retrouvait chez toutes la même impitoyable cruauté. L'achat des victimes appelées *Mériahs* était une condition essentielle du rite. Ni l'âge, ni le sexe, ni le culte n'étaient d'ailleurs déterminés; on préférait cependant les adultes aux enfants ou aux vieillards comme coûtant plus cher et mieux venus par conséquent de la divinité à laquelle on les immolait. Le plus ou moins d'embonpoint était aussi un motif de préférence. Il existait pour cet odieux trafic des agents professionnels appartenant presque tous à la caste Panoo. Sans avoir pour eux l'excuse de la superstition ou de l'ignorance, obéissant simplement à d'ignobles calculs, ces misérables pourvoyeurs, cent fois plus dignes de châtiments que les Khonds eux-mêmes, profitaient des époques de famine pour aller acheter dans les villages de la plaine des enfants que leurs parents, abrutis par la misère, leur livraient à vil prix. Le rapt, l'enlèvement leur étaient d'ailleurs familiers; sous prétexte de leur fournir un travail lucratif, ils attiraient dans les montagnes les jeunes gens ou les jeunes filles mériahs. Captifs une fois là, et traités d'ailleurs avec de certains ménagements, ces malheureux attendaient quelquefois pendant plusieurs années consécutives, avec cette résignation fataliste, qui se retrouve partout en Orient, le moment où leur destinée devait s'accomplir. Provisoirement les jeunes gens travaillaient à la terre pour le compte du *Sirdar* qui les avait achetés : quant aux jeunes filles, si le chef du village ne s'arrogeait pas sur elles tous les droits du maître sur son esclave, elles contractaient à la longue, soit avec un des jeunes montagnards khonds, soit avec un de leurs compagnons de captivité, Mériahs comme elles, une sorte d'hymen imparfait qui les laissait ainsi que leurs enfants sous le coup de la terrible sentence.

Le prix d'achat, variant de soixante à cent trente roupies [1], était rarement payé argent comptant. On donnaît plutôt en échange quelques têtes de bétail, des pourceaux, des chèvres, des vases ou des ornements de bronze, etc.

Sur le sacrifice même auquel n'avait jamais assisté un Européen, on n'avait que des témoignages indirects. Voici le résumé de ceux que recueillirent à la même époque MM. Russell et Ricketts, les commissaires de Goomsur et de Cuttack :

« La publicité de la cérémonie est une de ses conditions essentielles. Pendant le mois qui précède, les festins se multiplient, on s'enivre, on danse autour de la Mériah, parée de ses plus beaux habits et couronnée de fleurs. La veille du sacrifice on l'amène stupéfiée, par la boisson, au pied d'un poteau que surmonte l'effigie de la divinité (un paon, un éléphant, etc.). La multitude se met à danser au son de la musique, et ses hymnes barbares, adressées à la terre, disent à peu près ceci : « Nous vous offrons, ô dieu, cette victime, donnez-nous des saisons clémentes, de riches moissons et la santé !... » Après quoi, parlant à la victime : « Nous vous avons eue, continuent-ils, par achat et non par violence; nous allons maintenant vous immoler selon nos coutumes ; nul crime par conséquent ne doit ne nous être imputé.... »

« Le jour d'après on la ramène plongée dans une ivresse nouvelle, après avoir frotté d'huile certaines parties de son corps que chaque individu présent vient toucher afin de s'oindre à son tour en essuyant sur ses cheveux l'huile que ses doigts ont gardée. Une procession se forme alors, en tête de laquelle marche la musique, pour promener la victime portée à bras tout autour du village et du territoire adjacent. Le prêtre officiant, ou zani (qui peut appartenir à n'importe quelle caste), ramène le cortége autour du poteau toujours placé près de l'idole locale (Zacari Penoo) représentée par trois grosses pierres. Il accomplit alors le rite appelé *pooga*, c'est-à-dire qu'il offre à l'idole des fleurs, de l'encens, etc., par l'intermédiaire d'un enfant au-dessous de sept ans, nourri, habillé aux dépens de la communauté, qui mange toujours seul et auquel on n'impose aucun des actes réputés impurs. Cet enfant s'appelle le *Zoomba*. Cependant une espèce de fosse vient d'être creusée au pied du poteau; un pourceau, qu'on égorge au bord de cette fosse, y verse peu à peu tout son sang, et la Mériah, que l'ivresse a privée de tout sentiment, est précipitée dans ce trou fangeux; on lui tient la tête contre terre jusqu'à suffocation complète. Le zani détache du corps un morceau de chair et l'enfouit auprès de l'idole comme une offrande au dieu de la terre. Chacun des assistants l'imite à son tour, et ceux qui sont venus des villages environnants emportent les hideux lambeaux qui leur sont échus pour les enterrer soit aux limites de leur territoire, soit au pied de leurs idoles respectives. La tête de la victime demeure intacte et on la laisse, avec les os dénudés, au fond du trou sanglant que l'on se hâte de combler.

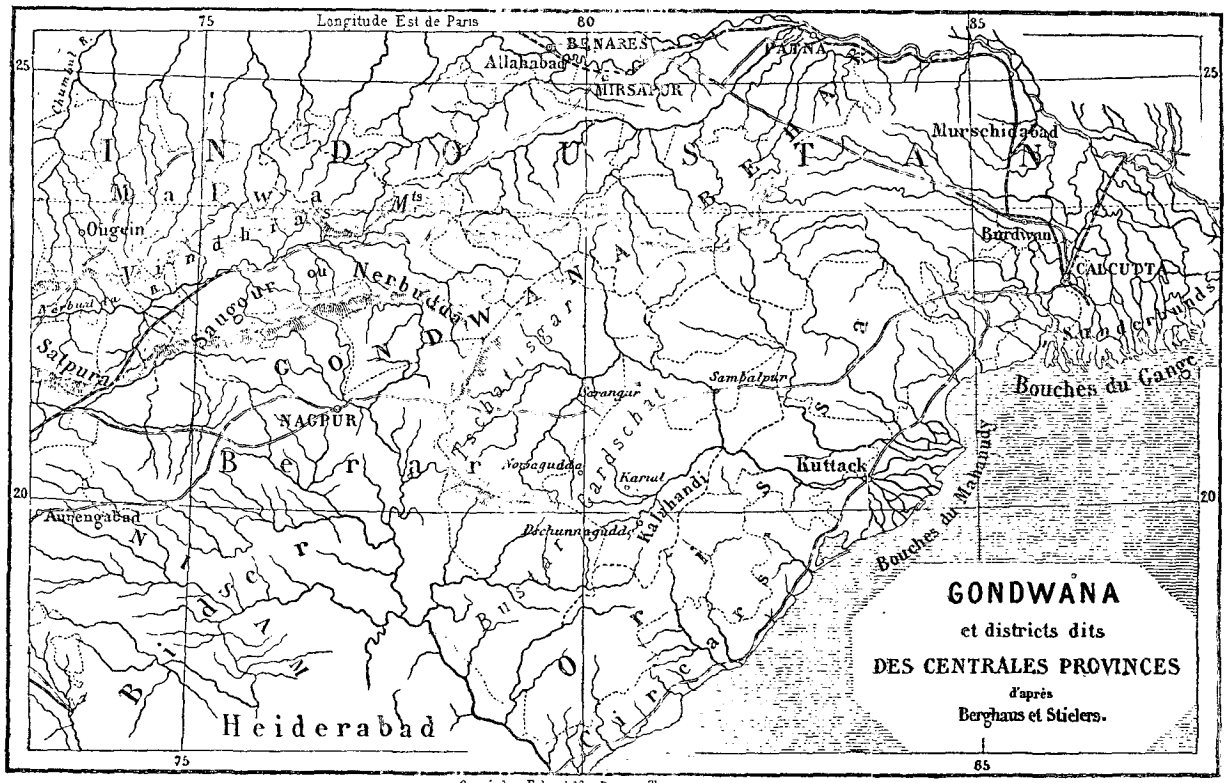
« Quand l'horrible cérémonie touche à son terme, un jeune buffle est conduit près du poteau sacré. On lui coupe les quatre jambes, et après l'avoir ainsi mutilé on le laisse là jusqu'au lendemain. Des femmes viennent alors, en vêtements d'homme et armées comme des guerriers, boire, danser, chanter autour de l'animal expirant; on le tue ensuite, on le mange, et le zani est renvoyé avec un présent. — Le supplice que je viens de

1. Cent cinquante à trois cent vingt-cinq francs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

décrire, ajoutait M. Russell, est peut-être encore le moins cruel de ceux qu'on inflige en pareil cas. On cite, en effet, des localités où l'on dépèce vivante, morceau par morceau, la victime offerte aux dieux.

« D'après M. Ricketts, qui avait accueilli ces renseignements sur la frontière du Bengale, les Khonds avaient surtout recours aux sacrifices humains lorsqu'ils s'adonnaient à la culture du safran, et, raisonnant à froid sur ce sujet, ils déclaraient impossible d'obtenir sans effusion de sang que cette plante leur donnât une belle couleur foncée à laquelle ils attachent un grand prix. Du reste, sur le sacrifice lui-même, les versions variaient à l'infini. En certains endroits, on étouffait la victime entre deux planches de bambou, graduellement resserrées autour de son buste, et c'était seulement lorsqu'on la voyait aux prises avec la suprême angoisse, que le prêtre, à coups de hache, séparait son corps en deux. Ailleurs, nous disait-on, le cadavre est enfoui sans mutilations préalables; mais, dans ce cas, la croyance générale limite le profit du sacrifice au domaine de celui qui en a fait les frais. Ainsi s'explique l'empressement des Khonds à se partager les débris pantelants du cadavre et à les disséminer sur la plus grande étendue de territoire possible ; l'offrande, pour être efficace, devant avoir lieu dans la journée même où le rite sanglant a été accompli, on a vu transporter à des distances incroyables, par des relais de coureurs établis tout exprès, les misérables débris de cette boucherie humaine. Tous les enfants ou adolescents que les Khonds se procuraient par l'entremise de Panoos n'étaient pas invariablement des-



tinés au rôle d'offrandes propitiatoires. Un certain nombre, sous le nom de *possia poes*, formés de bonne heure aux soins domestiques ou aux travaux des champs, passaient peu à peu du rang de serviteur à celui de membre de la famille ; leur sort, il est vrai, demeurait assez précaire, et tel ou tel concours de circonstances pouvait faire d'eux, au besoin, l'objet d'un holocauste public ou privé ; mais il était assez rare que les choses tournassent aussi mal pour eux, et, en général, le laps des années finissait par les assimiler complétement au reste de la population : de serfs ils devenaient citoyens. »

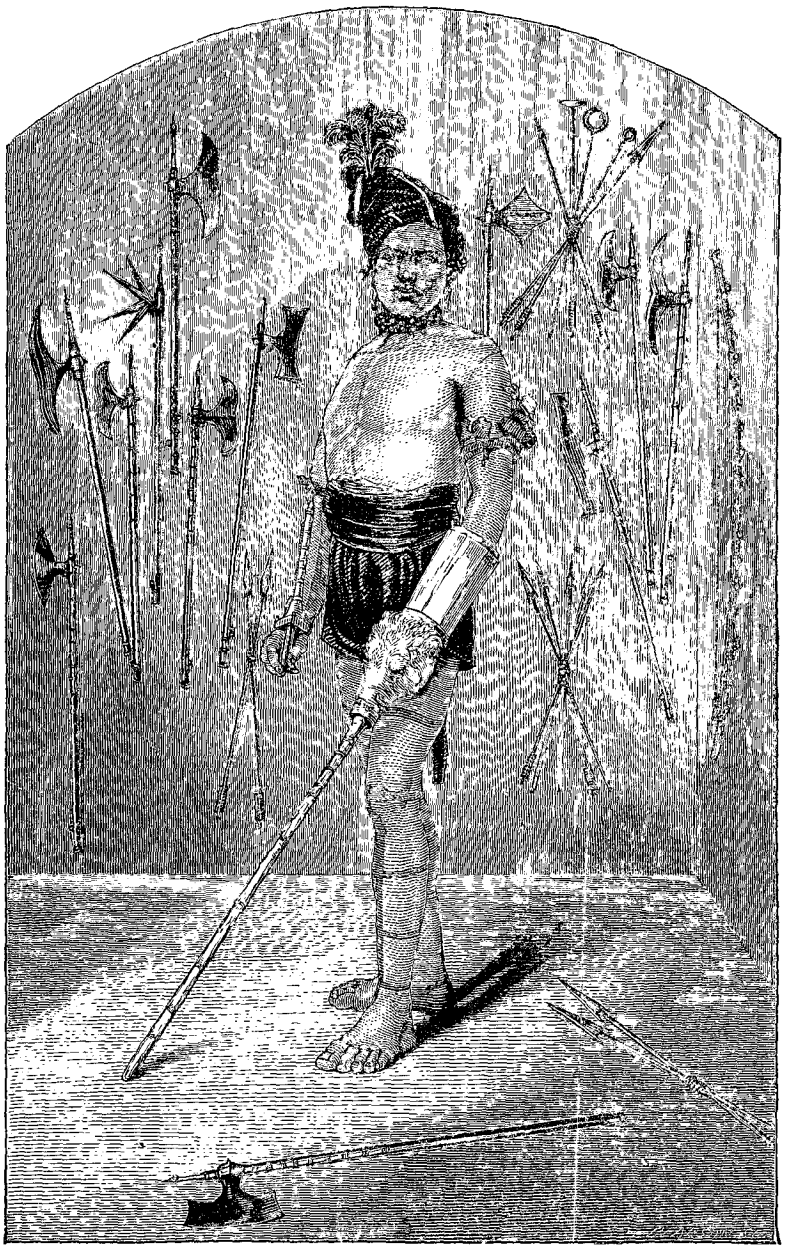
III

Lorsqu'au mois de décembre 1837 commença ma première croisade contre le rite abominable dont je viens de parler, je n'emmenai pour escorte qu'un petit nombre de *sebundis* (soldats irréguliers) choisis un à un parmi les plus intrépides chasseurs de la contrée. Pas un d'eux qui, dans quelque rencontre singulière, n'eût mérité quelque surnom honorifique, de ceux que les rajahs décernent et qui se transmettent de génération en génération. L'un de nos hommes, par exemple, s'appelait *Lion-de-guerre* (Joogar singh), un second *Fort-à-la-bataille* (Runnah singh), et ainsi de suite. Quelques-uns de ces braves possédant une légère teinture du dialecte khond me furent très-utiles comme interprètes. Mais la principale assistance me vint d'un des chefs du haut Goomsur que M. Russell et moi nous nous étions attaché dans le cours de la récente guerre et auquel nous avions fait conférer, avec le titre de Babadur-Bukshi, une autorité prédominante sur les Khonds de Goomsur. Son nom

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était Sam Bissoi. Doué d'un esprit très-subtil et très-éveillé sur les intérêts de son ambition, cet homme nous était par là même tout dévoué. Je l'avais vu à l'œuvre ; nous avions combattu côte à côte dans mainte escarmouche et je ne doute pas qu'il n'eût pour moi une sorte d'attachement. Je l'appelai donc à mon aide ainsi qu'un autre chef assez renommé quoique beaucoup moins intelligent. Celui-ci s'appelait Punda Naïk. Je leur avais fait connaître d'avance le plan de campagne auquel je les associais et il s'était chargé de me préparer un accueil favorable. Ce fut par leur entremise que j'invitai tous les chefs de village et de district (*mootahs*) à venir me trouver avec leurs interprètes (*digaloos*) sous les murs du petit fort de Bodiagherry, celui-là même où s'était réfugié en fin de compte le dernier rajah et où, après de longues vicissitudes, la mort était venue le surprendre.

Mes anxiétés étaient grandes à la veille de cette première rencontre, bien que j'eusse déjà quelques chances de mon côté. J'étais en effet assez généralement connu et les populations me voyaient sans trop d'ombrage ; c'était par mon influence que la plupart des chefs avaient reçu leur rang en vertu d'une coutume pratiquée autrefois par leurs anciens rajahs et que nous avions maintenue, ne voyant aucune raison de l'abolir. Presque tous répondirent donc à mon appel et chacun arriva suivi d'une nombreuse escorte. Ils étaient environ trois mille autour de l'arbre sous lequel je les reçus. Les chefs et leurs principaux suivants s'assirent par terre en demi-cercle ; derrière eux, réunis en groupe et fumant à qui mieux mieux, le reste des Khonds prêtaient une oreille attentive. C'étaient en général des jeunes gens de chaque tribu qui, par égard pour leurs anciens et vu la confiance que ceux-ci leur inspirent, se permettent rarement de prendre la parole dans un débat public.



Punda-Naïk, chef khond. — Dessin de sir John Campbell.

Avec ces peuples à demi sauvages une argumentation prolixe est de rigueur : il faut exposer le sujet dans le plus grand détail ; faire valoir un à un chaque motif de persuasion, revenir à satiété sur les mêmes raisonnements ; aussi ma harangue, que Punda Naïk et Sam Bissoi se chargèrent d'interpréter fut-elle d'une longueur extra-parlementaire.

« Il ne s'agissait pas, leur dis-je, de blâmer le passé, mais d'inaugurer un meilleur avenir. Le gouvernement anglais avait été péniblement affecté en apprenant chaque année qu'un nombre considérable de victimes expiatoires étaient sacrifiées pour détourner la colère des dieux. C'était là une coutume impie, barbare, à laquelle il fallait renoncer pour jamais, sous peine de rester en arrière des autres tribus, et montrer moins d'intelligence et d'aptitude à la civilisation. Une nouvelle ère allait commencer pour eux. Ils n'étaient plus sous le joug d'un ignorant rajah qui ne s'intéressait ni à leur bien-être, ni à leur bonheur. La fortune des armes les avait fait passer sous l'empire du gouvernement anglais dans les domaines duquel n'existait plus et ne pouvait être toléré un rite si abominable. Ce gouvernement paternel ne faisait pas de différence entre ses enfants ; le Khond et le Ooryah étaient égaux à ses yeux ; il protégeait également la vie de l'un et de l'autre, il punissait de mort

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'homicide. Cette loi n'était-elle pas la leur, universellement reconnue? Ne demandaient-ils pas sang pour sang, tête pour tête? Et qu'auraient-ils à dire si on exigeait d'eux la même rétribution pour ces meurtres commis au pied de l'autel? Où était d'ailleurs la nécessité de pareils holocaustes? Nous aussi, je n'hésitais pas à l'avouer, nous avions autrefois sacrifié des êtres humains; nous avions cru apaiser la colère divine en immolant nos semblables, mais c'était à une époque de grossière ignorance, alors que, sauvages insensés, nous menions une existence avilie, pareille à celle des animaux. Ces ténèbres pourtant s'étaient graduellement dissipées et nous avions fini par renoncer pour jamais à ces pratiques sacriléges. Qu'en était-il résulté pour nous? Depuis leur abolition, toutes sortes de prospérités nous avaient été départies. Mieux instruits, plus sages, nous pouvions maintenant apprécier nos erreurs, notre folie passée. Quant à eux, ils pouvaient s'assurer par notre exemple que ces vaines cérémonies de leur religion ne contribuaient en rien à leur bien-être : — Mais, sans parler de nous, continuai-je, examinez ce qui se passe chez vos voisins de la plaine? Leurs moissons ne sont-elles pas aussi belles, aussi abondantes que les vôtres? Leur bétail n'est-il pas en meilleure condition? Ne vivent-ils pas mieux qu'aucune tribu montagnarde? Trouve-t-on chez vous de plus beaux fruits ou des hommes plus forts?... Et maintenant les voyez-vous jamais sacrifier leurs semblables?... »

Après avoir développé longuement ce parallèle, je les suppliai de croire à mon amitié, à mon désir de leur être utile; je leur rappelai que, comme représentant du gouvernement anglais, j'avais à dispenser les faveurs qui seraient toutes à leur disposition s'ils se rendaient pacifiquement à nos désirs. Nous n'entendions ni porter atteinte à leurs principes religieux, ni les troubler dans leur foi, mais simplement prohiber un usage que n'avaient jamais sanctionné ni les lois divines, ni les lois humaines. Nous ne leur demandions en somme que de mériter, en renonçant à une coutume barbare, la protection du gouvernement dont ils étaient devenus les sujets, de garder la paix entre eux, de vivre en bons termes avec leurs voisins.

Lorsque je crus n'avoir omis aucune des considérations qui pouvaient agir sur ces intelligences primitives, je priai mes auditeurs de discuter entre eux la question et de me notifier le résultat du conseil qu'ils allaient tenir.

L'assemblée, qui avait écouté avec patience et calme tout ce que j'avais à lui dire, se dispersa sur-le-champ pour aller tenir séance dans quelque endroit écarté. Je n'étais pas sans inquiétude sur l'issue du débat qui allait s'engager, attendu que, préalablement à la réunion, un compromis m'avait été sinon proposé, du moins suggéré, lequel consistait à autoriser un seul sacrifice annuel pour tous les Khonds du Goomsur. On comprend bien que j'avais immédiatement décliné ce moyen terme.

La séance reprise, et après quelques préliminaires, cinq ou six des chefs khonds, les plus âgés et les plus influents, s'avancèrent vers moi pour interpréter les sentiments de la majorité, ce qu'ils firent avec beaucoup de sang-froid et une remarquable facilité de parole. Leurs discours revenaient à ceci :

« Nous avons de tout temps sacrifié des créatures humaines. Nos ancêtres nous avaient transmis cette coutume; ils ne croyaient pas mal faire, nous ne le croyions pas davantage; au contraire, il nous semblait que nous accomplissions un devoir. Nous étions alors les sujets du rajah de Goomsur, nous sommes devenus ceux du grand gouvernement aux ordres duquel nous devons obéir. Si la terre nous refuse ses produits, si des maladies contagieuses viennent nous décimer, la faute n'en sera pas à nous. Donc nous renonçons aux sacrifices et nous nous contenterons, si on nous le permet, d'immoler des animaux comme font les habitants de la plaine. »

Il serait oiseux de raconter ici les divers incidents, les discussions qui s'engagèrent ensuite et que je dus soutenir jusqu'au bout avec une patience exemplaire. Au total le résultat passait mes espérances. Il était convenu que l'assemblée se réunirait de nouveau à jour fixe pour me remettre officiellement les Mériahs qui devaient être immolées. On me les amena effectivement au nombre d'une centaine, tant hommes que femmes, et après une nouvelle harangue de ma part, appuyé par plusieurs chefs qui firent valoir la nécessité d'obéir aux ordres du gouvernement, ils prêtèrent tous un serment qui leur est particulier. Assis sur des peaux de tigre et tenant dans leurs mains un peu de terre et de riz arrosés de quelques gouttes d'eau, ils répétaient les paroles suivantes : « Puisse la terre me refuser ses fruits, puisse le riz m'étouffer, puisse l'eau me noyer, puisse le tigre me dévorer moi et mes enfants si j'étais un jour parjure au vœu que je fais actuellement pour moi et mon peuple de renoncer pour jamais à tout sacrifice humain ! »

Mon sabre ensuite, circulant à la ronde, passa tour à tour dans les mains de chaque chef, ce qui impliquait de leur part une marque de soumission, de la mienne un gage de protection bienveillante. Puis la distribution des présents eut lieu, et chacun reprenant le chemin de son village, mon second Durbar dans le pays des Khonds se trouva virtuellement dissous.

Parmi les chefs des tribus les plus lointaines, quelques-uns avaient négligé de m'amener leurs Mériahs, mais ils s'exécutèrent peu après, entraînés par l'exemple de leurs collègues, et avant qu'un mois ne fût expiré, je pus me rendre ce témoignage que j'avais arraché cent cinq malheureux au plus horrible trépas. Il fallait maintenant régler leur sort. Un grand nombre furent reconduits chez leurs parents de la plaine. Plusieurs furent adoptés avec empressement par des artisans en quête d'apprentis; d'autres se virent engagés à divers titres chez certains habitants des basses terres. Les agents du service civil et militaire se chargèrent de quelques-uns et j'en choisis douze que je fis instruire comme domestiques avec l'arrière-pensée qu'ils nous serviraient d'interprètes dans nos rapports ultérieurs avec les Khonds.

Ces rapports devinrent de plus en plus suivis. Je parcourais assidûment leurs villages, cherchant tous les moyens

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de me rendre aussi populaire que possible. Arbitre suprême de leurs différends, je n'épargnais aucune peine pour connaître à fond les causes qui m'étaient déférées; mais je ne m'en laissais pas moins invariablement guider dans mes décisions par un conseil composé de leurs anciens. Aussi, ne contrariant jamais leurs idées de droit et n'appliquant que les lois du pays, j'avais fini par acquérir une influence considérable. Les chefs, que j'évitais soigneusement de compromettre vis-à-vis de leurs subordonnés, et qui trouvaient en moi, dans toute occasion, un appui fidèle, me prêtaient en revanche un concours zélé. Il va bien sans dire que la persuasion et les moyens conciliatoires n'eussent pas suffi pour amener à mes fins cette race indomptable et guerrière; je dus leur prouver en mainte et mainte occasion, sans en venir aux dernières extrémités, que j'avais en main, s'ils se montraient sourds à la raison, de quoi faire prévaloir ma volonté. Mais je n'avais recours qu'en dernière analyse aux mesures comminatoires, et, généralement porté à leur faire en toute autre matière les plus amples concessions, je ne me montrais inflexible que lorsque le grand objet de ma mission revenait sur le tapis; il y revenait souvent et je ne manquais guère une occasion de flétrir devant eux l'absurde et odieuse coutume à l'abolition de laquelle je m'étais voué corps et âme.

Pendant quatre années consécutives je ne cessai d'avoir l'œil sur eux et bien qu'établi dans les plaines, j'allais au moins une fois l'an faire une tournée dans leurs montagnes pour maintenir et accroître mon influence. Tous leurs démêlés un peu essentiels m'étaient soumis et je réglais jusqu'à leurs querelles de ménage où je dois dire que le sexe le plus faible, — impossible ici de dire le beau sexe, — jouait presque toujours un rôle fort actif. Je me mêlais aussi et avec un véritable plaisir à leurs parties de chasse, condescendance bien simple sans doute, mais qui m'établissait dans leur intimité plus avant que des services tout autrement importants. Il faut connaître ces tribus sauvages pour se rendre compte de ce que je pus ajouter ainsi à mon autorité sur elles. Quand je n'étais pas chez les Khonds, ils affluaient à ma résidence dont je leur ouvrais librement l'accès pour les mettre en contact le plus fréquemment possible avec leurs voisins des basses terres. Je tâchais aussi de les attirer aux foires du plat pays en prenant toutes sortes de précautions pour les protéger dans le principe contre les fraudes dont ils auraient pu être victimes. Il ne se passa pas longtemps toutefois sans que ces mesures de prudence devinssent parfaitement superflues; nos montagnards bientôt passés maîtres en fait de négoce se tiraient d'affaire tout seuls. J'instituai des poursuites sévères contre les misérables qui faisaient métier d'enlèvements et de rapts. Trois d'entre eux qui m'étaient particulièrement signalés, passèrent en jugement et furent condamnés à la prison. Une grande route pénétrant au cœur du Khondistan fut signalée par moi comme le meilleur moyen d'y porter les premiers germes de la civilisation et je fis valoir auprès du gouvernement l'impérieuse nécessité d'étendre les mesures prises pour la suppression du rite mériah aux principautés voisines, le Boad et le Chinna-Kimedy; dans le Goomsur même, l'accomplissement public des sacrifices humains avait cessé tout à fait. De plus j'étais parvenu à constituer une espèce d'état civil pour les *Possia-Poes* ou serfs dont j'ai déjà eu occasion de parler. On les traitait en général assez bien et leur vie ne courait aucun danger immédiat. Mais il suffisait qu'ils pussent souffrir, à un moment donné, de quelque violente réaction religieuse, pour qu'il fût sage d'ouvrir un registre où ils étaient tous nominativement inscrits, avec désignation d'âge, de sexe, etc. Après l'accomplissement de cette formalité on ne les rendait à leurs propriétaires respectifs que sous la garantie personnelle de quelque chef influent et bien placé, lequel s'obligeait à les représenter soit devant moi, soit devant un agent que je déléguerais à cet effet toutes les fois que je jugerais convenable de requérir cette comparution.

Pendant les quatre années dont je viens de parler et qui constituent ce que j'appellerais volontiers ma première campagne, j'avais mené une existence matériellement très-pénible et cela dans un pays malsain, marécageux, qui mine parmi nous autres Européens les constitutions les plus robustes. Aussi ma santé se trouvait-elle fortement ébranlée, lorsque dans les premiers mois de 1842, mon régiment fut désigné pour prendre part aux opérations militaires dont la Chine était alors le théâtre. Je sollicitai, j'obtins l'honneur de rentrer sous les drapeaux et le capitaine Macpherson me remplaça chez les Khonds. Son administration, qui dura deux ans, fut marquée par une mesure déplorable : la destitution de Sam Bissoi que des intrigants subalternes étaient parvenus à noircir dans son esprit. Notre fidèle allié fut remplacé par un prêtre de Tentilghur nommé Ootan Singh. Mais les Khonds qu'on avait faussement représentés comme hostiles à Sam Bissoi, se mirent presque aussitôt en révolte contre leur nouveau chef que son avarice, sa couardise et sa mauvaise foi signalaient à leur mépris. Le capitaine Macpherson lui-même fut contraint, après l'avoir porté au pouvoir, de solliciter sa destitution.

IV

Revenu de Chine en janvier 1847, j'étais moi-même occupé à réprimer une insurrection survenue du côté de Golconde, lorsque je me vis rappelé sur le théâtre de mes anciens travaux en remplacement du capitaine Macpherson qui retournait à Calcutta.

Je retrouvai les tribus du Goomsur dans un état d'agitation fiévreuse. Nos marches et contre-marches continuelles les inquiétaient au plus haut point et leur faisaient soupçonner de la part du gouvernement quelques desseins hostiles. Il fallait avant tout les rassurer et j'y parvins avec l'aide de Sam Bissoi que, sous ma responsabilité propre, je me hâtai de replacer au pouvoir. Ma satisfaction fut grande lorsque j'appris que pendant ma longue absence aucun sacrifice humain n'avait eu lieu. Je ne pus du moins constater aucune contravention à

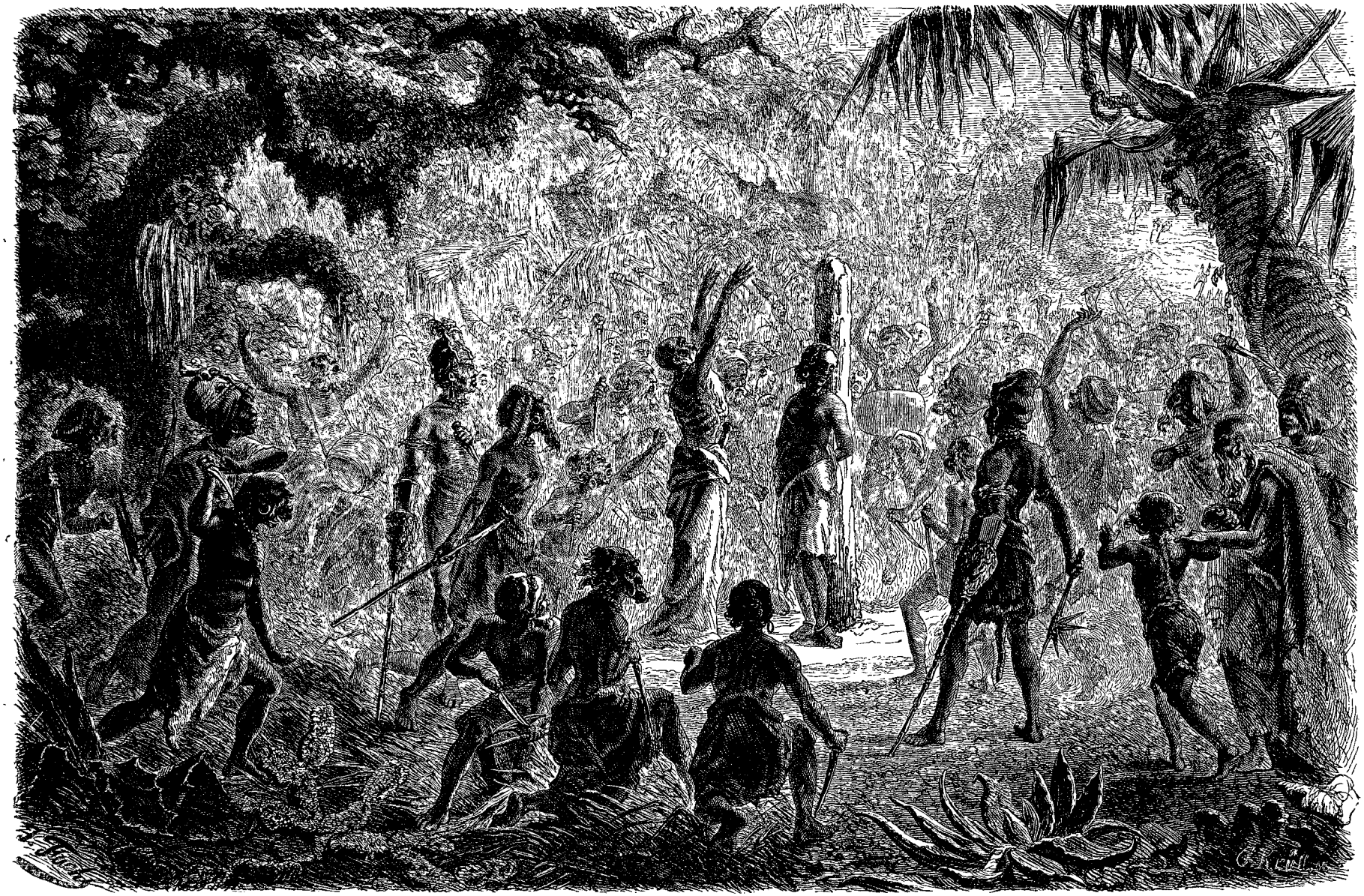
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes ordres ; aussi distribuai-je libéralement à droite et à gauche, parmi les chefs restés fidèles à leur promesse, ces coupons de gros drap rouge auxquels ils attachent tant de prix et dont ils rehaussent l'éclat de leur costume de guerre. Nous reprîmes ensemble la question jadis controversée. L'abolition du rite mériah n'avait, me dirent-ils, entraîné pour eux aucuns désastres; néanmoins ils s'irritaient parfois de la contrainte que je leur avais imposée en apprenant que des sacrifices humains avaient eu lieu dans le Boad, le Jeypore ou quelque autre des États voisins. L'impartialité du gouvernement devait le porter, ils l'espéraient du moins, à exiger des autres dis-

Jeunes femmes destinées au rôle de mériahs, délivrées et élevées par l'administration anglaise. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

tricts la même obéissance qu'on avait obtenue du leur. Je dus promettre qu'il en serait ainsi et je pénétrai immédiatement dans le Boad où Chokro Bissoi, toujours à la tête de quelques adhérents, maintenait une certaine agitation. Le premier but à y poursuivre était évidemment la restitution des cent soixante-dix prisonniers enlevés au capitaine Macpherson, puis le rétablissement de la confiance chez les Khonds. Impitoyablement traités par les employés indigènes sur lesquels ils s'étaient permis de cruelles représailles, toute visite officielle leur était un objet de terreur. Ils s'enfonçaient à mon approche dans leurs impénétrables forêts et je ne trouvais littéra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Meriah Poujah ou sacrifice humain dans le Khondistan. — Dessin de Fuchs d'après sir John Campbell.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement personne à qui parler. Sur ces entrefaites et pendant que je cherchais en moi-même comment pourrait s'opérer la réconciliation des Khonds avec le gouvernement, je reçus l'ordre formel d'aller déposer le rajah d'une principauté voisine, celle d'Ungool, située au delà de la rivière Mahanuddy.

Je rentrai après quelques semaines d'absence dans le Boad avec six compagnies d'infanterie et un escadron d'irréguliers à cheval. La tranquillité n'y avait pas été troublée, malgré les continuels efforts de Chokro Bissoi pour commettre ses compatriotes dans quelque acte de résistance ouverte aux ordres du gouvernement. S'adressant de préférence à leurs préjugés religieux, il leur promettait, entre autres choses, la liberté absolue d'offrir à leurs dieux des victimes humaines, et comme ils étaient encore en possession de celles que le capitaine Macpherson leur avait rendues si mal à propos, on pouvait craindre qu'une immolation générale ne fût le préliminaire de la révolte à laquelle on les poussait. La tentation était forte, une hésitation générale semblait prévaloir. Sans la crainte salutaire que le *sirkar* (le gouvernement) inspire à ces populations longtemps opprimées, sans les prompts et heureux résultats que venait d'avoir la guerre portée dans les domaines du rajah d'Ungool, on ne peut guère savoir ce qui fût arrivé. En somme, les instigations du chef rebelle demeurèrent sans effet, et l'officier que j'avais chargé de me suppléer pendant mon absence n'eut à repousser aucune attaque directe. Entamer dans le Boad l'abolition des sacrifices humains n'en était pas moins une entreprise fort épineuse et fort délicate. Le gouvernement suprême de l'Inde ne s'y décida qu'avec une certaine hésitation. Nous avions cependant pour nous les succès obtenus dans le Goomsur où la prospérité publique n'avait nullement souffert, on le pense bien, et où les dieux, frustrés du sang des hommes, n'avaient manifesté aucun ressentiment. La moindre épidémie, une mauvaise récolte, un désastre quelconque auraient été certainement interprétés en ce sens; mais un heureux hasard nous les avait épargnés et ôtait ainsi tout prétexte aux récriminations fanatiques. Je reçus enfin les ordres nécessaires et préludai aussitôt à mon entreprise par une soigneuse distribution des petites forces dont je disposais.

Ce fut ainsi que, jusqu'au mois de mai, je parcourus le Boad dans tous les sens, malgré les fièvres qui déjà sévissaient, malgré la chaleur, malgré les inconvénients particuliers à cette saison où les gens du pays, en vue des pluies de juin, mettent le feu aux herbes sèches des jungles et aux broussailles de leurs forêts. On se ferait difficilement une idée de ce que devient, envahie par des torrents d'âcre fumée, l'atmosphère ardente de ces contrées malsaines. Mon camp fut littéralement décimé par la fièvre; il me fallait à chaque instant renvoyer des hommes dans le plat pays; deux de mes officiers périrent et bon nombre durent aller chercher, sous des cieux plus cléments, les moyens de rétablir leur santé compromise. Mais, au prix de tant de sacrifices et de souffrances, nous vîmes l'autorité du gouvernement reprendre son prestige. Les tribus les plus éloignées se sentirent sous notre main, et les chefs, qui les premiers avaient fait leur soumission, virent strictement accomplir la promesse que nous leur avions faite d'imposer à tous ce que nous obtenions d'eux. Sur les cent soixante-dix victimes vainement délivrées naguère, les Khonds en avaient déjà immolé trois pour mettre le ciel de moitié dans la résistance qu'ils espéraient nous opposer. A l'exception de celles-là, toutes nous furent rendues et le résultat total de nos opérations dans le Boad fut le salut de deux cent trente-cinq malheureuses créatures destinées à périr tôt ou tard sous le couteau des prêtres. Chose étrange à dire, la grande majorité des Mériahs semblait complétement indifférente à la délivrance que nous leur apportions, et beaucoup s'effrayaient à l'idée de descendre avec nous dans la plaine, méfiants du sort qui les y attendait. Je dois dire cependant qu'il ne fallut pas longtemps pour les réconcilier avec leur destinée et leur faire apprécier la bienveillante tutelle qui allait désormais veiller sur eux.

La campagne suivante (novembre (1849) eut pour théâtre le Chinna-Kimedy, dont les districts montagneux confinent à ceux du Boad et du Goomsur. Là ce n'était pas seulement à la terre, mais à Manuck-Soro, le dieu des combats, à Boro-Penno, le dieu grand, à Zaro-Penoo, le dieu du soleil, qu'on offrait des sacrifices humains. L'ignorance des populations confinées dans leurs montagnes et sans rapports avec la plaine, faisait prévoir une résistance obstinée, et j'avais pris mes mesures en conséquence. Muni par le gouvernement des plus amples pouvoirs, je ne voulais cependant en faire usage qu'à la dernière extrémité. Dans ces montagnes où jamais un Européen n'avait mis le pied, parmi ces forêts dont pas un sentier ne nous était connu, sous ce ciel dévorant, plus terrible que des armées, la guerre eût été un fléau sans nom, et la moindre imprudence, la moindre erreur pouvaient amener la guerre. L'aide des principaux rajahs que j'avais su me concilier et dont la confiance m'était acquise, la netteté de mon langage, le soin avec lequel je précisais les intentions du gouvernement et je limitais notre action à l'anéantissement du rite sanglant que nous voulions abolir, détournèrent de nous cette nécessité fatale. On nous accueillit d'abord, il est vrai, avec plus d'étonnement et de terreur que de sympathie. Des groupes effarés contemplaient de loin notre camp sans oser y pénétrer. On répandait partout le bruit que je venais chercher des Mériahs pour en faire moi-même un immense holocauste à la divinité des eaux qui avait tari un lac artificiel creusé près de ma demeure; mais ces vaines rumeurs s'effacèrent bientôt, et la rigoureuse discipline observée par mes troupes rendit les populations plus confiantes. Les conférences parlementaires purent commencer alors, et après force harangues de part et d'autre, force récits de ce qui s'était passé dans le Goomsur et le Boad, j'obtins la délivrance de deux cent six Mériahs et la promesse formelle que, dans les sacrifices ultérieurs, les buffles, les chèvres et les pourceaux seraient exclusivement offerts aux divinités de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la contrée. Le capitaine Macviccar, mon suppléant, qui opérait de son côté dans certains districts du Boad où nous n'avions pu pénétrer l'année précédente, arriva lui aussi à d'heureux résultats. Nous ramenâmes, à nous deux, trois cent sept Mériahs, dont cent vingt petits enfants qui furent placés aux frais du gouvernement chez les missionnaires de Berhampore et de Cuttack. Parmi les adultes, ceux qui étaient mariés furent dispersés dans divers villages où on leur fournit les moyens de former un établissement agricole; les jeunes gens commencèrent l'apprentissage de différents métiers; douze ou quinze entrèrent chez des particuliers qui se constituaient leurs patrons, et j'en enrôlai vingt-cinq pour mon escadron d'irréguliers. Les jeunes filles, à mesure qu'elles deviennent nubiles, trouvent facilement des maris, attendu que le gouvernement, dont elles sont les pupilles, leur assure un douaire suffisant. Enfin on a établi à Sooradah, pour les femmes non mariées et pour les plus jeunes enfants, un asile spécial où, sous la surveillance de respectables matrones, les premières apprennent les soins du ménage, tandis que les seconds sont mis en état d'entrer plus tard dans les écoles de missionnaires.

En 1850, l'état de ma santé me força de quitter l'Inde, et j'allai au cap de Bonne-Espérance passer le temps nécessaire à mon rétablissement. Pendant mon absence le capitaine Macviccar et le capitaine Frye continuèrent l'œuvre sacrée à laquelle nous étions voués ensemble. Le second, orientaliste érudit, qui avait fait une étude spéciale des dialectes khonds, et auquel on doit l'impression des seuls ouvrages qui existent en cette langue, a péri depuis victime de son zèle. Une fièvre pestilentielle a terminé la carrière de ce brillant officier dont les vues saines et la politique habile ont particulièrement contribué au succès définitif de notre œuvre commune. Une singulière anecdote que je tiens de lui et qui se rattache à l'époque dont je parle doit trouver ici sa place.

Averti qu'une jeune et belle fille de quinze à seize ans devait être immolée à bref délai, il n'hésita pas à se porter rapidement sur le lieu du sacrifice escorté seulement de quelques cavaliers. Il était grand temps qu'il arrivât, car, au milieu des Khonds réunis, le prêtre officiant tenait déjà la victime. Sommés de la livrer immédiatement, nos montagnards hésitèrent; ils étaient dans un état d'excitation et de colère qui pouvait avoir les plus fâcheux résultats. Argumenter avec eux dans de pareilles circonstances eût été parfaitement inutile; aussi le capitaine Frye, une fois que la Mériah lui eut été remise, reprit-il en toute hâte le chemin de son camp. Les Khonds, déçus et furieux, ne savaient après son départ sur qui faire tomber leur rage; ils n'entendaient pas être frustrés du sacrifice pour lequel ils étaient venus. Une idée s'offrit à eux qui tout à coup fit fortune. Le prêtre était là, vieillard inutile, membre parasite de la communauté, pourquoi ne remplacerait-il pas la victime dérobée aux dieux? L'étrange substitution s'accomplit à l'instant même et le malheureux sacrificateur, dont le meurtre fut d'ailleurs puni comme il devait l'être, prit la place de la Mériah qu'on lui avait arrachée.

En présentant le tableau de ses opérations, le capitaine Macviccar faisait remarquer que l'abolition des sacrifices humains n'impliquait aucun changement dans la religion des Khonds, aucune idée de progrès moral. Sous beaucoup de formes symboliques et de noms divers, la divinité que ces montagnards adorent est toujours la terrible Dourgha des Indous, cette divinité hostile qu'on apaise à force de sang et qui accepte seulement lorsqu'elle y est forcée, la substitution du sang des animaux à celui des hommes. L'idée fondamentale restant la même, le rite n'est véritablement aboli dans un district que lorsqu'il l'est également dans tous les pays voisins Sans cela les vrais fidèles se transportent à de longues distances pour voir s'accomplir dans toute la rigueur, dans toute la vérité, le sacrifice essentiel, et pour rapporter dans leurs champs ainsi fertilisés, un lambeau de la précieuse offrande. Aussi tout en reconnaissant les résultats obtenus dans le Chinna Kimedy, le capitaine Macviccar ajoutait-il que ces vastes régions ne pourraient être considérées comme complétement et définitivement soumises à la prohibition nouvelle, si les immolations humaines continuaient dans le Jeypore, principauté limitrophe d'une étendue considérable. Cette conclusion parfaitement juste et bien étudiée fut le point de départ de nos nouvelles expéditions qui commencèrent le 17 décembre 1851, et employèrent les trois années suivantes. Notre marche était la même; nos moyens d'action tout à fait identiques, les obstacles à vaincre ne changeaient guère; c'étaient toujours, en première ligne, la fièvre, la petite vérole et autres maladies épidémiques; puis l'ignorance et le fanatisme obstinés des populations, parfois la méfiance des rajahs qui cherchaient un but politique à nos efforts humanitaires. On ne se fait pas une idée de la patience, de la persévérance qu'il faut déployer dans ces transactions délicates, où le langage de l'autorité ne se rend acceptable que grâce à mille ménagements conciliateurs, et où l'emploi mal entendu de la force risquerait à chaque instant de soulever des régions entières. Je n'y ai eu recours, Dieu merci, qu'une seule fois, en janvier 1852, dans des circonstances exceptionnelles. Nous étions alors dans le canton de Godairy, au centre de six villages ordinairement en guerre l'un avec l'autre, mais qui s'étaient ligués contre nous, se figurant que nous venions tirer vengeance d'un triple assassinat dans lequel ils étaient tous plus ou moins compromis. Ils avaient effectivement assassiné, peu de temps avant, trois messagers du Nigbbau de Godairy, qui sous prétexte de lui porter leur réclamation touchant le rite mériah leur avaient extorqué des buffles, des chèvres, des vases de bronze, etc. Aussi restaient-ils sourds à toutes mes exhortations, rebelles à tous mes ordres, et je dus passer onze jours entiers, campé à la belle étoile, dans des rizières, qui pendant ce laps de temps furent inondées à deux reprises différentes. Après bien des démonstrations menaçantes, enhardis par la faiblesse du détachement que j'avais avec moi, ces farouches montagnards, au nombre d'environ trois cents, attaquèrent mon camp avec des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

clameurs féroces: du haut des rochers couverts de jungles qui entouraient nos tentes, trois ou quatre cents autres, demeurés spectateurs, applaudissaient nos assaillants et les encourageaient de la voix. Une sortie vigoureuse fit bientôt justice de cette audacieuse tentative, et l'ennemi abordé de front ne résista guère. Aussi dès le lendemain les divers villages de la confédération nous envoyèrent leurs délégués, et dans le courant de la journée suivante ils vinrent tous faire leur soumission, s'engager par serment à ne plus pratiquer le rite proscrit et remettre en nos mains leurs Mériahs au nombre de trente-sept. Le chef du village qui avait donné le signal de la sou-

Chefs khonds. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

mission reçut le *Sari* ou turban d'investiture, signe officiel d'un pouvoir reconnu par l'État et du lien féodal qui nous subordonne le pouvoir.

Cette victoire facile mais décisive me donna un ascendant marqué sur tout le pays. Un seul village, celui de Bundari, refusa de se soumettre et de m'envoyer ses Mériahs qui, je le savais, étaient au nombre de cinq. Je m'y rendis aussitôt, mais la population entière avait fui, ce qu'expliquait de reste un poteau souillé de sang après lequel pendait, par ses longs cheveux, la tête d'une victime récemment immolée. Ce navrant spectacle porta au comble l'excitation de mes hommes et ils n'auraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas demandé mieux que de me suivre, si j'avais pu les y conduire, jusqu'au fond des solitudes abruptes où les habitants de Bundari avait cherché refuge. Mais d'une part je ne savais dans quelle direction marcher contre ces derniers, puis les provisions manquaient et l'état sanitaire empirait de jour en jour. Il fallut donc, après avoir vu échouer tout espoir de négociation, — et j'étais allé jusqu'à offrir une amnistie complète pour tous les crimes passés, — il fallut, dis-je, avoir recours à un acte décisif pour empêcher, si faire se pouvait, que les quatre Mériahs emmenées par les habitants de Bundari ne fussent immolées à leur tour. J'ordonnai, quoiqu'à regret,

Indigènes du Khondistan. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

l'incendie du village et la destruction de huit poteaux qui avaient servi aux sacrifices antérieurs [1].

Je retrouve dans mes notes de cette époque ce fait assez curieux que quatre montagnards khonds épris d'autant de femmes mériahs vinrent avec elles chercher asile dans mon camp, préférant ainsi quitter leur pays et leurs familles, plutôt que de faire courir à leurs femmes, plus ou moins légitimes et aux enfants qu'ils avaient d'elles, le risque de tomber sous le couteau des prêtres.

1. Le couteau du sacrificateur et l'un des poteaux dont je viens de parler, conservés par moi comme reliques, font aujourd'hui partie de la collection indienne du *Cristal-Palace*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Deux femmes khonds s'étaient aussi échappées de Bundari pour suivre deux jeunes gens désignés Mériahs. Elles prétendaient avoir obéi à un simple sentiment d'humanité, mais tout porte à croire qu'une passion plus vive était en jeu. Je pourrais mentionner quelques autres évasions du même genre, plus rares en somme qu'on aurait dû s'y attendre et ceci de par la croyance généralement reçue que l'être voué au sacrifice et nourri des aliments qu'on lui sert comme tel, ne doit et ne peut plus chercher à se soustraire au sort qui lui est réservé. Ce préjugé a si bien pris racine qu'il étouffe chez les Hindous fatalistes jusqu'à l'instinct de la conservation personnelle, jusqu'aux inspirations du dévouement maternel. Ce dernier cependant, j'ai pu m'en assurer, est susceptible de renaître bien vite lorsque les circonstances s'y prêtent.

Parmi les Mériahs que je ramenai en 1852 du Moota de Ryabiji se trouvait une famille composée de la mère et de ses trois jeunes enfants. Cette femme, complétement fanatisée, ne revenait qu'à regret dans les plaines. Elle avait longtemps envisagé non-seulement avec calme mais avec une satisfaction mêlée d'orgueil la certitude de se voir un jour ou l'autre avec ses enfants l'objet d'une immolation solennelle qui la recommanderait spécialement à la faveur des dieux et la placerait dans une sphère supérieure à celle où s'agite le commun des hommes. Une fois dans mon camp, ses illusions peu à peu se dissipèrent et j'en eus la preuve le jour où elle vint tout en larmes me révéler un secret qu'elle m'avait jusque-là caché, l'existence d'un quatrième enfant à elle, un garçon de six ans qu'on avait pris soin de dérober à mes regards. Il était déjà désigné comme devant être offert à Tado Pennor, et cette puissante divinité qui règle le sort de la terre avait témoigné par des signes certains qu'elle agréait cet holocauste. Houllou Mai, ainsi s'appelait la femme en question, insistait avec ardeur pour qu'on envoyât un détachement au secours de son fils, mais la saison était trop avancée et j'aurais compromis les hommes chargés de cette mission, sans compter qu'il fallait éviter à tout prix un conflit armé dans cette contrée où notre ascendant moral venait à peine de s'établir. Je m'engageai seulement vis-à-vis de cette mère éplorée à faire partir de très-bonne heure la prochaine expédition dans l'espoir que nous arriverions ainsi assez tôt pour sauver la vie de son fils. Mes assurances à cet égard ne la tranquillisèrent qu'à demi, car quelques jours après, malgré les pluies qui tombaient à torrent, — car nous étions alors au temps de la moisson, — les directeurs de l'asile de Sooradah où cette femme avait été placée, me firent savoir qu'elle s'était échappée, mais sans emmener ses enfants. Je m'expliquai parfaitement les motifs de cette évasion, mais je n'avais que des vœux bien ardents à mettre au service de la fugitive. Un mois tout entier s'écoula sans que nous pussions obtenir le moindre renseignement sur son compte. Aussi commençais-je à désespérer de la revoir jamais lorsque, le quarantième jour après son départ, elle reparut devant moi, ramenant avec elle son petit garçon. J'appris de sa bouche même, les détails de sa périlleuse aventure. L'idée de voir son fils sacrifié lui avait ôté, me dit-elle, l'appétit et le sommeil. A la longue, son angoisse devint si poignante qu'elle résolut de le sauver à tous risques. Ce fut alors qu'elle s'échappa de Souradha et gagna promptement les montagnes, non sans difficulté ni sans dangers, car les jungles fourmillaient de tigres et de serpents. Elle n'osait pas s'exposer à être vue sur le territoire des tribus amies qui n'auraient pas manqué de capturer cette Mériah fugitive pour nous la restituer aussitôt; tandis que si elle fût tombée dans les mains de celles qui nous résistaient encore, elle eût été rendue infailliblement à ses anciens possesseurs. D'un côté ou de l'autre, le péril était à peu près le même. La pauvre créature en était donc réduite à ne voyager que de nuit, et Dieu sait ce que peut être un voyage nocturne en pareille saison, par des pluies diluviennes, le long des torrents débordés, alors que le hurlement des bêtes sauvages se mêle de toutes parts aux clameurs de la tempête. Mais cette femme courageuse, chez qui les instincts les plus élevés de notre nature s'étaient éveillés pour la première fois, ne se laissa pas intimider. Tapie au fond des forêts tant qu'il faisait jour, afin de se soustraire aux regards, elle ne se remettait en route que lorsque les habitants des villages étaient plongés dans le sommeil, n'ayant pour subsister que quelques racines sauvages çà et là rencontrées, à partir du moment où elle eut consommé la petite provision de riz séché qu'elle avait pu emporter de l'asile.

Elle atteignit ainsi la bourgade où elle résidait naguère, et trois jours entiers rôda autour de son enceinte, n'osant y pénétrer tant que les habitants s'y trouvaient, mais guettant une occasion que la saison devait lui fournir, car il arrive souvent que les paysans sortent en masse à l'époque des pluies pour aller cultiver leurs rizières. L'heureux moment arriva, elle put sans être vue s'élancer jusqu'à son fils, le saisir, l'emporter et prendre la fuite avec cette force surhumaine qu'une résolution désespérée prête au courage.

Il ne lui fallut que quelques nuits pour arriver jusqu'au territoire de nos tribus soumises. Une fois là elle n'avait plus rien à craindre. Il lui fut loisible de raconter ce qu'elle avait fait et de demander à être ramenée par étapes jusqu'à la plus avancée de nos stations militaires. Elle l'obtint sans peine, et je n'oublierai jamais la vive satisfaction avec laquelle j'accueillis cette femme héroïque ainsi que l'enfant sauvé par elle. La fatigue, l'angoisse, les misères de toutes sortes l'avaient réduite à l'état de squelette, et il ne faut pas s'en étonner car bien des hommes et des plus robustes n'auraient pu résister aux épreuves par lesquelles elle venait de passer. Au reste ses souffrances étaient à leur terme, car le gouvernement anglo-indou avec sa libéralité ordinaire s'est chargé d'elle et de ses enfants.

Ce qu'il faut remarquer ici, c'est la complète révolution de sentiments qui s'était faite chez cette pauvre créature ignorante. Quatre mois avant de risquer sa vie pour le salut de son fils, elle se glorifiait de le savoir destiné à périr sur l'autel des dieux. C'est là ce qui donne un ca-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chet spécial et vraiment romanesque à cet épisode de mes campagnes.

Le devoir m'avait conduit à mainte et mainte reprise parmi ces tribus où prévaut l'odieuse coutume de l'infanticide. Cet usage de mettre à mort les filles nouvellement nées, bien qu'on ait pu le rattacher à quelque absurde légende, est en réalité une conséquence de l'état de misère où croupissent certaines populations. Les mères l'acceptent avec une apathie surprenante ; elles en parlent sans le moindre remords : « Nos maris l'exigent, disent-elles, et au fait comment nourriraient-ils un si grand nombre d'enfants? » D'un autre côté, lorsque je demandais aux célibataires mâles pourquoi ils ne s'étaient pas mariés, ils s'excusaient sur la « cherté des femmes. » Je cherchai alors à leur démontrer que les femmes seraient beaucoup meilleur marché si on élevait les petites filles. Mais, malgré cette irrésistible logique, je ne pense pas les avoir souvent convaincus, et ce fut seulement par de solennelles menaces ainsi que par des récompenses adroitement semées çà et là que je suis parvenu à diminuer sensiblement le nombre de ces infanticides traditionnels.

Ma dernière expédition chez les Khonds date du mois de novembre 1853. J'avais précédemment parcouru presque tous les districts que je visitai à cette époque, et j'eus le plaisir de trouver à peu près partout une adhésion sans réserve aux principes que nous avions fait prévaloir. Soit conviction sincère, soit obéissance passive, le Mériah Poujah n'avait plus un seul champion avoué. Dans deux ou trois localités cependant les chefs me demandèrent : « Comment nous excuser envers nos dieux? » Et voyant que je leur laissais à cet égard toute liberté, un d'eux adopta la formule suivante qui me mettait en cause avec une naïveté singulière : « Ne vous irritez pas, ô déesse, de ce que nous vous offrons le sang des animaux au lieu de celui des hommes : si cependant vous nous en voulez, déchargez votre colère sur le *gentleman* d'Europe plus en état que nous de la supporter. C'est à lui, non pas à nous, que le crime est imputable. »

Je citerai encore comme incident remarquable la fuite d'un jeune Mériah qui, disait-il, aimait mieux être sacrifié chez les siens et pour leur faire plaisir plutôt que de vivre dans la plaine, chez des étrangers aux yeux desquels il n'avait aucune importance. Le chef de Ryabiji auquel il appartenait me le ramena quelque temps après en me reprochant de l'avoir laissé fuir : « Songez, me disait ce montagnard, un des plus beaux et des plus intelligents que j'aie connus, songez qu'il a déjà passé par toutes les cérémonies préliminaires et que sa présence est pour nous une tentation continuelle. Veuillez le garder un peu mieux. »

Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit à plusieurs reprises, que la simple capture d'une victime, sa présentation devant un agent de l'État lui ôte la valeur expiatoire, profane son caractère sacré, la met par conséquent à l'abri de tout danger ultérieur. Je pourrais citer contre cette théorie périlleuse trois exemples concluants de Mériahs qui ont été immolées après avoir passé par nos mains.

Les tableaux suivants compléteront cette rapide esquisse des efforts accomplis pendant dix-sept ans (1837 à 1854) pour en finir avec cet abominable débris des antiques superstitions de l'Inde. Pendant ce laps de temps nous avions sauvé :

	Hommes.	Femmes.	Total.
Dans le Goomsur	101	122	223
— Boad	181	164	345
— Chinnah Kimedy	313	353	666
— Jeypore	77	116	193
— Kalahundy	43	34	77
— Patna	2	»	2
Total	717	789	1506

Pendant la même période nous avions fait enregistrer mille cent cinquante-quatre Possiahs Poes, qui rendus à leurs propriétaires sous la garantie des chefs de village ne couraient plus aucuns risques d'être immolés.

On va voir ce que sont devenues les mille cinq cent six Mériahs de tout âge et de tout sexe qui ont dû la vie au développement de l'influence britannique dans le Khondistan.

	Hommes.	Femmes.	Total.
Rendus à leur famille ou adoptés dans la plaine par des personnes dignes de toute confiance	194	148	342
Mariées à des Khonds ou à des habitants du plat pays	»	267	267
Entrés au service de l'État ou des particuliers	53	22	75
Morts depuis leur délivrance	69	88	157
Déserteurs	63	14	77
Élevés chez les missionnaires à Cuttack, Berhampore et Balalora	116	84	200
Établis comme cultivateurs dans différents villages	195	111	306
Placés à l'asile de Sooradah	27	55	82
Total	717	789	1506

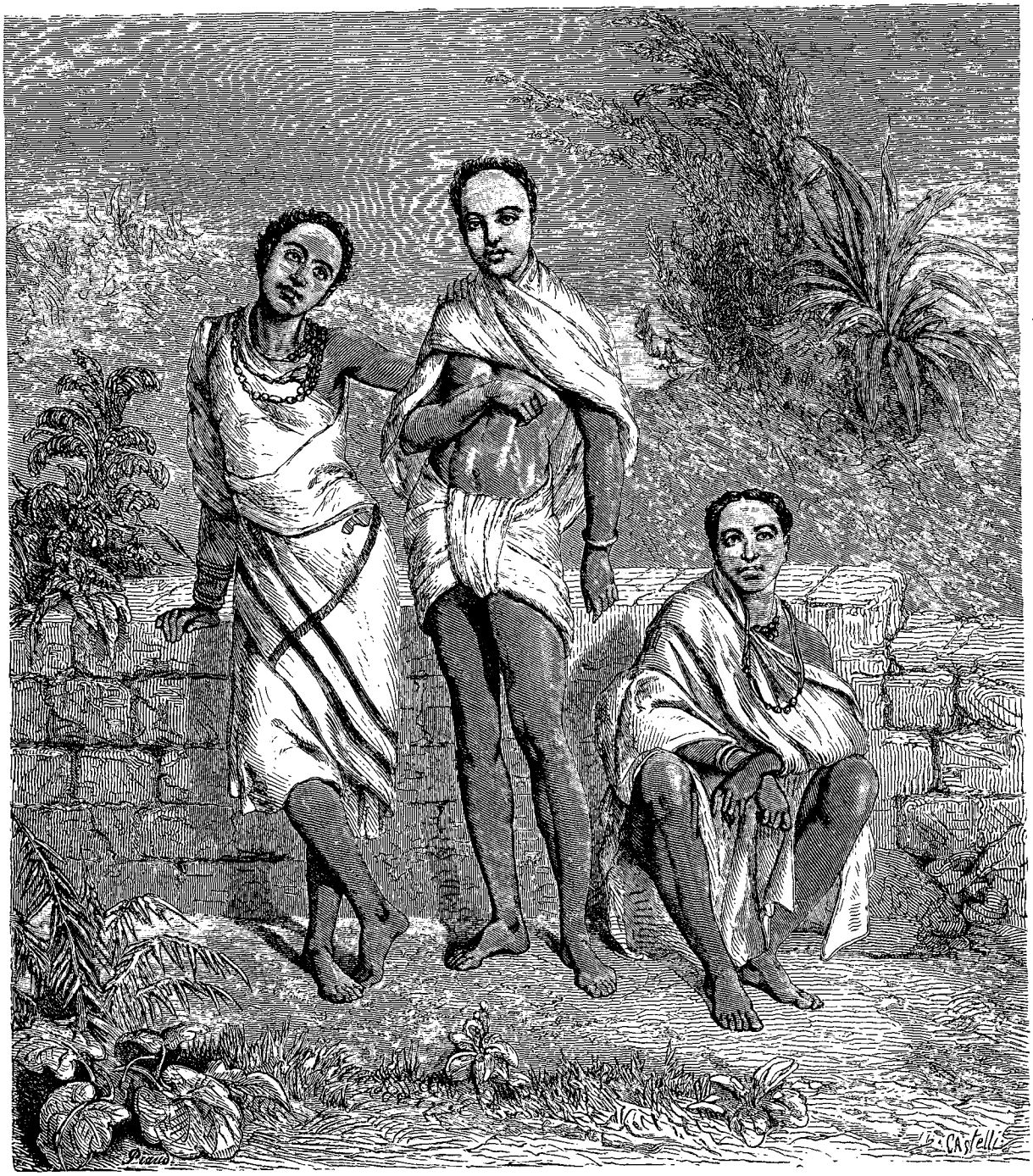
Quant à l'infanticide, l'enquête de 1854 prouve que dans deux mille cent quarante-neuf familles de villageois où en 1848 on aurait à peine trouvé cinq ou six enfants du sexe féminin, il en existait neuf cent un épargnés certainement depuis lors.

Vigoureusement continués après mon départ de l'Inde nos constants efforts ont obtenu l'abolition complète du rite mériah. Si comme ceux des Sutties et des Thugs, il n'existe plus guère qu'à l'état de tradition historique, je n'en dirai pas autant de l'infanticide contre lequel on ne pourra réagir d'une manière efficace que par le progrès général des mœurs et des institutions administratives.

Pour en finir avec l'abominable abus que la Providence me destinait à combattre et que j'espère avoir contribué à détruire complétement, je dois répondre ici à une question qui m'a été fréquemment adressée sur le nombre approximatif des sacrifices humains qui pouvaient avoir lieu chaque année dans Khondivana ou Khondistan; on n'a là-dessus que des données hypothétiques. Le capitaine Macpherson en 1846 portait à cinq cents le chiffre des victimes annuellement immolées. Il se fondait particulièrement sur le compte rendu de certains « grands sacrifices » accomplis dans le Bustar où avaient péri le même jour vingt-cinq à vingt-sept malheureux Mériahs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je crois pour mon compte et d'après mon expérience personnelle qu'il y a là une exagération manifeste. Bien peu de districts khonds, il est vrai, s'abstenaient absolument de pareils holocaustes, mais les frais considérables qu'entraînaient l'achat des victimes et les orgies dont chaque cérémonie expiatoire devenait l'occasion, devaient limiter dans une certaine mesure le nombre des malheureux destinés à périr ainsi. Il est très-probable

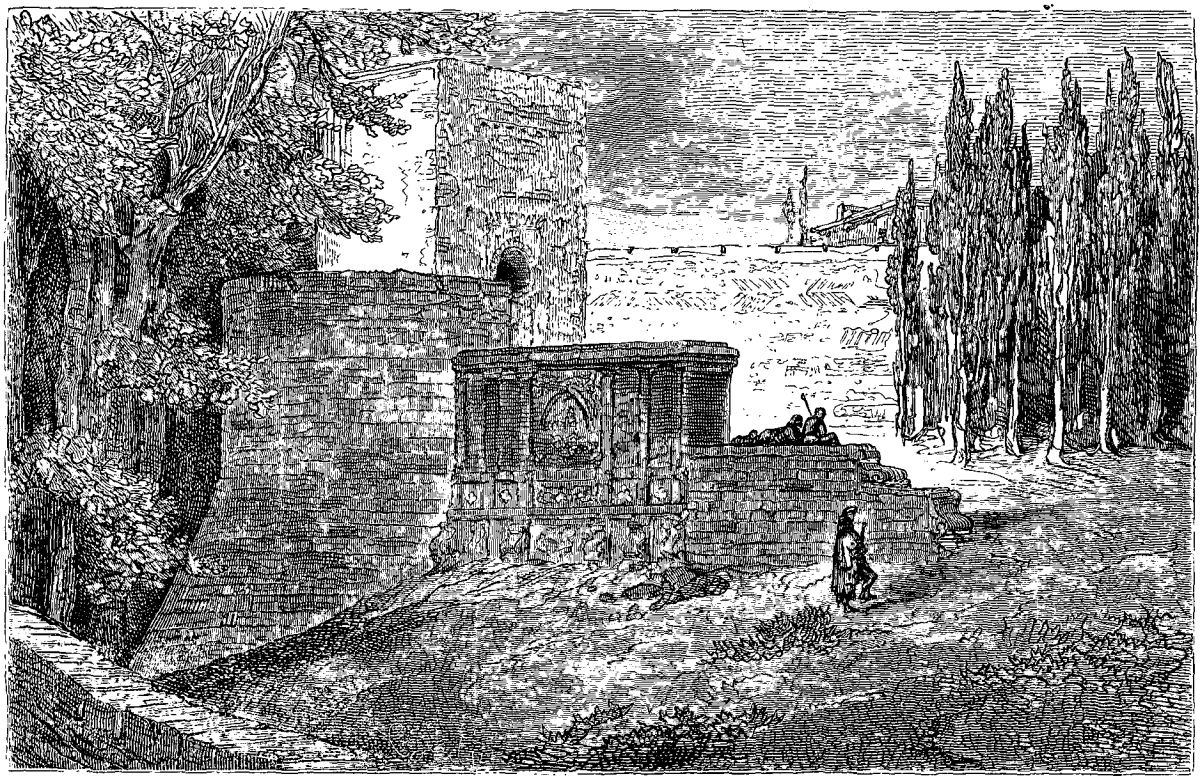


Jeunes Khonds élevés par l'administration anglaise. — Dessin de Castelli d'après sir John Campbell.

que chaque groupe de villages (Mootah) avait une fois l'an son sacrifice expiatoire, et des circonstances spéciales pouvaient donner lieu à un surcroît de tueries; mais je ne crois pas me tromper beaucoup en évaluant à cent cinquante le nombre des Mériahs qui tombaient chaque année sur l'autel de Tado Pennor ou de Manuck-Soro.

Traduit par E. D. FORGUES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La Puerta de Justicia (entrée de l'Alhambra). — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Une *Casa de Pupilos*. — Le *Patio*. — Les rues de Grenade. — Les louanges des poëtes arabes. — Les origines de Grenade : l'ancienne *Karnattah* phénicienne ; l'*Illiberis* des Romains. — Les Goths et les Arabes. Ibn-Al-Hamar. — Guerres civiles. — Grandeur et décadence de Grenade.

La nuit commençait à tomber quand nous fîmes notre entrée à Grenade ; nous venions de passer sous la *Puerta de Facalauza*, une des anciennes portes de la ville moresque, dont le nom signifie en arabe : Porte des amandiers. L'*arrabal* ou faubourg, que nous traversâmes, est d'un aspect assez misérable et n'annonce guère l'entrée d'une ville aussi riche en merveilles que l'ancienne capitale de Boabdil. Après avoir tourné dans un grand nombre de ces ruelles tortueuses que les Espagnols appellent *callejones*, notre tartane s'arrêta devant une *casa de pupilos* de la Calle de la Duquesa, où notre compagnon de voyage, l'avocat de Velez Rubio, avait l'habitude de descendre. Nous fîmes donc nos adieux à notre calesero Paquito et à ses deux mulets Comisario et Bandolero, et le señor Pozo, tailleur grenadin, — *sastre granadino*, — comme disait fièrement son enseigne, nous admit d'emblée au nombre de ses pensionnaires. Le señor Pozo était un excellent homme, et nous fûmes comblés, par sa femme et par lui, de toutes sortes d'attentions et de prévenances.

La casa de pupilos n'est pas un hôtel, et le nombre des pensionnaires qu'on y reçoit est ordinairement limité à quelques-uns. C'est quelque chose comme la pension bourgeoise chez nous, ou comme le boarding-house des Anglais, avec plus de laisser-aller, plus de familiarité. Ces maisons sont ordinairement peu fréquentées par les étrangers ; quant à nous, nous les recherchions toujours de préférence aux hôtels, dont le faux luxe et l'hospitalité de mauvais aloi ne valent pas un accueil plus simple, mais presque toujours patriar-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337 ; t. VIII, p. 353 ; t. X, p. 1 et 17.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cal et plein de cordialité; elles ont en outre l'avantage d'obliger, pour ainsi dire, l'étranger à parler la langue du pays.

La casa de pupilos, qu'on appelle aussi *casa de huespedes*, ne s'annonce aux passants que par un petit carré de papier blanc grand comme la main, attaché avec une ficelle à l'une des extrémités de la fenêtre ou du balcon, — en Espagne, il est peu de maisons sans balcon; — lorsque le carré de papier est placé au centre, il signifie qu'il y a simplement un logement à louer.

Le plus ordinairement, la casa de pupilos est tenue par quelque veuve, qui veut augmenter par ce moyen ses modestes ressources; quelquefois par une famille que des revers de fortune forcent à louer à des étrangers les épaves d'un riche mobilier; ou bien tout simplement par d'honnêtes bourgeois qui veulent tirer parti d'un appartement trop vaste pour eux. Tel était le cas de nos hôtes : notre *padrona de huespedes* était une grosse femme d'une quarantaine d'années, — de *cuarenta navidades* (quarante noëls) — comme elle nous le disait elle-même en riant, comptant ses années par noëls comme on les compte chez nous par printemps; toujours gaie, toujours avenante, elle tenait beaucoup à donner à ses pensionnaires une haute idée de l'hospitalité grenadine.

La maison, d'une propreté parfaite, était meublée avec la plus grande simplicité : des chaises et des canapés en bois peint, garnis de paille, composaient le mobilier; les seuls objets de luxe étaient quelques saints et un *pequeño san Juan* en cire, habillés au naturel et qu'une cage carrée en verre garantissait de la poussière et des irrévérences des mouches. Les murs, peints au lait de chaux d'un ton jaune clair, étaient garnis de quelques lithographies coloriées représentant des sujets de *Nuestra señora de Paris*, avec une légende en français et en espagnol, qui expliquait les principaux faits du roman de Victor Hugo. Ces produits de la veuve Turgis avaient pour pendants quelques sujets religieux lithographiés et enluminés chez Mitjana, à Malaga, qui paraît faire une rude concurrence aux produits de la rue Saint-Jacques, d'Épinal et de Saint-Gaudens. Cette description pourrait s'appliquer à un très-grand nombre d'intérieurs espagnols.

Au rez-de-chaussée, était le *patio*, espèce de cour carrée qui peut se comparer exactement à l'*atrium corinthien* des maisons romaines : c'est tout à fait la même disposition. Autour du patio, règne une galerie couverte soutenue par des colonnes : c'est le *cavædium* des anciens; la partie découverte est pareille à l'*impluvium*, et souvent un bassin, situé au centre, tient lieu du *compluvium*, où venaient se réunir les eaux pluviales. Telles sont un grand nombre de maisons de Grenade et, pour compléter la ressemblance avec les maisons qu'on voit encore à Pompéi, la plupart sont pavées d'une mosaïque faite avec de petits cailloux blancs et noirs, représentant des arabesques et autres dessins variés.

Notre patio était soutenu par des colonnes surmontées de chapiteaux moresques de marbre blanc, arrachés sans doute à quelque mosquée, ou à une ancienne maison contemporaine des rois de Grenade. Un détail nous a frappés : c'est qu'un très-grand nombre des maisons de Grenade offrent dans leur construction de ces fragments moresques, tandis que les maisons antérieures à la conquête chrétienne sont tellement rares, qu'on peut à peine en citer quelques-unes. Il est évident qu'à la fin du quinzième siècle les conquérants, peu familiarisés avec les usages orientaux, durent démolir les maisons anciennes et se servir des matériaux pour en reconstruire d'autres suivant la tradition de leur pays.

Cette absence à peu près complète de monuments moresques déçut vivement mes compagnons de voyage, qui croyaient retrouver encore la vieille Grenade du temps des Abencerrages, ou quelque ancienne ville orientale avec des minarets élancés et des moucharabys en relief, comme ceux dont Gentile Bellini aimait à orner ses grandes toiles. Cependant, hâtons-nous de dire que les rues de Grenade, si elles ne rappellent pas tout à fait l'Orient, sont bien loin d'être d'un aspect monotone : les maisons, peintes en rose tendre, en vert clair, en jaune beurre frais, et autres nuances des plus douces, se colorent au soleil des couleurs les plus gaies. « Elle peint ses maisons des plus riches couleurs, » a dit Victor Hugo; on ne saurait être plus vrai. Chaque fenêtre est garnie de longues nattes de sparterie abritant un balcon, d'où pendent, luxuriantes et touffues, des plantes grasses aux fleurs écarlates. Quelquefois des *tendidos*, vastes toiles aux rayures bleues et blanches, forment au-dessus des rues un toit transparent, comme dans certaines de nos villes du midi.

Ajoutons à cela des yeux noirs qui brillent dans l'ombre, à travers les stores d'un *mirador*, ou derrière les longs rideaux d'étoffe rayée qui pendent aux balcons; quelques madones devant lesquelles brûlent des lampes allumées par des mains pieuses, un paysan qui passe embossé dans sa mante de laine brodée, et nous répéterons volontiers l'*Orientale* si connue de notre grand poëte :

Soit lointaine, soit voisine,
Espagnole ou sarrasine.
Il n'est pas une cité
Qui dispute, sans folie,
A Grenade la jolie
La palme de la beauté,
Et qui, gracieuse, étale
Plus de pompe orientale
Sous un ciel plus enchanté.

Il y a de charmantes heures de flânerie à passer en errant à travers les rues de Grenade : à chaque pas, pour ainsi dire, les yeux sont frappés par quelques détails d'architecture ou par une scène de mœurs imprévue : tantôt c'est une caravane de paysans de la Vega, conduisant des ânes qui disparaissent presque entièrement sous d'immenses paniers chargés de fruits et de légumes; tantôt c'est une brune gitana au teint cuivré, à l'air farouche, disant, pour quelques *cuartos*, la bonne aven-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture en plein air, en examinant la main d'un soldat crédule, qui écoute attentivement l'oracle de la sorcière; ou bien encore, ce sont des musiciens ambulants qui chantent d'une voix nasillarde des *coplillas* populaires, et autour desquels la foule fait cercle.

Un jour que nous nous promènions dans la *calle de Abenamar*, — un nom de rue qui rappelle l'ancienne Grenade moresque, — nous fûmes attirés par des chants étranges qu'accompagnaient tant bien que mal quelques aigres grincements de guitare, et le bourdonnement sourd d'un *pandero* : nous aperçûmes bientôt deux nains portant le costume andalous, et de la difformité la plus singulière; ces curieux musiciens nous firent penser aux nains ou *enanos* que Velasquez s'amusait quelquefois à peindre, et dont on voit plusieurs au musée de Madrid; on eût dit encore des personnages empruntés aux contes fantastiques d'Hoffmann.

L'un d'eux grattait convulsivement de ses doigts osseux les cordes de sa guitare, tandis que l'autre exécutait sur son pandero toutes sortes de variations, en se livrant à la gymnastique la plus amusante. Trois élégantes señoras qui passaient par là s'arrêtèrent un instant pour contempler les exercices des enanos; leur merveilleuse beauté et leur riche toilette faisaient un curieux contraste avec la laideur et le costume délabré des deux pauvres nains. Le concert terminé, les musiciens firent une ample moisson de cuartos, et allèrent recommencer un peu plus loin

Une autre fois, nous rencontrâmes dans un faubourg de Grenade une famille de musiciens nomades, leurs paquets sur le dos et la guitare en bandoulière; une jeune femme à la figure douce et mélancolique tenait par la main son enfant, qui marchait pieds nus Ces pauvres gens venaient de parcourir à pied le chemin de Guadiz à Grenade, et avaient à peine gagné de quoi se nourrir en route; aussi voulûmes-nous, pour les dédommager, leur faire chanter tout leur répertoire.

N'oublions pas les mendiants, qu'on ne rencontre que trop souvent et quelquefois par troupes nombreuses; dès qu'ils aperçoivent un étranger, ils se précipitent en se bousculant, et si on leur jette quelques pièces de menue monnaie, c'est une véritable curée. Leur grand nombre témoigne assez de la pauvreté et de la décadence de l'ancienne capitale des rois mores, autrefois si riche, si industrieuse, et si souvent chantée par les poëtes.

Il n'est peut-être pas une ville qui ait été louée autant que Grenade : « *A quien Dios le quiso bien, en Granada le dio de comer.* — A celui que Dieu aime, dit un vieux proverbe, il a permis de vivre à Grenade. »

Et ces deux vers si connus, qu'on ajoute à ceux qui comparent Séville à une merveille :

Quien no ha visto a Granada.
No ha visto a nada!

« Qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu! »

Un écrivain arabe qui vivait au quatorzième siècle, Jbnu-Battutah, appelle Grenade la capitale de l'Andalousie et la reine des cités, et dit que rien ne peut être comparé à ses environs, délicieux jardins de vingt lieues d'étendue. « Plus salubre que l'air de Grenade » est un proverbe encore usité en Afrique.

« Grenade, dit un ancien poëte andalous, n'a pas sa pareille dans le monde entier : c'est en vain que le Caire, Baghdad ou Damas voudraient rivaliser avec elle. On ne peut donner une idée de sa merveilleuse beauté qu'en la comparant à une jeune mariée, resplendissante de grâce, dont les pays voisins formeraient le domaine. »

La plupart des écrivains arabes appellent Grenade *Shâmu-l-andalus*, c'est-à-dire le Damas de l'Andalousie, la comparant ainsi à la ville la plus célèbre de l'Orient; quelques-uns disent que c'est une partie du ciel tombée sur la terre. « Ce lieu, dit un autre écrivain en parlant de la *Vega*, surpasse en fertilité la célèbre *Gautah*, ou prairie de Damas; » et il compare les *carmenes* ou maisons de campagne, qui avoisinent la ville, à autant de perles orientales enchâssées dans une coupe d'émeraude.

Les écrivains espagnols n'ont pas été moins prodigues de louanges : les uns l'appellent l'*illustre;* d'autres, la *célèbre*, la *fameuse*, la *grande*, la *très-renommée*, etc. Les rois catholiques lui donnèrent officiellement l'épithète de grande et honorable.

Les historiens étrangers se sont également plu à célébrer les beautés de Grenade : un écrivain du seizième siècle, Pierre Martyr de Angleria, natif de Milan, compare la *Vega*, ou plaine de Grenade, à celle qui entoure sa terre natale; elle a sur Florence cet avantage que les montagnes, qui attirent sur cette ville les rigueurs de l'hiver, garantissent, au contraire, Grenade de l'âpreté des vents pendant la mauvaise saison. Son climat est préférable à celui de Rome exposée au sirocco, ce vent d'Afrique qui apporte les fièvres, tandis que l'air de Grenade est très-sain et guérit de nombreuses maladies. On y jouit d'un printemps perpétuel, et on peut y voir les citronniers et les orangers couverts en même temps de fleurs et de fruits; les jardins toujours verts, toujours en fleurs, rivalisent avec ceux des Hespérides.

Il n'est pas facile de déterminer les origines de Grenade; on ignore vers quelle époque des tribus errantes vinrent se fixer dans ce pays, où les attiraient un climat si salubre et tant de richesses naturelles. Il y a bien des écrivains qui veulent que la ville ait été fondée par Liberia, petite-nièce d'Hercule et quatrième arrière-petite-fille de Noé. Cette Liberia aurait eu une fille nommée Nata, qui régna sur le pays : elle fut trompée par des étrangers qui, attirés par la fertilité du pays, vinrent lui demander de la terre à cultiver, seulement, disaient-ils, la surface occupée par la peau d'un bœuf, ce qu'elle leur accorda facilement; mais les rusés étrangers découpèrent cette peau en bandes tellement minces qu'ils entourèrent une étendue de terrain suffisante pour l'emplacement d'une grande ville. Nata, que cette mauvaise plaisanterie avait désespérée, s'enferma dans une grotte où elle exerça l'astrologie et la magie, sciences qu'elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenait de sa mère, sorcière consommée. Pour la consoler, les étrangers donnèrent son nom à la ville qu'ils venaient de fonder, en l'appelant Gar Nata, c'est-à-dire la ville de Nata. Voilà, ajoute le P. Echeverria, un des historiens de Grenade, voilà des contes de vieilles femmes, bons pour charmer les soirées d'hiver.

Sans nous occuper davantage de toutes ces fables qu'on retrouve mêlées à l'histoire de beaucoup de villes espagnoles, disons simplement que l'opinion la plus probable est celle qui fait de Grenade une ancienne colonie phénicienne, et qu'il faut chercher la vraie étymologie de son nom dans le mot *Kar*, qui signifiait ville fortifiée en phénicien, et qui forme la première partie du nom de plusieurs cités situées sur une élévation, telles que Carmona, Carthage, Carteia, etc. Quant au mot Nata, il a été interprété de diverses manières : suivant les uns, l'ancien nom de Grenade signifierait la ville des étrangers; suivant d'autres, la ville de la montagne ou de la grotte. Nous laisserons de côté les autres opinions plus ou moins ridicules, par exemple celle de cet auteur qui veut que Grenade ait été fondée par Nabuchodonosor en personne. On pense que l'ancienne ville phénicienne occupait l'emplacement actuel des fameuses *Torres Bermejas*, les Tours Vermeilles, que nous laisserons tout à l'heure sur notre droite, quand nous monterons à l'Alhambra, et du *campo del Principe*.

A quelque distance de l'ancienne cité phénicienne, s'éleva plus tard la ville d'*Illiberis*, qu'on a confondue à tort avec celle qui est aujourd'hui Grenade. Illiberis, dont le nom signifie en langue basque la Ville nouvelle, était bâtie au pied de la Sierra de Elvira, nom qui a probablement la même étymologie; elle devint plus tard une colonie romaine ; il est constant que ses ruines servirent à construire Grenade, et qu'on y prit les pierres comme dans une carrière, car il n'en reste plus de trace depuis longtemps. Des fragments d'inscriptions qui ont été conservés montrent qu'*Illiberia*, ou le *municipium Illiberitanum*, avait une certaine importance à l'époque romaine : plusieurs de ces inscriptions portent les noms de divers empereurs, tels que Vespasien, Marc-Aurèle, Gordien le Pieux, etc.

Le nom d'Eliberris ou Iliberis se retrouve sur les monnaies d'or de plusieurs rois goths, notamment sur celles de Svintila, le même prince dont le nom se voit également sur une couronne votive d'or massif, découverte en 1861, actuellement à Madrid, et à peu près semblable aux neuf merveilleuses couronnes trouvées à la Fuente de Guarrazar, près Tolède, et qu'on peut admirer au musée de Cluny.

Lorsque les rois goths furent chassés d'Espagne par les Arabes commandés par Tarick, il existait au-dessus de l'emplacement actuel du Campo del Principe, une enceinte fortifiée appelée Karnattah, qu'ils conservèrent en lui laissant son nom primitif; c'est donc à tort qu'on a voulu chercher l'étymologie de Grenade dans deux mots arabes signifiant la *Crème du couchant* (Garb-nata).

Cette enceinte, après sa reddition à l'un des lieutenants de Tarick, fut abandonnée aux Juifs, qui en firent leur résidence, et les Arabes lui donnèrent alors le nom de *Karnattah al Yahoud*, c'est-à-dire *Grenade des Juifs;* très-peu importante à cette époque, elle était soumise à Elvira, l'ancienne Illiberis, capitale de la province. Quelque temps après l'invasion arabe, le gouverneur qui commandait en Espagne au nom du calife de Damas reçut l'ordre de faire, entre les nouveaux colons arabes et africains, un partage des terres appartenant aux Goths; Elvira et Grenade restèrent jusqu'au commencement du onzième siècle sous la domination des gouverneurs nommés par les califes de Cordoue : à cette époque, leurs nombreux domaines devinrent la proie de conquérants avides, qui se partagèrent le califat de Cordoue, après la ruine complète de la dynastie des Ommiades (Umeyyah).

Un de ces chefs éleva d'importantes constructions à Grenade, et son neveu, qui lui succéda, y fixa sa résidence principale; c'est alors que fut achevée la destruction d'Elvira; plusieurs inscriptions provenant des ruines de cette ville ont été trouvées parmi celles de la Kassabah arabe, enceinte fortifiée dont le nom s'est conservé dans l'*Alcazaba*.

Vers le milieu du onzième siècle, un prince nommé Badis construisit un palais, dont les restes existent encore et sont connus sous le nom de la *Casa del Carbon*. Peu de temps après il fut détrôné par les Almoravides, dynastie qui venait d'Afrique. Ceux-ci furent émerveillés de la beauté du pays qu'ils avaient conquis; ils tenaient tant à leur nouvel empire qu'un de leurs chefs s'écria un jour, s'adressant à ses compagnons : « L'Espagne est comme un bouclier dont Grenade est le support; tenons les courroies serrées, et Grenade n'échappera pas de nos mains ! »

Vers le commencement du douzième siècle, une autre horde africaine, originaire des déserts voisins de l'Atlas, vint détrôner les Almoravides : c'étaient les Almohades, dont le nom signifie Unitaires. Pendant le treizième siècle, Grenade et la province furent le théâtre de guerres civiles presque continuelles; mais en revanche la capitale reçut de nombreux embellissements. Ibn Al-Hamar, dont le nom signifie en arabe l'*homme rouge*, surnom qu'on lui avait donné à cause de son teint vermeil et de la couleur de sa chevelure, détrôna les Almoravides en 1232. Ce prince gouverna si sagement sa nouvelle conquête, que plusieurs milliers de musulmans accoururent de divers pays pour s'établir dans ses États, notamment après la prise de Séville, de Valence, de Xérès et de Cadix par les chrétiens. Il distribua des terres aux nouveaux venus et les exempta d'impôts ; le commerce devint prospère ; des hospices, des colléges pour l'enseignement des sciences furent fondés par lui; il construisit des aqueducs, des bains publics, des marchés, des bazars ; un de ces bazars, l'*Alcayzeria*, destiné à la vente de la soie brute, existait encore il y a une vingtaine d'années. Enfin, et c'est là son plus grand titre de gloire, il fut le premier fondateur de l'Alhambra.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dames de Grenade écoutant des nains musiciens. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Son fils lui succéda sous le nom de Mohammed II, et devint tellement redoutable pour les princes chrétiens, ses voisins, que ceux-ci lui payaient annuellement un tribut pour éviter ses attaques. Les guerres civiles redoublèrent sous le règne de ses successeurs, qui obtinrent néanmoins des succès contre les chrétiens. Yousouf Ier, surnommé Abou-l-Hadjadj, fut un des rois de Grenade qui laissèrent les meilleurs souvenirs : il s'attacha principalement à augmenter la splendeur de l'Alhambra, dont il construisit l'entrée principale, et qui absorba tous ses trésors.

Jamais Grenade ne fut plus prospère que sous Abou-l-Hadjadj ; à aucune époque elle ne fut plus peuplée : un historien espagnol assure que sous son règne la population occupait soixante-dix mille maisons et formait un total de quatre cent vingt mille âmes, plus de sept fois la population d'aujourd'hui. Ce roi, à qui Grenade devait tant, était cependant destiné à mourir sous les coups d'un assassin.

Mohammed V, Al-ghani-billah (celui qui se plaît en Dieu), hérita de ses talents et de son goût pour les arts, et sut vivre en paix avec les chrétiens ; on lit encore des vers à sa louange dans plusieurs des salles de l'Alhambra, car il se plut à embellir ce palais comme ses prédécesseurs.

Les rois qui lui succèdèrent furent plus belliqueux que lui, mais ne furent pas toujours heureux dans leurs guerres : ainsi Yousouf III perdit en 1416 l'importante ville d'Antequera, assez rapprochée de la capitale. Son fils, Abou Abdallah-el-aysar, le gaucher, *el izquierdo*, comme le nomment les auteurs espagnols, fut détrôné en 1428, à la suite de guerres civiles ; mais c'est sous le règne de Mohammed VIII, son cousin et son successeur, surnommé Az-zaghir (le jeune), que les discordes civiles troublèrent plus violemment que jamais le royaume de Grenade ; discordes qui devaient, moins de cinquante ans après, le livrer aux Espagnols comme une proie facile. C'est encore sous le règne de Mohammed Az-zagnir que s'élevèrent entre les Zégris et les Abencerrages ces terribles querelles qui ensanglantèrent la ville et l'Alhambra, et qui ont servi de thème à tant de *romances* moresques et espagnols, sans compter les romans modernes.

Sous Mahommed X, le malheureux royaume de Grenade était déjà au commencement de son agonie : Henri IV, roi de Castille, envahit et ravagea plusieurs fois la fertile *Vega* ; il fit plus : il vint camper avec son armée en vue de la capitale, affront que Grenade subissait pour la première fois. En 1460, les chrétiens s'emparaient de Gibraltar et d'Archidona, et trois ans plus tard, le roi de Grenade se voyait forcé de signer un traité de paix par lequel il s'obligeait à tenir son royaume comme fief de la couronne de Castille, et à payer chaque année au vainqueur un tribut de douze mille ducats d'or. En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, en réunissant les deux couronnes, vint augmenter encore la force des ennemis de Grenade, qui n'avait plus que peu d'années à vivre sous ses anciens rois. La ville d'Alhama, un des boulevards du royaume moresque, était enlevée en 1482, et, l'année suivante, les généraux des rois catholiques s'emparaient de plusieurs forteresses également importantes. Pendant ce temps-là, Grenade était toujours déchirée par des discussions intérieures, causées par la rivalité de deux sultanes, Ayesha et Zoraya, rivalité qui avait divisé la ville en deux partis ennemis ; cette dernière était chrétienne d'origine, et les historiens arabes sont d'accord pour la considérer comme la cause première de la perte de Grenade.

Les Zégris avaient embrassé le parti d'Ayesha, et les Abencerrages celui de Zoraya. Au mois de juin 1482, les deux fils d'Ayesha étaient forcés de s'échapper de Grenade, et se réfugiaient à Guadix : l'ainé, Mohammed Abou Abdallah était proclamé roi par les soldats et par les habitants ; bientôt après, il reprenait le chemin de la capitale, et s'en emparait après avoir détrôné son père, qui se réfugia à Malaga.

Abou Abdallah devait être un des derniers rois de Grenade ; c'est lui que les écrivains espagnols désignent sous le nom de Boabdil, corruption de Bo-Abdila, suivant la manière espagnole de prononcer le nom arabe ; ils l'ont aussi appelé *el rey chico*, le jeune roi, traduisant ainsi le surnom de *Az-zaghir*, qu'on lui avait donné, comme à un de ses prédécesseurs. A peine monté sur le trône, il résolut, poussé par les Zégris, de tirer vengeance des Abencerrages, qui l'avaient forcé à s'exiler à Guadix, et il les attira traîtreusement dans un piége ; c'est alors que se passa dans l'enceinte de l'Alhambra, la scène si connue qui ensanglanta le vieux palais des rois mores.

Quand nous visiterons l'intérieur du palais moresque, nous aurons l'occasion de revenir avec plus de détails sur ce dramatique événement, dont l'authenticité a été contestée à tort par plusieurs écrivains.

Cette trahison ne porta pas bonheur à Abou Abdallah abandonné de la plus grande partie de ses sujets, poursuivi par les vengeances qu'il avait provoquées, il en arriva à ne plus se croire en sûreté qu'à l'abri des épaisses murailles de l'Alhambra ; étant sorti un jour de Grenade pour diriger une expédition contre les chrétiens, il fut vaincu et fait prisonnier par le comte de Cabra.

Aboul-Hasan, qui avait été précédemment détrôné, lui succéda, mais il était âgé, aveugle et infirme, et il ne tarda pas à abdiquer en faveur de son frère, surnommé Az-zaghal, nom emprunté à l'un des dialectes africains parlés à Grenade, et signifiant un homme gai et vaillant.

Ferdinand, en prenant parti pour son rival Boabdil, ralluma la guerre civile dans le royaume de Grenade, et trouva un prétexte pour l'envahir de nouveau : Ronda, Marbella, Velez Malaga, tombèrent successivement entre ses mains ; bientôt il parvint, à force d'intrigues, à rétablir à Grenade le roi détrôné. Peu de temps après il s'emparait de Malaga, la seconde ville du royaume moresque ; il prit enfin toutes les places qui appar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une famille de mendiants, à Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tenaient encore à Az-zaghal, et celui-ci, à bout de ressources, fut obligé de se reconnaître comme son vassal.

Le royaume de Grenade se trouvait donc réduit à la capitale même, et à la contrée montagneuse qu'on appelle l'Alpujarra ou les Alpujarras ; les rois catholiques ne tardèrent pas à trouver une occasion de reprendre les hostilités : le roi more s'était engagé à recevoir dans Grenade une garnison de soldats espagnols, mais il s'y refusa, et la guerre recommença aussitôt.

Au mois d'avril 1491, Ferdinand et Isabelle vinrent en personne mettre le siége devant Grenade, dont les défenseurs, réduits par la famine, ouvraient, moins d'un an après, leurs portes aux chrétiens vainqueurs.

La *Calle de los Gomélès.* — La *Puerta de las Granadas.* — Le *Bosque de la Alhambra.* — Le *Pilar de Carlos Quinto.* — La *Puerta Judiciaria;* la Main et la Clef. — La *Plaza de los Algibes.* — La *Puerta del Vino.* — Le palais de Charles-Quint. — Les vases de l'Alhambra.

Nous étions tellement impatients de voir l'Alhambra que nous résolûmes de consacrer notre première visite à l'antique acropole des rois mores, nous laissant à peine arrêter par les beautés d'un genre différent qui se trouvaient sur notre route : nous laissâmes donc de côté la place de Bibarrambla, la majestueuse cathédrale, l'Alcayzeria et le Zacatin, ces vieux quartiers de Grenade, qui ont conservé leur nom et leur aspect moresques, et nous arrivâmes à la *Plaza Nueva,* sous laquelle coule dans l'ombre le poétique *Darro,* recouvert d'une épaisse voûte de maçonnerie. Sur la gauche s'élève une ancienne tour carrée de construction moresque, qui conserve encore ses ornements et de beaux carreaux de faïence incrustés; un peu plus loin s'élève le vaste palais de *Chancilleria* ou *Audiencia,* dont la belle façade, d'un style sévère, fut achevée sous le règne de Philippe II, comme nous l'apprit une pompeuse inscription gravée sur un écusson que tient un lion placé au-dessus de la porte principale.

Après avoir traversé la Plaza Nueva, nous commençâmes à gravir la *calle de los Gomérès* ou *Gomélès,* rue escarpée et sinueuse qui doit son nom, suivant la tradition, à une famille noble d'origine africaine, laquelle habitait ces parages, au pied de la haute colline sur laquelle est construit l'Alhambra.

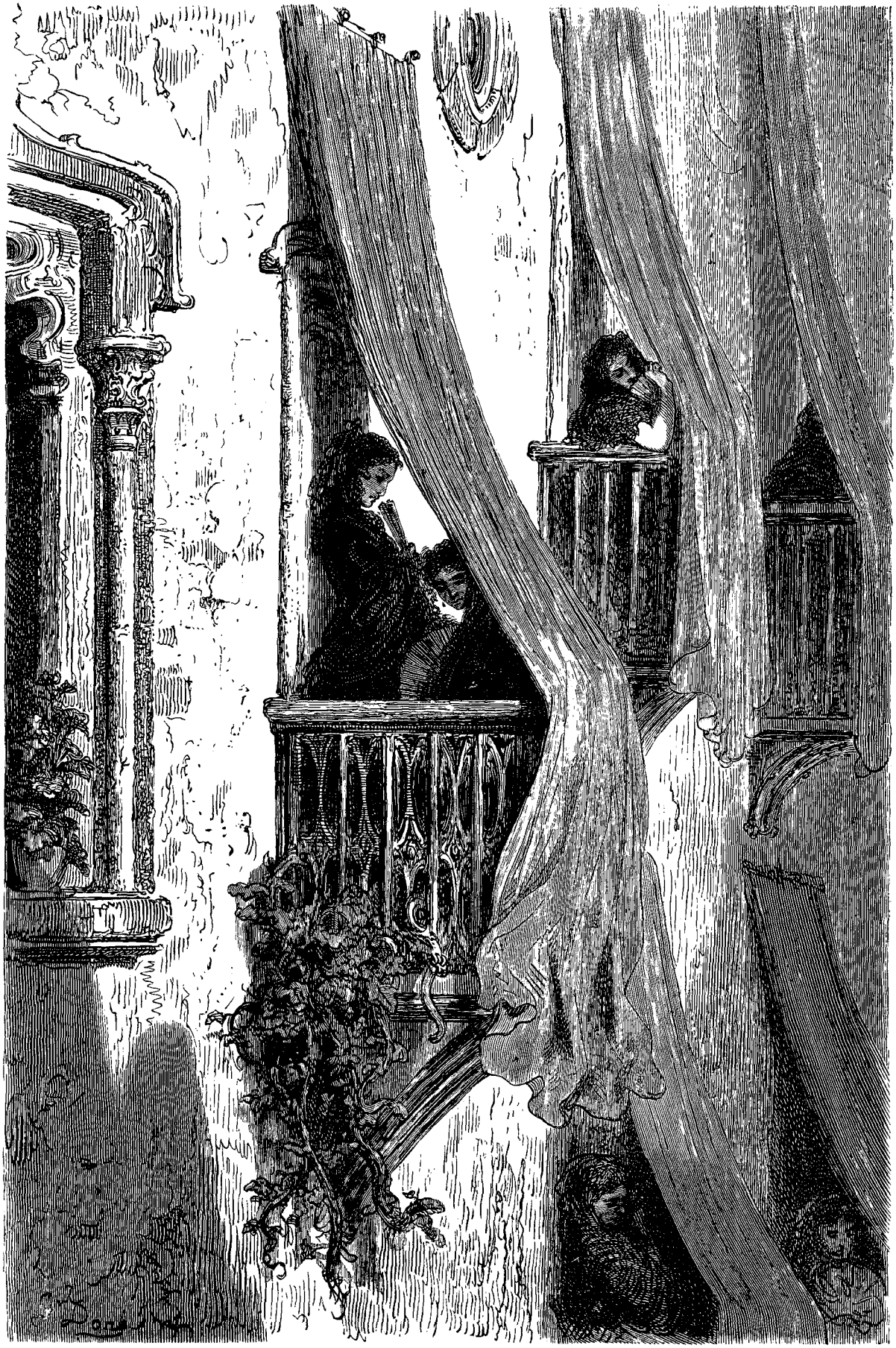
Au sommet de la rue de los Gomélès, on arrive à une des extrémités de Grenade, et on se trouve en face de la *puerta de las Granadas,* que les Mores appelaient *Bib-Leuxar :* c'est une espèce d'arc de triomphe construit sous Charles-Quint, et qui fait corps de chaque côté avec les anciennes murailles moresques; l'arc principal, en plein cintre, qui s'ouvre au milieu du monument, est flanqué de deux fausses portes avec colonnes et corniches d'ordre toscan, et de deux bas-reliefs rongés par le temps, qui ont dû représenter la Paix et l'Abondance, sous la forme de deux Génies couchés, imitation de l'antique. L'arc du milieu est couronné de trois grenades, symbole parlant, et dans le tympan s'étale fièrement l'écusson de Charles-Quint, accompagné de l'aigle impérial; une inscription, gravée sur la pierre, nous avertit que c'est là que commence la *Jurisdiccion de la Real fortaleza de la Alhambra,* qui est tout à fait indépendante de celle de Grenade.

Rien ne saurait rendre l'impression qu'éprouve celui qui traverse pour la première fois la « porte des Grenades : » on se croit transporté dans un pays enchanté, en pénétrant sous ces immenses arceaux de verdure formés par des ormes séculaires, et on pense à la description du poëte arabe, qui les comparait à des voûtes d'émeraude. C'est la plus majestueuse décoration qu'il soit possible de rêver, et si les yeux sont émerveillés, l'oreille n'est pas moins charmée par le chant des oiseaux, et par le bruit des cascades et des fontaines; l'eau limpide des ruisseaux entretient une fraîcheur continuelle dans cet Éden où le printemps dure toujours, et auquel les Grenadins ont donné le nom beaucoup trop modeste de *Bosque de la Alhambra.*

Trois allées s'ouvrent devant nous : celle de droite conduit aux fameuses *Torres Bermejas,* aux Tours Vermeilles, que nous visiterons plus tard, et vient aboutir au *Campo de los Mártires;* celle du milieu conduit presque sans détours au *Généralife,* et enfin celle de gauche, que nous allons suivre, nous mènera, à travers une suite d'enchantements, à l'entrée principale de l'enceinte de l'Alhambra. La route est abrupte, mais la végétation qui s'élève de chaque côté est si magnifique, l'air si pur et si frais sous ce jardin de haute futaie, que l'on monte sans s'apercevoir de la fatigue; de petites rigoles, dans lesquelles l'eau descend avec bruit sur un lit de cailloux, entretiennent l'humidité au pied des grands arbres, sous lesquels s'élèvent, comme chez nous la charmille, des orangers, des lauriers-roses gigantesques (*adelfas*), et autres arbustes inconnus dans nos climats. De toutes parts on voit et on entend les sources et les fontaines s'échapper avec bruit à travers les ruines et la verdure; cette bienheureuse Grenade est tellement privilégiée du ciel, que les eaux deviennent plus abondantes à mesure que la chaleur est plus intense, car elles descendent des cimes toujours blanches de la Sierra-Nevada, dont le soleil le plus ardent ne parvient jamais à épuiser les neiges éternelles.

Nous arrivâmes bientôt, en montant toujours, devant une fontaine monumentale dans le style gréco-romain de la Renaissance, qui s'élevait sur notre gauche, au pied des murs rougeâtres de l'Alhambra, et qu'on appelle *el Pilar de Carlos Quinto* parce qu'elle fut dédiée à cet empereur par le marquis de Mondéjar. Ce monument épais et solide est composé de marbres de différentes couleurs et orné de sculptures représentant des Génies, des Dauphins, des Fleuves, et autres personnages mythologiques; nous y remarquâmes aussi, à côté des armes de la maison de Mondéjar, des rameaux de grenadier avec leur fruit : les Espagnols étaient si heureux de posséder Grenade qu'ils ornaient tous leurs monuments du symbole de la nouvelle conquête. L'écusson impérial est accompagné des colonnes d'Hercule, avec l'ambitieuse de-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les balcons, a Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vise : PLUS ULTRA, et de médaillons représentant des travaux d'Hercule, Daphné, et autres sujets de la fable

En montant un peu plus haut, et en tournant brusquement à gauche, nous nous trouvâmes en face de l'entrée principale de l'Alhambra, que les Espagnols appellent *Puerta Judiciaria*, del Juicio ou del Tribunal. La porte du jugement s'ouvre au milieu d'une tour carrée et massive du ton le plus chaud, entre l'orange et la brique; l'arc est en fer à cheval, en cintre outre-passé inscrit dans un carré, forme que les musulmans d'Espagne ont employée avec une prédilection marquée, et repose sur des jambages en marbre blanc

Il y avait, du temps des rois de Grenade, quatre entrées à l'Alhambra : la *Torre de Armas*, la *Torre de Siete Suelos*, ou des sept étages, une autre tour à laquelle on a donné depuis le nom des Rois Catholiques, et enfin la *Torre Judiciaria :* la tour et la porte du Jugement étaient ainsi appelées parce que, suivant un usage très-anciennement établi en Orient, les rois de Grenade venaient quelquefois s'y asseoir pour rendre la justice à leurs sujets des différentes classes, comme chez nous saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Au-dessus de la porte existe une inscription arabe en deux lignes de caractères africains : cette inscription est très-intéressante, parce qu'elle nous apprend la date de la construction de la porte, et le nom de son fondateur; nous en empruntons la traduction à notre excellent ami M. Pasqual de Gayangos, le savant orientaliste espagnol[1].

« Cette porte, — appelée Bàbu-sh-shari'ah (porte de la loi), — puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam, — comme il en a fait un monument éternel de gloire, — fut bâtie par les ordres de notre seigneur le commandeur des croyants, le juste et belliqueux sultan Abou-l-hadjàdj Yousouf, fils de notre seigneur le pieux et belliqueux sultan Abu-l-Walid Ibn Nasr. Puisse Dieu récompenser ses bonnes actions dans l'observation de la religion, et agréer ses hauts faits pour la défense de la foi ! Elle fut terminée dans le glorieux mois de juin 749 (l'an 1348 de l'ère chrétienne). Puisse le Tout-Puissant faire de cette porte un rempart protecteur, et enregistrer sa construction parmi les impérissables actions des justes ! »

Sur les chapiteaux des colonnes se lit cette inscription, si souvent répétée sur les murs de l'Alhambra, comme sur la plupart des monuments musulmans :

« Louanges à Dieu ! — Il n'y a de pouvoir ou de force qu'en Dieu ! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! »

Comme nous aurons plusieurs fois, en visitant l'Alhambra, l'occasion de revenir sur ces inscriptions, disons ici que celles qu'on y voit sont de trois genres différents : *Ayàt*, ou versets religieux empruntés au Coran, — *Asjà*, sentences religieuses ou mystiques, mais ne faisant pas partie du Coran, — et *Ash'ar*, vers composés à la louange des rois de Grenade qui ont successivement contribué aux embellissements du palais. Les deux premières sortes d'inscriptions sont généralement en caractères coufiques, ancienne écriture arabe dont Mahomet se servit, dit-on, pour écrire le Coran : ce sont des caractères pleins de noblesse, réguliers, où les lignes droites se tordent quelquefois en entrelacs variés, et se mêlent rarement à l'ornementation du fond

Les caractères africains, qu'on appelle également Neskhy, ont été employés exclusivement pour écrire les longs poëmes qui se déroulent sur les murs de l'Alhambra : moins sévères d'aspect que les caractères coufiques, ils sont cependant tracés avec un soin et une précision extrêmes, quoiqu'ils se déroulent avec la fantaisie la plus libre et la plus variée, se confondant souvent avec les fleurons, entrelacs et arabesques dont ils sont presque toujours accompagnés.

Au sommet de l'arc extérieur de la porte du Jugement, on voit une plaque de marbre blanc sur laquelle est sculptée une main, et un peu plus haut, sur la frise, une clef, également sculptée en bas-relief, emblèmes qui nous feraient croire que nous sommes en Orient, si une madone en bois sculpté presque de grandeur naturelle, et d'un travail assez médiocre, placée dans une niche à côté, ne venait nous rappeler que nous sommes en pays catholique. Beaucoup de conjectures ont été faites sur cette main et sur cette clef symboliques : suivant la tradition populaire, les Mores de Grenade disaient : « Quand cette main viendra prendre la clef et ouvrir la porte, les chrétiens pourront entrer dans ce palais. » La main et la clef sont toujours à leur place, et depuis près de quatre siècles les Espagnols sont maîtres de Grenade.

La véritable signification de la clef, c'est que les Mores croyaient que le prophète envoyé de Dieu devait s'en servir pour ouvrir les portes de l'empire du monde. Cette croyance se rapporte à un chapitre du Coran commençant par ces mots : *Dieu a ouvert aux croyants*.... La clef était un signe symbolique très-souvent employé par les Sufis, et représentait l'intelligence ou la sagesse « qui est la clef au moyen de laquelle Dieu ouvre les cœurs des croyants, et les prépare à la réception de la vraie foi. » La clef était encore un symbole général chez les Orientaux, comme la croix chez les chrétiens. Après tout, l'explication la plus simple et la meilleure serait peut-être que la porte était la clef de la forteresse. Quoi qu'il en soit, la clef se retrouve encore sur la porte principale de plusieurs châteaux bâtis en Espagne par les Mores, particulièrement après l'arrivée des Almohades, témoins l'*Alcazaba* de Malaga, et les châteaux d'Alcala del Rio et de Tarifa.

Quant à la main, elle avait plusieurs significations mystérieuses : c'était l'emblème de la Providence divine, qui répand ses bienfaits sur les hommes; c'était aussi la

1. La plupart des auteurs, tant anciens que modernes, ont donné très-inexactement la traduction des inscriptions arabes de l'Alhambra : quelques-uns même, par exemple le P. Echeverria, ont publié des traductions tout à fait de fantaisie, n'ayant aucune espèce de rapport avec le sens véritable. Nous nous servirons de l'excellente et très-exacte traduction de M. Pasqual de Gayangos dont les magnifiques travaux sur les Arabes d'Espagne sont si connus et font autorité partout.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

main de la loi, et les cinq doigts faisaient allusion aux cinq préceptes fondamentaux : croire en Dieu et en son prophète, prier, faire l'aumône, jeûner pendant le rahmadan, et aller en pèlerinage à la Mecque et à Médine. Mais la main était surtout un symbole qui avait la vertu d'empêcher la fascination et les sorts; on la portait comme une amulette, et l'usage en était si général chez les Mores de Grenade que l'empereur Charles-Quint, qui ne négligeait aucun moyen de persécution contre les Morisques, défendit par une pragmatique ou injonction publiée une trentaine d'années après la conquête, l'usage des petites mains d'or, d'argent ou de

Famille de musiciens nomades. — Dessin de Gustave Doré.

cuivre que les femmes et les enfants portaient habituellement à leur cou; et nous ferons à ce sujet une remarque : c'est que les coutumes superstitieuses sont tellement difficiles à déraciner chez les peuples, que l'usage des amulettes ayant la forme d'une main est encore très-répandu en Andalousie; cette main est ordinairement en jais, et on l'appelle encore de son nom arabe la *mano de azabache;* on la suspend à la ceinture des enfants, à la tête des chevaux et des mules, et même à la cage des oiseaux, et on lui attribue la vertu de préserver du mauvais œil, — *el mal de ojo*, — dont on croit certaines personnes douées, même involontairement.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La porte, qu'on erme tous les soirs, s'est parfaitement conservée depuis le temps des Mores; elle est épaisse et massive, et en bois recouvert de lames de fer, comme celles de la même époque qu'on voit encore en divers endroits de l'Espagne. Après avoir passé cette porte, nous aperçûmes à droite sous la voûte une inscription que nous nous amusâmes à déchiffrer. Cette inscription, qui occupe dix lignes de superbes caractères gothiques, est écrite en cette belle et sonore langue espagnole du quinzième siècle, et commence majestueusement par ces mots : « *Los muy altos catholicos y muy poderosos señores don Ferdinando y doña Isabel....* » Elle est très-intéressante en ce qu'elle rappelle des circonstances de la reddition de Grenade, et nous en donnons ici la traduction littérale :

« Les très-hauts, très-catholiques et très-puissants seigneurs don Fernando et doña Isabel, notre roi et notre reine, nos maîtres, ont conquis par la force des armes ce royaume et cette ville de Grenade, laquelle, après avoir été assiégée longtemps par Leurs Altesses, leur fut livrée par le roi more Mulei Hasen, ainsi que l'Alhambra et d'autres forteresses, le deuxième jour de janvier de l'année mil quatre cent quatre-vingt-douze. Ce même jour, Leurs Altesses nommèrent comme gouverneur (alcayde) et capitaine de la place don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, leur vassal, qui fut au moment de leur départ laissé dans l'Alhambra avec cinq cents cavaliers et mille fantassins. Et Leurs Altesses ordonnèrent aux Mores de rester dans la ville et dans leurs villages (alcarias). Ledit comte comme commandant en chef, a fait creuser cette citerne par l'ordre de Leurs Altesses. » (Cette inscription avait été placée primitivement au-dessus d'une citerne; sous le règne de Charles-Quint, elle fut transportée à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui.)

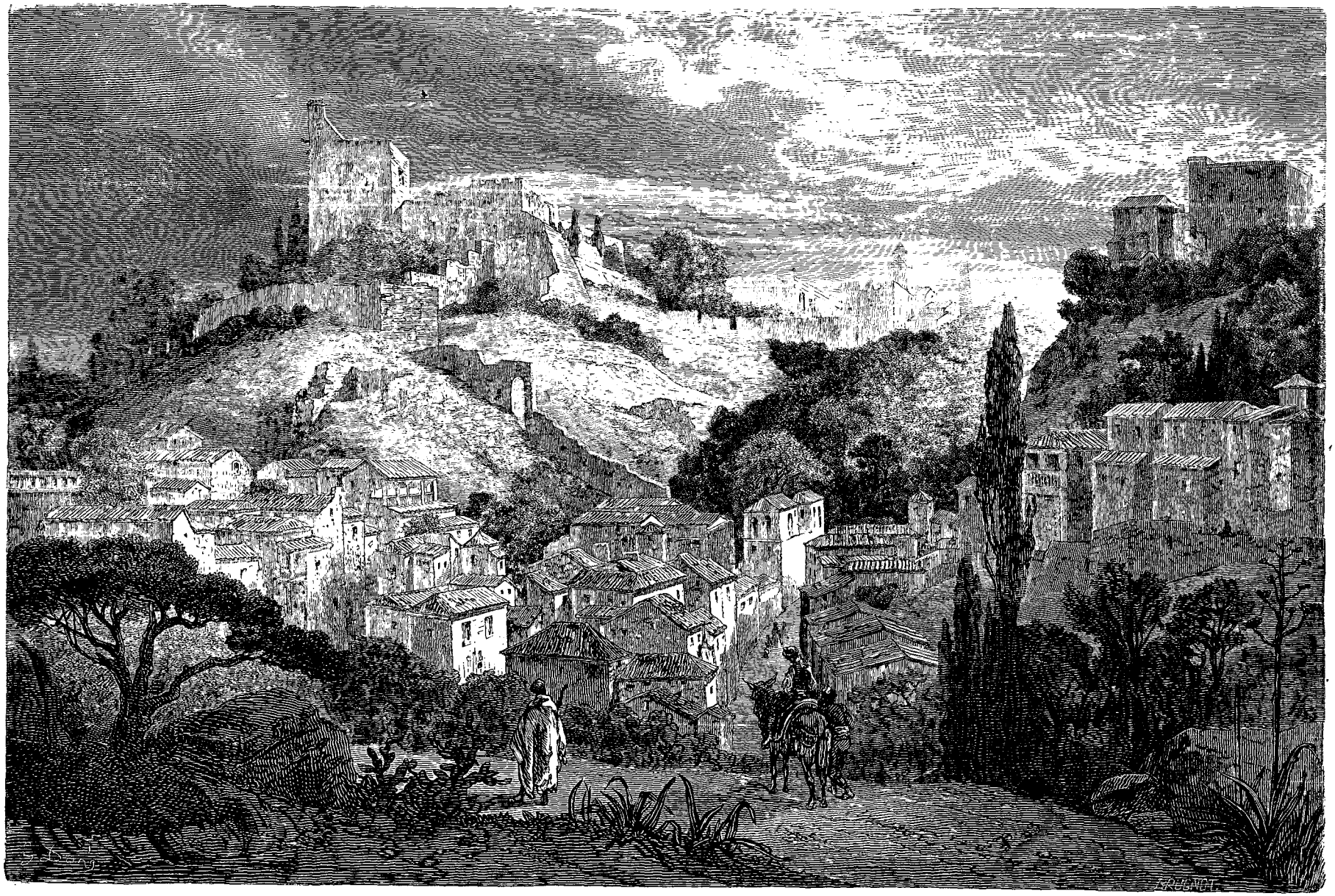
Après avoir passé une seconde porte, on suit une galerie voûtée que les Mores ont eu le soin de faire tortueuse, afin de rendre l'accès de la place plus difficile pour l'assaillant; à l'extrémité de cette galerie, qui aboutissait autrefois à une autre porte semblable à la première, on débouche sur la place des Citernes, la *Plaza de los Algibes*.

Au milieu de cette vaste place se trouve une immense citerne construite sous les rois de Grenade : on la remplit au moyen d'une saignée faite au Darro à une demi-lieue de là; elle est entièrement revêtue de carreaux de faïence, et sa dimension, nous assura-t-on, dépasse huit cents pieds carrés. Cette citerne communique avec l'air extérieur par une espèce de puits dont l'orifice est recouvert d'un toit formé de nattes grossières; nous n'allions guère à l'Alhambra sans venir chercher sous le toit de la citerne un abri contre l'ardeur du soleil, et nous y buvions d'une eau fraîche et délicieuse que de pauvres diables installés à l'ombre nous puisaient pour quelques pièces de monnaie. L'eau de l'Algibe de l'Alhambra, qui conserve toute l'année la même température, jouit à Grenade d'une réputation méritée : c'est la meilleure de la ville, et elle est très-appréciée dans un pays brûlant où l'eau a ses gourmets comme dans d'autres pays le vin; car toutes les fontaines de Grenade ne sont pas également estimées des connaisseurs : aussi c'est un va-et-vient continuel entre la ville et la citerne de l'Alhambra; des *aguadores* au costume pittoresque sont toujours là pour attendre leur tour : les uns transportent l'eau sur des ânes chargés de chaque côté de leur bât d'une énorme *jarra* abritée sous une épaisse jonchée de feuilles, ce qui les fait ressembler de loin à un buisson ambulant; d'autres aguadores plus modestes se contentent de transporter l'eau dans une espèce de tonneau cylindrique garni d'une couche de liége destinée à entretenir la fraîcheur, et terminé à l'une des extrémités par un long tube de fer-blanc, qui leur sert à verser le liquide; avec deux ou trois verres, et une petite fiole d'eau-de-vie anisée dont quelques gouttes versées dans l'eau suffisent pour la blanchir; voilà tout leur attirail, qu'ils portent en bandoulière sur le dos, au moyen d'une courroie; et chaque fois que la soif des buveurs d'eau a épuisé leur provision, ils retournent à l'Alhambra pour remplir de nouveau leur petit tonneau.

Arrêtons-nous un instant devant la *Puerta del Vino*, qui s'élève à droite de la porte que nous venons de franchir; c'est un petit monument moresque, de la plus parfaite élégance, qui fut bâti en 1345 par Yousouf Ier, à l'époque de la plus grande splendeur de Grenade. Au milieu s'élève une arcade de marbre en fer à cheval inscrite dans un carré orné de gracieuses inscriptions, la plupart à la louange de Dieu; on remarque, parmi les ornements, une clef symbolique pareille à celle de la Puerta Judiciaria. Les *azulejos*, ou carreaux de faïence incrustés sur la Puerta del Vino, sont les plus beaux et les plus grands qui existent à Grenade; cet emploi de la faïence dans la décoration architecturale est de l'effet le plus heureux; les azulejos de la Porte du Vin auraient, sans aucun doute, été enlevés par les visiteurs comme la plus grande partie de ceux de l'Alhambra; fort heureusement ils sont placés à plusieurs mètres au-dessus du sol, ce qui les a préservés de la main rapace de ceux qui aiment à emporter les monuments pièce à pièce. La Puerta del Vino a reçu ce nom après la conquête, parce qu'on y conservait le vin provenant d'Alcala. Les arrieros étaient obligés d'y déposer leurs outres, qui avaient le privilége d'entrer sans payer de droits : cette profanation dut faire frémir les mânes des fervents sectateurs de Mahomet, ennemis des boissons fermentées, car autrefois la Porte du Vin, dont la façade est exposée au soleil levant, était un oratoire où ils venaient faire leurs dévotions.

A côté de la Puerta del Vino s'élève la vaste façade du *Palacio de Carlos Quinto*, construction majestueuse, mais froide, dans le style gréco-romain de la Renaissance, qu'on attribue à Pedro Machuca et à Alonzo Berruguete. Quand Charles-Quint vint visiter Grenade, il eut la fantaisie de faire jeter à bas toute la partie du palais de l'Alhambra qui composait le palais d'hiver, et en outre plusieurs salles importantes du palais d'été; cet acte de vandalisme était tout à fait dans les mœurs du temps,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Entrée de l'Alhambra, par la rue de los Gomélès. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

car on regardait comme un acte méritoire la destruction de tout ce qui avait appartenu *a los Moros;* déjà le cardinal de Ximénès avait donné l'exemple en faisant brûler publiquement, sur une des places de Grenade, plus d'un million de manuscrits arabes, auto-da-fé pour lequel les auteurs contemporains l'ont loué à l'envi Il semble qu'on ait voulu détruire tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de la religion musulmane, et c'est probablement à cette époque que prit naissance le proverbe espagnol : *Buscar a Mahoma en Granada* (chercher Mahomet à Grenade), proverbe encore usité quand on veut parler d'une chose impossible à trouver.

Ce qui ajoute encore à la cruauté de la profanation du César allemand, c'est qu'il obligea les malheureux descendants des Mores de Grenade à payer de leurs deniers la lourde construction qu'il voulait élever sur les ruines du gracieux et léger palais de leurs ancêtres : l'inquisition venait d'être établie à Grenade, et plusieurs évêques avaient ordonné la séquestration des biens appartenant aux Morisques; Charles-Quint voulut bien les en exempter momentanément, à la condition qu'ils payeraient un impôt de quatre-vingt mille ducats, applicable aux frais de la construction du nouveau palais; de plus, les malheureux Morisques furent obligés de payer sous main un pot-de-vin de pareille somme aux favoris de l'empereur qui avaient intercédé pour eux.

Après tout, si le palais de Charles-Quint ne s'élevait pas insolemment au beau milieu de l'enceinte de l'Alhambra, on pourrait assurément le regarder avec plaisir; la façade, ornée de colonnes doriques et ioniques, de trophées, de bucrânes et autres ornements classiques, est d'une parfaite régularité et rappelle quelque peu, dans des proportions réduites, celle du palais Pitti avec ses pierres taillées en pointes de diamant; plusieurs bas-reliefs, dont le travail précieux et fini ne marque pas de mérite, représentent des victoires et des chocs de cavalerie; nous remarquâmes deux médaillons offrant cette particularité qu'ils représentent exactement le même sujet, retourné à la vérité, de sorte que les mêmes personnages tiennent alternativement leurs armes de la main gauche et leurs rênes de la main droite; procédé des plus commodes et qui dut coûter au sculpteur peu d'efforts d'imagination. Un auteur espagnol nous donne le nom de cet ingénieux artiste, Antonio Leval, qui, ajoute-t-il naïvement, combina le tout pour former une exacte symétrie.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'on n'a jamais pu tomber d'accord sur la destination du palais de Charles-Quint : suivant les uns, on devait y placer les *caballerizas*, c'est-à-dire les chevaux et carrosses de l'empereur; d'autres prétendent qu'il devait servir d'arène pour les combats de taureaux, car César était un *aficionado*, qui daigna plus d'une fois descendre dans l'arène tauromachique; cette dernière opinion nous paraît la plus vraisemblable, et nous ne voyons guère à quel autre usage aurait pu servir la cour circulaire placée au centre du monument; cette cour, aujourd'hui encombrée de ronces et de débris de toute sorte, est entourée d'une double rangée de superbes colonnes de marbre surmontées de chapiteaux doriques et ioniques, comme celles de la façade.

La construction de ce palais, commencée en 1526, fut continuée, après plusieurs interruptions, jusqu'en 1633, époque où elle fut abandonnée; en sorte que le palais est resté sans toit, les fenêtres sans vitres, les portes sans clôture, sans qu'on ait jamais su quel usage en faire; à tel point qu'à l'époque de la guerre de l'indépendance il fut sérieusement question de l'offrir au duc de Wellington. Aujourd'hui le palais n'est habité que par les lézards et les oiseaux de nuit, et il semble qu'une sorte de fatalité ait voulu, pour punir son usurpation, qu'il restât à jamais inachevé.

A l'autre extrémité s'élève la haute et imposante tour de Comarès, à l'intérieur de laquelle est la splendide salle des Ambassadeurs, que nous visiterons plus tard.

Non loin du palais, existaient jadis les *Adarves*, ligne de bastions moresques que Charles-Quint voulut également renverser, et sur l'emplacement desquels il fit élever des jardins et des fontaines dans le goût italien, aujourd'hui dans un triste état d'abandon; on voit près de cet endroit des vignes énormes, aux ceps noueux, et des cyprès gigantesques, dont la plantation remonte, suivant l'opinion populaire, au temps du dernier roi de Grenade, l'infortuné Boabdil.

C'est sous les fondations des Adarves que furent découverts, si on en croit la tradition, les fameux vases de l'Alhambra : on prétend qu'ils avaient été enfouis pleins d'or, pendant le siége de Grenade, et qu'ils furent retrouvés par le marquis de Mondéjar, gouverneur de l'Alhambra, sous Charles-Quint; il ordonna qu'ils fussent placés comme ornements dans les nouveaux jardins, qui furent payés avec le trésor qu'on venait de découvrir

Ces magnifiques vases étaient au nombre de trois, desquels il ne reste plus aujourd'hui qu'un seul; celui-ci néanmoins suffit pour donner une idée de l'état avancé où était parvenu autrefois l'art céramique dans le royaume de Grenade

Le vase de l'Alhambra, si remarquable par la richesse et par la variété des dessins dont toutes ses parties sont couvertes, est sans contredit le plus beau monument connu de faïence hispano-moresque, comme il est aussi le plus ancien qu'on puisse citer. Sa forme rappelle au premier abord celle des amphores antiques : elle est, comme dans ces vases élégants, d'un gracieux ovale, qui va en s'allongeant et en se rétrécissant vers la base, de sorte que cette base se termine à peu près en pointe et fait presque ressembler le vase à une toupie qui se tiendrait en équilibre; les anses sont formées de deux larges ailes qui, partant de l'extrémité d'un col évasé, vont en s'élargissant se relier à la panse [1]. Ces anses sont bordées de *cenefas* ou longues bandes d'inscriptions en caractères africains, au

1. Dans l'état actuel, le vase de l'Alhambra n'a plus qu'une de ses anses; l'autre a été cassée il n'y a pas très-longtemps, et on ne sait se qu'elle est devenue; néanmoins, dans la gravure que

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

milieu desquelles se jouent les arabesques les plus capricieuses. Une bande d'inscriptions du même genre règne horizontalement autour de la panse, qu'elle sépare en deux : dans la partie supérieure, sont placées en face l'une de l'autre deux grandes antilopes, animaux fantastiques à la tournure naïve, comme se plaisaient à les représenter les artistes musulmans, et qui rappellent la décoration des bronzes damasquinés et des verres émaillés qui se fabriquaient au moyen âge à Damas. Dans la partie inférieure est inscrit un ovale couvert de grandes arabesques, très-franchement dessinées et du plus beau style. L'émail du fond est d'un blanc jaunâtre, sur lequel ressortent admirablement en bleu les lettres et les ornements rehaussés d'un reflet d'or pâle, trois couleurs qui forment l'ensemble le plus harmonieux. D'après un écrivain arabe du quatorzième siècle, la ville de Malaga était particulièrement renommée pour la fabrication de ces belles faïences à reflets métalliques.

Le premier auteur qui ait parlé des vases de l'Alhambra est, je crois, le P. Echeverria, dans ses *Paseos por Granada* ou Promenades dans Grenade, espèce de guide dans la forme naïve de dialogues par demandes et par réponses, entre un Grenadin et un étranger, où il nous apprend l'histoire des fameuses *Jarras*, comme il les appelle.

L'ÉTRANGER. — Parlons de ces vases, qui, me disiez-vous, contenaient un trésor : où se trouvent-ils maintenant?

LE GRENADIN. — Aux *Adarves*, dans un petit jardin délicieux, qui fut mis en état et orné par le marquis de Mondéjar, avec l'or provenant de ce trésor. Peut-être eut-il l'intention de perpétuer le souvenir de cette découverte en plaçant dans le jardin ces vases, qui sont des pièces très-remarquables; rendons-nous à ce jardin et vous allez les voir.

L'ÉTRANGER. — Quel merveilleux jardin! quelle admirable vue! mais voyons les vases. Quel malheur! comme ils sont endommagés! Et ce qu'il y a de plus regrettable c'est que, laissés à l'abandon, comme ils le sont, ils se dégraderont chaque jour davantage.

LE GRENADIN. — Ils finiront même par être entièrement détruits : déjà il ne reste plus que les deux que vous voyez et ces trois ou quatre morceaux du troisième. Chaque personne, en sortant d'ici, veut en emporter un souvenir, et c'est ainsi que les pauvres vases sont détruits petit à petit.

L'ÉTRANGER. — Mais sur ces deux-ci, parmi les belles arabesques dont leur magnifique émail est orné, j'aperçois des inscriptions....

LE GRENADIN. — C'est vrai; mais vous voyez que, dans l'état de dégradation où sont ces vases, il n'est plus guère possible de les lire, leur émail étant usé ou enlevé. Sur ce premier vase, on ne peut guère distinguer que le nom de Dieu, deux fois répété: aucun des deux ne porte une autre inscription entièrement lisible....

Le P. Echeverria a exagéré quelque peu l'état de dégradation du vase qui reste; mais sa prédiction ne s'est malheureusement que trop justifiée. Quant à l'autre, autant qu'on peut en juger par les reproductions qui ont été faites il y a plus de cinquante ans, il était de même forme et de même dimension que celui qui subsiste; seulement, au lieu des deux antilopes affrontées, on voyait sur la panse trois cercles contenant chacun un écusson avec la devise si connue des rois de Grenade : « Il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

On ne sait ce qu'est devenu le second vase de l'Alhambra.

Un voyageur anglais nous apprend que, vers 1820, le gouverneur Montilla s'en servait pour mettre ses fleurs, et il ajoute qu'il l'offrit un jour à une dame française, qui l'emporta.

D'après une autre version, il aurait été emporté par une dame anglaise. Ce qui est malheureusement certain, c'est qu'il n'en reste plus qu'un seul, qui a été conservé par miracle; car il y a peu de temps encore on en faisait peu de cas. C'est ce que nous apprend M. Théophile Gautier, qui décrit « la pièce où, parmi des débris de toute sorte, est relégué, il faut le dire à la honte des Grenadins, le magnifique vase de l'Alhambra, haut de près de quatre pieds, tout couvert d'ornements et d'inscriptions, monument d'une rareté inestimable, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, et que l'incurie espagnole laisse se dégrader dans un recoin ignoble. »

Le chef-d'œuvre de la céramique hispano-moresque est aujourd'hui placé dans un lieu plus digne de son mérite; il est exposé sous la galerie de la Cour des Myrtes, où les visiteurs peuvent l'admirer en entrant à l'Alhambra.

Ch. DAVILLIER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

nous en donnons, Gustave Doré a restitué celle qui manque, afin de rendre au vase son aspect primitif.

On trouvera d'autres détails sur ce vase et sur la céramique espagnole dans notre *Histoire des faïences hispano-moresques*, etc. Paris, 1861, Didron.

Le vase de l'Alhambra a été reproduit très-fidèlement et presque de grandeur naturelle par MM. Deck frères, d'après les dessins et calques pris par nous sur l'original ; ces habiles céramistes ont envoyé à la dernière exposition de Londres cette reproduction, qui leur a valu la grande médaille d'or.

Comme les dimensions du vase ont été publiées par différents auteurs avec des différences notables, nous les avons relevées avec le plus grand soin, et nous les donnons ici : hauteur totale : 1^{m},36; circonférence, 2^{m},25; — plus grande longueur de l'anse, 0^{m},61; — hauteur des antilopes, 0^{m},26; — hauteur des lettres, 0^{m},094 à 0^{m},055.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le vase de l'Alhambra. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les voleurs d'azulejos, à l'Alhambra. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La fondation de l'Alhambra. — Les gouverneurs et leurs dévastations. — La tour *de los Siete Suelos*. — Les revenants de l'Alhambra : le *cheval sans tête*, le *fantôme velu*, le *toro feros* et son trésor. — *La Alcazaba*, la tour *del Homenage* et celle *de la Vela*. — La cloche et les jeunes filles. — La capitulation de Grenade. — L'entrée de la *casa Real*.

Avant de commencer notre promenade autour de la Plaza *de los Algibes*, et de visiter les vieilles tours arabes qui défendaient l'enceinte de l'Alhambra, nous dirons quelques mots de l'histoire du palais-forteresse des anciens rois de Grenade. Sa fondation est due, suivant toute vraisemblance, à Ibn-al-hamar (l'homme rouge), qui construisit beaucoup d'autres monuments; le fait a été contesté, mais il est confirmé par le témoignage de l'his-

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17 et 353.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torien arabe Ibn-al-Khattib, qui dit que peu de temps après qu'il eut chassé les Almoravides, le sultan Ibn-al-hamar fit bâtir un palais dans la citadelle ou forteresse de cette ville, et qu'il y fixa sa résidence, dès qu'une partie de l'édifice fut terminée; il n'est donc pas permis d'en douter, c'est à ce sultan qu'est dû le monument où résidèrent ensuite les princes de sa dynastie.

Dès le neuvième siècle, il y avait sur la colline qui s'élève à gauche du Darro, une forteresse appelée Kalat-al-hamra, — le château rouge, et dont les ruines s'appellent encore aujourd'hui les tours rouges, — *torres bermejas*. Lorsque Badis Ibn Habous quitta Elvira pour fixer sa résidence à Grenade, il fit construire des murs autour de la colline et élever une citadelle à laquelle on donna le nom de Kassabah-al-hamra, c'est-à-dire la citadelle rouge, soit à cause de la couleur des murs, soit à cause de la nature du sol, qui est rougi par l'oxyde de fer. C'est dans cette Kassabah que Ibn-al-hamar fit construire le palais qui reçut le nom de *Kars-l-hamra*, c'est-à-dire le palais de l'Alhambra, parce qu'il avait été bâti dans cette enceinte, et non comme on l'a affirmé souvent, en souvenir du surnom d'Al-hamar; si tel avait été le cas, le palais, comme le fait observer M. de Gayangos, aurait été appelé Kars-l-hamri.

Mohammed II, successeur d'Ibn-al-hamar, répara les Torres bermejas, et continua l'Alhambra; il l'agrandit considérablement, et prodigua ses trésors aux nombreux artisans qu'il fit travailler au palais. Ses successeurs contribuèrent encore à embellir leur résidence, et il faut surtout signaler parmi eux Abou-l-hadjadj, qui construisit l'élégante Puerta del Vino, ainsi que la Puerta de Justicia; il fit construire plusieurs salles nouvelles, notamment celle des ambassadeurs, et employa à ces travaux la plus grande partie de ses revenus. Les dépenses étaient si considérables, qu'on était persuadé que ses revenus ne lui suffisaient pas, et qu'il cherchait, comme son contemporain Alphonse le savant, la source de ses richesses dans le secret de la transmutation des métaux. Al-Khattib assure qu'il fit repeindre et redorer tous les appartements du palais, ce qui dut coûter des sommes d'argent au-dessus de tout calcul.

Le règne d'Abou-l-hadjadj fut des plus prospères, et il sut toujours se maintenir en paix avec les Espagnols, fait qui explique bien plus naturellement que l'alchimie les richesses énormes qu'il consacra à l'Alhambra. Les successeurs de ce sultan ajoutèrent également de nouvelles constructions à l'Alhambra, mais le règne d'Abou-l-hadjadj, c'est-à-dire le milieu du quatorzième siècle, peut être considéré comme la plus belle époque de l'Alcazar moresque.

Disons aussi quelques mots de l'histoire des dévastations qu'eut à subir le célèbre palais-forteresse des rois de Grenade; lamentable histoire, car il semble que, dès la conquête, les vainqueurs se soient plu à détruire en quelques années les chefs-d'œuvre accumulés pendant près de trois siècles par la patience et le génie des Mores, dans le plus merveilleux séjour que l'imagination puisse rêver. L'Alhambra, malgré son apparence légère et gracieuse, était une construction solide jusque dans ses plus petits détails, et a bien moins souffert du temps que de la main des hommes.

Dès le temps d'Isabelle la Catholique, le zèle exagéré de quelques moines commença à effacer et à détruire beaucoup d'inscriptions arabes, qui rappelaient le souvenir de « l'abominable secte mahométane. » Nous avons vu précédemment que Charles-Quint, son petit-fils, alla bien plus loin, et qu'il poussa le vandalisme jusqu'à jeter à bas une grande partie de l'Alhambra, pour élever sur ses ruines le massif palais qui porte son nom, lourde construction qui n'a pas été achevée, et qui ne le sera sans doute jamais. L'empereur allemand ne se contenta pas de cette profanation, et nous aurons encore l'occasion d'en constater d'autres consommées par ses ordres, dans le palais moresque qu'il aurait dû respecter

Pendant le dix-septième siècle, on n'entendit guère parler de l'Alhambra; cependant le poëte andalou Gongora, qui visita en 1627 les antiquités de Grenade, leur a consacré quelques vers très-emphatiques :

Pues eres Granada ilustre,
Granada de Personages,
Granada de Seraphines,
Granada de antiguedades!

A la fin du dix-septième siècle, l'Alhambra devint un asile pour les débiteurs insolvables; il servait en même temps de refuge à toute une population picaresque, comme des soldats vagabonds, des voleurs et autres gens sans aveu.

Plus tard, quand le palais moresque fut confié à la surveillance de gouverneurs, la plupart de ceux qui avaient pour mission de le garder et de le conserver, semblèrent s'être donné à l'envi la tâche de hâter sa ruine. Ce serait une curieuse histoire que celle de ces dévastations : nous y verrions par exemple le gouverneur Savera se servant d'un *mirador* moresque pour y établir sa cuisine; nous en verrions un autre, don Luis Bucarelli, ancien officier catalan, s'établir dans les appartements des rois de Grenade, et y loger successivement ses cinq filles avec ses cinq gendres; c'est le même, assure-t-on, qui vendit un jour, pour payer la dépense d'un combat de taureaux, les plus beaux *azulejos* dont la plupart des salles étaient ornées. A propos des azulejos, un fait bien connu à Grenade, et que nous avons entendu rapporter par plusieurs personnes, c'est qu'on les vendait au premier venu, pour les broyer et en faire du ciment comme avec des tuiles : la charge d'un âne ne coûtait que quelques réaux. Le moment viendra où il ne restera plus un seul de ces beaux carreaux de faïence : nous vîmes un jour, dans une des salles de l'Alhambra, un Anglais qui s'amusait à les enlever du mur, et qui ne se dérangea pas à notre approche, comme s'il eût fait la chose du monde la plus naturelle. Ce rival de lord Elgin paraissait avoir une grande habitude de ce petit travail, qu'il exécutait fort habilement au moyen d'un ciseau et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'un petit marteau de poche. Doré, qui dessinait en ce moment une frise moresque, interrompit son croquis pour consigner sur son album cette petite scène de vandalisme, que nous vîmes plusieurs fois se renouveler.

Qu'est devenue la belle porte de bronze de la Mezquita? Hélas! on ne le sait que trop : elle a été brisée ainsi que les azulejos, et vendue au poids comme vieux cuivre. Les portes en bois sculpté de la salle des Abencerrages subirent un aussi triste sort. C'est M. de Gayangos qui nous raconte cette incroyable dévastation. Ces belles portes étaient encore à leur place, et en parfait état de conservation, lorsque, vers le milieu de l'année 1837, elles furent déplacées et sciées par ordre du gouverneur, et cela pour fermer une brèche dans une autre partie du palais; mais ce n'est pas tout : comme elles étaient trop grandes pour l'ouverture à laquelle on les destinait, on se servit du restant comme de bois à brûler.

Le gouverneur Montilla ne trouva guère à conserver que les murs du palais, car les serrures, les verrous et jusqu'aux vitres des fenêtres avaient disparu sous ses prédécesseurs; cependant il restait les deux vases de l'Alhambra; on a vu qu'il en offrit un à une visiteuse étrangère : Théophile Gautier nous a dit le peu de cas que l'on faisait de l'autre à l'époque où il visita Grenade.

N'oublions pas dans cette nomenclature le gouverneur Manchot, *el Gobernador Manco*, dont Washington Irving a tracé un portrait si amusant : ce singulier personnage, qui se faisait remarquer par ses moustaches en croc et par ses bottes à retroussis, portait toujours au côté une longue rapière de Tolède avec une garde à panier dans le creux de laquelle, — ô profanation! — il avait coutume de mettre son mouchoir. Ce gouverneur excentrique avait été surnommé *le roi des gueux*, à cause des nombreux fainéants et vagabonds qui vivaient tranquillement dans le palais sous son paternel gouvernement.

Il n'y a pas longtemps encore que l'Alhambra servait de bagne et de magasin aux vivres; d'ignobles *présidiarios* traînaient leurs chaînes et leur vermine dans la salle où Yousouf, commandeur des croyants, recevait ses vassaux; et des tas de morue salée s'empilaient dans celle où jadis la divine Lindaraja respirait les plus suaves parfums

Après tant d'actes de vandalisme, on songea enfin à prendre quelque soin de cette pauvre Alhambra; des restaurations furent commencées, et on n'a pas cessé de les continuer jusqu'aujourd'hui, avec lenteur, il est vrai, mais non sans habileté; des préposés qui exploitaient à leur profit, de la façon la plus scandaleuse, la bourse des visiteurs, ont été courageusement congédiés, et une inscription, récemment placée au-dessus de la porte d'entrée, défend aux employés de recevoir la moindre *propina*

Quelques-unes des tours qui s'élèvent au-dessus de l'enceinte de l'Alhambra, renfermaient autrefois de splendides appartements; quoique ruinées en partie aujourd'hui, plusieurs, comme la *torre de las Infantas*, la *torre del Cautivo* et celle de *la Cautiva* (du captif et de la captive), conservent encore les traces de très-belles décorations; on suppose qu'elles faisaient partie du harem et servaient de résidence aux sultanes favorites.

C'est pendant les chaudes et belles nuits du mois de juillet que nous aimions à errer au milieu de ces ruines sans égales, témoins de tant de scènes d'amour et de sang; quand les rayons de la lune venaient glacer d'une lumière argentée la haute tour de *la Vela* ou les créneaux de la *torre de Comarès* qui se détachaient en dents de scie sur l'azur sombre d'un ciel étoilé, quand les hauts cyprès aux formes fantastiques projetaient au loin leurs grandes ombres comme autant de géants, alors nous nous attendions à voir se dresser devant nous les fantômes des anciens hôtes de l'Alhambra; le valeureux More Gazul et sa bien-aimée l'incomparable Lindaraja, du sang des Abencerrages, passaient sous la voûte des figuiers, se tenant enlacés; un peu plus loin, le fier Abenamar se penchait vers la belle Galiana; seule, l'ingrate Zayda, la plus cruelle parmi les beautés moresques, restait insensible à la voix qui chantait dans le silence de la nuit ce *romance morisco* :

Bella Zayda de mis ojos,
Y del alma bella Zayda,
De las Moras la mas bella,
Y mas que todas ingrata!

Mais les dames et cavaliers mores ne sont pas les seuls qui reviennent errer la nuit dans les ruines de l'Alhambra : la tour *de los Siete Suelos*, ou des sept étages, passe pour être visitée par des fantômes, et, suivant la légende populaire, personne n'a jamais pu dépasser le quatrième étage. Des hommes courageux ayant osé tenter l'aventure, ont été repoussés à plusieurs reprises par un souffle furieux, qui non-seulement éteignait leur lumière, mais les laissait sur place immobiles et comme pétrifiés. D'autres fois ces téméraires visiteurs se sont trouvés face à face avec un terrible Éthiopien qui les menaçait de les tuer s'ils ne retournaient sur leurs pas; mais ce qui contribue par-dessus tout à rendre infranchissable ce terrible passage, c'est la présence d'une légion de Mores qui se jettent sur tous ceux qui osent paraître Quelques personnes, il est vrai, ont essayé d'expliquer l'impossibilité de dépasser le quatrième étage en prétendant que la tour, malgré son nom, n'en a que quatre au lieu de sept; mais ceux-là sont assurément des esprits forts et des gens qui ne croient à rien.

De la même tour sort aussi, quand le ciel est bien noir, un terrible animal auquel la légende populaire a donné le nom de *Caballo descabezado*, c'est-à-dire le *cheval sans tête*, et un autre appelé *el Velludo*, ou le *Velu;* tous deux sont les gardiens perpétuels des immenses trésors enfouis sous ces tours par les Mores, qui les ont confiés à la garde de ces esprits infernaux. Ces deux ombres se promènent toutes les nuits dans les sentiers obscurs des *alamedas* de l'Alhambra, et bien des gens les ont vus : deux d'entre eux vivent encore aujourd'hui, ajoute le P. Écheverria; cet historien de Grenade, qui habita longtemps ces parages, et qui prend le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

titre de « Beneficiado de la Iglesia mayor de la real fortaleza de la Alhambra », ajoute que l'un est un personnage distingué et très-connu, et l'autre un militaire, homme de beaucoup de raison et de jugement, et qui mérite toute confiance.

Le premier rencontra une nuit l'un de ces deux terribles fantômes; seulement il n'osait affirmer si c'était le Caballo Descabezado ou le Velludo; il incline pourtant à croire que c'était le dernier, parce qu'il lui sembla couvert de laine ou de poil. Le monstre menait à sa suite un cortége de chevaux invincibles, dont la présence ne se manifestait que par le bruit de leurs pas. Aussitôt qu'il le vit s'approcher, il tira un sabre qu'il portait à la ceinture, et lui porta trois ou quatre coups de taille; le fantôme, que la vue des armes effrayait sans doute, poursuivit son chemin, entraînant sur ses pas la ronde infernale. Ce fait, ajoute le narrateur, me fut raconté par le témoin lui-même sur l'emplacement où arriva l'aventure, et la manière dont il me la raconta m'assure qu'il ne mentait pas.

L'autre témoin est encore plus croyable, parce que non-seulement il vit le fantôme, mais il lui parla :

« Où vas-tu? lui demanda le Caballo, qui, du reste, était un fantôme tout à fait raisonnable et plein de courtoisie.

— Je me dirige vers l'enceinte de l'Alhambra, où j'ai mon domicile.

— Et y vas-tu avec l'intention de chercher à découvrir quelque trésor?

— Pas le moins du monde; je rentre chez moi et ne me soucie pas des trésors.

— C'est bien, lui dit le Descabezado; pourvu que tu me promettes de n'y pas toucher, tu peux t'en aller où bon te semblera. »

Après ces mots, cette *canalla del otro mundo*, comme l'appelle naïvement le P. Écheverria, disparut pour continuer sa promenade infernale.

C'est aux Mores, ajoute le P. Écheverria, qu'il faut attribuer tous ces sortiléges, car la magie leur était aussi familière que leur couscoussou.

Quittant le domaine du fantastique pour rentrer dans la réalité, dirigeons-nous vers l'*Alcazaba*, dont un soleil ardent colore les murailles rugueuses des tons les plus intenses. L'Alcazaba était la citadelle de l'Alhambra, et passe pour avoir été construite par Alhamar; on y entrait autrefois par la *torre del Homenage* (la tour de l'Hommage), énorme et massive construction qui sert encore aujourd'hui de prison pour les condamnés militaires. A un des angles de cette tour, nous remarquâmes une pierre en forme de pilier, enlevée sans aucun doute par les Mores aux ruines de l'ancienne Illiberia, et sur laquelle nous lûmes une inscription qui nous apprit qu'elle appartenait à un monument élevé par P. Valerius Lucanus à sa très-douce épouse Cornelia : *Corneliæ uxori indulgentissimæ*. Une petite cour de l'Acazaba renferme un très-curieux monument de sculpture arabe qui doit remonter à une époque fort ancienne : c'est un grand bassin de marbre dont la forme rappelle à peu près celle des sarcophages romains, mais qui paraît avoir été destiné à recevoir l'eau d'une fontaine.

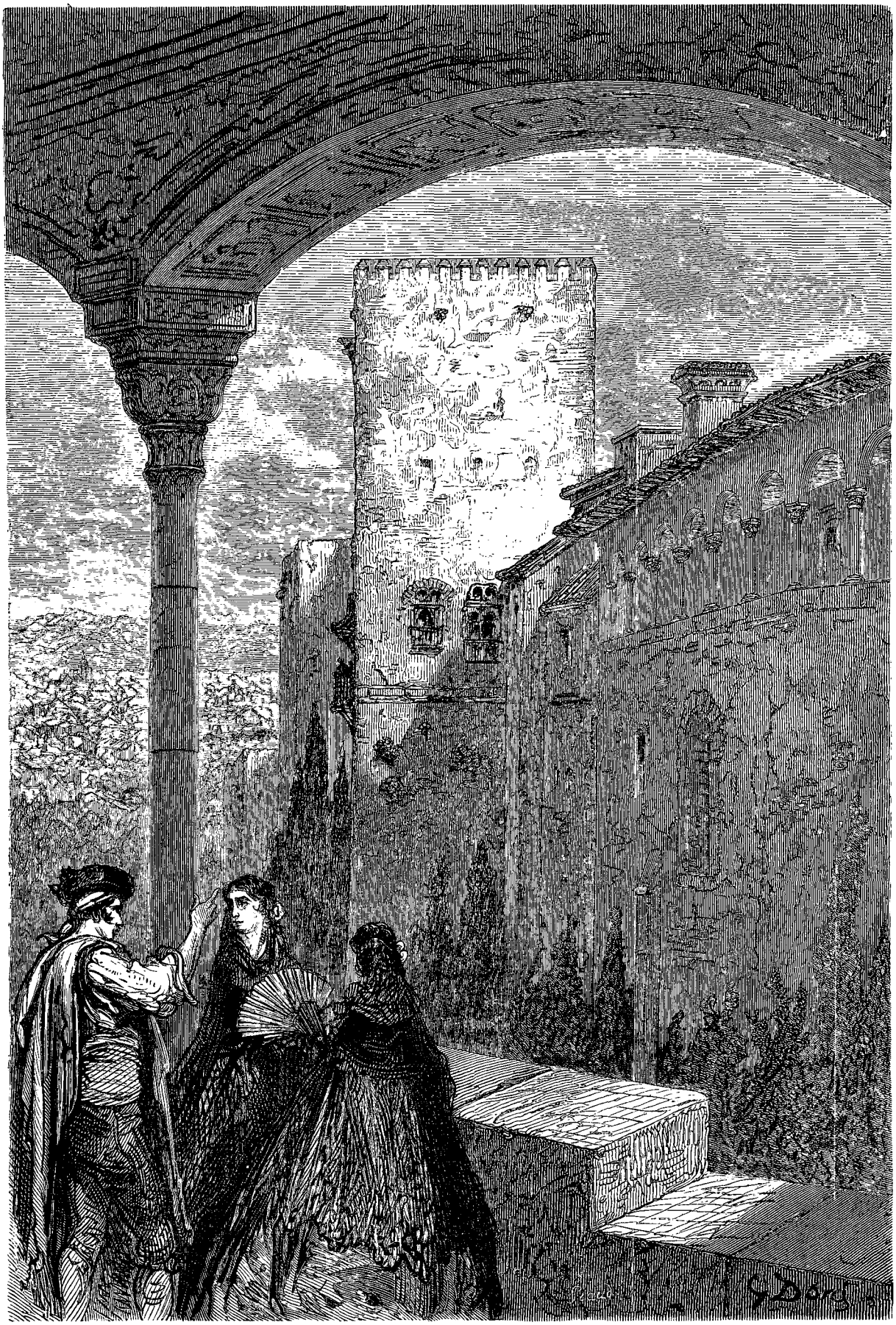
Sur une des faces sont sculptés quatre groupes affrontés représentant chacun un sujet répété : c'est un lion qui, saisissant par le cou un animal qui peut être une gazelle ou une antilope, s'apprête à le dévorer; les Orientaux ont assez souvent, malgré la défense du Prophète, représenté des sujets analogues, tels qu'un faucon dévorant un lièvre ou une perdrix. Le bas-relief en question est d'un travail barbare et très-naïf, et rappelle assez comme faire la fontaine des Lions que nous verrons bientôt dans l'Alhambra.

A gauche de la tour del Homenage, s'élève celle *de la Armeria*, où se trouvait autrefois l'arsenal, comme son nom l'indique, et qui sert aujourd'hui de caserne. On nous a assuré qu'au commencement de ce siècle la tour de la Armeria renfermait encore des armes et armures très-curieuses provenant des anciens défenseurs de Grenade, et faisant sans doute partie de celles qui furent déposées à l'Alhambra lors de la reddition de la citadelle; car un des articles de la capitulation stipulait que toutes les armes devaient être livrées entre les mains des vainqueurs. Or, ces glorieux trophées, précieux à plus d'un titre, furent vendus par le gouverneur don Luis Bucarelli, dont nous avons déjà parlé, pour subvenir à la dépense d'un combat de taureaux. Qui sait à quels vulgaires usages ils ont pu servir! Peut-être auront-ils partagé le triste sort de l'*espada valenciana* de don Alonso de Céspedès, un des meilleurs capitaines de Charles-Quint : cette fameuse épée, qui pesait quatorze livres, était de la même fabrique que celle dont François Ier se servait à Pavie; en 1809, elle tomba entre les mains d'un maçon qui, pour utiliser une lame d'une si bonne trempe, la cassa en plusieurs morceaux et en fit des truelles et autres instruments. Triste fin d'une épée qui avait été la terreur des ennemis de l'Espagne!

Pénétrons maintenant dans la fameuse *torre de la Vela* ou *de la Campana*, la plus haute, avec la *torre de Comarès*, de toutes celles de l'Alhambra, et, comme toutes les tours moresques, massive et de forme carrée; elle servait autrefois de vigie (*vela*), et son autre nom vient de la cloche de l'arrosage (*Campana de los riegos*), qu'on appelle encore *el Reloj de los labradores*, ou l'horloge des laboureurs, parce qu'elle sert à régler pour les laboureurs de la Vega les heures d'irrigations, au moyen des différentes combinaisons des *campanadas* qu'on frappe pendant la nuit. La torre de la Vela, qui passe pour avoir été construite sous le règne d'Alhamar, fait aujourd'hui partie des armes modernes de Grenade, parce que, dit un auteur local, le son de la cloche produisit, en 1843, un effet prodigieux sur les habitants de la ville, leur donnant un courage surnaturel pour repousser les troupes rebelles qui l'assiégeaient.

Après avoir franchi une petite porte basse, nous monterons un étroit escalier qui conduit à la plate-forme de la tour de la Vela, et nous serons éblouis par la plus splendide vue qu'il soit permis à l'homme de rêver: le golfe de Naples vu du haut du Vésuve, Constantinople

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



La tour de Comarès. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vue de la Corne-d'Or, peuvent à peine donner l'idée d'un panorama aussi magique : à nos pieds, Grenade et les clochers de ses cent églises que nous apercevions à vol d'oiseau; plus loin, les hauteurs qui dominent la ville, parsemées de blanches maisons qui se détachaient sur une verdure touffue, éclairées en rose par le soleil du soir, et nous faisaient penser aux vers du poëte arabe qui compare Grenade à une coupe d'émeraude ornée de perles orientales. Plus loin encore, en face de nous, la fertile Vega étendait, comme un immense tapis, ses vingt lieues de verdure où brillaient comme des points blancs les murs de ses *alquerias*, et que sillonnait le Genil, semblable à un long ruban argenté.

Les nombreuses montagnes qui servent d'horizon à ce paysage unique au monde ont chacune un nom célèbre dans l'histoire de Grenade : c'est d'abord la Sierra de Elvira, la plus rapprochée, premier berceau de la ville phénicienne; à notre gauche, le majestueux Mulahacen et les cimes neigeuses des Alpujarras se confondant par des gradations insensibles avec les nuages rosés qui planent à l'horizon; plus loin encore, les montagnes d'Alhama et la Sierra Tejeda aux découpures bizarres; et puis encore le sommet arrondi du mont Parapanda, bien connu des *labradores* de la Vega, pour lesquels il est comme un colossal baromètre; il n'est pas un paysan qui, en voyant la montagne couronnée de nuages, ne répète ce proverbe populaire ·

Cuando Parapanda se pone la montera
Llueve aunque Dios no lo quisiera.

C'est-à-dire que lorsque le mont Parapanda se coiffe de son bonnet, il doit pleuvoir quand bien même Dieu ne le voudrait pas.

A droite, également dorée par le soleil couchant, s'élevait la longue *sierra de Susana*, et plus loin encore la *sierra de Martos*, aux pieds de laquelle est bâtie l'antique Jaen.

Il est peu de pays qui rappellent au poëte et à l'historien autant de souvenirs que cette Vega de Grenade. il n'y a pas dans le monde entier, dit Garibay, un territoire qui ait été le théâtre de tant de hauts faits d'armes, et où autant de sang humain ait été répandu.

C'est la tour de la Vela qui excitait tant la convoitise d'Isabelle la Catholique ce jour où, quittant pour quelques heures le camp retranché où elle commandait en personne, elle voulut voir de plus près le siége de Grenade et les tours de l'Alhambra La reine s'approcha jusqu'à un endroit nommé la Cubia, à une demi-lieue de Grenade, et resta un instant pensive en contemplant les tours vermeilles, la Torre de la Vela, les hauteurs de l'Albayzin et la fière Alcazaba.

C'est tout un poëme que ce long siége de Grenade : les chroniqueurs espagnols contemporains l'ont comparé au siége de Troie; il faut dire aussi que peu de villes étaient entourées d'un prestige aussi grand : Pierre Martyr rapporte que les marchands génois, qui parcouraient le monde entier, considéraient Grenade comme la ville la mieux fortifiée qui existât.

C'est au mois d'avril de l'année 1491 que les rois catholiques, Ferdinand et Isabelle, mirent le siége devant les derniers remparts du royaume moresque, bien décidés à ne pas se retirer avant de s'en être rendus maîtres : l'armée était forte de cinquante mille hommes, suivant les uns, de quatre-vingt mille, suivant d'autres; des étrangers de différents pays en faisaient partie : une compagnie tout entière était composée de mercenaires suisses. Il s'y trouvait même quelques aventuriers français : l'un d'eux, dont le nom n'est pas connu, publia l'année même de la reddition de la ville un intéressant récit du siége, sous le titre de : « La très-célèbre, digne de mémoire, et victorieuse prise de la ville de Grenade. — Escript à Grenade le dixiesme jour de janvier de mil cccc xc ii. » — Ce curieux petit volume in-12, d'une grande rareté, a été imprimé à Paris en 1492.

Les Rois Catholiques, pour mieux manifester leur volonté de ne pas abandonner le siége de Grenade, avaient décidé qu'une ville serait élevée sur l'emplacement même du camp, à une lieue environ de Grenade : au bout de trois mois, la ville était bâtie, et recevait le nom de *Santa-Fé*.

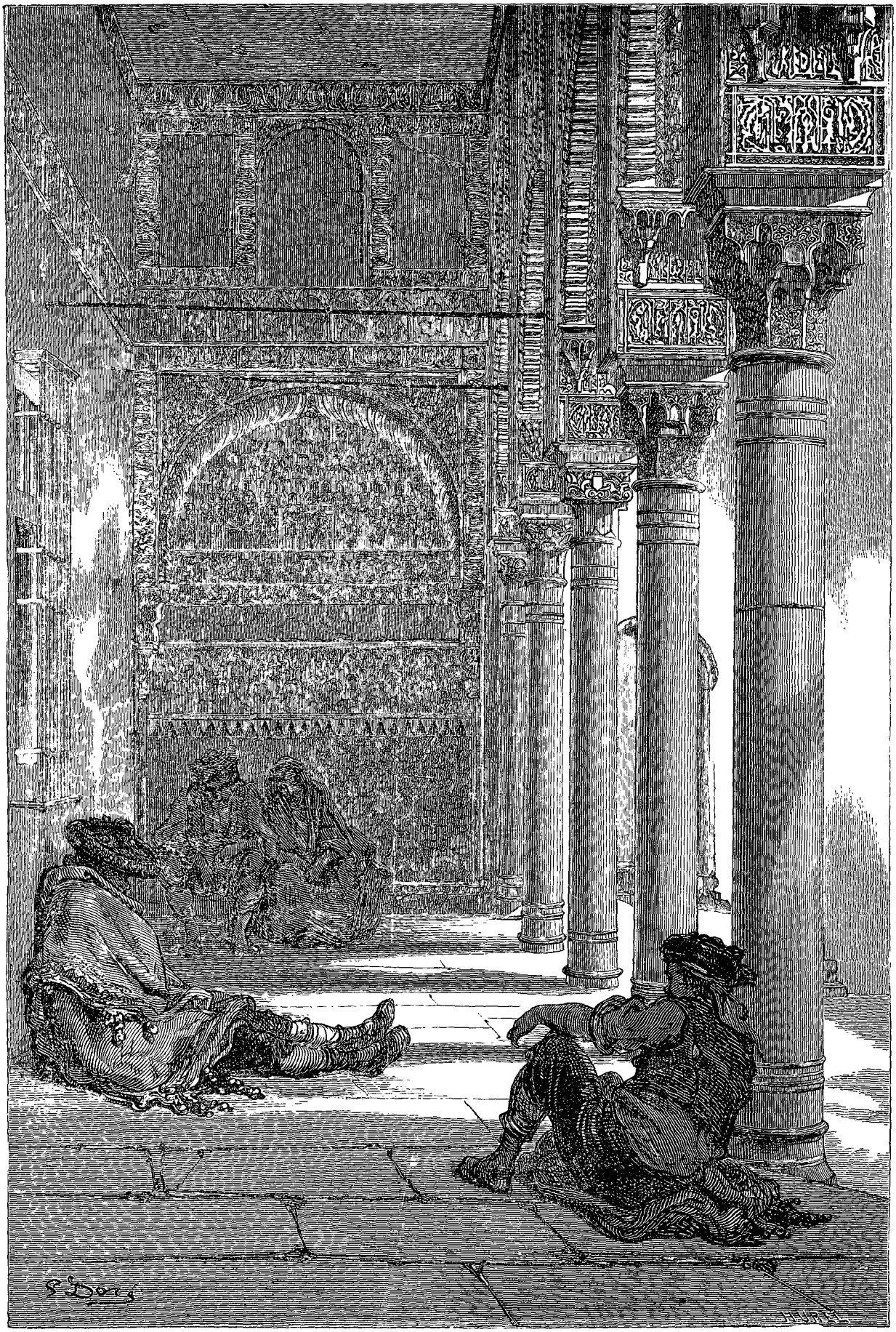
L'érection de Santa-Fé produisit un effet extraordinaire à Grenade, et jeta beaucoup de découragement parmi les défenseurs; cette dernière ville était toujours déchirée par des dissensions intérieures, et des symptômes d'insubordination commençaient à se manifester parmi la population ; en outre, la famine se faisait cruellement sentir, car le nombre des habitants s'était considérablement accru à la suite de l'émigration des Arabes chassés successivement par les Espagnols des différentes villes du royaume moresque.

La garnison de Grenade ne recevait ses vivres et ses renforts que de la contrée montagneuse des Alpujarras, la seule province qui ne fût pas encore soumise aux chrétiens; le marquis de Villena y fut envoyé avec l'ordre de ravager ce pays, le grenier de la capitale; il s'acquitta si bien de sa mission, qu'au bout de peu de temps quatre-vingts villes ou villages furent pillés et rasés. D'un autre côté, toutes les communications entre les Mores d'Afrique et ceux de Grenade avaient été interceptées, en sorte que ces derniers n'avaient plus de secours à espérer d'aucun côté.

Le roi de Grenade, voyant enfin que tout espoir de salut lui était enlevé, songea à faire des propositions de paix aux Espagnols, mais comme le peuple espérait toujours recevoir des renforts d'Afrique, il fut décidé qu'on les ferait dans le plus grand secret. Les premières conférences eurent donc lieu dans la nuit, au village de Churriana, à une lieue de la ville, et les termes de la capitulation ayant été discutés et établis, elle fut ratifiée par les deux parties le 25 novembre 1491.

Les principaux articles accordaient aux habitants de Grenade le libre exercice du culte mahométan et la pratique de leurs cérémonies religieuses; — ils ne devaient être molestés en rien pour leurs usages nationaux, leur langage et leur costume; — les propriétés devaient être respectées, et les Espagnols s'engageaient à fournir des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Galerie du Patio de los Arrayanes. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaisseaux à ceux qui, ne voulant plus rester à Grenade, préféraient passer en Afrique; — toutes les armes devaient être remises aux vainqueurs; quant à Abdallah, on lui assigna une ville et quelques places voisines dans les Alpujarras, avec trois mille vassaux et un revenu de six millions de maravédis.

Abdallah, ou Boabdil, comme l'appellent les Espagnols, s'était engagé à remettre les clefs de la ville et des forts soixante jours après la date de la capitulation; mais les bruits de pourparlers avaient commencé à circuler parmi la population, et les conseillers de Boabdil, craignant une révolte, l'engagèrent à devancer l'époque fixée pour la reddition de la ville. Il fut en conséquence décidé que les Rois Catholiques feraient leur entrée dans Grenade le 2 janvier 1492.

Dans la matinée de ce jour à jamais mémorable, tout le camp espagnol présentait l'aspect de la plus grande allégresse; le cardinal Gonzalez de Mendoza fut envoyé en avant à la tête d'un fort détachement composé des troupes de sa maison et d'un corps de vétérans d'infanterie blanchis dans les batailles contre les Mores; ces troupes prirent possession de la citadelle de l'Alhambra; Ferdinand et Isabelle se placèrent à quelque distance en arrière, près d'une mosquée arabe, consacrée depuis à saint Sébastien. Bientôt la grande croix d'argent portée par saint Ferdinand dans ses campagnes contre les Mores, brilla au sommet de la Torre de la Vela, et les étendards de Castille et de San-Yago flottèrent sur les hautes tours de l'Alhambra. A ce glorieux spectacle, le chœur de la chapelle royale entonna le *Te Deum*, et toute l'armée, pleurant d'émotion, se prosterna à genoux.

Le 2 janvier de chaque année, Grenade est en fête pour célébrer l'anniversaire de l'entrée des Rois Catholiques. Il y a ce jour-là une foule énorme à l'Alhambra, et on peut y voir beaucoup d'habitants des montagnes voisines dans leurs costumes les plus pittoresques.

Les jeunes filles ne manquent jamais de monter à la tour de la Vela, car, suivant une croyance très-ancienne, celles qui frappent un coup sur la cloche doivent être mariées dans l'année; on ajoute même que celles qui frappent très-fort auront un meilleur mari.... On peut imaginer facilement quel vacarme il y a ce jour-là au sommet de la tour.

Sur un des piliers qui supportent la cloche placée au sommet de la tour, nous lûmes une inscription gravée en espagnol sur une plaque de bronze, et dont nous donnons la traduction à cause du grand événement qu'elle rappelle.

« Le deuxième jour de janvier 1492 de l'ère chrétienne, après sept cent soixante-dix-sept ans de domination arabe, la victoire étant déclarée, et cette ville étant livrée aux S. S. rois catholiques, on plaça sur cette tour, comme une des plus hautes de la forteresse, les trois étendards, insignes de l'armée castillane; et les saintes bannières étant arborées par le cardinal Gonzalez de Mendoza et par don Gutierre de Cardenas, le comte de Tendilla agita l'étendard royal, tandis que les rois d'armes disaient à haute voix : *Granada ganada* (Grenade gagnée) par les illustres rois de Castille don Fernando et doña Isabel. »

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la disposition d'esprit des habitants de Grenade pendant les jours qui suivirent la prise de possession de leur ville par les troupes espagnoles. Suivant quelques-uns, ils se trouvèrent si heureux de cet événement, que tous en pleuraient de joie; le son des trompettes guerrières et de mille instruments de musique résonna dans l'enceinte de l'Alhambra. Les Mores partisans du roi Boabdil, qui s'étaient déclarés pour les chrétiens, et à la tête desquels était le *valeroso Muça*, se promenèrent par toutes les rues de la ville au son des tambours, des trompettes et des dulzaynas; les cavaliers mores passèrent toute la nuit à exécuter le jeu des lances et toutes sortes d'exercices équestres auxquels les Rois Catholiques assistèrent avec le plus grand plaisir Cette nuit-là Grenade devint folle de gaieté, et les illuminations étaient si brillantes qu'on aurait cru que la terre était en feu.

Suivant le récit d'autres écrivains, récit beaucoup plus vraisemblable, Grenade était loin de présenter cet air de fête; la ville avait un aspect triste et morne; les rues étaient silencieuses et désertes, car les habitants s'étaient renfermés dans leurs maisons pour pleurer la perte de leur ville.

La reddition de Grenade excita dans tous les pays chrétiens une sensation immense, comme peu de temps auparavant parmi les musulmans la prise de Constantinople. A Rome, la chute de la cité moresque fut célébrée par une messe solennelle, par des processions et des fêtes publiques. A Naples, on représenta à cette occasion une espèce de drame, *Farsa*, mélange allégorique dans lequel la Foi, l'Allégresse et le faux prophète de Mahomet remplissaient les principaux rôles.

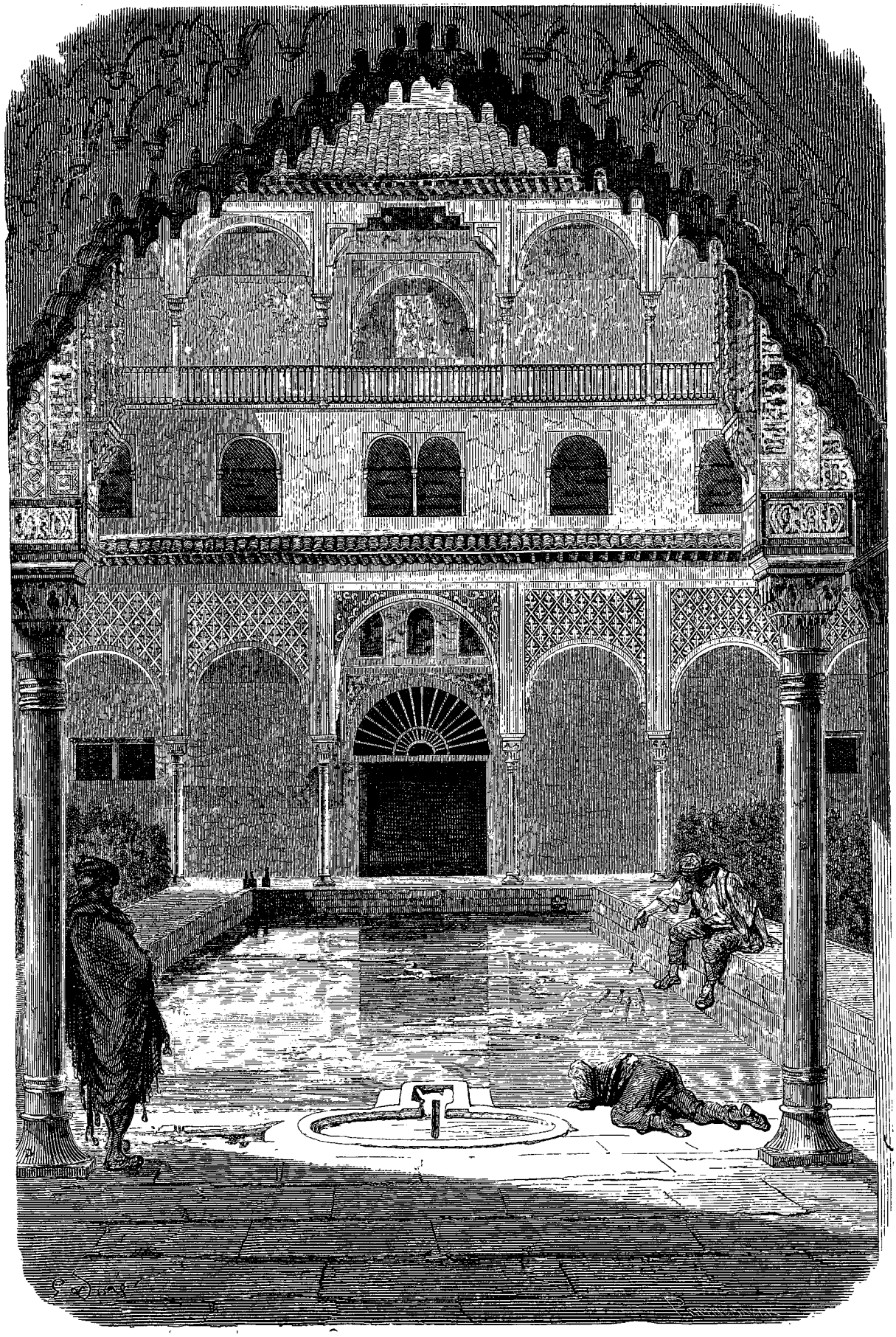
Les Mores d'Afrique apprirent avec consternation la triste fin du royaume de Boabdil; pendant plusieurs années, ils continuèrent à prier tous les vendredis dans les mosquées pour que Dieu rendît Grenade aux musulmans; et aujourd'hui encore, lorsqu'ils voient un des leurs mélancolique et pensif, ils disent : *Il pense à Grenade!*

Il ne nous reste que peu à voir avant d'entrer dans le palais des rois mores; l'église de Santa-Maria de la Alhambra, bâtie vers la fin du seizième siècle, n'a rien qui puisse nous arrêter, et nous en dirions autant de l'ancien couvent des moines Franciscains, si leur église n'avait reçu, le 18 septembre 1504, la dépouille mortelle d'Isabelle la Catholique, qui resta là jusqu'à ce qu'elle fut transportée dans la cathédrale de Grenade, après la mort de Ferdinand, son époux.

Ces églises et bien d'autres constructions occupent la place de divers édifices moresques, de la grande Mezquita, du harem; l'aspect primitif est bien changé, hélas! et si un des rois de Grenade revenait, il pourrait demander à Abenamar, *Moro de la Moreria*, comme on lui demandait dans le célèbre *romance morisco :*

Quelles sont ces hautes forteresses
Qui brillent devant moi?

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Patio de los Arrayanes (cour des Myrtes). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— C'était l'Alhambra, seigneur,
Et cet autre la mosquée,
Et ici étaient les Alixares,
Travaillés à merveille;
Le More qui les orna
Gagnait cent doublons par jour;

Et le jour qu'il ne travaillait pas,
Il en perdait tout autant.
Cet autre, c'est le Generalife,
Jardin qui n'a pas son pareil;
Et cet autre, les tours Vermeilles,
Château de grande valeur.

. . . . . .
— Si tu le voulais, Grenade,
Avec toi je me marierais;
Cordoue et Séville
Comme arrhes et dot je t'apporterais!

— Je suis mariée, roi Don Juan,
Mariée et non pas veuve,
Et le More qui me possède
M'aime d'un grand amour!

Dans cette antique enceinte de l'Acropole des rois de Grenade il n'est pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait sa légende, et qui ne rappelle un événement chanté dans quelque *romance morisco*, comme celui qui précède.

Nous allons maintenant pénétrer dans le palais proprement dit, la maison royale, *Casa real*, comme on l'appelle aujourd'hui. Passons de nouveau devant la façade imposante, mais tant de fois maudite par nous du palais de Charles-Quint; arrivé à l'un des angles, nous tournerons brusquement à droite, et nous suivrons une étroite et triste ruelle percée dans un coin obscur; arrivés en face d'une petite porte de construction moderne et de l'aspect le plus vulgaire, nous sonnons, et aussitôt un gardien coiffé du sombrero andalous vient nous ouvrir; nous le suivons, et bientôt le spectacle le plus magique vient tout à coup éblouir nos yeux; nous sommes dans l'Alhambra.

Le palais de l'Alhambra. — Le *Patio de la Alberca* ou *de los Arrayanes*. — Andrea Navagero, ambassadeur vénitien, visite l'Alhambra en 1524. — Le *Patio de los Leones*, la *Taza de los Leones*, les taches de sang. — Comment les Abencerrages ont réellement existé. — Les Zégris en massacrent trente-six dans la cour des Lions.

La cour dans laquelle nous pénétrâmes d'abord s'appelle le *Patio de la Alberca*, ce qui signifie en espagnol la cour du Réservoir, et n'est autre que la traduction du mot arabe *al-ber kah*, qui a le même sens; son nom lui vient d'un bassin ayant la forme d'un parallélogramme qui occupe le milieu de la cour. On prétend cependant que le mot *alberca* n'est que la corruption de l'arabe *barkah*, bénédiction; et ce qui rendrait cette version assez vraisemblable, c'est que le mot barkah se retrouve souvent parmi les inscriptions arabes qui décorent les murs du *patio*. Les Espagnols appellent aussi cette cour *patio de la barca*, c'est-à-dire de la barque, nom qui n'offre aucun sens raisonnable pris dans cette acception, mais qui s'explique parfaitement, si l'on veut n'y voir que la répétition du mot arabe *barkah*.

De chaque côté du bassin s'élève une haie de myrtes épais et touffus, qui ont fait donner à cette délicieuse entrée de l'Alhambra le nom très-euphonique de *patio de los Arrayanes*, cour des myrtes. *Ar-rayhan* signifie myrte en arabe, et ce mot, comme tant d'autres de la même langue, s'est conservé en espagnol sans aucune altération.

Il serait difficile de donner une idée de l'extrême élégance de ce *patio*, le plus grand et en même temps un des mieux ornés de ceux de l'Alhambra : à chaque extrémité de la pièce d'eau s'élève une galerie; les arceaux, ornés d'arabesques encadrées dans des quadrilles, sont supportés par de légères colonnes en marbre blanc de *Macael*, dont la forme élancée se reflète dans l'eau de l'*estanque*, calme et unie comme la surface d'un miroir. Les ornements des murs sont d'une délicatesse extraordinaire et beaucoup mieux conservés que ceux des autres pièces; entre les fenêtres et aux angles on voit l'écusson des rois de Grenade, de la forme usitée au quinzième siècle, sur laquelle se lit la devise arabe si connue : *Wa la ghalib illa Allah*, Et Dieu seul est vainqueur! Citons encore, parmi les inscriptions qui ornent le *patio*, ces vers d'un poëte arabe :

« Je suis comme la parure d'une fiancée douée de toutes les beautés et de toutes les perfections;

« Regarde plutôt ce vase, et tu comprendras toute la vérité de mon assertion. »

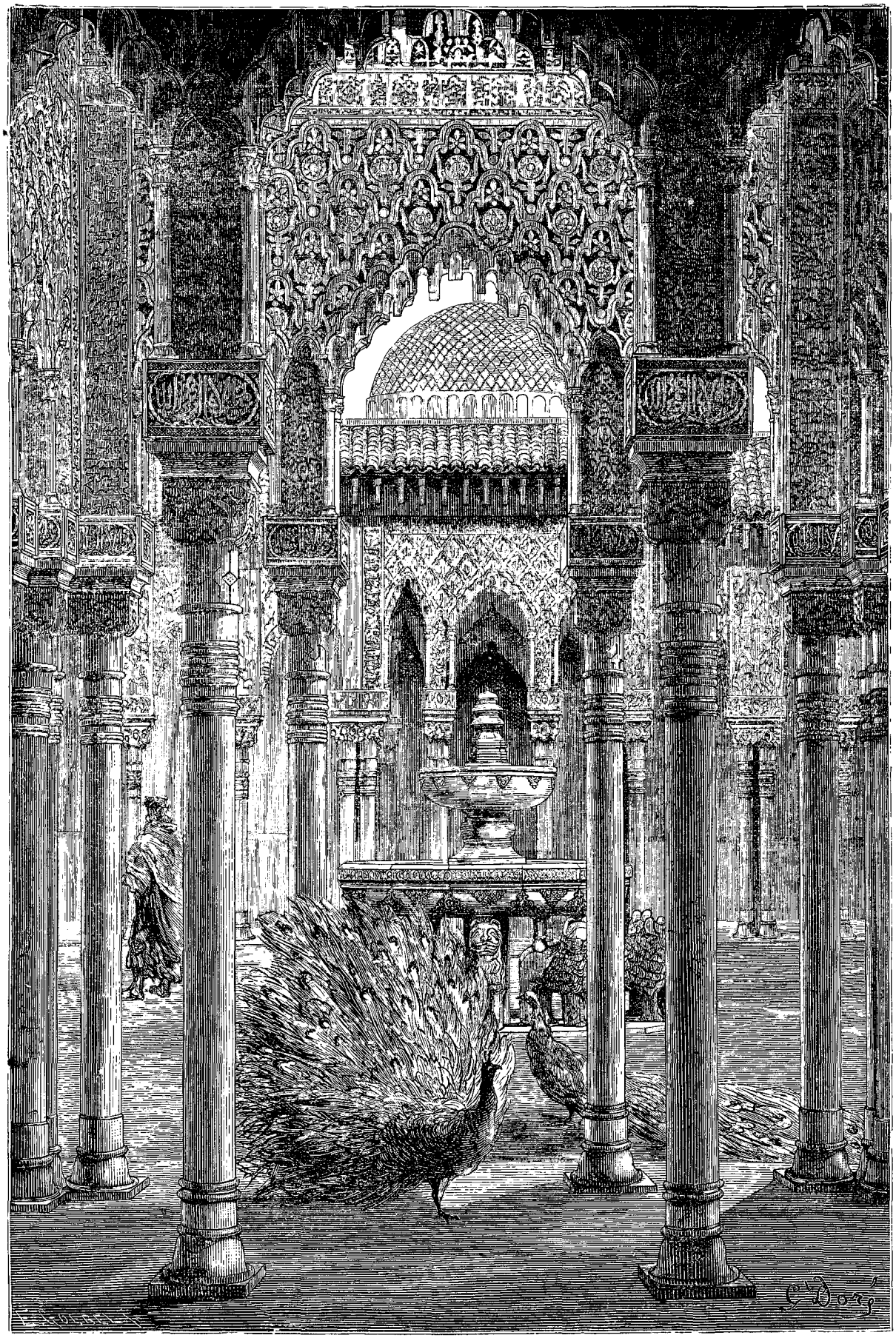
A gauche se trouve la salle où était relégué avec des débris sans valeur le magnifique vase de l'Alhambra, aujourd'hui mieux placé, comme nous l'avons dit. Est-ce à ce vase que font allusion les vers qu'on vient de lire? Ils nous paraissent trop vagues pour qu'il soit possible de rien décider à ce sujet.

L'*estanque* était autrefois entouré d'une riche balustrade moresque, qui existait intacte au commencement de ce siècle; c'est encore le gouverneur Bucarelli, ce grand dévastateur de l'Alhambra, qui la fit enlever à cette époque, et la vendit ensuite.

A l'époque des Mores, le Patio de la Alberca formait le centre de l'Alhambra; à droite, s'élevait la grande porte d'entrée, qui fut démolie du temps de Charles-Quint, ainsi que toute la partie composant le palais d'hiver, pour faire place à la vaste construction dont nous avons parlé.

Avant de pénétrer dans les autres salles, il est nécessaire de faire quelques observations sur les procédés employés par les Mores pour les ornements qui couvrent les murs du palais; malgré leur légèreté inouïe et une délicatesse infinie dans les détails, qui les a fait comparer à la guipure, leur solidité est extrême, et cependant ils sont tout simplement en plâtre durci, ou en stuc, dans le genre du *gesso duro* dont les Italiens du quinzième siècle se servaient pour mouler ces madones en bas-relief qu'ils ont répétées à l'infini. Le marbre a été très-peu employé dans l'Alhambra, si ce n'est pour les colonnes et chapiteaux, pour quelques fontaines et salles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Patio de los Leones (cour des Lions). — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bains, et pour de grandes dalles de pavage. Si nous en croyons un voyageur italien qui visita Grenade peu de temps après la chute de la ville, Andrea Navagero, « certains ornements étaient en ivoire : *I lavori parte son di gesso, con oro assai, e parte di avorio e oro accompagnato;* — « ces travaux sont partie en plâtre, avec de riches dorures, et partie en ivoire accompagné d'or. »

Le même auteur nous apprend que, de son temps, le Patio était déjà planté de myrtes, et qu'on y voyait aussi quelques orangers : « *Da un canto all'altro del canale vi e una spallera di mirto bellissima, e alquanti pe di naranci.* »

A droite du Patio de la Alberca, se trouve le *Cuarto* de la Sultana, autrefois un des plus beaux appartements de l'Alhambra, mais bien dégradé aujourd'hui, car il n'y a pas très-longtemps encore il servait de magasin pour la morue dont on nourrissait les galériens.

De là nous passerons à la célèbre cour des Lions, la merveille de l'architecture moresque. Le *Patio de los Leones*, la partie la plus parfaite du palais de l'Alhambra, est bien loin d'avoir les grandes dimensions qu'on pourrait croire, et que lui donnent ordinairement les gravures de keepsakes; c'est un parallélogramme qui ne mesure guère plus de cent pieds sur cinquante, entouré d'une galerie couverte, avec de petits pavillons à chaque extrémité. La galerie est supportée par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc que surmontent des arceaux d'un fini et d'une délicatesse de travail extraordinaires; les soubassements, en mosaïque de faïence de couleurs variées, ont été restaurés de manière à conserver leur aspect primitif. Les chapiteaux des colonnes, qui offrent tous les mêmes contours, paraissent uniformes au premier abord; mais si on les examine avec attention, on s'apercevra facilement que les dessins, arabesques et inscriptions fouillés dans le marbre sont de la plus grande variété. Ces chapiteaux étaient autrefois peints et dorés; ceux qui ont conservé leurs couleurs primitives font voir que les arabesques étaient peintes en bleu et les fonds en rouge; les inscriptions étaient en or, ainsi qu'une partie des ornements. L'or dont on se servait venait d'Afrique, et on le battait en feuilles minces à Grenade. Cette immense quantité d'or employée explique les versions fabuleuses dont nous avons parlé, et par lesquelles on cherchait à expliquer les prodigieuses dépenses d'un des des rois de Grenade.

On remarque une légère irrégularité dans la disposition des nombreuses colonnes, tantôt accouplées deux par deux, tantôt isolées; irrégularité d'un effet charmant, qui a été calculée sans aucun doute pour rompre la monotonie. Ces colonnes étaient autrefois entièrement dorées; après la prise de Grenade, on recula devant la dépense qu'il fallait faire pour réparer les dorures, et on trouva beaucoup plus simple et surtout plus productif de gratter les ornements pour enlever l'or. Les inscriptions, en caractères coufiques, sont prodiguées partout et chantent la louange de Dieu; sur la bande qui entoure le tympan de l'arc principal, on en remarque une en caractères cursifs d'une élégance extrême, qui contient des souhaits de bonheur pour le sultan : « Puissent un pouvoir éternel et une gloire impérissable être le partage du maître de ce palais! » Cette inscription rappelle l'usage, très-ancien parmi les Orientaux, de tracer sur la plupart des objets usuels des souhaits de bonheur pour le propriétaire.

Au centre du Patio, s'élève la fontaine des Lions (*la Taza de los Leones*), grande vasque dodécagonale de marbre blanc, surmontée d'une autre plus petite de forme ronde, toutes deux ornées d'inscriptions et d'arabesques en relief du plus beau travail. La vasque inférieure est supportée par douze lions, également en marbre blanc; ces lions, qu'on pourrait tout aussi bien appeler des tigres ou des panthères, sont en réalité des animaux fantastiques; les artistes mores, habitués à obéir à leur fantaisie, ne se sont jamais exercés à imiter la nature avec fidélité : la tête de ces lions, puisqu'il faut les appeler ainsi, est grossièrement équarrie et du dessin le plus primitif; un trou rond figure la gueule ouverte, par laquelle s'échappe l'eau qui retombe dans la vasque; la crinière est figurée par quelques rayures parallèles, et quatre supports carrés représentent les pattes. Malgré cette naïveté, qui va jusqu'à la barbarie, ces monstres ont un très-grand caractère décoratif qui vous saisit et vous charme, et nous avons vu peu de fontaines dont l'ensemble soit d'un effet aussi heureux que la Taza de los Leones. Les inscriptions tant soit peu emphatiques dont la fontaine moresque est ornée, ont été, la plupart du temps, traduites infidèlement. En voici la traduction littérale, que nous empruntons à M. de Gayangos :

. . . . . .

« Vois cette masse de perles scintiller de toutes parts et lancer dans les airs ses globules prismatiques,

« Qui retombent en un cercle d'écume argentée et s'écoulent ensuite parmi d'autres joyaux surpassant tout en beauté, comme ils surpassent le marbre même en blancheur et en transparence. »

« En regardant ce bassin, on croirait voir une solide masse de glace d'où l'eau s'écoule, et pourtant il est impossible de dire laquelle des deux est liquide. »

« Ne vois-tu pas comme l'onde coule à la surface, malgré le courant inférieur qui s'efforce d'en arrêter le progrès,

« Comme une amante dont les paupières sont pleines de larmes et qui les retient, craignant un délateur? »

« Car, en vérité, qu'est cette fontaine, sinon un nuage bienfaisant qui verse sur les lions ses abondantes eaux? »

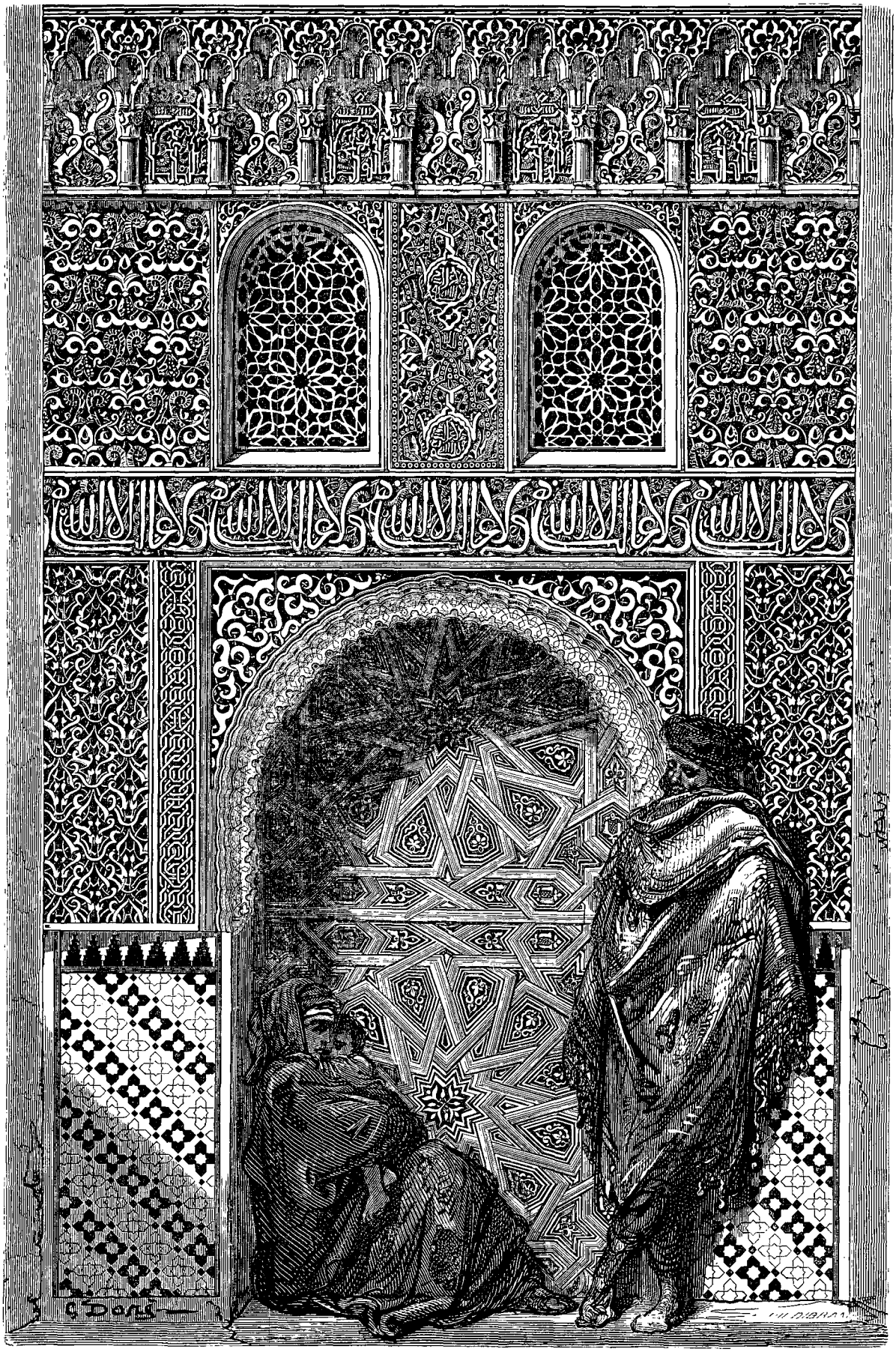
« Telles sont les mains du calife quand, dès le matin, il se lève pour répartir de nombreuses récompenses entre les mains des soldats, les lions de la guerre. »

« O toi qui contemples ces lions rampants, sois sans crainte! la vie leur manque et ils ne peuvent montrer leur furie. »

« O héritier d'Ansar[1]! à toi, comme au plus illustre rejeton d'une branche collatérale, appartient cet orgueil

1. Ansar ou Ansariun est le nom qu'on donne à ceux qui suivirent Mahomet dans sa fuite de Médine. La tribu de Khazraj, à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de la Torre de las infantas. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ta race qui te fait regarder avec mépris les autres rois de la terre. »

« Puissent les bénédictions de Dieu être toujours avec toi ! Puisse-t-il rendre tes sujets obéissants et t'accorder la victoire sur tes ennemis. »

Rien ne saurait donner une meilleure idée de la vie voluptueuse des Mores que cette cour des Lions, surtout si on veut se transporter par l'imagination quatre siècles en arrière : on se représentera le roi de Grenade entouré de ses femmes favorites et de ses courtisans, assis, à l'ombre des palmiers et des orangers, sur des tapis persans ou sur des coussins de cette belle soie qui se fabriquait à Grenade ; les poëtes récitaient des vers, ou les musiciens jouaient, sur le *laud* et la *dulçayna*, des *zambras* et des *leylas* moresques, dont le son se mêlait au murmure des eaux tombant de la fontaine dans les rigoles de marbre.

Lorsqu'Andrea Navagero visita l'Alhambra, en 1524, le Patio de los Leones fit une vive impression sur l'ambassadeur, habitué cependant aux merveilles de Venise ; après avoir manifesté son admiration, il ajoute ce détail, relatif à la fontaine : « Les lions sont faits de telle sorte, que lorsqu'il n'y a pas d'eau, si on prononce même à très-basse voix une parole à la bouche de l'un desdits lions, ceux qui placent leur oreille à la bouche des autres lions entendent la voix très-distinctement. »

La Cour des Lions était alors parfaitement conservée ; elle a malheureusement subi, depuis, bien des dégradations : les fines moulures ont été empâtées par un badigeon périodique ; la peinture et la dorure ont disparu en partie, et une toiture d'un aspect désagréable a remplacé les élégantes tuiles vernissées du temps des Mores. Néanmoins, tel qu'il est aujourd'hui, ce patio est le plus beau monument de ce genre qu'on puisse voir en Espagne.

Lorsque vous visiterez la cour des Lions, le guide ne manquera pas de vous faire remarquer des taches rougeâtres au fond du bassin et sur les larges dalles qui forment le pavage : c'est le sang des Abencerrages que le marbre a bu et qu'il conserve depuis quatre cents ans pour accuser chaque jour de lâches assassins. Il est vrai que les sceptiques vous diront que ces taches ne sont pas autre chose qu'une rouille rosée que le temps dépose à la longue sur le marbre blanc, et qu'il n'est pas vrai que les Zégris attirèrent les Abencerrages dans un guet-apens ; d'autres iront même plus loin, affirmant que ces deux tribus de Grenade n'ont jamais existé, si ce n'est dans l'imagination des romanciers

Empressons-nous d'affirmer à ceux qui ne croient à rien que les Zégris et les Abencerrages ont bien et dûment existé ; d'anciens historiens arabes et espagnols très-sérieux en font mention, ainsi que des auteurs modernes très-autorisés. Rien ne nous empêche donc de croire que les taches en question sont véritablement du sang, et, pour notre part, nous croyons à ce sang comme à celui de saint Janvier.

Les Abencerrages et les Zégris étaient deux familles nobles de Grenade qui se haïssaient mortellement : les premiers, tant chantés par les *romances* moresques, et dont le nom arabe était Beni-Serraj, descendaient d'un nommé Aben-Merwan-Ibn-Serraj, qui était le vizir de Mohammed-Ibn-Iewar, roi de Cordoue vers le milieu du onzième siècle. Lors de la prise de cette ville par les chrétiens, en 1235, ils se réfugièrent à Grenade, et leur famille s'accrut à tel point que, vers la fin du quinzième siècle, elle comptait plus de cinq cents membres.

Quant aux Zégris, ils étaient originaires de Saragosse et d'autres villes d'Aragon. Quand les Espagnols s'emparèrent de ce pays, ils se retirèrent à Grenade, où on leur donna le nom patronymique de Tsegrium (pluriel de Tsegri), c'est-à-dire habitants de Tseghr ou Tsagher, nom sous lequel les Arabes connaissaient l'Aragon.

La haine que se portaient ces deux tribus s'accrut encore à l'occasion de la rivalité des deux femmes d'Abdallah. L'une, nommée Ayesha, était sa cousine ; l'autre était de naissance espagnole, et s'appelait Zoraya, c'est-à-dire étoile du soir ; les auteurs arabes s'accordent, comme nous l'avons dit, à la considérer comme la cause première de la perte de Grenade ; son nom de chrétienne était Isabelle de Solis, et elle était fille d'un gouverneur de Martos ; à la prise de cette ville par les Mores, elle fut amenée comme captive à Grenade, et comme elle était de la plus merveilleuse beauté, on la destina au harem du roi, qui ne tarda pas à ressentir pour elle un très-vif attachement. Ayesha, qui détestait sa rivale, craignit que le roi ne prît un successeur parmi les fils de Zoraya au préjudice de ses propres enfants, et intrigua secrètement contre elle. Deux partis se formèrent bientôt : les Abencerrages embrassèrent la cause de Zoraya, les Zégris se déclarèrent pour Ayesha, et bientôt la ville et l'Alhambra devinrent le théâtre de querelles sanglantes qui devaient affaiblir le royaume et amener sa chute prochaine.

Les Zégris, dont la tribu des Gomélès avait embrassé la cause, imaginèrent, pour perdre Zoraya, de l'accuser d'adultère avec un des Abencerrages, et un jour un Zégri osa s'écrier devant le roi :

« Vive Allah ! tous les Abencerrages doivent mourir, et la reine doit périr par le feu ! »

Un des Gomélès, qui était présent, fit observer qu'on ne devait pas toucher à la reine, car elle avait des défenseurs trop nombreux, et tout serait perdu.

« Tu sais, ajouta-t-il en s'adressant au roi, qu'Halbinhamad convoquera tous les siens et qu'il sera suivi des Alabezes, des Vanegas et des Gazules, qui sont tous la fleur de Grenade.

« Mais voici ce que tu dois faire pour te venger : appelle un jour tous les Abencerrages à l'Alhambra, en ayant soin de les faire venir un à un, et dans le plus grand secret, vingt ou trente Zégris dévoués et sûrs se tiendront près de toi, armés jusqu'aux dents, et à mesure qu'un des seigneurs abencerrages entrera, il sera saisi et égorgé. Et quand il n'en restera plus un seul, si leurs amis veulent les venger, tu auras pour toi les Gomélès, les Zégris et les Maças, qui sont forts et nombreux. »

laquelle appartenaient les rois de Grenade, prétendait descendre d'un des Ansars.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le roi finit par consentir; sur quoi Ginès Perez, qui raconte cette dramatique histoire, s'écrie : « O Grenade infortunée, quels malheurs t'attendent; tu ne pourras te relever de ta chute, ni recouvrer ta grandeur et ta richesse ! »

Le roi ne put dormir de toute la nuit : « Malheureux Abdilli, roi de Grenade, s'écria-t-il, tu es sur le point de te perdre, toi et ton royaume »

Le jour arrivé, il se rendit dans une salle de l'Alhambra où l'attendaient beaucoup de seigneurs zégris, gomélès et maças; tous se levèrent de leurs siéges, et saluèrent le roi, en lui souhaitant une heureuse journée.

A ce moment, entra un écuyer qui apprit au roi que Muça et d'autres seigneurs abencerrages étaient arrivés pendant la nuit de la Vega, où ils avaient combattu les chrétiens avec succès, et qu'ils rapportaient deux drapeaux espagnols, et plus de trente têtes.

Le roi parut se réjouir de cette nouvelle; mais d'autres pensées le préoccupaient, et ayant appelé à part un des Zégris, il lui ordonna de faire venir dans la Cour des Lions trente des siens bien armés, et un bourreau avec tout ce qu'il fallait pour ce qui avait été convenu.

Le Zégri sortit et exécuta ponctuellement les ordres du roi, qui se rendit à la Cour des Lions, où il trouva trente cavaliers zégris et gomélès bien armés, et avec eux le bourreau. Aussitôt il ordonna à son page d'appeler Abencarrax, son alguazil mayor, qui devait être la première victime; au moment où il entra dans la Cour des Lions, les conjurés se saisirent de lui sans qu'il pût faire aucune résistance, et lui tranchèrent la tête au-dessus d'un grand bassin de marbre. Ensuite fut appelé Halbinhamad, celui qui était accusé d'adultère avec la reine, et il partagea le même sort. Trente-quatre seigneurs abencerrages, la fleur de la noblesse de Grenade, furent ainsi égorgés un à un, sans qu'on entendit le moindre bruit. Les Abencerrages avaient toujours traité les chrétiens avec humanité, et on assure que plusieurs d'entre eux déclarèrent au moment suprême qu'ils mouraient chrétiens.

Les autres seigneurs durent la vie à la présence d'esprit d'un petit page, qui entra, sans qu'on fît attention à lui, au moment même où son maître était égorgé; frappé d'épouvante en voyant tant de cadavres, il put cependant s'échapper par une porte secrète au moment où on faisait entrer un autre Abencerrage. A peine sorti de l'enceinte de l'Alhambra, il aperçut, près de la fontaine, le seigneur Malique Alabez avec Abenamar et Sarrazino, qui se rendaient au palais, où le roi les avait appelés comme les autres :

« Ah! seigneurs, leur dit le page en pleurant, par Allah! n'allez pas plus loin, si vous ne voulez mourir assassinés !

— Que veux-tu dire ? répondit Alabez.

— Sachez, seigneur, que dans la Cour des Lions on a massacré un grand nombre d'Abencerrages, parmi lesquels mon malheureux maître, que j'ai vu décapiter; Dieu a permis qu'on ne fît pas attention à moi, et j'ai pu m'échapper furtivement. Par Mahomet, seigneurs, soyez en garde contre la trahison! »

Les trois cavaliers mores restèrent pétrifiés, se regardant et ne sachant s'ils devaient croire le page. Enfin ils redescendirent, se consultant sur ce qu'ils devaient faire. Au moment où ils allaient entrer dans la rue de los Gomélès, ils rencontrèrent le capitaine Muça accompagné d'une vingtaine de cavaliers abencerrages : c'étaient ceux qui avaient été combattre les chrétiens dans la Vega, et ils venaient trouver le roi pour lui rendre compte du combat.

« Seigneurs, leur dit Alabez aussitôt qu'il les aperçut, un grand complot a été tramé contre nous; » et il leur raconta ce qui se passait.

Ils se rendirent tous à la place de Bibarrambla, et Muça, qui était capitaine général des hommes de guerre, fit sonner les *añafiles* (trompettes moresques) pour appeler ses partisans à la vengeance. Bientôt l'Alhambra fut assailli; les portes massives, qui résistaient aux coups, furent brûlées, et les Abencerrages entrèrent dans le palais comme des lions furieux, et se précipitèrent sur les traîtres : plus de cinq cents Zégris, Gomélès et Maças périrent sous leurs poignards; pas un seul ne fut épargné

Un *romance* ou complainte populaire, qu'on chanta longtemps à Grenade, rappelle le souvenir du massacre des Abencerrages :

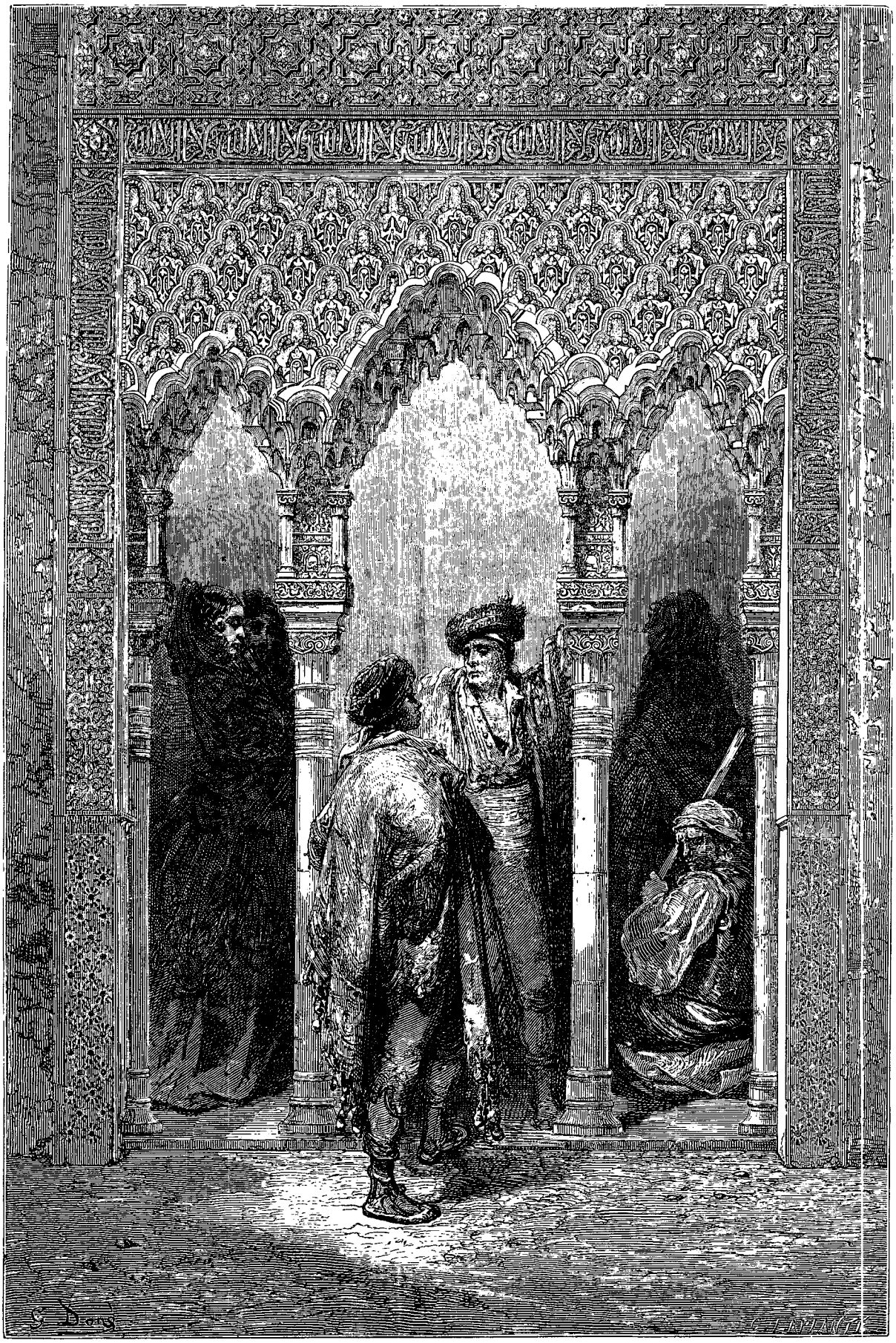
. . . . . .
Dans les tours de l'Alhambra
S'élevait une grande rumeur,
Et dans la ville de Grenade
Grande était la désolation,
Parce que, sans raison, le roi
Ordonna d'égorger un jour
Trente-six Abencerrages
Nobles et de grande valeur,
Que les Zégris et les Gomélès
Accusaient de trahison.

Nous allons quitter ce merveilleux Patio de los Leones, si riche en poétiques légendes; quelques-unes des plus belles salles de l'Alhambra s'ouvrent sous ses portiques, notamment la *sala de Justicia*, celle *de las dos Hermanas* (des deux sœurs), et celle des *Abencerrages;* c'est dans cette dernière que nous allons pénétrer, et nous y retrouverons encore le souvenir du dramatique événement que nous venons de raconter.

CH. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Porte de la Sala de Justitia. — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Croquis fait dans un faubourg de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

La salle des Abencerrages; encore des taches de sang; histoires de revenants : les ombres des chevaliers abencerrages. — La *Sala de las dos Hermanas*. — La *sala de los Embajarodes;* le plafond *Artesonado*, les *Azulejos*. — Réponse d'un roi de Grenade; le récit d'un chevalier zégri : la revanche des Abencerrages; la *Hermosa Galiana*. — Le *Peinador de la reina*. — Le jardin de Lindaraja. — Le *Mir..dor*. — Les *Baños de la sultana*. — La *sala de Secretos*. — La *Mesquita* ou *Capilla real*. — Le *Patio de la Reja*. — Les peintures de la *sala del Tribunal*.

La salle des Abencerrages est une des plus belles de l'Alhambra, sinon une des plus grandes : la voûte, en forme de *media naranja* — de moitié d'orange — suivant l'expression espagnole, est du travail le plus merveilleux qu'on puisse imaginer : des milliers de pendentifs, ou petites coupoles pendantes, d'une variété infinie, se détachent de la voûte et s'y suspendent comme autant de stalactites. On ne pourrait mieux comparer ces étonnants plafonds moresques qu'aux alvéoles innombrables d'une ruche. Rien n'est plus curieux que leur construction purement mathématique, et d'une symétrie parfaite, malgré une apparence d'irrégularité : ces pendentifs sont formés par la combinaison de sept prismes de formes différentes, surmontés de courbes tantôt en plein cintre, tantôt en ogive. On est étonné de l'effet extraordinaire

1. Suite. — V. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1. 17, 353 et 369.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que les architectes mores savaient obtenir avec des éléments d'une aussi grande simplicité.

La salle des Abencerrages doit son nom à ce que, suivant une tradition accréditée à Grenade, plusieurs de ces seigneurs mores y furent assassinés; des taches couleur de rouille se voient sur le rebord d'un grand bassin qui occupe le centre de la salle, et on assure que le sang est celui de plusieurs Abencerrages qui auraient été égorgés au-dessus de ce bassin, en même temps que les têtes de leurs frères tombaient dans celui de la fontaine des Lions. Le fait s'explique très-naturellement par le voisinage du *Patio de los Leones*, qui est contigu, comme on sait, à la salle des Abencerrages.

Le P. Écheverria, qui nous a raconté avec un si grand sérieux l'histoire du *Cheval sans tête* et du *Fantôme velu*, plaisante agréablement les visiteurs naïfs et sensibles qui, de son temps, s'apitoyaient sur le sort des victimes. « Il vient ici, dit le chanoine de Grenade, des hommes et des femmes qui visitent l'Alhambra, et, arrivés à la salle des Abencerrages, ils regardent avec attention le sol, et fixent leurs yeux sur le bassin; ils croient voir les ombres de ces malheureux seigneurs se dessiner sur les murs, leurs corps traînés sur les dalles, et ils voient même sur le bassin les taches de leur sang innocent; les hommes demandent vengeance au ciel contre une pareille injustice, et les femmes pleurent amèrement le malheureux sort des victimes, se répandant en malédictions contre le roi impie, tandis que d'autres bénissent mille fois le petit page qui alla porter la nouvelle du massacre à ceux qui n'étaient pas encore venus au fatal rendez-vous. »

Ainsi, ajoute le P. Écheverria, tout cela n'est que mensonge et fausseté, — *todo es mentira, falso todo.* Cela n'empêche pas le brave chanoine de nous raconter, quelques pages plus loin, que les ombres des Abencerrages reviennent chaque nuit dans la Cour des Lions, et dans la salle où plusieurs d'entre eux périrent; ces revenants font entendre, à l'heure de minuit, un lugubre murmure, « aussi fort que le bruit qu'on entend dans la cour de la Chancilleria les jours d'audience, quand il y a une grande foule; et ce murmure est produit par la voix de ces pauvres chevaliers traîtreusement égorgés, qui viennent, avec beaucoup d'autres membres de la même tribu, demander justice de la mort cruelle qu'on leur a fait souffrir; un prêtre qui venait de dire la messe à l'église de San-Cecilio m'a assuré à plusieurs reprises, en mettant la main sur son cœur, que rien n'était plus vrai que tout cela. »

C'est dans la salle des Abencerrages que se trouvaient les belles portes en bois dont nous avons parlé précédemment, et qui furent enlevées en 1837, par ordre du gouverneur, et sciées pour fermer une brèche dans une autre partie de l'Alhambra. Rien n'est plus curieux que le travail de ces portes moresques; elles sont composées d'une infinité de petits morceaux de bois résineux, ordinairement en forme de losange, et qui s'emboîtent parfaitement ensemble, de manière à former un tout très-solide. Nous avons vu chez un de nos amis des fragments presque semblables, provenant d'une ancienne mosquée du Caire.

En face de la salle des Abencerrages se trouve celle de *Las dos Hermanas*, des deux sœurs, où nous nous rendrons en traversant de nouveau la Cour des Lions. La sala de las dos Hermanas doit son nom, à ce qu'on assure, à deux larges dalles de marbre blanc qui se font remarquer, parmi celles qui forment le pavage, non-seulement par leur dimension, mais par leur couleur et leur forme, d'une égalité si parfaite, qu'on les a appelées *les Deux Sœurs*. Cette explication ne nous satisfait que médiocrement, mais il faut nous en contenter : nous avons eu beau en demander une meilleure aux auteurs les plus anciens qui ont parlé de l'Alhambra, jamais nous n'avons pu en trouver d'autre.

La sala de las dos Hermanas faisait autrefois partie des appartements particuliers des rois de Grenade; de chaque côté on remarque deux alcôves qui ont dû être destinées autrefois à recevoir des lits, et qui sont ornées des plus riches arabesques, et d'inscriptions à la louange du sultan Abou-l-Hadjadj, celui qui contribua le plus aux embellissements de l'Alhambra.

Au milieu de la salle des Deux Sœurs se trouve un bassin de marbre, comme dans celle des Abencerrages; du reste ces deux salles offrent entre elles une assez grande ressemblance quant à la disposition; seulement la première l'emporte pour l'élégance de ses ornements et pour la richesse de sa voûte ou *media naranja*. Voici quelques-unes des inscriptions qu'on y remarque, elles offrent un intérêt particulier en ce sens qu'elles se rapportent à la décoration de la salle même :

« Observe attentivement mon élégance : elle te fournira un utile commentaire sur l'art de la décoration.

« Regarde cette merveilleuse coupole! A la vue de ses admirables proportions toutes les autres coupoles pâlissent et disparaissent.

« Vois aussi ce portique, qui contient des beautés de toutes sortes.

« En vérité, ce palais n'aurait pas d'autres ornements, qu'il surpasserait encore en splendeur les hautes régions du firmament!

« Voici des colonnes ornées de toutes les perfections, et dont la beauté est devenue proverbiale.

« Lorsqu'elles sont frappées par les premiers rayons du soleil levant, elles ressemblent à autant de blocs de perles. »

Les jambages des portes présentent encore les inscriptions suivantes, dont le premier verset nous fait voir que les Mores avaient l'habitude d'orner de vases les appartements de leurs palais :

« Ceux qui me contemplent me prennent pour une fiancée qui s'adresse à ce vase, et recherche ses faveurs comme celles de son bienaimé.

« Et pourtant, je ne suis pas la seule merveille de ces lieux, car je plane avec étonnement sur un jardin dont jamais l'œil d'un homme n'a vu le semblable.

« Je fus bâtie par l'Iman Ibn-Nasr; puisse Dieu conférer à d'autres rois la majesté de ce prince ! »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La salle des Deux Sœurs contient encore d'autres inscriptions, dont une partie a été cachée par des piliers de bois que l'Ayuntamiento de Grenade fit dresser aux quatre angles, dans sa barbare tentative pour décorer cette pièce, à l'occasion d'une visite que l'infant don Francisco de Paula fit à l'Alhambra en 1832.

Précédemment on y avait établi un atelier, et plus anciennement encore on y avait exécuté de maladroites restaurations, lorsque cette pièce fut habitée par Isabelle la Catholique, et par Éléonore de Portugal, femme de Charles-Quint. La voûte en *artesonado* ou stalactites est d'un travail très-compliqué, et on assure qu'elle se compose de près de cinq mille morceaux ajustés ensemble.

Les salles que nous venons de visiter ne sont rien, malgré leur élégance et leur richesse, en comparaison de la salle des Ambassadeurs, qu'on peut appeler la merveille et le chef-d'œuvre du palais des Mores; nous nous rencontrâmes, pendant notre séjour à Grenade, avec un original qui ne voulut jamais visiter les autres pièces de l'Alhambra, prétendant que celle-ci résumait toutes les beautés possibles, et qu'il était parfaitement inutile, après avoir vu la pièce capitale, de perdre son temps à des objets secondaires. Cet étrange sophiste avait tort assurément; mais si quelque chose pouvait donner à son obstination une apparence de raison, ce serait l'aspect majestueux et la rare perfection de la pièce qui faisait l'objet de son admiration exclusive.

La *sala de los Embajadores* occupe tout l'intérieur de la *torre de Comarès*, la plus vaste et la plus importante des tours de l'Alhambra; on l'appelle aussi quelquefois *sala de Comarès* ou *Comaresch*, soit parce que les artistes qui la décorèrent étaient originaires de la ville de ce nom, soit, suivant Simon de Argote, à cause du genre de ses ornements, nommé *comarragia* par les Persans, expression qui fut adoptée par les Mores; on traverse, avant d'y pénétrer, une espèce de galerie ou d'antichambre (*antesala*) plus longue que large, appelée la *sala de la Barca*, nom qui lui vient, dit-on, de sa forme allongée, ou, ce qui est plus probable, du mot arabe *barkah*, souvent répété, et qui signifie bénédiction; cette antesala est digne elle-même de la pièce à laquelle elle sert d'entrée : elle est surmontée de deux arcs qui supportent une voûte à stalactites aussi riche que celles que nous venons de décrire.

De chaque côté de la porte d'entrée sont percées, dans l'intérieur de l'arcade, deux petites niches en marbre blanc ornées des sculptures les plus délicates et du meilleur style; imitées très-probablement de celles beaucoup plus anciennes qu'on voit encore dans la mosquée de Cordoue, ces niches étaient, dit-on, destinées à recevoir les sandales des visiteurs qui les déposaient en signe de respect avant d'entrer, comme on fait encore aujourd'hui en Orient à la porte des mosquées. On a prétendu également qu'on y plaçait des *alcarrazas* ou vases de terre poreuse, dont on se sert encore en Espagne pour faire rafraîchir l'eau.

La salle des Ambassadeurs, la plus grande de celles de l'Alhambra, mesure environ quarante pieds sur chaque face, et soixante-dix de hauteur depuis le sol jusqu'à la media-naranja, dimensions très-considérables eu égard à celles des autres pièces. Cette media-naranja est faite d'un bois résineux de la famille des cèdres ou des mélèzes, que les Espagnols appellent de son nom arabe *alerce*, mot qui, soit dit en passant, a été pris assez plaisamment pour un nom d'artiste par l'auteur d'un guide en Espagne, qui attribue le plafond à *Alerce*. Les innombrables morceaux de bois qui composent la coupole s'enchevêtrent les uns dans les autres avec une variété infinie qui défie toute description. Ce genre de travail, d'une complication extrême, s'appelle, en espagnol, *artesonado*. Tout cela est peint en bleu, rouge et vert, et rehaussé de dorures auxquelles le temps a donné un ton des plus harmonieux.

Quant aux murailles, c'est toujours le même luxe d'arabesques en stuc, exécutées avec très-peu de relief et avec la délicatesse de la dentelle, au moyen du moulage; de manière qu'avec quelques éléments très-simples qui se reproduisent et se combinent entre eux, les dessins se développent et se varient à l'infini. On assure qu'au seizième siècle la salle des Ambassadeurs fut restaurée sous la direction de Berruguete, le célèbre sculpteur et architecte; un fait très-curieux, c'est qu'il se servit, pour mouler les arabesques en stuc, d'anciens moules moresques en bois, conservés à l'Alhambra.

A la hauteur de cinq ou six pieds au-dessus du sol, les arabesques font place aux *azulejos*, ces carreaux de faïence vernissée dont nous avons déjà parlé et dont le nom, qui signifie *bleu* en arabe, vient probablement de ce que les premiers qu'on fit étaient de cette couleur. Ces azulejos sont de formes et de couleurs variées : tantôt ils offrent une teinte plate — ordinairement en bleu, vert, jaune orange ou violet — et forment, par la juxtaposition, les combinaisons les plus variées, où la symétrie n'exclut pas le caprice; tantôt chaque carreau présente un dessin avec diverses couleurs qui sont séparées entre elles par des traits en relief; quelquefois, dans ces derniers, la couleur brune est introduite parmi les ornements, comme, par exemple, dans les azulejos sur lesquels on voit l'écusson contenant les armoiries des rois de Grenade, avec la devise : « Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu. » Ceux-là sont les plus beaux et aussi les plus rares; presque tous ceux qui restaient ont été enlevés, et c'est à peine si on en voit encore quelques-uns.

Les azulejos avec reliefs étaient probablement employés pour le pavage des salles, les parties en saillie préservant le fond de l'usure produite par le frottement continuel des pieds. On a objecté, il est vrai, qu'il était peu vraisemblable que des carreaux portant le nom de Dieu fussent placés à terre et foulés aux pieds, les Orientaux évitant soigneusement de marcher sur le moindre morceau de papier, dans la crainte que le nom de Dieu ne s'y trouve écrit; mais on peut répondre à cela que les Mores d'Espagne observaient beaucoup moins strictement que les musulmans orientaux les préceptes religieux du Coran, comme le prouvent la fontaine

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des Lions, le bas-relief de l'Alcazaba, et les curieuses peintures que nous verrons tout à l'heure dans la salle du Jugement.

Nous ajouterons ici une observation : c'est que les azulejos sont toujours en *faïence*, et non pas en *porcelaine*, comme on l'a imprimé si souvent ; il faut en dire autant du beau vase de l'Alhambra, qu'on présente aussi quelquefois comme une porcelaine, bien qu'il soit antérieur de plusieurs siècles à la fabrication de ce genre de poterie en Europe.

Les inscriptions de la salle des Ambassadeurs sont nombreuses ; nous n'en citerons que quelques-unes :

« Gloire à notre sultan, le roi guerrier Abou-l-hadjadj, — que Dieu rende victorieux ! »

On lit encore, au-dessus d'un soubassement en azulejos, dans le cabinet ou *alcoba* qui fait face à la porte d'entrée :

« Ici tu es accueilli matin et soir par des paroles de bénédiction, de paix et de prospérité.

« Voici le dôme élevé et nous sommes ses filles (ceci fait allusion aux *alcobas*, qui forment dans la salle comme autant de pièces plus petites).

« Pourtant, je possède une excellence et une dignité au-dessus de toutes celles de ma race. »

La salle des Ambassadeurs était, comme l'indique son nom, la pièce d'honneur du palais, celle où avaient lieu les réceptions solennelles ; c'est là que les rois de Grenade recevaient les envoyés des princes africains, porteurs quelquefois de présents perfides, témoin la tunique empoisonnée, offerte par Ahmed, roi de Fez, à Yousouf II, qui mourut, dit-on, peu de temps après l'avoir portée ; c'est là que le sultan Aboul-Hasen faisait, à l'époque de la splendeur de Grenade, cette fière réponse à l'envoyé du roi de Castille, qui exigeait un tribut en argent : « Allez dire à votre maître que dans mon hôtel des Monnaies, on ne frappe pour lui que des fers de lance ! »

Plus d'une fois aussi, ces murs si élégants furent témoins de drames sanglants : Mohammed-Ibn-Ismael ayant, dans une cérémonie publique, essuyé une insulte de son souverain, qui lui reprochait de s'être conduit lâchement dans une attaque contre les chrétiens, jura de s'en venger, et le frappa d'un coup de poignard dans cette salle, ainsi que son grand-vizir.

C'est encore dans la salle des Ambassadeurs que Boabdil, le dernier roi de Grenade, reçut la nouvelle de la mort de trente cavaliers zégris, massacrés dans la Vega par les Abencerrages, qui avaient embrassé le christianisme, et étaient devenus les vassaux du roi Ferdinand ; scène que rapporte ainsi un *romance morisco :*

« Devant le roi *Chico*, de Grenade, sont arrivés des messagers entrés par la puerta de Elvira, qui se sont rendus à l'Alhambra. Celui qui est arrivé le premier est un Zégri de renom, coiffé en signe de deuil d'un capuchon noir ; après avoir mis les genoux à terre, il s'est exprimé ainsi : « Je t'apporte, seigneur, les nouvelles les plus douloureuses : sur les fraîches rives du Xenil s'étend une nombreuse armée ; elle y a déployé ses enseignes de guerre, un étendard doré sur lequel est brodée une magnifique croix plus brillante que l'argent. Et le général de ces troupes s'appelle le roi Ferdinand : tous ont fait le serment de ne pas quitter la Vega avant de s'être rendus maîtres de Grenade. Et cette armée est aussi commandée par une reine très-aimée des soldats, appelée doña Isabel, reine de haute noblesse et de grand renom. Tu me vois ici blessé dans un combat qui vient d'avoir lieu dans la Vega entre les chrétiens et les Mores : trente Zégris sont restés sur le terrain, passés au fil de l'épée ; les Abencerrages chrétiens, accompagnés d'autres chevaliers de la même religion, ont montré un courage incroyable, et ont fait ce massacre des gens de Grenade.

« Pardonnez-moi, pour Dieu, ô roi ! Affaibli par la perte de mon sang, je sens que la voix me manque.

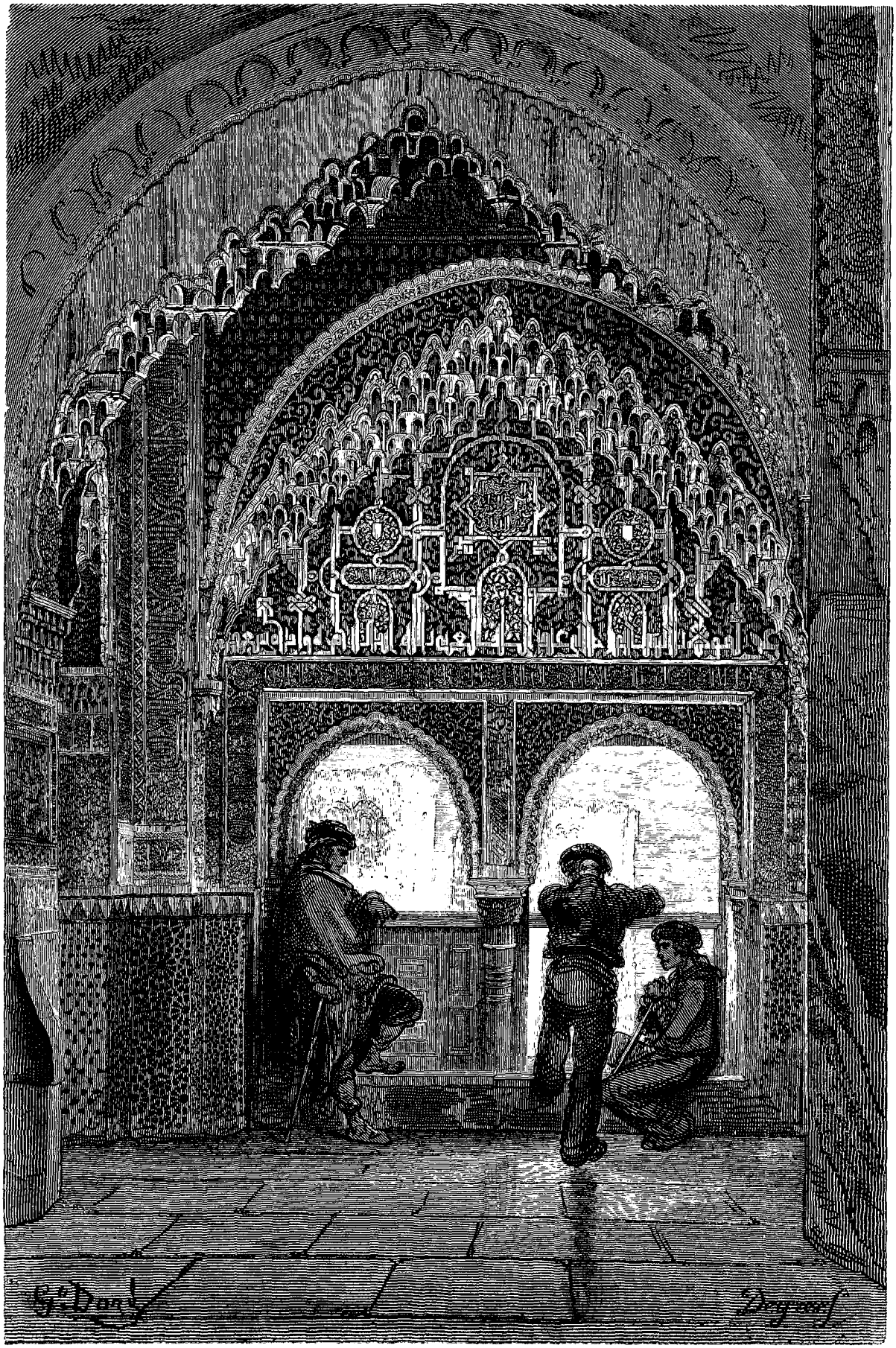
« En disant ces mots, le Zégri s'évanouit, et le roi en fut tellement attristé qu'il ne put prononcer une parole. »

Si la salle des Ambassadeurs fut le théâtre de ces événements dramatiques, quelquefois aussi des scènes charmantes venaient l'égayer : c'était la belle Galiana qui, assise dans le *cuarto del Comarès* (autre nom qu'on donnait à cette salle), achevait, de ses doigts délicats, une riche broderie d'or et d'argent, émaillée de perles, de rubis et d'émeraudes ; merveille destinée au vaillant More qui rompait en sa faveur des lances dans les tournois : « le More vit content d'une pareille faveur de la dame qui règne sur son cœur, et qu'il adore de toute son âme ; si le More l'aime beaucoup, la dame le chérit plus tendrement encore, car il n'y a pas de plus vaillant chevalier dans tout le royaume de Grenade. »

En el *cuarto de Comarès*
La Hermosa Galiana,
Con estudio y gran destreza,
Labrava una rica manga
Para el fuerte Sarrazino
Que por ella juega cañas ;
De aljofar y perlas finas
La manga yva esmaltada.
Con muchos recamos de oro
Y lazos finos de plata ;
De esmeraldas y rubies
Por todas partes sembrada.
Contento vive el Moro
Ton el favor de tal dama
La tiene en el Corazon
Y la adora con su alma :
Si el Moro mucho la quiere
Ella mucho mas le ama,
Y no le hay mas esfuerço
En el reyno de Granada.

La salle des Ambassadeurs reçoit le jour sur chacun de ses côtés par trois fenêtres surmontées d'un double cintre ; l'épaisseur des murs de la tour est telle, que ces embrasures forment comme autant d'alcôves de près de dix pieds de profondeur. De la fenêtre qui fait face à la porte d'entrée la vue est splendide : on domine, à vol

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Mirador de Lindaraja. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'oiseau, une colline surchargée de la végétation la plus luxuriante, au pied de laquelle coule le Darro.

Revenant sur nos pas, nous suivrons une longue galerie construite après la conquête, et qui vient aboutir à un petit pavillon qu'on appelle *Tocador de la Reina* ou *Peinador de la Reina*, deux noms qui signifient cabinet de toilette de la reine. Cette petite pièce, qui servait autrefois d'oratoire aux sultanes, paraît avoir été reconstruite à l'époque de Charles-Quint; elle n'a plus rien de moresque ; les quatre murs sont décorés de fresques dans le goût italien de la première moitié du seizième siècle, représentant des *grotesques* en arabesques imitées de celles de Jean d'Udine et de Battista Franco. Ces fresques, d'un style excellent, ont malheureusement beaucoup souffert, et sont couvertes de noms propres et de toutes sortes d'impertinences, gravées sur la peinture par plusieurs générations de visiteurs de tous les pays. Les peintures de la voûte, moins exposées, sont un peu mieux conservées, et représentent des médaillons avec bustes, fleuves, métamorphoses et autres sujets mythologiques. Des documents conservés à la *Contaduría* nous apprennent que les auteurs de ces fresques sont des Espagnols nommés Bartolomé de Ragis, Alonzo Perez et Juan de la Fuente, et qu'elles furent exécutées en 1524.

A travers les légères colonnes de marbre blanc surmontées d'arcs surbaissés qui supportent la toiture, la vue s'étend sur un des plus merveilleux panoramas qui existent au monde : on aperçoit quand on se penche en dehors un ravin d'une profondeur immense, sur les bords duquel s'élèvent des peupliers, trembles et autres arbres touffus et serrés; on a le vertige en découvrant, bien bas sous ses pieds, les hautes cimes de ces arbres, qu'on ne voit qu'en raccourci. D'un côté s'élève l'imposante tour de Comarès, d'un autre les murs blancs du Généralife, qui ressortent sur une masse de verdure sombre. Quant à l'immense tableau de la Vega, qui se développe à l'infini, avec un horizon de montagnes formant une succession graduée de plans, il faudrait, pour essayer d'en donner une idée, employer la comparaison des opales, des saphirs et autres pierres des nuances les plus douces ; c'est surtout une heure ou deux avant le coucher du soleil, après avoir passé notre journée à l'Alhambra, que nous aimions à admirer cet étonnant spectacle, et nous restions quelquefois à le contempler jusqu'à l'heure où commence le crépuscule.

Du Peinador de la Reyna on descend dans le *Patio* ou *Jardin de Lindaraja*, encombré d'une végétation touffue d'orangers, de citronniers, d'acacias et autres arbres qui croissent au hasard dans un désordre charmant. Le milieu du Patio est occupé par une belle fontaine, et de deux côtés règne une galerie supportée par de sveltes colonnes de marbre blanc.

Le *Mirador de Lindaraja*, qui domine ce petit jardin, est formé de deux fenêtres en ogive séparées par une colonne de marbre blanc; il n'est peut-être aucune partie de l'Alhambra où les ornements soient plus riches et d'un meilleur style que dans le Mirador. Le tympan qui s'élève au-dessus des deux fenêtres présente une vaste décoration composée de caractères coufiques formant des entrelacs et autres dessins variés, et peut passer pour le spécimen le plus beau et le plus complet qui existe en ce genre ; aussi les inscriptions font-elles allusion à cette richesse d'ornements :

« Ces appartements renferment tant de merveilles que les yeux du spectateur y restent fixés pour toujours, s'il est doué d'une intelligence qui puisse les apprécier.

« Ici descend la tiède brise pour adoucir la rigueur de l'hiver, et apporter avec elle un air salubre et tempéré.

« En vérité, telles sont les beautés que nous renfermons, que les étoiles descendent du ciel pour nous emprunter leur lumière. »

Le Mirador doit son nom à une princesse, dont la beauté est souvent célébrée dans les *romances* et légendes moresques, sous le nom de *Zelindaraja, Linda raja*, ou simplement *Daraja*. La *Hermosa hindaraja*, comme on l'appelle souvent, était du sang des Abencerrages, et fille de Mahamete, alcayde de Malaga; les romances la représentent souvent comme la dame des pensées du valeureux More Gazul, ce qui n'empêche pas qu'elle épousa le prince Nasr, frère de Yousouf, un des rois de Grenade.

En quittant le *Jardin de Lindaraja*, nous traverserons la *Sala de Secretos*, construite sous Charles-Quint, et qui doit son nom à un effet d'acoustique produit par la conformation de la voûte, effet déjà connu du temps des Romains, et qu'il n'est pas rare de rencontrer dans d'autres édifices de différentes époques : on n'a qu'à chuchoter quelques mots dans l'un des angles, et si basse que soit la voix, elle est entendue très-distinctement par la personne qui applique son oreille à l'angle opposé.

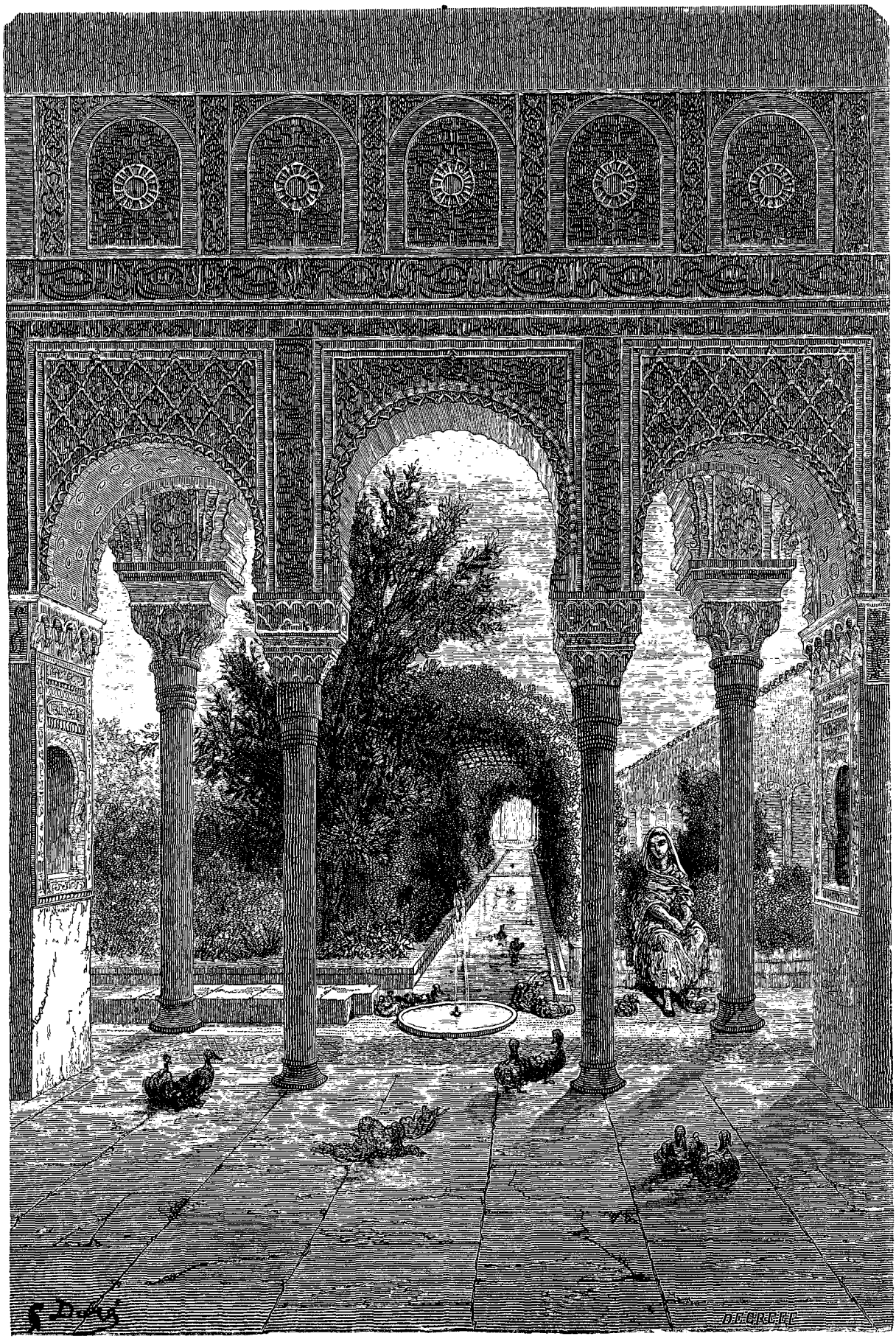
La *Sala de las Ninfas* doit son nom à deux statues de marbre représentant des déesses ; nous remarquâmes au-dessus de l'arcade intérieure un très-beau médaillon en bas-relief, dont le sujet est Jupiter sous la forme d'un cygne et caressant Léda; cette remarquable sculpture, qu'on est assez étonné de rencontrer là, est probablement l'ouvrage d'un des nombreux artistes italiens qui vinrent s'établir en Espagne dès la première moitié du seizième siècle, peut-être du Florentin Torrigiano, qui travailla quelque temps à Grenade.

A côté du Jardin de Lindaraja se trouvent également les anciens bains moresques, *los Baños de la Sultana ;* ils sont composés de deux salles qu'on appelle également *el Baño del Rey* et *el Baño del Principe*, et furent construits par Mohammed V, Alghani Billah (celui qui se plaît en Dieu), dont la louange se lit parmi les inscriptions; celle-ci, qu'on lit également, montre qu'un autre sultan contribua à embellir ces bains : «Gloire à notre seigneur, Aboul Hadjadj Yousouf, commandeur des croyants : Puisse Dieu lui donner la victoire sur ses ennemis!

« Rien n'est plus merveilleux que le bonheur dont on jouit dans ce délicieux séjour. »

Les soubassements sont garnis de beaux azulejos, formant des bandes d'ornements qu'on appelle *cenefas*,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Généralife. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le parement est formé de dalles de marbre blanc; le plan et la disposition intérieure de ces bains ont beaucoup d'analogie avec ceux en usage aujourd'hui dans l'Orient : les baigneurs laissaient leurs vêtements dans un élégant petit salon placé à l'entrée, et où ils retournaient après le bain; les proportions restreintes de ces salles montrent du reste qu'elles avaient une destination privée et ne servaient qu'à un petit nombre de personnes. Nous aurons occasion de voir dans Grenade d'anciens bains publics beaucoup plus vastes, et d'une disposition différente.

La partie supérieure de la chambre de repos, supportée par quatre élégantes colonnes de marbre, était destinée aux musiciens qui jouaient de la *dulçayna*, de l'*anafil*, des *atabales* et autres instruments moresques, pendant que les personnes royales se reposaient sur des carreaux de soie après le bain; car les Mores de Grenade étaient loin d'observer à la lettre ces versets du Coran : « Entendre la musique, c'est pécher contre la loi; faire de la musique, c'est pécher contre la religion; y prendre plaisir, c'est pécher contre la foi, et se rendre coupable du crime d'infidélité. »

La voûte est parsemée d'étroites ouvertures en forme d'étoiles, entourées d'azulejos; ces ouvertures ne laissaient filtrer que quelques rayons de lumière arrivant d'en haut, sans permettre à la chaleur de pénétrer dans la pièce. Andrea Navagero, l'ambassadeur vénitien dont nous avons déjà parlé, nous apprend qu'il vit ces bains tels qu'ils étaient du temps des Mores, et que ces ouvertures étaient garnies de verres de couleur. On retrouve exactement la même disposition dans les anciens bains arabes, soit en Orient, soit en Espagne; nous l'avons observée notamment à Barcelone, à Valence et à Palma, dans l'île de Majorque.

Il ne nous reste plus que quelques salles moins importantes à visiter dans l'Alhambra : *la Mezquita*, ancienne mosquée dont Charles-Quint fit une chapelle chrétienne, qu'on appela *la Capilla real*, ne conserve que peu de traces de sa destination primitive; cependant on voit encore près de l'entrée l'ancien *mihrab*, ou sanctuaire de la mosquée, offrant cette inscription, destinée sans doute à stimuler le zèle des croyants : « Et ne sois pas un des retardataires! » Les autres inscriptions arabes ont fait place à la devise de Charles-Quint, qu'on lit ainsi écrite en vieux français : PLUS OVLTRE, et accompagnée des colonnes d'Hercule et autres emblèmes. Près de l'entrée de la Mezquita, le guide nous fit remarquer une fenêtre par laquelle, suivant la tradition, la sultane Ayesha fit échapper secrètement son fils Boabdil, qui gagna le quartier populeux de l'Albayzin, pour se mettre à la tête des ennemis de son père, et obtenir par la force son abdication.

Nous traverserons sans nous arrêter la *Sala de las Frutas*, qui doit son nom à des fruits qu'on voit représentés sur la voûte, et le *Patio de la Reja*, petite cour garnie d'un grillage de fer, ou *reja* qui, suivant une tradition populaire, aurait servi de prison à Jeanne la Folle, *doña Juana la Loca*, mère de Charles-Quint; il n'y a qu'un petit malheur, c'est qu'un archéologue malavisé a trouvé dans les archives la preuve que le grillage en question avait été posé cent cinquante ans plus tard.

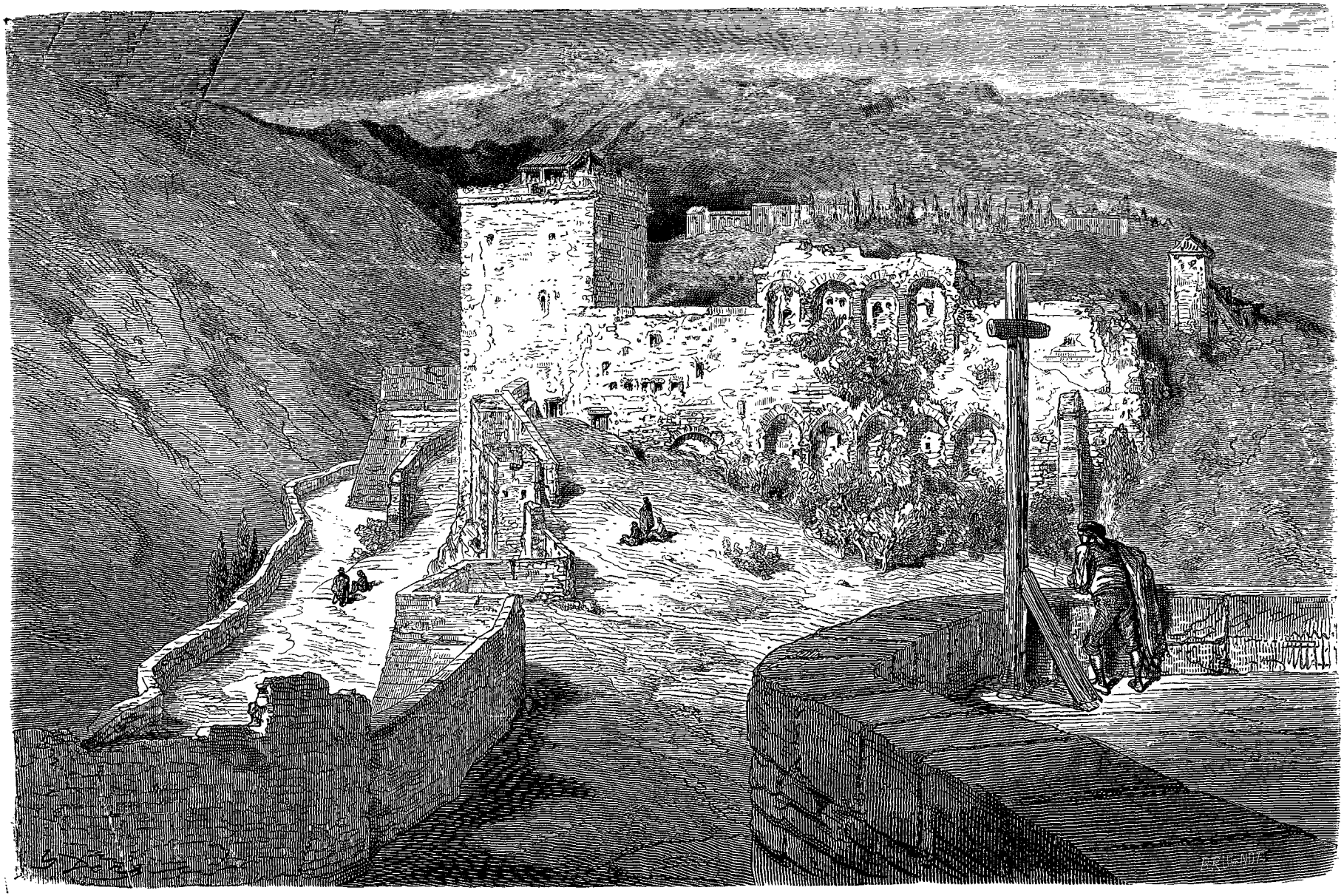
Nous terminerons notre visite, en revenant sur nos pas, par *la sala de Justicia*, ou salle du Jugement, appelée aussi *sala del Tribunal;* c'est plutôt une galerie divisée en trois compartiments, dont chacun est couvert d'une coupole ou voûte concave de forme ovale; on voit sur cette voûte les fameuses peintures moresques de l'Alhambra; ces peintures sont faites sur des panneaux de cuir cousus ensemble, et cloués sur une surface concave composée de planches d'un bois résineux : le cuir est revêtu d'un enduit de plâtre qui nous a paru semblable à celui des tableaux de l'école primitive italienne; une autre analogie, c'est que les couleurs, qui paraissent préparées à la colle, ou à la détrempe, sont également sur un fond d'or semé de petits ornements en relief.

La peinture qui occupe le milieu représente dix personnages assis sur deux rangs, et à chaque extrémité de l'ovale, l'écusson des rois de Grenade supporté par deux lions; ces personnages au teint brun et à la barbe noire taillée en fourche, sont assis sur des coussins, et portent le costume des Mores d'Espagne, costume d'une grande simplicité : la tête est couverte du turban oriental et de la *marlota*, espèce de capuchon qui retombe sur les épaules; le reste du vêtement se compose d'un ample *albornoz* ou burnous, descendant jusqu'aux pieds. Les dix Mores sont armés de l'*alfange*, épée moresque longue et large, exactement semblable pour la forme à celle conservée dans la famille de Campotejar, dont nous parlerons plus loin. On a pensé que ces dix personnages représentent des rois de Grenade, les dix successeurs du roi Bulharix, suivant Pedraza; ou bien un conseil de chefs délibérant : le mouvement des mains, qui indique une discussion, rend la dernière opinion assez probable.

Une des autres peintures représente différents sujets de chasse; ici c'est un cavalier chrétien, la lance en arrêt comme un picador, perçant un lion qui se précipite sur son cheval; à côté, un autre cavalier portant le costume moresque, combat un animal qui paraît être un ours ou un sanglier; plus loin un autre More, tenant son cheval par la bride, présente le produit de sa chasse à une dame vêtue d'une longue robe. De chaque côté s'élèvent des tours et d'élégantes fontaines d'où s'échappent des jets d'eau. Les couleurs sont encore très-vives, et forment des teintes plates, sans que les ombres soient indiquées; celles qui dominent sont le rouge vif et le rouge brique, le vert clair et foncé, et le blanc; les contours sont tracés au moyen d'un trait de bistre assez épais.

Dans le dernier tableau, on voit encore un cavalier chrétien tuant un ours de son épée et un cavalier more perçant un cerf de sa lance; un autre More, portant son *adarga*, grand bouclier de cuir exactement semblable à ceux qu'on voit à la *Real Armeria* de Madrid, frappe de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les Torres bermejas et le Généralife. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sa lance un chrétien qui semble sur le point de tomber de cheval; du côté opposé deux personnages jouent aux dames (le *dámeh* des Arabes); enfin la partie la plus intéressante du tableau représente une dame tenant enchaîné un lion couché à ses pieds; à sa droite un homme velu et barbu, tel qu'on représente les hommes sauvages dans les anciennes armoiries espagnoles, est percé d'un coup de lance par un cavalier qui fond sur lui au galop. On a fait beaucoup de suppositions au sujet de ces derniers personnages, sans avoir jamais donné une explication satisfaisante : nous croyons avoir trouvé le mot de l'énigme dans les anciens *romances moriscos*, où il est question de la devise des Zégris : *une femme tenant un lion enchaîné*, pour montrer que l'amour triomphe des plus forts; celle des Abencerrages était *un homme sauvage terrassant un lion;* il paraît donc incontestable, après ce rapprochement, que cette partie du tableau doit renfermer une allusion aux deux célèbres familles ennemies.

A quelle époque ont été faites ces curieuses peintures? on a prétendu qu'elles étaient postérieures à la prise de Grenade; mais pourquoi, si elles dataient de la domination chrétienne, aurait-on représenté les chrétiens vaincus dans le combat? En outre, le costume des chrétiens est celui de la première moitié du quinzième siècle; l'architecture, le paysage très-naïf, et d'autres détails annoncent aussi la même époque. Quant à l'auteur, il est tout à fait inconnu, mais on peut supposer que c'était quelque chrétien renégat fixé depuis longtemps à Grenade. Quoi qu'il en soit, les peintures de l'Alhambra sont du plus grand intérêt, et uniques en leur genre.

Avant de quitter l'enceinte du palais moresque, n'oublions pas de mentionner comme très-digne d'admiration, même après tant de merveilles, la porte de la *torre de las Infantas*, d'une richesse d'ornementation extraordinaire; cette tour, après avoir été du temps des Mores habitée par des princesses de la famille royale, ou par les sultanes favorites, sert aujourd'hui d'asile à quelques familles pauvres, dont la misère contraste étrangement avec le luxe d'autrefois.

Tel est cet admirable palais de l'Alhambra, si riche et si somptueux qu'on peut encore, malgré les nombreuses dégradations qu'il a subies, l'appeler avec Pierre Martyr un palais unique au monde : il faudrait, pour le bien connaître, y passer des semaines entières; et encore trouverait-on, à chaque visite nouvelle, des détails restés inaperçus d'abord. La première fois que l'on quitte ces salles féeriques, ces patios si élégants et si voluptueux, mille images délicieuses, mais confuses, se présentent à l'esprit; il semble qu'on vient de faire un rêve, et on se plaît à répéter avec Victor Hugo :

L'Alhambra ! l'Alhambra ! palais que les génies
Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies;
Forteresse aux créneaux festonnés et croulans,
Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
Sème les murs de trèfles blancs!

Le Généralife; les cyprès de la sultane. — La Sella del Moro. — Les *Carmenes del Darro*. — La *Fuente del Avellano;* les villas moresques en 1524. — Le *Darro* et son or. — La *Plaza Nuera* et le *Zacotin*. — La cathédrale de Grenade; Alonzo Cano. — La *real Capilla;* la *Reja;* les tombeaux de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, et celui des rois catholiques.

Le *Généralife* n'est éloigné de l'Alhambra que de quelques centaines de pas; nous passerons pour nous y rendre sous la *Puerta Judiciaria*, et laissant derrière nous la fontaine de Charles-Quint, nous suivrons une des allées ombreuses du *Bosque de la Alhambra*, qui descend en suivant l'ancienne enceinte de la citadelle moresque. Après avoir traversé un ravin sombre et encombré de broussailles, la *Cuesta de los Molinos*, qui sépare la colline de l'Alhambra du *cerro del sol*, nous gravirons de nouveau un chemin ombragé par la végétation la plus charmante et la plus plantureuse : ce sont des lauriers-roses chargés de fleurs, des figuiers au feuillâge sombre, des vignes séculaires, et d'énormes grenadiers dont les fruits, entr'ouverts par le soleil, laissent voir leurs grains transparents comme des rubis. Telle est l'entrée du Généralife, ancienne maison de plaisance moresque, dont le nom arabe, Jennatu-l'-arif, signifie le Jardin de l'architecte. On raconte qu'un architecte du palais en était d'abord propriétaire, et qu'un des rois de Grenade, Ismaïl-Ibn-Jaraj, étant venu le visiter, fut si émerveillé de la position qu'il acheta le jardin, et y fit construire un palais, en 1320. On passe, en entrant dans le Généralife, sous des galeries à cintre surbaissé dont les ornements en stuc, semblables à ceux des salles de l'Alhambra, sont malheureusement cachés en partie sous de nombreuses couches de badigeon. Le milieu du vaste palais qui forme l'entrée est occupé par un long bassin plein d'une eau transparente, dans laquelle se reflètent des lauriers-roses et des ifs touffus qui se courbent pour former une arcade de verdure. Parallèlement au bassin nous suivons une autre galerie, d'où la vue s'étend sur l'Alhambra; on domine de là toute l'enceinte fortifiée et le palais moresque; en voyant ces murailles épaisses et ces tours carrées et massives, on ne devinerait jamais qu'elles renferment des chefs-d'œuvre aussi délicats.

A l'extrémité opposée à l'entrée se trouve le palais proprement dit du Généralife; bien que d'une architecture et d'une décoration très-élégantes, il n'offre rien qui puisse surprendre après qu'on a visité l'Alhambra. L'extérieur est de la plus grande simplicité; les salles, peu nombreuses, du reste, sont à peine meublées; dans l'une d'elles, nous vîmes quelques portraits parfaitement ridicules représentant, avec toutes sortes d'anachronismes dans les costumes, différents personnages tels que Boabdil (el rey Chico), Gonzalve de Cordoue, et un arbre généalogique de la famille génoise de Palavicini, à laquelle appartient le marquis de Campotejar, propriétaire actuel du Généralife, qui ne l'habite jamais, et le laisse sous la garde d'un administrador. Suivant l'arbre en question, cette famille descendrait d'un prince more renégat nommé Sidi-Aya, qui se serait fait chré-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Une soirée dans la campagne de Grenade. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tien à l'époque du siége de Grenade, et aurait aidé les Espagnols à se rendre maîtres de son pays.

Un gros livre, ouvert sur une table, est destiné à recevoir les noms et les pensées des visiteurs; ce recueil polyglotte rempli d'impertinences, a été sans doute placé là comme dérivatif, afin d'empêcher les étrangers de salir les murs de toutes sortes de sottises.

On voyait autrefois au Généralife une magnifique épée ou *alfange* moresque, ayant appartenu, suivant la tradition au dernier roi de Grenade, et qui se trouve maintenant dans une autre propriété appartenant à la famille de Campotejar. La garde est formée de deux têtes de monstres qu'on peut prendre pour des éléphants, et est ornée de l'écusson des rois mores; la poignée et le pommeau sont couverts de diverses légendes en arabe; tout cela est du travail le plus merveilleux, en émail, ivoire et filigrane; le fourreau, également d'une conservation parfaite, est en cuir très-délicatement orné, genre de travail pour lequel les Mores d'Espagne et ceux de Fez étaient autrefois très-renommés. Cette superbe épée est une pièce de la plus grande rareté, et pourrait faire à elle seule la gloire d'une collection d'armes anciennes.

Le Généralife renfermait aussi autrefois des armures moresques rares et curieuses : « On voit deux ou trois casques placés à l'entrée, dit le P. Echeverria; il y a aussi des cottes de mailles, dont plusieurs personnes ont pris des morceaux; et il n'y a guère d'enfants qui ne gardent comme des reliques quelques fragments de cette armure défensive, qui passe pour neutraliser l'influence malfaisante du *mauvais œil*. Les amateurs d'armes anciennes qui visitent Grenade n'ont donc que peu de chances d'y trouver des cottes de mailles.

On fait voir aux étrangers, dans un des jardins du Généralife les *Cypreses de la sultana :* ce sont des cyprès vraiment gigantesques, et qui étaient déjà vieux, suivant la tradition, lorsque la sultane Zoraya allait s'asseoir sous leur ombre; on vous montrera celui sous lequel cette sultane était en conversation familière avec un seigneur abencerrage lorsqu'elle fut surprise par un membre de la tribu des Gomélès.

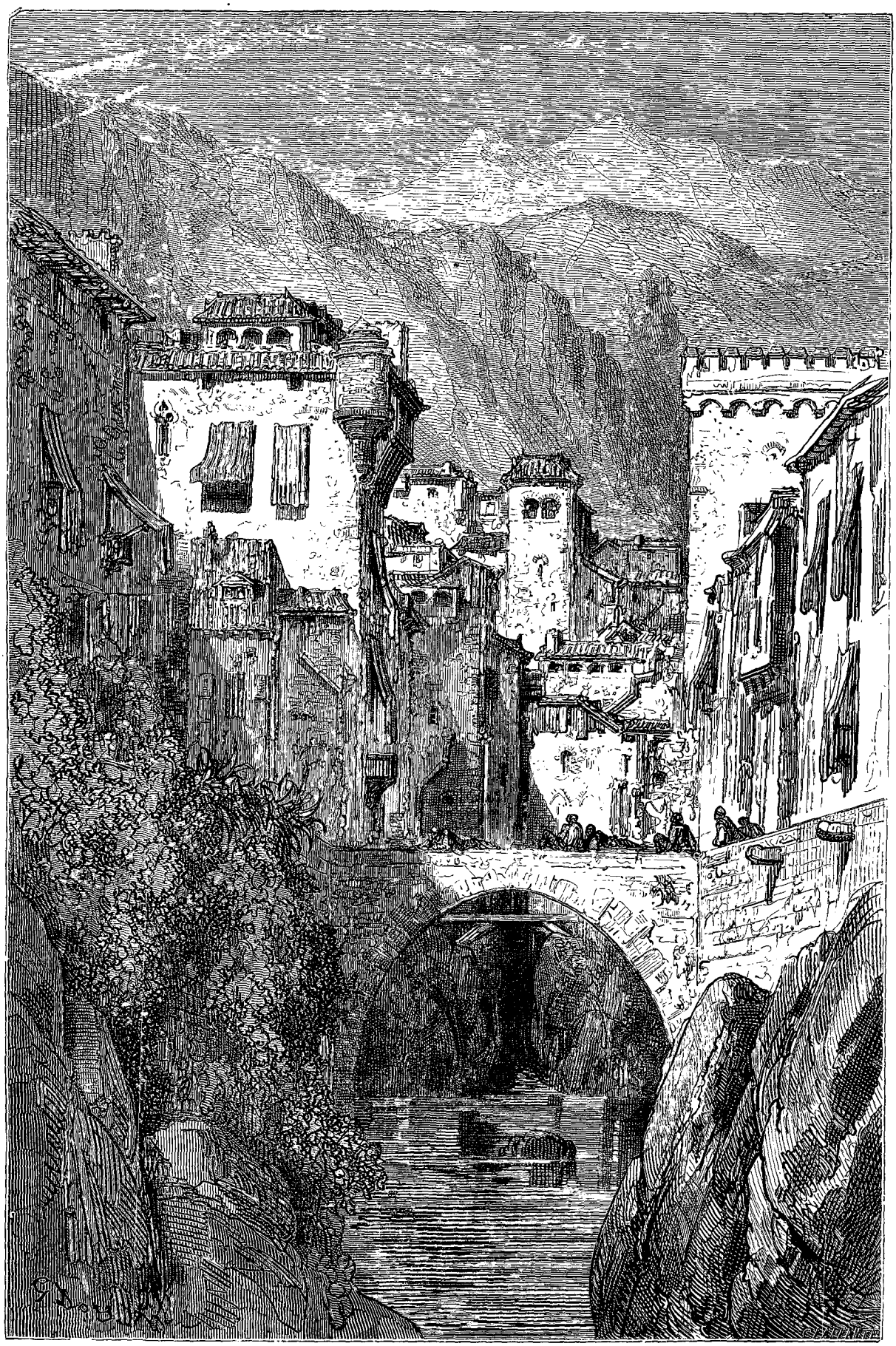
Ce qui fait surtout du Généralife un lieu de délices, c'est l'abondance extraordinaire de ses eaux; jamais la passion des Mores pour les irrigations ne s'est montrée avec autant de charme : ce ne sont que bassins, fontaines, jets d'eau et sources; on ne peut faire deux pas sans rencontrer un canal ou une petite rigole formée de tuiles creuses, servant de conduit à l'eau qui se précipite en bouillonnant. Les Mores, pour obtenir un pareil luxe de jeux hydrauliques, firent à deux lieues de là une large saignée au Darro, dont ils amenèrent au Généralife l'eau limpide au moyen d'un canal ou *acequia* (*ciquia* en arabe), qui traverse l'épaisse colline appelée *Cerro del sol*. Il y avait également, du temps des Mores, un viaduc qui reliait le Généralife à l'Alhambra, ce qui évitait de descendre la *cuesta de los Molinos* et de remonter un coteau escarpé; c'est à peine s'il en reste des traces aujourd'hui.

Au-dessus des jardins s'élève un belvédère d'où la vue est étendue et magnifique : en tournant le dos à l'Alhambra on aperçoit au sommet du *Cerro del sol* une ruine moresque qui se détache sur cette colline brûlée par le soleil : c'est la *Silla del Moro*, la Chaise du More. On prétend que c'était autrefois une mosquée, et que ce nom vient de ce que Boabdil s'y réfugia lors des émeutes qui eurent lieu à Grenade à la suite du massacre des Abencerrages. On dit aussi que c'est de ce point élevé que ce prince regardait les combats que se livraient dans la Vega les seigneurs mores et les chevaliers espagnols; ce qui est certain, c'est que de la Silla del Moro la vue est des plus étendues : on domine le cours du Darro, le Généralife et l'Alhambra, l'Albayzin, le Sacro-monte et un grand nombre de villages qu'on aperçoit comme des points blancs épars dans la Vega.

En redescendant les pentes escarpées du Cerro del Sol on arrive par un chemin très-pittoresque au milieu de charmants jardins plantés de figuiers, de vignes, de citronniers et d'orangers, qui abritent sous leur feuillage épais de petites maisons de campagne aux murs blanchis à la chaux : ce sont les *Cármenes del Darro*, petites villas dont le nom vient de l'arabe *karm*, qui signifie une vigne. C'est une des plus belles promenades de Grenade et une des plus fréquentées. Un peu plus loin se trouve la *Fuente del Avellano*, la Fontaine du Noisetier, célèbre du temps des Mores sous le nom d'*Ayn-ad-dama* (la Fontaine des Larmes), dont les Espagnols ont fait *Dinadamar*. Cette fontaine est souvent mentionnée, ainsi que celle d'*Alfacar*, par les historiens et les géographes arabes, qui leur attribuaient toutes sortes de vertus merveilleuses; on venait du Maroc et d'autres parties de l'Afrique, exprès pour boire leurs eaux. Andrea Navagero dit que les Morisques de l'Albayzin ne voulaient boire que de l'eau de la Fuente de Alfacar; lors de son voyage à Grenade (1524), ces parages n'étaient déjà plus ce qu'ils étaient avant la conquête; alors les Mores les plus riches y avaient leurs maisons de plaisance : « La plupart sont petites, dit-il, mais toutes ont leurs eaux, et sont entourées de rosiers et de myrtes, et gracieusement ornées; ce qui fait voir que du temps que le pays était aux mains des Mores, il était beaucoup plus beau qu'aujourd'hui. Il y a beaucoup de maisons qui tombent en ruines et de jardins abandonnés, car le nombre des Mores va plutôt en diminuant qu'en augmentant, et ce sont eux qui ont si bien cultivé et planté ce pays. Les Espagnols, non-seulement dans cette ville de Grenade, mais dans tout le reste du royaume également, ne sont guère industrieux, ne plantent pas, et ne travaillent pas volontiers la terre; ils préfèrent s'adonner à la guerre ou aller chercher fortune aux Indes. Bien que Grenade ne soit pas aussi peuplée que sous les Mores, il n'y a peut-être aucune partie de l'Espagne qui soit si habitée. »

C'est ainsi que le voyageur vénitien nous dépeint la rapide décadence de Grenade sous la domination espagnole : que dirait-il s'il voyait aujourd'hui l'ancienne capitale des rois mores? Elle ne vit plus que des souvenirs du passé, et sa population, qui comptait autre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Les bords du Darro. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois près de cinq cent mille habitants, est au plus aujourd'hui de soixante-dix mille.

C'est à peine si on aperçoit aujourd'hui, dans les faubourgs de Grenade, quelques traces de ces vieilles villas moresques dont parle le voyageurs vénitien : quelques familles misérables y vivent au milieu des pourceaux qu'elles engraissent au moyen des fruits du cactus, *higos chumbos*, comme on les appelle en Andalousie. Une fois nous fûmes témoins d'une scène moitié dramatique, moitié grotesque : une mère défendait ses enfants contre une truie à laquelle ceux-ci voulaient enlever sa progéniture; scène dont Doré ne manqua pas de faire son profit.

Nous rentrerons dans Grenade en suivant les bords du Darro, encombrés d'une végétation plantureuse; comme ses sables roulent des parcelles d'or, les étymologistes, qui ne sont jamais au dépourvu, ont ainsi expliqué l'origine de son nom, *quia dat aurum;* mais c'est tout simplement l'ancien *Hádaroh*, si souvent chanté par les anciens poëtes, et dont le nom arabe signifie courant rapide, car il roule ses eaux comme un torrent. Le Darro prend sa source dans la Sierra Nevada, et arrose, avant d'entrer à Grenade la fertile vallée que les Mores appelaient Axarix, et à laquelle les Espagnols ont donné le nom de Val Paraiso, la Vallée du Paradis; outre qu'il charrie de l'or, on prétend qu'il a la vertu beaucoup moins poétique de guérir toutes les maladies des bestiaux. Au sujet de l'or du Darro, Bermudez de Pedraza raconte que lors de la visite de Charles-Quint à Grenade en 1526, la municipalité en fit faire une couronne qui fut offerte à l'impératrice Isabelle. Le même auteur parle des vases qu'on fabriquait de son temps avec la terre du Darro, « et dans lesquels, dit-il, on voit briller beaucoup de paillettes d'or; chaque vase, qui se vend deux maravédis, contient cependant plus d'un quartillo d'or, mais le travail pour l'extraire passe le profit qu'on en pourrait tirer. »

Un autre auteur espagnol nous apprend que parmi les présents offerts par les rois Mages au divin Enfant figurait de l'or du Darro; « un d'eux, ajoute-t-il, était notre compatriote : il s'appelait Ophir, et n'appartenait ni à Cadix, ni à aucune autre partie de notre Espagne, mais au fertile territoire de Grenade. » Voilà un historien consciencieux, et qui n'omet pas les détails.

Après avoir arrosé une ravissante promenade, la *Carrera del Darro*, que domine la colline de l'Alhambra, la célèbre rivière traverse la Plaza Nueva sous une large voûte, que le P. Écheverria appelle avec emphase le plus beau pont de l'Europe et du monde entier; un pont sur lequel on a donné des fêtes, des tournois, et même des combats de taureaux.

Le Darro déborde de temps en temps, et plus d'une fois il a été sur le point de détruire la Plaza Nueva et la Zacatin qui lui fait suite et d'aller se joindre au Genil; de là cette *Coplilla* ou *Seguidilla* si connue, que les enfants chantent depuis nombre d'années :

Darro tiene prometido
El casarse con Genil,
Y se ha de llevar en dote
Plaza Nueva, y Zacatin.

Le Darro a promis
De se marier avec le Génil,
Et de lui apporter en dot
La Place-Neuve et le Zacatin.

Le Darro s'appelait autrefois el Dauro : c'est le titre qu'a pris le journal de Grenade : *El Dauro, Diario Granadino*, paraît presque tous les jours, et son format ne dépasse pas de beaucoup celui du *Tour du Monde;* un tout petit *premier Grenade*, une *gacetilla* qui donne les nouvelles locales, la *parte religiosa* qui annonce les messes, sermons, processions, neuvaines et rosaires du jour : tel est, avec l'annonce d'une *modista de Paris* ou d'une *corsetera de Madrid*, le menu ordinaire des abonnés du *Dauro*.

Entrons dans le *Zacatin*, et nous serons au cœur de la vieille ville moresque; c'était autrefois, sous le même nom, la rue commerçante par excellence; et encore aujourd'hui des centaines de marchands y vivent dans des boutiques étroites et obscures, qui n'ont guère dû changer depuis le temps de Boabdil; à voir ces piliers épais, dont l'intervalle est occupé par quelques pièces d'étoffe et autres marchandises de toute sorte, ces boutiques d'orfévres devant lesquelles les ouvriers travaillent en plein jour, on se croirait volontiers transporté cent ans en arrière dans une de nos villes de province. Il est peu de ces magasins primitifs qui n'aient leur madone, devant laquelle une petite lampe brûle jour et nuit; quelquefois le marchand s'amuse à gratter les cordes d'une guitare en attendant ses pratiques, et il arrive souvent, lorsqu'elles entrent, qu'il ne se dérange qu'après avoir achevé la *copla* commencée.

En sortant du Zacatin, on arrive à la place de Bibrambla, et, après avoir traversé quelques petites rues, on se trouve en face de la cathédrale. La façade date de la seconde moitié du seizième siècle, et, quoique d'un style bâtard, ne manque pas d'une certaine grandeur; l'intérieur est préférable : d'énormes piliers supportent une voûte majestueuse d'un très-bel effet. Nous remarquâmes une inscription assez singulière, répétée sur plusieurs de ces piliers, et commençant par ces mots : *Nadie paseo con mugeres....* c'est-à-dire : Que personne ne se promène avec des femmes.... Le reste de l'inscription menace en outre d'excommunication et d'une amende de quarante réaux (plus de dix francs) ceux qui formeront des groupes et causeront pendant le service. C'est sans doute au dix-septième siècle que le chapitre métropolitain fulmina cet arrêt : il se passait à cette époque, dans certaines églises d'Espagne, des scènes peu convenables, si nous en croyons ce passage de Mme d'Aulnoy : « Lorsque la messe étoit finie, les galants alloient se ranger autour du bénitier; toutes les dames s'y rendoient, et ils leur présentoient de l'eau bénite; ils leur disoient en même temps des douceurs.... Mais M. le nonce a défendu aux hommes, sous peine d'excommunication, de présenter de l'eau bénite aux femmes. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques chapelles très-riches en marbre du pays; de beaux vitraux et deux orgues d'une grandeur remarquable, voilà tout ce qui mérite d'être cité dans la cathédrale de Grenade; nous noterons cependant quelques ouvrages d'Alonzo Cano, peintre et sculpteur, qui était un enfant de Grenade; ses tableaux sont peu nombreux, et ne valent pas ceux qu'on voit au musée de Madrid; parmi les sculptures, il faut citer deux belles Vierges et quelques bustes en bois, malheureusement couverts de peinture, comme la plupart des statues qu'on voit dans les églises d'Espagne. Alonzo Cano eut une vie quelque peu agitée : entre autres aventures il fut un jour accusé d'avoir assassiné sa femme, et condamné à la torture, qu'il subit avec courage; on raconte même que le bourreau, par égard pour son talent, épargna son bras droit. Tout cela n'empêcha pas Alonzo Cano de devenir *racionero*, ou chanoine résidant, malgré l'opposition du chapitre de Grenade, et d'occuper ce poste pendant seize ans.

L'intérêt principal de la cathédrale de Grenade est dans la *real Capilla*, la chapelle royale, construite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, et qui communique avec l'église, bien qu'elle ait son clergé à part. La Capilla real est une vraie merveille, décorée avec autant de goût que de richesse dans le style gothique de la fin du quinzième siècle ; on y trouve partout le souvenir des rois catholiques, qui sont représentés pieusement agenouillés à droite et à gauche du grand autel. Nous remarquâmes au-dessus de cet autel quatre bas-reliefs de bois sculpté et peint extrêmement intéressants, contemporains de la reddition de Grenade, et qu'on attribue à un sculpteur nommé Vigarny; d'un côté on voit Ferdinand et Isabelle à cheval, accompagnés de leur suite et d'hommes d'armes à pied armés de fauchards, de vouges, et autres armes d'hast. L'autre bas-relief représente le roi de Grenade à pied, faisant sa soumission; il est coiffé du turban surmonté d'une couronne, et vêtu de l'*albornoz;* son cheval est tenu par deux Mores, dont l'un porte l'*adarga* ou bouclier moresque aux armes de Grenade. On voit au fond l'Alhambra et ses tours crénelées; sous la porte d'entrée défilent deux par deux des prisonniers mores, les mains liées sur la poitrine.

Les deux autres bas-reliefs représentent la conversion des vaincus; dans l'un d'eux on en voit plusieurs s'approcher de la vasque élégante d'un bénitier, et des moines, la croix dans une main, les baptisent de l'autre. Le second bas-relief offre un sujet analogue, mais il est encore plus intéressant parce qu'on y voit de nombreuses Moresques la tête couverte d'un long voile qui ne laisse apercevoir que les deux yeux.

Ces scènes de baptême nous faisaient penser au cardinal Ximénès, qui disait : « Si on ne peut conduire doucement les Mores dans le chemin du salut, il faut les y pousser. »

Un témoin oculaire, Andrea Navagero, nous apprend ce qu'étaient ces conversions : « Les Mores, dit-il, parlent leur ancienne langue ; peu veulent apprendre l'espagnol. Ils sont chrétiens moitié par force, et les prêtres se soucient peu de les instruire des choses de notre foi, trouvant leur avantage à les laisser ainsi; mais, en secret, ils sont Mores comme auparavant. »

Autour des murs de la Capilla real règne une longue inscription en beaux caractères gothiques, à la louange des rois catholiques don Fernando et doña Isabelle « qui conquirent ce royaume de Grenade, le réduisirent à notre foi.... détruisirent l'hérésie, chassèrent les Mores et les Juifs de leurs royaumes, et réformèrent la religion. »

La *reja*, immense grille de fer ciselé, avec des parties dorées, est une des plus belles qu'on puisse voir; outre que le travail en est très-précieux, le style en est excellent; elle porte la signature de *Maestre Bartolomé*, avec la date de 1522. Il n'est pas de pays où les grands travaux en fer aient été mieux exécutés qu'en Espagne; nous en avons déjà admiré à Barcelone, nous aurons encore l'occasion d'en voir de très-remarquables à Tolède, à Alcala de Hénarès et dans bien d'autres endroits.

C'est dans la Capilla real qu'on voit le tombeau de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, à côté de celui où reposent Ferdinand et Isabelle. Ces deux magnifiques tombeaux égalent pour la beauté et la richesse du travail les plus beaux monuments de ce genre qui existent à Dijon, à Bruges et à Burgos ; les ornements les plus riches et du meilleur goût italien de la Renaissance sont finement ciselés dans le marbre, auquel le temps a enlevé ce que sa blancheur avait de trop cru. Aux quatre angles du tombeau des rois catholiques sont assis des docteurs de l'Église, et sur les côtés on voit les douze apôtres; au sommet du monument sont couchées côte à côte, dans une attitude pleine de calme et de noblesse, les statues de Ferdinand et d'Isabelle qui reposent, tenant le sceptre et l'épée, unis comme ils le furent pendant leur glorieux règne; la tête d'Isabelle est d'une grande majesté. L'inscription qu'on lit sur le tombeau est très-caractéristique : « Les vainqueurs de la secte de Mahomet et destructeurs de la méchanceté hérétique, don Fernando, roi d'Aragon, et doña Isabelle, reine de Castille, appelés les Catholiques, sont enfermés dans ce tombeau de marbre. » « L'an 1506, dit un écrivain français contemporain, une des plus triomphantes et glorieuses dames qui depuis mille ans aient esté sur la terre alla de vie à trespas : ce fust la royne Ysabel de Castille qui ayda, le bras armé, à conquester le royaume de Grenade sur les Mores. Je veux bien asseurer aux lecteurs de ceste présente hystoire que sa vie a esté telle, qu'elle a bien mérité couronne de laurier après sa mort »

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle, dans la cathédrale de Grenade. — Dessin de Gustave Dore.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le bohémien Rico. — Dessin de Gustave Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

GRENADE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Le palais de l'archevêque. — La *Plegaria*. — La *Plaza de Bibrambla*; joutes et tournois mauresques; l'*auto-da-fé* du cardinal Ximenès. La porte des Oreilles. — La rue des Couteaux et la rue des Cuillers. — La place des Loups. — L'*Alcaiceria*. — Le musée.

En sortant de la cathédrale, nous traversâmes la place de las Pasiegas, où se trouve le *Palacio del Arzobispo;* cet édifice, de fort mauvais goût du reste, nous fit penser au roman de Lesage où il est question de l'archevêque de Grenade. Il était trois heures, et nous entendîmes trois coups très-sonores, paraissant frappés sur une cloche énorme : c'était en effet la plus grosse cloche de la cathédrale, appelée la *Plegaria*, qui sonnait trois heures. C'est à trois heures, le 2 janvier 1492, que les Mores livrèrent Grenade aux Espagnols, et que

1. Suite. — Voy. t. VI, p. 289, 305, 321, 337; t. VIII, p. 353; t. X, p. 1, 17, 353, 369 et 385.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les rois catholiques, qui attendaient ce signal sur les bords du Genil, virent leur étendard flotter au sommet de la *torre de la Vela*, et se prosternèrent à genoux avec toute leur armée, en remerciant Dieu de la victoire. Depuis ce temps, c'est la Plegaria qui sonne cette heure mémorable ; et lorsqu'on récite à ce moment trois Pater et trois Ave, on gagne une indulgence plénière ; cette faveur fut octroyée par le pape Innocent VIII, sur la demande d'Isabelle la Catholique.

La place de las Pasiegas communique avec celle de *Vivarrambla*, ou Bib-rambla, comme on l'appelle aujourd'hui, nom qui signifie en arabe Porte du Sable, et qui vient de ce que cet endroit était autrefois couvert du sable amené par les inondations du Darro. La place de Bib-rambla est un vaste parallélogramme entouré de maisons peintes de toutes sortes de couleurs, desquelles se détachent des balcons d'un aspect très-délabré et tout à fait pittoresque ; ces maisons ont remplacé des palais moresques dont il ne reste plus de traces ; c'était autrefois la place par excellence, ce que le Forum était dans la ville éternelle ; c'était aussi, au temps de la splendeur de Grenade, le théâtre des joutes, des tournois et des fêtes les plus brillantes ; aux miradores délicatement sculptés étaient suspendus des tapis de velours et de drap d'or, au lieu des lambeaux de linge qui aujourd'hui sèchent prosaïquement sur les balcons.

Les *romances* moresques sont remplis de récits de ces brillantes *escaramuzas*, ou les Zégris luttaient, sous les yeux des sultanes, de courage et d'adresse avec les Abencerrages :

Con mas de treynta en quadrilla
Hidalgos Abencerrages,
Sale el valeroso Muça
A Vivarrambla una tarde,
Por mandado de su rey
A jugar cañas, y sale,
De blanco, azul y pagizo,
Con encarnados plumages,
Acostumbrada divisa
De moros Abencerrages.

« A la tête d'une troupe de trente nobles abencerrages, arrive un soir sur la place de Vivarrambla le valeureux Muça ; il va rompre des lances pour obéir aux ordres de son roi, et porte un vêtement bleu, blanc et jaune, avec des plumes rouges, couleurs accoutumées des Abencerrages. » Les Zégris avaient des costumes vert et or, semés de croissants d'argent ; toute la ville avait été convoquée au combat de taureaux, au jeu de bagues et de lances, au son des *atabales*, des *clarines* et des *añafiles*. Les plus belles dames de Grenade et des villes voisines, vêtues de leurs plus brillants atours, étaient assises aux *miradores*. A la place d'honneur on voyait la reine, toute vêtue de brocart semé de pierreries, et les cheveux ornés d'une rose rouge d'un merveilleux travail, au milieu de laquelle brillait une escarboucle qui, seule, valait une cité ; à ses côtés étaient assises la brune Galiana, la belle Fatima, la divine Zayda ; mais on remarquait surtout la *hermosa* Lindaraja, vêtue de toile d'argent et de damas couleur d'azur, et qui surpassait toutes les autres dames en beauté.

Toutes les dames cherchaient des yeux les Abencerrages, car il y en avait peu qui ne leur fussent favorables ; aussi, dit le *romance morisco*, lorsqu'au galop de leurs chevaux aussi blancs que le cygne ils traversèrent comme le vent la place de Vivarrambla, ils laissèrent mille blessures au cœur des dames qui garnissaient les balcons.

Atraviesan qual el viento
La plaza de Vivarrambla,
Dexando en cada balcon
Mil damas amarteladas.

Les Zégris venaient ensuite, montés sur de superbes chevaux bais, puis suivaient, marchant quatre de front, les Gomélès, les Mazas, les Gazules, les Alabezes et autres familles nobles de Grenade.

La fête commença par la course de taureaux ; les Abencerrages et les Zégris, jaloux de se surpasser, les combattaient avec un courage si téméraire que chacun en était effrayé : l'alcayde Alabez attira un taureau devant le balcon où se tenait sa dame, la belle Cohayda, et appelant son page : « qu'on m'apporte, dit-il, la toque couleur d'azur que m'a brodée de ses mains la belle Cohayda, fille de Llegas Hamete ; si elle jette les yeux sur moi, aucun malheur ne s'aurait m'arriver. »

Traygan me la toca azul
Que me dio para poner me
La hermosa Cohayda,
Hija de Llegas Hamete ;
Que si ella me esta mirando.
Mal no puede suceder me.

Et prenant le taureau par les cornes, l'alcayde Alabez le força à baisser la tête devant la belle Cohayda. Le valeureux Albayaldos, en passant devant le mirador où était assise la dame de ses pensées, fit mettre son cheval à genoux ; c'était à qui se ferait le plus remarquer par son courage et par son adresse.

Après les taureaux vinrent les jeux de bagues et les joutes de lances : plus d'une fois il arriva que ces joutes courtoises dégénérèrent en querelles auxquelles prenaient part les tribus rivales, et qui ensanglantaient Grenade.

Après la chute du royaume moresque, la place de Bib-rambla ne vit plus de ces brillantes fêtes : elle fut choisie pour l'emplacement du fameux auto-da-fé de livres arabes ordonné par le cardinal Ximénès. Ce zélé défenseur de la foi ne se contenta pas de persécuter les Mores de Grenade à cause de leur religion, malgré la clause formelle de la capitulation qui leur garantissait le libre exercice de leur culte : il fit rassembler tous les manuscrits arabes qu'on put trouver dans la ville ; on les porta sur la place de Bib-rambla, et un More converti au christianisme, qui recevait du cardinal une pension de cinquante mille maravédis, eut le triste hon-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

neur d'y mettre le feu de ses propres mains. On porte jusqu'à un million et vingt-cinq mille le nombre des livres ainsi détruits; ce chiffre a sans doute été exagéré par les panégyristes même du cardinal, qui croyaient exalter sa gloire en augmentant l'importance de l'auto-da-fé. Trois cents volumes seulement furent sauvés du feu : on les envoya à la bibliothèque d'Alcala de Hénarès; on assure que parmi les ouvrages précieux à divers titres qui furent détruits, un grand nombre étaient des merveilles de peinture et de calligraphie; d'autres étaient précieux par leurs reliures ornées de nacre, de perles fines, de broderies ou de ce cuir que les Mores savaient travailler si habilement.

La place de Bib-rambla ne sert plus aujourd'hui de théâtre qu'aux *Pasos* et autres processions religieuses; en temps ordinaire c'est un marché : des melons et de oignons énormes s'y empilent en tas; les tomates, ce légume favori des Espagnols, s'amoncellent semblables à de grosses vessies pleines de vermillon, les monstrueuses grappes de raisin couleur d'ambre font penser à la terre de Chanaan, et les figues entr'ouvertes, qui distillent un suc appétissant, attirent des légions de mouches bourdonnantes que les marchandes ont grand'peine à chasser.

A un des angles de la place est la *Pescaderia* ou marché au poisson, riche en *bacallao* ou morue salée, et qui s'annonce de loin en affectant l'odorat de la manière la plus désagréable. Du côté opposé se trouve *el Arco de las Orejas*, — l'Arcade des Oreilles, ancienne porte qui donne sur la place de Bib-rambla, et qui communique avec la *calle de los Cuchillos* — la rue des Couteaux. La tradition rapporte un événement qui eut lieu près de cette Arcade, le 25 juillet 1621, jour où l'on célébrait une proclamation de Philippe V : une maison voisine, surchargée de curieux, s'écroula subitement, entraînant sous ses décombres plus de deux cents personnes. Or, il y avait parmi les victimes un grand nombre de femmes ornées de riches bijoux; les voleurs profitèrent du désordre pour s'en emparer, et comme ils perdaient du temps à enlever les boucles d'oreille, ils trouvèrent plus expéditif de couper les oreilles des femmes. Depuis ce temps cette porte a pris le nom d'*Arco* ou *Puerta de las Orejas*.

La rue dont nous venons de parler s'appelle *calle de los Cuchillos*, parce qu'autrefois les *alguaciles* y réunirent les poignards enlevés aux assassins. Pour terminer cette nomenclature de noms bizarres, il faut encore citer une rue voisine qui peut faire pendant avec la précédente, la *calle de las Cucharas* — la rue des Cuillers; et enfin une petite place, voisine de la *calle de la Duquesa*, et que nous traversions quelquefois pour nous rendre à notre casa de Pupilos : c'est la *placeta de los Lobos* — la place des Loups. Nous étions curieux de savoir d'où pouvait venir ce singulier nom; nous finîmes par apprendre que c'était là qu'on apportait autrefois les têtes des loups tués dans les environs de Grenade, et qui étaient payées aux chasseurs à raison de quatre ducats chaque.

L'*Alcaiceria*, située à peu de distance de la place de Bib-rambla et du Zacatin, était, dit-on, du temps des Mores, un des marchés les plus riches de la Péninsule; on y vendait particulièrement de la soie venant de l'Alpujarra, pour laquelle le royaume de Grenade était très-renommé. C'était comme un bazar, composé d'un grand nombre de petites rues étroites et dont les entrées étaient fermées par de solides chaînes de fer. Ce curieux marché moresque, qui jouissait autrefois de nombreux priviléges, dépendait de la *jurisdiccion* de l'Alhambra : il a été complétement détruit par un incendie en 1843. Depuis on l'a reconstruit et on a pu lui rendre son aspect primitif en surmoulant, sur des fragments échappés au feu, des ornements en stuc dans le style de ceux de l'Alhambra.

Grenade possède un *Museo de pinturas*, mais, à part quelques peintures de l'école espagnole primitive, c'est une des plus tristes collections de mauvais tableaux qui se puisse voir; il n'y a pas, à vrai dire, dans toute l'Espagne un seul musée de province qui mérite ce nom, si on excepte celui de Séville. En revanche, nous signalerons aux amateurs et aux curieux une très-précieuse merveille d'art — et d'art français — qui est allée, nous ne savons comment, s'échouer à Grenade il y a plus de trois siècles. Cette merveille est un ancien autel portatif, composé de six émaux de Limoges, qui, autrefois, appartenait au couvent de San Geronimo, où fut enterré le célèbre Gonzalve de Cordoue, le *grand capitaine*. On assure même, d'après une ancienne tradition, qu'il en fit don au couvent. Quoi qu'il en soit, ces remarquables plaques, dans le style des plus anciens peintres émailleurs de Limoges, et qui peuvent être attribuées à Jean Pénicaud l'Ancien, sont d'un prix inestimable et pourraient figurer à la place d'honneur parmi les trésors de la plus riche collection.

Le musée occupe les bâtiments de l'ancien couvent de *Santo Domingo*, fondé en 1492, l'année même de la conquête de Grenade, sur l'emplacement d'un édifice moresque dont on ignore la destination. Une partie des anciens jardins existe encore : c'est une des plus délicieuses retraites qu'on puisse rêver. On assure que l'ancien palais moresque communiquait autrefois avec l'Alhambra au moyen d'un de ces nombreux souterrains qui parcouraient la ville dans tous les sens et dont quelques-uns existent encore.

Le couvent de *Santo Domingo;* Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. — La chapelle de l'*Ave Maria;* Hernan Perez del Pulgar. — La *Cartuja.* — La *Carrera de las Angustias.* — Mariana Pineda. — Le *Salon.* — Le Genil; Boabdil et Ferdinand. — *L'Albayzin.* — La *casa del Chapiz.* — Le *Cuarto Real.* — Les bains moresques. — Philippe II défend aux Morisques de se baigner. — Le *Sacro Monte.* — Un faubourg souterrain. — Les gitanos anthropophages. — Les Vulcains du Sacro Monte. — Maquignonnage et sorcellerie. — Le bohémien *Rico.* — Un bal de gitanas; nos succès comme danseurs. — La *Pelra.* — Le *Zarandeo.* — La vieille sorcière; une scène de *Buena ventura.* Le *Calo.* — Mariages et religion des gitanos.

Les couvents étaient très-nombreux à Grenade avant leur suppression, en 1835; la plupart de ces établissements avaient été construits peu de temps après la con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quête; celui de San Geronimo, dont nous venons de parler, était un des plus remarquables; la chapelle seule a été conservée, et on lit encore cette inscription latine sur la façade extérieure : « Gonsalvo Ferdinando de Cordova magno Hispanorum duci, Gallorum ac Turcorum terrori. » — A Gonzalve Ferdinand de Cordoue, le grand capitaine espagnol, la terreur des Français et des Turcs. Les autres parties du couvent de San Geronimo servent aujourd'hui de caserne de cavalerie.

Parmi les nombreux couvents que possède autrefois Grenade, peu d'ailleurs méritent d'être cités. La chapelle de l'*Ave Maria*, où reposent les restes du célèbre Hernan Perez del Pulgar, *El de las Hazanas*, « celui des exploits, » comme l'appellent les Espagnols, rappelle un de ses hauts faits : se trouvant à Alhama à l'époque du siége de Grenade, il fit vœu à la sainte Vierge d'entrer dans cette ville, et de fixer un flambeau et un *Ave Maria* sur les murs de la grande mosquée, ce qu'il exécuta ponctuellement. Son tombeau se trouve entre la cathédrale et la chapelle royale, où sont enterrés les rois catholiques, ce qui a donné lieu à ce proverbe connu à Grenade : *Como Pulgar, ni dentro ni fuera*, comme Pulgar, ni dedans ni dehors.

La Chartreuse, ou *Cartuja*, est située à peu de distance de Grenade, dans une position des plus pittoresques, d'où on domine toute la Vega; l'intérieur est orné avec le plus grand luxe; il y a là des portes garnies d'ébène, d'écaille et de nacre, et des ornements en marbre d'une richesse extraordinaire. On nous fit voir quelques ruines moresques dans le jardin; il est probable qu'il y avait encore là un riche palais qui fut détruit, comme tant d'autres, pour faire place au couvent.

L'église de *San Juan de Dios* n'est remarquable que par le luxe d'ornements du plus mauvais goût, si général en Espagne à la fin du dix-septième siècle, et qu'on a appelé *Churrigueresco*, du nom de l'architecte Churriguera; c'est la caricature très-exagérée de ce que nous appelons le style rocaille ou rococo. L'église de *las Angustias*, dédiée à Notre-Dame des Douleurs, pour laquelle les Grenadins ont une vénération particulière, est également dans le style churrigueresque; elle est située sur la *Carrera de Genil*, et c'est l'église à la mode, la paroisse aristocratique de Grenade.

Cette église a donné son nom à une des promenades les plus fréquentées de la ville, la *Carrera de las Angustias;* c'est là que, dans les belles soirées, si nombreuses à Grenade, la société élégante se donne rendez-vous; les femmes sont renommées pour leur beauté, témoin le proverbe : *Las Granadinas son muy finas;* presque toutes portent la mantille noire, que le chapeau parisien, fort heureusement, n'est pas encore parvenu à détrôner; cette élégante mantille, accompagnée d'une fleur rouge simplement placée dans les plus beaux cheveux du monde, forme une coiffure naturelle qui peut défier les inventions les plus ingénieuses des modistes de l'autre côté des Pyrénées. Les femmes de Grenade sont d'une beauté plus sévère que celle des autres parties de l'Andalousie, comme les Gaditanes et les Sévillanes, par exemple, qui ont moins de noblesse, mais plus de coquetterie et plus de *brio*.

A côté de la promenade, sur la place du *Campillo*, se trouvent les principaux cafés de la ville et le théâtre, monument fort simple construit par les Français pendant qu'ils occupaient Grenade : on y donne des drames, des comédies, des *zarzuelas* ou opéras-comiques, sans préjudice du *baile nacional* (ballet national), le complément obligé du spectacle.

Sur la *Plaza de Bailen*, contiguë au Campillo, s'élève d'un côté une colonne commémorative érigée à l'acteur espagnol Maiquez, par Julian Romea, Matilde Diez et d'autres de ses camarades; de l'autre le monument expiatoire élevé par l'Ayuntamiento, ou conseil municipal de Grenade, à la mémoire de l'infortunée *Mariana Pineda*, qu'on appelle la victime de la tyrannie royale; cette dame, d'une naissance élevée et d'une beauté remarquable, fut condamnée à mort en mai 1831, et monta sur l'échafaud qu'on avait dressé sur la Plaza de Bailen pour y subir le supplice du *garrote*. Son crime était d'avoir possédé un drapeau constitutionnel, qu'on trouva dans sa maison. On assure qu'elle était innocente du prétendu crime qui lui était imputé, et que son dénonciateur, un employé subalterne du nom de Pedroza, qu'elle avait rebuté, avait traîtreusement caché chez elle le drapeau qui devait la perdre. Aujourd'hui la victime est devenue une héroïne, et tous les ans le jour anniversaire de sa mort, son sarcophage est porté en grande pompe à la cathédrale, où un service solennel est célébré à sa mémoire.

Le monument de Doña Mariana Pineda se compose uniquement d'un piédestal : on devait lui élever une statue de bronze, mais soit que les fonds aient manqué, soit que l'enthousiasme politique se soit refroidi, le piédestal attend toujours la statue.

Rien n'est plus merveilleux que le spectacle dont on jouit de la Carrera de las Angustias, quand on se dirige vers le *Salon*, autre splendide *alameda* qui fait suite à la Carrera : par-dessus la haute barrière de verdure formée par les arbres du Salon, on voit s'élever, comme une immense toile du fond, les cimes neigeuses de la Sierra Nevada; il n'existe pas dans le monde entier une promenade d'où l'on jouisse d'un pareil spectacle : vers le soir, les sommets de l'immense montagne se revêtent des couleurs les plus riches et les plus transparentes : le manteau de neige qui la couvre, éclairé par les rayons du soleil couchant, prend des tons de nacre et d'opale, tandis que les anfractuosités restées dans l'ombre se colore d'un bleu aussi pur mais plus doux que le saphir. Nous nous plaisions chaque soir à observer les jeux de lumière et les changements incessants que le soleil, en s'abaissant vers l'horizon, mêlait à ce sublime spectacle, jusqu'à ce que, le jour finissant, les lumières et les ombres disparussent dans les demi-teintes du crépuscule; alors la Sierra Nevada ne nous apparaissait plus que comme une grande masse d'un blanc uniforme, dont les déchirures se découpaient nettement sur un ciel rougeâtre parsemé de longs nuages violacés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les grottes de Gitanos, au Sacro-Monte. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le *Salon*, qui fait suite à la Carrera de las Angustias, est la plus vaste et la plus belle promenade de la ville; et il n'en est guère en Espagne qui puisse lui être comparée, pas même celle de Madrid qui porte le même nom. C'est une large allée de quatre cents pas de long, ornée à chaque extrémité d'une grande fontaine, l'une appelée la *Bombe*, et l'autre la *Fontaine des Grotesques*, à cause de certains monstres ou dieux marins de l'aspect le plus comique. L'allée principale est formée d'arbres gigantesques dont les branches entrelacées se rejoignent pour former une voûte élevée, impénétrable aux rayons du soleil; cette grande allée, comparable à la voûte d'une cathédrale, est flanquée de deux petites allées latérales, qui formeraient les bas côtés; le parfum des jasmins et des myrtes, le murmure des fontaines lançant leurs eaux limpides jusqu'à la cime des arbres, l'ombre et la fraîcheur qui ne cessent de régner, font du *Salon* un séjour délicieux pendant les chaleurs de l'été.

Le Genil, cette rivière au nom si poétique, roule, en suivant l'allée de droite du salon, ses eaux transparentes sur un lit de cailloux; plus modeste que le Darro, dont le sable contient de l'or, il se contente, dit-on, de rouler des parcelles d'argent : le nom du Genil vient de l'Arabe *Shinil* ou *Shingil*, et n'a aucun rapport, comme on l'a prétendu, avec le *rio de San Gil*, ou rivière de Saint-Gilles; on assure même que le nom arabe n'est que la corruption du *Singilis* des Romains. Le Genil prend naissance dans les flancs de la Sierra Nevada, dans le *barranco* del infierno, — le ravin de l'enfer, — et après avoir reçu près de l'Alameda du Salon, les eaux du rapide Darro, il court, grossi de nombreux affluents, à travers la Vega qu'il fertilise; aussi les poëtes arabes ont-ils comparé la rivière de Grenade au Nil, non-seulement à cause de la fertilité qu'il apporte dans la vallée qu'il parcourt, mais à cause de son nom, dont la première moitié signifie *cent* en arabe : « Que le Caire, disent-ils en jouant sur le double sens, ne vante pas tant son *Nil*, puisque Grenade en possède *cent*. » Le Genil passe ensuite à Loja, arrose la vallée d'Ecija, et va mêler, près de Palma, ses eaux à celles du Guadalquivir.

C'est sur le pont du Genil que le malheureux Boabdil, peu de temps après avoir quitté son palais qu'il ne devait jamais revoir, et accompagné pour toute escorte de cinquante cavaliers fidèles, rencontra Ferdinand et Isabelle, qui se dirigeaient vers l'Alhambra; d'après le récit de Mendoza et de Pierre Martyr, aussitôt que l'ancien roi de Grenade aperçut le roi d'Espagne, il voulut descendre de cheval pour baiser la main du vainqueur, en signe d'hommage; mais Ferdinand s'empressa de le prévenir, et l'embrassa avec toutes les marques de la sympathie et du respect. Boabdil remit alors au vainqueur les clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appartiennent, ô Roi puissant et exalté, puisqu'Allah l'ordonne ainsi : use de ta victoire avec clémence et modération! »

Il existe une très-grande contradiction entre ce récit et celui des auteurs arabes : ils prétendent que Boabdil fut obligé de descendre de cheval, et de baiser la main du roi d'Espagne, qui lui adressa la parole en termes très-durs; on a peine à croire à un pareil manque de générosité envers un vaincu; mais il est avéré que Ferdinand n'usa de sa victoire ni avec clémence, ni avec modération. Toutes les clauses de la capitulation furent violées une à une, plusieurs même le furent, dit un écrivain, avant que l'encre qui servit à l'écrire fût encore sèche. Des insurrections éclatèrent à Grenade et dans les montagnes de l'Alpujarra, et il s'ensuivit des guerres qui ne furent terminées que près de quatre-vingts ans après la reddition de Grenade.

Après avoir visité l'Alhambra et la partie la plus élégante de Grenade, il nous restait à parcourir les faubourgs et les quartiers habités par le peuple, qui ne sont pas la partie la moins curieuse de la ville : l'*Antequeruela* est un de ces quartiers; son nom vient de ce qu'il fut peuplé autrefois par les habitants fugitifs de la ville d'Antequera.

L'*Albayzin*, un quartier plus populeux encore, doit son nom à une cause analogue : en 1227, la ville de Baeza, alors peuplée et importante, fut prise et saccagée par saint Ferdinand; une partie des habitants vint chercher un refuge à Grenade, et on leur accorda en dehors de la ville un terrain où ils construisirent un faubourg qui fut nommé *Rabadhu-l-Bayzin*, le faubourg du peuple de Baeza, nom dont on a fait plus tard l'Albayzin.

Le faubourg de l'Albayzin est bâti sur une colline qui fait face à l'Alhambra; c'est le quartier de Grenade qui a le mieux conservé son ancien aspect, autant à cause de sa population que de quelques vieilles maisons moresques échappées à la destruction presque générale de la ville ancienne; une des plus remarquables parmi celles que nous pûmes découvrir est la *Casa del Chapiz*, sur la *cuesta* ou côte du même nom. On entre dans cette maison par un patio, ou petite cour entourée de galeries formant balcon au premier étage; nous y remarquâmes une fenêtre assez bien conservée, séparée en deux par une élégante et mince colonne de marbre; c'est ce que les Mores nommaient *ajimez* : on jouit de cette fenêtre de la plus belle vue sur la colline de l'Alhambra. On voit encore dans la Casa del Chapiz des restes remarquables de décoration en stuc, avec d'élégantes colonnes en marbre blanc de Macael, et de curieuses sculptures moresques en bois résineux. Une autre villa moresque non moins remarquable, c'est le *cuarto real*, c'est-à-dire l'appartement royal, situé dans l'intérieur de Grenade; nous y vîmes de très-beaux ornements en stuc contemporains de ceux de l'Alhambra, et des *azulejos* ou carreaux émaillés et ornés de reflets métalliques, spécimens très-rares et très anciens, qu'il faut signaler particulièrement aux amateurs d'anciennes faïences, si nombreux aujourd'hui.

Retournant à l'Albayzin, nous visiterons encore les anciens bains moresques, dont on a fait un lavoir, le *Lavadero de Santa Inés*. Ces bains, qui étaient publics, sont d'une construction tout à fait différente de ceux de l'Alhambra, destinés à peu de personnes seulement; bien que les ornements aient presque tous disparu, ils sont encore assez bien conservés pour donner une idée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Senoras consultant une gitana du Sacro-Monte. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parfaite de ce qu'ils étaient au temps de la domination musulmane : nous admirâmes surtout des colonnes avec de très-curieux chapiteaux ornés de caractères coufiques très-anciens, qui peuvent remonter au dixième ou au onzième siècle. Au milieu de la salle principale est la piscine où l'on se baignait, et où les ménagères de l'Albayzin viennent aujourd'hui laver leur linge. Dans d'autres pièces contiguës on voit le long des murs des estrades en maçonnerie, destinées à recevoir les lits de repos; ces pièces, où l'on se rendait après le bain, étaient chauffées, probablement au moyen de tuyaux placés dans l'épaisseur du mur; à l'extrémité se trouve un patio et petit jardin dans lequel les baigneurs allaient respirer le frais. La disposition de ces bains a beaucoup d'analogie avec celle des thermes romains; on y retrouve l'*apodyterium* dans la première salle, et dans la suivante le *tepidarium* ou étuve; c'est également, du reste, la distribution des bains actuels si communs en Orient.

Un édit de Philippe II avant défendu aux Morisques l'usage des bains, ils chargèrent un vieux gentilhomme more, nommé Francisco Nuñez Muley, de porter leurs plaintes au président de *la Audiencia* de Grenade, don Pedro de Deza, qui appartenait au Saint-Office. Ce curieux mémoire nous a été conservé : » Peut-on dire que les bains soient une cérémonie religieuse? Non certes : ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices, elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans, qui exigent la solitude et la propreté. Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent? Il est notoire que les hommes n'entrent pas dans les bains des femmes. Les bains ont été imaginés pour la propreté du corps : il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient la force et le courage des hommes de guerre. Mais les habitants de Grenade ne sont pas destinés à faire la guerre, et nos femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. »

Malgré ces bonnes raisons l'édit fut maintenu, et les Morisques durent renoncer à leurs bains.

L'Albayzin, qui a aujourd'hui un aspect si délabré et si misérable, était du temps des Mores un quartier riche et industrieux : c'est là que se tissaient, avec la soie de l'Alpujara, ces belles étoffes tant vantées par les voyageurs. Après la reddition de Grenade, c'est dans l'Albayzin qu'éclata la première insurrection des *Moriscos*, ou petits Mores, comme les appelaient dédaigneusement les Espagnols.

Le *Sacro-Monte*, voisin de l'Albayzin est un faubourg encore plus curieux à visiter : son nom, qui signifie montagne sacrée, vient de ce qu'on y trouva des ossements qu'on crut avoir appartenu à des martyrs. Le Sacro-Monte est aujourd'hui le quartier général des *gitanos* de Grenade; c'est à proprement parler une ville dans la ville, avec une population qui a ses mœurs et son langage à part; nous allions dire ses maisons à part, mais quoique le Sacro-Monte soit très-peuplé, il n'y existe pas de maisons : les flancs de la colline sont percés d'une infinité de trous ou de grottes qui tiennent lieu de maisons aux gitanos. Ces singulières habitations sont en général précédées d'une petite cour ordinairement mal close ou même sans clôture, car il n'y a pas grand'chose à voler dans ces misérables demeures. On pénètre ensuite dans la grotte, composée d'une seule pièce, et fermées par quelques planches mal jointes : c'est dans cette pièce, dont les parois sont blanchies à la chaux, que vit pêle-mêle toute la famille, souvent composée de plus de dix personnes : un trou pratiqué dans la voûte livre passage à la fumée, car la pièce sert aussi de cuisine. Le mobilier, des plus misérables, se compose uniquement de quelques mauvais escabeaux, d'une table de bois blanc et rarement d'un grabat; car les gitanos couchent pour la plupart sur le sol. Des enfants entièrement nus, aussi noirs que de petits Africains, grouillent çà et là au milieu des volailles faméliques et des animaux domestiques les plus immondes.

Tel est, avec fort peu de variantes, l'aspect de presque toutes ces tanières où vivent les gitanos du Sacro-Monte; elles nous rappelèrent les habitations souterraines que nous avions remarquées à Cullar de Baza. Il faut dire que les bohémiens de Grenade sont plus misérables encore que ceux des autres provinces, de même que Grenade, qui n'a pour ainsi dire ni commerce, ni industrie, est aujourd'hui une des villes les plus pauvres de l'Espagne.

Un grand nombre de ce gitanos sont maréchaux ferrants, forgerons ou serruriers, et ont leurs forges établies dans les flancs mêmes de la montagne; aussi, quand on les voit le soir travailler à demi-nus, leurs corps bronzés, éclairés par le feu rouge de leurs fourneaux, on pense malgré soi au célèbre tableau de Velasquez qui représente les *Forges de Vulcain*. Il existait autrefois une loi qui défendait sévèrement au gitanos de travailler le fer; cette loi doit être tombée en désuétude, il y a longtemps, car cette industrie est depuis plusieurs générations, particulièrement exercée par ceux de Grenade. Le travail du fer paraissait à cette époque très-dangereux entre leurs mains; ils passaient pour commettre les crimes les plus abominables : ce n'était rien quand on leur reprochait de voler les enfants pour aller les vendre aux Mores des côtes de Barbarie, de se réunir en bandes pour attaquer les villages et même les villes, ou de dévaliser les voyageurs sur les grandes routes : on allait jusqu'à les accuser d'être anthropophages. Don Juan de Quinones raconte, dans son *Discurso contra los gitanos*, imprimé à Madrid en 1631, qu'un certain juge de Zaraicejo, nommé Martin Fajardo, fit arrêter, en 1629, quatre gitanos suspects, auxquels il fit donner la torture; ils confessèrent qu'ils avaient tué une femme dans la forêt de las Gamas, et qu'ensuite ils l'avaient mangée. Ayant reçu la question une seconde fois, ils reconnurent avoir assassiné et mangé un pèlerin qu'ils avaient rencontré dans la même forêt; enfin, au troisième tour, ils reconnurent en avoir fait autant d'un moine franciscain.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Gitana de Grenade dansant le *zorongo*. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'industrie du fer n'est pas la seule qu'exercent les gitanos de Grenade ; une de leurs principales ressources est encore la *chalaneria* ou *charraneria :* ce mot comprend tout ce qui a rapport au commerce, à l'échange, au maquignonnage des chevaux ; il n'est pas au monde de maquignons dont l'habileté égale celle qu'ils déploient dans cette industrie. D'abord ils servent toujours d'intermédiaires dans toutes les ventes d'animaux, comme chez nous les israélites de l'Alsace ; ils ont toutes sortes de préparations secrètes pour donner aux chevaux une vivacité extraordinaire, ou les faire tomber dans un état de langueur. Ainsi, l'on cite ce qu'ils appellent le *drao*, drogue qu'ils jettent en cachette dans la mangeoire des chevaux, et au moyen de laquelle ils les rendent malades, du moins en apparence, afin de se faire payer pour les guérir ensuite ; car ils sont également *albeitares*, ou vétérinaires. On leur attribue, en outre, le pouvoir de charmer les animaux au moyen de paroles magiques, et ils sont généralement regardés par les gens du peuple comme plus ou moins sorciers, et comme jetant à volonté le mauvais œil, *el mal de ojos*.

M. Georges Borrow, qui a vécu longtemps au milieu des gitanos et connaît parfaitement leurs mœurs, raconte, au sujet du pouvoir singulier qu'ils exercent sur les chevaux, une aventure étrange dont il fut témoin, et à laquelle, dit-il, il serait difficile d'assigner une explication raisonnable. C'était sur un champ de foire dans lequel plus de trois cents chevaux se trouvaient réunis ; des gitanos parurent, et aussitôt une panique extraordinaire s'empara de tous ces animaux, qui se mirent à hennir, à geindre et à lancer des ruades, en essayant de s'échapper dans toutes les directions ; quelques-uns, plus furieux que les autres, semblaient véritablement possédés du démon, frappant convulsivement des pieds, la queue et la crinière hérissées comme les soies d'un sanglier ; la plupart de ceux qui montaient ces chevaux eurent beaucoup de peine à rester en selle, et un grand nombre furent jetés à terre.

Aussitôt que la panique eut cessé, et elle cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé, les gitanos furent immédiatement accusés d'être les auteurs de tout ce désordre ; on leur reprocha d'avoir ensorcelé les chevaux pour les voler au milieu de la confusion, et les fermiers du marché, assistés de gens du peuple qui détestaient particulièrement les gitanos, les chassèrent à coups de cannes et de gourdins. Voilà, ajoute le missionnaire protestant, ce que l'on gagne à avoir une mauvaise réputation.

Les gitanos de Grenade ont une physionomie des plus marquées : leur teint olivâtre, leurs cheveux noirs, longs et crépus, des lèvres épaisses, les font aisément distinguer des Espagnols ; comme les peuples asiatiques, ils sont de petite taille et ont les pommettes très-saillantes. Un de nos collaborateurs, M. A. de Gobineau, dit avec beaucoup de raison, dans son remarquable ouvrage sur l'inégalité des races humaines, que les individus de cette race présentent exactement la même précocité physique que les Hindous, leurs parents ; et, ajoute-t-il, sous les cieux les plus âpres, en Russie, en Moldavie, on les voit conserver, avec leurs notions et leurs habitudes anciennes, l'aspect, la forme du visage et les proportions corporelles des Parias.

Les gitanos de Grenade sont les plus grands gesticulateurs du monde, sans excepter les Napolitains, et ont dans les traits une mobilité extraordinaire, comme tous ceux d'Espagne. Ils passent pour être exercés au vol dès leur enfance, non pas au vol à main armée, car ce sont en général les gens du monde les plus inoffensifs, mais à celui qui exige une habileté particulière dans les doigts ; moins forts que les Espagnols, ils se vengent en les volant autant qu'ils peuvent, et en exerçant contre eux, à défaut du droit du plus fort, celui du plus rusé ; il faut pourtant dire à leur honneur qu'il y a des exceptions. Une fois que nous étions entrés chez l'un d'eux, le bohémien Rico, brave homme à la figure franche et avenante, qui nous avait offert quelques fruits, il arriva à l'un de nous de laisser tomber, sans s'en apercevoir, quelques pièces blanches qu'il nous rendit très-fidèlement. Doré voulut, en souvenir de cette belle action, le faire poser un instant, et récompensa son modèle avec une générosité dont il parut vivement touché.

Les gitanas sont sveltes et souples, et marchent avec un déhanchement tout particulier ; on en voit quelquefois d'une beauté remarquable, avec de grands yeux noirs, vifs et fendus, des yeux *picaresques*, comme disent les Espagnols, expression qui correspond exactement à notre mot *fripon*, des cheveux de jais et des dents aussi blanches que l'ivoire. Leur grande affaire, c'est de dire la bonne aventure, la *buena ventura*, ou la *baji*, comme elles disent dans leur langage ; c'est dans les lignes de la main qu'elles lisent l'avenir. Un auteur de la fin du seizième siècle, Covarrubias, les définit ainsi : « Gente perdida y vagamunda, inquieta, engañadora y embustidora ; dicen la buena ventura por las rayas de las manos » — Race perdue et vagabonde, trompeuse et menteuse ; elles disent la bonne aventure au moyen des plis de la main.

Après la bonne aventure vient la danse, dans laquelle elles brillent d'une manière toute particulière ; il n'est pas un étranger qui veuille quitter Grenade sans avoir vu danser les gitanas. Ordinairement elles se rendent à l'hôtel sous la conduite d'un *capitan*, gitano qui se charge d'organiser le ballet, *armar el baile*, et qui les accompagne avec sa guitare. Mais ces danses, organisées à l'avance et accommodées suivant le goût des étrangers, n'ont plus leur sauvagerie originale ni la saveur particulière de l'imprévu. Quant à nous, que nos fréquents voyages à Grenade et quelque connaissance de la langue avaient mis à même d'étudier à fond les mœurs des habitants du *Sacro Monte*, nous y conduisîmes nos camarades, et au bout d'un instant le *bal fut armé ;* les danseuses improvisées, superbes de désinvolture sous leurs misérables haillons, faisaient claquer leurs castagnettes d'impatience, en attendant les guitares et les *panderetas* qu'on avait été chercher dans les tanières voisines. Bientôt les guitares commencèrent à grincer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Danse de petites gitanas au Sacro-Monte. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et à bourdonner sous les doigts des chanteurs, qui entonnèrent d'une voix de fausset nasillarde les mélodies les plus étrangères; une vieille gitana, type achevé de sorcière, et qui en effet, comptait parmi les plus illustres du Sacro-Monte, s'était assise au pied d'un mur sur lequel s'étalait le squelette desséché d'une énorme chauve-souris, accessoire qui ajoutait encore à son air passablement satanique; elle s'arma d'un grand *pandero*, dont la peau bronzée résonna bientôt sous ses doigts, accompagnant le cliquetis des lames de cuivre : *Anda, vieja! auda, revieja!* — Va, vieille! va, deux fois vieille! lui disaient les jeunes en l'excitant; et le tambour de basque se mit à ronfler plus fort sous le pouce nerveux de la gitana.

Une grande jeune fille admirablement faite, qu'on appelait *la Pelra*, se mit à danser le *Zorongo* avec une souplesse et une grâce charmantes; ses pieds nus effleuraient le sol parsemé de cailloux, comme si elle eût dansé sur un tapis; les guitares pressaient le mouvement, et les cris de : *Juy! ole! ole! Alza!* retentissaient de toutes parts, accompagnés d'applaudissements enthousiastes et de *palmeados* frappés dans la paume de la main; la *gitanilla* savait bien, du reste, que de jolies pièces blanches seraient la récompense de son talent, et nous pensions en la regardant à ces vers des *Romances burlescos* de Gongora, où le poëte dépeint une gitana habile à attirer au son d'un pandero les cruzades, *qui sont une bonne monnaie :*

Al son de un pandero
Que a su gusto suena,
Deshaze Cruzados,
Que es buena moneda.

La danseuse, enivrée par son succès, redoublait d'agilité, et bientôt ses longs cheveux noirs, s'étant dénoués, flottèrent épars sur ses brunes épaules. Un jeune gitano s'élança auprès de la Pelra, deux autres couples en firent autant, et la mêlée ne tarda pas à devenir générale, les couples se réunissant et se séparant pour se rejoindre de nouveau. Les danseurs, électrisés par les applaudissements des gitanos et par les nôtres, que nous ne leur épargnions pas, continuèrent ainsi longtemps encore, et ne s'arrêtèrent que quand les guitarreros, épuisés de fatigue et à bout de voix, cessèrent de chanter et de frapper les six cordes de leur instrument.

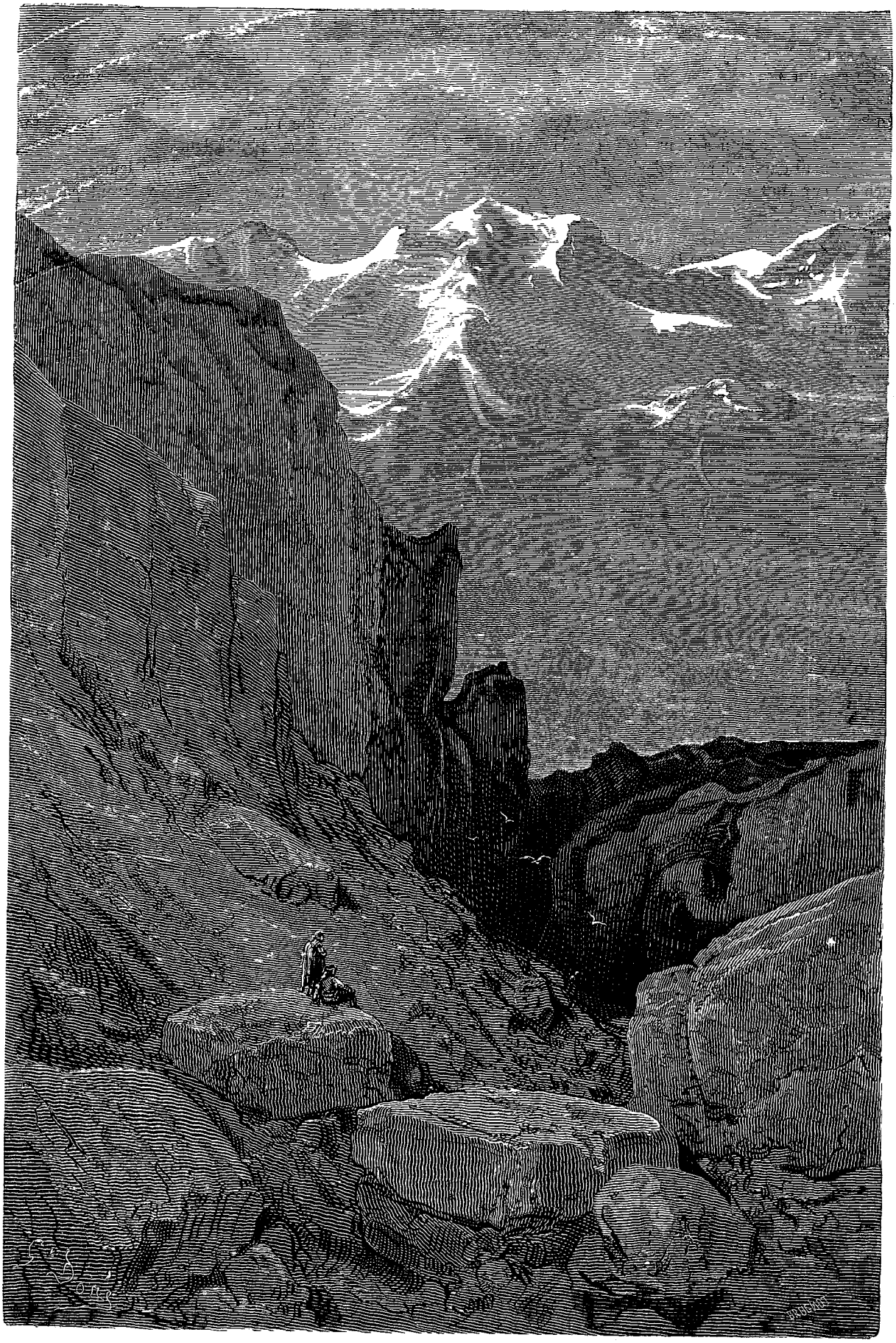
Un instant après, ce fut le tour de deux petites gitanas de huit à dix ans qui, jalouses des succès de leurs sœurs aînées, se mirent à les imiter; l'une d'elles, à peine vêtue de quelques haillons troués, décrivait des cercles avec ses petits bras, et faisait résonner en mesure ses castagnettes, tandis que l'autre, relevant d'une main le bas de sa jupe, se campait fièrement en prenant les poses les plus crânes, la tête relevée, les jarrets tendus et le poing sur la hanche, à laquelle elle imprimait ce mouvement de va-et-vient horizontal qu'on appelle *zarandeo*, parce qu'il ressemble à celui d'un crible qu'on agite. Le père, un gitano au teint bronzé, coiffé du foulard et du *sombrero calañes*, faisait résonner le pandero sous son pouce, pendant que la mère regardait complaisamment ses enfants danser; la vieille gitana, celle qu'on appelait la *revieja*, ne restait pas inactive : se rappelant le temps éloigné de sa jeunesse, elle avait passé les castagnettes à son pouce, et, joignant l'exemple à la parole, elle encourageait les petites danseuses en accentuant les poses et en répétant de temps en temps : *Mas zarandeo, chica, mas zarandeo!* — Plus de zarandeo, petite, plus de zarandeo!

Cependant, les danses n'étaient pas encore finies; électrisés nous-mêmes par le roulement sonore des panderos et par les accords saccadés des guitares qui accompagnaient des chants au rhythme le plus étrange, nous voulûmes à notre tour prendre part au *baile :* en un instant habits et gilets furent accrochés aux raquettes d'un cactus, nos mains s'armèrent des inévitables castagnettes, et nous nous élançâmes dans l'arène le jarret tendu, le corps cambré et les bras arrondis, prêts à mettre à profit les leçons que nous venions de prendre. Deux des gitanas qui s'étaient déjà distinguées s'avancèrent de nouveau, prêtes à nous tenir tête, et le ballet recommença avec un redoublement d'entrain. Une nouvelle danseuse vint se joindre à nous : c'était une gitana d'une quinzaine d'années, à l'air timide et mélancolique; une épaisse chevelure couvrait sa petite tête, et de longs cils voilaient ses grands yeux noirs, d'une sauvagerie extraordinaire; ses petits pieds nus et ses mains d'enfant annonçaient une grande pureté de race, et auraient fait envie aux beautés les plus aristocratiques. Dès les premiers pas qu'elle fit, nous fûmes frappés de la souplesse étonnante de sa taille; ses mouvements n'avaient rien de l'impétuosité que déployaient ses compagnes; à peine changeait-elle de place, agitant ses bras avec une grâce nonchalante, et donnant à son cou des inflexions charmantes; à vrai dire, elle ne dansait qu'avec les hanches, et cependant jamais danse ne fut plus expressive; très-sérieuse elle-même, elle nous prenait tout à fait au sérieux comme danseurs; aussi eûmes-nous un certain succès parmi les gitanos, et un succès tel qu'on fut obligé de fermer les portes pour empêcher la foule d'envahir le patio, car le bruit s'était répandu de grotte en grotte que trois *caballeros ingleses*, — on nous prenait pour des Anglais, — se livraient au *zarandeo* comme de vrais Andalous, chose inouïe dans les annales du Sacro-Monte.

Nous retournâmes souvent au Sacro-Monte, et chaque fois la fête recommençait, car les gitanos nous reconnaissaient de loin, et aussitôt qu'ils nous voyaient arriver, ils s'empressaient d'aller chercher les guitares et les panderetas; les danses finies, il y avait une distribution de *pesetas*, monnaie à laquelle danseurs, musiciens et danseuses étaient loin d'être indifférents.

Dans une de ces visites, nous surprîmes un jour la vieille gitana, que nous avions surnommée la *revieja*, en flagrant délit de buena ventura. Quatre jeunes femmes élégantes, coiffées de longues mantilles de dentelle noire, s'étaient rendues au Sacro-Monte, désireuses sans doute d'arracher à l'avenir quelques secrets

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



Le Panderon, dans la Sierra Nevada. — Dessin de Gustave Doré.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

intéressants. La plus jeune des quatre Grenadines était assise sur un *poyo* ou banc de pierre à côté de la gitana, qui sans doute lui annonçait des choses fort agréables, car elle essayait de prendre un air souriant en désignant des lignes heureuses sur la jolie main qu'elle tenait dans ses mains décharnées. Discrètement cachés pour contempler cette scène, nous ne pouvions rien entendre de l'oracle, mais l'expression de la jeune femme, qui se cachait en rougissant derrière son éventail, nous fit supposer que la sorcière lui disait précisément les choses qu'elle désirait apprendre ; la famille assistait indifférente à la consultation, habituée probablement à la voir souvent se renouveler, tandis que des enfants à demi nus se tenaient couchés à côté de quelques noirs pourceaux, avec lesquels ils paraissaient vivre dans la meilleure intelligence.

Nous aimions aussi à étudier le *caló*. C'est ainsi qu'on appelle le singulier langage que parlent entre eux les gitanos, qui s'appellent eux-mêmes *calés* ou *calorés ;* un certain nombre de mots, tels que ceux employés pour la numération, dérivent du sanscrit, ce qui s'explique par l'origine hindoue des gitanos ; d'autres ne se rattachent à aucune langue connue. Voici quelques-uns des mots les plus caractéristiques :

Romani, langage gitano, synonyme de caló.
Ro, mari.
Romi, épouse.
Planoro, frère.
Busnés, les Espagnols, les gentils.
Gabinés, les Français. Nous ignorons l'origine de ce mot.
Filimacha, les galères.
Estaripel, la prison.
Chichi, la tête.
Parné, l'argent.
Prajandi, guitare.
Gachapla, chanson.
Chabi, enfant.
Baji, la bonne aventure.
Pindré, le pied.
Filichi, le mouchoir.
Charipe, le lit.
Meligrana, grenade ; c'est le mot espagnol qui signifie le fruit du même nom, et dont les gitanos se servent pour désigner la ville de Grenade.

Il ne faut pas confondre le *caló* avec l'argot des voleurs, ou *germania*, qui lui a fait beaucoup d'emprunts, et qui est assez usité parmi certaines classes dangereuses, telles que les *tahurés* et les *barateros*, classes particulières à quelques villes d'Andalousie, comme Séville et Malaga. Nous reviendrons plus tard sur ce curieux jargon rempli d'images, et sur les gens qui le parlent.

Sous le rapport des mœurs, les gitanos sont généralement irréprochables ; les gitanas surtout ont une réputation méritée de chasteté, malgré un certain air lascif et provoquant qu'elles affectent assez souvent, principalement dans leurs danses. Il arrive quelquefois qu'un gitano épouse une Espagnole, mais il est beaucoup plus rare de voir un Espagnol épouser une gitana.

Les gitanos ne se marient ordinairement entre eux qu'après avoir été fiancés très-longtemps à l'avance. D'après leur loi, ou plutôt leurs usages, la durée de ces fiançailles doit être de deux ans ; leurs noces sont extrêmement bruyantes ; les fêtes ne durent pas moins de trois jours, pendant lesquels ils chantent, dansent et boivent, dépensant ainsi une grande partie de ce qu'ils possèdent.

Quant à leur religion, c'est à peine s'ils en ont une : ils passent généralement pour ne croire ni à Dieu, ni à la sainte Vierge, ni aux saints. On assure que beaucoup d'entre eux croient à la métempsycose et sont persuadés, comme les sectateurs de Bouddha, que l'âme n'atteint un état suffisant de pureté qu'après avoir passé dans un nombre infini de corps.

Tels sont les principaux traits des mœurs des gitanos de Grenade, différents en quelques points de leurs frères de Séville, que nous aurons l'occasion d'étudier plus tard.

Ascension à la *Sierra Nevada*. — Le *nevero* Ramirez. — Le trésor du *Barranco de Guarnon*. — Le *Panderon*. — Les *Ventisqueros*. — Le *Picacho de Veleta*. — Le *Mulahacen*.

Nous avions parcouru Grenade en tous sens, et exploré jusqu'aux moindres coins de la ville et des faubourgs ; mais il nous restait à faire l'ascension de la *Sierra Nevada*, car nous nous étions bien promis de ne pas partir sans avoir vu de près les neiges du *Picacho de Veleta*, ce Mont-Blanc de l'Andalousie. Ce voyage n'était pas une petite affaire, car les *sierras* de la province de Grenade, très-rarement visitées par les touristes, n'ont pas encore été exploitées et mises en coupe réglée comme les montagnes de la Suisse ; les guides de profession n'existent pas : ils seraient exposés à chômer trop souvent ; d'ailleurs, les ascensions ne sont guère possibles que pendant les mois de juillet et d'août ; dans les autres mois, le froid est trop vif et le terrain trop difficile. Nous pensâmes donc que le moyen le plus simple serait de nous entendre avec quelques-uns de ces *neveros* qui se rendent journellement à la sierra pour aller chercher la provision de neige dont Grenade a besoin pour calmer sa soif, et qui connaissent parfaitement les moindres sentiers de la montagne. Un de nos amis, M. de Beaucorps, nous avait recommandé un vieux gitano nommé Ramirez, connu pour un des plus anciens neveros, et dont il avait fait une photographie très-réussie que nous reproduisons. Nous allâmes trouver le nevero : c'était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure bronzée et pleine d'énergie ; sa coiffure se composait d'un foulard rouge et jaune sur lequel était posé le chapeau andalous ; sa veste était ornée de boutons de métal et d'agréments de soie ; une large canana ou cartouchière de cuir faisait le tour de sa taille ; sa culotte, également en cuir, était serrée aux genoux par des cordons à glands, et des *alpargatas* de corde tressée lui servaient de chaussure. Après quelques paroles échangées, nous tombâmes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

facilement d'accord : il se chargeait de nous conduire au *Picacho de Veleta*, et ensuite, si nous le voulions, au *Mulahacen*, les deux plus hautes montagnes de la province de Grenade, et de nous procurer de bons *machos* pour montures, car les mulets sont bien préférables aux chevaux pour les expéditions dans la montagne. Quant au *repuesto*, — c'est ainsi qu'on appelle les provisions de voyage, — un de ses ânes devait les porter, et nous préférâmes les acheter nous-mêmes, ayant déjà acquis une grande expérience en ce genre; nous remplîmes nos *botas* de cuir de Valence de vin rouge de Baza, le meilleur des environs de Grenade; un jambon cuit au sucre — *jamon en dulce* — occupa, comme pièce de résistance, le fond de nos *alforjas;* un *salchichon de Vich*, quelques poulets froids et une copieuse provision de chocolat à la cannelle, de pains et de fruits, devaient nous mettre pour plusieurs jours à l'abri de la faim et de la soif.

Par une belle et chaude matinée du mois d'août, Ramirez, le fusil à l'arçon de la selle, vint nous réveiller à notre *casa de Pupilos;* nous étions prêts au point du jour, et, au bout d'un instant, nos *alforjas* et nos mantes étant chargées sur nos ânes, la caravane se mit joyeusement en marche.

Bientôt nous franchissions la *puerta de los Molinos*, et nous étions dans la Vega. Nous traversâmes d'abord la fertile et charmante vallée de Güejar, en suivant le cours du Genil qui, de temps en temps, forme des cascades et se précipite en bouillonnant entre ses deux rives toujours vertes. Grenade et ses collines nous apparaissaient comme à travers une gaze, disparaissant presque dans le brouillard du matin; nous traversâmes ensuite la vallée de Monachil, et nous nous arrêtâmes quelques instants à l'ancien couvent de San Geronimo, presque ruiné aujourd'hui, et qui sert aux *pastores* pour abriter leurs troupeaux. Nous commencions à monter : les *barrancos*, larges crevasses qui nous semblaient d'en bas de petites taches aux flancs de la montagne, se dessinaient plus nettement devant nous; la végétation commençait à changer; aux pâles oliviers succédaient les châtaigniers au vert feuillage, et déjà nous pouvions cueillir quelques fleurs alpestres.

Les neveros nous firent remarquer le barranco de *Guarnon*, vaste gorge située entre la vallée où nous nous trouvions et celle de *Dilar :* le barranco de Guarnon renferme, d'après une croyance populaire fort ancienne, un immense trésor qui aurait été enfoui par les Mores peu de temps avant la reddition de Grenade; cette tradition avait pris tant de poids au siècle dernier, qu'en 1799 le gouvernement nomma une commission composée d'un auditeur de la *chancilleria* de Grenade, d'un notaire et d'un ingénieur, qui se rendirent sur le terrain avec une escouade d'ouvriers et firent faire des fouilles dans le barranco; malheureusement, soit que le trésor fût imaginaire, soit qu'il eût déjà été enlevé, toutes les recherches restèrent sans résultat.

Bien que l'air fût déjà assez vif, nos montures se ressentaient de l'ardeur du soleil d'août; après avoir gravi pendant un temps assez long le *camino de los Neveros*, nous arrivâmes au sommet de la *rambla del Dornajo*, lieu que nos guides avaient désigné pour la grande halte du jour. L'air de la montagne nous avait donné un appétit formidable : assis près d'une fontaine à l'eau limpide et glaciale, la *fuente de los Neveros*, nous fîmes honneur à nos provisions, et une de nos botas valenciennes fut presque dégonflée; l'âne qui portait le *repuesto* dut se sentir considérablement allégé.

Après une sieste délicieuse, nous nous remîmes en marche pleins d'une ardeur nouvelle, afin d'arriver de jour au *Panderon*, où nous devions passer la nuit; la montée devenait de plus en plus rude, mais la splendeur du spectacle nous empêchait de sentir la fatigue; de temps en temps nous apercevions au-dessus de nos têtes des aigles et des vautours qui planaient comme immobiles, et dont le plumage fauve se détachait sur des masses de neige ou sur d'énormes rochers d'un gris violacé. A mesure que nous montions, le soleil s'inclinait vers l'horizon, en colorant des tons les plus chauds l'immense paysage étendu sous nos pieds, et baignait d'une vapeur dorée les montagnes qui nous entouraient de tous côtés; arrivés enfin sur la plate-forme du Panderon, nous pûmes contempler quelques instants encore ce sublime spectacle, et voir le soleil disparaître tout à fait derrière les *serranias* de Ronda.

Le soleil couché, nous allumâmes un feu de branches mortes qui nous fut d'un grand secours, car nous commencions déjà à être engourdis par le froid. Assis autour du foyer improvisé, nous fîmes une nouvelle brèche à nos provisions, et nous ne tardâmes pas à nous retirer dans notre appartement, qui consistait en une misérable cabane élevée par les *pastores* et les *neveros*, et qui leur sert d'abri quand ils sont forcés de passer la nuit dans ces solitudes. Bien nous prit de nous être munis de nos mantes de Valence, car nous aurions pu nous croire au mois de janvier, et notre cabane était si mal close, qu'en nous endormant nous pûmes voir à travers le toit les innombrables étoiles qui scintillaient au ciel.

Le lendemain, nous étions en marche avant les premières lueurs du jour, désireux d'arriver au Picacho de Veleta pour jouir du lever du soleil. Nous ne tardâmes pas à apercevoir les premières neiges disséminées en longues plaques dans les anfractuosités des rochers; bientôt elles devinrent plus abondantes : nous étions dans la région des *ventisqueros;* c'est ainsi qu'on appelle, d'un nom qui signifie bourrasque (*ventisca*), les énormes amas de neige que l'ardeur du soleil ne parvient jamais à fondre, et qui servent à l'approvisionnement de Grenade et des principales villes de la province. Il existe encore d'autres ventisqueros non moins importants que le Panderon, tels que celui du Corral de Veleta, du Cerro del Caballo et des Rocas de Bacarès; ils appartiennent à la ville de Grenade; l'Ayuntamiento les afferme aux neveros et en tire, nous assurèrent ceux-ci, un revenu important.

Quand nous arrivâmes au plus haut plateau accessible du Picacho de Veleta, il était jour depuis longtemps,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et le disque du soleil nous était encore caché par l'énorme cône neigeux du Mulahacen; enfin il s'éleva radieux au-dessus des neiges éternelles, et baigna de lumière l'immense paysage qui s'étendait sous nos yeux; il n'est peut-être pas en Europe un spectacle comparable à celui dont on jouit du haut des sommets de la Sierra Nevada, ni une vue aussi étendue : au nord s'élevaient les sierras de Baza et de Segura, au couchant celles de Tejeda et de Ronda, et plus loin encore les montagnes de l'Estrémadure, peu éloignées du Portugal; la Sierra Morena, justifiant son nom, dessinait à l'horizon ses dentelures sombres; la chaîne de Gador et une partie de la sauvage Alpujarra s'élevaient à nos pieds dans la direction du midi, et plus loin, de l'autre côté de la Méditerranée, nous distinguions dans une brume transparente les montagnes noires qui s'élèvent sur la côte africaine. Nos guides nous assurèrent que lorsque le vent est du sud on entend distinctement le bruit de la mer.

Le Picacho de Veleta doit son nom à une vigie (*veleta*) établie autrefois au sommet de la montagne, dans une *atalaya* ou tour d'observation dont on voit encore les ruines; les signaux se transmettaient de cime en cime jusqu'à Grenade, au moyen de feux allumés pendant la nuit. Le Mulahacen est le plus haut pic de la Sierra Nevada; le Picacho de Veleta ne vient qu'en seconde ligne[1], et cependant la vue du dernier est beaucoup plus magnifique et l horizon beaucoup plus étendu, le Picacho masquant une grande partie de la côte de Barbarie. Nous renonçâmes donc à faire l'ascension du Mulahacen, où nos neveros nous proposaient de nous accompagner, et qui nous aurait pris deux ou trois jours de plus.

Il fallait, malgré l'admiration qui nous clouait sur place, songer à opérer notre descente; elle fut plus difficile que la montée, et nous avions parfois le vertige en franchissant d'étroits sentiers qui surplombaient au-dessus d'un abîme; mais nos machos avaient le pied sûr, et nous nous en tirâmes sans accident. Nous ne manquions pas de nous faire indiquer par nos guides les noms des différents *puertos* (passages) ou *desfiladeros* (défilés) que nous apercevions; quelques-uns de ces noms sont très-pittoresques, comme le *Montayre*,— la montagne de l'air; le *Puerto del Lobo*, — le passage du Loup; la *Cueva del Ahorcado*, — la grotte du Pendu, et autres noms également significatifs.

Un nevero de la Sierra Nevada.—D'après une photographie de M. G. de Beaucorps.

De retour à Grenade, nous dîmes adieu à notre brave Ramirez et aux autres neveros, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Le senor Pozo et sa femme, qui commençaient à concevoir des inquiétudes sur le compte de leurs hôtes, nous virent revenir avec les plus grands signes de joie, et il fallut leur raconter tous les détails de notre ascension. Enfin, après quelques jours consacrés au repos et à de nouvelles visites à l'Alhambra, nous nous résolûmes, non sans regrets, à dire adieu, ou plutôt au revoir, à notre chère Grenade, et nous allâmes retenir nos places à la diligence de Jaen.

Ch. DAVILLIER.

(La suite à la prochaine livraison.)

1. D'après les géographes espagnols, la hauteur du Mulahacen est de trois mille six cent cinquante-deux mètres, et celle du Picacho de Veleta de trois mille cinq cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

REVUE GÉOGRAPHIQUE,

1864

(DEUXIÈME SEMESTRE.)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

—

Un temps d'arrêt dans les grandes explorations. — Les trois grandes publications récentes : Speke, Henri Duveyrier, l'expédition allemande à la recherche de Vogel. Résultats astronomiques et scientifiques de la mission, publiés par MM. Petermann et Hassenstein. — M. Munzinger ; le docteur Hartmann. Importance et richesse de leurs récentes relations de la haute Nubie. Immenses acquisitions géographiques et ethnologiques. — L'expédition des dames Tinné et de M. de Heuglin à l'ouest du fleuve Blanc. Projets, organisation, perspectives, travaux, double catastrophe. De quel prix se payent les conquêtes géographiques. — Tentatives de communications entre le Sénégal et l'Algérie par Timbouktou. Gerhard Rohlf. Le lieutenant Mage.

I

Il y a en ce moment comme un temps d'arrêt dans les grandes explorations. Après les mémorables voyages que le monde a vu s'accomplir dans ces dernières années ; après la traversée de la zone équatoriale de l'Afrique par le capitaine Speke[1], et sa reconnaissance si heureusement accomplie de la région jusqu'alors impénétrable où se cachent encore les sources du Nil; après les longues courses et les intrépides investigations de Barth dans les immenses contrées du Soudan, de Livingstone dans l'Afrique du Sud, du baron de Decken aux montagnes neigeuses de l'Afrique orientale, de M. de Heuglin et de ses compagnons dans les contrées du Nil et de la haute Nubie ; après les fructueuses études de Henri Duveyrier dans les plaines ardentes du Sahara, et, sur d'autres points du globe, la périlleuse traversée de l'Australie par Mac Douall Stuart, et l'indomptable énergie d'un Mac Clure ou d'un Mac Clintock à travers les rudes épreuves de la région polaire ; — après ce paroxysme d'ardeur scientifique, qui, durant près de quinze ans, sous tous les climats du globe, a tenu haletante l'attention de l'Europe attachée aux pas de cette phalange de valeureux champions, notre gloire et notre orgueil, un intervalle de repos — de repos relatif, au moins — s'est produit à la fois sur tous les théâtres de ces explorations naguère si actives. C'est un intervalle d'étude rétrospective. La science récapitule les conquêtes nombreuses dont elle s'est enrichie ; les voyageurs publient le récit de leurs courses et les résultats de leurs périlleuses investigations, en même temps qu'ils recueillent leurs forces pour de nouvelles entreprises.

II

Parmi ces publications, trois au moins répondent à une vive et légitime impatience : la relation du capitaine Speke, celle de notre compatriote Henri Duveyrier, et enfin l'exposé des résultats scientifiques de l'expédition envoyée, il y a quatre ans, sous la conduite de M. de Heuglin, à la recherche de Vogel dans le Soudan oriental. L'Angleterre, la France et l'Allemagne se trouvent ici en présence, non pour une lutte d'intérêts hostiles, mais dans une généreuse et féconde émulation.

Notre précédente Revue a pu faire connaître déjà le livre du capitaine Speke et celui de M. Henri Duveyrier, publiés dans les premiers mois de cette année; nous avons à mentionner aujourd'hui la récente publication relative à l'expédition germanique.

Il suffira de rappeler en quelques mots à quelle occasion et dans quel but la mission allemande fut organisée. Dans le cours de l'expédition du docteur Barth au Soudan, après que la mort eut moissonné autour de lui ses premiers compagnons, James Richardson et Overweg, un nouvel auxiliaire, Édouard Vogel, fut envoyé d'Angleterre au voyageur survivant. Comme Overweg et Barth, Vogel était Allemand ; car c'est une particularité assez remarquable de cette grande expédition africaine de 1849, que bien qu'elle eût été suscitée et qu'elle fût défrayée par l'Angleterre, tous ceux qui l'ont composée, à l'exception de Richardson, son premier chef nominal, avaient l'Allemagne pour patrie. Vogel, quoique fort jeune encore, avait déjà fait ses preuves comme naturaliste et comme astronome ; et bien que sa carrière ait été malheureusement tranchée avant l'heure, ce n'en est pas moins à lui que sont dus quelques-uns des plus importants résultats de l'expédition. Un des objets favoris qu'il s'y était proposé avait été de pénétrer dans les parties encore inexplorées du Soudan oriental, entre le lac Tchad et le haut Nil, et notamment de voir le pays de Ouadây, où nul Européen n'avait jamais pénétré. Il partit du Bornou au commencement de 1856 pour cette fatale excursion, d'où il ne devait pas revenir. Un silence de plusieurs années, sillonné çà et là de rumeurs sinistres, ne faisait que trop prévoir le sort de l'explorateur. Son souvenir, cependant, était toujours présent en Europe. Quelques hommes éminents, parmi ses compatriotes, conçurent la pensée d'une expédition nouvelle

1. Mort, au mois de septembre 1864, en Angleterre, dans une partie de chasse.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

destinée à rechercher les traces du voyageur disparu et à recueillir des informations certaines sur sa destinée. Il pouvait, après tout, être retenu captif au fond de ces contrées barbares ; et si sa mort devait devenir une triste certitude, la science était intéressée à ce que l'on cherchât au moins à recouvrer ses papiers, et à poursuivre l'exploration qu'il n'avait pu terminer.

C'est sous cette inspiration qu'en 1860 une commission scientifique fut organisée à Gotha sur de larges bases. Une souscription publique, à laquelle l'Allemagne tout entière prit part d'un seul élan, pourvut amplement au côté pécuniaire de l'entreprise. Toutes les sciences y furent représentées par des hommes éprouvés, l'astronomie, la physique terrestre, l'histoire naturelle, la géologie, l'ethnographie, la linguistique, et l'expédition fut placée sous la conduite de M. de Heuglin, qu'un long séjour antérieur dans le Soudan égyptien, joint à de hautes qualités d'observateur, avaient désigné pour cette distinction si honorable. La route tracée au gros de l'expédition devait la conduire à la mer Rouge par Alexandrie et Suez, et de la mer Rouge à Khartoum (la capitale du Soudan égyptien) par le port de Massâoua et les parties peu connues de la haute Nubie qui confinent à l'Abyssinie du côté du nord. C'était à Khartoum que devaient commencer, à vrai dire, les travaux sérieux de l'expédition. De ce point central, qui devenait comme leur base d'opérations, les voyageurs pousseraient à l'ouest vers le Dârfour, et du Dârfour sur le Ouadây et les autres contrées de cette vaste région intérieure, où chaque pas serait une acquisition pour la science dans quelque direction qu'on se portât. Ajoutons que dans le même temps un voyageur isolé, M. Moritz de Beurmann, qui venait d'offrir spontanément son concours au comité de Gotha, devait se porter à la rencontre de M. de Heuglin en traversant le Fezzan et en gagnant le Bornou pour remonter de là au nord-est vers le Ouadây, c'est-à-dire en reprenant l'itinéraire même que Vogel avait suivi.

Tel était le plan tracé par les organisateurs de l'expédition. Tout y était mûri, bien combiné, sagement prévu, — tout, sauf les mille incidents qui, dans de pareilles entreprises, échappent à la sagesse humaine. Les voyageurs, on le savait, auraient à lutter contre les hommes, le pays et le climat ; mais on pouvait espérer qu'une grande prudence, unie à une grande résolution, écarterait les périls et surmonterait les obstacles. Hélas ! les obstacles et les périls ont été plus forts que les hommes, et le but lointain que l'on s'était posé, le mystérieux Ouadây, n'a pas même été entrevu. Un des voyageurs, M. de Beurmann, est tombé, comme Vogel dont il suivait la trace, sous le fer des assassins ; et, du côté du Nil, l'expédition principale n'a pas cru pouvoir s'avancer même jusqu'au Dârfour. La commission, revenue à Khartoum qu'elle avait dépassé à peine, s'est dissoute, et quelques-uns de ses membres se sont portés individuellement en différentes directions, tandis que les autres reprenaient le chemin de l'Europe.

Voilà, dans son ensemble, le bilan de l'expédition. Au commencement de mars 1861, elle prenait terre à Alexandrie ; quatorze mois plus tard, en mai 1862, la commission, désorganisée, avait renoncé à toute opération collective.

Est-ce à dire qu'elle aura été stérile, et ces quatorze mois n'auront-ils donné rien à la science ? Loin de là. Éprouvée, scindée, hâtivement dissoute comme elle l'a été, cette expédition n'en comptera pas moins parmi celles qui, de nos jours, auront le plus activement contribué à l'avancement de la géographie africaine.

Ce résultat n'est pas dû seulement à l'excellent choix, à la valeur individuelle des membres de l'expédition ; il provient aussi en grande partie de l'activité scientifique du comité organisateur. En d'autres termes, les fruits de l'expédition sont tout à la fois dans les travaux qu'elle a produits et dans ceux qu'elle a provoqués.

Au milieu des circonstances favorables ou contraires que l'expédition a traversées, le zèle des voyageurs ne s'est pas un instant ralenti. Nul d'entre eux, chacun dans sa sphère, même quand le lien commun a été dissous, ne s'est refroidi dans son ardeur d'investigation. Les travaux de la mission ont commencé du jour même où elle a touché le sol africain ; et comme une excellente mesure de prévoyance avait décidé que les notes et les journaux personnels des explorateurs seraient envoyés en Europe par chaque occasion, il en est résulté, entre la mission et le comité, une correspondance scientifique en quelque sorte journalière. Cette correspondance, riche de faits nouveaux, embrasse d'une part le Delta du Nil, quelques parties de l'isthme, la mer Rouge, la Nubie supérieure, le nord de l'Abyssinie et le Kordofan ; et d'autre part, avec les envois de M. de Beurmann, le pays de Barkah, le Fezzan et les oasis intermédiaires. Des deux côtés nous avons là nombre de mémoires du plus haut intérêt pour les sciences physiques et naturelles, pour la géographie positive et pour l'ethnographie. La partie la plus riche et la plus neuve est celle qui touche à la haute Nubie, c'est-à-dire aux contrées jusque-là si peu connues qui longent au nord la frontière de l'Abyssinie. Cette région, placée sur la route que l'expédition avait à traverser entre la mer Rouge et le Soudan oriental, n'avait, dans le plan primitif, qu'une importance secondaire ; par le fait, elle est devenue la grande affaire de la mission et sa conquête capitale. Ce qui a surtout contribué à donner à cette partie des études locales de la mission allemande le beau développement qu'elle a pris, c'est l'adjonction de M. Werner Munzinger, un jeune Suisse plein d'ardeur et d'instruction, qui résidait à Massâoua depuis plusieurs années, et que ses investigations antérieures sur les territoires et les tribus limitrophes de l'Abyssinie préparaient admirablement à l'exploration complète qu'il en a pu faire avec les autres membres de l'expédition. C'est une excellente acquisition scientifique ; car ces parties maintenant si obscures de la haute Nubie ont un très-grand intérêt pour l'ethnologie générale du nord de l'Afrique, et même pour plusieurs chapitres importants de l'histoire du monde ancien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grâce aux habitudes de prompte publicité de l'éminent secrétaire du comité de Gotha, M. Augustus Petermann, ces communications fréquentes de la mission africaine ont été périodiquement livrées à l'impatience de l'Europe. Elles ont toutes paru de mois en mois dans le journal géographique qui se publie à Gotha sous la direction de M. Petermann, et qui porte le titre de *Mittheilungen*, recueil précieux qui est devenu pour l'Europe entière un centre de communication entre tous les amis de la science. Un certain nombre de mémoires et de lettres privées adressées au docteur Barth, l'illustre précurseur de l'expédition de 1861, ont aussi paru dans l'excellent journal géographique de Berlin. On a donc pu suivre pas à pas la marche de l'expédition, et on en connaissait depuis longtemps les résultats généraux[1].

Une seule partie, la plus importante à plusieurs égards, était encore inédite : ce sont les observations astronomiques et hypsométriques, base fondamentale de toute carte scientifique. C'est cette partie que vient de publier le docteur Petermann, dans un des cahiers Complémentaires (*Ergaenzungshefte*), qui se joignent de temps à autre aux cahiers mensuels des *Mittheilungen*, quand un morceau d'une étendue considérable exige ce supplément spécial. Celui-ci a pour titre : *Expédition allemande de l'Afrique orientale*, 1861-1862. *Recueil des observations astronomiques, hypsométriques et météorologiques, des relevés trigonométriques et des itinéraires, de MM. de Heuglin, Kinzelbach, Munzinger et Steudner, dans l'Égypte orientale, le Soudan, et les territoires limitrophes du nord de l'Abyssinie ; avec une notice générale de* M. Werner Munzinger, *sur la part qu'il a prise à l'expédition allemande depuis Massâoua jusqu'au Kordofan, en* 1861 *et* 1862[2]. Le calcul des éléments astronomiques et hypsométriques envoyés par M. Kinzelbach, puis la construction et la gravure des quatre cartes qui présentent l'ensemble des itinéraires et des relevés trigonométriques de la Mission entre la mer Rouge et le Nil, ont nécessité le long retard de ce cahier, retard que justifie suffisamment la beauté des cartes qui font partie de cette publication finale du Comité. Je dis de cette publication finale, parce qu'elle semble être présentée comme telle par le docteur Petermann ; et cependant j'ai peine à croire, dans l'intérêt d'une publicité plus large encore, que les communications fragmentaires des *Mittheilungen* et du *Zeitschrift* ne soient pas reprises et fondues dans une relation d'ensemble, à moins que chacun des voyageurs dont se composait la mission ne se propose de publier séparément ses souvenirs personnels.

C'est en effet l'exemple que vient de donner M. Munzinger, dans un volume du plus haut intérêt qu'il intitule *Études sur l'Afrique orientale* (*Ostafrikanische Studien*). L'espace me manquerait même pour indiquer ici tout ce que ce volume renferme de curieux et d'important ; c'est une tâche que l'on me permettra de renvoyer à l'*Année géographique*.

1. Dans les deux premiers volumes de notre *Année Géographique* (1862, 1863), nous avons relevé par ordre de dates les communications successives des membres de la mission, et nous en avons donné la substance.

2. *Die deutsche Expedition in Ost-Afrika*, etc. *Ergänzungshefte*, n° 13. Gotha, *Justus Perthes*, juin 1864. n-4°.

III

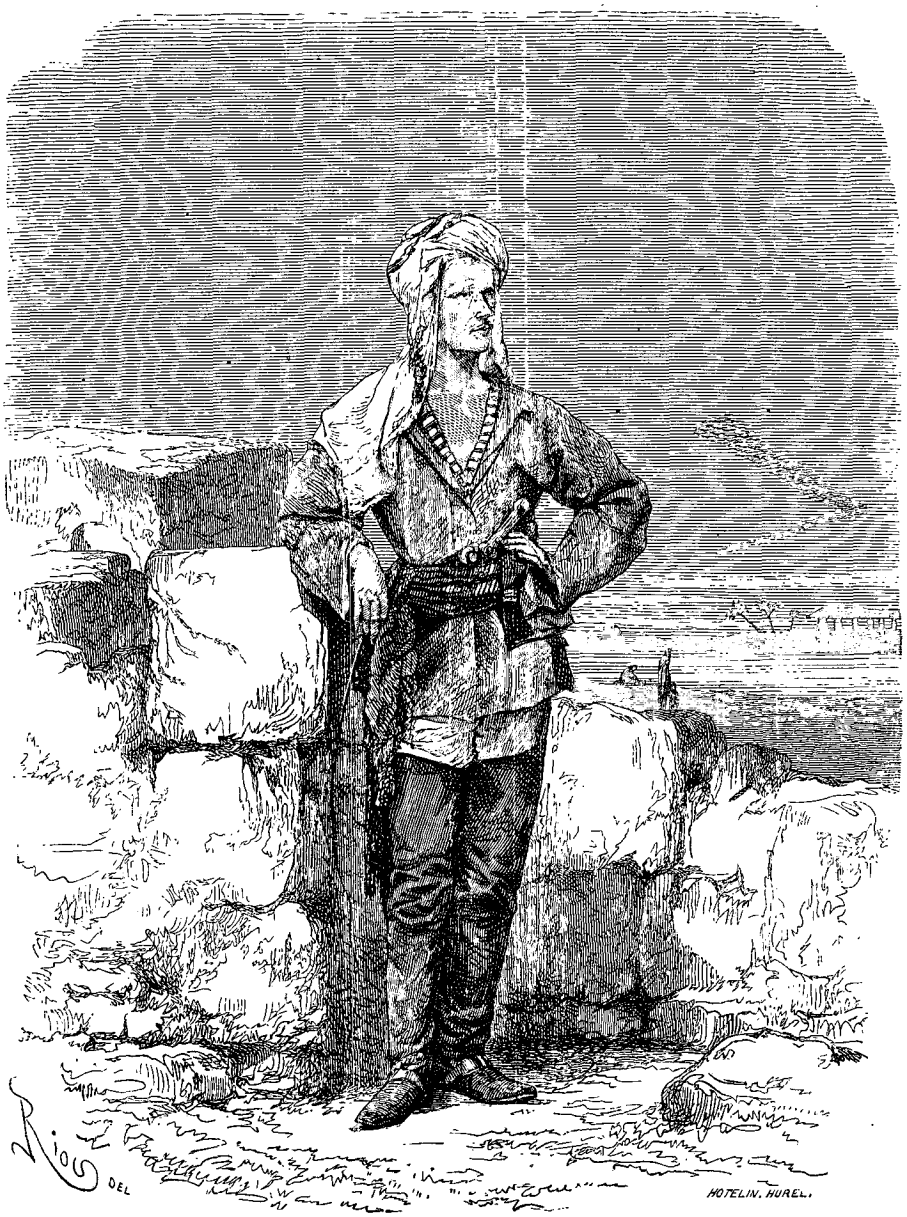
D'autant plus que nous ne pouvons quitter cette région du Nil supérieur et de la Haute-Nubie, si complétement inconnue il y a quarante ans et que depuis 1820 tant de belles explorations ont signalée, sans mentionner encore une publication dont elle a été récemment l'objet en dehors de la mission de M. de Heuglin, publication doublement remarquable au point de vue de la beauté artistique et de la valeur scientifique. Je veux parler du livre du docteur Robert Hartmann. C'est encore une relation allemande ; car depuis le savant voyage de l'ingénieur autrichien Joseph Russegger en 1837, c'est surtout l'Allemagne qui a pris scientifiquement possession de cette vaste région du haut Nil, en même temps que le gouvernement égyptien y portait sa domination politique.

Le docteur Hartmann accompagnait dans cette visite au haut Nil le jeune baron Adalbert de Barnim, fils de S. A. R. le prince Adalbert de Prusse. C'était en 1860 On sait que la ville égyptienne de Khartoum est située dans l'angle intérieur du confluent des deux bras supérieurs dont se forme le fleuve d'Égypte, le Bahr el-Abyad ou fleuve Blanc qui vient directement du sud (et qui a été regardé de tout temps comme la branche principale du grand fleuve), et le Bahr el-Azrek ou fleuve Bleu, qui sort de l'Abyssinie et vient du sud-est. De Khartoum, le noble voyageur et son savant compagnon remontèrent non plus le fleuve Blanc, mais la vallée plus orientale du fleuve Bleu. Sous bien des rapports, cette ligne moins fréquentée (quoique d'éminents explorateurs l'aient aussi parcourue, Cailliaud, Russegger, et en dernier lieu Lepsius, l'illustre archéologue), cette ligne, disons-nous, est d'un grand interêt. L'intérêt est moins dans les cantons aurifères du Fazokl, auxquels la route du fleuve Bleu conduit, que dans les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Ces territoires appartenaient au royaume jadis si fameux de Méroé, dont les origines et l'histoire se dérobent à demi sous les voiles de la légende. Des ruines d'un caractère tout égyptien y rappellent le souvenir des Automoles, ces fugitifs égyptiens dont Hérodote nous a conservé l'histoire, et qui, fuyant la domination de Psammétique, six siècles et demi avant notre ère, vinrent fonder une colonie dans ces contrées extrêmes de l'Éthiopie ; plus tard enfin, c'est là qu'on vit s'élever le royaume musulman de Sennâr, dont le nom revient si souvent dans les vieilles relations, et sur lequel domina longtemps la nation demi-nègre des Founghîs, qui venait du sud. Ces contrées du fleuve Bleu, comprises entre Khartoum et la frontière nord-ouest de l'Abyssinie, présentent encore à l'observateur un autre sujet d'étude ; elles sont comme le point de réunion des races diverses qui se partagent le nord de l'Afrique. Là se trouvent rapprochés, et souvent en contact, le nègre pur (le Nouba), le nègre métis (le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Founght, le Chillouk, le Changalla, etc.), l'Éthiopien aborigène, frère du Galla et du Berber (le Hababich, le Bicharïèh, etc.), et enfin l'Arabe, sorti de sa péninsule au temps de Mahomet et de la propagation de l'islam ; sans parler des Turcs d'Égypte et des Européens. Un pareil foyer est un admirable champ d'études etnographiques ; le docteur Hartmann, bien préparé, son livre le prouve, à cette nature de recherches, leur a donné une attention toute particulière. C'est un des côtés excellents de son beau livre, où le naturaliste et le géographe trouveront aussi d'amples et précieux renseignements.

C'est à regret que je me borne à de sèches indications, quand je voudrais pouvoir conduire les lecteurs à travers quelques-uns des détails si nombreux et si riches auxquels nous convieraient des livres tels que ceux de la Commission allemande ou du docteur Hartmann ; ce



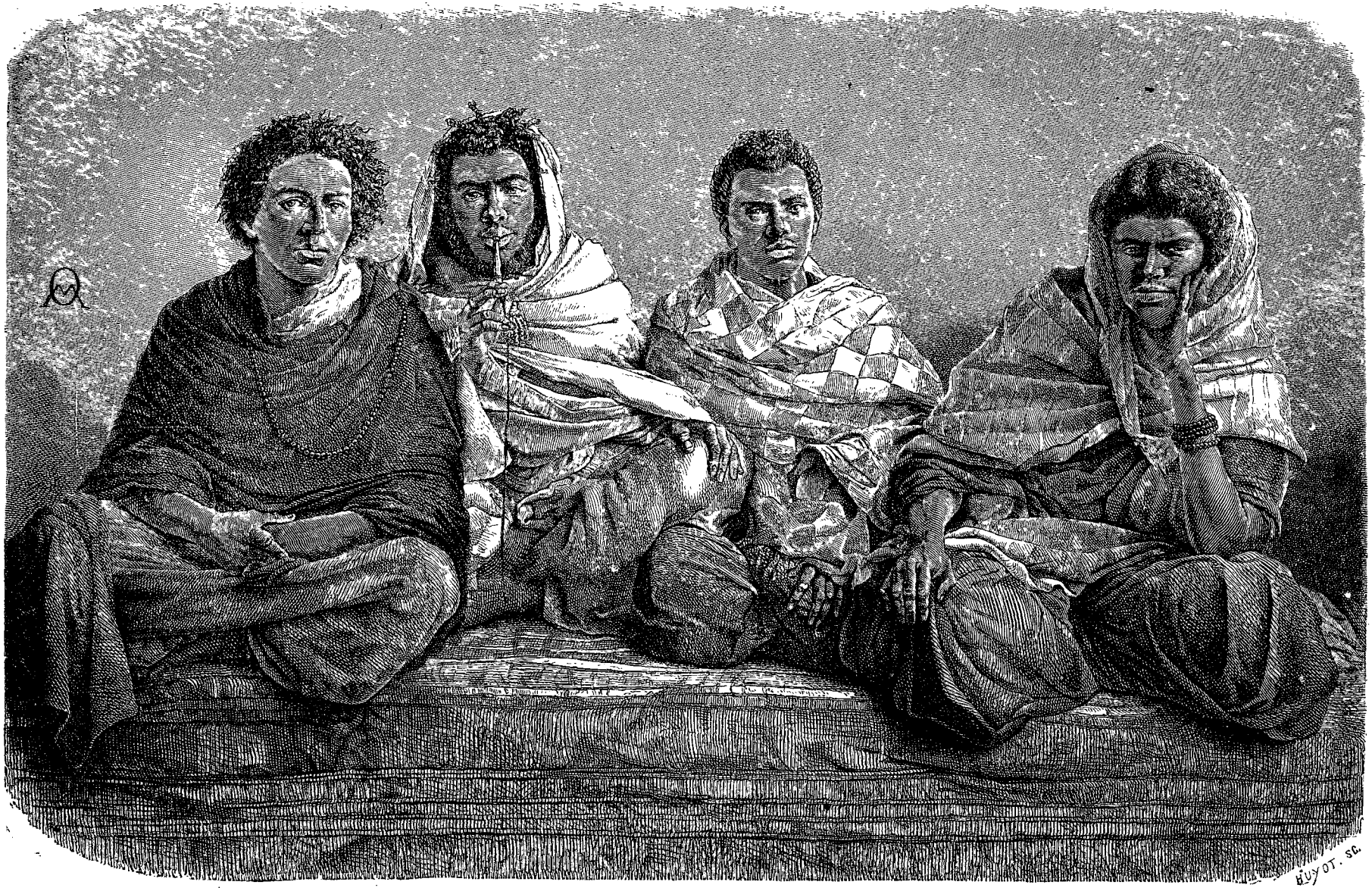
M. le docteur Hartmann. — Dessin de Riou d'après une photographie.

n'en est pas moins un devoir de saluer en passant ces œuvres magistrales, et de les signaler chez nous à l'attention de quiconque attache un sérieux intérêt aux sciences géographiques.

IV

Il est encore une expédition, dans ces pays du Nil, qui, avec un caractère tout autre, n'en a pas moins beaucoup occupé et occupe encore l'attention de l'Europe et des sociétés savantes : c'est celle des dames Tinné. Il n'est assurément pas ordinaire de voir des femmes riches et du plus grand monde se jeter seules dans des courses aventureuses, sans autre mobile que la passion des choses inconnues, sans autre défense que leur courage et leur résolution. Ce qui ajoute encore à la singularité de l'aventure, c'est la jeunesse de l'une de ces trois dames, miss Alexandrina Tinné, — elle est Anglaise de naissance, quoique Néerlandaise d'origine ; —

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



El-Mokhtar Kountah du Tagant. Sidna Mohammed, neveu du cheikh de Timbouktou. Son serviteur Abdou Daïm. Cheikh Mohammed, frère d'El-Mokhtar.

Dessin de O. Merson d'après une photographie

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'on assure que c'est elle surtout, la jeune miss Alexandrina, qui échauffe de son enthousiasme l'imagination plus rassise de sa mère et de sa tante. Tout cela jette sur cette audacieuse excursion une teinte de romanesque qui en double l'intérêt. Ajoutons que dédaigneuses des routes battues, ces dames cherchent de préférence les parties les moins fréquentées ou tout à fait inconnues de cet immense bassin du haut Nil; c'est dans le réseau d'affluents à peu près inexplorés qui se déploie à l'ouest du fleuve Blanc, entre le 9e degré de latitude N. et l'équateur, qu'elles ont définitivement poussé leur fortune. Elles ont organisé à très-grands frais une véritable flottille, avec toute une armée de porteurs indigènes; et puis enfin, — et par là cette course lointaine des dames touristes prend un côté tout à fait sérieux,— elles ont pu s'adjoindre plusieurs hommes d'une grande valeur scientifique, qui donnent au voyage le caractère d'une véritable exploration. De ce nombre et au premier rang est M. de Heuglin, qui avait lui-même résolu, de compagnie avec le docteur Steudner, de poursuivre individuellement ses recherches dans les contrées du haut Nil après la dislocation de l'expédition allemande dont il était le chef, et qui a été heureux de trouver près des dames hollandaises des facilités d'études qu'il aurait cherchées vainement ailleurs.

Ainsi recrutée, la flottille quitta Khartoum au commencement de 1863, et se dirigea, pleine d'entrain et de bon espoir, vers le haut du fleuve. On voulait, comme je l'ai dit, gagner le 9e degré de latitude, et là, quittant le Bahr el-Abyad, s'engager dans le réseau de rivières peu ou point connues qui viennent de l'ouest. Pour comprendre de quel intérêt pouvait être cette entreprise, il suffit de considérer la disposition physique de la haute région du Nil. Une des singularités caractéristiques du grand fleuve, est, on le sait, de traverser toute l'immense étendue de la Nubie (du 18e au 24e parallèle) avant de gagner l'Égypte, sans rencontrer un seul affluent. C'est un sillon qui coupe isolément le désert aride, le désert que nulle source ne rafraîchit, que jamais la pluie du ciel ne vivifie. C'est seulement vers le 18e degré de latitude, trois degrés au-dessous de Khartoum, que commence la zone des pluies tropicales, faibles d'abord et irrégulières, puis plus fortes et plus fréquentes à mesure que, s'avançant au sud, on se rapproche davantage de l'équateur. Avec les pluies tout change d'aspect. La végétation se montre, la nature se renouvelle, et les eaux, concentrées dans les parties hautes du pays, se déversent en courants réguliers pour se porter vers la vallée du Nil, qui est la grande artère centrale. A partir du confluent du Bahr el-Azrek, le bassin du Nil, alimenté d'affluents de plus en plus nombreux, se déploie en un immense éventail, au moins de 400 lieues d'envergure, dont la pointe est à Khartoum et la base vers l'équateur. Or, quand on songe que dans cet immense triangle, où les pluies diluviennes de l'équateur doivent créer d'innombrables courants dont les eaux réunies forment le Nil, cinq à six tout au plus de ces rivières affluentes ont été non pas même explorées, mais entrevues, on peut se former une idée de ce qui reste à faire avant que l'on puisse se flatter de connaître réellement la haute région du Nil, et de discerner avec certitude la branche principale, celle qui prendra rang définitivement comme la tête du grand fleuve.

Parmi les affluents inexplorés du fleuve Blanc, l'un de ceux dont le nom revient le plus souvent dans la bouche des indigènes est celui que les Arabes du haut Nil désignent sous le nom poétique de rivière des Gazelles, Bahr el-Ghazal. C'est celui-là qui a son confluent aux environs du neuvième degré, et vers lequel s'étaient tournés les projets des dames Tinné. Mais si le nom est poétique, le pays ne l'est guère. D'immenses marécages, des eaux fétides, de vastes lagunes cachées sous des forêts de roseaux, une armée de reptiles et des myriades de moustiques, c'est pour l'explorateur un aspect peu engageant. C'est celui devant lequel reculèrent, il y a aujourd'hui dix-huit cents ans, les centurions que l'empereur Néron, dans un jour de fantaisie géographique, avait envoyés à la découverte des sources du Nil, et qui remontèrent jusqu'à ces marais sans oser s'y aventurer. Nos exploratrices, plus courageuses, avaient résolu de les franchir; il était d'ailleurs plus que probable qu'une fois sorti de ces terrains noyés, on trouverait, en remontant le Bahr el-Ghazal ou les autres courants, un pays plus sain dans une région plus élevée. Ces prévisions, hélas! devaient être cruellement démenties.

L'expédition des dames Tinné, renforcée de M. de Heuglin et du docteur Steudner, quitta donc Khartoum le 25 janvier 1863. Le 4 février la flottille passait devant le confluent du Sobat; le 5, on arrivait au lac marécageux (le lac Nô) où le Bahr el-Ghazal fait sa jonction avec le fleuve Blanc.

Nous avons sur ce voyage le journal de M. de Heuglin et quelques fragments des lettres de Mme Tinné, la mère de miss Alexandrina. Pour qui voudra suivre le côté scientifique de l'expédition, ce sont les notes du naturaliste qu'il faut avoir sous les yeux, cela va sans dire (sans oublier d'y joindre la carte construite par MM. Petermann et Hassenstein pour l'expédition à la recherche de Vogel [1]); mais dans l'espace dont nous disposons, et comme première impression sur les choses et les lieux, les lettres de Mme Tinné sont d'un vif intérêt.

Les barques, en remontant le Bahr el-Ghazal, avaient à traverser la région basse et marécageuse dont nous avons parlé. On voulait gagner d'abord le lac Rek, que le Bahr el-Ghazal traverse à plusieurs journées dans

1. Cette carte en 10 feuilles a été publiée dans les nos 7, 8, 10 et 11 des *Ergänzungshefte*, avec un mémoire analytique de M. Hassenstein. Elle comprend tout le N. E. de l'Afrique. C'est une admirable étude, où toutes les données, sans la moindre exception, que l'on possédait il y a quatre ans sur le bassin du Nil, le Soudan oriental et la presque totalité de la zone équatoriale, ont été réunies et discutées avec une étendue de recherches et une science critique extrêmement remarquables. Bien que ce travail ait été construit seulement comme une épure destinée à servir de cadre aux itinéraires de la grande expédition de 1860, il suffirait pour mettre leurs auteurs au premier rang des géographes de notre époque, et de toutes les époques.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'intérieur. C'est un rendez-vous fréquenté depuis quelques années par les trafiquants d'ivoire (qui sont trop souvent du même coup des trafiquants d'esclaves). On y arriva le 10, cinq jours après avoir quitté le Bahr el-Abyad. Mme Tinné écrit, à la date du 26 mars : « Je date aujourd'hui ces lignes de l'un des lieux les plus singuliers du globe, et où l'on ne peut arriver que par une route non moins singulière. Nous avons remonté le Ghazal pendant trois ou quatre jours, et il semblait toujours que devant nous la rivière allait se terminer dans une mer de hautes herbes alternant avec des roseaux. Au total, c'est un immense marécage, à travers lequel les barques avancent lentement, à mesure qu'on refoule avec des gaules, ou qu'on abat à coups de hachette et de faux, les joncs qui ferment le passage. Après quatre jours de cette besogne épuisante nous arrivâmes à une petite lagune, où nos barques, au nombre de vingt-cinq, se pressèrent dans la plus grande confusion. C'est le Maschra ou port de Rek. Il fallut nous arrêter là pour trouver des porteurs et régler notre plan. L'équipement de l'expédition est quelque chose d'incroyable. Il nous faut transporter avec nous dix mois de provisions et de marchandises (pour les cadeaux et les échanges), — trois milliers pesant de verroteries, entre autres 8 barres de cuivre, 12 000 cauris, du poivre, du sel, etc., etc.; et comme chaque porteur ne se charge que de 40 livres pesant, vous pouvez vous former une idée du nombre d'hommes qu'il nous faut, deux cents au moins. »

Quatorze jours après la date de cette lettre, l'expédition est frappée de son premier désastre. Le docteur Steudner, qui accompagnait M. de Heuglin dans sa course à l'intérieur, est atteint des fièvres et succombe le 9 avril. Mais dans cette campagne, comme sur un champ de bataille, on n'a pas de temps à donner aux regrets ; il faut marcher, marcher toujours, d'autant plus que la saison des grandes pluies avançait rapidement, et qu'il fallait prendre au plus tôt ses quartiers d'hiver. Pourtant Mme Tinné écrit le 13 mai : « Tout va bien maintenant. Nous avons 80 porteurs; nous savons où nous allons ; bref, tout va bien. Le docteur Heuglin est tout à fait satisfait de l'intérieur : beau pays, bonne eau, peuple hospitalier Il est enchanté des oiseaux, tout à fait rares et nouveaux, dit-il. »

Deux jours après, le 16, la perspective est un peu moins riante ; les pluies seront survenues, sans doute : « Nous n'avons pas chance de revenir ici (au lac Rek) retrouver nos barques avant décembre ou janvier. Les pluies ne finissent qu'en novembre ; et alors les rivières sont tellement gonflées et la boue si profonde, que nos animaux ne pourraient avancer d'un pas.

1er *juin*.— « Nous avons quitté nos barques le 17 mai. Je ne puis dire que la première partie du pays soit jolie, mais il a un caractère tout à fait particulier. Les arbres sont beaux, et on rencontre de distance en distance des villages d'un assez bon aspect, avec des étangs. Nous arrivâmes le 20 mai à un village appelé Afog. Ma fille y fut prise de la fièvre, et le lendemain nos soldats se mutinèrent, disant qu'ils n'avaient rien à manger, etc. On leur fit pourtant entendre raison. — Nous voici de nouveau en route, et nous arriverons, j'espère, sains et saufs à la montagne de Casinka, où nous attendrons que le temps soit redevenu beau et que la terre soit séchée. C'est, dit-on, un beau pays et un très-bon peuple, quoique les Européens n'y soient jamais allés.... De Casinka, nous ne serons plus qu'à deux journées du pays des Nyam-Nyam, notre but final. »

Ce n'est pas *quoique*, faut-il dire, mais *parce que*. Les indigènes de ces hautes régions, d'abord doux et confiants, ne se sont montrés hostiles qu'après les procédés de cruauté brutale que les Turcs et les marchands d'esclaves leur ont fait éprouver.

Tous les rapports des marchands d'ivoire ont fait aux Nyam-Nyam une réputation plus ou moins méritée de cannibales, en même temps qu'on les représente comme un peuple différent des Nègres, et infiniment plus industrieux. Nyam-Nyam est du reste non pas un nom de tribu ou de peuple particulier, mais une appellation générique qui signifie quelque chose comme *Mangeurs d'hommes*. Anthropophages ou nom, ces Nyam-Nyam vers lesquels se dirigeaient nos voyageurs occupent un pays qui paraît voisin des grandes montagnes, quelles qu'elles soient, où quelques-uns des affluents du fleuve Blanc prennent naissance. Il devait donc y avoir là de bonnes notions à recueillir.

Un mois après la dernière lettre dont nous avons cité des extraits, Mme Tinné écrit encore (le 1er juillet 1863) :

« Vous serez charmé d'apprendre qu'après tant d'embarras et de dépenses, le nouveau pays nous plaît. Quoique faibles encore et sujets à des attaques de fièvre, nos malades supportent très-bien le voyage. Ma fille a un *n'gérib* que nous avons arrangé de manière à la préserver du soleil, et où nous avons étendu un matelas où elle repose très-agréablement.... Nous avons traversé le Djour le 16 juin.

« Vous ne pouvez vous faire une idée de la fréquence des orages et de leur violence, vent, grêle, pluie, tonnerre, éclairs. Nous n'en sommes que plus impatients, comme vous le pensez bien, d'arriver à notre hivernage. Un instant la fièvre a mis ma fille à deux doigts de la mort. Les choses vont mieux maintenant.

« Je vous écris du village où le pauvre docteur Steudner a succombé. »

Il nous faut terminer ici nos extraits. Nous ajouterons seulement qu'une nouvelle catastrophe sur laquelle les détails manquent encore, mais qui n'est malheureusement que trop certaine, a frappé cette expédition commencée sous de si riants auspices. Mme Tinné, celle-là même dont on vient de lire quelques lettres, a éprouvé à son tour la foudroyante atteinte de ce climat si fatal aux constitutions européennes : elle est morte non loin du lieu où reposaient déjà les restes du docteur Steudner. Miss Alexandrina paraît s'être remise, malgré cette cruelle épreuve; mais M. de Heuglin n'avait pas échappé aux influences délétères qui se dégagent d'un sol détrempé sous l'action du soleil tropical. Ses dernières lettres sont néanmoins plus rassurantes. L'expédition

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était revenue au Nil dès que les pluies moins violentes avaient permis de se remettre en route, et le courageux voyageur avait regagné Khartoum. La moisson scientifique ne laisse pas d'avoir été abondante. L'histoire naturelle a fourni une riche moisson d'observations toutes nouvelles; et la géographie aura gagné à cette excursion des rectifications importantes, de nombreuses additions, et des déterminations qui paraissent devoir modifier notablement le tracé des cartes actuelles.

Ce sont d'heureuses conquêtes; mais à quel prix elles sont achetées!

V

Reportons-nous, avant de finir, vers l'autre extrémité du continent, aux lieux où le Soudan confine au Sénégal, où le Sahara se rapproche de l'Atlantique. Là aussi des entreprises se poursuivent, qui, sans avoir actuellement le caractère de découvertes au même degré que les explorations du haut bassin du Nil, n'en ont pas moins un grand et sérieux intérêt au triple point de vue de l'avenir politique, du développement commercial et du progrès de nos connaissances géographiques. Il suffit de jeter les yeux sur la carte pour comprendre de quelle importance il serait de relier nos deux grandes possessions du Sénégal et de l'Algérie, non par des conquêtes et des occupations de territoires, mais par une chaîne de rapports réguliers avec les populations intermédiaires. Comme toujours, c'est aux voyageurs, intelligents et hardis pionniers, à frayer la voie.

Déjà plus d'une tentative a été faite, et il y en a deux en ce moment qui donneront peut-être de meilleurs résultats. De ces deux tentatives, l'une part de l'Algérie, l'autre du Sénégal.

La première a pour auteur un jeune Allemand, M. Gérard Rohlf, qui déjà, il y a deux ans, a effectué, déguisé en musulman, la traversée du Sahara marocain que nul Européen n'avait faite avant lui. M. Rohlf réussira-t-il à gagner Timbouktou et le Sénégal en traversant les grandes oasis du Touât, et qu'en rapportera-t-il? c'est ce qu'on ne saurait dire encore. La seconde tentative, celle du Sénégal, est, nous le croyons, de nature à donner des fruits plus sérieux. Conçue et ordonnée par le général Faidherbe, l'énergique gouverneur de notre colonie sénégalaise, elle a été confiée à deux de nos officiers de marine, M. Mage et M. Quentin. M. Mage, a déjà fait ses preuves dans une mission analogue. Les deux officiers, remontant le Sénégal, ont dû relever plusieurs parties imparfaitement connues du haut bassin du fleuve; et franchissant de là, sur les traces de Mungo-Park, le haut pays qui sépare le Sénégal du Dhioli-bâ, ils essayeront de descendre ce dernier fleuve, qui conduit à Timbouktou en passant à Ségou, afin de jeter les bases de futurs rapports d'amitié entre notre colonie du Sénégal et le cheïkh Sidi-Ahmed el-Bakaï. C'est du moins ce que l'on peut présumer des instructions des voyageurs d'après de ce que l'on connaît de leur itinéraire. Leurs dernières lettres, datées du 23 avril 1864, les laissent à Ségou, où ils étaient depuis le 28 février.

Les journaux du Sénégal ont annoncé qu'une indigènes caravane de voyageurs, composée de Sidi-Mohammed, neveu du cheïkh Ahmed el-Bakaï, de Timbouctou et de plusieurs chefs kountahs, ses parents, était arrivée du Tagant à Saint-Louis au mois de mai dernier.

Une communication particulière, adressée de Saint-Louis au *Tour du monde*, nous met à même de placer sous les yeux de nos lecteurs le portrait du jeune Sidi Mohammed, et en même temps de consigner ici quelques détails sur cette famille des Bakaï à laquelle le docteur Barth a fait une renommée européenne. Les Kountahs, tribu puissante des oasis du Sahara occidental à laquelle appartiennent les Bakaï, se donnent pour ancêtres les Beni Oumeyata, tribu khoreichite à laquelle appartenait le Khalife Moawiah. Ils se rattacheraient ainsi à Sidi-Okba, le conquérant arabe de l'Afrique.

Un marabout fameux dans le Sahara, el-Kountah el-Mokhtar, fut appelé, en 1826, de l'oasis d'el Mabrouk à Timbouktou par les négociants maures (la plupart originaires de Gh'adamès) qui résident dans cette ville, pour les aider de son immense influence religieuse contre les violences des Foullâns ou Peuls du Macina.

A Timbouktou, el-Mokhtar devint bientôt tout-puissant, et l'on raconte sérieusement de lui une foule de faits merveilleux.

Son fils Mohammed El-Khalifa lui succéda, et après celui-ci son petit fils Ahmed-el-Bakaï, le généreux protecteur du docteur Barth. Mohammed, son neveu, étant venu du Tagant rendre visite au gouverneur du Sénégal, on voulut profiter de cette circonstance heureuse pour essayer de lier des rapports directs, appuyés par cet utile intermédiaire, avec Ahmed-el-Bakaï. Une seconde expédition fut organisée, dont un de nos officiers devait faire partie. Nous apprenons qu'elle a été décommandée.

Il est bon de rappeler qu'Ahmed-el-Bakaï soutient aujourd'hui, à la tête des Touareg, des Maures sahariens et d'une partie des Foullâns du Macina, une formidable lutte contre notre ancien ennemi el-Hadj Omar, qui cherche à fonder un vaste empire noir musulman sur le haut Niger[1]

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

1. Les dernières nouvelles venues de Saint-Louis confirment la mort d'el-Hadji, déjà annoncée plusieurs fois dans le courant de l'année.

FIN DU DIXIÈME VOLUME.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
Croquis fait a la fête d'Alcoy (Espagne)	G. Doré	1
La fête d'Alcoy	G. Doré	3
Paysan d'Alcoy	G. Doré	4
La navaja	G. Doré	5
Ruines du château de Chinchilla	G. Doré	7
Croquis fait a Albacete	G. Doré	8
Une rue d'Albacete	G. Doré	9
Alicante	G. Doré	11
Facteurs du port d'Alicante	G. Doré	12
Croquis fait a Alicante	G. Doré	13
Paysans des environs d'Alicante	G. Doré	15
La ligature des palmiers	G. Doré	16
Le déjeuner de la bohémienne	G. Doré	17
Paysan d'Orihuela	G. Doré	19
Maraîchers de Murcie	G. Doré	20
Croquis fait a Murcie	G. Doré	21
Moissonneurs de la huerta de Murcie	G. Doré	22
Jeune fille de Carthagène	G. Doré	23
Paysan de Totana	G. Doré	24
Famille de gitanos, a Totana	G. Doré	25
Aguadores de Lorca	G. Doré	28
Toilette d'une gitana, a Diezma	G. Doré	29
Paysan des environs de Grenade	G. Doré	32
Cour de l'ancien observatoire des Jésuites, a Pékin	Lancelot	33
Pékin vu de la muraille Sud. — La montagne de Charbon	Lancelot	36
Vue du Pei-tha-sse	Lancelot	37
La mer du Nord et le temple de Fâ-qua	Thérond	39
Pagode impériale de Kwang-Min-Tien	Thérond	40
Porte et parc du Peh-Tang	Thérond	41
Enceinte et portiques du temple de l'Agriculture	Thérond	44
Cathédrale catholique, a Pékin	Thérond	45
Le Temple-du-Ciel, a Pékin	Thérond	48
Temple de l'Agriculture, a Pékin	Thérond	49
La tour du Guet	Thérond	52
Cimetière français, a Pékin	Lancelot	53
Bonze chinois brûlant des parfums	Mettais	56
Vue du temple de Confucius, a Pékin, prise du côté des jardins	Thérond	57
Bonze se torturant dans un temple	Mettais	60
Cérémonie religieuse dans une lamaserie chinoise	Vaumort	61
Moulin a prières	Mettais	64
Séance d'un tribunal chinois	Vaumort	65
Voleur conduit et fustigé par des agents de police	Janet Lange	66
Condamné a la cangue nourri par sa femme	Gilbert	67

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS	
Supplice du dépècement	Janet Lange	68
Scène d'incendie en Chine	Janet Lange	69
Cercueil chinois	H. Catenacci	71
Mendiants chinois	G. Staal	72
La maison aux plumes de poules, a Pékin	Vaumort	73
Instruments de musique chinois	H. Catenacci	74
Menus objets de toilette d'hommes et de femmes	H. Catenacci	75
Dame de Pékin	G. Staal	76
Enterrement, a Pékin	Janet Lange	77
Coiffure de jeune fille	Vaumort	78
Pieds mutilés et brodequins de dames	G. Staal	79
Robe de princesse mantchoue	H. Catenacci	80
Chambre ou salon d'une maison chinoise de Pékin	Catenacci	81
Brûle-parfum en bronze doré, et chandelier chinois en bronze émaillé	Catenacci	82
Enfants chinois jouant au volant	Vaumort	83
Carte de visite chinoise		84
Servante annonçant le dîner en frappant sur le gong	Émile Bayard	85
Bar tacheté	Mesnel	86
Petits chiens de luxe	Grenier	87
Cochons chinois	Lehnert	88
Perdrix du Pe-tche-li	Mesnel	89
Feu l'empereur Hien-Foung	Émile Bayard	91
Le philosophe Meng-tseu (au titre de la « Gazette Officielle »)		92
« Gazette Officielle de Pékin »		92
Représentation théâtrale a Pékin	Vaumort	93
Les ombres chinoises	Vaumort	96
Un des ponts du Palais d'été	Thérond	97
Arcs de triomphe a l'entrée du « Palais favorisé du Ciel » (Palais d'été)	Thérond	99
Palais d'été : Le palais des génies et des pierres précieuses	Thérond	101
Palais d'été : « Fâng-hou-ching-king, » ou le Site sans rival	Thérond	104
Palais d'été : Le palais de la Méditation	Thérond	107
Palais d'été : « Khiô-Youen-foung-hô, » ou la Cour des rafraîchissements	Thérond	109
Palais d'été : Le « Haï-an thâng tching-mien, » ou Palais de la mer sereine, vue de la façade principale	Thérond	111
Hof-Ragaz, hôtel des Bains, a Ragaz (Suisse)	Karl Girardet	113
Ragaz. — Le Rhin. — Le Flæscherberg. — Le village de Maienfeld	Karl Girardet	116
Ragaz. — La Tamina. — Maison Jaeger. — Hof-Ragaz	Karl Girardet	116
L'ancien couvent de Pfäfers, vu du chemin de Ragaz	Karl Girardet	117
L'abîme de Pfäfers	Karl Girardet	120
Source de Pfäfers	Karl Girardet	121
Portes des sources, a Pfäfers	Karl Girardet	124
Le couvent de Pfäfers, vu du sentier de Vallens	Karl Girardet	125
Tombeau de Schelling, a Ragaz	Karl Girardet	128
Projet de mission chez les Chontaquiros de l'île de Santa-Rosa (Amérique)	Riou	129
Embouchure de la rivière Apurimac	Riou	131
Source de la rivière Apurimac	Riou	132
Gynerium saccharoïdes	Riou	133
Époux chontaquiros	Riou	135
Aspect des plaines du Sacrement	Riou	136
Habitations d'Indiens Chontaquiros, a Consaya	Riou	137
Habitation d'Indiens Conibos, a Paruitcha	Riou	138
Types d'Indiens Chontaquiros	Riou	139
Indiens Chontaquiros	Riou	141
Armes et poteries des Indiens Chontaquiros	Riou	144
La case aux bananiers	Riou	145
Habitation de Conibos, a Tumbuya	Riou	146
L'exorcisme	Riou	147
Un massacre de tortues	Riou	149

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Habitation de Conibos	Riou	151
Types d'Indiens Impétiniris	Riou	152
Achat d'un jeune Indien Impétiniri	Riou	153
Projet d'une mission chez les Conibos de Santa-Rita	Riou	154
Embouchure de la rivière Pachitea	Riou	155
Joueurs de bilboquet	Riou	156
Recherche des oeufs de tortue dans le sable des plages	Riou	157
Les moustiquaires	Riou	158
Indien Remo	Riou	159
Indiens Conibos	Riou	160
Pano pur sang	Riou	161
Pano métis	Riou	162
Épouse et bête de somme	Riou	163
Type conibo (homo)	Riou	164
Type conibo (mulier)	Riou	165
Femme conibo tissant	Riou	166
Femme conibo fabriquant des poteries	Riou	166
Cuisson des poteries	Riou	167
Femme conibo peignant des poteries	Riou	168
Famille conibo en voyage	Riou	169
Chasse aux tortues	Riou	170
Fabrication d'huile d'oeufs de tortues par les Conibos	Riou	171
Fabrication et creusement d'une pirogue par les Indiens Conibos	Riou	172
Départ pour la plantation	Riou	173
Mère conibo et sa fille	Riou	174
Mère et nourrice	Riou	175
Fillette conibo	Riou	175
Jeu de la balle chez les Conibos	Riou	176
Cérémonie funèbre du Chirinqui	Riou	177
Balisiers de l'Ucayali	Riou	179
Indiens Conibos happonnant un lamentin	Riou	180
Écroulement des berges de l'Ucayali	Riou	181
Les pécaris	Riou	184
Sierra et pic de Cantamana	Riou	185
Moulin a broyer les cannes a sucre	Riou	186
Indien Sipibo	Riou	187
Indien Schétibo	Riou	188
Rives de l'Ucayali	Riou	189
Entrée de la rivière de Sarayacu	Riou	191
Toilette des voyageurs sur la plage de Sarayacu	Riou	192
Mode de transport a Madagascar : le tacon	G. Staal	193
Paysage malgache	E. de Bérard	195
Juliette Fiche	Riou	196
Palmier nain, a Madagascar	Thérond	197
Une femme veuve, a Madagascar	Bida	200
Vacoa (*pandanus utilis*)	Thérond	201
Pileuses de riz	G. Staal	204
Groupe de ravenals	E. Thérond	205
Village de Nossi-Malaza	E. de Bérard	208
Vue du lac de Nossi-Be (île d'Ambanimène)	H. Catenacci	209
Femme malgache et ses enfants	Bida	211
Cimetière malgache	E. de Bérard	212
Vue d'Ambavarano (Bouche de l'eau)	E. de Bérard	213
Marais a Soamandrakisaï	E. de Bérard	213
Andrian-Mandrousso, gouverneur de Tamatave	G. Staal	215
Guerrier malgache	Gérôme	216
Raharla, ministre de la reine	G. Staal	217
Espions de la reine de Madagascar	Riou	219

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Ilot Madame, a Sainte-Marie de Madagascar	E. de Bérard.	220
Fougère arborescente	Thérond.	221
Village de Kisuman (côte nord-ouest)	E. de Bérard.	223
Grand latanier	H. Catenacci.	224
Village a Nossi-Be	E. de Bérard.	225
La reine de Mohéli	Bida.	227
Vue de Majonga	E. de Bérard.	228
Baobab, a Mohéli	H. Catenacci	229
Habitation malaise (environs de Batavia)	de Molins.	232
Batavia (ville ancienne)	de Molins.	233
Les aréquiers	de Molins.	236
Batavia (ville nouvelle)	de Molins.	237
Une rue de Batavia (ville nouvelle)	de Molins.	240
Les gardiens de rizières	de Molins.	241
La cueillette du siry	de Molins.	244
Le marchand de paniers	Bida.	245
Intérieur du kampong Djirouk-Maniss (Batavia)	de Molins.	248
Cuisiniers ambulants (Soërabaija)	de Molins.	249
Marché en plein vent (Soërabaija)	de Molins.	252
Bazar Glapp (Soërabaija)	de Molins.	253
Cimetière javanais (Soërabaija)	de Molins.	256
Noce Javanaise (Soërabaija)	de Molins.	257
Les galériens	de Molins.	260
Hôtellerie javanaise	de Molins.	261
Coiffure javanaise	de Molins.	262
Coiffure malaise	de Molins.	262
Amok (effet de l'opium sur les Indiens)	de Molins.	263
L'empereur de Solo (Java) en grand costume	de Molins.	264
Sultan de Djokojokkarta (Java) en petit costume	de Molins.	265
La princesse Saripa (Djokojokkarta)	de Molins.	268
La sultane de Djokojokkarta	de Molins.	269
Multipliant dans l'intérieur d'une forêt	de Molins.	272
Pont de bambous	de Molins.	273
Le palanquin javanais	de Molins.	276
Danse de bayadères sous un multipliant aux environs de Boghor	de Molins.	277
Toekan-Tialong	de Molins.	279
Le grand restaurant (Boghor)	de Molins.	280
Vue des environs de Boghor	de Molins.	281
Orchidées arborescentes	de Molins.	284
Voitures de charge (Java)	de Molins.	285
Bananier sauvage	de Molins.	286
Bananier royal	de Molins.	287
Les rassa-malah (Boghor)	de Molins.	288
Monolithes a l'entrée de la sépulture des Mings (Chine)	Thérond.	289
Le tueur de rats chinois	Émile Bayard.	292
Feu d'artifice au départ de Pékin	Vaumort.	293
Cour d'auberge, a Tchang-ping-tcheou	Vaumort.	296
Scènes d'agriculture dans la province de Pe-tche-li	Vaumort.	297
Modes divers de pêche dans la province de Pe-tche-li	Vaumort.	299
Vue de la sépulture de la grande dynastie des Mings	Vaumort.	391
Maître d'école de Cha-ho	Vaumort.	304
Le défilé de Tcha-tao	Thérond.	305
Porte du défilé de Tcha-tao	Thérond.	308
Porte de Suan-hoa-fou	Thérond.	309
Musulman hoei-hoei		312
Parc du palais impérial de Suan-hoa-fou	Thérond.	313
Un rémouleur de Kalgan	Dessin chinois.	314
Licencié ou Liou-tsai	Dessin chinois.	315

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Colporteur, a Kalgan	Dessin chinois.	315
La grande muraille de la Chine, au nord de Kalgan	Thérond.	316
La rue des marchands d'habits, a Kalgan	Vaumort.	317
Dame chinoise jouant du théorbe	Dessin chinois.	319
Marchand calculant sur son swan-pan	Dessin chinois.	319
Crustacés, insectes et larves vivant sur le Lie-wa	Dessin chinois.	320
Charrette chinoise traversant le désert de Gobi	Émile Bayard.	321
Faisan doré	Mesnel	324
Canards mandarins	Riou.	325
Faisan vénéré	Mesnel	328
Li-eur, jeune Chinois venu en France avec M. de Bourboulon	Émile Bayard.	329
Étang au désert	Vaumort.	332
Campement a Homoutch	Émile Bayard.	333
Chameau d'émigrant mongol	Émile Bayard.	336
Campement de sir John Campbell dans une vallée du Khondistan (Inde)	J. Campbell.	337
Pundo-Naïk, chef khond	J. Campbell.	341
Jeunes femmes destinées au rôle de mériahs, délivrées et élevées par l'administration anglaise	Castelli.	344
Mériah-Poujah ou sacrifice humain dans le Khondistan	Fuchs	345
Chefs khonds	Castelli.	348
Indigènes du Khondistan	Castelli.	349
Jeunes Khonds élevés par l'administration anglaise	Castelli.	352
La « Puerta de Justicia » (entrée de l'Alhambra)	G. Doré.	353
Dames de Grenade écoutant des nains musiciens	G. Doré.	357
Une famille de mendiants, a Grenade	G. Doré.	359
Les balcons, a Grenade	G. Doré.	361
Famille de musiciens nomades	G. Doré.	363
Entrée de l'Alhambra, par la rue de los Gomélès	G. Doré.	365
Le vase de l'Alhambra	G. Doré.	368
Les voleurs d'azuléjos, a l'Alhambra	G. Doré.	369
La tour de Comarès	G. Dore.	373
Galerie du Patio de los Arrayanes	G. Doré.	375
Patio de los Arrayanes (cour des myrtes)	G. Doré.	377
Patio de los Leones (cour des Lions)	G. Doré.	379
Porte de la Torre de las Infantas	G. Doré.	381
Porte de la Sala de Justicia	G. Doré.	384
Croquis fait dans un faubourg de Grenade	G. Doré.	385
Le Mirador de Lindaraja	G. Doré.	389
Le Généralife	G. Doré.	391
Les Torres berméjas et le Généralife	G. Doré.	393
Une soirée dans la campagne de Grenade	G. Doré.	395
Les bords du Darro	G. Doré.	397
Tombeau de Ferdinand et d'Isabelle, dans la cathédrale de Grenade	G. Doré.	400
Le bohémien Rico	G. Doré.	401
Les grottes des gitanos, au Sacro Monte	G. Doré.	405
Senoras consultant une gitana du Sacro Monte	G. Doré.	407
Gitana de Grenade dansant le « zorongo »	G. Doré.	409
Danse de petites gitanas, au Sacro Monte	G. Doré.	411
Le Panderon dans la Sierra-Nevada	G. Doré.	413
Un nevero de la Sierra Nevada	G. Doré.	416
M. le docteur Hartmann	Riou.	420
Tyyes. de Timbouctou	O. Merson.	421

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS.

PLAN DU CIMETIÈRE FRANÇAIS, A PÉKIN, d'après M. le capitaine BOUVIER 54
PLAN DES ENVIRONS DU PALAIS D'ÉTÉ, d'après M. le capitaine BOUVIER 112
CARTE-ITINÉRAIRE DE LA TRAVERSÉE DE L'AMÉRIQUE DU SUD, PAR M. PAUL MARCOY. (Planche VI.) . 148
ILES COMORES. — ANCIENS ÉTABLISSEMENTS FRANÇAIS DE LA COTE EST. — COTE NORD DE MADAGASCAR. 199
ILE DE JAVA (Partie occidentale) 235
ILE DE JAVA (Partie orientale) 251
MAPPE-MONDE CHINOISE N° 1. 290
CARTE-ITINÉRAIRE DE PÉKIN A IRKOUSTK (Première partie), d'après M. le capitaine BOUVIER. 291
MAPPE-MONDE CHINOISE N° 2. 318
CARTE-ITINÉRAIRE DE PÉKIN A IRKOUSTK (Deuxième partie), d'après M le capitaine BOUVIER 323
GONDWANA ET DISTRICTS DITS DES CENTRALES PROVINCES (INDE ANGLAISE), d'après BERGHAUS et STIELERS. 340

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. GUSTAVE DORÉ et CH. DAVILLIER. (1862. — Texte et dessins inédits.)

D'ALCOY A ORIHUELA. — La fête de saint Georges à Alcoy ; un combat entre les chrétiens et les Mores. — Jativa. — Almanza. — Albacete : *Navajas*, *cuchillos* et *puñales*. — D'Albacete à Alicante. — Le marquis de Villena. — Une noce à la *posada*. — Elche et sa forêt de palmiers. — Les dattes et les palmes. 1

D'ORIHUELA A GRENADE. — Orihuela et sa huerta. — Murcie. — La fête du *Corpus Domini*. — La *Cruz de Caravaca*. — Carthagène. — Totana. — Les gitanos. — Lorca ; le pantano de Puentes. — Velez-Rubio. — Cullar de Baza ; une population troglodyte. — Baza. — Guadiz. — Diezma ; la toilette d'une gitana. — Arrivée à Grenade. 17

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU, PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE, rédigée d'après les notes de M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, et de Mme de Bourboulon, par M. A. POUSSIELGUE. (1859-1862. — Texte et dessins inédits.)

PROMENADE DANS PÉKIN. — LA VILLE TARTARE. — Promenade dans l'intérieur de Pékin. — Ancien Observatoire des jésuites. — Le Temple des lettrés. — Celui de Confucius. — Couvent de lamas. — La montagne du Charbon. — La mer des Roseaux. — Le Pei-tha-sse, etc. — La bonzerie de la Ville Jaune. — La pagode impériale. — L'écurie des éléphants. — Établissements des missions catholiques, anglicanes et grecques. — La cathédrale. — Attelage de deux cents chevaux. — Le carrefour des exécutions. — Horrible spectacle. — La rue des libraires. — La musique d'un enterrement. — Passage du bric-à-brac. — La grande Avenue du Centre. — Ouvriers ambulants. — Orateurs populaires. — Diseur de bonne aventure. — Temple du Ciel. . 33

Récit de M. Trèves (suite). — Le temple de l'Agriculture. — Une ronde de nuit. — Les environs de Pékin. — Le cimetière français. — La route qui conduit aux Palais d'été 49

LE GOUVERNEMENT. — Autorité de l'empereur. — Le corps des lettrés. — Division des grades et boutons des mandarins. — L'office des censeurs. — Le conseil des ministres. — La cour de cassation. — Les six cours souveraines ou ministères. — Administration supérieure et gouvernement des provinces. 53

LA RELIGION. — Indifférence religieuse des Chinois. — Musulmans, chrétiens et juifs. — Religion de Lao-tse. — Idoles du temple de Fâ-quâ. — Abjection où vivent les prêtres. — Doctrine de Confucius. — Le bouddhisme. — Réforme de Tsong-Kaba. — Lamas et bonzes. — Mme de Bourboulon dans le temple des Mille-Lamas. — Visite à la bonzerie de Ho-kien. — Magnifiques jardins. — Martyrs volontaires. — Moulins à prières. — Singulière mode de sépulture. — Repas de la communauté. 55

LA JUSTICE ET LA POLICE. — Administration judiciaire. — Tribunaux des préfets. — Le droit d'appel. — Le Code pénal. — Le livre de médecine légale. — Application de la pénalité. — Supplices. 62

Scènes du prétoire de justice à Tien-tsin. — La bastonnade. — Voleur condamné au supplice de la *cangue*, nourri par sa femme. — Les juges, le bourreau et les officiers de justice. La police de Pékin. — Les mendiants. — La maison au plumes de poule. — Les incendies, — Pompes et pompiers, etc. — Organisation patriarcale de la famille. — Respect pour les vieillards. — Le culte des ancêtres. — La fête des morts. — Rigueur du deuil impérial. — Passion des Chinois pour les cercueils. — Cérémonie des funérailles. — Les cimetières. — Condition servile des femmes. — La polygamie. — Les veuves ne doivent pas se remarier. Les fiançailles. — Fête du mariage. — La dame, — la jeune fille, — les petits pieds. — Ornements et objets de toilette, etc. 65

VIE ET MOEURS. — Intérieur des maisons chinoises du haut rang. — Paresse des Chinois. — Où elle les mène — Le jeu. — L'ivrognerie. — L'opium. — Maison de thé. — Restaurants. — Visites. — Invitations. — Un dîner chez un haut fonctionnaire. 81

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ÉDUCATION. — Écriture chinoise. — Son importance et ses difficultés. — Instruction générale. — La presse chinoise. — La littérature. — Le théâtre. — Représentation théâtrale chez le mandarin Tchoung-louen. — Les marionnettes et les ombres chinoises. 90

UNE VISITE A YOUEN-MING-YOUEN, PALAIS D'ÉTÉ DE L'EMPEREUR KHIEN-LOUNG, Par M. G. PAUTHIER. (1862. — Texte et dessins inédits.) 97

RAGAZ ET PFAFERS (Suisse), Par MM. JEAN REYNAUD ET ÉDOUARD CHARTON. (1862. — Texte inédit.)

I. De Paris à Ragaz. — Le lac de Wallendstadt. — Ragaz. — Le journal du village. — Le couvent de Pfäfers et les sources : triste souvenir. — Visite au presbytère. — Le philosophe Schelling et Maximilien II. — L'instruction populaire. — Élection du doyen. — Le partage des biens communaux. — Organisation et administration de la commune. — II. Note sur les bains de Pfäfers. 113

VOYAGE DE L'OCÉAN PACIFIQUE A L'OCÉAN ATLANTIQUE A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par M. PAUL MARCOY. (1848-1860. — Texte et dessins inédits.)

PÉROU. — Huitième étape. — DE TUNKINI A SARAYACU. — Les plages de l'Apurimac. — Une boîte de sardines à l'huile. — Coup d'œil jeté en passant sur la rivière Tampu-Apurimac. — La mission de Santa-Rosa et ses néophytes. — Pseudo-chrétiens et voleurs véritables. — Qui traite de l'Apu-Paro et de la population bigarrée de ses rives. — De l'homme considéré comme accessoire animé du paysage. — Les trois habitations de Consaya. — Où le chef de la commission française, en voulant enfourcher une chimère ailée, reçoit un coup de pied du fantastique animal. — Arrivée à Paruitcha. — Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Chontaquiros 129

Premières relations avec les Indiens Conibos. — La région des moustiques. — L'auteur accumule les interjections pour donner aux lecteurs une idée des tourments qu'il endure. — Fabrique de moustiquaires et atelier de couture. — Dumbuya et ses bananiers. — Où les membres de l'expédition franco-péruvienne, et l'auteur de ces lignes avec eux, sont pris pour autant de diables par les naturels du pays. — De la petite vérole chez les nations sauvages. — Massacre de tortues. — Une mauvaise nuit. Bouillon conibo aux bananes vertes et aux œufs de tortue. — Le chef de la commission péruvienne, conseillé par la vanité, achète un esclave Impétiniri pour la somme de un franc cinquante centimes. — De la rivière Pachitea, de ses sources et de ses affluents. — Un projet de mission à Santa-Rita. — Qui traite de l'achat d'un bilboquet conibo et de la manière de s'en servir. — Les deux chefs de l'expédition lavent pour la dernière fois leur linge sale en famille. — Une proposition singulière. — Où l'auteur se compare à Hippocrate, refusant les présents d'Artaxerce. — Situations respectives. — Plaisirs et douleurs du voyage. — Théorie de la moustiquaire. — Une chasse à l'homme chez les Indiens Remos de la rivière Apujau. 145

Dissertation sur le passé et le présent des Indiens Conibos. — Mœurs et coutumes. 161

Funérailles chez les Conibos. — Musique et idiome. — Paysages et animaux. — Éboulements des berges de l'Ucayali. — Où plus d'une lectrice au cœur sensible frémira du danger que courut l'auteur. — Auto-da-fé de pécaris. — Arrivée chez les Indiens Sipibos. — Un ragoût de tortues au sortir de l'œuf. — La sierra de Cuntamana et ses ramifications. — Rencontre de deux chrétiens sur une plage. — Un moulin à broyer les cannes à sucres. — Quelques lignes sur le passé des Indiens Sipibos. — Arrivée chez les Indiens Schétibos. — La plage de *Sarah-Ghéné-Sara-Yacu* — Transformation magnifique et soudaine du comte de la Blanche-Épine. — Effet que peut produire un habit noir au milieu d'un paysage vierge. 177

MADAGASCAR A VOL D'OISEAU, par M. DÉSIRÉ CHARNEY. (1862. — Texte et dessins inédits.)

I. Madagascar. — Tamatave. — Ovas et Malgaches. — Coup d'œil rétrospectif. — Ramar et Rasolo. — Juliette Fiche. — Promenade dans la ville. — Les marmites. — Maison malgache. — II. Le tacon. — Baie d'Yvondrou. — Le bord de la mer. — Tempête. — Les bois. — Arrivée chez Clément Laborde. — Un déjeuner malgache. — La veuve. — Aspect du pays. — Les danses. — III. Yvondrou. — Ferdinand Fiche. — Betzimisaracks et Betanimènes. — Les lacs. — Ambavarano. — Le Kabar. — Hospitalité malgache. — Les jeunes filles. IV. Lac de Nossi-be. — Nossi-Malaza. — Le chef du village et sa famille. — Intérieur malgache. — Mœurs malgaches 193

IV (Suite.) Mœurs et organisation malgaches. — Le cimetière. — Départ. — Bénédiction de l'aïeule. — V. La tirelire du géant d'Arafif. — Soamandrakisai. — Ferdinand Fiche et les Ovas. — Souper. — Une nuit à l'habitation. — Les esclaves. — VI. Couronnement de la reine à Tamatave. — Andrian-Mandrousso. — Les Antaymours. — Les Cymerirs. — Raharla. — Les Ovas. — Code de lois. — Organisation à Tananarive. — Organisation des provinces. — Départ pour Sainte-Marie 209

VI (Suite.) Sainte-Marie. — La colonie. — Le cap d'Ambre. — Nossi-Mitsiou. — Nossi-Be. — Elsville. — Passandava. — Bavatoubé. — M. Darvoy. — Bombetok. — Moheli. — Ramanateka. — La reine de Mohéli. — Retour à la Réunion. 225

VOYAGE A JAVA, par M. DE MOLINS. (1858-1861. — Texte et dessins inédits.) — (Rédigé et mis en ordre par M. F. COPPÉE.)

EN VUE DE JAVA. — Le détroit de la Sonde. — Les embarcations indigènes. — Anjers. — Bantam. — Honrust. — Arrivée devant Batavia. 231

© 2007 Lyon Éditions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

BATAVIA. — En rade de Batavia. — Débarquement. — Le grand canal. — La douane. — Les voitures de louage et les coolies. — L'ancienne ville de Batavia. — Aspect de la ville nouvelle. — L'hôtel des Indes. — Première nuit à terre. 234

BATAVIA (Suite.) — Le bain. — Promenade dans Batavia. — La journée aux Indes. — La ville chinoise. — Marchands ambulants. — Promenade nocturne. — Maison à louer. — Les maisons européennes. — Les rizières. — Le Syri. — Habitation malaise aux environs de Batavia. — Les Arecas. — Le kampong Djirouk-Maniss. . 241

SOËRABAIJA. — La rade. — Le grand canal. — La ville européenne. — Le kakatoës et les oiseaux des Moluques. — Le quartier chinois. — Les cuisiniers ambulants. — Le marché couvert (Bazar Glapp). — Le quartier javanais. — Le cimetière javanais 248

SOËRABAIJA (Suite.) Les galériens. — Passage du gouverneur général à Soërabaija. — La fête équestre. — Les princes javanais. — Les chevaux. — Les orangs-outangs. — Le kakatoës reconnaissant. — L'amok. — Les tueurs d'enfants. — L'exécution. — Le kahli-mass. 257

BOGHOR. — De Batavia à Boghor. — Accidents de voyage. — Boghor (Buitenzoorg, Sans-Souci) — La villa d'Amore. — Le jardin botanique. — Les environs. — Le pont de bambou. 267

BOGHOR (Suite.) — Ascension du Salak. — Les jungles. — Le multipliant. — Le gamelhang. — Les Toppengs. — Le Toekan-Thialong. — Le tremblement de terre. — La sarbacane. — Les chasses et les combats d'animaux. — Histoire du singe et du serpent. — Nouvelle excursion dans l'intérieur. — Les Préhangans. — Les singes. — Le tandock. — Visite au docteur Ploëm. — Le bëo. — Les Rassa-Malah. — Les poissons. — Départ de Java 273

RELATION DE VOYAGE DE SHANG-HAÏ A MOSCOU, PAR PÉKIN, LA MONGOLIE ET LA RUSSIE ASIATIQUE, rédigée d'après les notes de M. de Bourboulon, ministre de France en Chine, et de Mme de Bourboulon, par M. A. POUSSIELGUE. (1859-1862. — Suite. Texte et dessins inédits.)

DE PÉKIN A TCHANG-PING-TCHEOU. — Le grand plateau central de l'Asie. — Rapport entre l'empire russe et la Chine. — Difficultés du trajet par terre. — Considérations qui le font adopter. — Préparatifs de départ. — Panique au sortir du palais de la légation. — Les faubourgs au nord de Pékin. — Routes mal entretenues. — L'agriculture et la pêche dans le Petcheli. — Entrevue avec le maître d'école de Cha-Ho. — Sa maison et ses femmes. — Aspect de la ville de Tchang-Ping-Tcheou. — Description d'une auberge chinoise. . . . 289

DE TCHANG-PING-TCHOU A SUAN-HOA-FOU. — Visite à la sépulture des Mings. — Monolithes à l'entrée. — Magnifique panorama. — Avenue bordée de statues d'animaux gigantesques. — Arcs de triomphe. — Déjeuner sur les pierres sépulcrales. — Enceinte des monuments funéraires. — Grand mausolée en marbre. — Merveilleuses sculptures. 297

Arrivée à Nan-Kao. — Défilé des montagnes. — Murailles et portes fortifiées. — Tcha-Tao. — Rencontre d'un mandarin militaire à Houai-Laï. — L'auberge de Ky-mi-ny. — Le fleuve Wen-Ho. — Magnifiques cultures aux approches de la grande ville de Suan-Hoa-Fou. 305

DE SUAN-HOA-FOU A LA GRANDE MURAILLE. — Entrée à Suan-Hoa-Fou. — Curiosité excessive de la population. — Bâtiments de la mission des Lazaristes. — Hospitalité offerte par les missionnaires. — Les musulmans Hoeï-Hoeï. — Le parc impérial. — Énormes chiens mongols à la station de Sulia. — Dunes de sable. — La ville de Kalgan. — Réunion à l'hôtellerie des ministres de France, d'Angleterre et de Russie. — Réception splendide. — Promenade dans la ville. — Tartares. — Thibétains. — Turcomans. — Marchands d'habits chinois. — Grand commerce. — Description de Kalgan. 308

LA TERRE DES HERBES. — Description de la grande muraille. — Son fondateur. — Son inefficacité comme défense de guerre. — Montagnes de Tching-gaun-oula. — Vallée et auberge d'Ouche-tiao. — Plateau de la Mongolie. — Magnifique coucher de soleil au désert. — Bourgaltaï. — Confusion inexprimable à l'arrivée. — Fête de la reine Victoria. — Départ de sir Frédérick Bruce, ministre d'Angleterre. — Escorte des voyageurs dans les steppes. — La calèche de Mme de Baluseck. — Les charrettes chinoises. 315

L'Attelage à la mongole. — Costume des nomades. — Caravane des chameaux de service. — Absence de combustible. — Campement sous la tente. — Premières stations dans la terre des Herbes. — Antilopes chassées par des aigles. — Menu d'un déjeuner au désert. — Étangs couverts d'oiseaux aquatiques. — Les végétaux et les animaux du Gobi. — Eaux sulfureuses. — Extrêmes variations de température. — Affreux cahots par suite du mauvais état des chemins. — Accidents arrivés aux voitures. — Visite à la lamaserie d'Homoutch. — Altercation curieuse entre un Mongol et sa femme. — Rencontre d'une caravane dirigée par des marchands sibériens. — Promenade à dos de chameaux. — Danger couru dans des prairies bourbeuses. — Singulier effet de mirage. — Les émigrants mongols. — Mauvais état de santé de Mme de Bourboulon. 327

LES MÉRIAHS OU SACRIFICES HUMAINS DANS LE KHONDISTAN OU GHONDWANA (INDE ANGLAISE). Récits du major général JOHN CAMPBELL, ex-commissaire anglais dans cette région. 331

VOYAGE EN ESPAGNE, par MM. GUSTAVE DORÉ et CH. DAVILLIER. (1862. — Suite. Texte et dessins inédits.)

GRENADE. — Une *Casa de Pupilos*. — Le *Patio*. — Les rues de Grenade. — Les louanges des poëtes arabes. — Les origines de Grenade : l'ancienne *Karnattah* phénicienne ; l'*Illiberis* des Romains. — Les Goths et les Arabes. Ibn.-Al-Hamar. — Guerres civiles. — Grandeur et décadence de Grenade. — La *Calle de los Gomélès*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

— La *Puerta de las Granadas.* — *Le Bosque de la Alhambra.* — Le *Pilar de Carlos Quinto.* — La *puerta Judiciaria;* la Main et la Clef. — La *Plaza de los Algibes.* — *La Puerta del Vino.* — Le palais de Charles-Quint. Les vases de l'Alhambra 353

La fondation de l'Alhambra. — Les gouverneurs et leurs dévastations. — La tour *de los Siete Suelos.* — Les revenants de l'Alhambra : le *cheval sans tête,* le *fantôme velu*, le *toro feroz* et son trésor. — *La Alcazaba*, la tour *del Homenage* et celle *de la Vela.* — La cloche et les jeunes filles. — La capitulation de Grenade. — L'entrée de la *casa Real.* — Le palais de l'Alhambra. — Le *Patio de la Alberca* ou *de los Arrayanes.* — Andrea Navagero, ambassadeur vénitien, visite l'Alhambra en 1524. — Le *Patio de los Leones*, la *Taza de los Leones*, les taches de sang. Comment les Abencerrages ont réellement existé. — Les Zégris en massacrent trente-six dans la cour des Lions 369

La salle des Abencerrages; encore des taches de sang; histoires de revenants : les ombres des chevaliers abencerrages. — La *sala de las dos Hermanas.* — La *sala de los Embajadores ;* le plafond *Artesonado ;* les *Azulejos.* — Réponse d'un roi de Grenade ; le récit d'un chevalier zégri : la revanche des Abencerrages; la *Hermosa Galiana.* — Le *Peinador de la reina.* — Le jardin de Lindaraja. — Le *Mirador.* — Les *Baños de la sultana.* — La *sala de Secretos.* — La *Mesquita* ou *Capilla real.* — Le *Patio de la Reja.* — Les peintures de la *sala del Tribunal.* — Le Généralife, les cyprès de la sultane. — La Sella del Moro. — Les *Carmenes del Darro.* — La *Fuente del Avellano ;* les villas moresques en 1524. — Le *Darro* et son or. — La *Plaza Nueva* et le *Zacatin.* — La cathédrale de Grenade; Alonzo Cano. — La *real Capilla;* la *Reja;* les tombeaux de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, et celui des rois catholiques 385

Le palais de l'archevêque. — La *Plegaria.* — La *Plaza de Bibrambla;* joutes et tournois moresques; l'*auto-da-fé* du cardinal Ximenès. — La porte des Oreilles. — La rue des Couteaux et la rue des Cuillers. — La place des Loups. — l'*Alcaiceria.* — Le musée. — Le couvent de *Santo Domingo;* Gonzalve de Cordoue, le grand capitaine. — La chapelle de l'*Ave Maria ;* Hernan Perez del Pulgar. — La *Cartuja.* — La *Carrera de las Angustias.* — Mariana Pineda. — Le *Salon.* — Le Genil ; Boabdil et Ferdinand. — L'*Albayzin.* — La *casa del Chapiz.* — Le *Cuarto Real.* — Les bains moresques. — Philippe II défend aux Morisques de se baigner. — Le *Sacro Monte.* — Un faubourg souterrain. — Les gitanos antropophages. — Les Vulcains du Sacro Monte. — Maquignonnage et sorcellerie. — Le bohémien *Rico.* — Un bal de gitanas; nos succès comme danseurs. — La *Pelra.* — Le *Zarandeo.* — La vieille sorcière; une scène de *Buena ventura.* — Le *Calo.* — Mariages et religion des Gitanos. — Ascension à la *Sierra-Nevada.* — Le *nevero* Ramirez. — Le trésor du *Barranco de Guarnon.* — Le *Panderon.* — Les *Ventisqueros.* — Le *Picacho de Veleta.* — Le *Mulahacen* 401

REVUE GÉOGRAPHIQUE DU DEUXIÈME SEMESTRE 1864 par M. VIVIEN de SAINT-MARTIN. — Texte et dessins indits.

Un temps d'arrêt dans les grandes explorations. — Les trois grandes publications récentes : Speke, Henri Duveyrier, l'expédition allemande à la recherche de Vogel. Résultats astronomiques et scientifiques de la mission, publiés par MM. Petermann et Hassenstein. — M. Munzinger. Le docteur Hartmann. — Importance et richesse de leurs récentes relations de la haute Nubie. Immenses acquisitions géographiques et ethnologiques. — L'expédition des dames Tinné et de M. de Heuglin à l'ouest du fleuve Blanc. Projets, organisation, perspectives, travaux, double catastrophe. De quel prix se payent les conquêtes géographiques. — Tentatives de communications entre le Sénégal et l'Algérie par Timbouktou. Gerhard Rohlf. Le lieutenant Mage. 417

LISTE DES GRAVURES. 425

LISTE DES CARTES 430

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr